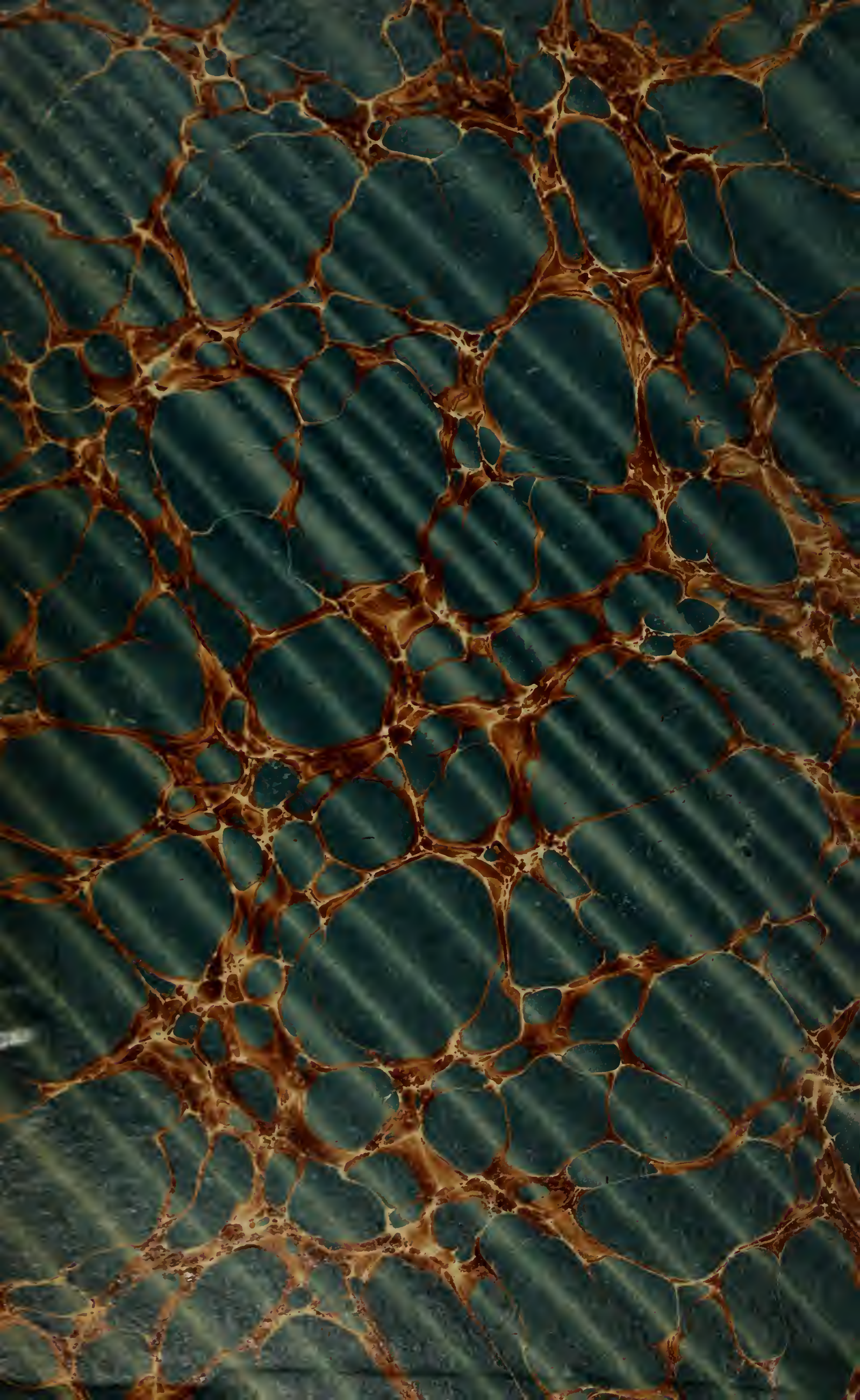
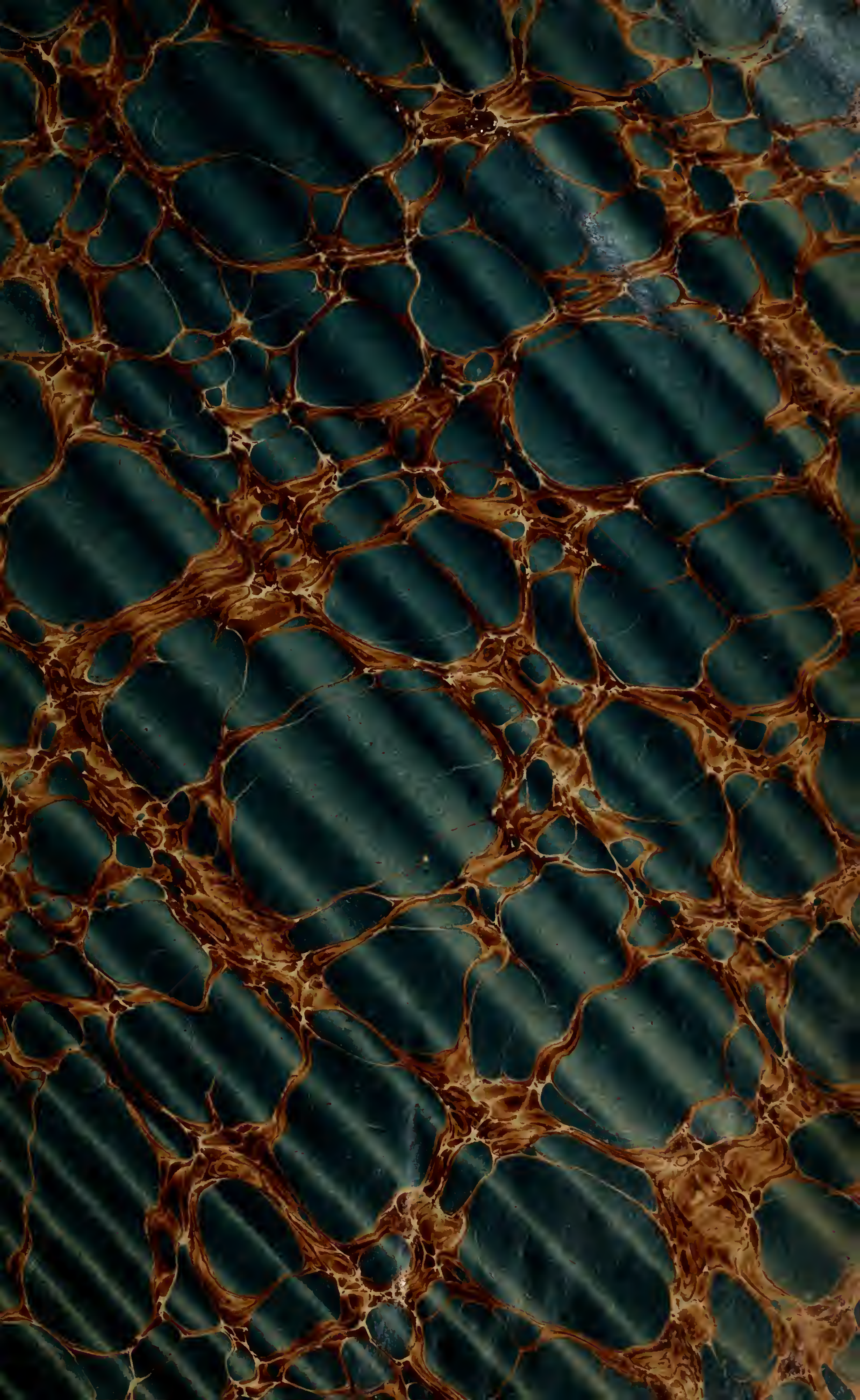

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04332 9457






UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

AVIS IMPORTANT.

D'après une des lois providentielles qui régissent le monde, rarement les œuvres au-dessus de l'ordinaire se font sans contradictions plus ou moins fortes et nombreuses. Les *Ateliers Catholiques* ne pouvaient guère échapper à ce cachet divin de leur utilité. Tantôt on a nié leur existence ou leur importance; tantôt on a dit qu'ils étaient fermés ou qu'ils allaient l'être. Cependant ils poursuivent leur carrière depuis 27 ans, et les productions qui en sortent deviennent de plus en plus graves et soignées : aussi paraît-il certain qu'à moins d'événements qu'aucune prudence humaine ne saurait prévoir ni empêcher, ces Ateliers ne se fermeront que quand la *Bibliothèque du Clergé* sera terminée en ses 2,000 volumes in-4°. Le passé paraît un sûr garant de l'avenir, pour ce qu'il y a à espérer ou à craindre. Cependant, parmi les calomnies auxquelles ils se sont trouvés en butte, il en est deux qui ont été continuellement répétées, parce qu'étant plus capitales, leur effet entraînait plus de conséquences. De petits et ignares concurrents se sont donc acharnés, par leur correspondance ou leurs voyageurs, à répéter partout que nos Editions étaient mal corrigées et mal imprimées. Ne pouvant attaquer le fond des Ouvrages, qui, pour la plupart, ne sont que les chefs-d'œuvre du Catholicisme reconnus pour tels dans tous les temps et dans tous les pays, il fallait bien se rejeter sur la forme dans ce qu'elle a de plus sérieux, la correction et l'impression; en effet, les chefs-d'œuvre même n'auraient qu'une demi-valeur, si le texte en était inexact ou illisible.

Il est très-vrai que, dans le principe, un succès inouï dans les fastes de la Typographie ayant forcé l'Editeur de recourir aux mécaniques, afin de marcher plus rapidement et de donner les ouvrages à moindre prix, quatre volumes du double *Cours d'Ecriture sainte et de Théologie* furent tirés avec la correction insuffisante donnée dans les imprimeries à presque tout ce qui s'édite; il est vrai aussi qu'un certain nombre d'autres volumes, appartenant à diverses Publications, furent imprimés ou trop noir ou trop blanc. Mais, depuis ces temps éloignés, les mécaniques ont cédé le travail aux presses à bras, et l'impression qui en sort, sans être du luxe, attendu que le luxe jurerait dans des ouvrages d'une telle nature, est parfaitement convenable sous tous les rapports. Quant à la correction, il est de fait qu'elle n'a jamais été portée si loin dans aucune édition ancienne ou contemporaine. Et comment en serait-il autrement, après toutes les peines et toutes les dépenses que nous subissons pour arriver à purger nos épreuves de toutes fautes? L'habitude, en typographie, même dans les meilleures maisons, est de ne corriger que deux épreuves et d'en conférer une troisième avec la seconde, sans avoir préparé en rien le manuscrit de l'auteur

Dans les *Ateliers Catholiques* la différence est presque incommensurable. Au moyen de correcteurs blanchis sous le harnais et dont le coup d'œil typographique est sans pitié pour les fautes, on commence par préparer la copie d'un bout à l'autre sans en excepter un seul mot. On lit ensuite en première épreuve avec la copie ainsi préparée. On lit en seconde de la même manière, mais en collationnant avec la première. On fait la même chose en tierce, en collationnant avec la seconde. On agit de même en quarte, en collationnant avec la tierce. On renouvelle la même opération en quinte, en collationnant avec la quarte. Ces collationnements ont pour but de voir si aucune des fautes signalées au bureau par MM. les correcteurs, sur la marge des épreuves, n'a échappé à MM. les corrigeurs sur le marbre et le métal. Après ces cinq lectures entières contrôlées l'une par l'autre, et en dehors de la préparation ci-dessus mentionnée, vient une révision, et souvent il en vient deux ou trois; puis l'on cliche. Le clichage opéré, par conséquent la pureté du texte se trouvant immobilisée, on fait, avec la copie, une nouvelle lecture d'un bout de l'épreuve à l'autre, on se livre à une nouvelle révision, et le tirage n'arrive qu'après ces innombrables précautions.

Aussi y a-t-il à Montrouge des correcteurs de toutes les nations et en plus grand nombre que dans vingt-cinq imprimeries de Paris réunies! Aussi encore, la correction y coûte-t-elle autant que la composition, tandis qu'ailleurs elle ne coûte que le dixième! Aussi enfin, bien que l'assertion puisse paraître téméraire, l'exactitude obtenue par tant de frais et de soins, fait-elle que la plupart des Editions des *Ateliers Catholiques* laissent bien loin derrière elles celles même des célèbres Bénédictins Mabillon et Montfaucon et des célèbres Jésuites Petau et Sirmond. Que l'on compare, en effet, n'importe quelles feuilles de leurs éditions avec celles des nôtres qui leur correspondent, en grec comme en latin, on se convaincra que l'invraisemblable est une réalité.

D'ailleurs, ces savants éminents, plus préoccupés du sens des textes que de la partie typographique et n'étant point correcteurs de profession, lisaient, non ce que portaient les épreuves, mais ce qui devait s'y trouver, leur haute intelligence suppléant aux fautes de l'édition. De plus les Bénédictins, comme les Jésuites, opéraient presque toujours sur des manuscrits, cause perpétuelle de la multiplicité des fautes, pendant que les *Ateliers Catholiques*, dont le propre est surtout de ressusciter la Tradition, n'opèrent le plus souvent que sur des imprimés.

Le R. P. De Buch, Jésuite Bollandiste de Bruxelles, nous écrivait, il y a quelque temps, n'avoir pu trouver en dix-huit mois d'étude, *une seule faute* dans notre *Patrologie latine*. M. Denzinger, professeur de Théologie à l'Université de Wurzbourg, et M. Reissmann, Vicaire Général de la même ville, nous mandaient, à la date du 19 juillet, n'avoir pu également surprendre *une seule faute*, soit dans le latin soit dans le grec de notre double *Patrologie*. Enfin, Son Eminence le cardinal Pitra, Bénédictin de Solesme, et M. Bonetty, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, mis au défi de nous convaincre d'une seule erreur typographique, ont été forcés d'avouer que nous n'avions guère trop présumé de notre parfaite correction. Dans le Clergé se trouvent de bons latinistes et de bons hellénistes, et, ce qui est plus rare, des hommes très-positifs et très-pratiques, eh bien! nous leur promettons une prime de 10 centimes par chaque faute véritable qu'ils découvriront dans n'importe lequel de nos volumes, surtout dans les grecs.

Malgré ce qui précède, l'Editeur des *Cours complets*, sentant de plus en plus l'importance et même la nécessité d'une correction parfaite pour qu'un ouvrage soit véritablement utile et estimable, se livre depuis plus d'un an, et est résolu de se livrer jusqu'à la fin à une opération longue, pénible et coûteuse, savoir, la révision entière et universelle de ses innombrables clichés. Ainsi chacun de ses volumes, au fur et à mesure qu'il les remet sous presse, est corrigé mot pour mot d'un bout à l'autre. Quarante hommes y sont ou y seront occupés pendant 10 ans, et une somme qui ne saurait être moindre d'un demi million de francs est consacrée à cet important contrôle. De cette manière, les Publications des *Ateliers Catholiques*, qui déjà se distinguaient entre toutes par la supériorité de leur correction, n'auront de rivales, sous ce rapport, dans aucun temps ni dans aucun pays; car quel est l'éditeur qui pourrait et voudrait se livrer APRES COUP à des travaux si gigantesques et d'un prix si exorbitant? Il faut certes être bien pénétré d'une vocation divine à cet effet, pour ne reculer ni devant la peine ni devant la dépense, surtout lorsque l'Europe savante proclame que jamais volumes n'ont été édités avec tant d'exactitude que ceux de la *Bibliothèque universelle du Clergé*. Le présent volume est du nombre de ceux révisés, et tous ceux qui le seront à l'avenir porteront cette note. En conséquence, pour juger les productions des *Ateliers Catholiques* sous le rapport de la correction, il ne faudra prendre que ceux qui porteront en tête l'avis ici tracé. Nous ne reconnaissons que cette édition et celles qui suivront sur nos planches de métal ainsi corrigées. On croyait autrefois que la stéréotypie immobilisait les fautes, attendu qu'un cliché de métal n'est point élastique; pas du tout, il introduit la perfection, car on a trouvé le moyen de le corriger jusqu'à extinction de fautes. L'Hébreu a été revu par M. Drach, le Grec par des Grecs, le Latin et le Français par les premiers correcteurs de la capitale en ces langues.

Nous avons la consolation de pouvoir finir cet *avis* par les réflexions suivantes : Enfin, notre exemple a fini par ébranler les grandes publications en Italie, en Allemagne, en Belgique et en France, par les *Canons grecs* de Rome, le *Gerdil* de Naples, le *Saint Thomas* de Parme, l'*Encyclopédie religieuse* de Munich, le recueil des *déclarations des rites* de Bruxelles, les *Bollandistes*, le *Suarez* et le *Spicilége* de Paris. Jusqu'ici, on n'avait su réimprimer que des ouvrages de courte haleine. Les in-4°, où s'engloutissent les in-folio, faisaient peur, et on n'osait y toucher, par crainte de se noyer dans ces abîmes sans fond et sans rives; mais on a fini par se risquer à nous imiter. Bien plus, sous notre impulsion, d'autres Editeurs se préparent, sous notre patronage et notre direction, au *Bullaire* universel, à une *Histoire* générale des Conciles, aux *Décisions* de toutes les Congrégations, à une *Biographie* et à une *Histoire* universelle etc., etc. Malheureusement, la plupart des éditions déjà faites ou qui se font, sont sans autorité, parce qu'elles sont sans exactitude; la correction semble en avoir été faite par des aveugles, soit qu'on n'en ait pas senti la gravité, soit qu'on ait reculé devant les frais; mais patience! une reproduction correcte surgira bientôt, ne fût-ce qu'à la lumière des écoles qui se sont faites ou qui se feront encore.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

CLASSÉES, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SELON L'ORDRE LOGIQUE ET ANALOGIQUE.

PUBLIÉES

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

TOME DEUXIÈME.





11 VOLUMES, PRIX : 60 FRANCS.

—

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J. P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE THIBAUD, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1867

SOMMAIRE

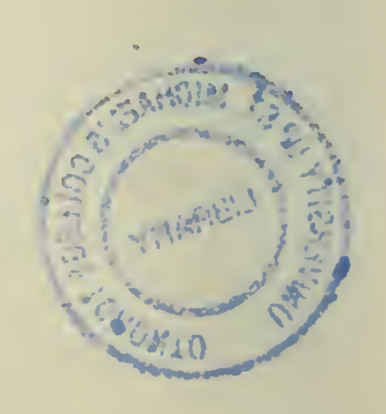
DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME DES OEUVRES DE BOSSUET.

DEUXIÈME PARTIE. — THÉOLOGIE DOGMATIQUE. (*Suite.*)

TROISIÈME PARTIE. — THÉOLOGIE MORALE.

QUATRIÈME PARTIE. — THÉOLOGIE ASCÉTIQUE.





Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX.

Deuxième partie,

THÉOLOGIE DOGMATIQUE.

(*Suite.*)

DEFENSIO DECLARATIONIS CLERI GALLICANI DE ECCLESIASTICA POTESTATE.

PARS SECUNDA,

IN QUA DE CONCILIIS CONSTANTIENSI ET BASILEENSI, ET CONSECTANEIS AGITUR.

LIBER QUINTUS.

DE CONCILIO CONSTANTIENSI, AD CAPUT SECUNDUM *GALLICANÆ DECLARATIONIS.*

CAPUT PRIMUM.

Refertur Declarationis caput 2. — Hujus libri scopus. — Synodum Constantiensem Sedi apostolicæ nunquam infensam aut suspectam fuisse.

« Sic autem inesse apostolicæ Sedi ac Petri successoribus Christi vicariis, rerum spiritualium plenam potestatem, ut simul valeant atque immota consistant sanctæ œcumenicæ synodi Constantiensis a Sede apostolica comprobata, ipsoque romanorum Pontificum ac totius Ecclesiæ usu confirmata, atque ab Ecclesia gallicana perpetua religione custodita decreta, de auctoritate conciliorum generalium, quæ sessione quarta et quinta continentur; nec probari a gallicana Ecclesia, qui eorum decretorum, quasi dubiæ sint auctoritatis ac minus approbata, robur infringant, aut ad solum schismatis tempus concilii dicta detorqueant. »

Hoc capitulum tria præstat. Theologi Parisienses totaque Parisiensis academia, et Ecclesia gallicana id semper egerunt, ut efficacissimis æque ac simplicissimis verbis agnoscerent manantem a Christo, ad Petrum atque ad Petri successores romanos Pontifices summa auctoritate transmissam vicariam potestatem ejusque plenitudinem : eam scilicet, quæ ad omnia spiritualia Ecclesiæ Christi commissa pateat. Primum hoc. Tum ad eam certa ratione explicandam, concilium illud adhibet, quod sit ad eam rem maxime idoneum, Constantiense scilicet; quippe quod papalem potestatem postremis sæculis a pessimis hæreticis albigensibus ac valdensibus, recentissime vero

a wiclefistis et hussitis perditissimis hominibus obscuratam, ad hæc infando schismate per quadraginta fere annos collapsam ac semilaceram, in pristinam amplitudinem revocarit. Tertio ac postremo, ne quis scrupulus superesse possit, eadem Parisiensis academia atque Ecclesia gallicana, ex ipsa gestorum serie exponit ac firmat Constantiensis decreti auctoritatem certam, neque ambiguam mentem.

Et quidem Dissertatione prævia admonuimus (1) procul amovendam illam, quæ per summam imperitiam, quorumdam animos incessit de egregia synodo suspicionem iniquissimam; quasi Sedi apostolicæ ipso etiam nomine infausta videatur, quod contra est; cum omnes quidem universales synodi id innatum insitumque habeant, ut pontificiam potestatem, sibi conjunctissimam totique corpori præsidentem, venerentur ac foveant, ut omnium sæculorum ab ipsa christianitatis origine testatur experientia; illa vero præ cæteris habeat hæc tria: primum quod pontificiam potestatem, fœdo exstincto schismate, pristino splendore lucere fecerit; deinde quod a seditiosissimis hæreticis ejus potestatis luculentissimam confessionem exegerit: tertio quod egregium pontificem Martinum V, jam inde ab initio hujus conventus partem optimam, ipsa e sinu suo elegerit ac pepererit; quin etiam cum eo res devenisset, ut abjectis omnibus, qui de papatu litigarent, verus et indubitatus Pontifex crearetur, hæc statim edixerit: « Dent operam electores, cum de creatione agitur vicarii Jesu-Christi, successoris beati Petri, universalis rectoris Ecclesiæ, gregis Domini directoris, ne quid aliud cogitent, quam ut eorum ministerio de utili et idoneo universali Ecclesiæ pastore provideatur (2). » Quæ verba et alibi memoravimus, et numquam satis inculcanda nunc etiam summa cum animi voluptate repetimus.

Ex his igitur et aliis æque probatis fœdam hanc Binianæ editionis notam expungimus: *Concilium Constantiense ex parte approbatum;* quippe quæ romana quoque editione spreta, uti prædiximus (3), privati hominis temeritate sit addita. Verum ut res procedat clarius, sessionum 4 et 5 Constantiensis concilii a Parisiensibus nostris et a clero gallicano laudata decreta referamus.

CAPUT II.

Constantiensis concilii laudata decreta, ex sessionibus 4 et 5 referuntur.—Censores nostros, atque etiam ipsum auctorem tractatus De libertatibus Ecclesiæ gallicanæ, *nec synodi verba attendisse, nedum intellexerint.*

Sessionis 4 hæc verba sunt (4): « *In nomine sanctæ atque individuæ Trinitatis, Patris et Filii et Spiritus sancti*, hæc sancta synodus Constantiensis, generale concilium faciens, pro exstirpatione præsentis schismatis, et unione ac reformatione Ecclesiæ Dei in capite et in membris fienda..., in Spiritu sancto legitime congregata....... ordinat, disponit, statuit, decernit et declarat ut sequitur. Et primo: Quod ipsa synodus in Spiritu sancto congregata legitime, generale concilium faciens, et Ecclesiam catholicam militantem repræsentans, *potestatem a Christo immediate habet*, cui quilibet cujuscunque status vel dignitatis, *etiamsi papalis exsistat*, obedire tenetur, in his quæ pertinent *ad fidem, et exstirpationem dicti schismatis, et reformationem generalem Ecclesiæ Dei, in capite et in membris.* » In hac sessione, cum Romanorum rege, *fuerunt ducenti Patres*, ut in ipso initio sessionis adscriptum est.

Sessio vero 5, sic habet: (5) « Hæc sancta synodus Constantiensis, generale concilium faciens, pro exstirpatione ipsius schismatis, et unione et reformatione Ecclesiæ Dei in Capite et in membris, ad laudem omnipotentis Dei, in Spiritu sancto legitime congregata, ad consequendum facilius, securius, liberius unionem et reformationem Ecclesiæ Dei, ordinat, diffinit, decernit et declarat ut sequitur: Et primo, quod ipsa in Spiritu sancto legitime congregata, concilium generale faciens, et Ecclesiam catholicam repræsentans *potestatem a Christo immediate habet* cui quilibet cujuscunque status vel dignitatis, *etiamsi papalis exsistat*, obedire tenetur, in his quæ pertinent *ad fidem, et exstirpationem dicti schismatis, et reformationem dictæ Ecclesiæ in capite et in membris.*

« Item declarat, quod quicunque cujuscunque conditionis, status, et dignitatis, *etiamsi papalis*, qui mandatis, statutis seu ordinationibus aut præceptis hujus sacræ synodi, et *cujuscunque alterius concilii generalis* legitime congregati, super præmissis, seu ad ea pertinentibus, factis vel faciendis, obedire contumaciter contempserit, nisi resipuerit, condignæ pœnitentiæ subjiciatur, et debite puniatur, etiam ad alia juris subsidia, si opus fuerit, recurrendo. »

Facile animadvertet lector diligens sessioni 4 per sessionem 5 quid lucis accesserit. Sessione sane 4 summa illa auctoritas adscita est concilio; sed, quantum verba sonant, Constantiensi tantum. Cum autem id Patribus angustius videretur, quam ut ecclesiasticis morbis remedium afferri posset, sessione 5 itum est in eam sententiam, ut non solum *isti concilio Constantiensi*, verum etiam cuilibet alteri, parem auctoritatem adscisceret.

Placet hic perpendere tantisper, quam parum censores nostri ad verba decreti animum attenderint. Et quidem auctor *Doctrinæ Lovaniensium* ex Jacobo Latomo et aliis hæc refert (6): « Ecce manifeste patet quod

(1) *Diss. præv.*, n. 42
(2) *Conc. Const.*, sess. 40, col. 245.
(3) *Diss.*, loc. cit.
(4) *Conc. Const.*, sess. 4, col. 19.
(5) *Ibid.*, sess. 5, col. 22.
(6) *Doct. Lovan.*, p. 68, 69.

decretum illorum Patrum, non loquitur universaliter de qualibet synodo universali, sed de illa singulariter, hoc est de Constantiensi.

Idem habet dominus Nicolaus Dubois in *Disquisitione* : « Omnia, inquit (7), verba decretorum sessionum 4 et 5, quatenus de auctoritate agitur, concepta sunt verbis de ipsa sola agentibus. » Nempe adeo cursim legit Constantienses canones, ut nec illud adverteret : « Quicumque cujuscunque conditionis, etiamsi papalis, qui mandatis hujus sacræ synodi et *cujuscunque alterius concilii generalis* legitime congregati obedire contempserit (8). » En diligentem lectorem, qui gallicanos episcopos eo nomine castigarit, quod quæ laudaverint acta non legerint (9). Usque adeo cæcutiunt homines præjudiciis acti, quæque ipsi in ore habent assiduisque terunt manibus, nec legunt nec vident.

Quin etiam ipse auctor tractatus *De libertatibus Ecclesiæ gallicanæ*, qui cæteris diligentior futurus videbatur, in eumdem impegit lapidem : » Notanda, inquit, (10) sunt illa verba : *In his quæ ad fidem et exstirpationem dicti schismatis, præceptis hujus sacræ synodi super præmissis, sive ad ea pertinentibus* ; quæ decreta illa circumscribunt, ac sine limitatione intelligere vetant.» Atqua fide omittit illa verba : *cujuscunque alterius synodi generalis*, et ipsam fidei ac schismati additam reformationem ? Ac ne quid deesse possit, diserte positum, *super præmissis et ad ea pertinentibus*, ipsa etiam hac reformatione conclusa ; quæ profecto voces, si quid limitationis sonant, haud equidem scio, quæ deinde generatim dicta intelligantur.

Sane doctissimus Daguirreus, horum præjudiciis ductus, ipse quoque ex verbis concilii Constantiensis elicit, nullo modo actum esse de omni concilio generali, et in utraque sessione, 4 videlicet et 5, ejusdem concilii Constantiensis, de illo singulari concilio solum prolatam esse doctrinam (11). Credo, non satis memor ejus sententiæ, quam ipse pro suo candore dixisset : « Concilium Constantiense definiisse (certo quidem sensu) (12) cuivis concilio generali potestatem a Christo immediate habenti omnes teneri obedire, et ipsum Papam (13) ».

Atque ipsa canonis series postulabat ut de omni generali concilio diceretur; synodi enim Constantiensis, hoc certe fundamento constituta erat auctoritas, « quod sit in Spiritu sancto legitime congregata ; quod potestatem a Christo immediate habeat : quod Ecclesiam catholicam repræsentet. » Hæc autem non ad solum Constantiense concilium, quod tunc habebatur, sed ad omnia æque concilia generalia spectant, quæque exstiterant, quæque futura erant : ut nullus dubitationi locus superesse videatur.

Neque vero felicior illa responsio est, cum aiunt decreti verba ad solam schismatis causam aperte referri : nec attendere volunt ad has voces : « In his quæ pertinent *ad fidem, et exstirpationem dicti schismatis, et reformationem* dictæ Ecclesiæ, in capite et in membris. »

Hæc illa decreta sunt concilii Constantiensis, in ipsis concilii Basileensis actis, summo omnium consensu repetita (14), cum procul omni dubio universalis esset, eique Eugenius IV adhæreret, nullo tum suborto schismate. Adeo Ecclesia semper intellexit Constantiense decretum non ad solum schismatis tempus; aut ad solum Constantiense concilium, sed ad fidei quoque, et reformationis universalis causas, et ad omnia quolibet tempore futura concilia pertinere.

Cæterum diligens lector facile animadverterit duobus canonibus Constantiensibus ex sessione 5 relatis, primum, totidem verbis a sancta synodo ex sessione 4 fuisse repetitum. Quo factum est, ut plerique scriptores, atque ipsa synodus Basileensis, sessionis 5 decreta sola retulerit : quippe quæ et quartæ canonem complecteretur integrum, et alium insuper majoris elucidationis gratia canonem adjunxerit.

In fine sessionis 5 adscriptum est : « Quibus articulis sive constitutionibus lectis, dictum concilium eos et eas uniformiter approbavit et conclusit (15). » Quo patet hæc non tantum summa auctoritate, sed etiam summa consensione esse decreta.

CAPUT III.

Ordo disputationis hujus. — Censores nostri tria objiciunt. — Primum quidem de textu ; alterum de sensu ac mente ; posterum de auctoritate decretorum Constantiensium.

1° Multum laborandum fuit iis qui decreta Constantiensia elevare et obscurare conati sunt. Itaque primo textum ipsum sollicitant. Res quidem intentata hactenus, canonesque integros, uti eos retulimus, ex Romana editione descriptos (16) omnes admiserant. Sed anno demum 1683, quinquaginta scilicet et ducentis annis, postquam Constantienses canones conditi sunt, Emmanuel a Schelstrate, sacræ theologiæ doctor, bibliothecæ Vaticanæ præfectus, repente prodiit, qui cum Constantiensis concilii nova acta proferret, statim in ipso titulo, ejusdem concilii *primum decretum sessionis 4 a Basileensibus corruptum esse* testetur : ut uno ictu scili-

(7) *Disq.*, art. 5, n. 65.
(8) *Conc. Const.*, sess. 5.
(9) *Disq.*, art. 9, p. 44. *Vid.* in app. præf. aut.
(10) *De libert. Eccl. gall.*, lib. v, cap. 15, n. 6.
(11) Daguirr., *Def. Cath. Pet.*, disput. 36, n. 8, p. 502.
(12) *Certo quidem sensu* ; id est, ut explicat Daguirreus, supremam esse conciliorum potestatem in dubios Pontifices, quales tunc fuisse dicit tres eos qui de papatu contendebant. (*Edit. Paris.*)
(13) Dag., *Def. Cath. Pet.*, disp. 15, n. 12, p. 253.
(14) *Conc. Bas.*, sess. 2, tom. XII *Conc.*, pag. 477.
(15) *Conc. Const.*, sess. 5; *ibid.*, col. 26.
(16) Tom. IV *Conc. gener.*, edit. Vatic., p. 138, 139, 140.

cet Basileensem synodum, et Constantiensem confodiat.

2° Aiunt concilii mentem nostros non esse assecutos : trahi quippe ad alias synodos atque causas, quæ de Constantiensi proprie ac de schismatis causa decreta sint; et cum sanctæ synodi verba proferuntur, reponunt notum illud : « Intelligentia dictorum ex causis assumenda dicendi : et, secundum subjectam materiam intelligenda sunt verba (17) : » atque adeo synodi ad tollendum schisma institutæ, ad solum schismatis tempus decreta referenda; non ad id trahenda tempus, quo indubitatus Pontifex in Petri cathedra sedeat. Addunt ab ipsa synodo Constantiensi adversus Viclefum, supremam Papæ agnitam auctoritatem : non ergo absolute, sed tantum schismatis causa eam concilio esse subjectam; quo referunt illam regulam : « Quod ubi est apparens aliqua contradictio, singulis legibus adaptanda est facti species; distinguendi casus, eaque capienda interpretatio, quæ tollat contradictionem (18). » Denique urgent illud : « Ex contextu facienda interpretatio, nec attendenda tantum nude sessionum 4 et 5 verba, sed et sequentia, quæ Pontificis absolutæ potestati faveant (19). »

3° Auctoritatem decretorum oppugnant : intellexerunt enim quam difficile sit ad unum schisma revocare, quod universim a synodo dictum esset. Quare eo maxime machinas omnes intendunt ut tantæ synodi auctoritatem evertant.

Sic igitur illi Constantiensium canonum textum, sensum, auctoritatem oppugnant. Nos vero nostro more gesta referemus; quibus quidem gestis, ipsaque celeberrimi ac maximi negotii serie, adversariorum objecta suo quæque ordine collabuntur.

CAPUT IV.

Novum Emmanuelis Schelstrati de textus falsatione commentum.

Primum igitur perpendamus novam, quam Schelstratus, de falsatione textus synodi Constantiensis, componit historiam (20). Et ille quidem memorat sessionis 4 decretum, a nobis descriptum, synodi Basileensis jussu anno 1432 fuisse corruptum, additaque illa verba, quibus Papa concilio subesse dicatur, *non in his quæ pertinent ad fidem, et exstirpationem schismatis*, sed *in his quæ ad reformationem generalem Ecclesiæ Dei, in capite et in membris.* De his postremis verbis Schelstratus litem movet. Cæterum ea verba atque cum reliquis, *ac reformationem generalem in capite et in membris*, cum fide et schismate, in sessionis 5 decreto junctam recognoscit (21); sessionemque 5 nullius falsitatis accusat : atque adeo ex Schelstrato constat Patres Basileenses eam falsationem aggressos, non ut Papam haberent etiam in generali reformatione subditum : id enim in sessione 5 contineri liquet, et ipse confitetur; sed ut bis haberent, quod semel profecto habuisse sufficiat. Hic tanti facinoris fructus Basileensibus fuit.

Quæ cum ita sint, nemo est, qui non in ipso quæstionis titulo Schelstratum rideat, tot ac tantos viros gratuiti sceleris accusantem. Sed tamen videamus quemadmodum suam texuerit fabulam : simulque memorabimus et dissertationem primam, quam ipse *Antuerpiensem* vocat, et tractatum *De sensu et auctoritate decretorum Constantiensis concilii sessionis* 4 et 5, quem adversus Maimburgum hujus dissertationis tuendæ gratia, Romæ typis sacræ congregationis de Propaganda Fide, secundo loco edidit.

Is igitur, variis concilii Constantiensis editionibus memoratis, hæc subdit (22) : « Ut autem manifestum fiat, ex quonam codice prædicta Constantiensis synodi acta primum edita sint, et quænam illi fides adhiberi valeat, notandum est concilium Basileense, cum jam videret auctoritatem suam apud plerosque vilipendi, cogitare cœpisse de publicandis actis Constantiensis concilii; ideoque mandasse duobus cardinalibus, duobus episcopis, duobus theologiæ doctoribus et archidiacono Zagrabiensi (23), ut ex Actis Constantiensis synodi decreta extraherent. » Tot ac tanti futuri erant meditati sceleris administri.

Quis non hic statim exclamaverit, contemnendam potius, quam confutandam esse Schelstrati fabulam? Sed tamen reliqua audiamus. Addit hoc opus totum ex actis synodi Constantiensis extractum, anno 1432 fuisse absolutum, pendenteque bulla plumbea bullatum; atque ex copia inde fideliter extracta *Hagenovensem* (24) editionem, anno 1499 prodiisse; quam deinde secutæ sint *Mediolanensis* anni 1518; *Parisiensis*, Jacobi Merlini doctoris Parisiensis, anni 1524; *Coloniensis*, anni 1530.

Has tres editiones Schelstratus memorat, in excudendo sessionis 4 decreto ab aliis discrepare; sed ea una in re, quod ab his absit hæc vocula *ad fidem*, atque omnino primum omnium, qui *fidei* vocem decreto addiderit, fuisse Petrum Crabbium (25), qui nulla facta correctionis mentione, nulloque codice citato, anno 1538, suam editionem adornarit, quam reliquæ deinde secutæ sint. Hæc quidem Schelstratus (26); quæ ad Basileensem synodum et ab ea corruptam, ut is auctor jactaverat, concilii Constantiensis sessionem 4 nihil omnino pertinent.

An ergo id agit, ut particulam *ad fidem* e sessione 4 Constantiensi eradamus, Petroque Crabbio eam inserenti falsitatem imputemus? Ne id quidem; imo ipse acta

(17) *Disq.*, art. 5, n. 80; *Doctr. Lovan.*, pag. 64 et seq.
(18) *Ibid.*, n. 87.
(19) *Ibid.*, n. 81.
(20) SCHELST., *Diss. Antuerp.*, c. 1, art. 1 pag 56.
(21) *Ibid.*, p. 58.
(22) *Ibid.*, p. 56.
(23) Zagrabia est urbs episcopalis regni Hungariæ, in Sclavonia regione.
(24) Hagenoa urbs est in Alsatia sita.
(25) Virum doctissimum ex Franciscana familia.
(26) SCHELST. *Diss. Antuerp.*, cap. 1, art. 4, pag. 57; et in *Act. Schelst.*, p. 5.

Constantiensia ea laudat pro antiquissimis atque authenticis, in quibus diserte in sessione 4 Constantiensi expressa legatur particula, *ad fidem*, quæ Hagenovensi editioni deest; testaturque insuper *antiquissima manuscripta concilii Constantiensis*, quæ quidem ipse viderit, *particulam illam*, AD FIDEM, *habere*. Ergo profecto hactenus, neque Basileensis concilii, neque Petri Crabbii laborat fides; aliasque editiones quæ ipsum antecesserint, mancas esse necesse est.

Ubi ergo tandem locus ille a Basileensibus *corruptus?* Namque hic est : « Ostendimus, inquit (27), supra ex compilatione deputatorum Basileensis concilii, editam fuisse synodum Constantiensem in oppido Hagenow, in qua editione decretum sessionis 4 habet adjuncta hæc verba : *Et reformationem generalem Ecclesiæ Dei in capite et in membris :* et hæc sunt, quæ a decreto sessionis 4 abesse debuerunt. » Hic ergo est ille locus Basileensium auctoritate *corruptus.*

Id vero ut demonstret, hæc affert : « Tres, inquit, codices manuscripti continentes acta Constantiensis concilii a notariis ipsius conscripta, ex quibus Basileenses decreta compilarunt, non habent illa verba in primo decreto sessionis : *Et ad reformationem generalem Ecclesiæ Dei in capite et in membris.* » Sic Basileenses accusat, ut qui acta Constantiensia, etiam sibi visa, mala fide descripserint; nulla probatione; neque enim ullum monumentum affert, quo tres illi codices Basileensibus visi ac descripti doceantur. Addit Schelstratus sex alios codices manuscriptos antiquissimos, qui non habeant illa verba, *de reformatione* (28) ; unde concludit, « in sessione 5 solummodo clausulam illam (de reformatione scilicet) adjungendam esse ; ut, inquit, indubitatum sit, prædicta verba (de reformatione) a Basileensibus erroneo decreto sessionis 4 adjuncta, et a collectoribus conciliorum, errore Basileensium deceptis, typis fuisse edita. »

Hæc est illa historia, quam orbi christiano primum a se proditam, Emmanuel Schelstratus toties gloriatur. Hæc illa falsitas, quam Patres Basileenses in sessionis 4 Constantiensis decretum invexerint, ut etiam in sessione 4 legeretur, quod in 5 legi nemo, ac ne ipse quidem Schelstratus, negat.

CAPUT V.

Schelstrati, de falsata sessione 4 Constantiensi, fabula confutatur. — Probitas Patrum Basileensium omnium scriptorum consensu asseritur. — B. Ludovici Alamandi, ejus cœtus principis, eximia sanctitas.

Ac primum quidem, nemo sanus dixerit tantum cœtum in tantum facinus c[illegible]sisse. Sit enim, quantum Schelstrato placuerit, Basileensis synodus reprobata : tamen iis viris constabat, qui bona fide agerent, miroque reformandæ ecclesiasticæ disciplinæ studio tenerentur. Præerat tanto conventui beatus Ludovicus Alamandus cardinalis, archiepiscopus Arelatensis, tantæ sanctitatis, ut profecto tali viro, et quidem tantum facinus nulla satisfactione purganti, falsitatem imputare, non modo summæ temeritatis, sed etiam manifestæ impietatis esse constet (29).

Aderant in eadem synodo episcopi ac doctores pietatis ac doctrinæ nomine commendati ; neque Æneas Sylvius, Pius II pontifex factus, qui in gestis Basileensibus præclara eorum facinora memoravit, est inficiatus unquam (30); et, in retractatione sua, doctrinam quidem ejuravit, quam Basileæ tenuisset, historiæ vero suæ non detraxit fidem (31) : ut profecto tantos viros errasse bona fide, atque ulterius quam oporteret, studio reformationis abreptos suspicari liceat, falsi insimulare impium absurdumque sit.

Faciamus tamen eos vel facinorosissimos fuisse. Quo tandem artificio latere se posse confiderent? Quid tanto numero tantum facinus conscivissent? At illi nihil occulte moliebantur, qui teste Schelstrato (32), decreta Constantiensia extrahenda mandassent duobus cardinalibus, duobus episcopis, duobus theologiæ doctoribus et archidiacono Zagrabiensi, Joanni scilicet illi Segoviensi, cujus pietatem ac doctrinam Æneas Sylvius tot laudibus cumulavit (33).

Præterea ex præfatione synodi Basileensis, editioni Hagenovensi præfixa, constat fuisse inter illos deputatos, Thomam Corcelleum, « quem inter sacrarum litterarum doctores, doctrina mirabilem, et modesta quadam verecundia amabilem (34), » idem Æneas Sylvius commendavit ; quos profecto tot ac tantos in scelus consensisse, neque sibi mutuo erubuisse, seque et synodum infamasse, ne infensissimos Basileensium hostes credituros putamus, ne ipsum quidem Schelstratum, si reviveret, iterato dicturum, si sua dicta perpendere potius, quam perfracte tueri vellet.

Quod enim tantum operæ pretium fuerit, ut illud facinus molirentur? Nempe, ait Schelstratus (35), ut labascentem concilii Basileensis auctoritatem, edito concilio Constantiensi, firmarent. At pessumdarent potius tam aperta falsitate, seque orbi christiano irridendos propinarent, tantum scelus aggressi, ut sessione 4 corrupta et adulterata, nihil tamen haberent, quod non totidem verbis in sessione 5 integra et illibata haberetur. Quid, quod, Schelstrato

(27) SCHELST., in *Dissert.*
(28) SCHELST., *Dissert.*, pag. 37, 38.
(29) Vid. *Gall. purpur.*, in beat. Lud. Alam., ann. 1426, p. 474. *Vid.* quoq. ÆN. SYLV., *De gest. Basil.*, et *Dissert. præv.*, n. 44.
(30) ÆN. SYLV., *ibid*, *pass.*
(31) *Ejusd. bull. Retract.*, t. XIII *Conc.*, c. 1047.
(32) SCHELST., *Diss. Antuerp.*, p. 36.
(33) ÆN. SYLV., loc. cit.
(34) SYLV., *ibid.*, Vid. *Præf.* edit. Hagen., an. 1509.
(35) SCHELST., loc. jam cit.

teste, Basileenses Patres, ne id quidem curabant, ut duarum sessionum decreta iisdem verbis ederentur; cum idem Schelstratus verba illa, *ad fidem*, quæ in sessione 5 habentur, in extractis Basileensium deesse testetur.

Patet ergo optima fide egisse eos, quæque in manibus habebant Constantiensia decreta ad verbum exscripsisse, neque quidquam fraudis molitos fuisse.

Neque vero ea falsitas ac Basileensium scelus Eugenium IV aut Joannem a Turrecremata latuisset, qui tot inter invectivas, nihil unquam tale Basileensi synodo exprobrarunt. Neque Pius II, rerum Basileensium testis oculatus ac scriptor egregius, tale quid aut in historia privatus, aut in retractatione Pontifex protulit; ut profecto temere nimis Emmanuel Schelstratus, post duo fere sæcula cœperit sollicitare Basileensium fidem, quam eodem ævo infensissimi cardinales atque Pontifices minime accusarint.

Cur autem in eorum extractis, seu potius in extractorum quibusdam exemplaribus, ac deinde in quibusdam quoque libris editis desit illud, *ad fidem*, quod, teste Schelstrato, in antiquis verisque codicibus habeatur? Quis non potius librariorum aut typographorum indiligentiæ, quam Basileensium tot ac tantorum deputatorum errori, nedum perfidiæ tribuat? Quem librariorum errorem, cum in his verbis, *ad fidem*, ipse Schelstratus agnoverit (36), mirum cur non intellexerit in Constantiensibus illis, quos laudat, manuscriptis, circa reformationis mentionem eumdem lapsum contingere potuisse.

Latet profecto neminem, persæpe variare codices manuscriptos, faciendum delectum, favendumque ei editioni quæ a doctioribus viris, atque ex melioris notæ codicibus recensita, apud eruditos invaluerit; qualis illa est Petri Crabbii religiosissimi ac diligentissimi viri, quam Roma ipsa probavit, editio.

Neque quemquam movere debet, in quibusdam conciliorum vetustiorum editionibus desiderari quædam; cum item in recentioris synodi Tridentinæ quibusdam editionibus, atque in ea ipsa quæ stante concilio facta est, constet abesse a decreto sessionis de peccato originali, exceptionem eam, quam beatæ Virginis Deiparæ gratia, a sancta synodo adhibitam fuisse (37), nemo sanus diffitetur. Cæterum multi sunt synodi Constantiensis in celeberrimis bibliothecis, Regia, Colbertina, inclyti Victorini Cœnobii, et regii collegii Navarrici vetustissimi codices, quorum etiam quidam ab ipsa urbe Constantia concilii tempore transmissi, ex adscriptis epistolis demonstrantur, in quibus decretum sessionis 4 eodem tenore legitur, quo est in vulgatis; ut non immerito Petrus Crabbius, vir diligentissimus, ita ediderit, romanaque editio eamdem lectionem confirmaverit. Qua quidem in editione Romana ipsa præfatio testatur (38), Pontifici Romano « nihil fuisse antiquius, quam ut post divinarum Scripturarum editionem, concilia universalia, quam maxime fieri posset, emendata proferrentur. »

Neque omittendum est Odoricum Rainaldum, Baronii continuatorem, in edenda concilii Constantiensis historia, antiquissimis et amplissimis, ut sæpe testatur, codicibus usum, ita retulisse sessionis 4 decretum, ut est in editione romana positum. Atque decretum illud, idem Odoricus Rainaldus docet optima ratione, et in sessione 4 conditum, et in sessione 5 *ad infringendas Joannis XXIII improbas molitiones, instauratum* fuisse (39): ut profecto sit certum Emmanuelem Schelstratum inani opera laborasse, qui in elevanda decretorum Constantiensium auctoritate, etiam Odoricum Rainaldum superare voluisse videatur.

Quin ipsa sessio 4 si attente consideretur, vulgarem lectionem satis adstruet; sic enim ejus verba Schelstratus ipse refert (40): « Hæc sancta synodus pro exstirpatione præsentis schismatis, et unione ac reformatione Ecclesiæ Dei in capite et in membris fienda, ad laudem omnipotentis Dei, in Spiritu sancto legitime congregata, ad consequendum facilius, securius, uberius ac liberius unionem ac reformationem Ecclesiæ Dei, ordinat, diffinit, statuit, decernit, et declarat ut sequitur: » quibus verbis significat hoc decretum, non modo ad reformationem maxime pertinere, verum etiam ad eam collimare tanquam ad scopum. Quæ postquam præfata est tanta synodus, sui oblita videretur, si in ipso decreto, reformationem in præfatione præmissam omitteret.

At enim, ait Schelstratus (41), « inde se-

(36) Nulla potest excogitari ratio quæ Basileenses eo impulerit, ut dedita opera prætermitterent in Constantiensi decreto hæc verba *ad fidem*; cum illa prætermissio noceret potius quam faveret conciliorum auctoritati. Recte igitur accusat Bossuet *librariorum aut typographorum indiligentiam*; quod quidem ipsi visum est adeo certum et ab omni controversia remotum, ut facile crediderit fore ut ipse Schelstratus sic sentiret. At ille præjudicatarum opinionum tenacissimus, in ea prorumpit verba, *Diss. advers. Maimb.* 1, pag. 21: « Quare sine certa scientia accusat tabellarium (prætermisisse verba *ad fidem*). Cur sine firmo fundamento notarii apostolici fidem non solum in dubium revocat, sed aperte suggillat; eumque, qui pro veritate ex officio testimonium tulit, falsitatis arguit? » Qui si sui compos esset, intelligeret amanuensi, licet diligenti, verbulum in describendo facile excidere; necnon etiam codicem cum scripto conferenti, ubi prætermissum ex omisso verbo sententiæ nihil detrahitur. Itaque non propterea infidus notarius apostolicus, quod levi errore librarii prætermisso, testatus fuerit apographon authentico exemplari omnino simile esse. Quamquam si necesse esset falsi aliquem arguere, argueretur verisimilius librarius aut notarius apostolicus: sed nemo est accusandus. (*Edit. Paris.*)

(37) *Conc. Trid.*, sess. 5, can. 5, tom. XIV *Conc.*, col. 753.

(38) *Vid.* hanc præf., t. I.

(39) Odoric. Rain., t. XVII, an. 1415, n. 7 et 14.

(40) *Act. Const.* edit. Schelstr., p. 4.

(41) Schelstr., tract. *De sens.*, etc., *advers. Maimb.*, diss. 1, cap. 2, p. 46; *Conc. Const.* sess. 5 p. 18.

queritur ab eodem decreto sessionis 4 abesse debere vocem *fidei*, utpote de qua in præfatione allata nulla mentio est. » Unde etiam consequatur, « decretum præfationi in omnibus correspondere debere. » Vanum suffugium; nam ab ipso initio, synodus fidem designaverat hoc decreto sessionis 3. « Ut nondissolvatur (synodus) usque ad exstirpationem schismatis, et quousque Ecclesia reformata sit in fide et moribus et capite et membris. » Quod semel dictum et fundamenti loco positum hærebat animis; neque in sessione 4, post triduum habita, iterari oportebat; cum præsertim reformationis nomine intelligenda veniret *ipsa reformatio in fide et moribus* recentissime in sessionis 3 decreto memorata. At sessione 4, si de reformatione tanta præfati, de ea in decreto penitus conticescerent, nimis oscitanter ipsum rerum caput prætermittere viderentur.

Itaque pater Gonzalez (42) laudatis licet impensissime Schelstrati probationibus, ultro tamen confitetur auctores solutionis illius, qui ad Papam dubium verba sessionis 4 Constantiensis adstringunt, « non insistere in Schelstrati notitiis, sed procedere supponendo decretum sessionis 4 conceptum fuisse prout modo habetur in editionibus omnibus (43). » Nempe adversante publicorum omnium codicum turba, parum fidere ausus Schelstrati notitiis, *piæque*, ut vocat, *sententiæ*. Qua voce Schelstrato *pietatem* magis quam veritatem certam asserere videatur.

Cæterum ex antedictis sat liquet a Schelstrato assertum temere, sessionem 4 a Basileensibus Patribus *corruptam*: cum tamen, si id maxime probavisset, nihil adversus nostros concluderet, quibus in sessione 5 satis amplum firmumque præsidium superesset.

CAPUT VI.

Sessionis 5, qua potissimum utimur, lectionem, neque in dubium revocari posse, neque unquam in dubium revocatam.

Sed quandoquidem contendit Schelstratus in sessionis 4 verbis, nonnihil variasse codices sive manuscriptos, sive etiam excusos; ne quis suspicetur idem in sessione 5, qua potissimum utimur, evenire potuisse; notatum hic volumus, primum ab omnibus, et ab ipso Schelstrato, ejus lectionem ut certam agnosci: tum vero, adeo esse firmam, ut nunquam in dubium revocari possit.

Et quidem ea sessio acta est die sabbati, 6 mensis aprilis, anno 1415, ut ipso initio sessionis inscriptum est (44). At eodem anno, 21 die mensis Julii, cum Sigismundus imperator, pacis ecclesiasticæ gratia, in Hispaniam profecturus esset, ac pro ejus itinere, synodi decreto, missæ ac litaniæ solemnes haberentur, quibus omnes prælati interessent; coram tanto cœtu Joannes de Gersone, universitatis Parisiensis cancellarius et Caroli VI christianissimi regis legatus, sermonem habuit: quo quidem in sermone, et sessionem 5 memorat, et ejus decreta, quæ supra retulimus, de verbo ad verbum refert, ne uno quidem apice immutato; subditque continuo (45): « Conscribenda prorsus esse mihi videretur in eminentioribus locis, vel insculpenda per omnes Ecclesias saluberrima hæc determinatio, lex, vel regula, tanquam directio fundamentalis et velut infallibilis, adversus monstruosum horrendumque offendiculum, quod hactenus positum erat per multos de Ecclesia in itinere mandatorum, determinantes ex textibus glossæ, non ad regulam evangelicam et æternam acceptis, Papam non esse subjectum generali concilio, neque judicari posse per ipsum. » En quæ quatuor mensibus post sessionem 5, coram Patribus sacroque concilio dixerit christianissimi regis legatus: en, inquam, quid pro suggestu, nemine improbante, dixerit, prædicaverit de sessionis 5 decretis, quibus regem Franciæ ejusque legatos intercessisse Schelstratus memorat (46); ut et hoc in antecessum de ea intercessione dicamus.

Idem Joannes Gerson coram sancta synodo sermonem habuit anno Domini 1417, Dominica die, 17 Januarii, quo in sermone dixit (47): « Quamvis ultra multiplicare

(42) Pater Gonzalez (Thyrsus de Santala), doctor et professor in universitate Salmanticensi, edidit an. 1684, jam tum societatis Jesu præpositus generalis, insignem tractatum, quo impugnat probabilitatis doctrinam. Vid. hujus tract. præf. et D. Dupin, *Bib.* xvii, sæc. Exstat ejusdem P. Gonzalez aliud opus à D. Dupin prætermissum, quod Romæ excusum est an. 1689 sub hoc titulo: *De infallibilitate Rom. Pontif. in definiendis fidei et morum controversiis*, etc. In illo opere eo intendit imprimis Gonzalez, ut ipsius D. Dupin confutet librum *De antiqua Ecclesiæ disciplina*, et D. Maimbourg libros historicos. Hunc autem tractatum D. Dupin non viderat. Nam statim atque excusus est, cavit Alexander VIII ne ille divenderetur; ut testatum legimus in epistola a quopiam Romæ degenti 28 decemb. 1694, missa ad D. le Tellier archiepiscopum Rhemensem, quæ affixa ipsi libro P. Gonzalez, in bibliotheca Sanctæ Genovefæ asservatur, cujus hæc sunt verba: *Je suis bien aise que le livre* De infallib. Sum. Pont. *vous ait été rendu. Il n'est pas à Rome et ailleurs* publici juris; *au contraire, il y est extrêmement rare, et tous les exemplaires en ont été supprimés par ordre du saint Père.... On dit pour raison, que ce livre ayant été imprimé par ordre du Pape Innocent XI,... et Alexandre VIII l'ayant faire lire et examiner de nouveau, ne voulut pas qu'il parût, tant pour ne pas embrouiller les affaires, qui ne l'étaient déjà que trop, que parce qu'il crut que l'ouvrage ne répondait pas au dessein; et il en fit supprimer les exemplaires.* Merito Alexander VIII *publici juris* esse noluit hunc librum amplum sane, sed, si pondus spectes argumentorum, levissimum. (*Edit. Paris.*)

(43) Gonzal., *De infall. R. P.*, disput. 13, sect. 6, § 2, n. 9, pag. 677.

(44) *Conc. Trid.*, sess. 5, col. 21; Sess. 17, c. 155,

(45) Gers., *Serm. de viag. Reg. Rom.*, t. II *Oper.*, p. 273.

(46) Schelst., *Diss. Antuerp.*, cap. 1, art. 2, p. 42, 43; *Diss. advers. Maimb.*, c. 3, p. 91 et seq.

(47) Gers., *Serm. in die S. Anton.*, loc. cit., pag. 555.

sermones quid opus est super ea veritate, cujus decisio clarissima solidissimaque facta est per hoc sacrum concilium, cui non licet obviari, nec ipsam in argumenta deducere? » Ac paulo post refert decreta sessionis 5, quemadmodum vulgata sunt; quæ nihil hic referre totidem verbis attinet, cum diligenter exscribat duo sessionis 5 decreta integra, iisdemque verbis quæ jam descripsimus, ne mutato quidem apice. At prætermitti non debent, quæ statim ipse subdit: « Huic veritati fundatæ super petram sacræ Scripturæ, quisquis a proposito detrahit, cadit in hæresim jam damnatam, quam nullus unquam theologus, maxime Parisiensis, et sanctus asseruit. » En qui decretis Constantiensibus sessionis 5 intercessisse memoratur.

Sic quippe censebant, sic prædicabant; fidei veritatem fundatam supra petram assidue inculcabant; neque contrariæ sententiæ notam hæresis inurere verebantur, a nullo reprehensi; imo a Patribus totoque concilio in pretio habiti, summisque præpositi negotiis. Nimii, inquient, qui hæresim improperant, quod nec nos nunc facimus. Hæc quidem suo loco propria quæstione habita exponemus (48): nunc sane quid, synodo obediente, Gerson a nemine reprehensus prædicaverit, audisse sufficiat.

Idem, tractatu: *An liceat in causis fidei a summo Pontifice appellare*, eadem decreta sessionis 5, die 6 Aprilis anno 1415 habitæ, de verbo ad verbum exscribit (49); eorum quoque summam Petrus cardinalis Alliacensis repræsentat tractatu, quem anno 1417, vigente concilio, *de Ecclesiæ auctoritate*, Constantiæ edidit (50).

Jam anno 1431, cum Basileensis synodus haberetur, sessione 2 (51), Patres hoc rerum gerendarum fundamentum ponunt: « et ne de ejusdem sacræ Basileensis synodi potestate a quoquam dubitetur, ipsa eadem synodus duas declarationes ex decretis synodi Constantiensis in præsenti sessione, aliis suis decretis editis seu edendis inserendas ordinat et decernit, quarum quidem declarationum tenor primæ sequitur, et est talis (52). » Subdunt postea sessionis 5 Constantiensis decreta duo, quæ supra descripsimus, ne immutata quidem virgula.

Cum postea Eugenius IV pravo maloque consilio, ut etiam eventus docuit, synodum Basileensem dissolvere niteretur, Julianus cardinalis, ejus in eadem synodo legatus, ad Pontificem hæc scripsit (53): « Asserunt etiam (Patres Basileenses) prædictam dissolutionem fieri non potuisse, obstante quidem decreto Constantiensis concilii, quod cuicunque concilio generali legitime congregato, in his quæ pertinent ad fidem, et exstirpationem schismatis, et ad Ecclesiæ reformationem in capite et in membris, quemlibet cujuscunque conditionis, etiam papalis, teneri obedire decernit. » En igitur integer decreti Constantiensis tenor, qualem nunc habemus, certi fundamenti loco constitutus.

Subortis deinde gravibus dissidiis, innumerabiles loci sunt in Basileensi synodo, quibus decreta Constantiensia sessionis 5 repetuntur, innovantur, ac de verbo ad verbum gestis inseruntur (54). Neque Eugenius IV hæc decreta falso relata querebatur: imo vero edidit in Florentina synodo decretalem *Moyses*, qua tres veritates concilii Basileensis (55) damnat, ea etiam causa *quod concilii Constantiensis sensui* contrariæ essent (56): adeo in confesso erat eos canones, vero tenore verborum a Basileensibus fuisse prolatos.

Quo etiam tempore, coram eodem Pontifice, Joannes a Turrecremata cum legatis concilii Basileensis publice disputavit: canones Constantienses passim citabantur ac referebantur eo tenore verborum, quem sæpe diximus. Eos Turrecremata exponebat, elevabat, eludebat, ut poterat (57): genuinum legitimumque Constantiensis concilii fuisse fœtum ubique fatebatur.

Atqui certissimum est Eugenium IV et Turrecrematam adfuisse Constantiensi concilio, ipsumque Eugenium IV jam fuisse cardinalem, iisque temporibus adfuisse, quibus Joannes Gerson ea quæ memoravimus prædicavit. Jam commemorare nihil attinet quoties hujus ævi scriptores, Thomas de Corcellis, Antonius de Rosellis, Dionysius Carthusianus, aliique innumerabiles, hujus sessionis decreta exscripserint: ne quis forte Schelstratus hic unquam aut falsitatem, aut variam lectionem suspicari possit.

CAPUT VII.

Ad sensum Constantiensium canonum constituendum, præmittitur brevis historia schismatis; — ex ipso schismate fidei periculum, Sedis apostolicæ contemptus, morum corruptela, ac necessaria reformatio.

Jam Constantiensium decretorum textu constituto, certum sensum ac mentem ex-

(48) Inf., lib. VI, cap. 19.
(49) GERS., loc. cit., pag. 303.
(50) Pet. ALLIAC., tract. *De Eccl. auct.*, part. III, capitul. 4, in append. tom. II GERS., p. 956.
(51) Acta mense Feb. 1432.
(52) *Conc. Bas.*, sess. 2, c. 477.
(53) Epist. 2 cardin. JULIAN.; *Vid.* inter Oper. ÆN. SYLV.
(54) *Conc. Bas.*, sess. 16, 18, 23, col. 539, 540, 618.
(55) Tres veritates concilii Basileensis eæ sunt: prima, *Veritas de potestate concilii generalis... supra Papam,... est veritas fidei catholicæ.* Secunda, *Quod Papa concilium generale... sine ejus consensu nullatenus auctoritative potest dissolvere, aut ad aliud tempus prorogare, aut de loco ad locum transferre, est veritas fidei catholicæ.* Tertia, *Veritatibus duabus prædictis pertinaciter repugnans, est censendus hæreticus.* Vid. tom. XIII *Conc.*, *decr. Moyses*, col. 1488, 1189, et sess. 33 *conc. Basil.*, tom. XII, col. 619, et infr. lib. VI, cap. 9. (*Edit. Paris.*)
(56) *Conc. Florent.*, part III, decr. *Moyses*, t. XIII *Conc.*, col. 1186; *Vid.* etiam col. 1188, 1190.
(57) TURREC., *Resp. ad Bas.*, part. II, n. 2 et 4, t. XIII *Conc.*, col. 1711, 1712.

ponimus. Verum ante omnia brevis est præmittenda schismatis, et conciliorum, Pisani scilicet et Constantiensis, de schismate agentium, historia. Hinc enim causæ status constituendus, et Constantiensium decretorum exponenda ratio, qua difficultates omnes facile evanescant.

Notum omnibus post translatam ad Gallias, ibique septuaginta fere annorum spatio collocatam Sedem apostolicam, Gregorium XI tandem Romam Avenione rediisse, ibi non ita multo post obiisse, anno scilicet 1378; populum romanum magna vi egisse cum cardinalibus, quorum pars maxima Galli erant, ne fieret Pontifex, qui regrederetur ad Gallias; atque ideo non tantum insanis clamoribus, sed etiam certæ necis intentato metu postulasse, ut civem romanum in Sede apostolica collocarent : quibus maxime permotos, ad id devenisse, ut, extra cardinalium collegium, Bartholomæum Barensem archiepiscopum, Urbanum VI eligerent, non quidem Romanum, sed tamen Italum; quem in Italia, ipsa patriæ charitas detineret (58). Atque is, delinita plebe, in pontifi ia cathedra constitutus, et ab omnibus agnitus. Neque eo secius post aliquot menses, Robertus Gebennensis (59), Clemens VII dictus, Anagniæ (60) electus est, quod plerique cardinales Urbanum vi electum contenderent : se quidem metu adactos, ac data copia, statim ex urbe Romæ tanquam ex custodia effugisse. Urbanus Romæ, Clemens a Gallis agnitus, Avenione sedit. Urbano Bonifacius IX, Innocentius VII, Gregorius XII ; Clementi Benedictus XIII Hispanus suffectus est. Has inter turbas christiana respublica infando schismate, quadraginta fere annorum spatio, laborabat. Quærebatur primum, an is metus fuisset, qui graves et constantes viros merito permoveret, atque electionem irritam faceret . Tum si electio per vim et seditionem extorta ab ipsa origine nulla esset, an secuta consensione, atque agnitione Urbani VI rata haberetur . An vero omnia per se, etiam ipsa agnitio atque consensio, eodem scilicet metu præstita, irrita caderent, et quidem satis constabat a cardinalibus, quanquam non per omnia plebi furenti obsecutis ; quippe cum non Romanum, sed Italum duntaxat Pontificem providissent, tamen electionem ipsam, non uti sacri canones postulabant, plena libertate fuisse celebratam ; neque integrum fuisse eis, ut, more majorum, ex tota republica christiana eligerent, qui toti præfuturus esset. Utcunque est (neque enim juvat hic tantam innovare litem) , est certum, rem doctis etiam sanctisque viris adeo obscuram esse visam, ut nationes, regna, principes, sacrorum antistites, illique etiam ipsi, qui vitæ sanctitate atque miraculis celebres habebantur, in re hactenus inaudita, juris et facti ambiguitate, in diversa studia traherentur.

Sæpe interim de pace actum, sed inani opera ; neque persuaderi potuit utriusque partis cardinalibus, ne sede vacante, novo Pontifice constituto, schisma propagarent ; neque ipsi contendentes, ut vocabant, hoc est, Angelus de Corario, Gregorius XII, ac Petrus de Luna, Benedictus XIII, qui se pro Pontificibus gererent, sæpe licet polliciti, adduci potuere, ut reipsa loco cederent, ac pacem honori suo anteponerent : adeo imperii dulcedine capti, vanis pollicitationibus ac pactis, etiam sacramento confirmatis, nihil aliud quam suam conscientiam, ac publicam fidem, totumque adeo orbem christianum, ludere videbantur.

Sane uterque profitebatur se a pontificatu pacis ecclesiasticæ gratia discessurum; sed ea conditione, si prius æmulus loco cederet, paxque et unio, ut vocabant, statim coalitura videretur. Sed cum alter alterum exspectaret, neuter inciperet, nihil interim fieret, resque in infinitum extraheretur, totum id, quod inter ipsos, missitatis ultro citroque legatis, agebatur, fœdæ ludificationi, quam seriæ tractationi, similius habebatur.

Haud me fugit Gregorium XII, virum bonum ac simplicem, meliore fide egisse visum ; Benedictum XIII, subdolum, pervicacem, atque obstinatæ mentis, eo tantum collimasse ut in æmulum continuati schismatis invidiam derivaret. Sed nec ipse Gregorius erat innocuus : quippe qui ad pacem et abdicationem per se ipse pronus, tamen a dimittenda potentia, nepotum quibus ingenti studio addictus tenebatur, artibus ac ludificationibus vetaretur. Placet referre Leonardi Aretini Gregorianarum partium elegantissimi et candidissimi historici de ipso Gregorio verba memoranda : «Paulatim res labascere cœperunt, et cuncta in dies deteriora fieri ; voluntas enim illa Pontificis recta, nequaquam satis habere firmitatis reperta est ad pontificatum deponendum. Cujus rei culpam multi in propinquos ejus referebant. Ab his enim formidines inanes, et adumbrata pericula quotidie fingi, ac instillari ejus auribus prædicabant (61). » Neque ab his abludit Theodorus a Niem, earumdem partium historicus : neque quidquam visum est gravius, quam cum Gregorius abjectis veteribus cardinalibus, qui studerent paci, eorum loco cardinales fecit Antonium Corarium fratris filium, et Gabrielem Condolmerium sororis filium, postea Eugenium IV (62). Ac multa eum cognatorum turba circumdabat, qui ad retinendum Pontificatum adigerent; nec imbecillem senem puduit abdicationem

(58) *Vid.* RAIN., t. XVII, an. 1378, n. 1 et seq.

(59) Seu potius Genevensis.

(60) Cardinales primum secesserunt Anagniam, et inde Fundos, urbem regni Neapolitani in provincia Terræ Laboris, novem leucis distans ab urbe Anagnia. Ibi Robertus electus est. (*Edit. Paris.*)

(61) LEON. ARET., *De temp. sui hist.*, p. 27.

(62) Theod. A NIEM., lib. III *De schism.*, cap. 15, 16, 17, 19, etc.; RAIN., tom. XVII, an. 1408, n. 8.

pacisci ea lege, ut Faventinus (63) et Foro-Juliensis principatus (64) nepotibus traderentur (65). Nihil ergo mirum, quod tanta coorta sit christiani orbis indignatio adversus ambos Pontifices, qui septuagenariis majores, fluxi honoris cupiditate, rempublicam christianam certam in perniciem agerent.

Et quidem ab aliquot sæculis fœda erat Ecclesiæ facies, soluta disciplina et corruptis moribus; et ab ipsa curia romana prima totaque fere mali labes, unde remedium exspectare debuit: adeo omnia avaritia ac libido pervaserat, ac plerique Pontifices vix aliquid prisci moris cogitabant, satis superque se Pontifices arbitrati, si dispensationibus, reservationibus, indictionibus, decimationibus, aliisque mandatis extraordinariis, cuncta ad se traherent. Venalia omnia, totaque Ecclesia prædæ fuit. Hæc a sancto quoque Bernardo Sedis apostolicæ studiosissimo memorata (66), nec referenda arbitrarer, nisi de reformationis summa necessitate, vel maxime agendum incumberet. Et satis constabat post sancti Bernardi tempora res in deterius quoque fluxisse. Verum in tanto schismate magis magisque omnia pessum ire, in Italia tyranni invalescere, ingruere undique bella, et quisque tutandi sui Pontificis specie, hostes insectari, vicinos diripere, omnia miscere, *simonia in domo Dei præsidere*, *eripi Ecclesiæ libertates* (67). Hæc Universitas Parisiensis data ad Carolum VI epistola querebatur.

Ad hæc profligata disciplina, hæreses gliscere, Viclefi, Hussi, aliorumque scelere concuti Ecclesia, periclitari fides, Sedes apostolica, conciliatrix unitatis, veluti schismatum altrix, contemptui haberi. Testantur enim Universitatis Parisiensis sanctissimæ et gravissimæ litteræ ad Clementem VII (68), Avenione sedentem, « eo rem processisse per schisma, ut plures passim et publice non vereantur dicere nihil curandum sint ne duo, vel tres aut decem, vel duodecim Papæ: imo et singulis regnis præfici posse nulla sibi auctoritate prælatos; quod in detrimentum sacrosanctæ Ecclesiæ romanæ, ecclesiasticæ politicæ, et religionis catholicæ. »

Sic ex schismate tam diuturno, tam fœdo, addita audacia Sedis apostolicæ contemptoribus; unde emersit illa, in synodo Constantiensi relata, Viclefi propositio (69): « Post Urbanum VI non est aliquis recipiendus in Papam, sed vivendum est more Græcorum. » Eo apostolicæ Sedis totiusque Ecclesiæ catholicæ res per schisma devenerant.

Cæterum apud pios bonosque inconcussa manebat sacratissimæ Sedis auctoritas, Ecclesiæ catholicæ petra, fidei magistra, mater unitatis, atque inter pravos mores et horrendi schismatis mala, subibat tot sanctorum Pontificum recordatio. Et satis constabat super omnes Ecclesias Romanam Ecclesiam, ut dignitate, ita disciplinæ pietatisque laude diutissime præstitisse, tum ejus auctoritate vel maxime, quocumque tempore prostratas hæreses, fidem catholicam, christianamque pacem ubique viguisse; quæ labentibus sæculis mala evenissent, iis non infringi Christi promissa; tentari nos a Domino, an in his promissis firma fide maneremus, nec suæ Ecclesiæ defuturum. Ea spes animos sustentabat: quoque vehementius concussa erat apostolica Sedes, eo magis in eam piorum incensa studia. Sed labascebat infirmorum fides, atque omnino navicula, veluti dormiente Christo, mergi fluctibus videbatur.

CAPUT VIII.

Tria schismati quæsita remedia. — Concilium œcumenicum necessarium. — Ecclesia gallicana ab Odorico Rainaldo Viclefismi accusata, propter subtractam simul obedientiam et annatas

Prima Gallia tanto vulneri medicas adhibuit manus. Clerus gallicanus Lutetiæ congregatus anno 1394, Simone Cramando (70), patriarcha Alexandrino titulari, præside electo. Quo duce hæc professi gallicani antistites (71): « Tendimus ad redintegrationem et conservationem status et honoris summæ dignitatis papatus, et universalis Ecclesiæ, sicut in nostris consecrationibus juramus. » Hic finis omnium, ut papalis et universalis Ecclesiæ dignitas pristino reponeretur loco. Simul Universitas Parisiensis commoveri cœpit. Multi tractatus, multi cœtus habiti: compertum denique est tria sanando schismati accommodata esse remedia. Primum, ut contendentes loco cederent. Secundum, quoniam, id ab invitis extorqueri non potuit, ut se ab eorum obedientia omnes subtraherent, ac neutrales essent. Tertium, cum periculosi

(63) Faventia urbecula, distans quatuor leucis a Foro-Julio in Romandiola provincia.

(64) Addit Rainaldus illum quoque postulasse, ut nonnulla oppida Ecclesiæ Ravennatus ditionis, illis darentur. (*Edit. Paris.*)

(65) Rain., tom. XVII, an. 1407, n. 29; Theod. a Niem., loc. cit.

(66) Bernard., *De consider. ad Eug.*, pass.

(67) *Spicil.*, t. VI, p. 96, 97.

(68) *Ibid.*, p. 112.

(69) *Conc. Const.*, sess. 8, *prop. Viclef.* 9, col. 46.

(70) Is *Decretorum doctor famosissimus, subtilis ingenio, clarusque eloquentia*, ut verbis utar cleri gallicani cœtus an. 1394. *Spicil.* t. VI, p. 73, fuit referendarius, seu magister precum et cancellarius ducis Bituricensis, tum episcopus Pictaviensis, demum patriarcha Alexandrinus, archiepiscopus Rhemensis, et sub Joanne XXIII cardinalis. Ille Pisani concilii, ad exstinguendum schisma coacti, pars fuerat maxima. Cramandum omnes testantur fuisse sui ævi virum maximum, et eum cujus opera erat eximia, in gerendis et extricandis rebus arduis. Vid. *Gall. Christ.*, tom. II, col. 1194 et seq., t. IX, col. 133, 134. (*Edit. Paris.*)

(71) *Spicil.*, t. VI, pag. 77, et tom. XI *Conc.*, col. 2515.

esset exempli, ut subjecti ab obedientia se ipsi subducerent, concilii generalis auctoritas quærebatur. In eam postea sententiam ibat frequens concessus Ecclesiæ gallicanæ, eodem Cramando præside, anno 1406. Hinc tria illa remedia hoc ævo toties celebrata: cessio, obedientiæ subtractio, seu neutralitas, concilii generalis congregatio.

Huic autem accedebat illud, quod per sese erat gravissimum, quod electi Pontifices sæpissime etiam inter ipsa electionis initia ad juramentum voluntariæ cessionis adacti, cum rem protelarent, nec bono Ecclesiæ consulerent, perjurii quoque nomine omnibus exosi; atque hostes Ecclesiæ magis quam Pontifices, eaque causa merito deserendi, imo per generale concilium deponendi haberentur.

Hic Odoricus Rainaldus Simonem Cramandum, aliosque Gallos, de Ecclesia optime meritos arguit (72), ut qui odio Benedicti, hæc perniciosissima dogmata invexerint: nempe, « neutri contendentium obsequendum esse, sed provocandum esse ad generale concilium; concilium romano Pontifici præferendum; sacerdotiorum conferendorum jus ad episcopos, provocationes ad archiepiscopos revocandas; leges canonicas ab iisdem solvendas, neque extra Galliæ regnum evagandum ut Sedes apostolica consulatur; Gallorum regem de hæresi et schismate posse cognoscere; Gallos Sedi apostolicæ conjungi posse, quamvis sedenti in Sede apostolica conjuncti non sint, et negato Pontifici obsequio, non futuros acephalos, cum Christus sit caput Ecclesiæ; qua in re Cramandum ad Viclefismum deflexisse. Tum illud gravissimum, atque ex viclefistarum subdolis conciliis, edicto regio, vetitas pendi annonas, » quas *annatas* vulgo dicimus. Quo fine desinere ineptissimam accusationem oportebat. Neque enim hic dissimulare possumus Ecclesiæ gallicanæ injuriam, quæ sub Cramandi nomine Viclefismi accusetur: tanquam viclefistæ fuerint et acephali, qui utrique pontifici fœdum schisma alenti obedientiam denegarent; ut unus idemque indubitatus Pontifex, concilii œcumenici auctoritate, proderetur. An vero putamus, vacante S de apostolica, dissipari ecclesiasticam unitatem; aut una cum Pontifice Sedem apostolicam interire, cui quidem Sedi christiani omnes interim conjunguntur, aut Ecclesiam esse tum corpus acephalum ac truncum, cum interdum vacatio in multorum annorum spatium extrahatur?

Cæterum subtracta semel obedientia, quid aliud fieret, quam ut episcopali regimine tantisper componeretur Ecclesia, donec summus Pontifex crearetur? Neque vero quidquam est a regibus postulatum, quam ut ad abolendum schisma, ipsa hæresi tetrius, præeuntibus episcopis atque theologis, suam operam atque auctoritatem interponerent; quod præsidium, si periclitanti Ecclesia denegarent, quis non videat, eos necessario officio defuturos?

Quod autem Odoricus Rainaldus premit Benedictum, Gregorium excusat, ejusque vituperat cardinales, qui ab eo discesserint, cum in ejus fide persistere, ac Benedicti asseclas ad eum deserendum urgere debuissent (73), frustra est. Nempe si hæc tum concilia valuissent, dum contendentes alter alterum accusarent, cæteri exspectarent, et tanquam pacatissimis Ecclesiæ rebus omnia ordine consueto gererent; Ecclesia immedicabili vulnere scinderetur, et adhuc infandum schisma duraret. Quare hæ ludificationes semel incidendæ erant; meritoque cardinales toti orbi testabantur, eo loco esse Ecclesiam, ut omnia ruitura essent, nisi jam non in verbis ac pollicitationibus, sed in ipsis rebus remedium quæreretur (74). Qui enim pertinebat inquirere diutius, penes quem schismatis culpa resideret, aut cujus medici inscitia, vel scelere, vulnerata ac lacera periclitaretur Ecclesia? Quin certum utrosque in culpa esse, qui mercenarii, non veri pastores, semetipsos, non gregem pascerent; satisque se schismatis reos proderent, nisi sese citius propter Ecclesiam conservandam, vel in altum dejici paterentur. Ergo cardinales ipsam, anteaquam funditus interiret, nisi Deus provideret, Ecclesiam ex utriusque manibus confestim eriperent, et concilio œcumenico sanandam conjungendamque traderent.

CAPUT IX.

Nullum remedium nisi in conciliorum generalium superiore potestate. — An ea sit agnita in causa schismatis tantum, an ideo collata ad schismatis causam, quod in aliis quoque causis prævalere soleret.

Conciliorum generalium jam inde ab initio nascentis Ecclesiæ summa auctoritas habebatur; ac tum vel maxime e re Ecclesiæ erat ut eam auctoritatem omnes agnoscerent. Quippe contendentes pontificiam potestatem immodice extollebant, et Gregorius quidem aperte dicebat: « Ego sum Papa, ego sum supra jus (75).» Cumque cardinales, ab eo dira omnia comminante, ad concilium œcumenicum appellarent, sic ipse respondit: « Hæc appellatio est contra sacros canones; hæc appellatio non defendit, sed gravat: hæc appellatio implicat ignorantiam, vel malitiam, vel falsitatem (76). »

Benedictus autem eo superbior, etiam datis bullis, excommunicaverat qui a se, aut a successoribus romanis Pontificibus appellarent. Quin etiam Francorum regem Carolum VI, a se discedentem, admonet, « nullo casu a Romano Pontifice appellare licitum: » simul regis subditos a juramento fidelitatis

(72) Rain., t. XVII, an. 1406, n. 18.
(73) *Ibid.*, an. 1508, n. 7, 8 et seq.
(74) *Ep. Card.*, ap. Rain., *ibid.*, n. 53, 54, 55, etc.

(75) *Spicil.*, t. VI, p. 290; Rain., t. XVII, ann. 1409, n. 55.
(76) Rain., *ibid.*, an. 1408, n. 2.

absolvit (77) : adeo tumidos vel in adversa fortuna gerebat spiritus.

At quotquot erant schismatis inimici, præcipue vero Universitas Parisiensis, quam pacis auctorem et sanæ doctrinæ fontem universa tum suspiciebat Ecclesia, hæc opponebat (78) : « Papa matri suæ, hoc est sanctæ Ecclesiæ, quam fidelium omnium matrem esse constat, si ipse catholicus est, materno jure subditur, ut et Christus matri : » tum illud : « Cum neuter nos audiat, nihil superest, nisi ut dicamus Ecclesiæ : » addebat « utrumque Pontificem aperte hæreticum, quod schisma inveteratum sit hæresis : » denique, « reformationem omnino necessariam ; cum nisi Christus provideat, in ruinam irreparabilem ventura sint omnia ; » ac propterea « synodum universalem congregandam, cui auctoritatem consensus omnium fidelium daret. » Quam sententiam Benedicti cardinales, datis ad eum litteris (79), confirmabant.

Neque Gregorii cardinales minore studio concilii œcumenici auctoritatem prædicabant ; qui ne qui et ad illud appellarent, et appellationi hæc intersererent ; « A vobis, Pater sancte, vicario ad Dominum nostrum Jesum Christum, qui judicaturus est vivos et mortuos et sæculum per ignem : item ad generale concilium, a quo, et in quo solent gesta etiam summorum Pontificum quæcumque pertractari, decerni, et judicari : item ad Papam et Pontificem futurum, cujus est gesta inordinata sui prædecessoris in melius reformare, etc. (80). »

Hinc patet quam falsi sint, qui tum primum, occasione schismatis, ortam putant de conciliorum superiore potestate sententiam, quique memorant appellationes ad generale concilium, rem novam, quam hujus schismatis necessitas expresserit. Neque cogitant a Bonifacio VIII, regem et regnum Galliæ cum universis ordinibus appellasse ad futurum concilium ; suoque loco referemus (81) ejusmodi appellationes, sæculis anterioribus, a catholicissima tum Ecclesia anglicana celebratas. Sed ut hæc et alia vetustiora omittamus, in modo recensitis actis vidimus appellationem interpositam a Gregorio XII ad generale concilium, *ut a quo, et in quo solent gesta Summorum Pontificum judicari.* Ergo concilii superiorem potestatem ut rem solitam, non ut causa schismatis recens excogitatam implorabant; neque a Papa ut dubio, sed generatim a Papa recurri ad concilium fatebantur : duæque obedientiæ, hoc est tota Ecclesia catholica agnoscebat hanc concilii superiorem potestatem, in qua una fidelium conscientia acquiesceret.

Nam quod quidam commemorant, contendentium cessione seu abdicatione præstantissimum atque tutissimum remedium contineri, ex parte quidem verum est ; sed rem penitus inspicienti vanum. Quid enim revera tutius atque præstantius in omni lite, quam ut litigantes ultro paciscantur ? Sed cum id impetrari a pertinacibus sit difficillimum ; hinc fit ut necessaria sit judiciaria auctoritas, quæ cuncta constituat. Quare concilium, quod litem disceptaret atque ambos contendentes in ordinem cogeret, omnes requirebant.

Huc accedit, quo, ambobus etiam loco cedentibus, quæstio superesset, spontene an coacti papatum abdicarint. Neque enim persuaderi poterat auctoritate pollentibus ut cederent ; ac si id deserti facerent, vis quædam illata videbatur, resurgebantque vanæ spes tuendæ dignitatis, atque in pristina mala relabebatur Ecclesia. Nullum ergo remedium, nisi in suprema concilii generalis auctoritate atque judicio.

CAPUT X.

Concilium Pisanum ab utriusque obedientiæ cardinalibus convocatum, quo jure? — Ejus concilii acta.

Cum ergo omnes faterentur generalis concilii opem esse Ecclesiæ necessariam, quæstio supererat, quis illud concilium convocaret. Nam et priscis canonibus erat cautum, ne absque romano Pontifice Ecclesiæ convenirent ; et id a contendentibus exspectare, ut totam Ecclesiam in duas distractam obedientias convocarent, nihil aliud erat quam operam ludere. Neque enim quisque eorum concilium ullum convocaturus erat, nisi a quo pro vero certoque Pontifice coleretur. Id etiam experimento claruit : ecce enim Gregorius, Senas ; Benedictus, Perpinianum petiit. Ibi diversissimis mundi partibus constituti, suam quisque synodum, Gregorius, Austriam Aquileensis diœcesis, vix notum in Utini vicinia oppidulum ; Benedictus, Perpinianum Elnensis (82) diœcesis, convocarunt. Quo fine? Nempe eo, ut, quemadmodum erat prædictum a cardinalibus, « unus ad Occidentem, alter ad Orientem, gressibus directis, ad schisma perpetuandum, et unionis spem penitus evacuandam pergerent (83) : » nihilque aliud afflictæ Ecclesiæ superesset, quam illud propheticum, quod iidem cardinales merito inculcabant : *Venite, congregamini, omnes bestiæ terræ; properate ad devorandum : ecce derelictus est grex.* (*Jer.* XII, 9.)

Cum igitur eo loco res essent, ipsa necessitas extorquebat, ut quocunque modo Ecclesia conveniret : quæ ubi semel coacta et adunata esset, ejus auctoritatem summam et indetrectabilem futuram pacis studiosi consentiebant omnes. Quare cardinales utriusque partis, id sibi uno ore decernunt licere, ut in tanto discrimine concilium

(77) *Bull. Bened.*, *Spicil.*, loc. cit., p. 180, 184, 189.

(78) *Ibid.*, p. 87.

(79) Quibus eum ad Pisanum concilium convocabant.

(80) *Bull. Bened.*, *Spicil.*, p. 202 ; ap. RAIN., an. 1048, n. 9.

(81) Inf., lib. X, cap. 25.

(82) Elna, seu potius Helena, est oppidulum Galliæ Narbonensis, cujus sedes episcopalis a Clemente VIII, an. 1604, translata est in vicinam urbem Perpinianum. (*Edit. Paris.*)

(83) *Vide* ap. RAIN., ann. 1408, n. 54, 56, *Ep. Card.*

convocent. Et diserte Benedicti XIII cardinales : « Ubi concilium est convocandum, sicut in casu nostro, et *Papa unicus* (quanto magis dubius), non vult, negligit, aut non potest, vel est furiosus, non dubium quin cardinales possint ; nec necesse est ut convocans habeat auctoritatem supra concilium, cum ab archiepiscopo convocante, ad concilium appelletur (84). »

Id ipsum professi Gregorii XII cardinales, et utrumque collegium, a suis Pontificibus discessione facta, concilium generale Pisas convocant. Qua vero auctoritate in casu tam extraordinario staret illud concilium, noster Gerson exponebat anno 1408, facta propositione coram Anglicis ad synodum Pisanum delegatis, in hæc verba Oseæ (I, 11) : *Congregabuntur filii Juda et filii Israel pariter, et ponent sibimet caput unum.* Docebat autem hæc, consideratione 4 : « Congregatio filiorum Israel et Juda pariter sumit suam efficaciam et virtutem a divino semine, quod per ecclesiasticum corpus, tanquam sanguis vivificus, diffusum est, et radicaliter seu inseparabilier insertum (85). » Tum commemorantis permultis sane casibus, quibus Ecclesia sine Papa congregari possit : « In talibus, inquit, casibus, congregatio ecclesiastica sumit auctoritatem, et virtutem se ipsam uniendi, ex divino semine per universum corpus diffuso ; quod est ipsa fides, ipsa charitas, ipse utriusque ductor Spiritus, ipse Christus, *ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis... augmentum facit.* » (*Ephes.* IV, 16.) Plura in eam rem postea referemus ; nunc ista sufficiant ; cum præsertim nemo dubitet jure ipso naturali communitatem omnem, nativo licet capite destitutam, quanto magis Christi Ecclesiam ab eo optime constitutam, suæ unitati ac saluti summa auctoritate et efficacia providere posse.

Hac igitur auctoritate fulti cardinales utriusque partis, Pisano concilio, ipsi primi omnium numero viginti tres adsunt ; adcurrunt undique principes Ecclesiarum, fidei periculo et tanta necessitate permoti ; trecenti episcopi cum totidem fere abbatibus omnium pene religiosorum ordinum superiores et generales, legati regum, principum, regnorum, provinciarum, ex celeberrimis capitulis et academiis deputati, atque innumerabiles sacræ theologiæ et canonici juris doctores (86). Fit « sancta et universalis synodus universalem Ecclesiam repræsentans, Spiritus sancti gratia in majori Ecclesia Pisana congregata (87). » En qua auctoritate freti ; nempe universalis Ecclesiæ, *quam repræsentarent*, sanctique Spiritus, cujus gratia coalescerent ; qua deinde auctoritate citantur contendentes, et contumacia declaratur ; ac demum sessione 15 (88), uterque « de papatu damnabiliter contendentes (seu potius colludentes), ut notorii schismatici et antiqui schismatis nutritores, notorii hæretici et a fide devii, notoriisque criminibus enormibus perjurii et violationis voti irretiti, et universalem Ecclesiam notorie scandalizantes ; atque adeo ipso jure dejecti » declarantur, deponuntur, ab Ecclesia præciduntur. Sessione 16, antequam eligatur Pontifex, fit decretum cardinalium sacramento confirmatum, « de continuando concilio, quoad rationabilis, debita, ac sufficiens reformatio universalis Ecclesiæ, et status ejus tam in capite quam in membris facta sit, et quod sede vacante continuetur concilium ; et ad reformationem procedatur (89). » His pactis atque decretis, anno 1409, sessione 17, Petrus Philargus Cretensis, ex minorum familia, vir sanctus ac doctus, a cardinalibus eligitur, et assumpto Alexandri V nomine, in Petri cathedra collocatur. Denique cum multi antistites ac legati discessissent, sessione 21, ab Alexandro V, sacro approbante concilio, dimittuntur Patres, ac triennii tempus indicitur, quo elapso tempore, continuetur concilium. Atque hæc, quæso, lectores diligenter advertant, nec schismatis tantum, sed etiam reformationis gratia, Pisanam synodum *institutam et continuatam esse* recordentur. Ne miremur Constantiensem synodum, Pisanæ continuationem, de reformandi auctoritate tanta dixisse : quæ tamen Schelstratus non modo dissimulaverit, verum etiam, quoad potuit, eversa voluerit.

CAPUT XI

Confirmatur assertum illud : quod processus Ecclesiæ catholicæ et Pisani concilii, superiore conciliorum, etiam extra schisma, in summis quibusque negotiis, auctoritate nitatur. — Quibus fundamentis concilii Pisani decreta nitantur.

Jam ex actis facile intelligitur, quo fundamento, et à contendentibus discessum sit, et illi loco dejecti, et novus Pontifex substitutus. Aiunt passim id duobus niti fundamentis : primum, quod in schismate, hoc est sub dubio Pontifice, concilii auctoritas procul dubio potior habeatur : tum etiam, quod potior habeatur adversus schismatis altorem obstinatum, atque adeo suo modo hæreticum. Hæc quidem vera sunt, sed non his pertingimus ad radicem ipsam ; vanaque hæc duo erant, nisi ab illo uno ac primo dogmate profluxissent : Ecclesiæ catholicæ, ejusque concilii generalis auctoritatem, absolute atque etiam extra schisma, in summis Ecclesiæ rebus prævalere.

Nam de Papa dubio, et schismatis casu ut inde ordiamur, falsum illud esse constat imo periculosissimum, quod a Bellarmino aliisque passim pro certo axiomate asseritur :

(84) *Spic. loc. cit., resp. ambass. Reg. Rom. Ruperti.* p. 270.

(85) Gers., *prop. cor. Angl.* ; cons. 4, tom. II, p. 128.

(86) Vid. *Subscript.*, t. XI *Conc.*, col 2215 ; et in *Spicil*

(87) *Conc. Pis.*, sess. 15 ; *ib.*, col. 2201.

(88) *Ibid.*, et *Spic.*, t. VI, p. 324.

(89) *Conc. Pis.*, sess 15, col. 2203, 2204.

Papa dubius, Papa nullus (90). Quærimus enim axioma illud, quo canone sit fixum, quo juris fonte manarit, quis denique ille sit dubius Pontifex, qui jam Pontifex non sit. An ille de quo reipsa dubitetur? Ergo pseudopapas omnes, Burdinum etiam, et alios toties anathemate percussos in Petri sede reponamus. An forte eos, de quibus ab electionis origine fuerit dubitatum? Abeant igitur laudatissimi pontifices Innocentius II, Alexander III, alii sancti verique Pontifices: redeant Anacleti, Victores, alii antipapæ, aut cum veris Pontificibus æquo jure disceptent (91). Atque hi quidem antipapæ, in factionem suam, principes quoque et imperatores, totaque adeo regna pertraxerant; ut si partem orbis etiam ingentem dubitasse sufficiat, optimi quoque Pontifices inter dubios ac nullos habeantur. Periculosissimi exempli est, si statim factione orta, et pseudoepiscopo per ambitionem constituto, verus Pontifex sit dubius, atque adeo nullus. Ergo Bellarmini vaga nimis, et latius fusa de dubio Pontifice ad certos limites coercenda sententia est. Valeat nempe in eo casu, in quem Bononiensis et Parisiensis academiæ, illa Gregorio, hæc Benedicto favens, consenserunt (92) : *Ubi dubium de papatu sit inextricabile, propter dubium juris et facti*, eo casu Papa dubius sit profecto Papa nullus. Nihil enim prodest nullo certo documento deprehensa, aut probata veritas. Sed enim nec sic erat expedita difficultas, aut sublatæ schismatis causæ; remanebat enim questio : essetne in suo casu *inextricabile juris et facti dubium*. Nam uterque Pontifex, Benedictus æque ac Gregorius, pro certo et indubitato Pontifice se gerebant, et id certum esse bullis promulgatis, canonibus editis, conciliis adhibitis, sub anathematis pœna decernebant. Vel illud audiamus a Gregorio XII, in sua Austriensi synodo pronuntiatum (93) : « Christi nomine invocato, sancta et universalis synodus, universalem et catholicam Ecclesiam repræsentans, ad quam cognitio et decisio hujus causæ noscitur pertinere,....... pronuntiat, decernit et declarat... Urbanum Papam VI, Bonifacium Papam IX, Innocentium VII, fuisse indubitatos ac veros Pontifices,....... et nunc Gregorium Papam fuisse verum et indubitatum Papam; ac damnatæ memoriæ Roberto Gebennensi, Petro de Luna et Petro de Candia in titulo papatus nullum jus competisse, ipsosque fuisse et esse notorios schismaticos et pertinaces,........ ipsumque sanctissimum dominum nostrum Gregorium papam modernum, ad professionem obedientiæ suæ per orbem universum restituendum esse. » En quid decerneret illa sub Gregorio fere jam ab omnibus destituto, miserabilis synodus. Neque Benedictus inferiora cogitabat : quin uterque Pontifex se certum, notorium et indubitatum Papam decernebat; æmulum vero suum notorium et indubium schismaticum, nullaque vel probabili ratione nixum; adeoque dubium illud non esse inextricabile, si ad fontem veniretur. Nec utrique deerant sui sectatores, qui usque adeo faverent suo pontifici, ut nonnisi a contumacibus jus illius in dubium revocari posse crederent. Quare ex dubio, nullum satis firmum perpetuæ discessioni, sive, ut vocabant, obedientiæ subtractioni præsidium, aut turbatis conscientiis plena tranquillitas, aut schismatis vulneri certum remedium. Neque quidquam aliud præsto erat quo omnis scrupulus tolleretur, nisi invicta auctoritate figeretur illud : Pontificem, etiam certum, in Ecclesiæ catholicæ, ejusque concilii generalis potestate esse, de quo Ecclesia decerneret id, quod rei ecclesiasticæ necessarium videretur.

Jam illud de Pontifice altore obstinato schismatis, ac propterea suo quodam modo hæretico; haud minus Ecclesiæ catholicæ, ejusque concilii auctoritatem, Papa quoque ipso superiorem requirebat. Sane afferebatur ex corpore juris canon ille : *Si Papa*, quo Papa diceretur a nemine judicandus; *nisi esset a fide devius* (94). Quo hæresis casu fatebantur omnes Papam etiam certum a concilio judicandum. Sed constabat contendentes nullam hæresim professos esse, neque pro certo canone habebatur, id quod glossa dicebat : « Posse accusari Papam si notorium sit crimen ejus, et scandalizetur Ecclesia, et sit incorrigibilis; nam contumacia dicitur hæresis (95). Quare Parisiensis et Bononiensis academiæ, quibus postea Senensis, totaque adeo accessit Ecclesia, id quidem, quoad poterant, statuebant : « Quod contendentes per schisma inveteratum in hæresim inciderint. »

Sed quoniam ea res dubia haberetur, addebant : si id quoque esset dubium, an propter schisma inveteratum in hæresim inciderint, eoque nomine a synodo deponi possint, id quoque ad synodi cognitionem pertinere.

Verum, hæc si ad vivum persecare aggredimur, comperiemus eo stare, quod quivis Pontifex, quovis jure nixus, pacem Ecclesiæ ac salutem gregis honori suo anteponere, atque adeo certis casibus abdicare teneatur; quæ obligatio possit ac debeat a concilio œcumenico declarari. Unde quocunque modo quæstio tractaretur, eo redibant omnia, ut quivis Pontifex, et quovis jure præditus, concilio œcumenico certis in casibus, usque ad abdicandam potestatem parere debeat.

Et quidem satis constabat, uti prædixi-

(90) Bellarm., *De conc. auct.*, lib. II, cap. 19, et alib. pass.

(91) Significat Bossuet hanc esse Bellarmini sententiam : coorto schismate, statim Papam et antipapam æque fieri dubios pontifices, quoad usque concilium dirimerit controversiam. Quæ sententia adeo absurda est, et vero Papæ, atque etiam Ecclesiæ paci incommoda, ut mirum sit magnum sic sensisse Bellarminum. (*Edit. Paris.*)

(92) *Spicil.*, t. VI, p. 221.

(93) *Conc. Austr.*, t. XI, col. 3005, 3086; male pro 2105, 2106.

(94) *Decr.*, dist. 40.

(95) Glos. in cap. *Si Papa*, *ibid.*

mus (96), Gregorium et Benedictum de abdicando sæpe jurasse. Unde cardinales, ac florentissimæ academiæ concludebant eos esse sacrilegos, impios, « Ecclesiæ hostes, aperte schismaticos, ac schismatum auctores et nutritores (97) : » ac rursus : quod « schisma sit mater errorum, cujus obstinatione et vetustate descendatur in hæresim, et fides lædatur Deo et Ecclesiæ debita, cujus provisio spectet ad concilium : » et quod « schisma inveteratum in hæresim transeat : » ad hæc « Papam hæreticum et schismaticum cessasse esse Papam, et a schismaticorum atque hæreticorum incorrigibilium obedientia recedendum : » denique, « et in dubio, an hoc incrementum schismatis transeat in hæresim, vel an tale sit ex quo provisio spectat ad concilium, id quoque ad concilium pertinere : » quæ omnia a concilii summa, in quemcunque Papam, quocunque jure præditum, potestate pendebant.

Huc accedit, quod Christus nullam specialem in schismaticos aut hæreticos Pontifices, congregatis episcopis, aut synodo œcumenicæ concesserit potestatem. Quare totum illud jus, quod omnes unanimi consensu in schismatis atque hæresis causa, concilio œcumenico tribuebant, eo unō dogmate nitebatur : quod synodus œcumenica totius Ecclesiæ, atque adeo sancti Spiritus complexa potestatem, universim, ubi de summa re ecclesiastica agitur, summa et indeclinabili auctoritate decernat.

Quo factum vidimus (98), ut uno eo axiomate utraque obedientia niteretur. Et Gregorii quidem cardinales aperte provocabant ad concilium generale, « ut a quo et in quo soleant gesta etiam summorum Pontificum quæcunque pertractari, decerni et judicari (99). » Benedicti vero asseclæ, atque in his, vel potissima Ecclesia gallicana, Universitatis Parisiensis dictum illud comprobabat : « Papam matri suæ, hoc est, sanctæ Ecclesiæ materno jure esse subditum (100) : » quæ vel nihil concludunt, vel ad omnem Pontificem, etiam extra schismatis casum, protenduntur.

Et quidem ab Odorico Rainaldo Simonem Cramandum patriarcham Alexandrinum, suggillatum audivimus (101), quod Ecclesiæ gallicanæ sacro conventui præsidens, *concilium prætulerit Romano Pontifici;* et Petrus Plaoul Parsiensis doctor idem asseruit, sacro concessu applaudente; tantumque abfuit, ut eos ad hanc tuendam sententiam vehementissime perorantes quisquam incusaverit, ut eorum maxime auctoritate atque consiliis, tota gallicana Ecclesia adversus schismaticos uteretur. Quin ipse Petrus Plaoul ab Universitate studii Parisiensis ad concilium Pisanum *ambaxiator* missus, in ejusdem concilii sessione publica ea de re celebrem orationem habuit. Sic enim in gestis sacri concilii legimus : « Sessione 13, die Mercurii, 29 Maii, quidam valentissimus doctor, vocatus magister Plaoul, ascendit pulpitum, et proposuit verbum Dei,... et deduxit pulchre exaltando Ecclesiam, et asserendo eam esse supra Papam : quod deduxit pluribus rationibus, tam ex parte materiæ, scilicet animarum; quam ex parte formæ, quæ est Spiritus sanctus : quam etiam ex parte causæ efficientis, quæ est ipse Christus; quam etiam ex parte finis, quæ est ipse Deus in Ecclesia triumphante (102). » Atqui his quidem argumentis, hujus ævi more, complexus est omnia, quibus summos theologos in eamdem sententiam adductos esse constat : ut certum omnino sit, quæ in concilio Constantiensi, de conciliorum suprema auctoritate, explicatius dicta sunt, ea in utraque obedientia, hoc est in Ecclesia catholica, atque in concilii Pisani dictis atque gestis præcessisse.

CAPUT XII.

An sine temeritate concilii Pisani auctoritas rejici possit.

At Pisano concilio Odoricus Rainaldus objicit : sine Papa, secundum canones, legitimum haberi non posse concilium : pessimorum scilicet medicorum more, qui, valetudine desperata, ægrum interire malunt; quam a consuetis remediis, quamvis frustra tentatis, ad extraordinaria, quamlibet certa, confugiant. Nec deerant, Alexandri V tempore, imbecilles animæ, quæ hac superstitione tenerentur, quos Gerson noster sermone coram Alexandro V confutat et irridet, his verbis : « Cujus est ista tua substitutio, Pater beatissime, nisi Christi? Unde convocatio concilii (Pisani scilicet) tam mira? Unde prius discordantium inaudita consensio? Unde tot præsulum et sapientum concursus tam celer? Non causa certe dissensionis, sed pacis. Non vocavit Papa : fuit conventiculum. O ridenda ac irrationalis nimium ratio! Neque vero quatuor illa concilia, quæ in actibus apostolicis describuntur, Petrus vocasse memoratur. Neque synodus Nicæna jussu Silvestri, sed Constantini convenisse legitur. Ad quintum universale concilium Patrum, contra Theodorum Nestorii discipulum (103), nemine convocante (104), sese Patres exhortati sunt.

(96) Sup., hoc. lib., c. 8.
(97) *Spicil.*, t. VI, p. 201, 211, 221.
(98) Sup, c. 9.
(99) Ap. Rain., an. 1408, n. 9.
(100) *Spicil.*, loc. cit., p. 87.
(101) Sup, c. 8.
(102) *Conc. Pis.*, sess. 13, col. 2124, 2126; *Spicil.*, t. VI, p. 520.
(103) Hic suspicor, librarii vel typographi erratum, qui aut oscitantes prætermiserint nonnulla verba, aut incurii unum pro altero posuerint. Neque enim ignorabat Gerson fuisse Theodorum Nestorii *magistrum*, non *discipulum*. Sed Gersonis opera, etiam editionis D. Dupin, sunt tot mendis typographicis deformata, ut esset necesse ea recudi diligentius. (*Edit. Paris.*)
(104) Convocatam fuisse quintam synodum a Justiniano imperatore dicit Evagrius, et testatur quoque illa Justiniani epistola ad episcopos tunc C. P. degentes, quæ lecta est in ipso concilio, collat. 1. *Vide* tom. V *Conc.*, col. 422. Hoc erratum fuisse Gersonis vix credi potest. Profecto amanuensis,

Fuere ergo conventicula? Cave dixeris. Coluntur ab Augustino (Gregorium voluit dicere, sive librarii mendum est) tanquam Evangelia. Quid si schisma dubios reddit christianos, quem duorum pro Papa colant? Quid si, quod perrarum est, Summus Pontifex labatur in hæresim, ut legimus Liberium arianæ pravitati subscripsisse, Marcellinum idolis sacrificasse? Quid si intolerandis operibus christianitatem gravaret? An adversus tantos morbos nullam relinquis medelam? Relinquo, inquis. Credo sane: nam imperfectam nimium ecclesiasticam politiam adstrueres; nec a Deo, cujus perfecta sunt opera, salubriter institutam, si quis in eam morbus posset incurrere, contra quem nulla posset adhiberi medicina. Sed tamen nulla memoratis casibus relinquitur, si non aliquando sine Papæ vocatione, convenire possit Ecclesia.»

Ne hic mihi critici, fastidiosum hominum genus, aliquos memoriæ aut historiæ lapsus, seu menda operarum, quæ in editione Gersonis sunt innumerabilia; sed ipsum argumentorum pondus attendant. Eorum vim invictam sentient. Quare Alexandro V, Pisæ electo Pontifici, multo maxima pars Christiani orbis statim adhæsit: Gallia, Anglia, Germania, Hungaria, Dalmatia, Croatia, Norvegia, Dania, Suecia, Polonia, Italia fere tota, Roma quoque ipsa.

Huc accessit postea tota posteritas, teste Bellarmino (105), et in Sede Petri, post Alexandrum V, duos Alexandros sexti et septimi nomine venerati sumus; cum Clemens VII, Leonis X successor, et Clemens VIII, cum Clementem spreverint, Robertum scilicet Gebennensem cardinalem, qui Clementis VII assumpto titulo, post Urbanum VI Avenione sedit.

Neque valet Odorici Rainaldi responsio (106), in Romanorum Pontificum serie, numeratos falsos Stephanos falsosque Joannes; unde veri Pontifices numerum ac titulum suum traxerint. Ita enim numeratos esse constat, obscuris temporibus et ab historicis, non ab ipsis Romanis Pontificibus, cum per ea tempora, nondum in decretis suis addere solerent nomini suo, ipsam numeri notam. Nunc autem cum Romani Pontifices sic passim edicant in capite diplomatum, *Alexander Papa VI*, *Alexander Papa VII*, numeratum ab iis esse falsum, et a falsa aut suspecta synodo creatum Pontificem, recente adhuc facti memoria ac manifestis gestis, absonum, absurdumque est.

Quare et illud certum, Alexandrum V et Joannem XXIII, Pontificum historiis, vitis, catalogis, toto orbe terrarum, atque etiam in Urbe editis, passim fuisse adscriptos; totique Ecclesiæ catholicæ probro maximo sit, tanto episcoporum aliorumque orthodoxorum numero, tanto universitatum, religiosorum ordinum, provinciarum, regnorumque catholicorum concursu, celebratam fuisse falsam et canonibus repugnantem synodum, quam etiam Alexander V a Romanis, totoque propemodum orbe jam agnitus, confirmavit. Exstat enim illius synodi confirmatio Bononiæ edita (107), aliquot post mensibus quam Pisana synodus soluta est; ne id Patrum auctoritati magis, quam ipsi veritati tribuisse Pontifex videatur. Probat autem ejus gesta, ut quæ *universalis Ecclesiæ auctoritate et concordia facta sint* (108). Neque ita multo post, idem Pontifex summa cum pietate obiit; testatusque est inter extrema suspiria, se quidquid Pisis egisset, summo divinæ gloriæ amore fecisse.

Huc accedit quod ejus æmuli ac Pisani concilii contemptores, Gregorius atque Benedictus, convocato licet generali concilio, vix paucos episcopos congregare possent. Quin etiam synodus Benedicti, Perpiniani habita, Pisanum concilium venerata est, conclusumque in ea est, ut Petrus vocatus Benedictus, iret vel mitteret procuratores irrevocabiles Pisas, ubi aliud concilium congregabatur pro unione Ecclesiæ, qui procuratores, ejus nomine, papatui renuntiarent, Gregorio cedente, mortuo, vel ejecto (109). Id ex sexdecim deputatis, quindecim concluserunt (110); atque ita ex duobus frustulis, quæ Pisano concilio repugnabant, unum jam frustulum, a quo Benedictus colebatur, votis atque suspiriis Pisanæ synodo cohærebat, eique se suumque Pontificem submittebat.

At in alia particula Gregorius, cum paucas Italiæ urbes, easque fere ignobiles, vix in obsequio retineret, frustra convocabat totius orbis episcopos. Qua de re sic Rainaldus scribit (111): « Spreta sunt ab episcopis ejus imperia, cum in magnam adduceretur invidiam concilium ad schismatis propugnationem molitum; misitque Nicolaum episcopum Ferentinum, et Dominicum designatum episcopum Melitensem, Venetias; ut, objecta anathematis pœna, illius provinciæ præsules ad synodum cogerent. Sed Veneti, Alexandro, ex doctorum sententia, quamvis Gregorius Venetus esset, adhæserant; » nec immerito. Quis enim non sperneret tam paucos episcopos in te-

cum in suo codice haberet *Cæsare convocante*, scripserit incogitanter *nemine convocante*. (*Edit. Paris.*)

(105) Bellarm., *De conc.*, lib. 1, cap. 8.

(106) Rain., ann. 1409, n. 80.

(107) Tom. XI *Conc.*, col. 2505.

(108) *Ibid.*, col. 2511; Rain., ann. 1410, n. 15, 17.

(109) *Ibid.*, c. 2019 et seq.; Rain., ann. 1409, n. 84.

(110) Hæc ultima verba nullibi reperimus in tomis conciliorum, neque in historicis Surita, Theod. a Niem, Rainaldo, etc. Surita rem sic narrat: « Concilio interfuere prælati... circiter cxx... Cum Pater Benedictus consuluisset, quid e republica christiana esse censerent... summa dissensione... in contrarias partes Patrum opiniones distrahuntur... Ea opinionum discrepantia eo rem deduxit, ut Perpiniano pene omnes discederent, et xviii » reliqui hoc omnes fecerunt, quod hic a Bossuet refertur. Cæterum Suritæ narratio, argumentum Boss[illegible] confirmat, nedum illud affirmet. (*Edit. Paris.*)

(111) Rain., an. 1409, n. 2.

nui atque ignobili Austriæ oppido synodum œcumenicam venditantes, aut ab eis universalem repræsentari crederet Ecclesiam? Tali tamen concilio Ecclesiaque fretus Gregorius, se notorium et indubitatum Papam, Alexandrum V, quem tota fere Ecclesia coleret æque ac Benedictum in altero mundi angulo præsidentem, notorium schismaticum declarabat; quem talia declarantem Odoricus Rainaldus pro vero Papa haberi vult, in eoque frustulo totam Ecclesiæ catholicæ potestatem collocat. Quis hæc ludibria et ecclesiasticæ historiæ dedecora ferat?

Illud paulo gravius, quod aucto Pontificum numero Pisani Patres non restrinxisse schisma, sed auxisse videantur. Id quidem Odoricus Rainaldus, et alii passim objiciunt. Sed profecto immanem belluam ille interemit, qui percusso capite, et corpore obtrito, seminecem, atque ægra vix membra trahentem, reliquit: quo factum est ut lethali vulnere ictam in Pisana synodo, Constantiensis synodus paulo post superveniens conficeret.

Cæterum quisquis Constantiensis synodi salutarem Ecclesiæ, ac schismati pestiferam agnovit auctoritatem, Pisanam quoque synodum suscipiat oportet, cujus Constantiensis continuatio est. Quid plura? cum ipsos liceat adhibere testes qui Pisanæ synodi adversentur. Nempe Bellarminus qui dubiam, Rainaldus et alii qui nullam pronuntiant, in hoc axioma consentiunt: romanum Pontificem dubium, sive in casu schismatis, concilio generali subesse. Omnes enim, excepto nullo, in eam sententiam uno ore decurrunt, ut Pontificem saltem dubium œcumenico concilio subdant. Atqui Gregorius æque ac Benedictus dubius erat Pontifex, a quo tanta pars Ecclesiæ suique cardinales discedebant. Ergo ille concilio suberat, ab eoque depositus acquiescere debuit, ac renitens pro schismatico habendus, eorum quoque calculo qui cum Odorico Rainaldo ei favent: quod est argumentum ex confesso ab adversariis plane peremptorium.

Objiciunt tamen sanctum Antoninum excusantem eos qui post Pisanam synodum, atque Alexandrum V, Benedicto et Gregorio favebant: *Cum dubium esset maximum* de illo maxime, utrum Gregorius et Benedictus *Ecclesiam scandalizarent dissimulando unionem se velle. Nam,* inquit (112), *de Gregorio apparuit contrarium, quia de facto renuntiavit.* De facto renuntiavit sane in Constantiensi concilio, posteaquam quantum potuit ludificatus Ecclesiam, desertus ab omnibus, et ad angulum redactus Italiæ, rem in eo esse vidit ut merito anathemate feriretur, postquam et ipsam et suos sui puduit; maluerunt que cum aliqua laude cedere, quam ignominiose ejici, ut æmulo Benedicto contingit. Quod ergo Gregorius cessit, ipsi Pisanæ synodo imputandum est. Neque propterea penitus inexcusatos esse volumus qui bona spe ducti, sive a Gregorio, sive a Benedicto schisma produci paterentur; quod unum Antoninus voluit. Cæterum qui præfracte contendunt cessionem utriusque Pontificis, aut saltem Gregorii exspectandam fuisse, eos ego dixerim invidiosissimum schisma propagatum voluisse, spreto remedio, quod ipsa necessitas extorqueret: ad hæc in eo labi, quod imperfectam asserant a Christo constitutam Ecclesiam, quæ adversus exitiosissimum vulnus nullo præsidio instructa esset. Tertio, grave illud est non agnoscere vim occultam Spiritus sancti, ad synodum Pisanam, tot regna, tot Ecclesias, tot principes, tot episcopos, tot abbates, tot ordinum capita, cum religiosis cœtibus, tot inclytas academias adducentis, ut facerent sibi caput unum. Denique jam diximus, dicemusque ipsam Constantiensem synodum eo esse fultam, quod Pisanæ synodi continuatio esset, quod est vel gravissimum ejusdem Pisanæ synodi firmamentum; ut profecto nunc tam sancta, tam probata synodus, sine gravi saltem temeritatis nota abjici nequeat.

CAPUT XIII.

Ad Constantiense concilium devenitur.—Ejus causæ atque initia referuntur. — Rerum series usque ad sessionem. — Hinc confutati qui ad schismatis tempus decreta restringunt.

Jam ergo ad Constantiensem synodum devenimus. Eam Joannes XXIII, Alexandro V mortuo substitutus, convocavit, ut Pisana synodus continuaretur.

Causæ continuati concilii in bulla convocationis expressæ; ut schisma finiretur, ut hæreses damnarentur, ut ecclesiasticæ disciplinæ reformatio fieret (113).

Schisma quidem vivebat adhuc; ac si Pontificum atque obedientiarum numerum aspiceres, non excisum, sed auctum esse videbatur, et falsorum Pontificum fautores, pauci licet comparatione reliquorum, Hispani præsertim, quo iniquius, eo obstinatius eos tuebantur; neque immerito timebatur, commotis adhuc animis, ne ex scintilla majus incendium resurgeret. Jam vicleffiana hæresis tota in Ecclesia grassabatur, quodque malorum omnium caput erat, jacebat ecclesiastica disciplina; tantæque morum corruptulæ inerant, ut vel ea causa synodus necessaria haberetur; cum ex ea radice et schismata et hæreses prodiisse constaret.

His de causis Constantiensis synodus est convocata, ac Joanne XXIII Sigismundoque imperatore præsentibus, inchoata (114). Primum omnium sacra synodus recipit Papæ sponsionem, sponte quidem oblatam, sed postea juramento, bullaque insuper edita, confirmatam: quod *cessurus esset papatu*, non tantum si Petrus de Luna, et Angelus de Corario cederent; verum etiam,

(112) Antonin., *Summ.*, part. II, tit. 5, *De schism.*, § 6.

(113) *Bull. conv. conc. Const.*, sess. 1, col. 14.
(114) *Ibid.*, sess. 2, col. 16.

si id e re Ecclesiæ esse synodo videretur (115): eo nempe fundamento, quod verus quoque et certus Pontifex; quo magis, quo verius, quo denique certius pater pastorque esset, eo magis honori suo Ecclesiæ pacem, et gregis salutem anteponere teneatur.

Hac sponsione facta bullaque promulgata, Pontifex die 20 martii, majore hebdomada imminente, clam aufugit Constantia, atque in vicinum oppidum Scaphusense se contulit, ubi sub tutela Friderici ducis Austriæ morabatur. Multum ea fuga commota est synodus, nec deerant Papæ adulatores pessimi, qui synodum solvere molirentur; sed habita est frequente concessu, die 25, sessio 3, post Papæ recessum prima, in qua decernitur, quod «Constantiæ in Spiritu sancto synodus generalis, pro reformatione et unione Ecclesiæ in capite et in membris, fuit et est rite et juste convocata, initiata, celebrata (116); » quod per recessum Papæ aut aliorum quorumcunque, hoc sacrum concilium non est dissolutum: neque transferri debeat, nisi assensu concilii, aut omnino dissolvi, « usque ad exstirpationem præsentis schismatis, et quousque Ecclesia sit reformata in fide et moribus, et capite et membris. »

Quid sit apud synodum, et hujus ævi scriptores, *in Ecclesia reformari fidem*, omnes facile intelligunt. Non hoc est, restitui collapsam, cum nunquam Ecclesiæ collabatur fides; sed, ea firma et integra damnari hæreses, hæreticos Ecclesia ejici, quo clariore luce fides enitescat. Cæterum Ecclesiam «in fidei veritate semper immaculatam permanere, et de hæresibus semper triumphare, » alibi dicet synodus (117), Viclefum condemnans: atque hoc obiter dictum oportuit; ne quis in ambigua reformatæ fidei voce falleretur.

Verum id diligentissime advertendum, tres concilii causas ab ipso statim ac diserte expressas: fidem, schisma, reformationem generalem in capite et in membris. His ut reliqua consentanea essent, sessione 4, ubi ad ipsos Pontifices devenitur, ad easdem tres causas, debita ab ipsis obedientia refertur, nempe ut huic synodo obedire debeant in his quæ ad fidem pertinent, quæque ad exstirpationem hujus schismatis, quæque ad reformationem generalem Ecclesiæ Dei in capite et in membris.

Dum hæc agerentur, et sessio 4 fieret, renuntiatum est sacro concilio, Papæ nomine, ipsum non alia causa, quam *propter sanitatem corporis*, Constantia recessisse, atque omnino *impleturum omnia quæ sacræ synodo promisisset* (118). Hæc in acta relata sunt. Quin ipse Pontifex, data schedula propria manu, aliisque multis testificationibus, idem confirmavit.

Sacra tamen synodus intellexit ex ejus recessu, quocunque colore quæsito tegeretur, nonnihil turbarum eventurum, multaque eum de disturbanda synodo moliri; nec deesse adulatores, qui pessima suaderent. Sex enim cardinales palam pronuntiaverant, ejus absentia jam solutum esse concilium, ac Rainaldus memorat (119), plerosque cardinales, alios post alium, ad Papam confugisse; edictumque Papæ valvis affixum repertum fuisse, quo curia omnesque officiales, ut ad ipsum accurrerent, sub excommunicationis ac privationis pœna citabantur: quæ omnia ad dissolvendam synodum pertinerent.

Scribunt et alii, Patres cardinalibus indignatos id etiam cogitasse, ut prohiberentur a sessionibus concilii, ubi de Papa ageretur, cui se turpes adulatores præstitissent; Petrum de Alliaco cardinalem, æquum omnibus nec minus Ecclesiæ romanæ, quam ipsius concilii studiosum, his obstitisse, et cardinalem defendisse dignitatem (120). Nec interim deerant qui pessimo adulandi studio, pontificiam potestatem immodice efferrent. Quæ cum ita se haberent, necessarium erat Patribus, ut conciliarem auctoritatem magis magisque inculcarent. Quare sessione 5, non modo sessionis 4 canonem iterarunt, sed etiam hæc duo addiderunt: primum, ut explicatius diceretur, *cujuscunque alterius concilii generalis decretis Papam subjici*; alterum, *ut si contumaciter obedire contempserit, debite puniatur* (121); ne scilicet, quod plerique jactabant, honeste potius quam necessario obstringi obedientiæ videretur; tantaque Patrum consensione finita est sessio, ut actis hæc verba inserantur: «Quibus constitutionibus lectis, concilium eas uniformiter approbavit et conclusit. »

Hi sunt illi duo canones relati superius, de quorum sensu agitur. Sed ipsa, credo, rei series persuadet, non alium esse posse, præter eum quem tuemur: nempe ut in fidei, schismatis, reformationis casu, non tantum Contantiensi, sed etiam cuicunque, quocunque tempore, et quacunque causa congregato concilio generali, obedientiam, a Papa etiam, præstari oporteat.

CAPUT XIV.

Vana suffugia, ex ipso concilii scopo ac verbis, confutantur.

Certe cum Constantiense concilium in his sessionibus, duplicis generis decreta protulerit, quorum alia proprie ad concilium Constantiense pertineant, alia ad omne concilium protendantur, utriusque generis decretis certam notam adhibuit. Et tertiæ quidem sessionis decreta qui legerit, statim animadvertet ita decerni: « Quod istud concilium non debet dissolvi: quod ipsum concilium non potest transferri:

(115) *Vide* in *Append.*, tom. XII *Conc.*, col. 1438.
(116) *Conc. Const.*, sess. 3, col. 17.
(117) *Ibid*, sess. 8, col. 45.
(118) *Ibid.*, sess. 4, col. 24; *Vide* in *App*, cedul. *Joan. XXIII*, col. 1464.

(119) RAIN., an. 1415, n. 6 et seq.; ex Theod. A NIEM.
(120) Pet. ALLIAC., *De auct. eccl.*, in *Append.*, t. II; GERS., LEO. ARET., *De temp. sui hist.*
(121) *Conc. Const.*, sess. 5, col. 26.

quod qui interesse debent huic concilio, non recedant (122).» Tunc sessionibus 4 et 5 multa in eumdem sensum de hoc concilio proprie decernuntur: quam notam si haberent omnia synodi decreta, libenter fateremur non posse protendi ad omne concilium ea, quæ de isto constituta fuerint. Nunc cum concilium, in sessione 5, diserte scripserit, «et huic concilio et cuicunque alteri concilio generali,» etiam a Papa deberi obedientiam; patet sacram synodum, quasi dedita opera occurrisse eorum effugiis, qui ad concilia in schismate habita, aut ad solum schismatis tempus horum decretorum verba detorqueant.

Hoc certe suffugium post Basileensem contentionem, auctore Turrecremata, primum emersit. Is enim, cum auctoritate decretorum Constantiensium vehementissime premeretur, primus omnium contendit, «quidquid verba concilii in sono litteræ prætendant, tamen aliter quam sonant intelligenda esse; difficillimumque esse observare Constantiense decretum de obedientia a romano Pontifice debita, «nisi decretum illud ad aliam trahatur intelligentiam, quam verba in superficie prætendant (123).» Itaque commentum illud excogitavit, decretum Constantiense ad solam schismatis causam restringendum: ex quibus satis constat, virum acutissimum semel iterumque ac tertio verborum concilii perspicuitate summa eo esse deductum, ut, repugnante littera, ad hunc sensum comminiscendum causæ necessitate se fuisse abreptum, ultro fateretur.

Quare qui eum secuti sunt, nihil aliud quam ludibria protulerunt. Et quidem commemoravimus, quam aliena, non modo a sensu, verum etiam a verbis horum decretorum dixerint, qui Constantiense concilium huic concilio duntaxat, non autem aliis, auctoritatem eam tribuisse respondent; cum Patres Constantienses diserte scripserint: «Papam hujus concilii, et cujuslibet alterius concilii generalis præceptis teneri.»

Nec minus absurde *Disquisitionis* auctor, pro confirmando Turrecrematæ suffugio hoc argumentum proposuit: «Concilium istud (Constantiense scilicet) fuit continuatio Pisani concilii ad civitatem Constantiensem translati: ex actis, Pisanum vero pro sublatione dicti schismatis congregatum fuerat: item ex actis (124):» ergo ad schismatis causam illa Pontificibus præscripta obedientia revocatur. Quæ jactata ad speciem jam ex gestorum serie evanescunt. Esto enim, urgentissima causa Pisani concilii fuerit, exstirpandum schisma; tamen ex actis docemur, accessisse aliam haud minus necessariam, nempe *reformationem in capite et in membris* (125): tum continuatam in urbe Constantia Pisanam synodum, tria suscepisse: fidem exponendam, exstirpandum schisma, reformandam Ecclesiam in capite et in membris; atque in his tribus ab ipso Pontifice, non tantum huic, sed *cuicunque concilio generali*, præstari obedientiam oportere. Ergo pessima fide, decreta concilii sessionum 4 et 5, ejus gestis dictisque aperte reclamantibus, ad solam schismatis causam restringuuntur. Quo etiam factum est, ut qui his solutionibus uterentur, subesse tamen aliud facile persentiscerent, ut de Turrecremata vidimus. P. vero Gonzalez, postquam ad tempus schismatis dubiique Pontificis verba restrinxit, subdit tamen: «Forsan vero incaute in definitione sua verba posuerunt, quæ videntur amplius aliquid sonare (126).» Quis vero non existimet incautum potius fuisse Gonzalem, quam tot sapientissimos Patres ac theologos ita incaute locutos, ut nec ipsi eorum verborum, quæ tam accurate selegerint, sensum intelligerent?

Jam quod Bellarminus quo uno vel maxime adversariorum causa nititur, dixit, ex decreto Constantiensi, subjectum fuisse conciliis Papam dubium, adeoque non jam Papam (127), manifestam absurditatem præ se fert; nempe ut concilium, cum sibi et cuicunque concilio asserit collatam immediate a Christo potestatem, etiam in Papam, tanto conatu nihil agat, quam ut conciliis eum qui non sit Papa, subjiciat: quo nihil est absurdius. Deinde observatum a nobis est, Papam dubium, qui jam pro Papa non sit intelligendum esse, non in quocunque schismate, sed in eo schismate, *ubi est inextricabile dubium juris et facti* (128), quale erat illud schisma post Urbanum VI. Talis autem casus est rarissimus; quippe qui post Christum natum, semel tantum contigit. Hinc argumentum: Constantiense concilium nunquam adhibuit illas voces, quibus generaliores ac latius fusæ nullæ esse possint, ad exprimendum eum casum, quo nullus est rarior et infrequentior; atqui his vocibus, quas Constantiensis adhibuit synodus: *quicunque: quacunque dignitate: cuicunque concilio*, nullæ generaliores reperiri possunt; ergo Constantiense concilium non eas adhibuit, ut se ad infrequentissimum, ac tot retro sæculis semel tantum cognitum casum adstringeret; cum præsertim sacra synodus alias futuras synodos, non modo animo prævideret, sed ipsa etiam decretura esset. Neque enim quisquam ignorat canonem *Frequens*, sessionis 39 (129), quo de decennio in decennium habenda concilia generalia decernuntur; atqui illa concilia non omnia futura erant sub dubio Pontifice: ergo concilium Constantiense non ea tantum concilia prævidebat, quæ sub

(122) *Conc. Const.*, sess. 3, c. 18.
(123) TURREC., *Resp. ad Basil.*, part. II, n. 2 et 4, t. XIII *Conc.*, c. 1711, 1712.
(124) *Disq.*, n. 76, 77, p. 27.
(125) *Conc. Pis.*, sess. 16, t. XI, col. 2203; *Conc Const.*, sess. 2, 3; *Vide* sup., c. 10.
(126) GONZ., *De infall. R. P.*, disp. 13, sect. 5, § 10, n. 2, p. 671.
(127) BELLAR., *De conc. auct.*, lib. II, c. 19.
(128) *Vide* sup., cap. 11, et loc. *Spicil.* hic cit.
(129) *Conc. Const.*, sess. 39, col. 238.

dubio Pontifice futura essent. Atqui conciliis quibuscunque futuris subjiciebat Papam; ergo etiam subjiciebat iis, quæ a Papa indubitato haberentur.

Præterea demonstravimus (130) totam Ecclesiam schisma elisuram, adeo abfuisse a restringenda ad Papam dubium concilii potestate, ut etiam intelligeret, ne in Papam quidem dubium valituram eam, nisi absolute valuisset; neque tolli potuisse dubium Papam, qui in sua obedientia certus haberetur, nisi et illud constitisset, certum etiam Papam in concilii generalis potestate esse. Hinc illa manarunt, causam schismatis ad concilium generale devolutam, non quidem propter illum singularem casum, sed quod singularis casus non alia potestate diffiniendus esset, quam ea qua cæteri casus diffiniri solerent. Quæ si universa Ecclesia ante Pisanam synodum, multo magis post eam, atque in Constantiensi concilio, declaravit.

Tum illud constat, Constantiensem synodum, non modo de extinguendo schismate, sed etiam de exponenda fide, ac reformanda disciplina fuisse sollicitam. Id enim, et Ecclesiæ mala, et bulla convocationis, et ipsa sacræ synodi jam inde ab initio professio postulabant. Atqui expositio fidei ac reformatio disciplinæ, non ad solum schismatis tempus, sed ad omnia Ecclesiæ tempora protenditur. Ergo absurdum est ad solum talis schismatis tempus restringere concilii sollicitudinem.

Postea, sacra synodus non nisi certo Papa constituto reformationem aggressura erat. Ergo cum docuit, in reformationis causa Papam concilio subesse oportere, non Papam dubium, sed certum, et ab ipsa synodo constitutum cogitabat. Neque enim quis negaverit sacram synodum, cum sessionum 4 et 5 decreta conderet, quæ deinde actura erat animo providisse. Imo potius in ipsis initiis certa fundamenta ponebat, quibus cæteræ synodi actiones et ordinationes suo tempore struerentur. Id autem volebat maxime, ut, Papa constituto, reformatio fieret; utque eam nullus hominum, ac ne quidem ipse Papa prohibere posset. Id ergo agebat, ut Papam etiam certum, atque ab ipsa synodo constitutum, conciliaribus decretis obligaret.

Hic vero omnem absurditatem exsuperat illa responsio, quam auctor *Doctrinæ Lovaniensium* prodidit (131) : nempe ut in synodo Constantiensi reformatio nihil aliud sonet, quam ipsam exstinctionem schismatis. Quo loco verba illa de reformatione facienda *in capite et in membris*, intelliguntur : *in capite*, seu *capitibus schismaticis*; quæ scilicet capita schismatica a synodo in ordinem cogerentur : quo nihil excogitari possit absurdius ; sed tamen ad hæc absurda rediguntur, qui perspicuis synodi verbis sententiis commenta sua assuunt.

Itaque postulamus ut ex ipsis consuetis synodi Constantiensis locutionibus, synodum Constantiensem intelligant. Certe sacra synodus, sessione 15, sic decernit : « Ne quis ullo modo prohibeat ad Sedem apostolicam, aut romanam curiam, hoc durante concilio, vel ad ipsum, et quæcunque alia generalia venientes (132). » En sessione 15 easdem plane voces, quas in 5 legimus. Dicant boni expositores prohibitionem eam 15 sessionis, non ad omnes synodos, sed ad eas quæ in schismate fiant pertinere. Item sessione 26 fit decretum cum hac clausula : « Salvis iis quæ in hoc præsenti, et in aliis quibuscunque generalibus conciliis fieri solerent (133) : » quæ cum ad omnes synodos pertinere necesse sit, sessionis 5 verba, non minus generalia, nec minus patere constat. Denique in ipsa bulla *Inter cunctas*, sacro approbante concilio, hæc jubentur : nempe interrogari quemvis Viclefismi suspectum : Utrum credat quod quodcunque concilium generale et etiam Constantiense universalem Ecclesiam repræsentet (134). » En iterum ac tertio constantique tenore *quodcunque concilium* una cum concilio Constantiensi omne concilium comprehendit : quo nihil est clarius ad ipsius Constantiensis concilii voces interpretandas, constituendamque sententiam.

CAPUT XV.

Ex sessione 7 concilii Constantiensis, sessionis 5 sensus asseritur.

Aliud argumentum exsurgit exsessione 8 pro vero et nativo Constantiensium canonum sensu, quem tuemur. Ea sessione referuntur ac damnanturViclefi propositiones 45. Ex his Cajetanus ac Nicolaus Dubois quasdam seligunt (135), quarum condemnatio nobis officiat : octavam : « Si Papa sit præcitus, vel malus, et per consequens membrum diaboli, non habet potestatem super fideles sibi ab aliquo datam ; nisi forte a Cæsare ; » propositionem 41, hanc scilicet : « Non est de necessitate salutis, credere romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias. »

Ac ne quid omittamus, proferunt, item Joannis Hussi propositiones damnatas : septimam : « Petrus non est nec fuit caput Ecclesiæ sanctæ catholicæ (136). » Inculcant etiam illud, quod Martinus V, bulla *Inter cunctas*, quemlibet de hæresi Viclefi, aut Hussi suspectum, sacro approbante concilio, sic interrogari jubet : « Utrum credat quod beatus Petrus fuerit vicarius Christi, habens potestatem ligandi et solvendi super terram. Utrum credat quod Papa canonice electus, qui pro tempore fue-

(130) Sup. hoc. lib., c. 9, 10, 11,
(131) *Doct. Lovan.*, p. 74.
(132) *Conc. Const.*, sess. 15, col. 147.
(133) Sess. 26, col. 207.
(134) Bull. *Inter cunctas*, post. sess. 45, col. 268, 26.

(135) Cajet., *De auct. Pap. et conc.* tract. 1 et 2. pass. post., t. III; S. Thom., *Summ.* edit. Lugd., 1687; *Disq.*, art. 4, n. 61 et seq. ; *Doct. Lov.*, p. 68 et seq.; *Vide* sess. 8 *conc. Const.*, col. 46, 47
(136) *Vide* sess. 15 *conc Const.*, col. 150.

rit, ejus nomine proprio expresso, sit successor beati Petri, habens supremam auctoritatem in Ecclesia Dei (137). » Ex his igitur tale conficiunt argumentum : Si Ecclesia romana suprema est; si Papa habet supremam auctoritatem in Ecclesia Dei; ergo concilium generale non est supra Papam, aut Ecclesiam romanam; ergo sessionum 4 et 5 decreta non de Papa absolute, sed de Papa dubio, ac de schismatis tempore intelligenda sunt.

Valeat plane illa consecutio, nisi et a synodo prævisa difficultas, et ab ipsa quoque aperte soluta est. Sed quid Constantienses Patres addiderint videamus; nempe post relatam Viclefi propositionem illam : « Non est de necessitate salutis credere romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias, » statim subjiciunt : « Error, si per romanam Ecclesiam, intelligat universalem Ecclesiam, aut concilium generale, aut pro quanto negaret primatum summi Pontificis super alias Ecclesias particulares. » En quam diligenter Constantienses Patres, et Martinus V locuti sunt : en ut *Ecclesias particulares*, non totam ipsam Ecclesiam catholicam, uno ore aliquid decernentem, Pontifici submiserint. Inde nimirum nostri sua illa sumpserunt, « dandam esse supremam et plenam Pontifici potestatem, sed in comparatione ad fideles singulos, et ad particulares Ecclesias. » Ita Gerson noster in ipsa Constantiensi synodo prædicabat; ita in eodem concilio totidem verbis docebat Gersonis magister Petrus de Alliaco cardinalis (138), quo maxime auctore vicleflana hæresis damnata est. Hæc profitebantur qui in synodo docebant, qui synodum docentem audiebant : hæc ipsa Martinus V sua facit, cum decretali *Inter cunctas*, concilii verba inserit, et ipsa synodo approbante confirmat.

Instat Cajetanus, nihil obesse sibi hæc verba concilii a Martino V approbata; cum istud « quod primatus Papæ sit super Ecclesias particulares, sit sermo affirmativus de primatu super particulares, et non negativus de primatu super universalem Ecclesiam (139). » Quod P. Thyrsus Gonzalez, Cajetanum secutus, sic exponit, « ut vi illius censuræ a Martino V approbatæ, solum sit de fide romanum Pontificem habere primatum supra singulas Ecclesias, et vi illius non sit de fide habere primatum supra Ecclesiam universalem ut congregatam in concilio : » addit quod « ibi sic adstruitur primatus romani Pontificis super Ecclesias particulares, ut non negetur super Ecclesiam universalem (140). » Hæc ille, hæc alii, non perpensa rerum serie, res magnas vanis distinctiunculis conficere soliti, in hunc locum memorant.

Sed profecto nimis scholastica subtilitate ludunt : quasi vero deceret sanctissimam synodum, dum dedita opera id agit, ut contra Viclefum explicet quid sit *de necessitate salutis*, in Ecclesiæ romanæ primatu profitendo, aliquid eorum omisisse, quæ *de necessitate salutis* credere oporteat. Atqui ex concesso, nihil dicit de primatu romani Pontificis super Ecclesiam, ut est universalis et illud tantum asserit, primatum eum agnoscendum super particulares Ecclesias. Ergo hoc, non illud, de necessitate salutis credendum esse definit; statque inconcussum, quod sessionibus 4 et 5 de concilii summa et absoluta, etiam in ipsum Papam potestate, decreverat. Huic doctrinæ congruit illa Martini V interrogatio quam diximus; non enim quæri jubet : utrum credant quod *Papa habeat supremam auctoritatem super Ecclesiam Dei* : sed, utrum habeat supremam *in Ecclesia Dei*; quod a nobis est alibi luculente explicatum (141).

Jam vero ex his argumentum conficimus : Quod est ita positum a concilio Constantiensi, ut ex illo tota papatus ratio exponatur, erroresque contra papalem potestatem suborti condemnentur, id non ad tempus schismatis, aut ad Papam dubium, sed ad ipsum papatum, qualis est a Christo institutus, et ad omne tempus pertinet : atqui id quod est sessionibus 4 et 5 de Papa definitum, ita se habet, ut exinde tota papatus ratio exponatur, et papatui oppositi errores condemnentur, ut patet ex prædictis : ergo quod est de Papa in sessionibus 4 et 5 definitum, non ad Papam dubium, aut ad schismatis tempus; sed ad omnia tempora, et ad ipsum papatum, qualis est a Christo institutus, pertinet; contra quod adversarii interpretabantur.

CAPUT XVI.

Mens sessionis 5 ex capite « Frequens, » et ex capite « Si vero » sessionis 39 demonstratur.

Haud minus valida argumenta deducuntur ex sessionis 39 multis capitibus, quæ sigillatim pensitanda erunt.

Primum occurrit caput *Frequens* (142), quo capite synodus Pontificibus legem figit, eamque multiplicem. Primum enim decernit ut Summus Pontifex certis temporibus, et quocunque decennio synodum generalem habeat; deinde ut in fine cujuscunque concilii futuro concilio locum *assignare teneatur* : tum, ne id faciat, nisi *consentiente et approbante concilio* : postea ut *ad defectum Pontificis*, ab ipso concilio is locus assignetur, valeatque convocatio etiam sine Pontifice facta a concilio : postremo, ut Pontifex tempus concilio præstitutum *abbreviare* quidem possit, non tamen prorogare. Sic præscribit rem quamdam, eamque maximam, quam quocunque decennio romanus Pontifex facere *teneatur*; adeoque ligari putat decreto a se facto Papæ conscien-

(137) Bull. *Inter cunctas*, loc. jam cit.
(138) GERS., *Serm. in fest. S. Ant.*, t. II, p. 555; Pet. ALLIAC., *Tract. de Eccl.*, *ib.* in *Append.*
(139) *Vid.* CAJET., loc. jam cit.
(140) GONZ., *De infall.*, disp. 15, sect. 5, § 5, n. 2, p. 665.
(141) *Vide* in *Append.*, lib. I, cap. 5.
(142) *Conc. Const.*, sess. 39, col. 258

tiam. Ergo manifeste dat legem summis futuris Pontificibus : quibus? Dubiisne, ac tempore schismatis tantum? Absurdum; cum hæc certis determinatisque temporibus, post quinquennium scilicet, exinde post septennium, ac deinceps post quodcunque decennium exsequenda, nullo respectu schismatis, *edicto perpetuo* sanciantur. Quare decretum istud Martinus V jam electus, jam agnitus, jam indubitatus Pontifex est ipse exsecutus. Nempe sic decernit sessione 44 : « Cupientes ac volentes decreto hujus concilii generalis satisfacere, inter alia disponenti, quod omnino generalia concilia celebrentur in loco, quem summus Pontifex, per mensem ante finem hujus concilii, consentiente et approbante concilio, *deputare et designare teneatur*,... eodem consentiente et approbante concilio, civitatem Papiensem tenore præsentium deputamus (143). » Ex eodem decreto, sub eodem Martino V, Papiense concilium et inchoatum est, et Senas deinde translatum, probante concilio : ex eodem decreto, Basileense concilium ab eodem Martino V indictum, et ab Eugenio IV celebratum fuit. Quæ et alia deprompta ex capite *Frequens*, Martinus V et Eugenius IV non essent exsecuti, *ut huic decreto satisfacerent*, nisi intellexissent, non tantum ad schismatis tempus, sed ad omnia tempora; neque tantum dubiis, sed etiam indubitatis Pontificibus, legem præstitutam.

Cur autem sessione 39 omnibus Pontificibus legem ponunt, et a futuris quibuslibet conciliis poni posse decernunt? Cur, quæso, nisi quia sessione 5 *quemlibet, quacunque dignitate, papali etiam, cuilibet concilio generali* subditum decreverant? Ergo omnibus Pontificibus, neque minus certis, quam dubiis, conciliarem potestatem ipsa synodus anteponit; sessionis 39 fundamento, jam inde ab initiis, sessionis scilicet 5, solide providenterque jacto.

Neque objiciant caput *Frequens*, de conciliis quocunque decennio celebrandis, nullius jam esse roboris. Neque enim hic quærimus, quo Ecclesiæ usu atque consensu, hi, qui disciplinam spectant, canones aboleri possint. Id certe quærimus : an synodus Constantiensis ita se gesserit, ut quæ existimaret, summos etiam Pontifices, in fidei, in schismatis, in reformationis causa, conciliis œcumenicis esse inferiores. Certe, caput *Frequens* ad reformationem pertinebat, cum Patres intelligerent tantam esse tamque inveteratam ecclesiasticæ disciplinæ corruptelam, ut nonnisi per frequentia concilia successu temporis reformari possit.

Quo ex loco argumentum nostrum ita potest confirmari : Cum Patres Constantienses sessione 5 decernebant, *cuicunque concilio generali a quocunque* parendum, hoc certe decreto intelligebant comprehendi ea concilia, quæ ipsi vel maxime imperaturi essent; ideo enim usi sunt generalibus vocibus : *Huic et cuicunque alteri concilio legitime congregato* : atqui ea concilia imperaturi erant, quæ etiam sub certis indubitatisque Pontificibus haberentur : ergo ea quoque concilia Papæ anteponebant.

Huic argumento plurimum lucis accedit ex capite *Si vero* (144), quod est positum in sessione 39 post caput *Frequens*. Eo capite, Constantienses decernunt de habendis synodis, *si in futurum schisma oriri contingeret*. Quo loco præscribunt, quid ipsi contendentes, quid vero concilium, quid denique omnes præstare debeant. Hinc exsurgit argumentum : Cum Constantienses Patres decernere aggrediuntur, quid agendum in tempore schismatis, id non generalibus verbis, sed expresso nominatim schismatis casu, decernunt, ut legenti patuit : ergo certo constat singularem schismatis casum singulari decreto consideratum ac provisum : at quæ verbis generalibus, *de quocunque concilio legitime congregato*, sessionibus 4 et 5, antea dicta essent, ad omne concilium et ad omne tempus omnino pertinere.

CAPUT XVII.

Idem demonstratur ex aliis capitibus sessionis 39. Schelstrati et aliorum suffugia præcluduntur.

Sequitur, in sessione 39, caput *Quanto Romanus Pontifex*; quo capite synodus « statuit et ordinat, quod deinceps quilibet in romanum Pontificem eligendus, antequam sua electio publicetur, coram suis electoribus publice confessionem et professionem faciat infra scriptam (145). » Ergo manifeste omnibus futuris Pontificibus, etiam indubitatis, etiam in fidei professione facienda, legem ponit.

Objicit Schelstratus, id ne quidem in synodo Constantiensi, præsentibus Patribus a Martino V fuisse observatum. « Sed, inquit, is Pontifex, electione factâ consecratus fuit, ac postea fidei professionem fecit (146). » Tantus scilicet sacri concilii, facillimique decreti contemptus Martinum cœperat, qui aliis synodi decretis tanta diligentia satisfecit! At a Schelstrato quærimus, cur non ejus rei aliquod monumentum proferat? An forte in his reconditis gestis, quæ toti orbi hactenus ignorata, a se primum edita jactat, fidei professionem in ipsa consecratione factam invenit? Atqui nihil vetabat quin fieret, semel quidem privatim, coram electoribus ex synodi decreto, atque iterum publice in ipsa consecratione, sive post consecrationem : sed nempe placebat Schelstrato ostentare contemptam, etiam sine causa, tantam synodum, tantosque fastus ad pontificiam dignitatem pertinere putat.

In eadem sessione 39, duo exstant canones, quibus canonibus in episcopis transferendis, inque spoliis vacantium Ecclesiarum capiendis, aliisque ejusmodi rebus, quid

(143) *Conc. Const.*, sess. 44, col. 257.
(144) *Ibid.*, col. 259.
(145) *Conc. Const.*, sess. 44, col. 241.
(146) Schelst., *Diss. Ant.*, cap. 5, p. 69.

romano Pontifici faciendum, sacrosancta synodus *statuit et ordinat* (147).

Occurrit Schelstratus, et hæc quidem decreta esse confitetur quæ « etiam Pontifices indubitatos tangunt : sed, inquit, nullam pœnam injungunt; nullam mentionem coactionis faciunt; prout tamen faciunt in decreto de schismatis tempore, ubi circa Pontifices tempore illo viventes, pœnas etiam privationis papatus constituunt (148).

Hæc quidem Schelstratus objicit; tanquam concilia non nisi pœna adhibita jurisdictionem exerceant, jaceantque canones innumerabiles in Corpore juris, sacrisque conciliis editi, in quibus prohibitio, nulla licet anathematis aut pœnæ cujuslibet et coactionis mentione, constat. At profecto sæpe sufficit simplici interdicto ligari conscientiam; quod synodus Constantiensis aperte sibi tribuit in capite *Frequens*, decernendo scilicet, ut Papa ante finitum quodcunque concilium, probante concilio, futuri concilii tempus designare teneatur; neque nulla pœna tamen est, si futurum concilium designare Papa nolit, illud ab ipso concilio, etiam invito Papa, statim designari. Cæterum quis ignorat, pœnas interdum judicum prudentiæ reservari, neque minus obligare ea quæ conscientiæ relinquuntur; ut miremur a Schelstrato, haud indocto viro, lectorem talibus deludi nugis?

CAPUT XVIII.

Idem demonstratur ex sessione 40, et octodecim tum propositis reformationis articulis.

Atque his quidem sessionis 39 canonibus, synodus Constantiensis reformationem aliqua ex parte delibavit : cæterum tantum opus ad vivum aggressura erat, postquam unus Pontifex constitutus esset. Cum ergo res eo devenisset, ut abjectis aliis, unus summus Pontifex crearetur, tum vero, sessione 40, octodecim articuli reformationis diu examinati, *ac per nationes in reformatorio* (149) *oblati*, proponuntur cum hoc decreto (150) : quod « futurus Pontifex per Dei gratiam de proximo assumendus (post octo scilicet dies) cum hoc sacro concilio, vel deputandis per nationes debeat reformare Ecclesiam in capite et in membris, et curiam romanam,.... antequam hoc concilium dissolvatur, super articulis qui sequuntur, » octodecim illis scilicet sæpe memorandis. Hinc autem multa argumenta consurgunt.

Primum, quod jam tetigimus : Reformatio in capite et in membris, quo sessionis 5 decreta collimabant, exciso penitus schismate et electo Pontifice, præcessura erat : ergo in eo decreto præscripta obedientia *cuilibet, cujuscunque status vel dignitatis, etiamsi papalis exsistat*, non ad schismatis tempus, sed ad ipsum quoque, omnium consensu, constitutum Pontificem pertinebat.

Atque ut pateat sanctam synodum, in sessione 5, nihil aliud animo designasse, quam id quod postea executura erat, stet istud argumentum : In sessione 40, sancta synodus Pontifici statim a se eligendo legem dixit : ut nempe, cum ipsa synodo Ecclesiam et curiam in capite et in membris, super certis articulis a synodo præscriptis, reformaret : atqui Pontifex mox eligendus, futurus erat certus et indubitatus Pontifex : ergo sancta synodus certo etiam ac indubitato Pontifici legem dixit.

Quid quod articuli omnes, vel fere omnes, Ecclesiam romanam ac Sedem apostolicam spectabant? Id vel tituli docent : « De numero et qualitate cardinalium; de reservationibus; de annatis; de gratiis exspectativis; de confirmationibus electionum; de causis in romana curia tractandis; de appellationibus ad romanam curiam; de officiis cancellariæ et pœnitentiariæ; de dispensationibus; de provisione Papæ et cardinalium (151), » et ejusmodi cæteris : quæ cum absurdum sit ad schismatis tantum tempora, et ad dubios tantum Pontifices pertinere, omnia tempora, et indubitatum quoque Pontificem designabant.

Neque obest quod de his parum in synodo actum, sive curiales reformationem eluserint, seu Patres, negotiorum mole obruti, secuturo concilio multa reservarint. Neque enim hic inquirimus quid gestum sit, sed in sessionibus 4 et 5 quæ mens synodi fuerit. Certe constat eam fuisse mentem, ut indubitatus, et ab ipsa synodo constitutus Papa, quam maxime synodo obediret. Nec elusa reformatio probat synodi auctoritatem infirmam, sed forte hominum animos nimium fuisse perversos.

Huic probationi magnum robur accedit ex articulo 13 octodecim illorum qui sessione 40 propositi sunt : *Propter quæ, et quomodo Papa possit corrigi et deponi* (152). Atque equidem miror, quosdam Lovanienses aliosque censores nostros (153), eo loco abusos, ut sessionem 5 everterent : quasi sancta synodus sessione 40, omnibus jam obedientiis congregatis, in integro reliquerit an Papa in concilii potestate esset. Neque adverterunt ea, quæ sessione 5 generatim designata essent, *de Pontifice* scilicet *debite puniendo*, sessione 40 plene atque integre perficienda proponi, expositis spe-

(147) *Conc. Const.*, loc. jam cit., col. 241, 242.

(148) SCHELST., loc. cit., cap. 2, p. 66.

(149) In ea synodo, singulæ seorsim nationes de singulis rebus quæstionem habebant, et decreta in sessionibus tum legebantur, cum ab omnibus nationibus fuerant approbata. Hac methodo quæstiones eo diligentius examinabantur, quod nationes libentius inter sese consilia conferebant. Quapropter in sessionibus publicis unanimes episcopi decretis subscribebant. Ea methodus obtinuit quoque in concilio Basileensi. *Reformatorium* illud, de quo dicitur sessione 40 concilii Constantiensis, constabat ex deputatis nationum, quibus ea cura mandabatur, ut quærerent et proponerent quæcunque sibi reformatione indigere viderentur. (Edit. Paris.)

(150) *Conc. Const.*, sess. 40, col. 248.

(151) *Ibid.*, c. 243, 244.

(152) *Ibid.*

(153) *Disquis.*, p. 60 et 65; *Doct. Lovan.*, pag. 70, 71.

cialibus causis atque agendi modis; quæ adeo non pugnant cum iis quæ sessione 5 gesta erant, ut alterum alteri necessario conjunctum colligatumque sit. Porro certissimum est sessionis 40 decretum ita esse conditum, ut post exstinctum schisma, et sub indubitato Pontifice valeret. Ergo sessionis 5 decreta, ex mente concilii, etiam exstincto schismate, et sub indubitato Pontifice valitura erant.

CAPUT XIX.

Recapitulatio eorum quæ de mente concilii dicta sunt, solutio objectorum cap. 3.

Profecto hæc concilii mens, hic sensus: ac si, malis urgentibus ac prævalentibus, tanti concilii, de reformatione ad unguem perficienda, vota frustrata sunt; certa tamen fundamenta, quibus ea niteretur, posuisse juvabat. Denique si quis diligenter ante facta perpenderit, quove statu res Ecclesiæ essent, quidve illa optaret, quidve metueret, et quo indigeret, tot malis undecumque prementibus, et infando schismate ad cumulum fere auctis, facile intelliget, quam ad sananda Ecclesiæ vulnera pertineret, ne ad solum schismatis, aut dubii Pontificis tempus, provisa remedia, ipsaque adeo concilii decreta traherentur. Et ipsum quoque schisma aliud postulabat, cum unicuique factioni addicti, suum Pontificem pro certo jactarent, ac pontificii nominis auctoritate mali abuterentur, boni etiam plerique turbarentur; atque inter schismatis mala, ac prodendæ pontificiæ majestatis metum fluctuarent. Quas inter angustias, tantaque præsentia et ingruentia mala, si Patres Constantienses sibi asseruissent supremam potestatem in dubios tantum Pontifices, ne illi Ecclesiæ morbis inane remedium attulissent. Quare dubii Pontificis nulla vel tenui mentione facta, altiore et communiore ratione subnixi decreverunt, « quemcunque hominem, quacunque dignitate, papali etiam, cuicunque concilio subjici oportere; » ut postea omnes Christiani, quocunque tempore, et quocunque rerum statu, sive in schismate, sive extra schisma, seu dubium Pontificem, seu certum esse crederent, supremam conciliorum agnoscerent potestatem, in eaque acquiescerent. Quod quidem sancta synodus eo luculentius et firmius declarare ac definire teneretur, quia pars malorum maxima inde provenerat, quod multi non satis synodo Pisanæ credidissent. Jam vero, his explicatis, nihil est facilius quam adversariorum omnia argumenta, atque axiomata in eorum caput retorquere.

Nempe his agebant regulis: *Intelligentia dictorum ex causis est assumenda dicendi* (154). Nos vero id fecimus, atque ex causis quibus collecta est synodus; cum illæ, non ad schismatis tantum, aut ad dubii Pontificis tempus, sed ad omnia Ecclesiæ tempora referantur, ejus quoque decreta ad omnia tempora patere docuimus. *Ex contextu facienda est interpretatio* (155). Nos vero gesta omnia ab ipsa origine repetita revolvimus, atque hinc doctrinam et Parisiensium et Ecclesiæ gallicanæ fixam invictamque esse monstravimus. *Ubi est apparens aliqua contradictio, capienda interpretatio est, quæ tollat contradictionem* (156). Id vero meminerint; id enim semper agunt, ut synodi inter se decreta committant, nec unum ex alio elucident, sed evertant. Sic ea quæ in Viclefum a synodo Constantiensi intorta sunt sessione 8; sic reformationem sessione 40 propositam, in ipsis synodi sessionibus 4 et 5 decreta convertunt. Nos ita conciliamus omnia, ut sibi cohærere, et eodem ubique tenore processisse constet. Jam cum ex optimis regulis, quas ipsi adversarii adducebant, sacrosanctæ synodi mentem in sessionum 4 et 5 decretis liquido exposuerimus, haud minus luculenter earum sessionum invictam auctoritatem adstruemus.

CAPUT XX.

Sessionibus 4 et 5 æque ac reliquis concilii œcumenici auctoritas constat. — An valeat Bellarmini responsio, earum sessionum decreta a Florentina et Lateranensi synodis antiquata.

Ac primum auctoritas sessionum 4 et 5 haud alio fundamento nititur, quam quo tota synodus; ipso nempe concilii titulo: « Sancta synodus Constantiensis in Spiritu sancto legitime congregata, generale concilium faciens, Ecclesiam catholicam militantem repræsentans, etc. »

Hæc de se statim synodus, prorsus synodorum generalium more. Quærimus a nostris censoribus, an hunc titulum sessionibus 4 et 5 detractum velint? Si velint, non catholica, sed mendax est synodus, pro universali sese venditans; si nolint, aut, volentes licet, ipsa sanctæ synodi reverentia cohibet, fateantur necesse est, sessiones 4 et 5 ea auctoritate niti qua nulla major esse possit.

Ait quidem Bellarminus, « Constantiense concilium, quantum ad primas sessiones, ubi definit concilium esse supra Papam, in concilio Florentino, et Lateranensi ultimo reprobatum (157). » Anne expresso nomine concilii Constantiensis, ut sane oportebat? Sic enim et Ariminensis, et Ephesina illa nefaria synodus expresse abrogatæ et condemnatæ sunt. An igitur Florentina, aut Lateranensis illa ultima synodus, Constantiensem synodum notavit ullo modo? Nusquam. Sed, aiunt, contraria decreta protulit. Ergo jam non concilio abrogatur auctoritas: sed ipsa concilia quæ vera auctoritate constent, pessimo exemplo inter se committuntur. Nos autem conciliorum Florentini atque Lateranensis decreta Constantiensibus esse contraria negamus et pernegamus; falsoque et temere assertum id esse, prolatis gestis, suo loco demonstramus. Hic interim id querimur, novo more, atque a catholicis theo-

(154) *Disquis.*, n. 80; *Vid.* sup., cap. 3.
(155) *Disquis.*, n. 81.
(156) *Ibid.*, n. 80.
(157) Bellarm., *De conc. et Eccl.*, c. 7.

logis alienissimo, concilia œcumenica opponi conciliis œcumenicis in ea re, quæ ad ecclesiasticum dogma pertinet, negamusque unquam in Ecclesia factum, ut alicujus concilii, quod se pro œcumenico gesserit, quale illud falsum Ephesinum fuit, in alio concilio œcumenico, doctrina damnetur, nisi prius ipsa synodus antiquetur, mendaci œcumenicæ titulo insignita. Jam si concilia inter se non concilianda, sed committenda essent, quis Florentinum aut etiam Lateranense ultimum concilium, tam paucorum episcoporum, ac, dum celebraretur, vix extra Urbem notum, Constantiensi anteponat, ubi, teste Bellarmino, *Patres fere mille* (158); atque in his *episcopi amplius trecenti* adfuerunt; tanta hominum copia, ut eos Constantia urbs tanta non caperet, quemadmodum hujus temporis testantur historici (159); quos inter eminebant tot ac tanti cardinales romanæ Sedis atque potentiæ studiosissimi; quis, inquam, æquus judex tam sancto conventui, ubi exitiale schisma exstinctum, et res Ecclesiæ in pace sunt compositæ, ex ipso statim titulo non asserat auctoritatem?

At enim non omnes, sed primæ tantum sessiones abjiciuntur. Quasi vero nihil sit, ipsa tantæ synodi fundamenta concutere, idque ex proprio sensu, nulla synodo, nullo auctore Pontifice. Quid vero non liceat, si hæc liceant? Verum omittamus certa licet præjudicia, atque adversariorum objecta diluamus.

CAPUT XXI.

An sessionum 4 et 5 dubia sit auctoritas, quod duæ obedientiæ defuerint? — An Joannis XXIII obedientia tertia pars Ecclesiæ fuerit? — An Joannes XXIII aut alii sessionibus 4 et 5 contradixerint? — Joannis Turrecrematæ et Joannis Gersonis loci.

Aiunt : non erat tum generale concilium, cum tantum adesset tertia pars Ecclesiæ (160). (Quæ alibi fuse diximus, ut ostenderemus absurdum esse Ecclesiæ tertiam partem tantum dicere tot populos tantaque regna quæ Joanni XXIII obediebant, hic iterare non est necesse.) Inter illa regna erat Hungaricum, misso quoque legato pro toto hoc regno Lamberto de Grolia (161); quod ideo annotamus, ut intelligant censores nostri, majores quoque suos cum nostris majoribus in unam sententiam convenisse. Harum nationum regnorumque antistites ac legatos in eo catalogo legimus, quo descripta sunt illorum nomina, qui fœdus Narbonense (162) cum Aragonensibus pactum approbarunt (163):

Ut ut sit, inquiunt, duæ obedientiæ deerant. Certe; sed omnes convocatæ, et quidem auctoritate veri Pontificis, et ex decreto Pisani concilii generalis. An vero propter Hispanos et Scotos, aut etiam Apulos damnatis Pontificibus adhærentes, perditam Ecclesiam oportebat; nec licebat, tot tantisque Ecclesiis vero Pontifici obedientibus, personam agere Ecclesiæ, resque ejus componere, aut earum agendarum fundamenta collocare? Esto, fuerint excusabiles, aut tolerabiles, qui Gregorio Benedictoque adhærebant. An propterea reliquam Ecclesiam, ipsa nixam veritate, auctoritate spoliabant, ac prohibere poterant, quominus veris certisque decretis, saluti animarum, atque exstinguendo schismati provideret?

Sed addit Bellarminus : « Non aderat tum certus Papa in Ecclesia : sine quo dubia de fide definiri non possunt (164). » Certus, quem omnes omnino reipsa agnoscerent, fateor : certus, qui merito pro certo haberetur, et quem multo maxima pars Ecclesiæ reipsa pro certo haberet, cæteris tantæ multitudinis comparatione perpaucis, nec ipse Bellarminus inficias eat.

Instat : « In concilio nullus erat Papa : Joannes enim XXIII, qui concilium inchoaverat, jam inde recesserat, cum quarta sessio haberetur (165) : » quasi e concilio turpiter aufugisse, hoc esset synodo abrogare potestatem. Atqui ipse Joannes postridie quam abiit, missis ad imperatorem et ad synodum legatis, *dataque creditiva littera* testabatur *se propter sanitatem corporis secessisse.* Hanc turpi fugæ excusationem obtendebat; cæterum *omnia impleturum quæ synodo promisisset* (166).

Bellarminum secutus auctor anonymus *Doctrinæ Lovaniensium* hæc addit : « Nec desunt qui asserant, quod non omnes illius primæ congregationis, consenserint illi decreto sessionum 4 et 5; » nec ipse Joannes XXIII adhibuit « consensum, vel auctoritatem suam : dicitur enim fuisse conquestus, post abcessum suum aliqua esse decreta erronea et falsa adversus auctoritatem romani Pontificis (167). » Hæc ille ex Joanne Turrecremata retulit. Quo loco multum utuntur, qui nostra impugnant, ac præsertim ille qui de libertatibus gallicanis scripsit auctor anonymus. Atque is quidem laudat Joannem a Turrecremata cardinalem, ut « de rei veritate optime instructum, ac gestorum ex parte oculatum testem, ac pro suo merito fide dignum (168). » Id præter-

(158) Bellarm., *De conc et Eccl.*, c. 7.

(159) *Vid.* Cochlæ., lib. I *Hist. Huss.* et al. hist.

(160) *Doct. Lov.*, pag. 77; Bellarm., lib. II *De conc.*, cap. 19; Turrec., *De Eccl.*, lib. II, cap 99; Vid. *Diss. præv.*, n. 39 et 14.

(161) *Conc. Const.*, sess. 20, col. 190.

(162) Nempe Narbone transactum fuerat inter Sigismundum imperatorem et Ferdinandum Aragonum regem, ut episcopi qui Ferdinando parebant, certis conditionibus suo Benedicto obedientiam denegarent, et synodo se jungerent. *Vid.* tenor. cap. *Concord.*, tom. XII *Conc.*, col. 178 et seq. (Edit. Paris.)

(163) *Concil. Const.*, sess. 20, col. 183 et seq.

(164) Bellarm., loc. jam cit.

(165) *Ibid.*, et *Doct. Lov.*, pag. 77, ex Turrecr.

(166) *Conc. Const.*, sess. 4, col. 20, 21.

(167) *Doct. Lovan.*, p. 69, 75, 77, ex Turrecr.

(168) *De libert.*, etc., lib V, c. 15, n. 2.

in sit, ab eo cardinale hæc fuisse scripta post Basileense dissidium : quo tempore Turrecremata Eugeniarum partium antesignanus, cum Constantiensis concilii auctoritate premeretur, nullum videbat effugium, nisi, quoad poterat, Constantiensium canonum et sensum obscuraret, et auctoritatem infringeret. Itaque cum acta publica deessent, ipsos etiam rumores aucupatus, ea scripsit quæ Joannes XXIII coram oratoribus gallicanis iratus effudisse diceretur. Jam vero quis dicat admittenda quidem ea quæ ab uno viro, eoque addicto partibus, memorantur; contemnenda vero quæ sunt in actis publicis expresse notata? Nempe hæc consensum et auctoritatem publicam manifeste exprimunt, non item quod incerta tantum quorumdam relatione nititur. Nec vero aliud innuit Turrecremata, dum nullo tantæ rei appellato teste, solum ait : « Dicitur enim fuisse conquestus post abscessum suum aliqua esse decreta erronea et falsa adversus auctoritatem romani Pontificis. » Hæc anonymus repetit. At virum gravem non decet his moveri, quæ dicantur, et in aera jactentur, dum interim ex actis ipsis synodi, duo hæc constant : nempe sessioni 4 ducentos Patres adfuisse, et sessioni 5 adscriptum, lectis articulis, *Concilium eos uniformiter approbasse et conclusisse.* De Joanne vero XXIII quid dicam, quem ex actis constat, etiam post fugam synodo adhæsisse, ac postea iteratis vicibus ultro confessum « quod turpiter a concilio recesserat; quod vellet stare definitioni concilii; quod Constantiense Pisani continuativum errare non posset; quod synodi sententiam, etiamsi in se latam, cum birreti depositione acciperet, confirmaret, approbaret quantum in se esset (169)? » Quæ ergo synodus intelligeret, eo vel invito per sese valitura, quis, eo quoque assentiente, valere negaverit?

Neque vero nostra interest, quid ipse Joannes privatim aut clanculum demurmuraverit; sed quid ad synodum aperte professus sit. Neque ego diffiteor ei adfuisse, ut principibus solent, adulatores pessimos, cum ab Alliacensi cardinale notatum videam quemdam, « qui inter fautores et adulatores ejus, velut anguis in herba latitaret, qui eum lacte erroris nutrientes, ad exterminium deduxerunt (170). »

Neque etiam moror quid illi Pontificis insusurraverint auribus fœdi adulatores, sed quid ipsa synodus votis communibus atque suffragiis definiverit; quod unum inquirimus. Auctor anonymus (171), aliique passim mirum in modum se efferunt his Joannis Gersonis verbis (172) : « Ante celebrationem sacrosanctæ hujus Constantiensis synodi, sic occupaverat mentes plurimorum litteralium, magis quam litteratorum, ista traditio, ut oppositorum dogmatizator fuisset de hæretica pravitate suspectus vel damnatus. Hujus rei signum accipe, quia post declarationem, et quod urgentius est, post determinationem et practicationem ejusdem sanctæ synodi (173) inveniantur qui talia passim asserere non paveant. »

Quæ cur viri graves tanti faciant, non equidem hactenus intelligere potui. Quid enim novi quod, ante rem definitam, in diversam sententiam multi habuerint? Aut quis nesciat post res etiam definitas, non defuisse synodis, etiam optime gestis, obtrectatores suos? Sane quod Gerson memorat : « Qui Constantiensia dogmata tuerentur, ante sacræ synodi celebrationem de hæretica pravitate suspectos vel notatos, » ad Benedicti XIII, cui Galli parebant, tempora pessima referendum. Is enim superbissimus, atque ambitiosissimus, qui contra se hiscere auderent ac synodum implorarent, diris devovebat, quod jam ex actis constitit (174). Atque hunc pessimum morem, et ab alto imbibitum adulationis virus Gerson irridens, *traditionem* vocabat, qualem certe in Judæis improbavit Christus. Ipse cum cæteris veram et apostolicam traditionem tuebatur. Jam qui hæc objiciunt, viderint an litigia judiciis, ipsisque judicibus, Ecclesiæ catholicæ cœtu sedentibus, obtrectatores anteponendos putent.

CAPUT XXII.

Quod inter catholicos certum sit, concilium Constantiense jam inde ab initio, et ante adunatas obedientias fuisse œcumenicum. — Bulla « Inter cunctas, » a Martino V, « sacro approbante concilio, » edita Constantiæ.

Denique ut uno verbo totum negotium transigamus, judicata res est; totaque illa de duabus obedientiis absentibus, deque sessionibus nullo Pontifice habitis, argumentatio sponte jacet. Nemo enim negat decreta sessionum 8, 13, 15, circa Viclefum et Hussum, et circa communionem sub una specie, et circa Joannis Parvi propositionem de cædendis tyrannis, aliaque de fide, plena œcumenicæ synodi auctoritate esse facta. Atque illas sessiones æque ac quartam et quintam constat esse celebratas, anteaquam omnes obedientiæ convenissent. Ergo ante conjunctionem illam, concilii generalis apud Constantienses valebat auctoritas; ac sessionum 4 et 5 decreta pari cum cæteris potestate omnino constant.

(169) *Conc. Const.*, sess. 11, 12, col. 87, 88, etc.

(170) Pet. ALLIAC., *De Eccl. auct.*, p. 111, cap. 3, *jam sæp. cit.*

(171) *De libert.*, etc., lib. v, cap. 15, n. 7.

(172) GERS., *De potest. Eccl.*, cons. 12.

(173) Synodo etiam stante, quidam hæc asserere non verebantur : « Nec ab eo (Papa) appellari, neque eum judicialiter evocari, nec obedientiam ab eo subtrahi... est aliquatenus possibile : hic solus symbolum fidei condere, hic solus causas ejusdem fidei... tractare potest : solus... regulas, leges et canones condit, alioquin quidquid per alios diffinitur, decernitur, conditur, statuitur, irritum est et inane. » *Vid.* loc. in text. cit. (*Edit. Paris.*)

(174) *Vid.* sup. hoc lib., cap. 9; et S. ANTON., tom. III; *Hist.*, lib. XXII, § V et seq.; et RAYN., ann. 1409.

Respondent (175), quæ adversus Viclefum et Hussum decreta fuerant, a Martino V fuisse approbata, decretali *Inter cunctas*: nihil autem præterea ab eo Pontifice confirmatum.

Verum enim vero attendere debuissent nihil hic novi decrevisse Martinum: sed quæ a concilio œcumenico, de Viclefi atque Hussi erroribus recte jam et ordine gesta essent, episcopis et inquisitoribus exsequenda mandasse. Id ipsius diplomatis probat series. Hæc deinde Martinus V, interrogata subdit, quibus tentari debeat is cujus fides suspecta sit (176) : « Utrum credat quod quodcunque concilium generale, et etiam Constantiense, universalem Ecclesiam repræsentet? Item quod illud, quod sacrum concilium Constantiense Ecclesiam universalem repræsentans, approbavit et approbat in favorem fidei et ad salutem animarum; quod hoc est ab universis Christi fidelibus approbandum et tenendum, et quod condemnavit et condemnat, esse fidei vel bonis moribus contrarium. »

En quod sancta synodus approbavit et condemnavit circa Viclefi Hussique propositiones sessionibus 8 et 15, nondum licet adunatis obedientiis; en quod approbandum et condemnandum Martinus præcise proponit, ut jam approbatum et condemnatum a concilio œcumenico, quod Ecclesiam catholicam repræsentaret. Pergit : « Utrum credat quod dictæ condemnationes (177) per sacrum generale concilium rite et juste factæ sunt : » *rite*, quoad ordinem; *juste*, quoad rem ipsam : quod iterum iterumque inculcat et urget; ut quod in concilio generali decretum et peractum erat, jam observandum omnibus credendumque relinquatur. Qui ergo concilio Constantiensi ante adunatas obedientias œcumenicam detrahit auctoritatem, non modo toti synodo, verum etiam Martino V et fidei catholicæ contradicit.

Neque vero id nocet, quod Martinus V sessionum 4 et 5 nullam fecerit mentionem; neque enim aut memorat prolatam de Joannis Parvi hæresi sententiam (178), quæ haud minus habetur pro œcumenici concilii sententia : neque aliud quidquam præter ea, quæ in Viclefum Hussumque gesta sunt. Quin etiam vidimus bullæ *Inter cunctas*, insertam a Martino V censuram concilii in Viclefi propositionem 41, qua censura constet, *Ecclesiam Romanam ita supremam esse*, quatenus eo nomine *universalis Ecclesia, aut concilium generale* intelligitur : Papam vero ita supremum, quatenus *primatum habet super alias Ecclesias particulares*. Hæc exscribit Martinus V : hæc ad fidem catholicam pertinere intelligit. Quæ nos ex sessionibus 4 et 5 manasse, cum iisque apta et connexa esse, luce clarius demonstravimus (179) : quo liquet Martinum V iis sessionibus assensisse, qui connexa et consentanea probaverit.

Neque mirum. Ipse enim Martinus, unus fuit eorum cardinalium, qui subscripsit cum aliis ei declarationi, qua Papam œcumenicæ synodo subesse testabantur (180). Is eo fundamento nixus, in Pisano concilio et Constantiensi, nunquam ab aliorum Patrum sententia discrepavit. Itaque cum bulla *Inter cunctas*, primarum sessionum decreta, tanquam œcumenicæ synodi acta veneratur, id tantum Pontifex mandat exsequendum, quod prælatus et cardinalis cum aliis jam fecerat et constituerat.

Pari ratione solvitur ea objectio, quod absente Papa, synodi œcumenicæ auctoritas constare nequeat : cum iis sessionibus, quas Martinus V, tota synodo approbante, pro œcumenici concilii veris sessionibus agnoscit, haud minus quam sessionibus 4 et 5 romanum Pontificem defuisse constet.

Quamobrem ruit funditus illa objectio, quæ ex diversis obedientiis nondum adunatis petebatur. Nec ullum periculum nostrorum Parisiensium sententiæ imminet ab aliis obedientiis, quæ primum unanimi consensu bullam *Inter cunctas* Martini V approbarint, tum declarationi ipsius concilii Constantiensis primis sessionibus superstructæ, in idem ædificium, atque omnino in idem corpus coaluerint; totamque sacræ synodi doctrinam imbiberint; cujus quidem doctrinæ si quam partem suspectam habuissent, nonnisi ea expresse reprobata synodo adhæsissent.

CAPUT XXIII.

An novæ concilii convocationes, Gregorii et Benedicti obedientiis Constantiam advenientibus, pacis studio factæ, antecedentium sessionum auctoritatem infringant? — Ac primum de suscepto Gregorio, sessione 14.

Neque illa obstat ab auctore anonymo *Doctrinæ Lovaniensium* (181) aliisque jactata, adunatis demum obedientiis, nova concilii convocatio, quæque ad eam mentem facta sunt. Hæc enim sunt synodi, non de sua auctoritate dubitantis, sed apostolica charitate sustentantis infirmos. Jam quidem fortiores animæ, amborum contendentium, tanquam sua quærentium, jugum excusserant, ac maximam Ecclesiæ partem ad pacem adduxerant; sed tamen infirmi supererant, qui ad hæc fortia exsurgere, aut ex obortis dubiis, quæ saltem probabilia viderentur, extricare se non poterant. Quid igitur agendum? Multi suadebant bello adigendos ad obedientiam, atque ea erat, quam *viam belli* vocabant (182). At Petrus de Alliaco, et academia Parisiensis, et optimus quis-

(175) *Disq.*, p. 21.
(176) Bull. *Inter cunctas*, col. 268.
(177) Nempe Viclefi, Joannis Hussi, et Hieronymi a Praga.
(178) *Conc. Const.*, sess. 15, col. 141.
(179) Sup., c. 15.
(180) *Vid.* Rain., tom. XVII, ann. 1408, n. 9, sup. hoc lib., cap. 9; *Diss. præv.*, n. 10.
(181) *Doct. Lovan.*, p. 69, 70.
(182) *Append.*, t. XII *Conc.*, c. 1145.

que, et sacrosancta synodus cruenta remedia respuebat. An igitur in fœdo schismate relinquendi? Alia omnino postulabat fraterna ac materna charitas, et apostolicum illud, ut *firmiores imbecillitates infirmorum sustinerent.* (*Rom.* xv, 1.) Hinc novæ illæ convocationes admissæ sunt, illæsa synodi auctoritate, cum nihil profecto lædat; quæ omnia potius sanat, charitas.

Quare sessione 14, cum accederet ad synodum jam Constantiæ congregatam Gregorii XII obedientia; nova quidem facta est ipsius Gregorii nomine, per ejus procuratores convocatio et confirmatio (183). Sed postquam ea omnia facta sunt, synodus sic pronuntiat: « Eam convocationem, auctorizationem, approbationem, et confirmationem a Gregorio nunc factas, quantum ad ipsum spectare videtur, in omnibus et per omnia admitti: quia abundans ad certitudinem pro bono cautela nemini nocet, sed omnibus prodest. » Hæc docent synodum per se stantem, convocatam tamen a Gregorio, non quidem absolute, sed *quantum ad ipsum spectare videbatur:* neque ex necessitate, sed *ex abundanti.*

Eadem ratione sacra synodus Joannis XXIII jam depositi consensionem, et *quantum in ipso esset*, sententiæ synodalis confirmationem admisit (184). Quas res Joannes Gerson præsens, earumque pars maxima *ad cautelam et humili quadam condescensione factas*, et ipse credidit, et coram tota synodo concione habita prædicavit (185). Neque convocatorium Gregorii decretum in provincias pro more missum est; sed tantum in synodo lectum, ut ea convocatio ad œconomiam quamdam atque indulgentiam, non ad ipsam rei, ut vocant, substantiam pertineat. Sic synodus suæ conscia majestatis, et constantiæ retinens, infirmis quoque ac dubiis animis consulebat.

Eodem pacis intuitu, in eadem sessione admissum est Gregorii de papatus abdicatione mandatum, cum hac professione, quod cum hunc papatus titulum *clarum certumque* haberet, permissum etiam ei sit, ut quibuscumque verbis papatum tueretur, quem reipsa abdicaret.

Quamobrem in eodem diplomate procuratoribus seu legatis suis facultatem dabat, « vice sua convocandi et auctorizandi generale concilium, remota tamen, inquit, omnino Baltasaris præsidentia et præsentia (186): » quæ quidem sancta synodus nullo suo detrimento concedebat; cum Joannes jam depositus sententiæ acquievisset, cautumque esset, ne aut ipse, aut Gregorius, aut Benedictus eligi possent.

(183) *Conc. Const.*, sess. 14, col. 107.
(184) *Ibid.*, sess. 12, c. 96.
(185) Gers., *Serm.*, *de viag.*, etc., direct. 4, t. II, col. 275.
(186) *Conc. Const.*, sess. 14, col. 106.
(187) Petrus Fuxensis, e Franciscanorum familia, natus annos xxii ad cardinalatum evectus est a Benedicto XIII, qui comites Fuxenses sibi adjungi

CAPUT XXIV.

Exemplum singularis, in ejusdem schismatis casu, indulgentiæ et condescensus.

Scilicet ut tuta præstarent omnia, omnes in unum titulos congerebant, ne ex levi quoque scrupulo, tanquam ex tenui scintilla tota exosi schismatis flamma resurgeret. Quod tunc usque adeo hærebat animis, ut Martinus V, duodecimo pontificatus anno, cum per tot annorum spatium, ac tota jam Ecclesia egregius ac stabilitus Pontifex coleretur, fictitii Clementis cessionem, Petri cardinalis Fuxensis opera impetratam, magni beneficii loco duceret.

Hæc advertat lector diligens. Petrus de Luna in Constantiensi concilio a tribus jam obedientiis anathemate damnatus, desertusque a suis pene omnibus, et tamen in papatu tuendo ad mortem usque obstinatissimus, nescio quem Ægidium Munionem, canonicum Barcinonensem, successorem habuit. Is anno 1422, Petro mortuo, a tribus cardinalium larvis electus, Clementis VIII nomen accepit. Tota illi Ecclesia, erat Paniscolensis rupes, in Catalonia castellum exiguum, extremum Petri de Luna schismatisque perfugium. Favebat occulte rex Aragonum Alphonsus, Martino V infensus, tantoque Pontifici inane Pontificis spectrum opponebat; tota Ecclesia partim irridente, partim etiam indignante. Et tamen, ut ea larva e medio tolleretur, pace jam cum Alphonso rege facta, missi regii oratores; in his Alphonsus Borgia, postea Calixtus (III) Pontifex maximus, qui falsum Clementem ad abdicationem inducerent. Missus Petrus cardinalis Fuxensis (187) vir per eam ætatem, et genere, et rerum gestarum gloria clarus, qui reliquias schismatis exstingueret; cujus acta sic habent apud Odoricum Rainaldum, ad annum 1429 (188): « Dominus Ægidius in sessione publica, indutus papalibus insigniis, in castro Paniscolæ, primitus et ante omnia pro serenitate conscientiæ suæ et suorum sequacium, ut dixit publice et solemniter, omnes processus, sententias, fulminationem et censuras, depositiones, inhabilitationes, per suum prædecessorem Benedictum Papam XIII in sua obedientia nuncupatum, et ipsum in suo prætenso pontificatu, contra omnes et singulos ei non obedientes, specialiter contra Odonem de Columnis, quem secundum eorum opinionem reputabant antipapam et schismaticum, et omnes sibi adhærentes, factas, pronuntiatas, et fulminatas, per suas litteras et prætensas bullas plumbeas expresse revocavit; et omnes illos, qui præfato domino Odoni adhæserant, et specialiter ipsum Odonem de Columna ad omnes

cupiebat. Petrus Benedicti partes egregie fovit, usque ad concilium Constantiense. Bis venit in Aragoniam pacis causa, ac demum schisma prolatum ab Ægidio de Munione omnino exstinxit. Erat tunc Arelatensis archiepiscopus et vice-legatus Avenionensis. Vid. *Gall. Christ.*, et t. XII *Conc.*, col. 406 et seq. (*Edit. Paris.*)
(188) Rain., t. XVIII, an. 1429, n. 2.

dignitates et honores, et specialiter ad papatum habilitavit, restituit, et redintegravit. Deinde idem Ægidius proposuit solemniter coram omnibus, qualiter electus ab ibidem præsentibus suis fratribus, prætensis cardinalibus, papatum recepit ; non ad alios fines, quam ad hoc principaliter, ut per ejus medium, Dei Ecclesiæ vera et indubitata unio sequeretur : etiam a primis diebus suæ novæ assumptionis ad apostolatum veraciter in animo disposuit, pro tanto bono unionis Ecclesiæ Dei, sponte et liberaliter se velle renuntiare honori et officio papali. Quod revera præstitit ; « confitens expresse viam renuntiationis hujusmodi, esse viam planiorem, utiliorem, securiorem, et breviorem ad consequendam veram et indubitatam unionem Ecclesiæ Dei. »

Quin etiam umbraticus Pontifex bullam plumbeam super cessione sua edidit (189), sub hoc titulo : *Clemens episcopus, servus servorum Dei*, cujus hæc verba referre placet : « Hinc est quod nos propensius attendentes, quod quanto validiora, certiora et firmiora sunt in hujusmodi apostolatus officio jura nostra, tanto laudabilius ea ducimus pro pace ac redintegratione religionis christianæ relinquere. » Quo fundamento posito hæc subdit :« Omni juri papatus, oneri et honori, ejusque titulo et possessioni, ... quam habemus.... non vi, dolo seu metu,... sed simpliciter, pure, libere, et sponte, ac ex certa scientia, et de plenitudine potestatis, assistentibus nobis venerabilibus fratribus nostris sanctæ romanæ Ecclesiæ cardinalibus, necnon præsentibus.... Alphonsi regis Aragonum.... ambassiatoribus,... cedimus et renuntiamus ;... papalia deponentes insignia, ad efficaciam veræ ac desideratissimæ unionis Ecclesiæ sanctæ Dei.... Datum Paniscolæ Dertusensis diœcesis VII kal. Augusti, pontificatus nostri anno quinto. » Prorsus eo more rituque, atque etiam verborum majore magnificentia, quam Angelus de Corario, seu Gregorius XII, abdicaverat.

Neque eo contenti fuere ; sed post eam abdicationem falsi Clementis, ejus cardinales, tanquam vacante Sede, ad novum Pontificem eligendum, locum conclavis postularunt, quo pro more conclusi, « nemine discrepante, per viam Spiritus sancti, reverendissimum in Christo patrem et dominum Odonem de Columna, in sua obedientia nominatum Martinum V, quem ipse dominus Clemens.... ante suam cessionem, tollendo sententias et processus contra ipsum ratione schismatis latos et factos, habilitarat, de apostolicæ potestatis plenitudine, usque ad summum pontificium inclusive, in romanum Pontificem.... ac beati Petri successorem concorditer elegerunt (190). » Atque hujus electionis publicum instrumentum ab Alphonsi regis oratoribus pontificio legato statim est traditum.

Quid igitur ? Nisi larva Pontificis Martinum V *habilitasset* ad pontificiam dignitatem ; nisi loco cessisset ; nisi umbratici cardinales eumdem Martinum elegissent, non ei tota sua constabat auctoritas, ac decreta Constantiensia fluctuabant ? Absit. Sed tamen hæc omnia facta sunt, quod catholici spectarent, non solum vera jura, titulorumque certam auctoritatem, sed etiam firmum et tutum consensionis effectum, ut infirmi nihil haberent quod jam mutire possent.

Quæ quidem cum accepisset Martinus Pontifex, referente Rainaldo (191), *ingenti gaudio affectus est, datisque litteris, legato cardinali* plurimum gratulatus ; Ægidium Munionem Baleari episcopatu, Alphonsum vero Borgiam, quo suadente abdicaverat, Valentino archiepiscopatu donavit. Tanta mercede eos honestavit, tantaque opera, etiam profligato schismate, tamen ad muniendam pacem, inania etiam jura, inanesque titulos conquirebant.

Non ergo mirum, si eodem adhuc vigente schismate, Constantienses Patres Gregorio XII tanta permiserint ; cum pariter declararent, *hanc convocationem et auctorizationem* Gregorii admittendam esse, *quantum ad ipsum spectare videretur* (192) : non quantum ad synodum, neque ex necessitate, sed *ex abundanti* esse, ut et Gregorii ejusque sequacium scrupulis caveretur, et sua interim sacrosanctæ synodo constaret auctoritas.

CAPUT XXV.

De sessionibus 22, 24, 25, quibus Aragonenses, Navarrici et Castellani suscepti sunt.

Eodem animo actum cum Aragonensibus aliisque Hispanis, qui rejecto Benedicto Sigismundi imperatoris opera, ex pacto Narbonensi (193) sessione 22 ac sequentibus, Constantiensi se synodo conjunxerunt : quæ compositio Narbonensis, Constantiæ in sessione 20 lecta et approbata est (194) ; ac postea, præsentibus legatis Ferdinandi regis Aragonum, sessio 22 celebratur (195). Et statim quidem decretum editur consueto ritu : scilicet, *sacrosanctæ generalis synodi* (196) *Constantiensis* nomine : mox, uti fœ-

(189) *Vid.* t. XII *Conc.*, c. 407.
(190) *Ibid.*, col. 408.
(191) RAIN., an. 1429, n. 3.
(192) *Vid.* sup. cap. præced.
(193) Sic in illo pacto statuitur, capit. 1 : « Quod convocatio fiat per prælatos... in dicto concilio Constantiensi exsistentes, de regibus et principibus.... et prælatis.... de obedientia D. Benedicti,... et vice versa : quod præfati domini reges et principes obedientiæ D. Benedicti facient litteras convocatorias ad prælatos... de concilio Constantiensi... vel per suos ambassiatores. *Vid.* col. 178. (Edit. Paris.)
(194) Vid. *Conc. Const.*, sess. 20, col. 178.
(195) *Ibid.*, sess. 22, col. 192, 193.
(196) Vocabulum *generalis* abest ab eo decreto, saltem in excusis codicibus ; neque tamen inde minus est firma Bossuet argumentatio. Nam sacra synodus titulum *generalis* deponit quidem, *condescendentiæ* causa, ut aiebant, illum statim resumptura. Præterea observandum eamdem synodum sessione 14, procuratoris Gregorii XII admisisse convocationem ad concilium generale, assumpto consueto suo titulo. Notanda verba exscribam : « Sacrosancta generalis

dere Narbonensi pactum erat, deposito titulo, datæ sunt ad eumdem regem Aragonum, nomine *cardinalium, aliorumque prælatorum, Constantiæ in Christi nomine congregatorum* (197), litteræ, quibus eum ejusque prælatos Constantiam convocarent. Quo facto, oratores regis Aragonum, eos a quibus ipsi convocabantur, *prælatos et cæteros dominos* Constantiam convocabant : qui scilicet jam præsentes aderant, totoque orbe conscio, plus annum integrum conciliari potestate agebant, responsumque est statim a Patribus Constantiensibus : *Nos dictam convocationem acceptamus* (198). Continuo, nec dimissis in Aragoniam aliasve provincias novæ convocationis litteris, nedum exspectato responso, mutua facta conjunctio est : ac sancta synodus multa decrevit, sub titulo consueto *sacrosanctæ generalis synodi Constantiensis in Spiritu sancto legitime congregatæ :* ut una in sessione, si species titulos, synodus ter sortem mutaverit (199).

Ac ne Aragonenses antistites generali synodo deesse putarentur, ibidem promulgatum est sacri concilii decretum : ut regis Aragonum oratores, non provinciarum delegatione, sed ipsius synodi auctoritate sic agerent, atque in synodo sententiam ferrent, ac si omnes earum partium repræsentarent Ecclesias; quæ non ex ecclesiastica disciplina, aut rei veritate, sed οἰκονομικῶς ac pacis gratia, summaque indulgentia et condescensione facta esse, res ipsa clamat.

Eodem ritu modoque legati Navarræ regis (Caroli), sessione 26, ac Joannis regis Castellæ et Legionis, sessione 35 suscepti, utraque sessione nova fit convocatio (200). Iterum synodus œcumenicæ titulum deponit, statimque resumit; atque interim interjectæ sessiones œcumenicæ synodi titulo celebrantur; quæ res omnibus sessionibus, jam inde ab initio universalis synodi nomen dignitatemque asserit. Nam ad ipsam quidem, quæ se ab initio pro universali gereret, omnes accurrunt, ipsa immota stat : atque illa, suæ licet conscia dignitatis, id infirmis tribuit, ut venerandum nomen, terque quaterque deponere videatur; sed ut majore semper consensione recipiat. An igitur toties, atque etiam in una, ut vidimus, 22 sessione, œcumenica esse et perstat, et desinit, et incipit? Neutiquam. Sed οἰκονομικῶς pacis atque infirmorum gratia, et nomen deponit, et rem tuetur. Et quemadmodum sacra synodus, licet in gratiam Castellanorum ultimo adventantium, sessione 35, nomen œcumenicæ tantisper deposuerit; tamen haud immerito illud acceperat, et sessione 36, in qua Navarrici, et 22, in qua Aragonenses accessere. Sic, tametsi eum titulum in Aragonensium gratiam tantisper dimiserit, haud minore jure illum acceperat, et sessione 14, accedente Gregorio, et ante eam sessionem, ab ipso convocationis et celebrationis initio.

CAPUT XXVI.

Ex ipsa rerum serie antedicta confirmantur.

Quin ipse rerum tenor eam œconomiam probat, quam assertum imus. Neque enim aut Gregorius, ejusve seu Benedicti asseclæ, cum ad synodum accederent, id sibi vindicarunt, ut ante gesta velut ad incudem revocarent, aut ab iis postulatum, ut ea, tanquam essent infirma vel dubia, approbarent, rataque habere vellent; sed ea omnia, non aliter quam ipsa rerum serie et consecutione firmantur. Id ipsa in Benedictum gesta manifestant. Certe enim post susceptos, sessione 22, Aragonenses, sessione 23 adversus Benedictum juridica *informatio* decernitur, idque sub œcumenicæ synodi titulo, nihil exspectatis Navarricis, prope diem, sessione scilicet 26, adventuris : quibus advenientibus, nova licet convocatione facta, ac deposito tantisper synodi œcumenicæ titulo, non tamen ante gesta iterantur; sed tenore suo causa procedit. Itaque, sessione 24, Benedicti *citatio* promulgatur : sessionibus 29 et 33 declaratur contumacia : sessione 30, subtracta Benedicto obedientia approbatur, aliaque multa fiunt maximi ad causam ponderis. Quæ omnia, Castellanis adventantibus, sessione 35, novaque concilii convocatione promulgata, adeo non infirmantur, ut statim, sessione 37, ultima et peremptoria adversus Benedictum sententia pronuntietur : quæ tamen non valeret, nisi et informatio, et citatio, et contumaciæ declaratio antea valuissent. Certum igitur est, novis illis synodi convocationibus, pacis studio ex indulgentia factis, nihil ipsius synodi auctoritatem infringi; idque agnitum ab iis etiam qui eas fieri postulassent.

Quod si respondetur, valuisse illa quidem, sed tamen ex consensu tacito Navarricorum, aut etiam Castellanorum, qui ultimo loco advenerint; quanquam id absurdum est, tamen ad rem nostram sufficit. Sic enim omnino constat quæcunque ab initio a Joannis XXIII obedientia gesta, ea, advenientibus, reliquis obedientiis, ipsa conjunctione ac rerum prosecutione valuisse. Neque enim retractatum quidquam de rebus antea, atque ab initio ipso, in synodo gestis; neque magis de sessione 8 actum est, ubi damnatus Viclefus, ante susceptum Gregorium, aut de sessione 15, ubi damnatus Hussus, proscriptaque propositio Joannis Parvi de cæde tyrannorum,

synodus Constantiensis... convocationem, auctorizationem.... nomine illius Domini, qui in sua obedientia dicitur Gregorius XII nunc factas... admittit. » *Vid.* col. 107. (*Edit. Paris.*)

(197) Vid. *Conc. Const.*, sess. 22, col. 195.

(198) *Ibid.*, c. 196.

(199) Nempe initio sessionis, col. 192, *sacrosancta synodus Constantiensis* appellatur; deinde col. 193, *litteras* dat *convocatorias* ad regem Aragonum sub nomine *cardinalium et prælatorum in Constantia congregatorum :* denique, col. 196, condit decreta, resumpto suo titulo *sacrosancta generalis synodus*, etc. (Edit. Paris.)

(200) Vid. *Conc. Const.*, sess. 24 et 25, c. 207 et 224.

ante Hispanos adunatos, quam de 4 et 5 sessionibus, ubi conciliorum supra Pontificem declarata est potestas. Nihil, inquam, de iis actum, nihil retractatum fuit; sed ipsa conjunctione membrorum Ecclesiæ, hæc atque illa decreta æque firmata sunt.

Neque objicias, ideo constitisse facta adversus Viclefum Hussumque decreta, quod bulla *Inter cunctas*, qua hæc decreta firmantur, omnibus obedientiis adunatis, sacro approbante concilio, sit edita. Hoc enim ipsum est, quo vel maxime vicimus cum demonstratum fuerit (201) Viclefi et Hussi propositiones ita referri in bulla *Inter cunctas*, non ut quæ tunc a synodo generali damnentur; sed ut quæ jam antea a synodo generali, Constantiensi scilicet, quod universalem Ecclesiam repræsentaret, damnatæ atque proscriptæ sint: quod cum approbarint Gregoriani atque Hispani præsules, nihil aliud egerunt, quam ut sessiones, ipsis quoque absentibus, celebratas, ut veri œcumenici concilii sessiones et acta approbarent.

Non ergo ab illis requirendum fuit, ut sessionum 4 et 5 decreta expresse approbarent, cum præsertim ea essent, quibus universa synodi acta, et ante adunatas et post adunatas obedientias niterentur. Hoc fundamento nixi Hispani, cum reliqua synodo Benedictum suum deponebant; quem usque adeo pro vero certoque habebant Pontifice, ut synodo declararent, non posse ullum a se pro Pontifice agnosci, nisi Benedicto mortuo, vel renuntiante, vel deposito canonice (202). Ergo eum a synodo deponi, ejus sententias, ejus anathemata solvi postulabant, atque ita ex decretis sessionum 4 et 5, ipsum Pontificem, a se verum habitum, synodo submittebant (203).

Neque alio ex fonte illa repetita toties de reformatione decreta manarunt. Neque enim eam in capite et membris fieri, una Joannis XXIII obedientia; verum id vehementissime, et Gregoriani sessione 14, et Hispani Benedicti asseclæ sessionibus 20 et 22, postulabant. Denique quoties aliqua Ecclesiæ pars Constantiensi se synodo adjungeret, toties inculcatum, ut in capite et membris fieret reformatio; idque sacræ synodi auctoritate, quæ proinde caput suum sua potestate suisque decretis comprehensura esset.

Huc spectant ea decreta, quæ omnibus obedientiis adunatis, unanimi consensu sunt promulgata. Unanimi consensu tres obedientiæ unitæ protulerunt caput illud, *Frequens* (204), aliaque capita, ubi futuris quoque certis Pontificibus legem dictam demonstravimus. Unanimi consensu, a Papa eligendo, una cum concilio, reformationem etiam in capite faciendam decreverunt; neque, antequam fieret, synodum dissolvendam (205). Unanimi consensu compegerunt octodecim illos reformationis articulos, quibus curiam romanam, ut prædiximus, coercitam volebant; quæ omnia demonstravimus (206), non nisi ex iis decretis manare potuisse, quæ concilio Pontificem subjicerent; nihil ut a tota synodo magis stabilitum inculcatumque fuerit; certumque omnino sit, Patres Constantienses, quotquot sunt, qui diversis temporibus sacro se conventui adjunxerant, omnes in omnibus, ut communione, ita sententia et doctrina convenisse.

Et certe si a concilio Constantiensi, sessionibus 4 et 5, prolata doctrina, fere hæretica est, ut Bellarminus (207); si schismatica saltem, aut periculosa, ut quidam alii haud minus inconsiderate jactant; favebant hæresi, favebant schismati, quotquot supervenerunt, quotquot adhæserunt, quotquot communicaverunt, longe magis, quotquot consentanea decreverunt, ac tali fundamento nixi sunt, atque omnes obedientiæ totaque Ecclesia ea communione et consensione commaculata, hanc labem eluere nulla ratione queat. Martinus quoque V ipse schismaticorum non modo communicator, sed etiam approbator, romanam ea labe conspurcavit Ecclesiam; quippe qui schismaticos, et suum Petrique, si censoribus nostris creditur, primatum evertentes, non modo consortes habuerit, cum esset cardinalis, sed etiam postea ad ipsam Petri Sedem capessendam auctores secutus, eosque jam Pontifex sua charitate complexus, insuper edita bulla *Inter cunctas*, tribus jam obedientiis adunatis, eorum cœtum tam perspicue ac toties, ab ipsis quoque initiis, concilii œcumenici nomine celebrandum putavit.

CAPUT XXVII.

Antiquæ Ecclesiæ exemplis concilii Constantiensis œconomia asseritur.

Jam ad eam, quam tuemur, concilii Constantiensis œconomiam atque indulgentiam asserendam, ex ipsa antiquitate exempla prodeant. Primum episcopi Africani, ductore potissimum Augustino, maximo illo post apostolos charitatis et auctoritatis ecclesiasticæ assertore. Hi ergo cum donatistis schismaticis toties victis, toties ab Ecclesia et imperio condemnatis, quasi æquo jure disceptant; nec verentur de catholicæ Ecclesiæ causa, sub Marcellino comite iterum litigare (208), hac quoque ultro conditione oblata: « Veritate confisi illo nos vinculo conditionis obstringimus, ut si nobis ii cum quibus agimus demonstrare potuerint... subito Ecclesiam Christi, nescio quorum, quos isti accusant, peccato-

(201) *Vid.* sup., cap. 22.
(202) Vid. *Capitul. Narbon.*, cap. 3, sess. 20, col. 179.
(203) *Ibid.*, cap. 4, sess. 20, col. 180.
(204) Vid *Conc. Const.*, sess. 39, col. 238.
(205) *Ibid.*, sess. 40, c. 243.
(206) *Vid.* sup., cap. 16, 17, 18.
(207) Bellarm., *De concil. auct.*, lib. II, cap. 17.
(208) Tom. II *Conc.*, col. 1332; *Gest. primæ coll. Carth.*; *Vid.* inter Aug. *Epist.* epist. 128, tom. II.

rum periisse contagio, et in sola remansisse parte Donati : si hoc, ut dictum est, demonstrare potuerint, nullos apud eos honores episcopalis muneris requiremus, sed eorum sequemur pro sola æterna salute consilium, quibus tanti gratiam beneficii pro cognita veritate debebimus. » An cunctabundi, an dubii, an catholicæ Ecclesiæ ejusque auctoritatis incerti, qui eam tot tantisque documentis non modo certam, sed etiam perspicuam demonstrabant? Absit. Verum id agunt, « ut, si fieri potest, corda hominum vel infirma, vel dura, pia charitas aut sanet aut edomet (209). » Advertatur illud, *vel infirma, vel dura*; ut nec ipsa pertinacia duros animos ab Ecclesiæ indulgentissima charitate posset excludere. Pergunt : Si victores ipsi fuerint, pervicerintque adversus donatistas, Ecclesiam non periisse, « sic ejus, inquiunt (210), teneant unitatem, ut non solum viam salutis inveniant, sed ne honorem episcopatus amittant. » Hinc illa conditio, ut in qualibet civitate catholicus ac donatista episcopus, utrique pari jure, servato episcopatu, *vicissim sedeant eminentius*; aut si populi christiani episcopalis dignitatis studio hoc refugiant, « utrique, inquiunt, de medio secedamus (211), et Ecclesiis... in unitate pacifica constitutis,... singuli constituantur episcopi. » Sic victi victoresque æque loco cedebant, potioremque volebant esse donatistarum conditionem, a quibus victoribus nihil sibi honoris reservari postulabant. An obliti Ecclesiæ majestatem? Nullo modo; sed charitate et humilitate victi, reducendis schismaticis, contra ecclesiasticam disciplinam, talia indulgebant. « Quid enim, inquiunt (212), dubitemus Redemptori nostro sacrificium istius humilitatis offerre? An vero ille de cœlis in humana membra descendit... et nos, ne ejus membra crudeli divisione lanientur, de cathedris descendere formidamus? » Cum ergo hanc œconomiam erga perditissimos schismaticos pacis studium suaserit, an vererentur Constantienses Patres, de sublimi veluti solio œcumenici concilii tantisper videri descendere, et cum fratribus æquo jure disceptare, ut eos ab schismate revocarent, in quo plerique non malo animo, sed infirmæ conscientiæ scrupulis permanere videbantur?

Quid Cyrillus Alexandrinus? Nonne ille conscripserat adversus Nestorianam perfidiam duodecim illos anathematismos maxime theologicos atque veridicos, a Sede apostolica atque œcumenica Ephesina synodo aliquatenus comprobatos? Nonne illos Theodoretus, jussu Joannis Antiocheni, et omnium Orientalis diœceseos episcoporum, omni exsecratione prosecutus erat? Nonne Orientalis synodus eosdem anathematismos ut hæreticos proscripsit, Cyrillum et Memnonem sacræ synodi duces episcopatu dejecit, totam œcumenicam Ephesinam synodum anathemate condamnavit? Quid postea? Facta pax est : quasi æquo utrinque jure, rebusque integris, nulla anathematismorum beati Cyrilli, nulla Orientalis schismaticæ synodi nulla etiam, ut paria omnia esse viderentur, synodi Ephesinæ œcumenicæ mentione facta (213); idque tantum actum, ut iis omnibus prætermissis, vera fides, et Ecclesiarum facta adunatio firmaretur. An igitur aut Orientalis synodus stetit, aut anathematismi pro hæreticis habiti, vel synodi Ephesinæ catholica definitio concussa est? Imo hac indulgentia vel condescensione firmata; retulitque id illo dissidio pars sanior et potior, non solum ut veritate, sed etiam ut charitate vinceret.

Neque illud omittendum, quod a Magno Gregorio Papa per mirificam indulgentiam reginæ Longobardorum Theodelindæ concessum est (214). Ea nempe cum quintæ synodi occasione, se ab Ecclesia abrupisset, ita ei Gregorius satisfieri voluit, ut laudatis tantum quatuor primis synodis, quibus summa fidei continetur, quinta synodus ac trium capitulorum damnatio, ut minus necessaria, taceretur; neque propterea quintæ synodi, a se toties comprobatæ, auctoritatem infregit.

Quo sanctorum Patrum spiritu acta sacra Constantiensis synodus, sui tantisper oblita, sed recordata pacis, suam auctoritatem et omittit et firmat; seque vere probat œcumenicam synodum in Spiritu sancto legitime congregatam, dum spiritu charitatis animata nihil prætermittit, quo Hispanicos fastus delinire, aut duritiem frangere, aut infirmas conscientias tranquillare possit.

CAPUT XXVIII.

Objectio ex defectu confirmationis petita dissolvitur.

At enim, inquiunt, utcunque in unam eamdemque sententiam omnes obedientiæ concurrerint, non tamen valent synodi œcumenicæ nomine, nisi ea quæ Martinus V prolato decreto expresse approbavit, confirmavitque. At sessiones 4 et 5 Martinus V non expresse probavit prolato decreto; neque enim in bulla *Inter cunctas*, eas sessiones confirmavit, sed tantum quæ adversus Viclefum Hussumque gesta essent; et in ultima sessione concilii declaravit, non a

(209) Tom. II *Conc.* in *Append.* col. 1354 ; apud Aug.

(210) *Ibid.*, col. 1352., et ap. Aug.

(211) Rem narrat Augustinus his verbis : « In concilio pene trecentorum episcoporum sic placuit omnibus... Duo ibi vix inventi sunt, quibus displiceret : unus annosus senex, qui hoc etiam dicere liberius ausus est, alter voluntatem suam tacito vultu significavit. Sed posteaquam illum senem liberius hoc dicentem obruit omnium fraterna correptio, illo mutante sententiam, vultum etiam ille mutavit. *De gest. cum Emer.*, n. 6, tom. IX. (Edit. Paris.)

(212) Tom. II *Conc.*, in *Append.*, col. 1352, et ap. Aug.

(213) *Vid.* in *Act.*, ante et post. syn. Eph., t. III *Conc.*, Anat.; Cyrill., c. 408 ; ejusd. *Ep. ad Joan. Antioch. : Lætentur cœli*, col. 1145, et in *Ep. Cyrill.*, edit. Par. ; Anat., tom. V, part. II, int. Epist.

(214) Greg. Mag., indic. 12, lib. IV, al. III, epist. 2, *Ad Const.*

se omnia comprobari, sed tantum ea quæ in materia fidei *conciliariter* gesta essent (215) : quo nomine sessionum 4 et 5 decreta comprehendi negant. Denique non edidit generalem confirmationem synodi, tametsi id ipsa synodus postulasset. Hæc Turrecremata ; hæc Bellarminus ; hæc omnes alii jactant, in eoque vim maximam causæ reponunt. Nos prolatis gestis nullo negotio dissolvimus.

Ac primum testamur, nihil a nobis refugi confirmationis apostolicæ nomen ac vim ; neque existimamus Romanos Pontifices, cum synodos œcumenicas legitime habitas confirmant, superiorem in eas exercere potestatem. Neque enim Romani Pontifices, conciliorum tantum, sed etiam antecessorum suorum passim decreta confirmant ; neque tamen iis superiores se præbent, atque ut a Pontificibus concilia, sic a conciliis Pontificum decreta confirmari in actis ecclesiasticis ubique legeris. Nec immerito : confirmare enim, ecclesiastico stylo consentire est, et consentiendo firmare. Quippe ecclesiastica gesta atque decreta, ipsa unitas firmat, rerumque confirmatio est ipsa testificatio unitatis, quæ nos suo loco diligentius, ut par est, exsequemur (216).

Verum ad testificationem unitatis atque consensionis, adeoque confirmationis, non profecto necesse est ut expressa diplomata de confirmando prodeant. Martinum V vidimus (217), cum Otho cardinalis esset, omnium quæque Pisis, quæque Constantiæ gesta essent, jam inde ab initio fuisse participem ; et Pontificem factum, nihil eorum, quæ in synodo gesserat, retractasse ; imo, tota synodo approbante, easdem sessiones concilii œcumenici nomine honestasse. Neque necesse erat, ut post semel assertam, primis quoque sessionibus, synodi generalis auctoritatem, sessionum 4 et 5 decreta expresse approbaret. Satis approbabat, qui decernentibus præsens communicabat, eorumque conventum pro œcumenico concilio agnoscebat. Satis approbabat, qui Joanni XXIII, ex his sane decretis, rite deposito, sufflci se patiebatur. Satis approbabat, qui caput *Frequens*, ex earum sessionum auctoritate valiturum et exsequendum putabat. Satis approbabat, qui in bulla *Inter cunctas*, et exscripserat, et exsequendas mandaverat adscriptas a sacra synodo articulo 41 Wiclefiano censuras, quæ ad sessionum 4 et 5 decreta necessario referrentur. Satis denique anteacta approbabat, qui eorum auctoritate omnibus præerat. Quin ipsum interesse, ipsum communicare, probare est : et nisi antiquitatem omnem, totamque vim canonum penitus ignoramus, Romani Pontificis, præsentis maxime, atque insuper collaudantis ipsa communicatio, validissima auctoritas atque approbatio est. Quare nec verum est, quod asserunt (218), post electum Martinum, sacram synodum ab eo petiisse confirmationem decretorum suorum, more consueto. Hoc enim in gestis nusquam apparet, neque sessionum 8 et 15 contra Wiclefum et Hussum prolata decreta, peculiari Pontificis decretali eguissent, nisi decuisset, quæ adversus Wiclefianos et Hussitas canonice constituta essent, ad ordinarios exsequenda transmitti. Unde damnatio propositionis : *Quilibet tyrannus*, de cædendis tyrannis, Decretali inserta non est, eo quod non eodem ritu exsequenda videretur ; neque eo minus valet.

Quod autem ipse Martinus, sessione ultima, jamque dimissis Patribus, declaravit : *in materiis fidei* a se probari ea quæ *conciliariter conclusa essent* (219) ; id neque petente synodo, neque ad cujusquam instantiam, sed occasione Polonorum, obiter atque aliud agendo dictum, gesta ipsa testantur. Supplicabant Poloni quemdam librum, ut ferebant, « rite damnatum tanquam hæreticum, per deputatos fidei, ac etiam per omnes nationes concilii, ac per collegium cardinalium conclusum,.... in sessione publica, per sacrum concilium damnari, seu publice damnatum pronuntiari. » His Papa respondet, « quod omnia et singula determinata, conclusa et decreta in materiis fidei per præsens concilium *conciliariter*, tenere et inviolabiliter observare volebat ; ... ipsaque sic *conciliariter* facta approbat et ratificat, et non aliter, et alio modo. » Quare confirmatio a nullo petita, neque quo loco res erant, necessaria videbatur ; et cum Martinus declaravit, *in materiis fidei* quid probaret (220), respondebat profecto ad Polonorum propositum, qui, de fide quærentes, responsum de fide retulerunt. Cæterum satis constat, non hinc tantum petendam esse synodi approbationem ; alioquin cum hic Martinus signanter addiderit : *de materiis fidei id a se esse dictum*, reliqua improbata manerent, suaque Joanni XXIII, Gregorio XII, Benedicto XIII, constaret auctoritas : quin ipse Martinus suam electionem infirmaret ; cum profecto quæ circa illa gesta sunt, *ad fidei materias* non pertinere constet. Stat ergo concilii certa confirmatio, ipsa exsecutione, ipsa consensione, imo ipsa Papæ præsentia ; valerentque ea quæcunque *conciliariter* gesta essent, tametsi Poloni nihil rogassent, ac Martinus non eam vocem edidisset.

CAPUT XXIX.

An sessionum 4 et 5 decreta iis accenseri debeant, quæ Martinus V, ut « conciliariter » facta, confirmavit.

Ne quis tamen scrupulus superesse possit, addimus decreta ea sessionum 4 et 5 de quibus agimus, et ad fidem pertinere, et *conciliariter* facta esse.

Ad fidem quidem pertinent, quæ pertinent ad interpretationem divini juris, et ad traditam immediate a Christo Petri suc-

(215) *Conc. Const.*, sess. 45, col. 258.
(216) Infra., lib. VII, VIII, c. 2 et seq.
(217) Sup. pass. et in *Diss. præv.*, n. 40.
(218) *Doct. Lovan.*, p. 70.
(219) Sess. 45, col. 258.
(220) *Vid.* cap. seq.

cessoribus, atque episcopis in concilio generali sedentibus, potestatem; neque Bellarminus aut alii diffitentur (221).

Quod autem *conciliariter* facta sint, constat, cum in publica sessione, imo in duabus publicis sessionibus, prolata sint, ut vidimus (222).

Et quidem adversarii vocem hanc, *conciliariter*, planissimam ac simplicissimam, per vim manifestam ad vana et aliena detorquent : nec tamen in unum convenire potuerunt. Sic nempe Bellarminus ludit (223), *conciliariter* factum dici quod more conciliorum, matura deliberatione factum esset; quasi Martinus V Constantiensis concilii primis sessionibus, quarum ipse pars fuerat, indiligentiam exprobrare vellet. Alii vanum commentum aspernati, *conciliariter* gestum dicunt, adunatis obedientiis gestum; neque aliud quidquam a Martino probatum. Quasi vero in Wiclefum et Hussum et in Joannem Parvum gesta reprobentur, quæ ante adunatas obedientias gesta sint.

Sed profecto nos ludunt : Martinus enim *conciliariter* gesta memorabat vulgari et populari sensu, quem Poloni et omnes intelligerent, et ipsa rerum ostendit series. Nempe ad Polonorum respondet propositum. Illi namque petebant, quem librum « a fidei deputatis, ac per omnes nationes, ac per cardinales condemnatum dicerent eum in sessione publica per sacrum concilium condemnari, vel condemnatum pronuntiari ; » tanquam confecta res, sua tantum quadam, ut ita dicam, formula vestienda remaneret. Quæ Martinus refutabat, a se pro *conclusis*, *decretis determinatisque* haberi dicens, quæ *conciliariter*, et in sessione publica decreta fuissent; non ea perinde quæ per congregationes, seu per nationes, atque deputatos, vel etiam per cardinales fuissent examinata : hæc enim tractata tantum, digesta, expolita, et quodam modo præparata ; non autem decreta, conclusa, determinataque fuisse, aut solemniter et *conciliariter* judicata, et per se perspicuum est et gestis consentaneum.

CAPUT XXX.

Bellarmini sensus exploditur. — An sessionum 4 et 5 decreta sine examine debito processerint.

Nec piget hic viri doctissimi cardinalis Bellarmini Patrum Constantiensium levitatem et inconsiderantiam incusantis memorare verba, quæ sic habent (224) : « Martinus V diserte dixit se confirmare ea tantum decreta de fide, quæ facta erant *conciliariter*, id est more aliorum conciliorum, re diligenter examinata ; constat autem hoc decretum sine ullo examine factum a concilio Constantiensi. » Hæc Bellarminus cui suo more accinunt alii (225), exscriptis Bellarmini verbis atque sententiis ; et addunt, « Patres Constantienses non commisisse rem illam prius examinandam, sicut commiserunt alias materias et quæstiones, circa doctrinam Wiclefi et Hussi, priusquam ad determinationes procederent. » Atque hæc, si Deo placet, concilii decreta, duabus continuis sessionibus repetita, tam destinato facta, tam fundamenti loco posita, tantaque omnium consensione munita et inculcata, rebus annumerant, quæ in concilio *obiter pertractatæ fuerant.*

Tria reponimus ; primum illud : post rem a synodo, expresso canone ac peculiari decreto definitam, periculosissimo exemplo revocari in dubium, an de ea recte et mature sit deliberatum ; atque hinc aperiri viam ad omnes canones, decretales omnes, omnia concilia subvertenda.

Alterum : quod in ista quæstione Polonorum, nihil de examine agebatur ; illi enim affirmabant omnia examina præcessisse. At Martinus ideo tantum approbationem negabat suam, quod res *conciliariter*, atque in publica sessione conclusa non esset.

Tertium, idque vel maximum : cæteræ fidei quæstiones, puta Wicleſi et Hussi, quæ a concilio certis deputatis examinandæ sunt commissæ, infinitæ erant. Occurrebant enim se horum hæreticorum variæ et perplexæ propositiones, et omnigenum errorum monstra. Neque tantum Wiclefi libri, et doctrina exitiabilis ; sed etiam auctoris damnanda erat memoria, exhumandi cineres, scrutandi sectatores longe lateque diffusi, et occulti ulceris persecandi sinus. Tum Hussus ipse præsens confutandus, convincendus, ejusque discipulus Hieronymus Pragensis : horum artificum comprimendi lubrici lapsus, dolique retegendi. At in sessionibus 4 et 5 simplex juris quæstio, ardua illa quidem ; sed quæ ubique terrarum, in Gallia præsertim, ad vivum resecta, et innumeris libris, decretis, litteris, conventibus theologorum, canonistarum, universitatum, antistitum eliquata, elucidata, certique fundamenti loco posita erat, anteaquam Patres Constantiam convenirent. Neque vero opus erat post tot ac tantos, ante Pisanum, et in ipso Pisano concilio, tractatus habitos, novis disputationibus tempus terere, cum extrema omnia imminerent; sed explorata, et jam in Pisana synodo aperta remedia expedire oportebat. Nihil ergo leviter, nihil præcipitanter actum : tantum opportuna, imo vero necessaria, rebus in summum discrimen adductis, adhibita celeritas.

Quin etiam Constantiæ Petrus de Alliaco Cardinalis, episcopus Cameracensis, sancti conventus lumen, et in dogmatibus explicandis omnium facile princeps, in eo libro, quem vigente concilio, *De auctoritate Ec-*

(221) Diffitetur Schelstratus. Vid. *Diss. Antuerp.*, cap. 3, p. 71 ; et diss. 3 *Advers. Maimb.*, cap. 3, p. 177 et seq. Verum hunc non tam dissertatorem quam vitilitigatorem, a nobis hic confutari non est necesse ; cum præsertim Bossuet hanc ita quæstionem tractet, ut nullis tenebris obscurari possit. (*Edit. Paris.*)

(222) Sup., cap 2.

(223) Bell., lib. ii, *De Concil. auct.*, c. 19.

(224) *Ibid.*, loc. sup. cit.

(225) *Doct. Lovan.*, p. 73, ex Mald.

clesiæ scripsit, memorat quæstionem de stabilienda concilii auctoritate sæpe tractatam, *specialiter in hujus concilii initio* (226), exstantque ea de re Joannis Gersonis sermones coram synodo habiti (227) qui sessionibus 4 et 5 præluxerunt. Atque omnino ista tractabant, ut in quibus non aliqua pars, sed ipsa summa concilii collocata esset. Neque necesse erat ad ea explicanda deputatos nominari, ad quæ per sese Patres omnes a toto decennio, maxime vero in ipsa synodo, attenti arrectique essent; nihil ut unquam fuerit vel doctrina elimatius, vel auctoritate firmius, quam id quod hoc de negotio a sacra synodo constitutum fuit.

CAPUT XXXI.

An illa formula, « sacro approbante concilio, » Papam concilio superiorem probet.

Permulti adversariorum magnam in eo vim faciunt, quod posteaquam electus est Martinus V, reformationis decreta sub ejus nomine sunt edita. Nec jam edictum, ut antea *sacrosancta synodus;* sed, *Martinus, sacro approbante concilio.* Non ergo jam in concilio, sed in Pontifice « suprema potestas; neque concilium censuit se esse supra Papam, extra casum schismatis, quo plures se pro Pontifice gerunt: alias non erat ratio mutandi formam decretorum de reformatione (228). » Ex quo inferunt Papam unum esse qui statuat; vim decernendi in eo esse totam; Patres consiliariorum, non judicum loco esse.

At hæc omnia vana sunt; primum enim mutatæ formulæ ratio manifesta est, quod ab aliquot sæculis, Papa quidem præsente, conciliaria decreta sub ejus nomine pronuntiari solerent, *sacro approbante concilio, sacri approbatione concilii; sacro approbante et consentiente concilio:* quæ nihil officere suæ auctoritati Constantiensis synodus intelligebat.

Sane ostendimus (229) quantum illa differrent, *sacro præsente concilio*, et, *sacro approbante et consentiente concilio.* Quid autem sit approbare, quantaque sit in eo auctoritas, ipsi Pontifices attestantur, cum ipsa *approbandi* voce confirmant decreta. Vel ipsum Martinum V audiamus, de concilii Constantiensis decretis hæc edicentem; quod *omnia conciliariter facta approbat et ratificat* (230), quæ profecto adversarii ad veram auctoritatem pertinere contendunt. Ita cum dicitur: *Martinus, sacro approbante concilio*, Martini decreta vera auctoritate firmantur; seseque mutuo firmant Pontifex auctor, et synodus approbans; quod ex ea conjunctione capitis atque membrorum, ut sæpe diximus (231), illud invictum Ecclesiæ catholicæ robur exsurgat.

Fuit autem quæsitum in Constantiensi synodo, ante Papæ electionem, eo electo, qua formula uterentur; an illa recentiore, quam diximus; an ea, quæ in antiquis passim conciliis visitur: *Sancta synodus*, etc. Alliacensis cardinalis scripto etiam edito docuit (232), seque et theologos ita existimare, antiquiorem illam formulam: *Placuit sacro concilio; sancta synodus statuit*, *convenientiorem esse, et theologiæ magis consonam;* quippe quæ magis congruat formæ illi apostolicæ: *Visum est Spiritui sancto et nobis* (*Act.* xv, 28): cæterum secundam formulam, *sacro approbante concilio, convenientem* quoque esse; cum ea sufficienter exprimatur certissima ratio, qua judicanti decernentique Pontifici, Patres conjudicent atque condecernant.

Atque ita intellexisse Constantienses Patres gesta declarant. Sic enim in 43 sessione, Papa jam electo ac præsidente, legimus: « Pro cujus sessionis introductione, reverendissimus pater dominus Guillermus cardinalis..... nonnulla decreta sive statuta per dominum nostrum Papam ac synodum facta (233) publice perlegit sub his verbis (234); » subditque decreta multa in hanc formam edita: *Martinus episcopus, servus servorum Dei, sacro approbante concilio;* quo liquido demonstratur, decreta in eam formam edita, haud minus communi Pontificis atque concilii auctoritate esse facta.

Neque illa posterioris ævi efficiebat formula, ut Patrum sententiæ minus requirerentur. Eadem enim synodus Constantiensis, Joanne XXIII præsidente, sic incipit: « Sanctissimus dominus noster Papa, sacro approbante concilio, statuit sessionem tenendam die Veneris 16 hujus mensis (235). » Hinc ordo agendorum, *sacro approbante concilio*, designatur, lectaque schedula hujus verbi ipsa bulla convocationis descripta erat, aliisque decretis nomine jussuque Papæ editis; « D. cardinalis Florentinus alta et intelligibili voce interrogans, sciscitatus est, utrum omnia et singula in supradicta schedula contenta, ipsi sacræ synodo placerent? Ad cujus interrogationem omnes et singuli prælati... concorditer... responderunt, Placet (236): » qua responsione factum ratumque intelligitur conciliare decretum.

In ipsa etiam concilii Ferrariensis, postea Florentini, inchoatione solemni, lectum Eugenii papæ decretum; quo lecto, gesta sic habent (237): « Surrexit quidam ex parte Italorum, et interrogavit cardinales, et archiepiscopos, et episcopos et clericos omnes,

(226) Petr. Alliac., *De Eccles. conc. et R. P.*, ant. procem. *App.*, tom. II; Gers., col. 926 et seq.

(227) Gers., *Serm.*, t. II, c. 201 et seq.

(228) *Doct. Lovan.*, p. 71; *Disq.*, p. 50.

(229) Sup., l. iv, c. 8.

(230) Sess. 45, c. 258.

(231) *Vid.* lib. viii.

(232) Alliac., loc. jam cit., part. iii, c. 2, col. 952.

(233) Statuta per dominum Papam et synodum facta fuisse legimus etiam sessione xlii, quæ prima celebrata est Martino V præsidente. (*Edit. Paris.*)

(234) Sess. 43, col. 255, 254.

(235) Ant. sess. 1, col. 10.

(236) Sess. 1, col. 13, 14, 15.

(237) *Decret. Pap.*, ante sess. 1, *Conc. Ferr.*, t. XIII, c. 22, 23.

dicens : Recipitisne hæc, quæ scripta et lecta sunt hodie coram vobis? at illi responderunt : Recipimus et approbamus. Tunc interrogaverunt et Græci suos præsules similiter, et reliquos omnes iisdem verbis, et illi responderunt : Recipimus et approbamus; et scripta fuit approbatio utriusque partis, et indictum concilium et sessionum celebratio in urbe Ferraria. » En quid sit concilii auctoritate edita probatio; en ut synodus non tantum Pontificis decreto, sed etiam sanctæ synodi approbatione formetur et constet; quæ ratio ad cætera quoque decernenda spectat.

Quantum autem ea formula cum episcoporum auctoritate constet, ex synodis etiam provincialibus discere est. Nam sæculis postremis, initio ducto, ni fallor, anno 1314, in Senonensi concilio, decreta conciliaria persæpe in eam formam eduntur : *Nos* (N) *metropolitanus, sacro approbante concilio* (238). Ergone coepiscopi metropolitano consiliarii tantum, non judices et assessores assistunt, non decernunt, non statuunt? Absurdum et inauditum; ac profecto stare Patrum sententiam, etiam archiepiscopo reclamante, nemo negat. Nihil ergo interest, synodine, an Pontificis nomine, approbante concilio, sententia proferatur; cum in utraque formula, una cum Pontifice Patres quoque statuant, decernant, judicent, stetque sententia communibus suffragiis.

Vel particulares synodos audiamus, quæ, præsente Romano Pontifice, antiquis temporibus Romæ sunt habitæ. Ubique inveniemus episcopos, Papa quidem auctore, sed tamen cum ipso judicare, statuere, decernere, definire; idque in decretis, id in subscriptionibus positum. Cujus rei exempla plura suo loco afferemus (239) : cætera innumerabilia lectoris diligentiæ relinquemus. Adeo episcopi ubique sunt judices, etiam præsente, præsidente, præeunte Pontifice; ac si in particularibus quoque synodis, quanto magis in generalibus, quibus ipsa catholica omnium fidelium mater repræsentetur Ecclesia.

CAPUT XXXII.

Prædicta responsa de dubio Pontifice etsi valeant, non tamen adversarios expeditos esse, ac Parisiensium ex Constantiensi canone vigere sententiam.

Hæc igitur, quæ hactenus de concilii Constantiensis intelligentia et auctoritate diximus, vera et sancta sunt; nec nisi per manifesta ludibria eludi potuisse claruit. Addamus tamen ad cumulum : quantumlibet ea quæ adversarii congerunt valere fingantur, nec sic expeditos esse a Constantiensium canonum auctoritate summa. Utcunque enim adversus indubitatos Pontifices infirma habeatur conciliorum generalium auctoritas, certe valet (et hoc adhuc superest contra cavillationes omnes) auctoritas ea, qua dubios Pontifices coercere possit. Alioqui contendentium et in schismate obstinato animo perseverantium contumacia, malum esset inextricabile, ad quod propellendum Ecclesiæ imbecillæ nullum præsidium Christus relinquere potuerit; aut, quod est absurdius, nec ipse voluerit. Redit ergo quæstio, qua potestate instructa synodus schismaticos Pontifices cogat in ordinem.

Certe Constantiensis synodus, quam ea potestate efficacissime summoque Ecclesiæ bono usam esse constat, id fundamenti loco ponit : *Potestatem habere se immediate a Christo;* quippe quæ *in ejus Spiritu legitime congregata universalem Ecclesiam repræsentet;* alioquin qui concilio obtemperassent, non Deo, sed hominibus paruissent.

Atqui hoc semel posito, quod sine præfracta audacia negari non potest, cætera omnia convalescunt. Cum enim nulla sit a Christo proprie ad schisma tollendum Ecclesiæ catholicæ ac synodo generali eam repræsentanti attributa potestas, non aliunde in schismate constare poterit, nisi ex eo quod sit tradita, ubi necessitas requisierit, quod unum Parisienses nostri postulant.

Hic ergo adversarii oppido conturbantur. P. Thyrsus Gonzalez eo redactus est, ut contra ducentos Patres in Constantiensi concilio infandi schismatis exstinctores, palam negare audeat concilium generale *eam potestatem habere immediate a Christo :* nec aliam videt apertam sibi januam, nisi id, quo solo schisma exstinctum sit et exstingui possit, illud Ecclesiæ detrahatur. Reverendissimi Patris verba pensanda sunt : « Concilium non habet eam potestatem immediate a Christo, in eo sensu, in quo Papa certus immediate a Christo jurisdictionem in totam Ecclesiam, et sacerdos habet potestatem ad consecrandum, et episcopus ad confirmandum et ordinandum (240). » *Non eo*, inquit, *sensu habet.* Quo ergo habet sensu? quo jure? Nihilne per se Christus contulit Ecclesiæ laboranti, quo sese restitueret in pristinam valetudinem? Christo auctore sacerdotes consecrant, episcopi ordinant, Papa quæ vult præcipit; at vero, si in capite æque ac in corpore, fœdo scissa schismate laboret Ecclesia, nihil habet quod, auctore Christo, agat aut jubeat! Sic enim subjungit : *Non enim habet concilium eam potestatem, nisi mediante Ecclesia.* Hæreo equidem ad insolitam et inauditam vocem. Quid enim est concilium, nisi ipsa Ecclesia adunata, collecta, repræsentata, tota auctoritate pollens? Non ergo concilium mediante Ecclesia viget, quod ipsa Ecclesia est; habetque illud per sese, quod habet mediante Ecclesia, cujus auctoritatem et jus repræsentat et continet. Reliqua audiamus : « Non enim habet concilium eam potestatem nisi mediante Ecclesia, quæ in cap. *Si duo*, dist. 39, tribuit concilio congregato tempore schismatis potestatem ad deponendos Papas dubios, et certum eligendum; et in cap. *Si Papa*, dist. 40, tribuit concilio po-

(238) *Conc. Paris.*, t. XI, col. 1602.
(239) Inf., l. VIII.

(240) GONZAL., disp. 13, sect. 6, § 5, n. 2, pag. 682.

testatem ad judicandum Papam, qui deprehendatur *a fide devius.* »

Qui sint tamen illi canones considerare oportet. Et caput quidem, *Si duo*, Honorii Augusti est decernentis, si duo electi sint Romani Pontifices, ut neuter ordinetur; quod est universim et indistincte falsum, nullamque omnino facit synodi mentionem: canon vero, *Si Papa*, Bonifacii est Moguntini episcopi, nihil etiam de synodo disserentis. Utcunque est, nisi unus imperator aut unus episcopus, Ecclesiæ in schismate, aut per sui capitis hæresim laboranti subvenissent, aut nisi Gratianus duodecimo demum sæculo in suam compilationem juris hæc duo capita contulisset, manca esset Ecclesia; neque quidquam valeret adversus Papam schismaticum aut hæreticum. Sic miseram Ecclesiam a Christo sapientissimo, optimo, omnipotentissimo, constitutam volunt.

Erubescunt ipsi, ac tandem subdunt: « Vel habet eam potestatem jure naturali, modo statim explicando. » Modus autem ille sequente paragrapho, ex doctore eximio, Suare (241) scilicet, sic proditur: « Solum ergo habet potestatem quæ ex jure divino naturali consequitur in quolibet corpore mystico, ut possit se gubernare et tueri per principes particulares unitos in unum corpus, quando deest supremum caput (242). » Malunt ergo Deum omnibus imperiis rebusque publicis universali cura, quam Christum Ecclesiæ, pro qua fudit sanguinem, singulari concilio providisse; meliusque a Deo constituta sunt humana imperia, quam a Christo Ecclesia, quæ ut sibi provideat seseque tueatur a jure gentium aut naturæ magis, quam ex ipso Christiano jure mutuetur. Hanc illi ecclesiastici regiminis formam effingunt.

Quid quod tam imbecillam faciunt Ecclesiam, ut ejus auctoritate concilium semel congregatum ad tollendum schisma, fidei providere, aut leges necessarias condere nequeat, præter eam causam: « Quod ea solum possit præcipere et ordinare quæ ad hunc finem (tollendi schismatis scilicet) necessaria sint (243). » Unde tale concilium non habet auctoritatem ad decidendas fidei controversias, et ferendas leges perpetuas, quantumvis necessarias. Sic concilio Constantiensi defuit auctoritas ad condemnandum Wiclefum, Hussum, alios perfidos; defuit auctoritas ad condendas leges quæ futuris schismatibus providerent, quas tamen leges tulit, quas tamen fidei controversias judicavit; atque ad hæc omnia tractanda, quæcunque urgeret dira necessitas, jam admotis ad incendium facibus, Papam aliquando exstiturum, nondum tamen existentem, exspectare debuit.

Piget commemorare quæ jam confutata sunt: nempe adversus Wiclefum et Hussum Constantiensis concilii valere decreta, eo quod Martinus V ea repetierit bulla *Inter cunctas;* qua tamen nondum edita Hussus exarsus est (244), Wiclefus exhumari jussus, pessimi hæretici anathemate percussi. Quæ omnia Martinus non tum cum ea repeteret, sed ab origine valuisse definit, ut concilii legitime in Spiritu sancto congregati vera et firma decreta: quæ nunc, si Deo placet, per sese invalida et contra canones attentata prætendunt: usque adeo, his miseris postremisque temporibus, tanti concilii totiusque adeo Ecclesiæ projecta est auctoritas.

« At enim, inquiunt, tale concilium (causa schismatis congregatum) neque hanc jurisdictionem habet ab aliquo jure divino positivo; quia neque scriptum est, neque traditione constat: neque etiam habet a summo Pontifice, quia supponimus illum non esse, et qui præcesserunt illam non reliquerunt: solum ergo habet potestatem, quæ ex jure divino naturali consequitur in quolibet corpore mystico, ut possit se gubernare per principes particulares unitos in unum corpus, quando deest supremum caput. » At illos principes in Ecclesiæ corpore quis instituit? Nonne is qui est caput? Nonne ille Ecclesiam eo jure pollere voluit, ut *qui eam non audiret, omnibus Christianis sicut ethnicus et publicanus esset?* Nonne idem confestim addidit: *Amen, amen, dico vobis, quæcunque ligaveritis super terram, ligata erunt et in cœlis; et quæcunque solveritis super terram, soluta erunt et in cœlis?* (*Matth.* XVIII, 17, 18.) En ergo principes illos a Christo constitutos. Quid ergo? Eane conditione, ut nunquam ipsi colligere se possent, quæcunque urgeret necessitas? Quo ergo pertinebat istud quod Christus subdidit: *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* (*Ibid.*, 20.) Quanto magis ubi non duo vel tres, sed totus principum Ecclesiæ cœtus, imo tota Ecclesia congregatur? Aut non in Christi nomine colliguntur, qui ad tollendum schisma conveniunt; aut non sunt Ecclesia, nisi Papa adsit, qui ad Papam constituendum confluunt; aut si sint Ecclesia, numquid non erunt ethnicorum et publicanorum loco, qui eorum decreta contempserint? Quid his clarius? Verum illi tacite respondent: At nos si illa admittimus, admittere cogemur non tantum ad tollendum schisma, aut ad hæreticum Pontificem condemnandum, quorum hic nulla mentio est, sed ad quamcunque summam Ecclesiæ necessitatem. Propterea ergo malunt in schismatis etiam aut hæreseos teterrimo atque exitiabili morbo Ecclesiam a Christo desti-

(241) P. Gonzalez Suarem *doctorem eximium* ubique vocat. (*Edit. Paris.*)

(242) GONZAL., disp. 13, sect. 6, § 6, n. 1, pag 683; SUAR., l. IV *De legib.*, c. 6, n. 4.

(243) *Ibid.*, § 5, n. 3, pag. 682; et § 6, n. 1, p. 683.

(244) Observandum est diligenter Joannem Hussum de sacerdotali gradu dejectum, et Hieronymum a Praga anathemate percussum, synodali sententia, eos vero morte damnatos et exarsos fuisse, non concilii, sed laici judicis edicto. (*Edit. Paris.*)

tutam, neque ullum auxilium habere ex Evangelio.

Esto, inquient, verum sit de hæretico schismaticoque Pontifice, qui nequidem est Pontifex. Quid tum, cum non sit Pontifex, et jure omni exciderit? Qua de re sæpe diximus, sæpe monuimus, quanto Ecclesiæ periculo hæc asserantur. Nunc tamen valeant utcunque collibuerit. Sit tamen aliquis oportet, qui excidisse declaret, qui loco moveat contumacem, qui, Christianis omnibus, quæ tali in discrimine agenda sunt imperet. Quo jure? quo Christi mandato, qua Evangelii lege? nisi ea quam diximus, quæ ad omnem æque valeat necessitatem, in qua de salute periclitatur Ecclesia.

Jam ergo respondeant, non probatum illud, quod est verissimum, quod est Ecclesiæ maxime necessarium; aut si probatum illud et ipsi fateantur, quid in eo decreto probetur intelligant.

CAPUT XXXIII.

Emmanuelis Schelstrati objecta, a codicibus manuscriptis petita, circa sessionem 4 solvuntur.

Emmanuel Schelstratus, cum aliorum objecta repetit, tum eo se maxime effert, quod nova acta prodiderit, quæ orbis catholicus ignoraret. Cæterum unde sint eruti plerique manuscripti quos jactat, codices ubi delituerint, quas temporum notas præferant, quid sint denique, an simplex gestorum series, an historiæ, quibus acta inserantur; ac si historiæ, ut ea, quæ ipse inde protulit, verba præ se ferunt, quo auctore conscriptæ sint, notone an ignoto, horum nulla mentio; omnia prætermissa, quæ auctoribus aut codicibus fidem vel asserant vel detrahant.

Et ille quidem integros codices edere debuisset, ut lector eruditus probare vera, convincere falsa, manca supplere, dubia elucidare posset. Tot profecto exstant Constantiensis synodi nota monumenta, tot de ejus rebus virorum gravissimorum testimonia, ut nisi cum illis congruant, quæ Schelstratus hactenus ignota fuisse confitetur, falsa ea, et partium studio conscripta esse oporteat. Certe ex illis quoque frustulis, quæ ille, ut voluit, edidit, jam intelligimus acta ejus esse mendacia.

Primum enim, quæ de falsata concilii Constantiensis 4 sessione protulit, ea ex melioribus gestis falsa esse constitit: quo uno Schelstratianis codicibus omnis detracta est fides. Huc accedit illud, quod idem Schelstratus narrat ex actis suis ineditis, quatuor videlicet codicibus manuscriptis die 14 Julii, anno 1416, quando Aragonenses ad concilium venere, legatos regis dixisse, « quod quidem vellent se unire concilio; non tamen reputare esse generale concilium, neque agi de rebus concilii generalis, donec venirent legati regis Castellæ (245). » Apertum mendacium: nam Aragonenses quidem legati 15 Octobris anni 1416, sessione 22; legati vero regis Castellæ sessione demum 35, 14 Junii anno 1417, synodo se adjunxere. At in ipsa sessione 22, statim atque Aragonenses admissi sunt, generalis synodi Constantiensis nomine eduntur synodica decreta, quæ vidimus (246); eademque forma res maximæ gestæ sunt per alias tredecim sessiones: adeo falsa vel mutila ac Schelstratus protulit.

Jam circa sessionem 4 hæc refert (247), quæ ne ipse quidem reor, rebus certe consideratis, jam tueri vellet, si viveret. Nempe cardinalibus, tres nationes, Germanicam, Gallicanam, Anglicanam vehementissime repugnasse circa hanc quæstionem: an concilium Papa esset superius, etiam in reformationis negotio; ac regis Franciæ oratores cardinalium parti accessisse: quod est falsissimum. Primum enim, hujus rei nec in Schelstratianis ulla est mentio: tum, ut omittamus regiis oratoribus nihil unquam cum ipsa Gallicana natione fuisse dissidii, certum id, regios inter oratores fuisse Gersonem, eumque omnium cæterorum, ut pietate ac doctrina, ita auctoritate facile principem. Exstat ejus sermo, quo jam inde ab initio, regis nomine, synodo proposuerit quæ agenda viderentur (248). Dubitasse vero Gersonem, an concilium Papæ in reformationis negotio, anteponi oporteret, ne ipse quidem Schelstratus dixerit. Quod ergo ille de Francicis oratoribus jactat, apertum mendacium est.

At enim, ex actis Schelstratianis constat aliquam in quarta quintaque sessione exstitisse dissensionem. Esto. Ergo de Papæ et concilii superiore potestate litigabant? Pessima consecutio; quandoquidem post turpissimam Joannis XXIII fugam, alias fuisse multas dissensionis causas, ex ipsis etiam Schelstrati actis liquet (249); quippe cum Sigismundo bella in Joannem XXIII ejusque defensorem Austriæ ducem paranti, multi, atque imprimis Universitas Parisiensis obstiterit; neque minor concertatio, cum Joannis adulatores, illo elapso, contenderent differri oportere concilium; alii sessionem ultra protrahi nollent, neque fœdis ludificationibus in longum duci spem Ecclesiæ, ad exstinguendum schisma properantis. Utcunque est, certe regios oratores Gersone principe, de superiore conciliorum potestate dubitasse nemo sanus dixerit, pessimaque fide Schelstratus non actis quæ jactat, sed meris conjecturis, iisque vanissimis, rem tantam affirmat.

—

(245) SCHELST., *Diss. Antuerp.*, art. 3, p. 57; et *De sens. et auct.*, etc., int. *Act.* die 14 jul. 1416, p. 251.

(246) Sup., c. 26 et seq.

(247) SCHELST., *Act.*, p. 2, 3; *Diss. Antuerp.*, c. 1, art. 2, p. 42, 43.

(248) *Vide* sup., c. 30.

(249) SCHELST., *Act.* 30 mart. 1415; *ibid.*, pag. 225.

CAPUT XXXIV.

Quæ in Schelstrati manuscriptis sessionem 5 spectent.

Piget quidem luctari diutius cum ignotis, falsis, mutilisque Schelstrati codicibus; et tamen quæ de sessione 5 retulerit, præterire non possum. Hæc nempe sunt: quod *cardinales, et oratores regis Franciæ*, sessioni interfuerint, « præmissa protestatione in camera paramentorum secrete facta, quod propter scandalum evitandum ad sessionem ibant, non animo consentiendi his quæ audiverant in ipsa statui debere; maxime quod dominus noster Papa, et alii in concilio existentes in plena securitate fuerant, quorum plura statuta non sunt, sed ad aliam sessionem reservata (250). » Verba confusa, nulliusque boni sensus: quæ tamen satis ostendunt, quæcunque illa fuerit difficultas, eam pertinere ad securitatem concilii, non ad aliud quidquam. Utcumque est, neque enim Schelstrato placuit hæc integra apparere, celebrata sessio est, factaque sunt omnia, eodem Schelstrato teste, ut in vulgatis legimus.

At enim quasdam gestorum suorum voculas, a toto avulsas textu, aspergit ad marginem (251), quibus iterum, si Deo placet, inducuntur oratores regis Francorum assistentes cardinalibus, nec tantum a reliquo concilio, sed etiam a Gallicana natione dissidentes (252). Iterum illi oratores atque adeo ipse Gerson eorum antesignanus inducitur, contra eam doctrinam protestatus, cujus et in ipsa synodo et extra synodum acerrimus defensor exstiterit. Quæ absurdissima, si in actis Schelstratianis haberentur, melius vir optimus ineptos historicos, atque acta mendacia, contempta a Romanis conciliorum editoribus, contempta a Rainaldo, in sordibus bibliothecarum jacere sineret. Sed age, sint vera, sint authentica, sint integra quæ Schelstratus descripserit, sint recta quæ concluserit: quid postea? Nempe acta Constantiensia auctoritate carebunt? Quid ita? quiane vociferati sunt Patres? Quo ergo abibunt Chalcedone acta, tot inter clamores, quos ipsi judices compescere vix poterant? An ergo Schelstratus putat, in sacris conciliis, obstinatione semper ac præcipitantia tumul uariisque motibus, non ipso fidei ardore, clamores editos? At enim dissenserunt multi cardinales: quid tum? An, ut Chalcedonensia aliaque vetera dissidia omittamus, an, inquam, infirma erant tot Tridentina decreta, in quibus discrepantes Patrum sententias Pallavicinus refert? At enim, multis repugnantibus, Patres voluerunt in crastinum haberi sessionem, ac præcipitanter actum. Imo, diligenter, ut obviam iretur pessimis adulatoribus dissoluturis synodum, omnemque pacis conficiendæ spem præcisuris. At enim *cardinales faciebant difficultatem interessendi*. Quid ad nos? cum ex actis etiam Schelstratianis pateat interfuisse omnes; nec, si abfuissent, synodi decreta infringere potuissent. At, inquies, interfuerunt, *præmissa in camera paramentorum*, sibi adjunctis regis Franciæ oratoribus, *secreta protestatione*. Tantumne ergo licere putabimus et cardinalibus et regum oratoribus, ut eorum protestatione, eaque secreta, conciliorum universalium decreta, in publica sessione recitata, solvantur; sitque ipsa sessio coram altaribus celebrata, theatralis pompæ instar, dictasque a Patribus, talique in loco promulgatas sententias rescindat illud, quod quidam occulte, *in paramentorum camera* susurrarint? Non puduisse theologum hæc orbi christiano proferre ludibria, has Ecclesiæ dividendæ et conciliarium decretorum solvendorum vias!

Quin etiam, si Schelstrato credimus (253), tanta decreta concident, quod ea cardinalis Florentinus, qui ut diaconorum ultimus legere debuisset, quia non probabat, Posnaniensi electo legenda tradiderit. Tanquam idem electus non alia multa legerit; et decreta concilii cassa sint, nisi ultimo quoque cardinalium diaconorum placeant!

Quid quod Schelstratus ex gestis etiam suis id protulerit: « a cardinale Florentino, cum aliquibus deputatis, aliqualiter disputatum fuisse (254)? » Profecto *aliqualiter*, non contumaciter, quacunque de re disputasse finxeris. Quin ipsum postea adfuisse concilio ex actis tam editis quam Schelstratianis æque constat, additumque in gestis: « Constitutiones lectas a concilio uniformiter approbatas et conclusas (255): » ut profecto constet, quacunque de re in principiis, cardinalis Florentinus aliique nonnulli, a reliquis dissenserint, in conclusione tamen omnes consensisse. Sed quandoquidem Schelstratus cardinalis Florentini auctoritatem tanti facit, operæ pretium erit ejus doctrinam in memoriam revocare (256).

CHAPITRE XXXV.

Francisci Zabarellæ cardinalis Florentini doctrina de superiori etiam in reformationis negotio concilii potestate. — Corollarium de dissensionibus Constantiensibus a Schelstrato memoratis.

Cum sub Innocentio VII et Benedicto XIII de papatu contendentibus, infando schismati remedia quærerentur, ac schismate flagraret Ecclesia; Franciscus Zabarella, tum juris pontificii celeberrimus interpres (257), ac postea cardinalis Florentinus, tractatu de schismate edito, hæc docuit:

(250) Schelst, *Act.* 30 mart. 1415; *ibid.*, pag. 231-232.

(251) Nempe hoc ille cavet, ne in ipso textu inserantur ea verba, quæ a se lecta dicit in quibusdam aliis manuscriptis codicibus, de quibus evulgandis non admodum curabat. (*Ed. Paris.*)

(252) Schel., *Act.* 30 mart. 1415; *ibid.*, pag. 225.

(253) *Ibid.*, p. 231 ad marg.

(254) *Ibid.*, p. 5, ad marg.

(255) *Conc. Const.*, sess. 5; Schelst. *Act.*, pag. 255.

(256) Vid. *Diss. præv.*, n. 24.

(257) In Universitate Patavinensi.

« Si contendentes nolint congregare concilium; tamen quocunque modo, sive per collegium, sive per imperatorem convocandum. Quod si prohiberent, minime parendum; quia Papæ non est obediendum, quando ex hoc vehementer præsumitur statum Ecclesiæ perturbari (258). » Subdit : « Papam non posse impedire, quæ ad perpetuam utilitatem instituta sunt; radicem omnium malorum, quæ passa est Ecclesia, surrexisse ab omissione conciliorum, neque aliud remedium ad instans schisma tollendum, aut ad Ecclesiæ reformationem (259). »

Tum illud proponit objici posse, « Papam esse supra concilium, et concilia per Ecclesiam Romanam robur accipere (260). » Sed continuo respondet, « hic non agi de Ecclesia Romana, sed de Papa; et quod aliud Papa, aliud Sedes apostolica, et sedem errare non posse; quod intelligendum videatur, accipiendo sedem pro tota Ecclesia, id est congregatione fidelium; hic autem agi de fide, quæ periclitetur in hoc schismate. » Item (261) : « Ecclesiam Romanam, seu Sedem apostolicam vocari, non Papam solum, sed Papam cum cardinalibus, quos inter et Papam si fuerit discordia, ut nunc evenit, cum cardinales a contendentibus se subtraxerunt, congregandam totam Ecclesiam, id est totam congregationem catholicorum, et principales ministros fidei, scilicet prælatos, qui totam congregationem repræsentent; et agendum apostolico more. Atque ut in Actis scribitur, concilium convocandum; quo in concilio, licet Petrus fuerit princeps, tamen plenitudinem potestatis non fuisse in eo solo, nec responsionem datam sub persona Petri, sed congregationis; unde illud : *Apostoli et seniores* (*Act.* XV, 23); et infra : *Visum est Spiritui sancto et nobis.* (*Ibid.*, 28.) » Notandum est id quod hic subjicit : « Hinc mos inter antiquos obtinuit, quod omnia difficilia per concilium terminabantur, et crebro fiebant. Postea vero quidam summi Pontifices, qui magis admodum terrenorum principum, quam apostolorum Ecclesiam rexerunt, non curarunt facere concilia, ex qua omissione prodierunt multa mala. Et ex hoc apparet, quod id quod dicitur, quod Papa habet plenitudinem potestatis, debet intelligi non solus, sed tanquam apud universitatem. Ita quod ipsa potestas est in ipsa universitate, tanquam in fundamento, et in Papa, tanquam in principali ministro, per quem hæc potestas explicatur. » Ac postea (262) : « Ex his infertur, quod potestatis plenitudo est in Papa, ita tamen quod non erret; sed cum errat, habet qui eum corrigat, concilium, apud quod, ut dixi, est potestatis plenitudo, tanquam in fundamento. » Quod ut probet, multa ex jure citat. « Quæ primum, » inquit, « sunt notanda, quia male considerata sunt per multos assentatores, qui voluerunt placere Pontificibus per multa retro tempora, et usque ad hodierna suaserunt eis, quod omnia possent, et sic quod quidquid liberet, etiam illicita, et sic plusquam Deus. Ex hoc enim infiniti secuti sunt errores, quia Papa occupavit omnia jura inferiorum Ecclesiarum. Ita quod inferiores prælati sunt pro nihilo, et nisi Deus succurrat statui Ecclesiæ universalis, Ecclesia periclitatur. Sed, Deo favente, speratur de reformatione, si, ut dicitur constitutum, congregabitur in Ecclesia concilium, in qua congregatione oportebit non solum schismati præsenti, sed etiam futuris consulere, et ita determinare Papæ potestatem, ut non subvertantur inferiores potestates, et ut Papa deinceps possit non quod libet, sed quod licebit. »

Sic igitur, etiam in reformationis negotio, Papam non dubium, sed certum et indubitatum, a concilio ligari posse putat, determinarique oportere, quæ ipsi insit, ut ministro principali, plenitudinem potestatis, per eam potestatis plenitudinem, quæ est in concilio; quod etiam firmat his verbis : « Universitas totius Ecclesiæ superiorem non habet nisi Deum, et Papam cum administrat; et de hoc an bene vel male, habet utique ipsa universitas decernere; neque unquam ita potuit transferre ipsam potestatem in Papam, ut desineret esse penes ipsam; quia hoc esset contra jus divinum et contra exempla apostolorum (263). » Quo quid est clarius? Neque necesse est nos omnes hujus viri excutere rationes. Sufficiat demonstrasse quid ille senserit, qui unus omnium maxime concilii Constantiensis decretis pro Papa obstitisse fingitur.

Sane, teste Schelstrato, in eam sententiam conveniebant omnes, ut in concilii Constantiensis etiam sessione 4 decretum conderetur, quo Papam definirent, non modo in schismatis negotio, sed etiam in fidei causa, quod est vel maximum, concilio esse subjectum. Dicit enim tantum de reformationis negotio disceptasse Patres, et Papæ favisse cardinalem Florentinum. Sed hæc falsa esse constitit, posteaquam vidimus quid doctor eximius ex apostolicis Scripturis, quid ex jure divino deprompserit, ut Papam concilio subderet, etiam in reformationis, etiam in regiminis ecclesiastici negotio.

Videtur ille quidem initio in gratiam Joannis XXIII, a quo cardinalis factus erat, aliquid cogitasse et subdubitasse tantisper, non quidem, an concilium in reformatione quoque Papam antecederet, sed an ad reformationem, adhibitis pœnis, Papam posset cogere. Et id fuisse suspicor, de quo Florentinus *aliqualiter* disputarit. Sed postquam a Patribus communi consensu in alia omnia itum est, nullam tur-

(258) ZABAREL., *Tract. de schism.*, edit. Argent., p. 543, 544.
(259) *Ibid.*, p. 548, 549.
(260) *Ibid.*, p. 556, 557.
(261) *Ibid.*, p. 558, 559.
(262) *Ibid.*, p. 560.
(263) *Idid.*, p. 567.

bam movit postea, ac Joannem XXIII, cum reliqua synodo, non hæresis, sed depravatæ vitæ causa deposuit : Joannem, inquam, XXIII, in se beneficentissimum et sui cardinalatus auctorem, ac proinde tam ab ipso Florentino habitum pro certo Papa, quam ipse Florentinus pro certo cardinale se gereret.

Hinc ergo liquido constat nimis oppido inflatas exaggeratasque dissensiones illas, quas in concilio Constantiensi viguisse Schelstratus narrat. Qua in re duplex ejus erratum est : alterum, quod de summa doctrinæ dissensisse Patres ; alterum, quod eæ dissensiones acres et immortales fuisse fingat.

Quod ad caput primum, quis non crederet cardinalem Florentinum de concilii potestate a reliquis discrepasse? Atqui vidimus quam perspicuis verbis supremam et absolutam potestatis plenitudinem etiam supra Papam in universitatem Ecclesiæ contulerit. Non ergo de summa re, sed de quibusdam explicandi modis a reliquis Patribus dissidebat. Sane idem commemorat dissensisse quosdam, sed Joannis XXIII aliorumque assentatores pessimos : egregios vero Patres, quorum in concilio valebat auctoritas, mirum in modum consensisse.

Atque ut aliquæ dissensiones exstiterint, eas tamen pacis amore facile consopitas et omnes historiæ et acta et etiam Schelstratiana demonstrant. Quid enim est illud in illis actis : « Major pars cardinalium faciebat difficultatem interessendi; omnes tamen, præter infirmos, postea venerunt ad sessionem (264) : » quid, inquam, est illud, nisi leviculus animorum motus pacis studio statim compositus? Quod, etiam si acta conticescerent, ipse tamen rerum eventus ostendit; cum omnia in concilio, nullo schismate, summa cum animorum consensione peracta sint, quintaque sessio in Schelstratianis etiam codicibus a vulgatis non differat, in quibus adscriptum legitur in ea latas constitutiones *ab omnibus uniformiter approbatas* : ut profecto exasperare verbis dissensiones illas, pace Schelstrati dixerim, exigui malevolique sit animi, et sacri concilii totiusque adeo Ecclesiæ laudi ac paci invidentis

Quin etiam si de actis tam confusis ac mutilis datur conjiciendi locus, dicam equidem quod me moveat. Circa sessionem 5, gesta quippe Schelstratiana sic habent : « Die sabbati, 6 mensis aprilis, cum perprius inter dominos cardinales et nationes altercatum fuisset super emendatione capitulorum in præcedenti sessione statutorum, tandem ordinatum et conclusum est, quod supra dicta capitula modo infra scripto corrigerentur : » quibus adjiciuntur de suprema in quemlibet, etiam in Papam ipsum, quocunque in negotio fidei, reformationis, schismatis, conciliorum potestate decreta sessionis 5, iisdem profecto verbis quæ retulimus. Quæ si æquo judicio æstimamus, ex Schelstrati quoque actis constabit concilii Patres, uti ab initio memoravimus, sessioni quartæ addidisse quintam, ut quæcunque quartæ deesse viderentur circa conciliarem potestatem, supplerent, augerent, ac luculentius explicarent ; adeoque abfuisse Patres ut de his dissiderent, ut ea etiam majorem in modum, non solum repetita roborataque, verum etiam amplificata vellent. Hæc igitur ad acta Schelstratiana, quæ ad 4 et 5 sessiones pertinent dicenda habebamus. Pergamus porro ad sequentia, si quæ memoratu digna videbuntur.

CAPUT XXXVI.

Alia Schelstrati ex manuscriptis codicibus objecta solvuntur : an aliquid contra nos concludatur ex eo quod reformatio ad id tempus dilata sit, quo Papa electus esset.

Cum Patres Constantienses jam in eo essent, ut Gregorio, Joanne, atque Benedicto redactis in ordinem, Pontifex crearetur; tunc repente subortam contentionem novam acta Schelstratiana produnt; et Sigismundum quidem cum Germanica natione, cui se Anglica primum adjunxerat, voluisse ut reformatio fieret, antequam de Pontificis eligendi modo decerneretur quidquam ; at Italis, Gallis, Hispanis placuisse ante omnia exstinguendum schisma, eligendumque Pontificem : denique a Germanis discessisse Anglos, Germanos etiam cæteris assensisse communique consensu factum esse decretum, quod est in sessione 40, ut futurus Pontifex de proximo assumendus, cum sacro concilio ejusque deputatis reformationi provideret, antequam concilium solveretur. Hæc ergo Schelstratus narrat ex quatuor manuscriptis codicibus, quibus gesta Constantiensis concilii contineri dicit : quæ gesta, si causæ suæ, quantum ipse jactat, favere intellexit, cur non ea prodidit? At ille hæc tantum refert a reliquis avulsa; primum, inter ipsa dissidia protestationem factam a collegio cardinalium et tribus nationibus, Italica, Hispanica, Gallicana; tum ex iisdem codicibus narrationem eorum subnectit quæ in hujus controversiæ compositione gesta sunt (265) : qua quidem in re multa peccat; imprimis, quod obscuris occultisque ac nullius roboris gestis, sessionum publicarum gesta subrui posse putat. Hæc namque protestatio, qualiscunque est, non est inserta conciliaribus gestis, quæ dimissa quaquaversus per omnes Ecclesias, totique orbi nota sunt. Quin eadem protestatio nulli unquam præterquam Schelstrato visa, nulla canonica auctoritate constat, ac designata potius quam perfecta est, statim dissensione composita. Neque pluris est illa narratio privati cujusdam auctoris, cui et anonymo et ignoto, quanta fides adhiberi debeat, nequidem conjicere possumus.

(264) SCHEL., *Act.*, p. 231, ad marg.
(265) *Ibid.*, edit. Ant., p. 6, 13, 14; *Diss.*, p. 68 et seq. *Vide* etiam pass. *Diss. cont. Maimb.* et *Act. et gest.*, p. 252 et seq.

Denique tota illa qualiscunque contentio, certe mox composita, nullum in actis synodi, nullum in historiis, nullum in Annalibus ecclesiasticis a Rainaldo continuatis, locum habet. Hæc vero sunt, quibus Emmanuel Schelstratus, sessionum 4 et 5 auctoritatem infringi a se posse putat.

Jam si vel maxime constet huic narrationi fides: quam infirma, quam nulla sint ejus argumenta videamus.

Primum argumentum Schelstrati. — Italica, Hispanica, Gallicana natio, imo tota synodus, sessione 40, Papam prius eligi volunt, quam de reformatione tractetur : ergo confitentur decretum sessionis 5, quo Papa concilio subesse dicitur quoad reformationem attinet, non esse intelligendum *de concilio scorsim sumpto; sed de concilio, cui verus et indubitatus Pontifex adest; qui sensus nihil ad superioritatem concilii facit* (266).

Imo vero multum, quod hunc indubitatum certumque Pontificem synodo præsidentem, in synodi potestate esse crederent, eique leges figerent, ut vidimus (267).

Dices : ergo saltem intelligebant, non posse a se quidquam in reformatione tentari, nisi electo Pontifice. Nullo modo : cum enim de fide, ante electum Pontificem, tam multa decernerent, quidni et de reformatione? Tum etiam multa decreta esse ostendimus (268), quæ ad reformationem maxime pertinerent, imprimis caput *Frequens*, aliaque capita, in sessione 39, adunatis omnibus obedientiis, promulgata. Non ergo reformationem ideo differebant, quod fieri non posse, sed quod non ita congrue fieri posse crederent, neque schisma ulterius protrahi sinerent.

Secunda objectio Schelstrati. — Exstat adversus Germanicam nationem, quæ reformationem ante Pontificis creationem urgeret, Italicæ, Hispanicæ, Gallicanæ et cardinalium protestatio, in qua est dictum pessimam deformationem, cui primum providendum sit, eam esse, quod acephala sit Ecclesia, acephalum concilium : ergo ante electionem Papæ, concilium erat acephalum et mancum : ergo sessionum 4 et 5 decreta, de corpore acephalo mancoque orta sunt (269).

Respondemus : Concilium non erat acephalum et mancum ante constitutum Papam, cum damnaret Wiclefum, Hussum, propositionem Joannis Parvi de cædendis tyrannis; non erat acephalum, cum excommunicaret eos qui dicerent communionem sub utraque specie esse necessariam, aut eam deinceps populo ministrarent : non erat acephalum, cum ederet caput *Frequens*, aliaque capita (270) : denique non erat acephalum, cum tanta illa faceret, quæ constituendo capiti essent necessaria. Tum vero fuisset acephalum et mancum, si quemadmodum Germani volebant, cum ad eligendum Pontificem omnia comparata essent, rem in longum extraheret, foveretque schisma, neque ecclesiasticæ unitatis opus, propter quod maxime congregatum erat, perficiendum putaret.

Tertia objectio. — In eadem protestatione legitur, « quod clerus et populus nonnullorum regnorum et provinciarum nondum solide et clare huic sacro concilio adhæserint : quod quorumdam qui concilio adhæserunt, propter rumores discordiarum, et quasi impressionum, quas in eodem concilio fieri audiunt, fides jam de eodem concilio dicitur vacillare; scriptumque et relatum a pluribus magnatibus, in Italia plurimum dubitari, ne in urbe Romana aliquis pro summo Pontifice assumatur, cui forsan, præmissis attentis, tota Italia obediret (271). »

Quid ista ad propositum? Nempe quod *rumores* de *impressionibus* sererentur; quod *vacillarent quidam;* quod *magnates* multi multa scriberent; quod *dubitaretur* ne Romæ Pontifex fieret; quod illi *forsitan Italia obediret;* quod nonnulla regna non tam solide concilio adhærerent, quam futurum esset electo Pontifice, tantoque opere consummato : ideo tantæ synodi auctoritas fluctuabit?

Quis autem non videat, in illa protestatione, suspicionum ac timoris causas undique amplificatas inflatasque esse, ideo ut Germani a proposito protrahendæ electionis promptius desisterent, et ad creandum Papam essent promptiores? Quale enim illud est, dubitari ne Romæ Pontifex fieret? a quo? cum omnes cardinales omnium partium essent Constantiæ.

Quarta objectio.—Scriptum in narratione est, inter nationes de pace tractatum; leguntur que hæc verba in codicibus manuscriptis (272) : « Natio Germaniæ petivit assecurationem et cautionem, per decretum irritans, quod post Papæ electionem fieret reformatio ante coronationem Papæ et administrationem aliquam : postea fuerunt factæ diversæ formæ decreti ad hoc : tandem fuit dictum, quod Papa electus legari non poterat. » Certe, eo modo, quo Germani petebant; nempe ita ut a Papa electo, *reformatio fieret, ante coronationem et administrationem aliquam :* quod erat revera absurdissimum, ut Papa electus, tandiu ab officii administratione suspensus haberetur. Adeo Schelstratus ne sua quidem acta intellexit. Tum illud quam absurdum, quod vir bonus credidit electum Papam legari non

(266) *Diss. Ant.*, p. 60, 62 *diss.* 3, *Cont. Maimb*, cap. 2, pag. 149 et seq.; *Act. et gest.*, pag. 252, 253.

(267) Sup., cap. 18.

(268) *Vide* sess. 8, 13 et 39; et sup., cap. 16, 17.

(269) *Protest. in act. Schels. Ant.*, p. 10; *Diss.*, c. 3, p. 63; diss. 3, *Cont. Maimb.*, c. 2, *Act. et gest.*, pag. 261 et seq.

(270) *Vide* sess. 8, 13, 15, 39.

(271) *Act.*, edit. Ant., p. 7, 8; *Diss.*, cap. 2, p. 60; diss. 3 *Cont. Maimb.*, loc. cit., *Act. et gest.*, p. 257.

(272) *Act.*, edit. Ant., p. 13; *Diss.*, c. 2, p. 63, 64; *Act. et gest.*, p. 268, 269.

posse; hoc est, nullam electo imponi posse legem; tanquam si electo non posset, quod eligendo Pontifici potuisset imponi. At si id vel maxime dictum esset, electo Pontifici legem nec a synodo œcumenica figi posse; quæro a quo dictum? ab ipsa synodo? Ne id quidem, o Schelstrate! tua hæc gesta continent; patetque ex eo frustulo quod tu protulisti, hæc in privata quadam congregatione esse acta. Quin tu igitur explicato, a quo illud dictum sit? Ab ignoto quopiam; atque uno hujus dicto, satis incerto, in congregatione privata, certa, cognita, omni robore firmata decreta tantæ synodi collabescunt. Quanto melius has nugas orbis catholicus adhuc ignoraret.

CAPUT XXXVII.

Alia objectio Schelstrati circa sessionem 14 concilii Constantiensis.

Illud in speciem probabilius, quod Emmanuel Schelstratus de sessionis 14 decreto refert (273) Post sessionem nempe 38, vigente adhuc illo, de reformatione ante Papæ electionem facienda, dissidio, cardinales protestatos, quod sessionis 14 decretum, « quia factum erat sine prævia collegii deliberatione, haberent pro invalido et nullo: » cui cardinalium protestationi, « natio Hispanica adjunxerit se illo decreto, licet alias validum existeret, minime teneri; quia sessione 14 nondum adfuerat concilio. » Ergo concilium ante adunatas obedientias non satis erat firmum.

Hæc Schelstratus orbi catholico pensanda proponit. Nobis ante omnia perpendendum, quodnam illud esset sessionis 14 decretum; nempe id, ne, vacante sede Romana, ad electionem futuri Pontificis procedatur sine deliberatione et consensu concilii. Hic ego Schelstratum ejusque sectatores, si qui sunt, rogatos velim, an illud decretum 14 sessionis fuerit antiquatum, atque omnino an Papa fuerit electus sine consensu concilii? Nullo modo, imo *communi consensu cardinalium et nationum*, ex decreto concilii electionis forma præscripta est, adjunctique cardinalibus, hac vice, « ad eligendum Papam, sex prælati de qualibet natione, quibus eadem synodus auctoritatem tribuit eligendi Romanum Pontificem. » Hæc sessione 40 decreta sunt; quæ ad executionem 14 sessionis pertinent aperte. Quid ergo cardinalium, aut etiam Hispanorum verba obstant, cum res ipsa valuerit?

Quid quod Schelstratus sua acta ipse corrumpit, falsoque asserit (274) « cardinales protestatos esse, quod decretum illud sessionis 14 haberent pro invalido? » Id enim nullo loco in ea, quam Schelstratus edidit, protestatione legitur. Neque usquam dicunt, se ad electionem Papæ, sine consensu concilii processuros, quod sessione 14 erat vetitum; sed « rogant et exhortantur tantum, quod ad reformationem taliter procedatur: quod prætextu illius negotium electionis non impediatur, aut diu differatur (275); » quod erat æquissimum, nec sessionis 14 decreto contrarium. Alia protestatione testantur, si Germani æqua postulata respuerent, dilatæ electionis incommoda in eos refundenda (276), quod longe abest ab eo, ut electionem sine sacræ synodi consensu celebrarent.

Jam, ut ad Hispanos veniamus, primum quidem tanta non est eorum protestatio, ut conciliarem auctoritatem infringat. Tum, ne id quidem dixerunt, se nullis teneri decretis ante adunationem factis: his enim verbis comprehenderent etiam fidei decreta contra Wiclefum aliosque edita; quod est falsissimum. Ac profecto diserte de sessionis tantum 14 decretis: « His, » inquiunt, « nos Hispanica natio, etiamsi alias valida existerent, non ligamur (277), » quæ profecto decreta ad concilii œconomiam ac regimen pertinebant; neque protestationem ultra ipsa verba protendi fas est; ac si Hispani negent se ligari iis, quæ meri regiminis ac variabilis disciplinæ essent, ideo aspernantur ea, quæ ad dogma ecclesiasticum pertinerent, cum immota ea, communiaque omnibus esse oporteat. Quare Hispani, cum hæc dicunt, haud magis sessiones 4 et 5, quam 8 et 15, aliasque cogitant, in quibus ecclesiasticum dogma firmatum est.

Quod autem Schelstratus asserit, a reliquis nationibus Hispanorum dicta laudari et approbari; quippe quæ *protestationi sub suo nomine factæ inseri permiserint* (278), vanum est. Aliud enim est tolerare, aliud laudare, et approbare. Tolerarunt aliæ nationes Hispanos a pacifica synodo abhorrentes, ac pertinacissimo et aperte schismatico Benedicto adhærentes; non profecto laudarunt. Atque sicut cætera quæ Hispanorum gratia οἰκονομικῶς, non laudando et approbando, sed tolerando et indulgendo fecisse probavimus, eadem indulgentia talia protestantes tolerant; patiunturque Germanos hoc quoque metu deterreri ab incœpto protrahendæ electionis; ne in ipso concilio, inter Hispanos et reliquos novæ dissidiorum causæ sererentur. Neque tanti putant esse, negasse Hispanos sessionis 14 decretis se *ligari*, dummodo orbis reliquus, quod Hispani fatebantur, his ligari se intelligeret; denique protestatio non prohibuit quominus synodica definitio, etiam in ea parte viguerit, Hispanis etiam assentientibus, cum in sessione 40, communibus consiliis, ex sessionis 14 decreto, futuri Pontificis electionem ordinarent; nihilque omnino agit Schelstratus, quam ut suo more nugas venditet, et protestationes decretis ac rebus gestis anteponat; quod est vanissimum.

(273) *Ibid.*, p. 8; *Diss.*, p. 53; *Act. et gest.*, p. 259.

(274) *Diss. Ant.*, c. 1, art. 5, p. 53. Vide *Diss. Antuerp. et Rom*, loc. cit.

(275) *Protest. card.*, *Act. et gest.*, p. 251.

(276) *Ibid.*, p. 255; et in edit. Ant., pag. 6 et seq.

(277) Edit. Ant., p. 8; Rom., p. 259.

(278) *Diss. Ant.*, c. 1, art. 5, p. 53, diss. 2 *Cont. Maimb.*, c. 5, p. 124, 125.

CAPUT XXXVIII.

Postrema objectio Schelstrati, de sublato decimo tertio reformationis articulo.— Bulla Martini V, de non appellando ad concilium, suum in locum remittitur.

Postremo loco Schelstratus objicit decimum tertium reformationis articulum : « *Propter quæ, et quomodo Papa possit corrigi, et deponi*, vel a nationibus non fuisse propositum post electionem Pontificis, vel a Martino V, ut novum aliquid et hucusque inauditum fuisse rejectum (279). » Itane inauditum, quo omnes scholæ theologorum et canonistarum a tot sæculis perstrepebant ? Sed tamen attendamus quid ex suis manuscriptis Schelstratus proferat. Contendit quippe ad hunc decimum tertium articulum hoc ascriptum esse : « Non videtur, nec visum fuit in pluribus nationibus circa hoc aliquid novum statui, vel decerni (280) : » quæ verba, si intelligimus, non ipse Pontifex, hæc ut nova et inaudita, sua auctoritate rejecit ; sed *id pluribus nationibus visum fuit*. Quid autem visum fuit ? hæc omnino penitus ? Minime ; sed *circa hæc nihil novum statui, vel decerni* ; quippe cum, rem diligenter quærenti, sufficere intelligerent ea, quæ sacra synodus, ex sessionibus 4 et 5 in deponendo Joanne XXIII ac Benedicto XIII gesserit : cum Joannem deposuerit pro certo Pontifice ab ipsa synodo habitum ; Benedictum vero ad mentem Hispanorum, qui eum pro certo haberent, nunquam eorum conscientiam placaturi, nisi ex decreto sessionum 4 et 5 Pontificem quemlibet, atque adeo certum, concilii œcumenici judicio subdidissent.

Sane dissimulare nolumus assidue inculcari a nostris censoribus bullam Martini V, de non appellando a Papa ad concilium, quam in ipsa synodo Constantiensi, si Deo placet, editam affirmare audent. Sed nos eam bullam aliasque in hunc sensum, ubi de his appellationibus agetur, commodius proferemus (281).

CAPUT XXXIX.

Confirmatio argumentorum pro auctoritate Constantiensis concilii.—Multa in eamdem rem Martini V et Eugenii IV acta usque ad Basileense concilium.

Jam ergo, Deo dante, expedita sunt omnia, quæ adversus sacrosancti concilii Constantiensis sessionumque 4 et 5 auctoritatem congesserunt, a Joanne Turrecremata usque ad Emmanuelem Schelstratum nova gesta promentem.

Summa dictorum est : Constantiensem synodum quacunque ratione egisse ut schisma exstingueretur, et ut fons schismatis corruptela morum per veram reformationem tolleretur. Animadvertit synodus, et per eam ætatem cordatissimus quisque, ad eas res valere hæc duo : consensionem primum, si obtineri posset ; sin minus, concilii auctoritatem summam atque indeclinabilem. Quæ sane auctoritas, nisi valeret in Papam etiam certum, nec valeret in dubium, qui a suis certus et indubius haberetur. Id etiam reformatio per eamdem ætatem tam necessaria postulabat, ut a quovis, etiam a Papa certo, summa cum auctoritate extorqueri posset. His igitur procurandis, sacra synodus jam inde ab initio firma fundamenta jecit, constituta concilii adversus quemcunque, etiam Papam contumacem, summa et ineluctabili potestate.

Neque propterea omnia pro potestate egit : auctoritatem œconomia et indulgentia temperavit : quacunque ratione consensionem omnium exquisivit : id sibi reservavit, ut summam potestatem adversus immedicabilem contumaciam exerceret. Quæ quisquis expenderit, uno filo et synodi mentem assequetur, et omnia argumenta solvet, et ex mira rerum gestorumque cohærentia divinam Providentiam, Christique pro sponsa sua Ecclesia curam collaudabit.

Jam ut nostras probationes concludamus ; age vero, omittamus concilii œcumenici auctoritatem : fac ducentos Patres, omnes fere episcopos, aut episcoporum procuratores ex innumerabilibus provinciis convocatos, in his viginti cardinales magni nominis ; neque hos tantum, sed omnes fere religiosos ordines, fere omnes Christiani orbis universitates, ex Pisani anterioris concilii auctoritate, et auctore Romano Pontifice, præsente imperatore atque omnium pene regum legatis, de summis Ecclesiæ rebus convenisse, exceptis tantum iis, qui schismaticis et damnatis Pontificibus adhærerent : omnes in eamdem ivisse sententiam, quam edito decreto promulgarint ; atque illud decretum nulla unquam Ecclesiæ censura notatum fuisse ; quis non revereatur ? Fac totius orbis episcopos accessisse, atque omnes una pace conjunctos, una fide, una charitate, nedum ulla exstiterit suspectæ fidei significatio ; quis damnare audeat ac non suscipere consensionem totius orbis ? Fac deinde ab eo cœtu et ex eo cœtu electum Papam, qui, cum cæteris hoc decretum cardinalis condiderit, qui tanto loco positus nihil retractarit, Patresque decreti auctores complectatur, quis non id decretum, cum et omnibus notum sit, et a nemine improbetur, imo ab omnibus supponatur, ut rerum gerendarum optimum fundamentum, intactum ac tutum manere judicet ? Recurrit enim illud : *Error cui non resistitur approbatur* (282). Et in fidei quæstionibus maxime tenet illa sententia, præsertim ubi publice error ille esset editus ; ubi maxima auctoritate ; ubi concilii quoque generalis et Spiritus sancti nomine, iis certe qui loqui debeant, pastoribus Ecclesiarum, cardinalibus, doctoribus, Papæ omnium capiti. Jam vero depromamus

(279) Sess. 40, col. 244. Vide *Diss. Ant.*, c. 3, p. 70 ; Diss. 2 *Cod. Maimb.*, c. 5, p. 176.
(280) SCHEL., *Act. et gest.*, ed. Rom., p. 273.

(281) Inf., l. X, c. 23 et seq. *Vide* cap. 27.
(282) *Decr.*, dist. 83, cap. *Error.*

concilii œcumenici sacrosanctum nomen et summi Pontificis Sedisque apostolicæ comprobationem et confirmationem, tot tantisque argumentis demonstratam; quis nos indignetur, post trecentos fere annos, illius decreti rejectam auctoritatem?

Certe non deerant, Martini etiam V temporibus, qui synodo Constantiensi, ut aliis synodis contigerat, obtrectarent. Sed Martinus V apostolica eos auctoritate compressit, « qui scilicet vani capitis ludibria, totius Constantiensis synodi œcumenicæ Patrum sapientiæ ac probitati anteferrent, acuerentque linguas contra hujusmodi synodi decreta (283). » Hic rogo, quis episcoporum, quis Pontificum Romanorum, quis catholicorum unquam, sine ullo discrimine Patrum Ariminensium sapientiam, probitatem ac decreta laudarit, ac non priora proba a posterioribus impiis et nullis secernenda putarit? Itaque Bellarminus, Binius, alii recentiores, ac privati theologi, qui concilii Constantiensis posteriora duntaxat acta probant, illud concilium partim approbatum, partim improbatum in ipso statim titulo profitentur. At non ita summi Pontifices, non ita Martinus V; sed Patres Constantienses, eorumque decreta laudat, nullo sessionum temporumque discrimine, quippe qui omnia inter se apta connexaque esse intelligeret; neque ignoraret, priores, quibus interfuisset, æque ac posteriores, quibus electus esset, œcumenici concilii nomine honestatas; neque valere concilii œcumenici auctoritate electionem suam, nisi quæ huic certam ac necessariam munissent viam, pari auctoritate constarent. Ac ne id semel fecisse videatur, eodem anno 1422, decrevit, ut Joannes comes Armeniaci determinationi sacri Constantiensis generalis concilii adhærere, illamque ut obedientiæ filius insequi cogeretur (284).

At anno 1423, cum adesset tempus habendi, ex Constantiensis decreti auctoritate, Papiensis concilii, ad Othonem archiepiscopum Trevirensem hæc scripsit (285) : « Si forte civitas Papiensis, per sacrum Constantiense concilium pro loco hujus futuri concilii deputata, aliquo casu, quod Deus avertat, impediretur, non propterea a tam sacro opere desisteremus. » Simul academia Parisiensis, sacerque in ea theologorum cœtus, missis oratoribus, Martinum adhortatur, ut illud concilium Ticini indictum celebraret. Hos ergo Constantiensis synodi studiosissimos, quibus maxime auctoribus sessionum 4 et 5 decreta prodierant, *de eximio in Romanam Ecclesiam studio commendavit;* atque hæc rescripsit : « Non est dubitandum, quin plurimum saluti profutura sit hæc sacra synodus, Deo auctore, de proximo celebranda, per sanctam superiorem Constantiensem synodum instituta, ad ordinandam reformationem status ecclesiastici (286). » Sic laudat absolute Constantiensem sacram synodum, nihil a prioribus posteriora secernens : sic probat reformationem in Constantiensi synodo commendatam, quæ sacræ synodo nunquam plena visa est, nisi in capite et in membris fieret.

Itaque Martinus, ut Constantiensi pareret synodo, Ticinum legatos misit, qui suo nomine sacro generali concilio præsiderent (287). At, lue grassante, non id sibi tribuit, ut concilium solvat, aut transferat : sed ipsa synodus, decreto edito, Papa deinde approbante, « civitatem Papiensem mutat, et loco ipsius, civitatem Senarum pro continuatione ejusdem sacri concilii eligit, atque deputat (288). » Quod hic obiter notari velim, ad elucidandas controversias Basileæ postea suborturas.

Sane dissimulari non potest, quod ab omnibus scriptoribus est proditum, curiales, ut reformationem, ita etiam synodus, quibus auctoribus fieret, exosas habuisse; atque ob id, apud pios, gravi fama laborasse : qua macula Martinus ipse non nihil aspersus sit. Itaque ad synodos non satis serio congregatas cunctanter accedebant; synodusque Senensis statim atque inchoata est, sese ipsa dissolvit. Id tamen ex Constantiensi disciplina institutoque gessit, ut 19 februarii 1424, decretum ederet, in sessione primâ Basileensi recitatum : « Quo decreto, pro loco futuri concilii, juxta formam et tenorem decreti Constantiensis, civitas Basileensis, » unanimi Patrum sententia, nominatur (289).

Sequitur eodem anno Martini V bulla, quæ dissolutionem Senensis synodi ac designationem Basileensis civitatis, pro futuro concilio post septennium celebrando, *juxta determinationem sacræ Constantiensis synodi*, a Senensibus Patribus, seu *majore eorum parte* factas, apostolica auctoritate confirmat (290). Nihil quidem promptius confirmabant, quam quod se synodi facile dissolverent; sed interim ipsi haud levi infamia, nimis corruptelis Ecclesiæ catholicæ disciplina laborabant.

Expleto septennio, tempus aderat, quo Basileæ decretis Constantiensibus et Senensibus, Martino comprobante, generalis synodus haberetur. Eam ergo synodum ex capite *Frequens* Constantiensis concilii, et ex Senensis decreti auctoritate Pontifex convocavit; designatusque est Julianus Cæsarinus cardinalis, vir hujus ævi et pietate et doctrina maximus, qui sacro conventui præsideret (291).

His gestis Martinus obiit, electusque est Gabriel Condulmerius, jam supra nominatus, Gregorii XII sororis filius, atque Eu-

(283) Rain., an. 1422, n. 13
(284) *Ibid.*
(285) *Ibid.*, an. 1423, n. 1.
(286) *Ibid.*, n. 2.
(287) *Ibid.*, n. 3.
(288) *Vide* t. XII *Conc.*, col. 355.
(289) *Ibid.*, col. 378, 463 et 464.
(290) Rain., an. 1424, n. 5.
(291) *Bull. Mart. V ad Card. Julian.*, inter *Act. Conc. Basil.*, sess. 1, t. XII, col. 468.

genii IV assumpto nomine in Petri cathedra collocatus.

Is statim atque creatus est Pontifex, anno scilicet 1431, eumdem Julianum ab antecessore legatum designatum, ejusque jussu cum Bohemis agentem ac magna tractantem, misit ad synodum. Pontificis mandata notanda sunt: « Ut expedito negotio Bohemorum, cujus finis exspectatur in brevi, tuos gressus dirigas in Basileensem civitatem, et ibi..... juxta tibi injuncta et ordinata in concilio Constantiensi, optime provideas (292). » Adeo sancta et inconcussa synodi Constantiensis habebatur auctoritas, ex qua tum omnia gererentur.

Hanc Julianus bullam accepit, Basileam venit, atque Eugenii IV repetitis mandatis synodum inchoavit die 19 Julii (293) anno eodem 1431; concilii Constantiensis Eugenii nomine auctoritatem agnovit, decreta exsecutus est. Sed nos res Basileæ gestas alio ex principio ordiemur. Hic quidem observabimus, Constantiensis synodi intactam et florentem manere auctoritatem; ut ejus profecto synodi, quæ tetrum schisma exstinxerit, Sedis apostolicæ majestatem schismate deformatam in integrum restituerit, et contra hæreticos asseruerit, fœdas hæreses profligarit, reformationem ecclesiasticæ disciplinæ et necessariam declararit, et ex parte delibarit, et ut postea fieret, nisi mens hominum læva obstitisset, certa fundamenta jecerit. Quæ cum ad asserendam synodi Constantiensis auctoritatem plene sufficiant, tamen rerum subsequentium series, tot eam in rem acta, atque etiam ad sessionum 4 et 5 decreta firmanda congeret, ut si quis de synodi Constantiensis auctoritate dubitare possit, is profecto in meridiana luce caligare ac cæcutire velle videatur.

(292) *Epist. Eug. IV ad card. Julian.*, *ibid.*, col. 170. *Vide* ap. ÆN. SYLV., *Epist. Jul. ad Eug.*

(293) Ut veritas historiæ servetur, observandum est potestatem a Papa factam fuisse cardinali Juliano in Bohemia variis negotiis distento, deligendi eos quos ipse vellet, qui concilio interim præsiderent, et eum elegisse *Joannem Polmar et Joannem de Ragusio*, *qui applicuerunt Basileæ* 19 *Julii*, et 23 ejusdem mensis concilium inchoarunt. Julianus autem non venit Basileam ante mensem octobris; et 14 decembris primam sessionem celebravit. Re non satis perpensa, scripsit is qui Fleury Historiam ecclesiasticam supplevit, eos quos Julianus delegaverat mense Maio Basileam venisse. *Vid.* t. XII *Conc.*, col. 459, 461. (*Ed. Paris.*)

LIBER SEXTUS.

DE BASILEENSI, ALIISQUE SECUTIS SYNODIS AC GESTIS, QUIBUS CONSTANTIENSIA DECRETA CONFIRMENTUR.

—

CAPUT PRIMUM.

Duo dissidia Basileensia distinguuntur — Res in primo dissidio gestæ.

Nunc concilii Basileensis, et Eugenii IV recensenda gesta. Duo quidem dissidia exstitere inter Eugenium et Basileense concilium: primo in dissidio vicit synodus, tenuere Patres, ut auctore Pontifice decreta sua valerent: alterum immedicabile dissidium fuit: Eugenius, frustra renitente synodo, in cathedra Petri mansit. Hic constituendum tantis in dissidiis, tantoque animorum æstu, quid fixum inviolatumque steterit. Nos Constantiensia decreta et intacta et immota perstitisse, imo expressissime confirmata, eoque, quem dicimus, sensu intellecta fuisse, ex actis docebimus.

Sessione 1, Basileæ habita septima die decembris anni 1431, Juliano præside, lecta sunt ea decreta, quibus synodus iniretur, imprimis caput *Frequens* concilii Constantiensis, Senensis concilii decretum de Basileensi concilio celebrando, Martini approbatio de eodem habita, synodi convocatio, ac designatio Juliani cardinalis præsidis, ad eumdem Eugenii IV eadem de re datæ litteræ. His lectis, a synodo tot tantisque firmata præsidiis, decretum est: « Sacrum generale concilium Basileæ stabilitum, canonice esse fundamentum, quo prælati omnes accedere tenerentur (294). »

Sessione 2, 15 februarii anno 1432, decretum est: «Sacram Basileensem synodum, sacris Constantiensi et Senensi conciliis generalibus decernentibus, et auctoritate apostolica interveniente, fuisse debite legitimeque ac rite initiatam (295). » Constantiensis concilii sessionis 5 decreta repetita ea, quæ a clero Gallicano laudata, atque a nobis sæpe relata sunt; nempe quod omnes, etiam ipse Papa, concilio subsint in causis fidei, schismatis ac reformationis. Ea vero decreta gestis inseruntur; cum nullum schisma esset, cum Pontifex indubius, missis legatis, synodo præsideret: quo fixum, non ad schismatis, sed ad omne tempus ea decreta pertinere, eoque sensu ab omnibus fuisse intellecta.

Eodem anno 1432, 29 aprilis, sessione 3, hæc legimus: Perlatum ad sacrum concilium, Eugenium, « ex sinistra informatione motum, dissolutionem ipsius concilii attentasse (296). » Nempe ab Eugenio edita erat

(294) *Conc. Bas.*, sess. 1, num. 3, 4, 5, 9, 10, 11, tom. XII, c. 462 et seq.

(295) *Ibid.*, sess. 2, n. 11, col. 477.

(296) Col. 480. Vid. *Bull. Eug.*, *App. Conc. Basil.*, col. 934 et seq.

bulla, qua synodum prorogabat, Basileensem dissolvebat, novam synodum Bononiam, elapso anno integro cum dimidio, atque iterum post decennium, *Ex ordinatione Constantiensis concilii*, Avenionem convocabat. Hæc autem decreta non statim perlata sunt ad synodum; et qui temporum notas pontificiis bullis et conciliaribus decretis adhibitas inter se contulerit, statim animadvertet, Basileensem synodum vix inchoatam, jam ab Eugenio fuisse diremptam, et Juliani cardinalis opera factum, ut decreti promulgatio aliquantulum differretur.

Allatæ sunt dissolutionis causæ : *Clerus in Allemania multipliciter deformatus* (297) : qua causa synodus acceleranda potius quam dissolvenda erat : *Clericorum in ipsa urbe Basileensi trucidatio, exemplo Bohemorum* : quod erat Basileæ ignotum : *pericula ex bello inter Burgundum et Austriacum ducem*, queis Patres minime movebantur. Alia edit æque vana, quorum Eugenium pudere videbatur; addebat enim postea causas occultas, suam valetudinem obtendebat; et quid non? Nempe volebat ipse adesse concilio Bononiæ celebrando : modo scilicet unius anni cum dimidio spatium lucraretur. Sic Eugenius concilium cupiebat, aperto ludibrio. Ita Patres, ita legatus Julianus, ita Christiani omnes, atque etiam, ut videbimus, ipse Eugenius judicavit. Cæterum e re nostra est intelligere Eugenium IV nihil omnino conquestum de Constantiensibus sessionis 5 decretis, Basileæ sessione 2 repetitis; quippe cum Constantiensia decreta ab omnibus inviolata sanctaque haberentur.

Et hoc ad elucidationem rerum pertinet, hanc quoque dissolvendæ synodi causam fuisse allatam, quod Græci Ecclesiæ Romanæ conjungendi, Bononiensi synodo adfuturi essent; quasi statim Basileæ non posset tot exoptata votis reformatio fieri; ac tum, si res posceret, nova synodus convocari Bononiam. Sed Eugenio Græcis quoque modo opus erat, ut conciliis suis aliquem colorem obtenderet.

Grave visum est Patribus reformationem elusam toties, et in longum ire spem orbis, synodumque Basileensem duorum generalium conciliorum, duorum Pontificum, ipsiusque adeo Eugenii IV auctoritate, tanta solemnitate, tanta orbis Christiani expectatione inchoatam, in ipsis initiis ab ipso Eugenio repente dissolvi : obtendi bella, obtendi pericula, quæ Basileæ agentibus imminerent : hiemem etiam, morbos, alia incommoda exaggerari Romæ, quæ ipsi Basileæ nequidem cogitarent : tum novarum synodorum injici spem, cum interim jam convocata, jam felicibus auspiciis inchoata solveretur, editum ergo a synodo, sessione 3, caput *Considerans*, quo decernit : « Præfatam dissolutionem contra decreta Constantiensis concilii, » magno fidei periculo, magno populi Christiani scandalo factam, « nullatenus fieri potuisse; quinimo ipsa minime obsistente ad persecutionem eorum, quæ laudabiliter sunt incœpta, esse cum sancti Spiritus gratia procedendum (298). »

Illud diligenter annotandum, Basileenses Patres concilii dissolutionem irritam declarasse, Constantiensibus decretis sessionis 5 nixos : iis enim niti se profitentur, eaque decreta iterum repetunt, suoque decreto inserunt; quod quam ad rem nostram spectet, lector per sese intelligit, et sequentia demonstrabunt.

Hoc decreto edito, de dissolutione revocanda multa Pontificem, multa cardinales monent; ad inchoata porro pergunt (299).

Pridem omnes suspicabantur Martinum V et Eugenium IV abhorrere a conciliis celebrandis, ac reformationis opus cunctanter et dissimulanter aggressos. Quare Patres ægre ad concilia veniebant, quæ Pontificibus invisa, ac statim re infecta solvenda esse crederent. Et ipse Eugenius Juliano cardinali succensebat, quod res concilii citius optato processissent. Cum vero solvendi concilii missa est facultas, Julianus pro eo ac debuit, ad Pontificem scripsit (300) : « In concilio orbis Christiani spem unicam esse repositam : fidei extrema imminere pericula, nec se facile potuisse adduci, ut crederet, tantam rem a Pontifice dissimulanter aut negligenter actam; sibi quidem decretum, non exercere dissimulatoris officium, cum de correctione cleri, præsertim in Germania, nulla spes superesset, futurum ut in nos irruant laici more Hussitarum, hoc est, more ferarum, ac prægnantes hominum animos in immane aliquod facinus erupturos, atque instar sacrificii putaturos, si spoliarent clericos primævæ disciplinæ ac pietatis oblitos, aut etiam trucidarent. » Jam enim Christianum orbem dira fata agebant, imo adversus effrenas cupiditates divina ultio ac virga vigilabat ; postremo vitiorum tanta colluvies, et grassantes Wiclefi, Hussi, Bohemorum hæreses, tetrum reformatorem portendebant ac parturiebant Lutherum. De Græcis libere respondebat Julianus : « Absurdum videri, ut propter incertam reductionem Græcorum, permitti debeat, quod Germania nunc et semper labatur in hæresim Bohemorum. » Denique omnia egit, quasi jam instaret; et ob oculos versaretur infanda et horrenda illa discessio (301), quam postea vidimus. Altera epistola urgebat vehementius (302) : Patribus videri dissolutionem ab Eugenio factam nullam et irritam fuisse; in concilio enim Constantiensi sessione 39, capite *Frequens*, signanter cautum, ut tempus synodi abbreviari a Pontifice, non autem prorogari posset, ac multo minus dissolvi incœpta jam synodus; tum illud definitum in sessione 5, *cuilibet conci-*

(297) *Conc. Basil.*, sess. 2, *ibid.*
(298) *Ibid.*, col. 480.
(299) *Ibid.*, col. 481.
(300) Vid. *Epist. Card. Julian. ad Eug.*, Comm. Sylv., pag. 823, edit. Pinssonii, 1666.
(301) Reformatorum.
(302) Vid. *Epist. Card. Jul. ad Eug.*, in *Comm. Sylv.*, p. 836.

lio generali, etiam a Papa, morem geri oportere : cujus concilii, si decreta vana essent et frustratoria, tum Pontificum electiones, et cætera quoque concilia totumque Ecclesiæ statum vacillare.

Hæc de concilio Constantiensi dixit vir hujus ævi maximus, longeque doctissimus atque sanctissimus, et in synodo Florentina, causæ catholicæ adversus Græcos præcipuum firmamentum. Rainaldus multas in hunc fere sensum, maximi cardinalis profert epistolas (303), quas omnes referre nihil attinet, cum summam teneamus.

Cæterum ipse in concilio perstitit, neque, revocatus licet, ab officio præsidis destitit. Mansere in concilio alii cardinales : in his Dominicus Capricana vir maximus, Martino V primum a secretis, rati omnes una cum cæteris Patribus, gesta ab Eugenio ad synodum dirimendam, cassa et irrita esse.

Sessione 4, synodus cardinales vocat : definit « quod in eventum vacationis Sedis apostolicæ, hoc sacro generali durante concilio, electio Pontificis in loco concilii, non alibi, celebretur ; in contrarium attentata, quavis auctoritate, etiam papali, nullius roboris ipso jure esse decernit (304). » Id decretum pro rei gravitate sessione 7 repetendum censuit (305).

Exinde contra Eugenium proceditur : sessionibus 8 et 9 accusatur, citatur, ac demum sessione 12, capite quod incipit *Sancta catholica, nisi intra sexaginta dies*, bulla edita, resipiscat, ab officio suspenditur, ut subversor Constantiensium decretorum sessionis 5, et capitis *Frequens* ; quæ decreta iterum atque iterum repetuntur, inculcantur, gestis inseruntur (306).

Ex his intelligitur, quo maxime fundamento Patres Basileenses Eugeniana decreta solverent. Nempe quod Eugenius caput *Frequens* contempsisset, quod quidem ad reformationem pertineret, imo vero quo tota, prout tunc res erant, reformatio nitebatur. Quo canone contempto, Eugenius ipsa sessionis 5 fundamenta quatiebat. Hæc igitur synodus Basileensis egit. At adversus decreta Basileensia edit Eugenius bullam *Inscrutabilis*, et bullam *In arcano* (307) : atque hac ultima bulla expresse reprobat Basileense decretum *Sancta catholica*, sessionis 12, quo ipse intra sexaginta dies resipiscere jubebatur.

Interea ad synodum Basileensem Sigismundus imperator accesserat, is qui in Constantiensi quoque concilio tanta gesserat. Is ubi primum intellexit synodum ab Eugenio dissolutam, nihil commotus iis, quæ ad ipsum Eugenius ea de re scripserat, palam Eugenio significat se nihil adversus Bohemos armis profecisse ; « nec jam, » inquit, aliqua sperantur remedia, quam hoc sacrum Basileense concilium, quod Deus omnipotens hoc tempore tribulationis ab alto concessit, et in quo omnis virtus contra hanc pestem hæreticam, omnisque salus et spes omnium consistit (308). » Itaque profitetur se hanc synodum, omni ope tuendam suscepisse ; in eamque synodum sessione 9, 22 Januarii anni 1433, magna, ut par erat, Patrum gratulatione, exceptus est. Neque alia sentiebant alii orthodoxi principes, præsertim Francorum rex, sacrosanctæ synodi defensor eximius.

Sessione 11 decernitur ut « Basileense concilium per neminem, etiamsi papalis fuerit dignitatis, sine consensu duarum partium concilii, dissolvi, aut de loco ad locum mutari possit (309). » Sic concilium suam in Pontificem potestatem non modo explicabat decretis, sed etiam reipsa exercebat.

Imperator ac reges agebant cum Eugenio, ut dissolutionem revocaret. Cum ergo, sessione 12, Papæ contumacia accusata esset, instaretque terminus præfixus a synodo, atque imperator triginta dierum dilationem impetrasset quibus elapsis contra Eugenium jure ageretur, nisi decretis synodi satisfaceret (310), victus est Pontifex synodi auctoritate, principum precibus, Ecclesiæ periculo, gravique sui nominis infamia. Quare ex præscripta per ipsam synodum, sessione 14, adhæsionis formula sessione 16, concilio se adjunxit (311)

Quæ autem sessione 14 gesta sint, cum his maxime causa nitatur, diligentius considerare oportet.

Prorogatur Eugenio terminus (312), ea conditione, ut nisi satisfecerit, « pœnæ in decretis monitorii ac prorogationis contentæ, eo ipso inflictæ sint et esse intelligantur (313). » Tum in ipsa synodo confecta bulla, quam Eugenius ederet, et ad synodum mitteret. Hujus initium : *Dudum sacrum :* summa vero hæc est.

Primum : « Concilium a die inchoationis legitime continuatum fuisse et esse (314). »

2. Dissimulationem ab Eugenio promulgatam, irritam et inanem.

3. Tres bullas adversus concilium editas, nullas et irritas fuisse. Primam, *Inscrutabilis :* secundam, *In arcano*, supra memoratas : tertiam, *Deus novit*.

4. Quæcunque a se contra synodum ejusque membra, atque etiam in cardinales synodo adhærentes edicta essent, æque nulla.

5. An ejus legitima citatio et defensio fuerit, stare se ipsius synodi judicio.

Hæc si Eugenius faceret ; tum, « si quid culpæ commissum est, attentando dissolutionem, aut in confectione et publicatione trium bullarum, sacrum concilium penitus

(303) Rain., tom. XVIII, an. 1431, 1432.
(304) Sess. 4, col. 487. *Vid*. sess. 3, col. 481.
(305) *Ibid*., col. 496.
(306) *Col*. 497 et seq.; 508 et seq.
(307) *Vid*. sess. 164, col. 529 et seq.
(308) Rain., an. 1431, n. 26.
(309) Num. 4. c. 506.
(310) Tom. XII, col. 515 et seq.
(311) *Ibid*., col. 523, 528 et seq.
(312) 90 dierum.
(313) Tom. XII, col. 523.
(314) *Ibid*., col. 524.

abolet (315). » Quæ omnia superioris adversus inferiorem esse, omnes intelligunt.

Hæc tamen decreta sessionis 14 Basileensis expresse ab Eugenio approbata et confirmata esse, et apud omnes constat, et Rainaldus confitetur, et acta ipsa demonstrant (316). Nempe sessione 16, allata bulla Eugenii *Dudum sacrum:* in ea verba quæ synodus præscripserat; quæ data 18 Kalend. Jan. 1433, Basileæ in sessione 16 legitur, publicatur, approbatur, gestis inseritur (317).

Sic tanto molimine ab Eugenio tentata ac decreta synodi dissolutio, ab eodem Eugenio revocatur; declaraturque sanctam synodum non modo continuandam, sed ipso reclamante licet, vere ac legitime continuatam fuisse: habitæque pro nullis tanto strepitu editæ, bulla *Inscrutabilis*, ac bulla *In arcano;* bulla vero *Deus novit*, tametsi ab Eugenio respuatur ut falsa, neque unquam a se edita, ad cautelam tamen etiam ipsa revocatur.

Notatu dignissima Eugenii verba, quibus eas bullas revocat. Declarat enim revocari a se eas, « ut, inquit (318), mentis nostræ integritas ac devotio, quam ad universalem Ecclesiam, et sacrum generale concilium Basileense gerimus, omnibus constet evidenter. » Sic Basileense concilium, in eoque repræsentatam universalem Ecclesiam, non tantum honore, sed etiam devotione prosequitur, sibique anteponit: cujus quippe jussu sua quoque decreta, tota quanta erant auctoritate prolata, antiquat et revocat.

His lectis, synodus hanc tulit sententiam: « Sacra synodus decernit, Eugenium per has litteras satisfecisse plenarie monitioni, citationi et requisitioni sacri concilii, prout in decreto in 14 sessione promulgato, et in schedula in eodem decreto inserta continetur (319-20): « patetque omnino ex actis supremam synodi œcumenicæ auctoritatem, etiam in ipsum Papam, eumque indubitatum, non modo a synodo declaratam, sed etiam a synodo exercitam; atque ab eodem Papa fuisse agnitam, edito quoque, quo nihil solemnius esse possit, diplomate, in œcumenica synodo promulgato, ac Patrum sententiis roborato. »

CAPUT II.

Ex antedictis Constantiensia dogmata confirmantur.

Nunc ex his quæ relata sunt, pro decretis Constantiensibus argumenta ducimus invicti roboris.

Primum argumentum.—Eugenius noverat e sessionibus 2, 3, 12, Basileensibus, ante et post dissolutionem, Constantiensia decreta sessionis 5 repetita et constabilita esse, ut quæ vera certaque concilii œcumenici ubique approbati decreta essent: atqui concilio Basileensi ita prædicanti ac decernenti adhæret, et legitime continuatum esse confirmat: ergo Constantiensia decreta valere intellexit, valere voluit, nedum suspecta, aut infirma, aut revocanda putaret.

Quod si cum Turrecremata negaveris nota Eugenio fuisse, quæ publica essent ac publice promulgata; sic agimus: Decreta Constantiensia sessionis 5, decretis Basileensibus adversus Eugenium editis, ac decreto *Sancta catholica*, sessionis 12 Basileensis, inserta erant ad verbum; atqui decreta illa Basileensia Eugenio nota erant. Certe enim noverat, quæ judicatorio edicto damnaverat: damnaverat autem, ut vidimus, bulla *Inscrutabilis*, et bulla *In arcano*, quæcunque Basileæ post dissolutionem gesta essent; et quidem speciatim ea, *quæ statuta de se, et contra se essent*, atque expressissime decretum Basileense *Sancta catholica*, quo nullum erat ad inculcanda, repetenda, exsequenda decreta Constantiensia validius. Igitur ea Basileæ approbata esse noverat, eorumque approbationem ipse ex certa scientia approbabat.

Confirmatur: bulla *Inscrutabilis*, decreta Basileensia ita damnaverat, ut « quæ non ad reformationem, sed ad deformationem; non ad unitatem, sed ad scissuram Ecclesiæ: non ad hæreses tollendas, sed ad nutriendas spectare videantur (321): » ergo Eugenio bene nota decreta, quibus tam perspicuas notas inureret; ac proinde sunt sancta, ac censuris libera, cum inustas a se notas ipse absterserit.

Quod si ea quoque, quæ ex Constantiensibus decretis contra ipsum gesta essent, ab omni schismatis et hæreseos suspicione liberavit, et valere judicavit; quanto magis decreta Constantiensia, quæ fundamenti loco ab ipsis Basileensibus posita, et decretis inserta esse vidimus?

Secundum argumentum. — Quæcunque a se in solvendo concilio contra ipsius decreta concilii gesta essent, ea Eugenius non modo revocavit, verum etiam nulla fuisse declaravit: et concilii acta, se quoque contradicente gesta, valuisse sanxit. Præterea quæstionem hanc, an adversus Pontificem ab ipsa synodo decreta citatio, et Pontificis defensio legitima fuerit; judicio synodi permittit, ejusque decreto se stare declarat. Ergo iterum atque iterum Constantiensia decreta, et conciliorum supremam potestatem etiam in objurgando et citando, et sub pœnis judicando Summo Pontifice non modo approbando, sed etiam exsequendo et obediendo firmat.

Tertium argumentum. — Decreta Constantiensia usque adeo ab omnibus firma habebantur, ut nec dissidii tempore, aut ipse Eugenius, aut ejus nomine quisquam improbare sit ausus.

Non ipse, qui, bulla *Inscrutabilis*, ea tantum Basileensia irritasset, quæ *post dissolutionem* facta essent: non ergo quæ ante dissolutionem sessione 2, ubi Constantiensia decreta repetita fuere: ergo, ipso quoque annuente, valebant.

Non ejus fautores, vel obsequentissimi,

(315) *Ibid.*, col. 525.
(316) Rain., *loc. cit.*, n. 1, 4, 5 et seq.
(317) *Vid.* col. 528 et seq.

(318) *Vid.* col. 529.
(319-20) *Vid.* col. 528.
(321) Sess. 16, col. 530.

in bulla *Deus novit* (322), ubi hæc verba legimus : « Si Papa, vel legatus ejusdem vellet disponere aliqua, et contra concilium affectaret, Papæ sententia, vel ejus legati personam Summi Pontificis repræsentantis, non concilii voluntas sequenda foret, cum super omnia concilia habet potestatem Papa ; nisi forte quæ statuenda forent, catholicam fidem respicerent, vel si non fierent, statum universalis Ecclesiæ principaliter perturbarent ; quia tunc concilii sententia esset potius attendenda (323). » Igitur qui Pontifici impensissime favebant, in Ecclesiæ generalibus, ipsiusque adeo fidei negotiis, concilii potestatem præstare fatebantur : ergo Constantiensia decreta quæ id statuerunt, probata omnibus, neque in maximis etiam controversiis, controversa unquam fuere.

Quartum argumentum. — Ex his quoque certum, Constantiensia decreta, non ad schismatis, aut ab dubii Pontificis tempus, nequaquam relata, cum sub Eugenio IV indubitato Pontifice valere, et observanda esse, Basileenses Patres, et Eugenius IV, voluerint et intellexerint.

Quintum et ultimum argumentum. — Cum Eugenius IV, bullis quoque editis, et solemnissimo ritu, in concilio scilicet generali promulgatis, Basileensia insertaque in eis, ac sæpe innovata decreta Constantiensia firmaret, ac supra se concilii generalis potestatem extolleret, vel vera, vel falsa probabat. Si vera, stant plane Constantiensia decreta atque iis certa fides : stant adversus indubitatum Pontificem : stat suprema Basileæ agnita et exercita in indubitatum Pontificem potestas. Sin falsa promisit Eugenius, jam Pontifex non tantum erravit, verum etiam errorem decreto firmavit, eoque decreto, quo nullum ritu solemniori promulgari possit; quippe quod fuerit in œcumenica synodo promulgatum ac sententia synodi roboratum. Sic, quidquid dixeris, Parisiensium nostrorum vicit sententia, atque omnino res nostræ utrinque in tuto sunt.

CAPUT III.

Confirmantur argumenta capitis præcedentis. — Insigne Eugenii IV ad universos fideles diploma refertur.

Id ut pateat clarius, placet considerare quid ipse Eugenius dissolutione, ut quidem existimabat, vigente, quid postea edixerit. Nempe dissolutione nondum revocata hæc edixit, et id quidem *universis Christi fidelibus*, ne Eugenii ut privati doctoris scriptum esse respondeas. Nempe Eugenio objiciebatur a Basileensibus caput *Frequens*, a Martino Papa approbatum : id caput dissolutioni obstare contendebant. Negat Eugenius eo se teneri : Neque enim Martinus, inquit (324), suis successoribus potuit præjudicium generare, pari post ipsum, quinimo eadem potestate functuris ; et infertur (prout est secundum omnia jura) in hac parte concilium inferius Summo Pontifice, Papamque ipsis priorem nequeunt solvere vel ligare. Sed nos, in his concilio superiores, ipsum possumus pro libitu regulare.

Pergit : « Nam hoc de jure notissimum est, quod possumus quæcunque statuta, decreta, declarata, sive sancita per quoscunque prædecessores nostros, vel per quæcunque concilia, dummodo in ipsis fidei fundamenta non exsistant, sive ex hoc universalis Ecclesiæ bonum principaliter non turbetur, ut vicarius Christi, et irreprehensibiliter pro nostro amovere et corripere libitu voluntatis, et contra sentire non esset longævum ab hæresi; velle ligare manus vicarii Jesu Christi, et in terris Dei legati, sive ipsius gesta judicare, vel improbare, quod sacrilegii crimen habet. »

Illud interim observari velim quo loco Eugenius adversus generales synodos tam magnifice se effert, eodem confiteri non ea a se posse convelli, quæ soluta, non modo fidem, sed etiam quæ universalis Ecclesiæ bonum principaliter perturbarent : quod cum dictum esset in bulla *Deus novit*, quam Eugenius ut falsam abjecit, nunc præstat in vero sinceroque diplomate promulgari. Sed quæ in eo diplomate consequantur videamus.

Infert deinde multa in *acephalam synodum;* atque ita concludit (325) : « Sacrilegum igitur a nobis postulant, et hæreticum, ut declarare velimus retroactis temporibus Basileæ continuo fuisse concilium, cum post nostram dissolutionem sine nostris præsidentibus, regulare non facerent concilium ; quia eorum dicta, gesta et facta omnia, contra divina jura pariter et humana, perperam sunt confecta... quæ adeo sunt minus bene composita, ut etiamsi ab habentibus potestatem promulgata fuissent, essent irritatione, annullatione et revocatione dignissima. »

At hæc, Eugenio teste, *annullatione et revocatione dignissima*, firmavit Eugenius : hæc *ab hæresi non longæva* Eugenius sanxit : *hæc sacrilega et hæretica*, nempe *retroactis temporibus Basileæ fuisse concilium*, Eugenius amplexus est, atque in œcumenica synodo, bulla edita, declaravit. Sic ille nos adjuvat, providitque Deus, ut qui pontificiam potestatem supra omnem modum extollere nitebatur, omnia sibi in concilia quoque licere definiens *pro suæ libitu voluntatis*, is omnium maxime conciliari potestati se subderet, eamque dictis et factis superiorem agnosceret.

CAPUT IV.

Turrecrematæ et Rainaldi aliorumque suffugia.

Id argumentum, quanquam obvium, neque Bellarminus, neque Lupus, neque *Disquisitor* (326), neque auctor *Doctrinæ Lo-*

(322) Quam Eugenius falso sub suo nomine editam fuisse dixit.
(323) *Vid.* sess. 16, col. 157.

(324) Bull. *Deus novit*, in sess. 16, col. 534, 535.
(325) *Ibid.*, col., 536.
(326) Lovaniensis, nempe D. Dubois.

vaniensium, neque ille, qui diligentissimus videri voluit, rerum quoque futilium investigator et collector anonymus, neque alii quique attigere. Unus Turrecremata videre visus est (327); sed qui ejus dicta exscribere solent, eos credo referre puduit quæ huic argumento ille responderit.

Primum ergo bullas, quibus Eugenius dissolutionem suam nullam esse judicavit, vi extortas fuisse Turrecremata significat, idque a pluribus magnæ gravitatis viris dictum esse *in curia*. Esto: dictum ab aulicis, sed nullis actis probatum, nullo scriptore proditum, et ab ipso Eugenio negatum, ut mox videbimus: neque ei rationi Turrecremata insistit, et nos contemnimus.

Sed enim Turrecremata Florentiæ hæc dicentem audivit ipsum Eugenium « in disputatione publica: Nos quidem bene progressum concilii approbavimus volentes, non tamen approbamus ejus decreta. » Tunc ergo ejusmodi colloquiis dictisque, quorum penes te fides, evertenda aut etiam interpretanda putas, ea quæ synodice gesta, decreta, judicata et approbata sunt? Audi tamen Pontificem: *approbavimus volentes:* non ergo extortæ bullæ; atque illi viri graves, qui id in curia dicerent, nugabantur.

At enim, inquiunt, urgebat synodus, urgebat imperator christianique reges, totaque Ecclesia connitente, Eugenius metu schismatis synodum frustra dissolutam fatebatur. Ita, inquit Pater Gonzalez (328), *ex Spondano* docente, bullam revocatoriam ambiguis verbis esse conscriptam. Sic Ecclesiæ, sic Romano Pontifici consultum volunt, qui ab eo fatentur ambiguis verbis ludificatam Ecclesiam: nec tamen verum est. Verba relegantur, clara sunt: sua omnia irritat: conciliaria omnia valuisse declarat. Quidquid ergo Spondanus dixerit, actis conciliaribus, non posterioris ævi scriptis credimus. Quid autem? an metu schismatis facta, ad violentiam refers? Addere debuisses per vim extorqueri quæ metu peccandi fiant. Cogebat imperator, inquiunt: imo suadebat, urgebat, nihil tamen per vim. Quid si synodo regiam manum secundum canones imploranti, ne schisma fieret, ne hæreses atque corruptelæ gliscerent, auxilium præstitisset; eane vis esset, non autem æqua, legitimaque actio advocati ac protectoris Ecclesiæ?

Quid quod Eugenius omnibus bullis fatebatur non valere a Pontifice facta, quæ totam Ecclesiam perturbarent? Quid quod Duvallius, aliique confitentur Pontifici talia attestanti, vim inferri fas esse? Ergo qui vim comminiscuntur, omnia Ecclesiæ jura, atque etiam Eugenii decreta convellunt.

Quod autem Turrecremata cardinalis addit a Pontifice non approbata *decreta Basileensia, quæ nunquam vidisset, neque examinasset*, fallit aut fallitur. An ergo hæc decreta non satis divulgata erant? An Pontifex non viderat, neque examinaverat, quæ in se facta ipse damnaverat? An vero valitura ea non intelligebat, post sententiam suam ab ipso revocatam? Denique an damnatis a se Basileensibus decretis, Constantiensia decreta incerta non legerat? hæc et ludicra a tractationibus theologicis procul absint.

Urget: sed quod Eugenius decrevit synodum Basileensem a se licet dissolutam, tamen rite et ordine continuatam fuisse, id non est referendum ad defectum potestatis, quasi Eugenius synodum dissolvere non potuerit; sed quod dissolutio non veris rationibus niteretur. Contra, asserit synodus, nec potuisse dissolvi, quod ea dissolutione subverteretur caput *Frequens*, quo reformationi tebatur. At Eugenius hæc decreta synodica, a se licet condemnata, valere voluit. Ergo et id probavit, synodum a se nec dissolvi potuisse. Sed esto: sint vera quæ tu dicis. Ergo, te fatente, falsum illud jactatum ab Eugenio, potuisse a se dissolvi synodum *pro suæ libitu voluntatis*, nullis licet veris causis. Denique vel ex te duo habemus: primum, dissolvendi causas ad examen venire, atque illud examen pertinere ad synodum; non ipsam a Pontifice dissolutionem factam, statim ex se ipsa stare: alterum, utcunque sit, vel renitente Pontifice certo, indubitato, nec hæretico, valere et stare semel inchoatam synodum universalem.

At enim, inquit (329), aliud est progressum concilii, aliud decreta probari. Sed qui decreta synodi sciat, nec improbet, et edita bulla synodo adhæreat, quid aliud quam approbat, aut Ecclesiam ludit; quanto magis cum ab ipso expresse damnata decreta synodica, ipso quoque auctore postea convalescunt; cumque eas delet, quas impresserat notas ac censuras, uti jam diximus?

Asserit Turrecremata a concilo petitam aliam approbationem, nec impetratam. Gratis dicit, nullis actis probat, causæ suæ favet.

Denique hoc addit: « Non esset passura, inquit, Sedes apostolica a Papa confirmari talia decreta, quæ ab evangelica veritate, et sanctorum Patrum doctrina aliena videbantur. » Respondemus: Ergo Sedes apostolica Pontifici obstitisset: quanto magis Ecclesia catholica adunata id facere potuit? Prosequitur: « Neque per illam revocationem voluit dominus Eugenius se et sua abnegare, quæ juxta Scripturas et sanctorum Patrum sententias a postolicæ Sedi divinitus sunt concessa, cum hoc non posset facere; inter quæ est illud de dependentia conciliorum a Papa, non e converso. » Quid audio? Papa non id facere potuit, et tamen factum est: et ipse Pontifex judicio synodi stare se declaravit, et id ex præscripto synodi egit, et quæ de conciliorum potestate, Constantiæ primum, deinde Basileæ, toties definita erant, sibi licet nota, non modo

(327) *Vid.* Turr., *De eccles.*, lib. II, cap. 100.

(328) Gonz., *Disp.* XIV, sect. 5, n. 2, 8 pag. 695, 696: *ex Spond.*, ann. 1452, n. 2, 5; 1455, n. 27; 1458, n. 25.

(329) Turrecr., loc. cit.; *Vid.* Gonzal. et alios pass.

immota reliquit, sed etiam inustas a se revocavit notas. Non ergo Scripturis, non sanctis Patribus, non sanctæ Sedi divinitus concessis privilegiis adversari intellexit.

Postremo cogitent dictum illud Eugenii sua decreta revocantis : « Ut nostræ mentis integritas et devotio, quam ad universalem Ecclesiam et sacrum generale concilium Basileense gerimus, omnibus constet evidenter, quidquid per nos, aut nostro nomine contra hujus concilii auctoritatem factum, seu attentatum, et assertum est, cassamus, irritamus (330). » Quid illa *devotio* erga Basileense generale concilium, nisi gestorum in eo apertissima comprobatio est? Ergo comprobavit quæcunque Basileæ pro suprema conciliorum in Papam potestate gesta, decreta, et ex Constantiensi synodo repetita erant : nisi forte schismatica improbata, atque exosa, ipse quoque honore, imo etiam *devotione* prosequitur.

Rainaldus objicit Eugenium, cum hæc faceret, pacis studio, jure suo cessisse, idque ab ipso ad imperatorem esse perscriptum (331). Illud perscriptum quidem epistola privata; sed hujusmodi epistolis negamus jura contineri. Tu mihi id respice, quid synodice gestum sit sessione 14 concilii Basileensis. Non id a Pontifice postulatum, ut jure suo sponte decederet; sed ut perperam incepta jussu synodi omitteret, atque revocaret. Sessione 16, Eugenius a synodo admissus est, ut qui synodi *monitioni ac citationi* satisfecisset, hoc est, procul dubio, paruisset. Totam ipse causam in synodi potestate esse professus est; sed jussus, ut vidimus; sed præscripta formula. Non ergo jure suo sponte decessit, qui ex lege in ipsum lata egit.

Sic quæstio nostra iterum, nec tantum Constantiæ, sed etiam Basileæ a concilio œcumenico, Papa approbante, judicata est. Quippe de superiori Papæ vel concilii potestate agebatur : synodum œcumenicam rite inchoatam Papa dissolvit : decretum de dissolvendo concilio a Papa editum synodus antiquavit : quæsitum, cujus superior sit potestas; at, Eugenio quoque judice, superior est synodus, quæ ab Eugenio dissoluta, Eugenio renitente frustra, ac tandem obtemperante, stetit et valuit ; quia ex dissolutione fidei periculum, Ecclesiæ scandalum, reformationis necessariæ mora. Quanto ergo magis synodus prævaleret, si, quod maxime quærimus, de fide, de schismate aut de reformatione directe ageretur?

Notent nunc, damnent, improbent quæ tantis in dissidiis Sedes apostolica intacta esse voluit, imo apertissime comprobavit : evertant quæ fundamenti loco magna consensione utriusque sunt posita; suo certe pondere firma erunt, ad quæ quisquis impegerit, se potius quam illa confringet.

CAPUT V.

De secundo Basileensi dissidio. — Quid ab initio reconciliatæ gratiæ, usque ad secundi dissidii initium, a synodo gestum sit per biennium.

Jam ex altero Basileensi dissidio haud minus valida argumenta promemus. Verum, ut intelligantur, rerum summa, ab ipso principio reconciliatæ cum Eugenio gratiæ, ex actis recensenda est : qua in re mihi certum de ipso dissidio non ferre sententiam ; quippe quod ad rem nostram non pertinet. Neque par est hujus disputationis, satis per se gravis, cursum, accersitis difficultatibus, impedire. Id agam, ut reseratis dissensionis causis, ipsaque quæstione inter Eugenium et Patres ex gestis constituta, canones Constantienses, quos tuemur, pro certis et immotis ab utraque parte habitos esse appareat; quod unum ad gallicanam declarationem pertinet.

Postquam igitur Eugenius, sessione 16, synodo satisfecit, ejus legati, in his ille qui nunquam a synodo aut officio præsidis recesserat, Julianus cardinalis, admittuntur, et synodo *incorporantur*, dato prius sacramento, *nominibus propriis*, de defendendis decretis sessionis 5 Constantiensis concilii sæpe memoratis; atque ea decreta iterum gestis inseruntur, die Sabbati 24 Aprilis 1434 (332).

Postea decernitur, ut legati jurisdictione coactiva careant, utque ea quæ a sacra synodo decreta fuerint, ipsi, aut ipsis absentibus vel recusantibus, primus prælatorum synodi nomine concludat atque pronuntiet : quo sublato, nulla concilii libertas, imo nullum concilium; sed omnis ejus actio in legatorum potestate esse videretur. Itaque hæc, præsente imperatore, legatis annuentibus, solemnissimo ritu confecta sunt, sessione 17. Sessione 18, sessionis 5 Constantiensis decreta innovantur; atque in his omnibus, Augustinus Patricius, hujus ævi auctor diligens, Eugenianarum partium, nihil hic turbæ refert, cum accurate soleat hujusmodi memorare casus (333).

Sessione 19, multa de Græcis, et cum Græcis aguntur, legatique Græci imperatoris audiuntur, ejusque ac patriarchæ leguntur scriptæ ad synodum litteræ (334); atque inita cum ipsis, de suscipiendo itinere atque habendi concilii modo, pacta firmantur; proponuntur a Græcis loca, quibus utriusque Ecclesiæ conventus habeatur; Patres legationem decernunt, qua Græci inducantur, *ut in civitatem Basileensem velint assentire*; veriti ne, translationis specie, aliquid ab Eugenio novaretur. Hæc gesta 7 Septembris anno eodem 1434.

Sessione 20, de reformatione multa, eaque egregia decernuntur; continuatur reformatio (335). Sessione 21, de divino offi-

(330) *Vid.* in sess. 16, col. 529.
(331) An. 1434, n. 5.
(332) Sess. 17, col. 539, 540.
(333) Col. 540, 541; *Vid.* PATRIC., *Hist. Basil.*, etc., cap. 39, t. XII *Conc.*, col. 1525.
(334) Col. 541; PATRIC., loc. cit., cap. 4 et seq.
(335) Col. 549 et seq.

cio multa præclare; sed quo romana curia maxime moveretur, vetitæ sunt annatæ sub pœnis *adversus Simoniacos inflictis*, cum hac clausula : « Et si, quod absit! Romanus Pontifex, qui præ cæteris universalium conciliorum exsequi et custodire canones debet, adversus hanc sanctionem aliquid faciendo Ecclesiam scandalizet, generali concilio deferatur (336) : » 9 Junii anno 1435. Quæ postea Ecclesiarum consensione mutata, hic tamen necessario memoramus ad gestorum seriem, non ad contendendi libidinem.

Memorat Augustinus Senensis, archiepiscopum Tarentinum, et episcopum Paduanum legatos apostolicos, Pontificis nomine protestatos, Patres in sententia perstitisse; decretum a Juliano cardinale præside conclusum esse (337).

Anno 1436, 25 Martii, sessione 23, multa decernuntur (338), « de electione ac professione summi Pontificis, de numero et electione cardinalium, de sacris electionibus celebrandis, de tollendis reservationibus, de Clementina litteris (339); « quæ Sedem apostolicam maxime concernebant. Hæc Augustinus Senensis *in publica sessione, communi consensu, rite decreta esse* confirmat (340).

Sequente mense Aprili, die 14 mensis, sessione 24, multa item de Græcis et cum Græcis acta. Legati Græci imperatoris ac patriarchæ, *totius Orientalis Ecclesiæ desiderium exponentes*, sacram synodum excitant *ad tam sancti operis prosecutionem;* illud imprimis « firmiter constanterque asserentes, unionem ipsam, nisi in synodo universali, in qua tam Ecclesia Occidentalis, quam Orientalis conveniat, fieri nullatenus posse (341) : » quo vel uno capite conciliaris auctoritatis summa necessitas, communi Occidentis Orientisque consensu stabilitur.

Hinc salvus conductus Græcorum imperatori ac patriarchæ totius Orientalis Ecclesiæ Græcisque, sacri concilii nomine est datus, concessaque a synodo plenissima indulgentia, in favorem subsidii pro Græcis reducendis, ea plane forma, qua similis indulgentia in Senensi synodo, sub Martino V, legatis præsidentibus atque assentientibus, Martino nihil repugnante, data erat (342).

Eodem anno, Nonis Maii, sessione 25, decernitur de loco, quo in Græcorum gratiam synodus cogeretur, et designata est certis conditionibus Avenionensis civitas (343). Hinc nova cum Eugenio jurgia, et concilii Ferrariam translatio sequitur. Sic a sessione 16, qua Eugenius, prima dissolutione revocata, synodo conjunctus est, continuatæ per biennium publicæ sessiones, tantisque de rebus decreta sunt edita. Nunc quid Eugenius egerit ex gestis recensendum.

CAPUT VI.

Quid per idem tempus ab Eugenio IV sit gestum.

Dum hæc Basileæ agebantur, misit Eugenius ad synodum peculiares legatos, qui de aliquot decretis quererentur, imprimis de annatis, quod gravissimum videbatur; « peterentque a synodo fieri provisionem Sedi apostolicæ (344), » hoc est, pecuniaria concedi subsidia. Cardinalis Julianus apostolicæ Sedis legatus et concilii præses, concilii nomine respondit (345) : de annatis, quod a synodo decretum fuerit, nihil in diminutionem Sedis apostolicæ factum : providisse synodum juxta Apostoli sententiam (*I Thess.* v, 22), ut *ab omni specie mali* abstinerent : « a synodo faciendam provisionem apostolicæ Sedi competentem, » si Papa, qui omnium caput esset, ut ab ipsa synodo requisitus erat, canonum atque inchoatæ reformationis rationem habuerit. Quod autem petebatur suspendi decretum, « nulla ratione decere, ut tam salubre decretum, conformeque per omnia legi evangelicæ et sanctorum Patrum institutis, suspendi aut irritari debeat (346). »

Hæc igitur synodi nomine responsa docent, invitatum Eugenium, ut eos canones admitteret, non eo tamen animo, quod Patres putarint synodica decreta ab eo potuisse dissolvi. Quare alio quoque synodali responso declarant, vehementer mirari se, quod Pontifex mansuetissime requisitus ad duo tantum capita responderit; nempe de electionibus atque annatis. Ac de annatis quidem, « decuisse magis suam Sanctitatem, decretum hoc libere observare, ac servari facere, juxta sanctorum Patrum instituta, ac decretum sacri concilii Constantiensis, diffiniens, omnem hominem, etiam papalis dignitatis, decretis et mandatis conciliorum generalium parere debere in his, quæ pertinent ad fidem, exstirpationem schismatis, ac reformationem Ecclesiæ in capite et in membris (347) : » quibus declarabant sibi quidem inesse summam potestatem : cæterum id agere, ut Eugenius non coactus, sed requisitus sponte assentiretur.

Quare his atque aliis commotus Eugenius, legatos misit toto orbe terrarum, suo

(336) Sess. 21, col. 552, 553.
(337) PATRIC., loc. cit., c. 44, col. 1530, 1531.
(338) Tom. XII *Conc.*, col. 557 et seq.
(339) In his litteris, *narrabatur aliquem dignitati aut beneficio renuntiasse, aut privatum esse;* et statim beneficium alteri dabatur. Cum autem facile esset hujusmodi litteras impetrari a curia romana, hinc fiebat ut nonnunquam beneficii possessor, nihil minus cogitans, de suo beneficio pelleretur. Jubet ergo synodus ut *hujusmodi litteræ non præjudicent, nisi per testes aut alia legitima constiterit documenta,* possessorem rite dejectum fuisse, *aut juri suo renuntiasse.* Nunc in desuetudinem abierunt istæ litteræ. (*Edit. Paris.*)
(340) PATRIC., cap. 51, col. 1555 et seq.
(341) Tom. XII, col. 567 et seq.
(342) *Ibid.*, col. 568, 575 et seq., Vid. *Conc. Sen.*, *ibid.*, col. 368.
(343) Tom. XII, col. 578 et seq.
(344) *Append. conc. Basil.*, cap. 42, col. 565.
(345) Vid. *Resp. Jul.*, *ibid.*, col. 704 et seq.
(346) *Resp. Jul.*, *ibid.*, col. 709.
(347) *Ibid.*, col. 710, 711.

sacrique collegii cardinalium nomine, de synodo conquestores, cum commonitorio, sive secretis mandatis, quæ Rainaldus exscripsit ad annum 1436, Eugenii 6 (348). Hæc occulte acta, quanquam procul absint a decreti publici auctoritate, eorum tamen summa capita decerpere est animus, quod multum juvent ad intelligendas veras hujus dissidii causas.

Primum ergo Eugenius queritur de sessione 17, admissisque legatis, sine jurisdictione coactiva, atque ea conditione, ut, iis recusantibus, nomine synodi prælati concluderent (349) : quæ Eugenii querela eo pertinebat, ut tota synodus sub legatorum potestate esset.

Hic Eugenius refert, totam synodum id ausam, *ut constitueret sibi præsidentem, et caput*, primæ nempe dissolutionis tempore : « quod, inquit, non tam est erroneum, quam periculosum, et piarum aurium offensivum, necnon ab omni observatione et doctrina sanctorum Patrum alienum. »

Atque illud, *erroneum atque a doctrina Patrum alienum*, ipse Eugenius confirmavit, cum synodum a se dissolutam male, bene continuatam esse, edito diplomate definivit.

Pergit, innovasse Patres « duo decreta Constantiensis concilii, ad alios casus, quam fuerat constituentium intentio ; per hoc denegantes concilia generalia habere potestatem ac robur a vicario Christi, et inferentes, quod romanus Pontifex obedire teneretur decretis concilii : quod est potestatem Christi vicarii tollere, et in manibus multitudinis ponere ; quod est non tam erroneum, quam etiam ab omni doctrina Patrum totaliter alienum. » Quo loco concilii Constantiensis auctoritatem toto orbe constantem sollicitare non ausus, ejus decreta perperam a Basileensibus intellecta querebatur. Utcunque est, illud *erroneum, et a Patrum doctrina alienum*, Patres Basileenses pridem amplexi erant, ab ipsis nempe suæ congregationis initiis sessione 2, ut vidimus. Id etiam sæpe dissolutionis tempore innovarant, inculcarant, sciente Eugenio, qui hæc nedum reprehenderet, ipsam quoque synodum rite inchoatam, rite continuatam esse definiret, edito diplomate : ut profecto pateat, quæsitas nunc ab illo clam eas conquerendi causas, quas ipse antea publice, tota pene Sedis apostolicæ auctoritate respuisset.

Addit, « fecisse decretum de annatis auferendis, quæ annatæ invaluerint a tanto tempore (350), de cujus contrario non est memoria (351). » Id vero quale sit, docti sciunt, ac nos facile omittimus ; eamque rem, ut prædiximus, non contendendi studio, sed gesta recensendi necessitate referimus.

Queritur Eugenius vehementissime de concessis a synodo indulgentiis ; et Julianum cardinalem legatum, honorifice tamen appellatum, graviter vituperat, quod ea in materia concluserit (352). Atqui jam diximus a Senensi synodo concessas indulgentias, nemine prohibente, nemine conquerente. Neque omittit Eugenius *Bullam plumbeam* a synodo factam (353) : quæ profecto indicant ab Eugenio querelarum causas undecunque conquisitas, atque exaggeratas fuisse.

Subdit Eugenius legatos concilii præsidentes adversus conciliaria decreta, « aliquando publice, aliquando ad partem in concilio, aliquando extra concilium, in eorum domibus, coram honestis personis, prout melius et securius potuerunt, sæpius protestatos, singulariter in decreto de annatis (354) : » de quibus nihil comperio in gestis aut in ullo publico monumento : imo decretum de annatis, a Juliano cardinale præside conclusum, ac vehementissime nomine synodi assertum esse constitit (355). Quod autem significare videtur Eugenius, legatos a synodo vim aliquam metuisse, nullis est gestis, nullis historiis, nullo auctore proditum ; imo constat ex gestis, legatos honorificentissime habitos. Nec illud tacet Eugenius, *concilium jam annis sex durare sine fructu* (356) : quod ipsum Patres vehementissime querebantur, ipsique Eugenio imputabant, qui synodum sine causa jam inde ab initio dissolverit ; qui toto fere triennio exagitaverit ; qui nullam postea curiæ reformationem pati posset.

Quantam autem reformationis curam gereret Eugenius, hæc commonitorii verba ostendunt (357) :

« Utile præterea foret, si ii nuntii apostolici secum portarent sub bulla *Aliquam curiæ reformationem*, quam regibus et principibus præsentarent : hoc enim baculo adversarii nostri semper nos invadunt et percutiunt, quia dicunt, multa in romana curia fieri quæ egent magna reparatione, nec illa tamen corriguntur. Per hanc reformationem, etiamsi usquequaque plena non foret, modo esset aliqua, eorum ora obstruerentur, qui continue lacerant et car-

(348) Rain., an. 1436, n. 2 et seq.
(349) *Ibid.*, n. 3.
(350) Hoc est a tempore Clementis V, qui decimo quarto sæculo ab Anglis, duobus vel tribus annis, et post eum Bonifacii IX, qui ab omnibus Ecclesiis, etiam tribus annis *annatas* pendi jusserunt. Exinde Pontifices illas tanquam perpetuo jure partas exegerunt. Hoc est *tempus*, quod Eugenius vocat *tantum*. Certe quadraginta anni a Bonifacio IX nondum effluxerant. Vide librum Gallicum : *Traité des Annates*, editum ann. 1718 ; et in tom. III, p. 1, collectionis cujus titulus est : *Mémoires de littérature et d'histoire*, libellum D. Goujet, qui titulum fecit : *Relation de l'assemblée de la nation française à Constance*, etc. (*Edit. Paris.*)
(351) Rain., an. 1436, n. 4
(352) *Ibid.*, n. 6 et 12.
(353) *Ibid.*, n. 8; *Vid. sup.* cap. præc.
(354) Rain., an. 1436, n. 12.
(355) *Vid.* sup., loc. cit.
(356) In memoriam revocet lector Eugenium, primi dissidii tempore, Juliano cardinali succensuisse, quod res concilii citius optato processissent. Vid. sup. hoc lib., cap 1. (*Edit. Paris.*)
(357) *Comm. Eug.* apud Rainal., loc. cit. n. 15.

punt Romanæ curiæ famam, nec haberent quid ultra impingerent, redderenturque tunc reges et principes melius ædificati, et proni magis ad condescendendum petitionibus domini nostri Papæ, et sacri collegii, deterrerenturque qui auctoritatem apostolicæ Sedis suo hoc prætextu persequuntur. » En quam reformationem vellent. Itaque Eugenius translata synodo Ferrariam, ac deinde Florentiam, ne unum quidem reformationis caput attigit, ut suo loco videbimus.

Hæc qui legent, ne adversus sacrosanctam potestatem trahant, neque hominum peccata sedi imputent; sed divina judicia contremiscant, totque reformationes impias, sequente sæculo ex inferis prodituras, neglectæ reformationis ultrices cogitent.

Neque prætermittendæ artes, quibus Sigismundum imperatorem, regem Francorum, aliosque principes delinirent : multa speciatim ad singulos principes, hæc generatim ad omnes : « Non esset etiam malum, quod nuntii, qui habebunt ire, habeant aliquas particularitates, etiam in foro conscientiæ, ut possent gratificari regibus et principibus. »

His artibus id impetrare nitebantur, ut Papa supra omnia concilia extolleretur, neque eorum ullis legibus teneretur; sed leges omnes moderari, atque etiam tollere pro arbitrio posset. Verum hæc omnia orbem concitatura, cum palam edicere Eugenius vereretur, occultis tractationibus promovebat. Nunc quid publice sanxerit exponendum, postquam res in apertam erupit dissensionem.

CAPUT VII.

Dissidii causa ex gestis. — Quæstio proponitur, an Constantiensia decreta revocata in publicum.

Hactenus motus animorum varios; nunc ipsum controversiæ caput exponimus. De Græcis reducendis pridem, et cum Eugenio, et cum synodo agebatur. Et Eugenius quidem rem strenue promovebat : naves, pecuniam, omnia apparabat. Et quanquam subsidia hæc in Pontificis potius, quam in concilii manu erant; Græci tamen profitebantur, ad tantæ rei firmitudinem, concilii auctoritatem esse necessariam. Locus ergo idoneus quærebatur, quem in locum Græci commode convenirent. Basilea remotior, nec sine translatione concilii res confici posse videbatur. Hinc motus. Nam et Patres Eugenium prima jam dissolutione suspectum, novis experimentis permoti, reformationi obstare arbitrabantur; verebanturque, ne, translationis specie, iterum synodus solveretur, aut in eum deduceretur locum, quo minus libere reformatio processura esset. Et aliunde Græcis Italia commodior erat, et Pontifex habendo conventui, cui ipse quoque necessario adfuturus esset, Ferrariam, ut sibi Græcisque commodam destinabat. Patres in alia omnia ire : neque si Basilea commovere velle; sed si Græci recusarent, præter Basileam, Avenionem quoque, aut aliquam in Sabaudia urbem habendæ synodo designabant; ubi ex propinquo præsidium a Gallis, qui et synodo faverent, et reformationem urgerent. Neque Græci primum a Sabaudia abhorrebant; sed interim per Eugenii legatos de Italia viciniore pacti erant, resque cum eorum imperatore transacta. Cæterum legati apostolici, Pontificis nomine, et Græcorum haberi rationem postulabant, et sumptus translationi necessarios offerebant. Quod autem Patres obtendebant, Bohemos Basileam vocatos, prope diem adfuturos, iidem legati ut Bohemorum negotium Basileæ tractaretur, utque ibi reformatio, quoad Græci advenirent rite procederet, assentiebantur. Quæ cum multis Patribus æqua viderentur, sessione 25, in duas itum est sententias. Patrum pars maxima locum habendæ synodi Avenionem designabant : pauciores cum legatis decretum edidere, synodi nomine, de ipsa synodo Florentiam vel Utinam transferenda, sive in alium locum tutum, in anterioribus decretis comprehensum, summo Pontifici, et Græcis commodum; *dummodo in manu concilii ponerentur* (358). Hoc decretum incipit : *Hæc sacrosancta synodus;* statimque ab Eugenio, ut recte et ordine, a saniore concilii parte editum, confirmatur, promulgata bulla, quæ incipit : *Salvatoris* (359), 29 Maii 1437.

Exinde Eugenius translatam synodum intellexit : Patres obstinate niti, atque inficiari decretum, ut illegitime, a paucioribus factum, atque in designanda Avenione persistere, Græcis frustra clamantibus facinus indignum (360); cum ipse imperator, ac totus Oriens patriam ultro relinquerent, Basileenses iis excipiendis, ne in vicinam quidem Italiam movere se velle, Avenionem anteferre, procul a Græcis dissitam, cujus nulla mentio in pactis facta esset. Hæc Græcorum legati querebantur, ac palam Basileæ solemni contestatione edita declararunt, non adventuros Græcos (361), eorumque imperatorem atque patriarcham, nisi postquam in Italiam appulissent, et ad vicina loca habendæ synodo deducerentur; totamque schismatis culpam in Latinos Latinamque Ecclesiam conferebant.

In hac igitur rerum necessitudine Eugenius, de concilio Ferrariam translato decretum edidit, continuato tamen Basileæ tantisper concilio (362), ad peragendum Bohemorum negotium : cætera, quæ Basileæ agerentur, irrita declaravit. Hæc continentur bulla *Doctoris gentium* (363), 1 Octob. 1437; ac deinde concilium ad diem octavam Jan. Ferrariam indicitur bulla *Pri-*

(358) *Vide* hoc decr., part. I *Conc. Flor.* t. XIII, c. 831, 832.
(359) *Bull. Eug., ibid.*, col. 825 et seq.
(360) *Ibid.*, col. 838.
(361) *Ibid.*, col. 837.
(362) Per dies triginta.
(363) *Bull. Eug.*, t. XIII, col. 858 et seq.

dem ex justis (364), 1 Jan. ejusdem anni 1437 (365); nam annorum initia, pro more, a Dominica Conceptione numerabant (366).

Intereadum Basileæ de loco concilii certaretur, Græcus imperator appulit Venetias. Hic Julianus cardinalis, hactenus synodo addictissimus, Basileenses hortari ut Græcis toties vocatis irent obviam, legatos mitterent, ac perducerent; sane Basileam, si possent : sin persuadere non possent, de loco concilii cum ipsis convenirent; pacem Ecclesiæ loco quocumque curarent (367). Nihil actum : Julianus abiit : synodus sine legatis mansit : Ludovicus Alamandus cardinalis, Arelatensis episcopus, conventui præfuit.

Secuta deinde illa omnibus nota, quæ nihil ad nos spectent, neque enim posteriora illa Basileensia clerus gallicanus unquam tutanda suscepit; sed Constantiensia, Basileensibus prioribus gestis, consentiente Pontifice, toties repetita. Hæc immota stare, ex Ferrariensi quoque et Florentino conciliis, ex ipsius Eugenii et successorum decretis, cum maxime damnarent Basileensia posteriora decreta, non conjecturis aut ratiocinatione dubia, sed actis comprobamus.

CAPUT VIII

Ex actis ab Eugenio IV adversus Basileenses, in Ferrariensi quoque seu Florentino concilio editis, probatur priora Basileensia, quibus Constantiensia confirmantur, integra auctoritate esse.

Ne quem lateat, quid ex actis monumentisque ordine recensendis probatum velimus, hæc summa est : postrema Basileensi contentione quæsitum id tantum : an Pontifex ea auctoritate fuisset, ut synodum renitentem alio transferre posset : cæterum Constantiensia decreta sessionis 5, atque his connexa priora Basileensia valuisse; neque quidquam ab Eugenio (edicto sane publico) commotum in iis, quibus se synodus, ex decretis Constantiensibus, in fidei, schismatis, reformationisque negotio, Papæ anteponeret.

Primum ergo publicum monumentum illud sit, decretalis *Salvatoris* (368), supra memorata, qua Eugenius IV decretum *Hæc sacrosancta synodus*, sessionis Basileensis 25, ut legitimi concilii verum ac legitimum decretum firmat, ac Florentiam, vel Utinam, ex eodem decreto, futuræ synodo habendæ designat. Ergo Basileensibus gestis ad 25 sessionem innititur, nedum ea edicto improbarit.

Secundo loco prodeat illud ipsum Eugenii, de concilio Basileensi Ferrariam transferendo, decretum, quod incipit, *Doctoris gentium* (369), anno 1437, quo quidem decreto commemorat decretum *Hæc sacro sancta*, sessione 25 editum, quo ipsa translatio innitatur. Ad hæc de Basileensibus multa conquestus est, nihil vero de iis, quæ ad Constantiensia decreta spectarent. Non igitur ea sollicitari voluit.

Tertium sit decretum sessionis primæ habitæ Ferrariæ, anno 1438, ante adventum Græcorum, quo decreto statuitur, synodum Ferrariensem Basileensis continuationem ac prosecutionem esse (370) : igitur adeo non improbat anteriora Basileensia decreta, ut iis innitatur et ea continuet.

Denique in medium adducimus Eugenii præsentis in synodo Ferrariensi decretum, *sacro approbante concilio*, editum, quo signanter declarat, gesta concilii, *a die translationis*, nullius esse roboris (371). Ergo nec ipse Pontifex anteriora gesta rescissa esse voluit.

Cur autem Basileensia hæc posteriora rejiceret, hanc causam affert (372) : « Nos igitur attendentes excessus eorum adeo notorios, ut non possint aliqua tergiversatione celari, quodque error, cui non resistitur, approbari videtur, et latum pandit delinquentibus iter is qui eorum conatibus non resistit, » etc. Atqui haud minus notoria erant, quæ pro Constantiensibus decretis Basileenses gesserant, ante dissolutionem quidem sessione 2; post instauratam vero synodum sessionibus maxime 16 et 17. Ergo si Eugenius improbanda ea esse censuisset, et tamen conticesceret, veritatem prodidisset. Conticuit autem; non ergo improbanda censuit. Ex his omnibus liquet Basileensibus gestis detractam auctoritatem, eis quidem præcise, quæ post translationem facta sint; anterioribus vero minime; atque ea non infracta, sed Ferrariæ continuata esse. Quare anteriora Basileensia decreta, quibus Constantiensia confirmantur, repugnante nemine, imo tota Ecclesia iis decretis nixa, plena auctoritate constant.

Quæres an igitur adhuc valeant Basileensia decreta sessionum 21 et 23, quibus de annatis, deque electionibus, atque aliis disciplinam spectantibus, tot ac tanta statuta sunt.

Respondemus, quæ ad dogma ecclesiasticum pertinent, magno discrimine distinguenda ab iis quæ ad disciplinam. Hæc a conciliis quoque œcumenicis facta, variis de causis, consentiente Ecclesia, mutari possunt : illa immota et perpetua esse constat. Cum ergo decreta, quibus Basileenses sessionis 5 acta Constantiensia repetunt et inculcant, ad dogma pertineant, neque ea unquam Eugenius edicto edita reprehenderit, imo ut œcumenicæ veræ ac legitimæ synodi decreta agnoverit, non est cur de eorum dubitemus.

Quid quod in synodo Florentina, auctore

(364) *Bull. Eugen.*, tom. XIII, col. 867, 868.
(365) Id est 1438.
(366) Octavo Kalendas Aprilis, seu 25 Martii.
(367) *Vide* PATRIC., cap. 61, tom. XII *Conc.*, col. 1[illegible]9.
(368) Tom. XIII *Conc.*, col. 855. *Vide* cap. præc.
(369) *Ibid.*, c. 858.
(370) *Ibid.*, col. 880, 885.
(371) Bull. *Exposcit debitum*, *ibid.*, c. 896 et seq.
(372) *Ibid.*, col. 898.

Eugenio, Constantiensia decreta expresse approbata sunt, flagrantibus dissidiis? Id vero demonstrabit sequens monumentum.

CAPUT IX.

Decretalis Moyses, *in synodo Florentina edita, priora Basileensia et Constantiensia decreta firmat.*

Posteaquam Ferrariæ cum Græcis aliquot sunt habitæ sessiones, Eugenius concilium, ipso concilio approbante, Florentiam transtulit. Ibi celeberrima Eugenii decretalis, *Moyses vir Dei, sacro* (Florentino) *approbante concilio*, edita est; qua quidem decretali Eugenius iisdem insistens vestigiis, Basileensia posteriora convellit; ea scilicet, quæ post translationem facta sint, non autem antecedentia : tum etiam Basileensia illa posteriora sic improbat, ut firmet Constantiensia (373).

Præmittendum vero est a concilio Basileensi, sessione 33, tria hæc esse decreta : ut « veritas de potestate concilii generalis supra Papam, declarata per Constantiense et hoc Basileense generalia concilia, sit veritas fidei catholicæ : ut veritas hæc, quod Papa concilium generale, sine ejus consensu, nullatenus auctoritative potest dissolvere, aut ad aliud tempus prorogare, aut de loco ad locum transferre, sit fidei catholicæ : ut veritatibus his duabus pertinaciter repugnans, sit censendus hæreticus (374). »

Hæc *tres veritates concilii Basileensis* ferebantur : has vero fulciebant Constantiensibus decretis sessionis 5, toties Basileæ repetitis; eaque decreta prima illa veritate apertissimis verbis iterum repetita. Quod vero Eugenius Pontifex has propositiones negaret, sessione 34, hæreticus declaratus et loco motus est, anno 1439 (375).

Adversus decreta illa Basileensia sessionis 33, Eugenius in synodo Florentina edidit decretalem *Moyses :* ubi bis terque repetitur synodum Basileensem condemnandam, ejusque decreta esse irrita ; sed ea, quæ a die translationis facta sint. Ergo cætera Basileæ, etiam post reconciliatam gratiam, per biennium acta, ut veræ, orthodoxæ, ac legitime continuatæ synodi acta habebantur. Atqui eo tempore Constantiensia decreta sessionis 5 innovata. Ergo decretum de ea innovatione factum, nulla est auctoritate rescissum, manetque integrum ; ipsaque adeo Constantiensia decreta firma et inconcussa stant.

Id vero clarius apparebit, si notas et qualificationes, quas vocant, tribus veritatibus Basileensibus adhibitas consideremus. Igitur tres illæ, quæ dicebantur Basileenses veritates, ipsi decretali insertæ, atque his verbis damnatæ sunt (376) : « Ipsas propositiones superius descriptas, juxta pravum ipsorum Basileensium intellectum, quem facta demonstrant, velut sacrosanctæ Scripturæ et sanctorum Patrum, et ipsius Constantiensis concilii sensui contrarium......, sacro approbante concilio (Florentino scilicet), damnamus, reprobamus, damnatas et reprobatas nuntiamus. Datum Florentiæ, in sessione publica synodali solemniter celebrata anno 1439, pridie Nonas Septembris. »

Ubi sunt, qui nobis concilium Florentinum objiciunt? Audiant in concilio Florentino propositiones Basileensium non absolute damnatas, sed *ad pravum eorum intellectum.* Quem autem intellectum? Nempe eum, *quem facta demonstrant ;* id est, quod synodum, nulla causa etiam maxima, et ad pacem Ecclesiæ maxime faciente, transferri posse, idque ad fidem catholicam pertinere dicerent. Eo ergo tantum respectu Basileenses propositiones damnat Eugenius. Qua vero nota afficit? Nempe damnat, ut quæ essent *contrariæ Scripturis*, *Patribus*, *et concilii Constantiensis sensui.* En qualificatio, qua ipsa vis decreti constet ex iis rebus repetita, quæ ipsæ in Ecclesia summæ sunt auctoritatis, Scriptura, Patribus, concilii Constantiensis dogmatibus. Qui enim Basileensia decreta Constantiensibus adversa damnat, is profecto Constantiensium investigandum sensum, auctoritatem vero certam et indubitatam esse definit. Quid vero certius, quam id cui adversari certa damnatio est? Vel quid magis ad concilii auctoritatem facit, quam ejus decreta Scripturis et Patribus conjuncta proferri, ut certam fidei normam?

Et quidem Pontifex, de Basileensibus synodum post translationem continuantibus, hæc præmiserat (377) : « In hoc perniciosissimi, dum suam malignitatem sub veritatis fuco colorant, Constantiense concilium, in malum ac reprobum sensum, et a sana doctrina penitus alienum pertrahunt ; cæterorum schismaticorum et hæreticorum falsam doctrinam sequentes, qui confictos errores, et impia dogmata ex divinis Scripturis, et sanctis Patribus perverse intellectis, semper sibi astruere moliuntur. » Sunt ergo decreta Constantiensia profecto ea, non de quibus catholici dubitent, sed quæ hæretici et schismatici pervertant, ut sacram Scripturam, ut sanctos Patres : summo ergo honori ac venerationi habenda. Quæ porro decreta, nisi ea quibus Basileenses usi erant, hoc est, sessionis 5 decreta ? Sunt ergo ea decreta certa et immota, de quorum auctoritate, tot jam pontificiis et consiliaribus decretis aperte approbantibus, non nisi temere, ne quid dicam gravius, dubitari possit.

At enim objiciunt (378) : « Hic affirmat Eugenius decreta Constantiensia, vigente schismate, per unam ex tribus obedientiis, post recessum Joannis XXIII facta esse. » Verum ; et rem, ut gesta est, narrat Eugenius. An ergo propterea Constantiensibus

(373) *Conc. Flor.*, post. col. 14 ; Bull. *Decet*, t. XIII, col. 1030 ; Bull. *Moyses*, part. III, col. 1186.
(374) *Conc. Basil.*, t. XII, col. 619.
(375) *Ibid.*, c. 619, 620.

(376) Vide Decr. *Moyses*, loc. cit., col. 1190.
(377) *Ibid.*, c. 1189.
(378) *Decl. Lovan.*, p. 77.

decretis detrahit auctoritatem, cum Basileenses eorum decretorum auctoritate damnet? Esto Constantiensia decreta sessionis 5 Eugenius Pontifex oblique, si ita placet, perstricta voluerit; næ tu iniquus sis, qui quod narrando oblique et obiter dictum sit, ipsi decreto anteponas. Neque vero dixeris, laudari Constantiensia decreta, non ut certæ auctoritatis, sed ut quæ a Basileensibus allegata sint; diserte enim Pontifex pronuntiat ita perversa fuisse a Basileensibus decreta Constantiensia, ea audacia, eo ritu, quo ab hæreticis et schismaticis Scriptura quoque et Patres soleant: plane eo sensu, quo Petrus docet Pauli Epistolas, ut et cæteras Scripturas, a pravis hominibus fuisse perversas (*II Petr.* III, 16), hoc est, eo modo quo corrumpi regula soleat: quo certe ad commendandam Constantiensium decretorum auctoritatem nihil dici potuit firmius.

Jam quod ad eorum sensum attinet, haud minus finita res est Eugenii IV auctoritate et judicio. Nempe adversarii Constantiensium decretorum sensum eum esse volunt, ut adversus dubios tantum Pontifices valeant. Atqui Eugenius, cum et in primo et in secundo dissidio decreta Constantiensia assidue objectarentur et inculcarentur, nunquam id respondit: imo vero id responsum in primo dissidio dictis factisque confutavit, cum Basileenses Constantiensium decretorum auctoritate, adversus ipsum quoque, indubitatum licet Pontificem, usos, usos, edito diplomate, agnovit orthodoxos; iisque insuper ut superioribus paruit. Quare nec in secundo dissidio, rebus exasperatis, ab illo fundamento recessit; ac Basileenses multa in se gravissima ex decretis Constantiensibus molientes, definivit ille quidem ab eorum decretorum sensu deflectere; non tamen ideo quod ea decreta in Pontificem indubitatum verterent, sed quod assererent et ad fidem catholicam pertinere dicerent, nullam omnino esse causam propter quam synodus a Papa transferri possit. Neque quidquam aliud in Basileensibus condemnavit, quam quod, tanta licet Græcorum reducendorum necessitate translati, continuassent synodum: neque ulla synodica decreta irrita declaravit, nisi ea quæ post translationem facta essent. Quare ille est sensus, quem Constantiensibus decretis male affingi definivit. Manent cætera, Eugenio quoque judice, immota; nempe ut Constantiensia decreta summa et indeclinabili auctoritate constent, utque extra schismatis tempus sub indubitato quoque Pontifice, suo nativoque sensu valeant, in fidei, in schismatis, in generalis reformationis casibus, quod unum Patres Gallicani, sua Declaratione complexi, ab Eugenii quoque censuris se immunes præstiterunt; neque enim translationis a Basileensibus spretæ quæstionem ullo modo attigerunt.

—

(379) Bell., *De conc.*, l. II, c. 7; *Doct. Lov.*, p. 75, *Dupin.*

CAPUT X.

An decretum unionis Florentiæ editum, Constantiensia decreta antiquarit.

Jam perpendere nos oportet decretum unionis Florentiæ editum: illud scilicet, quo Latini Græcique conjuncti sunt. Hoc enim decreto Constantienses canones reprobatos Bellarminus asserit; cujus dicta alii passim exscribunt (379). Decreti autem hæc verba sunt: « Diffinimus sanctam apostolicam sedem in universum orbem tenere primatum, et ipsum Pontificem Romanum successorem esse beati Petri principis apostolorum, et verum Christi vicarium, totiusque Ecclesiæ caput, et omnium christianorum patrem ac doctorem exsistere, et ipsi in beato Petro pascendi, regendi ac gubernandi universalem Ecclesiam, a Domino nostro Jesu Christo plenam potestatem traditam esse, quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum, et in sacris canonibus continetur (380). » Ac paulo post: « Salvis privilegiis patriarcharum, et juribus eorum. Datum Florentiæ, 1439, pridie Nonas (hoc est 6) Julii. » Hæc sunt, quibus Constantiensia decreta abrogata esse volunt; quod est falsissimum.

1° Enim si Constantiensia displicebant; si ea ut erronea, vel schismatica rejici oportebat, aperte agendum; recitanda decreta quæ abrogarentur: sessio 5 Constantiensis expresse revocanda, ne amplius œcumenici concilii nomine falleremur. Quid enim verebantur? An Constantiensis concilii pro œcumenico habiti auctoritatem? Hanc autem veramne an falsam judicabant: si veram, ergo indeclinabilem, neque ullo alio decreto labefactandam; si falsam, eo rejiciendam apertius, quo tanto nomine simplices animæ, imo vero docti quoque in errorem inducerentur.

2° Si doctrinam Constantiensis synodi damnatam voluissent, saltem iis verbis facerent, quæ plana et perspicua essent; neque in sensum Constantiensi decreto congruum intelligi possent. Atqui decreti unionis verba in sensum Constantiensi decreto congruum intelligi posse, et ipsum Duvallium, antiquæ licet Sorbonæ adversum, confitentem audivimus (381). Ergo Florentini Patres Constantiensem doctrinam nullatenus a se damnatam voluere.

3° Verba decreti Florentini revera nil habent Constantiensi decreto contrarium. Nempe hæc verba objiciunt: « Papæ in beato Petro pascendi, regendi, et gubernandi universalem Ecclesiam a Domino plenam potestatem fuisse traditam. » Atqui hæc non indicant eam potestatem ita esse datam, ut adunatæ quoque Ecclesiæ consensum unus vinceret: quod Patres Constantienses condemnabant. Ergo Florentini Patres Constantiensibus non repugnant.

4° Sane nemo negat archiepiscopo subjici totam provinciam, ab eoque regi, sano qui-

(380) *Conc. Flor.*, t. XIII, col. 510 et seq.
(381) Vid. *Diss. præv.*, n. 19.

dem sensu, et certis legibus : nulla enim provinciæ pars, quæ non ipsi subsit. Quidni potiori jure summus Pontifex universam, quacunque patet, gubernet Ecclesiam ; cum nulla pars Ecclesiæ sit, quæ non ei obediat ? Patet ergo verus decreti Florentini sensus Constantiensi congruus. Ea quippe mente Florentiæ dictum a Papa regi *universalem Ecclesiam*, qua mente Constantiæ, Martino quoque Papa approbante, dictum, Ecclesiam Romanam ita esse supremam, *quatenus primatum habet super alias Ecclesias particulares;* non certe ita ut earum conjunctam vim et consensionem vincat.

5° Ipsa Florentina synodus disertis verbis Constantiensia decreta confirmavit, approbata scilicet rite et synodice decretali *Moyses*. Ergo in decreto unionis eadem improbata noluit : neque quidquam est ineptius, quam ut præcise et speciatim dicta, generatim dictis rescindi possint.

6° Quæro, an a Græcis quisquam postularit, ut omnibus conciliis in omnibus casibus, Pontificem romanum superiorem esse necessario crederent, eaque conditione tantum Ecclesiæ romanæ conjungerentur ? Male profecto et inique cum ipsis comparatum esset, a quibus graviora et difficiliora de primatu Pontificis, quam a Latinis quoque peterentur. Erant in omnium manibus Alliacensis, Gersonis, Francisci Zabarellæ cardinalis atque archiepiscopi Florentini, sui ævi canonistarum facile principis, aliorumque libri, qui Romano Pontifici synodum anteferrent. Nemo eos orthodoxos piosque esse negabat. Imo hanc sententiam doctissimi quique, et omnes passim academiæ propugnabant. Quid autem absurdius aut iniquius quam ut a Græcis interim Florentini Patres graviora postularent ? Quis vero putet Græcos id fuisse laturos ?

7° Et ultimo, revera longe alia mens eorum fuit. Quo loco multi commemorant decreti unionis verba, quæ longe aliud præ se ferre videantur ; nempe sic scriptum est : « Papæ in Petro datam plenam potestatem regendi et gubernandi universalem Ecclesiam : » non sane simpliciter, ita ut Ecclesiam pro arbitrio regat, sed *quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum, et in sacris canonibus continetur;* sive, ut ex Græco de verbo ad verbum verti potest, *secundum eum modum, qui et in gestis œcumenicorum conciliorum et in sacris canonibus continetur*, vel simplicius ac rotundius : *secundum quod et in gestis œcumenicorum conciliorum, et in sacris canonibus continetur*. Unde etiam addunt : « salvis patriarcharum privilegiis et juribus : » quæ omnia Patres apponi voluere, ne Ecclesia voluntate magis, quam canone regi videretur ; neve plenæ potestatis specie jura omnia miscerentur. Neque id lædebat pontificiam potestatem, cum ab ipso Ecclesiæ nascentis exordio, sacris canonibus obligari se, vel ipsa professa sit : quod suo loco asseremus (382).

CAPUT XI

De vero sensu verborum decreti unionis : « Quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum continetur. »

Neque equidem ignoro magnas moveri lites de his interpretationibus : prima, quæ sic vertit, *quemadmodum etiam ;* et altera, quæ sic, *secundum quod et in gestis*, etc. Neque minorem esse de ipso verborum sensu controversiam, cum illimitatæ potestatis defensores asserant, postrema decreti Florentini verba proferri, non ad coercendam justis legibus pontificiam potestatem ; sed tantum ad demonstrandum *pascendi ac regendi potestatem plenam*, a conciliis quoque generalibus, sacrisque canonibus fuisse agnitam. Quem sensum firmari contendunt prima versione : *quemadmodum etiam ;* hac enim voce, *etiam* (383), hunc sensum maxime comprehendi (384). Nos vero hanc litem facile componemus, si cum æquioribus disceptatoribus agere liceat.

Primo enim certum illud, congruere græco textui de verbo ad verbum postremam interpretationem : *secundum quod*, vel, *secundum eum modum*, καθ' ὃν τρόπον, *qui et in gestis conciliorum œcumenicorum, et in sacris canonibus continetur.*

Secundo et illud certum, græca æque ac latina, sacro approbante concilio, Eugenii nomine esse edita ; latinaque ab Eugenio et Latinis subscripta, hanc habere interpretationem : *quemadmodum etiam*, etc. Id vero ex authentico concilii Florentini constat, quod transmissum olim ad Burgundiæ ducem Philippum II, eum qui *Bonus* dicebatur, nunc in nobili bibliotheca Colbertina (385), Eugenii ac Joannis (386) imperatoris signis munitum asservatur.

Tertio, neque illud in dubium ab æquis judicibus revocari potest, quin decreto Florentino, quo Græci Ecclesiæ conjungendi erant, Græcis maxime consulatur, adeoque si interpretationes conciliari non possent, eam maxime probari oportere, quam græca verba præferre videantur. Quid enim ? An Græcos dicemus fuisse delusos ? An subdola interpretatione avocatos eos ab eo sensu, in quem græca ipsa ferrent ? Absit hoc ab Ecclesiæ Latinæ candore ac majestate ! Quare in eam potius iremus sententiam, quam græca verba postularent.

Sed quoniam certum erit recte considerantibus, et græca et latina in eamdem facile convenire sententiam, certam inimus viam, qua liquido demonstremus, postrema decreti verba eo fuisse prolata, ut plena

(382) *Vide* pass., l. XI

(383) De Marca, loco citato, contendit verbulum *etiam* incuria amanuensium irrepsisse in his verbis: *Quemadmodum et in gestis conciliorum*, pro quibus illi scripserint : *Quemadmodum etiam in gestis*, etc. Sed vix potest credi hunc errorem optimos quosque hujus synodi codices invasisse, et cum etiam authenticum, de quo Bossuet mox est dicturus. (*Ed. Paris.*)

(384) *Vide* Pet. DE MARC., *De concord.*, etc., l. III, c. 8, § 5.

(385) Nunc est in bibliotheca Regia.

(386) Paleologi.

potestas quam Florentini Patres Papæ asserebant, sacrorum conciliorum et canonum auctoritate, non tantum probaretur, sed etiam antiquis suisque coerceretur finibus. Id vero declaramus, non jam nudis verbis : sed, quod theologum maxime decet, ipsa verborum gestorumque serie.

Primum enim, Græci nunquam intellexerunt Papæ inesse eam auctoritatem, quæ nullis legibus teneretur. Ecce enim Bessarion metropolites Nicænus, unus Græcorum omnium Latinis æquissimus, conjunctionis motæ et ineundæ cupidissimus, et initæ retinentissimus, neque Romæ suspectus, propter egregia merita remque in Florentina synodo bene gestam factus cardinalis, ac sede Petri dignus habitus; cum nostri in additione vocis, *Filioque*, Ecclesiæ Romanæ auctoritatem urgerent : « Scimus quidem, inquit (387), quæ sunt jura et prærogativæ romanæ Ecclesiæ; nihilominus scimus etiam prærogativæ ejus quos terminos habeant. » Hæc jam inde a synodi initio Græci profitebantur, sessione 9. Ipse etiam Eugenius, sessione 25, hæc ad Græcos loquebatur (388): « Conveniamus simul, fiatque synodus : conficiat sacrum sacerdos : jusjurandum demus Latini, pariter et Græci : proferatur libere veritas per sacramentum : et quod pluribus videbitur, hoc amplectamur, et nos et vos : jusjurandum enim apud Christianos non fallitur. »

Non ergo ex sua unius sententia rem decidi volebat, neque ita pascebat et docebat universalem Ecclesiam, ut adunatæ consensum vinci a se putaret, qui fidem quoque suam Patrum consensione firmari intelligebat.

Jam eadem de re, eadem sessione, quid Græci sentirent Bessarionem clare exponentem audiamus. Habuit ille ad suos orationem dogmaticam, cujus hoc fundamentum : quoties necessitas ingruat, et hæresis aliqua exorta sit, « debere Ecclesiam Dei in unum congregatam, de rebus dubiis judicare, ac secundum præcepta divinæ legis, et sanctorum Patrum, communi omnium consensu sententiam ferre (389). » Tum addit, « communiter hæc agi, et quæ communia sunt, communi consensu terminari oportere : » ita enim egisse synodos œcumenicas, primam, secundam, tertiam, et alias omnes.

Cum vero inter se Græci deliberarent, imperator sic infit : « Ego præsentem hanc synodum generalem nulla ex parte inferiorem judico aliis omnibus antehac celebratis (390). » Ac postea : « Ego imperator sequi debeo sententiam synodi, majorisque illius partis, necnon defendere quod fuit sancitum a pluribus. Propterea dico, inquit, me hujus sacræ synodi plurimque ejus Patrum sequi sententiam;... tum quia ego censeo sanctam Ecclesiam in sacris dogmatibus nullo modo posso errare, communi ac synodica consideratione utentem : unus quippe, vel duo, vel tres, aut plures ex hominibus... fieri potest ut errent; at universalem Dei Ecclesiam, de qua Dominus dixit ad Petrum : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (*Matth.* XVI, 18); eam, inquam, Ecclesiam communiter errare omnino est impossibile : alioquin et sermo Salvatoris evanuit, et fides nostra debili fundamento est nixa. » Hæc Græci audiunt, hæc probant. Non ergo ad Papam solum, sed ad universam Ecclesiam provocabant, nostrisque omnino consentanea prædicabant.

Jam, ne quid supersit dubii, operæ pretium erit diligenter excutere quæ dixerint, cum de privilegiis Papæ speciatim ageretur, ac postrema hæc, de quibus nunc agimus, decreti verba expenderentur.

Græci igitur sic loquuntur (391) : « Admisimus privilegia Papæ præterquam duo : ne convocet synodum œcumenicam, sine imperatore et patriarchis, si conveniant; quod si advocentur, nec veniant, ne impedimento sint, quominus synodus fiat : alterum est, ut si quis putet se ab aliquo patriarcharum pati injuriam, et veniat qui interposuit appellationem, ne patriarchæ ipsi se sistant judicandos; sed Papa mittat inquisitores ad provincias κατὰ χώραν, et ibi in partibus τοπικῶς judicetur. »

Hic Papa respondit se velle « omnia Ecclesiæ suæ privilegia; velleque ad se fieri appellationes; nec non regere et pascere universam Ecclesiam, ut ovium pastorem; et celebrare synodum œcumenicam, cum opus fuerit; et omnes patriarchas parere ejus voluntati. »

Hæc postulata Papæ, omnia ad absoluta imperia revocantis, Græci respuere; gestaque synodi sic habent : « Imperator, his auditis, desperavit; nec aliud respondit, nisi : Curate de nostra profectione. » Adeo abhorrebant ab eo, ut Ecclesia non canone, sed voluntate regeretur. Ergo conventum est, « ut Papa regeret Dei Ecclesiam, salvis patriarcharum Orientis privilegiis et juribus : » quo fixum, valere canones, nec mero imperio regi Ecclesiam, Ecclesiisque sua jura canonico ordine fundata constare.

Cum in eo jam essent, ut conscriberetur decretum unionis, de Papæ privilegiis sic erat scriptum ut Papa illa habeat « juxta determinationem sacræ Scripturæ et dicta sanctorum : » obstitit his verbis imperator : « An si quis, inquit (392), sanctorum in epistola honoret Papam, excipiet hoc pro privilegio? Ac Papæ significavit, ut aut hoc corrigeret, aut de reditu ejus cogitaret; cogebatque apponi : juxta *tenorem canonum*; et non *secundum dicta sanctorum.* »

(387) Tom. XIII *Conc.*, sess. 9 *Conc. Flor.*, col. 151.

(388) *Ibid.*, sess. 25, col. 387.

(389) Bess., *Orat. dog.*, cap. 1, *ibid.*, col. 394.

(390) *Conc. Flor.*, sess. 25, col. 482, 483.

(391) *Ibid.*, col. 503.

(392) *Ibid.*, c. 506, 507.

Jam nemo negaverit, quin tunc vel maxime quæreretur, non modo de constituenda, sed etiam de regenda suisque coercenda finibus pontificia potestate; cum Græci vererentur, ne ambigua formula privilegia Papæ in immensum tenderent.

Quare hic omnis unionis spes rursus pene concidit; patetque omnino intellexisse Græcos, *regendam* quidem a Papa *universam Ecclesiam*, sed *juxta canones;* non mero imperio et absoluta voluntate.

Quæ cum diu multumque agitata fuissent; atque Eugenius quidem vocem illam, *secundum dicta sanctorum*, vehementer urgeret, Græci vocis ambiguitate deterriti haud minore vehementia repugnarent; tandem conventum est, ut « Papa habeat sua privilegia juxta canones et dicta sanctorum, sacramque Scripturam, et acta synodorum (393) : » quæ collecta simul veram administrandæ Ecclesiæ formam exhibebant; patebatque a synodo papalis potestatis, non solum habendæ firmamentum, sed etiam exercendæ regulam fuisse præscriptam.

Hic Eugenius, *dicta sanctorum*, toties inculcata omisit, ut quæ jam ipsi quoque ambigua viderentur : convenitque utraque Ecclesia in hanc formam, ut Papæ quidem inesset a Christo tradita regendæ ac pascendæ Ecclesiæ potestas; sed « secundum eum modum, qui, et gestis œcumenicorum conciliorum, et sacris canonibus continetur ; » quæ quidem Gersoni, Alliacensi, nostrisque concinunt, magna animorum consensione docentibus, « in Papa agnoscendam plenitudinem potestatis; sed a conciliis sacrisque canonibus regulandam. » Hinc autem videre est, cur jam Eugenius hanc vocem, *dicta sanctorum*, hic omitti ipse vellet; quippe cum haud satis apta videretur regulandæ pontificiæ potestati, quæ canonibus quidem et conciliis œcumenicis, non autem *dictis sanctorum* generatim sumptis, parere soleat.

Hæc igitur e Florentini concilii gestis expressa demonstrant, quantum ab eo abfuerint Græci ut agnoscerent supremam illam infinitamque potestatem, quæ totam adunatam Ecclesiam supergrederetur : quantum abfuerint Latini, ut eam a Græcis agnosci postularent; atque omnino consentire Florentina cum Constantiensibus, nedum ea abrogarent. Sic decet a catholicis conciliari quidem, non inter se committi et collidi concilia, ne, quæ in Ecclesia summa est, nutet auctoritas.

Florentinum decretum ab Eugenio factum est, *sacra approbante synodo;* sive, ut Græca habent, Συναινούντων ἐν τῇ συνόδῳ τῶν σεβασμιῶν ἀδελφῶν· *consentientibus in synodo reverendissimis fratribus* (394), hoc est, ipsa synodo condecernente, sententiam cum ipso ferente, ac decretum suum ejus decreto addente. Neque aliter Græci intellexerunt, quam ut eos sæpe professos esse vidimus, decernendi vim ipsa membrorum omnium consensione atque unitate constare; tuncque Ecclesiam errare non posse, *communi scilicet et synodica consideratione utentem*, ut supra professos legimus.

CAPUT XII.

An Constantiensibus decretis, et conciliari potestati noceat, quod Ecclesiæ pars maxima, ac præsertim Galli, Eugenio Basileæ damnato ac deposito obedirent.

Hic quæstio exoritur, Si conciliis tanta inest auctoritas, cur ergo Basileensia postrema irrita fuere, atque Eugenius IV, a synodo depositus, pro vero Pontifice, etiam a Gallis est habitus? In promptu responsio est; facta referimus; solutio ex factis.

Basileenses Patres multis videbantur duro nimis et obstinato animo neglexisse Græcorum salutem, et æquas conditiones respuisse. Ipsi etiam Græci Basileæ magnis clamoribus querebantur de synodo, quæ tantæ rei gratia commovere se nollet; in easque angustias Pontifex conjici videbatur, ut omitteret Ecclesiæ conjunctionem, tantum opus, idque magno et æterno suo et Ecclesiæ latinæ dedecore, nisi synodum ipse transferret : quod tamen ne solus contra synodi auctoritatem attentaret, memoratum illud de Florentia et Utino decretum synodi prætendebat. His causa Pontificis nitebatur : neque, ut antea, vanæ ac frustratoriæ dirimendæ synodi causæ ferebantur, sed conjunctio prætendebatur Ecclesiarum, jam præsentibus Græcis, et synodum cum successore Petri celebrantibus. Cæterum cum eo loco res Eugenii essent, tamen tanta erat synodi reverentia, ut Ferrariam pauci convenirent : non Patres, non reges, non reliqui principes orthodoxi : unus Burgundiæ dux, sessione demum 13, anno fere integro postquam Eugenius Ferrariæ cum Græcis agebat, missis legatis synodo se conjunxit (395). Et episcopi ex Italia convenere fere ad sexaginta, abbates ad quadraginta, quos inter ex Gallia antistites quinque admodum, vel sex, ex provincia fere, quæ nondum gallicano imperio parebat, et duo Hispani; ex Germania, ex Anglia totoque septentrionali tractu nullus. Hæ gentes cum Gallia et Hispania, omissis Florentinis, ipsoque Eugenio, Basileensibus adhærebant. Interim paulatim Basilea dilabi Patres, postquam reformationis studium ac spes in jurgia abiisse visa : cujus rei culpam multi in Patres, multi in Eugenium, in utrosque plurimi conferebant. Ergo pauci exercere synodi auctoritatem; iique plerumque non episcopi, sed doctores theologicarum ac juris facultatum, presbyteri tantum, imo interdum vix clerici. Jamque viris maximis, neque Eugenianæ, neque Basileensium partes plane probabantur : « Cardinalis Sancti Petri (396), viri sancti et gravissimi sententia placebat, qui

(393) *Ibid.*, col. 507.
(394) *Ibid.*, decr. *Union.*, col. 509.

(395) *Ibid.*, sess. 13, col. 207.
(396) Joannes Cervantes Hispanus, Hispalensis

neque hos, neque illos laudare solebat. » Hæc Æneas Sylvius (397).

In hunc locum redacti Basileenses, tamen in Eugenium cum Græcis et Armenis præclare agentem, atque Orientales Ecclesias a tot sæculis scissas ad ovile revocantem, miris anathematibus, œcumenicæ synodi titulo, detonabant. At cum eum etiam deposituri viderentur, sapientissimus quisque ab ea sententia abhorrere; legati regum palam intercedere, novi schismatis metu: multi a synodo discedere: inter eos etiam, qui Basileæ remanerent, graves dissensiones oriri. Prorsus tanto nomini, neque conciliorum gravitas, neque ipsa cœtus dignitas respondebat. Nihilo secius toties imminuta synodus, neque sibi satis consentiens, Eugenium mira confidentia deposuit; elegit Felicem olim Sabaudiæ ducem, qui abdicato imperio, quæsitoque secessu, quietam magis ac suavem, quam solitariam vitam (398) agere videbatur.

Deponendi Eugenii causæ, translata et contempta synodus; negatæque eæ, quas catholicas ferebant, synodi veritates: *tum Simoniacum, ac dilapidatorem bonorum Ecclesiæ* arguebant (399), jactatum potius in speciem, quam probatum; imo nec quæsitum. Hic iterum in studia scindi christiana respublica; pars hunc, pars illum colere, pars neutrum; et exspectare quid copiosior ac certior synodus declararet. Hanc sententiam Germani maxime sequebantur, cum Basileensem Galli synodum colerent, Florentinam respuerent, Constantiensia omnia confirmarent; simul Pontificem Eugenium agnoscebant, depositionem non admittebant, quod malorum Ecclesiæ recordati, schisma vererentur; neque multis satis idonea causa visa esset, cur Eugenio tam pauci, iique inter se divisi, potestatem abrogassent, reclamantibus legatis principum: in cæteris Basileensia decreta, atque iis nixam Pragmaticam Sanctionem studiosissime retinebant (400).

Id quidem Odoricus Rainaldus confitetur (401), ac probat ex Nicolao Clemangio theologo Parisiensi, hujus ævi celeberrimo, gesta publica referente; sed nos ipsa gesta, ipsamque Pragmaticam Sanctionem legere ac referre præstat.

Ea edita est, rege præsente, et in congregatione Ecclesiæ gallicanæ apud Bituriges, 7 Julii, anno 1438, atque a magnifica synodi Basileensis commendatione ducit initium (402).

Recipiuntur ergo ex eodem Basileensi concilio, concilii Constantiensis constitutiones, imprimis caput *Frequens;* tum ejusdem concilii Constantiensis sessionis 5 Basileæ toties repetita decreta, ascribiturque sic: « Acceptavit et acceptat, prout jacent, jam dictorum prælatorum cæterorumque virorum ecclesiasticorum, ipsam Ecclesiam (Gallicanam) repræsentantium, congregatio sæpe dicta. » Tum Basileensia decreta memorantur, et *acceptantur,* præsertim illud de sacris electionibus. Adhibitæ quidem decretis Basileensibus aliquot *modificationes;* sed quam illud fieret, illæsa concilii auctoritate, hæc verba demonstrant: « Demum conclusit prælibata congregatio, ut decreta ipsa, de quibus visum est, quod debeant simpliciter acceptari, ex nunc simpliciter acceptentur et exsecutionem sortiantur, atque ex nunc effectui realiter mancipentur; et similiter ea decreta circa quæ factæ fuerunt prænotatæ modificationes, ex nunc cum ipsis modificationibus acceptentur, prout etiam acceptantur, *sub spe scilicet quod ipsæ modificationes per sacrum concilium admittentur:* pro quo regii oratores instabunt, vice regia, Ecclesiæ regni et Delphinatus. »

Cum hæc admitterent, tamen in agnoscendo Felice, Basileensibus non consentiebant, sed Eugenio obsequebantur. Id cur facerent, docet illa responsio Caroli VII, deprompta ex vetustissimo codice Victorino, quo hujus ævi acta referuntur (403): « Protestatur rex, quod more prædecessorum suorum paratus est audire Ecclesiam rite ac legitime congregatam. Verum quod apud multos graves et probos non modica est indubitatio, an suspensio, privatio, et subsecuta electio facta Basileæ sit legitima, dubium etiam est, an illa congregatio *illis diebus,* quibus prædicta agitata et facta sunt, sufficienter repræsentaret universalem Ecclesiam, ad tantos et tam arduos actus; rex perstat et manet in obedientia domini Eugenii, in qua nunc stat: ubi vero rex plene et sufficienter de prædictis informatus fuerit, sive per œcumenicum, aut aliud generale concilium, aut in congregatione Ecclesiæ suæ Gallicanæ extensius congregandæ, seu in conventione principum, rex comperta veritate stabit cum ea, et ei adhærebit. »

Ergo rex gallicanaque Ecclesia de potestate concilii generalis, in deponendo Papa, minime; de hoc tantum concilio, neque in omnibus, ambigebant; quod licet pro generali haberetur in aliis, quibus consenti-

archiepiscopus ubi vidit Papam et synodum dissidentes, in Hispaniam reversus est. *Vid.* CIACON. (*Ed. Paris.*)

(397) ÆN. SYLV., epist. 25, pag. 518, edit. Bas.

(398) Amedeus VIII, Sabaudiæ dux, ideo pacificus et sui ævi dictus Salomon, quod, dum vicini principes armis inter se decertabant, ipse pacem cum omnibus coluerat, abdicato ducatu commissaque hujus cura filiis suis, secessit, una cum sex magnatibus in locum *Ripaliæ,* ubi monasterium exstruxit, sibique et sodalibus palatium; cui nomen fecit *Eremum.* His eremitis molliter viventibus amplæ erant et opportunæ ædes, lautæ epulæ, multum otium. *Vide* SPOND., an. 1434. SYLV., *Comm* lib. VII. (*Ed. Paris.*)

(399) *Conc. Bas.*, sess. 34, col. 620.

(400) Vide *Conc. Bitur;* pro *pragm.*, *ibid.*, col. 1430.

(401) RAIN., an. 1440, n. 4.

(402) Tom. XII *Conc.*, col. 1429 et seq. Vide *Pragm.*, in edit. Pinsonii, an. 1666.

(403) *Hist. univ.*, an. 1439, tom. V, p. 447.

ret Ecclesia; in deponendo Papa, repugnantibus regum legatis, ac plerisque per orbem terrarum Ecclesiis, non satis repræsentare videretur eam, quæ maxima ex parte hujusmodi conciliis repugnaret, Ecclesiam. Ea causa dubitandi fuit; quæ dubitatio Germanos adduxit, ut neutri faverent: nostros, quod erat æquius, ut in possidentis obedientia persisterent, neque ex dubia condemnatione, certa eum dejectione mulctarent.

CAPUT XIII.

Nobilissimas universitates, propter Constantiensium canonum auctoritatem, Basileensi synodo adhæsisse.

Interim nobilissimæ academiæ toto orbe terrarum inclinabant in synodum.

Anno 1438, cum Bituricensis conventus haberetur, universitas Parisiensis legatos misit, qui conciliorum generalium, ac præsertim Constantiensis ac Basileensis auctoritatem tuerentur (404).

Anno 1439, jam deposito Eugenio et electo Felice, in codice Victorino optimo hæ universitates memorantur, quæ Basileensibus adhæserint: Parisiensis, Viennensis, Erfordiensis, Coloniensis, et Cracoviensis (405).

Edita ergo est doctoris Parisiensis, pro synodo Basileensi, contra ejus translationem, ampla defensio, qua sententia sacræ facultatis totiusque academiæ argumentis firmaretur. In hac defensione hæc legimus (406): « Nullus est alius inobliquabilis, nisi Ecclesia, aut concilium generale, habens specialem Christi assistentiam, ex promissione ejus; ergo nulli alii necesse est infallibiliter credere, nisi Ecclesiæ aut concilio generali. Concilium generale est regula inobliquabilis, ratione assistentiæ Salvatoris, supremum tribunal in terris, ad quod in dubiis salutem humanam concernentibus, haberi debet recursus; nec ad Christum a generali concilio legitime congregato appellari potest, cum Spiritus sanctus eorum, quæ conciliariter aguntur, principalis auctor et definitor exsistat. »

Tum universitas Coloniensis a Theodorico Coloniensi archiepiscopo requisita, edidit responsionem; illa vero responsio ab hac propositione incipit (407): « Ecclesia synodaliter congregata habet supremam jurisdictionem in terris, cui omne membrum Ecclesiæ, cujuscunque dignitatis fuerit, etiam papalis, obedire tenetur, quam nemo sine ipsius Ecclesiæ synodalis conventu dissolvere vel transferre potest. » Ex his cætera æstimari possunt.

Universitas Erfordiensis, Theodorico archiepiscopo Moguntinensi (408) simile responsum dedit, quo Basileense concilium asserit; *neutralitatem* improbat (409); quod concilium sit supra Papam, ex Constantiensi decreto, etc.

Universitas Viennensis concilio Basileensi ac Felici favet, et neutralitatem impugnat: quod « si duo, aut plures contenderint de papatu, est justum et licitum, si de jure eorum dubitatur, eis usque ad futurum concilium obedientiam subtrahere. At in his, quæ fidei sunt, aut quæ schismatis exstirpationem, aut morum reformationem in capite et in membris Ecclesiæ respiciunt, nunquam licet Christiano a sacro concilio legitime congregato appellare (410). »

Cracoviensis universitas, editis litteris ad Vladislaum IV Poloniæ et Hungariæ regem, decreta Basileensia adversus Eugenium, et pro Felice firmat, his maxime conclusionibus: « 1° Quod unam Ecclesiam agnoscere oporteat. 2° Quod sicut unum est caput principale Christus, ita unum est caput universale Papa. 3° Quod quodlibet concilium generale in Spiritu sancto legitime congregatum repræsentat universalem Ecclesiam, et habet potestatem immediate a Christo, idque Constantiensi concilio fixum, ac probatione non egere. 4° Potestas Ecclesiæ universalis, ac etiam cujuslibet concilii generalis legitime congregati ipsam repræsentantis, superior est potestate Papæ et qualibet alia potestate in terris (411). » Reliquæ ex his facile intelliguntur.

Ex his liquet, quod etsi de aliqua parte Basileensium gestorum fuerit dubitatum, non proinde concilii universalis, aut Constantiensium decretorum auctoritatem in dubium fuisse revocatam; sed certam et inconcussam suoque immotam pondere constitisse. Id etiam sequentia gesta declarabunt.

CAPUT XIV.

Mors Eugenii IV. — Nicolaus V succedit. — Pax composita, immotis decretis Constantiensibus. — Concilii Basileensis antesignani, abdicato tantum Felice, nulla doctrinæ retractatione, pro orthodoxis habiti.

Dum hæc agebantur, Græcis ad unitatem redactis, eruditis Armenis, Jacobitarum atque Æthiopum accepta legatione, Eugenius Florentia Romam concilium, *ipso concilio approbante*, transtulit, ne deesset quod Basileensibus opponeret (412). Una vel altera

(404) *Hist. univ.*, an. 1439. tom. V, p. 444.
(405) *Ibid.*, p. 449.
(406) *Ibid.*, p. 450.
(407) *Ibid.*, p. 460.
(408) Is Theodoricus Skhenck discessit aliqua ex parte ab universitatis Erfordiensis sententia, et cum cæteris Germaniæ principibus, viam hanc est secutus, quam vocabant *neutralitatis*. Patricius, in *Historia Basileensi*, cap. 88 et 117, col. 1567, 1590, narrat, Moguntiam, bis convenisse nonnullos Germaniæ principes et episcopos, ibique statuisse a se approbanda esse decreta Basileensia, exceptis iis, quibus Eugenius exauctorabatur; et neutralitatem inter Eugenium et Felicem tenendam. (*Edit. Paris.*)
(409) *Hist. univ.*, loc. cit., p. 462.
(410) *Ibid.*, p. 473, 474.
(411) *Ibid.*, p. 480 et seq.
(412) Tom. XIII *Conc.*, part. III, *Conc. Flor.*, col. 1218, 1222 et seq. Vide *ibid.*, PATRIC., c. 129, col. 1599, 1600.

sessione 19 quidpiam; de reformatione certe nihil actum (413). Interim Basileenses, extenuatis ac pene nullis viribus, cum Felice suo Lausannam defluxere, vicinam civitatem: utrimque paucis cum episcopis synodus universalis agebatur, aut potius tanti nominis majestas ludibrio habebatur. Eugenius obiit, unione facta, nobilis: utinam stabili, felix? Cæterum id egisse quod in ipso esset, maximæ laudi fuit. Optabant viri boni, ut pari studio reformationi animum adjecisset. Aliis occupatus partem officii vel maximam prætermisit. Successit, anno 1447, Nicolaus V, antea Thomas (Sarzanus), Sanctæ Sabinæ cardinalis, vir optimus atque doctissimus; quodque inter omnes constabat, pacis amantissimus. Itaque anno sequente 1448, postquam a tempore electi Felicis annos fere novem inter Papam et synodum, dubiæ Ecclesiæ fluctuabant, facta pax, Caroli VII, Francorum regis præcipua opera, his conditionibus, ut Felix papatui renuntiaret, ut concilium Basileense sive Lausanense ordinaret, « maxime propter pacem Ecclesiæ, Nicolaum pro Pontifice habendum, statuendo et ordinando quod faciat et adimpleat, quæ Summus Pontifex facere tenetur, mandaretque omnibus eidem Nicolao obediendum esse (414) : » ut synodus deinde se ipsa dissolveret : ut a Nicolao synodus generalis, neque revocanda, neque prorogauda, neque impedienda, in Gallia statim indiceretur; tanta apud omnes, etiam post Basileense dissidium, conciliorum non modo necessitas, sed etiam majestas et auctoritas ferebatur : ut utrinque factæ gratiæ ratæ : utrinque irrogatæ pœnæ irritæ haberentur (415).

Hæc igitur inter oratores Nicolai Papæ, et Caroli VII Francorum regis pacta atque conventa sunt, obsecundantibus Angliæ et Siciliæ regibus, ac Ludovico delphino. Thomas Corcellæus, insignis pietate ac doctrina theologus, et concilii Basileensis Lausanensisque pars maxima, inter oratores Caroli nominatur (416).

Electores principes Carolo se *conformant*, suaque *avisamenta* proponunt, de irritandis utrinque pœnis. Hanc causam afferebant, « quod catholica universalis Ecclesia diffusa per orbem, et communitas fidelium, ut plurimum hujusmodi processus, sententias, censuras, privationes et pœnas hinc inde emanatas non recepit (417). » Hæc docent, quo loco decreta pœnalia non modo Basileensia, sed etiam Eugeniana esse viderentur. Cavebant etiam ut synodi Constantiensis auctoritas sacrosancta haberetur. « Instabit dominus rex Francorum, quod S. D. Nicolaus Papa V, concilium Constantiense, decretum *Frequens*, et alia ejus decreta, sicut cætera concilia catholicam militantem Ecclesiam repræsentantia, ipsorum potestatem, honorem et eminentiam, sicut et cæteri antecessores sui, suscipiet, amplectetur et venerabitur (418). » Sic sancta habebatur omnium Constantiensium decretorum auctoritas : eorum vero maxime quæ ad eorum *eminentiam* pertinerent.

Ut hæc exsecutioni darentur, primus Felix ex pacto edidit bullam, quæ incipit, *Quas ob causas*, a Rainaldo relatam (419), cujus hæc est summa : 1° Se ab universali synodo Basileensi ad apostolicum regimen evocatum obediisse, ut concussam tueretur generalium conciliorum auctoritatem, memorem videlicet. « Constantiensis concilii nulla unquam oblivione delendæ definitionis; quod videlicet sancta synodus in Spiritu sancto legitime congregata, » etc., prout ex Constantiensis concilii sessione 5 sæpe recitata sunt : quam etiam veritatem Basileensis synodus confirmasset, tota catholica *suscepisset ac practicasset* Ecclesia. Exinde permotum gravi schismatis malo, » post acerrimos continuosque labores, quos solius veritatis manifestandæ, auctoritatisque sacrorum generalium conciliorum conservandæ gratia amplecti voluerit; » eo animum contulisse, ut pacem Ecclesiæ, quacunque fieri posset ratione, procuraret : ea causa in sancta synodo Lausanensi, universalem Ecclesiam repræsentante, ultro cessisse papatui; « sperantes, inquit, quod in futurum reges et principes, prælati, et alii, auctoritati sacrorum conciliorum assistent, eamque tuebuntur et defendent; quodque universalis Ecclesia, *pro cujus dignitate, supereminentia, et auctoritate* totis viribus pugnavimus, nos apud clementiam primi et æterni Pastoris, nostræ hujus pacificæ humilitatis contemplatu, suis devotis jugibusque orationibus commendabit. Lausanæ 7 Apr. 1449. »

His conditionibus Felix, hac fide edita, in Lausanensi concilio papatum deposuit. Paucis post diebus synodus his consentaneum decretum protulit, ab eodem Rainaldo relatum (420), cujus initium : ***Multis ab annis***. Sic autem desinit : « Desiderantes, inquiunt, de unico pastore uni sanctæ catholicæ et apostolicæ Ecclesiæ providere, compluribus suadentibus et urgentibus causis; præsertim dilectione dandæ unionis et pacis in personam dilectissimi filii Ecclesiæ Thomæ, in sua obedientia Nicolai V nominati, nostra vota contulimus, sperantes ipsum ea facturum, quæ Summus Pontifex facere tenetur : fida quoque relatione intelligentes, eamdem credere et tenere veritatem pro conservanda sacrorum auctoritate conciliorum in sacrosancta synodo Constantiensi definitam et declaratam, ac in sacro

(413) Nihil omnino, nisi quod duas bullas approbavit, quibus Eugenius Ecclesiæ gratulabatur de quibusdam Orientalibus episcopis schismati ereptis (*Ed. Paris*.)

(414) Tom. XIII *Conc.*, part. III, *Conc. Florent. ad cisum*, etc., c. 1529.

(415) *Ibid*. Vide quoque c. 1527.

(416) *Ibid*., XII, part. III, *Conc. Flor.*, c. 1533.

(417) *Ibid*., c. 1530.

(418) *Ibid*., c. 1532.

(419) RAIN., an. 1449, n. 3, 4.

(420) *Ibid*., 5.

Basileensi concilio renovatam, necnon a prælatis, regibus, et principibus, universitatibusque orbis susceptam, prædicatam et dogmatizatam, videlicet quod generalis synodus in Spiritu sancto legitime congregata, » etc., prout in duobus Constantiensibus decretis, sessione 5, habentur. His positis, Nicolaum pro Pontifice habendum decernunt, ipsique obediri mandant : 19 Apr. 1449. Antecesserant (421) decreta de irritatis pœnis, et confirmatis gratiis, prout pactum erat.

Denique eadem synodus Lausanensis alia duo decreta, ab eodem Rainaldo descripta (422), edidit 25 Aprilis. Altero, Felicem creat ac nominat *Sabinensem episcopum*, *ac per varias amplasque provincias Sedis apostolicæ legatum vicariumque perpetuum; primumque post Romanum Pontificem locum* eidem attribuit, servatis aliquot pontificiæ dignitatis insignibus. Altero, post pacem constitutam, synodus seipsa dissolvit, ac dissolutam esse decernit.

Hæc agentes pro decretis Constantiensibus, hanc fidem professos Nicolaus V, tribus datis diplomatis, quæ incipiunt, *Ut pacis;* et, *Tanto nos;* et, *A pacis auctore :* non modo ut ab omni censura immunes, verum etiam in suis suscepit honoribus : Felicem vero, sive Amedæum, eamdem fidem toto terrarum orbe testatum, pro Sabinensi episcopo ac primo cardinali legatoque perpetuo habet et agnoscit, 21 Junii eodem anno 1449 (423).

Viderat autem Nicolaus memorata Felicis et synodi Lausanensis de cessione et pace diplomata, quorum respectu bullam *Ut pacis*, et bullam *Tanto nos*, a se editas esse testatur; nihil ut sit clarius, quam Felicem et Lausanenses, sessionis 5 Constantiensis decreta laudantes, ac supereminentem concilii potestatem his asserentes, a Nicolao V fuisse susceptos.

Quid hic mentis fuisse Nicolao putant? Nullamne, an suspectam, imo apostolicæ Sedi exosam habuisse sessionis 5 Constantiensis auctoritatem, qui Felicem ac Lausanenses eam ad cœlum usque, postremis etiam decretis extollentes, amplexus sit? An forte existimabat, ab iis Constantienses canones ita laudari, ut, quod jam adversarii volunt, ad solum schismatis tempus revocarent? Atqui Basileenses iis canonibus adversus Eugenium indubitatum Pontificem usos prædicabant. Quid ergo ? Nicolaum indulgentia usum adversus eos, qui erroneam aut schismaticam doctrinam non modo profiterentur, sed etiam universæ Ecclesiæ commendarent? Apage insana prorsus deliria. Nihil ergo superest, nisi ut eos pro orthodoxis habuerit, idque tribus diplomatis uno die editis confirmarit.

Sic autem inter Papæ regisque oratores pactum erat, ut hæc tria diplomata « de cassatione processuum, de confirmatione gestorum, et de restitutione privatorum, secundum minutas ab ipsis oratoribus concordatas, » a Nicolao ederentur, et Felici traderentur (424) : quæ oratorum testificatione in conciliorum voluminibus edita constant.

Refert quidem Rainaldus (425), ex Jannutio Manetto (426), Amedæum *perfidiæ suæ errorem recognovisse*, quem *confitentem ac pœnitentem* Nicolaus sponte cardinalem creaverit; at nos historicis, partium studio quæ libuere scribentibus, adversus gestorum fidem ac Nicolai diplomata, non credimus. Cæterum in gestis ac bullis nihil retractationis aut pœnitentiæ reperimus; imo ultima Felicis gesta ac synodi Lausanensis, omnia præclare ab iis atque a Basileensibus gesta, nec nisi pacis studio antiquanda confirmant. Utrinque solutæ pœnæ; utrinque confirmatæ gratiæ : de pœnis id notatu dignum, quæcunque a quocunque, etiam ab Eugenio in Felicem ac Basileensem sive Lausanensem synodum *emanassent*, eas a Nicolao nullas et irritas declaratas : « atque etiam de registris Eugenii Nicolaique ipsius, et locis aliis abolitas atque deletas (427). »

Omnes ergo utrinque pro orthodoxis habiti, quique pro translatione, quique adversus translationem egissent. Retractationes fingunt (428), quas nec ipsi probant, et acta respuunt. Joannes Segobiensis Hispanus, Thomas Corcellæus Gallus, alii innumerabiles, sanctitate ac doctrina conspicui, Basileensi synodo ad finem usque conjuncti, in pace Ecclesiæ obierunt; fama integra ac virtutum omnium, in primis vero modestiæ et contemptarum dignitatum (429) laude floruerunt. Ludovicus vero Alamandus cardinalis, Arelatensis archiepiscopus, quo duce ac præside depositus Eugenius, Felix electus, continuata synodus et ad extremum usque perducta est; ille, inquam, abdicato tantum schismate, circa doctrinam vero retractatione nulla, imo gestis in Lausanensi sessione ultima confirmatis, pristinæ dignitati restitutus, in sua Ecclesia vixit. Obiit clarus miraculis, pro beato colitur, Clemente VII Pontifice, ut jam memoravimus (430), edicente. Nulli imputatus error, nulli schismaticus animus, omnes bono animo, bona fide adversus translationem egisse constabat, dum reformationi student, ejusque promovendæ spem in conciliorum invicta stabilitate repositam putant.

CAPUT XV.

Quæstio de translatione, qualis habita in

(421) 16 April.
(422) RAIN., an. 1449, n. 6.
(423) Tom. XII *Conc.*, col. 665; t. XIII. c. 1347; *Vide* RAIN., an. 1449.
(424) Tom. XIII *Conc.*, col. 1335.
(425) RAIN., loc. cit., n. 6.
(426) Florentino in *Vita Nicol. V.*
(427) Bull. *Tanto nos*, t. XIII, c. 1349.
(428) RAIN., loc. cit., n. 8.
(429) Corcellæus a Felice cardinalis factus, hanc ultro dignitatem abdicavit. (*Ed. Paris.*)
(430) Vide *Diss. præv.*, n. 44; et lib. V, cap. 5.

Basileensi et sequentis synodis de Constantiensibus decretis nullum superesse dubium. — Joannis de Paradiso Carthusiani locus de rebus Basileensibus.

Quin ipsa quæstio, qua potestate concilium transferatur, recte consideranti pendere adhuc et in medio relicta videbitur. Sane translatio Basileensis tria habebat insignia propter quæ probaretur : primum, causa transferendi gravis ac necessaria propter Græcos : alterum, non modo legatorum, verum etiam præsulum ingens discessio : tertium denique, consecutum schisma, deposito Eugenio atque electo Felice præter optimorum virorum sententiam. Hæc igitur particulares causæ translationem et faciendam suadebant, et factam tuebantur. Et tamen a Felice, a Lausanensibus nihil, præter abdicatum schisma : circa transferendi concilii potestatem, nihil retractationis exigitur. Quin ipse Eugenius translationi decretum, ut vidimus (431), Basileense prætendit : cæterum Ferrariensem synodum, Florentiam; Florentinam, Lateranum; sed ubique, concilio approbante, transtulit (432).

De translato Ferraria Florentiam concilio memorabile illud, quod legimus in actis (433) : ea translatione proposita respondisse Græcos : « Nos vellemus Ferraria non excedere, quandoquidem in ea statutum est, non alibi synodum celebrari : » dixisse imperatorem Græcum : « Lex est apud Latinos, synodum œcumenicam, non ita simpliciter ac fortuito dimitti, infecta re, ac sine definitione synodica præterquam tribus hisce de causis : si pestis grassetur, si fame laboretur, si fiat hostium incursio. Quapropter nos etiam justa de causa synodum transferemus. Est autem causa pestis. » Quo audito « omnes dixerunt : Justum est translationem synodi notam fieri. Placuit ergo convenire generalem synodum ; atque ita indicta est translatio (434). » Decretum translationis habetur in conciliorum voluminibus, *sacro approbante concilio.* Quo quidem decreto duo asseruntur a Græcis : primum, non nisi necessariis causis concilium dimitti, antequam definita sint propter quæ est congregatum : alterum, ne id quidem fieri, nisi assentientibus Patribus.

Neque aliter gestum in Tridentina synodo. Allatum Pauli III decretum, de concilio Bononiam transferendo, propter grassantes morbos : sessione 8, quæsitum a Patribus, num placeret ea causa « decernere ac declarare concilium esse transferendum, et ex nunc transferri, donec sanctissimo domino nostro, et sacro concilio expedire videbitur, ut ad hunc seu alium locum, ipsum concilium reduci possit ac debeat : responderunt : Placet (435). » En ad translationem cum pontificia conjuncta sacrosancti concilii auctoritas, neque aliter : atque ad ipsam synodum Tridentinam, Deo ita providente, hæc sententia transmittitur.

Huic translationi, cum Carolus V Augustus, ejusque regnorum episcopi intercederent, Galli quidem consensere; exstatque mandatum Henrici II, ut suo et Ecclesiæ Gallicanæ nomine, translatio approbetur; sed cum ea clausula : « Quod dictum concilium, Patrum ibidem agentium consensu atque auctoritate, Bononiam translatum sit (436) »

Mortuo Paulo III, ex Julii III successoris bulla, concilium Tridenti resumptum, ita decernente atque assentiente concilio (437), sessione 11, anno 1551, kalendis Maii.

Suspensa synodus per biennium sessione 16, 28 Aprilis 1552; at ipsa synodo decernente (438). Resumpta synodus sub Pio IV, sessione 17, sed iterum ipsius synodi accedente decreto (439). Denique dissoluta eodem ordine sessione 25. Quæsitum a Patribus : « Placeatne, ut huic sacræ œcumenicæ synodo finis imponatur? Responderunt : Placet (440). »

Cæterum hæc nihil ad nos, qui tantum Constantiensia sessionis 5 decreta tutanda suscepimus. Ea vero et per se summa auctoritate constare, et a Martino V iteratis vicibus approbata esse ; et a synodo Basileensi, dum legitime canoniceque ageret, repetita ; et ab Eugenio IV sæpius, etiam in synodo Florentina, comprobata ; et a Nicolao V pro sanctis atque intemeratis habita fuisse demonstravimus, dum Felicem ac Lausanenses ea decreta laudantes atque repetentes, et quidem quovis tempore, et adversus quemvis Pontificem valitura, audiit, suscepit, amplexus est, edito etiam diplomate.

Quin etiam idem Nicolaus Carolum VII, pace ecclesiastica confecta nobilem, miris in cœlum laudibus efferebat (441) ; cum Carolus interim, totaque Ecclesia Gallicana Pragmaticam sanctionem omni ope tuerentur, in qua, ut vidimus, Basileæ repetiti canones Constantienses sessionum 4 et 5 recipiebantur, laudabantur, et pro certo ac stabili rerum omnium fundamento constituebantur.

Calixti vero III, qui Nicolao proximus sedit, tempore, cardinalis Avenionensis (442), anno 1456, legatus a latere, ad eumdem Carolum et Gallias missus, id etiam scripto confirmavit, nihil se acturum, quod Pragmaticæ Sanctioni adversaretur; cujus autographum in regestis regiis habetur (443) : adeo Pragmatica in nostrorum animis hære-

(431) *Vide* sup. hoc lib., c. 12.
(432) Leg., Bull. *Decet.*, t. XIII *Conc.*, c. 1030; et *Hist. Patr.*, cap. 129.
(433) *Conc. Flor.*, sess. 15, col. 214, 218, 219.
(434) *Vide* ibid., col. 1030.
(435) *Conc. Trid.*, sess. 8, t. XIV, col. 785.
(436) *Mém. pour le conc. de Trente*, p.; 19.
(437) *Conc. Trid.*, loc cit., col. 799.
(438) *Ibid.*, col. 835, 836.
(439) *Ibid.*, col. 840.
(440) *Ibid.*, c. 919, 920.
(441) Nicol. V, epist. 5, *ad Carol. VII*, t. XIII *Conc.*, col. 1343; *Vide* sup., c. 12.
(442) Alanus de Cœtivi.
(443) *Preuv. des libert.*, tom. I, cap. 23, pag. 917.

bat, necdum a Romana curia vexabatur.

Ex his concludimus motam quidem de translatione quæstionem nondum universim decisam videri; certe, quod hic agitur, Constantiensia sessionis 5, toties repetita, toties approbata, certa et indeclinabili auctoritate constare.

Hic qui scire velit, hæ translationes ac dissolutiones conciliorum, quo loco a viris bonis doctisque haberentur, legat Jacobi de Paradiso Carthusiani, doctoris Erfordiensis, *Collectum de septem statibus Ecclesiæ in Apocalypsi.* Ubi leget quam necessaria reformatio; quam neglecta; quam exosa tunc temporis, præsertim Italis et curiæ: tum subdit mille artes, quibus concilia dissolvantur: « Quod, inquit (444), clare probat tragœdia nostris temporibus in Basileensi concilio practicata; et ex hoc ortum est vulnus, nescio quando curabile, contra auctoritatem conciliorum generalium, ut abscedentibus Papa, aut suis præsidentibus a loco concilii, vel differentia exorta inter Patres ejusdem, censeatur concilium dissolutum, resideatque in persona Papæ de plenitudine potestatis auctoritas dissolvendi aut transferendi concilia generalia, prout Eugenius olim Papa, anno 1437, fecisse comprobatur. Hoc venenum per eum effusum est in Ecclesiam per adversarios conciliorum: ad quod refugium habebunt, ut subterfugere valeant correctionem et reformationem; ita ut etiam modernis temporibus frontose dogmatizare audeant: in quolibet Papa residere plenitudinem potestatis, non solum super quolibet membro singulari Ecclesiæ, sed et super totam Ecclesiam conciliariter congregatam, ad libitum ipsius disponendi, decretandi, dissolvendi, transferendi, corrigendi, auctorizandi; ut nullus audeat dicere: Cur ita facis? Et sic totaliter nituntur suffocare auctoritatem conciliorum, contra decretationem ab omnibus acceptam in Constantiensi et Basileensi generalibus conciliis publice promulgatam, et contra Pragmaticam Sanctionem super hoc editam, atque factam. » Decreta memorat in sessione 5 Constantiensi edita, ac Basileæ repetita, et ab omnibus accepta. Hæc igitur ad avaritiam ac pessimam adulationem refert, concluditque ita (445): « Quod Ecclesia universali conciliariter congregata Papam inferiorem esse non dubitemus; et quod auctoritas Ecclesiæ integre servanda est super omnem, quacunque præfulgeat dignitate, etiam papali, in his quæ ad fidem, et ad schismatis exstirpationem, et ad generalem Ecclesiæ reformationem in capite et in membris. Secundo: concilium punire potest et debet quemlibet, etiam Papam, qui contumaciter statutis ejus obedire contempserit. Ex præmissis infertur. Si universalis Ecclesia, tam in capite quam in membris debet reformari, oportet hoc fieri per totam Ecclesiam conciliariter congregatam, a capite incipiendo; neque enim Spiritus mendax fuisse credendus est in ore omnium illorum virorum celeberrimorum in Constantiensi synodo congregatorum, qui hoc sanxerunt per decretum *Frequens*. Licet quidam ex Italica natione, de collateralibus Papæ, moleste illud tulerunt; postea tamen omnes consenserunt de superioritate concilii generalis super Papam, licet inimicus homo iterum superseminavit zizania. »

Hæc viri boni ac fortes, adhuc subjectam oculis memorabant, de conciliari auctoritate in Constantiensi concilio consensionem omnium; affirmabant superseminata paulo post zizania, atque iis reformationem impeditam deplorabant, ad eam incipiendam atque promovendam, ad Constantiensia decreta, tanquam ad arcem, confugiebant. Hæc nos cum iis dolentes ingemiscentesque referimus; Deumque precamur, ne fœdos iterum atque Ecclesiam vastaturos reformatores immittat, et Ecclesiæ vulnera ab alto respiciat.

CAPUT XVI.

Petri Meldensis episcopi ad Eugenium IV, Caroli VII nomine, gesta legatio. — An Odorico Rainaldo eam objicienti prosit.

Dum in rerum Basileensium seriem ac summam intendimus, tantisper distulimus eam, quam Odoricus Rainaldus refert (446), Petri (447), Meldensis episcopi, anno 1441 gestam, ad Eugenium IV, cum Florentiæ ageret, Caroli VII nomine legationem.

Hujus legationis causa erat, ut Eugenius, synodo Basileensi condemnata, Florentina vero absque ulla Ecclesiæ reformatione facta; novam synodum generalem, idque in Galliis indiceret, haud ita facile dissolvendam; atque hactenus factum pii omnes ingemiscebant. Quod ergo vir prudentissimus verba sua sensusque ad deliniendum Eugenii animum accommodat, ut eum omni arte perpellat ad synodum, totum id Odoricus Rainaldus eo refert, ut Basileenses regi horrori fuisse, pontificia vero monarchia super omnem conciliorum auctoritatem provecta et exaltata fuisse videatur.

At ille sua dicta sic temperat, ut cum cæteris theologis Gallicanis, conciliarisque potestatis defensoribus, summa ipsa conveniant. Monarchiam commendat ecclesiasticam, pacis unitatisque conciliatricem. Nihil mirum: quippe quam Catholici omnes, præsertim Parisienses, laudent. Basileenses sugillat, *qui eam nunc abolere et supprimere contendunt* (448). At illud verbulum, *nunc*, a prudentissimo oratore interjectum, ad posteriora Basileensia adjecit animos: priora, quæ, conciliarem potestatem recto ordine asserebant, sana esse significat. Quare oratione tota quidquid improbat in Basileensibus gestis, ad Eugenii depositi (449) ac

(444) GOLDAST., *Monarch.*, t. II, p. 1567, 1570.
(445) *Ibid.*, p. 1573.
(446) RAIN., ann. 1441, n. 8, 9 et seq.
(447) De Vercellis, Diniensis, postea.
(448) RAIN., an. 1441, n. 9.

(449) Qui Meldensis episcopus eas primas sessiones improbasset, quarum ipse pars fuerat, utpote in concilio Basileensi Hierosolymitani regis orator. — Vide *Gall. christ.* in Episc. Dinens. et Meld. (*Ed. Paris.*)

Felicis constituti tempora manifeste refert, quæ Gallia non probabat; multique viri præstantes conciliaris etiam potestatis recteæ et ordinatæ strenui defensores, omnia Basileæ tum, ab inconsulta multitudine, per seditionem ac tumultum fieri querebantur. Hæc ergo nunc gesta, quæ pacem unitatemque convellant, orator memorat; interim cum supremam in Romano Pontifice potestatem agnoscat, uti omnes catholicos, ac præsertim Parisienses facere vidimus, hoc addit: « Patres constituisse decreta et regulas pro ipsius usu gubernando et regulando; quæcumque,» inquit, «præter has regulas hac potestate utitur, superbit, et potestatem exercet, sicut principes gentium, quod prohibuit Christus. »

Quo loco subdit *duas extremitates* jam in Ecclesia esse : alteram quidem *exacutam in concilio olim Basileensi*; qua voce, *olim*, iterum ostendit, et viguisse olim concilium illud, et nunc concilii loco non esse; alteram in Florentino, atque in concilio quidem Basileensi unam extremitatem nimis exacui exstincta potestate; alteram a Florentino concilio nimis exacui visum, potestate quidem agnita, sed nulla re facta *pro regulando usu hujus potestatis*; quod quid est aliud, quam theologorum Parisiensium more, supremam ac plenam in Summo Pontifice revereri potestatem; sed eam per canones et concilia regulandam, ut etiam in Gallicana Declaratione est positum, agnoscere.

Addit noster orator (450) : « Quod ad eas extremitates evellendas non sufficit auctoritas Papæ, sine generali concilio; etsi, inquit, Eugenii, in favoribus principum confidas absque generali concilio procul dubio arundineum baculum tenes : » quibus aliisque patet in ea legatione, rejectis sine contumelia Basileensibus, sed tantum posterioribus gestis, pro vera conciliorum auctoritate, summa quidem modestia, ne Eugenium exasperaret; sed tamen strenue esse certatum. Quam autem rex christianissimus Basileensium Patrum ad finem usque honori consuluerit, acta eo auctore, sub Nicolao V jam relata (451) testantur. Quare hic finem ea de legatione dicendi facimus.

CAPUT XVII.

Bulla retractationis Pii II, ad Coloniensem academiam, Constantiensia decreta confirmat, Basileensia tantum posteriora damnat.

Æneam Sylvium, ex gente inclyta Picolominea, poetam eximium, postea Pium II, Pontificem maximum, concilio Basileensi, etiam post translationem adhæsisse, eique *scripto factoque* favisse, pauci sunt qui nesciant; et ipse profitetur. Jam retractationem ejus producemus, ut omnes intelligant, in ipsa retractatione, quæ ille revocarit, quæ intacta reliquerit, quæ ultro firmaverit.

Anno igitur 1463, ad universitatem Coloniensem bullam edidit : *In minoribus* (452), ex qua perspicuum est Basileensium gesta ab ipso improbari : sed quæ? ea scilicet quæ post translationem consecuta essent : posteaquam scilicet « Eugenius concilium in Italiam transtulit, et cum Græcis Ferrariæ convenit, et legati concilii ad Eugenium defecere. ». Hæc ille semper inculcat; hæc, non alia, retractat ac revocat.

Sed forte anterioribus gestis non interfuerat, nec necesse habuit ea quoque reprobare. Atqui primo concilii anno, Christi 1431, ad concilium venisse se narrat. Quid autem ageretur, referentem audiamus (453) : « Aderant legati Parisiensis scholæ, cujus est fama percelebris, adfuerunt aliquando vestri et aliorum studiorum Germanicæ nationis oratores; et uno ore concilii generalis auctoritatem ad cœlum efferebant. » An ergo ea tum improbata dicit? Imo, « accessit, inquit, et ipsius Eugenii consensus, cum dissolutionem concilii a se factam revocavit, et progressum ejus approbavit : » quorum alterum ad anteriorum approbationem, alterum ad sequentium cursum pertineret. Quis autem ille sit Eugenii consensus, a Pio II memoratus, ipsa verba demonstrant; nempe consensus cum iis, qui *uno ore concilii auctoritatem ad cœlum efferrent*. Cum his Eugenius, Pio teste, consensit, concilii Basileensis dissolutione revocata, progressu approbato, ut verba testantur. Audis ab Eugenio approbata priora gesta Basileensia, quæ nunc approbata et confirmata nolunt, simulque approbata et firmata Constantiensia decreta, quæ tum Basileæ toties repetita et inculcata sunt. Cæterum approbato progressu, rem ipsam quæ fieret improbatam, mera ludificatio est, ut vidimus, nec ad istas distinctiunculas Pii animus deflectebat.

Quin ipse apertissimis verbis hæc Constantiensia decreta confirmat : posteaquam enim summis laudibus supremam apostolicæ cathedræ potestatem commendavit, hæc addit (454) : « Cum his, et generalis concilii auctoritatem et potestatem complectimur, quemadmodum et ævo nostro, Constantiæ, dum ibi fuit synodus universalis, declaratum definitumque est; veneramur enim Constantiense concilium, et cuncta quæ præcesserunt a Romanis Pontificibus nostris prædecessoribus approbata. » Ergo Constantiense inter approbata numerandum; neque audiendi illi (455), qui *partim approbatum, partim improbatum* memorant, cum Pius simpliciter approbatum pronuntiaverit, et reliquis simpliciter ex æquo approbatis accensitum velit. Neque vero quidquam est in Constantiensi concilio, quod non Pius approbet. «Concilii enim,» inquit,

(450) Rayn., an. 1441, n. 10, 12.
(451) Sup., hoc lib., c. 14.
(452) *Bull. retract. Pii II*, t. XIII *Conc.*, col. 1407 et seq.
(453) *Ibid.*, c. 1410.
(454) *Bull. retract. Pii II*, t. XII *Conc.*, c. 1415.
(455) Quales sunt Binius, Bellarminus, et quidam alii.

« auctoritatem et potestatem complectimur, quemadmodum et ævo nostro Constantiæ, dum ibi fuit synodus universalis, declaratum definitumque est. » En universim dictum, *dum ibi fuit synodus universalis.* At ibi fuisse universalem synodum jam inde ab initio, et in iis etiam sessionibus, quæ adunatas obedientias præcesserunt, Martinus utique V toto approbante concilio definit. His ergo verbis Pius usus est, ne fraude agere, aut aliquam concilii Constantiensis partem suspectam habuisse videretur. Quid quod his Pii verbis sessionum 4 et 5 Constantiensis decreta diserte probata sunt? Repetamus enim Pontificis verba : « Concilii auctoritatem et potestatem complectimur, quemadmodum ævo nostro Constantiæ declaratum definitumque est. » Quo vero loco *declaratum, definitumque est,* nisi sessionibus 4 et 5? aut si non ista sunt quæ Pius amplectitur, edissere quo alio loco aliquid de concilii generalis auctoritate Constantiensis synodus *definitum* a se *declaratumque* voluerit. Nihil invenies, atque adeo quæ tu loca improbata putas, ea sane sunt, quæ hic expressissime et significantissime approbentur.

At, inquies, licet approbaverit, saltem non eo modo intellexit, quem nos secuti sumus ; cum tantam Papæ inesse voluerit in synodos etiam generales auctoritatem, *ut eas et congregare et dissolvere datum sit.* Esto : ergo eo, te fatente, jam deducta res est, ut Pontifex concilium congregare et dissolvere, non sane eo usque, ut etiam congregati nec dissoluti concilii jussa in fide, in schismate, in reformatione detrectare possit ; quod unum ex Constantiensi concilio, eique conjuncta Declaratione Gallicana tuendum suscepimus : cætera aliis tractanda relinquimus.

Interim quærimus, an etiam Pius putaverit a Papa dissolvi posse concilia, nulla idonea causa, nulla necessitate, atque, ut Eugenius ejusque adulatores ferebant, *pro suæ libitu voluntatis?* Absurdum ; cum ipse Eugenius nimia illa rejecerit. Ac si quæcunque dissolutio, quo jure, qua injuria, a Pontifice facta, Pio valere videretur ; quo pertinebat ille ab eodem memoratus Eugenii consensus, cum iis qui synodum, ab ipso licet dissolutam, stare ac valere sentiebant.

At enim post illam concilii Constantiensis tam apertam approbationem, hæc Pius subjecit : « Inter (concilia) nullum invenimus unquam fuisse ratum, quod stante Romano indubitato Præsule, absque ipsius auctoritate convenerit ; quia non est corpus Ecclesiæ sine capite, et omnis ex capite defluit in membra potestas : » sane ut congregentur, quod verborum tenor indicat ; non autem usque adeo *omnis,* ut Patres semel congregati nullam a Christo habeant potestatem. Si enim nullam habent nisi a Papa potestatem, unde illud Constantiense Pio quoque probatum, quod synodus generalis *immediatam a Christo potestatem* habeat? Unde illud ab eodem Pio memoratum, quod Basileensis synodus in ipsis initiis dissoluta ab Eugenio, tamen valuerit, ipsa dissolutione revocata? Concilianda certe Pii dicta, non collidenda sunt. Habeant ergo episcopi eam a Pontifice, capite post Christum secundo, potestatem, ut congregentur, congregatique maneant, ordinarie certo (neque enim vel ipse Pius aliud postulaverit), ut autem congregati doceant, decernant, statuant, judicent, a Christo immediate habent.

Næ illi falsi sunt, rerumque ecclesiasticarum imperitissimi, qui quod concilium, ordinarie quidem, nonnisi convocante Romano Pontifice, vere et legitime congregatum habeatur, ideo ad Pontificis nutum pendere omnia jactant, quasi nulla sit synodi ad Pontificem accedentis auctoritas. Satis enim apparuit, atque ex sequentibus clarius elucescet, ita esse Ecclesiam constitutam, ut, postquam congregata est, ex Patrum sententia omnia decernantur, utque tali cœtui in fidei rebus, aliisque a synodo Constantiensi memoratis, ipse etiam Papa obedire debeat. Atque ut is maxime dissolvere possit synodum, non tamen pro libito, non indicta causa, non levi quacunque objecta difficultate ; sed magna gravique, qua tota Ecclesia merito commoveri possit ; cum ipse pudor prohibeat undique concurrentes fratres re infecta dimittere, aut Ecclesiæ catholicæ in Spiritu sancto legitime congregatæ majestatem aspernari : quod dum Eugenius in Basileensibus initiis fecit, læso concilio jussus satisfecit ; firmavitque semel initum concilium, dissolvente etiam indubitato Pontifice, stare potuisse.

CAPUT XVIII

An Lateranensi synodo, sub Leone X, Constantiensia decreta abrogentur? — Quantis auctoritatibus hæc firma sint. — Cur Patres Gallicani priora Basileensia gesta in Declaratione sua exprimenda non putaverint.

Lateranensem synodum sub Leone X, in eaque editam constitutionem, *Pastor æternus,* de Pragmatica Sanctione abolenda (456), Bellarminus et alii passim objiciunt, qua Constantiensia toties approbata decreta rescissa sint. Hic ergo, ut supra de Florentino, ita nunc de Lateranensi concilio quærimus : an Constantiensia decreta rescissa sint, ut olim Ariminensia? Ne id quidem dixerint, cum Leo X Constantiensem synodum nullo decreto violarit. Cur ergo reticuit synodi Constantiensis nomen? an reverentia synodi œcumenicæ? Ergo pro œcumenica habebat, cujus proinde decreta, quæ ad doctrinam spectant, si labefactaret, semetipsum potius, quam Constantiensem synodum ipsum convelleret. Itaque hoc illud est quod sæpe querimur : collidi et committi inter se veluti dissidentes præliantesque synodos, tanquam in conciliorum doctrina esset il-

(456) *Conc. Later.*, an. 1516, sess. 11, t. XIV, col. 309 et seq.

lud, quod Apostolus vetat, *est et non* (*II Cor.* I, 18) ; quo non modo Constantiensis, sed etiam conciliorum omnium nutet auctoritas.

Jam si auctoritas auctoritati comparetur, vix quisquam negaverit Lateranensi synodo Constantiensem, ut rerum gestarum gloria atque episcoporum magnorumque virorum numero et claritudine, sic etiam auctoritate esse potiorem : primum hoc. Alterum subjungimus : Lateranensibus decretis firmari potius Constantiensia, quam rescindi.

Ac de Lateranensis quidem synodi auctoritate omnibus notum, quam pauci episcopi; quam ex paucis provinciis convenerint (457); quam justis de causis Galli se excusarint; quam difficilis tum ad Urbem esset aditus, flagrante Italia atrocibus bellis. Itaque Gallicanæ Ecclesiæ tum Lateranensis concilii auctoritas plane nulla, et, ut Bellarmino etiam ipsi visa est, non admodum stabilis; quippe qui in asserendis pontificiis gestis contentissimus, de Lateranensi synodo hæc trepide scripserit (458) : « Concilium Lateranense non fuisse generale vix dici potest : » et alibi : « De concilio Lateranensi nonnulli dubitant, an fuerit vere generale ; ideo usque ad hanc diem quæstio superest etiam inter catholicos. » Hac igitur synodo si præstare contendimus numerosissimam ac patentem omnibus Constantiensem synodum, tanta rerum gestarum gloria nobilem, ac denique a tot synodis, totque Pontificibus approbatam; id jure nostro agere videbimur.

Jam quod in Lateranensi synodo dicitur: *Romanum Pontificem supra omnia concilia potestatem habere* (459), primum quidem vidimus non definiendo, sed narrando esse positum : quod Constantiensibus dedita opera factis definitionibus prævalere non possit : tum ex tenore verborum eo referendum esse, ut Pontifex *concilia indicere, transferre ac dissolvere valeat* : quod nec universim et sine causa valere, nec ad quæstionem nostram, aut ad ea quæ tuemur decreta Constantiensia pertinere sæpe ostendimus.

Huc accedit, quod Leo Eugenii, Pii, aliorumque antecessorum insistens vestigiis, Basileensia damnet ; sed ea quæ *post translationem* gesta sunt : quo etiam refertur illud, quod de superiori Papæ potestate dicit.

Quod autem Pragmatica antiquita sit, nihil ad quæstionem nostram. Etenim Constantiensia, iisque conjuncta Basileensia anteriora, de conciliorum auctoritate decreta, et si inserta Pragmaticæ, non tamen ex Pragmatica vim obtinebant suam, ut, prostrata Pragmatica, jacere necesse sit. Denique Pragmatica abolita quidem est, non tamen ut hæreticum quid, aut erroneum, aut suspectum in fide sonans; sed ut *corruptela* noxia disciplinæ. Abierint ergo quæ ad disciplinam spectant, quandoquidem Romana curia ea ferre non poterat ; nos ea non tuemur : stent vero immota, quæ ante Pragmaticam exstiterunt sacrorum conciliorum dogmata, quæ neque a Leone X aut Lateranensi concilio tacta sunt, neque tangi sine gravissimo fidei periculo potuere.

Quare Ecclesia Gallicana in Tridentina synodo antiquam de conciliorum potestate professa est sententiam, constititque omnino, neque Gallos a Constantiensis concilii decretis tuendis destitisse, neque Pontificem aut synodum ut ab eis desisterent postulasse (460).

Diximus etiam quo loco relicta sit controversia de conciliis transferendis ac dissolvendis (461), cum Tridento Bononiam indicta translatio, ac postea concilii suspensio, iterataque celebratio, ac tandem dissolutio, non nisi synodo approbante et condecernente facta sit.

Neque prætermittendum id quod Pallavicinus refert : Hispanos sæpe multumque questos, quod sessione 17, decreto de celebrando concilio insertum illud esset : « Tractanda ea quæ proponentibus legatis ac præsidentibus apta et idonea ipsi sanctæ synodo videbuntur (462). » Nempe verebantur ne conciliaris auctoritas ac libertas ea clausula violaretur, totaque synodus in legatorum posita potestate esset. Nostros ad Hispanorum sententiam accessisse acta testantur (463). Tandem ipsa synodus, sessione 24, « explicando declarat mentis suæ non fuisse, ut ex prædictis verbis solita ratio tractandi negotia in generalibus conciliis ulla ex parte immutaretur, neque novi quidquam, præter id quod a sacris canonibus, vel generalium synodorum forma hactenus statutum est, cuiquam adderetur vel detraheretur (464) : » ne scilicet aut Patrum imminuta majestas, aut legatis addita auctoritas putaretur. Sic sapientissima synodus omnia inter catholicos controversa integra esse voluit, nedum Constantiensia semper immota subrueret.

Omnino ergo constat valere Constantiensia sessionum 4 et 5 decreta : primum ex sese, suaque et Spiritus sancti auctoritate nixa ; tum consequentibus in ipsa synodo gestis : valere postea Martino V toties approbante, toties exsequente : tum convocatione conciliorum trium generalium, Papiensis, Senensis ac Basileensis, ex Constantiensibus decretis instituta : ad hæc decretis synodi Basileensis adhuc Eugenio adhærentis : nec minus ex Eugenii diplomatis in utroque dissidio editis, quin etiam Ferrariensis ac Florentinæ synodi expressa

(457) Sup., l. v, cap. 20.

(458) Bell., lib. I *De concil. auct.*, c. 17 ; *Vide* cap. 15.

(459) Bull. *Past. ætern.*, in *Conc. Later.*, col. 311.

(460) Vide *Diss. præv.*, n. 14 ; et in *Append.*, l. I, cap. 1 et seq.

(461) Sup., hoc lib., cap. 15

(462) Pall., *Hist. conc. Trid.*, l. xv, c. 16 et seq.; *Conc. Trid.*, t. XIV, col. 840.

(463) *Mém. pour le conc. de Trent.*, p. 209, 513, 515.

(464) *Conc. Trid.*, sess. 24, c. 21, col. 894.

auctoritate : Nicolai etiam V decretis, atque ipsa Pii II retractatione: denique Leonis X, et sub ipso habitæ synodi Lateranensis constituto, atque ipsa synodi Tridentinæ sententia ; ut tantam nubem testium, tantam auctoritatem, tamque firma munimenta, nemo sine gravissimo suo ac rei ecclesiasticæ detrimento labefactare possit.

Ex his igitur patet, quam vere sancteque præsules Gallicani, in ea, quam tuemur, Declaratione affirmarint, « sessionum 4 et 5 Constantiensium decreta, a Sede apostolica approbata, ipsoque Romanorum Pontificum, ac totius Ecclesiæ usu confirmata esse. » Quo loco, cur Basileensia priora exprimenda non putarint, nemo jam non videt, id causæ fuisse, quod nihil aliud quam Constantiensium firmamenta essent ; atque id notari velim propter auctorem anonymum, cui ad Basileensis synodi auctoritatem, valere Gallicanorum præsulum *silentium, sufficientissima responsio est* (465). Ingeniosissimum suffugium, quo nempe declinet tot ac tanta argumenta, quæ ex Basileensibus prioribus gestis, Eugenianisque consentientibus decretis tanquam ex invictissimis munitissimisque castris prodeunt.

CAPUT XIX.

An Constantiensibus decretis nixa sententia ad fidem catholicam pertineat?

Quæres, cum ea doctrina, quam tuemur, a Constantiensi concilio definita sit ; illudque decretum a Sede apostolica, totaque Ecclesia comprobatum ; an igitur ad fidem catholicam pertineat : contraria vero sententia an hæretica judicari debeat?

Nostri, atque in primis prius ille doctusque Gerson aperte pronuntiavit hæreticam esse, quæ synodi Constantiensis œcumenicæ definitioni adversetur (466). Sic enim incipit decretum sessionis 5 de qua agimus : « Hæc sancta synodus Constantiensis, generale concilium faciens, in Spiritu sancto legitime congregata, ordinat, definit, decernit et declarat ut sequitur. »

Porro dubitari nequit quin res, de qua agitur, pertineat ad interpretationem divini juris. Quæritur enim quam potestatem Petro ac successoribus, quam Ecclesiæ atque conciliis Christus dederit? Definit synodus, eam conciliis potestatem a Christo immediate datam, cui etiam Petri successorem subesse oporteat. Ergo clare agitur de interpretatione divini juris, adeoque de fide, de doctrina catholica a Deo revelata ; neque Bellarminus aut ejus asseclæ diffitentur.

Certe quod hæc verba, « quicunque, cujuscunque dignitatis, etiam papalis, hujus, et cujuscunque concilii generalis legitime congregati statutis obedire contempserit, » illi interpretantur, non de *quocunque*, sed de dubio tantum Papa ; neque de *quocunque* concilio generali, sed de concilio *in schismate* habito tanquam aut certus Papa, non sit maxime Papa ; aut concilium in pace habitum, non sit vel maxime *legitime congregatum ;* id ostendimus esse meram puramque tergiversationem et cavillationem verbis concilii apertissime repugnantem ; quod autem de concilii Constantiensis fluxa auctoritate dicunt, non minus clare ostendimus, id non nisi conculcata conciliorum generalium, Romanorumque Pontificum auctoritate dici posse : ut nihil obstare videatur, quominus ea sententia hæretica sit, quæ concilii œcumenici definitioni tam perspicue adversetur.

Unum illud obest, quod est ab adversariis non indiligenter notatum (467) : his decretis pro more synodorum de fide agentium, atque hujus quoque synodi, Viclefum, Hussum ac Joannem Parvum damnatis, non fuisse adhibitam anathematis pœnam ; ac nequidem dictum, ita secundum fidem catholicam esse tenendum.

Addimus synodum Basileensem in anterioribus probatissimis gestis, Constantiensia decreta repetentem, iisdem duntaxat verbis usum esse (468). Quod autem tres suas veritates ex Constantiensi synodo repetitas *ad veritatem fidei catholicæ* ita pertinere sancit, ut qui his *pertinaciter repugnet, sit censendus hæreticus,* factum id post translatum Ferrariam concilium : quæ posteriora gesta anterioribus æquiparari non posse antedicta demonstrant.

Responderi potest non propterea videri adversarios omnis condemnationis immunes. Neque enim apostolos Hierosolymitani concilii decreto adhibuisse anathematis pœnam, sed ita conclusisse : *A quibus custodientes vos bene agetis* (*Act.* xv, 29) : cæterum postquam edixerant : *Visum est Spiritui sancto et nobis* (*Act.* xv, 28) ; satis significatum, non sine pœna gravi futuros esse eos, qui sancti Spiritus judicium contempsissent ; ita existimandum de Constantiensi synodo, postquam edixit : « Hæc sancta synodus, generale concilium faciens, in Spiritu sancto legitime congregata, ordinat, decernit, definit et declarat ut sequitur ; » pœnam enim, etiam minime declaratam, ex decreti ac sancti Spiritus auctoritate statim in contumaces sequi.

Huc etiam referri potest Clementis V in concilio generali Viennensi definitio, quæ incipit, *Fidei catholicæ :* ad hoc, Clementina unica, *De summa Trinitate* (469). Hic duæ theologorum *opiniones* referuntur, quorum quidam dicerent, *per virtutem baptismi parvulis culpam remitti, sed gratiam non conferri :* alii autem assererent, *quod et culpa remittitur, et virtutes, et informans gratia infunduntur; quoad habitum ; etsi non illo tempore, quoad usum.* Has inter opiniones synodus sic decernit : « Nos opinionem secundam, tanquam probabiliorem, et dictis

(465) Anon., *De libert.*, etc., lib. v, cap. 16, n. 11, 12.

(466) Sup., lib. v, cap. 6. Vide *Diss. præv.*, n. 45.

(467) *Doct. Lovan.*, p. 74, etc.

(468) *Conc. Bas.*, sess. 2 et seq. ; t. XII, col. 477 et seq. *Vide* sess. 33, col. 618.

(469) *Clem.*, lib. i, tit. 1, cap. unico.

sanctorum ac doctorum modernorum theologiæ magis consonam et conformem, sacro approbante concilio, duximus eligendam. »

Hunc ergo decreto nulla licet adhibita aut hæreseos nota, aut anathematis pœna, catholici omnes ex auctoritate concilii parere. Quanto ergo magis parere debuerunt Constantiensi concilio, non tantum declaranti, *probabiliorem opinionem*, sed absolute edicenti : « Hæc sancta generalis synodus, in Spiritu sancto congregata, ordinat, definit, decernit et declarat ut sequitur. »

Atque illud quidem Constantiense decretum est ejusmodi, ut ab eo cætera tanti concilii acta pendeant. Hinc Viclefi de primatu Romanæ Ecclesiæ error condemnatus : hinc destituti Pontifices, etiam is qui a synodo totoque fere christiano orbe colebatur : hinc alter substitutus, eique creando forma præscripta : hinc de conciliis generalibus convocandis canon conditus, ordinata reformationis structura, ac fundata spes orbis ; ut cum eo decreto tota Constantiensis synodus prosternatur.

An ergo satis constet ex omisso anathemate Constantiense decretum non pertinere ad fidem catholicam, id nostris censoribus coram Deo arbitrio dijudicandum relinquimus. A gravi certe nota immunes esse non possent, nisi bona fide agentes, non satis attenta re, excusari viderentur.

Ac si illi, qui electam a Viennensi concilio probabiliorem seu probatiorem sententiam contempserunt, a Tridentina synodo tandem anathemate damnati sunt (470) ; videant contemptores decreti Constantiensis, quanta illis immineant, qui plenam et absolutam tanti concilii definitionem abjecerint.

Cæterum id cogitent, a synodo Constantiensi nec prætermissam pœnam. Ecce enim apertissime decernit, « ut ipse etiam Papa, si obedire contumaciter contempserit, nisi resipuerit, condignæ pœnitentiæ subjiciatur, ac debite puniatur ; etiam ad alia juris remedia, si opus fuerit, recurrendo. » Qualia vero sint juris remedia, quam fortia, quam gravia, nemo nescit. Quæ remedia si expedit synodus in Papam quoque obedire recusantem, quanto magis in eos, qui tali inobedientiæ, contempto synodi decreto, faveant ac serviant. At clerus Gallicanus huic sententiæ adversantes, neque perduelles, neque contumaces reputat ; priscamque sententiam retinere et declarare contentus, ab omni non modo anathemate, verum etiam censura temperavit, tantamque rem Ecclesiæ catholicæ judicio reservat.

Quin etiam nec sollicite quærendum ducimus erroneane an etiam hæretica sit ea sententia, quam adversarii bona fide tenere videantur. Non enim plerique perspiciunt satis, doctrina concilii Constantiensis quam sit in certis casibus Ecclesiæ necessaria : qui casus cum infrequentes sint, non omnes facile eorum cavendorum necessitatem advertunt. Nos autem sat scimus, si quidem eveniant, totam facile, ac Romanam omnium matrem præ cæteris evigilaturam Ecclesiam ; rerumque humanarum conscii, summæ utilitatis esse ducimus, ut futuris periculis, utcumque, Deo sinente, eventura sint, provisa a Patribus, Spiritu sancto auctore, remedia, sua auctoritate ac veritate constent.

CAPUT XX.

An ea, quam vocant Parisiensium sententiam, occasione schismatis exorta sit. — Acta in Joannem de Montesono, anno 1387.

Petri Alliacensis Joannisque Gersonis atque aliorum Parisiensium de potiore conciliorum potestate sententiam, quam postea synodus Constantiensis amplexa sit, multi eo nomine suspectam habent, quod eam non sponte ac veritate duce exortam, sed vi quadam extortam putant ; nempe occasione schismatis, seu litigationis ejus, quæ inter Gregorium XII ac Benedictum XIII exstitit. His respondemus primum quidem remedia, quibus laboranti Ecclesiæ providetur, ex ipsa traditione atque ex ipsa veritate esse deprompta : neque unquam Ecclesiæ opus est, ut novam doctrinam excogitet ; malisque occurrentibus id effici potest, non ut novitates pariat, sed ut antiqua dogmata diligentius proponat atque explicet ; quod non infirmandæ, sed potius asserendæ confirmandæque doctrinæ sit. Quare ex actis patuit eos, qui, occasione litigationis hujus, conciliarem potestatem extollendam putarunt, illud remedium non proposuisse ut novum, sed ut consuetum, et in illa necessitate diligentius adhibendum (471). Multa quoque suo loco suppetent, quibus constet eam sententiam, quam tota tunc Ecclesia, et synodus Constantiensis amplexa est, ex antiqua et certa traditione manasse. Nunc ea commemoramus, quæ anno 1387 Facultas nostra gessit atque decrevit, schismatis quidem tempore, sed antequam illa de utroque Pontifice in ordinem cogendo dissidia orirentur.

Facultas ergo theologica Parisiensis Joannis de Montesono, ordinis Prædicatorum, assertiones (XIV) condemnavit. De immaculata Deiparæ Virginis conceptione in primis agebatur (472). Censura Facultatis episcopali judicio confirmata, Joannes de Montesono ad Clementem VII, Avenione agentem, quem Gallia venerabatur, appellavit : delecti qui causam Facultatis coram Clemente agerent : Petrus de Alliaco, tum regii et celeberrimi collegii Navarrici magister, legatorum princeps, in consistorio coram Pontifice, omnium nomine peroravit ; atque in primis : « Protestamur, » inquit (473), « quod

(470) *Conc. Trid.*, sess. 6, cap. 7, col. 759 ; et can. 11, col. 765.

(471) *Vide* sup., lib. V ; et inf., lib. XI ; et *Coroll.*

(472) *Vide* DU BOUL., *Hist. univ.*, t. IV, p. 620 et seq.

(473) Petr. ALL., *Prop. coram Clem. VII*, in *Append.*, t. I ; GERS., col. 703.

nostro proprio aut personali nomine nihil omnino in hujus causæ prosecutione dicemus; sed solum ex parte, et illorum nomine qui nos mittunt. » In uno ergo Alliacensi Facultatem universam audiemus.

Sic autem causam ipsam aggreditur: «Joannes,» inquit (474), « de Montesono id ad suæ appellationis fundamentum principaliter assumit, quod solius Sedis apostolicæ est, circa fidem declarare, damnare et reprobare; et iterum, quod eorum, quæ tangunt fidem, ad solum Summum Pontificem pertinet examinatio et decisio. »

Ad illud fundamentum Joannis de Montesono, Petrus de Alliaco duo respondebat: primum: « Hoc dictum continet manifestam hæresim; » secundum: « et est dictum sibi repugnans et contrarium. » Hoc postremum sic probat, « supponendo quid sit Sedes apostolica; nam ipsa, vel est universalis Ecclesia, vel aliquod generale concilium, universalem Ecclesiam repræsentans, vel particularis Ecclesia Romana, in qua scilicet Ecclesia sedet, id est cui præsidet Summus Pontifex, et ideo ipse et Sedes apostolica non sunt idem, sicut non sunt idem sedes et sedens. Ex quibus clare patet, si ad solam Sedem apostolicam pertinet circa fidem declarare et reprobare, quod ad solum Summum Pontificem hoc non pertinet; et e contra, si ad solum Summum Pontificem pertinet eorum quæ sunt fidei examinatio et decisio, hoc ad solam Sedem apostolicam non pertinet; et sic apparet, quomodo in illo dicto manifesta est repugnantia. »

Jam quæ sit illa hæresis, quæ in Joannis de Montesono dictis continetur, sic exponit (475): « Quod ad solum summum Pontificem pertinet eorum, quæ tangunt fidem, examinatio et decisio, continet manifestam hæresim, imo multas hæreses. « Tres autem commemorat: primam: « Quia per illam exclusionem excluditur universalis Ecclesia et generale concilium eam repræsentans, quod est hæreticum; quia in causis fidei a Summo Pontifice appellari potest ad concilium, sicut patet, dist. 19, cap. *Anastasius*; et manifestum est quod ad ipsum pertinet concilium de causis fidei definire, sicut patet ex auctoritate Gregorii: dist. 15, cap. *Sicut.* »

Secunda hæresis: « eo quod per illud excluditur Sedes apostolica, ut dictum est (nempe quatenus sedenti opponitur, et manere censetur, obeunte Pontifice), et est manifeste hæreticum. »

Tertia hæresis: « eo quod excluduntur episcopi catholici ab omnimoda cognitione, examinatione et decisione eorum quæ sunt fidei; quod est contra jus divinum et humanum. »

Unde concludit condemnandum Joannem de Montesono (476) « et propter prava asserta, et propter frivolas appellationes; quia alioquin verisimiliter formidandum erit, quod deinceps apud judices ordinarios nemo compellatur erroneas suas assertiones revocare. Dubitabunt enim per varias appellationes, per processus longos, per graves impensas vexari, vel per falsas accusationes in fama aut alias lædi: quod quam magnum et apertum esse in fide ac moribus periculum, satis notum est. »

Hæc nos ex regestis vetustissimis descripsimus; hæc in bibliothecis habentur, nostrisque omnibus nota et confessa sunt. Sic sacra Facultas Sedis apostolicæ et episcoporum jura defendit, et, quod in rem nostram conducit maxime, *in causis fidei a Papa ad concilium appellari* posse docet: tum concilii esse officium de causis fidei *definire*, ea definitione scilicet, a qua appellare non liceat.

Hæc uno ore docebant theologi Parisienses; hæc docentes Clemens VII suscepit; censuram Facultatis confirmavit: atque hinc Joannis de Montesono in Clementem odia, ac scripta permulta pro Pontificibus qui Urbano VI successissent: quæ scripta Odoricus Rainaldus sæpe laudat (477); quo fonte profecta sint tacet.

Neque objicias nullam esse auctoritatem Clementis, utpote antipapæ; pro vero enim Papa in Gallia ac media Ecclesiæ parte colebatur, adeo probabili ratione, ut multi sanctitate ac miraculis clari ei adhærerent. Itaque ab eo ejusque successore Benedicto, cum æmulis æquo jure certatum fuisse vidimus; tum ejus sententia plenam exsecutionem habuit, probante Gallia, ac nemine per totam Ecclesiam reclamante, ne Urbano quidem VI, quique ipsi adhærerent.

Et illi quidem, quo erant in Clementem Clementinosque odio, exprobrassent violatam Sedis apostolicæ dignitatem; victusque Montesonus Urbanum XI ac Bonifacium XI, quos omni ope tuebatur, acribus stimulis in adversarios instigasset.

His ergo perspicue refelluntur ii, qui Parisiensium de potiore concilii potestate sententiam Constantiæ demum emersisse memorant; aut ad extremum Pisis inter ea certamina, quibus de æmulis Pontificibus tollendis litigabant. Ecce enim triginta annis ante Constantiense concilium, cum necdum quidquam moveretur ad ambos contendentes in ordinem conciliari auctoritate cogendos, nostri in causis fidei a Papa appellari posse ad concilium, coram eo quem colebant Papa, ejusque consistorio, nemine reclamante, asserebant.

Quod autem in causis fidei synodus anteponenda crederetur, hinc sequi putabant absolutam concilii supra Papam auctoritatem; quia *indeviabile*, nempe concilium, *deviabili*, nempe Papæ, anteponi necesse sit.

Quo argumento usos in ipso Constantiensi concilio Petrum de Alliaco, ejusque

(474) D'Argent., *Collect. judic.*, etc., t. I, part. II, p. 84.
(475) *Ibid.*, col. 2.
(476) *Ibid.*, p. 88.
(477) Rain., an. 1389, n. 15 et seq.; an. 1394, 24 et seq

discipulum Joannem Gersonem, nostrorum antesignanos ac sacræ synodi duces, alibi demonstravimus (478) ; ut profecto constet, ad schisma extinguendum, nihil novi a nostris ; sed quæ prius animo hæserant, adversus ecclesiasticæ pacis ac reformationis hostes fuisse deprompta.

CAPUT XXI.

Facultatis articuli adversus Joannem Sarrazinum prædicatorem, paulo post Constantiense concilium, ac Martino V sedente.

Jam postquam de ambobus contendentibus in ordinem cogendis finitalis est : quid nostra universitas cum aliis universitatibus, imo cum tota Ecclesia pro conciliorum potestate egerit, decreverit, scripserit ; ut quæ Pisanæ et Constantiensi synodis præluxerit, supra exposuimus (479). Sed quandoquidem ea ad schismatis tempus, non autem ad omnia Ecclesiæ tempora pertinere fingunt, operæ pretium erit sacræ Facultatis audire sententiam, Constantiensi jam transacto concilio, compositis rebus, ac Martino V sedente.

Anno igitur Christi 1429, Martini undecimo, Facultas, priscis nixa dogmatibus, articulos refellebat, quibus Joannes Sarrazinus, ex Prædicatorum ordine licentiatus, evertebat Constantiæ stabilitam de conciliorum auctoritate doctrinam.

Hi articuli sæpe vulgati jam in omnium sunt manibus (480-82). Ex his aliquot seligemus.

Primus Joannis Sarrazini articulus : « Omnes potestates jurisdictionis Ecclesiæ, aliæ a papali potestate, sunt a Papa ipso, quantum ad institutionem et collationem. » Sic Turrecremata postea ; sic deinde Cajetanus ; sic moderni Lovanienses aliique censores nostri conciliorum potestatem in ipso fonte labefactant ; dum omnem potestatem ac jurisdictionem ecclesiasticam a Papa esse contendunt. At sacra Facultas hæc reprobans jubebat a Sarrazino hunc pronuntiari articulum : « Omnes potestates jurisdictionis Ecclesiæ, aliæ a papali, sunt ab ipso Christo, quantum ad institutionem et collationem primariam ; a Papa autem et ab Ecclesia, quantum ad limitationem et dispensationem ministerialem. »

Exquisitissimis verbis institutionem et collationem primam Christo attribuebat, a quo nempe constabat apostolatum, verbi causa, et esse institutum et certis hominibus collatum : at limitationem ad certa quædam loca, certamque diœcesim, quam a Christo immediate non esse constabat, non Papæ quidem soli, sed *Papæ et Ecclesiæ* tribuebat.

Joannis Sarrazini secundus articulus : « Hujusmodi potestates non sunt de jure divino, nec immediate institutæ a Christo. »

Ejusdem tertius articulus : « Non inveni-tur Christum tales potestates, scilicet alias a papali, expresse ordinasse, sed tantum supremam, cui commisit Ecclesiæ fundationem. » At sacra Facultas contrarios articulos a Sarrazino defendi jubet.

Ex his tribus articulis Sarrazinus inferebat quartum, nempe : quod « tota auctoritas, dans vigorem statutis (conciliaribus) in solo Summo Pontifice resideret. » At facultas jubebat ab eo sic pronuntiari : « Quandocunque in aliquo concilio aliqua instituuntur, tota auctoritas dans vigorem statutis, residet non in solo Pontifice, sed principaliter in Spiritu sancto et Ecclesia catholica. » Recte : neque enim Petrus ait : *Visum est Spiritui sancto* et mihi ; sed Ecclesia collecta et pastores adunati : *Visum est Spiritui sancto et nobis.* (*Act.* xv, 28.)

Ludit suo more anonymus Gallicanarum libertatum hostis (483), dum hæc ita torquet : « Potest Ecclesia sumi repræsentative, hoc est pro fidelium omnium pastoribus ; atque in isto sensu, verum est Ecclesiam dare vigorem statutis ; nec enim nihil faciunt reliqui episcopi ad robur decretorum synodalium ; sed Summus Pontifex, ut caput illius mystici corporis, plus cæteris confert (484). » Quæ nihil prorsus ad rem. Neque enim quærebatur utrum episcopi ad robur decretorum facerent *non nihil*, ut frigide ac misere dicit anonymus ; neque an Summus Pontifex plus conferret cæteris, utique singillatim sumptis ; sed in quo supponenda foret vis principalis conjuncta Spiritui sancto : decernebatque Facultas vim illam principalem, non in uno Pontifice, sed in ipsa Ecclesiæ collectione ac repræsentatione esse positam, quod negabat Sarrazinus.

Jam articulo 7, ex pessimis *dogmatibus*, idem Sarrazinus pessimum corollarium istud inferebat : « Sicut nullus flos et nulla pullulatio, nec etiam omnes flores et pullulationes possunt aliquid in arborem ; quia hæc sunt propter arborem instituta et ab arbore derivata ; sic omnes aliæ potestates nihil de jure possunt contra summum sacerdotium : » quæ sacra Facultas revocari jubebat his verbis : « Aliqua potestas, scilicet potestas Ecclesiæ, de jure potest aliquid, et in certis casibus contra Summum Pontificem. » Sic profecto docebat Summo Pontifice præstare Ecclesiam *ipsa potestate ;* neque in uno schismatis casu, cum nihil de schismate ageretur, nec Facultas diceret prævalere concilii auctoritatem in uno schismatis casu ; sed *certis in casibus*, iis scilicet, qui Constantiæ expositi erant, in fide, in schismate, in reformatione ; hoc est in constituenda generali disciplina. Quare vanus est anonymus, dum Facultatis propositionem de potestate concilii in Papam ad schismatis restringit casum : « quando erat, » inquit (485) « incertum apud plerosque quis esset legiti-

(478) *Vide in App.*, l. i, c. 6.
(479) Sup., l. v, c. 7, 8 et seq.
(480-82) *Vide* D'ARG., *Collect.*, etc., t. I, part. ii, p. 227 et seq.

(483) D. Charlas.
(484) Tract. *De libert.*, etc., l. ix, c. 7, n. 8.
(485) *Ibid.*, c. 7, n. 9.

mus Pontifex; » quod effugium ipsa Facultas prævidisse et in antecessum præclusisse videtur.

CAPUT XXII.

Pergit Facultas Parisiensis cohibere mendicantes post Basileense dissidium ac pacem. — Facultas in prisca sententia. — Decreta, vigente Pragmatica Sanctione.

Ut erant mendicantes in pontificiæ potestatis adulationem proni, Nicolaus Quadrigarii, ex ordine Eremitarum sancti Augustini, Joannem Sarrazinum prædicatorem imitatus, hæc asserebat: « Quod sola Papæ potestas in tota Ecclesia est immediate a Christo. » Vigilantissima Facultas sua decreta repetebat; quæque articulo primo Sarrazini opposuerat, ut supra memorantur, iterari totidem verbis jubebat, anno 1432 (486).

Quid per ea tempora, ac vigente concilio Basileensi sacra Facultas Parisiensis, eique conjunctæ Coloniensis, aliæque Germanicæ nationis academiæ crederent, testatum voluit Pius II, cujus hæc ad Coloniensem academiam verba protulimus (487): « Aderant legati Parisiensis scholæ, cujus est fama percelebris; adfuerunt aliquando et vestri, et aliorum studiorum Germanicæ nationis oratores; et uno ore cuncti concilii generalis auctoritatem ad cœlum efferebant; » eam scilicet, qua Eugenius sua de dissolvendo Basileensi concilio diplomata, rescindere jubebatur.

Retulimus etiam (488) quid, post translationem concilii Basileensis, Parisiensis Facultas, eique conjunctæ Coloniensis, Erfordiensis, et Cracoviensis egerint: nempe id assidue repetebant, *indeviabile* concilium, *deviabili* Pontifici anteponi oportere.

Neque vero, rebus sub Nicolao V pacatis, sacra Facultas, atque Ecclesia gallicana ab instituto deflexerunt; cum relatis hujus fœderis actis demonstraverimus (489) Constantiensem de conciliorum potestate sententiam his esse firmatam.

Quare, anno Domini 1460 (490), cum Pius II in conventu Mantuano (491) regi regnoque gravia interminatus esset, Joannes Dauvet procurâtor generalis ab iis appellavit ad futurum generale concilium, fultus decretis sessionis 5 magni concilii Constantiensis, eamque secutæ Basileensis synodi, quæ eadem decreta Constantiensia innovarit, præsidente legato Sedis apostolicæ. Hæc igitur decreta a Romanis Pontificibus comprobata, in Ecclesia Gallicana vel maxime vigere testatur, regis atque omnium ordinum nomine, inficiante nemine, nemine conquerente; neque quisquam in Gallia aliud cogitabat.

Sed mendicantes pontificiam potestatem solam immediate a Christo, aliorum omnium potestatem a Petro esse dicebant: hi Pontificem supra omnia concilia extollebant. At sacra Facultas Joannem Munerii, theologiæ ex Prædicatorum ordine professorum, hæc docentem compescebat; atque ex priscis decretis ad palinodiam adigebat, anno 1470 (492).

Ne Prædicatoribus, ac sancti Augustini Eremitis minores deessent, Joannes Angeli hujus ordinis, Papam supra canones evehebat his verbis: « Quod Papa posset totum jus canonicum destruere et novum construere. » At sacra Facultas, a venerabili capitulo Tornacensi consulta, respondebat: « Hæc propositio est scandalosa, blasphematoria, notorie hæretica et erronea (493). »

Idem Joannes Angeli asserebat hæc (494): « Quicunque contradicit voluntati Papæ, paganizat et sententiam excommunicationis incurrit ipso facto; et in nullo Papa reprehendi potest, nisi in materia hæresis. » Respondit sacra Facultas: « Hæc propositio est falsa, scandalosa, et sapiens hæresim manifestam, » anno 1482.

Anno 1497 (495), Januarii 2, sub Alexandro VI, Facultas a Carolo VIII rege de habendo concilio generali consulta, respondit, « quod Summus Pontifex, et Pater sanctissimus tenetur de decennio in decennium congregare generale concilium universalem Ecclesiam repræsentans; et maxime nunc, cum tanta sit deordinatio in Ecclesia, tam in capite quam in membris, quæ cunctis notoria est (496). » Sic Papam ad concilii Constantiensis canones adigebant, iisque teneri eum affirmabant.

Anno 1501, cum idem Alexander VI certam pecuniarum collectam imperasset, decanus et capitulum venerabile Parisiensis Ecclesiæ hoc suæ appellationis ac justæ defensionis fundamentum ponunt (497): « Quod sit omnibus notissimum per plura sacrosancta generalia concilia, præcipue *per saluberrimum et irrefragabile concilium Constantiense*, eidem immediate subsequens Basileense oraculum decretum declaratumque fuisse, ad dubia piarum mentium exstirpanda, noxiasque in contrarium, et adulantes Summo Pontifici falsitates abolendas; omnes cujuscunque sint status, dignitatis et potestatis, etiamsi prima sit et papalis, statutis et ordinationibus dictorum sacrorum conciliorum teneri, ligari et astringi;

(486) *Vide* Dup., sæc. xv, p. 497. 498.
(487) *Bull. retr. Pii II*. *Vide* sup., cap. 17.
(488) Sup., hoc lib., c. 13.
(489) *Ibid.*, c. 14.
(490) *Preuv. des libert.*, etc., part. II, p. 40 et seq.
(491) Pius II, in conventu Mantuano, diris devovebat Pragmaticam Sanctionem, cujus *prætextu*, inquiebat, *summa Sedis apostolicæ auctoritas læditur*. Addebat quoscunque reges Papæ subditos esse oportere; et non modo non licere, sed *ridiculum esse ad concilium provocare*, etc. Vide *Conventum Mantuanum*, t. XIII *Conc.*, col. 1748 et seq. (*Ed. Paris.*)
(492) *Vide* Dup., sæc. xv, p. 601.
(493) *Vide* d'Arg., *Coll.*, etc., t. I, part. II, pag 304 et seq.
(494) Proposit. 12.
(495) Id est 1498.
(496) *Vide* ap. d'Arg., *loc. cit.*
(497) *Preuv. des libert.*, etc., loc. cit., c. 13, n. 10, p. 40.

ra ut, si in contrarium quisque facere audeat et attentet, etiamsi Romanus sit Pontifex, nullum sit et inefficax quod agit.... præter id quod etiam de perperam attentato, præsertim, si Ecclesiam turbet aut scandalizet, et emendationi et correctioni universalis Ecclesiæ, cum primum haberi sacrum concilium poterit, deferri ac subjici potest. » His se fundamentis Gallicana libertas tuebatur ; et canones Constantienses, adversus certum quoque et indubitatum Pontificem, ex paterna traditione et scholæ Parisiensis placitis, exerebat.

Anno 1512, sub Julio II, Cajetanus librum edidit, *de comparatione Papæ et concilii* : quem librum Ludovicus XII ad Facultatem misit, ut eum examinaret, ac falsa refelleret datis litteris, 19 Februarii anno 1512. Sacra ergo Facultas, qui librum confutarent, Jacobum Almainum ac Joannem majorem elegit, quos testantes legimus : « Quod ista sit conclusio, quam tenent omnes doctores Parisienses, et Galli ; quod potestas Papæ subjecta est potestati concilii ; quod ista sit resolutio scholæ Parisiensis et Ecclesiæ gallicanæ ; quod in universitate Parisiensi contraria sententia non probabilis habeatur, et qui tenuerit, in campo revocare cogatur (498). » Quæ cum sub oculis Facultatis, imo ejus mandato scripserint, Facultatem eorum ore loquentem audimus.

Hos libros Julius II nulla censura notavit, cum infensissimus Pontifex in Gallos totius orbis arma concitaret ; sed antiquam probatamque doctrinam censuris proscribere nemo cogitabat.

CAPUT XXIII.

Post abolitam Pragmaticam Sanctionem, eadem doctrina apud nostros.

Pragmatica Sanctione sub Leone X, regis consensu antiquata, hujus sanctionis sublatam disciplinam, in doctrina nihil esse immutatum vidimus.

Anno 1524, 30 Novembris, frater Ludovicus Combont, præsentatus Fratrum prædicatorum, hæc asserebat in actu, qui Aulica dicitur : « Licet episcopus, qualis inter apostolos solus Petrus a Christo immediate fuit consecratus, curatus vero jure positivo institutus, quoniam nec episcopus quispiam, Petro dempto, immediate est a Christo institutus, » etc. Ascriptum in regestis Facultatis : « Quæ assertio magistris nostris præsentibus displicuit, quia falsa : » jussumque a sacra Facultate est, ut « Ludovicus Combont in Sorbonica oppositam conclusionem teneret, hoc adjecto, quod oppositum non est probabile (499). »

Quo sensu Facultas, ut episcopos, ita etiam curatos, a Christo esse velit, alibi exponemus (500) : hic quidem, quæ sunt hujus loci, exsequimur.

(498) Vide *Diss. præv.*, n. 15 ; ALMAIN., *De potest.*, etc., in *App.*, t. II ; GERS., col. 1070 ; MAJ., *De auct.*, etc., *ibid.*, col. 1141.
(499) *Vide* D'ARG., t. II, p. 5

Per ea tempora jam Lutherus exsurrexerat in Sedem apostolicam, cujus cohibendus furor, sacerque ille primatus a Christo institutus asserendus fuit. Id sacra Facultas ex prisca doctrina et Constantiensibus placitis egregie præstitit. Itaque cum a Francisco I Philippus Melanchthon, atque alii Germanici theologi acciti essent, qui de rebus theologicis cum nostris theologis tractarent ; sacra Facultas hæc regem commonuit (501) : « Interrogandos esse eos primum, an confiteri velint, Ecclesiam militantem divino jure fundatam, indeviabilem esse in fide ac bonis moribus ; cujus Ecclesiæ, sub Christo Petrus caput esset ejusque successores. Item : an velint eidem Ecclesiæ parere, ejusque doctrinæ et determinationi assentiri, ut veri Ecclesiæ filii, eique subditi. Item : utrum admittant determinationes et decreta conciliorum generalium Ecclesiæ. Item : an fidem adhibeant canonibus ac decretis Romanorum Pontificum ab Ecclesia receptis et approbatis. » Hic anonymus aliique respondent attributam sane Ecclesiæ et conciliis illam *indeviabilem* potestatem ; non autem Papæ negatam. Qua cavillatione nihil est vanius. Quid enim erat nisi negare, eam non attribuere, cum id ageretur ut Papæ quæ sua sunt assignarent ? Neque enim immemores hujus privilegii hoc faciunt ; quippe cum illud ipsum Ecclesiæ concilioque tribuant ; sed plane memores Ecclesiæ tantum, eamque repræsentanti concilio esse tribuendum, Ecclesiæ conciliisque absolutam obedientiam decernebant : Papæ ita tantum, si ejus decreta ab Ecclesia recepta et approbata essent, et ubique obtinerent ; quo sane supremam ecclesiasticæ potestatis arcem in ipsa Ecclesia catholica ejusque generalibus conciliis collocabant, anno 1535, Septembris 15.

His consentanea Facultas protulit, cum eodem anno conscripsit illos adversus Lutherum articulos, quos alibi retulimus (502). His Ecclesiæ et conciliorum generalium potestatem præ pontificia aperte commendabant : in horum decreta et fidem nihil errati irrepere posse fatebantur : ad ea referebant determinationem eam, qua nulla certior esse posset : Pontifici tantum obedientiam deberi docebant ; non tamen ut ei, qui errare non posset ; ex quo consequitur illa erga omnem legitimam potestatem solemnis exceptio, quam vidimus, ut ei pareatur, si nihil divino juri adversum imperet.

Hi articuli, anno 1535, a Facultate conscripti, atque anno deinde 1543 toto regno vulgati ac recepti, quid omnis Gallicana teneret Ecclesia satis docent ; neque desunt per idem tempus egregia testimonia, quibus mentem suam antiquæ doctrinæ hærentem comprobavit.

Nempe habita est Lutetiæ, anno 1528, ab Antonio cardinale Pratensi, archiepi-

(500) Infr., l. VIII, c. 14.
(501) D'ARG., t. I, p. 384 et seq.
(502) *Vide* in *App.*, l. I, c. 1.

scopo Senonensi, celeberrima ac sanctissima synodus provinciæ Senonensis (503), quibus et Lutheri errores damnarentur, et sancta ecclesiasticæ disciplinæ reformatio fieret.

Annotata sunt Lutheri dogmata; in his illud : « Primatus Summi Pontificis non est a Christo. » Hæc ergo synodus ad ea confutanda tribus nititur (504) : « Quod Ecclesia universalis errare non possit, utpote quæ regatur Spiritu veritatis secum manente in æternum, et cum qua Christus maneat usque ad consummationem sæculi. » Hoc primum omnium ac validissimum fundamentum, quod luculentius exponitur decreto primo de fide, his verbis (505) : « Una igitur sancta et infallibilis Ecclesia, quæ nec a charitate decidere potest, nec ab orthodoxa fide deviare, cujus auctoritatem qui in fide et moribus secutus non fuerit, quasi Deum abnegaverit, *cui gloria in Ecclesia et Christo Jesu in omnes generationes* (*Ephes.* III, 21), infideli deterior habeatur. »

Alterum secundo decreto explicatur ; *quod Ecclesia non sit invisibilis.* « Quisquis igitur, inquit (506), tergiversandi studio invisibilem et incertis sedibus errantem dixerit Ecclesiam, non hæresim tantum dixisse, sed omnium hæresum puteum fodisse judicetur. »

Tertium, decreto tertio *de auctoritate sacrorum conciliorum* constituunt his verbis (507) : « Proinde cum certa sit et infallibilis Ecclesiæ regula, nec aliquando invisibilitatis prætextu tandem eludi queat ; ea profecto sacris generalibus conciliis auctoritas derogari non potest, quæ proxime universalem repræsentant Ecclesiam. »

His igitur tribus fundamentis ponunt hæc consentanea, ut librorum canonicorum auctoritas, veraque interpretatio ab Ecclesia repetatur, valeantque traditiones etiam non scriptæ, quæ a primis Ecclesiarum principiis ad nos propagatæ fuerint ; ex quibus deinde peculiaria Lutheri dogmata condemnentur (508).

Sic ergo nostri, cum Ecclesiæ auctoritatem exponerent, de pontificia infallibilitate aut superioritate nequidem cogitabant ; de qua conticescere in eo exponendæ ecclesiasticæ auctoritatis articulo, nihil est aliud, quam eam a certis probatisque arcere dogmatibus.

Itaque, anno 1562 et 1563, ex ea doctrina in concilio Tridentino ambiguam formulam respuebant ; Constantiensia, iisque conjuncta Basileensia decreta laudabant ; ex eorum auctoritate conciliarem potestatem unanimi consensu potiorem profitebantur ; id toto orbe testatum ad Summum Pontificem perferendum curabant, seque ei approbabant : quæ omnia alibi relata (509), hic memorata tantum et designata volumus.

CAPUT XXIV.

Acta Parisiis apud Prædicatores, Edmundo Richerio syndico, anno 1611.

Quibus curæ erat occultis machinationibus absolutam potestatem tueri, ac pontificiam auctoritatem omnibus conciliis totique adeo Ecclesiæ anteferre, Galliam obstare suis consiliis sentiebant ; idque aulicis artibus agebant, ut apud nos quoque adulatoriæ sententiæ irreperent. Cæso igitur per infandum parricidium Henrico Magno, pupillo sub principe regina matre ac tutrice Itala atque Italis septa, opportunum tempus mutationibus nacti, spargere libellos curiali doctrina plenissimos, doctoribus adblandiri, sacram Facultatem quacunque arte poterant in partes trahere, si possent ; sin minus graves ciere motus, et intestinis agitare dissidiis.

Erat tunc syndicus sacræ Facultatis Edmundus Richerius, acer homo, et priscorum academiæ Parisiensis decretorum tenax. Is igitur ultramontanis conatibus vehementissime repugnabat.

Anno 1611, capitulum generale prædicatorii ordinis Lutetiæ Parisiorum habebatur ; quibus in conventibus solent theses proponere solemnissimo more. His inseruerunt : « Romanum Pontificem in fide et moribus errare non posse : in nullo casu concilium esse supra Papam : ad Papam pertinere dubia decidenda in concilio proponere, decisa confirmare vel infirmare, partibus silentium perpetuum imponere (510). » Multæ turbæ. Grave videbatur hæc publice in Gallia agitari ; ac Richerius syndicus virum clarissimum Nicolaum Coeffeteau, doctorem Parisiensem et Prædicatorum priorem, in ipsis pergulis, quo loco in publicis disputationibus considere doctores solent, coram doctoribus compellabat : « Rem indignissimam ac minime ferendam : tentari patientiam Gallorum : si prædicti articuli intacti maneant, statim Gallos, atque exteros sibi persuasuros, Sorbonam isto silentio a majorum suorum placitis desciscere : publicum errorem publica satisfactione eluendum. » Hæc gravissime questus, jamque intercessurus, hoc responsum a priore tulit : « Se quidem inscio hæc facta : injunctum sibi a regiis cognitoribus, caveret diligenter, ne quis in eos articulos disputaret : patrem generalem præsidi ac respondenti strictissime præcepisse, ne de illis partibus responderent : has si quis attingeret, palam declararent sibi minime esse licitum de illis agere. » Gratum Richerio id publice edi : ita enim constitutum, non probari ut hæc in Gallia libere propugnentur. Itaque ejus jussu quidam baccalaureus (511) argumen-

(503) *Conc. Senon.*, t. XIV, c. 452 et seq.
(504) *Ibid.*, col. 460 ; Vide *Decr. gener.*, col. 441.
(505) *Ibid.*, c. 445.
(506) *Conc. Senon.*, loc. cit.
(507) Vide *Decr. gener.*, col. 446.
(508) *Ibid.*, col. 447.
(509) Vide *Diss. præv.*, n. 14.
(510) *Vide*, apud Rich., ante libell. *De Eccles. potest.*
(511) Claudius Bertin.

tari capit; quod in thesi legeretur : *In nullo casu concilium esse supra Papam*, concilio œcumenico Constantiensi et legitimo thesim esse contrariam, adeoque hæreticam. Quo argumento facto præses semel et iterum pronuntiavit, « se has conclusiones non posuisse animo offendendæ academiæ, aut Facultatis Parisiensis, quam velut academiarum omnium matrem agnosceret; sed tantum veritatis disquirendæ gratia: neque hanc partem velut de fide, sed velut problematicam posuisse; siquidem constaret multas universitates hanc conclusionem tueri contra sententiam academiæ Parisiensis. »

Aderant frequentissimo cœtu viri omnium ordinum illustrissimi; eminebant cardinalis Perronius, ac Sedis apostolicæ nuntius : aderat etiam academiæ rector. Nuntius apostolicus jubebat disputationem procedere : baccalaureus iterum atque iterum hæresim esse inculcabat : vocatus a Perronio Richerius, synodi Constantiensis auctoritatem asserebat; thesim publice propositam publice confutari oportere. Tandem Perronius sæpe professus quæstionem problematicam esse, disputationi finem imposuit, alia tractari jussit; constititque omnino coram tanto cœtu ac nuntio apostolico, etiam professione præsidis theses proponentis, quænam sententia Facultatis esset, quamque hæc innoxie tueretur. Rei gestæ seriem actu authentico Richerius edidit, quæ narratio publici juris facta in omnium est manibus. Subscripsere rector Academiæ, ipse Richerius syndicus, vocatique ab ipso testes, ac Bidellus seu notarius sacræ Facultatis.

CAPUT XXV.

Edmundi Richerii liber De ecclesiastica et politica potestate. — Aulicæ artes. — Acta Facultatis.— Episcopales censuræ. — Quo fundamento nixæ. — De prisca sententia nihil motum.

Per eam occasionem, non ita multo post, eodem scilicet anno 1611, defensurus Richerius antiquam scholæ Parisiensis de conciliorum potiore potestate sententiam, tacito nomine libellum edidit, *De ecclesiastica et politica potestate*, cui conjunctæ prodierunt sacræ Facultatis pleræque censuræ, quas memoravimus.

Richerius undique magnis hostibus premebatur; magnæ illi, Facultatis ac totius academiæ nomine, cum Jesuitis simultates; magno hominum concursu ac studio lites agitabantur; perviceratque Richerius, ut Jesuitæ senatusconsulto hæc profiteri juberentur (512) : « Se amplecti scholæ Sorbonicæ doctrinam, maxime in iis quæ ad salutem auctoritatemque regum, atque ab antiquo semper custoditas et observatas Ecclesiæ Gallicanæ libertates tuendas pertinerent; » quarum libertatum validissimum firmamentum majores nostri in conciliorum priori ac superiori potestate reponebant. Hæc, 22 Decembris, anno 1611, ab amplissimo ordine jussa, 22 Februarii a Jesuitis subscripta in curiæ auctoritatibus continentur (513). Superscripsere inter alios viri ornatissimi atque omni laude cumulati, Fronto-Ducæus et Jacobus Sirmundus, quos honoris causa appellatos volo.

Concitabatur interim adversus Richerium Romana curia, aula regia, ipsa Facultas, ipse clerus. Cardinalis Perronius archiepiscopus Senonensis, vocatique comprovinciales episcopi ita decreverunt : « Libellum *De ecclesiastica et politica potestate* censura et damnatione dignum judicavimus et declaravimus, et reipsa notamus et damnamus, ob multas quas continet propositiones, expositiones, et allegationes falsas, erroneas, scandalosas, et, ut sonant, hæreticas, juribus tamen tam regis quam Ecclesiæ Gallicanæ, ejusque immunitatibus et libertatibus per nos non tactis. Parisiis in congregatione provinciali anno 1612, Martii 9 (514). »

Similem censuram ediderunt Paulus Huraldus, archiepiscopus Aquensis, et comprovinciales (515); nisi quod de regis juribus et Ecclesiæ Gallicanæ libertatibus tacuerunt, eodem anno, Maii 24.

Nullæ notatæ sunt propositiones, quod censuræ genus anceps, multi querebantur sacræ doctrinæ nihil afferre lucis, fraudibus locum dare. Cæterum nemo dixerit, antiquam de concilii potiore auctoritate sententiam a Perronio damnatam (516); quam, aliasque ei conjunctas *problematicas* esse toties in egregiis scriptis, ac nuperrime apud Prædicatores in amplissimo cœtu viva voce pronuntiaverat.

Propositiones in Richerii libello improbatas has ad Casaubonum scripsit (517) : « Quod presbyteri cum episcopis aristocratici regiminis more in partem ecclesiasticæ administrationis vocentur : quod electiones jure divino nitantur, ex quo consequatur a regibus, qui antistites designent, contra jus divinum peccari; quod regimen aristocraticum omnium sit optimum, et naturæ convenientissimum; quo directe status monarchicus oppugnetur : quod omnis principatus a subjecti populi consensu pendeat : quod Deus influat in supposita analoga, hoc est in civitates ac regna, ipsamque communitatem prius et proprius ac principalius, quam in partes, quæ non aliter agant, quam ut instrumenta eorum suppositorum et communitatum; quo fiat, ut principes ac reges non ipsi regerent, sed communitas per ipsos tanquam administros. » His addebat Perronius habere se præ manibus ipsam Richerii thesim anno 1591 in Sorbona

(512) *Extrait des registres du parlement*, 22 février 1612; Vid. *Pièces concernant l'histoire de Louis XIII*, t. IV, p. 21.
(513) *Ibid.*, p. 20.
(514) *Conc. noviss. Gall.*, ODESP., p. 623; Vide *Ambass. de du Perr.*, lib. III, p. 693.
(515) ODESP., p. 624.
(516) Vide *Diss. præv.*, n. 89.
(517) Vide *Ambass.*, etc., p. 695.

propugnatam : « Quod ordines regni regibus potestate antecellant : quod Henricus III juste cæsus sit ut tyrannus, eique similes armis et insidiis insectandos : Jacobum Clementem ad eum cædendum disciplinæ ecclesiasticæ studio et amore legum ac patriæ libertatis incensum : » hæc igitur quæ nunc libello edito Richerius docuisset, ex horrendis illis, et penitus imbibitis erroribus prodiisse.

Ex his sane patet satis multa memorata, quæ aulam, quæ clerum, quæ omnes ordines in Richerium commoverent. Certe nemo dixit fuisse damnatum, quod antiquam Facultatis sententiam tueretur; quique ea causa maxime insectabantur eum, alia omnia obtendebant.

Imo recordemur Duvallium, cum adversus Richerium infensissimo animo scriberet, hæc diligentissime docuisse : juxta sententiam academiæ Parisiensis, concilii potestatem papali anteferri : infallibilitatem ad concilium generale solum referri : utramque sententiam ab omni censuræ nota esse liberam : quæ supra descripta (518), nunc tantum a nobis commemorari oportet.

His igitur liquet sacram Facultatem nihil antiquæ doctrinæ derogasse, cum 1 Septembris, anno 1612, edita conclusione, Richerium regio jussu syndicatu expulit, cum ei « gratias agendas censuit, ob res præclare in syndicatu gestas, libro excepto *De ecclesiastica et politica potestate* (519) : » qua exceptione nec librum censura notavit, quem nec examinaverat, et cætera, ac præsertim ea, quæ apud Dominicanos recentissima memoria gesserat, approbavit.

Cæterum ex regestis parlamenti constat, nuntii apostolici auditorem, clam conventis doctoribus id egisse omni ope, ut liber censura notaretur, improbareturque antiquorum Facultatis editio decretorum, tanquam Richerius, his editis, arcana Facultatis ejus injussu, præter fas, evulgaverit, aut sacra Facultas clam habere vellet, quæ a ducentis annis palam decreta et gesta in acta retulerit.

Quid postea egerit Richerius; quid passus sit cardinalis Richelii tempore; quid retractaverit; quid defenderit; quomodo retractationem explicaverit; quid denique scripserit; quid testamento facto orbi christiano testatum voluerit; qualia sint ejus scripta post mortem publicata, nostra parvi refert, qui sacræ Facultatis atque Ecclesiæ Gallicanæ, non unius privati hominis, causam agimus.

Hoc certe non diffitemur, cum plerique Richerium pessime haberent, quod antiqua decreta coleret; multos eo exemplo fuisse deterritos, ne ea aperte tuerentur. Sed nos aulicis artibus gesta nihil moramur; sacræ Facultatis gesta referimus.

CAPUT XXVI.

Acta Facultatis adversus Marcum Antonium de Dominis et Theophilum Millerterium. — Item de Ludovico Cellotio ac Francisco Guillovio.

Anno 1617, Facultas censura notavit quatuor priores libros de republica christiana Marci Antonii de Dominis (520). Atque ille quidem de Ecclesia Romana sic docebat : « Erat ergo, et est Ecclesia præcipua nobilitate, existimatione, nomine et dignitatis auctoritate; non regiminis et jurisdictionis principatu; » qua de re Facultas sic censuit : « Hæc propositio est hæretica et schismatica, quatenus aperte insinuat Romanam Ecclesiam jure divino auctoritatem in alias Ecclesias non habere (521). » Vigilantissime omnino *in alias Ecclesias*, non in ipsam adunatam atque collectam universalem Ecclesiam. Provida ac docta Facultas adversus novos hæreticos, Romanum principatum sic asserit, ut antiquæ doctrinæ, et decretorum Constantiensium ubique recordetur.

Quod autem ille auctor diceret (522), « a Parisiensibus unum supponi Papam universalem, qui toti præsit Ecclesiæ universali, tanquam episcopus universalis, « eadem Facultas *suppositionem quam Parisiensibus tribuit*, *falsam* judicavit, « cujus falsitas in hæc verba, *tanquam episcopus universalis*, cadit, quasi alii episcopi sint tantum Papæ vicarii. » Sic fœdam et adulatoriam ac postremis temporibus ortam sententiam, ex cujus decretis Papam conciliis anteponunt, priscæ traditionis memor a se amolitur. Hujus vero censuræ Duvallium ejusque asseclas, auctores exstitisse constat, neque effecerunt, ut sacra Facultas a priscorum decretorum auctoritate ac sententia recederet.

Anno 1641, Ludovicum Cellotium (523) conciliorum auctoritati detrahere visum, eoque nomine censura notatum, sacra Facultas suscepit affirmantem et profitentem illud : nempe, « conciliorum generalium convocationem quandoque necessariam (524). »

(518) *Diss. præv.*, n. 17 et seq.

(519) *Vid.* post. RICH. *Defens.* libell. *De eccles. potest.*

(520) Marcus Antonius de Dominis, primum Jesuita non parum doctus, et, ut ipse profitetur, *Romanæ Sedis placitis addictissimus*, deinde archiepiscopus Spalatensis, scripsit *De republica ecclesiastica* libros X, ut varia eruditione plenos, de argumentis subtilioribus obsitos. Ille in Angliam profugus hos edidit libros, a quibus legendis multum deterreri debent tirones theologi, ne eruditionis specie plus æquo permoti, captiosa probabilitate fallantur. Cæterum ex his libris nonnulla excerpi possunt utilia. (*Edit. Paris.*)

(521) *Vid. Cens. Facult.* post *Def.* RICH., prop. 22, ap. DE DOM., t. I, l. II, c. 8, n. 15, p. 182.

(522) Prop. 47, ap. DE DOM, l. IV, c. 11, n. 15, p. 484.

(523) Ille adversus Petrum Aurelium scripserat librum, cui titulus est : *De hierarchia ecclesiastica*, in quem ad se delatum sacra Facultas delectos doctores jusserat inquirere. Censura jam parabatur, et multæ propositiones notabantur, ut *novæ*, *falsæ*, *periculosæ*, *temerariæ*, *ridiculæ*, quando cardinalis de Richelieu censuram edi vetuit, pollicitus Jesuitam omnia sua explanaturum et emendaturum. (*Edit. Paris.*)

(524) *Vid.* apud D'ARGENT., t. III, p. 50 et seq.

Cum Milleterius de usu pœnitentiæ quæstione mota librum edidisset sub hoc titulo : *Le pacifique véritable;* quo libro assereret, « Sedis apostolicæ decreta de fide, eo solum statu esse infallibilia, si in conciliis œcumenicis fierent, atque in solis conciliis œcumenicis consensum unanimem Ecclesiæ declarari ; » Facultas sic censuit : « Hæ propositiones in quantum infallibilitatem Ecclesiæ universalis, in nullo alio statu quam in solo concilio œcumenico congregatæ tribuunt, et ipsam aliquo tempore legitimi usus pœnitentiæ cognitione caruisse supponunt, temerariæ sunt, ipsi Ecclesiæ injuriosæ, et hæreticæ (525). » Sic cum de conciliis generalibus ac Sede apostolica ageretur, sacra Facultas antiquis decretis hærens, infallibilitatem non Sedi apostolicæ soli, sed Ecclesiæ universali tribuit, eamque constare docuit, non tantum in conciliis generalibus, sed etiam in Ecclesia toto orbe diffusa ; prorsus ex ea fide, quam professa erat adversus Sarrazinum : « Quod in conciliis tota auctoritas, dans vigorem statutis, residet non in solo Summo Pontifice, sed principaliter in Spiritu sancto et Ecclesia catholica ; » ut Spiritus sanctus toti catholicæ unitati primitus adhæreat, eaque sit radix, unde certitudo et infallibilitas in concilium quoque œcumenicum, hoc est in ipsam Christiani nominis repræsentationem influat : quæ mirum in modum cum Gallicanæ Declarationis articulo 4 congruunt.

Franciscus Guillovius baccalaureus, pro minore ordinaria responsurus, multa in thesi proponebat, quibus auctoritati episcoporum a Christo institutæ, eorumque in conciliis assidentium judiciariæ potestati derogaret. Anno 1656, Facultas actum distulit, atque eodem anno 15 Januarii, suscepit baccalaureum hæc scripto professum (526) : « Agnosco et fateor episcoporum jurisdictionem esse juris divini, et esse immediate a Christo, eosque in conciliis generalibus vere esse judices, atque in iis ex eorum judiciis Summum Pontificem pronuntiare. »

Hæc si intelligimus, confectam esse constabit quæstionem nostram. Profecto enim si quis est ex provisione Christi infallibilis, is non ex aliorum, sed ex suo judicio pronuntiat : alioqui sui dubius, neque satis conscius assistentis Spiritus, aliis se permittit. Ac si media, ut vocant, humana requirere necesse sit; consilia sane, non judicia, consiliariosque qui doceant ac suadeant, non judices qui secum assideant ac decernant, exquirere oporteat.

Ex his dogmatibus jussu Facultatis emendata thesis atque in meliorem formam reducta est : quæ res in actis Facultatis sic perscripta est : « Ex ultima appendice, in qua plus inerat involutæ difficultatis circa apostolatum ipsum, et annexa apostolatui gratiarum dona et potestates; necnon jura episcoporum in convocandis synodis particularibus, et in sanciendis cum Summo Pontifice conciliorum generalium definitionibus; quidquid detorqueri poterat contra veritatem, totum illud erasum fuit (527). »

Ergo diligens lector sequentes consideret propositiones, quas Facultatis acta commemorant in thesi erasas esse, intelligatque, quænam illa sint, *quæ detorqueri possent contra veritatem.* Prima propositio erasa : « Petrus in primatu Christi consors et socius participatione factus est; » quæ profecto si starent, haud magis Pontifici, quam Christo sacra concilia anteferri possent.

Erasum quoque illud, quod a sancto Leone depromptum videretur; sed procul ab ejus mente deflexum : « Si quid Christus cum Petro cæteris voluit commune esse apostolis, nunquam nisi per Petrum dedit, quidquid illis non negavit (528); » ne, quod est absurdissimum, apostoli proxime a Petro, non autem a Christo ad apostolatum ordinati videantur. Neque illud Facultas in thesi reliquit : « Solus Petrus successores habet apostolos; » quo Guillovius episcopos ab apostolorum successione ac jure, contra omnem antiquitatis fidem, penitus amovebat.

Deletum etiam illud : « Solus Pontifex episcopos in concilium, vel particulare, vel generale, nonnunquam ad melius necessarium convocat. » Hoc nempe erat quo Facultatem dicentem audivimus, involvi a Guillovio *jura episcoporum in convocandis synodis particularibus.* Nec placebat illud, *ad melius necessarium*, convocatas synodos; quia illud *melius* infringebat, illud *necessarium*, quod *quandoque* agnoscendum : ad convocandas synodos etiam generales, Facultas decreverat adversus Cellotium.

Denique erasum illud : « In conciliis Pontifex, auditis episcoporum sententiis ac judiciis, pro sua auctoritate certoque ac infallibili charismate, verbum Dei pronuntiat; » quod si admitteretur, jam episcopi in conciliis consiliarii tantum, nec nisi nomine tenus judices haberentur; atque in solo Pontifice auctoritas resideret; eaque evanesceret, quam Facultas agnoverat, a Christo profectam auctoritatem episcoporum, *in sanciendis cum Summo Pontifice conciliorum generalium definitionibus.*

Itaque deletum illud : « Pontifex, auditis episcoporum sententiis ac judiciis, pro sua auctoritate pronuntiat; » cujus loco repositum est : « Ex illorum sententiis ac judiciis ipse pronuntiat : » sublato etiam *certo illo atque infallibili* Pontificis *charismate*, quo quidem episcopi papali sententiæ obnoxii, non etiam ipsi judices, verique assessores essent : adeo nova hæc a Facultatis sententia abhorrebant.

Neque prætermittendum istud, jussu Facultatis in thesi repositum. Posteaquam nempe scriptum est : « Petrus totius Ecclesiæ fundamentalis petra, et pastor universalis, apostolorum princeps a Christo constitutus; » jussu etiam Facultatis ascriptum;

(525) *Vid.* apud D'ARGENT., tom. III, p. 18 et seq.
(526) *Ibid.*, p. 70
(527) *Ibid.*, tom. III, p. 69.
(528) LEO MAG., serm. 3, *In anniv. Assump.*

« jure etiam divino cæteri episcopi singularium plebium capita : » cum baccalaureus tantum *optimates* scripsisset : tanquam unus tantum Romanus episcopus, non autem cæteri episcopi, veri a Christo instituti Ecclesiarum principes et capita haberentur.

Erat tum clerus Gallicanus frequentissimo cœtu Parisiis congregatus. Scriptum ergo est in regestis Facultatis (529) : « Domini episcopi gratias egerunt Facultati, ex parte totius cleri Gallicani, pro sua in defensione jurium hierarchici ordinis cura et sollicitudine, idque per organum D. Petri de Berthier, episcopi Montalbanensis : » quæ etiam in cleri actis habentur, ut doctrinam Facultatis ab episcopis et clero Gallicano comprobatam esse constet.

Jam ergo arbitramur intellectam omnibus, sacræ Facultatis, totiusque adeo Ecclesiæ Gallicanæ doctrinam, id primum, Ecclesiæ universali ejusque unitati conjunctam vim Spiritus, radicemque infallibilitatis in ea unitate esse sitam, quæ in concilium universalem Ecclesiam repræsentans transfundatur; solum illud esse, quod a fide deviare non possit. Ergo Pontificem qui deviare possit, Ecclesiæ indeviabili merito esse subditum, in casibus certe illis generalibus quæ Constantiensibus decretis continentur; ac proinde episcopos jure divino institutos, Romanoque Pontifici, maxime in judicandis fidei quæstionibus, non consiliarios, sed assessores et conjudices datos, ex quorum judiciis ipse pronuntiet; adeoque interdum convocationem conciliorum generalium esse necessariam : quæ profecto vacant, si Romanus Pontifex, vel solus, non autem cum Ecclesia conjunctus, infallibilitate, atque adeo suprema et indeclinabili potestate gaudeat.

Hinc Ecclesiæ status constitutus, atque in thesibus prædicti Francisci Guillovii jussu Facultatis scriptum : « Ecclesia jure divino monarchia est, tametsi aristocratia temperata. » Monarchia quidem, quod habeat *principem* Petrum ejusque successorem pro tempore sedentem; temperata aristocratia, quod Petri successori a Christo dati sunt episcopi, ut veri principes ac judices, ex quorum judicio pronuntiet.

Hinc damnatus Marcus Antonius de Dominis, ejusque propositio (XII) habita est « schismatica et hæretica, quatenus vult Ecclesiam universalem secundum se totam esse aristocraticam. »

Id qui adversari putant antiquæ sententiæ, quæ Papam subdit concilio, hos ego affirmavero nunquam in nostrorum libris versatos fuisse. Gerson quidem assidue Ecclesiæ statum agnoscit monarchicum. Hunc alii sequuntur : atque omnia maxime conciliant, dum Romano Pontifici tribuunt, ut Ecclesiis quidem singulis, non autem toti Ecclesiæ collectæ et adunatæ præstet; et habeat quidem *plenitudinem apostolicæ potestatis*, sed conciliorum et canonum auctoritate tanquam aristocratiæ temperamento moderandam.

CAPUT XXVII.

Articuli Facultatis ad Ludovicum Magnum allati.—Censuræ Vernantii et Guimenii.— Alexandri VII bulla. — Propositio Strigoniensis, ejusque censura.

Ex his ergo decretis toties iteratis, ac perpetua traditione servatis, sacra Facultas Ludovico XIV Magno sex illos articulos, toto postea regno edicti regii auctoritate vulgatos attulit, quos supra recensitos (530) hic prætermisimus, anno 1663.

Metuebat rex maximus, metuebat sacra Facultas, atque optimus quisque, ne gliscens adulatio antiquorum decretorum robur et innatam Galliæ libertatem infringeret.

Anno 1668, excusus est Metis, quodam carmelita auctore, sub Jacobi Vernantii nomine liber, cum hoc ambitioso titulo : *La défense de l'autorité de notre Saint Père le Pape, de nosseigneurs les cardinaux, les archevêques et évêques*, etc., quem librum sacra Facultas, a Pictaviensibus parochis consulta, multis habitis, per duos fere menses, publicis ac privatis congregationibus, censura notavit (531), ac censuram confirmavit 26 Maii anno 1664.

Quod igitur Vernantius soli Summo Pontifici infallibilitatem activam, passivam Ecclesiæ et conciliis tribueret (532), sacra Facultas sic censuit : « Hæ propositiones, quatenus excludunt ab Ecclesia infallibilitatem activam seu auctoritatem emergentia circa fidem dubia, infallibilis veritatis oraculo tollendi et explicandi, falsæ sunt, temerariæ, scandalosæ et hæreticæ. »

Quod statuebat Vernantius, « Papam soli Deo subjici, nec nisi divina potestate papalem posse restringi potestatem, eique nullis legibus modum poni (533) ; » Facultas proscribit his verbis : « Hæc propositio, intellecta de usu et exercitio potestatis papalis, falsa est, Ecclesiæ et conciliorum auctoritati derogans : » diligentissime omnino, atque ex majorum non modo decretis, sed etiam verbis, papalem potestatem, utpote divinitus institutam, Deo soli quoad se; *quoad usum et exercitium* (534), sacris canonibus conciliisque subjiciunt.

Vernantius, nisi Papa infallibilis haberetur, aiebat mutandam professionem eam, qua credimus sanctam Ecclesiam catholicam et Romanam (535) ; quod abominata Facultas sic censuit : « Hæc propositio est falsa, temeraria, scandalosa et in fide periculosa ; » quippe quæ, ut jam diximus, catholicam fidem pendere vellet a dubia, ne quid dicam gravius de pontificia infallibilitate, sententia.

Asserebat Vernantius, « a solis hæreticis

(529) D'Arg., loc. cit., p. 70.
(530) *Vid.* sup., lib. I, sect. 1, cap. 5; et in *App.*, lib. III, c. 11; sup., lib. I, sect. 1, c. 12.
(531) 24 Maii.

(532) Prop. 1 et 2, ap. Vern., p. 254.
(533) Prop. 3, Vern., p. 110.
(534) Gers., *De potest. Eccl.*, cons. 10.
(535) Prop. 4; Vern., p. 247.

ac schismaticis peti concilia, ut perturbandæ Ecclesiæ locus esset (536). » At sacra Facultas : « Hæc propositio universim sumpta, est scandalosa, Ecclesiæ conciliis generalibus, ac subjacentibus potestatibus contumeliosa ; » quippe quæ sæpe œcumenicis conciliis congregandis operam dederint, atque ad ea etiam provocarint.

Cum Vernantius conciliaris potestatis ac jurisdictionis fontem in uno Pontifice collocaret (537), Facultas sic statuit : « Hæ sex propositiones, in quantum asserunt, Ecclesiam in concilio generali congregatam non habere a Deo immediate jurisdictionem ac auctoritatem, falsæ sunt, verbo Dei et concilii Constantiensis definitioni contrariæ, et olim a sacra Facultate reprobatæ. »

Negabat Vernantius, unquam examinatum, aut ulli appellationi fuisse subjectum id quod Romani Pontifices decrevissent (538); Facultas e contra : « Hæ quatuor propositiones falsæ sunt, quatenus quædam asserunt, et aliæ innuunt, in nullo casu a Summo Pontifice appellari posse ; sacræ conciliorum auctoritati detrahunt, ac germanis Ecclesiæ Gallicanæ libertatibus sunt contrariæ. » Gallicanam libertatem, contra quod Petrus de Marca non satis consulto dixerat, in suprema conciliorum potestate nixam profitentur.

Quod Vernantius diceret, cujusdam doctoris de pontificia infallibilitate sententiam a Facultate esse laudatam (539), id a se Facultas amolitur his verbis : Hæc propositio imponit sacræ Facultati, quæ mentem suam aperuit in articulis contra Lutherum, et in declaratione facta apud regem Christianissimum, » anno 1636.

Vernantius dixerat, eamdem, quam Christus a Patre acceperat potestatem, totam in Romano Pontifice esse collatam (540) : quæ documento sunt, quam hujusmodi homines cæco et interdum impio ferantur impetu. At quæ in eam sententiam congesserat, Facultas, « ut scandalosa, piarum aurium offensiva, et ut verba præ se ferunt, blasphema » rejecit.

De fidei regula, quod Vernantius scripserat (541), Facultas condemnavit his verbis : « Hæc propositio, qua parte asserit Summum Pontificem esse veram regulam fidei, temeraria est, et in errorem inducens ; » quod nempe *in errorem inducat* is qui pro regula fidei ponat Pontificem, quem infallibilem esse non constet.

Quæ Vernantius de jurisdictione episcoporum a Romano Pontifice profecta dixerat (542), Facultas sic rejicit : « Hæ propositiones, quarum duæ priores asserunt apostolos non fuisse constitutos episcopos a Christo; cæteræ vero, potestatem jurisdictionis episcoporum non esse immediate a Christo; falsæ sunt, verbo Dei contrariæ, et olim a sacra Facultate reprobatæ.» Hactenus Vernantii censuram referre placuit : cætera ad alium locum pertinent.

Amadæus Guimenius (543) omni recentiorum casuistarum fæce collecta, id etiam de pontificia infallibilitate scripserat, *de fide eam esse*, atque ita inferebat : « Ecclesia errare non potest, et consequenter nec caput ejus : » quem sacra Facultas, damnatis opinionum portentis, hac etiam in parte notandum censuit his verbis (544) : Doctrina his propositionibus contenta et illata, falsa est, temeraria, scandalosa, Gallicanæ Ecclesiæ libertatibus contraria, universitatibus, theologicis Facultatibus, ac orthodoxis doctoribus contumeliosa, » anno 1665. Sic duæ censuræ adversus Vernantium et Guimenium processerunt. Confutati acriter, quod nostra damnabant; quod autem contraria sequerentur, coerciti tantum, sed pro innata Gallis, ac nostræ Facultati modestia, nulla hæreseos aut etiam erroris nota inusti sunt.

Has igitur censuras nostra memoria accuratissimas atque elaboratissimas, summaque moderatione libratas esse constat ; nec tamen defuere, qui Alexandrum VII adversus modestissimam Facultatem, antiqua et probata tuentem, instigarent.

Ille igitur ad regem adversus Sorbonicas censuras gravem expostulationem habuit, datis litteris 6 aprilis anno 1665 (545). At rex prudentissimus, nihil se commovit, gnarus scilicet impositum fuisse Pontifici, ac Sorbonicos priscæ sententiæ institisse.

Anno 1665 (546), bulla Romæ prodiit, qua censuras adversus Vernantium et Guimenium, « uti præsumptuosas, temerarias, atque scandalosas, cassas et irritas declarabat, defendique et allegari sub excommunicationis pœna apostolica auctoritate prohibebat; ulterius judicium de prædictis censuris, deque opinionibus in libris Jacobi

(536) Prop. 5; VERN., p. 105.

(537) Prop. 6, et seq. VERN., pag. 338, 721 et seq.

(538) Prop. 12 et seq.; VERN., p. 100, 244, 279, 128.

(539) Prop. 16, VERN., p. 241.

(540) Prop. 17 et seq.; VERN., p. 53, 128, 145, 245.

(541) Prop. 25; VERN., p. 128.

(542) Prop. 25 et seq.; VERN., p. 44, 49, 376, 382, 384, 388, 397, 435.

(543) Amadæus Guimenius, sive potius Mattheus de Moya, jesuita Audomarensis, hunc impium juxta et impudicum librum Lugduni edidit, *cum approbationibus Hieronymi La Chiana, e societate Jesu, Ludovici a Valentia provincialis Capucinorum*, et duorum Carmelitarum; quem librum cum suis censuris confixeret sacra Facultas, 3 febr. 1665, verita exscribere impudicissimas propositiones, sic censebat : « Hæ propositiones, quas sacra Facultas verbis tantum initialibus designandas de industria judicavit, ut modestiæ et pudori castarum aurium ac mentium consuleret, sunt turpes, scandalosæ, propudiosæ, nefandæ, piarum aurium offensivæ, atque ab Ecclesia et ab omni hominum memoria prorsus abolendæ. » *Collect. Jud.*, etc.; D'ARGENTRÉ, t. III, pag. 114. (*Edit. Paris.*)

(544) *Cens. Guim.*, D'ARG., etc.; et ap. GUIM., *De bapt.*, prop. 2, n. 4, p. 177.

(545) *Vid.* DUP., XVII sæc.

(546) 25 Junii.

Vernantii et Amadæi Guimenii sibi et Sedi apostolicæ reservabat. » Gravis ea reservatio videbatur qua ferre cogeremur interim, quæ adversus hierarchiam ac mores dudum invalescerent portenta opinionum, neque minus periculum quod theologicæ Facultates, ipsique adeo episcopi tanto in Ecclesiæ discrimine elinguesfuerint.

Grave item illud, quod erat in bulla de Vernantii et Guimenii opinionibus dictum, præsertim iis *quæ ad actionum moralium regulam* pertinerent; « nempe eas opiniones et gravissimorum scriptorum auctoritate et perpetuo catholicorum usu nixas: » quod Ecclesiæ catholicæ maximo dehonestamento verteret.

Hoc pontificium diploma, tametsi non erat ad nos solemni more missum; Roma tamen in privatarum epistolarum fasciculis pervenit in Galliam.

Deputati a Facultate qui rem examinarent, constitit apud omnes, diploma pontificium inquisitionis esse opus; editum quippe, non de fratrum concilio in publico consistorio, sed « auditis suffragiis cardinalium in tota republica Christiana generalium inquisitorum : » qualia nemo unquam in Gallia admisit, præsertim cum illa clausula, *motu proprio*, quam novam et prisco jure incognitam, maxime in fidei quæstionibus Gallicana Ecclesia non admittit.

Certum erat et illud, ut etiam optima formula constaret, nequidem ad nos pertinere bullam, quæ more solemni missa non esset; neque ipsi Pontifici eam mentem inesse ut Gallos obligaret, iis ritibus prætermissis, qui antiquo Gallorum, imo totius Ecclesiæ jure nitantur.

Itaque Facultas quiescendum rata : rector academiæ admonitus, sacræ Facultati spopondit suam et universitatis operam minime defuturam, more majorum, si quid gravius contingeret; senatus bullam divulgari vetuit (547) ; neque ulterius processit negotium. Itaque censuræ suo apud nos loco steterunt : bulla annumerata iis, quæ ignota, nihil ad nos pertinerent.

Qui hæc perpenderit facile intelliget, sacræ Facultati cum clero Gallicano maxime convenire; clerique Declarationem, anni 1682, ex intima ipsius Facultatis, imo Ecclesiæ totius Gallicanæ doctrina esse depromptam ; ac si quid difficultatis obortum est (548), id non ex ipso dogmate provenire, sed ex aliis rebus, quæ nihil ad rem nostram pertinent.

Quare sacra Facultas, priscis insistens vestigiis, condemnavit deductam ad examen suum jussu senatus hanc censuræ Hungaricæ propositionem : « Ad solam Sedem apostolicam divino et immutabili privilegio spectat de controversiis fidei judicare ; » qua de re sic censuit (549) : « Hæc propositio, quatenus excludit ab episcopis et conciliis etiam generalibus, de fidei controversiis auctoritatem, quam habent immediate a Christo, falsa est, temeraria, erronea, praxi Ecclesiæ adversa, verbo Dei contraria, doctrinam renovans alias a Facultate reprobatam. » 18 Maii anno 1683.

Hæc doctrina Facultatis quam necessario cum universa Declarationis Gallicanæ doctrina sit conjuncta, ex relatis sacræ Facultatis decretis manifestum reor. Sed antequam ad alia me convertam, eximam oportet eum qui quorumdam animis hæret scrupulum.

CAPUT XXVIII.

An sententia de potiore concilii potestate, regum juribus ac potestati noceat. — Thomæ Corcellæi responsum. — Propositio Joannis Hussi in Constantiensi concilio condemnata.

Nempe objiciunt, regnis ac regibus periculosam esse nostram sententiam. Si enim spiritualis princeps Pontifex, Ecclesiæ et concilio subsit; subesse multo magis regno ac generalibus regnorum conventibus generales reges : quo maxime argumento in antiquam sententiam reges incitare conati sunt. Sed Thomas Corcellæus id ab Eugenii legatis objectum, responso edito (550) coram regni principibus, ipsoque Carolo VII rege sic solvit (551) : « Nec ullatenus sunt audiendi, qui ad alliciendum reges et principes, in contrarium auctoritatis conciliorum dicunt quod si concilia generalia possent corrigere et deponere Summos Pontifices, pari ratione quod populi haberent corrigere et deponere principes sæculares. Qui enim talia dicunt, manifeste auctoritatem conciliorum, et declarationem fidei super hoc factam destruunt, non plus tribuentes auctoritatis ipsi congregationi Ecclesiæ, quam uni communitati sæculari. Clare quoque negant, concilium habere auctoritatem a Christo immediate, cum ipsum sic comparant communitati sæculari, quæ non habet auctoritatem a Christo corrigendi aut puniendi principem suum. Sed bene inspiciant definitiones concilii Constantiensis, reperient in hoc magnam differentiam; nam ipsum concilium Constantiense reprobavit illum articulum XVII, inter articulos Joannis Hussi contentum, *quod principes haberent puniri ad arbitrium populi*, et tamen alterum probavit ; *quod concilium generale habet potesta-*

(547) Edicto 29 Jul. 1665.

(548) Curia Parisiensis, postquam diploma regium *de Declaratione* in suos commentarios retulerat, edicto jusserat, ut ea Declaratio in scrinia sacræ Facultatis referretur, quod quidem factum est 2 maii 1682. Sed quando relectum est decretum, quidam dixerunt delegendos esse doctores, qui in Declarationem inquirerent. Quamquam enim ea *ex intima ipsius Facultatis doctrina esset deprompta*, Facultas verebatur, ne relatio facta extraordinario modo jussu curiæ, quid detrimenti ipsius juribus afferret. Facile composita est hæc controversia, et deinceps baccalaurei Declarationis capita publicis thesibus defenderunt. (*Ed. Paris.*)

(549) *Cens. Facult. Paris. adv. cens. arch. Strig.*, int. varia script. *Vix. Maj. schol. Paris.*

(550) Biturigibus.

(551) *Preuv. des lib.*, etc., part. II, cap. 12, n. 4, pag. 25.

tem immediate a Christo, etc. Et hoc etiam apparet ex sacris Scripturis, cum Christus ipse assignans differentiam inter hoc et illud, dicat : *Reges gentium dominantur eorum, vos autem non sic* (*Luc*. XXII, 25, 26) : et beatus Petrus in canonica dicit de pastoribus : *non ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis*. (*I Petr*. V, 3.) Doctores quoque lucide declarant, quomodo Papa non est dominus rerum Ecclesiæ, sed minister. Valde quoque extraneum est, et a veritate alienum dicere, quod non plus spiritualitatis reperiatur in congregatione legitima Ecclesiæ, quam in una communitate sæculari, aut non specialior assistentia Spiritus sancti, de quo Christus ad ipsam dixit : *Mittam vobis Spiritum veritatis, ut maneat vobiscum in æternum*. » (*Joan*. XIV, 16.)

Quin ipse Richerius in sua defensione sic ait (552) : « Ut quid ergo imponere Richerio, quod sustineat concilium generale esse supra Papam, quia, vel, sicut comitia generalia regni sunt supra regem? Nunquam hoc venit in mentem Richerio. Adulatores curiæ Romanæ, quorum etiam in Sorbona non exiguus est numerus, hoc cinxerunt, ut non solum Richerium, sed fidelissimos regum servos et subditos odiosos redderent ipsismet regibus, quamvis illorum jura contra Romanam curiam tueantur. »

Quod autem quidam etiam Parisienses aliud docuerint nihil moror ; suoque loco ostendemus fuisse profecto tempus, quo totus fere orbis in summa juris publici ignoratione versaretur ; quam imperitiam postera ætas superioris ævi traditione merito emendavit : nec mirum Parisienses quosdam in re extra fidem una cum aliis errasse. Nego tamen omnes ; nego hoc fulcimento nixos tribuisse conciliis potiorem potestatem ; nego Facultatem ; nego Constantiense concilium pessimo argumento usum ; nego hoc detracto, sententiæ veritati ac firmitudini detractum esse quidquam. Alia suppetebant, quæ Thomas Corcellæus optime enarravit. Imo, ut idem Corcellæus demonstravit, sacrum illud concilium, a quo maxime supra Pontificem conciliorum evecta est auctoritas, damnavit insanam sententiam (553) quæ reges regnis subjiceret, non regna regibus : adeo constabat ratione diversissima constitutas humanam ac divinam civitatem. Itaque hæc, quæ creandæ invidiæ objiciuntur omittamus : Ecclesiæ a Deo constitutæ et gubernatæ regimen, non ex mundani regni ratione, sed ex Dei revelatione, atque ipsius Ecclesiæ decretis, ex Patrum traditione æstimemus.

PARS TERTIA.

DE PARISIENSIUM SENTENTIA AB IPSA CHRISTIANITATIS ORIGINE REPETENDA.

—

LIBER SEPTIMUS.

CONCILIORUM GENERALIUM TRADITIO.

—

CAPUT PRIMUM.

Infallibilitas quibus verbis ab antiquis explicetur, ubi sita sit quæritur (554).

« In fidei quoque quæstionibus, præcipuas Summi Pontificis esse partes, ejusque decreta ad omnes et singulas Ecclesias pertinere, nec tamen irreformabile esse judicium, nisi Ecclesiæ consensus accesserit (555). »

Quosdam antiquitatis ignaros movit illa vox *irreformabilis*. Hanc sciant ab antiquitate depromptam. Notum illud Tertulliani : « Regula fidei immobilis et irreformabilis (556). Ergo judicium illud *irreformabile* esse dicimus, quod *immobile*, *irretractabile*, *irrefragabile*, ab antiquis ; postremo denique ævo, *infallibile* appellatum est. Quærimus igitur ubi sit collocatum illud *irreformabile* judicium.

CAPUT II.

Sententia Parisiensium res inter judicatas reponenda ex dictis de concilio Constantiensi.

Ac nostri quidem censores Parisiensium sententiam et inter schismata esse ortam dicunt, et variis dissidiis ultro citroque jactatam, Constantiensis quoque synodi temporibus fluctuasse. Nos vero procul a schi-

(552) Hæc verba, quæ nonnullam obscuritatem habent, nusquam reperimus in Richerii defensione. (*Edit. Paris.*)

(553) Joannis Hussi.

(554) In schedula quadam D. LEDIEU, capitis primi titulus sic repræsentatur : *Reliqui operis institutum ; hujus libri scopus* ; quod ideo observamus, ne quid prætermisisse videamur, parvum licet, in BOSSUET conferendis codicibus. Cæterum ille titulus male hic intruderetur, et melius præfigeretur capiti 5, in quo BOSSUET, postquam quædam addidit a nobis diligenter descripta, in partes hunc librum divisit. (*Edit. Paris.*)

(555) *Cap. 4, Gallic. Declar.*

(556) TERTULL., *De virg. veland.*, cap. 1.

smatibus, ab ipsa christianitatis origine repetendam ostensuri, prius præstruimus, res inter judicatas pridem, ex dictis de Constantiensi concilio esse repositam. Certe Constantiense concilium, dum eas memorat causas, quibus Papa concilio subsit, primam ponit fidem : ergo Papa concilio subest, vel maxime in fide : at infallibilem, qua quidem in re talis est, cuiquam subesse nefas : imo infallibili, haud magis quam ipsi veritati totam Ecclesiam subesse oportet : non ergo ullus hominum, stante quidem Constantiensi concilio, est in fide infallibilis. Atqui demonstravimus Constantiense concilium, nullo unquam Ecclesiæ decreto labefactatum, imo tanta Sedis apostolicæ, tanta Ecclesiæ universæ veneratione susceptum, invicta auctoritate stare oportere : ergo certa et invicta auctoritate constat unius Ecclesiæ, sive collectæ, sive dispersæ, sed tamen consentientis sententiam esse infallibilem.

Dices : consecutionem istam quidem esse a nobis deductam, non autem rem ipsam a sacro concilio definitam. Reponimus : imo vero non consecutionem, sed rem ipsam ; neque enim aliud est alteram potestatem alteri esse subjectam, quam eam quæ subjecta sit, a recto veroque deflectere, et ab altera emendari ac reformari posse.

Quare quotquot hactenus pro pontificia potestate scripserunt, Constantiensi decreto nihil opponunt aliud, præter quam illud toties a nobis confutatum, de Papa dubio, et fluxa concilii Constantiensis auctoritate, responsum : cui immorari, ac dicta repetere supervacaneum est.

Non tamen omittemus, quæ nostro ævo multi comminiscuntur, ex ipsis concilii Constantiensis confutanda verbis.

Primum, illud toties decantatum : ex eo concilio Papam quidem in fidei negotiis subesse concilio, sed ut privatum hominem, non ut Papam, vanum ludibrium est ; cum Constantiense concilium, expressa etiam pontificia potestate, eam in fidei negotiis conciliari potestati subesse decernat (557).

CAPUT III.

Alia modernorum quorumdam cavillatio confutatur; ostenditurque, ex ipsis concilii Constantiensis verbis ac gestis, Papam non modo teneri conciliaribus de fide decretis jam factis, sed etiam in quærendo et tractando, in concilii potestate esse.

His ergo concilii Constantiensis verbis statim ruit illud, quod quidam intelligunt : nempe ut Papa quidem in formando circa fidem conciliari decreto superior habeatur : cæterum ubi res semel a concilio definita est, non mirum esse quod prolatæ sententiæ subesse teneatur; cum illa sententia, non tam a concilio quam a Papa concilii capite prolata sit : ut Papa non tam concilio subesse, quam sibi ipsi consentire videatur.

Vult, inquam, illud. Neque enim Constantiense concilium Papam consentire ipsum sibi, sed plane concilio subesse decernit; et quidem subjungit, *debite puniendum*, si obedientiam denegarit. Non autem intelligit Papam a seipso puniendum, sed a concilio supremam et indeclinabilem exercente potestatem ; ergo etiam intelligit Papam non ipsum sibi ipsi, sed omnino concilio esse subditum.

Jam verba illa perpendant Constantiensium Patrum (558) ; Papam « in fidei, in schismatis, in reformationis negotiis, omnibusque ad ea pertinentibus factis, vel faciendis, » conciliari potestati subjici : ergo non tantum *in factis* de fide decretis, sed etiam *in faciendis* atque formandis, inque ipsa re quærenda ac tractanda concilio subesse intelligebant.

Nempe sancta synodus in ipsis principiis professa est se quidem congregatam, non modo ut de schismate ac de reformatione, sed etiam ut de fide quæreret (559) adversus Viclefi et Hussi grassantes hæreses : cujus rei gratia, vel maxime a Joanne XXIII convocatam esse constabat. Quare omnino tractatura erat adversus illos hæreticos varias ac maximas fidei quæstiones, ac speciatim adversus Viclefum expositura erat ipsum papalem primatum, quem ille impugnaverat, ut sæpe vidimus : ergo intellexit, atque decrevit Papam in his quæstionibus synodo pariturum.

Quid, quod jam inde ab initio decrevit synodus ipsam synodum talia tractaturam, « nec Papæ recessu dissolutum iri, sed remanere in sua potestate et integritate concilium (560) : » ea scilicet potestate, cui Papa ipse subjicitur ? Intellexit ergo, atque decrevit synodus, etiam recedente Papa, de fide tractatura, ipsam se ea potestate esse, ut decreta conderet, cui Papa ipse obedire teneretur, nedum in tractando et quærendo superiorem eum agnosceret.

Id vero demonstrant, uti prædiximus (561), non modo ipsius synodi decreta, verum etiam gesta. Revera enim tractata sunt sessione 8, post recessum Papæ, adversus Viclefum et Hussum, ea quæ memoravimus; expositaque est, circa primatum Romanum, Ecclesiæ fides. Quin etiam, Papa ipso, sessione 12, rite deposito, tractatæ sunt multæ adversus Joannem Hussum, Hieronymum de Praga, et Joannem Petitum, fidei quæstiones; nempe sessione 13, 14, et deinde cæteris ; ergo synodus non modo decrevit a se posse fieri, sed etiam fecit, idque absente Papa, imo etiam deposito, decreta de fide, quibus ipse Papa parere teneretur.

Nempe intelligebat Papam absentem corpore, virtute tamen fuisse præsentem, synodoque conjunctum, qui synodum con-

(557) *Vid.* decr. sess. 4 et 5.
(558) *Conc. Const.*, sess. 5, t. XII, col. 22.
(559) *Ibid.*, sess. 4 et 5.
(560) *Ibid.*, sess. 5.
(561) Sup., lib. v.

gregasset, qui post recessum quoque toties declarasset, se recedentem licet, in synodi potestate futurum, qui sanctam synodum errare non posse profiteretur.

Quin synodus suæ conscia potestatis, intelligebat se ipsam, quippe quæ Ecclesiam universalem repræsentaret, etiam papatum ipsum virtute complexam, summo et indeclinabili judicio, nullaque adhibita mora definire posse ea, quæ Ecclesiæ necessitas evidens postularet.

CAPUT IV.

Aliæ cavillationes. Papam subjici quidem concilio in fidei quæstionibus, sed tantum postquam se illi sponte submisit : tum esse quidem illum per sese infallibilem. Si non adsit concilium, sed præsente concilio, jam illi subesse.

Hunc nodum alii sic exsolvunt : Pontificem quidem per sese infallibilem in edendis fidei decretis ; neque eo secius etiam in quærendo de fide subjectum esse concilio, postquam rem Patribus congregatis quærendam decernendamque permisit.

At hæc a Constantiensibus diserte refutata sunt, cum docent potestatem eam, cui Papa in fidei quoque negotiis subditur, concilio generali immediate a Christo, non a Papa esse.

Sunt qui sic sentiunt, inesse utrique, scilicet et synodo et Papæ infallibilitatem a sancto Spiritu, ita quidem ut Papa in decernendis fidei quæstionibus concilio semel congregato subsit ; ac nihilo secius, si desit synodus, seorsim ac per sese sit infallibilis, et semel ab eo dicta sententia , synodi quoque norma sit, nedum synodi examini ac judicio subsit.

Hæc opinio neque cum Constantiensi decreto, neque cum papalis auctoritatis ratione, neque secum ipsa convenit.

Non quidem illa opinio convenit cum Constantiensi decreto. Supponit enim illa diverso respectu, in fidei quæstionibus, ut concilio Papam, ita Papæ concilium subjici oportere : at non ita Constantiense decretum ; imo absolute, Papam concilio in fidei quæstionibus, non vicissim concilium Papæ subjicit, nullaque exceptione, omnem pontificiæ potestatis usum conciliari potestati, ut supremæ, solique ineluctabili, subdit.

Neque etiam adversarii hac opinione consulunt satis papali dignitati, quam in synodo exuunt innata ipsi, ut quidam fingunt, dote : nempe ut infallibiliter de fide vel sola decernat. Atqui hoc absurdissimum ; cum profecto concilium nihil aliud sit, quam ipsa catholicæ Ecclesiæ repræsentatio, integris omnibus, quæ cuique a Christo sunt dotibus, non profecto sublatis, ne non repræsentatio, sed exstinctio ecclesiasticæ unitatis esse videatur.

Denique hæc opinio nec secum ipsa convenit ; cum infallibilitatem a Christo datam, vel perpetuam oporteat esse, vel nullam.

Ex his intelligitur id, quod Gerson, et alii nostri docuere, eo vel maxime papalem potestatem conciliari subesse, quod *fallibilem*, atque ut vocant *deviabilem*, *indeviabili* et *infallibili* subesse oporteat : id, inquam, non ex ipsorum peculiari sententia, sed ex intimo totius concilii Constantiensis sensu esse depromptum.

Neque minus liquet vanos esse eos quos commemoravimus quique non eodem loco habent nostram de superioritate, ac nostram de infallibilitate sententiam ; cum profecto constet utrasque sententias uno fundamento nixas, una ratione connexas, unoque decreto concilii Constantiensis esse decisas.

Neque immerito sacrosancta synodus inter eas causas, quibus Papa concilio subsit, primam ponit fidem, cum certo dogmate Pelagii II, ex sancti Leonis auctoritate deprompto, habendorum conciliorum *specialis causa sit fides* (562) ; valereque oporteat conciliorum potestatem in ea maxime causa, quæ propria ipsis specialisque sit.

Nostra ergo sententia Constantiensibus canonibus stabilitur iis, quos tanta sequentis ævi consensione firmavimus. Verum, ut veritas clarius elucescat, lubet recurrere ad fontes, et Constantiensem doctrinam ex anteactis sæculis affirmare.

CAPUT V.

An concilii Constantiensis judicium antiqua traditione nitatur. — Præmittimus quædam, ex Vincentio Lirinensi, de Ecclesiæ catholicæ toto orbe diffusæ auctoritate.— Hinc valere concilia œcumenica. — Duplex ratio agnoscendæ ecclesiasticæ consensionis, ac finiendarum fidei quæstionum : altera per concilia œcumenica ; altera sine conciliis œcumenicis. — Utraque suo ordine tractanda suscipitur. — A prima ordimur, atque octo primorum conciliorum generalium traditionem ac praxim explicare incipimus.

Præstruimus illud immotum, quod est ab omnibus catholicis, Vincentio Lirinensi exponente, susceptum ; valere omnino *id quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est* (563). Cujus rei radix est apostolicum illud : *fidem annuntiari in universo mundo* (*Rom.* I, 8) : et de apostolis dictum : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum* (*Rom.* X, 18 ; *Psal.* XVIII, 5) ; atque iterum ad Colossenses (I, 5, 6) : *In verbo veritatis Evangelii, quod pervenit ad vos, sicut in universo mundo est, et fructificat et crescit.* Neque hæc tantum apostolicis temporibus inchoata, sed in ævum duratura, dicente Domino : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (*Matth.* XXVIII, 20) ; et : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (*Matth.* XVI, 18), utique Ecclesiam : quo factum est ut Eccle-

(562) *Epist. Pelag II*, t. V *Conc.*, post conc. V, col. 617 et seq.

(563) VINCENT. Lirin., *Commonit.* I, cap. 3, t. VII. *Patrol.* t. I, edit. MIGNE.

sia, non hæc aut illa, sed tota et universa ab Apostolo appelletur, *columna et firmamentum veritatis.* (*I Tim.* III, 15.)

Hæc igitur non ab hoc aut ab illo doctore, sed ab omnibus catholicis uno ore sic intelliguntur, ut sit certissima, invictissima, eminentissima Ecclesiæ catholicæ consentientis auctoritas. Ea consensione, ut firmissimo ac divinissimo fundamento, niti Christianos oportet; a quibus, non aliud quid, sed illud in symbolo apostolico postulatur, ut in *Spiritum sanctum* credentes credant simul *sanctam Ecclesiam catholicam;* eique vindicent certissimum, quo in obedientiam captivantur, Spiritus sancti magisterium et judicium.

Quæ omnino efficiunt, ut in ipsa consensione vis illa indeclinabilis et sit et esse credatur, existitque omnino, ex Ecclesiarum consensione, clara et manifesta vox, qua non partes ecclesiasticæ, sed ipsam universalitatem audiri, eodem Vincentio Lirinensi teste, perspicimus : « Sequemur autem, inquit (564), universitatem hoc modo, si hanc unam fidem veram esse fateamur, quam toto per orbem terrarum confitetur Ecclesia. » Et paulo post (565) : » Quid faciet Christianus catholicus, si se aliqua Ecclesiæ particula ab universalis fidei communione præciderit? quid utique, nisi ut pestifero corruptoque membro sanitatem universi corporis anteponat ? »

Hinc illa in concilia generalia manat, quam in eis agnoscimus, certa et ineluctabilis auctoritas. Neque enim alia ratione in conciliis, sive in Ecclesia congregata valet unitas atque consensus, quam quod in Ecclesia toto orbe diffusa æque valeat. Ipsa enim synodus eo valet, quod universalem repræsentet Ecclesiam : neque ideo Ecclesia congregatur, ut valeat unitas atque consensio; sed ideo congregatur, ut quæ in Ecclesia ubique diffusa per se valet, in eadem congregata, ab episcopis Ecclesiarum doctoribus, tanquam idoneis testibus clarius demonstretur.

Ex his igitur duplex intelligitur ratio agnoscendæ catholicæ veritatis : prima ex consensione Ecclesiæ ubique diffusæ; secunda ex consensione Ecclesiæ in synodis œcumenicis, sive generalibus, adunatæ : quam utramque rationem a nobis sigillatim exponi oportebat, ut vim illam infallibilem et ineluctabilem in toto Ecclesiæ corpore repositam esse clarius demonstremus.

Inchoamus autem a synodis œcumenicis, in quibus consensionem luculentius expressam agnovimus : qua in tractatione statim commemorabimus octo illas primas novem primis sæculis celebratas : non modo quod cæteris ipsa antiquitate præluxerint, sed quod eorum gesta diligentius descripta habeamus.

Id ergo primum probare aggredimur, ex eorum conciliorum gestis, illatas a Romanis Pontificibus etiam de fide sententias ad omnem quidem Ecclesiam pertinere; at nihilo secius a conciliis œcumenicis examinatas, retractatas, interdum rejectas, nunquam nisi facto examine et quæstione habita comprobatas; atque omnino nihil habitum esse pro infallibili atque irrefragabili, nisi id quod universalis Ecclesiæ consensione confirmatum esset. Id cum probaverimus, veniemus deinde ad secuta sæcula, nihilque prætermittemus quo antiqua traditio explicari possit.

CAPUT VI.

Concilium apostolicum Hierosolymis habitum de legalibus, ut omnium conciliorum generalium forma proponitur. — Perpenditur illud : VISUM EST SPIRITUI SANCTO ET NOBIS. — *Vis Spiritus in ipsa consensione posita. — In eam rem egregiæ concilii* V, *ac sancti Cœlestini Papæ in concilio* III, *auctoritates.*

Sacris Ecclesiæ catholicæ œcumenicis, sive generalibus conciliis, concilii apostolici Hierosolymis habiti, de legalibus, prælucet auctoritas. Prima ea quæstio turbavit Ecclesiam. Ergo ibi quam maxime futuris quæstionibus decidendis, formam dari oportebat. Quæcunque igitur ad futura concilia pertinerent, jam ibi perspicue præstruuntur, quæ nos ordine recensemus.

Primum, ac statim occurrit habendi concilii causa, magna videlicet dissensio, ut habemus ex *Actis apostolorum* (XV, 2) : *Facta autem seditione non minima.* Levior contentio non tantum remedium postulasset. Atque id in secuta concilia manaturum diligentissime notari volumus. Exorta ergo hac contentione tam gravi, subdit Lucas in *Actis* (*Ibid.*) : *Statuerunt ut ascenderent Paulus et Barnabas... ad apostolos et presbyteros in Jerusalem, super hac quæstione;* nempe ut communi sententia finiretur.

2° Erat tum in Jerusalem Ecclesia principalis in qua sedebat Petrus apostolorum princeps (566). Hinc proditum in sequentia sæcula, ne sine Petro et successoribus, atque Ecclesia principali, in qua ipse sederet, concilia regulariter haberentur.

3° Facta est quanta fieri potuit, illis quidem temporibus, cum adhuc Ecclesiæ formarentur, apostolorum et pastorum Ecclesiæ congregatio, ac perfectissima, pro statu Ecclesiæ, nominis Christiani repræsentatio.

4° Fit conventus omnium in unum locum : *Conveneruntque apostoli et seniores videre de verbo hoc.* (*Ibid.*, 6.)

5° In ipso conventu tria hæc habentur : tractatus primum, sive conquisitio; deinde deliberatio sive uniuscujusque prolata sen-

(564) VINC. Lirin., loc. jam cit.
(565) *Ibid.*, cap. 4.
(566) Sedebat Petrus Hierosolymis non ut in propria sede, nam Jerusalem sedes erat Jacobi. Significat itaque BOSSUET Petrum, qui tunc nulli Ecclesiæ peculiari præsidebat, potuisse dici aliquo modo Hierosolymis sedisse; quia ibi ordinarie commorabatur, et eam Ecclesiam pascebat verbo doctrinæ. (*Edit. Paris.*)

tentia ; postremo ex communi sententia, concilii decisio : atque ea omnia in sequentia concilia deinde manarunt.

6° Et quidem tractatus his verbis *Actuum* designatur : *Cum magna conquisitio fieret.* (*Act.* XV, 7.)

7° Deliberatio a Petro inchoatur : qui mos deinde invaluit, ut sacri cœtus principes primi sententiam dicerent, iisque auctoribus decretum sanciretur. Petrus ergo ubique evangelicæ prædicationis rerum agendarum auctor, primus sententiam dicit : Dei arcana pandit ; quæ sibi primo de vocandis gentibus revelata essent fundamenti loco ponit ; ex his quæstionem solvit : *Deus in nobis elegit per os meum audire gentes verbum* (*Ibid.*) ; et cætera quæ ad Cornelii ejusque familiæ vocationem pertinerent.

8° Quæ deinde ex illa vocatione secuta sint, quantaque post Cornelium gentium multitudo confluxerit, Paulus et Barnabas edisserunt ; quæ firmandæ Petri sententiæ essent. (*Ibid.*, 12.) Tum Jacobus dicturus sententiam expresse a Petri dictis incipit : *Viri fratres. Simon narravit* (*Ibid.*, 13, 14), etc. Quo ritu in secutis conciliis, dicente cœtus principe, cæteri deinde placere demonstrant.

9° Nec tamen sic agunt quasi usquequaque primæ sententiæ auctoritate constricti ; sed ipsi judicant ; et Jacobus : *Ego*, inquit (*Ibid.*, 19), *judico*. Tum ad ipsam quæstionem principalem, quæ addenda viderentur, proponit, et de iis quoque judicat ; nempe ut fratres, e gentibus conversi, *abstineant a contaminationibus simulacrorum, et fornicatione, et suffocatis, et sanguine.* (*Ibid.*, 20.)

10° Decretum deinde conditum communi nomine, ac Spiritus sancti auctoritate adscita : *Placuit nobis collectis in unum* (*Ibid.*, 25) ; et : *Visum est Spiritui sancto et nobis.* (*Ibid.*, 28.) Ibi ergo vis : *Spiritui sancto et nobis* ; non quod Petro præcise, sed quod *nobis* ; et a Spiritu acti, non unus Petrus, sed ipsa sacri cœtus unitas. Unde et Christus de Spiritu, quem erat missurus, id dixit : *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem* (*Joan.* XVI, 13) : vos, inquit, scilicet Ecclesiarum pastores, ac cæterorum magistros. Hinc semper additus Ecclesiæ sacræque congregationi Spiritus. *Credo in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam.* Et merito proinde diligenterque a nostris doctoribus quondam dictum id quod memoravimus (567), vim conciliorum, *non in solo Pontifice Romano*, *sed maxime in Spiritu sancto, et in Ecclesia catholica* esse positam.

11° Re judicata per commune judicium, nihil postea retractatum, aut nova cuique relicta discussio est : sed perlatum decretum ad Ecclesias, docenturque plebes *custodire dogmata*, *quæ erant decreta* (Græce *judicata*) *ab apostolis et senioribus qui erant Hierosolymis.* (*Act.* XVI, 4.)

Hæc nos catholicis urgemus, communi consensu, adversus hæreticos conciliorum jussa et auctoritatem detrectantes : quæ sane nihil valeant, nisi cum auctoritate, etiam formam probamus ; vimque ipsam decreti, non in *Petro* solo, sed in unitate, et in apostolorum ac pastorum Ecclesiæ consensione ponimus.

Ait quidem Bellarminus, id nulla necessitate factum, cum non modo Petrus, verum etiam apostoli, ex sese ac singulares quoque quæstionem determinare potuissent (568). Quod quidem aliis e Bellarmini societate, inprimis Joanni Bagotio, non probatur : nec placet sic *lusisse apostolos*, *aut simulate* ab iis *institutam quæstionem de re, quam exploratissimam habebant* (569). Utcunque est, in eo vis erit maxima, si nullo concilio ac deliberatione indigentes, tamen ut formam darent sæculis secuturis, hanc inierint viam, et *communi sententia rem definierint*, ut idem Bellarminus confitetur (570).

Et quidem omnia, quæ in hac apostolica synodo acta sunt, in sequentes manasse gesta prodent. Ergo id vel maxime manarit oportet, quod maxime agebatur, et in quo apostoli robur esse positum voluerunt : nempe ut *Spiritus sancti* efficacia et vis conjungeretur cum illo, *nobis*, inque ipsa unitate se exereret.

Neque hanc interpretationem a nobismetipsis promimus, sed a sanctis Patribus, totoque adeo universali concilio quinto, a Pontificibus Romanis toties comprobato.

Nempe Vigilius Papa Constantinopoli agens, ubi concilium habebatur, sacro cœtui certis de causis suam præsentiam denegabat ; pollicitus per seipsum se daturum sententiam. At Patres, iisque auctoribus et probantibus, Justinianus imperator sic hortatur : « Inter nos placuit, tam ipsum (Vigilium scilicet Papam) quam nos communiter convenire, eo quod sacerdotes decet communibus quæstionibus finem communem imponere (571). « Et paulo post : « Pro his ad memoriam ejus (Vigilii) produximus magna illa apostolorum exempla et Patrum traditiones. Licet enim sancti Spiritus gratia et circa singulos apostolos abundaret, ut non indigerent alieno consilio ad ea quæ agenda erant ; non tamen aliter voluerunt, de eo quod movebatur, si oporteret gentes circumcidi, definire, priusquam *communiter congregati* divinarum Scripturarum testimoniis unusquisque sua dicta confirmaverunt. Unde *communiter* de eo sententiam protulerunt : *Visum est Spiritui sancto et nobis.* »

Ut autem pateat eam formam futuris sæculis præluxisse, addunt : « Sed et sancti Patres, qui per tempora in sanctis quatuor conciliis convenerunt, antiquis exemplis

(567) Vid. *Diss. præv.* et in *App.*, l. I.
(568) Bell., *de R. P.*, lib. IV, c. 7.
(569) Bagot, *Apol. fidei*, lib. IV, disp. 3, c. 2, sect. 3.
(570) Bell., *De conc. auct.*, l. II, c. 8.
(571) *Conc. C P.* II, gen. V, coll. 8, tom. V, col. 562, 565.

utentes, *communiter* de exortis hæresibus et quæstionibus disposuerunt. » Rationem hujus rei afferunt duplicem : alteram, quod ex discussione et collatione veritas emicaret; alteram, eamque vel maximam, quod *communiter sententia proferenda*, scilicet sancti Spiritus nomine : quibus sane duobus, concilia generalia maxime valent : veritatis elucidatione per collationem, ac Spiritus sancti judicio per communem sententiam.

Idem antea, in concilio generali tertio (Ephesino scilicet), sanctus Cœlestinus Papa professus erat, cum suam ad synodum epistolam his verbis incipit : « Spiritus sancti testatur præsentiam congregatio sacerdotum ; » et paulo post : « Sanctum igitur est pro debita sibi veneratione concilium in quo utique nunc, frequentissimæ illius, quam legimus (*Actorum* xv scilicet) apostolorum congregationis aspicienda reverentia est (572). »

Ex his confutantur quæ quidam, ac inprimis novissimus auctor anonymus, objiciunt : eam, quæ synodo Hierosolymitanæ adfuit, Spiritus sancti assistentiam, « apostolorum gratiæ non concilii generalitati tribuendam, cum concilium illud generale non fuerit (573). » Quos miramur detracta velle catholicis ea præsidia, quibus maxime pro conciliis œcumenicis adversus hæreticos, certant ; tum vero parvi pendere, sancti Cœlestini, tertiæque et quintæ synodorum auctoritatem. Nos vero eam secuti, recte a nobis putamus intelligi synodorum generalium auctoritatem et formam, si primam illam in reliquis veneremur, et ad ejus normam omnia exigimus. Jam hoc fundamento apostolico posito, quid secutæ synodi gesserint audiamus.

CAPUT VII.

Concilii Nicæni primi decreta adversus arianos, ipsa Patrum consensione valuerunt, nullo ante gestam, nullo post gestam synodum Sedis apostolicæ speciali decreto. — In eo concilio ipsius consensionis auctoritate tres præcipuæ finitæ quæstiones. — Ad Sedem apostolicam communis decreti exsecutio pertinet.

De primis duobus conciliis universalibus, Nicæno primo, et Constantinopolitano primo, pauca dicemus.

Atque in Nicæno quidem concilio definitionem *communiter* factam, et sancta quinta synodus mox exposuit nobis, et ipsa Nicænæ synodi decreta clamant : « Qui dicunt, erat, quando non erat, etc., hos tales anathematizat catholica et apostolica Ecclesia (574). » En in catholicæ et apostolicæ Ecclesiæ consensione robur.

Aderant sane sacro conventui presbyteri Romanæ Ecclesiæ, digniore præ cæteris patriarchis, uti decebat, loco; et Osium Cordubensem Sylvestri nomine adfuisse (575), Gelasio Cyziceno auctori Græco ita ex actis referenti (576), facile assentimur : cum et nemo contradicat, et secutis conciliis congruat et sexta synodus in Nicæna synodo Sylvestrum principem Constantino adjungat (577), ut Cœlestinum Theodosio, Marciano Leonem. Cæterum neque ante neque post concilium Nicænum, adversus arianos quidquam decretum esse legimus a Sylvestro Papa, quod synodi sententiam vel præcederet, vel firmaret; constatque falsa esse, quæ de Nicæno concilio confirmato acta referuntur, ut suo dicemus loco : atque omnino in ipsa consensione vim omnem fuisse repositam, historiæ clamant. Notum illud Rufini (578) : « Defertur ad Constantinum sacerdotalis concilii sententia : ille tanquam a Deo prolatam veneratur, cui si quis tentasset obniti, veluti contra divina statuta venientem, in exsilium se protestatur acturum. » Attestatur Eusebius (579) : congruunt ipsius Constantini verba hæc ad Alexandrinam Ecclesiam scripta, statim absoluta synodo : « Quod trecentis episcopis visum est, non est aliud putandum quam Dei sententia :............ quapropter nemo vestrum hæsitet, nemo moram interponat (580). » En in quo reponerent divinam illam vim, et indeclinabilem. Noster Sulpitius paucis et perspicue, uti solet : « Syn-

(572) *Epist. Cœlest. X ad conc. Ephes.*, int. *Act. conc.*, act. 2, tom. III, col. 614.

(573) Anon., *De libert. Eccl. Gall.*, lib. v, c. 10, n. 4.

(574) *Conc. Nicæn. Symbol.*, tom. II *Conc.*, col. 27.

(575) Osium Sylvestri nomine adfuisse concilio Nicæno firmis rationibus probant viri eruditissimi Joannes Morinus, et Petrus de Marca. Nam quod quidam, ex Eusebio, Socrate et Sozomeno negabant Sylvestrum per suos legatos synodo præsedisse docet Morinus mutilos esse, ut nunc habentur, Eusebii codices, et eos etiam quibus utebantur Socrates et Sozomenus, atque ipse Theodoretus; sed Gelasium Cyzicenum nactum codicem integrum ea verba ex Eusebio, ut ipse profitetur, descripsisse : *Osius obtinuit locum magnæ Romæ episcopi Sylvestri.* Et revera planum erit conferenti Eusebii textum cum verbis quæ Gelasius dicit a se ex Eusebio descripta, omissam esse in vulgatis Eusebii editionibus, sive hoc sit ex amanuensium incuria, sive ex qualibet alia causa, integram pericopam. Certe id quod legimus in Athanasio (*De Fug. sua*, et *Ep. ad Solit.*) lectionem a Gelasio prolatam veram esse confirmat. Ipse Photius, quamvis amaro esset in Romanos Pontifices animo, Cyziceno adstipulatur, cum dicit, « legationem a Sylvestro injunctam fuisse Cordubensi Osio , et duobus presbyteris Romanis. » *Vid.* Joan. Mor., lib. i, exerc. 20; De Marc., *De Concord.* etc., lib. v, cap. 3, n. 4. Hic observandum a nobis est D. du Plessis-Praslin, aliqua ambiguitate deceptum epistolæ synodi Nicænæ ad Ecclesiam Alexandrinam, dicere in sua ad cœlum gallicanum an. 1682 relatione, Alexandrum Alexandrinum huic synodo præsedisse. (*Edit. Paris.*)

(576) Gelas. Cyzic., *Hist.*, l. ii, c. 5. *Ibid.*, col. 125.

(577) Vid. *Act. Conc.* vi, act. 18, tom. VI, col. 1490.

(578) Ruf., *Hist. eccles.*, lib. i, c. 5.

(579) Euseb., *De Vita Constant.*, l. iii, c. 14.

(580) *Ep. Constant. ad Alex.* ap. Socr., l. 1, c. 9, et t. II *Conc.*, col. 61.

o ius apud Nicæam toto orbe contrahitur: trecentis et duodeviginti episcopis congregatis, fides plena conscribitur : hæresis ariana damnatur : imperator decretum episcopale complectitur : ariani nihil contra sanam fidem retractare ausi, se quoque tanquam acquiescentes, nec aliud sentientes, ecclesiis miscuerunt (581). » Ita decreti robur in episcopalis collegii consensione est positum. Sequens adstipulatur ætas : et sanctus Leo ubique Nicænorum canonum decreta collaudat : « quæ sint a totius mundi sacerdotibus constituta (582). » Eo nomine tantam auctoritatem illa obtinuisse certum est.

In primo illo concilio tres maximæ quæstiones, quæ Ecclesiam conturbarent, communi decreto terminatæ. Prima arianorum de consubstantiali Filio ; secunda paschatis ; tertia rebaptizationis : quæ duæ postremæ jam a Romanis Pontificibus, Victore et Stephano, judicatæ, non tamen obtinebant plenam auctoritatem, donec in Nicæna synodo penitus finirentur. Et quidem in exequendis adversus arianos Nicænæ synodi decretis, Sedis apostolicæ præcelsa et singularis auctoritas enituit. Id Athanasius aliique fidei defensores a sancto Julio Papa restituti, et Ariminensis synodi a sancto Damaso soluta decreta, et episcoporum orthodoxorum, maxime Orientalium, ad Ecclesiam Romanam scripta clamant. Atque hæc in exequendo valuerunt : in decernendo vere consensio Ecclesiarum obtinuit; factoque Patrum decreto, adeo res transacta putabatur, ut nulla mora interposita, nullo exspectato Sedis apostolicæ speciali decreto, omnes ubique terrarum episcopi, Christiani omnes, atque ipse imperator, ipsi etiam ariani, tanquam divino judicio cederent. Ex quibus duo hæc habemus : et fidei decreta *communiter* fieri, et ad exsequendum commune decretum, Sedis apostolicæ sufficere auctoritatem. Atque hæc de prima generali synodo. Jam ad secundam ordine veniamus.

CAPUT VIII.

Constantinopolitana prima synodus, secunda generalis, in medium adducitur. — Ex ea demonstratur quæstiones fidei sola Ecclesiarum consensione finitas.

Certum quidem est apud omnes ad Constantinopolitanam primam synodum, quæ secunda generalis est, pro Spiritus sancti tuenda divinitate, centum quinquaginta Patres, ex Orientalibus tantum provinciis confluisse. Certum item est, Orientalem synodum, non nisi consensu Occidentis, et maxime apostolicæ Sedis, pro œcumenica haberi potuisse. Jam quæ ex ea synodo in rem nostram conducant, hæc sunt : primum aperte falsum, quod nonnulli, illi quidem assentatores immodici, jactant; haberi synodum ad Pontificis animum consilio tantum, et rei elucidatione adjuvandum ; cum Orientalis synodus nec ipsi præsto fuerit, et Constantinopoli in altera orbis parte sederit. Quare omnino constat Patres eo maxime in synodum œcumenicam congregari, quod in consensione et unitate robur auctoritatis invictum sit positum.

Id confirmant Constantinopolitani Patres in ea epistola, quam Theodoretus refert, ac Bellarminus laudat (583) : cum relatis iis quæ circa fidem de Spiritu sancto, quæque circa disciplinam a se decreta essent, id tantum postulant, ut Damasus et qui cum ipso erant episcopi, « secum collætentur, intercedente spirituali charitate ; » atque ita futurum aiunt, ut, « cum verbum Dei communi sensu stabilitum, et Christiana inter nos charitas confirmata fuerit, dicere desinamus: *Ego quidem sum Apollo, ego autem Cephæ* (*I Cor.* III, 4) (584). » Videt eruditus lector, ut in *communi consensu* verbi interpretationem ac fidei stabilitatem collocent. Neque tamen arbitremur omnia ex æquo Sedem inter apostolicam atque Orientales episcopos esse comparata : nam cum primum exorta illa est de Spiritus sancti divinitate contentio, vexati Macedoniani (585) ad Liberium Papam, ut catholicæ communionis principem, tres ex suo cœtu episcopos destinarunt, ac rectam de Spiritu sancto professi sunt fidem : quo facto, a Liberio cum litteris communicatoriis dimissi, a synodo Tyanensi statim suscepti sunt, Valente imperatore. Refert Sozomenus, atque Basilius hoc tantum (586). Sed postea, « mota de Spiritu sancto quæstione, an ejusdem cum Patre et Filio substantiæ esset, et crescente contentione, episcopus urbis Romæ (Liberius) scripsit, re comperta, ad Orientis episcopos, ut Trinitatem consubstantialem, et coæqualis gloriæ una cum Occidentalibus confiterentur : quo facto, utpote controversia judicio Romanæ Ecclesiæ terminata quievere, et quæstio finem accepisse videbatur (587). » Videbatur illud quidem; verum ubi quies illa non fuit stabilis, eoque res devenere, ut synodi generalis auctoritate orbisque adunati consensione opus esset ; in ea consensione finis quæstionis ponitur a Constantinopolitanis Patribus, uti mox vidimus, atque ab omnibus Ecclesiis.

CAPUT IX.

Ad Ephesinam synodum devenimus. — Referuntur ea quæ synodum præcesserunt, demonstraturque a sancto Cœlestino Papa tota Sedis apostolicæ auctoritate in Nestorii hæresim ac personam pronuntiatum fuisse. — An tale judicium pro irreforma-

(581) Sulp. Sev., lib. II, t. VI, *Bibl. Patr.*, pag. 545.

(582) Leo Mag., epist. 80, edit. Quesnel., al. 53.

(583) *Ep. Conc. CP.* I, apud Theod., l. v, c. 9, et tom. II *Conc.*, col. 960 *Vid.* Bell., l. I, *De conc.*, c. 5.

(584) *Vid. ibid.*, ap. Theod.; et tom. II *Conc.*, col. 965.

(585) In Oriente ab Eudoxio et puris arianis. (*Edit. Paris.*)

(586) Sozom., l. VI, c. 10, 11; Socr., l. IV, c. 12; Bas., epist. 254, al. 82.

(587) Sozom., *ibid.*, c. 22.

bili sit habitum. — Quæstio ex actis postea dissolvenda.

In Ephesina generali tertia, ac secutis synodis, omnia clarius elucescent : cum gesta sint præ manibus, exstentque plurima circa fidem Romanorum Pontificum, tota cathedræ auctoritate prolata judicia, in synodis postea generalibus retractata, nec nisi facto examine comprobata : quo nihil est ab infallibilitatis opinione magis alienum.

Ac de Ephesina quidem synodo manifesta res est. Notum quid Nestorius Constantinopolitanus episcopus innovarit, utque Christi personam unam diviserit in duas. Sanctus Cœlestinus Papa, pro suo officio Ecclesiæ rebus intentus, beato Cyrillo Alexandrino episcopo præceperat ut de Nestorii, jam male audientis doctrina, certa nuntiaret. Cyrillus id testatur epistola ad Nestorium (588). Itaque ad Cœlestinum omnia scribit, Nestorii dogmata suaque exponit; binas a se ad Nestorium datas litteras mittit: Nestorius quoque datis litteris, et missis expositionibus suis Cœlestinum in partes suas trahere conabatur. Sic sanctus Pontifex, acceptis utriusque partis litteris, plenissime instructus, a Cyrillo interrogatur in hanc formam : « Non prius ab illius (Nestorii) communicatione confidenter abstinuimus, quam hæc tibi indicaremus. Dignare proinde aperire quid sentias, quo liquido nobis constet, an communicare cum illo oporteat, qui ejusmodi erroneam doctrinam fovet (589). » Addit ejus sententiam ad alios quoque episcopos præscribendam; « ut omnes, inquit, uno animo, in eadem sententia persistant (590). » En clare a tanto viro, secundæ vel certe tertiæ sedis patriarchalis antistite, consulta apostolica Sedes, ejusque judicium exspectatum : nihilque supererat, nisi ut Cœlestinus rite consultus apostolicum exsequeretur officium. Id vero ut præstiterit, acta alibi relata docuerunt (591).

[In iis actis] Cyrilli litteras et doctrinam non modo probat; sed etiam Nestorii dogma perversum improbat; et quidem distincte, quod beatam Virginem *Deiparam* dici nollet(592); decernitque eum episcopatus et communionis exsortem, nisi intra decem dies, a die denuntiatæ sententiæ numerandos, aperte rejiciat « hanc perfidam novitatem, quæ hoc quod Scriptura conjungit, nititur separare, personam Christi scilicet. En Nestorii dogma præcise improbatum, et clare omnino Romani Pontificis, sub depositionis et excommunicationis interminatione, de fide pronuntiata sententia. Tum, ne quid desit, sanctus Papa Cyrillo *vices committit* suas, ut eam sententiam exsequatur : « Nostræ, inquit, Sedis auctoritate adscita, nostraque vice et loco, cum potestate usus (593). « Id ad Cyrillum; id ad ipsum Nestorium; id ad clerum Constantinopolitanum; id ad Joannem Antiochenum, tertiæ seu quartæ tum patriarchalis sedis episcopum; id ad Juvenalem sanctæ civitatis episcopum, quem præcipue honorari synodus Nicæna præceperat ; id ad alios quoque episcopos scribit (594), ut data sententia rite et ordine omnibus innotescat.

Jam suas partes Cyrillus exsequitur, atque omnia, uti jussa erant, peragit. Cœlestini decreta promulgat, exsequitur, Nestorio denuntiat, post decem illos dies a Cœlestino « præscriptos definitosque, nullam ei cum sacerdotibus sortem, nullum sermonem, nullum locum futurum. » Nihil plane deest, quo apostolica auctoritas plenissime exeratur. An vero sententia, tanta auctoritate prolata, postquam ingens dissensio exorta est, ac synodi œcumenicæ injecta mentio, pro irreformabili sit habita, gesta sequentia demonstrabunt.

CAPUT X.

Dicta a Cœlestino Papa de fide, tota Sedis apostolicæ auctoritate, sententia concilii universalis mentione et convocatione suspenditur. — Id canonice et ordine factum omnes episcopi et Papa ipse confitetur.

Sæpe diximus, sæpe dicemus, ita esse Ecclesiam constitutam, ut ad œcumenicam synodum necessario, non nisi extraordinariis casibus ac dissensionibus recurratur: cæterum consueto ordine ita finiri subortas etiam gravissimas de fide quæstiones, si Romano Pontifici decernenti, Ecclesiæ consensus accesserit. Id in Nestorii causa manifestissime liquet.

Plane confitemur Cœlestini sententiam, ita ut Cyrillus speraverat, valituram fuisse ad novam hæresim comprimendam, nisi graves suborti motus, resque ea visa esset, quæ ad universalem synodum deferretur.

Verum Nestorius, regiæ civitatis episcopus, ea auctoritate pollebat, ea specie pietatis hominum animis illuserat, eos sibi conciliaverat episcopos, ea denique gratia apud Theodosium Juniorem imperatorem et proceres erat, ut facile omnia commoveret. Itaque opus erat œcumenica synodo, quod de re maxima ac de persona in maximam dignitatem evecta ageretur : quod multi episcopi, in his Orientales fere omnes, hoc est Antiocheni tractus, atque ipse patriarcha Joannes, a Cyrillo abhorrebant, et Nestorio favere videbantur : quod scissa hominum studia, totumque Orientis imperium, Cyrillum inter atque Nestorium fluctuare videbatur. Hæc universalem synodum postulabant.

Accedebant piorum atque orthodoxorum preces. Ecce enim religiosissimi monachi, pro fide orthodoxa ac *Deiparæ* voce a Ne-

(588) *Ep. Cyrill. Alex. ad Nest.*, part. I *Conc. Ephes.*, c. 6, t. III, *Conc.*, col. 515.
(589) *Ep. Cyrill. ad Cœlest., ibid.*, c. 14.
(590) *Ibid.*
(591) *Diss. præv.*, n. 59.
(592) *Epist. Cœlest. ad Nest.*, cap. 18.
(593) *Ad Cyrill.*, cap. 15.
(594) *Ep. ad Nest., ibid.* c. 18, *ad cler. CP.*, cap. 19, *ad Joan. Antioch.*, cap. 20, *Ep. Cyrill. ad Nest.*, c. 26.

storio multa perpessi, imperatori supplicabant « ut sacra et œcumenica synodus coeat, qua præsente Christus sanctissimam Ecclesiam uniat, populum in unum reducat, ac sinceræ fidei prædicatores, priusquam impia illa doctrina (Nestorii) latius serpat, loco suo restituat (595). » Et iterum : « Nos enim vos de œcumenica synodo cogenda rogavimus, quæ aptissime posset constabilire et erigere titubantia, sive etiam fracta (596). » En post Romani Pontificis judicium, expetita a piis, per universalem synodum, rerum titubantium invicta et ultima firmitudo.

His aliisque motus imperator, hæc ad Cyrillum scripsit : « Pietatis doctrinam in sacra synodo discuti et examinari volumus, et ratum esse quod rectæ fidei consonum videbitur : sive illi, qui victi discedent, veniam impetraturi essent a Patribus, sive non (597). »

Hic tria videmus; primum illud : post sancti Cœlestini judicium, aliud adhuc requiri; synodale scilicet : alterum, hæc duo in Patrum potestate futura, ut de doctrina, deque personis judicent : tertium, ratum id futurum, neque amplius retractandum, quod synodus judicarit.

Addit : « Judices hujus rei esse oportere eos, qui sacerdotiis ubique præsunt, et per quos ipsi in veritatis sententia sumus et erimus. » En in quorum fide nitimur. En in quorum judicio ultima et indeclinabilis sit auctoritas.

Id secundum *ecclesiasticos canones* fieri et imperator affirmabat, et episcopi fatebantur. Itaque omnes et ipse Cœlestinus ad synodum se accingunt. Nihil ultra Cyrillus egit, pontificii licet decreti executor a Cœlestino dictus. Nestorius pristino loco mansit ; universalis synodi sententia exspectatur; et diserte rescripserat imperator, « ut ante sanctissimam coactam synodum, *communemque* ejus sententiam, nihil quidquam a quoquam, in ulla prorsus re, privatim innovetur (598). » Recte et ordine : id enim universalis synodi majestas postulabat. Quare et Cyrillus paruit, et episcopi quievere : Eximque id, dicta licet ac promulgata Romani Pontificis sententia, de fide ac personis violatæ fidei causa judicatis, omnia in suspenso esse, postquam universalis synodi exspectatur auctoritas. Id ab imperatore actum ; id episcopis, ac Papæ ipsi placitum vidimus; id jam in ipsa synodo œcumenica comprobatum gesta sequentia declarabunt.

CAPUT XI.

Acta synodi Ephesinæ recensentur. — Ejus actio prima.—Probat synodus omnia quæ a Cœlestino decreta essent in suspenso manere, usque ad synodi sententiam. — Quæ de fide gesta sunt referuntur, ostenditurque prolatum a Papa judicium ad examen legitimum fuisse revocatum.

Lectis iis, quæ synodum præcessere, ipsius synodi gesta recensemus, atque incipimus ab actione prima.

Postea quam ergo episcopi, atque ipso Nestorius Ephesum convenere, inchoata est synodus universalis, Cyrillo præside, ac Cœlestini vices gerente ; quippe qui pontificiæ sententiæ ab ipso Pontifice constitutus executor esset. In prima actione hæc gesta sunt.

Primum lectæ imperatoris litteræ eæ quas memoravimus, nempe ut œcumenica synodus haberetur, atque omnia interim in suspenso essent (599) : lectæ, inquam, hæ litteræ, atque in gesta relatæ, probatumque a Patribus, omnia circa Nestorium a Cœlestino decreta, suspensa fuisse, donec sacra synodus ferret sententiam.

Quares an synodus tantum imperatori licere voluerit, ut Sedis apostolicæ sententiam ad effectum deduci interim prohiberet. Non ita ex gestis : sed potius interposita synodi generalis auctoritate, cujus quidem convocatio, pro eorum temporum disciplina, imperatori permitteretur : ipsa synodus intellexit, omnia ipso jure in suspenso esse, atque a synodi pendere sententia. Quare pontificio decreto promulgato ac dinuntiato, decemque illis diebus jamdiu evolutis, Nestorius ab ipsa synodo pro episcopo est habitus, et religiosissimi episcopi nomine appellatus, et eo quoque nomine ter vocatus et citatus ut in sacra synodo cum aliis episcopis consederet (600) : id enim diserte scriptum, συνεδρεῦσαι· additum, ut ad objecta responderet. Omnino enim volebant, ut quocunque modo agnosceret universalem synodum, in ejus postea procul dubio potestate futurus. Sed venire renuit; et ne ipse adiri posset, fores suas armato milite obsideri voluit.

II. Hinc de fide quæsitum, quod et id imperator jussisset, et canones postularent : lectaque Nicæna fides, ad quam omnia exigerentur, ac postea de epistolis Cyrilli ac Nestorii ordine inquisitum.

III. Epistola Cyrilli prima deducta est ad synodi judicium : illa, inquam, de fide ad Nestorium epistola, a papa Cœlestino tam expresse probata, de qua id edixerat ad Cyrillum : « Omnia quæcunque sentimus ac tenemus, te itidem sentire ac tenere perspicimus (601) ; » quam decreto in Nestorium per omnes Ecclesias promulgato, comprobaverat, atque adversus Nestorium *canonicæ monitionis* instar haberi voluerat. De illa, inquam, epistola quæsitum, Cyrillo auctore ac præeunte, in hæc verba : « Persuasum habeo, nihil me ab orthodoxa fide aut symbolo Nicæno discessisse : quare ve-

(595) *Suppl. Basil. et Monac. Imp.* Vide *Conc. Ephes.*, part. I, c. 25, n. 4, col. 429.
(596) *Ibid.*, n. 6, col. 432.
(597) *Epist. Theod. ad Cyrill.*, *ibid.*, c. 31, col. 4[illegible].
(598) Epist. 2, *ibid.*, part. I, c. 32, col. 437.
(599) *Conc. Ephes.*, act. 1, col. 452, 453 et seq.
(600) *Ibid.*
(601) *Epist. Cœl. ad Cyrill.*, part. I. *Conc. Ephes.*, cap. 15.

stram Sanctitatem rogo, ut coram exponat, rectene, et inculpate, sanctoque illi concilio convenienter hæc scripserim, an secus (602). »

Et erunt, qui dicant quæstiones de fide semel a Romano Pontifice auctoritate apostolica judicatas, in synodis generalibus examinari ad dictorum intelligentiam, non ad rei, quasi adhuc in quæstione positæ, definitionem. Audiant Cyrillum synodi principem : quid synodo quærendum proponat attendant. Et quidem nullius errati sibi conscius; ne tamen sibi crederet, synodi sententiam rogabat, in hæc verba : « Rectene et inculpate, an secus scripserim. » Hæc Cyrillus synodi princeps proponit in medium.

Quis vel fando audiit, post ultimum et irreformabile Ecclesiæ de fide judicium, ita unquam quæsitum interrogatumque esse? Nunquam factum : id enim esset de ipsa fide declarata et explorata dubitare. At id post Papæ Cœlestini judicium factum est : neque Cyrillus aut quisquam aliud cogitabant ; non ergo illud erat ultimum, atque irreformabile judicium.

Ex ea interrogandi forma Patres ordine censent, « Nicænum Symbolum, et epistolam Cyrilli per omnia consentanea et consentientia esse (603). » En quæstio ; en examen ; en deinde judicium. Gesta satis loquuntur : hic ne verbum quidem.

Producta deinde est Nestorii epistola illa, quam Cœlestinus blasphemam atque impiam pronuntiaverat. Ea vero legitur. Tum de ea quæritur, auctore Cyrillo : « Nunquid hæc ipsa quoque fidei a sancta Nicænorum Patrum synodo expositæ consentanea esse videretur, an non (604)? » Eadem plane forma qua de epistola Cyrilli quæsitum erat. Patres ordine censent « a Symbolo Nicæno dissentaneam, atque eo improbatam (605). » Quo ritu, qua regula, probata Cyrilli est : eo ritu, ea regula, Nestorii epistola improbatur. En bis eadem Ephesinæ synodi actione, Romani Pontificis dictum ac promulgatum de catholica fide judicium retractatur. Quæ approbaverat, quæque improbaverat, æque in examen revocantur, nec nisi quæstione habita confirmantur.

CAPUT XII.

Continuatio actionis primæ concilii Ephesini ; quæ circa Nestorii personam a Cœlestino Papa decreta essent, ad synodale examen et ipsa revocantur, nec nisi quæstione habita comprobantur.

Hæc quidem de fide gesta sunt actione prima synodi Ephesinæ : jam quæ ad Nestorii personam eadem in actione pertineant recensemus.

Primum Cœlestini ad Nestorium epistola legitur, et in acta refertur, ea scilicet qua de Nestorio ferebat sententiam (606) : de qua sane sententia cum postea, perpensis omnibus, Patres judicaturi essent, interim tantum in acta referri oportebat. In Cœlestini epistola nihil erat peculiaris doctrinæ : tantum in eo versabatur, ut Cyrilli probaret doctrinam et epistolam ; Nestorii improbaret ; de quibus Cyrilli ac Nestorii epistolis jam prolatum erat sanctæ synodi judicium, ut aliquid iis addere supervacaneum esset.

II. Eadem vero causa, cum Cyrilli epistola lecta esset, ea scilicet, qua Cœlestini exsequebatur sententiam ; de ea epistola nihil speciatim actum, sed jussum duntaxat, ut in acta referretur.

III. His gestis, de Nestorii persona pronuntiandum fuit. Quæsitum, ecquid ea quæ Cœlestinus ad Nestorium scripserat, quæque exsequendo Cyrillus egerat, ad Nestorium perlata essent (607). Perlata esse compertum est, et eum usque adhuc in sententia perstitisse, ac pridem affluxisse dies a sancto Cœlestino primum, tum postea ab imperatore synodum convocante præfixos. Hinc ad probationis cumulum, Patrum testimonia cum Nestorii exegesibus componuntur (608) : immanis discrepantia prodit Nestorium novatorem, adeoque hæreticum : fit decretum in hæc verba (609) : « Sancta synodus dixit : Cum impiissimus Nestorius, neque nostræ citationi parere, neque episcopos a nobis destinatos admittere voluerit ; necessario venimus ad examinationem eorum quæ impie docuisset. Deprehendentes itaque partim ex litteris commentariisque ipsius, partim e sermonibus, illum impie sentire et prædicare, coacti per sacros canones, et litteras sanctissimi Patris nostri et comministri Cœlestini, Romanæ Ecclesiæ episcopi, ad hanc sententiam venimus : Dominus noster Jesus Christus, per hanc sanctissimam synodum Nestorium episcopali dignitate PRIVATUM ESSE DEFINIT. » Vides canones conjunctos cum Cœlestini litteris ; magnifice sane, et ad commendandam Sedis apostolicæ majestatem. Vides synodum exsecutam quæ Cœlestinus decrevisset, atque his coactam, ad tristem sententiam devenisse ; sed nova et sua definitione edita in Christi nomine : sed postquam legitima cognitione constitit omnia recte et ordine gesta esse.

IV. Denique sententia synodi pronuntiata ad impiissimum Nestorium scribitur : « Sancta synodus Nestorio novo Judæ : Scias te a sancta synodo esse depositum (609*). » Sic qui ante sacræ synodi disquisitionem, *religiosissimus episcopus* vocabatur, ea disquisitione facta, jam *impiissimus*, jam *novus Judas*, et ab episcopali sede dejectus irrevocabiliter, et sententia promulgatur.

Sic maxima res, maxima consensione

(602) *Conc. Ephes.*, act. 1.
(603) *Ibid.*
(604) *Ibid.*
(605) *Ibid.*
(606) *Ibid.*

(607) *Ibid.*
(608) *Ibid.*
(609) *Ibid.*
(609*) *Ibid.*

perfecta est, qua nempe omnia in Ecclesia stare diximus; et ordo judicii ex se perspicuus: nempe a Cœlestino sententia profertur (610), concilii generalis convocatione suspenditur, cognitione examinatur, novo et irretractabili judicio roboratur, totius Ecclesiæ auctoritate conjuncta.

Id Patres profitentur relatione ad imperatorem: « Nestorium a cathedra submovimus, et canonice exauctoravimus; Cœlestinum magnæ Romæ episcopum præconiis extollentes, qui ante nostram sententiam, Nestorii hæretica dogmata condemnaverat, nosque in ferenda contra eum sententia anteverterat (611). » Hæc illa unitas, hæc illa consensio, quæ invictum jam et ineluctabile robur ecclesiasticis judiciis præstat.

Ita congruunt omnia, ac nostra sententia stabilitur: dum enim Sedis apostolicæ de fide, neque personæ judicium, sancta synodus comprobat et exsequitur, ejusdem sane Sedis legitimam potestatem et privatum agnoscit. Dum autem illius judicium non probat, nisi per legitimam cognitionem et iteratum examen, Romanum Pontificem omnibus quidem episcopis superiorem; uno tamen concilio generali, etiam in causa fidei, inferiorem esse docet · quod erat demonstrandum.

CAPUT XIII.

Gesta actionis secundæ, quibus præcedentia comprobantur. — Quid sit confirmare decreta, stylo ecclesiastico, ex gestis demonstratur. — In synodi examine, atque judicio quæstionis finem non modo sacra synodus, sed etiam legati apostolici, atque ipse etiam Papa Cœlestinus agnoscunt.

Dum hæc agebantur, Arcadius et Projectus episcopi, et Philippus presbyter, delecti a Cœlestino erant, qui speciali mandato Sedis apostolicæ totiusque Occidentalis synodi, Ephesinæ synodo interessent. Hi ergo Ephesum ab Urbe adveniunt, ac sacro conventui adsunt, atque hic actio secunda inchoatur (612).

Lupus Lovaniensis, inter alia antiquitatis acta, Cœlestini ad legatos commonitorium instructionesque, ut ipse Cœlestinus vocat, protulit. His præcipiebatur, « ut Sedis apostolicæ tuerentur dignitatem: ne se episcoporum dissidiis immiscerent, quorum quippe judices (cum synodo utique) esse deberent (613); » cum Cyrillo, utpote fido, agenda conferrent. Jam quid his mandatis nixi præstiterint, ordine recensemus; atque his nostra firmari facile ostendimus.

Primum quidem proferunt sancti Cœlestini epistolam ad synodum (614), qua legatis injunctum officium explicatur his verbis: « Direximus sanctos fratres et consacerdotes nostros, .. qui iis quæ aguntur intersint, et quæ a nobis antea statuta sunt exsequantur (615). » His constat synodi Ephesinæ actionem in apostolici judicii exsecutione versari. Cujusmodi autem sit illa exsecutio, an mera, ut aiunt, obedientia, an vero ipsius synodi cognitione legitima, certoque jam et indeclinabili judicio, sequentia demonstrabunt.

II. Lectis Cœlestini litteris, legati consequenter ad episcopos: aut quæ *Cœlestinus* antea definire, et nunc in memoriam revocare dignatus est, juxta communis fidei regulam, *ad finem numeris omnibus absolutum* deduci jubeatis; *εἰς πέρας πληρέστατον*, *ad finem plenissimum:* » qui concilii fructus est, post cujus sententiam nulla nova discussio, novumque judicium, sed mera exsecutio. Atque id legati postulant juberi a synodo, in qua summam illam autoritatem recognoscant.

III. Firmus, episcopus Cæsareæ Cappadociæ, pro synodo respondet: « Apostolica et sancta Sedes Cœlestini episcopi præsenti negotio sententiam regulamque præscripsit (616). » Græca habent: *sententiam prius protulit ac regulam*, seu *τύπον*, quam vocem paulo post *formam* vertit interpres. Nos de vocibus non litigamus: quid autem ipsa sit res audiamus eumdem Firmum accurate explicantem: « Nos, inquit, de Nestorio hanc formam exsecutioni mandavimus, canonicum apostolicumque judicium in illum proferentes: » actione prima scilicet, quâ, facto examine, et quæstione habita, Cœlestini decretum firmatum vidimus. Sic exsequitur synodus generalis primæ Sedis sententiam, legitima cognitione et inquisitione, nec simplicis mandatarii vice, *sed canonico et apostolico dato judicio.* Papale sane decretum pro tantæ Sedis auctoritate sit forma, sit regula; sed quæ synodo convocata, non nisi ex communi judicio, plenam auctoritatem obtineat.

IV. Legatos quoque ad synodum mandato speciali missos, quæ adversus Nestorium gesta essent, an satis ex canonum præscripto, et Sedis apostolicæ reverentia intelligere oportebat: id sæpe jam diximus. Quare merito petunt acta communicari, *ut nos quoque*, inquiunt (617), *confirmemus.* Illud *confirmare* quid sit, ipsa gesta eloquentur.

V. Postquam, legatis petentibus, data sunt quæ in Nestorium acta essent, de iis actione tertia sic referunt: « Intelleximus omnia canonice et ex ecclesiastica disciplina judicata esse (618). » Ergo cano-

(610) Contendit Alph. Muzzarellus S. Cœlestinum concidere voluisse Nestorio inducias pœnitentiæ et correctionis in proximo concilio: ideoque ejus sententiam adversus Nestorium non fuisse absolutam, sed conditionatam. *Vide* ejus opus posthumum, quod Gandavi prodiit, anno 1815: *De auctoritate Rom. Pontificis in conciliis generalibus*; t. II, pag. 12 et seq. (*Ed. Vers.*)

(611) *Conc. Ephes.*, act. i.

(612) *Ibid.*

(613) Christ. Lup., *Var. Patr. epist.*, cap. 226. *Vide etiam novam collect. Baluz.*, p. 382.

(614) *Conc. Ephes.*, act. 2.

(615) *Ibid.*

(616) *Ibid.*

(617) *Ibid.*

(618) *Ibid.*, act. 3.

nice et ex ecclesiastica disciplina Sedis apostolicæ judicia in synodo generali, quæstione habita, retractantur, ac de iis judicatur.

VI. Cum legati probassent acta in Nestorium sibi communicata, jam relegi petunt in publico consessu cætera, quæcunque Ephesi ab initio lecta gestaque essent: nempe, inquiunt, « ut obtemperantes formulæ sanctissimi Papæ Cœlestini, qui hanc curam nobis commisit, vestræ etiam Sanctitatis judicia confirmare possimus (619). »

Postea quam ergo relecta sunt omnia, ac legati assensere, proponit Cyrillus sacræ synodo, ut legati obsignatione, ut moris est, planam ac manifestam faciant canonicam cum synodo assensionem suam (620). » Ad eam Cyrilli interrogationem, synodus sic respondet, decernitque: ut legati *subscribendo acta confirment*: quo loco perspicue ipsum *confirmare* a synodo dictum, nihil aliud est *quam planam et manifestam suam assensionem facere*, ut a Cyrillo erat propositum.

Hunc verum, genuinumque confirmationis sensum sæpe protulimus, sæpe proferemus; et nunc a sancta Ephesina synodo tam clare proponi nobis gratulamur.

VII. Jam vero quanti esset, *auctoritate legationis apostolicæ Sedis*, ut ait Projectus (621), legatorum unus, decreta Ephesina confirmari, hinc intelligitur; quod etsi Cyrillus Papalis sententiæ executor dictus, eam in synodo exsecutus esset; non tamen ad synodum expresse delegatus: de qua synodo Cœlestinus nondum cogitabat cum Cyrillo vices committeret suas. At Arcadius, Projectus et Philippus, expresse a Cœlestino ad synodum missi, mandati specialis auctoritate, synodalia gesta firmabant, Ecclesiarumque omnium cum Ecclesia principali, Romana scilicet, claram omnibus modis ac testimoniis consensionem manifestabant.

VIII. Huc accedit quod legati ad synodum Ephesinam speciali mandato missi, non modo apostolicæ Sedis, sed etiam totius Occidentis ferebant sententiam. Unde Philippus presbyter, unus legatorum, postea quam relecta omnia et communi consensu probata sunt, sic concludit: « Firmum ergo est, juxta omnium Ecclesiarum decretum (*nam* Orientalis et Occidentalis Ecclesiæ sacerdotes, vel per se, vel certe per legatos, sacerdotali huic consessui intersunt), quod in (Nestorium) est pronuntiatum (622). »

IX. Hinc elucet ut sese mutuo ipsa Ecclesiarum decreta confirment: ea enim omnia vim habent confirmandi, quæ Ecclesiarum omnium consensionem unitatemque declarant; cum ipsa unitate et consensione mutua, decretorum ecclesiasticorum firmitudo constet. Quare in edenda fidei expositione, Oriens et Occidens, Sedesque apostolica et synodici conventus se mutuo firmant. Unde et illud legimus in Ephesina synodo Cœlestino acclamatum: « Cœlestino custodi fidei; Cœlestino cum synodo concordi; unus Cœlestinus, unus Cyrillus, una fides synodi, una fides orbis terrarum (623). »

His ergo auditis catholicæ unitatis acclamationibus, Philippus legatus sic respondet: « Gratias agimus sanctæ venerandæque synodo, quod sancta membra, sanctis vestris vocibus, sancto capiti vos adjunxeritis: non enim ignorat Vestra Beatitudo totius fidei, vel etiam apostolorum caput esse beatum Petrum (624). » Hæc ergo summa auctoritas, summa vis: quod membra et inter se, et Romano Pontifici, ut capiti conjungantur: quod ex consensione invictum ecclesiastici judicii robur.

X. Postremo Cœlestinus ipse, re tota peracta, ad sanctam Ephesinam synodum mittit epistolam, quam sic auspicatur: « Tandem malorum fine gaudendum est (625). » Ubi *finem* agnoscat lector eruditus intelligit: post damnatum scilicet, œcumenici concilii, hoc est totius Ecclesiæ catholicæ indeclinabili auctoritate, Nestorium. Pergit: « Hujus rei tam fideliter peractæ, vos exsecutores videmus nobiscum fuisse. » Omnes decernunt, omnes exsequuntur, dato scilicet communi judicio. Unde addit Cœlestinus: « Dejectionem justam et exaltationem didicimus justiorem: » dejectionem Nestorii a Romana quidem Sede inchoatam, sed synodi sententia ad finem usque perductam, εἰς πέρας πληρέστατον, ut supra vidimus: exaltationem Maximiani, in Nestorii locum post Ephesina decreta continuo substituti. Hic quæstionis finis: hunc finem non in suo, sed in synodi universalis examine atque judicio, ipse etiam Cœlestinus agnoscit.

Atque id gestum in illa synodo, in qua post Christum natum Sedis apostolicæ auctoritatem luculentissime commendatam esse constat; neque tantum verbis, sed etiam factis. Certe sancta synodus Philippum legatum audit hæc vera et magnifica prædicantem de Sedis apostolicæ dignitate, deque « Petro capite et fidei columna, et Ecclesiæ catholicæ fundamento, et Christi auctoritate clavium administro; qui ad hoc usque tempus semper in suis successoribus vivat, et judicium exerceat (626). » Hæc dicit, visis ipsius concilii actis omnibus, quæ memoravimus: ut profecto intelligamus hæc omnia Petri Sedisque apostolicæ privilegia, cum synodi decretis et iterato judicio, et habita de fide post Sedem apostolicam quæstione, egregie consentire.

CAPUT XIV.

Ephesinæ synodi praxis qua doctrina nitatur. — Episcoporum auctoritas in apostolis

(619) *Conc. Ephes.* act. 3
(620) *Ibid.*
(621) *Ibid.*
(622) *Ibid.*
(623) *Ibid.*, act. 2.
(624) *Ibid.*
(625) *Ibid.*, part. III, c. 20.
(626) *Ibid.*, act. 3.

instituto. — Iis omnibus fidei depositum in commune traditum, et communi cura custodiendum. — Apostolici in Hierosolymis concilii auctoritas in secutis conciliis. — Hæc ex Cœlestini epistola Ephesi lecta, qua confutantur ii, qui docendi auctoritatem a Papa in episcopos manare contendunt.

Post gesta relata, nostramque sententiam ex illis affirmatam, juvat etiam exponere sancti Cœlestini Papæ doctrinam egregiam, unde ista manarunt; nempe ea epistola, quam ad sacram synodum legati attulerunt, hæc ante omnia præferebat : « Spiritus sancti testatur præsentiam congregatio sacerdotum. » Ac paulo post : « Sanctum namque est pro debita sibi veneratione Concilium, in quo utique nunc apostolorum frequentissimæ illius, quam legimus, congregationis, aspicienda reverentia est. Nunquam defuit his magister, quem receperant prædicandum : adfuit his semper Dominus et Magister; sed nec docentes a suo doctore deserti sunt nunquam. Docebat ille qui miserat; docebat qui dixerat quid docerent; docebat qui in apostolis suis se confirmabat audiri (627). » Hæc de apostolis, ac primo illo apostolico concilio dicta : mox ad omnes episcopos, atque ad secutas synodos conferuntur. « Hæc, inquit, ad omnes in commune Domini sacerdotes mandatæ prædicationis cura pervenit : hæreditario in hanc sollicitudinem jure constringimur, quicunque per diversa terrarum eorum vice nomen Domini prædicamus. Dum illis dicitur : *Ite, docete omnes gentes* (*Matth.* XXVIII, 19) : advertere debet vestra fraternitas, quia accepimus generale mandatum : omnes etiam nos id agere voluit, qui illis sic omnibus commune mandavit officium : necesse est ut competenter nostros sequamur auctores; subeamus omnes eorum labores, quibus omnes successimus in honore. » Hæc denique sic concludit : « Agendum est labore communi ut credita, et per apostolorum traditione detenta, servemus (628). »

Ex hac sancti Cœlestini doctrina multa deducimus; primum illud : episcopos in apostolicis doctores constitutos ab ipso Christo, non utique a Petro, aut Petri successoribus. Nec indignum putat tanto loco positus Pontifex admiscere se reliquis episcopis : « Omnes, inquit, apostolorum vice nomen Domini prædicamus :... omnes illis successimus in honore. » Quo magis constet docendi auctoritatem, tam in ipsum Cœlestinum, quam in cæteros episcopos a Christo esse transfusam. Hinc omnibus traditum sacræ doctrinæ depositum, cujus custodia penes omnes sit, communique adeo cura et consensione constituendam fidem : neque defuturum Ecclesiarum magistris Christi veri magistri præsidium. Hæc Cœlestinus in commune statuit de se et omnibus episcopis apostolorum successoribus : tum illud consectaneum, ut quæstione de legalibus collecti apostoli simul protulerint eadem Spiritus sancti, suamque sententiam, ita porro futurum in aliis summis controversiis, Apostolorumque concilium in episcoporum conciliis revicturum. Quæ profecto docent, non in Petri solius aut successorum Petri sententia, sed in omnium consensione, conciliorum vim, et quæstionis finem esse repositam.

Neque propterea Cœlestinus primatum infringit suum, dum se annumerat reliquis apostolorum succesoribus. Ut enim reliqui episcopi reliquis apostolis, ita ipse Petro principi successor a Christo datus, ubique omnes præit Petri auctoritate, ut in eadem synodo prædicatum gestumque legimus.

Sic in sancta synodo generali tertio, ac primis illis sæculis, et contra hæreticos evincimus ubique præeuntem, atque omnium ducem Sedis apostolicæ potestatem; quodque est maximum, Petri nomine, atque adeo a Christo institutam : nec minus catholicis ostendimus in eo collocatam ultimam et irrefragabilem ecclesiastici judicii vim, cum ad Petri, id est, ad Papæ auctoritatem episcoporum quoque toto orbe terrarum, apostolorum vice, accedit auctoritas atque consensio; quod unum Ecclesia Gallicana postulat.

CAPUT XV.

Chalcedonensis concilii quarti generalis acta proponuntur. — Referuntur ea quæ antecesserint. — Ex his demonstratur, etiam in fidei causis, post Romani Pontificis judicium, a tota Ecclesia ipsoque Romano Pontifice plenius ac majus, jamque irrefragabile judicium exspectari.

Jam acta concilii Chalcedonensis generalis pervolvantur. Hæc antecessere. Duas in Christo naturas confundebat Eutyches, archimandrita Constantinopolitanus, ac monachorum pater, haud minus pervicax quam delirus senex. Is ergo damnatus a sancto Flaviano suo et Constantinopolitanæ sedis antistite, patriarchas quidem omnes, sed Romanum maxime Pontificem appellavit. Leo scribit ad Flavianum, ac jubet *ad se cuncta deferri* (629). Flavianus respondet, atque a Leone petit, ut nempe « propriam faciens communem causam, et sanctarum Ecclesiarum disciplinam, simul decerneret damnationem adversus eum (Eutychem) regulariter factam esse, et per propria dicta confortaret imperatoris fidem (630). » Addebat : « Causa enim eget solummodo vestro solatio atque defensione, qua debeatis consensu proprio ad pacem cuncta perducere : » hoc est, aperta causa et plana est; pauci adhuc sectatores, iique obscuri, nec magni nominis. Concludebat : « Sic enim

(627) *Epist. Cœlest. ad synod. Eph.*, act. 2.
(628) *Conc. Ephes.*, act. 2.
(629) *Conc. Chalc.*, part. I, Leon. Mag. *Ad Flav.*, t. IV *Conc.*, col. 11. *Vide* int. epist. Leon., epist. 20, *al.* 8.
(630) *Epist. Flav. ad Leon.*, t. IV, col. 15; inter Leon. *Epist. post.* epist. 21.

hæresis quæ surrexit..... facillime destruetur, Deo cooperante per vestras litteras; removebitur autem et concilium, quod fieri divulgatur, quatenus nusquam sanctæ turbentur Ecclesiæ (630*). » Et id ex disciplina, ut statim hæreses comprimantur, episcopali primum, tum deinde Sedis apostolicæ providentia : neque statim necesse sit, synodo universali convocata, sollicitari omnium Ecclesiarum pacem.

Ubi ad Leonem acta perlata sunt, ad Flavianum scribit (631) : sacramentum Dominicæ incarnationis exponit *plenissime, lucidissime*, ut et ipse dicit (631*), et omnes Ecclesiæ attestantur ; Flaviani fidem et acta laudat; Eutychem ita damnat, ut ei indulgeri possit, si satisfecerit.

Hæc illa est nobilis ac plane cœlestis epistola, quæ per totam Ecclesiam tanto postea studio celebratur; quam nos ideo intellectam volumus quoties simpliciter Leonis epistolam appellare contigerit.

His quidem quæstio finiri potuit, nisi ea incidissent, quæ ad synodum Ephesi convocandam imperatorem Theodosium Juniorem impulerunt; eum qui Ephesi jam primam illam sub Cœlestino et Cyrillo indixerat.

De hac synodo sanctus Leo ad Theodosium hæc scripsit, primum quidem « tam evidentem causam esse, ut rationabilibus causis ab indicenda synodo fuisset abstinendum (632) : » quod etiam Flavianus cavisse videbatur (633).

Cæterum, cum imperator bono animo synodum convocasset, Leo assentitur, atque eas ad synodum dat litteras, quibus imperatorem laudat, quod habere voluerit episcopale concilium, « ut pleniore judicio omnis error posset aboleri. » Memorat legatos a se dirigi « qui vice, inquit (634), mea sancto conventui vestræ fraternitatis intersint, et communi vobiscum sententia, quæ Domino sunt placitura, constituant. »

Ex his tria habemus : primum quidem in fidei quæstionibus, non semper necesse esse synodum œcumenicam convocari : tum illud, post rem a se judicatam, non refugi a Leone tanto Pontifice synodale judicium, si causa idonea sit : denique si synodus habeatur, *pleniore judicio* errorem aboleri, et quæstionem a Sede apostolica, *communi* cum episcopis *sententia* finiri oportere : quo quidem plenum illud a nobis sæpe memoratum consensionis robur agnoscit.

At postquam Dioscorus Alexandrinus episcopus, Eutychetis et fautor, omnia per vim et nefas egit, factumque est Ephesi, non concilium, sed apertum latrocinium; jam scisso episcopali collegio, totaque Ecclesia perturbata, synodi secundæ œcumenicæ Ephesinæ nomine, ipse Leo agnoscit, novam synodum generalem haberi oportere, « quæ omnes offensiones, ita aut repellat aut mitiget, ne aliquid ultra sit vel in fide dubium, vel in charitate divisum (635). » Ergo intelligebat schismata et tantam de ipsa fide fluctuationem animorum, non satis tolli posse per suum judicium; et plenius, firmius, auctoritate majus synodi generalis judicium, quo scilicet judicio omne jam dubium tolleretur, haud minus sapiens ac bonus quam fortis Pontifex postulabat.

Cæterum, Theodosius imperator quandiu existimavit Ephesi res ordine fuisse tractatas, de nova synodo habenda nihil audire voluit. » Rem enim transactam Ephesi depositione eorum qui mererentur; et nihil ulterius post hæc definiri possibile est, cum ista jam semel decisa sint (636). » Ex his liquet quo discrimine essent romani Pontificis ac synodorum generalium judicia : cum judicium quidem Romani Pontificis in synodo retractetur; post synodum vero, quamdiu ea legitima habeatur, nihil retractari, nihil audiri liceat.

Verum Theodosio paulo post mortuo, Marcianus imperator, ubi intellexit Ephesino conventui, propter vim et alia contra canones gesta, synodi œcumenicæ nomen atque auctoritatem a plerisque episcopis, maxime vero a romano Pontifice denegari ; novæ synodi convocationem petenti Leoni negare non potuit. Factum est igitur Chalcedonense concilium ; atque apud omnes constitit quasdam esse circa fidem dissensiones ita graves, quæ non nisi concilii œcumenici auctoritate definiri possint.

CAPUT XVI.

In Chalcedonensi concilio duo ad rem faciunt : alterum , Dio cori patriarchæ Alexandrini; alterum, examen epistolæ Leonis.—Hic de Dioscoro.—Demonstratur in causis , quæ universalem Ecclesiam spectant, in ipsa consensione vim summam et indeclinabilem esse repositam.

Notum est omnibus Chalcedonem sexcentos atque amplius episcopos convenisse. Paschasinus et Lucentius episcopi, Leonis vice, sanctæ synodo præsidebant : dati ab imperatore judices qui actionem regerent, turbas compescerent, quæstionem de fide, et ecclesiastica omnia, in synodi potestate ac judicio relinquerent.

In ea vero synodo, quæ ad rem nostram faciant, duo sunt : primum, Dioscori depositio ; alterum, sententia synodi de Leonis epistola comprobanda.

De Dioscoro, cum vocatus judicio se non sisteret, ejusque scelera omnibus innotescerent, sic transactum. Paschasinus Sedis

(630*) *Epist. Flav. ad Leon.*, t. IV, col. 16 ; inter Leon. *Epist.*, post epist. 21.

(631) Leon. *Epist. ad Flav.*, inter *Act. concil. Chalc.*, act. 2, col. 344 et seq. ; inter Leon. *Epist.*, 24, al. 10.

(631*) Vide *Epist.* Leon. *ad synod. Chalc.*, part. *Conc.*, epist. 40, col. 71 ; Leon., epist. 72, al. 47.

(632) *Conc. Chalc.*, part. I, epist. 17, col. 58 ; inter Leon. epist., 33, al. 17.

(633) In sua ad Leonem epistola.

(634) *Conc. Chalc.*, part. I, epist. 15, col. 54 ; int. Leon., epist. 29, art. 15.

(635) *Epist. Leon. ad Theod.*, *ibid.*, epist. 20, col. 46; inter Leon., epist. 59, *al.* 54.

(636) *Vide* part. I *Conc. Chalc.*, epist. 29, 30, 31.

apostolicæ legatus Paschasinus rogat (637) : « Quid placet Vestræ Sanctitati volumus dicere. Sancta synodus dixit : Quod placet canonibus. Lucianus episcopus dixit : A beatissimo patre nostro Cyrillo in sancta Ephesina synodo quædam acta sunt : ipsam inspicientes formam quæ placuerit date. Paschasinus episcopus dixit : Jubet Pietas vestra, ut ea tunc ecclesiastica utamur? Consentitis? Sancta synodus dixit : Omnes consentimus... Paschasinus episcopus dixit : Iterum dico, quid placet Beatitudini Vestræ? Maximus episcopus magnæ Antiochenæ civitatis dixit : Quod videtur Sanctitati Vestræ, et nos conformes efficimur. » Ita primam sententiam a Sede apostolica, et formam quam vocabant, dari oportebat. Itaque legati, Dioscori sceleribus enarratis, ita pronuntiaverunt (638) : « Unde sanctus Leo per nos et præsentem sanctam synodum, una cum beatissimo Petro apostolo, qui est petra et crepido Ecclesiæ, et rectæ fidei fundamentum, ab omni sacerdotali potestate alienum declaravit (639). » Anatolius Constantinopolitanus episcopus : « Concors efficior. » Maximus Antiochenus episcopus : « Sicut beatissimus archiepiscopus et pater noster Leo et Anatolius. » Cæteri eodem sensu : « Consentio, concors efficior, consentio damnationi a synodo factæ, hæc eadem definio, decerno (640). » Et subscriptum : « Paschasinus definiens subscripsit ; Anatolius definiens subscripsit (641) ; » cæteri idem.

Sic a Petro capite, atque unitatis fonte orta sententia in summam vim porro deducitur consensione communi episcoporum : sic ut apostolorum prima illa synodus ubique repræsentetur.

Ex his intelliguntur ea quæ ad Theodosium Augustum Valentinianus Augustus scripsit : « Debemus cum omni devotione defendere, et dignitatem propriæ venerationis beato apostolo Petro intemeratam et in nostris temporibus conservare : quatenus beatissimus Romanæ civitatis episcopus... locum habeat de fide et sacerdotibus judicare (642). » Neque tamen solus, sed ea conditione quam idem imperator addit ; *ut prædictus sacerdos* in his certe causis, quæ fidem et universalem Ecclesiæ statum tangunt, « congregatis ex omni orbe sacerdotibus sententiam ferat (643) ; » communi quidem decreto ; ut et ipse Leo postulaverat, et in ipsa synodo factum fuisse vidimus.

Eodem animo Pulcheria Augusta ad Leonem sic scribit de episcopis convocandis : qui, inquit, « facto concilio, de catholica confessione et de episcopis, te auctore, decernant (644). »

Idem quoque scribunt Valentinianus et Marcianus Augusti ad eumdem Leonem : *Ut per celebrandam synodum* omnia, *co auctore*, fierent : hoc præstructo fundamento, quod ipse *principatum in episcopatu... possideret* (645).

Hinc liquido constat, consueto ordine, et Papam auctorem esse debere, et episcopos assidentes cum ipso esse judices, et ipsum irrevocabilis decreti robur in consensione esse positum ; quod ipsum Pulcheria Augusta testatur, data epistola ad Strategum consularem (646), qui omnem a synodo vim prohibere jubebatur : « ut cum omni disciplina considente sancta synodo, sine aliqua commotione atque contentione, quæ a Domino Christo revelata fuerint *communiter ab omnibus* confirmentur (647). »

Interim sic Pontificem auctorem esse liquet, ut decreti vis, non sola Pontificis auctoritate, quod tum nemo cogitabat ; sed ipsa concilii consensione et approbatione constet ; Patresque ac synodus condecernant, conjudicent, synodique sententia Papæ sententia sit ; quæ, Ecclesiarum accedente consensu, jam irreformabilis irretractabilisque habeatur ; quod unum postulamus.

CAPUT XVII.

Alterum caput in synodo Chalcedonensi tractatum, de exposita fide. — Sancti Leonis epistola non nisi facto examine comprobata. — Gallorum et Italorum ante Chalcedonense concilium, de recipienda Leonis epistola, litteræ ejusdem spiritus referuntur — Decretum apostolicæ Sedis, non nisi consensione Ecclesiarum, irretractabile fieri, Christiani omnes et ipse Leo confitentur.

Alterum caput in Chalcedonensi synodo tractatum, nempe firmata fides, et probata Leonis epistola, sic habet. Jam eam epistolam, ante gestam synodum, totus fere Occidens et Orientales plerique, et ipse Anatolius Constantinopolitanæ sedis episcopus, etiam subscriptione firmaverant, et in ipsa synodo Patres sæpe clamaverant : « Sicut Leo, ita credimus, Petrus per Leonem locutus est, epistolæ omnes subscripsimus ; sufficiunt ad fidem quæ exposita sunt ; alteram expositionem non licet

(637) *Conc. Chalc.*, act. 3, tom. IV *Conc.*, col. 421, 424.

(638) *Ibid.*, col. 425.

(639) Textus concil. Chalcedon. sic habet : Nudavit *cum tam episcopatus dignitate, quam etiam et ab omni sacerdotali* alienavit *ministerio*. Suspicatur Muzzarellus « hanc variationem refundi potius debere in editoribus quam in ipsum Bossuetium. Absit enim, inquit, ut malæ fidei tantum virum incusem, quamvis ex textu integro, et integre relato, non parvum sibi et suis negotium obviare. » *Vide* ejus opus supra memoratum, t. II, p. 81. Conjicimus autem ipsum episcopum Meldensem, hic ut in nonnullis aliis locis, verba concilii, brevitatis causa, contraxisse. (*Ed. Vers.*)

(640) *Conc. Chalc.*, act. 3, t. IV *Conc.*, c. 425 et seq.

(641) *Ibid.*, c. 448 et seq.

(642) Part. I *conc. Chalc.*, epist. 25, col. 51 ; int. Leon., post epist. 47, al. 28.

(643) *Ibid.*, col. 54.

(644) *Ibid.*, epist. 35, col. 66 ; inter Leon., post epist. 58, al. 58.

(645) *Ibid.*, epist. 38, col. 62 ; inter Leon., post. epist. 57, al. 98.

(646) Bithyniæ.

(647) *Conc. Chalced.*, part. I, epist. 39, col. 70.

fieri (648). » Eoque res processerat ut definitionem a synodo fieri ægre paterentur. Sed in tantis Ecclesiæ turbis, ad animos tranquillandos, neque privatim ante synodum factæ subscriptiones, neque tanti in synodo Patrum clamores sufficere visi ; ne clamoribus magis tanta res, quam æqua et legitima disceptatione transacta videretur. Et clerici Constantinopolitani dicebant : « Pauci clamant, non tota dicit synodus (649). » Placuit ergo Leonis epistolam ad legitimum concilii examen revocari, et ab ipsa synodo de fide conscribi definitionem. Itaque, lectis antecedentium synodorum gestis, de Leonis epistola judices ita proposuerunt : « Quoniam Evangelia posita sunt, singuli reverendissimi episcopi doceant, si expositio 318 Patrum (650) et post hæc 150 Patrum (651) consonat epistolæ sancti Leonis. »

Postquam de examinanda Leonis epistola interrogatio in eam formam facta est, operæ pretium erit Patrum sententias, et, ut aiunt, vota pensare, ut intelligamus, ab ipsa origine, cur epistola placuerit ; cur postea tanto studio defenderetur ; cur denique tam exacto synodi examine probaretur. Primus Anatolius sic dicit sententiam : « Epistola sanctissimi Leonis consonat symbolo 318 Patrum et 150 Patrum, sed et his quæ in Ephesο sub sanctissimo Cyrillo : quapropter consensi, et libenter subscripsi. » Id erat aperte deliberantis, non autem cæco, ut aiunt, impetu, ex mera obedientia subscribentis. Cæteri in eumdem sensum : « Concordat, et subscripsi. » Multi diserte et expresse : « Concordat, et ideo subscripsi. » Additum a quibusdam (652) : « Concordat, et subscripsi, cum recte habeat. » Alii : « Concordare certo scio. » Alii : « Cum esset consona et eumdem haberet scopum, amplexi sumus et subscripsimus. » Alii : «Hanc jam olim tenuimus fidem : hanc tenemus ; in hac baptizati sumus, in hac baptizamus. » Alii et magna pars : « Cum viderem,cum sentirem,cum deprehenderem, cum invenirem consentire, subscripsi. » Alii : « Persuasus, instructus, certior factus quod omnia consentirent, subscripsi. » Multi exponunt difficultates suas, plerasque ex lingua peregrina ortas, alias ex rebus ipsis, et audisse quidem epistolam, « et in plurimis recte habentem comperisse : aliqua verba obstitisse, quæ partitionem aliquam in Christi persona demonstrare viderentur (653). » Addunt a Paschasino et legatis doctos esse, « quod nulla partitio esset, sed unus Christus : ideo, inquiunt, consensimus et subscripsimus. » Alii, enarratis iis quæ Paschasinus et Lucentius dixerant, sic concludunt : « Per hoc nobis satisfactum est, et per omnia consonare æstimantes sanctis Patribus, consensimus et subscripsimus. » Quo loco Illyriciani episcopi et alii, qui ante illud examen epistolæ acclamaverant, iterum clamant : « Eadem omnes dicimus et his consentimus, » ut profecto, et in ipsa synodo, et ante synodum, ita consensisse constet ; quod, re considerata, convenire omnia cum Patribus æstimarent, judicarent, persuasi essent, et communem omnium ac singulorum fidem a Leone expositam esse intelligerent.

Hæc quidem Chalcedone gesta sunt ; sed et ante Chalcedonensem synodum, Galli nostri, habita in Galliis synodo (654), de recipienda Leonis epistola, sic ad ipsum Leonem scripserunt (655) : « Multi in ea (Leonis ad Flavianum epistola scilicet) gaudentes pariter et exsultantes, recognoverunt fidei suæ sensum, et ita se semper ex paterna traditione tenuisse, ut vester apostolatus exposuit, jure lætantur. Nonnulli sollicitiores facti Beatitudinis vestræ admonitione percepta, modis omnibus se gratulantur instructos, datamque sibi occasionem gaudent, quare libere et fiducialiter, suffragante etiam apostolicæ Sedis auctoritate, eloquantur, et asserat unusquisque quod credit. »

Congruunt Itali (656), auctore Eusebio, Mediolanensi episcopo : « Claruit eam (Leonis ad Flavianum epistolam (plena fidei simplicitate fulgere, prophetarum etiam assertionibus, evangelicis auctoritatibus, et apostolicæ doctrinæ testimoniis radiare, omnibusque sensibus convenire, quos sanctus Ambrosius de Incarnationis Dominicæ mysterio, suis libris, Spiritu sancto excitatus inseruit. Et quia omnia, majorum fidei nobis antiquitus traditæ, conveniunt, placuit omnibus, qui impie de Incarnationis Dominicæ sacramento sentiant, suo etiam consensu, auctoritatis vestræ sententia (657), damnatione congrua persequendos (658). » En auctoritatis sententia in Romano Pontifice ; en episcoporum cum Romano Pontifice auctore consensus, isque explorata veritate

(648) *Conc. Chalced.*, act. 2, col. 337, 344, 368, 369.

(649) Hic agebatur non de receptione epistolæ S. Leonis, sed unice de restitutione episcoporum, in Latrocinio Ephesino prævaricatorum, ad synodum et ad Ecclesias. Huc referri clericorum Constantinopolitanorum clamores, recte notat Muzzarellus, *ubi supra*, p. 96. Vide tom. IV *Conc.*, col. 369. (*Ed. Vers.*)

(650) Nicænorum.

(651) Constantinopolitanorum.

(652 *Conc. Chalc.*, act. 2, col. 369 et seq.

(653) *Ibid.*, col. 491.

(654) 44 episcoporum.

(655) *Ep. episc. Gallor. ad Leon.*, t. I *Conc. Gall.*, p. 93 ; t. III *Conc.* Labb., col. 1329 ; et int. Leon. *Epist.*, post epist. 76, al. 98.

(656) Numero 12.

(657) Observat Muzzarellus hic omissam esse vocem *præcedente*, ex oscitatione, ut putat, editorum ; nam in textu legitur, *auctoritatis vestræ præcedente sententia*. Insuper plura citat epistolarum quorumdam Galliæ antistitum, necnon Eusebii Mediolanensis fragmenta, « quæ (ipsius verba sunt) cum diligentiam Bossuetii forte effugerint, a nobis solerter collecta, aliquid exhibent, quod ejus etiam admirationem excitasset. » Adi opus jam laudatum, t. II, p. 88 ; vel tom. III *Conc.*, col. 1334, 1335, 1435. (*Ed. Vers.*)

(658) *Epist. synod. Euseb. Mediol. episcop. et episcop. Ital.* ; t. III *Conc.*, col. 1334 ; et int. Leon. *Epist.*, post epist. 72, al. 52.

præstitus. Sic probabant, sic subscribebant, sic epistolam communis fidei sensibus congruentem, talemque a se repertam atque judicatam ubique valere conjunctis cum apostolica Sede sententiis decernebant : quæ mirifice consentiunt iis quæ modo in Patrum Chalcedonensium sententiis legimus.

Hoc est illud examen epistolæ Leonis Chalcedone synodice factum, et in gesta relatum : quo demum facto, epistola jam ut certissima ac perfectissima, nec amplius retractanda fidei regula proponitur. En quod irretractabile, seu mavis, irreformabile Leo censuit ; quod quidem cum illo et cum Chalcedonensibus Patribus censuisse nemini fraudi esse potest. Ab apostolica Sede forma perfertur, sed quæ judicio, eoque libero, recipi debeat : et episcopi singuli, ita *summo* inferiores, ut de ejus quoque *decreto* universi judicent (659).

Neque aliter intelligebant dubitationem omnem tolli potuisse. Ecce enim imperator, peracta demum synodo, sic edicit : « Cesset igitur jam profana contentio : nam vere impius atque sacrilegus est, qui post tot sacerdotum sententiam, opinioni suæ aliquid tractandum reliquit (660). »

Exinde omnem de religione prohibet disputationem. « Nam, inquit, injuriam facit judicio religiosissimæ synodi, si quis semel judicata ac recte disposita revolvere, et publice disputare contendit »

En in Eutychetis condemnatione ordo ecclesiasticorum judiciorum circa fidei quæstiones. Nempe is a proprio episcopo Flaviano judicatur, a sancto Leone papa causa recognoscitur, retractatur, Sedis apostolicæ definitione deciditur, post eam definitionem, Patrum seu episcoporum in concilio generali examen, inquisitio, judicium sequitur; post approbatam Patrum judicio definitionem, jam nullus dubitationi aut disputationi locus.

Neque aliter Leo : « Nullum jam excusationis refugium de ignorantia, vel de intelligentiæ difficultate conceditur ; cum sexcentorum fere fratrum, coepiscoporumque nostrorum synodus congregata, nullam artem ratiocinandi, nullum eloquium disserendi contra fundamentum fidei divinitus inspiratæ permiserit : quoniam adnitentibus per auxilium Dei fratribus et vicariis nostris,..... non solum sacerdotibus Christi, sed etiam principibus et potestatibus Christianis, cunctisque clericis, plebibus, ordinibus, plene atque evidenter apparuit, hanc esse vere apostolicam fidem,... quam sinceram et ab omni fæce totius erroris alienam, sicut accepimus prædicamus, et, universo jam mundo consentiente, defendimus (661). »

Sic summum jam et indeclinabile decreto apostolico robur accedit, posteaquam universali inquisitione, examinatione, discussione, atque exinde consensu ac testimonio roboratur.

CAPUT XVIII.

Adversariorum effugia. — Bellarminus et Baronius diversa sectantur. — Aliorum cavillationes de Theodoreto in sedem restituto agitur, ex eoque facto nostra sententia confirmatur.

Jam quidem pernoscimus Bellarminum hac decreti pontificii examinatione permotum, sic respondisse : « Leo epistolam suam miserat ad concilium, non ut continentem ultimam et definitivam sententiam : sed ut instructionem, qua adjuti episcopi melius judicarent (662) : » Nempe hoc unum effugium superest : ad hæc misera et inepta, viri, quamvis egregii, rediguntur. Nempe nisi omnia quæ huc usque lecta sunt, aut contemnimus, aut obliviscimur, hanc epistolam Leo, non ad synodum instruendam misit, de qua cum scriberet nemo cogitabat. Non ergo instruit synodum, sed delatam ad se quæstionem suæ Sedis auctoritate judicat. Hanc exponit fidem ; hanc ad omnes ecclesias mittit; his damnat Eutychen : probat Flavianum ; quæ nisi plena Sedis apostolicæ auctoritate fiunt, jam nescio, quomodo et ubi ea sese auctoritas exeruerit unquam. Quid autem causæ esset cur ultimam sententiam non proferret Leo, appellante Eutyche, rogante Flaviano, ut de se actisque suis tantus Pontifex pro potestate decerneret? Scilicet homo imbecillis atque cunctabundus, nec satis agnoscens sibi a Deo creditam potestatem, Eutychen cum aliquot monachis metuebat. Hæc enim initia erant ; hoc temporum articulo scripsit epistolam. An exspectabat ut suborta hæresis gliscęret, totumque orbem flamma corriperet ? Aut forte quæstionis obscuritate turbatus hærebat, exspectabatque concilii œcumenici sententiam : qui omnia a se *plenissime* et *lucidissime* enucleata esse profitetur (663). Quid quod ad imperatorem scribit : « Tam evidentem causam esse, ut ab indicenda synodo fuisset abstinendum (664)? » Hæc scribens tantus pontifex, tamen, si Bellarmino credimus, non de judicanda quæstione, sed de instruenda synodo cogitabat. Miserum vero est tam absurda sectari, atque insuper adversarios perniciosi contra ipsam fidei erroris arguere. At hic videre est, ut prædiximus (665), Bellarminum ac Baronium, dum nihil solidi succurrit, æstuantes, atque in diversa pertractos. Nempe Baronius epistolam videns tota Sedis apostolicæ auctoritate scriptam, contendit à Leone scriptam *ut fidei regulam :* Bellarminus videns a synodo examinatam, non eam, *ut fidei regulam ;* sed tantum ut synodi instructionem agnoscit. Quo conflictu, ac rerum

(659) Vide *Diss. præv.*, n. 61 ; LEON. *epist. ad Theod.*, 93, al. 63.

(660) *Conc. Chalc.*, part. III, cap. 3, c. 840.

(661) LEON., *Epist. ad episc. Gall.*, 77, al. 52.

(662) BELL., lib. II *De conc. auctor.*, cap. 19 ; Vide *Diss. præv.*, n. 60.

(663) LEON. *Epist. ad synod. Chal.*, part. I, ep. 40, col. 71 ; int. LEON., epist. 72, al. 4.

(664) *Ibid.*, epist. 13, col. 34 ; Int. LEO., ep. 29, al. 15.

(665) *Diss. præv.*, n. 60; BELL., loc. jam cit., BARON., an. 449, t. VI, p. 80.

perspicua serie eo deducimur, ut eam et pro cathedræ apostolicæ auctoritate perscriptam, et tamen ab Ecclesia catholica, ac synodo universali adhuc examinandam ex Patrum traditione agnoscamus : quæ Parisiensium et Ecclesiæ Gallicanæ ipsissima sententia est.

Novi qui Bellarmini responsa erubescunt ; hæc vero haud meliora proferunt. Certa res, inquiunt (666), Leoni erat; *plenissime, lucidissime* a se exposita omnia noverat, et ad synodum Chalcedonensem scripserat, neque in dubium revocari sinebat a legatis : « Fidem, inquit (667), non patiamini in dubium revocari. » Examen igitur illud, non ex dubitatione, sed ad ampliorem jam notæ et creditæ veritatis elucidationem pertinebat. Hæc illi. At si res ita est, quid vetabat examinari conciliaria quoque decreta? Quid ipsas etiam Scripturas? Non autem id factum unquam. Ergo cum Chalcedone examinaretur Leonis epistola, aliud agebatur, quam id quod isti fingunt. Neque vero Chalcedonenses luculentiorem ipso Leone, qui omnia *lucidissime explanaverat*, sed auctoritate firmiorem protulere sententiam. Neque audiendum illud: sancto Pontifici explorata erant omnia: ergo in tanta certitudine, nullum quæstioni, nullum examini, quale nos dicimus, permittebat locum. Nempe id qui objiciunt, ne mihi quidem intellexisse videntur, quid sit examen in negotio fidei ; cum præsertim de summis ac præcipuis Christianæ religionis dogmatibus agitur. Neque enim aut Patres Nicæni, cum de Arianis quærerent, de Filii divinitate ambigebant : sed quam ab ea fide Ariani abessent, quibusque sententiis ac verbis insanus error confutandus esset. Neque Ephesini, cum de Nestorii et Cyrilli, atque adeo de Cœlestini fide inquisitio fieret, ipsi de fide dubitabant ; sed rectene an secus illi fidem exposuissent? Neque item Chalcedonenses ullo modo dubitabant, quis esset Christus, Deusne an homo verus, an confusis naturis quid tertium, sive aliud portentum, Eutychiani cogitarent : non id sane quærebant ; sed verene et ex communi Patrum et Ecclesiæ sententia tantum sacramentum Leo exponeret. Ac certum Leoni erat, a se *plenissime* expositam fidem : recte. An et id omnibus æque certum exploratumque esset quærebatur.. Episcopi ergo, ad quos perlata erat Leonis epistola, ejus sensum quisque cum ea fide componebat, quam ipsi a Patribus accepissent. Neque cæca, ut aiunt, obedientia, sed ex certa et expressa inquisitione parebant.

Certe multos vidimus optima fide dubitasse, neque subscripsisse, nisi postquam ipsis satisfactum fuit. Ergo vere et proprie rem examinabant, ut nondum exploratam ; ac Leoni quidem Petri loco sedenti id certum fuisse visum, præjudicii cujusdam instar, magnæque ac validæ præsumptionis loco erat : sed postquam idem quoque omnibus visum est, non tantum præsumptio, sed omnibus modis fixa sententia et irretractabile judicium.

At enim, inquiunt, plerique ex Patribus jam ipsam epistolam subscriptione firmaverant, et omnes clamabant hanc esse suam fidem. Sane ; sed jam ordine et legitimo declarandum restabat, unde is sibi sensus : nempe quod recte examinantibus constitisset Leonis sententiam, cum antiqua fide quam hauserant, consentire. Id ergo simul in synodo faciunt, quod singulatim ante synodum quique fecerant, et prolato communi judicio, quæ senserant firmant.

Ergone singulis quoque episcopis examen relinquimus? Certe non examen juridicum, quo singuli decretum superioris judicis solvere et irritare possint ; sed examen hujus generis, quo cuique constet, nihil sibi imperatum, atque propositum, quod divinæ legi ac veritati traditæ repugnaret. Præmisimus enim, ex Innocentio quoque IV, non tantum egregio Pontifice, sed etiam optimo pontificii juris interprete, episcopos inferiores capiti suo Romano Pontifici dicto audientes esse debere, sub hac tamen exceptione : « nisi mandatum hæresim contineret, vel nisi ex præcepto injusto vehementer præsumeretur statum Ecclesiæ turbari, vel etiam forte alia mala ventura (668). » Hæc Innocentius, cujus doctrinam amplectuntur omnes. Quo ex fonte illud prodiit, alio loco memoratum (669), quod ad Paschalem II a sanctissimis episcopis, ex concilio provinciali Viennensi perscriptum est, ipso etiam Paschali probante : « Si nostræ Paternitatis assertiones prædictas roborare nolueritis, propitius sit nobis Deus, quia nos a vestra subjectione et obedientia repelletis. » Ex quibus aliisque constat, hoc episcopis docturis utique gregem ex auctoritate, non autem simpliciter credituris, examen competere ; hoc ab illis fieri, sive in synodo, sive extra synodum, Chalcedonensia et alia a nobis recensita gesta declarant.

Aut vero dicant velim, qua ratione, non jam de Romanorum Pontificum decretis, sed de aliorum scriptorum litteris et tractatibus judicatum putent? Vero certo examine, tanquam de re dubia. Ita enim Cyrilli ; ita Nestorii expositiones in Ephesina synodo : ita aliorum in aliis synodis scripta explorata sunt, et ad certam exacta regulam ; fidem Patrum scilicet. Atqui de Leonis epistola non aliud gestum : quod cum concesserint, atque ex actis viderint, fateantur necesse est, qua ratione, quove jure atque ordine, de scriptis aliorum, in synodis œcumenicis inquiri sit solitum, eadem ratione, atque ordine ac jure, in Chalcedonensi quoque œcumenica synodo, de Magni Leonis epistola inquisitum esse : quod et per se clarum, et a synodo quinta ex-

(666) *Vide* Duv. et alios.
(667) LEO., epist. 73, al. 43, *Ad Marc.*, c. 2.
(668) Sup. *Dissert. præv.*, num. 73, 79; INN. IV, cap. *Quanto*, De consuetudine, lib. I *Decret.*, tit. 4, p. 54; *Ibid.*, cap. *Inquisit.*, De sententia excommunicat., lib. V, tit. 39, col 595.
(669) *Diss. præv.*, loc. jam cit. Vid. *Ep. conc. Vienn.*, anni 1112, tom. X *Conc.*, c. 785.

prorsus declaratum, ut ejus synodi acta, sequenti capite recensenda, demonstrant.

Sed duo illa expedivimus, quæ ab initio sunt commemorata : nempe Dioscori condemnationem, et approbationem epistolæ ad Flavianum. Tertium addimus quod ad rem nostram pertineat, de Theodoreto in suam sedem restituto (670). Is igitur cum, jubentibus episcopis, Nestorium aperte anathematizasset, « gloriosissimi judices dixerunt : Omnis jam dubitatio de Theodoreto est soluta ; quippe et Nestorium coram vobis anathematizavit, et a sanctissimo archiepiscopo senioris Romæ Leone susceptus est, et definitionem fidei a Religiositate vestra prolatam libenter suscepit : et insuper epistolæ memorati sanctissimi archiepiscopi Leonis subscripsit. Deest igitur ut sententia proferatur a Deo amabili Sanctitate vestra, ut Ecclesiam suam recipiat, sicut et sanctissimus Leo archiepiscopus judicavit. Omnes reverendissimi episcopi clamaverunt : Theodoretus dignus est sede :.... post Deum Leo judicavit (670*). » Nihil ergo Theodoreto profuturum erat prolatum a Leone de eo in sedem restituendo judicium : nisi postquam ad synodum perlata res est, et fidem suam synodo approbasset, et ab eadem synodo Leonis judicium firmaretur. Hæc gesta sunt legatis Sedis apostolicæ præsentibus, ac postea pronuntiantibus eam de firmando Leonis judicio sententiam, quam tota synodus comprobavit (671).

CAPUT XIX.

Concilium quintum generale, seu Constantinopolitanum II, *in medium adducitur. — In eo referuntur tertiæ et quartæ synodi acta, jam a nobis recensita ; et clare docetur Romanorum Pontificum, ut et aliorum scripta, nonnisi inquisitione facta a synodis comprobari. — Unde trium simul synodorum œcumenicarum auctoritas nostram sententiam firmat.*

Acta Constantinopolitanæ secundæ synodi, quæ quinta est generalis, sub Vigilio Papa, ac Justiniano principe, demonstrabunt, ita ut tertiæ et quartæ synodi decreta intelleximus, ita a quinta synodo fuisse intellecta : quæ eam traditionem ex proximo sumpserit, ac nobis reliquerit.

De tribus capitulis agebatur ; hoc est, de Theodoro Mopsuesteno, de Theodoreti scriptis adversus Cyrillum, deque Ibæ Edesseni epistola ad Marim Persam. Quærebatur sane epistola probata esset in Chalcedonensi synodo. Atque eam quidem epistolam Chalcedone lectam esse constabat, ac susceptum Ibam a sancta synodo, cum Nestorium anathematizasset. Quidam personæ veniam datam tantum ; alii epistolam quoque probatam contendebant : quæsitum ergo, in synodo quinta, quo ritu probari scripta de fide consuessent in synodis anterioribus tertia et quarta. Synodi acta replicantur, eaque quæ supra memoravimus, de epistola sanctorum Cyrilli et Leonis. Tum sancta synodus dixit : « Ex his quæ recitata sunt, manifestum est, quomodo sanctæ synodi ea, quæ apud eas proferuntur, probare solent. Cum enim illi sancti viri, qui recitatas epistolas scripserunt, sic splenduerint, tamen epistolarum earum comprobationem *non simpliciter, nec sine inquisitione* fecerunt, nisi per omnia *cognovissent* consonare eas expositioni et doctrinæ sanctorum Patrum, ad quam collatio facta est (671*). » De Ibæ autem epistola non esse ita gestum constabat ex actis. Eam ergo epistolam non esse probatam optime concludebant. Sic igitur certum ex tertia et quarta synodis, ita definiente et intelligente quinta, epistolas a Sede apostolica comprobatas, qualis Cyrilli fuit, aut etiam ab ea profectas, qualis Leonis fuit, *Non simpliciter, nec sine inquisitione* a sanctis conciliis receptas fuisse.

Rursus in eadem quinta synodo contra Nestorii epistolam acta leguntur, quibus Ephesini Patres diserte pronuntiant : « nullo modo consonam esse Nestorii epistolam fidei, quæ Niceæ exposita fuit (672). » Sic et illa epistola non simpliciter quoque, sed facta, ut par erat, inquisitione rejecta est ; damnatusque Ibas, « qui diceret Nestorium ab Ephesina synodo sine examinatione et quæstione esse rejectum (672*). »

Pergunt sancti Patres, et quod Chalcedonenses episcopi facturi fuissent, si epistolam Ibæ examinandam suscepissent, id ipsi faciunt. Epistolam conferunt cum gestis Ephesinis et Chalcedonensibus. Quo facto, « sancta synodus dixit : Ostendit manifeste facta collatio, quod contraria per omnia est epistola, quam Ibas scripsisse dicitur, definitioni, quam pro recta fide Chalcedonensis synodus pronuntiavit..... Omnes episcopi clamaverunt : Hæc omnes dicimus ; epistola hæretica est (673). » Sic ergo ex quinta synodo sancti Patres nostri in synodis œcumenicis, quas legunt epistolas sive Catholicorum, sive hæreticorum, sive etiam Romanorum Pontificum, etiam de fide scriptas, eodem ritu orthodoxas, vel hæreticas pronuntiant, legitima cognitione veritate inquisita, ac deinde perspecta, tum ex his dato judicio.

Nullone, inquies, prorsus discrimine, atque animis æque in utrosque propensis ?

(670) De Theodoreto nonnulla hic omissa sunt, quæ probant ipsum jam in prima concilii actione, auctoritate sancti Leonis, concilio inter accusatores adfuisse, ac sedi suæ restitutum esse. Pari enim jure cum cæteris subscripsit epistolæ sancti Leonis, actione quarta ; et definitioni synodi Chalcedonensis, actione sexta. In actione octava, cum rursus accusaretur Theodoretus, concilium satisfieri voluit iis qui de ejus fide adhuc dubitabant. *Vide* tom. IV *Concil.*, col. 102, 103, 482, 589 ; et Muzzarel., t. II, pag. 111 et seq. (*Edit. Vers.*)

(670*) *Conc. Chalc.*, act. 8, c. 621.

(671) *Ibid.*, col. 624.

(671*) *Conc. Const.* II, gen. 5, coll. 6, tom. V, c. 541.

(672) *Ibid.*

(672*) *Ibid.*, coll. 8, can. 14, col. 578.

(673) *Ibid.*, coll. 6, col. 548.

Sane diximus, et sæpe dicemus, præsumptum fuisse pro Pontificum orthodoxorum decretis : cæterum in synodis œcumenicis, ubi judicandum in materia fidei, non jam præsumptionibus agi oportere, sed omnino ad liquidum veritate perspecta.

Hæc quinta synodus fecit, hæc ex tertia et quarta synodo didicit et probavit; unoque hoc argumento trium œcumenicorum conciliorum Ephesini, Chalcedonensis, Constantinopolitani II, pro nostra sententia decreta retulimus.

CAPUT XX.

Synodus v, *invitato ac repugnante Vigilio Papa, habetur. — Ejusdem Vigilii* Constitutum *solvit. — Ibæ epistolam ipsius sententia ab hæresi absolutam, impiam et hæreticam judicat. — A Romanis Pontificibus comprobatur.*

In eadem quinta synodo hæc gesta sunt quæ ad causam nostram facere videantur.

De tribus capitulis supra memoratis Justinianus imperator quæstionem in Ecclesia haberi petiit : ejus rei gratia Vigilium Papam Constantinopolim accivit; ibique, non ita multo post, synodum congregavit. Ipse, et Orientales adversus Nestorianos sub eorum capitulorum defensione resurgentes, magni momenti esse putabant, ut ea damnarentur; Vigilius cum Occidentalibus metuebat, ne per eam occasionem Chalcedonensis synodus solveretur; quod in ea synodo Theodoretum et Ibam fuisse susceptos, Theodorum vero nominatum, sine ulla censuræ nota dimissum esse constaret.

Quanquam ergo pars utraque de summa fidei facile consentiebant, tamen omnino ad fidei causam quæstio pertinebat, cum ab his timeretur, ne Nestoriani; ab illis, ne Eutychiani synodi Chalcedonensis inimici vincerent.

Ex ea contentione multæ in Vigilium criminationes exstiterunt, quæ nihil ad nos attinent. Mihi persuasum est, omnia a Vigilio optimo consilio esse gesta, cum Occidentales capitula condemnari non ferrent, resque ad schisma vergeret. Utcunque est, hoc liquet, Vigilium etiam invitatum synodo adesse noluisse : absque eo synodum nihilo secius celebratam : editum ab eo *Constitutum*, quo improbaret ea, quæ Theodorus, Theodoretus et Ibas adversus fidem scripsisse dicerentur; eorum nomini parcendum esse decerneret; quod vel a synodo quarta suscepti, vel in Ecclesiæ communione mortui, Deique judicio reservati haberentur (674) : de Ibæ epistola hæc edebat, ipsam *rectissimo ac piissimo sensu intellectam*, irreprehensam manere (675) : ac de tribus capitulis universim jubebat, *post præsentem definitionem*, ecclesiasticos nullam postea *movere quæstionem* (676).

Hæc quidem Vigilius pro potestate decrevit. At synodus post ejus *Constitutum* quæstionem habuit de tribus capitulis; et judicavit merito quæstionem haberi de mortuis, et Ibæ epistolam manifeste hæreticam et Nestorianam, fideique Chalcedonensi per omnia contrariam; atque omnino anathema esse, quique impium Theodorum Mopsuestenum, quique Theodoreti adversus Cyrillum scripta, quique Ibæ *impiam* et Nestoriana dogmata tuentem epistolam defenderent, neque anathematizarent eam, sed rectam esse dicerent (677).

His igitur, nec Vigilio parcere videbantur, presso quamvis nomine; quorum decretum a Pelagio II, Gregorio Magno, aliisque Romanis Pontificibus confirmatum esse constat; atque etiam a Vigilio, siquidem vera est ea, quam Petrus de Marca, vir illustrissimus, ex ms. codice bibliothecæ Regiæ edidit epistolam (678).

Hæc docent in re maxima, quæ totam conturbet Ecclesiam, atque ad causam fidei pertinere videatur, pontificiis decretis sacrorum conciliorum decreta prævalere, Romanique Pontificis judicio defensam Ibæ epistolam, haud minus pro hæretica proscribi potuisse.

Nempe et hoc in ea legebatur, Cyrillum *lubricasse*, atque ad Apollinarii dogma deflexisse, quia scripserat *similiter illi, quod Deus Verbum factus est homo* (679). Hæc igitur Vigilius non satis caute toleravit; synodus vero quinta non tulit, ac Nestorii hæresim, sub nova forma reviviscentem exstinxit : quodque vel maxime synodorum est, ab omni errore diligentissime fidem catholicam eliquavit.

CAPUT XXI.

In synodo VI *generali, quæ Constantinopolitana est* III, *causa Honorii Papæ per synodum condemnati. — Tria effugia proponuntur. — Quæstiones aliquot ex actis suo ordine resolvendæ. — Brevis Monothelitarum historia præmittitur.*

Ut tertia, quarta et quinta synodi de Romanorum Pontificum judiciis judicarunt, eaque non nisi quæstione habita comprobarunt; ita a sexta synodo factum esse constat, communeque illud est omnibus synodis. Sed quoniam Honorius Papa cum suis epistolis in ea synodo condemnatus, nostræ causæ peculiare præsidium præbet; Bellarminus ac Baronius nullum non movent lapidem, ut acta sextæ synodi falsata a Græcis librorum corruptoribus videantur : falsatæ quoque, seu potius confictæ, Leonis II epistolæ duæ, quibus synodus confirmetur, Honorius condemnetur; tum ut ipse Hono-

(674) *Vid.* collat. 1 et 2 conc. v, tom. V, col. 419 et seq.; Vigil., *Constit.*, *ibid.*, col. 577 et seq.

(675) *Ibid.*, c. 372.

(676) *Ibid.*, c. 376.

(677) *Vid.* collat. 5 conc. v, col. 479 et seq.; *Vid.* etiam coll. 6, col. 545 et seq.; *Ibid.*, collat. 8, can. 12, 13, 14, col. 575 et seq.

(678) Vid. *Ep.* Vigil. attrib., *ibid.*, col 595, et *Dissert.* Petr. de Mar. de hac ep., c. 601 et seq.

(679) *Ep. Ibæ ad Mar.*, t. IV *Conc.*, col. 561 et seq.; et tom. V, col. 509 et seq.

rius de Ecclesia bene meritissimus habeatur. Addunt, si vel maxime Honorius erraverit, ut privatum hominem, non ut Papam et Ecclesiæ magistrum errasse. Hæc illi, quorum conjecturæ, non nostris ratiociniis, sed actorum lectione concident.

Hæc igitur erunt, quæ ex actis elucescent: primum, quas epistolas Honorius, quibusve de causis, et an eas pro privato doctore scripserit: alterum, cur necesse habuerit sexta synodus eas condemnare epistolas, quas Romani Pontifices Honorii successores excusasse videantur: tertium, an acta sextæ synodi, aut Leonis II epistolæ, aliqua saltem verisimili conjectura, falsi argui possint. Hæc ita pandentur actis ut nulla dubitatio superesse possit. Sed res ab origine repetenda.

Meminerimus Monothelitas hæreticos, in duabus licet Christi naturis, unam voluntatem, unam operationem, non duas admisisse: cum Ecclesiam hæc novitas commoveret, Sergium patriarcham Constantinopolitanum errori quæsisse latibula, et ab utroque vocabulo, sive unius, sive duarum operationum abstineri voluisse: eorum plane Eutychianorum more, qui cum Christum Deum perfectum, hominemque perfectum faterentur, tamen unam æque ac duas naturas vehementissime refutabant; simili fere modo insanisse Sergium: tum ab eo compositam *Ecthesim* seu *Expositionem*: Heraclii imperatoris fautoris sui nomine esse editam, quæ utraque vocabula æque supprimeret; Pyrrhum Constantinopolitanum hæc sectatum fuisse: mortuo Heraclio, in eumdem sensum fuisse promulgatum a Constante Heraclii filio edictum, qui *Typus* diceretur, a Paulo Constantinopolitano patriarcha Pyrrhi successore compositum: Honorium Papam, jam inde a Sergii tempore, in eam dissimulationem fraude pertractum. Postremum hoc, cum in ea re versetur difficultas, paulo enucleatius enarrare oportet.

CAPUT XXII.

Honorius, Cyri Alexandrini et Sergii Constantinopolitani scripta dogmatica, in sexta synodo condemnata, directe probat. Sophronii Hierosolymitani ab eadem sexta synodo, atque ab omnibus orthodoxis comprobata, improbat. — Ejus legatos a veritate deterret. — Consultus a tribus patriarchis prava rescribit. — Ejus litteræ toto Oriente vulgatæ. — His Monothelitæ præcipue nitebantur. — An hæc pro privato doctore scripserit? — Eæ epistolæ dogmaticæ habentur, hoc est, decretales. — Dogmatis nomen explicatur. — Confutantur effugia.

Anno igitur 633, primus omnium Cyrus patriarcha Alexandrinus, edito decreto, *unam in Christo operationem Dei virilem* prædicavit. Sic sub ipso habita synodus Alexandrina anathematismo VII (680). Hæc Cyrus edidit specie pacis, tanquam eo dogmate Eutychianos Ecclesiæ conciliaturus esset. Hanc doctrinam Sergius Constantinopolitanus patriarcha statim suscipit, nec mirum; quippe qui occultus instigator esset. At Sophronius, vir sanctissimus ac doctissimus, tum monachus, sed paulo post ad sedem Hierosolymitanam erectus, hæc ut nova et impia detestatur. Neque Sergium Cyro opitulantem audit, aut ullam in fidei negotio compositionem admittit; petitque plane a Sergio unius operationis vocem in synodi Alexandrinæ decretis aboleri. Tum Hierosolymitanus patriarcha factus, edita synodica epistola, hanc vocem eo pertinere docet, ut duæ Christi naturæ confundantur, cum unicuique naturæ suam operationem adesse necesse sit.

At Sergius, cum intellexisset arrectos Catholicos, neque pacis licet nomine obtrusam unam operationem admissuros, ad fraudem hæreticorum more se contulit; et ad Cyrum scripsit: ut neque unam, neque duas operationes dici permitteret; cum una operatio aliquos conturbaret; duæ a Patrum sententiis abhorrerent. Hæc igitur omnia cum Sophronio et Cyro a se gesta perscribit ad Honorium, exstatque epistola actione 12 synodi sextæ (681).

Ea Sergii epistola, ut hæretica, a sancta synodo sexta condemnatur; neque quisquam excusat. Videamus ergo, an ejus epistolæ vehementissimus approbator excusari possit Honorius.

Eadem actione 12 refertur Honorii prima ad Sergium epistola, qua Sergio respondet, hoc initio: « Scripta Fraternitatis vestræ suscepimus, per quæ contentiones quasdam, et novas vocum quæstiones cognovimus introductas per Sophronium quemdam, adversus fratrem nostrum Cyrum Alexandriæ antistitem, unam operationem Domini nostri Jesu Christi conversis ex hæresi prædicantem (682). » Ibi commemorat a se visas, quas Sergius ad Sophronium *satis provide* (683) *circumspecteque* scripsisset epistolas (*satis*, hoc est *valde*, stylo ea ætate ac superioribus quoque sæculis noto), collaudatque Sergium refutantem *novas voces, quæ scandalum noscuntur Ecclesiis generare*. Scriptum est in fine: « Hæc nobiscum vestra Fraternitas prædicet, sicut et nos ea vobiscum unanimiter prædicamus. » Hæc prædicatio quid sit, adversarii edicant: nos ex totius antiquitatis more, ipsum dogma, fidem ipsam tota firmitate constantem contineri ea voce contendimus. Honorium vero eadem cum Sergio hæretico, atque hæresiarcha *unanimiter* prædicare, ipse jactat Honorius; ut vel ab-

(680) *Conc Alex*, relat. in conc. VI act. 13, tom. VI *Conc.*, col. 936.

(681) Vid. *ep. Maxim. ad Pet.*, t. II Oper. Max. ex edit. Pat. Comb., pag. 75, *Vid.* etiam *Epist. Serg. ad Honor.*, act. 12 conc. VI, col. 917 et seq.; Vid. etiam *Ep. Soph. ad Serg.*, act. 11, col. 852 et seq.

(682) HONOR. epist. 1 *Ad Serg.*, act. 12 conc. VI, col. 928 et seq.

(683) In Græco legimus *multum provide* (*Edit. Paris.*)

solvi Sergii, vel condemnari Honorii epistolam omnino necesse sit.

Alteram Honorii ad Sergium epistolam insertam habemus actis sextæ synodi, actione 13 (684). Primum se testatur scripsisse, « ad Cyrum Alexandrinæ civitatis præsulem, quatenus novæ adinventionis, unius vel duarum operationum vocabulum refutaret. » Et iterum : « Ut unius vel geminæ operationis vocabulum noviter introductum a prædicatione fidei eximatur. » Et infra : « Unius autem operationis, vel duarum, esse vel fuisse Dominum mediatorem, sentire vel promere, satis ineptum est : » hoc est *valde ineptum* (685), ut supra monuimus.

Pergit Honorius (686) : « Quantum ad dogma ecclesiasticum pertinet, quæ tenere vel prædicare debemus, propter simplicitatem hominum, et amputandas inextricabiles quæstionum ambages, sicut supra diximus : non unam vel duas operationes, sed utrasque naturas, cum alterius communione operantes atque operatrices, confiteri debemus : et divinam quidem, quæ Dei sunt operantem, et humanam, quæ carnis sunt exsequentem. » Et infra : « Duas naturas, inconfuse, indivise et inconvertibiliter propria operantes. » Quæ ut ut orthodoxa esse maxime videantur, haud tamen facile est ea secernere a Monothelitarum simillimis dictis; tantæ ambages, tantus in verbis perniciosissimæ hæreseos dolus fuit. Paria enim Honorio proferebat Sergius in epistola ad Cyrum, et in *Ecthesi* Heraclius, et in *Typo* Constans, et alii Monothelitæ passim (687). Verum hæc ad fastidium usque disputantur in scholis : nos quæ certa sint figere laboramus.

Ac primum, illud certum est, Honorium, a tribus patriarchis consultum, hoc rescriptum edidisse. Quo enim sensu ad Sergium Constantinopolitanum, eodem ad Cyrum Alexandrinum se scripsisse testatur. His duobus patriarchis addamus tertium Sophronium Hierosolymitanum, recte de duabus operationibus sentientem, et ideo a sexta œcumenica synodo comprobatum, de quo hæc Honorius epistola 2 ad Sergium : « Hos quos prædictus frater et coepiscopus noster Sophronius misit, instruximus, ne duarum operationum vocabulum, deinceps prædicare nitatur : quod instantissime promiserunt prædictum virum esse facturum, si etiam Cyrus frater noster ab unius operationis vocabulo discesserit (688). »

Hæc quidem legati Sophronii promittebant : at Sophronium in recta sententia perseverasse, ejusque tantum legatos ab Honorio, quem rite consulturi venerant, pessime *instructos*, prava ac fidei adversa promisisse constat.

Objiciunt in Honorii epistolis, nullam synodi a se habitæ fieri mentionem, nullum anathematismum fuisse interpositum.

At synodi quidem habitæ nulla mentio; sicut neque in Cœlestini ad Cyrillum; neque in Leonis ad Flavianum; neque in Innocentii ad synodos Africanas respondentis, epistolis; neque in aliis multis, quas nihilo secius pro veris apostolicæ Sedis decretis habeamus.

Nullus certe anathematismus : quid tum? Nullus in apostolico Hierosolymitano decreto (Act. xv) : nullus in Sophronii epistola, quam tamen ipse synodicam vocat (689) : nullus in permultis Sedis apostolicæ decretalibus, etiam de fide editis : neque enim in Gregorii II primis epistolis ad Leonem Isaurum, aut in aliis bene multis, statim stringuntur anathemata. Doctrina præcedit simplici veritate nixa : anathematismi sequuntur adversus contumaces. Neque tantum erratur cum damnantur vera, sed cum falsa comprobantur : quod fecisse Honorium, cum Sergium ac Syrum, eorumque perversas suscepit epistolas, procul omni dubio est. Atque omnino certum hæc rescripsisse Honorium de fide consultum a tribus patriarchis, Sergio, Cyro, et Sophronio ad hoc legatos mittente, ut *instrueretur* : nec minus certum, hæc Honorii dogmata perlata ad Ecclesias, totoque Oriente vulgata. Hinc editas *Ectheses*, hinc *Typos*, quæ unam vel duas operationes ex æquo prohiberent : hinc Macarium patriarcham Antiochenum Monothelitarum obstinatissimum in sexta synodo in hæc verba confessum : « Consentimus tam quinque synodis, quam Honorio a Deo erudito, Sergio, Paulo, atque Petro; » atque iterum : « Rejicio et Maximum et impium divisionis ejus dogma : quod et olim nostri Patres respuerunt, id est, Honorius, Sergius, Cyrus, et reliqui Ecclesiarum antistites (690); » præmisso semper Honorii nomine.

Quid autem illud est Honorii ad Sergium : « Hæc prædicet nobiscum vestra Fraternitas; » nisi declaratio fidei per Sergium populis prædicandæ? Quid illud ejusdem Honorii suscipientis Cyrum; « unam operationem Domini nostri Jesu Christi conversis ab hæresi prædicantem (691)? » Quid, inquam, illud est, nisi hæreseos quam Cyrus prædicabat, hæreticæque professionis, quam tradebat, comprobatio? Sic Cyrum confirmat, non quidem in fide, quemadmodum jubebatur; sed in ipsa hæresi, quam Cyrus animis instillabat.

Hæc vero scripta Sergii, Honorii, Sophronii, quæ memoravimus, in sexta synodo, *dogmatica*, seu *synodica* appellantur;

(684) Honor., epist. 2, *Ad Serg. ibid.*, act. 13, col. 968.
(685) Sic in Græco, πάνυ ματαίον (*Edit. Paris.*)
(686) Honor. epist. 2, *Ad Serg.*, *ibid.*, act. 13 et col. 969.
(687) Vid. *Ep. Serg. ad Cyr.* in *Conc. Later.*, an. 649, secr. 3, t. VI, col. 175 et seq.; *Typ.* secr. 4.

(688) *Vid.* Honor. *Epist.*, loc. jam cit.
(689) *Vid.* Sophr. *Epist.*, act. 10 conc. vi, col. 852 et seq.
(690) *Ibid.*, act. 8, col. 741 et in *Exp. Macar.*, *ibid.*, col. 749.
(691) Honor. *ad Serg.*, epist. 1, act. 12, col. 926.

eaque nomine a sancta synodo, prævio examine, collaudentur, vel condemnantur (692). Quid sint autem hic *dogmatica scripta* facile intelliget, qui adverterit, id quod nos *decretum* dicimus, a Græcis appellari *dogma*. Hinc passim apud auctores ecclesiasticos, decreta illo ecclesiastica auctoritate edita vocantur *dogmata*. Quæ locutio ab ipsis apostolorum Actis (xvi, 4) deprompta videatur; ubi ea, quæ in apostolici concilii litteris statuuntur, vocantur *dogmata* quæ ab apostolis judicata essent δόγματα τὰ κεκριμένα. Certe ipsa Nicæna fides, seu symbolum Nicænum; plerumque apud Sozomenum et alios vocatur *dogma Nicænum* (693). Ac ne ab hoc negotio recedamus, sancti Agathonis authenticæ litteræ, apostolicæ Sedis, ac totius synodi Occidentalis conscriptæ nomine, a tota sexta synodo, *dogma* (694), et a Leone II, hujus synodi acta ad Hispanos probanda mittente, *tomus dogmaticus* appellantur (695). Eodem nomine appellat Theophanes missam a Gregorio II ad Leonem Isaurum de fide *decretalem*, seu *dogmaticam epistolam*: ut has Honorii a patriarchis consulti epistolas pro responso apostolicæ Sedis fuisse habitas, dubitari non possit.

CAPUT XXIII.

Bellarmini ac Baronii effugium, quod hæc Honorius dispensatorie pacis gratia scripserit, quoad rem exactius definiret. — Id ipsius Honorii verbis confutatur, doceturque Honorium cum Monothelitis, a Romanis Pontificibus, ac præsertim a sancto Martino, presso licet nomine, condemnatum.

Hæc cum intelligerent Bellarminus atque Baronius (696), in excusando Honorio, ejusque epistolis defendendis, præcipuam operam collocarunt: contenduntque ab Honorio consultissime factum, quod utramque et unius et duarum operationum vocem pacis gratia ex æquo sustulerit: ac deinde multis agunt, ut Honorius a Monothelitarum hæresi alienissimus fuisse videatur. Quod quidem haud est improbabile; neque propterea minus intolerabile illud, quod male patriarchas consulentes *instruxerit*; redemeritque pacem, pacto silentio de orthodoxa fide.

At enim, inquiunt, ita egit, quoad rem diligentius definiret; quo ritu multi Pontifices et nostris temporibus Clemens VIII et Urbanus VIII, in quæstione *De auxiliis*, quoad rem definierint, utrique parti silentium indixere. Id enim exemplum, ut maxime ad rem, multi proferunt. Sed ego nihil simile video apud Honorium: ac si recta sentiens, veritatem dispensatorie et ad tempus premi juberet, primum non tam absolute pronuntiasset. Significasset alicubi rem obscuram, atque alias exactius explicandam; non rectam ipsam fidem, æque ac hæreticum dogma, communi, *novæ ad inventionis ac novi introducti vocabuli*, nomine involvisset. Falsum enim erat duarum operationum, *novam adinventionem*, *novum esse vocabulum*, quod ex antiqua Patrum traditione profectum tota Ecclesia recognovit. Ablegari autem voces, rectam spirantes fidem, ad eas *novitates vocum*, quæ, teste Apostolo (*I Tim.* vi, 20), non nisi *profanæ* esse possint, quis æquo animo ferat? Jam vero quale est utrumque *ineptum*, et *valde ineptum dicere*, *et unam operationem*, quod sit hæreticum; *et duas*, quod ad fidem catholicam pertinere constat? Quid quod Honorius docet, non tantum *ineptum* duas operationes dicere, verum etiam *sentire*: quo non tantum illa vox, sed etiam res ipsa, sensus ipse proscribitur? Quid quod utramque sententiam, velut novitatem *æque a prædicatione fidei eximendam* putat? Quis unquam catholicus Pontifex ita paci, ita veritati; ante exprompiam definitionem consuluit, ut utramque sententiam ineptam esse decerneret? Quod est ἀσύστατον, sibique ipsi repugnans; ut non immerito post sextam synodum in imperatorio decreto dicatur Honorius, non modo hæresis *confirmator*, sed etiam *sui ipsius oppugnator* (697). Profecto nimis favemus Honorii nomini, si hæc defendimus, quæ non nisi pessimo exemplo defendi possint. Denique ubi illa, quæ definitioni supersedere cogat, obscuritas quæstionis, duæne, an una in duabus Christi naturis sit operatio? Pari jure Leo Magnus duæne, an una in Christo natura esset, dissimulare, aut utrumque *ineptum* pronuntiare potuisset; ac tam fœda pactione pacem cum Eutyche et Dioscoro fovere. Hæc vero procul aberant a Patrum sententia. Quare Romani Pontifices, Honorii proximi successores, Severinus, Joannes IV, Theodorus, sanctus Martinus (698), et alii, ac sanctus Agatho, pari sententia proscripserunt, quique unam operationem dicerent, quique duas æque ac unam tacendam esse indicerent.

Et Martinus quidem martyr fortissimus, habita Lateranensi synodo, insulæ hæreseos arcana revelavit: quemadmodum Monothelitæ primum unam voluntatem, unamque operationem prædicassent; mox ut damnationem effugerent, unius æque ac duarum vocabulum suppressissent. His expositis ipse et sancta synodus *Ecthesim* Heraclii et Constantis *Typum* damnant: duas voluntates, duasque operationes diserte asserunt, percussitque uno anathemate quique falsa dicerent, quique vera supprimerent.

Ipsam synodum audiamus. Sancta synodus dixit (699): « *Typus* omnino est inconveniens catholicæ Ecclesiæ regulæ, in qua

(692) Honor. *Ad Serg.*, epist. I, act. 12, col. 955; et act. 13, col. 944, 945.

(693) Sozom. passim.

(694) Conc. vi, act. 18, *Serm. acclam. ad imper.*, col. 1055.

(695) Epist. 2 Leo. II, tom. VI *Conc.*, c. 1246.

(696) Bell., *De R. P.*, lib. iv, cap. 11; Bar., tom. VIII, ann. 633, p. 516 et seq.; et an. 681, p. 547 et seq.

(697) Conc. vi, act. 18, *Ad imp.*, p. 1086.

(698) *Conc. Later.* sub Mart. I, secret. I, t. VI *Conc.*, col. 82 et seq.

(699) *Ibid.*, secr. 4, col. 238.

ubique adversa fidei tantum jubetur silentio sepeliri; non vero orthodoxa cum contrariis denegari aut admitti : pessimumque cum recta fide impietatem suscipere, neque discernere recta a malis. » Quod peccatum omnino peccavit Honorius, qui unius duarumque operationum voces æque novas, æque ineptas, æque a recta prædicatione alienas esse asserit.

Hæc in secretario 4 synodi Lateranensis a sancto Martino papa habitæ, in 5 secretario, canone 18, Sergius, Pyrrhus, Paulus Constantinopolitani patriarchæ, Cyrus Alexandrinus et Theodorus Pharan eo nomine damnati sunt, quod vel unam operationem dicerent, vel duas æque ac unam dici prohiberent (700) : quo canone quis non videat, Honorium, presso, scilicet nomine, condemnatum? Sed jam ad synodi sextæ acta veniamus.

CAPUT XXIV.

De synodo VI *generali. — Ea post Romanorum Pontificum, atque imprimis sancti Martini, exquisitissimas definitiones est habita. — In ea de sancti Agathonis, totiusque Occidentalis synodi litteris rite deliberatur. — Quo sensu synodus suscipiat quæ a sancto Agathone de Sede apostolica prædicantur.*

Sancti Martini Lateranense concilium celeberrimum fuit legatione Africanarum multarumque Orientalium Ecclesiarum; in eamdem fidem consentientium : accesserunt ducentorum fere episcoporum (701), una cum ipso judicantium, subscriptiones : denique missa sanctæ synodi ad omnes Christi fideles toto orbe terrarum *encyclica epistola* (702) : tum illud maximum a sancto Pontifice pro ea definitione multa perpesso, fidem orthodoxam etiam martyrio consignatam (703).

Post eam tamen definitionem, toto Oriente commoto per imperatores, atque patriarchis Constantinopolitanis hæresim prædicantibus, Macario quoque Antiocheno patriarcha in partes transeunte; necesse visum est, sub sancto Dono Papa, eoque mortuo, sub sancto Agathone synodum œcumenicam sextam haberi Constantinopoli, a Constantino Pogonato imperatore convocatam.

Hic primum occurrunt scriptæ ad imperatorem duæ Agathonis papæ litteræ, quæ in synodo generali legerentur : altera ipsius Agathonis, Sedisque apostolicæ; altera Occidentalis synodi, quam Agatho Romam vocaverat, nomine. Lectæ igitur sunt in ipsis synodi principiis, actione 4 (704). Hic videre est firmam et ubique constantem in deliberandi ordine ac ritu sanctarum synodorum traditionem. Quo enim ritu atque ordine sancti Cyrilli et sancti Leonis epistolæ in tertia et quarta synodis, eodem ordine rituque sancti Agathonis in synodo sexta probantur epistolæ. « Paulus magnificus a secretis dixit : Dicat Georgius archiepiscopus hujus regiæ urbis, et qui cum eo, etc., si convenit eis sensus suggestionum directarum, ab Agathone sanctissimo papa, et sua synodo. Georgius dixit : Inspiciens omnem virtutem (id est significationem ac vim) earum litterarum, et scrutans libros sanctorum probabilium Patrum, cuncta quæ continent inveni consonantia eis, et sic profiteor, et credo (705). » Alii : « Inveni in nullo eas a sanctis Patribus discrepare, et consentio. » In eum sensum omnes sigillatim dicunt; nec nisi eo examine, probatæ epistolæ sancti Agathonis et synodi totius Occidentalis (706).

Et quidem Agatho, et Occidentales ita

(700) *Conc. Later. sub Mart.* 1. secr. 5, can. 18, col. 336, 337.

(701) Levis error in Bossuet textum irrepsit. Acta enim habemus hujus synodi a quinque omnino et centum episcopis subscripta, quem numerum exhibent omnes historici præter Theophanem, qui memorat 110 episcopos huic concilio adfuisse. *Vid. Theoph.* an. 19 Heraclii. (*Edit. Paris.*)

(702) Vid. *Ep. encycl. synod. Later.*, tom. VI, col. 367 et seq.

(703) Sanctus Papa Martinus, Constantis imperatoris jussu, *abstractus e palatio Lateranensi et in navim conjectus*, *adsportatus est* Constantinopolim. Quanquam in eum sic sævierint, qui ejus per viam satellites constituti fuerant, ut vix a paganis persecutoribus talia passi fuerint unquam Christiani martyres : cum nec illi, nec etiam aulici imperatoris multis contumeliis vexatum, dimovere potuerunt ab ea constantia, quæ virum apostolicum decebat. *Inde in Chersonam transvectus, in exsilio, fame, aliisque calamitatibus consumptus, diem extremum obiit. Vid.* ejus Vit., tom. VI *Conc.*, col. 4, et etiam col. 63 et seq., epist. 14, 15, etc., hujus sancti Pontificis, in quibus suas calamitates eo modo narrat, ut pietatis sensa instillet, simul ostendat primorum martyrum adeo laudatorum se non esse fortitudine dissimilem. (*Edit. Paris.*)

(704) *Ep. Agat. ad imper.*, act. 4 conc. VI, col. 630 et seq.; et 677 et seq.

(705) Conc. VI, act. 8, col. 729 et seq.

(706) Retractationem epistolarum sancti Agathonis ab universali concilio factam non fuisse, sed tantum a Georgio C. P. Macario Antiocheno, eisque subjacentibus episcopis, probandum suscipit Muzzarellus. Addit ipsos summi Pontificis legatos huic examini occasionem dedisse, propter suspectam illorum episcoporum fidem : suasque assertiones ut muniat, refert integrum concilii textum, quem *decurtatum* citavit Bossuetius. Quod autem tomus XXXI editus esset, isteque XXXII magna ex parte jam prelo confectus, cum Muzzarelli liber nobis innotuit, nec otium est diluendis quas congessit accusationibus diutius immorari, nec animus notis prolixioribus fastidium lectori movere. Igitur sufficiat, erudite lector, tibi librum indicasse quem perlege, si libuerit, ac ponderatis rationem momentis, judex esto.

Cæterum, ne credas Muzzarellum parvipendere Bossuetium nostrum, aut ejus gloriam obscuratum voluisse, placuit ipsius verba exscribere, ubi mentem suam de hac *Defensione* aperit. « Ne aliquis existimet, inquit, quod quasi de artificiosa reticentia Bossuetium, clarissimum quidem virum, hic incusare voluerim, dicam ingenue meam sententiam, quæ ad alia similia loca pariter referri debet. Igitur potius existimo, quod Bossuetio non licuerit per otium diligenter omnia acta conciliorum explorare, quum infinitis pene occupationibus assidue detineretur; et quod abreptus a sua opinione, ibi solum oculos defixerit, ubi celeriter acta decurrendo aliquid suspicabatur suæ causæ propitium invenisse; id quod non adeo infrequenter accidit, ut aliqui putare possent, etiam scriptoribus cæte-

sua dogmata proferebant, « ut qui vellent de iis, non tanquam de incertis contendere; sed ut certa atque immutabilia compendiosa definitione proferre (700-708). » Profecto ergo, quantum in ipsis erat, rem definiebant. Quærebatur an reliquæ per orbem terrarum Ecclesiæ consentirent, nec nisi episcopali examine res tanta constitit.

Quæ vero de sede sua sanctus Agatho præclare ac magnifice et vero scripserat, quod nempe, Domini pollicitatione subnixa, nunquam *a via veritatis deflexerit* (709), quodque ejus Pontificis Agathonis antecessores in Petro jussi confirmare fratres suos, id semper præstiterint, hæc concilii Patres audiunt atque suscipiunt. Neque eo secius rem examinant; de Romanorum Pontificum decretis quæstionem habent; quæstione habita, Agathonis dogmata probant, Honorii damnant: certo documento, non ita intellexisse ea, quæ Agatho scripserat, tanquam singula Romanorum Pontificum decreta, etiam de fide, indiscussas suscipi necesse sit, cum ea concilii generalis supremo atque ultimo examini subderentur; sed ita ut hæc dicta universim sumpta, summa ipsa, in tota et integra Petri successione valeant, ut sæpe diximus, et suo loco dicemus uberius (710).

CAPUT XXV.

Sextæ synodi in Honorium dicta sententia; ejus sententiæ frequens repetitio. — Cur synodus eum damnatum voluerit, quem Romani Pontifices excusare videantur.

Jam an sexta synodus tanta severitate damnarit Honorium, acta ipsa eloquentur.

Et quidem Romanos Pontifices Honorii successores, hujus nomini pepercisse constat. Quin etiam Joannes IV, post Honorium tertius, eum excusavit ut potuit, edita ad Constantinum imperatorem apologia (711), quam laudat Maximus (712) hujus ævi adversus Monothelitas confessor egregius.

Excusabat autem Joannes Honorium, quod is *unam voluntatem bono sensu dixisse* videretur: quod autem unam et duas æque rejecerit, ne attingit quidem.

Agatho vero quoque emollire nititur; sic enim loquitur in epistola quam in sacra synodo legendam imperatori misit: « Ex quo novitates in Christi Ecclesiam Constantinopolitani præsules introducere conati sunt, mei prædecessores nunquam neglexerunt eos hortari, ut a pravis dogmatibus, saltem tacendo desisterent, ne ex hoc exordium dissidii in unitate Ecclesiæ facerent, unam voluntatem, unamque operationem duarum naturarum asserentes in uno Domino nostro Jesu Christo (713). » Indictum ab Honorio silentium extenuat, ut patet, neque tamen aut Honorium aperte defendit, aut approbare synodo audet, duarum voluntatum æque ac unius suppressam ab eo vocem.

Cur autem Honorii successores ante sextam synodum, viri memoriæ pepercerint, hæ causæ exstitere primum, quod in aliis præclare pontificatum gessisset, et in Ecclesiæ pace obiisset, ac nihil malo animo egisse, neque contumax futurus fuisse videbatur: tum Honorium excusantes, catholicæ fidei favere se putabant, dum hæreticis tale patrocinium denegarent: denique nihil cogere videbatur, ut Honorii epistolas in Occidente damnarent, quod eæ ad Orientales scriptæ, inter Occidentales vix, aut certe tenui admodum fama pervulgatæ essent, ubi Monothelitæ tum vel pauci vel nulli erant.

At Orientales, et sexta synodus, postquam iis constitit Honorii epistolas et in Oriente longe lateque fuisse diffusas, et a Monothelitis miro studio jactatas, ac multos seductos majestate pontificii nominis, auditusque Macarius Antiochenus, qui, in actione 8, ***Honorium a Deo eruditum***, antesignanum ac ducem ubique nominaret (714); de Honorio ejusque epistolis minime tacendum esse decreverunt. Itaque actione 12 ac 13, epistolæ lectæ sunt, itumque est in eam sententiam, actione 13, ut epistolæ Honorii æque ac Sergii Pyrrhique et aliorum declararentur « alienæ ab apostolicis dogmatibus, et a definitionibus sanctorum conciliorum et cunctorum probabilium Patrum; sequi vero falsas doctrinas hæreticorum (715). » Itaque Honorius cum cæteris anathemati subjicitur, eo quod compertus sit, « per omnia mentem Sergii secutus, et impia dogmata confirmarit: » quæ omnia gesta sunt, nihil contradicentibus Sedis apostolicæ legatis, imo consentientibus ac subscribentibus.

Neque attenderunt Patres, si quæ Honorius recta dixisset; cum plena et tota in dogmaticis scriptis requiratur fides: neque reconditos, sed obvios sensus sanos esse oporteat; neque subtiliter, sed populariter intelligi debeant, quæ communi fidei exponendæ a Pontificibus conscribantur.

Dicta sententia, Patres, pro more synodorum, quid gestum sit ad Agathonem refe-

roquin eruditis, qui a multiplicibus studiis distrahuntur: sed etiam probabilius puto, quod Bossuetius suam conciliorum deflorationem alicui minus perito, et fortasse minus ingenuo, delegaverit; de cujus solertia et fide non dubitans, hæc vitia in suam *Defensionem* inconsulto derivaverit. Sic Bossuetii gloriæ consultum volo, postea quam voluerunt ab Italis, quibus curæ est intemeratam Bossuetii existimationem ex omni parte tueri, non vulgarem inter eruditos opinionem, quod *Defensio declarationis* sit adulterinus fetus, celeberrimi Bossuetii nomine, ad captandam famam, pravo consilio insignitus. » (*De auctor. Rom. Pont.*, tom. II, pag. 208 et seq. 250, 251, 478.) [*Edit. Vers*

(700-708) *Epist. episc.*, *ibid.*, act. 4, c. 688.

(709) *Ibid.*, *Epist. Agath.*, col. 636.

(710) Inf., toto lib. x.

(711) JOAN. IV, *Apol. pro Honor.*, t. XII *Bibl. Patr.*, p. 835 et seq.

(712) *Disp. Maxim. cum. Pyrr.*, t. V *Conc.*, col. 1784 et seq.; *Vide* inpr. c. 1813 et seq.

(713) *Epist. Agath.*, conc. VI, act. 4, c. 637.

(714) Conc. VI, act. 8, col. 741, 749.

(715) *Ibid.*, act. 13, c. 944.

runt, atque « ex ejus litteris Sergium, Pyrrhum, cæteros, Honorium quoque damnatum » profitentur (716). Atqui, inquies, Agatho nihil de Honorio scripserat : imo defensare velle utcumque videbatur. Certe; sed cum alios exemplo Martini antecessoris sui condemnasset, ac diserte proscripsisset, non tantum qui unam voluntatem dicerent, sed qui nec unam, nec duas, horum assectatorem Honorium, ac fautorem, in parem sententiam incurrisse, Patres intelligebant; datumque honori Agathonis, ut quæ ipsi supplevissent, eo quoque auctore facta esse viderentur.

Honorius item in Prosphonetico ad imperatorem cum aliis hæreticis memoratur (717).

Idem in imperatoris edicto Honorius notatur his verbis : « hæreseos fautor, concursor, confirmator, qui etiam sui exstitit oppugnator (718). » Quippe qui, ut vidimus, pugnantia dixerit. En quoties in acta relatum sit damnati Honorii nomen.

CAPUT XXVI.

Actio falsi intentata synodalibus gestis, ac duabus Leonis II epistolis, temeraria et absurda; repugnantibus omnibus scriptoribus, actisque publicis.

Tot acta adulterari et corrumpi a Græcis potuisse, Bellarminus et Baronius (719), aliique jactant (720) : neque tantum hæc, sed alia multa, quæ ex his secuta sunt.

Hac enim synodi œcumenicæ semel prolata sententia, Romani Pontifices non jam licere sibi putarunt Honorio parcere; sed synodi auctoritatem secutus Leo II, successor Agathonis, ad quem, antecessore mortuo, acta sextæ synodi firmanda transmissa sunt, damnat Monothelitas, et inter eos « Honorium, qui hanc, inquit, apostolicam Sedem, non apostolicæ traditionis doctrina lustravit; sed profana proditione immaculatam fidem subvertere conatus est (721). » Quam sane epistolam bene Latinam habemus, et ita nativis scriptam sententiis, ut vel ipso gustu, Græcis intactam sentias.

Hinc Anastasius Bibliothecarius, qui ex scriniis apostolicæ Sedis, Romanorum Pontificum scripsit historiam, in Leone II hæc habet : « Hic suscepit sanctam sextam synodum, quæ per Dei providentiam nuper in regia urbe celebrata est, in qua condemnati sunt Cyrus, Sergius, Honorius ac Pyrrhus (722). » Hæc ille, ab his temporibus haud multum remotus, ex scriniis scripsit : quæ si omnia falsa et adultera sunt, nihil est in omni antiquitate quod integrum esse constet.

Neque ita multo post, idem Leo II, data epistola, *dilectissimis fratribus universis, Ecclesiarum Christi præsulibus per Hispaniam constitutis* (723); acta sextæ synodi recipienda transmittit ad Hispanos, qui Occidentali sub Agathone synodo non adfuerant. De gestis autem sextæ synodi sic habet : « Qua in synodo, inquit, æterna damnatione mulctati sunt Theodorus (724), Cyrus (725), Sergius, Pyrrhus, Paulus, Petrus Constantinopolitani, cum Honorio, qui flammam hæretici dogmatis, non, ut decuit apostolicam auctoritatem, incipientem exstinxit, sed negligendo confovit. » Quæ nec nota Græcis, nedum falsata fuerint.

Quare sequens ætas, et septima synodus et octava, et synodi deinde omnes, et omnes Pontifices acta sextæ synodi, et condemnationem Honorii suscepere. Hanc iterat Tarasius patriarcha Constantinopolitanus, synodi septimæ tempore, ad Adrianum Papam I scribens (726) : hanc septima et octava synodus, dum anteriorum synodorum, pro more, anathemata repetunt (727); idque Romanis Pontificibus nihil repugnantibus; imo ultro accinentibus. Nam ipse Adrianus II, nonnihil ab Honorii exemplo metuens, Sedis suæ auctoritati, damnatum quidem eum confitetur a sexta synodo, sed *post mortem*, sed propter hæresim, sed consentiente Romano Pontifice (728). Hæc multis et sollicite exsequitur; cæterum de falsitate nulla suspicio. Anastasius vero Bibliothecarius, non modo in Leonis II Vita scripsit, quæ statim memorata sunt; sed etiam libris pro Honorio editis, cum eum vel maxime tuendum susciperet, immerito quidem, sed a sexta synodo vere damnatum fatebatur (729) : adeo nihil de fraude suboluit. Quin etiam exstat in Diurno libro Romanorum Pontificum ea, quam electi edere consueverant, fidei professio : ea in professione inter cæteros anathemate condemnatos Honorius recensetur. Quem Diurnum librum doctis viris visum pridem et agnitum, Petrus Garnerius vir doctissimus atque optimus, e Societate Jesu, theologiæ pro-

(716) *Litt. ad Agath.*; conc. VI, *ibid.*, ac. 18, c. 1075. *Vide* Bar., an. 681, t. VIII, p. 549.

(717) Act. 18, *Serm. acclam.*, col. 1055.

(718) *Ibid.*, *Edict. imper.*, col. 1085.

(719) *Vide* Bell. et Bar., loc. cit., cap. 23.

(720) Quam cassa sit, de actis sextæ synodi a Græcis adulteratis, Bellarmini et aliorum accusatio, ipse Muzzarellus testis erit. « Hujusmodi conjectura, inquit, jam adeo improbabilis evasit, ut quamvis cum pluribus eruditis et sensatis scriptoribus alias id suspicari potuerim, tamen nunc per otium omnibus originalibus documentis diligenter ad examen revocatis, puderet me, si hanc sententiam omnino non abjicerem. Imo intelligo quod condemnatio epistolæ Honorii ita est connexa cum damnatione epistolæ Sergii, et Typi Constantis, ut non solum non potuerit sexta synodus ab ea abstinere, sed debuerint consequenter agendo Apocrisiarii Papæ, et ipse Summus Pontifex Agatho, et ejus successor Leo in eam consentire. » (*De Rom. Pont. auctor.*, etc., t. II, pag. 223. (*Ed. Vers.*)

(721) *Ep. Leo. II ad Const. imp.*, t. VI *Conc.*, col. 1117.

(722) *Vit. Leo. II*, per Anast., *ibid.*, c. 1242.

(723) Leo. II epist. 2, *Ad Hisp.*, *ibid.*, c. 1246, 1247.

(724) Pharanitanus.

(725) Alexandrinus.

(726) *Conc. Nic.* II, gen. VII, act. 3, t. VII, col. 167.

(727) *Ibid.*, act. 8, in defin. col. 555; et *Conc. CP.*, IV, gen. VIII, in defin. t. VIII, c. 1147.

(728) *Ibid.*, act. 7, col. 1091.

(729) *Epist. Anast. Biblioth. ad Joan. diac.*; t. XII *Bibl. Patr.*, p. 833.

fessor, ex optimis manuscriptis vulgavit. Idem etiam in vetustis Romanis Breviariis, usque ad nostrum sæculum, in sancti Leonis II vita legebatur (730). At enim Diurnum, ut possunt, premunt; in Breviario Romano hæc eraserunt. An ideo occultarunt? Undique erumpit veritas; tantoque hæc magis comparent, quanto studiosius eraduntur.

Quid ergo, tot Romani Pontifices, tot synodi, adulteratis codicibus in errorem abrepti sunt? Adeone pronum fuit tanta in re, toti Ecclesiæ, ipsisque adeo Romanis Pontificibus illudere?

Atqui in eam rem vel maxime intentos fuisse constat: nam et Joannes IV pontifex, Honorium, quoad poterat, excusabat; et Martinum et Agathonem antecessori suo, occultius licet, patrocinatos esse, etiam adversarii volunt. Nullus interim falsitatem suspicatur: ac post mille annos primus Bellarminus flagitium detegit; hunc sequitur Baronius qua tam digna ratione? Nulla, nisi quod ad tuendam eam quam Romanis Pontificibus tribuunt infallibilitatem, illis falsata sexta synodo, quoquo modo, opus erat.

Quod enim objiciunt hæc acta falsa esse ideo, quia alioquin Patres inique, inconsulto, ac præcipitanter de Honorio statuissent (731); quis non videat ad falsi actionem, quam lata sit janua, si hæc admittantur?

Quid autem iniqui est in decreto synodali? Nempe, inquiunt, Honorius non erat Monothelita. Quid tum postea? Quasi hæretici tantum, ac non etiam hæreticorum fautores defensoresque damnentur.

At Patres Honorium excusare potuissent (732); debuissent quærere bonone animo, an malo scripserit: denique an non hæc qualiacunque recantarit.

Quid autem? An ut illi parcerent, ejus epistolas intactas reliquerunt, quarum auctoritate novas subinde fraudes hæretici molirentur? Nempe Patres sextæ synodi tenebant epistolas toto Oriente vulgatas, quibus se hæretici maxime tuerentur: videbant rectam fidem, una cum errore proscriptam; de palinodia autem quid cogitarent, de qua nihil audierant; nihil ad provincias commeaverat; nihil Romani etiam memorabant; et erat quod adhuc de Honorio quæreretur.

Nempe sexti concilii Patres, Bellarmini ac Baronii more, in Honorii epistolis reconditos sensus quærerent: faventem Sergio, ac veritati per Sophronium prædicatæ obstrepentem, exquisitis distinctiunculis excusarent, si infallibilem cogitassent.

Jam ut strictius de falsitate agamus, Græcos hujus auctores esse volunt; scilicet, ut tot inter a synodo damnatos patriarchas suos, vel unum Papam cernerent, id fuisse solatio; atque hujus rei gratia, non tantum eos, qui in Oriente erant, sed omnes quotquot per orbem vulgati, libros corrupere, atque Honorii infarsere nomen. Hæc quidem probari, non autem jactari oportebat. Sed esto; admittamus fabulam. Leonis II duas epistolas Latine conscriptas, totoque Occidente vulgatas, quis confinxit Græcus? quis Honorii nomen inseruit? quis ad hoc flagitium perpetrandum, Italiam atque Hispaniam ex ultima Græcia penetravit? An Latini quoque ad eam falsitatem cum Græcis consensere? Ludibria quidem, non responsa ista sunt: prorsusque conclamata causa est, quam talibus figmentis defensam oporteat.

An forte Leo II ipse deceptus est, falsaque ad eum synodi sextæ acta perlata sunt; neque a legatis didicit quid rerum in tanta synodo super Honorii nomine gestum esset? Quis insulsa commenta, ac male cohærentem fabulam ferre possit?

Jam rogo falsane omnia in sexta synodo, quæ de Honorio memorantur; neque Macarius Antiochenus Monothelitarum princeps, patrocinantem sibi jactavit Honorium actione 8; neque Honorii lectæ sunt epistolæ actione 12 et 13; neque de his quæsitum aut judicatum quidquam, actione 13 et 18. Cui autem falsario adversus œcumenicam synodum in totius orbis conspectu tanta licuere? Si autem Honorii epistolæ, vere ab hæreticis laudatæ, in sancta synodo vere lectæ, vere examinatæ sunt, et in gesta relatæ, quid egisse finges synodum? Tacuisse, neque quidquam decrevisse post tantos apparatus? Absurdum. Probavisse? Absurdius. Quis enim id unquam somniavit? Condemnavit ergo eas synodus, neque ullum effugium est.

Vide autem adultera manus quid potuisse visa sit Baronio. Nempe si ei credimus (733), Theodorus ille Constantinopolitanus in sexta synodo est condemnatus; cum hujus in actis synodi nulla sit mentio. Damnatione Honorii oppleta omnis pagina est: at Baronius eum condemnatum negat. Theodorus ille et contra se gesta erasit, et contra Honorium gesta inseruit: quidquid libuit, sustulit; quidquid libuit, infarsit: Leonis quoque II, credo, corrupit epistolas: omnia successere; fraudis vestigium nullum. Et quidem Baronius tanquam scelere deprehenso, annum falsationis assignat eum, qui post synodum consequatur (734): pertractum in sceleris consortium imperatorem ipsum, Catholicum licet, ut synodum, se auctore ac defensore gestam, ipse corruperit. Idem Baronius (mirum) de falsanda synodo ad imperatorem habitam artificis orationem refert integram, quæ duas impleat paginas: quasi Theodorus res in tantæ synodi luce gestas, recente memoria, post annum vix expletum, obstupefactis Patribus et legatis, atque emortuo orbe, æterno silentio sepelire se posse confideret: Hæc Baronius: quo teste, quo indice? Nullo, nisi quod non aliis suffulta

(730) *Vide Brev. Rom. ante recogn. Pii V et Clem. VIII*, die 28 Junii.
(731) Bar., an. 681, t. VIII.
(732) *Ibid.*, p. 550.
(733) *Ibid.*, p. 551, 552.
(734) *Ibid.*, an. 682, p. 665, 666.

machinis, concepta sententia stare possit.

Grave quidem nobis est, hæc de Baronio, viro maximo, memorare; sed potior veritas: atque Annales ecclesiasticos, tantum opus, ab ipso auctore, dum partium studiis abripitur, his figmentis dehonestatos esse nemo non doleat. Neque nos hæc primi memoramus: alii viri doctissimi præiverunt, ac nuperrime Christianus Lupus (735), totam falsi suspicionem tot argumentis elisit, ut nullus dubitationi supersit locus. Verum alibi memorata (736) hic prætermittimus.

At enim ex synodo sexta constat corruptam fuisse a Monothelitis synodum quintam et acta Vigilii et Patrum libros (737). Factum: at constat etiam falsitatem statim fuisse convictam; Patresque orthodoxos adversus impostores omnino vigilasse. At post tantam falsitatem, quantam comminisceris, novem sæcula dormierunt.

Quid autem Bellarmino prodest (738), Leonis Magni epistolas et alia multa a Græcis quibusdam fuisse corrupta; cum ea acta ad nos haud minus integra pervenerint? Aliud enim est a Græcis quibusdam, codices aliquot; aliud, omnes codices, quotquot per orbem terrarum erant, communi consensu fuisse corruptos. At enim, inquit ille, teste Gregorio, « Latinorum codices veraciores sunt, quam Græcorum: quoniam Romani, sicut non acumina, ita nec imposturas habent (739). » Esto: quid tandem respondebunt, cum ad Latinos codices provocabimus? Nempe in Latinis codicibus, Latinas Leonis II epistolas legimus, quæ Græcis quoque codicibus fidem præstent. Tantine igitur est, non errasse Honorium, ut ea gratia Latinorum æque ac Græcorum etiam fidem suspectam habeamus?

Cæterum vir doctissimus ac religiosissimus Franciscus Combefis, e Prædicatorum ordine, sacræ theologiæ professor, cum omnia Baronii argumenta invictis argumentis confutavit (740), tum vero ea gesta protulit, quæ si Baronio videre contigisset, haud equidem puto hanc falsi actionem tanta confidentia suscepturum fuisse.

Is igitur edidit Agathonis diaconi orationem scriptam triginta fere annis post sextam synodum, Philippici Bardanis tyranni temporibus: cujus actionis hoc initium est (741): « Peccator ego, et omnium minimus Agatho, indignus diaconus ac sanctissimæ hujus magnæ Ecclesiæ scriniorum custos, venerabilisque patriarchalis secreti protonotarius, et secundus cancellarius, ante duos et triginta plus minus annos juvenili adhuc ætate lectorum ordini accensus ac inutilis notarius agens, sanctæ huic et universali sextæ synodo operam commodavi, universa in ea mota quæsitaque ordine assectatus..... Omnes porro tomos actorum præfatæ synodi mundo codice propria ipse manu, ecclesiasticis litteris (742) consignavi, qui et sub signaculis, una cum fidei definitione, quam sancta eadem synodus palam edidisset, Patrum subscriptione munita, in imperatoris palatio fuerunt repositi, ac tuto servati: quin et quinque patriarchalibus sedibus tradita, definitionis ejusdem, eadem Patrum subscriptione munita exemplaria, eodem conscripsi modo, jubente piæ recordationis imperatore Constantino, ac sic fieri præcipiente; quo fidei orthodoxæ sinceritas, atque veritas nullis pateret insidiis. »

Cum postea memorasset, quid Philippicus Bardanes tyrannus pro Monothelitis molitus esset, addit: nec voluisse eum ingredi regiam, quoad sextæ synodi imago inde dejecta est; subditque: « Id, inquit (743), sua auctoritate decernens, ut Sergii, Honoriique, ac cæterorum pariter ab eadem sancta œcumenica synodo ejectorum, ac anathemati subjectorum nomina, in sacra sanctissimarum Ecclesiarum dyptica, præconio publico rursus referrentur, eorumque per loca imagines restituerentur. »

En pro Honorio quid hæretici faciant, quid catholici attestentur: en qui acta conscripserit testis adducitur. Quid plura desideramus? An adhuc Græcos omnes, etiam pios et orthodoxos, et sextæ synodi studiosissimos, sextæ synodi falsatæ argui placet? Nimium profecto hæc prava sunt; sed tamen audiamus in quo Bellarminus et Baronius vim faciant.

CAPUT XXVII.

Potissimum argumentum falsitatis ex Agathonis epistola ductum. — Quam vanum illud sit. — Agatho et Leo II inter se componuntur. — Etsi Honorius de fide prava docuerit, haud minus Ecclesiæ Romanæ permanere inconcussam fidem.

Nempe ex Agathonis ad Constantinum Pogonatum epistola, hæc proferunt, quæ palmaria esse putant (744): « Apostolica Petri Ecclesia nunquam a via veritatis in qualibet erroris parte deflexa est..... Nec hæreticis novitatibus depravata succubuit, sed ut ab exordio fidei christianæ percepit ab auctoribus suis apostolorum Christi principibus, illibata fide tenus permanet, secundum ipsius Domini salvatoris divinam pollicitationem: *Petre*, inquiens (*Luc.* XXII, 31, 32), *ecce Satanas*, etc. Consideret itaque vestra tranquilla clementia, quoniam Dominus et Salvator omnium, cujus fides est, qui

(735) Christ. Lup., *Diss. in* VI *syn.*, cap. 6, t. p. 858.

(736) Vide *Dissert. præv.*, n. 46.

(737) *Vide* Bar., an. 681, et conc. VI, act. 8, c. 3; et act. 12, col. 917.

(738) Bell., *De R. P.*, l. IV, cap. 11.

(739) Greg. Mag., l. VI, epist. 14, *ad Nars. co-t.*, t. II, col. 803.

(740) Vide P. Comb., *Hist. Monoth.*, ed. Paris., sub hoc tit. *Auctuarium Bibl. Patrum.*, t. II.

(741) *Ibid.*, p. 199.

(742) Hic Agatho significare videtur scriptionis genus quoddam, et nitidius illo quo in actis vulgaribus uti solebant descriptores. (*Ed. Paris.*)

(743) Vide P. Comb., *Hist. Monoth.*, edit. Paris., 1648, sub hoc tit. *Auctuarium*, *Bibl. Patr.* t. II, p. 203.

(744) *Ep. Agath. ad Const. imp.*, in act. 4 conc. VI, col. 636.

fidem Petri non defecturam promisit, confirmare eum suos fratres admonuit : quod apostolicos Pontifices, meæ exiguitatis prædecessores, confidenter fecisse semper, cunctis est cognitum. »

Hæc vero epistola, ut ait Bellarminus (745), a toto concilio probata est, actione 17 et 18, ubi dicunt Patres, non tam Agathonem quam Petrum per Agathonem locutum. Ergo ex ea epistola Honorius quoque confirmavit fratres in vera fide. Non ergo hæreticus, neque ei anathema dictum a sancta synodo, quæ Agathonis epistolam recepisset; atque omnino synodum falsatam esse oportet.

Tantam vim inesse putat in illis verbis, quibus apostolici Pontifices *semper* fratres suos confirmasse memorantur. Omnesne ad unum? Atque ut hic alios omittamus, etiamne Liberius, quo tempore Nicænam infirmabat fidem, Athanasium fidei pugilem communione repellebat, Arianos omnes habebat pro orthodoxis, et cum Constantio persequebatur Ecclesiam? Prorsus nec illa tempora excipienda sunt, si *semper* illud stricte valeat. Sed ut in Honorio jam figamus gradum, rogo, tantisper sextam synodum omittamus, rem ipsam attendamus. Falsata sane sit synodus; non credo, non sentio, non fero : falsata tamen sit, quam maxime ea parte qua litteras Honorii damnat. Certe ipsæ litteræ vere ab Honorio scriptæ, quas ut ab eo scriptas et Joannes IV Honorii successor (746), et sanctus Maximus (747), et sancto Maximo teste, ipse Honorii secretarius (748) defensabant : neque Baronius aut Bellarminus negant; imo ex earum fide maxime tuentur Honorium. Damnatæ ergo non fuerint, neque earum auctor, non eo profecto meliores, si judicium effugissent. At si id ad extremos apices verum est, quod Agatho prædicat, a suis *prædecessoribus*, etiam ab Honorio, ut vis, *fratres episcopos in vera fide semper fuisse confirmatos*, ergo Honorius fratres in vera fide confirmabat, tum cum duas voluntates et operationes a *prædicatione fidei* eximebat : confirmabat in fide Sergium patriarcham, tum cum scriberet, *ut unius vel duarum operationum novæ adinventionis vocabulum refutaret*, atque una cum hæresi orthodoxæ quoque fidei confessionem novitatibus accenseret : confirmabat in fide, tum cum *unam vel duas voluntates sentire vel promere ineptum* pronuntiabat : quasi vel utrumque adversari, vel saltem de utroque dubitare vera ratio cogeret : confirmabat in fide Sophronium Hierosolymitanum, tum cum duas operationes ex Patrum regula vel maxime asserentem, ita deterrebat, ut ab ea voce discessurum eum, illius quoque legati *instantissime pollicerentur* (749) : adeo rem urgebat Honorius. *Pacis causa*, inquies : falsæ quidem pacis, et merito a Patribus detestatæ, ut supra docuimus. An vero pax id quoque cogebat, ut *ineptum* et *novum* diceret, quod sapientissimum, quod antiquissimum, quod semper in Ecclesia prædicatum esse constaret? Sed alio sensu, inquies, et ipsa quæstione nondum intellecta; et tamen interrogatus a tribus patriarchis, et utraque audita parte. Nam et Sergium ac Cyrum hæreticos, et Sophronium maxime orthodoxum audiebat; quos tamen interrogantes adeo non confirmabat in vera fide, ut et a veræ fidei, quæ utique certa neque ambigua est, professione averteret. At nullo dato anathemate : quasi in damnando solum, non etiam in probando, ecclesiastica vigeat auctoritas. Quid autem juvat nullum anathema pronuntiatum ab eo esse, qui vel hinc maxime in culpa erat, et officio deerat, quod eo in discrimine positus, anathema suspendisset, remque certam ac firmam in dubio reliquisset? At ut privatus homo; verum utcunque est, quamcunque Honorius personam induerit, certe interrogatus a tribus patriarchis, tot ac tantarum Ecclesiarum Patribus atque doctoribus, in eo articulo versabatur, ut vel eos in fide confirmaret, vel officio deesse cogeretur : non autem confirmavit, quos in ruinam impulit, vel certe fluctuare fecit : ergo officio defuit.

At enim Agatho, cujus epistolam suscepit sacra synodus, eum defensare voluisse videbatur. Oblique certe, ut vidimus, non clare et aperte. Suscepit autem sacra synodus fidem Agathonis, non quæcunque de Honorio oblique et occulte ingerebat. Ac ne quid Agathoni Patres derogasse viderentur, id etiam scripsere ex ejus sententia damnatum Honorium, quem in Sergio ac similibus proscripsisset.

At qui tantum Agathoni deferri velit, Honorium obscure et oblique excusanti, audiat Leonem II, clare et aperte ex sacræ synodi præscripto condemnantem : « Anathematizamus, inquit (750), etiam Honorium, qui hanc apostolicam Sedem, non apostolicæ traditionis doctrina lustravit, sed profana proditione immaculatam fidem subvertere conatus est. » Et ad Hispanos quidem mitius, sed tamen tremenda voce (751) : « Æterna damnatione multati sunt Sergius, Pyrrhus, etc, cum Honorio, qui flammam hæretici dogmatis, non ut decuit apostolicam autoritatem, incipientem exstinxit, sed negligendo confovit. »

Nempe his apostolicis victus Baronius, optat falsas, non probat. Nunc Agatho et Leo stent simul : ille ante synodum habita Honorium utcunque purgare conatus : hic post synodi sententiam, non modo abstinendum ratus ab excusando eo, verum etiam arbitratus debito anathemate percellendum. Ac

(745) Bell., *De R. P.*, l. iv, c. 11.
(746) Joan. IV, *Apol. ad Const. pro Honor*, t. XII *Bibl. Patr.*, p. 835 et seq.
(747) *Disp. Max. cum Pyrr.*, t. V *Conc.*, c. 1814, 1815.
(748) Joannes abbas nuncupatus.
(749) *Vide* sup., cap. 22, 23.
(750) *Epist. Leon. II ad imp.*, t. VI *Conc.*, col. 1117.
(751) Ejusd. *Epist. ad Hisp.*, *ibid.*, c. 1246, 1247.

si tantos Pontifices etiam super Honorii nomine conciliare nos oportet, Agathonem, quo præside synodus inchoata est, et Leonem, quo probante firmata; tu sane, quisquis es, qui Bellarminum sequeris, conciliare non potes Agathonem dicentem, ut quidem interpretaris, ab Honorio quoque prædicatam esse et confirmatam fidem, cum Leone dicente, ab eodem Honorio non fuisse *lustratam*, sed fuisse *proditam*. Nos facile componimus omnia. Petro enim imperatum, ut confirmaret fratres, et Agatho dicit, et Leo fatebitur : id ergo ad pontificium munus pertinere, uterque prædicabit; et nos sane cum iis maxime prædicamus. An vero certum sit eo semper officio functos, Agatho quidem id asseruisse videtur; Leo vero Honorium vehementissime officio defuisse. At illius generale, cum hujus peculiari dicto, facile cohærebit. Dictum enim Agathonis non ad strictos apices exigendum, sed civiliter intelligendum esse dicimus: et *semper* ideo dictum, quod plerumque id factum sit; quod unius culpa Pontificis, aliorum statim opera sarciatur, nihilque detrimenti patiatur fides. Solemus enim homines magna et illustria et consueta sectari, quod rarum fuerit et statim mutatum, nulla rerum conversione memorabili, nec factum cogitamus. Ita quidquid ab Honorio peccatum est; id sanctus Severinus Honorio proximus; id sanctus Joannes IV, sanctusque Theodorus, Martinus, Eugenius, Vitalianus, Adeodatus, Donus, Agatho, Honorii successores cumulatissime rependerunt; ut officio defuisse Honorium Ecclesia Romana vix senserit. Hinc «Ecclesiam romanam non fuisse depravatam, neque errori succubuisse, sed in fidem mansisse» Agatho prædicavit, et nos confitemur; neque in Petri sede visos esse Sergios, Pyrrhos, Paulos, Petros, Theodoros, sibi mutuo errorem quasi hæreditarium cum sede tradentes, neque romanos Pontifices sibi invicem succedentes, a fidei unitate abruptos fuisse. Quod si Honorius vel pejora ausus esset, non romana propterea succubuisset fides, sed eum ut mortuum Ecclesia projecisset, et ex Ecclesia Romana Pontifex catholicus surrexisset. Quæ si consideremus, et Agathonem cum Leone componamus, tum demum intelligemus quid sit illud immotum, quod in Sede Petri omnes catholici veneremur. Quare ut hanc disputationem aliquando concludamus, hæc certa comperimus :

Honorium de fide a tribus patriarchis rite interrogatum pessima respondisse ;

A sexta synodo anathemate condemnatum :

A romanis Pontificibus ante supremam synodi sententiam excusatum, post eam sententiam eodem anathemate esse damnatum :

Bellarminum ac Baronium conversos ad fabulas, quod Honorius defensuris nihil aliud auxilii suppetebat.

(752) Bell., loc. jam sæpe cit.
(753) Anast. Bibl., *Epist. ad Joan., diac., Patrol.* t. CXXVII et suiv., edit. Migne.

CAPUT XXVIII.

Quæstio de Honorio concluditur; atque, utcunque illius res se habent, invictum manet ex his petitum argumentum.

Addimus et id frustra esse, quod Bellarminus ac Baronius tanto molimine astruere pergunt. Esto enim falsata sint omnia ; tamen, te fatente, a secutis pontificibus, a septima deinde et octava synodo, vera sunt credita. Credita ergo a Pontificibus; credita a conciliis; credita ab omnibus; credita, inquam, de Pontifice, quæ tanto molimine ne credantur caves.

Sagacissimus Bellarminus id vidit (752), nec negavit : creditum, inquit, de Pontifice, ut homine privato. Quin tu igitur eo gradu consistebas? Quid actorum fidem tam inani opera sollicitatam oportebat? Nempe responsio de Papa, ut homine privato non satisfaciebat animo, cum certum illud maneret, a synodo sexta generali fuisse judicatum, Papam, ab Ecclesiis de fide interrogatum, apostolico officio defuisse, neque confirmasse, sed impulisse fratres, seseque cum eis in præcipitium conjecisse.

Hæc mente complexi synodos ac Pontifices Bellarmino ac Baronio, summis licet viris, facile anteponemus. Quod vero Anastasius bibliothecarius sextæ synodi decreta improbat (753), eaque pro Honorio audet, quæ nec Romani Pontifices ausi erant; contemnemus quidem : sed interim intelligemus nullam aliam viam tuendo Honorio patuisse. Neque enim cogitabat illud, aut romanum Pontificem pro privato egisse, qui tot patriarchis de fide quærentibus responderet ; aut ejus epistolas non fuisse dogmaticas, qui sciret plerasque alias, non alio ritu modoque esse scriptas : neque levia illa aut minuta proferebat, in quæ nunc se conjiciunt, sed perfricta fronte Honorium tuebatur ; quem si quis auctorem sequi malit, nec sic effugiet, manetque semper illud : fuisse creditum romanum Pontificem, rite de fide interrogatum, docendo patriarchas, respondendo Ecclesiis, pessima ac merito damnanda respondisse, eamque sententiam ab œcumenica synodo promulgatam ; secutos Pontifices, secuta concilia æque œcumenica consensisse.

Jam si Anastasius, ac post eum Bellarminus, ne quid intentatum relinquerent, de litteris Honorii subdubitare voluisse visi sunt (754), quid nostra? Cum eas Joannes IV defensas, atque in sexta synodo Græce et Latine lectas, et cum authentico diligenter collatas, ac pro veris agnitas, ac damnatas esse constet (755); idque præsentibus et nihil contradicentibus, imo consentientibus ac subscribentibus Sedis apostolicæ legatis. Et ii quidem, cum Vigilio Papæ falsa decreta imputarentur, falsum arguerunt, calumniam propulsarunt; pro Honorio nihil hiscunt. Quin ipse Anastasius, ipse Bellar-

(754) Anast. et Bell., loc. cit.
(755) *Vide* conc. vi, act. 12 et 15.

nomus, non modo admittunt epistolas, verum etiam asserunt, vindicant, ex iis maximo tuentur Honorium, quod item Baronius factitavit (756). Nec mirum varios fuisse ac trepidos, qui tot undique coarctati argumentis, quo loco pedem figerent, non haberent. Sed eorum commenta dudum nos plus æquo distinent.

CAPUT XXIX.

Patres Toletani concilii XIV, synodum VI pro œcumenica non habent, eo quod Hispani ad eam vocati non essent; neque eam probant nisi facto examine, tametsi a Leone II probatam constitisset.

Unum jam superest de sexta synodo memorandum, imo memoratum (757), et jam perstringendum paucis. Hispani Occidentali concilio, ab Agathone collecto, nulli interfuerant, neque synodum sextam noverant, neque etiam ad eam vocati erant. Itaque Leo II ad eos scribit epistolam eam quam sæpe memoravimus; *simul definitionem sanctæ synodi, et acclamationes mittit: acta quoque totius concilii directurus, si ipsis delectarentur* (758). Quæ cum omnia recepissent, sub Benedicto II, Leonis successore, et Ervigio rege, placuit Toleti congregari totius Hispaniæ *generale concilium* (759), ut ea gesta ab omnibus regni conciliis et provinciis probarentur. Decretum fit in hæc verba (760): « Gesta synodalia, et cum gestis quoque Leonis antiquæ Romanæ Pontificis invitatoria epistolaris gratiæ consulta suscepimus, per quæ omnis ordo gestorum gestaque ordinum dilucide patuerunt. Qua epistola præsules Hispaniæ invitati erant, ut prædicta synodalia instituta, nostri vigoris manerent auctoritate suffulta. » En perspicuis verbis Hispaniensium præsulum requisita auctoritas. Postea: « Placuit proinde satisfacientes Romano Pontifici, ea ipsa gesta firmare. » Et paulo post: « Ut utraque operum gesta (761), et synodico dirigantur examine, et discreta conciliorum (762) fulciantur auctoritate. » Idque fieri volunt, « postquam, » ut aiunt (763), « synodica iterum examinatione decocta, vel communi conciliorum omnium judicio fuerint comprobata. » Denique: « Dicta gesta cum antiquis conciliis conferentes, ea ipsa gesta probavimus:... et ideo supradicti acta concilii in tantum a nobis veneranda sunt, et recipienda constabunt, in quantum a præmissis conciliis (Nicæno et aliis) non discedunt (764). » En deliberatio, en examen exactum ad certam regulam, ad Patrum scilicet antiquorum conciliorum fidem; et post illud examen, neque aliter, gesta *firmata*. Quid amplius?

Nimis probas, inquiunt; neque enim Pontificis tantum, sed synodorum universalium decreta, particularibus synodis examinanda subjicis. Facilis solutio. Universalium conciliorum, quæ ut talia sint agnita, doctrinam ac fidem, nemo unquam examini aut retractationi submisit: Hispani autem Patres minime agnoscebant ut universalem hanc synodum, quam nec audierant, ad quam nec vocati erant. Unde nunquam vocant universalem synodum, sed aiunt: « Ad se perlata gesta synodalia, quibus Constantinopoli, Constantino pio principio mediante, magna sublimis copia aggregata Pontificum (765): » et consideranti, tota gestorum series indicabit, graviter tulisse Hispanos, quod vocati non essent. Quin etiam toties iterata examinis mentione, cavisse videntur, ne quis existimaret concilii talis, quasi universalis auctoritate teneri Hispaniam; tantam Ecclesiæ partem, etiam non vocatam. Cum autem synodum ut œcumenicam nollet agnoscere, tamen de Sedis apostolicæ sententia nulli dubitabant, quam et Agathonis et Leonis epistolis expressam legerent. Diserte enim Leo concilium sextum, uti alia quinque, *universale* vocabat, et lata in synodo sexta anathemata iterabat, ut supra vidimus. Quare agnitum quoque Pontificis Romani de fide decretum examini subdunt, et legitima cognitione comprobant; nec verentur dicere, a se quoque *firmari*; tantum auctoritatis ipsi unitati, et communi consensioni inesse intelligebant.

Eadem ratione Franci nostri, et Carolus Magnus ac Ludovicus, vere christianissimi imperatores, septimam synodum de sacris imaginibus, recipere ut œcumenicam diutissime recusarunt; quod ad eam nullo modo vocati essent. Sed jam operæ pretium est ut ejus synodi acta referamus.

CAPUT XXX.

Synodus Nicæna II, seu generalis VII, more antecedentium synodorum, de Adriani I litteris quæstionem habet. — Locus egregius, quo eadem synodus docet vim illam

(756) Anast. et Bell., loc. cit.; Bar., an. 633, t. VIII, p. 317 et *al.* pass.

(757) Vide *Diss. præv.*, n. 57, 58; et sup. hoc. lib., c. 26.

(758) Leon. II, Epist. II, t. VI *Conc.*, c. 1246, 1247.

(759) Non congregavit Ervigius generale concilium, sed in unaquaque provincia particulares synodos. Placet hic exscribere ipsa verba concilii Toletani XIV, cap. 1, col. 1729. « Princeps Ervigius... hoc dedit speciale edictum, ut quia... sicut oportebat... generale concilium fieri varia adversitatum incursio non sineret, saltem adunata per provincias concilia fierent: et si quidem hic primum a nobis in urbe regia synodus ageretur, deinde in singulis quibusque provinciis singulare haberetur concilium, quo, quidquid hic actum per Toletanam synodum, reliqui primarum sedium præsules... per discreta provinciarum suarum concilia observarent. » (*Ed. Paris.*)

(760) *Conc. Tolet.* XIV, cap. 1 et 2, t. VI *Conc.*, col. 1279, 1280; *ibid.*, c. 4, col. 1281.

(761) Hispanis Pontifex primum miserat sextæ synodi definitionem fidei et prosphoneticon, deinde acta integra: ut hoc est, ut videtur, quod dicunt Patres Toletani. (*Ed. Paris.*)

(762) Hispanorum.

(763) *Conc. Tolet.* XIV, cap. 5.

(764) *Ibid.*, c. 6.

(765) *Ibid.*, cap. 2, col. 280.

ineluctabilem, *in Ecclesiæ catholicæ consensione esse positam.*

Cum Adrianus I veram de colendis κατὰ σχέσιν, seu relativo cultu, Christi et sanctorum imaginibus doctrinam, septimæ synodo per litteras, more priorum Pontificum, exposuisset; Patres quoque, more majorum, eas litteras synodice examinarunt. Lectis enim epistolis duabus (766) sancti Pontificis, altera ad imperatorem, altera ad synodum (767), quæsitum ita est per legatos apostolicæ Sedis: « Dicat nobis sanctissimus patriarcha Tarasinus, Constantinopolitanæ urbis episcopus, si consentiat litteris sanctissimi Papæ senioris Romæ? » Rogatus in eam formam Tarasius, consentire se profitetur: « Nam et ipsi nos, « inquit (768), » scrutando Scripturas et syllogistice approbando rimati sumus: sic quod confessi sumus, confitemur et confitebimur; consonamus et vim lectarum litterarum confirmamus. » Supplendum ex Græco post illud, *Scripturas rimati:* hoc quoque, *et patriis doctrinis docti*, quod etiam vulgata et antiqua versio retinebat.

Patet ergo a Tarasio ita approbatas Adriani epistolas, quod rem ipse perpendens, eas Scripturis, traditioni, eique, quam ipse ab antiquo hauserat, fidei conformes esse censerit, factaque inquisitione intellexerit: post quæ Tarasii verba, « sancta synodus dixit: Tota sacratissima synodus ita credit, ita sapit, ita dogmatizat. » Quibus verbis tota synodus se Adriano auctori, ac Tarasio ex intellecta ac perpensa ratione approbanti, consentire declarat. Atque, ut res constaret clarius, a legatis apostolicis synodus interrogata est, in hanc formam: « Dicat nobis sancta synodus, si admittat litteras sanctissimi Papæ senioris Romæ, an non (769)? » Quod de re explorata, deque irreformabili judicio quæri, neque recta ratio, neque fides sinit. Ad eam rogationem sancta synodus dixit: « Sequimur et suscipimus, et admittimus. »

Unde, rebus summa attentione perpensis, fit definitio synodalis, non unius Romani Pontificis, sed totius Ecclesiæ catholicæ consensu et auctoritate nixa: cujus definitionis initium (*alibi relatum* (770), *hic retexere non est necesse; quo docet sancta synodus in eo vim esse*) ecclesiastici judicii; ut nihil innovetur, ut quæ communi traditione perlata sint ad nos, communi consensione ac decreto firmentur: unde addunt: « Nihil adimimus; nihil addimus (communi et universali traditioni scilicet), sed omnia quæ catholicæ sunt Ecclesiæ immutilata servamus (771). » Quibus positis sic concludunt: « Quæ cum ita sint, regiæ viæ semitis inhærentes, sequentesque divinitus inspiratorum sanctorum Patrum nostrorum magisterium, et Ecclesiæ catholicæ traditionem, quippe quam esse noverimus Spiritus sancti, qui ipsam inhabitat; definimus in omni certitudine ac diligentia, » etc. Ut profecto appareat summam illam et ineluctabilem certitudinem in Ecclesiæ catholicæ consensione, imo in Spiritus sancti universam Ecclesiam docentis magisterio esse positam; quod habebamus demonstrandum. Igitur sanctæ septimæ synodi post Romani Pontificis lectam definitionem inquisitio, confirmatio, judicium sic se habet.

CAPUT XXXI.

Galli synodum VII seu Nicænam II, Adriano præside habitam, pro œcumenica non habent, eo quod ad illam nec ipsi, nec alii Occidentales vocati essent. — Egregius ea de re Jacobi Sirmundi locus. — Romanorum Pontificum de Gallis sententia.

Cur autem Patres nostri Ecclesiæ gallicanæ præsules ejus synodi decretis repugnarent, causa erat, non quod de synodi œcumenicæ auctoritate dubitarent, sed quod Nicænam secundam, ad quam vocati non essent, pro œcumenica non agnoscebant; imo in Francofordiensi synodo, ex Galliæ ac Germaniæ Ecclesiis congregata, præsentibus etiam romanæ Ecclesiæ legatis; respuebant (772): quod, quia maxime ad rem nostram spectat, diligentissime considerare nos oportet.

Sane quod ad rem ipsam spectat, hoc est imaginum cultum, non est animus majorum nostrorum sententiam tueri; quippe quos intelligamus, cum ipsis Nicænis Patribus, facile convenire potuisse; si, quod postea factum est, sua ipsorum dogmata satis attendissent. De synodi autem Nicænæ auctoritate, quod hujus loci est, placet ascribere verba egregii viri Jacobi Sirmundi, in admonitione ad canonem II concilii Francofordiensis. « Quod, » inquit (773), « ad synodi nomen attinet: in promptu habent Galli quo invidiam depellant. Constat enim sic in hac quæstione versatos esse, tum synodi Francofordiensis, tum Carolini voluminis auctores, ut sibi, non cum œcumenico concilio, sed cum peculiari Græcorum synodo, rem esse contenderent. Ita enim passim in libris illis profitentur, queruntur que propterea, illam sibi aut universalis, aut septimæ synodi nomen arrogare, cum œcumenicam dici posse negarent, ad quam soli Græci convenissent, reliquarumque provinciarum Ecclesiæ convocatæ, aut sententiam per epistolas, more ecclesiastico, rogatæ non fuissent. Et quidem si rem suis momentis expendamus satis, omnino causæ videbatur, cur synodum, cui tot adhuc provinciarum, ac totius pene Occidentis suffragia deessent, pro œcumenica nondum

(766) *Epist. Adr. I, ad imp. et ad Taras.*, act. 2 conc. VII, tom. VII *Conc.*, col. 99 et seq.; 122 et seq.

(767) Sive potius ad Tarasium C. P.

(768) *Epist. Adr. I ad Imp. et ad Taras.*, act. 2 conc. VII.

(769) *Ibid.*

(770) Vid. *Diss. præv.*, n. 62.

(771) Act. 8, c. 554.

(772) *Conc. Franc.*, can. 2, t. VII, col. 1057.

(773) SIRMUND., *Adnot. ad can.* II *Conc. Francof.*, *ibid.*, col. 1055.

haberent. Nec Adrianus ipse aliter se sentire ostendebat, qui allatam e Græcia synodum (ut Hincmarus eodem loco docet (774)) in Galliam misit, conciliumque ejus causa convocari a Carolo jussit, et libris Carolinis, quibus oppugnata est, ita respondit, ut œcumenicæ synodi nomen illis auctoritatemque nusquam objiciat. » Hæc Sirmundus, vir maximus, pro Gallis nostris, de synodi Nicænæ secundæ auctoritate respondet.

Neque tantum concilii Francofordiensis tempore Nicænam secundam synodum respuebant, cum ejus acta ignorarent fere; sed etiam toto Caroli Magni regno, ac diutissime postea.

Constabat interim Romanos Pontifices in eamdem, cum Nicæna secunda synodo, ivisse sententiam, atque ab Adriano editam ea de re, ac missam ad synodum epistolam decretalem, cui synodus consensisset.

Agitata postea res est, missis ultro citroque scriptis; editique libri adversus Nicænam synodum, qui, ex Caroli nomine, *Carolini* appellantur. His responsum est ab ipso Adriano pro Nicænis dogmatibus : neque eo secius nostri cum Carolo Magno in sententia perstitere.

Neque interea pro hæreticis aut schismaticis habebantur, qui de re maxima, nempe de interpretandis primæ tabulæ præceptis dissentirent; quia bono animo rem quærere; non pertinaci studio contendere videbantur. Et Carolus Magnus cum Adriano I, non tantum religionis obsequio, sed etiam singulari atque intimo amicitiæ vinculo conjunctissimus vixit; et interim a Leone III sæpe ad auxilium invocatus, et imperiali corona fuit insignitus : quæ ad fidem spectare viderentur, non in unius Romani Pontificis auctoritate, sed in Ecclesiæ universæ consensione posita esse constabat.

Quin etiam imbibita nostrorum animis sub Carolo Magno rege sententia, sub Ludovico Pio hæsit.

Nempe sub eo principe de imaginibus conventus habitus est Parisiis, cujus conventus historiam, ex gestis, vir diligentissimus Sirmundus sic exponit (775) : Venisse ad Ludovicum Pium, Michaelis ac Theophili græcorum imperatorum legatos, atque inter cætera dissidium exposuisse, quod in Ecclesia Orientali propter imagines versabatur; quas alii adorandas, alii non adorandas esse contenderent : eosdem imperatorum legatos significasse, se hac de causa Romam etiam ad Pontificem ituros : Ludovicum pacis componendæ studio a Pontifice poposcisse, ut ejus rei gratia Parisiis episcopi convenirent.

Ex hujus conventus sententia, Ludovicus Pius scripsit epistolam ad Eugenium II, et commonitorium ad Jeremiam Senonensem, ac Jonam Aurelianensem, suos ad Eugenium II legatos (776), ex quibus hæc habemus.

Primo : ab episcopis *collectiones* factas *de libris sanctorum Patrum*, easque ad Ludovicum perlatas : sic enim scriptum est in ipso commonitorii initio (777).

Secundo : petitam fuisse licentiam ab Eugenio, hujus nominis II, ut episcopi eas collectiones facerent, quæ Papæ ad Græcorum consulta responsuro adjumento futuræ viderentur. Qua de re sic scribit Ludovicus ad Eugenium II : « A Vestra Sanctitate petivimus, ut sacerdotibus nostris liceret, de libris sanctorum Patrum sententias quærere, atque colligere quæ ad eamdem rem, eos pro qua iidem legati (Græci scilicet), vos consulturi erant, veraciter definiendam convenire potuissent. »

Tertio : res igitur ita tractabatur, etiam Eugenii II consensu : ut quæ nondum ultimo atque irretractabili judicio definita esset.

Quarto : hæc quidem ad Papam scripta sunt. At in commonitorio episcopi jubebantur, ut rem quam minima pontificii animi offensione tractarent. Verba Commonitorii sic habent (778) : « Ut summopere caveatis, ne nimis resistendo domnum apostolicum in aliquam irrevocabilem pertinaciam incidere compellatis : sed obsequendo magis quam aperte resistendo, ad mensuram deducere valeatis. » Sic et Sedis apostolicæ dignitatem colebant, et cum Pontifice reverenter tractabant, et ab eo interim in quæstione fidei, *irrevocabilem pertinaciam* metuebant.

Atque hæc acta sunt anno 824, post triginta annos quam secunda Nicæna synodus habita esset. Ac postea Franci diutissime suam sententiam tuebantur. Interim cum a tot Romanorum Pontificum decretis recederent, haud minus se in Ecclesiæ romanæ communione ac fide permanere gloriabantur : adeo dubia, necdum recepta communi consensu dogmata, a certis exploratisque secernebant. Neque Romanam Ecclesiam, suis licet Pontificibus cohærentem, errasse jactabant ; quod abesse putarent eam, quam ad extremum ab Eugenio metuebant, *irrevocabilem pertinaciam.* Nec illis palam dissentientibus, concilii Nicæni secundi, aut romanorum Pontificum, qui idem decrevissent, aut etiam concilium Nicænum comprobassent, tanquam indeclinabilis objecta est auctoritas : quod satis constaret, nec vocatos eos, et pro lege esset illud, a Nicæna quoque synodo positum fundamentum : « Communem fidem, communi consensu stabiliendam (779). » Quare concilii septimi apud Orientales, re penitus inquisita, inter se consentientes statim auctoritas valuit; apud nostros, rebus paulatim patefactis, et consentientibus Ecclesiis, obtinuit : adeo et nostrorum animis inhærebat, et

(774) HINCM., *Epist. ad Hinc. Laud.*, c. 20.
(775) SIRM., *Præf. ad Conc. Paris*, an. 824, t. VII *Conc.*, col. 1548.
(776) *Ibid.*, et seq.
(777) *Common. Lud. Pii, ibid.*, col. 1549.
(778) *Ibid.*, loc. sup. cit.
(779) *Vide* conc. VII, act. 8, de fin.

ipsi Romani Pontifices fatebantur, illud a majoribus acceptum : fidei definitiones Ecclesiæ catholicæ consensu valere.

CAPUT XXXII.

Synodus VIII generalis, Constantinopolitana IV, æque ac cæteræ, de Romanorum Pontificum judiciis judicat; traditam sibi a Christo, ut et romanæ Ecclesiæ ligandi ac solvendi potestatem agnoscit et exercet. — Post synodi judicium, nulla jam appellatio, nulla alia spes est.

Non est hic prætermittenda generalis synodus octava, Constantinopolitana quarta, sub Adriano II Summo Pontifice, et Orientis imperatore Basilio. Etsi enim non de fide proprie, tamen agit de re maxima, quæ fidem proxime attineat; de initio scilicet Photiani schismatis, totam conturbantis Ecclesiam, et in ingens incendium erupturi.

Quis Photius fuerit, qua violentia Ignatium Constantinopolitanum episcopum, virum sanctissimum, oppresserit, et ejus locum invaserit, ut deinde a Romanis Pontificibus compressus, condemnatus, anathematizatus fuerit : qua audacia adversus Ecclesiam romanam caput erexerit, omnes sciunt. De eo ejusque sectatoribus penitus amovendis quæstio habebatur, totaque adeo synodus commendanda Sedis apostolicæ auctoritate versatur.

Post lectam, actione 3, et approbatam Adriani II epistolam, actione 4 et 5, leguntur Nicolai Papæ, Adriani antecessoris epistolæ duæ, et legati merito contendebant, rem *ex multo tempore esse judicatam*, neque *a paternis definitionibus posse discedi*. Cæterum, ad tollendam dubitationem omnem, lectis epistolis, synodum rogant : « Placetne vobis sensus iste, an non? Et si quidem placet, talia sunt nostra et nostræ Sedis : quod si apud vos non fuerint acceptabilia, nos tamen super montem excelsum synodi ascendemus; et exaltabimus in fortitudine vocem nostram, evangelizantes vobis, et consequentiam quæ facta est (id est rei gestæ seriem, processumque juridicum), et ore promulgata est sanctorum Patrum nostrorum a gratia Spiritus sancti..... Ad hæc quid dicit sancta synodus? Sancta et universalis synodus exclamavit : Recipimus omnia; valde quippe sunt discreta et congrua, et consona ecclesiasticis regulis (780). » Ita sancti synodi accipiunt, et sanctæ Sedis decreta; et monita legatorum, facto examine, ratione perspecta.

Aderat sacro cœtui Basilius imperator, ad quem romani vicarii, memoratis Nicolai I et Adriani II judiciis canonicis, hæc loquuntur « : Sanctissimus Adrianus nos famulos suos direxit in hanc urbem, ad manifestationem veri et justi judicii, in conspectu imperii vestri et sanctæ universalis synodi : ita ut non habeant vocem repedationis vel appellationis : sed quemadmodum jam judicati sunt, et dejecti in sæculum maneant (781). »

En tantum per synodum universalem appellationis sublata spes omnis; neque a decreto resilire datur, sed fixa et æterna manet sententia. Quid amplius? Sic se habet ecclesiasticorum judiciorum ratio, non tantum in fidei quæstionibus, sed etiam in iis, quæ statum et pacem omnium Ecclesiarum spectant.

CAPUT XXXIII.

Concluditur argumentum ab octo primorum conciliorum auctoritate repetitum.—Eorum acta adversarii nec considerasse videntur.— Sancti Gelasii et sancti Gregorii locus de irretractabili ecclesiasticorum judiciorum auctoritate.

Eam traditionem deductam ab octo prima generalia concilia manasse vidimus. Quæ quidem octo generalia concilia totius christianæ doctrinæ ac disciplinæ fundamenta sunt; quorum prima quatuor, haud secus ac quatuor Evangelia, post sanctum Gregorium (782) Ecclesia catholica venerata est. Neque minor cæteris cultus, cum eodem spiritu acta, parem auctoritatem obtineant. Quæ octo concilia, magno unanimique consensu, definiendi vim irrefragabilem, non alia in re, quam in Patrum consensione posuerunt. Inter quæ sex ultima, Romani Pontificis prolatam etiam de fide sententiam, ad examen legitimum. Sede apostolica probante, revocarunt, quæstione constituta in hanc formulam : *Eane decreta recte habeant, necne?* ut in actis legimus.

Conticescant igitur Stapletonus, et auctores in libello *Doctrinæ Lovaniensium* relati, atque eos secutus auctor anonymus de Libertatibus Gallicanis (783), qui hæc pronuntiant contra gestorum fidem : « in istis conciliis omnibus, præjudicatam Romani Pontificis sententiam, pro norma et regula fidei habitam : » quodque idem est; « apostolicæ Sedis dogmaticam ad synodum epistolam locum habuisse plenæ atque irretractabilis definitionis. » Quo uno testantur synodalia gesta nunquam a se attento animo, sanove judicio esse perlecta : quippe quæ dogmaticarum epistolarum legitimam retractationem examenque contineant.

Non ita unquam synodi generalis judicium retractatum vidimus, sed omnes statim in obedientiam pronos : neque unquam cuiquam, post illud examen, inquisitionem novam fuisse concessam, sed intentatam pœnam. Sic Constantinus; sic Marcianus; sic Cœlestinus; sic Leo; sic alii omnes, quos in gestis vidimus. Hæc certa et inconcussa orbis christianus agnovit.

Huc accedit illud sancti Gelasii egregii

(780) Conc. VIII, act. 3, t. VIII, col. 1011; act. 4, col. 1021, et act. 5, col. 1029, male 1019; *ibid.*, act. 5, col. 1042, *ibid.*, col. 1043; Vid. *Diss. præv.*, n. 63.

(781) Conc. VIII act. 5, t. VIII, col. 1056.

(782) GREG. MAG., l. I, ep. 25, al. 24. *Ad Joan. C. P.*, t. II Op., col. 515: et lib. III, ep. 10, col. 632 et alib. pass.

(783) Vid. *Doct. Lov.*, et tract. *De libert.*, etc., lib. VII, c. 4 et 5.

Pontificis (784). « Bona synodus vereque christiana semel acta, nulla nec potest, nec debet novæ synodi iteratione convelli. » Atque iterum : « Bona synodus, nulla causa est, cur a alia debeat synodo reetractari ne ipsa retractatio ejus constitutis detrahat firmitatem. » Sic stant irretractabilia, quæ ultimo et certo Ecclesiæ judicio constant. Convellitur enim illud Spiritus sancti judicium, quoties iterato judicio retractatur. Tale autem est judicium a Romano Pontifice prolatum, ut novo judicio retractatum fuerit. Non ergo est illud ultimum et certum Ecclesiæ judicium.

Neque vero obscurior est illa sententia Gregorii Magni, quatuor synodos generales Evangeliis quatuor comparantis ; additaque ratio ; « quia cum universali sunt consensu constituta, se et non illa destruit quisquis præsumit, aut solvere quos ligant, aut religare quos solvunt (785). »

Jam igitur nostra quæstio antiquorum conciliorum ac Patrum traditione finita est. Placere debet omnibus Romani Pontificis secundum concilii Florentini decretum explicata potestas, ex conciliorum generalium praxi. Patet discrimen ingens inter conciliare et Pontificium judicium, cum post conciliare nulla quæstio, sed sola supersit captivitati intellectus obedientia; Pontificium vero ita comprobetur facto examine, ut si detur locus, improbari possit : quod erat demonstrandum.

CAPUT XXXIV.

Alia concilia generalia memorantur. — In iis perstitit antiqua traditio, ut summæ quæstiones ad concilia generalia referrentur, nec Pontifex decerneret, nisi SACRO APPROBANTE CONCILIO. — *Referuntur quatuor prima Lateranensia œcumenica concilia sub Calixto II, sub Innocentio II, Alexandro III, Innocentio III ; et Lugdunense primum sub Innocentio IV.*

Post primas octo synodos generales summa diligentia pervolutas, in promptu est judicare de aliis ex earum sententia, quas et actis luculentioribus notas esse, et apostolorum ævo propiores, facem cæteris prætulisse constat. Et tamen ex ipsis posterioris ævi secutis conciliis demonstramus perstitisse in Ecclesia catholica antiquam traditionem, ut summæ quæstiones, summisque animorum dissensionibus agitatæ, ad concilia generalia referrentur.

Id singulare habent pleræque ex his posterioribus synodis, ut eas Romanus Pontifex præsens habuerit, ejusque nomine dicta sententia sit; non aliter tamen, quam *sacro approbante concilio*. Qua formula declaratur, definitiones editas et canones conditos, non nisi consentiente et approbante concilio, pro pleno Ecclesiæ catholicæ judicio valituras.

Jam ergo illas synodos ordine recensemus, enarramusque gesta, quantum quæstioni nostræ erit necessarium; quod erit facillimum, cum pauca habeamus.

Quæstio de investituris ingens toto orbe incendium concitaverat, multisque ad fidem pertinere videbatur; quod aliquatenus verum est. De pace sæpe actum inter Calixtum II et Henricum V imperatorem, eamque Summus Pontifex in concilio Rhemensi, plus trecentis episcopis congregatis, eorum *judicio atque sententia confirmare* voluerat, ut ipse in eadem synodo profitetur. Verba notanda sunt, *ex eorum sententia atque judicio* (786); prorsus ex antiquæ disciplinæ ratione. Sed quod Rhemis inchoatum, in Lateranensi primo generali concilio consummavit anno 1122.

Sub Innocentio II, non solum infando Petri Leonis schismate Ecclesia laborabat, sed etiam auctore Petro de Brueis hæreses ubique pullulabant eæ quæ postea per Albigenses in majus incendium eruperunt. Arnaldus Brixiensis in ipsa Urbe, non solum seditiones agitabat, sed etiam hæreses seminabat. Igitur ad schismatis reliquias exstinguendas, totque hæresum nascentium dira initia comprimenda atque instaurandam tot turbis collapsam disciplinam, Summus Pontifex concilium generale Lateranense secundum habuit, anno 1139 (787).

Alexander III, cum hæreses et schismata succrescere cerneret, ipse Octaviani apostatici Pontificis schismate diu agitatus, eam quæ schismatibus occurreret, romani Pontificis eligendi formam, concilii generalis approbatione sancivit : damnavit hæreses quæ ab Albigensi tractu inauditis fraudibus diffundere se cœperant; ac labentem magis magisque disciplinam munire voluit. Harum rerum gratia, concilium generale Lateranense tertium convocavit, anno 1179 (788).

In convocationis litteris hæc habentur : in Ecclesia *pullulare germina vitiorum*, *zizania crescere, quæ germen bonum suffocare* nituntur, horum evellendorum curam episcopis quidem omnibus; « multo tamen fortius imminere romanæ Urbis antistiti, qui a Domino Jesu Christo, ut caput esset Ecclesiæ in beato Petro accepit, et de pascendis Dominicis ovibus et fratribus confirmandis expressum, et speciale noscitur habuisse mandatum (789). » Unde ipse *de diversis partibus personas ecclesiasticas* evocavit, « quarum præsentia et consilio, quæ fuerint salubria statuantur, et quod bonum, secundum consuetudinem antiquorum Patrum, provideatur et firmetur a multis : quod si particulariter fieret, non facile posset *plenum robur* habere. » Sic ad officium

(784) GELAS., ep. 13, *Ad episc. Dard.*, tom. IV, *Conc.*, col. 1204, 1205.

(785) GREG. MAG., lib. I, ep. 25, al. 24, ubi sup.

(786) *Conc. Rhem.* sub Calixto II, tom. X, *Conc.* col. 875; et *Conc. Later.* I, *ibid.*, col. 891 et seq.

(787) *Conc. Later.* II, sub Innoc. II, *ibid.*, c. 999 et seq.

(788) *Conc. Later.* III, sub Alexand. III, *ibid.*, col. 1053 et seq.

(789) *Ibid.*, col. 1506.

confirmandi fratres id pertinere intelligit, ut concilio generali habito decreta *firmentur a multis, ac facile plenum robur habeant*, cum statim elucescat illa consensio, in qua firmitudinem Christus collocavit.

In concilio generali Lateranensi quarto, sub Innocentio III, primum explicatur catholica fides, de unitate sanctissimæ Trinitatis, adversus Joachimum abbatem : Almarici etiam doctrina condemnatur, non tam hæretica quam insana : Eucharistiæ mysterium ac mira illa ab omni ævo credita panis vinique conversio, significantissimo *transsubstantiationis* vocabulo explicatur : conduntur canones quibus ecclesiastica disciplina reformetur (790) ; Christiani denique omnes ad sacrum bellum et ad Hierosolymam recuperandum incenduntur : quas duas postremas concilii convocandi causas Innocentius commemorat (791). Nullique canones, labentibus sæculis, magis invaluere, quam ii quos tanta synodus constituit, anno 1215.

Innocentius IV, ad Fridericum imperatorem deponendum, concilium generale Lugdunense primum convocavit, quo in negotio quam nullam personam episcopi egerint, suo loco retulimus. Cætera vero, quæ vere et liquido ecclesiastica essent, synodo approbante facta, anno 1245 (792).

CAPUT XXXV.

Concilium generale Lugdunense II, *sub Gregorio X, de reconciliandis Græcis.—Hujus acta præcipua referuntur.*

Anno 1274, Gregorius X, cum Græcos in Ecclesiæ romanæ unitatem reducturus esset, concilium generale Lugdunense secundum convocavit. Huc accedebat Terræ Sanctæ vastitas, ac morum subversio in clero et in populo tanta, ut non cerni, sed palpari videretur. His convocationis causis expositis, hæc addit (793) : « Et quia salubre in his adhiberi remedium interest generaliter omnium, nos cum fratribus nostris tractatu præhabito, prout tantæ necessitatis instantia exigebat, generale concilium, sicut imitatione digna sanctorum Patrum consuetudo laudabilis, longæque observationis exemplum nos instruit, opportuno tempore decrevimus congregandum, ut in eo tam circa præmissa, quam circa cætera, quæ salutem respiciunt animarum, illa, Deo auspice, communi consilio inveniatur provisio et ejusdem concilii *approbatione roboretur :* » et hoc ex antiqua disciplina, ut *quod interest omnium*, id est causæ generales, omnium consilio procuretur, auctoritate et approbatione roboretur; *tantaque* interdum *necessitas*, ut non alio remedio succurratur.

Jam quod erat maximum, quid in reconciliandis Græcis actum sit, compendio memoramus. Ac primum allatæ sunt litteræ Michaelis Palæologi imperatoris, totius Ecclesiæ Orientalis scriptæ nomine : his repetitur Symbolum, cum additione *Filioque* (794) : cætera Latinos inter et Græcos controversa, eo modo finiuntur, *quod docet et prædicat sacrosancta Romana Ecclesia* (795).

Rogat deinde imperator, ut Orientalis Ecclesia dicat Symbolum eo more, quo ante schisma dicebat; non addita scilicet particula *Filioque;* permaneatque in ritibus, quibus ante schisma uteretur : *qui non sunt contra fidem.*

Hac fide Græci recipiuntur : fit canon, quo, « sacro approbante concilio, reprobantur qui Spiritum sanctum a Patre Filioque, tanquam ex uno principio, æternaliter procedere negaverint (796). »

Hæc igitur erant, quæ concilii generalis auctoritatem requirebant; fides nondum hactenus ab Ecclesia declarata de Spiritu sancto, qui *a Patre Filioque procederet, tanquam ab uno principio :* utque nihilominus Græci Symbolum recitarent quo more solebant, atque in suis ritibus permanerent : quæ Græci sine concilii generalis assensu et auctoritate satis firma esse futura non crederent.

CAPUT XXXVI.

Decretum concilii Lugdunensis II *de Papæ auctoritate producitur. — Ostenditur nihil favere adversariis.*

Paulo diutius immorandum in eo loco quo Græci Romani Pontificis primatum confitentur : quo loco adversarii nostram sententiam confutari vehementissime asserunt. Quare locum integrum producimus.

De hoc ergo primatu hæc imperator, hæc episcopi Græci per speciales nuntios (797), profitentur (798) : « Ipsa quoque sancta Romana Ecclesia summum et plenum primatum et principatum super universam Ecclesiam catholicam obtinet, quem se ab ipso Domino in beato Petro apostolorum principe, sive vertice, cujus Romanus Pontifex est successor, cum potestatis plenitudine recepisse veraciter et humiliter recognoscit, et sicut præ cæteris tenetur fidei veritatem defendere, sic et de fide, si quæ subortæ fuerint quæstiones, suo debent judicio definiri. » Addunt de appellationibus in quibuscunque causis atque negotiis. Subdunt : « Ad hanc autem (Romanam scilicet Ecclesiam) sic potestatis plenitudo consistit, quod Ecclesias cæteras ad sollicitudinis partem admittit : quarum multas, et patriarchales præcipue diversis privilegiis honoravit; sua tamen observata prærogativa, tum in generalibus conciliis, tum in

(790) *Conc. Later.* IV, sub Innoc. III, can. 1, tom. XI, col. 142; *Vid.* etiam, can. 2 et 4.

(791) Serm. 1, Innoc. III, *ibid.*, col. 151 et seq.

(792) *Concil. Lugd.* I, sub Innoc. IV, *ibid.*, col. 633 et seq.

(793) *Epist. Greg. X, ante Conc. Lugd.* II, t. XI *Conc.*, col. 940.

(794) *Epist. Mich. imp.*, *ibid.*, col. 961 et seq.

(795) *Ibid.*, col. 967.

(796) *Ibid.*, const. 1, col. 975.

(797) Miserant Græcus imperator et Græci episcopi, qui seorsim suas litteras *juramento confirmarent;* simul pollicerentur se earum *observantiam servaturos.* Vid. *Sacr. imper.*, c. 967, 968; et episc. 971. (*Edit. Paris.*)

(798) *Epist. imp. ibid*, col. 966.

aliquibus aliis semper salva. » His prælati Græci, data speciali epistola, consentiunt (799).

Hæc fuso retulimus, quibus adversarii maxime gloriantur : quam immerito vidimus, cum de Florentino concilio ageremus (800), in quo eadem, quod ad rerum summam attinet, repetuntur.

Sane docebimus a nostris in Summo Pontifice agnosci plenitudinem potestatis, neque id prohibere quominus ea potestas ab universali concilio dirigatur, et secundum canones exerceatur (801); quod etiam ex concilio Florentino sæpe probavimus (801*).

Quam vero aptoque censu Romanus Pontifex super universam Ecclesiam primatum ac principatum obtineat ex concilii Constantiensis certo atque a Martino V expresse approbato dogmate, et ex concilii Florentini doctrina, et ex adversariorum consensu ostendimus (802).

Quod autem ad pontificiam infallibilitatem trahant illud : *Subortæ quæstiones suo debent judicio definiri*; nec id quidem advertunt, quod antecesserit, nempe id : « sicut *præ cæteris* tenetur fidei veritatem defendere, sic et si quæ de fide subortæ fuerint quæstiones, suo debent judicio definiri. » Ergo ut non solus, sed *præ cæteris* tenetur defendere fidei veritates, sic profecto non solus, sed *præ cæteris* quæstiones definire debet : sic scilicet, ut præcipua illius auctoritas sit, ut habita synodo ipse præeat, communemque sententiam, suo quoque nomine edat, pronuntiet, exsequatur : quod clerus gallicanus cum omnibus catholicis confitetur.

Sed forte vim facient in illo verbo, *definire*, quod est in concilio Lugdunensi positum : cum profecto definire nihil aliud sit, quam definitivam, ut aiunt, ferre sententiam : quod non modo supremo atque ultimo judici, sed etiam aliis competit, superioris auctoritate salva. Certe definire ac determinare pro eodem habentur. Quis autem theologus non audiit determinationes sacræ Facultatis, aut quis eas propterea infallibiles cogitavit? Definit, determinat, qui tota sua qualiscunque est auctoritate judicat : quantum ea definitio ac determinatio valeat, non ex iis præcise verbis, sed ex aliis rebus, quas sæpe memoravimus repetendum.

Quem ergo his concilii Lugdunensis verbis sensum affingunt, ut Pontifex *solus*, ut *infallibili judicio* definiat; primum id de suo addunt : tum ab ipso Gregorio, ab ipso Lugdunensi concilio, ipsaque Græcorum sententia refelluntur.

Et Gregorius quidem non id sibi tribuit, ut solus definiat fidei quæstiones, qui ad eas definiendas concilium generale congregavit, fidemque non nisi *sacro approbante concilio* exposuit; statimque professus est in ipsa convocatione concilii, quæ essent decernenda, etiam circa fidem et schisma Græcorum, ejusmodi fore, ut *approbatione concilii roborentur*. Cur vero tantus in sciendis toto orbe Patribus labor, si unius Pontificis auctoritate hæc robur obtineant? Id ergo voluit a se quidem. *præ cæteris*, sed etiam *approbante concilio*, quæstiones definiri.

Tum nec Græci tulissent, ut pro certo fidei articulo figeretur, Papam vel solum esse infallibilem, quod hactenus nullo in Symbolo, nulla in definitione fidei scriptum haberetur.

Et quidem mens Græcorum fuit, ut ea omnia Papæ tribuerent, quæ ante schisma tribuissent. Diserte enim scriptum legimus in epistola episcoporum ad Gregorium X : « Nihil denegamus eorum quæ ante schisma præstabant Patres nostri (803). » Neque quidquam aliud Latini, aut ipse Pontifex postulabat; neque profecto promoverent, sed disturbarent concordiam, si Græcis concordiæ maxime obluctantibus, eum articulum proponerent, qui et ante schisma inauditus fuisset, et gravissimus omnium videretur.

Habemus apud Georgium Pachymerem graves, sub Michaele Palæologo, patriarchæ et antistitum Græcorum contentiones de pacis conditionibus : habemus sub Andronico graviores pacis jam factæ criminationes patriarchæ. Qui paci obsisterent, sub Michaele depositi (804) : depositus sub Andronico patriarcha Joannes Vecchus, qui pacem approbasset : sub Michaele non ferebant Papæ nomen inter sacra recitandum : gravissimi flagitii loco objectabant fuisse recitatum, quod hæresis auctor Papa videretur. Quanto gravius vociferarentur in pacis conciliatores, et Michaelis asseclas, si, quod inauditum erat, Papam infallibilem prædicassent ? Non id autem queruntur, non id in Palæologo, non id in Andronico Pachymeres harum rerum scriptor diligentissimus attigit; non id habent tam multa per eam ætatem pro pace et contra pacem

(799) *Epist. episc. Græc.*, *ibid.*, col. 968 et seq.

(800) *Sup.*, lib. VI, c. 11; Vid. *Decr. union. conc. Flor.*, tom. XIII *Conc.*, c. 510 et seq.

(801) *Vid.* inf., lib. X.

(801*) *Sup.*, lib. VI.

(802) *Sup.*, lib. V et VI passim.

(803) *Epist. episc. Græc. conc. Ludg.* II, t. XI, col. 971.

(804) Sub Michaele depositus est patriarcha Constantinopolitanus Josephus, *qui paci obstiterat*. Michael pacem fieri peroptabat, non tam fidei studio, quam armorum metu Caroli Andegavensis. Græci autem ægre consenserant suo imperatori, qui consilia sua perficere non potuit, nisi multorum exsilio, carceribus et tormentis. Eo mortuo, filius ejus Andronicus, qui patri ut obsequeretur, pacem suo chirographo firmaverat, hanc statim fregit, et ejus exemplo, cæteri Græci sua quoque chirographa vi extorta resciderunt, ac Joannem Vecchum patriarcham, qui pacem eo studiosius provexerat, quod causam habebat magis cognitam et exploratam, de sua sede dejecerunt. Adi Pachymeri Historiam. *Vid.* etiam Fleury, tom. XVIII, et in eo multa præclara ex Pachymeri Historia excerpta. (*Edit. Paris*.)

divulgata scripta, ab eodem Pachymero aliisque recitata: non ergo id quisquam in animum induxerat.

CAPUT XXXVII.

Idem ex Græcorum in Basileensi et Florentina synodis doctrina, Eugeniique Papæ ac Latinorum consensu ostenditur.

Libet hic reminisci ea, quæ de Græcorum sententia ex actis Basileensibus et Florentinis ostendimus (805): « Non posse unionem fieri, nisi in synodo universali, in qua Occidentalis Orientalisque Ecclesia conveniant, Ecclesiam in unum congregatam de rebus dubiis judicare, communi consensu sententiam ferre, communiter hæc agi, et quæ communia sunt communi consensu terminari oportere, plurimorum sententiam prævalere, sanctam Ecclesiam in sacris dogmatibus nullo modo posse errare communi quidem ac synodica consideratione utentem. »

Hæc Græci profitentur, quæ usque adeo ipsi Eugenio IV probata erant; ut hæc ad Græcos loqueretur: « Proferatur libere veritas per sacramentum, et quod pluribus videbitur, hoc amplectamur et nos et vos (806). » Quæ neque Græci, neque Eugenius dicerent, si Papam vel solum infallibili judicio quæstiones definiri, jam inde a Lugdunensis concilii tempore constitisset.

Quid hic adversarii respondebunt? An Græcos fidem Lugduni professos, tribuisse Papæ, vel soli, infallibile judicium: Florentiæ congregatos ab ea sententia recessisse: aut ab eis plura Lugduni quam Florentiæ fuisse postulata? Quo quid absurdius?

Quid quod Constantiensia decreta, quæ tuemur, in concilio Florentino confirmata fuisse ostendimus (807)? Revolvantur ea quæ de decretali *Moyses*, in eo concilio comprobata, deque decreto unionis ibidem condito, suo loco dicta sunt; et quandoquidem Florentini concilii mentio semel incidit, attexamus ea quæ ad illud spectant. Etsi enim nondum huc nos temporum series, rerum tamen ratio nexusque deducit. In ea ergo synodo Georgius Scholarius, vir doctissimus, atque unus Græcorum omnium ad pacem propensissimus, ad eam ita assectandam, suos adhortatur (808): « Si effeceritis ut vere œcumenica synodus habeatur, ex quo etiam fiet, ut firma sint quæ a vobis fuerint decreta, nemo quidquam de rebus definitis in dubium vocans, fieri unquam auctor schismatis voluerit, et Ecclesiam sciens id animadversuram, et pœnas ab œcumenica synodo constitutas reformidans, toto terrarum orbe idem sentiente. » Et alia oratione ad eosdem habita dum adhuc de pace ageretur ait, peracta œcumenica synodo, fore omnino ut qui sapiant hæc dicant dissidentibus (809): « Omnis Christianorum Ecclesia de rebus antea controversis consentit, et præter vos, hujus œcumenicæ synodi decreta omnes honorant, existimantes impossibile illam errasse: » ac paulo post: « Universam vero simul errare Ecclesiam et veritatis lumine delici impossibile est. » Et in quo rerum robur et invictam firmitudinem collocarent; in Ecclesia nempe catholica, et ejus concilio œcumenico; non profecto in solo Romano Pontifice: quos talia sentientes Eugenius IV et Latini suscipiunt.

At enim objiciunt duos viros præstantissimos in eadem synodo disserentes, Rhodium archiepiscopum (810) et Julianum cardinalem. Et Rhodius quidem pro additamento, *Filioque*, certans ait (811): « Latinorum Patres id multa cum reverentia suscepisse, quod explanavit romana Ecclesia... Sedem Petri solam esse in qua potestas sit explicandi fidem :..... ab hac ipsa Ecclesia cujus est explicare omnes fidei veritates, susceptam esse hanc (de Spiritus sancti processione) veritatem. » Quæ omnia eo pertinent, ut Sedi apostolicæ id incumbat, officii, neque sine ejus auctoritate fidei veritates definiri possent. Quod tamen officium, si sola præstare posset, seclusa Ecclesiæ catholicæ consensione et auctoritate, non erat cur Eugenius Florentinam synodum convocaret, in eaque testaretur valituram eam fidem, ipso etiam præsente, quæ frequentis synodi sententia ac testimonio vinceret.

Quod autem etiam Julianum cardinalem objiciunt hinc factum, quod Binianæ editionis interpretationem secuti pessimam (812), græca non consuluerint. At si sequamur eam, quam in editione romana, ex Græcis expressam habemus interpretationem, quid erit quod objiciant? Nempe hæc Juliani verba sunt: « Suborta fidei quæstione, Romanum Pontificem debere ac teneri eam declarare. » Quis enim hoc nesciat? « Si error emerserit, Papæ necessitatem incumbere docendi populos catholicam veritatem. » Quis non amplectatur? « Illo docente, omnes synodos et Ecclesiam universam debere hujusmodi veritatem sequi; » veritatem certe, quam in ejus definitionibus recognoscant, ut in Leonis Magni epistola factum vidimus. Quo quid est certius? Summa ergo doctrinæ, quam Julianus tradidit, hæc est: officium esse Romani Pontificis docere veritatem; conciliorum offi-

(805) Sup., lib. VI, cap. 5 et seq.; *Concil. Bas.*, sess. 24, n. 2, t. XII, col. 567 et seq.; *Conc. Flor.*, sess. 25, t. XIII, col. 582 et seq.; *Aug. Patr. Hist.*, *ibid.*, cap. 54 et seq., c. 1542 et seq.

(806) Sup., lib. VI, cap. 11; *Conc. Flor.*, sess. 25, col. 587.

(807) Sup., *ibid.*, cap. 9 et 10.

(808) Gregor. Scholar., orat. 1, in *App. Concil. Florent.*, t. XIII, c. 575.

(809) *Ibid.*, orat. 2, col. 614, 615.

(810) Andream.

(811) *Conc. Flor.*, sess. 7, *ibid.*, col. 128, 129.

(812) Hunc locum, quanta potui diligentia contuli in utraque editione, neque apicem unum immutatum vidi. Sed cum mea Biniana editio sit an. 1636, credo Bossuet alia usum fuisse. Interea observandum est cardinalem Julianum allata verba eo dixisse, ut ea corrigeret et explicaret quæ non satis diligenter a Rhodio archiepiscopo dicta fuisse mox vidimus. (*Edit. Paris.*)

cium, eo maxime præeunte, veritatem sequi, cumque in Ecclesia consuetum esse ordinem docendæ veritatis; quod et Parisienses ubique, et Ecclesia Gallicana maxime prædicavit.

Nihil agit, inquies, si id tantum velit. Imo vero id agit, ut constet Latinos nihil novi molitos, qui Romanum Pontificem rite officio functum, ac de Spiritus sancti processione vera et antiquitus tradita prædicantem, pro ecclesiastico more, auctorem secuti sint. Quid si officio nunc fungatur, nec veritatem doceat? Etiamne aberrantem sequi tenerentur? Id fieri nequit, inquies? Jam id tu quidem dicis, non ipse Julianus.

At enim Julianus, inquis, sancti Agathonis verba refert asserentis *omnes synodos* (Romanorum Pontificum) *doctrinam secutas* (813). Indiscussamne, an examinatam, et facta demum discussione firmatam? Examinatam certe ut vidimus; atque hinc in ipsa sexta synodo, susceptum Agathonem, damnatum Honorium (814). Quæ si ab Juliano contempta aut ignorata fingis, id sane efficis, ut ne audiendus quidem esse videatur.

Meminerimus sane Julianum cardinalem esse eum, quo præside, Constantienses canones, Basileæ toties innoventur; qui eorum auctoritate Eugenium perpulerit ad revocandum Basileensis synodi dissolutionem; qui proinde crederet ac vehementissime assereret, Papam etiam in fidei causis subesse concilio; non ergo per se infallibilem. Atque a posterioribus quidem Basileensibus gestis post translationem, ab anterioribus vero, ipso auctore, gestis recessisse unquam, non ipse, non ullus alius testis memoravit.

Atque ut jam omittamus doctissimum quidem, sed tamen unum hominem Julianum; non aliter sensit Græcorum ac Latinorum Patrum multitudo, a quibus quippe vidimus, definiendæ catholicæ veritatis auctoritatem et vim, in communi deliberatione et consensione collocatam.

Et Marcus quidem Ephesius, aliique in synodo Florentina ineundæ initæque pacis inimici, de Papa quidem multa, illud vero nunquam objecerunt; quod eum infaillibilem, conciliisque omnibus superiorem fecissent; aut in ipso solo vim omnem reponerent: adeo hæc nemo cogitabat.

Ergo fixum illud, Græcorum Latinorumque, simulque Lugdunensis atque Florentini concilii collatis sententiis, a Papa veritatem defendi, et quæstiones definiri oportere, *præ cæteris* quidem ut est in Lugdunensi concilio positum; ita ut ipse præeat etiam in conciliis œcumenicis: cæterum stare omnia invicto robore, si Patrum condecernentium et conjudicantium consensus accesserit. Quo et Gallicana Ecclesia et omnis nostra disputatio collimavit.

CAPUT XXXVIII.

Viennense concilium sub Clemente V. —Ejus ævi scriptor nobilis Guillelmus Mimatensis episcopus, speculator dictus, a Papa jussus de habendo concilio scribere, quid senserit.

Anno 1311, a Clemente V Viennense generale concilium celebratum est; anno vero 1307, in tanti operis apparatu Guillelmus Durandus (815) episcopus Mimatensis, juris pontificii interpres nobilis, ab eodem Pontifice jussus, tractatum edidit, alio loco memoratum (816), de celebrando concilio, cujus hæc summa est (817). « In concilio œcumenico, tractandum inprimis, de reformanda et corrigenda Ecclesia, tam in capite quam in membris; quod episcopi potestatem et honorem receperunt a Deo, a quo episcopi, loco apostolorum, constituti sunt in singulis civitatibus; quod regenda sit Ecclesia secundum generalem ordinationem universalis Ecclesiæ a Deo procedentem et ab ejus apostolis, sanctis Patribus, generalibus et specialibus conciliis et Romanis Pontificibus approbatam, ut Ecclesia Romana nulla jura generalia deinceps conderet, nisi vocato concilio generali, quod de decennio in decennium vocaretur; cum illud quod omnes tangat ab omnibus approbari debeat; itaque vocandum esse concilium, quandocunque aliquid ordinandum esset de tangentibus communem statum Ecclesiæ, vel jus novum condendum; sic fore ut Ecclesia Romana floreat vigeatque; si omnia sibi vindicet, omnia perdituram. » Quæ fusius alibi recensita, nunc in pauca concludimus, ut fixum maneat in iis quæ universam Ecclesiam spectant, quorum numero prima est fides, summam auctoritatem ipsa consensione constare, neque aliter per ea tempora fuisse creditum.

Ex his patet sensus Clementinæ unicæ, in concilio Viennensi editæ, *De summa Trinitate ac fide catholica*, quæ incipit, *Fidei catholicæ:* ubi Pontifex de Christi latere post mortem percusso quæstionem tractans, sic docet (818). « Nos igitur ad tam præclarum testimonium (819), ac sanctorum Patrum et doctorum communem sententiam, apostolicæ considerationis (ad quam duntaxat hæc declarare pertinet), aciem convertentes, sacro approbante concilio declaramus, etc. »

(813) Vid. *ibid.* et *Epist. Agath.* in conc. VI, act. 4, tom. VII, col. 636.

(814) Vid. *sup.*, cap. 21 et seq.; *Diss. præv.*, n. 54 et seq.

(815) Labitur hic levi errore Bossuet. Non enim *Speculator*, qui anno 1296 e vivis excesserat, hunc tractatum scripsit, sed fratris ejus filius alter Guillelmus Durandus, vir quoque plurimæ doctrinæ, qui proxime post *Speculatorem* in Mimatensi cathedra sedit. Cæterum in eo errore multi versati sunt, et ille etiam qui anno 1671 hunc tractatum edidit, in vita *Speculatoris* operi præfixa.— *Vid. Gall. Christ., De episc. Mimat.* (*Edit. Paris.*)

(816) Vid. *Diss. præv.*, n. 50.

(817) DURAND., *De celebr. Conc.*, passim.

(818) Lib. I *Clem.*, tit. 1, cap. unic.

(819) Scilicet Joannis XIX, 34, 35.

Hanc igitur auctoritatem nobis objiciunt, cum clarum sit, per illud *duntaxat*, intelligi, hæc sine Sede apostolica tractari non posse; alioquin excluderetur etiam concilium, quo approbante ista definiuntur atque roborantur. Nec valerent ea quæ semper, atque illo præsertim tempore valebant, ut quæ universalem Ecclesiam tangerent ab universali Ecclesia communi consensu decernerentur; quibus vel maxime contineri fidem consentiunt omnes. Nam et in hujus concilii, ut etiam in Lugdunensis convocatione, scriptum erat circa ea quæ « tangerent statum fidei catholicæ, faciendam provisionem, quæ approbatione concilii roboretur (820). » Horum ergo declaratio etiam ad concilium pertinet cujus est eam roborare et approbare, adeoque in omnibus sacri concilii auctoritas, cum auctoritate pontificia conjungitur, atque in eadem convocatione, a Clemente V decernitur : « Omnia quæ correctionis et reformationis limam exposcunt, ad ipsius concilii notitiam deferenda, *ut in examen deducta*, concilii correctionem et directionem recipiant opportunam (821). » Et alio diplomate prorogat concilium, quia quæ in eo tractanda sint, non sunt præparata satis, *quod in examen concilii valeant introduci* (822). Certum igitur etiam ea, quæ ad fidem pertinent, eoque nomine Sedis apostolicæ considerationem poscerent, Romano Pontifice auctore, vel concilii quoque non tantum in considerationem, verum etiam in examen deduci oportere.

CAPUT XXXIX.

Lateranensis synodus sub Julio II. — Ex ea conciliorum necessitas et auctoritas.

Sequuntur concilia quatuor, Pisanum, Constantiense, Basileense, Florentinum, in quibus eam quam tuemur sententiam, non modo ex antiqua traditione susceptam, sed etiam expresse judicatam fuisse satis ostendimus (823), ut jam ne verbum quidem hic addere libeat.

De concilio Lateranensi sub Julio II et Leone X multa jam diximus (824) quibus hoc etiam addi placet.

Primum quidem, ad reformandam ecclesiasticam disciplinam, adeo visam esse necessariam concilii generalis auctoritatem, ut cardinales (825) Julium II ad illud, post biennium a creatione sua, celebrandum juramento adigerent.

Et ille quidem, quominus id faceret, legitimo impedimento teneri se causabatur (826). At Maximilianus imperator, et Ludovicus XII, Francorum rex, qui cum eo bellum gererent, quosdam cardinales instigarunt, qui quidem fœdis ludificationibus irrideri christianum orbem questi, concilium indixerunt; Pisis inchoarunt; paucissimis cum episcopis pulsi, fatigatique omnibus locis, ac Maximiliano ad pontificias partes transeunte, laceram ac miserabilem synodum Lugdunum transtulerunt; atque improspero eventu agitarunt; quo tempore Julius II concilium Lateranense convocavit, « ad Ecclesiæ exaltationem, unitatem et reformationem, schismatum vero et hæresum totalem exstirpationem (827) : » invitavitque omnes ut *ad tam laudabile ac necessarium opus* accederent. Itaque concilio convocato, viri tota Italia celeberrimi coram ipso Julio orationes habuere, quibus conciliorum generalium utilitatem ac necessitatem mirifice commendarent.

Ægidius Viterbiensis Augustiniani ordinis generalis, in ipsis concilii initiis dicturum se profitetur « de synodo, et quam Ecclesiæ commoda semper sit, et quam nostris temporibus necessaria (828) : » tum mira eloquentia prædicat : « *sancti Spiritus lucem* synodis omissis, *exstingui*, habitis *accendi et recuperari.* » Mox : « absque fide Deo placere non possumus, atque *sine synodis* stare non potest fides : absque synodis igitur salvi esse non possumus. » Falsum et nimium, si absque synodis et consensione Ecclesiæ fides valeat. Addit exempla, cum tribus maximis coortis hæresibus (829), quæ *tres rerum credendarum radices* evellere conarentur; *nulla*, inquit, *effugiendi, nulla evadendi inventa est via, nisi Nicæna synodus.* Deinde : « Jam de fide dixi, quæ utique nulla esset, si synodi institutio non fuisset (830) » Tum illud : « Per synodos, inquit, redit ad mortales Deus. Nam si dixerat, ubi duo vel tres meo nomine convenerint, ad eos venio, interque eos sum : quanto huc lubentius se conferet, quo non duo tantum vel tres, sed tot Ecclesiæ capita proficiscuntur (831) ! » Denique moribus in deterrima quæque prolapsis, tot infaustos eventus, ipsamque Ravennatem cladem voces esse, « monentis Dei, ac præcipientis, ut, » inquit, « ad Pontificem sermone converso, synodum habeas, ut Ecclesiam emendes, etc., ut denique post tot mala, tot incommoda, totque calamitates, principem Christum audias, Petro posterisque synodum ostendentem, ut *unicam* omnium malorum medicinam, singularem periclitantis naviculæ portum, solam reipublicæ confirmandæ rationem. »

Cæteri qui in eadem synodo perorarunt,

(820) *Bull. convoc. Conc. Vien. per Clem. V*, Regnans in cœlis, t. XI, col. 1543.

(821) *Ibid.*, col. 1544.

(822) *Ibid.*, *Epist. arch. Nicos.* Alma mater, col. 1550.

(823) Sup., lib. V et VI.

(824) Sup., lib. VI, c. 18.

(825) Cardinales in eo conclavi in quo electus fuit Julius II, adhibito juramento, promiserant, cum qui crearetur Pontifex, post biennium concilium generale celebraturum; atque ea causa fuit cur cardinales, qui tum Pisis concilium indixerant, imperator et rex Galliæ, Julium de violata religione juramenti accusarent. (*Edit. Paris.*)

(826) *Bull. Jul. II convoc. Conc. Later.*, sess. 1, t. XIV, c. 33.

(827) *Ibid.*, col. 38.

(828) *Ibid.*, col. 20, 21.

(829) Arii, Sabellii, Photini.

(830) *Conc. Later.*, sess. I, tom. XIV, col. 22, 23, 24.

(831) *Ibid.*, 26.

dispari eloquentia, eodem fere sensu, concilia necessaria demonstrarunt. Alexius episcopus Melphitanus : « De rebus ponderosis et dubiis summum caput (Romanus scilicet Pontifex) ut communis omnium magister et doctor consulebatur : quo fiebat, ut si quando hæresis, vel alia res gravis et perniciosi exempli alicubi oriretur, præsertim quæ religionem et publice leges offenderet, ad illam e vestigio reprimendam Patres undique, præcipue tamen probatissimi, eruditissimi, ac integerrimi quique accersebantur, et ad locum tempusque aptum a capite delectum, et ab ipsis approbatum conveniebant (832) : » adeo etiam in loco designando Patrum approbationem requirebat. In quo autem vis esset exponit his verbis : « Omnia simul prospicientes, et singula sedulo scrutantes et ponderantes, ut quæ ad omnes pertinerent, ab omnibus reciperentur vel eliminarentur. » (Hac igitur ratione,) hac consentientis Ecclesiæ auctoritate exstinctas hæreses, canones conditos, « quibus non minor fides et auctoritas, quam ipsis Evangeliis attributa est ; et quorum si quæ a nobis ratio curave haberetur, ad has sordes fœditatemque morum, ad quas per eorum contemptum, et conciliorum intermissionem devenimus, non utique deventum fuisset. »

Unus Cajetanus ita peroravit ut nihil de conciliorum necessitate diceret (833) ; quippe qui unus, ut videtur, in una Romani Pontificis potestate, et fidem et mores et omnia collocaret.

CAPUT XL.

Post Lutheranam pestem, concilii generalis habendi necessitas ab omnibus adeoque a Romanis Pontificibus agnoscitur. — Ea re concilium Tridentinum convocatur.

Cæterum, postquam Lateranensis synodus reformationem tam diu expetitam vix attigit ; exorta est illa per Lutheranam pestem misera necessitas, quæ ab invitis quoque synodum extorqueret.

Inclamabant omnes ubique nationes, ad tot errores exscindendos, atque ad reformandos, errorum omnium fontem, mores pessimos, concilii opem esse necessariam.

Quid Gallia, quid Germania egerint, quamque professæ sint uno concilii generalis remedio tot Ecclesiæ vulnera curari posse, neminem latet. Sed quoniam eamdem in rem concors cum cæteris Hungarici regni sententia haud æque omnibus nota est, placet referre acta Posonii 1548, art. 13 (834) : « Supplicant ordines et status regiæ majestati, domino eorum clementissimo ; ut tam sua, quam sacræ majestatis Cæsareæ auctoritate agat, apud sanctissimum Dominum nostrum, quo sanctitas sua generale concilium, pro complanandis omnibus differentiis, variisque opinionibus de religione, sine diuturniori mora celebrare dignetur. Quod si Sanctitas Sua id differret, majestas Cæsarea dignetur modum adhibere, ne celebratio concilii diutius protrahatur. » Perstant in eadem sententia anno 1550, quo hæc ordinant (835) : « Si quid deliberatione egere, aut in disputationem vocari posse ipsis, vel eorum alicui forte videretur ; relinquant id totum generali concilio dirimendum. »

Viderint jam Hungari, viderit orbis universus, postremus Strigoniensis archiepiscopus (836) quantum ab antecessorum suorum sententia deflexerit, qui nova hæc ediderit : « Ad solam Sedem apostolicam, divino immutabili privilegio, spectat de controversiis fidei judicare (837). »

Neque tantum omnes Ecclesiæ, concilii generalis adversus errores invalescentes remedium, tanquam necessarium votis omnibus flagitabant ; sed ipsi etiam Romani Pontifices fatebantur : unde Clemens VII ad Franciscum I hæc scribit (838) : « Superiore biennio, sicut Tua Majestas recordari potest, cum serenissimum Cæsarem, quanquam pro sua inclyta pietate omnia conatum, in conventu Augustano nihil remedii ad hæresim Lutheranam in Germania tollendam, præ illorum obstinatione, afferre potuisse audiremus, solumque concilii generalis remedium a nostris prædecessoribus, in casu simili usitatum, et ab ipsis lutheranis postulatum superesse videretur : habita super hoc cum venerabilibus fratribus nostris, sacræ Romanæ Ecclesiæ cardinalibus, matura deliberatione, ad ipsius concilii generalis indictionem, in Italia et loco ad hoc commodiore celebrandi devenire intendentes, id Tuæ Majestati, sicut Cæsari, et cæteris principibus significandum esse duximus, eamque nostris litteris fuimus hortati, ut tam sancto et necessario operi favere velles. » Adeo post Lutherum quoque a Leone X antecessore damnatum, synodus necessaria videbatur, ut majore luce ac certiore auctoritate firmaretur fides. Consonat Paulus III, in ipsa convocatione Tridentini concilii, anno 1544, pontificatus 11, ubi hæ tres concilii habendi causæ memorantur ; nempe « ad tollenda in religione dissidia, ad reformandos mores, ad suscipiendam contra infideles expeditionem. Quorum, inquit (839), trium capitum causa, concilium maxime esse necessarium semper duximus. » His deventum est ad sanctam Tridentinam synodum, qua sine non putamus unquam futurum fuisse, ut doctrinæ catholicæ tot ac tanti articuli copiosa expositione explicari, intricatissimæ quæstiones

(832) *Conc. Later.*, sess. 3, col. 87.
(833) Vid. *Orat. Caj.*, *ibid.*, sess. 2, col. 68 et seq.
(834) *Decret. Ferd. reg. mox imper.*, edit. Poson., ann. 1548, art. 13.
(835) *Decr.*, ed. Poson., an. 1550, art. 16.
(836) Georgius Zelepechimi.
(837) *Cens. archiepisc. Strig.* Vid. *Vindic. major. Schol. Paris.*
(838) *Mém. pour le conc. de Trente*, 1533, pag. 3.
(839) *Indict. conc. Trident. per Paul. III*, t. XIV, col. 725 et seq. ; *Vid.* etiam ONUPH., *Vit. Paul. III*, et *Hist. conc. Trid.* FRA PAOLO et PALLAV., an. 1544.

tantisque hæreticorum fraudibus involutæ, dissolvi et expediri; vera certaque Patrum fides atque traditio tot inter scholasticorum inter se dissidentium sententias internosci, totque anathematismis fœdorum errorum vulnera ad vivum persecari, occultumque virus tanta rerum luce, tanto delectu verborum, tanta auctoritate, tamque temperato firmoque decreto, retegi ac propulsari posset. Hæc perpendant, qui concilia nec necessaria asserunt, omnemque Ecclesiæ vim in decretis Pontificiis collocant.

LIBER OCTAVUS.

SOLVUNTUR OBJECTIONES QUÆDAM, AC PRÆSERTIM ILLA QUÆ EX CONCILIORUM CONFIRMATIONE PETITUR. — AD IDEM CAPUT QUARTUM GALLICANÆ DECLARATIONIS.

CAPUT PRIMUM.

Objectio de confirmatis a Romano Pontifice synodis generalibus proponitur. — Hujus dissolvendæ ratio atque ordo explicatur.

Jam vero evolutis omnium conciliorum generalium gestis, certaque ex his traditione constituta, quæ inde repetuntur objecta solvenda sunt: atque illud inprimis de confirmatione generalium synodorum, primis etiam illis sæculis usitata.

Et quidem adversarii illud longe validissimum, pro Romani Pontificis potiore potestate esse constituunt, quod non tantum posteriores synodi, sed etiam primæ illæ, quas memoravimus, confirmationem a Papa et peterent, et acciperent, tanta quidem auctoritate apostolicæ Sedis, ut eæ tantum synodi universales legitimæ habeantur, quas illa comprobarit atque confirmarit. Hinc Ariminensem synodum; hinc Ephesinam secundum sub Dioscoro, fuisse repudiatas, quod eas Sedes apostolica irritas pronuntiasset. Neque tantum repudiatas illegitimas synodos, sed etiam legitimas tantum auctoritatis habuisse, quantum Sedes apostolica judicarit: quo factum sit ut Chalcedonenses canones, maxime illi 28, de Constantinopolitani præsulis augenda dignitate, unanimi Patrum consensu factus, sola Sedis apostolicæ et Leonis Papæ repugnantia atque sententia irritus habeatur. Ex quibus constare volunt romanum Pontificem vel maxime infallibilem esse, cum ejus auctoritate generalium conciliorum decreta, etiam de fide, constent; et omnibus synodis etiam generalibus superiorem esse, qui et de illis judicet, et ipsis tribuat firmitatem. Nec mirum, cum omnis episcoporum, adeoque etiam conciliorum auctoritas a Petro ac Petri successoribus, tanquam a fonte profluat: quo fit ut episcopi quantumvis adunati, non modo adversus auctoritatis suæ radicem ac fontem nihil possint; verum etiam ut tantum habeant roboris, quantum ab ipsa radice mutuentur. Atque id demonstratum putant multis sancti Leonis, multis sancti Gelasii aliorumque sanctorum Pontificum decretis atque sententiis, summa omnium Ecclesiarum veneratione susceptis.

Hæc ut ordine dissolvamus, primum omnium exponimus, ex ecclesiastico stylo, ipsam confirmandi vocem; tum vero referimus, peractis conciliis, quid gestum sit, circa confirmationem conciliarium decretorum. Quæ cum perfecerimus, omnium consensu facile evincemus, ut ea confirmatio nihil omnino ad pontificiam infallibilitatem aut superioritatem pertineat; eoque responso, illud ab ipsa episcopalis auctoritatis origine petitum argumentum ultro corruat.

CAPUT II.

Quid sit CONFIRMARE, *ecclesiastico stylo, et quid auctoritatis invehat* CONFIRMARI *decreta non modo ab æqualibus, sed etiam ab inferioribus passim. — Tum specialim explicari non modo a Romanis Pontificibus conciliaria decreta, sed et a conciliis etiam particularibus Romanorum Pontificum decreta* CONFIRMARI.

Minor autem in primis in confirmandi voce tantam reponi vim, cum a Romanis Pontificibus, non modo conciliorum, sed etiam antecessorum decreta passim confirmentur. Qua confirmatione romanorum Pontificum summæ auctoritati detractum esse quidquam, nec ipsi adversarii dicent.

Quid quod passim legimus ea decreta, quæ omnium consensu valeant, confirmari tamen; idque interdum etiam ab inferioribus. Sic enim apud Socratem; sic in *Actis Chalcedonensibus;* sic in aliis innumerabilibus ecclesiasticis monumentis legimus a Siciliensi et *Tarsensi* (840), a Sardicensi, ab Hierosolymitana, a Constantinopolitana, ab Ephesina, ab ipsa Chalcedonensi synodis, Nicænam fidem, Nicæna decreta confirmata fuisse (841); hoc est, procul dubio, incul-

(840) Nisi nobis statutum esset textum Bossuei, ne immutato quidem apice integrum proferre, hoc vocabulum, *Tarsensi*, deleremus. Nam nuspiam reperimus in tomis conciliorum neque in historicis, fuisse Tarsi ullam synodum. Socrates quidem dicit, synodum ibi convocatam fuisse, celebratam vero nullibi dicit: quinimo quid causæ fuerit ne celebraretur, narrat his verbis: « Legatos miserunt, hortantes ut Tarsum convenirent;.... atque id perfectum fuisset, nisi Eudoxius, Arianæ religionis episcopus, qui tum apud imperatorem plurimum poterat, obstitisset. » Lib. IV, cap. 12. (*Edit. Paris.*)

(841) SOCRAT., edit. Vales., lib. II, cap. 20, 24; lib. IV, cap. 12; *Conc. Eph. et Chal.*, et al. pass.,

cata, asserta, defensa, pro firmis, suaque auctoritate constantibus habita, atque adversus hæreticos magis magisque vindicata; non tanquam a superiore dijudicata et expensa, quo firmitudinem obtinerent; ut profecto nihil sit vanius, quam confirmationis vocem ad argumentum superioris potestatis trahere voluisse.

Hæc quidem sufficerent, nisi nobis constitutum esset operæ non parcere, ut tanta res in manifestissimam lucem veniat. Placet ergo referre non modo synodorum decreta per Sedem apostolicam, sed etiam Sedis apostolicæ decreta confirmata per synodos. Cujus rei exempla vel nunc nova proferimus, vel supra jam aliis de causis adnotata paucis recolimus.

Medio fere quarto sæculo (842). Meletius Antiochenus, aliique 146 orientales episcopi, facta Antiochiæ synodo, in fidem a sancto Damaso Papa eique conjuncta romana synodo (843) expositam, consenserunt : eam consensionem ex vetere Romanæ Ecclesiæ archivo authentico Lucas Holstenius depromit, atque hæc ascripta refert : *Omnes ita consentientes eidem superexpositæ fidei*, a sancto Damaso et synodo Romana missæ, *singuli sua subscriptione confirmant* (844).

In conciliorum Africanorum collectione, sub Cœlestino facta, refertur illud, anno Christi 401, decretum ab Africanis (845) : « Recitatæ sunt litteræ Innocentii Papæ, ut episcopi ad transmarina pergere facile non debeant, quod hoc ipsum episcoporum sententiis confirmatur; » id est recipitur, ipsa consensione roboratur.

Actione v Chalcedonensi, postquam lecta est consenans sancti Leonis epistolæ fidei definitio a synodo facta, « episcopi clamaverunt : Epistolam definitio firmavit : Archiepiscopus Leo, ut credimus, sic credit (846). » Unde illud sancti Leonis supra memoratum : « Quæ nostro prius ministerio definierat, irretractabili totius fraternitatis assensu (847). » Et postea : « Quæ fides prius docuerat, hæc postea examinatio confirmavit. »

Legimus in encyclicarum epistolarum volumine, post Chalcedonensem synodum; Theotimi Scythicæ regionis episcopi, ejusque synodi, hoc de confirmanda Chalcedonensi synodo responsum (848) : « Ego et Ecclesia Dei sic sapimus, et in consensu nostro sanctorum Patrum definitiones fide et devota confessione firmamus (849). »

Sub sancto Hilaro Leonis Papæ discipulo et successore, anno 465, habita est Romana synodus, in qua præeunte Papa ac decreta recitante, « ab universis episcopis et presbyteris acclamatum est : Hæc et confirmamus, hæc et docemus (850). »

In concilio Romano tertio, sub Gregorio Magno, eidem præloquenti universi episcopi responderunt : « Libertati monachorum congaudemus, et quæ nunc statuit Beatitudo Vestra firmamus (851). »

Sub eodem Papa aliud concilium Romanum habitum est, quo post decreta scriptum (852) : « Confirmarunt episcopi et presbyteri, » numero 58.

Habemus Martini Papæ post monothelitas in concilio Lateranensi condemnatos, epistolam ad Amandum episcopum Trajectensem, ut episcopi Gallicani scripta ad se destinent ; « confirmantes, « inquit (853), » atque consentientes eis, quæ pro fide orthodoxa et destructione hæreticorum vesaniæ nuper exortæ, statuta sunt. »

An igitur non tantum synodi universales, sed etiam particulares ea auctoritate pollent, ut Sedis apostolicæ synodica decreta confirment ? Certe : cum Ecclesiarum etiam particularium assensio pars sit illius consensus universalis, quo summam et invictam firmitudinem constare diximus.

Eodem sensu vidimus Hispanos episcopos, qui sextam synodum sine se actam, atque a se ignoratam, a Leone licet II probatam, iterato examine *firmant, comprobant, sua auctoritate suffulciunt* (854) : adeo innatus erat omnibus Christi Ecclesiis is sensus, quo firmari constabat ecclesiastica judicia, addito eo consensu qui desideraretur.

In synodo septima, audivimus Tarasium, qui Adriano Papæ *concordaret, et vim litterarum ejus confirmaret* (855) : quo etiam ritu cæteri episcopi ac tota synodus a Sede apostolica prolatam sententiam comprobavit.

Hæc ad posteriorem ætatem traditio permanavit. In actis Tricassinæ synodi, sub

vid. *Epist. Theod. imp. ad synod. Eph.*, II, in act. 1 *Conc. Chalc.*, tom. IV, col. 110 et in *Concil. Chalc.* pass.; *Epist. Egyp. ad Leon. imp.*, part. III, *Conc. Chalc.*, cap. 22, col. 892; *Epist. episc. Europ.*, *ibid.*, c. 27, col. 907; *Epist. Mœs.* 132, col. 912; *Epist. Phœn.*, c. 37, col. 920, etc.

(842) Anno 373.

(843) IV, habita anno 366.

(844) *Collect. Holst.*, part. I, p. 176.

(845) *Conc. Afric. sub. Cœl.*, can. 61, tom. II *Conc.*, col. 1660; *Vid.* BAR., tom. V, an 401.

(846) *Conc. Chalc.*, act. 5; *Vid.* sup., lib. VII, cap. 17.

(847) *Epist. Leon. Magn. ad Theod.* int. Leon. *Epist.*, 93, al. 63; vid. *Diss. præv.*, n. 61.

(848) Ad Leonem imperatorem.

(849) *Epist. Theot. episc. Scyth. ad Leon. imp.*; part. III, *Conc. Chalc.* cap. 31, col. 911.

(850) *Conc. Rom.*, *sub Hilar.*, t. IV *Conc.*, col. 1063, 1064.

(851) Monachos olim regebant episcopi. Sed, ut sæpe fit, quæ optime a majoribus constituta sunt, ea mala consuetudine a nepotibus dissolvuntur. Gregorius enim cum videret monachos multorum episcoporum exemplo a solitudine et abstinentia retractos, ad frequentiora colloquia et mundanas voluptates reduci, jussit in eo concilio solos abbates monasteriorum curam suscipere, et vetuit ne deinceps episcopi illorum negotiis se immiscerent. (*Edit. Paris.*)

(852) *Conc. Rom.*, III, sub Greg. Mag., t. V, col. 1608.

(853) *Epist. Mart. I, ad Amand. episc.*, tom. VI, *Conc.*, col. 383.

(854) Sup., lib. VII, c. 29; vid. *etiam Conc. Tolet.*, XIV, tom. VI, *Conc.*, col. 1279 et seq.

(855) Sup., *ibid.*, c. 30; vid. *Conc. Nicæn.* II, *gen.* VII, tom. VII, col. 127

Joanne VIII Papa, actione 4 : « Post hæc lecta sunt capitula statuta a domino Joanne summo Pontifice Romano, quæ sancta synodus amplectenda recepit et confirmavit (856). »

Anno 904, in concilio Ravennate præloquente Pontifice Joanne IX, ac petente, ut « quæ capitulatim adnotata sunt, si omnibus placent, in conspectu omnium legantur, examinentur, et examinata manibus omnium pro futura memoria roborentur (857) ; » eadem deinde capitula « auctoritate sanctæ Sedis apostolicæ et sanctione sanctæ synodi comprobantur (858). »

Ipse Papa Calixtus II ad synodum Rhemensem hæc ait : « Sicut conventionem pacis, si fiat, nobiscum et per vos confirmare optamus ; sic in commentorem fraudis si infidelis evaserit, judicio Spiritus sancti et vestro, gladium Petri vibrare tentabimus (859). » Sic gladius Petri, licet apostolicæ sedi a Christo traditus, vibratur tamen non solius Summi Pontificis, sed etiam totius concilii judicio, quod Spiritus sancti sit judicium.

Petrus Damiani : « Synodalis decreti pagina, quam cum concilii totius assensu beatus Papa constituit, cui quippe propriæ manus articulum indidit, quam tot episcoporum venerandus celebrisque conventus subscriptione firmavit, » etc. (860). Bertholdus, ad annum 1096, de Urbano II hæc habet : « Suorum statuta conciliorum generalis synodi assensione roboravit (861). » Generalem synodum vocat Claromontanam ex magna episcoporum copia congregatam, non vero œcumenicam, qualem Urbanus II nullam habuit.

Alia innumerabilia legenti passim occurrent ; nihil ut sit vulgatius, quam confirmationem pontificiorum etiam decretorum, ipsa episcoporum et Ecclesiarum consensione constare.

Unum addimus ex Lateranensi postrema synodo repetitum. Sane Julius II, postquam adversus Summos Pontifices per simoniam in Petri sedem intrusos multa decrevit, novisque ac meritis pœnis tam sanctæ dignitatis emptores et venditores obstrinxit ; ut diploma tam necessarium, omni qua poterat auctoritate muniret, in synodo Lateranensi confirmari voluit (862).

Et quidem intelligebat ac profitebatur apostolicas litteras, quæ tantam pestem exscinderent, « ad sui subsistentiam et validitatem alia probatione non indigere (863) ; » quod facile confitemur. Est enim illud insitum apostolicæ Sedi, ut sibi ipsi consulat, sibique a simonia caveat, quam canones toties condemnarint. Sed tamen quid de synodo dixerit audiamus (864). « Decens et salutare reputamus,..... ut quæ per nos statuta et ordinata fuerunt pro rei magnitudine et gravitate, per sacrum generale concilium approbentur et innoventur, et approbata et innovata communiantur ; ut eo firmius perdurent et defendantur, quo fuerint dicta auctoritate sæpius circumfulta. » Hinc repetito diplomate sic concludit : « Ut litteræ prædictæ eo magis observentur, quo clarius constiterit eas matura et salubri deliberatione dicti concilii approbatas et innovatas (865). » Ac paulo post : « Ad abundantiorem cautelam, et ad tollendam omnem doli et malitiæ causam,... ut eo tenacius observentur et difficilius tollantur, quo tantorum Patrum fuerint approbatione munitæ, litteras prædictas approbamus, etc., sacro approbante concilio. » Ecce in ea synodo, qua nulla existimetur Sedis apostolicæ potestati magis consulere voluisse, diploma Pontificium tota potestatis plenitudine stabilitum, auctoritate synodi *approbatum, innovatum, communitum, circumfultum ;* quo *firmius*, quo *tenacius* maneat, quod est validissime roboratum atque confirmatum. Ergo est in Papa una cum concilio aliquid auctoritate *firmius*, quam in Papa solo. Dicant ut voluerint ; suum illud *intensive, extensive* ingeminent : certe, utcunque est vicimus. Vel enim concilium est superius Papa ; quo concesso, vicimus : vel non est superius ; et adhuc vicimus, reportamusque id quod hic quærebamus : nempe ex approbatione, confirmatione, corroboratione etiam validissima, quantaque verbis exprimi potest, inferri non posse superiorem potestatem, ut adversarii contendebant.

CAPUT III.

Quid in confirmandis conciliis gestum sit. — Nicæna, Constantinopolitana, Ephesina synodus. — Nihil in his de illa, quam quærimus, confirmatione actum. — De Ariminensi synodo. — De epistolis Eutherii et Helladii ad Sixtum III, adversus Ephesina decreta. — Christiani Lupi vanæ notæ.

Jam ne quis existimet concilia œcumenica a Romanis Pontificibus alio sensu confirmari, aggredimur id quod secundo loco tractandum recepimus ; nempe ut exponamus quid circa concilia a Romanis Pontificibus firmata vel rejecta factum sit.

Incipimus a Nicæna synodo ut omnium prima, non tantum tempore, verum etiam auctoritate : in qua quidem de Romani Pontificis confirmatione nihil actum esse constat.

Sane adversarii post recentiores quosdam Lovanienses, in *Doctrina Lovaniensium* relatos, jactant illi quidem eas, quæ sacræ synodi ac sancti Sylvestri nomine circumferuntur de confirmando concilio litteras. Ve-

(856) *Conc. Tricass.*, II, ann. 878, act. 4, tom. IX, col. 508.
(857) *Conc. Ravenn.*, *ibid.*, col. 507.
(858) *Ibid.*, cap. 1, col. 508.
(859) *Conc. Rhem.* sub Cal. II, tom. XI, col. 875 ; *vid.* sup., lib. III, col. 12.
(860) PET. DAM., *Diss. synod.*, t. IX *Conc.*, col. 1164.
(861) BERTH., ap. Urst., p. 375.
(862) JULL. II, Bull., *cum tam divino*, sess. 5. *Conc. Later.*, t. XIV, col. 116 et seq.
(863) *Ibid.*, bull. *Si Summus*, col. 119.
(864) *Ibid.*, col. 115.
(865) *Ibid.*, col. 119.

rum has, non modo sanctorum omnium altum ea de re ubique silentium, quin etiam et stylus et temporum notæ, et alia multa, falsas esse demonstrant perspicuitate tanta, nulla ut ea de re inter doctos quæstio superesse possit. Qua de re vide Labbæum, brevi ac marginali, sed eliquatissima et exquisitissima nota (866).

Sane memoravimus (867), ecclesiasticæ historiæ certa monumenta, quibus constat prolatam a Patribus sententiam, nullo alio exspectato decreto, statim apud omnes, cœlestis instar oraculi valuisse. Sic finitæ tres maximæ quæstiones consubstantialitatis, paschalis, rebaptizationis; patuitque in concilio primo generali, eas synodos, quibus Sedis apostolicæ legatio interesset, nullius specialis confirmationis indigere ut robur obtineant.

Objiciunt Ariminensem synodum, optimis initiis, fœdo exitu, ac propterea a Sede apostolica reprobatam ac rescissam (868) factum id quidem; sed omnino nihil ad rem. Primum enim non fuit œcumenica, ex solo scilicet Occidente convocata; cui præterea Occidentis totiusque Ecclesiæ caput, Romanus Pontifex, aliique permulti magni nominis Occidentales episcopi, arianorum fraude, defuerint. Deinde malum factum, et ipso jure nullum, quod rem œcumenico concilio, Nicæno scilicet, tota consentiente Ecclesia definitam, iterum in quæstionem vocabant. Quo spectat illud Athanasii : « Quæ nova hæresis? cur nova synodus (869)? » Quin ipsa synodus Ariminensis, quandiu libere et canonice egit, id professa est, ditaque sententia declaravit, post Nicænam synodum, fidei jam expositæ nihil addi, nihil demi oportere ; denique his omnibus circa ultimas actiones addita vis ac fraus (870). Quo factum, Liberio in synodo Romana teste, ut « omnes Ariminensis concilii blasphemiæ ab iis ipsis qui tunc decepti per fraudem fuisse videntur, anathemate damnatæ sint (871). » Idem habet Romana synodus sub Damaso (872). Cum ergo ariani, hæreticorum more, sua quamvis inania, magnis clamoribus venditarent, facile fuit Liberio ac deinde Damaso, postremam synodi partem, per se nullam, nulloque ordine canonico fultam, postulante Basilio (873), omnibusque orthodoxis Orientalibus, consentiente Occidente, ipsis Ariminensis etiam concilii episcopis ultro petentibus, nullam et irritam declarare.

In secunda synodo generali, Constantinopolitana scilicet (874), certum est nullum esse locum ei, de qua quærimus, confirmationi post synodum gestam : cum sanctus Damasus papa ipse adfuerit Occidentalium Romæ habitæ synodo, cujus consensu Constantinopolitana œcumenica facta est.

Ephesina vero synodus, tertia generalis, de fide, deque Nestorio Cœlestini papæ sententiam exsecuta erat ; ut ea decreta a nova, post absolutam synodum, confirmatione pendere, ne ipsi quidam adversarii dicturi sint. Accesserat expressa per Sedis apostolicæ legatos, actionis primæ confirmatio, quam vidimus ex ipsius synodi gestis ac verbis, nihil aliud fuisse, quam consensionem (875).

Itaque Ephesini Patres rei gestæ mittunt relationem ad Cœlestinum, nulla unquam confirmationis petitæ mentione. Ita vero respondet Cœlestinus, ut a se nihil amplius de eo negotio desiderari significet ; cum id tantum agat, ut de plena rei exsecutione Patribus gratuletur.

De Charisio presbytero ac Messalianis condemnatis (876) nulla mentio in sacræ synodi ac Cœlestini mutuis epistolis ; eorum hæreses, nulla confirmatione speciali, pro damnatis sunt habitæ ; nihilque omnino occurrit, quo synodalibus decretis, postquam sunt condita, aliquid roboris defuisse videretur (877). Atque ita in tribus primis generalibus synodis, nihil habent quod obji-

(866) Labbæi nota ad epistolam quæ sub nomine synodi circumferebatur ea est : « Stylus arguit suppositionem cum temporis nota, » et ad rescriptum Sylvestri : « Nec sincerius est hoc responsum, quod commentissimum et mendosissimum vere dixeris, et non tantum fore ut Binius. » Tom. II *Conc.*, col. 48. (*Ed. Paris*)

(867) Sup., lib. VII, c. 7.

(868) SOZOM., l. VI, cap. 23 ; THEOD., lib. II, c. 22, *Conc. Rom* sub Dam., part. I, *Coll. Holst.*

(869) ATHAN., *Epist. de Synod. Arimin. et Seleuc.*, n. 6, t. I, ed. Bened., p. 719.

(870) *Ep. Conc. Arimin. ad Const.* ap. ATHAN., *ibid.*, n. 10, p. 723 ; et apud SOCRAT., lib. II, cap. 37.

(871) *Vide*, loc. jam cit., SOCR., SOZ., THEOD.

(872) *Conc. Rom.* sub Dam., *Coll. Holst.*, loc. jam cit.

(873) BAS., epist. 69, *al.* 60 *Ad Athan.*, n. 1, t. III, ed. Bened., p. 62.

(874) Sup., l. VII, cap. 6.

(875) *Conc. Ephes.*, act. 2 ; *Vid.* supra, lib. VII, c. 12.

(876) Videtur hic asserere Bossuet Charisium synodi sententia fuisse damnatum. Tamen utrum damnatus fuerit merito dubitari potest. Charisius in synodo questus est *a sacrorum ministerio se prohibitum*, eo quod oppugnasset illud Theodori Mopsuesteni fidei Symbolum, quod Nestoriani sub nomine Nicænæ synodi circumferebant, cuique jubebant reversos ab hæresi subscribere. Sacra synodus de Theodori nomine reticuit, symbolum ejus damnavit. Quid autem factum fuerit de Charisio ex actis non liquet, nec videmus eum in pristinum sacerdotii gradum restitutum fuisse, sive non potuerit probare se injuste dejectum, sive qualibet alia de causa. *Vide* act. 6, et DE TILL. *Vit. Cyril. Alex.*, art. 72, t. XIV, p. 442. Messalini prave interpretantes illud Christi præceptum, *Semper orate*, opus manuum aversabantur et externa quæque pietatis opera, eo ut *semper orarent*. Verum, ut sæpe fit, eorum præter solitum longæ orationes in delirationem cito versæ sunt, et ex ea ortæ plurimæ hæreses partim impiæ, partim insanæ. Porro Joannes Antiochenus et cæteri Orientales, qui famam Ephesinæ synodi labefactari cupiebant, dicere erant soliti duodecim Messalianos episcopos in ea sedere judices, quam calumniam synodus melius confutare non potuit, quam cum edito decreto, Messalianos condemnavit. *Vide* THEODORET., lib. IV, cap. 11. TILL., tom. VIII, pag. 527 et seq., et tom. XIV, q. 449. (*Edit. Paris.*)

(877) *Conc. Eph.*, act. 6, 7, col. 671, 801.

ciant, de ea confirmatione quam quærimus.

Christianus quidem Lupus nuper edidit epistolam (878) *Eutherii Thyanensis, et Helladii Tarsensis scriptam ad magni nominis Romæ episcopum Sixtum* : in qua petunt ab eo *qui a Deo productus est gubernator*, retractari ac rescindi Ephesinæ synodi acta adversus Nestorium ; *ac terrarum orbem synodo adhærentem, et cum synodo errantem adjuvari;* « quod est, inquit Lupus (879), authenticum instrumentum appellationis, non ad generalem, sed adversus generalem synodum, interpositæ apud Sixtum III Pontificem : » quo deinde concludit, quod Orientalis Ecclesia crediderit, *Papam esse superiorem generali synodo*. Addere debuisset, *generali synodo*, auctore ac præsidente per legatos Pontifice gesta, quam *cum toto orbe terrarum* Sedes etiam apostolica recepisset : hujus decreta, hujus etiam fidem a romano Pontifice retractari, etiam et rescindi posse. Sic agit vir doctus ; sed ubique nimius : antiquitatis indagator strenuus, parum exactus judex. Hæc enim quam nimia sint, et inconcessa, et irridenda potius quam refutanda, nemo non videt.

CAPUT IV.

De Ephesino latrocinio.—Quid Leo egerit ut ultimam sententiam futuræ universali synodo reservarit.

Majore postea verisimilitudine objiciunt Ephesinam synodum pro œcumenica a Theodosio Augusto, sancti Leonis consensu convocatam, quam tamen idem Leo irritam declaravit.

Sed eam synodum, licet legitime congregatam, ab ipsis initiis legitimæ synodi titulo caruisse, duo præsertim demonstrant : alterum quod Dioscorus Alexandrinus, præses ab imperatore, præter morem, dictus, omnia per vim egit ; episcopos quos voluit expulit, quos voluit admisit, quo nihil est ab œcumenica synodo magis alienum : admissos in pura charta subscribere coegit, facta, infecta, in acta referri jussit (880) ; nulla ut jam legitimi cœtus, nedum œcumenicæ synodi species superesset : alterum quod idem Dioscorus Leonis epistolam, oblatam licet a legatis apostolicæ Sedis, legi non est passus (881) ; ac nemo ibi suscepit nomen Leonis, ut acta testantur ; quo sine nomine, nulla est legitima synodus. Quem fontem nullitatis in Chalcedonensi synodo Lucentius Sedis apostolicæ legatus exposuit : quod nempe Dioscorus, « cum personam judicandi non haberet, præsumpsit, et synodum facere ausus est, sine auctoritate Sedis apostolicæ, quod nunquam licuit, nunquam factum est : » quam nullitatis causam Patres omnes dictis sententiis comprobarunt, et ad imperatores præscripserunt (882).

His causis omnes agnoscunt Ephesinam secundam synodum, non modo iniquam, verum etiam per se nullam et irritam fuisse : neque tantum propter vim, sed etiam vel maxime ex defectu potestatis, quo defectu nullus est major. Itaque violentam, pioque Flaviani sanguine commaculatam synodum omnes Catholici horruerunt : atque ipse Flavianus, statim non a synodo, quæ jam nulla esset, sed a Dioscoro ; neque ut a synodi præside, sed ut a nefarii latrocinii duce appellavit. *Appello*, inquit, *a te*, ut habetur in gestis (883).

Jam vero nemo negat ad Papæ officium pertinere, ut his provideat, detque operam, ne fideles concilii œcumenici nomine in fraudem inducantur : quo quidem officio Leo continuo functus est (884). Verum ita sententiam temperavit suam, ut judicium daret non peremptorium, sed provisorium. Itaque Ephesinam synodum ratam esse non est passus : Flavianum in communione habuit, omniaque interim in suspenso esse voluit, quoad œcumenica synodus haberetur : synodo congregandæ ultimam sententiam reservavit.

Id Leo ubique testatur, præsertim epistola ad Juvenalem (885) : « Christus detestandum illud Ephesinæ synodi judicium, sancta Chalcedonensis concilii auctoritate destruxit (886). » Idem repetit epistola ad Leonem imperatorem ; neque quidquam potuisse fieri convenientius docet, quam ut Dioscori, in Ephesina synodo, « facinus, sancta synodus Chalcedonensis aboleret (887). » His congruit illud beati Gelasii Papæ de Ephesino latrocinio dictum : « Male gestam synodum et injustam, justa et bene gesta synodo submovendam (888). » Tale remedium, talem auctoritatem œcumenicæ synodi rite convocatæ nomen postulare visum.

Quid ergo hic consequuntur superioritatis pontificiæ defensores? Nempe ut Pontifex synodum per se ab ipsis initiis nullam et irritam non admittat ille quidem ; ultimum tamen judicium futuræ synodi relinquat arbitrio. Quodnam hic ejus quam quærunt superioritatis indicium est?

CAPUT V.

A Chalcedonensi synodo nullam in fidei negotiis confirmationem petitam, cujusmodi sit ea, quam sanctus Leo ultro dederit.

At in Chalcedonensi legitimo sanctoque concilio œcumenico plus habere se putant,

(878) Christian. Lup., *Var. Patrum. epist.*, cap. 117.

(879) *Ibid.*, *Not.*, ubi supra.

(880) Vid. *Act. conc. Ephes.* II, in *Conc. Chalc.*, act. I, tom. IV, col. 115 et seq.

(881) *Ibid.*, c. 122.

(882) *Ibid.*, c. 122 et seq. ; *Vid.* etiam act. 3, *Epist. concil. ad Valent. et Marc. imp.*, col. 463, et *Relat. ad Pulch.*, *ibid.*, col. 464.

(883) *Ibid.*, in act. I *concil. Chalc.*, col. 505.

(884) Vid. var. *Epist. Leon. Mag. ad imp. et Augustas*, part. I *concil. Chalc.*, cap. 19, 20, 21, 22, 25, col. 38 et seq., et int. Leon., ed. Quesn., epist. 39, 40, 41, 45, 46.

(885) Hierosolymitanum.

(886) Leon., *Ep. ad Juven.*, 110, al. 72.

(887) Ejusd. *Ep. ad Leon. imp.* 125, al. 75.

(888) Gelas., epist. 13, *Ad episc. Dard.*, tom. IV *Conc.*, col. 1204.

cum ipsa synodus rerum a se gestarum confirmationem a Leone petat, ut in relatione synodi ad ipsum Leonem est positum (889). Tum illud vel maximum, quod canonem 28, de Constantinopolitani præsulis aucta dignitate, unanimi licet Patrum decreto factum, idem Leo apostolica auctoritate rescidit (890).

Nunc quidem de fide agimus, de canonibus postea videbimus. Et quidem quod ad fidem, fideique causa depositum Dioscorum attinet, Patres Chalcedonenses in relatione ad Leonem (891), nullam confirmationem petunt, satis esse rati, quod Leonis epistolam prælucentem, ipsumque sibi, *ut membris caput præsidentem ac spiritu præsentem*, ac pene in legatis visum habuissent.

Itaque quoad hæc, nihil amplius desiderabatur. Ac revera imperatores, absoluto concilio, statim ut re explorata atque confecta contentionem omnem de fide prohibent (892) : clerus ac plebs in ea fide ac Dioscori condemnatione ubique acquiescit.

Et res quidem synodi circa fidei negotium sic se habent ; ut de suis decretis a Leone confirmandis, ne quidem cogitasse constet, et tamen sanctus Leo etiam non petitam confirmationem misit : qua occasione ipse idoneus testis exponet.

Quippe cum occasione improbati a Leone canonis 28, maligni homines in vulgus sparsissent, Chalcedonensem synodum ab ipso improbatam, ad episcopos, qui in ea congregati fuerant, hæc scribit (893) : « Ne ergo per malignos interpretes dubitabile videatur, utrum, quæ in synodo Chalcedonensi per unanimitatem vestram de fide statuta sunt, approbem, hæc ad omnes fratres, et coepiscopos nostros, qui prædicto concilio interfuerunt, scripta direxi ;... ut omnium fidelium corda cognoscant, me non solum per fratres, qui vicem meam exsecuti sunt, sed etiam per approbationem gestorum synodalium , propriam vobiscum iniisse sententiam in sola videlicet fidei causa. » Quod adversus *malignos interpretes* factum, fatebuntur omnes non eo spectare, ut incerta firmentur, sed ut certa summaque et indeclinabili auctoritate facta, magis magisque asserantur et inculcentur.

Cujus generis est id quod in encyclicarum epistolarum tomo, post synodum Chalcedonensem edito, legimus (894) : « Pene omnes Occidentalium partium episcopi consentientes sibimet, et pariter decernente sanctissimo atque beatissimo Romanæ urbis archiepiscopo, litteris propriis et oris sui confessione, ea quæ ab ipsis sanctis Patribus Chalcedone collectis interpretata sunt, confirmaverunt et consignaverunt. » En quid sit confirmatio ; nempe consensus ipse. En ut non modo Leo, sed etiam cæteri Occidentales episcopi condecernentes Chalcedonensem synodum confirmarunt.

CAPUT VI.

Quintum, sextum, septimum, octavum concilium.

Ex octo primis generalibus synodis, supersunt adhuc quatuor, de quibus uno verbo facile decernamus.

Quintam synodum, Constantinopolitanam secundam, a solis Orientalibus, nulla cum Occidentalibus communicatione, nulla Sedis apostolicæ legatione transactam, non nisi consensione Occidentalis Ecclesiæ ac Sedis apostolicæ approbatione, pro synodo œcumenica valuisse constat.

Sexta synodus de fide tantum, fideique condemnandis inimicis egit.

Statim atque fidei definitionem edidit ; eam, ab episcopis et imperatore subscriptam, ad quinque patriarchales Ecclesias dimitti voluit, ut quæ certissima auctoritate constaret, actione VIII (895). Eadem actione Patres ad Agathonem Papam relationem mittunt (896), qua « se Spiritu sancto illustratos, et Agathonis doctrina institutos, infesta dogmata depulisse » testantur. Tum subdunt : « et corde nos, et lingua, et manu convenientes, omnis erroris expertem, certamque nec fallentem definitionem, vivifici Spiritus ope edidimus. » Quo perspicue demonstrant, nihil exspectari a se ut certam Spiritus sancti præsentiam, sibi ac sanctæ synodo vindicent, cum præsertim se ab ipso Agathone, lectis ejus apostolicis litteris, doctos esse fateantur. Neque eo secius ab eodem Agathone petunt ut orthodoxam fidem, quam cum ipso prædicarint, iterum per sua rescripta confirmet. Satis ergo existimabant illustratam, roboratam, confirmatam fidem, quam ipsi tradidissent, et ad inculcationem majorem pertinere eam, quam postulabant, confirmationem novam.

Quare nec exspectato Sedis apostolicæ responso, pius imperator synodi decreta edictis exsequitur (897). Interim, Agathone mortuo, ad imperatorem Leonis II pervenit epistola, qua decreta synodi *apostolica auctoritate* confirmat, « eisque consentit, sicut supra solidam petram, qui Christus est, ab ipso Domino adeptis firmitatem (898) : » adeo certum est eam confirmationem nihil aliud esse quam consensionem eam quam diximus, ac recognitionem authenticam jam a Domino præstitæ invictissimæ firmitatis.

Sane omittendum non est Macarium Antiochenum episcopum hæreseos defensorem a synodo depositum, ad Sedem apostolicam

(889) *Relat. synod. Chalc. ad Leon.*, part. III, cap. 2, col. 833 et seq.

(890) *Epist. ad Pulcher.* 79, *Ad Anatol. CP.* 80, *Ad Max. Antioch.* 93, al. 53, 55, 62.

(891) *Relat.*, loc. jam cit.

(892) Vid. *Conc. Chalc.*, part. III, c. 3, col. 840.

(893) *Epist. Leon. ad episc. conc. Chalc.*, *ibid.*, c. 16, col. 881, 882; et int. Leon., epist. 87, al. 61.

(894) *Concil. Chalc.*, c. 45, *Epist. Agap. ad Leon. imp*, col. 942.

(895) *Conc. C. P.* III, gener. VI, act. 18, t. VI, col. 1072.

(896) *Ibid.*, t. VI, col. 1276.

(897) *Edict. Const. imp.*, *ibid.*, col. 1084 et seq.

(898) *Epist. Leon. II ad imp. Const.*, *ibid.*, col. 1116.

missum, non, quemadmodum nescio qui cavillantur, ut ejus causam tanquam superior retractaret, sed ut errantem instrueret, pœnitenti, si forte, indulgeret; quod adeo clarum est ex imperatoris et Leonis litteris (899), ut his immorari pudeat. Alia prosequamur.

Septima synodus, Nicæna secunda, nullam ab Adriano, rebus gestis, specialem confirmationem petiisse, nullam accepisse legitur; neque eo infirmior visa est aut Græcis aut aliis : neque nostri, cum eam non susciperent, confirmationem defuisse, causati sunt : adeo ista ex abundanti esse constat.

Octava synodus, Constantinopolitana quarta, Nicolai I et Adriani II judicium exsecuta adversus Photium, ut firmitatem obtineret, nulla procul dubio Sedis apostolicæ nova confirmatione indigebat; et tamen petiit his verbis (900) : « Itaque Sanctitate Vestra omnium nostrum et universalis synodi consensum et consonantiam recipiente; prædica eam magis, ac veluti propriam, ac sollicitius confirma coangelicis præceptionibus vestris; ut per sapientissimum magisterium vestrum, etiam aliis universis Ecclesiis personet et suscipiatur veritatis verbum et justitiæ decretum. » Quæ verba satis demonstrant, confirmationis nomine, exspectari ab apostolica Sede, conciliarium decretorum promulgationem atque exsecutionem, quod ultro amplectimur.

Atque his profecto claret, quam nihil faciat ad vindicandam Papæ superiorem potestatem ea confirmatio, quam in actis primorum conciliorum generalium invenimus. Certe sic scribit ad Adrianum II synodus octava (901) : « Sicut beatissimus Papa Nicolaus definivit et promulgavit, nec non et summa Paternitas Tua firmavit et synodice roboravit; ita et ipsi (legati scilicet apostolicæ Sedis) annuntiaverunt et egerunt; » ut si necesse sit superiorem esse qui confirmet et roboret, Adrianum Nicolao antecessore suo superiorem fuisse inficiari nemo possit.

Esto igitur fixum id, quod probandum suscepimus, primorum conciliorum generalium confirmationes a romanis Pontificibus, post gesta ea concilia editas, non ejus fuisse roboris, ut decretis de fide latis robur, quod deesset, adderent; sed ut quod inesset uberius declararent.

CAPUT VII.

Reliquæ synodi usque ad Tridentinam.

Ex primarum synodorum confirmationibus, de reliquis judicare in promptu est. Post octo illas primas, quatuor omnino sunt, quibus Romanus Pontifex non ipse adfuerit : Pisana, Constantiensis, Basileensis, Tridentina. Cæteras per se ipse gessit.

Pisanam per sese valuisse ante Alexandri V confirmationem editam, vel ex eo demonstravimus (902), quod nec Alexandri confirmatio valuisset, nisi prius Pisani concilii, cujus ex decretis Alexander electus est, valeret auctoritas.

Constantiensis concilii judicium de Joanne XXIII, quod ab eo summa religione susceptum est, erat profecto, vel eo repugnante, valiturum, ut suo loco diximus (903).

Ejusdem synodi decretum adversus Joannem Hussum et Hieronymum de Praga, statim atque prolatum est, plenam exsecutionem habuisse nemo negat. Illis etiam brachio sæculari traditis et extremo supplicio addictis, necdum creato Pontifice, necdum ejus confirmatione exspectata.

Cætera decreta, quæ adversus Viclefum, Hussumque facta sunt, satis demonstravimus (904) Martinum V, non ut incerta ac nutantia confirmasse, sed ut certa et valida, auctoritate concilii totam repræsentantis Ecclesiam, exsecutum esse.

Quod autem idem Pontifex in fine concilii declaravit, confirmari a se omnia circa fidem, quæ *conciliariter* gesta essent; usque adeo ex abundanti erat, ut illud non scripto decreto, ut cætera, neque a synodo requisitus, sed dimissis Patribus, Polonicæ controversiæ occasione dixerit (905).

Basileensia priora gesta, quæ sola tuenda suscepimus, adeo suam per sese, sine expressa confirmatione, auctoritatem et exsecutionem habuere, ut iis victus Eugenius IV, pristina sua de dissoluto concilio decreta revocaret (906).

Tridentina synodus, quæ, ultimo decreto suo, Romani Pontificis confirmationem peti jubet eorum *quæ a se decreta et definita essent*, eo usque intellexit eas definitiones vel tum valuisse, ut statim post eam confirmationem petitam, acclamarit. « cardinalis a Lotharingia : Sacrosancta œcumenica Tridentina synodus, ejus fidem confiteamur; ejus decreta semper servemus. — *Resp.* Semper confiteamur, semper servemus. — *Cardinalis.* Omnes ita credimus, omnes idipsum sentimus, omnes consentientes et amplectentes subscribimus ; hæc est fides beati Petri et apostolorum ; hæc est fides orthodoxorum. — *Resp.* Ita credimus, ita sentimus, ita subscribimus. — *Cardinalis.* His decretis inhærentes digni reddamur misericordiis... — *Resp.* Fiat, fiat; amen, amen. — *Cardinalis.* Anathema cunctis hæreticis.— *Resp.* Anathema, anathema (907). » Talia sentien-

(899) *Ep. imp. ad Leon. II, ibid.*, col. 1102, 1103 : et *Epist. Leon. II ad imp.*, col. 1117, 1120.

(900) *Concil CP.*, IV, gener. VIII, act. 10, t. VIII, col. 1169.

(901) *Ibid.*, col. 1168.

(902) Sup., lib. V, c. 10, 11, 12.

(903) *Ibid.*, c. 21.

(904) *Ibid.*, c. 22, *Vid.* MART. V, Bull. *Inter cunctas*, post. sess. 45, *Concil. Const.*, tom. XII, col. 268.

(905) *Ibid.*, c. 28; Vid. *Conc. Const.*, sess. 45, col. 258.

(906) Sup., lib. VI, c. 1 et seq.; *Vid.* in sess. 16, *Conc Basil.*, Eug. IV, Bull. *Dudum sacrum*, t. XII, col. 528 et seq,

(907) *Conc. Trid.*, sess. 25, tom. XIV, col. 920, 921.

... dum confirmationem petunt, quid aliud quam certa et valida magisque firmari et roborari petunt?

Quare confirmatio statim atque ab Alexandro cardinale legato ac præside Farnesio (908) petita est, statim a Pio IV in eodem consistorio est data, die Mercurii 26 Januarii anno 1564, ut subjuncta Tridentinæ synodo acta testantur (909).

Et quidem in iisdem actis legimus audita vota cardinalium, confirmataque *omnia et singula* quæcunque in synodo acta essent, *matura cum illis deliberatione præhabita:* quæ matura deliberatio, si in rem ipsam caderet, ac de ipsis concilii tot ac tantis decretis esset inquisitum, profecto tanta res tam brevi tempore transacta non esset.

CAPUT VIII

De canonibus conciliorum generalium a Sede apostolica confirmatis vel infirmatis. — Constantinopolitani canones, præsertim 3; Chalcedonenses, ac præsertim 28.

De fide egimus, causisque cum fide conjunctis; nunc de canonibus paucis rem transigemus. Et quidem Nicænos canones, statim atque a Nicænis Patribus per provincias delati sunt, toto orbe terrarum obtinuisse constat. De Ephesinis in actis synodalibus diserte legimus (910), statim atque sunt editi, una cum epistola synodi ea de re scripta, dimissos fuisse per Ecclesias continuo exsequendos, ut quæ pleno et suo pollerent robore. Itaque in Ecclesiæ catholicæ codicem statim inserti sunt, tenuitque episcopis in Cypro et Europa provincia concessa libertas (911), nulla unquam confirmatione speciali (912). De septimæ et octavæ synodorum canonibus, nihil, quod sciam, objicitur, quod ad hunc pertineat locum, constatque legi nusquam ab ulla synodo generali petitam canonum confirmationem, præterquam a Chalcedonensibus 28 illius, quo et Constantinopolitanus episcopus non modo dignitate, sed etiam jurisdictione ac ditione auctus. In his igitur tota est difficultas.

Ac de canonibus quidem Constantinopolitanis sic objiciunt: quod eos, teste Gregorio, romana Ecclesia *non habet nec accipit* (913). Leo vero Magnus canonem iii caducum, sponte collapsum, et Sedi apostolicæ ignoratum, sibi quoque displicere significat (914).

Interim id constat, in codicem canonum cum aliis Constantinopolitanis insertum, toto statim Oriente valuisse. Quin etiam, in Chalcedonensi synodo, legati apostolicæ Sedis, Anatolium Constantinopolitanum episcopum secundum habuerunt. Qua de re usque adeo non questi sunt, ut e contra quererentur in quintum gradum a Dioscoro Flavium relegatum. Quo loco laudantur a Diogene Cyzicensi, *quod regulas scirent* (915), quas nempe Dioscorus contempsisset. Ergo intelligebant omnes episcopi, ipsique adeo legati Leonis, deberi episcopo Constantinopolitano primum post se locum: non alio canone, quam Constantinopolitano illo, quem Romana Ecclesia ignorare ac minime probare voluisse videbatur; visumque est satis, quod nondum aperte improbasset.

De canonibus Chalcedonensibus gravior difficultas, ac præsertim de 28 (916). Is, actione 15, legatis absentibus conditus, act. 16, iisdem querentibus relegitur: legati contradicunt; Leonis mandata proferunt, Nicænos canones legunt, quibus hæc nova adversantur; Constantinopolitanos rejiciunt, coactos episcopos conqueruntur (917).

Hic episcopi clamaverunt: *Nemo coactus est* (918); dictisque sententiis canon confirmatur. Hic legati postulant, ut *sua contradictio gestis inhæreat* (919); contestanturque se ad Papam relaturos (920).

De hoc ergo uno canone, qui controver-

(908) Hic labitur errore levi Bossuet. Non enim Farnesius se fit unquam legatus et præses in concilio Tridentino, neque etiam ille, sed Moronus et Simoneta, qui Sedis apostolicæ legati concilio præfuerant, ejus confirmationem a Pio IV postularunt; qua concessa, Alexander Farnesius Romanæ Ecclesiæ vice cancellarius confirmationis instrumentum sigillo cancellariæ munitum, eis tradidit. *Vid.* loc. in text. citat. (*Edit. Paris.*)

(909) *Conc. Trid.*, sess. 25, tom. XIV, col. 939.

(910) *Conc. Ephes.*, act. 7, t. III, col. 804.

(911) Cyprii querebantur *Antiochenum patriarcham subjicere insulam suam, et ordinandi jus ad se rapere attentasse*, licet semper antea *synodus provinciæ congregata constituisset metropolitam.* Tunc « synodus dixit: Memor sit sancta synodus canonis sanctorum Patrum in Nicæa congregatorum, qui conservat unicuique Ecclesiæ priscam dignitatem. » Deinde sic statuit: « Si non est vetus mos, quod episcopus Antiochenus ordinet in Cypro, sicut libellis dixerunt (Cyprii episcopi), habebunt jus suum intactum qui in Cypro Ecclesiis præsunt, secundum canones et veterem consuetudinem per seipsos ordinationes episcoporum facientes. » Act. 7, col, 787 et seq. Cæterum II. Fleury mala fide egisse Cyprios episcopos affirmat. *Si*, inquit, *Jean d'Antioche avait été présent, il aurait montré que son droit était bien fondé, et que sa possession d'ordonner les évêques en Chypre, n'avait été interrompue qu'à l'occasion des ariens, comme il paraît dans une lettre du Pape saint Innocent, écrite environ vingt ans auparavant.* (Lib. xxv, n. 57.) — De episcopis Europæ breviter adnotamus, duos ex Thracia episcopos in libello suo supplici ostendisse, verendum esse ne Heracleæ episcopus, qui *Nestorio se addixerat, ordinaret episcopos* in quibusdam Ecclesiis, quæ *juxta veterem et roboratam consuetudinem*, plurimæ ab uno episcopo regebantur. Respondit synodus: *Sanctis canonibus .. nihil innovandum in Europæ civitatibus. Ibid.*, col. 810. (*Edit. Paris.*)

(912) *Conc. Ephes.*, art. 7, tom. III, col. 785, 810.

(913) Greg. Mag., lib. vii, indict. 15, *Epist. ad Eulog.* 34, al. l. vi, epist. 31, tom. II, col. 882.

(914) Leon. Mag., epist. 79, 80, *al.* 53, 55, *Ad Pulch. et ad Anat. C. P.*

(915) *Conc. Chalc.*, act. 1, tom. IV, col. 115.

(916) *Ibid.*, act. 15, col. 769.

(917) *Ibid.*, act. 16, col. 796, 809, 812.

(918) *Conc. Chalc.*, act. 16, col. 809.

(919) *Ibid.*, col. 813 et seq.

(920) *Ibid.*, col. 817

sus esset, Patres ad Leonem referunt, submisso animo petunt *ut probare dignetur;* et quemadmodum Patres *in bonis capiti consonarent, ita pontificalis apex, id quod decens erat filiis indulgeret* (921); placiturum id principibus, et legatos quidem contradixisse, sed ut res ipsi Papæ reservata videretur.

Hac rerum summa patet nihil Patres ambigere, præterquam de iis quæ nova, quæ contra Nicænos canones, quæ repugnantibus legatis decrevissent: cætera vi sua atque integro robore firma reputasse.

Quid hic Leo sanxerit nemo ignorat; nempe sic: « Consensiones episcoporum, sanctorum canonum apud Nicæam conditorum, regulis repugnantes in irritum mittimus, et per auctoritatem beati Petri generali prorsus definitione cassamus (922). » Alibi decernebat « canones Nicænos nulla in parte esse solubiles; infirmum atque irritum quidquid a prædictorum Patrum canonibus discreparit; » denique Anatolium, si canonem urgeat, *universalis Ecclesiæ pace privandum* (923).

Hæc de canone 28 sanctus Pontifex, cujus auctoritate victus ipse Anatolius (si Lucæ Holstenio colligenti et edenti credimus, ut profecto, mea quidem sententia, credi par est), data epistola Leoni præcipienti, ut a canone tuendo abstineret, respondit, « se illa obediendo complere, quæ ejus perfectissimis sensibus placita videbantur. Nam penitus, inquit, absit, ut eis ego, quæcunque mihi fuissent mandata per litteras, adversarer. » Acquievit imperator, eodem teste Anatolio in eadem epistola, atque ex numero canonum Chalcedonensium, canon ille XXVIII expunctus est.

Hic ergo objiciunt romanum Pontificem conciliis œcumenicis longe superiorem, quorum canones absque ejus approbatione non valeant; imo ab eo ex *beati Petri auctoritate cassentur*, ipsis Orientalibus, ipsis Constantinopolitanis episcopis, ipsis imperatoribus consentientibus.

At hæc qui objiciunt, primo, ne statum quidem quæstionis intelligunt. Defendimus enim Constantiense concilium, quo nempe concilii potior auctoritas agnoscatur, in fide, in schismate, in reformatione generali promovenda. At Orientales episcopi isto canone, episcopo Constantinopolitano consulebant, imperatori gratificabantur, non fidei, non schismati, non reformationi generali providebant; imo vero rectum ordinem ac primarum sedium honorem ab antiquo institutum evertebant, qui rei universæ ecclesiasticæ conducere videretur. Non ergo adversus effrenam aut extraordinariam potestatem, canones ac jura, libertatemque ecclesiasticam tuebantur, quod Patres Constantienses volebant; sed Papæ, canones rectumque ac probum et canonicum ordinem defendenti repugnabant; ac proinde ad nostram quæstionem non pertinet quidquid hic actum ab illis fuit.

II. Orientales Patres, hoc canone constituto, id sibi tribuebant ut Patrum limites, et canones Nicænos ab universali Ecclesia conditos et receptos, inconsulto, imo vero repugnante toto Occidente convellerent: quod non illis licebat.

III. In eo canone statuendo nequaquam concilii generalis auctoritate gaudebant, a quorum decretis in ea actione cum Sede apostolica universus Occidens recedebat.

Hinc etiam factum est ut Chalcedonenses Patres a Leonis arbitrio id pendere vellent, quod Relationis quidem verba demonstrant, ut vidimus: sed aperte convincit illud Anatolii in epistola ad Leonem: « Cum et sic gestorum vis omnis et confirmatio auctoritati Vestræ Beatitudinis fuerit reservata (924). » Unde nec mirum, de iis Leonem statuisse, quæ in ipsius potestate ipsa synodus reliquisset.

Cæterum Bellarminus canones Chalcedonenses omnes a Leone rejectos esse putat (925), propter quosdam Leonis aliorumque Pontificum locos: quem vir illustrissimus Petrus de Marca egregie confutavit (926). Nunc neminem esse jam puto, qui neget Chalcedonenses canones 27, antiquissimis canonum insertos collectionibus, statim in auctoritatem admissos; quos si quis obstinate contenderit a Leone improbatos; nempe Parisienses nostri non alio firmiore argumento probaverint conciliorum generalium supremam potestatem, quam quod tot canones, etiam improbante Romano Pontifice valuisse, ipsi adversarii fateantur.

CAPUT IX.

Recapitulatio eorum, quæ de confirmatione ex conciliorum actis dicta sunt. — Hinc confutantur allati a quibusdam recentioribus pontificiæ confirmationis effectus. — Ecclesiæ consensus, quatenus ultima synodi bene gestæ testificatio. — Sancti Gelasii locus.

Ex his facile confutantur ea, quæ recentiores quidam theologi, de pontificia confirmatione dixerunt.

Et primum quidem pauci sunt, qui ad hæc extrema decurrant, vim omnem Ecclesiæ ac synodorum in solo Pontifice esse positam: decreta quæ non ipse firmaverit, præsidentibus licet, imo consentientibus ejus legatis edita, incerta pendere, quoad approbaverit; neque aliam synodis generalibus constare infallibilitatem, quam ab ipso promptam.

Hæc igitur confutantur; universim qui-

(921) Part. III *Conc. Chalc.*, cap. 2, *Relat. ad Leon.*, col. 837; int. Leon. *Epist.* post 77.

(922) *Epist. Leon. ad Pulch.*, *ibid.*, c. 7, c. 860; et int. Leon., epist. 79, al. 55.

(923) *Ibid*, epist. *ad Anat.*, *ibid.*, c. 5, col. 844, 846; et int. Leon., epist. 80, al. 53; *Vide* etiam *Epist. ad Synod. Chalc.*, *ibid.*, cap. 16, col. 881; int. Leon., epist. 87, al. 61; *Collect. Holst.*, part. I, c. 22.

(924) *Epist. Anat. C. P. ad Leon. Mag.*, in *Coll. Holst.*, *ibid.*

(925) BELL., *De R. P.*, l. II, c. 22.

(926) MARC., *De conc. sacerd. et imp.*, l. III, c. 3, n. 5.

dem ex actis conciliaribus, quibus vidimus decreta concillaria, statim atque sunt edita, cœlestis oraculi vice habita, exsecutionique mandata (927) : specialim vero ex his locis, quibus ipsa concilia, ante omnem confirmationem asserunt, « se omnis erroris expertem, certamque nec fallentem definitionem, vivifici Spiritus ope, edidisse ; » quod synodus sexta ad Agathonem Papam scribit (928).

Eodem pertinet illud, quod est a Nicæna secunda synodo pronuntiatum ; vim quia fidei definitionem certam edidissent, in eo esse positam, quod divino numine congregati, ea repromissione gauderent, qua Christus cum apostolis usque ad finem sæculi futurum se esse promittit (929).

Neque minus illustre est illud Cœlestini ad Ephesinam synodum : « Spiritus sancti testatur præsentiam congregatio sacerdotum (930). » Quo loco sanctus Pontifex in Ephesina synodo, synodum illam apostolicam Hierosolymis congregatam aspiciendam esse testatur.

Huc accedunt Leonis II synodi sextæ definitionem confirmantis verba, quibus declarat iis se consentire. « sicut supra solidam petram, qui Christus est, ab ipso Domino adeptis firmitatem (931) : » ut confirmatio synodi universalis, nihil sit aliud quam testificatio jam a Domino traditæ firmitatis.

His igitur victi, qui sunt paulo cordatiores, ab his insulsis et nimiis abhorrere solent ; sed multum desudant in vero explicando confirmationis effectu. Ac Joannes quidem Bagotius (932) sic exponit, « confirmationem Pontificis omnibus fidelibus solummodo fidem facere, synodum œcumenicam et legitimam fuisse ; et, cum leges servaverit, in Spiritu sancto definiisse quod definiverit : quæ ultima certificatio credendi necessitatem imponat fidelibus, cum antea nemo proprie teneatur synodi definitiones accipere (933). »

Postremum hoc æque concedit actis conciliaribus, quibus demonstravimus conciliorum generalium definitiones statim atque prolatæ sunt, nullo alio decreto edito, valuisse.

Illud haud absurdum, confirmatione declarari synodum, et legitime fuisse convocatam, et legitimo ordine processisse, neque quidquam intervenisse quo nulla sit ; quam multa in Ariminensi, atque Ephesina secunda synodis evenisse legimus quæ causa fuisse videtur, cur Leo synodi Chalcedonensis definitionem, ipso etiam auctore, ac per legatos præsidente factam, speciali epistola confirmandam duxerit, *propter malignos interpretes*, ut vidimus (934).

Sanctus Gelasius approbationi Leonis universalis Ecclesiæ consensionem adjungit ; eoque internosci docet *male gestam synodum a bene gesta synodo*, quod *male gestam synodum*, puta Ephesinam secundam, *tota merito Ecclesia non recepit et præcipue Sedes apostolica non probavit : at bene gestam synodum cuncta recepit Ecclesia, ac maxime Sedes apostolica comprobavit* (935) : ut profecto, inter cæteras Ecclesias, eminere oporteat Ecclesiæ principalis assensum ; at illud interim requiratur, ut Ecclesiæ totius consensus accedat.

Hæc ergo est ultima adversus *malignos interpretes* synodi bene gestæ testificatio : Sedis apostolicæ conjunctus cum totius Ecclesiæ approbatione consensus, quam confirmationem dicimus.

Ea vero universalis ac plena consensio, non tantum adversus *malignos interpretes*, sed etiam interdum bonis quoque ac probis viris est necessaria.

Etsi enim boni viri non dubitant, quin œcumenica synodus sit infallibilis, quandoque haud immerito ac bona fide dubitatur, utrum aliqua synodus sit vere œcumenica. Quale dubium contigisse vidimus Hispanicæ et Gallicæ Ecclesiæ (936), circa synodum sextam et septimam, ad quas vocati non essent. Quare haud immerito affirmamus ultimum, quo synodi œcumenicæ asserantur, esse Ecclesiæ universalis consensum cum apostolicæ Sedis confirmatione conjunctum.

CAPUT X.

Andreæ Duvallii de confirmatione sententia confutatur : nempe quod ante eam conciliorum anathemata valeant, tantum sub spe ratihabitionis futuræ. — Concilii octavi locus egregius.

Andreas Duvallius concilia quidem generalia, quibus Pontifex per legatos præest, ea infallibilitate gaudere contendit, quam ipsa Spiritus sancti præsentia tribuat (937). Horum ergo decretis, quod ad fidem attinet, teneri Pontificem ; neque posse negare confirmationem, si legitimo ordine processerint : vim porro confirmationis in eo collocat, ut anathemata prolata a conciliis, absque pontificia confirmatione non valeant. Nempe concilia illustrant, non feriunt ; tanquam Ecclesiæ doctores non habeant simul concessam divinitus et cathedram docendi, et castigandi virgam.

Hæc Duvallii sententia omnium, quascunque viderim, longe absurdissima vi-

(927) Sup., hoc lib., c. 3 et seq.
(928) *Relat. conc.* VI *ad Agath.*, t. VI, c. 1076; Vide sup., c. 6.
(929) *Defin. conc.* VII, art. 7, t. VII, col. 551 ; vide sup., l. VII, c. 30, *Diss. præv.*, n. 63.
(930) Sup., l. VII, c. 14 : Vide *Conc. Eph.*, act. 2, t. III, c. 614.
(931) *Ep. Leon. II ad imp.*, tom. VI *Conc.*, col. 1126.
(932) E societate Jesu.
(933) BAG., *Apol. fid. de loc. Theol.*, disp. 5, c. 4, sect. 1.
(934) Sup., hoc lib., c. 5.
(935) GELAS., epist. 13, *Ad episc. Dard.*, t. VI *Conc.*, col. 1200 et pass.
(936) Sup., l. VII, c. 29, 31.
(937) DUVAL., *De supr. Rom. Pont. potest.*, part. 4, quæst. 6, pag. 525 et seq., edit. 1614, vide *Diss. præv.*, n. 22.

detur esse. Primum enim procul dubio statim valet vel ab uno episcopo prolatum anathema, ac licet solvi possit legitimo ordine, ac superioris judicio, non tamen superioris confirmationem exspectat ut ratum habeatur : non valebit vero ab œcumenicis synodis prolata sententia, omnem Ecclesiæ complexa potestatem ? Videsis ad quam vana et absurda cogantur, qui ab avita traditione degeneres, ecclesiasticæ potestatis formam, cæcis ratiociniis ad arbitrium fingunt. Deinde etiam si id placeat, quod est falsissimum, quæ jurisdictionis sint, ad Papam omnia redigenda esse : an non ille intelligitur mandare legatis, ut exponendæ doctrinæ ita exercendæ ecclesiasticæ ultionis officium ; cum sexcenta concilia provincialia sive regionaria habeamus, in quibus legati apostolici uno cum synodis anathemata pronuntient et exsequantur ? quam auctoritatem conciliis œcumenicis denegari, longe absurdissimum est. 3° Libenter quærerem, Judantne nos synodi, cum absolute ac decretorie pronuntiant : « Si quis non ita senserit, anathema sit ? » Ac nimis profecto ineptiunt qui hæc anathemata intentari respondent a synodis, sub ratihabitione et confirmatione futura ipsius Pontificis. At saltem audiant has formulas ab omnibus synodis frequentatas, quæ effectum ipsum, denotant : « Ab Ecclesia projecimus, privavimus, nudavimus omni dignitate. » Ac rursus alio modo; nudatus est, privatus est, projectus est : « tanquam perfecta re, quam ipsi pendere volunt. » Postremo si adhuc hæsitant, esto illud ab octava synodo decretum peremptorium, haud minus adversus eorum sententiam, quam adversus Photium : « Nos eum inobedientem et resistentem sanctæ huic universali synodo repulimus, et anathematizavimus, atque a tota catholica et apostolica Ecclesia fecimus alienum, *per datam nobis potestatem in Spiritu sancto a primo et magno pontifice nostro, liberatore ac salvatore cunctorum* (938). » Quid enim exspectant qui sic pronuntiant ? Sed nos in tam claris plus æquo immoramur.

Atque hæc de objectione, quæ a synodorum confirmatione petitur, dicenda habebamus. Sane et imperatores synodos confirmarunt, diversissima ratione, ut vim legis ac civilis exsecutionis obtinerent. Confirmatio autem ecclesiastica, quid sit, plenissime explicatum esse credimus ; nempe sic : vel ut insit ex communi consensione firmitas, vel ut innata jam, ac certa, magis magisque inculcetur.

CAPUT XI.

Ex antedictis resolvitur illud, duodecim sæculis inauditum quod episcopi jurisdictionem omnem a Papa mutuentur, quodque Papæ assistant, ut consiliarii tantum, non ut judices.

Jam illud superest explicandum quod objiciunt : Episcopos a Romano Pontifice potestatem suam ac jurisdictionem mutuari ; adeoque conjunctos quamlibet in synodum œcumenicam, nihil posse adversus auctoritatis suæ radicem ac fontem, seu tantum adesse ut consiliarios ; ac decreti robur, tam in rebus fidei, quam in aliis, in Romani Pontificis potestate esse positum.

Quod commentum, sponte vel ex eo concidit, quod priscis sæculis inauditum, XIII sæculo invehi cœpit in theologiam, postquam scilicet philosophicis ratiocinationibus, iisque pessimis, agere, quam Patres consulere plerumque maluerunt.

Huic vero novitati repugnat in primis id, quod est ex *Actis apostolorum* relatum de illa synodo apostolica, quam cæteris velut iterari et repræsentari conciliis, sancti Cœlestini ad synodum Ephesinam epistola, et concilii quinti œcumenici interlocutio demonstravit (939) : qua in synodo, si quis apostolos non veros judices a Christo constitutos, sed Petri consiliarios dixerit, nimis ineptus est.

Repugnant item ea quibus constitit Romanorum Pontificum decreta atque judicia, etiam de fide œcumenici concilii convocatione suspensa, auctoritate retractata, nec nisi examine facto, ac dato judicio comprobata et confirmata fuisse (940) : quæ profecto probant, eos non Papæ consiliarios, sed papalium decretorum sedere judices.

Et eos quidem legitime convocari oportet, ne tumultu coeant : cæterum convocati *auctoritate Spiritus sancti*, non Papæ, judicant; pronuntiant anathemata, non Papæ auctoritate, sed Christi ; totiesque in actis id inculcatum vidimus, ut repetere jam pigeat.

Huc accedat illud concilii primi Arelatensis ad sanctum Sylvestrum : « Te pariter nobiscum judicante, cœtus noster majore lætitia exsultasset ; » atque in ipso concilii capite ad eumdem Sylvestrum : « Quid decreverimus communi consilio, Charitati tuæ significamus (941). » Hac igitur sacerdotii sui auctoritate freti, de summis rebus, de observatione scilicet Paschæ Dominicæ, ut uno die per omnem orbem observetur ; de baptismo non iterando ; deque Ecclesiarum disciplina judicant (942) cujus generis exempla ubique occurrunt. Quin etiam a synodis, etiam particularibus, quibus Papa præsedit, ejus etiam præsentis decreta examinari et firmari consensione ; Patres pariter judicare, decernere, definire constitit ; ac millies in actis ascriptum vidimus (943).

—

(938) *Conc. CP.* IV, gener. VIII, c. 1166.
(939) Sup., lib. VII, c. 7 et 14.
(940) *Ibid.*, cap. 9 et seq.
(941) *Conc. Arelat.* I, an. 314, *Epist. ad Sylv.*, t. I *Conc.*, col. 1425, 1427.
(942) Vide *conc. Arelat*, conc. I, ub. sup.
(943) *Vide* sup., lib. VII, pass. et etiam hoc libro.

CHAPITRE XII.

Quo sensu dictum sit ab antiquis, a Petro et per Petrum esse episcopatum.—Sancti Augustini locus.

Cæterum in re tam clara unum illud ex antiquitate de promptum objiciunt, a sancto Innocentio dictum : Petrum « episcopalis nominis et honoris auctorem (944) ; » et iterum : « unde ipse episcopatus et omnis auctoritas nominis ejus emersit (945) ; » et a sancto Leone : « Si quid, cum eo (Petro scilicet) commune cæteris voluit esse principibus (scilicet apostolis), nunquam nisi per Petrum dedit, quidquid cæteris non negavit (946) ; atque alibi item, Christum ita concessisse cæteris apostolis prædicandi ministerium, ut in eos a Petro, » tanquam a quodam capite, dona sua velit in corpus omne diffundere (947). » Unde etiam manavit illud Optati Milevitani : « Bono unitatis beatus Petrus præferri apostolis omnibus meruit, et claves regni cœlorum communicandas cæteris solus accepit (948) ; et illud Gregorii Nysseni : « Per Petrum episcopis dedit claves cœlestium bonorum (949) ; et illud denique sancti Cæsarii Arelatensis ad Symmachum Papam : « Sicut a persona beati Petri apostoli, episcopatus sumit initium, ita necesse est ut disciplinis competentibus Sanctitas Vestra singulis Ecclesiis quid observare debeant evidenter ostendat (950). »

Hæc et alia ejusmodi ad extremum si urgeant, nempe assererent a Petro non a Christo, aut a Christo per Petrum, non autem immediate et proxime apostolos constitutos : tanquam alius quam Christus apostolos vocaverit, miserit, atque infuso Spiritu cœlesti potestate donaverit ; ac Petrus, non Christus, dixerit : *Ite : docete : prædicate : baptizate : accipite* (*Matth.* XXVIII, 19, 20; *Marc.* XVI, 14), etc. *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* (*Joan.* XX, 21, 22.)

Neque me fugit Joannem de Turrecremata, aliosque paucos, dum a se non putant sancti Leonis et aliorum jam allata dicta satis defendi posse, nisi apostoli quoque a Petro suam jurisdictionem acceperint; in hoc etiam deliramentum abreptos contra manifestissimam Evangelii veritatem : quod quidem commentum ipse Bellarminus confutavit (951).

Id ergo cum sit omnium absurdissimum, constabit ad luctis Patrum sententiis hæc tantum doceri.

Primo, auctoritatem episcopalem ac jurisdictionem clavibus ac ligandi solvendique potestate contineri, quod per se est perspicuum.

Secundo, Petrum fuisse primum, in quo ea potestas ostenderetur et constitueretur, patet ex evangelica historia. Etsi enim Christus omnibus apostolis dixit : *Accipite Spiritum sanctum* (*Joan.* XX, 22); et : *Quæcunque alligaveritis ;* et, *Quæcunque solveritis* (*Matth.* XVIII, 18) : tamen præcesserat illud Petro dictum : *Tibi dabo claves ;* et : *Quodcunque ligaveris, et quodcunque solveris.* (*Matth.* XVI, 19.)

Tertio, utrumque, id est et quod est Petro, et quod est apostolis dictum, æque a Christo manare. Qui enim dixit Petro : *Tibi dabo ;* et : *Quæcunque ligaveris*, idem apostolis dixit : *Accipite*, et : *Quæcunque alligaveritis.*

Quarto, verum igitur esse quod ait Optatus de Petro : « Bono unitatis claves regni cœlorum, communicandas cæteris, solus accepit. » Revera enim quæ Petro datæ sunt, *Matth.* XVI, communicandæ erant postea apostolis, *Matth.* XVIII, et *Joan.* XX; communicandæ autem, non a Petro, sed a Christo, ut patet.

Quinto, verum etiam id esse quod ait Cæsarius : « A Petro episcopatus sumit initium : » cum Petrus primus fuerit in quo per ligandi ac solvendi ministerium ostensa, inchoata, commendata fuerit episcopalis potestas.

Sexto, hinc etiam verum quod ait Innocentius : « A Petro episcopatum et omnem auctoritatem ejus nominis emersisse, » quod ille primus omnium sit episcopus constitutus, sive designatus.

Septimo, ea causa vocari Petrum ab eodem Innocentio *episcopatus auctorem ;* non quod ejus institutor fuerit, non quod ab eo apostoli ligandi ac solvendi potestatem acceperint : reclamant enim ubique Scripturæ; sed quod ab eo factum sit ejus potestatis inter homines collocandæ, et constituendi sive designandi episcopatus initium.

Octavo, apostolos per orbem terrarum non Petri auctoritate, sed Christi, constituisse, ordinasse, consecrasse episcopos ac presbyteros qui Ecclesias gubernarent; atque hunc esse communicati episcopatus una cum ordinaria jurisdictione fontem.

Nono, hæc ut clarius elucescant, ac facile intelligatur quid sit illud, *per Petrum*, quod apud Leonem legimus, recolenda est antiqua Ecclesiæ ab ipsis Scripturis ducta traditio.

Constat ergo Domino interrogante apostolos : *Quem dicunt homines esse Filium hominis?* (*Matth.* XVI, 13, 16, 19.) Petrum omnium principem, omnium induta persona respondisse : *Tu es Christus :* ac postea Christum Petro talem gerenti personam di-

(944) *Rescr. Inn. ad conc. Mil.*, t. II *Conc.*, c. 1287 ; Int. AUG., epist. 182, al. 93, n. 2, t. II, col. 639.

(945) Ejusd. *Rescript. ad conc. Carthag.*, *ibid.*, c. 1281. Inter AUGUST., epist. 181, al. 91, n. 1, col. 635.

(946) LEON. MAG., serm. 3, *in anniv. Assump. ejusd.*, c. 2.

(947) *Ibid.*, epist. 10, al. 80, *Ad episc. prov. Vien.*, c. 1.

(948) OPT. MILEV., *De schism. donat. adv. Parm.*, l. VII, edit. Dup., p. 104.

(949) GREG. NYSS., *In eos qui castigari ægre ferunt*, t. III, p. 314.

(950) CÆS. Arelat., *Exemp. libell. ad Sym.*, t. IV *Conc.*, col. 1294.

(951) BELL., *De R. P.*, l. IV, c. 23.

xisse: *Tibi dabo*, etc. *Quodcunque ligaveris*, etc. Quo patet, his verbis, non modo Petrum; sed in Petro suo principe, ac pro omnibus respondente, omnes apostolos eorumque successores, episcopali potestate ac jurisdictione esse donatos.

Quæ omnia complexus Augustinus hæc scribit (952): « Cum omnes essent interrogati, solus Petrus respondit: *Tu es Christus:* et ei dicitur: *Tibi dabo*, etc., tanquam ligandi ac solvendi solus acceperit potestatem: cum et illud unus pro omnibus dixerit, et hoc cum omnibus, tanquam personam gerens unitatis, acceperit. » Quo nihil est clarius.

CAPUT XIII.

Patres ante Augustinum. — Alii Augustini loci. — Traditio sequentis ætatis.

Augustino præluxit Cyprianus passim. Brevis ac præclara ad Lapsos epistola sic incipit (953): « Dominus noster, cujus præcepta metuere et observare debemus, episcopi honorem et Ecclesiæ suæ rationem disponens, in Evangelio loquitur, et dicit Petro: *Ego tibi dico*, etc.; et: *Tibi dabo claves*, etc.; et: *Quæ ligaveris*, etc. Inde per temporum et successionum vices episcoporum ordinatio et Ecclesiæ ratio decurrit, ut Ecclesia super episcopos constituatur, et omnis actus Ecclesiæ per eosdem præpositos gubernetur. »

In uno igitur Petro omnes episcopos institutos Cyprianus agnoscit; neque immerito episcopatus, eodem Cypriano passim attestante, unus toto orbe terrarum, in uno est institutus: idque factum est a stabiliendam *unitatis originem ab uno incipientem*, ut idem Cyprianus docet (954).

Consentit Optatus, qui *claves communicandos cæteris* apostolis, utique a Christo, ut rerum series demonstravit *soli Petro* primum agnoscit traditas, ut *unitatis negotium formaretur* (955).

Sed omnium maxime communem traditionem exponit et inculcat Augustinus. Neque enim semel id dixisse contentus, loco supra memorato (956), in hujus doctrinæ exponenda ratione totus est. Hinc illud: « In Petro esse Ecclesiæ sacramentum (957); » ergo ea, de quibus agimus, Christi verba dicta esse Petro « Ecclesiæ formam gerenti: quædam dici de Petro quæ non habent illustrem intellectum, nisi cum referuntur ad Ecclesiam, cujus ille agnoscitur gestasse personam, propter primatum, quem in discipulis habuit (958). »

Hinc autem sequi docet omnes apostolos et episcopos a Christo potestatem in Petro accepisse: « Petro enim figuram Ecclesiæ sustinenti datas claves, atque hinc Ecclesiæ datas. Petrum, Paulum, Joannem, cæteros apostolos claves accepisse, easque adhuc in Ecclesia esse, sed omnes in Petro accepisse, ut Ecclesiæ figura (959): » quod inculcat his verbis: « Beatus Petrus primus apostolorum; in illo uno omnes claves acceperunt (960). »

Id vero factum commendandæ unitatis gratia, post Cyprianum et Optatum docet: « Quando enim Christus ad unum (Petrum scilicet) loquitur, unitas commendatur (961): » unde passim in libris contra Donatistas ait, *claves unitati datas* (962).

Summa ergo hæc est. Cum apostoli et pastores Ecclesiarum et unum sint, et multi; unum ecclesiastica communione, qui unum pascant gregem; multi per orbem terrarum distributi, ac suam quippe unici gregis sortiti partem, ideo potestatem ipsis duplici Christi concessione datam; primum ut unum sunt, idque factum in Petro principe, unitatis figuram ac personam gerente, quo pertineat illa vox singulari prolata numero: *Tibi dabo*, et: *Quodcunque ligaveris*, etc. Secundo, ut multi sunt, plurali numero, quo pertineat illud: *Accipite*, et *Quodcunque ligaveritis;* utrumque autem proxime et immediate a Christo; cum ille qui dixit: *Tibi dabo*, ut uni; dixerit idem: *Accipite*, ut multis: præcessisse tamen eam vocem, qua datur potestas omnibus, ut sunt unum; quia Christus unitatem in Ecclesia sua maxime commendatam esse voluerit.

Hinc omnia elucescunt. Neque tantum episcopi, sed etiam apostoli a Christo claves potestatemque acceperunt in Petro, ac suo modo per Petrum, qui eam pro omnibus, ut omnium figuram ac personam gerens, communi nomine acceperit.

Manavit traditio ad posteros. Hanc universam paucis complexus est Christianus Drutmarus (963), noni sæculi scriptor nobilis, *Expositione in Matth.* ad hunc quippe locum: *Quodcunque ligaveris*, etc. « Hoc tam Petro quam omnibus apostolis et successoribus eorum, qui in Ecclesia eumdem locum tenent, recte credimus concessum (964). » Id postquam evangelicis dictis comprobavit, infert: « Quod autem quasi soli Petro, hæc legatio dici videtur, ideo fit, quia ipse locutus est pro omnibus, et in ipso omnibus responsum est. »

Hanc traditionem secuti, labente eodem sæculo, anno videlicet 875, Patres Cabillonenses privilegium monasterii Tornutiensis sic statuunt (965): « Auctoritate, quam a Christo Jesu Domino nostro, summo sa-

(952) Aug., tract. 68 *In Joan.*, n. 4, t. III, part. II, col. 800. 801.
(953) Cypr., epist. 27, *al.* 32.
(954) *Ibid.*, *De unit. Eccles.*, et alib. passim.
(955) Opt., lib. VII, p. 104.
(956) *Vide* cap. præced.
(957) Aug., epist. 53, al. 165, n. 2.
(958) *Ibid.*, *In psal.* CVIII, n. 1, t. IV.
(959) *Ibid.*, *De agon. Christ.*, c. 30, n. 32, tom. VI, c. 260.
(960) *Ibid.*, serm. 149, *De verb. apost.*, al. 26, *De div.*, c. 6, n. 7, t. V.
(961) Aug., serm. 295, al. 108 *De div.*, c. 2, n. 2, c. 1194, 1195.
(962) Vide *Cont. Donatist.*, pass., t. IX.
(963) Corbeiensis monachus.
(964) Christ. Drut., *Exp. in Matth.*, c. 55, tom. XV; *Bibl. Patr.*, p. 156.
(965) *Conc. Cabill.*, t. IX, col. 275; *vide* D. de la Land., *Suppl. conc. Gall.*, p. 294.

cerdote, in Petro accipimus, » etc. Quod totidem verbis repetitum legimus anno 878, in ejusdem privilegii confirmatione, subscribentibus Hincmaro Rhemensi et aliis (966).

Idem legimus in Caroli Magni capitularibus ab Ansegiso collectis (967): « Præcipimus, ne forte, quod absit, aliquis contra episcopos leviter (hoc est, irreverenter), aut graviter (hoc est contumeliose), agat: quod ad periculum totius imperii nostri pertinet; et ut omnes cognoscant nomen, potestatem, vigorem et dignitatem sacerdotalem; quod ex verbis Domini facile intelligi potest, quibus beato Petro, cujus vicem episcopi gerunt, ait: *Quodcunque ligaveris,* » etc. Vicem Petri dicuntur episcopi gerere, quod accepta in Petro potestate, vice ac loco Petri habeantur: quemadmodum et ipsi romani Pontifices, vice ac loco Petri se gerunt, ac Petri vicarios se passim appellant; majore potestate quam alii, sed profecto non magis a Christo deducta.

Unde episcopi qui se vice Petri esse dicunt, iidem se Christi vicarios passim nominant (968); non pari amplitudine, qua romani Pontifices; sed auctoritate pariter a Christo derivata.

Hinc excommunicant, « virtute Spiritus sancti, et ex auctoritate beati Petri apostoli (969); » quippe qui intelligant, ad se quoque dicta, quæ Petri dicta sint.

Piget commemorare ejusmodi innumerabilia, quæ passim legentibus occurrent: ex quibus profecto constat episcopos omnes, in Petro omnium personam gerente, accepisse a Christo quam habent potestatem.

Neque propterea dixeris, nihil præ cæteris accepisse Petrum, qui tantum cæteros figuraret: meminisse enim oportet, quid Augustinus dixerit: « Petrum Ecclesiæ gestasse personam, propter primatum quem in discipulis habuit (970). » Et alibi: « Petrus Ecclesiæ figuram portans, apostolatus principatum tenens (971), » etc.; quod assidue inculcat, et cæteri Patres uno ore prædicant. Hoc enim habuit præ cæteris, ut, cum esset omnium princeps, illud potestatis a Christo proxime et immediate manantis commune depositum, principali jure et ipse acciperet, et ad successores transmitteret, ut cæteros episcopos meminisse oporteat, se primum in Petro ut unitatis capite designatos, formatos, constitutos, in Petri successore colendo et observando, unitatem et pacem servare debere (972).

CAPUT XIV.

Cleri gallicani ab antiqua traditione ducta sententia.— Conventus generalis anno 1655 *adversus Joannem Bagotium acta memorantur.*

Hanc sanctam et apostolicam episcopalis jurisdictionis ac potestatis a Christo immediate profectæ et institutæ doctrinam, Ecclesia gallicana studiosissime retinuit, nec passa unquam est ab ea traditione deflecti.

Ut alia omittamus, nostra memoria, anno videlicet 1655, Joannes Bagotius degenerem sententiam, qua vilescat episcopatus, propugnasse visus erat (973). Id cum clerus gallicanus maximo ac frequentissimo concessu Parisiis congregatus molestissime tulisset, purgavit se coram amplissimo cœtu Bagotius, professusque est disertis verbis: « Episcopos immediate a Christo accipere jurisdictionem, atque in suis Ecclesiis gubernandis eadem auctoritate pollere, qua apostoli (974). »

Idem Bagotius docere visus, ita se habere Papam respectu cujuscunque episcopi, et cujuscunque diœceseos, ut se habet episcopus respectu cujuscunque curati, et cujuscunque parœciæ diœceseos; » id a se dictum negavit; *atque inter utrumque ingens discrimen* esse professus est, *etiam jure divino.*

Sacer vero cœtus fideles omnes edoceri voluit, « constitutam a Christo Papæ auctoritatem in tota Ecclesia, episcoporum vero in suis diœcesibus; quæ doctrina esset conciliorum Lateranensi sub Innocentio III, Florentini, ac Tridentini. »

Eam doctrinam Gallicani Patres luculentius exponunt, datis pro more litteris, ad omnes coepiscopos, quarum hæc summa est (975): « Neminem orthodoxum dubitare, quin Papa sit caput, pastor et primas universalis Ecclesiæ, uti loquitur concilium Florentinum; cujus potestatis jure posse eum in casibus ac forma in jure præscriptis, providere regimini omnium Ecclesiarum, omnique pastorali functioni. Verum ea doctrina non destruit jus episcopale, neque propterea admitti delegatos sine causa, qui sine episcoporum licentia omnia eorum munia obire possint: hierarchiam nihil esse aliud quam subordinationem quamdam membrorum ad caput; eo esse comparatam ut membra conservet sub capitis regimine; ac licet utrique

(966) *Vide* D. de la Land., *Suppl., conc. Gall.*, p. 277; vide *conc. Rhem.*, ann. 900, *ibid.*, col. 481.

(967) *Capitul.* Car. Mag., lib. v, col. 163.

(968) *Præf. conc. Meld.*, t. VII *Conc.*, c. 1816 et seq.

(969) *Conc. Vien.*, can. 1, t. IX, c. 435.

(970) Aug., *Enarr. in psalm.* cviii, n. 1, tom. IV.

(971) *Ibid.*, serm. 76, *al.* 13, *De verb. Domini*, c. 2, n. 1, t. V.

(972) In eo loco codicis quem diligentiori cura recognovit Bossuet, hæc ad marginem, ipsius scripta manu, legimus: « Cap. 14: *Ecclesiæ Hispaniensis traditio in conciliis Toletanis et in concilio Tridentino,* » et in scheda hic inserta: « Notanda est traditio Ecclesiæ Hispaniensis, ante caput 14. » Quapropter deleto numero capitis sequentis, pro 14 posuerat 15. Cum autem solitus fuerit Bossuet in schedis ea scribere quæ suo operi addebat, et ea sola nobis supersint hujus capitis indicia, an ab auctore illud caput confectum fuerit, an schedæ amissæ fuerint, prorsus ignoramus. (*Ed. Paris.*)

(973) In suo libro cui titulus est: *Défense du droit épiscopal.*

(974) Vide *Act. du clergé de* 1655.

(975) Vide *ibid.*

et caput et membra potestatem ac vitam ducant ab eodem Christo, non tamen eadem vi neque pari auctoritate; apostolos haud minus Petro fuisse subjectos, quanquam æque ac Petrus a Christo missionem habuissent; ita episcopos, qui apostolis successerint, haud minus a Christo habere potestatem, licet eam exercere sub Papa Petri successore debeant : cæterum violari episcopatum, qui secundum Cyprianum unus est, nisi episcopus agnoscatur a Spiritu sancto præpositus gregi ; qui se ab ejus auctoritate segregaverit, ab eo id pati Ecclesiam, quod sol erepto radio, obstructo rivo fons, detracto uno ramo arbor tota pateretur : ac neminem Ecclesiæ vere esse conjunctum qui non agnoscat, et superiorem in totius corporis capite potestatem, et quæ in subjectis particularium Ecclesiarum capitibus vigeat : et Papam quidem instar petræ esse, qua fundatur Ecclesia : episcopos vero columnarum instar, qua portetur; atque omnino ad sustentandam tanti ædificii structuram, et petram, et columnas æque conservari oportere. »

Hanc celeberrimi conventus acceptam a majoribus et tradendam posteris sententiam, aulicis artibus aliquanto tempore interceptam, conventus Ecclesiæ Gallicanæ, anno 1682, innovavit ac promulgavit.

Hoc sacrum depositum ab omni Patrum memoria Sorbona custodit. Neque unquam innoxios habuit qui aliud sentirent, ut a nobis prolata monumenta testantur (976).

Nimia illa quidem, inquies, quæ potestatem jurisdictionis parochorum æque ac episcoporum et Papæ, a Christo esse docet, ut ex eisdem monumentis atque ex novissima Vernantii censura patet.

Qui hæc objiciunt, doctrinam sacræ Facultatis non intelligunt : diserte enim explicat hic agi de parochis, non quantum ad *limitationem*, sed quantum ad *institutionem primariam;* subditque in censura Vernantii : « Salva semper immediata episcoporum in prælatos minores, seu curatos et plebem subditam auctoritate. »

Mens ergo Facultatis de secundi ordinis sacerdotibus non ea est : institutum a Christo, ut sint eo ritu, quem nunc Ecclesia servat, in parœcias distributi, id enim pertinet ad eam limitationem, quam a Papa quidem et ab Ecclesia esse ipsa Facultas docuit; sed omnino a Christo esse id, quod ad *primariam* hujus ordinis *institutionem* pertinet : nempe ut ille ordo sit in Ecclesia necessarius, et secundo loco sub episcopis ecclesiasticam jurisdictionem exerceat; quam cum exercet, non ab alio quam a Christo, secundum canones et episcoporum justa præscripta, exercendam accipiat : ita ut episcopis, a quibus consecrantur et instituuntur, tanquam immediatis pastoribus, vicariam operam præstent : quod est verissimum.

At episcopos, licet Papæ divino jure subjectos, ejusdem esse ordinis, ejusdem characteris, sive ut loquitur Hieronymus (977), *ejusdem meriti, ejusdem sacerdotii*, collegasque et coepiscopos appellari constat : scitumque illud Bernardi ad Eugenium Papam (978) : « Non es dominus episcoporum, sed unus ex ipsis. »

Quod ergo nuperrime inventum est, episcopos a Papa jurisdictionem habere, ejusque quosdam esse vicarios, ut duodecim sæculis inauditum, a scholis Christianis amandari oporteret.

CAPUT XV.

Auctoris anonymi, de jurisdictione episcopali a Summo Pontifice profecta, vanæ commentationes.— Sancti Gregorii loci.— Bellarmini objectio.— Sancti Felicis III locus.

Quam firma et antiqua sit nostra sententia, aliorum vani conatus docent, ac præsertim anonymi, qui *de libertatibus* scripsit. Is enim, ut nihil intactum relinqueret, quo vilesceret episcopatus dignitas, totum VIII librum in hac quæstione consumpsit, conquisitis undique auctoribus, qui degenerem sententiam sequerentur (979) : Et quidem scholasticos ac postremæ ætatis auctores facile invenit, multosque laudavit : ex antiquitate nihil omnino protulit, præter illa quæ de Petro dicta retulimus; quæ quam abs re sint, omnes eruditi vident.

Sane et Joannem Ravennatem retulit, qui ad sanctum Gregorium de romana Ecclesia hæc scribat : « Quæ universali Ecclesiæ jura sua transmittit (980). » Sed hæc nihil aliud sonant, quam omnium Ecclesiarum jura, etiam Ecclesiæ Romanæ auctoritate muniri, eoque recurrere omnes, quorum jura violentur; quod est certissimum. Si quis autem illa verba eo pertinere putet, ut a Papa, non a Christo episcopatus jura profluant, næ ille arbitretur a Joanne Ravennate plus tribui Gregorio quam ipse sibi Gregorius tribuat; is enim nihil aliud Petro auctori suo tribuit, quam ut ei a Christo « cura totius Ecclesiæ, et principatus commissus sit (981) : » hoc est ut universam qualis a Christo instituta est, regat Ecclesiam ; non profecto ut omnia Ecclesiæ jura a se, non a Christo, transmissa esse putet. Idem Gregorius de se cæterisque fratribus Ecclesiarum episcopis hæc scribit : « Quid ergo nos episcopi dicimus, qui honoris locum ex Domini nostri humilitate suscepimus, et tamen superbiam hostis ipsius imitamur (982). » Nempe se accenset cæteris, qui *honoris locum* a Christo æque sus-

(976) *Vide* sup., lib. VI, cap. 25 et seq.
(977) HIER., *Epist. et Evang.* 101, al. 85, *ad Evagr.*, tom. IV, col. 803.
(978) BERN., *De consid. ad Eug.*, lib. IV, c. 7, n. 35, t. I.
(979) Anon., *De libert.*, etc., l. VIII, impr. c. 10, 11
(980) JOAN. RAVEN., *Epist. ad Greg. Mag.*, ep. 59, lib. III, al. 55, l. II, t. II.
(981) GREG. MAGN., l. V, epist. 20, *Ad Aug.*, al. l. IV, epist. 32, *ibid.*
(982) *Ibid.*, epist. 18, *Ad Joan. CP.*, al. lib. IV, ep. 38.

cipiant; non eum se esse vult, qui omnia ipse cæteris tribuat. Quo etiam loco id scribit : « Certe Petrus apostolus primum membrum sanctæ et universalis Ecclesiæ est; Paulus, Andreas, Joannes quid aliud, quam singularum sunt plebium capita (983)? Et tamen sub uno capite omnes membra sunt Ecclesiæ. » A quo quidem capite, Christo scilicet, vim omnem suam ducunt; non a Petro, qui licet suo modo caput omnium, est tamen Christi, una cum ipsis membrum est; omnibusque pariter virtus et auctoritas a Christo tribuitur, ac licet non æqua omnibus, tamen omnibus æque (984).

Non ergo a se putent Romanum Pontificem honoratum, dum volunt episcopos illi, potius quam Christo, referre acceptam eam, quam exercent, cœlestem jurisdictionem. Gregorium recordentur. « Non honorem, inquit (985), esse deputo, in quo fratres meos honorem suum perdere cognosco (986): meus namque honor est, honor universalis Ecclesiæ. Tunc ergo vere honoratus sum, cum singulis quibusque honor debitus non negatur. »

Nihil autem ad rem, quæ scribit anonymus de Alexandrino et Antiocheno patriarchatu, per Petrum apostolum constituto; longe vero minus ad rem, quod etiam de phantastico Galliæ patriarcha singulari capite agit (987); ac pudere debuit virum gravem, in his etiam somniis confutandis tantum operæ collocasse. Sed certum erat nihil prætermittere, quod aliquam Gallis invidiam apud imperitos conflare posset.

Metropolitanas Ecclesias, præsertim in Gallia, suam a Summo Pontifice auctoritatem traxisse narrat (988) : quo causæ suæ emolumento? Nempe et Paulus Titum in Creta metropolitam instituit, jussitque ut per Ecclesias episcopos constitueret (989). An hic etiam necesse fuit intervenire Petrum? An Petrus Ephesinam, Cæsariensem, Heracleensem, aliasque in Oriente primarias sedes instituit, quæ non modo episcopos, sed etiam metropolitas plurimos sub se haberent?

Quod vero episcopatum toto orbe terrarum ab uno Petro et successoribus propagatum dicit, nulla probatione dicit : tanquam alii apostoli nihil egerint. Quod non nisi auctoritate Petri distributas diœceses, et cuique pastori suum assignatum gregem asserit (*Tit.* I, 5) : quod, quidquid cæteri apostoli, Paulus etiam apud Cretenses, egerint et jusserint, Petri et successorum expresso vel tacito consensu valuisse respondet; hæc contemnenda potius, quam confutanda duximus, et in tanta litterarum luce ab homine gravi dici potuisse miramur.

Jam quod his ratiociniis delectatur : episcopi Papæ subjecti sunt; episcopi a Papa deponi, a Papa reponi possunt (servatis quidem canonibus) : episcopalis jurisdictio ab ipso ordine sive charactere separari potest; ergo a Papa est : episcopi inæqualem nec eamdem cum Papa jurisdictionem accipiunt; ergo non a Christo (990) (quasi Christo non licuerit, honorem ac potestatem a se immediate diffusam diversa mensura, modoque, et certo ordine temperare ac distribuere) : ne memoratu quidem dignum est.

Nec melioris notæ illud : « In regimine monarchico supremus princeps officia aliis etiam principibus distribuit, ac jurisdictionem confert. » Demonstrandum enim erat, ecclesiasticam monarchiam, sub Christo præcipuo monarcha constitutam, ad formam monarchiæ sæcularis penitus institutam esse; quod est falsissimum : id, inquam, Scripturis et traditione demonstrandum; non ex proprio cerebro, vanisque ratiocinationibus Christianæ reipublicæ forma effingenda erat.

Illud vero longe est absurdissimum, quod statim significat : « Jurisdictionem ab eo esse, qui confert titulum (991) : » item ab apostolis eorumque successoribus esse, qui diœceses seu parochias distribuerint, fundarint ecclesias, pastores constituerint, plebem assignarint. Cui enim non sit obvium, ab apostolis, apostolicisque viris separata loca, personas designatas; a Christo tamen ipso jurisdictionem esse collatam? Quod si verbis ludimus, contendimusque a Christo immediate non esse, quod sit per homines; jam ergo nec papalis jurisdictio a Christo sit. Romanus enim Pontifex æque ac cæteri ab hominibus eligitur, ab hominibus ordinatur. Quis autem ei Romanam diœcesim assignavit, cujus est peculiaris episcopus? A quo episcopalem hanc jurisdictionem accepit? An a Petro et antecessoribus jam pridem in cœlum assumptis? An forte a se ipso ut Papa, non autem a Christo? Apage deliria, vana ratiocinia evanescant.

Memorat Bellarminus (992) bullas pontificias episcoporum instituendorum causa datas. Neque quidquam aliud profert (993): neque recordatur quam hæc novitia ac po-

(983) Greg. Mag., l. v, epist. 18 *ad Joan. CP.*, al. l. iv, ep. 38.

(984) Argumentum Bossuet confirmatur his Gregorii verbis in eadem epistola. « Nunquid non... per venerandum Chalcedonense concilium, hujus apostolicæ Sedis antistites... universales oblato honore vocati sunt? Sed tamen nullus unquam tali vocabulo appellari voluit, nullus sibi hoc temerarium nomen arripuit, ne, si sibi in pontificatus gradu, gloriam singularitatis arriperet, hanc omnibus fratribus denegasse videretur. » *Ibid.*, col. 745. (*Edit. Paris.*)

(985) Greg. Mag., l. viii, epist. 30, *Ad Eulog. Alex.* al. l. xxx.

(986) Videtur ab Eulogio vocatum fuisse Gregorium *Papam universalem*, quem titulum arrogantia plenum Gregorius repudiabat. « Scio qui sum, inquit, qui estis : loco enim mihi fratres estis, moribus Patres. » Deinde sequuntur ea verba quæ Bossuet allegat. (*Ed. Paris.*)

(987) Anon., *De libert.*; etc., l. viii, c. 3, 4.

(988) *Ibid.*, c. 5 et seq.

(989) *Ibid.*, c. 12, n. 2.

(990) *Ibid.*, tot. cap.

(991) *Ibid.*, c. 1, n. 9; c. 8, n. 14; c. 12, n. 5, 6.

(992) Bell., *De R. P.*, l. iv, c. 24.

(993) Multa quidem profert; sed illud argumentum maxime urget, tanquam præ cæteris firmissimum. (*Edit. Paris.*)

stremæ ætatis sint; et quam nec ad Græcos, nec ad alios Orientales pertineant, quos non ea conditione, ut bullas deinceps acciperent, Ecclesia catholica toties susceperit; imo in antiquo usu reliquerit.

Neque tamen refugimus id, quod est a Felice III dictum (994) : « Per quam apostolicam scilicet Sedem) largienti Christo, omnium solidatur dignitas sacerdotum : » non quod eos institueret omnes episcopos, quod est falsissimum; sed quod male et præter canonicum ordinem institutos, a sua communione, suo quodam jure depelleret, eisque communicando solidaret.

De tribus patriarchis, qui cæteros deinde episcopos confirmarent, a Sede apostolica confirmandis, quod objiciunt, etiam si esset certissimum, et vetustissimum, atque ab ipsa christianitatis origine repetitum; quid ad nos pertinet? cum certum sit, Carthaginensem Ecclesiam, et antequam Constantinopolitanæ Sedi subderentur (995), Ephesinam, Heracleensem, Cæsariensem in Cappadocia, aliasque absolutæ ordinationis jure gavisas : quo etiam potitas esse Gallicanas et Hispanienses Ecclesias, ex antiquis utriusque Ecclesiæ canonibus erui, æquis constabit judicibus. Dicant tamen an valuerint, an non?

Sæpe vidimus Romanorum etiam Pontificum electionem atque institutionem, si quid dubii forte intervenit, conciliorum atque Ecclesiarum consensione, auctoritate, decreto agnitam et firmatam, multosque, ipso fatente Baronio (996), intrusos, Simoniacos, nullosque Pontifices, summa tamen auctoritate valuisse; quod Ecclesia catholica, tacito saltem consensu eorum institutionem ac gesta comprobaret, rataque haberet. An ergo propterea Romani Pontificis jurisdictionem ab Ecclesia esse dicemus? Sed nos in perspicua re plus æquo immoramur. Satis enim scimus, neminem dissensurum, qui quidem antiquitatem vel primoribus labiis degustarit : neque futuros unquam fuisse, qui jurisdictionem omnem ecclesiasticam ab ipso Papa repetendam ducerent, nisi et fuissent, qui cum omnia extraordinarie habere et gerere affectarent, omnino imminuta episcoporum potestate sibi opus esse crederent.

CAPUT XVI.

Loci sancti Joannis Chrysostomi, a novissimo auctore anonymo objecti.

Novissimus auctor anonymus multa ex beato Joanne Chrysostomo et Augustino profert, quibus ea, quam tuemur, conciliorum auctoritas infringi videatur. Libri enim v caput 12 hunc titulum præfert : *Sententia sancti Joannis Chrysostomi de comparatione beati Petri cum cæteris apostolis, etiam simul unitis* (997). Quo loco congerit mira, sed omnino extra rem; ut vel exinde specimen capi possit, quam sit ejus auctoris, ad speciem magis quam ad veritatem composita oratio.

Ad hanc ergo Christi interrogationem : *Vos autem quem me esse dicitis?* (*Matth.* XVI, 15) hæc a Chrysostomo notata memorat, quibus significet, « superius esse sancti Petri circa fidem judicium, cæterorum omnium apostolorum judicio. »

Primum quidem, « Petrum non solum omnes alios repræsentasse, omnium vice ad interrogationem Christi respondendo, sed ipsorum etiam non exspectasse suffragium (998); » quod quidem, verissimum est, sed nihil ad rem. An enim coram ipso Christo præsidem egisse volunt, et singulorum rogare potuisse sententiam? Rem absurdam primum; tum etiam inutilem; non enim necesse id erat, cum vel inde a primo Christi miraculo in Cana Galilææ Joannes scripserit : *Crediderunt in eum discipuli ejus* (*Joan.* II, 11); et utique non in hominem, sed in Deum credebant, atque id Petro gnarum.

Neque magis est ad rem id, quod anonymus notatum a Chrysostomo memorat, Petrum *præsiluisse et prævenisse* (999). Prævenit enim certe omnium responsionem, non omnium fidem. Neque ad quæstionem pertinet, an Petrus, rogatis aliorum suffragiis, pro omnibus responderit. Non enim id quisquam cogitat, eo obstringi Romanum Pontificem Petri successorem, ut nihil communi nomine pronuntiet, nisi rogatis omnium suffragiis; cum, ex omnium Ecclesiarum communicatione, facile intelligere possit communem traditionem et fidem, quam exponere teneatur.

Jam anonymus ad hæc verba Chrysostomi : *Os et vertex consortii totius*, notare debuisset, eum esse oris loco, qui promat quod omnes sentiant. Quod autem illud ascribit (nota hæc verba) *vertex consortii totius, et non apostolorum tantum seorsim sumptorum* (1000); quam futile! Quis enim inter Catholicos dubitat quin Romanus Pontifex sit caput et vertex totius Ecclesiæ? An proinde ejus sententia omnium sententiæ prævaleat, quæstio est. Quin senatus princeps, totius ordinis princeps caputque dicitur : quod non eo dixerim, ut Romanus Pontifex non majore dignitate polleat, sed quod ea quæ jactant, cum inferiori quoque dignitate constent.

Anonymus memorat (1001), secundo loco, a Chrysostomo notatum, Petrum perfectiore modo Christum cognovisse, quam qui eum Filium Dei antea confessi fuerant; quod de cæteris aliquatenus verum est, de apostolis certe absurdissimum, quos ante

(994) FELIX III, epist. 13, *Ad Flav. C. P.*, t. IV, *Conc.*, c. 1089.

(995) Subditæ quidem sunt a Chalcedonensi synodo, ut videre est act. 15 (*Edit. Paris.*)

(996) *Vid.*, BAR. *De Serg. III*, *Joan. X*, *Joan. XI*, tom. X.

(997) Anon., lib. v, c. 12, n. 1.

(998) CHRYS., hom. 54, *al.* 55, *in Matth.*, t. VII, p. 546 et seq.; *Matth.* XVI, 15.

(999) Anon., lib. v, c. 21, n. 2.

(1000) *Ibid.*, c. 12, n. 4.

(1001) *Ibid.*, n. 5.

Petri confessionem in nudum hominem credidisse, nemo nisi impie dixerit; ac, si id Chrysostomus diceret, commoda interpretatione in aliam sententiam emoliendus esset, quod hujus loci non est.

Observat, tertio loco, hæc verba Chrysostomi : *Pater illi quod loqueretur suggessit* : unde concludit anonymus (1002) : « Petrum divinæ sententiæ sibi a Patre suggestæ promulgatorem, non humanæ opinionis relatorem exstitisse. »

Quo loco multa peccat; primum, quod nemo cogitet Petrum, cum suam et aliorum exposuit fidem *humanæ tantum opinionis relatorem exstitisse*. Non enim humana opinio est, in quam de Christo Deo apostolicus ordo consentiat. Tum stant illa duo simul, et Petrum communis fidei esse interpretem, et eam nihilominus a Patre acceptam esse.

Quod quarto et quinto loco anonymus memorat, ad Petrum « vere ac proprie factam esse promissionem de ædificanda super ipsum Ecclesia (1003); et cum a Chrysostomo dicitur Ecclesia super ipsam fidem niti (1004), id intelligi debere per singularem quemdam respectum ad Petrum ejusque successores in Sede apostolica, eximios fidei professores ac prædicatores; tum Petrum pastorem universi gregis esse constitutum. Omnes quidem, ac præcipue Parisienses nostri et Gallicani Patres confitentur; neque in communi fide stabilienda laborandum fuit.

Neque etiam negant id quod ab anonymo, sexto loco, est positum : « Ut Petro vere, proprie, ac excellentiori modo revelata fuerat Christi divinitas;... ita ipsi vere et proprie et immediate dari claves regni cœlorum (1005) : » hæc enim postrema sunt certissima, additis sane iis, quæ ex Augustino ac Patrum traditione hausimus (1006). At superest quæstio, qua conditione, qua lege administrandæ claves, idque ex universali traditione explicandum, non ex uno ambiguo et utrique sententiæ apto Chrysostomi loco.

Quod autem et hic et septimo loco notatum ab anonymo est (1007); « Petrum ad altiorem divinitatis Christi cognitionem evectum » quam cæteri apostoli, quis asserere audeat? Certe ad excellentius ejus præconium adductum fuisse constat; quod sufficit.

Quod est octavo in Chrysostomo observatum (1008); Jeremiam quidem uni genti, Petrum vero universo terrarum orbi esse præpositum, quis negat; ut eloquentissime, ita suo modo verissime a Chrysostomo esse dictum (1009)? cum præfectura Petri, non modo amplitudine, sed etiam ordinaria potestate præstet.

(1002) Anon., lib. v, c. 12, n. 4.
(1003) *Ibid.*, n. 5, 6, 7.
(1004) Chrys., loc. jam cit., n. 2, p. 546.
(1005) *Ibid.*, n. 7.
(1006) Sup., hoc lib., cap. 12 et seq.
(1007) Anon., *ibid.*, n. 8.
(1008) *Ibid.*, n. 9

Quod denique anonymus Chrysostomum sic conclusisse memorat (1010) : « Tu vero mecum, ex eis omnibus intellige, quanta sit potestas ejus, » ad hæreticos certe vertenda sunt, non ad Parisienses, aut ad Patres gallicanos, qui hanc potestatem esse maximam, ac plane cœlestem confitentur.

Quod autem, ex alio Chrysostomi loco, hæc infert anonymus (1011) : « Si Petrus splendor totius mundi, si apostolorum doctor, ab ipso alii, non ab aliis ipse instrui atque doceri indiguit : » quorsum spectat? Nisi forte ut Paulus Petrum temere, non modo docuisse, sed etiam reprehendisse videatur.

CAPUT XVII.

Alius Chrysostomi locus, in Acta apostolorum.

Noster anonymus ultimo loco memorat beati Chrysostomi homiliam III in *Acta apostolorum*, in eaque vim facit maximam (1012). Ibi sanctus doctor exponit sermonem Petri de uno ex discipulis in collegium apostolicum coaptando. Quo loco Chrysostomus id notat : Petrum ubique loqui primum : Græca autem sic habent : « Et ut fervidus, et ut is cui a Christo grex esset creditus, et ut cœtus princeps, semper primus incipit loqui : » hoc autem omnes confitentur. Chrysostomus paulo post : « Considera quam Petrus agit omnia ex communi discipulorum sententia, nihil auctoritate, nihil imperio : » quæ nobis quidem prosint, potius quam noceant. Post multa interjecta subdit : « Multitudini permittit judicium, et eos qui eligerent reddens reverendos, et seipsum ab invidia liberans; » ac postea : « Annon licebat ipsi eligere? Licebat et quidem maxime; verum id non facit, ne cui videretur gratificari (1013). » Quo loco noster anonymus somniat voluisse Chrysostomum, ut Petrus jure suo potuerit totum negotium peragere, etiam inconsultis fratribus, quod procul est a Chrysostomi mente, et ab illis temporibus. Id voluit Chrysostomus, Petro sacri cœtus principi licuisse, ut sicut de electione primus verba fecerat, ita simul aliquem designaret, atque deligeret, in quem alii deinde facile consentirent. Quod quidem est eligere, non solum, sed primum. Hoc autem non fecit Petrus. Indefinite dixit : *Oportet testem resurrectionis Christi nobiscum fieri unum ex istis.* (*Act.* I, 22.) Notat ergo Chrysostomus Petri modestiam, qui aliorum noluerit præoccupare judicia. At si (quod Chrysostomus ne cogitat quidem) id volunt, ut Petro vel soli licuerit totam rem pro potestate conficere; quid postea consequetur? Certe ut Petri successor, seorsim ab Ecclesia etiam congregata,

(1009) Chrys., loc. cit.
(1010) *Ibid.*, n. 3; Anon., l. v, c. 12, n. 10
(1011) Anon., *ibid.*, n. 11.
(1012) *Ibid.*, n. 12; Chrys., hom. 3, *in Act.*, n. 1, tom. IX.
(1013) Chrysost., hom. 3, *in Act.*, n. 2, tom. IX.

aliquid possit, puta deligere aliquem episcopum; non proinde summa hæc definire possit, quæ ad fidem, quæ ad schisma, quæ ad universalem reformationem pertinent: qua in re quæstio est posita. Quamobrem Chrysostomus, utcunque intelligendus est, ipse certe anonymus extra quæstionem ludit.

Quæ deinde sequuntur ab anonymo relata verba Chrysostomi, vario leguntur in græcis codicibus, et vulgatus quidem interpres, quem sequitur anonymus, sic habebat: « Quanquam autem habet (Petrus) constituendi jus par omnibus, tamen hæc congruenter fiebant ob virtutem viri; et ob hoc quod tunc temporis præfectura non honos erat, sed cura subditorum (1014). » Unde illa anonymi vana: « Petrum habuisse jus par omnibus, non solum *seorsim*, sed etiam *simul sumptis* (1015). » An Chrysostomus hoc dicit? Non has argutias in populari sermone tantus orator sectabatur; nihilque aliud hæc indicant, quam ut Petrus æque ac cæteri potuerit aliquem deligere, ac designare primus; id tamen aliorum arbitrio reliquerit.

Hæc dicimus ad Chrysostomi locum, prout legit interpres; at alia lectio est, quam vulgati codices retinuerunt. Sic autem habet ad verbum: « Quanquam nec æqualem omnibus constitutionem habebat, » etc., affirmationis loco, negatione reposita: quam lectionem excutere non est animus; ac duntaxat monemus anonymum, recurrendum fuisse ad fontes, neque ex incerta lectione certam conclusionem elici debuisse.

At illud palmarium putat, quod subdit Chrysostomus: « Merito primus omnium auctoritatem usurpat in negotio, ut qui omnes habeat in manu: ad hunc enim Christus dixit (*Luc.* XXII, 32): *Confirma fratres tuos* (1016). » Quo loco anonymus subtile illud suum inculcare non cessat: *Omnes habet in manu*, ergo *omnes simul sumptos;* quæ tamen nec sufficerent; et quando quidem rem ad extremos apices urget, addere debuisset; Petrum etiam solum omnia potuisse quocunque in negotio: nec tantum in designando Matthia; sed etiam in exponenda fide, in exstinguendo schismate, in constituenda universali disciplina; idque absolute et ad nutum, nec ulla coapostolis deliberatione permissa: qualia nec Petrus, nec ipse Chrysostomus, nec quisquam homo sanus somniavit.

Nos quidem confitemur, Petrum omnium primum, ut ait Chrysostomus, non tamen solum in Ecclesiæ negotiis merito *usurpare,* sibique vindicare *auctoritatem*, et confirmare fratres jussum, et quod suo loco diligentius expendemus (1017), ejus, in re obvia neque multum controversa, prono omnium assensu obtinuisse sententiam.

Cæterum, ubi gravis orta est dissensio, qualis illa de legalibus, *Act.* XV, variabantque sententiæ, sigillatim dixisse et judicasse omnes, remque esse decisam omnium auctoritate conjuncta: unde illud exstiterit: *Visum est Spiritui sancto et nobis* (*Ibid.*, 28); missumque ad Ecclesias non unius Petri, sed omnium apostolorum, quotquot adesse poterant, ut ipse Chrysostomus loquitur (1018), *commune decretum.*

CAPUT XVIII.

Sancti Augustini locus ab eodem anonymo objectus, contra conciliorum auctoritatem indeclinabilem.

Idem anonymus auctor, libro VII, hunc objicit sancti Augustini locum ex libro secundo *adversus donatistas;* quo loco sanctus doctor respondet Donatistis, qui auctoritatem conciliumque Cypriani assidue objectabant. De conciliis autem hæc habet: « Et ipsa concilia, quæ per singulas regiones vel provincias fiunt, plenariorum conciliorum auctoritati, quæ fiunt ex universo orbe Christiano, sine ullis ambagibus cedere, ipsaque plenaria sæpe priora posterioribus emendari; cum aliquo rerum experimento aperitur quod clausum erat, vel cognoscitur quod latebat (1019). » Huc usque anonymus. Addemus et illud ejusdem Augustini ex eodem libro: « Nam et concilia posteriora prioribus apud posteros præponuntur, et universum partibus jure optimo præponitur (1020). »

Probat anonymus, hic agi de conciliis stricto sensu plenariis, eo quod Augustinus loquatur de conciliis, *quæ fiunt ex universo orbe Christiano.* Probat agi *de fidei quæstionibus,* quod *hæc* de conciliis *dicta sint, occasione hæresis scilicet Donatistarum baptismum iterantium.* Queis fretus, hæc ait: « Respondeant huic Augustini loco, qui judicium concilii judicio Papæ in fidei quæstionibus præponunt. » Melius diceremus: Respondeat anonymus hæreticis, qui unum hunc præ cæteris jactant locum, ut in fidei quæstionibus, concilia œcumenica errare posse probent. An forte respondebit, id quod persæpe profitetur, agere se de conciliis, *a quibus Summus Pontifex ejusque legati absint?* non ita Augustinus: de conciliis agit qualia tum quoque celebrabantur vere œcumenicis, quibus cum aliis episcopis ex universo orbe Christiano congregatis Romanus Pontifex collegii episcopalis princeps et caput interesset.

Sane non Parisienses privatim, sed tota theologorum et canonistarum schola profitetur certos esse casus, eosque extraordinarios, in quibus concilia generalia sine Romano Pontifice celebrari possint. Neque ea concilia quisquam theologorum, ac ne ipse quidem negat anonymus, cum nempe in eos casus incidimus, *qui non alia reme-*

(1014) CHRYSOST., hom. III, *in Act.*, n. 3, tom. IX.
(1015) Anon., loc. cit.
(1016) CHRYS., hom. 3, *in Act.*, n. 3, t. IX.
(1017) *Inf.*, l. IX.

(1018) CHRYS., hom. 33, *in Act. apost.*, t. IX.
(1019) Anon., lib. VII, cap. 9, n. 11; AUG., l. II, *De bapt. cont. Donat.*, cap. 3 n. 4, tom. IX.
(1020) *Ibid.*, c. 8, n. 14

dea patiuntur (1021). At illi casus nondum inciderant ut eos ab Augustino prævideri necesse fuerit. Illud certe concilium ex orbe Christiano collectum, quod objiciebat Donatistis, non sine Romano Pontifice celebratum esse, aut Augustinus significat, aut quisquam hominum cogitavit. Imo illud concilium, quo Donatistas premebat, consueto more erat actum. Idem concilium irrefragabilis auctoritatis fuisse, Augustinus docet : id enim ubique agit, ut de rebaptizatione, de qua agebatur, nullus jam supersit dubitandi locus, postea quam ea quæstio « ad concilii plenarii auctoritatem roburque perducta est (1022). » Cui concilio si anonymus derogat auctoritatem, aut ab Augustino derogatam putat, palam ad hæreticorum castra transit, qui veris legitimisque conciliis œcumenicis adversantur. Quare aut hæreticis se adjungat oportet, aut hunc, quem nexuit, nodum, nobis ipse exsolvat. Atque hi sunt qui invidiosissime jactant favere nos hæreticis, quod catholicam innoxiamque sententiam tueamur : ipsi interim ab hæreticis arma mutuantur, quibus conciliorum fidem auctoritatemque proterant.

Nos facile cum Bellarmino aliisque Catholicis respondemus, agi quidem hic de conciliis vere œcumenicis, eaque indubie emendari posse a posterioribus conciliis in rebus facti aut disciplinæ variabilis (1023) : quem sensum Augustinus aperte indicat his verbis, « plenaria concilia sæpe priora posterioribus emendari, cum aliquo rerum experimento aperitur quod clausum erat, et cognoscitur quod latebat. » Ergo Augustinus spectat non ipsam incommutabilem veritatem, quam sola apprehendat fides ; sed eas profecto res, quæ *in rerum experimento* sunt positæ : quibus verbis ab Augustino designatas fidei veritates, neque ratio sinit, neque quisquam in ejus libris unquam repererit.

Jam quod anonymus objicit, id a sancto Augustino dictum, occasione fidei ab hæreticis læsæ, quid agat ignoramus. An ut concilia œcumenica in fide errare possint ? Impium, hæreticum, omnibus Catholicis detestandum. An ut Augustinus cum hæreticis senserit, conciliisque universalibus legitimis detraxerit auctoritatem ? Absurdum, erroneum, ipsi Augustino contrarium : cum is non alia magis ratione Donatistas a rebaptizatione deterreat, quam quod ab universalis concilii auctoritate recesserint. Prorsus anonymi nos piget, qui conciliaris auctoritatis odio ad hæc misera et infanda prosiliat. Nos autem cum Catholicis facile respondemus : verba quidem Augustini, quæ cum hæreticis anonymus urget, occasione quidem fidei esse prolata : nihil tamen prohibere, quominus occasione capta de conciliorum decretis universim tractet, atque ab uno casu transeat ad alios, quibus priora concilia etiam plenaria a posterioribus emendari possint. Agebat enim adversus Donatistas universalis Ecclesiæ contemptores, qui proinde conciliorum auctoritatem, non ex illa a Christo Ecclesiæ universalis facta promissione, sed humano more æstimabant. Qua quidem intentione sufficit, ut probet Donatistis, anterius habitum Cypriani concilium objicientibus, posteriora concilia anterioribus merito anteponi ; in iis certe casibus, in quibus esse possit emendationi locus. Cæterum cum eos casus ad *rerum experimenta* restringit, id diligentissime cavet, ne ad ipsam fidem invariabilem protendantur. Atque hæc ad hæreticam anonymi objectionem dicta sint, fusius fortasse quam par erat, nisi ad conciliorum adversus hæreticos tuendam majestatem forent necessaria.

CAPUT XIX.

Alii loci Augustini ab eodem objecti. — An Papa Ecclesiam catholicam repræsentet.

Hæc habuit anonymus, quæ conciliis œcumenicis totam Ecclesiam repræsentantibus objiceret. Nunc ea proferimus, quibus docet, Ecclesiam universalem per Papam repræsentari.

Et quidem in ecclesiasticis gestis invenimus, a Summis Pontificibus et conciliis dictum, Ecclesiam catholicam repræsentari synodis œcumenicis, ejus virtutem omnem potestatemque complexis, quod ipsa repræsentandi voce designare solemus. Id autem de Romano Pontifice, neque ab ipsis Pontificibus, neque a conciliis œcumenicis, neque uspiam in gestis ecclesiasticis legimus : ut profecto novam vocem omissam ab anonymo oporteret. Sed eam probare nititur adductis beati Augustini locis, quibus Petrus dicitur Ecclesiam figurasse (1024) : qui loci a proposito longe distant. Aliud enim est in Petro universam Ecclesiæ vim atque auctoritatem fuisse præsentem, quo ipsa repræsentandi ratio constat : aliud in Petro tanquam in sacramento, in typo, in figura, et quadam, ut ita dicam, persona mystica significatam ; quo ritu in Martha, in Maria sorore, in eodem Petro, in Joanne apostolo vitam activam, et contemplativam figurari et significari Augustinus passim docet (1025).

Quærit anonymus (1026), quo sensu Petrus Ecclesiam figuravit ; an ut nudum signum ; an ut pars quædam Ecclesiæ, an ut superior. Facile respondemus, placuisse Christo Ecclesiam in Petro figurari ut in principe : cæterum eo sensu repræsentasse Ecclesiam, quo ejus vim omnem potesta-

(1021) Anon., l. v, c. 10, n. 4; c. 11, n. 3, etc.
(1022) Aug., loc. cit., c. 1, 4, 9.
(1023) Bellarm., *De conc. auctor.*, lib. II, c. 7.
(1024) Anon., lib. v, c. 11; Aug., pass. *Vid.* sup. loc. lib., c. 12, 13.
(1025) Aug., serm. 104, *De verb. Domini*, c. 3, n. 4, tom. V; et serm. 224, *In dieb. pasch.*, al. 1, *De divers.*, cap. 6, n. 6; *Specul. de Ev. Joan.*, tom. III, part. I, et lib. I, *De consens. Evang.*, *ibid.*, part. II.
(1026) Anon., loc. cit., n. 4, 5.

temque, ut insitam sibi præsentemque concludat, quod concilio universali est proprium, non sanctus quisquam, non Augustinus, non alius e sanctis Patribus cogitabat.

Jam ergo anonymi argumentum ruit: « Ei per quem repræsentatur Ecclesia universalis, conveniunt quæcunque in Scripturis sacris tribuuntur Ecclesiæ ipsi; atqui per Petrum repræsentatur Ecclesia universalis: ergo Petro conveniunt quæcunque in Scripturis sacris tribuuntur ipsi Ecclesiæ, verbi gratia, quod sit *columna et firmamentum veritatis* (*I Tim.* III, 15), quod qui cum *non audierit*, sit habendus tanquam *ethnicus et publicanus* (*Matth.* XVIII, 17) (1027). Quæ omnia frigido nituntur æquivoco, sumpta figurandi voce pro ipsa repræsentatione, quæ totam Ecclesiæ vim atque potestatem in unum collectam præsentemque sistat.

CAPUT XX.

Repetuntur et urgentur quæ pro Parisiensium sententia, ab auctoritate et convocatione conciliorum generalium dicta sunt.— Confutantur vana suffugia. — Bellarmini etiam responsionibus antedicta firmantur.

Jam ergo, quod polliciti sumus, sententia Parisiensium conciliorum generalium traditione firmata est. Etenim vidimus Romanorum Pontificum in conciliis œcumenicis judicia retractata, de his quæstionem habitam; quæstione habita, Cœlestini, Leonis aliorumque probata judicia; Vigilii atque Honorii rescripta improbata fuisse; neque quidquam a sancta etiam Sede profectum, aut a Patribus, aut a Romanis etiam Pontificibus, pro irrefragabili esse habitum, nisi postquam Ecclesiæ consensus accessit. Quin etiam sententiam hanc ipsa conciliorum generalium convocatione firmatam, totamque quæstionem finitam esse arbitramur.

Omnino enim id certum est, id immota lege, id omnium sæculorum traditione fixum, quod in ipsis initiis hujus tractationis est positum (1028), synodos generales propter multiplices quidem causas, sed propter fidem maxime convocari oportere. Hinc illud Pelagii II axioma a Magno Leone desumptum: « Specialis quippe synodalium conciliorum causa est fides (1029). » Præluxerat Pelagio Gelasius, ubique inculcans, in magnis fidei quæstionibus suam cuique synodum destinatam (1030). Gelasio præluxerat Athanasius de synodo Ariminensi sic dicens: « Cur nova synodus? Quæ nova hæresis (1031)? » His omnibus præluxerant apostoli, suborta quæstione de legalibus, quæ Ecclesiam maxime conturbaret, rem ad synodum deferentes, suumque illud proferentes: *Visum est Spiritui sancto, et nobis* (*Act.* XV, 28); quod ad omnia deinde sæcula permanaret. At si per sese valet, ante Ecclesiæ consensum, Romani Pontificis indeclinabilis auctoritas, nempe omnia ista tam certa, concidunt. Quorsum enim attinebat ab ultimis orbis partibus cleri episcopos tantis laboribus, tantisque sumptibus, et Ecclesias pastoribus viduari, si totum erat in Romano Pontifice positum? Si quod ille crederet, quodve doceret, statim pro summa et irrevocabili lege esset, cur non ipse pronuntiat? Aut si pronuntiavit, cur jam convocantur fatiganturque episcopi, qui nempe actum agant, et de summo Ecclesiæ judicio judicent? Non id autem frustra fit: sed Christianis omnibus cum ipsa fide est insitum, in summis dissensionibus totam Ecclesiam convocari audirique oportere. Ergo omnes intelligunt certam, et exploratam, et plenam veritatis declarationem, non in Papa solo, sed in Ecclesia ubique diffusa collocatam.

Ad id argumentum respondet Bellarminus ea, quibus nostra invictissime firmentur. Cum enim objecisset sibi: « Quod concilia generalia necessaria non essent, si Papa posset definire infallibiliter in fidei dogmatibus, » hæc quidem reponit (1032): « Primum, quod non debet Pontifex contemnere media humana: medium autem humanum est concilium, majus aut minus, pro gravitate rei; quod patet ex apostolis, qui cum soli possent quamlibet controversiam infallibiliter definire, concilium convocarunt. Deinde definitiones de fide pendent præcipue ex traditione apostolica et consensu Ecclesiarum: ut autem cognoscatur quæ sit totius Ecclesiæ sententia, et quam traditionem servent Ecclesiæ Christi, non est alia melior ratio, quam ut conveniant episcopi ex omnibus provinciis, et quisque referat Ecclesiæ suæ consuetudinem. Præterea sunt utilissima et sæpe necessaria, non tantum ut finis imponatur controversiæ, sed ut serventur decreta; siquidem multi ignorantiam decreti prætexunt; alii conqueruntur se non fuisse vocatos; alii aperte dicunt Summum Pontificem potuisse errare. » Hæc sunt propter quæ Bellarminus concilia necessaria esse judicet: nos vero hæc non tam solvimus, quam ex iis nostra stabilimus.

Ac primum de mediis humanis, etiam a Pontifice adhibendis: si quidem Pontifex petit tantum concilium, quod quidem pro animi sui sententia vel admittat, vel respuat; non profecto episcopi ad concilia vocentur, certissimo argumento est, non concilium, sed auctoritatem ac potestatem quæri; quæ Pontificis auctoritati et potestati conjuncta, tota sit atque integra Ecclesiæ in docendo et coercendo potestas et auctoritas, adeoque summa jam et indeclinabilis

(1027) Anon., loc. cit., n. 2.
(1028) Sup., l. VII, c. 4 et seq.
(1029) *Epist. Pelag. II*, post. conc. V, tom. V *Conc.*, col. 617 et seq.; Leon., epist. 92, *Ad Max. Ant.*, *al.* 62, cap. 5.
(1030) Gelas., *Epist. Vid.* t. IV *Conc.*, col. 1157 et seq.
(1031) Athan., *De synod. Arimin. et Seleuc.*, n. 6, tom. I, pag. 719.
(1032) Bell., *De R. P.*, lib. IV, cap. 7.

Deinde huc redeunt omnia, quæ sunt hactenus validissime constituta. Primum enim in synodis generalibus, si consilium tantum Pontifici definituro quæritur, non erant adhibendi qui conjudicarent, qui condecernerent, qui anathema simul intorquerent ac pronuntiarent; sed qui datis consiliis prælucerent, et rem pontificio judicio potestatique relinquerent. At profecto adhibiti sunt in conciliis episcopi, non consiliarii, sed judices : non qui duntaxat doceant Pontificem judicaturum, sed qui ejus sententiam, ejus decreta, ejus anathemata sua consensione atque auctoritate firment. Non ergo consilium in synodis, sed summa auctoritas potestasque quæritur.

Tum et illud certum est, cum synodi generales sunt habitæ, Romani Pontificis plerumque præcessisse sententiam. Omnino enim Cœlestinus, Leo, Agatho, Gregorius II, Adrianus I, sententiam dixerant, cum tertia, quarta, sexta, septima synodus haberentur. Non ergo consilium judicaturo Pontifici, sed cum judicasset, certæ et ineluctabilis auctoritatis robur quærebatur.

Denique in Macedonii quæstione de Spiritu sancto, non dabant consilia sancto Papæ Damaso in Occidente versanti, qui seorsim Constantinopoli quæstionem habebant Orientales Patres : neque hi per litteras consultationem mittunt; sed decretum, sed symbolum, sed anathemata adversus hæreticos; quod in aliis etiam quæstionibus factum suo loco indicavimus (1033). Quorsum hæc? nisi quod omnes intelligebant non ideo requiri episcoporum sententiam, ut Papa monitus melius judicet; sed ut, ex communi Papæ episcoporumque sententia, ineluctabilis sententiæ robur exsistat.

At forte id ita factum est, quod Papa judicium Patribus relinqueret, quemadmodum imperatores ac reges, summa licet potestate præditos, et fecisse legimus, et facere intuemur : non ita est. Non enim episcopi se putabant esse a Papa selectos judices, sed a Christo datos. Neque ipse Pontifex synodos exquirebat, quæ sibi judicaturo essent necessariæ; sed orbis Christianus merito reposcebat, ut quod certa fide crederet, certa jam et invicta auctoritate doceretur. Neque Romani Pontifices aliud cogitarunt, cum concilia generalia, vel ipsi convocarent, vel ab imperatoribus convocari sinerent, quam ut ex consensu certa jam auctoritas fidei adderetur.

Aiunt pontificiis quidem decretis, ut solitariis, plenam et ultimam auctoritatem contineri : per concilia generalia ex tractatione et examinatione addi summæ auctoritati plenissimam lucem, ad convincendos pertinaces : eo enim decurrunt recentiores passim, ac maxime ille novissimus anonymus, qui de libertatibus Gallicanis scripsit (1034). Sed quid hoc rei est? Si lux quærebatur tantum, cur congregatæ synodi Romanorum Pontificum dogmata, non editis tractatibus, sed decretis conditis muniebant? An vero tertia, quarta, sexta, septima synodi, mysterium fidei lucidius explanarunt, quam Cyrillus a Cœlestino laudatus, quam Leo, quam Martinus, quam Agatho, quam Gregorius II, quam Adrianus I? Neutiquam. Certe cum Romanorum Pontificum decreta toti Ecclesiæ præluxissent, synodi postea congregatæ luci lucem addiderunt, sed ideo ampliorem, quod jam certiorem, totiusque Ecclesiæ consensione constantem : qua in certitudine, jam non dubiæ lucis, summam et indeclinabilem auctoritatem collocamus.

Apostolici concilii exemplum profert Bellarminus (1035). Sed eo nostram sententiam firmari jam vidimus, quod nempe apostoli, tanta Spiritus plenitudine, tantaque divinitus auctoritate muniti, Hierosolymis congregati sint, ac futuris dissensionibus terminandis eam formam dederint, quæ totius apostolici ordinis conjungat auctoritatem, in eaque reponat illud : *Visum est Spiritui sancto, et nobis.*

Quo etiam ex loco illud Bellarmini confutatur, concilia non esse medium divinum confirmandæ fidei, sed *medium humanum*, monendo et instruendo Pontifici. Id, inquam, ex apostolico illo concilio perspicue refellitur. Neque enim quisquam dixerit convenisse apostolos ut monerent Petrum, sed ut ipsi cum Petro, conjuncta auctoritate, eam veritatem promerent, cujus custodes ac testes a Christo in commune essent constituti. Atque ibi elucescit, ut aperiendæ, ita etiam muniendæ veritatis, non *humanum medium*, sed plane *divinum;* cum illi congregantur, qui Ecclesiarum magistri constituti sunt immediate et proxime a Christo dicente : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (*Joan.* xx, 21); et iterum : *Ite, docete omnes gentes*, etc.; et : *Ecce ego vobiscum sum* (*Matth.* XXVIII, 19, 20) : ut Ecclesia quæ sit schola Christi, et cœtus discipulorum ejus, id vere certoque a Christo didicisse intelligatur, quod uno ore Ecclesiarum magistri doceant.

Quin et ipse Bellarminus assentire cogitur. Cum enim fateatur « definitiones de fide præcipue pendere ex traditione apostolica et consensu Ecclesiarum, » hinc profecto fit, ut illa consensio ad plenam veritatis fidem necessario requiratur. Quæ si Pontifici pronuntianti desit, nempe deerit illud, quod est *præcipuum*, et unde *præcipue*, teste Bellarmino (1036), definitio pendeat. Quare fateatur necesse est, cum ab episcopis in concilium adunatis requiritur illa consensio cum Papa, non profecto requiri ad Papæ informationem, sed ad invictum communis testimonii ac decreti robur.

Neque magis audiendi sunt, qui concilia generalia media quædam humana esse voluerunt, ad convincendos confutandosque

(1033) *Sup.*, l. VII, c. 8; *Vid.* pass. eod lib.
(1034) Anon., *De libert.*, etc., lib. VII, c. 9, n, 9; et c. 14, n. 2 et pass. alibi.

(1035) Bell. loc. sup. cit., *vid.* lib. VII, c. 6 et 14.
(1036) *Ibid.*

pertinaces. Scripsit ille toties citatus auctor anonymus, conciliorum necessitatem eo esse a majoribus inculcatam, « quia unius, quantæcunque sit dignitatis, judicium esse infallibile, supra humanam rationem est; nec nisi fide ac traditione sciri potest. Quod autem sententia senatorum toto orbe congregatorum, nec minus merito quam numero insignium, veritatem attingat, etiamsi fides non doceret, ratio suaderet humana. Ideo concilium generale pertinacissimis hominibus erat proponendum. Quod si recusarent, rei a nemine non haberentur (1037). » Sic ergo conciliis novo ausu humanam tribuunt auctoritatem. At non invenimus a sacris conciliis, in eo repositam esse vim illam, quæ os omne obstrueret, sed in repromissione Christi dicentis : *Vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* (*Matth.* XXVIII, 20) : sed in certissima inhabitatione divini Spiritus, cujus præsentiam sacerdotum toto orbe præsidentium congregatio testaretur (1038) : sed in invicto robore traditionis ejus, quam communis consensio declararet. Quæ si præsidia defuissent, quivis cœtus humanus eo posset esse perturbatior, quo copiosior. Quare firmioribus subsidiis nixi, communem traditionem communi decreto asserendam putabant.

Idem anonymus docet convocari concilia, quod « frequenter non de dogmate ipso, sed de personis ferendum est judicium : » cui rei congruant multorum suffragia, « et senatorum numerus, et senatus dignitas : scilicet, ne qua supersit injustitiæ vel obreptionis suspicio (1039). »

Addit, « circa dogma ipsum, quantumvis certum sit, aliqua interdum utendum esse œconomia, ut libentius recipiatur : quæ quatenus adhibenda sit, in plurimorum cœtu facilius agnoscitur. » Quorsum ista? Certe non agebatur de personis judicandis, neque de ea œconomia, qua Papæ decreta libentius reciperentur, ac suavius in animos influerent; non hæc, inquam, agebantur, cum de ipsis pontificiis decretis quæreretur, an Patrum doctrinæ congruerent, an non; ut in conciliis ubique factum legimus (1040).

Quod autem Bellarminus ait (1041), congregationem sacerdotum Christi eo esse comparatam, ut Papam dicturum audiant, neque quis *ignorantiam decreti prætexat* : primum quidem inutile est, cum aliis modis ita sententiæ promulgentur, ut *nemo ignorantiam prætexere possit;* tum vero Patribus contumeliosum est, ut toto orbe convocati, tanto quidem labore ac nullo interim necessario officio, Ecclesias suas deserant.

Neque si Pontifex est infallibilis, merito episcopi *conquerantur*, ut ait Bellarminus, *se non esse vocatos;* nam post infallibile judicium, inventa veritate, nullus jam querelæ, sed gratulationi locus. Quis enim conqueratur expeditiore via quæsitam veritatem; neque fatigari orbem christianum, ad id investigandum, quod ab unius sententia pendeat?

Jam quod ultimo loco ait Bellarminus : « Alios aperte dicturos, Pontificem errare potuisse; » rem quidem omnem conficit. Rogo enim verene illud dicturi sunt? Nostra ergo sententia vicit. An falso, et quidem, teste Bellarmino, ea falsitate, quæ sit *hæresi proxima?* Cohibendi ergo, non audiendi, qui hæc aperte jactarent. Ac si propterea tot synodi convocandæ erant, quod multi *aperte* dicant, Pontificem *errare potuisse;* cum a primis temporibus synodi convocatæ sint, erant profecto tum, qui id *aperte* dicerent. Quis vero eos coercuit? quis docentes reprehendit? quis vel suspectos habuit, aut schismaticos, aut male de fide sentientes? Quis vero unquam dixerit, hæresi esse proximum, quod *aperte* toties, et a tot sæculis in Ecclesia prædicatum, et a nullo reprehensum ad nos devenerit?

Certe Cyprianum Stephano reluctatum, vel eo nomine Bellarminus ab hæresi excusatum voluit, « quod nec modo censentur manifeste hæretici, qui dicunt Pontificem posse errare (1042). » Alias rationes purgandi Cypriani ab Augustino accepimus, suoque loco proferemus (1043). Valeat interim hæc quoque a Bellarmino prolata excusatio; Cyprianum in Parisiensium fuisse sententia. Cur ergo Cypriano, schismaticam, erroneam, hæresi proximam (si quidem Bellarmino credimus) sectanti sententiam, Romani Pontifices pepercerunt? An viri dignitatem reveriti, cum ejus de rebaptizatione doctrinam tam aperte damnarent? Cur vero hanc multo pejorem, si quidem adversariis fidem adhibeamus, immunem relinquebant, futurisque schismatibus aperiebant viam? An illa de Pontifice errante sententia tunc libera erat, proscripta est autem postea? Quo canone? qua synodo? Florentina scilicet, aut Lateranensi ultima, aut certe Lugdunensi? Negamus, pernegamus, temere id asseri ex actis demonstramus (1044). Cur autem anteactis temporibus Ecclesia tacuisset? cur non Cypriano, totique synodo Africanæ; cur non Firmiliano, ejusque collegis cum Cypriano conjunctis palam denuntiabant, haud licuisse illis ab infallibili Papæ judicio discedere? Cur non idem significabant sibi conjunctissimo Augustino illos excusanti, eo tantum nomine, quod res nondum erat concilii generalis auctoritate decisa? Male profecto veritati, male publicæ saluti, male unitati consultum est, si errorem periculosissimum, de Papa infallibili, quo totum

(1037) Anon., *De libert.*, etc., l. VII, c. 9, n. 9.
(1038) *Ep. Cœlest.*, act. 2 *conc. Ephes.*, t. III *Conc.*, c. 614.
(1039) Anon., etc., l. VII, c. 14, n. 7, 8.
(1040) *Vid.* sup., l. VII, c. 11 et seq 17, 21, etc.
(1041) BELL., loc. sup. cit.
(1042) BELL., *ibid.*, *De R. P.*, lib. IV, cap. 7.
(1043) Vide *Diss. præv.*, n. 67 et seq.
(1044) *Vid.* sup., lib. VI, c. 18.

Ecclesiæ statum convelli putant, viri quidem sanctissimi, primis sæculis docuissent; eum vero Ecclesia vix postremis sæculis coerceret.

LIBER NONUS

DE QUÆSTIONIBUS PRÆSERTIM FIDEI, EXTRA CONCILIA GENERALIA, PER CONSENSUM ECCLESIÆ DEFINITIS.

CAPUT PRIMUM.

Consensionis universalis vis et auctoritas ante omne judicium ecclesiasticum. — Multo major, cum Romani Pontificis decreta, nullo reclamante, obtinent.

Quid gestum sit in synodis œcumenicis, maxime ad dijudicandas fidei quæstiones, synodica hactenus acta docuerunt. Nunc quomodo sine synodis œcumenicis subortæ quæstiones terminari potuerint, eadem quam secuti sumus traditione Patrum facile expediemus.

Et quidem nostri censores eo maxime se efferunt, quod multæ hæreses, sine concilii universalis examine, sola Romani Pontificis auctoritate damnatæ, summam ejus et ineluctabilem auctoritatem probent; qui nec illud advertunt, multas hæreses, ut sine conciliis œcumenicis, ita sine speciali Romani Pontificis definitione damnatas atque exstinctas fuisse. Locus Augustini in eam rem clarus ac notus: « Nunquid congregatione synodi opus erat, ut aperta pernicies damnaretur? quasi nulla hæresis aliquando, nisi synodi congregatione damnata sit: cum potius rarissimæ inveniantur, propter quas damnandas necessitas talis exstiterit; multoque sint atque incomparabiliter plures *quæ ubi exstiterunt, illic improbari damnarique meruerunt;* atque inde per cæteras terras devitandæ innotescere potuerunt (1045). » Perpendant illud: *ubi exstiterunt*, *illic*, etc., atque illud, *inde devitandæ*, etc., nulla gravioris a Romana Sede censuræ mentione. Neque enim Ecclesiæ talem sententiam exspectarunt, ut Manichæos (1046), Ophitas, Collyridianas illas, Tertullianistas, aliasve sive manifeste impias, sive obscuras levesque sectas, per loca excitatas, aut horrerent, aut contemnerent: neque dignæ sunt habitæ, propter quas Romani se Pontifices commoverent.

Ergone singulares Ecclesiæ, a quibus statim rejectæ, aut etiam oppressæ sunt, ineluctabili auctoritate gaudebant? Minime: sed profecto sic habet: semel constituto hoc certo dogmate, vim illam ultimam et ineluctabilem unitate et consensione constare; id quoque valere quocunque modo se illa consensio declaraverit, sive concilia congregentur, sive non congregentur.

Scilicet divino numine constitutus Petri successor Romanus Pontifex, episcopalis collegii, totiusque catholicæ communionis princeps, ubi res tanta est, atque ipse videtur ejusdem Ecclesiæ tuba factus, fratrum omnium et coepiscoporum sensum, in eoque communem omnium Ecclesiarum traditionem, ab apostolica Sede annuntiat illis qui longe sunt, et illis qui sunt prope; quo plane ritu Petrus, rogante Domino apostolos: *Quem vos me esse dicitis?* unus pro omnibus respondit: *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* (*Matth.* XVI, 15, 16.)

Cum ergo Petri successor ita ex communi traditione pronuntiat, ut in ejus sententia *recognoscant omnes fidei suæ sensum*, ut in Leonis epistola quondam Gallicani Patres (1047); tum fit illa consensio, quæ judiciis pontificiis firmum et indeclinabile robur conciliet.

Quod autem Nicolaus Dubois aliique, hujus consensus publica instrumenta quærunt, nuntiosque ac litteras ad eum explorandum ubique dimissas, atque immensos labores sumptusque cogitant; næ illi vani sunt. Quis enim nesciat, id quod jam a nobis dictum est (1048), ut in omnibus regnis, ita in regno Christi, id valere vel maxime, quod nullo instrumento consignatum, populorum omnium usu sensuque constet? Sic in successione omnium per orbem principum suæ leges, apud nos Salica, aliæ apud alios, ipsa populorum con-

(1045) Aug., lib. IV *Ad Bonif.*, c. 12, n. 34, t. X, col. 492.

(1046) Omnibus notum est qui fuerint Manichæi, et quem errorem impium juxta et insanum duorum principiorum invexerint. Ophitæ illi dicebantur qui ex sectis Nicolaitarum et Gnosticorum oriundi, serpentem divino cultu venerabantur. Collyridiani IV sæculo prodierunt. Illi beatæ Virginis sacerdotes constituerunt quasdam mulieres, quibus solis jus esset efferendi *Deæ Virgini* placentas. Nam cum beatam Virginem plus æquo colerent, eo demum devenerunt ut illam Deam adorarent. *Vid.* EPIPH., hær. 77, 78. Nemo est qui nesciat Tertullianistas, et magnum illum virum Tertullianum, tot rebus bene gestis adversus paganos, tot victoriis adversus hæreticos nobilem, ab Ecclesia ad Montani partes descivisse, hujus atque etiam Priscillæ et Maximillæ insanientium prophetissarum deliramenta defendisse; quippe Montanum credidit fuisse Paracletum a Deo missum, eo ut Ecclesiam, a Christo inchoatam tantum, ille perficeret. Deinde Montanistarum sectæ desertor Tertullianus, ipse hæreseos caput fuit, quæ ejus nomine *Tertulliana* dicta est. Vide *Vit. Tertull.*, ap. DE TILL. (*Ed. Paris.*)

(1047) *Ep. syn. episc. Gall. ad Leon.*, tom. III *Conc.*, col. 1329; et inter Leon. post epist. 66, al. 98

(1048) Vide *Append.*, l. III, c. 2.

sensione obtineat; irritique essent, qui earum legum peculiaria instrumenta reposcerent. Sic ipsum jus gentium, sic illa de bello ac pace deque legatis sacrosanctis jura, aliaque id genus, nullo alio instrumento, quam publica generis humani voce vigent.

Neque vero Ecclesia sub rege Christo pejore loco erit, quam regna terrarum, resque publicæ omnes, ubi tot tantisque in rebus eminet vigetque nullo instrumento testata consensio : quæ profecto in Ecclesia eo magis viget, quo est ejus per Spiritum magistrum veritatis firmius atque arctius nexa compages. Et quidem cum Augustinus, cum Vincentius Lirinensis, cum alii omnes Patres, hæreticis ac schismaticis communem universalis Ecclesiæ fidem; cum consuetudines, cum dogmata toto catholico orbe vigentia toties objecerunt; quis ab eis poposcit, quos misissent nuntios, quas accepissent litteras, aut quæ consensionis ejus, quam legis instar haberi volebant, instrumenta proferrent? Nempe hæc nostro ævo deliria servabantur.

Sunt enim profecto quædam tam clara, tam aperta, ut ea pernegare ne contumaces quidem audeant. Est quædam Ecclesiæ catholicæ vox, quæ quocunque locorum diffunditur, quam etiam ante omnem dictam sententiam catholici audiunt, novatores contremiscunt. Quanto magis, cum prolatum judicium ab altissima Petri Sede, ad omnes perlabitur Ecclesias?

Desinant igitur sibique et nobis illudere, agnoscantque consensum illum, quem Galli cum tota Ecclesia prædicant, cum prolata a Romanis Pontificibus dogmata, reclamante nullo, ipsa traditionis vi, ipsa, ut ille dicebat, *consanguinitate doctrinæ* (1049), in corpus Ecclesiæ coalescunt.

CAPUT II.

Locus Augustini de Pelagianis, « Causa finita est. » — Quænam illæ causæ sint, quæ sine synodis finitæ intelligantur. — Duo Actorum loci comparantur. — Causæ Pelagianæ status ex Augustino. — Sufficiens judicium eidem Augustino quid sit. — Capreoli Carthaginensis locus. — Concilii Ephesini de Pelagianis decretum.

Hanc vero communem et pervulgatam esse controversiarum finiendarum viam, qui non intelligit, eum pacis inimicum, et omnis ecclesiasticæ rei imperitum esse profiteor. Quare merito sanctus Augustinus de causa Pelagiana loquens hæc prædicat : « Jam enim de hac causa duo concilia (1050) missa sunt ad Sedem apostolicam : inde etiam rescripta venerunt; *Causa finita est* (1051). » Recte atque omnino ex ecclesiastica disciplina. Neque enim quavis suborta quæstione sollicitandus orbis terrarum, aut generalia concilia statim convocanda sunt; sed tantum ex certa causa, si graves per orbem dissensiones oriantur, si aliter non videtur coalitura pax. Sic enim ab apostolicis usque temporibus factitatum esse probavimus. Enimvero primum illud apostolicum concilium in apostolorum *Actis*, non ex eo præcise collectum vidimus, quod suborta esset quæstio, sed post ipsam quæstionem, *facta seditione non minima.* (*Act.* xv, 2.) Hinc ad sedandas turbas collecta synodus, et expresse omnium quæsita sententia est, exstititque illud ex communi consensione decretum, cui jam omnes pii acquiescerent. At ubi nulla erat contentio similis, *exsurgens Petrus in medio fratrum dixit : Viri fratres, oportet impleri Scripturam* (*Act.* I, 15, 16), de Juda traditore scilicet, et in ejus locum alio eligendo : quæ cum omnibus manifesta visa essent, et locus Scripturæ luce ipsa clarior, nullius postea exquisita sententia est, sed in Petri sententiam, vel ipso silentio, omnes abiere; atque, uti dixerat, ita sunt exsecuti : quæ deinde ad nos, et ad secutam ætatem manasse vidimus; nempe ut suborta quæstione, Petrus, omnium princeps eloquatur : Petrus, inquam, ille Petrive successor, cui totus grex creditus; quo cum communicant omnes Ecclesiæ; quique adeo conscius communis traditionis, communi eam nomine ab alto depromit, ac pro potestate læsam veritatem vindicat. Hanc si omnes recognoscant, tum in Petri decreto communem omnium totiusque Ecclesiæ sententiam venerantur : sin autem oriantur *graves seditiones*, fratresque inter se, maxime vero episcopi atque Ecclesiæ collidantur : tum vero recurratur ad commune concilium; et communis fides communi et expressa apostolorum sententia, Spiritu sancto auctore, declaretur : quo certe in cœtu, pro officii sui amplitudine, sit princeps ipse Petrus; cæterum communi sententia judicium proferatur.

Quæ non eo dixerim, ut in omni quæstione, statim ac primo loco, Petri successor, longe licet positus, ab extremo orbe sit interpellandus, interim alii episcopi, quorum in Ecclesiis suborta sit quæstio, conticescant, utque ipsa mora hæresis invalescat. Non ita sancti Patres, quorum acta perlegimus. Habent enim episcopi omnes a Christo, ut docendi cathedram, ita virgam coercendi et ligandi auctoritatem. Sed cum judicarint, ad Petrum referant, vel si omittant officium, aut tanta persona sit, quæ facile coerceri non possit, aut alia ejusmodi causa subsit, ultro Petrus insurgat, suoque ac nativo cursu ab eminentissima Sede, per pacatam Ecclesiam feratur veritas : *Causa finita est,* teste Augustino, nihilque addendum ultra, nisi quod ipse subdit : *Utinam aliquando finiatur error* (1052) !

Neque enim aut Petri Sede sedes ulla est altior, quo quæstio deferatur; aut vero Petro major ullus apostolus, aut ullum ere-

(1049) Tert., *De præscr. adv. hæret.*, cap. 32.
(1050) Carthaginense nempe et Milevitanum.
(1051) Aug., serm. 131, *De verb. Evang. Joan.*, *al.* 2, *De verb. apost.*, c. 10, n. 10, t. V.
(1052) *Ibid.*, loc. mox cit.

ctum est tribunal augustius, quod quidem ordinarie consistat in Ecclesia. Nam synodus œcumenica non assidue sedet, nec nisi ex causa, eaque rarissima; neque ulla lex jubet, ullave consuetudo, ut ad eam referantur quæcunque quæstiones, de magna quamvis re; sed de re obscura ancipitique, ac magnis altercationum nebulis involuta, uti Augustinum ipsum exponentem audivimus, ac sæpe audiemus (1053). Nempe si talis nulla causa adsit, *causa finita est* : hæc nativa, hæc communis, hæc pervulgata via est. Cæterum ex *certa causa*, subortis dissensionibus, alia extra ordinem, legitima tamen atque solemnia quærenda sunt; concilii scilicet generalis auctoritas.

Id nos ecclesiastica gesta docuerunt. Sic enim profecto adversus Nestorium, exsecutore Cyrillo, Cœlestini sententia secundum canones valitura erat, nisi graves postea motus exstitissent. Ubi commotus est Oriens scissæque sunt Ecclesiæ, convocatur synodus (1054), nil repugnante Cœlestino, imo etiam comprobante; atque ejus sententia, eo quo vidimus ordine (1055), retractatur.

Sic paulo post, in ipsis Eutychianæ hæreseos initiis, sanctus Flavianus (1056) ad sanctum Leonem scribebat, nil concilio opus esse, sed sola sancti Pontificis sententia (1057). Ipse etiam Leo ad imperatorem : « Causam tam evidentem esse, ut merito a concilio fuisset abstinendum (1058). » Non enim magnam causam negabat esse : imo vero maximam agnoscebat, de duabus scilicet in Christo naturis; sed tamen *evidentem* nullisque adhuc, ut Augustini verbis utar, *altercationum nebulis involutam* ; quare absque concilio facile transigendam atque omnino Leonis decreto finiendam, si omnes Ecclesiæ consensissent.

Hinc sancti Augustini verbis de causa Pelagiana indubia fides : « Ad Sedem apostolicam duo concilia missa sunt, inde rescripta venerunt, causa finita est : » ipso scilicet episcopalis ordinis, totiusque Ecclesiæ cum apostolica Sede consensu manifesto. Neque enim, ut idem Augustinus ait, « congregatione synodi (universalis utique) opus erat, ut aperta pernicies damnaretur (1059). » Vide quam diligenter dictum, *aperta pernicies* : id namque est quod postea a Leone dicebatur, tam evidentem causam (1060) esse, ut merito a synodo abstinendum » videretur. Sic ubique sibi consentit Ecclesia. Pergit porro Augustinus : « Quasi nulla hæresis aliquando nisi synodi congregatione damnanda sit; cum potius rarissimæ inveniantur, propter quas damnandas necessitas talis exstiterit. » Cur autem Pelagiani non eam Ecclesiæ necessitatem inferrent, eorum paucitas faciebat, quorum scilicet, eodem Augustino teste (1061), « profanas novitates, catholicæ aures, quæ ubique sunt, horruerunt. » Augustinus eos propter paucitatem, Maximianistis, exiguo ac vili Donatistarum frustulo, comparabat (1062). Quin ipse Julianus conscius paucitatis, hæc jactabat passim : « Multitudinem nihil prodesse cæcorum; honorandam paucitatem, quam ratio, eruditio, libertasque sublimat (1063). » Sed elegantem licet vaniloquentiam orthodoxi aspernabantur, nempe toto orbe prædicabatur vera fides; in angulo orbis, quatuor vel quinque episcopi susurrabant, sive allatrabant. At propter eos, *orbem catholicum commoveri*, quanquam eam *captabant gloriam*, Augustinus ferebat (1064) : et sanctus Flavianus, eodem spiritu, Eutychianorum initiis synodum universalem denegabat, ne sanctæ Ecclesiæ turbarentur (1065).

Hinc illud beati Augustini ad Pelagianos (1066). « Quamvis dederit vobis Ecclesia catholica judicium, *quale debuit*, ubi causa vestra finita est, » etc. Audin? judicium *quale debuit*, tantæ scilicet paucitati, et in *aperta pernicie*, ut supra vidimus. Quo etiam spectat illud ab eodem Augustino proditum : « non jam audiendos eos post factum illis *competens sufficiensque* judicium (1067). » Quid sit autem illud *sufficiens judicium*, ex rerum motibus pendet. Nempe Cœlestinus, Cyrillus, Flavianus, Leo adversus Nestorium et Eutychetem, in ipsis initiis *sufficiens* putabant Sedis apostolicæ judicium; sed quod ex se *sufficiens* videbatur, id gliscentibus odiis, et in grave schisma erupturis, jam *non est sufficiens*, collectaque universali synodo opus fuit. Non ita res se habebant adversus Pelagianos; sed datum a synodis Africanis, Sede apostolica comprobante, judicium *sufficiens* fuit; quia totius orbis consensus accessit. Sic conveniunt omnia, et ecclesiastici regiminis forma magis magisque illucescit.

Hinc etiam patet, quam bene conveniat Gallis cum beato Augustino, atque Africanis Patribus. Nempe Africani Patres agnoscebant in condemnandis Pelagianis eminere debuisse Sedis apostolicæ auctoritatem, a sanctarum Scripturarum *auctoritate manantem* (1068). Hunc sensum episcopi Gal-

(1053) Aug., *De bapt. cont. Donat.*, l. II, c. 4. n. 5, tom. IX. *Vide* sup. *Diss. præv.*, n. 71 et seq.

(1054) Ephesina.

(1055) Sup., lib. VII, c. 9 et seq.

(1056) Constantinopolitanus.

(1057) *Conc. Chalc.*, part. I, epist. 4, t. IV, col. 15, inter Leon. post epist. 21.

(1058) *Ibid.*, epist. 18, inter Leon., 33, al. 17.

(1059) Aug., lib. IV *Ad Bonif.*, cap. 12, n. 34, tom. X.

(1060) Eutychetis

(1061) Aug., l. II *Cont. Jul.*, c. 1, n. 1, t. X *Vide* c. 10 et pass., et imprim. lib. IV *Ad Bonif.*, c. 12, n. 32.

(1062) *Cont. Jul.*, l. III, c. 1, n. 5.

(1063) Jul., apud Aug., *ibid.*, lib. II, cap. 10, n. 35, 36.

(1064) Aug., *Ad Bonif.*, lib. IV, cap. 12, n. 34.

(1065) *Epist. Flav. ad Leon. Mag.*, t. IV *Conc.*, col. 15. *Vid.* sup.

(1066) Aug., l. III *Cont. Jul.*, c. 1, n. 5.

(1067) *Ibid.*, *Ad Bon.*, loc. jam cit.

(1068) *Vide* Aug. pass., et *Ep. conc. Cart.* II, *cont. Pel.*, an. 416, tom. II *Conc.*, col. 1533 et seq.

licani sua *Declaratione* complexi, profitentur « primatum Petri, ejusque successorum a Christo institutum » quo jure « in decidendis fidei quæstionibus primas esse Romani Pontificis partes, ejusque decreta ad omnes et singulas Ecclesias pertinere » docent (1069). Jam illud quod subdunt: *illud irreformabilis judicii robur, in* Ecclesiæ catholicæ *consensu* esse repositum, haud minus ab Africanis Patribus accepere. Nempe Augustinus ideo a Pelagianis frustra peti contendit « universale concilium, quod in hoc fidei firmissimo et antiquissimo fundamento (1070), ipsa toto orbe diffusa a se non discrepat multitudo (1071). » En in quo ineluctabilis judicii robur collocet; nempe in consensu orbis, et quidem in eo consensu apparere vel maxime oportebat earum Ecclesiarum consensum, ad quas lues Pelagiana pervenerat. Unde Augustinus passim memorat, Pelagianam hæresim, a Romanæ Sedis præsulibus, Innocentio, Zozimo, Cœlestino, « cooperantibus synodis Africanis toto orbe damnatam (1072): » quo facto nulla amplius, etiam œcumenicæ synodi, inquisitio superesset.

Id vero Capreolus Carthaginensis profitetur in ea epistola, alio loco memorata (1073). « Si quid, inquit, forte novarum controversiarum inciderit, id discussioni subjiciatur oportet. At vero si quis ea quæ jam olim dijudicata sunt, denuo ad disputationem vocari sinat, is sane nihil aliud facere censebitur quam de fide, quæ hactenus viguit, dubitare. » Dogma Pelagianum jam ubique damnatum ad examen synodi revocari vetat. At cur Nestorianum a Cœlestino damnatum ei examini subjicit? Nempe quod nondum Nestorianos oppresserat ea, quam Capreolus adversus Pelagianos commendaverat, apostolicæ Sedis auctoritas, et sacerdotum omnium consonans sententia.

Quod autem postea in Ephesina synodo generali Pelagianorum causa tractata est, nil omnino pertinet ad fidei quæstionem. Sic enim ea de re Ephesini Patres, absoluta synodo, ad Cœlestinum scribunt: « Perfectis in sancta synodo commentariorum actis, in depositione impiorum Pelagianorum et Cœlestianorum, quæ a pietate tua de ipsis constituta sunt, judicavimus et nos solida firmaque permanere debere, et omnes idem tecum statuimus, eos pro depositis habentes (1074). » De depositione agitur, quam per calumniam factam Julianus et alii jactitabant; perfectique sunt commentarii, sive ad gestorum fidem, sive ad qualemcunque inquisitionem, ne deinceps importuni homines Ecclesiam fatigarent. Hinc editi Ephesini canones 1 et 4, quibus Cœlestiani pro depositis haberentur (1075). Ita quibus nulla synodus data esset, horum causa per synodum alia occasione factam ad qualecunque examen revocatur; sed ut obstinatis tolleretur etiam extremum illud, « quod spem de synodo hucusque gesserunt (1076). » Verba sunt Cœlestini Ephesinam synodum collaudantis. Sic, post Ephesinum concilium, præfractæ confidentiæ homines spem omnem recuperandæ sedis amisere. Tanta synodi auctoritas est! Cæterum de fide jam asserta quæsitum fuisse, neque gesta indicant, neque ea de re quisquam cogitavit; et quæstio Pelagiana quod ad fidem attinet, sine ullo œcumenicæ synodi judicio, omnium Ecclesiarum consensione finita est.

CAPUT III.

Quæ causæ sine synodo finiri possint, quæ finiri non possint, ex sancto Augustino, et quæstione rebaptizationis, ostenditur.

Alia vero causa est, quam Augustinus tractat, unde dictis nostris magna lux; certoque comperiemus quid sit illud Augustini: *Causa finita est.* Causam illam nobilem de rebaptizatione inter sanctum Stephanum Papam sanctumque Cyprianum Carthaginensem episcopum, utrosque martyres, intelligo: de qua controversia sic scribit Eusebius (1077): « Primus omnium Cyprianus, non nisi per baptismum, ab errore prius mundatos admittendos censuit; verum Stephanus nihil adversus traditionem, quæ jam inde ab ultimis temporibus obtinuerat, innovandum ratus, gravissime id tulit. »

Constat sancti Stephani decretum his verbis editum: « Nihil innovetur, nisi quod traditum est (1078); hoc est præter id quod traditum est: vel *nisi quod traditum est*, esse innovandum; nempe « ut reversis ab hæresi, manus imponatur ad pœnitentiam. » Illam enim manus impositionem, non sane baptismum ipsum innovari atque iterari posse, antiqua traditio docebat.

Constat Cyprianum decreto obstitisse, quamvis Stephanus non tantum suasisset, sed etiam pro potestate egisset; neque solum « Cypriano, ad ista non consensisse,

(1069) *Declar. cler. Gall.*, 1682, præf, cap. 1 et 4.

(1070) Illud fundamentum in ea doctrina fidei erat positum, quam Julianus Pelagianus repudiabat: nempe per baptismum peccata remitti etiam parvulis, qui sic fiunt filii Dei; quod dogma Augustinus acriter simul et invicte adversus Julianum defendit. Id enim, inquit, « divites et pauperes, excelsi atque infimi, docti et ignari, mares et feminæ noverunt.... Unde etiam matres, non ad *Christum* tantum, id est ad *unctum*, sed ad *Christum Jesum*, id est etiam *Salvatorem* cum parvulis currunt. » Christus autem, ut passim docet idem Augustinus, parvulorum non esset *salvator*, si ipsi peccata non haberent, neque *redemptor*, si servi non essent. Vide loc. cit. et lib. *De bapt. ad Marcell.* (*Ed. Paris*)

(1071) Aug., l. I *Cont. Jul.*, c. 6, n. 32.

(1072) Id., epist. 90, *ad Opt.*, et pass. *Cont. Pelag.*

(1073) Vide *Dissert. præv.*, n. 76, et *ep. Capr.* inter *Act. syn. Ephes.*, t. III *Conc.*, col. 532.

(1074) *Conc. Ephes.*, act. 5, *Relat. ad Cœlest.*, c. 666, 667.

(1075) *Concil. Ephes.*, act. 4, col. 804, 805.

(1076) *Epist. Cœlest. ad synod. Ephes.*, part. II, c. 20, col. 1171.

(1077) Euseb. *Hist.*, l. VII, cap. 3.

(1078) Cypr., epist. 74.

verum etiam contra scripsisse atque præcepisse. » Verba Augustini sunt (1079), auctoritatem cathedræ demonstrantis. Quanta autem auctoritate Stephanus egerit, satis ostendunt illa Firmiliani : « Stephanus, qui loci sui honore gloriatur, et cathedram Petri tenere se dicit, super quem Ecclesia ædificata est (1080). » etc. Huc accedunt illa in concilio Charthaginensi a Cypriano prolata verba, ne Stephani auctoritas aliquam Patribus necessitatem injecisse videretur : « Nemo enim inter nos episcopum se episcoporum contendit, aut tyrannico terrore cæteros adigit ad obsequium (1081). » Quibus verbis Cyprianus non negat Stephani primatum a Petro profectum, quem ubique asserit ; sed potestate abusum, in errorem deflexisse contendit, eoque nomine vehementissime reluctatur. Inde argumentum pro Parisiensium sententia, alibi jam tractatum (1082), sed hic necessario repetendum. Quod sanctus Cyprianus hæreticos rebaptizavit, omnes postea erroris arguerunt ; quod Stephanum Papam docentem episcopos ac de fide præcipientem, errare potuisse crediderit, nemo succensuit ; ergo quantum illa de rebaptizatione sententia culpabilis, tantum hæc de Romano Pontifice culpa vacat. Quid quod Augustinus aperte excusandum putavit Cyprianum, qui errasset, antequam obscura quæstio « tantis altercationum nebulis involuta, ad plenarii concilii auctoritatem roburque perducta est (1083). » Ergo existimabat, ad captivandum intellectum, Stephani Papæ decretum atque auctoritatem non suffecisse solam. Quin ipse Augustinus veræ de hæreticorum baptismo doctrinæ assertor egregius, quod ad auctoritatem pontificii decreti attinet, Cypriani sententiam aperte sequitur : « Neque nos, inquit (1084), tale aliquid auderemus asserere, quale Stephanus jussit, nisi Ecclesiæ catholicæ concordissima auctoritate firmati : cui et ipse (Cyprianus) sine dubio cederet, si jam illo tempore veritas eliquata per plenarium concilium solidaretur. » Cui auctoritati Cyprianus ex certissima fide cessurus fuisset ; cui Augustinus ipse in re obscura, cederet verba demonstrant : nempe *Ecclesiæ catholicæ concordissimæ auctoritati, concilio plenario*, ex orbe Christiano, ut semper inculcat, vel ut idem loquitur, *sancto concilio cunctarum gentium*. Ad id provocat post ipsum pontificale decretum, in eoque acquiescit.

En ergo quod sit illud : *Causa finita est*. Finita quidem est, ubi aperta quæstio est, et ubique consensus, ut in pelagiana causa vidimus : finita vero non est, *magnis altercationum nebulis involuta*,

CAPUT IV.

Sancti Stephani Papæ contra rebaptizationem decretum, tota Sedis apostolicæ auctoritate factum, et tamen concilii sententiam merito exspectatam. — Sancti Augusitini loci.

Hic censores nostri oppido conturbati, in partes se scindunt. Respondet Bellarminus (1085), excusatum Cyprianum, quia « Pontifex noluit rem de fide facere sine generali concilio. » Et tamen pro cathedræ auctoritate præcepit, et decretum condidit, et ad omnes misit Ecclesias ; eaque res erat, ut aliud sentientes abstinendos putaret. Diserte Augustinus (1086) : « Putaverat abstinendos, qui de suscipiendis hæreticis priscam consuetudinem convellere conarentur. » Ac si postea se repressit, non ideo intelligitur mutasse sententiam; sed exsecutionem prudentia temperasse, aut in aliud tempus distulisse. Hoc quidem non privati doctoris officium est

Cæterum de abstinendo exiisse decretum illa indicant, quibus Cypriani legatos (1087) Romæ a sancto Papa Stephano, non modo hospitio fratrum, sed etiam omni Ecclesiæ tecto submotos Firmilianus testatur (1088). Lupus ipse sic scribit : « Sanctum, inquit (1089), Firmilianum Cæsareensem in Cappadocia archiepiscopum, Ponticæ diœceseos primatem, sanctus Stephanus Pontifex communione suspendit. » Idem Lupus sancti Stephani rescriptum, *summa et irrefragabili Sedis apostolicæ auctoritate* editum esse contendit.

Sed age ut vis; quavis distinctiuncula causam istam, quasi in scholastico pulvere tueare. Certe Augustinus, non id quod tu profers, Cypriano excusationi obtendebat ; non ad aliud majus aut luculentius Papæ judicium provocabat : concilii generalis, totiusque Ecclesiæ catholicæ appellabat fidem ; in ea auctoritate fidei certitudinem reponebat. Hic hæreant necesse est, vel alia excogitent.

CAPUT V.

Non tantum pertinaces, sed sancti post papale decretum, aliud quid desiderant.

Et quidem Augustinus, atque, Augustino interprete, Cyprianus, ab universali concilio, non elucidationem obscuræ quæstionis exspectabant tantum, quanquam et illam quoque, sed auctoritatem ac robur. Unde illud : « Res ad plenarii concilii auctoritatem roburque perducta est (1090) » : et illud :

(1079) Aug., *De bapt. cont. Don.*, lib. v, c. 22, n. 30, t. IX.

(1080) Firm., *Epist.*, int. Cypr. 75.

(1081) *Conc. Carthag.*, ann. 256, *Præf.* apud Cypr. et t. I.

(1082) *Diss. præv.*, n. 67 et seq.

(1083) Aug., *De bapt. cont. Donat.*, l. ii, c. 4, n. 5, t. IX.

(1084) *Ibid.*

(1085) Bellarm., *De R. P.*, lib. iv, c. 7.

(1086) Aug. *De bapt. cont. Donat.*, l. v, c. 25. n. 36.

(1087) Legatos Cypriani Firmilianus dicit sic a Stephano susceptos fuisse, *ut eos nec ad sermonem colloquii communis admitteret, adhuc insuper... præciperet ne quis eos in domum suam reciperet*, adeo ut pacifice *venientibus, non solum pax et communio, sed et tectum et hospitium negaretur*. Vid *Epist. Firmil.*, loc. cit. (*Edit. Paris.*)

(1088) *Epist. Firm. ad Cypr.*, int. Cyp., 75.

(1089) Christ. Lup., *Doct. Lov. relat.*, p. 50.

(1090) Aug., *De bapt. cont. Donat.*, lib. ii, cap. 4, n. 5, t. IX.

« Potentior veritas de unitate veniens; » et illud : Cypriani sententiam « catholicus orbis terrarum robustissima firmitate consensionis exclusit (1091). » En quam auctoritatem, post Papæ decretum, non hæretici et pertinaces, sed sancti sacerdotes Cyprianus et Augustinus exspectent.

Quod autem auctor anonymus Cypriano tribuit (1092), tolerari omnino non potest : nempe ut quoniam sanctus martyr dixit se non ab altero, sed tantum a Christo judicari posse (1093), ideo existimarit se ab omni non modo Romani Pontificis, sed etiam concilii œcumenici correptione immunem; quod si Cyprianus sensisset, inexcusabilis protervíæ reus esset. Hæc ergo ad certos casus extraordinarios redigenda; neque cum *ab alio* se judicari posse negat, existimandum est, ea voce, *alio*, Ecclesiæ catholicæ aut etiam concilii generalis excludi auctoritatem. Certe Augustinus ei auctoritati cessurum Cyprianum docet; atque in hac quæstione, non alteri auctoritati cedentem, non modo ipse probat, sed etiam imitatur.

CAPUT VI.

Quæstionem rebaptizationis a Cypriano et asseclis inter adiaphora non fuisse repositam.

Auctor libelli de *Doctrina Lovaniensium* aliter expedire se conatur (1094) : nempe ait Cyprianum, Firmilianum, « aliosque sequaces episcopos, persuasos fuisse quod Stephani rescriptum non fuerat judicium definitivum, eo quod rem illam haberent pro adiaphora. » Atque iterum : « Hoc sibi voluerunt Cyprianus, Firmilianus et alii, Helenus, Dionysius, Augustinus, qui affirmant Stephanum non de dogmate, sed de aliarum gentium moribus et factis judicasse : potuisse illic labi, ideoque ejus usque ad synodum Nicænam judicio impune atque innoxie non fuisse obeditum. »

Hæccine a doctis viris proferri potuisse ? Habebant hæc Cyprianus, Firmilianus et eorum sequaces pro adiaphoris atque indifferentibus; nempe cum, facto concilio 87 episcoporum, pro sententia hæc dicerent (1095): Episcopus quidem ordine tertius : « Qui hæreticorum baptisma probant, nostrum evacuant. » Octavus decimus : « Secundo baptismate (in Ecclesia dato scilicet) qui non fuerit baptizatus, regno cœlorum fiet alienus : » Vigesimus : « Qui hæreticorum baptisma probat, quid aliud quam hæreticis communicat ? » Vigesimus primus : « Quot sint baptismi viderint aut præsumptores, aut fautores hæreticorum. Nos unum baptisma, quod non nisi in Ecclesia datum novimus, Ecclesiæ vindicamus. » Vigesimus tertius : « Si non obtemperat error veritati, multo magis veritas non consentit errori. » Quadragesimus septimus : « Me non movet, si aliquis Ecclesiæ fidem et veritatem non vindicat, quando Apostolus dicat : *Quid enim si exciderunt a fide quidam illorum ?* » (*Rom.* III, 3.) Quinquagesimus octavus : « Non sibi blandiantur qui hæreticis patrocinantur : qui pro hæreticis ecclesiastico baptismo intercedit, illos Christianos et nos hæreticos facit. » Sexagesimus primus : « Qui hæreticis Ecclesiæ baptisma concedit et prodit, quid aliud sponsæ Christi quam Judas exsistit ? » Sic eam quæstionem inter indifferentia reponebant.

Huc accedit, quod suam sententiam non humanis ratiociniis, sed divinis testimoniis muniebant. Legant Cyprianum quicunque dubitaverint; audiant episcopos in concilio Carthaginensi ita decernentes : Quintum : « Baptisma, quod dant hæretici et schismatici, non esse verum, ubique in Scripturis sanctis declaratum est, et secundum Scripturarum sanctarum auctoritatem decerno, hæreticos omnes baptizandos. » Octavum : « Lectis litteris Cypriani dilectissimi nostri, quæ tantum in se sanctorum testimoniorum descendentium ex Scripturis deificis continent, ut merito omnes per Dei gratiam adunati consentire debeamus, censeo omnes hæreticos et schismaticos, qui ad Ecclesiam catholicam venire voluerint, non ante ingredi, nisi exorcizati et baptizati fuerint. » Quare cum errorem damnant, cum veritatem inculcant, non nisi veritatem in Scripturis revelatam, nec nisi errorem in Scripturis damnatum intelligi volunt, qui hæc pro adiaphoris habere dicuntur.

CAPUT VII.

An Augustinus aliique Patres eam quæstionem inter adiaphora habuerint.

Quod autem idem auctor etiam Augustinum recenset inter eos qui hæc pro adiaphoris habuerint, quis crederet ab homine in Augustini lectione versato dici potuisse ? Nempe Augustinus hæc ubique profitetur : Cyprianum quidem in errore fuisse, sed ideo excusatum, quod res nondum fuisset concilii generalis totiusque Ecclesiæ catholicæ auctoritate firmata (1096). Non ille ad hæc levia et falsa confugit : Stephanum noluisse rem de fide facere, aut in disciplinæ factique quæstione labi potuisse; sed errasse Cyprianum, atque id vel postea correxisse « in regula veritatis ; quod suppressum sit ab eis, qui hoc errore nimium delectati sunt (1097) : » vel « hunc nævum candidissimi pectoris cooperuisse ubere charitatis, ac passionis falce purgasse (1098) : » et nunc aliud quam hic senserat videre, « in æterna illa luce veritatis, ubi certissime cernit quod hic pacatissime requirebat (1099). » Quæ plane demonstrant,

(1091) *Ibid.*, lib. III, c. 2, n. 2.
(1092) Anon., l. VII, cap. 8, n. 9.
(1093) CYPR. *Præf. concil. Carth.* III, inter ejus Oper., et t. I *Conc.*, col. 786.
(1094) *Doct. Lov.*, p. 56.
(1095) *Conc. Carth.* III, int. CYPR. Oper.
(1096) AUG., *De unic. bapt.*, cap. 15, n. 22, tom. IX, et pass. *De bapt. contra Donat.* et aliis lib., et *Epist. de hær. Don.*, t. II et IX.
(1097) *Ibid.*, *Epist ad Vinc.*, 93, n. 38, t. II.
(1098) *Lib. de unic. bapt.*, c. 13, p. 22 et alibi pass.
(1099) Lib. V *De bapt. contra Donat.*, cap. 17, n. 23.

non adiaphoram ac variabilem disciplinam, sed a Deo revelatam, certissimam et inconcussam veritatem.

Nempe hanc veritatem Augustinus tuebatur : verba Christi, quibus baptismus consecratur, tantæ esse virtutis, ut etiam inter hæreticos valeant : signum militum Christi etiam in desertoribus recognoscendum esse : sacramenta Christi etiam inter hæreticos, non ipsorum, sed Christi et Ecclesiæ esse : remedium vulneri, non sanitati adhibendum, adeoque corrigendum in hæreticis id quod pervertissent, nempe fidem ; non id quod ab Ecclesia integrum abstulissent, nempe baptismum, hoc est fidei sacramentum (1100). Hæc qui negarent, recurrere jubebat « ad stateram dominicam, ubi non ex humano sensu, sed ex divina auctoritate rerum momenta pensantur (1101). »

Et quidem permulta causæ munimenta promebat ex Scripturis : quod autem de baptismo hæreticorum nihil peculiariter scriptum esset, allegabat cum Stephano Ecclesiæ consuetudinem, universalem illam quidem, quæ per totam Ecclesiam ab ipsa origine propagata, « non nisi ab apostolis tradita merito crederetur (1102). »

Neque vero aliud Stephanus prædicabat. Et quidem urgebat consuetudinem, sed universalem, sed ab apostolis constantissimo tenore ad nos usque deductam, quam liber anonymus (1103), apud Rigaltium, Stephani tempore adversus Cyprianum Cyprianique asseclas conscriptus, appellat « vetustissimam consuetudinem ac traditionem Ecclesiæ ; » et addit : « Sit unusquisque nostrum contentus venerabili Ecclesiarum omnium auctoritate et necessaria humilitate. » Tum : « Damnari utique debet quod contra priscam et memorabilem cunctorum emeritorum sanctorum et fidelium solemnissimam observationem judicatur ; » suggillatque eos, *qui errores et vitia universarum Ecclesiarum correxisse* se putent, ac *monstri simile, episcopos talia cogitare.*

Nec alio spiritu scribit Eusebius (1104), qui antiquam traditionem a Cypriano primo mutatam agnoscit. Attestatur Hieronymus celebri illo loco : « Illi ipsi episcopi, qui rebaptizandos hæreticos statuerant, ad antiquam consuetudinem revoluti, novum emisere decretum. Quid facimus ? Ita et nobis majores nostri, et illis sui tradidere majores (1105). » Quin ipsa etiam flagrante discordia, Cyprianus ejusque collegæ Africani, consuetudinem sibi adversari ultro fatebantur. Id sæpe Augustinus notat ; et ipse Augustinus eam consuetudinem, *universalem et robustam* vocat (1106), quam Stephanus tueretur ; et quidem, uti memoravimus, ab apostolica traditione venientem, hac etiam data regula : « Quod universa tenet Ecclesia, nec conciliis institutum, sed semper retentum est, non nisi ab apostolis traditum rectissime creditur ; » quod assidue sanctus doctor inculcat.

Hæc Augustini dicta, qui, Catholici licet, ad variabilis et adiaphoræ disciplinæ detorquent negotia ; hi profecto improvidi, Ecclesiæ matri firmissimas auctoritates de dogmatis fidei, etiam traditione tutandis, extorquere conantur. Sed frustra sunt : instat enim Augustinus errorem esse id quod Cyprianus tuebatur, nondum quidem ab Ecclesia declaratum satis, sed interim errorem in *æternitatis manifesta luce purgatum* (1107). Quin etiam de Donatistis hæc habet : « Audent etiam rebaptizare Catholicos ; ubi se amplius hæreticos esse firmarunt (1108). » Jam ergo hæretici, ideo quod hæreticos ; sed « amplius hæretici, ideo quod etiam Catholicos rebaptizabant. » Unde libro *adversus Cresconium* ad Donatistas ait : « Hæretici quidem estis, quod non tantum divisi, verum et in rebaptizando diversum sequimini (1109). » Idem docet *adversus Petilianum* (1110), et alibi semper.

Notum illud Vincentii Lirinensis (1111) : « Auctores ejusdem opinionis Catholici, consectatores vero hæretici judicantur : » postea quam scilicet pronuntiavit Ecclesia. Et antea quidem, eodem teste Lirinensi (1112), res ad veram Ecclesiæ doctrinam pertinebat ; sed nondum Ecclesiæ universalis judicio declarata. Scribit enim de Agrippino, quem auctorem Cyprianus sequebatur (1113) : « Primus omnium mortalium contra divinum canonem, contra universalis Ecclesiæ regulam, contra sensum omnium consacerdotum, contra morem atque instituta majorum, rebaptizandum censebat. » De Stephano vero : « Intelligebat vir sanctus et prudens nihil aliud rationem pietatis admittere, nisi ut omnia, qua fide a Patribus suscepta forent, *eadem fide* filiis consignarentur. » Reliqua videant qui his victi non fuerint.

CAPUT VIII.

Quid objiciant qui hæc referunt inter adiaphora. — Firmiliani et Basilii locus.

Qui totam hanc quæstionem ad variantem per loca disciplinam revocari volunt, hæc objiciunt : primum, Firmilianum ita de rebaptizatione scribentem : « Nec meminimus hoc apud nos aliquando cœpisse

(1100) *Vid.* epist. 115, *ad Donat.*, c. 3, n. 12, t. II ; et lib. IV *Cont. Cresc.*, cap. 13, n. 15, t. IX ; et pass. *Cont. epist. Parm.*, l. II, c. 13, n. 29, 30 ; et *Serm. ad pleb. Cæs*, n. 2, t. X ; lib. I *De bapt. cont. Donat.*, c. 14, n. 22 ; *De unic. bapt.*, c. 3, n. 4.

(1101) Lib. II *De bapt., cont. Donat.*, cap. 14, n. 19.

(1102) *Ibid.*, cap. 24, n. 30.

(1103) Int. Op. Cypr., post epist. 14.

(1104) Euseb., *Hist.*, lib. VII, c. 3.

(1105) Hier., *Dial. adv. Lucif.*, t. V, part. II.

(1106) Aug., lib. IV *De bapt.*, loc. jam cit.

(1107) *Ibid.*, lib. V, c. 17, n. 23.

(1108) *Ibid.*, *De hæres.*, hær. 79, t. VIII.

(1109) *Ibid.*, lib. II *Adv. Cresc.*, c. 7, n. 9.

(1110) *Ibid.*, *De unic. bapt. cont. Petil.*, c. 2, n. 3.

(1111) Vinc. Lirin., com. 1, cap. 11.

(1112) *Ibid.*, com. 1, cap. 9, 10, 11.

(1113) *Ibid.*, c. 9.

(1114) : » deinde Basilium Firmiliani successorem de rebaptizatione adhuc hæsitantem (1115), post Nicænam quoque synodum, a qua quæstionem terminatam fuisse plerique velint. Quid ergo? An Firmilianum causæ faventem suæ, Stephano, Eusebio, Hieronymo, Augustino, Vincentio Lirinensi, totique Ecclesiæ anteponent? Quid vero Basilius? Esto, quæstionem ad disciplinam variantem forte revocaverit : nos quidem hic Cypriani et Augustini mentem quærimus.

Neque tamen Firmilianum mentitum dixerim, cum ait, rebaptizationem in sua ac vicinis regionibus viguisse semper : facile enim demonstraverim, ea quidem tempestate, iisque regionibus (1116) hæreticos fere omnes varia ac portentosa baptismata confinxisse. Nam quique suam hæresim, quo magis baptizatorum animis adhæresceret, in baptismum intrudebant. Atque hinc Firmiliano et aliis erroris occasio, cum existimarent profanum baptismum, ac per se nullum, eo solo nomine, quod ab hæreticis administraretur, repudiatum esse.

Neque Basilium hactenus satis intellectum esse credimus. Hæc enim fuisse putamus, de quibus hæsitaret, non quidem, an valeret baptismus verbis evangelicis consecratus; sed quinam hæretici eo ritu baptizarent; quinam perverso ritu, et *proprio* quod ait *baptismate* (1117), qui sane propterea rebaptizandi essent. Hæc etiam suspensum habebant Basilium : ecquid credibile esset recte baptizare eos, qui de Deo errarent, cum errores suos plerique, uti modo diximus, in ipsum baptismum ingererent? Quærebat anxie, quæ et quanta haberetur fides iis, qui dicerent se in Trinitatem baptizatos esse : nam aut oblivisci, aut certe hæsitare, aut etiam mentiri potuissent. Hinc illa verba Basilii synodum optantis, uti decidatur, « an qui responderit, in responsione fide dignus habeatur; » quam ad quæstionem spectat canon Arelatensis, quo legimus *interrogatos* qui ab hæreticis venirent, « an in Patre, et Filio, et Spiritu sancto baptizati essent; » additumque : « Et qui interrogatus non responderit hanc Trinitatem, baptizetur (1118). »

Hæc nos ad cumulum de Firmiliano et Basilio investiganda doctis, et confirmanda, vel etiam, si placuerit, oppugnanda proponimus. Utcunque est, stat illud immotum : Cyprianum, Augustinum, cæteros, in ea quæstione, quam fidei putarent, post judicium quoque Romani Pontificis, dissidentibus Ecclesiis, ad habendam certitudinem, Ecclesiæ universalis sententiam exspectasse.

CAPUT IX.

Quæ sit illa synodus universalis, quam in hac quæstione Augustinus memoret. — Nicænam eam esse; sed, utcunque sit, nostra immota esse.

Anxie a doctis quæritur, quæ sit illa universalis synodus qua istam quæstionem fuisse terminatam Augustinus memorat. Qui Arelatensem primam esse volunt, Romani Pontificis sententiam, iniquius, ut videtur, pendere decernunt ab ejus synodi decreto, quæ non nisi abusive universalis vocetur.

Nos eam quæstionem in synodo Nicæna fuisse decisam cum sancto Hieronymo (1119) profitemur : *Quod episcopo Novatianorum, si conversus fuerit*, non tantum baptismum, *sed quod majus est*, etiam *presbyterii gradum servet*, can. 8. (1120). *Et quod omnes hæreticos susceperit, exceptis Pauli Samosateni discipulis*, can. 19; cujus rei causam cum beato Augustino esse credimus, quod Paulianistæ *regulam baptismatis non tenerent* (1122). Nec facile adduci possum ut credam, Arelatensem primam synodum, numerosam quamvis (1123), et ex toto fere Occidente collectam, synodum cunctarum gentium, et totius Christiani orbis, et totius Ecclesiæ ubique diffusæ ab Augustino vocari : quippe quam vix Oriens noverit, nedum frequentarit, neque Romani Pontificis vel præsentia, vel saltem legatio intervenit (1124). Quin synodum Nicænam apud Augustinum concilii universalis nomine intelligendam esse, non alio magis argumento probaverim, quam quod eam nequidem nominarit : eam enim toto terrarum orbe celebratam, ipso *plenarii* concilii nomine statim ab omnibus intellectam putabat (1125). Et quemadmodum nos concilii nomine, concilium Tridentinum intelligimus; quemadmodum generalis concilii nomine, Lateranensis illa synodus, sub Innocentio III, plerumque accipitur; ita Augustini tempore apud Ecclesias Africanas, synodi universalis nomine, Nicænam, proprio licet nomine minime appellatam, intellectam fuisse constat (1126). Lego enim apud Possidium, in Vita Augustini, ordina-

(1114) *Epist. Firmil. ad Cypr.*, int. CYPR. 75.
(1115) Vid. *Epist. Bas. ad Amphil.*, 188, t. III.
(1116) Asiæ Minoris.
(1117) Vid. *Epist. Basil ad Amphil.*, can. 1.
(1118) *Concil. Arel.* ann. 314, can. 8, t. I *Conc.*, col. 1426.
(1119) HIERON., *Dial. adv. Lucif.*, tom. IV, part. II.
(1120) *Concil. Nic.*, can. 8, t. II *Conc.*, c. 31, 32.
(1121) *Conc. Nic.*, can. 19, c. 38.
(1122) AUG., hæres. 44, t. VIII, col. 13.
(1123) 23 nempe episcoporum.
(1124) Legationem intervenisse probant ea verba quæ inter subscriptiones legimus : *Claudianus et Vitus presbyteri, Eugenius et Cyriacus diacones ex urbe Roma missi a Sylvestro episcopo.* Hoc ergo significat Bossuet, eos concilio non præsedisse. Et quidem unius Marini nomen videmus in capite Canonum, ex modo : *Domino sanctissimo fratri Sylvestro, Marianus vel cœtus episcoporum* etc. Tom. I *Conc.*, col. 1427, 1429. (*Ed. Paris.*)
(1125) AUG., lib. I *De bapt. cont. Don.*, cap. 7, n. 9, t. IX; lib. II, c. 9, n. 14, et alib. pass.
(1126) *Synodi universalis nomine, Nicænam intellectam fuisse constat* ab Augustino, in suis libris adversus Donatistas, non vero Arelatensem. Nam quod dicit de Launoy, in Africa, concilii generalis

tatus eum fuisse vivo suo episcopo, « contra synodi universalis vetitum, quod jam ordinatus didicit (1127). » Non hic Nicænum nominat; sed Nicænum fuisse ex ipso Augustino accepimus (1128). Sic universalis synodi nomine Nicænam intelligi solere arbitramur.

Ut ut sit, qui tantum Arelatensi tribuunt, in eam auctoritatem consensione devenisse dicunt, Gallicanamque sententiam de consensionis summa et ineluctabili auctoritate confirmabunt.

CAPUT X.

Non tantum fidei causa, sed etiam aliæ quæ universalem spectarent Ecclesiam ab universali concilio retractandæ, nec nisi consensione orbis finitæ esse creduntur. — Causa Cæciliani.—Sancti Augustini locus.

Partem controversiæ cum Donatistis maximam quæ in rebaptizatione posita erat, non nisi Sedis apostolicæ et totius Ecclesiæ conjuncta sententia finitam esse, beato Augustino teste, vidimus. Jam quod erat caput schismatis, in causa Cæciliani idem evenisse, eumdem Augustinum adducimus testem.

Ergo Cæciliani causa, cum tractata esset a Melchiade Papa, ejusque judicio Donatistæ victi essent (1129), tamen hæc ait Augustinus (1130) : « Ecce putemus omnes episcopos, qui Romæ judicarunt, non bonos judices fuisse; restabat adhuc plenarium universæ Ecclesiæ concilium, ubi etiam cum ipsis judicibus causa posset agitari; ut si male judicasse convicti essent, eorum sententiæ solverentur : quod utrum fecerint, Donatistæ probent; nos enim non factum esse facile probamus, ex eo quod totus orbis non eis communicat. »

Ex his duo concludimus : alterum, post prolatum, habita synodo, Papæ judicium, *restare adhuc plenarium Ecclesiæ universæ concilium*, quo Pontificis judicium, synodi sententia solveretur : alterum, quamvis nulla fuerit œcumenica synodus, quæ Melchiadis judicium retractaret, haud minore auctoritate decisam fuisse causam, eo quod *orbis terrarum non communicaret* Donatistis; imo, ut ibidem Augustinus ait (1131), « experti sunt cum Cæciliano permanere consensionem orbis terrarum. » Quibus verbis constat Melchiadis judicium, quod alioqui canonico ordine retractari potuisset, ipsa Ecclesiæ consensione in summam auctoritatem evectum.

Facti quæstio, inquiunt. Certe; sed ejus facti, in qua tota Donatistarum causa verteretur; ex quo illud efficitur, non tantum in fidei quæstionibus, sed etiam in omnibus, quæ totam Ecclesiam spectarent, robur summum in consensione esse positum : ut profecto mirum non sit, sub Eugenio IV, cum de concilii potestate acerrime decertarent, illud ab omnibus, pro certo esse positum, nempe altercantibus, si forte, concilio et Papa, concilii sententiam potius attendendam, in fide quidem maxime; sed etiam in aliis omnibus, quæ *statum Ecclesiæ principaliter perturbarent*, ut supra memoravimus (1132).

CAPUT XI.

Causa sancti Joannis Chrysostomi.

Hujus occasione quæstionis, proponimus aliam ejusdem fere generis; facti quidem quæstionem, sed quæ universam Ecclesiam conturbaret. Beatum Joannem Chrysostomum, Constantinopolitanum antistitem, Theophilus Alexandrinus (1133), nullo canonum ordine, sed sola sæculari potestate fretus, aulico potius, quam ecclesiastico judicio, loco moverat. Quæ causa cum totum orbem commovisset, ad universale concilium devolvitur. Et quidem sanctus Innocentius Papa ab eodem Chrysostomo invocatur, *qui scriberet hæc nullius esse roboris* (1134). Is Joannem æque ac Theophilum in sua communione retinuit; Theophili judicium cassum et irritum habuit; ultimam tamen sententiam concilio œcumenico reservavit, ut diserte asserit inculcatque Palladius (1135) Chrysostomi comes, ac rerum omnium testis oculatus (1136). Locum universalis concilii Occidentales Thessalonicam designabant (1137). Memorabilis vero est hæc Palladii sententia (1138): « Scopus Romanæ Ecclesiæ iste est, non

sive plenarii nomine vocatas sæpe fuisse synodos eas, quæ illo Arelatensi concilio inferiores essent, verum quidem est; at advertere debuerat vir eruditus Augustinum, quotiescunque loquitur de hujuscemodi conciliis, lectores admonere, se loqui de concilio plenario, non totius Ecclesiæ, sed unius gentis, puta Africanæ. Atqui non sic ille admonet, in iis locis in quibus urget Donatistas auctoritate concilii generalis : imo vocat illud concilium, *synodum cunctarum gentium, et totius Christiani orbis, et totius Ecclesiæ in orbe diffusæ*, quæ verba nequaquam possunt intelligi de synodo Arelatensi; proindeque ruit de Launoy sententia. Qui plura de ea quæstione voluerint, adeant DE TILL. not. 44, in *Vit. S. Cypr.*, tom. IV, p. 652 et seq ; VALES. *Dissert.*, *De schism. Donat.*, post ejus not. in Euseb.; P. ALEX., etc. (*Ed. Paris.*)

(1127) *Vit. Aug.*, auct. POSSID., c. 8.

(1128) AUG., epist. 213, n. 4, t. II.

(1129) *Vid.* OPT. MILEV., l. I.

(1130) AUG., *Ep. ad Glor. Eleus.*, etc., XLIII, c. 7, n. 19, t. II.

(1131) *Ibid.*

(1132) Sup., lib. VI, c. 3 et seq.

(1133) In sua synodo ad Quercum.

(1134) CHRYSOST., epist. 1, *Ad Innoc.*, n. 4, tom. III.

(1135) Palladius quis ille fuerit, lis est inter doctos. Vir eruditissimus Bigot, qui, anno 1680, denuo edidit Chrysostomi Vitam a Palladio factam, contendit Palladium Helenopolitanum; *Lausiacæ*, sive eremiticæ, *Historiæ* auctorem, Chrysostomi socium, et ejus exauctorationis occasione in exsilium pulsum, hos de ejus vita dialogos non scripsisse, sed alium Palladium episcopum in vicinia urbis CP. amicum quoque Chrysostomi, et qui pro ejus causa mala multa toleraverat. Idem censet de Till. tom. XI, *Vit. Pall.* art. 2, et not. 7, pag. 642. (*Ed. Paris.*)

(1136) Vid. *Dial. vit. Chrysost.* per PALLAD., tom. XIII.

(1137) *Ibid.*

(1138) *Ibid.*

communicare Orientalibus episcopis, præsertim Theophilo, donec Dominus dederit locum universali synodo, quæ putrefactis membris eorum qui hæc patraverunt medeatur. »

Sic Romanus Pontifex, quæ pro loci amplitudine solus inchoavit, non nisi totius orbis sententia finiturus erat. Verum, cum synodus œcumenica ab Arcadio imperatore impetrari non posset, totius Occidentis cum apostolica Sede conjuncta sententia perfecit, ut Joannis Chrysostomi nomen Constantinopoli quoque in sacras tabulas referretur; ac sine novo judicio, consensione totius Ecclesiæ, Theophili synodus solveretur.

CAPUT XII.

Decreta adversus Origenistas. — Theophilus Alexandrinus sanctum Anastasium Papam prævit, ac Romam ipsam liberat.— In consensione vis posita. — Sancti Hieronymi loci.

Paulo ante ea tempora, Christi anno scilicet 398, sancto Siricio mortuo, sub ipsa sancti Anastasii Papæ initia, Origenis errores cum Rufini libris Romam invectos, atque inter hos turbines Romanam Ecclesiam fluctuasse Baronius narrat (1139). Adversus eam pestem Anastasius vigilabat. Sed dum cunctabatur, ut, Ecclesiæ Romanæ more, consideratissimum et accuratissimum judicium ederet, Theophilus Alexandrinus, collecta synodo, ad omnes Catholicos super nomine Origenis, ejusque dogmatum condemnatione, edidit epistolam, datis etiam, ut videtur, peculiaribus ad sanctum Anastasium litteris. De hac Theophili epistola Hieronymus ad ipsum Theophilum hæc scribit (1140) : « Vox Beatitudinis tuæ toto orbe personuit, et cunctis Christi Ecclesiis lætantibus, diaboli venena siluere. » Et paulo post : « Vincentius presbyter ante biduum quam hanc epistolam darem de Urbe venit, et suppliciter te salutat, crebroque sermone concelebrat Romam et totam Italiam tuis post Christum epistolis liberatam. » Quo etiam illud pertinet : « Hæresim oppressam ejus auctoritate et eloquentia (1141). »

Hæc ita dicimus ut nihil imputemus Anastasio, « viro, ut ait Hieronymus (1142), ditissimæ paupertatis et apostolicæ sollicitudinis; » sed ut ostendamus fidei robur tota Ecclesia fusum, atque interdum extremo ex orbe prodire decreta, quibus etiam Romana illa, apostolico ore laudata (*Rom.* I, 8), excitetur et confirmetur fides.

Neque ita multo post prodiit Anastasii judicium : quo tempore Hieronymus alteram Theophili epistolam Latinam a se factam ad Romanos mittebat, cum primam præterito anno accepissent; scribebatque Hieronymus veluti concepto voto : « Prædicationem cathedræ Marci evangelistæ, cathedra Petri apostoli sua prædicatione confirmet. Quanquam celebri sermone vulgatum sit, beatum quoque Papam Anastasium, eodem fervore, quia eodem spiritu est, latitantes in foveis suis hæreticos persecutum, ejusque litteræ doceant damnatum in Occidente, quod in Oriente damnatum est (1143). » Qua ex consensione, illa jam firmitudo fidei consistat, quam sæpe diximus. Eam consensionem commendat Hieronymus, « quod beati episcopi Anastasius et Theophilus et Venerius (1144), et Chromatius (1145), et omnis tam Orientis quam Occidentis Catholicorum synodus pari sententia, quia pari et spiritu, Origenem hæreticum denuntiant populis (1146). » En igitur in consensione summa vis, ac Spiritus sancti testimonium.

CAPUT XIII.

Turbæ post Chalcedonensem synodum. — De iis seorsim per encyclicas epistolas Ecclesiæ consuluntur. — Responsa mittuntur. — Communi consensione quæstiones finiuntur.

Anno 457, post sex fere annos quam Chalcedonensis synodus acta erat, ejus incipiens, præsertim in Ægypto, fluctuabat auctoritas. Itaque Marciano Augusto synodi auctore et defensore mortuo, infanda illa Alexandriæ exstiterunt : cæsus Proterius orthodoxus, et sanctus Alexandrinus episcopus; Timotheus Ælurus interfector a furente plebe ejus loco substitutus; Chalcedonensis synodus condemnata; Leo, Marciano successor datus, ac novo principatu ab his seditionibus multa religioni, multa imperio infausta veritus, de nova synodo consilia agitare videbatur. At episcopi moleste ferebant retractari decreta Chalcedonensia, seque abstrahi a sedibus, ac sollicitari toties Ecclesiarum pacem. Quid ergo gestum sit, Liberatus hujus ævi historicus paucis complexus est (1147) : « Imperator scripsit singularum civitatum episcopis, de utroque negotio consulens quid fieri oporteret, vel de ordinatione Timothei, vel de terminis (seu definitione) synodi Chalcedonensis, et direxit per totum Orientem magistrianos (1148). Mittit et Anatolius episcopus Asclepiadem diaconum suum, per quem omnes illi episcopi, qui Chalcedone fuerant congregati, quid Alexandriæ gestum sit agnoscerent : qui rescribunt, Chalcedonensem synodum usque ad sanguinem vindicandam, eo quod non aliam fidem teneret quam synodus Nicæna constituit; Timotheum vero non solum inter episcopos non haberi, sed etiam Christiana appella-

(1139) Bar., an. 398, t. V, p. 44, 45.
(1140) Hier., *Epist. ad Theoph.*, epist. 61, al. 71, t. IV, part. II.
(1141) *Ibid.*, epist. 87, al. 77, *Ad Pamm. et Marc.*
(1142) *Ibid.*, *Epist. ad Demetr.*, 98, al. 8.
(1143) Hier., epist. 87, jam cit.
(1144) Mediolanensis.
(1145) Aquileiensis.
(1146) Hier., *Apol. adv. Ruf.*, l. II.
(1147) *Liber. Brev.*, c. 15.
(1148) Erant magistriani *officiales magistri officiorum; μαγιστριανος* idem est etiam ac *agens in rebus principis*, inquit du Cange, *Gloss. infim. Græc.* (*Ed. Paris.*)

tione privari. Quo pacto scripsit imperator Leo duci Alexandrino Stilæ, ut pelleret quidem ab episcopatu modis omnibus Timotheum, inthronizaret autem alium, decreto populi, qui synodum vindicaret. »

Exstat imperatoris encyclica epistola eodem exemplo ad sanctum Leonem Papam, atque ad alios episcopos, cum ambarum partium supplicationibus missa (1149). Exstant sancti Leonis et maximorum orbis Orientalis episcoporum (1150) responsa, quibus Timotheum abjiciunt, et fidei quæstionem ab œcumenico concilio definitam reiterari vetant. Omnes eodem sensu, eadem forma agunt : *Decernimus, statuimus, pronuntiamus, dicimus, judicamus.* Ex his epistolis compactum est volumen illud, quod apud antiquos *encyclicarum* sive circularium epistolarum nomine celebratur.

Dicant nunc episcopos Romani Pontificis consultores. Atqui imperator ab episcopis non consilia, quæ ad Leonem Papam mitteret, sed decreta et judicia, quæ statim exsequeretur exquirebat, atque id ad omnes æque scripserat : « Ut ex omnibus vestris litteris hæc integre cognoscentes, formam congruam dare possimus (1151). » Cæterum orthodoxus imperator de synodo Chalcedonensi, cujus fidem professus erat, non ipse ambigebat, sed cum apud Ægyptios hæc quæstio versaretur, hoc quoque episcoporum cum Sede apostolica consensione decidi voluit ; post synodum œcumenicam iteratæ quæstioni nullum esse locum. Sic in summis dissensionibus, atque periculis, Ecclesiæ catholicæ toto orbe diffusæ, sed uno semper spiritu actæ, etiam sine concilio generali, sese exerit auctoritas.

CAPUT XIV.

Sancti Simplicii Papæ locus de decretis apostolicis irrefragabilibus Ecclesiæ universalis assensu.

Hinc Romani Pontifices ipsa semper consensione nituntur. Sanctus Simplicius Papa, post sanctum Leonem tertius, apostolicorum Pontificum antecessorum suorum irrefragabilem commendat auctoritatem ; sed eam quæ cum totius Ecclesiæ consensione conjuncta sit. Unde illud : « Quod apostolicis manibus cum Ecclesiæ universalis assensu, acie meruit evangelicæ falcis abscindi, vigorem sumere non potest renascendi (1152). » Qua mente, in epistola ad Acacium Constantinopolitanum episcopum, rejicit a Sede Alexandrina Timotheum Ælurum, qui sit hæreticus, « atque ab universitate damnatus (1153) ; » ac postea : « Quem conventus novos per se didicimus comminari, resolvi existimantem quod de se universalis decrevit auctoritas. » Illud denique de prædecessoribus *catholicis episcopis* toto orbe terrarum præsidentibus subdit : « Sanctæ memoriæ prædecessorum nostrorum exstante doctrina, contra quam nefas est disputare, quisquis recte sapere videtur, novis assertionibus non indiget edoceri, sed plena ac perfecta sunt omnia. » Quo loco post synodum Chalcedonensem finita omnia docet, nec novæ synodo locum esse ; quæ, inquit, « non alias semper indicta est, nisi cum aliquid in pravis sensibus novum, aut in assertionibus emersit ambiguum ; ut in commune tractantibus, si quæ esset obscuritas, sacerdotalis deliberationis illuminaret auctoritas. » Inde ergo ex communi auctoritate lux certa est, quæ postquam Ecclesiæ exorta, *abominabile* est innovari judicia, *contra sententias totius orbis Domini sacerdotum.* En igitur in quo vim illam Ecclesiæ irrefragabilem collocaret. Cujus generis testimonia si congerere incipimus, modum omnem excedimus voluminis.

CAPUT XV.

Sancti Gelasii locus, in epistola ad episcopos Dardaniæ.

Neque obstant magnifica hæc et vera, quæ sanctus Gelasius egregius Pontifex, de Acacio adversus Chalcedonensem synodum rebellante respondet (1154), cum multi quererentur eum a Sede apostolica sola, non in dicta nova synodo, condemnatum.

Summa doctrinæ Gelasianæ est ; postquam hæreseon auctores semel ab Ecclesia universa damnati sunt, non esse necessarias adversus sectatores eorum novas ac *speciales synodos*, ne in infinitum eatur, et ecclesiastica jaceat auctoritas : sed esse a Deo constitutam Sedis apostolicæ potestatem, quæ, ipso apostolico principatu communis sententiæ exsecutrix, hæreticos jam sola prosternat ; quæ nos verissima confitemur.

Per hanc occasionem sanctus Pontifex commemorat, quæ Sedes apostolica etiam sola, ac sine præcedente synodo, possit in absolvendis damnandisve, quas oporteat personis : quæ quidem nos pari veneratione suscipimus. Absit enim, ut velimus Sedem apostolicam in omnibus causis concilio œcumenico esse succinctam ; cum multa sint, quæ vel sola dissentiendo prohibeat atque disturbet, cujus consensionem atque sententiam in maximis rebus maxime exquirendam perpetua traditio docet. Hinc illa exempla, quæ nobis sanctissimus Pontifex pari magniloquentia ac veritate subjungit, Athanasii, Joannis Chrysostomi, Flaviani, quos « Sedes apostolica etiam sola, quia non consensit, absolvit. » Quæ quidem vera sunt ; sed aliunde supplenda ea, quæ, cum ad rem non facerent, beatus Gelasius prætermisit. Nos quæ ad hanc causam conferant, subnectamus.

(1149) *Epist. imp. Leon.*, part. III, *Conc. Chalc.*, cap. 21, 22, 23, 24, tom. IV *Conc.*, col. 889 et seq.

(1150) Num. 36.

(1151) *Epist. imp.*, jam cit., col. 890.

(1152) SIMPL. epist. 11, *ad Zen. imp.*, tom. IV *Conc.*, 1072.

(1153) *Ibid.*, epist. 5, *ad. Acac. CP*, *ibid.*, col. 1073, 1074.

(1154) GELAS., epist. 13, *ad episc. Dard.*, t. IV *Conc.*, c. 1199 et seq.

Et de beato quidem Joanne Chrysostomo docuimus (1155), a sancto Innocentio prolatum fuisse judicium, sed provisorium; integram cognitionem œcumenicæ synodo reservatam.

Ejusdem sunt generis quæ a sancto Gelasio deinde referuntur (1156): « Flavianum in Ephesino latrocinio Pontificum congregatione damnatum, quoniam sola Sedes apostolica non consensit, absolvit: » ac paulo post, « impiam synodum (Ephesinam illam) non consentiendo submovit. » Recte, si de provisorio judicio intelligas, quoad congregaretur, quam ipse Leo petebat, adversus synodum male gestam, alia generalis synodus; interim, ut ipse addit, « querelis et præjudiciis partis utriusque suspensis, quo diligentius universa, quæ offensionem generaverant, retractarentur (1157). » Sic quæ sine gravi scandalo differri non possent, ipse provisorio judicio statim ordinat: summam ipsam œcumenico concilio relinquit.

Cætera quæ Gelasius commemorat, vel per se clara sunt, vel ex ante dictis facile elucescunt. Ac Dioscorum quidem « Sedes apostolica sua auctoritate damnavit; » quod auctor fuerit ejus sententiæ, quam, facto deinde examine, Chalcedonensis synodus confirmaret, ut vidimus. De episcopis vero, qui Dioscoro consenserunt, hæc scribit (1158): Sedes apostolica « hos in sua perfidia permanentes sua auctoritate prostravit, quam congregatio, quæ illic (Chalcedone scilicet) collecta fuerat, est secuta: quoniam sicut id quod prima Sedes non probaverat, constare non potuit; sic quod illa censuit judicandum, Ecclesia tota suscepit. » Quæ ad Sedis apostolicæ auctoritatem ideo referuntur, quod eam præeuntem Chalcedonensis synodus sit secuta: ut profecto constet, in eo esse vim maximam et ineluctabilem, quod Sedis apostolicæ judicia *Ecclesia tota suscepit*, habita quidem quæstione, et nova discussione, ut ex gestis constitit.

Ita vel in iis, quæ a solis Romanis Pontificibus facta, Gelasius memorat, Ecclesiæ universalis potior auctoritas elucescit; cujus illi, in iis quidem rebus quæ universam Ecclesiam conturbarent, vel judicia exsequuntur, vel sane cum præeunt, ab ejusdem Ecclesiæ sententia ultimum ac perfectum robur accipiunt.

CAPUT XVI.

Propositio UNUS TRINITATIS CRUCIFIXUS, *a Scythis monachis Constantinopoli agitatur. — Monachi Hormisdam consulturi pergunt. — Professio Justiniani, eadem de re Romanum Pontificem consulentis, pro ejus infallibilitate objicitur.*

Anno 519, sub sancto Hormisda Summo Pontifice, quæstio suborta est ingens, quam diligenter evolvere oportet, quoniam inde ab utraque parte argumenta repetuntur.

Agebatur de propositione hac: *Unus Trinitatis seu unus ex Trinitate crucifixus est.* Hanc beatus Proclus Constantinopolitanus in epistola ad Armenos (1159), paulo post sanctam synodum Ephesinam, novis Nestorianis objeceral; cum excommunicato Nestorio sub antiquiore Theodori Mopsuesteni nomine patrocinarentur. Hi ergo Theodori publici laudatores, Nestorii vero occulti defensores, unum Filium in duos dividebant, Mariæ Filium a Dei Filio segregabant; pro Trinitate quaternitatem invehebant: quos beatus Proclus aptissime redargui arbitrabatur, si Mariæ Filium non aliquem extra Trinitatem, sed *unum Trinitatis* esse faterentur.

Procli epistola ab Orientali synodo approbata, et ab ipsa synodo Chalcedonensi laudata (1160), toto etiam Occidente nobilis habebatur, postquam eam Dionysius Exiguus in Latinum sermonem vertit, ac Procli industriam commendavit; quod Christum *unum ex Trinitate asserens* Nestorianas fraudes aptissime confutaret (1161).

Hanc ergo propositionem Joannes Maxentius, aliique Scythiæ provinciæ monachi adversus Nestorianos asserebant; et qui eam respuerent Nestorianismi arguebant.

At Dioscorus, diaconus sancti Hormisdæ, ac Sedis apostolicæ legatus, Constantinopoli agens, ad Hormisdam præscribit monachorum Scytharum propositionem, ut novam, ad hæc, ut hæreticam, et ab Eutychianis maxime assertam, respuendam videri (1162).

Certum quidem est, Petrum Gnapheum seu Fullonem Eutychianum hæreticum, e nomine a Felice III ac synodo Romana fuisse reprehensum, *quod unum increatæ atque individuæ Trinitatis passionem subiisse ac mortuum* esse diceret.

Sed id Petrus Fullo ita intelligebat, ut *unus de Trinitate passionem pro nobis pertulisse* diceretur *in substantia deitatis*, ut ipse Felix III refert (1163); a quo scelere monachi Scythiæ adeo abhorrebant, ut semper hoc adderent, quod et beatus Proclus accuratissime dixerat: Unum Trinitatis cruxifixum carne (1164); ne naturas confundere, et cum Eutychianis sapere viderentur.

(1155) Sup., hoc lib., c. 11.
(1156) *Ep. Gel.* sup. cit., *ibid.*
(1157) LEO., *Epist. ad Pulch.*, part. I *Conc Chalc.*, cap. 21, t. IV, col. 46; inter LEO. *Epist.*, epist. 41, al. 26.
(1158) GEL., loc. cit.
(1159) *Epist. Procli CP. ad Arm.*, tom VI *Bibl. Patr.*, pag. 615; et tom. III *Conc.*, col. 117.
(1160) *Vide* BALUZ., *Nov. coll. conc*, p. 94; FACUND, l. VIII, c. 4; *Conc. Chalc*, part. III, c. 1, col. 827, § 8.
(1161) DIONYS. EXIG., *Præf. in Epist. Procli*, t. VI *Bibl. Patr.*, p. 612.
(1162) *Sug. gest. Diosc. ad Hormisd.*, t. IV *Conc.*, col. 1531.
(1163) *Conc. Rom.* I, sub Fel. III, *ibid.*, col. 1097.
(1164) FEL., epist. 5, *ad Zen.*, *ibid.*, col. 1071.

Qua in re multum distabant a Petro Fullone, et ab ejus assecla Anastasio Augusto, et a Theodora Augusta (1165), cujus sententia proscribebatur, *unum de Trinitate passum non asserens, secundum quid, sed absolute*. Scythæ autem passum asserebant, *non absolute* (quo hæretici significatum volebant etiam divinitate passum), sed tantum *secundum quid*; hoc est, secundum carnem.

Quæstione mota, Scythæ monachi Romam profecti sunt. Sedem apostolicam ordine consultari (1166): eadem de re scribunt Justinus Augustus ac Justinianus tunc comes domesticorum: atque hic monachos ut inquietos ac turbulentos statim repelli petit, a Dioscoro persuasus (1167). Mox ipsa re, ut videtur, gravius considerata, per alias litteras Hormisdam sic interrogat (1168): « Quidam asserunt Christum pro nostra salute carne crucifixum, unum de Trinitate debere prædicari. » Quærit, « quid sequi, quidve super hoc evitare debeamus: quoniam verba videntur facere dissensionem; nam sensus inter Catholicos omnes unus esse probatur. » Subdit: « Hoc enim credimus esse catholicum, quod vestro religioso responso nobis fuerit intimatum (1169). » Quæ professio, ne statim ad pontificiam infallibilitatem pertinere videatur, rei gestæ narrationem ad fidem usque exspectandam monemus: interim bona fide notamus quid nobis objiciant.

CAPUT XVII.

Viri boni sanctique consulendos docent per orbem terrarum episcopos. — Quæstionis finem ab Ecclesiæ universalis auctoritate exspectandum.

Quis esset interim Catholicorum ea de re sensus, exponere juvat. Ac primum Scythæ monachi fidem suam diligenter expositam (1170) sancto Fulgentio ejusque collegis sanctis Christi confessoribus (1171), ac Ferrando diacono, viris eo ævo sanctissimis ac doctissimis, approbarunt.

Id tantum in Fulgentio notaveris, malle eum dicere, *unam ex Trinitate personam*, quam *unum Trinitatis*, vel *unum ex Trinitate* (1172). Quæ diversitas tam est levis, ut qui ea re tantum differant, eos unanimes et ubique consentaneos merito pronuntiaveris. Unde nec illi monachi, a tantis episcopis rite interrogatis, reprehensionis quidquam, sed fraternæ charitatis testimonia retulerunt.

Ac revera *unus* ille *Trinitatis* indefinite dictus, quis est alius quam una persona Trinitatis, ut etiam Joannes Maxentius et Ferrandus diaconus ac postea Facundus episcopus Africanus, ejus ævi nobilis scriptor, luculentissime declararunt (1173).

Sane Ferrandus diaconus pravos sensus tres memorat (1174), quibus dici posset, *unus de Trinitate;* verum eos sensus monachi apertissime respuebant. Quare Ferrandus diaconus offensioni quorumdam tribuit, *ut una de Trinitate persona* dicatur potius quam *unus de Trinitate;* cum utrumque indifferenter apteque et innoxie dici possit.

Sed cum Nestoriani *personæ* nomine abuterentur, Christumque ut legatum, Verbi personam exhibuisse dicerent; ideo Nestorianarum fraudum gnari, *unum Trinitatis* malebant dici; anteponebantque eam locutionem, in qua *Nestorianorum dolus* minus *abscondi* posse videretur. Hæc Maxentius; hæc Facundus (1175); notantque omnes hujus ævi scriptores, ipsam Trinitatem ita esse locutam: *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est* (*Gen.* III, 22): non dixit, quasi una ex nobis persona; sed *quasi unus ex nobis;* cum tamen, ut ait idem Facundus, « nullus de Trinitate melius loqui possit, quam ipsa de se locuta est Trinitas. »

Addebat Joannes Maxentius beati Augustini locum, quo Christum appellabat, *unum trium;* quod quidem, quid est aliud, quam *unum Trinitatis* (1176)?

Neque, quod objiciebat Dioscorus diaconus, monachi Scythæ inserere fidei Chalcedonensi nitebantur eam locutionem; aut, quod illa deesset, imperfectam synodum arguebant; sed profecto asserebant, quod res est, licere ad hæreticorum fraudes refellendas multa extra synodos usurpare; præsertim vero ea, quæ patrum usu probata esse viderentur.

Cæterum Chalcedonensem synodum, ac beati Leonis epistolam ubique celebrabant; neque tantum Eutychen, sed etiam Alexandrinum Dioscorum ejusque sequaces condemnabant: et Christum non tantum ex *duabus*, Eutychianorum more, sed etiam in *duabus naturis* subsistere: unumque Trinitatis passum quidem, sed carne tantum, non autem divinitate, omnibus paginis testabantur (1177).

Hæc igitur quæstio cum magna animorum contentione inter ecclesiasticos tractaretur, Ferrandus diaconus a Severo scho-

(1165) PETR. DIAC., *Lib. ad Fulg.*, int. Op. FULG., 280 edit. Paris, 1684.

(1166) Vide JOAN. MAX., *Profess. fid.*, tom. IX *Bibl. Patr.*, p. 534 et seq.

(1167) Vide VICT. TURON., *Chron.*, ed. Scalig.

(1168) Epist. *Justin ad Horm.*, t. IV *Conc.*, col. 1516.

(1169) Ejusd. epist. 2, *ad Horm.*, c. 1517.

(1170) Vide PETR. DIAC., *De Incarn.*, int. Op. FULG.

(1171) Tum in Sardinia exsulibus, persecutione Vandalorum grassante. (*Ed. Paris.*)

(1172) FULG., *De Incarn.*, etc., PETR. DIAC., *ib.*, epist. 18, c. 10, n. 18, p. 296.

(1173) MAXENT., *Resp. ad epist. Horm.*, t. IX, *Bibl. Patr.*, p. 542; FERR., *Epist. ad Anat. diac.*, n. 14. 16, p. 506; FACUND., *Pro defens. trium capit.*, l. I, c. 3; *ibid.*, t. X, p. 6.

(1174) FERR., *ibid.*, n. 16.

(1175) MAX. et FACUND., loc. cit.

(1176) MAXENT., *Profess. fid.*, t. IX *Bibl. Pat.*, p. 535; AUG., *Enchir.*, c. 38, n. 12, t. VI.

(1177) MAXENT., *Ep. ad Germ. Joan.*, etc, loc. sup. cit., p. 534, col. 2.

lastico Constantinopolitano rogatus quid sentiret, jubet interrogari non se quidem, verum eos « quibus honor sacerdotii docendi auctoritatem tribuit. Interroga, inquit, principaliter apostolicæ Sedis antistitem, cujus sana doctrina constat judicio veritatis, et fulcitur munimine auctoritatis. Interroga plurimos per diversa terrarum loca Pontifices, quibus scientia cœlestium præceptorum divinitus inspirata, famam grandem sui cum veneratione collegit(1178).» Hos quidem omnes interrogandos monet, sed *principaliter* Romanum Pontificem. Cæterum post quæstionem diligentissime pertractatam, quo tandem loco certissime figat pedem his verbis explicat : « Unde desistendum a contentionibus reor : exspectandum potius persuadens, patienterque hanc dubitationem ferendam, donec universalis Ecclesiæ auctoritate, vel pronuntietur suscipienda, vel prodatur abjicienda (1179). » En rebus in dubiis, animisque *vehementi contentione* suspensis quo refugere consuevissent. En unde certissimam atque irretractabilem exspectarent sententiam. Sed quomodo postea finita sit quæstio, paucis enarremus.

CAPUT XVIII.

Sancti Hormisdæ epistola ad Possessorem, qua Scythæ monachi condemnantur; illi Ecclesiæ catholicæ sententiam exspectant. — Eorum propositio vincit. — Nonnisi Ecclesiæ universalis consensione quæstioni finis imponitur.

Postquam quatuordecim jam mensibus causa pependerat, monachique per annum fere integrum Romæ commorati, Hormisdas edidit epistolam ad Possessorem episcopum Afrum, qui tum Constantinopoli agens, Sedem apostolicam de Fausti Regiensis libris consulebat (1180).

Ea epistola Pontifex, quid de Scythis monachis sentiret, Constantinopoli ac toto orbe terrarum innotescere voluit. Dicit hos « turbulentos, pertinaces, contentionum studiis assuetos, contemptores auctoritatum veterum, novarum cupidos quæstionum ; non eos monitis, non mansuetudine, non auctoritate compressos : » ac plebem etiam commoturos, « per diabolicæ semina nefanda zizaniæ, nisi fidelis populi constantia restitisset: hos ergo esse vitandos (1181). » Hæc Hormisdas, nulla interim anathematis aut depositionis mentione. Huc usque sententiam temperavit suam. De quæstione nihil ; sed omnes facile crediderunt, monachorum proscriptam esse propositionem, cum cætera innoxii, eo importuni pertinacesque haberentur, quod ab ea nullis monitis discedere voluissent.

Interim Hormisdæ tanti Pontificis epistola haud prohibuit, quominus Catholici ubique terrarum, ac præsertim in Oriente adversus Nestorianos, propositionem inculcarent. Ipse Maxentius adversus eam epistolam commotissimo animo scripsit. Ejus auctorem, quisquis esset (neque enim fateri volebat Hormisdæ eam esse, quæ ipsi tam impia videretur), hæreticum appellabat, atque hæc insuper subdit (1182) : « Confidenter dicere audeo, non quod si per epistolam, sed si viva voce hic in præsenti positus, idem Romanus prohiberet episcopus, Christum Filium Dei unum confiteri ex sancta atque individua Trinitate; nunquam eidem Dei Ecclesia acquiesceret; nunquam ut episcopum catholicum veneraretur, sed omnino ut hæreticum penitus exsecraretur : quia quisquis hoc non confitetur, non est dubium, quod Nestorianæ perfidiæ tenebris excæcatus, quartum et extraneum a sancta et ineffabili Trinitate, eum qui pro nobis crucem sustinuit , prædicare contendat. Sed absit, ut ex qualibet parte catholicæ professioni Romanus episcopus contradicat. »

Hæc postrema qui ad pontificiam infallibilitatem trahunt, non satis advertunt quæ antecesserint; quamque Maxentius adversus fidem errasse Romanum Pontificem, abominandum quidem exsecrandumque , non autem impossibile judicaret, imo vero fieri posse supponeret ; dum eo casu quid eventurum esset exponit, nempe ut hæresim asserenti, universalis repugnaret Ecclesia.

Nec placet interim, quod Joannes Maxentius clamosior atque commotior Hormisdæ epistolam hæreticam, potius quam asperam appellarit, quæ Scythas monachos insectata tantum, ne verbum quidem de quæstione diceret.

Illud ex vero Maxentius protulit, Ecclesiam omnino errare non posse ; ac si Romanus Pontifex verum, quod Scythæ asserebant, dogma proscriberet, non eam assensuram. Id eventus docuit : usque adeo enim monachorum propositio toto Oriente invaluit, atque adversus novos Nestorianos necessaria visa est, ut eam edicto edito Justinianus approbare cogeretur (1183) ; auctoribus, ut fieri solebat, episcopis, ac præcipue Epiphanio patriarcha Constantinopolitano : quod edictum est editum anno 533, duodecim annis post datas Hormisdæ ad Possessorem litteras.

Imperator, legatione ad Joannem II missa, edictum approbari petiit , et impetravit; deditque litteras ad Papam, quibus significabat : « Paucos infideles judaice atque apostatice contradixisse omnibus sacerdotibus, denegantes unigenitum Dei Filium hominem factum atque crucifixum, unum esse sanctæ et consubstantialis Trinitatis ; in quo videntur Nestorii malam sequi doctrinam (1184) : » quod ipsum Scythæ mona-

(1178) Ferr., *Epist. ad Sev.*, t. IX *Bibl. Patr.*, p. 509.
(1179) *Ibid.*, c. 11, p. 513.
(1180) Hormisd., epist. 76, *Ad Posses.*, tom. IV *Conc.*, c. 1530 et seq.
(1181) *Ibid.*, epist. 70, *Ad Posses.*, t. IV *Conc.*, col. 1531.
(1182) *Resp. Max. ad epist. Horm.*, t. IX *Bibl. Patr.*, p. 539 et seq.
(118) *Cod. Just.*, l. xi, tit. *De summ. Trinit.*
(1184) *Epist Just. ad Joan. II*, et t. IV *Conc.* c. 1743.

chi a quindecim annis, atque ab ipso hujus contentionis initio propugnabant.

Neque imperator jam consulit quid credendum, ut olim sub Hormisda fecerat; sed rem ut certam et exploratam, atque ab omnibus prædicatam refert, cui nemo nisi *judaice et apostatice contradicat.*

Sic autem concludit : « Petimus ergo vestrum paternum affectum, ut vestris ad nos destinatis litteris, manifestum nobis faciatis, quod omnes qui prædicta recte confitentur suscipit Vestra Sanctitas, et eorum qui judaice ausi sunt rectam denegare fidem, condemnat perfidiam (1185) : » addit hæc observatu digna : « Plus enim ita et circa vos omnium amor, et vestræ Sedis crescet auctoritas, et quæ ad vos est unitas sanctarum Ecclesiarum inturbata servabitur; quando per vos didicerint omnes beatissimi episcopi, eorum quæ ad vos relata sunt, sinceram Sanctitatis Vestræ doctrinam. » Quo significabat insinceram visum iri, si Romanus Pontifex tam certum dogma improbasset : ac sic episcopi Orientales Romani Pontificis sinceram doctrinam, non ex ejus infallibilitate certo præjudicatam, sed ex ejus responsis exploratam volebant.

His victus Joannes, concilio habito, datisque litteris ad ipsum Justinianum, ac deinde ad senatores (1186), confirmavit Justiniani fidem; *et unum de Trinitate crucifixum*, iisdem asseruit Scripturarum ac Patrum locis, quibus Scythæ monachi usi erant (1187).

Diserte autem notat hæc a se probari secundum Patres omnes, *ac Romanos præsules* (1188), quos in omnibus sequeretur : quod etiam Justinianus dixerat epistola ad Joannem (1189). Tametsi enim *unum de Trinitate* nondum affirmassent, id tamen ex aliis eorum dictis atque sententiis perspicue sequebatur.

In his igitur omnibus maxime elucescit fidei exponendæ, et quæstionum finiendarum ratio, quam tuemur.

Gravem quæstionem et cum ipso legato apostolicæ Sedis Constantinopoli excitatam, ad ipsam apostolicam Sedem statim deferri oportebat.

Hormisdas interrogatus sic respondet, ut prostrata quodammodo veritas videatur : ejus defensoribus certa responsa quærentibus pro omni responso ploratus indicitur : tacente, cunctante, obsistente potius Romano Pontifice, non ipsa tacet veritas : pervicit ac perrupit dubitationem omnem Ecclesiæ catholicæ vox atque consensio; nec jam consulitur ut de re ambigua Romanus Pontifex; sed rei ut certæ et indubitatæ approbatio petitur et elicitur. Quis hic non videat valuisse, ut in omni ancipiti re eam quam Ferrandus diaconus, et cum eo optimus quisque exspectabat, Ecclesiæ catholicæ consensionem.

CAPUT XIX.

Formula consulendi Romani Pontificis; rei gestæ serie, ac Patrum traditione explicatur.

Jam credo, ipsa rei gestæ series, et Catholicorum in hac quæstione communis sententia, satis ostendit, quæ vis sit professionis ejus, quæ a Justiniano Hormisdam interrogante edita est : « Id credimus catholicum, quod vestro religioso responso fuerit intimatum (1190). » Recte et ordine atque ex consueta formula erga Romanum Pontificem de fide rogandum; cum merito præsumatur, non eum veritati, non officio defuturum.

Certe de episcopis sanctus Damasus papa, ac synodus Romana sic scribunt : « Gallorum atque Venetensium fratrum relatione comperimus, nonnullos, non hæresis studio; neque enim hoc tantum mali cadere in Dei antistites potest, etc. (1191). » Si ergo tantum mali in singulos episcopos cadere non posse merito præsumitur, quanto magis in eum qui tanto loco præsit.

Quisquis ergo præpositos, ac præsertim omnium doctorem ac principem Romanum Pontificem de fide interrogat, is confidat in Domino veridicum responsum omnino secuturum; at eam πληροφορίαν quam commendat Apostolus (*Hebr.* x, 22), hoc est, *eam fidei plenitudinem* quæ penitus captivet intellectum, omni dubitatione sublata, in ipsa Ecclesiæ consensione stare credat.

Id in hac contentione ipse eventus docuit, et Catholicorum omnium sensus. Unde etiam illud contigit, ut et de Romano Pontifice optima tantoque officio congrua præsumerentur, et interim dubitaretur. Ecce enim Joannes Maxentius ab Oriente Romam petit, sanctum Hormisdam de fide rogaturus. Quid tamen dixerit, audivimus (1192), nempe si Romanus Pontifex præsens *unum Trinitatis* Christum *dici prohiberet*, totam Ecclesiam restituram, eumque *ut hæreticum exsecraturam* fore. Vides quam bona præsumeret, quam mala evenire posse crederet. Neque vero ea causa suspectus cuiquam esse debet; neque aliter in aliis controversiis, viri boni catholicique senserunt. Ecce enim sequente sæculo, ad annum videlicet Christi 642, sanctus Martinus papa, de Monothelitarum hæresi, collecta Lateranensi synodo (1193), judicaturus sedebat; ad eum ejusque synodum Ecclesiæ recurrebant undequaque terrarum : an omni penitus

(1185) *Epist. Just. ad Joan.* II, et t. IV *Conc.*, c. 1744.

(1186) Romanos.

(1187) *Conc. Rom. sub Joan. II, ibid.*, c. 1762; *Ep. Joan. ad Just., ibid.*, col. 1745; *et ad Senat.*, c. 1751 et seq.

(1188) *Epist. ad Just.*, loc. cit.

(1189) *Vide Ep. Just. ad Joan.*, col. 1744.

(1190) Epist. 2 *Just. ad Horm.*, t. IV *Conc.*, c. 1517.

(1191) *Epist. synod. conc. Rom. sub Dam. ad Orient.*, ex *Coll.* HOLST., part. I, p. 166; et t. II *Conc.*, col. 892.

(1192) Vide sup., c. 18; *Vide* etiam t. IX *Bibl. Patr.*, p. 541.

(1193) *Conc. Lat. sub Mart. I*, secret. 2, t. VI *Conc.*, c. 100 et seq

dubitatione submota hæc sanctorum abbatum (1194) supplicatio docet. « Certissime scientibus vobis sanctissimis, quod si aliter, quam a nobis pie postulata sunt, quidquam omnino integritatem fidei corrumpens, a Vestra terminetur (hoc est definiatur) Beatitudine, quod absit, abfuturumque sit; hoc enim omnino incredulum (id est, incredibile) nobis est : liberi sine dubio atque innocentes ab hoc quod fiet existimus (1195). » Id ergo infaustissimum, difficillimum, rarissimum, atque adeo incredibile; non autem impossibile judicabant. Quid enim erat, cur tam gravi obtestatione a se amolirentur ac deprecarentur culpam, quam omnino impossibilem judicassent? Unde addunt se Martino judicaturo, « suam confessionem in cognitione offerre permanentes, in his quæ orthodoxe definit secundum Patrum et synodorum doctrinam (1196) et traditionem. » Hac conditione spondent consensionem : si secus fieret, culpam a se deprecantur; atque hæc coram sancto Martino profitentur, cum ipse sederet in synodo de fide judicaturus, eamque professionem Martinus eique assidentes episcopi susceperunt.

Multa ejusmodi suis postea locis occurrent, quibus firmetur id quod contendimus : nempe in cæteris ecclesiasticis de fide judiciis, ipso etiam Romano Pontifice considente, inesse fidelibus animis piam fiduciam πληροφορίαν illam ac plenam certitudinem, in unius Ecclesiæ catholicæ judicio et consensione esse positam.

CAPUT XX.

Quæstio Elipandi de Christo adoptivo Dei Filio, Romani Pontificis, et Ecclesiarum consensione finitur. — Particula Filioque *per eadem fere tempora Symbolo addita.*

Hæsit Latinorum, ac maxime Gallorum animis a majorum traditione repetita, de consensionis necessitate, atque auctoritate, sententia. Cujus rei illustre exemplum habemus octavo sæculo sub Carolo Magno in Francofordiensi synodo (1197). Ea synodus maximi nominis, summaque auctoritatis fuit; habebatque præsentes Theophylactum ac Stephanum episcopos, Sedis apostolicæ legatos; ac totam fere Occidentalem, sive per præsentiam, sive per litteras, complectebatur Ecclesiam.

De Christo Dei Filio quærebatur, quem Elipandus Toletanus episcopus aliique Hispani pro adoptivo habebant, quatenus quidem homo est. Dividebatur Dei Filius; Nestoriana pestis reviviscere videbatur. Carolus Magnus nondum quidem imperator, sed Francorum atque Italiæ rex, ac Romanorum patricius, id maxime pro sua religione curabat, uti quæstioni finis imponeretur. Quid autem gesserit ipse declarat; datis quippe litteris diligentissime exquisivit : « Primo, quid dominus apostolicus cum sancta Romana Ecclesia et episcopis illis in partibus commorantibus : secundo, quid etiam Mediolanensis episcopus et alii in Italia doctores et sacerdotes Ecclesiarum Christi : tertio, quid Germani, Galli et Aquitani » crederent (1198).

Primum ergo accepit Adriani Papæ epistolam, qua quæstionem tota Sedis suæ auctoritate judicabat; atque Elipandum et sequaces, nisi resipiscerent, « ex auctoritate prorsus Sedis apostolicæ ac beati Petri apostolorum principis; et per eam, quam illi Magister et Dominus ligandi ac solvendi tradidit potestatem, perpetuo anathemate religavit (1199). »

Neque tamen in tantæ Sedis tam expressa sententia finem posuit; sed accepta Mediolanensis episcopi atque Italorum concordi sententia concilium ex Germanis, Gallis, Aquitanisque episcopis Francofordiam convocavit Patres rectam fidem, edita synodica epistola, et canone firmarunt; Elipandi nefariam hæresim condemnarunt (1200). Jam Carolus Magnus, Sedis apostolicæ totque episcoporum auctoritate fretus, hæreticos adhortatur ut decretis pareant, quæ *pia unanimitas et pacifica perscrutatio* protulisset; se enim cum his *sanctis decretis et catholicis statutis consensum suum subnexuisse*, et corde amplexum; *plurimorum testimonio roboratam fidem*; neque pro catholico habiturum qui ei decreto repugnasset, in quo conjunctæ essent, *Sedis apostolicæ auctoritas et episcopalis unanimitas* (1201): eos enim esse quibus a Domino dictum esset : *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.* XXVIII, 20.) Quare hortabatur ut « ad multitudinem populi Christiani, et ad sacerdotalis concilii unanimitatem reverterentur. »

Hic exsistant illi, qui non tantum præcipuam, sed totam in apostolica Sede auctoritatem ponunt : Carolo movebunt litem. Quid tu, inquient, episcopos per totum Occidentem ea inquisitione fatigatos velis? Unus Papa consulendus, audiendus unus, ex quo omnium deinde sententia pendeat, At non ita Carolus : quæstionem in Occidente ortam Occidentalium Ecclesiarum

(1194) Qui e Græcia Romam venerant, persecutionis vitandæ causa. (*Ed. Paris.*)

(1195) *Suppl. abb. et monach.*, *ibid.*, col. 171.

(1196) Ut certo cognoscerent illi abbates nihil a Martino papa et Lateranensi concilio fuisse definitum, quod doctrinæ Patrum et conciliorum non consonaret, postularunt *usque ad unum apicem, cum omni acribia* (id est diligentia) *secundum Græcam interpretari vocem, quæ tunc definiebantur.* Adeo aberant ab ea, quam vocant, cæca obedientia. Hic Labbeus notam marginalem adjungit, qua significare videtur versionem Græcam, quam nunc habemus concilii hujus Lateranensis, factam tum fuisse, iis abbatibus postulantibus. (*Ed. Paris.*)

(1197) *Conc. Franc.*, an. 794, t. VII, c. 1014 et seq.

(1198) *Epist. Car. Mag. ad Elip.* et *epist. Hisp.*, *ibid.*, c. 1049.

(1199) Adr., *Epist. ad Hisp. cont. Elip.*, *ib.*, c. 1021.

(1200) *Libell. Episc. Ital.* etc., c. 1022 et seq. *Syn. ep.* col. 1032 et seq.; can. 1, c. 1057.

(1201) *Epist. Carol. ad Elip.*, sup. cit.

cum apostolica Sede communi sententia tueri placuit. Neque vero huc episcopi diversarum partium adducuntur, ut Papæ consultores, quod nunc comminiscuntur: quippe qui seorsim per nationes appellati, sententiam suam, eodem spiritu ducti, eodem fere tempore, nullaque communicandi concilii facultate, exprompturi essent. Neque sola Sedes apostolica appellatur, quod censores nostri volunt; sed ita omnia firma esse intelliguntur, si ad *Sedis apostolicæ auctoritatem, unanimitas* quoque *episcopalis* accedat.

Hic ergo Carolus hæreticos universalis Ecclesiæ auctoritate premit: « Vos igitur, inquit, quia pauci estis, unde putatis vos aliquid verius invenire potuisse, quam quod sancta universalis toto orbe diffusa tenet Ecclesia? » Sic demum omnia in auctoritatem universalis Ecclesiæ resolvuntur, quæ et earum partium, ubi exorta quæstio est, expressa declaratione, et cæterorum toto terrarum orbe communicantium, certa, licet tacita, consensione constet. Hæc Galli sub Carolo Magno; hæc sub Ludovico Magno profitentur; neque Patrum traditionem avelli sibi sinunt.

Per eamdem ætatem facta illa est Symbolo, quæ tot turbas excitavit, additio particulæ *Filioque:* cui additioni in Hispaniis inchoatæ, quantum Romani Pontifices obstiterint, Leonis III sub Carolo Magno gesta testantur (1202). Pervicit tamen omnem difficultatem totius occidentalis Ecclesiæ consensus, in quem deinde Romani Pontifices tot Ecclesiarum auctoritate pertracti sunt; neque postea Græcorum clamores audierunt. Neque tamen succensemus Leoni III talia prohibenti; sed reliquam Ecclesiam haud minus in proposito persistentem, divino numine actam, id egisse certa fide credimus.

CAPUT XXI.

Tricassina secunda synodus sub Joanne VIII. — Professio obedientiæ Romano Pontifici facta secundum canones ab Hincmaro Rhemensi. — Episcopi conjuncta auctoritate cum Papa judicant. — Ex consensione robur.

Quid episcoporum cum Sede apostolica consensio præstet, non tantum in fidei quæstionibus, sed etiam in exerenda quibuscunque aliis causis ecclesiastica ultione, nono sæculo in Tricassina synodo Joanne VIII Papa præside, apparuit. Is innumerabiles tum rerum Romanæ Ecclesiæ pervasores, communi Sedis apostolicæ et coepiscoporum sententia excommunicari postulabat actione 1 (1203). Actione 2, episcopis inducias petentibus, quoad cæteri confratres advenissent, « delata a Pontifice Romano sententia est excommunicationis et damnationis (1204), » quæ per omnes metropolitanas Ecclesias, conjunctis suffraganeis legeretur. At ut fratrum consensu robur accederet, actione 3, « universi episcopi sanctæ synodi libellum concordiæ ac devotionis unanimitatisque confectum summo Pontifici porrexerunt; quem idem præsul benigne propriis manibus suscepit, et suum subbrevitate sancitum, super auctoritate canonica, et concordia coepiscoporum, conjunctæ synodo dedit (1205).

Ex hac Sedis apostolicæ et episcoporum conjuncta sententia plenum auctoritatis robur exsurgere demonstratur his verbis, act. 4: « Lecta est lectio consensus totius synodi et *sententia roborationis ejus* data in pervasores Ecclesiarum, et transgressores præceptorum Dei, et statutum est ut scriptiones manibus singulorum roborarentur (1206): « sic in consensu synodi, *sententia roborationis* agnoscitur.

Exstat Joannis VIII allocutio ad episcopos in hanc formam: « Mecum viriliter state, quærentes simul et judicantes tantæ patratores iniquitatis, tantæque temeritatis præsumptores (1207). » Tum subdit: « Et vos, fratres charissimi, ut decrevimus, nostræ communionis alienos tenete, et anathematizatos fautores eorum mecum facientes consternite. »

Hæc a fratribus postulabat, non cæca, ut aiunt, obedientia fieri, sed quæstione simul habita, simul prolato judicio: *Quærentes simul et judicantes.* Quamobrem episcopi respondent his verbis, quæ simul et obedientiam et auctoritatem præferant: « Domine sanctissime ac reverendissime Pater patrum Joannes, catholicæ atque apostolicæ primæ Sedis Papa: nos famuli ac discipuli vestræ auctoritatis, Galliarum et Belgicarum episcopi,.... dolori vestro conflentes condolemus; atque judicium vestræ auctoritatis, quod privilegio beati Petri et Sedis apostolicæ, in eos et complices eorum, juxta sacros canones Spiritu Dei conditos, et totius mundi reverentia consecratos, et secundum ejusdem Romanæ Sedis Pontificum decreta protulistis, voto, voce, atque unanimitate nostra *atque auctoritate Spiritus sancti*, cujus gratia in episcopali ordine sumus consecrati, *gladio Spiritus sancti, quod est verbum Dei* (*Ephes.* VI, 17), eos interimentes, persequimur. Scilicet quos excommunicastis, excommunicatos habemus; quos abjecistis, abjecimus; quos anathematizastis, anathematizatos esse judicamus; et quos regulariter satisfacientes, vestra auctoritas et apostolica Sedes receperit, recipiemus. »

Sic episcopi, cum decreta Sedis apostolicæ recipiunt, ipsi, quæstione habita, sententiam sententiæ, judicium judicio, auctoritatem suam a Deo profectam, summæ a Deo profectæ Romani Pontificis auctoritati, conjungunt; *gladium Spiritus* simul exe-

(1202) Vide *Vit. Leon. III*, et ejusd. var. *epist.*, t. VII *Conc.*, col. 1075 et seq.

(1203) *Conc. Tricass.*, II, act. 1, tom. IX, col. 307.

(1204) *Ibid.*, act. 2.

(1205) Act. 3, col. 308.

(1206) Act. 4 *ibid.*

(1207) *Alloc. Joan ad synod.*, *ibid.*, c. 309.

runt; Sedis apostolicæ statuta, *voto*, *voce*, ipsa sua *unanimitate* et auctoritate prosequuntur: non quod judicium suum et auctoritatem, Sedis apostolicæ judicio et auctoritati coæquent, sed quod intelligant, ex ipsa consensione atque *unanimitate* plenum robur exsistere.

Interim Romano Pontifici auctori ac præeunti se obedire profitentur, sed pronuntianti, *privilegio beati Petri ac Sedis apostolicæ:* quod sic postea interpretantur, « juxta sacros canones Spiritu Dei conditos, ac totius mundi reverentia consecratos, » etc.

Hinc illa, in ejusdem synodi Tricassinæ act. 2, Hincmari Rhemensis professio: « Secundum sacros canones Spiritu Dei conditos, et totius mundi reverentia consecratos, quos apostolica Sedes, per beatum et dominum nostrum Papam, et sancta Romana Ecclesia omnium Ecclesiarum mater, privilegio sancti Petri damnat, damno; quos anathematizat, etc., et quod in omnibus secundum Scripturarum tramitem, sacrorumque canonum decreta Sedes Romana tenet, per omnia et in omnibus, pro scire et posse meo, perpetuum prosequor et teneo (1208). » Quæ tam clara sunt, ut ea legere tantum oporteat, ac ne verbum quidem addere.

CAPUT XXII.

Objecta solvuntur. — Turonensis secundi concilii canon — Statuta Nicolai Papæ. — Canones Pontigonensis synodi quæ Petri privilegio facta habeantur. — Sancti Leonis insignis locus.

His objicere solent, Summorum Pontificum decretales ab omnibus Ecclesiis, præsertim a Gallicanis, summa cum veneratione fuisse susceptas, ac legis instar habitas: quæ quidem certa sunt, sed quæstio est, an Ecclesiæ eas decretales indiscussas reciperent. Receptas certe, et totius mundi reverentia consecratas, inviolabiles fuisse nemo negat. Nihil ergo ad rem, quod profert novissimus scriptor anonymus (1209) concilii secundi Turonensis, anno 567, canone 20, ita esse decretum: « Quis sacerdotum contra decreta talia, quæ a Sede apostolica processerunt, agere præsumat (1210)? » Dictum de sancti Innocentii epistola decretali ad Victricium Rothomagensem, capite 12 (1211), quæ epistola pridem tota Ecclesia obtinuerat. Pergunt Turonenses Patres: « Et quorum auctorum valere possit prædicatio, nisi quos Sedes apostolica semper aut intromisit, aut apocryphos fecerit. Et Patres nostri hoc semper custodierunt, quod eorum præcepit auctoritas. » Eorum sane auctorum, quos Sedes apostolica bonos, probabilesque, non apocryphos ac suspectos duxerit. Allusum scilicet ad Gelasianum decretum *de apocryphis* (1212) ubique receptum. Jam vero quærimus, an aliter recepta ista sint, quam illa sancti Leonis ad Flavianum epistola. Atqui eam non indiscussam rec ptam fuisse, nec nisi facto examine, toto orbe terrarum invaluisse constitit (1213). Quo exemplo de cæteris judicandum, neque opplendæ paginæ præclaris, verisque sententiis, quæ nihil ad rem faciant.

Nos autem, ne quid dissimulare videamur, ultro adducimus ea, quæ longe firmiora sint. Nempe inter statuta Nicolai I Papæ, in concilio Romano hæc leguntur (1214): « Si quis dogmata, mandata, interdicta, sanctiones pro catholica fide, pro Ecclesiarum disciplina, pro correctione fidelium, pro emendatione sceleratorum, vel interdictione imminentium, vel futurorum malorum, a Sedis apostolicæ præside salubriter promulgata contempserit, anathema sit. » Quæ tam absolute, tamque universim dicta sunt, ut nihil aliud omnibus fidelibus, adeoque ipsis episcopis, quam cæcam, ut aiunt, obedientiam, relinquere videantur.

Neque ab iis abludunt, quæ a Patribus nostris, episcopis scilicet Gallicanis, in Pontigonensi synodo, anno 876, sub Joanne VIII, canone 1, dicta sunt (1215): « Ut sancta Romana Ecclesia, sicut est caput omnium Ecclesiarum, ita ab omnibus honoretur et veneretur; neque quisquam contra jus et potestatem ipsius, aliquid injuste agere præsumat, sed liceat ei debitum tenere vigorem, et pro universali Ecclesia pastoralem exhibere curam. » Canone 2: « Ut honor domno et spirituali Patri nostro Joanni Summo Pontifici, et venerabili universali Papæ, ab omnibus conservetur; et quæ secundum sacrum ministerium suum auctoritate apostolica decreverit, cum summa veneratione ab omnibus suscipiantur, et debita illi obedientia in omnibus conservetur. »

Sed hæc ante dictis elucescunt: inhæret enim ex perpetua Patrum traditione, ejusmodi decretis, interpretatio et exceptio inseparabilis; ut Romani Pontifices, si quid *contra canones*, nedum contra legem Dei, et *Scripturarum tramitem*, decernerent, non id *privilegio Petri* ac Sedis apostolicæ decernere viderentur (1216).

Hinc illa, quam legimus professio obedientiæ, *secundum Scripturas, secundum canones*. Favebat et illud sancti Leonis, toties per ea quoque tempora celebratum: « Manet ergo Petri privilegium, ubicunque ex ipsius fertur æquitate judicium (1217). »

(1208) *Conc. Tricass.*, II, act. 2, c. 307.
(1209) Anon., *De lib.*, etc., lib. VII, cap. 5, n. 10.
(1210) *Conc. Tur.* II, can. 20, tom. V *Conc.*, c. 859.
(1211) *Epist. Inn. ad Victr.*, cap. 11, t. II *Conc.*, col. 1252.
(1212) *Decret. Gelas.*, in *Conc. Rom.*, an. 494, *De script. apocr.*, t. IV *Conc.*, col. 1261 et seq.
(1213) Sup., l. VII, c. 15 et seq.
(1214) *Conc. Rom.* III, *sub Nic. I*, an. 863, can. 5, t. VIII *Conc.*, col. 769.
(1215) *Conc. Pont.*, can. 1 et 2, t. IX, col. 285, 286.
(1216) *Vide sup. Prof. Hinc.*, c. 21.
(1217) Leon. Mag., serm. 3, *in ann. Assumpt.*

Neque tamen ea, sive interpretatio, sive exceptio, ubique ac necessario addebatur; nebantque canones absoluta auctoritate, de præstanda obedientia, eo plano more ritoque, quo passim ab apostolis dictum: *Obedite præpositis* (*Hebr.* XIII, 17), quod præpositi contraria legibus et canonibus decreturi haud facile præsumantur.

Hac igitur lege Romanorum Pontificum decreta recipiebant: non quod sibi judicium adversus judicem arrogarent; sed quod canonibus aperte adversa, non ipsi, sed canones respuere putarentur.

Hujus rei ne longius argumenta repetamus, exemplum habemus præ manibus, in ea ipsa, quam nobis objiciunt Pontigonensi synodo.

Nempe Joannes VIII, cui tam perspicuis validisque sententiis debitam obedientiam spopondissent, Ansegisum archiepiscopum Senonensem per legationem perpetuam, apostolicæ Sedis potestate extraordinaria, evehebat; quod cæteri metropolitani, assentientibus coepiscopis, præter canones existimabant factum. Ansegiso Carolus Calvus imperator impense favebat. Quærenti ab archiepiscopis, quid de jussis apostolicis responderent, data est responsio (1218): « Ut servato singulis metropolitanis jure privilegii, secundum sacros canones, et juxta decreta Sedis Romanæ Pontificum, ex iisdem sacris canonibus promulgata, domni Joannis papæ jussionibus obedirent: et cum imperator et legati apostolici satagerunt ut *absolute* archiepiscopi responderent se obedituros de primatu Ansegisi, sicut apostolicus scripsit; aliud, nisi quod prædictum est, ab eis extorquere non potuerunt. »

Rex multa comminatus, vicesque apostolicas sibi commissas præferens, sua ac Papæ auctoritate præcepit; ut Ansegisus « supergrederetur omnes ante se ordinatos, Rhemorum archiepiscopo (1219) reclamante, audientibus omnibus, hoc factum sacris regulis obviare. »

Interrogati rursus archiepiscopi a Joanne (1220) legato apostolicæ Sedis, de Joannis papæ jussione singuli responderunt: « Quod veluti sui antecessores, illius antecessoribus regulariter obedierunt, ita ejus decretis vellent obedire. » Subdunt acta (1221): « Tunc facilius est illorum admissa responsio, quam fuerat in imperatoris præsentia. » Sic legatus apostolicus, episcoporum secundum canones lata responsa, æquo animo audiebat.

Alia sessione legit: « Odo Belgivacorum (id est Bellovacorum) episcopus, quædam capitula a legatis apostolicis et ab Ansegiso et eodem Odone, sine conscientia synodi dictata, inter se dissona, et nullam utilitatem habentia; verum ratione et auctoritate carentia (1222). » Quid autem addit de iis, quæ nulla ratione, nulla canonum auctoritate fulta essent? Nempe id: *et ideo hic non habentur subjuncta*, quippe quæ synodo irrita visa fuerint.

Sic majores nostri Romani Pontificis decreta, reverenter quidem, non tamen indiscussa suscipere consueverant: ipsi canones exsequenti, aut secundum canones præeunti, reluctari nefas putabant.

Qui hoc obtentu omnia legitima imperia solvi posse nugantur, hos remitto ad theologos, qui ista pertractant. Nobis sufficit ex certo et perspicuo dogmate, objecta diluisse.

CAPUT XXIII.

Aggredimur demonstrare viros bonos sanctosque, post Romanorum Pontificum decreta etiam de fide, suspenso animo mansisse, quoad universalis consensus accederet. — Sancti Victoris Papæ decretum de Paschate proponitur. — Sancti Stephani de rebaptizatione paucis repetitur.

Hinc factum est ut viris sanctis bonisque fraudi non fuerit, quod Romani Pontificis, recta etiam sentientis, pronuntiato non statim adhæserint; antequam scilicet catholicæ Ecclesiæ auctoritas accessisset.

Hujus rei multa exempla memorantur. Primum illud secundo sæculo de sancto Victore papa, qui post Petrum Pontifex decimus tertius fuit. Nota res est. De paschali die cum Asianis agebatur: hi cum Judæis die 14 lunæ celebrabant, *antiqua traditione nixi*, quam a Joanne apostolo repetebant, inquit Eusebius (1223): reliquæ omnes Ecclesiæ, *ex apostolorum traditione*, in proximam Dominicam quæ Christi resurrectione sacra esset, conferebant. Atque hanc quidem sententiam Victor sequendam ab omnibus in concilio Romano definivit; cujus, aliorumque conciliorum (1224) definitionem Eusebius memorat.

Hac tamen definitione ad Asianos perlata, Polycrates Ephesius cum collegis suis Asianis episcopis, ad ipsum Victorem hæc scribit (1225): Non moveor iis, quæ nobis ad formidinem intentantur. Qui enim majores me sunt, dixerunt: *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* (*Act.* v, 29.)

Nihil moror quæstionem: an eum et socios Victor ejus rei gratia excommunicaverit; an id tantum conatus sit. Certe Eusebius scribit, a « communione abscindere conatum (1226). » Subdit tamen continuo: « Datisque litteris, universos qui illic erant fratres proscribit, et ab unitate Ecclesiæ prorsus alienos esse pronuntiat. » Eusebium secutus Socrates (1227): « Victor

cap. 2; vide *Ep. Car. Calv. ad Adr. II*, int. *Epist. Hincm.*

(1218) *Conc. Pontig.*, act. 1, tom. IX, col. 281.

(1219) Hincmaro.

(1220) Tuscaniensi episcopo.

(1221) *Conc. Pontig.*, sess. 8, col. 282.

(1222) *Ibid.*, col. 283.

(1223) EUSEB., *Hist.*, lib. V, c. 23, p. 154, 155. (*Ed. Vales.*)

(1224) Palæstinæ, Ponti, Galliarum et Osdroenæ provinciæ.

(1225) EUSEB., *Hist.*, l. V, c. 24, p. 156.

(1226) *Ibid.*

(1227) SOCRAT., l. V, c. 22.

quarto-decimanis, qui in Asia erant, excommunicationis libellum misit. » Quare id quod Eusebius de *conatu* dixit, eo referendum videtur, quod res effectu caruerit. Utcunque est, Eusebius refert (1228) non id placuisse omnibus episcopis; non Irenæo, Gallisque nostris, *increpitumque Victorem*, quod parum paci consuleret, etiam ab iis qui cætera cum ipso sentiebant. Neque minus certum est Polycratem et Asianos in sententia persistentes, pro sanctis piisque habitos : neque quarto-decimanos hæreticis accensitos, nisi post œcumenicæ Nicænæ synodi sententiam.

Neque dicant rem levem fuisse, quæque ad fidem pertinere non videretur. Omnino enim Victor excommunicabat Asianas vicinasque Ecclesias, *heterodoxa*, hoc est, ut erudite Valesius vertit, *contraria rectæ fidei sentientes*, ὡς ἑτεροδοξούσας. Neque aliter Polycrates sentiebat. Is enim in sua ad Victorem epistola sic scribit : Hi omnes diem Paschæ 14 luna juxta Evangelium observarunt nihil omnino variantes, sed *regulam fidei* constanter sequentes (1229). »

Neque vero res orthodoxis exigui momenti videbatur ; quippe qui intelligerent, Asianorum sententiam ad judaismum pertinere. Tertullianus recensens hæreticos, graviter dicit (1230) : « Est præterea his omnibus etiam Blastus accedens, qui latenter judaismum vult introducere ; Pascha enim dicit, non aliter custodiendum esse, nisi secundum legem Moysi 14 mensis (1231). » Talia sentientes ac traditioni apostolicæ adversos, a Victore insuper papa condemnatos, inter pios habuere, usque ad œcumenicæ *synodi* (1232) *judicium* : quo edito τέσσαρες δεκατῖται ; hoc est quarto-decimani hæretici ab Epiphanio aliisque memorantur (1233) ; receptique in Ephesina synodo, ut qui ab hæresi resipiscerent.

Pari ratione vidimus (1234), post Stephani papæ decretum, Cypriano, Firmiliano, innumerisque collegis certam excusationem partam : non modo teste Augustino, sed etiam tota probante Ecclesia, quæ horum memoriam consecravit. Jam alia videamus.

CAPUT XXIV.

Pelagii I piis et orthodoxis suspecta fides propter approbatam synodum V, *non ut doctor privatus, sed ut Papa suspectus, exposita fide, non allegata infallibilitate, se purgat.*

Eodem loco memorare possumus Pelagii I tempore, Francorum regem Childebertum, et Gallicanos episcopos, aliosque viros bonos, qui de hujus Pontificis fide dubitarunt.

Causa dubitandi fuit quinta synodus ab ipso suscepta ; quæ synodus multis Occidentalibus videbatur concilii Chalcedonensis, ac sancti Leonis fidem infregisse.

Id si esset, non erat dubium, quin Romani Pontifices, atque ipse Pelagius decrevissent contra fidem, qui erroneam synodum in auctoritatem recepissent.

Hic Pelagius non inclamat, seque et Romanos Pontifices errare non posse, schismaticosque eos esse, qui in eorum decretis errorem suspicentur ; sed modeste se purgat, edita suæ fidei clara professione ; primum ad Childebertum regem, qua anathematizari a se declarat, quod sancti Leonis et concilii Chalcedonensis fidei adversetur : atque « hoc, inquit, breviter ad sanandum animum vestrum, vel omnium fratrum et coepiscoporum nostrorum in Galliæ regionibus consistentium, faciendum esse perspeximus (1235). »

Eodem fere modo episcopis Tusciæ satisfacit : « Hoc, inquit (1236), dilectionem vestram certissime nosse desidero, me illam, donante Domino, custodire fidem, quam sacra apostolorum doctrina constituit, quam Nicænæ synodi firmavit auctoritas, quam Constantinopolitanæ, Ephesinæ primæ et Chalcedonensis sanctarum synodorum explanavere sententiæ ; nec quidquam de præfatarum synodorum definitionibus vel imminuisse me aliquid, vel auxisse, aut in aliquo permutasse. » Ac paulo post : « Hac igitur Dilectio vestra fidei nostræ professione munita ignorantiam hominum edocere festinet. » Denique id subdit : « Si cui supersit scrupulus (ad se veniat) ut rationabili satisfactione percepta, universali reformetur Ecclesiæ. Nos enim secundum apostolicam sententiam (*I Petr.* III, 15), parati sumus *ad satisfactionem omni poscenti nos rationem de ea, quæ in nobis est fide*, quia in nullo nos a sanctis Patribus deviasse cognovimus. »

Eamdem satisfactionem reddit epistola edita ad universum populum Dei : « Id autem est, inquit (1237), ut fidem meam, annexa subter professione definiam, in qua Deo propitio, et rectæ me apostolorum doctrinæ, et Patrum inhærere vestigiis evidenter appareat. »

Cum nec sic animi penitus quievissent, tandem ad Childebertum regem integram fidei suæ professionem dedit, cum hac præfatione : « Veniens Rufinus vir magnificus, legatus Excellentiæ Vestræ, confidenter a nobis, ut decuit, postulavit, qualenus vobis, aut beatæ recordationis Papæ Leonis tomum, a nobis per omnia conservari, significare debuissemus, aut propriis verbis nostræ confessionem fidei destinare : et primam quidem petitionis ejus partem, quia facilior fuit, mox, ut dixit, implevimus. »

(1228) Euseb., loc. cit. ; vide *ibid.*, *Epist.* Iren.
(1229) Euseb., ubi sup., p. 155.
(1230) Tert., *De præsc. adv. hær.*, c. 15.
(1231) Lunaris.
(1232) Nicænæ.
(1233) Epiph., hær. 50, sive 50, tom. I ; *Conc. Ephes.*, act. 6, t. III, col. 682 et seq.
(1234) Sup., hoc lib., c. 5 et seq. ; vide *Diss. præv.*, n. 67 et seq.
(1235) Pelag. I, epist. 10, *ad Childeb.*, tom. V *Conc.*, col. 798.
(1236) *Ibid.*, epist. 6, *Ad episc. Tusc.*, col. 795.
(1237) *Ibid.*, epist. 7.

De tomo Leonis scilicet, quod epistola 10 supra memorata fecerat). « Ut autem deinceps, nullius, quod absit, suspicionis resideret occasio, etiam aliam partem facere maturavi, scilicet propriis verbis confessionem fidei, quam tenemus exponens (1238). »

Cum ergo id faciat *pro auferendo suspicionis scandalo*, atque ut modo legimus, ne ulla *suspicionis resideret occasio*; apparet fidem ejus et regi et episcopis Gallicanis, aliisque orthodoxis licet ac piis, fuisse suspectam, quibus satisfecit, fidem profitendo, non se infallibilem prædicando.

Respondebunt id fecisse humili condescensu. Imo profitetur id fecisse jussu Petri præcipientis *reddendam omni poscenti fidei rationem*: unde inquit, « fidem meam præsenti ad excellentiam vestram colloquio intimandam necessario judicavi; » jubente scilicet apostolo; non humili ac voluntario condescensu.

Denique respondebunt, fuisse suspectum ut doctorem privatum, non autem ut Papam, imo vero ut Papam: quo nomine quintam synodum unde suspicio orta esset, suscepisset.

CAPUT XXV.

Bonifacius III seu IV eadem causa sancto Columbano presbytero suspectus.

Eadem suspicio etiam diutissime hæsit animis, quanquam synodus quinta a Vigilio Papa, a duobus Pelagiis, atque etiam a Gregorio Magno comprobata erat. Qua de re exstat sancti Columbani, seu Columbi, aut Palumbi, presbyteri, omni sanctitate conspicui, gravis epistola. Repetendum autem animo est, ejus synodi gratia, multas in Africa et Italia Ecclesias a Romana Sede defecisse. Non ita Columbanus, qui in ultima Scotia, Romanæ tunc Sedi addictissima, natus et educatus. Cum tamen in Italiam post mortem Gregorii Magni venisset, ibique propter quintam synodum a Romanis Pontificibus approbatam, tam populorum quam præsulum scindi studia intellexisset, hæc ex monasterio suo Bobiensi (1239), instinctu Agilulfi Longobardorum regis, et Theodelindæ reginæ, scripsit ad Bonifacium III seu IV; nondum enim id mihi constitit. Sic autem incipit epistola: « Totius Europeæ Ecclesiarum capiti, pastorum pastori, Bonifacio patri, Palumbus. » Tum subdit: « Doleo de infamia cathedræ sancti Petri. » Tum illud: « Ut honore apostolico non careas, conserva fidem apostolicam, confirma testimonio, robora scripto, muni synodo: » in eo enim vim reponebant; unde sequentia: « Vigila, Papa, vigila; quia forte non bene vigilavit Vigilius, quem caput scandali isti clamant. » Postea: « Causa schismatis incidatur cultello quodammodo sancti Petri, id est, vera in synodo fidei confessione. » Ac mox: « Dolendum enim ac deflendum si in Sede apostolica fides catholica non tenetur. » Tunc rogat Pontificem, « quare vel infamare auderet fidei orthodoxæ Sedem principalem. » Magnifice ac præclare de Sedis apostolicæ majestate dictum; ac statim: « Ut caligo suspicionis tollatur de cathedra sancti Petri. » Tum: « Jam vestra culpa est, si vos deviastis de vera fiducia, et primam fidem irritam fecistis. Merito vestri juniores vobis resistunt, et merito vobiscum non communicant, donec memoria perditorum deleatur. Vestri erunt judices qui semper orthodoxam fidem servaverunt licet juniores vestri sint (1240). » Juniores, illius sæculi stylo, inferiores vocat, cum prælati ac præpositi passim seniores dicerentur.

Ergone, inquies, vir tantus dicere potuit ad Romanum Pontificem, *merito ei non communicari?* Certe si pergeret, uti Columbanus putabat, hæresim profiteri, nec se admonitus corrigeret. Cæterum nihilo secius ipse in Sedis apostolicæ communione persistit: « Nos enim, inquit (1241), devincti sumus cathedræ sancti Petri: licet enim Roma magna est et vulgata, per istam cathedram tantum apud nos magna est et clara; » dignitate scilicet ducta a Petro et Paulo apostolis. Neque enim aliter Scoti, qualem se profitetur Columbanus, Romam noverant, Romanis armis prorsus intacti; solaque fides eis Romam commendabat. Unde hæc: « Roma orbis terrarum caput est Ecclesiarum: » quæ quidem, Roma scilicet, ideo præcellere videbatur, quod propter cathedram Petri, sit « fidei orthodoxæ sedes principalis. » Hinc addit Columbanus: « Sicut magnus honor vester est pro dignitate cathedræ, ita magna cura necessaria, ut non perdatis vestram dignitatem per aliquam perversitatem. Tandiu enim potestas apud vos erit, quandiu recta ratio permanserit. » Tum illud præclarum: « Unitas fidei in toto orbe unitatem fecit potestatis. »

Hinc de concilio quinto ab eoque sublata personæ unitate et dualitate naturæ dicit, tum ad ipsum Pontificem, qui eam synodum comprobasse diceretur: « Multi dubitant de fidei vestræ puritate. » Mox: « Tollatis hunc nævum de sanctæ cathedræ claritate: non enim decet Romanæ Ecclesiæ gravitatem hac instantis levitatis fama moveri a soliditate veræ fidei (1242). »

An ergo existimabat veram fidem exstinctam esse Romæ, cum clerus universus totaque Ecclesia Romana suis Pontificibus adhæreret? Neutiquam. Imo vero dicebat: « Ego enim credo semper columnam Ecclesiæ firmam esse in Roma: » quod nempe putabat, id non pertinaci animo factum, atque admonitos facile redituros; neque unquam futurum ut cathedra Petri a vera fide, veraque Ecclesia pertinacibus studiis abrumperetur.

Eodem animo Gallos fuisse vidimus (1243)

(1238) PELAG., epist. 16, *ad Child.*, col. 805.
(1239) In Mediolanensi tractu.
(1240) *Epist. Columb. ad Bonif.*, epist. 4, tom. XII *Bibl. Patr.*, p. 28, 29, 30.

(1241) *Ibid.*
(1242) *Ibid.*
(1243) Sup., l. VIII, c. 31.

sub Carolo Magno, Ludovico Pio, Carolo Calvo, religiosissimis regibus, post Nicænam secundam synodum, quam a Papa licet approbatam pro œcumenica non habebant, neque ullo modo admittebant: neque minus pii catholicique habebantur.

Neque hic necesse est afferre cum Polycrate Asianos, cum Cypriano Afros, cum Columbano Scotos, Gallos, Italos seu Longobardos, alios; cum in promptu sit memorare Ephesini concilii ducentos, Chalcedonensis sexcentos, aliorumque conciliorum innumerabiles episcopos, iisque cohærentem catholicam Ecclesiam, a quibus Romanorum Pontificum decreta pro irrefragabilibus non sunt habita, quoad Ecclesiæ universæ consensione probarentur.

CAPUT XXVI.

Romani Pontifices professi se apostolico officio fungentes esse errori obnoxios, in auctoritate universalis Ecclesiæ acquiescunt.— Locus Innocentii III.

Quin ipsi etiam Romani Pontifices non nisi in universalis Ecclesiæ auctoritate acquiescunt. Neque jam antiquos allegamus sæpe memoratos. En postremis temporibus, Innocentius III, celebri epistola ad Philippum Augustum regem. Rogatus enim a rege ut ejus conjugium (1244) solveret, sic respondet (1245) : « Sed in carnali commercio inter te ac reginam conjugem tuam adeo processum est, quod si etiam illi tantum confessioni vellemus insistere, quam nuper eadem regina fecisse proponitur, non auderemus super hujusmodi casu de nostro sensu pro te aliquid definire, propter illam sententiam evangelicam, quam ipse Christus expressit; ut *quod Deus conjunxit, homo non separet* (*Matth.* XIX, 6); cum absque dubio nec sanctorum exempla, nec Patrum decreta, intentioni tuæ in hoc articulo suffragentur. Verum si super hoc absque generalis determinatione concilii determinare aliquid tentaremus, præter divinam offensam, et mundanam infamiam, quam ex eo possemus incurrere, forsan ordinis et officii nobis periculum immineret; cum contra præmissam veritatis sententiam nostra non posset auctoritas dispensare. » En unde auctoritatem quærat in rebus maximis; en unde etiam pœnam metuat, si inconcessa tentarit.

An dicent hic induere personam privati doctoris, qui a tanto rege interrogatus, ut specialissimo Sedis apostolicæ officio, suprema scilicet dispensatione, fungeretur, hoc responsum ediderit, quique professus sit, a se tractari rem deliberatione generalis concilii dignam? Ergo in tanta re infirmitatis humanæ sibi conscius, agnoscebat aberrare se posse ab evangelica veritate ex apostolico officio respondentem. Hic ne ullum quidem dicit verbulum novissimus auctor anonymus, qui ad hanc explicandum nodum tanta congessit. Unum hoc non perpendit, in quo est difficultas : a Papa agnitum id fieri posse, ut ipse quæstionem fidei inconsulto deliberato ac propterea loco caderet.

An forte ad Pighianas redeunt ineptias; et illud Innocentii, *Si hæc tentaremus*, ita interpretantur : *Si per impossibile*; ut quoniam Paulus semel dixit : *Licet angelus de cœlo quid novi annuntiaverit, anathema sit* (*Galat.* I, 8); jam non liceat de Pontifice aberraturo loqui, nisi per impossibile : quamque vehementiam ac magniloquentiam adhibuit Paulus, ad astruendam immobilem Evangelii stabilitatem, eam ad unum hominem infirmum et imbecillem transferre necesse sit; aut vero oportuerit in eo laborare Innocentium III, ut explicaret, quid factura esset synodus generalis, si ipse aliquid impossibile perfecisset?

CAPUT XXVII.

Joannis XXII fidei professio, omnia quæ in apostolico officio gessit etiam circa fidem, iterum examinari posse demonstrat.

Nota est etiam illa professio quam Joannes XXII jamjam moriturus protulit. Is quippe de visione beatifica ad extremum usque judicium dilata, cum multa dixisset, quibus in hæresis suspicionem venisse se sentiebat, moriens ea de re mentem suam sic explicat, subditque (1246) : « Insuper si quæ alia sermocinando, conferendo, dogmatizando, docendo, seu aliter quovis modo diximus, prædicavimus, vel scripsimus circa præmissa, vel alia, quæ fidem concernunt catholicam, sacram Scripturam, vel bonos mores, ea in quantum consona sunt fidei catholicæ, determinationi Ecclesiæ, sacræ Scripturæ, ac bonis moribus, approbamus : aliter autem illa habemus et haberi volumus pro non dictis, prædicatis et scriptis, et ea revocamus expresse; ac ea quæ de prædicta visione, et omnia alia dicta, prædicata et scripta nostra de quacumque materia, ubicumque et in quocumque loco, ac in quocumque statu, quem habemus, vel habuerimus hactenus, summittimus determinationi Ecclesiæ et successorum nostrorum. »

Quid se infallibiliter dixisse, prædicasse, docuisse, dogmatizasse, scripsisse credidit, qui hæc, moriens judicioque divino proximus profitetur? an non clare et liquido status quoque Pontificii dicta scriptaque Ecclesiæ determinationi subjicit? Ecclesiæ vero suos successores addit pro dignitate sua specialiter appellandos. Huic igitur potestati sua omnia examinanda et judicanda subjicit. Quid autem est subjicere, nisi retractanda atque examinanda omnia rursus, si Ecclesiæ ita visum sit, recognoscere? Diceret saltem subjicere se determinationi Ecclesiæ, quæ ut privatus doctor docuerit : saltem decretales eas, quas de fide conscripsit, exciperet. An vero eas exceptas voluit,

(1244) Initum cum Iscemburga, Canuti IV, Daniæ regis, sorore.

(1245) INN. III, *Epist.* l. IV, epist. 106.

(1246) Odor. RAIN., tom. XV, an. 1334, n. 17; JOAN. XXII. t. XI *Conc.*, col. 1629.

qui diserte exprimunt, *quæcunque, quovis modo, quovis tempore, quovis loco statuque* positus, de quacunque materia, nec tantum de visione beatifica, sed etiam de quacumque alia re, *quæ fidem concernat catholicam*, quæ *Scripturam*, quæ *bonos mores*, quanta potuit diligentia, explicavit. An forte quæ decretalibus definivit, non sunt eorum numero quæ *scripsit*, *dogmatizavit*, atque *prædicavit*, cum ea vel maxime omnium prædicarit ? Ea ergo etiam determinationi Ecclesiæ subjicit, et quidem hæc professus est nullius errati sibi conscius : sed id tamen volens, ut si quid errasset, Ecclesia corrigeret. Neque vero hæc omnia tanquam per impossibile dixit : absurdum enim esset fidei professionem de impossibilibus rebus edere ; sed sibi conscius infirmitatis humanæ, ac divina judicia, rebus etiam quas optimo animo gesserat, reformidans, totum se resolvit in Ecclesiæ fidem.

CAPUT XXVIII.

Ejusdem Joannis XXII de animarum statu speciatim publico diplomate declarata fides, a Benedicto XII successore ad examen revocatur.

Ille vero Pontifex, non modo generatim sua omnia, quæque publice, quæque privatim egerat, determinationi subjicit Ecclesiæ, sed etiam ea quæ speciatim et expresse de fide exponenda censuisset. Certe in ea, quam nunc commemoramus, fidei confessione, de animarum statu hæc speciatim edidit (1247) : « Ecce quod nostram intentionem, quam cum sancta Ecclesia catholica circa hæc habemus vel habuimus, serie præsentium, ut sequitur declaramus. Fatemur siquidem et credimus, quod animæ purgatæ separatæ a corporibus sunt in cœlo, et vident Deum ac divinam essentiam facie ad faciem clare, in quantum status ac conditio patitur animæ separatæ. » Quæ cum expressissime declarasset, ut suam et Ecclesiæ catholicæ fidem, nihilo secius declarationem eam, Ecclesiæ et successorum determinationi subjicit.

Hic rogare libet eos, qui a Romano Pontifice editam fidem, non aliam esse putant, quam ipsissimam Ecclesiæ catholicæ fidem, qua ratione putent Ecclesiæ catholicæ fidem a Joanne XXII pontificio diplomate declaratam, ipsius Ecclesiæ ac successorum suorum determinationi subjici potuisse, iterum examinandam.

An respondebunt a Joanne declarari fidem eam, quam privatus profiteretur, non vero quam Pontifex ? Atqui fidem eam consignari voluit publico diplomate, præfixoque, ut in aliis, consueto titulo.

An vero causabuntur has pontificias litteras *grossatas* quidem fuisse, non tamen *bullatas*, superveniente obitu Joannis XXII, ut Benedictus XII successor attestatur ? Ad has ergo ineptias talis quæstio devolvetur. Atqui quod per tempus Joanni non licuit, Benedictus supplevit, *bullatamque* epistolam ad omnes dimisit Ecclesias, pontificatus sui anno primo, Christi 1334 (1248-49).

Neque eo secius fidem antecessoris, quam suam quoque esse edito diplomate confirmaverat, revocavit ad incudem, quæstionemque de clara visione per duos annos tractavit de integro ; ac demum definivit anno pontificatus tertio, Christi 1336 (1250). Ergo existimavit Romanorum Pontificum authentico diplomate declaratam fidem, adhuc in quæstionem revocari posse.

Nondum enim, inquies, rem dixerant, adhibitis omnibus solemnitatibus ; nondum ab omnibus tenendam sub anathemate, aut contrariam sententiam esse hæreticam : tanquam Romanam fidem, non nisi sub anathemate declarari oporteret ; cum profecto anathemata, non nisi suborta hæresi decerni soleant : vera autem fides, ut ante omnem hæresim atque omnia anathemata constitit ; ita absque anathemate declarari potest.

CAPUT XXIX.

Gregorii XI ac Pii IV professio.

Quo animo Joannes XXII moriens, eodem animo Gregorius XI, apostolica sede in Urbem restituta nobilis, in iisdem appetentis lethi angustiis constitutus, hæc edidit (1251) : « Volumus, dicimus et protestamur, ex nostra certa scientia, quod si in consistorio aut in concilio, vel in sermonibus, vel in collationibus publicis, vel privatis, ex lapsu linguæ, aut alias ex aliqua turbatione, vel etiam lætitia inordinata, aut præsentia magnatum ad eorum forsitan complacentiam, seu ex aliqua distemperantia, aut inadvertentia, aut superfluitate, aliqua dixerimus erronea contra fidem catholicam, quam coram Deo et hominibus, ut tenemur præ cæteris, profitemur; colimus et colere cupimus ; seu forsitan adhærendo opinionibus contrariis fidei catholicæ scienter, quod non credimus, vel etiam ignoranter ; aut dando favorem aliquibus contra catholicam religionem obloquentibus, illa expresse et specialiter revocamus, detestamur, et haberi volumus pro non dictis. »

Quibus verbis æque complectitur ea quæ in consistorio, inque concilio, ac ea quæ in colloquiis ; omniaque in se recognoscit, quorum causa quicunque mortalis scienter, vel ignoranter, privatim ac publice errare potuit.

Exstat in eamdem sententiam Pii IV in consistorio habita ratio, cum de Francisci Mommorancii Annæ filii matrimonio ageretur. Ea causa Romam missus D. de La Haye, doctor theologus, hanc rei gestæ narrationem scripsit, quam Castelnavius (1252) diligens et candidus scriptor, commentariis suis integram inseruit. Is ergo Pontificem in cardinalium cœtu, in hæc fere verba per-

(1247) Ap. RAINALD., *ibid.*
(1248-49) BEN. XII, epist. 1, tom. XI *Conc.*, col. 1795.
(1250) RAIN., an. 1336, n. 1, 2, 3.

(1251) *Testam. Greg. XI*, tom. VI *Spicil.*, pag. 676.
(1252) Seu potius Le Laboureur in iis quæ addidit commentariis Castelnavii. (*Edit. Paris.*)

orasse memorat (1252) : « Ego vos congregatos volui, ut a vobis audiam rem haud mediocris momenti ; utrum scilicet conjugium contractum per verba de præsenti, nostra potestate solvi possit. Diligenter advertite quæ dicam : non verba de futuro aut simplicem promissionem dicimus : quærimus an conjugium per verba de præsenti initum, quod verum conjugium, verumque est sacramentum secundum saniorem theologorum sententiam, a nobis solvi possit. Ne quæsumus, tempus terite in colligendis antecessorum nostrorum exemplis et factis, quæ nos profitemur ita sequi velle, si cum Scripturæ auctoritate et theologica ratione consentiant. Neque enim sum dubius, quin ego et antecessores mei aliquando falli potuerimus, non solum in hoc facto, sed etiam in aliis. » En quid Pontifices rite interrogati, ut pro pontificio officio respondeant, decernant, dispensent, de se ipsis sentiant. Hæc retulerunt ii qui nihil de theologicis quæstionibus cogitarent ; sed rem, uti gesta, uti nota, uti divulgata erat, ita enarrarunt. Neque quidquam novi Pius IV loquebatur : ab antecessoribus consentanea audivimus : qui in exsequendo apostolico officio contra veram a Scripturis traditam fidem, errare se potuisse senserunt. Hunc igitur sensum illis ipsa fidei veritate insitum credimus ; qua etiam veritate est insitum Christianis omnibus, ut se quotidie peccare multa sentiant : atque utrosque credimus, non modo humiliter, sed etiam veraciter confiteri : ipsamque humilitatem non verbis, aut falsa sententia, sed veritate niti, ut Patres Carthaginenses et sanctus Augustinus docent (1254).

CAPUT XXX.

Ecclesiæ catholicæ auctoritas multis casibus Ecclesiæ Romanæ laborantis auctoritatem supplet. — Primum exemplum, sæculi decimi invasores.

Operæ pretium erit considerare attentius ut Ecclesiæ catholicæ auctoritas laborantem ac periclitantem adjuverit Romanam Ecclesiam, simulque, seipsam omni Romanorum Pontificum auxilio destitutam, sancti Spiritus fulta præsidio sustentari. Primum igitur tantisper redire in memoriam volumus sæculi decimi infamiam ; quo sæculo per septuaginta fere annos flagitiosissimi invasores Petri cathedram occuparunt ; postquam scilicet imperatoria concidit auctoritas, Romæque omnia per vim ac libidinem gerebantur.

Ac Baronius quidem de his invasoribus sic agit, ut sedes apostolica vacasse videatur : eos enim appellat non modo « abortivos, monstra, Sedisque apostolicæ inquinatores (1255) ; » verum etiam, quod aperte ad nullitatem pertineat, « invasores, intrusos, illegitimos, nullo pacto legitimos, ac nomine tenus Pontifices, Pontificis nomen usurpantes, pseudo-pontifices, qui non sint nisi ad consignanda tempora in catalogo Romanorum Pontificum scripti. » Neque tantum ait *per vim ac metum* in Petri cathedram *violenter* immissos ; sed etiam aliis causis cassos nullosque, Joannem XI ac XII (1256) vix puberes : illum etiam spurium ac Sergii jam tum Papæ filium (1257), ac postea successorem ; quo nihil magis canones abominantur ; cui non ætas, non natalitia, non legitima suffragaretur electio; qui non nisi nomen Pontificis malis usurpatum artibus retineret (1258). » Tales interim Pontifices ad multos annos sacrilegum pontificatum prorogabant. Joannes certe X, quo nullius fuit flagitiosior electio, atque administratio tetrior, ad octodecim fere annos. Quorum temporibus non presbyteri, non diaconi, sed fœdissima scorta sacrosanctam potestatem administrabant ; qui denique haud scio, an majore flagitio non pellerentur quam intruderentur.

Hos ergo adeo nullos Baronius existimare videtur (1259-60), ut eo referat illud *Actorum* (v, 15), quod ægros *umbra Petri* ab infirmitatibus liberaret : ut profecto habeantur, non pro veris Petri successoribus, qui ejus dignitatem, sed pro invasoribus, qui ejus umbram tantum ac speciem gererent.

Hinc idem Baronius sedem Petri solis instar ac lunæ perfectam, tamen confitetur *eclipses* esse passam : neque debere nos, « nimis rigide in apostolica Sede majora requirere (1261), quam quæ in symbolicis signis fuerint divinitus demonstrata (1262). »

Hæc igitur vacasse Sedem demonstrare videntur sub his propudiosissimis invaso-

(1253) Le Laboureur, *Addit. aux Mém. de Casteln.*, t. II, p. 427, 428.

(1254) Aug. *De nat. et grat.*, c. 24, n. 42, tom. X.

(1255) Bar., an. 912, tom. X, p. 679, et toto hoc tomo, pass.

(1256) Joannes XI viginti quinque annos natus, Joannes XII vix decem et octo, Sedem apostolicam invaserunt. (*Edit. Paris.*)

(1257) Ex Marozia celebri tunc scorto genitum. (*Edit. Paris.*)

(1258) Bar., *ibid.*, ann. 903, pag. 707.

(1259-60) *Ibid.*, loc. sup. cit.

(1261) Hæc ut intelligantur, sciendum est Baronium ad Sedem apostolicam accommodare illam Davidis prophetiam : *Sedes ejus sicut sol in conspectu meo et sicut luna perfecta in æternum.* Ps. lxxxviii. « Ea sidera, inquit Baronius, interdum obice nubium minus lucent, et eclipsibus intercurrentibus redduntur obscura... Non ergo adeo mirandum homines peccatores in Sede apostolica sedisse. » Sed David hic loquitur de throno Christi inconcusso semper futuro, qui thronus ideo dicitur similis soli et lunæ, sive quia ea signa manent semper eadem, licet nostris oculis nunc clariora, nunc obscuriora videantur; sive quia David sic perfectum solem mente conciperet, qui *obice nubium* nunquam obscuraretur, et lunam perfectam quæ nullas pateretur eclipses. Hanc hujus loci explicationem efferunt omnes Scripturæ interpretes, et ipse Bossuet *Comment. in Psal.* Nos tamen Baronio non admodum succensemus hæc verba ad Sedem apostolicam accommodanti; sed observandum erat ea de solo Christo et æterno ejus throno proprie vereque debere et posse intelligi. (*Edit. Paris.*)

(1262) Bar., an. 897, p. 641.

tibus. Addit tamen Baronius *accedente consensu cleri* toleratos (1263), ne Ecclesia schismate scinderetur; quosdam novis comitiis electos, atque hinc pro legitimis Pontificibus cultos : quod non ita contigisset, « nisi de facto, inquit, postea legitima electione constitisset. »

Nos nulla ejusmodi nova comitia legimus; nullas electiones novas; neque consensus cleri Romani quidquam hic juvat, cum ipse clerus nihil sani aut corruptus cogitaret, aut oppressus agere posset. Id quidem certum est, qui sedem Petri tenere viderentur, eos per totam Ecclesiam agnitos atque observatos fuisse; nempe quod Ecclesia catholica præstabilius judicaret, pravum caput habere, quam nullum.

Hinc igitur illis Pontificibus certior affulget auctoritas ex consensu catholicæ Ecclesiæ eos agnoscentis, quæ sancti Spiritus auctoritas est. Hæc auctoritas Ecclesiæ Romanæ Ecclesiarum matri succurrebat, cum nihil opis afferre posset ipsa sibi. Hac Ecclesiæ catholicæ auctoritate suppleta sunt, quæ talium Pontificum electioni et administrationi deerant. Hujus auctoritatis plenitudine factum est, ne quæcunque fierent hoc defectu cassa conciderent. Est ergo Ecclesiæ catholicæ plenissima ac suprema et universalis auctoritas, qua quæcunque deficiant, etiam in Ecclesia Romana suppleantur.

CAPUT XXXI.

Alia exempla. — Turbæ sub Sergio III, ordinationum Formosi Papæ gratia. — Auxilii presbyteri locus. — Aliæ turbæ sub Joanne XII. — Turbæ graviores, atque incertior status in diuturno schismate inter Urbanum VI et Clementem VII.

Majore perturbatione res erant Stephani VII et Sergii III temporibus, anno Christi 897 et 908. Hi enim præterquam quod per vim intrusi sunt, ad malorum cumulum multa insuper addiderunt. Hinc illa in Formosum Papam atrox sententia (1264), quod a Portuensi episcopatu in Sedem apostolicam translatus esset. Tunc ejus cadaver projectum in Tiberim a Stephano VII, et quanquam Stephani acta Joannes IX resciderat, Sergius tamen III episcopos omnes a Formoso ordinatos, item presbyteros, sive ab illis episcopis, sive ab ipso Formoso ordinatos, aut abjiciebat, aut de novo ordinabat. Quo tempore ordinationes, *exordinationes* (1265), ac *super ordinationes* contigerunt eæ, quas Auxilius eorum temporum egregius presbyter deploravit (1266).

Is igitur propter Formosi causam, cum a Sergio III exordinatus esset, in ministerio stetit; aliisque eadem causa dejectis, ut starent, auctor fuit, ea vel maxima causa, quod si omnis ordinatio a Formoso profecta cassa esset, Italiæ regiones longe lateque « jam circiter viginti annos absque Christiana religione, absque sacerdotio, absque sacramentis vixerint (1267). »

His aliisque de causis jussus a Sergio sub excommunicationis pœna sacerdotali ministerio abstinere, edito libro *De sacris ordinationibus* ac postea dialogo qui inscribitur : *Infensor et Defensor*, respondit quod pastoribus injusta jubentibus obediendum non esset; quod excommunicatio ejus rei causa lata nulla haberetur (1268); quod aliud sunt « pontificales sedes, aliud præsidentes; quod honor et dignitas uniuscujusque sedis venerabiliter observanda sunt : præsidentes autem si deviaverint, per devia sequendi non sunt, hoc est, si contra fidem vel catholicam religionem agere cœperint (1269). » En quod Romano Pontifici exprobraret. Addebat non observandam excommunicationem eam, quæ ad *committendum facinus pertineret*. Usque adeo fieri potest, ut quis ad facinus a romano Pontifice etiam sub excommunicationis pœna adigatur. Concludebat vero sic, suo et sociorum suorum nomine (1270) : « Ideoque in sacro ordine, quo consecrati sumus permanentes, præstolamur universalis concilii æquissimum examen. » Quin etiam illud concilium non a Pontifice, qui omnia conturbaret, sed ab imperatore exspectabat. Adeo in Ecclesia Romana intestinis discordiis laborante, nihil erat opis : ac dum synodus, consentientibus episcopis, cogeretur, ipse a Sergio habitus communionis expers, Ecclesiæ catholicæ, eique connexa Romanæ Ecclesiæ ac Sedis apostolicæ communione gaudebat.

Auxilium presbyterum Sigebertus primum (1271), atque ipse Baronius honorifice memoravit (1272). Et Baronius quidem ait, hæc quæ Auxilius deploravit, « perpetrata ab invasoribus et intrusis in apostolicam Sedem, Pontificis nomen usurpantibus. » Verum Auxilius non ita se tuetur, neque respondet Sergium illegitimum Pontificem a se impune contemni; sed recurrit ad ea quæ veris Pontificibus prava jubentibus obtemperari vetarent. Quo certum omnino est, adversus Pontificem pro vero ac legitimo habitum, sed potestate in Ecclesiæ perniciem usum, universalis synodi opem imploratam, cum nullum aliud præsidium superesset.

At enim, inquies, extraordinaria hæc, neque in exemplum trahenda : quæ nos ultro confitemur. Illud autem volumus : gravissimos, divino judicio, multos incidisse ca-

(1263) Bar., an. 897, p. 640.

(1264) Quis non miretur de unius episcopi translatione tam anxie religiosos esse Papas eos qui religionis nulla habita ratione, se tot sceleribus commaculabant? *Vid.* apud Labb., eorum Vitas, t. IX *Conc.* (*Edit. Paris.*)

(1265) Id est ordinationes irritæ.

(1266) *Vid.* Auxil., *De sacr. ordin.*, tom. XVII *Bibl. Patr.*, p. 4 et seq.

(1267) *Ibid.*, cap. 27, p. 9.

(1268) *Ibid.*, cap. 34, p. 10.

(1269) *Ibid.*, *Dial. ad Leon. Nol. episc.*, cap. 18, *ibid.*, p. 17.

(1270) *Ibid.*, c. 10, p. 40; *Dial.*, c. 30, 31, pag. 21.

(1271) Sig., *De script. eccl.*, c. 112.

(1272) Bar., an. 908, p. 667, 668.

sus, quibus Ecclesiæ Romanæ oppressæ ac laboranti nihil præsidii, nihil in Ecclesiæ catholicæ toto orbe diffusæ auctoritate superesset.

Ac fateamur necesse est talia contigisse cum Joannes XII, flagitiosissimus Pontifex, ab Othone I imperatore, concilio congregato, depositus est, et Leo VIII huic substitutus (1273). Baronio facile concedimus illegitimum illud fuisse judicium. Interim pars orbis maxima Joannem ejusque successorem (1274) aversabatur, Leoni ejusque successoribus adhærebat. Bona profecto fide, sub incerto, imo nullo Pontifice, haud minus Christo ejusque Ecclesiæ conjuncti vivebant.

Quæ mala Ecclesiæ incubuere gravius in illo longo schismate inter Urbanum VI et Clementem VII, eorumque successores. Quo in schismate, ubi locorum esset Sedes apostolica per quadraginta annos multi viri boni sanctique nesciebant, nullusque sedebat Romanus Pontifex, si quidem illud Bellarmini valet : *Pontifex dubius, Pontifex nullus*. Quibus turbis Sedes apostolica non nisi auctoritate Ecclesiæ catholicæ, ultro in Pisanam synodum confluentis, emergere potuit. Atque interim Christus hæc duo demonstravit : primum, Ecclesiam Romanam occulto judicio in ea incommoda turbasque labi posse, unde se ipsa extricare non possit, et ab Ecclesiæ catholicæ auctoritate pendeat : tum illud, sub dubio ac fluctuante, imo sub nullo ac falso Pontifice, certam remanere, longo etiam tempore, Ecclesiæ catholicæ, non modo unitatem, sed etiam auctoritatem, qua rebus necessariis consulatur.

CAPUT XXXII.

Ex his ostenditur, etsi quis Romanus Pontifex falsa definiat, catholicam tamen Ecclesiam Sedemque apostolicam manere suo pondere constitutam.

His convincuntur ii qui Ecclesiam catholicam statim interituram putant, si quis Romanus Pontifex falsa definiat : tanquam una ea res sit, quam Ecclesiæ catholicæ auctoritas supplere non possit. Atqui alia quæ memoravimus, cogitanda erant. Nempe certum est Romanum Pontificem a Deo esse positum, qui catholicæ societatis communionisque esset vinculum. Stat semper invictum illud Optati de Romano Pontifice : « Cum quo nobis totus orbis in una communionis societate concordat (1275) ; » et illud Hieronymi ad Damasum : « Qui tecum non colligit, spargit (1276) ; » et illud Cypriani, illud Ambrosii, illud omnium, ut cum episcopo Romano, id est, cum Ecclesia catholica communicemus. Atque hinc etiam valet illud, absque Romano Pontifice non colligi synodos (1277) : quippe quo duce Ecclesiæ uniri conjungique debeant. Hæc a Christi instituta, hæc in ævum duratura sunt. Neque eo secius, Deo permittente, ea interdum eveniunt quibus viri boni sanctique, pontificiæ communionis exsortes manere debeant, ut Auxilio presbytero contigisse vidimus (1278), ne fateri cogeretur, cessasse in Italia per viginti annos legitimum sacerdotium legitimamque sacrorum administrationem. Quid in illo schismate, cum inter duos tresve Pontifices, viri boni, ipsaque Ecclesia fluctuaret, et a duobus delusa, ab utriusque se obedientia subtraheret? An abrupta erat illa tessera Christianæ fraternitatis in Romani Pontificis communione a Christo constituta? Absit. Ad eam enim in integrum resarciendam votis omnibus anhelabant, Romano Pontifici, si non actu ac reipsa, tamen animo, affectu, voluntate conjungebantur. Interim Ecclesiæ catholicæ, quod sæpe dicendum est, eique connexæ Sedis apostolicæ communione gaudebant ; et cum omnino synodo opus esset, Romani Pontificis ad eam colligendam officium, Ecclesiæ catholicæ, hoc est, Spiritus sancti supplevit auctoritas. An ergo officium confirmandi in fide fratres, si casus occurrat, eadem Ecclesia supplere non possit? Absit. Certe infandi illius ac diuturnissimi schismatis tempore, fœdæ hæreses, Viclefi, Hussique tota Ecclesia vulgabantur ; quibus interim certa Ecclesiæ catholicæ auctoritas resistebat : adversusque eos multa sunt edita ejusdem Ecclesiæ decreta gravissima, quibus Catholici firmabantur, hæretici profligabantur. Quin ipsi hæretici nihilo secius in Sedis apostolicæ Ecclesiæque Romanæ verba fidemque adacti sunt, et ad illam petram æque allisi, ac si Romana Sedes suo præside frueretur. Nec mirum ; neque enim Romana Sedes aut fides in vacatione interit, neque interitura est, etiam si graviora ac diuturniora impedimenta contigerint. Cur ergo eo magis aut Sedes apostolica aut catholica Ecclesia collabatur, si quis Romanus Pontifex falsa definiat? Nempe in uno hoc casu deficiet Ecclesiæ, ille a Christo datus, ut in ea maneret Spiritus? Nulla erit super, quæ succurrat, aut synodum colligat, auctoritas? Quid si Romanus Pontifex hæresim non jam definitione sanciat, sed tamen prædicet? Quid si sit aperte jam obstinateque hæreticus? quid si simoniacus? quid si schismaticus? quid si contumaciæ nomine merito deponendus? quid si bonos viros a sua communione depellat? quid si mente captus? quid si detentus? quid si ea tam multa contingant, propter quæ ei necessario obsistatur? Hæc enim partim evenisse, partim evenire potuisse omnes confitentur. Quid dicam de Marcellino, quem thurificasse multi crediderunt? Quid de illa, quam adversus eum collectam memorant, Sinuessana synodo

(1273) *Vid.* Bar., ad an. 863 et seq
(1274) Benedictum V.
(1275) Optat. Milev., *De schism. Donat.*, lib. II, cap. 3, p. 28, ed. Dup.
(1276) Hieron., *Ep. ad Damas.*, 14, *al.* 18, t. IV, part. II.
(1277) Soc., lib. II, c. 8.
(1278) Sup., cap. 31.

(1279) trecentorum episcoporum (1280)? Falsane, an vera sit, nihil hic nostra refert. Veram certe esse ipsa rei summa defendit Baronius (1281) : veram eam esse plerique canonistæ per trecentos annos existimarunt; eoque exemplo pro certo habuerunt, quibus jam in causis synodum ultro convenire posse, non quidem ad judicandum, sed ad convincendum atque increpandum Romanum Pontificem, ut saltem pudore victus abdicare cogatur. At enim, inquiunt, causæ eæ sunt necessariæ cur synodus fiat, etiam invito Romano Pontifice : tanquam ulla causa magis necessaria sit, quam læsæ fidei; aut adversus Romanum Pontificem valeat Ecclesia, si hæresim prædicarit, inermis vero atque omni præsidio destituta jaceat, si certas formulas ac solemnitates adhibeat : quo quid absurdius? Et tamen quandoquidem in eo causa stat, jam exempla afferenda sunt, atque infirmiores animi ipsa experientia confirmandi, ne quid fidei metuant, si quis Romanus Pontifex, quod absit, officio desit.

CAPUT XXXIII.

Lapsus Romanorum Pontificum nihil Ecclesiæ, nihil fidei, nihil Sedi apostolicæ nocuerunt. — Liberius ordine temporum primus recensetur.

Hic necessario repetendi sunt Romanorum Pontificum in causis fidei pertractandis, non modo cunctationes periculosæ interdum, sed etiam lapsus (1282). Etsi enim animus refugit commemorare ea quibus imbecilles animi commoveri soleant; tamen hæc me spes sustentat, fidei omnia profutura, cum evidens futurum sit, Romanis quoque Pontificibus, in injuncto officio confirmandi fratres deficientibus, tamen illud officium haud minus postea viguisse, haud minus immotam perstitisse Ecclesiam catholicam, eique conjunctam Sedem apostolicam ac Romanam fidem.

Hic primo loco occurrit Liberius (1283). Neque vero animus est tractare quæstionem de Sirmiensibus formulis : qua in controversia doctissimi quique dubitare se potius, quam certi aliquid tenere se fateantur. Nos in eam sententiam propendemus, ut Liberius ei formulæ subscripserit (1284), quæ esset omnium maxime innocua. Hæc interim certa sunt; pessime fecisse Liberium, qui cum Arianorum artes fraudesque nosset, ei fidei subscriberet, qua Christus consubstantialis ejusdemque cum Patre substantiæ taceretur (1285), Illud enim erat initæ cum hæreticis consensionis indicium ac tessera : atque adeo per Liberii subscriptionem Ariani id obtinebant, quo Nicænam infringerent et infamarent fidem. Quare Liberius nec ipse dubitavit, datis fœdissi-

(1279) De Sinuessana synodo nulla nunc exstat inter doctos controversia. Hanc enim manifeste supposititiam arguunt stylus barbarus et sententiæ plane absurdæ. Unum est quo ultramontani probari posse putent celebratam fuisse hanc synodum; nempe quod multa alia nominetur quæ Marcellinum idolis thurificantem absolverit. Atqui fabulosa est illa Marcellini thurificatio, de qua nullus veterum loquitur. Quinimo Theodoretus, lib. I, cap. 3 dicit *Marcellinum persecutionis tempore inclaruisse*, quod non diceret de Pontifice idolis thurificante. Et quidem Marcellino Donatistæ idololatriæ crimen inferebant; at falsum nulloque teste firmatum, quemadmodum solebant accusare multos alios, eosque sanctissimos pontifices, Melchiadem, Marcellum et Sylvestrum. Cæterum nunquam ab eis commemorata est ea synodus trecentorum episcoporum, nec ab Augustino in suis adversus Petilianum libris. Neque erat adeo facile persecutionis tempore trecentos episcopos congregare; cum vix in summa Ecclesiæ pace, Constantinus hunc numerum accire potuerit in concilio Nicæno. Hæc in ineptam fabulam dicta sufficiant. Credo ipsum Baronium non aliter sensisse. Sed timebat, si concilium id suppositum confiteretur, ne manibus ejus elaberetur illud ejusdem concilii axioma toties deinde decantatum : « Prima Sedes non judicabitur a quoquam.» Qui plura de ea re voluerit, adeat P. ALEX., tom. IV pag. 652; Pagi, an. 302, n. 16 et seq. TILL., tom. V, *persec. Diocl.*, not. 21, p. 613. (*Edit. Paris.*)

(1280) *Concil Sinuess.*, I, col. 938.

(1281) BAR., ann. 303, t. II, p. 771, 772.

(1282) Non pauci doctrinæ cleri Gallicani alioqui maxime addicti, ipsi præjudicium inferri putant, si momentis hujusmodi parum solidis fulciatur. Ita imprimis Honorius Tournely, qui postquam varia exempla, sepositis præjudiciis, severe examinavit, concludit ea non esse ad statum controversæ idonea et accommodata. Vide *Tract. de Ecclesia*, quæst. 5, art. 3; tom. II, p. 183 et seq. Hinc multi mirantur illustrissimum Bossuetium hic tot errorum exempla congessisse, postquam ipse dixerat : *Que contre la coutume de tous leurs prédécesseurs, un ou deux Souverains Pontifes, ou par violence ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi : consultés de toute la terre et répondant durant tant de siècles, à toutes sortes de questions, de doctrine, de discipline, de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée par la souveraine rigueur d'un concile œcuménique, ces fautes particulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de traces de son passage.— Serm. sur l'unité de l'Eglise; vid.* tom. VII, pag. 38. Igitur conjicere merito possumus ipsum ea deleturum fuisse, si ultimam manum operi admovisset. (*Edit. Vers.*)

(1283) Eruditissimi inter Catholicos hodie stant pro omnimoda innocentia Liberii, et quidem argumentis haudquaquam contemnendis. Vide *Dissert. critique et historique sur le Pape Libère, dans laquelle on fait voir qu'il n'est jamais tombé; par l'abbé Corgne, Paris*, 1736 : et multo fusius *Commentar. critico-hist. de sancto Liberio Papa* a P. Stiltingo inter *Acta Sanctorum septembris*, ad diem 23; tom. VI, pag. 572. Illud interea constat, multa hic afferri adjuncta, aut plane incerta, aut omnino supposita; et plura taceri, quæ minime omitti debuissent. Certe vix intelligo quomodo ea conæreant cum iis quæ ipse illust. auctor dixit, *IIe Instruct. sur les promesses de l'Eglise*, n. 105 et 106; sup. tom. XXII, p. 580 et 581. Cæterum ex *Diario D. Ledieu* colligitur voluisse Bossuetium ea delere, quæ hic scripsit de Liberio, tanquam ad suum scopum non satis pertinentia. Vid *Hist. de Bossuet, Pièces justificatives du liv.* VI, pag. 396. (*Edit. Vers.*)

(1284) Primæ videlicet quæ adversus Photinum a synodo depositum excusa fuit. (*Edit. Paris.*)

(1285) *Vide* BAR., t. III, an. 357, n. 30.

mis ac miserabilibus litteris, cum omnibus Arianis communicare, atque a sua et Ecclesiæ Romanæ communione segregare Athanasium, cum quo communicasse pars ecclesiasticæ atque catholicæ communionis habebatur (1286). Hæc a Liberio perpetrata, satis amplam causam dederunt, cur ei hæc agenti anathema ab Hilario diceretur, et cur ille ab Hieronymo et aliis in hæresim subscripsisse memoraretur (1287). Quo etiam factum est, ut a Romanis haud aliter reciperetur, quam ut qui fidem prodidisset, ac se Ariana communione maculasset, hæreticisque per omnia communicasset, *excepta rebaptizationis infamia* (1288), ut in Vitis Romanorum Pontificum diserte scriptum legimus (1289).

Neque omittendum illud, quod est gravissimum, Liberium, postquam Arianorum communione pollutus Romam rediit, a maxima cleri et populi Romani parte rejectum; sanctum Damasum gravissimum ea tempestate Ecclesiæ Romanæ presbyterum, ac postea Liberii successorem præ cæteris ab ejus communione abhorruisse, ac Felici in ejus exsultantis locum substituto adhæsisse; quod hic vice versa, catholicam Ecclesiam contra Constantium tueretur. Hinc « ab eo die, quo scilicet Liberius in Urbem ingressus est, fuisse persecutionem maximam in clero ita ut intra Ecclesiam presbyteri et clerici complures necarentur, et martyrio coronarentur (1290). » Hæc in Vitis Romanorum Pontificum scripta recipit Baronius (1291); quibus profecto rebus Liberius non confirmabat, quam potius omni ope infringebat fidem. Nunc quid ad hæc respondeant audiamus.

CAPUT XXXIV.

Adversariorum effugia præcluduntur. — Nostra argumenta firmantur.

Primum quidem aiunt, ad hæc misera et infanda vi adactum Liberium, tædio scilicet victum exsilii, ut scribit Hieronymus. Id ipsius Liberii, quæ supersunt miserabiles testantur litteræ : satis enim constat, etsi districtos gladios non legimus, tamen intentatos necis metus. Sed nihil magis infregit Liberium, quam prava cupido tantæ recuperandæ Sedis, quod etiam Baronius confitetur, vereque memoravit eam fuisse Dalilam, quæ hunc Samsonem corruperit (1292). Utcunque est, si verba Christi dicentis : *Rogavi pro te*, omnino eo pertinent, ut Petri successor nusquam fidei desit, nusquam officio confirmandi fratres; Liberium haud minus ab ipso metu tutum esse oportebat, quam a cæteris pravis cupiditatibus. Quis enim non videat, id promisisse Petro Christum, ne ulla animi infirmitate vinceretur? Quo loco si metum excipimus, nimium stulte in re tanta ludimus. Atque hoc animi robur ad Petri successores manasse oporteat, siquidem omnes eos promissionis ejus hæredes esse constet. Tum et illud quærimus, si hæc Liberius non metu, sed vel imperitia, vel alia prava cupiditate fecisset; an ideo cessuri erant Eusebius et Damasus ac Romana Ecclesia? Imo tanto amplius restitissent. Fateamur ergo Romanam fidem, Romanam Ecclesiam, non modo adversus metum, sed adversus omnem aliam cupiditatem potuisse consistere. Denique si vel maxime metum causari placet, quid fiet Liberio, non jam metuenti ac persecutionem passo, sed ultro persequenti fratres, ut ad impiam communionem cogerentur; et quæcunque adversus catholicam fidem gesta erant, etiam concitata persecutione firmanti. Alia profecto quærenda sunt, quibus Liberius excusetur.

Hic ergo Bellarminus ac Baronius omni ope contendunt (1293), ne Liberius hæresi subscripsisse videatur. Quo operæ pretio; cum saltem sit certum subscriptam ab eo, probatamque formulam qua fides Nicæna taceretur? At enim, inquiunt, Hilarius quoque hanc probavit formulam; probavit vero tanquam omnino integram ac perfectam? an potius id egit, ut qui ea uterentur, eos alliceret ad catholicam fidem a qua non penitus abhorrere viderentur? Cæterum ut a veris orthodoxis ac fidei Nicænæ defensoribus subscriberetur his formulis, quibus fides Nicæna taceretur, non probavit Hilarius : non probavit ut eo silentio et episcopatus redimeretur, et pax cum perfidis iniretur; id, inquam, Hilarius neque probavit, neque fecit. At id nemo dubitat fecisse Liberium.

Aliud est, inquiunt, tacere, aliud negare. Non profecto aliud est, cum ad eum articulum devenitur, ut tacere negare sit. Neque enim quidquam aliud Ariani volebant, quam ut fidem Nicænam tacendo subruerent; eoque deducta res erat inter Catholicos et hæreticos, ut utrinque contenderetur; ab illis, ne fides Nicæna silentio premeretur; ab his, ut ipso silentio tolleretur; neque id Liberius, aut quisquam ignorabat. Quo tempore tacere, aperte negare est. Neque enim frustra Christus dixit : *Qui me erubuerit, et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet.* (*Luc.* IX, 26.) At qui sciens tacet, cum professionem res postulat, profecto erubescit, imo etiam negat : unde quod apud Lucam legitur : *Qui me erubuerit*, legitur apud Matthæum : *Qui me negaverit.* (*Matth.* X, 33.) Negavit ergo Liberius, dum tacuit id, quod tum vel maxime oportebat confiteri eum; in agone ipso sci-

(1286) *Epist.*, l. VII VIII, IX, X, t. II *Conc.*, col. 751 et seq.

(1287) HILAR., *Frag.*, l. VI, col. 1337, ed. Ben., *Vid.* HIERON. *Chron.*, et *De script. Eccles.*

(1288) Hic annotat Binius : « Arianos nondum « rebaptizasse Catholicos ad se deficientes, et ea « verba ab aliquo fuisse addita; » quod verisimile est. (*Edit. Paris.*)

(1289) *Vit. Liber. Pap.*, t. II *Conc.*, col. 740.

(1290) *Vit. Felic. II*, *ibid.*, c. 845.

(1291) BAR., t. III, an. 357, n. 45, 46, pag. 713, 714.

(1292) *Ibid.*, n. 33, p. 709.

(1293) BELL., *De Rom. Pont.*, lib. IV, cap. 9; BAR., an. 357, n. 37, t. III.

licet, in ipso martyrii, hoc est, testimonii articulo constitutum. Quo in articulo constitutus, dum pudendo silentio Sedem apostolicam redimit, nempe quantum in ipso est, omnes docet patere communionem cum cathedra Petri, iis qui Nicænam tacerent fidem. Neque id tantum; sed etiam negari iis, qui illam tuerentur : cum non alia causa Ariani Athanasium a communione Liberii segregatum vellent. Neque in his cogitandum est, quid subtiliter dici possit, sed ipsius rei summa, quid faciat in hominum animis. Neque etiam est quod dicant vituperari a se Liberii factum, defendi fidem quam intus haberet. Nos profecto ipsum recte sensisse, et contra id quod sentiret scripsisse et fecisse intelligimus, et ideo fidei defuisse; et talia facta ad ipsam fidei confessionem pertinere, nec ipse Baronius negaverit.

Cæterum, id si putant promissioni Christi tutandæ satis esse, ut Romanus Pontifex intus recte credat, quidquid profiteatur, amplam nobis januam aperiunt. Ecce enim dicemus Romanum Pontificem bene intus sentientem, prava tamen aliqua cupiditate seductum, adversus fidem suam pronuntiaturum. Id si non sufficit tutandæ Christi pollicitationi, ne his excusent Liberium : sin autem sufficit, en casus quo Pontifex, ipsis fatentibus, salva pollicitatione Christi, falsa definiat.

Has quidem cavillationes sat scio viros graves et æquos facile contempturos; et tamen adversarii ad hæc minuta et futilia, sua subtilitate nos redigunt.

Placet etiam illud quærere; per eam temporum necessitudinem, an Romano Pontifici Arianorum societate polluto, communicari oporteret? At non illud Damasus, non Eusebius, non alii Catholici sentiebant : hoc enim ipsum erat, seque et Ecclesiam catholicam Arianorum communione maculare. An forte per eam temporum intercapedinem, Liberius cessavit esse Romanus Pontifex? Quid ita? hæreticus scilicet, atque ipso facto depositus : id enim videtur significare Baronius (1294). Atque ipse Baronius, Bellarminus, et alii id vel maxime agunt, ne hæreticus fuisse videatur. An igitur alias, præter expressam, ut aiunt, hæresim, causas admittimus, propter quas Romanus Pontifex cassus sit? Hæc si volunt, ab alio ducentur in aliud neque eis quidquam erit integrum. Tum si in eo res vertitur, ut Romanus Pontifex ideo errare non possit, quod statim atque erraverit desinat esse Pontifex, quid vetat nos quoque in eam arcem confugere? Certe et id nobis profiteri licet; a Romano quidem Pontifice falsa judicari ac determinari posse; sed eum confestim non esse Pontificem. Si hoc dicto tuti sumus, vicimus : at si quid ulterius a nobis exigunt, in Liberii lapsu, quo ipsi refugient? Fortasse ad illud, ista qualicunque sunt, brevissimo temporis intervallo transacta esse. At profecto durarunt septem ad minus menses. An vero contendent Christi promissionem vel ad certa quædam momenta vacillasse? Denique alia memoramus, quæ non ea celeritate effluxisse constet. Verum, utcunque est, certe illud tenemus, cum dicitur Petri fides, Romana fides, Sedesque apostolica perire non posse, Romano Pontifici deberi obedientiam, cum Romano Pontifice a quocunque Catholico communicari oportere : hæc summa ipsa valere et æstimari, non ad minutias redigenda. Omnino enim deficiente Liberio, Petri fides stetit : fides stetit Sylvestri, Marci, Julii, aliorumque Romanorum Pontificum, qui Liberium præcesserant. Hæc enim fides Romanos presbyteros sustentabat, quemadmodum ipse testabatur Eusebius (1295), a se teneri fidem, quam a beato Julio ordinatus suscepisset. Neque Sedes apostolica, neque Ecclesia Romana concidit; neque casura erat, si etiam Liberius pejora moliretur; et cum ab eo abstinerent, haud minus Ecclesiæ catholicæ Sedisque apostolicæ fovebantur sinu; Romanoque Pontifici tanto impensius adhærebant, quanto magis eum orthodoxum vellent.

CAPUT XXXV.

Sanctus Zozimus Cœlestii Pelagiani confessionem aperte hæreticam probat. — Ejus epistola ad Africanos episcopos. — Sancti Augustini loci.

De sancto Zozimo Papa sancti Innocentii successore, sanctus Augustinus hæc scripsit (1296) : Cœlestium ab Africanis condemnatum, ad eum edidisse libellum fidei, in quo hæc inerant : « Quod peccatum Adæ ipsi soli obfuerit, et non generi humano; quod infantes qui nascuntur, in eo statu sint, in quo fuit Adam ante transgressionem. » Et illud : « In remissionem peccatorum baptizandos infantes non idcirco diximus, ut peccatum ex traduce firmare videamur, quod longe a catholico sensu alienum est; quia peccatum non cum homine nascitur, » etc. (1297). Apertissima hæresis, nulla verborum ambiguitate prodita, quod etiam Augustinus agnoscit. Sane Cœlestius in fine professionis hæc apposuit : « Si forte, ut hominibus, quispiam ignorantia error obrepsit, vestra sententia corrigatur (1298). » Atque interpellatus a Zozimo de Innocentii litteris : « se omnia, quæ Sedes illa damnaret, damnaturum esse promisit (1299). » His igitur auditis, refert Augustinus a sancto Zozimo Cœlestii libellum

(1294) *Vid.* Baron., an. 357, n. 34.
(1295) *Vid. Act. Euseb.*, apud Mombrit., tom. I, p. 615. et Baluz., *Miscel.*, tom. II, pag. 141, 142.
(1296) August., *De pecc. orig.*, cap. 2, 3, 6, tom. X.
(1297) *Ibid.*, cap. 6, et lib. I, *De grat. Christ*, cap. 32, n. 35.
(1298) *Ibid.*, *De pecc. orig.*, cap. 6, n. 7, col 256
(1299) *Ibid*, cap. 7, n. 5.

catholicum dictum esse (1300), in quo tam aperte hæreses legebantur (1301).

Non tamen Cœlestius ab excommunicatione solutus, scriptumque est in Africam, atque ad duos menses dilata res, quoad inde rescriberetur (1302).

In Zozimi epistola (1303), episcopi Africani præcipitantiæ arguuntur, quod Lazaro et Heroti, viris levissimis ac nefariis, de Cœlestio nimium credidissent. Hic placet excusari ea, quibus de Africanis Patribus, deque Lazaro et Herote viris sanctissimis, optimo Pontifici impositum est. Non equidem scio quo modo id excusari possit, quod de fide Cœlestii scribit : « Censuimus innotescere Sanctitati Vestræ, super absoluta Cœlestii fide nostrum examen (1304). » Ac paulo post de Cœlestii accusatoribus : « Quare intra secundum mensem aut veniant, qui præsentem redarguant aliter sentire quam libellis et confessione contexuit, aut nihil, post hæc tam aperta et manifesta quæ protulit, dubii Vestra Sanctitas resedisse cognoscat (1305).

Res igitur examine et judicio Zozimi eo redacta erat, ut fides a Cœlestio exposita integra et catholica procul dubio haberetur ; illud quærendum superesset, an probari posset eum aliter quam libello dixerat docuisse? Sic nihil deerat quominus absolutum completumque esset de dogmate judicium, resque omnino deducta ad facti quæstionem.

Itaque Facundus, Hermianensis episcopus (1306), huic ævo proximus (1307) memorat (1308), « beatum Zozimum apostolicæ Sedis antistitem, contra sancti Innocentii decessoris sui sententiam, fidem ipsius Pelagii, ejusque complicis Cœlestii tanquam veram et catholicam laudantem, insuper Africanos culpantem episcopos, quod ab illis hæretici crederentur ; » non quod Zozimus speciatim « præceperit credi oportere, sine ullo vitio peccati originalis hominem nasci : » id enim ab eo factum speciatim Augustinus negat (1309) ; sed quod approbavit ut catholicam eam Cœlestii confessionem, in qua illa hæresis perspicue continetur. Neque mirum est Zozimum, datis paulo post ad eosdem Africanos litteris (1310), favisse Pelagio, qui sententiam suam miris verborum ambagibus involverat. Id mirum Cœlestii approbatam fidem, qui manifestissimas hæreses admisisset.

Neque enim usus erat ullis verborum involucris, sed plane nitideque rem elocutus est, atque omnino, ut ait ipse Zozimus (1311), quid de fide sentiret evidenter expressit.

Sane Augustinus, qua erat modestia et charitate, excusat Zozimum. Quod enim in fine libelli Cœlestius instrui se velle professus est, ea occasione Augustinus sic scribit : « Voluntas emendationis, inquit (1312), non falsitas dogmatis approbata est, et propterea libellus ejus catholicus dictus est, quia et hoc catholicæ mentis est » velle corrigi si errasset. Rectum etiam illud, quod Cœlestius sancti Innocentii susceperat litteras, quibus, si sincero animo crederet, facile, ut idem Augustinus ait (1313), omnia sua errata respueret. Itaque sic Zozimi acta interpretatur, ut Cœlestium levibus fomentis perductum ad sanitatem vellet. Quæ tamen profecto efficere non debebant, ut ejus fides tam claro judicio probaretur.

Patres vero Africani ita responderunt : « Non sufficere hominibus tardioribus et sollicitioribus, quod se generaliter Innocentii episcopi litteris consentire fatebatur; sed aperte eum debere anathematizare, quæ in suo libello prava posuerat; ne, si id non fecisset, multi parum intelligentes, magis in libello ejus illa fidei venena a Sede apostolica crederent approbata, propterea quod ab illa dictum erat, eum libellum esse catholicum, quam emendata, propter illud quod se Papæ Innocentii litteris consentire ipse responderat (1314). »

Hæc sane non absolvunt Zozimum ; sed docent qua modestia ac reverentia docendi sunt romani Pontifices, etiam cum sanctos gravesque episcopos immerito et aspere ob-

(1300) August., lib. ii, *ad Bonif.*, c. 3, n. 5, col. 434.

(1301) Illust. auctori applicare non auderemus quæ ea de re habet Tournely, loco sup. cit. pag. 186 : « Necesse est eos qui tale proferunt exemplum, Augustinum non legisse in eo ipso loco qui opponitur. » Hæc habet sanctus doctor : « Quænam epistola venerandæ memoriæ papæ Zozimi, quæ interlocutio reperitur, ubi præceperit credi oportere, sine ullo vitio peccati originalis hominem nasci? Nusquam prorsus hoc dixit, nusquam conscripsit. Sed cum hoc Cœlestius in suo libello posuisset, inter illa duntaxat de quibus se adhuc dubitare et instrui velle confessus est, in homine acerrimi ingenii... voluntas emendationis, non falsitas dogmatis approbata est. Et propterea libellus ejus catholicus dictus est, quia et hoc catholicæ mentis est si qua forte aliter sapit, quam veritas exigit, non ea certissime definire, sed detecta ac demonstrata respuere. » (Lib. ii, *ad Bonif.* loco sup. not.) Ex his intelligitur ipsum Cœlestium, non vero ejus doctrinam dictam fuisse catholicam : de quo vix ullum dubium remanebit, si attendatur simul jussisse Zozimum ut Cœlestius subscriberet epistolæ Innocentii, in qua ipsius errores aperte damnabantur, ut constat ex Mario Mercatore, tom. II *Concil.*, col. 1512 et 1513; et ex Paulino Diacono, *ibid.*, col. 1578 et 1579. (*Edit. Vers.*)

(1302) Aug., *De pecc. orig.*, c. 7, n. 8, col. 256.

(1303) Zoz., epist. 3, *ad episc. Afric.*, tom. II *Conc.*, col. 1559.

(1304) *Ibid.*

(1305) *Ibid.*

(1306) In Byzacena.

(1307) Vixit sæculo sequenti.

(1308) Facund., *Defens. trium Cap.*, lib. vii, cap. 3, p. 277, edit. Sirm., et tom. X *Bibl. Patr.*, pag. 55.

(1309) Aug., lib. ii, *ad Bonif.*, loc. ant. cit.

(1310) Zoz., epist. 4, *ad episc. Afric.*, t. II *Conc.*, col. 1561 et seq.

(1311) Zoz., epist. 3, *ad episc. Afric.*, tom. II *Conc.*, col. 1559.

(1312) Aug., l. ii, *ad Bonif.*, loc. jam. cit.

(1313) *Ibid.*, *De pecc. orig.*, cap. 7, n. 8.

(1314) *Ibid.*, lib. ii, *ad Bonif.*, c. 3, n. 5.

jurgant, ac mala non malo animo faciunt; qua Zozimus benignitate atque admonitione correctus, Cœlestium ac Pelagium toto orbe damnavit.

Interim prima illa Zozimi sententia et episcopale judicium, etiam si Pelagium ac Cœlestium obduratos hæreticos, pejores non fecerent, quis dubitet infirmos his moveri potuisse? Certe id effecit, ut hæretici *Romanos clericos* arguerent, tanquam eos, « qui, jussionis terrore perculsi, non erubuerint prævaricationis crimen admittere, contra priorem sententiam suam, qua catholico dogmati adfuerant (1315). » Qui oratione, presso licet nomine, Papam ipsum, qui fidem Cœlestii approbasset, facile designabant.

Memorabile vero est, id quod respondet Augustinus (1316) : « Sed si, quod absit, ita tunc (post acceptas scilicet concilii Africani litteras) fuisset de Cœlestio et Pelagio in Romana Ecclesia judicatum, ut illa eorum dogmata, quæ in ipsis et cum ipsis papa Innocentius damnaverat, approbanda et tenenda pronuntiarentur; ex hoc potius esset prævaricationis nota Romanis clericis inurenda : » Ut intelligeremus sibi, non veritati, non Ecclesiæ Romanæ, aut Sedi apostolicæ nociturum Zozimum, si talia judicasset. Id ergo Augustinus abominandum, infaustum, miserum, non vero impossibile judicavit, idque ad Bonifacium papam Zozimi successorum scripsit.

Et qui jam id impossibile esse clamant, perpendant quæ facta sint. Nempe cum doctrinam apertissime hæreticam non satis cogitans Zozimus approbavit, nihil hoc Ecclesiæ, nihil fidei Romanæ nocuit : ita sane intelligant, si Zozimus in postremo illo judicio per eamdem indiligentiam falsus esset, haud minus Sedi apostolicæ provisurum Deum, ne prava coalescerent, neve Ecclesia catholica caput suum Romanam Ecclesiam amitteret. Cætera prosequamur.

CAPUT XXXVI.

Hormisdæ atque Honorii gesta uno verbo repetuntur. — Joannes VII Trullanam synodum, qua Romana Ecclesia erroris accusatur, suo judicio subditam, relinquit intactam.

Qua acerbitate sanctus Hormisdas optimam propositionem : *Unus de Trinitate crucifixus*, respuerit, quid postea successores ejus, rei veritate atque Ecclesiæ catholicæ consensione victi, fecerint, commemoratum a nobis est (1317); constititque catholicissimæ propositionis defensores a sancto Hormisda, egregio licet Pontifice, conturbatos potius quam confirmatos fuisse; ac post consultum Papam, tamen ab Oriente veritatis lumen exortum : adeo liquet multa quæ ad fidei elucidationem spectent, a doctis Pontificibus, etiam interrogatis, etiam pro officio agentibus, prætermitti, nec minus aliunde affulgere veritatem.

De Joanne VII Anastasius Bibliothecarius in Vitis Romanorum Pontificum hæc scribit (1318) : « Hujus temporibus, Justinianus imperator (secundus nomine) illico ut palatium ingressus est, propriumque adeptus imperium (1319), tomos, quos antea sub domno Sergio apostolicæ memoriæ Pontifice, Romam direxerat, in quibus diversa capitula Romanæ Ecclesiæ contraria scripta inerant, per duos metropolitanos episcopos demandavit, dirigens per eos sacram, per quam denominatum Pontificem conjuravit, ac adhortatus est, ut apostolicæ Ecclesiæ concilium aggregaret, et quæque ei visa essent stabiliret, et quæ adversa, renuendo excluderet. Sed hic humana fragilitate timidus, hos nequaquam tomos emendans, per suprafatos metropolitas direxit ad principem; post quæ non diu in hac vita duravit. » Quod divinæ ultioni imputatum tenor ipse verborum ostendit.

Hi tomi continebant canones synodi in Trullo habitæ, quæ *Quinisexta* dicitur. Hæc synodus Ecclesiæ Romanæ ritus multos, nominatim in his, ipsam toto Occidente receptam, atque ab antiqua et apostolica traditione manantem cælibatus legem presbyteris et diaconis indictam, condemnabat (1320), ut quæ evangelicis atque apostolicis testimoniis repugnaret. Quod quidem si verum est, jam inde a primis sæculis Romana totaque Occidentalis Ecclesia incidit in hæresim. Hos canones Joannes VII primum quidem, vano metu territus, rogante imperatore, emendare noluit; sanæque doctrinæ debitum officium denegavit. Quin potius probasse apparet : non enim ait Anastasius, nihil egisse Pontificem, neque ita scribit : Nihil, respondit Pontifex, aut, tomos remisit intactos : sed, *tomos nihil emendans direxit ad principem :* quo ritu bona probaque mitti ac dirigi solent.

Non ita Sergius prædecessor, qui eodem jubente Justiniano, « non acquievit, nec eosdem tomos suscipere, aut lectioni pandere passus est; » hoc est, ne librum quidem aperire, aut evolvere sustinuit: « Porro eos ut invalidos respuit, atque abjecit, eligens ante mori, quam novitatum erroribus consentire (1321). »

Honorium vidimus a tribus patriarchis de fide interrogatum ea respondisse, quibus per totum Orientem hæretici firmarentur, catholici turbarentur; quæ denique a sexta synodo, ac secutis Pontificibus, ut apostolicæ doctrinæ adversa damnarentur (1322). Quam futilia, quam levia, quam absurda respondeant, vidimus : quis enim sanus

(1315) Aug., lib. II, *ad Bonif.*, cap. 3, n. 5.
(1316) *Ibid.*
(1317) Sup. hoc lib., cap. 16 et seq.
(1318) *Vit. Joan. VII*, per ANASTAS., t. VI *Conc.*, col. 1387.
(1319) De quo dejectus fuerat primum a Leontio, et deinde a Tiberio Absimaro. (*Ed. Paris.*)
(1320) *Conc. Quinisext.*, can. 13, *ibid.*, c. 1148.
(1321) *Vit. Serg.*, per ANAST., *ibid.*, col. 1291.
(1322) Sup., lib. VII, c. 21 et seq.

hæc ferat; pro privato doctore respondisse Honorium a tot tantisque Ecclesiis de fide interrogatum, neque docere voluisse universam Ecclesiam? Rogamus, in Honorii epistolis, ad docendam Ecclesiam quid desiderent? Rem ipsam, ut revera doceat Ecclesiam, an formulam, ut exprimat docere se velle. Certe ipsa res adest, docet Ecclesias principales, et in eis universam, quantum in ipso est Ecclesiam (1323). Neque magis Leo ad unum patriarcham Flavianum scribens, totam Ecclesiam docuit, quam Honorius scribens ad tres patriarchas. Redigunt se ad formulas, tanquam a formula non possit excidere, qui ipsa re, ipsa summa cecidit.

CAPUT XXXVII

Stephani II, Gregorii II, Sergii III, Gregorii VII, ejusque occasione Bonifacii VIII decreta et gesta referuntur. — Decretalis « Unam sanctam. »

Exstant in conciliorum actis Gregorii II egregii Pontificis responsa *ad interrogationes sancti Bonifacii episcopi Moguntini*; quorum secundum sic habet (1324) : « Quod proposuisti, quod si mulier infirmitate correpta, non valuerit debitum reddere, quid ejus faciat jugalis? Bonum esset, si sic permaneret, ut abstinentiæ vacaret; sed quia hæc fortitudo magnorum est, ille qui se non poterit continere, nubat magis. » Hæc est illa decretalis, de qua memoravimus (1325), dixisse Gratianum : « Hoc evangelicæ et apostolicæ doctrinæ penitus invenitur adversum (1326); » nec immerito. Ac notandum illud : *Si mulier infirmitate correpta*, quo aperte designatur infirmitas, conjugio jam inito, superveniens. Conjugium vero, etiam quoad vinculum, ex ea infirmitate dissolvi, et viro suaderi tantum, non autem præcipi abstinentiam, tanquam necessariam; sed novum permitti conjugium, manifeste pugnat cum hac Christi sententia : *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* (*Matth.* XIX, 6; *Marc.* X, 9.) Neque hic dici potest Gregorium II pro privato doctore respondisse : interrogatus enim a sancto Bonifacio Moguntino, respondebat ea, quæ ad novellam Ecclesiam Germanicam instituendam pertinerent. Quare Gregorius hæc scripta esse memorat, « ex apostolicæ Sedis vigore : » suamque illam vocat, « apostolici vigoris doctrinam per beatum Petrum, a quo et apostolatus et episcopatus principium exstitit, » ut alio jam loco diximus (1327).

Stephani II responsa ad varia consulta tueri nemo potest. Responsum tertium (1328) : « Si quis in aliena patria ancillam duxerit in consortium, postea in patriam reversus ingenuam acceperit, et iterum contigerit ut ad ipsam, in qua antea fuerat, patriam revertatur, et illa ancilla, quam prius habuit, alii viro sociata fuerit; hic talis potest aliam accipere, tamen non illa vivente ingenua, quam in patria propria habuit. »

Hoc Stephani II responsum procedere videtur ex falso intellectu decreti sancti Leonis, quod sic habet : « Ancillam thoro abjicere, et uxorem certæ ingenuitatis accipere, non duplicatio conjugii, sed profectus est honestatis (1329). » Leo tamen non agebat de vero et justo conjugio, quod cum ancilla iniretur; sed de illicita copula quæ ad arbitrium solveretur cum persona servili : quippe cui nullum jus, nulla actio, nulla querela contra hominem liberum legibus relinquatur. At Stephanum II hic loqui patet de ea ancilla, quæ justis nuptiis conjuncta sit; cum redire permittat in ejus consortium, nisi alteri viro sociata fuerit. Quare ancillæ connubium solvit, ingenuæ solvi vetat : quale discrimen, conditione cognita, nescit Evangelium, neque canones patiuntur; quos talia prohibentes multos invenias apud Gratianum, dist. 29, quæst. 2, et alibi passim.

Idem Stephanus, responso 11 : « Si quis in vino, propterea quod aquam non inveniebat, periclitantem infantem baptizarit, nulla ei adscribitur culpa; infantes sic permaneant in ipso baptismo (1330). »

Qua responsione et infantis perperam baptizati periclitabatur salus, et simili errori ampla patebat janua. Sed hæc et alia, a Petri licet successoribus rite interrogatis, prolata responsa, ultro conciderunt; quod ea non admisit Ecclesiæ catholicæ summa et indeclinabilis auctoritas.

Nec magis probata est illa Nicolai I, egregii licet doctique Pontificis, responsio ad consulta Bulgarorum, qua baptismum, « si in nomine sanctæ Trinitatis, vel tantum in Christi nomine » collatus fuerit omnino valere, neque iterandum esse decernit (1331), falsumque, certe dubium baptismum cum vero certoque æque firmat; ac Bulgarorum nascentem Ecclesiam falsi baptismatis exponit discrimini : neque id obiter, ut vulgo in scholis ludunt, sed expresso decreto, atque ex *Actis apostolorum* et beato Ambrosio auctoritate adducta, ne id leviter dixisse videatur.

(1323) Quæ spectant ad Honorium ejusque litteras, necnon Monothelitarum hæresim, diligentissime pertractata reperies, apud D. Corne in suo libro inscripto : *Dissertation critique et théologique sur le monothélisme, et sur le sixième concile général.* Paris, 1741. (*Edit. Vers.*)

(1324) GREG. II, epist. 13, *Ad Bonif. Mogunt.*, n. 2, t. VI *Conc.*, col. 1448.

(1325) *Dissert. præv.*, n. 52. *Vid.* in *App.*, lib. III, cap. 10.

(1326) *Decret.*, dist. 32, q. 7, *Quod proposuisti*, § *Sed illud.*

(1327) *Diss. præv.*, loc. jam cit.

(1328) *Resp. Steph. II*, art. 3, t. VI *Conc.*, col. 1650.

(1329) LEON. MAG., epist. 102, al. 92, *Ad Rust. Narbonn.*

(1330) *Resp. Steph. II*, art. 9, loc. jam cit.

(1331) NIC. I, *Resp. ad cons. Bulg.*, 104, *Conc.*, col. 548; et GRAT., distinct. 4, c. *quodam.*

Vidimus (1332) a Sergio III, sub anathematis pœna, de ordinationibus (1333) imperata ea esse, « quæ ad facinus pertinerent, quæ contra fidem et catholicam religionem agerentur : » quæ per viginti annos in universa Italia, atque adeo in ipsa Romana Ecclesia sacerdotium, sacramenta, atque ipsam christianitatem exstinguerent. Hæc profitentem, hæc suo et sociorum nomine conquerentem presbyterum Auxilium, et universalis concilii judicium exspectantem nemo damnavit ; imo catholici susceperunt.

Gregorium VII ejusque successores liquido demonstravimus evangelicæ veritati et antiquissimæ traditioni repugnasse, cum reges deponere aggressi sunt (1334). Ac tametsi eam, quam tot anathematibus exequebatur, animi sui sententiam neque expresso canone firmarent, neque in ecclesiasticum dogma redigerent ; tamen ecclesiasticæ potestati conflabant ingentem invidiam ; schismaticis et hæreticis occasionem præbebant; catholicos in errorem inducebant, nedum in fide confirmarent; eaque omnia ideo non nocent, quod Ecclesia catholica nunquam ea approbarit, nunquam ut fidei doctrinam admiserit.

Bonifacium vero VIII, qui decretali *Unam sanctam*, hæc quoque niti visus est in Ecclesiæ dogma redigere, excusavimus quidem nos, quod expositioni ipsa definitio minime respondeat, ut vidimus (1335) : at illud constitit, et in expositione Scripturas a vero sensu contra traditionem aperte detortas, et multa intolerabilia ad infirmandam potius quam ad confirmandam fidem fuisse collecta. Ad hæc alii urgent, ex ipsa expositione definitionem explicandam, atque ideo ab errore manifesto non posse defendi. Nec desunt, qui omnia a Bonifacio exposita, ut ab ipso asserta, ac vera Sedis apostolicæ placita tueantur, nec erubescant habere pro errantibus, aut etiam hæreticis, qui fidem his non præbeant. Quæ tamen Bonifacii decreta, utcunque se habent, fidei non nocent ; quod, tacentibus cæteris, Ecclesiæ catholicæ tanta pars Ecclesia Gallicana aperte reclamarit, Romanosque Pontifices ad temperandam Bonifacianæ doctrinæ acerbitatem adduxerit.

CAPUT XXXVIII.

Paschalis II. — Gesta Lateranensis synodi. — Guidonis Viennensis, mox Calixti II, decreta in synodo Viennensi a Sede apostolica comprobata. — Hujus decreti verba ad Papam : « Nos a vestra obedientia repelletis. »

Post Gregorium VII, interserere oportebat quæ Paschalem II, a Gregorio VII tertium, specialim laugerent; sed nos rerum connexio extra temporum seriem tantisper abripuit.

Notum omnibus, quale privilegium Henricus V imperator a Paschale II per vim extorserit, nempe ut electi non consecrarentur, nisi ab imperatore per baculum prius investiti (1336). Id ita fere est habitum, ac si Papa in hæresim consensisset. Itaque, Lateranensi tertio concilio congregato, plus centum episcoporum, mitram ac mantum, ut vocabant, pontificalem, hoc est purpuream cappam seu pallium, abjecit : Patres hortatus est ut juberent ipsum jam non esse Pontificem. Cæterum quod liberet, sine ipso Ecclesia ordinaret (1337). Hoc enim Godfridus Viterbiensis diserte scripsit, inconditis quidem ineruditisque versibus, tamen ad historiæ fidem compositis. Ac sic Papam loquentem inducit (1338) :

Me quoque Pontificem non fore jussa data.

Tum illud :

Ordinet Ecclesia sine me quidquid placet, inquit.

Quin etiam, quantum in ipso fuit, se ipse deposuit. At Patres non assensi sunt, eumque pristino loco esse voluerunt : at privilegium condemnarunt, ut quod esset, « contra Spiritum sanctum et canonicam institutionem (1339). » Igitur id decretum a duodecim archiepiscopis, quatuordecim et centum episcopis, quindecim presbyteris, atque octo diaconis cardinalibus factum esse in actis memoratur, nulla Papæ mentione, data quoque sententia excommunicationis in regem, « non a Papa, qui juraverat nunquam hoc se facturum, sed ab Ecclesia injuriam sui patris vindicante (1340). » Ita refert hujus temporis manuscriptus codex, actis conciliorum insertus. Decreta concilii toto orbe vulgata sunt. Sic optimo Pontifici, cum intelligeret rem a se, ut oportebat, non posse peragi, Ecclesiæ catholicæ succurrit auctoritas.

Hæc gesta sunt anno 1112, quo item tempore Guido (1341) archiepiscopus Viennensis, postea Calixtus II Papa, Viennense concilium habuit, cujus decreta legimus in conciliorum actis (1342). Ipse Guido decretorum summam ad Paschalem pontificem perscribit his verbis : « Igitur dictante Spiritu sancto, investituram omnem rei ecclesiasticæ de manu laica, hæresim esse judicavimus : scriptum illud, quod rex a vestra simplicitate extorsit, damnavimus; in ipsum regem nominatim et solemniter, et unanimiter sententiam anathematis injecimus (1343). »

Horum a Papa confirmationem petit, sub-

(1332) Sup., hoc lib., c. 31 *Vid.* etiam Auxil. *Patrol.* t. CXXIX, col. 1055, edit. Migne.
(1333) A Formoso Papa factis.
(1334) Sup., l. III, c. 1 et seq.
(1335) *Ibid.*, c. 23, 24, 25.
(1336) *Vid.* sup., l. III, c. 12.
(1337) *Conc. Later.* III, sub Pasch. II, t. X, col. 767.
(1338) God., *De vit. chron.*, part. 17, pag. 508.
(1339) *Ibid.*, col. 769.
(1340) *Ibid.*, col. 771.
(1341) Burgundiæ comitis filius, et Adelaïdis Ludovici Grossi uxoris consanguineus. (*Edit. Paris.*)
(1342) *Conc. Vienn.*, *ibid.*, col. 784.
(1343) *Epist. conc.*, *ibid.*, col. 785 ; vid. *Dissert. præv.*, n. 79.

ditque : « Si vero, quod minime credimus, nostræ paternitatis (parvitatis *seu* fraternitatis *legendum*) assertiones prædictas roborare nolueritis, propitius sit nobis Deus, quia nos a vestra obedientia repelletis. »

Quo loco futurus, id si contingeret? An extra Ecclesiam ac Sedis apostolicæ communionem? Absit; sed tamen ita incidebant eæ temporum necessitudines, quibus sancti quoque episcopi a Papæ obedientia repellerentur.

Paschalis II hanc synodum confirmavit, datis litteris *Guidoni et cæteris archiepiscopis, episcopis et abbatibus, seu dominis sacerdotibus Viennæ congregatis* (1344) : quæ litteræ in conciliorum acta referuntur.

Quo sensu, qua veritate, qua nonnullorum ejus ævi episcoporum ac maxime Ivonis Carnotensis (1345) discrepantia, investitura hæresis haberetur, non est hic disceptandi locus. Hæresim proprio strictoque significatu fuisse, id quod Paschalis II indulserit, vix quisquam sanus dixerit; et tamen hujus rei gratia de Pontifice Romano talia decernebant.

CAPUT XXXIX.

Alexandri III in exponenda Scriptura manifestus error, omnium sententia reprobatus. — Caput « Cum esses, » De testamentis. — Item Innocentii III falsa scripturæ expositio : Cap. « Per venerabilem, » Qui filii sint legitimi.

Grave illud est quod de testamentis ab Alexandro III definitur his verbis (1346) : « Proposuisti talem in tuo episcopatu consuetudinem obtinere, quod testamenta, quæ fiunt in ultima voluntate, penitus rescinduntur, nisi cum subscriptione septem vel quinque testium fiant; secundum quod leges humanæ decernunt. Quia vero a divina lege et sanctorum Patrum institutis, et a generali Ecclesiæ consuetudine id esse noscitur alienum, cum scriptum sit : *In ore duorum vel trium testium stabit omne verbum* (*Matth.* XVIII, 16); præscriptam consuetudinem improbamus; et testamenta quæ parochiani coram presbytero suo, et tribus vel duabus aliis personis idoneis, in extrema fecerint voluntate, firma decernimus permanere, sub interminatione anathematis prohibentes, ne quis hujusmodi audeat rescindere testamenta. » Cap. *Cum esses*, De testamentis.

Atqui hæc testamenta quotidie rescinduntur, valetque in multis regionibus jus civile Romanum, quod Alexander III, ex Scriptura, ex traditione, ex universali consuetudine, adhibita etiam excommunicatione proscripserat; tantaque auctoritate facta decretalis abjicitur.

Hanc quidem decretalem, *ad ea quæ relicta Ecclesiæ sint*, Glossa restringit, auctoritate capitis sequentis : *Relatum est*; quanquam Alexander II, in eodem capite *Cum esses*, generatim de testamentis dixerat, quæstionemque de legatis Ecclesiæ relictis, ex lege generali deciderat. Sed quid nostra, cum nec in ejusmodi legatis ea decretalis valeat, quam Pontifex Scripturis, traditione, universalis Ecclesiæ sensu, hoc est iis omnibus, quæ certam fidem faciunt, asserebat?

Argumentum istud longe difficillimum, teste Melchiore Cano, sic ab eo solvitur (1347) : « In decretis pontificiis, duo in primis distinguenda sunt; unum est tanquam intentio conclusioque decreti; alterum quasi ratio et causa a Pontifice reddita ejus rei, quam constituerat. Atque in conclusione Pontifices Summi errare non possunt, si fidei quæstionem ex apostolico tribunali decernant; sin vero Pontificum rationes necessariæ non sunt, ne dicam, aptæ, probabiles, idoneæ, in his nihil est videlicet immorandum. Non enim pro causis nos a Pontificibus redditis, tanquam pro aris et focis depugnamus. » Id postquam multis exemplis argumentisque asseruit, concludit valuisse Alexandri decretalem, in locis Ecclesiæ Romanæ, aliarumque Ecclesiarum ditioni subjectis; quod id Pontifex decernere sua auctoritate posset, quanquam Scripturam et traditionem perperam allegavit.

Mitto quod Melchior Canus, decreta generatim a Summo Pontifice edita, redigere ad eas regiones nititur, quæ sint ecclesiasticæ ditionis, cum soleant Pontifices accurate notare, quæ faciant et decernant, tanquam principes, « ubi apostolica Sedes et Summi Pontificis auctoritatem exercet, et summi principis exercet potestatem : » Cap. *Per venerabilem*, Qui filii sint legitimi (1348). Quod autem idem scriptor pontificii decreti conclusionem a sacræ Scripturæ allegatione distinguit, ac valere conclusionem, ex falsa etiam probatione contendit; facile assentimur, ubi aliæ probationes adhibentur, vel adhiberi possunt. Cæterum, cum Alexander III nihil hic aliud alleget, aut allegare possit, præter unum Scripturæ locum male ex confesso intellectum; apparet eum falso fundamento nixum, ad id decretum sub excommunicationis pœna edendum prosiliisse.

Haud pluris valet ab Innocentio III allegata *Deuteronomii* auctoritas (1349), qua docet; « cum Deuteronomium lex secunda interpretetur, ex vi vocabuli comprobari, ut quod ibi decernitur, in Novo Testamento debeat observari. » Cap. *Per venerabilem*, Qui filii sint legitimi.

CAPUT XL.

Ejusdem Alexandri III decretum, quo anteriorum Pontificum, de matrimonio per verba de præsenti, statuta solvuntur. —

(1344) *Epist. Pasch. II, ibid.*, c. 786.
(1345) IVON. Carn., *Epist. ad Joan. arch. Lugd.*
(1346) *Decr. Gregor. IX*, l. III, tit. 26, *De testam.*, cap. 10, *Cum esses.*
(1347) Melch. CAN., *De loc. theol.*, lib. VI, c. 8.
(1348) *Ibid*, *Decr. Greg. IX*, l. IV, tit. 17.
(1349) *Ibid.*

Innocentii III de revelanda confessione rescriptum ad Cistercienses. — Idem Innocentius III Cœlestini III erroneam decretalem solvit.

Idem Alexander III, postquam judicavit id, quod est certissimum, valere conjugium per verba « de præsenti, utroque dicente : ego accipio te in meam, et ego accipio te in meum ; » ac tale conjugium non dissolvi contracto alio connubio, atque etiam copula consecuta, addit (1350) : « Quamvis aliter a quibusdam prædecessoribus nostris fuerit judicatum. » Consulti ergo judicarunt, contra id quod est postea ab Alexandro III totaque Ecclesia judicatum.

Neque vero eos juvat Nicolaus Dubois, hanc errori manifesto excusationem obtendens (1351) : » Fuit olim dubium in Ecclesia, an matrimonium solo consensu firmatum dissolvatur per matrimonium subsequens cum alia, et consummatum..... Hinc factum quod diversi episcopi et archiepiscopi, Salernitanus, Paduanus, Senensis, Norvicensis, Januensis, etc., sanctam Sedem consuluerint. « Recte et ordine ; tunc enim vel maxime consulendi summi Pontifices, cum casus arduus est et ambiguus. Quid tum postea? Nempe illi a tot episcopis consulti, pessime responderunt. Ergo vel maxime constat apostolico officio defuisse, cum tot Ecclesiæ apostolici officii opem requirerent.

Innocentius III, a toto capitulo Cisterciensi consultus, an monachi confessionem sacrilegam, ab ipso confessario revelari oporteret? vocatis cardinalibus, sic respondet (1352) : « Ego dico in tali casu confessionem esse prodendam ; quia potius est blasphemia quam confessio : nec debet confessor tantam blasphemiam ac insaniam celare, per quam periculum toti Ecclesiæ poterit incumbere. Et placuit sententia Innocentii omnibus ; et scripsit sequenti anno ad capitulum generale, quod a se fuerat determinatum. » En ex canonum præscripto ad Romanum Pontificem gravis relata quæstio, ex qua periculum *toti Ecclesiæ* incumbere videatur : en matura et canonica deliberatio, totoque anno dilata ; tum ad universum Cisterciensem ordinem, tota diffusum Ecclesia, perlata responsio, ac determinatio, quam juri divino ac naturali repugnare theologi canonistæque uno ore confitentur. Hæc doctissimis et consultissimis Pontificibus rite consultis, rite deliberantibus excidunt, ad testificationem humanæ infirmitatis : audens dixerim (absit verbo injuria), et ad infallibilitatis præsumptionem retundendam.

At idem Innocentius III caute reprobavit antiquiorem decretalem Cœlestini III, qui matrimonii vinculum inter Christianos, superveniente alterutrius hæresi, solverat. Hunc sui prædecessoris errorem Innocentius III moleste reprobat his verbis : « Licet quidam prædecessor noster sensisse aliter videatur (1353). » Quod quidem dat honori antecessoris sui, qui perspicuo matrimonii vinculum solverat. Glossa quoque absolute, verbo *Prædecessor*, hæc habet : « Scilicet Cœlestinus, cujus dictum habuisti decretali *Laudabilem*, De convers. infid., et male Cœlestinus (1354) ; » quare decretalis ejus e Corpore juris exclusa est.

Et quidem habemus hujus decretalis verba apud Antonium Augustinum (1355), quæ sic habent : « Cum Christiano viro propter odium uxoris Christum negante, et sibi copulante paganam, et ex ea filium procreante, Christiana in opprobrium Jesu Christi relicta est ; tamen assensu archidiaconi sui, ad secundas nuptias convolavit, et filios suscepit ex ipsis ; non videtur nobis, quod si prior maritus redeat ad unitatem ecclesiasticam, eadem debeat recedere a secundo, et resignari priori ; maxime cum ab eo visa fuerit, Ecclesiæ judicio recessisse (1356). »

Hic vero Nicolaus Dubois, Adrianum VI reprehendit (1357), quod Cœlestinum III hujus decretalis gratia hæreticum judicarit : « Nondum enim, inquit, res erat ab Ecclesia definita ; nec erat contrarius totius Ecclesiæ consensus, qui vim haberet definitionis. » En interim ille consensus, quem tot vanis stultisque incessit irridetque dicteriis, ab ipso quoque agnitus. Addit (1358) : « Cœlestinus, tantum respondit per verba, *non videtur nobis ;* ut patet ex textu : nihil adhuc vero definivit. Quomodo ergo Adrianus potest hæreticis annumerare Cœlestinum ? » Quid nostra ? Quis enim contendit Cœlestinum fuisse hæreticum, qui nulla contumacia hæc scripserit? Id tantum cum Adriano VI volumus, Romanum Pontificem de quæstione ad fidem pertinente ordine interrogatum respondisse id, quod revera est certissime hæreticum ; eumque Pontificem imposito confirmandi fratres officio defuisse, cujus sententia, vir justa uxore privatus,

(1350) *Decr. Greg. IX*, tit. 4, *De sponsa duorum*, cap. 3, *Licet. præt. solit.*

(1351) *Disq.*, art. 1, n. 11 et 161.

(1352) Cæs. monach. Cist., *Hist. mem.*, lib. III, c. 32 ; vid. *Bibl. script. Cisterc.* c. 1.

(1353) *Decret. Greg. IX*, lib. IV, tit. 10, *De divortiis*, cap. 7, *Quanto te novimus ; ibid.*, lib. III, tit. 33, *De conversione infidelium*, cap. 1 : *Laudabilem.*

(1354) *Gloss.*, cap. *Quanto te novimus*, loc. cit.

(1355) Antonius Augustinus Hispanus, Ilerdæ episcopus, deinde Tarraconensis archiepiscopus, tum in illo ævo doctissimus, et in antiquitate ecclesiastica versatissimus, qui in concilio Tridentino sua doctrina maxime inclaruit. Errores, qui in textu Gratiani innumeri irrepserant, Antonius Augustinus sua diligentia et impigro labore correxit, atque ipsa multa edidit a doctis probata. Vide ejus operum catal. ad calc. tract. De correct. grat. a Steph. Baluz., edit. an. 1672, et Baluz., *Præf.* — *Vid.* etiam Dupin., sæc. XV. (*Ed. Paris.*)

(1356) Ant.-Aug., *Collect. Decret.*, col. 2.

(1357) Nic. Dub., *Refut. arg.*, art. 14, n. 146, 147.

(1358) *Disquis.*, art. 3, n. 107, p. 33 ; *Refut. Arg*, etc., p. 78, *Vid.* in *Append.*, lib. II, c. 2.

mulier adultero copulata manserit; pessimum vero archidiaconi judicium confirmetur.

CAPUT XLI.

Franciscana controversia. — Primo loco ponitur decretalis « Exiit » Nicolai III. — Probatur hanc veram esse definitionem doctrinalem ac dogmaticam.

Ultimo ponimus quæ Nicolai III seu IV, ac Joannis XXII temporibus contigerunt.

Nicolaus III, ut sancti Francisci regula perfecte observaretur, et compescerentur illi qui hæc instituta mordebant, ejus interpretationem edidit decretali *Exiit qui seminat* (1359). In eo vero versatur quam maxime ut altissimam Franciscani ordinis paupertatem exponat; cujus articuli hæc summa est : quod « abdicatio proprietatis, tam in speciali quam in communi, meritoria est et sancta, quam Christus et verbo docuit, et exemplo firmavit, ut etiam primi Ecclesiæ fundatores; quod Christus loculos habuisse dicitur, id egisse infirmorum persona suscepta; quo condescensu factum sit ut et infirma ageret, sicut interdum in fuga patet et in loculis. »

Hoc igitur fundamento posito, distinguit « in rebus temporalibus, proprietatem, possessionem, usumfructum, jus utendi, et simplicem facti usum; » quod ultimum, nempe simplicem facti usum, ab ipso etiam utendi jure discretum, solum relinquit fratribus; propterea quod id « condecens fuerit, ei professioni, quæ sponte devovit Christum pauperem in tanta paupertate sectari. »

Sic igitur docet Christum quoque id paupertatis et abdicationis genus fuisse sectatum, distincteque declarat, sic a se intelligi usum simplicem, « qui facti est tantum, in utendo, præbet utentibus nihil juris. » Hunc igitur usum sanctum ac meritorium esse definit, quippe qui exemplo Christi confirmetur. Atque hæc summa doctrinæ est, qua etiam ipsissimam instituti Franciscani rationem ac perfectionem, Christi imitatione constantem, expressam esse voluit.

Neque vero in hoc simplice facti usu, consumptibilia, puta vestimenta ac cibos, distincta voluit ab inconsumptibilibus, puta ædibus ac cellis : imo vero diserte expressit ea, *quæ ad usum necessariæ sustentationis* pertinerent, quæque fierent *pro necessitatibus infirmorum, et aliis fratribus induendis*, ut fratres in his quoque ad simplicem facti usum redigantur, nullo interim utendi jure ipsis reservato.

Ergo quæ data essent utenda fratribus, in dominio dantis permanere posse voluit : et quoniam qui hæc darent fratribus ita affecti esse viderentur, ut a se concessa vero dimittere, atque *ad alios transferre cupiant* *propter Deum*; ne *talium rerum*, quæ fratribus utendæ dentur, *incertum videatur esse dominium*, illud, exemplo Innocentii IV, ad se et Ecclesiam Romanam transfert; omnimodum usum relinquit fratribus, concessa etiam potestate vendendi et commutandi libros et alia mobilia, prout fratrum usibus conveniret.

Sic deinde concludit (1360) : « Cum ex prædictis et aliis multa maturitate discussis, regula ipsa licita, sancta, perfecta, et observabilis, nec ulli patens discrimini evidenter appareat, » ut hæc constitutio « sit perpetuæ firmitatis, hæc, sicut cæteræ constitutiones vel decretales epistolæ, legatur in scholis, ac fideliter exponatur ad litteram : nullis additis glossis, quocumque prætextu, sub excommunicationis pœna, nisi iis, per quas verba, seu verbi sensus, seu constructio, quasi grammaticaliter exponatur. » Sic sancta esse debuit hæc constitutio; sic non tantum ad fratres, sed ad scholas, universamque dirigitur Ecclesiam, ut omnes fideles instruantur, quid de hac regula sentire debeant.

Hæc igitur definite determinateque dicta, nemo negaverit. Tum in fine subditur : « Qui contra prædicta determinaverint (seu prædicarint) excommunicationis sententiæ subjacere; » quo nihil est clarius ad definitionem dogmaticam exprimendam. Jam vero quanti hæc sint, sequentia demonstrabunt.

CAPUT XLII.

Decretalem « Exiit » confirmarunt Clemens V, Clementina « Exivi, » et Joannes XXII. extravagante « Quorumdam : » mox idem Joannes ejusdem decretalis auctoritatem infringere aggreditur.

Subortis postea circa hanc decretalem aliquot scrupulis, eam Clemens V elucidatam voluit, inter *Clementinas*, decretali *Exivi de paradiso; de verborum significatione* (1361); qua diserte probat, rerum utendarum ad Ecclesiam romanam translatum dominium ac proprietatem, « dimisso ipsis fratribus in eis tantummodo usu facti simplicis. »

Fratres contenderunt hanc Clementinam vel maxime fuisse irrevocabilem; quippe quæ a concilio Viennensi approbata fuerit; quod falsum esse constat (1362). Nec minus interim constat apostolica auctoritate comprobatam fuisse a Clemente V.

Circa has decretales Nicolai III et Clementis V, Joannes XXII edidit extravagantem *Quorumdam*, qua eorum *declarationes* vocat *salubriter editas*, *solidas* quidem et *claras et lucidas* : alibi, *limpidas*. Ipse de vestium simplicitate ac forma, deque habendis cellis frumentariis ac vinariis, quid agendum sit, superiorum permittit arbitrio, pontificatus anno tertio, Christi 1318 (1363).

(1359) Sext., *Decr.*, lib. v, tit. 12, *De verb. signif.*, cap. 3 : *Exiit qui seminat.*

(1360) Sext., *Decr.*, ubi sup., § *Cum igitur.*

(1361) *Clem.*, l. v, tit. 11, *De verb. signif.*, c. 1 : *Exivi de paradiso.*

(1362) Nam approbata fuit tantum in consistorio secreto 5 Maii 1312, et lecta postridie in sessione tertia. (*Ed. Paris.*)

(1363) *Extrav.*, tit. 14, *De verb. signif.*, cap. 1 : *Quorumdam.*

Etenim multi ex fratribus, fallace delusi paupertatis imagine, vanissima quæque in deformandis vestibus comminisci cœperant. Non ullis monitis, non ullis parere superiorum imperiis; seque eo pauperiores ac perfectiores arbitrari, quo insaniora cogitarent.

Neque vero Joannes ea decretali tantos motus comprimere potuit; quin potius hinc exorti fratricellorum insani clamores : Joannem hac decretali fecisse « contra evangelicam paupertatem et per consequens contra Evangelium Christi ; et ideo factum hæreticum, ac papalem potestatem perdidisse, si in hoc perseveraverit (1364). »

Tantæ postea exortæ sunt, circa illam inglossabilem Nicolai III constitutionem, difficultates et rixæ, tam turbidi motus, tam insana deliria, ut idem Joannes XXII eam paulatim, quam minima poterat antecessoris contumelia convellere cogeretur. Ac primum illud glossandi interdictum sub excommunicationis pœna a Nicolao positum, ad beneplacitum suspendit, edita extravagante *Quia nonnunquam* anno pontificatus sexto, Christi 1321 (1365). Quo tempore decretalis *Exiit* cœpit vacillare auctoritas; multaque adversus eam scripta prodierunt quæ Rainaldus edidit (1366). In primis impugnabant illud quod erat in ea decretali dictum : « Christum habuisse loculos, infirmorum suscepta persona, » quemadmodum fugam præcipit : quæ omnia gravissime refutabant, et utrumque suo modo ad perfectionem pertinere contendebant; cum perfectionis sit providere suis et egenis, ac per fugam dare locum iræ, nec temere aggredi pericula.

CAPUT XLIII.

Joannis XXII extravagans « Ad conditorem canonum. »—Ea decretalis « Exiit » dogma rejecit.

Neque ita multo post, Joannes XXII progressus ulterius, duas decretales edidit, quibus concitati fratres adversus Joannem, ut apertum jam hæreticum, una cum Ludovico Bavaro imperatore dira moliti sunt (1367), totaque Ecclesia famosas illas ac miras tragœdias excitarunt.

Anno igitur pontificatus septimo, Christi 1322, Extravagantem edidit : *Ad conditorem canonum* (1368); qua rerum fratribus utendarum ad Ecclesiam Romanam translatum dominium, a se et Ecclesia Romana amovet, exceptis rebus sacris; vetat moveri lites, aliaque quæ a fratribus Ecclesiæ Romanæ procuratorio nomine agebantur.

Hac autem decretali miris modis exagitat simplicem facti usum ab utendi jure distinctum; docetque eum nec esse possibilem, nec verum, nec fratribus utilem, ad perfectionem paupertatis obtinendam, aut mundi sollicitudines removendas : ad hæc non esse justum, nedum ad perfectionem ullam pertineat, cum injustum sit aliqua re uti eum, « cui jus non competat utendi; » reservationem quoque dominii ac proprietatis Romanæ Ecclesiæ attributam, pari modo nec esse possibilem, nec veram aut sinceram, nec justam, ac nedum Ecclesiæ Romanæ utilis fuerit, « in illius notam atque injuriam redundare. » Igitur se, « qui veritatem colere teneretur, dignum et congruum arbitrari, ut professores dicti ordinis, non verbis tantum, non simulatis actibus; sed operibus claris veritate suffultis, perfectionis status, ac altioris paupertatis sibi prærogativam, præ aliis mendicantibus vindicarent. » Simul declaravit consulere velle se « honori sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ, cujus obnubilari posset gloria, si tam perversæ simulationi, quæ profecto et ipsis simulantibus officit, et aliis scandali materiam subministrat, dissimulando illi occurrere consentiret. »

Addebat nolle se « in posterum, sub prætextu seu pallio talis dominii temporalis, verbalis, nudi et ænigmatici, tanta bona, quanta dicti fratres faciunt infici. » Quibus sane verbis Nicolai III usum facti simplicem, ab eoque ortam perfectionis, altiorisque paupertatis ideam, non modo subruebat, sed etiam irridebat. Tamen prædecessorem, quibus verbis poterat, excusabat, qui « pia consideratione motus, supradicta ordinavit. » Curabat autem vel maxime, ut quod erat absurdissimum ab eo amoliretur, nempe vindicatam Ecclesiæ Romanæ rerum etiam consumptibilium proprietatem. Ejus igitur verba moliebat, sensum ad meliora vertebat. Id autem vel maxime inculcabat : « neminem sapientem æstimare debere, » quod Nicolaus III absurda, injusta, nec possibilia intenderit; non sane addebat omnino impossibile esse, ut talia definiret, quique id fieri posse sentirent, schismatis aut erroris reos ; qualia nunc venditant.

CAPUT XLIV.

Joannis XXII extravagans « Cum inter nonnullos. »—Ea decretalis « Exiit, » doctrinam de Christi et apostolorum paupertate hæreseos damnat a Romanis Pontificibus erronea definiri posse demonstrat.—Franciscani appellantes in materia fidei a Papa ad concilium, ejus rei gratia nullam censuram ferunt.

Supererat illud a fratribus prædicatum, a Nicolao III approbatum in Christo et apostolis per simplicem usum facti, altissimæ, ut putabant, paupertatis exemplum. Id Joannes XXII omnino subruit, edita extravagante *Cum inter nonnullos*, anno pontifica-

(1364) RAIN., t. XV, an. 1318, n. 53.

(1365) Extrav., loc. cit., cap. 2, *Quia nonnunquam.*

(1366) RAIN., jam cit. loc., an. 1332, n. 55 et seq.

(1367) Cum Joannes XXII imperatoris nomen ei denegaret, ille Franciscanorum partibus favit. Venit ergo in Italiam, ac postquam Mediolani et Romæ coronatus est, Joannem imperiali decreto exauctoravit, et Papam constituit Petrum Corberium, qui inter Franciscanos rebelles erat pertinacior. *Vide* RAIN., ab ann. 1323 ad an. 1330. (*Ed. Paris.*)

(1368) Extrav., loc. cit., cap. 3, *Ad conditorem*, etc.

tus nono, Christi 1325 (1369), qua propositiones duas examinat; alteram, « quod Christus et apostoli in speciali non habuerint aliqua, nec in communi; » alteram, « quod in iis, quæ ipsos habuisse Scriptura testatur, nequaquam in ipsis jus utendi competierit. » Has rite examinatas, erroneas et hæreticas judicavit; hanc vero postremam, doctrinæ catholicæ eo maxime inimicam, quod Redemptori tribuat usum et gesta non justa; usum scilicet, sine jure utendi, ut erat expositum superiore decretali *Ad conditorem.*

At minores id gravissime tulere. Itaque Joanni XXII Nicolai decretalem objiciunt : illum etiam aperte hæreticum inclamant, quod illa, quæ « per clavem scientiæ in fide ac moribus, a summis Pontificibus semel definita sunt, eorum successoribus revocare non licet in dubium (1370). » Hos ut motus compesceret Joannes XXII aliam eodem anno edidit extravagantem : *Quia quorumdam;* qua quidem Nicolaum excusat, ut potest, negatque aut ab ipso, aut ab aliis prædecessoribus definita, quæ fratres tanto studio de facti usu simplice asserebant : ac si vel maxime definissent; « constitutiones illas fore invalidas, erroneas et infirmas. » Neque vero, quod nunc somniant, id *per impossibile* dixit, aut omnino negavit evenire posse, ut a Romano Pontifice talia definiantur; sed duntaxat hæc scribit : « Quod usum talem non justum conditor canonis fratribus intellexit reservare, probabile non videtur. » Profecto non putat rem esse impossibilem, qui id causatur tantum, probabilem non videri.

Et quidem Joannes ad Nicolaum excusandum hæc scripsit : « Non apparet ipsum dixisse, sustentationem Christi et apostolorum ejus in solo et nudo simplici consistere usu facti. » Verum id nihil est; nam, etiamsi verum esset concessisse Nicolaum Christo et apostolis non modo usum facti simplicem, sed etiam aliquando ipsum jus utendi; tamen asserebat interim, usum illum simplicem, non modo esse justum, sed etiam perfectum, et in Christo præluxisse, atque ex ejus exemplo ad fratres propagatum; cum Joannes usum illum, et injustum esse universim definiret, et in Christo admittere hæreticum judicaret.

Quam profecto sententiam, decretali *Quia quorumdam*, luculentissime confirmavit (1371). Ibi enim docuit, illam expropriationem, quam in usu facti simplice, absque jure collocabant, neque a Christo *observatam*, neque *apostolis impositam*, neque *sub voto ab ipsis fuisse receptam.* Id enim in evangelica historia non fuisse traditum : atque hæc Christo tribuere, cum per se justa non sint, hæreticam, damnatam, blasphemam, pestiferam esse doctrinam. Ergo satis constat Nicolaum, edita decretali, ut perfecta laudasse, ac præscripsisse fratribus, quæ Joannes XXII injusta; de Christo dixisse, quæ idem Pontifex, non modo nova et in Scripturis inaudita, sed etiam blasphema atque hæretica declararit.

Quæ cum ita sint, omnes, credo, intellexerunt, id egisse Joannem, ut Nicolai decretalem tanto apparatu conditam, tanta auctoritate promulgatam, honestissime quidem ac modestissime quoad fieri posset, sed tamen efficacissime hac in parte subrueret.

Huc accedit Michaelem Cæsenatem, fratrum Minorum generalem, ejusque socios; a tribus Joannis decretalibus, conceptis verbis, ad sanctam Romanam Ecclesiam, et ad generale concilium universalis Ecclesiæ publice et solemniter appellasse, et appellationem Joanni transmisisse. Id et testantur acta (1372), et Rainaldus confitetur (1373); neque adversarii negant, has duas decretales, *Cum inter nonnullos*, et *Quia quorumdam*, quibus duæ propositiones declarantur hæreticæ, ad fidei definitionem omnino pertinere. Jam vero doceant, minores, qui ab eis appellarint, qui professi sint Papam de fide pronuntiantem errare potuisse, eo certe nomine a Joanne fuisse damnatos. Nihil reperient tot inter apostolicas litteras, quibus eos coercuit; cum nihil prætermiserit, quo impudentissimos atque ineptissimos sycophantas argueret.

CAPUT XLV.

Bellarmini ac Rainaldi effugia.

Nunc inutile est copiosius narrare quæ recentiores, Bellarminus primum, ac recentissime Rainaldus dixerint (1374). Summa hæc : Nicolai decretalem male intellectam, neque vero suo sensu a Joanne damnatam; tum in quibus varient illi Pontifices, *non ad fidem et mores pertinere*, sed esse de re metaphysica, interim pro certo habitum a Romanis Pontificibus, definita circa fidei quæstiones, rata esse et irretractabilia : quæ omnia putamus satis clare refutata ex ejus ævi scriptoribus et ipsis decretalium verbis.

Et quidem de usu facti simplice, definitionem Joannis, decretali *Ad conditorem* editam, Rainaldus tuetur, Bellarminus impugnat (1375), et Joannem *in controversia ad fidem non spectante errasse* decernit; cum Joannes decretali *Quia quorumdam*, eum qui decretalis *ad conditorem* definita convellat, tanquam contumacem et rebellem Romanæ Ecclesiæ ab omnibus haberi » jubeat.

Quid quod idem Joannes non alia causa, illum, absque jure, usum facti simplicem in Christo admitti, blasphemum, hæreti-

(1369) Extr. *Cum inter nonnullos*, *ibid.*, c. 4.
(1370) *Vid.* extrav. *Quia quorumdam*, c. 5.
(1371) Extr. 55, § *Rursus*, 2°.
(1372) Mich. Cæs., *Tract. contr. error. Joan. XXII;* Goldast., *Monarch.*, t. II, p. 1236.
(1373) Rain., loc. cit., an. 1331, n. 11 et seq.
(1374) Bell., *De Rom. Pont.*, l. v, cap. 19; Op. Rain., t. XV, an. 1322.
(1375) Rain., an. 1324, n. 52; Bell., loc. cit.

eum, impium judicarit, quam quod usus ille sit non justus, in quo eum Bellarminus errasse asserit, ac duas Joannis de fide decretales subruit.

Neque vero concesserim in re metaphysica et vana versatum esse Joannem. Omnino enim e re Ecclesiæ erat ut evanesceret e fratrum animis, illa quam Nicolaus foverat, falsæ atque inanis perfectionis idea; cum illam etiam Christo adscribere, auctore Nicolao, minime vererentur, eaque dementati, sibi tantopere placuerint: neque modo ad horrenda facinora, verum etiam ad hæreses et schismata proruperint.

Quod autem constitutionem *Exiit*, ut decretum de fide haberi nolunt; quia id Papa *non expresserit* neque sua pronuntiata, *de necessitate credenda proposuerit*; tametsi contra ea *determinare ac prædicare*, sub excommunicationis pœna vetuerit, nos quanti hæc valeant lectori dijudicandum relinquimus. Interim intelligimus, procul ab officio confirmandæ fidei abfuisse Nicolaum, qui, definitione edita, ad id induxerit animos, quod Joannes XXII injustum aut hæreticum declararit.

Sed jam de Joannis decretalibus duabus, *Cum inter nonnullos*, et *Quia quorumdam*, nec habent quod hiscant, cum eas decretales, adhibitis licet omnibus, quibus decretum fidei nunc constare volunt; tamen a glossa Corpori juris inserta, pro retractabilibus habitas, et ab ipso Bellarmino subrutas videant; ut profecto pateat, subtiles illos infallibilitatis pontificiæ defensores, dum ad inania ac minuta nos redigunt, tandem aliquando in has coarctari angustias, ex quibus nullis se scholasticis argutiis extricare possint.

CAPUT XLVI.

Quæstio de visione beatifica ante universalem resurrectionem.— In ea Joannes XXII falsa prædicat, et suadere nititur. — Gallis obsistentibus, Ecclesiæ catholicæ consensioni cedit.

Sub eodem pontifice Joanne XXII, anno ejus 16, Christi 1331, teste Rainaldo (1376), « agitari cœpta est in pontificia curia quæstio de visione animarum, controversa inter theologos ejus temporis. » Et quidem pro certo erat, *purgatas animas in cœlum mox recipi*; idque ipse Joannes instructione edita ad Olinium regem Armeniæ definiverat, ut habet idem Rainaldus (1377). An in cœlum recepta visione faciali fruerentur, dubium videbatur, et negabat Joannes; atque, ut ait Rainaldus (1378), « maxima sollicitudine undique argumenta pro parte negante conquirere, et varia ex Patribus testimonia contexere cœpit: atque ea tanquam privatus doctor in suis concionibus repetere, ut præsules, doctoresque ea argumenta diligentius discuterent (1379). » His quidem Joannes se ipsum postea defensabat; his eum excusatum volebant, qui ex ejus auctoritate, et concionibus publice in Ecclesia ad populum habitis, periculum fidei verebantur. Cæterum; si ea volebat tantum discuti a doctoribus, quorsum pertinebat prædicari ad populum? Omnino certum est, id quod etiam tota Ecclesia ac maxime in Gallia divulgatum ac creditum, eum errorem a Joanne publice prædicatum.

His Galli nostri movebantur; tum vero vel maxime cum Geraldus Otho generalis minorum minister, Pontifici intimus, atque ab eo internuntius ad Gallias missus, illum errorem Parisiis pro concione sacra exponendum suscepisset (1380); ac passim ferebatur, alia licet specie, hujus rei gratia, a Joanne summissum, ejusque erroris Pontificem auctorem ac signiferum esse.

Philippus vero VI, Valesius dictus, Francorum rex, extrema minabatur iis, qui claram visionem beatis animabus denegabant: ad quem Pontifex epistolam scripsit, quam Rainaldus profert (1381).

Hac epistola scribit, quæstionem dubiam etiam Augustino visam; variare doctores: se quidem hujus rei in sermonibus habuisse mentionem, quæstionem jussu suo, ut sic plenius posset inveniri veritas, disputatam.

Subdit hæc postea (1382): « Et quia, fili dilectissime, forsan tibi dicitur, quod nos non sumus in theologia magister, audi quid unus sapiens dicat. *Non quis*, inquit, sed *quid dicat*, intende: » adeo et ad se quoque pertinere intelligebat illud, ut *non quis*, sed *quid diceret*, cogitemus. Pergit: « Utinam, fili, sicut et alias meminimus nos scripsisse, vellet audire, quæ in nostris sermonibus diximus, regia celsitudo, et ut prædiximus, unum verbum de capite nostro non protulisse reperies, sed quæ vel Christus, vel apostoli, vel sancti Patres et doctores Ecclesiæ protulerunt. » Sic dubitantis specie, quam sequebatur doctrinam regiis auribus instillabat.

Tum regem dehortabatur ab insectandis iis, qui claram visionem negabant animabus; neque enim hoc ad regium honorem pertinere: atque omnino permitteret utramque libere disputari ac prædicari sententiam, *donec aliud per Sedem apostolicam declaratum fuerit*. Hæc scripsit XIV Kal. Decemb., pontificatus an. XVII, qui erat an. Christi 1333.

Nihil his motus Philippus, non multis post diebus, quam epistolam acceperat, Do-

(1376) RAIN., t. XV, an. 1331, n. 45.
(1377) *Ibid.*, et ann. 1318, n. 10.
(1378) *Ibid.*, an. 1331, n. 44.
(1379) Hoc quidem dicit Odoricus Rainaldus, licet historici memorent Joannem suo errori adeo pertinaciter adhæsisse, ut cum errorem cardinales Avenione prædicaverint, sive ut Papæ placerent, sive ei ne displicerent. Et quidem F. Thomas Valles Anglus, e Dominicanorum familia, cum in sacra concione hanc opinionem oppugnasset, sic exarsit Pontifex, ut juberet illum in carcerem trudi. Vide NANG., p. 758; *Hist. univ.*, t. IV, p. 235. FLEURY, l. XCIV. (*Ed. Paris.*)
(1380) RAIN., tom. XV, an. 1333, n. 44; 1334, n. 30.
(1381) *Ibid.*, an. 1333, n. 45.
(1382) *Ibid.*, an. 1333, n. 44; 1334, n. 46.

minica scilicet quarta Adventus, magistros Parisienses congregavit, jussitque eos de quæstione ferre sententiam; qui omnes unanimi consensu in id convenerunt, ne clara visio beatis animabus negaretur. Quam censuram Facultatis habemus integram, ejusdem jussu principis scriptam, pendentibus magistrorum sigillis.

Testatus quidem rex erat, nihil a se quæri quod Papam tangeret, quem omni honore prosequeretur : at doctores præfati erant, audisse se, « quod quidquid in hac materia Sua Sanctitas dixit, non asserendo, seu opinando, protulerit, sed tantummodo recitando : » adeo verebantur, ne pontificium animum offenderent.

Hujus censuræ exemplum, teste continuatore Nangii, hujus ævi historico (1383), rex misit ad Papam, « mandans sibi a latere, quatenus sententiam magistrorum de Parisiis, qui melius sciunt quid debet teneri et credi in fide, quam juristæ clerici (1384), qui parum aut nihil sciunt de theologia, approbaret, et quod sustinentes in contrarium corrigeret (1385). »

Facinus audax, inquies, ut Galli Romanum Pontificem fidem ipsam docerent. Tanta erat fiducia agnitæ veritatis ; atque his quidem Joannes cessisse videtur. Certe anno sequente, sui pontificatus ultimo, Christi 1334, editam voluit professionem eam, qua *cum catholica Ecclesia* fatebatur, « quod animæ purgatæ vident divinam essentiam facie ad faciem. » Atque adeo Ecclesiæ catholicæ consensione, in veram certamque veritatis fidem, non jam cunctabundus aut fluctuabundus adductus est.

Quod autem eam fidem Benedictus XII asseruit, eique obsistentes hæreticos judicavit (1386); nihil aliud quam publicum et stabilem Ecclesiæ catholicæ eam in rem consensum declaravit, quem jam Parisienses, quem ipse Joannes XXII moriens agnoverat. Neque interim illud admittimus, quod est a Rainaldo aliisque responsum : quæ idem Joannes adversus eam fidem publice in Ecclesia prædicarit, ea ab ipso fuisse prædicata, ut privato doctore. Omnino enim prædicatio in eminentissima Ecclesiæ Romanæ arce edita, ad apostolicum officium pertinet ; veramque fidem oportet in Ecclesia Romana, non modo definiri prolato anathemate ; sed etiam ita doceri, prædicarique, ut inde *annuntietur per universum orbem* (*Rom.* I, 8) : cui plane officio Joannes XXII defuit. An ergo cum ille falsa prædicaret, nutabat ea, quam Ecclesia Romana prædicabat, fides? aut Ecclesia Romana Sedesque apostolica falsa et hæretica prædicavit? aut quæ prædicanti Papæ, eadem judicanti ac definienti non obstitisset Ecclesia catholica ; defuissentque vires, quibus falsa definitio solveretur? Absit : dictum enim de Joanne XXII esset, quod ipse de Nicolao III dixit : si quid falsi definisset, « constitutiones eas fore invalidas, erroneas et infirmas (1387) : » neque eo secius existimassent stetisse immotam Ecclesiæ catholicæ Sedisque apostolicæ fidem. Ergo intelligamus, quæ Romani Pontifices prædicarint, crediderint, declararint, nondum esse Romanæ Ecclesiæ Sedisque apostolicæ, quoad a Romano Pontifice promulgata, totaque Ecclesia recepta, obtinuerint et coaluerint, atque hanc esse Romanam, hanc Petri, hanc Sedis apostolicæ fidem, quæ deficere non possit.

LIBER DECIMUS,

QUO PROBATUR CONVENIRE CUM DECLARATIONE GALLICANA HÆC : QUOD ROMANA SEDES FIDESQUE NUNQUAM DEFECTURA SIT ; ET QUOD PRIMA SEDES NON JUDICETUR A QUOQUAM.

CAPUT PRIMUM.

Fides Petri quid sit.— Verba Petri, « Tu es Christus ; » et Christi, « Tu es Petrus, » etc. Petri fides Ecclesiæ fundamentum. — Ad locum Matth. XVI, 16 *et seq.*

Ne quid tam necessariæ disputationi desit, placet exponere luculentius illud immotum, quod in fide Petri omnis ab origine agnovit antiquitas. Id duplici modo a Patribus intellectum : primum, ut Ecclesia catholica in Petri fide immota consistat : tum, ut immotum aliquid et invictum in Ecclesiam quoque peculiarem Romanam ac Sedem apostolicam, Petri fide, prædicatione, sanguine, auctoritate, ac successione translatum fuerit.

Et quidem immotum illud, quod a Petri fide in universam Ecclesiam diffundatur, sancti Patres ducunt ab illa egregia Petri confessione : *Tu es Christus*, ac deinde subsecuta Christi sententia : *Tu es Petrus*. (*Matth.* XVI, 16.)

Petrus enim apostolus, jam primus apostolorum a Christo constitutus, jam a Christo *Petrus* dictus, atque his causis omnium primus ab evangelistis omnibus appellatus (*Matth.* X, 2; *Marc.* III, 16 ; *Luc.* VI, 14),

(1383) Monacho nempe Sancti Dionysii.
(1384) Romani.
(1385) *Vide Contin. Nang.* ap. Duch., t. V.
(1386) RAIN., an. 1336, n. 2, 3; *Vide* in *Bull. Rom.*, t. I. BENED. XII, Bull. *Benedictus*, § 3, 4, 5, p. 241.
(1387) Extrav. *Cum inter nonnullos*, De verb. signif., cap. 4.

quod ipse textus Evangelii prodit legentibus; cum Christus quæreret : *Quem me esse dicitis?* omnium nomine confessionem hanc edidit, qua fidei christianæ summa continetur : *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* Quæ cum Petrus dixisset, hoc statim audivit a Christo : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Matth.* XVI, 15-18.) Quibus verbis Christus, qui suam maxime unam volebat Ecclesiam, creavit magistratum amplissima præ cæteris potestate ac majestate præditum, qui omnes moveret ad unitatem, maxime in fide. Atque his duo quidem confirmavit : alterum, haud immerito Petrum omnium nomine respondisse, qui omnium princeps ab ipso magistro Christo constitutus esset : alterum, quoties successores Petri communem Ecclesiarum fidem, ex communi traditione, pro officio promerent, eorum decretum, prædicationem, fidem, fore Ecclesiæ fundamentum.

Hinc Christus pollicetur, hac Petri confitentis fide Ecclesiam æternum constiturum : *Super hanc petram*, inquit, *ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (*Ibid.*, 18), nempe Ecclesiam, ea fide nixam. Quo loco sanctus Leo :« Super hanc, inquit (1388), fortitudinem æternum exstruam templum, et Ecclesiæ meæ cœlo inferenda sublimitas, in hujus fidei firmitate consurget. »

Hæc idem Pontifex passim inculcat; hæc omnes uno ore Romani Pontifices ; hæc denique Patres omnes ; ut in re clara et confessa plures locos congerere supervacaneum sit. Omnino fixum illud est et immotum; cum Ecclesia catholica ædificio comparetur, eam quam Petrus confessus est fidem, æterni ædificii æternum fundamentum esse.

CAPUT II.

Ipse Petrus et Petri successores, propter injunctum officium prædicandæ et asserendæ fidei, Ecclesiæ fundamentum huic officio merito adjunctæ claves.

Neque minus ipse Petrus, ejusque successor, Romanus Pontifex, tanto in ædificio fundamenti loco est, ut qui ex commisso munere, ecclesiastici regiminis princeps, præcipuique ac fundamentalis officii, prædicandæ scilicet et asserendæ fidei, caput executorque sit.

Qua ex re, si quis sequi putat, Romanum Pontificem commissi officii gratia fundamento comparatum, ideo in exponenda fide esse infallibilem, fallitur : aliud enim est, ut ei aliquid officii injungatur, aliud, ut illud procul omni dubio præstiturum esse constet.

Atque ut officium, quemadmodum oportet, ab ipso effectu secernamus, advertendum superest, cui rei Christus æternæ stabilitatis promissionem adjecerit : an ipsi Pontifici, an vero Ecclesiæ? Ecclesiæ certe, ut verba declarant : *Et portæ*, inquit (*Matth.* XVI, 18), *inferi non prævalebunt adversus eam*, Ecclesiam scilicet, ut verborum docet ipsa connexio, et Leo atque alii Patres luculentissime profitentur. Cui loco convenire alia Christi dicta jam vidimus, qualo illud est : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (*Matth.* XVIII, 17) ; *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (*Matth.* XXVIII, 20) ; et, *Cum venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem.* (*Joan.* XVI, 13.) Quæ ad unitatem apostolici ordinis manifeste referuntur. Unde etiam exstat illud apostolici primi concilii : *Visum est Spiritui sancto et nobis* (*Act.* XV, 28); cui congruit illud in Symbolo item apostolico, quod attributum est toti et soli Ecclesiæ, certissimum Spiritus sancti magisterium : *Credo in Spiritum sanctum, Ecclesiam catholicam;* nihil ut sit clarius, quam ipsi Ecclesiæ catholicæ primitus promissionem, et vim æternæ stabilitatis adjunctam.

At enim, inquiunt, petra ipsa, fundamentum ipsum, per sese est stabile, ipsoque adeo ædificio stabilius, quippe quo ædificium id habeat ut firmum ac stabile sit. Id quid dicunt, non satis advertunt, ipsa etiam fundamenta posse convelli. Quare Christus æternum structurus ædificium, non in eo præcise reponit æternam ejus ædificii soliditatem, quod in tali ministeriali fundamento, Petro scilicet ac Petri successore, sit positum ; sed quod ipso Christo ædificante consurgat : *Super hanc*, inquit, *petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam ;* propter ædificantem scilicet Christum, qui et fundamentum posuit, et exstruxit ædificium, et invicta virtute utrumque continet.

Quod ergo moderni quidam eo usque provehuntur, ut in Petro et successoribus, certiorem et clariorem, quam in ipsa catholica Ecclesia, stabilitatem agnoscant ; næ illi nimii sunt, neque tolerandi, quibus clarius ac firmius videatur : *Credo Romanum Pontificem infallibilem*, quam, *Credo sanctam Ecclesiam catholicam.*

Certum quidem est, Ecclesiam catholicam, constituto principe, tanquam totius regiminis fundamento, factam esse firmiorem. Neque tamen tu mihi fundamenti similitudinem sic urgeas, ut Ecclesia collapsura sit , si quando principis cesset officium ; alioquin eum , qui summa in Ecclesia potestate fungatur, non modo infallibilem, sed etiam immortalem esse oportebat : aut si ad extremum urgeri placet fundamenti rationem ac vim, aliud certe est, ut ipsum fundamentum penitus subruatur : aliud, ut sit aliqua in fundamento labes. Primum si acciderit, ruit ædificium ; secundum, non ita : nonnunquam enim opus est ipsum refici fundamentum. Aliquis Petri successor, sive Liberius, sive Honorius, sive quivis alius in tacenda fide officio desit, atque ipsi etiam fidei adversetur ; en aliqua in ipso fundamento labes, quæ ab Ecclesia facile reparari possit ; non item si

(1388) Leon., Serm. 3, *In anniv. Assump.*, cap. 2. *Vid.* in Append. edit. Quesn. n. 4 , *Serm. Leon., ascrip.*, cap. 2, al. serm. 2, *In natal. apost.*

Petri officium in totum tolleretur, Christi institutione contempta.

Illud ergo officium, ut constituere, ita destruere nulla humana vis potest; statque illud immobile a Christo constitutum ecclesiastici regiminis fundamentum.

Quare et illud certum est, in ipsa ministeriali petra, Romano scilicet Pontifice Petri successore, vim esse; præcipuam illam quidem ac principalem, sed tamen partialem, ut vocant; ut ita totum ipsum parte sit firmius.

Namque et aliquatenus aptius lapidibus ædificii compages sese ipsa sustentat, mutuamque sibi operam fundamentum ipsum compagesque præstant : atque ut compages fundamento sustentatur, sic fundamentum compage protegitur. Quin ut in papatu maxima, ita in episcopatu magna est a Christo indita vis; suntque episcopi capita et fundamenta particularium Ecclesiarum, ex quibus universa coalescit, et in vivo ædificio, vivi lapides sese ultro coagmentant; ipsique fundamento præcipuo, scilicet Romanæ Sedi, non nudo tantum obsequio, sed etiam adunati auctoritate provident. Sic illa in infando schismate (1389) horrenda fundamenti labes, totius compagis ope sanata refectaque est.

Stat ergo æternus ille in Ecclesia Christi, ab ipso Christo constitutus magistratus, ad unitatem movens, fideique firmitati ex officio providens. Cui quidem officio merito attributæ claves, solvendique ac ligandi tanta potestas; ut quidquid in terra solverit vel ligaverit, in cœlo quoque solutum ligatumque sit; quibus verbis designari, non personæ injuncto officio defungentis infallibilitatem, sed ipsius officii efficaciam ac vim omnes consentiunt.

Hæc igitur pertinent ad illud Christi dictum : *Tu es Petrus*, constititque omnino, Petri officium esse Ecclesiæ fundamentum, eo quod Ecclesia unitate consistat, cujus sacramentum ac radix in Petro est.

CAPUT III.

Locus, « Rogavi pro te, » et : « Confirma fratres tuos. » (*Luc.* XXII, 32.) — *Aliud præceptum, aliud promissum. — Præceptum, « Confirma fratres, » quid sit.*

Eodem pertinet aliud Christi dictum ad Petrum : *Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos, ut cribraret sicut triticum : ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua; et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* In hac Christi sententia, ut in priore, rursus distinguimus ea quæ ad officium Petri pertinent, et ea quæ ad Christi promissionem. Ad officium Petri pertinet : *Confirma fratres tuos;* ad Christi promissionem certam : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.*

Hoc ergo ex officio Petrus habet : hoc Petri successores in Petro acceperunt ut fratres confirmare jubeantur, non profecto ut ei offi io nunquam defuturi sint.

Si enim jubendo Christus id præstat, ut præceptum ipsum impleatur, jam omnes sunt implacabiles; Romanusque Pontifex, cui Christus in Petro dixit : *Pasce oves meas*, non modo in doctrina unquam peccaturus est, sed nec in ulla parte pastoralis officii, cum nulla profecto sit, quam non illa vox complectatur.

Jam quod aiunt, ipsa confirmandi voce, supremum et indeclinabile judicium, eamque auctoritatem indicari, qua nulla major esse possit, falsum est : nam *confirma*, hoc est, quantum in te est enitere ut firmi sint. *Misimus enim Timotheum*, inquit Apostolus (*I Thess.* III, 2), *ad confirmandos vos;* et cuicunque episcopo dictum est, *Esto vigilans, et confirma cætera, quæ moritura erant.* (*Apoc.* III, 2.) Et ostendunt Scripturæ passim, confirmare vacillantes animos, per omnia ecclesiastica ministeria fusum. Quod Petro ejusque successoribus singulari titulo attributum efficit quidem, ut præ cæteris, ut erga cæteros, atque etiam erga fratres et apostolos illud facere jubeantur : non autem, ut id certissime præstent. Nam quod objiciunt, cuique officio suam esse a Deo providentissimo adjunctam gratiam, quis id nesciat? Adjungitur quidem ut omni officio, ita etiam papatui, perpetua Dei benignitate, gratia singularis; at gratiam singularem non propterea sequitur semper accipientis certa fidelitas : alioquin nunquam in eo officio peccaretur, quod est falsissimum.

CAPUT IV.

Promissio in illa precatione : « Ut non deficiat fides tua, » fides Petri quid sit? — Nunquam defectura; neque in ipso Petro; neque in catholica Ecclesia; neque in Sede apostolica, seu peculiari Petri Ecclesia.

Atque hæc sunt, quæ pertinent ad Christi præceptionem : *Confirma fratres tuos.* Jam ad promissionem ista : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua :* quæ quidem promissio multipliciter intelligi potest, pro multiplice personæ Petri intellectu.

Est enim primum Petrus singularis, cui Christus, teste Augustino, promiserit; « ut haberet in fide liberrimam, fortissimam, invictissimam, perseverantissimam voluntatem (1390). » Quo sensu promissio solum Petrum spectat, non autem successores, quos in fide confirmatos, nemo, credo, nisi insipientissimus dixerit.

Et ea quidem promissione ad exsequendum officium Petrus juvabatur. Quis enim dubitet promptius illud fuisse ac certius, ut confirmatus in fide confirmaret : quod Christus Petro significavit his verbis : *Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos, ut cribraret sicut triticum ; ego autem rogavi pro te,*

(1389) XIV sæculi.
(1390) AUG., *De corrept. et grat.*, c. 8, n. 17, t. X.

ut non deficiat fides tua (*Luc.* XXII, 31, 32.) (1391) : « Pro fide Petri proprio supplicatur, tanquam aliorum status certior sit futurus, si mens principis victa non fuerit. » Neque propterea Petri successores id habent, ut in fide confirmentur, sicut non omnes habent illam eminentissimam charitatem ; qua Petrus plus cæteris Christum diligens audire meruit : *Pasce oves meas.* (*Joan.* XXI, 17.)

Hoc igitur est quod Petro in propria persona promissum est, neque ad posteros transiturum ; nempe ut in fide et gratia confirmetur. Jam quod sit ad posteros transiturum, ex alia duplici Petri persona pendet.

Petrus enim præter personam suam, aliam personam gerit, nempe Ecclesiæ universæ ; quod ipsum ad ejus primatum pertinet, sicut Augustinum dicentem audivimus : (1392) « Petrus Ecclesiæ gestabat in figura personam, propter primatum quem in discipulis habuit. » Cum ergo Petro dicitur pro hujus personæ ratione : *Non deficiet fides tua ;* hoc nempe est, non deficiet Ecclesiæ catholicæ fides, cujus tu figuram atque personam propter primatum geris ; ac jubetur postea *confirmare fratres*, qui primatu imposito tantam personam induerit.

Neque immerito Petro dicitur : *Non deficiet fides tua ;* fides illa scilicet, quæ cum sit Christianorum omnium, vel maxime est tua ; quod eam primus omnium atque omnium nomine prædicaveris.

Hunc sensum interpretes sæpe memorati secuti sunt ; ad eumque alludere videtur Augustinus (1393) : « Dicente Christo, *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*, intelligamus ei dictum, qui ædificatur super petram, » hoc est, omnibus in Christo perseveraturis.

Hic ergo secundus sensus, pro secundo intellectu personæ Petri, totam in se repræsentantis Ecclesiam, ac maxime electos. At tertio modo, Petrus intelligi potest strictiore significatu, ut qui non modo Ecclesiæ universæ personam susceperit, sed successores in primatu suos, eorumque curæ commissam peculiarem Ecclesiam, Romanam scilicet, singulari titulo repræsentet. Quo etiam sensu, merito Petro dicitur : *Non deficiet fides tua ;* cum nunquam futurum sit, ut Petri successores eorumque universa series atque successio, sedesque cui præsint, atque Ecclesia quam docendam et regendam susceperint, a vera fide evellantur.

CAPUT V.

Petrus ejusque successores cuidam peculiari Ecclesiæ ac sedi præsidere debent. — Petri fide et in successorum serie non deficit.

Et quidem de successorum serie satis constat ; cum catholici omnes uno ore fateantur, Petri officium, hoc est papatum ipsum atque primatum a Christo institutum, nunquam in Ecclesia desiturum. Sed Petri successores, cum ordinandi fuerint, e cœlo lapsuri non sunt ; neque ad creandos eos, ubi opus fuerit, totam Ecclesiam citari, commoverique oportebit. Necesse ergo est, aliqua ut sit catholicæ Ecclesiæ pars, ex qua exsistant, aliique aliis subrogentur. Quare ita constituti sunt, ut non modo universæ Ecclesiæ præsint, sed quemadmodum cæteri episcopi, peculiarem habeant quam regant Ecclesiam, nempe Romanam, quam Petrus fundaverit et rexerit, imo quam semper et foveat et regat. Hæc ergo Ecclesia ex avita atque apostolica traditione, eo jure, ea dignitate est, ut quemcunque sibi, eumdem etiam Ecclesiæ universæ ducem pastoremque eligat ; nec nisi ab orthodoxa, orthodoxum eligi par est. Hæc igitur cathedra, hæc sedes, hæc Ecclesia est, quæ pro sui Pontificis dignitate uniendæ Ecclesiæ necessaria, nunquam a vera Ecclesia, nunquam a vera fide abrumpatur.

Neque objiciant, Sedem a sedente Pontifice minime distinguendam. Hunc enim errorem, multis jam veterum testimoniis sublatum esse credimus. Vel sanctum Leonem audiant de sede Antiochena dicentem : « Aliud sunt sedes, aliud præsidentes (1394). »

Neque propterea dicimus, ipsam sedem aliquid exercere posse potestatis aut jurisdictionis, aliter quam per ipsum præsidentem : sed si præsidens erraverit, errorem eum statim repellendum, neque coaliturum.

Neque vero distinguimus a Romanorum Pontificum fide, Romanæ Ecclesiæ fidem ; quam scilicet non aliter quam a Petro primo, atque a Petri successoribus Romani didicerint.

Neque huic fidei oberit, si aliquot Pontifices officio defuerint, atque a vera fide, eique conjuncta fidei professione aut prædicatione aliquando aberrarint. Stat enim Romana fides, ab eorum antecessoribus stabilita, ab eorum successoribus statim vindicanda, ut factum in Liberio, Honorio, aliisque vidimus (1395), nullo Romanæ fidei, aut Romani primatus detrimento. « Etsi enim, inquit Leo (1396), diversa nonnunquam sunt merita præsulum, tamen jura permanent sedium : » quanto magis permanent jura in Sedem apostolicam per Petrum, auctore Christo, collata.

Accipiendi ergo Romani Pontifices tanquam una persona Petri, in qua nunquam fides penitus deficiat ; atque ut in aliquibus vacillet, aut concidat, non tamen deficit in totum, quæ statim revictura sit. Nam et Petrus negavit, et incredulus fuit ; postquam enim audivit illud : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua ;* sed statim exsurgit, confirmaturus fratres, atque omnium nomine

(1391) Leo., serm. 3, *In anniv. Assump.*, c. 3, ed. Quesn., p. 109.
(1392) Sup., lib. VIII, c. 19 ; Aug., *in psal.* CVIII, n. 1, t. IV.
(1393) Aug., *De corrept. et grat.*, cap. 12, n. 38, t. X.
(1394) Leo, *Ep. ad Anast. CP.*, 80, al. 53.
(1395) Sup., l. IX.
(1396) Leo, *Ep. ad Maxim. Antioch.*, 92, al. 62, c. 3.

communem prædicaturus fidem, sicut in Actis legimus. Sit ergo in Leone; sit in Agathone; sit in aliis egregiis Pontificibus Petrus, fratres confirmans : sit etiam in Liberio; sit in Honorio Petrus ad horam nutans et negans; sed statim respiciente Domino convalescens, seque ipso validior; ut firmitudini, Domino providente, etiam lapsus ipse serviat; neque supersit ullum errati vestigium. Id in Ecclesia Romana contigisse multa exempla docuerunt, neque porro aliter ad consummationem usque sæculi, in tota Pontificum successione, eventurum esse, certa fide credimus.

Id autem beati Petri meritis tributum volumus. Omnino enim apostoli ad Christum recepti, discipulorum ac successorum suorum regunt Ecclesias : neque illa vacat Ecclesiæ oratio Dominum deprecantis (1397); « ut gregem tuum, Pastor æterne, non deseras; sed per beatos apostolos tuos continua protectione custodias; » certumque est id, quod subditur : « iis rectoribus Ecclesiam gubernari. » Quanto magis Petrus omnium princeps, « in propria sede vivit ac præsidet, » ut et sanctus Leo egregie docet (1398); et universa Ecclesia in œcumenicis etiam conciliis sæpe confitetur.

Sic ergo tertio sensu intelligatur Petri nunquam defectura fides; quod eam Ecclesiæ Romanæ semel traditam, in eadem Ecclesia, ipsaque successorum serie, conservat ac fovet. Quibus hæc magna et præclara, Sedisque apostolicæ majestatis digna non sufficiunt, ii ut se in minuta atque oppido absurda ac falsa conjiciant, non ratiociniis, sed jam experimentis vidimus (1399).

CAPUT VI.

Traditio Patrum de fide et Ecclesia Romana, deque Sede apostolica nunquam defectura. — Romanorum Pontificum de suæ Sedis dignitate tuenda traditio.

Hæc ita, uti diximus, se habere universa agnovit antiquitas. Sancti enim Patres ab ipsa christianitatis origine, dum quærunt illud immotum in fide, quod Ecclesiæ principali, Romanæ scilicet, inesse necesse sit; non Romanum Pontificem doctorem publicum, quem a Romano Pontifice homine singulari, atque ut peccatis, ita erroribus obnoxio, secernendum cogitant; id enim postremæ ætatis inventum est; sed ipsam Romanam Ecclesiam, ac Romanam fidem, ipsam Petri cathedram, ac Sedem apostolicam uno ore commemorant.

Primus omnium Irenæus occurrit, dum « maximam, antiquissimam et omnibus cognitam, a gloriosissimis duobus apostolis Petro et Paulo, Romæ fundatam et constitutam Ecclesiam. » celebrat. « Ad hanc enim, inquit (1400), Ecclesiam, propter potentiorem principalitatem, necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est, eos qui sunt undique fideles, in qua semper ab iis qui sunt undique conservata est ea, quæ est ab apostolis, traditio. » Hæc Irenæus noster Gallicanæ Ecclesiæ lumen.

Ludunt qui *potentioriis principalitatis* nomine, Urbis amplitudinem designari putant. Agit enim Irenæus, non de Urbe, quam propter imperium frequentari; sed de Ecclesia fundata ab apostolis, ad quam ea causa convenire, in qua conservare omnes *undique fideles* avitam et *apostolicam traditionem* oporteat. Neque aliter Tertullianus (1401) : « Habes Romam, unde nobis quoque (Afris scilicet) auctoritas præsto est. Ista quam felix Ecclesia cui totam doctrinam apostoli cum sanguine suo profuderunt ! » Inde auctoritas, et illa apud Christianos jam inde ab origine Romanæ Ecclesiæ præcipua commendatio.

Neque Cyprianus rem tantam conticescit : « Navigare, inquit (1402), audent (1403) ad Petri cathedram, et ad Ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotalis exorta est. » En unde *principalis*, quod Irenæus dicebat, et jam sermone ecclesiastico frequentatum. Hunc *locum Petri, et cathedræ sacerdotalis* gradum; hanc Ecclesiæ catholicæ radicem et matricem, ecclesiasticæ unitatis originem idem Cyprianus sæpe commendat (1404). Neque ab ejus Ecclesiæ *principalis* unitate et fide deflectere se putabat, cum Stephani Papæ de hæreticorum non iterando baptismate decretum, tot undique conquisitis Scripturarum locis, vehemens accusator urgebat.

Nec taceam illam Optati unicam singularemque cathedram, quam Petrus primus insederit *apostolorum caput*, quam Petri successores, Optato referente, usque ad Siricium, ac cæteri deinde teneant usque ad sæculi finem; qua Donatistæ careant (1405); quam frustra occupare satagerent, constituto Romæ suæ sectæ vano episcopatu, quam sola catholica, nulla schismatica habeat Ecclesia (1406) : quæ proinde cathedra, si concidere posset, fieretque jam cathedra, non veritatis, sed erroris et pestilentiæ; Ecclesia ipsa catholica non haberet societatis vinculum, jamque schismatica ac dissipata esset : quod non est possibile.

Hinc illud concilii Aquileiensis ad Gratianum, Valentinianum et Theodosium Augustos (1407) : « Totius orbis Romani caput

(1397) *Præf. Miss. apostol.*
(1398) *Vid.* LEON., serm., 1, 2, 3, *in die Assumpt. ejusd.*
(1399) *Vid.* totum lib. IX.
(1400) IREN., *Cont. hæres.*, lib. III, cap. 3, n. 2, pag. 175, 176.
(1401) TERTULL., *De præscr. adv. hæret.*, cap. 36.
(1402) Cypr., epist. 55, *Ad Corn.*, al. 59.
(1403) Felicissimi asseclæ.
(1404) *Vid.* epist 45., al. 47, 45, al. 52, al. 55; et tract. *De unit. Eccles.*, et pass.
(1405) Op. Milev., *De schism. Donat.*, l. II, c. 2, 3, p. 28, ed. Dup.
(1406) *Vid.* AUG., *De hær.*, hær. 69, t. VIII; *Cont. Cresc.*, l. II, c. 27, n. 46, tom. IX, l. III, c. 31, n. 38.
(1407) Epist. I *concil. Ital.*, seu *Rom.*, seu *Aquil.*, an. 381, tom. II *Conc.*, col. 999; et apud SIRMOND. in *App. Col. Theod.*

Romanam Ecclesiam, atque illam sacrosanctam fidem apostolorum, ne turbari sineret, obsecranda fuit clementia vestra : inde enim in omnes venerandæ communionis jura dimanant. »

Hinc Hieronymus, Oriente dissidiis (1408) agitato, « cathedram Petri et fidem apostolico ore laudatam » censuit consulendam (1309); atque ad Theophilum Alexandrinum scribit, « se Patrum non transire terminos, semperque meminisse Romanam fidem apostolico ore laudatam, cujus se esse participem Alexandrina Ecclesia gloriatur (1410). »

Veneratur et Augustinus Romanam Ecclesiam, « in qua semper apostolicæ cathedræ viguit principatus (1411) : » et in ea *Romanam fidem*, quam in Ambrosii scriptis etiam hæretici pelagiani suspicere cogerentur.

Hanc celebrat Gelasius ad Anastasium imperatorem totumque Orientem confidentissime scribens : « Quia mundo radix est apostoli Petri gloriosa confessio (1412). » Qua voce designari solet ecclesiastico stylo sacer ille et omni honore prosequendus locus, quo apostolorum condita corpora, Ecclesiæ Romanæ, totique christianitati, nec minus orbi quam Urbi tutelæ sunt. Sic enim idem ad Euphemianum Constantinopolitanum patriarcham (1413) : « Veniemus, frater Euphemiane, ad illud pavendum Christi tribunal ; ubi comprobandum, inquit, utrum beati Petri gloriosa confessio cuiquam eorum, quos regendos accepit, quicquam subtraxerit ad salutem. » Ecclesiam Romanam nominat a potissima parte, ab ipso sacrario, quo Petri reliquiæ requiescunt; quo ex loco Ecclesia Romana primatum repetebat suum. Inde scilicet facta est Ecclesiarum caput, quod apostolorum princeps in ea sedem fixerit, in ea martyrium fecerit, eam sanguine dedicarit; quem ad locum videas, priscorum quoque Pontificum tempore, synodo celebratas, tanquam a Petro deductis apostolicæ doctrinæ ac disciplinæ rivis.

Hujus ergo rei gratia Stephanus metropolita Larissæus ad Bonifacium II et synodum Romanam hæc scribit (1414) : « Dixi quia auctoritas Sedis apostolicæ, quæ a Deo et Salvatore nostro, summo apostolorum data est, omnibus sanctarum Ecclesiarum privilegiis antecellit, in cujus confessione omnes mundi requiescunt Ecclesiæ. » Est et illud sancti Gelasii (1415) : « Duodecim certe fuere apostoli, paribus meritis, parique dignitate suffulti ; cumque omnes æqualiter spirituali luce fulgerent, unum tamen principem esse ex illis voluit Christus, eumque dispensatione mirabili in dominam gentium Romam direxit, ut in præcipua urbe, vel prima, primum et præcipuum dirigeret Petrum, ibique sicut doctrinæ virtute sublimis emicuit, ita sanguinis gloriosa effusione decoratus, æterno hospitio conquiescit; præstans sedi quam ipse benedixit, ut portis inferi nunquam pro Domini promissione vincatur, omniumque sit fluctuantium tutissimus portus. »

Audio quid dicant : Romanis Pontificibus, sedis suæ dignitatem commendantibus, in propria videlicet causa non esse credendum. Sed absit; pari enim jure dixerint, ne episcopis quidem, aut presbyteris esse adhibendam fidem, cum sacerdotii sui honorem prædicant; quod contra est. Nam quibus Deus singularem honoris dignitatisque prærogativam contulit, iisdem inspirat verum de sua potestate sensum ; ut ea in Domino, cum res poposcerit, libere et confidenter utantur, fiatque illud quod ait Paulus : *Accepimus Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.* (*I Cor.* II, 12.) Quod quidem hic semel dicere placuit, ut temerariam ac pessimam responsionem confutarem; profiteorque me de Sedis apostolicæ majestate, Romanorum Pontificum doctrinæ et traditioni crediturum : quanquam eorum sedem non ipsi magis, quam reliqui, ac tota Ecclesia, atque Orientales haud minus quam Occidentales prædicant. Id sequentia declarabunt.

CAPUT VII.

Libellus a sancto Hormisda ad Ecclesias Orientales missus. — Ab eisdem Ecclesiis subsignatus mittitur eidem Papæ. — Tum sancto Agapeto, Nicolao I, atque Adriano II.—Prædicata in eo libello Romana fides nunquam defectura.

Sancti Hormisdæ, ac Justini Augusti tempore, Ecclesiæ Orientales hanc adversus Acacium Eutychetis defensorem, a beatissimo Papa missam formulam jussi subscripserunt (1416) : « Prima salus est, rectæ fidei regulam custodire, et a Patrum traditione nullatenus deviare; quia non potest Domini nostri Jesu Christi prætermitti sententia dicentis : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Matth.* XVI, 18.) Hæc quæ dicta sunt, rerum probantur effectibus; quia in Sede apostolica immaculata est semper servata religio. » Ergo ut semper servaretur, ad hæc Christi promissa referunt. Subdunt postea : « Unde sequentes in omnibus apostolicam Sedem, et prædicantes ejus omnia constituta, spero ut in una communione vobiscum, quam Sedes apostolica prædicat, esse merear, in qua est integra et verax Christianæ religionis soliditas : promittens etiam sequestratos

(1408) Origenistarum.

(1409) *Ep. Hier. ad Damas.*, 14, al. 58, t. IV, part. II.

(1410) HIER., *Epist. ad Theod.* 57, al. 68; *Ibid.*

(1411) AUG., epist. 43, al. 162, n. 7, tom. II; *Vit. de grat. Christ.*, c. 43, n. 47, tom. X; et pass. in lib. *Cont. Pelag.*

(1412) GELAS., epist. 8, *Ad Anast. imp.*, t. IV *Conc.*, col. 1183.

(1413) *Ibid.*, *Epist. ad Euphem*, *CP. ibid.*

(1414) *Ep. Steph. Lariss. ad synod. Rom.*, sub Bon. II, part. I *Coll. Holst.*

(1415) GELAS Pap., *Tract.*, apud Syrm. in *App. Cod. Theod.*

(1416) *Exemp. lib. Joan. CP. ad Hormisd.*, t. IV *Conc.*, col. 1486, 1487.

a communione Ecclesiæ catholicæ, id est non in omnibus consentientes Sedi apostolicæ, eorum nomina inter sacra non recitanda esse mysteria. Hanc autem professionem meam propria manu scripsi, et tibi Hormisdæ sancto et venerabili Papæ urbis Romæ obtuli. » Atque hæc professio ab Hormisda Pontifice dictata, ab omnibus episcopis Orientalibus, eorumque antesignanis Constantinopolitanis patriarchis, est recepta. Qua de re Occidentales episcopi, præsertim Gallicani, multum in Domino collætantur (1417); ut certum sit, hanc formulam a tota Ecclesia catholica comprobatam.

Eamdem fidem Justinianus imperator ad sanctum Agapetum Papam a se subsignatam, iteratis vicibus mittit (1418); in secunda vero subscriptione sic legitur (1419): « Quapropter sicut præfati sumus, sequentes in omnibus Sedem apostolicam, quæ ab ea statuta sunt prædicamus, ac promittimus ita inconcusse servari, et compellere, ut juxta tenorem libelli istius, omnes faciant episcopi: ut sanctissimi quidem patriarchæ ad Vestram faciant Sanctitatem, metropolitani vero patriarchis, et alii ut suis faciant metropolitanis, quatenus per omnia sancta catholica Ecclesia nostra suam habeat firmitatem; » universali scilicet, ut sæpe diximus, consensione constantem.

Omnes ergo Ecclesiæ subsignata formula, profitebantur Romanam fidem, Sedis apostolicæ et Ecclesiæ Romanæ fidem, integra et perfecta soliditate constare; ac, ne unquam deficiat, certa Domini pollicitatione firmatam. Nempe hanc fidem ab episcopis ad metropolitanos, ab his ad patriarchas, a patriarchis ad Papam mitti oportebat; ut omnium confessionem unus exciperet, ac pro confessione fidei, communionem omnibus, unitatemque rependeret.

Hanc professionem eodem initio, eadem conclusione additis subinde hæresibus atque hæreticis, qui suis temporibus Ecclesiam conturbassent, per secuta sæcula frequentatam scimus. Hanc uti sancto Hormisdæ Papæ, sanctoque Agapeto, ac Nicolao I, omnes episcopi fecerant; ita iisdem verbis Adriano II Papæ, Nicolai successori, factam in concilio octavo œcumenico legimus (1420). Hæc ergo ubique diffusa, omnibus sæculis propagata, ab œcumenico concilio consecrata, quis respuat Christianus?

Interim id observemus, quid fixum ac divina pollicitatione firmatum ubique inculcetur: nempe id, Sedis apostolicæ atque Ecclesiæ Romanæ fidem minime perituram.

Neque eo secius per eadem tempora de ipsis Romanorum Pontificum definitionibus quæsitum, deliberatum, retractatum, factoque examine judicatum fuit, in conciliis VI, VII, VIII. Neque obstitit sancti Papæ Hormisdæ sententia adversus Scythas monachos, quominus eorum de uno Trinitatis crucifixo doctrina tota Ecclesia probaretur, ut suo loco vidimus (1421).

CAPUT VIII.

Concilium Lateranense sub sancto Martino Papa. — Sancti Agathonis ad synodum sextam epistola. — Item Benedicti XII de visione beatifica decretalis.

In concilio Lateranensi sub Martino Papa leguntur epistolæ ac supplicationes Orientalium æque ac Occidentalium, quibus Sedis apostolicæ Romanique Pontificis dignitas et auctoritas mirifice commendantur (1422); quod ejus sit definire de summæ fidei rebus, deponere hæreticos, rectam pronuntiare ac firmare sententiam; aliaque ejusmodi, quæ ad ejus officium pertinere nemo Catholicus negaverit. Hæc igitur vehementer inculcant, ubi illud sempiternum exponunt, quod deficere non possit: Ecclesiam Romanam, Sedemque apostolicam, ejusque fidem prædicant; Cyprii quidem episcopi (1423): « Firmamentum a Deo fixum et immobile, atque tituli formam lucidissimam fidei, vestram apostolicam Sedem constituit Christus Deus noster, dicens: *Tu es Petrus*, » etc. Africani vero (1424): « Magnum et indeficientem omnibus Christianis apud apostolicam Sedem consistere fontem nullus ambigere possit, de quo rivuli prodeunt affluenter, latissime irrigantes orbem Christianum. »

Placet autem in primis audire Stephanum Dorensem episcopum (1425), quæ prima erat sedes sub Hierosolymitano patriarcha. Is igitur contestatur, Oriente turbato per Sergium, Pyrrhum et Paulum Constantinopolitanos præsules, advenisse se ad apostolicam Sedem; quoniam Petrus apostolorum princeps a Deo claves sortitus, jussusque sit primus pascere oves; « et ipse præcipue ac specialiter firmam præ omnibus habens in Dominum Deum nostrum et immutabilem fidem, convertere aliquando, et confirmare exagitatos consortes suos et spirituales meruit fratres: utpote dispensative super omnes, ab ipso qui propter nos incarnatus est Deus, potestatem accipiens et sacerdotalem auctoritatem. »

Hoc igitur fundamento posito subdit: « Quod utique sciens beatæ memoriæ Sophronius quondam patriarcha sanctæ Christi Dei nostri civitatis, sub cujus diœcesi fungebar sacerdotali officio, studuit humilitatem meam sine mora ad hanc apostolicam

(1417) *Epist. Avit. Vienn. ad Hormisd*, *ibid.*, col. 1445.

(1418) Hanc fidei confessionem jam ante miserat Bonifacio II. *Vide* loc. cit. col. 1686. Eam itaque a se tertio subsignatam Agapeto misit. (*Edit. Paris.*)

(1419) *Conf. Just. ad Agap.*, conf. 1, c. 1790; conf. 2, c. 1801, 1802.

(1420) Conc. 8, act. 1, tom. VIII *Conc.*, col. 988, 989.

(1421) Sup., lib. IX, c. 16 et seq.

(1422) Vid. *Conc. Later.*, sub Mart I, decr. 2, tom. VI, col. 100 et seq.

(1423) *Epist. Serg.*, *Epist. Cypr. ad Theod. Pap.*, *ibid.*, col. 121.

(1424) *Epist. Afr. episc. ad Theod.*, *ibid.*, col. 128.

(1425) Sup. STEPH. Dorens., *ibid.*, col. 104.

magnamque dirigere Sedem. » Ac paulo post : « Duxit me indignum et statuit in sancto Calvariæ loco, ubi Christus sponte crucifigi dignatus est, et ibi alligavit me vinculis insolubilibus dicens :.... Quantocius ergo de finibus terræ ad terminos ejusdem deambula, donec ad apostolicam Sedem, ubi orthodoxorum dogmatum fundamenta existunt, pervenias, » etc.

Hæc igitur dicebat ille Sophronius; ille, inquam, qui Honorium consulens, responsum tulerat de tacendis *una* vel *duabus voluntatibus*. Neque vero his motus est; sed *duas voluntates* prædicare non destitit; neque existimavit Romanam fidem concidisse, eo quod Honorius, unus Pontifex, pessima et catholicæ pietati adversa præcepisset. Sed intellexit in Ecclesia Petri manere Petri doctrinam, atque *optima fundamenta*; neque futurum unquam, ut illa Ecclesia a vera religione abstrahatur. Quod etiam successorum Honorii, atque in primis sancti Martini testabatur fides. Quare deficiente Constantinopolitana Ecclesia, ac totum Orientem conturbante, veræ fidei rationem in illa inconcussa Petri Sede quærebat.

Ex eodem Hierosolymitano tractu Romam advenerant abbates sanctissimi, quorum supplicationem alio loco memoravimus. Hos, cum postulassent rectam et antiquam a Martino sacroque concilio firmari fidem, hæc subdidisse jam legimus (1426) : « Certissime hoc scientibus vobis sanctissimis, quod si aliter quam a nobis pro pietate postulata sunt, quidquam omnino integritatem fidei corrumpens, a vestra terminetur (id est, definiatur) Beatitudine, liberi sine dubio atque innocentes ab hoc quod fiet exsistimus. »

Cum hæc sub dubio proponerent, non tamen dissentiebant ab iis, quæ reliqui de Romana fide semper invicta dixerant, eosque Martinus ac sancta synodus suscepit æque ac cæteros : quod nempe intelligerent, non propterea Romanam abnegari fidem, si de alicujus Romani Pontificis judicio dubitetur.

Sanctum Agathonem Papam a synodo sexta susceptum vidimus (1427) hæc scribentem : « Quod Petro adnitente, apostolica ejus Ecclesia nunquam a veritate deflexa sit : quod ejus auctoritatem ac doctrinam catholica Ecclesia, et œcumenicæ synodi semper amplexæ sint : quod eadem Ecclesia semper illibata permanserit, propter eam Christi promissionem : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* » (*Luc.* XXII, 32.) Hæc præclara, hæc magnifica, hæc vera sunt, ita ut ab Agathone dicta, et a sexta synodo suscepta esse vidimus, hoc est ipsa summa, successionis ipsius habita ratione; atque omnino ita ut cum illis stent de ipsius Agathonis judicio habita quæstio, atque in Honorii rescriptum anathematis lata sententia. Quid plura ? Ipsa me charta deficiat, si referre aggrediar eos, qui quærentes illud immotum, quod in Ecclesia Romana sit, nihil aliud quam ipsam Ecclesiam, ipsam cathedram, ipsam Sedem apostolicam memorarunt.

Nec Romani Pontifices unquam aliter locuti. Sæculo XIV, Benedictus XII visionem beatificam sanctis ac purgatis animabus asseruit. Quo in diplomate, de Romanæ Ecclesiæ capitis Ecclesiarum principatu, multa præfatur, concluditque sic (1428) : « Pro qua (Ecclesia) ut in se ipsa subsistens alios informaret, passionis suæ tempore Salvator noster Jesus Christus Patrem exorasse perhibetur, dicens : *Simon, Simon*, etc. *Ego autem pro te rogavi*, » etc. Sic ille ad ipsam Ecclesiam Romanam Christi precationem refert : quo fieri asserit ut in illa Ecclesia « non dogmatizetur improvidum, inseratur incautum, in fide temerarium ingeratur. »

Hæc ait ille Benedictus, quem audivimus ita disserentem, ut aperte fateretur, determinationes in causa fidei a Romano Pontifice editas posse esse falsas, et a successoribus retractari; quin etiam aliquas a Joanne XXII merito retractatas. Quæ cum is cardinalis protulisset, non infirmavit Papa, imo perspicue confirmavit, dum editam a Joanne antecessore de beatarum animarum statu fidem et ipse promulgat; et tamen post eam editam, ipsam quæstionem de integro tractat, ut supra vidimus (1429).

Ergo ille cum ostendat, antecessoris suamque adeo fidem, toti Ecclesiæ propositam, rursus in quæstionem vocari a se posse; tamen Ecclesiæ Romanæ fidem immotam, inconcussamque prædicat : adeo hæc diversa sunt. Atque iterum id confidenter dixerim, cum Romani Pontifices, pro eo, ut par est, soleant in omnibus diplomatibus Sedis suæ dignitatem, auctoritatemque commendare, qui se, aut Romanum Pontificem, in definiendis fidei quæstionibus infallibilem, dixerit, ad hæc usque tempora neminem exstitisse : adeo id in Ecclesia Christi novum nimiumque est.

CAPUT IX.

Sancti Gelasii Papæ epistola ad Anastasium imperatorem nobis objicitur.

Objicitur nobis insignis Gelasii locus in epistola ad Anastasium Augustum, de Acacio Constantinopolitano, qui synodum Chalcedonensem improbaverat. Eum a Felice III excommunicatum et in excommunicatione mortuum, cum orthodoxis episcopis in sacra liturgia memorari optabat imperator, agebatque cum Gelasio, ut id fieri vellet. At negabat Gelasius, catholicam fidem pati, ut impiorum nomini communicaretur. Quæ de catholicæ fidei sanctitate præfatus, de Sede

(1426) Sup., lib. IX, cap. 19; vid. *Conc. Later.*, sub Mart. I. loc. jam cit., col. 117; vid. *Dissert. præv.*, n. 86.

(1427) Sup., l. VII. c. 27; vid. conc. VI, act. 4, t. VI, c. 636.

(1428) *Bull. Rom.* t. I, bull. 4 BENED. XII, *Benedictus;* et apud Rain., an. 536, n. 2.

(1429) Vide. *Diss. præv.*, n. 47.

sua hæc subdit (1430) : « Hoc est quod Sedes apostolica magnopere cavet, ut quia mundo radix est apostoli gloriosa confessio, nulla rima pravitatis, nulla prorsus contagione maculetur. Nam, si (quod Deus avertat, quod fieri non posse confidimus) tale aliquid proveniret; unde cuiquam resistere auderemus errori ? vel unde correctionem errantibus posceremus? Proinde, si pietas tua unius civitatis (1431) populum negat posse pace componi ; quid nos de totius orbis terrarum summus universitate facturi, si, quod absit, nostra fuerit perversitate deceptus? » Hinc triplex argumentum conficiunt : primum, si in Sede apostolica ulla rima pateret pravitati, officio suo fungi non posset, quæ errori resistere non auderet; at Sedem apostolicam suo officio fungi posse oportet : oportet ergo in illa nullam pravitati patere rimam. Alterum, sanctus Gelasius fieri non posse confidit, ut in Sede apostolica ulla pravitati rima pateat; at si Romanus Pontifex de fide judicando aberraret, rima pateret pravitati : ergo Gelasius id fieri non posse confidit. Tertium, si Romanus Pontifex erraret, totus deciperetur orbis; at totus orbis non potest decipi : ergo Romanus Pontifex a vero errare non potest.

Non his moverentur, si id quod Gelasius hic ageret, cogitare vellent. Id autem agebat, ut adversus pravitatem omnem, ne unquam irreperet, summa Sedis apostolicæ cautio omnibus esset cognita; subditque rationem : « Alioquin, unde resistere auderemus errori? vel unde correctionem errantibus posceremus? » Quo sensu a Domino dictum est : *Vos estis sal terræ; quod si sal evanuerit*, aut *insulsum fuerit, in quo salietur?* (*Matth.* v, 13; *Marc.* IX, 49.) Non quasi sal illud insulsum non possit fieri, sed quia, ne id fiat diligentissime cavendum est. Quo item sensu, omnibus episcopis synodus Romana sub Damaso dixit : « Quemadmodum enim poterunt corrigere errata populorum, si ipsos error obsederit (1432)? » Quod non eo dictum est ut se infallibiles cogitent; sed ut falli metuant et caveant; atque eo illa spectat a sancto Gelasio prædicata sua et aliorum Romanorum Pontificum summa cautela adversus errorem; ne si illis irrepserit, alios aut reprehendere non audeant, aut curare non possint. Quo loco si concludis, fieri ergo non posse ut errent, pessima argumentatio; ab eo quod fieri non debeat, ad id quod nequeat : aut ab eo quod fieri sine gravi detrimento non possit, ad id quod fieri omnino non possit, concludendumque erat, ne errent doctores orbis, omni ope cavendum, non tamen impossibile non sit.

Jam illud Gelasii : « Quod Deus avertat, quod fieri non posse confidimus, » ut rima ulla errori aut pravæ hæreticorum communioni pateat; profecto pium votum, pia fiducia est, non certa illa fides, quæ nunquam falli possit; neque absolutam impossibilitatem denotat, sed summam difficultatem, spemque maximam, ut vigilantibus, attentis, caventibus, Deus obrepi non sinat.

Cæterum absolute impossibile esse, ut hæretici aliquando per fraudes in Ecclesiæ Romanæ communionem obrepant, qua de re hic agebatur, ne ipsi quidem adversarii dixerint; nemoque est, qui non videat sub Liberio, sub Honorio, sub reliquis Pontificibus suo loco memoratis, quam ampla pravitati errorique patuerit, non rima, sed janua. Quin etiam illi, qui possibile esse negant, ut Romanus Pontifex falsa definiat, possibile fatentur esse, ut falsa prædicet, summa etiam contumacia, tantosque aditus errori aperiat, ut loco movendus sit, ne error serpat latius : ut vel ipsis fatentibus, id quod dicit Gelasius, ad piam fiduciam, non ad omnimodam certitudinem referri necesse sit. Quod autem Gelasium movet ille metus, quid orbi terrarum fieret, « si nostra, inquit, quod absit, fuerit prævaricatione deceptus; » sensit ille quidem id fieri posse, ut quantum in ipso esset, totus deciperetur orbis. Quantum enim in ipso est, totum orbem decipit, qui docendi orbis auctoritate pollens, prævaricatur officio. Neque tamen propterea necesse est totum orbem decipi; cui adversus errorem alia remedia adfutura sint. Sic enim Liberius, sic Honorius, sic alii, quantum in ipsis erat, totum orbem deceperunt; nec tamen deceptus est orbis, quem adversus errantes vigilasse ac stetisse legimus. Hæc scripsit ille Gelasius, quo nullus Pontificum de suæ Sedis amplitudine magnificentius dixit

CAPUT X.

Leonis IX et Gregorii VII loci objiciuntur nobis.

An vero recentioris ævi Pontifices ab antecessorum traditione deflexerint, videamus. Profert scriptor anonymus (1433) sancti Leonis IX egregii Pontificis locum, quod pro solius Petri fide, ne deficeret, Dominus rogaverit : « Quæ, inquit (1434), oratio obtinuit, quod hactenus fides Petri non defecit, nec defectura creditur, in throno illius, usque in sæculum sæculi; sed confirmabit corda fratrum..... sicut usque nunc confir-

(1430) Gelas., epist. 8, *ad Anast. imp.*, t. IV *Conc.*, col. 1183.

(1431) Hæc ut intelligantur, sciendum est Anastasium eo maxime argumento persuadere voluisse Gelasio, sibi esse cum Acacii nomine communicandum, quod Constantinopolitani cives Acacium etiam mortuum adeo observabant, ut nomen ejus, non sine gravi tantæ urbis commotione, videretur e sacris dypticis expungi posse. Cui Gelasius respondet : non unam urbem, sed orbem universum commotum iri, si cum Acacii nomine communicaret. (*Ed. Paris.*)

(1432) *Syn. Rom.* II, sub. Damas., *Epist. ad Orient.*, part. I *Collect. Holst.*; et tom. I *Conc.*, c. 889.

(1433) Anon., *Tract. de libert.*, etc., l. VII, cap. 12, n, 11.

(1434) Leon. IX epist. 5, *Ad Petr. Ant.*, t. IX *Conc.*, col. 975.

mare non cessavit. » Hæc Leo : sed quid contra nos, qui quidem tanto conatu id agimus, ne illa Petri Sedes a vera unquam fide avellenda credatur? Quod autem ea Sedes in fide labascentes confirmare non cesset : id a sancto Agathone depromptum, eodem intelligendum modo ; nempe ut id ipsa series, ipsa successio, non ut singuli quique præstiterint. Quin idem scriptor anonymus ibidem impensissime laudat (1435) illum sancti Ignatii patriarchæ Constantinopolitani locum ad Nicolaum I, quo allegata Christi sententia : *Tu es Petrus*, etc., sic concludit (1436) : « Et ideo ab olim et prisco tempore, in exortis hæresibus, eradicatores et interemptores malorum zizaniorum multi multoties facti sunt, qui Sanctitatem Tuam illic (in Petri scilicet Sede) præcesserunt : » quam epistolam in concilio octavo lectam et susceptam anonymus refert. Sed avertat ad illa verba : *multi multoties*, quibus constat communem eum esse Christianorum sensum, quod Romani Pontifices ei officio præpositi, tantam rem summa quidem ipsa præstiterint ; non ut omnes, nemine excepto, nullis ejus partibus defuerint.

Idem anonymus objicit Gregorii VII locum (1437) ; quod Ecclesia Romana « per beatum Petrum, quasi quodam privilegio, ab ipsis fidei primordiis, a sanctis Patribus omnium mater Ecclesiarum adstruitur, et ita usque in finem habebitur semper ; in qua nullus hæreticus præfuisse dignoscitur, nec unquam præficiendum, præsertim Domino promittente, confidimus. Ait enim Dominus Jesus : *Ego rogavi pro te, Petre, ut non deficiat fides tua.* » (*Luc.* XXII, 32.) Quæ omnino nihil ad rem. Non enim quærimus, an Romanus Pontifex possit fieri hæreticus, quod isti posse fieri passim confitentur ; sed utrum hæresim definire possit, quod etiam non hæreticum facere posse constat.

Neque enim necesse est, ut sit hæreticus, qui hæretica definiat, cum possit id facere non hæretico et contumace animo ; atque ipse Cyprianus rebaptizationis hæresim, ipse non hæreticus, habito concilio definierit. Jam quorsum id spectat, quod neget Gregorius VII Romanæ Sedi ullum unquam præpositum fuisse hæreticum ; nullum item præponendum esse confidat? An eo ut nullus Romanus Pontifex futurus sit unquam hæreticus? Id ne ipsi quidem dixerint. Vel ergo Gregorius VII nimius fuerit, vel pia illa sit ejus fiducia, non certissima fides, non dogma catholicum ; quod ipsa verba præferunt, si quis caute attenderit.

Atque hinc liquido patet, quam indiligenter in hac quæstione versentur, qui hos locos non satis consideratos lectosque venditant. Neque tamen mirum, si Gregorius VII asseverare ausus esset, Romanum Pontificem non posse fieri hæreticum, qui etiam id asserere ausus est : « Quod Romanus Pontifex, si canonice fuerit ordinatus, meritis beati Petri indubitanter efficitur sanctus (1438), ut etiam inter ejus *Dictatus* fertur. Neque tamen ibi legimus, Romanum Pontificem errare non posse ; adeo id supra hominem in sanctis quoque visum est : sed hoc tantum, « Ecclesiam Romanam nunquam errasse ; nunquam erraturam ; Catholicum non haberi, qui non concordat Romanæ Ecclesiæ : » quod nos quoque credimus, omnique ope asserimus.

CAPUT XI.

Innocentii III ab anonymo auctore locus objicitur, sed truncus et mutilus.

Censores nostros in impugnandis nobis, multa quidem, id autem vel maxime peccasse vidimus, quod officium pro re, piam spem ac fiduciam pro certa fide accipiant. Id vero confirmabit Innocentii III insignis locus. Et quidem auctor anonymus id vehementer urget, quod est ab eo Pontifice dictum in sermone 2 *Consecrationis*, qui locus sic incipit (1439) : « Cum enim sim servus, debeo esse fidelis et prudens, ut dem familiæ cibum in tempore. Tria præcipue Deus requirit a me, videlicet fidem cordis, prudentiam operis, cibum oris : hoc est ut sim fidelis in corde, ut sim prudens in opere, et dem cibum in ore. » Hæc quidem dixit : quæ ab ipso requirantur, quæ præstare ipse debeat ; non quæ necessario ipse aut alii exsequantur. Pergit : « Nisi enim ego solidatus essem in fide, quomodo possem alios in fide firmare, quod ad officium meum noscitur specialiter pertinere, Domino protestante : *Ego*, inquit, *pro te rogavi, Petre*, etc. ; rogavit et impetravit, *quoniam exauditus est in omnibus pro sua reverentia* (*Hebr.* V, 7) ; et ideo fides apostolicæ Sedis, in nulla unquam turbatione defecit ; sed integra semper et illibata permansit, ut Petri privilegium persisteret inconcussum. » Hæc sunt, quæ anonymus urget, aperta fallacia : quippe, cum id quod Innocentius debeat ; id quod *ab ipso requiratur ;* id quod sit ejus, ut profitetur, *officii ;* confundat cum eo, quod necessario credatur præstiturus. Rogo enim, quid illud est : « Nisi ego solidatus essem in fide, quomodo possem alios in fide firmare ? » De qua fide loquitur? de ea profecto quæ in corde sit. « Tria enim, inquit, Deus requirit a me : fidem cordis ; » atque iterum : « ut sim fidelis in corde. » Unde affert illum Apostoli locum : *Corde creditur ad justitiam.* (*Rom.* X, 10.) An ergo Innocentius ita se in ea fide, quæ in corde sit ad justitiam, solidatum esse credit, ut infirmitatem humanam non jam reformidet, ab eaque tutum se esse jactet? Id superbissimus,

(1435) Anon., *ibid.*, n. 8.
(1436) *Ep. Ignat. CP. ad Nicol. I*, inter *Act. conc.* VIII, act. 3, t. VIII, c. 1069.
(1437) Anon., *ibid.* ; GREG. VII, l. VIII, epist. 1, *Ad archiep. synod.*, t. X *Conc.*, c. 249.
(1438) GREG. VII, l. II, int. *Dictat.* post epist. 55 ; *Vide* etiam lib. VIII, epist. 21, *ad Hærim.*
(1439) Anon. l. VII, c. 12, n. 16 ; *Vide* in. serm 2, *In cons.*, t. I, p. 188 ed. Col., an. 1575.

id insipientissimus; non profecto Innocentius dixerit. Quare illud quod ait: « Nisi ego solidatus essem in fide, quomodo possem alios in fide firmare; » ita intelligendum est, ut nisi sit in fide firmus, officium firmandi alios non pro eo ac par est possit præstare, non ut ipse se credat plene et inconcusse, nulloque unquam metu, in fide esse solidatum.

At enim eo loco Christi precationem affert, ut Petri fides non deficiat; unde concludit fidem Ecclesiæ Romanæ nunquam defecisse, nunquam defecturam. Atqui hæc urget anonymus, hæc continuo addita et contexta prætermisit: « In tantum enim mihi fides necessaria est, ut cum de cæteris peccatis Deum solum judicem habeam, propter solum peccatum, quod in fide committitur, possem ab Ecclesia judicari. » Ergo non credebat suam penitus inconcussam fidem; sed quod ei Ecclesiæ præsideret cujus fidem, pollicente Domino, inconcussam prædicaret, sibi accommodabat, quæ ad universam Petri successionem, eique conjunctam Romanam Ecclesiam pertinerent; eo plane sensu, quo illud: *Ecce ego vobiscum sum*, toti apostolico atque episcopali ordini dictum, singuli suo modo sibi applicant, pia, ut diximus, fiducia, non certa et indubitata fide.

Id aperte explicat sermone 3 *De consecratione* (1440): « Officium injungit, cum dicit: *Confirma fratres tuos;* auxilium impendit cum ait: *Ego pro te rogavi, Petre.* Exauditur enim *in omnibus pro sua reverentia; Dominus mihi adjutor, non timebo quid faciat mihi homo.* » (*Psal.* CXVII, 6.) Hæc an ad piam fiduciam, an vero ad certam pertineant fidem sequentia ostendunt: « propter causam vero fornicationis Ecclesia Romana posset dimittere Romanum Pontificem; fornicationem non dico carnalem, sed spiritualem; id est propter infidelitatis errorem: quoniam *qui non credit, jam judicatus est.* » (*Joan.* III, 18.) Tum subdit: « Ego tamen facile non crediderim, ut Deus permitteret Romanum Pontificem contra fidem errare, pro quo spiritualiter oravit in Petro: *Ego*, inquit, *pro te rogavi*, » etc. Audis quid dicatur de Romano Pontifice per infidelitatem fornicante; quamque illud dubitantis ac metuentis sit: *Non facile crediderim*, etc. Quod ergo trahit Christi precationem, non dogma fidei, sed pia fiducia, pia accommodatio est. Huic favere licet, sperando et præsumendo; pro fidei decreto hanc habere, novum ac temerarium est.

Atque alios quidem hujus Pontificis locos memoravimus (1441), quibus nostra firmentur. Sed hic ostendisse juvat quam hi quoque nihil sint: ut profecto illos pudere debeat, tantum præsidii in iis collocasse, quæ non nisi imperitis et cursim legentibus fucum faciant.

CAPUT XII.

Petri cardinalis de Alliaco, de Sede apostolica nunquam defectura, deque Pontifice interim fallibili et deviabili, sententia.

Ultimo loco proferimus Petrum Alliacensem et Joannem Gersonem de Romanæ Sedis æterna firmitate disserentes, ut eam cum Parisiensium sententia egregie consentire constet.

Et quidem Petrus de Alliaco in illa legatione nobili, quam adversus Montesonum, universitatis Parisiensis nomine, Avenione gessit, ad Clementem VII ita peroravit (1442): « Non ignoramus, sed firmissime tenemus, et nullatenus dubitamus, quod sancta Sedes apostolica est illa cathedra Petri, supra quam, eodem Hieronymo teste, fundata est Ecclesia; ut habetur in capitulo *Quoniam vetus*: et sicut dicit Cyprianus, dist. 93, cap. *Qui cathedram*, de qua Sede in persona Petri in ea sedentis dictum est: *Petre, rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* » (*Luc.* XXII, 32.)

In eadem legatione tractatum edidit ad Papam et cardinales, in quo hæc leguntur (1443): « De hac sancta Sede, in persona Petri apostoli in ea præsidentis dictum est: *Petre, rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* Propter quod dicit Cyprianus, dist. 93: « Qui cathedram Petri, scilicet sanctam Sedem apostolicam, super quam fundata est Ecclesia, deserit, in Ecclesia se esse non confidat. » Et Hieronymus, XXIV, quæst. 1, cap. *Quoniam vetus*, dicit: Quod super eam fundata est Ecclesia, et quod quicunque secum non colligit, dispergit, et in capite *Hæc est fides*, dicitur quod ipsa semper immaculata permansit, et in futuro permanebit: ex quibus omnibus satis patet, quod ejus nunquam deficit fides. »

Hæc igitur cum dicat de Sede apostolica nunquam defectura, nihilo secius docet Romanum Pontificem in fide posse deficere. Ibidem enim hæc habet (1444): « In causa fidei a Summo Pontifice appellari potest ad concilium generale, sicut patet, dist. 19, cap. *Anastasius*, et manifestum est quod ad ipsum pertinet concilium in causis fidei definire, sicut patet ex auctoritate Gregorii, dist. 15, cap. *Sicut.* »

Atque hæc, inquit, « declarantur supponendo quid sit Sedes apostolica: nam vel ipsa est universalis Ecclesia, vel aliquod generale concilium universalem Ecclesiam repræsentans, vel particularis Ecclesia Romana in qua scilicet Ecclesia sedet, id est, cui præsidet Summus Pontifex, et ideo ipse et Sedes apostolica non sunt idem, sicut non idem sunt sedes et sedens. »

Cum ergo ex Petro Alliacensi *aliud sit sedes, aliud sedens*, non mirum est aliquid convenire *sedi*, quod *sedenti* non conveniat; nempe ut *sedes* deficere non possit, cum

(1440) INNOC. III, serm. 3 *De consecr.*, *ibid.*, p. 192, 194.

(1441) Sup., l. IX, c. 39, 40.

(1442) Petr. ALLIAC., *Prop. ad Pap. cont. Mont.* inter. Op. GERS., ed. Dupin, t. I, p. 705.

(1443) *Ibid.*, *Tract.* seu *Apol. ad Pap. et cardin.*, *ibid.*, p. 710. *Vide* etiam p. 691

(1444) *Ibid.*, p. 710. *Vide* etiam p. 688.

sedens sit deviabilis, etiam in judicio de fide, quippe a quo judicante, etiam in causis fidei, ad concilium generale, secundum eumdem auctorem, appellare liceat.

Et quamvis doceat sic appellari posse, haud minus diserte docet, « quod ad sanctam Sedem apostolicam pertinet, auctoritate judiciali suprema, circa ea quæ sunt fidei, judicialiter definiri (1445) : » quia Sedes apostolica, tametsi subjecta est universali Ecclesiæ, eamque repræsentanti concilio generali, tamen suprema est respectu singularium Ecclesiarum; quemadmodum tradit, non modo schola Parisiensis, sed etiam ipsum Constantiense concilium, ut sæpe diximus.

Huc spectat ejusdem Alliacensis alio loco relata sententia, qua explicans illud privilegium, de non errando, quale sit : « Aliqui, inquit (1446), extendunt ad Romanam Ecclesiam : aliqui vero restringunt ad auctoritatem universalis Ecclesiæ; sed non potest extendi ad Papam. » Sic clare et perspicue *Sedis indefectibilem firmitatem*, cum Romani Pontificis *defectibilitate* conjungi posse declarat.

CAPUT XIII.

Joannis Gersonis eadem de re sententia.—Confutantur qui putant variasse Gersonem. — Dionysii Carthusiani loci repetuntur.

Joannes vero Gerson ejus discipulus hæc coram Alexandro V prædicat : de Indis quidem : « Habent Christum, inquit, an pure? Quis doceat? Facile in eis sinceritas corrumpitur, cum Ecclesiæ Romanæ non cohæreant, a qua fidei certitudo petenda est. » De Græcis vero (1447) : « Illos mala tempestas a Sede Petri disjectos, non modo schismatis, sed nonnullius etiam hæresis macula fœdavit. Latinitas ipsa purior et immaculatior Sedem habet Petri, pro cujus fide ne deficeret, specialiter oravit ille, qui *in omnibus exauditus est pro sua reverentia.* »

Hæc docet ille, qui ubique asserit Romanum Pontificem, etiam de fide judicantem, errare potuisse : et in eodem quoque coram Alexandro V sermone prædixerat : « quid, si quod perrarum est, Summus Pontifex labatur in hæresim, ut legimus Liberium Arianæ hæresi subscripsisse (1448). » Cum ergo doceret talia, tamen Ecclesiæ Romanæ inconcussam prædicabat fidem.

Hinc etiam illud : « Papa fluit, papatus stabilis est (1449); » quo scilicet ostenderet, in Papa mortali, labili, atque ut vocat *deviabili*, inconcussam tamen papatus a Christo instituti stare rationem.

Neque audiendi qui dicunt variasse Gersonem eumque sub Alexandro V infallibilitatis pontificiæ defensorem, circa Constantiensis concilii tempora in aliam sententiam deflexisse. Qui si legissent tractatum *De unitate ecclesiastica*, et *Considerationes de pace*, anno 1403 editas; si *Propositiones coram Anglicis* ante concilium Pisanum, anno 1408; si tractatum *De auferibilitate Papæ;* si *Considerationes quatuor*, aliosque tractatus circa Alexandri V pontificatum (1450); facile intelligerent ejusdem fixam invariabilemque sententiam, concilium Papæ, ut *indeviabile deviabili*, anteponi oportere.

Certe hæc scribebat tum (1451) : « Jubebit exempli gratia Summus Pontifex, coram theologis expertis, quod fideles credant Spiritum sanctum non procedere a Patre et Filio; theologorum erit doctrinaliter resistere, » etc. Ergo id jubere potuisse credebat, quod evangelicæ doctrinæ repugnaret, haud minus inconcussa Ecclesiæ Romanæ fide.

Hæc quidem ostendunt non a Joanne Gersone diversis temporibus, diversa dicta esse; sed quæ isti diversa putant, in unam revera coire sententiam. Quod item demonstrat pius ille doctusque Dionysius Carthusianus, qui, et Papam in judicando *fallibilem*, et Ecclesiæ Romanæ fidem nihilo secius *nunquam defecturam* credidit (1452) : adeo liquebat, hæc duo simul stare. Atque hinc utraque amplexi Gallicani Patres, et consensum Ecclesiæ post pontificalia decreta necessarium, et nihilo secius « apostolicæ Sedis, in qua fides prædicatur et unitas servatur Ecclesiæ, reverendam omnibus gentibus majestatem » prædicant (1453).

CAPUT XIV.

Dubium resolvitur. — Ecclesiæ Sedisque Romanæ firmitas, ab Ecclesiæ catholicæ firmitate. — Ecclesiæ Romanæ traditio, universalis traditionis pars ac specimen.

Dices ex antedictis, nec ipsam quidem Romanam peculiarem Ecclesiam, Sedemque apostolicam satis esse firmam; cum ostenderimus, de Romanorum Pontificum, Cœlestini, Leonis, Agathonis, aliorumque decretis in synodis œcumenicis habitam quæstionem; cum ea decreta, toto clero Romano consentiente, Agathonis etiam toto fere Occidentali concilio probante et condecernente, edita fuerint.

Id qui objiciunt, non satis advertunt quid immotum invictumque diximus; nempe id quod infixum penitus insertumque sit. Hæc est illa Petri, hæc est Romana fides, quam ipsa successio certi instar firmique dogmatis attulerit. Neque vero probamus Turrecrematam aliosque docere visos, Papam quidem per sese errare in

(1445) *Vid.* in *Append.*, lib. I, cap. 7; et Pet. Alliac., *De auct. conc.*, int. Oper. Gers., tom. II, p. 949.

(1446) Gers., *Serm. cor. Alex. V, in Ascens. Domini*, tom. II, ed. Dup., pag. 136.

(1447) *Ibid.*, p. 134.

(1448) *Ibid.*, 135.

(1449) *Ibid.*. *Prop. facta coram Angl.*, conc. IV, *ibid.*, p. 128.

(1450) *Vid.* tract. *De unit. Eccles.*, consid. 10, *ibid.*, pag. 117. *Consid. de pace, ibid.*, pag. 69 et seq.; libel. *De aufer. Pap.*, p. 209 et seq.

(1451) *Ibid.*, *De aufer. Pap.*, consid. 14; *ibid.*, p. 218.

(1452) *Vid.* Dion. Cart., tract *De auct. Pap.*, t. I, ed. Colon.

(1453) *Declar. cler. Gall.* 1682, Præf., et cap. 4.

fide; etiam prædicando et definiendo posse; non autem si cum cardinalibus ac synodo sua deliberet; tanquam peculiaris Papæ synodus, aut cardinalium collegium, id Papæ tribuant, ut errare non possit. Certiora cogitent oportet, qui Ecclesiæ Romanæ, Sedisque apostolicæ inviolabilem statum fidemque prædicent: nempe id eventurum nunquam, ut quemadmodum Ecclesiæ, exempli gratia, Constantinopolitanæ, Alexandrinæ, et nunc Anglicanæ, Danicæ; ita Ecclesiæ Romanæ error inhæreat; quem contumace proposito tueatur, et a veræ Ecclesiæ se abrumpat sinu. Neque vero unquam Romani Pontifices refugerunt, ut quod cleri sui consensu judicassent, cum œcumenica synodo, si res postularet, æquo animo retractarent. Quo profecto constabat, si aliquid forte erroris irreperet, certe abesse contumaciam, qua sola fit hæresis. Quin vidimus sanctum Zozimum cum clero suo sedentem comprobasse quidem Cœlestii fidem (1454), at nulla contumacia; atque ab Africanis Patribus commonitum, statim ad meliora ac prisca rediisse. Quanto magis si tota Ecclesia, aut œcumenica synodus ipsum commonuisset!

Unam ergo Ecclesiam catholicam, utpote Spiritus sancti magisterio instructam, quæque eam repræsentet, synodum œcumenicam, eam esse credimus, in quam circa fidem nullus unquam obrepat defectus, neque per contumaciam, neque per imprudentiam: clerum vero Romanum, si quid erraret, ab Ecclesia catholica, atque ejus œcumenica synodo dirigi, revocari, doceri debere, perficique omnino ne error inolescat. Unde illa Romanæ Ecclesiæ, Sedisque apostolicæ invicta firmitas, ipsa Ecclesiæ catholicæ firmitate constat: quæ quidem Ecclesia catholica, cum ex Christi promissione sit immobilis, Petri successionem, eique conjunctam principalem Ecclesiam, Sedemque Romanam, partem Ecclesiæ necessariam, ea vi, quæ totum continet, stare quoque oportet.

Quamobrem firma quidem est Sedis Romanæ atque inconcussa traditio; sed illud robur catholicæ Ecclesiæ traditione constat. Unde Augustinus vim traditionis exponens, id semper inculcat (1455), ut quæ per universam custodiuntur Ecclesiam, non nisi ab apostolis tradita et commendata credantur. Et Vincentius Lirinensis firmum et inconcussum id esse definit, « quod ubique, quod semper est (1456). » Cui congruit Tertulliani sententia: « Quod apud multos unum invenitur, non est erratum, sed traditum (1457); » quo concludit fieri non potuisse, « ut tot ac tantæ Ecclesiæ in unam fidem erraverint. » Tum illud præcipuum, possibile non fuisse, ut Spiritus sanctus « nullam earum in veritatem deduceret, ad hoc missus a Christo ut esset doctor veritatis. » Atque hinc illud invictum, « ut veritas nobis adjudicetur, quicunque in ea regula incedimus, quam Ecclesia ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit (1458). » Quæ clare demonstrant, vim traditionis in universalis Ecclesiæ consensione esse positam; in qua quippe sit certissimum Spiritus sancti magisterium. Neque ab ea sententia abludit his antiquior Irenæus: « Ecclesia enim, inquit (1459), per universum orbem usque ad fines terræ seminata, et ab apostolis et a discipulis eorum accepit eam fidem, quæ est in unum Deum. » Ac rursus (1460): « Hanc prædicationem cum acceperit et hanc fidem Ecclesia, et quidem in universum mundum disseminata, diligenter custodit quasi unam domum inhabitans. « Pulchre, ut totius orbis terrarum tam fida sit, quam unius domus consensio. » Atque iterum (1461): « Traditionem itaque apostolorum, in toto mundo manifestatam, in omni Ecclesia adest respicere omnibus qui vera velint videre; » et continuo hujus universalis traditionis egregium specimen editurus, Ecclesiæ principalis, Romanæ scilicet, traditionem adducit, qua, inquit (1462), « confundimus eos, qui quoquo modo præterquam oportet colligunt. » Ac merito universali traditione proposita, partem ejus necessariam, Ecclesiæ Romanæ traditionem commendat; cum profecto certum esset, non potuisse fieri, ut a reliquis Ecclesiis discreparet, in qua omnes unitatem servare debeant.

Quæ cum ita sint, apparet Ecclesiam catholicam primitus esse immotam, cui dictum sit: *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (*Matth.* XVI, 18); et: *Ecce ego vobiscum sum* (*Matth.* XXVIII, 20): Ecclesiam vero Romanam ita esse immotam, ut partem Ecclesiæ principalem summeque necessariam, quæ mater ac magistra Ecclesiarum, totam ipsam Ecclesiam matrem ac magistram agnoscat.

Atque hinc obiter illud solvitur, quod passim objiciunt: *Non est discipulus super magistrum* (*Matth* X, 24): nec si discipulorum turba millies congregetur, ideo magistrum auctoritate vincet. Id quidem Christum de se dicere, ut magistro unico, sequentia docent: *Nec servus super dominum suum.* (*Ibid.*) Neque enim Christiani alterius quam Christi servi sumus; sed propter reverentiam quorumdam Romanorum Pontificum, qui hunc sibi locum attribuunt, respondemus ex antedictis: in Christiana Ecclesia docendi auctoritatem acceptæ a Christo per apostolos traditionis niti testimonio. Porro traditionis omnes episcopi testes sunt; ac vis testimonii testium consensu constat. Summa ergo auctoritas in

(1454) *Vid.* notam hoc loco positam, sup. p. 180. (*Edit. Vers.*)

(1455) AUG., *De Bapt. cont. Don.*, lib. II. cap. 7, n. 12; tom. IX, lib. IV, c. 24, n. 31, epist. 54, al. 118, n. 1, t. II.

(1456) VINC. LIRIN., comm. 1, cap. 3, tom. VII *Bibl. Patr.*, p. 250.

(1457) TERTULL., *De præscr. adv. hæret.*, c. 28.

(1458) *Ibid.*, cap. 37.

(1459) IREN., l. II *Cont. hæres.*, c. 3, n. 1.

(1460) *Ibid.*, cap. 10, n. 2.

(1461) *Ibid.*, lib. III, c. 3, n. 1.

(1462) *Ibid.*, n. 2.

eo consensu est posita. Tum Papa, in Christi nomine, respectu Ecclesiarum particularium est magister ille quidem, sed respectu Ecclesiæ catholicæ discipulus, cum in Ecclesiæ catholicæ consensione manifestum appareat Spiritus sancti magisterium.

CAPUT XV.

Ex Sedis apostolicæ immobili firmitate concludi causas fidei ad eam Sedem referendas; non autem propterea infallibili judicio finiendas. — Formulæ interrogandi Romani Pontificis, de ejus judicio piam præsumptionem, non tamen continuo certam fidem fuisse; cujus rei exempla proferuntur.

Jam ex tota antecedente doctrina id facile consequemur, ut majores, ac præsertim fidei quæstiones, in ea potissimum Sede definiri oporteat, in qua error non obtineat; et ab eo potissimum Pontifice, qui in eam seriem intexatur, quæ a fide penitus abrumpi nequeat. Id voluit sanctus Bernardus, loco celebri ad Innocentium II (1463) : « Oportet ad vestrum referri apostolatum pericula quæque et scandala emergentia in regno Dei, ea præsertim quæ de fide contingunt : dignum namque arbitror, ibi potissimum resarciri damna fidei, ubi non possit fides sentire defectum. Hæc quippe hujus prærogativa Sedis. » En *Sedis* universim ex antiqua traditione; non singuli cujusque Romani Pontificis; qua tamen prærogativa Sedis id fit, ut de fidei periculis ad ejus Sedis præsidem potissime referatur. Pergit : « Cui enim alteri aliquando dictum est : *Ego pro te rogavi, Petre, ut non deficiat fides tua?* (*Luc.* XXII, 32.) Ergo quod sequitur a Petri successore exigitur : *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* » (*Ibid.*) Exigitur certe, quis enim neget id a Petri successore postulari? An id officii sit semper ac necessario præstiturus, Bernardus non dicit; ac fidenter dixerim, ad Bernardi tempora dixisse neminem.

Interim de Pontificis responso optima quæque præsumebant; atque hinc illæ formulæ interrogandi de fide Romani Pontificis; Hieronymi quidem clamantis ad Damasum (1464) : « Ego nullum primum nisi Christum sequens, Beatitudini Tuæ, id est cathedræ Petri, communione consocior; super illam petram ædificatam Ecclesiam scio; quicunque extra hanc domum Agnum comederit, profanus est; si quis in arca Noe non fuerit, peribit regnante diluvio. » Quæ de Sedis dignitate præfatus, de ipso Damaso hæc infert : « Quicunque tecum non colligit, spargit; hoc est, qui Christi non est, Antichristi est. » Ac paulo post : « Decernite, obsecro : non timebo tres hypostases dicere, si jubetis. » Cui cognatum illud supra memoratum Justiniani ad Hormisdam de uno Trinitatis crucifixo : « Hoc enim reputamus catholicum, quod vestro religioso responso fuerit intimatum (1465). »

Quæ formulæ ideo per totam Ecclesiam frequentatæ; quod in clero Romano tanta lux, tanta doctrina esset, atque in docenda fide tanta cautio, tantum præterea in Sede nunquam defectura Christi præsidium; ut facile præsumerent, ejus Sedis præsulem officio non defuturum. Cæterum si hæc ad summos apices, non sedi successionique universim, sed singulis quibusque Romanis Pontificibus tribuendum putant, jam dicant Liberio, dicant Sergio III, dicant cæteris, a quorum communione tantisper abstinendum fuit : « Qui tecum non colligit, spargit. » Dicant Honorio : « Non timebo unam, duasve voluntates tacere vel promere, si jubeatis; » tota quidem Ecclesia confundetur. Hæc ergo piæ fiduciæ, non certæ sunt fidei.

Quod ad Hormisdam attinet, recordentur velim, postquam a Justiniano interrogatus, spem Orientis haud satis idoneo responso destituit, Orientalem Ecclesiam in prisca sententia perstitisse; ac demum perpulisse Romanos, ut unum Trinitatis crucifixum secum agnoscerent. Jam illud recordemur, Patres atque ipsos Romanos Pontifices, sæpe ita esse locutos, ut qui de Romani Pontificis judicio dubitarent. Hinc quæsitum in synodis generalibus, an eorum decreta recte haberent, necne. Hinc illud Augustini (1466) : *Romanos clericos nihil veritati nocituros*, sed tantum *inusturos sibi prævaricationis notam*, si sancti Innocentii decreta rescidissent. Hinc illa contestatio monachorum Hierosolymitanorum, innocuos se esse, si Martinus cum concilio suo prava et fidei adversa definisset (1467). Multa ejusmodi retulimus, quæ utique cum illis formulis concilianda sunt, ut una sit ecclesiasticæ doctrinæ facies. Conciliantur autem, si de Romani Pontificis judicio dubitatum quidem, sed interim optime præsumptum esse dicamus.

Quin etiam memoravimus similes de cæteris quoque episcopis locutiones, atque illud in primis concilii Romani sub Damaso (1468) : « Neque enim hæresis malum cadere in Dei antistites potest : » non quod episcopi a fide cadere non possent; sed quod id futurum non facile præsumerent.

Notum illud Cypriani ad Florentium Pupianum (1469) in se rebellantem, de singulis quoque episcopis dictum : « Nec hæc jacto, sed dolens profero : cum te judicem

(1463) BERN., epist. 90, sive tract. *Cont. Abæl. ad Inn. II*, Præf. t. I.

(1464) HIER., epist. 14, *Ad Damas.*, al. 57, t. IV, pag. 2.

(1465) Sup., l. IX, c. 16; *Epist. Just. ad Horm.*, t. IV *Conc.*, col. 1517.

(1466) AUG., lib. II *Ad Bonif.*, c. 3, n. 5, tom. X.

(1467) Vid. *Conc. Later.*, sub Mart. I, secr. 12; tom. VI *Conc.*, col. 117.

(1468) Sup., lib. IX, cap. 19; *Ep. synod. conc. Rom.*, sub Damas., *Coll. Holst.*, part. I, pag. 166, tom. II *Conc.*, col. 892.

(1469) Is in Africa, ut videtur, episcopus fuit, qui cum Novatiani partibus adhæreret, Cypriano nomen primatis et etiam episcopi denegabat. (*Edit. Paris.*)

Dei constituas, et Christi, qui dicit ad apostolos, ac per hos ad omnes præpositos, qui apostolis vicaria ordinatione succedunt : *Qui audit vos, me audit*. (*Luc*. x, 16.) Inde enim schismata et hæreses obortæ sunt, et oriuntur, dum episcopus, qui unus est, et Ecclesiæ præest, superba quorumdam præsumptione contemnitur, et homo dignatione Dei honoratus, indignus hominibus judicatur (1470). » Quem locum ad cujuscunque diœcesis episcopum pertinere, et sermonis probat series, et novissimus auctor anonymus confitetur (1471). An ergo volebant singulis episcopis sic aptari illud : *Qui vos audit me audit*, ut nemo a fide caderet, nemini unquam obsistendum esset? Hæc apte, hæc temperate, hæc pia fiducia præsumebant, non ad extremos apices exigebant. Similis locus apud Cyprianum in epistola ad Cornelium Papam (1472). Quid Hieronymus? Nonne de Rufino hæc prodidit : « Scribis quoque me litteris indicasse, quod Papa Theophilus expositionem fidei nuper ediderit; et polliceris quod quidquid ille scripserit tu sequaris (1473) ? » An ergo Alexandrinum antistitem infallibilem cogitabat? Subdit Hieronymus : « Si Papæ Theophili sententiis delectaris, et nefas putas Pontificum decreta convelli, quid de cæteris dicis, quos ipse damnavit (1474) ? » Adeo optima quæque de episcoporum judiciis præsumebant, neque tantum in fidei quæstionibus, sed etiam in particularibus causis. Unde subdit : « Quid de Anastasio, de quo nulli, ut ais, verum videtur, ut tantæ urbis sacerdos, vel innocenti tibi facere injuriam potuerit, vel absenti ? » Nempe adversarii, si de fide ageretur, stricte illud urgerent, non potuisse fieri ut Anastasius Romanus Pontifex a fide deficeret : cum de Rufini peculiari causa agatur, fateri coguntur, humani sermonis consuetudine, pro certis assumi solita, quæ pia fiducia præsumerent.

Sexcenta ejusmodi commemorare possem, sed in re tam obvia pudet esse diligentem. Quin ipse novissimus scriptor anonymus quanta refert, quæ per se ipsa vana sint, nisi in nostram interpretationem temperentur! Nempe Innocentius I ad Macedonas hæc scripsit (1475) : « Adverti Sedi apostolicæ, ad quam relatio, quasi ad caput Ecclesiarum missa currebat, aliquam fieri injuriam, cujus adhuc in ambiguum sententia (1476) duceretur. » Hic anonymus, qui nihil nisi infallibilitatem cogitat, statim infert, Romanorum Pontificum in fide certissimum esse judicium. Atqui non de fide, sed de disciplina variabili agebatur. Percurrat capitula lector diligens, nihil aliud quam instituta ecclesiastica inveniet; cujusmodi decreta non semper admitti, et etiam ad incudem revocari posse, idem anonymus cum theologis omnibus confitetur. Tum illud Innocentii perpendatur : « Adverti Sedis apostolicæ aliquam fieri injuriam, cujus adhuc in ambiguum sententia duceretur. » Audis *aliquam injuriam;* non hæreticos, non schismaticos cogitabat : *aliquam injuriam* fieri querebatur, quod de tanta potestate non satis æqua præsumerent; ut etiam si de fide ageretur, locus hic adversario nihil prodesset.

Idem auctor laudat Tarraconense concilium, ejusque epistolam ad Hilarium Papam, in qua sic habetur (1477) : « Privilegium vestræ sedis, quo per totum orbem beatissimi Petri prædicatio universorum illuminationi prospexit, » etc. ; subdunt : « Ad fidem recurrimus apostolico ore laudatam : inde responsa quærentes, unde nihil errore, nihil præsumptione, sed pontificali totum deliberatione præcipitur. » De Silvani Calaguritani causa agebatur, ejusque ordinationibus præter canones factis : id petunt ab Hilario, « ut quid supra hac parte observare velitis, apostolicis affatibus instruantur. » Ac postea : « Erit vester triumphus, si apostolatus vestri temporibus, quod sancti Petri cathedra obtinet, catholica audiat Ecclesia. » Exclamant Papam in fide esse infallibilem, cum de fide nullus quæreret. Præsumebat synodus Pontificem, cui depositum fidei commissum esset, ut in illo deposito, ita in peculiaribus causis, *nihil errore, nihil præsumptione;* sed omnia *pontificali deliberatione* gesturum, ut in tanta sede fieri consueverat. Cætera ejusmodi æque inania commemorare piget.

Memoratur et illud Paschalis II, in concilio Lateranensi III. De privilegio agebatur, quod ad investituras laicales tuendas, Henricus V imperator a Paschale II, in vinculis detento, per vim extorserat. Bruno Signinus episcopus dixit : « Gratias agamus omnipotenti Deo, qui Dominum Paschalem audivimus proprio ore clamantem, illud privilegium, quod pravitatem et hæresim continebat (1478). » Hic quidam episcopi commonere cœperunt Paschalem hæreticum immerito appellari : privilegium illud malum quidem fuisse ; hæresim non fuisse. Paschalis deinde hæresis horrenda voce pulsatus, in hæc verba prorumpit : « Fratres et domini mei, audite : Ecclesia ista nunquam habuit hæreses; imo hic omnes hæreses conquassatæ sunt ; et pro hac Ecclesia Filius Dei in passione oravit, cum dixit : *Ego pro te rogavi, ut non deficiat fides tua*. » (*Luc*. XXII, 32.) Hæc si ad extremos apices urgent, dicant velim, an putent Papam nec hæreticum esse posse; profes-

(1470) CYPR., *Epist. ad Corn ; Ad Flor. pup.*, epist. 69, *al*. 66.

(1471) Anon. *De lib.*, l. VII, c. 8, n. 7.

(1472) CYPR., *Ad Cornel.*, epist. 5, al. 59.

(1473) HIERON., *Adv. Ruf.*, *Patrol.*, tom. XXIII, edit. Migne.

(1474) *Ibid.*

(1475) INNOC. I epist. 22, *ad Maced.*, tom. II *Conc.*, col 1272.

(1476) Hic agit Innocentius de ea sententia, qua Siricius papa, an. 390, Bonosii ordinationes damnaverat. (*Edit. Paris.*)

(1477) Anon., lib. I, cap. 5, n 12, *Conc. Tarrac.*, epist. 4, *ad Hilar.*, t. IV *Conc.*, col. 1033.

(1478) *Conc. Later.* III, sub Pasch. II, tom. X *Conc*, col. 767 et seq.; *ibid.*, *Usp.*, ann. 1116.

sionem hæreticam ab eo, ne per vim quidem, extorqueri posse. Non id dicent, sat scio. Ergo hæc ad commodam interpretationem temperanda, qua de Pontifice, propter honorem sedis, optima præsumantur.

Quid quod Guido Viennensis, tum legatus apostolicus, mox Calixtus II Papa in Viennensi synodo definivit (1479), « dictante Spiritu sancto, investituram omnem de manu laica hæresim esse judicamus? » Quid quod Paschalis II hæc decreta firmavit, seque adeo in eam hæresim, per vim quidem, sed tamen lapsum esse confessus est? Quid quod eadem synodus sanctis episcopis consentientibus, ad Paschalem scripsit : « Si nostræ paternitatis assertiones roborare nolueritis, nos a vestra obedientia repelletis? » Ubi tum illud : « Hoc reputamus catholicum, quod vestro religioso responso fuerit intimatum? » siquidem ea ad extremos apices exigantur. Ex quibus colligitur, quæcunque pro hac infallibilitate speciosissima venditant, ea penitus introspecta, nihil aliud præferre, præter præsumptionem probabilem ac piam fiduciam.

Sic profecto nobis integra, quod ad fidem attinet, judiciorum ecclesiasticorum ratio constat. Sic enim intelligimus, aliud esse, quod pia fiducia præsumimus, aliud quod certa fide credimus. Cum episcopi ac synodi particulares de fide judicant, hos vera judicasse pia fiducia suadet; succurrit enim illud : *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* (*Matth.* XVIII, 20) : meritoque præsumitur, tanto præsidio fultos, officio non defuturos, neque aberraturos ab antiqua Ecclesiarum suarum traditione, cujus custodes sunt. Jam si ad Romanum antistitem quæstio devolvitur; atque is Ecclesiarum omnium communione vigens, ad quem proinde omnia referuntur, promit judicium ex illa Petri Sede, quæ est ædificata in generationem et generationem, ubi stabiliendæ fidei tanta constantia, et adversus hæreses atque novitates tanta cautela esse solet; multo magis præsumitur judicium, ex Petri æquitate ac prædicatione et communi Ecclesiarum traditione esse depromptum. Cum vero Ecclesia catholica ipsa decernit, aut ipsa consensit, non præsumptio, sed res ipsa : nec jam pia illa fiducia, sed πληροφορία, quam Paulus appellat, ac plenæ fidei certitudo.

CAPUT XVI.

De sancto Thoma et sancto Bonaventura Facultatis Parisiensis doctoribus, quid Gerson senserit. — Utriusque ac præsertim Angelici doctoris sententia explicatur.

Quanquam theologi graves, postquam exploratam habent Patrum sententiam, non multum commoveri solent novellis scholasticorum opinionibus; nostra tamen postulat erga sanctum Thomam ac sanctum Bonaventuram, scholæ Parisiensis decora, reverentia singularis, ne illos silentio prætermittamus.

Et quidem Joannes Gerson, sermone Constantiæ dicto, festo die sancti Antonii, in hæc verba : *Nuptiæ factæ sunt in Cana Galileæ* (*Joan.* II, 1); postea quam retulit illud sessionis 5 Constantiensis, de conciliari potestate decretum : « Huic, inquit (1480), veritati fundatæ supra petram sacræ Scripturæ quisquis a proposito detrahit, cadit in hæresim jam damnatam, quam nullus unquam theologus maxime Parisiensis et sanctus asseruit. Vidi nuper sanctum Thomam et Bonaventuram dantes supremam et plenam Summo Pontifici potestatem ecclesiasticam. Recte, procul dubio; sed hoc faciunt comparatione ad fideles singulos et particulares Ecclesias. » Hæc Gerson; neque revera quidquam aliud apud sanctos illos doctores legimus.

Certe sanctus Thomas alicubi docet, ad Romanum Pontificem a synodo apellari, quæ omnia patent ex gestis Chalcedonensis synodi. » Quo uno satis constat, sanctum doctorem locutum generatim de synodis, abstrahendo ab universali vel particulari synodo. In actis enim Chalcedonensibus videmus appellatum a particulari Flaviani Constantinopolitani synodo, ad sanctum Leonem; a synodo universali appellatum fuisse non videmus. Jam de pontificia infallibilitate, quem unum quæstionum fontem vidimus, apud Bonaventuram quidem nihil invenio, quo eam Romano Pontifici asserat. Imo vero tractans promissionem illam, qua pontificia infallibilitas vel maxime stare videatur, *Rogavi pro te*, etc. Bonaventura sic exponit, ut ad fidem Ecclesiæ catholicæ referat (1481).

Sanctum vero Thomam audimus eodem modo exponentem : « Universalis Ecclesiæ fides non potest deficere, Domino dicente, *Rogavi pro te, ut* (1482), etc.

Huic interpretationi reliqua sancti doctoris, in 2-2 de fide tractantis, doctrina congruit; nam quæstione 1, articulo 9, sic habet (1483) : « Sed contra est, quod Ecclesia universalis non potest errare, quia a Spiritu sancto gubernatur, qui est Spiritus veritatis : hoc enim promisit Dominus discipulis, dicens : *Cum venerit ille Spiritus veritatis docebit vos omnem veritatem.* » (*Joan.* XVI, 13.)

Eodem articulo, ad tertium exponens cur in Symbolo ita dicatur, *Credo in Deum*, quod ad fidem formatam, id est cum charitate conjunctam, pertinet ait (1484), « quod confessio fidei traditur in Symbolo quasi ex persona totius Ecclesiæ, quæ per

(1479) *Conc. Vienn.*, *Epist. ad Pasch. II*, t. X, col. 785.

(1480) GERS., *Serm. in festo S. Anton.*, tom. II.

(1481) BONAV., *Exp. in Ev. Luc.*, c. 22, tom. II.

(1482) Vid. *Comm. S. Thom.*, *in Evang. Luc.*

(1483) S. THOM. 2-2, quæst. 1, art. 9 : *Sed contra.*

(1484) *Ibid.*, *ad Tert.*

fidem unitur. Fides autem Ecclesiæ est fides formata; talis enim fides invenitur in omnibus illis, qui sunt numero et merito de Ecclesia. » Quare illud : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*, fidei formatæ est. Talis enim fides Petro promittitur et merito refertur ad universalem Ecclesiam, cui semper inesse constat fidem, eamque formatam.

Quod autem idem doctor, articulo sequente, concludit, « Quod ad Summum Pontificem pertineat fidei Symbolum ordinare (1485), » ita est intelligendum, ut ad ipsum præcipue; ut sine ipso ad nullum; denique ut ad ipsum, ut publicam personam, hoc est « utentem concilio, et requirentem adjutorium universalis Ecclesiæ; » quemadmodum Antonius Thomæ discipulus exponebat (1486).

Unde sanctus doctor, eodem articulo 10, sic habet (1487) : « Sed contra est, quod editio Symboli facta est in synodo generali, sed ejusmodi synodus auctoritate solius Summi Pontificis potest congregari, ut habetur in decr. dist. 17. Ergo editio Symboli ad auctoritatem Summi Pontificis pertinet; » summi certe Pontificis, « utentis concilio, et requirentis adjutorium universalis Ecclesiæ. »

Et ibidem ad secundum respondens ad illud synodi Ephesinæ interdictum, quod aliam fidem præter Nicænam nulli proferre liceat, sic ait : « Ad secundum dicendum, quod prohibitio et sententia synodi se extendit ad privatas personas quarum non est determinare de fide. Non enim per ejusmodi sententiam synodi generalis ablata est potestas sequenti synodo novam editionem symboli facere; non quidem aliam fidem continentem; sed eamdem magis expositam; sic enim quælibet synodus observavit, ut sequens synodus aliquid exponeret supra id quod præcedens synodus exposuerat, propter necessitatem alicujus hæresis insurgentis. Unde pertinet ad Summum Pontificem, cujus auctoritate synodus congregatur, et ejus sententia confirmatur. » Porro confirmare quid sit alibi diximus (1488), nec repugnat sanctus Thomas, sed ecclesiasticam vocem ex universali traditione intelligendam relinquit.

Idem sanctus doctor, articulo 9 præcedente, dixerat, argumento *Sed contra* : « Symbolum est auctoritate universalis Ecclesiæ editum; nihil ergo inconveniens in eo continetur. » Hic robur, hic omnimoda et inconcussa firmitudo.

Cum ergo concludit, in corpore articuli 10 : « Quod ad Summi Pontificis auctoritatem pertineat editio Symboli; quod ad ejus auctoritatem pertineat finaliter determinare ea quæ sunt fidei ut ab omnibus inconcussa fide teneantur; quod unitas servari non potest, nisi quæstio fidei determinetur per eum qui toti Ecclesiæ præest, ut sic ejus sententia firmiter a tota Ecclesia teneatur; » intellige ex ipso, non quod in Summo Pontifice solo ea auctoritas resideat; nam universali Ecclesiæ, ejusque synodis tribuit *auctoritatem et potestatem* edendi Symboli, eamque inconcussam (1489); sed quod in Summo Pontifice sit ea auctoritas, quæ omnibus præsit, quæ omnes moveat ad unitatem, quæ ubi opus est, et omnes convocet et acta confirmet. Qui autem convocat et confirmat, non proinde ipse solus judicat atque determinat; sed omnium judicio determinationique consentit, atque ex eis pronuntiat.

« Sic ejus sententia a tota Ecclesia firmiter tenetur, » ut dixit sanctus Thomas : quia ex omnium sensu ac totius Ecclesiæ traditione judicat. Unde etiam synodi sententia, ejus sententia est; alluditque sanctus Thomas ad eum decernendi morem qui jam obtinuerat, ut sub Papæ nomine synodale decretum ederetur, atque ipse, synodo approbante, decerneret

Ex quibus intelligitur, id quod ipse sanctus doctor sic deinde concludit : « Et ideo ad solam auctoritatem Summi Pontificis pertinet nova editio Symboli, sicut et omnia alia quæ pertinent ad totam Ecclesiam, ut congregare synodum et alia ejusmodi (1490) : » satis enim ex dictis patet, *Symboli editionem ad solam auctoritatem* referri Pontificis, quod et ipsa præcipua sit, et sine illa nihil fiat aut valeat; quod sæpe diximus.

Cum autem sanctus Thomas ait, ad Summum Pontificem pertinere, ut congreget synodum, ostendit se loqui de ordinariis casibus; cum omnes fateantur multos esse casus, quibus synodus, etiam invito Summo Pontifice, congregari possit, ut vidimus.

Jam quod idem sanctus doctor fidei unitatem inde proficisci docet, quod fidei quæstio ad eum referatur qui toti Ecclesiæ præsit, omnes Catholici consentiunt : atque id est quod Joannes Gerson his affirmat verbis : « Ea quæ fidei sunt, debent eadem esse apud omnes; et hæc identitas et unitas, vix aut nunquam perpetuari posset, nisi recursus esset finalis ad unum caput (1491). » Non profecto, quod omnia a solo Papa finiantur : nihil enim magis abhorret a Gersonis sententia; sed quod finale illud sit, quod cum tota Ecclesia Papa definiat.

Merito ergo Gerson nihil se a sancto Thoma discrepare docet; ac si recte intelligatur eorum sententia, summa quidem ipsa in unum convenit. Id tantum Gerson, aliique Parisienses sancti Thomæ doctrinæ addiderunt, quod diuturnissimi atque hactenus inexperti schismatis malis docti, multa experiri, multa prævidere coacti sunt, circa dissensionem synodi ac Papæ, quæ sanctus

(1485) S. Thom., art. 10, in corpore.
(1486) Ant., *Sum. theolog.*, part. III, § 4, p. 418, verso.
(1487) S. Thom., loc. cit. *Sed contra.*
(1488) Sup., lib. VIII, cap. 2 et seq.
(1489) S. Thom., *ibid.*, art. 9, *Sed contra.*
(1490) *Ibid.*, art. 10, in corp.
(1491) Gers., *Tract. de conc. gen. unius obedient.*, t. II, p. 28.

Thomas non attigit, tum quod occasio et tempus non id postulabat, tum quod minus necessaria videbantur rudioribus theologis, quos ipse in *Summa* instruebat. Unde hic, summa capita attigisse contentus, reliqua prætermittit.

Denique quod sanctus Thomas, eodem articulo 10, majores ac difficiliores quæstiones ad Summum Pontificem referri inde probat, « quod Dominus *Luc.* xxii, 32, Petro dixit, quem Summum Pontificem constituit : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua: et tu aliquando conversus confirma fratres tuos :* » recte omnino facit : atque id directe probant illa Christi verba : *Confirma fratres tuos*. Quo quidem officio confirmandi fratres maxime opus est, in ardua et ancipiti re ; neque tamen concludendum, ad Summum Pontificem proprie pertinere, *ut non deficiat fides* ejus : neque enim sanctus Thomas id dicit; imo ex ejus dictis constitit, quod illa non defectura fides Petri, sit ipsa universalis Ecclesiæ aut certe peculiaris Ecclesiæ Romanæ fides. Atque ita sanctus Thomas exposuit, cum hunc Lucæ locum debita opera interpretaretur.

Quare si rem, uti diximus, summa ipsa perpendimus, nihil sanctus Thomas a reliquis Parisiensibus differre videatur, quem tamen si perfracte nihil tale memorantem, ad Romani Pontificis omnino absolutam atque independentem ab Ecclesiæ consensu auctoritatem trahant, patiantur certe nos in doctrina Patrum, qui antecesserint, atque in posterioribus, jam quæstione mota, concilii Constantiensis judicatis, tuto acquiescere.

CAPUT XVII.

Testimonium ex cleri Gallicani cœtu anno 1626 *petitum. — Alia argumenta ex Janseniano negotio deprompta solvuntur. — Conventus anni* 1653, *bullæque solemnis acceptatio.*

At enim objiciunt (1492), male hæc a nobis memorari tanquam Ecclesiæ Gallicanæ dogmata, cum a cleri Gallicani cœtu recente memoria rejecta sint. Atque hic referunt comitiorum generalium anni 1626 articulum cxxxvii, in quo hæc verba sunt : « Hortandos episcopos, uti Sedem observent apostolicam, Ecclesiamque Romanam infallibili Dei promissione fundatam (1493). » At quorsum nobis hæc objiciunt quæ tuemur? Certe enim Sedem apostolicam, partem Ecclesiæ principalem, atque omnium caput, ea promissione, qua totum ipsum nititur fulciri diximus. Gravius illud putant quod subditur : « Petro cum clavibus datam infallibilitatem fidei, quam videmus, divinæ potentiæ miraculo, in Petri successoribus ad hodiernum usque diem immobilem permanere. » Quis enim nostrum negat, Petro promissam eam, quæ nunquam deficiat, fidem, atque in ejus successoribus, divina Providentia permansisse, ac porro permansuram fidem, summa quidem ipsa, ita ut ipsa series atque successio nunquam a fide abrumpatur, quemadmodum a Patribus intellectum esse vidimus. Miror hæc a viris gravibus, atque a novissimo auctore anonymo venditari (1494). Neque pluris valet id quod a Gallicanis depromit episcopis (1495), in ea epistola, quam ad Innocentium X, anno 1653, de condemnandis Jansenii propositionibus perscripserunt : « Majores Ecclesiæ causas ad Sedem apostolicam referri, solemnis Ecclesiæ mos est; quem fides Petri nunquam deficiens perpetuo retineri pro jure suo postulat (1496). » Quæ sane nihil contra nos, qui confitemur fidem Petri in Sede apostolica minime defecturam, atque ejus rei gratia fidei causas ad eam referendas. Hæc ergo ex communi traditione desumpta nobis objici ratio non sinit. Sed quia ex Jansenii negotio, alia argumenta ducunt, quæ magni putant ponderis, rem ipsam ab exordio repetamus.

Primum ergo prodiit ea epistola anni 1653, qua plurimi episcopi Gallicani Cornelii Jansenii Yprensis episcopi libro posthumo et doctrina commoti, a Summo Pontifice flagitabant, ut *quinque præsertim propositiones* epistolæ insertas, « de quibus disceptatio periculosior, et contentio ardentior esset, Sua Sanctitas expenderet, ac perspicuam ac certam de unaquaque sententiam ferret (1497). » Hæc summa epistolæ est, cui octoginta circiter (1498) episcopi subscripserunt.

Re diu perpensa, multisque et gravissimis habitis consultationibus, Innocentius X, uti rogatus fuerat, sententiam tulit de illis quinque omnium sermone celebratis propositionibus (1499), « de quibus occasione libri, cui titulus : Augustinus Cornelii Jansenii Yprensis episcopi, inter alias ejus opiniones orta fuerit præsertim in Gallis controversia : » quas propositiones singulas Pontifex sua nota confixit, « nec tamen probatis aliis opinionibus quæ continentur in dicto Jansenii libro ; » datum pridie Kalend. Junii, anno 1653, pontificatus 9.

Eam definitionem per nuntium apostolicum misit in Galliam cum duplici brevi apostolico, altero ad regem, altero ad episcopos Gallicanos (1500). Rex, 4 Julii, anno 1653, dedit *Patentes*, quas vocant, *litteras* ad archiepiscopos et episcopos. His cum declarasset nihil Innocentii constitutione contineri, « quod Ecclesiæ Gallicanæ libertatibus et regiæ coronæ juribus esset adversum (1501), » episcopos hortabatur at-

(1492) Anon., *De libert.*, lib. ix, c. 10, n. 3.
(1493) *Avis de l'Assemblée du clergé à MM. les archev. et évêq., du 20 janvier* 1626, art. 137.
(1494) Anon., loc. jam cit.
(1495) *Ibid.*, lib. vii, c. 17, n. 12.
(1496) *Récl. des délibér. du clergé de France, Paris, Vitré*, 1661, p. 25.
(1497) *Ibid.*, p. 26.
(1498) lxxxv.
(1499) *Bull. Innocent. X*, *ibid.*, p. 28.
(1500) *Ibid.*, p. 27 et 33.
(1501) *Déclar. du roi*, etc., *ibid.*, p. 34.

que admonebat, ut eam publicarent et exsecutioni darent. Nam quod primum irrepserat, id etiam *jubere* regem, clero postulante, sublatum est.

Quid deinde in recipienda atque publicanda pontificia constitutione episcopi Gallicani gesserint, docet relatio, anno 1655, jussu congregationis cleri Gallicani lingua vulgari facta atque edita ad rei memoriam sempiternam; atque a quadraginta episcopis, totoque ipsis adjuncto presbyterio, universi cleri nomine subsignata.

Quæ ergo doceat illa relatio hæc sunt. Primum quidem visum esse, « ut ad firmiorem constitutionis exsecutionem, Sedisque apostolicæ majorem dignitatem, atque episcopatus honorem, ipsa constitutio facto episcoporum cœtu reciperetur atque firmaretur (1502). » Habitus ille cœtus undecimo Julii anno 1653, in ipsa regia, in ea scilicet Luparæi palatii parte, in qua morabatur eminentissimus Julius cardinalis Mazarinus, præcipuus regni administer, qui sacro cœtui præsidebat.

Ibi primum lectæ sunt *Patentes litteræ*, observatumque ab episcopis, a rege « pro more declaratum, ipsam constitutionem nihil regni juribus nocituram, jussosque regis administros, ut operam suam in exsequenda bulla episcopis adjungerent. Cæterum quod attineret ad constitutionis solemnem receptionem, quæ auctoritate ecclesiastica fieret, id totum episcopali deliberationi a rege permissum (1503). » Atque iterum : « Definitionem a Papa editam, liberæ episcoporum deliberationi relinquendam, ut ejus publicationem atque exsecutionem decernerent, nullo coacti judicio sæcularis potestatis. »

De ipsa deliberatione, sic est in nostra relatione proditum (1504) : « Cum constitutionis materia et argumentum a duodecim annis per Gallias agitatum, omnibus notum esset, facile agnitum, pontificia constitutione, firmatam antiquam Ecclesiæ fidem a conciliis ac Patribus traditam, atque in concilio Tridentino innovatam... Itaque communi omnium sententia conclusum ab episcopis congregatis, ut acceptarent bullam, omnique obsequio ac reverentia susciperent, quæ in ea decisa essent. » Sic a clero Gallicano pontificia constitutio, facta deliberatione, suscepta et *acceptata est*. Quam vocem rei exponendæ necessariam condonari nobis volumus : ut quæ lingua nostra aliquid spontaneum, atque, ut ita dicam, auctoritativum sonet.

Hic subit recordatio susceptæ a majoribus nostris sancti Leonis adversus Euthychen epistolæ (1505) : « Quod in ea recognoscerent fidei suæ sensum, et ita se semper ex paterna traditione lætentur tenuisse. » Jam ad relationem redeamus.

Decretum in eadem congregatione episcoporum, ut ad Summum Pontificem et ad omnes episcopos scriberetur : utque epistola ad episcopos (1506) « ita conscriberetur, ut episcopis Gallicanis constaret integrum jus definiendarum, primo certe gradu primaque instantia, fidei quæstionum, ubi id utile videretur; sive pœnas juris decernendo adversus manifestos hæreticos, sive res dubias, congregatione habita, decidendo (1507). » Sic Ecclesia Gallicana juris episcopalis ubique recordatur.

Epistolæ, congregatione habita, lectæ, probatæ ac subsignatæ sunt ab omnibus episcopis 15 Julii.

Epistola ad Papam hæc habet (1508) : « Non solum ex Christi Domini nostri pollicitatione Petro facta, sed etiam ex actis priorum Pontificum, et anathematismis adversus Apollinarium et Macedonium, nondum ab ulla œcumenica synodo damnatos, a Damaso paulo antea jactis; judicia pro sentienda regula fidei, a Summis Pontificibus lata, super episcoporum consultatione (sive suam in actis relationis sententiam ponant, sive omittant, prout illis collibuerit) divina æque ac summa per universam Ecclesiam auctoritate niti : cui Christiani omnes ex officio, ipsius quoque mentis obsequium præstare teneantur. » Quo loco id volebant, non esse semper necessariam synodi œcumenicæ sententiam, ut Christiani ad fidei officium tenerentur ; sed omnino sufficere, consulentibus episcopis, Romani Pontificis auctoritatem ; si quidem decretum ejus reciperetur, ut ipsi fecerant, atque a se factum esse gestis indiderant ad rei memoriam (1509).

In epistola ad episcopos diserte scriptum erat : « Et ad episcoporum necessariam atque essentialem dignitatem pertinere, ut de fidei quæstionibus primam ferrent sententiam ; et ne id facerent (episcopos qui Papam consuluerant) animorum dissensionibus fuisse prohibitos (1510). »

Addebant : ad nos constitutione perlata, « episcopos congregatos, ut deliberarent quid in hoc negotio facto opus esset, uno spiritu, uno corde, uno ore ita consensisse ad recipiendum illius judicium, cui per unitatem Christiani episcopatus hierarchica subordinatione colligati essent ; ut merito crediderint propositionum condemnationem, una cum eo a se quoque esse prolatam ac pronuntiatam. » Sic se episcopos, hoc est *conjudices* et *condecernentes*, quod sæpe diximus ; suumque consensum, non nudi obsequii, sed etiam judicii, decretique ecclesiastici loco esse meminerant.

Hæc triginta episcopi decreverunt, subsi-

(1502) *Déclar. du roi*, etc., p. 5.
(1503) *Ibid.*, p. 6.
(1504) *Ibid.*, p. 7.
(1505) *Ep. syn. episc. Gall. ad Leon. Mag.*, t. II, *Conc.*, col. 1339 ; inter Leon., post epist. 76, n. 1.
(1506) Scriptum legimus in relatione *ad Papam*. mendo typographico, vel descriptoris incogitantia. (*Ed. Paris.*)
(1507) *Relat.*, p. 8.
(1508) *Ib.*, p. 36.
(1509) *Ib.*, p. 40.
(1510) *Ib.*, p. 41.

gnarunt, tota Gallia divulgarunt; eoque spiritu omnes episcopi constitutionem ad se ab eo cœtu missam receperunt; ut dubium non sit, quin communis is fuerit Ecclesiæ Gallicanæ sensus.

CAPUT XVIII

Tres aliæ secutæ cleri Gallicani congregationes probant necessariam episcoporum consensionem, atque hanc pro ecclesiastico judicio esse habendam.

Pergit relatio, docetque « harum turbarum auctores, neque Summi Pontificis auctoritate, neque Ecclesiæ Gallicanæ universali assensu cohiberi potuisse (1511); » subortam de genuinis propositionum sensibus quæstionem, sive vitilitigationem, cujus gratia (anno 1654, 9 Martii) XXXVIII episcopi iterum ad Luparam, apud eminentissimum Mazarinum convenirent.

Quæstio gravis Patribus visa est, atque omnino id agi, ut constitutio evanesceret, Summusque Pontifex tantum inani murmure detonasse videretur. Itaque datum negotium aliquot episcopis, ut quæ ad hanc rem facerent, diligenter ponderarent; quorum relatione facta, lectisque Jansenii necessariis locis, aliisque in eam rem editis scriptis atque documentis, re in deliberationem adducta, « conclusum est (a sacro cœtu) declaratum iri per modum judicii, visis omnibus causæ ex utraque parte documentis, in constitutione damnatas propositiones, ut quæ Jansenii essent, ac sensu Jansenii, cujus judicii relatio ad Summum Pontificem atque etiam ad universos episcopos Gallicanos, datis litteris, mitteretur: » 28 Martii, anno 1654 (1512).

Sic episcopi in constitutionis apostolicæ exsecutione atque interpretatione, suborta difficultate, quam ad decreti fidei robur maxime pertinere constaret, agunt ut judices, idque ad Innocentium X scribunt his verbis (1513): « Ad munus episcopale pertinere putavimus, recens excitatas a clericis numero paucis contentiones, definitione nostra compescere: qua constitutionis apostolicæ integra exsecutio, quæ nobis commissa est, adversus alienas a vero illius sensu expositiones sanciatur. » Atque iterum (1514): « Nos in hac urbe Parisiensi congregati censuimus, et per epistolam encyclicam his litteris adjunctam declaravimus, propositiones illas et opiniones esse Cornelii Jansenii, et in sensu ejusdem Jansenii a Sanctitate Vestra damnatas, disertis et manifestis verbis; » denique: « Constitutionem ordine canonico latam, atque genuino in sensu intellectam, quem litteræ istæ patefaciunt nos suscipere testamur. »

Sic profecto testari pergunt consensionem suam, cum ad papalis decreti auctoritatem accedit, judicium esse ecclesiasticum; quam etiam constitutionis verus genuinusque, quem ipsi admittant, sensus exponatur; *genuino sensu*, inquiunt, *quem litteræ istæ patefaciunt*.

Epistola vero ad præsules Gallicanos missa, sic dicunt: « Declaravimus et hoc nostro judicio declaramus (1515): » ut nemini dubium esse possit, quin judicium ecclesiasticum hac sua definitione protulerint.

Hæc igitur omnia ad Innocentium X missa, ac per episcopum Lutevensem tum Romæ agentem tradita (1516), summa Pontificis gratulatione accepta sunt, probatumque est latum de sublata difficultate ac bullæ interpretatione ab episcopis judicium, dato brevi 29 Septembris, anno 1654.

Quo brevi recepto, ac per universam Galliam promulgato, tertio episcopi Parisiis congregantur, atque ad universos Galliarum episcopos hæc gesta perscribunt, testanturque ab episcopis primum congregatis, « cum reverentia receptam constitutionem, unoque spiritu cum sanctissimo Papa probatam ac pronuntiatam quinque propositionum, quas ipse censura confixerat, condemnationem (1517). » Quo rursus declarant consensionem suam verum eclesiasticumque judicium.

Subdunt ab episcopis iterum congregatis verum constitutionis sensum, expresso judicio declaratum, data epistola 10 Maii 1655 (1518).

Anno denique 1656, episcopi quartum congregati numero 40, cum deputatis omnibus, ordinario cœtu cleri Gallicani, quæ tribus ante actis cœtibus gesta erant, ordine recensita confirmarunt 2 Septembris (1519). Insuper affirmarunt, intactam et inviolatam manere sancti Augustini doctrinam, quam Jansenius perperam sibi vindicavit; atque hæc omnia ad Alexandrum VII perscripserunt.

In epistola ad regem hæc dicunt: « A se denuo confirmata et approbata, quæ Mazarino cardinale præside gessissent episcopi ad acceptandum judicium Suæ Sanctitatis, et condemnationem errorum (1520); » regique supplicant, ut jubeat judices suos adesse auxilio episcopis exsequentibus constitutionem, *eorum consensu receptam*.

Ad reginam vero matrem: « Ab Innocentio X confirmatum id quod ipsi judicassent; » tum: « Acceptatam a se unanimi consensu Sedis apostolicæ definitionem (1521). »

Postea ad episcopos: « Exsequendam constitutionem eo sensu, qui judicio episcopalis cœtus declaratus esset mense Martio 1654 (1522); » ad quos etiam mittunt formulam ab omnibus subscribendam.

Denique relationem, ex qua hæc omnia

(1511) *Relat.*, p. 8.
(1512) *Ib.*, p. 14 et 15.
(1513) *Ib.*, p. 45.
(1514) *Ib.*, p. 46.
(1515) *Ib.*, p. 49.
(1516) *Ib.*, p. 15.
(1517) *Ib.*, p. 50.
(1518) *Ib.*, p. 59.
(1519) *Vide* p. 62 et seq.
(1520) Vide *Relat.*, p. 60 et seq.
(1521) *Ib.*, p. 74.
(1522) *Ib.*, p. 77.

retulimus, fieri jusserunt, comprobarunt; manu sua confirmarunt. Hæc gesta, prima, secunda, et quarta Septembris in congregatione generali totius cleri Gallicani, anno 1656.

Sic igitur Ecclesia Gallicana decretum fidei a Sede apostolica missum, consensu, judicio, deliberatione accepit.

CAPUT XIX.

Duo exempla ab antiquitate deprompta, quibus Gallicanarum congregationum gesta firmantur. — Sancti Siricii de Joviniano judicium. — Capuana synodus, et ejusdem Siricii responsio ad Macedonas.

Sic quoque solebat antiquitas. Quarto sæculo, cum Jovinianus virginitatis propositum improbaret, eamque hæresim in ipsa etiam urbe Roma disseminare inciperet, sanctus Siricius Papa, *facto presbyterio*, eum condemnavit; atque hoc judicium ad Mediolanensem direxit Ecclesiam. Sic autem erat constitutum (1523) : « Unde apostolorum secuti præceptum, quia aliter quam quod accepimus, annuntiabant, excommunicavimus. Omnium ergo nostrum tam presbyterorum quam etiam totius cleri, unam scitote fuisse sententiam, ut Jovinianus, Auxentius, Genialis, etc., qui incentores novæ hæresis et blasphemiæ inventi sunt, divina sententia, et nostro judicio, in perpetuum damnati, extra Ecclesiam remanerent, quod custodituram Sanctitatem Vestram non ambigens, hæc scripta direxi. »

Hoc sancti Siricii Papæ ac Sedis apostolicæ judicium Itali episcopi, sancto Ambrosio præside, Mediolani congregati, synodali judicio receperunt his verbis : « Itaque Jovinianum, Auxentium, etc., quos Sanctitas Tua damnavit, scias apud nos quoque secundum judicium tuum esse damnatos (1524). » Sic damnatos Sedis apostolicæ judicio, ipsi quoque, sed prolato pariter judicio, damnant. Unde ille consensus quo ecclesiastica judicia summam vim obtinent, perinde haberi censetur, cum vel episcopos præeuntes Sedes apostolica probat, vel Sede apostolica præeunte, concinunt et consentiunt Ecclesiæ.

Sic ab episcopis Gallicanis Lutetiæ Parisiorum frequente conventu sæpius congregatis, Innocentii X recepta constitutio. Reliqua in Jansenii Augustinum sacrosanctæ Sedis acta, eodem episcoporum consensu valuerunt. In Galliis, maxima solemnitate, gravissimoque judicio expressus consensus est editus; ut solet esse clarior, ubi controversiæ maxime viguerunt. Bullas interim toto orbe catholico receptas esse constat, ut nullus omnino sit dubitationi locus, quin istud hæreticum dogma æterno judicio condemnetur.

Jam quod episcopi Gallicani episcopalis juris esse profitentur, ut, cum res tulerit, ipsi adunati de quæstionibus fidei primam ferant sententiam, ex antiqua item traditione depromptum est (1525). Ita enim Antiochenæ, Constantinopolitanæ, Africanæ synodi, de Pauli Samosateni, Eutychetis, Pelagii ac Cœlestii hæresi judicarunt, multaque alia hujus rei exempla memorantur, quæ Sedes etiam apostolica comprobavit. Illud insigne est, quod a synodo Capuensi gestum est sub eodem beato Papa Siricio, cujus adversus Jovinianum decreta retulimus.

Ea synodus paulo ante decretum illud, ut videtur, duabus de causis celebrata est; primum ad finiendam Ecclesiæ Antiochenæ veterem discordiam, cum Evagrius et Flavianus de episcopatu contenderent; secundo, ut de Bonoso episcopo ferretur judicium, qui adversus beatæ Mariæ virginitatem blasphemare ausus fuerat.

Cum neque Flavianus, neque, ut videtur, Bonosus synodo Capuensi se sisterent; illius causa, Theophilo Alexandrino atque Ægyptiis episcopis; hujus, Anysio Thessalonicensi ejusque synodo delegatur.

Hæc quidem decreta erant, salva Sedis apostolicæ auctoritate; unde beatus Ambrosius ad Theophilum, synodi Capuensis nomine, hæc scribit : « Sane referendum arbitramur ad sanctum fratrem nostrum Romanæ sacerdotem Ecclesiæ, quoniam præsumimus ea te judicaturum, quæ etiam illi displicere nequeant (1526). » Subdit pacem futuram; « cum id, inquit, gestum esse cognoverimus quod Ecclesia Romana haud dubie comprobaverit. »

Neque est ambiguum quin Anysio Macedonibusque, quibus præerat, episcopis, eadem lex dicta sit; cum constet eam provinciam Sedi apostolicæ peculiari jure fuisse subditam. Quo etiam factum est, cum quædam causæ pars indecisa penderet, ut beati Siricii Papæ sententiam exquirerent. At sanctus Pontifex sic rescripsit (1527) : « Accepi litteras vestras de Bonoso episcopo, quibus vel pro veritate, vel pro modestia, nostram sententiam sciscitari voluistis; sed cum ejusmodi fuerit concilii Capuensis judicium, ut finitimi Bonoso atque ejus accusatoribus judices tribuerentur, et præcipue Macedones, qui cum episcopo Thessalonicensi de ejus factis cognoscerent, advertimus quod nobis judicandi forma competere non posset. Nam si integra esset hodie synodus, recte de his quæ comprehendit vestrorum scriptorum series, decerneremus. Vestrum est igitur, quia hoc recepistis judicium, sententiam ferre de omnibus; nec refugiendi, nec elabendi, vel accusatoribus, vel accusato copiam dare. Vicem enim

(1523) *Epist. Siric. ad Mediol. Eccles.*, int. Ambr., post epist., 41, al. 80, t. II, col. 965. *Vide* etiam t. II *Conc.*, col. 1224.

(1524) *Rescript. ep. Ambr.*, etc., *ad Siric.* int. Ambros., epist. 42, al. 81, col. 969, et t. II *Conc.*, c. 1026.

(1525) Vide *Rel.*, p. 8 et 40.

(1526) Ambr., epist. 66, al. 77, n. 7, tom. II, c. 1007, 1008.

(1527) *Epist. Siric.*, int. Ambr., post epist. 55, al. post 79, *ibid.*, col. 1008, et t. II *Conc.*, col. 1055

synodi recepistis, quos ad examinandum synodus delegit. » Ac paulo post : « Vos enim totius, ut scripsimus, synodi vice decernitis ; nos quasi ex synodi auctoritate judicare non convenit. » Hæc deinde subjungit : « Sane negare non possumus de Mariæ filiis jure reprehensum, meritoque Vestram Sanctitatem abhorruisse, quod ex eodem utero virginali, ex quo secundum carnem Christus natus est, alius partus effusus sit. » Quam causam multis ac præclare egit.

Hanc egregiam epistolam inter beati Ambrosii epistolas sub ejusdem Ambrosii nomine legebamus : sed ipsa verborum series, atque ibidem facta Ambrosii mentio repugnabat. Eam vir doctissimus et candidissimus Lucas Holstenius (1528), bibliothecæ Vaticanæ præfectus, ex veteribus archivis sancto Siricio restituit (1529).

Jam ex ea epistola hæc habemus : primum, causam fidei Anysio ejusque coepiscopis a Capuana synodo delegatam, atque ab iis judicatam fuisse : neque tantum judicatum Bonosum beatæ Mariæ virginitati detraxisse, sed etiam eam blasphemam esse sententiam ; quod judicium sanctus Siricius comprobavit. Hoc primum. Tum illud, beatum Pontificem, etiam Macedonum episcoporum, id deferente concilio, nullam judicii partem de ibare voluisse ; sed rem integram reliquisse iis, quibus Capuensis synodus demandasset.

Et magna quidem erat, cujus auctoritati sanctus Siricius detulit, Capuensis synodus; non tamen œcumenica. Verum Romani Pontifices, ecclesiastici ordinis atque æqui juris observantissimi, non ea attingebant, quæ a particularibus etiam synodis decernerentur, nisi postquam ad eos canonico ordine devenissent.

Hinc illud : « Vestrum est judicium ferre de omnibus ; » et : « Nobis judicandi forma competere non potest ; » et : « Vos potius synodi vice decernitis, nos quasi ex synodi auctoritate judicare non convenit. » Et quidem satis indicat, neque id se detracturum fuisse, si res integræ essent : sed post Capuensis concilii judicium, eo modo atque ordine procedi oportere, quo sacrum concilium judicasset. Tanta erat modestia, tam æquo jure omnia disceptabant, neque interim, cum res ac locus exposceret, suæ potestatis obliti, sed vim Ecclesiæ in canonico ordine reponebant.

Ergo in Janseniano negotio episcopi Gallicani, ex antiquo more ac jure, hæc duo sibi merito vindicarunt : et ut episcopale sit in causis fidei primam ferre sententiam ; et ut episcopi Sedis apostolicæ ad se perlata judicia, ipsi dato judicio, recipiant, interpretentur, exsequantur ; neque ulla in re antiqua traditione ac Patrum sententia deflexerunt.

CAPUT XX.

Dictum illud : Prima Sedes non judicatur a quoquam, *cujus virtutis sit, an cum Declaratione Gallicana consentiat. — Duplex ejus sensus, alter de persona Papæ : alter de sententia ab eo dicta. — De particularibus synodis intelligendum. — Sinuessana synodus ; Romana concilia sub Symmacho Papa.*

Nunc exponendum superest, quomodo cum Declaratione Gallicana consentiat illud a prima antiquitate depromptum : *Prima Sedes non judicatur a quoquam* : vel quidquid dictum est in eam sententiam.

Id duplici modo potest intelligi : alter, ut persona Pontificis eam sedem tenentis a nemine judicetur ; alter, ut lata ab ea sententia a nemine retractetur.

Primo itaque sensu, sic legimus in Sinuessano illo suspectissimo concilio ab episcopis ad Marcellinum Papam dictum, cum in Diocletiani persecutione thurificasset : « Tu eris judex : ex te enim damnaberis, et ex te justificaberis ; tu enim judex, tu reus (1530). » Et iterum : « Juste ore suo condemnatus est. » Ac postea : « Nemo enim unquam judicavit Pontificem, nec præsul sacerdotem suum ; *quoniam prima Sedes non judicatur a quoquam* (1531). »

Quæ utcunque se habent, nihil ad rem. Quæstio enim superest, an hac voce, *a quoquam*, intelligenda veniat tota Ecclesia catholica, sive concilium œcumenicum eam repræsentans. Ac si cum Baronio et Binio vel maxime volumus hanc admissam synodum, jam illud constabit coactam synodum absque Romano Pontifice ; citatumque eum qui responderet, ac negantem convictum esse, adductis testibus, et ad confessionem adactum, et graviter reprehensum, ultima tantum sententia ipsi reservata.

Hæc enim omnia fieri potuisse, legitimo ordine, in fidei violatæ causa, canonistæ omnes, etiam ultramontani, facile consentiunt, atque ex his actis probant. Alii ad alia extendunt, atque ultimam tantum excipiunt sententiam.

Verum sententiam hanc si dare non potuit privata synodus, et in facto particulari, eoque obscuro ; quod nec nisi adductis infinitis testibus probaretur, et adversus Pontificem statim pœnitentem : non profecto sequitur, ut in re notoria et quæ totam spectet Ecclesiam, et adversus contumacem.

(1528) Holst., *Coll.*, part. I.

(1529) Holstenii rationibus non moventur PP. Benedi. qui dubitant utrum ille manuscriptorum auctoritatem an vero Baronii conjecturam secutus fuerit. Idem existimant hanc epistolam tam bene, aut alicui de Italia metropolitano attribui posse, aut ipsi Ambrosio scribendi nomine alicujus synodi, quam Siricio. *Vide* eorum notas loc. cit. At D. Tillemont, qui Holstenii conjecturam habet probabiliorem, dicit non esse verisimile Ambrosium nomine synodi, cui præsedisset, hæc verba scripsisse : *Nos quasi ex synodi auctoritate judicare non convenit*, nec verisimilius hanc epistolam posse attribui alicui de Italia metropolitano. *Vid.* tom. X, *Vit. Ambr.*, art. 70, p. 240, et not. 65. p. 745, 756. (*E. P.*)

(1530) *Conc. Sinuess.*, tom. I *Conc.*, c. 940.

(1531) *Ibid.*, c. 943.

totique Ecclesiæ perniciosum Pontificem, nihil fieri possit.

Sed omittamus suspectissimam synodum, cujus nec acta sunt integra, totaque actio, ipseque adeo locus, non cuiquam unquam notus.

Atque ut ad certiora veniamus, primum occurrit illud ex concilio Chalcedonensi (1532), damnatum Dioscorum Alexandrinum, qui Leoni Papæ ausus sit anathema dicere, *quod nunquam factum est* ; ut in ea synodo legimus (1533)

Verum et hoc nihil ad rem : certum enim a Dioscoro id in particulari sua synodo (1534) factum, ut ex historiis constat et Baronius confitetur (1535).

Graviora forte sunt, ac propius rem, quæ in conciliis Romanis sub sancto Symmacho gesta sunt, ad annum Christi circiter 501.

Clerici quidam, ac multi de plebe, Symmachum multorum scelerum postulabant; atque ab eo per schisma recesserant : quin etiam rebus suis spoliaverant, et tanquam vacante sede *visitatorem* induxerant. Ingens turba in Urbe consecuta erat. Theodoricus rex civitatis suæ paci consulens, synodum ex diversis provinciis, nempe Liguria, Emilia ac Venetiarum congregat, « ut de iis quæ venerabili papæ Symmacho ab adversariis dicerentur impingi, judicaret legitime (1536). » Hæc ex synodo III constant.

Quænam illa scelera Symmacho imputata essent, necdum scimus, nullaque est historia, nullis gestis proditum ; adeo obscura res erat. Id tantum in gestis legimus; dixisse, regem, « plura ad se de Papæ Symmachi actibus horrenda fuisse perlata (1537). » Denique ab accusatoribus servi ad testimonium poscebantur , quod cum etiam legibus (1538) interdictum esset, facile demonstrabat, quam eos idoneæ probationes deficerent.

Ipse rex testabatur : « Nihil ad se præter reverentiam de rebus ecclesiasticis pertinere (1539) : » penes synodum esse judicium ; ac si a causæ cognitione abstinere vellent, paci certe Urbis consulerent ; id unum imperabat.

At episcopi in synodo III sæpe testati sunt, causam divino committendam esse judicio vel maxime propter Sedis apostolicæ dignitatem, et cum sancto Pontifici rerum ablatarum restitutio negaretur , eumque sponte judicio se sistentem, adversarii pene ad necem cecidissent, episcopi Romam convocati eo magis in proposito perstiterunt. Itaque in synodo v, ipsos accusatores Symmachi damnant, ejus causam divino reservant arbitrio (1540).

Interim Ennodius diaconus, synodi auctoritate ac jussu, apologiam Symmachi edidit in qua hæc erant scripta : « Aliorum forte hominum causas Deus voluerit per homines terminare , Sedis istius præsulem suo sine quæstione reservavit arbitrio. Voluit beati Petri apostoli successores cœlo tantum debere innocentiam, et subtilissimi discussoris indagini inviolatam exhibere conscientiam (1541). » Quem librum synodus, quæ fieri jusserat, una cum Symmacho Papa, synodali et apostolica auctoritate firmavit, ac robur decreti apostolici obtinere voluit (1542).

Hæc igitur ad facta particularia, eaque obscura, et ad particularis synodi auctoritatem spectant. An proinde ad facta notoria, totique Ecclesiæ noxia, et ad concilii œcumenici auctoritatem trahi possent, lector dijudicet.

Certe sancta synodus, cum ei Theodoricus eorum criminum judicium delegaret, respondit (1543) : « Ipsum qui dicebatur impetitus debuisse synodum convocare : quia ejus sedi primum Petri apostoli meritum et principatus : deinde secuta jussionem Domini conciliorum venerandorum auctoritas, singularem in Ecclesiis tradidit potestatem ; nec antedictæ sedis antistitem minorum subjacuisse judicio, *in propositione simili* facile forma aliqua testaretur. » En ut clare se redigant ad *propositionem similem*, atque id per se intelligendum esset, etiam si ipsi tacuissent.

Quin etiam Papa Symmachus, synodo probante, sic infit (1544) : « Est enim a multis prædecessoribus nostris synodaliter decretum atque firmatum, ut oves quæ pastori suo commissæ fuerint, eum nec reprehendere, *nisi a recta fide exorbitaverit* , præsumant : nec ullatenus pro quacunque re alia, *nisi pro sua injustitia* , accusare audeant. » En quam gravem ac patentem de-

(1532) *Conc. Chalc.*, act. 1, t. IV *Conc.*, c. 93. act. 3, pass.

(1533) Legimus in synodi Chalcedonensis definitiva sententia adversus Dioscorum, sess. 3, col 424, et in epistolis synodalibus ad imperatorem et ad Leonem, multas fuisse causas cur Dioscorus damnaretur, et hanc inprimis, quod « præsumpsisset excommunicationem dictare adversus archiepiscopum Romæ Leonem. » Sed ea verba quæ Bossuet hic allegat : *quod nunquam factum est*, eo in loco non reperimus ; sed tantum sessione 1, col. 95, in qua objiciebatur « ausum fuisse (Dioscorum) synodum facere sine auctoritate Sedis apostolicæ, quod nunquam licuit, nunquam factum est. » Sane levis est hic error, si quidem error est, non tamen a nobis prætermittendus. Cæterum Liberatus et multi alii optime annotant non licuisse magis ut episcopus singularis cum sua singulari synodo *dictaret excommunicationem* adversus primæ Sedis antistitem, quam ut *sine ejus auctoritate synodum faceret.* (*Edit. Paris.*)

(1534) Decem episcoporum.

(1535) Vide *Conc. Rom.* III, sub Leon., t. III, col. 1475, *Conc. Chalc* , act. 3; et Bar., t. VI, an. 449, p. 112.

(1536) Vide *Syn. Rom.* III, sub Symm., t. IV, col. 1323, et *Vit. Symm.* per Anast., *ibid.*, col. 1286 et seq.

(1537) *Syn. Rom.*, *ibid.*

(1538) Romanis.

(1539) *Syn. Rom.*, etc., c. 1324.

(1540) *Conc. Rom.* v, *ibid.*, c. 1324 et seq.

(1541) Ennod., episc. Ticin., libell. apolog. *pro synod. Rom.* IV, *Patrol.* tom. LXIII, c. 183 et seq., edit. Migne.

(1542) Conc. v, *ibid.*, col. 1364.

(1543) *Ibid.*, III, c. 1323.

(1544) *Ibid.*, v, c. 1355.

creto suo, atque Ennodii dictis exceptionem adhibeant.

Cæterum hæc de Romana ac particularibus synodis dicta, nihil ad nos, quibus propositum est de conciliis œcumenicis agere. Ejusdem generis est id quod a Carolo Magno ac majoribus nostris factum in causa Leonis III (1545); neque his lectorem distineri placet. Sit ergo profecto, nobis etiam auctoribus, Romani Pontificis sacrosancta majestas, nulla eam synodus particularis judicare audeat; ac ne quidem œcumenica, nisi propter eas causas quas in concilio Constantiensi memoratas sæpe retulimus.

CAPUT XXI.

Persona Pontificis quatenus ab œcumenicis conciliis judicari non possit.—Photii gesta Nicolaum Papam excommunicantis.—Concilii octavi canon 13.

Jam de ipsis conciliis œcumenicis. Concilium octavum, canone 13, id egit quod diligentissime considerari oporteat. Sed prius ejus canonis occasio referenda est.

Photius, coacto conciliabulo, Nicolao Papæ anathema dicere ausus est. Id conciliabulum a Romana synodo sub Adriano II reprobatur; ac Photius Dioscori imitator, eo quo Dioscorus anathemate percellitur. Quæ sententia synodi œcumenicæ octavæ canone 13 confirmatur (1546). Qua occasione compressis synodorum particularium ausibus, de synodo quoque œcumenica in hæc verba decernitur (1547): « Si qua vero œcumenica synodo collecta, de Romana etiam Ecclesia controversia exstiterit, licebit cum decente reverentia de proposita quæstione veneranter sciscitari, responsumque admittere; non tamen impudenter contra senioris Romæ Pontificis sententiam dicere. » Hæc eo pertinent, ne synodo quidem œcumenicæ licuerit sententiam dicere iis casibus, quibus Photius dixerat; nempe adversus Romanum Pontificem, apostolicum officium exsequentem: aut si qua peculiaria adversus eum crimina et jurgia sererentur; aut, si forte moverentur aliquæ peculiares quæstiones, qualis tum erat controversia de Bulgarorum parœciis, quas Ecclesia Constantinopolitana adversus Romanam sibi vindicabat. Hæc igitur amice ac reverenter tractari placebat Patribus, neque horum aut similium casuum vulgarium causa, lacessi pontificum majestatem, pacemque Ecclesiæ perturbari; quod esset revera impudentissimum. Nec ideo synodo œcumenicæ silentium imponunt; si forte inciderent ejusmodi causæ, quæ Patres sextæ synodi adversus Honorium concitarunt, aut eæ, quæ a concilio Constantiensi memorantur. Scitum enim illud est: generalibus legibus non comprehendi casus extraordinarios, eosve actus, quos in re improvisa ipsa necessitas expresserit. Atque hæc de primo sensu hujus sententiæ, *Prima Sedes a nemine judicatur*: quatenus nimirum ad personam Pontificis pertinere potest.

CAPUT XXII.

De sententiis Romanorum Pontificum non retractandis; ea de re relati canones, eorumque vis.—Gelasii papæ loci.

Ad secundum sensum ejus dicti pergimus: *Prima Sedes non judicatur a quoquam*: quo significari videtur, ne ejus sententia retractari possit. Ad hæc igitur spectant hæc Bonifacii I ad Rufum Thessalonicensem, a Bonifacio II in concilio Romano repetita: « Nunquam licuit de eo rursus, quod semel statutum est ab apostolica Sede tractari (1548). » Quæ si ad quoscunque casus et ad concilia etiam generalia protendantur; nempe synodi œcumenicæ III, IV, VI, VII, VIII, a quibus Romanorum Pontificum decretales atque judicia retractari constat, illicita perpetrarint. Eodem spectat illud ejusdem Bonifacii a Nicolao I, sub Innocentii nomine recitatum (1549): « Nemo unquam apostolico culmini, de cujus judicio non licet retractari, manus obvias audacter intulit: nemo in hoc rebellis exstitit, nisi qui de se voluit judicari (1550). » Quæ ipso tenore sermonis ostendunt, de privatis agi, non profecto de totius Ecclesiæ catholicæ judiciis.

Unde illud passim in ejusmodi decretis frequentatum: *Ut a nemine, ut a nullo, ut non a quoquam*, Sedis apostolicæ judicia retractentur. Neque vero deerant quibusque temporibus sui Dioscori, sui Photii, aliique contumaces, adversus quos Sedis apostolicæ auctoritatem inculcari oportebat.

(1545) Paschalis et Campulus, post Adriani I avunculi sui mortem alterutrum in ejus locum successorem dari ambiebant. Cum autem Leo ipsis prælatus fuisset, tum vero ira et invidia exarserunt, eumque pugnis, calcibus, baculis adeo ceciderunt, ut vix vivus ex eorum manibus elaberetur. Fugit autem ad Carolum, opem ejus et patrocinium imploraturus. Quare Carolus Romam venit, ubi collecta synodo, causam Leonis episcopis judicandam commisit. At episcopi responderunt his verbis: « Nos Sedem apostolicam, quæ est caput omnium Ecclesiarum judicare non audemus, nam ab ipsa nos omnes et vicario suo judicamur; ipsa autem a nemine judicatur, » etc. ANAST., *De purg. can. Leon.*, tom VII *Conc.*, col. 1156. Tum Leo se purgavit « jurejurando, et dixit: Quia de istis falsis criminibus quæ super me imposuerunt, scientiam non habeo. » Deinde « Carolus jussit de iis qui Papam dehonestaverant, haberi quæstionem.... pro quibus Papa apud imperatorem intercessit. » *Ibid.*, col. 1158. (*Edit Paris.*)

(1546) *Conc. Rom. sub Adr. II*, cap 5, int. *Act. conc.* VIII, act. 7, t. VIII, c. 1347. *Vide* etiam METROPH. *epist.*, *ib.*, c. 1388.

(1547) *Ibid.*, act 10, can 13, c. 1375.

(1548) *Epist. Bonif. I, ad Ruf. Thess.*, in sess. 2 *Conc. Rom.*, III, sub Bonif. II, tom. IV *Conc.*, col. 1705. Vide HOLST. *Coll.*, part. I.

(1549) In ipsa Nicolai epistola, ea verba, quæ neque sunt Bonifacii, neque Innocentii, sub Bonifacii nomine recitantur, et Gratianus hic incogitanter sane nomen Innocentii posuit. (*Ed. Paris.*)

(1550) NICOL. I, epist. 8, *ad Mich. imp.*, t. VIII *Conc*, col. 519. *Vide* GRAT. *Decr.*, caus. 9, q. 3, cap. 10 *Patet*.

Talis erat sub Gelasio Acacius Constantinopolitanus, Sedi apostolicæ Chalcedonensia decreta exsequenti obluctatus. Hujus ut contumaciam frangeret Gelasius, de Sedis apostolicæ potestate, hæc vera et fortia memorabat: « Quod de omni Ecclesia fas habeat judicandi, neque cuiquam de hujus liceat judicare judicio (1551). » Atque alibi: « Illam de tota Ecclesia judicare, ipsam ad nullius commeare judicium, nec de ejus unquam præceperunt judicio judicari (1552). » Quæ si ad concilia etiam œcumenica et omnes causas indiscriminatim extendantur, falsa sunt nimium. Neque tantus Pontifex ignorabat antecessorum suorum, Cœlestini Leonisque sententias in Ephesina et Chalcedonensi synodis retractatas, deque iis canonice judicatum. Idem in posterioribus œcumenicis conciliis factitatum acta docuerunt. Quin ipse Gelasius ejusque antecessores ac successores, ea tantum habent pro irretractabilibus, quæ universali sunt consensu constituta. Quos locos alibi relatos qui cum his conferet, profecto comperiet, hæc irretractabilia et incommutabilia Sedis apostolicæ judicata ex Gelasio esse ea, quæ conciliaria decreta exsequendo protulerit; quæque adeo totius orbis consensione nitantur. Cum vero Gelasius Sedi apostolicæ facultatem attribuit *de omni Ecclesia judicandi*; sive, quod idem est, *de tota Ecclesia; omnem ac totam* in synodis congregatam nequidem cogitabat; sed, et quod sæpe diximus, quod synodus Constantiensis, Martino V approbante, atque exscribente, exposuit *omnem* per partes; ut scilicet ab ejus judicio nulla pars orbis immunem se putaret. Id vel hæc Gelasii subjuncta verba declarant; siquidem « ad illam de qualibet mundi parte canones appellari voluerunt (1553): » quod erat, *omnem* per partes, non *omnem* collectim judicare. Quod autem Gelasius subdit: « ut ab ea nemo sit appellare permissus, ab ipsa unquam prorsus appellari debeat (1554), » peculiarem quæstionem de appellationibus tangit, de qua mox dicturi sumus. Interim constat esse multa Sedis apostolicæ judiciis judicatum.

Neque vero quisquam existimet a se satis intelligi has Gelasii sententias, si eas accipit a causa, propter quam dicebantur, avulsas. Nempe his Acacius petebatur, quem Chalcedonensis synodi contemptorem Gelasius, apostolici officii potestate, synodorum et canonum exsecutor, merito condemnabat. Quæ sane exsecutio decreti synodalis, si ulla provocatione aut tergiversatione suspendi posset, pessum irent omnia, nec tantum pontificia, sed etiam conciliaris auctoritas labefactaretur.

Neque vero contendimus, omnia Sedis apostolicæ quacunque de re decreta, in synodis œcumenicis retractanda; ne, in quibuscunque privatis etiam negotiis, Christianum orbem sollicitari oporteat; sed tantum ea quibus universalis Ecclesia conturbetur.

His facile solvuntur omnia, quæ ex Nicolao I aliisque Summis Pontificibus apud Gratianum decreta referuntur, de Sedis apostolicæ judiciis non retractandis. Hæc qui ad vivum persequerit, agi comperiet de quotidianis, quæ per provincias occurrunt, negotiis, non de iis quæ ad synodos œcumenicas extraordinarie perferuntur.

Summa est: his decretis caveri hæc duo: alterum, ne ordinaria consuetaque negotia, post Sedis apostolicæ judicium, ad ulteriora judicia referantur: alterum, ne in causis etiam maximis retractentur ea, quæ in conciliaribus statutis exsequendis, hæc Sedes egerit; aut quæ universali firmaque consensione recepta jam fuerint.

CAPUT XXIII.

Appellationes a Papa ad concilium.—Non esse de iis in Gallicana Declaratione quæsitum. — Quo sensu improbari possint. — Petrus de Marca appellationes eas a vetere disciplina alienas, non satis caute dixit.— Varii appellationis effectus. — Instaurata cognitio, prolatæ sententiæ suspensa exsecutio. — Tutela et præsidium in Ecclesiæ catholicæ auctoritate adversus papalem etiam sententiam, in certis quidem causis, res est antiquissima.

Nunc dicendum aliquid de appellationibus a Papa ad concilium; quanquam id ad causam nostram, atque ad Gallicanæ Declarationis defensionem non pertineat. Id enim Gallicani Patres tuendum susceperunt, quod in Constantiensi concilio, sessionibus 4 et 5 continetur, quo loco de his appellationibus nihil actum est. Id tantum constituitur: concilium in certis et generalibus causis potestate præstare.

Atqui illa superior potestas, non necessario se exerit per proprie dictam appellationem ad universale concilium, sed multis aliis modis. Id nobis sufficit, certas causas esse, quibus concilii œcumenici necessaria sit auctoritas; illud semel congregatum ejusmodi esse, ut etiam Papam parere oporteat.

Cæterum, appellationes, si stricto forensique usu dicimus, ut sit perpetuum sive ordinarium tribunal erectum, ad quod provocetur, atque illud omnino sejunctum ab eo tribunali, a quo provocatur: sane appellatio a Papa ad generale concilium non eo significatu constat. Primum, ideo quod generalis synodus extraordinario tantum, atque ex causa convocetur; deinde, quod ipsum etiam complectatur Papam, et quidem tanquam caput; denique quod certum sit, non nisi summa necessitate ac renuente Papa, concilium absque eo convocari posse; soleantque fieri appellationes eæ ad Papam simul atque concilium. Quare

(1551) Gelas., epist. 13, *ad ep. Dard.*, tom. IV *Conc.*, c. 1203.
(1552) *Ibid.*, epist. 4, *ad Faust.*, *ibid.*, c. 1169.
(1553) *Ibid.*, *Epist. ad episc. Dard.*, 13.
(1554) *Ibid.* et epist. 4, *ad Faust.*, loc. cit

stricte loquendo, papalis sententiæ in concilio facta retractatio, revisioni, sive instauratæ cognitioni, quam appellationi propior esse videatur.

Interim habet aliquid ex appellatione; cum, ipsa convocatione concilii generalis, papalis sententiæ exsecutio pendeat, in eoque solvi possit; nec nisi approbata robur obtineat, ut acta Ephesina et Chalcedonensia, aliaque docuerunt (1555).

Quin ipsa petitione et exspectatione concilii generalis, Auxilius a Papa depositus, in suo ordine stare se tutum arbitratus (1556), a nemine catholico, quod sciam, hujus rei gratia reprehensus est.

Hoc ergo contigerit, quod papale decretum præter canones, ac nullum haberetur, nihil nostra : cum id tantum velimus, certis in causis, sola invocatione concilii generalis, suspendi posse papalem sententiam.

Ac si quidem contenderint, pondere ipso jure propter nullitatem, ut vocant, sententiæ, hoc nobis sufficit; eum, qui hoc jure agat, interim in synodi, hoc est in Ecclesiæ catholicæ tutela et præsidio esse; quod nemo negaverit.

Cum ergo appellationes a Papa ad concilium malo intellectu celebrari possint; hoc intellectu putamus, tot gravissimis pœnis a posterioribus Romanis Pontificibus Pio II et Julio II fuisse vetitas.

Quod autem vir illustrissimus Petrus de Marca, appellationes a Papa ad concilium a vetere disciplina alienas esse censuit (1557); quoad aliquos appellationis effectus, concedimus; quoad omnes, ne ipse quidem dixerit.

Namque ipse profitetur generalibus conciliis, post Papæ sententiam, imperatoria auctoritate convocatis, quæsitum in eis extraordinarium remedium : quo vel uno constat in Ecclesia catholica adversus papale judicium tutelam aliquam fuisse. An ergo sublata est ea, postea quam imperator concilio convocare desiit? An adversus papalem potestatem, nullum jam præsidium, mutataque Ecclesiæ constitutio est, tanquam ab imperatoria potestate penderet? Absit! Id ergo volumus : cum Christus ita constituerit Ecclesiam, ut summis in rebus summa et indeclinabilis auctoritas penes ipsam totam sit; aliquid in ipso jure præsidii esse debere : quo nemini fraudi sit, certis quidem in rebus, Ecclesiæ catholicæ exspectare sententiam. Eam vero tutelam, illud præsidium majores nostri in appellatione posuerunt. Novum sit fortasse vocabulum : ipsa res antiquissima, et cum ipsius Ecclesiæ constitutione conjuncta est.

CAPUT XXIV.

Sanctus Gelasius non eo sensu appellationes a Papa vetuit, quo sunt postea in Ecclesia frequentatæ.

Appellationes eo sensu explicatas, nec ipse Gelasius vetuerit; qui ubique confitetur, vim ipsam irretractabilem cum universali consensione esse conjunctam.

Ac revera diligentius rem inspicienti patebit, dicta Gelasii nihil ad appellationes eas pertinere quas diximus (1558).

Nempe ille commemorat multiplicis generis apostolicum judicium : alterum provisorium, quale erat a Leone latum in Flaviani causa; alterum decretorium : idque rursus duplicis generis; alterum in absolvendo, quale in Athanasii causa dictum erat a Julio Papa; alterum in condemnando, quale est adversus Acacium.

His causis negat Gelasius appellari posse. Recte : primum enim a provisorio judicio appellari non solet. Ecce enim Flavianum in Ephesino latrocinio a Dioscoro condemnatum atque appellantem, Leo decernit in communione permanere interim, quoad synodus universalis causam cognoverit (1559). Id jure suo poterat, neque erat appellationi locus.

Idem dixerim in decretorio judicio, quo Athanasius, sive quis alius, ab inferiore judice, damnatus, absolvitur. Appellatio enim in rei auxilium comparata, reo absoluto, vacat. Neque appellatio, quam *a minima* vocant, nostris jam moribus introducta, publici actoris nomine, in ecclesiasticis judiciis unquam invenitur.

Jam in eo judicio, quo ab apostolica Sede damnatur Acacius, frustra ille synodum œcumenicam invocasset. Quippe Romanus Pontifex nihil hic aliud fecerat, quam ut synodi Chalcedonensis exsequeretur sententiam. Id cum assidue inculcet Gelasius, merito profecto negat appellari posse ab iis judiciis, quibus Romanus Pontifex communis decreti suscipit exsecutionem.

Hæc ego sat scio placitura iis, qui et ante dicta perpenderint, et cum Gelasianis ista contulerint. Neque vero illa verba, *nusquam*, *nunquam*, et si qua sunt alia, unquam efficient, ut a proposito argumento Gelasii dicta penitus avellantur, traducanturque ad eos casus, quos neque oratione complecti, neque animo providere Gelasius potuerit. Insolita enim et extraordinaria remediis egent extraordinariis. Jam ergo videamus circa ejusmodi appellationes, quid in anteriorum sæculorum gestis habeamus.

CAPUT XXV.

Ante schismatis magni tempus appellationes a Papa ad concilium, exactæ pecuniæ gratia, frequentatæ ab Anglis. — Adversus Bonifacium VIII a Gallis. — Adversus Joannem XXII a Franciscanis, nullo pontificio decreto condemnatæ.

Qui appellationes a Papa ad concilium op-

(1555) Sup., lib. vii, c. 10 et seq.
(1556) *Ibid.*, l. ix, c. 31.
(1557) Marc, *De concord. sacerd. et imp.*, l. iv, cap 17, n. 1.

(1558) *Vide* Gelas., epist. 4 et 13, loc cit., cap. 22.
(1559) Sup, l. viii, c. 4.

pugnant, id asseverant passim, eas fuisse ignotas ante illud luctuosum schisma sub Urbano VI et successoribus; quod est falsissimum. Anno enim 1246, Ecclesia Anglicana maxime catholica, Sedique apostolicæ addictissima, grandi pecunia imperata, adversus Innocentium IV ad concilii Lugdunensis tutelam se contulit. Post ipsum concilium, gravata iterum, multa supplicatione recurrit ad Papam. Quo nihil curante, ad legatos suos hæc scribit : « Cum igitur huic exactioni contradicat Ecclesia Anglicana, per procuratores, ut hanc contradictionem communem domino Papæ insinuare velitis pro statu Ecclesiæ Anglicanæ, præsentiam Domini nostri Jesu Christi appellantes, et concilii universalis aliquo tempore per Dei gratiam convocandi. » Testis Matthæus Parisiensis, in Henrico III, ad annum 1246 (1560).

Matthæus Vestmonasteriensis (1561) ad eumdem annum refert, quod Papa graviter succensuerit Anglis, eo quod ausi erant de oppressionibus et injuriis conqueri in concilio, Lugdunensi scilicet.

At ad annum 1264, sub Urbano IV et Henrico III, idem refert historicus, a cardinale (1562) Salinensi legato apostolico, excommunicatos barones Anglos, urbesque interdictas : « At illi, inquit, sententiam ipsam contra justitiam illatam attendentes appellarunt ad Papam, ad meliora tempora, vel ad generale concilium, necnon et supremum judicem, certis de causis et rationibus commendabilibus : quæ postea appellatio, in Anglia congregato apud Radingam concilio, recitata est, et ab episcopis approbata et exsecuta. » En appellatio ad Papam et ad concilium generale, ut si Papa defuisset, concilii tutela superesset, idque habito concilio ab episcopis approbatum et exsecutioni datum.

Anno 1267, cum Angli a legato (1563) ejusdem Urbani multis exactionibus gravarentur, « appellant ad Sedem apostolicam, et etiam ad generale concilium, vel, si necesse foret, ad summum judicem. » Hoc refert Matthæus Parisiensis, ad eumdem annum.

De Bonifacii VIII ac Philippi IV Pulchri rebus, per aliam occasionem multa jam diximus (1564). Quæ ad hanc quæstionem spectent hæc sunt.

Bonifacium recordemur adversus supremam regis auctoritatem ea molitum, quæ universi regni ordines improbarint. Cum illa contentio ad extremum devenisset, ac Bonifacius, non ipse quidem, excommunicaret regem, sed tamen declararet variis modis in excommunicationem *latæ sententiæ* incidisse (1565), rex totius regni cœtum habuit; quo in cœtu prodierunt qui Bonifacium hæresis, impietatis, multorum aliorum criminum accusarent; et concilium generale, quod de his cognosceret, omni ope procurari peterent (1566). Neque vero contendebant hæresim esse notoriam ; sed tantum ea quæ objicerent, se sacro concilio probaturos. Interim se, qui talia suscepissent, in concilii tutela adversus Bonifacium esse voluerunt; a futuris gravaminibus ad illud provocarunt. Huic provocationi rex et universi ordines assenserunt : prælati magno numero, ad quos alii postea accesserunt, pollicentur se regem ac regiam familiam, regnique libertates et jura, contra quemcunque, etiam contra Bonifacium defensuros, salva Sedis apostolicæ reverentia : neque ullis adversus hæc ejus sententiis decretisve adhæsuros. His consensit Universitas Parisiensis, omnes regni ordines, capitula, religiosi conventus, atque adversus omnia, quæ Bonifacius moliretur, concilii œcumenici protectione se muniunt.

His liquet, non tantum hæresis, sed multorum etiam aliorum criminum causa, concilium œcumenicum postulatum, atque ad id appellatum, etiam ad regni tuenda jura : non quod jura regia in synodi potestate ponerent; sed quod ea defensuros, adversus Bonifacii minas, concilii generalis præsidium tueretur.

Addebant et de sanctorum locorum ab infidelibus occupatorum restitutione; atque ut omnium animis satisfacerent, omnes, quas poterant concilii congregandi causas congerebant. Hæc acta sunt anno fere 1303.

Bonifacius eodem anno, edito diplomate, firmat regem in excommunicationem incidisse : blasphemiæ imputat imputata sibi crimina : « Concilium sine se non posse convocari » dicit, seque processurum, « non obstante hujus frivolæ appellationis obtentu, quæ ad majorem, vel parem, sive mortalem aliquem non potuit interponi (1567). » De appellatione ad concilium nihil dicit, gravius; atque etiam id quod dicit, auctoritate est vacuum, cum ea bulla inter eas sit, quas Clementis V jussu erasas vidimus (1568).

Idem Bonifacius regem ultima sententia proscripturus, quæ tamen prolata non est, propter Pontificis interitum, multas causas excommunicationis obtendit, nihil de appellatione ad futurum concilium.

Ejus quoque successores Benedictus XI

(1560) Matth. Paris., *Hist. Angl. in Henr. III*, ann. 1246; vide *Epist. Angl. in Conc. Lugd.* I, t. XI, *Conc*, col. 663 et seq.

(1561) Monachus.

(1562) Guidone Grosso, seu Falcodio episcopo.

(1563) Deinde Papa, is nempe fuit Clemens IV. (*Ed. Paris.*)

(1564) Sup., l. III, c. 23, 24, 25.

(1565) Canonistæ docent duplicem esse de jure excommunicationem : alteram comminatoriam tantum, quam vocant *ferendæ sententiæ*, alteram autem *latæ sententiæ*, de qua sic dicit Eveillon : *Elle a telle force, qu'au même instant que quelqu'un transgresse l'ordonnance, il encourt l'excommunication... sans qu'il soit besoin d'y apporter aucune forme ni prononcer aucune sentence contre lui.* (*Traité des excom.*, chap. 12, p. 117.) [*Ed. Paris.*]

(1566) Vide *Histoire du différ. de Bonif. VIII*, p. 101 et seq.

(1567) *Ibid.*, p. 160.

(1568) Sup., lib. III, c. 25.

et Clemens V, hujus provocationis gratia, nihil regi aut regni ordinibus, ipsisque adeo prælatis ac religiosis succensuerunt.

Joannem XXII adversus appellantes ad œcumenicum concilium, a definitione fidei, quam ipse protulerat, nihil decrevisse, suo loco vidimus (1569).

Hæc quidem Constantiense concilium præcesserunt; ne quis existimet, ab ejus decretis ortum habuisse, sed a prisca omnino traditione manasse, quod concilium Papa præstare est creditum.

CAPUT XXVI.

Appellationes a Papa ad concilium primus omnium condemnavit Petrus de Luna in schismate obduratus — Ejus ea de re decretum in concilio Constantiensi revocatum.

Omnibus igitur conticescentibus, primus omnium mortalium, qui appellationes a Papa, expressa sententia condemnavit, Benedictus fuit ille XIII, seu Petrus de Luna, in schismate obstinatus et induratus.

Is cum ab eo fuisset provocatum, bullam edidit, *Cresci' faciliter*. Hac non licere declarat a Romano Pontifice *appellare, sive etiam provocare;* ejusmodi appellationem manifeste esse contra « plenitudinem potestatis, ac sacrorum canonum instituta; nec carere suspicione schismatis; » sed adversus eam bullam iterum provocatum (1570).

Post annos aliquot aliam protulit, *In dierum successu* (1571), anno 1407, qua adversus eos, « qui a se et Romanis Pontificibus appellare præsumpserint, aut a sua, eorumque obedientia recesserint, » excommunicationis sententiam promulgavit. In epistola vero ad Carolum VI data, cui bullam interserit, hæc queritur (1572) : « Quod nonnulli catholicæ veritatis æmuli, qui contra nos et Ecclesiam Romanam rebellionis calcaneum erigere præsumpserant, a nobis, quod est contra canonicas sanctiones, appellationes interponere non verentes, » etc.

Quas in eo schismate ex utraque parte appellationes ediderint ad concilium, suo loco vidimus (1573), neque hic repetimus.

Tacendum illud non est bullam, *In dierum successu* a concilio Constantiensi, sessionibus 30 et 36 jam tribus obedientiis congregatis, revocatam fuisse (1574) : ut nullum stet adhuc decretum pontificium, ac ne quidem in schismate editum, quo eæ appellationes condemnentur.

CAPUT XXVII.

Martini V bulla de non appellando a Papa ad concilium quem perperam objecta.

Aiunt a Martino V, stante concilio Constantiensi, editam ea de re bullam, quam Joannes Gerson retulerit. Id vehementissime Emmanuel Schelstratus urget. Quidam Galli scriptores, atque ipse etiam Petrus de Marca confitentur (1575), haud profecto id facturi, si rem diligentius considerassent.

Ac primum certum est, hujus bullæ nullam unquam a quoquam, sive Pontifice, sive privato scriptore, historico, theologo, canonista, aut bullarum collectore haberi mentionem; præterquam a Gersone in duobus locis; quos proinde locos, ut sunt apud Gersonem integros commemorare nos oportet. Et is quidem libellum, *Quomodo et an liceat in causa fidei a Papa appellare*, sic incipit (1576) : « Quæritur utrum hæc assertio sit catholica : Nulli fas est a supremo judice, videlicet apostolica Sede, seu Romano Pontifice, Jesu Christi vicario in terris, appellare, aut ejus judicium in causis fidei (quæ tanquam majores ad ipsum, et Sedem apostolicam deferendæ sunt) declinare. » Tum subdit : « Arguitur quod sic; auctoritate sanctissimi domini Martini papæ V, in sua constitutione, *ad perpetuam rei memoriam*, facta et promulgata in consistorio generali celebrato Constantiæ, v Idus Martii, pontificatus sui anno primo (hoc est 10 Martii 1418), ubi reperitur hæc assertio sicut dicitur. »

His in Gersonis verbis primum illud occurrit : non ipsum id per se dixisse Gersonem, sed tanquam ab aliquo objectum memorare. Quo loco id observatu dignum, quod est a Gersone positum : *ubi reperitur hæc assertio, sicut dicitur;* quæ quidem ostendunt bullam non fuisse publici juris, et ubique vulgatam, de cujus verbis nec Gersoni constitisset.

Cujus autem auctoritatis ea bulla visa sit, quæ postea secuta sunt concilii Constantiensis acta indicabunt, cum in sessione 45 et ultima ejus concilii, die 22 Aprilis (1577), altero mense, postquam ea bulla in publico consistorio lecta et promulgata dicitur, Poloni regis legati, jam dimissis Patribus, a Martino V ad futurum concilium œcumenicum appellarint (1578).

Nempe illi a Papa supplicabant, Joannis Falkembergii librum, *crudelissimos errores atque hæreses* continentem, jamque in secretis congregationibus condemnatum, in sessione publica condemnari : a quo denegante, provocabant ad concilium. An, rogo, id facturi, si earum appellationum ulla legitima aut probata condemnatio præcessisset? An non ipse Martinus V inclamasset impudenter agere Polonos contra interdictum? Non id autem factum est; sed Martinus « dixit respondendo ad prædicta; se quidem probare quæ per concilium conciliariter facta essent, non alia, » quæ scilicet in secretis conventibus. Hoc tantum : ac de appellatione nihil quidquam. Non

(1569) Sup., lib. IX, c. 44.
(1570) *Hist. univ. Paris.*, t. IV, p. 820.
(1571) *Spicil.*, t. VI, p. 182 et seq.
(1572) *Ibid.*, p. 180.
(1573) Sup., l. V, c. 7, 8.
(1574) *Conc. Const.*, sess. 30 et 36, tom. XII, c. 215, 231.
(1575) MARC, *De concord.*, etc., l. IV, cap. 17, n. 6.
(1576) GERS., libell. *Quomodo et an liceat.*, tom. II, p. 303.
(1577) 1418.
(1578) *Conc. Const.*, sess. 45, tom. XII, col. 258.

ergo verum est, eam ullo legitimo decreto, mense antecedente, fuisse prohibitam.

Et Joannes quidem Gerson in Dialogo apologetico de supplicatione Polonorum copiose agit, memoratque ab illis ablatam schedulam de libello Joannis Falkembergii; neque illis satisfactum esse, remque in deteriora lapsam: « Usque adeo, inquit (1579), quod pro parte dominorum Polonorum, interjecta est tandem appellatio ad futurum concilium. Cui appellationi cum respondendum esset, lecta est, ut dicitur, in consistorio generali et publico, quod ultimo Constantiæ celebratum est, minuta quædam sub forma bullæ, destruens, ut asserunt qui legerunt eam, fundamentale penitus robur, nedum Pisani, sed Constantiensis concilii... Continebat itaque *in nullo casu licere appellationem a Papa facere, nec ejus judicium in causis fidei declinare;* plane contra legem Dei decretaque concilii. »

En post eam bullam de non appellando a Papa ad concilium, quæ 10 Martii 1418, edita dicitur, iterum occasione interjectæ a Polonis appellationis ad futurum concilium, ejusdem bullæ *Minuta* lecta dicitur. At siquidem 10 Martii transacta res erat, quid necesse fuit, post eam appellationem, actum agere; ac bullæ *Minutam* iterum legere? An quod ita oportebat refelli Polonos? Quidni ergo Martinus V, in ipsa concilii publica sessione, cum Poloni appellarent, ea bulla objecta eos comprimebat? An quia intelligebat sacram synodum non id laturam fuisse? Infelicem bullam, quæ concilii œcumenici lucem auctoritatemque non sustinet! Cur autem Joannes Gerson iterum de ea bulla loquitur, ut de ea, quæ nec a se visa sit? *Lecta*, inquit, *dicitur;* et *ut asserunt qui legerunt eam.* Ergone dicemus publicam, de qua ipse dubitat, aut omnino divulgatam, quæ non ab omnibus videretur? Quid vero *Minutam* bullæ memorat? Certe 10 Martii editam, ac post sex hebdomadas adversus Polonos innovatam, jam *grossatam*, ut aiunt, oportebat, suisque vestitam formulis, dimissam per Ecclesias ubique servandam. Atque illud absurdum est, omnibusque sæculis inauditum, ejus momenti bullam, stante concilio generali, atque ei præsidente Papa, in ipso concilio non fuisse prolatam. Cur enim Martinus V tanta de re synodi præsentis sententiam ne requisivit quidem? Ac multas quidem bullas minoris momenti sessione XLIII lectas, nonnisi *approbante concilio* edidit; hanc vero cur solus, atque adhibito tantum consistorio, seu cardinalium cœtu? An quia intelligebat repugnaturos concilii Patres? Bullam ergo repugnante concilio œcumenico editam, valere credemus? At si concilii auctoritatem Martinus metuebat, ne saltem vereretur publicam lucem, ne *Minutam* semel atque iterum lectam, nec intellectam promeret. Adeone ejus bullæ padebat, ut eam nec ipse Gerson, a quo solo memorata est, unquam viderit? Itaque nullibi legitur; nullibi visitur; nulli collectioni bullarum inseritur; non eam Pius II, in bulla *Exsecrabilis;* non Julius II, in bulla *Suspecti regiminis*, quibus appellationes a Papa ad concilium tantis pœnis prohibent, vel leviter memorant. Et quidem Julius II Pii II bullam firmat: de Martino ambo tacent; cum id stante concilio Constantiensi gestum vel maxime commemorari e re esset. Quare apparet rem a Martino tentatam potius quam confectam fuisse. Quod si in consistorio bulla vero animo a Pontifice proposita et prolata est, profecto rejectam, improbatam, explosam oportuit; cujus et auctorem puduit, et apud posteros nulla memoria est.

Sed age; bullam tanto studio Ecclesiæ toti posterisque occultatam placet inspicere propius, et quid incommodi alat intelligere. Et quidem certum est, ex ea superesse nihil, præter ea verba, quæ nunquam sibi lecta Gerson, a nescio quo audisse se memorat. His autem, utcunque se habent, duo vetari videntur: alterum generatim, *ut nulli liceat;* sive, *ut in nullo casu liceat a Romano Pontifice appellare;* alterum, *ne liceat in causis fidei, illius declinare judicium.* Quæ duo quam diversa sint, vocum discrimina satis indicant.

Primum est generaliter dictum, admittitque eos sensus quos reliqui ejusmodi canones; nempe ne passim, ne in ordinariis et quotidianis casibus appelletur.

Alterum, quod in causis fidei Romani Pontificis judicium *declinare non liceat:* quanquam ambiguum videri potest, stricte tamen loquendo, verum est. Aliud enim est, declinare judicium, tanquam judex non sit legitimus et competens; aliud ab eo appellare, quia non sit usquequaque supremus.

Jam ex Gersone constat, Martini V famam graviter laborasse, quod ab eo talia promulgata jactarentur (1580). Quin ipse Gerson, ne Martinum ea conatum reprehendisse videatur, pro sua modestia, atque in Romanum Pontificem reverentia, factum excusat, ut postea, et qua demum ratione, verba Martini ab ejus benevolis ad commodum sensum leniter inflectantur ostendit. Denique viam docet, qua Pontifex hujus rei declinet invidiam, ac factis dicta compenset. Adeo hæc non modo nulla et irrita, sed etiam Pontifici noxia videbantur.

His ergo omnibus constat; primum, appellationem a Papa ad futurum concilium, ipso concilio desinente quidem, sed tamen adhuc præsente, factam, non fuisse improbatam; sed in acta relatam, nulla omnino nota: tum Martinum V eas appellationes bis condemnare visum, sacræ synodi, imo totius Ecclesiæ refugisse lucem, atque synodi talia repellentis prævaluisse sententiam; denique, ut vel maxime fuerit di-

(1579) GERS., *Dial. apol.*, t. II.

(1580) *Vid.* GERS., tract. *Quomodo et an*, etc., circa fin., t. II, p. 308.

ploma bullatum, vulgatum, ritu solemni promulgatum, omnino concidisse, eorumque loco esse, quorum in Ecclesia nulla vis, nulla mentio est.

CAPUT XXVIII.

Bulla « Exsecrabilis, » Pii II in conventu Mantuano. — Qua occasione lata. — Nostri intellexerunt de privatis tantum negotiis, fundamento ex bullæ verbis petito. — Nec recepta est in Gallia, et ab ea quoque appellatum. — Appellationes postea frequentatæ.

Anno 1459, post conventum Mantuanum Pius II edidit bullam *Exsecrabilis et inauditus*. Hac damnat eos « qui a Romano Pontifice appellare præsumunt : qui fecerit, sententiam excommunicationis incurrat (1581), » aliasque pœnas, quæ in reos majestatis (1582), et hæreticæ pravitatis fautores decernuntur.

Hujus sententiæ has potissimum exponit causas : Quia ridiculum appellare ad id quod nusquam est, neque scitur quod futurum sit : quod, eo obtentu, pauperes a potentioribus opprimantur multipliciter, remanent impunita scelera, nutritur adversus primam Sedem rebellio, libertas delinquendi conceditur, et omnis ecclesiastica disciplina et hierarchicus ordo confunditur (1583). » Quæ docere videntur animum Pontificis fuisse, has appellationes prohibere in ordinariis tantum casibus ac peculiaribus negotiis.

Et revera constat eam bullam conditam occasione appellationis Sigismundi ducis Austriæ, a monitorio Calixti III (1584), in quadam controversia cum Nicolao de Cusa cardinali, episcopo Brixinensi (1585), rerum temporalium causa.

Itaque, anno sequente 1460, in appellatione ea quam adversus Pii II orationem in conventu Mantuano habitam, vir clarissimus Joannes Dauvet, procurator generalis, edidit, hoc etiam interposuit de bulla *Exsecrabilis* (1586) : « Neque est æstimandum sanctissimum dominum nostrum, per literas, quas Mantuæ publicasse fertur, quæ incipiunt *Exsecrabilis et inauditus*, voluisse prohibere ut in nullo casu, sive tangat conservationem orthodoxæ fidei, sive exstirpationem schismatis, sive universalem reformationem Ecclesiæ in capite et in membris, super gravaminibus, quæ per aliquem Summorum Pontificum inferri contingeret, principibus et regionibus liceat quovis modo habere recursum ad judicium plenarii concilii ; cum sub generali prohibitione non veniant ea quæ speciali expressione indigerent ; et præsertim talia ex quibus læsio fidei orthodoxæ, et schismatum fomenta, atque gravissima decoloratio status Ecclesiæ universæ sequi possent. » Sic publicis ecclesiasticis causis accensebant magnorum imperiorum salutem ac pacem : cum ea imperia pars maxima Ecclesiæ, eique ornamento et præsidio essent.

Cum autem ipse dicat, bullam *Exsecrabilis*, in conventu Mantuano, *ut fertur*, publicatam ; ostendit eam ad nos non fuisse perlatam, neque promulgatam consueto et canonico more ; ac nedum recepta sit, palam ei reclamatum fuisse, eo quidem sensu, quo appellationes in gravissimis illis, quas diximus, causis prohiberet.

Cæterum, quod Pius II ridiculum dicebat, appellare ad id quod non sit, et quod exstiturum sit ignorabatur ; respondebant, concilium ex Constantiensi decreto debuisse celebrari, et quominus haberetur, elapso decennio, jam per Papam stare : tum vero Ecclesiam catholicam semper esse præsentem ; neque cuiquam fraudi esse, quod non congregata esset, cum appellatio dirigatur ad Papam qui eam congregare tenetur.

Post eam ergo bullam, ejusdem Pii II tempore, multæ appellationes sunt editæ a nostris ab ipso ad concilium (1587), quod *Pragmaticæ sanctionis* condemnationem moliri videretur.

Has et alias ejusmodi multas per ea fere tempora in Gallia frequentatas omittimus ; quod in Probationibus libertatum Ecclesiæ Gallicanæ integræ referantur (1588).

Annotamus tantum appellationem editam ad generale concilium ab Universitate (1589), anno 1491, adversus Innocentii VIII, gravem decimam imponentis, bullam.

Similem appellationem ab inclyta ac venerabili Ecclesia Parisiensi prolatam (1590) eodem anno (1591) eademque de causa legimus, ex qua etiam multa supra retulimus (1592).

(1581) Bull. *Exsecrabilis. Vid.* in convent. Mant., t. XIII *Conc.*, col. 1801, 1802.

(1582) Divinæ.

(1583) *Act. Appel. Sigism. duc. Aust. Monarc. imp.*, GOLDAST., t. II, p. 1576.

(1584) Appellationem reperire non potuimus apud Goldastum et alios horum monumentorum collectores. Hoc tantum ex Goldasto discimus : anno integro exacto post editam bullam *Exsecrabilis*, excommunicatum fuisse a Pio II Austriæ ducem, eo quod sæpe licet monitus, cardinalem de Cusa insectari non desisteret : Sigismundum autem ab ea excommunicatione appellationem emisisse, atque ea occasione bullam a Papa in Germaniam missam, et inprimis Norimbergam, ubi appellationis instrumentum factum fuerat. Itaque appellatio Sigismundi videtur fuisse bullæ denuo publicandæ causa, non vero edendæ. *Vid.* GOLD. et GREG. de Heimbourg., *Appel. et contrad.* Francof., 1607. (*Edit. Paris.*)

(1585) Brixino seu Brixinum, aut Brixinia, urbs est Germaniæ in comitatu Tyrolis. (*Edit. Paris.*)

(1586) *Preuv. des libert. de l'Egl. gall.*, ed. 1731, t. I, cap. 13, n. 10, part. II, pag. 43.

(1587) *Ibid.*, n. 11 et seq., p. 44 et seq.

(1588) *Ibid.*, n. 16, 17, p. 50 et seq.

(1589) *Ibid.*, t. II, c. 22, n. 19, p. 44 et seq.

(1590) *Ibid.*, t. I, p. 40.

(1591) *Appellationem ab Ecclesia Parisiensi prolatam, anno* 1491, non vidimus inter acta quæ tomis *De libertatibus*, etc., continentur. Forte Ecclesia Parisiensis eo anno adhæserit appellationi sacræ Facultatis; nam *appellatio ab ea Ecclesia prolata* an. 1501, sub Alexandro VI, inscribitur *secunda appellatio*. (*Edit. Paris.*)

(1592) Sup., lib. VI, cap. 22.

CAPUT XXIX.

Bulla « Suspecti regiminis » Julii II. — In ea clausul extra omnem ordinem. — Non publicata apud nos, nedum recepta; appellationes postea frequentatæ, non tantum a nostris, sed etiam ab aliis.

Anno 1509, Julius II bullam edidit *Suspecti regiminis*, qua bullam *Exsecrabilis* Pii II renovat ac firmat; Leonardum Lauredanum ducem, generale concilium et commune Venetiarum excommunicat, quod jam excommunicati, quia urbes pontificiæ ditionis retinerent, *ad damnatum et prohibitum* appellationis remedium confugissent; alios eadem appellatione usos simili pœna plectit; constitutionem suam adversus omnes valituram decernit, *cum suppletione solemnitatis cujuslibet*, *etiam publicationis omissæ* (1593). Quæ quo magis decernuntur extra ordinem, ac supra omnem legem et canonem, eo minoris esse putantur à nostris. Certe ut Galli clarius designentur, nominatim *parlamenta* commemorat; quod, quia apud nos nec publicatum, nedum receptum fuit, nostri, more consueto in gravibus causis ac præsertim in concordatorum causa, ad concilii generalis tutelam provocarunt, in eaque sententia innoxii et illæsi diutissime persliterunt.

Neque Galli tantum eas appellationes emisere, sed alii quoque in libris Probationum Ecclesiæ Gallicanæ libertatum memorati (1594) : quæ tantum indicamus : cujusmodi sint lectori expendenda relinquimus.

CAPUT XXX.

Bullæ Pii II et Julii II, occasione litium ac dissidiorum temporalium editæ. — Qui appellationes respuunt, quam incommoda remedia adhibeant. — Andreæ Duvallii locus.

Neque enim orbis Christianus adeo movebatur datis a Julio II in Venetos, flagrante bello, sententiis. Bellum gerebatur inter Julium ut principem et Venetos. Jam si, editis bullis, ac sub anathemate Julius pontifex jure repetit civitates eas, quæ de principe Julio bello captæ sunt, nullumque adversus ea decreta præsidium est : nempe id superest, ut et Veneti et quicunque principes, quacunque necessitate talia bella gesserint, deditionem faciant.

Neque vero res ab eo statu multum abhorrebant, cum Pius II diploma suum edidit. Nempe Sigismundus cum cardinale Cusano de temporalibus maxime litigabat, atque arma moverat, cardinalemque ceperat, cujus rei gratia a Pio citabatur Romam cum suis conciliariis, atque omnibus civibus, infinito licet numero, uti de articulo, *Credo in Ecclesiam catholicam :* ejusque consectaneis responderent (1595); quem sane articulum ideo negare viderentur, quod Pontificis decretis, de re etiam temporali, dicto audientes non essent. Sic a temporali lite ad hæresis quæstionem controversia deducitur, ut miseri nec mutire auderent. Quas adversus ambages, atque circuitus, aliquod petere refugium omnes optabant.

Neque vero id quæro, jurene an injuria Sigismundus egerit. Hoc tantum indico, grave ac magnis quoque principibus, nedum privatis metuendum, ita procedi ; miscerique hæresim, subortis maxime temporali causa litigationibus. Nec mirum si Christiani principes, nationes, cœtus, quod negari non potest, a Romanis Pontificibus aliquando vexati, eversis antiquis juribus, imperata ingente pecunia, intentatis, sive etiam allatis armis, in Ecclesiæ catholicæ suprema atque indeclinabili auctoritate, aliquid sibi præsidii relictum voluerint. Certe appellationes eas, ut ante concilium Constantiense celebratas, ita nec post Pii ac Julii decreta desiisse, multis exemplis ostensum est.

Unum superest quod objiciant; nempe a Leone X, bulla *Exsurge, Domine*, Luthero vitio datum, « quod citatus a Papa in vocem temerariæ appellationis prorupit ad futurum concilium, contra constitutionem Pii II ac Julii II, taliter appellantes hæreticorum pœna plectentes (1596), » XVII Kal. Julii, anno 1520. Bullam autem toto orbe Christiano receptam esse constat.

Facile respondemus receptam quoad ea, quæ ad Lutherum condemnatum pertinerent. Cæterum verba prolata recitative, ut aiunt, non decretive posita, nullam vim addunt Pii II ac Julii II constitutionibus; atque adeo ut post eas, ita post hanc Leonis X bullam frequentatas appellationes, etiam a Germanis, atque ab ipso imperatore, relata superius (1597) exempla demonstrant.

Cæterum Lutheri appellatio vere temeraria et cavillatoria fuit, quod a citatione appellans, in negotio fidei Sedis apostolicæ judicium detrectarit.

Neque eam tantum causam Leo commemorat, cur Lutherus merito condemnetur; subdit enim : « Frustra etiam concilii auxilium imploravit, qui illi non se credere palam profitetur (1598). » Quare impuro sycophantæ, omnia per summam et apertam insaniam molienti, æquum erat nullum patere suffugium ; non proinde debitum intercludi præsidium iis, qui vere gravati essent.

Nunc qui id genus præsidii renuunt, alias vias docent haud leviter incommodas, nempe *nullitatis*, ut aiunt, quam iniquis sententiis objiciant. At Galli non solent illam probare jurisprudentiam, qua, objecta nullitate, sententia contemnatur. De causis nul-

(1593) *Bull. Rom.*, t. I, Bull. 22, *Jul. II*, p. 511; *Vid.* RAIN., ann. 1609, n. 6 et 13; et SPOND., eod. ann. n. 1.

(1594) *Preuv. des Libert.*, etc., t. I, part. II, c. 13, not. p. 59, 60.

(1595) *Vid.* GOLDAST., tom. II, p. 1579, 1580.

(1596) *Bull. Leon. X*, *contra Luth.*, t. XIV *Conc.*, col. 396.

(1597) *Diss. præv.*, n. 95.

(1598) *Bull. Leon. X*, c. 397

litatis coram judice agi volunt, ne sibi quisque judicet; modestius putant, si forte a Pontifice vexatos se sentiunt, concilium habere judicem quam nullo judice agere ut libet.

Andreas Duvallius, cum appellationem omnem a Papa illicitam judicet, idque sive sit infra, sive supra concilium, permittit tamen principibus ac rebus publicis, ad graves injurias depellendas, primum, « non obedire mandatis Pontificis; imo, si aliter sibi succurrere non possint, strenue prudenterque resistere (1599). » An ergo læsos principes strenue rem gerere, quam conciliare judicium exspectare malint, ipsi dijudicent? Nos in his, ut diximus, nostræ quæstionis summam non ponimus: ut quæ ad variabilem forte disciplinam aliqua ex parte pertineant. Certe Ecclesiæ catholicæ, ejusque œcumenici concilii, in rebus generalibus, maxime vero in fidei quæstionibus, gravi contentione orta, supremam et ineluctabilem potestatem, ex omnium sæculorum traditione asserimus; et inter res judicatas post Constantiensia et Basileensia probatissima decreta referimus.

CAPUT XXXI.

Variæ de conciliis generalibus novissimi auctoris anonymi vitilitigationes. — Quæstionem ab eo pessime constitutam. — An concilia inter res incertas numeranda? — Quæstiones generales a particularibus, ad Constantiensis synodi mentem, jam inde ab initio distinctæ.

Qui unius Papæ voluntati sine more modoque permittunt omnia, eo peccare solent; primum, quod argumentationibus malunt agere, quam traditionibus; tum eo vel maxime, quod a quæstionis statu procul absint; quæque plana per se et expedita sunt, miris involvant modis (1600).

Et quidem in quæstione male constituenda auctorem anonymum, qui diligentissimus videri voluit, ubique multa peccasse jam vidimus. Illud inprimis quod nos ita refellit, quasi infallibilitatem soli concilio œcumenico tribuamus (1601), cum sine concilio œcumenico, catholicæ Ecclesiæ valere consensum, Gallicana Declaratio diligentissime expresserit.

Jam de concilii superiore potestate, ad secundum caput Gallicanæ Declarationis idem auctor hæc scribit: « Statis inquit (1602), patet in Declaratione cleri Gallicani, accipi hinc Summum Pontificem sine concilio, illinc concilium sine Summo Pontifice, cum Declaratio decretis concilii Constantiensis nitatur, quæ aliam sententiam non admittunt; » quæ omnia falsissima sunt.

Primum enim falsum est, a clero Gallicano ea tantum spectata esse concilia, quæ sine Papa celebrentur (1603): nec minus falsum est, quod decreta Constantiensis concilii non aliam admittant sententiam, quam eam scilicet de conciliis sine Papa congregatis: primum quia concilium Constantiense declarat, Papam subesse, non modo Constantiensi concilio, « sed etiam cuicunque generali concilio legitime congregato (1604): non autem supponit omnia futura concilia sine Papa congreganda esse; non ergo loquimur de conciliis sine Papa congregatis: tum quia nec ipsum Constantiense concilium sine Papa congregatum erat; qui convocatum a Joanne XXIII, qui verus pontifex merito haberetur; neque is concilium dissolverat; imo se concilio adhærere fatebatur, cum illud Constantiense decretum est conditum, ut suo loco vidimus (1605). Postremo Constantiense concilium, in reformationis quoque causa, Papam subesse concilio decernit, cum reformationis negotium non nisi electo Summo Pontifice tractaturum esset.

Quare quod idem anonymus ibique testatur (1606), cum ipse Papam synodo anteponit, agi de concilio, a quo Summus Pontifex ejusque legati absint; nihil aliud testari visus, quam statum quæstionis a se ignoratum, eosque quos congerit Scripturæ ac Patrum locos, plane esse extra rem, idque ab eo actum, ut fucum faceret imperitis.

Sane et illud constitit, non asseri a Gallis synodos sine Papa congregatas, nisi iis in casibus, quibus eas et auctor anonymus (1607), et alii passim theologi canonistæque admittant, hoc est in iis qui dilationem remedii non paterentur. »

Alia quidem quæstio esse potest; an concilium a Romano Pontifice semel convocatum, ipsoque præside constitutum, ipso jure cesset, ubi ab eo concilio Papa recesserit, quemadmodum Constantiæ; vel ubi illud concilium Papa dissolverit, ut Basileæ factum est. Sed quæstionem eam, neque clerus Gallicanus sua Declaratione complexus est, neque anonymus pertractavit. Interim certum est, rem esse ab Eugenio IV judicatam; Basileense concilium ab eo dissolutum, haud minus stetisse integrum; ut eam quæstionem aliquo certe casu, res inter judicatas referri necesse sit.

Quo fateamur necesse est, pleraque ac potissima anonymi argumenta, quoad hanc quidem quæstionem, plane concidere; cum non eo quo oportet, collimare constet.

At argutulum istud futile æque ac invidiosum quod objicit; quamvis reges ac principes a populo plerumque suam auctoritatem acceperint, « tamen Galliarum re-

(1599) Duv. *De Rom. Pont.*, etc., part. IV, q. ult., pag. 626, *ed.* 1614.
(1600) *Vid.*, sup. pass, lib. IV, V, VI.
(1601) Anon., *De libert.*, etc., l. VII, cap. 9, n. 12.
(1602) *Ibid.*, l. V, c. 1, n. 6.
(1603) Vid. *Dissert. præv.*, n. 84.
(1604) *Concil. Const.*, sess. 5, col. 22.
(1605) Sup., l. V, c. 13, 22.
(1606) Anon., l. V, c. 10, n. 4; c. 11, n. 3, c. 15; tit. et pass.
(1607) *Ibid.*, c. 5, n. 13.

gem comitiis generalibus superiorem esse (1608), » et majestatis reos haberi qui sub Henrico III exegissent, ut rex comitiorum sententiam sequi teneretur. Quorsum enim ista? An ut necesse sit ad Gallicani imperii formam, Ecclesiam a Christo esse constitutam? Aut vero oporteat custodiendæ fidei ac religionis per universum orbem, eamdem ac unius gentis administrandæ esse rationem? Cum nec ipsa imperia eamdem formam habeant, neque Ecclesiam ad alias quam ad Christi regulas exigi liceat. Quid autem illud est, ab eodem anonymo jactatum, non posse Summum Pontificem Ecclesiæ subjacere, *a qua suam non est mutuatus potestatem* (1609)? Quasi quis cui subjaceat, non in Christi arbitrio ac sapientia positum fuerit, aut id ratione aut humanis exemplis, non Dei revelatione, atque Ecclesiæ traditione, quærendum sit nobis.

Ejusdem notæ est, quod objiciunt (1610), ut Ecclesia particularis, nec tota simul sumpta, episcopo suo capiti et pastori particulari; ita universalem Ecclesiam, nec totam simul sumptam, Papæ suo capiti ac pastori universali prævalere posse. Non enim quemadmodum Ecclesia universa, ita particularis ex promissione Christi, certa et infallibili sancti Spiritus assistentia pollet; ut proinde necesse sit quemadmodum in Ecclesiæ universæ, ita in Ecclesiæ particularis consensu, certum collocare Spiritus sancti magisterium ac testimonium.

Neque illud pluris est, non posse stare in Papa eam, quam clerus quoque Gallicanus agnoscat, *plenam potestatem*, si Gallicanæ Declarationi detur locus. Neque enim plenam esse, *quæ ab alterius arbitrio vel judicio pendet* (1611). Quod quidem nihil aliud est, quam in verbis ludere. Plena enim dicitur respectu positivi juris, ea potestate, quæ omnia potest, ubi id necessitas, atque evidens utilitas postulaverit: non ita sane, ut omnia sine lege modoque possit.

At illud etiam argutius ac vanius, quod involvendæ quæstioni ab anonymo est positum (1612); Papam agnosci facile ab omnibus, concilia rem incertam, nulla vera firmaque definitione constantem; ad hæc, raram, *difficilem, ac fere impossibilem* (1613), parumque abest, quin eam ab Ecclesia alienam prædicet; cum præsertim tribus primis sæculis, concilia generalia ipsa persecutio prohiberet. Sed hæc, ad persecutionis tempus quod attinet, quam falsa, quam vana, quam nulla sint, demonstratum supra (1614).

Jam quod parta Ecclesiæ pace, conciliisque generalibus congregari solitis, concilia rem incertam dicunt, quia dubium est per quos et quomodo constitui debeant (1615); hominum est, ut leniter dicam, nodum in scirpo quærentium. Vanas enim et inanes difficultates congerunt: non constare scilicet an concilia ex episcopis tantum, an etiam ex presbyteris conflentur necessario: quantus numerus aut episcoporum aut provinciarum adesse debeat: quinam *ex jure, quinam ex privilegio?* an per se, an per procuratores? tum quæ ratio absentium et excusatorum haberi debeat; imo an concilium universale sit? Quæ cum dixerint, eo rem redigi volunt, « ut suprema et infallibilis sit Summi Pontificis sententia, quam ceu regulam semper tuto sequantur fideles (1616). » Quæ profecto si quid valent, illud efficient, ut conciliorum generalium omnem omitti mentionem præstabilius sit. An enim id agunt, ut unus Pontifex cuicunque cœtui voluerit, concilii generalis nomen adjiciat? An ut concilia generalia haberi aut non haberi perinde sit? Id quidem nonnulli apud se sentiunt; sed palam promere pudor, et Christiani orbis reverentia prohibet. Ergo vel hæc omittant, vel nobiscum solvant. Cæterum plana solutio est; primum enim certa traditione constat, sufficere ut episcopi concilio præsto sint; tum illud, concilium esse œcumenicum, cui, Papa auctore, pro œcumenico concilio se gerenti Ecclesia universa communicaverit. Hinc concilii Constantiensis auctoritas asseritur: hinc prioribus Basileensibus gestis sua firmitas constat. Neque nocuit ea dissolutio, quæ ab ipso quoque Eugenio IV nulla et irrita declarata est; cum totus Christianus orbis haud minus sanctæ synodo pro œcumenica sedenti et agenti communicaret.

Papa autem auctore dicimus, ordinarie quidem, ac nisi ipsa necessitas aliud expresserit; quod schismatis causa aliisque in casibus admitti ab omnibus summo consensu vidimus. Sed quoniam in conciliis non statim ac semper æque perspecta est nominis Christiani repræsentatio, quin interdum dubitari contingat, an aliquod concilium vere generale sit; tum Ecclesiæ consensu rem confici, Romanorum quoque Pontificum auctoritate ostendimus (1617).

Cæterum qui omnia incerta et perturbata esse volunt, nisi Christiani, aliis Ecclesiis et episcopis perinde habitis ac si nihil essent, in unius Romani Pontificis infallibilitate acquiescant, in quantas ambages quantasque turbas ipsi sese conjiciant, unde se nullo prorsus extricare valent pacto, jam toties notavimus, ut hæc dicere rursum, nihil aliud esset quam actum agere.

CAPUT XXXII.

Recapitulatio eorum, quæ ad caput 4 Declarationis Gallicanæ dicta sunt, atque inprimis eorum quæ libro VII *et* VIII.

Absoluto nostro ad caput quartum Decla-

(1608) Anon., l. v, c. 13, n. 12.

(1609) Pessime hic Charlas argumentatur. Non enim necesse est ut quis ab eo cui subjicitur suam potestatem mutuetur. V. gr. licet Galli credant episcopos non a Papa aut ab Ecclesia, sed immediate a Christo suam mutuari auctoritatem, nihilominus affirmant eos et Papæ et Ecclesiæ subjici. (*Edit. Paris.*)

(1610) Anon., l. v, c. 13, n. 3.

(1611) *Ibid.*, c. 1, n. 4.

(1612) *Ibid*, c. 13, n. 4.

(1613) *Ibid.*, l. VII, c. 2, n. 3; et lib. v, c. 13.

(1614) *Diss. præv.*, n. 76.

(1615) *Ibid.*, l. v, c. 2.

(1616) *Ibid.*, n. 7.

(1617) Sup., l. IX, pass.

rationis Gallicanæ tractatu, superest ut quæ hic dicta sunt, ad rei memoriam in compendium redigamus.

Primum illud præstruximus quartum caput Declarationis Gallicanæ, rem esse judicatam (1618) : quod sic conficimus : judicatum in concilio Constantiensi Papam, etiam in fidei quæstionibus, concilio subjici oportere : at qui errare non possit, cum in fidei negotio alteri subjici nefas : non ergo Papa is est, qui errare non possit. Rursus : In illo concilio, de Papa, ut est Papa, actum est : non autem de Papa, ut est privatus doctor : ergo Papa, etiam ut Papa, non is est qui errare non possit : at Constantiense concilium a tota Ecclesia, atque adeo à Romanis Pontificibus comprobatum fuisse, rationibus astruximus necessariis (1619) : ergo Papam non eum esse quem dicunt, res inter judicatas haberi debet. Hoc certissimum præjudicium. Nunc ad rem, si adhuc injudicata esset, conficiendam, hoc fundamentum posuimus : a Patribus vim summam et indeclinabilem esse repositam in eo *quod ubique, quod semper est creditum :* non ergo in eo, quod solus Papa definiat (1620). Exinde concilia generalia ab apostolico usque concilio persecuti sumus ; quod apostolicum Hierosolymitanum concilium, *Actorum* 15 relatum, normam esse cæterorum, datamque in eo quæstionum finiendarum formam, et ipsa auctoritate apostolici nominis, et sancti Cœlestini Papæ, sanctæque synodi quintæ sententia, et omnium postea sæculorum secuta praxi ostendimus (1621) ; collatisque gestis comperimus, ubique valere apostolicum illud : *Visum est Spiritui sancto et nobis*, atque illud : *Visum est Spiritui sancto*, cum illo, *et nobis*, hoc est cum ipsa episcopalis atque apostolici ordinis unitate esse conjunctum : non ergo, quod nunc fingunt, synodos habere a Papa, ut recta decidant, sed a Spiritu sancto, eique, conjuncta universalis Ecclesiæ auctoritate ac testimonio.

Hic igitur conciliorum gestis evolutis apparuit, ita esse Ecclesiam constitutam, ut siquidem primæ Sedis sententiæ consensum accommodaret suum, quæstiones finitæ haberentur : sin autem graves altercationes orirentur, adunata Ecclesia opus esset (1622). Compertumque item est, eo quidem rerum statu, primæ Sedis sententiam concilii œcumenici convocatione suspendi (1623) ; remque tanta Ecclesiæ adunatæ auctoritate gestam, ut de pontificio decreto quæreretur, rectene haberet, necne ; et responderetur à Patribus, si decretum probaretur, probandum videri ; non quia falsum esse non posset, sed quia verax esse, facto examine, comperissent : atque omnino quo ritu cæterorum epistolæ, eodem quoque ritu Romanorum Pontificum decretales epistolas examinatas, evolutis gestis, et synodi quintæ auctoritate monstravimus (1624). Quo item loco patuit Romanorum Pontificum epistolas, et fuisse authenticas, tota scilicet Sedis apostolicæ auctoritate prolatas ; neque tamen fuisse normam fidei, cum de illis quoque quæstio haberetur : de synodis autem nunquam eo ritu esse quæsitum ; sed obedientiam statim consecutam. At non alia causa tanti discriminis, quam quod illa decreta retractabilia, hæc irretractabilia viderentur.

Atque hæc etiam de probatissimis Romanorum Pontificum decretis facta esse vidimus. Jam quædam demonstravimus a sanctis synodis improbata constituta et responsa, quæ Romani Pontifices, puta Vigilius et Honorius rite interrogati ad Ecclesias edidissent (1625). Non ergo valere illud, pro privato doctore esse edita ; omnesque vitilitigationes ita incidimus ; ut quomodocunque respondeant, quosdam Pontifices, apostolico officio confirmandi fratres, in necessario articulo defuisse constet.

His complexi sumus primorum octo conciliorum traditionem nostræ sententiæ congruentem ; quibus deinde conciliis reliqua omnia consentire, ex actis, et ex Romanorum Pontificum consensione docuimus (1626).

Quin etiam ostendimus, quæstionem hanc nostram, vel ipsa operosissima conciliorum generalium convocatione confectam (1627) : ne frustra Ecclesia collectis toto orbe Patribus, quærere laboraret auctoritatem irrefragabilem, quæ statim in Romano Pontifice, vel solo præsto esset (1628). Ac siquidem Papa per se infallibilis, consilio tantum atque admonitione indigeret, quod nunc comminiscuntur asciscendos fuisse eos, qui doctrina, non eos qui auctoritate pollerent ; qui Papam docerent, non qui cum eo conjuncti docerent Ecclesias ; denique qui admonerent, non qui conjudicarent et condecernerent : atqui omnino constitit non ita esse gestum ; sed quæsitam in conciliis non tantum majorem lucem, sed etiam majorem, et jam irrefragabilem auctoritatem : non ergo summam illam et indeclinabilem vim in Romano Pontifice collocabant.

Quod autem objicitur, superioritatem atque infallibilitatem Romano Pontifici a conciliis generalibus jam esse adjudicatam, Lugdunensique ac Florentina, Lateranensique synodis quæstionem judicatam, et Constantiensia jam Basileensiaque soluta esse decreta (1629) ; primum quidem præstruximus ; pessime agere eos, qui ecclesiastica decreta collidant, non concilient : tum illud, perperam pro judicato haberi, quod palam a nostris assertum ; a sancta Tridentina synodo, atque a Pio IV pro integro sanoque sit habitum. Denique, ne quid dees-

(1618) Sup., l. VII, c. 2, 3, 4.
(1619) *Ibid.*, l. V, c. 27 et pass. toto hoc tract.
(1620) Lib. VII, cap. 5.
(1621) *Ibid.*, c. 6.
(1622) Sup., l. VII, c. 7 et seq. usque ad 24.
(1623) *Ibid.*, c. 10.
(1624) *Ibid.*, c. 19.
(1625) Sup, lib. VII, cap. 20, 21.
(1626) *Ibid.*, c. 33.
(1627) *Ibid.*, c. 34 et seq., usq. ad fin. lib.
(1628) *Ibid*, l. VIII, c. 20.
(1629) *Ibid.* l. VII, c. 35, 36, 37.

set, id quoque ex gestis probavimus, Lugdunensem, Florentinam, Lateranensem synodos nihil nocere Constantiensibus, neque Basileensibus prioribus gestis; sed conciliorum omnium unam esse faciem, traditionem unam (1630).

His igitur confectis, illud argumentum, quod ex conciliorum confirmatione repetebant, solvimus; docuimusque ipsum confirmare quid sit; neque eo quidquam superioritatis includi; vanosque esse eos qui synodorum decreta, aut qui saltem anathemata a confirmatione suspendunt, conciliorum omnium gestis evolutis pandimus (1631). Confutavimus denique qui episcopalem potestatem ac jurisdictionem, a papali potestate ac jurisdictione manare contendunt; hisque novellis sive adinventionibus, sive adulationibus, seu potius ludibriis, cum priorum sæculorum firmam, ac Scripturæ inhærentem doctrinam opposuimus (1632), tum Gallicanorum episcoporum, ac nostræ facultatis constantem sententiam.

CAPUT XXXIII.

Recapitulatio eorum quæ sunt in libro IX.

His quidem absolvimus quæ ad conciliorum generalium praxim ac traditionem attinebant. At sequente libro de rebus sine concilio generali tractatis dicere aggredimur. Ac statim id constituimus, ad finiendas fidei quæstiones sufficere Papæ judicium, nisi gravis dissensio consequatur (1633). Quo loco exponimus illud sancti Augustini de Pelagianis dictum : *Causa finita est;* postea quam scilicet a Sede apostolica responsa venerunt; et illud ejusdem : *Datum Pelagianis competens sufficiensque judicium :* collataque causa Pelagianorum cum illa Cypriani de rebaptizandis hæreticis : ex Augustino efficimus, ut Pelagianorum potius quam Cypriani causa per Papæ judicium finita intelligatur, quod de Pelagianis quidem, ut aperte hæreticis tota Ecclesia consentiret; Cypriani vero questio *magnis altercationum nebulis involuta*, concilii universalis sententiam postularet (1634). Non ergo in eo casu, sancti Stephani judicium, tota licet Sedis apostolicæ auctoritate prolatum, a sancto Cypriano, a sancto Augustino, atque aliis orthodoxis pro ultimo et irrefragabili esse habitum.

Qui deinde, ut hoc argumentum eluderent, responderunt, rebaptizationis quæstionem a Cypriano et Augustino, non inter fidei quæstiones, sed inter adiaphora esse repositam, Patrum testimoniis obruimus, docuimusque omnino rebaptizationem eam, ex ipsis quibus tunc propugnabatur argumentis, ad manifestam hæresim pertinere (1635).

Multa postea exempla ac decreta retulimus (1636), quibus constet generales quidem omnes, ut Cæciliani, et sancti Joannis Chrysostomi, præsertim vero fidei, ut Origenistarum, Semieutychianorum, Scytharum monachorum, Elipandique causas : non nisi universali consensione pro terminatis habitas (1637); in eamque sententiam cum cæteris omnibus, Romanos quoque Pontifices, Simplicium, Gelasium, Gregorium, alios consentire (1638). Nam de sancto Leone libro VII et VIII confectum est, cum de concilio Chalcedonensi ageremus (1639). Non ergo Summi Pontificis judicium per sese ante consensum pro irreformabili est habitum.

Quem ad locum ostendimus quæ sit illa obedientia secundum canones, quam summo Pontifici præstarent episcopi et Ecclesiæ; idque conciliorum et ipsorum Pontificum auctoritate firmavimus; neque unquam ab episcopis postulatum, ut decreta pontificia etiam indiscussa reciperent : quo item conclusum, ad summam et indeclinabilem auctoritatem, consensum Ecclesiæ esse necessarium (1640).

Hinc ostendimus viris bonis sanctisque non fraudi fuisse, quod post Romanorum Pontificum, in fidei quoque negotiis, pronuntiata etiam veridica, tamen suspenso animo manerent, donec Ecclesiæ consensus accederet (1641); id, inquam, bonis viris nunquam fraudi fuisse; non Polycrati Ephesio, aliisque Asianis; non sancto Cypriano, sanctoque Firmiliano, eorumque collegis; tot ac tantis viris; non Gallis nostris ac sancto Columbano, quibus Romanorum Pontificum Pelagii I ac Bonifacii III suspecta erat fides, eo quod concilium quintum pro œcumenico approbassent; non item Gallis nostris, quod Nicænam secundam synodum, Papa auctore ac præside gestam, ad quam vocati non essent, pro œcumenica non agnoscerent, neque ullo modo admitterent; non omnibus denique conciliis, quæ Romanorum Pontificum latas, etiam de fide, sententias, non nisi quæstione habita, susciperent. Ex quo illud argumentum : si Romani Pontificis judicium pro irreformabili esset, non profecto qui, post illud per Ecclesias promulgatum, suspenso animo manerent, orthodoxi haberentur : habiti autem sunt orthodoxi : non ergo illud judicium pro irreformabili habitum.

His subjungimus claram professionem Romanorum Pontificum Innocentii III, Joannis XXII, Gregorii XII, Pii etiam IV, qui sibi a concilio aut a Christo judice metuerent, si publico officio functi falsa ac fidei adversa respondissent (1642) : non ergo existimasse eos, se in fidei negotiis, apostolico fungentes officio, fuisse infallibiles. Quo loco attulimus Joannis XXII tota Ec-

(1630) Lib. V integr.
(1631) Lib. VIII, c. 1, et seq. usq. ad 11.
(1632) *Ibid.*, c. 11 et seq., usq. ad fin lib.
(1633) Sup., l. IX, c. 1.
(1634) *Ibid.*, c. 2, 3, 4, 5.
(1635) *Ibid.*, lib. IX, c. 6, 7, 8.
(1636) *Ibid.*, c. 10, 11.
(1637) Sup., l. IX, c. 12, 16 et seq. usque ad 21.
(1638) Cap. 14, 15.
(1639) Lib. VII, cap. 17, 18; lib. VIII, c. 20.
(1640) Lib. IX, c. 21, 22.
(1641) Sup., l. IX, c. 23, 24, 25.
(1642) *Ibid.*, c. 26, 27, 28, 29.

clesia promulgatam fidem, et Ecclesiæ judicio ab eo esse subditam, et a successore ad examen revocatam (1643) : non ergo eam fidem pro infallibili fuisse habitam.

Atque interim constitit, qui de Pontificis judiciis dubitarent, non tamen dubitasse de fide apostolicæ Sedis : ergo hæc duo stare posse, et Pontificem etiam judicantem errare potuisse, et tamen Sedis apostolicæ non defecturam fidem.

Quo item loco claruit multos incidisse casus, quibus Sedi apostolicæ ac pontificiæ auctoritati laboranti nihil aliud subveniret, nisi Ecclesiæ catholicæ auctoritas. Id Ecclesiæ Romanæ statum decimo sæculo; id ingens illud schisma decimo quarto sæculo demonstrasse (1644) : stetisse interim una Ecclesiæ catholicæ auctoritate et ope Sedem apostolicam, ac pontificiam dignitatem; nec minus potuisse succurrere Ecclesiam, ne quibusdam licet Pontificibus falsa docentibus, Sedes tamen apostolica, aut series pontificum a fide abrumperetur.

Cui etiam rei serviunt graves Romanorum pontificum, Liberii, Zozimi, aliorumque plurimorum commemorati lapsus, rejectaque in singulis quibusque casibus vana effugia; et clare demonstratum est aberrasse a fide eos, etiam apostolico officio defungentes (1645). Qui lapsus memorati, non ad improperium; sed ut illud constet : cum Romani Pontifices, etiam ut tales, aliena a fide docent, haud minus Ecclesiam catholicam, fidemque Romanam, ac Sedem apostolicam, tanquam fidei caput et communionis ecclesiasticæ vinculum, persistturam.

Huc pertinent ea, quæ pro Joanne XXII, ab ejus ævi doctoribus, ac præsertim Jacobo Sanctæ Priscæ cardinale, mox Benedicto XII, dicta sunt : ideo potuisse ab eo Nicolai IV decretalem tolli, aut corrigi, « quod Romani Pontifices errare possent, etiam determinando de fide (1646). » Id sæculo XIII ut certum proponebant : id in Glossis quoque Romanis ad Joannis XXII decretales habebatur; cui addendum illud : XIV et XV sæculis, non modo Alliacensem, Gersonem, Tostatum et alios pios sanctosque viros innumerabiles, sed etiam Joannem a Turrecremata ejusque consortes, qui Eugenio IV adversus Basileensem synodum tanto se studio adjunxissent, id pro certo potuisse; quod a Romano Pontifice falsa et erronea definiri possint, ejusque judicio concilii judicium anteponi oporteat. XVI denique sæculo Dominicum Jacobatium cardinalem, aut absimilia Romæ quoque docuisse; Adrianum vero Florentium Ultrajectinum, id Lovanii dedita opera defendisse; mox eumdem virum, jam Caroli quinti præceptorem episcopum, cardinalem, Papam, non eam sententiam retractasse, imo potius recudisse; neque quemquam theologorum contra insurrexisse, imo illi favisse Lovanienses suos (1647); denique XVI sæculo exeunte, oriri cœpisse privatorum quorumdam theologorum dubias cunctantesque censuras; Ecclesiam vero catholicam, Tridentinumque concilium, ac Sedem apostolicam, ab omni penitus censura temperasse (1648). Hæc, credo, cogitantes censores nostros pudeat, ex sua dubia novellaque sententia, novum fidei articulum repente condere; Parisiensiumque sententiam, tot retro sæculis saltem innoxiam, nunc demum proscribere, ex trepidis Bellarmini aliorumque censuris; insuper in re tam nova, tam fluxa, tam incerta, omne Ecclesiæ Sedisque apostolicæ præsidium collocare.

CAPUT XXXIV.

Recapitulatio eorum quæ hoc postremo libro dicta sunt, de Romanæ Sedis ac fidei firmitate, ac de illis verbis, « Tu es Petrus. »

Ultimo loco docuimus, nostram sententiam cum Romanæ Sedis, Romanæque fidei æterna firmitate egregie cohærentem; consensuque Patrum id obtinuimus, ut qui de hujus aut illius Romani Pontificis definitione dubitassent, haud minus certam tutamque romanæ fidei, Sedique apostolicæ ascriberent æternitatem. Atque hinc argumentum nostrum : si quid esset periculi in ea sententia, quæ Romanum Pontificem negat esse infallibilem, maxime ex eo quod, cum ipse deficeret, Ecclesiæ catholicæ, vel saltem Sedis apostolicæ periclitaretur fides : atqui demonstravimus, ex eo quod Romanus Pontifex unus aut alter deficiat, haud eo minus stare, non modo Ecclesiam catholicam, sed etiam Romanam Sedem atque fidem : ergo in ea sententia nihil est periculi. Quo loco Christi de Petro et successoribus promissa dictaque ex perpetua Patrum traditione ita exposuimus, ut et nostra tueremur, et hæreticorum audaciam retunderemus. Sed quoniam nostri censores Christi dictis præfidere videntur, quæ in hunc contulimus locum, paucis repetimus; atque id scholastico more, ad juvandos eos, qui hoc genere delectantur.

Locus ille, *Tu es Petrus*, id effecit ut quippe, Petri vice, apostolici sive episcopalis collegii princeps futurus sit, ex officio teneatur, exemplo Petri, communem fidem omnium nomine promere; omnesque Christianos movere ad fidei unitatem; ex quo sequitur, cum eo munere bene defungitur, ipsum fidemque ab eo expositam esse Ecclesiæ fundamentum (1649).

Neque vero dicant, quemvis alium episcopum ac doctorem, eo modo futurum Ecclesiæ fundamentum, si vera prædicet. In eo enim vis est; quod Petrus, ejusque vice Romani Pontifices Petri successores ad id constituti sint. Quo fit ut illud officium, ille magistratus, illa potestas ad unitatem mo-

(1643) Lib. IX, c. 28.
(1644) *Ibid.*, c. 30, 31, 32.
(1645) *Ibid.*, c. 33 et seq.
(1646) Vid. *Diss. præv.*, n. 47, 48.
(1647) *Ibid.*
(1648) *Ibid.*, n. 14.
(1649) Sup., hoc lib., c. 1, 2.

vens fidei, sit Ecclesiæ fundamentum; neque tolli ab Ecclesia, aut ulla unquam vi labefactari possit.

Dices: non modo in genere pontificale officium, sed quivis romanus Pontifex Petri successor, petra est, fundamentum est : ergo immobilis est. Distinguimus: petra est, fundamentum est, officio; concedimus : ipsa re, semper et necessario; negamus.

Instant : immortalis ædificii fundamentum deficere non potest : at Ecclesia immortale ædificium est : ergo quisquis est Ecclesiæ fundamentum, is deficere non potest. Hoc argumento facile concludi posset, Papam ne mori quidem posse, neque vacare posse Sedem apostolicam, ne Ecclesia interiret. Ergo ne nimis probes, ita distinguito : quod immortalis ædificii fundamentum deficere non possit primarium, qui Christus est, verum; secundarium ac ministeriale, qui Papa est; rursus distinguito : deficere non potest absolute et universim, hoc est summa ipsa, et quoad integram seriem et successionem; verum : secundum quid et accidentario et particulariter; falsum est.

Exemplum adduci potest ab ipsa fundamenti ratione, a qua deducta Christi locutio est. Ædificium enim stare nequit, penitus excusso fundamento; non autem statim omne collabitur, si sit aliqua in fundamento labes facile sarcienda. Ita fieri nequit, ut ipse primatus, ipsum pontificale officium in Ecclesia intereat; neque enim institutum a Christo officium aboleri potest. Ipse ergo papatus, ipse primatus, ipsa successio certum fundamentum est : ex Romanis Pontificibus particularibus, velut eximiis lapidibus constat : summa ergo consistat oportet. Certe aliquis lapis, aliquis Summus Pontifex excuti ac labefactari potest, nullo totius ædificii periculo : aliud enim est petram ipsam exscindi, aliud aliquam ejus quassari partem.

Exemplum aliud sumi potest ab ipso episcopatu, qui absolute in Ecclesia cessare non potest, eo quod sit officium a Christo institutum. Neque si aliqui episcopi, ideo ipse episcopatus concidit, dicente Christo ad apostolos : *Ecce ego vobiscum sum*, (*Matth.* xxviii, 20.) Hæc enim promissa, summa ipsa valent. Ita de papatu dicendum; nec magis fieri posse, ut papale, quam ut episcopale officium in Ecclesia intereat.

Eodem modo solvitur illud quod aiunt : in eo vim esse, qui petra est; quemvis autem Papam petram esse : vim ergo repositam non tantum in universis, sed etiam in singulis. Respondetur enim, vim quidem ipsam invictam et inconcussam in eo esse, qui petra principalis et angularis est, nempe in Christo : neque tamen negandum est in ipsa ministeriali petra vim esse, maximam illam quidem ac præcipuam; sed tamen partialem, ita ut totum ipsum parti prævaleat, ut sæpe diximus. Considerandum quippe est, cui sit firmitatis adjecta promissio, et unde petita sit. Et quidem a Christo petitur : *Ædificabo*, inquit; unde continuo ipsi adjicitur Ecclesiæ : *Et portæ*, inquit, *inferi non prævalebunt adversus eam;* ut vim ipsam esse doceat ab eo qui ædificet, qui totum ædificium sua virtute contineat, hoc est ab ipso Christo.

Si qui autem interpretes, illud : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam*, ad petram quoque referunt; primum quidem pauci sunt, ac pro uno mille in contrarium recensere possumus; tum qui ita interpretantur, non ipsum Romanum Pontificem semper, sed quemvis fidelem in Christo consistentem spectant : tertio eo nos ducit et verborum tenor, et summa interpretum, ut ipsa Ecclesia sit, contra quam portæ inferi prævalere nequeant : postremo et illud docuimus, quo sensu petra ipsa ministerialis, Sedesque apostolica, Ecclesiarum caput, everti nequeat; ipsa scilicet toti Ecclesiæ corpori promissa et adjecta vi.

CAPUT XXXV.

Recapitulatio eorum quæ hoc postremo libro dicta sunt circa illud, « Rogavi pro te. »

Jam in eo, *Rogavi pro te* (*Luc.* xxii, 32), distinguendum diximus (1650) quod ad præceptionem, et quod ad promissionem pertinet; ac promissionem quidem semper, præceptionem vero non semper implendam. Atque in promissione rursus distinximus id quod Petro esset proprium, et id quod ad posteritatem transiturum esset; ac Petro id esse proprium, quod Petri singulari personæ : transiturum autem ad posteritatem quod Petro figuram Ecclesiæ gerenti, et quod Petro Ecclesiæ principalis fundatori promittitur.

Quamobrem tria hæc ex æquo vera esse : fidem, fideique conjunctam veram confessionem, primum in persona singulari Petri nunquam defecturam; ac postea eamdem fidem, quam Petrus prædicavit, cum in Ecclesia catholica, tum in Ecclesia particulari Romana, ubi Petrus sedem fixit, æternum victuram totoque orbe celebrandam : unde jubeatur confirmare fratres, non modo ipse Petrus, sed quicunque in illa sede sederit.

Hinc nostrum argumentum : non potest a nobis quidquam exigi amplius, quam ut Christi promissio certissime impleatur. Impletur autem Christi promissio, si Petrus ipse, si Ecclesia catholica in Petro figurata, atque Ecclesia Romana a Petro fundata æternum in fide manserint. Neque id necesse est, ut quivis Romanus Pontifex sit infallibilis : non ergo id a nobis postulari potest. Quod cum per se clarum sit, tum illud invictum : de fide ipsa agi, qua corde credimus, eique conjuncta fide confessione, qua nempe ad salutem ore confitemur : ergo ad implendam Christi promissionem, quærendum aliquid est in quo fides ipsa, qua intus corde creditur, nunquam defectura sit : non autem talis est quivis Romanus Pontifex;

(1650) Sup., lib. ix, c. 3, 4, 5.

neque aliud quidquam tale est præter ipsum Petrum, atque in Petro intellectam Ecclesiam catholicam peculiaremque Romanam : non ergo aliud quidquam ad Christi promissionem pertinet.

Dices : quivis Romanus Pontifex jubetur confirmare fratres : qui autem titubat, non ipse confirmat : nullus ergo Romanus Pontifex titubat. Id censores nostri passim, id novissimus auctor anonymus ubique inculcant (1651). Argumentum vanissimum, quod sæpe notavimus ; ab eo quod fieri debeat, ad id quod semper futurum sit, sive ab injuncto officio, ad effectum necessario secuturum.

At enim cuicunque officio sua est adjuncta gratia, quæ impléri possit, fatemur ; qua necessario impleatur, non ipsi quidem dixerint.

Simile argumentum in illo præcepto : *Pasce oves meas* ; certe ad illud implendum officium requiritur summa præ cæteris charitas, dicente Domino : *Simon Joannis, diligis me plus his? Pasce oves meas.* (*Joan.* XXI, 17.)

Neque illa summa charitas ad pascendum gregem minus necessaria est, quam inconcussa fides ad fratres confirmandos. Ergone concludes : in Romano Pontifice semper est summa charitas? Absonum absurdumque sit.

Instas : at enim Petro illud, *ne deficiat fides tua*, datum est ad illud implendum ; *confirma fratres tuos*. Confirmatur ex Leone : « Pro fide Petri proprie supplicatur, tanquam aliorum status certior sit futurus, si mens principis victa non fuerit (1652). » Totum concedimus : atque omnino constat, ideo vel maxime confirmatum in fide Petrum, ut alios certius confirmaret. Ergo omnes successores æque in fide confirmati sunt ; nunquam eorum mens victa est, quod de Petro Leo dixit ; nullo unquam errore, ne intus quidem laborarunt, aut laboraturi sunt, quemadmodum Petrus : id aliquis fortasse Pighius, non vero sanus homo, rerumque humanarum expertus dixerit.

Quod ergo novissimus auctor anonymus verba Christi ita connectit (1653) : *Rogavi pro te* ; et : *Confirma fratres tuos* ; quasi diceret : « Ego indeficientem tibi fidem impetravi : da operam ne alii deficiant ; » de Petro ipso verum est, qui ideo sit maxime idoneus ad confirmandos cæteros, quod in eo fides, ne intus quidem, qua de re agitur, deficiat. Petri quidem successoribus id omnibus tribuere, nec ipsi audeant.

Quod autem idem anonymus subdit id Petro concessum, non solum ipsius causa, sed etiam in bonum gregis, rectum est. Ut autem proinde in successores transeat, et illa summa charitas, et ille in fide confirmatus animus, et cætera dona, quæ Petro in bonum gregis data sunt, falsa consecutio est.

Quomodo autem nos verba Christi connectamus respectu cujusvis Romani Pontificis, sæpe expositum est ; nempe sic ; ut qui Petro succedit, præestque Ecclesiæ, sive universali sive peculiari, in qua Petri fides semper victura sit, is Petri exemplo ac vice fratres confirmare jubeatur.

CAPUT XXXVI.

An quemquam hominem infallibilem esse sit congruum, aut Ecclesiæ necessarium? — An nulla sit Papæ, nisi infallibilis auctoritas? — An Papa errante nullum remedium?

Quæres cur tantopere laboremus, ne id tribuamus Romano Pontifici, quod et ipsi et gregi utilissimum foret? Respondemus, ideo quod non ratiociniis aut votis duci nos, sed certis promissis certaque traditione niti oporteat. Ac si vovere aut potius somniare placet ; certe expetamus homines, ut Romanus Pontifex, tanti gregis ductor, non modo nullo errore, sed etiam nullo unquam peccato, nulla ignorantia, aut negligentia, aut cupiditate teneatur. Quod cur Christus non fecerit, ne quæri quidem fas est.

Pari jure quærerem, cum Christus apostolis dixerit : *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*, cur non episcopi apostolis substituti, æternæ fidei promisso gaudeant? Valebit fortasse illud sancti Augustini, alia occasione dictum, non id convenire huic tentationum loco ; « in quo tanta sit infirmitas, ut superbiam possit generare securitas (1654). » Atque ideo factum est, ut illud, *vobiscum sum*, deficere possit in singulis ; ipsa tantum summa et universim valeat : quod idem in Romanorum Pontificum seriem merito conferri possit.

Quod autem objiciunt, si Romanus Pontifex falsa definiat, actum esse de fide, nullumque remedium, ac ruitura omnia, cum omnes ei statim parere debeant. Quærimus etiamne parere debeant adversus jussa divina imperanti? Ne ipsi quidem id cogitant. At enim, inquiunt, hac semel aperta janua, fas erit omnibus reniti palam ; neque Romano Pontifici vis ulla adfutura est, qua sua etiam justa et necessaria decreta tueatur. Falsum id quidem : non si reluctante Ecclesia nihil potest, quemadmodum sub Liberio ; aut si in gravi dissensione sententia suspenditur, ut sub Stephano Papa factum ; ideo necesse est hæsitare romanum Pontificem, statim atque aliqui obloquuntur. Quin eos et sua et Petri auctoritate et reliquorum consensu premit damnatque, neque effugio locus.

Instant : at saltem in gravi dissensione, aut incerta erunt omnia, aut periculum schismatis imminebit, neque quidquam remedii est. Neutrum : nam et eruditiores

(1651) *Vid.* Anon., *Tract. de libert.*, etc., lib. VII, n. 3 et pass.

(1652) LEON., serm. 3, *in anniv Assump. ejusd.*, cap. 3

(1653) Anon., l. VII, c. 3, n. 1.

(1654) AUG., *De corresp. et grat.*, c. 13, n. 40, t. X, col. 772.

traditione tenebuntur, ut factum sub Stephano Augustinus docet; et imperitiores, si quidem sunt Ecclesiæ veri filii, piæ matris judicium obedientissime exspectabunt. At enim repugnabunt romano Pontifici, quod per seipsum grave est malum. Grave quidem illud in quocunque negotio; esset autem pestiferum, si id sine ordine et sine modo fiat : sed, ut non ita fiat, ille Ecclesiæ pacificus ac temperatissimus Spiritus prohibet. Quid autem laboremus in quærendis iis quæ tum factu opus sit? Sunt quidem ea de re multa a Gersone non incommode scripta (1655). Verum id sufficiat, infinita esse quæ ille Spiritus, in se unus ac simplex, in donis varius, Ecclesiæ suggerat. Id quidem certa fide credere nos oportet; non remedia, non auctoritatem defuturam, cum Ecclesia catholica dispersa et adunata tanta possit.

Hinc exsistit argumentum : id tantum in Ecclesia habendum est pro impossibili, quo facto nullum superest veritati præsidium : at in casu, quem dicimus, tutum superesset in Ecclesiæ catholicæ auctoritate præsidium : non ergo ille casus est impossibilis. Quæ cum ita sint, Ecclesia catholica sola est, quæ nunquam deficere, nunquam errare possit, ac ne momento quidem. Unde enim revictura? Pontifex mortuus in alio revicturus : vis enim illa creatrix Ecclesiæ inest; quod idem fieret, si fidei defectu moreretur. At non ut Pontificem si forte aberrantem, Ecclesia catholica; ita aberrantem Ecclesiam catholicam, alia Ecclesia catholica corrigeret, coerceret, amoveret; aut si ad veritatem se ipsa revocaret, tamen labasceret ea, qua omnium animos teneri ac niti oportet, auctoritas; nullumque omnino remedium superesset, si Ecclesia catholica dispersa, adunatave, semel a vero deflexisset. Quare ipsam primitus et radicitus immotam esse oportet.

Hinc etiam diximus constare suam Sedi apostolicæ, Ecclesiarum capiti, firmitatem. Sive ergo, quod absit! sacrosancta illa Sedes infidelium tyrannidi subsit, ut factum sub romanis persecutoribus, sive exagitati seditionibus Romani Pontifices alio se conferant, ibique consistant, ut persæpe contigit; sive quid aliud humano animo provisum aut improvisum eveniat; providebit Deus, ut clara, perspicua, certa, intaminata, immota consistat, seseque assidue reparet atque propaget illa Petri successio, quæ catholicæ Ecclesiæ radix fundamentumque est.

In ea quisquis quocunque modo a fide deficiat; non tamen Romana, non Petri ac Pontificum interibit fides : ipsi enim immortale semen post se reliquerunt.

Hæc igitur fides, ut mortuo Pontifice non moritur, ita quoquomodo deficiente non deficit : atque hoc est illud immotum, quod in sede Petri, ab ipsa christianitatis origine, Patres prædicarunt.

—

CAPUT XXXVII.

An contraria sententia dignum aliquid ecclesiastica gravitate dicat?

Qui aliud postulant, nec ipsi se capiunt. Primum enim non capiunt ipsam fidei vocem. Christus enim fidem dixit qua Christiani sumus, quamque intus corde gerimus. Hanc si omnibus et singulis Petri successoribus promissam arbitrantur, plane desipiunt; neque id profecto faciunt. At si id vel maxime contendant, non proinde suam confirment sententiam. Eo enim sensu Romanus Pontifex, puta Liberius, modo recte intus credat, licet exterius prava decernat, in fide Petri stabit, quod nec ipsi volunt, et est absurdissimum.

Damus etiam casum, quo Romanus Pontifex, puta Honorius, non indocili aut contumaci animo falsa definiat; quid dicent? Defecisse in illo fidem? Nequaquam : atque haud magis quam in Cypriano sanctissimo Christi confessore defecerit, cum, synodo convocata, falsam pronuntiavit de rebaptizatione sententiam. Quid ergo? Stetisse in fide Petri? Ergo stante promisso, falsam fidei definitionem ediderit; quod maxime respuunt.

An dicent nullum Pontificem, neque per contumaciam, neque per imprudentiam, de catholica fide falsa unquam crediturum? Id credo, ne ille quidem irrisus ab omnibus dixerit Pighius. Is enim a Romano Pontifice, non errorem sane omnem, sed contumaciam, qua fiat hæreticus, amoliri videtur. Ad alia ergo confugiunt; nempe huc, ut Romanus Pontifex, falsa licet credens, tamen ea decernere aut definire prohibeatur. At nec sic se ipsi intelligunt, qui primum eam, quam Christus dixit, fidem, in externam ac nudam professionem vertunt : tum ne quidem capiunt quæ sit illa professio, quam in Petri successoribus exstingui posse negant.

Ecce enim Joannes XXII moriens de visione beatifica fidei professionem edidit : hanc Benedictus XII ad omnes Ecclesias apostolica auctoritate direxit : ipse tamen postea, tanquam re integra, de eodem argumento quæstionem habuit (1656). Talis ergo professio tam solemnis, tam authentica, non id fuerit quod immotum, inconcussum, irreformabile, infallibile esse velint.

Huc passim decurrunt, ut tum Romanus Pontifex errare non possit; cum doctorem agit publicum; cum fungitur officio confirmandi fratres; tanquam Joannes atque Benedictus non id docuerint totam Ecclesiam, quod dato diplomate, toti Ecclesiæ testarentur atque profiterentur. An ergo consultos interrogatosque esse oportet, ut doctorem agant publicum, atque apostolico fungantur officio? Quid si ipsi ultro doceant, Ecclesiarum necessitate compulsi? Quid quod interrogatos pro officio falsa respondisse constat? Testis Honorius, aliique complures, quos interrogatos, etiam ab epi-

(1655) *Vid.* GERS., *De exam. doctr.*, etc.

(1656) Sup., lib. IX, c. 28.

scopis, falsa et evangelicæ adversa doctrinæ rescripsisse in confesso est.

Hic quidem in varias interpretationes abeunt. Bellarminus enim, jure licet interrogatos, pro privatis doctoribus respondisse dicit (1657). Quod quoniam absurdum est, nec stat Romanos Pontifices pro officio rogatos, privatam egisse personam; ecce Lovanienses quidam nova comminiscuntur (1658). Nempe urgebat locus Adriani VI, affirmantis certum esse « quod Ecclesiæ Romanæ caput Pontifex possit errare, etiam in iis quæ fidem tangunt, hæresim per suam determinationem aut decretalem asserendo. » Quo loco mira narrant : « Non enim omnia, inquiunt, quæ Pontifex etiam consultus scribit, aut rescribit tanquam vir doctus et potestatem habens, mox habenda sunt pro definitione Sedis apostolicæ. » Ac rursus : « Multa referuntur ad Summum Pontificem tanquam ad supremum judicem, non quidem semper ut ipse tanquam universalis doctor, ex infallibili Spiritus sancti assistentia illa dijudicet; sed sæpius tantum, ut auctoritate suprema, secundum suam sapientiam et prudentiam particularem, desuper dicat judicium; et difficultatibus quæ in facto sic occurrunt, finem aliquem imponat; saltem donec pleniori examine præmisso, si res sit gravior, et ad fidem vel bonos mores tendens, ex cathedra a Pontificibus definiatur. »

En quot in partes Pontificem scindant ac distrahant; neque tantum secernant privatum doctorem a doctore publico; sed etiam ab universali doctore supremum judicem, et ab ipsa cathedra supremam auctoritatem particulari prudentia exercendam, atque ab his omnibus segregant Spiritus sancti assistentiam : tanquam ad apostolicum officium confirmandi fratres non ista pertineant.

Atque hæc dicunt evenire etiam in iis, quæ ad fidem moresque spectent. Nam id omnino ibi agebatur, ut ex ipso argumento, verbisque ipsis constitit. Quæ quis intelliget? Ne ipsos quidem arbitror. At unde ista desumunt? ex Scriptura? ex Patribus? ex conciliis? ex Romanis Pontificibus? Ne verbum quidem. Atque interim hanc novam recensque eductam e cerebro sapientiam, si Deo placet, pro fidei catholicæ decreto venditant.

Ad formulas quippe nos redigunt; et tamen Gregorium II falsum esse fatentur, in quæstione fidei, cum evulgare se diceret, « apostolici vigoris doctrinam per beatum Petrum, unde apostolatus et episcopatus initium est (1659). »

Hæc ergo tam nobilis formula non sufficit. Additam volunt excommunicationem. Atqui Alexander III excommunicationem addidit ei decreto, cujus doctrinam tanquam ex Scriptura proditam exponens, haud minus fallebatur, ut vidimus (1660).

Ergo Romani Pontifices edicant oportet doceri a se omnes; aut ab omnibus, quæ doceant, teneri oportere, siquidem se infallibiles esse voluerint. Quo ictu quot acta bona probaque concidunt? Quid si revera doceant omnem Ecclesiam, nec docere se dicant? Cassi erunt? Quis has ferat insanias? hos de tanto officio, de tanta persona ludos? At si licet adversariis hæc ex cerebro comminisci, atque his explicare, quid sit ex cathedra; et nobis licebit, ex cathedra id dicere, quod ex communi traditione et consensione sit proditum.

Ac revera patet via, qua omne verum decretum pontificium ab omni erroris nota eximamus. Nempe confitentur omnes multa decreta ipso jure esse nulla, quod sint contra canones : quanto magis si fidei adversentur? Non ergo habebuntur pro veris pontificiis decretis, ea quæ ipso jure nulla sint.

Quin et illud in promptu est cum quibusdam dicere, nullum Romanum Pontificem, falsum contra fidem profiteri ac pronuntiare posse; quando professus ac pronuntians cessat esse Pontifex.

Ac saltem licebit dicere nullum certum Pontificem falsa pronuntiare, cum falsa pronuntians statim sit dubius; quippe quem multi gravesque doctores, nullum ipso facto esse doceant.

Quid quod Turrecremata docuit, Papam hæreticum, occultum licet, ipso facto cessare esse Papam : quo casu contra fidem pronuntians, ipso consensu in hæresim, Papa esse desierit.

Quod si hæc Ecclesiæ catholicæ gravitate parum digna videantur, jam omnes eo pariter consistamus gradu, ut Ecclesiam Romanam, Sedemque apostolicam, summamque ipsam ac seriem Romanorum Pontificum, sanam, integram stare, ac romanam fidem vigere statuamus; quidquid, quocunque modo quidam forte Pontifices doceant, judicent, definiant.

(1657) Sup., l. VII, c. 21 et seq.; l. IX, c. 36 et seq.; *Vid.* Bell., lib. *De R. P.*

(1658) Sup., l. IX, c. 40; *Doct. Lov.*, p. 59.

(1659) *Ibid.*, c. 28, et Greg. II, epist. 13 *ad Bonif.*, tom. VI *Concil.*, c. 1448.

(1660) Sup., *ibid.*, c. 39.

LIBER UNDECIMUS.

DE PONTIFICIÆ POTESTATIS USU PER CANONES MODERANDO; AD CAPUT TERTIUM GALLICANÆ DECLARATIONIS.

CAPUT PRIMUM.

Refertur caput tertium gallicanæ Declarationis.

Hinc apostolicæ potestatis usum moderandum per canones Spiritu Dei conditos, et totius mundi reverentia consecratos. Valere etiam regulas, mores et instituta a regno et Ecclesia Gallicana recepta, Patrum-

que terminos manere inconcussos : atque id pertinere ad amplitudinem apostolicæ Sedis, ut statuta et consuetudines tantæ Sedis et Ecclesiarum consensione firmatæ propriam stabilitatem obtineant.

CAPUT II.

Exponitur tertium caput Gallicanæ Declarationis. — Hujus duæ partes. — Id probandum suscipitur, ecclesiasticam disciplinam, sive universim, sive particulares spectet Ecclesias, a Romano Pontifice regi, adhibitis regulis, sive universim, sive particulatim receptis.

Tertium caput Declarationis gallicanæ versatur circa usum apostolicæ potestatis, quoad ecclesiasticam disciplinam : ac secundo ejusdem Declarationis capiti, Constantiensique decreto merito annectitur.

Postquam enim erat positum ex ejus decreti auctoritate, pontificiam potestatem conciliari subesse, etiam quoad fidem ac reformationem, qua ecclesiastica disciplina continetur, exponendum restabat quæ esset illius subjectionis ratio in utraque ista re : quod tertio quartoque capite gallicani Patres exsequuntur.

Et Galli quidem nostri, æque ac cæteri agnoverunt semper in Petro et successoribus plenitudinem ecclesiasticæ potestatis, « quam nemo hominum præter Christum, imo nec Ecclesia tota conferre potuit et auferre ; » sed simul docuerunt hujus potestatis exercitium et usum canonibus moderandum : quod a Gersone dictum (1661), non modo Academia Parisiensis, atque Ecclesia Gallicana, nostrique omnes; sed etiam per universum orbem optimi quique magno studio celebrarunt.

Hanc ergo doctrinam, qua ecclesiasticæ disciplinæ ratio, Ecclesiæque Gallicanæ libertates constant, Patres gallicani tertio capite profitentur.

Dividitur autem caput illud bifariam. Cum enim ecclesiastica disciplina, vel universim spectetur, vel particulatim; hoc est vel universam Ecclesiam, vel particulares respiciat Ecclesias, puta Gallicanam ; exponunt Gallicani Patres, utroque respectu Ecclesiam, non ad arbitrium regi a Romano Pontifice; sed universam quidem per canones ubique receptos, *ac totius mundi reverentia consecratos :* particulares vero Ecclesias, verbi causa Gallicanam, per regulas in hac Ecclesia receptas. Regularum vero nomine etiam consuetudines approbatas comprehendunt.

Ac ne qua sit difficultas, exponunt, recepta ea, seu approbata haberi, quæ Sedis apostolicæ atque Ecclesiarum consensione et usu obtinuerint : quæ usque adeo sana sunt, ut de iis fere ipsi etiam adversarii conticescant.

CAPUT III.

Ecclesia Romana iisdem canonibus regit Ecclesias, quibus ipsa regitur. — Probatur ex Romanis Pontificibus.

Hæc igitur singillatim exponere potius, quam probare nos oportet. Exponimus autem maxime ex sedis apostolicæ decretis, quæ obvia, ac toties amplis voluminibus memorata, nunc compendiose recensere placet.

Id fundamenti loco ponimus, Ecclesiam Romanam eo maxime eminere cæteris, quod canones et sequatur, et aliis sequendos sua auctoritate præscribat.

Id sanctus Gelasius profitetur loco celebri, quo docet (1662) : « Uniuscujusque synodi constitutum, quod universalis Ecclesiæ probavit assensus, non aliquam magis exsequi sedem præ cæteris oportere, quam primam, quæ et unamquamque synodum sua auctoritate confirmat, et continuata moderatione custodit. » En quæ Romana Sedes exsequi, atque exsequenda mandare velit ; ea nempe quæ et *ipsa firmavit, et universalis Ecclesiæ probavit assensus.*

Et ante eum Zozimus (1663) : « Indecens autem... hoc ab episcopis ob certas causas concilium agitantibus extorquere, quod contra statuta Patrum et sancti Trophimi reverentiam (1664), qui primus metropolitanus Arelatensis civitatis ex hac Sede directus est, concedere vel mutare ne hujus quidem Sedis possit auctoritas. » Cujus rei causam egregiam subdit his verbis : « Apud nos enim inconvulsis radicibus vivit antiquitas, cui statuta Patrum sanxere reverentiam. »

Hæc occasione Arelatensis Ecclesiæ dicta sunt a Zozimo de juribus peculiaribus Ecclesiarum, quæ secundo loco in hoc tertio capite Declarationis Gallicanæ contineri vidimus. Et his quidem obligari se Sedes apostolica profitetur ; quanto magis iis quæ universalis Ecclesiæ firmavit assensus.

(1661) Gers., *De potest. eccles.*, cons. 1 et 9, tom. II, p. 227, 240; *Serm. cont. bull. Mendic. ib.*, p. 432; *De stat. Eccles.*, *de stat. præl.*, consid. 4, *ibid*, p. 532.

(1662) Gelas., epist. 12, *ad ep. Dard.*, t. IV *Conc.*, col. 1200.

(1663) Zozim., epist. 12, *Ad episc. prov. Narb. et Vienn.*, t. II *Conc.*, col. 1570.

(1664) Massiliensis et Viennensis episcopi Patroclus et Simplicius, id sibi juris arrogabant, alter ut secundæ Narbonensis, alter ut Viennensis provinciarum episcopos ordinarent. At Zozimus, in ea epistola et in iis quas de eadem re antea scripserat, decernit hoc jus metropoliticum per eas provincias a solo Arelatensium civitatis episcopo exerceri oportere. Nemo nescit sequtis temporibus, inter Leonem Magnum et Hilarium Arelatensem intercessisse grave dissidium ; quo in dissidio, Leo Hilarium metropolitico jure privavit; causatus nempe, jus illud a se posse abrogari, ideo quod *per privilegium Patroclo*, proximo Hilarii prædecessore fuerat *a Sede apostolica temporaliter concessum.* Leon. ep. 10, al. 89, *ad episc. prov. Vienn.* Quæ Leonis verba multis persuaserunt supposititiam esse eam Zozimi epistolam, qua metropolitica potestas Arelatensi episcopo asseritur. Sed hanc esse genuinam invictissime probat P. Quesnel in sua dissert. 5 in S. Leonem, quæ est apologetica pro S. Hilario. *Vid.* hanc dissert. part. 1, cap. 6. (*Edit. Paris.*)

Hinc Leo ille Magnus : « Nimis improba sunt, nimis prava, quæ sanctissimis canonibus probantur adversa (1665). »

Sanctus Gregorius Magnus : « Si canones non custoditis et majorum vultis statuta convellere, non agnosco qui estis (1666). »

Sanctus Martinus, doctissimus pontifex et martyr egregius : « Canones ecclesiasticos solvere non possumus, qui defensores et custodes canonum sumus, non transgressores ((1667). »

Et sanctus Leo III, ad Caroli Magni legatos : « Ego me illis (concilii Patribus (1668)), absit ut præferam ! sed etiam illud absit, ut coæquare præsumam (1669), cum ab eo peteretur ut in disciplina canendi Symboli aliquid innovaret (1670) ! »

Sanctus Leo IV : « Non potuimus præfixos Patrum terminos immutare (1671). »

Nicolaus I, auctoritatis apostolicæ vindex acerrimus, de Ignatio deposito, ac Photio contra canones substituto : « Talibus itaque, qui juris nostri, id est canonum gubernacula custodimus, necesse est obviemus (1672). » Ac postea : « Canonum paternorum vetus forma servetur. » Atque alia epistola eadem de re : « Romana Ecclesia semper sanctorum Patrum sincerissimas auctoritates in omnibus actibus suis sequitur (1673). » Verum hæc tractatio in volumen excrescet, si omnia congerimus.

His ergo evincimus duo : canones in Ecclesia Romana maxime observatos ; canonum observantiam ab Ecclesia Romana ut capite, in omnia Ecclesiæ membra, et exemplo et auctoritate diffusam. Hoc enim est quod aiebat Papa Zozimus (1674) : « Apud nos enim inconvulsis radicibus vivit antiquitas ; » hoc est, et hæret apud nos, et inde pullulat per omnes Ecclesias. Quo etiam spectant illa sancti Innocentii ad Victricium Rothomagensem (1675) : « Recte postulasti, ut in illis partibus istiusmodi, quam tenet Ecclesia Romana, forma servetur ; non quo nova præcepta aliqua imperentur ; sed ea, quæ per desidiam aliquorum neglecta sunt, ab omnibus observari cupiamus, quæ tamen apostolica et Patrum traditione sunt constituta. »

Sic Ecclesia romana antiquas regulas, quas ipsa omnium prima servaret, servandas mandabat cæteris. Hinc etiam Nicolaus I, epistola ad Photium hæc docet : quod Ecclesia Romana sit caput omnium Ecclesiarum, illas « ab ea rectitudinem atque ordinem in cunctis utilitatibus et ecclesiasticis institutionibus, quas secundum canonicas et synodicas sanctorum Patrum sanctiones inviolabiliter atque irrefragabiliter retineret, exquirere et sectari (1676). » Ergo firmum illud apostolicæ Sedis perpetua traditione, hinc ad omnes Ecclesias, a Romana Ecclesia omnium principe, ordinem propagatum ; quod eas iisdem canonibus regeret, quibus ipsa prima omnium regeretur.

CAPUT IV.

Idem probatur ex gestis sub Bonifacio II ; et ex concilio Romano sub Joanne IX, de translationibus.

Hinc fit, ut vix ullos habeamus ordinandæ in Romana Ecclesia disciplinæ peculiares canones constitutos ; sed quæ per omnes Ecclesias jubebantur, ea in Ecclesia romana, vel primitus obtinebant, vel diligentissime recipiebantur et custodiebantur. Sic annexus sacris ordinibus cælibatus ; sic sacræ electiones ordine celebratæ ; sic vetitæ translationes ; sic eadem omnia, quæ cæteris Ecclesiis, Ecclesia Romana sibi vel maxime interdicta esse intellexit.

In *Vitis Pontificum* legimus de Bonifacio II (1677) : « Hic congregavit synodum in basilica beati Petri apostoli, et fecit constitutum, ut sibi successorem ordinaret. Quo constituto cum chirographis sacerdotum et jurejurando, ante confessionem beati apostoli, in diaconem Vigilium constituit. Eodem tempore facta iterum synodo, hoc cassaverunt sacerdotes omnes, propter reverentiam Sedis Sanctæ ; et quia contra canones fuerat factum, et quia culpa eum respiciebat, ut successorem sibi constitueret, ipse Bonifacius Papa reum se confessus est majestatis (1678), quod diaconem Vigilium sui subscriptione chirographi ante confessionem beati apostoli Petri successorem constituisset, ac ipsum constitutum in præsentia omnium sacerdotum et cleri et senatus incendio consumpsit. » Ad reverentiam Sanctæ Sedis pertinere intelligebant, ut, quæ in ea contra canones fierent, cassarentur. Neque Bonifacius allegabat plenitudinem potestatis, qua supra canones evectum se esse jactaret ; sed ipse primus omnium canonibus serviebat. Ita rem gerebant optimis Ecclesiæ Romanæ temporibus.

De translationibus memorabile illud ; nullum in sedem apostolicam ab episcopatu

(1665) Leon. Mag, epist. 80, al. 53, *ad Anast. C. P.*

(1666) Greg. Mag., l. iii, indict. 11, epist. 53, al. 52 *ad Joan. C. P.*, t. II, c. 665.

(1667) Mart. I, epist. 9, *ad Pantal.*, tom. VI *Conc.*, col. 33.

(1668) Chalcedonensibus.

(1669) *Rescrip. Leon. III ad Carol. Mag.*, tom. VII *Conc.*, c. 1195.

(1670) Leo nunquam potuit eo adduci ut verbulum *Filioque* Symbolo adderet : quippe, inquiebat, Patres Chalcedonenses, in Symbolo Nicæno, *tollendo, addendo, mutandove quidquam inserere prohibuerunt.* Deinde, paucis interjectis, ea dixit quæ a Bossuet in textu allegantur. (*Edit. Paris.*)

(1671) *Fragm. epist. Leon. IV ad Loth. imp.*, t. VIII *Conc.*, col. 35, male 33.

(1672) Nicol. I, epist. 2 *ad Michael. imp.*, *ibid.*, col. 272.

(1673) *Ibid.*, epist. 5, ad eumd., c. 279.

(1674) Zoz., epist. 7 jam cit.

(1675) *Epist. Innoc. I, ad Victr. Rothomag.*, t. II *Conc.* col. 1250.

(1676) Nicol. I, epist. 6, *ad Phot.*, tom. VIII *Conc.*, col. 283.

(1677) Anast., *Lib. Pont.*, in *Vit. Bonif. II*, tom. IV *Conc.*, col. 1682.

(1678) Divinæ.

translatum videri, ante Marinum anno 882, aut Formosum anno 891, ex episcopo Portuensi assumptum : ut totis fere nongentis annis Ecclesia Romana nullam translationem noverit : adeo canonibus, quibus Ecclesiam regeret, serviebat.

Et id quidem Marino a Basilio Macedone imperatore exprobratum : Stephanus vero V, a Marino tertius, sic respondet(1679): « Quicunque dicunt Marinum fuisse antea episcopum (1680), ac proinde non potuisse ad aliam sedem transferri, ostendant illi id aperte. Scito, dilecte, et omni honore digne imperator, quod licet illi impedimento fuisset, quod objicitur de canone, cum tamen id nunquam fuerit, multitudo tamen sanctorum Patrum, et illorum auctoritas et judicium potuit illum constituere in primo gradu. » Quo loco, per *multitudinem sanctorum Patrum*, significat sacrum concilium Ecclesiæ ac provinciæ Romanæ, vicinarumque Ecclesiarum, quæ Papæ electionem facere vel firmare consueverant ; quarum auctoritate Marinus per dispensationem transferri potuerit.

Tum profert Gregorium Nazianzenum et alios *e suis sedibus ad alienas translati sunt.* Nec ille quidem dicit, Romanam Ecclesiam aliis eminentem, canonibus non teneri ; imo dispensationem *ex sacri concilii auctoritate*, in ea, ut in aliis, locum habere potuisse.

Cætera quæ subdit, tametsi peccatum fuisset in Ecclesia Romana, tamen *primam Sedem a nemine judicari ;* eo pertinent, non ut Ecclesia Romana canonibus non obligetur ; sed ut ejus Pontifices, etiamsi peccasse videantur, non tamen subsint particulari concilio, quale adversus Marinum Constantinopoli ab imperatore congregari potuisset ; quod alterius loci est.

De Formoso quidem omnes norunt ejus cadaver a Stephano VI (septimum passim vocant) refossum, objectumque illud mortuo : « Cum Portuensis episcopus esses, cur ambitionis spiritu Romanam Sedem usurpasti (1681) ? » Ac deinde tribus abscissis digitis, quibus Pontifices benedicere solent, projectum in Tiberim.

Hæc quidem infanda acta a Joanne IX damnata sunt in concilio primo Romano, septuaginta quatuor episcoporum, cujus synodi capitulum sic habet (1682) : « Quia necessitatis causa de Portuensi Ecclesia Formosus pro vitæ merito ad apostolicam Sedem provectus est, statuimus et omnino decernimus, ut id in exemplum nullus assumat ; præsertim cum sacri canones hoc penitus interdicant, et præsumentes tanta feriant ultione, ut etiam in fine laicam eis prohibeant communionem ; quippe quod necessitate aliquoties indultum est, necessitate cessante, in auctoritatem sumi non est permissum. »

Canon memorabilis, quo Ecclesia Romana ut forma cæterarum, adeo communi reliquæ Ecclesiæ canone se teneri testata est ut id etiam vereretur, ne laxata apud se disciplina, aliis quoque laxata esse videretur : adeoque et ipsa laxati erga se canonis causam, ipsam, quæ cæteras quoque excusaret Ecclesias, necessitatem affert : tum cavet canonibus ab exemplo Romanæ Sedis, et eos innovat ac firmat. Fixum ergo illud atque perpetuum, ita a Domino Ecclesiam Romanam cæteris præsidere jussam, ut quibus Ecclesiam universam regeret, iis canonibus ipsa regeretur.

CAPUT V.

Aliud exemplum. — Concilium Romanum sub Joanne XII.

Aliud exemplum videamus. Decimo exeunte sæculo, anno Christi scilicet 963, Joannes XII, a synodo habita auctore Othone I imperatore, propter horrenda totoque orbe nota flagitia ac scelera depositus est. Leo dictus VIII huic substitutus. Hanc synodum, ut omni auctoritate canonica, utque etiam ordine judiciario destitutam, Baronius rejicit inter pseudo-synodos (1683). Romanam synodum a qua, Joanne præside, anno 964, illa damnata est synodus, miris effert laudibus (1684). Hujus ergo synodi acta audiamus, actione prima (1685) : « Joannes piissimus ac sanctissimus sanctæ romanæ Ecclesiæ Papa dixit : Scitis, dilectissimi fratres, me fuisse expulsum imperiali vi per duos menses a propria sede. Quapropter vos plurimum rogo, si dici potest regulariter synodus illa, quæ habita est me absente, in Ecclesia mea, ab Othone imperatore, suisque archiepiscopis et episcopis, an non? Sanctum concilium respondit : Prostibulum favens adultero, invasori scilicet alienæ sponsæ, nempe Leoni intruso. Piissimus ac sanctissimus Papa dixit : Ergo damnanda est a nobis? Sanctum concilium respondit : Auctoritate sanctorum Patrum damnanda ; » hoc est auctoritate canonum. Tum a Papa et episcopis prolata sententia est. Rursus Papa sic interrogat : « Quid censetis de Sicone episcopo (1686) a nobis dudum consecrato, qui in nostro patriarchio Leonem curialem, et neophytum, atque perjurum nostrum, jam ostiarium, lectorem, acolythum, subdiaconum, atque su-

(1679) Steph. V, epist. 1 *ad Basil. imp.*, tom. IX *Conc.*, col. 367.

(1680) Marinum fuisse episcopum a Joanne IX constitutum dicit quidem Fleury, lib. LIII, n. 37, sed negat ulli Ecclesiæ fuisse prælatum. Nempe eo tantum consilio ordinatus fuerat, ut ad Sclavos divini verbi præco dirigeretur. Vid. ejus Vitam a Binio scriptam, tom. IX *Conc.*, col. 356. De Marini episcopatu sic Baronius memorat, an. 882, t. X, p. 383. *Cujusnam Ecclesiæ episcopus fuerit non satis exploratum* habemus. (*Edit. Paris.*)

(1681) Luitprand., l. I, c. 8 ; vide *Vit. Steph. VI*, t. IX *Conc.*, col. 475.

(1682) *Conc. Rom.* sub Joan. IX, c. 3, *ibid.*, c. 505.

(1483) Plat. *Vit. Joan. XII* ; Baron., ann. 963, t. X, p. 775.

(1684) Baron., *ibid.*, an. 964, p. 779 et seq.

(1685) *Conc. Rom.* sub Joan. XII, an 969, tom. IX *Conc.*, col. 654, 655.

(1686) Ostiensi.

bito presbyterum ordinavit, cumque sine aliqua probatione (hoc est sine consueto examine), contra cuncta sanctorum Patrum statuta, in nostra apostolica Sede consecrare non formidavit? Sanctum concilium respondit: Deponatur ipse qui ordinavit, et qui ab eo est ordinatus. » Nempe ex sanctorum Patrum statutis, quibus curiales, quibus neophyti, atque assumpti ex laicis, episcopatu arcebantur, quibus episcopi sine canonico examine fieri vetarentur. Papa iterum rogat: « Quid ergo de illo curiali et neophyto, perjuro, atque invasore nostræ Sedis censetis? Sanctum concilium respondit: Omnino damnetur; ut nullus deinceps curialium, aut neophytorum, aut judicum, aut publice pœnitentium ad summum Ecclesiæ gradum aspirare præsumat. Tum piissimus ac sanctissimus Papa dixit: Sit Leo curialis ac neophytus ac perjurus noster, Domini omnipotentis, ac beatorum apostolorum principum Petri et Pauli, et omnium simul sanctorum atque venerandorum et universalium conciliorum auctoritate, necnon et Spiritus sancti per nos judicio..., omni clericatu prorsus exutus. »

Hic Joannes tanta sede depulsus, non sedis suæ privilegia, quæ essent maxima et notissima, prædicabat; nullos canones de sua sede prolatos aut ipse, aut episcopi proferebant: Patrum statutis, conciliorum universalium auctoritate, communi se canone tuebatur; quo damnatus Photius; quo ubique curiales neophyti inexaminati, clero arcebantur. Sic igitur decimo sæculo corruptissimo, in Ecclesia romana, ipsa traditione vivebat antiquitas, et communium canonum disciplina: neque aliter Joannes, adversus Othonis synodum, quam communi se canone defendebat.

CAPUT VI.

Nova et inaudita Gratiani interpretatio (25, quæst. 1, p. 2, *Si ergo.*)

Neque me fugit quem in sensum Gratianus hæc, post aliquot sæcula detorserit; nempe is primus omnium mortalium, anno demum circiter 1150, de suo, neque ullum, ut alias solet auctorem allegans, hæc scripsit: « Quemadmodum Christus sabbati ac legis Dominus se sabbato submisit; sic, inquit (1687), summæ Sedis Pontifices, canonibus, sive a se, sive ab aliis sua auctoritate conditis, reverentiam exhibent, et iis se humiliando, ipsos custodiunt, ut aliis observandos exhibeant. » Durius est, quod subjungit, neque antea usurpatum a quoquam, quod iidem Pontifices, « nonnunquam, seu jubendo, seu definiendo, seu aliter agendo, se decretorum dominos et conditores esse ostendunt. » Neque levius istud: « Aliis imponitur necessitas obsequendi: Summis vero Pontificibus ostenditur inesse auctoritas obsequendi; ut a se tradita observando, aliis non contemnenda demonstrent, exemplo Christi, qui sacramenta quæ Ecclesiæ servanda mandavit, primus in se ipso suscepit, ut ea in se ipso sanctificaret. » Quæ si quis ante hæc tempora a Romanis Pontificibus, vel a quopiam probatioris notæ auctore conscripta legerit, nihil repugno, quominus auctoritatem obtineant. Valere autem quæ contra totius anterioris ævi traditionem, duodecimo demum sæculo, Gratianus commentus est, theologicæ disciplinæ ratio non sinit. Sed, omisso Gratiano, ad prisca et anteriora redeamus.

CAPUT VII.

Concilium Mosomense.— Rodulphi Glabri locus.— Concilium Ansanum.— De eo anonymi responsiones. — De exemptionibus obiter.—Petri Venerabilis, et sancti Bernardi loci. — An monachis Cluniacensibus profuerit, quod Romanum Pontificem peculiarem episcopum habere vellent.

Cum ergo Ecclesia Romana communi canone et regeretur et regeret, sancti Patres nostri Gallicani episcopi, referente Flodoardo (1688), ad annum 948, in Mosomensi (1689), synodo, mirantur allatas litteras « ex nomine Agapeti Papæ per clericum, qui eas Roma detulerat, nihil auctoritatis canonicæ continentes; hoc tantum præcipientes, ut Hugoni Remensi redderetur episcopium. »

Hoc nostris novum et insolens videbatur, quippe a consuetudine Romanæ Ecclesiæ alienum. Pergit Flodoardus: « Quibus lectis, incuntes episcopi concilium, cum abbatibus et cæteris sapientibus qui aderant, responderunt... ut quod regulariter cœptum fuerat, canonice pertractaretur. » Itaque, recitato capitulo 19 Carthaginensis concilii (1690), « de accusato et accusatore; judicatum est secundum definitionem ipsius capituli, ut Artaldo præsule retinente communionem et parochiam Remensem, Hugo qui ad duas synodos evocatus venire contempserat, a communione et regimine Remensis episcopii abstineret, donec ad universalem synodum (ex Germanis et Gallis episcopis congregatam) se purgaturus occurreret. »

Suspectas habent allatas Roma ex nomine Papæ litteras, quod sola jussa, *nihil canonice auctoritatis continerent.* Ipsi ex canonibus Roberto Trevirensi legato apostolico auctore, inchoata exsequuntur. Sic germani, sic gallicani episcopi judicabant.

Notum illud, neque omittendum Rodulphi Glabri (1691), de episcopis Gallicanis ægre ferentibus, cardinalem a Joanne XVII delegatum, ut Romani Pontificis auctoritate, basilicam (1692) in agro Turonico a Fulcone

(1687) Caus. 25, quæst. 1: *Si ergo*, cap. 16, part. II.

(1688) Flodoard. *Chron.*, an. 948; *vide* t. IX *Conc.*, col. 622, 623.

(1689) Mosomum oppidulum Franciæ, in Campania situm est.

(1690) *Cod. canon. Eccl. Afric.*, c. 19, tom. II *Conc.*, col. 1060.

(1691) Monachi Cluniacensis.

(1692) Seu monasterium *Belli loci* in pago Turonico in prospectu castri Lucassensis. (*Edit. Paris.*)

Andegavensi comite constructam consecraret; quod Hugo Turonensis archiepiscopus ex causis canonicis facere recusasset. Qua de re Glaber hæc scripsit : « Quod utique audientes Galliarum præsules præsumptionem sacrilegam cognoverunt ex cæca cupiditate processisse. » Ac rursus : « Licet Pontifex Romanæ Ecclesiæ, ob dignitatem Sedis apostolicæ, cæteris in orbe constitutis episcopis, reverentior habeatur; non tamen ei licet transgredi in aliquo canonici moderaminis tenorem. » Denique : « Universi pariter detestantes, quoniam nimium indecens videbatur, ut is qui apostolicam regebat Sedem, apostolicum primitus ac canonicum trangrediatur tenorem. » Itaque turbinem repente coortum, quo concussa basilica (1693) ac disturbata consecratio est, divino judicio imputarunt. Anno 1004 (1694).

Sunt qui Rodulphum Glabrum falsi convictum putent, talibus ab illustrissimo viro Petro de Marca summatim relatis (1695). Atqui vir doctissimus his talibus, Glabrum non confutatum, sed illustratum voluit: deinde has tabulas visas lectasque oportet integras, antequam candidissimo hujus ævi historico detrahamus fidem : denique utcunque est, ejus testimonio firmatum videmus, de observando etiam a Romano Pontifice canonico ordine, communem Ecclesiæ Gallicanæ sensum.

Neque ita multo post, concilium Ansæ in pago Lugdunensi congregatum est. Ibi Gauslenus de Vienna episcopus Matisconensis gravem expostulationem habuit, de ordinatione Cluniacensium monachorum a Burchardo Viennensi facta, vi privilegii, quod Cluniacenses habebant a romana Ecclesia. Qua de re sancta synodus sic statuit (1695*): « Relegentes sancti Chalcedonensis concilii, et plurimorum authenticorum conciliorum sententias, quibus præcipitur qualiter per unamquamque regionem abbates et monachi proprio subesse debeant episcopo, et ne episcopus in parochia alterius audeat ordinationes vel consecrationes, absque licentia ipsius episcopi, facere; decreverunt chartam non esse ratam, quæ canonicis non solum non concordaret, sed etiam contrairet sententiis. Archiepiscopus ratione convictus, a Gausleno veniam petiit. » Eidem, multa imposita, satisfecit (1696), anno 1025.

Neque propterea omnia privilegia cassa habebantur. Hoc tantum cavebant ne pro arbitratu, ne necessitate nulla, ne inconsultis iis quorum intererat, concessa viderentur. Itaque ea privilegia, quæ hactenus invaluerant, concedi solebant auctoribus episcopis, vel synodus certe consentientibus, et ad certum modum, magnoque respectu ad canonicum ordinem. Quod etiam vir doctissimus Ludovicus Thomassinus luculentissime demonstravit (1697).

Ansanæ synodi auctoritatem elevare nititur auctor anonymus qui de Gallicanis libertatibus scripsit (1698). Ac primum quidem ex ea synodo nihil memorat, præter fragmentum a Marca relatum (1699). At dissimulat narrationem integram optimæ notæ, in editione Labbeana Conciliorum insertam (1700). Ait postea narrationis hujus non adeo *indubitatam esse veritatem* (1701). Sed id pronuntiasse non sufficit; docere oportebat. Addit « monachos Cluniacenses privilegiis apostolicis usos fuisse quantumvis renitentibus, sed tandem cedere coactis episcopis. » Quis enim hæc nescit; et gliscente licentia, prævaluisse in multis contra canones absolutam illam et arbitrariam potestatem? Id ex Ansano concilio notum esse volumus, majores nostros, sæculo quoque undecimo, canonum ac priscæ disciplinæ memores extraordinariis illis imperiis, quoad fieri salva pace potuit, obstitisse.

Quare nihil ad nos illud quod idem anonymus memorat « Joannem XIX et monachos privilegia jam concessa defendisse. » Neque magis ad rem illa Joannis XIX epistola ab anonymo memorata, qua Burchardo Lugdunensi Ansani concilii præsidi, « gratum animum testetur, quod Cluniacensi monasterio faveret contra Gauslenum. » Qua epistola anonymus ad infringendam Ansani concilii auctoritatem frustra utitur. Potuit enim, Burchardo Lugdunensi licet præside refragante, adversus Cluniacense privilegium Patrum vicisse sententia; potuit idem Burchardus ab ea sententia recessisse, quam in Ansano concilio protulisset. Quibus modis a Joanne XIX grati animi significationem retulerit, illæsa Ansani concilii veritate, illud interim constiterit, et privilegium contra canones Chalcedonenses datum, Gallicanis episcopis usque adeo nullum fuisse visum, ut Burchardus Viennensis, quod eo u.us esset, Gausleno Matisconensi satisfecerit.

Neque hic quærimus an et quibus casibus Papa potuerit, absoluta illa potestate, hujusmodi privilegia concedere, repugnantibus licet episcopis; quam quæstionem anonymus invidiose movet : sed id tantum volumus, quod gallicana Declaratio docet

(1693) Imo eam funditus eversam fuisse Glaber affirmat. (*Ed. Paris.*)

(1694) Rodulph. Glab., l. II, c. 4, apud Duches, tom. IV.

(1695) Marc., *De concord.*, etc., lib. IV, cap. 8, n. 2.

(1695*) *Conc. Ans.*, an. 1025, t. IX *Conc.*, col. 858.

(1696) Nempe Burchardus Viennensis, ut legitur in actis « veniam petens a Gausleno, loco satisfactionis firmavit,... ut unoquoque anno, quandiu ambo viverent,... sufficientiam olei de olivis, ad conficiendum chrisma, ipsi persolveret. » (*Edit. Paris.*)

(1697) Thomass., *Discipl. de l'Egl. touch. les Bénéf.*, t. II, part. IV. lib. I, cap. 42, pag. 149 et seq.

(1698) Anon., *De libert.*, etc., lib. XI, c. 7, n. 9 et seq.

(1699) Marc., *De concord.*, etc., lib. IV, cap. 8, n. 1.

(1700) Tom. IX *Conc.*, col. 859.

(1701) Anon., *loc. cit.*, n. 10.

illam plenitudinem apostolicæ potestatis per canones moderandam; idque a Patribus nostris, lapsis Ecclesiæ rebus, atque etiam undecimo sæculo, pro virili parte propugnatum fuisse.

Hic laudat anonymus Petrum Cluniacensem duodecimo sæculo hæc scribentem (1702): « His additis et multa invectione extollitis, quod proprium episcopum habere refugimus: nos vero respondemus istud veritati contrarium opposita fronte exsistere; quoniam patet nos proprium episcopum habere. Quis rectior, quis dignior, romano episcopo episcopus potest inveniri? » Hæc quidem scripsit Petrus ille *Venerabilis* ad beatum Bernardum, seu potius, modeste licet, adversus ipsum et Cistercienses. Nunc lector viderit, Petrine Cluniacensis, an Bernardi Clarævallensis potior sit auctoritas. Paucos equidem esse reor qui Petro non anteponant Bernardum accusantem eos, qui hac specie ab episcoporum auctoritate recesserint. Nempe conqueritur is, « istis emancipationibus, monachos dissolutiores fieri, imo et pauperiores; peccare licentius vagum ac male liberum vulgus, noxiæ libertatis geminam sobolem esse, paupertatem et sæcularitatem (1703), » sanctitatis nomine in monasteria introductam. Cætera omnibus nota commemorare nihil attinet. Cæterum eventus docuit haud frustra hæc conquestum esse Bernardum. Quod enim monachi passim magnum quidem et omnibus præsidentem; sed tamen longe positum, et omnium Ecclesiarum sollicitudine occupatum, habere voluerint peculiarem episcopum; hinc maxime provenisse vidimus, ut tot monasteria prope jam immedicabili vulnere prostrata jaceant. Sed nos aliis tractanda et deploranda relinquimus; quæ a nobis sunt inchoata prosequimur.

CAPUT VIII.

Concilium Lemovicense II. — Gregorius VII. — Concors Romanorum Pontificum et episcoporum professio de regendo et obediendo secundum canones.

Anno Christi 1031, paulo post Ansanam synodum, habitum est Lemovicense secundum concilium, in quo hæc legimus (1704): « Episcopus Petracoricensis de quodam canonico suo tantum clerico, qui uxorem duxerat, inquirendo proposuit, dicens, ut judicarent quid de eo ageretur. Ad hoc verbum in concilio responsum est: Canones judicent: quomodo enim possumus nostro arbitrio judicare quidquam? » Qua regula, etiam a Romanis Pontificibus gesta æstimabant (1705): « Inconsulto, » inquiunt, « episcopo suo, ab apostolico pœnitentiam et absolutionem accipere nemini licet. » Ac subdunt, neque Petrum ipsum aliter facturum fuisse. « Certe beatus Petrus, si sciret illum (quem absolvit) esse a beato Martiale excommunicatione obligatum, potius eum damnaret, quam absolveret. Sic Apostolici Romani episcoporum omnium sententiam confirmare, non dissolvere debent; quia sicut membra caput suum sequi, ita et caput membra sua necesse est non contristare. »

Neque aliter Romani episcopi sentiebant. In eodem enim concilio refertur Pontium comitem Avernensem a suo episcopo excommunicatum, a Papa absolutionem accepisse; conquestumque episcopum, hoc responsum a Papa tulisse (1706): « Debueras certe mihi antequam illa mortua ovis Romam veniret, ejus causam tuis innotescere apicibus; et ego eam omnimodo abjicerem, tuamque firmando auctoritatem, eam anathematis ictu repercuterem. Profiteor quippe omnibus consacerdotibus meis, ubique terrarum adjutorem me et consolatorem potius esse quam contradictorem: absit enim schisma a me, et a coepiscopis meis! Itaque illam pœnitentiam et absolutionem, quam tuo excommunicato ignoranter dederam, et ille fraudulenter accepit, irritam facio et cassam, ut de illa nihil aliud speret quam maledictionem, quoad satisfactum tu juste absolvas. »

Aliud exemplum afferunt Papæ episcopum (1707) « rogantis, ut pœnitentiam, quam imposuerat, affirmaret (1708); » episcopi vero renuentis, his verbis: « Non credere possum hoc mandatum ab eo exortum, » quod canonibus repugnaret. Quibus commemoratis: « Dixerunt episcopi, hoc ab ipsis Apostolicis Romanis, et cæteris Patribus cautum tenemus, » quod contra canones elicita, robore careant, ac præter sententiam apostolicæ Sedis expressa videantur.

Neque eo minus pontificiam auctoritatem reverebantur sancti et humiles episcopi, qui Papam caput suum ubique prædicant, asseruntque illud: « Judicium enim totius Ecclesiæ maxime in apostolica Romana Sede constat. » Sed illud judicium canonico ordine proferri volebant, non mandatis extraordinariis præter canonum sententiam.

Hac disciplina Gregorius VII vixit: « Solet, » inquit, « sancta et apostolica Sedes pleraque considerata ratione tolerare; sed nunquam in suis decretis a concordia canonica, hoc est a canonum consensione discedere. » Alibi commendat « statuta Romanæ Ecclesiæ, quæ a tramite sanctorum Patrum non recedit (1709); » reprehenditque episcopos, « quoniam sanctorum Patrum decreta, et ecclesiasticæ religionis statum, non ea, qua opor-

(1702) Anon., *De libert.*, etc., lib. XI, c. 7, n. 10; Petr. Clun., lib. I, epist. 27, *ad Bern. Cist.*

(1703) Bern., *De consid.*, lib. III, cap. 4, n. 16, tom. I.

(1704) *Conc. Lemovic.*, II, sess. 2, t. IX *Conc.*, col. 906.

(1705) *Ibid.*, c. 909.

(1706) *Ibid.*, c. 908.

(1707) Engolismensem.

(1708) *Conc. Lemovic.*, II, sess. 2, t. IX *Conc.*, c. 909.

(1709) Greg. VII, l. I, epist. 12, *ad Guill. Papiens.*, t. X *Conc.*, col. 14.

tot diligentia, custodirent (1710). » Sic canonum observantia ipsum religionis statum fulciri putabant.

Itaque episcopi in ipsa consecratione Romano Pontifici profitebantur « canonicam obedientiam, et secundum canones, et servato ordine suo (1711); » quæ professio etiam nunc in episcopali consecratione viget. Romani vero Pontifices, rite appellatis octo universalibus conciliis, dato jurejurando profitebantur se, « quæ prædicaverunt et statuerunt, omni modo sequi et prædicare; omnia decreta prædecessorum apostolicorum Pontificum, quæcunque ipsi synodaliter habuerunt, et probata sunt, confirmare, et indiminuta servare; et sicut ab iis statuta sunt, in sui vigoris stabilitate custodire (1712). » Sic totius disciplinæ ratio antiquis constitutis nititur : profiteburque et episcopi, ut *secundum canones* pareant: et Romani Pontifices, ut *secundum canones* regantur ac regant.

Hæc Papæ professio Diurno Romanorum Pontificum continetur : hæc post octo prima concilia, post octingentos annos vi sua stabat : hæc Ivonis Carnotensis, imo et Gratiani tempore, viguit, quippe quam memorarunt, et in canones transtulerunt (1713).

Quam autem viguerit illa, quam episcopi Romano Pontifici profitebantur secundum canones obedientiam, testatur Hincmari Remensis in Tricassina synodo, Joanne VIII præside, ipsi ac Sedi apostolicæ facta professio, in hæc verba (1714): « Quod in omnibus secundum sanctarum Scripturarum tramitem, sacrorumque canonum decreta, Sedes romana tenet per omnia et in omnibus, pro scire et posse meo, perpetuum prosequor et teneo. » Quam professionem aptiori loco integram retulimus (1715).

CAPUT IX.

Libertas in jure antiquo et communi ; Pragmatica sanctio sancti Ludovici. — An ab anonymo idoneis probationibus falsi arguatur.

At postquam, labente disciplina, ambitione atque adulatione gliscente, ab ea regula deflexum est, ac Romani Pontifices mandatis extraordinariis, reservationibus ac decimis, gravia onera, etiam pecuniaria imponere, et trahere ad se paulatim episcoporum clerique jura cœperunt ; sanctus Ludovicus *Pragmaticam* edidit, qua novos ausus cohiberet. Primi capitis hæc verba sunt (1716) : « Statuimus et ordinamus, ut Ecclesiarum regni nostri prælati, patroni et beneficiorum collatores ordinarii, jus suum plenarium habeant, et unicuique sua jurisdictio servetur. » Caput secundum : « Item Ecclesiæ cathedrales, et aliæ regni nostri liberas electiones habeant, et earum effectum integraliter prosequantur. » Quartum : « Item promotiones, collationes, provisiones et dispositiones prælaturarum, dignitatum et aliorum quorumcunque beneficiorum et officiorum ecclesiasticorum regni nostri, secundum dispositionem, ordinationem et determinationem juris communis, sacrorum conciliorum Ecclesiæ Dei, atque institutorum antiquorum sanctorum Patrum fieri volumus et ordinamus. » Anno 1268 (1717).

Hæ sunt illæ, quas vocamus, Gallicanæ Ecclesiæ libertates : regi jure communi, conciliorum auctoritate, ac Patrum institutis. Hanc Pragmaticam vetustissimis actis et regestis inscriptam, a multis jam sæculis laudatam, memoratam (1718), commendatam : idque ab ecclesiasticis, a magistratibus, a legatis, ab universi regni ordinibus congregatis, ac per tot sæcula nulli suspectam, quidam etiam Galli nostris temporibus, aut totam, aut partem ejus aliquam, in dubium revocant, nullo documento ; postquam nempe audemus insimulare falsi quidquid gustui non sapit.

Quid autem habet novi, ut falsa habeatur? Nempe illa jus commune, conciliorum auctoritatem, ac Patrum instituta prædicat; his adversantia valere non sinit. Quid autem aliud sonant tot Patrum, maxime Gallicanorum gesta, quæ legimus ? Cur ergo falsa sit, quæ usque adeo Gallorum ingenium sapiat ? Quid quod si falsa esset, tamen haud aspernanda videretur, quæ nostris moribus traditionibusque congruat, et tam pronis animis accepta sit. Sed tamen videamus quid auctor anonymus, qui de Libertatibus nuperrime scripsit, super hac falsitate dixerit, ut vel ex eo pateat, quam futilibus argumentis agant.

Primum argumentum : « Pragmatica illa a nemine allegata fuit per ducentos annos (1719). » Facilis responsio ; non enim causa adfuit ; ac si illa probatio admittitur, quot bona legitimaque acta conciderint ?

Secundum argumentum : « Nec etiam tunc in lucem edita fuit, sed tantum anno 1515 (1720). » Quid autem est, *in lucem edita?* An forte vulgatam typis oportuit, cum necdum typi essent ? An vero negabunt more solemni promulgatam quæ in vetustissimis parlamenti regestis exstet ? An etiam

(1710) *Ibid.*, lib. II, epist. 1, *ad epist. Brit.*, col. 69.

(1711) *Pont. Rom.*

(1712) *Diurn. Rom. Pont.*

(1713) Ivo. Carn., epist. 60, 73.

(1714) *Conc. Tricass.* II, tom. IX *Conc.*, col. 307.

(1715) Sup., l. IX, c. 21.

(1716) *Prag. sanct. S. Lud.*, t. XI *Conc.*, col. 907, 908; Bocu, *Decr. Eccl. Gall.*; *Preuv. des Libert. de l'Eglise Gallic.*, tom. II, cap. 15, n. 36, pag. 76, ed. 1731.

(1717) Hoc est anno 1269, ante Pascha.

(1718) Memoratur in illo libello Curiæ Parisiensis ad Ludovicum XI, art. 6, quem reperies *Trait. des Libert.*, edit. 1731. tom. I, p. 1. Memoratur etiam inter acta comitiorum trium ordinum, quæ Turonis an. 1483 celebrata sunt : item in instrumento appellationis universitatis Parisiensis an. 1491; quod instrumentum extat, *Preuv. des Libert.* cap. 13, n. 16. (*Edit. Paris.*)

(1719) Anon., *De libert.*, etc., lib. I, c. 15, n. 7.

(1720) *Ibid.*, n. 8.

necesse est, post tot sæcula, acta promulgationis afferri ? Quis tam iniquas conditiones imponere possit ?

Tertium argumentum : pluries typis excusa est sine quinto capite, « quo exactiones et onera gravissima per curiam Romanam imposita prohibentur (1721). » At quid hoc ad primum, secundum et quartum caput, quæ nunc laudamus ? De quinto vero fatemur a Margarino de La Bigne (1722), quem alii secuti sunt, in editione Bibliothecæ Patrum fuisse prætermissum (1723) ; sed mancum, ut fit, exemplar nactus est, ex integrioribus jam supplendum exemplaribus : seu viro bono religioni fuit sancti Ludovici nomine quidquam edi, quo curia romana reprehendi videretur ; seu typographi metuerunt, infixis censuræ notis, creari sibi incommoda. Cæterum et ille quintus articulus longe antea laudatus ac memoratus fuit.

Quartum argumentum : « Non esse verisimile sanctum regem, tantæ erga Sedem apostolicam reverentiæ, edicto solemni Romanæ curiæ officiales comprimere voluisse (1724). » Tum illud : « necdum fuisse morem inductum auctoritatem regiam sanctæ Sedis ordinationibus opponendi ; » tanquam exactiones illæ ad pietatem aut ad Sedis apostolicæ dignitatem pertineant.

Quintum et sextum argumentum, anno 1268, sanctus rex « ad secundam in Terram Sanctam expeditionem, cum Summi Pontificis consilio, se accingebat (1725) ; » monitisque potius cum amicissimo Pontifice, quam edictis egisset. Neque is erat Clemens IV (1726), qui his coercendus videretur, innocentissimus atque abstinentissimus Pontifex : ac si « quod tum fuisset exactum subsidium, non nisi ad juvandum in expeditione bellica regem impendendum fuisset. » Quæ omnia sponte concidunt, si dicamus Ludovicum, non præsentibus malis, sed, qua erat providentia, futuris, ac pridem expertis occurrere voluisse : Clementem vero IV quo erat abstinentior, eo æquiore animo tulisse, prohiberi ea, a quibus ipse abhorreret.

An vero probatione nulla, tam futilibus conjecturis, celebratissima acta falsi insimulare liceat, prudens lector judicet. Certe auctor anonymus, quo causam tueatur suam, nihil affert verius quam istud : virum egregium, Ludovicum Thomassinum Gallum, in eadem esse sententia (1727). Hujus ergo conjecturas colligit, quas modo refutavimus. Nos vero eum virum, ut doctrina clarum, ita pacis studio multa, ac, fere dixerim, nimia cogitantem, ac, ne quemquam lædat, ubique metuentem, nec lædere ipsi volumus. Atque hic de Pragmatica sancti Ludovici Sanctione dicendi finem facimus.

CAPUT X.

Edictum Caroli VI. — Decretum Florentinum. — Nulla sunt, quæ contra canones. — Romanus Pontifex contra canones agere nolle præsumitur, ne ipse adversetur sibi. — Locus insignis concilii Basileensis.

Ex eodem fonte manavit Caroli VI constitutio, « clero agente, ac plaudente, edita anno 1406, qua sublatis reservationibus (1728), sive exspectationibus (hoc est exspectativis gratiis) personas ecclesiasticas regni, ac Delphinatus ad suas franchisias et libertates in perpetuum reducit, secundum antiqua jura communia, et concilia generalia (1729) ; » quæ ex sancti Ludovici Sanctione deprompta sunt.

Hæc vero omnia concilii etiam Florentini auctoritate sancita invenimus. Decretum retulimus (1730), quo utriusque Ecclesiæ, Græcæ scilicet ac Latinæ consensione firmatur, a Petri successoribus pasci ac regi universalem Ecclesiam ; sed ad eum modum, qui conciliorum gestis ac sacris canonibus continetur.

Quid si adversus canones statuunt ? an continuo ad generale concilium appellandi ? Nequaquam, nisi omnem solverent disciplinam. At in minoribus ac particularibus causis id sufficit, decretum contra canones

(1721) Anon., *De libert.*, lib. 1, c. 15, n. 9, *vid.* quoque n. 5.

(1722) *Voy.* MORGAR DE LA BIGNE, *Bibl. PP.*, t. VI.

(1723) Joannes du Tillet curiæ Parisiensis scriba primarius, opusculum edidit cum hoc titulo : *Mémoire et avis de M. Jean du Tillet... sur les libertés de l'Eglise gallicane*, cui adjunxit varia monumenta ex commentariis curiæ Pariensis extracta, atque imprimis Pragmaticam sanctionem sancti Ludovici, de qua lectores admonet his verbis : *Nous avons voulu ajouter ici l'ordonnance du bon roi saint Louis, appelée vulgairement* la Pragmatique, *tout entière et au vrai, comme elle se trouve ès anciens registres et comme elle a été ci-devant imprimée ès plus vieils styles du parlement de l'an* 1515, *et même un livre de M. Hélie, jadis archevêque de Tours, pour le concordat, imprimé à Tolose en* 1518; *pour le moins avec plus de conscience et de religion que n'ont eu ceux qui l'ont osé corrompre et insérer, retranchée d'articles entiers, entre les statuts synodaux d'aucuns évêques de Paris, et depuis encore en un gros ramas intitulé :* Bibliotheca SS. Patrum : *voire et aucuns en deux éditions des Ordonnances et Edits des rois de France.* — Vid. *Trait. des Libert.*, tom. I, pag. 44, et *Mém. de du Till. évêq. de Meaux* ; Par., 1607, p. 355. Hanc *Pragmaticam* multis et gravibus rationibus sancto Ludovico assertam reperies quoque, *Preuves des Libert.*, t. II, cap. 15, n. 35, not. p. 77. (*Edit. Paris.*)

(1724) Anon., *ib.*, n. 10.

(1725) *Ib.*, n. 11, 12, 13.

(1726) Natione Gallus.

(1727) Anon., n. 6; THOMASS., *Discip. de l'Egl.*, part. IV, lib. II, c. 10, n. 11; *Ib.*, c. 41, n. 4, et lib. III, c. 24, n. 17.

(1728) *Reservationes* eæ erant, quibus Papa sedes episcopales et alia beneficia *suæ dispositioni reservabat, quando vacarent*, simul vetabat ne ii quibus jus erat nominandi aut eligendi, suo jure uterentur. *Exspectativas gratias* sic describunt : Papa litteras dabat *de mandato gratioso*, quibus litteris conferebat beneficium, vivo adhuc beneficiario, ut ille, in cujus gratiam hujusmodi litteræ conscriptæ fuerant, haberet beneficium post beneficiarii obitum. *Vid.* REBUF. *Prax. benef.*, p. 53, 56, et alibi pass. Hi abusus gravissimi sublati sunt a concilio Basileensi. (*Edit. Paris.*)

(1729) *Preuv. des Libert.*, etc., c. 23, n. 10, t. III, p. 13 et seq. et passim.

(1730) Sup., lib. VI, c. 11.

editum esse nullum. Sic enim sanctus Zozimus jam relatus (1731) : « Contra statuta Patrum concedere, vel mutare, ne hujus quidem sedis potest auctoritas. » Et sanctus Leo Magnus (1732) : « Ut omni penitus auctoritate sit vacuum quidquid ab illorum canonum (videlicet Nicænorum) fuerit constitutione diversum. » Atque iterum (1733). « Infirmum atque irritum erit, quidquid a prædictorum Patrum canonibus discreparit. » Et sanctus Martinus (1734) : « Canones ecclesiasticos solvere non possumus, qui custodes canonum sumus. »

Id majores nostri, epistola ad Adrianum II, hac etiam ratione firmant (1735) : « Quod apostolica Sedes non potest esse sibi contraria. » Esset autem, si canonum ex officio custos, canones solveret. Quo fundamento, si quid a Papa prodit minus, canonicum, sic est interpretandum, ut voluntas potius quam facultas desit.

Neque vero Ecclesia romana canonum est custos, tanquam alieni boni, sed profecto tanquam sui : canones enim sunt Ecclesiarum omnium; maxime vero romanæ omnium matris, cujus etiam auctoritate firmantur.

Scitum enim apud Socratem (1736), « canone ecclesiastico juberi, ne absque Romano Pontifice canonizentur, » hoc est regulentur, gubernentur, suoque ordine componantur, et constituantur, *Ecclesiæ* : « μὴ κανονίζειν τὰς ἐκκλησίας. » Quod ipsum Sozomenus clarioribus verbis expressit (1737) : « Lege pontificia pro irritis haberi, quæ præter sententiam episcopi romani fuerint gesta. » Id etiam attestantur alia ecclesiastica monumenta.

Itaque Sedes apostolica canonibus adjicit vim, *robur*, τὸ κῦρος; sibique adversaretur, si eos solveret, quos ipsa firmasset, aut etiam condidisset.

Id præclare explicat Basileense concilium de Papa agens (1738) : « Quidquid enim statuitur in sacris conciliis, sua etiam (Pontificis scilicet) auctoritate statuitur, quæ semper ibi refulget, ut prima et præcipua, præ omnibus, caput et directrix. Et cum, aut personaliter, aut auctoritative semper in synodis universalibus intersit, ipseque Ecclesiæ rector sit et pastor; decreta conciliorum, etiam sua, et Sedis apostolicæ, non immerito dici possunt : nos enim unum Ecclesiæ corpus sumus, et ipse hujus corporis caput sub capite Christo. Quidquid igitur fit ab hoc corpore ecclesiastico, etiamsi omnia membra in idem concurrant, sicut in corpore naturali accidit, magis tamen, ac præcipue oratio quævis capiti appropriatur et ascribitur, ab ipsoque magis, quam ab alio corporis membro procedere censetur. Itaque non secus synodalia decreta pro suo debito et honore exsequi debet, ac per alios servari facere, quam si ab ore proprio dictata et promulgata essent : dum enim ipse præsens inest, ipse concludit, ipse statuit; et sub nomine suo ac persona ejus omnia decernuntur : dum abest, sui præsidentes, qui vice ejus funguntur, locumque apostolicum tenent, et personam Pontificis repræsentant, per sacrum concilium deliberata concludunt. »

Hæc pro pontificia auctoritate magnifica et sublimia, a Juliano cardinale, concilii Basileensis præside, pronuntiata, atque ab ipso concilio, diplomate edito, promulgata sunt. Quæ profecto efficiunt, ut Ecclesia romana sibi adversetur, dissolvens canones sua primitus auctoritate firmatos. Quod eo minus præsumi potest, quo sæpius et clarius nulla et irrita pronuntiat, imo sua inficiatur esse, quæ sacris canonibus adversa, suo etiam nomine proponantur. Hinc Hilarus, quem cæteri longo ordine consequuntur (1739) : « Nihil adversum venerandos canones, nihil contra sanctæ memoriæ decessoris mei judicium valeat, quidquid obreptum esse nobis constiterit. »

CAPUT XI.

De decretalibus epistolis, deque consuetudine recepta, et canonum origine.

Canonibus annumeramus decretales Romanorum Pontificum epistolas, quanquam illæ sero, Dionysii Exigui opera, Ecclesiæ codici et canonum corpori adjunctæ sint; idque in Occidente tantum : atque initio ducto a beati Siricii epistolis, quarto sæculo per provincias missis. Namque anteriores interciderant, aut remanserant penes Ecclesias, Sedem apostolicam consulentes, neque in unum corpus collectæ erant, quæ innumerabiles hinc inde dimissæ certis casibus providebant.

Cur autem postea in unum collectæ corpus, ad Ecclesiæ canones accesserint, in promptu erit juris ecclesiastici origines repetenti. Namque Ecclesiæ primitus traditione regebantur. Hinc ex traditionibus apostolicarum Ecclesiarum conscripti canones apostolorum, qui a Latinis sero, neque simul omnes, in auctoritatem asciti.

Conditi vero postea sunt canones per provincias, aut in universalibus synodis, cum vel labente tempore, a priscis institutis deflecteretur, vel aliquid novæ difficultatis occurreret. Sibi Ecclesiæ id honoris mutuo exhibebant, ut statuta ab aliis aliæ plerumque ut sua ducerent, a communi scilicet profecta spiritu. Utebantur ergo singulæ Ecclesiæ canonibus, vel universalium conciliorum, vel suis, vel adoptatis, et consensu receptis. Hæc origo canonum. Horum exse-

(1731) Sup., hoc lib., cap. 3; Zoz., epist. 7, *Ad epist. prov. Narbon. et Vienn.*, tom. II *Conc.*, col. 1570.

(1732) Leo. Mag., epist. 80, al. 55, *ad Anat. C. P.*

(1733) Leo. Mag., epist. 87, *al.* 61, *ad ep. conc. Chalc.*

(1734) Mart. I, epist. 3, *ad Pantal.*, t. VI *Conc.*, col. 35. *Vide* sup., c. 3.

(1735) *Epist. Carol. Calvi ad Adr. II*, int. Hincm. epist. 43, t. II, p. 708.

(1736) Socr., l. II, c. 17.

(1737) Sozom., l. III, c. 10.

(1738) *Conc. Basil., epist. syn.*, n. 3, t. XII *Conc.*, col. 706.

(1739) Hilar. Pap., epist. 4, t. IV *Conc.*, col. 1038.

cutionem prima et apostolica Sedes ubique terrarum urgebat. Hinc ortæ epistolæ decretales, de quibus Hincmarus hæc : « Sunt leges et canones ac decreta Sedis apostolicæ ex iisdem canonibus promulgata (1740) : » ac paulo post : « In decretis suis (scilicet Romanorum Pontificum), ex sacris canonibus promulgatis, » etc. Quæ quidem totidem verbis in Pontigonensi synodo (1742) repetuntur (1741) : ut non unius Hincmari, sed omnium episcoporum gallicanorum esse constet.

Manant hæc ex anterioribus Sedis apostolicæ decretis, quale est illud quod sanctus Sixtus III scribit ad illyricanos episcopos (1743) : « A canonum præceptis vestrum nemo discedat, nec ab his deviet, quæ juxta regularum ordinem frequens ad vos directa Sedis apostolicæ decrevit auctoritas. » Sic ea quæ scribebant, ac per universas mittebant Ecclesias, et e canonibus prompta erant, et canonum exsecutioni serviebant.

Cæterum ratio postulabat, ut qui canones firmarent et exsequerentur, iidem, cum opus esset, interpretarentur, et dubia jura reserarent, et pro tempore sancirent, quæ canonibus congrua viderentur. Itaque merito in auctoritatem admissæ decretales, sed quæ canonibus congruæ, quæ eorum exsecutioni profuturæ, quæ denique probatæ et usu receptæ essent. Quo pertinet illud in professione Romanorum Pontificum supra memorata : « Ut custodirent decreta canonica prædecessorum apostolicorum Pontificum, quæcunque ipsi synodaliter statuerunt et probata sunt : » hoc est, communi usu et consensu recepta. In constituenda enim ecclesiastica disciplina universalem assensum ab antiquis Pontificibus postulatum, supradicta (1744) satis probant, et qui ampliora velint nostros consulant. Nobis in re trita, summa quæque capita proferre est animus.

Consuetudines, ac mores universalis Ecclesiæ usu receptos, vim canonum obtinere constat : quandoquidem plerique canones, si rerum originem attendamus, primum consuetudines fuerunt usu receptæ et probatæ. Nicæna synodus sedium jura sanciens, canone 6 : « Antiqua consuetudo servetur (1745). » Et canone 7 : « Quoniam obtinuit consuetudo et antiqua traditio, ut Eliæ (hoc est Hierosolymorum), episcopus honoretur, » etc. Sanctus Basilius ille canonum vindex, canonica epistola ad chorepiscopos, canonibus accenset « consuetudinem, quæ in Ecclesiis versabatur (1746). » Epistola etiam ad Diodorum, *consuetudinem* quæ in Ecclesiis Cæsariensis tractus obtinebat, *vim legis habere* decernit ; « propterea, » inquit (1747), « quod hæc statuta a sanctis viris sunt nobis tradita. »

Jam in citatis locis consuetudines canonibus æquiparatas passim audivimus ; laudantque omnes beatum Augustinum (1748), cui *mores populi Dei et instituta majorum* pro lege sunt. Unde ad intolerandissimam insaniam refert contemptum eorum, quæ sunt universalis Ecclesiæ consuetudine roborata, epistola ad Januarium (1749), et alibi sæpius. Ac passim in decretalibus et in conciliis, conjuncta hæc duo, tanquam æqualis ponderis, *de jure vel consuetudine*. Atque hæc de universalis Ecclesiæ regulis.

CAPUT XII.

Jura, canones, consuetudines particularium Ecclesiarum retinenda ; in iisque pars libertatis ecclesiasticæ. — Cæterarum gentium eam in rem cum Gallis concors sententia.

At ecclesiasticam disciplinam libertatemque nostram, non solum tuemur universalibus canonibus ac moribus, sed etiam iis, qui per singulas Ecclesias valeant ; quod secundo loco in Declaratione Gallicana est positum. Hoc quidem ex antedictis jam confectum putamus. Laudata est Basilii epistola *de consuetudine* particularium etiam Ecclesiarum, « quæ vim legis obtineat, eo quod hæc statuta (etiam particularia) a sanctis viris sint tradita (1750) : » laudatus est Zozimi locus de servandis Patrum constitutis ; quem locum ad peculiaria jura Ecclesiarum pertinere vidimus (1751) : laudata est Nicæna synodus, primis sedibus, ex ipsa consuetudine, sua jura servans, canone 6 et 7 (1752).

Accedit Ephesina, a Cypriis (1753), et aliis quibuscunque Ecclesiis potentiores episcopos, qui eas invaderent prohibens ; « ne Patrum canones proterantur ; neve sub sacerdotii prætextu, mundanæ potestatis fastus irrepat ; ne clam paulatim libertas amittatur, quam nobis donavit sanguine suo Dominus Jesus Christus, omnium hominum liberator (1754). » Alludit ad illud Pauli : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum* (*I Cor.* VII, 23). Hæc ergo pars comparatæ Christi sanguine libertatis.

(1740) HINCM., epist. 41, *Ad Adr.*, t. II.
(1741) Pontigo ædes regia, seu vicus, in Campania provincia, non longe distans a Victoriaco. (*Ed. Paris.*)
(1742) *Conc. Pont.*, sess. 1, tom. XI *Conc*, col. 281.
(1743) SIXT. III, *epist. ad Illyric. episc. in synod. rom.*, cap. 27, in *Coll.* HOLST., part. I.
(1744) Sup., hoc lib., cap. 8.
(1745) *Conc. Nicæn.*, can. 6, 7, tom. II *Conc.*, col. 32.
(1746) BAS., epist. 54, al. 180, t. II.
(1747) *Ibid.*, 160, *al.* 197, n. 2.
(1748) AUG., epist. 36, al. 86, n. 2, t. II, cap. 68.
(1749) *Ibid.*, epist. 118, 119, al. 54, 55, c. 123 et seq.
(1750) Sup., cap. præced.
(1751) Sup., hoc lib., c. 5.
(1752) Sup., cap. præced.
(1753) De Cypriorum episcoporum causa jam dictum est lib. VIII, not. ad cap. 8, quam vide sup.
(1754) *Decr. Conc. Eph.*, act. 7, tom. III *Conc.*, c. 801.

ut non hominibus, sed canonibus serviatur.

Sic igitur et jura peculiaria Ecclesiarum servanda : et id pertinere ad Ecclesiarum libertatem, synodus œcumenica definivit; referunturque ad universalis Ecclesiæ jus, etiam particularia jura; quippe quæ a synodis universalibus confirmentur.

Eodem fere sensu Chalcedonensis synodus primo id capite decernit : « Regulas a sanctis Patribus, in unaquaque synodo, usque nunc prolatas teneri statuimus (1755); » quibus regulis non tantum communia, sed etiam propria cujusque Ecclesiæ jura asseruntur.

Sanctus Gregorius Magnus ad Dominicum Carthaginensem : «Sicut,» inquit (1756), « nostra defendimus, ita singulis quibuscunque Ecclesiis jura servamus. » Atque alio loco (1757) : « Absit hoc a me, ut statuta majorum consacerdotibus meis in qualibet Ecclesia infringam ; quia mihi injuriam facio, si fratrum meorum jura perturbo ! »

Neque tantum majores nostri laudaverunt universales canones, conciliorum generalium auctoritate conditos; sed etiam Gallicanos (1758); « quoniam venerandi et sancti viri eos ediderunt, quorum vitam et sanctitatem crebra miracula commendarunt. »

Valere autem, ut canones, ita etiam consuetudines, non modo Ecclesiæ universalis, sed etiam particularium Ecclesiarum, antedicta firmant. Huc accedit Ratramnus Corbeiensis, libro jussu regis et episcoporum gallicanorum, contra Græcos edito, quo particulares consuetudines laudat, de quibus etiam hæc scribit (1759) : « Instituta vero majorum suis quibuscunque locis edita, sicut non omnibus eadem, sic unitatem fidei nullo modo divisere. »

De his consuetudinibus retinendis, Jordani Lemovicensis episcopi, in concilio Lemovicensi, præclara sententia est (1760) : « Non enim una eademque lex omnibus Ecclesiis, sive populis, sive civitatibus, sive gentibus, semper potest congruere; sed quædam pro qualitate locorum, et gentis, et animorum, quamvis diverso, tamen congruenti ordine, in consuetudinem deducuntur. » Cujus rei multa exempla commonstrat.

In eamdem sententiam Fulbertus Carnotensis (1761) : « Nec nos offendit observantiæ diversitas, ubi fidei non scinditur unitas. » Quod sumptum ex sancto Gregorio, Numidarum peculiares consuetudines firmante his verbis (1762) : « Consuetudinem quæ tamen contra fidem catholicam nihil usurpare dignoscitur, immotam permanere concedimus. »

Notum omnibus beati Ambrosii dictum, a beato Augustino tanta cum laude memoratum (1763), de consuetudinibus regionum. At clerus Gallicanus, ne consuetudinis nomine eas comprobare videatur, quæ in jure vocentur, *corruptelæ*, ac, *vetustas erroris*; consuetudines eas ad Ecclesiæ gallicanæ disciplinam libertatesque pertinere voluit, « quæ Sedis apostolicæ et Ecclesiarum consensione firmentur (1764)? » Sic nostræ libertates vel maxime Sedis apostolicæ auctoritate constant : quippe quæ canonum exsecutrix custosque sit. Unde noster Gerson docet omnem statum ecclesiastici ordinis « subesse rationabili voluntati Papæ, quæ rationabilitas regulanda est per determinationes conciliorum generalium, præsertim jam factas, de consensu et auctoritate Summorum Pontificum (1765) : » adeo nostri æquo jure omnia metiuntur, totoque studio Sedis apostolicæ auctoritati consulunt. Summa doctrinæ est, Ecclesiam ubique consensione regi.

Cæterum ne nobis quisquam ea causa succenseat, habent, non modo Galli, sed etiam Hispani, Belgæ, Germani, alii omnes, suas consuetudines, sua jura, vel usu firmata, vel pactis. Hæc Sedes apostolica servat in Ecclesiis quibusque gubernandis : quæ pars est vel maxima ecclesiastici regiminis, dicente Apostolo : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. (I Cor. IX, 22.)* Habent eædem gentes suos ritus. Aliena, nova, noxia respuenda, si forte obtrudantur. Id sibi præ aliis Ecclesia gallicana vindicat, ut jure communi regatur, hoc est, quoad fieri liceat, jure antiquo, a quo dimoveri invita non possit. Quale jus, si reliquæ gentes vindicare sibi velint, nihil profecto prohibemus.

CAPUT XIII.

Jura novella necessaria, — ad vetera collimandum. — Patrum Gallicanorum ea de re in concilio Tridentino sensus. — Ipsum Tridentinum concilium eodem animo fuit.

Cum autem vetusta laudamus, atque in iis arcem nostræ disciplinæ libertatisque collocamus : non propterea contendimus immutabilem esse Ecclesiæ disciplinam. Agnoscimus enim a Patribus nostris in concilio secundo Vasensi commendatos (1766), non tantum *antiquos*, sed etiam *novellos canones*. Hos merito laudat Agobar-

(1755) *Conc. Chalc.*, act. 15, can. 1, t. IV *Conc.*, col. 756.

(1756) GREG. MAG., l. II, epist. 48, al. 29, tom. II.

(1757) *Ibid.*, epist. 52, al. 37.

(1758) AGOBARD., *Lib. ad Ludov. Pium. imp. adv. Leg. Gund.*, n. 12, tom. XIX, *Bibl. Patr.*, pag. 266.

(1759) RATRAM. Corb., *Adv. Græc.*, l. I, c. 2. *Vid.* quoq. pass., l. IV.

(1760) *Conc. Lemov.* II, sess. 2, tom. IX *Conc.*, col. 895.

(1761) FULB. Carn., epist. 2, ad fin.

(1762) GREG. Mag., l. I, epist. 77. al. 75, *ad Episc. Numid.*

(1763) AUG., epist. 36. al. 86, n. 32, t. II.

(1764) *Decl. Gall.*, c. 3.

(1765) GER., *De statib. Eccl.*, *stat. prœl.*, consid. 4, t. II, p. 432.

(1766) *Conc. Vas.* II, male a Bin. III, an. 529; *Præf.*, t. IV *Conc.*, col. 1679.

dus, factos videlicet « pro causis necessariis, quarum definitiones in illis generalibus conciliis non habentur (1767). »

Et tamen ad antiqua semper nisi nos oportet; præcipuumque id fuit Gallorum studium in concilio Tridentino. Itaque oratores regis, id, præ aliis omnibus, mandatum acceperant : in Ecclesia reformanda, « primum id videri, ut ad Ecclesiæ initia redeatur, ut Ecclesiæ status ad originis suæ puritatem quam maxime accedat (1768). »

Id vero Tridentini Patres, quoad iniquitas temporum tulit, egregie præstiterunt. Unde hæc habent passim : « Sancta synodus antiquorum canonum vestigiis inhærendo decernit (1769), » etc. Ac rursus : « Sancta synodus vestigiis VI canonis concilii Chalcedonensis inhærendo statuit (1770), » etc. Denique id semper agit, eoque collimat ut antiqui canones, « qui temporum atque hominum injuria pene in desuetudinem abierunt, innoventur; » universamque disciplinam cleri restituit ex iis, « quæ alias a Summis Pontificibus ac sacris conciliis sancita fuerunt (1771). » Tum præcipit ordinariis, « si quæ ex his in desuetudinem abiisse compererint, ea quamprimum in usum revocari studeant, non obstantibus consuetudinibus quibuscunque, ne subditorum neglectæ emendationis ipsi condignas, Deo vindice, pœnas persolvant (1772). »

Si ergo sanctissima atque omni veneratione digna synodus veterem disciplinam non omnino restituit, id factum vel maxime quod temporum ratio non sineret. Qua in re memorabilis est Caroli cardinalis a Lotharingia, archiepiscopi Remensis, una cum episcopis Gallicanis, de Tridentina reformatione declaratio et protestatio, anno 1563 (1773) : « Cum nudiustertius meam de reformationis articulis dicerem sententiam, præfatus sum etiam me valde cupere, ut prisca illa ecclesiastica restitueretur disciplina : sed cum his corruptissimis temporibus et moribus, intelligam non posse ea, quibus maxime opus est, protinus adhiberi remedia, interim assentiri et probare ea quæ nunc sunt decreta : non quod ea judicem satis esse ad integram ægrotantis reipublicæ christianæ curationem, sed quod sperem his prius lenioribus fomentis adhibitis cum graviora medicamenta pati poterit Ecclesia, Pontifices maximos, et maxime sanctissimum dominum nostrum Pium, pro suo insigni pietate et prudentia diligenter curaturum, ut ea quæ desunt implens, et efficaciora inveniens remedia, in usum veteribus jamdiu abolitis revocatis canonibus, et maxime quatuor veterum illorum conciliorum, quæquantum fieri poterit observanda esse censeo ; vel si expedire videbitur, frequentiori conciliorum œcumenicorum celebratione, morbum ab Ecclesia populsans, eam suæ pristinæ restituat sanitati. Hanc autem meam mentem et sententiam, tum meo, tum omnium Galliæ episcoporum nomine, in acta referri volo, et ut id fiat, a notariis peto et postulo. »

Est ejusdem generis et spiritus protestatio (1774) circa ejusdem concilii caput, *Causæ criminales* : et caput, *Causæ omnes*, quibus episcopi Gallicani, Christianissimi regni *privilegia, jura sacrasque constitutiones tuentur* (1775).

CAPUT XIV.

Ecclesia Gallicana antiquam et sanctam, sub Aurelio et Augustino, Africanam Ecclesiam sequitur. — Christiani Lupi hallucinationes. — Summa doctrinæ de libertatibus.

Qua in re Ecclesia Gallicana eodem spiritu agitur, quo nobilis illa quondam Ecclesia Africana. Notum quid ab ea sanctus Zozimus Papa, missa legatione, postularet, quid Patres africani responderint. Duo tantum observamus : primum illud, Papam Zozimum, cum appellationes Ecclesiæ Africanæ suæ sedi vindicaret, protulisse canones, eosque Nicænos, in Africa quidem, ut toto orbe terrarum receptos ; alterum, Africanos Patres aperte professos se ita probaturos appellationes eas, si canonibus Nicænis juberentur (1776).

Ergo neque Zozimus absoluta voluntate agebat; neque Africani Patres ea se gubernari sinebant : sed in receptis canonibus pars utraque vim omnem reponebat.

Interim Africani præsules Sedi apostolicæ, de Nicænis canonibus adhibent fidem, donec disquisitio fieret (1777). Posteaquam constitit canones a Zozimo bona quidem fide laudatos, non esse Nicænos (1778), collecta synodo scribant nobilem illam, ad

(1767) AGOB., *ad Lud. Pium.*, n. 12.

(1768) *Instr. a M. de Lansac, avril* 1562; *Mem. pour le Conc. de Trente*, p. 173.

(1769) *Conc. Trid.*, sess. 25, *de reform.*, c. 7, t. XIV, col. 857.

(1770) *Ibid.*, cap. 16, col. 780.

(1771) *Ibid.*, sess. 6, *de reform.*, c. 1, col. 769.

(1772) *Ibid.*, sess. 22, *de reform.*, cap. 1, col. 857.

(1773) *Declar. et protest.*, etc.; *Mém. pour le Conc. de Trente*, p. 571.

(1774) *Decl. et protest.*, etc., *Ibid.* Vid. *Conc. Trid.*, sess. 24, c. 5 et 20 *de reform.*, col. 885, 892.

(1775) Concilium Tridentinum loco in textu citato, cap. 5, statuit ut « causæ criminales graviores contra episcopos... quæ depositione aut privatione dignæ sint, ab ipso tantum summo Romano Pontifice cognoscantur et terminentur. » Idem, c. 20, talem jubet adhiberi « rationem tractandi causas ecclesiasticas, » qua episcoporum et Gallicanæ Ecclesiæ juribus non parum noceatur; quaque, si ea tenerentur, lites, multis in casibus, non resecarentur, sed fierent sempiternæ. (*Edit. Paris.*)

(1776) *Concil. Afr.*, VI, cap. 3 et seq., tom. II *Concil.*, col. 1590 et seq.

(1777) *Vid. Conc. Afr.*, VII, *ibid.*, col. 1603, *et collect. can. Afr.*, *ibid.*, can. 101 et seq. col. 1670 et seq.

(1778) Erant enim hi canones III, IV et V synodi Sardicensis, quæ synodus pars et appendix concilii Nicæni Romæ habebatur, sed erat Afris ignota, imo ab illis credita arianorum conciliabulum. (*Edit. Paris.*)

sanctum Cœlestinum post Bonifacium Zozimi successorem, epistolam: qua nova, neque receptis canonibus, probata repudiant; atque sic in antiquo jure perstant.

Hæc egit Ecclesia Africana, eo tempore, quo tot orbis Christiani lumina suo sinu alebat, Aurelium, Alipium, alios, et, qui unus omnium instar esset, Augustinum.

At Lupus tantæ Ecclesiæ tantæque synodi epistolam *infelicissimam, et scatentem erroribus* (1779); synodum ipsam *erraticam, deviam ac prævaricatoriam*, appellare non veretur; cujus causa factum sit, ne Aurelius, vir maximus, « non appareat in Romanis sanctorum tabulis: nempe, » inquit Lupus (1780), « propter hunc finalem lapsum. » Qui si reviivisceret, profecto videret a doctissimo ac religiosissimo viro Joanne Mabillonio nuper editum Ecclesiæ Africanæ antiquissimum Martyrologium (1781), quo sanctos inter episcopos, Gratum, Augustinum, Quodvultdeum, Capreolum et alios; sanctus quoque Aurelius ille, si Lupo credimus, finaliter lapsus, ascribitur sub finem mensis Julii, his verbis: « XIII kalendas Augustas, depositio sancti Aurelii episcopi. »

Quod autem Lupus notat (1782), « Augustinum, Alipium, Possidium, ac alios meliores episcopos retraxisse manus, et infelicissimis litteris subscribere noluisse; ac solos juvenes Aurelio adhæsisse: » viri docti me miseret tot ac tantas ineptias congerentis. Primum enim constat quæ in ea synodo gesta sunt, consentire cum iis, quæ in anteriore synodo sanctus Augustinus tunc, ut in his actis legitur (1783), « legatus provinciæ Numidiæ dixit: Et hoc nos servaturos profitemur, salva diligentiore inquisitione concilii Nicæni. » Ex quo sequebatur ne servaretur amplius, postquam a Nicæno concilio abesse compertum est, quod synodus Aurelii sanxit. Quid autem requiramus in ejus synodi epistola, sancti Augustini et aliorum manum? Nempe illi aberant: neque enim provincia Numidiæ, aliæque, eosdem semper legatos mittebant. At si improbassent, utique adversus *erraticam et deviam synodum* reclamandum erat: quod contra factum est: ea enim in alia synodo Africana (1784), una cum aliis synodis sub Aurelio actis, *recitata*, repetita et comprobata est; neque prætermissa est illa epistola, quam optimus Lupus *scatentem erroribus* reputat; neque Augustinus unquam ab Aurelio secessisse legitur, uti Lupus memorat. Quin potius Aurelium, et vivum et mortuum, ni fallor, miris ubique laudibus commendavit (1785). Hujus etiam memoriam, hujus epistolas Africanorum conciliorum dictatas nomine, sequens ætas celebravit. Testis vir egregius Ferrandus diaconus in vita sancti Fulgentii: « Sanctæ, » inquit (1786), « memoriæ Aurelius Carthaginensis Ecclesiæ antistes, inter sua privilegia meruit, ut litteras ex Africano concilio dandas ipse solus scriberet. » Quod item sancto Fulgentio contigisse memorat: tam sanctum habebatur illud officium?

Fingit bonus Lupus juvenes tantum episcopos adhæsisse Aurelio; neque illud saltem cogitat post ipsum Aurelium statim in epistolæ fronte apparere Valentinum, Numidiæ scilicet primatem (1787): quem primatum ætati datum esse nemo nescit. At enim ille etiam retrocessit una cum Augustino, aliisque Numidis, si Lupo credimus (1788). Nempe fefellit eum sancti Augustini epistola ad sanctum Cœlestinum de Antonio Fussalensi (1789); quam si attente legisset, profecto invenisset, sub ipsa initia Cœlestini scriptam, antequam ab Oriente de Nicænis canonibus responsa venissent; quo tempore ab Afris permissas appellationes, *salva diligentiore concilii Nicæni inquisitione*, prout sanctus Augustinus interlocutus erat, ut in concilio sexto Carthaginensi vidimus (1790). Hæc vero nos de Lupo monenda esse duximus, ut viris bonis appareat, quam inepta, ne dicam impia, adversus sanctos viros, imo adversus sanctissimam Africanam Ecclesiam suaserit falsa et præpostera pietas. Quid postea in Africa, labentibus rebus, gestum sit, nihil nostra: hoc enim abunde est, nobis esse communem, cum tam claro sæculo tantisque viris, receptorum canonum, atque in eo positæ ecclesiasticæ libertatis, defensionem.

Summa ergo sit nostræ libertatis, sic novella jura, pia aut necessaria institutione stabilita servare, ut antiquiora respicere, iisque sustentare labentem disciplinam; certe *jus commune*, atque in eo venerandas juris antiqui reliquias omni ope servare, jusque arbitrarium, et mandata extraordinaria repudiare studeamus; in eaque partem maximam reponamus nostræ erga ecclesiam catholicam reverentiæ; quippe qui intelligamus, quo quisque est studiosior antiquæ disciplinæ, eo magis cordi habere Ecclesiæ catholicæ ac Sedis apostolicæ majestatem.

CAPUT XV.

Libertates quo sensu privilegia dicantur, nempe et jura antiqua, libertatum radix. An Petrus de Marca audiendus, qui conciliorum superiorem potestatem a libertatibus separat.

Omittimus notum illud, libertates nostras non privilegia, sed libertates dici, ut quæ non venia et indulgentia, ipso antiquo jure nitan-

(1779) Christ. Lup., *De Gall. Eccl. Rom. app.* cap. 13.
(1780) *Ibid.*, *De Afr. appel.*, cap. 30.
(1781) Mabill., *Analect.*, tom. III, p. 398.
(1782) Lup., *De Afr. app.*, loc. cit.
(1783) *Conc. Carth.* VI, c. 7, tom. II *Conc.*, col. 1592.
(1784) *Conc. Afr.*, sub Cœl., can. 101, c. 1670 et seq.
(1785) *Vid.* Aug. pass. et imprim. serm. 355, al. 49, *De vit. et morib. cleric.*, n. 5, t. V.
(1786) *Vit. Fulg.* per Ferrand., ante ejus Oper., c. 20, n. 40.
(1787) *Vid. Conc. Afric.*, seu *Coll. conc. Afric. can.*, t. II *Conc.*, col. 1670.
(1788) Lup., *De app. Afric.*, c. 4, p. 609.
(1789) Aug., epist. 209, al. 261, tom. II.
(1790) *Conc. Carth.* VI, cap. 7, jam cit.

tur; quanquam jura Ecclesiarum apud antiquos passim privilegia etiam appellantur; vulgatumque illud, τὰ πρεσβεῖα hoc est antiqua et vetusta, quæ nostri *privilegia* vocant, ipsa antiquitatis commendatione fulta, sua vi stare oportere.

Radix autem libertatis ecclesiasticæ eo maxime constat, quod in ipsa catholica Ecclesia vigeat suprema illa vis et indeclinabilis, qua ipsa catholica Ecclesia gubernetur; valeatque illud beati Hieronymi, quod est a majoribus nostris toties celebratum: « Si auctoritas quæritur, orbis major est urbe (1791). »

Haud me fugit virum illustrissimum atque doctissimum Petrum de Marca, dum romanis auribus parcit, aliam ac novam de libertatibus gallicanis protulisse sententiam. Is enim profitebitur confutari a se communem opinionem, quæ docet, præcipuam libertatum regulam hanc esse, ut concilium œcumenicum superius romano Pontifice dicatur (1792); quamvis tamen hæc sit scholæ Gallicanæ sententia, non esse unam ex libertatibus Gallicanis; illam niti eo fundamento, quod sit expendendum, an nova constitutio vel novum rescriptum rebus gallicanis consulat aut noceat: ac fruatur licet Summus Pontifex, aut æquo jure cum conciliis generalibus, aut superiore, nihil hoc ad libertatem; cum et ea perinde utamur erga conciliorum, atque erga Pontificum nova decreta: quod certum fieri aiunt, ex modificationibus Basileensi concilio, ac deinde Tridentino adhibitis; atque omnino sufficere illud, ut Romani Pontifices canonibus derogare velle non censeantur, etsi fortasse, formulis rescripti ex stylo curiæ, aliter cautum sit.

Hæc docet vir summa doctrina, summoque ingenio; at quod nemo neget, versatili, et in utramque partem æque composito. Profecto ut verum sit id quod exponit, nihil tamen vetabat libertatem Gallicanam duplici fundamento niti: nec a Gallo jurisconsulto ac præsule, circa libertatem antiqua et vulgata rejici oportebat, dum ei muniendæ nova fulcimenta quærit.

Nam neque consultum id erat, ad scholam referre tantum, nostram de conciliorum potiori potestate sententiam, qua Constantiensibus canonibus innititur. Cumque nostra libertas conciliorum, maxime œcumenicorum, canonibus contineatur non erat inficiandum ejus partem vel maximam in canonibus Constantiensibus esse repositam, quos Ecclesia gallicana non modo summa pietate receperit, verum etiam, ut conderentur, omni studio procurarit. Tum illud libertati erat congruum ut adversus extraordinaria mandata, certa præscriptione uterentur, quod esset in canonibus firmum aliquid et invictum constitutum ab ipsa Ecclesiæ potestate, quæ pontificiam potestatem, si quando extra limites efferretur coercere; quin etiam interdum, in gravibus scandalis, castigare posset. Quo enim alio firmiore telo usa est Ecclesia Gallicana ad tuendam libertatem, quam appellatione? At illa nulla est, nisi concilium statuas potiore potestate esse. Quin Ecclesia Gallicana clare et aperte legitimæ defensionis fundamentum in Constantiensium canonum auctoritate reposuit. Id docent ea verba appellationis capituli Parisiensis, et Joannis Dauvet procuratoris regii, quæ supra memoravimus (1793); placetque hæc addere haud minori emolumento futura. Capitulum quippe Parisiense, repetitis, ut supra descripsimus, Constantiensibus sessionis quintæ et aliarum canonibus, hæc subdit (1794): multa a synodo Constantiensi esse decreta, « ut Romanis Pontificibus congregandi concilii universalis occasio necessitasque inesset, sponsæque Christi universali Ecclesiæ sic congregatæ, id honoris singularisque præeminentiæ locum deferre consuescerent: ut si quid forte tam arduum contingeret, quod omnes tangat, universorumque statum, commodum aut incommodum spectare videatur, ipsius universali concilio atque veritate testante, supremo infaillibilique judicio deliberandum determinandumque committerent; eoque pacto, non se jam rerum dominos et omnipotentes, et quibus a nemine dici possit: Cur ita facis? Sed Domini sui Christi sponsæ famulos se, servorumque Dei servos, non verbo et lingua, sed opere et veritate faterentur. » Hoc ergo fundamento, nempe invicta auctoritate Constantiensium canonum de suprema et absoluta concilii œcumenici potestate, ipsa libertatis adversus imperatam pecuniam defensio nitebatur. Quanto magis uteremur illa defensione, si nobis præriperentur ea jura, quæ omni auro contra æstimamus?

Neque Patres nostri unquam ab ea sententia discesserunt. Audivimus enim cardinalis Lotharingii e concilio Tridentino scriptam epistolam, qua Papæ quoque ipsi testatum esse voluit, Gallos ad necem usque in ea sententia perstituros, quæ Constantiæ atque Basileæ, de conciliorum potestate firmata est, *quippe qua omnia regni privilegia innitantur* (1795).

Idem professus erat Henricus II, cum in ipsis concilii Tridentini initiis, hæc suis oratoribus declarat ac mandat, tanquam rerum suo nomine agendarum certissimum fundamentum (1796): « Nos pro nostro munere ac titulo, quem a majoribus accepimus, cupientes ecclesiasticam libertatem sartam-tectam manere, et sacrorum generalium et œcumenicorum conciliorum, et Sedis apostolicæ auctoritatem illæsam conservari, simul et Gallicanæ Ecclesiæ, regni ac dominiorum nostrorum jura ac libertates salvas esse et incolumes, » etc. Eccle-

(1791) Hier., epist. 101, al. 85, *ad Evagr.*, tom IV, col. 803.
(1792) Marc., *De concord.*, l. III, c. 7, n. 1.
(1793) Sup., lib. X, cap. 28.
(1794) *Appell. 2 cap. Paris.; Preuv. des libert.*, cap. 22, n. 29.
(1795) *Lettre du cardinal de Lorraine à Breton son suc.; Mém. pour le concile de Trente*, p. 556.
(1796) *Pouvoir envoyé par le roi Henri II à son ambassadeur*, etc., *ibid.*, p. 20.

siæ igitur universæ, ac privatim Ecclesiæ Gallicanæ libertates, cum apostolicæ quidem Sedis, sed primum cum œcumenicorum conciliorum auctoritate conjungit : quæ a viris ea tempestate maximis limata, atque ex intimo totius Ecclesiæ Gallicanæ sensu deprompta esse constant.

Ergo Gallis non placent, a Gallo homine et præsule, Gallicanæ expositæ libertates diversissimo modo, quam antea fuerat a Gallis summa consensione factum : perstititque Facultas, ut omittam cæteros, in pristina sententia, quam exposuimus (1797), cum de Vernantii et Guimenii censuris ageremus.

Atque haud scio an probari debeat universim ea libertas, quam vir illustrissimus statuit, ut in novis morum decretis, ab œcumenicorum etiam decretorum auctoritate libere recedatur. Factum id quidem semel in recipiendo concilio Tridentino, non solum a Francis nostris, sed etiam a Belgis ditioni Hispanicæ subditis; cujus rei multæ causæ sunt, et quædam a nostris tactæ in ipso Tridentino concilio (1798); peculiares illæ quidem, nec trahendæ universim ad generalia concilia; neque satis cautum aut honestum videtur passim in eo reponere libertatem, ut ab universalis Ecclesiæ decretis recedere liceat. Atque id quidem monere interim; at excutere penitus, alieno loco non libet. Quod sane aiunt, ab Ecclesia Gallicana certis conditionibus ac modificationibus receptum esse Basileense concilium, supra retulimus eas ita esse adhibitas, « sub spe scilicet, quod per sacrum concilium admittentur (1799). »

CAPUT XVI.

Hæc doctrina non obest dispensationibus apostolicæ Sedis. — Concilii Basileensis locus. — Gersonis doctrina a sancto Bernardo ducta.

Neque vero putent, a nobis tanta canonum et conciliorum auctoritate constitutas Sedis apostolicæ dispensationes esse sublatas. Absit : has enim nemo catholicus, nemo veri regiminis sciens, aut rerum ecclesiasticarum gnarus abstulerit. Has toto animo complectitur, ea quam pontificiæ potestati maxime adversari putant, Basileensis synodus. Sic enim loquitur (1800) : « Per concilium autem statuta in nullo derogant suæ potestati, quin pro tempore, loco, causisque et personis, utilitate vel necessitate suadente, moderari dispensareque possit, atque uti summi principis ἐπιεικείᾳ, quæ ab eo auferri nequit. » Anno 1435.

Itaque in decretis synodalibus Papæ auctoritatem exceptam intelligunt (1801), nisi aliter caveatur (1802). Quam exceptionem Gerson egregie explicat, atque ita vult dari locum pontificiæ dispensationi, non ut sit effrena libertas, sed si necessitas, vel evidens utilitas postularet, nec recursus pateret ad generale concilium; alioquin non esset uti plenitudine potestatis, sed abuti plenissime (1803). »

Qua sententia vir doctissimus juxta ac modestissimus mediam tenebat viam : « Nec talis esset restrictio papalis potestatis, ut semper ad concilium recurrendum esset propter raritatem; nec talis laxatio, quæ conciliorum robur enervaret (1804). »

Grave illud ac memorabile, quod idem Christianissimus doctor coram Alexandro V apostolica libertate prædicabat (1805) : « Leges recte latas, quantalibet importunitate petentium fatigeris, nunquam dispensabis, nisi aut necessitas urgeat aut communis provocet utilitas. Alioquin fuerit potius crudelis dissipatio, quam justa dispensatio. Cavebis dispensationem ipsam lege communiorem facere : ne turpe sit, si regulam sua vincat exceptio. « Quo fere loco res esse, boni omnes lugent.

Cæterum eruditus lector in oratione Gersonis, beati Bernardi verba recognoscit. Notum id mellifluì doctoris (1806) : « Ubi necessitas urget, excusabilis dispensatio est : ubi utilitas provocat, laudabilis dispensatio est. Utilitas, dico, communis, non propria; nam cum nihil horum est, non plane fidelis dispensatio, sed crudelis dissipatio est. »

His igitur causis, multa in jure permissa sunt sublimioribus ac litteratis personis; multa episcopis, ut episcopatus non tam dignitatem quam onera sustinere possint; multa principibus, quorum rationes publicis atque etiam ecclesiasticis rationibus prosint : cujus generis est illud Tridentini concilii : « In secundo gradu nunquam dispensetur, nisi inter magnos principes et ob publicam causam (1807). »

Nec desunt quæ indulgere privatis publica etiam utilitas postulat, ne pereant, *ne abundantiori tristitia absorbeantur* (*II Cor.* II 7); ne Ecclesia infirmis materna viscera

(1797) Sup., l. VI, c. 27.

(1798) Vide *Mém. pour le concile de Trente*, p. 531 et seq.

(1799) Sup., lib. VI, c. 12. Vide *Pragm.*, t. XII *Conc.*, col. 1429 et seq.

(1800) *Conc. Basil.*, *Epist. synod.*, n. 5, t. XII *Conc.*, col. 706.

(1801) Hanc difficultatem Patres Basileenses sic solvunt : « Respondetur illud verum esse, quando persona Papæ specialiter non includitur; sed si specialiter includeretur, non posset excipi,... sed in decretis concilii Constantiensis specialiter dicitur : *Quilibet, etiam papalis dignitatis, obedire tenetur præceptis concilii :* » ergo persona Papæ in eo certe articulo non potest excipi. *Vide* loc. cit. (*Edit. Paris.*)

(1802) *Conc. Bas.*, *Epist. synod.*, n. 3, p. 691.

(1803) Gers., *De potest. Eccles.*, cons. 10, t. II, p. 240, 241.

(1804) Gers., *Serm. de viag. reg. Rom.*, t. III, p. direct. II; *ibid.*, p. 279.

(1805) *Conc. Basil.*, *Serm. coram Pap*, *ibid.*, p. 140.

(1806) Bern., *De consid.*, lib. III, cap. 4, n. 18, *Vide* quoq. lib. *De præcep. et disp.*, cap. 4.

(1807) *Conc. Trid.*, sess. 24, c. 5, *De reform.*, t. XIV, col. 878.

claudere videatur, excidatque ab ecclesiastico regimine apostolicum illud : *Infirmum autem in fide assumite.* (*Rom.* XIV, 1.) Sed nobis non vacat prosequi singula ; summa attigisse sufficiat.

Illud prætermittere non possumus, aliud esse quod Ecclesia jubeat, aliud quod indulgeat, aliud quod toleret. Id jubet, ut quam maxime observentur canones : id indulget, ut causis necessariis interdum relaxentur : id tolerat, quod sine gravi perturbatione punire non potest : quæ quidem tolerantia pars quædam est ecclesiasticæ disciplinæ; sed ea quæ peccantes non excuset, imo etiam gravet; quippe qui divinæ ultioni reserventur.

Bernardo et Gersoni adjungere longo ordine poteramus scriptores antiquiores. Verum posterioris ævi doctores, hoc loco, vel maximæ auctoritatis esse omnes fatebuntur : quippe ex his æstimare liceat quid primis sæculis Ecclesia senserit, cum priscus canonum obtineret vigor ; oportetque omnino immota esse ea, quæ corruptissimis quoque temporibus, ac profligata disciplina, suo tamen pondere steterint.

CAPUT XVII.

Dispensationes sine causa; canon Lugdunensis in earum gratiam a Petro de Marca citatus, an id efficiat.

Quam autem ex Bernardi Gersonisque temporibus projecta ac prolapsa sint omnia, vel ex eo patet, quod dispensationes etiam *sine causa*, valere tam multi sentiant, quorum auctoritas apud cordatiores nulla est.

Omnino enim, quæ ratione constituta sunt, quæ publica utilitate, non debent sine ratione, sine publica utilitate laxari ; tales autem sunt leges ; non ergo sine ratione , sine publica utilitate laxari possunt.

Ligant ergo potius quam solvunt, illæ nunc a multis tanto studio celebratæ dispensationes *sine causa :* ligant, inquam, non modo impetrantem, sed etiam dantem : et cum Dominus incipiet rationem ponere cum servis suis (*Matth.* XVIII, 24), et egredietur illud ab alta Christi sede : *Redde rationem villicationis tuæ* (*Luc.* XVI, 2), non credo valebit illud postremis demum temporibus natum : *Pro arbitrio feci.* Meminisse enim oportebat sancti Cœlestini dicentis : « Dominentur nobis regulæ, non regulis dominemur (1808). »

Præpositis Ecclesiæ dominantur regulæ, primum, cum eas exsequuntur; deinde cum certa ratione solvunt. At profecto regulis dominantur, cum pro arbitrio solvi a se posse confidunt.

Vir illustrissimus Petrus de Marca satis sibi disciplinæ cavisse videtur, si dispensationem *sine causa* diceret , *in his, quæ vel jura tertii , vel statum publicum lædunt , nec licitam esse, nec validam ;* alioquin *absque crimine* suscipi et concedi (1809) ; tanquam *status publicus* non statim lædatur aut vero ullo modo possit consistere, solutis etiam *sine causa* legibus.

Profert ille quidem Lugdunense concilium sub Gregorio X, quod, inquit (1810), ad Romani Pontificis arbitrium retulit, « æstimare quem modum beneficii sui esse velit : » ex quo infert licere Summo Pontifici « sine causæ cognitione aliquem canonibus solvere, dummodo status publicus non lædatur. » Quo etiam refert nomen *beneficii*, eoque significari vult « gratiam ex mera principis liberalitate collatam. » Sed profecto hanc gratiam et liberalitatem meram, in exsequendis canonibus, Ecclesiæ traditio non agnoscit.

Ego vero diligentius expensum vellem illud, *æstimare*, quid sit. Non enim, quod infert, *sine causæ cognitione aliquem canonibus solvere ;* sed considerare, ponderare, quæ sit mens canonum, et quatenus boni publici intersit eos temperari certis et extraordinariis casibus, pensata ea, quam Ivo noster celebrat (1811), *honesta vel utili compensatione*, unde exsistat illa, quam ipse Ivo memorat, *provida dispensatio ;* aut, ut idem definit, *auctoritate præsidentium diligenter deliberata dispensatio ;* quæ synodus Lugdunensis, *æstimandi* voce, complexa est.

Cæterum ille canon Lugdunensis agit de iis qui plures dignitates et Ecclesias ex dispensatione obtinent ; quod unum vel maxime, certa atque optima causa fieri oportere, et omnia jura clamant, nec ipse Marca inficietur.

CAPUT XVIII.

De dispensationibus SINE CAUSA *sententia cardinalium sub Paulo III ; concilii Tridentini decreta memoranda.*

De dispensationibus *sine causa*, ac mera Papæ voluntate factis, optimum esset legi, alteque animis infigi ea, quæ egregii cardinales, Gasparus Contanerus, Joannes Petrus Theatinus, postea Paulus IV, Jacobus Sadoletus, Reginaldus Polus, una cum episcopis ac theologis suo ævo maximis, ad Paulum III edidere, anno 1538, cum ejus Pontificis jussu de emendanda Ecclesia tractarent (1812). Primum illud : « Principium malorum inde fuisse, quod nonnulli Pontifices prurientes auribus, ut inquit apostolus Paulus , coacervaverunt sibi magistros ad desideria sua , non ut ab iis discerent quid facere deberent, sed ut eorum studio et calliditate ratio inveniretur, qua liceret id quod liberet. » Tum illud : « Principatum omnem sequitur adulatio, sicut umbra corpus, difficillimusque semper fuit aditus veritatis ad aures principum : qua doctorum adulantium fallacia contigerit , ut volun-

(1808) Cœlest., epist. 1, *ad Illyric. ep.;* Holst., *Coll.*, part. I.

(1809) *De concord.*, etc., l. III, c. 15, n. 3.

(1810) Marca, *ibid.* Vide *Conc. Lugd.* II, const. 18, t. XI, c. 983.

(1811) Ivon. C , *Præf. Decr.*

(1812) Cons. *De lect. cardin.*, etc.; *De emend. Eccl.* Paul. III, exhib. ann. 1538. *Vid.* Sleid., *Comm.*, lib. XII.

tas Pontificis qualiscunque ea fuerit, sit regula, qua ejus operationes et actiones dirigantur : ex quo procul dubio efficitur, ut quidquid libeat, idem etiam liceat. » Subdunt : « Ex eo fonte, sancte Pater, tanquam ex equo Trojano, irrupere in Ecclesiam Dei tot abusus, et tam gravissimi morbi, quibus nunc conspicimus eam ad desperationem fere salutis laborasse, et manasse harum rerum famam ad infideles usque. » Denique illud : « Nec putemus nobis licere dispensare in legibus, nisi urgenti de causa et necessaria. Nulla namque perniciosior consuetudo in quavis republica induci potest, quam hæc legum inobservantia, quas sanctas majores nostri esse voluerunt, eorumque potestatem venerandam et divinam appellaverunt. »

Non vacat, commemorare quæ de dispensationum atque indulgentiarum abusu viri gravissimi protulerunt ; quorum summa est, dispensationes nulla necessitate factas, solvendis legibus, ac dissipandæ Ecclesiæ esse comparatas.

Hinc illud gravissimum atque sanctissimum de dispensationibus moderandis concilii Tridentini decretum (1813) : « Sicuti publice expedit, legis vinculum quandoque relaxare, ut plenius evenientibus casibus et necessitatibus, pro communi utilitate satisfiat ; sic frequentius legem solvere, exemploque potius quam certo personarum rerumque delectu, petentibus indulgere, nihil aliud est, quam unicuique ad leges transgrediendas aditum aperire. Quapropter sciant universi, sacratissimos canones exacte ab omnibus, et quoad ejus fieri poterit, indistincte observandos. Quod si urgens justaque ratio, et major quandoque utilitas postulaverint, cum aliquibus dispensandum esse ; id, causa cognita, ac summa maturitate, atque gratis a quibuscunque ad quos dispensatio pertinebit, erit præstandum ; aliterque facta dispensatio subreptitia censeatur. »

Hac lege contitemur ex eodem concilio, in omnibus morum decretis « Sedis apostolicæ auctoritatem salvam et esse et intelligi (1814), » quod avos nostros ita commovebat, ut vel ea causa synodum Tridentinam admittere recusarent ; cum negarent a Papa relaxari posse synodorum universalium decreta, nisi ipsæ synodi permisissent.

At recte æstimanti sufficere potest, « quod nisi justa et urgente ratione, causaque cognita, ac summa maturitate, et gratis facta sit dispensatio, subreptitia, » adeoque irrita et nulla *habeatur*.

Hæc pœna decernitur, non adversus dispensantes, sed adversus impetrantes : quo fit, ut in ejusmodi dispensationibus irritandis, non semper recurri debeat ad ipsum dispensationis auctorem. At debet impetrans conscientiam primum adhibere judicem, atque illud apud se reputare, retractanda, imo etiam persæpe punienda divino judicio, quæ humano judicio intacta fuerint.

CAPUT XIX.

Natura ipsa dispensationis ex sancto Symmacho et sancto Gelasio, Romanis Pontificibus. — Hinc dispensationes SINE CAUSA *evertuntur.*

Hujus vero doctrinæ de dispensationibus, fons radixque est ipsa dispensationis natura et vox. Non enim dispensare est relaxare et solvere, quod jam animo conceptum habent ; sed distribuere, regere, administrare pro locorum temporumque ac rerum rationibus ; ex quo interdum juris relaxatio consequatur : unde quod Græci οἰκονομίαν, nostri dispensationem vocant.

Atque hæc quidem vox *dispensationis* et res ipsa, est ex juris mente profecta juris interpretatio, in causis extraordinariis et necessariis, quas ipsa lex exceptura fuisse præsumitur, si animo prævidisset.

Qua de re exstat brevis illa quidem, sed aurea, quam Dacherius Lucas, vir doctissimus ac religiosissimus edidit, sancti Papæ Symmachi epistola ad Avitum (1815) : « Licet, inquit (1816), confusionem provinciæ (1817) a prædecessore nostro sanctæ memoriæ Anastasio episcopo, præter Ecclesiæ consuetudinem, et antiqua prædecessorum nostrorum statuta, factam esse diximus, et non esse tolerandam ; attamen si ea quæ fecit, rationabiliter fecisse fraternitas tua docuerit, gaudebimus nihil esse ab eo contra canones attentatum ; quia quod fit præter regulam, modo sit *ex justa causa*, non infringit regulam, quam sola pervicacia et antiquitatis contemptus lædit. Nam quamvis a Patribus statuta diligenti observatione et observanti diligentia sunt custodienda, nihilominus propter aliquod bonum de rigore legis aliquid relaxatur, quod et ipsa lex cavisset, si prævidisset ; et sæpe crudele esset insistere legi, cum observantia ejus esse præjudiciabilis Ecclesiæ videtur ; quoniam leges ea intentione latæ sunt ut proficiant, non ut noceant. » Qua una epistola diligens lector omnia nostra firmata comperiet.

Præluxerat sancti Gelasii auctoritas, quæ « in dispensationibus necessariis, adhibita consideratione diligenti, decreta metiri, librare, temperare » jubet (1818). Atque hac

(1813) *Conc. Trid.*, sess. 25, *De reform.*, cap. 18, col. 916.

(1814) *Ibid.*, cap. 21, col. 917.

(1815) Avitus Viennensis ab Anastasio Papa *per subreptionem* impetraverat concedi sibi ordinationes quorumdam episcoporum, qui antea metropolitica jurisdictione Arelatensis Ecclesiæ regebantur. De ea re, Æonius Arelatensis relationem misit ad Symmachum, qui quidem decretum Anastasii rescidit, quod nempe *confusionem provinciæ faceret* et *antiqua statuta violaret*. Tum Avitus graviter conquestus est hanc causam a Sede apostolica, *inaudita parte*, fuisse judicatam. Hujus querelis respondet Symmachus in ea epistola. *Vid.* SYMM., epist. 1, 2, 9, 10, etc. (*Edit. Paris.*)

(1816) SYM., epist. 12, t. IV *Conc.*, col. 1312, et *Spic.*, t. V, p. 583.

(1817) Arelatensis.

(1818) GELAS., epist. 9, *ad episc. Lucan.*, cap. 1, tom. IV *Conc.*, col. 1188.

illa est ἐπιεικείας ratio, unde ortæ dispensationes; librando, metiendo, considerando, æstimando. Quam proinde ἐπιείκειαν qui liberalitate mera, ac pro libitu, sine certa gravique ratione administrari posse credat, cum sit ipsa summa ratio, profecto desipiat. Ex quo sequitur in dispensationibus quæ *sine causa* esse dicantur, ipsam dispensationis rationem ac nomen everti. Hæc vero usque adeo certa esse credimus, ut ea qui semel animo perceperit, nullo modo negare possit.

CAPUT XX.

An auctor anonymus TRACTATUS DE LIBERTATIBUS, *ad tertiam propositionem Declarationis Gallicanæ rectum aliquid, aut ad rem dixerit.*

Nunc erit facillimum ex dictis aperire quæ, de libertatibus Gallicanis, auctor anonymus, vel perperam vel extra rem, et inani opera, toto volumine disseruit, et præsertim ad caput tertium Gallicanæ Declarationis.

Quo loco statim illud occurrit (1819) : « Potestatis usum, non potestatem ipsam summi Pontificis moderandam censent illustrissimi antistites. » Ac paulo post : « Sed videtur, quemadmodum potestatem, ita potestatis usum, solus, qui concessit, posse moderari, nisi eam facultatem alteri permiserit. » Denique : « Scimus equidem inesse apostolicæ Sedi rerum spiritualium plenam potestatem, ut habet secunda propositio ; sed a quo possit illius potestatis usus impediri ac ligari, a quo habemus ? » Dissimulat Scripturæ locos, quibus supremam ipsam atque omnino indeclinabilem auctoritatem in ipsa Ecclesiæ consensione esse positam, nostri ostendunt : dissimulat constantissimam Ecclesiæ catholicæ Sedisque apostolicæ ea de re traditionem : dissimulat locos innumerabiles, quibus ipsi Romani Pontifices adversus canones se nihil posse prædicant, Hæc ergo expendere, non una interrogatiuncula solvere, ac velut difflare oportebat.

Quod Declaratio Gallicana non ipsam pontificiam potestatem, sed illius usum moderandum esse docet, a majoribus sumptum ; quorum locos toto hoc opere sæpe referimus. Concedimus enim in jure quidem ecclesiastico, Papam nihil non posse, cum necessitas id postularit. Quis sit autem in his modus, præscribunt canones *totius mundi reverentia consecrati* ; quod jam non ad potestatem illam in se, sed ad usum pertinet. Id si expendisset auctor, Gallicanos Patres, ut diligentissime et accuratissime ex majorum sententia locutos, laudasset, non inanibus vexasset cavillationibus et quæstionibus.

Dispensationes necessarias esse docet anonymus (1820). Quis enim id nescit, aut quis negat ? Quæ sit illarum ratio aut modus, quod ad rem pertinebat, levissime transilit. Nempe illud unum volebat, notare Gallos, ut qui assidue dispensationes implorarent, tanquam in reliquo orbe Christiano plus canones obtinerent.

Litem movet anonymus episcopis Gallis, quod instituta commendent *a regno et Ecclesia Gallicana recepta* : quasi fraus aliqua in illis verbis lateat ; « nisi forte, inquit (1821), regnum et Ecclesia copulative sumantur, quod magis crediderim ; » quasi vero aliter sumi possint.

Metuere se fingit anonymus, ne probari videantur « abusus contra jura Ecclesiæ a magistratibus inducti. » At Patres Gallicani studiosissime monent statuta et consuetudines, quæ pro legibus obtinere debeant, eas esse, « quæ apostolicæ Sedis et Ecclesiarum consensione firmentur : » quo nihil est clarius. Quare anonymus nihil hic habuit, nisi istud (1822) : « Operæ autem pretium esset statuta ejusmodi et consuetudines percensere :... alioquin nequaquam tollitur suspicio, ne, sub honestorum verborum specie, occultetur animus sanctæ Sedis decreta propriis rationibus accommodandi. » Quid igitur ? Gallicanos antistites non generales regulas exponere, quod in animo habebant ; sed omnia statuta, consuetudines omnes, percensere oportebat ; ac nisi statim canones omnes compilarent, omnes probatas consuetudines recenserent, suspicari licebit eos, decreta sanctæ Sedis ad suas voluntates accommodare velle. Quid aut ineptius, aut malevolentius fingi potuit ?

At illud etiam gravius, quod alibi scribit anonymus (1823) : « Posset etiam fortasse aliquis suspicari illustrissimos antistites Gallicanos, has quoque libertates, seu verius servitutes probasse verbis illis tertiæ propositionis : *Valere etiam regulas, mores et instituta a regno et Ecclesia Gallicana recepta.* » Quasi metuendum sit, ne antistites Gallicani omnia Fevreti (1824), Puteani (1825), omnia ab antecessoribus

(1819) Anon., *De libert.*, etc., l. VI, c. 1, n. 1.
(1820) *Ibid.* n. 2, 3.
(1821) *Ibid.*, n. 4.
(1822) *Ibid.*, n. 5, 7.
(1823) *Ibid.*, lib. X, Præf., n. 1.
(1824) Carolus Fevret in curia Divionensi patronus, librum edidit, cui titulum fecit : *Traité de l'Abus, et du vrai sujet des appellations qualifiées du nom d'abus.* (*Edit. Paris.*)
(1825) Petrus Dupuy, vir inter Gallos de Ecclesia deque republica optime meritus, anno 1638, una cum fratre suo Jacobo, publici juris fecit librum, cui titulus est : *Traité des droits et libertés de l'Eglise gallicane* ; eique libro alterum adjunxit sub hoc titulo : *Preuves des libertés de l'Eglise gallicane.* In illo altero libro, varia monumenta collegerat ex tabulariis Franciæ et supremæ curiæ Parisiensis, ex collectionibus canonum, actis conciliorum, capitularibus et decretis regum Galliæ, ac demum ex historiis. Sed statim atque excusus est ille liber, hunc nuntius apostolicus proscribi petiit, et quidem, illius impulsu, concilium regium eodem anno cavit edicto ne venderetur, quia nempe excusus fuerat nullo regiæ majestatis privilegio munitus. Anno autem 1639, episcopi numero 19, hunc librum, lata sententia proscripserunt, non quod regni jura simul proscripta esse vellent, et Ecclesiæ Gallicanæ

rejecta toties, probasse videantur, eo quod non Ecclesiam tantum, sed etiam regnum nominarint.

Has postquam gravissimas in tot ac tantos antistites suspiciones injecit, excusare voluit, dum subdit, id non præsumendum. Tunc id tantum? At illustrissimi præsules non præsumptionibus, sed apertissimis verbis has suspiciones propulsarunt, diserteque expresserunt, commendari a se « statuta sanctæ Sedis et Ecclesiarum consensione firmata. »

Cur ergo regnum pariter et Ecclesiam appellarunt? Quærant imperiti; non quærent, qui sciunt Ecclesiam in regno esse regni paci consulere, regni tutela ac defensione uti.

Jam secundo capite quærit anonymus *de auctoritate Summi Pontificis in Ecclesiam Gallicanam* (1826). Quis enim hanc negat? aut quid necesse erat operam in his perdere auctorem Declarationis Gallicanæ amplam discussionem pollicitum? An non enim satis clare Gallicani antistites eam auctoritatem agnoverant?

Quæ deinde non pertractat anonymus? Tanquam enim ea esset Gallicana Declaratio, quæ omnia commoveret, incipit agere de immediata jurisdictione papæ in foro externo, interno; de causis Romæ judicandis, de ordine judiciario; deque citationibus, et probationibus, de exigendis subsidiis; de jure summi Pontificis circa beneficia (1827); et quid non? Qua in tractatione quis commemoret, quot vera falsis, quot certa dubiis miscuerit? quam nihil a novellis antiqua discreverit? quam parum adverterit vera quoque et certa, quem habeant modum? Sed hæc ad discussionem Gallicanæ Declarationis minime profectura, si pertractare aggredimur; nempe huc omnia jura transcribi oportebit.

Unum est quod auctorem volo esse monitum. Si quidem id sperat se suasurum Gallis, ut arbitraria jura, et omnia curiæ scita pro lege habeant; ne agat ratiociniis e cerebro sumptis, ut facere amat, sed auctoritatibus et canonibus: ne confecta omnia putet, si scholasticos tantum canonistasve nominet; si denique Gallos aliquos, qua in re victoriam plerumque collocat, pro se afferat et laudet. Neque enim nos fugit multos etiam Gallos in posterioris ævi adulationem abreptos. Scholasticos canonistasve in honore habemus, suo quidem loco: sed nemo graviter feret, si Patres anteponimus; si ad ecclesiasticas origines convertimus oculos, quas posterioris ævi scriptores, multis litterarum præsidiis, ut omittam reliqua, destitutos, non satis explorasse constat.

libertates, sed quod in eo quædam nimia, quædam etiam parum accurata reprehendebant. Itaque fratres Dupuy opus suum ad incudem retraxerunt, quod, multis monumentis auctum, theologis retractandum commiserunt; sicque iterum prodiit, anno 1651 cum regis privilegio. (*Edit. Paris.*)

(1826) Anon., lib. VI, cap. 2.

(1827) *Ibid.*, c. 3 et seq.

Absurdissimum illud est, quod ad illimitatum pontificiæ potestatis usum, referre videatur insignem de exemptionibus sancti Bernardi locum (1828) : « Sic factitando, inquit Bernardus (1829), probatis vos habere plenitudinem potestatis, sed justitiæ forte non ita. Facitis hoc, quia potestis; sed utrum hoc debeatis quæstio est. » Subdit anonymus : « Adeo certum habebat sanctus ille abbas Pontificem in Christianos omnes etiam laicos jurisdictionem immediatam habere : » quod quidem nemo negat; sed summæ potestati adhibendum eum, quem dicimus, modum sanctus Bernardus docet, dum in his plenitudinem deesse justitiæ, quo modestius, eo efficacius ostendit; dum etiam illud subdit (1830) : « Vides quam verus sit sermo ille : *Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt.* (*I Cor.* x, 22.) Quid si forte non licet? Ignosce mihi; non facile adducor licitum consentire, quod tot illicita parturit. » Hæc Bernardus docet, cujus auctoritatem venerandam Gallis merito prædicat anonymus. Sic extraordinaria et arbitraria inter illicita reputat. Hanc Eugenio III proponit regulam.

CAPUT XXI.

Auctor anonymus libro primo nihil agit; a scopo quæstionis aberrare se docet.

Nunc percurrimus ab ipso initio ingens opus, ac paucis ostendimus auctorem anonymum in discutienda Declaratione Gallicana, nihil fere aliud quam vana et extra rem, atque aliena sectatum. Et libro quidem primo multa ludit de definitione libertatum Ecclesiæ Gallicanæ : quo loco de Justelli, Leschasserii, Marcæ, Puteanorum, aliorumque definitionibus quærit. Ad quid hæc ad Gallicanæ Declarationis discussionem pertinebant? Habebat in manibus Declarationem ipsam, qua profecto quid vellent Gallicani præsules satis perspicue demonstrabant.

Et ille quidem ait propositionem primam de regum potestate, nihil ad libertatem Ecclesiæ pertinere (1831); quod confutavimus (1832).

Ut secundam propositionem, quæ de conciliorum potestate agit, a libertatibus separet, illustrissimum virum Petrum de Marca laudat (1833); cui loco satisfecimus, et conciliorum supremam potestatem libertatis ecclesiasticæ fundamentum diximus (1834).

Propositionem quartam discussurus, quæ ad fidei quæstiones definiendas pertinet, hunc librum sic aggreditur : « Putaveram hactenus libertates Ecclesiæ Gallicanæ nullatenus ad fidem pertinere (1835) : » quasi nihil omnino pertineat ad ecclesiasticam

(1828) Anon., l. VI, c. 3, n. 6, 7.

(1829) BERN., *De cons.*, l. III, c. 4, n. 14, t. I.

(1830) *Ibid.*, n. 16, col. 432, 433.

(1831) Anon., lib. IV, c. 1.

(1832) *Vid.* sup., part. primam integram.

(1833) Anon., lib. V, cap. 1.

(1834) Sup., hoc lib., cap. 15.

(1835) Anon., lib. VII, c. 1, n. 1.

libertatem quo pacto doceatur fides, quidve ibi vel maxime Ecclesiæ consensio valeat.

Quod si ad strictiorem sensum ecclesiasticam libertatem placebat accipi, adverteret auctor id quod ab ipso scriptum est (1836): « Frequentius apud Gallos libertatis significatio ea esse dicitur, quæ, juxta concilium Ephesinum, canone ultimo, in observandis canonibus, et conservanda cuique Ecclesiæ sua jurisdictione consistit. »

Hæc ergo si quærebat, quæ frequentiora apud Gallos confitetur, ac libertatem Gallicanam ad illa jura revocabat : habebat in manibus, et in ipsa Declaratione, quam discutiendam susceperat, claram eorum jurium definitionem. Nempe Gallicani Patres ea obtinere volunt, « quæ totius mundi reverentia consecrantur; quæ in regno et Ecclesia Gallicana recepta sunt; quæ Sedis apostolicæ et Ecclesiarum consensione firmata. » Quin illud aggrederis ? Quid Marcam, Launoium, Chopinum, Puteanos sollicitas ? Quin clerum Gallicanum, quem discutiendum polliceris, ipsum per sese loquentem oppugnas? Nempe hæc cleri doctrina invicta erat; nihil metuebat argumentationes, aut si verum amamus dicere, cavillationes tuas : hinc ad aliena digrederis, et extra lineam ludis.

Atque is, qui veram et claram a clero Gallicano prolatam libertatum definitionem prætermittit, alia Declarationis verba aucupatur : « Conventus Parisiensis, inquit (1837), libertatum Ecclesiæ Gallicanæ fundamenta sacris canonibus et Patrum traditione niti, jam in ipso limine declarat, ut tanquam certum supponere liceat, Ecclesiam Gallicanam suas libertates in antiqui juris observatione constituere. » Ac deinde nos oppugnat ; tanquam novella jura inter nos recepta a libertatum notione arceamus : neque saltem cogitat quid sit illud *niti*. Vel ipsa Declarationis verba perpendat : « Ecclesiæ Gallicanæ decreta et libertates a majoribus nostris tanto studio propugnatas, earumque fundamenta sacris canonibus et Patrum traditione nixa. » En, vir optime, fundamenta libertatum dicimus : quo collimandum sit docemus : non proinde novella jura apud nos recepta spernimus : id tantum volumus, ne extraordinariis atque arbitrariis imperiis Ecclesiæ gubernentur, in eoque reponimus ecclesiasticam libertatem.

Quare, quæ auctor anonymus de antiqui juris insufficientia ad constituendas libertates Gallicanas toto fere libro primo studiosissime quærit, supervacanea sunt. Neque propius rem est quod de origine Gallicanarum libertatum cum Marca disceptat (1838). Non enim Petrum Marcam, atque, ut uno ictu omnia incidamus, non Joannem Launoium, non Edmundum Richerium, non Carolum Fevretum, non *Tractatum de juribus et libertatibus Gallicanis*, non ejus *Probationes*, non alios in quibus confutandis toto fere opere desudat anonymus, clerus Gallicanus tuendos susceperat. Si quid ad rem pertinens de sancti Ludovici Pragmatica-sanctione dixit (1839), suo loco expendimus (1840).

At postquam auctores, de quibus non agitur, satis a se confutatos putat, ipse quæstionem aggredi velle se simulat capite 16, sub hoc titulo : *Vera origo et progressus libertatum Ecclesiæ Gallicanæ.* Quis non hic existimet rem serio agendam? At auctor nihil aliud quam ludit. Summa est : in lugendo schismate, post Gregorium XI, exortas esse libertates Gallicanas ; quippe cum utrique Pontifices « beneficiariis gravissima onera imponerent, beneficiorum collationem sibi reservarent, multaque contra disciplinam antiquam committerent (1841). » Tum a clero regiam opem imploratam, « adductamque in medium libertatem Ecclesiæ contra Pontificum exactiones ac beneficiorum reservationes, tanquam antiquis moribus et canonibus contrarias, ac sensim contra cætera omnia quæ nimis gravia videbantur. Hinc invasisse animos studium quoddam librandæ pontificiæ auctoritatis, ne ultra positos sibi a Christo limites in præjudicium cleri ac regni produceretur. » Hanc ille narrat fabulam ; quasi nusquam antea adversus extraordinaria et arbitraria mandata etiam pontificia ; recepti canones allegati essent ; atque id fieri cœpisset in lugendo schismate sub Carolo VI, ætate ac mente debili ; ut auctor commemorat. Cæterum probationes nullæ : auctor anonymus de tripode pronuntiat.

Exinde memorat Pragmaticam-sanctionem, 1438, sub Carolo VII, olim a Gallis habitam ut arcem libertatis (1842), abrogatam deinde illam, et factum concordatum sub Leone X et Francisco I : Gallicanam Ecclesiam adversus pontificia mandata sæculari tutela usam, in miseriorem servitutem incidisse. « Pragmaticam-Sanctionem judicibus sæcularibus ad opprimendam et fere exstinguendam jurisdictionem ecclesiasticam viam stravise (1843) : » quod etiam acta cleri anno 1673 edita doceant.

Et quidem acta ab eo laudata docent regios magistratus, post Pragmaticam-sanctionem, jura ecclesiastica acrius invasisse, inductis etiam illis appellationibus, quæ *ab abusu* vocentur (1844) : non quod Pragmatica-Sanctio quidquam tale dixerit ; sed quod magistratus regis Pragmaticæ-Sanctionis tutelam sibi commissam, ad omnia ecclesiastica extenderent. Quæ ut vera sint, non nisi invidiosissime et malevolentissimo animo adversus Declarationem Gallicanam

(1836) Anon., lib. I, c. 2, n. 12.
(1837) *Ibid.*, c. 3, n. 13. Vid. *Decl. Præf.*
(1838) *Ibid.*, Vid. *Decl. præf.*, cap. 3 et seq. usque ad. 13.
(1839) *Ibid.*, lib. I, c. 15.
(1840) Sup., hoc lib., c. 9.

(1841) Anon., lib. I, c. 16, n. 2.
(1842) *Ibid.*, n. 3 et seq.
(1843) *Ibid.*, n. 9.
(1844) Vid. *Traité de la juridict. eccl.*, etc.; et *Act. du clergé*, 1673, tom. I, part. I, tit. 2, c. 9; p. 791

adducuntur: tanquam illa Declaratio sæcularis potestatis invasiones probet. Interim de tuendis canonibus receptis, *Sedisque apostolicæ et Ecclesiarum consensione firmatis*, in quo ea Declaratio veram libertatem collocat, altum ubique silentium. Sic ab anonymo promittitur Declarationis ampla discussio : summa ipsa rei omittitur; vana et aliena copiosissime pertractantur.

CAPUT XXII

Anonymi liber II. — *Primum multa agit extra rem. — Tum in eumdem sensum nobiscum congruit.*

Posteaquam ex anonymi libro primo constitit ab universo quæstionis statu aberrasse eum, cætera expediemus promptius.

Libro ergo II hic impositus est titulus : *De justitia libertatum Ecclesiæ Gallicanæ.* At sub egregio titulo quid ad rem dixerit videamus.

Statim quidem profitetur duplicem a se tractandam quæstionem (1845) : alteram, *De facultate retinendæ antiquæ disciplinæ canonicæ;* alteram, *An jus sit examinandi novas leges, easque repudiandi, si cum utilitate conjunctæ non sint.* Ac primo loco demonstrat interdum necesse antiquis legibus derogari (1846) ; quod nemo nostrum negaverat. Postea adversus Marcam disceptat, an vis legum ab acceptatione pendeat. Quæ, utcunque se habent, nihil ad quæstionem. Non enim necesse est de omni lege quærere generatim, sed an Ecclesia ita sit a Christo constituta, ut suprema ejus et indeclinabilis auctoritas in ipsa consensione sit posita: quod ita se habere toto hoc opere firmavimus ; ac generalem illam de acceptationis vi quæstionem omittimus.

Quæ deinde pertractat auctor, nihilo magis ad Declarationem Gallicanam pertinere, ipsi capitum tituli indicabunt : nisi quod capite 12 et ultimo id quærit : *Quæ sint vera justitiæ libertatum Ecclesiæ Gallicanæ fundamenta?* Quo loco hæc scribit (1847) : « Nihil differre Gallicanam nationem a cæteris in acceptandis vel recusandis legibus ecclesiasticis : siquidem nulli non licet legum exsecutioni supersedere, si vel annuat Ecclesia vel pensatis rerum, locorum ac personarum conditionibus, injustum sit ejus mandatis ad litteram servire. » Ac deinde clarius (1848) : « Si sine causa repudiatæ sint a Gallis constitutiones (pontificiæ, de quibus hic agit) ab aliis receptæ, non nisi ob tacitum Ecclesiæ consensum, ab inobedientiæ peccato immunes sunt. Si autem is erat in Gallia rerum status, ut ei, sicut cæteris provinciis orbis Christiani, leges illæ non convenirent; jure naturali et ipsa legislatoris intentione, ab earum exsecutione liberi exstiterunt : nec enim nocet disciplinæ diversitas, dum eam exigit morum dissimilitudo. » Quo concesso, quid erat quod cum Petro de Marca tantopere litigaret ? neque enim vir illustrissimus contendebat, ut a Gallis novellæ leges sine causa repudiarentur ; sed ideo certa, si non convenirent. Cæterum, si anonymus nihil hic agit aliud, quam ut Gallicana libertas naturali etiam lege asseratur, ac cæteræ Christianæ gentes communi nobiscum libertate gaudeant, non invidemus. In repudiandis noxiis, Ecclesiamve aut rempublicam turbaturis legibus, sui cuique ritus moresque; quos si probat anonymus, næ ille inique agit, qui solos Gallos ut apostolicæ Sedi suspectos insectatur.

CAPUT XXIII.

De reliquis libris a III *usque ad* XII *et ultimum uno verbo transigitur. — Ostenditur quod in toto opere vix tertia pars ad confutandam Declarationem spectet.*

Jam de reliquis anonymi libris rem uno verbo conficimus : ac de libro quidem III perspicua res est. Primum enim quod in libertatibus explicandis, canonibus, potius quam exemplis, ac si exemplis, probatis duntaxat agendum ; nihil erat necesse, ut nos singulari capite auctor commoneret (1849). Quæ deinde toto libro de Gregorio Turonensi et Hincmaro narrat (1850), ad curiosa ; quæ de Petro de Marca, de Joanne Launoio, de Edmundo Richerio, de Puteano tractat (1851), ad aliena ; quæ adversus episcopos Gallicanos anno 1681 Parisiis congregatos impotenter agit (1852), ad facta particularia referimus. Declarationis Gallicanæ doctrinam, quam unam hic tuemur, his minime tangi res ipsa clamat. Pauca quæ de Joanne Gersone atque aliis Parisiensibus theologis rem propius spectent (1853), suo loco pertractavimus.

Libros anonymi IV, V, VI, VII, ad rem pertinere fatemur ; toto tamen libro V, ubi est *comparatio Summi Pontificis cum concilio generali*, ab ipso quæstionis statu aberratur : cum auctor profiteatur loqui se de concilio, a quo absit Pontifex ; falsoque supponat Declaratione Gallicana nihil aliud agi, quod est falsissimum, et rem suo loco ostendimus (1854) : hic tantum admonemus, quod jam supra demonstratum est (1855), librum sane VI, quo cœtus Gallicani propositio 3 expenditur, unum habere caput primum, atque illud fallacissimum, quod ad Declarationem faciat.

Jam librum VIII, *De origine jurisdictionis ecclesiasticæ*, quo episcopalem a Papa, non a Christo deducit, libro nostro VIII expendimus ; atque ibidem docuimus, quam pauca hic dicat anonymus quæ ad rem conducant. Quatuor postremos libros ; IX, quo Riche-

(1845) Anon., *Præf.*, lib. II.
(1846) *Ibid.*, a cap. 2 ad 9.
(1847) *Ibid.*, Præf., lib. II, c. 12, n. 4.
(1848) *Ibid.*, n. 5.
(1849) Anon., lib. III, c. 1.
(1850) *Ibid.*, a cap. 2 ad 7.
(1851) *Ibid.*, 7, 11, 12.
(1852) *Ibid.*, cap. 13, 14.
(1853) *Ibid.*, c. 8, 9, 10.
(1854) Sup., lib. X.
(1855) Sup., hoc lib., c. 20.

rius; x, quo Puteanus, libri *De libertatibus Gallicanis* ac *Probationum* volumina duo; xi, quo Petrus de Marca ac Stephanus Baluzius; xii, quo appellationes *ab abusu*, Marca quoque ac Carolus Fevretus iis patrocinantes oppugnantur, ad Declarationem cleri Gallicani nihil pertinere constat, præter paucissima, quæ suis notamus locis. Reliqua partim contemnimus, partim ab instituto nostro aliena, aliis tractanda relinquimus. Ac si quæ sint quæ vera Gallicana jura lædant, speramus e Gallis vindicem non defuturum. Nec desunt in ingenti opere, quæ etiam probemus, ac tantum validiora ac moderatiora esse cupiamus. Sane constat illam tanto hiatu promissam Declarationis discussionem ejusmodi esse, ut vix tertia pars ad eam confutandam saltem collimarit.

Hæc igitur sunt quæ universum hunc tractatum, non satis solidum aut theologicum probent. Illud neque theologicum, neque Christianum, quod auctor modestiam professus, sævire, non docere, ac de Gallis ubique falsa comminisci; si quæ etiam, ut in rebus humanis, vera mala sunt, ea non medica aut leni manu tractare, sed animo hostili insectari et exprobrare videatur. Quæ nos partim contemnimus, partim ubi ad rem nostram pertinere visa sunt, suo loco confutavimus.

CAPUT XXIV.

An auctor anonymus Gallicanas libertates odiosas merito esse dixerit.

Libertatis nomen, quo perduelles et pessimus quisque abutuntur, suspectum evasisse legitimis potestatibus, etiam ecclesiasticis docet anonymus; in eoque initio totius operis fundamentum jacit. Addit hujus nominis auctam invidiam, « quod aut nunquam, aut fere nunquam allegatur Ecclesiæ Gallicanæ libertas, nisi adversus Summum Pontificem; quasi supremus Ecclesiæ pastor et pater amantissimus, tyranni loco a Christianissima illa gente haberetur (1856); » quod est, non jam in Gallos, sed in ipsos Romanos Pontifices invidiosissime et insidiosissime dictum. Cum enim tot ac tanta contigisse constet, quibus Romanos etiam Pontifices, non modo a Gallis, sed etiam ab aliis, summa cum reverentia, absit verbo invidia, cohiberi oportuerit, an illi omnes ex anonymi sententia pro tyrannis habebuntur? An vero ignorat, adhibitis legibus coerceri oportuisse etiam patriam potestatem? Neque illud verum est, quod est ab eodem anonymo dictum, de iis qui Pragmatica Sanctione sancti Ludovici utantur: « odiosum poni principium; cum Romani Pontifices ab antiqua disciplina primum recessisse supponantur, ut beneficiorum collationem usurparent, tantosque in eo fuisse abusus, ut sanctissimus rex eos suis edictis cohibere coactus sit (1857). » Hæc a viro erudito dici potuisse miramur, cum e contra certissimum sit, ut supra ostendimus (1858), Romanos Pontifices diutissime omnium canonibus servisse, atque in Ecclesiastica disciplina perstitisse. Cui etiam sarciendæ tam firma jecerunt fundamenta, ut cum postremis sæculis extra lineas prosilirent, non aliunde ipsis fuerit adhibendus modus, quam ex propriis suisque canonibus: neque id piis Christianisque regibus indecorum, ut eos modestissime ad sua et antiqua revocarent. Id quidem Galli docent, qui de libertatibus accurate scribunt. Quo quidem liquido constat, Romanos Pontifices ecclesiasticæ libertatis, hoc est, canonicæ disciplinæ auctores potius ac primos defensores, quam primos oppugnatores, atque, ut ita dixerim, violatores exstitisse, pessimoque animo actum ab anonymo, qui contrariam sententiam nobis exprobrarit.

Quid illud, quod objicit (1859): « Si quis consideret quæ hodie geruntur in Gallia, libertates Gallicanas non inepte definierit, oppressionem jurisdictionis ecclesiasticæ a laica, et depressionem auctoritatis Romani Pontificis a clero Gallicano. » Quam infenso, quam amarulento animo dictum! Quam ad Declarationem nostram parum attinet! An quia clerus Gallicanus vetera retinet ac renovat; ideo pontificiam opprimit potestatem? cum potius ea doceat, quibus maxime constet, sitque invictissima. De laicis quod anonymus queritur, pridem intelligimus quam hostili animo ista tractentur a multis, qui regni Gallicani splendorem ac pacem moleste ferant. Nos autem queri juvat, cum decet et prodest: remedia enim, non dissidia quærimus. Id quidem confidentissime profitemur, nusquam verius ac sanctius libertates veras ac germanas fuisse tractatas: nusquam luculentius falsas ac spurias fuisse rejectas, quam in Declaratione nostra, ubi disciplinæ ratio in iis collocatur, quæ Sedis apostolicæ et Ecclesiarum consensione firmata sint.

Quis ergo jam ferat auctoris anonymi haud invidiosam minus, quam ludicram definitionem libertatum? « Vocantur, inquit (1860), non incongrue libertates Ecclesiæ Gallicanæ, arbitrium ex antiquis Ecclesiæ decretis retinendi, et ex novis admittendi ea, quæ videntur utilia. » Quem impugnat aut quem irridet vir lepidissimus? An soli Galli sunt, qui ex antiquis novellisque ea retinent, quæ, usu probata, publicæ utilitati pacique congruant? Quin ipse docuit ea in re omnium gentium æquam esse libertatem (1861): sed quoquo modo Gallos derisos atque invidiosissime traductos oportuit.

COROLLARIUM.

QUOD DOCTRINA NOSTRA PRIMATUS ROMANUS NON OBSCURATUR, SED ILLUSTRATUR ET CONFIRMATUR.

(1856) Anon., l. I, cap. 1, n. 1, 2.
(1857) *Ibid.*, c. 15, n. 2.
(1858) Sup., hoc lib., c. 5 et seq.

(1859) Anon., l. I, c. 15, n. 6.
(1860) *Ibid.*, n. 7.
(1861) *Ibid.*, l. II, c. 1, 2, 12.

I. — *Regimen ecclesiasticum in duobus positum : docenda fide, administranda disciplina. — Mennæ patriarchæ dictum in Constantinopolitana synodo. — Hæc duo a nobis illustrari.*

Jam exacto opere gloriari libet in Domino, non modo vindicatam Declarationis Gallicanæ, majorumque doctrinam; sed etiam, quod ab initio polliciti sumus (1862), adversus hæreticos, schismaticos, et quoscunque obtrectatores, primatum Romanum ac Sedis apostolicæ majestatem, optima et exquisitissima ratione a nobis propugnatam, confirmatam, illustratamque fuisse. Id ita conficimus. Ea est optima et exquisitissima ratio tuendi et illustrandi Romani primatus ac papatus, quæ cum absurda, incommoda, invisa, ad hæc inania fugiat, maxima, plenissima ac sufficientissima æque docet. Talis autem est ea doctrina, quam, Galli præsertim, tuemur. Nostra ergo doctrina papatum Romanum, optima et exquisitissima ratione, confirmat et illustrat. Istud argumentum cum pertractavero, perorabo. Res autem planissime conficietur paucis; cum ad id intelligendum non nova promere, sed antedicta repetere, et mente complecti oporteat.

Ut autem procedamus clarius, præmittimus ecclesiasticum regimen, cujus Romanus Pontifex caput sit, duobus contineri. Primum, docenda fide, tum regenda disciplina. Hæc igitur sunt, quæ in Sede Romana eminere debeant; hæc sunt quæ de illa Sede, sancta etiam Orientalis Ecclesia, et sacer ille Mennas Constantinopolitanus antistes, in Constantinopolitana synodo prædicabat his verbis (1863) : « Non mirum, si sua sequitur magna et apostolica Sedes, sacras sanctiones sanctarum Ecclesiarum inviolatas conservando, et quæ rectæ sunt fidei defendendo, et his qui peccaverunt clementem veniam tribuendo. »

Quibus quidem ea duo, quæ protulimus (1864), paulum inverso ordine continentur, uti a Romana Sede recta doceatur fides, regaturque disciplina, quæ duobus item constat; servandis canonibus, atque, ubi necesse sit, relaxandis : quod ad veniam, sive indulgentiam, atque ad eam quam vocamus dispensationem pertinet. Hæc ergo apostolica, pontificia, ac vere Romana sunt; hæc a nobis illustrari, confirmarique luce clarius ostendemus. Nam de directa indirectave temporalium potestate nihil hic ultra dixerimus; quippe quam Ecclesiæ catholicæ, Sedique apostolicæ minime profuturam, plerique ultro fateantur. Satis enim illi quidem, Davidem armis pastoritiis expeditiorem ac fortiorem futurum, alienis armis gravari et impediri, potius quam ornari intelligunt.

(1862) *Vide* sup., in *Dissert. præv.*
(1863) *Conc. Constantin. sub Menn.*, act. I, t. V *Conc.*, col. 47.
(1864) *Vide* l. I, sect. 1, c. 1.
(1865) Vide *Conc. Nicæn.*, t. II *Conc.*

II. — *De fide. — In quot absurda adversarii se induant, e re ecclesiastica esse ea recensari; ac primum in antiquis.*

Primum igitur, ad fidem quod attinet; a nobis tribuuntur Romanæ Sedi, ac Romano Pontifici, quæ, remotis incommodis, sive absurdis, tum etiam invisis, denique inanibus; maxime et ad fidem docendam sufficientissima sint. Ea sic ordine colligimus.

Et quidem, qui a nostra abhorrent sententia, incommoda et absurda multa sectantur, quæ nos fugimus : incommoda, inquam, et absurda sectantur; primum, in antiqua traditione explicanda, deinde etiam in explicandis postremæ ætatis decretis ac dogmatibus.

Antiqua memoramus, quæ octo primorum conciliorum tempore, hoc est octo fere primis sæculis comprehensa, usque ad Photium et Græcorum inchoatum schisma. In his, si, quæ falsa dixerint adversarii, commemorare vellemus, totum opus replicare oporteret : quæ autem aperte absurda sint hæc notamus.

In primis episcopos in fidei quæstionibus finiendis Romano Pontifici consultores, non condecernentes et conjudices assedisse, aut in Romani Pontificis auctoritate, potius quam in ipsa consensione vim positam; quæ si quis tueri velit, tot absurda dixerit, quot argumenta solvat.

Quid enim absurdius, quam Nicænos illos Patres sancto Sylvestro tantum consultores datos; aut ut suum symbolum assererent, illius exspectasse sententiam; aut in ejus sententia intellexisse vim positam, non quod omnes per orbem Domini sacerdotes, in eamdem consentirent fidem (1865)?

Quid autem Constantinopolitani Patres? An sancto Damaso consultores dati, qui in diversa orbis parte collecti edebant Symbolum (1866); non autem id agebant, ut Occidentis Orientisque consensu, fides vera constaret?

Item quam absurdum est, ut sancti Cœlestini ac sancti Leonis de Nestorio et Eutychete judicia, vel non tota Sedis apostolicæ auctoritate lata, quemadmodum Bellarminus (1867); vel certe cum cæteris, pro summa et irretractabili fidei regula fuisse habita; et tamen ad examen æque ac aliorum privatam publicamve sententiam revocata dicamus (1868)?

Idem de sancti Agathonis, sanctique Gregorii II, atque Adriani I, deque Nicolai I et Adriani II, decretalibus epistolis esto judicium; quæ et tota auctoritate prolatæ, et tamen examinatæ rursus, nec sine synodica cognitione probatæ sunt (1869).

An etiam placebit absurdum illud, elucidationis tantum, non etiam auctoritatis causa, factum istud examen, definitiones

(1866) Vide *Conc. CP.* I, *ibid.*
(1867) Bell., l. II, *De conc. auct.*, c. 19.
(1868) Sup., l. VII, c. 18.
(1869) *Ibid.*, c. 24, 30, 32.

editas, dicta anathemata, ac de novo quæsitum, rectene an secus, Romani Pontifices dixerint, docuerint, judicarint (1870)?

Jam in uno Honorii facto, quot absurda congerunt? Vel pro privato doctore egisse, cum trium patriarcharum consultationibus responderet; vel recte dixisse, quem vera falsaque juxta improbantem, sexta synodus æque ac cæteros hæresis condemnavit; vel falsata esse sanctæ synodi acta; falsata, inquam, toto orbe vulgata, toto orbe inscio, legatis apostolicæ Sedis, qui gestis interfuerant, consentientibus, nec mussitantibus; falsatas quoque Leonis II epistolas, queis acta firmentur; dolosque Græcorum ad extremam usque Latinitatis oram pervasisse, omnibus obdormientibus, sive potius emortuis (1871)? Hæc omnino dicenda sunt, ac præfracte tuenda, adversam sententiam defensuris.

Quid quod nec ista profuerint? cum vel si sit ab omni errato purus Honorius, sufficiat tamen tantum ejus erratum, aut a sexta synodo credi potuisse; aut si sextæ synodi acta falsata sint, sufficiat id quoque, pro veris fuisse habita, totamque Ecclesiam in id consensisse, ut tribus patriarchis pro officio rescribens erraverit Honorius.

An vero quia ista assidue vexantur in scholis, et vanis distinctiunculis eluduntur, ideo viros graves ad ea cogi oportet? Non ea cogitanda quæ Orientalibus Occidentalibusque schismaticis, ad nos utique, si Deus dederit, reversuris, suaderi possint? Non pudet denique in his causæ catholicæ collocare summam, quæ doctis irrisa, scholæque altercantis ludibria; non docentis sapientisque responsa habeantur.

Vel de Vigilio quid dicent? Egissene perperam sanctam synodum quintam, quæ ipso vetante, nedum absente, de tribus capitulis quæstionem habuerit, quæque hæresis condemnarit Ibæ epistolam, quam idem Vigilius, *Constituto* ad omnes Ecclesias edito, comprobarit (1872)? Ac si synodus quinta egit perperam, cur ejus judicium secuti Pontifices, Pelagii duo, et ipse Gregorius non reprehenderunt; sed ut legitimum comprobarunt?

Hæc ergo tot ac tanta egisse episcopos Romano Pontifici tantum consultores datos? Aut si ab adversariis extorquemus fuisse judices, inferiores licet, etiam concilio habito; qui factum, ut concilio habito, de Romani Pontificis judicio toties judicarent?

Quid Cyprianus? quid Firmilianus, totque Africani et Asiani Patres? Nonne sancti Stephani Papæ rebaptizationem vetantis, decreto per omnes Ecclesias divulgato, factis etiam conciliis obstiterunt (1873)? An et illud placebit, pro indifferentibus hæc habita; quæ cum apostolica traditione constarent, tamen a diversa parte, apertissimis Scripturarum testimoniis adversa haberentur? An eo decurremus: quod Stephanus ageret pro privato doctore, qui, teste Augustino, pro officio præceperat? aut, ut ait Bellarminus (1874), *quod noluerit rem de fide facere*, is, qui dissentientes communione abstineret? Et hi tamen ab ipso quoque Augustino excusantur, quod in ambigua re Ecclesiæ universalis sententiam exspectarent, non scilicet elucidationis causa, sed auctoritatis. Aut forte contumaces, quibus cum æqua et sufficientia Romani Pontificis judicia non satisfacerent; superflua ex Ecclesiæ totius auctoritate remedia, tanquam ægris ac desperatis concederentur? Hæc de martyribus cogitari? hæc sancto Augustino probari? in his summam fidei adversus hæreticos collocari potuisse?

Omnino enim aut ista tuenda sunt, aut causa deserenda. An ergo catholicos non pudeat talibus præsidiis nixam, non privatorum doctorum, sed universalis Ecclesiæ causam esse? Absit hoc dedecus ab Ecclesiæ catholicæ majestate!

Cætera omittimus, quibus post decreta Romanorum Pontificum, viros etiam sanctos, nationesque integras catholicas toties hæsitasse constat, Romanis Pontificibus non ægre ferentibus (1875). Nondum hæc novitia in mentem venerant. Hærebat animis antiqua traditio a beato Leone Papa (1876), a beato Simplicio, post illum tertio, explicata (1877): fixa esse, quæ apostolico ministerio definita essent, *cum ea* (Deus scilicet) *universæ fraternitatis firmaret assensu*: stare inconcussum, quod *apostolicis manibus*, sed *cum Ecclesiæ universalis assensu* constabilitum esset. Quid autem aliud jam Galli postulant, qui pontificia decreta summa quidem et indeclinabili auctoritate constare profitentur; sed, *cum Ecclesiæ consensus accesserit* (1878)? Quæ totidem verba a sanctis Pontificibus dicta, nunc pro novis ac suspectis haberi, omni absurdo absurdius est.

III. — *De posterioris ætatis monumentis, quæ Constantiensem synodum antecesserunt, adversarii quot absurda congesserint.*

Postquam Orientales a Sedis apostolicæ communione sejuncti sunt, in Occidente fere solo remansit Ecclesia. Qua in Ecclesiæ parte Romani Pontificis potestatem, non modo summi primatus ratione valuisse constat; sed eo etiam, quod a priscis temporibus, Romanus episcopus Occidentali Ecclesiæ peculiari titulo præsideret. Et tamen antiquam de Ecclesiæ catholicæ summa et irretractabili auctoritate doctrinam, non modo integram remansisse, sed etiam, occasione data, ab ipsa Ecclesia in Constantiensi con-

(1870) Sup. l. VII, c. 18.
(1871) *Ibid*, cap. 21 et seq. usque ad 28. *Vide* quoq. *Dissert. præv.*, n. 54 et seq.
(1872) *Ibid.*, c. 20.
(1873) Sup., l. x, c. 3 et seq.; *Ibid.*, c. 6.
(1874) BELL., l. IV, *De R. P.*, c. 7; sup., l. IX, cap. 4.
(1875) Sup., l. IX, c. 23 et seq.
(1876) LEON., epist. 93, al. 63, *ad Theod.*; sup., lib. VII, c. 17.
(1877) SIMP., epist. 4, *ad Zen.*, t. IV *Conc.*, col. 1072; sup., l. IX, c. 14.
(1878) *Decl. Gall.*, c. 4.

cilio definitam esse, luce meridiana est clarius.

Quo loco adversarii ad incommoda illa et absurda coguntur : nostram sententiam occasione magni illius post Gregorium XI schismatis natam esse ; cum etiam oblitteratis, quod absit ! antiquæ Ecclesiæ monumentis, hæc ante Gregorium XI ex novella quoque ætate prodantur.

A papa ad concilium sæpe appellasse Anglos; appellasse Gallos; appellasse Franciscanos certum est (1879) : nihil ea gratia a Romanis Pontificibus reprehensos ; quibus certo constet, conciliarem auctoritatem absque controversia habitam esse potiorem.

Ad hæc Clementis V tempore, cum is in eo esset, ut Viennense generale concilium celebraret, Guillelmum Durandum episcopum Mimatensem, ejus ævi virum maximum, ejusdem Pontificis jussu, de concilio celebrando tractantem hæc scripsisse (1880) : quod Ecclesia *in capite et membris* a sacro concilio *reformanda sit : quod non nova* a Pontifice, *sine concilio* decerni oporteret : quod *quovis decennio* generale concilium celebrandum esset (1881), etc.

Addimus, suborta postea quæstione, de paupertate Christi a Joanne XXII propositiones duas hæreticas judicatas, edita decretali *Cum inter nonnullos :* hinc ei objectam decretalem *Exiit :* qua Nicolaus III contraria determinasset : ac denique hunc nodum a viris ea ætate præcipuis fuisse solutum, quod Romanum Pontificem, etiam determinando circa fidem et mores, errare contingeret : quod ejus responsa adversa Scripturæ, nullius momenti sint : denique quod unius Pontificis determinata, etiam circa fidem, a successoribus immutari possint (1882) : quæ nunc pro erroneis aut schismaticis haberi, nihil aliud esset, quam prodere omnibus fœdam in dogmatibus tradendis levitatem et inconstantiam.

Quid quod ipse Joannes XXII, decretali *Quia quorumdam*, cum fratres minores objicerent, contrarium ejus quod ipse definisset ab ejus antecessoribus definitum ; primum quidem id negat : tum si vel maxime fecissent, totum illud respondet esse irritum (1883). Sed verba placet ponere : « Procul dubio, inquit (1884), falsa asserunt dicendo, prædecessores nostros definisse talia, et adhuc sic loquentes, dum per talia constitutiones nostras impugnare satagunt, constitutiones illas, quibus se adjuvant, ostendunt (si eorum falsa assertiones veræ exsisterent) *fore invalidas, erroneas et infirmas.* » Nunc autem si Deo placet, erronea erunt atque schismatica, quæ is Pontifex edita decretali docuit.

Huc etiam pertinet, quod Joannis XXII decretalem supra memoratam, *Cum inter nonnullos ;* quanquam est definitio de fide, glossa quidem Romana tolli cupit, remque in medio relinqui ut liberam (1885). At sanctus Antoninus, potestatis pontificiæ assertor eximius, ideo pro certo firmoque decreto haberi vult, quod per prælatos et doctores *acceptata, approbata et examinata fuerit* (1886) : quæ Declarationi Gallicanæ aut gemina sunt, aut etiam fortiora et explicata clarius. Sic antiqua traditio in postremis quoque sæculis manet ; sic Sedis apostolicæ studiosissimi, pontificias definitiones, prælatorum et doctorum, non modo *acceptationi et approbationi*, sed etiam *examinationi* subdunt. Nunc ea subito sunt erronea et schismatica.

Hæc igitur XIII, XIV, XV sæculo dicta, facta, edita sunt : nec mirum ; cum Gratiani dictis congruant; quæ omnium manibus terebantur. His nempe constabat *Orbem Urbe* etiam auctoritate esse *majorem :* « Si enim auctoritas quæritur, orbis major est Urbe, » dist. 93, legimus (1887) ; hoc est, glossa interpretante : « Statuta concilii præjudicare statutis Papæ, si contradicerent. » Nunc salva sunt omnia, si orbis extensive quidem, non autem intensive major esse dicatur : quasi de extensione, non de ipso pondere auctoritatis ageretur.

Neque minus clarum erat in Gratiani dictis vulgaribusque glossis, quædam statuta papalia *fuisse contra Evangelium* (1888) ; quasdam epistolas *decretales;* quædam responsa authentica, « evangelicis præceptis, evangelicæ et apostolicæ veritati penitus esse adversa. » Nunc eas sanctiones, ea responsa, ea decreta, privata esse somniant ; Pontificemque pro officio consultum, etiam ab Ecclesiis, tamen pro privato doctore respondisse. At Melchior Canus Gratianum accensebat iis, qui pontificiam infallibilitatem negasse videantur (1889) : nunc, credo, damnabitur, quem juris pontificii fontem, Romani Pontifices esse voluerunt.

His igitur constat quam falso dixerint opiniones, quæ pontificiæ infallibilitati et superioritati derogent, fœdi illius post Gregorium XI schismatis esse fetus, cum eam doctrinam per manus traditam, ad extrema quoque sæcula devenisse, tot acta demonstrent. Quo etiam factum est, ut Ecclesia schismati provisura, œcumenicam synodum imploraret, non ut eam, cui extraordinaria potestas in schismate daretur ; sed ut eam, « a qua, et in qua solent gesta etiam Romanorum pontificum quæcunque pertra-

(1879) Sup., l. x, c. 25.
(1880) *Ibid.*, l. VII, c. 38 ; vide *Dissert. præv.*, n. 50.
(1881) DURAND., *De conc. celebr.*, etc.
(1882) *Dissert. præv.*, n. 47, 48 ; Extrav. *Cum inter nonnullos*, tit. 14, *De verb. signif.*, cap. 4. SEXT., *Decr.*, l. v, tit. 12, *De verb. signif.*, c. 3 *Exiit.*
(1883) Sup., l. IX, c. 44.
(1884) Extrav. *Quia quorumdam*, De verb. signif., c. 5, § *Ex præmissis.*
(1885) *Gloss. in Clement. Exiii*, l. v, tit. 11, *De verb. signif.*, c. 1, § *Proinde.*
(1886) ANT., *Sum. Theol.*, part. IV, lib. XII, c. 4, § 18, p. 208.
(1887) GRAT., dist. 93, c. 24 ; ex HIERON., epist. 101, *ad Evang.*, al. epist. 85, *ad Evagr.*
(1888) *Diss. præv.*, n. 52, caus. 32, quæst. 7, c. 18.
(1889) Melch. CAN., *De loc. theol.*, l. VI, cap. 1 ; *Diss. præv.*, loc. cit.

ctari, decerni et judicari (1890). » En quam consuetum esset illud remedium, quod nunc extraordinarium et schismati proprium esse contendunt. En quid synodis liceat in quæcunque gesta Romanorum Pontificum.

IV. — *In Constantiensi synodo nihil novum; sed antiqua in rei judicatæ auctoritatem necessaria causa transiisse: id qui negent in quot absurda cogantur.*

Nunc posteaquam omnium sæculorum traditione constitit, vim Ecclesiæ supremam et indeclinabilem in ipsa consensione esse positam; intuendum sane, quomodo data occasione, causaque necessaria, tanta res Constantiæ in rem judicatam transierit.

Qui id judicium incauti aspernantur, incredibile est in quot quantaque sese manifesto conjiciant incommoda.

Ac primum quidem, ut sanctæ synodi mentem obscurent, sic verba torquent, ut *quilibet, quacunque dignitate, etiam papali,* præditus, sit tantum Papa dubius: tum, ut *cujuslibet concilii generalis legitime congregati* nomine, intelligatur concilium in schismate habitum; denique, ut ad causam schismatis concilii auctoritas constringatur, quam Patres non tantum ad *schisma*, sed etiam *ad fidem*, *ad reformationem in capite et in membris* patere definiant (1891).

Hæc igitur ludibria vim illatam synodo tam aperte clamant, ut Turrecremata, hujus glossæ auctor, id ipse fateatur (1892): clarissimeque patuit ex gestis, Constantiensem, eamque secutam Basileensem synodum, non modo potestatem sibi vindicasse in Papam etiam certum; sed etiam exercuisse, Romanis Pontificibus Martino V et Eugenio IV consentientibus, imo exsequentibus (1893).

Ex quo infirmantur ea quæ de Constantiensium decretorum fluxa auctoritate commenti sunt.

Primum enim constitit a ducentis Patribus communi consensu, sessionum 4 et 5 canones, de quibus agitur, fuisse conditos; synodicoque decreto, non modo celeberrimas orbis academias, prælucente Parisiensi, omnesque religiosos ordines; verum etiam longe maximam Ecclesiæ catholicæ partem adhæsisse (1894); tum horum canonum conditores eos fuisse, qui primi omnium exstinguendo schismati manum admoverint, qui cæteros a schismate redeuntes in sinum susceperint, qui hæreticos Viclefum, Hussum, aliosque compresserint; ut profecto pudere debeat aspernari; imo fœdis erroris ac schismatis notis tantum infamare cœtum, vel si etiam, quod absit! pro œcumenica synodo non valeret.

Cum id negare nemo possit, tum vero Constantiensem synodum pro œcumenica jam inde ab initio valuisse, sessionumque 4 et 5 canones conciliariter factos, totaque Ecclesia approbatos, tot actis Martini V, Eugenii IV, Pii II, probavimus (1895); tot deinde decretis Senensis, Papiensis, Basileensis Florentinique œcumenicorum conciliorum; ac profecto Basileensis, dum etiam ab Eugenio pro legitimo œcumenicoque concilio habebatur (1896), ut id in dubium revocari, nihil aliud sit, quam contemnendis synodis viam pandere, tot retro Pontificibus illudere; ut unus Papa, summa semperque indeclinabili auctoritate polleat, conciliis, ipsis Pontificibus, totique Ecclesiæ eam auctoritatem detrahere: uno verbo fidem evertere.

Jam quod aiunt, Constantienses canones in Florentina Lateranensique synodis antiquatos: primum quidem satis constitit, ne nominatos quidem, nec de illis quæsitum; imo pro certis esse suppositos, cum eorum auctoritate in Florentina synodo, etiam Basilenses premerentur (1897); atque interim Græci Latinique, ipseque Eugenius IV, dictis factisque firmarent, summam tractandæ fidei auctoritatem, non in solo Papa, sed in Ecclesiæ consensione esse positam (1898).

De Lateranensi vero sub Leone X synodo, quod aiunt, tantum abest, ut Constantienses canones abrogarit, ut ne Basileenses quidem, nisi post secundam dissolutionem (1899), hoc est post sessionem 24; anteriores vero sessiones, præsertim usque ad 16, integras reliquerit; quibus certe sessionibus Constantienses canones tot decretis, atque Eugenii IV non modo consensione et approbatione, sed etiam exsecutione atque obedientia firmati sunt (1900).

Omnino enim Eugenius, et synodum dissolverat, et continuatam damnaverat; et tamen ad obedientiam sessionis v Constantiensis auctoritate adactus, Basileensibus hæsit; decreta sua rescidit, edito diplomate. An verax ac recte decernens? confecta ergo res est. An errans? haud minus confecta res; erroremque semel fassus, frustra deinde infallibilitatem obtenderis.

Quo ex loco duo fiunt: primum, ut Constantienses canones, invicta auctoritate; tum ut in Pontificem certum quoque et indubium, qualis erat Eugenius, valeant; stentque omnino synodi Constantiensis, et sensus, et auctoritas; neque jam revocari possint in dubium ea, quæ Patres Gallicani sua Declaratione complexi sunt (1901).

V. — *Constantienses canones postremis quoque Romanis Pontificibus intactos, quam*

(1890) Sup., l. v, c. 9; *App. card. Greg.*, apud Rain., t. XVII, an. 1408, n. 9.

(1891) *Diss. præv.*, n. 38 et seq., l. v, c. 2 et seq.; *Conc. Const.*, t. XII *Conc*

(1892) TURREC., *Resp. ad Bas.*, part. II, n. 2 et 4, t. XIII *Conc.*, col. 1711, 1712.

(1893) *Vide* l. v et VI.

(1894) Sup., l. v, c. 21 et pass. tot. lib.

(1895) *Ibid.*, c. 29, 31.

(1896) *Ibid.*, c. 14 et seq. et toto lib. VI.

(1897) Sup., l. VI, c. 9, 10, 11.

(1898) Lib. VII, c. 37.

(1899) *Ibid.*, VI, c. 18.

(1900) Sup., l. VI, c. 1, 2, 3, 4.

(1901) *Declar. Gall.*, c. 2.

absurdum a privatis confingi, quam item absurdum ea, quæ Tridentina synodus, ac nostra etiam ætas tuta esse censuerit, repente damnari, et de Papæ auctoritate postulari plura, quam ipse Duvallius aliique Romanæ Sedis studiosissimi poposcerint.

Quæ cum ita sint, si quid Romani Pontifices contra Constantiensium canonum auctoritatem moliti essent, irritum caderet; utpote tot anterioribus firmisque decretis contrarium (1902). Nunc autem certum est, nihil ab ullo Romano Pontifice, contra eos canones gestum esse : imo tota Constantiensis synodus, æque ac cæteræ concilii generalis titulo insignita, in editione Romana Pauli V jussu prodiit. Unus Binius tanto concilio ausus est hanc notam apponere : *Concilium Constantiense ex parte approbatum* (1903), nullis ecclesiasticis gestis, nulla auctoritate nixus ; uno, scilicet Bellarmino (1904), præeunte. Quæ si privatis liceant, nihil est quod theologi adversus hæreticos, conciliorum œcumenicorum fixa et irrevocabilia decreta jactemus.

Tantumque abest, ut Constantienses canones, ullo Ecclesiæ decreto læsi sint, ut Patres nostros eam fidem professos, synodus Tridentina ac Pius IV susceperint (1905) : ex ea doctrina suos canones, ipsamque adeo fidei professionem temperaverint, diligentissimeque caverint, ne ea doctrina vel in speciem læderetur. Quæ si jam jaceant, nempe nihil in Ecclesia firmum fixumque est ; dogmata quoque, quod absit, temporibus serviunt ; omnisque ecclesiastica prostrata est auctoritas.

Jam illud quis non doleat, tot Ecclesiæ lumina, Alliacensem cardinalem, Gersonem, pium illum Dionysium sanctissimi Carthusiani ordinis decus, Tostatum Abulensem Hispaniæ lumen, cæteros innumerabiles, ipsumque Adrianum VI, nusquam hactenus reprehensos, imo summa cum laude nominatos ; quin ipsam Parisiensem Academiam studiorum decus ac lucem, repente damnari (1906) ? Quid Turrecrematam? quid sanctum Antoninum ? quid alios tot ac tantos eximios potestatis pontificiæ defensores commemorem, qui ultimum fidei robur in communi Ecclesiæ auctoritate collocarunt ; qui in fidei negotio, rebusque universam Ecclesiam tangentibus, concilium Papæ prævalere docuerunt ? Quid autem hæc memorem ? cum ipsum Turrecrematam, Turrecrematam illum, quo capite tot illa absurda et nimia profluxerunt, plane et aperte docuisse constet fieri posse « ut Papa errorem definiat solemniter, et a Christianis asserat tenendum tanquam catholicum (1907). » Ergo Eugenii IV tempore, cum summa omnia peterent, ab hoc tamen temperabant, ne mortalis unus infallibilis haberetur. An in eos quoque censura sæviat ; novisque nova semper superstrui placet? Quid vero privatos memorare libet, cum ipsas synodos, earumque sacrosancta decreta susque deque habita lugeamus ?

An quia Bellarminus suam de pontificia superioritate sententiam, *fere de fide ;* Parisiensium, Adrianique VI, de infallibilitate sententiam, *videri sibi erroneam, atque hæresi proximam* dixerit (1908), nova ac trepida privati doctoris censura ; atque illud *videri*, pro certa firmaque Ecclesiæ catholicæ fide habeatur : aut quia alii *nunc* de fide esse dixerint (1909), eorum sententiam pro certa auctoritate teneamus ; ac *nunc* illud habeamus illius loco, *quod ubique, quod semper?* quam catholicæ fidei tesseram, cum Vincentio Lirinensi (1910) omnes catholici celebrarunt. Absit hæc ab Ecclesiæ catholicæ gravitate ac majestate levitas !

Quid Andreas Duvallius ? Nonne cum Edmundum Richerium et Simonem Vigorium adortus est, Parisienses doctores *a parte conciliorum generalium stetisse*, atque ad ea *ultimam analysim fidei retulisse* confitetur ? nonne summi muneris loco postulat, ut non ea doctrina de fide habeatur? nonne ipse palam edixit sententiam, quæ concilium Papæ anteponat, neque esse hæreticam, neque erroneam, neque temerariam ? pontificiam vero infallibilitatem, quam aperte, quam clare non *videri de fide*, dixit ? Neque tantum dixit, sed argumentis probavit non esse de fide et contraria argumenta studiosissime solvit (1911). Hæc cum anno 1612, 1614, 1636, doceret ac scriberet, tamen pontificiæ dignitatis acerrimus vindex Romæ quoque est habitus. Hunc cardinalis Ubaldinus Sedis apostolicæ nuntius præcipue fovit. Notæ in Urbe sunt, ac doctorum inter manus ubique versantur ejusdem cardinalis litteræ, quibus id conscribitur ; constatque Duvallii adversus Richerium libros, Roma probante, Roma instigante, compositos et editos. Nunc adversarii Romam incendunt atrocibus dictis, ut quæ nostra ætate pro indifferentibus habuit, acri censura configat. Quo operæ pretio? An ut novitia hæc repente de fide fiant, ipseque jam Duvallius dignitatis apostolicæ proditor habeatur? Absurdum. Imo si hæc fierent, quod illi contendunt, nihil aliud ageretur quam ut novum experimentum novumque mo-

(1902) Sup., l. v, c. 1 et pass. et lib. vi.
(1903) Bin., t. VII, part. II, p. 1134.
(1904) Bell., *De conc.*, c. 7.
(1905) *Dissert. præv.*, n. 14.
(1906) *Ibid.*, n. 13 et seq. usque ad 31.
(1907) Turrecr., *Summ. de Eccl.*, l. iv, part. ii, cap. 16.
(1908) Bell., *De conc. auct.*, c. 17; *De R. P.*, l. v, c. 2.
(1909) *Ibid.*, et Suar., *De fid.*, disp. 5, sect. 8, num 4 ; Tapp., *Orat. theol.* iii; *Wig. Stap.*, etc., pass.
(1910) Vinc. Lirin., com. 1, c. 3, tom. VII *Bibl. Patr.*, p. 250.
(1911) *Dissert.*, n. 17 et seq.; Duval. *Elench.*, p. 9, 68, 105 ; et in tract. *De R. P.*, etc., part. iv. q. 8. p. 582 ; *ibid.*, part. ii, q. 1, p. 210.

numentum exstaret publicum, Pontificem falli posse.

VI. — *De Pontificum lapsibus agnitis vel prævisis; deque conciliorum congregandorum causa, quam vana et absurda dicta sint.*

Antiquorum Pontificum lapsus alios negant; quam inani opera res ipsa docet: alios, etiam corpori Juris insertos confitentur; sed Romanos Pontifices non eo animo egisse, ut docerent universalem Ecclesiam, neque pro cathedra dixisse contendunt; qua quidem in responsione miris se involvunt ambagibus. Primum enim ea errata vidimus, quæ ad universalem Ecclesiam ederentur: tum absurdum illud est, Romanum Pontificem jussum universim confirmare fratres, officio fungi, cum universos docet, non autem cum singulos; imo cum rite consultus respondet Ecclesiis aut religiosis cœtibus; atqui eo ritu consultos Stephanum II, Gregorium II, Cœlestinum III, Innocentium III, aliosque, egregios licet Pontifices, falsa et erronea respondisse in confesso est. Ergo apostolico officio confirmandi fratres defuisse constat; eo quidem magis, quo viam salutis quærentibus; cum certa et infallibilia possent, dubia et errori obnoxia rescripta miserunt.

Jam illud toties dictum a doctoribus ipsoque Augustino; dictum ab ipsis Pontificibus, ipsoque Gelasio, Innocentio III, Joanne XXII, cæteris (1912); dictum ad ipsos Pontifices in conciliis sedentes; siquidem ipsi prava definirent, nihil id veritati, nihil Ecclesiæ nociturum: an elevari putant, cum responderint: non id tanquam dubios, ut ipsa verba præferunt, *sed per impossibile* voluisse dictum? quem vero non pudeat, doctrinæ catholicæ summam, ad hæc minuta et subtilia deduci?

Denique illud quam invictum inconcussumque est: frustra convocari generales synodos, si tota definiendæ veritatis ratio in uno Pontifice constat. Quo uno argumento attoniti, ac veluti palabundi in diversa fugiunt: sed undique præcipitia, neque quidquam perfugii est.

Hi nempe respondent consultores dari judicaturo Papæ. Consultores vero ei qui jam judicasset, ut de sancto Cœlestino, de sancto Leone, de sancto Agathone aliisque certum (1913): consultores ei, qui tam longe abesset, qui legatos mitteret, non ad se relaturos, aut suam exspectaturos sententiam, sed statim cum Patribus judicaturos: consultores eos, qui profecto non consultatoriam, sed decretoriam sententiam promerent. An non pudet episcopos toto orbe convocatos, non alio loco esse, quam Academias ac theologicas Facultates, consultatoria decreta proferentes?

At forte illud melius: convocari synodos elucidandæ rei? Cur ergo non tractatus et elucidationes, sed definitiones, sed anathemata, sed judicia et decreta jam irretractabilia produnt?

Denique decurrant ad illud: convocatas synodos, quacunque in quæstione, non ex necessitate, ad solvenda dubia; sed ex abundanti, ad frangendos contumaces. Frangendos vero, an potius adjuvandos; si post infallibile, ut illi quidem volunt, Pontificis judicium, quæstio innovetur? Vel enim illusoria deliberatio est, ludibriumque sit de re jam confecta quærere; vel vera seriaque habetur quæstio. Jam dubitante synodo, non modo contumaces, sed etiam modesti, probique dubitare coguntur.

His victi alii, neque quidquam aliud habentes, quod concilio tribuerent; respondent Papam quidem per sese esse infallibilem; sed congregata synodo, ad totam synodum infallibilitatem transmitti, nec jam Papæ fas judicare soli. Quæ primum nec sibi constant: absurdum enim est a Papa, convocata synodo, abdicatam innatam potestatem: neque quæstionem solvunt; et remanet quæstio, cur operosa moliantur, cum prompta et expedita suppetant. Denique qualis Papa in adunata Ecclesia, talis in diffusa est: neque enim habet aliud adunata Ecclesia, quam ut toto orbe diffusam repræsentet. Quare quæ in adunata virtus, ejus profecto radicem in diffusa esse oportet.

Quæ cum ita sint, quæstionem nostram ipsa conciliorum convocatione finitam contendimus. Compendiosa sane et explorata demonstratio, quæ in ipso concilii nomine continetur.

VII. — *Quam grave sit Ecclesiæ catholicæ causam in tot absurdis collocari, cum præsertim ea invidiosissima sint.*

Hæc igitur absurda sunt, in quæ, nosque, seque, totamque Ecclesiam, quantum in ipsis est, conjectum eunt. Quis autem non videt, quam eadem invidiosa sint, summam Ecclesiæ ac fidei, uni homini summo quamvis, summaque dignitate prædito, sed mortali tamen, ne quid dicam amplius, permittendam? convocari episcopos ac viduari Ecclesias, ut unum audiant? rem per se tantam, tam incredibilem, atque hucusque pro dubia saltem habitam, pro certo Ecclesiæ fundamento collocari? denique ut id fiat, everti formulam ab apostolica usque ætate firmissimam, nempe illam: *Visum est,* non Petro, sed *Spiritui sancto et nobis?* (*Act.* XV, 28.) Quanta autem audent, qui Petro negata, Petri successoribus tribuunt.

Atque hanc apostolici concilii formam sanctus Cœlestinus, et sancta quinta synodus ad omnia deinde concilia pertinere putant. Unde septima synodus: « Dominus Deus noster nos sacerdotii principes, beneficio suo undique convocavit, quatenus deifica catholicæ Ecclesiæ traditio, communi decreto recipiat firmitatem (1914). » Et oc-

(1912) Sup., n. 3 et l. IX, c. 18, 19, 26, 27, 44; l. X, c. 8, 9; et *Diss. præv.*, n. 47, 48.
(1913) Sup., l. VIII, c. 11.

(1914) COELEST.. *Epist. in act. conc. Eph.*, act. 2, t. III *Conc.*, col. 614; conc. V, coll. 8, t. V, col. 662. Sup., l. VII, c. 6.

tava synodus, qua nulla sanctæ Sedi obedientior exstitit. « Sanctissimi vicarii senioris Romæ, et nos qui reliquarum sedium vicarii sumus, hæc omnia dissolvimus (1915), gratia Domini nostri Jesu Christi, qui dedit nobis summi sacerdotii potestatem juste et congrue ligandi et solvendi (1916). » En qui Papæ consultores atque vicarii habeantur. Tum illud : « Spiritus enim sanctus, qui locutus est in sancta Romana Ecclesia, credimus, quod et in nostris Ecclesiis locutus exstiterit. » Meminerant enim illud : *Visum est Spiritui sancto et nobis :* quæ legati apostolici pronis animis suscepere, atque adjecere insuper ad imperatorem (1917) : « Sanctissimus Papa nos famulos suos direxit in hanc urbem, ad manifestationem veri et justi judicii in conspectu imperii vestri, et sanctæ universalis synodi ; ita ut non habeant (Photiani scilicet) vocem appellationis vel repedationis, sed quemadmodum jam judicati sunt et dejecti, in sæculum maneant. » Et in quo vim summam collocarent ; cum scilicet capiti universa se Ecclesia conjunxisset. Quam modestiam omni elatione firmiorem qui infringere satagunt, Sedis apostolicæ principatum extollunt in speciem, re ipsa deprimunt, invidiamque tantum non veram auctoritatem conciliant.

VIII. — *Hæc absurda et invidiosa, etiam esse inania, neque prohiberi posse quin ad Ecclesiæ consensum necessario recurratur. — Ex cathedra pronuntiari, quid sit.*

At illa importuna, nimia, invidiosa sectati, nec sic proficiunt : huc enim illis res redit, ut quantumlibet judicante Pontifice, tamen ad ultimum fidei stabiliendæ robur consensus Ecclesiæ requiratur ; quod ita conficimus.

Sane qui Pontificem ut Pontificem, errare posse negant, non eamdem ineunt viam ; neque omnes conveniunt, illud, *pro cathedra pronuntiare*, quid sit. Turrecremata sic docet : « Si Romanus Pontifex efficitur hæreticus ; ipso facto quo cadit a fide Petri, cadit a cathedra et sede Petri, ejusque judicium non esset judicium apostolicæ Sedis (1918). » Quid ergo ? Repetendum, donec verum pronuntiet ? Unde autem vera dixisse constabit, nisi cum Ecclesia consenserit ?

Nihil horum refugimus : placet non imputari Sedi apostolicæ, si quid erit noxium, si quid erroneum, si quid alienum ; quæ sanctus Antoninus paulo enucleatius explicare visus est. Is quidem sic distinxit : « Papam ut personam particularem, ex motu proprio agentem, errare posse in fide : at Papam ut personam publicam errare non posse (1919). » Personam autem publicam sic interpretatur, « utentem concilio et requirentem adjutorium universalis Ecclesiæ, quæ non habet maculam neque rugam. »

Sit ergo Pontifex ex officio interpres Ecclesiæ : quoties avita et Ecclesiæ tradita interpres attulerit, toties e cathedra dixerit ; toties Pontificem, personamque agat publicam : privatus habeatur doctor, teste Antonino, cum *ex motu proprio* in fidei negotiis egerit.

Hinc idem Antoninus pontificiam definitionem valere quidem dicit summa et ultima firmitate ; sed *acceptatam*, *examinatam*, *approbatam*, quemadmodum mox retulimus (1920) : ut cum varii varia, de eo quod sit pro cathedra dictum, attulerint, certissimum signum sit, pro cathedra esse dictum cum Ecclesiæ consensus accesserit.

Decorum magnificumque Pontifici, ut pari fere loco, atque concilia generalia habeatur. Certum est apud catholicos concilia generalia infallibilia esse ; at cum dubitari possit, conciliumne aliquod generale sit, id ex Ecclesiæ consensione repetatur ; ita certum firmumque, si velint, habeatur, Pontificem pro cathedra docentem esse infallibilem ; at cum dubitari possit, an pro cathedra dixerit, adhibitis omnibus conditionibus, ultima nota ac tessera sit Pontificis ex cathedra, docentis, cum Ecclesiæ catholicæ consensus accesserit.

Id si Romæ placeat, pacique profuturum sit, haud equidem contradixerim ; sed alia Bellarmino ac Duvallio placent. Placet quippe Pontificem, quoties adhibita formula aliquid Ecclesiæ proposuerit, saltem cum anathemate, esse infallibilem. An vel sic Ecclesiæ consensum excludent ? Non sane Andreas Duvallius, cujus verba, alio loco relata, adversus Richerium disputantis, audivimus (1921).

Neque vero Bellarminus, tametsi in speciem asperior, summa ipsa discrepat. Is enim est, qui dixerit (1922), « definitiones de fide præcipue pendere ex traditione apostolica et consensu Ecclesiarum : ut autem cognoscatur, quæ sit totius Ecclesiæ sententia, et quam traditionem servent Ecclesiæ, non esse aliam meliorem rationem quam ut conveniant episcopi ex omnibus provinciis, et quisque referat Ecclesiæ suæ consuetudinem. » Addit, necessaria videri concilia ; « quia nonnulli aperte dicunt Summum Pontificem potuisse errare : » quorum nullam rationem haberi oporteret, nisi aut vera, aut saltem probabilia dicerent.

Quare quidquid illud est, quod Bellarminus dixerit, Parisiensium sententiam sibi *videri erroneam*, *atque hæresi proximam*, sane intellexit suum illud, *videri*, minime prohibere quominus ea sententia adeo probabilis videatur, ut in celebrandis conciliis,

(1915) Sup. *ibid.*, c. 30, conc. VII, act. 7, t. VII, col. 554.

(1916) Nempe sacramenta quibus se Photio obligarunt. (*Ed. Paris.*)

(1917) Sup., l. VII, c. 33, conc. VIII, act. 6, tom. VIII, col. 1049, 1056.

(1918) TURRECR., *Summ. de Eccles.*, l. II, c. 112, fol. 260, mal. 258.

(1919) ANT., *Summ. theol.*, part. III, c. 3, § 4, p. 418 vers.

(1920) Sup., n. 3 et ANTON., part. IV, etc.

(1921) *Diss. prav.*, n. 21.

(1922) BELL., l. IV *De R. P*, c. 7 ; Sup, l. VIII, c. 20.

et quæstionibus summa et indeclinabili auctoritate finiendis, ejus rationem haberi necesse sit.

Neque aliud, si satis attendimus, Patres Gallicani voluerunt. Hic enim patere volumus Gallicanæ Declarationis arcanum; Gallicanos Patres non id edixisse, ne Romanus Pontifex infallibilis haberetur, de quo in scholis tantæ rixæ sint. Procul has scholæ voces rixasque habuerunt; non id episcopale suumque æstimarunt. Ad praxim maxime respicere placuit; atque illud pro certo figere, utcunque scholastica ac subtilis quæstio se habeat, tamen convenire inter omnes catholicos, pontificium decretum non haberi pro irreformabili, neque ultimum robur esse consecutum, nisi Ecclesiæ consensus accesserit. Quo dogmate constituto, tota infallibilitatis quæstio, speculativas inter vanasque quæstiones habeatur.

Hunc in sensum si accipi placet Gallicanam Declarationem, non ipsi Gallicani Patres, credo, refugient. Ego vero toto hoc tractatu id egi, ne tantopere pro ea infallibilitate litigent, quæ dubia saltem (pro dubia enim habemus in fidei negotio, quæ fide certa non sit) nunquam conciliare possit pontificiis decretis certam et indeclinabilem auctoritatem; ut et illud omittam, nimis incredibile et absurdum videri, infallibilitatem, tantum munus a Christo Pontifici traditum, necdum Ecclesiæ revelatum fuisse. Interim quæ Sedis apostolicæ majestatem decerent, et certa traditione constarent, asserui clarius (1923), quam ut in dubium revocari possint. Nempe in Sede apostolica semper vivere ac victurum Petrum fidei principem; neque successionem ejus unquam a fide abrumpendam, et catholicam fidem ad finem usque sæculi, non aliam quam Romanam futuram: ex qua fide quoties Romanus præsul dixerit, tunc ex cathedra dictum videri. Atque his confido, me talem exhibuisse papatum, qui resecatis dubiis, incommodis, invidiosis omnibus, ad hæc inanibus; sanctus et sanus, omnibus gratus, venerandusque habeatur; præterea tam sit ad fidem stabiliendam sufficiens, ut neque Duvallius, neque Bellarminus, quantumlibet infensus atroxque esse videatur, aliam postulent sufficientiam.

IX. — *De regenda disciplina discrepantes in speciem sententias summa ipsa convenire. — Duvallii loci. Item locus anonymi, qui de Gallicanis libertatibus scripsit.*

Jam ergo *magna et apostolica Sedes*, ex Declaratione Gallicana, secundum Mennam, circa fidem obtinuit, quod suum est; nempe ut eam tueretur: quod est præcipuum ecclesiastici regiminis officium. De altero, quod ad servandos dispensandosque canones spectat, audiamus.

Hic vero, sat scio, nihil difficultatis occurret, si quæ in confesso sint advertantur: namque Ecclesiam, et canone regi, et canones interdum relaxari oportere constat (1924); neque quis diffitetur.

At enim forte id postulant, ut Papa pro plenitudine potestatis, supra omnia concilia in omnibus, pro arbitrio dispensare possit. At non ita Antoninus; tametsi enim negat Papæ a concilio præfigi posse legem, id tamen addit (1925): « Dico quod in concernentibus universalem statum Ecclesiæ, non potest Papa disponere contra statutum concilii, si statuendo decoloraretur status Ecclesiæ. » Ita Turrecremata; ita omnes etiam pontificiæ potestatis studiosissimi confitentur.

Quid Duvallius? Quæstione, an sit absoluta Ecclesiæ monarchia, hæc habet (1926): « Non potest suprema illa potestas (Romani Pontificis) statum ecclesiasticum in toto aut in parte minuere, nedum evertere: verbi gratia, uni eidemque sexcenta beneficia conferre: pueros ad episcopatum promovere; ritus etiam generaliter per Ecclesiam ab omni ævo inviolabiliter observatos abolere, etc. Sic enim Ecclesiæ dignitas et splendor maxime minueretur, et ad certissimum exitium devolveretur. »

Enumerant theologi canonistæque canones longe plurimos quos Romanus Pontifex rescindere nequeat: verbi causa, canonem *latæ sententiæ* (1927) adversus percussores clericorum; quod, eo rescisso, ecclesiasticus status decolorari videretur: quasi non aliud sint innumerabiles, quibus conculcatis honos Ecclesiæ defloreseat magis.

Quin addit Duvallius, Benedicto XIII « merito denegatam obedientiam, non modo quod schismaticus esset, sed quod de ecclesiasticis beneficiis, contra jus fasque, in detrimentum Ecclesiæ statuere præsumeret (1928). » En quot canones Romanæ potentiæ invictos esse constet. Quid eos qui non universam, sed tamen singulares pessundent Ecclesias? An Romanus Pontifex abolere, et alios canones pro arbitrio statuere potest? Anonymus libertatum Gallicanarum oppugnator audiatur. Is uno verbo rem conficit; sic namque decernit: « nihil differre Gallicanam nationem a cæteris, in acceptandis, vel recusandis legibus ecclesiasticis; siquidem nulli non licet legum exsecutioni supersedere, si vel annuat Ecclesia, vel pensatis rerum, locorum ac personarum conditionibus, injustum sit ejus mandatis ad litteram servire (1929). » En quid de abolendis statutis veteribus, novisque inducendis sanciant, qui nos vexa os volunt.

(1923) Sup., l. x, integ.
(1924) Sup., l. xi, integ.
(1925) Ant., *Summ. theol.*, part. iii, tit. 22, c. 2, § 6. p. 416.
(1926) Duv., *De sup. R. P.*, etc., part. i. q. 2, p. 88; part. iv, q. 9, p 615, edit. 1614.
(1927) *Latæ sententiæ* excommunicatio non est diversa ab ea quam canonistæ vocant, *ipso jure, ipso facto. Vide* Eveill., *Trait. de l'excom.*, chap. 12, p. 117. (*Ed. Paris.*)
(1928) Duv., etc, p. 89
(1929) Anon, *De libert. gall.*, l. ii, c. 12, n. 4; Sup., l. xi, c. 22.

An autem supersedere tantum, non vero novam legem in totum respuere liceat, sequentia demonstrabunt (1930) : « Si is erat in Gallia rerum status, ut ei sicut cæteris provinciis orbis christiani, leges illæ non convenirent, jure naturali et ipsa legislatoris intentione, ab earum exsecutione liberi exstiterunt. » Quid Gallos exagitant libertatum defensores, si cæteræ gentes, alio sub titulo, aliove ritu, idem jus observent et exerceant.

At enim, inquies, se tutos Galli putant, non modo naturali jure, aut intentione Pontificis, sed etiam concilii generalis auctoritate superiori? Quid autem? An ideo in nos Vaticana ab arce fulmina detonabunt, quod concilii generalis decreto legem naturalem, ac Pontificis intentionem congruere rati, omnia in unum conjungimus, ac disciplinæ ecclesiasticæ servire cogimus?

Nempe, inquiunt, in Pontificem canonum eversorem, a concilio pro potestate, animadverti posse dicitis. Quo enim pertinebat concilii Constantiensis allegatus canon? Nonne ut constaret Pontificem concilio contumaciter inobedientem, *debite puniendum* (1931)? Jam ergo non nos Galli, sed tanta synodus, pacis ecclesiasticæ instauratrix, vapulat.

At enim Constantiense concilium de dubio Pontifice interpretandum erat. Absurdum. Fac tamen, ut mollioribus auribus parceremus, vim concilio illatam, tortaque ejus verba. Quid deinde proficiunt? Nempe ostendimus scandalosum et contumacem, utpote jam hæresis suspectum, pro dubio, imo pro nullo Pontifice haberi ab optimis ac pontificiæ potestatis studiosissimis doctoribus (1932). Quid quod mitiores ne sententia quidem, si recte advertatur, sed verbis tantum ab aliis discrepant? Hoc ergo peccamus, quod Parisiensium, imo concilii Constantiensis simplicitate magis, quam aliorum ambagibus ac subtilitate delectamur? Certe bonus et æquus Pontifex nihil metuit ab illis extraordinariis casibus, qui vix mille annis eveniant, uti ex Joanne Majore discimus. Sed tamen mortalem tanta potestate præditum, tot tentationibus obnoxium, tanta adulatione circumdatum, aliquod canonum metu coerceri oportet.

X. — *Sedis apostolicæ majestas et potestas.*

Hic subit admirari Romanam potestatem, uniendæ Ecclesiæ natam, unde perducamur ad æternam charitatem, qua in Deo unum simus. Petrus ergo et Petri successor ne inter se dissentiant Ecclesiæ, communis traditionis interpres; ne incertis motibus fluitent, communium canonum exsecutor, Sede apostolica auctore vel probante confectos custodit et vindicat. Hæc habens et exercens apostolica Sedes, tanta antiquitus auctoritate viguit, ut postea, fidens dixerim, imminuta magis quam aucta esse videatur.

En ille Leo Magnus ex Patrum traditione influentem in omnium animos edit epistolam (1933); imperatorem adversum nactus, ad Ephesinam generalem synodum, invitus, nec suo loco positus, cogitur, nec auditur. Itaque antiqua condemnatur fides. At ille latrocinalem synodum valere non est passus; imperatoria potestate fretum Alexandrinum Dioscorum fregit; ad instaurandam cognitionem imperatorem pertulit; Chalcedonensis synodi auctor, ac deinde executor, ad constabiliendam communem Ecclesiæ fidem, invicta potentia stetit.

Eadem exsequendi auctoritate freti, Gelasius, ac deinde secuti Romani Pontifices, adversus imperatores, ac regiæ urbis antistites, in Chalcedonensem synodum rebellantes, nulla nova synodo indigere se professi, tanta egere confidentia, tantaque vi, ut imperatores totamque orientalem Ecclesiam, ad condemnandos perduelles, sola jam Sedis apostolicæ auctoritate perpulerint.

Quid ubi nulla synodus intervenit? Ecclesiarum consensione freti, haud minus fiducialiter egerunt; Pelagianos nullo loco consistere passi sunt; ac superbis ne illud quidem solatium reliquerunt, ut ab œcumenica synodo damnati viderentur. Quis autem Pontifex posteriore ætate, qua nonnullis potestate aucti videntur, tanta auctoritate tanta gessit? Tanta potest, auctore et exsecutore Petro, capiti connexa Ecclesiarum fides!

An ideo putamus infirmam Sedis apostolicæ auctoritatem, quia Ecclesiarum consensum postulamus? Imo firmiorem. Id enim tantum tribuimus Ecclesiis, ut agnoscant, ut sentiant, an communis interpres satis ex communi traditione dixerit; in ea acquiescant (1934), in ea Spiritus sancti magisterium collocatum, neque unquam defuturum, certa fide credant.

Nec minus invicti fuerunt Romani Ponti-

(1930) Anon. *De libert. gallic*, lib. II, cap. 12, n. 5.
(1931) *Conc. Const.*, sess. 5.
(1932) Dion. Carth., *De auct. Pap.*, etc., part. I, art. 34, fol. 342, *verso;* Driep., *De libert. Christ.*, dist. 40, c. 6. Bell. Rosel., et alii pass.
(1933) Ad Flavianum.
(1934) Multoties audivi quosdam palam dicere, doctrinam Ecclesiæ Gallicanæ a Bossuet, in illo tractatu, non tam suis nervis instrui, quam quibusdam veluti integumentis involvi. Credo equidem eos, qui talibus calumniis virum maximum insectantur, Gallicanam doctrinam non habere satis cognitam, et penitus ignorare quibus nervis instructa esse debeat theologica oratio. Hæc enim nisi nescirent, non redarguerent Bossuet, qui, cum nitidius quam quisquam antea Gallicanæ doctrinæ capita proponit, validius defendit, accuratioribus argumentis confirmat, tum temperat diligentissime ab illis decretis aperte nimiis, quibus plurimum delectantur multi neoterici scriptores; ratus nimirum nefas esse viro theologo illos transgredi terminos quos posuerunt patres nostri. Quod autem hic Ecclesiis tribuere videatur hoc tantum, *ut agnoscant, ut sentiant an* Papa *ex communi traditione dixerit*, et sic *acquiescant*, nulla esse potest difficultas iis, qui hunc tractatum attente, non cursim legerunt. (*Edit. Paris.*)

fices, cum canones ab Ecclesiis, Sede apostolica, sive auctore, sive probante, susceptos vindicarunt. His Constantinopolitanos præsules alta spirantes, et principum gratia ferocientes, et a Nestorianis, Acacianisque usque tempor bus, Ecclesiæ graves, tanquam in schisma erupturos animo providerent, qua gravitate poterant, coercebant; orientali Ecclesiæ, quæ novæ Romæ faveret, Nicænos canones opponebant; invictos se rati, quandiu, ut ipsi profitebantur, secundum canonum regulas paternorum rem gererent.

Itaque eorum tanta vis fuit, ut Agapetus Papa exsul (1935), et supplex Constantinopolitanum præsulem (1936) ad pristinam Trapezuntinam sedem, contra canones dimissam, amandaret; ab hac quoque dejiceret, nisi rectam profiteretur fidem; ejus sociis certis conditionibus veniam indulgeret: ex quo illud, quod hujus corollarii initio posuimus (1937): « Magna et apostolica Sedes antiquum obtinet, rectam fidem tuens; sanctarum Ecclesiarum sanctiones servans; » ubi oportuerit *indulgentia utens.*

Interim cum episcopis rectam fidem et regulam secutis, æquo propemodum jure agebant. Eulogius Alexandrinus episcopus scripserat se sancti Gregorii Papæ jussa capessere. At ille ea verba jussionis vocem procul a se amolitus, hæc ait (1938): « Quod verbum jussionis peto, a meo auditu removete: loco enim mihi fratres estis, moribus patres. Non ergo jussi, sed quæ utilia visa sunt, indicavi. »

An non ergo ille se superiorem sentiebat? Id hæretici, id imperiti jactent: non enim intelligunt quænam a Domino constituta sit ecclesiasticæ potestatis ratio ac vis. At Gregorius tam modestus, quam fortis intelligebat: « Nam quod, » inquit (1939), « se dicit (1940) Sedi apostolicæ subjici, si qua culpa in episcopis invenitur, nescio quis ei episcopus subjectus non sit: cum vero culpa non exigit, omnes secundum rationem humilitatis æquales sunt. » Quam communem regulam omnibus præpositis esse voluit: « Sit, » inquit (1941), « rector bene agentibus per humilitatem socius; contra delinquentium vitia per zelum justitiæ erectus; ut et bonis in nullo se præferat, et cum pravorum culpa exigit, potestatem protinus sui prioratus agnoscat. » Quod ille multis exemplis, Scripturarumque testimoniis prosecutus, sic denique concludit: « Summus itaque locus bene regitur, cum is qui præest, vitiis potius quam fratribus dominatur. » Itaque ille Gregorius, tam humilis, tam modestus, tam æquo cum cæteris jure usus, summa potestate Constantinopolitanorum præsulum superbiam contudit (1942); acta synodica per Sedem apostolicam dissoluta cassataque memorat (1943), et antecessoris ea de re sententiam vindicat: neque ullus unquam Pontifex majore constantia apostolicam auctoritatem exercuit. Quid ita? quia canones, quia priscas consuetudines, quia omnium fratrum jura æque ac sua servabat, ut vidimus (1944).

XI. — *Quam fœdam ecclesiastici regiminis pontificiæque potestatis idem, adversarii, ac præsertim auctor anonymus proferant, quamque hæreticis faveant, dum papatui favere velle videntur.*

At auctor anonymus, qui de gallicanis libertatibus scripsit, aliam papatus ideam informavit (1945). Libro enim VI, quo caput III gallicanæ Declarationis aggreditur, id agit, ut quia Romanus Pontifex, omnium fidelium pastor etiam immediatus habeatur, omnia pro arbitrio ad se trahere possit, nullis obstrictus canonum, vel avitæ probatæque consuetudinis vinculis. Ac primum quidem eos affert locos, quibus universa Ecclesia, atque etiam Gallicana, Romano Pontifici subjecta sit, quod nemo nostrum negat. Atque id ille sensit. Subdit vero (1946): « Hæc quidem ita in communi dicta negantur a nemine, quia nemini sunt incommoda; sed cum ad praxim deducenda sunt, auctoritas concilii generalis, libertas Ecclesiæ, canones et similia opponuntur: quasi vero illa excepta intelligantur in verbis Christi, aut etiam in declarationibus solemnibus (1947). »

(1935) Non erat exsul Agapetus, quanquam non omnino sua sponte Romam reliquerat. Hoc enim tantum memorat Liberatus. (*Breviar.*, cap. 2.) Agapetum gravibus minis Theodati Gothorum regis territum, pro concilianda pace, legationem ad imperatorem Justinianum suscepisse. (*Edit. Paris.*)

(1936) Anthimus Eutychianus, Trapezuntinus episcopus studio et favore Theodoræ Augustæ, post obitum Epiphanii CP. in ejus locum suffectus est, consensu etiam imperatoris, cui ille, multa dissimulando, se esse catholicum persuaserat; ita ut Justinianus ejus ordinationem ab Agapeto, tunc Constantinopoli degenti, approbari cuperet. At Agapetus nec Anthimum videre voluit, neque cum eo colloqui; quod causa fuit cur imperator illum interrogaret de duabus in Christo naturis. Tunc Anthimum deprehensum Eutychianum Justinianus in exsilium misit, et Agapetus Mennam Magni monasterii abbatem, patriarcham consecravit. *Vid.* ANAST., *Vit. Agap.*, tom. IV *Conc.*, col. 1787; et *Epist. Agap. ad Pet. Hieros.*, tom. V, col. 47.

(1937) *Conc. C. P.* sub Menn Vid. sup. n. 1.

(1938) GREG. MAG., indict. 1, lib. VIII, epist. 30, t. II, col. 919, al. l. VII, epist. 30.

(1939) *Ibid.*, lib. X, epist. 59, al. lib. VII, epist. 65.

(1940) Byzacenus primas.

(1941) GREG. MAG., *Reg. Past.*, part. II; *ib.*, col. 20, 22.

(1942) Lib. IX, epist. 12, al. l. VII, epist. 44, pass. in ejusd. Epist.

(1943) Nempe acta Constantinopolitani concilii an. 585, quæ Pelagius II, Gregorii antecessor, ideo rescidit, quod Joannes, dictus *Jejunator*, CP. antistes, *se episcopum universalem* appellasset. Miror sanctissimum patriarcham Mennam illo superbo nomine ubique appellari in concilio CP., an. 536. (*Edit. Paris.*)

(1944) Sup., lib, XI, c. 12.

(1945) Anon. *De libert.*, etc., toto lib. VI.

(1946) *Ibid.*, lib. VI, c. 2.

(1947) Quibus episcopi Papæ obedientiam profitebantur.

Eo ergo nos adigit, ut non modo ex solemnibus obedientiæ Romano Pontifici præstandæ declarationibus, sed etiam ex Christi verbis ad omnia extraordinaria et arbitraria teneamur : ut, quia Christus generalibus verbis Petro dixerit (*Matth.* XVIII, 18), *Quodcunque ligaveris, quodcunque solveris ;* jam neque Ecclesiæ libertatem, neque canones, neque concilia generalia allegare liceat.

Sane ille prævidit obstitura sibi primorum sæculorum tot ac tanta documenta, quibus Romanus Pontifex, antecessorum quoque auctoritate, canonibus servire jubeatur : quæ nos libro XI exsecuti sumus. Quo loco id etiam ostendimus, promissam sane obedientiam, sed secundum canones, et jure servato ; cui etiam professioni, Romanorum Pontificum antiqua professio responderet (1948). At anonymus, ne prisca illa traditio, verborum Christi interpres sibi objici possit, commento illo cavet, quod jam confutavimus (1949).

Ergone, inquies, nulla tunc canonum relaxatio : imo aliqua, non promiscua ; extorta necessitate, non ad libitum proflua, provida et modesta, non quæ se super omnia jura superferret. Hæc ad undecimum usque sæculum permanasse ; hæc omnium cordatiorum, præsertim vero Gallorum animis inhæsisse ; hæc in concilio Constantiensi stabilita esse ; hæc paulo ante Constantiense concilium, a Durando Mimatensi, Clemente V jubente, scripta esse vidimus (1950). Ille per dispensationes et exemptiones, impunem regnare licentiam, ac perdita esse omnia conclamabat ; ille per synodos generales his adhiberi modum, utque Ecclesia Romana, *non omnia ad se traheret*, ne *omnia perderet*, postulabat (1951). Cætera alibi memorata, ac præsertim egregiam illam, jubente Paulo III, de reformanda Ecclesia summorum virorum consultationem (1952), atque ipsa decreta Tridentina prætermittimus. Quidnam ergo illud esse dicemus, quo potestatis pontificiæ, secundum anonymum, totus esse *fulgor explicuit ?* An cum non jam fere tutandis canonibus, sed exemptionibus, dispensationibus, reservationibus, denique extraordinariis arbitrariisque mandatis et imperiis eminere cœpit auctoritas, cum Papa longe positus, tot capitula, tot monasteria, de quibus ne cogitare quidem vacat, immediate regenda suscipit, proprios arcet episcopos, atque ab iis suum quoque clerum avellit ; cum episcopalem jurisdictionem in monachos atque in mulieres effundit, aut effusam tutatur ; cum denique romana curia episcopos veluti adversos habere, in tot exemplis præsidium ac firmamentum ponere voluisse visa est ? Hiccine ille est Ecclesiæ Romanæ fulgor explicitus ? an fumus potius ? At nos ex illo fumo dari lucem votis omnibus supplicamus. Id in concilio Tridentino, pro temporum quidem necessitate, inchoatum, Ecclesiæ gratulamur ; certoque statuimus, nunquam Ecclesiæ catholicæ, nunquam Sedi apostolicæ suam dignitatem constituram, nisi defensis canonibus, ascitisque episcopis, quos ipse Christus adjutores dederit.

XII. — *Quam falso asserant Gallicana Declaratione contentam doctrinam dissidiorum occasione proditam aut innovatam.— Cleri Facultatisque Parisiensis antiqua monumenta replicantur. — Nova etiam produntur quædam Gallis malevolentissime ab anonymo objecta refelluntur. — Votum auctoris ejusdemque erga Ecclesiam catholicam Sedemque apostolicam devotus animus.*

Jam luce est clarius pessime objectum Gallis, quod de Sede apostolica male sentiant, cujus dignitatem confirmare et illustrare non cessant. Sed quandoquidem auctor annoymus tractatu *De Libertatibus Gallicanis* ea de re mendacissime ac malevolentissime scripsit, non feremus christianissimi regni impune violari majestatem.

Ac primum grave illud est, quod semel atque iterum inculcat (1953), a Bonifaciani dissidii tempore, Gallorum in Sedem apostolicam studia refrixisse : cum, ut cætera omittamus, id etiam imperitissimis rei historicæ notum sit, post ea dissidia, sub Benedicto XI et Clemente V, aliisque pontificibus, curiam pontificiam translatam ad Gallias, atque Avenione toto fere sæculo residentem, cum Gallicano regno conjunctissimam, ejus obsequiis floruisse. Sed nos insulsissimum commentum jam confutavimus (1954).

At anonymus graviora protulit. Nempe et id scribere ausus : Quæ a Gallis scriptoribus de Romani Pontificis auctoritate proferuntur, « avitum ac fere ingenitum testari illius nationis erga sanctam Sedem studium magis forte quam modernorum affectum (1955) ; » tanquam ab eo studio moderni desciverint. Postea : « Quod Galli aliquibus schismaticorum nomine suspecti sunt, aut inimicorum esse invidiam aut politicorum minas ;... aut forte justum piorum metum ; ne, si crescat pontificiorum mandatorum neglectus, in contemptum transeat, qui a schismate solet non longe abesse : » quasi jam Gallis solemne sit pontificia mandata negligere. Gravius et acerbius illud (1956) : « Fere pœnitere Galliam, quod olim sanctam Sedem tanta reverentia prosecuta fuerit, tanta humilitate audierit, tanto zelo defenderit. » At illud dirum et abominandum de Gallicanis etiam antistitibus dictum (1957) ·

(1948) Sup., lib. XI, c. 8. *Vid.* quoque lib. IX, c. 21.
(1949) *Diss. præv.*, n. 80, 81, 82.
(1950) *Vid.* lib. XI, c. 16, 17, 18, 19.
(1951) Sup., l. VII, cap. 18 ; DURAND., *De modo celeb. conc.*, etc. Vid. *Dissert. præv.*, n. 50
(1952) Sup., lib. XI, c. 18.
(1953) Anon., lib. I, cap. 15, n. 2, l. III, cap. 9, n. 3.
(1954) Sup., lib. III, cap. 23, 24, 25 ; lib. X, cap. 23.
(1955) Anon., l. VI, c. 2, n. 1, 2.
(1956) *Ibid.*, l. IX, *Præf.*
(1957) *Ibid.*, l. VII, c. 1, n. 3.

« Frustra antistites Gallicani auctoritati pontificiæ gravissimum vulnus illaturi honorifica præfatiuncula ferrum occultant : » ut parum esse videatur, quod Romano Pontifici adversentur, nisi etiam blandientium ac venerantium specie, parricidales manus inferant. Quo argumento ? qua probatione ? nulla : nisi quod avitam, Ecclesiæ catholicæ Sedique apostolicæ salutarem, certe tot retro sæculis, a studiosissimis Sedis apostolicæ defensoribus pro innoxia habitam, sententiam, nulla cujusquam offensione proponunt.

Et quidem toto anonymi tractatu sparsum illud (1958) : priscas illas de Ecclesiæ catholicæ et conciliorum generalium auctoritate sententias, in Gallia tunc esse prolatas, « cum reges a Romano Pontifice dissiderent. » In his igitur Gallos « aulæ desideriis obsecutos, atque alicujus spei vel timoris impulsu, » esse permotos ; quin ipsos episcopos Gallicanos, anno 1682, « odiosam et importunam objecisse doctrinam, ut Summum Pontificem ab exsecutione Lugdunensis de regalia canonis deterrerent. » Sed hæc quam falsa sint, quamque iniquo animo exprobrata, alia Ecclesiæ Gallicanæ acta testantur.

Vetusta omittimus ; posteriorum sæculorum exempla proferimus. Nullum sane erat Christianissimo regno cum Martino V dissidium, cum sacra Facultas Joannem Sarrazinum, qui conciliarium statutorum vigorem in Summo Pontifice reponeret, repellebat, et ad ista adigebat, « quod tota auctoritas dans vigorem statutis conciliaribus, residet, non in solo Pontifice, sed principaliter in Ecclesia catholica, et Spiritu sancto (1959). »

Nullum erat dissidium cum Romanis Pontificibus, eo tempore quo eadem Facultas ad hæc Lutheranos compellebat, ut Ecclesiæ catholicæ et conciliorum generalium determinationes absolute admitterent ; decreta vero Romanorum Pontificum ita, « si ab Ecclesia recepta et approbata » essent (1960).

Nullum erat dissidium, cum editis adversus Lutherum articulis, ecclesiasticam potestatem exponere aggressi, Pontifici quidem suam ; at, ut errare non posset, non nisi Ecclesiæ catholicæ et conciliis generalibus tribuebant.

Nullum erat dissidium, cum toti orbi Christiano Tridenti collecto, atque ipsi Pio IV testatum volebant, se in Constantiensibus, iisque conjunctis Basileensibus decretis persistere, ac porro perstituros, neque laturos unquam, ut sacrosancta decreta ulla vel ambigua formula læderentur (1961).

Recentiora ac nostri sæculi exempla postulas ? Nullum erat dissidium anno 1614, cum gravis illa exstitit de Tertii Ordinis articulo, ac regum suprema auctoritate dissensio : et tamen in actis ordinis ecclesiastici conscriptum legimus (1962) : lecto articulo, Patribus visum « eo articulo sterni viam ad schisma ; ac fieri ut civiles ordines nulla auctoritate, nec potestate legitima de verbo Dei judicent, decernantque quid illi congruat ; damnent ac ligent conscientias ; quæ auctoritas concilio generali et Ecclesiæ universæ spirituali potestati reservata est. » Quo etiam die promeridiano conventu iteratum ; « hujus quæstionis judicium concilio œcumenico reservatum. »

At enim, inquies, non hic tractabant quæstionem, neque conciliarem potestatem cum pontificia comparabant. Recte. Tanto ergo magis, quæ animis erant insita nullo contentionis studio proferebant ; arduam quæstionem, summaque inter Catholicos dissensione agitatam, ubi etiam de Papæ auctoritate quæreretur, *concilio œcumenico*, sive ut explicitius in superiori congregatione dictum erat, nec jam repetere necessarium, *concilio œcumenico et Ecclesiæ catholicæ potestati* reservabant ; de fidei quæstionibus terminandis communem cleri consensum simplice animo testabantur ; sancti et orthodoxi mirificas laudes a Paulo V summo Pontifice, brevi speciali edito, referebant.

Nullum erat dissidium anno 1625, cum clerus Gallicanus Stephani Louytrii decani Nannetensis, apostolicæ Sedis auctoritate prolatam sententiam adversus episcopum Leonensem, declaratione edita, impiam, sacrilegam, nullam esse censuit (1963) : accepto deinde nuntio declarationem a Summo Pontifice esse abrogatam, regi Christianissimo totius cleri nomine supplicavit (1964) : si res pacifice neque Romæ, neque in Gallia componi posset, « permitteret nationale

(1958) Anon., l. III, c. 8, n. 9, 10 ; l. VIII, *Præf.*, n. 1 ; *ibid.*, c. 8, n. 2 ; l. IX, c. 10, n. 3, 4, in conclus. Oper., n. 13 et pass.

(1959) Sup., l. VI, c. 21.

(1960) *Ibid.*, c. 23.

(1961) *Diss. præv.*, n. 14.

(1962) *Proc. verb. de la Chambre ecclés.* 1614, *du mardi 30 déc.* ; *Mém. du clergé*, tom. I, p. 198, edit. 1673.

(1963) Rem, ut gesta est, narrabimus : Summus Pontifex doctores Gallemand et Duval, ac P. de Berulle congregationis Oratorii præpositum generalem, tam in spiritualibus quam in temporalibus, præfecerat omnibus monasteriis monialium Carmelitarum in Gallia constitutis. Plurimi autem episcopi intercesserant, ne bullæ et brevia apostolica, ea de re missa exsecutioni darentur, quos inter D. de Rieux episcopus Leonensis enixe contendebat, episcoporum auctoritatem in moniales eam esse, quam Papa nullo decreto, nulla bulla posset convellere. Itaque moniales Carmelitas Morlæenses suæ diœcesis, quæ ultro episcopali suæ jurisdictioni se submiserant, transtulit primum in domum suam episcopalem, et inde in castellum Brestiæ. Verum D. de Louytre, delegatus a cardinalibus de La Rochefoucauld et de La Valette, ut in ea causa Papæ nomine judex esset, venit Leonem, ibique, lata sententia, jussit moniales anathemate innodari, ecclesiam cathedralem Leonensem interdici, et ipsum episcopum ab omni ministerio episcopali suspendi, nisi intra decem dies dictas moniales ad Papæ obedientiam reducere conaretur. At clerus gallicanus indigne ferens D. de Louytre hæc tam multa tantaque nullo jure fuisse molitum, illud egit, quod hic a Bossuet narratur. (*Edit. Paris.*)

(1964) *Mém. du clergé*, t. I, part. I, c. 50, n. 14, 15. Vid. *Rec. des pièc. concern. l'hist. de Louis XIII*, tom. IV, p. 310 et seq.

concilium, ut consuleretur quid facto opus esset, et ut concilium œcumenicum peteretur. » Concessum a rege, cum legato actum, missum Romam (1965) commonitorium, allatumque imprimis, « non potuisse a Papa contra tot episcopos decerni, nisi illis auditis, dataque commissione in partibus, juxta concordata et privilegia Ecclesiæ gallicanæ; ab episcopis Gallicanis postulatum nationale concilium; ac nisi breve apostolicum premeretur, daturos ibi operam, ne quid libertates et privilegia Ecclesiæ gallicanæ detrimenti caperent (1966). » Quid plura ? Pressum breve ; Louytrius a sententia destitit; Leonensi episcopo satisfecit.

Nullum erat dissidium anno 1650, cum occasione viri illustrissimi Renati de Rieux de Sourdeac, episcopi Leonensis, a commissariis apostolicis depositi, atque aliorum commissariorum sententia (1967) restituti, veritus est clerus ne provinciarum juri et canonico ordini noceretur. Itaque solemni protestatione edita, et nuntio rite intimata, id egerunt, « ut episcoporum judicia, congregatis in synodo provinciæ Patribus, salvo jure appellationum ad Romanam Sedem, antiqua canonum auctoritate reservarentur; neve apostolicis litteris ullum sibi præjudicium fieri possit; neve trahantur eadem in exemplum, quo quisquam sibi putet contra salutarium reverentiam regularum temere quid liceret (1968). » Sic cavebant ne adversus canones extraordinaria et arbitraria mandata valere putarentur.

Nullum erat dissidium anno 1656, cum sacræ Facultatis jussu, postulantibus ac probantibus episcopis, in ordinario ac frequenti concessu Lutetiæ congregatis, e Francisci Guillovii thesi hæc præsertim erasa sunt (1969) : « Concilia ad melius convocari; in his, a Pontifice auditis episcoporum sententiis ac judiciis, pro sua auctoritate certoque et infallibili charismate, verbum fidei pronuntiari. » Substitutum illud : « Episcoporum jurisdictionem esse juris divini, et esse immediate a Christo, eosque in conciliis generalibus vere esse judices, atque in his ex eorum judicio Summum Pontificem pronuntiare. »

Denique nullum erat dissidium, cum per eadem fere tempora tot adversus Jansenium acta confecta sunt, laudatique a Romanis etiam Pontificibus episcopi Gallicani; cum tamen priscæ disciplinæ traditionisque memores, pontificias constitutiones ita admitterent, exsequendasque mandarent; ut a se facta deliberatione, datoque judicio, acceptatas et interpretatas, ut ex actis publicis fuse docuimus (1970).

Memorat anonymus lib. VIII, inculcari frequenter ab episcopis Gallicanis, jurisdictionem episcoporum ita esse de jure divino, ut eam « a sancta Sede neutiquam accipiant; eo fine, ut Summum Pontificem a proferendo circa controversiam de regalia judicio deterrerent, aut si quid pronuntiaret, minoris videretur esse auctoritatis (1971). » Tum in eodem libro hæc habet (1972) : « Abstinuissemus ab hujus quæstionis tractatione, non solum propter ejus difficultatem, sed etiam quia, cum sacrum hunc ordinem maxime veneremur, displicent nobis quæcunque venerationem illam possunt quavis occasione imminuere : nisi animadvertissemus illustrissimos episcopos Parisiis congregatos suam in Deum jurisdictionem referre tum maxime conatos, cum justis Summi Pontificis decretis repugnabant. » Quis ferat derisorem, reverentiæ specie, talia exprobrantem? Qui si Ecclesiæ Gallicanæ et sacræ Facultatis acta toties publicata et a nobis relata (1973), amico animo perlegisset, profecto fateretur jurisdictionem episcopalem, nullo non tempore, ut a Christo immediate profectam apud nos prædicatam; neque nostra aut avorum memoria unquam contigisse, ut quisquam hominum contrariam sententiam impune propugnaret. Quæ nunc, si Deo placet, vir amicissimus et erga episcopalem ordinem obsequentissimus, adversus Pontificem comparata esse prædicat.

Hæc quidem sunt iniquissima ; hoc vero absurdissimum, quod appellationes ad concilium generale factas eo nomine elevat, quod, « occasione dissidiorum, vel schismatis, natum sit genus illud appellationum, tum si Papa negaret, quod ex parte regis rogaretur, aut vellet contra ipsum ejusve subditos procedere (1974). » Quis

(1965) Ad oratorem regium.

(1966) *Mém. du clergé*, tom. I, c. 50, n. 26.

(1967) Reus majestatis postulatus fuerat D. de Rieux episcopus Leonensis, eo quod opera sua et consiliis favisset Mariæ Mediceæ regis matri e regno fugienti ; ipse apud Belgas absque regis licentia esset commoratus, quo tempore rerum non parvam conturbationem in regno creaverat reginæ matris et Gastonis fratris regis fuga. Quapropter de sede sua dejectus est anno 1635, judicio DD. de Barrault archiepiscopi Arelatensis, Bouthillier Turonensis coadjutoris, de Noailles Floriopolensis, de Harlay de Sancy Macloviensis, episcoporum, quos Urbanus VII commissarios in hac causa delegaverat. Quievit quidem D. de Rieux, quandiu vixit cardinalis de Richelieu, quem in illo negotio sibi adversarium sentiebat, et cujus non immerito ulteriorem potentiam ulterius experiri verebatur : gallicani vero præsules, licet ferrent ægerrime hoc judicium, cum injustum, tum nullo ordine canonico latum, iisdem de causis siluerunt. Sed mortuo cardinale, episcopus Leonensis, interjecta appellatione, postulavit ut Innocentius X judicium in se latum juberet retractari ; qui Pontifex, anno 1646, septem episcopis causam retractandam et suprema auctoritate judicandam commisit atque tunc demum episcopus Leonensis innocens omnium sententiis absolutus est. Vid. *Mém. du clerg.* — *Gall. Christ.*, *Hist. de Louis le Juste*, auct. Dupl. (*Edit. Paris.*)

(1968) *Mémoire du clergé*, t. I, part. I, tit. 1, c. 50, n. 37, 41.

(1969) Sup., l. VI, c. 26.

(1970) *Ibid.*, l. X, c. 17, 18.

(1971) Anon., l. VIII, *Præf.*

(1972) *Ibid.*, c. 8, n. 1, 2.

(1973) Sup., l. VIII, t. XIV et pass. toto lib. et seq.

(1974) Anon., l. X, c. 6, n. 6.

enim appellaret, nisi aliquod exsisteret gravamen aut dissidium? An appellatum vellet ab eo qui omnia largiretur? Cæterum de illis appellationibus, quam schismate antiquiores sint, quamque non tantum a Gallis, sed etiam ab aliis frequentatæ, suo loco ostendimus (1975). Hic quidem commonere volumus, quam non modo iniqua, sed etiam insulsa auctor anonymus contra Gallos scripserit.

Cujus etiam generis illud est quod passim exprobrat de dispensationibus apud Gallos maxime frequentatis (1976) : quasi alibi canones pure obtineant ; nullæ translationes, nulla pluralitas, nullæ commendæ sint : uni tantum Galliæ in dispensandis gratiis desudet curia? An quia non quemadmodum illi laicorum invasiones assidue improperant, ita nos ad invidiam usque objicimus, oppressam ab inquisitoribus ordinatam potestatem ; erepta episcopis de fide judicia, quibus maxime episcopatus constat; ecclesiasticos redditus, per gravissimas pensiones, easque resignabiles in frusta concisos ac beneficiariis nudum propemodum relictum titulum ; aliaque hujus generis innumerabilia, a quibus puri sumus, ideo disciplinam apud nos profligatam confiteri oportet ; florere apud eos, quos inter extraordinaria et arbitraria imperia sine more modoque vigent? Et quidem utinam omnes prophetarent! Cæterum, si gloriari oportet, id dicam, quod exteros audimus sæpe memorantes : nullum esse regnum, in quo magis religio floreat, quam hoc christianissimum ; nullum, in quo sit clerus doctior, sanctius sacerdotium, monastica disciplina castior ac severior, morum doctrina purior, Scripturarum et antiquitatum ferventius studium ; nullam denique gentem, quæ accuratam disciplinam, si quis id fortiter aggressus sit, æquiore animo passura videatur.

Desinant ergo nos incessere calumniis, tanquam ea quam Galli tuemur, doctrina e dissidiis orta sit. Cogitent potius nostra memoria, aulicis artibus pressam, ultro postea erumpere, ac facile promi, quod est pectori insitum. Faxit autem Deus, ediscant Ecclesiæ regendæ principes, ecclesiasticum regimen, non aulæ flatibus ac motibus, sed æterna veritate ac Patrum traditione niti oportere.

Denique quod objiciunt, cæterarum gentium consensione nos premi, ac posse a Pontifice secure damnari Galliam, decreto ex nostris quoque dogmatibus totius Ecclesiæ consensu valituro; tanquam Ecclesia gallicana, tanta Ecclesiæ pars, eaque florentissima nihil sit. His quidem objectis, inscitiam, hostilemque animum, non modo adversus Galliam, sed etiam adversus Ecclesiam universam produnt. Nempe dum rex optimus, ac pietate major quam armis, tot egregiis ac immortalibus titulis, id etiam addit, ipso regnante, excisam hæresim in Galliis, tum ipsam Galliam, sub tam pio principe, erroris aut schismatis damnari posse confidunt. Sed frustra sunt. Non ita œcumenici Constantiensis concilii jacebit auctoritas : non ita Ecclesia catholica repente mutatur, nec per cæteras gentes, usque adeo prostratam veritatem arbitramur, ut ejus apud se tot vetusta, tot recentia monumenta oblitterari sinant. Quod si tanta quæstio, tantis Catholicorum altercationibus nobilis, in qua conciliaris papalisque auctoritatis summa vertitur, jam finienda est, non sine œcumenico concilio eam finiri posse sentiunt : aderit omnium sæculorum firma traditio : evigilabunt sui memores episcopi, ac Spiritus sanctus veritatem vindicabit.

Illud etiam exprobrant, gratam hæreticis esse eam, quam episcopi Gallicani de concilii auctoritate Declarationem ediderunt. At nos contra experimur, obstinatis hæreticis eam esse molestissimam, qua calumniandi causas detractas esse sentiant. Qui vero modestiores sunt ac pacatiores, hos in Ecclesiam catholicam, Sedemque apostolicam propensiores evadere, toti Ecclesiæ gratulamur.

His ergo intelligimus Petrum ab alto vocari, quemadmodum olim in Actis (x, 12), ut comedat *quadrupedia et serpentia terræ et volatilia cœli;* mundaque æque ac immunda in sinum congerat, in corpus trajiciat, unitati servet aut reddat.

Jam qui Declarationem Gallicanam veram quidem esse, sed tamen præposteram objiciunt, neque ecclesiasticæ rei conducere, ut ultro Catholici nova et contentiosa tractent; hos quidem confutavimus (1977); neque iterare piget, a nobis non nova proferri, sed a majoribus quæsita, imo etiam definita, quæ catholicæ Ecclesiæ, Sedisque apostolicæ æquitatem dignitatemque commendent.

De regalia, cujus gratia Declarationem Gallicanam exortam esse volunt, alii dixerint. Ego hoc tantum extensam forte nullo malo animo, sed ex prætenso, ac dudum præconcepto jure ; regaliam haud tantam esse rem propter quam jusque fasque videretur, sed apostolica Sede tantos intentari metus, tanquam omnia ruerent.

Quod aiunt, Declaratione provisa esse remedia, si quid gravius immineret, arcanorum inscius quid dicam? Neque viri graves forte succenseant, si tot inter minas, Christianissimo regno, ex avitis consuetisque dogmatibus, aliquid præsidii comparetur ; quæ præsidia qui Gallis erepta esse velint; cogitent evenire posse ea tempora quibus ipsis Ecclesiæque ac Sedi apostolicæ necessaria esse videantur.

Nunc postquam de suscepta quæstione dicta sunt omnia, de me uno verbo dicam. Ac primum, Deo teste, profiteor, eum esse me, qui Sedi apostolicæ ac pontificiæ majestati impensissime faveam ; et confido fore

(1975) Anon., l. v, c. 8, 9; lib. x, cap. 23, 24 et seq.

(1976) Sup., l. vi, c. 1, n. 2 et alibi pass.

(1977) *Dissert. præv.*, n. 7, 8, 9, 10, 11.

ut, si qui bono animo hæc quærant, id sentiant; Sedi apostolicæ sua et antiqua et tuta, humilis pacificusque reddo; hostibus, ne per aliena et falsa eam olerint, consulo; catholicis hominibus, ne utrinque forte sint nimii, vera et æqua præmonstrare satago; Gallos meos, ac præsertim episcopos, nonnullis suspectos, tanquam Sedi apostolicæ aliquid detractum velint, ab ea contumelia vindico; tuta ab illis esse omnia, priscis exemplis monumentisque probo; Petrum has super aquas tutum incedere, neque frustra trepidare moneo et hortor; utcumque est, securus hanc causam ad Christi tribunal perfero. Si Sedes apostolica utrique parti, æquo jure consulens, silere interim edixerit, polliceor paritürum; denique ad supremum usque halitum, in Ecclesiæ catholicæ, Romanæque et apostolicæ Sedis, in eaque sedentis Romani Pontificis potestate esse me futurumque profiteor. Ita me Deus salvum velit; ita me Petrus; ita me Pater sanctissimus habeat oviculam ad ejus pedes pro pace ecclesiastica suspirantem; sub quo incurvari peto altitudinem sæculi frustra intumescentis, Turcicamque barbariem, hæreticam et schismaticam, quocunque loco vel se exerit, vel latet, superbiam; atque id supplico ab his nostris abesse temporibus, ut hæc tam antiqua, tam sana, audens dixerim, tam pacifica, tam modesta, ferre non possint.

APPENDIX

AD DEFENSIONEM DECLARATIONIS CLERI GALLICANI DE ECCLESIASTICA POTESTATE,

ANNI M.DC.LXXXII

—

PRÆFATIO.

—

Postea quam edita est *Cleri Gallicani de ecclesiastica potestate Declaratio*, multa adversus eam scripta prodierunt. Ac primum divulgati libelli duo, quorum alteri titulus: *Ad illustrissimos et reverendissimos Galliæ episcopos, Disquisitio theologico-juridica super Declaratione Cleri Gallicani, facta Parisiis* 19 *Martii* 1682. Alter inscribitur: *Doctrina quam de primatu, auctoritate et infallibilitate Romanorum Pontificum tradiderunt Lovanienses sacræ theologiæ magistri ac professores tam veteres quam recentiores*, etc., *Declarationi Cleri Gallicani de ecclesiastica potestate nuper editæ opposita*. Uterque anonymus. Ab utroque Cleri Gallicani Declaratio non tantum impugnatur, verum etiam proscribitur, « ut quæ faveat hæreticis, Romanum Pontificem dignitate primatus, divína ei ordinatione constituti, exuat, et Sedem apostolicam labefactet (1978); quin etiam exsuscitet Wiclefi errores, a Constantiensi concilio condemnatos (1979). » Miram rem, ut quod synodus Constantiensis de suprema conciliorum auctoritate sanxerit, in Wiclefo ipsa proscripserit! Cæterum Nicolaus Dubois, sacrarum litterarum in Universitate Lovaniensi professor primarius, se *Disquisitionis* auctorem professus, alias scriptiunculas sparsit, ut si non vi ac pondere, nos numero saltem premere velle videatur. Atque hæc apud vicinos Belgas, magnis acta sunt clamoribus. Sic enim auctores illi de summa catholicæ fidei agi vociferantur (1980): quasi hæ quæstiones in Ecclesia nunc primum audiantur, non autem a multis sæculis, nullo erroris, nullo schismatis metu pertractatæ fuerint. Verum ex longinquo gravioris belli metus; nec jam disquisitio aut tractatio, sed censura. Nempe illustrissimus Georgius (1981) Strigoniensis archiepiscopus, ac regni Hungariæ primas, ostentata primum concilii nationalis auctoritate (credo ut clero Gallicano parem cleri Hungarici auctoritatem opponeret), ipse interim, *dum præfata synodus suo tempore celebretur*, cum quinque fortasse vel sex episcopis, non est veritus tot gallicanorum episcoporum, ipsiusque adeo Ecclesiæ Gallicanæ « decreta contigere, propositiones interdicere, proscribere, prohibere; ut quæ christianis auribus absurdæ, ac plane detestabiles, atque a Satanæ ministris disseminatæ, blandæ pietatis specie schismaticum virus instillent (1982): » etiam eam, si Deo placet, ut jam cæteras omittamus, quæ regiam potestatem a depositionis sententiis tutam illæsamque præstat; etiam eam quæ canonibus moderandum apostolicæ auctoritatis usum profitetur. Sic omnia subvertuntur: nec tantum majestas regia, verum etiam ecclesiastica libertas omnis e medio tollitur; nec jam canone, sed ad nutum regitur Ecclesia, ac majorum scita tot romanorum Pontificum decretis firmata evanescunt. Sic innocui Galli avitas libertates, avitam doc-

(1978) *Doct. Lov., præf.*
(1979) *Disq.* art. 4, pag. 21, 22.
(1980) *Doct. Lovan.*, in fine.
(1981) Zelepcchini.
(1982) *Cens. arch. Strigon. Vid.* in *Vind. Maj. schol. Par.*

trinam, publica Ecclesiæ regnorumque jura, absque ulla cujusquam contumelia, ullave censura propugnantes, indignis proscinduntur modis. Frustra canonum, frustra Patrum implorant opem. Ecce enim ille *Disquisitor* ab episcopis Gallicanis, « minime fuisse discussos Patres ac canones, ac quos in hac Declaratione fit relatio, sed simpliciter allegantibus creditum » sibi persuadet (1983). Qui si sacro cœtui, totque privatis conventibus per quatuor menses habitis adfuisset; si disserentes audiisset illustrissimos archiepiscopos Parisiensem et Remensem, sacri cœtus præsides, totque alios episcopos doctrinæ atque eloquentiæ laude conspicuos, eos vero maxime, qui ad id negotium deputati, Tornacensem (1984) dico, Meldensem, reliquos omnes sacræ theologiæ Facultatis Parisiensis doctores, atque in sacra doctrina versatissimos; qui quidem, non nisi perpensis sacræ Scripturæ Patrumque omnium locis, atque ecclesiasticis ab ipsa christianitatis origine gestis, evolutis dixere sententiam : adhibitis quoque aliis secundi ordinis deputatis; Parisiensibus doctoribus et omni eruditione præstantibus viris; hos, inquam, si audiisset, ipsumque adeo Tornacensem episcopum, tanta pietatis ac doctrinæ laude celebratum, ad universum cœtum sua et collegarum sensa referentem; non profecto hæc unquam incauta et temeraria de Gallicanorum episcoporum supina credulitate profudisset.

Interim, cum alii subinde adversus Gallicanam *Declarationem* tractatus, in Italia, in Germania, in Hispania, ederentur, *Emmanuel* etiam *Schelstratus* (1985) nova Acta produceret, eaque se retecturum arcana jactaret, quibus Basileensia simul et Constantiensia decreta statim conciderent; viri boni gravesque gallicanos episcopos doctoresque hortabantur, ne avitam doctrinam, qua prisca Ecclesiæ jura ac dogmata continentur, indefensam relinquerent; neque modo confutarent recentiores istos, qui plerumque, levi opera, nihil aliud quam Turrecrematæ, Cajetani, Bellarminique aliquot argumenta repetebant, verum etiam rem totam ab origine panderent, atque ecclesiastica monumenta proferrent, quibus clerus Gallicanus, tanta doctrinæ pietatisque fama conspicuus, *Declarationem* suam munitam credidisset.

Ego qui deputatis ascriptus, publicis privatisque conventibus interfui, nec tantum audivi religiosissimos episcopos, sed etiam quæcunque insigniora, ac memoratu digniora dicerentur, diligenter exscripsi, atque ipsius episcopi Tornacensis doctissimam juxta atque eloquentissimam relationem gestis insertam attente perlegi; præcipua hic momenta percurram, ut intelligat christianus orbis, a clero Gallicano nihil novi prolatum; sed vetustam atque constantem scholæ Parisiensis totiusque adeo Ecclesiæ Gallicanæ, imo et universæ, sententiam repetitam; eamque a Scripturarum fonte atque apostolica traditione manantem. Atque ea me dicturum confido, quæ plane sufficiant ut hæc duo probentur : primum doctrinam Gallicanam vere catholicam esse, et ab omni censura ac nota liberam : tum eam doctrinam absolute esse veram; ac si censura adhibenda sit, adversam sententiam ea animadversione dignam. Addam corollarium, quo clarum perspectumque sit, primatum beati Petri, et Romanæ Sedis, doctrina Gallicana non modo non obscuratum, verum etiam illustratum confirmatumque esse; tum censores nostros ad eum primatum propugnandum, falsa et dubia cum certis æque congerentes, id omnino efficere, ut eam penitus doctrinam convellant, quam se præ cæteris tueri glorientur.

Speramus autem Lovanienses, viros doctos ac pios, cum hæc legerint, non modo ab iniqua censura temperaturos esse, verum etiam nobiscum ultro consensuros; certe coercituros, si quidem id valeant, professorem suum *Nicolaum Dubois*, qui cum alia multa, tum illud præsertim æque impotenter ac imperite scribit (1986) : « Excommunicatos nos esse, aut saltem in periculo ad cautelam (1987) absolvendos. » Romanos quoque et Italos credimus, si jam liberas voces, christianas tamen ac modestas, atque ab ipsa antiquitate depromptas audire sustineat, non adeo exarsuros : Pontificem certe, cujus majestatem in terris maximam, majorum more, tanto studio, tanta religione ac fide colimus, facile intellecturum, quam sincero cultu Sedem apostolicam prosequamur; quippe quam invictam et immotam, non cæca pietate, aut humanis ratiociniis, sed manifestissima veritate, ac traditionis robore, et canonum haud minus auctoritate, quam moderatione præstemus. Neque vero velimus, quod catholici omnes,

(1983) *Disquis.*, art. 11, p. 14.

(1984) Gilbertus de Choiseul du Plessis-Praslin Convenensis, deinde Tornacensis episcopus, pietatis studio et plurimæ doctrinæ laude clarissimus, scripsit *de religione* multa commentaria, et *de potestate ecclesiastica* egregiam epistolam ad D. Steyaert Lovaniensem doctorem, quæ virum demonstrant in rebus theologicis versatissimum. Et quanquam illa non superessent hujus viri monumenta, satis esset ad ejus gloriam sempiternam illa gravissima et doctissima *relatio*, anno 1682, coram amplissimo cleri Gallicani cœtu habita, quam hic laudat Bossuet. (*Edit. Paris.*)

(1985) Emmanuel Schelstratus, Vaticanæ bibliothecæ præfectus, antiquitatis ecclesiasticæ habitus est investigator industrius et diligens. Is cum vidit Gallicanam *Declarationem* eo imprimis commendari quod niteretur Constantiensibus decretis, statim vetustos quosdam codices concilii Constantiensis, a se hinc inde exquisitos, sibique optimæ notæ visos, vulgavit, ut concusso *Declarationis* fundamento, ipsa *Declaratio* rueret. *Vide* sup. lib. v. (*Edit. Paris.*)

(1986) Consul. 22, p. 69.

(1987) D. Dubois verba referam. « Timendum vobis est, inquit, ne incideritis in excommunicationem; et consequenter debetis petere absolutionem, ad minimum eam quam canonistæ vocant *ad cautelam*. » (*Edit. Paris.*)

Summique Pontifices merito perhorrescant, Ecclesiæ, tanti corporis imbecille esse caput, ipsum scilicet Romanum Pontificem; sed firmissimum, valentissimum, conciliorum auctorem, principem, exsecutorem, canonum custodem, atque ubi res postulet, æquum interpretem et dispensatorem providum, imo etiam conditorem, fidei et traditionis toto orbe terrarum assertorem a Christo institutum; denique adversus contumaces quosque, sive episcopos, sive alios, in Christi nomine, contemptæ Ecclesiæ præsentem vindicem. Quæ cum in Romano Pontifice, ut a Christo profecta, veneremur, nihil quidquam ab ejus sede metuimus, sed ad Ecclesiæ pacem cessura omnia, Deo auctore, confidimus. Nos enim hic non nostra argumenta sed majorum testimonia et acta referemus; eaque integra et tota, ne fraudi et insidiis locus esse possit. Placuit enim in tanta re perspicuitati potius quam brevitati consuli; et acta quidem recensemus, non cleri Gallicani, aut universitatis Parisiensis (quanquam et hæc quoque, ut quæ cum Ecclesiæ catholicæ, Sedisque apostolicæ traditione conjuncta sint), sed ipsius Ecclesiæ: neque illa recondita aut latentia, sed quæ in omnium sint manibus, imo quæ ab adversariis lecta, allegata, exscripta sint; sed tanta occupatione animorum, ut interdum non legisse, sed cursim transiliisse videantur. Quæ si quis attenderit, rem confectam, judicatam, definitam dabimus majorum sententiis; neque, uti faciunt qui contra sentiunt, conciliaria decreta cum pontificiis, vel etiam conciliaria cum conciliaribus; Constantiensia scilicet, cum Florentinis aut Lateranensibus collidemus, quod hæretici rideant; sed quæ ad summam attinent, omnia coalescere, atque uni omnino formæ reddi demonstrabimus; unde exsistit illa dogmatum consensio, ac plane unitas, in cujus amorem admirationemque hostes Ecclesiæ, vel inviti, rapiantur. Quod si quid quæstionis supersit, fateantur omnes amice disceptari pertractarique debere, uti inter fratres decet, qui non sua proterve tueantur, sed communi studio in unius matris Ecclesiæ auctoritate acquiescant.

Cæterum eam secuti sumus scribendi rationem, quæ maxime perspicua sit. Ipsam rationem, licet per se continuam, in capita distinximus; probationes atque documenta in sua quæque loca contulimus; præfixa summa juvamus memoriam, rerumque seriem indicamus. His quidem sublevare conamur attentum diligentemque lectorem Nam qui tantas res claras perspectasque esse volunt, etiamsi mentis aciem nec adhibere curent, atque oculos tantum hac illacque circumferant, hos non modo ab hac tractatione, sed etiam ab omni theologica graviorique re alienos esse decernimus.

Verbis autem utimur vulgatissimis atque notissimis, nihil scilicet veriti fastidiosas aures, quæ nihil nisi ex Tulliano Terentianove penu depromptum admittant, hujus eloquii plerumque imperitissimi. Nos profecto, ut non sumus eorum numero, qui theologicam veritatem nonnisi horrida incultaque ac scholastica oratione explicari posse putant; sic ab iis abhorremus, qui ne id quidem æquo animo patiantur, novas res, novis designari vocibus. Itaque *investituras*, *hominium*, *feudos*, aliaque hujuscemodi tanquam venena horrent; at dum refugiunt *infallibilitatem*, *superioritatem*, ejusdemque generis in schola receptas usitatasque voces, in eos se verborum circuitus induunt, unde evolvere se non possit ratio. Sed hæc satis superque. Jam cleri gallicani acta referamus.

APPENDIX

AD DEFENSIONEM DECLARATIONIS CLERI GALLICANI DE ECCLESIASTICA POTESTATE.

In qua probatur Declarationem gallicanam ab omni censura esse liberam, et eam Romani Pontificis auctoritati nihil nocere.

LIBER PRIMUS.

ID PROBATUR EX PROFESSIONE FIDEI, ET DOCTORUM CATHOLICORUM NOBISCUM SENTIENTIUM AUCTORITATE.

CAPUT PRIMUM. — *Cujus sit generis ea quæstio quam tractamus. — Nullum hic patere locum ad nos vel hæreseos, vel erroris in fide incusandos. — Professio fidei a Pio IV edita ex concilii Tridentini mente, ut vera et sufficiens regula proponitur. — Articuli Parisienses anni 1542, adversus Lutherum, huic præluxerunt, ejusdemque sunt spiritus.*

Solet Ecclesia catholica exortis erroribus statim opponere plenam ac luculen-

tam veritatis a Deo revelatæ declaration in, qua nodum ipsum difficultatis expediat. Unde illud beati Augustini (1988) : « Dicatur ergo verum, maxime ubi aliqua quæstio, ut dicatur, impellit. » Sic sacræ doctrinæ inserviunt omnia, et per hæreses quoque Ecclesia proficit. « Didicimus enim, » ut præclare idem sanctus Augustinus addit (1989), « singulas quasque hæreses intulisse Ecclesiæ proprias quæstiones, contra quas diligentius defenderetur Scriptura divina, quam si nulla talis necessitas cogeret. » Qua diligentia fit illud, quod ait Vincentius Lirinensis (1990), « ut intelligatur illustrius, quod antea obscurius credebatur. » Quare, cum postremis hisce temporibus lutherani, et alii Christianæ et catholicæ unitatis æque ac veritatis hostes, Sedem apostolicam tanta insania oppugnarint, necesse plane erat ut Ecclesia catholica, plena et clara fidei professione, errorem eliderel. Non quod illi primi de Petri primatu quæstionem moverint; nam Wiclefistæ et Hussitæ jam, et antea Valdenses et Photiani seu Græci in eam petram impegerant. Sed cum hæretici hujus temporis in sacrosanctam potestatem vehementissime debacchentur, ipsa veritas postulabat ut, qua perspicuitate ac plenitudine Ecclesia catholica cæteros articulos Luthero et Calvino adversos proponebat : veram quoque et antiquam de primatu Petri, ejusque successorum Romanorum Pontificum profiteretur fidem. Huc enim maxime pertinebat illud a jure desumptum, et in hoc argumento sæpe considerandum : « Error cui non resistitur, approbatur; et veritas (maxime lacessita et impetita), cum minime defensatur, opprimitur (1991). » Quod a Felice III, in causa fidei primo pronuntiatum (1992), ac deinde in iisdem causis ab ejus successoribus, et ab omnibus doctoribus magno consensu frequentatum est.

Hinc Pius IV post concilium Tridentinum plenam fidei professionem edidit, qua omnes articuli a novis hæreticis oppugnati ad sacræ synodi mentem exponantur. De Sede vero apostolica hæc habet (1993) : « Sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam Romanam, omnium Ecclesiarum matrem ac magistram agnosco, Romanoque Pontifici beati Petri apostolorum principis successori, ac Jesu Christi vicario, veram obedientiam spondeo ac juro. » Hac fide, qui intra Ecclesiam sunt, ad Ecclesiæ dignitates ipsasque adeo episcopales cathedras promoventur : hac fide qui extra sunt, ad Ecclesiæ catholicæ castra revocantur. Si quid ultra ad fidei plenitudinem exigitur, decipitur Ecclesia; decipiuntur hæretici ad Ecclesiam quotidie hac fide redeuntes, et catholica veritas a catholicis quoque Pontificibus proditur. Hæc vero sunt de quibus nulla inter Catholicos controversia esse possit. Hac stante fidei summa, cætera, quæ deinde incurrunt, jam non in fide, sed in quæstione sunt posita, inter Catholicos pacifico animo disceptanda. Quare clerus gallicanus ea, ut sibi certa, ut Ecclesiæ universæ utilia, ut ab ipsa antiquitate deprompta, non ut eadem fide credenda proponit. Habent hoc maxima quæque etiam mysteria, ut, cum de summa constet, de modo tamen innoxie, imo etiam utiliter disputetur. Sic de modo exponendæ apostolicæ potestatis, cum de re apud omnes constet, amico et fraterno animo quærere nos oportet.

Hanc vero fidei catholicæ summam a clero Gallicano fundamenti loco sincere esse positam, nemo negaverit; cum romanos Pontifices *Petri successores, Christique vicarios* ubique prædicent; *cum primatum beati Petri, ejusque successorum Romanorum Pontificum, a Christo institutum, iisque debitam ab omnibus Christianis obedientiam*, atque in iisdem, utpote *Christi vicarii, rerum spiritualium plenam potestatem* agnoscant (1994).

Quod in fidei professione est scriptum : « Sanctam, catholicam et apostolicam Romanam Ecclesiam, omnium Ecclesiarum matrem ac magistram » esse, quidam ipsam universalem Ecclesiam intelligunt; quæ proinde proprie ac stricte, ut aiunt, *catholica* sit, quæ vere *apostolica*, quod apostolica successione gaudeat; quæ *omnium Ecclesiarum* particularium, uti omnium fidelium *magistra et mater* merito appelletur; quæ et Romana sit, vel maxime quod Sedem Romanam ac Petri cathedram principem fidei et caput communionis agnoscat.

Alii Romanæ, catholicæ et apostolicæ Ecclesiæ nomine designatam volunt Sedem ipsam Romanam a Petro et Paulo fundatam, vereque apostolicam, catholicam quoque, eo sensu, quod « ab ea in omnes venerandæ communionis jura dimanent (1995) : » omnium Ecclesiarum matrem ac magistram, quæ nos lacte alat doctrinæ salutaris, eamque tradat, qua vivamus omnes, Romanam fidem. Quis hæc non fateatur? quis pro his non fundat sanguinem? Et utrumque sensum, ut summa et sententia unum, sua Declaratione complexi Patres Gallicani, « Sedis apostolicæ in qua fides prædicatur, et unitas servatur Ecclesiæ, venerandam omnibus gentibus majestatem » colunt; et « in fidei quoque quæstionibus præcipuas Summi Pontificis esse partes, ejusque decreta ad omnes et singulas Ecclesias pertinere » profitentur (1996). Quid plura postulas? Nos *præcipuam*, inquis, sed *solam* atque in se omnia continentem ejus auctori-

(1988) Aug., *De don. persev.*, l. II, c. 16, n. 40, t. X, c. 843.

(1989) *Ibid.*, c. 20, col. 851.

(1990) Vinc. Lirin., common. I, c. 32, tom. VII *Bibl. Patr.*, p. 259.

(1991) *Decr.*, dist. 73, cap. *Error.* 3.

(1992) Fel. III, epist. 1, *ad Acac.*, t. IV *Conc.*, c. 1051.

(1993) Vide *Prof. fidei Pii IV.*

(1994) *Decl. Gall. Præf.*, et c. 1 et 2.

(1995) *Epist. Conc. Aquilei*, ann. 381, t. II, col. 999.

(1996) *Decl. Gall. Præf.* et cap. 4.

tatem necesse est agnoscamus; et ab « ipso ut capite... accipere Patres in conciliis œcumenicis congregatos, quod sine errore recta decidant (1997). » Hanc fidei summam esse prædicas, qua eversa omnia quatiantur? Addis tu quidem ad fidem Ecclesiæ : nova profers : nos refugimus : nos a Spiritu sancto doceri credimus in synodis œcumenicis Domini sacerdotes; quodque recta decidant, non a Summo Pontifice accipere; sed a Spiritu sancto, quo auctore dicant illud apostolicum : *Visum est Spiritui sancto et nobis* (*Act.* xv, 28); sed a Christo doctore a quo audierint : *Ego vobiscum sum* (*Matth.* xxviii, 20). Hæc tu interpretaris pessime, ut nos quidem credimus. Verum ea quæstio tantisper in suspenso sit, interim id audias velim. Sane non ignorabant Summi Pontifices, in Ecclesia catholica, de his rebus maximas esse quæstiones, nec verba deerant quibus multiplices nodos amputarent. Hæc omiserunt : Romano Pontifici veram deberi obedientiam decreverunt : id profitendæ fidei sufficere censuerunt.

Majores quidem nostri jam idem senserant. Anno enim 1542, postea quam Lutherana pestis in hoc quoque Christianissimum regnum grassari cœpit doctores Parisienses, collecta Facultate, hos articulos edidere (1998) :

XVIII. « Tenetur quilibet Christianus firmiter credere unam esse universalem Ecclesiam, in terris visibilem, quæ in fide et moribus errare non potest, cui omnes fideles, in iis quæ sunt fidei et morum obedire astringuntur.

XXII. « Certum est concilium generale legitime congregatum, universalem repræsentans Ecclesiam, in fidei et morum determinationibus errare non posse.

XXIII. « Nec minus certum est unum esse jure divino Romanum in Ecclesia Christi militante Pontificem, cui omnes Christiani parere tenentur. »

Hæc fidei tessera ab episcopis et Ecclesiis omnibus Gallicanis tradita, regia quoque auctoritate (1999), atque omnium ordinum consensu excepta, divulgata et custodita est. Vides quam diversis verbis de Ecclesia ac synodis œcumenicis, deque Summo Pontifice egerint : *Ecclesiam et synodos errare non posse* dicunt : at *Summo Pontifici jure divino ab omnibus Christianis esse parendum*. Hæc sine concilio ita distincta scilicet? Neutiquam. Non condebant, sed tradebant fidem; quæ cuique competerent, non ex privatis opinionibus, sed ex communi omnium sensu tribuebant. Sic factum, ut iisdem quoque verbis Romanus Pontifex Pius IV sedis suæ auctoritatem astrueret, et quidem cætera omitteret, nihil vero aliud jure divino, quam *veram obedientiam* postularet.

At illa obedientia, inquis, omnimodam superioritatem, atque ipsam adeo infallibilitatem infert. Iterum atque iterum admoneo, ad communem fidem addis tua : ad ea quæ consequi putas, longa nos et dubia, imo etiam falsa, argumentatione deducis; atque id ex tuis quoque rationibus efficiam clare. An enim contendes obediendum nemini, qui non sit infallibilis; non episcopo, non synodo provinciali, non nationali, non legato apostolico, non denique ipsi Pontifici, nisi de fide *ex cathedra* decernenti? Absurdum. Nullumne ergo discrimen inter Papam et alios? Certe maximum. Nam aliis suus quisque grex; Papæ omnes obedire oportet : et id signanter ipsa fidei professio ab omnibus poscit. Quid, si quis jam dixerit, eo quod Romano Pontifici jure divino ab omnibus obedientia vera deberi fide catholica credatur, quidquid ille scripserit, edixerit, jusserit, quocunque in negotio, in jure, in facto, in Ecclesia, in republica, nihil nisi obediendum esse; neque unquam obrepi posse, aut mala suaderi, occupatissimo licet; sed standum ubique jubentis voluntati, in eoque veram repositam esse pietatem? Insaniat, inquis. Certe. Ergo illi obedientiæ tam justæ, tam necessariæ, sua quoque adhibenda cautio est. Quænam illa sit; quousque pateat; quid concilia; quid canones; quid ipsi Romani Pontifices; quid denique Scriptura et Scripturæ interpres traditio poscat; quoniam ambigua res est, pacifice et amice quærere, non statim omnia clamoribus miscere nos deceat. Atque interim certum est a Pio IV pontifice confessionem fidei requirente, ea selecta esse verba, quæ quæstiones omnes, in scholis quidem catholicis utrinque disputatas, relinquant integras; quæ autem ad fidem spectent, aperte et sine ulla tergiversatione decidant.

Cap. II. — *De Pii IV professione diligentius quæritur. — In synodo Tridentina consulto omissa quæ inter catholicos controversa essent. — Pallavicinus cardinalis testis adducitur. — De Florentina formula, quod* ROMANUS PONTIFEX REGAT UNIVERSALEM ECCLESIAM, *Tridenti in medium allata, atque omissa, ne nostra sententia vel sub dubio læsa videretur. — Claudi Sanctesii, et Caroli cardinalis Lotharingiæ epistolæ. — Pii IV responsum egregium. — Ea tantum in concilio Tridentino definienda, in quæ omnes Catholici conspirarent.*

Neque vero mirum et in professione orthoxæ fidei a Pio IV prætermissa esse illa, quæ inter Catholicos controversa essent, cum eam professionem ex concilii Tridentini decretis, et ad eorum mentem esse a se editam ipse testetur. Cui quidem concilio, attestante Pallavicino, e societate Jesu cardinali, illius synodi nobili historico, idque centum in locis nihil fuit antiquius, quam ut a controversis in Ecclesia catholica quæstionibus abstineret; quod quidem vel stu-

(1997) *Cens. Strigon.* Vide *Doct. Lovan.*, pag 1 et 90.

(1998) D'Arg. *Coll. Jud.*, etc., t. I, p. 413, et ap. Drup., t. III, fol. 171.

(1999) Francisci I.

diosissime, in ea quam tractamus quæstione, factum esse idem historicus profitetur. Scribit enim sic, Joanne Giattino, ejusdem societatis interprete (2000) : « Potissima legatorum (pontificiorum) cautio fuit, ne dum ageretur de rebus unde videbantur vincula posse injici manibus pontificiis, impingeretur in seditiosam quæstionem de prærogativa inter ipsum et concilium. » Hæc autem ad Pii IV pontificatum pertinent ; cum postea, eodem Pontifice, de sacramento ordinis ageretur, instarentque permulti, Hispani præsertim, quibus se nostri adjungebant, definiendum esse juridictionem episcopalem a Christo immediate esse profectam, legati postulabant, ut quemadmodum de episcopis, ita etiam de Papa vera exponeretur fides, et jam aliqui canones nostris propositi erant. « Tum cardinalis Lotharingus ad se Paleotum (2001) accivit, eique significavit se non potuisse, quantavis adhibita diligentia, suos et episcopos et theologos (Gallicanos scilicet, quorum ipse dux antesignanus esset), adducere ad decretum illud canonesque acceptandos, quod imprimis non admittebant ea verba, *inesse potestatem Summo Pontifici regendi Ecclesiam universalem*, cum illa officerent sententiæ neganti eum esse superiorem concilio, ac proinde ; loco *Ecclesiam universalem*, ponendum esse, *omnes fideles et omnes Ecclesias* (2002).

Neque tamen nostri ignorabant ea verba a concilio Florentino, Græcis quoque approbantibus, in decreto unionis esse edita, atque optimo sensu, neque ipsis repugnante, intelligi posse, uti postea videbimus. Sed cum in diversam sententiam ab adversariis ea verba traherentur, nostri episcopi ac theologi summo consensu vehementissime refugiebant. Adeo verebantur ne, vel ambiguis verbis, ab antiqua atque animis penitus infixa doctrina discedere viderentur. Quorum sententia a Paleoto perlata ad legatos, et ad Pium IV statim perscripta est. Neque ita multo post regis Christianissimi oratores, legatos pontificios ea de re conveniunt. Quid autem egerint narrat Lansacius unus oratorum, duabus epistolis ad Lislium Romæ legatum (2003). Sed præstat audire ipsum cardinalem ita referentem :

« Tum, » inquit (2004) « Ferrerius (oratorum unus) quasi pro certissimo posuit concilium supra Romanum Pontificem esse ; religionem et Ecclesiam Gallicanam non modo id sentire, sed profiteri, et jurejurando affirmare, tanquam articulum necessarium ; idque jure optimo ex Constantiensis concilii auctoritate : præscribi quidem sibi in mandatis regiis, ne hujusmodi controversiam excitarent, sed simul ne liberum sinerent aditum cuilibet verbo, quod illi ipsorum religioni opponeretur ; ac propterea hujus rei declarationem a se retardatam fuisse, donec ab ipso tempore ac negotio cogerentur. » Ad hæc vero legati, pontificiam quidem supra concilium auctoritatem efferre ; concilii Constantiensis decreta interpretari ; aperto significare se minime a proposito discessuros. Cæterum in speciem ista ; cum et viderimus, quam in eum scopulum impingere vererentur ; et certum sit ea verba, quæ nostros movebant, in synodi decretis consulto prætermissa esse.

Neque id sine conscientia Pii IV factum esse, cum ex se perspicuum est, tum si quis addubitet, idem historicus memorat. Eo namque teste Pius IV ea de re monitus ita rescripsit, ut quanquam rationibus Florentinum decretum tuebatur, « subderet tamen, ubi arduitas in eo quoque ostenderetur sine dissidio insuperabilis : satis futurum Pontifici, si nec de sua, nec de episcoporum potestate quidquam exprimeretur, *illis tantum editis definitionibus, in quas Patres unanimi consensu conspirarent* (2005). » Quominus admirere, in fidei professione non esse appositam illam formulam ab eo Pontifice, qui ab ea quoque in synodi Tridentinæ decretis abstineri voluerit.

Cæterum quod Pius IV scripsit, « ut eæ definitiones ederentur, in quas Patres unanimi consensu conspirarent, » id vero tanta Sede, tantoque Pontifice dignissimum fuit. Neque enim in fidei decretis, quid privati quique seorsim sentiant ; sed quid communis traditio omnes doceat, attendendum est. Quare Pius IV non agit pugnaciter, neque ea sibi tribuenda contendit, quæ multi privato sensu, sed quæ omnes communi fide tribuerint, atque a formula Florentina, recta licet, si bene intelligatur, sed tamen dubia, Gallis in tanta re omnem ambiguitatem recusantibus, temperandum putat.

Quid autem Gallos nostros ad eam formulam Tridenti omittendam, moverit, unus, omnium quotquot in ea synodo aderant Parisiensium theologorum doctissimus et sanctissimus Claudius Sanctesius (2006), postea Ebroicensis episcopus, fidei catholicæ adversus Lutheranos et calvinistas, scriptis quoque editis, defensor egregius, lucidissime demonstrabit. Is enim ad Claudium Espencæum (2007) doctorem item Parisiensem, virum ea ætate doctrinæ ac

(2000) Pallavic., *Hist. Conc. Trid.*, l. xix, c. 11, p. 115, ed. Antuerp., 1675.

(2001) Paleoti jurisconsultus nobilis, in concilio Tridentino de Romana Sede optime meritus, a Pio IV ad cardinalatum evectus est. Multos habemus Paleoti libros pie docteque scriptos, et imprimis tractatum cui titulum fecit, *De bono senectutis*. Hujus viri laudum pars est non minima, quod familiaris fuerit SS. Carolo Borromæo, Philippo Nerio et fere omnibus, qui hoc sæculo sanctitatis et doctrinæ gloria floruerunt. (*Ed. Paris.*)

(2002) Pal., *Hist. Conc Trid.*, l. ix, cap. 15, p. 127.

(2003) *Lettre de Laus.*, *Mémoire pour le concile de Trente*, p. 379, 381.

(2004) Pall., loc. cit., c. 14, p. 131.

(2005) Pall., c. 16, p. 136.

(2006) Claudius Sanctesius, quem *hæreticorum Flagellum* vulgo appellabant, inter omnes sui ævi controversistas, cum doctrinæ ubertate tum argumentorum vi ac pondere primas tenuit. (*Edit. Paris.*)

(2007) Espencæum, qui cum Sanctesio erat in famulatu cardinalis Lotharingi, ea laus singularis

pietatis laude commendatissimum, hæc scribebat 15 Junii 1563, quo tempore hæc Tridenti maxime tractarentur (2008) : « Rogo ut rescribas an placeat Papam definiri et appellari *pastorem universalis Ecclesiæ, habentem plenam potestatem regendi et pascendi universalem Ecclesiam.* Neque hic ignoramus nonnullos romanos Pontifices ita locutos esse, et id recto sensu dici posse ; sed quæstio est, an in concilio tam celebri, quam istud est, determinari possit absque periculo ; ne, quod aliquos velle videmus, hæc verba trahantur in eam sententiam quæ concilium Papæ subjicit. » Vides aperte non modo quid nostri refugerint, sed etiam a quo postea Tridentina synodus, Romano Pontifice auctore, temperarit.

Et eam quidem formulam ex Florentina synodo sumptam in eadem epistola testatur Sanclesius. Sed nostri, Basileensi synodo addicti, synodum Florentinam eo factam putabant, « ut Romani Pontifices non concilio tantum, sed etiam , omni reformatione superiores essent. »

Atque in hac sententia cum cæteris episcopis cardinalem etiam Lotharingum (2009) fuisse, docet ea epistola, quam his temporibus ad Berthonem suum secretarium, tum Romæ cardinalis nomine agentem, dedit. Qua quidem epistola hæc Summo Pontifici suo nomine significanda scribit (2010) : « Quod ad illum titulum spectat, quem Summo Pontifici ex Florentina formula dare satagunt, se quidem Gallum; neque inficiari velle se in Parisiensi universitate educatum, in qua doceatur concilii auctoritatem pontificia superiorem esse , atque hæresis notentur qui contra sentiant, et totam Galliam in concilii Constantiensis , ut œcumenici, decreta omnia consentire; Basileensem sequi ; Florentinam, neque œcumenicam, neque legitimam habere; certumque Gallis mortem pati potius quam se ab ea sententia dimoveri sinant. Quare abstinendum jam esse ab iis vocabulis , ac theologos quidem ad cœlum usque vocem sublaturos : regni privilegia hac veritate niti ; ita subverti omnia , si contraria sententia statuatur ; exspectare vero ut Gallorum ullus antistitum in id consentiat, stultum errorem esse. Oratores quoque regios solemni contestatione questuros , ac schismatis initium imminere. »

Quibus omnibus liquet quo tum loco res essent, et nostros quidem omnes, in antiqua Parisiensis academiæ, totiusque adeo Ecclesiæ Gallicanæ sententia publice perstitisse, idque Pio IV renuntiatum esse; atque adeo abfuisse nostros ab illo decreto probando , quod pontificiam superioritatem astrueret, ut Florentinam quoque formulam, qua illam astrui quibusdam videretur, omitti vellent ; Pontificem vero in ea omnia ita consensisse, ut ab ea formula non modo in synodo Tridentina, verum etiam in edenda fidei professione consulto abstinere.

Cap. III. — *Circa Florentinam formulam solemnis distinctio. — Quod Romanus Pontifex regat universalem Ecclesiam* distributive *non* collective.— *De ea distinctione Andreæ Duvallii locus. —Ea distinctio non mere scholastica, sed a concilio Constantiensi, Martino V expresse approbante, deprompta.*

Ut autem plenius intelligatur rectus ille bonusque sensus, quem in Florentina formula nostri etiam agnoscerent, placet interpretem haud sane suspectum adhibere, Andream Duvallium, qui inter theologos Parisienses antiquæ sententiæ abolendæ primus auctor exstiterit, ac *Duvallistas*, suo nomine fecerit. Is vero refert Eugenii IV ac synodi Florentinæ verba in decreto unionis, quibus definitur (2011) : « Romano Pontifici , ut Christi vicario , Petri successori, totius Ecclesiæ capiti, omnium Christianorum patri, ac doctori, pascendi, regendi, gubernandi universalem Ecclesiam plenam potestatem a Christo esse traditam.» Sic autem interpretatur : « Satis, inquit (2012), constat concilium Florentinum auctoritatem Papæ supra concilium non definivisse. Nam etsi definiat eum esse Christi vicarium, totius Ecclesiæ caput, et a Christo illi traditam potestatem regendi universalem Ecclesiam ; *hoc tamen nemo eorum, qui contra sentiunt, negat.* Illius enim potestatem in Ecclesiam universalem, ubique locorum diffusam admittunt, et omnium Christianorum patrem et doctorem eum agnoscunt; sed contendunt concilium non propterea definivisse eum in Ecclesiam universalem, quatenus est *legitime congregata, et est in concilio aliquo generaliter per suos prælatos unita et consentiens*, potestatem habere. Tunc enim, inquiunt, Ecclesia universalis est totum quoddam, id quamlibet sui partem , etiam præcipuam, qualis est romana Ecclesia, auctoritatem habens : ideoque cum nomen hoc (*universalis Ecclesia*) dupliciter sumatur, *distributive* quidem pro omnibus Ecclesiis per orbem diffusis, et *collective*, id est pro concilio generali : priori modo, aiunt, concilium Florentinum definivisse Summum Pontificem in Ecclesiam universalem habere auctoritatem, non tamen posteriori. » Perspicue ille quidem , ut solet. Cæterum illa distinctio *distributive, collective*, ne vana ac nimis scholastica videatur, eam adversus Wiclefum synodus

commendat, quod animi lenitatem, a qua tum abhorrebant Sorbonici doctores, studiosissime coluerit. (*Edit. Paris.*)

(2008) *Mémoire pour le concile de Trente*, pag. 442.

(2009) Cardinalem Lotharingum principem magnificum et munificum quis non novit ? Hunc Romani vocabant *Papam ultramontanum ;* quippe qui cum viderent divitiis abundantem, insuper sua auctoritate omnia apud Gallos posse. (*Edit. Paris.*)

(2010) *Lettre du card. de Lorr. à Bret. son secr., ibid.*, p. 556.

(2011) Tom. XII *Conc.*, post sess. 25 *conc. Flor.*, c. 515.

(2012) Duv , *De sup. R. P. auct.*, part. IV, q. 7

Constantiensis et Martinus V totaque Ecclesia catholica docuit.

Sic certe statuit sessione 8 Constantiense concilium : sic repetitum legimus decretali *Inter cunctas*, quam contra Wiclefum, sacro concilio Constantiensi approbante, Martinus V edidit (2013). Propositio Wicleli 41 : « Non est de necessitate salutis credere Romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias. Error est, si per romanam Ecclesiam intelligat universalem Ecclesiam, aut concilium generale, aut pro quanto negaret primatum Summi Pontificis super alias Ecclesias particulares. » En illud *distributive* a concilio Constantiensi et Martino V diserte probatum : en quo sensu tanta synodus, tantusque Pontifex decernant pontificiam potestatem in Ecclesia primam et supremam esse ; hoc est ita supremam, non quod sit super omnem conjunctim et *collective*, ut aiunt, Ecclesiam; sed quod sit super omnes Ecclesias particulares separatim ac *distributive* sumptas. Hæc tamen, si placet, non urgeamus adhuc totis viribus : sit tantisper in suspenso quæstio, an Pontifex adunatæ et ex toto orbe collectæ Ecclesiæ obediat, an imperet : concilii Constantiensis decreta taceamus, et illam a concilio in Pontifices, etiam in fidei causis assertam potestatem. Certe concilium Florentinum in decreto unionis ea voce utitur, quæ utrique sententiæ possit accommodari ; adeo ab alterutra condemnanda abhorrebat.

Atqui illud est unionis decretum, quo Constantiensia et Basileensia decreta penitus elisa esse, et Cajetanus et Bellarminus postea, et nunc Lovanienses aliique inclamant (2014). Nos ultima decreti verba, quæ nobis favent, consulto prætermittimus, et in alium rejicimus locum : ea tantum promimus, quibus nos maxime urgeri putant, atque in his ipsis verbis a nostra sententia condemnanda studiosissime temperatum fuisse luce clarius, atque ipso Duvallio fatente intuemur.

Quid ad hæc responderi possit haud equidem intelligo. Certe enim decreta Constantiensia præcesserant, et Florentini concilii tempore Basileense habebatur, et de potestate concilii supra Papam, vel Papæ supra concilium, summa utrinque contentione agebatur, et ea disputatione omnia personabant : an Romanus Pontifex ita toti præesset Ecclesiæ, ut adunata quoque et collecta superior esset : an ita, ut omnibus quidem particularibus præstaret Ecclesiis, sed in unum congregatis, et generale concilium facientibus obediret? Quid ergo quæstione orta factum oportuit, si decidi placebat? An non Florentini et Eugenii IV idonea verba suppetebant, quibus alteri parti omne præcluderetur effugium? Cur ergo adhibent communes utrique parte voces? Nempe rem in integro saltem relinqui volebant, quodque in confesso esset Pontifici asserebant : summam illam in concilio potestatem omittebant, quam si ipsi vel maxime admitterent, neque Græci unquam, neque reliquæ Ecclesiæ probaturi essent.

Et tamen illa etiam in Florentino concilio inter utramque sententiam librata ac temperata verba, postquam pontificiæ superioritatis assertores ea sibi plane favere jactarunt, non modo episcopi ac theologi gallicani, verum etiam tota synodus Tridentina, et ipse Pius IV, cum in synodi decretis, tum in fidei professione omissa voluere ne scilicet parum veritati consulerent, si cuiquam videri possent definire voluisse ea, quæ in scholis utrinque disputata, non satis firma constansque traditio attulisset.

Quod quidem divino plane consilio factum esse constat. Cum enim hæ duæ formulæ, illa Florentina scilicet, et ista Pii IV re ac summa conveniant, eumdemque primatum alia aliis verbis, ambæ tamen pariter ac sufficientissime prædicent, sane oportebat anteferri eam, quæ cum hæreticos æque convelleret, catholicis aptior congruentiorque haberetur; ut quemadmodum veritas, ita etiam pax et charitas in Ecclesia catholica coleretur.

Neque nostros quidquam amplius flagitasse Pallavicinus refert. Tametsi enim post Constantienses canones sententiam suam ad fidem pertinere crederent, simul intelligebant aliud esse quod ipsis videretur, aliud quod toti Ecclesiæ catholicæ definiendum putarent. Quare fovere pacem, et catholicos omnes charitate complecti, æquum arbitrabantur. Quæ quidem secuti eorum successores, in hac postrema *Declaratione*, simul et avitam sententiam, Ecclesiæ catholicæ, ne quid jam dicamus amplius, utilem, defenderunt, et ab omni prorsus censura temperarunt

At in eos tam doctos, tam modestos, tam paci catholicæ consulentes, Strigoniensis archiepiscopus, aculeatæ censuræ gladium stringit; eorum articulos absurdos, detestabiles, schismaticosque pronuntiat, ut eam doctrinam, quam visam, agnitam, inculcatam, tot Pontifices, tot synodi intactam saltem illæsamque reliquerint, unus ille audacior validiorque conficiat.

Cap. IV. — *Ex ante dictis probatur cleri Gallicani Declarationem jam in tuto esse, nondum licet prolatis probationibus. — Leonis X in concilio Lateranensi et adversus Lutherum acta, nihil ad rem facere, Tridenti acta, et Pii IV professio probant.*

Vide interim, lector candide, quantum e jure nostro decedamus. Nondum quæstionis arcana reseramus : quid Eugenius a synodo Basileensi postularet, in quibus convenirent, in quo dissiderent; quid postea addiderunt, et quæ jam a nobis extorquere velint pontificiæ potestatis immodici atque improvidi, eoque jam nomine, non satis idonei defensores, hæc nondum explicamus; probationes nostras, instrumenta causæ,

(2013) Tom. XII *Conc.*, col. 265.

(2014) *Decl. Lov. et Disq.*

Constantiensia decreta sessionum 4 et 5 nondum producimus : illa, inquam, decreta quibus Patres totaque universalis synodus *declarant, statuunt, definiunt* conciliis œcumenicis quibuscumque potestatem a Christo immediate datam eam, cui etiam Papa *obedire teneatur* (2015) : neque tantum in causa schismatis, quam tractabant; « sed etiam in iis quæ pertinent ad fidem et ad reformationem Ecclesiæ in capite et in membris; » hoc est, in omnibus causis, quæ generales essent, quæ ad statum universalis Ecclesiæ pertinerent, et maxime in fide, quæ sit omnium fundamentum. Hæc nondum urgemus, necdum asserimus, uti profecto, Deo dante, luce clarius faciemus, Constantiensis concilii, mota quæstione, sensum perspicuum, judicium firmum, certam et inconcussam auctoritatem. Nondum proferimus decreta pontificum Martini V, ipsius Eugenii IV ac Pii II, aut concilii etiam Florentini, quibus Constantienses canones apertissime comprobentur. Decretum unionis tantum, eamque decreti, quæ maxime nobis objici soleat, partem exponimus; et jam ab omni censura, ab omni periculo tuti sumus : tanta causæ vis et veritas inest?

Nondum, inquis, tuti. Nam etiamsi a Florentinis Tridentinisque decretis, ac Pii IV professione uti, ad Leonem X et Lateranensia sub eo decreta hæreatis necesse est. Pontificiam namque superioritatem a concilio Lateranensi assertam, Bellarminus et alii contendunt; et Suarez nostram de pontificia infallibilitate sententiam a Leone X in Luthero damnatam, et quidem hæresis, confidenter affirmat (2016). Hæc quidem dispungemus statim; et quam trepida Bellarminus, quam vana Suarez dixerit ostendemus. Interim quærimus an non ea omnia Tridentina synodus, et Pius IV tenerent? Si transacta, confecta, definita res erat, cur omitti placuit? Nam profecto Lutherus eam quæstionem moverat; et a Leone X rite damnatus, ad synodum universalem provocaverat; et Constantiense concilium obtendebat, et Parisienses auxilio advocabat. Id quoque censores nostri objiciunt (2017), quasi necesse sit a nobis rejici ea omnia quibus sycophanta perditissimus abusus est. Ergo contemnamus theologicas Facultates, quas frustra appellavit; et episcopalem auctoritatem, quam in archiepiscopo Moguntino, et papalem quoque, quam in Leone X implorabat. An quia impurus nebulo sacra omnia nomina ordine invocavit, ut ausu sacrilego omnia conculcaret; nos catholici antiquam traditionem et judiciorum ecclesiasticorum ordinem evertemus? Sed profecto id verum, si contra fidem Ecclesiæ traditam, atque in legitimo concilio definitam homo audacissimus aliquid attentarit, id in Tridentina synodo, id in professione fidei quæ Luthero opponeretur, non dissimulatum, sed vindicatum oportebat. Tunc enim vel maxime valebat illud : « Error cui non resistitur, approbatur (2018); » et illud Augustini : « Dicatur ergo verum, maxime ubi aliqua quæstio ut dicatur impellit (2019). » Cur ergo hic tanta synodus, tantusque Pontifex conticescunt? An ut Gallis parcerent, catholicam veritatem, agnitam ab Ecclesia, ac certa sententia definitam, Luthero proderent? Id velint scilicet Ecclesiæ hostes : id frater ille Paulus Soavis (2020) pro magno compararit ; ille, inquam, calvinista cucullatus, et catholici nominis specie, non modo synodi Tridentinæ, verum etiam fidei catholicæ insectator. Procul vero hæc a piis. Nempe ea omnia, quæ nobis objectantur, Tridentini Patres et ipse Pius IV omissa voluere, quod ea omnia vel intellecta esse perperam, vel pro fidei decretis frustra venditari judicarent.

Atque hæc suo loco fusius exsequemur; neque Lateranensibus nostra impugnari, sed asseri potius, quam serio dicimus, tam perspicue demonstrabimus ; et anteriores synodos, anteriores Pontifices, qui nostra confirment, innumerabiles proferemus. Interim, ex his quæ diximus, satis superque constat, quæ synodi, quique Pontifices, post exortam eam quam tractamus quæstionem de pontificia potestate, adversus hæreticos et schismaticos decreverint, definiverint, fidei professionem ediderint, ab iis ita voces esse temperatas, ut nostram sententiam auditam, cognitam, totaque Ecclesia personantem, ab omni censura illæsam relinquerent.

Cap. V. — *Parisiensium doctorum veneranda auctoritas. — Horum antesignani Petrus de Alliaco Cameracensis cardinalis, et Joannes de Gersone Parisiensis Ecclesiæ et Universitatis cancellarius, viri omni doctrinæ ac pietatis laude cumulati. — Hujus rei multi testes. — De Joanne Gersone professoris Lovaniensis castiganda audacia*

Qui tot synodorum, totque Pontificum auctoritate contempta, nihil jam in nos nisi censuras meditantur, cogitare oporteret quanta virorum illustrium copia, quanto

(2015) *Vid.* tom. XII *Conc.*

(2016) Bell., l. II *De concil. auct.*, c. 17 et pass.; Suar., *De fide*, disp. 4, sect. 8, n. 5.

(2017) *Disq.*, art. 9, pag. 45; *Doct. Lovan.*, art. 9, pag. 69.

(2018) *Decr.*, dist. 28, c. *Error.*

(2019) Aug., *De don. persever.*, lib. II, c. 16, n. 40.

(2020) Is est Fra Paolo, adeo hæreticis amicus, ut lætaretur, si quando audiret prosperum quid illis contigisse; interim gemeret, quod sibi non liceret eorum dogmata palam profiteri. Sane Bossuet in eum acerbior videri posset, nisi ii qui ejus causam defendendam susceperunt hic expressos veris coloribus hujus Servitæ mores non obscure faterentur. Et quidem P. De Courrayer in vita Fra-Paolo *Historiæ concilii Tridentini* præfixa docet, illum quam impensissime hæreticis favisse, et defendisse illam, quam vocant *religionum tolerantiam :* qua re plus nocuit fidei, quam nocuisset, si aperte ad partes reformatorum se junxisset. (*Edit. Paris.*)

præsidio fulciamur. Ac, ne jam prisca sæcula replicemus, satis constat a Constantiensis, imo etiam Pisani primi concilii (2021) temporibus, re scilicet discussa, et in quæstionem vocata, multis jam sæculis eam sententiam, quæ in generalibus atque etiam in fidei negotiis conciliorum auctoritatem pontificiæ anteferret, doctissimis quibusque et sanctissimis viris placuisse, ut quæ et Scripturæ auctoritate niteretur, et vetustissima traditione constaret, et a concilio Constantiensi facto decreto approbata esset.

Possumus commemorare scriptores egregios, qui hæc summa gravitate defenderint, imprimis Parisienses, et eorum antesignanos Petrum de Alliaco Cameracensem cardinalem, et Joannem Gersonem, quorum sententiam nullus ignorat : sed qui viri fuerint non omnes æque sciunt.

Petrus Alliacensis (2022) is est, qui obscuro genere oriundus, ex tenuissima re Parisiis theologiæ doctor, regii Navarrici collegii magister, universitatis cancellarius, tum Cameracensis episcopus, ad Pisanum concilium Burgundi ducis nomine legatus, a Joanne XXIII cardinalis factus, concilii Constantiensis totiusque Ecclesiæ lux, et optimi cujusque consilii auctor, rebus ibi præclare gestis exstincto schismate, Wicletiana Hussitanaque hæresibus ejus maxime opera debellatis, a Martino V legatus in Galliam (2023) missus, pie sancteque obiit (2024). Dictus *Aquila Galliæ*, et *hæreticorum Malleus indefessus*, et a Bellarmino quoque (2025), non sine laude inter scriptores ecclesiasticos recensitus, nec minus pietatis Christianæque prudentiæ, quam doctrinæ laude commendatus.

Joannes Charlierius, a natali vico in Remensi tractu de Gersone dictus, Petri de Alliaco discipulus, et in cancellarii Parisiensis officio successor (2026), vir *doctus ac pius* a Bellarmino appellatus 2027), omnium hæresum insectator, difficillimis Ecclesiæ reipublicæque temporibus, dum factio Burgundica tota Gallia desæviret, impiamque doctrinam Joannis Parvi (2028) de occidendis tyrannis in Ecclesiam induceret, regiæ majestatis atque familiæ, ad hæc catholicæ veritatis invictissimus propugnator, *Doctoris Christianissimi* nomine est illustratus : qui postea in concilio Constantiensi Caroli VI Christianissimi regis, Ecclesiæ gallicanæ, et Academiæ Parisiensis legatus, sacrique conventus pars maxima fuit : denique tam sancte vixit ac scripsit, ut dignus haberetur, qui omni suaviorem unguento, *De imitatione Christi* libellum edidisset. Cæterum vera ejus scripta sanctitatem æque ac doctrinam spirant, veræque pietatis non modo scientiam, sed etiam sensum gustumque præ se ferunt, atque ejus instaurandæ incredibile studium. Nec sine magno emolumento leguntur præsertim illa : *De simplificatione cordis : De probatione spirituum : De examinatione doctrinarum* (2029) ; quibus permotus Sixtus Senonensis (2030), hæc de Gersone scribit : « Is, » inquit (2031), « ita scholasticas subtilitates dulcibus theologiæ mysticæ affectibus miscuit temperavitque, ut addubitandum sit an eruditione pietatem, vel pietate eruditionem superaverit. » Ea Gerson apud omnes existimatione fuit. Demum vir maximus atque sanctissimus in pio officio docendi catechismi, Lugduni obiit, ubi ejus memoria in benedictione est, et *in odoris compositionem;* adeo ut, post indiculum sanctorum Lugdunensium, « inter pios Lugdunenses non vindicatos, ut sui sæculi omnium judicio rarum lumen, » miris cum laudibus a Theophilo Raynaudo jesuita (2032) referatur (2033).

Exstant de eodem Gersone ab episcopo Basileensi ad clerum Lugdunensem, ejusdemque cleri ad episcopum Basileensem, anno 1504, conscriptæ epistolæ, quæ testentur Caroli VIII ejusque confessarii Laurentii Burelli carmelitæ, ac postea Sistaricensis episcopi, opera, « erectum esse in divi Joannis Gersonis decus et laudem, devotum sacellum, ubi super altare ejus imago depicta est, magnusque populi concursus pro obtinenda ope divina affluit, et plurimi se adjuvari beati Gersonis precibus prædicant et testantur (2034) : » quibus motus Andreas Saussæus, Tullensis episcopus, in Marty-

(2021) Habiti an. 1409.

(2022) Vide ejus vitam ante Gersonis opera, edit. Dupin, atque etiam apud Labb., *Act. Conc. Pis. et Const.* Compendiose quidem Alliacensis historia hic narratur a Bossuet; sed adeo accurate, ut nihil nobis addendum supersit. (*Edit. Paris.*)

(2023) Sive potius in Germaniam. Vide ejus vitæ historiam.

(2024) Avenione.

(2025) Bell., *De script. Eccl.*, an. 1410.

(2026) *Vid.* ejus Vit. in edit. Dup.

(2027) Bell., loc. cit.

(2028 Fleury, et ille qui ejus Historiam ecclesiasticam supplevit Joannem Parvum addicunt Franciscanorum familiæ, quod falsum esse firmis rationibus probat P. Le Mercier ipse Franciscanus. Ut ut sit Joannes Parvus primum pro doctrina Gallicana de exstinguendo schismate pugnaverat, et aliquid existimationis sibi comparaverat, quam deinde ipse violavit, libro edito, quo hanc propositionem defendit : Aurelianensem ducem juste a sicariis quos apposuerat dux Burgundionum fuisse occisum. Hanc doctrinam synodus Constantiensis hæreticam judicavit et damnavit. Haud scio utrum quisquam ante Joannem Parvum hanc parricidalem doctrinam in Ecclesiam invexerit. (*Edit. Paris.*)

(2029) In edit. Dup., tom. I et III.

(2030) Sixtus Senensis ex judaismo ad fidem conversus, ac Prædicatorum familiæ addictus, auctor est libri cui titulum fecit *Bibliotheca sacra*. In eo libro exponit *auctores sacrorum librorum*, et de horum interpretibus fert judicium, multasque præterea quæstiones tractat. (*Edit. Paris.*)

(2031) Sixt. Senens., *Bibl. sanct.*, lib. v, pag. 333.

(2032) Theophilo Raynaudo nullus fuit altero sæculo fecundior, ut satis probant viginti volum. in-fol. ab eo scripta, de rebus ut plurimum extraordinariis, quæque admiscuit varia admodum et multiplici eruditione. Stylum habet facilem, sed mordacem. (*Edit. Paris.*)

(2033) Theoph. Rayn., *Mantissa*, etc., pag. 391.

(2034) *Vit. Gers.*, p. 171.

rologio Gallicano, de Gersone ad IV Idus Julii hæc habet (2035) : « sed beatitudinis famam, ac cultum, Lugduni præsertim, ubi piam efflavit animam, communi omnium fere suffragio obtinuit. » Quo loco multa de Gersonis virtutibus miraculisque refert. Sed hujus viri postea, anno 1643, detectum sepulcrum, ejus celeberrimæ sanctitatis ac priscorum miraculorum, novis quoque additis, memoriam renovavit. Scripsit historiam *Stephanus* Piney Lugdunensis, et Alphonso Ludovico Richelio cardinali, Lugdunensi archiepiscopo, inscripsit (2036). Quæ non eo dicimus, ut inter sanctos publica religione invocandos Gersonem appellemus, nondum a sancta Sede apostolica vindicatum; sed ut tanti viri piam memoriam commendemus.

At eam invadit Nicolaus Dubois (2037) professor Lovaniensis, atque etiam Gersonem miræ simplicitatis virum, et Christianæ paupertatis, si quis fuit unquam, amantissimum, « Vertumnum, faventis auræ sectatorem, ac beneficiorum appetentem (2038), » haud minus imperite quam inepte scripsit; eoque processit amentiæ ac stuporis, ut vitio quoque Gersoni vertat, quod « exosus factus omnibus, e Gallia in exilium pulsus, ipsi quoque serenissimo Burgundiæ duci, contra quem in synodo Constantiensi declamaverat, invisus fuerit. » Hæc de Gersone nostro Nicolaus Dubois, melior profecto Burgundus, quam theologus; qui non ferat in œcumenico concilio perorantem Gersonem adversus serenissimum ipsius ducem Joannem Audacem, Ludovici Aurelianensis cæde manantem, qui necem infandam horrenda hæresi tueretur. Hæc scribere non puduit theologiæ professorem, atque insuper sancto viro exprobrare exilia pro catholica fide tolerata, a nefario duce, qui regis sui conculcata majestate, fratrisque ejus fuso sanguine, rerum in Gallia potiretur.

Hæc de Alliacensi ejusque discipulo Gersone dicenda habebamus. Neque quod quidam objiciunt, eorum auctoritatem infringi putamus, quod schismatis tempore scripserint. imo vero eo firmari potius, quod scripserint mota quæstione : quod « re discussa et eliquata, ut ait Augustinus, atque ad plenarii concilii auctoritatem roburque perducta (2039); » denique quod ei doctrinæ schisma quoque ipsum tam tetrum tamque inveteratum cesserit.

Hos vero post sanctos Patres et post sacratissimas œcumenicas synodos Pisanam et Constantiensem, hos, inquam, schola Parisiensis suæ sententiæ duces habuit; neque illos quidem, ut nonnulli jactant, in hoc argumento suspectos; imo vero apostolicæ Sedis ac pontificiæ majestatis contra Wiclefum et Hussum studiosissimos defensores; atque exstincto schismate instauratores egregios; ut quæ de conciliorum auctoritate dixerint, amore veritatis, tuendæque fidei, ac instaurandæ ecclesiasticæ disciplinæ studio dixisse constet.

Cap. VI. — *An, ut quibusdam videtur, quæstio de infallibilitate, secundum Alliacensem et Gersonem, separari possit? — Refertur caput* Si Papa *aliique ex decreto Gratiani loci et glossæ celebres, quæ Parisiensibus præluxerunt. — Hinc pro certo assumptum, Papam etiam ut Papam, esse fallibilem.*

At forte Romano Pontifici, non ut supremam illam in concilia generalia potestatem; ita etiam infallibilitatem detrahebant. Video enim qui has quæstiones separandas putent. Verum auctores nostri ne id cogitabant quidem; imo non alia magis ratione synodum universalem ipso Papa superiorem putabant, quam quod hic *deviabilis* sive *fallibilis;* illa *indeviabilis* et *infallibilis* esset. Vel alio modo ex eorum verbis sane exponit Bellarminus (2040), summam et absolutam potestatem in Ecclesia ponebant, ut in « regulante, quia Ecclesiæ est regulare et dirigere Papam, cum ipsa non possit errare; Papa autem possit. » Quare alteram quæstionem, vel teste Bellarmino, ab altera suspendebant, nedum sejungi posse suspicarentur.

Atque illi quidem multa ex Scripturis, multa ex antiquitate testimonia et exempla referebant, quibus Ecclesiæ, adeoque concilii eam repræsentantis auctoritas potior haberetur. Multa repetebant ex decreto Gratiani et glossis, quibus rebus tum plurimum utebantur. Memorabatur in primis caput *Legimus* (2041), quod est Hieronymi : ex quo capite hæc verba promebant : « Si auctoritas quæritur, Orbis major est Urbe. Scio responderi et alicubi in decreto ad marginem adscriptum : major *extensive*, non *intensive*, dignam Turrecrematæ subtilitate distinctiunculam. Cæterum, qualiscunque est, huic loco non congruit; quærebatur enim, non quis multitudinem aut quantitate, sed quis auctoritate præstaret.

(2035) *Vid.* hoc Martyr.

(2036) Ant. Gers., *Op.*, p. 189.

(2037) Nicolaus Dubois hæc de Gersone dicit, loc. cit. n. 17 : « Dum ubique auram quam sibi putat favere sectatur, et sæpe conqueritur quod ipsi de beneficiis ecclesiasticis abundantius non provideatur, factus est exosus omnibus, e Gallia in exsilium pulsus, ipsi quoque serenissimo Burgundiæ duci, contra quem in concilio declamaverat, aliisque Germaniæ principibus invisus, » etc. Gersonem antea levitatis arguerat, eo quod postquam Benedictum XIII pro vero ac legitimo pontifice coluerat, deinde ad partes Alexandri V transierat. Qua in re D. Dubois prodit se accusatorem temerarium et falsum, aut certe virum historiæ hujus sæculi omnino ignarum. Et enim Gallia atque adeo Gerson Benedictum XIII coluit pro pontifice usque ad concilium Pisanum, in quo concilio Benedictus loco motus est, eique suffectus Alexander V, quem statim Gallia et Gerson susceperunt. (*Edit. Paris.*)

(2038) Pars I, *Refut.*, art. 4, n. 15, 16. 17.

(2039) August. *De bapt.*, lib. II, cap. 4, n. 5, tom. IX.

(2040) Bell., *De conc. auct.*, lib. II, cap. 14.

(2041) Dist. 93, cap. 24; Hier., tom. IV, epist. 101, al. t. II, epist. 85.

Favet glossa ad verbum « *major est*, et est hic argumentum, quod statuta concilii præjudicant statuto Papæ, si contradicant. » Quem textum una cum glossa sua Petrus de Alliaco et alii Parisienses vehementissime inculcabant. Sed inter omnia argumenta illud imprimis urgebant : *deviabilem*, nempe Pontificem *indeviabili*, nempe Ecclesiæ atque concilio postponi oportere.

Porro locutio hæc, *deviabilis* et *indeviabilis*, adeo usitata nostris, a capite *Si Papa* duxit exordium. Sic autem habet caput illud apud Gratianum (2042) : « Si Papa suæ et fraternæ salutis negligens, deprehenditur inutilis et remissus in operibus suis, et insuper a bono taciturnus (quod magis officit sibi, et omnibus) nihilominus innumerabiles populos catervatim secum ducit, primo mancipio gehennæ, cum ipso plagis multis in æternum vapulaturos, hujus culpas istic redarguere præsumat mortalium nullus ; quia cunctos ipse judicaturus, a nemine est judicandus, nisi deprehendatur a fide devius. » Hinc nimirum illud *deviabile* in Summo Pontifice, quod ab Ecclesia *indeviabili* necessario *reguletur.*

Neque vero cogitabant distinctionem illam, essetne *deviabilis*, ut privata persona, an etiam ut pontifex : vel ut Melchior Canus loquitur (2043), *errore personali*, *an judiciali* : hæc nondum cogitabant. Pontificem simpliciter nulla reservatione exceptione nulla, posse esse *a fide devium* fatebantur.

Imo Gratianus etiam, *ut Pontificem et errore judiciali* a fide *deviare* posse aperte supponit, cum de decretalium auctoritate multa locutus, hæc addit (2044) : « Hoc autem intelligendum est de illis sanctionibus vel decretalibus epistolis, in quibus nec præcedentium Patrum decretis, nec evangelicis præceptis aliquid contrarium invenitur. » Quo loco victus Melchior Canus (2045), Gratianum accenset iis qui pontificiam infallibilitatem negare videantur.

Affert quidem Gratianus (2046) hic probationem infirmam ; et Anastasii II decretalem immerito erroris insimulat ; sed affert alio loco Gregorii II decretum authenticum, de quo merito pronuntiet (2047) : « Illud Gregorii sacris canonibus, imo et evangelicæ et apostolicæ doctrinæ penitus invenitur adversum (2048). »

Exstat etiam aliud a Gratiano relatum Pelagii II constitutum (2049), de quo Gregorius Magnus hæc habet : « Quod mihi durum et incompetens videtur : » ad quæ verba glossa aperte dicit : « Illa constitutio fuit iniqua ; » et ad verbum, *durum :* « Statutum Pelagii fuit contra Evangelium (2050). »

Hoc autem statutum Pelagii II esse, ejus qui Gregorium proxime antecedit, probat eadem glossa, ex capite *Multorum* (2051), quod est ejusdem Gregorii Magni.

Hos Gratiani locos excutere hic non est animus, sed tantum explicare paucis quæ nostri pro *deviabilitate*, ut vocabant, Papæ, etiam circa fidem atque evangelicam veritatem, argumenta ducerent a jure communi, communibusque glossis, et communi sententia ; atque ab eo etiam canonum collectore, quem tum potissimum non modo nostri, sed tota etiam Schola, neque tantum canonistæ, sed etiam theologi auctorem sequebantur.

CAP. VII. — *Quo sensu explicarent illud :* Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua. (*Luc.* XXII, 32.) — *Ea de re glossa notabilis, qua maxime utebantur. — Sancti Thomæ, sancti Bonaventuræ et Nicolai Lyrani loci. — Petri de Alliaco locus insignis. — Gersonis sententia.*

Neque ullo modo movebantur hac pollicitatione Christi ad Petrum, *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* Vulgaris enim erat interpretatio, hæc Christi pollicita referens, non ad fidem Petri aut Romani Pontificis etiam de fide decernentis, sed ad fidem Ecclesiæ catholicæ, quæ Petri diceretur, quod eam primus Petrus præ cæteris, ac pro cæteris prædicasset, maxime cum diceret communi apostolorum nomine : *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* (*Matth.* XVI, 16.)

Hanc interpretationem firmabat glossa notabilis in caput *A recta*, quod est in decreto Gratiani (2052), quæ sic habet ad verbum *novitatibus :* « Quæro de qua Ecclesia intelligas quod hic dicitur, quod Ecclesia errare non potest? Si de ipso Papa, qui Ecclesia dicitur? Sed certum est quod Papa errare potest. Responde : ipsa congregatio fidelium hic dicitur Ecclesia, et talis Ecclesia non potest non esse ; nam ipse Dominus orat pro Ecclesia : *Ego pro te rogavi, ut non deficiat fides tua*, et voluntate labiorum suorum non fraudabitur. » Clarum est ubi intelligat non defecturam fidem : in Ecclesia catholica scilicet, non in ipso Papa, qui errare possit. Loqui autem de Papa ut

(2042) Dist. 40, c. 6.
(2043) Melc. CAN., *De loc. theol.*, l. VI, cap. 8
(2044) Dist. 19, c. 7.
(2045) CAN., lib. VI, cap. 1.
(2046) Gratianus hoc loco recenset inter *Decretales, Patrum decretis et evangelicis præceptis contrarias*, hanc Anastasii II decretalem multo judicio multaque prudentia factam, qua decernit, eos quos Acacius *ordinaverat rite fungi acceptis officiis debere;* quia nimirum minister *male bona ministrando sibi tantum nocet.* (*Edit. Paris.*)
(2047) Caus. 32, quæst. 7, cap. 18.
(2048) Bonifacius Germaniæ apostolus hoc a Gregorio II responsum tulerat : « Si mulier infirmitate correpta non valuerit debitum viro reddere..., vir si se non poterit continere, nubat magis. » Hanc epistolam Gregorii reperies quoque tom. VI *Conc.*, col. 1448. (*Edit. Paris.*)
(2049) Dist. 31, cap. 1, *Ante trien.*
(2050) Pelagius II vetuerat ne Ecclesiarum Siciliæ subdiaconi, qui sacris nondum initiati nupserant, *ullatenus suis uxoribus miscerentur.* Nemo nescit continentiam, non nisi sero per totam Ecclesiam subdiaconis fuisse imperatam. (*Edit. Paris.*)
(2051) Caus. 87, quæst. 2, c. 20.
(2052) Caus. 24, quæst. 1, cap. 9.

est publica persona, vel ex eo patet, quod de Papa loquatur, ut est aliquo modo Ecclesia, quod Papæ, ut privata est persona, nullo modo congruit.

Nonnulli hæc promissa Christi referebant ad Ecclesiam Romanam, etiam peculiarem, a Petro fundatam; in eaque fidem Petri; hoc est fidem a Petro prædicatam, defecturam negabant.

Utrumque vero sensum antiquiores etiam scholastici docuerant, imprimis sanctus Thomas dum ait: « Universalis Ecclesiæ fides non potest deficere, Domino dicente: *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* »

De fide autem particularis Ecclesiæ Romanæ nunquam defectura, idem hæc scripserat, *Commentario in Matthæum* (2053): « Quamvis aliæ Ecclesiæ vituperari possunt per hæreticos, Ecclesia tamen Romana non fuit ab hæreticis depravata, quia supra petram erat fundata. Unde in urbe Constantinopoli fuerunt hæretici, et labor apostolorum amissus erat. Sola Petri Ecclesia inviolata permansit. Unde Lucæ XXII, 32: *Ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua;* et hoc non solum refertur ad Ecclesiam Petri, sed ad fidem Petri, et ad totam occidentalem Ecclesiam. »

Congruit ante dictis sancti Bonaventuræ interpretatio in hæc verba (2054): *Rogavi pro te*, etc. Hic rogavit Dominus, non ut Petrus non caderet; « sed ut non deficeret; quia quamvis ceciderit, resurrexit. Vel potest illud referri ad Ecclesiam Petri, pro cujus fide rogavit Dominus, secundum illud: *Non pro eis tantum rogo, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me* (*Joan.* XVII, 20), et hæc Ecclesia, quæ designatur per Petri naviculam, licet concutiatur, tamen non naufragatur. » En hic refert precationem, sive pollicitationem Christi, vel ad ipsum præcise Petrum, vel ad universalem Ecclesiam.

His favebat Nicolaus de Lyra (2055), quem nostri multum sequebantur in eumdem locum *Luc.* XXII (2056): « Ex hoc patet fidem non deficere usque ad finem mundi, potissimo in Ecclesia Romana, quæ a Petro post Christum fundata est. »

Cum ergo nostri intelligerent precationem Christi sic accipi passim ab interpretibus suo ævo celeberrimis, ut ad Petri Ecclesiam referatur, cogitabant non defecturam fidem in ea Ecclesia, cujus Petrus princeps ac fundator fuisset; non autem proinde ejus successores errare et deviare non posse; tanquam necesse esset iis errantibus, ruere Ecclesiam, eorumque culpam nullo aliunde auxilio resarciri.

Atque ex his omnibus Petrus de Alliaco sua illa deprompsit, quæ tractatu *de auctoritate Ecclesiæ*, per concilii tempus Constantiæ edito, docuit: non esse, scilicet in Papa, tantam plenitudinem potestatis quanta est in concilio, « quia confirmatio in fide, de qua dicitur, quod Ecclesiam non potest errare, juxta illud: *Petre, rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*, illa non est in Papa, quia hoc non est dictum de fide personali Petri, cum ipse erraverit, sed de fide Ecclesiæ, de qua dicitur: *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (*Matth.* XVI, 18), scilicet Ecclesiam. Non enim dictum est adversus te, scilicet Petrum. » Concluditque sic: « Igitur speciale privilegium est et singularis Ecclesiæ auctoritas, quod non potest errare in fide (2057). »

Neque dicas loqui eum de *fide personali Petri*, hoc est de fide Petri, ut est privata persona; non autem de fide Petri, ut est summus Pontifex, edito decreto declarans veritatem. Non enim ea tum animo cogitabant. Certe Alliacensis ab eis procul aberat, cum fidei personali Petri quæ deficere posset, opponeret eam quæ deficere non posset fidem, non Petri pro potestate decernentis, sed universalis Ecclesiæ.

Cæterum nihil est dubium quin Alliacensis cum Papæ fidem deficere posse docet, agat de Papa decernente et judicante. Eo enim clare pertinet tota argumentorum series ac vis. Cujus rei gratia allegat glossam illam supra memoratam: « Quod statutum concilii præjudicet statuto Papæ (2058). » Qua quidem in glossa certissimum est opponi, non privatam Papæ personam ejusdem personæ publicæ; sed statuta statutis, decreta decretis, et ubique spectari personam publicam.

Hinc doctissimus cardinalis hæc subdit (2059): « Hoc privilegium (quod Ecclesia errare non possit in fide) aliqui extendunt ad Romanam Ecclesiam, aliqui ad concilium generale, aliqui vero restringunt ad auctoritatem universalis Ecclesiæ; sed non potest extendi ad Papam, ut dictum est. » Quo excludere intendit Papam, sive ut privatam personam, sive ut judicantem: alioqui nihil agit.

Quo autem sensu per ea tempora aliqui, præsertim ex canonistis, rei theologicæ imperitissimis, de concilio dubitarent, non est nunc quærendi locus; neque item requirendum quo sensu Ecclesiam Romanam particularem a Papa distinguerent. Id constat, pro certo habuisse cardinalem, quocunque sensu diceretur fidem Ecclesiæ minime defecturam, id quidem ad Papam, sive ut privatam personam, sive ut decernentem, pertinere non posse.

(2053) *Comm. in Matth.*, cap. 16.
(2054) BONAV., tom. II, *Exp. in Evang. Luc.*, c. 22.
(2055) Nicolaus de Lyra e Franciscanorum familia multa scripsit XIV sæculo, et imprimis glossam in omnem Scripturam, brevem quidem, sed concinnam, quam sæpe jam editam, Feu-Ardentius ejusdem familiæ theologus nobilis, et quidam alii doctores Parisienses cum glossa ordinaria rursum ediderunt Venetiis, an. 1603. (*Edit. Paris.*)
(2056) LYR., in *Gloss. ord.*, t. V.
(2057) *Tract. de auct.*, etc., part. III, c. 1; inter Op. GERS., t. II, p. 949.
(2058) *Sup.*, c. VI.
(2059) *Tract. de auct.*, etc., loc. mox cit.

Unde statim infert (2060) : « Papam posse ab universali Ecclesia, vel a generali concilio eam repræsentante in multis casibus judicari et condemnari ; et ab eo ad concilium in multis casibus posse appellari, videlicet in casibus Ecclesiæ destructionem tangentibus. » Addit : « Aliter, sequeretur ipsum Christum.. .. Ecclesiæ caput..... eam non perfecte sufficienter ordinasse....., in casu quo Papa per hæresim manifestam, et tyrannidem apertam, aut aliud notorium crimen conaretur eam subvertere, et nemo ei dicere posset : Cur ita facis? *per viam juris eidem resistendo*, *id est ab eo appellando*, eum accusando, et per concilium judicando, » etc.

Ipsa *appellationis* vox satis profecto indicat hic intelligi Papam etiam judiciario ordine procedentem, adeoque pro Papa agentem. Quo etiam pertinent quæ idem Alliacensis non suo tantum, sed etiam totius Facultatis nomine, Avenione dixerat coram Clemente VII (2061) : « In causis fidei a papa ad concilium appellari posse. » Quæ nos alio loco aptius referemus.

Consentanea magistro scribit Gerson, cujus hæc sunt dicta (2062) : « Non reperitur in terris altera talis infallibilis regula, nisi generale concilium legitime congregatum. In causis fidei non habetur in terra judex infallibilis, vel qui non sit deviabilis a fide, de lege communi, præter ipsam Ecclesiam universalem, vel concilium generale eam repræsentans. In causis fidei nulla determinatio judicialis episcopi, imo nec Papæ solius, præcise ut est episcopi vel Papæ, ligat fideles ad credendum quod ita sit de veritate fidei. » Ac pro certo statuebat Papam errare posse, *sententiando contra fidem*. Unde passim infert Alliacensis, *indeviabilem* potestatem, concilii scilicet, *deviabili*, Papæ scilicet, anteferri oportere.

Hæc igitur docentes eos complectebantur omnes, nedum cuiquam suspecti essent ; cum nempe constaret hæc ex Gratiano, Gratianique glossis vulgaribus, atque omnino ex communi tritaque sententia esse deprompta ; quodque longe est maximum, tantæ firmitudinis ut iis quoque Constantiensia decreta niterentur.

Sacra namque synodus, cum Pontifici concilium anteponit, causam qua anteponatur, primam ponit fidem ; fidei ut capiti adjungit cætera : *in fide*, inquit (2063), *in schismate*, *in reformatione generali* : qua doctrina posita, nostri nullum reliquum putabant pontificiæ infallibilitati locum ; cum nec ullum viderent adeo veritati inimicum, qui *infallibili*, hoc est ipsi veriti aliquid anteferret. Sed hæc suo loco fusius. Nunc enim non ipsam quæstionem exponimus, sed quid Alliacensem cardinalem, et ejus discipulum Gersonem, atque horum sententiam secutos Parisienses, totamque adeo academiam, de ecclesiastica potestate atque infallibilitate docuisse constet.

CAP. VIII. — *Scholam Parisiensem in Alliacensis et Gersonis sententia perstitisse, toti orbi notum. — Eam sententiam egregii viri ubique docuerunt. — Cur Parisiensium doctrina dicta sit.*

Neque sola Parisiensis academia in ea sententia stetit, sed etiam Coloniensis, Erfordiensis, Viennensis academiæ in Germania nobiles, Cracoviensis etiam, et Bononiensis, ipsa quoque Lovaniensis, et aliæ denique, quarum suo loco acta referemus.

Scholam Parisiensem omnium celeberrimam semper in ea sententia perstitisse, annales nostri et ipsa gesta probant, suo postea ordine recensenda. Unde nostri doctores Jacobus Almainus (2064) et Joannes Major (2065), sub Ludovico XII et Francisco I scriptores nobiles, hæc habent : Almainus quidem (2066) : « Conclusio est quam tenent omnes doctores Parisienses et Galli, quod potestas Papæ est subjecta potestati concilii; et hanc vocat, resolutionem scholæ Parisiensis et Ecclesiæ Gallicanæ. » Hanc probat ea maxime ratione, qua Gersonem usum fuisse vidimus : quod potestas quæ est in supposito « deviabili, debet dirigi secundum potestatem indeviabilem : » pontificia scilicet per conciliarem. Hæc Almainus. Quid Major ? Postquam eamdem sententiam probavit, hæc addit (2067) : « Et nostra Facultas a diebus concilii Constantiensis, in qua plures exercitatos habebis theologos quam in duobus vel tribus regnis, sic hanc partem fovet, quod nulli licuit asserere oppositum probabile, et qui tenuerit, in campo revocare cogitur. » Nota verba, *a diebus concilii Constantiensis non licuit* : hoc est non licuit, postquam expresse discussa res est ; sed antea quoque, Major et alii præcessisse traditionem docent.

(2060) *Tract. de auct.*, etc., loc. mox cit., cap. 4.

(2061) *Vid.* in *App.* t. I GERS.

(2062) GERS., *De exam. doct.*, cons. 1, t. I, pag. 8; *Tract. an liceat in caus. fid. appel. a Papa*, prop. 2 et 4, t. II, p. 307.

(2063) *Conc. Const.*, sess. 4, 5. t. XII.

(2064) Jacobus Almainus, doctor Parisiensis celeberrimus, jussus est a sacra Facultate causam orare Ludovici XII adversus Julium II Pontificem, qui tam impotenter quam injuste de arce Vaticana in regem et regnum detonabat. Deinde idem Almainus, jussu etiam Facultatis, contra Cajetanum defendit doctrinam scholæ Parisiensis de potiori conciliorum œcumenicorum potestate. *Vid.* DUP., XVI sæc. (*Edit. Paris.*)

(2065) Joannes Major, Scotus, in universitate Parisiensi, multis libris editis, claruit. Laudatur ejus commentarius in Magistrum sententiarum, quem uberiori, quam quisquam antea, eruditione ornavit. Scripsit præterea *Expositionem litteralem in Evang. Matth.*, *Comment. in* IV *evangelistas*, et multos tractatus de rebus controversis. Almainus, quem Major habuerat discipulum, prior e vivis excessit. *Vid.* DUP., loc jam cit. (*Edit. Paris.*)

(2066) ALM., *De pot. eccl. et laic.*, cap. 18; in *App.*, tom. II GERS., pag. 1070.

(2067) MAJ., *De auct. concil. sup. Pap.*, *sol. arg. Caj.*, *ibid.*, p. 1144.

Hos libros Almainus et Major jussu Facultatis ediderunt. Hæc vero cum docerent, et toti Ecclesiæ testarentur, nulli tum eversa omnia, et periclitari fidem, ac doctrinam illam *plane detestabilem ac schismaticam* inclamabant. Neque se Romani Pontifices commovere, aut libros ulla nota censuere dignos; quippe qui intelligerent hæc vero esse decreta sacratissimæ ac probatissimæ Facultatis.

Placet considerare quid de nostræ Facultatis sententia exteri quoque exscripserint. Primus Albertus Pighius (2068) dum adversus Constantiensia et Basileensia decreta pleno ore invehitur, hæc subdit (2069): « Horum decretorum auctoritatem asseruit Joannes ille Gerson cancellarius Parisiensis, quem in hodiernum usque diem universa illa schola sequitur. » Hæc scribebat anno 1538, is qui de pontificia potestate tam inaudita scripsit, ut eo nomine fere ab omnibus contemnatur. Neque tamen scholam Parisiensem in Gersonis sententia, tanta consensione permanentem, ulla nota suggillare ausus, Gersonem etiam *doctum* ac *pium* vocat.

Martinus ab Azpilcueta Navarrus, regno scilicet Navarrico oriundus, divini humanique juris consultissimus, postquam Salmanticæ et Conimbricæ docuit, Romam profectus est, Summisque Pontificibus Pio V, Gregorio XIII et Sixto V charus, Romæ multa scripsit atque edidit (2070). Is in caput *Novit*, De judiciis, hæc habet : « Non est consilium in præsentia definire cui principalis potestas ecclesiastica fuerit a Christo collata, an Ecclesiæ toti, an vero ipsi Petro, propter illam discordiam maximam Romanorum ac Parisiensium ; » Romanorum curialium certe aut privatorum doctorum, non profecto Pontificum, a quibus nostra firmata docebimus. Pergit : « Illi (Romani scilicet) tenent Petro et successoribus datam esse hanc potestatem, atque ideo Papam esse concilio superiorem : hi vero, quibus Joannes Gerson adhæret, docent datam esse toti Ecclesiæ, licet exercendam per unum; atque adeo in aliquibus saltem casibus concilium esse supra Papam : quarum illa (scilicet Romanorum) placuisse videtur sancto Thomæ, et Thomæ de Vio : altera vero placuit Panormitano (2071) qui pro Parisiensibus est, quam FREQUENTIUS nostri sequuntur, quem mordicus tuetur Jacobus Almainus e Sorbona theologus, et Joannes Major, capite 18 in Matthæum, qui idem facit ; aiens, Romæ neminem permitti tenere Parisiensium et Panormitani sententiam, nec rursus academiam illam Parisiensem pati ut contraria opinio asseratur in ea. » Iterum, *De pœnitentia* (2072), utramque opinionem Italorum et Gallorum pari refert æquitate : « Itali et Galli diversa sentientes, æque Catholici, nulloque discrimine habebantur. »

Adeo autem hæc de Gallis sententia toto orbe permanavit, ut Franciscus de Victoria (2073) Hispanus scripserit (2074) : « Notandum quod de comparatione potestatis Papæ duplex est sententia : altera sancti Thomæ et sequacium multorum, et aliorum doctorum tam in theologia, quam in jure canonico ; quod Papa est supra concilium : altera communis est sententia Parisiensium, et multorum etiam doctorum in theologia et canonibus, ut Panormitani et aliorum contraria quod concilium est supra Papam. »

Neque vero soli Galli hanc sententiam scriptis editis propugnarunt. Nempe et Navarrum dicentem audivimus eamdem sententiam secutum celebrem illum Nicolaum Catanensem archiepiscopum Panormitanum, *Lucernam juris* dictum (2075) ; quem pro conciliorum etiam in Pontificem suprema potestate multa scribentem, et concilio Basileensi semper inhærentem, adeoque a Felice Basileæ electo, cardinalem factum, Bellarminus tamen laudatum potius quam condemnatum velit (2076) : adeo non semper illam sententiam hostili animo insectantur qui eam vel maxime reprehendunt.

Panormitano in Italia præluxisse Panormitani magistrum Franciscum Zabarellam (2077) cardinalem Florentinum, virum maximum, Bellarminus fatetur (2078). Accedit e Germania Nicolaus Cusanus (2079), postea cardinalis. Prodiit ex Hispania Al-

(2068) Albertus Pighius, vir multæ eruditionis, nullius judicii, opinionum ultramontanarum, etiam absurdissimarum, defensor immodicus, earum quæ curiam Romanam non æque tangunt, assertor ultra omnem modum temerarius, multa scripsit de rebus controversis adeo incaute, ut jam amplectatur hæreticorum errores, jam in errores contrarios impingat ; quod quidem recte annotavit Theoph. Raynaud., lib. *De bon. et mal.*, n. 453. (*Edit. Paris.*)

(2069) PIGH., lib. VI *De hierarch.*, cap. 2.

(2070) BELL. et LABB., *De script. eccl.*

(2071) Is est Nicolaus Tudeschi Catanensis, jurisconsultus celeberrimus, primum abbas Catanensis, deinde Panormitanus archiepiscopus, qui fuit synodi Basileensis pars maxima, et quem Bossuet sæpe, in eo tractatu, meritis laudibus celebrat. Allegatur vulgo apud jurisconsultos sub nomine Panormitani, aut Nicolai abbatis. (*Edit. Paris.*)

(2072) Dist. 3.

(2073) Franciscus de Victoria sic dictus ab urbe regni Navarrici Victoria, in qua natus est : audivit discipulus in universitate Parisiensi, in Salmanticensi magister docuit. Multus est in hujus viri laudes Bellarm. quem vide. (*Edit. Paris.*)

(2074) VICT., relec. 4, *De pot. Pap. et conc.*

(2075) LABB., *De script. eccl.*

(2076) BELL., *De conc.*, l. II, c. 14.

(2077) Franciscum Zabarellam Patavinum Joannes XXIII Florentinum archiepiscopum, mox cardinalem fecit. Is in concilio Constantiensi plurimum valuit auctoritate et consilio, et ipse suasor fuit dejectionis Joannis XXIII. Scripsit multa in Decretales et Clementinas. Dum Constantiæ esset, librum edidit *De schismate*, qui liber, inquit Bellarminus *De script. eccles.* an. 1410, *in indice librorum prohibitorum... prohibitus est donec corrigatur.* (*Edit. Paris.*)

(2078) BELL., *De script. eccl.*, an. 1410.

(2079) Nicolaus Cusanus Brixinensis episcopus, deinde cardinalis, disciplinæ ecclesiasticæ studiosissimus fuit, et in theologia non parum doctus. (*Edit. Paris.*)

phonsus Tostatus (2080) episcopus Abulensis, tanta doctrinæ opinione, ut Bellarmino miraculum fuerit, tot scilicet scriptis editis, *brevissimo tempore, cum non vixerit nisi quadraginta annos* (2081) : de quo merito dictum sit, eodem Bellarmino teste : *Hic stupor est mundi*, nec minus *sanctitate* clarus habebatur, ut idem Bellarminus memorat. Is in libro, qui dicitur *Defensorium*, fuse probat, « a Christo institutum tribunal superius Papa; nempe concilium, quod Papam corrigere et judicare possit; non solum in fide, sed etiam in aliis casibus; solumque illud tribunal id habere, ut errare non possit ; Papam autem errare posse, etiam in damnanda hæresi (2082). » Quem librum Bellarminus caute legendum monet, propter hanc sententiam ; sed alii libri ejusdem sunt spiritus, neque hujus scripti tantique viri auctoritas, uno Bellarmini verbulo infringi queat.

Hic cæteros scriptores recensere non est animus. Nimia nos copia opprimeret, et multi alii suo loco proferuntur. Hic quidem placuit appellare eos, qui in omnium fere ore versarentur, quibus Alphonsum de Castro (2083) Hispanum, patrum nostrorum memoria e minorum ordine theologum nobilem ; et a nostro Feu-Ardentio, ejusdem ordinis, editum in lucem, Bellarminus accenset (2084).

Hinc liquido patet, quam Parisiensium sententiam vocant, non ideo Parisiensibus attributam, quod in ea tuenda singulares essent, sed quod eam singulari studio et eruditione tuerentur : cæterum in omnibus Ecclesiis vulgatissimam exstitisse, et a scriptoribus pietate ac doctrina præstantissimis ubique terrarum publice, et cum laude esse defensam, nedum suspecta fuerit.

CAP. IX. — *Dionysius Carthusianus adducitur. — Ejus exemplum probat eos qui per eam ætatem pontificiæ auctoritati vel maxime favebant, summa ipsa in Parisiensium sententiam convenisse.— Ecclesiæ soli eamque repræsentanti concilio generali ab eo doctore tributa infallibilitas.—Locus*, ROGAVI PRO TE, etc. (*Luc.* XXII, 32) *cum ea doctrina facile conciliatus.*

Dionysii Carthusiani (2085) auctoritas in hac quæstione maximi erit ponderis, cum propter singularem viri gravitatem, tum quod ejus exemplo constitutum sit omnibus, multos ubique terrarum scriptores, gravissimos, qui a Parisiensium sententia abhorrere videantur, summa tamen ipsa in eam egregie consensisse.

Is igitur paulo post Basileense concilium sub Nicolao V, Eugenii IV successore, floruit, sanctitatis nomine ab Odorico Rainaldo commendatus (2086). Atque eo quidem tempore Basileensis concilii quæstio de superioritate, doctorum omnium sermonibus, celebris habebatur, eratque Dionysius hic unus omnium, qui Papæ superioritatem, in Ecclesiam etiam congregatam vehementissime tueretur; edito in eam rem libro, *De auctoritate Papæ et concilii generalis* (2087). Is tamen articulo, cui titulus, *Determinatio difficultatis præcipuæ, an scilicet Papa sit super concilium, an e contra*, habet (2088) : « Arbitror respondendum quod ibi sit excedens et excessum ; id est, quod in aliquibus, puta in his quæ proprie ac directe spectant ad forum generalis concilii, et propter quorum determinationem, seu expeditionem, illud celebratur, in his, inquam, concilium videtur esse super Papam, ita quod concilium dando voces seu vota, est liberum, nec Papa potestatem coercitivam habet super illud in hujusmodi causis, magisque standum est determinationi concilii generalis, quam Papæ. » En quo loco sit concilii auctoritas, in his causis propter quarum determinationem celebratur.

Quænam autem illæ causæ sint, quanquam obscurum non est, tamen a pio viro diserte explicatur. « Porro, inquit (2089), hæ causæ sunt : exstirpatio hæreticæ pravitatis ac schismatis, declaratio fidei atque editio symboli ejus, universalis reformatio Ecclesiæ in capite et in membris ejus. » Hæc quidem ipsissima sunt quæ clerus Gallicanus ex concilio Constantiensi repetenda censuit. Pergit Carthusianus : « Itaque in expeditione istorum, major dicitur potestas concilii generalis quam Papæ, quoniam Christus promisit Ecclesiæ, seu concilio repræsentanti, infallibilem directionem et gloriosam assistentiam incessantem; ita quod errare non potest in fide, neque in his quæ ad bonos mores pertinent, eo quod, in talium determinatione, regatur immediate a Spiritu sancto. Unde et Papa in talibus tenetur stare determinationi Ecclesiæ, seu statutis concilii ; tanquam ordinationi ac sententiæ Spiritus sancti. *Cumque Papa possit errare in fide et moribus ac cæteris quæ sunt de necessitate salutis, ejus judicio non videtur ulti-*

(2080) Alphonsus Tostatus scripsit commentaria copiosissima in Scripturam, quæ implent undecim vol. in-fol. et plurima opuscula duobus vol. Erat Tostatus magni ingenii vir, erat immensæ doctrinæ, et multæ in scribendo facilitatis. (*Edit. Paris.*)

(2081) BELL., *De script. eccl.*, an. 1440.

(2082) TOST., t. XII, *Defens.*, part. II, cap. 30, 69, 70. etc.

(2083) Alphonsum de Castro, theologum doctissimum, historicum mediocrem commendat, præ cæteris ejus opusculis, liber *Adversus hæreses*, quo eas quidem omnes confutat ; sed illas præcipue quas ultima ætas peperit. Vix ullum reperies controversiarum scriptorem, qui ad hujus auctoris brevem perspicuitatem accedat. (*Edit. Paris.*)

(2084) BELL., *De R. P.*, lib. IV, c. 2. *Vid.* ALPH. DE CAST., lib. I, *Contr. hær.*, cap. 2 et seq.

(2085) Is, Richel nomine, innumera scripsit opuscula, levi quidem stylo et sine ullo acumine. *Vid.* DUP., XV sæc. (*Edit. Paris.*)

(2086) Odor. RAIN., t. XVIII, an. 1458, n. 11.

(2087) DIONYS. *Carth.*, edit. Col., 1532, tom. I, fol. 327; *Tract. de auct. Pap. et conc.*

(2088) *Ibid.*, part. I, art. 27, fol. 340, vers.

(2089) DIONYS., *ibid.*, art. 31, fol. 341. vers.

mate ac certitudinaliter standum in istis, cum non sit infallibilis regula, neque indeviabile fundamentum. » Quid clarius? At cum concilio tanta tribuat, Pontificis tamen superioritati nihil se derogasse putat; quoniam, « infallibilis ista directio a Spiritu sancto, non videtur pertinere ad majoritatem potestatis ac jurisdictionis præsidentialis; sed potius est supernaturale donum Spiritus sancti, actuale magis quam habituale; idcirco ex hoc non satis probatur potestas Ecclesiæ esse super potestatem Papæ, sed quod major sit gratia atque perfectio universalis Ecclesiæ. » Denique sic concludit : « Præterea cum Papa constitutus sit totius Ecclesiæ summus generalisque custos, Pastor et Pontifex, fideique defensor, ac præcipuarum difficultatum Ecclesiæ determinator, non sic ad generale concilium pertinet hæreses et schismata exstirpare, totius Ecclesiæ reformationi intendere, fidem declarare ac fidei symbolum edere, quin etiam hæc ipsa ad Papam, ratione sui officii, directe pertineant. Ideo neque ex his satis ostenditur, quod potestas concilii sit, absolute loquendo, major potestate papali, sed quantum ad aliquid; quoniam hæc certius seu expeditius fiunt per generale concilium, quam per Papam duntaxat, eo quod majoris gratiæ atque subsidii promissio sit facta Ecclesiæ quam Papæ. »

Tum postquam protulit locum sancti Thomæ 2-2, quæst. 1, art. 10, determinantis, quod ad Papæ auctoritatem pertinet editio Symboli, hæc addit (2090) : « Sed contra hæc quidam objiciunt, quod cum Papa possit errare, non potest quis ejus determinationi atque sententiæ, absque omni formidine tam actuali quam habituali, assentire; sed determinationi Ecclesiæ, quæ errare non potest, certitudinaliter statur. Idcirco ad generale concilium pertinere videtur ULTIMA DECISIO credendorum, quod verum reor. » En quæ pii doctique viri sententia sit: additque : « Nihilominus ad auctoritatem Papæ pertinet istud; quamvis persona, cui tanta auctoritas concessa est, sit similis aliis, mortalis et fragilis, atque peccabilis : idcirco sententiæ ejus, secundum quod a tali persona procedit, non ita certitudinaliter statur, sicut sententiæ universalis Ecclesiæ non errantis, ad quam etiam pertinet declarare editionem Symboli a Summo Pontifice factam, esse idoneam. » En quo sensu, et suam tueatur et sancti Thomæ exponat sententiam.

His cum apertissime doceat Papam in judicando de fide, esse fallibilem, locum illum de Petri nunquam defectura fide sic interpretatur ex communi sententia (2091). « Quoniam Petro specialiter fuit committenda Ecclesia. Unde quod dicitur, *ut non deficiat fides tua*, exponitur, ut non deficiat fides Ecclesiæ tibi committendæ; sicque ex verbis his sumitur argumentum, quod fides Romanæ Ecclesiæ, quam in ea Petrus plantavit, sit usque in finem sæculi duratura. » Hæc scripsit in celebrem Evangelii locum, *Luc.* XXII, 32; quo exemplo constat hæc duo a doctoribus in Romanæ dignitatis cultum propensissimis conciliari solita; et Romanum Pontificem, etiam de fide judicantem, posse deficere, et tamen Ecclesiæ Romanæ fidem nunquam defecturam.

CAP. X. — *Idem Dionysius Carthusianus exponit qua auctoritate in aliis præter fidem causis, Romanus Pontifex a concilio judicari possit.*

His expositis, idem auctor quærit quomodo Papa, quem Ecclesia tota, etiam collecta et adunata, superiorem esse vult, ab ea deponi ac judicari possit, non tantum hæresis, sed etiam aliarum culparum causa. Quem nodum sic solvit (2092) : « Dicendum quod Papa, secundum quod talis, ut puta in quantum summus Ecclesiæ Pastor et Pontifex, non est a concilio generali sententialiter judicandus, aut per depositionem puniendus; quia, ut talis, est superior et prælatus, ac judex Ecclesiæ; sed in quantum esset intolerabiliter vitiosus, seu criminosus, sic esset inferior, et concilium haberet super eum potestatem ac jurisdictionem a Christo, a quo immediate claves accepit Ecclesia, quam repræsentat concilium, cui etiam Christus dedit potestatem Ecclesiæ, abjiciendi membrum scandalizans, infectivum ac putridum. Sic ergo generale concilium potestatem et jurisdictionem habet in Papam, in quantum Papa, ratione culpæ, inferior redditur ipso concilio : imo insuper, et in quantum Papa consideratur ut membrum, filiusque Ecclesiæ; puta ut determinata persona fidelis, seu unus Christianus viator, peccabilis, et in quantum talis est, dicitur ei a concilio lex præfigi, ne sua potestate abutatur, sed debite dirigatur. » Concluditque sic : « Ex his patet ad objecta solutio. Par enim potestatem non habet in parem, in quantum est talis, id est æqualis, sed ut aliquo modo exstat inferior. Similiter minor non ligat, nec absolvit majorem secundum quod major est, sed in quantum est quodammodo minor. Sic nec judex judicatur ut judex, sed ut publice reus. » Hæc ille. Tum, si doctorum insignium, qualis erat sanctus Thomas, objiceretur auctoritas, eam quidem commoda, quantum poterat, interpretatione molliebat; sed interim hæc erat prompta responsio (2093) : « Ista ex præfato scribimus doctore, non quia nunc sic prorsus tenendum est, præsertim propter generalis concilii Constantiensis ad oppositum determinationem, cujus auctoritas major est, quam cujuscunque doctoris catholici. »

(2090) DIONYS., *ibid.*, art. 32, fol. 342.
(2091) *Ibid.*, *in Evang. Luc. Enarrat.*, art. 48, p. 259, edit. Paris, an. 1536.
(2092) *Ibid.*, *De auct. Pap.*, etc., part. I, art. 34, fol. 342, vers.
(2093) DIONYS., *ibid.*, lib. III, art. 19, fol. 370, vers.

CAP. XI. — *De Lovaniensi Facultate. — Eam cum Parisiensi et Coloniensi circa Constantiensem Basileensemque doctrinam consensisse. — Nicolai Dubois professoris Lovaniensis vana argumenta.*

Tot egregiis toto orbe terrarum appellatis doctoribus, juvat de Lovaniensibus singularem habere quæstionem, cum propter eximium ejus Facultatis splendorem ac famam, tum quod adversarii, quæ ad eam Facultatem attinent, haud plena fide ac diligentia tradiderunt.

Et quidem Nicolaus Dubois (2094), rerum quoque suarum ac suæ Facultatis ignarus, id agit, ut ea Facultas jam inde ab initio suæ fundationis, eam credatur amplexa sententiam, quæ extra schismatis causam concilio Pontificem anteponat : quam quidem sententiam hauserit ab Universitate Parisiensi et Coloniensi, a quibus originem duxit. Sed hæc quam falsa sint, luce clarius est.

Ac primum, certum est Universitatem Lovaniensem, post Constantiense concilium, Basileensis concilii tempore, fuisse conditam. Quin ipse Nicolaus Dubois profitetur, qui Lovanii in theologica Facultate gradum susciperet, ante annum 1439 fuisse neminem; quo tempore maxime inter Eugenium IV et Basileense concilium efferbuisse dissidia nemo nescit. Neque minus liquet, non modo universitatem Parisiensem, sed etiam totam Ecclesiam Gallicanam Basileensi concilio adhæsisse, quod D. Dubois et ipse testatur. Quid autem Universitas Coloniensis per idem tempus senserit, hæc declarat ad Theodorum Coloniensis archiepiscopum, anno 1438, edita responsio. Prima propositio : « Ecclesia synodaliter congregata habet supremam jurisdictionem in terris, cui omne membrum Ecclesiæ, cujuscunque dignitatis fuerit, etiam papalis, obedire tenetur, quam nemo sine ipsius Ecclesiæ synodali consensu dissolvere aut transferre potest. » In secunda propositione legitur : « quod omnes obedire tenentur Christo, suæque sponsæ Ecclesiæ, in qua prima præsidentia est Sedis apostolicæ super omnes alias Ecclesias particulares, et sedes inferiores, *non super totam universalem prælata.* » Cætera ejusdem sunt spiritus. Atque hæc doctrina est, quam a Parisiensibus et Coloniensibus fundatoribus suis, academia Lovaniensis, anno 1438, hoc est in ipso fundationis initio hauserit. Unde Æneas Sylvius hæc memorat (2095) de Lovaniensibus ab Amedeo Lugdunensi archiepiscopo, regio oratore, viro omnium consensu doctissimo atque sanctissimo, ad Ludovicum (2096) Romanum protonotarium dicta : « Viros omnium doctissimos conclusiones nostras impugnare video, quæ certæ et verissimæ sunt, et ab illis qui nunc eas reprobant, alias approbatæ. Nec nos fugit Ludovicum protonotarium has veritates Lovanii ac Coloniæ prædicasse, easque illinc universalis studii auctoritate firmatas reportasse : quare si ipse nunc mutatus est, veritas tamen non est mutata (2097). » Quid ad hæc Ludovicus a tanto Pontifice compellatus? Pergit historicus : « Quo finiente illico Ludovicus assurgens : Verum est, ait, illas me apportasse veritates, vos tamen eas fidei veritates nuncupatis, quæ adjectio mihi subdubia est. » Hæc ille de Basileensibus illis conclusionibus, quibus conciliorum potior auctoritas asseritur. Cæterum id tantum *subdubitare* se dicit, hæ veritates an fide certæ sint : veritates esse saltem theologica demonstratione certas, atque a se prædicatas, *Coloniæque et Lovanii universalis studii auctoritate firmatas,* nec ipse diffitetur.

Hæc tacet Nicolaus Dubois : quæ nihil ad rem faciant studiose colligit. At enim sic objicit (2098) : anno 1448, Nicolao V Eugenii IV successori Universitas Lovaniensis declaravit se ipsi et Eugenio, ut legitimis Pontificibus adhæsisse, legatis Basileensibus nequicquam contraria suadentibus. Verum ; sed hoc nihil ad doctrinam concilii Basileensis, quam secuti Galli, Germanique, haud minus Eugenio IV licet deposito, adhæsere. Neque propterea concilio potestatem defuisse dicebant : sed an ea in Eugenium juste ac necessario usi essent ambigebant, et ne schisma fieret verebantur. Acta suo loco referenda rem clarius demonstrabunt. Interim professor multa pollicitus, nihil tamen attulit, quo suos Lovanienses a concilii superioritate abhorruisse comprobaret : nos certa adduximus, quibus in eam aperte consensisse constet.

CAP. XII. — *Adrianus Florentius, mox Adrianus Papa VI, Facultatis Lovaniensis ornamentum, Parisiensium sententiam sequitur. — Quorumdam Lovaniensium cavillationes.*

Post concilium Basileense, atque Academiæ Lovaniensis initia, primus inter theo-

(2094) *Disq.*, art. 10, n. 132 et seq. pag. 47.

(2095) Rem ut acta est, ex ipso Sylvio paucis narrabimus. Cum Basileenses id quam maxime contenderent, ut Eugenius merito deponendus videretur, editis octo conclusionibus, probare conati sunt eum esse contumacem, et in errore pertinacem ; quippe qui, quanquam sæpe monitus, nequaquam a proposito dissolvendæ synodi deterreretur. Ab ea sententia Panormitanus abscessit, et dixit : se quidem credere Papam concilio œcumenico submitti oportere ; sed hanc suam opinionem haberi non posse pro certo fidei dogmate ; cum expresse non legeretur in Symbolo, neque etiam in determinationibus Ecclesiæ. Tunc Amedeus de TALANC, archiepiscopus Lugdunensis, Panormitani sententiam longa oratione confutavit, quam sententiam Ludovicus de Bacheinstein protonotarius defendendam suscepit ; atque inde gravis exorta est inter Patres altercatio, qua factum est ut, a se invicem divisi, plerique discederent. (*Edit. Paris.*)

(2096) De Bacheinstein.

(2097) ÆN. SYLV., *De gest. Basil.*, lib. I, pag. 37.

(2098) *Disq.*, n. 137.

logos Lovanienses, nobilis scriptor exstitit Adrianus Florentius Ultrajectinus, mox Papa Adrianus VI, scholæ Lovaniensis ornamentum, atque in eam effusissime liberalis (2099). Is infimo genere ortus, primum theologiam Lovanii magna cum laude docuit; tum ordine factus est Academiæ cancellarius, Caroli V Augusti præceptor episcopus Dertusanus, sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalis, denique post Leonem X Summus Pontifex : tanta modestia, « ut nihil infelicius in vita duceret, quam quod imperaret (2100). » Is cum de confirmationis administratione disputaret, negaretque presbyteris permitti posse, sancti Gregorii celebrem locum sic solvebat (2101) : « Ad secundum principale de facto Gregorii, dico, quod si per Ecclesiam Romanam intelligatur caput ejus, puta Pontifex, certum est quod possit errare, etiam in iis quæ tangunt fidem, hæresim per suam determinationem aut decretalem asserendo; plures enim fuere Pontifices Romani hæretici. Item et novissime fertur de Joanne XXII, quod publice docuit, declaravit, et ab omnibus teneri mandavit, quod animæ purgatæ ante finale judicium non habent stolam, quæ est clara et facialis visio Dei ; et Universitatem Parisiensem ad hoc induxisse dicitur, quod nemo poterat in ea gradum in theologia adipisci, nisi primitus errorem hunc pestiferum jurasset se defensurum, et perpetuo ei adhæsurum. Item patet hoc de errore quorumdam Pontificum circa matrimonium, de quo in cap. *Licet*, De sponsa duorum. Item de errore quem ediderat Cœlestinus circa matrimonium fidelium, quorum alter labitur in hæresim, cujus error olim habebatur in alia compilatione Juris, cap. *Laudabilem*, De conversione conjugum. » Vide quam aperte doceat omnino fieri posse, ut Pontifex hæresim non jam ut homo privatus, sed ut Pontifex, *per suam determinationem aut decretalem asserat ;* quamque pestiferum errorem putet eum, quem Joannes XXII *publice docuerit, declaraverit, et ab omnibus teneri mandaverit.* Neque hic curamus an Joannes XXII et alii excusari possint : quid de illis senserit Adrianus VI, quid fieri potuisse putaverit, id vero quærimus ; imo non quærimus : quis enim in re tam aperta quæstioni locus? Sed apertam tanti doctoris sententiam tenemus. : Et notandum est quod addit jam ad Gregorium rediens : « Non tamen dico Gregorium hic errasse, sed evacuare intendo impossibilitatem errandi quam alii asserunt. » Quo quidem se demonstrat, nulla tuendæ causæ quam susceperat necessitate adactum, ad hanc tamen sententiam dedita opera declarandam, solo veritatis amore adductum esse.

Neque vero eam sententiam Pontifex retractavit, uti profecto, si erroneam putasset, facere debuisset. Nam ideo Pius II, qui se Basileæ, cum synodo privatus interesset, errasse credebat, solemni retractatione sua scripta confixit : « Hæc enim scripta, ait (2102), fortasse scandalum parient. Qui hæc scripsit, inquient, in beati Petri cathedra sedit,....... nec invenitur mutasse propositum : qui eum elegerunt, et in summo apostolatus vertice collocarunt, ab iis scripta ejus approbata videntur....... Cogimur itaque beatum Augustinum imitari. » Nihil simile Adrianus; suaque scripta adeo non retractavit, ut potius Romæ, statim atque Pontifex factus est, edenda curaret, anno videlicet 1522, cum anno 1521 Pontifex esset creatus (2103). Nempe si ipse, aut alius Pontifex in fidei quæstione determinanda defecisset, non ideo Petri fidem et Ecclesiam Romanam defecturam putabat. Imo metuebat, ne illi errandi impossibilitati, quam privatus doctor olim improbaverat, vel Pontifex factus favisse videretur.

Hic Lovaniensis anonymus, in *Doctrina Lovaniensium* mira refert sub hoc titulo (2104) : *Discutitur doctrina Adriani Papæ VI.* Summa est : non hic egisse Adrianum « de pontificia definitione ex cathedra ; sed de judicio super difficultatibus, quæ in facto occurrunt, donec si res sit ad fidem et mores tendens, pleniori examine ex cathedra definiatur. » Quid autem illud est, nisi in re gravi ludere, sibique ipsi illudere? An loquitur de difficultatibus quæ in facto occurrant, qui *de fide, de hæresi* tam apertis verbis agit? Quodnam vero examen plenius? Quam decisionem narras, post eam qua *de fide determinatum est;* qua Pontifex aliquid *publice docuerit, declaraverit, ab omnibus teneri mandaverit?* Quæ verba Adriani Lovaniensem nostrum referre et exscribere puduit, quod iis statim perlectis ejus responsio evanescat.

At enim, inquit Joannes Viggers, ab anonymo laudatus, non id postulabat ea, quam Adrianus solvebat, difficultas, ut de pontificiorum decretorum infallibilitate disputaret, cum de Gregorii facto duntaxat ageretur. Certe; idque monet vel ipse Adrianus, sed hæc a se dicta, quod illam aliquorum de *errandi impossibilitate* sententiam, dedita opera, *evacuatam* vellet, neque in asserendis his, vanis certe, dubiis Sedis apostolicæ privilegiis, veræ pietatis partem nullam reponeret.

Pergit tamen Lovaniensis noster : « At Adrianus asserit certum esse quod Pontifex possit errare : hoc si intelligeret de Pontifice, ut definiente et proponente toti Ecclesiæ aliquid fide credendum, neutiquam est certum : » tibi quidem forsitan; sed ipsi Adriano est certum. At e contra, inquis, *id* nedum certum sit, « manifeste est falsum, ejusque oppositum adeo certum, ut ab aliquibus habeatur de fide. » Quid ad nos, si ab aliquibus? Non ab Adriano quidem, qui

(2099) Labb., *De script. eccl.*
(2100) Adriani VI *epitaph.*, tom. XIV *Conc.*, col. 401.
(2101) Adr., in IV *Sent.*, quæst. *De confirm.*
(2102) *Bull. Pii II*, *Retract.*, t. XIII *Conc.*, col. 1047.
(2103) Labb., *De script. eccl.*
(2104) *Doct. Lov.*, art. 50, p. 59.

eam sententiam *evacuare intendit.* Quare non Melchior Canus, quantumvis acerrimus pontificiæ infallibilitatis assertor, non ipse Bellarminus (2105), ut Lovanienses illi tergiversandum putant. Verum Adrianum VI nominatim accensent iis qui pontificiam infallibilitatem non agnoscunt : neque eo secius Bellarminus, *virum optimum et doctissimum* appellat (2106), « qui merito doctrinæ et pietatis, ex humili domo in tantam dignitatem conscenderit. »

Jam vero Nicolaus Dubois, postquam Adriani verba retulit de Romano Pontifice ita affirmantis : *Potest errare, hæresim per suam decretalem asserendo;* respondet (2107) : *Distinguo : si de potentia metaphysica loquatur Adrianus, etiam hoc transeat.* Quam docte! Erant scilicet qui assererent Pontificem nec *metaphysice* loquendo aut de potentia absoluta errare potuisse; eaque erat *errandi impossibilitas*, quam Adrianus evacuare intendebat. Et pulchre *transeat*, nam si professori bilem moveris, forte asserturus est Romanum Pontificem, nec potentia metaphysica errare potuisse.

Quæ addit, quoniam non ad explicandum, sed ad confutandum Adrianum pertinent, hujus loci non sunt. Pudet tamen interim Adrianum tantum virum a professore Lovaniensi temeritatis fuisse incusatum (2108). At subdit Adrianum pontificem factum, ea quæ hic scripserat revocasse; nempe, inquit, docuerat confirmationis sacramentum ex delegatione pontificia, non posse conferri a simplice sacerdote. Quid tum postea? « Pontifex factus etiam ipsemet ejusmodi commissionem dedit ; » quod Pater Farvaquez ex Pallavicino probat (2109). Quid ad nos? Id certe quærimus, an illam *impossibilitatem errandi*, quam nunc Lovanienses quidam veluti pro fidei fundamento ponere velle videantur, cum privatus doctor *evacuare intendisset*, saltem Pontifex factus, constabilitam, ac sua anteriora retractata vellet. Neque ab eo scopo aberrare oportebat theologiæ professorem. Verum hominem equidem vidi neminem, qui, quæ ad rem non faciunt, in exiguo quamvis libello, majore studio colligat et congerat.

Quare certum omnino est Adrianum VI eorum de quibus agimus nihil retractare voluisse. Quid jam Lovanienses quidam vociferantur in nos, perdita omnia et conclamata esse, « ac de summa rei Christianæ agi, cum de infallibili supremaque Pontificis in universam Ecclesiam auctoritate agitur? » Neque intelligunt nos quidem peti ab ipsis per Adriani latus : nec nisi conculcato tanto Pontifice, doctissimo pariter atque sanctissimo, et quod pudere debeat, in se beneficentissimo, suæque facultatis ornamento, clerum Gallicanum oppugnari potuisse.

Quare Lovanienses ac Duacenos pios et doctos, quos oppido diligimus et colimus, aliosque viros bonos, etiam atque etiam obsecramus, ut cogitent, tantine illa sit Summi Pontificis aut superioritas, aut etiam infallibilitas, a tot tantisque viris catholica fide ac pace florentibus impugnata, ut in ea summam rei Christianæ, aut firmissimam nostræ contra lutheranos defensionis arcem, aut Sedis apostolicæ majestatem vimque Ecclesiæ, ac decus Israelis collocent. Nos certe alia, Deo dante, minus licet inflata verbis, re illustriora, meliora utilitate, atque auctoritate firmiora promemus.

CAP. XIII. — *An sit verisimile Parisiensium doctrinam post Adrianum VI a Lovaniensibus condemnatam? — Lovaniensium erga Adrianum reverentia singularis.*

Etiamsi post Adrianum Facultas Lovaniensis ejusque doctores, a priscis institutis deflexissent, non propterea Parisienses vituperandi, aut etiam condemnandi, sed potius laudandi essent, qui in antiqua sententia perstitissent; atque ambæ Facultates pacem colerent, et a censura mutua temperarent. Sane Parisienses et Lovanienses sese mutuo suspexerunt, atque suspiciunt; et ea quæ jam inde ab initio intercessit animorum mira conjunctio, nullo unquam facto dictoque violata est.

Prima facultas Lovaniensis, anno 1519, certa doctrinæ Lutheranæ capita censura notavit : secuta Parisiensis, anno 1521, concordibus animis atque sententiis. Rursus prima Facultas Parisiensis in eumdem Lutherum et alios hæreticos, Francisco rege jubente, anno 1542, articulos edidit : secuta Lovaniensis, anno 1544, jubente Carolo V. Visos Lovaniensibus Parisienses articulos, atque eodem spiritu in eumdem scopum collimatum fuisse, et temporis ratio, et accurata utrorumque lectio facile comprobabit : adeoque nihil fuit quod Lovanienses in Parisiensium articulis improbarent, ut simul fuerint editi et excusi in Joannis Driedonis operibus (2110), accurante editionem Ruardo Tappero, academiæ Lovaniensis cancellario, ac sacræ Theologiæ professore, quippe cum conjunctos oporteret articulos utriusque Facultatis, ut concordia in Lutherum de catholica fide testimonia.

Utramque Facultatem, in tradenda de Romani Pontificis potestate doctrina minime dissensisse multa persuadent; imprimis summa Facultatis Lovaniensis reverentia in Adrianum VI, quem in Parisiensium fuisse sententia, Bellarmino etiam teste, jam diximus. Primum enim quo tempore illa edita est Lovaniensis Facultatis in Lutherum

(2105) MEL. CAN., l. IV, c. 1; BELL., *De R. P.*, l. IV, c. 2.
(2106) BELL., *De script. eccl.*, an. 1500.
(2107) Part. I *Refut. arg.*, etc., art. 15, n. 159, p. 82.
(2108) *Ibid.*, n. 156, 157, 160.
(2109) FARVAC., *Op. de conf.*, q. 4; PALLAV., l. IX, c. 7, n. 11, 12.
(2110) *Vid.* JOAN. DRIED., post tom. III, fol. 170.

censura, totum id Adriani, tum cardinalis Dertusani, judicio factum. Id Jacobus Latomus major, cum pro ea censura scriberet, in præfatione luculenter exposuit; e censuræ præfixa ejusdem cardinalis epistola testatur, de qua quidem Latomus ita est præfatus (2111) : « Sufficere debuit judicium reverendissimi cardinalis Dertusensis, cujus probitas et sapientia, non modo præclaris libris editis, sed et maximis rebus orbi nota est; » ut propterea diceret non videri necessarium articulorum reddere rationem. Ex quo intelligitur quam probarent Adriani libros. Atque is, annis post duobus, ad Petri cathedram est evectus : ac facile intelligi potest, quanto honore prosecuti sint Pontificem, qui non modo cardinalem, verum etiam privatum tantopere suspexissent.

Edidit postea Joannes Driedo sacræ theologiæ professor apud Lovanienses, anno 1533, librum *De ecclesiasticis scripturis et dogmatibus*; neque ita multo post librum *De captivitate et redemptione generis humani:* in cujus præfatione Adrianum VI miro affectu celebrat : « Observandissimus, inquit (2112), meus in studiis theologicis præceptor, qui me in filium eruditionis susceperat, et præsidens mihi pileum magisterii in theologia imposuit, anno nativitatis Domini 1512, die 17 mensis Augusti; qui et usque in tempus ferme illud Lovanii resederat, totius nostræ academiæ lumen et decus, postea illius nominis Pontifex VI. » Ex quibus intelligimus quanto amori et honori fuerit Lovaniensibus, quem nunc Nicolaus Dubois aperte contemnit (2113). Sed jam Lovanienses, qui circa Adriani tempora scripserint, theologos audiamus quandoquidem eorum nobis tanto ambitu objicitur auctoritas.

Cap. XIV. — *Jacobi Latomi, doctoris Lovaniensis, sententia.*

Primus ab auctore anonymo *Doctrinæ Lovaniensium* designatur (2114) Jacobus Latomus, qui pro pontificia infallibilitate scripserit, libro *De primatu Romani Pontificis adversus Lutherum.* Ego vero summa diligentia, nulloque partium studio, quippe cui liceret etiam adversantem repudiare Latomum, ejus libros, ac maxime eos ipsos quos objiciunt excutio locos ; et quidem de primatu multa reperio, de infallibilitate ne unum quidem verbum. Quis autem ferat istos de primatu tanta testimonia congerentes, quasi quis primatum ulla ex parte labefactatum, ac non potius omni ope constabilitum velit ? Dic tu aliquando de infallibilitate, quandoquidem in ea placet summam fidei collocari. Sed ipsum per se audire Latomum præstabilius est, postea quam constituerimus quo loco, cum id scriberet, Lutheri res essent. Fuerat autem a Leone X hæreseos condemnatus. Sic ergo habet Latomus (2115) : « Nec valet, si dicatur judicium finale, in rebus fidei, esse apud generale concilium, a quo nondum est hæresis lutherana judicata et damnata : ergo non est ab omnibus pro hæresi habenda et vitanda : non, inquam, valet ; quia Lutherus non habet unam aliquam hæresim particularem novam, et quæ prius non fuerit ; sed habet hæreses olim in conciliis damnatas, Valdensium, Viclefistarum et Hussitarum, et similium, in quibus non est opus nova sententia, sed antiqua sufficit .. Dato etiam quod novam hæresim fecisset, non tamen opus esset synodo ad ejus damnationem, ut aperte probant verba Augustini : » (nota illa scilicet quibus Augustinus ostendit sine synodo *factum* Pelagianis *esse competens sufficiensque judicium*) quo judicio facto, subjungit Latomus ex Augustino (2116) : « Ad sententiæ exsecutionem procedendum est adversus hæreticos. Aliud est enim judicium sufficientissimum, aliud sufficiens. Sufficiens est enim, quando debito ordine per judicem competentem exercetur : sufficientissimum vero, quando non solum per judicem *competentem*, sed per judicem *supremum* cæteris paribus sententia fertur. Hæc verba video ab anonymo prætermissa, quæ maxime ad rem faciant. Pergit deinde Latomus : « Igitur non ingrediendo difficultatem, an Papa sit supra concilium, vel e converso ; satis est præsenti proposito, quod hæresis lutherana a Sede apostolica damnata est. Nemo enim, nisi nimium contentiosus, negabit apostolicam Sedem esse judicem competentem ; cum cautum sit canonibus, causas fidei ad Sedem apostolicam esse referendas. »

Quæ omnia si candide et sincere, uti theologum decebat, anonymus protulisset, nemo non statim videret judicium Sedis apostolicæ non proponi a Latomo, tanquam *finale* (de quo tamen judicio præcise in objectione agebatur), aut tanquam infallibile, aut etiam *supremum*, quod tum ab ipso maxime dici oporteret, si tale esse sentiret, sed contra proponi judicium illud Sedis apostolicæ, ut *competens*, quod etiam inferiori judici convenire possit, utque *sufficiens*, ad sententiæ scilicet, ut ipse hic dixit Latomus, *exsecutionem* : concilii vero, ut quod esset *sufficientissimum et supremum.* Quæ utcunque se habent, certe cum pontificia infallibilitate stare non possunt, cum post infallibile judicium, nihil ulterius aut superius a quoquam desiderari possit. Quod vero Latomus scribit hæc a se dici, *non ingrediendo quæstionem*, *an Papa sit supra concilium, vel e converso ;* ita videtur intelligere, quemadmodum a Carthusiano dictum vidimus : nempe ita

(2111) Latom., *Def. cens. Lov. Admon. et epist. dedic.*
(2112) *Vid.* anc. præf.
(2113) Part. I *Refut.*, etc. art. 15, p. 79 et pas.
(2114) *Doct. Lov.*, pag. 1 et seq.
(2115) Lat., *De var.*, quæst., tit. *An prim. R. P. sit a Christo*, ed. Lov. 1550, fol. 80, 89.
(2116) Aug., l. iv, *Ad Bonif.*, tom. X, col. 492.

ut Papa licet synodo absolute superior, ei tamen tanquam potiori luce donatæ in fidei negotio credere teneatur. Quem sensum aliis quoque superioritatis pontificiæ defensoribus placuisse ostendemus. Cæterum de quæstionibus fidei nobiscum sentit Latomus, qui pontificio judicio conciliare judicium tanto discrimine anteponit ; quique τo *supremum*, ac proinde *finale*, de quo agebatur, sententiæ pontificiæ in se consideratæ detrahit, cum ei tribuat tantum ut sit *sufficiens et competens;* et quidem id tribuat, opponendo *ad supremum sufficientissimum.*

Quomodo autem Latomus intelligat *sufficiens* illud ; quod non sit finale, neque *sufficientissimum* et *supremum*, responderet, credo, id quod jam indicavimus : *sufficiens esse* ad id quod volebat, nempe ad sententiam exsequendam. Nos autem quid sit illud apud Augustinum *sufficiens* et *competens*, Deo dante, exponemus : hic quidem Latomi dicta a nobis referri, non autem præstari oportet.

Profert anonymus alium Latomi locum ex libro III *adversus Tyndalum* (2117), titulo ultimo (2118) : *De auctoritate et prælatura Romani Pontificis super Ecclesiam et quodlibet membrum ejus.* Hæc autem exscribit verba : « Quibus bene perpensis, apparet sano intellectui, quod non juste Romani Pontificis auctoritati contradicatur negando eum esse supremum et ordinarium judicem omnium et singulorum Christianorum, in fide, sacramentis, et aliis omnibus. » Quo loco videtur pontificiæ auctoritati dare *supremum* illud quod antea denegaverat. Hæc ut concilientur, neque inducatur Latomus adversus se ipsum indecore pugnans, proferenda erant alia, quæ anonymus prætermisit. Sunt autem ejusmodi (2119) : « Non itaque rationabiliter dubitari potest, nec nisi impudenter negari hoc:Romanus Pontifex est *ordinarius judex supremus* super unumquemque Christianum et quodlibet *particulare concilium* Ecclesiæ catholicæ ; quidquid de universali concilio plenario et tota Ecclesia simul congregata. » Hic Latomus exponit, quo sensu voluerit Papam *supremum* esse *judicem :* duplici videlicet sensu : alter est, ut sit *supremus super unumquemque Christianum et quodlibet particulare concilium ;* quem sensum vidimus esse concilii Constantiensis et Martini V : alter est, ut sit *supremus ordinarius*, quæ verba sunt Latomi ; hoc est *inter ordinarios supremus*, qui ordinarie semperque sedeat, et judicet ; cum synodi universales, non nisi ex certa causa, et extra ordinem habeantur, quorum proinde auctoritatem, cum de ordinariis tantum agat Latomus, expresse reliquit integram. An vero hæc omnia dissimulari oportebat, premique nos ad invidiam usque auctoritate Lovaniensium, quorum clarissima quæque dicta omisisses ?

Tertio loco proponit anonymus (2120) Jacobi Latomi responsionem quamdam adversus Lutherum ita objicientem : « Concilium Constantiense determinavit concilium esse supra Papam, cujus tamen auctoritas a multis contemnitur. » Unde Lutherus concludebat sic : « Via nobis facta est enervandi auctoritatem conciliorum : nam ut dicunt, si in uno articulo errasse deprehenditur, jam tota ejus vacillat auctoritas. » Qua in objectione solvenda haud mediocriter Latomus laborabat. Revera enim Cajetanus adversus Almainum nostrum ea recens scripserat, quibus Constantiensis decreti auctoritatem elevaret, neque ipse neque alii Catholici cogitabant quem hæreticorum calumniis aditum aperirent. At Jacobus Latomus, qui neque catholicos accusare, præsertim Cajetanum tanti nominis cardinalem, neque quæstionis alio traducendæ occasionem Luthero præbere vellet, multis agit, ut his quocunque modo victus esse, ac perperam objecisse concilium Constantiense videretur. Quare ait primum a Luthero non posse adhiberi ejus concilii auctoritatem, cujus decreta in Viclefum lata ipse contemneret. Tum addit non propterea vacillare synodi auctoritatem, etiamsi in uno obscuriore articulo defecisset, quod tamen Latomus minime fatebatur synodo contigisse. Negabat enim a Luthero vera relata esse concilii verba, aut exstare concilii Constantiensis tale decretum quod *loqueretur universaliter de qualibet synodo universali* Papæ anteponenda. Quæ quidem et alia multa Latomus, dum misere nimis metuit, ne quid Lutherus bene objecisse videatur, inficiatur contra gestorum fidem. Neque illud melius, quod negabat concilium, quo tempore ista decreta condiderat, fuisse œcumenicum cum nihilo magis œcumenicum esset, cum ea ederet adversus Viclefum decreta, quæ contra Lutherum Latomus tuebatur. Sed hæc alias. Id modo ad rem nostram pertinet, quod Latomus dum posteriora Constantiensia anterioribus opponit, illud decretum affert, quo adversus Viclefum statuitur (2121), « Papam habere supremam auctoritatem in Ecclesia, quod, inquit Latomus, non stat simul cum eo, quod concilium sit superius Papa. » Addit, facta in concilio Papæ electione, « supremam auctoritatem jam esse in electo ; » et concludit : « quod quamvis Ecclesia sit major simpliciter quam Papa, puta perfectione gratiæ, et amplitudine virtutum, tamen potestate jurisdictionis unus peccator potest esse major multis justis, et Papa major toto residuo Ecclesiæ

(2117) Is novæ reformationis doctor, Novum Testamentum in vernaculam suam linguam Anglicam infidelissime transtulit. Deinde hæresis postulatus Bruxellis, ibi vivus combustus est. Erat illi vis quædam ingenii, sed nimium vehementis et mordacis. *Vid.* DE LARR., *Hist. Angl.*, tom. I, pag. 513. *(Edit. Paris.)*

(2118) *Doct. Lovan.*, p. 4, 5; LAT., *Adv. Tynd.*, lib. III, tit. ult., fol. 194, vers.

(2119) *Doct. Lov.*, *De var. quæst.*, fol. 87.

(2120) *Ibid.*, art. 2, p. 69, 70; LAT., *De prim.*, etc., cap. 4, fol. 81, 82.

(2121) *Conc. Const.*, sess. 8.

corpore. » Ubi vox *potest esse*, non est affirmantis, sed ejus qui demonstrare velit, quoquo modo se res habeat, Lutheri argumentum non ita esse efficax, ac ille jactabat.

Utcunque est, hæc duo apud Latomum vidimus : et nunc Papam concilio superiorem : et alibi concilium in fide superius, cujus quippe judicium sit *sufficientissimum et supremum*, cum Papæ judicium sit tantum *sufficiens et competens*. Hic si anonymus Latomum suum Latomo repugnare velit, absolvet nos profecto ab ejus viri auctoritate, qui a se ipso dissentiat. Sin autem velit Latomum sapientem esse virum qui iisdem semper placitis vestigiisque insistat, Latomum cum Latomo conciliabit ita, ut postremum hoc de concilii judicio *sufficientissimo et supremo* ad fidei negotium pertinere dicat. Cæterum non concilium propterea absolute superius esse, cum Papa inferius esse possit, convocatione ipsa, aliisque rebus gravissimis, quas Latomus ad rem suam minime facientes, haud pertractare velit. Atque hanc sententiam non modo Dionysius Carthusianus supra memoratus, sed etiam Turrecremata et alii Eugenianarum partium, in Eugenii etiam aula propugnabant, ut statim demonstrabimus. Quæ cum ita sint, Latomum in infallibilitatis quæstione aperte faventem, in aliis quæstionibus non adversum habemus : cum id non agamus, ut semper, sed ut certis tantum casibus, iisque gravissimis et extraordinariis, in Constantiensi decreto designatis, ad concilium recurratur. Quod autem auctoritatem decreti Constantiensis Jacobus Latomus infregerit, ne Lutherus bene argumentatus esse videatur, parum certe curamus et Constantienses canones a Latomo non satis consideratos esse ostendemus; et melioribus argumentis, non quidem uti Latomus, inficiando quæ certa sunt, Lutheri audaciam retundemus.

Cap. XV. — *Joannis Driedonis Lovaniensis sententia, de fide Petri nunquam defectura.*

Equidem intelligo fore quam plurimos, qui nos in Jacobi Latomi explicanda sententia plus laborasse sentient, quam ejus viri, docti licet, auctoritas postulabat. Atque iidem gravius succensebunt, quod in exponendo Joanne Driedone, multo plus operæ collocaturi sumus. Sed cum ea quæ dicemus, non modo ad intelligendos Lovanienses articulos, sed etiam ad hujus quæstionis statum animo informandum, multum opis allatura sint; labori non parcimus, ut ea elucidentur; speramusque futurum ut lectores operæ in ea positæ non pœniteat.

Joannes Driedo, quod ipse gloriatur Adriani VI discipulus anno 1533, opus edidit *De ecclesiasticis scripturis et dogmatibus*, ex cujus operis libro IV, capite 3, parte II et III, anonymus multa transcribit (2122), pleraque insincera, quod lectorum monemus, ut ipse perpendat, si rem tanti esse putet; pleraque extra rem. Sed nos quæ ad rem conferant diligentissime seligemus.

Igitur ex IV libro memorato, postquam anonymus suo more, de primatu multa descripsit; hæc de Driedone subdit : « Deinde inquit, parte tertia ejusdem capitis, pergens ad demonstrandam Romani Pontificis infallibilitatem, » etc. Atqui Driedo de ea ne unum quidem verbum, sed nimirum de primatu quæstione absoluta, alteram quæstionem, quæ una ad rem nostram faciat, exponit his verbis (2123) : « Jam operæ pretium considerare, quemadmodum sit accipienda sententia, ex Scripturis docens, fidem ad consummationem sæculi non deficere unquam a Petri cathedra seu Ecclesia Petri. » Hic ergo videamus an Driedo, vel semel dixerit, ita eam accipiendam esse sententiam, ut Romanus Pontifex Petri successor, sive ut persona privata, sive ut persona publica sit infallibilis.

Et quidem Driedo quæstionem soluturus, triplicem ponit intellectum hujus sententiæ, quod fides Petri nunquam deficiat. « Sciendum est, inquit, quod verbum Christi Patrem rogantis pro Petro, potest concipi sub triplici intellectu : vel primum pro eo ut fides nunquam deficiat a corde Pontificis universalis Ecclesiæ, nec videlicet a persona Petri, nec a persona Pontificis :.... vel secundo, ut fides nunquam deficiat a generali cathedra, a sede, ab universali Ecclesia, seu ovibus ipsius Petri :.... vel tertio, ut fides non deficiat unquam a propria sede, vel diœcesi, quam Petrus peculiariter pascendam, dirigendam et gubernandam suscepit. » Hic nota divisionem quam Driedo ut adæquatam ponit : an fides sit defectura a persona Pontificis, an ab Ecclesia universali quam regendam habuit, an a diœcesi quam peculiariter regendam suscepit. Personam autem Pontificis indistincte ponit, nulloque discrimine; an considerare velit ut personam privatam, an ut personam publicam; sed de Pontifice, quamcunque personam gerat, simul ac generatim quæstionem instituit : neque Pontificem ut privatam personam opponit Pontifici ut publicæ personæ, sed personam Pontificis generatim sumptam, opponit Ecclesiæ universali, ac diœcesi Romanæ. Qua divisione facta, triplicique posito sensu, triplicem etiam proponit quæstionem. Ac primam, de Pontifice Petri successore, his verbis expedit : *Primus intellectus* (de fide non deficiente in corde et persona Pontificis) *videtur esse extra intentionem Salvatoris*. Id probat, quia consequens esset, *omnes successores Petri ad perseverantiam fidei esse prædestinatos;* quod falsum esse supponit.

Absoluto primo verborum Christi intellectu, qui extra intentionem Salvatoris esset, jam se Driedo convertit ad duos intellectus, quos a Christo intentos esse docet : et se-

(2122) *Doct. Lovan.*, art. I, pag. 10, 11.

(2123) Dried., *De Eccl.*, etc., fol. 233, vers.

cundum intellectum, de cathedra et Ecclesia universali Petri, hoc est ipsa Ecclesia catholica, sic aggreditur : « Secundus intellectus, inquit, est fide tenendus propter verbum Salvatoris : *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (*Matth.* XXVIII, 20); et : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.* XVI, 18.) Ex quibus, inquit, consequens est Christum permansurum cum episcopatu, et Ecclesia, et sede Petri, usque in consummationem sæculi. Hoc autem non est sic consequens de episcopatibus seu Ecclesiis aliorum apostolorum, deficientibus jam a fide suis ipsorum gregibus. »

Patet ergo de secundo intellectu : nempe de fide esse, Petri episcopatum seu Ecclesiam nunquam defecturam; quod ille episcopatus et Ecclesia Petri nihil aliud sit quam ipsa Ecclesia catholica : qua in re, ipse Petrus multum differt a cæteris apostolis; quod hi singularium Ecclesiarum duces, totum gregem amittere, Petrus vero toti præpositus, non magis possit oves suas omnes amittere, quam Christus; cum Christus nullas habeat, quæ non etiam Petri sint sub Pastore Christo. Qui sensus planus est, et fide absolute certus, ut merito Driedo docet.

Jam ad tertium intellectum, an fides sit defectura in peculiari Ecclesia et diœcesi Petri, sic procedit (2124) : « Aliud potest intelligi Ecclesia seu diœcesis Romana. Siquidem Ecclesia seu diœcesis Romana potest intelligi esse destructa, permanente cathedra Petri, quæ est cathedra universalis Ecclesiæ. Unde et tertium intellectum pertinaciter hæretici refellunt. » Ac paulo post : « Fuerunt jam olim et alii, qui non pertinaciter, sed quasi probabiliter, sententiam defendere voluerunt, ex Scripturis nobis incertum esse, an diœcesis Romana deficiat unquam a fide, et idcirco esse temerarium asserere alteram partem quasi articulum fidei, cum neutra sit ex Scripturis necessario consequens; neque uspiam revelatum sit, quod omnes Christiani a Turca non expellendur unquam a Romana diœcesi. » En tertius intellectus, quem ab aliquibus etiam non hæreticis, rejectum esse dicit. Atqui hunc intellectum confirmaturus ipse, primum affert contraria argumenta, et addit : « Hæc et similia sunt, ex quibus hæretici et alii quidam nimium pertinaciter(2125) arbitrantur stultum et temerarium esse, si quis doceat Ecclesiam Romanam super alias Ecclesias præsidentem, sic a Christo esse privilegiatam, ut ab ea non deficiat unquam, neque fides, neque primatus pontificalis. »

Vides profecto quod quærat : ac primum nihil jam de Pontifice, sive ut privato doctore, sive ut docente ex cathedra, quæ ad personam pertinent, jam expedita sunt. Deinde nihil etiam de universali Ecclesia, cujus fidem deficere non posse, ex ante dictis constitit; sed quærit illud tantum, an fides et cum fide primatus, in diœcesi Petri ejusque successorum, unquam interire possit.

Affert postea probationes, quæ nihil ad nos attinent; cum non hic inquiramus recte ne probaverit, sed quid concluserit. Concludit autem sic allatis Patrum testimoniis : « Non temere igitur, sed pia fide cum Patribus nostris prædecessoribus credimus, quod fides et primatus Ecclesiæ et sedes seu cathedra Petri, claves regni cœlorum, potestas ligandi et solvendi, sunt a diœcesi Romana inseparabiles; et quod Deo providente, et beato Petro opem ferente, Romanus episcopus, seu populus sub Romana diœcesi, non deficiet unquam totus a fide. »

Atque ut semel elucescat, ad quem scopum collimaverit, hæc ejus verba audienda sunt (2126) : « Defecit Hierosolymitana Ecclesia, cui Jacobus præsedit; defecit Achaia, ubi Andreas; Asia, ubi Joannes; India, ubi Thomas; Persis, ubi Judas; Æthiopia, ubi Matthæus; Græcia, ubi Paulus; Romana Sedes hactenus manet in fide Christi erecta. » Quæ quidem anonymum docere debuissent, quid Driedo aversetur; nempe id, si quis diceret Romanam Ecclesiam, etiam particularem, aliis similem esse, quæ cum episcopo ipsaque episcopali sede a fine penitus excideret, fieretque cathedra jam erroris aut schismatis. Id quidem Driedo docuit nunquam Romæ eventurum, quod nos ultro amplectimur; atque insuper addimus, quantumcunque in Romam fremerent inferorum portæ, ac sacræ urbis, quod absit, fundamenta concuterent, non propterea prævalituras contra Petri cathedram; sed eam semel a Christo Ecclesiæ catholicæ datam, integram permansuram, Sedique sacrosanctæ, modo quo sciverit, provisurum Deum, neque futurum unquam ut ipsa Pontificum, qui Petri loco sint, successio ac series, a vera fide avellatur; quod quidem et Driedo sensit, et omnes catholici confitentur.

Quod autem Driedo nunquam futurum docet, ut in urbe Roma, in Romana diœcesi, in Romano solo, fides et primatus intereant, id quidem non video, ut in nos intorqueri possit. Neque enim clerus Gallicanus somniavit fore ut Romana Ecclesia particularis, seu Romana diœcesis cum Episcopo et plebe sua penitus intercidat, populusque Romanus totus cum suo Pontifice a fide abrumpatur et primatus Ecclesiæ alio transferatur, quæ hic Joannes Driedo adversus quosdam, ut ait, catholicos, explicanda, probanda, tuenda suscepit. Neque vero id ullo modo pertinet ad concilii Constantiensis decreta, quæ clerus Gallicanus sua Declaratione complexus est; neque eam quæstionem synodus Constantiensis, vel leviter attigit. Neque si quis Pontifex suo officio male

(2124) DRIED., loc. cit.

(2125) Mox dixit Driedo hæc doceri *non pertinaciter*. Ergo ille pugnantia loquitur. (*Edit. Paris.*)

(2126) DRIED., *ibid.*, Vid. *Doct. Lov.*, art 1, pag. 12.

functus aliquid contra fidem, etiam decreto facto docuerit, ideo populum totum, atque Ecclesiam totam particularem Romanam cum eo defecturam consequens est: cum nec Joanni XXII hæresim prædicandi crediderit; ac nihilo magis etiam definienti, uti tum res erant (2127), credituri fuisse videretur. Neque vero ille Pontificis, etiam contumacis, quantuscunque defectus, urbi Romæ, Romanæque diœcesi fraudi esse posset, ut propterea Petri sedes loco moveretur, et primatus alio traduceretur; sed pravum Pontificem statim amoveri, aliumque ab Ecclesia substitui oporteret, qui tamen haud secius sederet Romæ, uti Pisis primum atque iterum Constantiæ decretum factumque est. Quare immerito quidem moderni Lovanienses, ista Driedonis, nihil sibi profutura, jactant.

Id vero ad nostram quæstionem facit, quod ille enumerans quæ ad interpretationem spectent divinæ pollicitationis hujus: *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*, eum sensum prætermisit, quo diceretur fides etiam in Pontificis corde deficiens, in ejus tamen, non modo Ecclesia illa universali, aut etiam diœcesi particulari, Romana scilicet, sed etiam decretis permansura semper: quem sensum et prætermisit, et Dominicis promissis contineri non posse intellexit.

Rogo enim ad quam tripartitæ divisionis partem pertinere velint eum sensum quem venditant? An ad fidem quæ personæ Pontificis insit? an ad eam quæ universæ Ecclesiæ? an ad eam quæ Romanæ diœcesi? Non quidem ad fidem primo modo consideratam. Is enim est modus, quo fides deficere possit, in corde scilicet et persona Pontificis: isti autem quærunt eam fidem quæ deficere nequeat: non ad eam quæ deficere non posse credatur, Ecclesiæ catholicæ, seu diœcesis Romanæ fidem: aliud enim est in Pontificis sive privata, sive publica persona; aliud in Ecclesia universa, aut in diœcesi Romana deficere non posse fidem. Nempe hæc duo sunt, quæ promissa a Domino fuisse Driedo asserit; ut ab Ecclesia catholica nunquam avellatur fides; ut a diœcesi Romana, non fides, non Petri cathedra, primatusque apostolicus: quæ profecto stare vidimus, quidquid evenerit uni vel alteri Romano Pontifici, eorumque fidei.

Neque vero Driedo hic cogitavit fidei declarationem publicam et authenticam, quæ in Romano Pontifice labefactari non possit. Nec mirum: cum enim hic fidem interpretetur, non externam fidei declarationem, sed ipsam intus fidem, qua in Christum creditur; ad eum profecto sensum, nuda illa et externa fidei declaratio minime pertinebat; certumque omnino erat Christi promissione minime comprehendi omnes Petri successores, cum eos infideles esse posse constaret. Quare haud immerito illa nunquam defectura fides, a Driedone redigitur ad Ecclesiæ catholicæ, aut ad peculiaris Ecclesiæ Romanæ fidem; quoniam Ecclesia catholica et peculiaris Romana omnium Ecclesiarum caput, infideles esse non possint.

Sic igitur patet eum ab Adriani magistri sententia non recessisse, neque ab iis interpretationibus, quas ab antiquis glossis auctoribusque depromptas, Petro Alliacensi, ac Dionysio Carthusiensi aliisque probatas esse vidimus.

At enim existimavit, inquies, « in Romana Sede hactenus nullum sedisse hæresiarcham, qui docendo definierit aliquid fidei nostræ repugnans, neque hæresim ullam illinc sumpsisse initium (2128). » At quod factum non sit hactenus, ille quidem dicit; an continuo dixerit nihil unquam tale evenire posse, demonstrandum tibi erat. Certe multa mala, quæ nondum evenerint, evenire posse Driedo confirmat. Neque enim dicit fidem in alicujus Romani Pontificis corde defecisse; sed dicit tamen expresse, ne id unquam fieret, Christum non fuisse pollicitum. Neque ait unquam factum esse, ut aliquis in ea sede contumaci animo hæresim docuerit, sed plane id fieri posse asserit; et tum nimirum, « si contumax fuerit, deponendum esse, vel declarandum propter contumaciam ab Ecclesia fuisse depositum, a tempore ex quo talia docere aut prædicare cœperit (2129). » An autem quod ille contumax crediderit, docuerit, prædicaverit, etiam pertinaciter sub anathematis pœna, quo nunc omnia redigunt definire non possit, Driedo ne quæsivit quidem: adeo absonum et a Christi pollicitis alienum visum est.

At, inquies, dixit totum id quod docuerit de diœcesi Romana indefectibili, Petri et successorum ejus privilegium esse. Certe et quidem maximum, quod ei diœcesi præfecti sunt, quam nunquam a fide abrumpi posse arbitretur. Magna gregis dignitas, quæ in pastorem redundet.

At enim ea dignitas gregi convenit ratione pastoris. Respondeo non ratione pastoris hujus, vel illius, in cujus corde vel prædicationes fides deficere possit, teste Driedone, sed ratione *dignitatis pastoralis*, ut jam ipse dicebat ratione *primatus Petri* in ea Ecclesia divina ordinatione collocati. Hinc enim efficitur, ut neque illa Ecclesia, neque episcopatus ejus a fide penitus avellatur unquam, ne in ea scilicet, una cum ipsa fide primatus intercidat.

Driedonem secuti sunt Lovanienses alii, eodemque sensu commendarunt Petri non defecturam fidem, ut Judocus Ravestein Tiletanus in *Doctrina Lovaniensium* relatus: (2130) qui sane, quanquam pontificiæ infallibilitati favebat, et Romanos Pontifices ab aliquot historicis erroris incusatos, ab ea

(2127) Populus Romanus suis infensus Pontificibus, qui Avenione degebant, erat propensior ad Papæ decretum, etiam optimum respuendum, ne illi addictus, quam ad malum recipiendum, ut in illo colendo studiosus videretur. (*Edit. Paris.*)

(2128) DRIED., *ibid.; Doct. Lov.*, art. 1, p. 18.

(2129) DRIED., *ibid.*, cap. 4, fol. 240.

(2130) *Doct. Lovan.*, art. 1, p. 13, 14.

nota vindicandos putabat, non in eo tamen præcise vim cathedræ ac fidei Romanæ reponebat, sed in eo maxime, quod « ut etiam concederetur, aliquos Pontifices Romanos privato errore laborasse, semper tamen ipsa fidei veritas in successione, tanquam fidissima veritatis conservatrice, permansisse verissime diceretur (2131) ; » quando errorem prædecessoris, succedens Pontifex continuo emendasset.

Cap. XVI. — *Articuli Lovaniensis Facultatis, anni* 1544, *ex præcedente doctrina explicantur, et cum Parisiensibus, anni* 1542, *conferuntur.* — *Cathedra Petri nunquam defectura.*

Hæc certa et firma, atque a Driedone sunt præclare explicata, ex quibus secuti Lovanienses, articulos composuerunt eos, quos aliquot annis post Driedonem mortuum, anno videlicet 1544, die 6 Decembris, Carolo V jubente, ediderunt :

XXI. « Firma fide tenendum est, unam esse in terris veram atque catholicam Christi Ecclesiam, eamque visibilem, quæ ab apostolis fundata, in hanc usque nostram ætatem perdurans, retinet et suscipit quidquid de fide et religione tradidit, tradit, et traditura est cathedra Petri, super quam ita a Christo suo sponso est ædificata, ut in iis quæ fidei sunt et religionis errare non possit.

XXV. « Certa fide tenenda sunt, non solum quæ in Scripturis expresse sunt tradita, sed etiam quæ per traditionem Ecclesiæ catholicæ credenda accepimus, et quæ definita sunt super fidei et morum negotiis, per cathedram Petri, vel per concilia generalia legitime congregata (2132). »

Quid sit cathedra Petri, Driedo exposuit : hoc est primo loco, cathedra universalis illa, Ecclesia scilicet catholica, primatu Petri gaudens, in qua nullo modo defecturam fidem, ut de fide absolute; ac secundo loco, cathedra particularis, seu diœcesis Romana, in qua etiam, ut Romana est, non defecturam fidem, *pia sanctaque fide atque ex fidei pietate* credebat.

Quare nec a cathedræ particularis illius, quæ nunc Romæ, Deo auctore, constituta est, perpetua traditione certoque et constanti dogmate aberrandum esse pervulgata jam erat sententia, quam tunc Lovanienses ex hujus viri apud se et doctrinæ ac pietatis laude florentis sensu, in suos articulos transtulere.

Sic certa fide tenendum esse docent, quod *cathedra Petri*, Ecclesia universalis, Petro ut capiti adunata, definiat : articulo 25. Quod autem ibidem disjunctive dicunt, *cathedram Petri, vel concilia generalia*, nempe significant non esse necesse semper ab Ecclesia congregata et concilio generali judicium proferri ; sed valere omnino quæcunque Ecclesia catholica, universalis illa, et semper inconcussa Petri cathedra protulerit, sive expresse per se, in œcumenica synodo pronuntians, sive auctore Romano Pontifice, et in ejus decreta consentiens. Atque hoc certe erat quod aliis verbis, articuli Parisienses superius relati (2133) dixerant, nempe articulo 18 : « Ecclesiam universalem errare non posse ; » item articulo 22 : « Concilium generale Ecclesiam universalem repræsentans errare non posse ; » cujus quidem Ecclesiæ catholicæ nomine, Parisienses, Petrum etiam qui caput sit, ejusque cathedram comprehendunt, quemadmodum Lovanienses cathedræ Petri nomine universalem etiam Ecclesiam complectuntur, uti jam vidimus certissimis rationibus a Driedone esse confectum. Ita illud quod concilium universale, sive illud quod cathedra Petri certo et absolute errare non possit, unum idemque est, Ecclesia scilicet catholica ; quandoquidem Pontifici ex traditione definienti, non desit Ecclesia consentiens, et rursus concilio judicanti adsit Pontifex, convocandi, agendi, decernendi auctor, ex cujus utriusque complexu exsistat illud, sub quo captivari omnem intellectum oporteat, Spiritus sancti judicium.

Neque propterea cathedram universalem Petri ab ejus cathedra particulari, quæ nunc, Christo providente, Romæ est, ullo modo sejungimus ; neque refugimus, imo complectimur quod iidem Lovanienses de cathedra singulari Petri credendum proponunt : nempe Ecclesiam ita « super eam a Christo esse fundatam, ut errare non possit (2134) ;» cum id profecto constet toti Ecclesiæ, hoc est, capiti et membris, fide et charitate connexis, a Christo esse promissum.

Suscipimus etiam cum Lovaniensibus « quidquid de fide et religione tradidit, tradit et traditura est cathedra Petri, » etiam illa singularis, hoc est profecto, non quod unus forte Pontifex, sed quod ipsa Pontificum successio et series et Ecclesiæ Romanæ Ecclesiarum matris, perpetua et constans et firma professio, pro certo fidei dogmate tenuerit, docuerit, prædicarit ; cum jam professi simus eam seriem ac successionem nunquam a fide abrumpendam (2135); ac si quid unquam, quod absit, erroris irrepserit, Deo adjuvante, fore ut, vel Sedes Romana per se ipsa respuat, vel tota Ecclesia catholica pro capite connixa restituat

Hæc summatim et breviter nondum ut plane explicemus, atque argumentis probemus; sed ut interim doceamus Parisiensis matris et Lovaniensis filiæ, ab initio ad postrema usque tempora, unam et cohærentem esse sententiam. Neque ambæ de summo Pontifice diversa docent, cum et Parisienses docuerint « unum esse jure divino Romanum Pontificem, cui omnes obedire tenentur ; » et Lovanienses jam relatis articulis hos quoque interponant :

(2131) Judoc. Ravest., *Apol. cont. Illyr.*, cap. 10.
(2132) *Art. Lovan.*, post. tom. III; Dried., pag. 170. 171.

(2133) Sup., cap. 1.
(2134) *Art. Lov.*, art. 21
(2135) Sup., cap. 15.

XXIII. « Unus est Ecclesiæ summus Pastor, cui omnes obedire tenentur, ad cujus judicium controversiæ quæ super fide et religione existunt sunt referendæ.

XXIV. « Summam hanc præposituram primus omnium gessit sanctus Petrus, verus Christi in terris Vicarius, et totius familiæ ejus Pastor : post Petrum vero, ex Christi institutione, omnes deinceps Pontifices, Petri in cathedra successores (2136). »

Vides in articulis Lovaniensibus, cum Romanus Pontifex nominatur, ei attribui ut obediatur, et ad eum quæstiones fidei referantur, ut summam in Ecclesia præposituram gerat; quæ ab omnibus Catholicis admittuntur. Cum ad eam devenitur auctoritatem, quæ errare non possit, jam non ipsum Pontificem, sed *cathedram Petri et generale concilium* nominari : quæ quidem rectene an secus distinguantur, nondum est disceptandi locus. Certe hic distincta accurate esse, et a Joanne Driedone sumpta perspicuum est : atque hæc ad fidem catholicam pertinentia, Lovanienses æque ac Parisienses merito hæreticis opponenda esse consueverunt : haud ita veritati reique ecclesiasticæ consulturi, si opponerent ea quæ etiam inter Catholicos variare non ignorabant.

Neque abludebant aut ipse Driedo, aut reliqui Lovanienses magistri ab Adriani sui sententia, cujus apud ipsos tanta erat auctoritas. Dicturus enim Adrianus, etiam in fidei determinationibus errare posse Pontificem, sic præfatus erat : « Si per Ecclesiam Romanam intelligatur caput ejus, puta Pontifex, certum est quod possit errare (2137) : » ne scilicet dicere videretur, in Ecclesia Romana sive universali, sive particulari statim defecturam fidem, si in Pontifice defecisset.

Quod si obstinate volunt per articulos Lovanienses damnatam esse doctrinam quæ Pontifici quoque infallibilitatem detraheret, ergo non modo Lutherum, aliosque hæreticos, quod sibi proposuerant, verum etiam Adrianum VI, Jacobum Latomum et Joannem Driedonem, sui temporis viros maximos, ac suæ scholæ lumina, condemnarunt : gratissimum facturi Lutheranis, suæque censuræ elevaturi auctoritatem, quod certa cum incertis æque confudissent, et sanctissimorum virorum doctrinam cum infanda hæresi una sententia reprobassent.

Neque Ruardus Tapperus, post illos articulos scribens, Joannem Driedonem in his damnatum approbasset, cum ejus librorum editionem accuraret : neque postea Joannes Viggers, id quod jam audivimus (2138), cum de Adriano VI tractaremus, diceret, *ab aliquibus haberi de fide,* quod Pontifex sit infallibilis : neque tam contemptim *aliquibus* tantum de fide esse diceret, quod sua Facultas condemnatura Lutherum in suos articulos retulisset.

Eumdem Viggerum postea audiemus de eadem infallibilitate dicentem, *communiter* hanc teneri, et contrariam sententiam judicari *improbabilem* (2139).

Improbabilem vero tantum, quam sua Facultas una cum Lutheri erroribus proscripsisset? Nemo id sanus dixerit, adeoque Lovanienses alio spectasse, eo nempe quo vidimus, quod et nos rationibus astruximus necessariis.

Cap. XVII. — *Joannis Driedonis sententia de superioritate Papæ cum Parisiensium sententia congruit. — Horum reverentia in Summum Pontificem. — Locus Majoris.*

Plerique eorum qui Papam concilio anteponunt, sic agunt ut Parisienses non rejiciant, sed ut eos, summa ipsa secuti, verborum magnificentia vicisse videantur, ut illi inflatius tantum, nostri simplicius candidiusque dixerint. Id, in hac quæstione in primis intellectu necessarium, vel unus Driedo maxime comprobabit. Atque is quidem prima fronte a nostris vehementissime discrepare videtur; quippe qui doceat Papam, « ex jure divino habere quod a nemine possit judicari, aut condemnari, neque ullam communitatem esse cui subjiciatur, neque subjici concilio ut superiori et habenti sublimiorem potestatem supra ipsum (2140). »

At qui rem penitus inspexerit, facile comperiet Driedonem eorum esse numero, quos diximus a Parisiensibus abhorrere visos, summa tamen ipsa, atque aliis verbis cum ipsis consentire.

Et primum quidem docet Papam, « in causis fidei et schismatis personam ejus tangentis (2141), subjici judicio universalis Ecclesiæ....et si contumax fuerit, deponendum, vel certe declarandum ab Ecclesia fuisse depositum (2142) : » quæ in idem recidunt. Ergo ex tribus casibus, quibus Parisienses, concilium Constantiense secuti, Papam synodo subjiciunt, fidei, schismatis et reformationis generalis in capite et in membris, jam profecto in duobus, Driedone teste, Papa subjectus est. Nunc de tertio casu, reformationis scilicet, quid idem auctor sentiat audiamus.

Ac statim quidem occurrit ille locus ab anonymo Lovaniensi indignis mutilatus modis, quem nos integrum referemus (2143) : « Concilium generale, quamvis neque potest neque debet plenitudinem papalis potestatis a Christo commissam Petro et successoribus ejus tollere, aut diminuere; sed de illa gratias agere Deo qui dedit talem

(2136) D'Argent., etc., tom. I, pag. 413, et post. tom. III, Dried, p. 171, vers.

(2137) *Sup.*, cap. 12.

(2138) *Ibid.*

(2139) *Vid. Doct. Lov.*, art. 1, p. 39.

(2140) Dried, tom. IV, *De libert. Christ.*, l. I, c. 9, p. 31.

(2141) Loquitur hic Driedo de eo schismate quod Paparum crearet multiplex electio, tum cum nosci non posset quis Papa esset, quis vero anti-papa. (*Edit. Paris.*)

(2142) Dried., *De script.*, etc., lib. IV, cap. 4, fol 240; Vid. *Doct. Loc.*, art. 2, p. 72.

(2143) *Doct. Lov. ibid. Vid.* Dried., *De lib. Christ.*, lib., I, c. 14, cons. 9, fol. 40, vers.

potestatem hominibus : potest tamen, pro ædificatione Ecclesiæ, *usum illius potestatis limitare certis legibus et statutis*, quibus ipse Papa debet acquiescere, nimirum subjectus æquitati naturali ac divini juris. » Quæ sunt manifeste a Gersone sumpta. Sic enim ait Gerson (2144) : « Ecclesia vel generale concilium, quamvis non potest tollere plenitudinem potestatis papalis, a Christo supernaturaliter et misericorditer collatæ, potest tamen ejus *usum limitare, certis regulis et legibus*, in ædificationem Ecclesiæ; et in hoc est totius Ecclesiæ reformationis stabile fundamentum. » Neque vero nostri quidquam aliud volunt, cum Papam in negotio generalis reformationis subesse concilio ex Constantiensi canone decernunt. Quare in reformationis casu, quod jam quærebamus, assentitur Driedo Parisiensibus, pontificiam potestatem conciliari potestate limitari et temperari posse.

Atque hujus quidem loci primam partem, ea scilicet verba quæ Pontifici superioritatem omnimodam asserere videbantur, tanquam absolute dicta essent, anonymus protulit : sustulit vero ea quæ *usum limitarent* atque temperarent, ut profecto pudeat theologiæ professorem in allegandis theologis tam infideliter esse versatum.

Neque minus fallaciter alios Driedonis locos retulit. Gravis ea est quæstio, et a canonistis in utramque partem pertractata, quibus causis Pontifex a concilio generali judicari possit. Et quidem qui pontificiæ potestati favere velle videntur, unam hæresis causam memorant propter quam Papa indubius ab Ecclesia judicetur. Hos Driedo sequi visus est, cum dixerit, « Papam notorie hæreticum, vel de hæresi suspectum et diffamatum judicari quidem posse; sed eo tantum casu, si videlicet sit notorie hæreticus, vel de hæresi suspectus et diffamatus (2145). » Quem locum anonymus urget recte; sed sequentia dissimulat (2146) : « Rationabiliter autem præsumitur suspectus ipse de hæresi, quando adeo notorie et incorrigibiliter scandalizat Ecclesiam, ut vita ejus sit Ecclesiæ tanquam exemplum et doctrina hæresis, seu fidei prorsus a Christo alienæ. »

Nec mirum hæc sensisse, secutum alios canonistas multos, et glossam illam celebrem in caput *Si Papa* : « Certe credo quod si notorium est crimen quodcumque, et inde scandalizatur Ecclesia, et incorrigibilis sit, quod inde possit accusari : nam contumacia dicitur hæresis (2147). »

Jam de indubitato Pontifice hæc Driedo dicit magnificis sane verbis : « Ecclesia quandiu tenetur habere Papam pro indubitato Papa, debet ipsum, ut Vicarium Christi, custodem suum et pastorem nominare, et ipsum, juxta Apostoli doctrinam, *velut seniorem* non increpare, sed obsecrare ut Patrem (*I Tim.* v, 1), et honorare ut dominum : » quæ quidem anonymus statim arripuit; sed sequentia prætermisit : « Nihilominus tamen hujuscemodi Vicarius, Ecclesiæ sponsus, si fuerit frigidus, maleficiatus, et adulter, adeoque sit ad generationem filiorum spiritualium inhabilis, ut nihil sibi sit curæ de sponsa Ecclesia, potius generans filios spurios Satanæ, jam existimari potest de hæresi suspectus; atque ita rationabiliter Ecclesia potest dubitare an persona illa sit indubitatus Papa, sicut rationabiliter tum dubitare potest an sit pertinax hæreticus. »

Hæc Driedo (2148) : ex quibus infert, contra ejusmodi Papam valere ea omnia, quæ in concilio Constantiensi contra dubios Pontifices scandalosos acta essent : atque hæc copiosissime exsequitur et probat : quæ lector, si tanti res est, ab ipso auctore repetat.

Hæc postquam Driedo dixit, totum illud caput concludit his verbis : « Ex his diligenter consideratis perspicuum esse potest, quonam modo concilium universalis Ecclesiæ est supra Papam, et e contrario Papa supra concilium. » Sic mutuo sese exsuperant, sed diverso respectu : quæ ita conciliantur, ut Pontifex in ordinario regimine, et ordinariis casibus, concilium vero in extraordinariis, quæ a Driedone commemorata sunt, antecellat. Neque vero nostri, Cameracensis et Gerson, et alii omnes, aliter intelligunt. Unde Joannes Major noster Pontificem ait esse superiorem *regulariter* in ordinario regimine : concilium autem *casualiter* certa causa, certis casibus, et addit : « Hic modus cuilibet sapienti Pontifici debet esse gratior, licet dicamus concilium esse casualiter super Pontificem, et posse eum corrigere. Cum hoc enim dicimus Papam ex institutione Christi non esse deponibilem; nisi gravissima causa, quæ vix ter contigit mille annis (2149). »

Cur autem isti casus tam rari prævidentur, an necessaria ratione, an pravo animo, ac maledicendi libidine, non jam a nostris, sed etiam a Driedone et aliis omnibus quærere te oportet. Respondebunt sane Ecclesiam, æternitatis suæ pariter atque infirmitatis humanæ consciam, canones condidisse, quorum opera adversus insolitos etiam et extraordinarios casus certa remedia compararet : eo vero canones Constantienses esse institutos, eosque a Driedone Lovaniensi ita esse intellectos, ut nemo Parisiensium graviora et fortiora dixerit.

Clerus vero Gallicanus ne ea quidem attigit; sed tantum Constantienses canones asseruit tanquam disciplinæ ecclesiasticæ et reformationis omnis certissimum ac ne-

(2144) GERS., t. I, pag. 419.
(2145) DRIED., loc. cit., fol. 40.
(2146) *Doct Lov.*, art. 2, p. 72.
(2147) Dist. 40, c. 6; DRIED., loc. cit.

(2148) DRIED., loc. cit.
(2149) MAJ., *De auct conc. sup. Pap.*, etc., in app. t. II GERS., p. 1139, 1140, et tract. *De Eccl.*, *ibid.*, pag. 1145.

cessarium fundamentum. Quare adeo Driedo nobis non est opponendus, qui aut nostra damnaverit, aut iis contraria sanxerit, ut potius eum ulterius quoque progressum esse videamus.

Cap. XVIII. — *Alii Driedonis loci excutiuntur. — Iterum de cathedræ Petri auctoritate, ex eodem scriptore.*

Ex his facile est reliqua intelligere quæ ex Driedone in hunc locum adducuntur.

Objicitur istud (2150), quod decreta Constantiensia exponens, concilii auctoritatem in Papam, ad hæresis vel schismatis casum redigere videatur. « Papa, inquit (2151), in causis fidei et schismatis personam suam tangentis atque concernentis, subjicitur judicio universalis Ecclesiæ. Quamobrem si ipse fieret hæreticus aut schismaticus, aut argumentis probabilibus de his suspectus,... esset ab Ecclesia... monendus,... judicandus,... deponendus,... vel depositus... declarandus. » Cui loco addit anonymus, « sicut ante jam exposuerat libro *De libertate Christiana* : » ne id quidem cogitans, librum *De libertate Christiana* esse ultimum opus Joannis Driedonis, cui componendo sit immortuus, ut vel præfatio testatur. Id gravius quod sequentia tacet : « Quamvis primatus Papæ *super omnes particulares Ecclesias* sit constitutus jure divino, non hinc tamen oportet consequens esse eumdem Papam in causis propriis jus divinum concernentibus, non esse subjectum potestati universalis Ecclesiæ. » Ubi 1° notandum illud : *Papæ primatum jure divino constitutum*, non super universalem Ecclesiam, sed *super omnes particulares Ecclesias*, quod ex Constantiensibus deductum fontibus, Driedo ubique inculcat, ut legenti patebit. Tum illud : « Nihilo secius Papam esse judicandum ab universali Ecclesia, in causis propriis jus divinum concernentibus. » Quod quidem latius patet, quam hæresis, vel schisma, et jura tantum positiva excipere videtur. Quæ hic generatim dicta, Driedo in libris *De libertate Christiana*, fusius postea, uti vidimus, et diligentius exsequitur.

Objicitur et locus hic (2152) : « Quemadmodum Romana Ecclesia, in qua residet apostoli Petri successor, est omnibus Ecclesiis prælata, ad quam fidei magistram et matrem, omnes majores totius Ecclesiæ causæ recurrunt, sumentes terminum seu finem juxta sententiam ejusdem Ecclesiæ, cujus vis et potestas ecclesiastica est in Pontifice ejusdem Ecclesiæ; ita et Romanæ Ecclesiæ sententia prævalet omnibus sententiis aliarum Ecclesiarum, a romana Ecclesia discrepantium, » particularium scilicet, ut mox audivimus ab ipso interpretatum, non autem *universarum* etiam in synodo collectarum. Neque tamen in omnibus casibus ad œcumenicam synodum recurri necesse est : recte enim ait Driedo, « majores etiam causas sumere terminum seu finem juxta sententiam ejusdem Ecclesiæ romanæ, » regulariter scilicet et in ordinario regimine; in ordinariis casibus, non certe in extraordinariis, ut jam vidimus in libro *De libertate Christiana* ab hoc auctore una cum Parisiensibus summo consensu fuisse traditum.

In Romana etiam Ecclesia fidei quæstiones haud secus atque aliæ regulariter finem accipiunt, cum sit plerumque tanta consensio, ut ad synodum œcumenicam non necessario recurratur : quæ omnia ex antedictis clara et aperta sunt, et in sequentibus clarius elucescent.

Diximus etiam ita esse Ecclesiam catholicam constitutam, ut in capite suo, in Petri scilicet cathedra singulari prævalere et insidere non sinat hæresim, qua per contumax propositum a fide abrumpatur penitus, adeoque omnem Ecclesiam a certo et constanti Ecclesiæ romanæ dogmate discrepantem, a fide alienam et schismaticam esse.

Et quidem certum est, quod ait Driedo, Ecclesiæ Romanæ particularis illius *vim et potestatem ecclesiasticam in suo Pontifice esse.* Neque enim Ecclesia Romana per se aut absolvit aut ligat, sed Pontifici Romano, Petri successori, id juris a Christo concessum est. Si tamen, quod absit, fides in Pontificis alicujus corde, aut etiam doctrina, prædicatione, decreto, vel ad contumaciam usque defecerit (quod ne fieret, negat Driedo, uti vidimus, a Christo esse promissum), non propterea Ecclesia Romana vim suam ac potestatem amitteret; nihilo profecto magis quam, Pontifice mortuo, amittit; cum semper supersit in Ecclesia semen, quo vis illa excitetur, seu potius explicetur; et Ecclesia Romana mater Ecclesiarum neque a fide abrumpatur, neque primatu excidat.

Atque hæc erant quæ de Jacobo Latomo, et Joanne Driedone Lovaniensibus, pro lectoris exspectatione, fortasse nimia; pro Lovaniensium articulorum intellectu, congrua; pro ipsius quæstionis summa explicanda et constituendo statu, necessaria diceremus. Quæ omnia, Deo dante, progressu orationis haud mediocriter illustranda et confirmanda esse confidimus. De aliis Lovaniensibus ætate posterioribus, quæ ratio postulaverit, loco suo exponemus.

(2150) *Doct. Lov.*, art. 2, p. 72.

(2151) Dried., *De script.*, etc., lib. iv, cap. 4, f. 240.

(2152) *Ibid.*, *Doct. Lov.*, p. 71.

LIBER SECUNDUS

QUOD DECLARATIO GALLICANA AB OMNI CENSURA SIT IMMUNIS, PROBATUR EX AUCTORIBUS PARISIENSIUM SENTENTIÆ ADVERSANTIBUS.

CAPUT PRIMUM. — *Joannes a Turrecremata pontificiæ potestatis sub Eugenio IV defensor præcipuus, in fidei quæstionibus concilii auctoritatem Papæ auctoritati anteponebat. — Communis erat tum illa sententia. — Bulla* DEUS NOVIT, *sub Eugenii nomine edita.*

Hic quærimus an antiquiores scholastici et canonistæ, qui conciliorum superioritati vehementissime omnium adversantur, a nobis omnino diversa senserint, et an in quibus dissentiant, pari immodestia cum recentioribus sævierint? Eugenii IV certe tempore, quo maxime efferbuit illa contentio, e Fratrum Prædicatorum ordine Joannes a Turrecremata (2153), sacri Palatii apostolici magister exstitit : acris ingenii vir, quem Eugenius ipse unum Basileensibus vel maxime opposuit, et de se bene meritum evexit ad purpuram. Is ergo, cum Papam concilio superiorem vehementissime assereret, tamen in apologia sive responsione pro Eugenio IV, quam cum ipsis Basileensibus coram Pontifice tractans, ejusdem Pontificis jussu, viva voce primum, deinde etiam scripto protulit, hæc habet : « Si talis casus contingeret, quod Patres universi in synodo universali convenientes unanimiter aliquam definitionem fidei facerent, cui sola persona Papæ contradiceret : dicerem judicio, quod synodo standum esset, et non personæ Papæ. Judicium enim tantorum Patrum universalis unius synodi, in materia fidei, merito præferendum videtur judicio unius hominis : in quo casu optime venit illa glossa quæ habetur in caput *Anastasius*, dist. 19, *quod ubi de fide agitur*, *Papa tenetur requirere concilium episcoporum* (2154); quod intelligendum est quando casus est valde dubius, et synodus convocari poterit, et tunc synodus major est Papa, non quidem potestate jurisdictionis, sed auctoritate discretivi judicii et amplitudine cognitionis (2155). »

Quid sit judicium discretivum, canonistarum et theologorum ejus ævi sensu, facile intelliget, qui apud ipsos passim legerit duplicem clavem, alteram *discretionis* ac *scientiæ*, qua verum a falso discernitur; alteram, *jurisdictionis* ac *potestatis*, cum aliquid pro potestate et sub pœna decernitur. Porro decretum illud, seu judicium juridicum, maxime in rebus fidei, discretivo judicio niti constat. Neque enim quis de fide decernat aliud, quam quod discretione et scientia verum esse perspexerit. Quare Turrecrematæ certum erat, concilii auctoritatem, quocunque tandem nomine appellandam, Papæ auctoritati omnino anteponendam esse.

Quid si Papa esset contumax? Nam id quoque prævidit. Audi quid post relata verba statim subdiderit : « Ubi autem id ita eveniret, inquit (2156), quod talibus quæ ad fidem pertinere tota synodus, per apertissima testimonia sacræ Scripturæ aut sanctorum Patrum doctrinam, unanimiter declararet, Papa acquiescere, *obedire*, et stare nollet, sed contumaciter contradiceret, talibus aperte ad fidem catholicam pertinere declaratis, jam, utpote hæreticus, subjectus veniret concilio, sicut quilibet alius a fide devius. » Vides apertissime Papam in fidei quæstione a synodi sententia contumaciter discrepantem ; neque eo secius a sancta synodo, Papa contradicente, supremo judicio quæstionem definitam, et in Papam pro potestate animadversum, et synodi stare sententiam. Hæc Turrecremata, cum is pontificiæ auctoritati, quanta excogitare posset maxima, a Christo attributa esse vellet, ipso Pontifice audiente et approbante, dixit, ac jubente perscripsit.

Neque vero tum quisquam ea de re ambigebat. Idem enim docet eadem ætate Petrus de Monte (2157), episcopus Brixiensis, jurisconsultus nobilis, et Eugenianarum partium studiosissimus ; nempe ubi agitur de fide et schismatis causa, etiam indubium Pontificem a synodo deponi posse, ac « si contrariatur sententia Papæ sententiæ concilii, potius standum esse sententiæ concilii (2158). » Quin etiam edita est tum Eugenii IV nomine, bulla *Deus novit* (2159), a Turrecremata, ut videtur, dictata : adeo cum ejus scriptis, sensus, spiritus, ipsa denique verba conveniunt. Ibi, quantumcum-

(2153) Joannes a Turrecremata sive Torquemado, sic dictus ab oppidulo veteris castellæ *Torquemada*, in quo natus est, scholastica subtilitate haud scio an parem habuerit. Ejus prætcrea dicendi genus asperum est, seu potius ferreum ac pene barbarum. Erat in hodierno jure canonico non parum versatus, in antiqua Ecclesiæ disciplina et in doctrina Patrum non admodum doctus. (*Edit. Paris.*)

(2154) Dist. 19, c. 9.

(2155) TURRECR., *Apol.*, seu *Resp. ad Basil.*, t. XIII *Conc.*, c. 1071.

(2156) *Ibid.*, t. XIII *Conc.*, c. 1701, 1702.

(2157) Petrus de Monte, Venetus, loco obscuro natus, plurima doctrina floruit. Charus fuit Eugenio IV, a quo factus est primum protonotarius apostolicus, deinde, anno 1442, Brixiæ episcopus. Vid. *Ital. sacr.*, tom. IV, pag. 754. Reperies in altera appendice *Conc.* LABB. Tractatum Petri de Monte, *De monarchia*. (*Edit. Paris.*)

(2158) PETR. DE MONT., tract. *De monarc.*, in LABB., ap. 2 *Conc.*

(2159) *Bull. Eug. IV*, t. XII *Conc.*, c. 537.

que pontificiam potestatem in immensum extollerent, sic tamen dicebant : « Si Papa vel legatus ejusdem nollet disponere aliqua, contra concilium affectaret ; Papæ sententia, vel ejus legati personam Pontificis repræsentantis, non concilii voluntas sequenda foret ; cum super omnia concilia Papa habeat potestatem ; *nisi forte quæ statuenda forent, catholicam fidem respicerent*, vel si, non fierent, statum universalis Ecclesiæ principaliter perturbarent ; quia tunc *concilii sententia esset potius attendenda.*

Video nunc plerosque eos qui conciliis Pontifices anteponant, ita animatos esse, ut pontificiam auctoritatem, eam quæ concilio antecellat, in fidei quæstionibus maxime eminere putent. At contra Eugenii tempore, quo exarsit maxime illa de conciliorum auctoritate dissensio, cum Pontificem synodo in omnibus anteferrent, generalia negotia, ac præcipue fidei, excepta volebant : in iis concilium prævalere, ut certum supponebant.

Qui tamen si rogarentur an propterea concilio Papam subjicerent (mirum et incredibile!), præfracte negabant. Nam tunc « synodum majorem esse Papa, non potestate jurisdictionis, sed auctoritate discretivi judicii, et amplitudine cognitionis » audivimus (2160) : et « licet revera sit ipso Papa minor, majorem tamen dici, sed diverso respectu ; quod Papa cum per hæresim a papatu cadat, factus est omni fideli minor. » Et alia hujusmodi ex anterioribus canonistis et glossis, subtiliora quam solidiora jactant. Quæ si ad fidem pertinere pugnaciter velis, ac Pontificem re subjectum, et in ordinem a synodo redactum, verbis tamen superiorem dici ; næ tu ad minuta et levia Christianæ doctrinæ gravitatem auctoritatemque deducis.

CAP. II. — *Alii Turrecrematæ loci de concilii potiori auctoritate in materia fidei; quodque Summus Pontifex erronea solemniter definire possit. — De pontificia infallibilitate ludibria et cavillationes.*

Hæc quidem sunt quibus Turrecremata, cum Basileensibus agens, superioritatem pontificiam tuebatur. Nec minus memoratu digna sunt, quæ jam cardinalis edidit ingenti opere, cui titulus est : *Summa de Ecclesia.*

Hic, libro III, capite 64, quæstionem proponit, *Cujus judicio standum sit, si in concilio universali contingat Patres a Papa vel ejus legato dissentire* (2161) : quo loco varios casus ponit, sed hunc præcipuum, quo « prædicta contrarietas sit in materia fidei nondum definita, sed quæ noviter per concilium veniret definienda : tunc, inquit, in tali casu ponitur ista conclusio, quod magis regulariter standum foret judicio Patrum totius concilii, quam judicio romani Pontificis. »

Miraris Turrecrematæ conclusionem : audi probationes, imprimis vero hanc (2162), « quod, ut Bernardus (2163) dicit (canonista quidem), quæ major superbia, quam quod unus homo toti congregationi judicium suum præferat, tanquam ipse solus habeat Spiritum Dei ? propter quod Archidiaconus (2164) approbans glossam præfati capitis *Anastasius*, dicit : Periculosum esset fidem nostram committere arbitrio unius hominis. » Hæc ait de Papa, eo casu, quo *materia fidei noviter definienda veniret per concilium ;* quæ immane quantum discrepant ab iis quæ nunc jactari audimus (2165) : nempe quod Papæ sententia totius concilii sententiæ anteponenda sit, et quod in conciliis œcumenicis Patres a Papa habeant ut recta decidant.

Quod autem Turrecremata dixerat, concilii sententiam anteponendam esse *magis regulariter*, sic explicat, « quia, inquit, non esset impossibile, quod quandoque unus homo, et maxime Papa, multiplici respectu, in aliqua materia melius sentiret cæteris omnibus. » At profecto si crederet Papam, vel solum, in materia fidei, de qua agit, esse infallibilem, et ab eo accipere Patres ut recte decidant, neque Papam conferre debuisset cum alio quovis, neque vero sic dicere : « Impossibile non est quod Papa melius sentiat cæteris omnibus ; sed e contra, impossibile est quin Papa melius sentiat quam cæteri omnes, a quo quippe habent cæteri omnes ut recta decidant. »

Neque valet distinctio discretivi ac definitivi judicii. Plane enim quem necesse sit in definitivo judicio, eumdem in discretivo quoque sentire melius, necesse est. Cum nisi prius *discreverit*, verumque a falso subtilissime separaverit, vera definire non possit.

Pergit Turrecremata : « Quando talis controversia in materia fidei orta esset inter Papam et Patres concilii » (nempe de qua non ita perspicuum est utri melius sentiant, nec omnino videtur impossibile unum melius sentire cæteris, etsi id quoque certo non constet), « tunc, licet universitas Patrum sequenda esset, utpote judicio discretionis præeminentior et superior, nihilominus nihil videretur conciliariter concludendum, quousque concorditer Papa et Patres in unam simul convenirent conclusionem et sententiam. »

Id quidem omnino intelligi patet de du-

(2160) TURR., *ibid.*
(2161) *Ibid.*, *Sum.*, edit. Venet., 1560, fol. 352, vers.
(2162) *Ibid.*, 353.
(2163) Bernardus Compostellæ, qui tertius numeratur decretalium collector, vixit XIII sæculo. Is decretalium priores libros commentariis illustravit, quinque libris quæstiones addidit, ac prætcrea quorumdam librorum auctor ipse est. (*Edit. Paris.*)

(2164) Archidiaconus Bononiensis (Guido Basius), qui Gratiani decretum commentatus est, vulgo allegatur sub eo nomine, *Archidiaconus*, ut Joannes Antonius de Saint-George, præpositus Mediolanensis, ac deinde cardinalis Alexandrinus, alter decreti commentator, sub illo nomine, *Præpositus*. *Vid.* DOUJ., *Hist. jur. can.*, part. II, cap. 22. (*Edit. Paris.*)
(2165) *Doct. Lov.*

biis ac maxime ambiguis. Nam ita dicentem audivimus (2166): quod in iis « quæ ad fidem pertinere *tota synodus*, per apertissima testimonia sacræ Scripturæ aut sanctorum Patrum doctrinam, unanimiter declararet, Papa concilio obedire teneretur, ac repugnans condemnandus deponendusque esset. »

Utcumque est, qui in sola consensione Pontificis cum concilii Patribus vim certam definiendi reponit, et quandiu dissentiunt, rem totam in suspenso esse decernit, rogo bona fide, ecquid de pontificia infallibilitate cogitet? Nisi forte infallibilem, secluso concilio, statim, eo congregato, sua infallibilitas deserit, vacatque tum illud : *Non deficiat fides tua* (*Luc.* XXII, 32), et : *Confirma fratres tuos* (*Ibid.*) : quæ quis sanus dixerit?

Ac ne de Turrecrematæ sententia amplius litigetur, quid in eodem opere dixerit audiamus. Exponere aggreditur delegendæ pertinaciæ viginti modos : quo loco sic ait (2167) : « Decimus septimus modus convincendi specialiter Papam de pertinacia in hæretica pravitate est, si errorem definit solemniter, et a Christianis asserit tanquam catholicum esse tenendum ; » quo quid est clarius?

Hæc libro IV docet connexa et apta cum iis quæ libro II scripserat (2168) : « Ad istam objectionem, cum arguitur de Papa facto hæretico, et definiente pro hæresi sua, dupliciter respondetur : quidam enim volunt dicere, quod casus non est possibilis quoad hoc, quod Papa possit definire hæresim. Dicunt enim quod in hoc casu Deus non permitteret eum definire hæresim, aut aliquid contra fidem, sed eum prohiberet. » Hæc sibi ex aliorum mente objicit. At ipse paulo post : « Nobis autem aliter videtur dicendum. » Ergo rejicit eos qui negant a romano Pontifice, dicta sententia, hæresim definiri posse.

Quomodo autem hæc congruant cum iis quæ hoc loco et alibi passim inculcat : Sedem apostolicam, atque etiam Romanum Pontificem in decretis fidei esse infallibilem, sic explicat : « Nobis autem aliter videtur dicendum ; videlicet quod ratio illa non sit ad propositum nostrum ; quia si romanus Pontifex efficitur hæreticus, ipso facto quo cadit a fide Petri, cadit a cathedra et sede Petri, et per consequens judicium quod faceret talis hæreticus, non esset judicium apostolicæ Sedis ; imo nec judicium alicujus auctoritatis est dicendum aut momenti ; quia cum per hæresim cecidisset a prælatione, per consequens auctoritate judicandi privatus esset. »

Eo autem processit, ut diceret per occultam quoque ac *tantum interiorem hæresim*, Papam statim, ipso facto, loco cadere, tanquam a Deo depositum (2169). Quo quidem facile tuetur id quod sæpe dixerat : « Romani Pontificis judicium, in iis quæ fidei sunt, errare non posse. » Non quia romanus Pontifex, data sententia, errorem definire non possit, sed quod definiendo, imo vero etiam credendo, desinat esse Pontifex : quo jure omni episcopo infallibilitatem facile adscribemus, si cum eodem Turrecremata semel dicimus, qui prava credat et definiat, eum non jam episcopum esse, ipso scilicet errore dejectum ; imo fideles omnes hæreticos esse posse negabimus, cum hæresi fideles esse desinant.

Hæc quidem omnes, sat scio, vana nugatoria esse dicent ; sed habemus interim claram Turrecrematæ sententiam, quod romanus Pontifex non modo errare in fide, sed etiam errorem, prolato judicio, solemniter definire possit. Cæterum haud me fugit, quam parum sibi interdum constare videatur : nobis ipsa fluctuatio ac variatio sufficit. Certe Turrecrematæ perpendi operosius et conciliari dicta, tanti non est

Cap. III. — *Antonii de Rosellis ejusdem ævi canonistæ, Eugenianarum partium, sententia.*

Florebat per eamdem ætatem Antonius de Rosellis (2170), Aretinus, consiliarius pontificius ac cæsareus, ejusdem ævi canonista nobilis, Eugenianarum partium, qui tamen in libro *De monarchia* hæc habet (2171) : « Credo quod si Papa statueret contra fidem, vel bonum universalis Ecclesiæ, vel in casibus, in quibus sibi non licet, et in quibus concilium est supra Papam, quod, licet ab iis statutis non posset appellari, quod saltem poterit in talibus querelari ad concilium, et ad ipsum habere recursum, cum sit superius per supra dicta. » Tum (2172) : « Solius Papæ judicium submittitur judicio concilii universalis in his casibus, in causa fidei, schismatis, et ubi agitur de bono universalis Ecclesiæ ; et ita postremo statuit diebus meis generale Constantiense concilium. »

Et ille quidem tradit (2173) : « Si Papa manibus propriis infinita homicidia commisisset, a nullo posse judicari. » Item : « Si commisisset millies Simoniam. » Denique in uno casu hæreseos Papam a concilio judicari posse dicit, reprehenditque

(2166) *Vide* sup., c. 1.
(2167) Turr., l. IV, part. II, c. 16, f. 388.
(2168) *Ibid.*, l. II, c. 112, f. 260. mal. 258.
(2169) *Ibid.*, l. IV, c. 18, 19, 28 et pass. *Vide* l. II, c. 109, f. 252 et pass.
(2170) Antonius de Rosellis, Eugenii IV in concilio Basileensi strenuus defensor, se deinde addixit imperatori, cui fuit a secretis. Dionysius Simon, *Bibl. jur. can. et civ.*, dicit Rosellium, amaro in Pontificem animo propter denegatam sibi cardinalatus dignitatem, scripsisse tractatum *De monarchia*. Quod si ita est, ruit argumentum hic a Bossuet ex Rosellii testimonio depromptum. Sed ne ei Dionysio Simon assentiamur id vetat, quod de Rosellis, quem is fingit in Pontifices malevolum, eo ipso in libro, pontificiam auctoritatem supra omnem modum amplificat et exaggerat. (*Edit. Paris.*)
(2171) Anton. de Ros., *Monarch.*, part. III, c. 7; Gold., t. I, p. 252.
(2172) *Ibid.*, c. 27, p. 446.
(2173) *Ibid.*, p. 445.

cardinalem Florentinum aliter sentientem; sed confestim addit : « Quod item est in omni delicto scandalizante Ecclesiam, ut Papa possit pro ipso a concilio judicari, quando monitus, stat incorrigibilis, et in sua obstinatione persistat. Nam talis contumacia dicitur hæresis; » quod quidem est a nostrorum sensu discrepare verbis, re ac sententia convenire.

Cum aperte doceat a Papa, etiam lato judicio ac statuto edito, doceri posse hæresim, cogitur dicere ea verba, *ne deficiat fides tua*, referri non ad Pontificem ut privatam personam, non ad Pontificem etiam de fide decernentem, sed ad Ecclesiam : « Concilium, id est Ecclesia et collectio fidelium, errare non potest. Nam oravit Redemptor noster pro Ecclesia, *ne deficeret fides sua*, dum Christus dixit : *Ego*, Petre, *pro te rogavi, ut non deficiat fides tua.* » (*Luc.* XXII, 32.)

Unde paulo ante dixerat : « Concilium Africanum..... non dimisit ista pericula decidenda summo Pontifici soli, sed voluit concilium generale adhiberi. » Et paulo post : « Nam, ut dicit Archidiaconus, periculosum foret fidei causam unius hominis judicio relinquere. » Non igitur excogitabat Papam solitarie decernentem, sed Papam cum concilio, sive cum Ecclesia, pro cujus fide oravit Christus, esse infallibilem.

Hæc scribebant sub Eugenio IV, flagrantibus dissidiis, qui ei erant addictissimi, ab eoque opibus ac dignitatibus augebantur.

Dionysium Carthusianum, pontificiæ licet potestatis studiosissimum, sub Nicolao V, Eugenii successore, eadem sensisse vidimus : ut communem eam fuisse sententiam certo certius sit.

CAP. IV. — *Sanctus Antoninus, archiepiscopus Florentinus, an bona fide relatus ab anonymo auctore, qui de libertatibus Gallicanis scripsit.*

Per eadem fere tempora floruit sanctus Antoninus, e Prædicatorum ordine archiepiscopus Florentinus, quem auctor tractatus *De libertatibus*, veluti præcipuum pontificiæ potestatis atque infallibilitatis assertorem laudat. Et quidem nihil clarius videtur esse verbis illis, quæ idem anonymus profert : « Papa in his quæ pertinent ad fidem, errare non potest, scilicet ut Papa in determinando, etiamsi ut particularis et privata persona (2174). » Quem tamen locum cum totum proferemus, liquido apparebit nihil nocere nobis. Sed prius Antonini universam doctrinam considerare placet.

Primum ergo, *Summæ* tomo III, sive tertia parte, titulo 23, *De conciliis universalibus*, capite primo, sic ait (2175) : « Basileense concilium, congregatum prius canonice, sed post dissolutionem ejus, seu mutationem, per Eugenium Papam IV, anno 1437, factum est conciliabulum. » Ergo anteriora Basileensia ante hanc dissolutionem, sive potius translationem, pro canonice actis habet Antoninus : licet in his actis Constantiensia decreta firmentur, ut suo loco videbimus.

Capitulo 2, paragrapho 6, probandum suscipit, « quod concilia generalia non possint præfigere legem Papæ, » quo loco superiorem conciliis Papæ potestatem videtur agnoscere. Sed addit (2176) : « In concernentibus fidem, concilium est supra Papam : » ac paulo post : « Item dico quod, in concernentibus universalem statum Ecclesiæ, non potest Papa disponere contra statutum generalis concilii, si statuendo decoloraretur status ipsius Ecclesiæ. » Hæc igitur sunt quæ restringant Antonini propositionem, « quod concilia generalia non possint præfigere legem Papæ. »

Eodem capitulo, paragrapho 7, quærit, « quando concilium dicatur legitime congregatum. » Quo loco hæc habet : « Ubi Papa esset hæreticus, vel de hæresi suspectus, tunc ad eum non spectare videtur potestas congregandi concilium. » En ergo casus ab ipso Antonino admissus, quo concilium sine Papa non modo congregetur, sed etiam de fide judicet.

Capitulo 3, vehementissime favere videtur potestati Papæ, ac probandum suscipit (2177), « quod non liceat appellare a Pontifice Romano ad ipsius successorem vel generale concilium, et quod sentire quod a Romano Pontifice possit ad quemcunque appellari, est hæreticum manifeste. » Interim ex antecedentibus constat obtemperandum non esse, si contra concilii auctoritatem ea statueret, quibus *Ecclesiæ decoloraretur status.* Sic qui tanto studio appellare vetant, rationem tamen ineunt, qua decreta pontificia in universalibus causis cassa habeantur.

Ibidem, paragrapho 4, duas objectiones proponit; secunda est ejusmodi (2178) : « Contingere posset, quod Papa hæreticus esset, et vellet hæretica statuta condere; quod si contingeret, deficeret fides Petri, quia non esset qui in hoc casu posset resistere, nec teneretur Ecclesia hæreticis statutis ejus obedire. Videtur ergo, in hoc casu saltem, licitum esse ad aliquem appellare. Ad illud dicendum sicut prius, quod licet ut persona singularis, ex motu proprio agens, errare posset in fide, sicut scribitur de Leone, contra quem Hilarius Pictaviensis ad concilium generale venit; tamen utens concilio et requirens adjutorium universalis Ecclesiæ, Deo ordinante, qui dicit : *Ego rogavi pro te*, etc., non potest errare. Nec potest esse quod universalis Ecclesia accipiat aliquid tanquam catholicum, quod est hæreticum, quia Ecclesia universalis, quæ est sponsa, et erit semper, et est non

(2174) ANTON., *Summ. theol.*, part. IV, tit. 8, c. 3, § 5, p. 158 edit. Ven., 1582; et Anon., *De libert.*, l. VII, c. 13, n. 11.

(2175) ANTON., *ubi supra*, p. 410.

(2176) *Ibid.*, p. 415, 416

(2177) *Ibid.*, p. 417.

(2178) *Ibid.*, p. 418.

habens maculam neque rugam. » En, secundum Antoninum, quid sit Pontificem errare posse in fide, *ut personam singularem*. Non enim hic intelligendus est Pontifex publicum et apostolicum officium exsequens, quod nunc volunt, sed Pontifex *ex motu proprio agens*. Quid sit autem Pontifex agens ut Pontifex, idem Antoninus exponit; nempe ut sit Pontifex « utens consilio et requirens adjutorium universalis Ecclesiæ, » cujus proinde sententiam *Ecclesia universalis accipiat*. Quo sensu omnes cum Antonino profitemur Pontificem, ut Pontificem, errare non posse, atque omnino constat in eo esse vim, secundum Antoninum, *quod Ecclesia universalis errare non possit* atque ut *sponsa semper sit, non habens maculam neque rugam*.

Id ipsum liquido constat *Summæ* parte IV, titulo 12, capite 4, *De errore Fraticellorum*, paragrapho 28, quo loco Fraticellis, Joannis XXII decretalem ut hæreticam et Nicolai III decretis contrariam insimulantibus, sic respondet (2179): « Sed ipsi pessimi homines sunt, hæretici veri, quia asserunt contra determinationem catholicam factam per Ecclesiam et Joannem XXII, et omnes successores ejus, veros catholicos Summos Pontifices, et omnes alios prælatos Ecclesiæ et doctores utriusque (juris scilicet), et magistros plurimos in theologia cujuslibet religionis, acceptatam, examinatam, et approbatam ut verissimam. » Quo loco demonstrat quod sit verum apostolicum et jam irreformabile pontificium judicium; nempe illud, quod a Papa prolatum, ab universali Ecclesia *acceptatum, examinatum approbatumque* sit. Sic ergo ex Antonini mente, Pontifex docens ut Pontifex atque ut persona publica, sive, ut nunc loquuntur, *ex cathedra*, est Pontifex, ut vidimus, utens *consilio et adjutorio universalis Ecclesiæ, quæ errare non potest;* atque ex ejus sententia ita pronuntians, ut ejus sententiam *acceptatam et examinatam*, ipsa Ecclesia *approbet :* quod est certissimum.

Ex his clare patet, quo sensu dixerit Papam errare non posse *ut Papam*, etiamsi errare possit *ut particularis et privata persona*. Quem locum anonymus non tantopere venditasset, si quid esset Papa, ut Papa, quid Papa ut persona particularis et privata ex aliis sancti Antonini locis scrutari voluisset.

Quin etiam eum locum, quem affert, non legit integrum : sic autem habet parte IV, titulo 8, capite 3, paragrapho 5 (2180) : « Fides universalis Ecclesiæ non potest deficere, dicente Domino Petro, *Ego pro te rogavi ;* et quantum quidem ad personam Petri intelligitur de defectu finali, ut scilicet, quod non periret persistendo in negationis peccato : quantum autem ad Ecclesiam, quæ intelligitur in fide Petri simpliciter verum, quia non potest Ecclesiæ fides deficere. Ratio quare Ecclesiæ fides in generali deficere non potest, est quia divina Providentia Ecclesia regitur, scilicet a Spiritu sancto eam dirigente ut non erret; et licet Papa in particulari errare possit, ut in judicialibus in quibus proceditur per informationem, alias in his quæ pertinent ad fidem errare non potest, scilicet ut Papa in determinando, etiamsi ut particularis et privata persona » possit.

Quæ cum ante dictis mire congruunt, patetque Ecclesiam eam esse, quæ directa a Spiritu sancto errare non possit; Papam ex Ecclesiæ nomine et sensu pronuntiantem, errare non posse. Quod autem ex Ecclesiæ sensu pronuntiaverit, certum et ultimum argumentum esse, si Ecclesia Papæ sententiam *examinatam acceptet et approbet*.

Jam quod Antoninus ait in prædicto paragrapho 4, capite 3, titulo 23 tertiæ partis, ne quidem a Papa hæretico appellari posse, nihil habet difficultatis. Hujus enim rei causa est, ut ait Antoninus, quod alioquin *Ecclesia* satis per se valet, ut *non teneatur hæreticis ejus statutis obedire*. Quæ docent in his omnibus, quæ adversus appellationes a Papa tanto conatu agunt, de verbis potius quam de ipsa re agi, atque Antoninum summa ipsa nobiscum consentire. Jam quod de Leone et Hilario Pictaviensi scribit, lector eruditus viro sanctissimo condonabit, atque horum temporum inscitiam et ἀνιστορησίαν agnoscet.

CAP. V. — *Thomas a Vio, cardinalis Cajetanus, pontificiam infallibilitatem asserit, nulla in adversarios censuræ nota. — Primus omnium docuit erroneam esse sententiam quæ superioritatem concilio assignet, cui repugnat Turrecremata, et Cajetani tempore Dominicus Jacobatius cardinalis.*

At initio anteacti sæculi, Thomas a Vio Cajetanus (2181) ex Prædicatorum ordine, vir acris ingenii, argumentandi arte magis, quod apud omnes constat, quam ecclesiasticæ antiquitatis scientia pollens, pontificiæ superioritatis acerrimus propugnator, atque ad cardinalatum evectus fuit; quo duce hæc sententia incrementum aliquod sumpsisse visa est. Atque is pontificiam quidem infallibilitatem asseruit, sed nulla unquam, quod sciam, adhibita censuræ nota. In *Summam* sancti Thomæ hæc ejus est conclusio (2182) : « Determinare finaliter quæ fidei sunt, pertinet ad auctoritatem summi Pontificis :

(2179) ANTON., *Sum. theol.*, p. 208.

(2180) *Ibid.*, p. 138.

(2181) Thomas a Vio, *Cajetanus* dictus, ab urbe Neapolitani regni Cajeta, in qua natus est, primus auctor fuit Julio II ut Lateranense concilium indiceret, sicque obviam iret Imperatori et regi Gallorum, qui, convocata a cardinalibus generali synodo Pisana, ipsi Julio non parum nocituri videbantur. Pro qua mercede a Leone X, Julii proximo successore ad cardinalatum evectus est Cajetanus. Is seculis Pontificibus carus, quorum omnia jura, inania etiam et falsa, acriter defendebat, ab illis sæpe in legationem missus est, et maximus rebus præpositus. *(Ed. Paris.)*

(2182) CAJETAN., in 2-2, q. 1, art. 10.

hoc quidam non admittunt; » plane eo more modoque, quo dissentientes scholasticorum opiniones refert. Hæc de ea quæstionis parte quæ jam gravissima habetur.

Quoad superioritatem asperior. Parisiensium sententiam *erroneam* judicabat; sed neque ipse satis unquam se expedire visus; neque ita censuerant, quod sciam, qui ante eum scripserant; neque ejusdem ætatis scriptores sequebantur. Certe Turrecremata, quo tempore maxime contentio ferbuit, cum de pontificia superioritate diceret, adversam sententiam *erroris et impietatis* accusabat; non tamen absolute, sed ad eum præcise sensum, qui cum Basileensibus controversus esset: « Juxta intelligentiam, ait (2183), quam de eo practicant verbis et factis Basileenses, secundum quam prosecutus sum responsionem istam. » Et rursus: « Ad illam intelligentiam, quam Basileenses verbis factisque practicant; » quod semper inculcat. Non ergo absolute damnabat erroris, sed ad sensum Basileensium, qui conciliarem superioritatem extendebant, ad concilii translationem irritandam, et suam sententiam fide catholica certam esse definiebant, et contrariam hæresim judicabant, et Eugenium IV ea causa deponebant; quod quidem Turrecrematæ videbatur « præsumptio maxima, et exsecrabilis temeritas, tali intelligentia data, definire decretum illud (Constantiense scilicet) veritatem esse catholicæ fidei. » Ergo Turrecremata rem ipsam quidem, pro sua sententia refellit; at interim non rem, sed rei asserendæ modum, præsumptionis, erroris, impietatis accusat. Sic Cajetani antecessores in ipso contentionis articulo se gerebant.

Quod attinet ad eos qui eadem ætate scriberent, ea certe ætate ac sub Leone X, et doctrina et gratia et auctoritate florebat Dominicus Jacobatius cardinalis, is quem summis rebus eo tempore præfectum, et a summo Pontifice profecto Boloniam, ut cum Francisco I de pace ageret, Romæ vicarium relictum esse comperimus. Is autem de concilio ingens opus conscripsit, quod Christophorus Jacobatius (2184), item cardinalis, jam indicto concilio Tridentino, Paulo III inscripsit; placitura procul dubio, certe haud improbanda Pontifici suæ dignitatis retinentissimo oblaturus. Atque hic quidem scriptor pontificiam superioritatem pro virili factis argumentis, et undique conquisitis auctoritatibus, propugnat; sed diversam opinionem refert ut probabilem, nedum censura premat. « Probabiliter, inquit (2185), videtur argui, quod claves fuerunt datæ Ecclesiæ. » Hæc aliorum sententia est; suam anteponit sic (2186): « Non teneo quod plenitudo potestatis non sit in solo Papa, sed in Ecclesia tanquam in fundamento, et in Papa tanquam in principali ministro. » En quanta modestia cardinem ipsum difficultatis attingit. Non aversatur, non horret. Tantum inquit, *non teneo;* cum aliam sententiam probabilem diceret, et suum illud *forte*, et *videtur*, semper inculcat. Sic duas sententias discrepantes, ut catholicas refert; Gersonem, Cameracensem, Florentinum, Panormitanum, æque cum Felino (2187) Brixiensi, et aliis suæ sententiæ assectis laudat; et id alii quoque passim præstant: adeo tum odia obsoleverant, et diversas inter sententias pax Christiana coaluerat (2188).

Cap. VI — *Idem Jacobatius cardinalis, pontificiæ superioritatis assertor, in infallibilitatis quæstione quid sentiat.*

Quanquam autem Jacobatius pontificiæ superioritati omnino favebat, hæc tamen docuit de fidei quæstionibus (2189). « Si sumus in causa fidei, et Papa vult aliquid statuere contra fidem, standum est potius sententiæ concilii. » Et alibi pro certo supponit, quod, « quando Papa est hæreticus, potest accusari et declarari depositus, quod fieri non posset, si in iis staretur sententiæ ejus, potius quam totius concilii, quia semper se tueretur ex sua sententia (2190). » Papam pro potestate agentem videmus, qui se contra concilium sua sententia tueatur; ac pro hæresi contra concilium dicat sententiam, ab ipso concilio dissolvendam. Item alio loco: « Si loquimur in causa fidei, super articulo emergenti nondum definito, et loquimur in judicio discretivo, in dubio videretur regulariter potius standum judicio universalis concilii contra Papam solum contrarium sentientem; » et laudat sententiam Archidiaconi, nobilis jurisconsulti, dicentis, « quod periculosum esset fidem nostram committere arbitrio unius hominis (2191). » Alios quoque doctores nominat idem sentientes, « quia, inquit, in his quæ concernunt fidem, Papa debet stare judicio concilii. »

Quo loco et id docet, quanquam *in dubiis fidem concernentibus*, plenius ac certius sancti Spiritus lumen concilio affulgeat; tamen *in arduo ac maximo* dubio, decisionem concilii a Papa posse suspendi. Suspendi certe, non tamen contra concilii sententiam aliquid definiri, quod procul dubio

(2183) Turr., *Apol. adv. Basil.*, t. XIII *Conc.*, c. 1709, 1712.

(2184) Prioris Jacobatii fratris filius.

(2185) Jacob., *De conc.*, l. v, p. 201; Labb., in altera app. *Conc.*

(2186) *Ibid.*, l. iv, p. 143.

(2187) Is operi Petri de Monte, *De monarchia* multa addidit, quæ reperies in edit. a Philippo Labbeo adornata. *Vide* Labb. alteram append. *Conc.* (*Ed. Paris.*)

(2188) Jacobatii æquitas maxime enitescit l. x, in quo hanc quæstionem tractandam suscipit: *Utrum Papæ an concilii potior sit auctoritas.* Quanquam pro Papæ potiori auctoritate stet, tamen, ne semel quidem, in adversæ sententiæ defensores acerbus est. Utinam sic pacifice omnes in Ecclesia disceptarentur controversiæ, tunc profecto utiliores et Christianis digniores! (*Ed. Paris.*)

(2189) Jacob., l. vi, p. 238.

(2190) *Ibid.*, p. 240.

(2191) *Ibid.*, p. 329.

infallibili conveniret. Cæterum idem cardinalis, si res certa claraque Patribus et sacro concilio videatur, nullo modo dubitat, quin statim quæstio decidatur, et Papa reluctans a concilio deponatur : « Alioquin, inquit (2192), videretur sequi unum magnum inconveniens, quod Papa esset hæreticus, et non posset propter hæresim a papatu amoveri, si ipse nollet in se ipsum sententiam ferre. »

Quod quidem valere contendit de quacumque agatur hæresi, sive illa jam damnata sit, sive non ; cum hoc tamen discrimine, quod Papa professus obstinate jam damnatam hæresim, statim depositus declaretur. « Si vero, inquit (2193), lapsus est in hæresim nondum damnatam, et est in papatu, quia nondum judicatum est per concilium de crimine, tunc nullus eum judicat, nec potest in eum sententiam ferre, quia non habet superiorem ; et cum ipse sit caput concilii, non judicatur a concilio. Sed si postquam concilium cognovit de crimine, et judicavit esse hæresim, non resipiscit, tunc dicet illi : Te ipsum ore tuo judica. Quod si facere noluerit, concilium eum declarabit hæreticum et depositum, ut supra dictum est. »

Statum quæstionis adverte : agitur de articulo fidei nondum declarato : eam doctrinam tuetur Pontifex quæ hæresis accusetur : ea de re synodus convocata est : adest Papa, et quidem repugnans Patribus : at illi, invito eo, de qualitate, ut aiunt, criminis judicant, et veram hæresim esse declarant, et tenet concilii sententia ; eoque res recidit, ut Papa, concilio repugnans, quam honorificentissimo ritu deponatur. Inclament censores nostri, non id posse fieri, *imo habere Patres a Papa ut recta decidant, et solius Pontificis judicium, unanimi totius synodi suffragio esse potentius ac prævalere ;* ac nisi id credatur, *de Pontificis primatu, de fide actum esse* (2194). At contrarium scribunt duo cardinales ; at Romæ ; at ad Paulum III ; at horum opus a duobus Jesuitis, Philippo Labbeo et Gabriele Cossartio, quos honoris causa nomino, in ipsa *Conciliorum* editione novissima publicatur. Duo cardinales, pontificiæ majestatis strenui defensores, ei a Patribus abunde satisfactum putant, si Patres multa præfati, multaque adhortati Papam ejiciant.

Hæc quidem Jacobatius emollire velle videtur, quod Patres id faciant, non *ordinando*, sed *exsequendo ;* quod tamen plus esse quam ordinare idem docet. « Unde, inquit (2195), virtualiter magis est sententia exsecutionis quam pronuntiationis, quia modicum refert hoc casu, utrum concilium provideat ut cardinales ab eo recedant, et alium eligant, et ipsum tradant curiæ sæculari, an pronuntiet et exsequatur ; quia exsequendo plus facit in effectu quam pronuntiando. »

Hæc quidem efficiunt ut, canonistarum quoque sententia, vel eorum qui Romano Pontifici vel maxime favere velle videantur, nostræ sententiæ summa in tuto sit ; cum ii quidem nobiscum de re consentiant, de eo uno laborent, ut subjectionis in Papa, ac potestatis in concilio nomine amputato, ipsa res maneat : quod quidem, ut non præfracte refugimus, ita in his minutiis rem theologicam collocandam minime contitemur.

Cap. VII. — *De fide Petri nunquam defectura, ejusdem cardinalis loci.*

Ex his Jacobatii sententiis facile intelligi potest, quid de pontificia infallibilitate senserit. Licet enim et eam sententiam aliquando referat, et in eam interim perpendere videatur, nihil tamen diserte asserit (2196). Et quidem id docet : Papæ qui « Ecclesiæ caput est, verisimiliter magis assistere Spiritum sanctum, ex quo assumpsit eum in vicarium (2197) : » En quam modeste dixerit *verisimiliter*, sed cum sit incerta res, concilii sententiam merito anteponit.

Quin etiam eum locum, *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua* (*Luc.* XXII, 32) ad glossæ supra relatæ sensum passim interpretatur, et ad Ecclesiæ fidem referre solet. « Ecclesia, inquit (2198), non potest errare, quia Christus oravit pro ea ne deficeret. » Alibi : « Ex crimine scandaloso Papæ non perit universalis Ecclesia, quæ nunquam potest errare, et pro qua Christus oravit. » Item : « Ecclesia semper eadem, et illibata fide tenus, quæ non potest errare, ut ibi dicitur, dicente Salvatore nostro : *Ego pro te rogavi, ut non deficiat fides tua.* »

Atque ex eadem glossa fidem intelligit eam, qua intus quoque credamus; unde probat nunquam deficere posse fidem Petri, pro qua Christus rogavit; quia semper remanet, et si non in Petro, sed tamen in aliis, ea fides, puta in beata Virgine tempore passionis Dominicæ, « ut ostenderetur, inquit (2199), quod non posset deficere fides, pro qua Christus oravit. » Quo exemplo scriptores posterioris ævi frequenter utuntur, non quod velint fidem in aliis omnibus penitus defecisse, sed ut designent

(2192) *Ibid.*, l. IX, p. 389.
(2193) *Ibid.*, p. 390.
(2194) *Doct. Lor.*, art. 1, p. 1, 54.
(2195) JACOB., l. IX, p. 389.
(2196) Pace Bossuet dixerim, Jacobatium mihi visum fuisse pontificiæ infallibilitatis assertorem et sertissimum, qui non modo dicit, *Papam vel solum, posse tollere constitutionem* Frequens, *in concilio Constantiensi editam :* item, Papam *posse tollere constitutionem antiquam a concilio editam, et novam edere forte sibi favorabilem, et Romanis Pontificibus pro tempore :* atque iterum : *Si* (Papa) *de nuda voluntate et potestatis plenitudine ista statueret, se credere servandam fore sententiam Papæ ;* sed etiam millies iterat *non esse verisimile Papam posse errare.* Itaque verba in textu allegata hoc mihi tantum persuadent : nempe Jacobatium incertum et varium fluctuasse. (*Edit. Paris.*)
(2197) JACOB., l. VI, p. 259.
(2198) *Ibid.*, l. IX, p. 421.
(2199) Lib. VI, p. 242.

eam in qua non defecisse certissimum sit.

Probat etiam Jacobatius sententiam ea verba interpretantium *de fide Petri*, id est, *de fide Ecclesiæ ei specialiter commissæ* (2200), Romanæ scilicet, quam superius explicantem Driedonem audivimus; atque his interpretationibus contrariæ nobis sententiæ fundamenta convelli vidimus.

Cap. VIII. — *Bellarmini judicium. — Ab illo concilii Lateranensis auctoritas trepide profertur de sententia superioritatem synodis vindicante. — Ejusdem censuræ titubantes.*

Nunc Bellarminus prodeat, unus omnium nobis infensissimus, quem etiam recentiores vel maxime secuti sunt. Duplex quæstio est, an Papa superior, an infallibilis. Bellarminus de prima sic (2201): « Summus Pontifex simpliciter et absolute est supra universalem Ecclesiam, et supra concilium generale, ita ut nullum in terris supra se judicium agnoscat. Hæc etiam est fere de fide. » Quid hoc monstri est? Quod est *fere de fide*, totum de fide non est.

Placet enim analytico ordine, et subtili enucleatione resolvere ad sua principia illud, *fere de fide*. Vel enim ad primam Dei revelationem refert, vel ad Ecclesiæ consequentem declarationem, ut sensus sit, *fere de fide*, quod Deus fere revelaverit, vel *fere de fide*, quod fere Ecclesia definiverit. Atqui quod neque Deus plane revelaverit, neque Ecclesia plane definiverit, nullo modo de fide esse constat: neque enim ex parte fides, sed ex toto plenoque et perfecto est.

Vel aliquem demonstra, non modo ex antiquitate illa gravi et sobria, aut ex theologicis Facultatibus doctis illis celebratisque, sed etiam ex recentioribus privatisque doctoribus alicujus nominis, qui, ante te, censuræ loco usurparit illud tuum *fere de fide*. Hoc quidem probat condemnandi animum inesse, non causam.

Ut autem intelligamus quid sit illud, *fere de fide*, videamus oportet quid maxime Bellarminus urgeat; nempe concilii Lateranensis sub Leone X, decretum, ubi dicitur: « Romanum Pontificem super omnia concilia auctoritatem habere (2202). » Quæ ubi protulit Bellarminus, hæc subdit (2203): « Ad hunc locum (concilii Lateranensis) nihil potest responderi, nisi vel non fuisse concilium generale, vel non fuisse ab Ecclesia receptum, vel non definivisse hoc tanquam de fide. »

Has tres propositiones sigillatim probat. Sic primam: « Sed non fuisse generale vix dici potest. » O certam auctoritatem et ineluctabilem! o claram decisionem firmamque censuram! *fere de fide:* et, *vix dici potest*.

Secundam responsionem, an fuerit receptum concilium illud, nihil moror. Si enim constaret et vere esse œcumenicum, et rem definivisse tanquam de fide, omnino recipiendum esset. Sed jam œcumenicum fuisse, ipso Bellarmino teste, non constat.

De tertio quid dicat audiamus: « Quod concilium hoc rem istam non definierit proprie, ut decretum de fide catholica tenendum, dubium est. » Deus immortalis! Hoccine erat, cur nunc perdita omnia conclamarent?

Pergit porro: « Et ideo non sunt proprie hæretici qui contrarium sentiunt, sed a temeritate magna excusari non possunt. » De temeritate postea videbimus; interim a graviore censura, ab hæresi, ab errore, ipso Bellarmino judice, absoluti sumus, nostraque omnino fides, quidquid vociferentur, in tuto est.

Quid autem illud est, *proprie hæretici?* Certe, si rem æquo animo disceptaret, nullo modo hæreticos pronuntiaret; cum nec ipse quidem affirmare ausit a Leone X rem esse definitam tanquam de fide; sed nimium pigebat absolvere quos aperte condemnare non poterat.

Jam vero videamus *vix* illud Bellarmini quid sit. Lateranense concilium, sub Leone X, *non fuisse generale vix dici potest.* Quid ita? « Nam etsi fuerunt, inquit, episcopi paucissimi (nam ad centum non pervenerunt), tamen concilium patebat omnibus, et omnes vocati fuerant. » Quid tum? cum, præter Italos, vix ulli convenirent, Galli universi apertissime repugnarent. Et quidem vocati Romam; sed a quo? A Julio II, hoste infensissimo, flagrantibus non modo simultatibus, sed etiam bellis, ac postea a Leone X, rebus necdum bene compositis. Eo temporum articulo citati Galli, qui Roma in Lateranensi palatio de suis libertatibus, deque Pragmatica sanctione, suæ tum disciplinæ arcere, libere scilicet et æquo jure disceptare possent: Italia interim tot bellis, tot incursionibus impedita, ut nullum aditum patere sibi Gallicani episcopi iterum atque iterum haud immerito quererentur. Cum res eo loco essent, inter Leonem X et Franciscum I, magna tum victoria a Gallis reportata (2204), repente transactum est, et loco Pragmaticæ inductum concordatum. Quo pacto fœdere, quid Pragmatica fieret, Franciscus non curabat; neque nunc cujusquam interest, an Lateranense illud sit œcumenicum. Sed tamen pro certo œcumenico haberi, Bellarmini cunctatio et fluctuatio non sinit. Cum etiam in editione Romana, in ipso tomi IV capite, quo cætera concilia generalia recensentur, hoc Lateranense concilium extra lineam ac reliquorum ordinem, alio charactere (2205) sit positum. Sed nos de concilio isto Lateranensi

(2200) Jacob., lib. vi, p. 238.
(2201) Bell., l. ii, *De conc. auct.*, c. 17.
(2202) *Bull. Leon. X in Conc. Later.*, sess. 11, t. XIV, c. 321.
(2203) Bell., loc. cit.
(2204) Apud Melinianum, an. 1515

(2205) Adnotandus est etiam concilii Lateranensis titulus ab editoribus Romanis sic descriptus: *Concilium novissimum.* Neque illi quidquam addunt, quo significent se illud concilium habere pro œcumenico. (*Edit. Paris.*)

suo loco disseremus plenius, docebimusque hæc omnia neque ad fidem pertinere; quippe quæ in transcursu, non in ipsa definitione dicta sint ; ac ne quidem ad quæstionem, cum Papam superiorem faciant, non omnimodis, sed iis in rebus de quibus non agitur. Hæc, inquam, suo loco ostendemus. Nunc ipsum Bellarminum relinquimus, eique omnia trepide cunctanterque dixisse sufficiat.

Cap. IX. — *Bellarmini circa pontificiam infallibilitatem censura æque anceps. — Vis notarum ex Melchiore Cano.*

Jam Bellarminus de hac Parisiensium sententia, *Pontificem, etiam ut Pontificem, posse docere hæresim*, sic pronuntiat (2206) : « Hæc opinio non est proprie hæretica, nam adhuc videmus ab Ecclesia tolerari qui illam sententiam sequuntur; tamen videtur omnino erronea et hæresi proxima. » Tolerari vero, quam tota Ecclesia auditam, nusquam damnatam, a tot viris, teste Bellarmino, doctis sanctisque defensam, eodem Bellarmino teste : « Adrianus quoque VI, Pontifex optimus atque doctissimus (2207), » Patrum nostrorum memoria in celeberrima Lovaniensi academia docuerit, propugnaverit, ac factus Pontifex in ipsa orbis luce, Romæ ediderit : hanc toleratam vocas, non probam procul dubio catholicamque sententiam. Nempe, inquit, *videtur omnino erronea*, et quod idem cum erroneo est, *hæresi proxima*. Gravis censura! Non hic *fere de fide*, verum *omnino erronea*, id est, omnino contra fidem; hoc enim sonat *erronei* vox : sed *videtur*, inquit. Audio. Bellarmini opinio est, et valet illud Melchioris Cani censurarum notas æqua lance trutinantis : *Verbum* VIDETUR *judiciorum infirmat certitudinem* (2208); neque tantum sanctus Thomas, sed etiam alii, *verbo* VIDETUR *uti solent, cum res non est plana ac definita.* Illud ergo Bellarmini ex opinione est, non ex certo firmoque judicio. Et quod de sancto Thoma Canus, id ego de Bellarmino dixerim : « Cum dixit, *videri*, hoc ipsum sensisse, quod dixerit videri modo, non etiam oportere (2209). » At nunc illud *videri* Bellarmini, Lovanienses quidam et Dominus Strigoniensis in firmam fixamque sententiam vertunt, et de fide catholica desperatum esse clamant : illud *videtur* paucorum annorum circulo, tanta incrementa cœpit.

Cap. X. — *Suarez Parisiensium de superioritate sententiam relinquit integram : ipse suam de infallibilitate infringit, falsaque ex Leone X adversus Lutherum refert.*

Post Bellarminum ex eadem societate Suarez prodeat, ac de duplici quæstione nostra dicat. De superioritate sic (2210) : « Quando Pontifex solum adest in concilio per legatos, sine instructione particulari, et totum concilium aliquid definit cum legatis, est grave dubium an tale concilium possit errare.... Nam in hoc sunt opiniones inter Catholicos. Parisienses enim et alii, qui credunt tale concilium esse supra Pontificem, consequenter affirmant ejus definitionem esse infallibilem, quia est a suprema potestate, et illud concilium universalem Ecclesiam repræsentat. Contrarium vero docet Cajetanus, et alii,.... quia verissimum est Papam esse supra tale concilium.... Ego autem breviter censeo concilium illud non esse regulam fidei, quia saltem ejus auctoritas infallibilis est sub opinione. » Vides celeberrimum jesuitam, qui totam de concilii superioritate quæstionem, quæque huic sunt consentanea, *sub opinione* relinquit inter catholicos variante; et quidem ipse contra Parisienses sentit, sed nulla vel levissima censura.

De pontificia infallibilitate decernit gravius : « Veritas, inquit (2211), catholica est Pontificem definientem ex cathedra esse regulam fidei, quæ errare non potest.... Ita docent HOC TEMPORE omnes catholici doctores, et censeo esse rem de fide certam. » *Censeo :* opinionis res est. Non ita de his loquimur, quæ vere pertinent ad Ecclesiæ catholicæ fidem. Non hic *censeo*, sed credo; nec *ego*, sed omnes. Et merito ita Suarez loquitur, qui cum *omnes* ait ita credere, sed *hoc tempore*, anteriore certe tempore non ita creditum esse sensit. Non ergo notum illud obtinuit : *Quod ubique, quod semper ;* quam quidem consensionem stabiliendæ fidei esse necessariam, cum Vincentio Lirinensi, omnes Catholici profitentur.

Sed quid demum est, *hoc tempore ?* a quanto tempore? A ducentis annis ? At cardinalis Cameracensis, at Gerson, at Tostatus, at Almainus, at Major, at alii innumerabiles tum in Ecclesia floruerunt. A centum annis ante Suarem? At ut alios prætermittam. Adrianus VI, sanctissimus ac doctissimus, ac præterea summus Pontifex, patrum nostrorum memoria, non ita sentiebat. Vide illud, *hoc tempore*, quam angustos habeat limites.

At forte aliquod judicium ecclesiasticum intervenit, quo factum sit ut jam nostro tempore id omnes credant, cum antea non crederent? Nullum. Laudat Suarez concilium Lateranense, sub Leone X, et ejusdem Leonis X bullam in Lutherum, et quidem plane et confidenter, ut rem certam ; cum de concilio Lateranensi etiam Bellarminum hæsitare videamus. Bullæ in Lutherum Suarez verba ne quidem profert ulla. Affirmat quidem Lutheri propositionem 24, quod hanc veritatem negaret, a Leone damnatam (2212), et quidem præcise ut hæreticam ; 23 voluit dicere, nam 24 de con-

(2206) Bell., *De R. P.*, l. iv, c. 2.
(2207) *Ibid.*, *De script. eccl.*
(2208) Melch. Can., *De theol.*, l. v, c. 5.
(2209) *Ibid.*, l. viii, c. 3.

(2210) Suar., *De fid.*, disp. 5, sect. 7, n. 11.
(2211) *Ibid.*, sect. 8, n. 4.
(2212) *Bull. Leon X contra Luth.*, t. XIV *Conc.*, c. 390.

ciliis agit, non de Romano Pontifice. Mendum fortasse sit. Jam ad rem ipsam. Quæ Suarez hic ut certa supponit, falsa omnia. Falsum autem more scholæ, nulla contumelia, et cum honore viri dictum volo. Falsum ergo talem fuisse Lutheri propositionem; falsum eam ut hæreticam esse damnatam; et quidem de hoc nulla dubitatio, cum ex Lutheri allatis articulis, ne unum quidem verbum Leo absolute condemnaverit, sed respective tantum. « Hos, inquit, articulos respective hæreticos, aut scandalosos, aut falsos, aut piarum aurium offensivos, etc. : » quod bis terque inculcat, ne dubites.

Sed et Lutheri propositio immane quantum a nostris abhorreat. Sic Lutherus (2213): « Si Papa, cum magna parte Ecclesiæ, sic vel sic sentiret, nec etiam erraret, adhuc non est peccatum aut hæresis contrarium sentire; præsertim in re non necessaria ad salutem, donec fuerit per concilium universale alterum reprobatum, alterum approbatum. »

Qua quidem in propositione impudens hæresiarcha multa peccabat, illud vero maxime, quod universim Sedis apostolicæ, etiam recte judicantis decreta de fide, usque ad concilii generalis sententiam suspendebat. Id enim multis modis falsum hæreticumque est, et a nostra Facultate, et ab omnibus catholicis sæpe damnatum. Nam quædam tam clara sunt, ut statim indicasse sufficiat qualia erant illa Lutheri immania, quibus ipsum missæ sacrificium, adorandum corpus Domini Jesu Christi, a tot sæculis frequentatum, impie conculcabat, aliaque ejusmodi, ab universali Ecclesia recepta, palam aspernabatur : quæ quidem violasse, vel ante pontificium decretum, si tam impium est; Romano quoque Pontifice ab excelsa Petri Sede reclamante, quam nefarium! Tum illud certum est apud catholicos omnes, nostrique assidue inculcant, non tantum concilium, sed catholicam Ecclesiam absolute infallibilem esse, etiam absque concilio. Sic enim Gerson et nostri : « Infallibilem esse Ecclesiam, et concilium generale illam repræsentans. » Si enim concilio tanta vis, quod eam repræsentet ipsam, ipsam, inquam, quanta veritatis certitudine ac luce præditam esse oportet! Quæ clerus Gallicanus secutus, Pontificis decretum non præcise concilio, *sed Ecclesiæ consensu accedente, irreformabile* recognoscit (2214). Hæc quia Lutherus intelligere nolebat, suoque more omnia etiam optima pervertebat, ac, tota Ecclesia ejus hæreses detestante, sub synodi nomine, non lucem, sed moras tempusque fallendi quærebat, omni profecto anathemate dignus erat.

Jam æquus lector judicet, an hæc Lutheri impia et nefanda cum piorum Parisiensium doctrina confundi a Suare debuerint. Sed profecto si id quod vult factum est, si doctrina pontificiæ infallibilitati contraria, in Luthero jam a Leone damnata est, Suarez causa cadit. Rogo enim, an Leonis X censuram pro ultimo judicio habeat, an non? Si pro ultimo judicio non habet, ergo causa cadit, qui sententiam a Romano Pontifice de fide latam valere non putat. Si autem valuit, exinde jam certe, et a Leonis decreto cœperit *hoc tempus*, quo omnes jam sentire secum Suarez affirmat. Quid ergo Adriani VI, ejus successoris, libri Romæ recuduntur, ac pars Lutherani dogmatis, sub Romani Pontificis nomine excitatur? An forte post Adrianum rem repente determinavit Ecclesia? an in concilio Tridentino? an in professione Pii IV, post Tridentinum concilium? Imo dedita opera a censura temperatum, resque in integro relictas luce clarius vidimus. Quin igitur Suarez cogitabat, si vel maxime Parisienses in Luthero Leo damnare voluisset, quam id parum valeret, quod a Tridentina synodo, et a Pio IV in ipsa fidei professione, fuerit prætermissum. An aliqua postea decreta exstiterunt? nulla. Quid igitur? Sine Ecclesiæ nova definitione, nova lux affulsit omnibus, qui *hoc tempore* tecum sentiant? Id quidem gratis dicitur. Reponent alii contentione, metu, assentatione factum, ut ita consentirent; et religiosos plurimos, eorumque nunc antesignanos tot privilegiis auctos, hanc vicem rependisse. Alii respondebunt illos sensu populari ductos esse, quo et rebus sanctis quoquo modo favere, et hæreticis quam vehementissime repugnare pium putant. Quid nostra? Id liquet nihil esse certæ causæ, theologicæ quidem, cur a priore sæculo discrepemus.

Cap XI. — *Andreas Duvallius Parisiensium de superioritate conciliorum sententiam, et Parisiensis Facultatis esse agnoscit, et ab omni hæresis, erroris atque etiam temeritatis nota absolvit. — Pontificiam infallibilitatem non esse de fide, non modo asserit, sed etiam optimis argumentis probat.*

Andream Duvallium, doctum virum, a Parisiensium sententia deflexisse, contrariamque sententiam studiosissime in scholam induxisse nemo nescit. At ille Edmundi Richerii vehementissimus insectator, in his duabus quæstionibus ab omni censura utramque partem absolvit.

Postea quam editus est ejusdem Richerii libellus *De ecclesiastica et politica potestate*, statim Duvallii responsio prodiit, sub hoc titulo : *Libelli de ecclesiastica et politica potestate Elenchus, pro suprema Romani Pontificis in Ecclesiam auctoritate, auctore Andrea Duvallio*, 1612, *cum approbatione doctorum*. Quo in libro hæc leguntur (2215) : « Ex quo satis cuivis constare potest eum (Edmundum scilicet Richerium) nondum abjecisse erroneam illam opinionem quam

(2213) *Ibid.*, c. 393.
(2214) *Decl. cler. Gall.*, 4.

(2215) Duvall. *Elench.*, p. 9.

in schola Dominicanorum Parisiensium, coram illustrissimo cardinale Perronio, nuper impudentissime professus est : *De fide est concilium esse supra Papam.* Cujus falsitas a magno illo cardinale, validis rationibus, in amplissimis illis comitiis demonstrata est. Etsi enim Parisiensis academia stet a partibus conciliorum generalium, non tamen propterea unitatem cum cæteris academiis discindit, neque earum doctores pro deviis a fide habet, aut unquam habuit. » Postea (2216) : « Etsi academia Parisiensis infallibilitatem in decernendo ad concilium generale solum referat, ab eo tamen nunquam abesse debet Pontifex. » Denique (2217) : « Etsi Parisienses ad concilium generale ultimam fidei analysim referant, non tamen propterea potestatem de fide decernendi Pontifici unquam ademerunt, et merito. »

Vides primum de sententia academiæ nostræ, nondum a quoquam fuisse dubitatum, quemadmodum postea, gliscente ut fit audacia, factum est. Vides secundo quid erroneum Duvallius in Richerio reputaret, non certe doctrinam ejus, sed quod eam esse de fide contenderet. Summum id erat quod tunc a nostra Facultate peteretur.

Idem Andreas Duvallius edidit postea tractatum *De suprema Romanorum Pontificum potestate, adversus Vigorium jurisconsultum.* Quo tractatu, quæstione, « utrum de fide sit concilium esse supra Papam, et utrum concilium œcumenicum sit supra Pontificem, vel e contra ; » aperte docet « neutram harum opinionum esse de fide (2218). » Tum : « Neutra, inquit, harum opinionum hæretica est, neutra erronea et temeraria, saltem temeritate opinionis. » Denique : « Sententia pugnantium pro conciliis non est hæretica et erronea, et in ratione opinionis temeraria. » Illud *in ratione opinionis* Duvallius addidit, ut a temeritate opinionem ipsam, non autem opinantes quos ipse impugnabat, absolvere videretur. Sed quidquid sit de Duvallio, ejusque adversariis, ipsam opinionem ab eo etiam a temeritate prorsus absolutam esse satis superque est.

De infallibilitate sic habet : « Statuenda nobis est hæc conclusio.... etiamsi de fide non videatur, saltem non ita evidenter constet summum Pontificem, seorsum a concilio, privilegio infallibilitatis, licet agat ut Pontifex, gaudere, id tamen absolute certum est et indubitatum (2219), » ejus quidem sententia, cujus quisque eam quam voluerit habeat rationem ; non ipsa Ecclesiæ fide.

Neque tantum dixit non esse de fide ; verum etiam probat : primum, « quia nullibi id tanquam de fide expresse definitum exstat ; » secundo, quod « doctores contrariæ sententiæ, Alliacensis, Gerson, Almainus, Major, Cusanus, Adrianus VI, et alii, neque in hac parte, neque in ulla alia ab Ecclesia sunt condemnati (2220) ; » et postea : « Nusquam in Ecclesia illius hæresis suspectos, convictos aut accusatos fuisse legimus. » Tertio solvit Scripturarum et canonum textus, quibus id maxime docetur esse de fide, maxime vero illum locum Matthæi, XVI : *Tu es Petrus ;* et Lucæ, XXII : *Ego rogavi ;* et illum Joannis, XXI : *Pasce oves meas :* « ex quibus, inquit (2221), sequitur non ita constare de fide esse, Summum Pontificem, etiamsi agat ut Pontifex, privilegio infallibilitatis gaudere. » Quare Lovanienses hodiernos, qui Duvallium toties nobis objiciunt (2222), ejus modestiam neminem condemnantis imitari par esset.

CAP. XII. — *Dominicus a Sancta Trinitate, carmelita discalceatus, libro Romæ recens excuso, docet pontificiam infallibilitatem aut superioritatem nullo Ecclesiæ decreto clare definitam.— Quid illud sit, cum privati doctores aliquid de fide esse dicunt, quoad se, non quoad nos ?*

Id etiam perpendi velim quod, hoc fere tempore, Romæ excusum est. Exstat enim liber inscriptus : *Bibliotheca theologica, auctore fratre Dominico a Sanctissima Trinitate, carmelita discalceato provinciæ Parisiensis.* Is de infallibilitate, postquam eam et certam esse, et ad fidem etiam pertinere, sua quidem sententia, multis egit, hæc addit (2223) : « Nota me dixisse hanc nostram sententiam esse de fide quoad se. Si enim sermo sit de illa quoad nos, id non ausim affirmare, cum nullibi expresse aut clare definita, omnibusque fidelibus ad credendum proposita reperiatur : unde ab hæresi formali excusari possunt ac debent omnes doctores catholici qui contrarium docent. » Hic quædam observari velim, quæ aliis quoque auctoribus exponendis conducere videantur.

Primo, ab hoc auctore aperte dici, nihil ea de re clare aut expresse definitum.

Secundo, inde colligi Florentina decreta, atque etiam antiquiora Lugdunensia, quæ in eam rem ab adversariis adducuntur, non haberi clara expressaque.

Tertio, quod ille auctor rem illam *in se* putet ad fidem pertinere, hoc est revera a Deo esse revelatam, etiamsi Ecclesiam nondum ut talem agnoverit : hanc quidem ipsius esse sententiam, quam sequi vel non sequi sit liberum ; quemadmodum est liberum physicam prædeterminationem, aliasque huic cognatas sententias, aut eis contrarias, de gratia, opiniones tueri, ta-

(2216) DUVAL., *Elench.*, p. 68.
(2217) *Ibid.*, p. 105.
(2218) DUVALL., *Elench.*, *De sup.*, etc., part. IV, quæst. 7, 8, p. 438, 542, 550, 582.
(2219) *Ibid.*, part. II, quæst. 1, pag. 210, ma.e 102.
(2220) *Ibid.*, p. 211.
(2221) *Ibid.*, p. 213.
(2222) *Disq.*, art. 10, n. 143; part. I *Refut. arg.*, art. 14, n. 159 et pass. ; et in *Doct. Lov.*
(2223) DOM. A S. TRIN., *Bibl. theol.*, t. III, l. III, sect. 4, c. 16, n. 54

metsi sibi mutuo alii apertum Lutheranismum, aliis merum putumque semi-Pelagianismum objiciant.

Quarto, his constat immerito vociferari Lovanienses quosdam de summa fidei reique Christianæ agi; cum de libera saltem, nec in fidei canonem vindicata doctrina agatur; eaque res, a multis jam sæculis, inter Catholicos innoxie pertractata ac disputata fuerit.

Quinto, neque fieri potest, si tanta res sit quantam volunt, ex qua salus Ecclesiæ pendeat, ita dissimulanter ab Ecclesia actum esse, ut de ea disputari in utramque partem tot sæculis permitteret; imo vero expresse ac deliberate a censura temperet, uti in his quæstionibus a Florentina, Lateranensi, Tridentina synodis, Piique IV professione, factum esse constat.

Sexto, nihil enim mirum de rebus; quamvis maximis nullam interponi expressam Ecclesiæ definitionem, antequam in controversiam adducantur; cum Ecclesia non soleat ultro movere quæstiones, verumque sit illud quod ait Pacianus (2224): « Nostri nihil ultro disputavere majores: » sed mota quæstione tam multis sæculis, si res quidem ad fidem revera pertinet, tantique est momenti quanti esse volunt, tum vero tacuisse ac dissimulasse, aut nihil expressum clarumque dixisse, neque etiam dicere voluisse, nihil esset aliud quam veritatem prodidisse, atque omnino rediret illud : « Error (aperte defensus) cui non resistitur, approbatur; et veritas quæ non defensatur, opprimitur (2225). »

Hæc censores nostros et omnes viros bonos considerare volumus, atque ad exponendam carmelitæ nostri, de Papæ superioritate, sententiam pergimus. Hæc autem sic se habet (2226): « Quamvis Andreas Duvallius, tractatu *De disciplina Ecclesiæ*, existimet istam sententiam non esse de fide, non desunt tamen alii doctores qui contrarium affirment, illamque fuisse definitam in conciliis Constantiensi et Florentino sub Eugenio IV, et Lateranensi sub Leone X. Verum, quidquid sit, an in præfatis conciliis sufficiens quoad nos, vel adeo expressa de auctoritate Papæ supra concilium habeatur definitio, ut oppositum statim pro hæretico teneri debeat, de quo disputant aliqui doctores; duo in hac re certa esse puto. Primo, quod concilio generali summus Pontifex absolute sua auctoritate præcellat: secundo, quod hæc sententia, si sermo sit de definitione Ecclesiæ, videatur magis ab ea definita in præfatis conciliis quam opposita. » Quæ quam incerta et vana sint omnes intelligunt. Certe in iis ab omni censura temperandum, ac veritatem pacifice, ut inter Catholicos, inquirendam, luce est clarius.

Quod autem cum Florentina ac Lateranensi synodis, Constantiensem quoque pro Papæ superioritate, hic auctor, multos alios secutus, adducat, satis ostendit quam hæc omnia oscitanter legant.

CAP. XIII. — *Recentiorum Lovaniensium aliorumque sententia, ipso progressu immodestior et aperte nimia.*

De antiquioribus Lovaniensibus, totaque adeo Lovaniensi Facultate diximus, eosque nobiscum summa ipsa convenire ostendimus. Posteriores Lovanienses ab anonymo relati, etiamsi diversa a Parisiensibus senserint, an propterea in fidem peccasse eos, et omnia evertisse crediderint, inquirendum restat.

Atque anonymus quidem ex Ruardo Tappero (2227) multa profert. Ego ab eo auctore, ut pontificiam infallibilitatem esse defensam fateor, ita contrariam sententiam, ulla censura notatam esse nego. Ait enim (2228): « An (Romanus Pontifex) falli possit in sua sententia, quando cognoscit circa fidem et mores,.... ab annis centum quinquaginta cœptum est controverti et disputari. A tempore enim Constantiensis concilii et Basileensis, doctores quidam apud solum concilium œcumenicum docent esse infallibilis sententiæ privilegium; veteres vero scriptores, Petro et Romano Pontifici.... hoc privilegium.... tradunt;.... ut verisimilius sit, eorum judicio, quod nec concilio generali id conveniat, nisi nomine Petri, ejusque cathedræ auctoritate et quasi commissione. » Nova certe illa est ac sanctis Patribus inaudita *commissio*. Sed si Tapperi doctrinam laudare non possumus, certe laudamus modestiam. Audis enim quam timide dixerit. *verisimilius*. At nunc, nisi dicamus solam Papæ sententiam omnibus prævalere conciliis, ab eoque habere concilia ut recta decidant, perdita omnia et conclamata sunt. Tantum ab eo absunt, ut eorum quos laudant, modestiam assectentur.

Cæteros Lovanienses, qui Patrum nostrorum ætate vixerunt, a censura fere temperasse comperio. Refertur ab anonymo Joannes Wiggers, postremis temporibus pro pontificia infallibilitate pugnans; atque hic: « Tenetur, inquit, communiter a Catholicis, ita ut opposita sententia habeatur improbabilis. » Mentem ejus audio: censuram non audio. *Improbabilis* in schola vox innocua, quæ utrinque jactatur. *Communiter*, quid importet, infra explicabimus: certe a censura procul abest. Alibi idem Wiggers ait (2229): « Pontificem, ut Pontificem, errasse unquam, manifeste falsum; et oppo-

(2224) PACIAN., *Barc. episc.* epist. 3, t. IV *Bibl. Patr.*, p. 309.
(2225) FEL. III, *epist. ad Acac. C P.*, tom. IV *Conc.*, c. 1051.
(2226) *Dominic.*, etc., loc. cit., sect. 3, c. 11.
(2227) Tappero doctrinæ laus tribuitur. Hunc Carolus V imperator legatum misit ad concilium Tridentinum. (*Ed. Paris.*)
(2228) TAPP., *Orat. theol.* III; *Doct. Lovan.*, art. 1, p. 6, 7.
(2229) WIGG., *De R. P.*, dub. 5, n. 177; *Doct. Lov.* p. 39

situm ita certum, ut ab aliquibus habeatur de fide. » Audi *ab aliquibus*. Hæc anonymus *Doctrinæ Lovaniensium* auctor, ex Joanne Wiggers protulit subditque : « Siquidem de fide est, nullum omnino Pontificem, ut talem, errasse, definiendo aliquid contra fidem : » At testis quem adduxeras, tantum *ab aliquibus haberi de fide* dixerat, tu autem absolute *de fide esse* decernis. Sic ubi non ratione, sed impetu agitur, sine more modoque verba exasperantur, exacuuntur iræ. Quod heri *improbabile* tantum, hodie exitiosum schismaticumque habetur; quod heri *ab aliquibus* timide, id omnino Ecclesiæ limine arcendum hodie proponitur.

Quid vero Stapletonus (2230) de eadem quæstione relatus in *Doctrina Lovaniensium?* « Vera inquit (2231), sententia est Romanum Pontificem de fide decernentem, hæreticum dogma non posse tradere. Hæc veritas est nunc apud Catholicos certa et recepta. » Audis *nunc*. Sic modo a Suare audivimus, *omnes hoc tempore*. Nos autem ibi diximus, quam illud, *hoc tempore*, infringat illud, *omnes;* addidimusque quam sit debile, cum rem ducentis annis saltem liberam ac dubiam, nullo interposito Ecclesiæ decreto, repente theologi de fide facere volunt : quasi in eorum manu atque sententia fides Ecclesiæ verteretur. Nunc ad Lovanienses redeamus.

De superioritate gravius, quam de infallibilitate statuunt. Joannes enim Wiggers (2232) : « Quod Papa sit concilio superior; conclusio certo tenenda, utpote fidei proxima, et quæ ab omnibus pene communiter teneatur. »

Quid sid illud, *fidei proximum*, decretum scilicet ad arbitrium, nota ad libitum, ac nulla certa ratione prolata, jam supra diximus. Quod autem hic addit, *ab omnibus pene communiter*, dubii, vacillantis, neque quid dicat certo statuentis oratio est.

Gravius Stapletonus (2233) : « Dicere quod generale concilium sit supra Papam, opinio plane est erronea, qualem hæretici sustinerent. » At is, Bellarmino ipso asperior, nimia ac præpostera asseveratione sibi fidem detrahit. Quod enim Bellarminus, *fere de fide*, is ita de fide censet, ut contrarium sit erroneum ; et addit immodice sæviens, *quale hæretici sustinerent :* tot sanctis doctisque viris nos modo insuper habitis, sed etiam cum hæreticorum fæce permistis. Et Bellarminus quidem de superioritate Papæ levius, gravius de infallibilitate decernit : illi enim superioritas est *fere de fide :* de infallibilitate opinio negans *videtur erronea et hæresi proxima*. Contra Lovanienses isti de superioritate asperius, de infallibilitate levius statuerunt; Adriani, credo, sui memores, cujus contra infallibilitatem expressa sententia, vel erat notior, vel auctoritate gravior habebatur. Utcunque est, varios illos animorum motus, nulla exacta certaque ratione firmatos, procul a fidei rectitudine amoliri nos oportet.

Quare nec moveri debeat qui viderit scholasticos posterioris ævi, ex quo maxime cum Lutheranis decertari cœptum est, dum ab iis quam maxime dissentire, et pontificiam majestatem tantis eorum conviciis oppugnatam, quam maxime amplificare atque exaggerare pium putant, alia aliis, quasi certatim addidisse. Passim enim eos videas catholicis nostræ sententiæ defensoribus imputare, quod non satis a Luthero aliisque pestibus abhorreant... Ita dum metuunt, ne non satis credantur abhorrere a Luthero aut ejus asseclis, id agunt ut non modo Lutherum, sed etiam alii alios supergressi esse videantur. Quare cum quis dixerit, *fere de fide*, alius *omnino esse de fide* addet : cum quis, *aliquibus de fide;* superveniat qui *absolute de fide, esse* decernat. *Videtur erroneum*, ait ille ; existent qui *erroneum plane* statim pronuntient. Ita antiquiores modestiores fuere; verum increscente, ut fit, motu, recentiores, Christianus Lupus (2234) Lovaniensis, quem alioquin honoris causa nominatum volo; anonymus, Nicolaus Dubois; aliique adeo exarserunt, ut sibi quoque fidem demant. Dominus vero Strigoniensis suum illud, *detestabile et schismaticum*, totis intentat viribus. Quin etiam ex Italia exstitit Nicolaus Cevoli (2235), comes patricius Romanus; qui asserat (2236), « propositiones cleri Gallicani, ad unam omnes, ex institutionibus Calvini esse desumptas, ac plane hæreticales : episcopos, qui ipsas firmaverunt, uti hæreticos et schismaticos, non solum esse extra Ecclesiam, sed etiam ipso facto caruisse jurisdictione episcopali, et ab omni communione evitandos esse ; imo et comburendos. » Cujus quidem viri intemperias ne memoratu quidem dignas esse censerem, nisi ipse, cum argumentis nihil probet, certo argumento esset, supra omnem modum moremque inflari et exaggerari omnia, ubi falsa pietas zelusque præposterus imperitos animos occuparunt.

(2230) Thomas Stapletonus, Anglus, doctor Duacensis, multis editis libris de rebus controversis notus. (*Edit. Paris.*)

(2231) STAPL., *Relect. Schol.* contr. 3, quæst. 4, art. unic. ; *Doct. Lov.*, p. 29

(2232) WIGG., *De conc.*, dub.3, n.75; *Doct.Lov.*, p.29.

(2233) STAPL., controv. 6, quæst. 3; *Doct. Lov.*, art. 2, p. 62.

(2234) Christianus Lupus seu Wolf, Yprensis, ordinis eremitarum S. Augustini, vir plurimæ doctrinæ et exquisiti judicii, in hoc uno reprehendendus esse videtur, quod cum sit in opiniones, ultramontanas propensior, quæstiones quæ vulgo ab ultramontanis defenduntur, non eo animo sedato lenique tractat, quo cæteras solet. (*Edit. Paris.*)

(2235) Nicolaus Cevoli suo libro titulum hunc magnificum juxta et ridiculum fecit : *Antigraphum ad clerici Gallicani de ecclesiastica potestate Declarationem, optimo, maximo, Summoque Pontifici, Christi vicario Innocentio XI, Urbis et orbis domino, cœlorum, terrarum inferorumque janitori unico, fideique oraculo infallibili, humiliter dicat, consecrat, præsentat Nicolaus Cevoli ex marchionibus de Carretto*, etc. (*Edit. Paris.*)

(2236) CEVOLI, *Antig.*, etc., 184 et seq.

Cap. XIV. — *Quanta sit scholasticorum auctoritas, ex Melchiore Cano constituitur, atque hinc efficitur ab omni nos erroris nota esse liberos.*

Quæret aliquis, an recentiores qui hoc sæculo scripserint, contemnamus, cum ab eorum auctoritate discedimus. Equidem contemno neminem, et a propheta admonitus, ita *veritatem* quæro, *ut pacem* colere cum omnibus velim. Cæterum id aperte incunctanterque profiteor, fore ut in gravissimos errores impingat, qui non omnia sæcula totamque traditionis seriem mente complexus, recentioribus se addixerit : sed hæc alias. Nunc, ne quid arroganter dicere videar, Melchior Canus (2237) scholasticis certe haud iniquus, prodeat in medium, qui de scholasticorum auctoritate decernat.

Sunt autem ab eo constituta quædam quæ gradatim geometrico fere more, a nobis explicari debent, non quidem eo ordine quo sunt ab ipso tradita, cum ille hæc toto opere, prout instituti sui ratio postulabat, hac et illac fuderit; nos autem alio spectare oporteat.

Jam ergo ante omnia ponatur divisio, quæ statum quæstionis aperiat, nempe hæc: aliud esse scholæ opinionem communem, aliud scholæ placitum, decretum, sive, ut alibi vocat, dogma, firmumque judicium : quæ divisio apud Melchiorem Canum ubique diffusa invenitur, maxime vero libro VIII, quo reprehendit quosdam qui errent « in eo, quod scholæ opiniones a certis constantibusque decretis non separant (2238).» Hoc autem etiam ad communes scholæ opiniones pertinere sequentia docent : « Non disputo nunc scholæ communis opinio verane an falsa sit; sed id ago,... scholasticas opiniones oportere a decretis sejungere. »

Divisionem sequuntur definitiones duæ. Opinio versatur in his quæ non pertinent ad fidem, decreta vero in his quæ ad fidem pertinent. Hæc perspicua ex sese, ex iis quæ sequuntur patebunt clarius. His ergo positis, propositiones explicandæ.

Prima propositio. — Nihil necesse esse sequi plurimorum opinionem, neque etiam communem, neque etiam omnium : quæ propositio tres habet partes.

Quoad plurimos attinet : « In scholastica, » inquit (2239), « disputatione, plurium auctoritas theologum obruere non debet ; sed si paucos viros, modo graves, secum habeat, poterit sane adversus plurimos stare : non enim numero hæc judicantur, sed pondere.»

De communi opinione non scholasticorum tantum, sed etiam Patrum, ita decernit (2240) : « Si non quævis illorum (Patrum scilicet) etiam in re gravi, communis opinio fideles astringit, sed firmum constansque judicium ; ecquid de recentioribus scholæ theologis dicere nos oportet, quos veteres illi longe, et vitæ merito, et Scripturarum usu, et auctoritatis pondere superarunt ? »

Quare eodem loco quæstionem illam tractans : « An matrimonium sine Ecclesiæ ministro contractum sit vere et proprie sacramentum, » cum ille pro ministro pugnet, ac sacramentum esse neget, sibi quidem objicit doctorum multitudinem ab ipsius sententia abhorrentem ; tum hac responsione se tuetur (2241) : « Ostendam ergo primum opinionem illam communem esse ; non scholæ dogma firmumque judicium. » Ac paulo post : « Si Thomistæ omnes cum Scotistis exsistant, si cum antiquis juniores velint contra me pugnare, tamen superior sim necesse est. Non enim, quemadmodum nonnulli putant, omnia sunt in theologorum auctoritate : est quædam tamen ita perspicua veritas, ut eam infirmare nulla res possit.»

Idem tamen in re gravi temerarium esse docet ab omnium omnino consensione recedere. Sic enim loquitur (2242) : « Ex auctorum omnium scholasticorum communi sententia in re quidem gravi usque adeo probabilia sumuntur argumenta, ut illis refragari *temerarium sit.* » Vide quid efficiat, ubi de opinione agitur. Concors sententia theologorum omnium efficit scilicet probabile argumentum tantum, quod contemnere sine temeritate non possis : sed ita, si sit omnium in re quidem gravi, concors sententia.

Hæc ille de opinione : sed qua nota internosci possit ab opinione decretum, sic exsequitur.

Secunda propositio. — Cum ex definitione decretum versetur in his quæ pertinent ad fidem, opinionis nota est, ubi non adscribitur illud, « hæreticum, erroneum, aut id firmiter Catholicis amplectendum, aut aliquid simile (2243) ; » sed id quoque oportet ex certo judicio, non ex opinione dicatur. Nam

Tertia propositio. — An aliquid sit de fide, ad quæstionem et opinionem pertinere potest. Unde emergit

Quarta propositio. — Certa nota est aliquid tradi, ut quod sit vere de fide, neque in quæstione et opinione versetur, « si expresse et proprie a fidelibus firmiter credendum, aut tanquam dogma fidei catholicæ accipiendum dicatur; vel aliis similibus verbis, aliquid esse Evangelio doctrinæve apostolorum contrarium dicatur. Dicatur, inquam, non ex opinione, sed certo et firmo decreto. » Ergo et illud *de fide est, hæreticum est, erroneum est,* ex opinione dici potest, neque tum quæstio statim transfertur ad scholæ decretum, sed intra opinionis lineam continetur. Exemplum affert (2244) :

(2237) Melchior Canus, ordinis Prædicatorum, ac deinde Canariæ insulæ episcopus, scholasticorum elegantior, scripsit tractatum *De locis theologicis.* (*Edit. Paris.*)

(2238) Melch. Can., l. VIII, c. 5.

(2239) *Ibid.*

(2240) *Ibid.*, c. 5. p. 320.

(2241) *Ibid.*, p. 323, 324.

(2242) *Ibid.*, c. 4, pag. 317.

(2243) *Ibid.*, c. 5, p. 321.

(2244) Melch. Can., lib. VIII, cap. 5. Vid. *Decr. Greg. IX*, l. IV, tit. 9, cap. 8.

« Licet enim Durandi (2245) opinio reprobetur, cap. *Gaudemus*, de divortiis : sed quid dixit : *Verum absonum hoc videtur, et inimicum fidei Christianæ* (quæ verba sunt decretalis), is noluit hæreseos illum condemnare ; verbum enim *videtur*, judiciorum infirmat certitudinem. »

Quod hic de conciliorum Summique Pontificis sententia dixit, alibi ad privatos doctores merito confert ; ac jam audivimus ita de beato Thoma disserentem (2246) : « Cum dixerit *videri*, hoc ipsum sensisse quod dixerit, *videri* modo, non etiam oportere. »

Quare quos audimus dicentes, *existimo, censeo, videtur esse de fide, vel mihi, vel aliquibus est de fide*, quæ in hac quæstione, etiam posterioris ævi doctorum pars longe est maxima, eos, auctore Cano, ex opinione, non ex certo firmoque judicio dixisse scito; et cum res opinionis sit valere nimirum ea, quæ de opinione diximus.

Non tamen sufficit, ut aliqui, vel multi, vel unius ætatis etiam plurimi, majore forte confidentia quam doctrina, absolute certoque dicant : *De fide est, erroneum est, hæreticum est*. Sed

Quinta et ultima propositio, quam ex Cano depromimus, hæc est : « Concordem omnium theologorum scholæ, de fide aut moribus sententiam contemnere, si hæresis non est, at hæresi proximum est (2247). » Et alibi apud eumdem (2248) : « Si scholastici theologi aliquam itidem conclusionem firmam et stabilem uno ore omnes statuerint, atque ut certum theologiæ decretum fidelibus amplectendum constanter et perpetuo docuerint, illam ut catholicam veritatem fideles sane amplectemur. »

Vides quæ certa, fixaque et inviolata theologiæ decreta sint, in ea consentire debere firmam stabilemque ac perpetuam scholasticorum omnium, non ex opinione, sed ex certo firmoque judicio profectam sententiam. Qua ex re confirmatur id quod sæpe diximus : qui ita concludunt, *nunc*; vel, *hoc tempore omnes scholastici ita sentiunt* ; ab his suam quoque enervari statim infirmarique conclusionem : ut exinde constet id, quod statuunt, ad hæresim aut errorem in fide minime pertinere posse, cum vel hinc, ipsis quoque testibus, traditionem certam ab eorum sententia abesse constet. *Fides* enim *non est temporum*, ut aiebat ille præclare, *sed Evangeliorum*.

Quæ quidem a me dicta sunt, ut sæpe monui, eo rerum statu, quo nullum novum interpositum est Ecclesiæ decretum, ad antiquam traditionem clarius et expressius declarandam. Qui enim in quæstionibus, quales nostræ sunt, quæ a trecentis fero annis inter Catholicos agitentur, nulla ejusmodi auctoritate ducti, ad novas censuras repente prosiliunt, eorum profecto numero sunt, quos dicebat Canus (2249), « de rebus gravissimis temeritate quadam, repentino quasi vento incitatos, ferre sententiam : » qui quidem quo vehementius alios condemnarint, eo profecto luculentius, non in illis hæresim vel errorem, sed in seipsis temeritatem inscitiamque produnt.

Quare, his positis, omni ratione pervicimus, nos ab omni ejusmodi censura plane absolutos esse. Quadruplici enim veluti gradu tuti invictique consistimus. Primus est : tantum abest ut mota quæstione concors fuerit adversum nos ac perpetua et stabilis scholasticorum omnium sententia, ut attenta quidem universa temporum serie, non tantum auctorum gravitate, verum etiam numero, superiores simus : neque tantum privatos doctores innumerabiles, verum etiam theologicas facultates multas, easque celeberrimas, decreto quoque facto, consentientes habeamus. Hoc primum. Alterum : tantum abest ut mota quæstione, Ecclesia congregata, ipsique Pontifices judicium interposuerint suum, ut potius consulto a judicando saltem temperarint, resque integras reliquerint. Tertium : ex eo consequens est, ut si privati doctores posterioris ævi, consulto tacente Ecclesia, censorias notas vel maxime adhibuissent, non nisi temerariæ præcipitesque haberi possint. Postremum : nequidem id fecerunt, certo judicio concordique sententia, sed his plane verbis, quæ opinionem, non autem firmum decretum indicent.

Jam vero cum certa pro nobis, atque omni auctoritate firmata, synodi Constantiensis decreta proferemus, quinta quæstio erit : quo illi loco sint, qui tantæ auctoritati contradicant ? Sed eam quæstionem ad aliam hujus operis partem reservamus. Hic nos tutos esse probasse sufficiat.

Cæterum cum Melchioris Cani proferimus auctoritatem, non propterea omnia, quæ hæc tractando, magnifice de scholasticis doctoribus edixerit, a nobis comprobata esse volumus, quale est illud : « Scholæ auctoritate res plurimas ab Ecclesia esse definitas (2250) ; » cum potius videatur dicere debuisse, perpetuæ traditionis auctoritate definitas fuisse : cujus traditionis scholæ doctrina, pars aliqua haud quidem contemnenda fuerit. Neque magis probamus illud (2251) : « Omnes simul scholæ theologos, uti retulimus, errare non posse,.... quod eorum error, error esset Ecclesiæ, utpote, cum ad decernendum hujusmodi res, non

(2245) Is est episcopus ille Mimatensis, canonistarum XIII sæculi facile princeps, qui *Speculator* dictus est, edito nempe libro cui titulum fecerat : *Speculum juris*. De illo egregio canonista jam alibi diximus. Sed hic observandum est Durandi nomen, in allegata decretali nusquam reperiri, et hanc esse damnatam propositionem : « Quia pagani circa plures insimul feminas affectum dividunt conjugalem, utrum post conversionem omnes, aut quam ex omnibus volunt retinere valeant, non immerito dubitatur. » (*Edit. Paris.*)

(2246) Can., liv. VIII, c. 5.

(2247) *Ibid.*, c. 4.

(2248) *Ibid.*, l. XII, c. 6.

(2249) *Ibid.*, l. VIII, c. 5, p. 320.

(2250) *Ibid.*

(2251) *Ibid.*, l. XII, c. 6.

alios Ecclesia quam theologorum oculos habeat, qui si fallerentur, totum Ecclesiæ corpus in suo facerent errore versari. » Quasi episcopi, veri Ecclesiæ doctores a Christo instituti, nihil ipsi per sese sapiant et intelligant; aut scholastici tantum, non autem vel maxime qui in publica Ecclesiæ cathedra verbum divinum catechismumque tradant, audiendi sint: quæ et alia quo sensu probanda, vel intelligenda sint, in medio relinquimus. Id unum contendimus, ut illius quoque, qui scholasticis plurimum tribuat, calculo, a quorumdam scholasticorum censuris tuti et illæsi simus.

Cap. XV. — *Aliæ notæ. — Quæ ad fidem pertinent paucis diluuntur. — Sapiens hæresim, male sonans, periculosum in fide quid sit. — Schismaticum a D. Strigoniensi inustum, sed ne hujus quidem nominis significatione perspecta.*

Noster quidem Gerson (2252), quo auctore a nostra Facultate multas, easque accuratas, et ad regulam exactas censuras esse editas omnes consentiunt de censurarum notis, multis libris agit. Sed in eo libro maxime, cui est titulus, *Declaratio veritatum quæ credi debeant.* Quo loco, post hæretici erroneique notas, docet, propositionem quæ hæresim sapiat definiri posse eam, « ex cujus concessione, coassumpto aliquo, quod non potest rationabiliter negari, sequitur hæresis. » Talis esse videretur hæc propositio: *Gregorius Magnus non fuit Papa.* Assumpto enim eo, quod non fide quidem, sed aliunde certissimum est : *Gregorius Magnus rite fuit electus in Papam;* sequeretur eum qui canonice in Papam sit electus, non esse Papam, quod esset hæreticum. Unde exsistit illud, *sapiens hæresim*, in ea propositione : *Gregorius Magnus non fuit Papa :* quam definitionem a Gabriele Biel (2253) Gerson deprompsit integram (2254). Totum vero illud, *sapiens hæresim*, a nostra sententia excluditur, cum illud *coassumptum*, quod licet non fide certum, alioqui evidens per se sit, ne quidem fingendo excogitare quis valeat.

Male sonans in fide, quantum capio, haud facile secernas ab eo quod *sapit hæresim*, sive errorem; sed ut id quod *sapit hæresim* ad gustum quemdam, ita id quod *male sonat*, magis refertur ad aures: quod cum subtiliter apud te pensitaveris, in idem recidere facile comperies; quanquam *male sonans* a Melchiore Cano (2255) confunditur cum eo, quod sit *piarum aurium offensivum*, de quo dicemus postea.

Neque ab iis multum distat istud quod *periculosum in fide* dicitur : cujus quidem notæ insigne exemplum habemus in censura Vernantii nostræ Facultatis, 24 Maii 1664. Erat hæc Vernantii propositio (2256) : « Si Papa non est infallibilis in Scripturis interpretandis, nostra fidei professio mutanda est, neque dicendum amplius, nos sanctam Eclesiam catholicam et Romanam credere. » Quæ propositio, quoniam ea quæ fide certa essent cum incertis dubiisque implicabat, remque fidei sola opinione fundabat, ipsa fides in periculum vocabatur; quippe quæ cum opinione in ejusdem casus consortium trahi posset. Atque id sacra Facultas cum intelligeret, præclare pronuntiavit : « Hæc propositio est falsa, temeraria, scandalosa, periculosa in fide. » Quam censuram incurrunt nunc, qui primatus fidem totamque Ecclesiæ catholicæ auctoritatem, cum ea quam imbiberunt opinione, connectunt.

Jam profligatis iis quæ nostram fidem incusent, facile efficiemus, ut illo schismatici elogio, quod dominus Strigoniensis iratus effudit, nihil quidquam sit inanius. Et quidem doctrinam nostram, contra potestatem indirectam, non modo Perronius cardinalis, sed etiam, eodem teste Perronio (2257), ipse Bellarminus hujus potestatis propugnator acerrimus, absolvit ab anathemate. « Cæterum, » ait Perronius, « ipse Bellarminus monet id quod de Pontificis in temporalia potestate indirecta docet, non a se haberi ut fidei doctrinam, aut sub pœna anathematis et excommunicationis a fidelibus tenendam. Quare hæc omnia communioni ecclesiasticæ sanciendæ impedimento esse non possunt; » certissimeque constat a domino Strigoniensi inustam schismatis notam, ne illius quidem definitione perspecta.

Primum enim schisma separationem sonat; quare schismatis nomen sponte corruit, ubi nulla separatio est Atqui clerus Gallicanus, neque se a quoquam, neque quemquam a se separat: ergo schismatis nomen, ipsa nominis significatione statim vacat. Si autem vacabat in nos, necessario recidebat in auctorem; cum procul dubio sit ipse reus schismatis, qui pacificis ac fratribus schismatis crimen intentat. At enim ejus nomine respondebunt : Vos Galli nondum schismatici, sed propositiones vestræ schismaticum virus instillant. Quo pacto? ideo certe quia ad separationem inducunt. At qua in re? in doctrina scilicet, cum res doctrinæ sit. An ergo docemus rem a communi omnium fide abhorrentem? Id si ita est, jam non

(2252) Gers., t. I, pag. 22, 23.

(2253) Biel, canonicus regularis, in libros Magistri sententiarum commentaria scripsit non aspernanda, et docuit in universitate Tubingensi ab Eberardo comite Vurtembergensi, anno 1477 instituta. Diximus in nostris notis Gallicis hunc docuisse in Universitate Tigurensi, errorem nempe seculi D. Dupin, quem hic emendatum volumus. In textu quoque Bossuet levis error irrepsit, sive sit ille ipsius Bossuet, sive, quod nos credimus, amanuensis. Dicitur enim *hanc definitionem a Gabriele Biel Gersonem deprompsisse;* cum potius fuisset dicendum *eam Gabrielem Biel a Gersone deprompsisse.* Nam vir natus erat Biel, quando Gerson diem supremum obiit, anno 1429. *Vid.* Dup., xv sæc. (*Edit. Paris.*)

(2254) Gabr. Biel., in iv *Sent.*, dist. 13, q. 2, art. 3, dub. 1.

(2255) Can., l. xii, c. 11.

(2256) *Vid.* d'Argent., etc., *Vern. def.*, etc., pag. 247.

(2257) *Répl. de Duper.*, pag. 515, édit. 1622.

schisma, sed hæresis aut error est, quod cum nec ipse dixerit, certe schismatis nomen, nulla re nixum, inane esse docet. An forte schismatici sumus, quod de doctrina non necessaria litigamus? Atqui ne litigamus quidem; nostra proponimus; ab omni contumelia et censura temperamus.

Ecclesiæ antiquitus aliæ alias Scripturas admittebant: non easdem omnes. Erant qui *Epistolam ad Hebræos*, erant qui *Apocalypsim* respuerent, et in iis quidem a Romana Ecclesia dissentirent: nullum tamen erat schisma, quod innocue et citra cujusquam injuriam dissiderent, neque alii alios condemnarent; quæ longe profecto gravioris momenti, quam hæc nostra erant.

Nostri certe episcopi neminem condemnarunt. Si vero schismatici sunt, ideo quod non laturi esse videantur, apud nos doceri suis decretis contraria; jam sunt schismatici, qui in aliis regionibus nostra proscribunt, aut vero condemnata ea esse, demonstrare oportet. Quod tu si crederes, non jam schismaticos, sed hæreticos nos diceres.

Summa sit. Duo sunt quæ in Declaratione Gallicana proponuntur: alterum communis omnium fides de primatu Petri: alterum sententia Parisiensium et Ecclesiæ Gallicanæ, quam a synodo Constantiensi et antiqua traditione, manasse arbitramur. Sane cum fidem proponere aggredimur, ea tantum producimus quæ omnes Catholici uno ore suscipiunt. Neque vero aliter egit dominus Strigoniensis, in ea quam cum ipsa censura edidit fidei professione solemni. « Profitemur, inquit (2258), atque spondemus sanctæ Romanæ Ecclesiæ, quæ unica est, perpetuo adhæsuros, neque ab ejus institutis, totius orbis consensu approbatis, ubique florentibus ac dilatatis, quovis prætextu discessuros. » Non ergo privatas sententias adducat oportet, qui fidem profitetur; sed quæ totius orbis consensu approbata, ubique florentia ac dilatata sint.

At dices: Quid ergo additis alia? Addimus quæ utilia Ecclesiæ, quæ familiaria nobis, quæ posteris profutura: addimus quæ primatum ipsum atque amplitudinem Romani Pontificis firment, invictamque et in animos suavius influentem præstent; sed ea asserentes, condemnamus neminem; veritatem pariter pacemque diligimus.

Exploso schismatici titulo, *illud absurdum et detestabile* domini Strigoniensis, quippe quod plus irarum quam censurarum habeat, omittimus. Nihil enim videtur dixisse, qui cum nihil perspicuum haberet dicendum, vaga confusaque sententia detestabilem esse doctrinam effutiit eam, quam fidei repugnare nec ipse diceret.

(2258) Cens. Strig., in *Vind. Schol.*, etc.

LIBER TERTIUS.

QUOD DECLARATIO GALLICANA AB OMNI CENSURA IMMUNIS SIT, EX IPSO STATU QUÆSTIONIS DEMONSTRATUR

—

Caput primum. — *Adversarii falsa imputant Parisiensibus, ac pessime constituunt statum quæstionis. — Anonymus auctor tractatus* De libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ. — *Papæ suprema potestas et monarchia ecclesiastica a Gersone et aliis Parisiensibus agnita. — Constantiensis concilii loci a Cajetano et aliis objecti. — An recursus ad concilium in extraordinariis casibus supremam Papæ impediat in ordinariis casibus potestatem.*

Animadverti eos, qui antiquam Parisiensium sententiam, eique congruam cleri Gallicani Declarationem censoriis configunt notis, id facere ex conceptis de hoc dogmate falsis opinionibus, quos proinde, constituto statu quæstionis, facile refellemus.

Atque ille quidem, qui *De libertatibus Gallicanis* scripsit anonymus, quæstionem de conciliorum potiore potestate ita constituit (2259): « Sed quæstio est, penes quem sit suprema potestas, an penes episcopos sine Summo Pontifice, an penes Summum Pontificem sine episcopis, dum invicem distinguuntur. » Quare toto libro v, quo hanc quæstionem tractat, ubique profitetur agere se de concilio, a quo Summus Pontifex ejusque legati absint. At profecto constat non in eo positam quæstionem: an Papa concilio subsit ei, quod sine ipso congregetur: quæ specialis est controversia tractata ab Orientalibus, tempore concilii quinti, congregati sine Vigilio; sed an Pontificis decreta de fide, aliisque hujus generis rebus, ea sint quæ a synodo retractari possint, atque interdum debeant; et an congregato, ut nunc ordinarie canones jubent, ejus auctoritate concilio, ipsius an Patrum ac sacri consessus sententia prævaleat.

In eodem errore versatus est Emmanuel Schelstratus ac cæteri passim, qui intelligunt, ejus tantum a nobis asseri concilii potestatem, quod seorsim a Papa fiat. Quo unum clarum est, a toto quæstionis statu aberrare eos, eorumque argumenta, censuras, tractationes universas in irritum cadere.

Sane apud omnes constat, certis quidem in casibus extraordinariis, concilium absque

(2259) Anon., *De libert.*, etc., l. v, c. 5, 6, 11, 15, 16 et pass.

Papa congregari posse; idque non modo in schismatis casu, si Papa sit dubius, sed etiam extra schisma, si sit hæreticus, si detentus, si mente captus, si aperte Simoniacus, si ea moliatur quibus universam pessumdet Ecclesiam, aliis denique in casibus, *qui dilationem remedii non paterentur*, quos casus evenire posse, theologi canonistæque omnes, et ipse etiam agnoscit anonymus (2260); atque iis in casibus, Papæ concilium anteponi oportere nemo diffitetur. Quorsum enim attineret concilium absque Papa fieri, nisi auctoritas concilii prævaleret? Rursus autem confitemur generale concilium absque Papa congregatum, nisi id ipsa necessitas expresserit, ipso jure esse nullum; ut iis de rebus litigasse, nihil aliud sit, quam operam ludere et aliis invidiam conflare voluisse.

Sunt alia quæ nobis imputent æque falsa. Primum negari a nobis, eam qua Romanus Pontifex, Christo auctore, gaudeat supremam in Ecclesia potestatem ac monarchicum Ecclesiæ Romanæ statum, sive, ut Patrum magis utamur vocibus, illam perfectissimam unitatem, in quam Ecclesiæ administrandæ ratio tendere ex Christi instituto debeat. Hoc primum nobis imputant: tum illud ex eo profluens, nullum a nobis poni controversiis oborturis finem, nisi concilio generali congregato, totoque orbe commoto; quod cum sit difficillimum, ac sæpe ne possibile quidem, hinc dari hæreticis grassandi et omnia perturbandi locum. Denique addunt, si fieri possit, id quod Parisienses asserunt, Romanum Pontificem de fide decernentem aliquando falli, etiam fieri posse, ut quæ catholica fides et Ecclesia est, non eadem semper Romana fides et Ecclesia sit. Ea vero esse quibus maxime moveantur, et quibus libros impleant, qui bona fide agat, nemo negaverit. Atqui ea ne objicerent quidem, si vel statum quæstionis cogitare vellent.

Supremum enim illud, ut inde ordiamur, ex concilio maxime Constantiensi repetendum putant. Vel Cajetanum audi contra nostros disputantem. Statim fundamenti loco ponit illud (2261), in Constantiensi synodo per Martinum V ita definitum: « Papa supremam habet auctoritatem in Ecclesia Dei (2262). » Cui est geminum illud, ab eadem synodo in Viclefo damnatum, et a Martino V, approbante synodo, repetitum: « Non est de necessitate salutis credere Romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias. » Idem urgent omnes, et eo maxime argumento Nicolaus Dubois Declarationem Gallorum oppugnat (2263).

Optime interim, quod ex ea synodo maxime argumentantur, quam maxime auctorem secuti sumus. Neque immerito ex ea synodo supremæ auctoritatis vocem ac titulum constabilitum volunt, qui in ea synodo primum appareat. Res enim ipsa antiqua; sed prima, quod sciam, synodus Constantiensis fuit, quæ supremæ auctoritatis adhibita voce, Romanæ Ecclesiæ primatum commendaret. Hinc nostrum postulatum, ut ex ea synodo, supremum illud interpretemur, in qua primum fuerit summa auctoritate proditum. Hic jam adversarios trepidare videas. Satis enim sciunt synodum Constantiensem eam esse, quæ apud ipsos male audiat, quod conciliorum faveat auctoritati; sed profecto necesse est, vel omnia jura conturbent, vel eo utantur judice quem ipsi elegerint.

Nos, inquiunt, non protulimus sessionum 4 et 5 decreta, quæ concilium Pontifici anteponunt: nondum enim omnes obedientiæ convenerant. At nihilo magis convenerant sessione 8, cum illud in Viclefo damnatum est: « Romana Ecclesia non est suprema inter alias Ecclesias. » Una tum convenerat Joannis XXIII obedientia, quæ sessionum 4 et 5 edidit canones, quos pertimescitis. Certe sanctam synodum tam cito a sententia discessisse, atque a sessione 5 ad sessionem 8 tantam rerum esse conversionem factam, nec vos ipsi creditis. Ergo suprema illa auctoritas Pontifici attributa, cum ea quam Constantienses conciliis asserunt auctoritate, non repugnat. Illud tamen omittamus: sessionum 4 et 5 decreta in alium locum differamus. At certe adversarii non negabunt in sessione 5 ita intelligendam esse supremæ auctoritatis vocem, ut sessione 8 explicata est; atqui in sessione 8 ita explicatum est supremam esse Ecclesiam Romanam ipsumque Pontificem, « quatenus primatum habet super omnes Ecclesias particulares. » At forte Cajetanus ne eum quidem locum, tametsi est a Martino V aperte comprobatus, proferre voluerit: obscurus, ambiguus, nimisque conciliaris est ille locus. Audiamus ergo tandem quid ex Martino V prolatum voluerit. Nempe id in bulla *Inter cunctas*, sacro Constantiensi concilio approbante, editum: « Quod Papa canonice electus..... sit successor beati Petri, habens supremam auctoritatem in Ecclesia Dei. » At ne illud quidem cogitas, *supremam* dixisse *in Ecclesia Dei*. Tu continuo infers: ergo super omnem Ecclesiam, etiam congregatam. Statum quæstionis, et ipsa quæ laudasti verba mutas. Nos autem fatemur, supremam *in Ecclesia*, non tota Ecclesia, etiam congregata, superiorem; sive quod idem est, et in concilio Basileensi positum: « Papa in Ecclesia major, non tamen tota Ecclesia major. »

At enim Cajetanus ita philosophatur (2264): Non est ille supremus etiam in Ecclesia, qui supra se agnoscit aliquam in Ecclesia potestatem, cui subsit: atqui Parisienses talem Papam faciunt, qui conciliari potestati

(2260) Anon., *De libert.*, c. 5, n. 15.
(2261) Cajetan., *De auct. Pap.*, cap. 1, post t. III, *Comm. in Summ. S. Thom.*, pag. 6.
(2262) Mart. V, bull. *Inter cunctas*, tom. XII *Conc.*, col. 265.
(2263) *Disq.*, art. 4, p. 21.
(2264) Cajet., loc. cit, cap. 8.

subsit : non ergo papalem, sed conciliarem supremam faciunt potestatem. Cui argumento facile respondemus, utramque supremam esse diverso respectu : supremam alteram, nempe pontificiam, tanquam ordinariam ; supremam alteram, nempe conciliarem, extraordinariis in casibus, ac raro eventuris : quam distinctionem, ne ea quidem, qua plurimum Cajetanus utitur, philosophia respuat. At enim supremi vocem strictissime vult acceptam, etiam in Constantiensi quod laudat decreto ; siquidem id fingit, omnes concilii Patres, quidquid antea cogitarint, edixerint, sanxerint ; Martinum vero V, quidquid audierit, approbaverit, exscripserit, oblitum esse penitus. Certe. Sin autem non ita est, ipse profecto Cajetanus et nimius, et suprema Papæ potestas, ex Constantiensi quo utitur decreto, mitius intelligenda est.

Vis monarchiæ vocem ? Nostri ultro amplectuntur, et aperte Gerson(2265) : « Plenitudo potestatis ecclesiasticæ... a Christo collata est supernaturaliter Petro sicut vicario suo et monarchæ primo, pro se et successoribus usque in finem sæculi ; » et postea pro absurdo habet, « regimen ecclesiasticum non esse monarchicum, et habere multiplex caput : quod quidem, inquit, est aperte hæreticum ; » et tractatu celebri *De auferibilitate Papæ*, postquam humanas monarchias in aristocratias aliquando converti posse memoravit, ut olim in republica Romana factum est, addit (2266) : « Non sic de Ecclesia Christi, quæ in uno monarcha supremo... fundata est a Christo ;... et oppositum sentientes... errant in fide... contra articulum illum, *et unam sanctam Ecclesiam.* »

Quod factum esse docet, ut non schisma fieret, sed reductio ad unum supremum ; et idem ipse, nostrique semper inculcant. Neque eo secius ipse, et alii iisdem in locis, concilii superioritatem ex Constantiensibus decretis vel maxime propugnant. Quare totum illud de suprema potestate, deque monarchiæ statu, extra quæstionem est, et nobis invidiose objectum.

At enim Richerius hanc monarchiam odit, et ubique insectatur, et aristocratiam ecclesiasticam laudat. Non ille quidem absolute, sed monarchicum esse Ecclesiæ statum suo sensu profitetur. Verum, utcunque est, ipse viderit : non clerus Gallicanus tutandum eum suscepit : Gersonem potius et Parisienses tueretur. Sed ne ipsos quidem, nisi quatenus antiquæ traditioni, et synodo Constantiensi consentiunt. At, inquis, non est supremus Romanus Pontifex, si semper ab eo ad concilium recurratur : et hoc nobis imputas extra quæstionem. Ad certos enim casus, eosque extraordinarios atque generales, quibus Ecclesia tota concutitur, sese ipsa redigit Constantiensis synodus, quam sequimur ducem. Eo vero prætextu contra sollicitari Ecclesiam, ac Christianum orbem commoveri, Sedisque apostolicæ auctoritatem, in ordinario etiam regimine et quocunque casu dato, a concilii auctoritate suspensam, adeoque impeditam semper et invalidam teneri, ac nomen nudum esse, pejus omnibus malis odimus. Neque eo magis probamus Pontifici etiam delinquenti, aut delinquere viso, semper intentari concilii generalis auctoritatem, ac sub concilii nomine schismati præberi fomitem. Gerson enim et alii inculcant assiduo, valere concilii auctoritatem ad Papam judicandum, certis casibus (2267), iisque ita extraordinariis, ut vix mille annis, bis aut ter eveniant : quibus tamen haud secus ac quotidianis casibus in antecessum provideri, stabilita concilii auctoritate necesse sit, quod scilicet Ecclesiæ ipsi in æternum duraturæ, mille anni sint tanquam dies unus ; totque tentationes expertam ac tantis præliis præparatam, vigilare, sibique cavere oporteat.

Neque ex eo quod Constantiensis synodus Papam subesse concilio velit, etiam in negotio reformationis generalis, ideo probamus reformationem eam quam sine Papa aggredi vellent. Nam Cameracensem audimus, ita concionantem in ipso Constantiensi concilio (2268) : « Manifestum est quod Ecclesia fuit multipliciter deformata, indiguitque et nunc maxime indiget, ut in fide et in moribus, reformetur ; » explicata fide scilicet, ejectis hæreticis, purgatisque moribus. « Sed nunc membris Ecclesiæ separatis a capite, per tetrum illud schisma, et apostolico dispensatore et directore carentibus, nequaquam bene fieri posse speratur. » Quod quidem secuta synodus Constantiensis, et reformationem distulit, et electionem Pontificis exspectavit.

Cap. II. — *Falso imputari Parisiensibus, quod saltem in fidei causis, recursus ad concilium semper sit necessarius.*

At illud ineluctabile esse putant, quod saltem in fidei causis, recursus ad concilium semper sit necessarius, si Papam negemus esse infallibilem. Qua una doctrina prævalere hæreses, cum in ea incidunt tempora, quibus concilium vix ac ne vix quidem congregari possit. Hoc adversarii omnes ad unum inclamant ; sed hæc omnia frustra sunt. Jam enim Lutherum omni anathemate prosecuti sumus, quod ad generale concilium omnia fidei decreta suspenderet ; et nostra Facultas eamdem doctrinam in Millerio condemnavit atrocibus notis ; quam censuram integram suo loco referemus. Neque obscurum est Gersonem et alios, id non tantum concilio generali, et congregatæ Ecclesiæ, sed etiam ubique diffusæ tribuisse, ut errare non possit ; nec mirum cum concilium ipsum eo sit infallibile, quod Ecclesiam repræsentet : quo fit ut

(2265) Gers., *De potest. Eccl.*, cons. 10, tom. II, pag. 239, et consid. 2, p. 239, 256.

(2266) Gers., *De aufer. Pap.*, consul. 8 ; *ibid.*, p. 215.

(2267) Gers., *De pot. Eccl.*, loc. cit.

(2268) *Vid.* Pet. Alliac. inter Op. Gers.

Ecclesiam per se esse infallibilem negare nequeat, qui vel intelligat repræsentare quid sit. Denique pestiferam doctrinam clerus Gallicanus, novissima illa, quam totis studiis impugnant, Declaratione confixit, dum sine concilio quoque Ecclesiæ consensum valere professus est. Sed illum quem laudamus, Ecclesiæ consensum irridet Nicolaus Dubois, dum ea verba tractat Declarationis Gallicanæ, *nisi Ecclesiæ consensus accesserit*. Sic enim interrogat (2269): « Cujus Ecclesiæ? An universalis, omniumque prælatorum et episcoporum, etiam capitulorum, tam cathedralium quam collegiatarum? » Ut ludit vir suavis, sibique et aliis offundit nebulas! Pergit porro: « An omnium episcoporum totius orbis, etiam Japonum, Indiarum, et aliorum apud infideles vel hæreticos latitantium? Quandonam tandem hic habebitur? Dum exspectabitur ab aliquibus aliorum consensus, ex his forsan mortui erunt plures, qui forte consenserint, sed de quorum consensu non constet authentice. Illorum igitur qui successerint novus consensus erit exspectandus... An majoris partis... Facti quæstio inextricabilis, quia unde scietur, quod illi quos consensisse constabit authentice, majorem partem Ecclesiæ constituunt. » Quin episcoporum labori ac sumptibus parcit vir providus: « Quanta, inquit, singulis episcopis molestia et sumptus, ut ex toto orbe, ab omnibus Ecclesiis vel saltem majori earum parte obtineant authenticam consensus demonstrationem? » Metuit etiam Galliæ ab iis, qui prætendunt pontificias bullas de Janseniano negotio, non esse receptas: « Satisque, inquit, ipsis erit si negent; quia... illi incumbit probatio qui affirmat, non qui negat. » Hæc tamen et alia, quæ operose et anxie vir bonus congerit, eo fundamento nituntur, quod consensus, nisi certa consentientium omnium, per peculiare instrumentum, testificatione constare non possit; quod cum sponte et uno veluti flatu corruat, tum omnis machina concidat necesse est, et inanes terriculæ, uti illa in nubibus efficta monstra evanescunt.

Paribus argumentis si quis adoriatur nostrum auctorem, rogetque aliqua lex recepta, an obsoleta sit? Credo, plebiscitum requiret, quo ipsi quidem constet plebem decreto facto legi obstitisse, aut vero consensisse: vel quandoquidem plebi subditæ non est datum abrogare legem a principe latam, nisi aliquo modo princeps consenserit, noster hæsitabit quoad de abrogata lege diploma principis afferatur: totumque illud, quo de explicito et implicito, interpretativoque consensu, theologi, philosophi, jurisconsulti sanciunt ad unum omnes, futurum est irritum. Hos in re tam seria ludos agunt.

Neque cogitant consensum publicum non eo constare, quod aliquod de illo exstet commune et publicum instrumentum. Quin illud est persæpe multo validissimum, ut in omnibus imperiis, ita in imperio Christi, quod nullo peculiari instrumento consignatum, sed omnium inscriptum mentibus, omnium sermone usuque celebratum. Atque illud in Ecclesia plerumque contingere, et ex sese perspicuum est, et suo loco fusius exsequemur, et vel nunc satis liquet de decretis pontificiis nullam dubitationem esse posse, receptane sint an non? Quis enim nesciat nullis missis nuntiis, nullis perlatis litteris, de Janseniano negotio diplomata ubique obtinere, cum neminem obstrepere ac reclamare audiamus? Quod cum sit, tunc concilium non est necessarium. Sic enim sua sponte per pronos animos, ab alta Sede Petri, vera doctrina prolabitur, ac Romano Pontifice omnium explicante doctrinam et sententiam, nihil necesse est, ut congregata synodo, ipsa per se tota quid censeat Ecclesia eloquatur. Denique quocunque modo fiat, ut Ecclesia consentiat, transacta plane res est. Neque enim fieri potest unquam ut Ecclesia, Spiritu veritatis instructa, non repugnet errori. Sic res Janseniana processit. Sed hoc quoque suo loco. Interim, satis constat totum illud tantopere a *Disquisitore*, aliisque jactatum, de sumptibus atque laboribus, deque nuntiis ac litteris quocunque mittendis, ludicrum vanumque esse.

CAP. III. — *Quod si unus vel alter Romanus Pontifex in decreto fidei aberraret, nihil fidei Romanæ, nihil Romanæ cathedræ Sedique apostolicæ noceretur.*

Jam si eveniret illud, quod absit, ut a Romano Pontifice quæstionem fidei male judicante, reliqua Ecclesia dissentire cogeretur, non propterea fides et Ecclesia Romana interiret, aut vera Ecclesia fidesque Romana esse desineret. Id jam docuimus, cum de Joanne Driedone loqueremur (2270): quo loco constituimus, Romanam, hoc est Petri, non defecturam fidem eam esse, quæ a Petro primo, per successorum seriem ad nos devoluta jam coaluit. Neque vero Romana fides in solo aliquo Pontifice est; alioquin intereunte Pontifice, Romana interiret fides. At etiam, vacante Sede, Romana fides viget, vigeretque profecto, etiamsi Pontifex, plusquam mortuus, quocunque tandem modo, a fide deficeret; et in infando illo schismate, quo quadraginta fere annorum spatio non erat in Ecclesia Pontifex, nisi dubius, ac proinde nullus, si Bellarmino aliisque credimus, haud propterea minus Romana fides, Romana Ecclesia stetit. Unde Joannes a Turrecremata, Dominicus Jacobatius et alii canonistæ, sive antiquiores, sive posteriores, suo quodam modo Sedem apostolicam et Romanam fidem ab ipso Pontifice sejungunt; et ipse Turrecremata scripsit (2271):

(2269) *Disq.*, art. 8, n. 107, 108, 109, 110 et seq., p. 58, 59. *Vid.* etiam *part. refut.*, etc., pag. 78.

(2270) Sup., l. I, cap. 15.
(2271) TURR., *De Eccles.*, l. II, c. 100.

« Si vel maxime Eugenius IV synodi Basileensis sessiones primas confirmare voluisset, Sedem apostolicam passuram non fuisse : » quæ quidem, an, et quatenus recte distinxerit, alibi inquiremus. Hinc profecto clare perficimus, etiam eorum auctoritate qui Romano Pontifici maxime favere velint, eos a sede sua certo quodam modo ita esse distinctos, ut vel iis labentibus, sedes immota stare possit; quod huic loco sufficit.

CAP. IV. — *Adversarii quæstionem de superioritate Papæ ad vana redigunt : casus hæresis evertit eorum generales regulas.— Cajetani argutiæ recitantur.*

Repulimus ea quæ Parisiensibus falsa imputantur, sed odia profecto omnia, quibus hanc sententiam prosequuntur, necesse est ut concidant, cum ea viderimus, quæ ipsi, vel tanquam necessaria, vel tanquam probabilia confitentur.

Placet primum audire quid illi velint, qui vehementissimi omnium fuerint. Hi dicent statim, Papam supra omnia concilia esse; nullo casu a sibi subjectis judicari; neque enim duas potestates supremas esse posse; contrariam sententiam erroneam esse. Ita Cajetanus (2272), primus omnium, quod sciam erronei affixa nota, satis confidenter (quippe quem nec alii sequerentur). Sed ipsum tanta dicentem audiamus. Statim hæret ad canonem *Si Papa* (2273), et ad illud, *Nisi fuerit a fide devius*. Tunc enim accusari, damnari, deponi Pontificem, velit, nolit, confitetur. At forsitan declarative tantum, non autem destitutive, ut aiunt : Papam enim volunt per hæresim ipso jure cadere a papatu, ac declaratione tantum opus esse. Hæc alii, non ipse Cajetanus; atque omnino asserit, non id divino jure, non humano esse cautum. Sic denique statuit (2274) : « Papa hæreticus non est ipso facto depositus, sed deponendus. » Sagacis enim ingenii vir satis intelligebat ad quam pontificii status ac publicæ securitatis perniciem pertineret illud *ipso facto depositus*. Statim enim, hæresis mentione facta, contemni impune Pontificem a quocunque privato, et ejus acta haberi nulla et irrita, et totam concuti Ecclesiam : quæ Gerson intuens docebat (2275), « Papam non cessare, ipso facto, quo cadat in hæresim, sicut nec alius episcopus, propter incertitudinem ecclesiasticæ politiæ. » Neque erat quod ad notorietatem recurrerent. Primum enim de ipsa notorietate luditur, periculosissimumque est notorietate agere, nisi ipsa notorietas certo supremoque judicio declaretur. Tum si ad notorietatem solam animadversio necessaria redigitur, maximum erat periculum, permitti Ecclesiam hæretico Pontifici, certa in fidem, licet nondum notoria machinanti. Quo in genere, quæ occultiora, ea periculosiora sunt. Quare nec canon *Si Papa*, in notoria tantum hæresi Papam judicari vult, sed generatim, *si sit a fide devius*, honorique ac securitati ipsius Pontificis datur, ut nonnisi a concilio generali judicandus veniat. His quidem rationibus victus Cajetanus assensit. At illa interim præclara quam animo informaverat, pontificatus idea effluebat. « Magna enim, » inquit (2276), « restat ambiguitas quomodo et a quo judicabitur Papa deponendus.... ; cum judex in quantum judex, sit superior eo qui judicatur. » Magna certe et inextricabilis difficultas. Videamus quomodo se expediat. Primum refert a quibusdam dici, « quod licet absolute Papa non habeat superiorem in terris, ipse tamen, in casu hæresis, habet superiorem in terris Ecclesiam universalem; et sane, inquit, est via communis. » Verum eam ipse rejicit, male sibi metuens, ne scilicet ex illo casu pulsus in alium, nullo loco possit consistere. Neque enim Christus peculiare quidquam, universali Ecclesiæ tribuit in solo hæresis casu; atque omnino tota illa de perfectissima, hoc est in omni casu suprema et absoluta Pontificis monarchia, tota, inquam, illa Cajetani idea ac regula perit, si vel in uno casu hæresis fallit. Attamen sic elabitur : « Posse dici quod Papa nec simpliciter, nec in casu hæresis habet superiorem in terris, sed subest potestati ministeriali universalis Ecclesiæ, quoad solam depositionem. » At interim extorquetur vel ab invito illud, *subest;* neque efficiet ulla arte Cajetanus, eum qui, ut deponatur, subest, non etiam subesse, ut convincatur et ut judicetur. Neque item efficiet, ut is qui habet judicem, non habeat superiorem. Quis autem negaverit *ministerialem* esse Ecclesiæ potestatem? respectu Christi certe; Papæ quidem respectu, ministerialem esse, qua Papa judicetur ac deponatur; nec si millies dixerit Cajetanus, omnesque argutias exhauserit, ulli persuadebit.

Sane operæ pretium est intueri ut se torqueat, dum potestatem illam ministerialem exponit. Ait enim potestatem illam qua Papa deponitur, tripliciter considerari posse. « Tria enim, » inquit, « inveniuntur in Papa : scilicet papatus, persona quæ est Papa, puta Petrus, et conjunctio utriusque..... , ex qua conjunctione resultat Petrus Papa. » His positis subdit : « Et quoniam amotio Papæ, sive per renuntiationem, sive per depositionem, sive per ejectionem, non est corruptio papatus, nec Petri, sed conjunctionis papatus et Petri; idcirco diligentissime et cautissime oportet pro regula habere ante mentis oculos, cum de amotione Papæ tractatur, quod non requiritur potestas superior Papa, sed superior conjunctione inter Petrum et papatum. »

Hæc Cajetanus operosissime tribus exsequitur prolixissimis capitibus 20, 21 et 22.

(2272) Caj., *De comp. Pap. et conc.*, loc. cit. et pass.
(2273) Dist. 40, cap. 6.
(2274) Caj., *ibid.*, cap. 17, 18, et seq., p. 19 et seq
(2275) Gers., tract. *An liceat appellare a Papa*, tom. II, p. 505.
(2276) Caj., *De comp.* etc., cap. 29.

Qua sane doctrina facile demonstraveris, ne Nestorium quidem, exempli gratia, ab Ephesino concilio, tanquam superiore fuisse depositum. Quis enim non videat depositionem eam non esse corruptionem episcopatus, qui sane in Ecclesia catholica manet integer; neque etiam Nestorii, qui incolumis superest; sed conjunctionis episcopatus cum Nestorio : atque adeo concilii Ephesini potestatem non esse superiorem episcopo Nestorio, sed *superiorem conjunctione* inter Nestorium et episcopatum : quæ quam vana et absurda sint omnes intelligunt.

Quare et illud vanum est, quod *illa potestas* qua Papa hæreticus deponitur, « licet minor papatu, habet tamen vim coactivam, non super Petrum Papam, sed super conjunctionem papatus et Petri,...... in causa hæresis; ita quod illa potestas relata ad Papam est ministerialis, relata ad conjunctionem Petri et papatus in fieri vel dissolvi, subjecto exsistente disposito, est auctoritativa (2277). »

Huc denique recidunt qui paradoxa fingunt, ut altiora quam ipse Christus de Christi vicario meditentur. Quæ Cajetanus, ut ipse profitetur, ex intimo philosophiæ sensu quantumvis deprompserit, omnemque scholasticæ suæ artem excusserit, non tamen perfecerit ut ad hæc inania, theologiæ gravitas, ne dicam fidei, redigatur auctoritas.

CAP. V. — *Suaris labores, æque irriti circa depositionem Papæ in hæresim lapsi.*

Vidit Suarez Cajetani mirum in modum laborantis conatus irritos. « Hic, » inquit, « (2278), Cajetanus mire se vexat, ne cogatur admittere in casu etiam hæresis concilium stare super Pontificem. » Et ille quidem assentitur Cajetano neganti casum ullum esse, quo certus et indubitatus Pontifex superiorem agnoscat, et ad illud recurrit : in casu hæresis, Pontificem ipso facto depositum esse. Ne tamen in illa quæ jam relata sunt, incurrat incommoda, illud, ipso facto, non valere dicit, nisi post Ecclesiæ declarationem. At jam illa omnia redeunt : si Papa accusandus, citandus, judicandus veniat, ergo habet superiorem ; ac prohibere nemo potest, quin illa, quam Suarez postulat, declaratio Ecclesiæ, non sit illius judicantis actus.

Id quidem sentit vir sagax. Cæterum sic se expedit : « Quando Ecclesia Papam hæreticum deponeret, non ipsa tanquam superior, sed ex consensione Christi Domini juridice declararet eum hæreticum esse, atque adeo prorsus indignum Pontificis dignitate, tumque ipso facto immediate deponeretur a Christo (2279). » Quid sit autem illud, *consensione Christi Domini*, hæreticum adeoque indignum declarare, et quæ tandem illa sit Christi Domini *consensio?* specialisne ea, an generalis, et quatenus nobis comperta sit, exponat qui potest. Certe quæ in Ecclesia recte legitimeque fiunt, Christi; non dico consensione, sed auctoritate fieri confitemur, et catenus Christus vere in Ecclesia est per suum Spiritum omnia administrans. Cæterum *immediate* hoc fieri, id est nulla interposita Ecclesiæ auctoritate, nec Suarez dixerit, ut profecto ipse, haud minus quam Cajetanus sese inani opera vexasse videatur.

At enim Suarez ait : ut, in electione Papæ, electores non conferunt ei potestatem, sed personam designant, cui Christus conferat; ita qui deponunt, personam designant, cui Christus abroget potestatem : neque absimilia dixerat Cajetanus; sed hæc nihil ad nos. Id certe quærimus an non Ecclesia aliquam exerceat jurisdictionem super eum quem citet, quem convincat, quem declaret inhabilem, ac potestate destitutum. Verba quærunt illi; nos rem ipsam intuemur. Certe electores Papæ genus aliquod jurisdictionis exercent in electum, quippe qui eidem papatum conferant, cujus detrectantis excusationes admittere, si justæ videantur, vel si iniquæ, respuere, atque ad onus suscipiendum cogere omnino possint. Sed ut ut sit, jus illud in privatum exercent : non enim electus vere perfecteque est Pontifex, antequam saltem acceptaverit : in depositione vero potestas exercetur in certum Pontificem, qui proinde non ut homo privatus, sed jam ut Pontifex judicanti subsit, ac proinde aliquo in casu, nempe in casu hæresis, inferior habeatur.

Huc accedit quod non tantum certo hæreticum, sed etiam suspectum et diffamatum judicare, adeoque vel damnare, vel absolvere debeat Ecclesia, ut et Joannem Driedonem dicentem audivimus, et doctissimi quique confitentur, propter ingens fidei periculum. Unde Glossa in caput *Si Papa*, dist. 40, verbo *A fide*, sic habet : « Hic specialiter fit mentio de hæresi, ideo quia etsi occulta esset hæresis, Papa de illa posset accusari, sed non de alio occulto crimine : » quo casu nec recurri possit ad illud : Papam ipso facto esse depositum. Neque enim suspectus de occulta hæresi, aut etiam diffamatus, ipso jure est depositus; sed venit accusandus, convincendus, deponendus, si contumax esse judicetur et *incorrigibilis*. Neque vero hæc commemoramus quod illud, *declarative* aut *destitutive* deponi Pontificem, magni ad fidem catholicam momenti esse putemus. Ea namque omnia, cum in idem re ipsa redeant, habemus promiscue ; quanquam nostra, ut planiora ac simpliciora, præferimus. Neque placet per verborum circuitus et ambages in ea recidere, a quibus prima specie abhorrere videaris.

CAP. VI. — *Cajetani ac Suaris absurda effugia, non nisi aliis absurdioribus evitari posse. — Alberti Pigii sententia, quod Papa, nec ut privatus, fieri possit hæreticus. — Alii quoque casus, quibus Papa concilio habetur inferior.*

At enim objiciunt unum casum afferri a

(2277) CAJ., *De comp.*, etc., c. 21.
(2278) SUAR., *De fid.*, disp. 10, sect. 6, n. 9.
(2279) *Ibid.*, n. 10.

nobis, hæreseos scilicet. Esto interim habeamus unum ; alii enim plures ultro se ingerent, et tamen ille unus sufficit ad evertendam eam, quam de fide esse vellent omnimodam, et quocunque in casu absolutam Romani Pontificis potestatem. Id egregie sensit Albertus Pighius Campensis, et Cajetanum irrisit, falsa et inania, ac verba potius quam argumenta proferentem. Sic enim arguit virum (2280) : « Hoc vide, quo pacto non sit evidens repugnantia; posse Ecclesiam, aut concilium deponere Papam hæreticum, et tamen nullo unquam casu super ipsum auctoritatem habere. Plane contradictionem implicat ut judex non sit supra reum, atque eum in quem profert damnationis sententiam. » Accumulat alia quæ depositionis sententiam præcedant ; reum citare, examini subdere, ut ad interrogata respondeat cogere, *quæ sine coactiva potestate non possint fieri*. Neque Cajetani responsiones prætermittit. « Nihil, » inquit, « prodest hic subterfugere, et latebras et diverticula quærere, dicendo Ecclesiam aut concilium in hæresis casu ex ministeriali illa potestate habere vim coactivam, non quidem super Clementem et Julium, sed super conjunctionem papalis auctoritatis cum illis, idque non simpliciter, sed in solo casu hæresis. Nugari enim est istud, et non ad rem respondere. » Et urget nullo casu subditum fieri posse concilio eum, quem absolute supremum, conciliisque omnibus superiorem Christus constituerit ; nullamque aliam huic reperit difficultati expediendæ viam, quam suum illud, oppido nimium et absurdum : Papam hæreticum esse non posse nequidem ut privatum.

Ita cum adversarii alii in angustias redigantur, alii vana et ridenda, alii nimia et aperte absurda excogitare cogantur, nobis certe hæc effugere omnia, et in avita sententia plana et simplice permanere licet.

Idem Albertus Pighius quærit (2281), post canonistas atque theologos omnes, quid fieret si Papa captivus, si perpetua mentis alienatione teneretur. Tunc enim concilium sine Pontifice congregari posse, et de ipso decernere passim asserebant et necessarium videbatur. At ille ideæ, quam informaverat, superioritatis intentus, in captivitatis casu exspectandum esse asserit, cum tamen ea tam diuturna esse queat, ut Ecclesiæ provideri necesse sit : de mentis alienatione, ut a quindecim sæculis nunquam evenerit, *ita nec futurum unquam esse* confidit. Quæ cum optantis potius quam disputantis sint, en alios præter hæresim casus, quibus concilium suprema auctoritate, ac sine Pontifice, de Pontifice decernere, reique ecclesiasticæ providere debeat.

Albertus Pighius unum esse ejusmodi casum admittit, cum est dubia incertaque Pontificis electio. At miror cur eum casum, ut alios, possibilem esse non neget. Quid enim absurdius est, aut Ecclesiæ periculosius hæreticum esse Pontificem, aut diutissime captivum, aut mente captum, quam ita dubium, ut longa annorum serie, nec agnosci certo possit, etiam a recte quærentibus ? Interim grassantur hæreses per Ecclesiam, nulloque gubernatore certo, Petri navicula fluctuat, atque in ea navigantes hac illacque jactantur : quod in infando illo schismate sæculi XIV factum esse constat. Id antequam contigisset, si a Pighio quæreretur, an fieri posset, ex illis ideis præclaris, quod nunquam hactenus tot ante elapsis sæculis factum esset, nec fieri posse confideret. Sed casus improvidos, ac si quæ mortalibus mala evenire possint, non nisi experientia magistra discimus.

Respondebunt alii his improvisis casibus, si occurrerint, Deum provisurum, neque tam sollicite quærendum nobis, quid tum facto opus esset. Quis autem hoc neget, Ecclesiæ suæ provisurum Deum ? Sed plane provisurum intelligimus, non nova in terris constituta potestate. Quare eam potestatem, qua provideri possit, servari integram, non pessumdari evertique oportet.

Cap. VII. — *Papam etiam certum, non modo hæreticum, sed et absque hæresi, schismaticum fieri posse Duvallius docet ex Turrecremata et Cajetano cardinalibus, eumque Ecclesiæ auctoritate statim dejiciendum.*

Iterum tertium quartumve casum habemus, quo concilium de Papa judicet, et quidem se nesciente, universalis Ecclesiæ auctoritate collectum ; casum nempe schismatis. Neque hic tantum reponimus eum schismatis casum, quo ex dubia electione dubius esset Pontifex, ut in illo fœdo schismate XIV sæculi, sed etiam quo certus Pontifex fiat schismaticus.

Id autem ne dubites posse contingere, triplicem hujus rei casum Andreas Duvallius, non suspectus auctor, ex Turrecremata et Cajetano cardinalibus, non item suspectis, adducet : « Ii, » inquit (2282), « dignitatis pontificiæ acerrimi propugnatores affirmant Papam posse esse schismaticum in his casibus : primo, si se a communione totius Ecclesiæ, et omnium episcoporum, ob aliquam causam injustam separet, et solum cum quibusdam sibi cohærentibus communicare velit... Secundo, si nollet amplius officio Pontificis fungi, nec tamen subesse ei qui pro se eligeretur, sed se schismaticorum conventiculis abjungeret. Tertio, aiunt quidam, si antiquos Ecclesiæ ritus et consuetudines ab apostolica traditione manantes immutare vellet. » Tunc schismaticus, nec minus quam hæreticus dejiciendus esset. Qua potestate ? an recens a Christo creata et constituta, an ipsi Ecclesiæ jam inde ab initio concredita ? exponant, si possunt, qui omnem Ecclesiæ potestatem in unum Papam concludunt, eamque in omni casu superiorem esse vo-

(2280) Pigh., *Assert. hierarch. Eccl.*, l. VI, cap. 14, 16.

(2281) *Ibid.*, c. 18.

(2282) Duv., *De supr. R. P. potest.*, part. III, q. 9, p. 433.

funt. Nos vero hos casus non studiose conquirimus, neque ultro ingerimus huic quæstioni; sed ex Duvallio et aliis non suspectis auctoribus, ut huic loco necessarios inserimus.

Cap. VIII. — *De concilii auctoritate, qua Papa teneatur in fidei causis, Duvallii locus.*

Addamus aliam ex Duvallio quæstionem : an concilium legitimo modo coactum et legitimo modo procedens, Papa per legatos præsidente, in iis, quæ ex unanimi legatorum ac Patrum consensione de fide decreta sint, « ante confirmationem sit infallibile, quamvis Pontifex nullam hujus decreti instructionem dederit (2283)? » Negat Bellarminus et moderni quidam Lovanienses, ex suis regulis; quod nimirum doceant a Papa Patres accipere, quod recta decidant, neque posse a Papa infallibilitatem suam transferri in legatos. At Duvallius tale concilium infallibile esse concludit cum Soto (2284) et aliis; quod nempe in eo sit tota Ecclesia repræsentata : hoc est, eodem interpretante Duvallio, « ipsamet Ecclesia secundum auctoritatem definiendi legesque condendi, quæ falli non possit; utpote *columna et firmamentum veritatis.* Concilium namque œcumenicum legitime coactum, et legitimo modo procedens, non a Pontifice, sed a Spiritu sancto sibi assistente, suam infallibilitatem habere ex vi ordinationis et promissionis Christi, qua promisit et statuit se Spiritumque suum Ecclesiæ jugiter adfuturum... Quare teneri Pontificem talis concilii tam in fide quam in moribus, sententiæ consentire et stare, non quasi sit inferior concilio, eique tanquam superiori obediens, sed ut obediens veritati per Spiritum sanctum revelatæ. » Hic oppido vides, qui pontificiæ potestati præ aliis favere se jactant, nihil aliud quærere, quam verborum offucias, et ut verbis minuant quod ipsa re fatentur. Ecce enim Duvallius confitetur talis concilii decretis teneri Papam, quod est res ipsa quam nos quoque dicimus. Ergone concilio obediens erit tanquam superiori? Cave dixeris : abominandam vocem! Sed dicas obedire ipsi veritati per Spiritum sanctum revelatæ. Quasi nos turba fidelium conciliis aliter obediamus, quam quod certa fide credimus, per illa concilia veritatem, cui paremus, a Spiritu sancto esse revelatam.

Utcunque est, licet per Duvallium credere Patres in conciliis non accipere a Papa, sed a Spiritu sancto, ut recta decidant; eamque vim talis decreti esse, ut ei decreto se nesciente facto, ipse Pontifex consentire et stare teneatur : tanta Ecclesiæ consentienti ad fidem explicandam inest auctoritas.

Atqui eam auctoritatem non facit Papæ infallibilitas, quam revera in legatos transmittere non potest; sed Ecclesiæ totius, non ab ipso Pontifice profecta, sed a Christo collata; quæ cum Duvallius concesserit, si ab ipso quæratur an non etiam possit, dissentientibus legatis, valere decretum, haud facile videtur se expedire posse. Legati enim ipsi non sunt infallibiles, quibus adhærere synodus teneatur, sed tota synodus id a Christo habet, adeoque decretum, præsidentibus legatis, non tamen necessario consentientibus, fieri et stare posset : alioquin nec sufficeret formula Tridentina, « Sacrosancta œcumenica et generalis Tridentina synodus, in Spiritu sancto legitime congregata, præsidentibus in ea Sedis apostolicæ legatis, statuit, decernit, definit, », etc., nisi etiam *consentientibus* adscripsisset.

Quid autem tali decreto, ex sententia Duvallii, facto, confirmatio addat, alia difficultas alibi extricanda. Hic certe sufficit tale concilium necessario confirmandum a Pontifice, qui ejus auctoritati stare teneatur.

Cap. IX.—*Propter quæ scelera in Pontificem animadverti possit ; canonistas fere omnes, non iisdem licet verbis, in eamdem rerum summam convenire.*

Memoratum a nobis est sub Eugenio IV ab ipsis obedientibus, summa contentione animorum fuisse agitatum, propter quæ scelera Pontifex indubitatus accusari ac judicari posset. Ac passim consentiebant, nunquam id fieri posse, nisi propter unam hæresis causam. Cæterum non eo secius in varias sententias abierunt. Pars enim aiebat Papam si *scandalosus et incorrigibilis* videatur, de hæresi suspectum, neque jam indubitatum esse Pontificem : quo jure asserebant in eum animadverti posse, extrema etiam sententia, ea glossa nixi (2285), quod *contumacia sit hæresis.* Hæc docebant in ipsa Eugenii curia Ludovicus Romanus, Antonius Rossellus, aliique complures quos quidem, cum de Dionysio Carthusiano et Joanne Driedone ageremus, facile ostendimus summa ipsa consentire cum iis, qui de Papa scandaloso gravissima dicerent.

At pars alia, quæ magis Pontifici gratificari videbatur, haud multo leviora proferebat. Nam etsi Pontificem *notorie* etiam, et *contumaciter* scandalosum, deponi posse negabat; at invito eo colligi synodum a cardinalibus; at cardinalibus deficientibus, Patres ultro convenire posse, at moneri Pontificem; at corripi; at si cogentes synodum impedire velit, impune contemni : quin etiam, si excommunicet, pro schismatico haberi; quippe qui cum catholicis episcopis legitimaque synodo communicare teneatur, ac deinde deponi. At si ecclesiasticam pervertat disciplinam, si clerum vilipendere, si lata sententia canonem de percussoribus clericorum tollere, si alia facere, unde Ecclesiæ status decolorari videa-

(2283) Duv., *De supr. R. P. potest.*, part. IV, q. 6, p. 525.
(2284) Dom. Sot., in IV *Sent.*, dist. 20, q. 1, art. 4; Duv., loc. cit., p. 531 et seq.
(2285) *Gloss.*, in cap. *Si Papa*, dist. 40.

tur, si hæreticos a pœnis hæreticorum in præjudicium officii sanctæ Inquisitionis absolvere, si dispensationes noxias concedere aggrediatur, repugnantibus canonibus, non modo non parendum esse, neque iniqua mandata, aut injustissimas excommunicationes admittendas esse; verum etiam contra eum brachium sæculare implorari, ac vim vi pelli posse consentiebant. Hæc passim Jacobatius; hæc deinde Duvallius (2286); hæc alii omnes, quorum proinde certas constantesque sententias referre pigeat; ut profecto Pontifici quoque præstet, coram synodo semel æquo jure agere, ac legitimum judicium experiri, quam hæc extraordinaria pati a subjectis, omnibusque risui ac contemptui esse, ac nihilo secius loco dejici, et declarari schismaticum, si excommunicatione tueri se pergat. Et hæc tamen sunt, propter quæ hodie omnia concuti, atque everti clament; imo vero non hæc, sed longe leviora, cum ne hæc quidem, passim a canonistis firmata, clerus Gallicanus proferat.

Quæ cum apud me reputo, subit admirari quantum in homines possit inanis verborum sonus, qui, cum audierint synodum Papa superiorem esse, statim reclamabunt, ac si forte ea vox in buccam venerit, erroneum dicent : iidem, si per alia verba, ac veluti per circuitum molliorem in eadem venias, sedati pacatique admittent : at profecto non efficient, ut erroneum sit planis ac simplicibus verbis explicare mentem, atque eum, qui sit judex, appellare superiorem.

Quod vero conciliis œcumenicis datam universim a Christo immediate potestatem nolunt, haud equidem intelligo, quo pacto stare possit cum iis, quæ ipsi asserunt. Nam ultro confitentur, merito a concilio Constantiensi pronuntiatum esse, potestatem conciliis a Christo immediate datam, his certe casibus : si Papa sit hæreticus, vel schismaticus, vel dubius. At ego lubens quæsivero quo loco Christus in illis specialim casibus eam potestatem synodo immediate contulerit? Certe in Scripturis nullam invenimus a Christo in Ecclesiæ ministros sive dispersos sive congregatos collatam potestatem, nisi ubi dicit : *Quodcunque ligaveritis : quodcunque solveritis*, etc. (*Matth.* XVIII, 18) ; et : *Si Ecclesiam non audierit* etc. (*Ibid.*, 17), et : *Qui vos audit, me audit* (*Luc.* x, 16), aliaque ejus generis : quæ qui dixerit ad hæretici, aut schismatici, aut omnino dubii Pontificis casum merito pertinere, rideatur. Certum est ergo intelligi hæc universim dicta, neque aliter pertinere ad illos specialim casus, nisi quod universim dictis, hos quoque speciales casus comprehendi necesse sit.

Quæ ratio cardinalem Jacobatium de superioritate tractantem movit usque adeo, ut statim exclamaret (2287) : « Profecto iste passus mihi valde est difficilis; quia si concludam nullam potestatem clavium datam esse Ecclesiæ, quomodo poterimus dicere, quod Ecclesia et concilium judicet de titulo papatus, quia sine jurisdictione non recte quis judicat? » Ac revera, synodus quo jure judicat de papatu litigantes, Pontificem hæreticum quo jure deponit, seu declarat depositum? Quo jure tot aliis in casibus ab ipso Jacobatio probatis, invito Pontifice, synodus seipsa colligit, ut delinquentem moneat atque corripiat : a quo eam omnem subito accipit potestatem, si nullam a Christo immediate potestatem jurisdictionis accipit? An forte a Pontifice in ipsum Pontificem? At revocare posset positivo tantum jure concessam, cujus dominum esse voluit. An forte quod scriptum sit : *Hæreticum devita* (*Tit.* III, 10); quanquam id haud magis ad Pontificem spectat, quam ad quoscunque alios? Sed etiam scriptum est, *ut subtrahatis vos ab omni fratre ambulante inordinate* (*II Thess.* III, 6) : neque tantum de hæreticis; verum etiam de fornicariis, avaris, ebriosis, cæterisque scriptum est, *cum hujusmodi nec cibum sumere* (*I Cor.* v, 11); ut si hæc et similia in certis casibus videantur dare episcopis aliquam potestatem, ea ad alios casus æquo jure trahatur. Non alia tamen hujus causæ præsidia apud doctissimos invenias; nisi forte addas rationem naturalem et jus naturale defensionis, et ipsam necessitatem, et alia ejusmodi; quæ utcunque se habeant, certe patere longius quam ad schisma et hæresim alii contenderint. Quare nulla solutio est, nisi nobiscum agnoveris et generatim traditam a Christo potestatem esse, et hujus administrandæ rationem a Patrum traditione esse repetendam.

CAP. X. — *De infallibilitate, positis quæ necessario conceduntur, nullam superesse veram difficultatem. — Unum Albertum Pighium consentanea dixisse, sed nova et inaudita, et fere ab omnibus spreta, in quæ tamen adversarii necessario deducuntur, si sua cohærenter tueri velint.*

Ergo jam sola occurrit de infallibilitate difficultas, et illud : *Rogavi pro te, ne deficiat fides tua* (*Luc.* XXII, 32), ne alii cribrentur, et in area ventilentur : *Confirma fratres tuos*, petræ firmitate ; et illud : *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (*Matth.* XVI, 18) ; ideo, inquiunt, quia ædificata est super illam petram. Quæ si ita valent, ut pontificiæ infallibilitatis propugnatores urgent, Pontificem per se petram, ipsa Ecclesia per eam sustentata firmiorem esse necesse sit; neque rem aliter se habere contendunt. Verum id refugit animus. Quæ proinde petra, ipsa Ecclesia per eam sustentata sit firmior, expendamus. Atque ego hic si Scripturam penitus, per avitam ac perpetuam traditionem explicare cœpero, agam præpostere, qui in ipso limine totum ædificium collocare aggrediar. Placet ergo ad

(2286) DUV., *loc. cit.*, part. I, quæst. 2, pag. 88; JACOB., lib. V, VII, IX, pass.; *Vide* in alter. *App.* Labb.

(2287) JACOB., l. V.

ipsum recurrere quæstionis fontem, et quæ inter Catholicos certa sint memorare. Ac profecto certum est, fere omnium consensu, præter Albertum Pighium, nec memoratu dignum; certum, inquam, errorem a Pontifice, non modo intus credi, sed etiam palam doceri ac prædicari posse, quod Joannem XXII fecisse satis constat : et quod Joanni XXII non contigit, certum est prædicari posse usque adeo contumaciter, ut ejus pervicaciæ causa, ut hæreticum et infidelem deponi necesse sit. At id Ecclesiæ evenire posse, ut sit hæretica et infidelis, nemo, nisi impius et hæreticus ausit asserere. Ergo absurdissimum est non esse Ecclesiam Romano Pontifice firmiorem. Tum Ecclesiam errare non posse certa et catholica fide ab omnibus creditur, et aperte est in apostolico Symbolo pronuntiatum, quo Papa ipse salvus est : *Credo in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam.* De Pontifice, quatenus separatim, etiam ut Pontifex, sententiam dicit, inter sanctos et Catholicos adhuc litigatur. Partim asserunt, partim dubitant, partim negant, et ab Ecclesia ipsa post motam quæstionem a tot jam sæculis saltem suspensa sententia est. Falsum ergo et commentitium, ne quid dicam gravius, majorem esse in Pontifice quam in ipsa Ecclesia firmitudinem ; imo vero absurdum in Ecclesia non esse majorem, quæ certiore auctoritate et traditione constet. Hæc interim ex communi omnium sententia ; nunc rem funditus excutere liceat.

Jam illud, *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua,* certum est intelligi de ipsa interiori fide, qua Christo corde creditur. Notum illud Augustini (2288): « Quando rogavit pro Petro, ne fides ejus deficeret, quid aliud rogavit, nisi ut haberet in fide liberrimam, fortissimam, invictissimam, perseverantissimam voluntatem ? » Ita deinde sentiunt omnes interpretes : ipse Cajetanus (2289), in *Lucam* XXII, 32, *ut non deficiat fides tua;* « non dicit, ut non deficiat charitas tua : non dicit, ut non deficiat confessio fidei tuæ; sed fides tua, quæ est in corde. » Ergo ista promissio nemini convenit, nisi ei in cujus corde certum sit nunquam defecturam fidem. Non autem talis est Romanus Pontifex : non ergo profecto hæc ei promissio convenit; neque hic distingui potest inter personam privatam et publicam ; tanquam Romanus Pontifex saltem quæstionem fidei judicaturus, infidelis aut hæreticus in corde esse non possit. Neque enim id ei tribuere audent, sed eo tuentur quod Deus ab infideli veritatem extorqueat, ut a Caipha prophetiam, ab asina Balaam vocem : quæ exempla non conveniunt ei qui intus sit fidelis. Ergo nec asserere audent, Romano Pontifici promissum a Christo, ut publicam personam agens, fide non careat. Quare interpretes aliud quæsisse videmus, in quo fides non deficeret : nempe vel ipsum Petrum, quem in fide confirmatum esse constat; vel sub Petri nomine ac figura, Ecclesiam universalem, Romanamve peculiarem, ut Ecclesiæ universalis caput. Hæ enim solæ sunt, quæ, ipsa intus inhabitante fide ex Christi promisso, ea carere non posse credant. Quo uno omnis adversariorum argumentatio statim corruit. Quin ipse Duvallius aperte jam edixit ad illum de Petro locum responderi posse (2290) : « Christum rogando pro Petro, pro Ecclesia universali in eo repræsentata » rogasse; atque hanc responsionem eatenus probat, ut ab omni erroris nota eximatur ; quod hic nobis sufficit.

Hic respondere solent, in Christi promissione seu precatione illa singulari, respectu quidem Petri fidem ipsam intelligi, qua intus creditur; at in successoribus saltem intelligi fidei professionem qua fratres confirmantur. Quæ responsio non satis sibi constat; variumque hoc et arbitrarium ad arbitraria nos et incerta deducet; quique ita interpretantur, semel loco moti, et a litteræ quam tueri velle videbantur simplicitate dejecti, ad alia facile propellentur. Quare ne stare quidem possunt in ipsa, quæ Romano Pontifici promissa a Christo fuerit, fidei professione, ut fratres confirmet : tanquam ei officio Romanus Pontifex deesse non possit. Ecce enim fatentur a Summo Pontifice doceri posse et prædicari hæresim ad contumaciam usque, cujus contumaciæ nomine, vel sit ipso jure depositus, vel saltem deponendus. Audivimus confitentes uno ore omnes, et canon *Si Papa* id clare efficit, atque in Petri Ecclesia, hoc est in Romana, omnium Ecclesiarum matre ac magistra, prædicare Petri fidem, ad personam publicam et ad officium confirmandi fratres procul dubio pertinebat. Cui tamen officio deesse posse Pontificem necesse est fateare. An forte placeat id, quod Romanus Pontifex hæresim ultro docere ac prædicare possit, consultus pro pontificii officii debito, non possit? Quanquam id absurdum est (nulla in Christi verbis consultationis vel minima mentione), vim in consultatione facere ; tamen ne tu quidem illud, quo refugis, diu tueare.

Adsunt enim mihi Melchior Canus, Bellarminus cardinalis, Odoricus Rainaldus, et alii pontificiæ infallibilitatis defensores, qui te ab hac arce dejiciant. Omnes enim confitentur non deesse responsa Romanorum Pontificum etiam in corpore juris, quæ cum Ecclesiæ traditione et evangelica veritate stare omnino non possint. Res enim in confesso est; atque hos secutus Nicolaus Dubois, hæc novissime scripsit (2291) : « Aliquando super casibus propositis aliqui (Pontifices) rescripserunt, secundum opinionem illorum tempore probabilem. » Quid est *rescripserunt?* Consulti

(2288) Aug., *De correp. et grat.*, cap. 8 n. 17, tom. X.
(2289) Caj., *Comp.*

(2290) Duv., *De sup. R. P. pot.*, part. IV, q. 8, p. 211, ed. 1614.
(2291) *Disq.*, art. 1, n. 7.

responderunt, hoc enim esse rescriptum. Unde omnia pene jura conflata sunt. At opinionem probabilem vocat certissime falsam, et Evangelio repugnantem. Sic enim refert (2292) : « Stephanus II, anno circiter 752, in responsis, capite 2, dixerat : Si quis se in conjugio copulaverit, et uni eorum contigerit ut debitum reddere non possit, non liceat eos separare, nec pro alia infirmitate, excepto si dæmonii infirmitas, aut lepræ macula supervenerit. » Addit *Disquisitor :* « Hoc responsum de dissolutione quoad vinculum docti intelligunt. » Ergo rescriptum docti intelligunt eo profecto sensu, qui cum Evangelio stare non possit.

Quid memorem alia ejusdem Papæ responsa, atque in primis illud (2293) : « Si quis in vino, propterea quod aquam non inveniebat, omnino periclitantem infantem baptizarit, nulla ei adscribitur culpa. Infantes sic permaneant in ipso baptismo? » Quo responso et baptizans in errore firmatur, et infans Christiano baptismo caret. Quid illud Gregorii II, ac sancti Bonifacii Moguntini interrogata respondentis, « ut novum conjugium permittatur viro, si mulier infirmitate correpta non valuerit debitum reddere (2294) ? » Quam responsionem idem Gregorius vocat « apostolici vigoris doctrinam, eamque traditam per beatum Petrum, a quo et apostolatus et episcopatus principium exstitit. » Quæ verba præ se ferunt pontificii responsi plenam auctoritatem, et tamen responsum illud, ut Gratiani verbis utar, « evangelicæ et apostolicæ doctrinæ penitus invenitur adversum (2295). » Nec illud quisquam diffitetur. Quid quod Cœlestinus III, matrimonii vinculum inter Christianos, superveniente alterutrius infidelitate, solverat, errore manifesto contra Evangelium; unde ejus decretalem, vetustis insertam collectionibus, Innocentius III reprobavit (2296).

Possem hic commemorare Liberium, possem Honorium, possem alios; sed huic loco ista sufficiant. Nempe hæc in confesso sunt; atque a Bellarmino, et aliis quoque qui recens contra nos insurgunt, id extorquemus, ut Romani Pontifices pro officio consulti, falsa, ac sanæ doctrinæ adversa responderint ; nempe, inquiunt, eatenus probabilia, necdum ab Ecclesia definita sectati : tanquam non id eis officii incumberet, ut doctrinis peregrinis et aperte falsis fallacem illam vanæ probabilitatis speciem ac larvam detraherent.

Neque Bellarminum juvat decantatum illud : Romanum Pontificem pro privato doctore ista docuisse. Certe enim constat, ab iis qui interrogabant fuisse consultum, non ut virum doctum, sed ut eum qui apostolicæ cathedræ præsideret. Quo casu respondisse pro privato doctore manifesto ludibrio, nihil aliud erat, quam apostolico officio defuisse.

Neque pluris valet quod jactant, responsa ista esse particularia, ad homines scilicet, vel ad Ecclesias singulares, non ea quæ universam spectent Ecclesiam. Etenim ad officium confirmandi fratres procul dubio pertinebat, ut Romani Pontifices, non tantum ad ea responderent quæ universam Ecclesiam, sed etiam ad ea quæ spectarent singulares Ecclesias ; imo etiam ad ea quæ privatos homines, de salutis negotio consulentes eum, quem proposuit Deus, non tantum omnibus, sed etiam singulis.

Ea tamen omittamus : veniamus ad id quo vim collocant : nempe id fieri non posse, ut Romanus Pontifex declarandæ fidei officio desit, cum res in eo vertatur cardine, ut toti Ecclesiæ proponenda sit fides. Ad id ergo redigis illud : *Confirma fratres tuos.* At quanquam erat præstabilius hunc locum semel omittere, quam ei tot alienas neque a Christo judicatas insarcire sententias, accipio conditionem, et contendo rem ipsam, ex iis quæ concessa sunt, jam esse confectam. Casum enim ponamus hunc : quæstio de fide instituitur ; ad eam definiendam concilium generale convenit. Quid hic Turrecremata? Quid Jacobatius, aliique pontificiæ auctoritatis vehementissimi defensores dixerint, recordemur. Id scilicet, tum fieri posse ut Papa a concilio dissentiat, et quidem ad fidem usque, et invito eo concilium definiat, et Pontificis judicium sententiamque spernat, et valeat concilii decretum, et ab ipso concilio Pontifex deponatur. An forte tum vacat officium confirmans fratres? Absit ! sed Pontifex, in ipso definiendo fidei cardine, suo officio planissime defuerit.

An forte dices, non esse tunc necessarium Papæ officium, cum concilium adsit, a quo suppleri possit? Quanquam illud vanum est, nec licet Christi verba urgere, aut omittere ad arbitrium, admittamus tamen. Hic in promptu mihi est respondere illud, non quidem semper adesse concilium, sed semper adesse Ecclesiam, semper Spiritum sanctum, qui quocunque ritu prolatam a Papa sententiam, si ea quidem falsa sit, prævalere vetet.

At instant, et id validissimum putant, obedire oportere decernenti Pontifici, cum non adsit concilium, quo ejus sententia dissolvatur ; adeoque si tunc erraret Pontifex, tota cogeretur (id quidem mirum) Ecclesia in errorem. Jam ergo sit ut vis : sit firmum fixumque, ut nullo casu liceat pontificia jussa detrectare. At non id ipse dicebas, cum alia tractaremus. Obedire certe Romano Pontifici dicebas necessarium, cum hac exceptione, nisi contra divina præcepta, contra canones summe necessarios, contra publicam Ecclesiæ tranquillitatem aliquid

(2292) *Disq.*, n. 9, STEPH. II, *Resp.*, cap. 2, t. II *Conc. Gall.*, p. 14.
(2293) STEPH. II, *ibid.*, c. 11.
(2294) GREG. II, epist. 9, t. I *Conc. Gall.*, p. 519, 520.
(2295) Dist. 32, q. 7
(2296) Vide *Decr. Greg. IX*, l. IV, tit. 19, *de divort.*, c. 7, *Quanto.*

edixerit. At quanto æquior erit excusatio, si contra ipsam fidem? At enim id possibile non est: assertionem tuam audio, probationem requiro, volvis nos in circulum, uno verbo, principium petis: Papæ obediendum est in fidei negotio, quia est infallibilis: infallibilis est, quia obediendum ei est in fidei negotio. Nos clare decreta ejus de fide eamdem ac reliqua habere exceptionem, nempe hanc, nisi quid contra Dei leges ac traditionem edixerit, sin tale quid edixerit, eatenus obediendum, ut ne scandala fiant, ut concilii judicium modeste exspectetur, efficaciterque requiratur; non sane ut pro certis fixisque, incerta ac suspensa habeantur.

Id alio quoque modo confici potest. Quæro Pontifex hæreticus et professus hæresim, ac si ipso jure, ut passim aiunt, depositus, eone privilegio gaudet, ut non possit eam quam profitetur hæresim decreto facto statuere? Si respondes non posse, ingens privilegium tu mihi narras Pontificis ipso jure dejecti. Quod si posse responderis, eo quod Pontificis jam hæresim professi sententia nulla sit, utpote ab eo profecta qui sit jure quidem, etsi nondum effectu depositus, tum ego respondebo: Si hæresim ipso statim decreto prodat, non ego magis tale decretum valiturum fore; imo quæcunque ejusmodi sunt, quocunque tempore modoque prolata, statim vacua auctoritate esse, ac ne ad cathedram quidem pertinere; nedum ab episcopis promulgentur, aut illis ea, quæ ex fide est, obedientia præbeatur.

Ergo, inquis, non concilium tantum, sed singulos episcopos Papæ judices facis. Egone? Haud equidem magis ac tu, cum Pontifici, canones solventi, Simoniam exercenti, contra Dei jussa præcipienti, in necessaria causa, quandocunque occurrerit, concilium neganti, ac sibi repugnantes sine discrimine excommunicanti parendum esse negas: suspendi enim rem eo casu, ex certa et necessaria causa, non autem Pontificem sine concilio œcumenico judicari, tecum certe dicimus. At interim, inquies, qui dissenserit pelletur pro hæretico: at ille qui in aliis a te comprobatis casibus non obedierit, pelletur pro contumace et rebelli. Rectene an secus, quæstio erit, eaque, si tanta res sit, a tota Ecclesia judicanda. At fides, inquies, suborta quæstione, non potest esse in suspenso. Quasi vero, te fatente, in suspenso non sit aliquatenus, antequam ab ipso Papa sententia proferatur.

Quid hic sequi debes? Nempe id quod Augustinus habet in quæstione de hæreticis rebaptizandis: vetustæ consuetudinis robore ac traditione teneri ac sustentari Ecclesiam, quoad, expensa sententia, quæstio finiatur. Rectum id et probum. Sed nos quoque eo utamur. Certe nihil omnino objicere potes, quod non in te statim invicto robore refundamus et retorqueamus. Quæ mihi cogitanti, atque animo, ut par est, sæpe revolventi, unus semper visus est Albertus Pighius (2297), ut falsa et absurda, ita consentanea et apta dixisse. Posteaquam enim semel statuit illud, *ne deficiat fides tua*, et de vera fide, quam non modo profitemur, sed etiam habemus intus, et de omnibus ac singulis Petri successoribus esse dictum; consequenter sibi dicendum esse vidit, eorum neminem hæreticum unquam esse potuisse, aut deinceps esse posse. Et ille quidem caput, *Si Papa*, primum haud multi facit, a privato auctore sancto Bonifacio depromptum: tunc eam capitis partem, qua dicitur non esse Papam judicandum; *nisi esset a fide devius*, conditionalem esse ait, qua Bonifacius significet, *non se credere quod ita esse possit, sed si forte esset.* Quo responso miros triumphos agit, et ineluctabilem aliis pontificiæ superioritatis assertoribus difficultatem unum evasisse se gloriatur, uti jam vidimus. Neque enim eludi posse concilii superioritatem in judicando Pontifice, nisi semel posito casum hæresis in ipsum non posse cadere, eumque hæreticum, quin etiam nec mente captum esse non posse; ut profecto mirum sit, cur non eodem impetu impeccabilem fecerit, unoque responso omnia incommoda propulsaverit. Hæc ille omnium primus, et contra omnium mentem, ut ipse profitetur: « Non sum enim nescius, inquit (2298), in ipso statim limine exclamaturos quosdam per se male affectos hierarchiæ ecclesiasticæ, adulari hic nos Romanis Pontificibus, et ex hominibus deos facere, qui negamus eos posse fieri hæreticos, quod concedit schola canonistarum universa, ex capite *Si Papa :* quod et theologi omnes quicunque hac de re prodiderunt et scripserunt aliquid. » En quæ statim proferant talium assertores, *per se male affectos hierachiæ*, qui hæc adulatoria magis quam vera suspicentur. Eam vero sententiam Bellarminus et Suarez probabilitatis ac pietatis nomine amplectuntur, adeo probabilitati ac pietati parum officere putant, ab omnibus quotquot sunt canonistis et theologis dissensisse.

Cæteri vero infallibilitatis pontificiæ defensores passim cum Melchiore Cano (2299), Alberti Pighii *novam opinionem aspernantur*, et caput *Si Papa*, aliosque ejusdem sensus nativa ac propria significatione et omnium scriptorum consensione confirmant; qui tamen cum a Pighio discedunt, sua labefactant. Maximo enim argumento est eos omnes a vera Christi sententia aberrasse, cum eum ipsum contemptum et solitarium relinquant, qui omnium congruentissima atque aptissima in medium attulerit.

Urgebit enim ille et a Christo fidem ipsam, non fidei professionem tantum esse promissam; et *Confirma fratres tuos* (*Luc.* XXII, 32) dictum latissime de toto pontificali munere, circa quæstiones fidei exsequendo, non de eo tantum quo toti Ecclesiæ aliquid proponatur; ac, si vel in uno vacillet promissa

(2297) PIGH., l. VI, c. 14, 16.
(2298) Dist. 40.
(2299) Melch. CAN., l. VI, c. 95.

fides in toto vacillare, et semel admissa interpretatione arbitraria, vim omnem hujus textus solutam, atque aliis patere januam qua sua quisque introducant.

Hic, si ratione victi, ad conciliorum, Patrum, ipsorumque Pontificum traditionem se conferant, id quidem facere et nobis gestit animus; sed cohibendus est impetus, nec placet alteri loco ponere, quæ suo reservantur. Satis erit ex iis quæ ipsi adversarii concesserunt, atque omnino ex ipso quæstionis statu, ostendisse, nihil nos premi locis evangelicis quos urgebant, iisque rationibus quas invictas putabant : quin, nostram doctrinam, undecunque aggrediantur, in tuto esse positam, atque adversarios ad vana et ludicra referentes magnum fidei mysterium, omnino frustra esse, neque immerito dixisse Duvallium (2300), nullos esse Scripturæ locos, nulla Ecclesiæ decreta, quibus pontificia, sive superioritas, sive infallibilitas demonstretur.

Cap. XI. — *Ex his consequi Romanos Pontifices in hac quæstione non se commoturos, cujus rei multa sunt argumenta. — Primum, ex Declarationibus sacræ Facultatis, anno* 1663, *toto regno promulgatis, ipsis Pontificibus nihil conquerentibus.*

Quæ cum ita sint, Romani Pontifices ad tam exilia redigi fidei quæstionem haud sese omnino commoveri sinent; fremant multi licet, impetu magis, ut vidimus, quam ratione incitati, in Articulos Gallicanos, ut Sedis apostolicæ censuram provocent. Non illa a prisca gravitate discedet, aut innocuam sententiam, post tot sæcula condemnabit. Cujus quidem rei duo hic argumenta proferemus. Ac primum. Plus viginti anni sunt ex quo editæ fuere *Declarationes Facultatis Parisiensis, factæ apud regem super quibusdam propositionibus, quas nonnulli voluerunt adscribere eidem Facultati, die* 8 *Maii* 1663 (2301).

« 1° Non esse doctrinam Facultatis, quod Summus Pontifex aliquam in temporalia regis Christianissimi auctoritatem habeat : imo Facultatem semper obstitisse, etiam iis qui indirectam tantummodo esse illam auctoritatem voluerunt.

« 2° Esse doctrinam Facultatis ejusdem, quod rex Christianissimus nullum omnino agnoscit, nec habet in temporalibus superiorem, præter Deum; eamque suam esse antiquam doctrinam, a qua nunquam recessura est.

« 3° Doctrinam Facultatis esse, quod subditi fidem et obedientiam regi Christianissimo ita debent, ut ab iis nullo prætextu dispensari possint.

« 4° Doctrinam Facultatis esse, non probare nec unquam probasse propositiones ullas regis Christianissimi auctoritati, aut germanis Ecclesiæ Gallicanæ libertatibus, et receptis in regno canonibus contrarias, verbi gratia, quod Summus Pontifex possit deponere episcopos adversus eosdem canones.

« 5° Doctrinam Facultatis non esse quod Summus Pontifex sit supra concilium œcumenicum.

« 6° Non esse doctrinam vel dogma Facultatis, quod Summus Pontifex, nullo accedente Ecclesiæ consensu, sit infallibilis. »

Hi sex articuli continebant ea, quæ « regi Christianissimo declaranda erant, ex parte Facultatis per os illustrissimi domini archiepiscopi Parisiensis designati, cum amplissimo comitatu magistrorum ejusdem. »

Quæ cum a deputatis, « juxta decretum pridie in congregatione generali factum, deliberata essent, eadem die 8 mensis, illustrissimus Parisiensis archiepiscopus designatus Harduinus de Perefixe, easdem declarationes pronuntiavit apud Christianissimum regem nostrum Ludovicum XIV, cum secum adessent quamplurimi sacræ facultatis theologiæ doctores, secundum quod statutum fuerat in conventu ejusdem Facultatis. »

Hæ declarationes sacræ Facultatis, re ac sententia plane conveniunt cum Declaratione cleri Gallicani. Et quidem quod attinet ad regiam potestatem, ab omni depositionis metu absolvendam, nulla est difficultas, neque vero obstat quod duæ postremæ Declarationes in negativam formam conscriptæ fuerint : « Non est doctrina Facultatis quod Summus Pontifex sit supra concilium, » aut, « sit infallibilis, nullo accedente Ecclesiæ consensu. » Hac enim negativa forma sacra Facultas sufficienter declarabat, quam graviter ferret has propositiones adscribi sibi, quemadmodum ipse titulus a nobis relatus præferebat. Et quidem adeo graviter tulit, ut id ipsi regi per tantum archiepiscopum, ejus præceptorem, Facultatis doctorem, ac Sorbonæ provisorem, magno cum comitatu publice declararet.

Neque vero ita mentem declaravit suam, ut utramque quæstionis partem indifferentem haberet ; quod ut fieret ita pronuntiandum esset : « non esse doctrinam Facultatis Pontificem superiorem esse : » neque item « ejus doctrinam esse, non esse superiorem ; » sed unam duntaxat partem aversata Facultas, nempe quod Pontifex superior esset, significavit se maxime metuisse ne alteri parti favisse videretur. Idem de infallibilitate dicendum est.

Quis autem ferat tam gravem magistrorum theologiæ cœtum, ac tam celebrem Facultatem tanto studio amoliri a se, non dicam quæ fide certa sint, aut cum fide conjuncta, aut quocunque modo, necessario propugnanda ; verum etiam ea quæ usquequaque tuta et innocua essent? Fac enim Facultatem declarare sic : « Non est doctrina Facultatis Ecclesiam esse infallibilem ; » impium erit et hæreticum, cum id aversetur, quod fide certum est. Fac autem declarare sic, exempli gratia : « Non est

(2300) Duv., part. IV, q. 7, 8.
(2301) *Vide* apud d'Argent., tom. III, pag. 90 et seq.

doctrina Facultatis gratiam per se efficacem stare cum libero arbitrio, veraque et activa indifferentia : » absurdum erit tanto studio avertere a se, quod sit usquequaque tutum et innocuum.

Quare quocunque sensu sacræ Facultatis declarationes accipias certum omnino erit eam propulsare a se aliquid voluisse, quod sibi vitio dari intelligeret, et indecorum sibi esse arbitraretur. Certe quod nemo negare possit, id pro explorato habebat, non esse a catholicis necessario propugnanda quæ a se amoveret; adeoque saltem doctrinam quæ pontificiam superioritatem ac infallibilitatem negaret, ab omni censura esse liberam, quod ad hanc quæstionem sufficit.

Imo vero id sufficit ut pro certo asseratur, quod nemo sanus, rebus ut sunt constitutis, inficiari possit; pontificium judicium in rebus fidei non posse absolute esse supremum, cum dubia infailibilitas id habere non possit. Quin etiam quid sit dubia infallibilitas, ne quidem intelligi potest. Quo enim pertinet infallibilem esse, qui non certo infallibilis agnoscatur? Nam Christus tale munus in Ecclesia sua ordinarium nemini concesserit, nisi Ecclesiæ profuturum; atqui profuturum non est, quod non ipsi Ecclesiæ reveletur, vel non ita reveletur ut a conciliis atque a Pontificibus, mota saltem quæstione agnosci ac definiri queat. Quod enim non fuerit ita revelatum, involutum potius quam revelatum dixerim. Liceat ergo dicere reputari a Facultate ut nullum, quod ab eadem saltem ut dubium asseratur. Quæ cum vera omnino sint, tum illud profecto certissimum, articulos Facultatis, uti nos diximus, cum cleri Gallicani articulis re ac sententia convenire; quanquam episcopi in tantum congregati cœtum, tantoque succincti presbyterio, sui officii esse duxerint, ut mentem rotundius ac simplicius promerent.

Atque ea doctrina erat, quam perferri Facultas suo nomine vellet ad Christianissimum regem, ab eo archiepiscopo, quo præceptore, religionis prima elementa hauserat : ut eo magis hæreret memoriæ, quo splendidius, tanti quoque præsulis ac regiæ urbis futuri Pontificis interventu relata, atque auctoritate confirmata erant.

Nemo vero nescit illustrissimum archiepiscopum Sedis apostolicæ studiosissimum fuisse, ut profecto nihil unquam afferre vellet tanto discipulo, quod a Sedis apostolicæ majestate ac vera pietate abhorreret.

Eæ declarationes sunt postea ad parlamentum perlatæ a decano et syndico, aliisque doctoribus nostræ Facultatis in eam rem accersitis, summoque omnium plausu acceptæ, curiæ quoque actis insertæ sunt, atque ad omnia deinde tribunalia transmissæ, vetitumque, ne quid contrarium doceretur. Quod senatus consultum, 30 Maii 1663, gravissima auctoritate perscriptum est.

Denique declarationes eædem a Christianissimo rege ad omnia parlamenta missæ, edicto edito 4 Augusti 1663, vetitumque item, ne quid contrarium doceretur, gravi intermiinatione, eaque formula, qua regia auctoritas maxime explicetur.

Quæ tam solemni ritu toto regno pervulgata ac promulgata, neque Alexander VII, tum in cathedra Petri sedens, neque secuti Summi Pontifices unquam improbarunt, aut ea de re questi sunt, cum idem Alexander VII censuras Facultatis aliquas consecutas, dato diplomate, improbarit. Illud quidem diploma ejusmodi est, ut forma in regno recepta et consueta neque in Galliam transmissum, neque omnino sit cognitum, quod quidem per sese est maximum; sed illud multo majus ac certius, quod sacræ Facultatis declarationes solemnissimo ritu promulgatas, Romani nullo decreto læsas, sed prorsus intactas esse voluerint : quo argumento certi sumus, a Sede apostolica doctrinam nostram haberi saltem, ut eam quæ nulla censura notari ac prohiberi possit.

CAP. XII. — *Expositio doctrinæ catholicæ illustrissimi ac reverendissimi domini Meldensis episcopi in medium adducitur. — Duo Innocentii XI brevia ad eam approbandam. — His consentiens Peronii cardinalis locus.*

Idem comprobamus altero argumento, et Innocentii XI hodie sedentis gravissima auctoritate. Jam non modo toti regno, sed toti orbi Christiano notus est libellus illustrissimi ac reverendissimi domini Meldensis episcopi, serenissimi Delphini præceptoris, cui titulus : *Expositio doctrinæ catholicæ*, anno 1671 Gallice editus, non modo in Latinam linguam, verum etiam in Germanicam, Anglicanam, Hibernicam, Belgicam denique ac Italicam versus, quæ Italica versio Romæ est edita anno 1678, typis congregationis *de Propaganda fide*, ejusque congregationis cardinalibus summa cum operis commendatione inscriptus : item cum approbatione summorum virorum Michaelis Angeli Riccii, et Laurentii Brancati de Laurea, postea Ecclesiæ Romanæ cardinalium, ac Stephani Gradi abbatis, viri doctissimi ac facundissimi, bibliothecæ Vaticanæ præfecti : item cum approbatione et permissione Raymundi Capisucchii, tunc sacri palatii magistri, nunc sanctæ Romanæ Ecclesiæ amplissimi cardinalis, qui omnes, cum in congregatione Sancti Officii, sive generalis inquisitionis, præcipuis muneribus fungerentur, hujus libri doctrinam miris laudibus extulerunt. Antecesserat per litteras, iisdem cum laudibus, approbatio ipsius cardinalis Bona, quem nominasse laudasse est, Sigismundi Chigii item cardinalis, atque Hyacinthi libelli, tum sacri Palatii magistri, ac postea archiepiscopi Avenionensis, cujus memoria in benedictione est, virorum ornatissimorum approbatio. Quas approbationes videre in ea editione libelli, quæ anno 1679, præfixa auctoris Admonitione, adornata est. Sed omnem commendationem exsuperat breve apostolicum Innocentii XI, ad eumdem episcopum in hæc verba scriptum, quod in eadem edi-

tione visitur : « Venerabilis frater, salutem et apostolicam benedictionem. Libellus *de catholicæ fidei Expositione*, a Fraternitate tua compositus, nobisque oblatus, ea doctrina eaque methodo ac prudentia scriptus est, ut perspicua brevitate legentes doceat, et extorquere possit etiam ab invitis catholicæ veritatis confessionem. Itaque non solum a nobis commendari, sed ab omnibus legi atque in pretio haberi meretur. Ex eo sane non mediocres in orthodoxæ fidei propagationem, quæ nos præcipue cura intentos ac sollicitos habet, utilitates redundaturas, Deo bene juvante, confidimus; ac vetus interim nostra de tua virtute ac pietate opinio comprobatur, » etc. Quæ nemo pius bonusque, sine summa animi voluptate legerit; adeo apostolicam pariter gravitatem ac pietatem spirant. Datum 4 Januarii 1679.

Cum autem utilissimi libelli auctor articulos fidei, pro instituto secrevisset ab ea doctrina, quam vel omnino falsam, vel non eadem fide certam, hæretici Ecclesiæ catholicæ tanquam ejus dogma necessarium imputarent, devenit ad eum locum, quo de Sede apostolica vera Ecclesiæ fides exponenda esset. Eam autem ita exposuit, ut hæc stabiliret tantum ; nempe, « Ecclesiam unitate nixam, tuendæ ac firmandæ unitati primatum sancti Petri a Christo institutum, Sedemque apostolicam hujus unitatis centrum ac radicem esse, ac propterea Petri successoribus deberi obedientiam eam, quam concilia ac Patres semper agnoverint (2302). »

Hæc erant quæ certa fide stabilita esse vellet ; hoc est, ea tantum in quæ omnes catholici consentirent. Quibus explicatis D. Meldensis etiam hoc addidit : « Quod attinet ad ea de quibus in scholis variæ sunt ac discrepantes sententiæ, etsi ministri ea catholicæ Ecclesiæ imputare solent, ut pontificiæ potestati invidiam conflent, nihil attinet hic commemorari, cum de fide catholica non sint. Sufficit agnoscere caput a Deo institutum, ad gregem universum in via Domini gubernandum. »

Vides quid sufficere D. Meldensis dixerit, quid deinde Romani doctores, atque etiam cardinales, et ipse etiam summus Pontifex approbarit : nempe, id sufficere de quo omnes consentiant ; alia, de quibus in scholis disputatur, sive superioritatem, sive infallibilitatem spectent, sive illam directam vel indirectam in temporalibus potestatem, non esse necessaria; atque id nationes omnes Christianæ, dum huic libro applaudunt, et ipse Innocentius XI confitetur.

Nec mirum ita esse quæstionem a doctissimo antistite constitutam, aut his comprehensam finibus ab omnibus catholicis, ipsoque adeo Summo Pontifice comprobatam ; cum pridem Pius IV ac Tridentina synodus, et ante, Florentina et Eugenius IV, aliique Pontifices, in eo voluerint fidem collocatam, de quo omnes convenirent.

Quare qui controversias optime tradiderunt, iisdem finibus quæstionem circonscriptam volunt. Notum illud doctissimi cardinalis Perronii in epistola ad Casaubonum, Apologiæ præfixa (2303) : « Ecclesiam Romanam radicem episcopalis unitatis et ecclesiasticæ communionis esse ;... eique ab omni antiquitate delatum esse primatum, et præfecturam earum rerum quæ ad religionem et Ecclesiam pertinerent, idque unum esse quod Ecclesia postulet ab iis qui ejus communionem amplectantur : qua tessera secernat societatem suam a Græcis eorumque asseclis, qui se a visibili ac ministeriali Ecclesiæ capite ab aliquot sæculis segregarunt. »

Ex his doctissimi cardinalis verbis discimus id quidem ab omnibus agnoscendum esse, quo Ecclesia ab hæreticis secernatur, non autem id quo scholæ doctores a se mutuo differant. Atque id vir maximus luculentius postea exponit his verbis (2304) : « Quæstio de auctoritate Papæ inter catholicos agitata sive in spiritualibus, respectu conciliorum œcumenicorum, sive in temporalibus, respectu jurisdictionum sæcularium, quatenus saluti animarum obsunt, non est quæstio ejusmodi, quæ res complectatur ab alterutra parte inter articulos fidei recensitas, aut quæ ab iis exigantur qui ad Ecclesiam redeunt ; ita ut alii alios pro hæreticis habeant, aut a se mutuo quoad communionis vinculum separentur. Quare ea omnia communioni ecclesiasticæ sarciendæ impedimento esse non possunt ; cum hujus conditionis sint, ut quamcunque partem serenissimus rex amplectatur, haud eo secius ab utraque parte jus et nomen catholici obtineat. » Quare ex doctissimi cardinalis verbis, erroris, hæreseos atque omnino anathematis et excommunicationis metus, quocunque prætextu procul abest ab iis opinionibus ; reique essent Ecclesiæ violatæ pacis, qui eas sub excommunicationis metu prohibendas putarent.

Quæ cum animadvertisset D. Meldensis episcopus, eas opiniones, et omnibus notas, atque a præstantissimis controversiarum auctoribus designatas, ad catholicam fidem pertinere merito negat ; quod iterum atque iterum inculcandum putavit in ea monitione, quam supra memoravimus post Innocentii XI approbationem suæ *Expositioni* esse præfixam. Sic autem in ea legitur (2305) : « Neque miretur quis, tam facile approbatam Meldensis episcopi Expositionem eam, quæ auctoritatem Sedi apostolicæ divina institutione concessam, iis in rebus collocaret, de quibus scholæ catholicæ omnes consentirent. Nihil enim eget cathedra Petri concertationibus nostris ; quodque in ea catholici omnes unanimi consensione venerantur, plane sufficit ad eam tuendam

(2302) *Exp.*, art. 21.
(2303) Du Perr., *Repl.*, etc., *Epist. ad Casaub.*
(2304) *Ibid.*, l. iv, pag. 745.

(2305) *Expos. Avert.*, edit. 1679; *Vide* sup., tom. I.

potestatem, quam Sedes apostolica ad ædificationem, non autem ad destructionem accepit. » Vides iterum atque iterum quid sufficere edoceat. At hanc monitionem uti diximus, *Expositioni* præfixam, cum idem episcopus Innocentio XI obtulisset, hoc tulit responsum : « Venerabilis frater, salutem et apostolicam benedictionem. Accepimus libellum *De catholicæ fidei expositione*, quem, pia, eleganti, sapientique ad hæreticos in viam salutis reducendos, oratione auctum, reddi nobis curavit fraternitas tua, et quidem lubenti animo confirmamus uberes laudes quas tibi de præclaro opere merito tribuimus, et susceptas spes copiosi fructus exinde in Ecclesiam profecturi, etc. Datum Romæ, 12 Julii 1679. »

Quæ cum sacro cœtui D. Meldensis episcopus rogatus legeret, pietatem incomparabilem, charitatem ac prudentiam singularem sancti Pontificis miris laudibus commendabat, quod, quantum in ipso esset, omnes difficultates remotas esse vellet, quibus oves perditas laborare, atque ex grege suo aberrare intelligeret.

Nempe cum alia multa vera et utilia summus Pontifex iterum atque iterum approbabat, tum illud imprimis, Sedis apostolicæ majestatem in his rebus esse positam, de quibus catholici consentirent ; idque ad ejus Sedis sanciendam potestatem sufficere testatus, ex ea *Expositione* uberes fructus exspectabat.

Neque falsus animo est : nam innumerabiles hæretici hac *Expositione*, seu potius sancti Pontificis auctoritate victi, ad unitatem redierunt, et redire porro pergunt adeo necessarium erat cum in omnibus articulis, tum in hunc maxime, quem hæretici omnium invidiosissime proponebant, id clare doceri, quod Ecclesia catholica ut necessarium pariter, ac sufficiens postularet. Hoc enim facto, catholicam doctrinam ex omni parte splendentem, nullo fastu turgidam, ubique moderatam, atque inter prærupta et extrema tuto incedentem, agnitam dilexerunt eique adhæserunt.

Jam si rescinderentur ea, et alia requirerentur, quam quæ Summi Pontifices, et maxime Pius IV, et ipse Innocentius XI postulavit ; quid aliud eveniret, quam ut tot hominum millia deceptos se esse ab Ecclesia catholica quererentur, atque eorum, quod absit, vacillaret fides ; cæterorum vero odia concitarentur ea, quæ cum nulla responsione lenire possemus, infelices animæ perderentur, et Sedis apostolicæ, quam firmam et inconcussam esse oportet, labasceret auctoritas ; Sedisque ejusdem majestate indignum videretur, negare fidem in eo esse reponendam, in quo catholici omnes uno ore consenserunt ?

Cap. XIII. — *Explosa hæreseos, erroris, ac schismatis nota, aliæ notæ excutiuntur. — Articulos Gallicanos neque esse temerarios, neque scandalosos, neque piarum aurium offensivos. — Vera pietas cum veritate et traditione conjuncta. — Censuræ vagæ et inconditæ. — Sancti Ambrosii locus : prima pars concluditur.*

Explosis hæresεos, erroris ac schismatis, quas quidam inustas nobis volunt, notis, supervacaneum videri posset de aliis notis dicere ; cum facile intelligatur, ex dictis, cleri Gallicani Declarationem tanta auctoritate nixam, nihil immodeste aut contumeliose asserentem, nihil novi Christianis auribus afferentem, neque temerariam, neque scandalosam, neque piarum aurium offensivam esse. Ne tamen aliquid omittere videamur, has quoque perpendamus notas.

Non deerunt forte rerum ecclesiasticarum imperiti, qui Patres Gallicanos eo nomine temeritatis accusent, quod de primæ sedis auctoritate, et quidem nulla necessitate, statuere ac judicare videantur.

At illi, si qui sunt, theologiam ne primo quidem, ut aiunt, limine salutarunt. Solet enim theologia de Deo, divinisque personis, atque aliis fidei Christianæ mysteriis quæ tradita sunt, dicere, summa cum reverentia divini Numinis. Eodem plane ritu de Sede apostolica tractat, neque ullam sibi vindicat in ejus jura auctoritatem, cum ea, quæ de ipsa sint tradita, exsequitur et exponit. Ita clerus Gallicanus magnum unitatis pacisque mysterium in Sede apostolica collocatum, cum omnibus catholicis impense veneratur : qua in re a Christo constituta sit ejus auctoritas, ne aliena, ne prava, ne invidiosa affingantur; summa cum reverentia ex Patrum traditione declarat.

Temerarium passim theologi definiunt, quod nove, insolenter et audaciter nulla doctorum auctoritate dicitur ; quæ multum a nostris abesse ipsi adversarii confitentur, cum gravissimos nostræ sententiæ defensores nominent. At vero quanto magis ab omni temeritatis crimine nostros articulos eximemus, cum probationibus expeditis conciliorum atque Pontificum decretis niti ostendemus? « Est et ea, » inquit Canus (2306), « temeraria propositio, quæ in doctrina fidei, cum celebris universitatis communi decreto ac definitione pugnat. Quanquam enim circumferuntur articuli Parisienses, qui non sunt fidei articuli omnes, quoniam ne hanc quidem vel longissime tangunt ; sed ejus academiæ tamen de fide et religione fixa constantiaque decreta semper Christi Ecclesia suspexit ; qui vero contempserunt, inaniaque et levia ac pro nihilo existimaverunt, omnes ad unum periclitati sunt. » Qua regula non profecto nos, sed ii sunt temerarii vel maxime, qui nos Parisiensis academiæ defensores exosi, etiam temeritatis, quodque est gravius, erroris ac schismatis accusant.

An forsitan temere allata sunt in medium, quæ tractari necessitas nulla coge-

(2306) Melch. Can., l. xii, c. 2.

bat? Verum, aliud est nova sine necessitate quærere, aliud vetera et ab antiquis sæpe tractata, atque ab ipsis synodis Constantiensi et aliis, summa necessitate quæsita et decisa retinere. Cur autem ea repeterent Gallicani Patres, in præfatione Declarationis, atque in epistola ad episcopos scripta, causas idoneas protulerunt, quas æqua posteritas probatura sit, neque jam improbent ii, qui necessariam doctrinam omni arte opprimi atque oblitterari pridem ingemiscebant.

Neque fas erat cleri deputatis omittere ea, cum illis mandatum esset Ecclesiæ Gallicanæ antiquas et canonicas libertates asserere, quarum fundamenta ac summa his articulis continentur.

Sane qua modestia viros ecclesiasticos esse oportet, Lovaniensium quorumdam gravibus querelis ad domini Strigoniensis censuram moveremur, si afferremus nova. Cæterum, cum ea afferamus quæ saltem a trecentis annis toti Ecclesiæ nota, a conciliis et pontificibus, ut nos quidem credimus, approbata, ut autem etiam adversarii confitentur, et res ipsa docet, sine ulla censura relicta sunt; non nos profecto, sed iniqui censores temeritatis incurrunt notam : quod quidem a censoribus nostris consideratum volumus. Sane id advertant quod dicimus : non enim dicimus non posse universim reprobari, nisi ea quæ Ecclesia expresse condemnavit ; sed, cum rebus pensatis, sæpe et consulto noluit aliquid condemnare, nemo jam nisi temere condemnare potest. Ecclesia enim perspexit non esse condemnationi locum.

Quæ ratio ostendit procul abesse a nobis scandali aut offensæ pietatis suspicionem. Quod enim Ecclesia a tot sæculis æquis auribus pacatoque animo audiat, id repente scandalo aut offensioni vertere, nihil aliud est, quam commovere turbas, et perturbare pacem ecclesiasticam.

De pietate quod objiciunt, placet audire Melchiorem Canum, cum illud tractaret quod sit piarum aurium offensivum (2307). Ibi vero demonstrandum aggreditur, « Ecclesiam propositionum absonarum consonarumque judicium in vulgi auribus minime collocasse.» Quo loco hæc habet : « Hic si abusus reprehendas, qui in imaginibus et colendis et ornandis, in sacellis, templis, monasteriis, sepulcrorum monumentis, sempiternisque memoriis condendis, invaluerunt plurimi ; si affirmes in ejuscemodi interdum vel potius nimium sæpe, plus vanitatem valere quam religionem, diabolum quam Christum ; hi fortasse dicent, te Lutheranis opinionibus occupatum intolerabiles sonos fundere ; adeo in optima quæque vulgus inconditum, falsa pietate, vanitatem, aut etiam superstitionem inducit. » Pergit : « Non est igitur habenda ratio vulgi promiscue imbecillis, perturbati, imprudentis ; sed prudentis, sinceri, pii, incorrupti ; nec theologia modo requirenda est, sed pietas et prudentia. »

Neque nos fugit quanta sæpe pars turbæ sint, qui etiam se peritos ac theologos videri volunt, atque ut cætera taceamus, quot videmus, qui Luthero et Calvino per nimia et extrema repugnare pium putant, a quorum sententia nos alienissimos esse ultro profitemur? Non enim si quid privati aliqui doctores adversus lutheranos urgendum putarunt, id nos statim ut fidei decretum amplecti oporteat ; sed nempe, ut dicebat olim sanctus Cœlestinus Papa : « Sufficere credimus quod apostolicæ Sedis nos scripta docuerunt :» scilicet Pii IV professionem, qua plane perfecteque hæretici condemnentur ; atque id gravioribus theologis ac doctoribus, cardinali Perronio, eumque secuto Meldensi episcopo, ac tot cardinalibus Romanisque prælatis, ipsique adeo sancto pontifici Innocentio XI placuisse gaudemus in Domino, totique Ecclesiæ gratulamur. Ulteriora extorquere non suadet vera pietas. Ut enim nihil a fide demi, ita nihil addi fidei debet ; reique animarum sunt, qui plus ab hæreticis postularint, quam communi omnium fide requiratur. Neque minus absurdum est aliud a catholicis doctoribus extorquere velle, nisi forte aliam fidem in Ecclesia docemus, aut tuemur in scholis, aliam contra hæreticos propugnamus.

Pietatis vero nomine ad aliud nos cogi, nec ipsa sinat pietas. Vera enim pietas non cæco affectu, sed majorum auctoritate ac traditionis regula ducitur. Quæ ab his aberrant finibus, sine more modoque crescunt, veramque pietatem falsis et alienis, ex arbitraria pietate superstructis, obscurant et offuscunt. Hæc arbitraria pietas multis persuasit sancti Petri successores non tantum ex officio sanctos, sed etiam vita necessarie pios esse ; ut grave haberet bonus Otho Frisingensis, vir alioqui doctus et diligens de Joanne etiam XII dici (2308) : « Sic reprehensibiliter eum vixisse et super hoc ab episcopis aliisque subditis suis conventum fuisse ; cui rei, inquit, durum videtur fidem accommodare ; quia Romana Ecclesia hoc speciale privilegium sacerdotibus suis ascribere solet, quod meritis Petri supra firmam petram fundati, nulla eos vel porta inferorum, vel turbo tempestatum ad exitialem ruinam involvat. » Quæ ab Ennodio (2309) Ticinensi

(2307) Melch. Can., l. xii, c. 2.

(2308) Oth. Fris., l. vi, c. 23.

(2309) Is, ipsa experientia doctus, vanas esse mundi hujus illecebras, relicta sæculari militia in sacram ascriptus est, et inter diaconos relatus. Ille est Ennodius, qui in celebri sua *Apologia pro Symmacho* docet : « Papam a nemine posse judicari : beatum Petrum... perennem meritorum dotem cum hæreditaria innocentia misisse ad posteros suos » (id est successores) : denique eum « sanctum esse, quem apex tantæ dignitatis attollit. » Huic Ennodio, qui deinceps Ticinensis episcopus fuit, ultramontani plus obsequuntur quam cuiquam ex sanctis Patribus. Ejus opera Jacobus Sirmondus congessit et edidit. Vide *De Ennodio* Fleury, l. xxx et seq. (*Ed. Paris.*)

deprompta (2310), ac pro tempore laudata, Gregorius VII, quantum potuerat, confirmaverat, novo genere pietatis quo vel negare manifesta, vel infanda, non tantum tacere, verum etiam probare cogeremur.

« At, » inquit Baronius in hunc Othonis locum (2311), « non tanta nos vindicamus, ut esse non possit, quin fœdus turpisque moribus irrepat, vel irrumpat in sedem illam; fide autem impius nullo modo. » Quasi magis illud ad pietatem pertineat; ut nullus fide impius Pontifex esse possit, aut transire cogamur ad illam fere ab omnibus explosam, et canonistis omnibus, theologis omnibus repugnantem Alberti Pighii sententiam, nullum Pontificem hæreticum esse posse. Hæccine ergo est pietas, omnibus ac singulis Pontificibus, quasi sub Christi nomine (quis enim tanquam ex proprio nomine audeat) ista polliceri, ut, si quid, occulto Dei judicio, vel tale contingit, vel aliquando contingat, tum labascere incipiat, vana scilicet exspectatione delusa, infirmorum fides, ac ipsa quoque Christi promissa vacillare putet. Atque hanc pietatem Bellarmino quoque et Suari placuisse vidimus. Neque, ista referentes, viros doctos ultro lacessimus, aut eorum pietati detractum volumus quidquam, quorum alioqui (Deus testis est) favemus laudibus. Id tantum advertimus, viris etiam maximis contigisse, ut vana saperent, quoties cæcis illis, quos pios vocare volunt, affectibus aliquid indulserunt.

Piget commemorare quot opinionum monstra ejusmodi pietas in Ecclesiam induxerit. Hinc enim etiam illud quo totus orbis circumsonat (2312) : « Pontificem utriusque potestatis apicem tenere, regna ac diademata dare ac detrahere, orbis dominum etiam in temporalibus, ac monarcham esse Christi regis vicarium, sive viceregem, in regnis et imperiis omnia posse; neque tantum indirecte, sed directe; falli Bellarminum indirecta potestate contentum, neque postulantem ut ea tanquam de fide certa credantur; hæc enim omnia de fide esse, et qui negent esse hæreticos; neque propterea quidquam iniqui regibus et imperiis metuendum, cum is a quo pendent, neque errare, neque quidquam injusti moliri possit. » Neque satisfiet nobis, si eum, qui recens hæc scripserit Marchionem, in rebus quidem theologicis ineptum imperitumque esse dicant. Ecce enim Nicolaus Dubois, theologiæ professor primarius, nos serio et graviter ad hujus viri tractationem remittit, eumque cum honore nominat. Idem D. Dubois ait non posse constare Romano Pontifici summam illam potestatem, a Florentina synodo in decreto unionis attributam, nisi potestas etiam indirecta tribuatur : quin, illa eversa, eam partem decreti stare omnino non posse. Quare et D. Strigoniensis, illum Declarationis Gallicanæ articulum, quo potestas indirecta rejicitur, cum reliquis articulis, ut æque detestabilem, æque schismaticum damnat.

Neque vero placet indirectæ potestatis nomine, ac mutato tantum vocabulo res eadem, idem jugum imperiis impositum : neque probare possumus pietatem illam, quæ priscis inaudita sæculis, conciliandis Christianis, ac propagando Evangelio, publicæ denique paci inimica, invidiosis æque ac manibus titulis Petri cathedram oneret, eamque doctrinam reducere moliatur, quæ quoties exsequenda prodiit toties orbem Christianum infandis bellis et cædibus cruentavit.

Neque etiam placent, pietatis licet nomine venditata, quæ passim apud canonistas legimus : « posse pontificem omnia in orbe terrarum : posse quæcunque Deus possit, excepto peccato, neminem ab eo rogare posse : Quid ita facis ? Legibus et statutis omnibus et generalibus conciliis posse eum contravenire legitime ; » et alia ejusmodi, Pontificibus bonis modestisque, æque ac nobis exosa. Hæc ipsi canonistæ, puto, erubescant, nisi interpretatione molliantur. At pietas non est, inflare et exaggerare verbis Petri privilegia, tanquam exigua sint, quæ per sese sunt maxima ; eaque comminisci, quæ cum interpretatione recta evanescant atque effluant, malevolis interim calumniandi ansam præbeant, tendant laqueos imperitis, audaciores ad extraordinaria quæque contra regulam postulanda, aut etiam per obreptionem impetranda incitent, atque ita censuram canonum ac vim disciplinæ resolvant, ejusdemque instaurandæ spem omnem incidant. Cæterum cum talia nullus unquam docuerit Pontifex, neque unquam comprobarit, id unum a nobis scilicet vera pietas postulat, ut admiremur gravissimam, sapientissimam atque a Deo protectam Sedem, quæ tanta etiam assentatione circumdata modum tenuerit. Interim cum hæc nimia, pietas incomposita suaserit, certum nobis est nullam pietatem agnoscere, nisi cum veritate et traditione conjunctam.

Hæc erant quæ de particularibus censuris dicenda habebamus, quantum earum vim intelligere possumus, ex doctorum scriptis: quæ arbitrariæ inani tantum strepitu teneant imbecilles animos, nulloque certo titulo, nulla certa ratione, tantum anathemata crepent, atque intentare non cessent. Eas ut veritate contemnimus, ita charitate refugimus, qui veritatem pacemque diligamus ; atque interim opponimus illud Ambrosii (2313) : « Fucum faciunt, qui non audent explicare quod sentiunt, censorie. » A Sede certe apostolica, quæ et paci consulere, et antiqua revolvere, et posteritatem respicere, et omnia sæcula mente complecti soleat, nihil tale metuimus ; præsertim postea quam, uti jam facere aggredimur,

(2310) *Vide* t. IV *Conc.*, c. 1349.
(2311) BAR., an 865, t. X, p. 777.
(2312) *Coroll. Antigr.*

(2313) AMBR., *De fide*, lib. I, cap. 18, al. 8, tom. II.

nostra a conciliis et Romanis Pontificibus expresse et sæpe probata esse demonstraverimus. Nam hactenus iniqua certe conditione luctamur, qui tantum ictus declinamus, nondum arma expedimus. Nunc, cum probationes nostras allaturi simus, nostra jam liberior decurret ac lætior, ac veluti scopulos et syrtes prætervecta, plenis jam velis oratio navigabit.

Sancti Eusebii Romani presbyteri ac martyris Acta referuntur (2314).

Tunc Eusebius Romanus presbyter martyrium passus est, cujus memoriam 14 Augusti cum Ecclesia Romana agimus; quo die in Martyrologio Romano celebratur.

Hujus Acta Baronius in *Annalibus* paucis refert (2315) : in notis ad Martyrologii diem 14 Augusti remittit ad Boninum Mombritium Mediolanensem, ex quo ejusdem Eusebii uberiora Acta promamus.

Sed quandoquidem Mombritius in paucorum est manibus, non pigebit antiqua sancti Eusebii Acta memorare, prout ea ex illustrissimi archiepiscopi Rhemensis (2316) excuso codice diligenter exscripsimus. Is igitur sic habet, t. I, p. 515 (2317) : « Tempore quo Liberius de exsilio revocatus fuerat a Constantio Augusto hæretico, in eodem tantum dogmate, ut non baptizaret populum, sed una communione contaminaret plebem, Eusebius presbyter urbis Romæ cœpit declarare Liberium hæreticum et amicum Constantii ; cumque multi in sancta confessione et catholica fide vitarent communionem Liberii per Eusebii presbyteri doctrinam, occupantur Ecclesiæ a Liberio, ejicitur Felix de episcopatu, subrogatur Liberius, tenetur Eusebius presbyter, et quod in domo sua, quam ipse construxerat, populum congregaret, et quia plebem sanctam exhortabatur. Tunc Constantius imperator aggreditur cum Liberio Eusebium presbyterum, dicens : Tu solus Christianus es in urbe Roma? Eusebius presbyter respondit : Sic confidimus in Domino, quia fideles non inveniet Christus, sicut et baptizati sumus, et benedictionem, quam a beato Julio suscepimus, tenemus. Liberius dixit : Nos cujus fungimur vice; nonne Julii antecessoris nostri? Eusebius presbyter dixit : Si perseverasses in fide quam in persecutione primo tenere visus fueras. Liberius dixit præsente Augusto : Tam contumacem me existimas? Eusebius dixit : Res ipsa te docet et declarat. Imperator Constantius dixit : Et quid est inter fidem et fidem? Eusebius presbyter respondit : Quantum ad nos peccatores, integre tenentes fuimus : quantum ad vos, insania diaboli et invidia superstitionis vestræ, ut Felicem episcopum, quem vos non tenuistis catholicum, et Dominum Jesum Christum invocantem, purum sacerdotem ab omnibus declaratum, in damnationis causam exsilio direxistis; qui tamen in prædiolo suo orationibus vacat. Et quidem jussu tuo Christianis occisionem et necem præcepisti inferri maxime clericis, presbyteris et diaconis. Tunc iratus Constantius sub rogatu Liberii inclusit Eusebium presbyterum in quodam cubiculo domus suæ, quod humile erat, in latitudine pedes quatuor; et ibi multis diebus in oratione constanter perseverans, inclusus tamen post menses septem dormitionem accepit, 19 Kalendas Septembris : cujus corpus collegerunt Gregorius et Orosius presbyteri, et parentes ejus, et sepelierunt in crypta juxta corpus B. Xysti martyris et episcopi, in via Appia, in cœmeterio Calixti; ubi et titulum ipsius scribentes, posuerunt pro commemoratione ejus : *Eusebio homini Dei.* In eodem tempore auditum est a Constantio imperatore, quod Gregorius et Orosius presbyteri collegissent corpus Eusebii presbyteri, et in eadem crypta vivum præcepit includi Gregorium. Tunc Orosius presbyter collegit semivivum B. Gregorium noctu occulte, propter Constantium Augustum, et emisso spiritu, sepelivit eum juxta corpus sancti Eusebii presbyteri ; qui etiam Orosius hæc gesta scripsit. Ab eodem die intra ecclesias , jussu Constantii imperatoris, quisquis inventus fuisset non sic confiteri et participare sicut Liberius, indiscussus gladio puniretur. Quapropter in plateis, et in vicis, et in Ecclesiis, sive in balneis gladio trucidabantur, persequente Constantio Christianos una cum Liberio. Mortuo autem Liberio, levatur Damasus, qui voce publica damnavit Liberium, facta synodo cum episcopis viginti octo et presbyteris viginti quinque, et cessavit persecutio ; non tamen multum tempus, donante Domino Jesu Christo, qui vivit et regnat in sæcula sæculorum. Amen. »

Huc usque Acta, ubi innata simplicitate ipsa se prodit antiquitas; et quibus ejus generis actorum aliquis inest gustus, hoc sapiunt. Tum Usuardus monachus et Ado Viennensis hæc Acta viderunt, ex quorum quippe verbis, brevem illam, quam suis Martyrologiis inserant, sancti Eusebii contexunt historiam. Cæterum id quod hic de Damaso in fine Actorum scriptum est, quod « voce publica damnavit Liberium, facta synodo, » ad Damasi pontificatum referendum non est : pridem enim Liberius resipuerat; sed hæc fecit Damasus tum presbyter, ac, deficiente Liberio, synodum fieri procuravit; innuuntque obiter Acta, eum

(2314) In plerisque manuscriptis codicibus hujus *Defensionis*, quos omnes diligenter evolvimus, reperimus post cap. 34 lib. IX caput unum integrum ab ipso auctore deletum. Nam vir æquissimi judicii, postquam acta sancti Eusebii a Mombritio relata diligentius introspexit, facile intellexit ea illa esse, quæ, aut nullius, aut infirmæ admodum auctoritatis apud doctos haberentur. Quapropter statueramus obsequi Bossuet voluntati, et caput illud omnino omittere; sed ne quis queri posset de omisso illo capite, quod etiam exstat in editione, adjecimus. (*Edit. Paris.*)

(2315) BAR , t. III, n. 557.

(2316) Le Tellier.

(2317) *Vide* hæc Act., ap. BALUZ., *Miscell.*, t. III, p. 141, 142.

qui hæc fecerit, merito Liberio subrogatum fuisse.

Quod autem in his Actis, ut et in Vita Liberii, scriptum est de rebaptizatione ab arianis facta, non debet movere doctos, qui apud Ambrosium de Auxentio legerint (2318) : « Cur igitur rebaptizandos Auxentius fideles populos putat ; baptizatos in nomine Trinitatis, cum apostolus dicat : *Una fides, unum baptisma* (*Ephes.* IV, 5). » Hoc igitur Liberius reservavit, ne Romani rebaptizari cogerentur. Quid autem egerit, quam a rectæ fidei defensione defecerit, quam persecutionem moverit adversus fratres, quos confirmare in fide jubebatur, satis patet ex *Actis*.

(2318) Ambr., *Serm. cont. Aux.*, post epist. 21, n. 37, t II.

IV.

MEMOIRE

DE Mgr BÉNIGNE BOSSUET, ÉVÊQUE DE MEAUX,

PRÉSENTÉ AU ROI ;

Contre le livre intitulé *De Romani Pontificis auctoritate*, etc., divisé en trois tomes *in fol.*, par dom frère Jean-Thomas de Roccaberti, autrefois général de l'ordre de saint Dominique, archevêque de Valence (2319).

—

I. — *Idée générale du livre, et de quoi le roi se peut plaindre.*

Pour donner d'abord l'idée de ce livre, il est composé de trois gros volumes, dont les deux premiers regardent l'infaillibilité du Pape, et le troisième contient trois livres, *où sa souveraine puissance, tant directrice que coactive, sur le temporel, est amplement prouvée*, ainsi que le porte le titre.

Le dessein du livre est d'attaquer et de condamner en tout et partout la *Déclaration du clergé de France*, de la manière la plus outrageante; et après qu'on est d'accord avec Rome, et que Sa Sainteté a été contente des devoirs et des soumissions que les évêques lui ont rendus, ce prélat espagnol, poussé de la haine de sa nation contre ce royaume, non-seulement tâche de son côté de renouveler la querelle, mais encore il n'oublie rien pour exciter le Pape à la recommencer.

Ce qui est à considérer dans ces livres, c'est, premièrement, le corps de l'ouvrage ; secondement, les épîtres dédicatoires et les préfaces de l'auteur; troisièmement, les approbations qui sont imprimées à la tête.

Aux deuxième et troisième tomes, on voit deux brefs du Pape à l'auteur, dont il faudra parler à part : et voilà de quoi sont composés ces trois gros volumes.

Sans entrer dans le fond des matières, le roi a toujours sujet de se plaindre de cet ouvrage, à cause de l'aigreur qu'il inspire partout au Pape et à tout le monde contre la France, et de la manière dont y est traité, non-seulement tout le clergé, mais encore la personne auguste et sacrée de Sa Majesté.

II. — *L'auteur traite les Français comme hérétiques sur l'infaillibilité du Pape.*

Dès le commencement du livre, il propose la question de l'infaillibilité du Pape, ou de « la constance des Pontifes romains dans la foi, comme une importante question entre les catholiques et les hérétiques : les hérétiques, dit-il (2320), comme ennemis déclarés de l'autorité du Pape, soutenant la négative ; et les orthodoxes qui ont à cœur la religion catholique, combattant pour l'affirmative comme pour les autels et les temples. »

Cependant il nomme lui-même, pour l'opinion qui n'admet pas l'infaillibilité, des auteurs très-célèbres et très-catholiques de toutes les nations, et non seulement de la France, comme Gerson et Almain, mais encore des autres pays, comme Alphonse de Castro et Jean Driédo, fameux docteurs de Louvain (2321). Il est vrai qu'il cite le moins qu'il peut de ces auteurs, passant par-dessus le cardinal Pierre Dailly, évêque de Cambrai, par-dessus Tostat, espagnol ; et, ce qui était bien plus important, par-dessus le Pape Adrien VI, autrefois précepteur de Charles-Quint, compté par le cardinal Bellarmin entre les défenseurs de la doctrine opposée à l'infaillibilité du Pape, et qui a fait imprimer à Rome, durant son pontificat, le livre où il s'était expliqué sur cette matière, étant simple docteur de Louvain, et professeur en théologie de cette savante université.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'en rapportant de si graves auteurs, il ne produit contre eux aucune condamnation directe ou indirecte du Saint-Siége; et, au contraire, il cite le cardinal Bellarmin (2322) qui, tout zélé défenseur qu'il est de l'opinion de l'infaillibilité, avoue que la doctrine opposée *n'est pas proprement hérétique*, et que tout ce qu'on peut en dire, c'est *qu'elle semble erronée et approche de l'hérésie;* n'o-

(2319) *Voy.* sur ce mémoire, l'*Histoire de Bossuet, Pièces justificatives du livre* VI, t. I.

(2320) Tom. I, l. I, *Præf.*, p. 1.

(2321) *Ibid.*, c. 1, n. 5, 6, 7, 8, 9.

(2322) *Ibid.*, n. 16.

sant pas même l'assurer absolument, mais disant seulement *qu'il semble*, «videtur.»

Il rapporte aussi lui même l'endroit de ce cardinal (2323), où, poussant le plus loin qu'il peut sa censure contre la doctrine de la supériorité du concile au-dessus du Pape, il n'a pourtant pu dire autre chose, sinon que le sentiment opposé est *presque de foi*, qui est la note la plus légère qui pût sortir de la bouche d'un homme aussi prévenu.

Après cela il est étonnant que lui et ses approbateurs traitent partout d'hérétique le clergé de France et le sentiment des anciens docteurs de Paris, qui était commun de leurs temps dans les universités des autres royaumes, et fassent de si grands efforts pour aigrir le Pape contre la France, comme si l'on y défendait « des monstres d'erreur qu'il faut exterminer de tout le monde chrétien, et des dogmes pernicieux qui agitent la nacelle de saint Pierre par des flots sortis de l'enfer. » Ce sont les propres paroles de l'auteur dans l'épître dédicatoire à Sa Sainteté, à la tête du premier tome.

Il est encore plus outré dans ses préfaces, puisqu'il ose s'en prendre jusqu'à la personne du roi, lui reprochant de faire enseigner, « par violence et par des menaces de peines et de supplices, des propositions si éloignées de la piété chrétienne, des propositions si déshonorantes de la suprême autorité du Saint-Siége apostolique, et qu'on ne peut attribuer qu'à l'impiété et à l'hostilité par laquelle les hérétiques s'emportent contre ce Siége (2324). » C'est ici qu'il ose nommer ouvertement le nom auguste de *Louis XIV*, comme de celui qui, le premier « depuis Clovis, est l'auteur de ces violences, aux louanges duquel, dit-il, il ne manque que d'étendre tout à fait les erreurs dont les perfides hérétiques tâchent d'infester ce royaume très-chrétien, en y rendant comme odieuse l'autorité du Pape ;» qui est accuser le roi de manquer à un devoir essentiel d'un roi chrétien.

III. — *Il traite d'impie, hérétique et schismatique, la doctrine de l'indépendance des rois dans leur temporel.*

Ce n'est pas seulement la doctrine de l'infaillibilité qui le fait emporter à cet excès : il condamne également le clergé et le royaume de France, sous prétexte qu'on s'y oppose « à la suprême autorité des Papes sur le temporel des rois, et à la puissance coactive qu'ils prétendent pouvoir exercer en les déposant. » Dès l'entrée de son troisième tome, il range cette controverse au nombre de celles « qui se sont élevées entre les catholiques et les hérétiques (2325). » Il tâche de rendre odieuse la doctrine de l'indépendance des rois dans leur temporalité, en l'attribuant «à Calvin, à Pierre Martyr, et aux autres hérétiques ennemis déclarés de l'autorité et de la gloire pontificale (2326).»

(2323) *Præf.*, t. I.
(2324) *Ibid.*, n. 31.
(2325) *Ibid.*, t. III, l. I.

Comme si les hérétiques étaient hérétiques en tout, ou qu'on ne sût pas qu'ils retiennent beaucoup de vérités essentielles, et qui n'en sont pas pour cela moins vénérables.

Cependant, sous ce prétexte, il traite l'opinion qui défend l'indépendance des rois dans leur temporalité, *d'impie et de fausse ;* il rapporte le décret de l'inquisition de Tolède, « qui condamne comme erroné et schismatique de dire que le Pape ou l'Eglise n'ait pas une puissance directe ou indirecte pour dépouiller les rois de leur domaine (2327) ; et s'étonne que le clergé de France soutienne la proposition que ce tribunal sacré et souverain condamne d'erreur et de schisme (2328), » comme si la France était obligée à reconnaître l'autorité de l'inquisition de Tolède. Il porte son venin contre la France jusqu'aux pieds du Pape, dans la lettre dédicatoire, où il présente à Sa Sainteté ce troisième tome. Il s'y glorifie dès l'entrée, « qu'en entreprenant de défendre la suréminente autorité du Pape sur le temporel des rois, il traite une matière que peu ont traitée exprès ; » ce qui devait lui faire sentir qu'elle n'est donc pas fort essentielle au service de Dieu. Il ajoute, que nier cette autorité, c'est faire « une guerre ouverte au Saint-Siége. » A l'entendre, on est l'ennemi du Saint-Siége, si l'on n'attribue au Pape, « de droit divin, cette plénitude de puissance sur le temporel des rois. » Sous prétexte de consulter Sa Sainteté sur cette matière, il veut faire accroire à tout le monde chrétien, qu'il en va naître des *calamités* infinies, et même « un schisme imminent auquel la Déclaration gallicane ouvre une entrée manifeste. » Il dissimule que cette dispute et toutes les autres, où chacun soutient son sentiment, sans vouloir condamner ceux qui n'en sont pas, n'ont jamais fait aucune rupture ; et que la Déclaration du clergé de France, qu'il attaque perpétuellement comme *schismatique*, n'est pas écrite dans un autre esprit.

Sur cela néanmoins il reproche à ceux « qui se glorifient d'être très-chrétiens, de conspirer avec les hérétiques, et de souscrire à leur doctrine. »

Sous prétexte de ce péril imaginaire de schisme, il presse le Pape, avec toute l'amertume de son style, « d'en venir aux remèdes les plus efficaces, pour remédier aux maux dont la France est menacée, et de prévenir le schisme, qui va, dit-il, rompre la tunique sans couture de Nôtre-Seigneur, au sujet des propositions du clergé de France, que les autres royaumes jugent erronées, impies et schismatiques. »

Voilà où pousse les choses un évêque qui fait le zélé pour le Saint-Siége : mais on voit bien où il tend ; et s'il aimait le Saint-Siége, il ne donnerait pas au Pape le vio-

(2326) *Ibid.*, c. 1.
(2327) *Ibid.*, l. I, c. 2, n. 52, 73.
(2328) *Ibid.*, n. 59.

lent conseil de sévir contre les plus soumis de tous ses enfants ; et, plus espagnol que chrétien, il ne travaillerait pas à troubler un accord dont le Pape lui-même est content.

IV.— *Excès des approbateurs sur la temporalité des rois.*

Ses approbateurs sont encore plus violents que lui : mais il en adopte tous les excès en les imprimant à la tête des trois tomes de son ouvrage, et principalement dans le second, comme faisant partie de ses preuves.

On n'a jamais vu d'approbation en cette forme : ce sont pour la plupart de longs traités sur la matière ; et tous sont d'outrés panégyriques de l'auteur, composés par des religieux de son ordre ou de son diocèse, et par d'autres religieux également complaisants pour un archevêque si autorisé, qui avait été vice-roi du royaume de Valence, et qui est à présent grand inquisiteur de toute l'Espagne.

Ce prélat non-seulement s'y laisse flatter de la vanité d'être de race royale, et d'avoir toutes les qualités dont le cardinal Cajetan compose un prince (2329) ; mais encore, ce qui n'est pas supportable, il se laisse dire, comme on ferait de «Jésus-Christ, que qui le suit ne marche point dans les ténèbres (2330); et que comme l'Eglise s'écrie : *Heureuse faute d'Adam, qui a mérité d'avoir Jésus-Christ pour rédempteur !* il faut de même s'écrier : Heureuse faute du clergé de France, qui a mérité d'avoir l'illustrissime Roccaberti pour adversaire ! (2331) »

Pour autoriser cette souveraine puissance sur le temporel de tous les empires du monde, la première approbation que cet auteur fait paraître (2332), dit qu'à raison « de cette puissance du droit divin, non-seulement sur le spirituel, mais encore sur le temporel, que les hérétiques tâchent d'ôter au Pape ; il est le roi des rois, et le seigneur des seigneurs, absolument et sans aucune restriction ; » ce qui n'a jamais été dit que de Jésus-Christ. Voilà ce qu'étale ce prélat à la tête du IIIe tome, où il entreprend d'établir cette puissance absolue sur la temporalité des rois.

V. — *Ce que disent les approbateurs sur les priviléges et les libertés de nos rois et de l'Eglise de France.*

Ses approbateurs disent ailleurs (2333) : « Les Français nous opposent des priviléges et des libertés : mais les priviléges, qui sont une défection de la souveraine puissance de la chaire de saint Pierre, ne sont pas des priviléges, mais des iniquités : *Non privilegia, sed privilegia.* Tout ce qui s'élève dans la maison de Dieu est au-dessous de la chaire de saint Pierre, et est l'escabeau de ses pieds. Tout ce qu'il y a de juridiction, de grâces, de priviléges et de liberté dans les patriarches, dans les primats, dans les princes, dans les rois et dans les empereurs, ils l'empruntent (*emendicant*), ils le participent, ils le puisent du Pape et de sa parole révocable. » Je ne crois pas qu'on ait jamais dit avec tant d'excès que toute juridiction temporelle et spirituelle émane du Pape, ni que sa parole soit révocable à sa volonté, ce que néanmoins ces mêmes approbateurs confirment, en disant que « le Pape, comme suprême monarque de l'Eglise, peut révoquer, casser et abroger à sa volonté, *pro suo arbitrio*, et annuler tous et un chacun des priviléges et libertés du clergé de France, du peuple et du roi ; » sans songer qu'une très-grande partie de ces priviléges et libertés est fondée sur des concordats exprès entre les Papes et le Saint-Siége, et les rois et le royaume de France. Et néanmoins tout cela est également abandonné à la volonté du Pape et à *sa parole révocable ;* ce qui détruit tous les fondements de la foi publique.

Si c'est là un zèle pour le Pape, ou plutôt un moyen de rendre odieuse la puissance la plus vénérable qui soit sur la terre, et d'empêcher les potentats hérétiques de s'y réunir, on le laisse à considérer aux gens sages et modérés. L'auteur propose cela à la tête de ses ouvrages, comme les preuves de sa doctrine, ainsi qu'il a déjà été remarqué ; et tout est si outré, dans ses approbations étalées avec tant de faste, qu'on ajoute à tous ces excès : « Que le Pape ne peut errer dans la foi, même comme personne privée ; » ce qui a paru si excessif, que le cardinal Bellarmin et les autres l'ont rejeté.

VI. — *Outrages contre la France, et manquement de respect envers le roi dans les approbateurs et dans l'auteur même.*

L'auteur se fait partout donner la louange d'avoir exterminé une Déclaration « d'où l'on devait craindre avec horreur l'extirpation du culte divin, la ruine de la religion, le renversement des royaumes, la dégradation des magistrats légitimes, l'oppression du Saint-Siége, le mépris du Vicaire de Jésus-Christ, et la révolte contre ce divin monarque de tout le monde, et ce roi des rois (2334). » De si prodigieuses exagérations, et les outrages qu'on trouve partout contre les Français, pour relever la gloire de l'auteur, comme de celui qui les abat à ses pieds, font voir dans ces Espagnols, et dans celui qu'ils entreprennent de faire valoir, non pas des théologiens qui enseignent sérieusement et gravement, mais des ennemis emportés, qui, sous prétexte d'élever la puissance pontificale, que la France n'a jamais cessé un seul moment de révérer, ne

(2329) *Approb. colleg. Salamantic.*, t. II.
(2330) *Approb. col. Ilerd. Carmel. discalc.*, tom. II.
(2331) *Approb. de Jean de Goyri*, etc.
(2332) Tom. III, *Censura Kier. Monterd.*
(2333) Tom. II, *Appr. Compl. ordinc. Beat. Mar. de Merced.*
(2334) Loc. mox cit.

songent qu'à contenter leur aigreur, et à l'inspirer au Pape et à tout le monde.

C'est sur ce fondement qu'ils promettent à l'auteur le chapeau de cardinal, « que les astres et les destins lui doivent (2335) ; » et on voit bien à quel prix ce prélat le veut acheter.

C'est ce qui lui fait remplir des outrages que nous avons vus contre la France, jusqu'à ses épîtres dédicatoires au Pape (2336), où la révérence de Sa Sainteté devait du moins lui inspirer quelque sorte de modération. Sa préface est encore plus injurieuse ; et ce prélat y affecte de raconter au long, avec une aigreur extrême, ce qui s'est passé sur la Régale (2337), matière très-éloignée de son sujet, et sur laquelle on sait que le roi a plus donné à l'Eglise qu'on ne prétend qu'il lui a ôté : en tout cas, il sied mal à un archevêque et à des théologiens de venir avec un esprit d'hostilité troubler une négociation pacifique, où l'on tâche de concilier les esprits, et de donner au Saint-Siége toute sorte de contentement par des expédients convenables.

Cependant l'archevêque de Valence et ses approbateurs prennent cette occasion d'imputer au roi tout ce qui est le moins convenable à un si grand prince, dont on sait que le cœur est tout tourné à la piété, à la douceur, et à un respect sincère envers le Saint-Siége. Quoique cette vérité soit constante, on le représente au Pape et à toute la chrétienté, « comme ayant blessé les clefs de saint Pierre et la puissance ecclésiastique (2338) , » et comme s'étant publiquement ligué avec l'ennemi commun de la chrétienté : on lui reproche d'avoir empêché l'empereur *de délivrer la Terre-Sainte* (2339) ; comme si l'on ne pouvait pas, avec beaucoup plus de raison, reprocher si l'on voulait, à la maison d'Autriche, d'avoir mieux aimé se liguer avec le parti protestant, et avec l'ennemi le plus déclaré de la catholicité et de la royauté, pour détruire la France, et pour augmenter dans l'empire la puissance des protestants, que de poursuivre ses victoires contre les infidèles.

Sur ce fondement, un des approbateurs adresse la parole au Pape et à l'empereur, pour les animer contre le roi et contre la France, et pour rendre la guerre immortelle, jusqu'à dire au pape Innocent XII : « Servez-vous de l'occasion qui vous est offerte, pour opprimer les perfides, » c'est-à-dire, les Français qu'il nomme, dans tout son discours, comme les ennemis du Saint-Siége.

VII. — *Deux brefs du Pape à l'auteur à la tête du tome II et du tome III.*

On voit donc dans l'archevêque de Valence, et dans les approbations qu'il met à la tête de son livre, un zèle amer contre la France ; et quoiqu'on ne doute pas que la grande sagesse du Pape et sa bonté paternelle ne méprise ces déclamations emportées, on ne laisse pas de connaître les desseins ambitieux de ce prélat ; et on a même sujet de craindre que les ennemis de la France ne se vantent à la fin, quoique sans raison, d'avoir fait entrer sa Sainteté dans leurs sentiments.

Ce qui pourrait le faire soupçonner, ce sont deux brefs du Pape à cet archevêque : l'un à la tête du tome II, en date de *Rome à Saint-Pierre, du* 30 *janvier* 1693 ; et l'autre à la tête du III[e] tome, pareillement en date de *Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le* 21 *novembre* 1694 ; où l'on spécifie expressément le livre qui a été présenté à Sa Sainteté de la part de ce prélat, « sur la constance des Papes dans la foi, et sur leur suprême puissance dans la temporalité. »

Quoique le Pape lui donne de grandes louanges, et lui promette dans l'occasion, selon le style ordinaire, des marques de sa bonté paternelle, on voit bien que l'intention de Sa Sainteté n'est pas d'approuver le fond de ces livres, mais de louer seulement « la diligence, l'étude, l'affection et le zèle, l'érudition et l'esprit que l'auteur emploie à l'avantage du Saint-Siége, qui sont les termes des brefs de Sa Sainteté : néanmoins il est fâcheux de voir, à la tête de cet amas d'invectives contre un si grand roi, deux brefs du Pape à la louange de celui qui les étale avec tant d'aigreur, et qui ose répandre son venin contre un prince si pieux, dans ses préfaces, et jusque dans les épîtres qu'il adresse à Sa Sainteté.

VIII. — *Quel remède on peut apporter à ce livre injurieux. — Trois choses proposées au roi sous son bon plaisir. — La première.*

Après cela il paraît que Sa Majesté peut faire trois choses : la première, de faire défendre, par un arrêt de son parlement, le débit dans son royaume d'un ouvrage de cette nature (2340).

On a prononcé souvent des condamnations plus rigoureuses contre des livres semblables, quoique beaucoup moins envenimés, puisqu'ils ne contenaient rien de personnel ; on les a lacérés par la main du bourreau, et condamnés au feu ; on les a flétris par des censures de la Sorbonne, comme il paraît par celle de Sanctarel et des autres. Mais il semble que par sa bonté et par sa clémence, même par une espèce de respect pour les brefs du Pape qui sont à la tête, le roi puisse prendre des sentiments plus modérés.

IX. — *Seconde et troisième chose que le roi peut faire.*

La seconde chose que le roi peut faire,

(2335) *Approb. Lud. Tarr. e societ. Jes.*, t. II.
(2336) *Ep. dedic.*, t. III.
(2337) *Præf.*, t. I, *N. sur la Régale.*
(2338) Tom. II *Approb. Isid. Aparacii. Gilart.* etc.

(2339) *N. sur le Turc.*
(2340) Le parlement de Paris, conformément à ce qui est proposé dans ce mémoire, rendit un arrêt, le 20 décembre 1695. par lequel il défend de débiter les livres de Roccaberti.

c'est de faire supplier Sa Sainteté qu'elle veuille bien s'expliquer sur l'intention de ses brefs, de peur qu'on n'en étende les louanges jusqu'aux invectives irrespectueuses dont sont remplies les préfaces et les épîtres dédicatoires de l'archevêque de Valence au Pape même.

Il ne paraît pas que le Pape puisse refuser de faire sur ce sujet une réponse et déclaration avantageuse, qu'on pourra trouver moyen de rendre publique.

En troisième lieu, il paraît qu'en tout cas le roi pourrait faire supplier le Pape d'empêcher les Espagnols et tous les autres de traiter la France et son clergé d'hérétiques et de schismatiques, sous prétexe d'opinions que le Saint-Siége n'a jamais notées d'aucune censure.

Il n'est plus question d'invectiver contre la déclaration du clergé de France, sur laquelle le Pape est content, et le clergé ne dit mot : mais sous prétexte de s'y opposer, outrer la censure jusqu'à vouloir qu'on soit hérétique ou schismatique, pour ne pas suivre des sentiments qu'on agite depuis trois cents ans dans les écoles, sans que les Papes les aient notés ou défendus, même pour ne pas reconnaître dans le Saint-Siége la puissance de déposer les rois et de disposer de leur temporel, c'est un excès si étrange qu'on ne le peut dissimuler.

La France est pleine de gens savants et de plumes très-éloquentes, qui, sans déroger aux droits et à l'autorité du Saint-Siége, pourraient faire voir l'injustice de ces censures, et montrer à l'archevêque de Valence et à ses semblables, leur ignorance et leur emportement. Ils pourraient faire voir aux Espagnols que pour ne pas appeler le Pape *roi des rois sans restriction*, et pour ne pas venir devant lui, comme parle l'un des approbateurs, *l'encens d'adoration à la main* (2341), ils n'en savent pas moins défendre *la constance des Pontifes romains dans la défense de la foi*, et les autres prérogatives de leur siége. On pourrait aussi relever les excès où les Espagnols, qui font tant les religieux, se sont laissé emporter contre le Saint-Siége, pour peu qu'ils aient cru être blessés. On n'épargnerait pas l'archevêque de Valence ni ses vaines dissertations sur le phénix et sur les antipodes, ni le fatras de ses ignorantes et inutiles citations entassées sans choix et sans jugement. Si l'on ne fait point de justice au roi sur ce sujet, et qu'on permette toujours de condamner la France comme hérétique ou schismatique, quoiqu'il n'y ait aucun royaume où la foi soit défendue plus fortement et plus purement, à la fin il faudra laisser repousser ces outrageux discours, et montrer à nos ennemis qu'ils n'en sont pas plus orthodoxes, mais seulement plus emportés et plus injustes, pour condamner ou de schisme ou d'hérésie tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs excès.

X. — *Remarques sur ce Mémoire et ce qu'il semble qu'on doit éviter dans cette occasion.*

On a tâché de ne rien dire jusqu'ici (sauf le meilleur jugement de Sa Majesté) qui ne paraisse pouvoir être porté au Pape de vive voix et par écrit, par ceux qui sont chargés à Rome des affaires de Sa Majesté, en ajoutant ou retranchant ce que le roi trouverait à propos par sa prudence, et selon les conjonctures présentes. On se croit après cela obligé de dire plus expressément ce qu'il semble qu'on doit éviter dans cette occasion.

On doit éviter, premièrement, de faire faire une censure de Sorbonne, pour deux raisons : la première, parce qu'il y en a déjà plusieurs sur tous les sujets : la seconde, parce que ce serait donner à Rome, sans nécessité, une occasion de querelle ; ce qui semble ne convenir pas à la conjoncture présente.

Secondement, il semble encore, pour cette dernière raison, qu'on doit éviter dans l'arrêt qui se donnera, les termes injurieux de lacérer ou de brûler par la main du bourreau. Pour repousser les injures, de simples défenses du débit suffisent ; et le Pape ne peut s'en offenser, à cause des invectives et outrages dont le livre est plein.

Troisièmement, on suppose que MM. les gens du roi, en disant ce qui sera essentiel à l'affaire, sauront éviter par leur prudence les termes qui pourraient causer de l'aigreur.

M. Roccaberti s'étend beaucoup sur des faits particuliers, comme sont celui de la procédure de feu M. l'archevêque de Toulouse, et celui de la condamnation et exécution en effigie du frère Jean Cerle (2342), et autres de cette nature. On les a omis dans ce Mémoire, et on croit, pour de très-bonnes raisons, qu'il n'est pas besoin d'en parler.

Pour ceux qu'on a relevés, comme il pourrait y avoir de l'inconvénient à dissimuler tout à fait des outrages et des invectives publiés avec tant d'apparat, il n'y en aurait pas moins à pousser les choses si loin, que le cours des négociations nécessaires avec le Saint-Siége en fût retardé.

(2341) *Cens. Complut.*, t. II.

(2342) Le F. Jean Cerle, chanoine régulier de la cathédrale de Pamiers, et précenteur de cette Eglise, avait été élu par le Chapitre, vicaire général du diocèse, le siége vacant par la mort de M. Caulet. La cour était alors irritée contre ce Chapitre, à cause de son opposition aux droits de la Régale que le roi prétendait avoir sur tous les archevêchés et évêchés de son royaume. Ce fut ce qui engagea M. Joseph de Monpezat de Carbon, archevêque de Toulouse, à procéder contre les FF. Cerle et Charlas, vicaires-généraux : il déclara nulle leur nomination, et nomma en leur place un autre grand vicaire. Le F. Cerle en appela au Saint-Siége, qui confirma sa nomination. Le Parlement de Toulouse, sur les ordres du roi, le condamna à avoir la tête tranchée ; ce qui fut exécuté en effigie dans les villes de Toulouse et de Pamiers. (*Ed. Paris.*)

V.

DE DOCTRINA CONCILII TRIDENTINI

CIRCA

DILECTIONEM IN SACRAMENTO PŒNITENTIÆ REQUISITAM.

Cum in ecclesiasticis et solemnibus collationibus nostris, per annos proxime elapsos, sæpe multumque quæsitum sit de dilectione Dei, præsertim ea quæ ad sacramentum pœnitentiæ requiratur : nos quidem, rogantibus fratribus et compresbyteris nostris, polliciti sumus futurum, ut quæ de tanta re per diversos conventus viva voce responsa protulimus, eadem scripto traderemus, ad rei memoriam. Itaque otium nacti liberamus fidem nostram, et conscientiam gravi onere relevamus. Sane quæstionem totam, si opus fuerit, ex altissimis traditionis fontibus repetemus : hic autem, ne nostra in immensum tractatio excurrat, eo omne studium conferemus, ut sacrosancti concilii Tridentini expressa decreta, quanta fieri poterit brevitate ac simplicitate sermonis, accurate exponantur. Sic autem procedimus.

I. Ac primum præmonemus quædam, quæ ad rei intelligentiam necessaria videantur, quæque apud omnes jam in confesso sint : nempe illud, divino de dilectione mandato directe imperari ipsum per se diligendi actum. Sane non defuerunt, qui docerent imperari tantum, ut diligendi habitum, charitatis infusæ et habitualis opera, per dispositiones ad id requisitas, comparare, sive potius impetrare studeamus. Sed id stare non potest; cum, ut cætera omittamus, sufficiat istud, quod relato illo summo de charitate mandato : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo*, subdat ipse Dominus : *Hoc fac et vives* (*Luc.* x, 27, 28) : quo directe et perspicue ipse actus ipsum diligendi exercitium imperatur. Itaque ab Alexandro VIII hæc prolata censura est, quam ad verbum referimus, ut nuperrime Romæ est typis edita, Innocentii XII, vere optimi ac maximi Pontificis, jussu : « Sufficit ut actus moralis tendat in finem ultimum interpretative. Hunc (finem ultimum scilicet) homo non tenetur amare, neque in principio, neque in decursu vitæ mortalis. » Qua de re Pontifex sic censuit : *Hæc propositio est hæretica : die Jovis* 24 *Aug. anno* 1690. Quod autem quidam, loco vocis *Hunc*, alii reposuerunt *Hinc*, eumdem sensum, eamdem censuram effert : neque de hac re litigare est animus.

In eam hæresim impingunt, qui negant, verbo *Diliges*, respondere specialem dilectionis actum, qui a Deo imperetur. Sane exstiterunt, qui dicerent (2343), « præceptum amoris Dei et proximi, non esse speciale, sed generale, cui per aliorum præceptorum adimpletionem satisfit. » Quam propositionem alii aliter exprimunt; nempe sic : ut mandato charitatis imperetur tantum illa dilectio, quam *effectivam* vocant, in omnium mandatorum exsecutione contentam : non autem imperetur dilectio *affectiva*, sive specialis actus et affectus diligendi Dei propter suam excellentissimam dignitatem atque bonitatem. Hæc autem doctrina a sacra Facultate theologica Parisiensi, erroris, impietatis, et repugnantiæ cum mandato maximo condemnata, nec defendi, nec tolerari potest. Nam dari aliquem specialem dilectionis actum, vel hæc Davidis probant : *Diligam te, Domine* (*Psal.* XVII, 1) : et in oratione Dominica, illud : *Sanctificetur nomen tuum* (*Matth.* VI, 9), quo Dei glorificandi studium continetur; et illud : *Adveniat regnum tuum :* quo Deus non tam regnare nos facit, quam ipse in nobis regnat; denique illud : *Fiat voluntas tua*, quæ est humanæ voluntatis cum divina, ut est inter cœlites, mira et perpetua consensio : atque is est ipsissimus dilectionis actus. Neque omittendum illud : *Dimitte nobis..... sicut dimittimus :* qui est expressissimus fraternæ dilectionis actus, cum Dei dilectione necessario conjunctus. Cum ergo detur specialis dilectionis actus, eum designari voce, *Diliges*, nemo pius diffitetur. Ac revera non potest Deus toto corde diligi, si nullus unquam specialis ac proprius actus dilectionis elicitur, nullaque ejus actus obligatio agnoscitur. Unde hæc propositio : « In rigore loquendo, non videtur quod homo teneatur unquam per totam vitam suam elicere actum amoris Dei ; » a sacra Facultate Lovaniensi (2344), *ut impia, et primam legem Christianæ vitæ evertens*, proscripta est, rite interrogantibus et approbantibus episcopis : et clare inducit hæresim ab Alexandro VIII condemnatam, quam memoravimus.

Nec minus necessario damnatæ propositiones istæ. Prima : « Præceptum amoris Dei per se tantum obligat in articulo mortis (2345). » Altera : « An peccet mortaliter,

(2343) *Censura Guimenii*, tit. *De charit.*
(2344) *Censura Lov.*, 1657, prop. 24.
(2345) *Censura Guimen.*, eod. titulo.

qui actum dilectionis Dei semel tantum in vita eliceret, condemnare non audemus (2346). » Denique : « Probabile est, ne singulis quidem rigorose quinquenniis per se obligare præceptum charitatis erga Deum (2347). » Revera enim nulla causa subest, cur per quinquennium is actus supprimatur, potius quam semel editus, per totam postea vitam ; aut nec semel editus, omnino prætermittatur. E contra, si vel semel obligat, obligat centies, obligat millies, obligat nullo termino numeroque, neque anxie disputandum, quo præcise tempore et loco, quod ex variis circumstantiis, inspirationibus, ac tentationibus pendet ; sed eo enitendum est, ut tanta diligentia curemus tantæ necessitatis actum elici, ut nullum sit in omittendo aut negligendo periculum.

Eo igitur nos adigunt tot damnatæ a celeberrimis Academiis, imo vero a Summis Pontificibus, propositiones : nec refert qua decreti formula ; cum in eam damnationem, et ipsa rei natura, et totius Ecclesiæ consensio nos inducat.

Unde etiam merito reprobatur hæc propositio (2348) : « Tunc solum obligat de Deo diligendo mandatum, quando tenemur justificari, et non habemus aliam viam qua justificari possimus : » quasi Deus se velit diligi tantum a peccatoribus, non autem a justis; aut tanti præcepti observantia ad justificationis gratiam impetrandam tantum, non autem ad conservandam augendamque pertineat : quod neglecto, ipsa incuria, gratiam justificationis amittant.

Hæc igitur erronea et hæretica procul a fidelium mentibus propulsanda sunt. Quantum autem et quanto sub discrimine oporteat tantum actum frequentare, ipsa Dominica oratio, quæ quotidiana dicitur, satis docet ; quippe quæ vero et pleno sensu sine actu dilectionis proferri non possit ; cum hæc ipsa vox, *Pater noster*, si recte, et ut a Christo pronuntiata est, dicitur, teste Apostolo, inducat *spiritum non timoris, sed adoptionis et charitatis, in cordibus nostris clamantem : Abba Pater.* (*Rom.* VIII, 15 ; *Galat.* IV, 6.)

Sin autem objicitur illud æque impium ac nugatorium de præceptis positivis, non semper iis teneri nos, atque adeo nunquam, vel vix unquam : eo res recidit nobis, ut omnis intercidat fidei et spei exercendæ obligatio; imo Dei metuendi, cogitandi de Deo, ac de salute sua aut fide ; ex quo vita Christiana oblivioni Dei, atque inde consecutæ omni injuriæ ac nequitiæ relinquatur. Quem in gurgitem jam demersi sunt qui hæc dicunt : « Homo nullo unquam suæ vitæ tempore tenetur elicere actum fidei et charitatis, ex vi præceptorum divinorum ad eas virtutes pertinentium (2349). Fides non censetur cadere sub præceptum speciale secundum se. Satis est actum fidei semel in vita elicere (2350). »

II. His igitur generalim præmissis de mandato diligendi Dei, jam quæ sint ejus partes ad justificandum impium maxime in sacramento Pœnitentiæ, ex decretis Tridentinis explicare aggredimur. Quam disputationem ita partiemur : ut primum agamus de sacramentorum, quibus justificamur, efficientia ; quo loco demonstrabimus ad illa non requiri eam dilectionem, quæ cum sacramentorum suscipiendorum voto semper justificet. Deinde tractabimus de incipiente dilectione, saltem ad justificationis gratiam in sacramentis impetrandam omnino necessaria. Denique ex certis principiis difficultates resolvemus : atque is erit hujus tractationis finis.

PRIMA PARS.

III. Ac primum, sacrosancta synodus de sacramentorum quibus justificamur effectu, sive efficientia, hæc tradidit : « Hanc dispositionem seu præparationem justificatio ipsa consequitur (2351). » Quæ verba sancta synodus subdit, post expositam præcedente capite illam dispositionem seu præparationem, quæ in fide, atque inde profecto « divinæ justitiæ timore, in spe propter Christum, atque in ipso incipientis dilectionis » motu reponatur : « ex quo peccatorum odium ac detestatio exsistat, per eam pœnitentiam, quam ante baptismum agi oportet : denique, in proposito suscipiendi baptismi, inchoandi novam vitam, et servandi divina mandata (2352). »

Non ergo hæc omnia justificationem includunt; non fides, non spes, non illa dilectio incipiens, non illud ex dilectione odium ac detestatio peccatorum ; non illa pœnitentia, aut illud suscipiendi baptismi propositum ac votum, quamvis cum novæ vitæ proposito, et quadam etiam inchoatione conjunctum : non illa, inquam, omnia, optima licet et sancta, justificationem includunt, sed sunt ejusmodi, ex quibus, teste sacrosancto concilio, *ipsa justificatio consequatur.*

IV. Huc accedunt ex eodem capitulo verba sequentia : « Instrumentalis item causa (justificationis) est ipse baptismus, quod est sacramentum fidei. » Quibus verbis constat, ipsum sacramentum, non acceptæ justitiæ sigillum, ut hæretici volunt, sed ejus accipiendæ atque adipiscendæ causam et instrumentum esse.

V. Id autem luculentius ac firmius docet alterum capitulum ex sessionis 7 prœmio repetitum, quod est ejusmodi : « Ad consummationem salutaris de justificatione doctrinæ consentaneum visum est de sanctissimis Ecclesiæ sacramentis agere, per quæ omnis justitia vera vel incipit, vel cœpta augetur, vel amissa reparatur. » Ex quo constat, quædam sane sacramenta ea esse, per

(2346) Innoc. XI, prop. 5.
(2347) *Ibid.*, 6.
(2348) *Ibid.*, 7.
(2349) Alex. VII, prop. 1.
(2350) Innoc. XI, 16, 17.
(2351) Sess. 6, c. 7.
(2352) *Ibid.*, c. 6.

quæ justitia jam antea per susceptum sacramentum accepta tantum augeatur, quæ nos sacramenta vivorum sive justorum appellamus : sed alia etiam sacramenta ea esse, per quæ « justitia incipiat, vel amissa reparetur, » sive recuperetur; qualia omnino sunt baptismi ac Pœnitentiæ sacramenta ; quæ sane peccatoribus dentur et mortuis, sed per eadem sacramenta cum fide suscepta revictúris. Quo etiam pertinent, ex eadem sessione septima, canones 6, 7 et 8, ubi sub anathematis pœna prohibetur, ne quis dixerit eadem sacramenta « signa quædam esse ac notas jam acceptæ justitiæ, non vero in iisdem gratiam contineri, dari, et reipsa conferri : idque ex opere operato, quantum est ex parte Dei, si rite suscipiant nec obicem ponant. »

VI. Quæ dogmata atque decreta, sive, ut vocant, principia generalia, ut sacramento pœnitentiæ applicentur eadem sacrosancta synodus docet, « etsi contritionem hanc (quam describit) aliquando charitate perfectam esse contingat, hominemque Deo reconciliare, priusquam hoc sacramentum actu suscipiatur, ipsam nihilominus reconciliationem ipsi contritioni, sine sacramenti voto, quod in illa includitur, non esse ascribendam. » Quo liquet, non id semper aut ex natura rei fieri, sed tantum *aliquando contingere, ut illa contritio charitate perfecta sit* : unde subdit, quamcunque aliam contritionem, eum esse « motum, quo pœnitens adjutus viam sibi ad justitiam parat, quique ad Dei gratiam in sacramento Pœnitentiæ impetrandam disponit. » Cæterum contritionem eam quæ statim Deo reconciliet, etiam ante susceptum actu sacramentum, eam esse tantum, « quam aliquando charitate perfectam esse contingat : » atque adeo alios esse casus, eosque vulgatos atque communes, quibus absolutio sacerdotis hominem adhuc reperiat obligatum lethalibus culpis, neque justificatum supponat sed faciat.

VII. Huc spectat etiam ejusdem sessionis canon 9 : « Ne quis dixerit, absolutionem sacramentalem sacerdotis non esse actum judicialem, sed nudum ministerium pronuntiandi et declarandi remissa esse peccata : » quod non satis pro sancti concilii intentione fixum haberetur, si omnis absolutio actu suscepta hominem jam justum, jamque Deo gratum ac reconciliatum reperiret, idque ex natura rei, sive ex institutione divina, fieri oportere pro certo crederetur. Sic enim sacramenta, quibus justificari credimus, opus justificationis ac remissionis peccatorum jam perfectum supponerent : hominemque nullius alterius rei indigentem, quam ut ei jam remissa esse annuntiaretur, ac declararetur. Ipsa quoque absolutionis formula, quod absit, mendax esset, si nunquam peccata solveret, sed soluta aperiret ; nec ministri Christi vere unquam exercerent concessam sibi ligandi ac solvendi, remittendi ac retinendi potestatem, si nunquam solverent, atque remitterent ; sed semper soluta vincula, semper dimissa peccata supponerent. Et quemadmodum ad vere exercendam ligandi ac retinendi potestatem, intelligere debemus non supponi ligatos, et actu judiciali sub nexu retentos, sed effici, ut vere ligati, vere et positive sub nexu retenti habeantur ; ita de potestate solvendi ac remittendi peccata credendum est, nec supponi tantum jam soluta et dimissa, sed vere effici ut actu solvantur ac remittantur.

Quæ omnia in hunc syllogismum concludi possunt. Qui specialis est sacramenti effectus, is ante sacramentum actu susceptum non necessario supponitur, sed per illud efficitur. Atqui, in baptismo et pœnitentia, specialis sacramenti effectus est ipsa justificatio, seu remissio peccatorum. Ergo justificatio seu remissio peccatorum, in baptismo et pœnitentia actu susceptis, non necessario supponitur, sed per illud efficitur. Ergo ulterius, quod *aliquando* id fiat, non est necessarium, sed casuale et accidentarium, nempe *cum contritionem charitate perfectam esse contingit*, ut ex Tridentino (2352*) diximus.

VIII. Hæc ergo dogmata circa sacramentorum efficaciam sive efficientiam, non nisi læsa fide Tridentina, negari possunt. Quare diligentissime cavit sanctissima et doctissima synodus, ne quam tanta auctoritate ac perspicuitate asseruit virtutem ac vim, eamdem, quod absit, evertere videretur. Itaque cum clare definierit, uti prædiximus (2353), et mox luculentius declarabimus, ad justificationem in sacramentis requiri, ut ad eam moveamur non solo timore pœnæ, sed etiam dilectione justitiæ ; ne tamen putarent eam dilectionem saltem cum voto sacramenti statim esse vivificam, sive reconciliatoriam ac justificantem, eam certis characteribus, a viva et reconciliatoria, sive justificante contritione discrevit : quod hæc quidem sit, ut diximus (2354), charitate perfecta ; illa autem sit dilectio tantum *incipiens*, nec ad eum deducta finem, ut charitate perfecta sit : unde etiam fit, ut sit præparatoria, non perficiens, aut justitiam inducens, sed ea quam ipsa justitia consequatur : ut sit denique, non nova vita, quod est opus contritionis charitate perfectæ, sed novæ vitæ propositum, ejusdemque inchoatio quædam. Quos incipientis dilectionis characteres nunc explicare aggredimur : atque hæc erit secunda pars nostræ disputationis, haud obscurioribus aut inferioribus sacrosancti concilii firmata decretis, et pari utique fide retinenda.

PARS SECUNDA.

IX. Placet igitur primum ex sessione VI, cap. 6, sequentia recitare : « Disponuntur autem ad ipsam justitiam, dum excitati divina gratia... libere moventur in Deum,

(2352*) Sess. 14, c. 4.
(2353) Sup., n. 3.
(2354) *Ibid*, n. 6.

credentes vera esse, quæ divinitus revelata et promissa sunt; atque illud imprimis, justificari impium per gratiam ejus;... et dum peccatores se esse intelligentes, a divinæ justitiæ timore, quo utiliter concutiuntur, ad considerandam Dei misericordiam se convertendo, in spem eriguntur; fidentes Deum sibi propter Christum propitium fore, illumque tanquam omnis justitiæ fontem diligere incipiunt. » Quibus verbis, necessariæ dispositiones tres distincte et ordine proponuntur : primum *fides;* eique conjunctus divinæ justitiæ *timor :* deinde *spes* per Christum : tertio, ipsa *dilectio*, sed tantum *incipiens.* Quarum dispositionum si quis vel unam detraxerit, tanti concilii integram perfectamque doctrinam truncasse judicetur.

X. Quid sit autem illud, quod « Deum tanquam omnis justitiæ fontem diligere incipiant, » facile intelliget qui illam justitiam, quæ Deus est, per se ac propter se diligendam, ac nobis communicandam per Christum, nosque efficienter justificantem consideraverit, quemadmodum ait Paulus : *Ut sit ipse justus, et justificans eum qui est ex fide Jesu Christi.* (*Rom.* III, 26.) Diligitur ergo *Deus ut fons justitiæ*, cum diligitur ut justus atque justificans : quam justitiam nos esurire ac sitire oportet, dicente Domino : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* (*Matth.* V, 6); atque inde præparari ad justitiam capessendam, cum eam esurire et sitire pœnitentes incipimus : quod est piæ et sanctæ dilectionis initium, justificandis hominibus penitus necessarium : ne scilicet, quod ait idem Apostolus, *ignorantes justitiam Dei*, qua ipse justus est atque justificans; *et suam*, id est operum ac meritorum suorum, *volentes constituere, justitiæ Dei non essent subjecti.* (*Rom.* X, 3.) Qua voce jubemur veræ justitiæ subjacere libera voluntate, et in eam consentire; quod sine aliquo incipientis saltem dilectionis voluntario ac libero motu esse non poterat.

XI. Stante ergo illo, fideique ac spei distincte superaddito, incipientis dilectionis sensu, quid inde consequatur sacra synodus docet his verbis : « Ac propterea (eo scilicet quod Deum justitiæ fontem diligere incipiant) moveantur adversus peccata per odium aliquod et detestationem, hoc est, per eam pœnitentiam quam ante baptismum agi oportet ; » ut inde exoriatur peccati odium et detestatio, quod auctor justitiæ Deus diligi ac placere incipiat : qua in re sita est illa pœnitentia, sine qua prævia neminem justificari posse, aut unquam justificari potuisse, constat.

Summa autem hujus rei est, quod homo peccator, post peccata commissa, hoc est, post tot dicta, facta et concupita contra legem æternam, in quo, post beatum Augustinum, theologi omnes rationem peccati constituunt; jam incipiat convertere se ad ipsam justitiam, quæ Deus est: hoc est ad legem æternam, quæ est super omnia, ac præsidet rebus humanis : nec tamen ei perfecte conjungi, qui est ipse justificationis effectus; sed tamen ad eam assurgere, eamque rebus omnibus velle anteponere : unde incipit quæri et reduci ille ordo, quem, eodem Augustino teste (2355), « lex æterna observari jubet, perturbari vetat. »

XII Subdit sancta synodus : « Denique dum proponunt suscipere baptismum, inchoare novam vitam, et servare divina mandata, » quod confirmat sancta synodus, etiam relato hoc Christi mandato : *Euntes docete omnes gentes*, etc., *docentes eos servare omnia quæcunque mandavi vobis*(*Matth.* XXVIII, 19, 20) : quo fiat etiam illud : *Præparate corda vestra Domino.* (*I Reg.* VII, 3)

Est igitur, teste Scriptura sacra, synodo interprete, omnino necessarium quod ad justificationem homines præparentur, ut corde gerant non inane, sed firmum ac verum propositum servandi *omnia* mandata quæcunque Christus imposuit quibus omnibus maxime comprehendi primum illud ac maximum omnium mandatorum, quo Dominum Deum nostrum diligere toto corde, tota mente, totis viribus, hoc est propter ipsum ac super omnia jubeamur, nemo sanus negaverit, Hujus ergo tanti præcepti, nisi quis veram ac sinceram exsecutionem et observationem firmo proposito intendat, nec servare mandata, omisso omnium maximo, nec justificari vult ut profecto constet, justificationis propositum nullum esse posse, nisi cum vera Dei summe ac super omnia diligendi voluntate conjunctum; quo sanctæ dilectionis saltem aliquod initium continetur: nec frustra synodus *novæ vitæ inchoandæ propositum* inesse oportere decernit, quod mox, suo loco, ex ejusdem synodi sententia perpendemus. An autem, sine aliquo incœptæ et inchoatæ dilectionis initio, stare possit voluntas implendi divini de summa dilectione mandati, certissime credimus dubitare posse neminem.

XIII. Hæc ex sexto capite sextæ sessionis. Septimum vero sic incipit : « Hanc dispositionem, seu præparationem, justificatio ipsa consequitur ; quæ non est sola peccatorum remissio, sed et sanctificatio et renovatio interioris hominis per voluntariam susceptionem gratiæ, et donorum, unde homo ex injusto fit justus, et ex inimico amicus. » Nemo ergo vereatur, ne præmissæ a Concilio tot ac tantæ dispositiones ac præparationes justificationem contineant ; cum eadem Synodus aperte præcaveat ne id sentiamus, ac monitos nos velit, has esse præparationes ac dispositiones tantum, *quas ipsa justificatio consequatur.*

Jam, illa verba perpendant : « Justificatio non est sola peccatorum remissio, sed et renovatio interioris hominis per voluntariam susceptionem gratiæ, et donorum, quibus homo efficitur ex injusto justus, et ex inimico amicus. » Quæ si consideraverint, profecto intelligent, in ipso renovatio-

(2355) *Cont. Faust.*, l. XXII, c. 30, t. VIII.

nis interioris actu inesse liberum actum, qui sit *voluntaria susceptio gratiæ* : addit, *et donorum ; unde homo ex injusto fit justus, et ex inimico amicus* : ut certum omnino sit, dum justificamur, atque interius renovamur, plane consentire nos in ipsam justitiam atque amicitiam ipsa justificatione reparatam ac redintegratam : quod nihil aliud esse possit, quam fructus et actus veræ ac perfectæ dilectionis, ex ipsa justificationis gratia consecutæ : cum præsertim sancta Synodus illam ipsam justitiam in charitate collocet, « quæ, » inquit, « diffunditur in cordibus eorum, atque ipsis inhæret : » quod etiam clare ac sub anathematis pœna repetitum et inculcatum, ejusdem sessionis canone 11.

XIV. Hanc doctrinam ex sancto Thoma depromptam esse, imo ex ejus verbis pene contextam, postea demonstrabimus. Nunc, ne distrahatur animus, mox relata verba concilii notatu dignissima paulum pensitanda sunt. Nam respiciunt animam sub ipsa gratiæ infusione, in ipso justificationis ac renovationis instanti constitutam ; actu enim suscipit gratiam, non modo peccata remittentem, sed etiam interius renovantem ac sanctificantem ; actu, inquam, hanc suscipit. Quid autem ? an mortuo modo ? imo, inquit, *voluntaria susceptione gratiæ*, hoc est, libera et actuali consensione in illam ut actu inhærentem. Hæc est enim concilii mens, hoc est fidei catholicæ ab hæreticorum perversa credulitate discrimen. Nec tacet concilium. Est enim illa *susceptio voluntaria gratiæ et donorum*. Cujus autem gratiæ, quorumve donorum ? horum certe quibus homo fit *ex injusto justus, et ex inimico amicus*. Hæc est ergo illa actualis et voluntaria consensio in amicitiam Dei, hoc est profecto in ipsam inter nos et Deum mutuam charitatem. Nihil enim est aliud ista amicitia, ex consensu theologorum, quam mutua charitas. Fit ergo consensio in ipsam inter nos et Deum mutuam charitatem. An sine ullo charitatis actu ? Quis hoc vel cogitare possit? Addit vero synodus, esse consensionem in gratiam, ex qua *homo fit de injusto justus*. Quomodo autem justus? Nempe, ut ex synodo diximus, (2356) *diffusa intus charitate per Spiritum sanctum*, atque animis *inhærente*. Consensio autem libera et actualis in illam habitualem inhærentemque charitatem, est ipse elicitus charitatis actus. Quare justificatio non sine habituali et actuali simul charitate transigitur.

An igitur necesse est, ut omnes justificati inhærentem et habitualem charitatem distincte cogitent ; cum tot sint veri pœnitentes, qui ne has quidem voces intelligant? Recte, si de vocibus, non autem de ipsis rebus ageretur. Non enim si tam multi sunt, qui nesciant prope inhærere quid sit : ideo ignorare oportet pœnitentes, fieri aliquid in eis operatione divina per Spiritum sanctum, quo immutetur animus intus, fiatque vere sanctus ac justus, non imputata ab extrinseco Christi justitia, ut hæretici somniant, sed vere communicata et infusa, imo etiam stabili ac permanente : unde habitualis dicitur. Non ergo voces illæ theologicæ, sed ipsa summa rerum cogitanda est pœnitentibus, *ut sciamus quæ à Deo donata sunt nobis* (*I Cor.* II, 12); ne cæcam, infructuosam, totque acceptorum in ipsa justificatione donorum ac beneficiorum immemorem agamus pœnitentiam.

Verum ulterius procedendum est. Neque enim statim, ac nulla congrua dispositione prævia, fit transitus ad ipsam charitatem habendam et exercendam ; imo vero necesse est, ipsum habitum aliquid antecedat per modum disponentis atque transeuntis; quæ est ipsa dispositio a synodo agnita dilectionis illius incipientis supra memoratæ : sic sane, ut illud disponens atque incipiens, in verum, fixum, perfectumque actum desinat connaturali progressu, fiatque simul in nobis et exerceatur charitas, quam ultro et libere justificati ac renovati suscipimus.

XV. Hæc sane vera sunt, et ex concilii clara definitione certa. Verum profecto nobis hic id vel maxime cogitandum est, non quod justificationem comitetur aut consequatur, sed quod antecedat ac præparet ; hoc est, ipse consensus liber ac voluntarius in futuram justitiam et charitatem in cordibus diffundendam eisque inhæsuram. Quam autem sit libera illa consensio, jam quidem ex capite 6 sessionis 6 retulimus, dicente concilio, *disponi ad justitiam, dum libere moventur in Deum*. Verum id ex capitis 5 antecedentis adhuc clariore et expressiore doctrina repetendum. Verba autem sanctæ synodi hæc sunt : nempe, inquit, « ipsius justificationis exordium in adultis a Dei per Christum Jesum præveniente gratia sumendum esse, hoc est, ab ejus vocatione, qua, nullis eorum exsistentibus meritis, vocantur : ut qui per peccata a Deo aversi erant, per ejus excitantem et adjuvantem gratiam ad convertendum se ad suam ipsorum justificationem, eidem gratiæ libere assentiendo et cooperando, disponantur : ita ut, tangente Deo cor hominis per Spiritus sancti illuminationem, neque homo ipse nihil omnino agat, inspirationem illam recipiens; quippe qui illam et abjicere potest, neque tamen sine gratia Dei movere se ad justitiam coram illo libera sua voluntate possit. » Quod item ejusdem sessionis canone 4 et 9 confirmatum omnes norunt.

Sic quam libera fuit ac voluntaria susceptio gratiæ actu justificantis atque renovantis, tam liberam et voluntariam esse oportet *conversionem* hominis *ad suam justificationem futuram*, tam libero motu *ad justitiam;* hoc est, ex antedictis, ad amicitiam atque charitatem *movere se* Deique vocationi *libere assentiri et cooperari* necesse est. Hæc sancta synodus claris verbis decernit. His autem actibus illud comprehenditur, ut pœnitentis animus vocanti *ad gratiam, ad justi-*

(2356) Sup., n. 13, sub fine.

tiam, ad amicitiam, ad ipsam *charitatem*, Deo se præparet liberrimo motu, vera electione, et Spiritui sancto ad justitiam, hoc est, ad ipsam charitatem moventi et excitanti, se totum libero subdat. His etiam efficitur, animam pœnitentem eidem Spiritui sancto adducturo justitiam, ac diffusuro intus in cordibus charitatem, ultro occurrere, et assentiendo cooperari; venturam charitatem arripere, inhæsuræ aptare se; invitantem et oblatam eligere, acceptare, complecti : quæ sine aliquo jam incipientis sive transeuntis ac disponentis dilectionis motu non fiunt.

XVI. Huc accedit aliud ex ejusdem sessionis 6, cap. 7, repetitum : nempe ut ii qui se ad justificationem præparatos volunt, *petant fidem*, non illam *mortuam et otiosam*, quam Jacobus memorat (*Jac.* II, 17), sed vivam et actuosam, de qua dicit Paulus (*Galat.* V, 6), *in Christo Jesu neque circumcisionem aliquid valere, neque præputium; sed fidem, quæ per charitatem operatur.* Hoc enim attestatur idem concilium Tridentinum, cum, his recitatis Apostoli verbis, subdit : « Hanc fidem ante baptismi sacramentum, ex apostolorum traditione, catechumeni ab Ecclesia (docente et orante) petunt, cum petunt fidem vitam æternam præstantem : » petunt, inquam, fidem eam quæ per charitatem operatur vivam et salvificam : quam petere et exspectare non nisi ex quodam ejusdem initio possumus; quod est illud a synodo prædicatum, piæ, post fidem ac spem, præparatoriæ dilectionis initium.

XVII. Hæc igitur nobis ex sexta sessione deprompta sint, maxime ex capite sexto, cui respondet canon 3, his verbis : « Si quis dixerit sine præveniente Spiritus sancti inspiratione, atque ejus adjutorio, hominem credere, sperare, diligere aut pœnitere posse, sicut oportet, ut ei justificationis gratia conferatur, anathema sit. » Sane constat, ex perpetua sacri concilii consuetudine, ita canones institutos, ut singuli ad singula quædam decreta referantur. Hunc ergo canonem ad caput hoc sextum referri oportere, et confitentur omnes, et ipsa verborum demonstrat series. Ecce enim hujus capitis decreto distincte et ordine memorantur, ut vidimus, primum fides, deinde spes, tertio ipsa dilectio qua *incipimus diligere Deum, ut omnis justitiæ fontem :* ex qua denique *ea pœnitentia* consequatur, *quam ante baptismum agi oportet.* Hæc ergo quatuor eodem ordine recensita canone 3, pro more concilii in pauca contrahit, et solita brevitate complectitur; decernitque, ut cuicunque *justificationis gratia conferatur*, eumdem *oporteat* credere, sperare, diligere; his tribus actibus in unum pœnitentiæ actum recollectis, neque unquam a se in ipsa justificationis præparatione divulsis.

XVIII. Dicent, hæc tam plana, tam liquida, tam ex intimo concilii spiritu prompta, de baptismo quidem esse tradita, nec pertinere ad pœnitentiam : quasi ad hanc minora requirantur : sed hoc stare non potest. Primum enim, qua ratione id statuunt? nulla prorsus. Quid enim? an quod ex parte Dei major sit pœnitentiæ quam baptismi virtus, ut propterea ad illam, quam ad hunc minor ex parte nostra dispositio requiratur? Sed contra; virtus baptismi ex parte Dei major et uberior; quippe cum simul omnem et culpæ et pœnæ reatum absorbeat : quod pœnitentiæ non est concessum. Est sane pœnitentia secundus baptismus, ad quem minora requiri, quam ad primum, nulla vel levis conjectura suadet. Unde sacra synodus utriusque sacramenti differentiam his assignans, sess. 6, cap. 14, et adhuc expressius sess. 14, cap. 2, de hoc discrimine, ex obligatione incipientis dilectionis orto, ne quidem cogitat. Clarum istud. Exstant duo capita, alterum sub hoc titulo : *De lapsis, et eorum reparatione*, sess. 6; in quo utriusque sacramenti discrimen traditur : alterum sess. 14, sub hoc titulo : *De differentia sacramenti pœnitentiæ et baptismi.* Utraque accurate relegantur : circa dispositiones nullum discrimen invenies; cum id eo loco vel maxime memorari oporteret. At si in alterutro sacramento majora requirerentur, pro pœnitentia judicandum esset, in qua jam violato baptismo major injuria, majore proinde studio reparanda.

Huc accedunt verba Christi pronuntiantis, *cui plura donantur, eum magis diligere* (*Luc.* VII, 43.) In pœnitentia autem plura dimittuntur, cum ipsum violati baptismi facinus dimittenda augeat. Eo ergo major exoritur diligendi obligatio, nedum ex parte dilectionis aliquid imminutum esse intelligatur. Quanquam enim allegata Christi sententia ad consequentem dilectionem directe pertinet, æquo jure referenda est ad præparatoriam, cum petentis et exspectantis remissionem, haud alia sit ratio, quam de impetrata gratia agentis.

Denique, quid causæ esset, cur a pœnitentia potius quam a baptismo dilectionem illam abesse oporteret? an quia illa dilectio per sese justificationem inferret, vacuo postea sacramento, aut saltem suum effectum jam supponente? Atqui de baptismo idem dicendum esset, cui remissionis et justificationis effectus haud minus efficacibus verbis a Scriptura, Patribus, conciliisque, adeoque ab ipso Tridentino tribuatur. Quare hæc opinionum ludibria procul a scholæ gravitate et auctoritate amandari deceret; ac revera certum, responsionem hanc, ne quid dicam gravius, haberi improbabilem ac temerariam, nullo quem sciam hujus auctore nominato.

XIX. Quærunt quare igitur sancta synodus, sess. 14, de pœnitentiæ sacramento tractans, dicta de baptismo circa dilectionis initium, non iterat? In promptu causa est, ideo factum quod semel dicta sufficiant : neque metuendum videbatur, ne de baptismo dicta ad pœnitentiæ sacramentum prono velut ac suo cursu deduci non possent. Quin ipsa synodus, in prœmio sessionis 14, id ultro præmonuit his verbis : « Quamvis in decreto de justificatione

multus fuerit de pœnitentiæ sacramento, propter locorum cognationem, necessaria quadam ratione sermo interpositus; tanta nihilominus circa illud, nostra hac ætate, diversorum errorum est multitudo, ut non parum publicæ utilitatis retinuerit, de eo exactiorem et pleniorem definitionem tradidisse. » Quibus verbis duo videmus : primum illud ipsum de justificatione decretum communis fundamenti loco esse positum; deinde, propter multiplices errores, e re videri, ut de eo argumento plenior tractatio habeatur, ad errores scilicet detegendos, ut ipsa synodus profitetur, communi, ut diximus, fundamento stante : quod etiam a nobis mox ordine perpendetur, ubi ad eum locum nostra disputatio devenerit.

Id interim observabimus, in utrisque decretis et sess. 6 et 14, æquo jure postulari *vitæ novæ propositum et inchoationem* (2357). Id autem ita explicatur sess. 6, ut in illo proposito expresse intelligatur contineri voluntatem, qua quisque proponat *servare divina mandata* : quod licet sess. 14 prætermissum, tamen in pœnitentia valere nemo negaverit; ut profecto clarum sit, duo illa decreta non inter se opponenda; quod absit, sed alteri ex altero quærendam lucem; et sessionem 6 pro sessionis 14 certo ac stabili fundamento habendam.

XX. Jam absoluta sessione 6, veniamus ad sessionem 14, ubi de sacramento pœnitentiæ specialis tractatio instituitur. In hac autem statim notavimus, ex ipso procœmio, id quod ad sessionis 6, quæ fundamenti loco ponitur, commendationem pertinet. Nunc autem in decretis observamus primum illud, ex cap. 1 : « Fuit quidem pœnitentia universis hominibus qui se mortali aliquo peccato inquinassent, quovis tempore, ad gratiam et justitiam assequendam necessaria. » Quo ex loco claret, præire omnino in hoc quoque sacramento eam pœnitentiam, quam, ex sess. 6, ante baptismum agi oportet, ut supra memoravimus : cui quidem pœnitentiæ inesse necesse sit, illud credere, illud sperare, illud diligere, atque inde profectam peccati detestationem eam, in qua, ex eadem sessione 6, præeuntis pœnitentiæ ratio collocetur.

Deinde, ex capite secundo, notamus *differentiam sacramenti baptismi et pœnitentiæ*, nulla mentione discriminis circa antedictas dispositiones, ut profecto easdem in utroque sacramento pariter retineri ac requiri necesse sit, quemadmodum supra memoravimus. Interim de utriusque sacramenti æqua necessitate ita est definitum : « Ut sit hoc pœnitentiæ sacramentum lapsis post baptismum æque necessarium, ut nondum regeneratis ipse baptismus : » hoc est necessarium non modo necessitate præcepti, verum etiam necessitate medii.

Postea, ex capite tertio : « Rem et affectum hujus sacramenti, quantum ad ejus vim et efficaciam attinet, reconciliationem esse cum Deo. » Quare hoc sacramentum merito definire possis, redintegratæ gratiæ ac reconciliatæ amicitiæ sacramentum, quod nemini, nisi optanti et volenti Dei amicitiam, et cum eo gratiam, concedi posse liquet, ut supra diximus : unde etiam addidimus, huic sacramento demi efficaciam, si quid his detraxeris, neque in pœnitente Dei amicitiam, hoc est, charitatem ipsam efflagitante, aliquid agnoveris, unde Deum ipsius gratiæ et justificationis auctorem amare jam cœperit.

XXI. Hactenus apparuit sessionem 14 sessioni 6, veluti fundamento superstructam esse. Sed res erit clarior, si caput quartum, hoc est illud ipsum, quod vel maxime nobis objicitur, diligenter perpenderimus. Sic autem habet : « Contritio, quæ primum locum inter pœnitentis actus habet, animi dolor ac detestatio est de peccato commisso, cum proposito non peccandi de cætero. » Ac paulo post : « Declarat sancta synodus, hanc contritionem non solum cessationem a peccato, et vitæ novæ propositum et inchoationem, sed veteris etiam odium continere. » Quis autem negaverit novæ vitæ firmo validoque proposito contineri firmam de observando primo et maximo diligendi ex toto corde, hoc est super omnia, Domini Dei nostri voluntatem? De quo præcepto dicit Dominus : *Hoc fac et vives* (*Luc.* x, 28) : ne quis novam vitam absque charitate esse posse præsumat. Unde sacra synodus in novæ vitæ proposito, nihil minus quam Dei super omnia diligendi propositum potuit intelligere : neque tantum exigit *vitæ novæ propositum*, sed etiam *inchoationem*; eo quod amaturo Deum, idque jam firmiter apud se proponenti ac volenti, ipsum illud propositum non nisi vitæ novæ inchoatio quædam atque initium sit : cum quo, teste synodo, anteactæ vitæ turpis illius, ac vero pioque amore destitutæ, simul inordinato amore laborantis, odium conjungatur.

Sane observavimus, hanc vitæ novæ inchoationem in sacramento pœnitentiæ requisitam, præcessisse in baptismo, ex sessione 6, cap. 6; atque ita esse constitutam, ut conjuncta intelligatur cum proposito servandi omnia mandata divina, adeoque vel maxime illud primum. Quod sane propositum implendi omnia mandata, nisi alte ac firmiter animo constitutum atque infixum geras, nulla justificatio est.

Ex his igitur verbis facile intelligimus, quam fuerit illud necessarium, fidei ac spei superadditum, secundum synodum, dilectionis initium; cum absque illo, in baptismo ac pœnitentia æquo jure requisitum observandi omnia mandata, et omnia peccata detestandi propositum, nec intelligi possit.

Fixum ergo firmumque est, vere pœnitenti ac justificationem exspectanti id inesse propositum, quo Dei amorem velit; item amicitiam Dei quærat et velit, eamque cuivis amicitiæ anteponat; ejusdem justitiæ se

(2357) Sess. 6, c. 6; sess. 14, c. 4.

subdat, Deumque ejus fontem diligere incipiat (2358) : reconciliatam cum Deo gratiam plus omnibus bonis optet ; Dei charitatem animo suo inhæsuram ultro advocet et accersat, eamque petat fidem quæ per charitatem operatur. Quæ si quis negaverit cum voluntate quadam Dei toto corde et super omnia diligendi esse conjuncta, ibique omnino inesse aliquid charitatis, atque actum aliquem qui in eam virtutem et ex sese tendat, et ad eam necessario reducatur, etsi nondum sit illa contritio, quam *charitate perfectam*, atque adeo justificantem esse contingat : ille se absurdum atque a seipso dissentientem, et ab omni charitatis officio alienissimum se præbeat.

XXII. Anteaquam ulterius progrediamur, hic tantisper sistamus gradum, ut serio consideremus jam totam hanc absolutam esse quæstionem, nisi quodam litigandi studio teneamur. Rogo enim, an illud propositum vitæ novæ inchoandæ, a sancta synodo in sacramento pœnitentiæ requisitum, non sit illud ipsum in baptismo requisitum propositum, quod in sessione 6, cap. 6, complectatur voluntatem omnia implendi divina mandata, juxta illud Dominicum (*Matth.* XXVIII, 19, 20) : *Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos.... docentes servare omnia quæcunque mandavi vobis.* Rem plane putamus supra jam a nobis clare esse confectam, neque quemquam existimamus futurum, qui negare possit per illud propositum in pœnitentia æque ac in baptismo requisitum, haberi expressissimam implendi omnia Christi mandata, neque unquam adversus illa peccandi voluntatem. Hoc firmum, hoc fixum est. Tota ergo quæstio jam in eo versabitur, an inter mandata quæ implere volumus, ac firma voluntate proponimus, contineatur illud mandatum, quod est omnium primum ; quod si negaverint, credo bona fide, ipsi sibi erubescent.

XXIII. Nec tamem dissimulandum est quid reponant Quærunt enim et ipsi a nobis ; an igitur nulla futura sit pœnitentiæ, nulla baptismi vis, quantum ad justificationem attinet, nisi de omnibus singulatim præceptis actu et expresse cogitetur ? Non ita, inquiunt, sed sufficit confuse et implicite velle servare mandata : ac si de aliquibus specialiter cogitandum, sane de iis tantum contra quæ peccaveris.

Mirum autem illud, quia possibile non sit de singulis quibusque mandatis cogitari semper, ex eo inferre nec de illo primo distincte cogitandum, cum e contra sic potius argumentandum esset : Ex eo quod omnia et singula divina mandata simul cogitare, nec sæpe possibile sit, nec necessarium ; ideo requiri saltem ut illud præceptum animo et voluntate complectamur, quo, teste Domino, ipsa præceptorum summa consistat.

(2358) Sess. 6, c. 6.
(2359) Sup., n. 1.
(2360) *Ibid.*

Quod autem fateris, ea saltem expresse cogitanda præcepta adversus quæ peccaveris, arripio ut meum, cum plane nemo peccet, nisi ex eo fonte, quod non dilexerit.

Dices : peccatores omnes violare illud de dilectione mandatum implicite tantum, eo quod cætera mandata contempserint ; quibus implendis illa continetur dilectio Dei, quam effectivam dicunt.

Contra : illa, ut vocant, effectiva dilectio facit observari mandata propter ipsum Deum, tanquam propter finem ultimum, non interpretative, sed proprie ; et id negare est hæreticum, ut ab initio, Alexandro VIII auctore, diximus (2359). Ergo in eo peccas vel maxime, quod mandata propter Deum implere nolueris, sive neglexeris. Quam sane injuriam resarcire non potes, nisi firmiter statuas, propter ipsum Deum implere mandata ; hoc est, effectivam exercere dilectionem.

Jam attente considerantibus compertum erit nobis, æque fide certam obligationem nostram ad specialem ac proprium dilectionis actum. Nam pro explorato ac fide certo posuimus (2360), ita ut contrarium hæreticum haberetur, vi mandati hujus, *Diliges*, omnino teneri nos ad illum specialem ac proprium dilectionis actum ; ad id, inquam, teneri nos, nec semel in vita, nec per solidum saltem quinquennium, sed per annos, per dies, ita ut ejus usus sit frequentissimus, imo vero tam frequens, ut familiaris nobis, ac velut quotidianus esse videatur : cum absque illo nec orationem Dominicam, quæ velut quotidiana esse debeat, vero suoque sensu intelligere aut proferre possimus. Quo posito, si rem altius scrutemur, atque intimos resecemus tantæ veritatis sensus ; certum item erit nobis, inde exortam esse ipsam effectivæ, sive mandata propter Deum adimplentis dilectionis cessationem, quod affectivam suo loco et tempore æque necessario servandam omiserimus. Hinc tota mali labes. Hinc peccandi principium ; ac recte Augustinus (2361) : « Per hanc dilectionem peccata solvuntur. Hæc si non teneatur, et grave peccatum est, et radix omnium peccatorum. » Nec immerito ; ex hoc enim debent solvi peccata, ex cujus defectu orta sunt. Si enim, ut fieri oportebat, debitum affectum in Deum provocasses, neque omisisses tam necessarium sanctæ dilectionis exercitium, profecto nec effectivæ et mandata propter Deum adimplentis dilectionis officium intercidisset. Peccas ergo, quisquis es, contra ipsum debitæ dilectionis affectum ; quod ut resarcias, ipsam voluntatem, ipsum propositum specialis et propriæ sive affectivæ dilectionis exercendæ excitari oportet.

Dices : id nimiæ subtilitatis esse, neque vulgaribus hominibus venire in mentem.

(2361) *In Epist. Joan.*, tract. 5, n. 2, tom. III, part. II.

Contra : nam has voces, *affectivum*, *effectivum*, aliasque similes, vulgares homines nesciunt; sed rem ipsam, hoc est et præcepta omnia implenda esse propter Deum, et ipsam quoque dilectionem singulari studio in Deum incitandam, idque divino de dilectione mandato cautum esse, tenere omnes, omnes doceri debent; nec omitti potest tanta res ab iis, qui Deo placere volunt.

Ac revera, si quis attendat tot post pœnitentiam lapsus, facile deprehendet horum esse fontem, quod de Deo diligendo nec in frequentanda pœnitentia cogitent, frigidamque et exsuccam agant pœnitentiam. Hæc illa est pœnitentia, quam *indifferenter* nulloque vero ac sincero affectu *actam* Synodus Nicæna improbavit (2362), fontem et altricem peccatorum, non verum ac firmum eorum remedium.

XXIV. Jam ut accuratius perpendamus distinctionem impliciti et expliciti : illa ipsa est, qua præceptum charitatis absolute eluditur ab iis quos inter hæreticos computari diximus (2363). Nempe, aiunt, ipsum diligere nihil aliud esse, quam impleri singula divina præcepta ; quibus impletis, præcepto charitatis ibidem implicite contento satisfacias, ac nihil necesse sit, ut de illo explicite cogites. Sic eludunt præcepti vim, cujus erroris gratia ab Ecclesia merito condemnantur. Quare distinctionem illam suspectam ac periculosam habere nos oportet, cum in illa distinctione errorem exitiosissimum, quique ad tollendam præcepti maximi obligationem pertineat, latere constiterit.

Ut ergo is error in ipso pœnitentiæ sacramento relegatur, rogo quid sit illud quod voluntate ac proposito implendi mandata, ipsum dilectionis mandatum comprehendi quidem, sed tantum implicite velis. Rogo, inquam, quid sit illud implicitum ? Nempe, inquies, illud vocamus implicitum in aliquo actu contineri, cum, verbi gratia, rogati an volendo implere divina mandata, ea voluntate contineri intelligamus ipsum de Dei dilectione mandatum, statim respondemus omnino id velle nos. Sic enim interpretari solent illud implicitum. Aiunt omnes uno ore philosophi ac theologi, ideo nos in omni actu velle beatitudinem saltem implicite, quod roganti quid velimus in unoquoque actu, statim respondeamus nos velle esse beatos, idque a nobis maxime intendi. Esto, si velis, aliud exemplum familiarius ac magis obvium. In profectione Romana, etsi non semper, nec omni, ut aiunt, passu, Romam actu expresso cogites, tamen certum omnino est ipsam Romam implicite velle te, cum rogatus quo pergas, nihil nisi Romam retuleris. Itaque quod implicite volumus, revera et summe volumus, tametsi non eam voluntatem reflexe et formaliter exprimamus. Ergo sic interpretandum, cum in pœnitentia implicite volumus implere præceptum de diligendo Deo, illud reipsa et summe velle nos, licet non exprimamus, aut ullum ea de re actum reflexum aut expressum elicere cogitemus; quod recte intellectum fortasse sufficiat.

Quid quod si illud implere ita velis, ut rogatus an velis, statim respondeas velle te : nihil est quod confessionis minister id rogare gravetur, aut quod pœnitentem se ipsum rogare pigeat. Cur enim verearis idipsum clare confiteri, quod jam intus mente conceptum geras ? aut quis est christianus, qui de Christo amando non se admoneri gaudeat ? vel usque adeo alieno est animo a Christo, ut nec admonitus amare nitatur ? Et hunc Christianum aut pœnitentem vocas ? Absit ! Cur ergo hic taces, et ab amore suadendo cessas ? Quasi metuas ne citius amet quam oporteat, aut ne justificetur ante susceptum actu sacramentum. Quo vel uno argumento litigantium, ac in re gravissima tam vana respondentium, ora concludere ac velut opprimere possis.

XXV. Sed fortassis alio modo illud implicitum intelligas; quo sensu nimirum dicuntur antiqui ante Christum justi, Deo misericordi ac remuneratori credentes, pariter credere in Christum, sed implicite tantum, cum ipsum nesciant. Huc ergo recidet omnis ratiocinatio, ut Christianus, isque pœnitens ac professus, se recuperandæ divinæ amicitiæ studiosum, haud magis de Dei amicitia cogitet, quam antiqui justi de Christo cogitabant, quem nondum noverant.

Verum id et per sese est absurdissimum, et quocunque te vertas, frustra eris. Semper enim occurret illud ex sessione 6, cap 6, ut credas, ut speres, ut diligere incipias ; neque aliter quam a synodo explicetur, distincte et expresse, distinctis et expressis actibus ; neque magis dilectionem habebis implicitam, quam ipsam fidem ac spem. Illud etiam ex sess. 6, canone 3, certum erit, quemdam esse modum quo credere, sperare, diligere oporteat justificationis gratiam adepturos : quibus verbis distinctos actus, ut credendi ac sperandi, ita diligendi esse necessarios, luce meridiana est clarius.

Neque illud minus clarum, a quovis pœnitente diserte postulari, ut Dei amicitiam, reconciliatam gratiam, hoc est, ipsam in cordibus diffusam charitatem, denique fidem eam quæ per charitatem operatur, optet ac velit : quæ si quis implicita tantum esse contenderit, jam eo nobis rediibit res, ut in pœnitentia nihil actuale, nihil vividum verumque habeatur, sed confusa omnia et interpretativa : quo etiam fiat, ut passim peccatores inani aut etiam noxia, nec tollente aut eradicante, sed potius alente peccatum, pœnitentia perfungantur : quibus profecto credimus causam esse finitam.

XXVI. Ne tamen objiciant a nobis prætermissam Tridentinorum decretorum potissimam partem, quæ est de attritione ; eam integram referimus, et ex antedictis jam esse explicatam ostendimus. Sic autem

(2362) *Conc. Nic.*, can. 11, t. II *Conc.*, c. 48.

(2363) Sup., n. 1

habet (2364) : « Illam vero contritionem imperfectam, quæ attritio dicitur, quoniam vel ex turpitudinis peccati consideratione, vel ex gehennæ metu communiter concipitur, si voluntatem peccandi excludat, cum spe veniæ : declarat non solum non facere hominem hypocritam, et magis peccatorem, verum etiam donum Dei esse, et Spiritus sancti impulsum, non adhuc quidem inhabitantis, sed tantum moventis, quo pœnitens adjutus, viam sibi ad justitiam parat. » Quæ plane valeant adversus lutheranos, qui pœnarum metum non modo ut inutilem rejicere solebant, sed etiam ut noxium et ex carnali sensu, non ex Spiritus sancti motu et impulsu venientem. Fixum ergo immotumque sit, ex pœnarum metu attritionem ortam, a Spiritu sancto movente et impellente esse, eadem adjuvari non gravari pœnitentes, eadem parari viam ad justitiam ; neque quidquam amplius : quod et synodus decernit, et omnes confitentur.

At enim vim faciunt maximam in sequentibus verbis : « Et quamvis sine sacramento pœnitentiæ per se ad justificationem perducere nequeat, tamen eum ad Dei gratiam in sacramento pœnitentiæ impetrandam disponit. » Hic ergo sistimus : attritionem illam ad justitiam disponere profitemur, sanctæque synodi verbis atque sententiis, ut nihil detrahi, ita nihil addi volumus.

Fateamur ergo hoc timoris metu adjuvari nos ; viam parari nobis ad ipsam justitiam ; ad eamdem nos disponi : hoc firmum, hoc stabile. Addamus, si placet, eodem auctore concilio, *pœnarum*, *timore utiliter concuti pœnitentes ;* ex sess. 6 : eodem timore *utiliter concussos esse Ninivitas ;* ex sess. 14 : atque ex cognatis locis selecta ac studiose repetita verba pensemus, neque ultra prosilire conemur. Astringunt enim nos toties inculcata, imo etiam selecta verba *utilitatis, adjumenti*, *præparationis* ac *dispositionis :* ubi illud *sufficere*, quod erat obvium, si Patres Tridentini ita sensissent, non modo ubique tacetur, sed etiam studiose devitatur, ut ostendit ipse verborum tenor, et gesta concilii mox referenda pandent.

Nec dicant, illud *disponere*, esse vocabulum quod *sufficientiæ* æquivaleat : non enim vocem tam obviam, tam necessariam synodus refugisset, si suæ intentioni respondere, suis verbis æquipollere videretur.

Quin ipsa synodus mentem suam et intentum, ut vocant, jam inde a proœmio sess. 14, palam profitetur, nempe propter multiplices errores exactiorem et pleniorem definitionem tradi oportuisse, ut supra retulimus (2365). Quos autem errores? Illos Lutheranorum scilicet, qui malum, qui noxium, qui carnalem putarent esse pœnarum metum. Eum autem errorem Tridentini Patres, stabilita, ejusdem timoris utilitate, pietate ex Spiritu sancto profecta, ipsaque præterea tam utili, tam necessaria ad justitiam impetrandam præparatione ac dispositione ita confutant, ut nihil aliud requiratur. Sin autem ad illud decurrunt, hic omissam dilectionem, ac tantum expressam *spem veniæ :* jam respondimus, non proinde exclusa, sed potius supposita fuisse cætera ex sess. 6. An enim exclusam putant ibi requisitam servandi omnia præcepta voluntatem, cujus hic nulla mentio est? An vero ipsam fidem, quam synodus non magis expressit? Absit. Hæc ergo supposita ut aliunde certa et alibi definita. *Spes* autem *veniæ* exprimitur, quippe quæ pertineat ad exprimendam timoris illius naturam, qui absque spe veniæ, tristis omnino esset, et anxius nimis, ac desperationi quam timori propior.

XXVII. Synodi autem exponendæ rationem ac regulam tradimus eam primum, quæ hæreat proprietati ac simplicitati verborum : cui scilicet, *parare, disponere*, sit parare, disponere ; non autem sufficere. Tum, quæ synodi mentem intentumque respiciat, ut modo fecimus. Tertio, quæ synodi dicta non disjungere, et inter se collidere, sed coaptare et conciliare intendat : quod huc usque præstitimus. Quarto, quæ ejusdem synodi gestis per optimos relatores, Sede apostolica probante, digestis fidem adhibeat ; quod mox præstabimus, teste doctissimo cardinale Pallavicino. Denique quæ exempla ab eadem synodo proposita, quidve ex iis elici velit, diligenter attendat ; neque supponat, verbi gratia, Ninivitas solo *timore concussos*, aut per *pœnitentiam* solis *terroribus plenam*, nullo interveniente actu charitatis, *ad Jonæ prædicationem misericordiam a Domino impetrasse :* quod eorum temporum ratio ne cogitari quidem sinit.

XXVIII. Hactenus ex tenore verborum : nunc ipsa synodi gesta ex prædicti cardinalis historia relegamus. Neque necesse est, ut hujus auctoritatem commendemus, cum id abunde sufficiat, quod Sedis apostolicæ jussu hanc historiam susceperit, ejusdem approbatione ediderit, visis perpensisque actis synodalibus munierit ; eo præsertim consilio, ne falsa et aliena tantæ synodo supponerentur, atque imputarentur : qui etiam futurus est hujus tractationis fructus.

Quo in argumento ita versari nos oportet, ut a cardinalis sententia ipsa synodi gesta diligentissime secernamus, cum illa sit, magni licet, sed tamen privati doctoris, hic ipse concilii sensus.

Ergo ad sessionis 6, cap. 6, hoc dignum observatu refert : timore et fiducia constitutis, eo processum esse a Patribus, ut hoc adderent, quod nempe, his positis, « incipiunt diligere Deum tanquam omnis justitiæ fontem, et propterea moventur adversus peccata per odium aliquod et detestationem. » Cæterum narrat cardinalis (2366),

(2364) Sess. 14, c. 4.
(2365) Sup., n. 19.

(2366) Lib. VIII, cap. 13, edit. Romæ. 1656, pag. 714, 715.

« quod ad Dei dilectionem attinet, in prima formula nullam hujus actus mentionem faciam; sed admonitos Patres a quatuor gravissimis auctoribus, ut adderetur etiam aliquis charitatis actus, idque ita approbatum et confectum fuisse. » Ex quo plane constat, voces illas de diligendo Deo ut justitiæ fonte, *ad quemdam charitatis actum apponendum*, ex Patrum instituto fuisse additas: adeo non refugerunt, quod nunc recentiores faciunt, quin in justificationis dispositionibus aliquem actum charitatis agnoscerent, ut eum potius studiose apponendum curarent.

Quam sententiam a viginti tribus Patribus expresse approbatam, cum aliis non placeret, memorat cardinalis acriter « a theologis fuisse defensam, qui hoc etiam scriptum reliquerint, non ibi actum de ipso habitu charitatis; sed quia in illa parte ubi de pœnitentia (disponente ad justificationem) agebatur, nulla erat amoris facta mentio, visum esse, cum actis fidei et spei, addendum etiam dilectionis actum aliquem, cum pœnitentia, si tota timoris esset sine amore justitiæ, aut dolor de peccatis totus esset ex metu, et non ex Dei offensa, » infructuosa esset. Certum ergo est, studiose additum *de amore justitiæ*, qui ad actum charitatis pertineret, ac sine illo actu irritam ac sterilem pœnitentiam futuram fuisse: quo quid est clarius?

Quin etiam cardinalis id firmat ex actis in castello Sancti Angeli diligenter asservatis, in quibus hæc verba reperiuntur (2367): « Similiter propositum est an peccatorum detestatio in præparatione spem præcedat? et post accuratissimum rei examen, fuit conclusum: Quantumvis aliqua peccatorum detestatio spem præcedat, nihilominus sequi postea eam peccatorum detestationem, quæ ad justificationem disponat, de qua sess. 6, cap. 6, eo quod sine aliqua spe ac dilectione fieri non possit. »

His ergo clare liquet, in ipsa Tridentina synodo nemini dubium fuisse, quin actus ille dilectionis in Deum, ut omnis justitiæ fontem, ad aliquem charitatis actum per sese referretur, idque omnino constare ex intento Patrum, et thologorum defensionibus, atque ex ipsius Concilii gestis.

Procul ergo facessant illa recentiorum theologorum objecta: dilectionem illam ad amorem concupiscentiæ seu spei ablegandam esse, imo Tridentini Patres aliquem dilectionis actum ab ipsa spe contra distinctum decernunt et agnoscunt. Ac revera theologi, cum de dilectione absolute loquuntur, nihil aliud quam illam in charitatis actu repositam intelligunt. Quin Patres Tridentini nulla unquam amoris illius spei et concupiscentiæ mentione dilectionem agnoscunt, non eam quam cum spe confundant, sed eam quam spei addant ac distincte superponant.

(2367) *Ibid.*
(2368) Sup., n. 10.

Facessat etiam illud a quibusdam inventum, de dilectione Dei, ut est fons justitiæ, non posse pertinere ad charitatem: cum hæc spectet Deum ut in se perfectum, nullo respectu ad nos. Quod ita a theologis intelligi constat, ut nos ipsos propter Deum, non autem Deum propter nos diligamus, omniaque nostra ad eum, ut in se est absolute et propter se, referamus: non autem ut ab amandi causis sive motivis excludamus ea quæ nos adjungunt Deo, Deumque nostrum faciunt. Nam nemo negaverit, ad Deum ex charitate diligendum pertinere illud Davidicum (*Psal.* XVII): *Diligam te, Domine, fortitudo mea: Dominus firmamentum meum et refugium meum, Deus meus.* Quas voces ex intimo sensu mandati charitatis: *Diliges Dominum Deum tuum* (*Luc.* X), deprromptas esse constat; ac proinde ab amandi causis non nisi per manifestum errorem secludi ea quæ ad nos etiam spectent: quasi etiam istud: *Deum tuum*, in ipso dilectionis mandato tam expresse, tam directe, ab ipso initio positum, non referatur ad nos: quæ tam absurda sunt ac toties confutata, ut jam nec memoratu digna sint.

Quin ex antedictis constat, Tridentinos Patres ad ipsum charitatis actum retulisse celebratissimum illum ex sancto Augustino *amorem justitiæ*, quo nempe diligatur Deus ut ipsa justitia; attestante propheta: *Et hoc est nomen, quod vocabunt eum, Dominus justus noster* (*Jer.* XXIII, 6), sive justitia nostra. Et iterum: *Benedicat tibi Dominus, pulchritudo justitiæ.* (*Jer.* XXXI, 23.) Esto forte de templo, propter inhabitantem Deum; quanto magis de ipso Deo dictum! Denique illud: *Nomen meum Sol justitiæ* (*Mal.*, IV, 2), hoc est profecto fons luminis; lumen ipsum idemque illuminans, justus atque justificans, ut supra ex Apostolo retulimus (2368).

XXIX. De sessionis 14 actis, primum illud ex doctissimo cardinale referemus: inter articulos sive hæreticorum errores de quibus deliberandum esset, istum recenseri (2369): « Contritionem quæ disponitur per examen, per recollectionem, aut per peccatorum detestationem, non disponere ad gratiam Dei, nec remittere peccata, sed potius facere hominem hypocritam, et magis peccatorem, eamque contritionem esse dolorem coactum, non liberum. » Hic igitur diligentissime observandus est ipse hæreticorum error, quem synodus damnare voluit, ut scopo quo tendebat cognito, totam ejus mentem facile assequamur.

Id autem altera observatione firmamus, ex ipsis cardinalis verbis; nempe ita memorat (2370): « Revera, quantum ex actis comperit, theologorum intentum fuisse, ut damnarent hæreticorum sententiam, qui pœnæ metum ut malum reprobarent, non autem ut decidere nt quæstionem scholasticam, an talis timor non solum sine contritione perfecta,

(2369) Lib. XII, c. 10, p. 399.
(2370) *Ibid.*, p. 1003.

de qua vix ulla contentio fuerit, verum etiam sine ullo studio excitandi amorem imperfectum, sufficiat ad impetrandam in ipso sacramento remissionem peccatorum. » Unde constat in hac sessione 14 a synodo vixdum esse tractatam, nedum definitam putemus eam de qua nunc agimus quæstionem.

Tertio observamus, ex iisdem gestis (2371), in ea sessione adeo temperatum fuisse « ab eo articulo, ut vix aliqua hujus significatio fuerit in duabus singularibus et oppositis opinationibus : altera quæ amorem negabat necessarium ; altera ad aliud extremum opposita, quæ contritionem perfectam necessariam statueret. » Quo perspicuum est procul a vero aberrare eos qui suæ de sufficientia ortæ ex metu attritionis opinioni, hujus decreti auctoritatem obtendunt. Quartum et ultimum, idque manifestissimum ex eodem cardinale accipimus istud : in decreto de doctrina primum fuisse posita duo : alterum, « contritionem eam quam theologi attritionem dicerent, eo quod imperfecta esset, conceptam esse ex sola consideratione turpitudinis peccati, aut gehennæ metu (2372); alterum eamdem attritionem esse sufficientem ad pœnitentiæ sacramentum (2373) ; » quæ duo in ipsa synodi definitione sublata sunt : cum, loco illius sententiæ : « ex sola consideratione turpitudinis peccati, aut gehennæ metu, concipi attritionem : » ipsa synodus non ex ea consideratione *sola*, sed ex ea *communiter* concipi in sua definitione reposuerit. Quod autem attritionem *sufficere* esset positum, id a sancta synodo adeo esse rejectum, ut illud *sufficere* in ipsum *disponere* fuerit commutatum.

Ex his ergo perspicue demonstrantur duo, quæ jam asseruimus : primum, ut mentem atque intentionem synodi assequamur, spectandos esse errores Lutheranos, quos Patres condemnare voluerunt; alterum, studiose evitatum fuisse ipsum *sufficientiæ* in attritione vocabulum : quæ quidem manifesta erant ex tenore decreti : nunc autem, ex actis a doctissimo cardinale relatis, ad certissimam et ineluctabilem demonstrationem adducta sunt.

XXX. Verum ad majorem rei evidentiam placet referre quasdam sententias in ipsa synodo dictas. Prima est Jacobi Lainez, ad sacramentum requirentis, *pœnitentiam, timorem, dilectionem, contritionem, absolutionem* (2374) : quo satis indicat dilectionem timori additam, et inde profectam contritionem, quippe ex aliqua dilectione conceptam.

Clarius a Ferrusio Hispano, episcopi Segoviensis theologo, dilectio requisita ex verbis Dominicis : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum* (*Luc.* VII, 47); ubi vox illa, *dilexit*, præterito tempore, antecedentem dilectionem infert. Adebat Ferrusius eodem pertinere illam Pauli *secundum Deum*, hoc est secundum Deum amatum, *tristitiam* ; « unde, inquiebat, Augustinus negaret absque amore dari gratiam : primam occurrere fidem ipsam : ex qua peccati detestatio, mox erectus animus in spem, tum amare incipiat ; unde prima gratia, » seu prima justitiæ infusio. Hæc summa doctrinæ Ferrusii.

Aiebat alius, « primum dolere homines propter pœnam, exinde propter Deum, postea confiteri. » Alius requirebat, « ut rem necessariam, primo pœnæ timorem, detestationem, fidem, ex qua spes oriatur, et ex hac dilectio. » Cæteri in eumdem fere morem. Et quidem duæ tantum exstitere supra memoratæ (2375) sententiæ singulares ; quarum altera amorem excludebat omnem, altera perfectum necessario reposcebat. Queis constat, uno forte dempto, requiri ab omnibus ipsam timori, fidei ac spei, dilectionem superadditam, eam assidue in ore theologorum ac Patrum haberi ; ejus frequentissimam, imo perpetuam in hac quoque sessione, ut etiam in sexta, fuisse mentionem.

Quæ cum ita sint, ex optimo actorum relatore constat quod de dilectione in sessionis 14 decreto taceatur, non inde ortum esse, quod ea prætermitteretur, sed quod supponeretur ; nec opus fuisse, ut hic de ea specialis quæstio sive tractatio haberetur, nempe alibi transacta re ; neque ex pœnitentiæ natura, sed ex communioribus de justificatione decretis ac principiis repetenda.

Nec Patres metuerunt, ne, si dilectionem præparatoriam ut necessariam admitterent, justificatione jam per illam inducta, sacramentorum efficientiæ detrahere viderentur, aut eam, hæreticorum more, ut acceptæ gratiæ pignus, non ut accipiendæ causam agnoscerent. Non id, inquam, metuebant, qui dilectionem illam ubique sonarent, atque inculcatam vellent. Quo metu si tenerentur, primum ipsi baptismo metuendum esset, pari utrinque incommodo, pari que futuro errore, si pœnitentiæ tantum, non autem ipsi baptismo consulerent. Atque hæc sunt, quæ ex gestis Pallavicini cardinalis repetenda esse duximus.

XXXI. Auditis synodi decretis, ac perquisitis gestis, ad introspiciendam penitus sancti concilii mentem, Catechismi quoque Romani ad parochos, ejusdem jussu editi, sententiam recensemus ; nec immerito, cum ipse titulus Catechismi satis indicet doctrinam vel maxime necessariam ibidem esse traditam. Hæc igitur habet sub titulo, *De Pœnitentiæ sacramento*, quæ nos ex editione Romana exscripsimus, ea quæ post confectam synodum prima est edita.

1. Ac primum fundamenti loco ponit ipsam nominis notionem, ubi illud legitur : Pœnitentiam eam, quam *tertiam* vocat, ha-

(2371) *Ibid.*
(2372) *Ibid.*
(2373) Sess. 14, cap. 4, PALLAVICINI., *ibid.*, pag. 1006.
(2374) *Ibid.*, l. XII, c. 10, p. 1003.
(2375) Sup., n. 29.

beri « cum, inquit, non solum admissi sceleris causa, intimo animi sensu dolemus, vel ejus doloris externum etiam aliquod signum damus; verum unius Dei causa in eo mœrore sumus. » Atque, hanc, inquit, « tertiam (pœnitentiam) tum ad virtutem pertinere, tum sacramentum esse dicimus. » Ubi notanda illa verba, *unius Dei causa*, quæ ex sequentibus declarantur.

2. His ergo generatim de pœnitentiæ et virtute et sacramento dictis, jam illud de pœnitentia, ut est virtus, secundo statuit : « Quia hujus virtutis actiones tanquam materiam præbent, in qua pœnitentiæ sacramentum versatur, ideo nisi prius quæ sit pœnitentiæ virtus recte intelligatur, sacramenti etiam vim ignorari necesse est. »

3. Unde tertio docet : « Intimam animi pœnitentiam, quam virtutem dicimus, esse illam, cum ad Deum nos ex animo convertimus. »

4. Quid sit autem illud, « ex animo converti, et quibus gradibus ad hanc divinam virtutem liceat ascendere, » quarto loco commemorat. Primum, nos præveniri a Deo corda nostra convertente. Tum adesse fidem, « qua ad Deum animo tendimus. » Hinc « motum timoris consequi, suppliciorum acerbitate proposita. » Deinde, « accedere spem impetrandæ a Deo misericordiæ. » Quibus constitutis subdit : « Postremo charitate corda nostra accenduntur, ex qua liberalis ille timor probis et ingenuis filiis dignus oritur : atque ita illud unum vereri, ne qua in re Dei majestatem lædamus, peccandi consuetudinem omnino deserimus. » Unde concludit : « Hisce quasi gradibus ad hanc præstantissimam pœnitentiæ virtutem perveniri. » Hunc ergo pœnitentem contendere necesse est; ut profecto constet, ex mente Catechismi, non nisi horum conjunctione haberi integram veramque pœnitentiam, quam præire oportet ad sacramenti fructum.

5. Sic ergo explicata illa quam dixit *intima pœnitentia*, sive *animi conversione*, quinto pergendum erat « ad externam, in qua, inquit, sacramenti ratio consistit, » docendumque per eam « haberi externas quasdam res sensibus subjectas, quibus declarantur ea quæ interius in anima fiant, » hoc est profecto *illud intimum* anterius positum, quod fide, spe, et charitate constaret. Quod confirmat his verbis : « Deinde, quod caput est, cum illa quæ extrinsecus tum a pœnitente, tum a sacerdote fiunt, declarent ea quæ interius efficiantur in anima; » nisi ergo vere insunt uti declarentur, fides, spes, charitas, vanam et falsam pœnitentiam esse constiterit.

6. Neque propterea credendum est, ante absolutionem vi contritionis semper condonata esse peccata : imo sexto statuendum est hanc formulam, *Ego te absolvo*, non minus vere pronuntiari a sacerdote de illo etiam homine, « qui ardentissimæ charitatis vi, accedente tamen confessionis voto, peccatorum veniam a Deo consecutus sit : » ubi notandum est illum ex voto sacramenti justificationis effectum referri *ad ardentissimam charitatis vim :* ut profecto constet, aliis qui non statim ex ipsa contritione gratiam consequuntur, defuisse, non contritionem cum incipiente *charitate sive dilectione* conjunctam; sed tantum *ardentissimam contritionis illius vim*, quam non *incipientem* sed *charitate perfectam* a synodo appellatam sæpe vidimus.

7. Hinc septimo subdit : « Quanquam si id minus consequi nobis liceat ut perfecta sit, vera tamen et efficax contritio esse potest : » ubi vera contritio a perfecta perspicue distinguitur.

8. Et ultimo illud concluditur : « Ex fidei catholicæ doctrina omnibus credendum et constanter affirmandum : si quis ita animo affectus sit ut peccata admissa doleat, simulque in posterum non peccare constituat, etsi ejusmodi dolore non afficiatur, qui ad impetrandam veniam satis esse possit; ei tamen, cum peccata sacerdoti rite confessus fuerit, vi clavium scelera omnia remitti ac condonari, » quod et Patrum traditione certa, et concilii Florentini decreto sancitum sit.

Hæc igitur Catechismi Romani summa doctrinæ est : unde liquet in eo diligentissime esse versatum, ut sacramento sua constaret efficientia, idque sedulo actum, ne in Pœnitentiæ sacramento requiri videretur illa completa ac perfecta contritio quæ statim justificet : quare charitas ea, quam scilicet cum virtute pœnitentiæ præire voluit, incipiens, inchoata, non proinde necessario perfecta sit. Cæterum de attritionis ex solo timore conceptæ sufficientia nullum verbum, in quo nunc omnem reponunt sacramenti efficaciam; et tamen prætermissum in ea tractatione, in qua ea quæ essent populo prædicanda ut maxime necessaria, tradi oportuisse vidimus.

Hæc igitur doctrina est, quam in Catechismis Christianæ plebi tradi necesse sit : præire oportere cum fide et spe motum propter Deum ex ipsa charitate; non tamen necessario perfecta illa et ardentissima quæ sola justificet cum sacramenti voto, sed quæ tamen ad Deum summe et unice diligendum impellat; et ideo quoque peccata detestetur, quod, ipso Catechismo teste, « ut maxime diligendus est Deus, ita quæ nos alienant a Deo, maxime detestari debeamus. »

Hic autem ultro confiteor non omnes Catechismos ita esse compositos, ut hanc doctrinam explicent; nec deesse, qui solo terrore contenti, spem etiam prætermittant, a synodo Tridentina, sessione quoque 14, tam diligenter expressam, his vocibus, « cum spe veniæ (2376). » Quare negare non possumus in ipsis Catechismis interdum prætermissa quædam imprimis necessaria, neque tantum in hoc argumento, sed in aliis vel maximis : eo quod in illa doctrinæ summa puerilibus animis vulgaria quæque et

(2376) Sess. 14, c. 4.

capitalia tradenda susciperent, quibus incerti quædam reservarent, aliis, iisque amplioribus tractanda documentis. Nec pudeat confiteri quamdam forte indiligentiam accuratiore opera sarciendam. Nunc autem diligentiores episcopi hæc etiam addunt, eam formam secuti, quam Romanus ille, ac totius velut Ecclesiæ Catechismus, auctore concilio, ad ejus mentem ediderit.

XXXII. Contraria vero sententia, quæ in suscipiendo pœnitentiæ sacramento nihil doceat intervenire charitatis, sive castæ dilectionis propter Deum ejusque justitiam sempiternam, præter alia, quæ diximus, duobus insuper laborat incommodis. Primum, ut Christianus non modo nullo unquam vel semel edito charitatis actu, sed etiam nulla Dei toto corde diligendi cura, nullo vero conatu, nulla hujus rei consequendæ voluntate, possit fieri non modo justus, verum etiam salvus : quo omnis omnino, et in sacramento, et extra sacramentum obligatio diligendi Dei solvitur; tantumque mandatum, non ad vitæ Christianæ necessitatem, sed ad consilium et ad perfectionis memoriam, in lege et in Evangelio remaneat. Alterum incommodum : « ut non sit illicitum in sacramentis conferendis, sequi opinionem probabilem de valore sacramenti, relicta tutiore : » quod utrumque, et ex sese est pessimum, et decretis pontificiis (2377) ex adverso pugnat.

Ecce enim quæritur, quisnam dolor de peccatis sit materia necessaria sacramenti pœnitentiæ ; an ille ex solo gehennæ metu ; an ille etiam ex incipiente saltem dilectione ortus, unde, teste synodo Tridentina, exoriatur motus *adversus peccata per odium aliquod ac detestationem ?* Ergo de ipsa sacramenti materia quæritur. Sequenda ergo pars tutior. Tutius autem est diligere incipere ; nullum in eo periculum. Ergo vel id sequendum : vel in Innocentiani decreti perspicuam condemnationem incurris.

XXXIII. De primo autem incommodo, circa ipsum de Dei summa dilectione mandatum, hæc subjungimus. Quæ doctrina illius mandati obligationem solvit, aut etiam eam ad paucos actus redigit, eam vidimus, ex Alexandro VIII, non modo esse falsam, sed etiam hæreticam. Atqui huc tendit sententia, quæ a pœnitentiæ sacramento omnem etiam incipientem dilectionem excludit. Quod ut perspicue pateat, placet hanc unam proponere quæstiunculam : an ab obligatione communi diligendi Dei eximantur ii, qui per peccata mortui, gratia exciderunt.

Si eximi putas, rogo iterum paucis, quo jure? quo titulo? An eo quod peccaverint, non sunt Christiani, non sunt saltem res Dei, non sunt opus Dei, creaturæ Dei, ad eum diligendum a Deo institutæ? Absit. Ergo lege teneri, necesse est ut dicas.

An forte respondebis, teneri quidem ex sese ; sed peccatis irretitos ad tam sublimem actum non posse consurgere? Atqui tum locum habet Tridentinum illud ab Augustino, atque ab omni Patrum traditione repetitum : « Et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvat ut possis. »

Ne vero suspiceris nullos occurrisse casus, quo positivum amoris actum exercere teneretur, id velim cogites, laxissimos auctores concessisse saltem, ne ultra totum rigorose quinquennium ab amore cessaretur (2378). Atqui ille peccator tot annis obduruit, ut nihil ex Evangelio tenere videatur præter illud Apocalypsis (XXII, 11) : *Qui in sordibus est, sordescat adhuc* ; et illud : *Sus lota in volutabro luti.* (*II Petr.* II, 22.) Ergo dum huic luto hæret, vel centies adfuerit oportet casus obligationis ad amandum Deum. Ergo et casus et tempus vel amandi Dei, vel petendi amorem. Ac si ad extremum urgeas illud de præcepto positivo, nempe id fiet, ut nec credere, nec sperare, nec judicia divina contremiscere, nec horrere seipsum, aut de pœnitentia curare debeat : nisi positivos inter actus unum amorem seligas ad quem liceat nobis esse tardissimos, cum contra sit. Rogo autem, cum illa obligatio semper incumbat, cur tempus illud excipias, quo ad Ecclesiæ claves et ad pœnitentiæ sacramentum accedit, et pro peccato suo cogitare cœpit? Non potest, inquies. Potest ergo magis excitare gehennæ metum ; nec in eo provehendus est Spiritus sancti motu et impulsu speciali, ut est a Tridentina synodo definitum? Nempe, inquies, impellit Deus ad illum terrorem cui resisti sine gravi culpa non potest. Non ergo Deus ad amorem ipsum impellit pœnitentes? non corda intus ciet? aut vero pœnitens ad unum obsurduit? Quin ipsi doctores, nedum ad amandum erigant, magis deprimunt mentes, cum docent lege amoris non teneri. Id quidem, quid est aliud quam cæci cæco ducatum præstent? (*Matth.* XV, 14.) Quod cum sit absurdissimum, iterum inculco : vel amet, vel amorem petat, et petendo amare incipiat, ut synodus statuit.

At nimis laboriosum est. Ad id respondere piget. Sed ultro respondent omnes : Hoc actu nihil dulcius, quo omne jugum leve, omne onus suave fiat. Imo cum pœnitentia laboriosus sit baptismus, ideoque primis sæculis Ecclesia catholica tot ac tantos labores, tamque diuturnos imponeret pœnitentibus ; eo magis necessarius, qui tantum onus levaret, sanctæ dilectionis fructus.

XXXIV. Nunc, ne quid effugiat inquisitionem nostram, diligentius considerandum est, quid sit illa quam sæpe memoravimus incipiens dilectio, et quomodo secernatur ab ea contritione quam synodus vocat *charitate perfectam.* Multum enim inter illas interesse discriminis, vel hinc constat, quod incipiens illa dilectio ad justificationem *præparare* dicatur tantum ; quæ per contri-

(2377) ALEX. VIII, sup., n. 1 ; INNOC. XI, prop. I.

(2378) Sup., n. 1.

tionem charitate perfectam jam plena et tota induatur.

Sane incipit diligere qui desiderat, qui petit, qui enititur ut dilectionem habeat. Neque enim quis fidem aut petit aut desiderat, aut ad eam enititur, nisi ex quibusdam fidei initiis : ita de dilectione dicendum est. An autem jam habeat dilectionem, qui cupit, vult, et petit; quis sapiens, et intelliget hæc? habet enim suo modo, quippe desiderans, petens, et enitens ex quibusdam sane dilectionis initiis. Nondum autem habet, ut habere oportet ad justificationem actu obtinendam. Nondum enim plene habet, qui desiderat, qui petit, qui enititur ut habeat. Quis ergo ejus status? nempe is quem ex sacro concilio delineavimus. Nam et petit quod nondum potest, nempe ut diligat : et facit quod potest; desiderare enim optat, enititur : necdum plene fruitur amore justitiæ, sed ad eam tamen præparatur.

An autem is impleat summum illud de dilectione mandatum? implet, et non implet; sed diverso sensu. Implet sane suo modo, qui, cum omnes adhibeat quas tunc habet vires, et jam totis viribus diligit, et tamen non plene diligit, cui vires ad id præstandum desint. Is ergo et intelligit præcepti necessitatem; et ideo conatur, ut impleat; et suo modo implet, qui quod potest jam incipit, et ad justitiam capiendam se accingit ac præparat. At is qui nihil tale cogitat, solo pœnarum timore concussus, nec se ad implendum summum de dilectione mandatum disponit ut debet, qui nec desiderat, nec conatur, nec petit; adeoque nec se præparat, ut in eo fiat illa, quam a synodo postulari vidimus (2379), « voluntaria susceptio donorum quibus homo efficitur ex injusto justus, et ex inimico amicus. »

An ergo vult ille noster dilectionem summam? Vult plane, ad quam enititur totis quas tunc habet viribus; non vult autem, qui adhuc et deesse sentit, et habere desiderat. Denique in motu est ad amandum, potius quam ab ipso amore possidetur, qui firmo licet amorem habendi et exsequendi proposito, cum et vult et habet per modum cujusdam transeuntis dispositionis, nondum autem per modum fixi jam stabilisque habitus, quæ plena justitia est. Etsi enim, quod diligentissime observari volumus, illa diligendi et mandatum charitatis implendi voluntas suo quodam modo firma sit, non tamen ad eam pervenit firmitudinem, quæ sit habitualis. Unde firma est, sane in ratione propositi, desiderii, nisus, sive incipientis voluntatis; non autem in ratione jam comparati et constabiliti habitus. Quo loco valere videtur illa Scholæ distinctio : aliud esse virtutem quamdam, puta dilectionem, in fieri, sive in motu, ut diximus; aliud in facto esse. Quo etiam pertinet illud Dominicum : *Si quis diligit me, diligetur a Patre meo, et ego diligam eum* (*Joan.* XIV, 21) : quod sane sit illius jam factæ dilectionis, quæ ipsam justificationem, hoc est summam cum Deo conjunctionem inducat per charitatem illam, quæ, Apostolo teste, *nunquam excidit* (*I Cor.* XIII, 8) : quippe quæ in ratione habitus firmissima, ad id valet, ut nos in æternum conjungat Deo, nisi ab ea sponte deficimus.

Contingit autem, ut volens, et enitens, et petens, rem ipsam interdum nescius assequatur : contingit, inquam, ut *concupiscens desiderare justificationes* (*Psal.* CXVIII, 20), prono velut cursu revera desideret : et ut hic quoque valeat notum illud ac tritum Gregorii Magni (2380), nempe ut « dilata desideria crescant, et crescentia capiant. » Sic autem ex igniculis occulte serpentibus, ac velut hac illac discurrentibus, flammescit verus ignis, qui jam intima corda corripiat, his insideat, hæc possideat, solo Deo teste; atque hæc illa contritio est vera, et stabili charitate perfecta, quæ statim justificet, cum solo sacramenti voto. Quando autem id contingat, aut quomodo? quam expedito a concupiscentia et inolitis cupiditatibus animo, aut quam intenso, quam fixo dilectionis gradu, sciri nec potest nec expedit. Sufficit autem ut fieri certa fide credamus, neque ulterius progredi cæci et curiosi conemur.

Sic, teste Joanne, *perfecta charitas foras mittit timorem*, eum *qui pœnam habeat* (*I Joan.* IV, 18), sive inquietudinem et anxietatem quamdam : certum istud. Quo autem et quam intenso gradu is effectus consequatur, nos fugit, ac Deo suum opus inspicienti relinquendum.

XXXV. Hanc doctrinam ante synodum Tridentinam sanctus Thomas tradidit : primum, in supplemento *Summæ*, ex IV in Sententias repetito; tum in ipsa Summa, 1, 2; denique in tertia parte.

Ergo in Supplemento hæc tria statuit : primum, in sacramento pœnitentiæ contritionem amoris expertem esse non posse, probatur ex his locis : Primus, « attritionis principium est timor servilis; contritionis autem, timor filialis, » quem charitatis esse constat, quæst. 1, art. 3, *Sed contra*. Quin etiam supra inter objectiones dicit, et in responsione supponit *attritionem non esse actum virtutis;* subditque, *ut ab omnibus dicitur :* ut hæc sententia, nemine discrepante, ut certa valeat : at vero, quæst. 1, art. 2, objectione 2, *Contritio est actus virtutis;* ibid., *Sed contra*.

Secundus locus, quæst. 2, art. 1, *Sed contra*. « Pœnitens... non dolet de pœna; et sic contritio, quæ est dolor pœnitentialis, non est de pœna. » Et in corpore : « De malis pœnæ potest esse dolor, sed non contritio, » pœnitentialis illa, et ad virtutem pœnitentiæ pertinens; alio ergo motivo concepta.

Esse autem charitatis hæc probant tertius et quartus locus. « Omnis dolor in amore fundatur; sed amor charitatis, in quo fundatur dolor contritionis, est maximus. » Q. 3, art. 1, *Sed contra*. Et iterum, art. 3, object. 3 : « De peccato præcipue est contri-

(2379) Sup., n. 11, 12, 13, 14, 15.

(2380) Hom. 25 *in Evang.*, t. I.

tio, secundum quod avertit a Deo, » quod est charitatis, et in responsione concessum manet.

Hoc primum ex Supplemento. Alterum : non omni contritione, quæ sit ex amore, remitti peccata. Primus locus, ipse evidentissimus : « quod intensio contritionis potest attendi dupliciter : uno modo ex parte charitatis... ; et sic contingit tantum intendi charitatem in actu, quod contritio inde sequens merebitur non solum culpæ remissionem, sed etiam absolutionem ab omni pœna. » Q. 5, art. 2, in corp. Item q. 10, art. 5, c. « Contingit autem quandoque, quod per contritionem præcedentem peccatum aliquod deletum est, quoad culpam ; » ergo iterum atque iterum *contingere* docet, id quod non semper eveniat. Qua etiam voce in eumdem finem usos esse Tridentinos suo loco observavimus (2381); sed ex sequentibus maxime stabilitur, inter sanctam synodum et sanctum Thomam, doctrinæ cognatio.

Sit ergo hoc tertium ex sancto doctore constitutum : inde contingere ut non omnis contritio justificet ; quod amor in ea contentus ad perfectionem non pervenerit : pro quo est hic locus evidentissimus ac longe certissimus : « Dolor potest esse a Deo parvus, quod non sufficiat ad actum contritionis ; ut si minus displiceret ei peccatum, quam debeat displicere separatio a fine : sicut etiam amor potest ita esse remissus, quod non sufficiat ad rationem charitatis. » Q. 5, a. 3, c. En amor non justificans, nec conterens, eo quod ad rationem charitatis non devenerit : non quidem quod sit alterius generis aut alterius objecti, sed quod in eodem genere et eodem objecto, sit remissus. Ergo non perfectus, sed tantum incipiens : quæ nostra, imo sacri concilii sententia est.

Sic ergo omnia constant : nempe et contritionem charitate fundari, et peccata remittere : non aliter tamen quam si tantus sit amor, ut ad rationem charitatis, adeoque et contritionis devenerit. Mitto alios locos, eod. art. ad 1 ; et q. 10, art. 1, c. et alibi passim.

XXXVI. Jam ex 1,2, q. 113, ubi de justificatione agitur, pauca sed illustria sumimus, imprimis illud : « Ita infundit donum gratiæ justificantis, quod etiam simul cum hoc movet liberum arbitrium ad donum gratiæ acceptandum, in his qui sunt hujus motus capaces. » Art. 3, c. En illa acceptatio sive susceptio libera gratiæ, quam Tridentina synodus decernebat (2382). Gratia autem justificans, de qua hic agitur, necessario cum charitate conjuncta est, sine qua non potest esse justitia. Ergo illa susceptio est actualis et libera susceptio et acceptatio charitatis, in eamque consensio : qui motus charitatis est.

Sed ne ratiociniis sit opus, sanctus doctor clare exprimit charitatem, his verbis : « Quod motus fidei non est perfectus, nisi sit charitate informatus : unde simul in justificatione impii, cum motu fidei, est etiam motus charitatis. » Art. 4, ad 1. Subdit : « Movetur autem liberum arbitrium in Deum, ad hoc quod ei se subjiciat : unde etiam concurrit actus timoris filialis, et actus humilitatis. » Sic actus charitatis ; et ex ea profectus actus timoris filialis, cum actu fidei concurrit ad justificandum hominem.

Tertius locus : « Quod per cognitionem naturalem homo non convertitur in Deum, in quantum est objectum beatitudinis et justificationis causa. » Ibid. ad 2. Ad charitatem autem pertinet moveri in Deum, ut est objectum beatitudinis, ut sanctus doctor asserit, 2-2, q. 23, quæ est de charitate : et in ea quæstione centies. Nec minus est charitatis respicere Deum *in quantum est justificationis causa*, hoc est in quantum *est fons omnis justitiæ*, ut sancta synodus loquitur. Quod etiam incidit in illud Apostoli (*Rom.* III, 26), in quantum *est justus, atque justificans eum qui ex fide est*, ut supra diximus (2383).

Denique, eadem q. 113, art. 5, quæritur « utrum ad justificationem impii requiratur motus liberi arbitrii adversus peccatum. » Respondetur autem : requiri expressissimum motum charitatis, « eo quod ad eumdem actum pertinet, prosequi unum oppositorum, et refugere aliud : et ideo, sicut ad charitatem pertinet diligere Deum ; ita etiam detestari peccata, per quæ anima separatur a Deo. » *Ibid.*, ad 1. Hactenus ex 1, 2.

XXXVII. Jam ex tertia parte, quo loco expresse tractatur de sacramento pœnitentiæ, deque pœnitentia ut est virtus prævia ad illud sacramentum, hæc habemus : Primum, « quod pœnitentia est virtus specialis (2384) : » in qua quippe sit « specialis ratio actus laudabilis, scilicet operari ad destructionem peccati præteriti in quantum est Dei offensa (2385) : » ac postea, « quod pœnitens dolet de peccato commisso, in quantum est offensa Dei (2386) : » id autem est charitatis. Unde, art. 5, in corp., enumerantur sex actus pœnitentis. Primus est animi cooperantis cum Deo *convertente;* « Secundus est fidei ; tertius, timoris servilis ; quartus, spei, sub spe scilicet veniæ ; quintus, charitatis, quo alicui peccatum displicet secundum seipsum, et non jam propter supplicia ; sextus, timoris filialis propter reverentiam Dei. » Ergo, ex sancto doctore, in pœnitentiæ virtute, actus charitatis eique conjunctus filialis timoris actus intervenit. Atqui sine pœnitentiæ virtute, pœnitentiæ sacramentum esse non potest. Ergo sine charitate, eique conjuncto timoris filialis actu, sacramentum illud esse non potest. Unde subdit, ad 1 : « Quod peccatum prius

(2381) Sup., n. 7, etc.
(2382) Sup., n. 10, 11, etc.
(2383) Sup., n. 9, 10.

(2384) Part. III, q. 84, art. 7, c.
(2385) Quæst. 85 art. 2, c.
(2386) *Ibid.*, art. 5, c.

incipit displicere peccatori propter supplicia, quæ respicit timor servilis, quam propter Dei offensam vel peccati turpitudinem, quod pertinet ad charitatem. » Ergo iterum pœnitentiæ virtuti, adeoque sacramento actus quidam charitatis adjungitur : non autem ille actus perfectæ charitatis, qui statim justificat, ut dictum est (2387). Ergo incipiens et præparatorius, qualem sæpe memoravimus.

Hinc articulo 6, in corp., idem sanctus Thomas docet, « quod actus et habitus charitatis simul sunt tempore cum actu et habitu pœnitentiæ. » Subdit : « Nam, ut in secunda parte habitum est (2388), in justificatione impii simul est motus liberi arbitrii in Deum (qui est actus fidei per charitatem formatus) et motus liberi arbitrii in peccatum (ut est offensa Dei, ut vidimus), qui est pœnitentiæ actus. » Ergo iterum ac tertio, non est sacramentum istud sine charitatis actu.

Quæstione vero 86 ejusdem tertiæ partis, art. 3, in c. « Peccatum mortale non potest sine vera pœnitentia remitti, ad quam pertinet deserere peccatum, in quantum est contra Deum : » et quidem « contra Deum super omnia dilectum, » ut habetur in sequentibus.

Denique ejusdem quæstionis 86, art. 6, item in c. « Sicut remissio culpæ fit in baptismo, non solum virtute formæ, sed etiam virtute materiæ, scilicet aquæ ; principalius tamen virtute formæ, ex qua et ipsa aqua virtutem recipit ; ita etiam remissio culpæ est effectus pœnitentiæ, principalius quidem ex virtute clavium, quas habent ministri, ex quorum parte accipitur id quod est formale in hoc sacramento (ut supra dictum est) ; secundario autem, ex vi actuum pœnitentis, » quos inter enumeratus est pœnitentiæ virtutis actui conjunctus charitatis actus.

Idem autem ad 1 : Nempe, inquit, in justificatione « non solum est gratiæ infusio et remissio culpæ ; sed etiam motus liberi arbitrii in Deum, qui est actus fidei formatæ, et motus liberi arbitrii in peccatum, qui est actus pœnitentiæ. »

Ex his igitur patet, concurrere ad justificationem liberi arbitrii actum ex charitate profectum, eique tribui minus quidem principaliter, sed tamen conjunctim et necessario, remissionem peccati, ut dictum est.

Sane fatendum est videri sanctum doctorem de iis actibus locutum, qui justificationis actum comitentur, non qui antecedant et præparent. Verum id sufficit. Nam primum certum erit, sine actu charitatis justificationem non posse transigi, quod illi refugiunt. Deinde ex illo actu veræ ac plenæ charitatis cum justificatione conjuncto, certa erit consecutio ad anteriorem actum, quo anima præparetur, ne fiat tam subita sine congrua dispositione mutatio. Denique illa dispositio congrua in eo est, quod amor imperfectus, needum ad rationem perveniens charitatis, antecedat ac præparet perfectum in ipsa justificatione futurum charitatis actum, ut superiori capite ex sancto doctore retulimus.

Non ergo immerito diximus (2389) tantam esse sacrosanctæ synodi Tridentinæ cum sancto Thoma doctrinæ consensionem, ut ex hac illa quodam modo contexta esse videatur. Nam, ut alia omittamus, quæ non sunt ad hunc locum necessaria, quæque diligens lector per sese facile recognoscet, in id concinunt : ut cum sacramento pœnitentiæ simul pœnitentiæ virtutis actus conjungendus sit, in quo actu pœnitentiæ inesse necesse sit aliquid charitatis, quo anima pœnitens, et ad gratiam se moveat, et eam voluntarie suscipiat et acceptet ; neque tamen propterea omnis illius dilectionis actus statim justificet, etiam cum sacramenti voto, sed id contingat tantum, cum perfecta est charitas Itaque, ex sancto Thoma, in justificatione impii necessario intervenit et voluntaria illa ex libero arbitrio per motum charitatis susceptio gratiæ, et prævius quidam, nec statim justificans imperfectioris dilectionis sensus ; quæ sunt præcipua, quantum ad hunc attinet locum, fidei Tridentinæ capita.

Hactenus sanctum Thomam cum synodo contulimus ; neque difficilis esset ejusdem sancti doctoris cum Catechismo Tridentino collatio : sed nobis ea supra indicasse (2390) suffecerit. Cæterum de varietate quadam operis in *Sententias* ac *Summæ*, locutione magis quam re, non est hic disserendi locus.

XXXVIII. Nunc ex antedictis aliquot corollaria, quæ huic operi lucem afferant, colligemus.

Primum illud : Omnia quæ communi theologorum sententia ad justificationem in sacramento pœnitentiæ impetrandam disponunt, sanctum et castum spirare amorem.

Incipimus autem ex fide, cujus hæc summa est : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam.* (*Joan.* III, 16.) Hæc ergo fides Christianorum : hæc fides in Jesum Christum, quam totam magister diligendi Joannes apostolus recollegit ac instauravit in hoc verbo : *Et nos credidimus charitati, quam habet Deus in nobis.* (*I Joan.* IV, 16.) Hæc igitur fides ex sese in Dei charitatem provocat : dicente eodem apostolo : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.* (*Ibid.*, 19.) Quare jubemur Christiani, non tantum credere Deo, et credere Deum, quod et *dæmones credunt, et contremiscunt*, quæ est fides mortua : sed credere in Deum, qui, omni theologia attestante, post sanctos Augustinum et Thomam, est affectus pius animæ ex dilectione tendentis in Deum, seque conjungentis Deo : ut ipsa fidei ratio

(2387) Sup., n. 34.
(2388) 1-2 quæst. 113, a. 3 et 8.

(2389) Sup., n. 14.
(2390) *Ibid.*, n. 37

ex se apta nata sit ad inspirandam dilectionem castam.

Nec minus ad eumdem affectum concitandum spes apta nata est : parique, imo etiam majore affectu speramus in Deum, atque in illum credimus.

Hæc igitur omnia charitatem spirant, ut profecto qui nullam piæ dilectionis, idem nullam quoque fidei ac spei rationem habeat ; sterili et infructuosa pœnitentia.

Ipsa etiam oratio, quam fideles omnes peccata confitentes in ipsum sinum sacerdotis effundunt, pium ubique ac vehementissimum ex sanctâ dilectione dolorem sonant. Hoc enim dolore percita fidelis anima primum advocat suorum gravissimorum peccatorum testes, non modo ipsum Deum cordium scrutatorem ; sed etiam sanctos omnes, inprimis autem cum Paulo electos Angelos, totamque cœlestem aulam, Maria ipsa duce : quod facit et ad verecundiam et ad opem, mox eosdem adhibitura apud Deum optimos precatores : tum ad illud devenit : *Quia peccavi nimis, mea culpa :* his terque illud ingeminans tunso simul pectore. Sic autem imitatur *Peccavi* illud Davidicum, quo statim ejus peccata translata sunt : tanquam cum eodem Davide diceret : *Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper : tibi soli peccavi, et malum coram te feci.* Sic enim explicatur, et in Dei amorem verti'ur illud ipsum *Peccavi.* Nec minus imitatur dolorem publicani illius percutientis pectus, Deumque exorantis, ac statim justificati, quo nos etiam eniti par est : nec minus propterea fisos Ecclesiæ clavibus, quæ quod desit supplent. Hæc igitur, nulla licet dilectionis expressæ mentione, tamen dilectionem insinuant. Hic enim agi omnia non vocibus, sed rebus et affectibus, et David, et publicanus ille, et illa peccatrix ad Domini pedes, et alii vere pœnitentes testantur, nec ullum in Scripturis reperitur exemplum peccatoris absque dilectione reconciliari Deo.

Quin etiam fateri nos oportet, ad amorem excitandum, terroris gehennæ maximam esse vim : imminuta quippe per inconcussos terrores concupiscentiæ vi, facilius justitia diligitur. Ergo ipse peccator, quo vehementius agente et impellente Spiritu sancto, per metum commovetur, tanto est aptior ad concipiendos dilectionis actus. Hoc enim illud est a sancto Augustino dictum, nempe ut ipse timor pœnæ, tanquam seta linum (2391), amorem justitiæ introducat. Quare cum hi terrores invalescunt, tum tempus est opportunissimum, concussis jam peccati radicibus, insinuandi dilectionem, quæ tum prono cursu in animum influat. Quare ista cognata sunt, et gehennæ metus, et amandi cupido, nec a se dividenda : verumque est illud ejusdem Augustini de Deo; « qui solus timeri sine amore non potest (2392) : » amore timorem proxime insecuto, atque ejus veluti extrema premente vestigia.

Ipsa denique synodus Tridentina id suadet, et attritionem ad charitatem trahit : cum statuit eam ex duobus « communiter concipi, nempe ex turpitudinis peccati consideratione, vel ex gehennæ pœnarumque metu (2393). » Atqui turpitudo peccati, præter innatam sibi probrosam infamiam, quam animus ex sese horreat, alio quoque motivo odio haberi potest ; nempe opposito illi turpitudini pulchri et honesti studio, cujus Deus et fons et regula est. Gehennæ quoque et pœnarum metus, si quantus esse possit elicitur, id habet luctuosissimum, quod nos alienet a Deo, quod ipsa per se charitas reformidat. Unde fit illud jam ex Catechismo Romano recensitum (2394), ut quemadmodum debemus illud Deo, ut illum diligamus, ita peccata quæ a Deo alienant, eique adversantur, maxime detestari debeamus; qua parte nulla est attritio quæ non in se habeat causas dilectionis admixtas.

Quod autem nunc affectant quidam, ut inter attritionis motiva sive incentiva et causas, etiam referant salutis, beatitudinis, gloriæ desiderium ; primum quidem id faciunt nulla concilii Tridentini auctoritate fulti, cum non alia ejus motiva commemoret quam peccati turpitudinem et pœnarum metum : cæterum gloriæ desiderium suo velut cursu ad charitatem ducit, attestante concilio, id recti sanique moris esse, si Christiani « suam ipsi socordiam excitando, et sese ad currendum in stadio cohortando, cum hoc, ut imprimis glorificetur Deus, mercedem quoque intueantur æternam (2395) : » qui finis expressissime ad charitatem spectat.

Addamus et istud, ex sancti Thomæ expressa doctrina (2396), fidem ac spem ab ipsa dilectione præcisas, ac per mortale peccatum *informes* jam factas, nec esse virtutes. Eumdem angelicum Præceptorem mox docentem audivimus (2397) *attritionem non esse virtutis actum,* idque *ab omnibus dici ;* nec dolorem ex pœnarum metu ortum *pœnitentialem esse.* Ergo ex illis præciso motivis, secluso diligendi studio, stare non potest virtus pœnitentiæ, quam tamen in sacramento præire oportere, et omnes theologi sentiunt, et sacrosancta synodus sæpius definivit, ut diximus (2398).

Denique in animo semper habere debemus Apostolicum illud : *Finis præcepti charitas* (*I Tim.* I, 5); quo constat, omnia præcepta ut regiæ suæ ac fini ultimo charitati

(2391) Aug., *in Ep. Joan.*, tract. 9, n. 4, t. III, part. II, col. 888.

(2392) *Lib. de quæst.* 83 ; quæst. 36, n. 1, t. VI, col. 15.

(2393) Sess. 14, c. 4.

(2394) Sup., n. 30.

(2395) Sess. 6, c. 11.

(2396) 1-2 quæst. 65, art. 4, c., et ad 1, quæst. 71, art. 4, c.

(2397) Sup., n. 35 : S. Thom., sup., quæst. 1, art. 2, obj. 2 ; *ibid.*, quæst. 2, art. 1.

(2398) Sess. 4, c. 4, et sess. 14, cap. 1 ; sup., n. 19, 20.

servire : quare ex omni parte causis amandi circumdati, amandi studium omittere non possumus. Hæc doctrina quam tradimus; jam vero procedamus ad tertiam partem hujus opusculi, atque objecta solvamus.

TERTIA ET POSTREMA PARS

XXXIX. Objiciunt, primo sic : Attritio ea est quæ ex solo metu concepta voluntatem peccandi excludat. Atqui ea exclusio ad justificationem in sacramento pœnitentiæ impetrandam sufficit. Ergo ad eam sufficit attritio.

Majorem probant ex ipsius concilii Tridentini verbis ; 2° ex auctoritate sancti Augustini sæpe id asserentis : puta cum dicit (2399) : « Non bona desideras, sed mala caves. Sed ex eo quod mala caves, corrigis te, et incipis bona desiderare. Cum bona desiderare cœperis, erit in te timor castus : » multaque in hunc sensum. 3° Ex ratione certa, nempe ex discrimine inter metum ab hominibus, et metum ex Deo sive divini judicii. Cum enim homines non penetrent arcana cordis, non nisi externos actus cohibere possunt : Deus autem omnia cordis arcana pervadit. Ergo metus ex Deo cordis quoque motus occultissimos et intimas cogitationes cohibet ; ac peccati voluntatem in ipso fonte exstinguit, hoc est in ipsis intimis cordis penetralibus. Sic majorem probant; minorem vero sic : Sublato enim obice, sua remanet sacramento efficacia, cum ex Tridentino « gratiam conferant non ponentibus obicem, et quantum est ex parte Dei : » sess. 7, can. 6 et 7. Atqui exclusa voluntate peccandi obex tollitur : *Iniquitates enim vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum.* (*Isa.* LIX, 2.) Et iterum : *Considerans enim et avertens se ab omnibus iniquitatibus suis, quas operatus est, vita vivet.* (*Ezech.* XVIII, 28.) Ergo sua constat sacramentis efficacia : adeoque plenus per sacramentum justificationis effectus.

XL. Magna mihi copia est disserendi de attritionis natura, et secundum antiquiores theologos, et secundum recentiores ; et quærendi inprimis, an ut metu concipitur ex sua sola vi, an ex comitantibus et adjunctis, peccandi voluntatem excludat : an tantum ex ejus vi id fiat quod ait Augustinus (2400), ut *volentem peccare*, hoc est profecto ex ipsa jam voluntate peccantem, *interiorem animum non sinat* : hoc est non sinat in actus exteriores seu magis expressos prorumpere ; et an, si excludat peccandi voluntatem, id efficere possit durabili statu sine ea tristitia quæ *secundum Deum stabilem*, ex Apostolo (*II Cor.* VII, 9, 10), ac firmam *pœnitentiam operetur* : an tantum dispositione mobili et fluxa, peccantibus in vitia prono ac prompto animo relapsuris. Sed ne eat in longum nostra disputatio, quam brevem ac præcisam esse, et ex concilii Tridentini decretis constare volumus, utcunque habeat major propositio, minorem negamus ; nempe sufficere exclusam peccandi voluntatem, cum ipsa synodus talem exclusionem *non sufficere*, sed *disponere* ac *viam parare* dixerit (2401), ut toties præmonuimus (2402), nec tantum ex gestis, verum et ex ipso tenore verborum quibus decreta contexta sunt.

De obice quod dicunt, vanum est. Duplex enim obex in peccato : primus ex aversione a Deo, alter ex conversione ad creaturam ; et hanc quidem exclusa peccandi voluntas forte sustulerit : aversionem vero a Deo non nisi conversio ad Deum, hoc est ipsa dilectio. Non ergo exclusa peccandi voluntas tollit omnem obicem, quin imo non tollit maximum : est enim obex maximus aversio Dei sive peccatum in quantum est offensa Dei : quod sic probat sanctus Thomas (2403) : « Quia homo debet magis Deum quam se ipsum diligere; ideo plus debet odire culpam in quantum est offensa Dei, quam in quantum est nociva sibi. » Quare ad tollendum verum et maximum obicem, necesse est ut aliquid dilectionis interveniat.

Instabis : exclusa peccandi voluntate, manere sane aversionem a Deo, sed habitualem, ad quam tollendam dilectio habitualis per sacramentum infundenda sufficit. Respondeo : Sufficit non in quantum est habitus, sed in quantum certis actibus sanctæ dilectionis comitata procedit. Si enim charitas tantum daretur ut habitus, daretur mortuo modo, qualis est in dormientibus. Atqui non sic datur in justificationis actu : nam ibi debet esse voluntaria susceptio sive acceptatio infusæ charitatis, ut supra ex Tridentino et ex sancto Thoma diximus (2404), ex quodam actuali motu liberi arbitrii se convertentis ad Deum. Ergo charitas habitualis, non ut est habitualis, sed ut est conjuncta cum actu, sufficit ad tollendam aversionem a Deo.

Jam ad Scripturæ locos : Solæ iniquitates dividunt inter nos et Deum : sane. Ergo sufficit excludi peccandi voluntatem : quatenus quidem dividit, et est offensa Dei dissolvens amicitiam, quod ex antedictis sine aliquo dilectionis motu esse non possit : fatemur ; et sic objectus Scripturæ locus nobis commodo vertit.

Ex Ezechiele autem : *Avertens se ab omnibus iniquitatibus quas operatus est, vita vivet.* Fateor; si et illud adjungat ibidem positum, atque a Tridentina synodo allegatum (2405) : *Projicite a vobis iniquitates vestras, et facite vobis cor novum et spiritum novum;* inducto quodam saltem dilectionis initio.

Cum vero, teste Psalmista (*Psal.* XXXIII, 15), his duobus justitia Christiana constet : si *declinemus a malo, et faciamus bonum :* ad illud quidem voluntas non peccandi forte

(2399) Tr. 9 in *Epist. Joan.*, n. 2, 5, 7, 8, t. III part. II.
(2400) Aug., serm. 161, n. 8, t. V.
(2401) Sess. 14, c. 4.
(2402) Sup., n. 26, 28.
(2403) Sup. quæst. 3, art. 1, ad. 4,
(2404) Sup., n. 13, 14, 36.
(2405) Sess. 14, c. 4.

sufficiat : ad hoc autem requiritur ut saltem incipiamus diligere justitiam, ejusque fontem Deum.

XLI. Neque vero metuendum est, ne evacuetur sacramenti efficacia, si præmitti oporteat aliquem incipientis licet, fidei tamen et spei superadditæ dilectionis actum : neque enim id metuit synodus Tridentina, ejusdem efficaciæ et simul incipientis illius dilectionis assertrix. Frustra ergo objiciunt illud de sacramentorum efficacia, et synodum cum synodo pugnare faciunt, magno veritatis ac ecclesiasticæ dignitatis damno.

At enim, inquiunt, habet charitatis actus non ex gradu, sed ex natura, ut et peccatum expellat, et animum conjungat Deo. Sic Patres, ipse Augustinus pro justis habet indistincte qui amore justitiæ teneantur. Nos autem ad ea objecta ex antedictis facile respondemus ; imo etiam sæpe respondimus. Neque enim sanctus Thomas voluit justificari peccatorem ex ea dilectione, quæ quidem, eo quod sit remissa, ejusdem licet generis, non tamen ad rationem charitatis et perfectæ contritionis assurgat : neque, quod majus est, concilium Tridentinum peccatorem statim justificatum docet per incipientem dilectionem illam, sed profecto per eam quæ sit charitate perfecta. Etsi enim dilectio ex sese ad id tendit, ut nos conjungat Deo, non proinde omnis id efficit ad dilectionem nisus, licet ille nisus sit aliqua dilectio, sed incipiens, non justificans; inchoata et præparatoria, non consummans, ut sæpe diximus (2406) : imo vero, ut sancta synodus decernit. Ac si res altius perscrutanda esset, non equidem crediderim omnis dilectionis expertem fuisse eum, qui vitæ æternæ cupidus, ac de mandatis a Domino interrogatus, magna fiducia respondit : *Magister, hæc omnia observavi a juventute mea* (*Marc.* x, 20, 21.) Neque id ab eo ficto animo dictum fuisse satis indicant verba Evangelii : *Jesus autem intuitus eum, dilexit eum :* videbat enim in illo aliquod piæ ac sanctæ dilectionis initium : interim quam suis pecuniis jam tum animo inhæreret, quippe his prohibitus ne vocantem Dominum sequeretur, sequentia declarant : Procul ergo a justitia abesse videbatur. Quid ille, qui tanta vi, tanto affectu dixit : *Bene, Magister, in veritate dixisti, quia unus est Deus; et ut diligatur ex toto corde, et ex toto intellectu, et ex tota anima, et ex tota fortitudine : et diligere proximum tanquam seipsum, majus est omnibus holocautomatibus et sacrificiis?* (*Marc.* xii, 32, 33.) Hic ergo veritatem illam tenebat mente penitus comprehensam, et in illam inclinabat animus : cui tamen nihil aliud Dominus respondebat, nisi illud : *Non longe es a regno Dei* (*Ibid.*, 34) : ut accessisse tantum, non tamen pervenisse videatur. Nec si quis alicujus studio tenetur ob ejus merita et præclaras virtutes, ideo amicus ejus aut est aut futurus est. Etsi enim illud studium ejusdem generis est ac ipsa amicitia jam pectori infixa, nondum eam firmitatem et stabilitatem obtinuit quæ amicitiæ nomine commendetur. Atque, ut alia ejus fere generis exempla referamus, non si quis castæ virginis honesto quodam amore accendi cœpit, eam propter ea deperire, aut connubio stabili jungi sibi velit. Nec si sanctus Augustinus pro justis habet eos, qui amore, qui delectatione justitiæ teneantur, propterea necesse est, statim atque incipit Deus placere, dulcescere, delectare, ut idem doctor loqui amat, uno velut ictu confectam esse rem, ac perfectum opus justificationis nostræ; habent enim ista quamdam latitudinem et pro actuum perfectione et gradu suos effectus. Quin in omni virtute aliud est ejus actus transiens ac disponens, aliud actus firmus et stabilis, tantæque virtutis, ut st tim in habitum vertat. Homo autem justificatus non est tantum homo juste agens dispositione et actu mobili, sed stabili modo : nec statim uno actu ad habitum motus, nisi sit ille actus ea vi præditus, qua aptus natus sit, Deo bene vertente, ut transeat in habitum justitiæ; cujus generis actus nec philosophia ignorat, nec theologia refugit. Sit ergo dilectionis actus statim justificans, is qui est ejusmodi, ut quasi suo jure postulet habitum charitatis infundi ; non autem id postulat quivis dilectionis actus, sed is tantum qui firmo et valido consistit gradu.

At enim, inquies, is actus quem ponimus, validus ac firmus est, quippe cum, ut sæpe diximus, validum ac firmum inducat propositum implendi mandata ac diligendi Dei. Certe : sed distinximus (2407) ; firmum ac validum in ratione propositi ac desiderii ; non proinde in ratione habitus consistentis. Est enim ille amoris actus prævius sive incipiens, per sese et in ratione amoris exilis et tenuis, ac facile mutabilis; sed fide sustentatus, ac timore vallatus, fractis cupiditatibus ac vitiosis habitibus, velut illisis fluctibus, se tuetur, et ipsi charitati habituali et perfectæ libereque acceptandæ viam parat.

Atque hæc quidem alibi diligentius expendemus, quæremusque quid sit illud a beato Augustino toties inculcatum (2408) : *Omnes amare aliquid ;* quo proinde necesse sit, ut nullo vel tenui momento interposito, aut in amore creaturæ tanquam in luto hæreamus, aut ad diligendum Deum saltem initiali quodam amore adsurgere incipiamus. Nunc autem cum in eo simus, ut Tridentina decreta certa per sese et firma pensemus, ab aliis abstinemus, nec necesse habemus hic quidem recludere traditionis fontes.

Quod autem dicatur omnis charitatis actus ex sese et natura seu vi sua nos Deo conjungere, ex eodem concilio ita interpretamur, ut præter vim natura insitam charitati, si-

(2406) Sup., n. 8, 14, 33, 34.
(2407) *Ibid.*, n. 34.
(2408) Serm. 34, t. V.

mul ex speciali institutione Christi adjungendum intelligatur pœnitentiæ sacramentum, idque non tantum necessitate præcepti, sed etiam necessitate sacramenti et medii : resque ita ex concilii decretis temperanda, ut incipienti dilectioni providerit Deus per necessarium sacramenti actu suscepti præsidium ; contritioni vero charitate perfectæ reservavit, ut adjuncto sacramenti voto, statim hominem Deo reconciliaret.

XLII. Ne tamen, vetante Paulo, contendamus verbis ad subversionem audientium : si quis recusarit aliam vocare charitatem quam eam quæ diffusa sit in cordibus nostris per Spiritum sanctum, atque his inhæreat, sitque habitualis, quæ facile ex habitu, gratiæ concomitantis auxilio, actus perfectæ charitatis eliciat : haud iniquo animo ferimus. Sane admonuimus (2409) ex concilii gestis, plurimos e Patribus atque theologis in explicando illo prævio incipientis dilectionis actu non reformidasse charitatis vocem. Nec prætermisimus (2410) sancti Thomæ locum in quo abstinere ab ea voluisse visus. Utcunque est, certum illud, ne de vocibus litigetur : modo ne extinguant in pœnitentibus per gratiam revicturis illos actus quos post sanctam synodum memoravimus, aut eos, incipientes licet ac præparatorios sive dispositivos, ad Deum summe ac super omnia diligendum ferri, idque omnino velle, atque adeo ad ipsam reduci charitatem, ut supra est expositum, nemo negaverit.

XLIII. Postremo quidam objiciunt Alexandri VII decretum, feria 5, die 5 maii 1667, quo, auditis votis sacræ Inquisitionis, ad conservandam pacem, hæc habet. Primum exponit sententias duas, quarum altera « attritioni ex metu gehennæ conceptæ, ac excludenti voluntatem peccandi cum spe veniæ, in sacramento pœnitentiæ requirat insuper aliquem actum dilectionis Dei, asserentibus quibusdam et negantibus aliis, et invicem adversam sententiam censurantibus. »

2° Vetat, ne quivis, etiam episcopi, imo et cardinales, si eo de argumento scribant, « prædicent aut doceant, libros aut scripturas edant, pœnitentes aut scholares erudiant, audeant alicujus theologicæ censuræ alteriusve injuriæ aut contumeliæ nota taxare alteram sententiam sic negantem necessitatem aliqualis dilectionis Dei in præfata attritione, sive asserentem dictæ dilectionis necessitatem, donec ab hac sancta Sede fuerit aliquid hac re definitum. »

3° Interserit : « Sententiam negantem necessitatem aliqualis dilectionis, hodie inter theologos communiorem videri. » Hactenus Alexandri VII decretum.

Nos autem nihil hic agimus de ejus formula : sed tantum respondemus nihil nocere nobis. Quid enim? vetat pontifex ne se invicem *censurent, taxent*, theologicas censuras, et, ut aiunt, qualificationes inurant ; neve injuriis et contumelis mutuo se proscindant : jubet ut charitatis vinculum servent. Id quidem vel maxime pertinet ad eos coercendos qui quotidie nostram hoc est Tridentini concilii, de incipientis dilectionis necessitate doctrinam passim infament, tanquam eam quæ purum putumque Lutheranismum aut Calvinismum inducere, aut redolere videatur. Sane contrariam partem a talibus quoque abstinere oportet. Hæc quidem Alexander VII, non propterea, quod absit, prohibet episcopos, ne sanam doctrinam asserant, doceant, sua auctoritate ac prædicatione confirment, eamque non tantum libris editis, sed etiam alio quovis scripti genere commendatam, tutam ac munitam præstent.

At enim indicat pontifex, « sententiam negantem necessitatem aliqualis dilectionis Dei hodie inter scholasticos communiorem videri. » *Videri* sane, non esse : *opinionem*, non autem Scholæ decretum aut dogma : *communiorem*, non proinde stabilem ac certam : *hodie*, non ab antiquo : *inter scholasticos*, hodiernos certe, non Patres : quid tum postea? Melchior Canus, vir doctissimus, libro de *Locis Theologicis*, de loco ab opinione eaque communi tractans, clare pronuntiat, nemine repugnante, aliud esse Scholæ decreta ac firma dogmata, aliud opiniones mobiles ac fluctuantes. Nunc autem confitendum est multas invaluisse opiniones, quæ ab anteactæ ætatis auctoritate deficiant, pronis ad laxiora ingeniis, et ad nova prurientibus auditorum auribus. An propterea putemus, illi nunc quidem forsitan communiori opinioni aliquam conciliatam esse vel tenuissimæ probabilitatis auctoritatem? absit : alioqui non satis cavetemus ab extrinseca illa probabilitate, quæ nunc inter novitios casuistas omnis laxitatis et corruptelæ fons est. Quin ipse Alexander VII, in celeberrimo illo et omnibus acceptissimo decreto feriæ 5, die 24 Septembris 1665, de illis corruptelis ita fatur : « Summam illam luxuriantium ingeniorum licentiam in dies magis excrescere, per quam in rebus ad conscientiam pertinentibus modus opinandi irrepsit alienus omnino ab evangelica simplicitate, sanctorumque patrum doctrina : et quem si pro recta regula fideles sequerentur, ingens irruptura esset vitæ Christianæ corruptela. » En subinde *et in dies excrescentem summam luxuriantium ingeniorum licentiam.* En non tantum reprehensas aliquot laxiores sententias; *sed modum ipsum opinandi alienum ab evangelica simplicitate, sanctorumque Patrum doctrina irrepsisse.* En ex hoc fonte ingentem Christianæ vitæ corruptelam, non secuturam tantum, verum etiam facile, ac facto velut impetu irrupturam, quam cohibere vix possis. Hæc Alexander VII. An, hoc rerum statu, communiorum hodie in schola opinionum habere nos aliquam rationem is Pontifex velit? Absit, inquam, absit. Non enim tantum a perversis aliquot opinionibus, sed ab

(2409) Sup., n. 28, etc.

(2410) Sup., n. 35.

ipso opinandi modo cavendum est : ubi nempe non quæritur de vero et falso, deque justo et injusto, quod erat rei caput; sed de probabili, quod novis quotidie commentis augeatur.

Ne ergo nos moveant communiores hodie, si forte opiniones, cum etiam liceat oculis intueri, gliscente licentia, quot prava quotidie communiora fiant : quæ quidem nobis quasi majoris numeri auctoritate deterritis dissimulanda non sunt : imo vero quo magis invalescunt, eo validius confutanda. Ipsa certe minoris probabilitatis assertio tam nova est, ut ultro confitentibus illius actoribus, vix demum anteacto sæculo in hac temporum fæce natam esse constet; antiquioribus ac sanctis scholasticis, Thomæ, Bonaventuræ, Antonino cæterisque plane ignotam et inauditam. An ergo, eo quod pronis in laxiora ac paradoxa animis communior hodie videatur; an, inquam, propterea eam invalescere sinant episcopi, non autem omni ope propulsandam ac profligandam curent? Ita de exclusa incipientis dilectionis necessitate dicendum. Neque enim tanta in re hominum opinionibus, sed Ecclesiæ fide regi jubemur. Nec si vel maxime felicis memoriæ Alexander VII, decreto validissimo, notaque et omnibus acceptissima Sedis apostolicæ auctoritate prolato vetuisset, ne illam sententiam ulla theologica censura prohibeamus : ideo nos tantam veritatem, tam clare, tam perspicue a sacrosancta Tridentina synodo declaratam tacere debemus? Imo vero, quo a pluribus impugnatur, tanto magis, modeste quidem ac pacifice, sed interim magno animo asserenda est : ut adversari concilii Tridentini decretis, si non theologica qualificatione, veridica tamen assertione dicatur.

Nec fas est episcopos, tanto accepto deposito, judicare secundum aliorum communiorem licet forte sententiam; quod nihil aliud esset, quam ut illis auctoribus per inanem probabilitatis speciem falsa securitas induceretur, et contra Domini interdictum traditiones ac mandata hominum invalescere sinerentur.

Liceat et illud reverenter addere, utcumque Alexander VII, ab inferendis neganti sententiæ censuris propter bonum pacis continendos existimavit episcopos, certe noluisse eam opinionem a successorum quoque suorum Innocentii XI et Alexandri VIII decretis ac notis præstare salvam : in quas incidisse, dum amandi obligationem generatim solvunt, dumque in sacramentorum materia probabilem tantum, non autem tutam sequuntur sententiam, supra demonstravimus (2411).

Hæc igitur ex antedictis concludimus.

XLIV. I. Constat pœnitentiæ sacramentum lapsis æque ac baptismum omnibus, etiam adultis nondum regeneratis, esse necessarium, hoc est, non tantum necessitate præcepti, verum etiam necessitate medii (cum voto) (2412).

II. Constat utrumque sacramentum non acceptæ gratiæ aut justitiæ signum, sed accipiendæ causam instrumentalem esse (2413).

III. Neutrum eorum sacramentorum dum actu suscipitur, etiam voto sacramenti conjunctum, semper supponit jam acceptam justitiam et gratiam : his contrariæ sententiæ concilio Tridentino adversantur (2414).

IV. Non minores aut inferiores dispositiones requiruntur ad justificationis gratiam in sacramento pœnitentiæ impetrandam, atque in ipso baptismo cum adultis traditur; contraria sententia eidem concilio et sanæ theologiæ repugnat (2415).

V. De amore in baptismo exstat canon expressus e concilii Arausicani cap. 25 : « Hoc etiam salubriter profitemur et credimus, quod ipse Deus nobis, nullis præcedentibus meritis, et fidem et amorem sui prius inspirat, ut baptismi sacramenta fideliter requiramus, et post baptismum, cum ejus adjutorio, ea quæ sibi sunt placita implere possimus. » En ad requirendum baptismum amor necessarius, ad minimum incipiens, ut tradit concilium Tridentinum.

VI. Supponuntur ergo in utroque sacramento distincti actus præparatorii fidei, spei ac dilectionis, qua Deum ut omnis justitiæ fontem diligere incipimus (2416).

VII. In utroque sacramento pariter requiritur propositum firmum ac validum implendi præcepta omnia quæcunque Christus tradidit, adeoque vel maxime primum illud de Deo toto corde ac totis viribus diligendo, hoc est, super omnia.

VIII. In utroque sacramento pari necessitate petenda (2417), est fides, quæ per dilectionem operatur (2418).

IX. In utroque sacramento æque requiritur voluntaria susceptio gratiæ et donorum quibus homo efficitur ex injusto justus, et ex inimico amicus; æque necessarius consensus in justitiam inhærentem, quæ est ipsa charitas; æque voluntario motu quærenda, volenda, procuranda Dei amicitia. — Contrariæ sententiæ ejusdem concilii decretis adversantur (2419).

X. Neque tamen omnis etiam incipiens Dei propter se dilectio statim justificationem inducit, sed ea tantum contritio, quam charitate perfectam esse contingat (2420).

XI. Qui solvit obligationem Dei super omnia diligendi per speciales actus, aut ad certum numerum redigit, hæresim docet aut inducit (2421).

(2411) Sup., n. 32.
(2412) Sup., n. 20.
(2413) Sup., n. 5, 6, 7, 8.
(2414) *Ibid.*
(2415) Sup., n. 18, 19.
(2416) Sup., n. 9, 10, 11, 17.
(2417) Sup., n. 12, 18, 19, 21, 22.
(2418) Sup., n. 16.
(2419) Sup., n. 15, 18, 19.
(2420) Sup., n. 5, 8, 21, 34, 41.
(2421) Sup., n. 23, 24, 25, 32, 33.

XII. Qui negaret hoc præcepto teneri etiam peccatores, etiam pœnitentes, eamdem hæresim induceret (2422).

XIII. Neque pœnitentes a conatu saltem eximendi, cum jubeantur et moneantur, et facere quod possint, et petere quod non possint, Deo adjutore ut possint (2423).

XIV. Qui docent pœnitentes, sufficere attritionem ex solo metu conceptam, non tantum disponere aut parare viam ad justitiam, concilio Tridentino addunt, eosque periculose fallunt (2424).

XV. Iidem nisi pœnitentes provocent ad dilectionem præparatoriam, eamque tanquam non necessariam si negligant, in sacramentis conferendis de valore sacramenti sequuntur opinionem probabilem, relicta tutiore : probabilem autem non ex vera, sed ex sua sententia (2425).

Hæc igitur sunt capita, quæ a Tridentino concilio accepta, ut vera, ut tutiora, ut certa, ab episcopis doceri, ab iisdem contraria prohiberi debeant.

Hæc nos, secuti doctissimos ac maximos in Italia, Gallia aliisque provinciis episcopos, fratribus et compresbyteris nostris Ecclesiarum rectoribus, aliisque ibidem verbum et sacramenta administrantibus, episcopalis responsi loco, in manus docenda et utenda tradimus : his ab universa fraternitate obediri oportere admonemus; ne schismata in Ecclesiis fiant, neve falsa securitate simplices animæ deludantur.

(2422) Sup., n. 23, 24, 25, 33.
(2423) Sup., n. 33, 34.
(2424) Sup., n. 26, 27, 28, 29, 30, 31, 35, 36, 37.
(2425) Sup., n. 32.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX.

—

Troisième partie.

THÉOLOGIE MORALE.

I.

TRAITÉ DU LIBRE ARBITRE.

—

CHAPITRE PREMIER.

Définition de la liberté dont il s'agit. — Différence entre ce qui est permis, ce qui est volontaire et ce qui est libre.

Nous appelons quelquefois libre ce qui est permis par les lois ; mais la notion de liberté s'étend encore plus loin, puisqu'il ne nous arrive que trop de faire même beaucoup de choses que les lois ni la raison ne permettent pas.

On appelle encore faire librement, ce qu'on fait volontairement et sans contrainte. Ainsi, nous voulons tous être heureux, et ne pouvons pas vouloir le contraire; mais, comme nous le voulons sans peine et sans violence, on peut dire en un certain sens, que nous le voulons librement. Car on prend souvent pour la même chose, liberté et volonté, volontaire et libre. *Libere*, d'où vient *libertas*, semble vouloir dire la même chose que *velle*, d'où vient *voluntas :* et on peut confondre en ce sens la liberté et la volonté; ce qu'on fait *libentissime*, avec ce qu'on fait *liberrime*.

On ne doute point de la liberté en ces

deux sens. On convient qu'il y a des choses permises, et en ce sens, libres; comme il y a des choses commandées, et en cela nécessaires. On est aussi d'accord qu'on veut quelque chose, et on ne doute non plus de sa volonté que de son être. La question est de savoir s'il y a des choses qui soient tellement en notre pouvoir, et en la liberté de notre choix, que nous puissions ou les choisir ou ne les choisir pas.

CHAPITRE II.

Que cette liberté est dans l'homme, et que nous connaissons cela naturellement.

Je dis que la liberté, ou le libre arbitre, considéré en ce sens, est certainement en nous, et que cette liberté nous est évidente :

1° Par l'évidence du sentiment et de l'expérience ;

2° Par l'évidence du raisonnement ;

3° Par l'évidence de la révélation ; c'est-à-dire, parce que Dieu nous l'a clairement révélé par son Ecriture.

Quant à l'évidence du sentiment, que chacun de nous s'écoute et se consulte soi-même, il sentira qu'il est libre, comme il sentira qu'il est raisonnable. En effet, nous mettons grande différence entre la volonté d'être heureux et la volonté d'aller à la promenade. Car nous ne songeons pas seulement que nous puissions nous empêcher de vouloir être heureux, et nous sentons clairement que nous pouvons nous empêcher de vouloir aller à la promenade. De même, nous délibérons et nous consultons en nous-mêmes si nous irons à la promenade ou non ; et nous résolvons comme il nous plaît, ou l'un ou l'autre ; mais nous ne mettons jamais en délibération si nous voudrons être heureux ou non : ce qui montre que, comme nous sentons que nous sommes nécessairement déterminés par notre nature même à désirer d'être heureux, nous sentons aussi que nous sommes libres à choisir les moyens de l'être.

Mais parce que, dans les délibérations importantes, il y a toujours quelque raison qui nous détermine, et qu'on peut croire que cette raison fait dans notre volonté une nécessité secrète, dont notre âme ne s'aperçoit pas ; pour sentir évidemment notre liberté, il en faut faire l'épreuve dans les choses où il n'y a aucune raison qui nous penche d'un côté plutôt que d'un autre. Je sens, par exemple, que, levant ma main, je puis ou vouloir la tenir immobile, ou vouloir lui donner du mouvement ; et que, me résolvant à la mouvoir, je puis la mouvoir à droite ou à gauche, avec une égale facilité ; car la nature a tellement disposé les organes du mouvement, que je n'ai ni plus de peine ni plus de plaisir à l'une de ces actions qu'à l'autre ; de sorte que, plus je considère sérieusement et profondément ce qui me porte à celui-là plutôt qu'à celui-ci, plus je ressens clairement qu'il n'y a que ma volonté qui m'y détermine, sans que je puisse trouver aucune autre raison de le faire.

Je sais que, quand j'aurai dans l'esprit de prendre une chose plutôt qu'une autre, la situation de cette chose me fera diriger de son côté le mouvement de ma main ; mais quand je n'ai aucun autre dessein que celui de mouvoir ma main d'un certain côté, je ne trouve que ma seule volonté qui me porte à ce mouvement plutôt qu'à l'autre.

Il est vrai que, remarquant en moi-même cette volonté qui me fait choisir un des mouvements plutôt que l'autre, je ressens que je fais par là une épreuve de ma liberté, où je trouve de l'agrément; et cet agrément peut être la cause qui me porte à me vouloir mettre en cet état. Mais, premièrement, si j'ai du plaisir à éprouver et à goûter ma liberté, cela suppose que je la sens ; secondement, ce désir d'éprouver ma liberté me porte bien à me mettre en état de prendre parti entre ces deux mouvements, mais ne me détermine point à commencer plutôt par l'un que par l'autre ; puisque j'éprouve également ma liberté, quel que soit celui des deux que je choisisse.

Ainsi, j'ai trouvé en moi-même une action, où n'étant attiré par aucun plaisir, ni troublé par aucune passion, ni embarrassé d'aucune peine que je trouve en l'un des partis plutôt qu'en l'autre, je puis connaître distinctement, surtout y pensant comme je fais, tous les motifs qui me portent à agir de cette façon, plutôt que de la connaître. Que si, plus je recherche en moi-même la raison qui me détermine, plus je sens que je n'en ai aucune autre que ma seule volonté ; je sens par là clairement ma liberté, qui consiste uniquement dans un tel choix.

C'est ce qui me fait comprendre que je suis fait à l'image de Dieu ; parce que, n'y ayant rien dans la matière qui le détermine à la mouvoir plutôt qu'à la laisser en repos, ou à la mouvoir d'un côté plutôt que d'un autre, il n'y a aucune raison d'un si grand effet, que sa seule volonté, par où il me paraît souverainement libre.

C'est ce qui fait voir, en passant, que cette liberté dont nous parlons, qui consiste à pouvoir faire ou ne faire pas, ne procède précisément ni d'irrésolution, ni d'incertitude, ni d'aucune autre imperfection ; mais suppose que celui qui l'a au souverain degré de perfection, est souverainement indépendant de son objet, et a sur lui une pleine supériorité.

C'est par là que nous connaissons que Dieu est parfaitement libre en tout ce qu'il fait au dehors, corporel ou spirituel, sensible ou intelligible, et qu'il l'est en particulier à l'égard de l'impression du mouvement qu'il peut donner à la matière. Mai[s] tel qu'il est à l'égard de toute la matière et de tout son mouvement, tel a-t-il voul[u] que je fusse à l'égard de cette petite parti[e] de la matière et du mouvement qu'il a mi[s] dans la dépendance de ma volonté. Car j[e] puis avec une égale facilité faire un te[l] mouvement ou ne le pas faire : mais, comm[e]

l'un de ces mouvements n'est pas en soi meilleur que l'autre, ni n'est pas aussi meilleur pour moi en l'état où je viens de me considérer; je vois par là qu'on se trompe, quand on cherche dans la matière un certain bien qui détermine Dieu à l'arranger ou à la mouvoir, en un sens plutôt qu'en un autre. Car le bien de Dieu, c'est lui-même; et tout le bien qui est hors de lui vient de lui seul : de sorte que, quand on dit que Dieu veut toujours ce qu'il y a de mieux, ce n'est pas qu'il y ait un mieux dans les choses qui précèdent en quelque sorte sa volonté et qui l'attirent; mais c'est que tout ce qu'il veut, par là devient le meilleur, à cause que sa volonté est cause de tout le bien et de tout le mieux qui se trouve dans la créature.

J'ai donc un sentiment clair de ma liberté, qui sert à me faire entendre la souveraine liberté de Dieu, et comme il m'a fait à son image.

Au reste, ayant une fois trouvé en moi-même et dans une seule de mes actions, ce principe de liberté, je conclus qu'il se trouve dans toutes les actions, même dans celles où je suis plus passionné, quoique la passion qui me trouble ne me permette pas peut-être de l'y apercevoir d'abord si clairement.

Aussi vois-je que tous les hommes sentent en eux cette liberté. Toutes les langues ont des mots et des façons de parler très-claires et très-précises pour l'expliquer : tous distinguent ce qui est en nous, ce qui est en notre pouvoir, ce qui est remis à notre choix, d'avec ce qui ne l'est pas; et ceux qui nient la liberté, ne disent point qu'ils n'entendent pas ces mots, mais ils disent que la chose qu'on veut signifier par là n'existe pas.

C'est sur cela que je fonde l'évidence du raisonnement qui nous démontre notre liberté. Car nous avons une idée très-claire et une notion très-distincte de la liberté dont nous parlons : d'où il s'ensuit que cette notion est très-véritable, et par conséquent que la chose qu'elle représente est très-certaine. Et nous n'avons pas seulement l'idée de la souveraine liberté de Dieu, qui consiste en son indépendance absolue, mais encore d'une liberté qui ne peut convenir qu'à la créature; puisque nous connaissons clairement que nous pouvons choisir si mal, que nous commettrons une faute : ce qui ne peut convenir qu'à la créature. Il n'y a personne qui ne conçoive qu'il ferait un crime exécrable d'ôter la vie à son bienfaiteur, et encore plus à son propre père. Tous les jours nous reconnaissons en nous-mêmes que nous faisons quelque faute, dont nous avons de la douleur : et quiconque y voudra penser de bonne foi, verra clairement qu'il met grande différence entre la douleur que lui cause une colique, ou la fâcherie que lui donne quelque perte de ses biens, et quelque défaut naturel de sa personne; et cette autre sorte de douleur qu'on appelle se repentir. Car cette dernière espèce de douleur nous vient de l'idée d'un mal qui n'est pas inévitable, et qui ne nous arrive que par notre faute : ce qui nous fait entendre que nous sommes libres à nous déterminer d'un côté plutôt que d'un autre; et que, si nous prenons un mauvais parti, nous devons nous l'imputer à nous-mêmes.

Il n'y a personne qui ne remarque la différence qu'il y a entre l'aversion que avons pour certains défauts naturels des hommes, et le blâme que nous donnons à leurs mauvaises actions. On voit aussi que c'est autre chose de priser un homme comme bien composé, que de louer une action humaine comme bien faite : car le premier peut convenir à une pierrerie et à un animal, aussi bien qu'à un homme; et le second ne peut convenir qu'à celui qu'on reconnaît libre, qui se peut par là rendre digne et de blâme et de louange, en usant bien ou mal de la liberté.

On remarque aussi facilement qu'il y a de la différence entre frapper un cheval qui a fait un faux pas, parce que l'expérience fait voir que cela sert à le redresser, et à châtier un homme qui a failli, parce qu'on veut lui faire connaître sa faute pour la corriger, ou se servir de lui pour donner exemple aux autres : et quoique les hommes grossiers frappent quelquefois un cheval avec un sentiment à peu près semblable à celui qu'ils ont en frappant leur valet, il n'y a personne qui, pensant sérieusement à ce qu'il fait, puisse attribuer une faute ou un crime à un autre qu'à celui à qui il attribue une liberté.

Outre cela, l'obligation que nous croyons tous avoir, de consulter en nous-mêmes si nous ferons une chose plutôt que l'autre, nous est une preuve certaine de la liberté de notre choix. Car nous ne consultons point sur les choses que nous croyons nécessaires; comme, par exemple, si nous aurons un jour à mourir; en cela nous nous laissons entraîner au cours naturel et inévitable des choses : et nous en userions de même à l'égard de tous les objets qui se présentent, si nous ne connaissions distinctement qu'il y a des choses à quoi nous devons aviser, parce que nous y devons agir et nous y déterminer par notre choix. De là je conclus que nous sommes libres à l'égard de tous les sujets sur lesquels nous pouvons douter et délibérer. C'est pourquoi nous sommes libres, même à l'égard du bien véritable, qui est la vertu; parce que, quelque bien que nous y voyions selon la raison, nous ne sentons pas toujours un plaisir actuel en la suivant; et que, par conséquent, toute l'idée que nous avons du bien ne s'y trouve pas : de sorte que nous ne pouvons être nécessairement et absolument déterminés à aimer un certain objet, si le bien essentiel qui est Dieu ne nous paraît en lui-même.

En ce cas seulement, nous cesserons de consulter et de choisir : mais à l'égard

de tous les biens particuliers, et même du bien suprême connu imparfaitement, comme nous le connaissons en cette vie, nous avons la liberté de notre choix : et jamais nous ne la perdrons, tant que nous serons en état de balancer un bien avec l'autre; parce que notre volonté trouvant partout une idée de son objet, c'est-à-dire la raison du bien, aura toujours à choisir entre les uns et les autres, sans que son objet la puisse déterminer tout seul.

Ainsi, nous avons des idées très-claires, non-seulement de notre liberté, mais encore de toutes les choses qui la doivent suivre. Car non-seulement nous entendons ce que c'est que choisir librement; mais nous entendons encore que celui qui peut choisir, s'il ne voit pas tout d'abord, doit délibérer, et qu'il fait mal s'il ne délibère; et qu'il fait encore plus mal, si, après avoir consulté, il prend un mauvais parti; et que par là il mérite et le blâme et le châtiment : comme, au contraire, il mérite, s'il use bien de sa liberté, et la louange, et la récompense de son bon choix. Par conséquent, nous avons des idées très-claires de plusieurs choses qui ne peuvent convenir qu'à un être libre; et il y en a parmi celles-là, que nous ne pouvons attribuer qu'à un être capable de faillir : et nous trouvons tout cela si clairement en nous-mêmes, que nous ne pouvons non plus douter de notre liberté, que de notre être.

Nous voyons donc l'existence de la liberté, en ce qu'il faut admettre nécessairement qu'il y a des êtres connaissants qui ne peuvent être précisément déterminés par leurs objets, mais qui doivent s'y porter par leur propre choix. Nous trouvons en même temps que le premier Libre, c'est Dieu, parce qu'il possède en lui-même tout son bien; et n'ayant besoin d'aucun des êtres qu'il fait, il n'est porté à les faire, ni à faire qu'ils soient de telle façon, que par sa seule volonté indépendante. Et nous trouvons, en second lieu, que nous sommes libres aussi, parce que les objets qui nous sont proposés ne nous emportent pas tous seuls par eux-mêmes, et que nous demeurerions à leur égard sans action, si nous ne pouvions choisir.

Nous trouvons encore que ce premier Libre ne peut jamais ni aimer ni faire autre chose que ce qui est bien véritable; parce qu'il est lui-même par son essence le bien essentiel, qui influe le bien dans tout ce qu'il fait. Et nous trouvons, au contraire, que tous les êtres libres qu'il fait, pouvant n'être pas, sont capables de faillir, parce qu'étant sortis du néant, ils peuvent aussi s'éloigner de la perfection de leur être. De sorte que toute créature sortie des mains de Dieu peut faire bien et mal, jusqu'à ce que Dieu l'ayant menée, par la claire vision de son essence, à la source même du bien, elle soit si bien possédée d'un tel objet, qu'elle ne puisse plus désormais s'en éloigner.

Ainsi, nous avons connu notre liberté, et par une expérience certaine, et par un raisonnement invincible. Il ne reste plus qu'à y ajouter l'évidence de la révélation divine, à laquelle ne désirant pas m'attacher, quant à présent, je me contenterai de dire que cette persuasion de notre liberté étant commune à tout le genre humain, l'Écriture, bien loin de reprendre un sentiment si universel, se sert au contraire de toutes les expressions par lesquelles les hommes ont accoutumé d'exprimer et leur liberté et toutes ses suites, et en parle, non de la manière dont elle use en nous obligeant de croire les mystères qui nous sont cachés, mais toujours comme d'une chose que nous sentons en nous-mêmes aussi bien que nos raisonnements et nos pensées.

CHAPITRE III.

Que nous connaissons naturellement que Dieu gouverne notre liberté, et ordonne de nos actions.

Sur cela il s'élève une seconde question, savoir, si nous devons croire, selon la raison naturelle, que Dieu ordonne de nos actions, et gouverne notre liberté, en la conduisant certainement aux fins qu'il s'est proposées; ou s'il faut penser, au contraire, que, dès qu'il a fait une créature libre, il la laisse aller où elle veut, sans prendre autre part en sa conduite, que de la récompenser si elle fait bien, ou de la punir si elle fait mal.

Mais la notion que nous avons de Dieu résiste à ce dernier sentiment. Car nous concevons Dieu comme un être qui sait tout, qui prévoit tout, qui pourvoit à tout, qui gouverne tout, qui fait ce qu'il veut de ses créatures, et à qui se doivent rapporter tous les événements du monde. Que si les créatures libres ne sont pas comprises dans cet ordre de la providence divine, on lui ôte la conduite de ce qu'il y a de plus excellent dans l'univers, c'est-à-dire, des créatures intelligentes. Il n'y a rien de plus absurde que de dire qu'il ne se mêle point du gouvernement des peuples, de l'établissement ni de la ruine des Etats, comment ils sont gouvernés, par quels princes, et par quelles lois : toutes lesquelles choses s'exécutant par la liberté des hommes, si elle n'est en la main de Dieu, en sorte qu'il ait des moyens certains de la tourner où il lui plaît, il s'ensuit que Dieu n'a point de part en tous ces événements, et que cette partie du monde est entièrement indépendante.

Il ne suffit pas de dire que la créature libre est dépendante de Dieu : 1° en ce qu'elle est; 2° en ce qu'elle est libre; 3° en ce que, selon l'usage qu'elle fait de sa liberté, elle est heureuse ou malheureuse; car il ne faut pas seulement que quelques effets soient rapportés à la volonté de Dieu; mais, comme elle est la cause universelle de tout ce qui est, il faut que tout ce qui est,

en quelque manière qu'il soit, vienne de lui : et il faut par conséquent que l'usage de la liberté, avec tous les effets qui en dépendent, soit compris dans l'ordre de sa providence : autrement on établit une sorte d'indépendance dans la créature, on y reconnaît un certain ordre dont Dieu n'est point première cause.

Et on ne sauve point la souveraineté de Dieu, en disant que c'est lui-même qui a voulu cette indépendance de la liberté humaine ; car il est de la nature d'une souveraineté aussi universelle et aussi absolue que celle de Dieu, que nulle partie de ce qui est ne lui puisse être soustraite, ou exemptée, en quelque façon que ce soit, de sa direction ; et avec la même raison qu'on dit que Dieu, ayant fait un certain genre de créatures, les laisse se gouverner elles-mêmes, sans s'en mêler, on pourrait dire encore, que les ayant créées, il les laisse se conserver ; ou qu'ayant fait la matière, il la laisse mouvoir et arranger au gré de quelque autre.

Cette fausse imagination est détruite par la claire notion qu'on a de Dieu ; parce qu'elle nous fait connaître que, comme il ne se peut rien ôter de ce qui fait la perfection de l'être divin, il ne se peut aussi rien ôter à la créature de ce qui fait la dépendance de l'être créé.

Mais ne pourrait-on pas dire, que cette dépendance de l'être créé se doit entendre seulement des choses mêmes qui sont, et non pas des modes ou des façons d'être? Nullement : car les façons d'être, en ce qu'elles tiennent de l'être, puisqu'en effet elles sont à leur manière, doivent nécessairement venir du premier Etre. Par exemple, qu'un corps soit d'une telle figure, et dans une telle situation, cela sans doute appartient à l'être ; car il est vrai qu'il est ainsi disposé : et cette disposition étant en lui quelque chose de véritable et de réel, elle doit avoir pour première cause la cause universelle de tout ce qui est. Et quand on dit que Dieu est la cause de tout ce qui est, s'il fallait restreindre la proposition aux seules substances, sans y comprendre les manières d'être, il faudrait dire qu'à la vérité les corps viennent de lui, mais non leurs mouvements, ni leurs assemblages, ni leurs divers arrangements, qui font néanmoins tout l'ordre du monde. Que s'il faut qu'il soit l'auteur de l'assemblage et de l'arrangement de certains corps, qui sont les astres et les éléments, comment peut-on penser qu'il ne faille pas rapporter au même principe l'assemblage et l'arrangement qui se voit parmi les hommes ; c'est-à-dire, leurs sociétés, leurs républiques et leur mutuelle dépendance, où consiste tout l'ordre des choses humaines? Ainsi, la raison fait voir que non-seulement tout être subsistant, mais tout l'ordre des êtres subsistants, doit venir de Dieu ; et à plus forte raison, que l'ordre des choses humaines doit sortir de là, puisque les créatures libres étant, sans aucun doute, la plus noble portion de l'univers, elles sont par conséquent les plus dignes que Dieu les gouverne.

En effet, tout homme qui reconnaîtra qu'il y a un Dieu infiniment bon, reconnaîtra en même temps, que les lois, la paix publique, la bonne conduite, et le bon ordre des choses humaines doivent venir de ce principe. Car comme, parmi les hommes, il n'y a rien de meilleur que ces choses ; il n'y a rien, par conséquent, qui marque mieux la main de celui qui est le bien par excellence. Puis donc que toutes ces choses s'établissent par la volonté des hommes, et qu'elles sont le sujet ordinaire sur lequel ils exercent leur liberté ; si on n'avoue que Dieu la dirige à la fin qu'il lui plaît, on sera forcé de dire qu'en même temps qu'il nous a faits libres, il s'est ôté le moyen de faire de si grands biens au genre humain ; et que, loin qu'il faille penser que des choses si excellentes puissent être appelées des bienfaits divins, on doit penser, au contraire, qu'il n'est pas possible que Dieu nous les donne.

Car ce n'est pas les donner d'une manière digne de lui, que de ne pouvoir pas s'assurer qu'elles seront quand il voudra : il faut donc qu'il soit assuré qu'en les voulant donner aux peuples et aux nations, il saura faire servir à ses volontés les hommes par qui il les veut donner ; et par conséquent que leur liberté sera conduite certainement à l'effet qu'il en prétend, puisque ce n'est pas dans le projet, mais l'effet même, que consiste le bien de toutes ces choses.

Ce serait une mauvaise réponse de dire, que Dieu pourrait s'assurer des hommes en leur ôtant la liberté qu'il leur a donnée : car c'est le faire contraire à lui-même, que de dire qu'il ait mis en l'homme, quand il l'a fait libre, un obstacle éternel à ses desseins, et un obstacle si grand, qu'il n'aura aucun moyen de le vaincre, qu'en détruisant ses premiers conseils, et en retirant ses premiers dons. Joint que, si on ôte aux hommes leur liberté dans les choses dont nous venons de parler, qui en sont l'exercice le plus naturel, elle ne trouvera désormais aucune place dans la vie humaine ; et les expériences que nous en faisons seront toutes vaines : ce qui nous a paru insoutenable.

Que si tant de bons effets, qui s'accomplissent par la liberté des hommes, se rapportent toutefois si visiblement à la volonté de Dieu, il faut croire que tout l'ordre des choses humaines est compris dans celui des décrets divins. Et loin de s'imaginer que Dieu ait donné la liberté aux créatures raisonnables pour les mettre hors de sa main, on doit juger, au contraire, qu'en créant la liberté même, il s'est réservé des moyens certains pour la conduire où il lui plaît.

Autrement on lui ôte ce que personne de ceux qui le connaissent tant soit peu ne lui veut ôter, car personne sans doute ne lui veut ôter les châtiments et les récompenses, ou des peuples entiers, ou des particuliers : et cependant ces choses s'exerçant ou s'exé-

culant ordinairement sur les hommes par les hommes mêmes, ou les ôte clairement à Dieu ; à moins qu'on ne laisse en sa main la liberté de l'homme, pour l'attirer où il veut, par les moyens qui lui sont connus.

Bien plus, sans cela on ôte à Dieu la prescience des choses humaines. En effet, si on reconnaît que Dieu, ayant des moyens certains de s'assurer des volontés libres, résout à quoi il les veut porter, on n'a point de peine à entendre sa prescience éternelle, puisqu'on ne peut douter qu'il ne connaisse et ce qu'il veut dès l'éternité, et ce qu'il doit faire dans le temps. C'est la raison que rend saint Augustin de la prescience divine : *Novit procul dubio quæ fuerat ipse facturus* (2426). Mais si on suppose, au contraire, que Dieu attend simplement quel sera l'événement des choses humaines, sans s'en mêler, on ne sait plus où il les peut voir dès l'éternité ; puisqu'elles ne sont encore ni en elles-mêmes, ni dans la volonté des hommes, et encore moins dans la volonté divine, dans les décrets de laquelle on ne veut pas qu'elles soient comprises. Et pour démontrer cette vérité par un principe plus essentiel à la nature divine, je dis qu'étant impossible que Dieu emprunte rien du dehors, il ne peut avoir besoin que de lui-même, pour connaître tout ce qu'il connaît. D'où il s'ensuit qu'il faut qu'il voie tout, ou dans son essence, ou dans ses décrets éternels ; et en un mot, qu'il ne peut connaître que ce qu'il est, ou ce qu'il opère par quelque moyen que ce soit. Que si on supposait dans le monde quelque substance, ou quelque qualité, ou quelque action dont Dieu ne fût pas l'auteur, elle ne serait en aucune sorte l'objet de sa connaissance ; et non-seulement il ne pourrait point la prévoir, mais il ne pourrait pas la voir quand elle serait réellement existante. Car le rapport de cause à effet étant le fondement essentiel de toute la communication qu'on peut concevoir entre Dieu et la créature, tout ce qu'on supposera que Dieu ne fait pas, demeurera éternellement sans aucune correspondance avec lui, et n'en sera connu en aucune sorte. En effet, quelque connaissant que soit un être, un objet même existant n'en est connu que par l'une de ces manières : ou parce que cet objet fait quelque impression sur lui ; ou parce qu'il a fait cet objet ; ou parce que celui qui l'a fait lui en donne la connaissance. Car il faut établir la correspondance entre la chose connue et la chose connaissante ; sans quoi elles seront, à l'égard l'une de l'autre, comme n'étant point du tout. Maintenant il est certain que Dieu n'a rien au-dessus de lui, qui puisse lui faire connaître quelque chose. Il n'en est pas moins assuré que les choses ne peuvent faire aucune impression sur lui, ni produire en lui aucun effet. Reste donc qu'il les connaisse à cause qu'il en est l'auteur ; de sorte qu'il ne verra pas dans la créature ce qu'il n'y aura pas mis : et s'il n'a rien en lui-même par où il puisse causer en nous les volontés libres, il ne les verra pas quand elles seront, bien loin de les prévoir avant qu'elles soient.

Il ne sert de rien, pour expliquer la prescience, de mettre un concours général de Dieu dont l'action et l'effet soient déterminés par notre choix. Car ni le concours ainsi entendu, ni la volonté de le donner, n'ont rien de déterminé, et par conséquent ne servent de rien à faire entendre comme Dieu connaît les choses particulières : de sorte que, pour fonder la prescience universelle de Dieu, il faut lui donner des moyens certains, par lesquels il puisse tourner notre volonté à tous les effets particuliers qu'il lui plaira d'ordonner.

Que si, pour combattre le principe que Dieu ne connaît que ce qu'il opère, on objecte qu'il s'ensuivrait de là, que le péché lui serait inconnu, puisqu'il n'en est pas la cause ; il ne faut que se souvenir que le mal n'est point un être, mais un défaut ; qu'il n'a point par conséquent de cause efficiente, et ne peut venir que d'une cause qui, étant tirée du néant, soit par là sujette à faillir. Au reste, on voit clairement que Dieu, sachant la mesure et la quantité du bien qu'il met dans sa créature, connaît le mal où il voit que manque ce bien ; comme il connaîtrait un vide dans la nature, en connaissant jusqu'où tous les corps s'étendent.

Et quand on serait en peine d'où vient le mal, on ne peut douter, du moins, que tout le bien et toute la perfection qui se trouve dans la créature ne vienne de Dieu ; car il est le souverain bien, de qui tout bien prend son origine. Ainsi, le bon usage du libre arbitre étant le plus grand bien et la dernière perfection de la créature raisonnable, cela doit par conséquent venir de Dieu. Autrement on pourrait dire que nous nous serions faits meilleurs et plus parfaits que Dieu ne nous aurait faits, et que nous nous donnerions à nous-mêmes quelque chose qui vaut mieux que l'être ; puisqu'il vaut mieux, pour la créature raisonnable, qu'elle ne soit point du tout, que de ne pas user de son libre arbitre selon la raison et la loi de Dieu.

Et si l'on dit que cette perfection, qui vient à la créature raisonnable par le bon usage de sa liberté, n'est qu'une perfection morale, qui par conséquent n'égale pas la perfection physique de l'être ; il faut songer que ce bien moral est la véritable perfection de la nature de l'homme, et que cette perfection est tellement désirable, que l'homme la doit souhaiter plus que l'être même. De sorte qu'on ne peut rien penser de moins raisonnable, que d'attribuer à Dieu ce qui vaut le moins, c'est-à-dire l'être, en lui ôtant ce qui vaut le plus, c'est-à-dire, le bien être et le bien vivre.

(2426) Voy. *De lib. Arbit.*, l. III, n. 6 et seq., t. I; *De div. Quæst. ad Simplic.*, lib. I, quæst. 2, n. 5, tom. VI.

Que si on est obligé d'attribuer à Dieu le bien dont la créature peut abuser, c'est-à-dire la liberté ; à plus forte raison doit-on lui attribuer le bon usage du libre arbitre, qui est un bien si grand et si pur, qu'on ne peut jamais en user mal, puisqu'il est essentiellement le bon usage de soi-même et de toutes choses.

Ainsi, on ne peut nier que Dieu, en créant la créature raisonnable, n'ait réservé, dans la plénitude de sa science et de sa puissance, des moyens certains pour la conduire aux fins qu'il a résolues, sans lui ôter la liberté, qu'il lui a donnée. Et il semble que ce sentiment n'est pas moins gravé dans l'esprit des hommes, que celui de leur liberté; puisqu'ils comprennent, dans les vœux qu'ils font et dans les actions de grâces qu'ils rendent à la Divinité, plusieurs choses qui ne leur arrivent que par leur liberté ou celle des autres. Ils attribuent aussi à la justice divine plusieurs événements qui ne s'accomplissent que par les conseils humains. *Id scio*, dit ce jeune homme dans le poëte comique (2427), *deos mihi satis infensos qui tibi auscultaverint.* Ce langage, si commun dans les comédies et dans les histoires, fait voir que c'est le sentiment du genre humain, que ce qui se fait le plus librement par les hommes, est dirigé par les ordres secrets de la divine Providence.

Mais si ce sentiment n'est pas assez clair ni assez développé dans les écrits des auteurs profanes, il est expliqué nettement dans les saintes Ecritures, où on peut remarquer, presque à chaque page, que les conseils des hommes sont attribués à la volonté de Dieu, en mêmes termes que les autres événements du monde; ce que je remets à considérer à un autre temps. Pour maintenant, je conclus que deux choses nous sont évidentes par la seule raison naturelle : l'une, que nous sommes libres, au sens dont il s'agit entre nous; l'autre, que les actions de notre liberté sont comprises dans les décrets de la divine Providence, et qu'elle a des moyens certains de les conduire à ses fins.

CHAPITRE IV.

Que la raison seule nous oblige à croire ces deux vérités, quand même nous ne pourrions trouver le moyen de les accorder ensemble.

Rien ne peut nous faire douter de ces deux importantes vérités, parce qu'elles sont établies l'une et l'autre par des raisons que nous ne pouvons contredire. Car quiconque connaît Dieu, ne peut douter que sa providence, aussi bien que sa prescience, ne s'étende à tout; et quiconque fera un peu de réflexion sur lui-même, connaîtra sa liberté avec une telle évidence, que rien ne pourra obscurcir l'idée et le sentiment qu'il en a : et on verra clairement que deux choses qui sont établies sur des raisons si nécessaires, ne peuvent se détruire l'une l'autre. Car la vérité ne détruit point la vérité : et quoiqu'il se pût bien faire que nous ne sussions pas trouver les moyens d'accorder ces choses, ce que nous ne connaîtrions pas, dans une matière si haute, ne devrait point affaiblir en nous ce que nous en connaissons si certainement.

En effet, si nous avions à détruire ou la liberté par la providence, ou la providence par la liberté, nous ne saurions par où commencer ; tant ces deux choses sont nécessaires, et tant sont évidentes et indubitables les idées que nous en avons. Car s'il semble que la raison nous fasse paraître plus nécessaire ce que nous avons attribué à Dieu, nous avons plus d'expérience de ce que nous avons attribué à l'homme : de sorte que, toutes choses bien considérées, ces deux vérités doivent passer pour également incontestables.

Donc, au lieu de les détruire l'une par l'autre, nous devons si bien conduire nos pensées, que rien n'obscurcisse l'idée très-distincte que nous avons de chacune d'elles. Et il ne faudrait pas s'étonner que nous ne sussions peut-être pas si bien les concilier ensemble. Car cela viendrait de ce que nous ne saurions pas le moyen par lequel Dieu conduit notre liberté ; chose qui le regarde, et non pas nous, et dont il a pu se réserver le secret sans nous faire tort. Car il suffit que nous sachions ce qui est utile à notre conduite, et nous n'avons rien à désirer pour cela, quand nous savons, d'un côté, que nous sommes libres, et, de l'autre, que Dieu sait conduire notre liberté. Car l'un de ces sentiments suffit pour nous faire veiller sur nous-mêmes ; et l'autre suffit aussi pour nous empêcher de nous croire indépendants du premier Etre, par quelque endroit que ce soit. Et si nous y prenons garde, nous trouverons que toute la religion, toute la morale, tous les actes de piété et de vertu dépendent de la connaissance de ces deux vérités principales, qui sont aussi tellement empreintes dans notre cœur, que rien ne les en peut arracher, qu'une extrême dépravation de notre jugement.

En effet, si on pense bien aux dispositions où les hommes sont naturellement sur ces deux vérités, on verra qu'ils ne trouvent aucune difficulté à les avouer séparément : mais qu'ils s'embarrassent souvent quand ils veulent se tourmenter à les concilier ensemble. Or la droite raison leur fait voir qu'ils devraient plutôt s'appliquer au soin de profiter de la connaissance de l'une et de l'autre, qu'à celui de les accorder entre elles. Car leur obligation essentielle est de profiter, pour bien vivre, des connaissances que Dieu leur donne, en lui laissant ce secret de sa conduite : et ils doivent tenir à grande grâce, qu'il ait tellement imprimé en eux ces deux vérités, qu'il leur soit presque impossible d'en effacer entièrement les idées. Car cet homme, qui nie sa liberté,

(2427) TERENT., *Andr.*, act. IV, sc. 1, 40, 41.

ne laissera pas à chaque moment de consulter ce qu'il a à faire, et de se blâmer lui-même s'il fait mal. Et pour ce qui est du sentiment de la Providence, nous ne le perdrons jamais, tant que nous conserverons celui de Dieu. Toutes les fois que nos passions nous donneront quelque relâche, nous reconnaîtrons, au fond du cœur, que quelque cause supérieure et divine préside aux choses humaines, en prévoit et en règle les événements. Nous lui rendrons grâces du bien que nous ferons ; nous lui demanderons secours contre nous-mêmes, pour éviter le mal que nous pourrions faire. Et encore que ces sentiments n'aient pas été assez vifs ni assez suivis dans les païens, parce que la connaissance de la Divinité y était fort obscurcie, nous y en voyons des vestiges qui ne nous permettent pas d'ignorer ce que la nature nous inspirerait, si elle n'avait pas été corrompue par les mauvaises coutumes.

Tenons donc ces deux vérités pour indubitables, sans en pouvoir jamais être détournés par la peine que nous aurons à les concilier ensemble. Car deux choses sont données à notre esprit : de juger, et de suspendre son jugement. Il doit pratiquer la première où il voit clair, sans préjudice de la suspension, dont il doit commencer d'user seulement où la lumière lui manque. Et pour aider ceux qui ne peuvent pas tenir ce juste milieu, montrons-leur, en d'autres matières, que souvent des choses très-claires sont embarrassées de difficultés invincibles.

Il est clair que tout corps est fini ; nous en voyons et nous en touchons les bornes certaines : cependant nous n'en trouvons plus, et il faut que nous allions jusqu'à l'infini, quand nous voulons en désigner toutes les parties. Car nous ne trouverons jamais aucun corps qui ne soit étendu ; et nous ne trouverons rien d'étendu, où nous ne puissions entendre deux parties ; et ces deux parties seront encore étendues, et jamais nous ne finirons, quand nous voudrons les subdiviser par la pensée.

Je dis, par la pensée, pour faire voir que la difficulté que je propose subsisterait tout entière, quand même on supposerait, avec quelques-uns, qu'un corps ne peut souffrir en effet aucune division. Car sans m'informer à présent si cela se peut entendre ou non, toujours ne peut-on nier que la grandeur des corps n'est pas renfermée sous de certains termes, non plus que sous une certaine figure. Il ne répugne point à un corps d'être plus grand ou plus petit qu'un autre ; et comme la grandeur peut être conçue s'augmenter jusqu'à l'infini, sans détruire la raison du corps, il faut juger de même de la petitesse. Donc un corps ne peut être donné si petit, qu'il ne puisse y en avoir d'autres qu'il surpassera de moitié ; et cela ira jusqu'à l'infini ; de sorte que tout corps, si petit qu'il soit, en aura une infinité au-dessous de lui. Que s'il ne peut s'en trouver aucun qui ne soit de moitié plus grand qu'un autre, il pourra aussi y en avoir un qui ne sera pas plus grand que cette moitié, et un autre qui ne sera pas plus grand que la moitié de cette moitié ; et cette subdivision, dans des bornes si resserrées, ne trouvera jamais de bornes. Je ne sais pas si quelqu'un peut entendre cette infinité dans un corps fini ; mais pour moi j'avoue que cela me passe. Que si ceux qui soutiennent l'indivisibilité absolue des corps, disent que c'est pour éviter cet inconvénient qu'ils rejettent l'opinion commune de la divisibilité jusqu'à l'infini ; et qu'au reste cette infinité de parties que je viens de remarquer ne les doit point embarrasser, parce qu'elle ne met rien dans la chose même, n'étant que par la pensée : je les prie de considérer que ces divisions et subdivisions, que nous venons de faire par la pensée, allant, comme il a été dit, jusqu'à l'infini, elles présupposent nécessairement une infinité véritable dans leur sujet. Car enfin toutes ces parties, que j'assigne par la pensée, sont elles-mêmes comprises comme étendues ; et en effet il se peut trouver un corps qui n'aura pas plus d'étendue qu'elles en ont : de sorte qu'on ne peut nier qu'elles ne fassent le même effet dans le corps, que si elles étaient réellement divisibles.

Et même, pour dire un mot de cette indivisibilité prétendue, j'avoue que nous concevons naturellement que tout être, et par conséquent tout corps, doit avoir son unité, et par conséquent son individuité. Car ce qui est un proprement n'est pas divisible, et jamais ne peut être deux. Cela paraît fort évident ; et toutefois, quand nous cherchons cette unité dans les corps, nous ne savons où la trouver. Car nous y trouvons toujours deux parties assignables par la pensée, que nous ne pouvons comprendre être en effet la même chose ; puisque nous en avons des idées si distinctes, si nettes et si précises, que nous pourrions même concevoir un corps en qui nous ne concevrions distinctement autre chose que ce que nous avons compris dans cette partie. Ainsi nous pouvons bien nous forcer nous-mêmes à appeler ce corps, un d'une parfaite unité, mais nous ne pouvons comprendre en quoi précisément elle consiste.

Nous ne laisserons pas toutefois, si nous voulons bien raisonner, de dire qu'un corps est un, et de dire qu'il est fini, encore que nous ne puissions nier qu'il ne soit possible d'y assigner des parties toujours moindres, jusqu'à l'infini. Mais nous dirons, en même temps, que ce qui fait en cela notre embarras, c'est qu'encore que nous connaissions clairement qu'il y a des corps étendus, il ne nous est pas donné de connaître précisément toute la raison de l'étendue, ni quelle sorte d'unité convient aux corps ; et encore moins ce qu'opère en eux cette infinité que nous y trouvons par des raisons si certaines, sans toutefois pouvoir dire comment elle y est.

Dans le mouvement local, n'y a-t-il pas plusieurs choses claires qu'on ne peut

concilier ensemble ? On sait que le même corps peut parcourir le même espace, tantôt plus lentement, tantôt plus vite. Si le mouvement est continu, comment y peut-on comprendre cette différence ? Et s'il est interrompu de morules, quelle est la cause qui suspend le cours d'un corps une fois agité ? Il ne répugne pas au mouvement d'être continu : le mouvement ne cesse point de lui-même : et un corps une fois ébranlé tend toujours, pour ainsi parler, à continuer son mouvement. De plus, n'est-il pas certain que, dans les rayons d'une roue, les parties qui sont le plus proche du centre du mouvement, et celles qui en sont le plus loin, parcourent en même temps deux espaces inégaux ; et ensuite, que le mouvement est moins rapide vers le milieu de la roue que vers la circonférence? Cependant toutes les parties se meuvent en même temps : et le mouvement se faisant par la même impulsion, et tout d'une pièce, sans rien briser, on ne peut comprendre ni comment une partie pourrait s'arrêter pendant que l'autre se meut ; ni comment l'une peut aller plus vite que l'autre, si toutes ne cessent de se mouvoir, ou si elles se meuvent et se reposent en même temps ; ni enfin pourquoi il arrive que l'impression du mouvement soit plus forte à la partie la plus éloignée du lieu où l'ébranlement commence.

Quand on pourrait trouver la raison de toutes les choses que je viens de dire, et le moyen certain de les expliquer ; toujours est-il véritable que plusieurs l'ignorent, et que ceux qui prétendraient l'avoir trouvé ont été quelque temps à le chercher. Doutaient-ils des deux vérités qu'il faut ici concilier ensemble, pendant qu'ils ne savaient pas encore le secret de les concilier ? L'évidence de ces vérités ne permet pas un tel doute. On voit donc que ces deux vérités peuvent être claires à notre esprit, lors même qu'il ne peut pas les concilier ensemble.

Pour passer maintenant du corps aux opérations de l'âme, nous savons qu'une pensée est véritable quand elle est conforme à son objet. Par exemple, je connais au vrai la hauteur et la longueur d'un portique, lorsque je l'imagine telle qu'elle est; et je ne puis l'imaginer telle qu'elle est, sans avoir une idée qui lui soit conforme ; jusque-là qu'on connaîtrait la vérité de l'objet, en connaissant la pensée qui le représente. Par exemple, on connaîtrait la forme et la disposition d'une maison dans la pensée de l'architecte, si on la voyait clairement : tant il est vrai qu'il y a quelque conformité entre ces choses, et par conséquent quelque ressemblance. Cependant il se trouvera plusieurs personnes qui ne seront pas capables d'entendre quelle sorte de ressemblance il peut y avoir entre une pensée et un corps ; entre une chose étendue et une chose qui ne le peut être. Dirons-nous, par cette raison, malgré les sens et l'expérience, que l'âme ne peut connaître l'étendue ? ou détruirons-nous, pour l'entendre, la spiritualité de l'âme, qui est d'ailleurs si bien établie par la seule définition de l'âme et du corps? Que gagnerions-nous à la détruire, puisque nous n'entendrions pas davantage pour cela cette ressemblance que nous tâcherions d'expliquer? Car si la connaissance de l'étendue se faisait par l'étendue même, tout corps étendu s'entendrait lui-même, et entendrait tous les autres corps étendus ; ce qui est faux visiblement. Et quand on aurait supposé que nous connaîtrions l'étendue qui est dans le corps par l'étendue qui serait dans l'âme, il resterait toujours à expliquer comment cette petite étendue, qu'on aurait mise dans l'âme, pourrait lui faire comprendre et imaginer l'étendue mille fois plus grande d'un portique. Ce qui montre, d'un côté, que la connaissance ne peut consister ni dans l'étendue, ni dans rien de matériel ; et, de l'autre, qu'il se trouve entre les esprits et les corps quelque ressemblance qui ne laisse pas d'être certaine, quoiqu'elle ait quelque chose d'incompréhensible.

On peut dire le même de la connaissance que nous avons du mouvement et du repos. Car la bonne philosophie nous enseigne, d'un côté, qu'il n'y a rien dans l'âme qui ressemble à l'un ni à l'autre. Et cependant, puisqu'on conçoit l'un et l'autre, il faut bien que nous ayons une idée qui leur soit conforme. Car, comme il a été dit, nulle pensée n'est véritable que celle qui représente la chose telle qu'elle est, et par conséquent qui lui est semblable.

Que personne ne soit si grossier, que de mettre pour cela dans l'âme un véritable mouvement ou un véritable repos. Car outre l'absurdité d'une telle proposition, qui confond les propriétés de deux genres si divers, il aurait encore le malheur que sa présupposition ne le sortirait point d'affaire. Car s'il met l'entendre dans le mouvement, jamais il n'expliquera comment l'âme entend le repos ; mais aussi, s'il le met dans le repos, comment connaîtra-t-elle le mouvement? Que s'il met dans le mouvement la connaissance du mouvement, et au contraire celle du repos dans le repos, comment ne voit-il pas que l'âme n'agit ni plus ni moins, ni d'une autre sorte en concevant l'un que l'autre, et qu'il est absurde de penser qu'elle travaille davantage en connaissant le mouvement, qu'en connaissant le repos? De plus, si l'âme connaît le repos en se reposant, et le mouvement en se mouvant, il faudra aussi qu'elle connaisse le mouvement de droite à gauche, en se mouvant de droite à gauche; et tous les autres mouvements, en les exerçant les uns après les autres : autrement on n'a point trouvé la ressemblance qu'on cherche. Ainsi, on croira avoir expliqué ce qu'il y a de particulier et de propre dans la nature de l'âme, en ne lui donnant autre chose que ce qui lui serait commun avec tous les corps ; et enfin on croira la faire entendre, à force d'entasser sur elle ce qui

convient aux êtres qui n'entendent pas. Qui ne voit qu'il faut raisonner d'une manière toute contraire ; et que, pour lui faire entendre le mouvement et le repos, il faut lui attribuer quelque chose qui soit distinct, et au-dessus de l'un et l'autre ? Nous voyons en effet que nous connaissons et le mouvement et le repos, sans songer que nous exercions ou l'un ou l'autre ; et l'idée que nous avons de ces deux choses n'entre nullement dans celle que nous avons de nos connaissances. Il faut donc nécessairement que nos connaissances soient autre chose en nous que le mouvement ou le repos. Elles nous le représentent toutefois par des idées très-distinctes et très-conformes à l'objet même. Qu'on nous dise en quoi consiste cette ressemblance.

Quelques-uns se contenteront peut-être de dire que toute la ressemblance qui se trouve entre les êtres intelligents et les êtres étendus, c'est que les derniers sont tels que les premiers les connaissent, et prétendront que cela est intelligible de soi-même. A la bonne heure; mais s'il se trouve quelqu'un qui ne soit pas encore parvenu à une manière d'entendre les choses si pure et si simple, ou qui ne puisse comprendre quelle conformité il peut y avoir entre l'image que nous nous formons d'un portique, selon toutes ses dimensions, et ces dimensions elles-mêmes ; s'ensuivra-t-il pour cela qu'il doive nier que ce qu'il en a imaginé soit véritable ? Nullement ; il demeurera convaincu qu'il se représente la chose au vrai, encore qu'il ne sache pas expliquer de quelle sorte il se la représente, ni par quelle espèce de ressemblance.

Cela montre que nous ne pouvons pas toujours accorder des choses qui nous sont très-claires, avec d'autres qui ne le sont pas moins. Nous ne devons pas pour cela douter de tout, et rejeter la lumière même, sous prétexte qu'elle n'est pas infinie, mais nous en servir : de sorte que nous allions où elle nous mène, et sachions nous arrêter où elle nous quitte, sans oublier pour cela les pas que nous avons déjà faits sûrement à sa faveur.

Demeurons donc persuadés et de notre liberté et de la Providence qui la dirige, sans que rien nous puisse arracher l'idée très-claire que nous avons de l'un et de l'autre. Que s'il y a quelque chose en cette matière où nous soyons obligés de demeurer court, ne détruisons pas pour cela ce que nous aurons clairement connu : et sous prétexte que nous ne connaissons pas tout, ne croyons pas pour cela que nous ne connaissions rien ; autrement nous serions ingrats envers celui qui nous éclaire.

Quand il nous aurait caché le moyen dont il se sert pour conduire notre liberté, s'ensuivrait-il qu'on dût pour cela ou nier qu'il la conduise, ou dire qu'il la détruise en la conduisant ? Ne voit-on pas, au contraire, que la difficulté que nous souffrons ne venant ni de l'une ni de l'autre chose, mais seulement de ce moyen, nous devons faire arrêter notre doute précisément à l'endroit qui nous est obscur, et non le faire rétrograder jusque sur les endroits où nous voyons clair ?

Faut-il s'étonner que ce premier être se réserve, et dans sa nature et dans sa conduite, des secrets qu'il ne veuille pas nous communiquer ? N'est-ce pas assez qu'il nous communique ceux qui nous sont nécessaires ? Il n'y a qu'un moment qu'en considérant les choses qui nous environnent, je dis les plus claires et les plus certaines, nous trouvions des difficultés invincibles à les concilier ensemble. Nous sommes sortis de cet embarras, en suspendant notre jugement à l'égard des choses douteuses, sans préjudice de celles qui nous ont paru certaines. Que si nous sommes obligés à user de cette belle et de cette sage réserve, à l'égard des choses les plus communes, combien plus la devons-nous pratiquer en raisonnant des choses divines, et des conduites profondes de la Providence ?

La connaissance de Dieu est la plus certaine, comme elle est la plus nécessaire de toutes celles que nous avons par raisonnement ; et toutefois, comme il y a dans ce premier être mille choses incompréhensibles, nous perdons insensiblement tout ce que nous en connaissons, si nous ne sommes bien résolus à ne laisser jamais échapper ce que nous aurons une fois connu, quelque difficile que nous paraisse ce que nous rencontrerons en avançant.

Nous concevons clairement qu'il y a un être parfait, c'est-à-dire un Dieu : car les êtres imparfaits ne seraient pas, s'il n'y en avait un parfait pour leur donner l'être ; puisque enfin, s'ils l'avaient d'eux-mêmes, ils ne seraient pas imparfaits. Nous voyons avec la même clarté, que cet être parfait, qui fait tous les autres, les doit avoir tirés du néant. Car outre que, s'il est parfait, il n'a besoin que de lui-même et de sa propre vertu pour agir, il paraît encore que, s'il y avait une matière qu'il n'eût point faite, cette matière, qui aurait déjà de soi tout son être, ni n'aurait besoin de rien, ni ne pourrait jamais dépendre d'un autre, ni ne serait susceptible d'aucun changement, et qu'enfin elle serait Dieu, égalant Dieu même en ce qu'il a de principal, qui est d'être de soi. Et on voit bien en effet que ne dépendant pas de Dieu en aucune sorte dans son fond, elle serait absolument hors de son pouvoir, et hors de toute atteinte de son action. Car ce qui a l'être de soi, a de soi tout ce qu'il peut avoir, n'y ayant aucune raison à penser que ce qui est si parfait, qu'il est de lui-même, ait besoin d'un autre pour avoir le reste, qui serait moindre que l'être. Joint que si on présuppose que la matière existe de soi-même, comme on doit présupposer que dès qu'elle existe elle a sa situation, il s'ensuit qu'elle l'a aussi d'elle-même. Que si elle a d'elle-même sa situation, elle ne la peut perdre ni changer, non plus que son être. Ainsi, on ne peut plus comprendre ce que Dieu ferait de

la matière, qu'il ne pourrait ni mouvoir, ni arranger, ni par conséquent rien faire en elle, ni d'elle. C'est pourquoi, dès qu'on conçoit Dieu auteur et architecte du monde, on conçoit qu'il l'a tiré du néant ; sans quoi il faudrait penser qu'il ne l'a ni fait, ni construit, ni ordonné. Et par la même raison, il faut qu'il l'ait fait librement ; car il ne peut être obligé à le faire, ni par aucun autre étant le premier ; ni par son propre besoin, étant parfait ; ni par le besoin du monde, qui, n'étant rien, ne pouvait certainement exiger de son auteur qu'il le fît. Le monde n'a donc d'autre cause que la seule volonté de Dieu, qui, ne trouvant hors de lui-même que le seul néant, n'y voit rien par conséquent qui l'attire à faire, et ne fait rien que ce qu'il veut, et parce qu'il veut ; en quoi il est parfaitement libre. Et qui ne voit pas en Dieu cette liberté, n'y voit pas son indépendance, ni sa souveraineté absolue : car celui qui est obligé nécessairement à donner, n'est pas le maître de son don ; et si le monde a l'être dépendamment, il ne le peut avoir nécessairement, puisque toute nécessité absolue et invincible enferme toujours en soi quelque chose d'indépendant.

Nous connaissons clairement toutes les vérités que nous venons de considérer. C'est renverser les fondements de tout bon raisonnement, que de les nier ; et enfin tout est ébranlé, si on les révoque seulement en doute. Et toutefois, oserons-nous dire que ces vérités incontestables n'aient aucune difficulté ? Entendons-nous aussi clairement, que de rien il se puisse faire quelque chose, et que ce qui n'est pas puisse commencer d'être, que nous savons qu'il faut nécessairement que la chose soit ainsi ? Nous est-il aussi aisé d'accorder la souveraine liberté de Dieu avec sa souveraine immutabilité, qu'il nous est aisé d'entendre séparément l'une et l'autre ? Et faudra-t-il que nous tenions en suspens ces premières vérités que nous avons vues, sous prétexte qu'en passant plus outre, nous trouvons des choses que nous avons peine à concilier avec elles ? Raisonner de cette sorte, c'est se servir de sa raison pour tout confondre. Concluons donc enfin, que nous pouvons trouver, dans les choses les plus certaines, des difficultés que nous ne pourrons vaincre : et nous ne savons plus à quoi nous tenir, si nous révoquons en doute toutes les vérités connues que nous ne pourrons concilier ensemble ; puisque toutes les difficultés que nous trouvons en raisonnant ne peuvent venir que de cette source, et qu'on ne peut combattre la vérité que par quelque principe qui vienne d'elle.

Je ne sais si nous pouvons croire qu'il y ait quelque vérité dont nous ayons une si parfaite compréhension, que nous la pénétrions dans toutes ses suites, sans y trouver aucun embarras que nous ne puissions démêler : mais, quand il y en aurait quelqu'une qu'on pénétrât de cette sorte, on serait assurément trop téméraire, si on présumait qu'il en fût ainsi de toutes nos connaissances. Et on n'aurait pas moins de tort, si on rejetait toute connaissance, aussitôt qu'on trouverait quelque chose qui arrêterait l'esprit ; puisque telle est sa nature, qu'il doit passer par degrés, de ce qui est clair, pour entendre ce qui est obscur, et de ce qui est certain, pour entendre ce qui est douteux ; et non pas détruire l'un aussitôt qu'il aura rencontré l'autre.

Quand donc nous nous mettons à raisonner, nous devons d'abord poser comme indubitable, que nous pouvons connaître très-certainement beaucoup de choses, dont toutefois nous n'entendons pas toutes les dépendances ni toutes les suites. C'est pourquoi la première règle de notre logique, c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne, quand on veut les concilier ; mais qu'il faut au contraire, pour ainsi parler, tenir toujours fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoi qu'on ne voie pas toujours le milieu, par où l'enchaînement se continue.

On peut toutefois chercher les moyens d'accorder ces vérités, pourvu qu'on soit résolu à ne les pas laisser perdre, quoi qu'il arrive de cette recherche ; et qu'on n'abandonne pas le bien qu'on tient, pour n'avoir pas réussi à trouver celui qu'on poursuit. *Disputare vis, nec obest, si certissima præcedat fides*, disait saint Augustin. Nous allons examiner, dans cette pensée, les moyens de concilier notre liberté avec les décrets de la Providence. Nous rapporterons les diverses opinions des théologiens, pour voir si nous y pourrons trouver quelque chose qui nous satisfasse.

CHAPITRE V.

Divers moyens pour accorder ces deux vérités. — Premier moyen. *Mettre dans le volontaire l'essence de la liberté. Raisons décisives qui combattent cette opinion.*

Quelques-uns croient, que, pour accorder notre liberté avec les décrets éternels, il n'y a point d'autre expédient, que de mettre dans le volontaire l'essence de la liberté ; et ensuite de soutenir que les décrets de Dieu, ne nous ôtant pas le vouloir, ils ne nous ôtent pas aussi la liberté qui consiste dans le vouloir même. Quand on demande à ceux-là, s'ils veulent donc tout à fait détruire la liberté, selon l'idée que nous en avons ici donnée, ils disent que cette idée est très-véritable, mais qu'il ne la faut chercher en sa perfection que dans l'origine de notre nature, c'est-à-dire, lorsqu'elle était innocente et saine : ajoutant aussi, que dans cet état Dieu laissait absolument la volonté à elle-même, de sorte qu'il n'y a point à se mettre en peine comment on accordera cette liberté avec les décrets de Dieu, puisque cette état ne reconnaît point de décrets divins où les actes particuliers de la volonté soient compris.

Il n'en est pas de même, selon eux, de

l'état où la nature est à présent après le péché. Ils avouent que Dieu y règle par un décret absolu ce qui dépend de nos volontés, et nous fait vouloir ce qu'il lui plaît d'une manière toute-puissante; mais ils nient aussi que, dans cet état, il faille entendre la liberté sous la même notion qu'auparavant. Il suffit en cet état, disent-ils, pour sauver la liberté, de sauver le volontaire : de sorte qu'ils n'ont aucune peine à sauver la liberté de l'homme, parce que, dans l'état où ils le mettent, avec la liberté de son choix, ils n'y reconnaissent ni des décrets absolus, ni des moyens efficaces pour nous faire vouloir; et qu'au contraire, dans l'état où ils admettent ces choses, ils ne posent pas cette sorte de liberté, mais une autre, qui ne cause ici aucun embarras.

Deux raisons décisives combattent cette opinion.

La première, c'est qu'en cet état où nous sommes présentement, nous éprouvons la liberté dont il s'agit : et en effet les auteurs de l'opinion que nous réfutons ne nient pas, dans l'état présent, cette liberté de choix à l'égard des actions purement civiles et naturelles. C'est toutefois en cet état que nous croyons que Dieu règle tous les événements de notre vie, même ceux qui dépendent le plus du libre arbitre : par conséquent c'est hors de propos qu'on a recours à un autre état, puisque c'est dans celui-ci qu'il s'agit de sauver la liberté.

Secondement, il paraît, par les choses qui ont été dites, que ces décrets absolus de la Providence divine, qui enferment tout ce qui dépend de la liberté, ni ces moyens efficaces de la conduire, ne doivent pas être attribués à Dieu par accident, et en conséquence d'un certain état particulier, mais doivent être établis en tout état, comme des suites essentielles de la souveraineté de Dieu, et de la dépendance de la créature. En tout état, Dieu doit régler tous les événements particuliers, parce qu'en tout état il est tout-puissant et tout sage. En tout état il doit tout prévoir; et par conséquent il doit tout ensemble, et tout résoudre, et tout faire; parce qu'il ne voit rien hors de lui, que ce qu'il y fait, et ne le connaît qu'en lui-même dans son essence infinie, et dans l'ordre de ses conseils où tout est compris. Enfin il doit être en tout état la cause de tout le bien qui se trouve dans sa créature, quelle qu'elle soit; et le doit être par conséquent du bon usage du libre arbitre, qui est un bien si précieux et une si grande perfection de la créature.

En effet, si toutes ces choses ne sont pas attribuées à Dieu précisément parce qu'il est Dieu, il n'y a aucune raison de les lui attribuer dans l'état où nous nous trouvons à présent. Car encore qu'on doive croire que l'homme malade ait besoin d'un plus grand secours que l'homme sain, il ne s'ensuit pas pour cela que Dieu doive se rendre maître de nos volontés plus qu'il ne l'était : puisqu'il peut si bien mesurer son secours avec notre faiblesse, que les choses, pour ainsi dire, viennent à l'égalité par le contrepoids ; et que ce soit toujours notre liberté qui fasse seule, pour ainsi dire, pencher la balance, sans que Dieu s'en mêle, non plus qu'il faisait auparavant. Si donc on veut à présent qu'il se mêle dans nos conseils, qu'il en règle les événements, qu'il en fasse prendre les résolutions par des moyens efficaces; ce n'est point la condition particulière de l'état présent qui l'y oblige, mais c'est que sa propre souveraineté et l'état essentiel de la créature l'exigent ainsi.

On dira que l'homme, ayant abusé de la liberté de son choix, a mérité de perdre cette liberté à l'égard du bien ; et que Dieu, qui avait permis que, lorsqu'il était en son entier, il pût s'attribuer à lui-même le bon usage de son libre arbitre, ne veut plus précisément qu'il le doive à autre chose qu'à sa grâce; afin que celui qui a présumé de lui-même, ne trouve plus désormais de gloire ni de salut qu'en son Auteur. Mais certes, je ne comprends pas que la différence qu'il y a entre l'homme sain et l'homme malade puisse jamais opérer qu'il doive, en un état plutôt qu'en l'autre, n'attribuer pas à Dieu le bien qu'il a, et par conséquent celui qu'il fait : quelque noble que soit l'état d'une créature, jamais il ne suffira pour l'autoriser à se glorifier en elle-même; et l'homme, qui doit à Dieu maintenant la guérison de sa maladie, lui aurait dû, en persévérant, la conservation de sa santé, par la raison générale qu'il n'a aucun bien qu'il ne lui doive.

Ainsi la direction qu il faut attribuer à Dieu sur le libre arbitre, pour le conduire à ses fins par des moyens assurés, convient à ce premier Etre par son être même, et par conséquent en tout état : et si on pouvait penser que cela ne lui convient pas en tout état, nulle raison ne convainc qu'il lui doive convenir en celui-ci.

Aussi voyons-nous que l'Ecriture, qui seule nous a appris ces deux états de notre nature, n'attribue, en aucun endroit, à celui-ci plutôt qu'à l'autre, ni ces décrets absolus, ni ces moyens efficaces. Elle dit généralement que Dieu fait tout ce qu'il lui plaît dans le ciel et dans la terre ; que tous ses conseils tiendront, et que toutes ses volontés auront leur effet ; que tout bien doit venir de lui, comme de sa source. C'est sur ces principes généraux qu'elle veut que nous rapportions à sa bonté tout le bien qui est en nous et que nous faisons, et à l'ordre de sa providence tous les événements des choses humaines. Par où elle nous fait voir qu'elle attache ce sentiment à des idées qui sont clairement comprises dans la simple notion que nous avons de Dieu : de sorte que les moyens par lesquels il sait s'assurer de nos volontés, ne sont pas d'un certain état où notre nature soit tombée par accident, mais sont du premier dessein de notre création.

Au reste, nous n'avons pas entrepris, dans cette Dissertation, d'examiner les sentiments de saint Augustin, à qui on attribue l'opinion que je viens de rapporter; parce qu'encore qu'il y eût beaucoup de choses à dire sur cela, nous n'avons pas eu dessein de disputer ici par autorité.

CHAPITRE VI.

SECOND MOYEN *pour accorder notre liberté avec la certitude des décrets de Dieu : la science moyenne ou conditionnée. — Faible de cette opinion.*

Poursuivons donc notre ouvrage, et considérons l'opinion de ceux qui croient sauver tout ensemble et la liberté de l'homme et la certitude des décrets de Dieu, par le moyen d'une science moyenne ou conditionnée qu'ils lui attribuent. Voici quels sont leurs principes :

1° Nulle créature libre n'est déterminée par elle-même au bien ou au mal; car une telle détermination détruirait la notion de la liberté.

2° Il n'y a aucune créature qui, prise en un certain temps et en certaines circonstances, ne se déterminât librement à faire le bien; et prise en un autre temps et en d'autres circonstances, ne se déterminât avec la même liberté à faire le mal : car s'il y en avait quelques-unes qui en tout temps et en toutes circonstances dussent mal faire, il s'ensuivrait, contre le principe posé, que l'une par elle-même serait déterminée au bien et l'autre au mal.

3° Dieu connaît, de toute éternité, tout ce que la créature fera librement, en quelque temps qu'il la puisse prendre, et en quelques circonstances qu'il la puisse mettre, pourvu seulement qu'il lui donne ce qui lui est nécessaire pour agir.

4° Ce qu'il en connaît éternellement ne change rien dans la liberté; puisque ce n'est rien changer dans la chose, de dire qu'on la connaisse, ni dans le temps telle qu'elle est, ni dans l'éternité telle qu'elle doit être.

5° Il est au pouvoir de Dieu de donner ses inspirations et ses grâces en tel temps et en telles circonstances qu'il lui plaît.

6° Sachant ce qui arrivera, s'il les donne en un temps plutôt qu'en l'autre, il peut, par ce moyen, et savoir et déterminer les événements, sans blesser la liberté humaine.

Une seule demande faite aux auteurs de cette opinion en découvrira le faible. Quand on présuppose que Dieu voit ce que fera l'homme, s'il le prend en un temps et en un état plutôt qu'en l'autre; ou on veut qu'il le voie dans son décret, et parce qu'il l'a ainsi ordonné; ou on veut qu'il le voie dans l'objet même comme considéré hors de Dieu, et indépendamment de son décret. Si on admet le dernier, on suppose des choses futures sous certaines conditions, avant que Dieu les ait ordonnées; et on suppose encore qu'il les voit hors de ses conseils éternels : ce que nous avons montré impossible. Que si on dit qu'elles sont futures sous telles conditions, parce que Dieu les a ordonnées sous ces mêmes conditions, on laisse la difficulté en son entier, et il reste toujours à examiner comment ce que Dieu ordonne peut demeurer libre.

Joint que ces manières de connaître sous condition ne peuvent être attribuées à Dieu que par ce genre de figures qui lui attribuent improprement ce qui ne convient qu'à l'homme; et que toute science précise réduit en propositions absolues toutes les propositions conditionnées.

CHAPITRE VII.

TROISIÈME MOYEN *pour accorder notre liberté avec les décrets de Dieu : la contempération et la suavité, ou la délectation qu'on appelle victorieuse. — Insuffisance de ce moyen.*

Une autre opinion pose pour principe que notre volonté est libre dans le sens dont il s'agit, mais qu'il ne s'ensuit pas que, pour être libre, elle soit invincible à la raison, ni incapable d'être gagnée par les attraits divins. Or, ce que Dieu peut faire pour nous attirer, se peut réduire à trois choses : 1° à la proposition ou disposition des objets; 2° aux pensées qu'il nous peut mettre dans l'esprit : 3° aux sentiments qu'il nous peut exciter dans le cœur, et aux diverses inclinations qu'il peut inspirer à la volonté, semblables à celles que nous voyons, par lesquelles les hommes se trouvent portés à une profession ou à un exercice, plutôt qu'à un autre.

Toutes ces choses ne nuisent pas à la liberté qui peut s'élever au-dessus; mais, disent les auteurs de cette opinion, Dieu, en ménageant tout cela avec cette plénitude de sagesse et de puissance qui lui est propre, trouvera des moyens de s'assurer de nos volontés.

Par la disposition des objets, il fera qu'une passion corrigera l'autre; une crainte extrême survenue modérera une espérance téméraire qui nous emporterait; une grande douleur nous fera oublier un grand plaisir. Le courant impétueux de ce mouvement sera suspendu, et par là perdra sa force; l'occasion échappera pendant ce temps là; l'âme un peu reposée reviendra à son bon sens; l'amour que la seule beauté d'une femme aura excité sera éteint par une maladie qui la défigure tout à coup, Dieu modérera une ambition que la faveur trop déclarée d'un prince aura fait naître, en lui inspirant du dégoût pour nous, ou bien en l'ôtant du monde, ou enfin en changeant en mille façons les choses extérieures qui sont absolument en sa puissance.

Par l'inspiration des pensées, il nous convaincra pleinement de la vérité; il nous donnera des lumières nettes et certaines pour la découvrir; il nous la tiendra toujours présente, et dissipera comme u

ombre les apparences de raison qui nous éblouissent.

Il fera plus : comme la raison n'est pas toujours écoutée lorsque nos inclinations y résistent, parce que notre inclination est elle même souvent la plus pressante raison qui nous émeuve, Dieu saura nous prendre encore de ce côté là ; il donnera à notre âme une pente douce d'un côté plutôt que d'un autre. La pleine compréhension de notre inclination et de nos humeurs, lui fera trouver certainement la raison qui nous détermine en chaque chose. Car encore que notre âme soit libre, elle n'agit jamais sans raison dans les choses un peu importantes ; elle en a toujours une qui la détermine. Que je sache jusqu'à quel point un de mes amis est déterminé à me plaire, je saurai certainement jusqu'à quel point je pourrai disposer de lui. En effet, il y a des choses où je ne me tiens pas moins assuré des autres que de moi-même ; et cependant en cela je ne leur ôte non plus leur liberté, que je ne me l'ôte à moi-même en me convaincant des choses que je dois rechercher ou fuir. Or ce que je puis pousser à l'égard des autres jusqu'à certains effets particuliers, qui doute que Dieu ne le puisse étendre universellement à tout ? Ce que je ne sais que par conjecture, il le voit avec une pleine certitude. Je ne puis rien que faiblement ; il n'y a rien que le Tout-Puissant ne puisse faire concourir à ses desseins. Si donc il veut tout ensemble et gagner ma volonté et la laisser libre, il pourra ménager l'un et l'autre. Enfin, quand on voudrait supposer que l'homme lui résisterait une fois, il reviendrait à la charge, disent ces auteurs, et tant de fois, et si vivement, que l'homme qui, par faiblesse, et à force d'être importuné, se laisse aller si souvent même à des choses fâcheuses, ne résistera point à celles que Dieu aura entrepris de lui rendre agréables.

C'est ainsi que ces auteurs expliquent comment Dieu est cause de notre choix. Il fait, disent-ils, que nous choisissons, par les préparations, et par les attraits qu'on vient de voir, qui nous mettent en de certaines dispositions, nous inclinent aussi doucement qu'efficacement à une chose plutôt qu'à l'autre. Voilà ce qu'on appelle l'opinion de la contempération, qui en cela ne diffère pas beaucoup, ou qui enferme en elle-même celle qui met l'efficace des secours divins dans une certaine suavité qu'on appelle victorieuse. Cette suavité est un plaisir qui prévient toute détermination de la volonté : et comme, de deux plaisirs qui attirent, celui-là, dit-on, l'emporte toujours, dont l'attrait est supérieur et plus abondant, il n'est pas malaisé à Dieu de faire prévaloir le plaisir du côté d'où il a dessein de nous attirer. Alors ce plaisir, victorieux de l'autre, engagera par sa douceur notre volonté, qui ne manque jamais de suivre ce qui lui plaît davantage. Plusieurs de ceux qui suivent cette opinion, disent que ce plaisir supérieur et victorieux se fait suivre de l'âme par nécessité, et ne lui laisse que la liberté qui consiste dans le volontaire. En cela, ils diffèrent de l'opinion de la contempération, qui veut que la volonté, pour être libre, puisse résister à l'attrait, quoique Dieu fasse en sorte qu'elle n'y résiste pas, et qu'elle s'y rende. Mais, au reste, si on considère la nature de cette suavité supérieure et victorieuse, on verra qu'elle est composée de toutes les choses que la contempération nous a expliquées.

CHAPITRE VIII.

Quatrième et dernier moyen *pour accorder notre liberté avec les décrets de Dieu : la prémotion et la prédétermination physique. — Elle sauve parfaitement notre liberté et notre dépendance de Dieu.*

Jusqu'ici la volonté humaine est comme environnée de tous côtés par l'opération divine ; mais cette opération n'a rien encore qui aille immédiatement à notre dernière détermination ; et c'est à l'âme seule à donner ce coup. D'autres passent encore plus avant, et avouent les trois choses qui ont été expliquées. Ils ajoutent que Dieu fait encore immédiatement en nous-mêmes, que nous nous déterminons d'un tel côté ; mais que notre détermination ne laisse pas d'être libre, parce que Dieu veut qu'elle soit telle. Car, disent-ils, lorsque Dieu, dans le conseil éternel de sa providence, dispose des choses humaines et en ordonne toute la suite, il ordonne, par le même décret, ce qu'il veut que nous souffrions par nécessité, et ce qu'il veut que nous fassions librement. Tout suit et tout se fait, et dans le fond et dans la manière, comme il est porté par ce décret. Et, disent ces théologiens, il ne faut point chercher d'autres moyens que celui là, pour concilier notre liberté avec les décrets de Dieu. Car, comme la volonté de Dieu n'a besoin que d'elle-même pour accomplir tout ce qu'elle ordonne, il n'est pas besoin de rien mettre entre elle et son effet. Elle l'atteint immédiatement, et dans son fond et dans toutes les qualités qui lui conviennent. Et on se tourmente vainement en cherchant à Dieu des moyens par lesquels il fasse ce qu'il veut, puisque dès là qu'il veut, ce qu'il veut existe. Ainsi, dès qu'on présuppose que Dieu ordonne, dès l'éternité, qu'une chose soit dans le temps : dès là, sans autre moyen, elle sera. Car quel meilleur moyen peut-on trouver, pour faire qu'une chose soit, que sa propre cause ? Or la cause de tout ce qui est, c'est la volonté de Dieu, et nous ne concevons rien en lui, par où il fasse tout ce qu'il lui plaît, si ce n'est que sa volonté est d'elle-même très-efficace. Cette efficace est si grande que non seulement les choses sont absolument, dès là que Dieu veut qu'elles soient ; mais encore qu'elles sont telles, dès que Dieu veut qu'elles soient telles ; et qu'elles ont une telle suite et un tel ordre, dès que Dieu veut

qu'elles l'aient. Car il ne veut pas les choses en général seulement ; il les veut dans tout leur état, dans toutes leurs propriétés, dans tout leur ordre. Comme donc un homme est, dès là que Dieu veut qu'il soit; il est libre, dès là que Dieu veut qu'il soit libre; et il agit librement, dès là que Dieu veut qu'il agisse librement; et il fait librement telle et telle action, dès là que Dieu le veut ainsi. Car toutes les volontés, et des hommes et des anges sont comprises dans la volonté de Dieu, comme dans leur cause première et universelle; et elles ne seront libres que parce qu'elles y seront comprises comme libres. Par la même raison, toutes les résolutions que les hommes et les anges prendront jamais, en tout ce qu'elles ont de bien et d'être, sont comprises dans les décrets éternels de Dieu, où tout ce qui est a sa raison primitive : et le moyen infaillible de faire non-seulement qu'elles soient, mais qu'elles soient librement, c'est que Dieu veuille non-seulement qu'elles soient, mais qu'elles soient librement; parce que, étant maître souverain de tout ce qui est libre ou non libre, tout ce qu'il veut est comme il le veut. Dieu donc veut le premier, parce qu'il est le premier être, et le premier libre : et tout le reste veut après lui, et veut à la manière que Dieu veut qu'il veuille. Car c'est le premier principe, et la loi de l'univers, qu'après que Dieu a parlé dans l'éternité, les choses suivent, dans le temps marqué, comme d'elles-mêmes. Et, ajoutent les mêmes auteurs, en ce peu de mots sont compris tous les moyens d'accorder la liberté de nos actions, avec la volonté absolue de Dieu. C'est que la cause première et universelle, d'elle-même, et par sa propre efficace, s'accorde avec son effet; parce qu'elle y met tout ce qui y est, et qu'elle met par conséquent dans les actions humaines, non-seulement leur être tel qu'elles l'ont, mais encore leur liberté même. Car, poursuivent ces théologiens, la liberté convient à l'âme, non-seulement dans le pouvoir qu'elle a de choisir, mais encore lorsqu'elle choisit actuellement; et Dieu, qui est la cause immédiate de notre liberté, la doit produire dans son dernier acte; si bien que le dernier acte de la liberté consistant dans son exercice, il faut que cet exercice soit encore de Dieu, et que comme tel il soit compris dans la volonté divine; car il n'y a rien dans la créature qui tienne tant soit peu de l'être, qui ne doive à ce même titre tenir de Dieu tout ce qu'il y a. Comme donc, plus une chose est actuelle, plus elle tient de l'être, il s'ensuit que plus elle est actuelle, plus elle doit tenir de Dieu. Ainsi notre âme, conçue comme exerçant sa liberté, étant plus en acte que conçue comme pouvant l'exercer, elle est par conséquent davantage sous l'action divine dans son exercice actuel, qu'elle ne l'était auparavant : ce qui ne se peut entendre, si on ne dit que cet exercice vient immédiatement de Dieu. En effet, comme Dieu fait en toutes choses ce qui est être et perfection ; si être libre est quelque chose et quelque perfection dans chaque acte, Dieu y fait cela même qu'on appelle libre ; et l'efficace infinie de son action, c'est-à-dire de sa volonté, s'étend, s'il est permis de parler ainsi, jusqu'à cette formalité. Et il ne faut pas objecter que le propre de l'exercice de la liberté, c'est de venir seulement de la liberté même; car cela serait véritable, si la liberté de l'homme était une liberté première et indépendante, et non une liberté découlée d'ailleurs. Mais, comme il a été dit, toute volonté créée est comprise, comme dans sa cause, dans la volonté divine; et c'est de là que la volonté humaine a d'être libre. Ainsi étant véritable que toute notre liberté vient en son fond immédiatement de Dieu, celle qui se trouve dans notre action doit venir de la même source : parce que notre liberté n'étant pas une liberté de soi indépendamment de Dieu, elle ne peut donner à son action d'être libre de soi indépendamment de Dieu : au contraire, cette action ne peut être libre qu'avec la même dépendance qui convient essentiellement à son principe. D'où il s'ensuit que la liberté vient toujours de Dieu, comme de sa cause, soit qu'on la considère dans son fond, c'est-à-dire dans le pouvoir de choisir; soit qu'on la considère dans son exercice, et comme appliquée à tel acte.

N'importe que notre choix soit une action véritable que nous faisons; car par là même, elle doit encore venir immédiatement de Dieu, qui étant, comme premier être, cause immédiate de tout être, comme premier agissant, doit être cause de toute action : tellement qu'il fait en nous l'agir même, comme il y fait le pouvoir agir. Et de même que l'être créé ne laisse pas d'être, pour être d'un autre, c'est-à-dire, pour être de Dieu; au contraire, il est ce qu'il est, à cause qu'il est de Dieu : il faut entendre de même, que l'agir créé ne laisse pas, si on peut parler de la sorte, d'être un agir pour être de Dieu ; au contraire, il est d'autant plus agir, que Dieu lui donne de l'être. Tant s'en faut donc que Dieu, en causant l'action de la créature, lui ôte d'être action, qu'au contraire il le lui donne ; parce qu'il faut qu'il lui donne tout ce qu'elle a, et tout ce qu'elle est : et plus l'action de Dieu sera conçue comme immédiate, plus elle sera conçue comme donnant immédiatement, et à chaque créature, et à chaque action de la créature, toutes les propriétés qui leur conviennent. Ainsi, loin qu'on puisse dire que l'action de Dieu sur la nôtre lui ôte sa liberté, au contraire, il faut conclure que notre action est libre *à priori*, à cause que Dieu la fait être libre. Que si on attribuait à un autre qu'à notre Auteur, de faire en nous notre action, on pourrait croire qu'il blesserait notre liberté, et romprait, pour ainsi dire, en le remuant, un ressort si délicat, qu'il n'aurait point fait : mais Dieu n'a garde de rien ôter à son ouvrage par son action, puis-

qu'il y fait au contraire tout ce qui y est, jusqu'à la dernière précision ; et qu'il fait par conséquent non-seulement notre choix, mais encore, dans notre choix, la liberté même.

Pour mieux entendre ceci, il faut remarquer que, selon ce qui a été dit, Dieu ne fait pas notre action comme une chose détachée de nous ; mais que faire notre action, c'est faire que nous agissions ; et faire dans notre action sa liberté, c'est faire que nous agissions librement ; et le faire, c'est vouloir que cela soit : car faire, à Dieu, c'est vouloir. Ainsi, pour entendre que Dieu fait en nous nos volontés libres, il faut entendre seulement qu'il veut que nous soyons libres. Mais il ne veut pas seulement que nous soyons libres en puissance, il veut que nous soyons libres en exercice ; et il ne veut pas seulement, en général, que nous exercions notre liberté, mais il veut que nous l'exercions par tel et tel acte. Car lui, dont la science et la volonté vont toujours jusqu'à la dernière précision des choses, ne se contente pas de vouloir qu'elles soient en général ; mais il descend à ce qui s'appelle tel et tel, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus particulier, et tout cela est compris dans ses décrets. Ainsi, Dieu veut, dès l'éternité, tout l'exercice futur de la liberté humaine, en tout ce qu'il y a de bon et de réel. Qu'y a-t-il de plus absurde que de dire qu'il n'est pas, à cause que Dieu veut qu'il soit ? Ne faut-il pas dire, au contraire, qu'il est parce que Dieu le veut ; et que, comme il arrive que nous sommes libres par la force du décret qui veut que nous soyons libres, il arrive aussi que nous agissons librement en tel et tel acte, par la force du même décret qui descend à tout ce détail ?

Ainsi, ce décret divin sauve parfaitement notre liberté ; car la seule chose qui suit en nous, en vertu de ce décret, c'est que nous fassions librement tel et tel acte. Et il n'est pas nécessaire que Dieu pour nous rendre conformes à son décret, mette autre chose en nous que notre propre détermination, ou qu'il l'y mette par autre que par nous. Comme donc il serait absurde de dire que notre propre détermination nous ôtât notre liberté, il ne le serait pas moins de dire que Dieu nous l'ôtât par son décret : et comme notre volonté, en se déterminant elle-même à choisir une chose plutôt que l'autre, ne s'ôte pas le pouvoir de choisir entre les deux, il faut conclure de même, que ce décret de Dieu ne nous l'ôte pas. Car le propre de Dieu, c'est de vouloir ; et, en voulant, de faire dans chaque chose et dans chaque acte, ce que cette chose et cet acte sera et doit être. Et comme il ne répugne pas à notre choix et à notre détermination de se faire par notre volonté, puisqu'au contraire telle est sa nature ; il ne lui répugne pas non plus de se faire par la volonté de Dieu, qui la veut, et la fera être telle qu'elle serait si elle ne dépendait que de nous. En effet, nous pouvons dire que Dieu nous fait tels que nous serions nous-mêmes si nous pouvions être de nous-mêmes ; parce qu'il nous fait dans tous les principes et dans tout l'état de notre être. Car, à parler proprement, l'état de notre être, c'est d'être tout ce que Dieu veut que nous soyons. Ainsi, il fait être homme ce qui est homme, et corps ce qui est corps, et pensée ce qui est pensée, et passion ce qui est passion, et action ce qui est action, et nécessaire ce qui est nécessaire, et libre ce qui est libre ; et libre en acte et en exercice, ce qui est libre en acte et en exercice ; car c'est ainsi qu'il fait tout ce qu'il lui plaît dans le ciel et dans la terre, et que dans sa seule volonté suprême est la raison *a priori* de tout ce qui est.

On voit, par cette doctrine, comment toutes choses dépendent de Dieu ; c'est qu'il ordonne premièrement, et tout vient après : et les créatures libres ne sont pas exceptées de cette loi ; le libre n'étant pas en elles une exception de la commune dépendance, mais une différente manière d'être rapporté à Dieu. En effet, leur liberté est créée, et elles dépendent de Dieu même comme libres ; d'où il s'ensuit qu'elles en dépendent même dans l'exercice de leur liberté. Et il ne suffit pas de dire que l'exercice de la liberté dépend de Dieu, parce qu'il est en son pouvoir de nous l'ôter ; car ce n'est pas ainsi que nous entendons que Dieu est maître des choses : et nous concevons mal sa souveraineté absolue, si nous ne disons qu'il est le maître, et de les empêcher d'être, et de les faire être ; et c'est parce qu'il peut les faire être, qu'il peut aussi les empêcher d'être. Il peut donc également, et empêcher d'être, et faire être l'exercice de la liberté ; et il n'a pour cela qu'à le vouloir. Car il le faut dire souvent : à Dieu, faire, c'est vouloir qu'une chose soit ; après quoi il n'y a rien à craindre pour nous dans l'action toute-puissante de Dieu, puisque son décret qui fait tout, enfermant notre liberté et son exercice, si par l'événement il la détruisait, il ne serait pas moins contraire à lui-même qu'à elle.

Ainsi, concluent les théologiens dont nous expliquons les sentiments, pour accorder le décret et l'action toute-puissante de Dieu, avec notre liberté, on n'a pas besoin de lui donner un concours qui soit prêt à tout indifféremment, et qui devienne ce qu'il nous plaira ; encore moins de lui faire attendre à quoi notre volonté se portera, pour former ensuite à jeu sûr son décret sur nos résolutions. Car sans ce faible ménagement, qui brouille en nous toute l'idée de première cause, il ne faut que considérer que la volonté divine, dont la vertu infinie atteint tout, non-seulement dans le fond, mais dans toutes les manières d'être, s'accorde par elle-même avec l'effet tout entier, où elle met tout ce que nous y concevons, en ordonnant qu'il sera avec toutes les propriétés qui lui conviennent.

Au reste, le fondement principal de toute cette doctrine est si certain, que toute l'É-

cole en est d'accord. Car comme on ne peut poser qu'il y ait un Dieu, c'est-à-dire une cause première et universelle, sans croire en même temps qu'elle ordonne tout, et qu'elle fait tout immédiatement; de là vient qu'on a établi un concours immédiat de Dieu, qui atteint en particulier toutes les actions de la créature, même les plus libres : et le peu de théologiens qui s'opposent à ce concours, sont condamnés de témérité par tous les autres. Mais si on embrasse ce sentiment pour sauver la notion de cause première, il la faut donc sauver en tout ; c'est-à-dire que dès qu'on nomme la cause première, il faut la faire partout aller devant : et si on songe à l'accorder avec son effet, il faut fonder cet accord sur ce qu'elle est cause, et cause encore qui, n'agissant pas avec une impétuosité aveugle, ne fait ni plus ni moins qu'elle veut ; ce qui fait qu'elle ne craint pas de prévenir son effet en tout et partout ; parce qu'assurée de sa propre vertu, elle sait qu'ayant commencé, tout suivra précisément comme elle l'ordonne, sans qu'elle ait besoin pour cela de consulter autre chose qu'elle-même.

Tel est le sentiment de ceux qu'on appelle thomistes ; voilà ce que veulent dire les plus habiles d'entre eux, par ces termes de *prémotion*, et *prédétermination physique*, qui semblent si rudes à quelques-uns, mais qui, étant entendus, ont un si bon sens. Car enfin ces théologiens conservent dans les actions humaines l'idée tout entière de la liberté, que nous avons donnée au commencement ; mais ils veulent que l'exercice de la liberté, ainsi défini, ait Dieu pour cause première, et qu'il l'opère non-seulement par les attraits qui le précèdent, mais encore dans ce qu'il a de plus intime : ce qui leur paraît d'autant plus nécessaire, qu'il y a plusieurs actions libres, comme il a été remarqué, où nous ne sentons aucun plaisir, ni aucune suavité, ni enfin aucune autre raison qui nous y porte, que notre seule volonté ; ce qui ôterait ces actions à la Providence, et même à la prescience divine, selon les principes que nous avons établis, si on ne reconnaissait que Dieu atteint, pour ainsi parler, toute action de nos volontés dans son fond, donnant immédiatement et intimement à chacune tout ce qu'elle a d'être.

CHAPITRE IX.

Objections et réponses, où l'on compare l'action libre de la volonté, avec les autres actions qu'on attribue à l'âme, et avec celles qu'on attribue aux corps.

Si cela est, disent quelques-uns, la volonté sera purement passive ; et lorsque nous croyons si bien sentir notre liberté, il nous sera arrivé la même chose que lorsque nous avons cru sentir que c'était nous-mêmes qui mouvions nos corps ; ou que ces corps se mouvaient eux-mêmes, en tombant, par exemple, de haut en bas ; ou qu'ils se mouvaient les uns les autres, en se poussant mutuellement. Cependant, quand nous y avons mieux pensé, nous avons enfin reconnu qu'un corps n'a aucune action, ni pour se mouvoir lui-même, ni pour mouvoir un autre corps : et que notre âme n'en a point aussi pour mouvoir nos membres ; mais que c'est le moteur universel de tous les corps, qui, selon les règles qu'il a établies, meut un certain corps à l'occasion du mouvement de l'autre, et meut aussi nos membres à l'occasion de nos volontés. Nous pouvons penser, dit-on, que nous sommes trompés, en croyant que nous sommes libres, comme en croyant que nous sommes mouvants, ou même que les corps le sont ; et à la fin il faudra dire, qu'il n'y a que Dieu seul qui agisse, et par conséquent que lui seul de libre, comme il n'y a que lui seul qui soit le moteur de tous les corps.

Il faut ici démêler toutes les idées que nous avons sur la cause du mouvement. Premièrement, nous sentons que nos corps se meuvent, et il n'y a personne qui ne croie faire quelque action en se remuant. Nous trompons-nous en cela ? Nullement : car il est vrai que nous voulons, et que vouloir, c'est une action véritable. Mais nous croyons que cette action a son effet sur nos corps. Nous avons raison de le croire, puisqu'en effet nos membres se meuvent ou se reposent au commandement de la volonté. Mais que faut-il penser d'une certaine faculté motrice, qui a dans l'âme, selon quelques-uns, son action particulière distincte de la volonté ? Qu'on la croie si on peut l'entendre, je n'ai pas besoin ici de m'y opposer ; mais il faut du moins qu'on m'avoue que quand on pourrait trouver par raisonnement une telle faculté motrice, toujours est-il véritable que nous ne sentons en nous-mêmes ni elle ni son action ; et que, dans les mouvements de nos membres, nous n'avons d'idée distincte d'aucune action, que de notre volonté et de notre choix. Mais si quelqu'un s'en veut tenir là, sans rien admettre de plus, pourra-t-il dire que notre volonté meut nos membres, ou qu'elle est la cause de leur mouvement? Il le pourra dire sans difficulté; car tout le langage humain appelle cause ce qui étant une fois posé on voit suivre aussitôt un certain effet : ainsi nous connaissons distinctement qu'en mouvant nos membres, nous faisons une certaine action, qui est de vouloir; et que de cette action suit le mouvement. Si nous n'entendons autre chose, quand nous disons que nos volontés sont la cause du mouvement de nos membres, ce sentiment est très-véritable. On trouvera les idées que nous avons de la liberté, aussi claires que celles-là, et par conséquent aussi certaines; on les peut donc raisonnablement comparer ensemble. Mais si on compare à l'idée de la liberté, celle que quelques-uns se veulent former d'une certaine faculté motrice distincte de la volonté, on comparera une chose claire, et dont on ne peut douter, avec une chose confuse, dont on n'a aucun sentiment ni aucune idée

Au reste, quand nous sentons la pesanteur de nos membres, nous voyons clairement, par là, qu'ils sont entraînés par le mouvement universel du monde; et par conséquent qu'ils ont pour moteur celui qui agite toute la machine. Que si nous leur pouvons donner un mouvement détaché de l'ébranlement universel, et même qui lui soit contraire, en poussant par en haut, par exemple, notre bras, que l'impression commune de toute la machine tire en bas; on voit bien qu'il n'est pas possible qu'une si petite partie de l'univers, c'est-à-dire l'homme, puisse prévaloir d'elle-même sur l'effort du tout. On voit aussi par les convulsions et les autres mouvements involontaires, combien peu nous sommes maîtres de nos membres : de sorte qu'on doit penser que le même Dieu qui meut tous les corps, selon de certaines lois, en exempte cette petite partie de la masse qu'il a voulu unir à notre âme, et qu'il lui plaît de mouvoir en conformité de nos volontés.

Voilà ce que nous pouvons connaître clairement touchant le mouvement de nos membres. Je n'empêche pas qu'outre cela, on n'admette, si on veut, dans l'âme une certaine faculté de mouvoir le corps, et qu'on ne lui donne une action particulière; il me suffit que, soit qu'on admette, soit qu'on rejette cette action, cela ne fait rien à la liberté. Car ceux qui admettent dans nos âmes cette action qu'ils n'entendent pas, admettront bien plus facilement l'action de la liberté, dont ils ont une idée si claire; et ceux qui ne voudront pas reconnaître cette faculté motrice, ni son action, seront d'un très-mauvais raisonnement, s'ils sont tentés de rejeter la connaissance de leur liberté qu'ils ont si distincte, parce qu'ils se seront défaits de l'impression confuse d'une faculté, et d'une action de leur âme qu'ils n'ont jamais ni sentie ni entendue.

Il faut dire la même chose touchant l'action que quelques-uns attribuent aux corps pour se mouvoir les uns les autres. Ceux qui ne peuvent concevoir qu'un corps tombe sans agir sur lui-même, ni qu'il se fasse céder la place sans agir sur celui qu'il pousse, concevront beaucoup moins que l'âme choisisse sans exercer quelque action : et comme ils veulent que les corps ne laissent pas d'être conçus comme agissants, quoique le premier moteur soit la cause de leur action; ils n'auront garde de conclure que l'âme n'agisse pas, sous prétexte que son action reconnaît Dieu pour la cause. Car ils tiennent pour assuré, que deux causes peuvent agir subordonnément, et que l'action de Dieu n'empêche pas celles des causes secondes. Nous n'avons donc ici à nous défendre que contre ceux qui rejettent l'action des corps avec Platon (2428); et nous dirons à ceux-là ce que nous leur avons déjà dit, quand ils comparaient leur liberté avec une certaine faculté motrice de leur âme, inconnue à elle-même. Puisqu'ils ne rejettent cette action des corps, que parce qu'ils soutiennent qu'elle n'est pas intelligible; devant que de pousser leur conséquence jusqu'à l'action de la volonté, ils doivent considérer auparavant s'il n'est pas certain qu'ils l'entendent. Mais afin de les aider dans cette considération, en leur montrant la prodigieuse différence qu'il y a entre l'action que quelques-uns attribuent aux corps, et celle que nous attribuons à nos volontés : examinons dans le détail ce que nous concevons distinctement dans les corps : après quoi nous repasserons sur ce que nous avons connu distinctement dans nos âmes.

Nous voyons qu'un certain corps étant mû selon les lois de la nature, il faut qu'un autre corps le soit aussi. Nous voyons, dans un corps, que d'avoir une certaine figure, par exemple, d'être aigu, le dispose à communiquer à un autre corps une certaine espèce de mouvement par exemple, d'être divisé. Nous ne nous trompons point en cela pour exprimer cette vérité, nous disons que d'être aigu, dans un couteau, est la cause de ce qu'il coupe; et qu'être continuellement agité dans l'eau, est la cause de ce que la roue d'un moulin tourne sans cesse; et que c'est à cause des trous qui sont dans un crible, que certains grains peuvent passer à travers. Tout cela est très-véritable, et ne veut dire autre chose, sinon que le corps est tellement disposé, ou par sa figure ou par son mouvement, que de son mouvement ou de sa figure il s'ensuit qu'un tel corps, et non un autre est mû de telle manière plutôt que d'une autre. Voilà ce que nous entendons clairement dans les corps. Que si nous passons de là à y vouloir mettre une certaine vertu active, distincte de leur étendue, de leur figure et de leur mouvement, nous dirons plus que nous n'entendons : car nous ne concevons rien dans un corps par où il soit entendu en mouvoir un autre, si ce n'est son mouvement. Quand une pierre jetée emporte une feuille ou un fruit qu'elle atteint, ce n'est que par son mouvement qu'elle l'atteint et l'emporte. C'est en vain qu'on voudrait s'imaginer que le mouvement soit une action dans la pierre, plutôt que dans la feuille, puisqu'il est partout de même nature; et que la pierre, qui est ici considérée comme mouvante, en effet est elle-même jetée. Et non-seulement la roue du moulin, mais la rivière elle-même doit recevoir son mouvement d'ailleurs. Que si on dit que la rivière fait aller la roue, c'est qu'on regarde par où la matière commence à s'ébranler, et par où le mouvement se communique. Ainsi, en considérant cette roue qui tourne, on voit bien que ce n'est pas elle qui donne lieu au mouvement de l'eau; mais au contraire que c'est la rapidité de l'eau qui donne lieu au mouvement de la roue. En ce sens, on peut regarder la rivière comme la cause, et le mouvement de

(2428) *De Leg.*, l. x.

la roue comme l'effet. Mais en remontant plus haut à la source du mouvement, on trouve que tout ce qui se meut est mû d'ailleurs, et que toute la matière demande un moteur; de sorte qu'en elle-même elle est toujours purement passive, comme Platon l'a dit expressément (2429); et qu'encore qu'un mouvement particulier donne lieu à l'autre, tout le mouvement en général n'a d'autre cause que Dieu. Et on se trompe visiblement, quand on s'imagine que tout ce qu'on exprime par le verbe actif, soit également actif. Car quand on dit que la terre pousse beaucoup d'herbe, ou qu'une branche a poussé un grand rejeton; si peu qu'on approfondisse, on voit bien qu'on ne veut dire autre chose, sinon que la terre est pleine de sucs, et qu'elle est disposée de sorte que les rayons du soleil donnant dessus, il faut que ces sucs s'élèvent. Et ces rayons pour cela n'en sont pas plus agissants d'une action proprement dite, non plus que la pierre jetée dans l'eau n'est pas véritablement agissante, quand elle la fait rejaillir en donnant dessus; car on voit manifestement qu'elle est poussée par la main: et on ne la doit pas trouver plus agissante, quand elle tombe par sa pesanteur, puisqu'elle n'est pas moins poussée dans ce mouvement, pour être poussée par une cause qui ne paraît pas.

Ceux donc qui mettent dans les corps des vertus actives ou des actions véritables, n'en ont aucune idée distincte; et ils verront s'ils y regardent de près, que trouvant en eux-mêmes une action quand ils se meuvent, c'est-à-dire l'action de la volonté; par là ils prennent l'habitude de croire que tout ce qui est mû sans cause apparente, exerce quelque action semblable à la leur. C'est ainsi qu'on s'imagine qu'un corps qui en presse d'autres, et peu à peu s'y fait un passage, fait un effort tout semblable à celui que nous faisons pour passer à travers d'une multitude; ce qui est vrai en ce qui est purement du corps; mais notre imagination nous abuse, quand elle prend occasion de là de mettre quelque action dans les corps; et on voit bien que cette pensée ne vient d'autre chose, sinon qu'étant accoutumés à trouver en nous une véritable action, c'est-à-dire notre volonté jointe aux mouvements que nous faisons, nous transportons ce qui est en nous aux corps qui nous environnent.

Ainsi, dans l'action que nous attribuons aux corps, nous ne trouvons rien de réel, sinon que leurs figures et leurs mouvements donnent lieu à certains effets; tout ce qu'on veut dire au delà, n'est ni entendu ni défini. Mais il n'en est pas de même de l'action que nous avons mise dans notre âme. Nous entendons clairement qu'elle veut son bien, et qu'elle veut être heureuse; nous savons très-certainement qu'elle ne délibère jamais si elle veut son bonheur, mais que toute sa consultation se tourne aux moyens de parvenir à cette fin. Nous sentons qu'elle délibère sur ces moyens, et qu'elle en choisit l'un plutôt que l'autre. Ce choix est bien entendu, et il enferme dans sa notion une action véritable. Nous avons même une notion d'une action de cette nature qui ne peut convenir qu'à un être créé, puisque nous avons une idée distincte d'une liberté qui peut pécher, et que nous nous attribuons à nous-mêmes les fautes que nous faisons. Nous concevons donc en nous une liberté qui se trouve et dans notre fond, c'est-à-dire dans l'âme même; et dans nos actions particulières, car elles sont faites librement: et nous avons défini en termes très-clairs la liberté qui leur convient. Mais, pour avoir bien entendu cette liberté qui est dans nos actions il ne s'ensuit pas pour cela que nous la devions entendre comme une chose qui n'est pas de Dieu. Car tout ce qui est hors de lui, en quelque manière qu'il soit, vient de cette cause; et parce qu'il fait en chaque chose tout ce qui lui convient par sa définition, il faut dire que comme il fait dans le mouvement tout ce qui est compris dans la définition du mouvement, il fait, dans la liberté de notre action, tout ce que contient la définition d'une action de cette nature. Il y est donc, puisque Dieu l'y fait; et l'efficace toute-puissante de l'opération divine n'a garde de nous ôter notre liberté, puisqu'au contraire elle la fait et dans l'âme et dans ses actes. Ainsi on peut dire que c'est Dieu qui nous fait agir, sans craindre que pour cela notre liberté soit diminuée; puisque enfin il agit en nous comme un principe intime et conjoint, et qu'il nous fait agir comme nous nous faisons agir nous-mêmes, ne nous faisant agir que par notre propre action, qu'il veut, et fait, en voulant que nous l'exercions avec toutes les propriétés que sa définition enferme.

Il ne faut donc pas changer la définition de notre action, en la faisant venir de Dieu, non plus qu'il ne faut changer la définition de l'homme, en lui donnant Dieu pour sa cause; car Dieu est cause, au contraire, de ce que l'homme est, avec tout ce qui lui convient par sa définition: et il faut comprendre de même qu'il est la cause immédiate de ce que notre action est, avec tout ce qui lui convient par son essence.

CHAPITRE X.

La différence des deux états de la nature humaine, innocente et corrompue, assignés selon les principes.

Cela étant, on doit comprendre que la différence de l'état où nous sommes, avec celui de la nature innocente, ne consiste pas à faire dépendre de la volonté divine les actes de la volonté humaine, en l'un de ces états plutôt qu'en l'autre; puisque ce n'est pas le péché qui établit en nous cette dépendance, et qu'elle est en l'homme, non par sa blessure, mais par sa première

(2429) *Voy.* le *Timée.*

institution, et par la condition essentielle de son être. Et c'est en vain qu'on dirait que Dieu agit davantage dans la nature corrompue, que dans la nature innocente; puisqu'au contraire il faut concevoir qu'étant la source du bien et de l'être, il agit toujours plus où il y a plus de l'un et de l'autre.

Il ne faut non plus établir la différence de ces deux états dans l'efficace des décrets divins, ni dans la certitude des moyens dont Dieu se sert pour les accomplir. Car la volonté divine est en tout état efficace par elle-même, et contient en elle-même tout ce qu'il faut pour accomplir ses décrets. En un mot, l'état du péché ne fait pas que la volonté de Dieu soit plus efficace ou plus absolue; et l'état d'innocence ne fait pas que la volonté de l'homme soit moins dépendante. Ce n'est donc pas de ce côté-là qu'il faut rechercher la différence des deux états, qui en cela conviennent ensemble : mais il faut considérer précisément les dispositions, qui sont changées par la maladie, et juger par là de la nature du remède que Dieu y apporte. Et quoique ce ne soit pas notre dessein de traiter à fond cette différence, nous remarquerons en passant, que le changement le plus essentiel que le péché ait fait dans notre âme, c'est qu'un attrait indélibéré du plaisir sensible prévient tous l s actes de nos volontés. C'est en cela que consiste notre langueur et notre faiblesse, dont nous ne serons jamais guéris, que Dieu ne nous ôte cet attrait sensible, ou du moins ne le modère par un autre attrait indélibéré du plaisir intellectuel. Alors, si par la douceur du premier attrait, notre âme est portée au bien sensible; par le moyen du second elle sera rappelée à son véritable bien, et disposée à se rendre à celui de ces deux attraits qui sera supérieur. Elle n'avait pas besoin, quand elle était saine, de cet attrait prévenant, qui, avant toute délibération de la volonté, l'incline au bien véritable; parce qu'elle ne sentait pas cet autre attrait, qui, avant toute délibération, l'incline toujours au bien apparent. Elle était née maîtresse absolue des sens, connaissant parfaitement son bien, qui est Dieu; munie de toutes les grâces qui lui étaient nécessaires pour s'élever à ce bien suprême, l'aimant librement de tout son cœur, et se plaisant d'autant plus dans son amour, qu'il lui venait de son propre choix. Mais ce choix, pour lui être propre, n'en était pas moins de Dieu, de qui vient tout ce qui est propre à la créature; qui fait même qu'une telle chose lui est propre plutôt qu'une autre, et que rien ne lui est plus propre que ce qu'elle fait si librement.

En cet état, où nous regardons la volonté humaine, on voit bien qu'elle n'a rien en elle-même qui l'applique à une chose plutôt qu'à l'autre, que sa propre détermination; qu'il ne faut point, pour la faire libre, la rendre indépendante de Dieu; parce qu'étant le maître absolu de tout ce qui est, il n'a qu'à vouloir, pour faire que les êtres libres agissent librement, et pour faire que les corps, qui ne sont pas libres, soient mus par nécessité.

C'est ainsi que raisonnent ces théologiens; et l'abrégé de leur doctrine, c'est que Dieu, parce qu'il est Dieu, doit mettre par sa volonté, dans sa créature libre, tout ce en quoi consiste essentiellement sa liberté, tant dans le principe que dans l'exercice; sans qu'on pense que pour cela cette liberté soit détruite, puisqu'il n'y a rien qui convienne moins à celui qui fait, que de ruiner et de détruire.

Cette manière de concilier le libre arbitre avec la volonté de Dieu paraît la plus simple, parce qu'elle est tirée seulement des principes essentiels qui constituent la créature, et ne suppose autre chose que les notions précises que nous avons de Dieu et de nous-mêmes.

CHAPITRE XI.

Des actions mauvaises, et de leurs causes.

On peut entendre, ce me semble, par ces principes, ce que Dieu fait dans les mauvaises actions de la créature. Car il fait tout le bien, et tout l'être qui s'y trouve; de sorte qu'il y fait même le fond de l'action, puisque le mal n'étant autre chose que la corruption du bien et de l'être, son fond est par conséquent dans le bien, et dans l'être même.

C'est de quoi toute la théologie est d'accord. Ceux qui admettent le concours que l'école appelle simultané, reconnaissent cette vérité, aussi bien que ceux qui donnent à Dieu une action prévenante : et pour entendre distinctement tout le bien que ce premier être opère en nous, il ne faut que considérer tout ce qu'il y a de bon dans le mal que nous faisons. Le plaisir que nous recherchons, et qui nous fait faire tant de mal, est bon de soi, et il est donné à la créature pour un bon usage. Ne vouloir manquer de rien, ne vouloir avoir aucun mal, ni rien par conséquent qui nous nuise, tout cela est bon visiblement, et fait partie de la félicité pour laquelle nous sommes nés. Mais ce bien, recherché mal à propos, est la cause qui nous pousse à la vengeance, et à mille autres excès. Si on maltraite un homme, si on le tue, cette action peut être commandée par la justice, et par conséquent peut être bonne. Commander est bon, être riche est bon; et ces bonnes choses, mal prises, et mal désirées, font néanmoins tout le mal du monde.

Si toutes ces choses sont bonnes, il est clair que le désir de les avoir enferme quelque bien. Qu'un ange se soit admiré et aimé lui-même, il a admiré et aimé une bonne chose. En quoi donc pèche-t-il dans cette admiration et dans cet amour, si ce n'est qu'il ne l'a point rapporté à Dieu? Que s'il a cru que c'était un souverain plaisir de s'aimer soi-même, sans se rapporter à un autre, il ne s'est point trompé en cela : car ce plaisir en effet est si grand, que c'est la

plaisir de Dieu. L'ange devait donc aimer ce plaisir, non en lui-même, mais en Dieu; se plaisant en son auteur par un amour aussi sincère que reconnaissant, et faisant sa félicité de la félicité d'un être si parfait et si bienfaisant. Et quand cet ange, puni de son orgueil, commence à haïr Dieu qui le châtie, et à souhaiter qu'il ne soit pas, c'est qu'il veut vivre sans peine; et il a raison de le vouloir, car il était fait pour cela, et pour être heureux. Ainsi, tout le mal qui est dans les créatures a son fond dans quelque bien. Le mal ne vient donc pas de ce qui est, mais de ce que ce qui est, n'est ni ordonné comme il faut, ni rapporté où il faut, ni aimé et estimé où il doit être. Et il est si vrai que le mal a tout son fond dans le bien, qu'on voit souvent une action qui n'est point mauvaise, le devenir, en y joignant une chose bonne. Un homme fait une chose qu'il ne croit pas défendue : cette ignorance peut être telle, qu'elle l'excusera de tout crime; et pour y mettre du crime, il ne faut qu'ajouter à la volonté la connaissance du mal. Cependant la connaissance du mal est bonne; et cette connaissance, qui est bonne, ajoutée à la volonté la rend mauvaise, elle qui, étant seule, pourrait être bonne : tant il est vrai que le mal de tous côtés suppose le bien. Et si on demande par où le mal peut trouver entrée dans la créature raisonnable, au milieu de tant de bien que Dieu y met, il ne faut que se souvenir qu'elle est libre, et qu'elle est tirée du néant. Parce qu'elle est libre, elle peut bien faire; et parce qu'elle est tirée du néant, elle peut faillir : car il ne faut pas s'étonner que venant, pour ainsi dire, et de Dieu, et du néant, comme elle peut par sa volonté s'élever à l'un, elle puisse aussi par sa volonté retomber dans l'autre, faute d'avoir tout son être, c'est-à-dire toute sa droiture. Or le manquement volontaire de cette partie de sa perfection, c'est ce qui s'appelle péché, que la créature raisonnable ne peut jamais avoir que d'elle-même; parce que telle est l'idée du péché, qu'il ne peut avoir pour sa cause qu'un être libre tiré du néant.

Telle est la cause du péché, si toutefois le péché peut avoir une véritable cause. Mais, pour parler plus proprement, comme le néant n'en a point, le péché, qui est un défaut et une espèce de néant, n'en a point aussi : et comme si la créature n'est rien d'elle-même, c'est de son propre fond, et non pas de Dieu qu'elle a cela; elle ne peut aussi avoir que d'elle-même, et d'être capable de faillir, et de faillir en effet : mais elle a le premier nécessairement, et le second librement; parce que Dieu l'ayant trouvée capable de faillir par sa nature, la rend capable de bien faire par sa grâce.

Ainsi, nous avons fait voir, qu'à la réserve du péché, qui ne peut par son essence être attribué qu'à la créature, tout le reste de ce qu'elle a dans son fond, dans sa liberté, dans ses actions, doit être attribué à Dieu; et que la volonté de Dieu qui fait tout, bien loin de rendre tout nécessaire, fait au contraire, dans le nécessaire, aussi bien que dans le libre, ce qui fait la différence de l'un et de l'autre.

II.

TRAITÉ DE LA CONCUPISCENCE,

OU

EXPOSITION DE CES PAROLES DE SAINT JEAN : *N'AIMEZ PAS LE MONDE NI CE QUI EST DANS LE MONDE.* (*I Joan.* II, 15-17.)

CHAPITRE PREMIER.

Paroles de l'apôtre saint Jean contre le monde, conférées avec d'autres paroles du même apôtre, et de Jésus-Christ. — Ce que c'est que le monde que cet apôtre nous défend d'aimer.

N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui; parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie : laquelle concupiscence n'est pas du Père, mais elle est du monde. Or le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. (*I Joan.* II, 15, 16, 17.)

Les dernières paroles de cet apôtre nous font voir que le monde, dont il parle ici, sont ceux qui préfèrent les choses visibles et passagères aux invisibles et aux éternelles.

Il faut maintenant considérer à qui il adresse cette parole. Et pour cela il n'y a qu'à lire les paroles qui précèdent celles-ci : *Je vous écris, mes petits enfants, que tous vos péchés vous sont remis au nom de Jésus-Christ. Je vous écris, pères, que vous avez connu celui qui est dès le commencement*, celui qui est le vrai Père de toute éternité. *Je vous écris, jeunes gens*, qui êtes

au commencement de votre jeunesse, *que vous avez surmonté le mauvais ; je vous écris, petits enfants, que vous avez reconnu votre Père : je vous écris, jeunes gens*, qui êtes dans la force de l'âge, *que vous êtes courageux, et que la parole de Dieu est en vous, et que vous avez vaincu le mauvais.* (*I Joan.* II, 12-14.) A quoi il ajoute aussitôt après : *N'aimez pas le monde*, et le reste que nous venons de rapporter.

Cela est conforme à ce que dit le même apôtre au commencement de son Évangile, en parlant de Jésus-Christ : *Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu.* (*Joan.* I, 10.) Et la source de tout cela est dans ces paroles du Sauveur : Je vous *donnerai l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le veut pas, et ne le reçoit pas, et ne le connaît pas* (*Joan.* XIV, 17); ou il ne sait pas qui il est. Et encore : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous eussiez été du monde, le monde aimerait ce qui est à lui : mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai élus du milieu du monde;* je vous en ai tirés, *c'est pour cela que le monde vous hait.* (*Joan.* XV, 18, 19.)

Et encore : *Vous aurez de l'affliction dans le monde : mais prenez courage, j'ai vaincu le monde.* (*Joan.* XVI, 33.) Et enfin : *J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous avez tirés du monde pour me les donner...* (*Joan.* XVII, 6.) *Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous...* (*Ibid.*, 9.) *Je ne suis plus dans le monde*, je retourne à vous; et l'heure d'aller à vous est arrivée : *pour eux, ils sont dans le monde; mais pour moi, je viens à vous...* (*Ibid.*, 11.) *Je leur ai donné votre parole : et le monde les a haïs; parce qu'ils ne sont pas du monde : et je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les garder du mal*, ou de les garder du mauvais. *Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Sanctifiez-les en vérité...* (*Ibid.*, 14-17.) *Mon Père juste, le monde ne vous connaît pas : mais moi je vous connais; et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé.* (*Ibid.*, 25.)

Toutes ces paroles de notre Sauveur font voir que tous ceux qui font profession d'être ses disciples, sont tirés du monde ; parce qu'ils sont sanctifiés en vérité : que la parole de Dieu est en eux, qu'ils le connaissent, pendant que le monde ne le connaît pas, et qu'ils connaissent Jésus-Christ, le suivent et l'imitent. La vie du monde est donc la vie éloignée de Dieu et de Jésus-Christ ; et la vie chrétienne, est la vie conforme à sa doctrine et à ses exemples.

C'est ce que saint Jean nous explique plus en détail par ces tendres paroles : *Mes petits enfants*, jeunes et vieux, *je vous l'écris*, je vous le répète, *n'aimez pas le monde;* n'aimez pas ceux qui s'attachent aux choses sensibles, aux biens périssables : ne les aimez point dans leur erreur, ne les suivez point dans leur égarement : aimez-les pour les en tirer, comme Jésus-Christ a aimé ses disciples qu'il a tirés du milieu du monde, du milieu de la corruption ; mais gardez-vous bien de les aimer comme amateurs du monde, d'entrer dans leur commerce, dans leur société, dans leurs maximes, et d'imiter leurs exemples ; parce qu'il n'y a parmi eux que corruption. Et en voici les trois sources : c'est *qu'il n'y a dans le monde que concupiscence de la chair, que concupiscence des yeux, et orgueil de la vie*, qui sont toutes choses trompeuses, inconstantes, périssables, et qui perdent ceux qui s'y attachent. Je le crois, il est ainsi ; c'est le Saint-Esprit qui l'a dit par la bouche d'un apôtre : mais il faut encore tâcher de l'entendre, afin de haïr le monde avec plus de connaissance.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que la concupiscence de la chair : combien le corps pèse à l'âme.

La concupiscence de la chair est ici d'abord l'amour des plaisirs des sens : car ces plaisirs nous attachent à ce corps mortel, dont saint Paul disait : *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort?* (*Rom.* VII, 24) et nous en rendent l'esclave. Ce qui fait dire au même saint Paul : *Qui m'en délivrera?* qui m'affranchira de sa tyrannie? qui en brisera les liens? qui m'ôtera un joug si pesant ?

Les pensées des mortels sont timides et pleines de faiblesse, *et nos prévoyances incertaines, parce que le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et que notre demeure terrestre opprime l'esprit, qui est fait pour beaucoup penser : et la connaissance même des choses qui sont sur la terre nous est difficile. Nous ne pénétrons qu'à peine et avec travail les choses qui sont devant nos yeux ; mais pour celles qui sont dans le ciel, qui de nous les pénétrera?* (*Sap.* IX, 14 - 16.) Le corps rabat la sublimité de nos pensées, et nous attache à la terre, nous qui ne devrions respirer que le ciel. Ce poids nous accable : *et c'est là cet empêchement qui a été créé pour tous les hommes* après le péché, *et le joug pesant qui a été mis sur tous les enfants d'Adam, depuis le jour qu'ils sont sortis du sein de leur mère, jusqu'à celui où ils rentrent, par la sépulture, à la mère commune, qui est la terre.* (*Eccli.* XL, 2.) Ainsi l'amour des plaisirs des sens, qui nous attache au corps, qui par sa mortalité est devenu le joug le plus accablant que l'âme puisse porter, est la cause la plus manifeste de sa servitude et de ses faiblesses.

CHAPITRE III.

Ce que c'est, selon l'Écriture, que la pesanteur du corps ; et qu'elle est dans les misères et dans les passions qui nous viennent de cette source.

Ce joug pesant, qui accable les enfants d'Adam, n'est autre chose, comme on vient de voir, que les infirmités de leur chair mortelle, lesquelles l'*Ecclésiastique* racont

en ces termes : *Ils ont les inquiétudes, les terreurs d'un cœur continuellement agité, les inventions de leurs espérances* trompeuses et trop engageantes, *et le jour* terrible *de la mort.* Tous ces maux sont répandus sur tous les hommes, *depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à celui qui couche sur la terre et dans la poussière* par sa pauvreté, *ou sur la cendre* dans son affliction et dans sa douleur : *depuis celui qui est revêtu de pourpre, et qui porte la couronne, jusqu'à celui qui est habillé du linge le plus grossier. La fureur, la jalousie, le tumulte* des passions, *l'agitation de l'esprit, la crainte de la mort ; la colère et les longs tourments qu'elle nous attire par sa durée, les querelles,* et tous les maux qui les suivent, tout cela se répand partout. *Dans le temps du repos et dans le lit, où on répare ses forces par le sommeil,* le trouble nous suit, *les songes pendant la nuit changent nos pensées ; nous goûtons pendant un moment un peu de repos qui n'est rien ; et tout d'un coup il nous vient des soins, comme dans le jour, par les songes : on est troublé dans les visions de son cœur, comme si l'on venait d'éviter les périls d'un jour de combat : dans le temps où l'on est le plus en sûreté, on se lève comme en sursaut, et on s'étonne d'avoir eu pour rien tant de terreur.* Tous ces troubles sont l'effet d'un corps agité et d'un sang ému, qui envoie à la tête de tristes vapeurs : *c'est pourquoi ces agitations,* tant celles des passions que celles des songes, *se trouvent dans toute chair, depuis l'homme jusqu'à la bête, et se trouvent sept fois davantage sur les pécheurs,* où les terreurs de la conscience se joignent aux communes infirmités de la nature. *A quoi il faut ajouter les morts violentes, le sang répandu, les combats, l'épée, les oppressions, les famines, les mortalités, et tous les autres fléaux de Dieu. Toutes ces choses,* qui, dans l'origine, ne se doivent pas trouver parmi les hommes, *ont été créées pour la punition des méchants, et c'est pour eux qu'est arrivé le déluge.* Et la source de tous ces maux, *c'est que tout ce qui sort de la terre, retourne à la terre, comme toutes les eaux viennent de la mer, et y retournent.* (*Eccli.* XL, 2-12.)

En un mot, la mortalité introduite par le péché a attiré sur le genre humain cette inondation de maux, cette suite infinie de misères d'où naissent les agitations et les troubles des passions qui nous tourmentent, nous trompent, nous aveuglent. Nous, qui dans notre innocence devions être semblables aux anges de Dieu, sommes devenus comme les bêtes ; et, comme disait David, nous avons perdu le premier honneur de notre nature : *Homo cum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* (*Psal.* XLVIII, 13, 21.) *Pendant que l'homme était en honneur* dans son institution primitive, *il n'a pas connu cet avantage : il s'est égalé aux animaux insensés, et leur a été rendu semblable.* Répétons une et deux fois ce verset avec le Psalmiste. Nous ne saurions trop déplorer les misères et les passions insensées où nous jette notre corps mortel ; et tout ce qui y attache, comme fait l'amour du plaisir des sens, nous fait aimer la source de nos maux, et nous attache à l'état de servitude où nous sommes.

CHAPITRE IV.

Que l'attache que nous avons au plaisir des sens est mauvaise et vicieuse.

Pour connaître encore plus à fond la raison de la défense que nous fait saint Jean, de nous laisser entraîner à la concupiscence de la chair, c'est-à-dire à l'attache au plaisir des sens, il faut entendre que cette attache est en nous un mal qu'il faut ôter, un vice qu'il faut vaincre, une maladie qu'il faut guérir. Ou l'on cède, et on se livre tout à fait à ce violent amour du plaisir des sens, et on se rend criminel et esclave de la chair et du péché : ou on combat, ce qu'on ne se croirait pas obligé de faire si elle n'était mauvaise. Et ce qui la rend visiblement telle, c'est qu'elle nous porte au mal, puisqu'elle nous porte à des excès terribles, à la gourmandise, à l'ivrognerie, à toute sorte d'intempérances. Ce qui faisait dire à saint Paul : *Je sais que le bien n'habite point en moi, c'est-à-dire dans ma chair.* (*Rom.* VII, 18.) Et encore : *Je trouve en moi une loi* de rébellion et d'intempérance, qui me fait apercevoir, *lorsque je m'efforce à faire le bien, que le mal m'est attaché* (*Ibid.*, 21) et inhérent à mon fond. Ainsi le mal est en nous, et attaché à nos entrailles d'une étrange sorte, soit que nous cédions au plaisir des sens, soit que nous le combattions par une continuelle résistance ; puisque comme dit saint Augustin, pour ne point tomber dans l'excès, il faut combattre le mal dans son principe ; pour éviter le consentement, qui est le mal consommé, il faut continuellement résister au désir, qui en est le commencement : *Ut non fiat malum excedendi, resistendum est malo concupiscendi.*

Nous faisons une terrible épreuve de ce combat dans le besoin que nous avons de nous soutenir par la nourriture. La sagesse du Créateur, non contente de nous forcer à ce soutien nécessaire, par la douleur violente de la faim et de la soif et par les défaillances insupportables qui les accompagnent, nous y invite encore par le plaisir qu'elle a attaché aux fonctions naturelles de boire et de manger. Et a rempli de biens toute la nature, *envoyant,* comme dit saint Paul (*Act.* XIV, 16), *la pluie et le beau temps, et les saisons qui rendent la terre féconde en toutes sortes de fruits, remplissant nos cœurs de joie par une nourriture convenable.* Et par là, comme dit le même saint Paul, *Dieu rend lui-même témoignage* à sa providence et à sa bonté paternelle, qui nourrit les hommes comme les animaux, et sauve les uns et les autres de la manière qui convient à chacun.

Mais les hommes ingrats et charnels ont

pris occasion de ce plaisir, pour s'attacher à leur corps plutôt qu'à Dieu qui l'avait fait, et ne cessait de le sustenter par des moyens si agréables. Le plaisir de la nourriture les captive : au lieu de manger pour vivre, *ils semblent*, comme disait un ancien, et après lui saint Augustin, *ne vivre que pour manger*. Ceux-là même qui savent régler leurs désirs, et sont amenés au repas par la nécessité de la nature, trompés par le plaisir, et engagés plus avant qu'il ne faut par ses appâts, sont transportés au delà des justes bornes ; ils se laissent insensiblement gagner à leur appétit, et ne croient jamais avoir satisfait entièrement au besoin, tant que le boire et le manger flattent leur goût. Ainsi, dit saint Augustin, la convoitise ne sait jamais où finit la nécessité : *Nescit cupiditas ubi finiatur necessitas* (2430).

C'est donc là une maladie que la contagion de la chair produit dans l'esprit ; une maladie contre laquelle on ne doit point cesser de combattre, ni d'y chercher des remèdes par la sobriété et la tempérance, par l'abstinence et par le jeûne.

Mais qui oserait penser à d'autres excès qui se déclarent d'une manière bien plus dangereuse dans un autre plaisir des sens? Qui, dis-je, oserait en parler, ou oserait y penser, puisqu'on n'en parle point sans pudeur, et qu'on n'y pense point sans péril, même pour le blâmer? O Dieu ! encore un coup, qui oserait parler de cette profonde et honteuse plaie de la nature, de cette concupiscence qui lie l'âme au corps par des liens si tendres et si violents, dont on a tant de peine à se déprendre, et qui cause aussi dans le genre humain de si effroyables désordres? Malheur à la terre, malheur à la terre, encore un coup malheur à la terre, d'où sort continuellement une si épaisse fumée, des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces passions ténébreuses, et qui nous cachent le ciel et la lumière ; d'où partent aussi des éclairs et des foudres de la justice divine contre la corruption du genre humain !

Oh ! que l'apôtre vierge, l'ami de Jésus, et le fils de la Vierge Mère de Jésus, que Jésus aussi toujours vierge lui a donné pour mère à la croix ; que cet apôtre a raison de crier de toute sa force aux grands et aux petits, aux jeunes gens et aux vieillards ; et aux enfants comme aux pères : *N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que ce qu'il y a dans le monde est concupiscence de la chair ;* un attachement à la fragile et trompeuse beauté des corps, et un amour déréglé du plaisir des sens, qui corrompt également les deux sexes !

O Dieu ! qui par un juste jugement avez livré la nature humaine coupable à ce principe d'incontinence, vous y avez préparé un remède dans l'amour conjugal : mais ce remède fait voir encore la grandeur du mal, puisqu'il se mêle tant d'excès dans l'usage de ce remède sacré. Car d'abord ce sacré remède, c'est-à-dire le mariage, est un bien et un grand bien, puisque c'est un grand sacrement en Jésus-Christ et en son Eglise, et le symbole de leur union indissoluble. Mais c'est un bien qui suppose un mal dont on use bien ; c'est-à-dire qui suppose le mal de la concupiscence, dont on use bien, lorsqu'on s'en sert pour faire fructifier la nature humaine. Mais en même temps c'est un bien qui remédie au mal, c'est-à-dire à l'intempérance ; un remède de ses excès, et un frein à sa licence. Que de peine n'a pas la faiblesse humaine à se tenir dans les bornes de la liaison conjugale, exprimées dans le contrat même du mariage ! C'est ce qui fait dire à saint Augustin, qu' « il s'en trouve plus qui gardent une perpétuelle et inviolable continence, qu'il ne s'en trouve qui demeurent dans les lois de la chasteté conjugale ; un amour désordonné pour sa propre femme étant souvent, » selon le même Père, « un attrait secret à en aimer d'autres. » O faiblesse de la misérable humanité, qu'on ne peut assez déplorer ! Ce désordre a fait dire à saint Paul même, que *ceux qui sont mariés doivent vivre comme n'ayant pas de femme* (*I Cor.* VII, 25) ; les femmes par conséquent comme n'ayant pas de maris : c'est-à-dire les uns et les autres sans être trop attachés les uns aux autres, et sans se livrer aux sens, sans y mettre leur félicité, sans les rendre maîtres. C'est encore ce qui fait dire au même saint Paul, que ceux qui sont dans la chair, qui y sont plongés, et attachés par le fond du cœur à ses plaisirs, ne peuvent plaire à Dieu : *Qui in carne sunt, Deo placere non possunt.* (*Rom.* VIII, 8.) C'est ce qui fait la louange de la sainte virginité ; et sur ce fondement, saint Augustin distingue trois états de la vie humaine par rapport à la concupiscence de la chair. Les chastes mariés usent bien de ce mal ; les intempérants en usent mal ; les continents perpétuels n'en usent point du tout, et ne donnent rien à l'amour du plaisir des sens.

Disons donc avec saint Jean, à tous les fidèles, et à chacun selon l'état où il est ; O vous qui vous livrez à la concupiscence de la chair, cessez de vous y laisser captiver ; et vous qui en usez bien dans un chaste mariage, n'y soyez point attachés, et modérez vos désirs : et vous qui plus courageux, comme plus heureux que tous les autres, ne lui donnez rien du tout, et la méprisez tout à fait, persistez dans cette chaste disposition qui vous égale aux anges de Dieu : tous ensemble abattez cette chair rebelle, dont la loi impérieuse, qui est dans nos membres, a tant fait répandre de larmes, tant pousser de gémissements à tous les saints : à l'exemple de saint Paul, fortifiez-vous contre elle

(2430) *Confess.*, l. X, c. 31.

par les jeûnes; et mortifiant votre goût, travaillez à rendre plus facile la victoire des autres appétits plus violents et plus dangereux.

CHAPITRE V.

Que la concupiscence de la chair est répandue par tout le corps et par tous les sens.

Il ne faut pas s'imaginer que la concupiscence de la chair consiste seulement dans les passions dont nous venons de parler : c'est une racine empoisonnée qui étend ses branches sur tous les sens, et se répand dans tout le corps. La vue en est infectée, puisque c'est par les yeux que l'on commence à avaler le poison de l'amour sensuel; ce qui faisait dire à Job : *J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour ne pas même penser à une fille* (*Job* XXXI, 1); et à saint Pierre : que les yeux des personnes impudiques sont *pleins d'adultère* (*II Petr.* II, 14); et à Jésus-Christ même : *Celui qui regarde une femme pour la convoiter, s'est déjà souillé avec elle dans son cœur.* (*Matth.* V, 28.)

Ce vice des yeux est distingué de la concupiscence des yeux, dont saint Jean parle dans notre passage. Car ici, où l'on ouvre les yeux pour s'assouvir de la vue des beautés mortelles, ou même se délecter à les voir et à en être vu, on est dominé par la concupiscence de la chair. Les oreilles en sont infectées quand, par de dangereux entretiens et des chants remplis de mollesse, l'on allume ou l'on entretient les flammes de l'amour impur, et cette secrète disposition que nous avons aux joies sensuelles ; car l'âme, une fois touchée de ces plaisirs, perd sa force, affaiblit sa raison, s'attache aux sens et aux corps. Cette femme, qui dans les *Proverbes* vante les parfums qu'elle a répandus sur son lit, et la douce odeur qu'on respire dans sa chambre, pour conclure aussitôt après : *Enivrons-nous de plaisirs et jouissons des embrassements désirés* (*Prov.* VII, 24), montre assez par son discours à quoi mènent les bonnes senteurs, préparées pour affaiblir l'âme, l'attirer aux plaisirs des sens par quelque chose qui, ne semblant pas offenser directement la pudeur, s'y fait recevoir avec moins de crainte, la dispose néanmoins à se relâcher, et détourne son attention de ce qui doit faire son occupation naturelle.

Tous les plaisirs des sens s'excitent les uns les autres : l'âme qui en goûte un, remonte aisément à la source qui les produit tous. Ainsi les plus innocents, si l'on n'est toujours sur ses gardes, préparent aux plus coupables; les plus petits font sentir la joie qu'on ressentirait dans les plus grands, et réveillent la concupiscence. Il y a même une mollesse et une délicatesse répandue dans tous le corps qui, faisant chercher un certain repos dans le sensible, le réveille et en entretient la vivacité. On aime son corps avec une attache qui fait oublier son âme et l'image de Dieu qu'elle porte empreinte dans son fond ; on ne se peut rien refuser : un soin excessif de sa santé fait qu'on flatte le corps en tout ; et tous ces divers sentiments sont autant de branches de la concupiscence de la chair.

Hélas ! je ne m'étonne pas si un saint Bernard craignait la santé parfaite dans ses religieux ; il savait où elle nous mène, si on ne sait châtier son corps avec l'Apôtre, et le réduire en servitude par les mortifications, par le jeûne, par la prière et par une continuelle occupation de l'esprit. Toute âme pudique fuit l'oisiveté, la nonchalance, la délicatesse, la trop grande sensibilité, les tendresses qui amollissent le cœur, tout ce qui flatte les sens, les nourritures exquises : tout cela n'est que la pâture de la concupiscence de la chair, que saint Jean nous défend, et en entretient le feu.

CHAPITRE VI.

Ce que c'est que la chair de péché dont parle saint Paul.

Toutes ces mauvaises dispositions de la chair l'ont fait appeler par saint Paul la chair de péché : *Dieu*, dit-il, *a envoyé son Fils dans la ressemblance de la chair du péché.* (*Rom.* VIII, 3.) Remarquez donc en Jésus-Christ, non pas la ressemblance de la chair absolument, mais la ressemblance de la chair du péché. En nous se trouve la chair du péché, dans les impressions du péché que nous portons dans notre chair, et dans la pente qu'elle nous inspire au péché par l'attache aux sens : et en Jésus-Christ seulement *la ressemblance de la chair du péché;* parce que sa chair virginale est exempte de tout le désordre que le péché a mis dans la nôtre. Il a donc non la ressemblance de la chair, car sa chair est très-véritable, faite d'une femme, et vraiment sortie du sang d'Abraham et de David ; ce qui emporte non la ressemblance, mais la véritable nature de la chair. Aussi saint Paul lui attribue-t il non pas la ressemblance de la chair, mais *la ressemblance de la chair du péché*, à cause que, sans avoir les perverses inclinations dont les semences sont en notre chair, il en a pris seulement la passibilité et la mortalité, c'est-à-dire la seule peine du péché, sans en avoir ni la coulpe, ni aucun des mauvais désirs qui nous y portent.

Jugeons à présent avec combien de raison saint Jean nous commande d'avoir le monde en horreur, à cause qu'il est tout rempli de la concupiscence de la chair. Il y a dans notre chair une secrète disposition à un soulèvement universel contre l'esprit : *La chair convoite contre l'esprit*, comme dit saint Paul (*Galat.* V, 17); c'est-à-dire que c'est là son fond depuis la corruption de notre nature. Tout y nourrit la concupiscence, tout y porte au péché, comme on a vu. Il la faut donc autant haïr que le péché même, où elle nous porte.

CHAPITRE VII.

D'où vient en nous la chair de péché, c'est-à-dire la concupiscence de la chair.

Lorsque saint Paul a parlé de notre chair,

comme d'une chair de péché, il semble avoir voulu expliquer cette parole du Sauveur : *Tout ce qui est né de la chair est chair, et tout ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez donc pas si je vous dis que vous devez naître de nouveau*. (*Joan.* III, 6, 7.)

Cette parole nous ramène à l'institution primitive de notre nature : *Dieu a fait l'homme droit*, dit le Sage (*Eccle.* VII, 30) ; et cette droiture consistait en ce que l'esprit étant parfaitement soumis à Dieu, le corps aussi était parfaitement soumis à l'esprit. Ainsi tout était dans l'ordre ; et c'est cet ordre que nous appelons la justice et la droiture originelle. Comme il n'y avait point de péché, il n'y avait point de peine ; par la même raison il n'y avait point de mort, la mort étant établie comme la peine du péché. Il y avait encore moins de honte : Dieu n'avait rien mis que de bon, que de bienséant, que d'honnête dans notre corps, non plus que dans notre âme ; l'ouvrage de Dieu subsistait en son entier : *Ils étaient nus l'un et l'autre*, dit l'Ecriture (*Gen.* II, 25), *et ils n'en rougissaient pas.*

Mais aussitôt qu'ils ont désobéi à Dieu, ils se cachent : *J'ai entendu votre voix*, dit Adam, *et je me suis caché* dans le bois, *parce que j'étais nu.* Et Dieu lui dit : *Qui vous a fait connaître que vous étiez nu , si ce n'est que vous avez mangé du fruit que je vous avais défendu ?* (*Gen.* III, 10, 11.) Le corps cessa d'être soumis, dès que l'esprit fut désobéissant ; l'homme ne fut plus maître de ses mouvements, et la révolte des sens fit connaître à l'homme sa nudité : *Leurs yeux furent ouverts ; ils se couvrirent et se firent comme une ceinture de feuilles de figuier.* (*Ibid.*, 7.) L'Ecriture ne dédaigne pas de marquer et la figure et la matière de ce nouvel habillement, pour nous faire voir qu'ils ne s'en revêtirent pas pour se garantir du froid ou du chaud, ni de l'inclémence de l'air ; il y en eut une autre cause plus secrète, que l'Ecriture enveloppe dans ces paroles, pour épargner les oreilles et la pudeur du genre humain, et nous faire entendre, sans le dire, où la rébellion se faisait le plus sentir. Ce ménagement de l'Ecriture nous découvre d'autant plus notre honte, qu'elle semble n'oser la découvrir, de peur de nous donner trop de confusion. Depuis ce temps, les passions de la chair, par une juste punition de Dieu, sont devenues victorieuses et tyranniques ; l'homme a été plongé dans le plaisir des sens, « et au lieu, » dit saint Augustin, « que par son immortalité, et la parfaite soumission du corps à l'esprit, il devait être spirituel, même dans la chair, il est devenu charnel, même dans l'esprit : *Qui futurus erat etiam carne spiritalis, factus est mente carnalis* (2431). » On est tombé d'un excès dans un autre : l'homme tout entier fut livré au mal. *Dieu vit que la malice des hommes était grande sur la terre, et que toute la pensée du cœur humain à tout moment se tournait au mal.* (*Gen.* VI, 5.)

Mais en quoi ce dérèglement paraissait-il davantage ? Allons à la source, et nous trouverons que l'occasion d'une si forte expression de l'Ecriture, et la cause de tout ce désordre, y est clairement marquée dans ces paroles qui précèdent : *Les enfants de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et s'allièrent avec elles* (*Ibid.*, 2), par une nouvelle transgression du commandement de Dieu, qui avait voulu les tenir séparés, de peur que les filles des hommes n'entraînassent ses enfants dans la corruption. Tout le désordre vint de la chair et de l'empire des sens, qui toujours prévalaient sur la raison. Ce désordre a commencé dans nos premiers parents : nous en naissons, et cette ardeur démesurée est devenue le principe de notre naissance et de notre corruption tout ensemble. Par elle nous sommes unis à Adam rebelle , à Adam pécheur ; nous sommes souillés en celui en qui nous étions tous, comme dans la source de notre être. Nos passions insensées ne se déclarent pas tout à coup ; mais le germe qui les produit toutes est en nous dès notre origine. Notre vie commence par les sens. Qu'est-on autre chose dans l'enfance, pour ainsi parler, que corps et chair ?

Mais poussons encore plus loin : nous nous trouverons corps et chair encore plus en quelque façon dans le sein de nos mères ; et dès le moment de notre conception, où sans aucun exercice de la vue ni de l'ouïe, qui sont ceux de tous les sens qui peuvent un peu plus réveiller notre raison, nous étions sans raisonnement, sans intelligence, une pure masse de chair, n'ayant aucune connaissance de nous-mêmes, ni aucune pensée que celles qui sont tellement conjointes au mouvement du sang, qu'à peine encore pouvons-nous les en distinguer. C'est donc ce qui fait dire au Sauveur que nous sommes tous chair, en tant que nous naissons par la chair. La raison est opprimée et comme éteinte dans ceux qui nous produisent ; nous n'avons pas le moindre petit usage de la raison au commencement et durant les premières années de notre être : dès qu'elle commence à poindre, tous les vices se déclarent peu à peu ; quand son exercice commence à devenir plus parfait, les grands dérèglements de la sensualité commencent en même temps à se déclarer. C'est donc là ce qui s'appelle la chair du péché.

Livrés au corps, et tout corps dès notre conception, cette première impression fait que nous en demeurons toujours esclaves. Quel effort ne faut-il point pour faire que nous distinguions notre âme d'avec notre corps ! Combien y en a-t-il parmi nous qui ne peuvent jamais venir à connaître ou à sentir cette distinction ? Et ceux mêmes qui sortent un peu de cette masse de chair, et en séparent leur âme, ne s'y replongeraient-ils pas toujours comme naturellement, s'ils ne faisaient de continuels efforts pour em-

(2431) *De Civit. Dei.*, l. XIV, c. 15, n. 1, t. VII.

pêcher leur imagination de dominer; et non-seulement de dominer, mais encore de faire tout, et même d'être tout en nous! Nous sommes donc entièrement corps, et nous ne serions jamais autre chose, si, par la grâce de Jésus-Christ, nous ne renaissions de l'esprit.

Voyons un peu ce que c'est que la nature humaine dans ce reste immense de peuples sauvages qui n'ont d'esprit que pour leur corps, et en qui, pour ainsi parler, ce qu'il y a de plus pur est de respirer. Et les peuples plus civilisés et plus polis, sortent-ils par là de la chair et du sang? Comment en sortiraient-ils, s'il y a si peu de Chrétiens qui en sortent? De quoi s'entretient, de quoi s'occupe notre jeunesse, dans cet âge où l'on se fait un opprobre de la pudeur? Que regrettent les vieillards, lorsqu'ils déplorent leurs ans écoulés; et qu'est-ce qu'ils souhaitent continuellement de rappeler, s'ils pouvaient, avec leur jeunesse, si ce n'est les plaisirs des sens? Que sommes-nous donc autre chose que chair et que sang? et combien devons-nous haïr le monde et tout ce qui est dans le monde, selon le précepte de saint Jean; puisque tout ce que dit cet apôtre est si véritable: *Que tout ce qui est au monde, c'est la concupiscence de la chair!* (*I Joan.* II, 16.)

CHAPITRE VIII.

De la concupiscence des yeux, et premièrement de la curiosité.

La seconde chose qui est dans le monde, selon saint Jean, c'est la concupiscence des yeux. Il faut d'abord la distinguer de la concupiscence de la chair; car le dessein de saint Jean est ici de nous découvrir une autre source de corruption, et un autre vice un peu plus délicat en apparence, mais dans le fond aussi grossier et aussi mauvais, qui consiste principalement en deux choses, dont l'une est le désir de voir, d'expérimenter, de connaître; en un mot, la curiosité; et l'autre est le plaisir des yeux, lorsqu'on les repaît des objets d'un certain éclat capable de les éblouir ou de les séduire.

Le désir d'expérimenter et de connaître, s'appelle la concupiscence des yeux; parce que de tous les organes des sens, les yeux sont ceux qui étendent le plus nos connaissances. Sous les yeux sont en quelque sorte compris les autres sens; et dans l'usage du langage humain, souvent sentir et voir c'est la même chose. On ne dit pas seulement: Voyez que cela est beau; mais: voyez que cette fleur sent bon, que cette chose est douce à manier, que cette musique est agréable à entendre. C'est donc pour cela, dit saint Augustin (3432), que toute curiosité se rapporte à la concupiscence des yeux.

Le désir de voir, pris en cette sorte, c'est-à-dire celui d'expérimenter, nous replonge enfin dans la concupiscence de la chair, qui fait que nous ne cessons de rechercher et d'imaginer de nouveaux plaisirs, avec de nouveaux assaisonnements pour en irriter la cupidité. Mais ce désir a plus d'étendue, et c'est pourquoi il faut distinguer cette seconde concupiscence de la première. Il faut donc mettre dans ce second rang toutes ces vaines curiosités de savoir ce qui se passe dans le monde, tout le secret de cette intrigue, de quelque nature qu'elle soit, tous les ressorts qui ont fait mouvoir tels et tels qui se donnent tant de mouvements dans le monde, les ambitieux desseins de celui-ci et de celui-là, avec toute l'adresse qu'ils ont de le couvrir d'un beau prétexte, souvent même de celui de la vertu. O Dieu! quelle pâture pour les âmes curieuses, et par là vaines et faibles! Et qu'apprendrez-vous par là qui soit si digne d'être connu? Est-ce une chose si merveilleuse de savoir ce qui meut les hommes, et la cause de toutes leurs illusions, de tous leurs songes? Quel fruit retirerez-vous de ces curieuses recherches, et que vous produiront-elles, sinon des soupçons ou des jugements injustes, et pour vous une redoutable matière des jugements de celui qui dit: *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugé?* (*Matth.* VII, 1.)

Cette curiosité s'étend aux siècles passés les plus éloignés: et c'est de là que nous vient cette insatiable avidité de savoir l'histoire. On se transporte en esprit dans les cours des anciens rois, dans les secrets des anciens peuples: on s'imagine entrer dans les délibérations du sénat romain, dans les conseils ambitieux d'un Alexandre ou d'un César, dans les jalousies politiques et raffinées d'un Tibère. Si c'est pour en tirer quelque exemple utile à la vie humaine, à la bonne heure; il le faut souffrir, et même louer, pourvu qu'on apporte à cette recherche une certaine sobriété. Mais si c'est, comme on le remarque dans la plupart des curieux, pour se repaître l'imagination de ces vains objets, qu'y a-t-il de plus inutile, que de se tant arrêter à ce qui n'est plus, que de rechercher toutes les folies qui ont passé dans la tête d'un mortel, que de rappeler avec tant de soin ces images que Dieu a détruites dans sa cité sainte, ces ombres qu'il a dissipées, tout cet attirail de la vanité, qui de lui-même s'est replongé dans le néant, d'où il était sorti? *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? pourquoi aimez-vous tant la vanité, et pourquoi vous délectez-vous à étudier le mensonge?* (*Psal.* IV, 3.)

Il faut encore ranger dans ce second ordre de concupiscence toutes les mauvaises sciences, telles que sont celles de deviner par les astres, ou par les traits du visage et de la main, ou par cent autres moyens aussi frivoles, les événements de la vie humaine, que Dieu a soumis à la direction particulière de sa providence. C'est entreprendre sur les droits de Dieu, c'est détruire la con-

(3432) *Confess.* l. X, c. 35, t. I.

fiance avec laquelle on se doit abandonner à sa volonté, que de donner dans ces sciences aussi vaines que pernicieuses; c'est accoutumer l'esprit à se repaître de choses frivoles et à négliger les solides. On n'a pas besoin de remarquer que c'est encore un plus grand excès, que de chercher les moyens de consulter les démons, ou de les voir, et de leur parler, ou d'apprendre des guérisons qui se font par leur ministère, et par des actes formels ou tacites avec ces malins esprits. Car outre que dans toutes ces curiosités il y a de l'impiété et une damnable superstition, on peut encore ajouter qu'elles sont l'effet de la faiblesse d'un cerveau blessé; de sorte que c'est éteindre la véritable lumière que d'en suivre de si fausses.

Voilà pour ce qui regarde les vaines et fausses sciences. Et pour ce qui est des véritables, on excède encore beaucoup à s'y livrer trop, ou à contre-temps, ou au préjudice de plus grandes obligations; comme il arrive à ceux qui dans le temps de prier, ou de pratiquer la vertu, s'adonnent ou à l'histoire, ou à la philosophie, ou à toute sorte de lectures, surtout des livres nouveaux, des romans, des comédies, des poésies, et se laissent tellement posséder au désir de savoir, qu'ils ne se possèdent plus eux-mêmes. Car tout cela n'est autre chose qu'une intempérance, une maladie, un déréglement de l'esprit, un desséchement du cœur, une misérable captivité qui ne nous laisse pas le loisir de penser à nous, et une source d'erreurs.

C'est encore s'abandonner à cette concupiscence que saint Jean réprouve, que d'apporter des yeux curieux à la recherche des choses divines, ou des mystères de la religion. *Ne recherchez point*, dit le Sage, *ce qui est au-dessus de vous.* (*Eccli.* III, 22.) Et encore : *Celui qui sonde trop avant les secrets de la divine Majesté, sera accablé de sa gloire.* (*Prov.* XXV, 27.) Et encore : *Prenez garde de ne vouloir point être sages plus qu'il ne faut; mais d'être sages sobrement et modérément.* (*Rom.* XII, 3.) La foi et l'humilité sont les seuls guides qu'il faut suivre. Quand on se jette dans l'abîme, on y périt. Combien ont trouvé leur perte dans la trop grande méditation des secrets de la prédestination et de la grâce! Il en faut savoir autant qu'il est nécessaire pour bien prier, et s'humilier véritablement; c'est-à-dire qu'il faut savoir que tout le bien vient de Dieu, et tout le mal de nous seuls. Que sert de rechercher curieusement les moyens de concilier notre liberté avec les décrets de Dieu? N'est-ce pas assez de savoir que Dieu qui l'a faite, la sait mouvoir et la conduire à ses fins cachées, sans la détruire? Prions-le donc de nous diriger dans la voie du salut, et de se rendre maître de nos désirs par les moyens qu'il sait. C'est à sa science, et non à la nôtre, que nous devons nous abandonner. Cette vie est le temps de croire, comme la vie future est le temps de voir. C'est tout savoir, dit un Père, que de ne rien savoir davantage : *Nihil ultra scire, omnia scire est.*

Toute âme curieuse est faible et vaine : par là même elle est discoureuse, elle n'a rien de solide, et veut seulement étaler un vain savoir qui ne cherche point à instruire, mais à éblouir les ignorants.

Il y a une autre sorte de curiosité, qui est une curiosité dépensière. On ne saurait avoir trop de raretés, trop de bijoux précieux, trop de pierreries, trop de tableaux, trop de livres curieux, sans avoir même le plus souvent envie de les lire. Ce n'est qu'amusement et ostentation. Malheureuse curiosité, qui pousse à bout la dépense, et sèche la source des aumônes! Mais elle pourra revenir à la seconde manière de concupiscence des yeux dont nous allons parler.

CHAPITRE IX.

De ce qui contente les yeux.

Dans cette seconde espèce on prend les yeux à la lettre, et pour les yeux de la chair. Et d'abord il est bien certain que ce qui s'appelle attachement du cœur, et en général sensibilité, commence par les yeux : mais tout cela, comme nous l'avons déjà dit, appartenant à la concupiscence de la chair, nous avons à présent à remarquer, avec saint Jean, une autre sorte de concupiscence. Disons donc, avec cet apôtre, à tous les fidèles : *N'aimez pas le monde*, ni ses pompes, ni ses spectacles, ni son vain éclat, ni tout ce qui vous attire ses regards, ni tout ce qui éblouit et séduit les vôtres. Vos yeux sont gâtés, vous ne pouvez souffrir la modestie, ni les ornements médiocres; vous étalez vos riches ameublements, vos riches habits, vos grands bâtiments. Qu'importe que tout cela soit grand en soi-même, ou par rapport aux proportions et aux bienséances de votre état? Comme vous voulez être regardé, vous voulez aussi regarder; et rien ne vous touche, ni dans les autres, ni dans vous-mêmes, que ce qui étale de la grandeur, et ce qui distingue. Et tout cela qu'est-ce autre chose qu'ostentation d'abondance, et désir de se distinguer par des choses vaines? C'est donc là, au lieu de grandeur, ce qui marque en vous de la petitesse. Une grande taille ne songe point à se rehausser en exhaussant sa chaussure. Tout ce qui emprunte est pauvre : et tout l'éclat que vous mendiez dans les choses extérieures, montre trop visiblement combien de vous-même vous êtes destitué de ce qui relève.

Il faut rapporter l'amour de l'argent à cette concupiscence des yeux. Quand on le regarde comme un instrument pour acquérir d'autres biens, par exemple, pour acheter des plaisirs, ou s'avancer dans les grandes places du monde, on n'est pas avare, on est sensuel, ambitieux. Celui qui n'ose toucher à son argent, qui n'en est que le triste gardien, et semble ne se réserver aucun droit que celui de le regarder, est proprement celui qu'on appelle avare. Aussi

le Sage le décrit-il en cette sorte : *L'avare ne se remplit point de son argent. Celui qui aime les richesses n'en reçoit aucun fruit. Et que sert au possesseur de tout cet argent, si ce n'est qu'il le regarde de ses yeux.* (*Eccle.* v, 9, 10.) C'est pour lui comme une chose sacrée, dont il ne se permet pas d'approcher ses mains. Tout cœur passionné embellit dans son imagination l'objet de sa passion. Celui-ci donne à son or et à son argent un éclat que la nature ne lui donne pas; il est ébloui de ce faux éclat : la lumière du soleil, qui est la vraie joie des yeux, ne lui paraît pas si belle. Et que lui sert de posséder ce qui, demeurant hors de lui, ne peut remplir son intérieur? Quel bien lui revient-il de tant de richesses? C'est pourquoi le Sage lui préfère celui qui boit et qui mange, et qui jouit avec joie du fruit de son travail : car il remplit du moins son estomac et il engraisse son corps. (*Ibid.*, 17, 18.) Mais pour les richesses, elles ne repaissent que les yeux. Disons-en autant des meubles, des bâtiments, de tout l'attirail de la vanité. Vous n'en êtes qu'un possesseur superficiel, puisque les voir c'est tout pour vous. Et cependant, comme si c'était un grand bien, on ne s'en rassasie jamais. Le gourmand trouve des bornes dans son appétit, quelque déréglé qu'il soit : cette gourmandise des yeux n'est jamais contente; elle n'a, pour ainsi parler, ni fond ni rive. L'avare *ne cesse de se consumer par un vain travail; et ses yeux*, continue le Sage, *ne se rassasient point de richesses.* (*Eccle.* iv, 8.) Et encore : *L'enfer*, le sépulcre, la mort, *ne remplissent jamais leur avidité*, et engloutissent tout sans se satisfaire; *ainsi les yeux des hommes sont insatiables.* (*Prov.* xxvii, 20.)

N'aimez donc point le monde, ni tout ce qui est dans le monde; car tout y est plein de la concupiscence des yeux, qui est d'autant plus pernicieuse qu'elle est immense et insatiable. Ne dites point que tout ce bien que vous vous plaisez à avoir devant vos yeux soit à vous; vous n'avez rien en vous-même de quoi le saisir et vous l'approprier; vous ne savez pour qui vous le gardez; il vous échappe malgré vous par cent manières différentes, ou par la rapine, ou par le feu, ou enfin sans remède par la mort; et il passera avec aussi peu de solidité, et une semblable illusion, à un possesseur inconnu, qui peut-être ne vous sera rien : ou plutôt qui certainement ne vous sera rien, quand ce serait votre fils; puisqu'un mort n'a plus rien à soi, et que ce fils, pour qui vous avez tant travaillé, non-seulement ne vous servira de rien dans ce séjour des morts où vous allez; mais sur la terre, à peine se souviendra-t-il de vos soins, et croira avoir satisfait à tous ses devoirs, quand il aura fait semblant de vous pleurer quelques jours, et se sera paré d'un deuil très-court. Et jamais vous ne vous dites à vous-même : Pour qui est-ce que je travaille? Quoi, pour *un héritier dont je ne sais pas s'il sera fou ou sage*, et s'il ne dissipera pas tout en un moment? *Et y a-t-il rien de plus vain?* s'écrie le Sage. (*Eccle.* ii, 19.) Qu'y a-t-il de plus insensé, que de se tant tourmenter pour se repaître de vent? Que vous servent tant de fatigues et tant de soucis, que vous a causés le soin d'entasser et de conserver tant de richesses? Vous n'en emporterez rien, et *vous sortirez de ce monde comme vous y êtes entré, nu et pauvre.* (*Eccle.* v, 14, 15.) Que reste-t-il à ce mauvais riche, de s'être habillé de pourpre, et d'avoir orné sa maison d'une manière convenable à un si grand luxe? Il est dans les flammes éternelles; pour tout trésor, il a les trésors de colère et de vengeance, qu'il s'est amassés par sa vanité. *Vous vous amassez*, dit saint Paul, *des trésors de colère pour le jour de la vengeance.* (*Rom.* ii, 5.)

Par conséquent, encore un coup, n'aimez point le monde; n'en aimez point la pompe et le vain éclat, qui ne fait que tromper les yeux; n'en aimez point les spectacles, ni les théâtres, où l'on ne songe qu'à vous faire entrer dans les passions d'autrui, à vous intéresser dans ses vengeances et dans ses folles amours. Et quel plaisir y prendriez-vous, si l'on ne réveillait les vôtres? Pourquoi versez-vous des larmes sur les malheurs de celui dont les amours sont trompées, ou l'ambition frustrée de ce qu'elle souhaitait? Pourquoi sortez-vous content du rassasiement de ces passions dans les autres, si ce n'est parce que vous croyez que l'on est heureux ou malheureux par ces choses? Vous dites donc avec le monde : Ceux qui ont ces biens sont heureux : ***Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.*** Et comment dans ce sentiment pouvez-vous dire : ***Ceux-là sont heureux dont le Seigneur est le Dieu : « Beatus populus cujus Dominus Deus ejus. »*** (***Psal.*** cxliii, 15.)

Voulez-vous voir un spectacle digne de de vos yeux? Chantez avec David : ***Je verrai vos cieux, qui sont les ouvrages de vos doigts; la lune et les étoiles que vous avez fondées.*** (***Psal.*** viii, 4.) Ecoutez Jésus-Christ, qui vous dit : ***Considérez les lis des champs, et ces fleurs qui passent du matin au soir, je vous le dis en vérité, Salomon dans toute sa gloire***, et avec ce beau *diadème dont sa mère a orné sa tête, n'est pas si richement paré qu'une de ces fleurs.* (*Matth.* vi, 28, 29; *Cant.* iii, 11.) Voyez ces riches tapis dont la terre commence à se couvrir dans le printemps. Que tout est petit en comparaison de ces grands ouvrages de Dieu! On y voit la simplicité avec la grandeur, l'abondance, la profusion, d'inépuisables richesses qui n'ont coûté qu'une parole, qu'une parole soutient. Tant de beaux objets ne se montrent et n'attirent vos regards, que pour les porter à leur auteur incomparablement plus beau. *Car si les hommes, ravis de la beauté du soleil et de toute la nature, en ont été transportés jusqu'à en faire des dieux; comment n'ont-ils pas pensé de combien doit être plus beau celui qui les a*

faits, et qui est le père de la beauté! (*Sap.* XIII, 3.)

Voulez-vous orner quelque chose digne de vos soins? ornez le temple de Dieu, et dites encore avec David : *Seigneur j'ai aimé la beauté et l'ornement de votre maison, et la gloire du lieu où vous habitez.* (*Psal.* XXV, 8.) Et de là que conclut-il? *Ne perdez point mon âme avec les impies* (*Ibid.*, 9), car j'ai aimé les vrais ornements, et ne me suis point avec eux laissé séduire à un vain éclat.

Les hommes étalent leurs filles pour être un spectacle de vanité, et l'objet de la cupidité publique, et *les parent comme on fait un temple.* (*Psal.* CXLIII, 12.) Ils transportent les ornements, que votre temple devrait avoir seul, à ces cadavres ornés, à ces sépulcres blanchis; et il semble qu'ils aient entrepris de les faire adorer en votre place. Ils nourrissent leur vanité et celle des autres. Ils remplissent les autres filles de jalousie, les hommes de convoitise tous, par conséquent, d'erreur et de corruption. O fidèles! ô enfants de Dieu! désabusez-vous de ces fausses concupiscences. Pourquoi tournez-vous vos nécessités en vanités? Vous avez besoin d'une maison comme d'une défense nécessaire contre les injures de l'air : c'est une faiblesse. Vous avez besoin de nourriture, pour réparer vos forces qui se perdent et se dissipent à chaque moment : autre faiblesse. Vous avez besoin d'un lit pour vous reposer dans votre accablement, et vous y livrer au sommeil qui lie et ensevelit votre raison : autre faiblesse déplorable. Vous faites de tous ces témoins et de tous ces monuments de votre faiblesse, un spectacle à votre vanité; et il semble que vous vouliez triompher de l'infirmité qui vous environne de toutes parts.

Pendant que tout le reste des hommes s'enorgueillit de ses besoins, et semble, vouloir orner ses misères, pour se les cacher à soi-même; toi du moins, ô Chrétien! ô disciple de la vérité! retire tes yeux de ces illusions : aime dans ta table le nécessaire soutien de ton corps, et non pas cet appareil somptueux. Heureux ceux qui, retirés humblement dans la maison du Seigneur, se délectent dans la nudité de leur petite cellule, et de tout le faible attirail dont ils ont besoin dans cette vie, qui n'est qu'une ombre de mort; pour n'y voir que leur infirmité, et le joug pesant dont le péché les a accablés! Heureuses les vierges sacrées, qui ne veulent plus être le spectacle du monde, et qui voudraient se cacher à elles-mêmes sous le voile sacré qui les environne! Heureuse la douce contrainte qu'on fait à ses yeux, pour ne voir point les vanités, et dire avec David : *Détournez mes yeux afin de ne les pas voir?* (*Psal.* CXVIII, 37.) Heureux ceux qui, en demeurant selon leur état au milieu du monde, comme ce saint roi, n'en sont point touchés; qui y passent sans s'y attacher; *qui usent*, comme dit saint Paul (*I Cor.* VII, 31), *de ce monde comme n'en usant pas*; qui disent avec Esther sous le diadème : *Vous savez, Seigneur, combien je méprise ce signe d'orgueil, et tout ce qui peut servir à la gloire des impies! et que votre servante ne s'est jamais réjouie qu'en vous seul, ô Dieu d'Israël!* (*Esther* XIV, 15, 16) qui écoutent ce grand précepte de la loi : *Ne suivez point vos pensées et vos yeux, vous souillant dans divers objets*, qui est la corruption, et, pour parler avec le texte sacré, la fornication des yeux : *Nec sequantur cogitationes suas, et oculos per res varias fornicantes* (*Num.* XV, 39); enfin qui prêtent l'oreille à saint Jean, qui, pénétré de toute l'abomination qui est attachée aux regards, tant d'un esprit curieux, que des yeux gâtés par la vanité, ne cesse de leur crier : *N'aimez pas le monde, où tout est* plein d'illusion et de corruption par la *concupiscence des yeux!*

CHAPITRE X.

De l'orgueil de la vie, qui est la troisième sorte de concupiscence réprouvée par saint Jean.

Quoique la curiosité et l'ostentation, dont nous venons de parler, semblent être des branches de l'orgueil, elles appartiennent plutôt à la vanité. La vanité est quelque chose de plus extérieur et superficiel : tout s'y réduit à l'ostentation, que nous avons rapportée à la concupiscence des yeux. La curiosité n'a d'autre fin que de faire admirer un vain savoir, et par là se distinguer des autres hommes. L'ostentation des richesses vient encore de la même source, et ne cherche qu'à se donner une vaine distinction. L'orgueil est une dépravation plus profonde : par elle l'homme, livré à lui-même, se regarde lui-même comme son Dieu, par l'excès de son amour-propre. « Etre superbe, » dit saint Augustin (2432*), « c'est, en laissant le bien et le principe commun auquel nous devrions tous être attachés, qui n'est autre chose que Dieu, se faire soi-même son bien et son principe, ou son auteur; » c'est-à-dire se faire son Dieu : *Relicto communi, cui omnes debent hærere, principio, sibi ipsi fieri atque esse principium.*

C'est ce vice qui s'est coulé dans le fond de nos entrailles, à la parole du serpent qui nous disait en la personne d'Eve : *Vous serez comme des dieux* (*Gen.* III, 5); et nous avons avalé ce poison mortel, lorsque nous avons succombé à cette tentation.

Il a pénétré jusqu'à la moelle de nos os; et toute notre âme en est infectée. Voilà en général ce que c'est que cette troisième concupiscence, que saint Jean appelle *l'orgueil* : et il ajoute : *l'orgueil de la vie*, parce que toute la vie en est corrompue : c'est comme le vice radical d'où pullulent tous les autres vices : il se montre dans toutes nos actions. Mais ce qu'il y a de plus mor-

(2432*) *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. 13, n. 1, tom. VII.

tel, c'est qu'il est la plus secrète comme la plus dangereuse pâture de notre cœur.

CHAPITRE XI.

De l'amour-propre, qui est la racine de l'orgueil.

Pour pénétrer la nature d'un vice si inhérent, il faut aller à l'origine du péché, et pour cela en revenir à cette parole du Sage, *Dieu a fait l'homme droit* (*Eccle.* III, 30.) Cette rectitude de l'homme consistait à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de toute son intelligence, de toute sa pensée, d'un amour pur et parfait, et pour l'amour de lui-même; et de s'aimer soi-même en lui et pour lui. Voilà la droiture et la rectitude de l'âme : voilà l'ordre; voilà la justice. Il est juste de donner l'amour à celui qui est aimable ; et le grand amour à celui qui est très-aimable ; et le souverain et parfait amour à celui qui est souverainement et parfaitement aimable; et tout l'amour à celui qui est uniquement aimable, et qui ramasse en lui-même tout ce qui est aimable et parfait : en sorte qu'on ne se regarde et qu'on ne s'aime soi-même que pour lui.

Telle est donc la rectitude où l'homme avait été créé. Cela même fait la beauté de la créature raisonnable, faite à l'image de Dieu : Dieu étant la bonté et la beauté même, ce qui est fait à son image, ne peut pas n'être pas beau. Cette beauté est relative à celle de Dieu, dont elle est l'image et entièrement dépendante de son principe, lequel par conséquent il fallait aimer seul d'un amour sans bornes. Mais l'âme se voyant belle s'est délectée en elle-même, et s'est endormie dans la contemplation de son excellence : elle a cessé un moment de se rapporter à Dieu : elle a oublié sa dépendance : elle s'est premièrement arrêtée, et, ensuite livrée à elle-même : déçue par sa liberté, qu'elle a trouvée si belle et si douce, elle en a fait un essai funeste : *sua in æternum libertate deceptus.* Mais en cherchant d'être libre jusqu'à s'affranchir de l'empire de Dieu, et des lois de sa justice, l'homme est devenu captif de son péché.

Quiconque n'aime pas Dieu, n'aime que soi-même : mais quiconque n'aime que soi-même, uniquement occupé de sa propre volonté et de son plaisir, n'est plus soumis à la volonté de Dieu ; et demeurant incapable d'être touché des intérêts d'autrui, il est non-seulement rebelle à Dieu, mais encore insociable, intraitable, injuste, déraisonnable envers les autres, et veut que tout serve, non-seulement à ses intérêts, mais encore à ses caprices.

Dieu est juste, et c'est une loi de sa justice publiée dans le livre de la sagesse, et justifiée par toute sa conduite sur les impies; que quiconque pèche contre lui, soit puni par les choses qui l'ont fait pécher : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* (*Sap.* XI, 17.) Il a fait la créature raisonnable, de telle sorte que se cherchant elle-même, elle serait elle-même sa peine et trouverait son supplice où elle a trouvé la cause de son erreur. L'homme donc étant devenu pécheur en se cherchant soi-même, est devenu malheureux en se trouvant. Dieu lui a soustrait ses dons, et ne lui a laissé que le fond de l'être, pour être l'objet de sa justice, et le sujet sur lequel il exercerait sa vengeance. Il n'est plus demeuré à l'homme que ce qu'il peut avoir sans Dieu, c'est-à-dire l'erreur, le mensonge, l'illusion, le péché, le désordre de ses passions, sa propre révolte contre la raison, la tromperie de son espérance, les horreurs de son désespoir affreux, des colères, des jalousies, des aigreurs envenimées contre ceux qui le troublent dans le bien particulier qu'il a préféré au bien général, que personne ne nous peut ôter que nous-mêmes, et qui seul suffit à tous.

Voilà donc dans nos passions et dans notre ignorance, et le péché, et à la fois la peine du péché, et non-seulement au premier abord, le commencement, mais encore dans la suite, la consommation de l'enfer. Car c'est de là que naissent ces rages, ces désespoirs, ce ver dévorant qui ronge la conscience, et enfin ce pleur éternel dans des flammes qui ne s'éteignent jamais : elles sortent du fond de notre crime. *Je tirerai*, dit le saint prophète, *un feu du milieu de toi pour te dévorer : « Producam ignem de medio tui qui comedat te.»* (*Ezech.* XXVIII, 18.) Ce sont nos péchés qui allument le feu de la vengeance divine, d'où sort le feu dévorant qui pénètre l'âme par l'impression d'une vive et insupportable douleur. Voilà ce que produit l'amour de nous-mêmes; voilà comme il fait d'abord notre péché, et ensuite notre supplice.

CHAPITRE XII.

Opposition de l'amour de Dieu, et de l'amour-propre.

Les contraires se connaissent l'un par l'autre : l'injustice de l'amour-propre se connaît par la justice de la charité, dont l'amour-propre est l'éloignement et la privation. Saint Augustin les définit toutes deux en cette sorte : *La charité*, dit ce saint (2433), *c'est l'amour de Dieu, jusqu'au mépris de soi même;* et au contraire, *la cupidité est l'amour de soi-même, jusqu'au mépris de Dieu.* Quand on dit que l'amour de Dieu va jusqu'au mépris de soi-même, on entend jusqu'au mépris de soi-même par rapport à Dieu, et en se comparant à lui : et en ce sens, douter qu'on se puisse mépriser soi-même, ce serait douter des premiers principes de la raison et de la justice. Le mépris est opposé à l'estime. Mais que peut-on estimer en comparaison de Dieu, ou que lui peut-on comparer, puisqu'il est *celui qui est*, et le reste n'est rien devant lui : ce qui fait dire au prophète :

(2433) *Ibid.*, c. 28, t. VII.

Les nations devant Dieu ne sont qu'une goutte d'eau, et comme un petit grain dans une balance: et les plus vastes contrées ne sont qu'un peu de poussière. (*Isa.* XL, 15.) On ne peut rien de plus vil : et cependant l'Écriture n'est pas contente de cette expression, et la trouve encore trop forte pour la créature; elle en vient donc, pour parler avec une entière justesse et précision, à cette sentence : *Toutes les nations devant Dieu sont comme n'étant pas, et il les estime comme un néant.* (*Ibid.*, 17.)

En voulez-vous davantage? ce n'est pas d'un homme qu'il parle en particulier; c'est de toute une nation, auprès de laquelle un seul homme n'est rien. Mais toute cette nation n'est elle-même qu'une goutte d'eau, qu'un petit grain, qu'un vil amas de poussière; et non-seulement une nation n'est que cela, mais toutes les nations sont encore moins : elles ne sont qu'un néant. Plus il entasse de choses ensemble, plus il déprise ce qu'il entasse avec tant de soin. Une nation n'est qu'une goutte d'eau, mais toutes les nations que seront-elles? Quelque chose de plus peut-être? Point du tout : plus vous mettez ensemble d'êtres créés, plus le néant y paraît.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'amour de Dieu aille jusqu'au mépris de soi-même; on ne peut pas se mépriser davantage, que de se considérer comme un néant. C'est donc la justice d'être un néant devant Dieu et d'avoir pour soi-même le dernier mépris. Il n'y a qu'à dire avec saint Michel : *Qui est comme Dieu?* Qui mérite de lui être comparé ou d'être nommé devant sa face? Il est *celui qui est*, et la plénitude de l'être est en lui. Multipliez les créatures, et augmentez-en les perfections de plus en plus jusqu'à l'infini; ce ne sera toujours, à les regarder en elles-mêmes, qu'un non-être. Et que sert d'amasser beaucoup de non-être? De tout cela, en fera-t-on autre chose qu'un non-être? Rien autre chose sans doute. O homme! aime donc Dieu comme celui qui est seul, et porte l'amour de Dieu jusqu'à te mépriser comme un néant.

Mais au lieu de pousser l'amour de Dieu, comme il devait, jusqu'au mépris de soi-même, il a poussé l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu; il a suivi sa volonté propre, jusqu'à oublier celle de Dieu, jusqu'à ne s'en soucier en aucune sorte, jusqu'à passer outre malgré elle, et à vouloir agir et se contenter indépendamment de Dieu, et ne s'arrêter non plus à sa défense que s'il n'était pas. Ainsi c'est le néant qui compte pour rien celui qui est, et qui, au lieu de se mépriser soi-même pour l'amour de Dieu, qui était la souveraine justice, sacrifie la gloire et la grandeur de Dieu, qui seul possède l'être, à la propre satisfaction de soi-même, quoiqu'il ne soit qu'un néant, qui est le comble de l'injustice et de l'égarement.

—

CHAPITRE XIII.

Combien l'amour-propre rend l'homme faible.

Celui qui compte Dieu pour rien ajoute à son néant naturel celui de son injustice et de son égarement. Ce n'est pas Dieu qu'il dégrade, mais lui-même. Il n'ôte rien à Dieu, mais il s'ôte à lui-même son appui, sa lumière, sa force et la source de tout son bien, et devient aveugle, ignorant, faible, impuissant, injuste, mauvais, captif du plaisir, ennemi de la vérité. Celui qui recherche quelque chose, non à cause de ce qu'elle est, mais à cause de ce qu'elle lui plaît, n'a point la vérité pour objet. Avant qu'il y ait aucune chose qui plaise ou qui déplaise à nos sens, il y a une vérité qui est naturellement la nourriture de notre esprit. Cette vérité est notre règle; c'est par là que nos désirs doivent être réglés, et non par notre plaisir. Car la vérité, qui fait, pour ainsi dire, le plaisir de Dieu, c'est Dieu même; et ce qui fait notre plaisir, c'est nous-mêmes, qui nous préférons à Dieu. Hélas! nous ne pouvons rien, depuis que nous avons compté Dieu pour rien, en transgressant sa loi et agissant comme si elle n'était pas. C'est ce qu'ont fait nos premiers parents; c'est le vice héréditaire de notre nature. Le démon nous dit comme à eux : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce fruit, qui est si beau à la vue et si doux au goût? *Cur præcepit vobis Deus?* (*Gen.* III, 1.) Depuis ce temps le plaisir a tout pouvoir sur nous, et la moindre flatterie des sens prévaut à l'autorité de la vérité.

CHAPITRE XIV.

Ce que l'orgueil ajoute à l'amour-propre.

Toute âme attachée à elle-même et corrompue par son amour-propre, est en quelque sorte superbe et rebelle, puisqu'elle transgresse la loi de Dieu. Mais lorsqu'on la transgresse, ou parce qu'on est abattu par la douleur, comme ceux qui succombent dans les maux; ou parce qu'on ne peut résister à l'attrait trop violent du plaisir des sens; c'est faiblesse plutôt qu'orgueil. L'orgueil dont nous parlons consiste dans une certaine fausse force qui rend l'âme indocile et fière, ennemie de toute contrainte, et qui, par un amour excessif de sa liberté, la fait aspirer à une espèce d'indépendance, ce qui est cause qu'elle trouve un certain plaisir particulier à désobéir, et que la défense l'irrite. C'est cette funeste disposition que saint Paul explique par ces mots : *Le péché m'a trompé par la loi, et par elle m'a donné la mort* (*Rom.* VII, 11); c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin (2434), le péché m'a trompé par une fausse douceur, *falsa dulcedine*, qu'il m'a fait trouver à transgresser la défense; et par là il m'a donné la mort; parce que, par une étrange maladie de ma volonté, je me suis d'autant plus volontiers porté au plaisir qu'il me devenait plus doux par la dé-

(2434) *De div. quæst. ad Simplic.*, lib. I, n. 5 et seq., t. VI.

fense : *Quia quanto minus licet, tanto magis libet.* Ainsi la loi m'a doublement donné la mort, parce qu'elle a mis le comble au péché par la transgression expresse du commandement, et qu'elle a irrité le désir par le trop puissant attrait de la défense : *Incentivo prohibitionis, et cumulo prævaricationis.*

La source d'un si grand mal, c'est que nous trouvons, en transgressant la défense, un certain usage de notre liberté qui nous déçoit ; et qu'au lieu que la liberté véritable de la créature doit consister dans une humble soumission de sa volonté à la volonté souveraine de Dieu, nous la faisons consister dans notre volonté propre, en affectant une manière d'indépendance contraire à l'institution primitive de notre nature, qui ne peut être libre ni heureuse que sous l'empire de Dieu.

Ainsi nous nous faisons libres à la manière des animaux, qui n'ont d'autres lois que leurs désirs, parce que leurs passions sont pour eux la loi de Dieu et de la nature, qui les leur inspire. Mais la créature raisonnable, qui a une autre nature et une autre loi que Dieu lui a imposées, est libre d'une autre sorte, en se soumettant volontairement à la raison souveraine de Dieu, dont la sienne est émanée. C'est donc en elle un grand vice lorsqu'elle met son plaisir à secouer ce bienheureux joug, dont Jésus-Christ a dit : *Mon joug est doux, et mon fardeau est léger* (*Matth.* XI, 30) ; et qu'elle se fait libre comme un animal insensé, conformément à cette parole : *L'homme vain est emporté par son orgueil, et se croit né libre à la manière d'un jeune animal fougueux.* (*Job* XI, 12.)

A cet orgueil, qui vient d'une liberté indocile et irraisonnable, il en faut joindre encore un autre, qui est celui que saint Jean nous veut faire entendre particulièrement en cet endroit, qui est dans l'âme un certain amour de sa propre grandeur, fondée sur une opinion de son excellence propre; qui est le vice le plus inhérent, et ensemble le plus dangereux de la créature raisonnable.

CHAPITRE XV.

Description de la chute de l'homme, qui consiste principalement dans son orgueil.

On ne comprendra jamais la chute de l'homme, sans entendre la situation de l'âme raisonnable, et le rang qu'elle tient naturellement entre les choses qu'on appelle biens.

Il y a donc premièrement le bien suprême, qui est Dieu, autour duquel sont occupées toutes les vertus, et où se trouve la félicité de la nature raisonnable. Il y a en dernier lieu les biens inférieurs, qui sont les objets sensibles et matériels, dont l'âme raisonnable peut être touchée. Elle tient elle-même le milieu entre ces deux sortes de biens, pouvant, par son libre arbitre, s'élever aux uns ou se rabaisser vers les autres, et faisant par ce moyen comme un état mitoyen entre tout ce qui est bon.

Elle est donc, par son état, le plus excellent de tous les biens après Dieu, infiniment au-dessous de lui, et de beaucoup au-dessus de tous les objets sensibles auxquels elle ne peut s'attacher, en se détachant de Dieu, sans faire une chute affreuse. Mais afin qu'elle tombe si bas, il faut nécessairement qu'elle passe, pour ainsi parler, par le milieu, qui est elle-même; et c'est là sans difficulté sa première attache. Car ne trouvant au-dessous de Dieu, auquel elle doit s'unir et y trouver sa félicité, rien qui soit plus excellent qu'elle-même, qui est faite à son image, c'est là premièrement qu'elle tombe : et saint Augustin a dit très-véritablement, que *l'homme, en tombant d'en haut et en déchéant de Dieu, tombe premièrement sur lui-même* (2435). C'est donc là que, perdant sa force, il tombe de nécessité encore plus bas ; et de lui-même, où il ne lui est pas possible de s'arrêter, ses désirs se dispersent parmi les objets sensibles et inférieurs dont il devient le captif : car le devenant de son corps, qu'il trouve lui-même assujetti aux choses extérieures et inférieures, il en est lui-même dépendant et contraint de mendier dans ces objets les plaisirs qui en reviennent à ses sens.

Voilà donc la chute de l'homme tout entière : semblable à une eau qui d'une haute montagne coule premièrement sur un haut rocher où elle se disperse, pour ainsi parler, jusqu'à l'infini, et se précipite jusqu'au plus profond des abîmes ; l'âme raisonnable tombe de Dieu sur elle-même, et se trouve précipitée à ce qu'il y a de plus bas.

Voilà une image véritable de la chute de notre nature. Nous en sentons le dernier effet dans ce corps qui nous accable, et dans les plaisirs des sens qui nous captivent. Nous nous trouvons au-dessous de tout cela, et vraiment esclaves de la nature corporelle, nous qui étions nés pour la commander. Telle est donc l'extrémité de notre chute.

Mais il a fallu auparavant tomber sur nous-mêmes. Car comme cette eau, qui tombe premièrement sur un rocher, le cave à l'endroit de sa chute, et y fait une impression profonde : ainsi l'âme, tombant sur elle-même, fait aussi en elle-même une première et profonde plaie, qui consiste dans l'impression de son excellence propre, de sa grandeur propre, voulant toujours se persuader qu'elle est quelque chose d'admirable; se repaissant de la vue de sa propre perfection, qu'elle veut toujours concevoir extraordinaire, et ne voyant rien autour d'elle, qu'elle ne veuille s'assujettir ; d'où vient l'ambition, la domination, l'injustice, la jalousie : ni rien en elle-même qu'elle ne veuille s'attribuer comme sien; d'où vient la présomption de ses propres forces. Et c'est en tout cela qu'il faut reconnaître

(2435) *De civit. Dei*, lib. XIV, cap. 13 et seq., tom. VII.

la naissance de ce qui s'appelle orgueil.

CHAPITRE XVI.

Les effets de l'orgueil sont distribués en deux principaux. — Il est traité du premier.

Par là donc nous concevons que l'orgueil, c'est-à-dire, comme nous l'avons défini, l'amour et l'opinion de sa grandeur propre, a deux effets principaux, dont l'un est de vouloir en tout exceller au-dessus des autres; l'autre est de s'attribuer à soi-même sa propre excellence.

Quant au premier effet, on pourrait croire qu'il ne se trouve que dans les gens savants ou riches, et qu'il n'est guère dans le bas peuple, accoutumé au travail, à la pauvreté et à la dépendance. Mais ceux qui regardent les choses de plus près voient que ce vice règne dans tous les états, jusqu'au plus bas. Il n'y a qu'à voir la peine qu'on a à réconcilier les esprits dans les conditions les plus viles, lorsqu'il s'élève des querelles et des procès pour cause d'injures. On trouve les cœurs ulcérés jusqu'au fond, et disposés à pousser la vengeance, qui est le triomphe de l'orgueil, jusqu'à la dernière extrémité. Ceux qui voient tous les jours les emportements des paysans pour des bancs dans leurs paroisses, et qui les entendent porter leur ressentiment jusqu'à dire qu'ils n'iront plus à l'église si on ne les satisfait, sans écouter aucune raison, ni céder à aucune autorité, ne reconnaissent que trop dans ces âmes basses la plaie de l'orgueil, et le même fond qui allume les guerres parmi les peuples, et pousse les ambitieux à tout remuer pour se faire distinguer des autres. Il ne faut pas beaucoup étudier les dispositions de ceux qui dominent dans leurs paroisses, et qui s'y donnent une primauté et un ascendant sur leurs compagnons, pour reconnaître que l'orgueil et le désir d'exceller les transportent avec la même force et plus de brutalité que les autres hommes.

Et pour passer des âmes les plus grossières aux plus épurées, combien a-t-il fallu prendre de précautions pour empêcher dans les élections, même ecclésiastiques et religieuses, l'ambition, les cabales, les brigues, les secrètes sollicitations, les promesses et les pratiques les plus criminelles, les pactes simoniaques, et toutes les autres ordures trop connues en cette matière, sans qu'on se puisse vanter d'avoir peut-être fait autre chose que de couvrir ou pallier ces vices, loin de les avoir entièrement déracinés! Malheur donc, malheur à la terre infectée de tous côtés par le venin de l'orgueil!

Ecoutons saint Paul, qui nous en remarque les fruits par ces paroles : *Les fruits de la chair*, dit-il (*Galat.* v, 19), et sous ce nom il comprend l'orgueil, *sont les inimitiés, les disputes, les jalousies, les colères, les querelles*, sous lesquelles il faut comprendre les guerres, *les dissensions*, les schismes, les hérésies, *les sectes, l'envie, les meurtres*, dont la vengeance, fille de l'orgueil, cause la plus grande partie; les médisances, où l'on enfonce jusqu'au vif une dent aussi venimeuse que celle des vipères dans la réputation, qui est une seconde vie du prochain : ces pestes du genre humain, qui couvrent toute la face de la terre *sont autant d'enfants* de l'orgueil, autant de branches sorties de cette racine empoisonnée.

Arrêtons-nous un moment sur chacun de ces vices, que saint Paul ne fait que nommer, et nous verrons combien s'étend l'empire de l'orgueil. On en voit les derniers excès dans les guerres, dans tout leur appareil sanguinaire, dans tous leurs funestes effets, c'est-à-dire dans tous les ravages et dans toutes les désolations qu'elles causent dans le genre humain; puisque dans tout cela il ne s'agit souvent que d'assouvir le désir de domination et la gloire dont les premières têtes du genre humain sont enivrées. Les sectes et les hérésies font encore mieux voir cet esprit d'orgueil; puisque c'est là uniquement ce qui anime ceux qui, pour se faire un nom parmi les hommes, les arrachent à Dieu, à Jésus-Christ, à son Eglise, pour se faire des disciples qui portent le leur. Et si nous voulons entendre la malignité de l'orgueil dans des vices plus communs, il ne faut que s'attacher un moment à l'envie, et à sa fille la médisance, pour voir tous les hommes pleins de venin et de haine mutuelle, qui fait changer la langue en arme offensive, plus tranchante qu'une épée et portant plus loin qu'une flèche, pour désoler tout ce qui se présente. Tout cela vient de ce que chacun, épris de soi-même, veut tout mettre à ses pieds, et s'établir une damnable supériorité, en dénigrant tout le genre humain. Voilà le premier effet de l'orgueil, et ce qu'il fait paraître au dehors.

Il entre dans toutes les passions, et donne aux autres concupiscences, plus grossières et plus charnelles, je ne sais quoi qui les pousse à l'extrémité. Voyez-moi cette femme dans sa superbe beauté, dans son ostentation, dans sa parure. Elle veut vaincre, elle veut être adorée comme une déesse du genre humain. Mais elle se rend premièrement elle-même cette adoration; elle est elle-même son idole : et c'est après s'être adorée et admirée elle-même, qu'elle veut tout soumettre à son empire. Jézabel, vaincue et prise, s'imagine encore désarmer son vainqueur, en se montrant par ses fenêtres avec son fard. Une Cléopâtre croit porter dans ses yeux et sur son visage de quoi abattre à ses pieds les conquérants; et accoutumée à de semblables victoires, elle ne trouve plus de secours que dans la mort, quand elles lui manquent. Tous les siècles portent de ces fameuses beautés, que le Sage nous décrit dans ces paroles : Elle a renversé un nombre infini de gens percés de ses traits; toutes ses blessures sont mortelles, et les plus forts sont tombés sous ses coups : *Multos vulneratos dejecit, et fortissimi quique interfecti sunt ab ea.* (*Prov.* VII, 26.) Ainsi la gloire se mêle dans la concupiscence de la chair. Les hommes, comme les fem-

mes, se piquent d'être vainqueurs. *C'est un opprobre parmi les Assyriens, si une femme se moque d'un homme en se sauvant de ses mains.* (*Judith* XII, 11.)

Quelle nation n'est pas assyrienne de ce côté-là ? Où ne se glorifie-t-on pas de ces damnables victoires? Où ne célèbre-t-on pas ces insignes corrupteurs de la pudeur, qui font gloire de tendre des piéges si sûrs, que nulle vertu n'échappe à leurs mains impures? La gloire se mêle donc dans les désirs sensuels ; et on imagine une certaine excellence d'un côté à se faire désirer, et de l'autre à corrompre, ou, comme parle l'Ecriture, à humilier un sexe infirme.

CHAPITRE XVII.

Faiblesse orgueilleuse d'un homme qui aime les louanges, comparée avec celle d'une femme qui veut se croire belle.

Mon Dieu, que je considère un peu de temps sous vos yeux la faiblesse de l'orgueil, et la vaine délectation des louanges où il nous engage. Qu'est-ce, ô Seigneur ! que la louange, sinon l'expression d'un bon jugement que les hommes font de nous ? et si ce jugement et cette expression s'étendent beaucoup parmi les hommes, c'est ce qui s'appelle la gloire, c'est-à-dire une louange célèbre et publique. Mais, Seigneur, si ces louanges sont fausses ou injustes, quelle est mon erreur de m'y plaire tant ! et si elles sont véritables, d'où me vient cette autre erreur de me délecter moins de la vérité que du témoignage que lui rendent les hommes? Est-ce que, me défiant de mon jugement, je veux être fortifié dans l'estime que j'ai de moi-même par le témoignage des autres, et, s'il se peut, de tout le genre humain? Quoi ! la vérité m'est-elle si peu connue, que je veuille l'aller chercher dans l'opinion d'autrui ? ou bien est-ce que connaissant trop mes faiblesses et mes défauts, dont ma conscience est le premier et inévitable témoin, j'aime mieux me voir, comme dans un miroir flatteur, dans le témoignage de ceux à qui je les cache avec tant de soin ? Quelle faiblesse pareille !

Voyez cette femme amoureuse de sa fragile beauté, qui se fait à elle-même un miroir trompeur, où elle répare sa maigreur extrême, et rétablit ses traits effacés ; ou qui fait peindre dans un tableau trompeur ce qu'elle n'est plus, et s'imagine reprendre ce que les ans lui ont ôté. Telle est donc la séduction, telle est la faiblesse de la louange, de la réputation, de la gloire. La gloire ordinairement n'est qu'un miroir, où l'on fait paraître le faux avec un certain éclat. Qu'est-ce que la gloire d'un César ou d'un Alexandre, de ces deux idoles du monde, que tous les hommes semblent encore s'efforcer de porter, par leur louange et leur admiration, au faîte des choses humaines, qu'est-ce, dis-je, que leur gloire, si ce n'est un amas confus de fausses vertus et de vices éclatants, qui, soutenus par des actions pleines d'une vigueur mal entendue, puisqu'elle n'aboutissait qu'à des injustices, ou, en tous cas, à des choses périssables, ont imposé au genre humain, et ont même ébloui les sages du monde, qui sont engagés dans de semblables erreurs, et transportés par de semblables passions? Vanité des vanités, et tout est vanité : et plus l'orgueil s'imagine avoir donné dans le solide, plus il est vain et trompeur.

Mais enfin mettons la louange avec la vertu et la vérité, comme elle y doit être naturellement ; quelle erreur de ne pouvoir estimer la vertu sans la louange des hommes ! La vertu est-elle si peu considérable par elle-même ? Les yeux de Dieu, sont-ce si peu de chose pour un vertueux ? Et qui donc les estimera, si les sages ne s'en contentent pas ! Et toutefois je vois un saint Augustin (2436), un si grand homme, un homme si humble, un homme si persuadé qu'on ne doit aimer la louange que comme un bien de celui qui loue, dont le bonheur est de connaître la vérité, et de faire justice à la vertu : je vois, dis-je, un si saint homme, qui s'examinant lui-même sous les yeux de Dieu se tourmente, pour ainsi dire, à rechercher s'il n'aime point les louanges pour lui-même, plutôt que pour ceux qui les lui donnent; s'il ne veut point être aimé des hommes pour d'autre motif que pour celui de leur profiter; et en un mot, s'il n'est point plutôt un superbe qu'un vertueux : tant l'orgueil est un mal caché; tant il est inhérent à nos entrailles; tant l'appât en est subtil et imperceptible : et tant il est vrai que les humbles ont à craindre jusqu'à la mort, quelque mélange d'orgueil, quelque contagion d'un vice qu'on respire avec l'air du monde, et dont on porte en soi-même la racine.

CHAPITRE XVIII.

Un bel esprit, un philosophe.

Parlons d'une autre espèce d'orgueil, c'est-à-dire d'une autre espèce de faiblesse. On en voit qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période ; en un mot, à rendre agréable des choses, non-seulement inutiles, mais encore dangereuses, comme à chanter un amour feint ou agréable, et à remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée. Aveugles admirateurs de leurs ouvrages, ils ne peuvent souffrir ceux des autres ; ils tâchent, parmi les grands dont ils flattent les erreurs et les faiblesses, de gagner des suffrages pour leurs vers. S'ils remportent, ou s'ils s'imaginent remporter l'applaudissement du public, enflés de ce succès, ou vain ou imaginaire, ils apprennent à mettre leur félicité dans des voix confuses, dans un bruit qui se fait dans l'air, et prennent rang parmi ceux à qui le prophète adresse ce reproche : *Vous qui vous réjouissez dans le néant.* (*Amos* VI, 14.) Que si quelque critique vient à leurs oreilles, avec un dédain apparent et une douleur

(2436) *Confess.*, l. v, c. 37 et seq., n. 60, et seq., tom. I.

véritable, ils se font justice à eux-mêmes : de peur de les affliger, il faut bien qu'une troupe d'amis flatteurs prononce pour eux et les assure du public. Attentifs à son jugement, où le goût, c'est-à-dire ordinairement la fantaisie et l'humeur a plus de part que la raison, ils ne songent pas à ce sévère jugement, où la vérité condamnera l'inutilité de leur vie, la vanité de leurs travaux, la bassesse de leurs flatteries, et à la fois le venin de leurs mordantes satires ou de leurs épigrammes piquantes, plus que tout cela les douceurs et les agréments qu'ils auront versés sur le poison de leurs écrits, ennemis de la piété et de la pudeur. Si leur siècle ne leur paraît pas assez favorable à leurs folies, ils attendront la justice de la postérité, c'est-à-dire qu'ils trouveront beau et heureux d'être loués parmi les hommes pour des ouvrages que leur conscience aura condamnés avec Dieu même, et qui auront allumé autour d'eux un feu vengeur. O tromperie ! ô aveuglement ! ô vain triomphe de l'orgueil !

Une autre espèce d'orgueilleux. Les philosophes condamnent ces vains écrits. Il n'y a rien en apparence de plus grave ni de plus vrai que le jugement qu'un Socrate, un Platon, d'autres philosophes, à leur exemple, portent des écrits des poëtes. Ils n'ont, disent-ils, c'est le discours de Platon, aucun égard à la vérité ; pourvu qu'ils disent des choses qui plaisent, ils sont contents : c'est pourquoi on trouvera dans leurs vers le pour et le contre, des sentences admirables pour la vertu, et contre elle : les vices y seront blâmés et loués également ; et pourvu qu'ils le fassent en de beaux vers, leur ouvrage est accompli. On trouvera dans ce philosophe un recueil de vers d'Homère pour et contre la vérité et la vertu : le poëte ne paraît pas se soucier de ce qu'on suivra ; et pourvu qu'il arrache à son lecteur le témoignage que son oreille a été agréablement flattée, il croit avoir satisfait aux règles de son art : comme un peintre qui, sans se mettre en peine d'avoir peint des objets qui portent au vice ou qui représentent la vertu, croit avoir accompli ce qu'on attend de son pinceau, lorsqu'il a parfaitement imité la nature. C'est pourquoi, ceci est encore le raisonnement de Platon sous le nom de Socrate, lorsqu'on trouve dans les poëtes de grandes et admirables sentences, on n'a qu'à approfondir et à les faire raisonner dessus, on trouvera qu'ils ne les entendent pas. Pourquoi ? dit ce philosophe ; parce que, songeant seulement à plaire, ils ne se sont mis en aucune peine de chercher la vérité.

Ainsi voit-on dans Virgile le vrai et le faux également étalés. Il trouve à propos de décrire dans son *Enéide* l'opinion de Platon sur la pensée et l'intelligence qui anime le monde ; il le fera en vers magnifiques. S'il plaît à sa verve poétique, et au feu qui en anime les mouvements, de décrire le concours d'atomes qui assemble fortuitement les premiers principes des terres, des mers, des airs et du feu, et d'en faire sortir l'univers, sans qu'on ait besoin, pour les arranger, du secours d'une main divine ; il sera aussi bon épicurien dans une de ses églogues, que bon platonicien dans son poëme héroïque. Il a contenté l'oreille ; il a étalé le beau tour de son esprit, le beau son de ses vers et la vivacité de ses expressions : c'est assez à la poésie ; il ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire.

Les poëtes et les beaux esprits chrétiens prennent le même esprit : la religion n'entre non plus dans le dessein et dans la composition de leurs ouvrages que dans ceux des païens. Celui-là s'est mis dans l'esprit de blâmer les femmes ; il ne se met point en peine s'il condamne le mariage et s'il en éloigne ceux à qui il a été donné comme un remède ; pourvu qu'avec de beaux vers il sacrifie la pudeur des femmes à son humeur satirique, et qu'il fasse de belles peintures d'actions bien souvent très-laides, il est content. Un autre croira fort beau de mépriser l'homme dans ses vanités et ses airs ; il plaidera contre lui la cause des bêtes, et attaquera en forme jusqu'à la raison, sans songer qu'il déprise l'image de Dieu, dont les restes sont encore si vivement empreints dans notre chute, et qui sont si heureusement renouvelés par notre régénération. Ces grandes vérités ne lui sont de rien ; au contraire il les cache de dessein formé à ses lecteurs, parce qu'elles rompraient le cours de ses fausses et dangereuses plaisanteries ; tant on s'éloigne de la vérité quand on cultive les arts à qui la coutume et l'erreur ne donnent dans la pratique d'autre objet que le plaisir.

Un philosophe blâme ces arts, et les bannit de sa république avec des couronnes sur la tête et une branche de laurier dans sa main. Mais ce philosophe est-il lui-même plus sérieux, lui qui ayant connu Dieu, ne le connaît pas pour Dieu ; qui n'ose annoncer au peuple la plus importante des vérités ; qui adore avec lui des idoles et sacrifie la vérité à la coutume ? Il en est de même des autres qui, enflés de leur vaine philosophie, parce qu'ils seront ou physiciens, ou géomètres, ou astronomes, croiront exceller en tout, et soumettront à leur jugement les oracles que Dieu envoie au monde pour le redresser : la simplicité de l'Ecriture causera un dégoût extrême à leur esprit préoccupé ; et, autant qu'ils sembleront s'approcher de Dieu par l'intelligence, autant s'en éloigneront-ils par leur orgueil : *Quantum propinquaverunt intelligentia, tantum superbia recesserunt*, dit saint Augustin (2437). Voilà ce que fait dans l'homme la philosophie, quand elle n'est pas soumise à la sagesse de Dieu ; elle n'engendre que des superbes et des incrédules.

—

(2437) Serm. 141, n. 2, t. V.

CHAPITRE XIX.

De la gloire. — Merveilleuse manière dont Dieu punit l'orgueil, en lui donnant ce qu'il demande.

Mon Dieu, que vous punissez d'une merveilleuse manière l'orgueil des hommes! La gloire est le souverain bien qu'ils se proposent : et vous, Seigneur, comment les punissez-vous? En leur ôtant cette gloire dont ils sont avides? quelquefois; car vous en êtes le maître, et vous la donnez ou l'ôtez comme il vous plaît, selon que vous tournez l'esprit des hommes. Mais, pour montrer combien elle est non-seulement vaine, mais encore trompeuse et malheureuse, vous la donnez très-souvent à ceux qui la demandent, et vous en faites leur supplice.

Que désirait ce grand conquérant qui renversa le trône le plus auguste de l'Asie et de tout le monde, sinon de faire parler de lui, c'est-à-dire d'avoir une gloire parmi les hommes? *Que de peine*, disait-il, *il se faut donner pour faire parler les Athéniens!* Lui-même il reconnaissait la vanité de la gloire qu'il recherchait avec tant d'ardeur; mais il y était entraîné par une espèce de manie dont il n'était pas le maître. Et que fait Dieu pour le punir, sinon de le livrer à l'illusion de son cœur, et de lui donner cette gloire dont la soif le tourmentait, avec encore plus d'abondance qu'il n'en pouvait imaginer? Ce ne sont pas seulement les Athéniens qui parlent de lui; tout le monde est entré dans sa passion, et l'univers étonné lui a donné plus de gloire qu'il n'en avait osé espérer. Son nom est grand en Orient comme en Occident, et les Barbares l'ont admiré comme les Grecs. Loin de refuser la gloire à son ambition, Dieu l'en a comblé; il l'en a rassasié, pour ainsi parler, jusqu'à la gorge; il l'en a enivré, et il en a bu plus que sa tête n'était capable d'en porter. O Dieu! quel bien est celui que vous prodiguez aux hommes que vous avez livrés à eux-mêmes, et que vous avez repoussés de votre royaume!

Et pour la gloire du bel esprit, qui peut espérer d'en avoir autant, et durant sa vie, et après sa mort, qu'un Homère, qu'un Théocrite, qu'un Anacréon, qu'un Cicéron, qu'un Horace, qu'un Virgile? On leur a rendu des honneurs extraordinaires pendant qu'ils étaient au monde, et la postérité en a fait ses modèles et presque ses idoles. La folie de les louer a été poussée jusqu'à leur dresser des temples : ceux qui n'ont pas été jusque-là, n'ont pas laissé de les adorer à leur mode, comme des esprits divins et au-dessus de l'humanité. Et qu'avez-vous prononcé dans votre Evangile de cette gloire qu'ils ont reçue et reçoivent continuellement dans la bouche de tous les hommes? *Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense.* (*Matth.* VI, 2.)

O vérité! ô justice! et sagesse éternelle, qui pesez tout dans votre balance, et donnez le prix à tout le bien : pour petit qu'il soit, vous avez préparé une récompense convenable à cette telle quelle industrie qui paraît dans les actions de ceux qu'on nomme héros, et dans les écrits de ceux qu'on nomme les grands auteurs! Vous les avez récompensés et punis tout ensemble; vous les avez repus de vent; enflés par la gloire, vous les en avez, pour ainsi dire, crevés. Combien ces grands auteurs ont-ils donné la gêne à leur esprit, pour arranger leurs paroles et composer leurs poëmes! Celui-là, étonné lui-même du long et furieux travail de son *Enéide*, dont le but après tout était de flatter le peuple régnant et la famille régnante, avoue dans une lettre qu'il s'est engagé dans cet ouvrage par une espèce de manie, *pene vitio mentis*. Leur conscience leur reprochait qu'ils se donnaient beaucoup de peine pour rien, puisque ce n'était après tout que pour se faire louer.

Que d'étude, que d'application, que de curieuses recherches, que d'exactitudes, que de savoir, que de philosophie, que d'esprit faut-il sacrifier à cette vanité! Dieu la condamne, et à la fois il la contente, pour laisser aux hommes un monument éternel du mépris qu'il fait de cette gloire si désirée par des gens qui ne le connaissent pas; il leur en donne plus qu'ils n'en veulent. Ainsi, dit saint Augustin, ces conquérants, ces héros, ces idoles du monde trompé, en un mot, ces grands hommes de toutes les sortes, tant renommés dans le genre humain, sont élevés au plus haut degré de réputation où l'on puisse parvenir parmi les hommes; et vains ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs desseins : *Perceperunt mercedem suam, vani vanam* (2438).

CHAPITRE XX.

Erreur encore plus grande de ceux qui tournent à leur propre gloire les œuvres qui appartiennent à la véritable vertu.

Ce ne sont pas là toutefois ceux que la gloire trompe le plus. Plus vains encore, et plus déçus par leur orgueil, sont ceux qui sacrifient à la gloire, non des choses vaines, mais les propres œuvres que la vertu devait produire; tels sont *ceux qui font leurs bonnes œuvres pour être glorifiés des hommes;* qui *sonnent de la trompette devant eux-mêmes, quand ils font l'aumône;* qui *affectent de prier dans les coins des rues, et d'attrouper le monde autour d'eux;* qui *veulent rendre les jeûnes publics, et veulent les faire paraître dans la pâleur de leur visage.* (*Matth.* XXIII, 5; VI, 2, 5, 16.)

Ceux qui, parmi les païens, ou parmi les Juifs, ou même, par le dernier des aveuglements, parmi les Chrétiens, ont été justes, équitables, tempérants, cléments, pour se faire admirer des hommes, sont de ce rang. Et tous *ils ont reçu leur récompense*, et ils sont beaucoup plus punis que ceux qui mettent la gloire dans des choses vai-

(2438) S. AUG., *in Psal.* CXVIII, serm. 12, n. 2, t. IV.

nes. Car plus les œuvres qu'ils étalent sont solides par elles-mêmes, plus est-il indigne et injuste de les sacrifier à l'orgueil, et de tenir la vertu si peu de chose, qu'on ne daigne la rechercher que pour en être loué par les hommes, comme si Dieu ne lui suffisait pas.

CHAPITRE XXI.

Ceux qui dans la pratique des vertus ne cherchent point la gloire du monde, mais se font eux-mêmes leur gloire, sont plus trompés que les autres.

Mais, ô mon Dieu! ô éternelle vérité! qui illuminez tout homme venant au monde, vous me découvrez dans votre lumière une autre plus dangereuse séduction et déception de l'esprit humain, dans ceux qui, s'élevant, à ce qui leur semble, au-dessus des louanges humaines, s'admirent eux-mêmes en secret, se font eux-mêmes leur Dieu et leur idole, en se repaissant de l'idée de leur vertu, qu'ils regardent comme le fruit de leur propre travail, et qu'ils croient, en un mot, se donner eux-mêmes.

Tels étaient ceux qui disaient parmi les païens : *Que Dieu me donne la beauté et les richesses; pour moi je me donnerai la vertu et un esprit équitable et toujours égal*, et qui par là même s'élevaient en quelque façon au-dessus de leur Dieu, *parce qu'il était*, disaient-ils, *sage et vertueux par sa nature; et qu'ils l'étaient, eux, par leur industrie.* Et ils croyaient, dans cette pensée, se mettre au-dessus des hommes et de leurs louanges : comme si eux-mêmes, qui se louaient et s'admiraient en cette sorte, étaient autre chose que des hommes; et les louanges qu'ils se donnaient secrètement autre chose que des louanges humaines, ou que tout cela fût autre chose que de servir la créature plutôt que le Créateur; puisque eux-mêmes bien certainement ils étaient des créatures, et des créatures d'autant plus faibles, et d'autant plus livrées à l'orgueil, que leur orgueil paraissait plus indépendant et plus épuré; lorsque affranchis, s'ils l'étaient, du joug de la dépendance des opinions et des louanges des autres, ils faisaient leur félicité et l'objet unique de leur admiration, d'eux-mêmes et de leurs vertus, qu'ils regardaient comme leur ouvrage, et en même temps comme le plus bel ouvrage de la raison.

O Dieu! qu'ils étaient superbes, et que leur orgueil était grossier, encore qu'ils prissent un tour apparemment plus délicat, pour se reposer en eux-mêmes! Oh! qu'ils étaient pleins de faste et de jalousie, qu'ils étaient dédaigneux, et qu'ils méprisaient les autres hommes! Ils ne faisaient en effet que de les plaindre, comme des aveugles, et de déplorer leur erreur, réservant toute leur admiration pour eux-mêmes. Tel était ce pharisien, qui disait à Dieu dans sa prière : *Je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont ravisseurs, injustes, impudiques, tel qu'est aussi ce publicain.* (*Luc.* XVIII, 11.) S'il appliquait à cet homme particulier son mépris universel pour le genre humain, c'est parce qu'il le trouva le premier devant ses yeux, et il en eût fait autant à tout autre qui se serait présenté de même; et ce dédain était l'effet de l'aveugle admiration dont il était plein pour lui-même. Il est vrai qu'en apparence il attribuait à Dieu les vertus dont il se croyait revêtu; puisqu'en se mettant au-dessus du reste des hommes, il disait à Dieu : *Je vous en rends grâces* (*Ibid.*), et semblait le reconnaître comme l'auteur de tout le bien qu'il louait en lui-même. Mais s'il eût été de ceux qui disent sincèrement avec David : *Mon âme sera louée dans le Seigneur* (*Psal.* XXXIII, 3), non content de lui rendre grâces, il aurait connu son besoin, et lui aurait fait quelque demande, il ne se serait pas regardé comme un vertueux parfait, qui n'a pas besoin de se corriger d'aucun défaut, mais seulement de remercier de ses vertus; enfin il n'aurait pas cru que Dieu le regardât seul et l'honorât seul de ses dons.

Quand donc il disait à Dieu : *Je vous rends grâces*, c'était dans sa bouche une formule de prier, plutôt qu'une humilité sincère dans son cœur; et qui eût pénétré le dedans de ce cœur tout à lui-même, y eût trouvé qu'en rendant grâces à Dieu de ses vertus, dans un fond plus intérieur il se rendait grâces à lui-même de s'être attiré le don de Dieu, et de s'être rendu digne qu'il arrêtât ses yeux sur lui. Par où il retombait nécessairement dans cette malédiction du prophète : *Maudit l'homme qui espère en l'homme, et qui se fait un bras de chair* (*Jer.* XVII, 5), puisque lui-même, qui se confiait en lui-même, était un homme de chair, c'est-à-dire un homme faible qui mettait sa confiance en lui-même, en lui-même sa force et sa vertu. Et son erreur est, poursuit le prophète, de retirer son cœur de Dieu, pour l'occuper de soi-même et de sa vertu : *Maledictus homo qui confidit in homine et ponit carnem brachium suum, et a Domino recedit cor ejus.*

CHAPITRE XXII.

Si le Chrétien, bien instruit des maximes de la foi, peut craindre de tomber dans cette espèce d'orgueil.

Tels étaient les pharisiens, et telle était leur justice, pleine d'elle-même et de son propre mérite. Ils se regardaient comme les seuls dignes du don de Dieu; et de même que s'ils étaient d'une autre nature, ou formés d'une autre masse, et d'une autre boue que le reste des humains, ils les excluaient de sa grâce, ne pouvant souffrir qu'on annonçât l'Évangile aux gentils, ni qu'on louât d'autres hommes qu'eux. C'est là donc cette fausse et abominable justice, qui est détestée par saint Paul en tant d'endroits : et une telle justice, si clairement réprouvée dans l'Évangile, ne devrait point trouver de place parmi les Chrétiens.

Mais les hommes corrompent tout, et abusent du christianisme comme du reste

des dons de Dieu. Il s'est trouvé des hérétiques, tels qu'étaient les pélagiens, qui ont cru se devoir à eux-mêmes tout leur salut; et il s'en est trouvé d'autres, qui, en ne s'en attribuant qu'une partie, ont cru avoir toute l'humilité nécessaire au christianisme, et rendre à Dieu toute la gloire qui lui était due.

Mais les véritables Chrétiens, tel qu'était un saint Cyprien, tant loué par saint Augustin, pour cette sentence, ont dit qu'il *fallait donner, non une partie du salut, mais le tout à Dieu; et ne nous glorifier jamais de rien, parce que rien n'était à nous* (2439). Et ils l'avaient pris de saint Paul, dont toute la doctrine aboutit à conclure, non que celui qui se glorifie se puisse glorifier, du moins en partie, en lui-même, mais qui ne doit nullement se glorifier en lui-même, mais en Dieu, c'est-à-dire uniquement en lui.

CHAPITRE XXIII.

Comment il arrive aux Chrétiens de se glorifier en eux-mêmes.

Telle est donc la justice chrétienne, opposée à la justice judaïque et pharisaïque, que saint Paul appelle *la propre justice* (*Rom.* x, 3), c'est-à-dire celle qu'on trouve en soi-même, et non pas en Dieu. On tombe dans cette fausse justice, ou par une erreur expresse, lorsqu'on croit avoir quelque chose, pour peu que ce soit, ne fût-ce qu'une petite *pensée*, et le moindre de tous les désirs, *de soi-même, comme de soi-même* (*II Cor.* III, 5), contre la doctrine de saint Paul; ou, sans erreur dans l'esprit, par une certaine attache ou complaisance du cœur. Car comme, après Dieu, il n'y a rien de plus beau ni de plus semblable à Dieu que la créature raisonnable, sanctifiée par sa grâce, soumise à sa grâce, pleine de ses dons, vivante selon la raison et selon Dieu, usant bien de son libre arbitre; une âme qui voit ou croit voir cette beauté en elle-même, qui sent qu'elle fait le bien, et s'y attache par un amour sincère, autant qu'elle peut, touchée d'un si beau spectacle, s'y arrête et regarde un si grand bien, plutôt comme étant en soi, que comme venant de Dieu. Ce qui fait qu'insensiblement elle oublie que Dieu en est le principe, et se l'attribue à soi-même par un sentiment d'autant plus vraisemblable, qu'en effet elle y concourt par son libre arbitre.

C'est par son libre arbitre qu'elle croit, qu'elle espère, qu'elle aime, qu'elle consent à la grâce, qu'elle la demande : ainsi, comme ce bien qu'elle fait lui est propre en quelque façon, elle se l'approprie et se l'attribue, sans songer que tous les bons mouvements du libre arbitre sont prévenus, préparés, dirigés, excités, conservés par une opération propre et spéciale de Dieu, qui nous fait faire, de la manière qu'il sait, tout le bien que nous faisons; et nous donne le bon usage de notre propre liberté, qu'il a faite, et dont il opère encore le bon exercice; en sorte qu'il n'y a rien de ce qui dépend le plus de nous, qu'il ne faille demander à Dieu et lui en rendre grâces.

L'âme oublie cela, par un fond d'attache qu'elle a elle-même, par la pente qu'elle a de s'attribuer et s'approprier tout le bien qu'elle a, encore qu'il lui vienne de Dieu, et aime mieux s'occuper d'elle-même qui le possède, que de Dieu qui le donne: ou si elle l'attribue à Dieu, c'est à la manière de ce pharisien, qui dit à Dieu : *Je vous rends grâces*, et qui s'attribue à soi-même de rendre grâces : ou si elle surpasse ce pharisien, qui se contente de rendre grâces, sans rien demander, et qu'elle demande à Dieu son secours : elle s'attribue encore cela même, et s'en glorifie; ou si elle cesse de s'en glorifier, elle se glorifie de cela même, et fait renaître l'orgueil, par la pensée qu'elle a de l'avoir vaincu.

O malheur de l'homme! où ce qu'il y a de plus épuré, de plus sublime, de plus vrai dans la vertu, devient naturellement la pâture de l'orgueil. Et à cela quel remède, puisque encore on se glorifie du remède même? En un mot, on se glorifie de tout : puisque même on se glorifie de la connaissance qu'on a de son indigence et de son néant; et que les retours sur soi-même se multiplient jusqu'à l'infini.

Mais c'est peut-être que c'est là un petit défaut? Non; c'est la plus grande de toutes les fautes, et il n'y a rien de si vrai que cette parole de saint Fulgence, dans la *Lettre à Théodore* (2440) : « C'est à l'homme un orgueil détestable, quand il fait ce que Dieu condamne dans les hommes; mais c'est encore un orgueil plus détestable, lorsque les hommes s'attribuent ce que Dieu leur donne, c'est-à-dire la vertu et la grâce. Car plus ce don est excellent, plus est grande la perversité de l'ôter à Dieu, pour se le donner à soi-même, et plus injuste est l'ingratitude de méconnaître l'auteur d'un si grand bien. »

C'est donc la plus grande peste, et en même temps la plus grande tentation de la vie humaine, que cet orgueil de la vie, que saint Jean nous fait détester. C'est pourquoi il nous le rapporte après les deux autres, comme le comble de tous les maux, et le dernier degré du mal. *Mes petits enfants*, nous dit-il (*I Joan.* II, 15, 16), *n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que tout y est concupiscence de la chair*; c'est ce qui présente le premier et ce qui fait le premier degré de notre chute : ou *concupiscence des yeux*, curiosité et ostentation, qui est comme le second pas que vous faites dans le mal : ou *orgueil de la vie*, qui est l'abîme des abîmes, et le mal dont toute la vie et tous ses actes sont infectés radicalement et dans le fond.

(2439) S. CYPR., *Test. adversus Judæos, ad Quirin.*, lib. III, c. 4; S. AUG., *contra duas Epist. Pelag.*, l. IV, cap. 10, n. 25 et seq., t. X.

(2440) Epist. 6, c. 8, n. 11.

CHAPITRE XXIV.

Qui a inspiré à l'homme cette pente prodigieuse à s'attribuer tout le bien qu'il a de Dieu?

Mon Dieu, quel est le principe de cette attache prodigieuse que nous avons à nous-mêmes, et qui nous l'a inspirée? qui nous a, dis-je, inspiré cette aveugle et malheureuse inclination, cette pitoyable facilité d'attribuer à nos propres forces, et à nos propres efforts, en un mot, à nous-mêmes, tout le bien qui est en nous par votre libéralité? Ne sommes-nous pas assez néant, pour être capables d'entendre du moins que nous sommes un néant, et que nous n'avons rien qui ne soit de vous? Et d'où vient que la chose la plus difficile à ce néant, c'est de dire véritablement : Je suis un néant, je ne suis rien? En voici la cause première.

Parmi toutes les créatures, Dieu, dès l'origine et avant toute autre nature, en avait fait une qui devait être la plus belle et la plus parfaite de toutes : c'était la nature angélique; et, dans une nature si parfaite, il s'était comme délecté à faire un ange plus excellent, plus beau, plus parfait que tous les autres : en sorte que sous Dieu et après Dieu l'univers ne devait rien voir de si parfait ni de si beau. Mais tout ce qui est tiré du néant peut succomber au péché. Une si belle intelligence se plut trop à considérer qu'elle était belle. Elle n'était pas, comme l'homme, attachée à un corps; de sorte que n'ayant point à tomber plus bas qu'elle-même, par l'inclination aux biens corporels, toute sa force se réunit tellement à s'admirer elle-même, et à aimer sa propre excellence, qu'elle ne put aimer autre chose.

Vraiment toute créature n'est rien ; et quiconque s'aime soi-même ; et sa propre perfection, excepté Dieu, qui est seul parfait, se dégrade en pensant s'élever. Que servirent à ce bel ange tant de lumières, dont son entendement était orné? *Il ne demeura pas dans la vérité* (*Joan.* VIII, 44) où il avait été créé. C'est ce qu'a prononcé la Vérité même. Que veut dire cette parole: *Il ne demeura pas dans la vérité?* Est-ce qu'il tomba dans l'erreur ou dans l'ignorance! Point du tout ; il connaît encore la vérité dans sa chute même ; et, comme dit l'apôtre saint Jacques, *lui et ses anges la croient, et en tremblent.* (*Jac.* II, 19.) Ainsi, ne demeurer pas dans la vérité, fut à cet ange superbe la vouloir plutôt regarder en soi-même qu'en Dieu, et la perdre, en cessant d'en faire sa règle et de l'aimer, comme elle veut et doit être aimée, c'est-à-dire comme la maîtresse et la souveraine de tous les esprits.

Ange malheureux, qui êtes comparé, à cause de vos lumières, à l'étoile du matin, *comment êtes-vous tombé du ciel?* dit Isaïe. (*Isa.* XIV, 12.) Et Ezéchiel (XXVIII, 12, 14 et 15) : *Vous étiez le sceau de la ressemblance :* nulle créature n'était plus semblable à Dieu que vous : *vous étiez plein de sa sagesse et parfait dans votre beauté: créé dans les délices du paradis de votre Dieu, vous étiez orné,* comme d'autant *de pierres précieuses,* de toutes les plus belles connaissances : *l'or* précieux de la charité *vous avait été donné;* et dès votre création, vous aviez été préparé à le recevoir : *vous étiez parfait dans vos voies dès le jour de votre origine, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous.* Et quelle est cette iniquité, sinon de vous trop regarder vous-même, et de faire votre piége de votre propre excellence?

Une intelligence si lumineuse, qui perçoit tout d'un seul regard, avait aussi une force dans sa volonté, qui dès sa première détermination fixait ses résolutions, et les rendait immuables ; qui était l'un des plus beaux traits, et peut-être le plus parfait de la divine ressemblance. Mais pendant qu'il l'admire trop, et qu'il en est trop épris, il pèche, et en même temps il se rend inflexible dans le mal ; et sa force, que Dieu abandonne à elle-même, le perd à jamais.

Malheur, malheur encore une fois, et cent fois malheur, à la créature qui ne veut pas se voir en Dieu, et, se fixant en elle-même, se sépare de la source de son être, qui l'est aussi par conséquent de sa perfection et de son bonheur! Ce superbe, qui s'était fait son dieu à lui-même, mit la révolte dans le ciel ; et Michel, qui se trouva à la tête de l'ordre où la rébellion faisait peut-être le plus de ravage, s'écria : *Qui est comme Dieu?* D'où lui vient le nom de Michel ; Michel, c'est-à-dire *qui est comme Dieu?* comme s'il eût dit : Quel est celui qui nous veut paraître comme un autre Dieu, et qui a dit dans son orgueil : *Je m'élèverai jusqu'aux cieux;* je dominerai tous les esprits, et *j'exalterai mon trône par-dessus les astres de Dieu : je monterai sur les nuées les plus hautes,* dont Dieu fait son char, *et je serai semblable au Très-Haut?* (*Isa.* XIV, 13, 14.) Qui est donc ce nouveau dieu, qui se veut ainsi élever au-dessus de nous? Mais il n'y a qu'un seul Dieu, rallions-nous tous à le suivre : disons tous ensemble : *Qui est comme Dieu?* car voyez ce que devient tout à coup ce faux dieu, qui se voulait faire adorer. Dieu l'a frappé, et il tombe avec les anges ses imitateurs. Toi qui t'élevais au plus haut du ciel, *tu es précipité dans les enfers, dans les cachots les plus profonds : « In infernum detraheris, in profundum laci.* » (*Ibid*, 15.) Dans sa chute il conserve tout son orgueil, parce que son orgueil doit être son supplice. N'ayant pu gagner tous les anges, pour étendre le plus qu'il pouvait ce règne d'orgueil, dont il est le malheureux fondateur, il attaque l'homme que *Dieu avait mis au-dessous des anges, mais seulement un peu au-dessous;* parce que c'était après eux la créature la plus excellente, une créature où l'image de Dieu reluisait comme dans les anges mêmes, quoique dans un degré un peu inférieur : *Minuisti eum paulo minus ab angelis.* (*Psal.* VIII, 6.)

Cet ange devenu rebelle, devenu Satan, devenu le diable, vient donc à l'homme

dans le paradis, où Dieu l'avait fait heureux et saint. Chaque chose qui en touche une autre, la pousse par l'endroit par où elle est elle-même le plus en mouvement. Le mouvement par lequel ce mauvais ange est entraîné, c'est l'orgueil ; et jamais il n'y en eut ni il ne peut y en avoir de plus violent ni de plus rapide que le sien. Il pousse donc l'homme par l'endroit par où il était tombé lui-même; et l'impression qu'il lui communique est celle qui était en lui la plus puissante, c'est-à-dire celle de l'orgueil : *Unde cecidit*, *inde dejecit* (2441). L'homme se trouva trop faible pour y résister; et l'empire de l'orgueil, qui avait commencé dans le ciel, par un seul coup s'étendit sur toute la terre

CHAPITRE XXV.

Séduction du démon; chute de nos premiers parents; naissance des trois concupiscences, dont la dominante est l'orgueil.

Mon Dieu, je repasserai dans mon esprit l'histoire trop véritable de ma chute, dans celui en qui j'étais avec tous les hommes, en qui j'ai été tenté, en qui j'ai été vaincu, de qui j'ai tiré en naissant toute la faiblesse et toute la corruption que je sens. Malheureux fruit du péché où je suis né, preuve incontestable et irréprochable témoin de ma misère ! O Dieu ! j'ai écouté, dans ma mère Eve, le tentateur, qui lui disait par la bouche du serpent (*Gen.* III, 1) : *Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne point manger* du fruit de cet arbre? Ce n'est qu'une question; ce n'est qu'un doute qu'il veut introduire dans notre esprit : *Pourquoi Dieu vous a t-il commandé?* Mais qui est capable d'écouter une question contre Dieu, et de se laisser ébranler par le moindre doute, est capable d'avaler tout le poison.

Eve lui répondit la vérité : *Dieu a mis tous les autres fruits en notre puissance; il n'y a que l'arbre qui est au milieu de ce jardin de délices, dont il nous a commandé de ne manger point le fruit, et même de ne le point toucher, de peur que nous ne mourions.* (*Ibid.*, 2, 3.) Elle répondit la vérité; mais le premier mal fut de répondre : car il n'y a point de *pourquoi* à écouter contre Dieu; et tout ce qui met en doute la souveraine raison et la souveraine sagesse, devait dès là nous être en horreur. Le tentateur s'étant donc fait écouter, passe du doute à la décision : *Vous ne mourrez point*, dit-il (*Gen.* III, 4), *mais Dieu sait qu'au jour que vous mangerez de ce fruit vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. Vos yeux seront ouverts :* vous vous verrez vous-mêmes en vous-mêmes ; et au lieu de vous voir toujours en Dieu, vous aurez vous-mêmes une excellence divine : et, tout à coup devenus comme des dieux, vous saurez par vous-mêmes le bien et le mal, et tout ce qui vous peut faire bons ou mauvais, heureux ou malheureux : vous en aurez la clef, vous y entrerez par vous-mêmes; vous serez parfaitement libres et dans une sorte d'indépendance.

Le père de mensonge, pour se faire écouter, enveloppait ici le vrai avec le faux ; car il est vrai qu'en se soulevant contre Dieu, et se faisant un dieu soi-même, on devient comme indépendant de la loi de Dieu ; on connaît d'une certaine façon le bien, en le perdant; on connaît le mal qu'on n'aurait jamais éprouvé ; on a les yeux ouverts, pour voir son malheur, et un désordre en soi-même qu'on n'aurait jamais vu sans cela, comme il arriva à Adam et à Eve, aussitôt après qu'ils eurent désobéi : *Leurs yeux furent ouverts*, dit le texte sacré (*Ibid.*, 7); *et ils virent qu'ils étaient nus ;* et leur nudité commença à les confondre. Et dans tout cela il s'éleva dans leur cœur une certaine attention à eux-mêmes qui ne leur était point permise, un arrêt à leur propre volonté, un amour de leur propre excellence, et de tout cela un secret plaisir de se goûter eux-mêmes avant que de goûter le fruit défendu, et de se plaire en eux-mêmes, et en leur propre perfection, que jusqu'alors, innocents et simples, ils n'avaient vue qu'en Dieu seul.

Cela commença par Eve, que le démon avait attaquée la première, comme la plus faible; mais il lui parla pour tous les deux : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu? « Cur præcepit vobis Deus? » Vous ne mourrez point; vous saurez : « Nequaquam moriemini ; scientes* (*Gen.* III, 4, 5) ; » en nombre pluriel. Eve porta en effet à son mari toute la tentation du malin qui l'avait séduite : elle commença par considérer ce fruit défendu, qu'apparemment elle n'avait encore osé regarder par respect pour l'ordre de Dieu : elle vit qu'il était bon à manger, beau à voir, et promettant par la seule vue un goût agréable : elle se promit en le mangeant un nouveau plaisir, qui manquait encore à ses sens. Elle en mangea, et en donna à manger à son mari, qui le prenant de sa main, avec les mêmes sentiments qui l'avaient séduite, mit le comble à notre malheur, et fut à toute sa postérité une source éternelle de péché et de mort.

Comprenons donc tous les degrés de notre perte. Dans une si grande félicité, dans une si grande facilité de ne pécher pas; n'y ayant dans le corps nulle faiblesse, nulle révolte dans les sens, nulle sorte de concupiscence dans l'esprit, l'homme n'était accessible au mal que par la complaisance pour soi-même, par l'amour de sa propre excellence, et, en un mot, par l'orgueil. C'est donc par là qu'on le tente : obliquement on lui montre Dieu comme jaloux de son bien : *Pourquoi vous commande-t-il de ne point toucher à ce fruit? C'est qu'il sait qu'en le mangeant* vous éprouverez un bonheur qu'il vous envie : *Vous serez comme des dieux;* et vous aurez par vous-mêmes la science du bien et du mal, qui est un attribut divin.

(2441) S. AUG., serm. 144, n. 8, t. V.

C'était donc alors qu'il fallait dire, comme avait fait saint Michel : *Qui est comme Dieu?* Qui, comme lui, doit se plaire dans sa propre volonté? être par lui-même parfait et heureux? savoir tout, et n'être guidé dans tous ses desseins que de sa propre lumière? L'homme, à l'exemple de l'ange rebelle, et par son instigation, se laissa prendre à ce vain éclat : et dès là l'amour de soi-même et de sa propre grandeur pénétra tout le genre humain, s'enfonça dans notre sein, pour se produire à toute occasion et infecter toute notre vie ; et fit en nous une empreinte et une plaie si profonde, qu'elle ne se peut jamais ni effacer ni guérir entièrement, tant que nous vivons sur la terre. Et ce fut l'effet de ces paroles : *Vous serez comme des dieux.*

Les mêmes paroles portèrent encore une curiosité infinie au fond de nos cœurs : car étant le propre de Dieu de tout savoir, en nous flattant de la pensée d'être une espèce de divinité, le tentateur ajouta à cette promesse la science du bien et du mal, c'est-à-dire toute science ; et enveloppa sous ce nom les sciences bonnes ou mauvaises, et tout ce qui pouvait repaître l'esprit par sa nouveauté, par sa singularité, par son éclat.

Ce qui vint après tout cela, fut l'amour du plaisir des sens : en voyant avec agrément le fruit défendu, en le dévorant d'abord par les yeux, et prévenant par son appétit son goût délectable; l'amour du plaisir est entré, et nos premiers parents nous l'ont inspiré jusque dans la moelle des os. Hélas ! hélas ! le plaisir des sens se fit bientôt sentir par tout le corps : ce ne fut point seulement le fruit défendu qui plut aux yeux et au goût ; Adam et Eve se furent l'un à l'autre une tentation plus dangereuse que toutes les autres sensibles : il fallut cacher tout ce qu'on sentait de désordre.

CHAPITRE XXVI.

La vérité de cette histoire trop constante par ses effets.

Les esprits superbes, qui dédaignent la simplicité de l'Ecriture, et se perdent dans sa profondeur, traitent cette histoire de vaine, et presque de puérile. Un serpent qui parle ; un arbre d'où l'on espère la science du bien et du mal ; les yeux ouverts tout à coup, en mangeant son fruit ; la perte du genre humain attachée à une action si peu importante ; quelle fable moins croyable trouve-t-on dans les poëtes ? C'est ainsi que parlent les impies. Et la sagesse éternelle, si on la consulte, répond au contraire : Pourquoi Dieu n'aurait-il pas défendu quelque chose à l'homme, pour lui faire mieux sentir qu'il avait un souverain ? Mais n'était-il pas de la félicité de l'état où Dieu l'avait mis, que le commandement qu'il lui ferait fût facile?

Qu'y avait-il de plus doux, dans une si grande abondance de toute sorte de fruits, que de n'en réserver qu'un seul ? Quel inconvénient que Dieu, qui avait fait l'homme composé de corps et d'âme, attachât aux objets sensibles des grâces intellectuelles, et fît de l'arbre interdit une espèce de sacrement de la science du bien et du mal? Qui sait si ce n'était pas le dessein de sa sagesse de faire un jour goûter ce fruit à nos premiers parents, et de leur en donner la jouissance, après avoir, durant quelque temps, éprouvé leur fidélité? Quoi qu'il en soit, était-il indigne de Dieu de les mettre à cette épreuve, et de leur laisser attendre de sa seule bonté la connaissance si désirée du bien et du mal ?

Pour ce qui était du serpent, voulait-on qu'Eve en eût horreur, comme nous avons à présent, dans un temps où tous les animaux étaient obéissants à l'homme sans qu'aucun lui pût nuire, ni par conséquent l'effrayer? Mais pourquoi, sans imaginer que les bêtes eussent un langage, Eve n'aurait-elle pas cru que Dieu, des mains de qui elle sortait, et dont la toute-puissance lui était sensible par la création de tant de choses merveilleuses, n'eût pas fait d'autres créatures intelligentes que l'homme; ou que ces créatures lui apparussent, et se rendissent sensibles, sous la forme des animaux? Dieu même, qui avait fait les sens, prenait bien, pour rendre heureux l'homme tout entier, une figure sensible, qui ne nous est pas exprimée. On entendait sa voix, on l'entendait comme marcher et s'avancer vers Adam dans le paradis. Pourquoi donc les autres esprits, différents de celui de l'homme, ne se seraient-ils pas montrés à ses yeux sous les figures que Dieu permettrait? Le serpent alors innocent, mais qui devait dans la suite devenir si odieux comme si nuisible à notre nature, devait servir en son temps à nous rendre la séduction du démon plus odieuse ; et les autres qualités de cet animal étaient propres à nous figurer le juste supplice de cet esprit arrogant, atterré par la main de Dieu, et devenu si rampant par son orgueil.

Voilà une partie des mystères que contient l'Ecriture sainte dans sa merveilleuse et profonde brièveté. Mais, sans tous ces raisonnements, l'histoire de notre perte ne nous est devenue que trop sensible et trop croyable par les effets que nous en sentons. Est-ce Dieu qui nous avait faits aussi superbes, aussi curieux, aussi sensuels ; en un mot, aussi corrompus en toutes manières que nous le sommes?

Mon Dieu , n'entends-je pas encore tous les jours le sifflement du serpent, quand j'hésite si je suivrai votre volonté ou mes appétits ? N'est-ce pas lui qui me dit secrètement : *Pourquoi Dieu vous a-t il défendu?* quand je m'admire moi-même , dès que je sens en moi la moindre lumière ou le moindre commencement de vertu, et que je m'y attache plus qu'à Dieu même qui me l'a donné, jusqu'à ne pouvoir en arracher ni mes regards ni ma complaisance , et jusque même à ne pouvoir pas retenir mon cœur , qui se l'attribue, comme si j'étais moi-même

à moi-même ma règle, mon Dieu et la cause de mon bonheur?

N'est-ce pas ce serpent qui me dit encore : *Vous serez comme des dieux?* Toutes les adresses par lesquelles il m'insinue l'orgueil, ne sont-ce pas autant d'effets de sa subtilité, et autant de marques de ses replis tortueux? Mais quelle source de curiosité ne m'ouvre-t-il pas dans le sein, en me promettant de m'ouvrir les yeux et de me faire trouver, dans le fruit qu'il me montre, la science du bien et du mal? Et lorsqu'à la moindre atteinte du plaisir des sens je me sens si faible, et que mes résolutions, que je croyais si fermes dans l'amour de Dieu, tout d'un coup se perdent en l'air, sans que ma raison impuissante puisse tenir un moment contre cet attrait. Hélas! qu'est-ce autre chose que le serpent qui me montre ce fruit décevant? Je ne le vois encore que de loin, et déjà mes yeux en sont épris. Si je le touche, quel plaisir trompeur ne se coule pas dans mes veines! Et combien serai-je perdu si je le mange! Qu'y a-t-il donc de si incroyable que l'homme ait péri dans son origine, par ce qui me rend encore si malade, ou plutôt par ce qui me montre que je suis vraiment mort par le péché?

CHAPITRE XXVII.

Saint Jean explique toute la corruption originelle dans les trois concupiscences.

Ainsi il est manifeste que saint Jean, en nous expliquant la triple concupiscence, celle de la chair et des sens, celle des yeux et de la curiosité, et enfin celle de l'orgueil, est remonté à l'origine de notre corruption, dans laquelle nous avons vu cette triple concupiscence, et dans la tentation du démon et dans le consentement du premier homme. Qu'a prétendu le démon, que de me rendre superbe comme lui, savant et curieux comme lui, et à la fin sensuel : ce qu'il n'était pas, parce qu'il n'avait point de corps; mais ce qu'il nous a fait être, en ravilissant notre esprit jusqu'à le rendre esclave du corps, pour y effacer d'autant plus l'image de Dieu, qu'il tomberait par ce moyen dans une bassesse et abjection plus extrême?

Voilà les trois concupiscences. Saint Jean les rapporte dans un autre ordre qu'elles ne paraissent dans l'histoire de la tentation que nous venons de voir, parce que dans cette histoire primitive le Saint-Esprit a voulu tracer tout l'ordre de notre chute. Il fallait que la tentation commençât à inspirer l'orgueil, d'où sortît la curiosité qui est mère, comme on a vu, de l'ostentation, afin que notre chute se terminât enfin, comme à l'endroit le plus bas, dans la corruption de la chair. Comme c'était par ces degrés que nous étions tombés, Moïse, qui nous a d'abord regardés comme étant encore debout dans la rectitude de notre première institution, a voulu marquer nos maux comme ils sont venus. Mais saint Jean, qui nous trouve déjà perdus, remonte de degré en degré, par la concupiscence de la chair et par la curiosité de l'esprit, au premier principe et au comble de tout le mal, qui est l'orgueil de la vie.

Qui pourrait dire quelle complication, quelle infinie diversité de maux sont sortis de ces trois concupiscences? On craint, on espère, on désespère, on entreprend, on avance, on recule suivant les désirs, c'est-à-dire suivant les concupiscences dont on est prévenu; on n'envie, on n'ôte aux autres que le bien qu'on désire pour soi-même : on n'est ennemi de personne, qu'autant qu'on en est contrarié; on n'est injuste, ravisseur, violent, traître, lâche, trompeur, flatteur, que selon les diverses vues que nous donnent nos concupiscences; on ne veut ôter du monde que ceux qui s'y opposent ou qui y nuisent en quelque manière que ce soit, ou de dessein ou sans dessein : on ne veut avoir de puissance, ni de crédit, ni de biens que pour contenter ses désirs; on veut ne se rendre redoutable que pour effrayer ceux qui nous pourraient contredire; on ne médit que pour avoir ses armes comme toujours prêtes dans sa langue, et s'élever sur la ruine des autres.

O Dieu! dans quel abîme me suis-je jeté? quelle infinité de péchés ai-je entrepris de décrire! C'est là le monde dont Satan est le créateur, c'est sa création opposée à celle de Dieu. Et c'est pourquoi saint Jean nous crie avec tant de charité : *Mes petits enfants, n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que tout ce qui est dans le monde*, de quelque nom qu'il s'appelle, de quelque couleur qu'il se pare, *n'est*, après tout, qu'*amour du plaisir des sens*, que *curiosité et ostentation*, et enfin que ce *fin orgueil* par lequel l'homme, enivré de son excellence, s'attribue l'ouvrage de Dieu et se corrompt dans ses dons.

CHAPITRE XXVIII.

De ces paroles de saint Jean : « Laquelle n'est pas du Père, mais du monde ; » qui expliquent ces autres paroles du même apôtre : « Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. »

Telle est donc l'œuvre du démon, opposé à l'œuvre de Dieu, et c'est pourquoi saint Jean, après avoir dit : *N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde, parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie*, ajoute : *laquelle* concupiscence, ainsi divisée dans ses trois branches, *n'est pas du Père, mais du monde!* (*I Joan.* II, 16.) Ce n'est pas l'ouvrage du Père, qui d'abord n'avait inspiré à l'homme que la soumission à Dieu seul, la sobriété de l'esprit, pour ne savoir et ne voir que ce qu'il voulait dans toutes les choses qui nous environnent, et la parfaite sujétion de la chair à l'esprit.

Ainsi les concupiscences nommées par saint Jean ne sont pas de Dieu et ne trouvaient aucun rang dans son ouvrage. Car en regardant tous les ouvrages qu'il avait

faits pour être vus, parmi lesquels l'homme était le meilleur, il avait dit que *tout était bon et très-bon* (*Gen.* I, 31) ; et ainsi il n'a pas fait la concupiscence, qui est mauvaise dans sa source et dans ses effets, ni le monde, qui est tout entier dans le mal, *in maligno*, dit saint Jean. (*I Joan.* v, 19.) Elle vient du monde que Satan a fait, de cette fausse création dont il est l'auteur ; elle est née en Adam avec le monde, et, passant de lui à tout le genre humain, elle en a composé ce monde qui n'est que corruption.

Prenez donc garde à n'aimer jamais aucune partie de cet ouvrage, où Dieu ne veut avoir aucune part. De quelque côté que le monde veuille vous attirer, soit que ce soit en vous faisant admirer votre propre perfection, ou vous incitant à aimer l'ostentation des sciences et toutes les autres vanités dont se repaissent les créatures, soit en vous engageant dans les plaisirs dont la chair est la source et l'objet, n'entrez en aucune sorte dans cette séduction : n'y entrez, dis-je, par aucun endroit, parce qu'il n'y a rien qui soit de Dieu : tout y est du monde, qu'il n'a pas fait, qu'il déteste, qu'il condamne. Et c'est aussi ce qui a fait dire à son apôtre : *Si quelqu'un aime le monde*, et le moindre de ses attraits, jusqu'à y donner son cœur, *l'amour du Père n'est pas en lui.* (*I Joan.* II, 19.) On ne peut pas aimer Dieu et le monde, on ne peut pas nager comme entre deux, se donnant tantôt à l'un et tantôt à l'autre, en partie à l'un et en partie à l'autre. Dieu veut tout ; et pour peu que vous lui ôtiez, ce peu que vous donnerez au monde, à la fin entraînera tout votre cœur et sera le tout pour vous.

CHAPITRE XXIX.

De ces paroles de saint Jean : « Le monde passe, et sa concupiscence passe; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. »

Après avoir parlé du monde et des plaies de la concupiscence, saint Jean découvre la cause de notre erreur, et en même temps le remède de tout le désordre, dans ces dernières paroles de notre passage : *Et le monde passe avec sa concupiscence, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.* (*Ibid.*, 17.) Comme s'il disait : A quoi vous arrêtez-vous, insensés ? Au monde ? à son éclat ? à ses plaisirs? Ne voyez-vous pas que le monde passe? Les jours sont tantôt sereins, tantôt nébuleux ; les saisons sont tantôt réglées, tantôt déréglées; les années tantôt abondantes, tantôt infructueuses : et pour passer du monde naturel au monde moral, qui est celui qui nous éblouit et qui nous enchante, les affaires tantôt heureuses, tantôt malheureuses, la fortune toujours inconstante. Le monde passe : *La figure de ce monde passe.* (*I Cor.* VII, 31.) Le monde, que vous aimez, n'est point une vérité, une chose, un corps ; c'est une figure, et une figure creuse, volage, légère, que le vent emporte, et, ce qui est encore plus faible, une ombre qui se dissipe d'elle-même.

Le monde passe et sa concupiscence : non-seulement le monde est variable de soi, mais encore la concupiscence varie elle-même, le changement est des deux côtés. Souvent le monde change pour vous : ceux qui vous favorisaient, qui vous aimaient, ne vous favorisent plus, ne vous aiment plus; mais souvent même sans qu'ils changent vous changez, le dégoût vous prend : une passion, un plaisir, un goût en chasse un autre, et de tous côtés vous êtes livrés au changement et à l'inconstance.

Ecoutez le Sage : *La vie humaine est une fascination* (*Sap.* IV, 12), une tromperie des yeux ; on croit voir ce qu'on ne voit pas, on voit tout avec des yeux malades. Mais vous l'aimiez si éperdûment, et maintenant vous ne l'aimez plus? J'étais ébloui, j'avais les yeux fascinés, je les avais troubles. Qui vous avait fasciné les yeux? Une passion insensée : il me semble que c'est un songe qui s'est dissipé.

Ajoutez à la déception la folie, la niaiserie, la stupidité : *Fascinatio nugacitatis.* (*Ibid.*) Ajoutez-y l'inconstance de la concupiscence : *Inconstantia concupiscentiæ :* voilà son propre caractère. Elle va par des mouvements irréguliers, selon que le vent la pousse. Non-seulement on veut autre chose malade que sain, autre chose dans la jeunesse que dans l'enfance, et dans l'âge plus avancé que dans la jeunesse, et dans la vieillesse que dans la force de l'âge ; autre chose dans le beau temps que dans le mauvais ; autre chose pendant la nuit, qui vous présente des idées sombres, que dans le jour qui les dissipe; mais encore dans le même âge, dans le même état, on change sans savoir pourquoi : le sang s'émeut, le corps s'altère, l'humeur varie; on se trouve aujourd'hui tout autre qu'hier; on ne sait pourquoi, si ce n'est qu'on aime le changement : la variété divertit, elle désennuie, on change pour n'être pas mieux, mais la nouveauté nous charme pour un moment : *Inconstantia concupiscentiæ.*

Prenez garde, disait Moïse (*Num.* xv, 39), *à vos yeux et à vos pensées : ne les suivez pas, car elles vous souilleront sur divers objets*. Souvenons-nous, dit saint Paul (*Ephes.* II, 3), *quels nous étions tous autrefois, lorsque nous vivions dans les désirs de notre chair, faisant la volonté de notre chair et de nos pensées.* Il ne s'élève pas plus de vagues dans la mer, que de pensées et de désirs dans notre esprit et dans notre cœur ; elles s'effacent mutuellement, et aussi elles nous emportent tour à tour, nous allons au gré de nos désirs ; il n'y a plus de pilote, la raison dort, et se laisse emporter aux flots et aux vents.

Saint Augustin compare un homme qui aime le monde, qui est guidé par les sens, à un arbre qui, s'élevant au milieu des airs, est poussé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que le vent qui souffle le mène : « Tels, » dit-il, « sont les hommes sensuels et voluptueux; ils semblent se jouer avec les vents.

et jouir d'un certain air de liberté, en promenant deçà et delà leurs vagues désirs. » Tels sont donc les hommes du monde, ils vont deçà et delà avec une extrême inconstance, et ils appellent liberté leur égarement; comme un enfant qui se croit libre, lorsque échappé à son conducteur, il court deçà et delà, sans savoir où il veut aller.

O homme! ne verras-tu jamais ton erreur? Tous ces désirs qui t'entraînent l'un après l'autre, sont autant de fantaisies de malades, autant de vaines images qui se promènent dans un cerveau creux, il ne faudrait que la santé pour dissiper tout. Ta santé, ô homme! c'est de faire la volonté du Seigneur et de t'attacher à sa parole : *Le monde passe, la concupiscence passe*, dit saint Jean (*I Joan.* II, 17); *mais celui qui fait la volonté du Seigneur demeure éternellement :* rien ne passe plus, tout est fixe, tout est immuable.

O homme! tu étais fait pour cet état immuable, pour cette stabilité, pour cette éternité; tu étais fait pour être avec Dieu un même esprit, et participer par ce moyen à son immutabilité. Si tu t'attaches à ce qui passe, une autre immutabilité, une autre éternité t'attend : au lieu d'une éternité pleine de lumière, une éternité ténébreuse et malheureuse te sera donnée; et l'homme se rendra digne d'un mal éternel, pour avoir fait mourir en soi un bien qui le devait être : *Et factus est malo dignus æterno*, *qui hoc in se peremit bonum*, *quod esse posset æternum* (2442).

Ainsi, dit saint Jean, mes frères, mes petits enfants, *n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde:* parce que tout y passe et s'en va en pure perte. *Ne nous arrêtons point à ce qui se voit, mais à ce qui ne se voit pas*, *parce que ce qui se voit est temporel, mais les choses qui ne se voient point sont éternelles. Ce moment si court et si léger des afflictions de cette vie*, que nous pleurons tant, et qui nous fait perdre patience, *produira en nous dans un excès surprenant, l'excès inespéré et tout le poids éternel d'une gloire qui ne finira jamais.* (*II Cor.* IV, 17, 18.)

CHAPITRE XXX.

Jésus-Christ vient changer en nous, par trois saints désirs, la triple concupiscence que nous avons héritée d'Adam.

Voilà donc la folie et l'erreur de l'homme. Dieu l'avait fait heureux et saint, ce bien de sa nature était immuable; car Dieu, lorsqu'il l'a donné, de lui-même ne le retire jamais, parce qu'il est Dieu, et ne change pas : *Ego Dominus, et non mutor.* (*Malach.* III, 6.) L'homme donc n'avait qu'à ne changer pas, et il serait demeuré dans un état immuable, et il a changé volontairement, et la triple concupiscence s'en est ensuivie; il est devenu superbe, il est devenu curieux, il est devenu sensuel. Mais pour nous guérir de ces maux, Dieu nous a envoyé un Sauveur humble, un Sauveur qui n'est curieux que du salut des hommes, un Sauveur noyé dans la peine, et qui est un homme de douleurs.

L'homme superbe s'attribue tout à lui-même; et Jésus, qui fait de si grandes choses, dont la doctrine est si sublime, et les œuvres si admirables, ne s'attribue rien à lui-même : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais de celui qui m'a envoyé.* (*Joan* VII, 16.) *Mon Père, qui demeure en moi, y fait les œuvres* que vous admirez. (*Joan.* XIV, 10.) *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père.* (*Joan.* IV, 34.) Il a des élus, et c'est sa gloire; mais son *Père les* lui *a donnés;* si *on ne peut les* lui *ôter*, c'est que son Père *qui les* lui *a donnés*, *est plus grand que tout, et que rien ne peut être ôté de ses mains* toutes-puissantes. (*Joan.* X, 28.) *Toute-puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre* (*Matth.* XXVIII, 18); je l'ai, mais comme donnée : j'ai en moi-même et je donne à qui je veux la vie éternelle, mais c'est mon Père qui m'a donné d'avoir la vie en moi-même : *Vous boirez bien mon calice*, *mais pour être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de le donner, mais ceux-là l'auront à qui mon Père l'a préparé* (*Matth.* XX, 23); c'est lui qui dispose et de moi-même, et des places qu'on aura autour de moi : il a mis tous les temps en sa puissance, et je ne suis que le ministre de ses conseils.

Chrétien, écoute : ne sois point superbe; ne fais point ta volonté : ne t'attribue rien : tu es le disciple de Jésus-Christ, qui ne fait que la volonté de son Père, qui lui rapporte tout, et lui attribue tout ce qu'il a fait.

Jésus-Christ était *la science et la sagesse de Dieu* (*I Cor.* I, 30; *Col.* II, 3) : quelle doctrine ne pouvait il pas étaler? Mais il ne montre aucune science que celle du salut. A la vérité, de ce côté-là sa science est haute au delà de toute hauteur; mais, dans les choses humaines, il n'est curieux ni de doctrine ni d'éloquence. Il ne montre aucune étude recherchée; ses similitudes sont tirées des choses les plus communes, de l'agriculture, de la pêche, du trafic, des marchandises, de l'économie; des choses les plus communes, et les plus connues, de la royauté, et ainsi du reste. Il voile les secrets de Dieu sous cette apparence vulgaire sans aucune ostentation : il dit seulement ce que son Père lui met à la bouche pour l'instruction du genre humain; il ne veut point qu'il se trouve parmi ses disciples plusieurs sages, ni plusieurs savants, non plus que plusieurs puissants, plusieurs nobles et plusieurs riches. Toute la science qu'il faut avoir dans son école *est de connaître Jésus-Christ et encore Jésus-Christ crucifié* (*I Cor.* II, 2) : le plus docte de tous ses disciples ne sait et ne veut savoir autre chose, et c'est de quoi uniquement il se glorifie.

Peut-être sera-t-il curieux de ce qui se passe dans le monde, ou des desseins des politiques? Non, il se laisse raconter, à la vérité, ce qui était arrivé à ceux dont Pilate

(2442) S. Aug., *De civit. Dei*, lib. XXI, cap. 12, tom. VII.

mêla le sang à leur sacrifice ; mais sans s'arrêter à cette nouvelle, non plus qu'à celle de la tour de Siloë, dont la chute avait écrasé dix-huit hommes, il conclut de là seulement à profiter de cet exemple. (*Luc.* XIII, 1, 3, 4, 5.) Et pour ce qui est de la politique, il montre qu'il connaît bien celle d'Hérode et ce qu'il tramait secrètement contre lui ; mais seulement pour le mépriser ; et il lui fait dire : *Allez, dites à ce renard que*, malgré lui et ses finesses, *je chasserai les démons, et je guérirai les malades aujourd'hui et demain ; et*, quoi qu'il fasse, *je ne mourrai qu'au troisième jour* (*Ibid.*, 32) ; par où il entend le troisième an, parce que c'est le moment de son Père. C'est tout ce qu'il faut savoir des choses du monde : que Dieu en dispose, et qu'elles roulent selon ses ordres. C'est pourquoi étant renvoyé au même Hérode, loin de contenter le vain désir qu'il avait de voir des miracles, il ne daigne pas même lui dire une parole ; et pour confondre la vanité et la curiosité des politiques du monde, il se laisse traiter de fou par Hérode et par sa cour curieuse, qui lui mettent par mépris un habit blanc, comme à un insensé ; il ne les reprend, ni ne les punit. C'est à la sagesse divine assez punir et assez convaincre les fous, que de se retirer du milieu d'eux, sans daigner s'en faire connaître, et les laisser dans leur aveuglement.

S'il n'est curieux ni des sciences ni des nouvelles du monde, il l'est encore moins des riches habits et des riches ameublements : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* (*Matth.* VIII, 20.) Il dort dans un bateau (*Marc.* IV, 38), sur un coussin étranger. Ne pensez pas lui prendre les yeux par des édifices éclatants : quand on lui montre ces belles pierres et ces belles structures du temple, il ne les regarde que pour annoncer que tout y sera bientôt détruit. (*Matth.* XXIV.) Il ne voit dans Jérusalem, une ville si superbe et si belle, que sa ruine qui viendrait bientôt, et au lieu de regards curieux, ses yeux ne lui fournissent pour elle que des larmes.

Enfin, pour combattre la concupiscence de la chair, il oppose au plaisir des sens un corps tout plongé dans la douleur, des épaules toutes déchirées par des fouets, une tête couronnée d'épines et frappée avec une canne par des mains impitoyables, un visage couvert de crachats, des yeux meurtris, des joues flétries et livides à force de soufflets, une langue abreuvée de fiel et de vinaigre, et par-dessus tout cela une âme triste jusqu'à la mort, des frayeurs, des désolations, et une détresse inouïe. Plongez-vous dans les plaisirs, mortels : voilà votre Maître abîmé, corps et âme, dans la douleur.

CHAPITRE XXXI.

De ces paroles de saint Jean : « Je vous écris, pères ; je vous écris, jeunes gens ; je vous écris, petits enfants. » — Récapitulation de ce qui est contenu dans tout le passage de cet apôtre.

En cet état de douleur, que nous dit Jésus autre chose si ce n'est ce que nous dit en son nom son disciple bien-aimé : *N'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde :* car je l'ai couvert de honte et d'horreur par ma croix ; n'en aimez pas les concupiscences, que j'ai déclarées mauvaises par ma mort.

Ne présumez point de vous-mêmes ; car c'est là le commencement de tout péché ; c'est par là que votre mère a été séduite, et que votre père vous a perdus.

Ne désirez pas la gloire des hommes ; car vous auriez reçu votre récompense, et vous n'auriez à attendre que d'inévitables supplices.

Ne vous glorifiez pas vous-même ; car tout ce que vous vous attribuez dans vos bonnes œuvres, vous l'ôtez à Dieu, qui en est l'auteur, et vous vous mettez en sa place.

Ne secouez point le joug de la discipline du Seigneur, et ne dites point en vous-même, comme un rebelle orgueilleux : *Je ne servirai point* (*Jer.* II, 20) : car si vous ne servez à la justice, vous serez esclave du péché, et enfant de la mort.

Ne dites point : *Je ne suis point souillé* (*Ibid.*, 23) ; et ne croyez pas que Dieu ait oublié vos péchés, parce que vous les avez oubliés vous-mêmes ; car le Seigneur vous éveillera en vous disant : *Voyez vos voies dans ce vallon secret. Je vous ai suivi partout, et j'ai compté tous vos pas.* (*Ibid.; Job* XIV, 16.)

Ne résistez point aux sages conseils, et ne vous emportez pas quand on vous reprend ; car c'est le comble de l'orgueil de se soulever contre la vérité, même lorsqu'elle vous avertit, et de regimber contre l'éperon.

Ne recherchez point à savoir beaucoup ; apprenez la science du salut : toute autre science est vaine ; et comme disait le Sage : *En beaucoup de sagesse, il y a beaucoup de fureur et d'indignation ; et qui ajoute la science ajoute le travail.* (*Eccle.* I, 18.)

Ne soyez point curieux en choses vaines, en nouvelles, en politiques, en riches habillements, en maisons superbes, en jardins délicieux : *Vanité des vanités, a dit l'*Ecclésiaste ; *vanité des vanités, et tout est vanité.* (I, 2.) *Malgré elle la créature est assujettie à la vanité*, et en est frappée ; mais elle doit gémir en elle-même, jusqu'à ce qu'elle ait secoué ce joug, et soit appelée *à la liberté des enfants de Dieu.* (*Rom.* VIII, 20, 21.)

N'aimez point à amasser des trésors, ni à repaître vos yeux de votre or et de votre argent ; car *où sera votre trésor, là sera votre cœur* (*Matth.* VI, 21) : et jamais vous n'écouterez l'Eglise qui vous crie de toute sa force, à chaque sacrifice qu'elle offre : *Sursum corda :* Le cœur en haut.

N'aimez point les plaisirs des sens ; n'attachez point vos yeux sur un objet qui leur plaît, et songez que David périt par un coup d'œil. (*II Reg.* XI, 2.)

Ne vous plaisez point à la bonne chair, qui appesantit votre cœur; ni au vin, qui vous porte dans le sein le feu de la concupiscence : *Sa couleur trompe*, dit le Sage (*Prov.* XXIII, 32), *dans une coupe; mais à la fin il vous pique comme une couleuvre.*

Ne vous plaisez point aux chants qui relâchent la vigueur de l'âme; ni à la musique amoureuse, qui fait entrer la mollesse dans les cœurs par les oreilles.

N'aimez point les spectacles du monde, qui le font paraître beau, et en couvrent la vanité et la laideur.

N'assistez point aux théâtres ; car tout y est comme dans le monde, dont ils sont l'image, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; on y rend les passions délectables, et tout le plaisir consiste à les réveiller.

Ne croyez pas qu'on soit innocent en jouant ou en faisant un jeu des vicieuses passions des autres; par là on nourrit les siennes. Un spectateur du dehors est au dedans un acteur secret. Ces maladies sont contagieuses; et de la feinte on en veut venir à la vérité.

Je vous l'écris, pères; je vous l'écris, jeunes gens; je vous l'écris, petits enfants, dit saint Jean. (*I Joan.* II, 13.) Il parle à trois âges : aux pères qui sont déjà vieux ou approchent de la vieillesse; aux jeunes gens, qui sont dans la force; et aux enfants.

Vieillards, qui, dans la faiblesse de votre âge, mettez votre gloire dans vos enfants, mettez-là plutôt à connaître celui qui est dès le commencement et à l'avoir pour votre père.

Jeunes gens, saint Jean vous parle deux fois. Vous vous glorifiez dans votre force ; et par vos vives saillies et vos fougues impétueuses vous voulez tout emporter : mais vous devez mettre votre gloire à vaincre le malin, qui inspire à vos jeunes cœurs tant de désirs, d'autant plus dangereux qu'ils paraissent doux et flatteurs.

Je dirai un mot aux enfants : et puis jeunes gens, dont les périls sont si grands, je reviendrai encore à vous. Petits enfants, c'est par tendresse que je vous appelle ainsi ; car je n'adresserais pas mon discours à ceux qui, dans le berceau, ne m'écouteraient pas encore. Je parle donc à vous, ô enfants, qui commencez à avoir de la connaissance. Dès qu'elle commence à poindre, connaissez votre véritable père, qui est Dieu : honorez-le dans vos parents, qui sont les images de son éternelle paternité : ayez sa crainte dans le cœur, et apprenez de bonne heure à vous laisser enseigner, corriger et conduire à sa sagesse.

Qu'on ne vous apprenne point à aimer l'ostentation et les parures : que la vanité ne soit en vous ni l'attrait ni la récompense du bien que vous faites : et surtout qu'on ne fasse point un jeu de vos passions. Parents, ne vous donnez point ces petites comédies dans vos familles; ces jeux, encore innocents, viennent d'un fond qui ne l'est pas. Les filles n'apprennent que trop tôt qu'il faut avoir des galants : les garçons ne sont que trop prêts à en faire le personnage. Le vice naît sans qu'on y pense, et on ne sait quand il commence à germer.

Enfin je reviens à vous, jeunes gens. Il est vrai, vous êtes dans la force : *Fortes estis* (*I Joan.* II, 14); mais votre force n'est que faiblesse, si elle ne se fait paraître que par l'ardeur et la violence de vos passions. Que la parole de Dieu demeure en vous ; vous commencez à l'entendre, commencez à la révérer. Vous voulez l'emporter sur tout le monde ; mais je vous ai déjà dit que celui sur qui il faut l'emporter, c'est le malin qui vous tente.

Tous ensemble, pères déjà avancés en âge, jeunes gens, enfants, Chrétiens tant que vous êtes, *n'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde :* car tout y est amour des plaisirs, curiosités et ostentation ; enfin un orgueil foncier, qui étouffe la vertu dans sa semence, et, ne cessant de la persécuter, la corrompt, non-seulement quand elle est née, mais encore quand elle semble avoir pris son accroissement et sa perfection.

CHAPITRE XXXII.

De la racine commune de la triple concupiscence, qui est l'amour de soi-même. — A quoi il faut opposer le saint et pur amour de Dieu.

Souvenons-nous, malheureux enfants d'Adam, qu'en quittant Dieu, en qui est la source et la perfection de notre être, nous nous sommes attachés à nous-mêmes ; et que c'est dans ce malheureux et aveugle amour que consiste la tache originelle, principalement dans cet amour de notre excellence propre : puisque c'est celui qui nous fait véritablement dieux à nous-mêmes, idolâtres de nos pensées, de nos opinions, de nos vices, de nos vertus même, incapables de porter, je ne dirai pas seulement les faux biens du monde qui nous maîtrisent et nous transportent, mais encore les vrais biens qui viennent de Dieu ; parce qu'au lieu de nous élever à celui qui les donne afin qu'on s'unisse à lui, nous nous y attachons, je ne sais comment, de même que s'ils nous étaient propres, ou que nous en fussions les auteurs. Notre libre arbitre, qui a trompé nos premiers parents, nous séduit encore : et parce que vous avez voulu, ô mon Dieu ! qu'il concourût à votre grande œuvre, qui est notre sanctification; sans songer que c'est vous, ô moteur secret ! qui lui inspirez le bon choix qu'il fait, il s'arrête, je ne sais comment, en lui-même, et croit être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien.

Mon Dieu, sanctifiez-nous, en vérité ; que nous soyons saints, non pas à nos yeux, mais aux vôtres : cachez-nous à nous-mêmes, et que nous ne nous trouvions plus qu'en vous seul.

Je me suis levé pendant la nuit avec David, *pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées.* (*Psal.* VIII, 4.) Qu'ai-je vu, ô

Seigneur ! et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie ! Le soleil s'avançait, et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés; les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée avec son croissant, d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil, en paraissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournait vers lui; tout le reste était obscur et ténébreux, et un petit demi-cercle recevait seulement dans cet endroit-là un ravissant éclat, par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de ce côté, elle reçoit une teinte de lumière; plus il la voit, plus sa lumière s'accroît. Quand il la voit tout entière, elle est dans son plein; et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaître; le faible croissant diminuait peu à peu; et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle fut comme absorbée. On voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil qui l'éclairait; mais un petit astre cédait au grand, une petite lumière se confondait avec la grande; et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme, quand vous l'éclairez. Elle n'est illuminée que du côté que vous la voyez; partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres, et quand ils se retirent tout à fait, l'obscurité et la défaillance sont entières. Que faut-il donc que je fasse, ô mon Dieu ! sinon de reconnaître de vous toute la lumière que je reçois? Si vous détournez votre face, une nuit affreuse nous enveloppe, et vous seul êtes la lumière de notre vie. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut; que craindrai-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie : de qui aurai-je peur?* (*Psal.* XXVI, 1.) Nous sommes de ceux à qui l'Apôtre a écrit : *Vous avez été autrefois ténèbres; mais maintenant vous êtes lumière en Notre-Seigneur.* (*Ephes.* V, 8.) Comme s'il eût dit : Si vous étiez par vous-mêmes lumineux, pleins de sainteté, de vérité et de vertu, et si vous étiez vous-mêmes votre lumière, vous n'auriez jamais été dans les ténèbres, et la lumière ne vous aurait jamais quittés. Mais maintenant vous reconnaissez, par tous vos égarements, que vous ne pouvez être éclairés que par une lumière qui vous vienne du dehors et d'en haut; et si vous êtes lumière, c'est seulement en Notre-Seigneur.

O lumière incompréhensible par laquelle vous illuminez tous les hommes qui viennent au monde ! et d'une façon particulière ceux de qui il est écrit : *Marchez comme des enfants de la lumière* (*Ibid.*, 8) : outre l'hommage que nous vous devons, de vous rapporter toute la lumière et toute la grâce qui est en nous, comme la tenant uniquement de vous qui êtes le vrai père des lumières, nous vous en devons encore un autre qui est que notre lumière, telle quelle, doit se perdre dans la vôtre et s'évanouir devant vous. Oui, Seigneur, toute lumière créée, et qui n'est pas vous, quoiqu'elle vienne de vous, vous doit ce sacrifice, de s'anéantir, de disparaître en votre présence, et disparaître principalement à nos propres yeux : en sorte que, s'il y a quelque lumière en nous, nous la voyions, non point en nous-mêmes, mais en celui que vous nous avez donné *pour nous être sagesse, et justice, et sainteté, et rédemption* (*I Cor.* I, 30, 31); afin *que celui qui se glorifie, se glorifie* non point en lui-même, mais uniquement *en Notre-Seigneur.* (*II Cor.* X, 17.)

Voilà, mon Dieu, le sacrifice que je vous offre, et l'oblation pure de la nouvelle alliance qui vous doit être offerte en Jésus-Christ et par Jésus-Christ dans toute la terre. Je vous l'offre, ô Dieu vivant et éternel ! autant de fois que je respire, je veux vous l'offrir; autant de fois que je pense, je souhaite de penser à vous, et que vous soyez tout mon amour : car je vous dois tout. Vous n'êtes pas seulement la lumière de mes yeux; mais si j'ouvre les yeux pour voir la lumière que vous leur présentez, c'est vous-même qui m'en inspirez la volonté.

O Seigneur ! de qui je tiens tout, je vous aimerai à jamais; je vous aimerai, ô Dieu ! qui êtes ma force. Allumez en moi cet amour : envoyez-moi du plus haut des cieux, et de votre sein éternel, votre Saint-Esprit, ce Dieu amour, qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme de tous ceux que vous sanctifiez : qu'il soit la flamme invisible qui consume mon cœur d'un saint et pur amour; d'un amour qui ne prenne rien pour soi-même, pas la moindre complaisance, mais qui vous renvoie tout le bien qu'il reçoit de vous.

O Dieu ! votre Saint-Esprit peut seul opérer cette merveille : qu'il soit en moi un charbon ardent, qui purifie de telle sorte mes lèvres et mon cœur, qu'il n'y ait plus rien du mien en moi, et que l'encens que je brûlerai devant votre face, aussitôt qu'il aura touché ce brasier ardent que vous allumerez au fond de mon âme, sans qu'il m'en demeure rien, s'exhale tout en vapeurs vers le ciel, pour vous être en agréable odeur. Que je ne me délecte qu'en vous, en qui seul je veux trouver mon bonheur et ma vie, maintenant et aux siècles des siècles. *Amen, Amen.*

III.

TRAITÉ DE L'USURE.

De tout ce qui a été dit en faveur de l'usure, je ne connais rien de meilleur ni de plus judicieux que ce qu'en a écrit Grotius, sur saint Luc, VI, 35.

Pour examiner s'il a raison, posons les propositions suivantes :

1re PROPOSITION.

Dans l'ancienne loi l'usure était défendue de frère à frère, c'est-à-dire d'Israélite à Israélite, et cette usure était tout profit qu'on stipulait ou qu'on exigeait au delà du prêt.

Cette proposition a deux parties : l'une fait voir l'usure interdite, l'autre détermine ce que c'est qu'usure : l'une et l'autre se prouvent par les mêmes passages.

Si vous prêtez de l'argent à mon pauvre peuple qui demeure au milieu de vous, vous ne lui serez point un créancier rigoureux, et ne l'opprimerez point par des usures. (*Exod.* XXII, 25.)

Si votre frère est appauvri et ne peut travailler, ne prenez point d'usure de lui, ni plus que vous lui avez donné. Craignez le Seigneur, afin que votre frère puisse demeurer avec vous : ne lui donnez point votre argent à usure, n'exigez point de surplus pour les grains que vous lui avez prêtés. Je suis le Seigneur qui vous ai tiré de la terre d'Egypte, etc. (*Lev.* XXV, 35, 36, 37, 38.)

Vous ne prêterez point à usure à votre frère, ni votre argent, ni votre grain, ni quoi que ce soit; mais seulement à l'étranger. Mais pour votre frère, vous lui prêterez sans usure ce dont il aura besoin, afin que le Seigneur bénisse votre travail dans la terre où vous allez entrer. (*Deut.* XXIII, 19, 20.)

Ces trois lois s'expliquent l'une l'autre. Par la première, Dieu semble défendre en général toute oppression par usure. Dans la seconde, il détermine plus particulièrement ce qu'il appelle oppression. Mais comme ces deux lois semblent ne parler que des pauvres, la troisième étend généralement la défense à tous les Israélites qu'elle appelle frères, et elle interprète que le mot de pauvre comprend tout homme qui a besoin, et qui est réduit à l'emprunt.

L'usure est donc défendue, non-seulement à l'égard de ceux qu'on appelle proprement pauvres, mais en général à l'égard de tout Israélite; et cela paraît par l'opposition que fait la loi du frère avec l'étranger. Car, ne permettant l'usure qu'à l'égard de l'étranger, il paraît que la défense s'étend à tout ce qui n'est pas tel, c'est-à-dire à tous les Israélites.

Il faudra voir dans la suite si ce différent traitement du frère et de l'étranger, n'est pas de ces choses que Dieu a accordées et souffertes à l'ancien peuple à cause de la dureté des cœurs, comme le divorce. (*Matth.* XIX, 8; *Marc.* X, 11.)

Le prophète Ezéchiel met parmi les œuvres commandées, de ne prêter point à usure et de ne prendre point de surplus (XVIII, 8, 9); et parmi les œuvres réprouvées et détestées, de donner à usure et de prendre du surplus. (*Ibid.*, 13, 17.)

Le même prophète compte ce crime parmi ceux qui attirent la vengeance de Dieu : *Vous avez reçu*, dit-il, *des usures et du surplus : vous avez été avare, et l'avarice vous a fait opprimer votre prochain, et vous m'avez oublié, dit le Seigneur.* (*Ezech.* XXII, 12.)

Il faut voir aussi ce qui est écrit. (*Psal.* XIV, 5; *Psal.* LIV, 12; *Psal.* LXXI, 14.)

Par là s'établit aussi en quoi consiste l'usure, puisque la loi détermine clairement que c'est le surplus, ce qui se donne au-dessus du prêt, ce qui excède ce qui est donné; et, selon notre langage, ce qui est au-dessus du principal.

A traduire de mot à mot selon l'hébreu, il faut appeler ce surplus *accroissement*, *multiplication*; et c'est ce que la loi appelle *usure* : c'est-à-dire tout ce qui fait que ce qu'on rend excède ce qu'on a reçu.

Les Juifs l'ont entendu ainsi.

Josèphe (*Antiq.*, lib. IV), à l'endroit où il explique le détail de la loi, propose en ces termes celle du *Deutéronome*, XXIII, 19 : « Qu'aucun Hébreu ne prête à usure aux Hébreux, ni son manger ni son boire. Car il n'est pas juste de se faire un revenu du malheur de son concitoyen ; mais de l'aider dans ses besoins, en croyant que c'est un assez grand gain d'avoir pour profit sa reconnaissance, et la récompense que Dieu donne aux hommes bienfaisants. » (C. 4, p. 127 de l'édition de Crespin, Genève, 1634.)

Il ne permet de gagner, en prêtant, que l'amitié de son frère reconnaissant, et la récompense que Dieu donne.

Philon parle dans le même sens.

« Moïse, » dit-il, « défend qu'un frère prête à usure à son frère, appelant frère, non celui qui est né des mêmes parents, mais en général son concitoyen, son compatriote; ne jugeant pas juste qu'on tire du profit de l'argent, comme on en tire des animaux qui font des petits. Il ne veut pas pour cela qu'on soit lent à bien faire ; mais qu'on ait les mains et le cœur ouverts, en songeant que la reconnaissance de celui qu'on oblige est une espèce d'usure, qui nous reviendra lorsque ses affaires seront en meilleur état. Que si l'on ne veut pas donner, qu'on prête du moins

volontiers, sans recevoir davantage que son principal. Car les pauvres, par ce moyen, ne seront point accablés, comme ils le seraient, étant contraints de rendre plus qu'ils n'ont reçu, et les créanciers ne souffriront aucune perte, se réservant ce qu'il y a de plus excellent, la bonté, la magnificence, la bonne réputation; car tous les trésors du roi de Perse ne peuvent pas égaler une seule vertu. » (Phil., *De charitate*, p. 701.)

Il paraît donc que les Juifs ont entendu que leur loi ne leur permettait de profiter de leurs prêts à l'égard de leurs frères, qu'en méritant leur reconnaissance, et qu'ils ont tenu injuste tout autre profit, tout, en un mot, ce qui excédait le principal.

IIe PROPOSITION.

L'esprit de la loi est de défendre l'usure, comme ayant en elle-même quelque chose d'inique.

Il n'y a qu'à considérer avec quelles choses elle est rangée dans les Psaumes et dans Ezéchiel.

Qui est celui, ô Seigneur! qui sera reçu dans vos tabernacles? Celui qui est sans tache et qui fait les œuvres de justice, qui dit la vérité, qui n'est point trompeur, qui ne fait point de mal à son prochain, qui ne blesse point sa réputation, qui rejette les malins et les abat, qui jure et ne trompe pas, qui ne donne point son argent à usure, et ne prend point de présents pour opprimer l'innocent. (*Psal.* XIV, 1 seq.)

Voilà les choses auxquelles est jointe l'usure, toutes défendues par le Décalogue, toutes portant en elles-mêmes une manifeste iniquité.

Le Psaume LIV décrit une ville injuste, et il dit qu'on y trouve la division, l'iniquité et la sédition, que l'usure et la tromperie se trouvent dans toutes ses places. (*Psal.* LIV, 10-12.)

Parmi les grandeurs du règne de Salomon, ou plutôt du règne de Jésus-Christ même, David compte qu'il délivrerait le pauvre d'oppression, et qu'il le rachèterait de l'usure et de l'iniquité. (*Psal.* LXXI, 12-14.)

Qu'on voie tous les péchés dont Ezéchiel fait le dénombrement, au chapitre XVIII, et parmi lesquels il range l'usure, on verra qu'il parle de choses mauvaises par elles-mêmes, non de celles qui sont mauvaises, parce qu'elles sont défendues, mais qui sont défendues comme ayant naturellement du mal en elles-mêmes.

L'homme juste, dit-il, *est celui qui ne prête point à usure, et ne prend point de surplus, qui retire sa main de l'iniquité, et qui rend un jugement droit entre l'homme et l'homme; et l'homme injuste est celui qui afflige le pauvre, qui fait des rapines, qui lève ses yeux aux idoles, et fait des abominations, qui donne à usure, et prend du surplus. Vivra t-il? Il ne vivra pas; puisqu'il a fait toutes ces choses détestables, il mourra de mort, son sang sera sur lui.* (*Ezech.* XVIII, 8, 12, 13.)

Il parle de même au chap. XXII : *Tu as pris des présents pour répandre le sang, tu as prêté à usure, et tu as pris du surplus : tu as opprimé ton prochain par ton avarice, et tu m'as oublié, dit le Seigneur*, etc. (*Ibid.*, 12, 13.)

Il ne faut pas s'étonner qu'il mette le meurtre et la violence avec l'usure, comme Caton qui disait : *Quid usuram facere? quid hominem occidere?*

Et qui regardera de près la parole même de la loi, verra que l'usure y est défendue comme inique par elle-même. Car les trois lois rapportées, à proprement parler, n'en faisant qu'une, et s'interprétant l'une l'autre, il paraît que l'oppression condamnée dans l'*Exode* est l'usure, plus clairement expliquée dans le *Lévitique* et dans le *Deutéronome*. Et la loi même marque en un mot, selon le style des lois, l'iniquité de l'usure, en disant qu'elle exige plus qu'elle ne donne.

C'est sur cela que les prophètes ont rangé l'usure parmi les choses mauvaises par elles-mêmes; et tel est l'esprit de la loi.

Les Juifs l'ont pris ainsi; et nous avons vu les passages de Josèphe et de Philon, qui condamnent l'usure, c'est-à-dire l'exaction de tout ce qui excède le principal, comme injuste et inhumain.

L'usure est donc une chose mauvaise par elle-même, selon l'esprit de la loi; et si la loi la permet à l'égard des étrangers, c'est une de ces permissions, ou plutôt de ces tolérances accordées à la dureté des cœurs.

Philon même l'entend ainsi. « Il est bon,» dit-il,« que tous ceux qui prêtent le fassent gratuitement à l'égard de tous les débiteurs. Mais parce que tout le monde n'a pas cette grandeur de courage, et qu'il y en a qui sont captifs des richesses, ou qui sont fort pauvres, le législateur a trouvé bon qu'ils donnassent ce qui ne les fâcherait pas. C'est pourquoi il ne leur est pas permis de faire avec leurs concitoyens ce profit qu'il leur a permis avec les étrangers. Il appelle les premiers frères, afin qu'on n'ait point de peine à leur faire part de ses biens, comme à des cohéritiers. Pour les autres, il les appelle étrangers, nom qui marque qu'il n'y a point de société avec eux, si ce n'est qu'ils prennent ce nom d'étranger pour signifier ceux qui ne sont point capables de ces vertus excellentes (comme les gentils) et par là ne méritent pas d'être admis dans l'étroite union avec son peuple. Car le gouvernement de ce peuple est plein de vertu par ses lois, qui ne permettent pas de reconnaître d'autre bien que celui qui est honnête. Or le profit de l'usure de soi est blâmable. Car celui qui emprunte n'est pas celui qui est dans l'abondance; mais celui qui est dans le besoin, et qui devient encore plus pauvre, ajoutant des usures au principal. Il se laisse prendre dans l'hameçon, comme les animaux niais, et le riche l'incommode, sous prétexte de le secourir. »

Il continue à montrer que l'usurier est trompeur, inhumain et odieux. Il croit donc

que l'usure est de soi blâmable et inique, permise seulement à ceux qui ne peuvent se mettre au-dessus de l'avarice, ou qui, étant fort pauvres, sont contraints de chercher toutes sortes de profits. Les choses permises ainsi sont celles que Jésus-Christ appelle *permises, à cause de la dureté des cœurs*, incapables d'entendre la véritable vertu. Et ce que dit Philon, qu'il n'y a point de société avec l'étranger, est encore une suite de cette dureté des cœurs. Car les Juifs ne comprenaient pas la société, ou plutôt la fraternité du genre humain, et regardaient tous les étrangers comme immondes et dignes de haine. Il fallait même nourrir en eux cette aversion, afin de les éloigner des idolâtries des étrangers et de leurs coutumes dépravées, auxquelles ils se portaient si facilement. Il semble donc qu'on peut dire que cette permission de l'usure est accordée à la dureté des Juifs; incapables de certains devoirs éminents de la vertu, et qu'il fallait séparer du commerce des gentils, dont ils prenaient si facilement les mœurs corrompues.

IIIe PROPOSITION.

Les Chrétiens ont toujours cru que cette loi contre l'usure était obligatoire sous la loi évangélique.

Cette proposition se prouve premièrement par les passages des Pères, et secondement par les canons.

Dans le passage de Tertullien, lib. IV *Contre Marcion*, chap. 24, 25, trois choses paraissent; l'une, que l'usure est tout ce qui excède le prêt. Car en expliquant ces mots d'Ezéchiel, *quod abundaverit non sumet*, il explique *fœnoris scilicet redundantiam, quod est usura*, où il prend manifestement *fœnus* pour le prêt, comme la suite le montre. L'autre, que la défense de l'usure donnée dans la loi mosaïque, n'était que pour préparer à donner encore plus libéralement dans l'Evangile: *quo facilius assuefaceret hominem ipsi quoque fœnori perdendo, cujus fructum didicisset amittere.* La troisième, que c'était ainsi que la loi préparait les esprits à la perfection évangélique: *Hanc didicimus operam legis fuisse procurantis Evangelio, quorumdam tunc fidem paulatim ad perfectum disciplinæ christianæ nitorem primis quibusque præceptis balbutientis adhuc benignitatis informabat.*

De là il paraît qu'il a regardé le précepte au sujet de l'usure, non comme particulier au peuple juif, ou comme aboli par l'Evangile; mais comme ajouté à un précepte plus excellent, auquel il préparait les voies: ce qui montre, non qu'il soit aboli, mais qu'il demeure l'un des moindres devoirs de la piété chrétienne.

Saint Cyprien, dans le livre des *Témoignages*, où il prouve par l'Ecriture tous les devoirs du Chrétien, montre qu'on ne doit point prêter à usure. Et pour faire voir qu'il entend que la loi ancienne est obligatoire parmi les Chrétiens, il n'allègue, pour prouver sa doctrine sur ce point, que le passage du psaume XIV, celui d'Ezéchiel, et celui du *Deutéronome*, auquel pourtant il n'ajoute pas ce qui regarde l'étranger. (Lib. III *Test.*, n. 48.)

Dans la Préface de ce livre III, il dit qu'il va proposer les préceptes divins qui forment la discipline chrétienne.

Apollonius, qui vivait du temps de Tertullien, compte l'usure parmi les choses dont il se sert pour disputer la qualité de prophète à Montanus et à Priscilla: « Est-ce, » dit-il, « le procédé d'une prophétesse de se parfumer les cheveux, de se farder le visage, de vouloir être aimée, de jouer aux dés et à d'autres jeux de hasard, et de prêter son argent à usure? » (Euseb., lib. III.)

Il condamne l'usure en termes généraux aussi bien que les jeux de hasard, et les parures immodestes et affectées.

Clément Alexandrin parle de l'usure, et de la loi de Moïse qui la défend, ne jugeant pas juste, dit-il, de tirer usure de ses biens. Il montre ensuite que la seule usure qui n'est pas injuste, est celle qu'on tire de Dieu. De ce passage suivent deux choses: la première qu'il croit que cette loi de Moïse est en vigueur parmi les Chrétiens; la seconde, que l'usure y est prohibée comme injuste. (Clem. Alex., *Strom.*, lib. II.)

Lactance, cité par Grotius, parle très-précisément de cette matière: *Pecuniæ, si quam crediderit, non accipiat usuram, ut et beneficium sit incolume quo succurrat necessitati, et abstineat se prorsus alieno. In hoc enim officii genere debet suo esse contentus, quem oporteat alias ne proprio quidem parcere, ut bonum faciat. Plus autem accipere quam dederit, injustum est.*

Il dit tout en peu de mots. Il détermine que l'usure est tout ce qui excède ce qu'on a donné: il fait voir en quoi consiste l'injustice de l'usure: il montre que le Chrétien, qui doit être préparé à donner du sien, ne doit point avoir de peine à n'exiger rien au delà. Il parle généralement, et ne laisse aucun moyen d'échapper, pour peu qu'on considère ses paroles.

Saint Basile traite amplement de l'usure sur ce verset du psaume XIV: *Qui pecuniam suam*, etc., et il confirme tout ce qu'il dit par le passage d'Ezéchiel et par celui de la loi. Il se sert aussi du passage du psaume LIV. Il paraît, par son discours, premièrement, qu'il croit ces défenses de l'ancienne loi obligatoires dans la nouvelle; secondement, qu'encore qu'il s'étende sur les excès de l'usure, il n'en blâme pas seulement l'excès, mais qu'il condamne l'usure généralement, aux termes d'Ezéchiel et de la loi de Moïse, c'est-à-dire tout le surplus, qu'il appelle un fruit de l'avarice; troisièmement, qu'il dit expressément que les noms qui signifient ceux qui prennent cent et ceux qui prennent dix sont des noms horribles; par où il montre qu'il a horreur même de l'usure de cent permise par la loi romaine; quatrièmement, qu'il prend soin de découvrir ce qu'il y a d'injuste dans

l'usure, qui est de tirer plus qu'on n'a donné ; et qu'il oblige à se contenter du profit que Dieu donne (2443).

Saint Epiphane, dans l'épilogue qu'il ajoute au livre *Des hérésies*, dit que l'*Eglise condamne l'injustice, l'avarice, l'usure.* Voilà en quel rang il la met.

Saint Jérôme, sur le chapitre XVIII d'Ezéchiel, n'enseigne pas seulement que l'usure est défendue aux Chrétiens en vertu de ce passage ; mais il va au-devant de toutes les objections. Il détermine précisément avec Ezéchiel, que l'usure est tout ce qu'on exige au delà du prêt. Il avertit que celui qui emprunte en cela est pauvre ; et exclut l'usure de tous les prêts en termes si généraux, qu'il ne s'y peut rien ajouter.

Saint Jean Chrysostome, hom. 57 *sur saint Matthieu*, convainc les usuriers de tous côtés. Il appelle les contrats usuraires les *obligations d'iniquité*, dont parle Isaïe, LVII.

Pour faire voir combien ce négoce est indigne des Chrétiens, il remarque qu'il était déjà défendu, même sous la loi de Moïse ; montrant par là qu'il l'est beaucoup plus sous l'Evangile.

Il accuse l'usure d'être inhumaine, parce qu'elle vend l'humanité et la douceur.

Il dit qu'elle a toujours une violence secrète, quoiqu'elle se couvre du prétexte de faire plaisir. Par là il répond à ceux qui disent que le prêt usuraire est juste, parce que celui à qui on le fait en est content. Il montre qu'il entre par nécessité dans un tel contrat, et il allègue l'exemple d'Abraham, quand, pour sauver sa vie, il laissa sa femme entre les mains des Egyptiens. Il ajoute qu'il est inhumain de se faire encore remercier pour une injustice.

Il détermine ce que c'est qu'usure, en disant que c'est recevoir plus qu'on ne donne. « Vous demandez, » dit-il, « plus que vous n'avez prêté ; et vous faites payer comme dû ce que vous n'avez pas donné. »

Il répond à ceux qui se couvraient de l'autorité de la loi civile, qu'il appelle la loi du dehors : « Ne m'alléguez point, » dit-il, « la loi du dehors. Car le publicain observe ces lois, et toutefois il est puni ; ce qui nous arrivera, si nous ne cessons d'opprimer les pauvres et de négocier un profit fondé sur leur indigence. » Il appelle manifestement une oppression, l'usure que permet la loi romaine ; et néanmoins il se sert de l'autorité de cette loi et du sentiment public, pour montrer que l'usure est une ordure que la loi même romaine défend aux magistrats et aux sénateurs. « Quelle honte, » dit-il, « de ne pas juger indigne du ciel, ce qui est une exclusion pour le sénat ! »

Ce passage sert à faire voir que l'Eglise ne croyait pas que la permission de la loi civile suffît toujours pour assurer la conscience ; et saint Augustin fait une semblable réponse sur le sujet du divorce permis par les lois romaines. « Cela, » dit-il, « est permis dans la cité mondaine, et non dans la cité de notre Dieu. »

Le droit romain avait dans son origine beaucoup de choses iniques, que la loi de Dieu réprouvait. Les premiers empereurs chrétiens n'ont pas d'abord réformé ces points, parce qu'il y avait encore beaucoup de païens qui se servaient de ce droit. Leurs successeurs, qui ont trouvé ces lois établies n'y ont pas touché : c'est pourquoi il est demeuré dans le Droit romain beaucoup de choses que la loi de Dieu n'approuve pas.

On peut maintenant entendre un passage de saint Chrysostome, où il appelle l'usure centième légitime, ἔννομος. Il paraît que ce légitime est dit tel, à l'égard des lois du dehors, c'est-à-dire des lois civiles, mais non à l'égard de la loi de Dieu ; et cette usure centième est expressément rejetée par saint Chrysostome dans l'homélie alléguée.

Saint Ambroise a fait un traité entier contre l'usure. C'est tout son *Commentaire sur le livre de Tobie.*

Au chapitre 2. Le prêt où l'on cherche de l'usure est mauvais. « C'est un prêt exécrable de donner son argent à usure, contre la défense de la loi. »

Voilà la loi alléguée comme obligatoire dans le christianisme.

Au chapitre 3. « Il ne donne qu'une fois, et exige souvent, et il fait qu'on lui doit toujours. Un malheureux s'acquitte d'une moindre dette, il en contracte une plus grande. Voilà vos bienfaits, ô riches ! vous donnez moins et vous exigez davantage : telle est votre humanité, de dépouiller, dans le temps même que vous soulagez. »

Au chapitre 4. « Qu'y a-t-il de plus injuste que vous, qui n'êtes pas même contents de recevoir le principal ? Vous appelez débiteur, celui qui vous a payé plus qu'il n'a reçu. »

Au chapitre 9 il condamne l'usure que la loi civile appelle centième, c'est-à-dire la plus légitime et la plus permise. Il l'appelle la centième qui donne la mort, qu'il oppose au centuple que donne la terre, et à la centième brebis que le bon pasteur va chercher. « Dans l'une, » dit-il, « est le salut, dans l'autre est la mort. »

Au chapitre 12. « L'offre est douce, l'exaction est inhumaine ; mais la douceur qui paraît dans l'offre, fait voir la cruauté de l'exaction. »

Au même chapitre il décrit le triste enfantement de l'usure, et condamne encore la centième.

Au chapitre 13 il montre que l'usure est insatiable et s'étend jusqu'à l'infini.

Cela est si vrai, qu'il a fallu que la loi civile y donnât des bornes. Mais à regarder le fond de l'usure, la raison qui l'a fait faire

(2434) BASIL., *Hom. in psal.* XIV, t. I.

va à l'infini, ce qui enferme une manifeste iniquité.

Au chapitre 14 il refute ceux qui croient que l'usure n'est qu'en argent, et il détermine ce que c'est qu'usure. « L'usure, » dit-il, « enferme les vivres; l'usure enferme les habits; tout ce qui est ajouté au principal est une usure. Quelque nom que vous lui donniez, c'est une usure. Si la chose est permise, que ne lui donniez-vous son nom? Pourquoi cherchez-vous un prétexte? pourquoi demandez-vous du profit? »

Au chapitre 15 il appuie sur l'autorité de la loi et sur ce qu'elle permet l'usure envers l'étranger et l'Amalécite, auquel on peut faire la guerre, qu'on peut tuer. «Vous pouvez,» dit-il,« exiger l'usure de celui qu'il vous est permis de tuer. » Et encore: « L'usure centième vous vengera d'un tel homme. » Il condamne encore l'usure centième, c'est-à-dire celle que permet la loi romaine.

Je trouve plus vraisemblable, avec Grotius, que l'étranger mentionné dans la loi, est en général celui qui est opposé au frère, c'est-à-dire à l'Israélite; quoique j'ai ouï dire à des gens fort doctes dans les écrits des rabbins, que plusieurs d'eux ont entendu l'étranger comme saint Ambroise.

Quoiqu'il en soit, saint Ambroise a raison certainement dans la suite, quand il dit que nos frères, au sens de la loi, sont premièrement tous ceux qui ont la même foi, et ensuite tous les Romains.

Il produit le passage du *Lévitique*, et assure que cette ordonnance divine exclut généralement tout ce qui est ajouté au sort.

Il appuie encore son sentiment par le psaume XIV, et par le passage d'Ezéchiel. où il remarque que le prophète met l'usure avec l'idolâtrie. « Voyez,» dit-il, « comment il joint l'usurier avec l'idolâtre, comme s'il voulait égaler ces crimes. »

Au chapitre 16 il remarque que Notre-Seigneur (*Luc.* VI), a dit que les pécheurs prêtent aux pécheurs pour recevoir: et par le nom qu'il leur donne, il conclut que c'est un péché.

On voit donc qu'il prend ici le mot de *fœnerari*, dont se sert l'Evangile, pour prêter à usure; et en effet il dit: *Fœneratorum vos delectat et usurarum vocabulum.*

Il dit encore ailleurs: Vous ne donnerez point votre argent à usure, parce qu'il est écrit que celui qui ne l'y donne pas demeurera dans la maison du Seigneur: car celui-là est un trompeur, *supplantator*, qui recherche les profits de l'usure. Il poursuit: *Vir christianus si habet, det pecuniam quasi non recepturus, aut certe sortem quam dedit recepturus.* CERTE, *tout au plus.* Il continue: *Alioquin decipere istud est, non subvenire.* Ce n'est donc pas un simple conseil, car il s'agit d'éviter un péché, c'est-à-dire la tromperie. *Quid enim durius quam ut pecuniam tuam non habenti, et ipse duplum exigas? Qui simplum non habuit unde solveret, quomodo duplum solvet.* Il fait allusion à la loi romaine, qui ne permet plus d'exiger l'usure, quand elle a égalé le principal; et il dit que cela même est inique, pour montrer que quand il condamne l'usure, il a en vue la loi romaine. Il marque après les inconvénients de l'usure: *Populi sæpe conciderunt fœnore, et ea publici exitii causa extitit;* c'est-à-dire que, selon lui, l'usure a tout ce qui rend une chose mauvaise, inique en elle-même et dans ses effets.

Saint Augustin serm. 2 *sur le psaume* XXXVI, *Noli æmulari*, 26: *Si fœneraveris homini, id est, mutuam tuam pecuniam dederis, a quo aliquid plus quam dedisti expectes accipere, non pecuniam solam, sed aliquid plus quam dedisti, sive illud triticum sit, sive linum, sive oleum, sive quodlibet aliud; si plus quam dedisti expectas accipere, fœnerator es, et in hoc improbandus, non laudandus. Quid ergo, inquis, facio ut sim utilis fœnerator? Minus vult dare et plus accipere: hoc fac et tu da modica, accipe magna; da temporalia; accipe æterna.*

Sur le psaume LIV, 11, il dit que l'usure est publique, que l'usure est un art, que c'est un métier, qu'on ne le cache pas, que les usuriers font un corps: et cependant il la condamne. C'est qu'il sait et qu'il dit souvent qu'on ne peut pas toujours réprimer les abus; et qu'il y en a qui sont autorisés dans le siècle, que l'Eglise ne laisse pas de condamner. C'est pourquoi, dans l'épître 54, *à Macédonius*, après avoir dit que les lois et les juges contraignent de payer les usures, il ne laisse pas de dire que les choses qui en proviennent sont mal possédées, et qu'il les faudrait restituer. *Hæc male utique possidentur, et vellem ut restituerentur; sed non est quo judice repetantur.* Il paraît donc que l'usure, même celle qu'on appelle légitime dans le Droit romain, est condamnée par saint Augustin, qui l'appelle dans le même lieu, le meurtre des pauvres. Et pour faire voir qu'il ne donne pas ce nom à l'usure excessive, c'est que celle qu'il improuve est la légitime, selon les lois romaines, montrant par là au Chrétien qu'il doit régler sa conscience sur d'autres lois que sur les lois civiles.

Théodoret, *sur le psaume* XIV, allègue contre l'usure le verset 5 de ce psaume: «Que le serment confirme la vérité: que l'avarice ne souille point les richesses; or l'usure en est une espèce. » Et concluant son commentaire sur le même psaume, il dit que les choses qui y sont comprises ne nous conviennent pas moins qu'aux anciens; parce qu'outre la loi ancienne, nous avons encore reçu la nouvelle et une plus grande grâce.

Il est donc bien éloigné de croire que la loi ancienne contre l'usure ne soit point en vigueur parmi nous.

Et sur le verset 14 du psaume LXXI: *Ex usuris et iniquitate*, etc., Theodoret appelle l'usure avarice. Car même, dit-il, l'ancienne loi l'appelle ainsi; et il produit les passages de la loi ancienne. Et notez qu'il mon-

tre à la tête de ce psaume, qu'il ne peut s'expliquer à la lettre que de Jésus-Christ, et il interprète de lui nommément ce verset et le précédent.

Il est temps de proposer les canons, et premièrement celui de Nicée, qui dépose les clercs qui rechercheront les sales gains de l'avarice, en prêtant à usure, contre le précepte divin porté dans ces paroles du psaume: *Qui pecuniam suam non dedit ad usuram.*

Grotius prend mal ce canon et les autres semblables, quand il dit que ce n'est qu'aux clercs, obligés par leur état à plus de perfection que l'usure est interdite par les lois de l'Eglise. L'esprit du concile n'est pas de défendre aux clercs l'usure, quoique permise aux autres; mais de marquer la peine ordonnée contre les clercs qui pratiquent une chose mauvaise de soi, et défendue par la loi de Dieu.

Il n'y a qu'à lire les paroles du concile: *Quoniam multi clerici avaritiæ turpia lucra sectantes, obliti sunt divini præcepti, quod est :* QUI PECUNIAM SUAM NON DEDIT AD USURAM, *fœnerantes centesimas exigunt.* (*Conc. Nic.*, can. 18.)

On voit donc que l'esprit du concile n'est pas de faire une nouvelle défense de l'usure; mais, en la supposant un gain injuste défendu par la loi de Dieu, de chasser du clergé ceux qui la font.

Et remarquez que c'est la centième usure en argent et la sescuple dans le reste, qui est jugée dans ce canon prohibée par la loi de Dieu; c'est-à-dire l'usure la plus approuvée, tant en argent que dans les autres, puisque c'est celle que la loi autorisait.

Que si le concile ne parle point des laïques et n'ordonne point de peine contre eux, ceux qui sont tant soit peu versés dans l'antiquité, savent qu'il y a beaucoup de crimes contre lesquels les canons n'ordonnent point de peines, laissant la chose à régler, ou par la coutume de chaque Eglise, ou par la prudence des évêques.

Et que l'esprit du concile de Nicée soit tel que je le dis, les autres lois ecclésiastiques le font assez voir.

Le grand Pape saint Léon, dans son Epître décrétale aux évêques de Campanie, etc., dit: *Neque hoc prætereundum duximus, quosdam lucri turpis cupiditate captos, usurariam exercere pecuniam et fœnore velle ditescere.* Voilà déjà l'usure un lucre malhonnête: *Quod non dicam in eos qui in clero sunt, sed in laicos cadere, qui Christianos se dici cupiunt, condolemus.* L'usure lui paraît donc condamnable dans tous ceux qui se disent Chrétiens. A la fin pourtant il ne prononce de peine que contre les clercs, et nous montre que ce n'est pas l'esprit de l'Eglise de restreindre le mal de l'usure dans le clergé seul, où elle ordonne des peines précises. (LEO. epist. 3, cap. 3.)

Entendons au contraire que c'est l'usure défendue aux clercs, et par conséquent la plus légitime, qui est défendue par la loi de Dieu à tous les Chrétiens; et le même Pape l'explique précisément dans le chapitre suivant, où il ne souffre d'autre usure au Chrétien qui prête, que la récompense éternelle: *Fœnus autem hoc solum aspicere et exercere debemus, ut quod hic misericorditer tribuimus, ab eo Domino, qui multipliciter*, etc., *recipere valeamus.* (*Ibid.*, cap. 4.)

Dans le premier concile de Carthage, Abundantius rapporte qu'on avait défendu l'usure aux clercs dans le concile de sa province, et demande que le concile général d'Afrique confirme cette ordonnance. Gratus, évêque de Carthage et président du concile, auquel apparemment on n'avait point parlé de cette proposition pour l'apporter au concile toute digérée, dit que les choses nouvelles ou obscures et générales ont besoin d'être digérées. *Cæterum*, ajoute-t-il, *de quibus apertissime divina Scriptura sanxit, non differenda sententia est, sed potius exsequenda; adeoque quod in laicis jure reprehenditur, id multo magis oportet prædamnari.* Sur quoi tous les Pères s'écrient: *Universi dixerunt : Nemo contra Evangelium, nemo contra prophetas impune facit.*

Ce canon du concile I de Carthage se trouve dans le code des conciles d'Afrique latin et grec.

Voici ce que nous lisons dans le code latin des canons africains: *Aurelius episcopus dixit : Avaritiæ cupiditas, quam rerum omnium malarum matrem esse nemo est qui dubitet, proinde inhibenda est, ne quis alienos fines usurpet, nec omnino cuiquam clericorum liceat de qualibet re fœnus accipere.* (*Codex can. Eccl. Afric.*, JUSTELL., p. 144.)

L'usure est donc défendue, selon ce concile, comme un des fruits de cette avarice qui est la mère de tous les maux, comme étant répréhensible même dans les laïques, et à plus forte raison dans les clercs; enfin, comme défendue manifestement par l'Ecriture, et réprouvée par l'Evangile et par les prophètes, d'un commun consentement de tous les Pères.

Après cela on ne peut douter que le concile n'ait cru que les défenses des prophètes regardent les Chrétiens comme les Juifs, que l'Evangile les confirme, et que l'usure défendue aux clercs, c'est-à-dire toute usure généralement, et même la plus légitime, répugne aux lois chrétiennes.

Il y a d'autres canons qui ne parlent que des clercs; mais ceux que j'ai rapportés font voir quel était l'esprit de tous les autres et de l'Eglise.

Et je voudrais que Grotius, qui tâche d'affaiblir celui de Carthage, l'eût davantage considéré.

Il veut, premièrement, que le *répréhensible* ne veuille pas dire ce qui absolument est blâmable, mais ce qui est sujet à être blâmé; secondement, il remarque que, dans le même concile, il est défendu aux clercs de faire les affaires des autres, et autres choses qui ne sont pas mauvaises, mais indécentes à ceux dont la profession est plus parfaite. Il nous cite le grec du canon pour affaiblir le mot *répréhensible*; et il aurait aussi bien fait de nous citer le latin, qui est

l'original. Mais toutes ses réflexions tombent par terre par ce seul mot : ce concile ne rejette pas l'usure comme exposée au blâme, ni comme indécente à certaines professions ; mais comme réprouvée par l'Evangile et par les prophètes : ce qu'il ne dit point du tout à l'égard de ceux qui font les affaires des autres.

Et ce que dit Grotius, qu'il n'a trouvé aucun canon qui prive de la communion généralement tous les usuriers, montre qu'il n'avait pas lu, ou qu'il ne se souvenait pas du concile illébéritain (2444) où, après avoir défendu l'usure aux clercs, sous peine de déposition, il ajoute : *Si quis etiam laicus accepisse probatur usuras, et promiserit correptus se jam cessaturum, placuit ei veniam dari : si vero in ea iniquitate duraverit, ab Ecclesia sciat se esse projiciendum.* (Can. 20.)

Il faut compter parmi les canons, les épîtres canoniques de saint Basile à Amphilochius. Là ce Père détermine qu'on peut recevoir au sacerdoce celui qui a prêté à usure, s'il promet de donner aux pauvres ce profit injuste, et d'éviter dorénavant cette maladie. (Bas., epist. 1, *Ad Amphil.*, cap. 14.)

Saint Grégoire de Nysse, son frère, dans l'Epître canonique à Létoïus, dit qu'il ne sait pourquoi les Pères n'ont point ordonné de remède, c'est-à-dire de peine canonique, à l'avarice, que l'Apôtre appelle une idolâtrie. Il compte parmi ses fruits et parmi les choses défendues par l'Ecriture, le surplus et l'usure. (Can. 6.)

Remarquez que tous les anciens parlent de l'usure selon la notion de la loi civile, et la réprouvent généralement, même celle qui était permise par la loi impériale, même celle qu'on exigeait par des contrats, même celle qu'on défendait au clergé sous peine de déposition, et en expliquant que l'usure est ce qui excède le principal.

Il ne faut donc pas s'étonner si le maître des Sentences, et tous les théologiens après lui, défendent l'usure sous cette même notion, ni si Gratien n'en donne point d'autre dans son décret, et en soutient la défense, ni si l'Eglise romaine, fidèle interprète et dépositaire de la tradition, a confirmé constamment cette doctrine.

Gratien cite du concile d'Agde cette définition de l'usure : *Usura est ubi amplius requiritur quam datur.* (C. 14, q. 3, c. *Usura.*)

Il cite aussi les passages de saint Augustin, de saint Jérôme et de saint Ambroise, et les autres, par lesquels il fixe la notion de l'usure telle qu'elle a été ici donnée, et en marque la condamnation.

Il n'y a qu'à lire, dans les Décrétales, le titre XIX du livre V, pour voir quelle a été sur ce point la sévérité des Papes et de l'Eglise romaine. Tout ce titre fait voir qu'ils prennent l'usure dans la notion expliquée ici, c'est-à-dire pour tout ce qui excède le sort. Dans le chap. *Consuluit*, qui est d'Urbain III, ce Pape consulté si celui-là doit passer pour usurier qui prête avec dessein, quoique sans contrat, de recevoir plus que son principal, *plus sua sorte*, et sur d'autres cas d'usures palliées, il réprouve généralement toutes ces pratiques ; parce que, dit-il, *Omnis usura et superabundantia prohibetur in lege.* Et encore : *Quia quid in his tenendum sit, ex Evangelio Lucæ manifeste cognoscimus, in quo dicitur :* DATE MUTUUM, NIHIL INDE SPERANTES ; d'où il conclut que de telles gens font mal, *ex intentione lucri quam habent*, et sont tenus à restitution.

Dans le chapitre *Plures*, qui est du concile de Tours, tenu par Alexandre III, le gain des usures est appelé détestable, et le cas proposé fait voir qu'il ne s'agit ni de l'usure excessive, ni de l'usure envers les pauvres, mais de l'usure généralement selon la notion proposée, qui a toujours été celle que l'Eglise romaine a eue en vue avec toute l'antiquité.

Le chap. *Quia*, qui est du concile de Latran sous le même Pape, dit que l'usure est condamnée par l'un et l'autre Testament, défend de recevoir les oblations des usuriers, les prive des sacrements et de la sépulture ecclésiastique.

Le même Pape répète encore dans le chapitre *Super eo*, que l'usure est condamnée dans l'un et dans l'autre Testament.

Dans le *Sexte*, liv. V, tit. V, on trouve deux constitutions qui sont de Grégoire X, dans le concile de Lyon, qui confirment expressément celles du concile de Latran, et ordonnent des peines encore plus sévères.

Dans la Clémentine *Ex gravi, de usuris*, lib. V, le concile de Vienne définit que l'usure est contraire à tout droit divin et humain : et dans le chap. *Sane si quis*, l'opinion de ceux qui disent que l'usure n'est pas péché est appelée une erreur, et il y est ordonné que celui qui soutiendra cette opinion sera puni comme hérétique. Tout cela se dit, *Sacro approbante concilio* (c'était le concile de Vienne, qui est général).

Personne dans l'Eglise n'a jamais réclamé contre ces décrets : au contraire, on s'y est soumis comme on a toujours fait aux choses résolues par la tradition, par les conciles même généraux, et par les décrétales des Papes acceptées et autorisées du consentement unanime de toute l'Eglise.

Ç'a donc toujours été l'esprit du christianisme de croire que la défense de l'usure portée par la loi était obligatoire sous l'Evangile, et que Notre-Seigneur avait confirmé cette loi.

IVe PROPOSITION.

Non-seulement la défense de l'usure portée dans l'ancienne loi subsiste encore, mais elle a dû être perfectionnée dans la loi nouvelle, selon l'esprit perpétuel des préceptes évangéliques.

Il n'y a qu'à lire le chap. V de saint Matthieu, et le VIe de saint Luc, pour voir que

(2444) Ou d'Elvire.

l'esprit de la loi nouvelle est de perfectionner toutes les lois de l'ancienne, qui regardent les bonnes mœurs.

Notre-Seigneur pose pour fondement, que *si notre justice n'est plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, nous n'entrerons pas dans le royaume des cieux.* (*Matth.* v, 20.)

Il va ensuite à perfectionner toute la doctrine des mœurs. Si donc la défense de l'usure, par la tradition commune des Juifs et des Chrétiens, regarde la perfection des mœurs; si elle regarde la perfection de la justice, en défendant de recevoir plus qu'on ne donne; si elle regarde la fraternité qui doit être entre ceux qui sont participants de la même religion, et qui sont tous ensemble enfants de Dieu, un Chrétien peut-il penser que sa justice soit au-dessus de celle des pharisiens, quand il voit le pharisien se défendre la moindre usure sur son frère, pendant qu'il se la croit permise?

Le précepte de la charité, le précepte de l'aumône, le précepte de pardonner, se trouve dans l'ancienne loi aussi bien que celui de l'usure, qui dérive du même principe. Comme donc tous les autres préceptes sont, non relâchés, mais perfectionnés dans la loi évangélique, il en faut dire autant de celui contre l'usure.

Or cette perfection consiste en deux choses. L'une, que le Chrétien dans les mêmes cas doit plus aimer son frère, plus aimer, plus pardonner que le Juif, et par la même raison moins donner à usure : autrement la justice de la loi l'emporterait. L'autre, c'est que l'obligation s'étend à plus de personnes.

Et la loi de la charité fraternelle nous doit servir de lumière pour connaître cette nouvelle perfection que reçoivent sous l'Evangile tous les préceptes des bonnes mœurs.

Les Juifs ne connaissaient pas que le précepte de la charité s'étendait à tous les hommes. Ils ne croyaient pas que les infidèles pussent jamais être compris sous le nom de prochain et de frère : et c'est pourquoi ce docteur de la loi, qui se voulait justifier lui-même, demandait à Notre-Seigneur : *Quel est mon prochain?* (*Luc.* x, 29.) Car comme nous avons dit, il convenait à la dureté du peuple juif de nourrir en quelque sorte son aversion pour les étrangers, de peur que, par la pente universelle du genre humain, il ne fût entraîné à leurs coutumes impies. Mais Jésus, qui était venu pour être le Sauveur de tous, et pour rompre la paroi de la division, en sorte que dorénavant il n'y eût plus ni gentil, ni Juif, ni Scythe, ni Grec, ni Barbare, et que tout fût en lui, non-seulement un même peuple, mais un même corps, nous apprend que tout homme est notre prochain, sans même excepter le Samaritain, c'est-à-dire celui des étrangers qui était le plus haïssable. (*Ibid.*, 37.)

Selon ces principes, il faut entendre, que l'usure n'est pas seulement défendue dans les mêmes cas, c'est-à-dire envers tous ceux de même croyance, comme elle l'était aux Juifs, mais encore envers tous les hommes.

Ainsi le précepte contre l'usure subsiste parmi les fidèles dans toute sa vigueur, en retranchant seulement ce qui n'a été accordé qu'à cause de la dureté des cœurs, c'est-à-dire la liberté de l'exercer envers l'étranger.

Et l'exemple du mariage nous doit faire voir quel est en cela l'esprit de la loi nouvelle. Car, loin de retrancher les obligations de la chasteté conjugale, elle n'en ôte que ce qui a été donné à la dureté des cœurs, comme le divorce. Ainsi, dans le précepte contre l'usure, tout ce qui regarde la fraternité, subsiste; et il est seulement déclaré que la fraternité s'étend à tous les hommes.

Le passage de saint Luc, vi, 35, *Nihil inde sperantes*, le fait assez voir.

Il reçoit diverses explications, qu'il est bon d'examiner.

Quelques interprètes, parmi lesquels il faut compter quelques Pères, veulent que l'intention de ce précepte est de dire qu'il faut prêter, quand même on n'espérerait pas de recevoir son principal; ce qui se devrait entendre, selon l'interprétation du précepte de l'aumône, quant à la disposition du cœur, et quant à l'exécution, autant que nos facultés et nos autres obligations le permettent.

Mais cette interprétation ne s'accorde guère avec toute la suite du passage. Car prêter sans prétendre recevoir sa dette, ne diffère en rien de l'aumône ni du pardon. Or il s'agit ici du prêt proprement dit, en tant qu'il est distingué du don. Et Notre-Seigneur ayant réglé dans les préceptes précédents, ce qui regarde l'aumône, il fallait qu'il réglât aussi ce qui regarde le prêt. En effet, pesons ces paroles : *Les pécheurs prêtent aux pécheurs, pour recevoir choses égales*, vers. 34. Si, par choses égales, il entend le sort principal, et qu'il veuille dire qu'on prête sans dessein de le retirer, qu'on me dise en quoi cela diffère du don? J'entends donc, par choses égales, non le principal, mais le profit qu'on prétend tirer de son prêt; l'intention de l'usurier n'étant pas seulement de recevoir son principal, mais de l'augmenter et de le doubler. Car les lois romaines, qui permettaient l'usure, la bornaient au double du capital, et défendaient de la continuer, quand par la suite du temps elle l'avait égalé. C'est ce que défend ici Notre-Seigneur. *Les pécheurs*, dit-il, *prêtent ainsi aux pécheurs;* c'est-à-dire les publicains aux publicains, et les gentils aux gentils. Mais je ne veux pas que mes disciples prêtent de la sorte, ni qu'ils fassent de tels profits. Et la suite fait bien paraître que c'est là son intention. *Prêtez*, dit-il, *n'espérant rien de là. Inde*, μηδὲν ἀπελπίζοντες.

Il ne dit pas, n'espérant pas de recevoir votre principal, mais n'espérant rien de là;

c'est-à-dire manifestement, renonçant au profit que votre prêt vous pouvait produire selon les lois ordinaires.

Grotius donne une autre explication à ce passage, et prétend, avec Casaubon, que ce précepte regarde une coutume des Grecs, qui, lorsqu'il était arrivé quelque accident à quelqu'un, comme quand sa maison avait été brûlée, ou quand il avait fait par malheur quelque grande perte, lui prêtaient de l'argent à la pareille, c'est-à-dire à condition ou dans le dessein qu'il leur en ferait autant dans un accident semblable. Mais comme nous ne voyons rien de cela dans les coutumes des Juifs, ni, que je sache, dans les lois et dans les coutumes romaines, il faut expliquer les paroles de Notre-Seigneur par des choses plus communes et mieux entendues parmi ceux auxquels il parlait. Je dis donc qu'il faut l'expliquer par rapport à la loi des Juifs, et par rapport aux pratiques que les Juifs voyaient de son temps parmi les marchands romains qui trafiquaient en Syrie, et parmi les publicains qui tenaient les fermes de l'empire : et cela étant, il n'y a nul doute que le *nihil inde* ne s'étende conformément aux profits permis par la loi romaine, et défendus par la loi de Dieu.

Mais quoi qu'il en soit, et quelque explication qu'on embrasse, il est clair que l'usure demeure toujours défendue. Si l'intention de l'Evangile est de défendre d'espérer prêt pour prêt, combien plus d'espérer quelque chose de plus qu'on a prêté ? Si l'intention est d'élever les Chrétiens au-dessus des pécheurs qui reçoivent tout leur sort, combien plus de les élever au-dessus de ceux qui prétendent plus que le sort ? Ainsi, en quelque manière qu'on veuille prendre ce passage, l'esprit de l'Evangile est de comprendre l'usure dans cette défense.

De dire qu'il faille entendre ce qui la regarde dans ce passage, non comme un précepte, mais comme un conseil, ou du moins comme un précepte qui doive être limité à certains cas, comme celui de l'aumône ; la nature et la perfection de la loi évangélique ne le permet pas. Car ce n'est pas son esprit de réduire en simple conseil ce qui a été précepte dans la loi de Moïse ; et si ce qui est obligatoire en tout cas dans la loi de Moïse, telle qu'est sans difficulté l'usure de frère à frère, n'est plus obligatoire qu'en certain cas sous l'Evangile, l'Evangile devient la loi, c'est-à-dire qu'il est plus imparfait.

Concluons donc que pour entendre la perfection de la loi évangélique, le *nihil inde sperantes* doit s'étendre, premièrement, à tous les cas où il s'étend dans la loi mosaïque ; c'est-à-dire généralement et en tout envers les frères, et qu'il se doit encore étendre au delà, en étendant la fraternité à tous les hommes, selon l'esprit de l'Evangile ; et c'est ainsi manifestement que l'ont entendu les papes et les conciles, ou en l'expliquant formellement en ce sens, ou en regardant l'usure comme défendue par l'un et par l'autre Testament, n'y ayant que ce seul passage de l'Evangile qui regarde cette matière.

V° PROPOSITION.

La doctrine qui dit que l'usure, selon la notion qui en a été donnée, est défendue dans la loi nouvelle à tous les hommes envers tous les hommes, est de foi.

La raison est qu'elle est fondée sur l'esprit de la loi nouvelle reconnu par tous les Chrétiens, et sur des passages formels de l'Ecriture entendus en ce sens unanimement par tous les Pères et par toute la tradition, ce qui est la vraie règle de la foi reconnue dans le concile de Trente ; et enfin sur des décisions expresses des conciles mêmes universels, et des papes, reçues de toute l'Eglise avec toutes les circonstances qui accompagnent la condamnation des hérésies, et jusqu'à dire que ceux qui défendront opiniâtrément cette erreur, seront traités comme hérétiques.

Aussi n'y a-t-il que ceux qui ont méprisé la tradition et les décrets de l'Eglise qui ont combattu cette doctrine. Bucer est le premier auteur que je sache, qui ait écrit que l'usure n'était pas défendue dans la loi nouvelle. Calvin a suivi, Saumaise après ; Dumoulin, qui a parlé conformément à leur pensée, a été très-assurément dans l'hérésie et a mêlé tant de choses dans ses écrits, qu'on ne le regardera jamais comme un homme dont l'autorité soit considérable en matière de théologie.

Tous les théologiens catholiques, qui ont écrit de cette matière, reconnaissent unanimement que ce qui a été ici assuré, est de la foi ; et ne comptent d'avis contraire que les hérétiques qu'ils appellent albanais, qui étaient une espèce d'albigeois.

Que si parmi les théologiens qui reçoivent avec les autres cette doctrine comme décidée par l'Eglise, il s'en trouve quelques-uns qui donnent des expédients pour éluder l'usure, il ne faut pas regarder leurs subtilités comme un affaiblissement de la tradition, mais plutôt la tradition comme une condamnation de leur doctrine.

L'Eglise grecque a conservé la même tradition que l'Eglise latine, comme il paraît par les remarques de Balsamon et de Zonare sur le canon 17 du concile de Nicée : sur le 5° du concile de Carthage : sur le canon 16 de saint Basile (*Epist. ad Amphil.*, epist. 1), et par celles de Balsamon sur le canon 6 de saint Grégoire de Nysse, où ce canoniste définit l'usure, tout ce qui s'exige au-dessus de ce qui a été prêté. Il découvre aussi les finesses de l'usure palliée sur le canon 17 de Nicée. Il faut joindre à ces canonistes grecs les notes d'Alexius Aristénus, dans la collection d'Angleterre, remarquables par leur netteté et leur briéveté, et les décisions de Matthieu Blastarès, autre canoniste grec, dans la même collection, lettre T. c. 7.

VI° PROPOSITION.

L'opinion contraire est sans fondement.

Et premièrement, elle est sans fondement dans l'Ecriture et dans la tradition. Aucun Père ni aucun théologien catholique n'a jamais écrit ni pensé que les Chrétiens eussent en ce point moins d'obligations que les Juifs, ni que la loi de l'usure fût changée en une autre chose, parce qu'elle ne s'étendait pas envers tous les hommes.

Ce que dit Grotius, pour montrer que cette loi ne regardait en particulier que les Juifs, est tout à fait en vain.

Il rapporte ce qu'en dit Josèphe (liv. I *Cont. App.*), que leur terre n'est pas maritime ni propre au commerce, auquel aussi ils ne s'adonnent pas, s'attachant seulement à cultiver leur terre très-abondante, à élever leurs enfants, et à garder leurs lois.

Mais Josèphe, qui se sert de cette situation et de ces mœurs pour rendre raison du peu de connaissance que les étrangers ont eue des Juifs, ne l'emploie en aucune sorte quand il s'agit de l'usure. Il se fonde sur les raisons tirées de l'humanité et de la justice. Philon en parle de même. Nous en avons vu les passages, et nous avons vu aussi que la loi et les prophètes ne leur donnaient point d'autres vues.

D'ailleurs l'usure ne se fait pas seulement en argent, mais en fruits et en bétail, dont ce passage de Josèphe fait voir que l'abondance était grande parmi les Juifs.

Et enfin il est certain que Jérusalem et beaucoup d'autres villes de Judée ont été extrêmement riches, même en argent. Si l'on considère les temps de Salomon, ceux de Josaphat, ceux de Jonathas et de Simon, et même les temps suivants, il paraîtra qu'il y avait de grandes richesses en Judée, de sorte qu'on ne doit point croire que le peuple Juif fût en cela fort différent des autres.

Quand la loi a été donnée, l'or et l'argent étaient déjà fort abondants : et il est remarqué dans la *Genèse* qu'Abraham était fort riche, même en ce genre de biens.

Le même Grotius ajoute que les Juifs avaient plusieurs lois sur les mariages, sur les esclaves, sur le retour dans les biens aliénés, et d'autres de cette sorte, qui regardaient, non les devoirs de l'humanité en général, mais leur société particulière, et qui ont été abolies.

Cela est certain ; et l'on convient que les lois qui regardent précisément la police de l'ancien peuple, par exemple la distinction des tribus, et, ce qui fait à cela, la conservation des familles et des partages anciens, ne subsistent plus dans le nouveau peuple, qui ne doit plus être entendu par la génération charnelle, ni être attaché à une certaine famille et à une certaine terre. Mais que l'usure, odieuse par elle-même parmi tous les hommes, soit de ce genre, la raison ne le souffre pas, et aucun théologien ne s'est avisé de le dire.

Tous les théologiens sont d'accord que les lois cérémonielles, qui n'étaient que des figures, et les lois de pure police, qui regardaient l'état particulier de l'ancien peuple, en tant qu'il est distingué du nouveau, ne subsistent plus ; mais tous conviennent aussi que les lois morales, c'est-à-dire celles qui regardent les bonnes mœurs, subsistent plus que jamais, et sont parmi nous d'une plus étroite observance.

Grotius, qui dit le contraire, ne dit rien de certain ni qui se suive.

En examinant l'usure par les principes de la loi naturelle, voici sur quoi il en fonde la justice. Celui qui prête, pouvait profiter de son argent, en le mettant en des choses qui lui auraient profité : il peut donc stipuler quelque chose qui le dédommage ; et puisque l'argent comptant est plus estimé que l'argent qu'il faut attendre, à cause des commodités qu'il apporte, on peut stipuler quelque chose pour cette commodité dont on se prive ; et le retardement même est une incommodité dont on peut exiger la compensation par quelque profit : car personne n'est obligé de profiter à autrui à son préjudice. Que si je puis stipuler qu'un homme à qui je prête me prête en un autre temps, je puis aussi relâcher cette obligation pour de l'argent, et exiger quelque profit en y renonçant. Mais pour régler selon l'équité ce profit du prêt il faut regarder, non l'utilité qui revient à celui qui reçoit l'argent, mais la perte que fait celui qui prête.

Voilà ce que Grotius appelle équité naturelle. Mais quand il vient ensuite à examiner ce qui est permis selon l'Evangile, il établit d'autres règles qui renversent celle-ci.

Il suppose que Jésus-Christ n'a rien déterminé expressément sur cette matière en particulier ; et cela étant, dit-il, il en faut juger par les préceptes généraux. Jésus-Christ défend en général tout ce que les Grecs appellent πλεονέκτημα. Il regarde l'endroit où Jésus-Christ dit : Donnez-vous de garde ἀπὸ πλεονεξίας : ou comme porte une autre leçon, ἀπὸ πάσης πλεονεξίας ce que notre Vulgate a suivi en traduisant : *Cavete ab omni avaritia* (*Luc.* XII, 15), où Grotius regardant à la force du mot grec πλεονέκτημα ou πλεονεξία, qui veut dire posséder plus, il ne doute pas que Jésus-Christ ne nous défende toute inégalité dans les contrats ; d'où il conclut que comme par ce précepte il est défendu de survendre, il n'est pas permis aussi de prendre pour l'usage de son argent plus qu'on n'a perdu. Jusque-là il se suit assez ; mais il voit que l'esprit de l'Evangile et la loi de la charité exigent davantage. Car, dit-il, si Jésus-Christ oblige à prêter au pauvre sans espérer qu'il nous prête en un autre temps dans notre besoin, à plus forte raison lui faut-il prêter sans *usure* ; autrement le prêt n'est plus une grâce, mais un tort fait au prochain. Il

n'est donc pas permis, selon lui, de prêter à usure à celui qui est dans le besoin. Si cela est, que devient toute la doctrine précédente? Car le droit de prendre quelque profit pour son argent est fondé, comme il l'a dit, sur ce qu'on se prive de quelque commodité et de quelque profit dont on peut se faire dédommager, quelle loi exempte le pauvre de dédommagement? S'il est fondé sur la justice, pourquoi n'y pourra-t-on pas obliger le pauvre? Ainsi la règle que donne Grotius ne subsiste plus, et il en faut chercher une autre. Mais où la prendre? puisque, selon lui, celle de l'ancienne loi ne subsiste plus: il n'y en a point de précise dans l'Evangile: celle qu'il avait fondée sur l'équité naturelle s'est évanouie.

En confirmation de ce qu'il dit, qu'il ne faut point prendre d'usure de celui qui est dans le besoin, il apporte le passage de Lactance et celui de Tertullien qu'on a pu voir ci-dessus; et il ajoute que le blâme qu'ils donnent au profit de l'usure, ne regarde pas ceux qui empruntent pour en faire un plus grand profit. L'usure est donc permise, non à l'égard de celui qui emprunte pour son besoin, mais à l'égard de celui qui emprunte pour gagner: et que devient ce qu'il nous a dit tout à l'heure, que l'usure n'est pas fondée sur le profit que fait celui qui reçoit, mais sur la perte que fait celui qui prête? Il n'a donc que faire d'examiner le profit d'autrui; il n'a qu'à considérer son propre dommage.

Et où est-ce que Grotius a voulu que le πλεονέκτημα défendu par Notre-Seigneur, (*Luc.* XII), exclut seulement l'usure à l'égard des riches? N'est-il pas bien plus raisonnable d'entrer dans l'esprit de la loi de Dieu, qui regarde tout homme qui emprunte comme ayant besoin, et qui par cette raison générale défend l'usure entre tous les frères sans distinction?

Il paraît donc que Grotius n'a point de règle dans ce qu'il dit de l'usure, et qu'il nous fait une jurisprudence arbitraire.

Et à considérer même sa raison dans le principe, non-seulement elle paraîtra tout à fait nulle, mais encore tout à fait contraire à ses propres présuppositions. Car, d'un côté, il nous donne pour règle, que tout ce qu'on peut exiger au delà d'une parfaite compensation est injuste. Cette règle est admirable, et c'est la vraie règle de l'équité naturelle; mais appliquons-la au principe sur lequel Grotius établit l'usure, elle le détruira manifestement.

Je perds, dit-il, en prêtant, la commodité et le profit que l'argent comptant porte avec soi. J'en conviens; mais quand on me rend mon argent, on me le rend aussi avec toutes les commodités: on me rend donc en toutes manières autant que j'ai prêté: la compensation est parfaite, et tout ce que j'exige au delà est inique.

C'est ce que la loi a marqué quand elle a défendu le par-dessus. Qui me rend mon argent, me rend avec lui toutes les commodités dont le prêt m'avait privé. Si j'exige outre cela du profit, j'exige plus que je n'ai donné, et je suis injuste.

Mais j'ai manqué, dira-t-on, des occasions. Mais vous en recouvrez d'autres aussi bonnes, et l'égalité est parfaite.

Il faut donc distinguer ici. Si, en prêtant mon argent, je me prive d'un certain profit qui me soit connu, et qui dépend d'une occasion si présente que je la manque actuellement par le prêt, mon argent qu'on me rendra dans un an ne me fera pas recouvrer l'occasion que j'ai perdue, et ne me fera pas une parfaite compensation; mais si en prêtant, je ne me prive que des profits qu'apporte indéfiniment l'argent comptant dans les coffres, le payement de la même somme fait une compensation tout à fait égale.

Ajoutons que quand Grotius veut régler le profit usuraire, il n'a plus de règle certaine.

La règle qu'il donne, est que le profit ne surpasse pas le dommage. Mais il se trouve bien embarrassé à déterminer sur quel pied il faut régler ce profit.

Ce n'est pas sur le profit que peut apporter l'argent indéfiniment. Car sur une perte indéfinie on ne peut point régler un profit certain.

Ce n'est pas sur l'estimation qui sera faite par la loi selon les divers pays. Car Grotius, qui propose cette règle, veut en même temps qu'elle ne soit pas suffisante; parce que, dit-il, les lois connivent quelquefois aux abus qui ne peuvent pas toujours souffrir de remède.

Grotius approche plus près de la raison, quand il dit qu'il faut régler ce dédommagement du prêt sur le profit qu'on a accoutumé de faire de son argent. Mais cela même, à le prendre dans les termes de Grotius, n'a pas encore la justesse et la précision qu'il cherche. Car l'argent profite plus ou moins suivant les occasions, lesquelles communément on ne peut prévoir; et les différences sont ici si grandes, qu'on n'en peut pas même venir à ce genre d'estimation qu'on appelle *ex æquo et bono:* outre que, selon la règle de Grotius, les riches marchands, dont les profits sont immenses, pourront accabler le monde d'usures.

Il n'y a donc plus de règle aux dédommagements, à moins qu'on ne les réduise précisément à une perte actuelle connue et certaine, en déduisant les risques et les frais; ce qui n'est plus le cas de l'usure, encore que quelquefois on puisse s'en servir pour la pallier.

Je ne répéterai plus ce que Grotius a dit des anciens canons, où la défense de l'usure est restreinte, selon lui, aux clercs. Nous avons vu combien il est éloigné de leur véritable intelligence; et ainsi nous pouvons dire que celui de tous les défenseurs de l'usure qui en a le plus raisonnablement parlé, n'a ni fondement ni règle.

On peut croire que les autres en ont encore moins. Ceux, par exemple, qui disent

qu'il n'y a rien de plus juste que de profiter d'un prêt dont le débiteur profite lui-même, visiblement ne disent rien. Car Grotius a fort bien prouvé qu'il n'est pas juste ici de regarder ce que gagne mon débiteur, mais ce que je perds. Le profit qu'il fait par son industrie ou par son travail, ou le profit qui naît naturellement de ce que je lui prête, comme du gain, ne vient pas de moi, et je n'ai rien à exiger pour cela. Si je lui donne le moyen de profiter, nous avons vu qu'il me le rend tout entier, quand il me rend la somme prêtée. Le surplus n'est pas de mon fait; et si je veux entrer dans ce profit, j'ai les contrats de société : mais le prêt n'est pas établi pour cela. Ce qu'il opère naturellement, c'est qu'on me rende ce que j'ai donné; et je dois être content quand cela est : *nec amplius quam dedisti.*

On dit qu'il y a dans l'argent un usufruit distingué de la propriété par les lois romaines, puisqu'on peut donner ou léguer l'usufruit, non-seulement d'un immeuble, mais de l'argent même, à un autre qu'à celui auquel on aura légué la propriété.

Ce n'est pas pourtant que les lois romaines veulent donner à l'argent, qui se consume et se distrait par son usage, les propriétés des immeubles. C'est pouquoi le *commodatum* et le *locatum* ne conviennent pas à l'argent; et selon les lois, par le *mutuum*, on transporte la propriété à laquelle la loi substitue le droit de répéter pareille somme.

Selon ces maximes des lois romaines, il est clair que qui met l'argent dans les mains de quelqu'un avec pouvoir d'en user, lui en donne en effet la propriété, en lui donnant le pouvoir de le consumer et de le distraire. Ainsi quand la loi permet de donner à Titius la propriété, et à Sempronius l'usage, au fond elle ne veut dire autre chose, sinon qu'elle donne à Sempronius la pleine disposition, et à Titius le droit de répéter pareille somme sur les biens de Sempronius.

Il y a pourtant une raison qui oblige la loi romaine à distinguer ici l'usufruit d'avec la propriété : c'est qu'elle permettait l'usure, et rendait par ce moyen l'argent *frugifer*, en vertu du prêt; tellementque, selon ces lois, si Caïus, qui met mille livres en la disposition de Sempronius, ne réservait à Titius que le droit de simple créancier, c'est-à-dire celui de répéter cette somme de la succession de Sempronius en vertu de ce legs ou de ce don, il ne serait pas censé avoir déchargé Sempronius de l'usure des mille livres; au lieu que, quand il lui donne le plein usufruit, il le lui donne déchargé de tout profit usuraire, et ne l'oblige qu'à restituer les mille livres.

Ainsi cette distinction de la loi romaine, entre la propriété et l'usufruit de l'argent, est fondée sur le droit de l'usure, et n'est au fond qu'une suite de l'erreur des lois romaines; et, à parler proprement, au lieu de léguer l'usufruit à l'un et la propriété à l'autre, il faudrait qu'on donnât à l'un la disposition d'une telle somme, à condition que sa succession la rendrait à l'autre.

Mais, en quelque façon qu'on le prenne, cette distinction d'usufruit d'avec la propriété, ne peut donner un juste fondement à l'usure, puisqu'elle ne donne pas à l'argent un corps subsistant qui soit distingué de l'usage, et qui puisse fonder le *locatum.*

On demande pourquoi l'argent ne pourrait pas aussi bien fonder le *locatum*, qu'une maison, ou une autre chose.

La réponse est aisée. Ce qui se peut vendre, l'usage s'en peut vendre aussi. Une maison se peut vendre, un cheval se peut vendre: donc on peut en vendre l'usage; mais l'argent ne se peut pas vendre : on ne peut donc pas en vendre l'usage.

Ce n'est pas à dire que dans toutes les choses vénales on puisse vendre l'usage distingué de la propriété. Car les choses qui se consument par l'usage ne reçoivent pas cette distinction, comme celles qui servent à la nourriture.

On objecte qu'en ôtant l'usure, on ôte le commerce, et qu'on empêche le prêt; tel homme pouvant bien prêter à usure, qui se ruinerait en prêtant sans ce profit.

A cela on répond que l'essentiel du commerce, qui consiste dans les changes et dans les sociétés, ne suppose nullement l'usure; et que quand on aurait diminué la facilité de prêter, telle qu'elle est parmi les hommes, ce ne serait pas un grand malheur, puisqu'elle ne sert qu'à entretenir l'oisiveté et tous les vices qui en naissent.

En un mot, il faut prêter comme on fait l'aumône, non pour son profit, mais pour le bien de l'indigent. Alors le prêt se fera selon son véritable esprit, et la société n'en ira que mieux.

Au reste, quand il s'agit d'examiner si une chose est bonne ou mauvaise, il ne faut pas regarder certains inconvénients particuliers; autrement on ne réformerait jamais les abus, puisqu'il n'y en a point qu'on puisse corriger sans qu'il en arrive quelque inconvénient; mais il faut regarder ce qui est bon ou mauvais en soi, et ce qui a en soi moins d'inconvénients. Ces inconvénients suffiraient seuls à fonder la défense de l'usure, qui fait sans comparaison plus de mal que de bien.

Ceux qui regardent cette défense si précise de l'usure, qu'a toujours faite le Saint-Siége, comme une loi tyrannique et une entreprise sur le droit qu'ont les Etats de régler les affaires du commerce, prennent en cela (qu'il me soit permis de le dire sans dessein d'offenser personne), prennent, dis-je, en cela un peu l'esprit des hérétiques. Et, au contraire, si l'on considère, qu'en ce point comme dans tous les autres, les décisions du Saint-Siége n'ont fait que suivre la tradition des premiers siècles et la loi de Dieu, selon que toute l'antiquité l'avait entendue, on admirera la conduite du Saint-Esprit, qui, au milieu de la corruption, a conservé la pure doctrine.

Et ce n'est pas offenser les princes ni les

Etats, que de leur montrer les règles que Dieu a données à la société et au commerce, n'y ayant rien de plus digne d'être réglé par ces lois.

Que si les lois romaines ont autorisé l'usure, même dans les temps du christianisme, nous avons déjà remarqué que c'est une suite de l'erreur qui les avait précédées. Saint Thomas nous apprend que les lois civiles ne sont pas toujours obligées de réprimer tous les crimes. Grotius même nous vient de dire que les lois dissimulent souvent les abus qui ne peuvent pas tous souffrir des remèdes : et Dieu permet des erreurs dans toutes les lois, même dans les lois romaines, les plus saintes de toutes celles qui ont été faites par les hommes, afin de faire voir qu'il n'y a que les lois qu'il donne et que son Eglise conserve, qui soient absolument infaillibles.

Et toutefois il faut louer Dieu, de ce que, dans les temps du christianisme, les lois civiles se sont de plus en plus épurées. Dès le temps de l'empereur Léon le Philosophe, les jurisconsultes connurent que la religion défendant les usures, il fallait que les lois s'y conformassent; et ce prince en fit une nouvelle, non pour les modérer, comme ses prédécesseurs, mais pour les interdire absolument.

Elle porte, qu'encore que ses ancêtres eussent autorisé le payement des usures, peut-être à cause de la dureté et de la cruauté des créanciers, il juge cet abus insupportable dans la vie des Chrétiens, comme réprouvé par la loi de Dieu. C'est pourquoi il défend l'usure pour quelque cause que ce soit, de peur, dit-il, qu'en suivant les lois, nous ne soyons contraires à la loi de Dieu; et il ordonne que quelque peu qu'on prenne, il soit imputé au principal.

Tous les rois chrétiens ont imité cet exemple, et entre autres les rois de France. L'ordonnance défend toute usure avec une sévérité qui fait bien voir qu'elle a cru suivre en cela la loi de Dieu. Il faut espérer que les parlements, s'il est vrai qu'ils aient, comme des auteurs le prétendent, des maximes contraires, prendront à la fin l'esprit commun de la loi; et cela arrivera infailliblement, pourvu qu'on n'établisse point les jugements sur des coutumes que l'intérêt seul a établies, et qu'on entre, comme il convient à d'humbles enfants de l'Eglise, dans l'esprit de la tradition, seule interprète de la loi de Dieu.

VIIe PROPOSITION.

La loi de Dieu défendant l'usure défend en même temps tout ce qui y est équivalent.

Je m'explique. Quelques-uns de ceux qui avouent que l'usure est défendue par la loi de Dieu, selon la notion que nous venons de voir, cherchent des expédients pour faire trouver à ceux qui prêtent, des profits semblables. Je dis que cela est mauvais; et voici comment il faut procéder pour connaître la vérité dans cette matière.

Il faut, avant toutes choses, bien entendre ce que Dieu défend, et comment sa loi a été entendue par les saints Pères. Car c'est la règle de la foi. Cela étant bien entendu, il faut dire que tout ce qui, dans le fond, fera tout l'effet de la chose que Dieu défend, sera également défendu, de quelque nom qu'on le nomme; parce que le dessein de Dieu n'est pas de défendre ou des mots, ou des tours d'esprit et de vaines subtilités, mais le fond des choses.

Je veux donc dire, en un mot, que quand, de l'exposition que quelqu'un fera, il s'ensuivra que la loi de Dieu ne sera plus qu'une illusion et un rien, l'exposition sera mauvaise. Tout le monde conviendra de ce principe; et cela étant une fois bien entendu, pour juger les cas de cette matière, il faut soigneusement examiner les contrats ou les conventions tacites ou expresses qui ont tous les effets de l'usure, et ne les pas confondre avec celles qui, en ayant quelque apparence, en sont au fond autant éloignées que le ciel l'est de la terre, et par l'intention et par les effets. Car c'est de là que vient toute l'erreur, les uns défendant ce qui est permis, et les autres, déçus par des apparences, étendant trop loin les permissions.

Par exemple, de ce que les rentes sont permises, quelques-uns concluent que les intérêts par simples obligations sont permis. Ce qui trompe, c'est que de part et d'autre on tire de son argent un certain profit. Mais l'intention et les effets sont infiniment différents; car l'intention de celui qui prête par obligation, est de tirer du profit d'un argent dont il demeure toujours le maître, et l'effet répond à son intention, au lieu que dans la constitution des rentes, il y aura un vrai achat, et par conséquent une parfaite aliénation du principal, qui ne peut être redemandé que dans des cas semblables à ceux qui feraient résoudre un contrat de vente.

Or de là suit une différence entière entre ces contrats; puisque l'un est un vrai achat, et que l'autre est un simple prêt, dont par conséquent les profits sont l'usure proprement dite, ou la notion que nous en donnent la loi de Dieu et la tradition ne subsiste plus.

On dira : Mais comme on tire une rente perpétuelle d'un argent qu'on s'oblige à ne répéter jamais, ne pourra-t-on pas tirer durant dix ans une rente d'un argent qu'on s'obligera de ne répéter que dans dix ans? Non, sans doute; et la différence de ces deux contrats est manifeste. Car le premier est un vrai achat, où le prix de la chose achetée, c'est-à-dire de la rente, passe incommutablement en la puissance du vendeur; au lieu que l'autre contrat est directement contraire à l'intention de l'achat, puisqu'après avoir joui de la marchandise on en retire encore le prix.

Il ne faut donc pas regarder la rente comme un profit de mon argent, mais comme l'effet d'un achat parfait. Que si je veux tout ensemble pouvoir retirer et la rente et

le prix auquel je l'ai achetée, il est clair que je ne fais pas un achat, et que mon contrat a toutes les propriétés d'un vrai prêt, et ce que j'appelle rente a toutes les propriétés d'une vraie usure, telle que la loi de Dieu la définit et la défend, ou cette défense n'est plus qu'un nom inutile.

Quoi donc, dira-t-on, on ne pourra pas acheter une rente pour un temps? On le peut sans doute; mais en l'achetant, il ne faut plus espérer de ravoir le prix de l'achat, autrement on confond tout, et on appelle achat ce qui en effet ne diffère en rien du prêt.

Voici encore un autre cas, qui, pour être mal entendu, donne lieu à quelques-uns de soutenir l'usure. J'ai une somme d'argent, que je crois employer à me rédimer d'une servitude ou d'une charge qui m'apporte un grand dommage : ou bien je suis un marchand dont l'argent, continuellement dans un emploi actuel, ne cesse de me profiter. Cependant vous venez à moi, et vous m'empruntez cette somme. Il est clair que je puis en conscience exiger de vous un parfait dédommagement de la perte actuelle que je fais, et que je puis le faire sur un pied certain, puisque je sais ce que je perds; et que moi marchand, qui connais ce que mon argent vaut, pour ne vous point faire de tort je puis fixer mon profit sur le moindre pied, et le reprendre sur vous, les frais et les risques déduits. Ce dédommagement est de de droit naturel, et n'appartient nullement au cas de l'usure, car il m'est dû par un autre genre d'obligation que celui qui provient du prêt. L'obligation du prêt est totalement épuisée, quand je rétablis à mon créancier sa somme principale; mais le dommage effectif qu'il a souffert n'est pas réparé par là, et chacune de ces deux dettes demande sa compensation. Mais voici un autre cas, qu'on prétend semblable à celui que je viens de proposer.

Je prête; et parce que l'argent comptant me peut profiter indéfiniment en diverses sortes, je prends un dédomagement de ces pertes imaginaires. Je dis que c'est gagner en vertu du prêt, c'est-à-dire gagner par une chose qui en est inséparable : je dis que c'est l'usure proprement dite, et l'usure telle que la loi de Dieu la défend; car ce dommage indéfini étant, comme je viens de dire, inséparable du prêt, si la loi, nonobstant cela, défend de recevoir plus qu'on ne donne, c'est sans doute qu'elle a jugé ce dédommagement inique : autrement, comme il n'y aurait aucun cas auquel je ne pusse tirer profit de mon argent, le cas de l'usure serait impossible. Personne en effet ne peut supposer que j'aie de l'argent comptant dont je ne puisse tirer une infinité de commodités et de profits. Et quand même j'aurais résolu de laisser l'argent dans mes coffres, il peut arriver de si belles occasions, que je changerai de dessein, et que je voudrai en profiter. Il ne se peut que je m'ôte cette faculté en prêtant : donc je puis tirer quelque profit de tout prêt, donc le cas de l'usure est une chimère.

Par conséquent il faut dire que le dédommagement, c'est-à-dire le *damnum emergens*, ou le *lucrum cessans* regarde des pertes réelles, des occasions de profit effectives et irréparables; et que celles qui ne sont point de cette nature, sont suffisamment réparées par le payement du principal, ainsi qu'il a été dit.

Mais, dit-on, quelle différence entre cette usure proprement dite que vous prétendez défendue, et l'intérêt qu'on adjuge par condamnation pour le retard? Grande et manifeste différence : car l'intérêt s'adjuge pour deux motifs : le premier, pour le dommage effectif que la loi présume que vous recevez, lorsqu'on ne vous paye pas au temps préfix, car elle a raison de présumer qu'en marquant un certain temps, vous avez une destination actuelle de votre argent, dont il est juste que vous soyez dédommagé. Que si en effet vous n'en aviez pas et que vous n'ayez eu d'autre dessein que de profiter, la loi ne le sait pas, et vous laisse à consulter votre conscience. Et il y a des pays où, pour éviter les fraudes des usuriers, l'intérêt ne s'adjuge qu'en connaissance de cause. Mais dans les pays où cela se fait sans cette précaution, ce n'est pas que la loi approuve le dédommagement sans perte effective; c'est que ne croyant pas pouvoir assez pénétrer le fond des choses, elle juge par présomption, et laisse à la conscience d'un chacun de se faire justice.

Il y a encore un autre motif de la condamnation *ex mora*, qui est d'adjuger l'intérêt comme une peine. Celui-là en soi est plus délicat, parce qu'il donne lieu aux usures palliées. Mais à la rigueur il n'est pas injuste, et diffère infiniment de l'usure. Car l'esprit de l'usurier n'est pas de retirer son argent; c'est de le faire profiter; et au contraire l'esprit de la loi pénale est de faire cesser de tels profits par un payement effectif.

En effet, dans les sentences de condamnations, la première chose qu'on fait c'est d'obliger à payer; et l'on voit par les procédures que l'esprit de la loi est celui-là. Il n'y a donc rien de plus opposé que ces condamnations et les usures, puisque les unes veulent empêcher le payement, et que les autres le désirent.

Je ne parle point ici des autres différences entre ces deux cas. Celle-ci suffit pour faire voir combien peu ces condamnations servent à établir l'usure.

Il y aurait beaucoup d'autres cas à examiner, qui pourraient peut-être être résolus avec autant d'évidence. Mon intention n'est pas de traiter ici toute la matière de l'usure; il me suffit d'avoir donné une règle certaine pour la connaître.

Je repète cette règle : la loi de Dieu expliquée par la tradition, n'a pas voulu défendre une chimère et un cas en l'air. Il faut donc fixer ce cas, et voir quelle notion elle a donnée de l'usure; et toutes les fois que nous trouverons qu'en permettant un

certain profit de l'argent, la loi de Dieu sera éludée et ne subsistera plus qu'en paroles, nous devons tenir ce profit comme enfermé dans la défense divine. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus ferme ni de plus inébranlable que cette règle.

Je définis l'usure, selon cette règle, tout argent ou équivalent qui provient en vertu du prêt, et j'appelle venir en vertu du prêt, ce qui dépend d'une condition qui en est inséparable, et ce qui a les mêmes effets.

Cette notion est certaine et comprise manifestement dans la loi de Dieu, ainsi qu'il a été dit.

VIII[e] PROPOSITION.

La police ecclésiastique et civile, pour empêcher l'effet de l'usure, ne doit pas seulement empêcher ce qui est usure dans la rigueur, mais encore tout ce qui y mène.

La raison en est commune à toutes les lois. Car c'est pour cela qu'afin d'empêcher les meurtres et les séditions, on empêche le port d'armes à certaines heures, quoiqu'en soi il pourrait être innocent; et qu'afin d'empêcher les impuretés, on empêche certaines fréquentations et correspondances, et ainsi du reste.

De cette sorte, quoiqu'à la rigueur la conscience ne défende pas de prendre un dédommagement raisonnable de la perte réelle que le prêt apporte quelquefois, la loi civile ne permet pas que chacun en cela se fasse justice, parce que ce serait donner lieu à la fraude. C'est pourquoi il faut toujours avoir recours au juge. On veut que de telles choses soient éclairées par la justice; parce qu'en s'approchant de cette lumière, les fraudes ont moins de moyens de se glisser.

Ainsi la loi ecclésiastique ou civile peut bien aller au delà de la loi de Dieu, pour donner des barrières aux usuriers; mais non jamais en deçà; et elle peut bien relâcher en quelques endroits ce qu'elle permet en d'autres; mais ce qui dépend de la loi de Dieu doit toujours être uniforme.

IV.

DISSERTATIUNCULÆ IV ADVERSUS PROBABILITATEM.

I. DE DUBIO IN NEGOTIO SALUTIS. — II. DE OPINIONE MINUS PROBABILI, AC SIMUL MINUS TUTA. — III. DE CONSCIENTIA. — IV. DE PRUDENTIA.

—

DISSERTATIUNCULA PRIMA.

DE DUBIO IN NEGOTIO SALUTIS.

1. Non longam hic aut operosam disputationem aggredimur; sed rationem facile et expedite decidendi quærimus. Eam autem inventam esse constabit, si ostenderimus ad eam decisionem certas jam regulas positas esse à Patribus, ab ipsa Ecclesia, a conciliis etiam œcumenicis. Id autem antequam conficiamus, hanc divisionem præsupponimus.

2. Dubium in quocunque negotio, vel nulla ratione præponderante vincitur, vel vincitur præponderante ratione probabili tantum, vel vincitur certa et demonstrativa ratione. Quas autem in quocunque statu regulas jam constitutas habeamus, sequentes quæstiunculæ ostendent.

QUÆSTIUNCULA I.

Quæ regula data sit ab Ecclesia in dubio, nulla præponderante ratione.

3. Conclusio. In hoc statu data est regula ut sequamur tutius.

Hæc regula assidue in Jure repetita, his præsertim locis :

Cap. *Veniens* : extr. *de Presbytero non baptizato*, sive lib. III *Decretal.*, tit. 43, cap. 3. « Nos in hoc dubitabili casu quod tutius est sequentes... »

4. Cap. *Juvenis, de sponsalibus*, sive lib. I *Decretal.* tit. 1, cap. 3. « Quia igitur in his quæ dubia sunt quod certius existimamus tenere debemus... »

Cap. *Ad audientiam, de Homic.* sive lib. V *Decret.* tit. 12, c. 12. « Vestræ discretioni duximus respondendum, quod cum in dubiis semitam debeamus eligere tutiorem... »

5. Eodem libro et titulo : *Significasti*, 2, sive ejusd. tit. cap. 18. « In hoc dubio tanquam homicida debet haberi sacerdos : et si forte homicida non sit, a sacerdotali officio abstinere debet, cum in hoc casu cessare sit tutius, quam temere celebrare, pro eo quod in altero nullum, in reliquo vero magnum periculum timeatur. »

6. Eod. tit. cap. *Petitio tua*, sive ejusdem tituli cap. 24. « Mandamus quatenus si de interfectione cujusquam tua conscientia te remordet, a ministerio altaris abstineas reverenter ; cum sit consultius in hujusmodi dubio abstinere, quam temere celebrare. »

7. Cap. *Illud, de Clericor excomm.* : « Licet autem in hoc non videatur omnino culpabilis exstitisse ; quia tamen in dubiis via est tutior eligenda, etsi de lata in eum sententia dubitaret, debuerat tamen potius se abstinere, quam sacramenta ecclesiastica pertractare. »

8. Clementina *Exivi de paradiso, de verb. signif.*, sive *Clementin.*, lib. v, tit. 11, § *Item quia* : « Nos itaque, quia in sinceris horum conscientiis delectamur, attendentes quod in his quæ animæ salutem respiciunt, ad vitandos graves remorsus conscientiæ, pars securior est tenenda... »

9. En graves remorsus; hoc est profecto magna gravique de causa, propter verum animarum periculum. Est enim aliquando *credulitas levis et temeraria*, cap. *Inquisitioni, de sent. excomm*, sive lib. v *Decret.*, tit. 39, c. 44, et cap. *Per tuas* 2, *de Simon.* sive v *Decretal.*, tit. 3, c. 35, quam facile deponere possis. Hic autem agnoscitur credulitas gravis, quæque adeo graves conscientiæ remorsus ex gravi animarum periculo pariat; quos nisi ratione viceris, non eris *securus, nec sinceræ conscientiæ*, ut vides in textu, n. 8.

10. Unde subdit eadem Clem. § *Demum* : « Nos volentes ipsos clare ac secure procedere in omnibus factis suis... » En *clare* et *secure* inter se conjuncta, quod idem est ac tuties quærere, sibique metu salutis amittendæ omnino cavere, sublato omni dubio atque animæ periculo.

11. Ex hoc igitur constat, in dubio, nulla præponderante ratione, unicam superesse viam quam ineas, nempe tutiorem ac securiorem.

Responsiones.

12. Ad hoc autem respondent varia, sed vana et cavillatoria. Primum, hanc regulam restringendam esse ad casus pro quibus adhibetur; sed hoc manifeste falsum, cum pontifices non hic novam constituant regulam, sed universalem et antea notam assumant, et adhibeant ad quoscunque obvios casus, ex ipso jure naturali ductam, et ad quemvis casum particularem seu juris seu facti facile applicandam, ut patebit consideranti textus.

13. Ab hac cavillatione depulsi, confugere coguntur ad illud, ut ea regula sit consilii non præcepti; sed est evidenter absurdum : nam hic a pontificibus requirebantur non consilia, sed ratio interpretandorum et exsequendorum quorumvis præceptorum : tum agitur de rebus ad negotium salutis et animæ periculum pertinentibus; non ergo de consilio tantum : denique tota ratio judicandi pendet ex illo *Ecclesiastici* (III, 27) : *Qui amat periculum in illo peribit*, quod non est consilii sed præcepti; alioqui ad consilium quoque pertineret illud Evangelicum : *Quod si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum...* et illud : *Quam dabit homo commutationem pro anima sua.* (*Matth.* v, 29; xvi, 26.)

14. Huc pertinet locus notabilis et notissimus sancti Augustini : « Graviter peccaret in rebus ad salutem animæ pertinentibus, vel eo solo quod certis incerta præponeret (2445) : » ac post ea : « Vera ergo falsis, aut incertis certa præpone (2446) ». Quæ primum sunt generalia, et ad omnem casum tum juris tum facti pertinent; deinde procul absunt a consilii ratione, cum ad peccatum grave pertinere dicantur.

15. Respondent denique non bene appellari incerta aut dubia, quæ utrinque probabilia judicantur. Sed profecto illudunt lectoribus, cum nolint agnoscere ubi dubium nulla præponderante ratione vincitur, rem omnino manere suspensam et incertam. Quantumvis enim probabilia utrinque rationum momenta fingantur, vere pro dubio relinquitur, de quo nihil affirmare, nihil negare posse te fatearis. Neque hic opus est disquisitione sollicita, sed stat in terminis intellectis, nullo labore quod verum est animus intuetur; ex quo liquet has responsiones mere esse cavillatorias. Jam ergo pergimus ad secundam quæstiunculam, facile et uno verbo resolvendam.

QUÆSTIUNCULA II.

Quæ regula data sit ad vincendum dubium ratione probabili.

16. Conclusio. Regula vincendi dubii ratione probabili, est ut sit probabilior.

Hæc clare definita est in concilio œcumenico Viennensi, ubi duabus contrariis sententiis de informante gratia in baptismo infusa recensitis, subdit : « Nos autem attendentes generalem efficaciam mortis Christi, quæ per baptisma applicatur omnibus baptizatis, opinionem secundam (quæ dicit tam parvulis quam adultis conferri in baptismo informantem gratiam et virtutes) tanquam probabiliorem, et dictis sanctorum ac doctorum modernorum theologiæ magis consonam et concordem, sacro approbante concilio, duximus eligendam (2447). » En regulam qua vincitur dubium ratione probabili; sed ea sane lege, ut sit *probabilior ac dictis sanctorum magis consona?* alioqui si desit illud *magis*, si illud *probabilius*, nonnisi temere eligeretur dubio remanente, cum nulla ratio præponderaret. Hac lege agit Ecclesia, nec sibi relinquit liberum, ut sententiam sive opinionem minus probabilem eligat, sed omnino probabiliorem eligendam ducit, eligendam decernit; tanta inde vis inest probabilitati, sed majori tantum, ut concilium œcumenicum hac lege se agere omnibus palam faciat. Qui ergo minori probabilitati dat locum, concilii œcumenici regulam apertissimam spernit.

17. Nec equidem video quid responderi possit. Si enim dixerint agi de speculativis, non de practicis, primum quidem clarum est, utriusque dubii resolvendi parem esse rationem : tum etiam patet, hoc quoque concilii œcumenici decretum pertinere ad aliquam praxim, nempe ad eligendam, atque adeo profitendam et prædicandam aliquam ex duabus sententiis, gravissimo ani-

(2445) Aug., *De bapt. cont. Donat.*, l. I, c. 3, n. 4, t. IX.
(2446) *Ibid.*, c. 5, n. 6, col. 85.

(2447) Clem. unica *de summa Trinit. et fid. cath.*, sive *Clem.*, l. I, tit. unic. *Fidei catholic.*

mæ futuro discrimine, si ab ea quam concilium eligendam duxerit, recedatur.

18. Hinc ergo emendandus error eorum qui dicunt, in æquilibrio rationum, intellectum determinari a voluntate pro libito. Audiendus enim Apostolus dicens : *Rationabile obsequium vestrum.(Rom.* XII, 1.) Non ergo ad libitum eligimus sententias, et judicia formamus, sed ex præscripto et norma rationis; neque dicit concilium : *Nos autem hanc sententiam eligendam duximus;* sed, *eligendam duximus ut probabiliorem magisque consonam*..... Quare intelligit, non ad libitum, sed ratione tantum flecti intellectum.

19. Hinc quoque emendandi duo errores extremi : alter Joannis Synnichii, cujus hæc verba sunt : « Non licet sequi opinionem vel inter probabiles probabilissimam (2448) » Hoc enim est aperte sanctæ synodo repugnare, cum illa eligat opinionem quæ sit tantum probabilis, modo sit probabilior. Nec minus ex eodem concilio condemnandi qui ad aliud extremum tendunt, nempe, ut omnis probabilis opinio, minus licet probabilis, magis probabili comparata, pari loco habeatur. Quæ sententia non minus repugnat concilio, a quo non quæcunque probabilis, sed tantum ea quæ probabilior videatur, eligitur.

20. Danda itaque est opera, ut uterque prohibeatur error, et is quo negatur vinci dubium præponderante probabiliori ratione; et is quo minus probabilis æquo omnino jure cum magis probabili gaudere videatur.

21. Eodem pertinet hæc juris regula 45 : « Inspicimus in obscuris quod est verisimilius, vel quod plerumque fieri consuevit (2449). » Latente enim vero, necesse est quæratur saltem illud quod est vero simillimum.Quare et in contingentibus, quæratur oportet etiam illud quod fieri consuevit; hoc enim constat esse verisimilius.

22. Stent ergo hæ duæ regulæ : latente omni ex parte vero, quæratur tutius ; id est quod ab omni absit periculo : jam illucescente ac incipiente veritate, nec tamen plene orta, quæratur probabilius ac verisimilius.

23. Neque enim latente vero, ac nulla præponderante ratione, dicit regula, *in dubiis* æquo rationum verisimilium sive probabilium pondere : Age ut vis, sequere utrumlibet ; sed, sequere *tutius;* nec item : Age ut vis, dicitur prævalente aliqua ratione, sed, sequere probabilius ac verisimilius. Sic judicium tuum, etsi probabile tantum, erit tamen æquissimum, dubio superato, juxta œcumenici concilii Viennensis auctoritatem, per eam sententiam quæ et probabilior dictisque sanctorum magis consona videatur.

24. Quam enim sententiam optimam ac probabilem esse judicaveris, secundum eam agere jus est : quamvis etiam liceat a jure decedere, ac perfectiora amplecti si lubet.

25. Hæ autem regulæ quam inter se connexæ sint nemo non videt. Si enim nefas est, nulla præponderante ratione, declinare ab eo quod est tutius : quanto magis veritatem melius affulgentem, ac pro lege stantem simul, et securitati et probabilitati postponere?

DISSERTATIUNCULA II.

DE OPINIONE MINUS PROBABILI, AC SIMUL MINUS TUTA.

1. Duæ sunt in materia probabilitatis quæstiones pricipales : prima, quid sentiendum, quidve agendum in æqualitate rationum pro lege et contra legem; altera, quid sentiendum, quidve agendum præponderante ratione probabili. Hanc nunc specialim pertractandam putamus. Observari sane volumus, loqui nos, non de probabilitate ut in se considerari posset, sed de probabilitate respectu ipsius operantis ; ita ut sequi possit eam opinionem, quam ipse ut minus probabilem et simul ut minus tutam agnoscat.

Quærimus autem hic, an et qua censura affici eam oporteat ?

2. Ac primo quidem constitit, adversari eam certissimæ regulæ in œcumenica Viennensi synodo confirmatæ, cui etiam antiquæ juris regulæ consentiant. Quod quia jam expeditum est scriptiuncula, *De dubio in negotio salutis*, hoc loco prætermittimus.

3. Nunc autem id primum addimus : eam opinionem, quæ in salutis negotio pro minore etiam probabilitate pugnet, esse novam, ac omnibus retro sæculis inauditam, postremo demum sæculo tradi cœpisse.

4. Id ut liquido constet et extra omnem litem ponatur, utimur auctoritate gravissima reverendissimi Patris Thyrsi Gonzalez (2450), quo nemo doctius et candidius hanc materiam illustravit; quem ego quoties testem appellavero, nonnisi honoris ac reverentiæ causa nominatum velim.

5. Is ergo, ab ipsa jam introductione prævia, post allegatam « benignam sententiam de usu licito opinionis probabilis minus tutæ in occursu probabilioris et tutioris, » hæc subdit : « Cœpit hæc opinio tradi, ac typis vulgari, vergente ad finem sæculo proxime superiori (2451) : » quibus verbis nihil clarius.

6. In processu vero operis hanc ubique novitatem inculcat : « Opinio ista probabilistarum, quod liceat sequi opinionem probabilem, relicta probabiliore et tutiore, cognita non fuit in Ecclesia Dei usque ad sæculum decimum sextum (2452); » ac paulo post : « Ergo suavitas legis evangelicæ non

(2448) *Syn.*, l. I, c. 27 et 87, § 364, etc.

(2449) In 6. *de reg. jur.*, 45.

(2450) Citatur hic, *Fundamentum theologiæ moralis, id est de recto usu opinionum probabilium. auct. P. Thyrso Gonzalez... juxta exemplar Romæ*, 1694, in-4°.

(2451) *Introd. ad Diss. de recto usu opin. probab.*, n. 1 et 2.

(2452) Diss. 8, c 3, § 8, n. 93, p. 77.

dependet a probabilistarum benignitate : alioqui nobis cum magno Guigone Carthusianorum quondam generali exclamare liceret : *O apostolorum tempora infelicissima! o viros illos ignorantiæ tenebris involutos, et omni miseratione dignissimos, qui, ut ad vitam pertingerent, propter verba labiorum Dei tam duras vias custodiebant, et hæc nostra compendia nesciebant!* »

7. Postea rursus de nova probabilistarum sententia loquens, inquit : « Omnes antiqui theologi ante sæculum præteritum doctrinam contrariam tradiderunt (2453). » Alibi, post allegatos Patres, sanctosque doctores scholasticos, Thomam ac Bonaventuram, alios : *Reliquos scholasticos antiquos, et auctores Summarum, ante ann.* 1577, *nostram sententiam tradidisse* (2454). Ea opinioni novæ annum etiam suum natalem assignat, quo tempore scilicet, Bartholomæo Medina auctore, primum in lucem emersit, ut notum est. Non ergo traditio hanc sententiam peperit : certo ac noto auctore, certo ac noto tempore, ut cæteræ exitiosæ novitates, hanc ortam esse constat.

8. Qualis autem exinde adversus tam novam sententiam exsurgat præscriptio doctus auctor non tacet : « Quare,» inquit (2455), « ex eo quod nulla mentio hujus doctrinæ, de licito usu opinionis minus tutæ in occursu tutioris, et operanti ipsi probabilioris, apud Patres reperiatur, neque a sanctis scholasticis qui a Patribus suam doctrinam acceperunt, neque a theologo ullo qui ante præteritum sæculum scripserit, sit tradita, conficitur manifeste illam esse novam et in Ecclesia ignotam usque ad finem decimi sexti sæculi. Hinc autem elicitur illam esse falsam ; quia incredibile est, Deum per tot sæcula occultasse omnibus antiquis theologis doctrinam veram, adeo proficuam ad facilitandam cœli viam ; et permisisse, ut omnes prisci theologi qui hoc punctum attigerunt, per tot sæcula errassent. » Hæc pius juxta ac doctus auctor adversus novam doctrinam pro suo in veritatem studio et zelo, scribit et admonet.

9. Nec semel monuisse contentus, totus in eo est, ut more Patrum contrariam sententiam ex hac præscriptione novitatis elidat. Namque allegato sancti Augustini loco, subdit (2456) : « Unde probabilismus non fuit cognitus a Patribus ut illum sequerentur, et ejus usum fidelibus commendarent, sed ut improbarent : modusque iste dirigendi conscientias apud multos ex probabilistis : *Probabile est hoc; graves auctores affirmant esse licitum : ergo secure possumus hoc facere*, fuit incognitus Patribus. Quis autem credat, quod Deus occultaturus esset Ecclesiæ modum illum benignum dirigendi conscientias, si ille verus foret? quis sibi persuadeat, nulli antiquorum Patrum et sanctorum doctorum, quos Deus voluit esse Ecclesiæ sanctæ lumen, in mentem venturum fuisse hunc modum resolvendi dubia conscientiæ, si ille verus et securus foret? Quare silentium Patrum et antiquorum doctorum hac in parte est omni tuba vocalius, ad impugnandam probabilismi novitatem. » Hæc vir sanctissimus, zelo, ut legenti patet, veritatis incensus.

10. Hæc vero eo firmiora sunt, quod hic agitur non de aliqua peculiari novitate, sed de novitate in regula morum, aut quemadmodum doctus auctor loquitur, *in modo regendi conscientias* : quem modum a Christo ipso traditum Ecclesiæ, et ab ea diligentissime servatum oportuit ; qui tamen, si Patribus, si sanctis omnibus, si denique apostolis, unde erat repetendus, ignotus est, merito cum auctore post venerabilem Guigonem exclamandum esset : *O apostolos tantarum rerum ignaros, qui nostra hæc compendia nesciebant* (2457)?

11. Hujus autem novitatis error in eo est, quod passim apud probabilistas ex ipsa doctorum auctoritate rei probabilitas inferatur, eo quod verisimile non sit, viros graves rationibus destitutos sic vel sic existimasse ; unde tota ratio investigandæ veritatis eo tandem reducitur, ut omissa quæstione, quid ille, quid verum, quidve falsum sit, id unum quæratur, quid ille, quid iste quid deinde homines senserint ; qua via, nulla est promptior ad hominum mandata et traditiones, Christo prohibente, inducendas.

12. Unde doctus Gonzalez, nec unquam sine honore appellandus, hæc infert (2458) : « Constat autem modum illum dirigendi conscientias per probabilitatem opinionum, nulla habita ratione de earum veritate, non fuisse in usu Ecclesiæ per duodecim vel tredecim sæcula, quæ ante D. Thomam et theologos scholasticos præcesserunt. Nam sanctus Thomas, sanctus Bonaventura et alii scholastici constanter docuerunt, necessarium esse, quod operans sibi persuadeat illam (opinionem quam sequitur) esse veram et legi æternæ conformem. » Nunc autem quid verum, quid falsum sit, pro indifferenti habetur : et curiose tantum, non necessario quæritur ; cum ex probabilismo id unum agatur, ut, quid is vel ille probabiliter dixerit, inquiri oporteat.

13. Hæc igitur illa est probabilismi suspecta et periculosa novitas, quam auctor egregius insectatur. Nec ipsi probabilistæ suam originem, aut novitatem negant. Possumus commemorare omnium ordinum viros graves, qui probabilismi doctrinæ unum tantum idque postremum sæculum attribuant, totique antiquitati unius postremi sæculi sententiam opponant.

14. Hinc autem illa vulgaris objectio facile corruit : ignoscendum sententiæ

(2453) Diss. 12, *Introd.*, § 1, n. 2, p. 545.
(2454) *Ibid.*, 15, c. 2, § 9, in ipso titulo, pag. 590.
(2455) *Ibid.*, § 1, n. 11, p. 566.
(2456) *Ibid.*, 12, *Introd.*, § 5, n. 15, p. 554.
(2457) Sup., n. 6.
(2458) Diss. 15, c. 2, § 1, n. 10, p. 566.

quæ tot habeat defensores; verum, si ab antiquo, si longo et firmo usu : sin autem recentius assumpta auctoritate, falsum ; alioqui tot morum probra intacta relinquerentur, cum eosdem fere habeant defensores quibus ipse probabilismus nititur.

15. Neque tantum huic sententiæ prava novitas inest, sed etiam manifestus error, et evidens animarum periculum, cum eam securitatem conscientiæ promittat quæ inanis ac falsa sit. « Quis enim, inquit Gonzalez (2459), dedit hoc privilegium quatuor vel quinque auctoribus doctis et piis, ex iis qui faciunt opinionem probabilem, ut hoc ipso quod illi probabiliter asseruerint aliquem contractum esse licitum, reddant illum licitum omnibus qui evidenter non cognoverint illos errasse, et effundant securitatem omnibus qui non fuerint assecuti omnimodam certitudinem de illorum deceptione? » Quod quidem, inquit, nihil aliud esset, quam æquiparare eos auctoribus canonicis qui omnimoda infallibilitate gaudent.

16. Jam vero, quanto animæ suæ periculo errent illi qui operantur ex sententia quam ipsi quoque minus probabilem judicent, idem auctor sic explicat (2460) : « Qui operatur secundum opinionem minus tutam, relicta tutiore, quæ sibi ab auctoritate et ratione apparet absolute et simpliciter verisimilior, nequit coram supremo judice hunc modum operandi defendere : .... quia nihil poterit respondere judici interroganti, cur secutus sit sententiam illam sibi favorabilem, quandoquidem viderit oppositam esse absolute et simpliciter verisimiliorem auctoritate et ratione. » Ergo, teste Gonzale, sententia minori probabilitati sibi notæ favens, periculosa est in salutis negotio, nec ipsi operanti ullam securitatem nisi fallacem præstat. Ergo eliminanda est, ut veræ securitati et animarum saluti consulatur.

17. Pergit idem auctor (2461) : « Si enim respondeat (ille operans ex sententia sibi quoque visa minus probabili) : Domine, sectatus sum illam sententiam, quia duodecim auctores graves illam ut veram docuerunt, statim judex opponet : Serve nequam, hæc tibi responsio non proderit. Quid enim referebat ad securitatem tuæ conscientiæ, scire quod duodecim auctores contractum illum defendebant ut licitum, si simul sciebas viginti graviores illum defendere ut illicitum, et auctoritas illorum majoris apud te erat momenti? Cur minorem auctoritatem majori prætulisti? Nonne sciebas facilius esse quod decipiantur duodecim quam viginti doctores? »

18. Cum ergo ex auctoritate doctorum sibi faventium nulla succurrat excusatio idonea adversus Dei judicium, videamus quale ex ratione præsidium habeat. Sic enim urget auctor (2462) : « Si autem respondeat : Domine, secutus sum opinionem illorum duodecim doctorum, quia nitebatur fundamento gravi et prudenti, utpote quo moti sunt viri sapientes et probi ; statim Deus reponet : *Serve nequam, ex ore tuo te judico.* (*Luc.* XIX, 22.) Nam illud fundamentum ideo fuit grave et prudens respectu illorum doctorum quia ipsis apparuit verisimilius fundamento sententiæ contrariæ, tibi autem econtra fundamentum sententiæ contrariæ apparuit absolute et simpliciter ut sensibiliter verisimilius : cur ergo contempsisti sententiam, quæ in tua æstimatione nitebatur fundamento majori, ut sectareris sententiam, cujus fundamentum tibi apparuit minus verisimile? Ergo non motus es ad sectandam sententiam tibi favorabilem a momentis rationis, nec a pondere auctoritatis ; quandoquidem tu ipse agnoscebas majus auctoritatis et rationis pondus in sententia stante pro meo præcepto et lege. Ergo in operando, non meam legem et voluntatem, sed carnem et sanguinem consuluisti. Nonne tibi evidens erat, ex illis duabus sententiis alteram esse falsam, et alteram duntaxat esse veram? Cur ergo habens urgentissima fundamenta ad tibi persuadendum veram esse sententiam stantem pro mea lege, sectatus es sententiam tibi favorabilem, quam esse falsam illa fundamenta tibi urgentissime suadebant, et pro cujus veritate minora tibi fundamenta apparebant comparative ad fundamenta alterius? Quid ad hæc respondere poterit homo ille? Obmutescet plane, *omnisque iniquitas oppilabit os suum.* (*Psal.* CVI, 42.) »

19. Luce ergo est clarius, diligentissime præcavendam eam opinionem, quæ minori probabilitati faveat : quippe quæ animas inducat in laqueum, securitate falso ostensa, non autem præstita, et inevitabilis damnationis judicio consecuto.

20. Cujus mali fons est quod cui sententia aliqua apparet probabilior; quamdiu in ea est non potest de contraria favorabile ferre judicium. Neque enim fieri potest ut assentiatur ei quam minus probaverit. Ergo alteram, vero licet opinativo judicio, credit veram, sive veriorem, ita dictante conscientia ; et tamen agit ultro secundum contrariam, licet fieri posse sentiat, ut contra legem agat, saltem, ut aiunt, materialiter. Quod si contigerit, tum vero, ait Gonzalez, « ille error non excusabit a peccato, quia reclamat conscientia, cui apparet verisimilius, illam operationem esse malam et prohibitam (2463). »

21. Quare graviter errant qui contra sententiam sibi probabiliorem agunt. « Si enim eo prætextu faciat contractum reipsa prohibitum, hæc non est solum transgressio materialis, per se loquendo, sed formalis... Si autem non sit reipsa prohibitus,

(2459) Diss. 3, c. 3, § 4, n. 61, p. 66.
(2460) *Ibid.* 4, c. 2, § 2, n. 14, p. 94.
(2461) *Ibid.*, 4, c. 2, § 2, n. 15.
(2462) *Ibid.*, n. 16.
(2463) *Ibid.*, 4, c. 2, § 10, n. 65, p. 121.

nihilominus peccat, saltem per se loquendo; quia voluntarie se exponit periculo violandi legem, exercens contractum, quando prudenter judicare potest esse prohibitum, et nequit judicare non esse prohibitum (2464). » Sic undique errores, peccata præcipitia pro minore probabilitate certanti.

22. Nec solvi potest hæc viri optimi atque doctissimi ratiocinatio. Sic enim urget operantem contra sententiam sibi probatiorem visam (2465) : « Non ex illorum sententia, sed ex tua judicandum te esse sciebas, dicente Apostolo (*Rom.* XIV, 23) : *Testimonium illis reddente conscientia ipsorum*, non *conscientia aliorum*. Quod magis urget idem Apostolus dicens (*Ibid.*,) : *Qui autem discernit, si manducaverit, damnatus est ; quia non ex fide : omne autem quod non est ex fide, peccatum est.* Tu autem discrevisti, et fecisti quod credebas esse peccatum (judicio scilicet illo secundum probabiliorem quam putabas sententiam lato) : juste ergo damnaberis, quia non fecisti ex fide tua. »

23. Est enim profecto illa lux probatior et verisimilior menti tuæ affulgens ; est, inquam, simul et veritatis ipsius, et conscientiæ tuæ testis, primææque et æternæ legis igniculus, a quo recedere nihil aliud melius intuentem, certum piaculum est.

24. Jam ergo, opinionis minori probabilitati faventis error hac nota inuri debet ; quod novus, quod inauditus, quod animæ saluti periculosus ac noxius, et conscientiæ lumen exstinguens.

25. Huc accedit alia nota ; quod ille fons sit corruptelarum omnium, quæ in moralem theologiam invectæ sunt. Fac enim, cogites tot opiniones noxias ; has simul cum minoris probabilitatis auctoritate, atque ex illa natas, magistra experientia docebit ; nec fieri potuit quin a veritate deflecterent, qui non verum falsumque, sed hominum de vero falsoque varia opinantium arbitria quærebant.

26. Hæ sunt igitur justæ, nec minus necessariæ censuræ, nisi velimus falsa securitate simplices animas mergi in interitum.

27. At enim Roma tacet : sane ; sed ultro admonuit, ne suum silentium approbationi verti sineremus (2466). Absit interim ut vetet quominus episcopi suo fungantur officio. Vidit æquo animo tot graves Gallicanorum episcoporum censuras contra probabilismum valde et expresse insurgentes. Vidit Senonensem, vidit Bituricensem, vidit Parisiensem, vidit Venciensem Romæ quoque lectam et excusam in Fagnani doctissimi atque optimi viri opere : vidit recentissime Rotomagensem doctissimam ac fortissimam (2467). Quas quis reprehendit ? quis bonus non laudavit ? Vidit summos viros, Lauream, Daguirreum, alios cardinales adversus probabilismum, præeuntes : vidit Pallavicinum a pristina quam imbuerat sententia publice recedentem ; quod idem fecerat Daguirreus, editis doctissimis retractationibus in eruditissima Collectione conciliorum Hispaniæ (2468). His addo antiquiorem Bellarminum in egregio opere, cui titulus : *Admonitio ad episcopum Teanensem* (2469), quo omnes episcopos, sub nepotis sui nomine, de probabilismo vitando gravissime commonitos voluit. Hos Roma suspexit. Nonnunquam et ipsa se præveniri amat atque Ecclesiarum confirmare judicia. Sed hæc hactenus.

DISSERTATIUNCULA III.

DE CONSCIENTIA.

Ex cap. *Inquisitioni tuæ, de sent. excomm., lib.* V ; *Decretal.*, tit. 39, cap. 44.

Hoc decretum Innocenti III, consultissimi Pontificis, unum esse in toto jure longe accuratissimum ac lucidissimum theologi et jurisconsulti omnes facile confitentur. Hoc autem definiri quæstionem nostram pro sententia ipsi operanti tutiore simul ac probabiliore visa demonstrare aggredimur, hoc præsupposito :

Conscientiam sui certam esse oportere, ac prosilientem ad actus quos malos esse sentit, procul dubio esse malam, theologi omnes uno ore decernunt, attestante Paulo : *Finis præcepti est charitas de corde puro, et conscientia bona*, certo utique bona, *et fide non ficta.* (*I Tim.* I, 5.)

Quod vero sit mala prosiliens ad actus quos ipsa non quidem certo, sed tamen probabilius malos esse credat, sic demonstramus.

Contingit conscientiam prohiberi ab agendo, *vel ex eo quod sciat pro certo* se male agere, vel ex eo quod *non sciat pro certo, sed credat.* Primo casu, quo *pro certo sciat* se male agere, prohibetur ab actu ut aperte illicito, puta a reddendo debito conjugali, de quo hic agebatur, propter impedimentum alteri conjugum pro vero et certo notum. Hæc igitur Innocentii III prima est distinctio, nihil habens difficultatis.

Secunda vero talis est : « In secundo casu, quo quis non sciat sed credat (subesse impedimentum), iterum distinguendum est, utrum habeat hanc conscientiam ex credulitate levi et temeraria, an probabili et discreta, licet non evidenti et manifesta : » quo ultimo casu, credulitatis scilicet probabilis et discretæ, decernit Pontifex, stante illa credulitate, non posse ab ita credente prosiliri in actum, « ne in alterutro, vel contra legem conjugii, vel contra judicium

(2464) Diss. 12, *Introd.*, § 1, n. 5, p. 347.
(2465) *Ibid.*, 5. § 2, n. 16, p. 141.
(2466) Propos. 27, inter damnat. ab Alex. VII, 24 sept. 1665.
(2467) *De opin. prob.*, n. 287, 288, ed. Brux., 1667, p. 245.
(2468) Refert. Thyrs. Gonz., *De rect. usu opin. prob.*, Dissert. 15, cap. 2, § 11 et 15, n. 76, 92, p. 395, 405.
(2469) Ap. eumd. Gonz., *ibid.*, n. 90, p. 402.

conscientiæ committat offensam. » Ergo quominus agas prohibet, non modo *credulitas evidens et manifesta*, verum etiam *probabilis et discreta* : quibus verbis rem pro nobis definitam putamus, et sic ostendimus.

Primum enim, ipse casus quem tractat Pontifex, est is ipse de quo quærimus. Supponit enim prævalere in operantis animo illam *credulitatem* sive opinionem *probabilem et discretam*. Non autem prævaleret, nisi ex prævalente quoque ratione probabili, ac per hoc probabiliore visa. Ergo is ipse casus est de quo quærimus : hoc primum.

Secundo autem liquet pro nobis definitum esse perspicuis verbis. Est enim definitum prævalente ratione probabiliori visa, et ex ea faciente in animo operantis probabiliorem sententiam sive credulitatem, *licet non evidentem atque manifestam*, ipsum quoque operantem impediri ab agendo, nec nisi læsa conscientia prosilire posse in actum : ergo ligat conscientiam illa opinio sive credulitas, sive sententia *discreta et probabilis*, licet *non evidens*, atque actum prohibet : quod erat demonstrandum.

Confirmatur : ipsa credulitas *levis et temeraria* ligat conscientiam ac prohibet actum : ergo a fortiori *probabilis et discreta* credulitas. Major perspicua est ex illis decreti verbis, « et quidem ad sui pastoris consilium conscientia levis et temerariæ credulitatis explosa, licite potest non solum reddere, sed exigere debitum. » Ergo etsi in actum prosiliri potest, non tamen stante illa quamvis *temeraria et levi, sed prius explosa.*

Amplius confirmatur ex cap. 2, *Per tuas, de Simon.*, lib. VI *Decret.*, tit. 3, cap. 35, ubi idem Innocentius sic decernit : « Nos igitur respondemus, ut idem in ordine sic suscepto secure ministret ; sed contra conscientiam ulterius non ascendat, ne ædificet ad gehennam ; licet ex eo quod conscientiam nimis habuerit scrupulosam in difficultatem hujusmodi sit collapsus, quam utique non evadet, nisi deponat errorem. » Ergo prohibet actum error etiam nimis et improvide scrupulosus, deponendusque est ne *ædifices ad gehennam* : quanto magis sententia gravi et probabili atque discreta insidente, et in animo operantis prævalente ratione, ut dictum est !

Quid autem sit ædificare ad gehennam idem Innocentius III claris verbis docet, cap. *Litteras, de restit. spol.*, lib. II, tit. 13, cap. 13 : « Omne, inquit, quod non est ex fide, peccatum est : et quidquid fit contra conscientiam, ædificat ad gehennam. » Ergo ædificare ad gehennam nihil est aliud quam facere contra conscientiam ; facere autem contra conscientiam est profecto illud ipsum de quo dicit Apostolus : *Quia non ex fide; omne autem quod non est ex fide, peccatum est.* (*Rom.* XIV, 23.)

Jam ergo si quæ vidimus capita Decretalium mente repetamus, profecto constabit secundum Apostolum peccare *contra fidem*, id est contra conscientiam, non tantum eum qui agit contra *credulitatem evidentem et manifestam, sed etiam eum qui agit contra credulitatem probabilem et discretam*, licet *non evidentem* ; imo etiam eum qui agit contra conscientam errantem, eo quod nimis scrupulosa sit, et scrupulo etiam levi persuaderi se sinat : denique peccare eum qui agit contra ac persuasum est illis, sive ex gravi sive ex levi ratione, nisi prius eam quamcunque rationem seu persuasionem, sive ratione sive auctoritate prævalente, deponat.

Hæc Patrum simplicitas, hæc apostolici dicti intelligentia erat pro regula morum. Nunc autem alia invenerunt, nempe hæc : In probabilibus, etiam illis ubi de salute agitur, licere credere et judicare quidquid libet. Ad nutum voluntatis, non ad rationem etiam prævalentem flecti judicia ; aliam esse opinandi ac judicandi, aliam agendi regulam ; hoc est opinari et judicare te secundum id quod apparet tibi verisimilius sive probabilius ; agere vero secundum id quod apparet tibi minus probabile : quorum omnium nullum in Scripturis, nullum in Patribus, nullum in jure vestigium reperias.

Neque unquam ullus Pontifex dubia salutis et conscientiæ sic resolvit, ut liceret agere ad libitum, etiamsi aliqua melior agendi ratio appareret, sed responderunt semper ex ea ratione quæ ipsis videretur probabilior, verior, melior, subtilior, certior, tutior, ut passim occurrit in eorum responsis. Alia omnis agendi ratio novellum inventum est, non modo contra jura, verum etiam contra ipsum spiritum juris, contra ipsam æqui bonique rationem.

Neque docebantur homines ut agerent contra ac ipsis persuasum esset etiam ex probabili ac discreta ratione ; hoc enim est, ut ait Tetullianus (2470), *suam quoque conscientiam ludere* ; sed simpliciter admittebant apostolicum illud : *Omne quod non est ex fide*, ex conscientia, ex persuasione, *peccatum est*, ut vel ex iis capitibus satis superque constat.

DISSERTATIUNCULA IV.

DE PRUDENTIA.

Ex reverendissimo Patre Thyrso Gonzalez, tractatu *de recto usu opinionum probabilium*, Dissert. 3, cap. 3, § 7, edit. 1694, p. 74.

Ulterius ostenditur, nullam aliam prudentiam reperiri posse in sectanda sententia minus tuta, quando opposita apparet operanti manifeste verisimilior, nisi *prudentiam carnis, quæ inimica est Deo.*

85. Quia adversarii nostri sæpe repetunt electionem sententiæ minus probabilis, prætermissa probabiliore et tutiore, esse quidem minus prudentem, cæteroquin absolute prudentem esse ; nunc ostendendum nobis est, nullam hic prudentiam intervenire

(2470) *Ad nation.*, l. I.

posse præter prudentiam carnis, quæ, teste Apostolo, (*Rom.* VIII), *mors est, et inimica est Deo* : id autem probabimus discurrendo per varia prudentiæ genera.

86. In primis si Aristotelem consulamus, eumque interrogemus, quid sit prudentia? respondebit, (VI, *Ethic.* cap. 5), « Esse habitum agendi vera cum ratione, circa ea quæ sunt bona homini, atque mala. » Quasi diceret, prudentiam esse habitum, qui dictat cum vera ratione, quid homini bonum sit, ut illud prosequatur, quidque malum, ut illud fugiat, ut exponit D. Vasquez, tom. II, disp. 65, cap. 1. Quomodo autem, quæso, potest prudentia vera cum ratione dictare homini cognoscenti sententiam tutiorem esse manifeste verisimiliorem, quod sit bonum et conforme appetitui recto virtutis, prætermissa hac sententia, eligere oppositam minus tutam, quæ apparet manifeste minus verisimilis ? Certe hoc dictare non potest nisi prudentia carnis, quæ magis æstimat bonum temporale, quam Dei amicitiam.

87. Deinde si ab angelico Præceptore quærimus quodnam sit prudentiæ munus, respondebit 2-2, q. 49, art. 7 : « Ad prudentiam præcipue pertinet recte ordinare aliquem in finem, quod quidem recte non fit, inquit, nisi, et finis bonus sit, et id, quod ordinatur ad finem, sit etiam bonum, et conveniens fini. » Itaque prudentia supponit appetitum rectum finis, id est intentionem finis honesti; ejusque munus est ordinare media convenientia ad illius finis consecutionem. Et ideo Aristoteles, *Ethic.*, cap. 2, dixit : *Quod bonitas intellectus practici* (id est veritas, cum finis intellectus sit veritas) *est verum conforme appetitui recto.* Ut autem exponit hunc locum angelicus Doctor 1-2, q. 58, art. 3, ad 2, philosophus ibi loquitur de intellectu practico secundum quod est consiliativus, et ratiocinativus eorum quæ sunt ad finem ; sic enim perficitur per prudentiam. In iis autem quæ sunt ad finem, rectitudo rationis consistit in conformitate ad appetitum finis debiti.

88. Inquiro igitur, ex qua intentione oriri valeat electio opinionis minus tutæ in occursu tutioris evidenter probabilioris? et quem finem intendat, qui opinionem minus probabilem præfert opinioni evidenter probabiliori, cum manifesto periculo violandi legem Dei? Certe electio hæc ex charitate, quæ est primum mobile omnium virtutum, oriri non potest ; nec item ex intentione alterius peculiaris virtutis ; cum non possit esse conforme appetitui recto, seu intentioni honestæ alicujus virtutis, se voluntarie exponere periculo imminenti transgrediendi legem Dei. Sicut quod medicus ex duabus medicinis eligat illam, de qua cognoscit verisimilius multo esse quod sit nocumentum allatura, quam quod sit profutura, potius quam oppositam magna cum verisimilitudine profuturam, nequit oriri ex appetitu recto, seu intentione sanandi infirmum; sed ex alio fine peculiari, respectu cujus bona infirmi valetudo parvipenditur, imo contemnitur.

89. Quod si ab eligente opinionem minus tutam, quando est evidenter illi minus probabilis, inquiramus, quem finem intendat, dum ita eligit , certe respondere non poterit, se eligere illam opinionem, quia intendit suam æternam salutem, vel quia intendit alium immediatiorem finem alicujus virtutis; nemo enim ex intentione alicujus finis, eligit id de quo cognoscit verisimilius multo esse, quod sit impediturum , quam quod sit inducturum vel promoturum finis consecutionem.

90. Necesse est ergo ut respondeat, se quidem eligere opinionem minus tutam, licet videat esse multo minus probabilem opposita, quia id est conforme appetitui, seu desiderio alicujus boni temporalis, quod acquirere intendit, sive illa acquisitio sit prohibita sive non. Dum enim eligit opinionem minus tutam habens majus fundamentum ad judicandum esse falsam, quam ad judicandum esse veram, virtualiter dicit : « Sive hæc opinio affirmans talem contractum esse licitum sit vera, sive sit falsa ; vel potius, quamvis hæc opinio sit falsa, seu quamvis contractus sit illicitus, nihilominus volo illum celebrare. » Hoc autem est magis æstimare lucrum temporale, quam Dei amicitiam et animæ salutem ; *quæ est sapientia carnis, quæ est inimica Deo.*

91. Nam qui habens majora fundamenta ad judicandum contractum esse illicitum, quam ad judicandum oppositum, illum nihilominus celebrat, ita operetur, ut si inter operandum rogetur, an sciat dari legem prohibentem illum contractum, vel an sciat non dari : si vere respondeat, necessario respondere debet, se existimare dari ejusmodi legem, vel saltem se dubitare an detur, et sibi verisimilius videri quod detur. Ergo homo ille operatur judicans dari legem prohibitivam contractus, vel saltem dubitans cum vehementi fundamento, an detur. Atqui sub hoc dubio, vel judicio celebrat contractum, de quo dubitat an sit illicitus : ergo magis amat lucrum proventurum ex contractu, quam propriam salutem, ut dicit D. Thomas, *Quodlib.*, VIII, art. 13, de eo qui dubitans, an sit licitum habere simul multas præbendas, illas eligit habere. Asserit enim angelicus Doctor quod iste periculo se exponit, utpote magis amans beneficium temporale, quam propriam salutem. Ergo dilectio opinionis minus tutæ in occursu tutioris , quæ operanti appareat manifeste magis verisimilis, est prudentia carnis, de qua dicit Apostolus (*Rom.* VIII) : *Prudentia carnis mors est.*

V.

MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

LETTRE AU PÈRE CAFFARO, THÉATIN.

Bossuet lui fait ses plaintes d'une lettre qui avait été publiée sous son nom, en forme de dissertation, sur la comédie.—Il lui montre tous les vices et les dangers des représentations du théâtre.

C'est à vous-même, mon Révérend Père, que j'adresserai d'abord en secret entre vous et moi, selon le précepte de l'Evangile (*Matth.*, XVIII, 15), mes plaintes contre une lettre en forme de dissertation, sur la comédie (2471), que tout le monde vous attribue constamment, et que depuis peu on m'a assuré que vous aviez avouée. Quoi qu'il en soit, si ce n'est pas vous qui en soyez l'auteur, ce que je souhaite, un désaveu ne vous fera aucune peine ; et dès là ce n'est plus à vous que je parle. Que si c'est vous, je vous en fais mes plaintes à vous-même, comme un Chrétien à un Chrétien, et comme un frère à un frère.

Je ne perdrai point le temps à répondre aux autorités de saint Thomas, et des autres saints qui, en général, semblent approuver ou tolérer les comédies. Puisque vous demeurez d'accord, et qu'en effet on ne peut nier que celles qu'ils ont permises ne doivent exclure toutes celles qui sont opposées à l'honnêteté des mœurs ; c'est à ce point qu'il faut s'attacher, et c'est par là que j'attaque votre lettre, si elle est de vous.

La première chose que j'y reprends, c'est que vous ayez pu dire et répéter que la comédie, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs, et qu'elle est même si épurée, à l'heure qu'il est, sur le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre. Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou que vous ne rangiez pas parmi les pièces d'aujourd'hui celles d'un auteur qui vient à peine d'expirer, et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des Chrétiens.

Ne m'obligez pas à les répéter : songez seulement si vous oserez soutenir, à la face du ciel, des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours défendue et toujours plaisante, et la pudeur toujours offensée ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats ; je veux dire, par les expressions les plus impudentes, à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces.

Songez encore si vous jugez digne de votre habit et du nom de chrétien et de prêtre, de trouver honnêtes toutes les fausses tendresses, toutes les maximes d'amour, et toutes ces douces invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans les opéras de Quinault, à qui j'ai vu cent fois déplorer ces égarements. Mais aujourd'hui vous autorisez ce qui a fait la matière de sa pénitence et de ses justes regrets quand il a songé sérieusement à son salut ; et quand vous êtes contraint, selon vos maximes, d'approuver que ces sentiments, dont la nature corrompue est si dangereusement flattée, soient encore animés d'un chant qui ne respire que la mollesse.

Si Lulli a excellé dans son art, il a dû proportionner, comme il a fait, les accents de ses chanteurs et de ses chanteuses à leurs récits et à leurs vers : et ses airs, tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables et les plus vives qu'on peut.

Il ne sert de rien de répondre qu'on n'est occupé que du chant et du spectacle, sans songer au sens des paroles, ni aux sentiments qu'elles expriment : car c'est là précisément le danger, que pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie, ou étourdi par le merveilleux du spectacle, ces sentiments s'insinuent sans qu'on y pense, et gagnent le cœur sans être aperçus. Et sans donner ces secours à des inclinations trop puissantes par elles-mêmes, si

(2471) Cette lettre, publiée sous le nom du P. Caffaro, dans laquelle l'auteur s'efforçait de prouver qu'on pouvait très-innocemment composer, lire, voir représenter des comédies, fut imprimée à la tête des pièces de théâtre de Boursault. Dès qu'elle parut, tous ceux qui avaient du zèle pour la morale évangélique en furent sensiblement affligés, et de toute part grand nombre de théologiens s'empressèrent de la réfuter. M. l'archevêque de Paris la condamna, retira ses pouvoirs au P. Caffaro, et exigea de lui une rétractation publique, qui pût réparer le scandale que sa lettre avait causé. Bossuet, désirant prémunir les faibles contre les faux principes qu'on cherchait à insinuer dans leur esprit, publia la même année un petit écrit très-lumineux, sous ce titre : *Maximes et Réflexions sur la comédie.* —Nous avons cru devoir faire précéder cet opuscule de la lettre de Bossuet au P. Caffaro et de la réponse de celui-ci au prélat, afin que tout ce qui touche à cette matière se trouve réuni.

vous dites que la seule représentation des passions agréables, dans les tragédies d'un Corneille et d'un Racine, n'est pas pernicieuse à la pudeur, vous démentez ce dernier, qui a renoncé publiquement aux tendresses de sa Bérénice, que je nomme parce qu'elle vient la première à mon esprit : et vous, un prêtre, un théatin, vous le ramenez à ses premières erreurs.

Vous dites que ces représentations des passions agréables ne les excitent qu'indirectement, par hasard et par accident, comme vous parlez. Mais, au contraire, il n'y a rien de plus direct, ni de plus essentiel dans ces pièces, que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les récitent, et de ceux qui les écoutent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder ? Si l'auteur d'une tragédie ne sait pas intéresser le spectateur, l'émouvoir, le transporter de la passion qu'il a voulu exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans l'insupportable, si on peut parler de cette sorte ? Toute la fin de son art et de son travail, c'est qu'on soit, comme son héros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités ; en un mot, qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même. Si le but des théâtres n'est pas de flatter ces passions, qu'on veut appeler délicates, mais dont le fond est si grossier, d'où vient que l'âge où elles sont les plus violentes est aussi celui où l'on est touché le plus vivement de leur expression ? Pourquoi, dit saint Augustin (2472), si ce n'est qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions ? Et cela, dit le même saint, qu'est-ce autre chose qu'une déplorable maladie de notre cœur? On se voit soi-même dans ceux qui nous paraissent comme transportés par de semblables objets. On devient bientôt un acteur secret dans la tragédie : on y joue sa propre passion ; et la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au dedans une vérité qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse ; si ce n'est qu'on se transporte, par un souvenir agréable, dans ses jeunes ans, les plus beaux, selon les sens, de la vie humaine, et qu'on en réveille l'ardeur, qui n'est jamais tout à fait éteinte.

Si les nudités, si les peintures immodestes causent naturellement ce qu'elles expriment, et que pour cette raison on en condamne l'usage ; parce qu'on ne les goûte jamais autant qu'une main habile l'a voulu, qu'on n'entre dans l'esprit de l'ouvrier, et qu'on ne se mette en quelque façon dans l'état qu'il a voulu peindre : combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paraît effectif, où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent ; mais des personnages vivants, de vrais yeux, ou ardents, ou tendres, et plongés dans la passion ; de vraies larmes dans les acteurs, qui en attirent d'autres dans ceux qui regardent ; enfin de vrais mouvements qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges : et tout cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement, et n'excite que par accident les passions ?

Dites encore que les discours qui tendent directement à allumer de telles flammes, qui excitent la jeunesse à aimer, comme si elle n'était pas assez insensée ; qui lui font envier le sort des oiseaux et des bêtes, que rien ne trouble dans leurs passions, et se plaindre de la raison et de la pudeur, si importunes et si contraignantes : dites que toutes ces choses, et cent autres de cette nature, dont tous les théâtres retentissent, n'excitent les passions que par accident : pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter ; et que si elles manquent leur coup, les règles de l'art sont frustrées, et les auteurs et les acteurs travaillent en vain.

Je vous prie, que fait un acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler autant qu'il peut celles qu'il a ressenties ; et que, s'il était chrétien, il aurait tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendraient jamais à son esprit, ou n'y reviendraient qu'avec horreur : au lieu que, pour les exprimer, il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agréments empoisonnés, et toutes leurs grâces trompeuses.

Mais tout cela, dites-vous, paraît sur les théâtres comme une faiblesse : je le veux ; mais comme une belle, comme une noble faiblesse, comme la faiblesse des héros et des héroïnes ; enfin comme une faiblesse si artificieusement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les théâtres, et qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut souffrir de spectacle où non-seulement elle ne soit, mais encore où elle ne règne et n'anime toute l'action.

Dites, mon Père, que tout cet appareil n'entretient pas directement et par soi le feu de la convoitise, ou que la convoitise n'est pas mauvaise, et qu'il n'y a rien qui répugne à l'honnêteté et aux bonnes mœurs dans le soin de l'entretenir ; ou que ce feu n'échauffe qu'indirectement, et que ce n'est que par accident que l'ardeur des mauvais désirs sort du milieu de ces flammes : dites que la pudeur d'une jeune fille n'est offensée que par accident, par tous les discours où une personne de son sexe parle de ses combats, où elle avoue sa défaite, et l'avoue à son vainqueur même. Ce qu'on ne voit point dans le monde ; ce que celles qui succombent à cette faiblesse y cachent avec tant

(2472) *Conf.*, l. III, c. 2, t. I, c. 88, 89 ; *De catechis. rudib.*, c. 16, n. 25, t. VI, c. 299, 281.

de soin, une jeune fille le viendra apprendre à la comédie : elle le verra non plus dans les hommes, à qui le monde permet tout, mais dans une fille qu'on représente modeste, pudique, vertueuse, en un mot, dans une héroïne ; et cet aveu dont on rougit dans le secret, est jugé digne d'être révélé au public, et d'emporter, comme une nouvelle merveille, l'applaudissement de tout le théâtre.

Je crois avoir assez démontré que la représentation des passions agréables porte naturellement au péché, puisqu'elle flatte et nourrit, de dessein prémédité, la concupiscence qui en est le principe. Vous direz, selon vos maximes, qu'on purifie l'amour, et que la scène, toujours honnête dans l'état où elle paraît aujourd'hui, ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier et d'illicite : c'est un chaste amour de la beauté, qui se termine au nœud conjugal. A la bonne heure : du moins donc, s'il plaît à Dieu, à la fin vous bannirez du milieu des Chrétiens les prostitutions et les adultères, dont les comédies italiennes ont été remplies, même de nos jours où le théâtre vous paraît si épuré, et qu'on voit encore toutes crues dans les pièces de Molière. Vous réprouverez les discours où ce rigoureux censeur des grands canons (2473), et des mines et des expressions de nos précieuses, étale cependant dans le plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les maris, et sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux. Du moins, vous confesserez qu'il faudrait réformer le théâtre par ces endroits-là, et qu'il ne fallait pas tant louer l'honnêteté de nos jours. Mais si vous faites ce pas ; si une fois vous ouvrez les yeux au désordre que peut exciter l'expression des sentiments vicieux, vous serez bientôt poussé plus loin. Car, mon Père, quoique vous ôtiez en apparence à l'amour profane ce grossier et cet illicite, il en est inséparable. De quelque manière que vous vouliez qu'on le tourne et qu'on le dore ; dans le fond ce sera toujours, quoi qu'on puisse dire, la concupiscence de la chair, que saint Jean défend de rendre aimable, puisqu'il défend de l'aimer. (*I Joan.* II, 15, 16.) Le grossier que vous en ôtez ferait horreur si on le montrait ; et l'adresse de le cacher ne fait qu'y attirer les volontés d'une manière plus délicate, et qui n'en est que plus périlleuse lorsqu'elle paraît plus épurée.

Croyez-vous, en vérité, que la subtile contagion d'un mal dangereux demande toujours un objet grossier, ou que la flamme secrète d'un cœur trop disposé à aimer, en quelque manière que ce puisse être, soit corrigée ou ralentie par l'idée du mariage, que vous lui mettez devant les yeux dans vos héros et vos héroïnes amoureuses ? Vous vous trompez. Il ne faudrait point nous réduire à la nécessité d'expliquer ces choses, auxquelles il serait bon de ne penser pas. Mais puisqu'on croit tout sauver par l'honnêteté nuptiale, il faut dire qu'elle est inutile dans cette occasion. La passion ne saisit que son propre objet : la sensualité est seule excitée, et s'il ne fallait que le saint nom du mariage pour mettre à couvert les démonstrations de l'amour conjugal, Isaac et Rebecca n'auraient pas caché leurs jeux innocents, et les témoignages mutuels de leurs pudiques tendresses. (*Gen.* XXVI, 8.) C'est pour vous dire que le licite, loin d'empêcher l'illicite de se soulever, le provoque : en un mot, ce qui vient par réflexion n'éteint pas ce que l'instinct produit, et vous pouvez dire à coup sûr de tout ce qui excite le sensible dans les comédies les plus honnêtes, qu'il attaque secrètement la pudeur. Que ce soit ou de plus loin ou de plus près, il n'importe : c'est toujours là que l'on tend, par la pente du cœur humain à la corruption. On commence par se livrer aux impressions de l'amour : le remède des réflexions ou du mariage vient trop tard : déjà le faible du cœur est attaqué, s'il n'est vaincu ; et l'union conjugale, trop grave et trop sérieuse pour passionner un spectateur, qui ne cherche que le plaisir, n'est que par façon et pour la forme dans la comédie.

Je dirai plus : quand il s'agit de remuer le sensible, le licite tourne à dégoût, l'illicite devient un attrait. Si l'eunuque de Térence avait commencé par une demande régulière de son Erotium, ou quel que soit le nom de son idole, le spectateur serait-il transporté, comme l'auteur de la comédie le voulait ? Ainsi toute comédie veut inspirer le plaisir d'aimer ; on en regarde les personnes non pas comme épouseurs, mais comme amants ; et c'est amant qu'on veut être, sans songer à ce qu'on pourra devenir après.

Mais il y a encore une autre raison plus grave et plus chrétienne, qui ne permet pas d'étaler la passion de l'amour, même par rapport au licite. C'est, comme l'a remarqué, en traitant la question de la comédie, un habile de nos jours ; c'est, dis-je, que le mariage présuppose la concupiscence, qui, selon les règles de la foi, est un mal dont le mariage use bien. Qui étale dans le mariage cette impression de beauté qui force à aimer, et qui tâche à la rendre aimable et plaisante, veut rendre aimables et plaisantes la concupiscence et la révolte des sens. C'est néanmoins à cet ascendant de la beauté qu'on fait servir, dans les comédies, les âmes qu'on appelle grandes : ces doux et invincibles penchants de l'inclination, c'est ce qu'on veut rendre aimable ; c'est-à-dire qu'on veut rendre aimable une servitude qui est l'effet du péché, qui porte au péché, et qu'on ne peut mettre sous le joug que par des combats qui font gémir les fidèles mêmes au milieu des remèdes.

(2473) Les *canons* dont Molière se moque, étaient un ornement de drap, de soie, ou de toile, froncé, et quelques fois orné de rubans ou de dentelle. On l'attachait au-dessus du genou. (*Ed. de Vers.*)

N'en disons pas davantage ; les suites de cette doctrine font frayeur : disons seulement que ces mariages, qui se rompent ou qui se concluent dans les comédies, sont bien éloignés de celui du jeune Tobie et de la jeune Sara. *Nous sommes*, disent-ils (*Tob.* VIII, 5) *enfants des saints, et il ne nous est pas permis de nous unir comme les gentils.* Qu'un mariage de cette sorte, où les sens ne dominent pas, serait froid sur nos théâtres ! Mais aussi que les mariages des théâtres sont sensuels et scandaleux aux vrais Chrétiens ! Ce qu'on y veut, c'en est le mal; ce qu'on y appelle les belles passions, sont la honte de la nature raisonnable : l'empire de la beauté, et cette tyrannie qu'on y étale sous les plus belles couleurs, flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, et asservit l'un et l'autre au règne des sens.

Vous dites, mon Père, que vous n'avez jamais pu entrevoir par le moyen des confessions cette prétendue malignité de la comédie, ni les crimes dont on veut qu'elle soit la source. Apparemment vous ne songez pas à ceux des comédiennes, à ceux des chanteuses, ni aux scandales de leurs amants. N'est-ce rien que d'immoler des Chrétiennes à l'incontinence publique, d'une manière plus dangereuse qu'on ne ferait dans les lieux qu'on n'ose nommer? Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimerait pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre? L'ai-je élevée si tendrement et avec tant de précaution pour cet opprobre? l'ai-je tenue nuit et jour, pour ainsi parler, sous mes ailes avec tant de soin, pour la livrer au public? Qui ne regarde pas ces malheureuses Chrétiennes, si elles le sont encore dans une profession si contraire aux vœux de leur baptême ; qui, dis-je, ne les regarde pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte, quand ce ne serait que par tant de regards qu'elles attirent et par tous ceux qu'elles jettent; elles que leur sexe avait consacrées à la modestie, dont l'infirmité naturelle demandait la sûre retraite d'une maison bien réglée? Et voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité, comme ces sirènes dont parle Isaïe (XIII, 22), qui font leur demeure dans les temples de la volupté, dont les regards sont mortels, et qui reçoivent de tous côtés, par cet applaudissement qu'on leur renvoie, le poison qu'elles répandent par leur chant. Mais n'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, de nourrir leur corruption, de leur exposer leur cœur en proie, et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir? S'il n'y a rien là que d'honnête, rien qu'il faille porter à la confession ; hélas ! mon Père, quel aveuglement faut-il qu'il y ait parmi les Chrétiens? Et un homme de votre robe et de votre nom était-il fait pour achever d'ôter aux fidèles, le peu de componction qui reste encore dans le monde pour tant de désordres?

Vous ne trouvez pas, dites-vous, par les confessions, que les riches qui vont à la comédie soient plus sujets aux grands crimes que les pauvres qui n'y vont pas. Vous n'avez encore qu'à dire que le luxe, que les excès de la table et les mets exquis ne font aucun mal aux riches, parce que les pauvres, qui en sont privés, ont les mêmes vices. Ne sentez-vous pas qu'il y a des choses qui, sans avoir des effets marqués, mettent dans les âmes de secrètes dispositions au mal, qui ne laissent pas d'être très-mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord ? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre. On n'y trouverait que trop de matière à la confession, si on cherchait en soi-même les causes du mal. On a le mal dans le sang et dans les entrailles, avant qu'il éclate par la fièvre : en s'affaiblissant peu à peu, on se met dans un grand danger de tomber avant qu'on tombe; et cet affaiblissement est un commencement de la chute.

Vous comparez les dangers où l'on se met dans les comédies, par les vives représentations des passions, à ceux qu'on ne peut éviter qu'en fuyant, dites-vous, dans les déserts. On ne peut, continuez-vous, faire un pas, lire un livre, entrer dans une église, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer mille choses capables d'exciter les passions. Sans doute, la conséquence est fort bonne : tout est plein d'inévitables dangers; donc il en faut augmenter le nombre. Toutes les créatures sont un piége et une tentation à l'homme ; donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations et de nouveaux piéges pour prendre les âmes. Il y a de mauvaises conversations qu'on ne peut, comme dit saint Paul (*I Cor.* V, 10), éviter sans sortir du monde : il n'y a donc point de péché de chercher volontairement de mauvaises conversations; et cet Apôtre se sera trompé, en disant que *les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs.* (*I Cor.* XV, 33.) Voilà, mon cher Père, votre conséquence. Tous les objets qui se présentent à nos yeux peuvent exciter nos passions : donc on peut se préparer des objets exquis et recherchés avec soin, pour les exciter et les rendre plus agréables en les déguisant : on peut conseiller de tels périls, et les comédies, qui en sont d'autant plus remplies qu'elles sont mieux composées et mieux jouées, ne doivent pas être mises parmi ces mauvais entretiens, par lesquels les bonnes mœurs sont corrompues. Dites plutôt, mon cher Père : Il y a tant dans le monde d'inévitables périls; donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent par nécessité; mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix : et celui qui aime le péril (il ne dit pas, celui qui y est par nécessité; mais, celui qui l'aime et qui le cherche) y périra. (*Eccli.* III, 27.)

Vous appelez les lois à votre secours, et vous dites que si la comédie était si mauvaise, on ne la tolérerait pas, on ne la

fréquenteraient pas, sans songer que saint Thomas, dont vous abusez, a décidé « que les lois humaines ne sont pas tenues à réprimer tous les maux, mais seulement ceux qui attaquent directement la société (2474). » « L'Eglise même, dit saint Augustin (2475), n'exerce la sévérité de ses censures que sur les pécheurs dont le nombre n'est pas grand. » C'est pourquoi elle condamne les comédiens, et croit défendre assez la comédie, quand elle prive des sacrements et de la sépulture ecclésiastique ceux qui la jouent. Quant à ceux qui la fréquentent, comme il y en a de plus innocents les uns que les autres, et peut-être quelques-uns qu'il faut plutôt instruire que blâmer, ils ne sont pas répréhensibles en même degré, et il ne faut pas fulminer également contre tous. Mais de là il ne s'ensuit pas qu'il faille autoriser les périls publics. Si les hommes ne les aperçoivent pas, c'est aux prêtres à les instruire, et non pas à les flatter. Où trouvera-t-on la science, si les lèvres du prêtre, préposées à la garder, sont corrompues? et de qui recherchera-t-on la loi de Dieu, si ceux qui en sont les prédicateurs donnent de l'autorité aux vices, comme parle saint Cyprien (2476)?

Je ne veux pas me jeter sur les passages des Pères, ni faire ici une longue dissertation sur un si ample sujet. Je vous dirai seulement que c'est les lire trop négligemment que d'assurer, comme vous faites, qu'ils ne blâment, dans les spectacles de leur temps, que l'idolâtrie et les scandaleuses et manifestes impudicités. C'est être trop sourd à la vérité que de ne sentir pas que leurs raisons portent plus loin. Ils blâment dans les jeux et dans les théâtres l'inutilité, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit peu convenable à un Chrétien, dont le cœur est le sanctuaire d'une paix divine : ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornements qu'ils mettent au rang des pompes que nous avons abjurées par le baptême, le désir de voir et d'être vu, la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres, la trop grande occupation à des choses vaines, les éclats de rire qui font oublier et la présence de Dieu et le compte qu'il lui en faut rendre, et le sérieux de la vie chrétienne. Dites que les Pères ne blâment pas toutes ces choses, et tout cet amas de périls que les théâtres réunissent : dites qu'ils n'y blâment pas même les choses honnêtes, qui enveloppent le mal et lui servent d'introducteur : dites que saint Augustin n'a pas déploré dans les comédies ce jeu des passions, et l'expression contagieuse de nos maladies, et ces larmes que nous arrache l'image de nos passions si vivement réveillées, et toute cette illusion qu'il appelle une misérable folie! (2477). Parmi ces commotions, qui peut élever son cœur à Dieu? qui ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui et pour lui plaire? Qui ne craint pas, dans ces folles joies et dans ces folles douceurs, d'étouffer en soi l'esprit de prière, et d'interrompre cet exercice, qui, selon la parole de Jésus-Christ (*Luc.* XVIII, 1), doit être perpétuel dans un Chrétien, du moins en désir, et dans la préparation du cœur? On trouvera dans les Pères toutes ces raisons, et beaucoup d'autres.

Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où, pour laisser tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et qu'à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu? Il faudrait, dans le besoin, savoir trouver à l'esprit humain des relâchements plus modestes, des divertissements moins emportés. Pour ceux-ci, pour les bien connaître, sans parler des Pères, il ne faut que consulter les philosophes. Un Platon nous dira que les arts qui n'ont pour but que le plaisir sont pernicieux (2478), parce qu'ils vont le recueillant indifféremment des sources bonnes ou mauvaises, aux dépens de tout, et même de la vertu, si le plaisir le demande. C'est pourquoi il bannit de sa république les poëtes, comiques, tragiques, épiques, sans épargner ce divin Homère, comme ils l'appelaient, dont les sentences paraissaient alors inspirées. Cependant Platon les chassait, à cause que, ne songeant qu'à plaire, ils étalent également les bonnes et les mauvaises sentences; et sans se soucier de la vérité, qui est toujours uniforme, ils ne songent qu'à flatter le goût, dont la nature est variable. Il introduit donc les lois, qui les renvoient avec honneur, à la vérité, et une couronne sur la tête, mais cependant avec une inflexible rigueur, en leur disant : Nous ne pouvons point souffrir ce que vous criez sur vos théâtres, ni dans nos villes écouter personne qui parle plus haut que nous.

Que si telle est la vérité des lois politiques, les lois chrétiennes souffriront-elles qu'on parle plus haut que l'Evangile, qu'on applaudisse de toute sa force, et qu'on arrache l'applaudissement de tout le public, pour l'ambition, pour la gloire, pour la vengeance, pour le point d'honneur, que Jésus-Christ a proscrits avec le monde : ni qu'on intéresse les hommes dans les passions qu'il veut éteindre? Saint Jean crie à tous les fidèles et à tous les âges : *N'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde : car tout y est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie.* (*I Joan.* II, 15, 16.) Dans ces paro-

(2474) *Quæst.* 96, art. 2.
(2475) *Epist.* 22, t. II, p. 28.
(2476) *Spect.*, p. 339.

(2477) *Conf.*, l. III, c. 2, t. I.
(2478) *De repub.*, lib. III, tom. II, p. 396, 397, 398, edit. Henr. Stephan.

les, et le monde, et le théâtre qui en est l'image, sont également réprouvés. C'est le monde, avec tous ses charmes et toutes ses pompes, qu'on représente dans les comédies. Ainsi, comme dans le monde, tout y est sensualité, curiosité, ostentation, orgueil; et on y fait aimer toutes ces choses, puisqu'on ne songe qu'à y faire trouver du plaisir.

On demande, et cette remarque a trouvé place dans votre dissertation : si la comédie est si dangereuse, pourquoi Jésus-Christ et les apôtres n'ont rien dit d'un si grand péril et d'un si grand mal? Ceux qui voudraient tirer avantage de ce silence, n'auraient qu'à autoriser les gladiateurs et toutes les autres horreurs des anciens spectacles, dont l'Ecriture ne parle non plus que des comédies. Les saints Pères, qui ont essuyé de pareilles difficultés de la bouche des défenseurs des spectacles, nous ont ouvert le chemin pour leur répondre : que les délectables représentations qui intéressent les hommes dans des inclinations vicieuses sont proscrites avec elles dans l'Ecriture. Les immodesties des tableaux sont condamnées par tous les passages où sont proscrites en général les choses déshonnêtes : il en est de même des représentations du théâtre. Saint Jean n'a rien oublié, lorsqu'il a dit : *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde : celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; laquelle concupiscence n'est point de Dieu, mais du monde.* (*I Joan.* II, 15, 16.) Si la concupiscence n'est pas de Dieu, la délectable représentation qui en étale tous les attraits n'est non plus de lui, mais du monde; et les Chrétiens n'y ont point de part.

Saint Paul aussi a tout compris dans ces paroles : *Au reste, mes frères, tout ce qui est véritable, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint* (selon le grec, *tout ce qui est chaste, tout ce qui est édifiant*) *: s'il y a quelque vertu parmi les hommes, et quelque chose digne de louange dans la discipline, c'est ce que vous devez penser.* (*Philip.* IV, 8.) Tout ce qui vous empêche d'y penser, et qui vous inspire des pensées contraires, ne doit point vous plaire, et doit vous être suspect. Dans ce bel amas des pensées que saint Paul propose à un Chrétien, cherchez, mon Père, la place de la comédie de nos jours, que vous vantez tant.

Au reste, ce grand silence de Jésus-Christ sur les comédies me fait souvenir qu'il n'avait pas besoin d'en parler à la maison d'Israël, pour laquelle il était venu; où ces plaisirs, de tout temps, n'avaient point de lieu. Les Juifs n'avaient de spectacles pour se réjouir que leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs saintes cérémonies : gens simples et naturels par leur institution primitive, ils n'avaient jamais connu ces inventions de la Grèce; et après ces louanges de Balaam : *Il n'y a point d'idole dans Jacob, il n'y a point d'augure, il n'y a point de divination* (*Num.* XXIII, 21, 23), on pouvait encore ajouter : Il n'y a point de théâtres, il n'y a point de ces dangereuses représentations : ce peuple innocent et simple trouve un assez agréable divertissement dans sa famille, parmi ses enfants; et il n'a pas besoin de tant de dépenses, ni de si grands appareils pour se relâcher.

C'était peut-être une des raisons du silence des apôtres, qui, accoutumés à la simplicité de leurs pères et de leurs pays, ne songeaient pas à reprendre en termes exprès, dans leurs écrits, ce qu'ils ne connaissaient pas dans leur nation : c'était assez d'établir les principes qui en donnaient du dégoût. Quoi qu'il en soit, c'est un grand exemple pour l'Eglise chrétienne, que celui qu'on voit dans les Juifs; et c'est une honte au peuple spirituel, d'avoir des plaisirs que le peuple charnel ne connaissait pas.

Il n'y avait parmi les Juifs qu'un seul poëme qui tînt du dramatique : et c'est le *Cantique des cantiques.* Ce cantique ne respire qu'un amour céleste : et cependant, parce qu'il y est représenté sous la figure d'un amour humain, on en défendait la lecture à la jeunesse. Aujourd'hui on ne craint point de l'inviter à voir soupirer des amants, pour le plaisir seulement de les voir aimer, et pour goûter les douceurs d'une folle passion. Saint Augustin met en doute s'il faut laisser dans les églises un chant harmonieux (2479), ou s'il vaut mieux s'attacher à la sévère discipline de saint Athanase et de l'Eglise d'Alexandrie, dont la gravité souffrait à peine dans le chant, ou plutôt dans la récitation des psaumes, de faibles inflexions : tant on craignait dans l'Eglise de laisser affaiblir la vigueur de l'âme par la douceur du chant. Maintenant on a oublié ces saintes délicatesses des Pères; et on pousse si loin les délices de la musique, que, loin de les craindre dans les cantiques de Sion, on cherche à se délecter de celle dont Babylone anime les siens. Le même saint Augustin reprenait un homme qui étalait beaucoup d'esprit à tourner agréablement des inutilités dans ses écrits : « Eh! lui disait-il (2480), je vous prie, ne rendez point agréable ce qui est inutile : » et vous, mon Père, vous voulez qu'on rende agréable ce qui est nuisible.

Quittez, quittez ces illusions : ou révoquez, ou désavouez une lettre qui déshonore votre caractère, votre habit et votre saint ordre; où l'on vous donne le nom de théologien, sans avoir pu vous donner des théologiens, mais de seuls poëtes comiques pour approbateurs; enfin qui n'ose paraître qu'à la tête des pièces de théâtre, et n'a pu obtenir de privilége qu'à la faveur des comédies. Dans un scandale public, que je pourrais combattre avec moins d'égards, pour garder envers un prêtre et un religieux

(2479) *Confess.*, l. x, c. 33, n. 50, t. I, c. 187.

(2480) *De anima et ejus orig.*, l. I, c. 3, t. X, c. 339.

d'un ordre que je révère, et qui honore la cléricature, toutes les mesures de la douceur chrétienne, je commence par vous reprendre entre vous et moi. Si vous ne m'écoutez pas, j'appellerai des témoins, et j'avertirai vos supérieurs : à la fin, après avoir épuisé toutes les voies de la charité, je le dirai à l'Eglise, et je parlerai en évêque contre votre perverse doctrine. Je suis cependant, etc.

A Germigny, ce 9 mai 1694.

RÉPONSE DU P. CAFFARO.

Il tâche de s'excuser sur la publication de la lettre qui portait son nom, reconnaît qu'il s'est trompé, et promet de se rétracter.

Si tout le monde, et même ceux qui prêchent l'Evangile, savaient les règles de l'Evangile autant que Votre Grandeur les sait, je ne serais pas dans la peine où je suis pour cette malheureuse lettre qu'on m'attribue faussement. Car, si avant que de publier partout, et, pour ainsi dire, hautement dans les chaires, que j'en suis l'auteur, ils avaient eu la même charité que Votre Grandeur a de me le demander en particulier, j'aurais détrompé le monde d'une fausse préoccupation qui me fait tant de tort; et ce qui me fâche davantage, c'est qu'elle fait du scandale. Je dis donc et proteste à Votre Grandeur, comme je l'ai protesté à tout le monde, que je ne suis pas l'auteur de la lettre qui favorise les comédiens, et dont il est question, et que je n'ai su qu'on l'imprimait qu'après qu'elle a été imprimée. Je ne suis pas si bon Français dans la plume et dans la langue, comme je le suis dans le cœur, pour avoir pu tourner une lettre de la manière dont celle-là est tournée; et je crois que Votre Grandeur s'en aperçoit assez par la présente que j'ai l'honneur de lui écrire. Ce qui a donné lieu au public de m'en croire l'auteur (puisqu'il ne faut rien cacher à une personne comme Votre Grandeur), c'est parce qu'il y a onze ou douze ans, qu'à mon particulier j'ai fait un écrit en latin sur la matière de la comédie, d'où véritablement semble être tirée toute la doctrine qui se trouve dans cette lettre. Malheureusement cet écrit est tombé entre les mains de quelqu'un qui, ne considérant point qu'il n'avait pas été fait en aucune manière pour voir le jour, et par conséquent qu'il n'avait pas été examiné à fond dans tous ses raisonnements, citations, etc., ils en ont tiré cette lettre, et ils l'ont fait imprimer : et ne voulant pas me dérober ce qui est de moi, ils ont cru me faire plaisir en me le rendant par le titre qu'ils lui ont mis; ce qui a fait croire que c'était moi qui avais fait la lettre : et, dans ce pays ici, il suffit qu'une personne le dise, afin que le bruit s'en répande partout. Cependant ils y ont altéré plusieurs choses, et mis plusieurs autres qui ne sont pas de moi, et ce que j'ai mis conditionnellement, c'est-à-dire, si les choses sont de cette manière, donc il n'y a point de mal, etc. ; ils l'y ont dit absolument, disant : Les choses sont en cette manière; donc il n'y a point de mal, etc.; ce qui est bien différent, comme Votre Grandeur le comprend fort bien. Voilà, Monseigneur, toute la faute que j'ai commise en tout cela, dont j'en ai eu et j'en ai encore un chagrin mortel : et je voudrais, pour toute chose au monde, ou que la lettre n'eût jamais été imprimée, ou que je n'eusse jamais écrit sur cette matière, qui, contre ma volonté, cause le scandale qu'elle cause.

Il y a dix-sept ou dix-huit ans que je régente la philosophie et la théologie; et de cette dernière, trois cours tout entiers. On a soutenu ici des thèses publiques, auxquelles j'ai présidé; et, par la grâce de Dieu, on n'a jamais trouvé à redire à un *iota* de ma doctrine; et voilà malheureusement une affaire à laquelle je ne m'attendais pas. Il y a vingt ans presque que je suis dans ce pays ici, et, Dieu merci, je n'y ai donné aucun scandale; et présentement, contre ma pensée, je vois que j'ai scandalisé le public. Votre Grandeur avouera que c'est un grand malheur pour moi. Or, il faut qu'il sache que, pour réparer mon honneur, pour l'édification du public, et pour l'amour de la vérité même, je suis convenu, et même je me suis offert à Monseigneur l'archevêque, qui n'a pas moins de zèle pour la maison de Dieu que tous les autres prélats du royaume, de lui faire une lettre, dans laquelle j'explique mes sentiments sur cela (2481). Je l'ai déjà faite en latin, ne voulant pas hasarder au public une lettre en méchant français. On la fera traduire en français, et on la donnera au public; d'abord qu'elle sera imprimée, je me donnerai l'honneur de l'envoyer à Votre Grandeur; et j'espère qu'elle en sera contente.

Au reste, Monseigneur, je reconnais avec soumission que tout ce que Votre Grandeur me mande dans sa lettre touchant les comédies, est très-solide et très-véritable. J'ai été toujours de cette opinion, et j'ai toujours blâmé les comédies qui sont capables d'exciter les passions, et qui ne sont pas faites dans les règles. J'assure aussi Votre Grandeur devant Dieu, que je n'ai jamais lu aucune comédie, ni de Molière, ni de Racine, ni de Corneille; ou au moins je n'en ai jamais lu une tout entière. J'en ai lu quelques-unes de Boursault, de celles qui sont plaisantes, dans lesquelles à la vérité je n'ai pas trouvé beaucoup à redire; et sur celles-là j'ai cru que toutes les autres étaient de même. Je m'étais fait une idée métaphysique d'une bonne comédie,

(2481) Cette lettre fut en effet adressée à M. l'archevêque de Paris, et imprimée dans le temps, en latin et en français. On la trouve dans les *Lettres sur les spectacles*, par Desprez de Boissy, t. I, pag. 385, édit. de 1780. (*Ed. de Vers.*)

et je raisonnais là-dessus, sans faire réflexion que dans la théorie, bien souvent les choses sont d'une manière, lesquelles, dans la pratique, sont d'une autre. D'ailleurs, ne pouvant aller à la comédie, et quand je le pourrais, ne voulant jamais y aller, je m'étais trop fié aux gens qui m'avaient assuré qu'on les faisait en France, avec toutes sortes de modération, et je m'abandonnais trop aux conjectures que je trouve présentement être fausses; sans pourtant jamais croire que depuis si longtemps que j'ai écrit cela, et que j'avais presque oublié il dût être su, lu et publié; au contraire, altéré et corrompu.

Voilà, Monseigneur, tout ce que je puis répondre à la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'envoyer. Je lui suis infiniment obligé de l'instruction qu'elle m'a donnée, et je l'assure que j'en profiterai : en même temps je la supplie très-humblement de me croire avec bien du respect, etc.

A Paris, ce 11 mai 1694.

MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.

1. Le religieux à qui on avait attribué la Lettre ou Dissertation pour la défense de la comédie, a satisfait au public par un désaveu aussi humble que solennel (2482). L'autorité ecclésiastique s'est fait reconnaître : par ses soins, la vérité a été vengée; la saine doctrine est en sûreté, et le public n'a besoin que d'instruction sur une matière qu'on avait tâché d'embrouiller par des raisons frivoles, à la vérité, et qui ne seraient dignes que de mépris, s'il était permis de mépriser le péril des âmes infirmes; mais qui enfin éblouissent les gens du monde, toujours aisés à tromper sur ce qui les flatte. On a tâché d'éluder l'autorité des saints Pères, à qui on a opposé les scolastiques, et on a cherché entre les uns et les autres je ne sais quelles conciliations; comme si la comédie était enfin devenue ou meilleure ou plus favorable avec le temps. Les grands noms de saint Thomas et des autres saints ont été employés en sa faveur : on s'est servi de la confession pour attester son innocence. C'est un prêtre, c'est un confesseur qu'on introduit pour nous assurer qu'il ne connaît pas les péchés que des docteurs trop rigoureux attribuent à la comédie : on affaiblit les censures et l'autorité des rituels; et enfin on n'oublie rien dans un petit livre dont la lecture est facile pour donner quelque couleur à une mauvaise cause. Il n'en faut pas davantage pour tromper les simples, et pour flatter la faiblesse humaine, trop penchée par elle-même au relâchement. Des personnes de piété et de savoir qui sont en charge dans l'Église, et qui connaissent les dispositions des gens du monde, ont jugé qu'il serait bon d'opposer à une dissertation qui se faisait lire par sa brièveté, des réflexions courtes, mais pleines des grands principes de la religion : par leur conseil, je laisse partir cet écrit pour s'aller joindre aux autres discours qui ont déjà paru sur ce sujet.

2. Il semble que, pour ôter la prévention que le nom de saint Thomas pourrait jeter dans les esprits, il faudrait commencer ces réflexions par la discussion des passages tirés de ce grand auteur en faveur de la comédie : mais avant que d'engager les lecteurs dans cet examen, je trouve plus à propos de les mener d'abord à la vérité par un tour plus court, c'est-à-dire, par des principes qui ne demandent ni discussion, ni lecture. Puisqu'on demeure d'accord, et qu'en effet on ne peut nier, que l'intention de saint Thomas et des autres saints qui ont toléré ou permis les comédies, s'ils l'ont fait, n'ait été de restreindre leur approbation ou leur tolérance à celles qui ne sont point opposées aux bonnes mœurs; c'est à ce point qu'il faut s'attacher, et je n'en veux pas davantage pour faire tomber de ce seul coup la Dissertation.

3. La première chose que j'y reprends, c'est qu'un homme qui se dit prêtre ait pu avancer que la comédie, telle qu'*elle est aujourd'hui*, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs; et qu'elle est même si *épurée à l'heure qu'il est sur le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre*. Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou qu'on ne veuille pas ranger parmi les pièces d'aujourd'hui celles d'un auteur qui a expiré, pour ainsi dire, à nos yeux, et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des Chrétiens.

Qui que vous soyez, prêtre ou religieux, quoi qu'il en soit, Chrétien qui avez appris de saint Paul que ces infamies ne doivent pas seulement être nommées parmi les fidèles, ne m'obligez pas à répéter ces discours honteux : songez seulement si vous oserez soutenir à la face du ciel des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée et toujours plaisante; et la pudeur toujours offensée, ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats, je veux dire par les expressions les plus impudentes, à

(2482) *Voy.* la lettre du P. Caffaro, et la note, ci-dessus, col. 8[illegible]5.

qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces. Songez encore si vous jugez digne du nom de chrétien et de prêtre, de trouver honnête la corruption réduite en maximes dans les opéras de Quinault, avec toutes les fausses tendresses, et toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans ses poésies. Pour moi, je l'ai vu cent fois déplorer ses égarements ; mais aujourd'hui on autorise ce qui a fait la matière de sa pénitence et de ses justes regrets, quand il a songé sérieusement à son salut ; et si le théâtre français est aussi honnête que le prétend la Dissertation, il faudra encore approuver que ces sentiments, dont la nature corrompue est si dangereusement flattée, soient animés d'un chant qui ne respire que la mollesse.

Si Lulli a excellé dans son art, il a dû proportionner, comme il a fait, les accents de ses chanteurs et de ses chanteuses à leurs récits et à leurs vers : et ses airs, tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables et les plus vives qu'on peut, par le charme d'une musique, qui ne demeure si facilement imprimée dans la mémoire qu'à cause qu'elle prend d'abord l'oreille et le cœur.

Il ne sert de rien de répondre qu'on n'est occupé que du chant et du spectacle, sans songer au sens des paroles ni aux sentiments qu'elles expriment : car c'est là précisément le danger, que pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie, ou étourdi par le merveilleux du spectacle, ces sentiments s'insinuent sans qu'on y pense, et plaisent sans être aperçus. Mais il n'est pas nécessaire de donner le secours du chant et de la musique à des inclinations déjà trop puissantes par elles-mêmes ; et si vous dites que la seule représentation des passions agréables, dans les tragédies d'un Corneille et d'un Racine, n'est pas dangereuse à la pudeur, vous démentez ce dernier, qui, occupé de sujets plus dignes de lui, renonce à sa Bérénice, que je nomme parce qu'elle vient la première à mon esprit ; et vous, qui vous dites prêtre, vous le ramenez à ses premières erreurs.

4. Vous dites que ces représentations des passions agréables, *et les paroles des passions dont on se sert dans la comédie*, ne les excitent qu'indirectement, *par hasard et par accident*, comme vous parlez ; *et que ce n'est pas leur nature de les exciter :* mais, au contraire, il n'y a rien de plus direct, de plus essentiel, de plus naturel à ces pièces, que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les récitent, et de ceux qui les écoutent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder? Le premier principe sur lequel agissent les poëtes tragiques et comiques, c'est qu'il faut intéresser le spectateur ; et si l'auteur ou l'acteur d'une tragédie ne le sait pas émouvoir, et le transporter de la passion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule, selon les règles des maîtres de l'art ? *Aut dormitabo, aut ridebo* (2483), et le reste. Ainsi, tout le dessein d'un poëte, toute la fin de son travail, c'est qu'on soit, comme son héros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités ; en un mot, qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même. C'est donc combattre les règles et les principes des maîtres, que de dire avec la Dissertation, que le théâtre n'excite que *par hasard et par accident* les passions qu'il entreprend de traiter.

On dit, et c'est encore une objection de notre auteur, *que l'histoire*, qui est si grave et si sérieuse, *se sert de paroles qui excitent les passions*, et qu'aussi vive à sa manière que la comédie, elle veut intéresser son lecteur dans les actions bonnes et mauvaises qu'elle représente. Quelle erreur de ne savoir pas distinguer entre l'art de représenter les mauvaises actions pour en inspirer de l'horreur, et celui de peindre les passions agréables d'une manière qui en fasse goûter le plaisir? Que s'il y a des histoires qui, dégénérant de la dignité d'un si beau nom, entrent, à l'exemple de la comédie, dans le dessein d'émouvoir les passions flatteuses ; qui ne voit qu'il les faut ranger avec les romans et les autres livres corrupteurs de la vie humaine ?

Si le but de la comédie n'est pas de flatter ces passions, qu'on veut appeler délicates, mais dont le fond est si grossier, d'où vient que l'âge où elles sont le plus violentes est aussi celui où l'on est touché le plus vivement de leur expression ? Mais pourquoi en est-on si touché, si ce n'est, dit saint Augustin (2484), qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions? et cela, dit le même saint (2485), qu'est-ce autre chose qu'une déplorable maladie de notre cœur? On se voit soi-même, dans ceux qui nous paraissent comme transportés par de semblables objets : on devient bientôt un acteur secret dans la tragédie ; on y joue sa propre passion ; et la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au-dedans une vérité qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse ; si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir agréable dans ses jeunes ans, les plus beaux de la vie humaine, à ne consulter que les sens, et qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout à fait éteinte.

(2483) Hor., *De art. poet.*, vers. 105.

(2484) *Conf.*, l. III, c. 2, t. I, c. 88, 89.

(2485) *De catechiz. rud.*, n. 25, t. VI, c. 280, 281.

Si les peintures immodestes ramènent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment, et que pour cette raison on en condamne l'usage; parce qu'on ne les goûte jamais autant qu'une main habile l'a voulu, sans entrer dans l'esprit de l'ouvrier, et sans se mettre en quelque façon dans l'état qu'il a voulu peindre : combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paraît effectif; où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux, ou ardents, ou tendres, et plongés dans la passion; de vraies larmes dans les acteurs, qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent; enfin de vrais mouvements, qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges : et tout cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement, et n'excite que par accident les passions.

Dites encore que les discours qui tendent directement à allumer de telles flammes, qui excitent la jeunesse à aimer, comme si elle n'était pas assez insensée; qui lui font envier le sort des oiseaux et des bêtes, que rien ne trouble dans leurs passions, et se plaindre de la raison et de la pudeur, si importunes et si contraignantes : dites que toutes ces choses, et cent autres de cette nature, dont tous les théâtres retentissent, n'excitent les passions que par accident, pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter, et que si elles manquent leur coup, les règles de l'art sont frustrées, et les auteurs et les acteurs travaillent en vain.

Je vous prie, que fait un acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler autant qu'il peut celles qu'il a ressenties, et que s'il était Chrétien, il aurait tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendraient jamais à son esprit, ou n'y reviendraient qu'avec horreur : au lieu que, pour les exprimer, il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agréments empoisonnés, et toutes leurs grâces trompeuses?

Mais tout cela, dira-t-on, paraît sur les théâtres comme une faiblesse. Je le veux : mais il y paraît comme une belle, comme une noble faiblesse, comme la faiblesse des héros et des héroïnes; enfin comme une faiblesse si artificieusement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les théâtres, et qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut souffrir de spectacle où non-seulement elle ne soit, mais encore où elle ne règne et n'anime toute l'action.

Dites que tout cet appareil n'entretient pas directement et par soi le feu de la convoitise; ou que la convoitise n'est pas mauvaise, et qu'il n'y a rien qui répugne à l'honnêteté et aux bonnes mœurs dans le soin de l'entretenir; ou que le feu n'échauffe qu'indirectement, et que pendant qu'on choisit les plus tendres expressions pour représenter la passion dont brûle un amant insensé, ce n'est que *par accident* que l'ardeur des mauvais désirs sort du milieu de ces flammes : dites que la pudeur d'une jeune fille n'est offensée que *par accident*, par tous les discours où une personne de son sexe parle de ses combats, où elle avoue sa défaite, et l'avoue à son vainqueur même, comme elle l'appelle. Ce qu'on ne voit point dans le monde, ce que celles qui succombent à cette faiblesse y cachent avec tant de soin, une jeune fille le viendra apprendre à la comédie. Elle le verra, non plus dans les hommes, à qui le monde permet tout, mais dans une fille qu'on montre comme modeste, comme pudique, comme vertueuse; en un mot, dans une héroïne : et cet aveu, dont on rougit dans le secret, est jugé digne d'être révélé au public, et d'emporter, comme une nouvelle merveille, l'applaudissement de tout le théâtre.

5. Je crois qu'il est assez démontré que la représentation des passions agréables porte naturellement au péché, quand ce ne serait qu'en flattant et en nourrissant, de dessein prémédité, la concupiscence qui en est le principe. On répond que, pour prévenir le péché, le théâtre purifie l'amour : la scène, toujours honnête dans l'état où elle paraît aujourd'hui, ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier et d'illicite; et ce n'est, après tout, qu'une innocente inclination pour la beauté, qui se termine au nœud conjugal. Du moins donc, selon ces principes, il faudra bannir du milieu des Chrétiens les prostitutions dont les comédies italiennes ont été remplies, même de nos jours, et qu'on voit encore toutes crues dans les pièces de Molière : on réprouvera les discours où ce rigoureux censeur des *grands canons* (2486), ce grave réformateur des mines et des expressions de nos précieuses, étale cependant au plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les maris, et sollicite les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux. Il a fait voir à notre siècle le fruit qu'on peut espérer de la morale du théâtre, qui n'attaque que le ridicule du monde, en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité saura peut-être la fin de ce poëte comédien, qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez.* (*Luc.* VI, 25.) Ceux qui ont laissé sur la terre de plus riches monuments n'en sont pas plus à couvert de la justice de Dieu : ni les beaux vers, ni les beaux chants ne servent de rien devant lui; et il n'épargnera pas ceux qui, en quelque manière que ce soit, auront entretenu la convoitise. Ainsi vous n'éviterez pas son juge-

(2486) *Voy.* la note ci-dessus, col. 859.

ment, qui que vous soyez, vous qui plaidez la cause de la comédie, sous prétexte qu'elle se termine ordinairement par le mariage. Car encore que vous ôtiez en apparence à l'amour profane, ce grossier et cet illicite dont on aurait honte, il en est inséparable sur le théâtre. De quelque manière que vous vouliez qu'on le tourne et qu'on le dore, dans le fond ce sera toujours, quoi qu'on puisse dire, la concupiscence de la chair, que saint Jean défend de rendre aimable, puisqu'il défend de l'aimer. Le grossier que vous en ôtez ferait horreur, si on le montrait : et l'adresse de le cacher ne fait qu'y attirer les volontés d'une manière plus délicate, et qui n'en est que plus périlleuse lorsqu'elle paraît plus épurée. Croyez-vous, en vérité, que la subtile contagion d'un mal dangereux demande toujours un objet grossier, ou que la flamme secrète d'un cœur trop disposé à aimer, en quelque manière que ce puisse être, soit corrigée ou ralentie par l'idée du mariage que vous lui mettez devant vos héros et vos héroïnes amoureuses? Vous vous trompez. Il ne faudrait point nous réduire à la nécessité d'expliquer des choses auxquelles il serait bon de ne penser pas. Mais puisqu'on croit tout sauver par l'honnêteté nuptiale, il faut dire qu'elle est inutile en cette occasion. La passion ne saisit que son propre objet; la sensualité est seule excitée; et s'il ne fallait que le saint nom du mariage pour mettre à couvert les démonstrations de l'amour conjugal, Isaac et Rebecca n'auraient pas caché leurs jeux innocents et les témoignages mutuels de leurs pudiques tendresses. (*Gen.* XXVI, 8.) C'est pour vous dire, que le licite, loin d'empêcher son contraire, le provoque; en un mot, ce qui vient par réflexion n'éteint pas ce que l'instinct produit; et vous pouvez dire à coup sûr, de tout ce qui excite le sensible dans les comédies les plus honnêtes, qu'il attaque secrètement la pudeur. Que ce soit ou de plus loin ou de plus près, il n'importe; c'est toujours là que l'on tend, par la pente du cœur humain, à la corruption On commence par se livrer aux impressions de l'amour sensuel : le remède des réflexions ou du mariage vient trop tard : déjà le faible du cœur est attaqué, s'il n'est vaincu ; et l'union conjugale, trop grave et trop sérieuse pour passionner un spectateur qui ne cherche que le plaisir, n'est que par façon et pour la forme dans la comédie.

Je dirai plus : quand il s'agit de remuer le sensible, le licite tourne à dégoût, l'illicite devient un attrait. Si l'Eunuque de Térence avait commencé par une demande régulière de sa Pamphile, ou quel que soit le nom de son idole, le spectateur serait-il transporté, comme l'auteur de la comédie le voulait? On prendrait moins de part à la joie de ce hardi jeune homme, si elle n'était imprévue, inespérée, défendue et emportée par la force. Si l'on ne propose pas dans nos comédies des violences semblables à celles-là, on en fait imaginer d'autres, qui ne sont pas moins dangereuses; et ce sont celles qu'on fait sur le cœur qu'on tâche à s'arracher mutuellement, sans songer si l'on a droit d'en diposer, ni si on n'en pousse pas les désirs trop loin. Il faut toujours que les règles de la véritable vertu soient méprisées par quelque endroit, pour donner au spectateur le plaisir qu'il cherche. Le licite et le régulier le ferait languir s'il était pur : en un mot, toute comédie, selon l'idée de nos jours, veut inspirer le plaisir d'aimer; on en regarde les personnages, non pas comme gens qui épousent, mais comme amants; et c'est amant qu'on veut être, sans songer à ce qu'on pourra devenir après.

6. Mais il y a encore une autre raison plus grave et plus chrétienne, qui ne permet pas d'étaler la passion de l'amour, même par rapport au licite; c'est, comme l'a remarqué, en traitant la question de la comédie, un habile homme de nos jours; c'est, dis-je, que le mariage présuppose la concupiscence, qui, selon les règles de la foi, est un mal auquel il faut résister, contre lequel par conséquent il faut armer le Chrétien. C'est un mal, dit saint Augustin (2487), dont l'impureté use mal, dont le mariage use bien, et dont la virginité et la continence font mieux de n'user point du tout. Qui étale, bien que ce soit pour le mariage, cette impression de beauté sensible qui force à aimer, et qui tâche à la rendre agréable, veut rendre agréable la concupiscence et la révolte des sens. Car c'en est une manifeste que de ne pouvoir ni vouloir résister à cet ascendant auquel on assujettit dans les comédies les âmes qu'on appelle grandes. Ces doux et invincibles penchants de l'inclination, ainsi qu'on les représente, c'est ce qu'on veut faire sentir et ce qu'on veut rendre aimable ; c'est-à-dire qu'on veut rendre aimable une servitude qui est l'effet du péché, qui porte au péché; et on flatte une passion qu'on ne peut mettre sous le joug que par des combats qui font gémir les fidèles, même au milieu des remèdes. N'en disons pas davantage, les suites de cette doctrine font frayeur : disons seulement que ces mariages, qui se rompent ou qui se concluent dans les comédies, sont bien éloignés de celui du jeune Tobie et de la jeune Sara : *Nous sommes*, disent-ils (*Tob.* VIII, 5), *enfants des saints, et il ne nous est pas permis de nous unir comme les gentils*. Qu'un mariage de cette sorte, où les sens ne dominent pas, serait froid sur nos théâtres? Mais aussi que les mariages des théâtres sont sensuels, et qu'ils paraissent scandaleux aux vrais Chrétiens ! Ce qu'on y veut, c'en est le mal : ce qu'on y appelle les belles passions, sont la honte de la nature raison-

(2487) *De Nupt. et Concup.*, l. I, c. 7, n. 8; l. II, cap. 21, n. 36, t. X, 319; *Cont. Jul.*, lib. III, c. 21, n. 42.

nable, l'empire d'une fragile et fausse beauté; et cette tyrannie qu'on y étale sous les plus belles couleurs flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, et asservit l'un et l'autre au règne des sens.

7. L'endroit le plus dangereux de la *Dissertation* est celui où l'auteur tâche de prouver l'innocence du théâtre par l'expérience. « Il y a, » dit-il, « trois moyens aisés de savoir ce qui se passe dans la comédie, et je vous avoue que je me suis servi de tous les trois. Le premier est de s'en informer des personnes de poids et de probité, lesquelles, avec l'horreur qu'elles ont du péché, ne laissent pas d'assister à ces sortes de spectacles. Le second moyen est encore plus sûr : c'est de juger, par les confessions des fidèles, du mauvais effet que produisent les comédies dans leur cœur : car il n'est point de plus grande accusation que celle qui vient de la bouche même du coupable. La troisième, enfin, est la lecture des comédies, qui ne nous est pas défendue comme en pourrait être la représentation; et je proteste que, par aucun de ces chefs, je n'ai pu trouver dans la comédie la moindre apparence des excès que les saints Pères y condamnent avec tant de raison. » Voici un homme qui nous appelle à l'expérience, et non-seulement à la sienne, mais à celle des plus gens de bien et de presque tout le public. « Mille gens, » dit-il, « d'une éminente vertu et d'une conscience fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, ont été obligés de m'avouer qu'à l'heure qu'il est, la comédie est si épurée sur le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre. »

8. De cette sorte, si nous l'en croyons, la confession même, où tous les péchés se découvrent, n'en découvre point dans les théâtres; et il assure, avec une confiance qui fait trembler, « qu'il n'a jamais pu entrevoir cette prétendue malignité de la comédie, ni les crimes dont on veut qu'elle soit la source. » Apparemment il ne songe pas à ceux des chanteuses, des comédiennes et de leurs amants, ni au précepte du Sage (*Prov.* VII, 10), où il est prescrit d'éviter *les femmes dont la parure porte à la licence*, « *ornatu meretricio* ; » *qui sont préparées à perdre les âmes*, ou, comme traduisent les Septante, *qui enlèvent les cœurs des jeunes gens, qui les engagent par les douceurs de leurs lèvres*, par leurs entretiens, par leurs chants, par leurs récits : ils se jettent d'eux-mêmes dans leurs lacets, *comme un oiseau dans les filets qu'on lui tend.* (*Ibid.*, 23.) N'est-ce rien que d'armer des Chrétiennes contre les âmes faibles, de leur donner de ces *flèches qui percent les cœurs* (*Ibid.*, 25), de les immoler à l'incontinence publique d'une manière plus dangereuse qu'on ne ferait dans les lieux qu'on n'ose nommer? Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimerait pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre? Quoi? l'a-t-elle élevée si tendrement et avec tant de précaution pour cet opprobre? L'a-t-elle tenue nuit et jour, pour ainsi parler, sous ses ailes avec tant de soin, pour la livrer au public et en faire un écueil de la jeunesse? Qui ne regarde pas ces malheureuses Chrétiennes, si elles le sont encore, dans une profession si contraire aux vœux de leur baptême? qui, dis-je, ne les regarde pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte? quand ce ne serait que par tant de regards qu'elles attirent ; elles que leur sexe avait consacrées à la modestie, dont l'infirmité naturelle demandait la sûre retraite d'une maison bien réglée? Et voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité, comme *ces sirènes*, dont parle Isaïe (XIII, 22), qui font leur demeure *dans les temples de la volupté;* dont les regards sont mortels, et qui reçoivent de tous côtés, par les applaudissements qu'on leur renvoie, le poison qu'elles répandent par leur chant. Mais n'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur exposer leur cœur en proie, et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir? s'il n'y a rien là que d'honnête, rien qu'il faille porter à la confession, hélas! quel aveuglement faut-il qu'il y ait parmi les Chrétiens ; et fallait-il prendre le nom de prêtre pour achever d'ôter aux fidèles le peu de componction qui reste encore dans le monde pour tant de désordres? Vous ne trouvez pas, dites-vous, par les confessions, que les riches qui vont à la comédie soient plus sujets aux grands crimes que les pauvres qui n'y vont pas. Vous n'avez encore qu'à dire que le luxe, que la mollesse, que l'oisiveté, que les excessives délicatesses de la table et la curieuse recherche du plaisir en toutes choses, ne font aucun mal aux riches, parce que les pauvres, dont l'état est éloigné de tous ces attraits, ne sont pas moins corrompus par l'amour des voluptés. Ne sentez vous pas qu'il y a des choses qui, sans avoir des effets marqués, mettent dans les âmes de secrètes dispositions très-mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre : on n'y trouverait que trop de matière à la confession, si on cherchait en soi-même les causes du mal, Qui saurait connaître ce que c'est en l'homme qu'un certain fonds de joie sensuelle, et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens, qui ne tend à rien et qui tend à tout, connaîtrait la source secrète des plus grands péchés. C'est ce que sentait saint Augustin au commencement de sa jeunesse emportée, lorsqu'il disait; « Je n'aimais pas encore; mais j'aimais à aimer (2488) : » il cherchait, continue-t-il, quelque piége où il prît et où il fût pris; et il trouvait ennuyeuse et insupportable une vie où il n'y eût point de ces lacets : *vitam sine muscipulis.* Tout en est

(2488) *Conf.*, l. III, c, I, t. I.

semé dans le monde : il fut pris, selon son souhait; et c'est alors qu'il fut enivré du plaisir de la comédie, où il trouvait « l'image de ses misères, l'amorce et la nourriture de son feu (2489). » Son exemple et sa doctrine nous apprennent à quoi est propre la comédie; combien elle sert à entretenir ces secrètes dispositions du cœur humain, soit qu'il ait déjà enfanté l'amour sensuel, soit que ce mauvais fruit ne soit pas encore éclos.

Saint Jacques nous a expliqué ces deux états de notre cœur, par ces paroles : *Chacun de nous est tenté par sa concupiscence qui l'emporte et qui l'attire ; ensuite, quand la concupiscence a conçu, elle enfante le péché ; et quand le péché est consommé, il produit la mort.* (*Jac.* I, 14, 15.) Cet apôtre distingue ici la conception d'avec l'enfantement du péché; il distingue la disposition au péché d'avec le péché entièrement formé par un plein consentement de la volonté : c'est dans ce dernier état qu'*il engendre la mort*, selon saint Jacques, et qu'il devient tout à fait mortel. Mais de là il ne s'ensuit pas que les commencements soient innocents : pour peu qu'on adhère à ces premières complaisances des sens émus, on commence à ouvrir son cœur à la créature: pour peu qu'on les flatte par d'agréables représentations, on aide le mal à éclore; et un sage confesseur, qui saurait alors faire sentir à un Chrétien la première plaie de son cœur et les suites d'un péril qu'il aime, préviendrait de grands malheurs.

Selon la doctrine de saint Augustin (2490), cette malignité de la concupiscence se répand dans l'homme tout entier. Elle court, pour ainsi parler, dans toutes les veines, et pénètre jusqu'à la moelle des os. C'est une racine envenimée qui étend ses branches par tous les sens : l'ouïe, les yeux et tout ce qui est capable de plaisir, en ressent l'effet : les sens se prêtent la main mutuellement : le plaisir de l'un attire et fomente celui de l'autre; et il se fait de leur union un enchaînement qui nous entraîne dans l'abîme du mal. Il faut, dit saint Augustin, distinguer dans l'opération de nos sens la nécessité, l'utilité, la vivacité du sentiment, et enfin l'attachement au plaisir : *Libido sentiendi*. De ces quatre qualités des sens, les trois premières sont l'ouvrage du Créateur : la nécessité du sentiment se fait remarquer dans les objets qui frappent nos sens à chaque moment : on en éprouve l'utilité, dit saint Augustin, particulièrement dans le goût qui facilite le choix des aliments et en prépare la digestion : la vivacité des sens est la même chose que la promptitude de leur action et la subtilité de leurs organes. Ces trois qualités ont Dieu pour auteur; mais c'est au milieu de cet ouvrage de Dieu que l'attache forcée au plaisir sensible et son attrait indomptable, c'est-à-dire la concupiscence introduite par le péché, établit son siége. C'est celle-là, dit saint Augustin, qui est l'ennemie de la sagesse, la source de la corruption, la mort des vertus : les cinq sens sont cinq ouvertures par où elle prend son cours sur ces objets, par où elle en reçoit les impressions : mais ce Père a démontré qu'elle est la même partout, parce que c'est partout le même attrait du plaisir, la même indocilité des sens, la même captivité et la même attache du cœur aux objets sensibles. Par quelque endroit que vous la frappiez, tout s'en ressent. Le spectacle saisit les yeux ; les tendres discours, les chants passionnés pénètrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots ; quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte ; à la fin on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affaiblissant peu à peu, on se met en un danger évident de tomber avant qu'on tombe : et ce grand affaiblissement est déjà un commencement de chute.

Si l'on ne connaît de maux aux hommes que ceux qu'ils sentent et qu'ils confessent, on est trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les âmes, comme dans le corps, il y en a qu'on ne sent pas encore, parce qu'elles ne sont pas déclarées ; et d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude, ou bien qu'elles sont extrêmes, et tiennent déjà quelque chose de la mort, où l'on ne sent rien. Lorsqu'on blâme les comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours, avec l'auteur de la dissertation, qu'ils ne sentent point ce danger. Poussez-les un peu plus avant, ils vous en diront autant des nudités; et non-seulement de celles des tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux prédicateurs qui en reprennent les femmes ; jusqu'à dire que les dévots se confessent eux-mêmes par là et trop faibles et trop sensibles : pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien, et je les en crois sur leur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'apercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau quand ils en ont par-dessus la tête, et pour parler aussi à ceux qui commencent, on ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose, si on s'y laisse entraîner on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord, où vous êtes porté sans peine; et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait que tôt après, quand vous vous noyez. N'en croyons donc pas les hommes sur leurs maux ni sur leurs dangers, que leur corruption, que l'erreur de leur imagination blessée, que leur amour-propre leur cachent.

9. Pour ce qui est de ces *gens de poids et de probité* qui, selon l'auteur de la *Dissertation*, fréquentent les comédies *sans scrupule*, que je crains que leur probité ne soit de celle des sages du monde, qui ne savent

(2489) *Conf.*, l. III, c. 2.
(2490) *Cont. Jul.*, l. IV, c. 14, n. 65 et seq. t. X, etc. ; *Conf.*, l. X, c. 31 et seq., t. I.

s'ils sont Chrétiens ou non, et qui s'imaginent avoir rempli tous les devoirs de la vertu, lorsqu'ils vivent en gens d'honneur, sans tromper personne, pendant qu'ils se trompent eux-mêmes en donnant tout à leurs passions et à leurs plaisirs. Ce sont de tels sages et de tels prudents à qui Jésus-Christ déclare (*Matth.* XI, 25) que les secrets de son royaume sont cachés, et qu'ils sont seulement révélés aux humbles et aux petits, qui tremblent aux moindres discours qui viennent flatter leur cupidité; mais ce sont gens, dit l'auteur, *d'une éminente vertu*, et il les compte par milliers. Qu'il est heureux d'en trouver tant sous sa main, et que la voie étroite soit si fréquentée! « Mille gens, » dit-il, « d'une éminente vertu et d'une conscience fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, approuvent la comédie, et la fréquentent sans peine. » Ce sont des âmes invulnérables, qui peuvent passer des jours entiers à entendre des chants et des vers passionnés et tendres sans en être émus; et des gens d'une *si éminente vertu* n'écoutent pas ce que dit saint Paul (*I Cor.* X, 12): *Que celui qui croit être ferme craigne de tomber*, ils ignorent que quand ils seraient si forts, et tellement à toute épreuve, qu'ils n'auraient rien à craindre pour eux-mêmes, ils auraient encore à craindre le scandale qu'ils donnent aux autres, selon ce que dit ce même Apôtre (*Rom.* XIV, 15): *Pourquoi scandalisez-vous votre frère infirme? Ne perdez point par votre exemple celui pour qui Jésus-Christ est mort.* Ils ne savent même pas ce que prononce le même saint Paul (*Rom.* I, 32), que *ceux qui consentent à un mal y participent.* Des âmes *si délicates et si scrupuleuses* ne sont point touchées de ces règles de la conscience. Que je crains, encore une fois, qu'ils ne soient de ces scrupuleux *qui coulent le moucheron, et qui avalent le chameau* (*Matth.* XXIII, 24), ou que l'auteur ne nous fasse des vertueux à sa mode, qui croient pouvoir être ensemble au monde et à Jésus-Christ!

10. Il compare les dangers où l'on se met dans les comédies, à ceux qu'on ne peut éviter «qu'en fuyant,» dit-il, «dans les déserts. On ne peut,» continue-t-il, « faire un pas, lire un livre, entrer dans une église, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer mille choses capables d'exciter les passions. » Sans doute, la conséquence est fort bonne: tout est plein d'inévitables dangers, donc il en faut augmenter le nombre. Toutes les créatures sont un piége et une tentation à l'homme (*Sap.* XIV, 11); donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations et de nouveaux piéges pour prendre les âmes. Il y a de mauvaises conversations, qu'on ne peut, comme dit saint Paul (*I Cor.* V, 10), *éviter sans sortir du monde:* il n'y a donc point de péché de chercher volontairement de mauvaises conversations; et cet Apôtre se sera trompé, en nous faisant craindre *que les mauvais entretiens ne corrompent les bonnes mœurs?* (*I Cor.* XV, 33.) Voilà votre conséquence. Tous les objets qui se présentent à nos yeux peuvent exciter nos passions, donc on peut se préparer des objets exquis et recherchés avec soin, pour les exciter et les rendre plus agréables en les déguisant: on peut conseiller de tels périls; et les comédies, qui en sont d'autant plus remplies qu'elles sont mieux composées et mieux jouées, ne doivent pas être mises *parmi ces mauvais entretiens, par lesquels les bonnes mœurs sont corrompues?* Dites plutôt, qui que vous soyez: Il y a tant dans le monde d'inévitables périls; donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent par nécessité; mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix: et *celui qui aime le péril* (il ne dit pas, « celui qui y est par nécessité, » mais *celui qui l'aime* et qui le cherche *y périra.* (*Eccli.* III, 27.)

11. L'auteur, pour ne rien omettre, appelle enfin les lois à son secours; et, dit-il, si la comédie était si mauvaise, on ne la tolérerait pas, on ne la fréquenterait pas; sans songer que saint Thomas, dont il abuse, a décidé que les lois humaines ne sont pas tenues à réprimer tous les maux, mais seulement ceux qui attaquent directement la société (2491). L'Eglise même, dit saint Augustin (2492), « n'exerce la sévérité de ses censures que sur les pécheurs dont le nombre n'est pas grand: *Severitas exercenda est in peccata paucorum;* » c'est pourquoi elle condamne les comédiens, et croit par là défendre assez la comédie: la décision en est précise dans les Rituels (2493), la pratique en est constante; on prive des sacrements, et à la vie et à la mort, ceux qui jouent la comédie, s'ils ne renoncent à leur art; on les passe à la sainte table comme des pécheurs publics; on les exclut des ordres sacrés comme des personnes infâmes; par une suite infaillible, la sépulture ecclésiastique leur est déniée. Quant à ceux qui fréquentent les comédies, comme il y en a de plus innocents les uns que les autres, et peut-être quelques-uns qu'il faut plutôt instruire que blâmer, ils ne sont pas répréhensibles en même degré, et il ne faut pas fulminer également contre tous. Mais de là il ne s'ensuit pas qu'il faille autoriser les périls publics: si les hommes ne les aperçoivent pas, c'est aux prêtres à les instruire, et non pas à les flatter; dès le temps de saint Chrysostome, les défenseurs des spectacles « criaient que les renverser c'était détruire les lois (2494); mais ce Père, sans s'en émouvoir, disait, au contraire, que l'esprit des lois était contraire aux théâtres: nous avons maintenant à leur opposer quelque chose de plus fort, puisqu'il y a tant de décrets publics contre la comédie, que d'autres

(2491) 1-2, q. 29, 3 ad. 3, q. 96, 2

(2492) *Epist. ad Aur.*, epist. 22, n. 5, t. II.

(2493) *Rit. Paris. De Euchar. et de Viat.*

(2494) Hom. 37, al. 38, *in Matth.*, n. 6, tom. VII.

que moi ont rapportés; si la coutume l'emporte, si l'abus prévaut, ce qu'on en pourra conclure, c'est tout au plus que la comédie doit être rangée parmi les maux dont un célèbre historien a dit qu'on les défend toujours, et qu'on les a toujours. Mais, après tout, quand les lois civiles autoriseraient la comédie; quand au lieu de flétrir, comme elles ont toujours fait, les comédiens, elles leur auraient été favorables; tout ce que nous sommes de prêtres, nous devrions imiter l'exemple des Chrysostome et des Augustin : pendant que les lois du siècle, qui ne peuvent pas déraciner tous les maux, permettaient l'usure et le divorce, ces grands hommes disaient hautement que, si le monde permettait ces crimes, ils n'en étaient pas moins réprouvés par la loi de l'Evangile; que l'usure, qu'on appelait légitime, parce qu'elle était autorisée par les lois romaines, ne l'était pas selon celles de Jésus-Christ : et que les lois de la cité sainte et celles du monde étaient différentes (2495).

12. Je ne veux pas me jeter sur les passages des Pères, ni faire ici une longue dissertation sur un si ample sujet. Je dirai seulement que c'est les lire trop négligemment, que d'assurer, comme fait l'auteur, qu'ils ne blâment, dans les spectacles de leur temps, que l'idolâtrie et les scandaleuses et manifestes impudicités. C'est être trop sourd à la vérité, de ne sentir pas que leurs raisons portent plus loin. Ils blâment, dans les jeux et dans les théâtres, l'inutilité, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit, peu convenable à un Chrétien dont le cœur est le sanctuaire de la paix; ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornements, qu'ils mettent au rang des pompes que nous avons abjurées par le baptême, le désir de voir et d'être vu, la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres; la trop grande occupation à des choses vaines, les éclats de rire, qui font oublier, et la présence de Dieu, et le compte qu'il lui faut rendre de ses moindres actions et de ses moindres paroles; et enfin, tout le sérieux de la vie chrétienne. Dites que les Pères ne blâment pas toutes ces choses, et tout cet amas de périls que les théâtres réunissent : dites qu'ils n'y blâment pas même les choses honnêtes qui enveloppent le mal et lui servent d'introducteur: dites que saint Augustin n'a pas déploré, dans les comédies, ce jeu des passions et l'expression contagieuse de nos maladies, et ces larmes que nous arrache l'image de nos passions si vivement réveillées, et toute cette illusion qu'il appelle une misérable folie (2496). Parmi ces commotions, où consiste tout le plaisir de la comédie, qui peut élever son cœur à Dieu? qui ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui, et pour lui plaire? qui ne craint pas, dans ces folles douleurs, d'étouffer en soi l'esprit de prière, et d'interrompre cet exercice, qui, selon la parole de Jésus-Christ (*Luc.* XVIII, 1), doit être perpétuel dans un Chrétien, du moins en désir et dans la préparation du cœur? On trouvera dans les Pères toutes ces raisons, et beaucoup d'autres. Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où, pour ne pas raconter ici tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même pour calmer la persécution de cet inexorable ennui, qui fait le fond de la vie humaine depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu?

13. Il est souvent défendu aux clercs d'assister aux spectacles, aux pompes, aux chants, aux réjouissances publiques; et il serait inutile d'en ramasser les règlements, qui sont infinis. Mais, pour voir si le mal qu'on y remarque est seulement pour les ecclésiastiques, ou, en général, pour tout le peuple, il faut peser les raisons qu'on y emploie. Par exemple, nous lisons ce beau canon dans le troisième concile de Tours, d'où il a été transféré dans les capitulaires de nos rois (2497) : *Ab omnibus quæcunque ad aurium et oculorum pertinent illecebras, unde vigor animi emolliri posse credatur, quod de aliquibus generibus musicorum aliisque nonnullis rebus sentiri potest, Dei sacerdotes abstinere debent : quia per aurium oculorumque illecebras turba vitiorum ad animum ingredi solet.* C'est-à-dire : « Toutes les choses où se trouvent les attraits des yeux et des oreilles, par où l'on croit que la vigueur de l'âme puisse être amollie, comme on le peut ressentir dans certaines sortes de musiques, et autres choses semblables, doivent être évitées par les ministres de Dieu; parce que, par tous ces attraits des oreilles et des yeux, une multitude de vices, *turba vitiorum*, a coutume d'entrer dans l'âme. » Ce canon ne suppose pas dans les spectacles, qu'il blâme, des discours ou des actions licencieuses, ni aucune incontinence marquée; il s'attache seulement à ce qui accompagne naturellement *ces attraits, ces plaisirs des yeux et des oreilles : « oculorum et aurium illecebras;* » qui est une mollesse dans les chants, et je ne sais quoi, pour les yeux, qui affaiblit insensiblement la vigueur de l'âme. Il ne pouvait mieux exprimer l'effet de ces réjouissances, qu'en disant qu'elles donnent entrée *à une troupe de vices*, ce n'est rien, pour ainsi dire, en particulier; et s'il y fallait remarquer précisément ce qui est mauvais, souvent on aurait peine à le faire : c'est le tout qui est dangereux; c'est qu'on y trouve d'imperceptibles insinuations, des sentiments faibles et vicieux : qu'on y donne un

(2495) CHRYSOST., hom. 56, *al.* 57, *in Matth.*, etc., t. VII; AUG., epist. 153, al. 54, *Ad Mac.*, etc., tom. II.

(2496) *Confes.*, l. III, c. 2, t. I.

(2497) *Conc. Turr.*, III, can. 7; *Capitul. Bal.*, t. I, add. 3, c. 71.

secret appât à cette intime disposition qui ramollit l'âme et ouvre le cœur à tout le sensible : on ne sait pas bien ce qu'on veut, mais enfin on veut vivre de la vie des sens ; et dans un spectacle où l'on n'est assemblé que pour le plaisir, on n'est disposé, du côté des acteurs, à employer tout ce qui en donne, et du côté des spectateurs à le recevoir. Que dira-t-on donc des spectacles où, de propos délibéré, tout est mêlé de vers et de chants passionnés, et enfin de tout ce qui peut amollir un cœur ? Cette disposition est mauvaise dans tous les hommes ; l'attention qu'on doit avoir à s'en préserver ne regarde pas seulement les ecclésiastiques ; et l'Eglise instruit tous les Chrétiens en leurs personnes.

On dira que c'est pousser les choses trop avant, et que, selon ces principes, il faudrait trop supprimer de ces plaisirs et publics et particuliers qu'on nomme innocents. N'entrons point dans ces discussions, qui dépendent des circonstances particulières. Il suffit d'avoir observé ce qu'il y a de malignité spéciale dans les assemblées, où comme on veut contenter la multitude dont la plus grande partie est livrée aux sens, on se propose toujours d'en flatter les inclinations par quelques endroits : tout le théâtre applaudit quand on les trouve : on se fait comme un point d'honneur de sentir ce qui doit toucher, et on croirait troubler la fête, si on n'était enchanté avec toute la compagnie. Ainsi, outre les autres inconvénients des assemblées de plaisirs, on s'excite et on s'autorise, pour ainsi dire, les uns les autres par le concours des acclamations et des applaudissements, et l'air même qu'on y respire est plus malin.

Je n'ai pas besoin, après cela, de réfuter les conséquences qu'on tire en faveur du peuple des défenses particulières qu'on fait aux clercs, de certaines choses. C'est une illusion semblable à celle de certains docteurs qui rapportent les canons par où l'usure est défendue aux ecclésiastiques, comme s'ils portaient une permission au reste des Chrétiens de l'exercer. Pour réfuter cette erreur il n'y a qu'à considérer où portent les preuves dont on s'appuie dans les défenses particulières que l'on fait aux clercs. On trouvera, par exemple, dans les canons de Nicée (2498), dans la décrétale de saint Léon (2499), dans les autres décrets de l'Eglise, que les passages de l'Ecriture, sur laquelle on fonde la prohibition de l'usure pour les ecclésiastiques, regardent également tous les Chrétiens : il faudra donc conclure, dès là, que l'on a voulu faire une obligation spéciale aux clercs de ce qui était d'ailleurs établi par les règles communes de l'Evangile : vous ne vous tromperez pas en tirant dans le même cas une conséquence semblable des canons où les spectacles sont défendus à tout l'ordre ecclésiastique ; et le canon du concile de Tours, que nous avons rapporté, vous en sera un grand exemple.

14. On dit qu'il faut bien trouver un relâchement à l'esprit humain, et peut-être un amusement aux cours et au peuple. Saint Chrysostome répond (2500) que, sans courir au théâtre, nous trouverons la nature si riche en spectacles divertissants, et que d'ailleurs la religion et même notre domestique sont capables de nous fournir tant d'occupations où l'esprit se peut relâcher, qu'il ne faut pas se tourmenter pour en chercher davantage : enfin que le Chrétien n'a pas tant besoin de plaisir, qu'il lui en faille procurer de si fréquents et avec un si grand appareil. Mais si notre goût corrompu ne peut plus s'accommoder des choses simples, et qu'il faille réveiller les hommes gâtés par quelques objets d'un mouvement plus extraordinaire ; en laissant à d'autres la discussion du particulier, qui n'est point de ce sujet, je ne craindrai point de prononcer qu'en tout cas il faudrait trouver des relâchements plus modestes, des divertissements moins emportés. Pour ceux-ci, sans parler des Pères, il ne faut pour les bien connaître, consulter que les philosophes. « Nous ne recevons, dit Platon (2501), ni la tragédie ni la comédie dans notre ville. » L'art même qui formait un comédien à faire tant de différents personnages lui paraissait introduire dans la vie humaine un caractère de légèreté indigne d'un homme, et directement opposé à la simplicité des mœurs. Quand il venait à considérer que ces personnages, qu'on représentait sur les théâtres, étaient la plupart ou bas ou même vicieux, il y trouvait encore plus de mal et plus de péril pour les comédiens, et il craignait que « l'imitation ne les amenât insensiblement à la chose même (2502). » C'était saper le théâtre par le fondement, et lui ôter jusqu'aux acteurs, loin de lui laisser des spectateurs oisifs. La raison de ce philosophe, était qu'en contrefaisant ou en imitant quelque chose, on en prenait l'esprit et le naturel : on devenait esclave avec un esclave ; vicieux, avec un homme vicieux ; et surtout en représentant les passions, il fallait former au dedans celles dont on voulait porter au dehors l'expression et le caractère. Le spectateur entrait aussi dans le même esprit : il louait et admirait un comédien qui lui causait ces émotions ; ce qui, continue-t-il, n'est autre chose que « d'arroser de mauvaises herbes qu'il fallait laisser entièrement dessécher. » Ainsi, tout l'appareil du théâtre ne tend qu'à faire des hommes passionnés, et à fortifier « cette partie brute et déraisonnable ; » qui est la source de toutes

(2498) Can. 17, t. II *Conc.*, c. 38.
(2499) Epist. 5, *Univ. epist. per Camp.*, etc., cap. 3.

(2500) Hom, 37, al. 48, *in Matth.*, n. 6, tom. VII.
(2501) *De repub.*, l. II, III.
(2502) *Ibid.*

nos faiblesses. Il concluait donc à rejeter tout ce genre « de poésie voluptueuse, qui, disait-il, est capable seule de corrompre les plus gens de bien. »

15. Par ce moyen, il poussait la démonstration jusqu'au premier principe, et ôtait à la comédie tout ce qui en fait le plaisir, c'est-à-dire le jeu des passions. On rejette en partie sur les libertés et les indécences de l'ancien théâtre, les invectives des Pères contre les représentations et les jeux scéniques. On se trompe, si on veut parler de la tragédie : car ce qui nous reste des anciens païens de ce genre-là (j'en rougis pour les Chrétiens) est si fort au-dessus de nous en gravité et en sagesse, que notre théâtre n'en a pu souffrir la simplicité. J'apprends même que les Anglais se sont élevés contre quelques-uns de nos poëtes, qui, à propos et hors de propos, ont voulu faire les héros galants, et leur font pousser à toute outrance les sentiments tendres. Les anciens, du moins, étaient bien éloignés de cette erreur, et ils renvoyaient à la comédie une passion qui ne pouvait soutenir la sublimité et la grandeur du tragique : et toutefois ce tragique, si sérieux parmi eux, était rejeté par leurs philosophes. Platon ne pouvait souffrir les lamentations des théâtres, qui « excitaient, » dit-il (2503), « et flattaient en nous cette partie faible et plaintive, qui s'épanche en gémissements et en pleurs. » Et la raison qu'il en rend, c'est qu'il n'y a rien sur la terre ni dans les choses humaines, dont la perte mérite d'être déplorée avec tant de larmes. Il ne trouve pas moins mauvais qu'on flatte cette autre partie plus emportée de notre âme, où règnent l'indignation et la colère : car on la fait trop émue pour de légers sujets. La tragédie a donc tort, et donne au genre humain de mauvais exemples, lorsqu'elle introduit les hommes et même les héros ou affligés ou en colère, pour des biens ou des maux aussi vains que sont ceux de cette vie ; n'y ayant rien, poursuit-il, qui doive véritablement toucher les âmes, dont la nature est immortelle, que ce qui les regarde dans tous leurs états, c'est-à-dire dans tous les siècles qu'elles ont à parcourir. Voilà ce que dit celui qui n'avait pas ouï les saintes promesses de la vie future, et ne connaissait les biens éternels que par des soupçons ou par des idées confuses : et néanmoins il ne souffre pas que la tragédie fasse paraître les hommes *ou heureux ou malheureux* par des biens ou des maux sensibles : « tout cela, » dit-il (2504), « n'est que corruption : » et les Chrétiens ne comprendront pas combien ces émotions sont contraires à la vertu !

16. La comédie n'est pas mieux traitée par Platon que la tragédie. Si ce philosophe trouve si faible cet esprit de lamentation et de plainte que la tragédie vient émouvoir, il n'approuve pas davantage « cette pente aveugle et impétueuse à se laisser emporter par l'envie de rire (2505), » que la comédie remue. Ainsi la comédie et la tragédie, le plaisant de l'un et le sérieux de l'autre, sont également proscrits de sa république, comme capables *d'entretenir et d'augmenter* ce qu'il y a en nous de déraisonnable. D'ailleurs, les pièces comiques étant occupées des folies et des passions de la jeunesse, il y avait une raison particulière de les rejeter ; « de peur, » disait-il (2506), « qu'on ne tombât dans l'amour vulgaire : « c'est-à-dire, comme il l'expliquait, dans celui des corps, qu'il oppose perpétuellement à l'amour de la vérité et de la vertu. Enfin aucune représentation ne plaisait à ce philosophe, parce qu'il n'y en avait point « qui n'excitât ou la colère, ou l'amour, ou quelque autre passion.

17. Au reste, les pièces dramatiques des anciens, qu'on veut faire plus licencieuses que les nôtres, et qui l'étaient en effet jusqu'aux derniers excès dans le comique, étaient exemptes du moins de cette indécence qu'on voit parmi nous, d'introduire des femmes sur le théâtre. Les païens mêmes croyaient qu'un sexe consacré à la pudeur ne devait pas ainsi se livrer au public, et que c'était là une espèce de prostitution. Ce fut aussi à Platon une des raisons de condamner le théâtre en général (2507) ; parce que la coutume régulièrement ne permettant pas d'y produire les femmes, leurs personnages étaient représentés par des hommes, qui devaient, par conséquent, non-seulement prendre l'habit et la figure, mais encore exprimer les cris, les emportements et les faiblesses de ce sexe : ce que ce philosophe trouvait si indigne, qu'il ne lui eût fallu que cette raison pour condamner la comédie.

18. Quoique Aristote son disciple aimât à le contredire, et qu'une philosophie plus accommodante lui ait fait attribuer à la tragédie une manière, qu'il n'explique pas (2508), de purifier les passions en les excitant (du moins la pitié et la crainte), il ne laisse pas de trouver dans le théâtre quelque chose de si dangereux, qu'il n'y admet point la jeunesse pour y voir ni les comédies ni même les tragédies (2509), quoiqu'elles fussent aussi sérieuses qu'on le vient de voir ; parce qu'il faut craindre, dit-il, les premières impressions d'un âge tendre que les sujets tragiques auraient trop ému. Ce n'est pas qu'on y jouât alors, comme parmi nous, les passions des jeunes gens : nous avons vu à quel rang on les reléguait ; mais c'est en général, que des pièces d'un si grand mouvement remuaient trop les passions, et qu'elles représentaient des meurtres, des vengeances, des trahisons et d'au-

(2503) *De repub.* l. III, X.
(2504) *Ibid.*, l. X.
(2505) *De legib.*, l. VII.
(2506) *Ibid.*, l. X.

(2507) *Ibid.*, l. III.
(2508) *De poet.*, c. 6, 7.
(2509) *Politic.*, l. VII, c. 17

tres grands crimes dont ce philosophe ne voulait pas que la jeunesse entendît seulement parler, bien loin de les voir si vivement représentés et comme réalisés sur le théâtre.

Je ne sais pourquoi il ne voulait pas étendre plus cette précaution. La jeunesse et même l'enfance durent longtemps parmi les hommes : ou plutôt on ne s'en défait jamais entièrement : quel fruit, après tout, peut-on se promettre de la pitié ou de la crainte qu'on inspire pour les malheurs des héros, si ce n'est de rendre à la fin le cœur humain plus sensible aux objets de ces passions ? Mais laissons, si l'on veut, à Aristote cette manière mystérieuse de les purifier, dont ni lui ni ses interprètes n'ont su encore donner de bonnes raisons : il nous apprendra du moins qu'il est dangereux d'exciter les passions qui plaisent, auxquelles on peut étendre ce principe du même philosophe (2510), que « l'action suit de près le discours, et qu'on se laisse aisément gagner aux choses dont on aime l'expression : » maxime importante dans la vie, et qui donne l'exclusion aux sentiments agréables qui font maintenant le fond et le sujet favori de nos pièces de théâtre.

19. Par un principe encore plus universel, Platon trouvait tous les arts qui n'ont pour objet que le plaisir, dangereux à la vie humaine ; parce qu'ils vont le recueillant indifféremment des sources bonnes ou mauvaises, aux dépens de tout et même de la vertu, si le plaisir le demande (2511). C'est encore un nouveau motif à ce philosophe pour bannir de sa république les poëtes comiques, tragiques, épiques, sans épargner ce divin Homère, comme ils l'appelaient, dont les sentences paraissaient alors inspirées : cependant Platon les chassait tous à cause que, ne songeant qu'à plaire, ils étalent également les bonnes et les mauvaises maximes ; et que sans se soucier de la vérité, qui est simple et une, ils ne travaillent qu'à flatter le goût et la passion, dont la nature est compliquée et variable. C'est pourquoi « il y a, » dit-il (2512), « une ancienne antipathie entre les philosophes et les poëtes : » les premiers n'étant occupés que de la raison, pendant que les autres ne le sont que du plaisir. Il introduit donc les lois, qui, à la vérité, renvoient ces derniers avec un honneur apparent, et je ne sais quelle couronne sur la tête, mais cependant avec une inflexible rigueur, en leur disant (2513) : Nous ne pouvons endurer ce que vous criez sur vos théâtres, ni dans nos villes écouter personne qui parle plus haut que nous. Que si telle est la sévérité des lois politiques, les lois chrétiennes souffriront-elles qu'on parle plus haut que l'Evangile, qu'on applaudisse de toute sa force, et qu'on attire l'applaudissement de tout le public à l'ambition, à la gloire, à la vengeance, au point d'honneur, que Jésus-Christ a proscrit avec le monde ? ou qu'on intéresse les hommes dans des passions qu'il veut éteindre ? Saint Jean crie à tous les fidèles et à tous les âges (*I Joan.* II, 12, 13) : *Je vous écris, pères, et à vous, vieillards ; je vous écris, jeunes gens ; je vous écris, enfants ; Chrétiens, tant que vous êtes, n'aimez point le monde ; car tout y est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie.* Dans ces paroles, et le monde et le théâtre qui en est l'image, sont également réprouvés : c'est le monde, avec tous ses charmes et toutes ses pompes, qu'on représente dans les comédies. Ainsi, comme dans le monde, tout y est sensualité, curiosité, ostentation, orgueil ; et on y fait aimer toutes ces choses, puisqu'on ne songe qu'à y faire trouver du plaisir.

20. On demande (et cette remarque a trouvé place dans la *Dissertation*) : Si la comédie est si dangereuse, pourquoi Jésus-Christ et les apôtres n'ont rien dit d'un si grand mal ? Ceux qui voudraient tirer avantage de ce silence, n'auraient encore qu'à autoriser les gladiateurs et toutes les autres horreurs des anciens spectacles, dont l'Ecriture ne parle non plus que des comédies. Les saints Pères, qui ont essuyé de pareilles difficultés de la bouche des défenseurs des spectacles, nous ont ouvert le chemin pour leur répondre : que les délectables représentations qui intéressent les hommes dans des inclinations vicieuses, sont proscrites avec elles dans l'Ecriture. Les immodesties des tableaux sont condamnées par tous les passages où sont rejetées en général les choses déshonnêtes : il en est de même des représentations du théâtre. Saint Jean n'a rien oublié, lorsqu'il a dit : *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde : celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ; laquelle* (concupiscence) *n'est point de Dieu, mais du monde.* (*I Joan.* II, 15, 16.) Si la concupiscence n'est pas de Dieu, la délectable représentation qui en étale tous les attraits n'est non plus de lui mais du monde, et les Chrétiens n'y ont point de part.

Saint Paul aussi a tout compris dans ces paroles (*Pilipp.* IV, 8) : *Au reste, mes frères, tout ce qui est véritable, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint* (selon le grec, *tout ce qui est chaste, tout ce qui est pur*), *tout ce qui est aimable, tout ce qui est édifiant ; s'il y a quelque vertu parmi les hommes, et quelque chose digne de louange dans la discipline, c'est ce que vous devez penser.* » Tout ce qui vous empêche d'y penser, et qui vous inspire des pensées contraires, ne doit point vous plaire et doit vous être suspect. Dans ce bel amas de pensées que saint Paul propose à un Chrétien, qu'on trouve la place de la comédie de nos jours, quelque vantée qu'elle soit par les gens du monde.

(2510) *Politic.*, l. VIII, c. 4.
(2511) *De rep.*, l. II, III, X; *De leg.*, l. II, VII.
(2512) *Ibid.*, l. X, fin.
(2513) *Ibid.*, l. III; *De leg.*, l. VII.

Au reste, ce grand silence de Jésus-Christ sur les comédies, me fait souvenir qu'il n'avait pas besoin d'en parler à la maison d'Israël, pour laquelle il était venu, où ces plaisirs de tout temps n'avaient point de lieu. Les Juifs n'avaient de spectacles pour se réjouir que leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs saintes cérémonies : gens simples et naturels par leur institution primitive, ils n'avaient jamais connu ces inventions de la Grèce : et après ces louanges de Balaam (*Num.*, XXIII, 21, 23), *Il n'y a point d'idole dans Jacob, il n'y a point d'augure, il n'y a point de divination*, on pouvait encore ajouter : Il n'y a point de théâtres, il n'y a point de ces dangereuses représentations : ce peuple innocent et simple trouve un assez agréable divertissement dans sa famille parmi ses enfants : c'est où il se vient délasser à l'exemple de ses patriarches, après avoir cultivé ses terres ou ramené ses troupeaux, et après les autres soins domestiques qui ont succédé à ces travaux, et il n'a pas besoin de tant de dépenses, ni de si grands efforts pour se relâcher.

C'était peut-être une des raisons du silence des apôtres, qui, accoutumés à la simplicité de leurs pères et de leur pays, n'étaient point sollicités à reprendre en termes exprès, dans leurs écrits, des pratiques qu'ils ne connaissaient pas dans leur nation : il leur suffisait d'établir les principes qui en donnaient du goût ; les Chrétiens savaient assez que leur religion était fondée sur la judaïque, et qu'on ne souffrait point dans l'Eglise les plaisirs qui étaient bannis de la Synagogue. Quoi qu'il en soit, c'est un grand exemple pour les Chrétiens, que celui qu'on voit dans les Juifs ; et c'est une honte au peuple spirituel, de flatter les sens par des joies que le peuple charnel ne connaissait pas.

21. Il n'y avait parmi les Juifs qu'un seul poëme dramatique, et c'est le *Cantique des cantiques*. Ce cantique ne respire qu'un amour céleste ; et cependant, parce qu'il y est représenté sous la figure d'un amour humain, on défendait la lecture de ce divin poëme à la jeunesse : aujourd'hui on ne craint point de l'inviter à voir soupirer des amants pour le plaisir seulement de les voir s'aimer, et pour goûter les douceurs d'une folle passion. Saint Augustin met en doute s'il faut laisser dans les églises un chant harmonieux, ou s'il vaut mieux s'attacher à la sévère discipline de saint Athanase et de l'Eglise d'Alexandrie, dont la gravité souffrait à peine, dans le chant ou plutôt dans la récitation des *Psaumes*, de faibles inflexions (2514), tant on craignait dans l'Eglise de laisser affaiblir la vigueur de l'âme par la douceur du chant. Je ne rapporte pas cet exemple pour blâmer le parti qu'on a pris depuis, quoique bien tard, d'introduire les grandes musiques dans les églises pour ranimer les fidèles tombés en langueur, ou relever à leurs yeux la magnificence du culte de Dieu, quand leur froideur a eu besoin de ce secours. Je ne veux donc point condamner cette pratique nouvelle par la simplicité de l'ancien chant, ni même par la gravité de celui qui fait encore le fond du service divin : je me plains qu'on ait si fort oublié ces saintes délicatesses des Pères, et que l'on pousse si loin les délices de la musique, que, loin de les craindre dans les cantiques de Sion, on cherche à se délecter de celles dont Babylone anime les siens. Le même saint Augustin reprenait des gens qui étalaient beaucoup d'esprit à tourner agréablement des inutilités dans leurs écrits. Et, leur disait-il (2515), je vous prie « qu'on ne rende point agréable ce qui est inutile : *Ne faciant delectabilia quæ sunt inutilia.* » Maintenant on voudrait permettre de rendre agréable ce qui est nuisible ; et un si mauvais dessein dans la *Dissertation*, n'a pas laissé de lui concilier quelque faveur dans le monde.

22. Il est temps de la dépouiller de l'autorité qu'elle a prétendu se donner par le grand nom de saint Thomas et des autres saints. Pour saint Thomas, on oppose deux articles de la question *de la modestie extérieure* (2516), et on dit qu'il n'y a rien de si exprès que ce qu'il enseigne en faveur de la comédie. Mais d'abord il est bien certain que ce n'est pas ce qu'il a dessein de traiter. La question qu'il propose dans l'article second est à savoir s'il y a des choses *plaisantes, joyeuses,* « *ludicra, jocosa,* » qu'on puisse admettre dans la vie humaine, *tant en actions qu'en paroles,* « *dictis seu factis ;* » en d'autres termes, s'il y a des jeux, des divertissements, des récréations innocentes : et il assure qu'il y en a, et même quelque vertu à bien user de ces jeux, ce qui n'est point révoqué en doute ; et dans cet article il n'y a pas un seul mot de la comédie, mais il y parle en général des jeux nécessaires à la récréation de l'esprit, qu'il rapporte à une vertu qu'Aristote a nommée *eutrapelia* (2517), par un terme qu'il nous faudra bientôt expliquer.

Au troisième article, la question qu'il examine est à savoir s'il peut y avoir de l'excès dans les divertissements et dans les jeux ; et il démontre qu'il peut y en avoir, sans dire encore un seul mot de la comédie au corps de l'article, en sorte qu'il n'y a là aucun embarras.

Ce qui fait la difficulté, c'est que saint Thomas, dans ce même article, se fait une objection, qui est la troisième en ordre, où, pour montrer qu'il ne peut y avoir d'excès dans les jeux, il propose l'art *des baladins,* « *histrionum,* » *histrions,* comme le traduisent quelques-uns de nos auteurs, qui ne trouvent point dans notre langue de terme assez propre pour exprimer ce mot latin, n'étant pas même certain qu'il

(2514) *Conf.*, l. XI, c. 33, t. I.
(2515) *De Anim. et ejus orig.*, l. I, n. 3, t. X.
(2516) 2-2 quæst. 168, art. 2 et 3.
(2517) *Mor.*, l. IV, c. 14.

faille entendre par là les comédiens. Quoi qu'il en soit, saint Thomas s'objecte à lui-même que dans cet art, quel qu'il soit et de quelque façon qu'on le tourne, on est dans l'excès du jeu, c'est-à-dire, du divertissement, puisqu'on y passe la vie; et néanmoins la profession n'en est pas blâmable. A quoi il répond, qu'en effet elle n'est pas blâmable, pourvu qu'elle garde les règles qu'il lui prescrit, « qui sont de ne rien dire et ne rien faire d'illicite, ni rien qui ne convienne aux affaires et au temps; » et voilà tout ce que l'on tire de ce saint docteur en faveur de la comédie.

23. Mais afin que la conclusion soit légitime, il faudrait, en premier lieu, qu'il fût bien certain que, sous le nom d'*histrions*, saint Thomas eût entendu les comédiens; et cela, loin d'être certain, est très-faux, puisque sous ce mot d'*histrions* il comprend manifestement un certain *joueur*, « *joculator*, » qui fut montré en esprit à saint Paphnuce, comme un homme qui l'égalait en vertu. Or constamment ce n'était pas un comédien, mais un simple « joueur de flûte qui gagnait sa vie à cet exercice dans un village, *in vico;* » comme il paraît par l'endroit de la vie de ce saint solitaire, qui est cité par saint Thomas (2518). Il n'y a donc rien, dans ce passage, qui favorise les comédiens : au contraire, on peut remarquer que Dieu voulant faire voir à un grand saint que dans les occupations les plus vulgaires il s'élevait des âmes cachées, d'un rare mérite, il ne choisit pas des comédiens, dont le nombre était alors si grand dans l'empire, mais un homme qui gagnait sa vie à jouer d'un instrument innocent; qui encore se trouva si humble, qu'il se croyait le dernier de tous les pécheurs, à cause, dit-il, que de la vie des voleurs il avait passé *à cet état honteux*, « *fœdum artificium,* » comme il l'appelait : non qu'il y eût rien de vicieux, mais parce que la flûte était parmi les anciens un des instruments les plus méprisés : à quoi il faut ajouter qu'il quitta ce vil exercice aussitôt qu'il eut reçu les instructions de saint Paphnuce; et c'est à quoi se réduit cette preuve si décisive, qu'on prétend tirer de saint Thomas à l'avantage de la comédie.

Secondement, lorsqu'il parle dans cet endroit du plaisir que ces *histrions* donnaient au peuple *en paroles et en actions*, il ne sort point de l'idée des discours facétieux accompagnés de gestes plaisants : ce qui est encore bien éloigné de la comédie. On n'en voit guère en effet, et peut-être point, dans le temps de ce saint docteur. Dans son livre sur les *Sentences*, il parle lui-même des « jeux du théâtre comme de jeux qui furent autrefois : *Ludi qui in theatris agebantur* (2119) » : et dans cet endroit non plus que dans tous les autres où il traite des jeux de son temps, les théâtres ne sont pas seulement nommés. Je ne les ai non plus trouvés dans saint Bonaventure son contemporain. Tant de décrets de l'Église et le cri universel des saints Pères les avaient décrédités, et peut-être renversés entièrement. Ils se relevèrent quelque temps après sous une autre forme, dont il ne s'agit pas ici; mais, comme l'on ne voit pas que saint Thomas en ait fait aucune mention, l'on peut croire qu'ils n'étaient pas beaucoup en vigueur de son temps, où l'on ne voit guère que des récits ridicules d'histoires pieuses, ou en tout cas certains *jongleurs*, « *joculatores*, » qui divertissaient le peuple, et qu'on prétend à la fin que saint Louis abolit, par la peine qu'il y a toujours à contenir de telles gens dans les règles de l'honnêteté.

24. Quoi qu'il en soit, en troisième lieu, il ne faut pas croire que saint Thomas ait été capable d'approuver les bouffonneries dans la bouche des Chrétiens, puisque, parmi les conditions sous lesquelles il permet les réjouissances, il exige, entre autres choses, « que la gravité n'y soit pas entièrement relâchée : *Ne gravitas animæ totaliter resolvatur* (2520). » Il faudrait donc, pour tirer de saint Thomas quelque avantage, faire voir, par ce saint docteur, que cette condition convienne aux bouffonneries poussées à l'extrémité dans nos théâtres, où l'on en est comme enivré; et prouver que quelque reste de gravité s'y conserve encore parmi ces excès. Mais saint Thomas est bien éloigné d'une doctrine si absurde, puisqu'au contraire dans son commentaire sur sur ces paroles de saint Paul (*Ephes.* v, 4) : *Qu'on n'entende point parmi vous de saleté*, « *turpitudo*, » *de paroles folles*, « *stultiloquium*, » *de bouffonneries*, « *scurrilitas*, » il explique ainsi ces trois mots : « L'Apôtre, » dit-il (2521), « exclut trois vices, *tria vitia excludit :* la saleté, *turpitudinem*, qui se trouve *in tactibus turpibus et amplexibus et osculis libidinosis*, » car c'est ainsi qu'il l'explique : « les folles paroles, *stultiloquium ;* c'est-à-dire, » continue-t-il, « celles qui provoquent au mal, *verba provocantia ad malum :* et enfin les bouffonneries, *scurrilitatem ;* c'est-à-dire, » poursuit saint Thomas, « les paroles de plaisanterie, par lesquelles ont veut plaire aux autres : » et contre lesquelles il allègue ces paroles de Jésus-Christ en saint Matthieu (xii, 36,) : *On rendra compte à Dieu de toute parole oiseuse :* « *Id est, verbum joculatorium per quod volunt inde placere aliis : De omni verbo otioso*, etc.

Il compte donc manifestement ces trois choses parmi les vices, *tria vitia*, et reconnaît un vice ou une malice particulière dans les paroles *par lesquelles on veut plaire aux autres* et les faire rire, distincte de celle des paroles qui portent au mal; ce qui bannit manifestement la bouffon-

(2518) *Vit. Patr. Ruf. in Paphn.*, c. 16; *Hist. Laus.*, c. 63.
(2519) In iv dist. 16, q. 4, art. 2, c.
(2520) 2-2, quæst. 168, a. 2, c.
(2521) *Comm. in Epist. ad Ephes.*, c. 5, lect. 2.

nerie, ou, pour parler plus précisément, la plaisanterie, du milieu des Chrétiens, comme une action légère, indécente, en tout cas oisive, selon saint Thomas, et indigne de la gravité des mœurs chrétiennes.

25. En quatrième lieu, quand il serait vrai, ce qui n'est pas, que saint Thomas, à l'endroit que l'on produit de sa *Somme* (2522) ait voulu parler de la comédie ; soit qu'elle ait été ou n'ait pas été en vogue de son temps, il est constant que le divertissement qu'il approuve doit être revêtu de trois qualités, dont « la première et la principale est qu'on ne recherche point cette délectation dans des actions ou des paroles malhonnêtes ou nuisibles : la seconde, que la gravité n'y soit pas entièrement relâchée : la troisième, qu'elle convienne à la personne, au temps et au lieu. » Pour donc prouver quelque chose, et pour satisfaire à la première condition, d'abord il faudrait montrer, ou qu'il ne soit pas nuisible d'exciter les passions les plus dangereuses, ce qui est absurde ; ou qu'elles ne soient pas excitées par les délectables représentations qu'on en fait dans les comédies, ce qui répugne à l'expérience et à la fin même de ces représentations, comme on a vu : ou enfin, que saint Thomas ait été assez peu habile pour ne sentir pas qu'il n'y a rien de plus contagieux pour exciter les passions, particulièrement celle de l'amour, que les discours passionnés : ce qui serait la dernière des absurdités, et plus aisée à convaincre par les paroles de ce saint, si la chose pouvait recevoir le moindre doute. Voilà pour ce qui regarde la première condition. Nous avons parlé de la seconde, qui regarde les bouffonneries ; et la troisième paraîtra quand nous traiterons des circonstances du temps par rapport aux fêtes et au Carême.

Cela posé, nous ferons encore une cinquième réflexion sur ces paroles de saint Thomas dans la troisième objection de l'article troisième. « Si les histrions poussaient le jeu et le divertissement jusqu'à l'excès, ils seraient tous en état de péché : tous ceux qui se serviraient de leur ministère ou leur donneraient quelque chose, seraient dans le péché. » Saint Thomas laisse passer ces propositions, qui en effet sont incontestables, et il n'excuse ces *histrions*, quels qu'ils soient, qu'en supposant que leur action, *de soi*, n'a rien de mauvais ni d'excessif, *secundum se*. Si donc il se trouve dans le fait, quel que soit cet exercice en *soi-même*, que parmi nous il est revêtu de circonstances nuisibles, il faudra demeurer d'accord, selon la règle de saint Thomas, que ceux qui y assistent, quoiqu'ils se vantent de n'en être point émus, et que peut-être ils ne le soient point sensiblement, ne laissent pas de participer au mal qui s'y fait, puisque bien certainement ils y contribuent.

Enfin en sixième lieu, encore que saint Thomas spéculativement et en général ait mis ici l'art des baladins ou des comédiens, ou en quelque sorte qu'on veuille traduire ce mot *histrio*, au rang des arts innocents ; ailleurs, où il en regarde l'usage ordinaire, il le compte parmi les arts infâmes, et le gain qui en revient, parmi les gains illicites et honteux ; « tels que sont, dit-il (2523), le gain qui provient de la prostitution et du métier d'histrion : *quædam dicuntur male acquisita, quia acquiruntur ex turpi causa, sicut de meretricio et histrionatu, et aliis hujusmodi.* » Il n'apporte ni limitation ni tempérament à ses expressions, ni à l'horreur qu'il attire à cet infâme exercice. On voit à quoi il compare ce métier, qu'il excuse ailleurs. Comment concilier ces deux passages, si ce n'est en disant que lorsqu'il l'excuse, ou, si l'on veut, qu'il l'approuve, il le regarde selon une idée générale abstraite et métaphysique ; mais que, lorsqu'il le considère naturellement de la manière dont on le pratique, il n'y a point d'opprobre dont il ne l'accable ?

Voilà donc comment saint Thomas favorise la comédie : les deux passages de sa *Somme*, dont les défenseurs de cet infâme métier se font un rempart, sont renversés sur leur tête ; puisqu'il paraît clairement, en premier lieu, qu'il n'est pas certain qu'il ait parlé de la comédie ; en second lieu, que plutôt il est certain qu'il n'en a pas voulu parler ; en troisième lieu, sans difficulté et démonstrativement, que quand il aurait voulu donner quelque approbation à la comédie, *en elle-même*, spéculativement et en général, la nôtre en particulier et dans la pratique est exclue ici selon ses principes, comme elle est ailleurs absolument détestée par ses paroles expresses. Que des ignorants viennent maintenant nous opposer saint Thomas, et faire d'un si grand docteur un partisan de nos comédies !

26. Après saint Thomas, le docteur qu'on nous oppose le plus c'est saint Antonin : mais d'abord on le falsifie en lui faisant dire ces paroles dans sa seconde partie (2524) : « La comédie est un mélange de paroles et d'actions agréables pour son divertissement ou pour celui d'autrui, etc. » On ajoute ici dans le texte le terme de *comédie* qui n'y est pas : saint Antonin parle en général *des paroles* ou *des actions divertissantes et récréatives* : ce sont les mots de ce saint, qui n'emportent nullement l'idée de la comédie, mais seulement celle ou d'une agréable conversation, ou en tout cas des jeux innocents : « tels que sont, » « ajoute-t-il, la toupie pour les enfants, le jeu de paume, le jeu de palet, la course pour les jeunes gens, les échecs pour les

(2522) 2-2, quæst. 168, art. 2, c.
(2523) *Ibid.*, 87, art. 2, ad 2.

(2524) S. ANTON., part. II, tit. 1, c. 23, § 1.

hommes faits, » et ainsi du reste, sans encore dire un seul mot de la comédie.

Il est vrai qu'en cet endroit de sa seconde partie, après un fort long discours où il condamne amplement le jeu de dés, il vient à d'autres matières, par exemple, à plusieurs métiers, et enfin à celui des *histrions* (2525), qu'il approuve au même sens et aux mêmes conditions que saint Thomas, qu'il allègue sans s'expliquer davantage : de sorte qu'il n'y a rien ici autre chose à lui répondre que ce qu'on a dit sur saint Thomas.

Dans sa troisième partie (2526), il parle expressément des représentations qui étaient en vogue *de son temps*, cent cinquante ans environ après saint Thomas : *repræsentationes quæ fiunt hodie ;* pour indiquer qu'elles étaient nouvelles et introduites depuis peu : et il déclare qu'elles sont défendues en certains cas et en certaines circonstances qu'il remarque ; dont l'une est, *si on y représente des choses malhonnêtes*, « *turpia.* » Nous pouvons tenir pour malhonnête tout ce qui flatte la concupiscence de la chair ; et si saint Antonin n'a prévu le cas de nos comédies, ni les sentiments de l'amour profane dont on fait le fond de ces spectacles, c'est qu'en ce temps on songeait à de toutes autres représentations, comme il paraît par les pièces qui nous en restent. Mais on peut voir l'esprit de saint Antonin sur ces dangereuses tendresses de nos théâtres, lorsqu'il réduit la musique « à chanter ou les louanges de Dieu, ou les histoires des baladins, ou d'autres choses honnêtes, en temps et lieu convenables (2527). » Un si saint homme n'appellerait jamais honnêtes les chants passionnés, puisque même sa délicatesse va si loin qu'il ne permet pas d'entendre *le chant des femmes*, parce qu'il est *périlleux*, et, comme il parle, *incitativum ad lasciviam.*

On peut entendre par là ce qu'il aurait jugé de nos opéras, et s'il aurait cru moins dangereux de voir des comédiennes jouer si passionnément le personnage d'amantes avec tous les malheureux avantages de leur sexe. Que si on ajoute à ces sentiments de saint Antonin, les conditions qu'il exige dans les réjouissances, qui sont d'être « exclues du temps de la pénitence et du Carême, de ne faire pas négliger l'office divin (2528), » et encore avec tout cela d'être si rares et *en si petite quantité* (2529), qu'elles tiennent dans la vie humaine le même rang que le sel dans nos nourritures ordinaires, non-seulement la *Dissertation* n'y sera pas appuyée, mais encore elle y sera condamnée en tous ses chefs.

27. En voici deux principaux, où elle attaque manifestement les plus saintes pratiques de l'Eglise. L'un est celui où l'auteur approuve que la comédie partage avec Dieu et avec l'Office divin les jours de dimanche : et l'autre où il abandonne à ce divertissement même *le temps de Carême :* « Encore, » continue-t-il, que ce soit un temps consacré à la pénitence, un temps de larmes et de douleurs pour les Chrétiens ; un temps où, pour me servir des termes de l'Ecriture, la musique doit être importune, et auquel le spectacle et la comédie paraissent peu propres, et devraient, ce semble, être défendus. » Malgré toutes ces raisons, qu'il semble n'avoir proposées que pour passer pardessus, malgré le texte de l'Ecriture dont il les soutient, il autorise l'abus de jouer les comédies durant ce saint temps.

28. C'est confondre toutes les idées que l'Ecriture et la tradition nous donnent du jeûne. Le jour du jeûne est si bien un jour d'affliction, que l'Ecriture n'explique pas autrement le jeûne que par ce terme : *Vous affligerez vos âmes* (*Levit.* xvi, 9 seq. ; xxiii, 29 ; *Num.* xxix, 7 ; xxx, 14), c'est-à-dire vous jeûnerez. C'est pour entrer dans cet esprit d'affliction, qu'on introduit cette pénible soustraction de la nourriture. Pendant qu'on prenait sur le nécessaire de la vie, on n'avait garde de songer à donner dans le superflu : au contraire, on joignait au jeûne tout ce qu'il y a d'affligeant et de mortifiant, le sac, la cendre, les pleurs ; parce que c'était *un temps d'expiation et de propitiation pour ses péchés ;* où il fallait être affligé et non pas se réjouir.

Le jeûne a encore un caractère particulier dans le Nouveau Testament, puisqu'il est une expression de la douleur de l'Eglise dans le temps qu'elle aura perdu son époux : conformément à cette parole de Jésus-Christ même (*Matth.* ix, 15) : *Les amis de l'Epoux ne peuvent pas s'affliger pendant que l'Epoux est avec eux : il viendra un temps que l'Epoux leur sera ôté, et alors ils jeûneront.* Il met ensemble l'affliction et le jeûne, et l'un et l'autre, selon lui, sont le caractère des jours où l'Eglise pleure la mort et l'absence de Jésus-Christ. Les saints Pères expliquent aussi que c'est pour cette raison, qu'approchant le temps de sa passion, et dans le dessein de s'y préparer, on célébrait le jeûne le plus solennel, qui est celui du Carême. Pendant ce temps consacré à la pénitence et à la mémoire de la passion de Jésus-Christ, toutes les réjouissances sont interdites : de tout temps, on s'est abstenu d'y célébrer des mariages (2530) ; et pour peu qu'on soit versé dans la discipline, on en sait toutes les raisons. Il ne faut pas s'étonner que durant ce temps on défende spécialement les spectacles : quand ils seraient innocents, on voit bien que cette marque de la joie publique ne conviendrait pas avec le deuil solennel de toute l'Eglise : loin de permettre les plaisirs et les réjouissances profanes, elle s'abstenait des saintes réjouissances, et il

(2525) S. Anton., part. ii, tit. 1, c. 23, § 14.
(2526) *Ibid.*, part. iii, tit. 7, c. 4, § 12.
(2527) *Ibid.*
(2528) S. Ant., part. ii, tit. 1, c. 23, § 14.
(2529) *Ibid.*, § 1 et 14.
(2530) *Conc. Laod.*, can. 52, tom. I, *Conc.*, col. 1506.

était défendu d'y célébrer les nativités des saints (2531); parce qu'on ne pouvait les célébrer qu'avec une démonstration de la joie publique. Cet esprit se conserve encore dans l'Eglise, comme le savent et l'expliquent ceux qui en entendent les rites. C'est encore dans le même esprit qu'on ne jeûne point le dimanche, ni durant le temps d'entre Pâques et la Pentecôte; parce que ce sont des jours destinés à une sainte réjouissance, où l'on chante l'*Alleluia*, qui est la figure du cantique et de la joie du siècle futur. Si le jeûne ne convient pas au temps d'une sainte joie, doit-on l'allier avec les réjouissances profanes, quand d'ailleurs elles seraient permises? convient-il d'entendre alors, ou des bouffons dont les discours éteignent l'esprit de componction, ou des comédies qui vous remplissent la tête de plaisirs vains et mondains, quand ils seraient innocents?

29. Malgré ces saintes traditions, et malgré encore le passage exprès que l'auteur produit *pour exclure la musique des jours de deuil* (*Eccli.* XXII, 6), il permet les comédies *dans tout le Carême*. Il ne mériterait pas d'être seulement écouté, s'il ne nous donnait encore une fois saint Thomas pour garant de ses erreurs. Après donc avoir proposé toutes les raisons qu'il a sues pour bannir la comédie du Carême : « Je réponds à cela, » dit-il, « avec les paroles de saint Thomas; » et il cite un article de ce saint docteur sur les *Sentences* (2532), qui est le même que nous avons allégué pour un autre sujet (2533).

Mais d'abord il est certain qu'il ne s'y agit point du Carême, dont il n'y a pas un mot dans tout cet endroit : mais quand on voudrait, comme il est juste, étendre au Carême, jusqu'à un certain degré, ce que propose ce saint docteur en général sur l'état des pénitents, il n'y aurait rien qui ne fût contraire à la prétention de notre auteur.

Saint Thomas traite ici trois questions, dont les deux premières appartiennent au sujet des jeux : dans l'une, il parle des jeux en général ; dans l'autre, il vient aux spectacles. En parlant des jeux en général, et sans encore entrer dans ce qui regarde les spectacles, il défend aux pénitents de s'abandonner dans leur particulier aux jeux réjouissants, parce que « la pénitence demande des pleurs et non pas des réjouissances (2534) : » et tout ce qu'il leur permet « est d'user modérément de quelques jeux, en tant qu'ils relâchent l'esprit et entretiennent la société entre ceux avec qui ils ont à vivre ; » ce qui ne dit rien encore, et se réduit, comme on voit, à bien peu de chose. Mais dans la seconde question, où il s'agit en particulier des spectacles, il décide nettement que les pénitents les doivent éviter : *spectacula vitanda pœnitenti* (2535) : et non-seulement ceux qui sont mauvais de leur nature, *dont ils doivent s'abstenir plus que les autres;* mais encore ceux *qui sont utiles et nécessaires à la vie*, parmi lesquels il range la chasse.

On sait sur ce sujet la sévérité de l'ancienne discipline, dont il est bon en tout temps de se souvenir. Elle interdisait aux pénitents tous les exercices qui dissipent l'esprit; et cette règle était si bien établie, qu'encore au XII[e] siècle, saint Thomas, comme on voit, n'en relâche rien. Parmi les sermons de saint Ambroise, on en trouve un de saint Césaire, archevêque d'Arles, où il répète trois et quatre fois que celui « qui chasse pendant le Carême, *horum quadraginta dierum curriculo*, ne jeûne pas : encore, poursuit-il, qu'il pousse son jeûne jusqu'au soir, » selon la coutume constante de ce temps-là : « il pouvait bien avoir mangé plus tard; mais cependant il n'aura point jeûné au Seigneur : *potes videri tardius te refecisse, non tamen Domino jejunasse* (2536) : » ce saint écrivait à la fin du VI[e] siècle. Dans le IX[e], le grand Pape Nicolas I[er] impose encore aux Bulgares, qui le consultaient, la même observance (2537), selon la tradition des siècles précédents. Cette sévérité venait de l'ancienne discipline des pénitents, qu'on étendait, comme on voit, jusqu'au Carême, où l'Eglise se mettait en pénitence; et, de peur qu'on ne s'imagine que cette discipline des pénitents fût excessive ou déraisonnable, saint Thomas l'appuie de cette raison : que ces spectacles et ces exercices « empêchent la récollection des pénitents, et que leur état étant un état de peine, l'Eglise a droit de leur retrancher par la pénitence, même des choses utiles, mais qui ne leur sont pas propres (2538); » sans y apporter d'autre exception que *le cas de nécessité : « ubi necessitas exposcit ;* » comme serait dans la chasse s'il en fallait vivre : tout cela conformément aux canons, à la doctrine des saints, et au Maître des *Sentences* (2539). Par toutes ces autorités, après avoir *modéré* les divertissements qu'un pénitent peut se permettre en particulier pour le relâchement de l'esprit et la société, il lui défend tous les spectacles publics et tous les exercices qui dissipent : cependant le dissertateur trouve en cet endroit qu'on peut entendre la comédie *tout le Carême* (ce sont ses mots), sans que cela répugne à l'esprit de gémissement et de pénitence dont l'Eglise y fait profession publique : et voilà ce qu'il appelle répondre *avec les propres paroles de saint Thomas.*

Le même saint parle encore de cette ma-

(2531) *Conc. Laod.*, can. 51, tom. I, *Conc.*, c. 1506.
(2532) In IV dist. 16, ad q. 1, cit.
(2533) Ci-dessus, n. 23.
(2534) In IV dist. 16, ad q. 1, cit.
(2535) Ad II, q. ead.
(2536) AMBR., in ant. edit. serm. 33, nunc in *App.*, *Op. S. Aug.*, serm. 146, t. V.
(2537) *Resp. ad consult. Bulg.*, c. 44, tom. VIII, *Conc.*, col. 533.
(2538) *Ubi sup.*, ad 2.
(2539) Mag., IV, dist. 16.

tière dans la question de la *Somme* que nous avons déjà tant citée, article quatrième (2540), où il demande s'il peut y avoir quelque péché dans le défaut du jeu : c'est-à-dire en rejetant tout ce qui relâche ou divertit l'esprit ; car c'est là ce qu'il appelle jeu, et il se fait d'abord cette objection (2541), qu'il semble qu'en cette matière « on ne puisse pécher par défaut, puisqu'on ne prescrit point de péché au pénitent à qui pourtant on interdit tout jeu : » conformément à un passage d'un livre qu'on attribuait alors à saint Augustin (2542), où il est porté « que le pénitent se doit abstenir des jeux et des spectacles du siècle, s'il veut obtenir la grâce d'une entière rémission de ses péchés. » Ce passage était dans le texte du Maître des *Sentences* (2543), et la doctrine en passait pour indubitable, parce qu'elle était conforme à tous les canons. Saint Thomas répond aussi « que les pleurs sont ordonnés au pénitent ; et c'est pourquoi le jeu lui est interdit, parce que la raison demande qu'il lui soit diminué. » C'est toute la restriction qu'il apporte ici, laquelle ne regarde point les jeux publics, puisqu'il ne retranche rien de la défense des spectacles, qu'il laisse par conséquent en son entier, comme portée expressément par tous les canons où il est parlé de la pénitence, ainsi qu'il l'a reconnu dans le passage qu'on vient de voir sur les *Sentences*.

Qu'on ne fasse donc point ce tort à saint Thomas, de le faire auteur d'un si visible relâchement de la discipline : c'est assez de l'avoir fait, sans qu'il y pensât, le défenseur de la comédie, sans encore lui faire dire qu'on la peut jouer dans le Carême, quoiqu'il n'y ait pas un seul mot dans tous ses ouvrages qui tende à cela de près ou de loin, et qu'au contraire il ait enseigné si expressément que les spectacles publics répugnent à l'esprit de pénitence que l'Eglise veut renouveler dans le Carême.

30. Pour ce qui regarde les dimanches, notre auteur commence par cette remarque : « Que les saints jours nous sont donnés non-seulement pour les sanctifier, et pour vaquer plus qu'aux autres au service de Dieu, mais encore pour prendre du repos à l'exemple de Dieu même : » d'où il conclut « que le plaisir étant le repos de l'homme, » selon saint Thomas, il peut prendre au jour de dimanche celui de la comédie, pourvu que ce soit après l'office achevé : à quoi il tâche encore de tirer saint Thomas, qui premièrement ne dit rien de ce qu'il lui fait dire ; et secondement, quand il le dirait, on n'en pourrait rien conclure pour la comédie, qui est le sujet dont il s'agit.

J'aurais tort de m'arrêter davantage à réfuter un auteur qui n'entend pas ce qu'il dit : mais il faut d'autant moins souffrir ses profanations sur l'Ecriture et sur le repos de Dieu, qu'elles tendent à renverser le précepte de la sanctification du sabbat. Il est donc vrai que nous lisons ces paroles dans l'*Exode* (XXIII, 12) : *Vous travaillerez durant six jours : le septième, vous cesserez votre travail, afin que votre bœuf et votre âne*, et en leur figure, tous ceux dont le travail est continuel, *se reposent, et que le fils de votre esclave et l'étranger se relâchent*. Nous pouvons dire ici avec saint Paul (*I Cor.* IX, 9) : *Est-ce que Dieu a soin des bœufs?* « *Numquid de bobus cura est Deo?* » Non sans, doute, il n'en a pas soin pour faire un précepte exprès de leur repos : mais sa bonté paternelle, qui *sauve les hommes et les animaux*, comme dit David (*Psal.* XXXV, 7), pourvoit au soulagement même des bêtes, afin que les hommes apprennent, par cet exemple, à ne point accabler leurs semblables de travaux ou bien c'est que cette bonté s'étend jusqu'à prendre soin de nos corps et jusqu'à les soulager dans un travail qui nous est commun avec les animaux ; en sorte que ce repos du genre humain est un second motif moins principal de l'institution du sabbat. Conclure de là que les jeux, et encore les jeux publics, aient été permis à l'ancien peuple ; c'est tellement en ignorer la constitution et les coutumes, qu'on ne doit répondre que par le mépris à de si pitoyables conséquences. Le repos de l'ancien peuple consistait à se relâcher de son travail pour méditer la loi de Dieu, et s'occuper de son service. Rechercher son plaisir, et encore un plaisir d'une aussi grande dissipation que celui de la comédie, quand on aurait songé alors à de semblables divertissements, eût été une profanation manifeste du saint jour. Isaïe y est exprès, puisque Dieu y reproche aux Juifs, trois à quatre fois (*Isa.* LVIII, 13), *d'avoir fait leur volonté*, d'avoir cherché leur plaisir *en son saint jour ;* d'avoir regardé *le sabbat comme un jour de délices*, ou comme un jour *d'ostentation et de gloire* humaine ; il leur montre la délectation qu'il fallait chercher en ce jour : *Vous vous délecterez*, dit-il, *dans le Seigneur*. D'autres le tournent d'une autre manière, mais qui va toujours à même fin, puisqu'il demeure pour assuré que les délices et la gloire du sabbat est de mettre son plaisir en Dieu : et maintenant on nous vient donner le plaisir de la comédie, où les sens sont si émus, comme une imitation du repos de Dieu et une partie du repos qu'il a établi. Mais laissons les raisonnements aussi faibles que profanes de cet auteur : quiconque voudra défendre les comédies du dimanche par ces raisonnements ou par d'autres, quels qu'ils soient, qu'il nous dise quel privilége a le métier de la comédie par-dessus les autres, pour avoir droit d'occuper le jour du Seigneur, ou de s'en approprier une partie ? est-ce un art plus libéral ou plus favorable que

(2540) 2-2, quæst. 168, art. 4.
(2541) Object. 1.
(2542) *De ver. et fals. pœnit.*, c. 15. n. 31 ; *Op. S. Aug.* in *App.*, t. VI, c. 259.
(2543) Lib. IV, dist. 16.

la peinture et que la sculpture, pour ne point parler des autres ouvrages plus nécessaires à la vie? Les comédiens ne vivent-ils pas de ce travail odieux? et comment peut-on excuser ceux qui les font travailler, en leur donnant le salaire de leur ouvrage? En vérité on pousse trop loin la licence; les commandements de Dieu, et en particulier celui qui regarde la sanctification des fêtes sont trop oubliés, et bientôt le jour du Seigneur sera moins à lui que tous les autres; tant on cherche d'explication pour l'abandonner à l'inutilité et au plaisir.

Après cela, je ne daignerais répondre à la vaine excuse qu'on fournit à la comédie dans les jours de fête, sous prétexte qu'elle ne commence qu'après l'Office, et comme dit notre auteur, *lorsque les églises sont fermées*. Qui empêchera que par la même raison l'on ne permette les autres ouvrages, sans doute plus favorables et plus nécessaires? Qui a introduit ce retranchement du saint jour? et pourquoi n'aura-t-il pas ses vingt-quatre heures comme les autres? J'avoue qu'il y a des jeux que l'Eglise ne défend absolument que durant l'office; mais la comédie ne fut jamais de ce nombre. La discipline est constante sur ce sujet jusqu'aux derniers temps; et le concile de Reims sur la fin du siècle passé, au titre *des Fêtes*, après avoir nommé, au chapitre 5, certains jeux qu'on ne doit permettre tout au plus qu'après l'office, met ensuite au chapitre 6, dans un rang entièrement séparé, « celui du théâtre, qui souille l'honnêteté et la sainteté de l'Eglise, » comme absolument défendu dans les saints jours. Saint Charles avait prononcé de même: tous les canons anciens et modernes parlent ainsi sans restriction. Saint Thomas, qu'on ne cesse de nous alléguer pour autoriser la licence exige (2544), comme on l'a vu (2545), pour une des conditions des divertissements innocents, *que le temps en soit convenable*: pourquoi, si ce n'est pour faire entendre qu'il y en a qu'il faut exclure des saints jours, quand ils seraient permis d'ailleurs? Au reste, on ne doit pas demander des passages exprès de ce saint docteur, ou des autres, contre cet indigne partage qu'on fait des jours saints; ils n'avaient garde de reprendre dans leur temps ce qui était inouï, ni de prévoir une profanation du dimanche, qui est si nouvelle que nos pères l'ont vu commencer. Que sert donc de nous alléguer un mauvais usage, contre lequel tous les canons réclament? Il ne faut pas croire que tout ce qu'on tolère à cause de la dureté des cœurs devienne permis; ou que tout ce que la police humaine est obligée d'épargner, passe de même au jugement de Dieu. Après tout que sert aux comédiens et à ceux qui les écoutent, qu'on leur laisse libre le temps de l'office? y assistent-ils davantage? ceux qui fréquentent les théâtres songent-ils seulement qu'il y a des vêpres? En connaît-on beaucoup qui, affectionnés au sermon et à l'office de la paroisse, après les avoir ouïs, aillent perdre à la comédie, dans une si grande effusion d'une joie mondaine, l'esprit de recueillement et de componction que la parole de Dieu et ses louanges auront excité? Disons donc que les comédies ne sont pas faites pour ceux qui savent sanctifier les fêtes dans le vrai esprit du christianisme et assister sérieusement à l'office de l'Eglise.

31. Après avoir purgé la doctrine de saint Thomas des excès dont on la chargeait, à la fin il faut avouer, avec le respect qui est dû à un aussi grand homme, qu'il semble s'être un peu éloigné, je ne dirai pas des sentiments dans le fond, mais plutôt des expressions des anciens Pères sur le sujet des divertissements. Cette discussion ne nous sera pas inutile, puisqu'elle nous fournira des pièces comiques, et en général de tous les discours qui font rire. Je dirai donc, avant toutes choses, que je ne sais aucun des anciens qui, bien éloigné de ranger les plaisanteries sous quelque acte de vertu, ne les ait regardées comme vicieuses, quoique non toujours criminelles, ni capables de damner les hommes. Le moindre mal qu'ils y trouvent, c'est leur inutilité, qui les met au rang *des paroles oiseuses*, dont Jésus-Christ nous enseigne *qu'il faudra rendre compte au jour du jugement*. (*Matth*. XII, 36.) Quelle que soit la sévérité qu'on verra dans les saints docteurs, elle sera toujours au-dessous de celle de Jésus-Christ, qui soumet à un jugement si rigoureux, non pas les paroles mauvaises, mais les paroles inutiles. Il ne faudra donc pas s'étonner d'entendre blâmer aux Pères la plaisanterie. Pour la vertu d'*eutrapélie*, que saint Thomas a prise d'Aristote, il faut avouer qu'ils ne l'ont guère connue. Les traducteurs ont tourné ce mot grec *eutrapélie*, urbanité, politesse, *urbanitas*: selon l'esprit d'Aristote, on le peut traduire, plaisanterie, raillerie; et pour tout comprendre, agrément ou vivacité de conversation, accompagné de discours plaisants; pour mieux dire, de mots qui font rire. Car c'est ainsi qu'il s'en explique en termes formels, quand il parle de cette vertu dans ses *Morales* (2546). Elle est si mince, que le même nom que lui donne ce philosophe, saint Paul le donne à un vice qui est celui que notre Vulgate a traduit *scurrilitas*, qu'on peut tourner, selon les Pères, par un terme plus général, plaisanterie, art de faire rire; ou si l'on veut, bouffonnerie: saint Paul l'appelle *εὐτραπελία*, *eutrapelia* (*Ephes*. V, 4), et le joint aux paroles sales ou déshonnêtes, et aux paroles folles; *turpitudo, stultiloquium*. Ainsi donc, selon cet Apôtre, les trois mauvais caractères du discours, c'est d'être déshonnête, ou d'être fou, léger, inconsidéré, ou d'être plaisant et bouffon, si on le veut ainsi traduire: car tous ces mots ont des sens qu'il

(2544) 2-2, quæst. 168, art. 2.
(2545) Ci-dessus, n. 25.

(2546) *Mor*., l. IV, c. 14.

est malaisé d'expliquer par des paroles précises. Et remarquez que saint Paul nomme un tel discours de son plus beau nom : car il pouvait l'appeler βωμολοχία (*bomolochia*), qui est le mot propre que donnent les Grecs, et qu'Aristote a donné lui même à *la bouffonnerie : scurrilitas*. (*Ephes*. v, 4) Mais saint Paul, après avoir pris la plaisanterie sous la plus belle apparence, et l'avoir nommée de son plus beau nom, la range parmi les vices : non qu'il soit peut-être entièrement défendu d'être quelquefois plaisant ; mais c'est qu'il est malhonnête de l'être toujours, et comme de profession. Saint Thomas, qui n'était pas attentif au grec, n'a pu faire cette réflexion sur l'expression de saint Paul ; mais elle n'a pas échappé à saint Chrysostome, qui a bien su décider que le terme d'*eutrapelos* signifie un homme qui se tourne aisément de tous côtés (2547) ; qui est aussi l'étymologie qu'Aristote donne à ce mot : mais ce philosophe le prend en bonne part, au lieu que saint Chysostome regarde la mobilité de cet homme qui se revêt de toutes sortes de formes pour divertir le monde, ou le faire rire, comme un caractère de légèreté qui n'est pas digne d'un Chrétien (2548).

C'est ce qu'il répète cent fois ; et il le prouve par saint Paul, qui dit *que ces choses ne conviennent pas ;* car, où la Vulgate a traduit : *Scurrilitas quæ ad rem non pertinet ;* en rapportant ces derniers mots à la seule plaisanterie, le grec porte que *toutes ces choses*, dont l'Apôtre vient de parler, *ne conviennent pas ;* et c'était ainsi que portait anciennement la Vulgate, comme il paraît par saint Jérôme, qui y lit, *non pertinent*. Quoi qu'il en soit, Saint Chrysostome explique que ces trois sortes de discours, le déshonnête, celui qui est fou, et celui qui est plaisant ou qui fait rire, *ne conviennent pas* à un Chrétien ; et il explique, *qu'ils ne nous regardent point ;* qu'ils ne sont point de notre état, ni de la vocation du christianisme. Il comprend, sous ces discours qui ne conviennent pas à un Chrétien, même ceux qu'on appelait parmi les Grecs et les Latins, ἀστεῖα, *urbana :* par où ils expliquaient les plaisanteries les plus polies. « Que vous servent, dit-il, ces politesses, *asteia ;* si ce n'est que vous faites rire ? » Et un peu après : « Toutes ces choses qui ne nous sont d'aucun usage, et dont nous n'avons que faire, ne sont point de notre état. Qu'il n'y ait donc point parmi nous de paroles oiseuses : » où il fait une allusion manifeste à la sentence de Jésus-Christ, qui défend *la parole oiseuse ou inutile*. (*Matth*. xii, 36.) Ce Père fait voir les suites fâcheuses de ces inutilités, et ne cesse de répéter que les discours *qui font rire*, quelque polis qu'ils semblent d'ailleurs, *asteia*, sont indignes des Chrétiens, s'étonnant même, et déplorant *qu'on ait pu les attribuer à une vertu* (2549). Il est clair qu'il en veut à Aristote, qui est le seul où l'on trouve cette vertu que saint Chrysostome ne voulait pas reconnaître. On a déjà vu que c'est d'Aristote que ce Père a pris l'étymologie de l'*eutrapélie :* ainsi, en toutes manières, il le regardait dans cette homélie ; et ceux qui connaissent le génie de saint Chrysostome, dont tous les discours sont remplis d'une érudition cachée sur les anciens philosophes, qu'il a coutume de reprendre sans les nommer, n'en douteront pas. Voilà donc ce qu'il a pensé de la vertu d'*eutrapélie*, peu connue des Chrétiens de ces premiers temps. Théophylacte et Œcuménius (2550) ne font que l'abréger, selon leur coutume, et n'adoucissent par aucun endroit la doctrine de leur maître.

32. Les Latins ne sont pas moins sévères. Saint Thomas cite un passage de saint Ambroise, qu'il a peine à concilier avec Aristote. Il est tiré de son livre *Des offices* (2551), où ce Père traite à peu près les mêmes matières que Cicéron a traitées dans le livre de même titre, où ayant trouvé les préceptes que donne cet orateur, et les autres *philosophes du siècle : sæculares viri ;* sur ce qu'on appelle *joca*, railleries et plaisanteries, mots qui font rire, commence par observer qu'il « n'a rien à dire sur cette partie des préceptes et de la doctrine des gens du siècle, *de jocandi disciplina ;* c'est un lieu, dit-il, à passer pour nous, *nobis prætereunda ;* » et qui ne regarde pas les Chrétiens ; parce qu'encore, continue-t-il, qu'il y « ait quelquefois des plaisanteries honnêtes et agréables, *licet interdum joca honesta ac suavia sint*, ils sont contraires à la règle de l'Eglise : *ab ecclesiastica abhorrent regula ;* » à cause, dit-il, « que nous ne pouvons pratiquer ce que nous ne trouvons pas dans les Ecritures : *quæ in Scripturis sanctis non reperimus, ea quemadmodum usurpare possumus?* » En effet, il est bien certain qu'on ne voit dans les saints livres aucune approbation, ni aucun exemple autorisé de ces discours qui font rire : en sorte que saint Ambroise, après avoir rapporté ces paroles de Notre-Seigneur (*Luc*. vi, 25) : *Malheur à vous qui riez*, s'étonne que les Chrétiens puissent « chercher des sujets de rire : *Et nos ridendi materiam requirimus, ut hic ridentes illic fleamus?* » Où l'on pourrait remarquer, qu'il défend plutôt de les chercher avec soin, que de s'en laisser récréer quand on les trouve ; mais cependant il conclut « qu'il faut éviter, non-seulement les plaisanteries excessives, mais encore toutes sortes de plaisanteries : *Non solum profusos, sed omnes etiam jocos declinandos arbitror ;* » ce qui montre que l'honnêteté qu'il leur attribue est une honnêteté selon le monde, qui n'a aucune approbation dans les Ecritures, et qui,

(2547) Hom. 6 *in Matth*., n. 7, t. VII ; Hom. 17, *in Epist. ad Ephes*., n. 3, t. XI.
(2548) Chrysost., ubi sup.
(2549) *Ibid*.
(2550) *In Epist. ad Ephes*., c. v.
(2551) *De off. minist*., l. i, c. 23, n. 102, t. II.

dans le fond, comme il dit, est opposée à la règle.

Saint Thomas, pour adoucir ce passage si contraire à l'*eutrapélie* d'Aristote, dit que ce Père a voulu exclure la plaisanterie, non point de la conversation, mais seulement *de la doctrine sacrée, a doctrina sacra* (2552): par où il entend toujours, ou l'Ecriture, ou la prédication, ou la théologie ; comme si ce n'était qu'en de tels sujets que la plaisanterie fût défendue ; mais on a pu voir que ce n'est pas cette question que saint Ambroise propose, et on sait d'ailleurs que, par des raisons qui ne blessent pas le profond savoir de saint Thomas, il ne faut pas toujours attendre de lui une si exacte interprétation des passages des saints Pères, surtout quand il entreprend de les accorder avec Aristote, dont il est sans doute qu'ils ne prenaient pas les idées.

On pourrait conjecturer, avec un peu plus de vraisemblance, que saint Ambroise ne regardait en ce lieu que les ecclésiastiques, conformément au titre du livre rétabli dans l'édition des Bénédictins, en cette forme : *De officiis ministrorum.* Mais les paroles de ce Père sont générales : ses preuves portent également contre tous les Chrétiens, dont il explique par tout son livre les devoirs communs. Il est vrai que de temps en temps, et deux ou trois fois, il fait remarquer aux ministres de l'autel que ce qu'il propose à tous les fidèles les oblige plus que tous les autres : mais cela, loin de décharger le reste des Chrétiens, les charge plutôt; et il est clair, tant par les paroles de saint Ambroise qu'en général par l'analogie de la doctrine des saints, qu'ils rejettent sans restriction les plaisanteries.

Si on trouve ces discours des saints Pères excessifs et trop rigoureux, saint Jérôme y apporte un tempérament sur l'Épître aux Éphésiens, où, expliquant ces deux vices marqués par saint Paul : *Stultiloquium*, *scurrilitas*, il dit que le premier, c'est-à-dire, le discours insensé, « est un discours qui n'a aucun sens, ni rien qui soit digne d'un cœur humain ; mais que la plaisanterie, *scurrilitas*, se fait de dessein prémédité, lorsqu'on cherche, pour faire rire, des discours polis ou rustiques, ou malhonnêtes, ou plaisants : *vel urbana, vel rustica, vel turpia, vel faceta ;* qui est, dit-il, ce que nous appelons plaisanterie, *jocularitas ;* mais celle-ci, poursuit-il, doit être bannie entièrement des discours des saints. » c'est-à-dire, comme il l'explique, des Chrétiens, « à qui, » dit-il, « il convient plutôt de pleurer que de rire (2553). »

Il se fait pourtant ensuite cette objection, que « c'est une doctrine qui paraît cruelle, de n'avoir aucun égard à la fragilité humaine, et de damner les hommes pour des choses qu'on dira pour rire : *cum etiam per jocum nos dicta damnarent* , » à quoi il répond que, si l'on n'est pas damné pour cela, « on n'aura point dans le ciel le degré de gloire où l'on serait parvenu si l'on n'avait point de tels vices. » Ce sont donc des vices, des péchés, du moins véniels ; ce qui est toujours bien éloigné d'Aristote, qui en a fait des actions de vertu ; qui range parmi *les vices*, et qui appelle « dureté et rusticité de ne savoir pas faire rire ; et encore de blâmer ceux qui le peuvent faire (2553*). » Platon supposait, au contraire, « qu'un homme sage avait honte de faire rire (2554). » Aristote voulait toujours raffiner sur lui, et accommoder les vertus aux opinions communes et à la coutume.

Encore que les saints Pères n'approuvassent point qu'on fît rire (2555), ils reçoivent pourtant dans le discours *la douceur*, *les agréments*, *les grâces*, et un certain sel de sagesse dont parle saint Paul (*Col.* IV, 6), qui fait que l'on plaît à ceux qui écoutent; que si saint Thomas, par l'autorité d'Aristote, dont on avait peine à se départir en son temps, semble peut-être pousser un peu plus avant, dans sa *Somme*, la liberté des plaisanteries, il y réduit néanmoins ces « sortes de délectations à être rares dans la vie, où, dit-il (2556), selon Aristote, il faut peu de délectation, comme peu de sel dans les viandes, par manière d'assaisonnement : » et il exclut tout « ce qui relâche entièrement la gravité, » comme on a vu dans sa *Somme* même, et dans son *Commentaire sur saint Paul*, où il paraît revenir plus précisément aux expressions des saints Pères; il met avec eux la plaisanterie au nombre des vices repris par cet apôtre.

33. Il était ordinaire aux Pères de prendre à la lettre la parole de Notre-Seigneur : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez !* (*Luc.* VI, 25.) Saint Basile, qui en a conclu qu'il n'est permis de rire « en aucune sorte, οὐδέποτε, καθόλου, quand ce ne serait qu'à cause de la multitude de ceux qui outragent Dieu en méprisant sa loi (2557), » tempère cette sentence (2558) par celle-ci de l'*Ecclésiastique* (XXI, 23) : *Le fou éclate en riant ; mais le sage rit à peine à petit bruit*, et d'une bouche timide. Conformément à cette sentence, il permet, avec Salomon, « d'égayer un peu le visage par un modeste souris ; » mais pour ce qui est de ces grands éclats « et de ces secousses du corps, » qui tiennent de la convulsion; selon lui, elles ne sont pas d'un homme « vertueux, et qui se possède lui-même. » Ce qu'il inculque souvent (2559), comme une des obligations du christianisme.

(2552) 2-2, quæst. 148, art. 2, ad 1.
(2553) Lib. III *in Epist. ad Ephes.*, c. V, t. IV.
(2553*) *De mor.*, lib. IV, cap. 14.
(2554) *De rep.*, lib. X.
(2555) AMBR., *ibid.;* HIER., *ibid.;* BASIL., *Const. mon.*, c. 12, t. II.

(2556) 2-2, quæst. 168, art. 4 corp.
(2557) *Reg. brev.* int. 31, t. II.
(2558) *Reg. fus.*, int. 17, t. II.
(2559) *Constit. mon.*, c. 12; sub epist. 22, n. 1, tom. III.

S'il faut pousser ces maximes à toute rigueur et dans tous les cas, ou s'il est permis quelquefois d'en adoucir la sévérité, nul homme ne doit entreprendre de le décider par son propre esprit. Dieu, qui sait la valeur des biens qu'il nous promet, et les secours qu'il nous donne pour y parvenir, sait aussi à quel prix il les doit mettre. Il ne faut pas du moins que nos faiblesses nous empêchent de reconnaître la sainte rigueur de sa loi, ni d'envisager le maintien austère de la vertu chrétienne; au contraire, il faut toujours voir la vérité tout entière, afin de reconnaître de quoi nous avons à nous humilier, et où nous sommes obligés de tendre. On ne peut pousser plus loin l'obligation d'un Chrétien, que fait saint Basile sur cette parole de Notre-Seigneur : « On rendra compte au jugement d'une parole inutile (*Matth.* XII, 36), » lorsque, demandant ce que c'est que cette parole appelée par le Fils de Dieu à un si sévère jugement, il répond (2560) que « toute parole qui ne se rapporte pas à l'utilité que nous devons rechercher en Notre-Seigneur est de ce genre; et, continue-t-il, le péril de proférer de telles paroles est si grand, qu'un discours qui serait bon de soi, mais qu'on ne rapporterait pas à l'édification de sa foi, n'est pas exempt de péril, sous prétexte du bien qu'il contient; mais que dès là qu'il ne tend pas à édifier le prochain, il afflige le Saint-Esprit : » ce qu'il prouve par un passage de *l'Epître aux Ephésiens*. « Or, » conclut-il, « quel besoin de dire quel mal c'est d'affliger le Saint-Esprit? »

Partout ailleurs il confirme la même doctrine (2561), et il ne faut pas s'imaginer qu'il ne parle que pour les moines; puisqu'au contraire, et ses paroles et ses preuves, et tout l'esprit de ses discours démontrent qu'il veut proposer les obligations communes du christianisme, comme étant d'autant plus celles des moines, qu'un moine n'est autre chose qu'un Chrétien qui s'est retiré du monde pour accomplir tous les devoirs de la religion chrétienne.

Que si l'on dit qu'en tout cas les défauts que reprend ici saint Basile sont des péchés véniels, et que, pour cela, on les appelle petits péchés; ce Père ne souffrira pas ce discours à un Chrétien. « Il n'y a point, » dit-il (2562), « de petit péché ; le grand péché est toujours celui que nous commettons, parce que c'est celui-là qui nous surmonte : et le petit est celui que nous surmontons. » Et encore qu'il soit véritable en un sens de comparaison, qu'il y a de petits péchés, le fidèle ne sait jamais avec certitude jusqu'à quel point ils sont aggravés par le violent attachement d'un cœur qui s'y livre, et il doit toujours trembler à cette sentence du Sage : *Qui méprise les petites choses tombe peu à peu.* (*Eccli* XIX, 1.)

34. Par tous les principes des saints Pères, sans examiner le degré de mal qu'il y a dans la comédie, ce qui dépend des circonstances particulières, on voit qu'il la faut ranger parmi les choses les plus dangereuses; et, en particulier, on peut juger si les Pères, ou les saints docteurs qui les ont suivis, et saint Thomas comme les autres, avec les règles sévères qu'on vient d'entendre de leur bouche, auraient pu souffrir les bouffonneries de nos théâtres, ni qu'un Chrétien y fît le ridicule personnage de plaisant. Aussi ne peut-on pas croire qu'il se trouve jamais un homme sage qui n'accorde facilement, du moins, qu'être bouffon de profession ne convient pas à un homme grave, tel qu'est sans doute un disciple de Jésus-Christ. Mais dès que vous aurez fait ce pas, saint Chrysostome retombera sur vous avec une étrange force, en vous disant : C'est pour vous qu'un chrétien se fait bouffon ; c'est pour vous qu'il renonce à la dignité du nom qu'il porte : « Otez les auditeurs, vous ôterez les acteurs ; » s'il est si beau « d'être plaisant sur un théâtre, que n'ouvrez-vous cette porte aux gens libres ? » (2563) Nous dirions maintenant aux honnêtes gens : « Quelle beauté dans un art où l'on ne peut exceller sans honte? » et le reste.

Saint Thomas, comme on a vu, marche sur ses pas; et s'il a un peu plus suivi les idées ou, si vous voulez, les locutions d'Aristote, dans le fond il ne s'est éloigné en rien de la régularité des saints Pères.

35. Cela posé, il est inutile d'examiner les sentiments des autres docteurs. Après tout, j'avouerai sans peine qu'après s'être longtemps élevé contre les spectacles, et en particulier contre le théâtre, il vint un temps, dans l'Eglise, qu'on espéra de le pouvoir réduire à quelque chose d'honnête ou de supportable, et par là d'apporter quelque remède à la manie du peuple envers ces dangereux amusements. Mais on connut bientôt que le plaisant et le facétieux touche de trop près au licencieux pour en être entièrement séparé. Ce n'est pas qu'en métaphysique cette séparation soit absolument impossible, ou, comme parle l'école, qu'elle implique contradiction; disons plus, on voit en effet des représentations innocentes : qui serait assez rigoureux pour condamner dans les colléges celles d'une jeunesse réglée, à qui ses maîtres proposent de tels exercices pour leur aider à former ou leur style ou leur action, et, en tout cas, leur donner, surtout à la fin de leur année, quelque honnête relâchement? Et néanmoins voici ce que dit sur ce sujet une savante compagnie, qui s'est dévouée avec tant de zèle et de succès à l'instruction de la jeunesse (2564) : « Que les tragédies et les comédies, qui ne doivent être faites qu'en latin, et dont l'usage doit être très-rare, aient un sujet saint et pieux ; que les intermèdes des actes soient tous latins, et n'aient

(2560) *Reg. brev.*, int. 23, t. II.
(2561) Epist. 22, *Constit. mon.*, c. 12, ubi sup.
(2562) *Reg. brev.*, int. 293, t. II.
(2563) Hom. 6 *in Matth.*; hom. 17 *in Epist. ad Ephes.*, n. 3, t. XI.
(2564) *Rat. Stud.*, tit. *Reg. rect.*, art. 13.

rien qui s'éloigne de la bienséance, et qu'on n'y introduise aucun personnage de femme, ni jamais l'habit de ce sexe. » En passant, on trouve cent traits de cette sagesse dans le règlement de ce vénérable institut; et on voit, en particulier, sur le sujet des pièces de théâtre, qu'avec toutes les précautions qu'on y apporte pour éloigner tous les abus de semblables représentations, le meilleur est, après tout, qu'elles soient très-rares. Que si, sous les yeux et la discipline de maîtres pieux, on a tant de peine à régler le théâtre, que sera-ce dans la licence d'une troupe de comédiens, qui n'ont point de règle que celles de leur profit et du plaisir des spectateurs? Les personnages de femme, qu'on exclut absolument de la comédie pour plusieurs raisons, et, entre autres, pour éviter les déguisements que nous avons vus condamnés, même par les philosophes, la réduisent à si peu de sujets, qui encore se trouveraient infiniment éloignés de l'esprit des comédies d'aujourd'hui, qu'elles tomberaient d'elles-mêmes si on les renfermait dans de telles règles. Qui ne voit donc que la comédie ne se pourrait soutenir, si elle ne mêlait le bien et le mal, plus portée encore au dernier, qui est plus du goût de la multitude? C'est aussi pour cette raison que parmi tant de graves invectives des saints Pères contre le théâtre, on ne trouve pas que jamais ils soient entrés dans l'expédient de le réformer. Ils savaient trop que qui veut plaire le veut à quelque prix que ce soit : de deux sortes de pièces de théâtre, dont les unes sont graves, mais passionnées, et les autres simplement plaisantes ou même bouffonnes ; il n'y en a point qu'on ait trouvées dignes des Chrétiens, et on a cru qu'il serait plus court de les rejeter tout à fait, que de se travailler vainement à les réduire contre leur nature aux règles sévères de la vertu. Le génie des pièces comiques est de chercher la bouffonnerie; César même ne trouvait pas que Térence fût assez plaisant : on veut plus d'emportement dans le risible; et le goût qu'on avait pour Aristophane et pour Plaute montre assez à quelle licence dégénère naturellement la plaisanterie. Térence, qui, à l'exemple de Ménandre, s'est modéré sur le ridicule, n'en est pas plus chaste pour cela; et on aura toujours une peine extrême à séparer le plaisant d'avec l'illicite et le licencieux. C'est pourquoi on trouve ordinairement dans les canons, ces quatre mots unis ensemble : *ludicra, jocularia, turpia, obscena : les discours plaisants, les discours bouffons, les discours malhonnêtes, les discours sales ;* non que ces choses soient toujours mêlées, mais à cause qu'elles se suivent si naturellement, et qu'elles ont tant d'affinité, que c'est une vaine entreprise de les vouloir séparer. C'est pourquoi il ne faut pas espérer de rien faire de régulier de la comédie, parce que celles qui entreprennent de traiter les grandes passions veulent remuer les plus dangereuses, à cause qu'elles sont aussi les plus agréables; et que celles dont le dessein est de les faire rire, qui pourraient être, ce semble, les moins vicieuses, outre l'indécence de ce caractère dans un Chrétien, attirent trop facilement le licencieux, que les gens du monde, quelque modérés qu'ils paraissent, aiment mieux ordinairement qu'on leur enveloppe, que de la supprimer entièrement.

On voit en effet, par expérience, à quoi s'est enfin terminée toute la réforme de la comédie qu'on a voulu introduire dans nos jours. Le licencieux grossier et manifeste est demeuré dans les farces, dont les pièces comiques tiennent beaucoup : on ne peut goûter sans amour les pièces sérieuses; et tout le fruit des précautions d'un grand ministre qui a daigné employer ses soins à purger le théâtre, c'est qu'on y présente aux âmes infirmes des appâts plus cachés et plus dangereux.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que l'Eglise ait improuvé en général tout ce genre de plaisirs : car, encore qu'elle restreigne ordinairement les punitions canoniques qu'elle emploie pour les réprimer, à certaines personnes, comme aux clercs; à certains lieux, comme aux églises; à certains jours, comme aux fêtes; à cause que communément, ainsi que nous l'avons remarqué, par sa bonté et par sa prudence, elle épargne la multitude dans les censures publiques : néanmoins, parmi ces défenses, elle jette toujours des traits piquants contre ces sortes de spectacles, pour en détourner tous les fidèles. Saint Charles, qu'on allègue comme un de ceux dont la charitable condescendance entra pour un peu de temps dans le dessein de corriger la comédie, en perdit bientôt l'espérance ; et, dans les soins qu'il prit de mettre à couvert des corruptions du théâtre au moins le carême et les saints jours, il ne cesse d'en inspirer un dégoût universel en appelant la comédie un *reste de gentilité* (2565) : non qu'il y eût à la lettre, dans les spectacles de son temps, des restes du paganisme ; mais parce que les passions qui ont formé les dieux des gentils y règnent encore, et se font encore adorer par les chrétiens. Quelquefois, à l'exemple des anciens canons, dont il a pris tout l'esprit, il se contente de les appeler *des spectacles inutiles :* « *Ludicra et inania spectacula* (2566) ; » ne jugeant pas que les chrétiens, dont les affaires sont si graves, et doivent être jugées dans un tribunal si redoutable, puissent trouver de la place dans leur vie pour de si longs amusements; quand d'ailleurs ils ne seraient pas si remplis de tentations, soit grossières, soit délicates, et par là plus périlleuses, ni se passionner si violemment pour des choses vaines. Au reste, il range toujours ces malheureux divertissements *parmi les attraits*

(2565) *Act. Eccl. Med.*, part. IV; *Inst. prædic.*, edit. 1599, p. 485.

(2566) *Ibid.*, part. VI, etc.

et les pépinières du vice, Illecebras et seminaria vitiorum; et s'il ne frappe pas ceux qui s'y attachent des censures de l'Eglise, il les abandonne au zèle et à la censure des prédicateurs, à qui il ordonne de ne rien omettre pour inspirer de l'horreur de ces jeux pernicieux, en ne « cessant de les détester comme les sources des calamités publiques, et des vengeances divines. Il admoneste les princes et les magistrats de chasser les comédiens, les baladins, les joueurs de farces et autres pestes publiques, comme gens perdus et corrupteurs des bonnes mœurs, et de punir ceux qui les logent dans les hôtelleries (2567). » Je ne finirais pas si je voulais rapporter tous les titres dont il les note. Voilà les saintes maximes de la religion chrétienne sur la comédie. Ceux qui avaient espéré de lui trouver des approbations ont pu voir, par la clameur qui s'est élevée contre la Dissertation, et par la censure qu'elle a attirée à ceux qui ont avoué qu'ils en avaient suivi quelques sentiments, combien l'Eglise est éloignée de les supporter : et c'est encore une preuve contre cette scandaleuse dissertation, qu'encore qu'on l'attribue à un théologien, on ne lui ait pu donner des théologiens, mais de seuls poëtes comiques pour approbateurs, ni la faire paraître autrement qu'à la tête et à la faveur des comédies.

Mais c'en est assez sur ce sujet, quoiqu'il y ait encore à montrer une voie plus excellente. Pour déraciner tout à fait le goût de la comédie, il faudrait inspirer celui de la lecture de l'Evangile, et celui de la prière. Attachons-nous comme saint Paul *à considérer Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi* (*Hebr.* XII, 2) : ce Jésus, qui, ayant voulu prendre toutes nos faiblesses, *à cause de la ressemblance, à la réserve du péché* (*Hebr.* IV, 15), a bien pris nos larmes, nos tristesses, nos douleurs, et jusqu'à nos frayeurs; mais il n'a pris ni nos joies ni nos ris, et n'a pas voulu que ses lèvres *où la grâce était répandue* (*Psal.* XLIV, 3), fussent dilatées une seule fois par un mouvement qui lui paraissait accompagné d'une indécence indigne d'un Dieu fait homme. Je ne m'en étonne pas, car nos douleurs et nos tristesses sont très-véritables, puisqu'elles sont de justes peines de notre péché : mais nous n'avons point sur la terre, depuis le péché, de vrai sujet de nous réjouir : ce qui a fait dire au Sage (*Eccle.* II, 2) : *J'ai estimé le ris une erreur, et j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompes-tu ?* ou, comme porte l'original : *J'ai dit au ris : Tu es un fou; et à la joie : Pourquoi fais-tu ainsi?* pourquoi me transportes-tu comme un insensé, et pourquoi me viens-tu persuader que j'ai sujet de me réjouir, quand je suis accablé de maux de tous côtés? Ainsi le Verbe s'est fait chair, la vérité éternelle, manifestée dans notre nature, en a su prendre les peines, qui sont réelles; mais n'en a pas voulu prendre le ris et la joie, qui ont trop d'affinité avec la déception et avec l'erreur.

Jésus-Christ n'est pas pour cela demeuré sans agrément : *Tout le monde était en admiration des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche* (*Luc.* IV, 22); et non seulement ses Apôtres lui disaient : *Maître, à qui irons-nous? vous avez des paroles de vie éternelle* (*Joan.* VI, 69); mais encore ceux qui étaient venus pour se saisir de sa personne répondaient aux pharisiens qui leur en avaient donné l'ordre : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme* (*Joan.* VII, 46). Il parle néanmoins encore avec une tout autre douceur, lorsqu'il se fait entendre dans le cœur, et qu'il y fait sentir ce feu céleste dont David était transporté en prononçant ces paroles : *Le feu s'annoncera dans ma méditation.* (*Psal.* XXXVIII, 4.) C'est de là que naît dans les âmes pieuses, par la consolation du Saint-Esprit, l'effusion d'une joie divine, un plaisir sublime que le monde ne peut entendre, par le mépris de celui qui flatte les sens; un inaltérable repos dans la paix de la conscience, et dans la douce espérance de posséder Dieu : nul récit, nulle musique, nul chant ne tient devant ce plaisir; s'il faut, pour nous émouvoir, des spectacles, du sang répandu, de l'amour, que peut-on voir de plus beau ni de plus touchant que la mort sanglante de Jésus-Christ et de ses martyrs; que ses conquêtes par toute la terre, et le règne de sa vérité dans les cœurs; que les flèches dont il les perce, et que les chastes soupirs de son Eglise et des âmes qu'il a gagnées, et qui courent après ses parfums? Il ne faudrait donc que goûter ces douceurs célestes et cette manne cachée, pour fermer à jamais le théâtre, et faire dire à toute âme vraiment chrétienne : *Les pécheurs*, ceux qui aiment le monde, *me racontent des fables*, des mensonges, et des inventions de leur esprit : ou, comme lisent les Septante : *ils me racontent, ils me proposent des plaisirs; mais il n'y a rien là qui ressemble à votre loi* (*Psal.* CXVIII, 85) : elle seule remplit les cœurs d'une joie qui, fondée sur la vérité, dure toujours.

Pour ceux qui voudraient de bonne foi qu'on réformât à fond la comédie, pour, à l'exemple des sages païens, y ménager, à la faveur du plaisir, des exemples et des instructions sérieuses pour les rois et pour les peuples; je ne puis blâmer leur intention : mais qu'ils songent qu'après tout, le charme des sens est un mauvais introducteur des sentiments vertueux. Les païens, dont la vertu était imparfaite, grossière, mondaine, superficielle, pouvaient l'insinuer par le théâtre : mais il n'a ni l'autorité, ni la dignité, ni l'efficace qu'il faut pour inspirer les vertus convenables à des chrétiens : Dieu renvoie les rois à sa loi, pour y apprendre leurs devoirs : « Qu'ils la lisent tous les jours de leur vie (*Deut.* XVII,

(2567) *Act. Eccl. Med.*, part. IV, p. 40; *Conc. prov.* I, pag. 86; *Conc.* III, pag. 516; *Conc.* VI, etc.

19) : » qu'ils la méditent jour et nuit, comme un David (*Psal.* CXVIII, 55) : « qu'ils s'endorment entre ses bras, et qu'ils s'entretiennent avec elle en s'éveillant, » comme un Salomon (*Prov.* VI, 22) : pour les instructions du théâtre, la touche en est trop légère, et il n'y a rien de moins sérieux, puisque l'homme y fait à la fois un jeu de ses vices et un amusement de la vertu.

VI.

DECRETUM DE MORALI DISCIPLINA,

QUOD ERAT A CLERO GALLICANO PUBLICANDUM IN COMITIIS GENERALIBUS ANNI 1682.

Moralem theologiam decus maximum ac præcipuum fructum evangelicæ prædicationis, his posteris temporibus prava ingeniorum licentia ac subtilitate corruptam, *mutatumque in scoriam argentum optimum* (*Isa.* I, 22) ac probatissimum Christianæ disciplinæ, dudum boni omnes, totaque Ecclesia ingemiscit. Quo animarum periculo permotæ doctissimæ ac celeberrimæ theologiæ Facultates, maxime vero Parisiensis, pro officio suo gliscentem in dies novandi libidinem represserunt. Fratres quoque nostri presbyteri ecclesiarum, vocem suam exaltaverunt in viis Sion, atque episcopos in altiore specula constitutos assiduis efflagitationibus excitarunt. Qui quidem, pro loci sui auctoritate, valentiore manu *gladium spiritus assumpserunt, quod est Verbum Dei.* (*Ephes.* VI, 17), *ad dirumpenda cervicalia et pulvillos inani arte consutos sub omni cubito manus* (*Ezech.* XIII, 18 seq.) : ne infelices animæ in morte obdormiscescerent, ac per falsæ pacis somnium, ad æterna supplicia traherentur, ubi jam *vermis eorum non moreretur, et ignis non exstingueretur.* (*Marc.* IX, 43.)

Neque tantum episcopi, præsertim Gallicani, in suis diœcesibus ascenderunt ex adverso, sed et plenitudo exercitus Israel, clerus scilicet universus Parisiis congregatus, gravissimo judicio suo damnavit perversam ac falsi nominis scientiam, qua instructi homines, *non jam accommodarent mores suos ad evangelicæ doctrinæ normam, sed et ipsam potius regulam ac sancta mandata ad cupiditates suas inflecterent ac detorquerent, novaque et inani philosophia Christianam disciplinam in academicas quæstiones ac dubias fluctuantesque sententias verterent* (2568).

Illud vero judicium sancti Caroli Borromæi commonitionibus ad confessarios datis præfixum, ad collegas suos sanctos Ecclesiarum Gallicanarum episcopos transmiserunt, ac deplorata sæculi cæcitate, id quoque indoluerunt, quod in ipso comitiorum exitu, oppressi negotiis, congrua medicina pestiferam doctrinam exscindere non potuerint. Quibus sane verbis ea remedia non omisisse, sed in opportuniora tempora distulisse, eamque provinciam secuturis conventibus demandasse visi sunt.

Neque in eo discrimine Romana Ecclesia, omnium ecclesiarum mater ac sanæ doctrinæ magistra, conticuit. Nullius est enim tam ferreum pectus, cui lacrymas non excutiat paterna illa oratio felicis memoriæ Alex. VII, qua *magno animi sui mœrore testatur complures opiniones Christianæ disciplinæ relaxativas, atque animarum perniciem inferentes, partim antiquatas iterum suscitari, partim noviter prodire, ac summam illam luxuriantium ingeniorum licentiam in dies magis excrescere, per quam in rebus ad conscientiam pertinentibus modus opinandi irrepsit alienus omnino ab evangelica simplicitate sanctorumque Patrum doctrina, et quem si pro recta regula fideles in praxi sequerentur, ingens eruptura esset Christianæ vitæ corruptela* (2569). Neque vero satis fuit Sanctissimo Pontifici, novam hanc methodum judificandæ conscientiæ atque involvendæ veritatis, hoc est, ipsum mali detexisse fontem ; sed exitiabilis doctrinæ rivulos insectatus, complures propositiones, *ut minimum tanquam scandalosas, non probatis aliis quæ occurrere possent, sub interminatione divini judicii, atque excommunicationis pœna, a qua nemo posset præterquam in articulo mortis, nisi a Romano Pontifice absolvi, damnavit et prohibuit.* Quod salubre opus Innocent. XI pro sua pietate prosecutus, alias longe plures, parique doctrinæ ac diligentiæ laude selectas, nec probatis aliis, sub iisdem pœnis damnavit et prohibuit, dumque eas omnes *ut minimum tanquam scandalosas et in praxi perniciosas* damnandas censuit, non tantum a libris ac prædicatione, sed ab omni etiam vita Christiana procul amandandas judicavit.

Atque utinam sanctissimi Pontifices decretum formulis nostro usu receptis, quæque ad universas ecclesias pertinerent, infandam doctrinam proscripsissent. Sed dum spera-

(2568) *Conv. cleri. Gallic.* 1655. *Epist. ad episcop.*, etc., præfixa editioni libelli cui titulus : *Instruct. de saint Charles aux confesseurs.*

(2569) ALEX. VII, *Decret.* 24 *Septemb.* 1665, in *Præfat.*

mus fore, ut Innoc. XI tantum opus, tanto pontifice dignum, more majorum, Sedis apostolicæ plena auctoritate perficiat, et adversus perniciosissimas novitates gladio Petri dextras omnium armet antistitum, nos archiepiscopi et episcopi Parisiis permissu regio congregati, Ecclesiam Gallicanam repræsentantes, una cum cæteris ecclesiasticis viris nobiscum deputatis, ne dirum virus serperet, ac Satanæ laqueis incautæ animæ caperentur, rei gravitate, totque episcoporum, et quod est maximum, Summorum Pontificum exemplo atque auctoritate permoti, has propositiones a prædictis Pontificibus damnatas, primum, ut magis in promptu essent, in certa capita redigendas, tum, ad ampliorem cleri et Christianæ plebis informationem, suis quasque censuris notandas esse duximus. Absit autem cæteras haud leviore nota dignas, approbare credamur, præsertim vero eas quas censuris pontificiis reprobatas, quod ad mores nostros minus pertinerent, aut in his partibus minus pervulgatæ essent, hic commemorare nihil necesse habuimus. Addidimus aliquas unde gregibus nostris certam perniciem merito timeremus; atque ut errores non tantum notarentur, sed etiam suppeteret certa doctrina qua coargui possent, nos quædam selegimus, quæ et illustria maxime essent et præsenti corruptelæ sanandæ cohibendæque opportunissima esse viderentur. Sequuntur autem damnatæ propositiones.

PARS PRIMA DECRETI,

CONTINENS DAMNANDAS PROPOSITIONES (2570).

I. — *De virtutibus theologicis.*

1. [7] Homo nullo unquam suæ vitæ tempore tenetur elicere actum fidei, spei et charitatis, vi præceptorum divinorum ad eas virtutes pertinentium.

2. Fides non censetur cadere sub præceptum speciale et secundum se.

3. [8] Satis est actum fidei semel in vita elicere.

De fidei professione.

4. [10] Si a potestate publica quis interrogetur, fidem ingenue confiteri, ut Deo et fidei gloriosum consulo; tacere, ut peccaminosum per se non damno.

De assensu supernaturali in rebus fidei.

5. Voluntas non potest efficere ut assensus fidei in seipso, sit magis firmus quam mereatur pondus rationum, ad assensum impellentium.

6. Hinc potest quis prudenter repudiare assensum quem habebat supernaturalem.

7. [9] Assensus fidei supernaturalis et utilis ad salutem, stat cum notitia solum probabili revelationis, imo cum formidine qua quis formidat ne non sit locutus Deus.

De rebus explicita fide credendis.

8. [13] Non nisi fides unius Dei necessaria videtur necessitate medii, non autem explicita remuneratoris.

9. [14] Fides late dicta ex testimonio creaturarum similive motivo ad justificationem sufficit.

10. [15] Absolutionis capax est homo, quantumvis laboret ignorantia mysteriorum fidei, et etiam si per negligentiam etiam culpabilem nesciat mysterium sanctæ Trinitatis et Incarnationis Domini nostri Jesu-Christi.

11. Sufficit illa mysteria semel credidisse.

II. — *De Dei dilectione.*

12. [17] An peccet mortaliter qui actum dilectionis Dei semel tantum in vita eliceret condemnare non audemus.

13. [18] Probabile est ne singulis quidem rigorose quinquenniis per se obligare præceptum charitatis erga Deum.

14. [19] Tum solum obligat quando tenemur justificari, et non habemus aliam viam qua justificari possumus.

15. [20] Præceptum amoris Dei per se tantum obligat in articulo mortis.

16. [21] Præceptum amoris Dei et proximi non est speciale, sed generale, cui per aliorum præceptorum adimpletionem satisfit (2570*).

III. — *De proximi dilectione*

18. [22 una cum 19] Non tenemur proximum diligere actu interno et formali.

19. Præcepto proximum diligendi satisfacere possumus per solos actus externos.

20. [23] Si cum debita moderatione facias, potes absque peccato mortali, de vita alicujus tristari et de illius morte naturali gaudere, illam inefficaci affectu petere et desiderare, non quidem ex displicentia personæ, sed ob aliquod temporale emolumentum.

21. [24] Licitum est absoluto desiderio cupere mortem patris, non quidem ut malum patris, sed ut bonum cupientis; quia nimirum ei obventura est pinguis hæreditas.

22. Licet matri optare mortem filiarum, quas dotare non possit.

IV. — *De festis.*

23. [26] Præceptum servandi festa non obligat sub mortali, seposito scandalo, si absit contemptus.

V. —*De homicidio.*

24. [27] Licitum est filio gaudere de parricidio parentis a se in ebrietate perpetrato, propter ingentes divitias inde ex hæreditate consecutas.

25. [28] Est licitum religioso vel clerico, calumniatorem gravia crimina de se, vel de sua religione spargere minitantem occidere, quando alius modus defendendi non suppetit, uti suppetere non videtur, si calum-

(2570) Numerus intra uncos appositus, post numerum ordinalem, eas indicat propositiones quas Clerus Gallicanus, in comitiis anni 1700, censura notavit, et quo sint ordine damnatæ, duabus quandoque in unam coactis.

(2570*) Deest num. 17 in utrisque quibus usi sumus editionibus, Lugdunensi scilicet an. 1826, et Vesuntioniensi an. 1816

niator sit paratus vel ipsi religioso vel ejus religioni, publice et coram gravissimis viris prædicta impingere, nisi occidatur.

26. [29] Licet interficere falsum accusatorem, falsos testes, ac etiam judicem a quo iniqua certo imminet sententia, si alia via non potest innocens damnum evitare.

27. [30] Non peccat maritus occidens propria auctoritate uxorem in adulterio deprehensam.

28. [31] Fas est viro honorato occidere invasorem qui nititur calumniam inferre, si aliter hæc ignominia vitari nequit. Idem quoque dicendum si quis impingat alapam, vel fuste percutiat, et post impactam alapam, vel ictum fustis fugiat.

29. [34] Regulariter possem occidere furem pro conservatione unius aurei.

30. Non solum licitum est defendere defensione occisiva quæ actu possidemus; sed etiam ad quæ jus inchoatum habemus et quæ nos possessuros speramus.

31. [35] Licitum est tam hæredi quam legatario, contra injuste impedientem ne vel hæreditas adeatur, vel legata solvantur lethaliter defendere, sicut et jus habenti in cathedram vel præbendam, contra eorum possessionem injuste impedientem.

32. [32] Licet procurare abortum ante animationem fœtus, ne puella deprehensa gravida occidatur aut infametur.

33. [33] Videtur probabile omnem fœtum quandiu in utero est, carere anima rationali, et tum primum incipere eamdem habere cum paritur, ac consequenter dicendum erit in nullo abortu homicidium committi.

34. [40] Vir equestris ad duellum provocatus, potest illud acceptare, ne timiditatis notam apud alios incurrat.

35. [41] Potest etiam duellum inferre, si non aliter honori consulere possit.

VI. — *Circa castitatem.*

36. Est probabilis opinio quæ dicit esse tantum veniale osculum habitum ob delectationem carnalem et sensibilem quæ ex osculo oritur, secluso periculo consensus ulterioris et pollutionis.

37. [90] Non est obligandus concubinarius ad ejiciendam concubinam, si hæc nimis utilis esset ad oblectamentum concubinarii, dum deficiente illa, nimis ægre vitam ageret, et aliæ epulæ concubinarium tædio magno afficerent, et alia famula nimis difficile inveniretur.

38. [42] Tam clarum videtur fornicationem secundum se nullam involvere malitiam et solum esse malum, quia interdicta, ut contrarium omnino rationi dissonum videatur.

39. Mollities jure naturæ prohibita non est, unde, si Deus eam non interdixisset, sæpe esset bona et aliquando obligatoria sub mortali.

40. [43] Copula cum conjugata, consentiente marito, non est adulterium, adeoque sufficit in confessione dicere se esse fornicatum.

VII. — *De furto, turpi lucro, et judicum corruptelis.*

41. [45] Permissum est furari, non solum in extrema necessitate, sed etiam in gravi.

42. [46] Famuli et famulæ domesticæ possunt occulte heris suis surripere ad compensandam operam suam, quam majorem judicant salario.

43. [47] Potest uxor viro surripere pecuniam, etiam ad ludendum, si mulier talis sit conditionis, ut ludus honestus pari loco cum alimentis et victu habeatur.

44. [48] Non tenetur quis sub pœna peccati mortalis restituere quod ablatum est per pauca furta quantumcunque sit magna summa totalis.

45. [49] Qui alium movet aut inducit ad inferendum grave damnum tertio, non tenetur ad restitutionem illius damni illati.

46. [50] Etiamsi donatario perspectum sit bona sibi donata a quopiam ea mente ut creditores frustretur, non tenetur restituere, nisi eam donationem suaserit, vel ad eam induxerit.

47. [51] Incantatores, aliique ejusmodi deceptores, et pessimis quibusque artibus captantes lucrum, licite servare possunt bona iis mediis acquisita.

48. [52] Quando litigantes habent pro se opiniones æque probabiles, potest judex pecuniam accipere pro ferenda sententia in favorem unius pro alio.

49. [53] Possunt judices accipere munera a litigantibus, nec tenentur restituere quæ acceperint ad pronuntiandam sententiam.

VIII. — *De usura.*

50. [54] Contractus Mohatra (*id est, ille contractus quo a mercatore res majore pretio ad certum tempus solvendo distrahuntur, ac statim ab eodem, stante eo contractu, minore pretio præsente pecunia redimuntur*), licitus est, etiam respectu ejusdem personæ et cum contractu revenditionis prævie inito, cum intentione lucri.

51. [55] Cum numerata pecunia pretiosior sit speranda, et nemo sit qui non majoris faciat pecuniam præsentem quam futuram, potest creditor aliquid ultra sortem a mutuatario exigere, et eo titulo ab usura excusari.

52. [56] Usura non est dum ultra sortem aliquid exigitur tanquam ex benevolentia et gratitudine debitum, sed solum si exigatur tanquam ex justitia debitum.

53. [57] Licitum est mutuanti aliquid ultra sortem exigere, si se obliget ad non repetendam sortem usque ad certum tempus.

54. [58] Tam licet ex alienatione per aliquot annos censum annuum exigere, quam licet exigere censum perpetuum ex alienatione perpetua.

55. Promissiones obligatoriæ, quibus su-

pro sortem certo tempore solvendum aliquod lucrum exigitur, majori animositate quam ratione condemnantur.

56. Usura est recipere aliquid ratione mutui, non autem ratione periculi recuperandæ sortis, neque ullus potest ita esse securus, quin possit aliquod intervenire periculum, vel saltem aliqua difficultas vel labor in re habenda.

57. Data pecunia ex certo contractu, altero contractu licet de certo emolumento pacisci : tum tertio contractu minore emolumento pacisci, ut sibi de periculo caveatur; neque id est usurarium, etiam si posteriores contractus in ipso exordio ineundæ societatis intenti sint, nec ulla ratio reddi potest cur non liceat statim inire hunc postremum contractum.

IX. — *De falso testimonio, mendacio et perjurio.*

58. Vocare Deum in testem mendacii levis, non est tanta irreverentia propter quam velit aut possit damnare hominem.

59. [60] Cum causa licitum est jurare sine animo jurandi, sive res sit levis, sive sit gravis.

60. [64] Si quis vel solus, vel coram aliis, sive interrogatus, sive propria sponte, sive recreationis causa, sive quocunque alio fine juret se non fecisse aliquid, quod revera fecit, intelligendo intra se aliquid aliud quod non fecit, vel aliam viam ab ea, in qua fuit, vel quodvis aliud additum verum, revera non mentitur, nec est perjurus.

61. [65] Causa justa utendi his amphibologiis est, quoties id necessarium aut utile est ad salutem corporis, honorem, res familiares tuendas, vel ad quemlibet alium actum virtutis, ita ut veritatis occultatio censetur tunc expediens et studiosa.

62. Qui mediante commendatione, vel munere, ad magistratum vel officium publicum promotus est, poterit cum restrictione mentali præstare juramentum quod de mandato regis a similibus solet exigi, non habito respectu ad intentionem exigentis, quia non tenetur fateri crimen occultum.

X. — *De calumnia.*

63. Quidni nonnisi veniale sit detrahentis auctoritatem magnam sibi noxiam falso crimine elidere.

64. [67] Probabile est non peccare mortaliter, qui imponit falsum crimen alicui, ut et suam justitiam et honorem defendat; et si hoc non sit probabile, vix ulla erit opinio probabilis in theologia.

XI. — *De adjuvantibus ad scelera.*

65. [68] Famulus qui submissis humeris scienter adjuvat herum suum ascendere per fenestras ad stuprandam virginem, et multoties ei subservit deferendo scalam, aperiendo januam, aut quid simile cooperando, non peccat mortaliter, si id faciat metu notabilis detrimenti, puta ne a domino male tractetur, ne torvis oculis aspiciatur, ne domo expellatur.

XII. — *De simonia et beneficiis conferendis.*

66. [69] Non est contra justitiam beneficia ecclesiastica non conferre gratis, quia collator conferens illa beneficia ecclesiastica, pecunia interveniente, non exigit illam pro collatione beneficii, sed veluti pro emolumento temporali quod tibi conferre non tenebatur.

67. [70] Dare temporale pro spirituali non est simonia, quando temporale non datur tanquam pretium, sed duntaxat tanquam motivum conferendi, vel efficiendi spirituale, vel etiam quando spirituale sit solum gratuita compensatio pro spirituali, aut e contra.

68. [71] Et id quoque locum habet, etiam si temporale sit principale motivum dandi spirituale, vel etiam si sit finis rei spiritualis, sic ut illud pluris æstimetur quam res spiritualis.

69. [72] Cum dicit concilium Tridentinum eos alienis peccatis communicantes mortaliter peccare, qui non quos *digniores* et Ecclesiæ *magis utiles* ipsi judicaverint, ad ecclesias promovent; concilium vel primo videtur per hos *digniores*, non aliud significare velle nisi dignitatem eligendorum, sumpto comparativo pro positivo; vel secundo, locutione minus propria, ponit digniores ut excludat indignos, non vero dignos; vel tantum loquitur tertio, quando fit concursus.

XIII. — *De simulata sacramentorum administratione.*

70. Urgens metus gravis est causa justa sacramentorum administrationem simulandi.

XIV. — *Circa sacrum Eucharistiæ sacramentum et Missæ sacrificium.*

71. [73] Satisfacit præcepto Ecclesiæ de audiendo sacro, qui duas ejus partes, imo quatuor simul a diversis celebrantibus audit.

72. [74] Eidem præcepto satis fit per reverentiam exteriorem tantum, animo licet voluntario in aliena, imo et prava cogitatione defixo.

73. [75] Præcepto communionis annuæ satisfit per sacrilegam Domini manducationem.

74. [76] Frequens confessio et communio, etiam in his qui gentiliter vivunt, est nota prædestinationis.

XV. — *Circa confessionem sacramentalem.*

75. Qui habuit copulam cum soluta, satisfacit confessionis præcepto, dicens : Commisi cum soluta grande peccatum contra castitatem.

76. [80] Peccata in confessione omissa seu oblita ob instans periculum vitæ, aut ob aliam causam, non tenemur in sequenti confessione exprimere.

77. [81] Qui facit confessionem voluntarie nullam, satisfacit præcepto Ecclesiæ.

78. Qui beneficium curatum habent, possunt sibi eligere in confessarium simpli-

cem sacerdotem non approbatum ab ordinario.

79. [82 una cum 80] Mandatum concilii Tridentini, factum sacerdoti sacrificanti ex necessitate cum peccato mortali, confitendi quamprimum, est consilium, non præceptum.

80. Illa particula *quamprimum* intelligitur, cum sacerdos suo tempore confitebitur.

81. [83] Non tenemur confessario interroganti fateri peccati alicujus consuetudinem.

82. [84] Si confessarius petat quantitatem furti, pœnitens potest dicere : Non teneor ad hoc confitendum.

83. Licet sacramentaliter absolvere dimidiate tantum confessos, ratione magni concursus pœnitentium, qualis, verbi gratia, potest contingere in die magnæ alicujus festivitatis aut indulgentiæ.

84. Tenetur sacerdos in confessione judicare secundum opinionem pœnitentis.

XVI. — *Circa pœnitentium absolutionem et dispositiones pœnitentis, maxime circa occasiones proximas.*

85. Pœnitens potest propria auctoritate sibi substituere alium qui loco ipsius pœnitentiam adimpleat.

86. Absolvi potest pœnitens nulla satisfactione imposita, sed in purgatorium dilata.

87. [85] Probabile est sufficere attritionem naturalem, modo honestam.

88. [88] Pœnitenti habenti consuetudinem peccandi contra legem Dei, naturæ aut Ecclesiæ, etsi emendationis spes nulla appareat, nec est deneganda, nec differenda absolutio, dummodo ore proferat se dolere et proponere emendationem.

89. [89] Potest aliquando absolvi, qui in prima occasione peccandi versatur, quam potest et non vult omittere, quinimo directe et ex proposito quærit aut ei se ingerit.

90. [90] Proxima occasio peccandi non est fugienda, quando causa aliqua utilis aut honesta non fugiendi occurrit.

91. [91] Licitum est quærere directe occasionem vel proximam peccandi, pro bono spirituali vel temporali nostro, vel proximi.

92. Nemo tenetur vitare occasionem proximam cum magno suo detrimento.

XVII. — *Circa jejunium.*

93. [92] Frangens jejunium Ecclesiæ ad quod tenetur, non peccat mortaliter, nisi ex contemptu vel inobedientia hoc faciat, puta quia non vult se subjicere præcepto.

94. [93] In die jejunii qui sæpius modicum quid comedit, etsi notabilem quantitatem in fine comederit, non frangit jejunium.

95. [94] Omnes officiales, qui in republica corporaliter laborant, sunt excusati ab obligatione jejunii, nec debent se certificare an labor sit compatibilis cum jejunio.

96. [95] Excusantur absolute a præcepto jejunii omnes illi qui iter agunt equitando, utcunque iter agant, etiam si iter necessarium non sit, et etiam si iter unius diei conficiant.

97. Non est evidens quod consuetudo non comedendi ova et lacticinia in quadragesima obliget.

XVIII. — *De intemperantia et matrimonii usu.*

98. [96] Comedere et bibere usque ad satietatem ob solam voluptatem non est peccatum, modo non obsit valetudini : quia licite potest appetitus naturalis suis actibus frui.

99. Opus conjugii ob solam voluptatem exercitum omni penitus caret culpa ac defectu veniali.

XIX. — *De horis canonicis.*

100. [97] Restitutio a Pio V imposita beneficiariis non recitantibus, non debetur in conscientia ante sententiam declaratoriam judicis, eo quod sit pœna.

101. Habens capellaniam collativam, aut quodvis aliud beneficium ecclesiasticum, si studio litterarum vacet, satisfacit suæ obligationi, si officium per alium recitet.

102. Restitutio fructuum ob omissionem horarum suppleri potest per quascunque eleemosynas, quas antea beneficiarius de fructibus beneficii sui fecerit.

103. In die Palmarum recitans officium Paschale satisfacit præcepto.

104. Unico officio potest quis satisfacere duplici præcepto pro die præsenti et crastino.

105. [98] Qui non potest recitare Matutinum et Laudes, potest autem reliquas horas, ad nihil tenetur, quia major pars trahit ad se minorem.

106. [99] Præcepto satisfacit, qui voluntarie labiis tantum, non autem mente orat.

XX. — *De regularibus.*

107. [101] Mendicantes possunt absolvere a casibus reservatis, non obtenta ad id episcoporum facultate.

108. [102] Satisfacit præcepto annuæ confessionis qui confitetur regulari episcopo præsentato, sed ab eo injuste reprobato.

109. [103] Regulares possunt in foro conscientiæ uti privilegiis quæ sunt expresse revocata per concilium Tridentinum.

XXI. — *De legibus principum.*

110. [109] Populus non peccat, etiam si absque ulla causa non recipiat legem a principe promulgatam.

111. [110] Subditi possunt juste tributa non solvere.

XXII. — *De censuris Ecclesiæ.*

112. Quoad forum conscientiæ, reo correcto, ejusque contumacia cessante, cessant censuræ.

XXIII. — *De eleemosyna.*

113. [111] Vix in sæcularibus invenies, etiam in regibus, superflua statui, et ita vix aliquis tenetur ad eleemosynam, quando tenetur tantum ex superfluis statui.

XXIV. — *De regula morum et probabilitate.*

114. [117 una cum 115 et 116] Doctrina

fidei a veteribus, doctrina morum magis a junioribus petenda.

115. Puto omnia esse hodie melius examinata, et hanc ob rem in omni materia et præcipue in morali libentius juniores quam antiquiores lego et sequor.

116. Non ergo opinio improbanda, eo quod ab antiquioribus non fuerit tradita.

117. De sententia doctorum antiquorum verum sciri non poterit, nisi ipse Thomas aut Augustinus, aut alii excitentur a mortuis. Præstat igitur adire vivos quam recurrere ad mortuos qui nequeunt mentem suam explicare.

118. Hæc objectio *Opinio nova videtur*, doctum urgere nequit. Nam tota moralis theologia nova est. Quis enim negare audebit esse hodie in Diana centenas opiniones probabiles quæ Augustino et antiquis Patribus ignotæ erant?

119. Licet ex solo rationis lumine dijudicare quando quis privatus possit pro tuenda vita, vel bonis, vel honore aliquem occidere.

120. Omnem probabilitatem, sive extrinsecam, sive intrinsecam, in conscientia satisfacere putamus, nec exemplis urgebimus. Ubique enim eodem omnino modo philosophamur.

121. Auctoritas unius probi et docti reddit opinionem probabilem.

122. [119 una cum 123] Hæc positio, *Sexdecim ad probabilitatem requiruntur*, non est probabilis. Si sufficiunt sexdecim, sufficiunt quatuor; si sufficiunt quatuor, sufficit unus.

123. Ad probabilitatem sufficiunt quatuor; sed quatuor, imo viginti et supra testantur unum sufficere: ergo sufficit unus.

124. [118] Ex auctoritate unius tantum potest quis opinionem amplecti, licet a principiis falsam et improbabilem existimet.

125. [120] Si liber sit alicujus junioris et moderni, debet opinio censeri probabilis, dum non constet rejectum esse a Sede apostolica tanquam improbabilem.

126. [121] Non sunt scandalosæ aut erroneæ opiniones quas Ecclesia non rejicit.

127. [122] Generatim dum probabilitate, sive intrinseca, sive extrinseca, quantumvis tenui, modo a probabilitatis finibus non exeatur, confisi aliquid agimus, semper prudenter agimus.

128. In questionibus de bono vel malo, licito vel illicito, jure divino vel humano, judicium fundatum in opinione tantum probabili, semper est prudens, et in praxi tutum.

129. In iisdem quæstionibus de bono vel malo, licito vel illicito, jure divino vel humano, potest quis sequi opinionem minus probabilem minusque tutam, relicta probabiliore et magis tuta, etiamsi nota ut tali.

130. Licet consultori consilium dare secundum eam opinionem quæ ipsi minus probabilis minusque tuta videatur.

131. [123] Si quis vult sibi consuli secundum eam opinionem quæ sit faventissima, peccat qui non secundum eam consulit.

132. Hæc regula, *In dubiis tutius eligendum*, perfectionis est, non obligationis, seu consilii, non præcepti.

133. In dubiis de bono vel malo, licito vel illicito, jure divino vel humano, nullo præponderante argumento quo dubitare cessemus, licet utramlibet partem amplecti, nec tenemur anteferre eam in qua constet nullum esse peccatum.

134. Omnes opiniones probabiles sunt per se æque tutæ et securæ. Benigniores etsi aliquando sint minus probabiles, per accidens sunt semper utiliores et securiores.

135. Homo non est suarum opinionum mancipium, ideoque probabiles quasvis sententias potest ad libitum mutare.

136. Potest etiam ad libitum consulere, modo secundum unam, modo secundum aliam sententiam, dummodo caveat ne incurrat levitatis notam.

137. [124] Non est illicitum in sacramentis conferendis sequi opinionem probabilem de valore sacramenti relicta tutiore, nisi id vetet lex, conventio, aut periculum gravis damni incurrendi. Hinc sententia probabili tantum utendum non est in collatione baptismi, ordinis sacerdotalis, aut episcopalis.

138. [125] Probabiliter existimo judicem posse judicare juxta opinionem etiam minus probabilem.

139. [126] Ab infidelitate excusabitur infidelis non credens ductus opinione minus probabili.

140. [127] In morte mortaliter non peccas si cum attritione tantum sacramentum suscipias, quamvis actum contritionis tunc omittas libere. Licet enim unicuique sequi opinionem minus probabilem, relicta probabiliori.

PARS SECUNDA DECRETI.

CONTINENS DOCTRINAM OPPOSITAM DAMNANDIS PROPOSITIONIBUS.

Quæ condemnandis propositionibus recta dogmata opponamus hæc maxime sunt. Ac de negativis mandatis, cum ea in censuris non obscure explicata videantur, pauca subjungimus. In affirmativis, quorum exsecutio a novis doctoribus involuta magis fuit, diligentius versari nos oportet, tum ipsam morum regulam accuratius pertractari, ut non tantum sciant a quibus abstinere, sed etiam quæ amplecti ac docere debeant.

I. — *De affirmativis præceptis, ac primum de fide, spe, et charitate generatim.*

Doceantur fideles affirmativis præceptis vitæ Christianæ partem maximam contineri, dicente Psalmista : *Declina a malo, et fac bonum* (*Psal.* XXXIII, 14), atque Apostolo attestante, aperuisse Dominum, *ut mundaret sibi populum acceptabilem sectatorem bonorum operum* (*Tit.* II, 14) : ipsoque Domino pronuntiante : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores* (*Matth.* XXV, 30) ; et : *Ut*

quid etiam terram occupat? (*Luc.* XIII, 7) toto denique Evangelio proclamante non esse regnum cœlorum, nisi eorum qui justitiæ fructibus abundarint.

Inter affirmativa præcepta, præcipua esse de fide, spe, et charitate, quibus Deo adhærescimus (2571), et Novi Testamenti cultum exhibemus in spiritu et veritate ; quas proinde virtutes non tantum haberi, sed etiam excoli atque exerceri necesse sit, ne nostræ negligentiæ pertæsus, ab ingratis abscedat spiritus, ac desidi servo commissum talentum auferat (*Matth.* XXV, 26, 28), eo solo nomine quod sit infrugiferum.

Harum virtutum actus, quo magis sunt ad pietatem Christianam necessarii, eo minus certis præcise temporibus ac circumstantiis alligari, sed in universam vitam Christianam diffundi oportebat (2572), dicente Psalmista : *In lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte.* (*Psal.* I, 2.) Non ergo propterea negligendos illos actus, quod certo præcise tempore fortè non obligent ; sed e contra tanto studio frequentando, ne nullum negligentiæ vel etiam contemptus periculum subeat.

Neque sibi blandiantur, quod hujus negligentiæ peccatum, quo præcise tempore, quave occasione commissum sit, definiri vix possit : hæc enim occulta et tamen gravissima esse peccata, propter quæ maxime inclamandum : *Delicta quis intelligit ? ab occultis meis munda me* (*Psal.* XVIII, 3); et : *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum : qui autem judicat me Dominus est.* (*I Cor.* IV, 4.)

Quare vanas esse plerumque, imo et noxias ejusmodi quæstiones, quo præcise tempore, qua circumstantia, ad fidei, spei, charitatis actus, aut ad vigilandum, aut ad orandum obligemur ; cum vere Christianus, tales tantosque actus magis ingemiscat vitæ necessitatibus intermissos, quam eorum studium relaxandum putet, quod certo tempori addicti non sint.

Sic ergo omnino non ex contentione, sed bona fide agendum, quemadmodum in rebus humanis fit. Cum enim quis uxorem, liberos, familiam, rem denique suam curare, ipsa recta ratione, ac naturali lege jubetur ; non id sane jubetur ut huic curæ certum præcise tempus adscribat, vel si non certum, nullum ; sed omnino, sic agat, sic tempore utatur, sic universam vitæ rationem instituat, ut hæc ei curæ sint, utque quam optime se habeant. Quanto magis Christianus quocumque modo ac tempore sic agat, ut in ipso fides, spes, et charitas quam maxime vigeant ; idque ab ipso fiat, quod toto corde, toto intellectu, totisque viribus facere jubeatur.

II. — *De fide.*

Fidem divina revelatione niti, ideoque esse firmissimam atque certissimam (2573) : quæ humanis tantum ratiociniis, non ipsa Dei revelatione nitatur, non esse eam fidem qua Christiani sumus, dicente Domino : *Beatus es, Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est.* (*Matth.* XVI, 17.

In fide Christianâ quædam esse capitalia, quæ, qui ratione utantur, sine periculo salutis ignorare non possint, eaque esse, Deum unum, Patrem, Filium et Spiritum sanctum, Filii incarnationem, passionem, mortem pro nobis toleratam, resurrectionem quoque et ascensionem, resurrectionem carnis, et futurum judicium, et æternam vitam. Neque vero Christianum esse qui nesciat in ipso baptismo, hoc est, in ipso initio vitæ Christianæ, quo nomine consecratus, quo sanguine sit lotus, quam in spem regeneratus. Horum enim summam esse, Deum creatorem, bonorum remuneratorem et malorum vindicem, tum mediatorem ac redemptorem Christum : alienos ergo a vita Christiana, Christianisque sacramentis esse, qui non ea explicite crediderint. His enim comprehendi vitæ humanæ et Christianæ finem, ejusque adipiscendi unicam viam, Christum, a quo et dictum est : *Ego sum via, veritas et vita ;* et : *Nemo venit ad Patrem, nisi per me ;* et : *Creditis in Deum, et in me credite* (*Joan.* XIV, 1, 6) ; et : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.* (*Joan.* XVII, 3.)

Hæc assidue in prædicationibus inculcanda : hæc præsertim in pœnitentiæ sacramento, ab omnibus, maxime vero a rudioribus requirenda, secundum eam formam Dominicæ et apostolicæ interrogationis : *Tu credis in Filium Dei ?* (*Joan.* IX, 35) et : *Si credis ex toto corde licet baptizari ;* et : *Credo Filium Dei esse Jesum Christum.* (*Act.* VIII, 36, 37.) Non ergo sine ea fide etiam actuali, quemquam justificari posse, dicente Apostolo : *Sine fide impossibile est placere Deo* (*Hebr.* XI, 6) ; et : *Justus ex fide vivit* (*ib.* X, 38) ; et : *Per fidem ambulamus* (*II Cor.* V, 7) ; ac merito prædicatur a Gregorio papa VII neminem in pœnitentia justificari, *qui non ad fidei recurrat originem.* In quo enim nomine baptizamur, in eo et pœnitentiam agimus, et per pœnitentiam lacrymas ac labores, secundi baptismi recipimus gratiam.

III. — *De spe et charitate.*

Pari quoque studio spem esse excolendam (2573*), hoc est, eam virtutem qua speramus vitam æternam, quia eam *repromisit Deus diligentibus se* (*Jac.* I, 12) ; *Deus*, inquam, *qui non mentitur* (*I Tit.* I, 2) ; eaque mercede, hujus vitæ, quæ militia est et tentatio, ærumnas consolamur : quam sane mercedem Deum ipsum esse maxime, intelligere debeamus, et cum Psalmista dicere : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum.* (*Psal.* LXXII, 25, 26.)

Et spe incitari et inflammari nos ad amo-

(2571) Part. I, cap. 1, 2 et 3.

(2572) Part. I, loc. citat. et specialim advers. prop. 1, 2, 3, 12, 13, 14, 139.

(2573) Adv. prop. 5, 6, 7, 9.

(2573*) Adv. prop. 1.

rem Dei, dum eum in hac vita desideramus, et amamus, quem æterna charitate dilecturi sumus; quoniam scriptum est: *Charitas nunquam excidit.* (*I Cor.* XIII, 8.)

Hoc ergo *mandatum primum et maximum* (*Matth.* XXII, 38), ac beatæ æternitatis initium, iis verbis à Deo ipso est traditum, quibus non jubeatur unus aut alter actus; sed tota Christiana vita atque ipsa mentis intentio in unum Deum transferatur (2574). Scriptum est enim: *Audi, Israel:* intentos nos vult ad rem omnium maximam: *Dominus Deus tuus, Deus unus est.* Hoc est caput; tum hæc consectanea: *Et diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua et ex toto intellectu tuo, et ex omnibus viribus tuis, et ex tota fortitudine tua* (*Deut.* VI, 5; *Marc.* XII, 29, 30; *Luc.* X, 27): quibus sententiis sapientia divina vim omnem suam non tantum exeruisse, sed etiam exhausisse videatur, ut imponeret nobis tam necessarium quam suave diligendi jugum, quo non graventur animæ, sed potius releventur: *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.* (*Matth.* XI, 30.)

Eum amoris actum, non conceptis formulis, sed vero corde exercendum, dum Deum cogitamus, in Deo oblectamur, sicut scriptum est: *Delectare in Domino* (*Psal.* XXXVI, 4): Deum invocamus castæ dilectionis auctorem, idque sedulo agimus ut maxime et præ omnibus Deus nobis corde sit, non semper tenero illo pietatis sensu, sed sane vehementi, firmoque mentis affectu. « Hunc enim, » teste B. Augustino (2575), « rectum esse et simplicem oculum, quo totum corpus nostrum, hoc est omnia opera nostra sunt lucida (*Matth.* VI, 22), cum illud aspiciamus quod aspiciendum est, atque intelligimus omnia opera nostra tunc esse munda et placere in conspectu Dei, si fiant simplici corde, id est, intentione superna, fine illo charitatis, *quia et plenitudo legis est charitas* (*Rom.* XIII, 10). » Hanc veram observantiam mandatorum Dei: *Ama*, inquit, *Dominum Deum tuum et observa præcepta ejus* (*Deut.* XI, 1); et: *Si quis diligit me sermones meos servabit*; et: *Qui non diligit me, sermones meos non servat* (*Joan.* XIV, 23, 24); ut qui non diligit, tot divinis constrictus vinculis, quo se vertat nesciat.

Hac etiam charitate, divina mandata non tantum observari, sed etiam diligi: *Mandata*, enim, *tua dilexi*; et, *servus tuus dilexit illa* (*Psal.* CXVIII), cum pius animus non tam minis legis territus, quam justitia ac veritate delectatus, est amicus legis, et mandata recogitat et scrutatur, fitque illud quod dicitur: *Liga ea in corde tuo jugiter, et circumda gutturi tuo: cum ambulaveris, gradiantur tecum; cum dormieris, custodiant te, et evigilans loquere cum eis* (*Prov.* VI, 21). Quæ dicta Salomonis ex ipso legis præscripto manasse intelliget quisquis hæc legerit: *Eruntque verba hæc, quæ ego præcipio tibi hodie, in corde tuo, et meditaberis in eis sedens in domo tua, et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens* (*Deut.* VI, 6, etc.); atque hæc ab ipso Dei amore proficisci docet de amando Deo præfixa sententia: *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde* (*Matth.* XXII, 37), cui deinde reliqua ut consectanea attexantur.

Cumque omnes actus vitæ Christianæ charitas complectatur, tum habet illa quidem singulares actus suos, quibus ad amandum Deum mens ipsa se excitet, sicut a sanctis dictum legimus: *Diligam te, Domine, fortitudo mea* (*Psal.* XVII, 2), et: *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum* (*Psal.* LXXXIII, 3); et: *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum* (*Philipp.* I, 21); et: *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo, multo magis melius* (*Ibid.* 23); et alia, quibus divini amoris ignis vel excitetur vel erumpat.

Quod autem quidam eo se ab actu amoris excusatos putant (2576), quod habituali infusa charitate informentur, atque ita, habitu ipso, legi satisfaciant, longe est absurdissimum. Cum enim absint habitus, ut actus facilius, promptius, constantius, frequentius, atque omnino, ut aiunt, connaturalius exerceri possint, vanissimum juxta ac turpissimum est aucupari cessandi occasionem, unde profluere actus ipse, ipsum exercitium debeat. Neque enim habitus ad supplendos actus, sed ad incitandos eos instigandosque institutus, aut præcepti exercendi obligationem tollit, sed quo faciliorem ac promptiorem, tanto strictiorem atque arctiorem facit.

Quam vero familiaris ipse actus amoris esse debeat, ipsa quotidiana oratio docet, cum nihil aliud nisi amorem spiret illud: *Sanctificetur nomen tuum*, et: *adveniat regnum tuum*, et: *fiat voluntas tua*; ipsum denique Patris nomen amorem eliciat atque advocet

Quis vero adeo in amando segnis ac frigidus (2577), ut communione Dominici sacramenti ad amorem non inardescat, cum Christus adveniens, suum illud ingeminare et inculcare videatur: *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, sic qui manducat me, et ipse vivet propter me?* (*Joan.* VI, 58) sed nec existiment communionis actu coerceri præcepti vim, cum vivere propter Christum, non unum actum sonet, sed totius animi stabilem ac perpetuam conversionem in Deum.

Occurrat etiam incentivum divini amoris: *Hoc facite in meam commemorationem* (*Luc.* XXII, 19; *I Cor.* XI, 24): quo quidem verbo ipsa ratio, ipse finis, ipsa vis Dominici sacramenti a Christo traditur et fidelium animis inculcatur. Dum enim Christus jubet meminisse nos sui, amantem se testatur qui redamari velit. Neque enim frigidos et amoris expertes esse sinit illa suavissima Christi mori-

(2574) Advers. prop. 12, 13, 14, 15, 16, 17, 140.
(2575) AUG., II *De serm. Dom. in monte*, 13.
(2576) Specialim advers. prop. 16, 140.
(2577) *Ibid.*, 72, 73, 74, 140.

entis recordatio. Quare manducatio victimæ salutaris ita mentem nostram in mortis Dominicæ cogitatione deligat, ut assidue hæreat illud : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (*Joan.* III, 16), fiatque id quod ab Apostolo dicitur : *Charitas Christi urget nos, æstimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt, et pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit.* (*II Cor.* v, 14, 15.)

Sane non est dubium in excitanda charitate, cum languescere ac deficere videatur, majorem operam impendi ac veluti oleum deficienti lucernæ adhiberi oportere, ne a sponso audiatur illud : *Nescio vos* (*Matth.*, xxv, 12), et a nuptiali convivio fatuæ et improvidæ animæ arceantur; sed cum id viderint quam prope, ex negligentia, exstincta charitas sit, id agant profecto necesse est, ut ipso periculo magis evigilent, *ne deterius illis aliquid contingat.* (*Joan.* v, 14.)

Nemo ergo Christianus quærat, quando et quibus circumstantiis, actum amoris elicere teneatur. Hoc enim ipsa unctio, hoc ipse amor docet, nec se otiosum esse sinit. Hoc quærant qui non amant; nam *quicumque Spiritu Dei aguntur* (*Rom.* VIII, 14), qui vere *filii Dei sunt*, et Christum imitati, credunt *in his quæ Patris sunt se esse oportere* (*Luc.* II, 49), magis profecto quærunt, amorem ultro interrumpendo quantum peccent, quam, quomodo et quando interrumpendo non peccent.

Qui vero modum amori ultro imponit, is nec præcepti vim, nec ipsum amoris nomen attendit : *Diliges* enim *Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex omnibus viribus tuis* (*Luc.* x, 27); quas sane vires constat amando crescere, neque esse Christianos qui non eo enitantur, ut quam maxime Deum diligant, et *veritatem facientes in charitate, crescant in illo per omnia qui est caput Christus.* (*Ephes.* IV, 15.)

Nec tamen charitatis perfectionem arbitrentur statim exigendam esse, nec infirmos a Christo repellendos, sed eorum charitatem etiam incipientem, sacramentis alendam, atque ad ulteriora provehendam esse, neque enim rejici qui cum Psalmista dicat : *Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas.* (*Psal.* CXVIII, 20.) « Nam et ægrotus, teste Augustino (2578), qui fastidio laborat et vult evadere hoc malum, concupiscit utique desiderare cibum, dum concupiscit non habere fastidium. »

Quare a concilio Tridentino merito admitti ad baptismum, *qui Deum tanquam omnis justitiæ fontem diligere incipiant, ac propterea moveantur adversus peccata per odium aliquod ac detestationem* (2579). Deus enim non tantum justus et rectus, sed etiam ipsa rectitudo, ipsaque justitia est; atque ea rectitudine et justitia qua ipse rectus et justus est, fons justitiæ omnibus qui recti justique fiunt, gratuita scilicet bonitate sua justificans impium. Sane qui in Deo diligere incipit, aversatur peccatum, ei rectitudini ac justitiæ, quæ Deus est, aversans, atque ex eo bonæ voluntatis ac sanctæ dilectionis initio, Deo inspirante, accepto, fit idoneus ut gratis justificetur, jamque inter Dei filios numeretur.

Divinæ vero justitiæ ac gehennæ timor et viam dilectioni paret, et jam cordi insitam firmet ac muniat, donec adolescat, *et perfecta charitas foras mittat timorem.* (*I Joan.* VI, 18.)

Bonus ergo ille timor et a bono Domino commendatus : *Ita dico vobis : Hunc timete* (*Luc.* XII, 5); et a bono datus Spiritu, nondum licet inhabitante, sed tamen movente et impellente (2580), ut scilicet inhabitet, et inspirata charitatis suavitate, novis subinde incrementis totum ad se hominem rapiat.

IV. — *De charitate proximi.*

Primo huic et maximo præcepto de diligendo Deo, (2581), annectitur *secundum simile huic : Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* (*Matth.* XXII, 35.) Quia enim vere jam se ipsum diligit, qui diligit Deum, restat ut proximum sicut se ipsum diligat, et eadem secum donatum gratia, fraterno animo complectatur.

Hæc est autem charitas, *ut fratres diligamus non verbo neque lingua, sed opere et veritate. In hoc enim cognoscimus quoniam ex veritate sumus.* (*I Joan.* III, 18, 19.) Neque tantum adsint externa obsequia, sed purus et germanus charitatis affectus, ad quem attentos esse jubet Apostolus dicens : *Animas vestras castificantes in obedientia charitatis, in fraternitatis amore, simplici ex corde invicem diligite attentius :* ἐκτενῶς. (*I Petr.* I, 22.)

Charitas ergo ad omnes pateat, etsi non ad omnes charitatis officia pertinere possunt. Quare ordine quodam administranda illa sunt, ipso charitatis agente spiritu : ac præclare Augustinus : *Omnes homines æque diligendi sunt, sed cum omnibus prodesse non possis, his potissimum consulendum est, qui locorum et temporum, vel quarumlibet rerum opportunitatibus constrictius tibi, quasi quadam sorte junguntur* (2582). Quo intelligimus, ex communi quodam charitatis fonte, suum ad singulos manare rivulum, et in singulis quibusque ipsam fraternitatem communemque naturam, Deum denique ipsum et Christum diligi, cujus omnes membra sumus.

Quare nullo cujusquam odio, nullaque injuria exstingui debere Christianam charitatem, neque Christianum esse qui non ita sit animo comparatus, ut injuriam perferre quam inferre, imo referre malit, et eos qui

(2578) AUG., serm. 8 *in psal.* CXVIII.
(2579) Sess. 6, c. 6.
(2580) *Conc. Trid.*, sess. 14, c. 4.
(2581) Advers. prop. 1, 16, 18, 19, 20... 28, 32, 34, 35.
(2582) AUG., *De doct. Christ.*, lib. I, cap. 28, n. 29.

per cædes et infanda facinora famam asseri posse vel speculative doceant, nec philosophos esse, nedum Christum audiant.

V.—*De oratione et eleemosyna.*

Fidei, spei et charitatis præcepto adjungendum illud quod cætera Dei dona custodiat (2583) : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem* (*Matth.* XXVI, 41), quod orandi studium, non tantum in tentatione necessarium, cum Christus non dixerit : Orate in tentatione, sed, *orate ne intretis in tentationem;* et quotidie rogare Deum doceamur, *ne nos in tentationem inducat.* (*Matth.* VI, 13.) Quædam enim non oranti esse impossibilia, probat illud celebre dictum sancti Augustini, a sacra œcumenica Tridentina synodo consecratum : *Et facere quod possis, et petere quod non possis* (2584). Ne ergo vigilandi et orandi negligentia ulla subrepat, ex qua merito deseramur variis tentationibus subvertendi; *quoniam adversarius noster assidue vigilat* (*I Petr.* V, 8); et dies tentationum dies isti, et omnes creaturæ sunt in tentationem et in muscipulam : quod qui non attenderint, gravis lapsus docebit quam et antea graviter, occultius licet, negligendo vel superbiendo peccaverint.

Nec minore periculo negligitur orationis adjutrix eleemosyna (2585); *Judicium enim sine misericordia illi qui non fecit misericordiam* (*Jac.* II, 13): et ex neglecta eleemosyna damnari homines clamat Evangelium. Quare omnino eleemosyna spectat ad præceptum fraternæ charitatis, suo tamen loco, suoque tempore pro pauperum necessitatibus, et largientium facultate, aliisque opportunitatibus facienda. Quod cum pertineat ad eas res, quæ certa regula, certaque ratione determinari non possint, recte committitur prudentiæ et fidei dispensantis; adhibito, ubi necesse fuerit, prudente earum arbitro et consiliario. Sic agendum sub oculis Dei ut quisque actum Domino judici sed misericordi probare se posse confidat. Quod vero nonnulli tam fautores cupiditatis quam fraternæ charitatis impii contemptores, in amplissima fortuna vix superfluum inveniri posse docent, quod pauperibus erogetur, merito detestandum; et e contra statuendum, quemadmodum, in amplissima quoque ac lautissima re, nihil supersit, si cupiditatibus omnia permittantur, ita in exigua quamvis ac tenui, facile inveniri quo fraterna inopia sublevetur, si adhibeatur cupiditati modus. *Est* enim *quasi dives cum nihil habeat, et est quasi pauper cum in multis divitiis sit* (*Prov.* XIII, 7); et iterum : *Mutuabitur peccator et non solvet, justus autem miseretur et tribuet.* (*Psal.* XXVI, 31.) Talem pauperibus proventum parat magis magisque in dies crescente charitate circumcisa cupiditas et compressa superbia, et in rebus administrandis diligentia et modus.

VI. — *De pœnitentiæ sacramento.*

Jam quid a peccatoribus requirendum ex ante dictis patet (2586) et synodus Tridentina aperte prædicat; nempe ut credant, ut timeant, ut sperent, *ut diligere incipiant* (2587). Hæc sacerdos admoneat, quæ nec ipse impune omittere, nec vere pœnitentes recusare aut negligere possint. Nec minorem arbitrentur in reparanda gratia quam in comparanda dilectionis sensum esse oportere, aut plura donaturum Dominum minus diligendum, cum ipse dixerit Dominus : *Cui minus dimittitur minus diligit.* (*Luc.* VII, 47.) An ergo minus diligatur optimus Dominus, qui et prioris gratiæ objectæ et contemptæ dimittat injuriam, aut amorem non eliciat ac postulet tam impetrati beneficii sensus quam spes impetrandi? Qui ergo est sanctificatus ac spiritu plenus, pure jam ac perfecte Deum diligat, qui sanctificandus et a spiritu motus, saltem diligere incipiat.

Quibus vero etiam confessis absolutionem dare non liceat, hos commemoramus (2588).

Qui proximas quamvis peccandi occasiones, hoc est, eas quibus in peccatum induci soleant, non statim dimittant, neque attendere velint, quam temere et contumeliose Deo supplicantes dicant : *Ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo* (*Matth.* VI, 13), qui se in maximam tentationem immittant, seque ipsi inducant in Satanæ laqueos.

Qui consuetudine peccati victi, nullo vel pene nullo pœnitentiæ fructu sacramenta perceperint, nec sibi caverint, neque operam dederint, ut a peccato peccandique periculo quam longissime absint, quo experimento nullam spem probabilem emendationis præbeant. Nemo vero illis temeranda sacramenta commiserit, *ne de Dominica communione ludant* (2589), *contingatque eis*, vetante apostolorum principe, *illud veri proverbii : Canis reversus ad suum vomitum, et sus lota in volutabro luti* (*II Petr.* II, 22) : *Nolite enim*, ait ipse Dominus, *dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos.* (*Matth.* VII, 6.)

Qui gravissimorum scelerum conscii congruam satisfactionem a sacerdote injunctam non accipiant. Neque enim sanari velit qui remedia respuat.

De injuriis dimittendis et restitutione sive honoris sive fortunarum (2590), aliisque hujusmodi omittimus; quia pervulgatum et vix etiam a corruptissimis in dubium revocantur.

Audiant sane Domini sacerdotes ipsique pœnitentes sanctam œcumenicam synodum

(2583) Advers. prop. 71, 72, 73, 77, 106, 115.
(2584) *Conc. Trid.*, sess. 6, c. 4.
(2585) Advers. prop., 115.
(2586) *Ibid.*, 1, 2, 3, 8, 10. 11. 12, 14, 73, 74. 87. 107, 108. 109.
(2587) *Conc. Trid.*, sess. 6, can. 6.
(2588) Advers. prop., 81, 85, 86, 88, 89, 90, 91. 92.
(2589) *Conc. Illib.*, c. 2.
(2590) Advers. prop. 44, 45, 46, 49, 65, 64.

Tridentinam graviter admonentem (2591) : *Debent sacerdotes Domini, quantum spiritus et prudentia suggesserit, pro qualitate criminum et pœnitentium facultate, salutares et convenientes satisfactiones injungere, ne si forte peccatis conniveant et indulgentius cum pœnitentibus agant, levissima quædam opera pro gravissimis delictis injungendo, alienorum peccatorum participes efficiantur. Habeant autem præ oculis, ut satisfactio quam imponunt, non sit tantum ad novæ vitæ custodiam et infirmitatis medicamentum, sed etiam ad præteritorum peccatorum vindictam et castigationem. Nam claves sacerdotum non ad solvendum duntaxat, sed et ad ligandum concessas, etiam antiqui Patres et credunt et docent.* Quare ad contemptum clavium pertinere, si vel a sacerdotibus vel a pœnitentibus necessaria illa et congrua delictorum vindicta negligatur; neque adeo prudentiam a synodo commendatam, humanam esse prudentiam, sed a spiritu gubernatam, quæque omnino non carnis, sed spiritus prudentia sit, et ita consulet infirmitati ne desidiam foveat, ac negligat regulam.

Hæc ergo nec Dei sacerdotes omittant, nec ex ea regula agentibus succensere audeant pœnitentes. Etsi enim refrigescente charitate pridem canonum est emollitus vigor, non propterea evangelica disciplina, aut ecclesiastica penitus solita censura est.

Hæc autem sacerdotes non affectatione severioris instituti aut atrocioris ingenii acerbitate, sed ex vera charitate, et certa medicinæ administrandæ ratione faciant; et quos necessitate, dolentes illi quidem et gementes, sine absolutione; non eos certe sine paterna consolatione dimittant, aut eorum curam abjiciant. Quibus enim graviora ex artis præscripto adhibenda remedia sint, his major diligentia magisque sollicita curatio impendatur, ne peccatum desperatione cumulent, *et absorbeantur a Satana!* (*II Cor*. II, 6, 7)

Quæ hic desint, facile addiscent pœnitentiæ ministri, ex sancti Caroli Borromæi admonitionibus, quas ipso tanti viri nomine commendatas, et clerus Gallicanus et vigilantissimi quique episcopi per universam Ecclesiam suis presbyteris commendaverint (2592), et nos majorem in modum in Christi nomine commendamus.

VII. — *De cultu Dei et festis observandis.*

Meminerint sane fideles festos dies institutos ut divina beneficia recolamus (2593), Christi mysteriis et sanctorum exemplis provocati. Eos dies credendo, sperando, amando, orando sanctificent, non ut his finibus hos coerceant actus, sed ut ad eos promptiores exercitatioresque facti, secutis quoque diebus, totoque vitæ tempore his se dedant.

Hos omnes actus sacrosancto Missæ sacrificio potissimum contineri cogitent. Ibi enim et fidei mysterium et spes consequendæ per novum et æternum Christi testamentum hæreditatis et ex memoria Dominicæ passionis amoris incentivum; atque ex his omnibus et preces et obsecrationes et gratiarum actiones Christi corpore et sanguine consecratæ; quæ si quis omiserit nulloque religionis sensu in Deum se erexerit, et animum ultro ad prava, vel etiam ad vana detorserit, is nec sacro vere interfuisse, aut ullam partem Christiani sacrificii attigisse, nec Ecclesiam audisse, cum Christum contemnat, et præcepto satisfecisse putandus est.

Quanto minus iis qui aperti contemptores tremendo sacrificio interesse videantur, ut tanti mysterii sanctitatem, et testes angelos et Christianæ plebis conscientiam, et Christum præsentem ac vindicem videant.

De parochiali Missa, et conventu totius Christianæ fraternitatis Dominicis maxime diebus frequentando, quid episcopi ex apostolicis canonicisque institutis et ex sacræ synodi Tridentinæ decretis moneant, diligenter audiendum faciendumque est. Omnino enim ad episcopalem providentiam, et Christianæ plebis officium ac disciplinæ observantiam pertinere, ut sacer ille cœtus et Christianorum collecta, et una voce dictum Amen, et communibus votis oblatio celebrata, et prædicatio pastoralis, et doctrinæ panis cum eucharistico pane conjunctus, et communione cœlestium sacramentorum sancita fraternitas quam decentissime a clero, a populo vero quam religiosissime frequentetur.

De confessione item præsertim annuali et paschali sacramento, et feriis observandis diligenter advertant et opere præstent, quid divina mandata præscripserint (2594), quid episcopalis cura per synodica constituta, sive diœcesana, et rituales libros ad salutem animarum et disciplinæ ordinem sanciendum tuendumque decreverit. Scriptum est enim : *Obedite præpositis vestris, et subjacete eis; ipsi enim pervigilant tanquam rationem pro animabus vestris reddituri* (*Hebr*. XIII, 17) ; et : *Omnia honeste et secundum ordinem fiant* (*I Cor*. XIV, 40) ; et : *Spiritu vobiscum sum, gaudens et videns ordinem vestrum et firmamentum ejus quæ in Christo est fidei vestræ* (*Col*. II, 5) ; et : *Cætera cum venero disponam;* (*I Cor*. XI, 34.)

Hæc fere de affirmativis præceptis. Summa est, idque iterum iterumque inculcandum, eorum præceptorum non modo contemptum, sed etiam negligentiam periculosissimam et exitiosissimam esse, et, si diuturna et gravis præsentem animæ pestem inferre, et omnino mortiferum, licet forte occultum, esse peccatum. Nec levius esse periculum minoremque culpam in iis

(2591) *Conc. Trid.*, sess. 14, *de pœnit.*, c. 8.
(2592) *Conv. cler. Gall.* 1655, de quo in *Præf.*
(2593) Advers. prop.: 1, 2, 3, 8, 11, 12, 13 et seq.. 23, 71, 72, 73, 74, 77, 106, 107, 108, 140.
(2594) *Conc. gener. Later*

omittendis præceptis, quod eorum exercendorum locus et tempus Christianæ prudentiæ relinquatur. Imo inde graviter conscientiam onerari, si ea, quod hoc forte tempore potius quam alio non obligent, in universum omittantur, aut, quod in idem recidit, differantur; idque ad manifestum divini nominis contemptum et injuriam pertinere. Neque vero singularem esse difficultatem de præcepto charitatis, cum nihilo magis certum ascribatur tempus, quo credere, sperare, orare, vigilare, curare familiam et enutrire liberos in timore Domini, de Deo denique ipso cogitare aut divinorum etiam judiciorum metu cupiditates coercere jubeamur. Ac si infandæ excusationi detur locus, id necesse sit consequatur, ut vita Christiana, non vita, sed stupor et sopor lethalis esse videatur. Quin et per eam negligentiam negativa præcepta pessumdari, cum non eo vere observentur quod quis forte non occidat, nec adulteretur, nec furetur; sed quod obfirmato animo et constanti voluntate ad his abhorreat. Cum ergo nec singulare tempus addicatur quo sit animus adversus illa obfirmandus, atque id omnino ad affirmativa præcepta pertineat, eum quoque actum pari excusatione in longum duci aut etiam omitti consectaneum est; quæ non quæstionibus theologicis, sed diabolicis commentis accensenda nemo pius non videat.

VIII. — *De præceptis negativis, præsertim secundæ tabulæ.*

In præceptis negativis secundæ præsertim tabulæ, haud minus quam in affirmativis relaxandis, prava recentiorum se industria exeruit; quo fit, ut alia multis casibus eluserint, ut cædes, furta, mendacia, quamvis nocentissima, imo et perjuria; aliis vero, quæ excusare nullo casu licuit apud Christianos, quales sunt impudicitiæ aut fornicationes, et ipsa etiam libidinum monstra, vel aperuerint januam, permissis occasionibus etiam proximis, vel reliquerint illecebras, vel detraxerint odium, hoc est, eam quæ metum incuteret animis, fœdam et horridam faciem, imminuta scilicet flagitii gravitate et sublatis præsidiis quæ adversus blanda et insidiosa vitia ex naturali quoque ratione ducantur; tanta corruptela incessit! Quo magis necesse est legum divinarum ex ipsis Scripturis ac traditione Patrum causas expromamus, atque hæc præcipue paucis commemoremus.

Primum (2595): humani generis procreatorem Deum, quo inspirante vitæ spiritum accepimus, quo proinde ut auctore, ita defensore ac vindice vita humana gaudeat, tum, ne cædes fierent, non modo privatam ultionem, sed etiam odia et simultates prohibuisse, *nec malum pro malo*, *aut maledictum pro maledicto* (*I Petr.* III, 9), et contumeliam pro contumelia reddi voluisse, nedum pro maledicto, vel contumelia et injuria, cædem.

Eadem providentia futuris quoque cavisse fœtibus (2596), quique iis vitam quam daturus esset Creator optimus inviderent, parricidii condemnasse.

Idem humani generis parens, ut homines non modo honestius, verum etiam certius nascerentur, suosque agnoscerent, et agnoscerentur a suis, communique ac perpetua parentum cura et educerentur in lucem et adolescerent, et tradita per manus vivendi regula ad pietatem bonosque mores informarentur, vagam et promiscuam libidinem in matrimonii leges ac jura contulit, virumque ac feminam jam inde ab initio individua societate conjunxit; quippe qui duo licet jam in unam carnem essent, et arctius quoque per communes liberos coalescerent. Quare post diuturna, nec tamen tam permissa, quam *ad cordis duritiam* (*Matth.* XIX, 8) aliquanto tempore tolerata (divortia) et post plures feminas uni etiam viro patriarcharum legisque Mosaicæ temporibus, ex certa dispensatione et propagandi populi quem Deus elegisset ratione, concessas, æquum erat ut Christus illuminator antiquitatum et orbis instaurator, nuptiarum fœdus ad prima et originalia jura revocaret, duosque nec plures in idem jugum cogeret, fidemque devinciret insolubili vinculo, dicens : *Quod Deus conjunxit homo non separet* (*Matth.* XIX, 6); eo denique ritu consignaret *magnum* et jam inde a mundi initio præformatum *sui et Ecclesiæ sacramentum.* (*Ephes.* V, 32.) Quo tanto nuptiarum bono, mala concupiscentia, non modo humani generis ipsiusque Ecclesiæ serviret incrementis, sed et ipsa quoque remedium acciperet, et in nonnullis veniam, hoc est ex Apostolo et Patrum traditione, quidam ejus excessus, propter nuptiarum bonum, veniali delicto jam deputarentur, intentato deinceps mortis æternæ metu, si honestissima et saluberrima lege constituta, extra eum ordinem et sacra connubii jura libido vagaretur. Hæc Christianorum regula, quæ regnare non sinat effrenes voluptates, neque eis animum ad Dei imaginem conditum, contaminandum enervandumque tradat, magno generis humani tantum dedecore verum etiam damno; sed edomitas et castigatas ad optimum finem redigat, moresque reformet ad verecundiam. Hæc vero argumenta, quibus impudicitia revincatur; caste quidem et modeste, sed interim graviter et luculenter, etiam data occasione explicari debent, ne perditi homines ac pravis libidinibus dediti, insuper bono Domino succenseant quod actus per se innoxios nimia acerbitate damnarit, nihil tale postulante vera ratione; tanquam oporteret legislatorem Christum id quidem præscribere, quid jam nati homines facerent, id autem prætermittere, unde nascerentur et exsisterent. Quæ errorum blandimenta a privatis etiam

(2595) *VII Mandat.*, Advers. prop. 20, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 et seq.
(2596) Advers. prop. 33; TERTULL., *Apolog.*

arcenda colloquiis, in scholis theologorum atque ab ipsis doctoribus audiri nefarium est. Quin fallax malum omni ratione expugnandum; adeoque non ferendi, qui peccati periculum præsens, et ipsa cupiditatum incitamenta non horreant, ut e contra doceantur in eo tentationum genere, ubi, Augustino teste, tam continua pugna et tam rara victoria est, vix ullum peccatum non esse lethiferum, vix ullum periculum non esse præsens ac proximum, unicum denique in fuga esse præsidium, quemadmodum scriptum est (*I Cor.* vi, 18) : *Fugite fornicationem;* mulierum quoque ornatus castigandos, nedum excusentur, quæ scientes volentesque ipso habitu venena præbeant.

Quæ furtis ac turpibus lucris faveant fere in censuris notata (2596*). Addimus aliquid singulari capite de usura, et altero de simonia, quæ singulares fraudes habeant.

Restrictiones mentis (2597) quibus id quod revere ac plane dicitur occulto murmure, vel tacita etiam cogitatione, in alienum et contrarium sensum trahitur : in privatis sermonibus, turpe ludibrium; in negotiis, dolus; in legitima interrogatione, contemptus legum ac publicæ potestatis; Dei adhibito nomine, quantumcunque fucatum, verum perjurium est : cumque Christus tam veracem ac simplicem Christianum esse voluerit, ut ei vel injurato credatur, id agunt hujusmodi fallaciarum auctores, ut nec jurato credi possit. *Sit ergo sermo vester, est, est; non non* (*Matth.* v, 37); neque nomina permutentur ut in ipso *est* lateat *non*; et ipso non designetur *est*, præsertim in publico judicio, ubi et meminisse debeant Christum Jesum, cum sæpe missionem quoque suam certa dispensatione tacuerit, et Herodem nulla auctoritate interrogantem silentio eluserit (*Luc.* xxiii, 9); adjuratum a Caipha pontifice respondisse : *Tu dixisti* (*Matth.* xxvi, 63, 64), et jussum *sub Pontio Pilato, reddidisse testimonium bonam confessionem.* (*I Tim.* vi, 13.)

Qui dixit : *Non concupisces* (2597*), is, et quæ concupiscentiam alerent, quæqi universa prohibuit, et crescere in dies magis magisque charitatem voluit, qua concupiscentia minueretur; ac præclare sanctus Augustinus : ne fiat malum excedendi, resistendum malo concupiscendi.

IX. — *De usura.*

Usuram sive fenus (2598), hoc est ex mutuo lucrum, Mosaicis, propheticis et evangelicis Scripturis universim inter fratres vetitum, Ecclesia catholica semper intellexit, eaque constans et perpetua Patrum omnium et sæculorum omnium traditio est.

Heterodoxi scripsere Mosaicum de usura interdictum antiquæ legis finibus coerceri, nec permanasse ad populum Christianum, magna Christiani nominis contumelia, quod in moralibus, ipsaque fraterna charitate exercenda, justitia Pharisæorum plus quam Christianorum abundare intelligatur; cum Christus dixerit : *Nisi abundaverit justitia vestra plusquam Scribarum et Pharisæorum, non intrabitis in regnum cælorum.* (*Matth.* v, 20.) In eo ergo abundaverit justitia Christiana, quod a Christiana fraternitate nemo sit alienus, sed omnes homines pro fratribus habeantur.

Frustra iidem heterodoxi, aut gravem tantum usuram, aut tantum erga pauperes, vetitam docent cum usuram definiri, *quod est ultra sortem*, idque universim et adversus omnes vetitum, eadem Scripturarum et catholicæ traditionis auctoritate constet, contrariamque sententiam Ecclesia catholica hæreticam declaraverit.

Hæc heterodoxis in testimonium catholici vero quidam doctores, nil ausi repugnare tam perspicuis Ecclesiæ decretis, id egerunt, ut sublato usuræ nomine, res ipsa valeret, nihilo consultius. Neque enim Domino verba et voces, sed res ipsa displicet; hoc est ipsum profectum et intentum ex mutuo lucrum. Scrutatur enim corda Dominus, nec eum fallit malus animus, quibuscunque falsorum contractuum ambagibus se involvat. Quare nec placeat pecuniam accipi pro periculo amittendæ post mutuum sortis, cum per eam fraudem deterrimum quoque et invidiosissimum usuræ indicatur genus; id scilicet, quo pauperrimi quippe maxime opprimantur

Sane pro damno emergente vel lucro cessante, cum id, non ad mutuum, sed ad id quod interest, spectet, liceat accipere ex æquo bonoque, quo legitima damna vel lucra sarciantur, duplici tamen conditione : primum, ut verum, reale, præsens damnum vel lucrum sit, ne figmenta avaræ ac trepidæ mentis, spesque incertæ, aut vagi pretio redimantur et compensentur metus, atque ita e medio tollatur usuræ interdictum : tum vero, ut serventur ecclesiasticæ ac civilis legis cautiones contra palliatam ac fucatam usuram. Scriptum est enim : *Ab omni specie mala abstinete vos* (*I Thess.* v, 22); et : *Ne licentia vestra offendiculum fiat infirmis* (*I Cor.* viii, 9); et : *Quæ pacis sunt sectemur, et quæ ædificationis sunt invicem custodiamus.* (*Rom.* xiv, 19.)

Absit autem ut Christiani metuant, ne Christiana lex, adversus usuræ malum exacte observata, reipublicæ noceat; cum e contra nihil sit humanæ vitæ exitiosius, quam ut ipsa liberalitas, ipsaque charitas venalis habeatur; tum ut per usurariæ non minus otiosæ quam fraudulentæ artis promptiora compendia, non modo veræ artes ac vera languescat industria, sed etiam pereant ipsa naturæ bona, et hominum altrix agricultura sordescat.

(2596*) *VII Mandat.*, Advers. prop. 44, 42 et seq.

(2597) *VIII Mandat.*, Advers. prop. 58, 59, 60 et seq.

(2597*) *IX et X Mandat.; Exod.* xx, 17; *Deut.* v, 21.

(2598) Advers. prop. 50, 51, 52 et seq.

X. — *De simonia.*

Quæ adversus usuram adhibitæ cautiones, eo magis valent adversus exsecrandum simoniæ vitium (2599), quo magis necesse est divina et ecclesiastica beneficia pure ac liberaliter dari. Si ergo simonia omnibus detestata legibus, quoties res spiritualis vel ecclesiasticum beneficium cujuscunque rei temporalis intuitu vel impetratur vel datur, sive illud temporale adhibetur tanquam pretium, sive tanquam motivum, sive tanquam debitæ benevolentiæ merces, manu, lingua, obsequio, expresso vel tacito aut interpretativo contractu; cum nullo possit artificio decipi qui dixit : *Gratis accepistis, gratis date* (*Matth.* x, 8); et Petro inspiravit : *Pecunia tua tecum sit in perditionem.* (*Act.* viii, 20.)

Quare qui aliquid pro ingressu religionis exigunt et paciscuntur, simoniaci sunt. Non tamen simonia est aliquid exigere ad sustentationem recipiendæ personæ, si monasterio desint necessariæ facultates : sin autem, sufficienter etiam dotatis monasteriis, aliquid sponte offeratur, ut munus Deo placitum et voluntarium cordis, Deo teste ac judice, accipere licet; non autem sibi applaudere, si pecunia pessimis artibus corrodenda, suam quoque conscientiam luserint.

In his atque ejusmodi, ubi fallax intentio, quasi occultato capite per actus se exerit; ne sibi blandiatur quocunque nomine tecta cupiditas, cum non ad ejus excusationem, sed ad certissimam damnationem pertineat, si usuræ, simoniæ aliisque vitiis addatur hypocrisis, eo damnatior, quod sibi quoque ipsa imponere nititur, et conscientiæ repugnantis etiam recusantes curas non sanare, sed premere. Neque enim unquam esse vitium detestabilius aut nocentius, quam cum speciem quoque et auctoritatem virtutis assumit, et *semper in illis*, teste Innocentio III, *magis plectibilis est offensa per quos ad excusandas excusationes in peccatis delinquendi auctoritas usurpatur* (2600).

XI. — *De regula morum et probabilitate* (2601).

Nemo potest ponere aliam regulam præter eam quæ posita est (2602), quod est verbum Dei scriptum et non scriptum, a primis sæculis perpetua Patrum doctrina et traditione per universam Ecclesiam prædicatum : *Sermo enim quem locutus sum, ille judicabit in novissimo die.* (*Joan.* xii, 48.)

Hanc vero Christianis exponendæ fidei et informandæ vitæ datam esse regulam, et Ecclesia catholica semper intellexit, et synodus Tridentina in ipsis principiis declaravit (2603), professa, scilicet hac doctrina statim posita : *Omnibus innotescere quo ordine et via progressura esset, et quibus potissimum usura esset testimoniis ac præsidiis in confirmandis fidei dogmatibus, et instaurandis moribus.*

Lex vero naturalis insita quidem illa est humanæ menti ab eo *qui illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (*Joan.* i, 9) : ejusque prima saltem et simplicissima principia, nemini qui attenderit, ignota esse possunt. Scriptum est enim : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* (*Psal.* iv, 7); et : *Gentes legem non habentes ipsi sibi sunt lex.* (*Rom.* ii, 14) Cum tamen per peccatum et concupiscentiam eadem lex naturalis obcurata fuerit, fatendum est eam et copiosius et luculentius verbo Dei explicari.

His accedunt ad sanciendam Ecclesiæ disciplinam, jura positiva, hoc est recepta et approbata Ecclesiæ usu decreta, conciliorum, Romanorum pontificum et episcoporum, et Ecclesiæ consuetudines atque instituta Patrum, quæ pro locorum ac temporum ratione variantur; quanquam in iis decretis multa ad divini naturalisque juris interpretationem faciunt, et ipsa ecclesiastica jura divinis legibus muniendis constituta, ad divinam quoque revocantur auctoritatem, dicente Domino : *Qui vos audit me audit* (*Luc.* x, 16); et : *Si quis Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.* xviii, 17.)

Recta quoque ratio consulenda (2604). Sed tunc certissime sana et recta est, cum non sibi relicta, sed Dei verbo, Patrum traditione et Ecclesiæ aut regulis aut moribus regitur : *Ego enim Dominus Deus tuus docens te utilia, gubernans te in via qua ambules* (*Isa.* xlviii, 17); et iterum : *Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum, et aures tuæ audient verbum post tergum monentis : Hæc est via, ambulate in ea, et non declinetis neque ad dexteram neque ad sinistram.* (*Ibid.*, xxx, 20.) Hinc dictum de hominibus sapientiæ quoque nomine commendatis : *Exquisitores prudentiæ et intelligentiæ : viam sapientiæ nescierunt, neque commemorati sunt semitas ejus* (*Baruch* iii, 23); de Deo autem additum : *Hic adinvenit omnem viam disciplinæ, et tradidit illam Jacob puero suo et Israel dilecto suo : post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est.* (*Ibid.*, 37.) Usque adeo nulla est vera sapientia, nisi a Deo et Christo ejus tradita.

Hinc etiam arbitra morum conscientia ejusque censorium lumen, neque unquam sine peccato contemptum judicium : *Omne enim quod non est ex fide peccatum est* (*Rom.* xiv, 23); et : *Finis præcepti charitas de corde puro et conscientia bona et fide non*

(2599) Advers. prop. 66, 67, 68.
(2600) Cap. *Inter dilectos, de excess. prœl.*
(2601) Exstat quidem in autographo ipsa auctoris manu exaratus *Titulus XI de Ecclesiæ præceptis non externo tantum actu adimplendis.* Verum, cum constet articulum nequidem ab auctore tentatum fuisse, titulum etiam omittimus.
(2602) Advers. prop. 114 et seq. usque ad 140.
(2603) Sess. 4, sub fin.
(2604) Advers. prop. 119.

ficta (*I Tim.* I, 5); et : *Bonam conscientiam repellentes circa fidem naufragaverunt.* (*Ibid.*, 19.)

Certa ergo et firma per se Christianæ vitæ forma, et doctrina morum stabilis, et simul cum fidei doctrina, eodem modo, eadem auctoritate est tradita, Christo scilicet doctore et Ecclesia servante verbi depositum. Quo enim modo, qua auctoritate mysteria fidei, eodem sane modo, eadem auctoritate de usuræ peccato, exempli gratia, est traditum et definitum.

Probabiles rationes (2605), hoc est, eæ quæ, cogitantes nos, ac veritatem diligenter inquirentes in aliquam partem inducunt et inclinant, non tamen plane convincunt, adhibentur illæ quidem, cum ad illustrationem agnitæ veritatis, tum ex ignorantia ipsius veritatis, ubi aliqua pars moralis doctrinæ a quibusdam ignoratur, necdum plene eliquata est et asserta Ecclesiæ auctoritate et consensu. Cæterum in iis fere versantur quæ per se contingentia incertaque sint, quæque ex factis, locis, temporibus, personis, earumque affectibus pendeant. Esto enim exemplum : Animarum curam viro ad eam gerendam maxime idoneo committi oportet, ne tanto pretio, Christi scilicet sanguine acquisitæ pereant; vel nemini Christiano licet in occasione peccandi proxime seu incerto ac præsenti peccandi periculo permanere. Hæ fixæ regulæ. Quis sit ille vir optimus, et huic plebi regendæ maxime idoneus : an ita ille homo sit affectus, et in illa occasione illisve circumstantiis peccaturus sit, probabili tantum ratione concluditur.

In juribus quoque ecclesiasticis figendis, refigendis, interpretandis et enucleandis, eorumque dispensatione, probabiles rationes valent : de consuetudine autem, qua ea jura positiva, quatenus positiva sunt, abrogari constet, diligenter advertant non omni consuetudini eam vim inesse, multasque esse etiam in positivis ac facti rebus consuetudines quæ *corruptelæ* potius et *vetustas erroris* in jure appellentur : tum ergo consuetudine abrogatam intelligi ecclesiasticam vel etiam civilem legem, cum omissam a plebe scientes videntesque præpositi publice nil reclamant; non autem cum judiciis aut decretis, vel alia publica obtestatione in gliscentem corruptelam nituntur, ac veluti fugientem legem revocare tentant : quæ probabilibus rationibus fere confici et decidi solent.

Jam innatum est cupiditati, ut regulam quoque obscuret et torqueat; sed longe periculosius in probabili ludit ac latebras quærit. Cæterum vir bonus et Deum quærens in veritate et simplicitate cordis, sequentibus regulis facile se expedire et tutam salutis viam inire potest.

Prima : Nemo rationis compos, totius legis naturalis prætextat ignorantiam, cum illius saltem prima et simpliciora decreta ultro se ingerant ratione utentibus, multaque paulatim sese aperiant iis qui notiora diligenter attenderint. Quare attendant in moralibus quid pudorem incutiat, quid metum aut etiam horrorem injiciat conscientiæ, et ubi conscios homines, ibi maxime testem conscientiam Deumque vereantur. *Omne enim crimen aut horrore aut pudore natura perfudit*, inquit Tertullianus (2606).

Secunda : Nemo se ignorantia juris divini vel humani in Ecclesia Christi, ubi tam patenter veritas prædicatur universim excusatum putet, cum plerumque addiscendi negligentia subsit, ac tum valeat illud : *Si quis ignorat, ignorabitur* (*I Cor.* XIV, 38); et : *Servus qui non cognovit voluntatem domini sui, vapulabit paucis.* (*Luc.* XII, 48.)

Tertia : Nemo ignorantiam universim prætexat, ubi suborta est dubitatio, cum vel ipsa admoneat tranquillandæ conscientiæ et stabiliendæ atque assecurandæ salutis assectandam viam.

Quarta : In ea via assectanda Christianus id quam maxime curet, ut quoad rei natura fert, inveniat quod certum est (2607) : *Satagite*, enim, *ut per bona opera certam vestram electionem et vocationem faciatis.* (*II Petr.* I, 10.)

Quinta : Hinc illa est toties inculcata regula juris : *In dubiis debemus sententiam eligere tutiorem;* hoc est, in dubiis, an quid verbo Dei scripto vel non scripto, legique sit adversum, nulla præponderante ratione qua dubitare cessemus, eam anteferri partem oportere, in qua certissimum sit, nihil esse illicitum aut lege vetitum, atque omnino malum; neque committendum, ut ab eo gradu in quo tuti simus ab omni peccandi Deoque displicendi periculo, ullis illecebris, ullove commodo dimoveri nos sinamus, atque animæ saluti quidquam anteponamus. *Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? aut quam dabit homo commutationem pro anima sua?* (*Matth.* XVI, 26.)

Sexta : In mere probabilibus liceat sane id negare cupiditati quod probabilius, te ipso judice, negare jubearis. Danda enim opera ut ad Deum quoad fieri potest *vero corde accedamus* (*Hebr.* X, 22); neque veritatem diligit qui non eo tendit, ubi major ei lux veritatis affulget : *Ubi potius lux veritatis assistit* (2608).

Ea vero ratio non tantum ubi agitur de lege divina, verum etiam in juribus ecclesiasticis valeat; atque omnino in conscientiæ negotiis, ubi periculum est displicendi Deo, fiat apostolicum illud, *ut probemus quæ sit voluntas Dei* (*Rom.* XII, 2) *et quid sit beneplacitum Deo* (*Ephes.* V, 10). Frustra autem probaveris, nisi etiam id sequare quod vere cogitanti atque omnia exploranti sit proba-

(2605) Advers. prop. 124, 127, 123.
(2606) *In Apol.*
(2607) Advers. prop. 120, 124, 127, 128, etc.

(2608) Licet causam de preb. in nostra de Test. et attest.

tissimum, cum eidem Apostolus dixerit : *Omnia probate, quod bonum est tenete* (*I Thess.* v, 21); et iterum : *Ut probetis potiora, ut sitis sinceri et sine offensa in diem Christi.* (*Philip.* I, 10.)

Cogitemus sane nec sæculi principes (2609), si corda inspicerent, probaturos ut ministri faciant quod ipsius principis rationibus ac voluntati adversari iidem ministri probabilius putent. Quin ergo Christiani cordium scrutatorem extimescamus Deum?

An quia beato et potenti Deo, ejusque imperio ac felicitati nulla nostra culpa detrahi quidquam potest, ideo minus seduli in illius exquirenda voluntate simus, eoque minus metuendum eum putamus, quod illius inconcussum solium, æternumque imperium, et invicta potentia sit?

Vani omnino sunt qui hæc comminiscuntur; vani qui inexcusabiles quidem arbitrentur minus probabilia simulque minus tuta sectatos, si ex ipsorum actu res ita immutetur ut alteri quoque creatum sit periculum; nullam autem culpam esse, si tantum de ipso vero ac falso atque inde secuto licito vel illicito periculum sit. Vana sane hæc omnia, cum illud liquido constet, in plerisque casibus, in iis scilicet quibus de usura deque simonia, seu de adulterio ac fornicatione, deque honore ac fortunis proximo restituendis, eique debita charitate vel justitia, aliisque innumeris privatis ac publicis rebus agatur, ex opinionibus atque inde secuta praxi, certum vel privatis, vel etiam publico creari periculum atque etiam damnum: nec minus certum sit, nullo etiam aliis creato periculo, id advertendum, esse maxime quantum ipsi periclitemur, si minus quam oporteat mente ac opere veritatem diligamus.

Neque vero prudentia et cautio quam terrenis quoque rebus adhibere soleamus id ferat, ut in iis sectemur quæ minus probabilia simulque minus tuta sentiamus (2610): neque committendum ut a justo judice exprobretur illud : *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt* (*Luc.* XVI, 8); dum illis sectantibus quæ ad rem suam probabilius conducere putant, hi contra amplectantur quod Dei voluntati suoque adeo ultimo fini adversari putant probabilius; atque id insuper prudentiam vocent, ex ea opinione vitam instituere quam minus probaverint; cui proinde assentiri in eo sane statu recta ratio non sinat.

Neque eo se consolentur subdoli homines : atque in suam perniciem subtiles et acuti, quod quæ Dei quoque adversa voluntati ex probabili ratione fecerint, ignorantia invincibilis excuset, ideoque suum istud, stricto etiam jure, sit materiale tantum, ut aiunt, non autem expressum et formale peccatum. Nec cogitant quam parum invincibilis ea sit ignorantia quæ minus probabili ratione nitatur; ad hæc quam ignorantia parum suffragetur iis qui nec id satis metuunt, ne ex ignorantia peccent.

(2609) Advers. prop. 120, 124, 126, 127, etc.
(2610) *Ibid.*, 129, 130, 135.

Nec magis audiendi qui in hac regula ludant : promptiora esse jura ad absolvendum quam ad condemnandum. Hæc enim valere in humanis judiciis, ubi latente scelere, vel sceleris pœna non satis constituta, perplexus animus ex fraterna charitate innocentiæ favet aut humanæ naturæ parcit. Sint et aliæ ejusmodi, cum in criminalibus, tum etiam in civilibus causis præsumptiones humani juris : Deum vero cui et criminum et pœnarum aliarumque rerum omnium certissima ratio constet, ex his præsumptionibus judicare, quis vel insipiens dixerit? Quod vero eo quoque vertunt pervulgatum illud : *Odia restringenda, favores ampliandi, et libertati favendum;* quasi favorabilis cupiditas, lex vero odiosa sit, aut sit ulla Christianis quærenda libertas præterquam ea qua *nos ipsa veritas liberaverit* (*Joan.* VIII, 32); id vero non modo absurdum; verum etiam impium blasphemumque est, et omnino cavendum apostolicum illud : *In libertatem vocati estis, tantum ne libertatem in occasionem detis carnis.* (*Galat.* v, 13.)

Hæc de peritioribus. Si qui ita imperiti sunt (2611), ut rerum veritatem in obscuris et dubiis nec moniti intelligere possint, seque aliorum judicio permittant, hi sane quem noverint *operarium inconfusibilem* (*II Tim.* II, 15), recte tractantem verbum veritatis, vitaque et doctrina probatum sic adeant, ut vera sibi verisque proxima, non placentia responderi petant. Pastores præsertim suos, quos etiam potissimum audire jubeantur; his enim singularem datam pro gregibus suis regiminis gratiam, et suavis ratio Providentiæ divinæ, et ipse divina auctoritate constitutus et promissione servatus Ecclesiæ ordo declarat. Nec dubitent si recta intentione sint, saluti suæ consulturum Deum, qui neminem in necessariis, nisi justissima peccati pœna decipi patiatur. Deceptus enim Achab, sed qui decipi vellet, et vera dicentem odisset Michæam. (*II Paral.* XVIII, 7). *Et erant falsi prophetæ, mentientes,* inquit, *populo meo, sed credenti mendaciis* (*Ezech.* XIII, 19); *et prophetæ prophetabant mendacium, et sacerdotes applaudebant manibus.* (*Jer.* v, 31.) Sed et erroris causa subjungitur, *Et populus meus dilexit talia :* et seducentibus traditi, sed *qui dicerent videntibus : Nolite videre, loquimini nobis placentia, videte nobis errores* (*Isa.* XXX, 10): denique : *Hoc est judicium, quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem; erant enim eorum mala opera* (*Joan.* III, 19), ait ipse Dominus.

Esto ergo in obscuris consultor optimus et probatissimus, conscientia bona, et recta intentio et veritatis amor : *Principium enim sapientiæ, postula sapientiam* (*Prov.* IV, 7); et ipsius sapientiæ vox est : *Ego diligentes me diligo, ut qui mane vigilant ad me, invenient me.* (*Prov.* VIII, 17.)

Sic sane, ut ordine in Ecclesia constituto incedant, quæ maxima pars Christianæ sapientiæ est; unde in obscurioribus episcopi

(2611) *Ibid.*, 150, 151, 155, 156.

consulentur, qui si tanta res sit, more Patrum ad Sedem apostolicam referant, unde lux et doctrina præsto sit.

Neque ideo quod vir bonus et simplex, et quærens Deum, ubi res dubia et perplexa est, in unius sæpe responso merito acquiescat, ideo consequens est, ut unius auctoritas quanticunque sit nominis, ad statuendum dogma sufficiat. Tunc enim profecto cavendum quod dicitur : *Tentat enim vos Dominus Deus vester, ut palam fiat utrum diligatis eum an non, in toto corde vestro et in tota anima vestra.* (*Deut.* XIII, 3.)

Sed nec conspirantium in unam sententiam multitudo pro decreto semper habeatur : *Non enim sequeris turbam ad faciendum malum, nec in judicio plurimorum acquiesces sententiæ ut a vero devies* (*Exod.* XXXIII, 2.)

Cæterum scitum illud ac pervulgatum : quæ doctrina ubique, quæ semper sit tradita, eam ab apostolis et a Christo esse : quæ secus habeat, non pertinere ad Ecclesiam. Nec Dominus, cum ad judicandum venerit, ex plurium qui una forte ætate scripserint, decreto, promisit aut statuit se prolaturum sententiam. Est enim illius certa et tremenda iterumque commemoranda sententia : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit in novissimo die.* (*Joan.* XII, 48.)

Quare in hoc postremo sæculo, in quo tot scriptores cupiditatum adulatores ecclesiastica censura notati sint (2612), qui et probabile putent quod nec probabile est, et ipsum probabile quam vim habeat ignorent, diligenter attendant Domini sacerdotes, ut verum ac probum a falso secernant, nec facile auctoribus recentioribus credant, quod alii alios adducant in medium; sed diligentissime pensent quid verbo Dei, Patrum testimoniis, et Ecclesiæ canonum auctoritate, atque ex his firmata ratione constituant ac roborent.

Ac si proficere volunt in morali disciplina (2613); præ omnibus libris Scripturam ipsam legant, et se tota mente submittant, eam assiduo labore versent, *in ea meditentur die ac nocte* (*Psal.* I, 2) : eam non ex ingenio suo, sed ex certissima Ecclesiæ catholicæ methodo, juxta Patrum sententiam interpretandam putent : adhibeant optimam sancti Augustini regulam, qua intelligant in Scriptura nihil præcipi nisi charitatem, nihil vetari nisi cupiditatem (2614); tum in ea perlegenda supra spem omnem magis magisque veritas illucescet, dubia in certa morum sese ultro in dies aperient et evolvent, *et erunt prava in directa et aspera in vias planas* (*Isa.* XL, 4); denique non jam tantum monente Apostolo, sed magistra experientia comprobabunt, quam sit *omnis Scriptura utilis ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitia* (*II Tim.* III, 16, 17); hoc est plane ad expediendas omnes difficultates, *ut perfectus sit homo Dei ad omne opus bonum instructus.*

Id vero generatim omni dubitanti imprimis cordi sit, ut Deum quam maxime oret, ut cupiditates quam maxime comprimat. Sic enim fiet ut et fidei lumen et conscientiæ sensus quam maxime se exerat et pleraque dubia statim evanescant.

Hæc tenant, hæc sectentur qui viam vitæ volunt. Admonemus autem compresbyteros nostros sive sæculares, sive regulares, quicunque episcopali auctoritate, vel verbum Dei prædicant, vel sacramenta administrant, « ne ullo unquam tempore viam salutis quam suprema veritas Deus, cujus verba in æternum permanent, arctam esse definivit, in animarum perniciem dilatari, seu verius perverti sinant, plebemque Christianam ab ejusmodi spatiosa lataque, per quam itur ad perditionem, via, ni rectam semitam evocent (2615). » Quæ verba Alexandri seu potius Christi ab ipso pontifice inculcata alte animis insidere optamus et oramus, speramusque in Domino fore ut quicunque hactenus laxiores illas sententias nulla certa ratione, sed alii alios secuti docuerunt, docere jam desinant; quippe quas et episcopi, ipsique adeo Romani pontifices detestentur; hæretici vero, immerito illi quidem, sed tamen pro more suo Ecclesiæ imputent atque invidiæ vertant; sæculi quoque homines ut vanas rideant. Quare vanam illam Deoque et hominibus exosam sophisticen aliquando aversati, auctore sancto Hieronymo, ad recta se conferant, « ut qui prius populum blandimentis decipiebant, postea vera annuntiando deterreant, et ad rectam revocent viam, et qui causa erroris fuerant, incipiant mederi vulneribus quæ intulerant, et esse occasio sanitatis (2616). »

Datum Parisiis, in comitiis generalibus cleri Gallicani, die... anno MDCLXXXII.

VII.

PENSÉES CHRÉTIENNES ET MORALES

SUR DIFFÉRENTS SUJETS.

(*Voyez* tome VII, à la suite des œuvres oratoires, col. 588.)

(2612) Advers. prop. 114, 118, 123, 127, 148.
(2613) *Advers. universam probabilitatem.*
(2614) AUG., *De doct. Chr.*, l. III, c. 10.
(2615) ALEX. VII in Præf. decret. 24 Sept. 1665, supra cit.
(2616) HIER., *in Mich.* c. III, ad illa verba : *Hæc dicit Dominus.*

ŒUVRES COMPLÈTES

DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX.

—

Quatrième Partie.

THÉOLOGIE ASCÉTIQUE.

—

I.

ÉLÉVATIONS A DIEU

SUR TOUS LES MYSTÈRES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

—

PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST.

—

Jésus, mon Sauveur, vrai Dieu et vrai homme, et le vrai Christ, promis aux patriarches et aux prophètes dès l'origine du monde, et fidèlement donné dans le temps au saint peuple que vous avez choisi : vous avez dit de votre sainte et divine bouche : *C'est ici la vie éternelle de vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.* (*Joan.* XVII, 3.) En la foi de cette parole, je veux, avec votre grâce, me rendre attentif à connaître Dieu et à vous connaître.

Vous êtes Dieu vous-même, et un seul Dieu avec votre Père, selon ce qu'a dit votre disciple bien aimé en parlant de vous : *Celui-ci est le vrai Dieu et la vie éternelle* (*I Joan.* V, 20) : et saint Paul : *que vous êtes né des patriarches, Dieu béni au-dessus de tout.* (*Rom.* IX, 5.) Et quand vous dites que *la vie éternelle est de connaître Dieu et Jésus-Christ* (*Joan.* XVII, 3), ce n'est pas pour vous distinguer d'avec Dieu (loin de nous un tel blasphème); mais pour nous rendre attentifs à votre divinité unie à nous par le mystère de l'incarnation, qui vous rend le vrai Emmanuel, *Dieu avec nous* (*Matth.* I, 23) ; et par vous, nous fait entrer en société avec Dieu, selon ce que dit saint Pierre, que *nous sommes participants de la nature divine.* (*II Petr.* I, 4.)

Je m'approche donc de vous autant que je puis, avec une vive foi, pour connaître Dieu en vous et par vous, et le connaître d'une manière digne de Dieu, c'est-à-dire d'une manière qui me porte à l'aimer et à lui obéir; selon ce que dit encore votre disciple bien-aimé : *Celui qui dit qu'il connaît Dieu, et ne garde pas ses commandements, c'est un menteur* (*I Joan.* II, 4) ; et vous-même : *Celui qui fait mes commandements, c'est celui qui m'aime.* (*Joan.* XIV, 21.)

C'est donc uniquement pour vous aimer que je veux vous connaître : et c'est pour m'attacher à faire votre volonté que je veux vous connaître et vous aimer, persuadé qu'on ne peut vous bien connaître sans s'unir à vous par un chaste et pur amour.

Pour vous bien connaître, ô mon Dieu et cher Sauveur ! je veux toujours, avec votre grâce, vous considérer dans tous vos états et tous vos mystères, et connaître avec vous en même temps votre Père qui vous a donné à nous, et le Saint-Esprit que vous nous avez donné tous deux. Et toute ma connaissance ne consistera qu'à me réveiller et à me rendre attentif aux simples et pures idées que je trouverai en moi-même dans les lumières de la foi, ou peut-être dans

celles de la raison, aidée et dirigée par la foi même. Car c'est ainsi que j'espère parvenir à vous aimer, puisque le propre de la foi, selon ce que dit saint Paul, c'est d'être *opérante et agissante par amour*. (*Galat.* V, 6.) Amen.

PREMIÈRE SEMAINE

ÉLÉVATIONS A DIEU SUR SON UNITÉ ET SA PERFECTION.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'être de Dieu.

De toute éternité Dieu est, Dieu est parfait, Dieu est heureux, Dieu est un. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il ? Je lui réponds : Pourquoi Dieu ne serait-il pas ? Est-ce à cause qu'il est parfait : et la perfection est-elle un obstacle à l'être ? Erreur insensée : au contraire, la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait serait-il, et le parfait ne serait-il pas ? C'est-à-dire pourquoi ce qui tient plus du néant serait-il, et que ce qui n'en tient rien du tout ne serait pas ? Qu'appelle-t-on parfait ? Un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait ? Un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne serait-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque ? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être ? Mais par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit : et pourquoi *le néant de Dieu que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé* (*Psal.* XIII, 1), pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporterait-il sur l'être de Dieu : et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être ?

Ô Dieu ! on se perd dans un si grand aveuglement. L'impie se perd dans le néant de Dieu qu'il veut préférer à l'être de Dieu : et lui-même cet impie ne songe pas à se demander à lui-même pourquoi il est. Mon âme, âme raisonnable, mais dont la raison est si faible, pourquoi veux-tu être, et que Dieu ne soit pas ? Hélas ! vaux-tu mieux que Dieu ? Ame faible, âme ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence, pleine dans ta volonté de faiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais désirs, faut-il que tu sois, et que la certitude, la compréhension, la pleine connaissance de la vérité, et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soit pas ?

IIe ÉLÉVATION.

La perfection et l'éternité de Dieu.

On dit : Le parfait n'est pas : le parfait n'est qu'une idée de notre esprit qui va s'élevant de l'imparfait qu'on voit de ses yeux, jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que l'impie voudrait faire dans son cœur insensé, qui ne songe pas que le parfait est le premier, et en soi et dans nos idées ; et que l'imparfait en toutes façons n'en est qu'une dégradation. Dis-moi, mon âme, comment entends tu le néant, sinon par l'être ? Comment entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive ? Comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoit ? Mon âme, n'entends-tu pas que tu as une raison, mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre et qu'elle se trompe ? Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité ; et comment le doute ou l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence et de la lumière ; ou comment enfin l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait ; comment, dans la volonté, le déréglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture et de la vertu ? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses : en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut ; avant tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui, ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir ni défaillir. Voilà donc un être parfait : voilà Dieu, nature parfaite et heureuse. Le reste est incompréhensible, et nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il est parfait et heureux ; pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible.

D'où vient donc que l'impie ne connaît point Dieu ; et que tant de nations, ou plutôt que toute la terre ne l'a pas connu, puisqu'on en porte l'idée en soi-même avec celle de la perfection ? D'où vient cela, si ce n'est par un défaut d'attention, et parce que l'homme, livré aux sens et à l'imagination, ne veut pas ou ne peut pas se recueillir en soi-même, ni s'attacher aux idées pures, dont son esprit embarrassé d'images grossières ne peut porter la vérité simple ?

L'homme ignorant croit connaître le changement avant l'immutabilité, parce qu'il exprime le changement par un terme positif, et l'immutabilité par la négation du changement même : et il ne veut pas songer qu'être immuable c'est être, et que changer c'est n'être pas : or l'être est, et il

est connu devant la privation, qui est non-être. Avant donc qu'il y ait des choses qui ne sont pas toujours les mêmes, il y en a une qui toujours la même ne souffre point de déclin; et celle-là non-seulement est, mais encore elle est toujours connue, quoique non toujours démêlée ni distinguée, faute d'attention. Mais quand, recueillis en nous-mêmes, nous nous rendrons attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité, nous trouverons que la perfection est ce que l'on connaît le premier; puisque, comme nous avons vu, on ne connaît le défaut que comme une déchéance de la perfection.

IIIe ÉLÉVATION.

Encore de l'être de Dieu, et de son éternelle béatitude.

Je suis celui qui suis : celui qui est m'envoie à vous (*Exod.* III, 14) : c'est ainsi que Dieu se définit lui-même; c'est-à-dire que Dieu est celui en qui le non-être n'a point de lieu; qui par conséquent est toujours, et toujours le même : par conséquent immuable : par conséquent éternel : tous termes qui ne sont qu'une explication de celui-ci : *Je suis celui qui est.* Et c'est Dieu qui donne lui-même cette explication par la bouche de Malachie, lorsqu'il dit chez ce prophète : *Je suis le Seigneur, et je ne change pas.* (*Malac.* III, 6.)

Dieu est donc une intelligence qui ne peut ni rien ignorer, ni douter de rien, ni rien apprendre, ni perdre, ni acquérir aucune perfection : car tout cela tient du non-être. Or Dieu est celui qui est, celui qui est par essence. Comment donc peut-on penser que celui qui est ne soit pas, ou que l'idée qui comprend tout l'être ne soit pas réelle; ou que, pendant qu'on voit que l'imparfait est, on puisse dire, on puisse penser, en entendant ce qu'on pense, que le parfait ne soit pas?

Ce qui est parfait est heureux; car il connaît sa perfection, puisque connaître sa perfection est une partie trop essentielle de la perfection pour manquer à l'être parfait. O Dieu ! vous êtes bienheureux. O Dieu ! je me réjouis de votre éternelle félicité. Toute l'Ecriture nous prêche que *l'homme qui espère en vous est heureux* (*Psal.* XXXIII, 9; LXXXIII, 13) : à plus forte raison êtes-vous heureux vous-même, ô Dieu en qui on espère ! Aussi saint Paul vous appelle-t-il expressément *bienheureux : Je vous annonce ces choses selon le glorieux Evangile de Dieu bienheureux.* (*I Tim.* I, 11) Et encore : *C'est ce que nous montrera en son temps celui qui est bienheureux, et le seul puissant, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, et habite une lumière inaccessible, à qui appartient la gloire et un empire éternel. Amen.* (*I Tim.* VI, 15, 16.) O Dieu bienheureux ! je vous adore dans votre bonheur. Soyez loué à jamais de me faire connaître et savoir que vous êtes éternellement et immuablement bienheureux. Il n'y a d'heureux que vous seul, et ceux qui connaissant votre éternelle félicité, y mettent la leur. *Amen, amen.*

IVe ÉLÉVATION.

L'unité de Dieu.

Ecoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur (*Deut.* VI, 4), car il est celui qui est. Celui qui est est indivisible : tout ce qui n'est pas le parfait dégénère de la perfection. Ainsi le Seigneur ton Dieu étant le parfait, est seul, *et il n'y a point un autre Dieu que lui* (*Deut.* III, 24; IV, 35, 39). Tout ce qui n'est pas celui qui est par essence et par sa nature, n'est pas et ne sera pas éternellement, si celui qui est seul ne lui donne l'être.

S'il y avait plus d'un seul Dieu, il y en aurait une infinité. S'il y en avait une infinité, il n'y en aurait point. Car chaque Dieu n'étant que ce qu'il est, serait fini, et il n'y en aurait point à qui l'infini ne manquât : ou il en faudrait entendre un qui contînt tout, et qui dès là serait seul. *Ecoute, Israël;* écoute dans ton fond : n'écoute pas à l'endroit où se forgent les fantômes; écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures et simples idées. Ecoute là, Israël; et là, dans ce secret de ton cœur, où la vérité se fait entendre, là retentira sans bruit cette parole : *Le Seigneur notre Dieu est un seul Seigneur.* (*Deut.* VI, 4.) *Devant lui les cieux ne sont pas; tout est devant lui comme n'étant point, tout est réputé comme un néant* (*Isa.* XL, 17, 22, 23; *Psal.* XXXVIII, 6), comme un vide, comme une pure inanité : parce qu'il est celui qui est, qui voit tout, qui sait tout, qui fait tout, qui ordonne tout, et *qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est.* (*Rom.* IV, 17.)

Ve ÉLÉVATION.

La prescience et la providence de Dieu

Qui *est celui qui appelle toute la suite des générations dès le commencement? C'est moi le Seigneur, qui suis le premier et le dernier* (*Isa.* XLI, 4); qui, dans le centre de mon éternité, vois tout commencer et tout finir.

Babylone, assemble tes devins : que dis-je, tes devins? assemble tes dieux : *Qu'ils viennent; qu'ils nous annoncent les choses futures, qu'ils nous annoncent du moins tous les temps passés* (et qu'ils fassent la liaison des uns avec les autres) : *nous serons attentifs à vos paroles. Dites-nous ce qui arrivera, que nous sachions les choses futures; annoncez-les-nous et nous avouerons que vous êtes des dieux. Faites-nous du bien et du mal, si vous pouvez* (*Ibid.*, 22, 23); car si vous le pouvez faire à votre gré, vous pouvez le prévoir et le deviner. *Mais vous n'êtes rien*, tant que vous êtes de faux dieux. *Votre ouvrage n'est rien non plus, il est au rang de ce qui n'est pas : celui qui vous choisit pour son Dieu est abominable.* (*Ibid.*, 23, 24.) C'est ainsi que le prophète Isaïe, et avec lui tous les saints, convainquent de néant les dieux des païens.

Mais moi, dit le Seigneur par la bouche de ce saint prophète, comme je fais tout, je prédis ce que je veux. *Qui sera celui qui le fera venir de l'Orient? qui l'appellera de loin, afin qu'il le suive? qui dissipera devant son épée les nations comme de la poussière, et les armées devant son arc comme de la paille que le vent emporte?* (*Isa.* XLI, 2.) *Je le ferai venir de l'aquilon et de l'Orient* (*Ibid.*, 25), *celui que je sais et que je vois de toute éternité* (2617). *C'est Cyrus que j'ai nommé pour être le libérateur de mon peuple. Il connaîtra mon nom : tous les princes seront devant lui comme des gens qui amassent de la boue. Qui est-ce qui l'a annoncé dès le commencement?* (*Ibid.*, 26.) *C'est moi le Seigneur, c'est là mon nom : je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni ma louange aux idoles. Ce que j'ai annoncé au commencement, et qui a paru le premier dans mes oracles, voilà qu'il arrive. Je découvrirai encore de nouvelles choses : devant qu'elles paraissent, je vous les ferai entendre.* (*Isa.* XLII, 8, 9.) *Israël, tu es un peuple dissipé. Qui t'a donné en proie à tes ennemis, si ce n'est le Seigneur lui-même, parce que nous avons péché? et il a répandu sur nous le souffle de sa colère.* (*Ibid.*, 22, 24, 25.)

Et maintenant, dit le Seigneur (*Isa.* XLIII, 1, 3, 10, 11, 13, 15, 18, 19, 21), *je te crée de nouveau, Jacob; et je te forme, Israël. Je suis le Seigneur ton Dieu et ton Sauveur, ô Israël! Je suis. Il n'y a point de Dieu devant moi, et il n'y en aura point après. Je suis, je suis le Seigneur, et il n'y a que moi qui sauve. Dès le commencement je suis; je suis le Seigneur votre saint, le roi et le créateur d'Israël. Ne songez plus aux choses passées, j'en vais faire de nouvelles. J'ai formé ce peuple pour moi, et je veux qu'il raconte mes louanges.*

Je suis le premier et le dernier, encore un coup, *et il n'y a de Dieu que moi seul. Je suis le Seigneur qui fais tout, qui rends inutiles tous les présages des devins : je leur renverse l'esprit, et je change leur sagesse en folie.* Mais, au contraire, j'exécuterai après plusieurs siècles, *et je ferai revivre la parole du prophète mon serviteur que j'ai inspiré, et j'accomplirai les prédictions de mes messagers. Je dis à Jérusalem ruinée et changée en solitude : Tu seras pleine d'habitants. Je dis aux villes de Juda : Vous serez rebâties*, je relèverai vos ruines, *et je remplirai vos rues solitaires et abandonnées. J'ai dit à Cyrus : Vous êtes le prince que j'ai choisi, vous accomplirez ma volonté. J'ai dit à Jérusalem : Vous serez rebâtie; et au temple réduit en cendres : Vous serez fondé de nouveau.* (*Isa.* XLIV, 6, 24, 25, 26, 28.) J'ai nommé Cyrus pour accomplir cet ouvrage.

Voici ce qu'a dit le Seigneur à Cyrus : Cyrus, mon oint, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, et mettre en fuite les rois devant lui : Je te livrerai les trésors cachés; ce qu'on aura recélé dans les lieux les plus cachés te sera ouvert, afin que tu saches que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui te nomme par ton nom. Je ne l'ai pas fait pour l'amour de toi, mais *pour l'amour de Jacob mon serviteur, et d'Israël que j'ai choisi. C'est pour lui que je t'ai nommé par ton nom. Je t'ai représenté, je t'ai figuré tel que tu es. Tu ne me connaissais pas, et moi je te revêtais de puissance; afin que du levant jusqu'au couchant on sache qu'il n'y a de Dieu que moi; et que moi, et non pas un autre. Je suis le Seigneur; c'est moi qui crée la lumière et qui répands les ténèbres.* Je pardonne et je punis : *je distribue* le bien et *le mal*, *la paix* et la guerre, selon le mérite d'un chacun. *Je suis le Seigneur qui fais toutes ces choses.* (*Isa.* XLV, 1, 3, 4, 5, 6, 7.) Ainsi parlait Isaïe. Et deux cent cinquante ans après, Cyrus, vainqueur selon cet oracle, vit la prophétie et publia cet édit : *Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse. Le Dieu du ciel, le Seigneur m'a livré tous les royaumes de la terre, et m'a recommandé de rebâtir sa maison dans Jérusalem.* (*II Par.* XXXVI, 22, 23; *I Esdr.* I, 1, 2; VI, 2, 3.)

Cent autres pareils exemples justifient la prescience et la providence de Dieu; mais celui-ci comprend tout et ne laisse rien à désirer.

VIᵉ ÉLÉVATION.

La toute-puissante protection de Dieu.

Montez à la cime d'une montagne élevée, vous qui évangélisez, vous qui annoncez à Sion la bonne nouvelle de son salut; élevez une voix puissante, vous qui annoncez à Jérusalem son bonheur; élevez votre voix, ne craignez pas. Dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu qui vient à votre secours; c'est votre Dieu qui vient avec force et avec un bras dominant; il vient, et avec lui vient sa récompense, et son ouvrage ne manquera pas. Comme un pasteur paît son troupeau; comme il ramasse avec son bras pastoral ses tendres agneaux, et qu'il porte lui-même les petits qui ne peuvent pas se soutenir : ainsi fera le Seigneur. (*Isa.* XL, 9, 10, 11.)

Qui est celui qui a mesuré l'immensité des eaux par sa main, et qui a pesé les cieux avec son poignet, et avec trois doigts toute la masse de la terre? Qui est celui qui a mis les montagnes et les collines dans une balance (*Ibid.*, 12), et a pu faire que toute la terre se servant à elle-même de contre-poids, demeurât dans l'équilibre au milieu des airs? *Qui a aidé l'esprit du Seigneur, ou qui lui a servi de conseiller, et lui a montré dans ces grands ouvrages ce qu'il fallait faire?* (*Ibid.*, 13.) S'il faut lui offrir des sacrifices selon sa grandeur, *le Liban n'aura pas assez de bois, ni la terre assez d'animaux pour son holocauste.* (*Ibid.*, 16.) C'est-à-dire que le cœur de l'homme, quoique plus grand que

(2617) M. Bossuet en citant le ℣ 2 de ce chapitre n'a pas exprimé le mot *justum*, *le juste*, qui est dans le texte sacré. Ici il fait entendre que Cyrus était la figure de Jésus-Christ, et que c'était ce *Juste par excellence* que le Saint-Esprit faisait annoncer principalement. (*Ed. de Déforis.*)

tout l'univers et que toute la nature corporelle, n'aura pas assez d'amour ni assez de désirs à lui immoler. Le cœur de l'homme se perd quand il veut adorer Dieu.

Savez-vous bien le commencement de toutes choses? Avez-vous compris les fondements de la terre, ni comme Dieu se repose sur son vaste tour (*Ibid.*, 21, 22), et en fait comme son siége, ou comme l'escabeau de ses pieds? *Levez les yeux, et voyez qui a créé tous ces luminaires, qui les fait marcher comme en ordre de bataille, et les nomme chacun par son nom, sans en omettre un seul dans sa puissance. Jacob*, qui, vous défiant de cette puissance, *dites en vous-mêmes : Mes voies sont cachées au Seigneur, il ne sait plus où je suis, et mon Dieu n'exercera pas son jugement sur moi*, pour me punir ou pour me sauver : *Ignorez-vous que le Seigneur est éternel, qu'il a marqué et créé les limites de la terre? Sans défaillance, sans travail, sans lassitude, il agit sans cesse, et sa sagesse est impénétrable. Il rend la force à celui qui est épuisé, il donne du courage et de la vertu à celui qui n'est plus. La jeunesse la plus robuste tombera en faiblesse malgré sa vigueur, mais ceux qui espèrent au Seigneur verront leurs forces se renouveler de jour en jour.* Quand ils croiront être à bout et n'en pouvoir plus, tout d'un coup, ils pousseront des aîles semblables à celles d'un aigle; ils courront, et ne se lasseront point; ils marcheront, *et ils seront infatigables.* (*Isa.* XL, 26, etc.) Marchez donc, âmes pieuses, marchez, et quand vous croirez n'en pouvoir plus, redoublez votre ardeur et votre courage.

Je vous tirerai, dit le Seigneur (*Isa.* XLI, 9, 10 et seq.), *des extrémités de la terre. Je vous ai pris par la main, et je vous ferai revenir du bout du monde : je vous ai dit : Vous êtes mon serviteur, je vous ai choisi et ne vous ai pas rejeté. Ne craignez donc rien, puisque je suis avec vous : ne vous laissez point affaiblir, puisque je suis votre Dieu. Je vous ai fortifié, je vous ai secouru, et la droite de mon Juste*, de mon Christ, *a été votre soutien. Tous vos ennemis seront confondus, et seront comme n'étant pas; vous demanderez où ils sont, et vous les verrez disparus : vos rebelles, qui vous livraient de continuels assauts, seront comme n'étant pas; tous leurs efforts seront vains et comme un néant : parce que moi, qui suis le Seigneur, je vous ai pris par la main, et je vous ai dit dans le fond du cœur : Ne craignez point, je vous ai aidé. Jacob qui était* petit et faible comme *un vermisseau* qui à peine se peut traîner; *Israélites qui étiez* languissants, abattus et réduits au rang des *morts, je vous ai ressuscités, moi le Seigneur, par mon secours tout-puissant, et je suis votre rédempteur, moi le Saint d'Israël. Vous mettrez vos ennemis en fuite : vous serez sur eux comme un chariot neuf armé de tranchants de fer : vous détruirez leurs armées, et leurs forteresses fussent-elles élevées comme des montagnes, vous les réduirez en poudre : vous pousserez vos ennemis devant vous, comme un tourbillon fait la poussière : et vous vous réjouirez dans le Seigneur, et votre cœur transporté d'aise triomphera dans le Saint d'Israël.*

Il ne faut pas dire que ce soient ici des miracles, des effets extraordinaires de la toute-puissance de Dieu. Dieu ne montre des effets sensibles de cette puissance, que pour nous convaincre de ce qu'il fait en toute occasion plus secrètement. Son bras n'est pas moins fort quand il se cache, que quand il se déclare; il est toujours et partout le tout-puissant, *le triomphateur en Israël* (*I Reg.* XV, 29), comme il s'appelle lui-même, le protecteur invincible et toujours présent de ses amis.

Ecoute donc, Jacob mon serviteur, Israël que j'ai élu. Voici ce que dit le Seigneur : Moi qui te forme, moi te crée, qui te tire du néant à chaque moment, qui suis ton secours dès le ventre de ta mère (*Isa.* XLIV, 1, 2, etc.), dès le commencement de ta vie, dans la plus grande faiblesse, et parmi les plus impénétrables ténèbres. *Mon serviteur, que j'ai aimé, homme droit que j'ai choisi, je t'enverrai du ciel mes consolations, j'épancherai des eaux abondantes sur celui qui aura soif, je verserai des torrents sur cette terre dsséchée, je répandrai mon esprit sur toi*, je te rendrai féconde en bonnes œuvres, et *je bénirai tes productions.* Ecoutez ces paroles, âmes désolées, que Dieu semble avoir délaissées dans son courroux, mais que son amour cependant met à l'épreuve. Vous vivrez, c'est moi qui le promets, moi qui suis le véritable et le saint, le fidèle et le tout-puissant : je fais tout ce que je veux. Le Seigneur a juré, et il a dit : Si ce que je pense n'arrive pas, si ce que je résous ne s'accomplit point, je ne suis pas Dieu : mais je suis Dieu, je suis le Dieu des armées, le Dieu qui fait tout ce qui lui plaît dans le ciel et dans la terre. Le Seigneur a prononcé; *et qui pourra anéantir son jugement?* (*Job* XL, 3) le Seigneur a étendu son bras : et qui en pourra éviter les coups, ou en détourner l'effet?

VIIe ÉLÉVATION.

La bonté de Dieu, et son amour envers les siens.

C'est un père, c'est une mère, c'est une nourrice. *Une mère peut-elle oublier son enfant qu'elle a porté dans son sein? Et quand elle l'oublierait, je ne vous oublierai pas* (*Isa.* XLIX, 15), dit le Seigneur. *Le Seigneur ton Dieu t'a porté sur ses bras comme un petit enfant.* (*Deut.* I, 31.) *Comme un aigle qui porte ses petits, qui étend ses ailes sur eux, qui vole sur eux, et les provoque à voler :* ainsi Dieu ne détourne point ses regards de dessus son nid, *et le garde comme la prunelle de son œil.* (*Deut.* XXXII, 10, 11.) Il nous porte à ses mamelles pour nous allaiter, il nous met sur ses genoux : et non content de nous nourrir, il joint à la nourriture les tendresses et les caresses : *comme une mère caresse son enfant qui suce son lait, ainsi je vous consolerai* (*Isa.* LXVI, 12, 13), dit le Seigneur.

Plus que tout cela, c'est un amant passionné, c'est un tendre époux. Voici ce que dit le Seigneur à Jérusalem, à l'âme fidèle : Quand tu es venue au monde, tu étais dans l'impureté de ton père Adam, dont tu avais hérité la corruption et le péché. *On ne t'avait point coupé le nombril, tu n'avais point été lavée d'eau, ni salée de sel, ni enveloppée dans des langes : personne n'avait eu compassion de toi, ni ne t'avait regardée d'un œil de pitié : exposée et jetée à terre comme un avorton par un extrême mépris dès le jour de ta naissance, tu n'étais que pour ta perte, et personne n'avait soin de toi.* (*Ezech.* XVI, 2, 3, 4, 5, 6.) Voilà quelle est par elle-même la nature humaine conçue en iniquité et dans le péché. *Alors,* dit le Seigneur, *je t'ai vue en passant, pauvre et délaissée, et pendant que souillée encore de ton sang,* et toute pleine de l'impureté de ta naissance, tu n'avais rien qui ne fît horreur, et que tu étais livrée inévitablement à la mort. *Je t'ai dit : Je veux que tu vives.* Vis, malheureuse âme, *c'est moi qui le dis, vis tout horrible que tu es dans l'impureté de ton sang,* dans l'ordure de ton péché. C'est ainsi que Dieu parle à l'âme qu'il lave par le baptême.

Mais ce n'est pas là qu'il borne ses soins : *Tu croissais,* dit le Seigneur; ta raison se formait peu à peu, *et tu devenais capable des ornements qu'on donne à de jeunes filles* (*Ezech.* XVI, 7, 8, 9, 10), des vertus dont il faut parer les âmes dès leur jeunesse. Tu commençais à pouvoir porter des fruits : *tes mamelles s'enflaient et se formaient, et tu étais parvenue à l'âge qui donne des amants.* Mais, de peur que tu n'en prisses qui fussent indignes de toi, je me suis présenté moi-même à tes désirs. *J'ai passé, et je t'ai vue en cet âge :* et quoique tu fusses nue et pleine encore de confusion, sans règle par toi-même et dans tes premiers désirs, je t'ai épousée, je t'ai appelée dans ma couche et à des embrassements qui purifient l'âme : j'ai contracté avec toi un mariage éternel. *J'ai fait une alliance avec toi : j'ai juré par ma vérité que je ne t'abandonnerais pas, et tu es devenue mienne. Je t'ai lavée d'une eau sainte.* Dès les premiers jours de ta naissance, où je t'avais ordonné de vivre, tu avais déjà été purgée par l'eau du baptême; mais il a fallu te laver encore des mauvais désirs que la racine impure de ta convoitise poussait sans cesse; l'impureté du sang dont tu étais née était encore sur toi, je l'ai ôtée par de saintes instructions, et j'ai mis sur toi toute la sainteté de ton baptême. *Et je t'ai ointe d'une huile* sainte, par l'abondance de mes grâces. *Je t'ai donné des habits de diverses couleurs :* je t'ai ornée de toutes les vertus, *et je t'ai chaussée avec soin* des plus belles peaux. *Je t'ai environnée d'habits de fin lin,* qui sont les justices des saints (*Apoc.* XIX, 8), et je t'ai revêtue des choses les plus fines : je t'ai ôté par ma grâce les désirs grossiers et charnels.

Mon amour a été plus loin, et, ne voulant pas seulement que tu fusses nette et pure, mais encore riche et opulente, *je t'ai donné les grands ornements, des bracelets dans tes bras, un riche collier autour de ton col, des cercles d'or et des pierreries pendantes à tes oreilles, et une couronne sur ta tête. Tu reluisais toute d'or et d'argent, et tout était riche et magnifique dans tes habits. Je te nourrissais de ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis :* toutes les douceurs étaient servies sur ta table. Par ces ornements, par ces soins, *ta beauté avait reçu un si grand éclat que tout le monde en était ravi. Je t'ai élevée jusque dans le trône. Tout l'univers ne parlait que de ta beauté, de cette beauté que moi seul je t'avais donnée, dit le Seigneur Dieu* (*Ezech.* XVI, 11, 12, 13, 14), qui suis le beau et le bon par excellence, et l'auteur de toute beauté et de tout bien dans mes créatures.

Regarde, âme chrétienne, quel amant, quel époux t'a été donné. Il t'a trouvée étant laide, il t'a faite belle; il n'a cessé de t'embellir de plus en plus; il a prodigué sur toi tous ses dons, toutes ses richesses ; il t'a placée dans son trône; il t'a fait reine : ses anges t'ont admirée comme l'épouse du Roi des rois, comme reçue dans sa couche, unie à son éternelle félicité. Comblée de sa gloire et de ses délices, qu'avais-tu à désirer, âme chrétienne, pour connaître toutes les bontés et tout l'amour de cet époux bienfaisant?

VIIIe ÉLÉVATION.

Bonté et amour de Dieu envers les pécheurs pénitents.

On dit par commun proverbe : Si un mari quitte sa femme, et que, se retirant de lui elle épouse un autre mari, la reprendra-t-il? Cette femme ne sera-t-elle pas souillée et abominable? Et toi, âme pécheresse, *tu t'es livrée à tous tes amants.* Ce n'est pas moi qui t'avais quittée : non, je suis un époux fidèle, et qui jamais ne fait divorce de moi-même : c'est toi, âme infidèle, qui m'as abandonné, et t'es donnée non pas un seul amant, mais à mille et mille corrupteurs. *Reviens toutefois à moi, dit le Seigneur, et je te recevrai.* (*Jer.* III, 1.)

Regarde de tous côtés; et tant que ta vue se pourra étendre, tu ne verras que des marques de tes infamies. *En quel lieu ne t'es tu pas prostituée,* âme impudique, et livrée à tous les désirs de ton cœur? *Tu étais comme exposée dans les chemins publics,* et il n'y avait aucune créature qui ne captivât ton cœur. Te répéterai-je tes vengeances, tes envies, tes haines secrètes, ton ambition à laquelle tu sacrifiais tout, tes amours impures et désordonnées? *Toute la terre a été souillée de tes prostitutions et de tes malices. Tu as le front d'une impudique, tu n'as pas rougi de tes excès. Reviens donc du moins dorénavant : appelle-moi mon père,* mon époux, *et le conducteur de ma virginité. Pourquoi veux-tu toujours t'éloigner de moi comme une femme courroucée, et veux-tu persister dans ton injuste colère? Tu as dit que tu ferais mal, tu t'en es vantée, et*

tu l'as fait, et tu l'as pu. (*Jer.* III, 2, 3, 4, 5.) Je t'ai abandonnée à tes voies. *Reviens, infidèle; et je ne détournerai pas mes yeux de toi : parce que je suis le saint, dit le Seigneur, et ma colère ne sera pas éternelle. Connais seulement ton iniquité, et que tu as prévariqué contre le Seigneur. Il n'y a point d'arbre feuillu, dans la forêt, qui ne soit témoin de ta honte;* il n'y a point de vain plaisir qui ne t'ait déçue : *et tu ne m'as point écouté, dit le Seigneur. Convertissez-vous, enfants rebelles, convertissez vous.* (*Ibid*, 12, 13, 14.)

Revenez à la maison paternelle, enfants prodigues (*Luc.* XV, 22, 23 et seq.), on vous rendra votre première robe, on célébrera un festin pour votre retour, toute la maison sera en joie ; et votre père, touché d'une tendresse particulière, s'excusera envers les justes qui ne l'ont jamais quitté, en leur disant : *Vous êtes toujours avec moi; mais il faut que je me réjouisse, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il a été retrouvé.* (*Ibid.*, 31, 32.) Réjouissez-vous avec moi, et avec tout le ciel, qui fait une fête de la conversion des pécheurs, et *conçoit une joie plus grande pour le retour d'un seul, que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de pénitence.* (*Ibid.*, 6, 7.)

« Revenez donc, enfants désobéissants ; revenez, épouses infidèles, parce que je suis votre époux. (*Jer.* III, 1.) *Est ce ma volonté que l'impie périsse, et non pas qu'il se convertisse et qu'il vive? Convertissez-vous, faites pénitence, et votre péché ne vous tournera pas à ruine. Eloignez de vous toutes vos prévarications et vos désobéissances, et faites-vous un cœur nouveau et un nouvel esprit. Et pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël,* pendant que moi, moi que vous avez offensé, je veux votre vie? *Non, je ne veux point la mort du pécheur, dit le Seigneur Dieu : revenez, et vivez.* (*Ezech.* XVIII, 23, 30, 31, 32.)

C'est moi, c'est moi-même qui efface vos iniquités pour l'amour de moi-même, et pour contenter ma bonté ; *et je ne me ressouviendrai plus de vos péchés. Seulement, souvenez-vous de moi. Entrons en jugement l'un avec l'autre :* je veux bien me rabaisser jusque-là. *Plaidez votre cause : avez-vous de quoi justifier vos ingratitudes* (*Isa.* XLIII, 25, 26), après que je vous ai pardonné tant de fois? *Jacob, souvenez-vous-en, ne m'oubliez pas. J'ai effacé comme un nuage vos iniquités ; j'ai dissipé vos péchés,* comme le soleil dissipe un brouillard. Pécheurs, *retournez à moi, parce que je vous ai rachetés. O cieux ! chantez ses louanges ; terre, faites retentir vos louanges d'une extrémité à l'autre; montagnes, portez vos cantiques jusqu'aux nues, parce que le Seigneur a fait miséricorde.* (*Isa.* XLIV, 21, 22, 23.) *Autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant a-t-il exalté et affermi ses miséricordes : autant que le levant est loin du couchant, autant a-t-il éloigné de nous nos iniquités. Comme un père a pitié de ses enfants, ainsi Dieu a eu pitié de nous, parce qu'il connaît* nos faiblesses, et *de quelle masse nous sommes pétris. Nous ne sommes que boue et poussière : nos jours s'en vont comme une herbe et tombent comme une fleur ; et notre âme,* plus fragile encore que notre corps, *n'a point de consistance.* (*Psal.* CII, 11, 12, 13, 14, 15.)

IXᵉ ÉLÉVATION.

L'amour de Dieu méprisé et implacable.

Parce que vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu avec plaisir et dans la joie de votre cœur, dans l'abondance de tous biens, vous serez assujetti à un ennemi implacable que le Seigneur enverra sur vous, dans la faim et dans la soif, dans la nudité et dans la disette; et il mettra sur votre tête un joug de fer dont vous serez accablé... (*Deut.* XXVIII, 47, 48.) *Et comme le Seigneur a pris plaisir de vous bien faire, de vous multiplier, de vous enrichir à pleines mains ; ainsi il prendra plaisir de vous perdre, de vous détruire, de vous écraser.* (*Ibid.*, 63.) Pesez ces paroles : la mesure de vos tourments sera l'amour méprisé.

Pourquoi criez-vous vainement, et que vous sert de pousser jusqu'au ciel vos plaintes inutiles sous la main qui vous brise ? *Votre fracture est incurable ; la gangrène est dans votre plaie, et il n'y a plus de remède : il n'y a plus pour vous de baume ni de ligature. Je vous ai frappé d'un coup d'ennemi* (*Jer.* XXX, 12, 13, 14), d'une plaie cruelle : non d'un châtiment paternel pour vous corriger, mais du coup d'une main vengeresse et impitoyable, pour contenter une inexorable justice. *Vos péchés sont devenus durs* par la dureté de votre cœur, par vos habitudes invétérées, par votre inflexibilité dans le mal. Et moi aussi, dit le Seigneur, je m'endurcirai sur vous, et j'oublierai que je suis père. Vous implorerez en vain ma miséricorde, poussée à bout par vos ingratitudes : votre insensibilité fait la mienne. *Je vous ai fait ce cruel et insupportable traitement, à cause de la multitude de vos crimes et de vos durs péchés* (*Jer.* XXX, 15), à cause de la dureté inflexible de votre cœur rebelle et opiniâtre.

Il est temps que le jugement commence par la maison de Dieu (*I Petr.* IV, 17). Amenez-moi Jérusalem, amenez-moi cette âme comblée de tant de grâces : *je la perdrai ; je l'effacerai comme on efface une écriture dont on ne veut pas qu'il reste aucun trait : je passerai et repasserai un stylet de fer sur son visage* (*IV Reg.* XXI, 12, 13), et il n'y restera rien de sain et d'entier.

Xᵉ ÉLÉVATION.

La sainteté de Dieu. — Dieu est le Saint d'Israël, le Très-Saint, trois fois Saint.

Dieu se délecte particulièrement dans le nom de saint. Il s'appelle très-souvent *le Saint d'Israël.* (*Psal.* LXX, 22 ; *Isa.* XII, 6 et alibi.) Il veut que sa sainteté soit le motif, soit le principe de la nôtre : *Soyez saints, parce que je suis saint.* (*Lev.* XI, 44, 45 ; XIX, 2 et alibi.) Sa sainteté, qui fait la consola-

tion de ses fidèles, fait aussi l'épouvante de ses ennemis. *A qui est-ce que tu t'attaques, Rabsace insensé ? de qui as-tu blasphémé le nom? contre qui as-tu élevé ta voix et lancé tes regards superbes ? contre le Saint d'Israël. Pendant que tu t'emportais comme un furieux contre moi, ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je mettrai un frein à ta bouche et un cercle de fer à tes narines ; et je te ramènerai au chemin par où tu es venu.* (*IV Reg.* XIX, 22, 28 ; *Isa.* XXXVII, 23, 29.)

Et ailleurs : *Le vigilant et le saint est descendu du ciel* (*Dan.* IV, 10, 11, 14) ; c'est un ange, si vous voulez ; quoi qu'il en soit, sa puissance est dans sa sainteté. La sentence est partie d'en-haut ; *et il a crié puissamment : Coupez l'arbre, abattez ses branches : il a été ainsi ordonné dans l'assemblée de ceux qui veillent toujours : c'est la sentence des saints*, dont la force est dans leur sainteté. Et après : *Le royaume a été donné au peuple des saints du Très-Haut* (*Dan.* VII, 18, 22), parce qu'il est saint, et le tout-puissant protecteur de la sainteté. Les païens mêmes savaient la puissance attachée à la sainteté du nom divin. La reine vint dire au roi Balthasar : *Il y a un homme dans votre royaume qui a en lui-même l'esprit des saints dieux* (*Dan.* V, 10, 11) ; c'était-à-dire l'esprit de prédiction et d'une efficace divine.

J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et haut, et ce qui était au-dessous de lui remplissait le temple. Des séraphins étaient autour; l'un avait six ailes, et l'autre autant: deux ailes couvraient la face du Seigneur, deux voilaient ses pieds, et les deux autres servaient à voler. Et ils criaient l'un à l'autre, et ils disaient : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa gloire. Et les gonds des portes tremblaient à la voix de celui qui criait ; et la maison fut remplie de fumée. (*Isa.* VI, 1, 2, 3, 4.) Voilà donc la sainteté de Dieu, voilà pourquoi il est appelé *le Saint d'Israël*. Il se manifeste à son prophète comme le très-saint, le trois fois saint, dans ses trois personnes ; et la gloire et la majesté qui remplissent toute la terre sont l'éclat de sa sainteté, dont *il est revêtu comme d'un vêtement* (*Psal.* CIII, 2), dit David. Et saint Jean, dans l'*Apocalypse* voit *quatre animaux qui ne cessaient de crier jour et nuit : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, et qui est, et qui doit venir.* (*Apoc.* IV, 8.) Remarquez ce cri partout : il n'y a rien qu'on publie avec un cri plus grand et plus persévérant, rien qui éclate plus hautement dans tout l'univers, que la sainteté de Dieu.

La sainteté est l'abrégé, et comme un précis des perfections divines. Le Fils de Dieu même, dans sa dernière oraison, parlant à son Père, comme pour renfermer en un seul mot ses perfections, l'appelle mon *Père saint*, mon *Père juste* (*Joan.* XVII, 11, 25) : et on ne trouve pas, dans son Evangile, qu'il lui ait donné d'autre titre que ces deux, qui n'en font qu'un. Lui-même est connu sous le nom de saint et de juste. *La chose sainte qui naîtra en vous sera appelée le Fils de Dieu.* (*Luc.* I, 35.) Les démons parlent comme l'ange : *Je sais qui vous êtes, le Saint de Dieu.* (*Marc.* I, 24.) Daniel l'avait nommé en esprit à cause de son onction, *le Saint des saints.* (*Dan.* IX, 24.) Isaïe l'appelle *le Juste.* (*Isa.* XLV, 21.) Saint Pierre unit ensemble ces deux qualités, en disant : *Vous avez renié le Saint et le Juste.* (*Act.* III, 14.)

XIe ÉLÉVATION.

Ce qu'on entend par la sainteté.

La sainteté est en Dieu une incompatibilité essentielle avec tout péché, avec tout défaut, avec toute imperfection d'entendement et de volonté.

Premièrement. L'injustice, l'iniquité, le péché ne peut être en lui : il est la règle, et bon par essence, sans qu'il puisse y avoir en lui aucun défaut. Il n'entend et ne veut que ce qu'il faut entendre et vouloir; son entendre et son vouloir sont sa nature qui est toujours excellente. Sa perfection morale et sa perfection naturelle ne sont qu'un : il est également indéfectible par son être, et infaillible dans son intelligence et sa volonté : par conséquent incompatible avec tout défaut.

Secondement. Il appartient à lui seul de purifier du péché les consciences souillées: il est *saint et sanctificateur :* il est *juste et justifiant le pécheur*, comme dit saint Paul. (*Rom.* III, 26.)

Troisièmement. Il est incompatible avec les pécheurs, et les rejette de devant lui par toute sa sainteté, et par toute son essence. *Le matin*, et dans le temps que les pensées sont les plus nettes, et qu'on en doit offrir à Dieu les prémices : *Seigneur*, dit le Psalmiste, *je me présenterai devant vous, et je verrai* clairement dans votre lumière, *que vous êtes un Dieu qui ne voulez point l'iniquité. Le malin n'habite point auprès de vous, et les injustes ne subsisteront point devant vos yeux. Vous haïssez tous ceux qui commettent des péchés ; vous perdrez tous ceux qui profèrent des mensonges : l'homme sanguinaire et l'homme trompeur sont en abomination devant le Seigneur.* (*Psal.* V, 5, 6, 7.)

Quatrièmement. Les pécheurs l'attaquent inutilement par leur rébellion, et sa sainteté demeure inviolable au milieu des impiétés, des blasphèmes, des impuretés dont tout l'univers est rempli par la malice des hommes et des démons.

Cinquièmement. Il demeure saint, quoique, pour punir les pécheurs, il les livre à leurs mauvais désirs; parce que les y livrer n'est pas les produire. Dieu ne fait que se soustraire lui-même à un cœur ingrat, et cette soustraction est sainte, parce Dieu se soustrait justement lui-même à ceux qui le quittent, et punit leur égarement volontaire en les frappant d'aveuglement. Il fait tout dans l'homme, excepté le seul péché, où son action ne se mêle point. Celui qu'il permet ne le souille point, parce que lui seul il en peut tirer

un bien infini, et plus grand que n'est la malice de tous les péchés ensemble : comme quand il tire de la malice des Juifs un sacrifice si saint, qu'il y a de quoi expier tous les crimes.

Sixièmement. Il purifie les justes par mille épreuves : il les met dans le creuset et dans le feu, dans le feu de cette vie, dans le feu de l'autre : et *rien de souillé n'entre en son royaume.* (*Apoc.* XXI, 27.)

Enfin sa sainteté est la conviction de toute l'iniquité des hommes. *Malheur à moi*, s'écrie Isaïe (*Isa.* VI, 5, 9, 10), après avoir vu la majesté du trois fois saint : *malheur à moi avec mes lèvres impures, au milieu d'un peuple souillé. J'ai vu de mes yeux le roi des armées. Va, dit-il, et dis à ce peuple : Ecoutez, et ne comprenez pas. Aveugle le cœur de ce peuple, appesantis ses oreilles, ferme ses yeux..* C'est l'effet de la sainteté de Dieu, lorsqu'elle a été méprisée. Je serai sanctifié au milieu d'eux en les punissant, je laverai mes mains dans leur sang; et ma juste vengeance fera éclater ma sainteté.

Les choses saintes sont pour les saints, s'écriait-on autrefois avant la communion. *Il n'y a qu'un saint, un seul seigneur, un seul Jésus-Christ*, répondait le peuple. O Seigneur! sanctifiez-nous, afin que nous sanctifiions et glorifiions votre nom. En vérité, en vérité, je vous le dis : *Je ne vous connais pas : retirez vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité.* (*Matth.* VII, 23.)

Approchez, pécheurs pénitents : purifiez-vous dans la source de la pureté : *Si vos péchés sont rouges comme l'écarlate, je les blanchirai comme la neige.* (*Isa.* I, 18.) Quel merveilleux changement! l'Ethiopien n'a plus la peau noire, elle éclate d'une céleste blancheur : la sainteté de Dieu a fait cet ouvrage. *Soyez donc saints, parce que je suis saint*, dit le Seigneur. (*Levit.* XI, 43, 44; *I Petr.* I, 16.) Soyez saints, ministres de Dieu et de ses autels, dispensateurs de sa parole et de ses mystères, parce que Dieu vous a choisis pour sanctifier son peuple. Peuple de Dieu, soyez saint, *parce que Dieu habite au milieu de vous* (*Levit.* XXVI, 2; *I Cor.* III, 16, 17, *II Cor.* VI, 16) : sanctifiez vos âmes où il veut établir sa demeure, et vos corps qui sont les temples de son Saint-Esprit.

DEUXIÈME SEMAINE.

ÉLÉVATIONS A LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ

PREMIERE ÉLÉVATION.

Dieu est fécond. — Dieu a un fils.

Pourquoi Dieu n'aurait-il pas de fils ? Pourquoi cette nature bienheureuse manquerait-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures? Le nom de père est-il si déshonorant et si indigne du premier Etre, qu'il ne lui puisse convenir selon sa propriété naturelle ? *Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même?* (*Isa.* LXVI, 9.) Et s'il est si beau d'avoir, de se faire des enfants par l'adoption, n'est-il pas encore plus beau et plus grand d'en engendrer par nature ?

Je sais bien qu'une nature immortelle n'a pas besoin, comme la nôtre mortelle et fragile, de se renouveler, de se perpétuer, en substituant à sa place des enfants qu'on laisse au monde quand on le quitte. Mais en soi-même, indépendamment de cette nécessaire réparation, n'est-il pas beau de produire un autre soi-même par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication, en un mot par fécondité, et par la richesse d'une nature heureuse et parfaite ?

C'est par une participation de cette bienheureuse fécondité que l'homme est fécond. Quand il serait demeuré immortel, selon le premier dessein de sa création, quand il eût plu à son Créateur de consommer au temps destiné sa félicité sur la terre; on entend toujours que de soi il est beau d'être fécond, et d'engendrer de soi-même, et de sa propre substance, un autre soi-même. Qu'on laisse cette féconde efficacité dans sa pureté primitive et originaire, elle pourra cesser quand Dieu voudra, quand le nombre d'hommes qu'il veut rendre heureux sera complété; mais d'elle-même elle sera toujours regardée comme riche et comme parfaite. Et d'où viendrait cette perfection, sinon de celle de Dieu toujours fécond en lui-même et toujours père?

Quand le Sage a prononcé ces paroles : *Qui est celui qui est élevé au plus haut des cieux* par sa puissance, *et qui en descend* continuellement par ses soins? *qui tient les vents en ses mains? qui tient la mer dans ses bornes et mesure les extrémités de la terre? Quel est son nom, et quel est le nom de son fils, si vous le savez?* (*Prov.* XXX, 4.) Ce n'est pas là une simple idée, et des paroles en l'air : il a prétendu proposer un mystère digne de Dieu, et quelque chose de très-véritable et de très-réel, quoique en même temps incompréhensible. Dans sa nature infinie il y a vu un père qu'on ne comprend pas, et un fils dont le nom n'est pas connu. Il n'est donc plus question que de le nommer, et on le doit reconnaître, pourvu qu'on avoue qu'il est ineffable.

C'est-à-dire que, pour connaître le Fils de Dieu, il faut s'élever au-dessus des sens,

et de tout ce qui peut être connu et nommé parmi les hommes : il faut ôter toute imperfection au nom de fils, pour ne lui laisser que ceci, que tout fils est de même nature que son père, sans quoi le nom de fils ne subsiste plus. Un enfant d'un jour n'est pas moins homme que son père : il est un homme moins formé, moins parfait ; mais pour moins homme, cela ne se peut, et les essences ne se peuvent pas diviser ainsi. Mais si un homme et un fils de l'homme peut être imparfait, un Dieu et un Fils de Dieu ne le peut pas être. Otons donc cette imperfection au Fils de Dieu, que demeurera-t-il autre chose, sinon ce qu'ont dit nos Pères dans le concile de Nicée, et dès l'origine du christianisme, qu'il est *Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu :* Fils parfait d'un Père parfait, d'un père qui, n'attendant pas sa fécondité des années, est père dès qu'il est, qui n'est jamais sans fils : dont le Fils n'a rien de dégénérant, rien d'imparfait, rien à attendre de l'âge ; car tout cela n'est que le défaut de la naissance des hommes.

Dieu le Père n'a non plus le besoin de s'associer à quelque autre chose que soi, pour être père et fécond : il ne produit pas hors de lui-même cet autre lui-même ; car rien de ce qui est hors de Dieu n'est Dieu. Dieu donc conçoit en lui-même ; il porte en lui même son fruit, qui lui est coéternel. Encore qu'il ne soit que père, et que le nom de mère, qui est attaché à un sexe imparfait de soi et dégénérant, ne lui convienne pas, il a toutefois un sein comme maternel où il porte son Fils : *Je t'ai*, dit-il (*Psal.* CIX, 3), *engendré aujourd'hui d'un sein maternel, ex utero.* Et le Fils (2618) s'appelle lui-même le *Fils unique qui est dans le sein du Père* (*Joan.* I, 18), caractère uniquement propre au Fils de Dieu. Car où est le Fils, excepté lui, qui est toujours dans son père, et ne sort jamais de son sein? Sa conception n'est pas distinguée de son enfantement; le fruit qu'il porte est parfait dès qu'il est conçu, et jamais il ne sort du sein qui le porte. Qui est porté dans un sein immense est d'abord aussi grand et aussi immense que le sein où il est conçu, et n'en peut jamais sortir. Dieu l'engendre, Dieu le reçoit dans son sein, Dieu le conçoit, Dieu le porte, Dieu l'enfante : et la sagesse éternelle, qui n'est autre chose que le Fils de Dieu, s'attribue dans Salomon, et d'*être conçue*, et d'*être enfantée* (*Prov.* VIII, 24, 25) : et tout cela n'est que la même chose.

Dieu n'aura jamais que ce fils, car il est parfait, et il ne peut en avoir deux : un seul et unique enfantement de cette nature parfaite en épuise toute la fécondité, et en attire tout l'amour. C'est pourquoi le Fils de Dieu s'appelle lui-même l'Unique, le Fils unique, *Unigenitus* (*Joan.* I, 18) : par où il démontre en même temps qu'il est Fils, non par grâce et par adoption, mais par nature. Et le Père, confirmant d'en haut cette parole du Fils, fait partir du ciel cette voix : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis plu* (*Luc.* IX, 35): c'est mon Fils, je n'ai que lui, et aussi de toute éternité, je lui ai donné et lui donne sans fin tout mon amour.

IIe ÉLÉVATION.

Dieu de Dieu.— Le Fils de Dieu ne dégénère pas.

Un Dieu peut-il venir d'un Dieu? Un Dieu peut-il avoir l'être d'un autre que de lui-même? Oui, si ce Dieu est fils. Il répugne à un Dieu de venir d'un autre, comme créateur qui le tire du néant ; mais il ne répugne pas à un Dieu de venir d'un autre, comme d'un père qui l'engendre de sa propre substance. Plus un fils est parfait, ou, si l'on peut ainsi parler, plus un fils est fils, plus il est de même nature et de même substance que son père, plus il est un avec lui : et, s'il pouvait être de même nature et de même substance individuelle, plus il serait fils parfait. Mais quelle nature peut être assez riche, assez infinie, assez immense pour cela, si ce n'est la seule infinie et la seule immense, c'est-à-dire la seule nature divine? C'est ainsi qu'il nous a été révélé que Dieu est père, que Dieu est fils, et que le Père et le Fils sont un seul Dieu, parce que le Fils engendré de la substance de son Père, qui ne souffre point de division et ne peut avoir de parties, ne peut être rien moins qu'un Dieu et un même Dieu avec son Père ; car qui dit substance de Dieu, la dit toute, et dit par conséquent Dieu tout entier.

Qui sort de Dieu de cette sorte, c'est-à-dire de toute sa substance, possède en même temps son éternité toute entière, selon ce que dit le prophète : *Sa sortie est dès le commencement, dès les jours de l'éternité* (*Mich.* V, 2), parce que l'éternité est la substance de Dieu ; et quiconque est sorti de Dieu et de sa substance en sort nécessairement avec une même éternité, une même vie, une même majesté. Car si un père transmet à son fils toute sa noblesse, combien plus le Père éternel communique-t-il à son Fils toute la noblesse avec toute la perfection et l'éternité de son être; ainsi le Fils de Dieu nécessairement est coéternel à son Père : car il ne peut y avoir rien de nouveau ni de temporel dans le sein de Dieu. La mutation et le temps, dont la nature est de changer toujours, n'approchent point de ce sein auguste, et la même perfection, la même plénitude d'être qui en exclut le néant, en exclut toute nature changeante. En Dieu tout est permanent, tout est immuable ; rien ne s'écoule dans son être, rien n'y arrive de nouveau ; et ce qu'il est un seul moment, si on peut parler de moment en Dieu, il l'est toujours.

Au commencement le Verbe était. (*Joan.* I, 1.) Remontez à l'origine du monde, *le Verbe*

(2618) C'est saint Jean-Baptiste qui parle ainsi du Verbe incarné. (*Ed. de Déforis.*)

était. Remontez plus haut, si vous pouvez, et mettez tant d'années que vous voudrez les unes devant les autres, *il était :* il est comme Dieu est *celui qui est.* Saint Jean disait dans l'*Apocalypse* (*Apoc.* I, 4, 7, 8): *La grâce vous soit donnée par celui* qui n'est autre que celui *qui est, qui était et qui viendra :* c'est Dieu. Et un peu après, c'est Jésus-Christ, dont saint Jean dit : *Le voilà qui vient dans les nues.* Et c'est lui qui prononce ces paroles : *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin, dit le Seigneur Dieu, qui est, et qui était, et qui viendra.* Jésus-Christ est donc comme son Père, *celui qui est* et *qui était ;* il est celui dont l'immensité embrasse le commencement et la fin des choses; et comme Fils, et étant de même nature, de même substance que son Père, il est aussi de même être, de même durée et de même éternité.

IIIe ÉLÉVATION.

Images dans la nature. — Naissance du Fils de Dieu.

Voyez cette délicate vapeur que la mer doucement touchée du soleil, et comme imprégnée de sa chaleur, envoie jour et nuit comme d'elle-même vers le ciel, sans diminution de son vaste sein. C'est pourtant le plus pur de sa substance, et quelque chose de même nature, quoique non de même matière, que les eaux qu'elle se réserve. Ainsi, dit Salomon, *la sagesse* que Dieu engendre dans l'éternité *est une vapeur de sa toute-puissante vertu, et une trés-pure émanation de sa clarté.* (*Sap.* VII, 25.)

On peut entendre encore, par cette vapeur, la chaleur même qui sort du soleil, *dont nul ne se peut cacher.* (*Psal.* XVIII, 7.) Quoi qu'il en soit, on voit que le Sage cherche, par toutes ces comparaisons, à nous faire entendre une génération qui n'altère ni n'entame point la substance; et dans le Père et le Fils, une distinction qui n'en ôte point l'unité. C'est ce qui ne se trouve pas dans les créatures, et encore moins dans les créatures corporelles : mais il nous propose pourtant ce qu'il a de plus épuré dans la nature sensible, pour en tirer des images les plus dégagées qu'il sera possible de l'altération qui paraît dans les productions ordinaires.

Considérez cet éclat, ce rayon, cette splendeur qui est la production et comme le fils du soleil ; elle en sort sans le diminuer, sans s'en séparer elle-même, sans attendre le progrès du temps. Tout d'un coup, dès que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui, et on y voit toute la beauté de cet astre. Ainsi, disait Salomon, la sagesse sortie du sein de Dieu *est la délicate vapeur, la très pure émanation,* le vif rejaillissement, *l'éclat de la lumière éternelle* (*Sap.* VII, 25) ; ou, comme parle saint Paul, c'est *le rayon resplendissant de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance.* (*Hebr.* I, 3.) Dès que la lumière est, elle éclate ; si l'éclat et la splendeur du soleil ne sont pas éternelles, c'est que la lumière du soleil ne l'est pas non plus ; et par une contraire raison, si la lumière était éternelle, son éclat et sa splendeur le seraient aussi. Or, Dieu est une lumière où il n'y a point de ténèbres ; une lumière qui, n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même, et ne connaît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat, qui est son Fils, est éternel comme lui, et ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons, pour ainsi parler, tiennent au soleil ; son éclat ne se détache jamais : ainsi, sans se détacher de son Père, le Fils de Dieu en sort éternellement : et mettre Dieu sans son Fils, c'est mettre la lumière sans rayon et sans splendeur.

Mais passons à l'autre expression de saint Paul. *Le Fils de Dieu,* dit l'Apôtre, *est le caractère et l'empreinte de la substance de son Père.* (*Ibid.*) Lorsqu'un sceau est appliqué sur de la cire, cette cire, sans rien détacher du sceau qui s'imprime en elle, en tire la ressemblance tout entière, et se l'incorpore, en sorte qu'on ne peut plus l'en séparer. Regardez-la bien, aucun trait ne lui est échappé, et cependant tout est demeuré dans le sceau sous lequel elle a pris sa forme. Ainsi le Fils de Dieu a tout pris du Père sans rien lui ôter : il en est la parfaite image, *l'empreinte,* l'expression tout entière non de sa figure, car Dieu n'en a point ; mais, comme parle saint Paul, *de sa substance :* selon la force de l'original, on pourrait traduire, *de sa personne.* Il en porte tous les traits : c'est pourquoi il dit : *Qui me voit, voit mon Père* (*Joan.* XIV, 9), et ailleurs : *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en soi.* (*Joan.* V, 26.) *Comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, aussi le Fils donne la vie à qui il lui plaît,* (*Ibid.*, 21.) Et il n'exprime pas seulement son Père dans les effets de sa puissance ; il en exprime tous les traits, tous les caractères naturels et personnels ; en sorte que si on pouvait voir le Fils sans voir le Père, on le verrait tout entier dans son Fils.

Mais qui pourrait expliquer quels sont ces traits et ces caractères du Père éternel qui reluisent dans son Fils? Cela n'est pas de cette vie : et tout ce qu'on en peut dire, c'est que n'y ayant rien en Dieu d'accidentel, tous ces traits du Père que le Fils porte empreints dans sa personne sont de la substance ou de la personne du Père. Il est cette impression substantielle que le Père opère de tout ce qu'il est ; et c'est en opérant cette impression qu'il engendre son Fils.

Voici dans le Sage quelque chose de plus délicat. La sagesse, éternellement conçue dans le sein de Dieu, *est un miroir sans tache de sa majesté, et l'image de sa bonté.* (*Sap.* VII, 26.) C'est quelque chose de trop grossier pour le Fils de Dieu, que l'impression d'un cachet, ou que l'expression de la ressemblance dans une image qu'on taille avec un ciseau, ou qu'on fait avec des couleurs. La nature a quelque chose de plus

dricat : et voici, dans de claires eaux et dans un miroir, un nouveau secret pour peindre et faire une image. Il n'y a qu'à présenter un objet, aussitôt il se peint lui-même, et cet admirable tableau ne dégénère par aucun endroit de l'original : c'est en quelque sorte l'original même. Cependant rien ne dépérit ni à l'original, ni à la glace polie où il s'est lui-même imprimé tout entier. Pour achever ce portrait, on n'a pas besoin du secours du temps, ni d'une ébauche imparfaite ; un même instant le commence et l'achève, et le dessin comme le fini n'est qu'un seul trait.

IVe ÉLÉVATION.

Image plus épurée dans la créature raisonnable.

Tout cela est mort : le soleil, son rayon, sa chaleur ; un cachet, son expression ; une image ou taillée ou peinte ; un miroir et les ressemblances que les objets y produisent, sont choses mortes. Dieu a fait une image plus vive de son éternelle et pure génération ; et, afin qu'elle nous fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite.

Il l'a faite, lorsqu'il a dit : *Faisons l'homme.* (*Gen.* I, 26.) Il voulut alors faire quelque chose où fût déclarée l'opération de son Fils, d'un autre lui-même, puisqu'il dit : *Faisons.* Il voulut faire quelque chose qui fût vivant comme lui, intelligent comme lui : autrement, on ne saurait ce que voudrait dire : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance. A notre image*, dans le fond de sa nature ; *à notre ressemblance*, par la conformité de ses opérations avec la nôtre ; éternelle et indivisible.

C'est par l'effet de cette parole, *Faisons l'homme à notre image*, que l'homme pense ; et penser, c'est concevoir. Toute pensée est conception et expression de quelque chose : toute pensée est l'expression ; et par là une conception de celui qui pense, si celui qui pense pense à lui-même et s'entend lui-même : et c'en serait une conception et une expression parfaite, éternelle, substantielle, si celui qui pense était parfait, éternel, et s'il était par sa nature tout substance, sans rien avoir d'accidentel en lui-même, ni rien qui puisse être surajouté à sa pure et inaltérable substance.

Dieu donc qui pense substantiellement, parfaitement, éternellement, et qui ne pense ni ne peut penser qu'à lui-même, en pensant connaît quelque chose de substantiel, de parfait et d'éternel comme lui : c'est là son enfantement, son éternelle et parfaite génération. Car la nature divine ne connaît rien d'imparfait ; et en elle la conception ne peut être séparée de l'enfantement. C'est donc ainsi que Dieu est Père ; c'est ainsi qu'il donne la naissance à un Fils qui lui est égal : c'est là cette éternelle et parfaite fécondité, dont l'excellence nous a ravis, dès que, sous la conduite de la foi, nous avons osé y porter notre pensée. Concevoir et enfanter de cette sorte, c'est être la perfection et l'original : et concevoir et enfanter comme nous faisons à notre manière imparfaite, c'est être fait à l'image et ressemblance de Dieu.

Nous pouvons donc maintenant répondre à la question de Salomon : *Dites-nous son nom, et le nom de son Fils, si vous le savez.* (*Prov.* XXX, 4.) Nous le savons à présent qu'il nous l'a appris. Son nom est *le Verbe* (*Joan.* I, 1), la parole : non une parole étrangère et accidentelle, Dieu ne connaît rien de semblable ; mais une parole qui est en lui une personne subsistante, coopératrice, concréatrice *composant et arrangeant toutes choses avec lui* (*Prov.* VIII, 27, 30), comme dit le même Salomon : une personne qui n'a point commencé, puisque, dit saint Jean, *Au commencement elle était* (*Joan.* I, 1, 2) : une personne qui est un avec Dieu, puisque, dit le même saint Jean, *elle est Dieu*, et que Dieu essentiellement est un : une personne qui est pourtant distincte de Dieu, puisque, continue le même apôtre, elle est en Dieu, avec Dieu, *chez Dieu, apud Deum*, son Fils unique qui est dans son sein, *in sinu Patris* (*Ibid.*, 18), qu'il envoie au monde, qu'il fait paraître dans la chair comme le Fils unique de Dieu. Voilà son nom : c'est *le Verbe*, c'est la parole, la parole, dis-je, par laquelle un Dieu éternel et parfait se dit lui-même à lui-même tout ce qu'il est, et conçoit, et engendre, et enfante tout ce qu'il dit ; enfante par conséquent un parfait, un coéternel, un coessentiel et consubstantiel.

Ne trouvons point ce mystère indigne de Dieu, puisqu'il ne lui attribue rien qui ne soit parfait : ne trouvons point incroyable que Dieu ait révélé le mystère de son éternelle génération à ceux qu'il avait faits à sa ressemblance, en qui il avait imprimé une faible image de cette éternelle et parfaite production. Soyons attentifs à nous-mêmes, à notre conception, à notre pensée ; nous y trouverons une idée de cette immatérielle, incorporelle, pure, spirituelle génération que l'Evangile nous a révélée.

Sans cette révélation, qui oserait porter ses yeux sur cet admirable secret de Dieu ? Mais après la foi, nous osons non-seulement le contempler, mais encore en voir en nous une image : nous osons en quelque sorte transporter en Dieu cette conception de notre esprit, et, la dépouillant de toute altération, de tout changement, de toute imperfection, il ne nous reste que la pure, que la parfaite, l'incorporelle, l'intellectuelle naissance du Fils de Dieu : et dans son Père, une fécondité digne du premier Etre par sa plénitude, par son abondance, par l'infinité d'une nature parfaite et parfaitement communicative, non-seulement au dehors, où tout ce qu'elle produit dégénère jusqu'à l'infini, parce qu'au fond il vient du néant, et ne peut perdre la bassesse de cette origine ; mais encore en elle-même et au dedans, où tout ce qu'elle produit, étant produit de sa substance, et de toute sa substance, lui est nécessairement égal en tout.

Ve ÉLÉVATION.

Le Saint-Esprit. — La Trinité tout entière.

Dieu est donc fécond ; Dieu a un Fils. Mais où est ici le Saint-Esprit ? et où est la Trinité sainte et parfaite, que nous servons dès notre baptême ? Dieu n'aime-t-il pas ce Fils, et n'en est-il pas aimé ? Cet amour n'est ni imparfait, ni accidentel à Dieu ; l'amour de Dieu est substantiel comme sa pensée : et le Saint-Esprit qui sort du Père et du Fils, comme leur amour mutuel, est de même substance que l'un et l'autre, un troisième consubstantiel, et avec eux un seul et même Dieu.

Mais pourquoi donc n'est-il pas Fils, puisqu'il est par sa production de même nature ? Dieu ne l'a pas révélé. Il a bien dit que le Fils était *unique* (*Joan.* I, 18), car il est parfait, et tout ce qui est parfait est unique : ainsi le Fils de Dieu, Fils parfait d'un Père parfait, doit être unique ; et s'il pouvait y avoir deux fils, la génération du fils serait imparfaite. Tout ce donc qui viendra après ne sera plus fils et ne viendra point par génération, quoique de même nature. Que sera-ce donc que cette finale production de Dieu ? C'est une procession, sans nom particulier : Le Saint-Esprit *procède du Père* (*Joan.* XV, 26) ; le Saint-Esprit est l'esprit commun du Père et du Fils : *le Saint-Esprit prend du Fils* (*Joan.* XVI, 14) ; et *le Fils l'envoie* (*Ibid.*, 7) comme le Père. Taisez-vous, raisonnements humains : Dieu a voulu expliquer que la procession de son Verbe était une véritable et parfaite génération : ce que c'était que la procession de son Saint-Esprit, il n'a pas voulu le dire, ni qu'il y eût rien dans la nature qui représentât une action si substantielle et tout ensemble si singulière. C'est un secret réservé à la vision bienheureuse.

O Dieu Saint-Esprit ! vous n'êtes pas le Fils, puisque vous êtes l'amour éternel et subsistant du Père et du Fils ; qui supposez par conséquent le Fils engendré, et engendré comme Fils unique, à cause qu'il est parfait. Vous êtes parfait aussi, et unique en votre genre et en votre ordre : vous n'êtes pas étranger au Père et au Fils, puisque vous en êtes l'amour et l'union éternelle : vous procédez nécessairement de l'un et de l'autre, puisque vous êtes leur amour mutuel : qui vous voudrait séparer d'eux les séparerait eux-mêmes entre eux, et diviserait leur règne éternel.

Vous êtes égal au Père et au Fils, puisque nous sommes également consacrés *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* (*Matth.* XXVIII, 19) ; et que vous avez avec eux *un même temple qui est notre âme, notre corps* (*I Cor.* III, 16, 17 ; VI, 19), tout ce que nous sommes. Rien d'inégal, ni d'étranger au Père et au Fils, ne doit être nommé avec eux en égalité : je ne veux pas être baptisé et consacré au nom d'un conserviteur : je ne veux pas être le temple d'une créature : ce serait une idolâtrie de lui bâtir un temple, et à plus forte raison d'être et se croire soi-même son temple.

VIe ÉLÉVATION.

Trinité créée image de l'incréée, et comme elle incompréhensible

Revenons encore à nous-mêmes : nous sommes, nous entendons, nous voulons. D'abord, entendre et vouloir. Si c'est quelque chose, ce n'est pas absolument la même chose ; si ce n'était pas quelque chose, ce ne serait rien, et il n'y aurait ni entendre ni vouloir : mais si c'était absolument la même chose, on ne les distinguerait pas ; mais on les distingue, car on entend ce qu'on ne veut pas, ce qu'on n'aime pas, encore qu'on ne puisse aimer ni vouloir ce qu'on n'entend point. Dieu même entend et connaît ce qu'il n'aime pas, comme le péché : et nous, combien de choses entendons-nous que nous haïssons, et que nous ne voulons ni faire ni souffrir, parce que nous entendons qu'elles nous nuisent ? Nous entendons ce que c'est que se précipiter du haut d'une tour, et ce mouvement n'est pas moins bien entendu que les autres : mais cependant on ne le veut pas, à cause qu'il nous est nuisible.

Nous sommes donc quelque chose d'intelligent, quelque chose qui s'entend et s'aime soi-même, qui n'aime que ce qu'il entend ; mais qui peut connaître et entendre ce qu'il n'aime pas : toutefois en ne l'aimant pas, il sait et entend qu'il ne l'aime pas : et cela même il veut le savoir, et il ne veut pas l'aimer, parce qu'il sait ou qu'il croit qu'il lui est nuisible ; mais au contraire il veut ne l'aimer pas. Ainsi entendre et aimer sont choses distinctes ; mais tellement inséparables, qu'il n'y a point de connaissance sans quelque volonté. Et si l'homme semblable à l'ange connaissait tout ce qu'il est, sa connaissance serait égale à son être : et s'aimant à proportion de sa connaissance, son amour serait égal à l'un et à l'autre. Et si tout cela était bien réglé, tout cela ne ferait ensemble qu'un seul et même bonheur de la même âme, et, à vrai dire, la même âme heureuse : en ce que par la droiture de sa volonté, conforme à la vérité de sa connaissance, elle serait juste. Ainsi ces trois choses bien réglées, être, connaître et vouloir, font une seule âme heureuse et juste, qui ne pourrait ni être sans être connue, ni être connue sans être aimée ; ni distraire de soi-même une de ces choses, sans se perdre tout entière avec tout son bonheur. Car que serait-ce à une âme que d'être sans se connaître ; et que serait-ce de se connaître, sans s'aimer de la manière qu'il faut s'aimer pour être véritablement heureux ; c'est-à-dire sans s'aimer par rapport à Dieu, qui est tout le fondement de notre bonheur ?

Ainsi, à notre manière imparfaite et défectueuse, nous représentons un mystère incompréhensible. Une Trinité créée que Dieu fait dans nos âmes nous représente la Trinité incréée, que lui seul pouvait nous révéler ; et pour nous la faire mieux représenter, il a mêlé dans nos âmes, qui la repré-

seulement, quelque chose d'incompréhensible.

Nous avons vu qu'entendre et vouloir, connaître et aimer sont actes très-distingués : mais le sont-ils tellement, que ce soient choses entièrement et substantiellement différentes ? Cela ne peut être : la connaissance n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une certaine façon ; et la volonté n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une autre. Quand je change ou de pensée ou de volonté, ai-je cette volonté et cette pensée sans que ma substance y entre? Sans doute elle y entre : et tout cela, au fond, n'est autre chose que ma substance affectée, diversifiée, modifiée de différentes manières; mais dans son fond toujours la même. Car, en changeant de pensée, je ne change pas de substance; et ma substance demeure une pendant que mes pensées vont et viennent, et pendant que ma volonté va se distinguant de mon âme, d'où elle ne cesse de sortir : de même que ma connaissance va se distinguant de mon être, d'où elle sort pareillement : et pendant que tous les deux, je veux dire ma connaissance et ma volonté, se distinguent en tant de manières, et se portent successivement à tant de divers objets, ma substance est toujours la même dans son fond, quoiqu'elle entre tout entière dans toutes ces manières d'être si différentes.

Voilà déjà en moi un prodige inconcevable; mais ce prodige s'étend dans toute la nature. Le mouvement et le repos, choses si distinctes, ne sont dans le fond que la substance qui se meut et qui se repose; qui change à la vérité, mais non dans son fond, quand elle passe du mouvement au repos, et du repos au mouvement. Car ce qui se meut maintenant, c'est la même chose qui se reposera bientôt : et ce qui se repose en ce moment, est la même chose qui bientôt sera mise en mouvement. Et le mouvement droit et l'oblique, et le circulaire, sont des mouvements divers entre eux, mais qui n'ont qu'une seule et même substance, et cent circulations successives d'un même corps ne sont au fond que ce même corps agité en cercle. Et tout cela est distinct et un; un en substance, distinct en manières. Et ces manières, quoique différentes, n'ont toutes qu'un même sujet, un même fond, une seule et même substance.

Je ne sais qui se peut vanter d'entendre cela parfaitement; ni qui pourra se bien expliquer à soi-même ce que les manières d'être ajoutent à l'être; ni d'où vient leur distinction dans l'unité et identité qu'elles ont avec l'être même; ni comment elles sont des choses; ni comment elles n'en sont pas. Ce sont des choses; puisque si c'était un pur néant, on ne pourrait véritablement ni les assurer ni les nier; ce n'en sont point, puisqu'en elles-mêmes elles ne subsistent pas. Tout cela ne s'entend pas bien; tout cela est pourtant chose véritable : et tout cela nous est une preuve que, même dans les choses naturelles, l'unité est un principe de multiplicité en elle-même, et que l'unité et la multiplicité ne sont pas autant incompatibles qu'on le pense.

O Dieu ! devant qui je me considère moi-même, et me suis à moi-même une grande énigme! J'ai vu en moi ces trois choses, être, entendre, vouloir. Vous voulez que je sois toujours, puisque vous m'avez donné une âme immortelle, dont le bonheur ou le malheur sera éternel : et si vous vouliez, j'entendrais et voudrais toujours la même chose; car c'est ainsi que vous voulez que je sois toujours, quand vous me rendrez heureux par votre présence. Si je ne voulais et n'entendais éternellement que la même chose, comme je n'ai qu'un seul être, je n'aurais aussi qu'une seule connaissance et une seule volonté, ou, si l'on veut, un seul entendre et un seul vouloir. Cependant ma connaissance et mon amour, ou ma volonté, n'en seraient pas pour cela moins distingués entre eux, ni moins identifiés; c'est-à-dire n'en seraient pas moins un avec le fond de mon être, avec ma substance. Et mon amour ou ma volonté ne pourrait pas ne pas venir de ma connaissance : et mon amour serait toujours une chose que je produirais en moi-même, et je ne produirais pas moins ma connaissance : et toujours il y aurait en moi trois choses, l'être produisant la connaissance, la connaissance produite, et l'amour aussi produit par l'un et par l'autre. Et si j'étais une nature incapable de tout accident survenu à sa substance, et en qui il fallût que tout fût substantiel, ma connaissance et mon amour seraient quelque chose de substantiel et de subsistant : et je serais trois personnes subsistantes dans une seule substance; c'est-à-dire je serais Dieu. Mais comme il n'en n'est pas ainsi, je suis seulement fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et un crayon imparfait de cette unique substance qui est tout ensemble Père, Fils et Saint-Esprit : substance incompréhensible dans sa trine divinité, qui n'est au fond qu'une même chose, souveraine, immense, éternelle, parfaitement une en trois personnes distinctement subsistantes, égales, consubstantielles; à qui est dû un seul culte, une seule adoration, un seul amour; puisqu'on ne peut ni aimer le Père sans aimer son Fils, ni aimer le Fils sans aimer son Père, ni les aimer tous deux sans aimer leur union éternellement subsistante et leur amour mutuel. Et pour aider la foi qui m'attache à ce mystère incompréhensible, j'en vois en moi-même une ressemblance qui, tout imparfaite qu'elle est, ne laisse pas d'avoir quelque chose que je ne puis comprendre; et je me suis à moi-même un mystère impénétrable. Et pour m'ôter toute peine de perdre en Dieu toute ma compréhension, je commence par la perdre premièrement, non-seulement dans tous les ouvrages de la nature, mais encore dans moi-même plus que dans tout le reste.

VIIe ÉLÉVATION.

Fécondité des arts.

Je suis un peintre, un sculpteur, un ar-

chitecte; j'ai mon art, j'ai mon dessein ou mon idée; j'ai le choix et la préférence que je donne à cette idée par un amour particulier. J'ai mon art, j'ai mes règles, mes principes, que je réduis, autant que je puis, à un premier principe qui est un, et c'est par là que je suis fécond. Avec cette règle primitive et ce principe fécond qui fait mon art, j'enfante au dedans de moi un tableau, une statue, un édifice, qui dans sa simplicité est la forme, l'original, le modèle immatériel de ce que j'exécuterai sur la pierre, sur le marbre, sur le bois, sur une toile où j'arrangerai toutes mes couleurs. J'aime ce dessein, cette idée, ce fils de mon esprit fécond et de mon art inventif. Et tout cela ne fait de moi qu'un seul peintre, un seul sculpteur, un seul architecte; et tout cela se tient ensemble et inséparablement uni dans mon esprit; et tout cela dans le fond, c'est mon esprit même, et n'a point d'autre substance; et tout cela est égal et inséparable.

Lequel des trois que l'on ôte, tout s'en va. Le premier, qui est l'art, n'est pas plus parfait que le second, qui est l'idée, ni le troisième, qui est l'amour. L'art produit l'un et l'autre, et on suppose qu'il existe, quand il les produit. On ne peut dire ce qui est plus beau, ou de commencer ou de terminer, ou d'être produit ou de produire. L'art, qui est comme le père, n'est pas plus beau que l'idée, qui est le fils de l'esprit; et l'amour qui nous fait aimer cette belle production est aussi beau qu'elle : par leur relation mutuelle chacune a la beauté des trois. Et quand il faudra produire au dehors cette peinture ou cet édifice, l'art, et l'idée, et l'amour, y concourront également, et en unité parfaite; en sorte que ce bel ouvrage se ressentira également de l'art, de l'idée et de l'amour ou de la secrète complaisance qu'on aura pour elle.

Tout cela, quoique immatériel, est trop imparfait et trop grossier pour Dieu. Je n'ose lui en faire l'application : mais de là, aidé de la foi, je m'élève et je prends mon vol; et cette contemplation de ce que Dieu a mis dans mon âme quand il l'a créée à sa ressemblance, m'aide à faire mon premier effort.

VIIIᵉ ÉLÉVATION.

Sagesse essentielle, personnelle. — Engendrante et engendrée.

Dieu m'a possédée, dit la Sagesse (*Prov.* VIII, 22) : c'est-à-dire Dieu m'a engendrée, conformément à cette parole d'Eve, quand elle enfanta Caïn : *J'ai*, dit-elle, *possédé un homme par* la grâce de Dieu. (*Gen.* IV, 1.) Il m'a engendrée, *avant que de rien faire. Je suis ordonnée*, et garde mon rang, *de toute éternité* et de toute antiquité, *avant que la terre fût faite; les abîmes n'étaient pas encore, et j'étais déjà conçue. Dieu m'enfantait devant les collines* (*Prov.* VIII, 22, 23, 24, 25); c'est-à-dire devant tous les temps et de toute éternité, parce qu'il n'y a que l'éternité avant tous les temps. Mais Dieu n'a-t-il de sagesse que celle qu'il engendre? A Dieu ne plaise! car nous-mêmes nous ne pourrions pas produire en nous notre verbe, notre parole intérieure, s'il n'y avait en nous un fond de raison dont notre verbe est le fruit : à plus forte raison y a-t-il en Dieu une sagesse essentielle, qui, étant primitivement et originairement dans le Père, le rend fécond pour produire dans son sein cette sagesse qui est son Verbe et son Fils, sa parole, sa raison, son intelligence, son conseil; l'idée de ce divin ouvrier qui précède tous ses ouvrages; le bouillonnement, pour ainsi dire, ou la première effusion de son cœur; et la seule production qui les fait nommer vraiment Père avant tous les temps. *C'est de là* donc, dit saint Paul, *que vient toute paternité dans le ciel et dans la terre.* (*Ephes.* III, 15.) C'est de là que *nous est donné, à nous qui croyons au Fils unique, la puissance d'être enfants de Dieu* à son image, *en naissant non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu* (*Joan.* I, 12, 13), qui par sa volonté et par la grâce de son adoption, a daigné nous associer à son Fils unique.

IXᵉ ÉLÉVATION.

La béatitude de l'âme. — Image de celle de Dieu, heureux dans la trinité de ses personnes.

Quand Dieu m'a fait à son image et ressemblance, il m'a fait pour être heureux comme lui, autant qu'il peut convenir à une créature; et c'est pourquoi il me fait trouver en moi ces trois choses, moi-même qui suis fait pour être heureux, l'idée de mon bonheur, et l'amour ou le désir du même bonheur. Trois choses que je trouve inséparables en moi-même, puisque je ne suis jamais, sans être une chose qui est faite pour être heureuse, et par conséquent qui porte en soi-même, et l'idée de son bonheur, et le désir d'en jouir provenant nécessairement de cette idée.

Qu'on me demande laquelle de ces trois choses je voudrais perdre plutôt que l'autre, je ne saurai que répondre. Car, premièrement, je ne veux point perdre mon être : je veux, pour ainsi parler, encore moins perdre mon bonheur, puisque sans bonheur il vaudrait mieux pour moi que je ne fusse pas, conformément à cette parole du Sauveur sur son malheureux disciple : *Il vaudrait mieux à cet homme de n'avoir jamais été.* (*Matth.* XXVI, 24.) Je ne veux donc non plus perdre mon bonheur que mon être, ni non plus perdre l'idée et l'amour de mon bonheur que mon bonheur, puisqu'il n'y a point de bonheur sans cette idée et cet amour.

S'il y a quelque chose en moi qui ait toujours été avec moi-même, c'est cette idée et cet amour de mon bonheur; car je ne puis jamais avoir été sans fuir ce qui me nuisait, et désirer ce qui m'était convenable; ce qui ne peut provenir que du désir d'être heureux, et de la crainte de ne l'être pas. Ce sentiment commence à paraître dès l'enfance; et comme on l'apporte en venant

au monde, on doit l'avoir eu, quoique plus obscurément et plus sourdement, jusque dans le sein de la mère.

Voilà donc une idée qui naît en nous avec nous, et un sentiment qui nous vient avec cette idée; et tout cela est en nous avant tout raisonnement et toute réflexion.

Quand la raison commence à poindre, elle ne fait autre chose que de chercher les moyens, bons ou mauvais, de nous rendre heureux : ce qui montre que cette idée et cet amour du bonheur est dans le fond de notre raison.

D'une certaine façon, cette idée qui nous fait connaître notre bonheur, et ce sentiment qui nous le fait aimer, font de tout temps notre seule idée et notre seul sentiment. Pour le sentiment, il est clair, puisque tous nos autres sentiments se rapportent à celui-là : et pour l'idée du bonheur, il n'est pas moins clair que c'en est une suite, puisque ce n'est que pour remplir celle-là que nous nous rendons attentifs à toutes les autres. Supposons donc que Dieu, qui nous donne tout et peut aussi nous ôter ce qui lui plaît, nous ôte tout excepté notre être, et l'idée de notre bonheur, et le désir qui nous presse de le rechercher, nous serons quelque chose de fort simple; mais dans notre simplicité nous aurons trois choses qui ne diviseront point notre unité simple, mais plutôt qui concourront toutes trois à sa perfection.

Alors serons-nous heureux? Hélas! point du tout. Nous désirerons seulement de l'être, et par conséquent nous ne le serons pas, puisque le bonheur ne peut consister avec le besoin, dont le désir est la preuve.

Que faut-il donc ajouter à tout cela pour nous rendre heureux? il faut ajouter à l'idée confuse que j'ai du bonheur la connaissance distincte de l'objet où il consiste, et en même temps changer le désir confus du bonheur en la possession actuelle de ce qui le fait.

Mais où peut consister mon bonheur que dans la chose la plus parfaite que je connaîtrai, si je la puis posséder? Ce que je connais le plus parfait, c'est Dieu sans doute, puisque même je ne puis trouver en moi-même d'autre idée de perfection que celle de Dieu. Il reste à savoir si je puis le posséder. Mais qu'est-ce que le posséder, si ce n'est le connaître? Se possède-t-il autrement lui-même qu'en connaissant sa perfection? Je suis donc capable de le posséder, puisque je suis capable de le connaître, pourvu qu'en le connaissant je me porte aussi à l'aimer : puisque le connaître sans l'aimer, c'est le méconnaître en effet.

Après cette heureuse addition qui s'est faite à la connaissance et à l'idée que j'avais de mon bonheur, serais-je heureux? Point du tout. Mais quoi? Je connais et j'aime Dieu, et cela même, avons-nous dit, c'est le posséder, et c'est posséder ce que je connais de meilleur; et nous avons dit que cela est être heureux : je le suis donc? Cependant si j'étais heureux, je n'aurais rien à désirer : puis-je dire que je n'ai rien à désirer? Loin de moi cet aveuglement! je ne suis donc pas heureux.

Il faut donc encore chercher en moi-même ce qui me manque. Je connais Dieu, je l'avoue, mais très-imparfaitement : ce qui fait que mon amour pour lui est trop faible; et de là aussi me vient la faiblesse de désirer tant de choses bonnes ou mauvaises. J'ai donc à désirer de connaître Dieu plus parfaitement que je ne fais : *De le connaître*, comme dit saint Paul, *ainsi que j'en suis connu* (*I Cor.* XIII, 12); de le connaître à nu, *à découvert;* en un mot de le voir *face à face* (*II Cor.* III, 18), sans ombre, sans voile, sans obscurité. Que Dieu m'ajoute cela, qu'il me dise comme à Moïse : *Je te montrerai tout bien* (*Exod.* XXXIII, 19); alors je dirai avec saint Philippe : *Maître, cela nous suffit.* (*Joan.* XIV, 8.) Mais cela n'est pas de cette vie. Quand ce bonheur nous arrivera, nous n'aurons rien à désirer pour la connaissance : mais pour l'amour, que sera-ce? Quand nous verrons Dieu face à face, pourrons-nous faire quelque chose de plus que l'aimer? Non sans doute : et saint Paul a dit que *l'amour* demeure éternellement *sans jamais se perdre.* (*I Cor.* XIII, 8.) Qu'aura donc de plus notre amour dans cette éternelle et bienheureuse occupation, sinon qu'il sera parfait, venant d'une parfaite connaissance? Et il ne pourra plus changer comme il peut changer en cette vie : et il absorbera toutes nos volontés dans une seule, qui sera celle d'aimer Dieu : *Il n'y aura plus de gémissement, et nos larmes seront essuyées pour jamais* (*Apoc.* XXI, 4), et nos désirs s'en iront avec nos besoins. Alors donc nous serons réduits à la parfaite unité et simplicité. Mais dans cette simplicité nous porterons la parfaite image de la Trinité, puisque Dieu uni au fond de notre être, et se manifestant lui-même, produira en nous la vision bienheureuse qui sera en un sens Dieu même, lui seul en étant l'objet comme la cause : et par cette vision bienheureuse il produira un éternel et insatiable amour, qui ne sera encore autre chose en un certain sens que Dieu même, vu et possédé : et *Dieu sera tout en tous* (*I Cor.* XV, 28), et il sera tout en nous-mêmes, un seul Dieu uni à notre fonds, se produisant en nous par la vision, et se consommant en un avec nous par un éternel et parfait amour.

Alors s'accomplira notre parfaite unité en nous-mêmes, et avec tout ce qui possédera Dieu avec nous : et ce qui nous fera tout parfaitement un, c'est que nous serons, et nous verrons, et nous aimerons; et tout cela sera en nous tous une seule et même vie. Et alors s'accomplira ce que dit le Sauveur : *Comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, ainsi* ils seront *un en nous* (*Joan.* XVII, 21) : un en eux-mêmes, et un avec tous les membres du corps de l'Église qu'ils composent.

Formons donc en nous la Trinité sainte

unis à Dieu, connaissant Dieu, aimant Dieu. Et comme notre connaissance, qui à présent est imparfaite et obscure, s'en ira, et que l'amour est en nous la seule chose qui ne s'en ira jamais et ne se perdra point; aimons, aimons, aimons : faisons sans fin ce que nous ferons sans fin; faisons sans fin, dans le temps, ce que nous ferons sans fin dans l'éternité. Oh! que le temps est incommode! Que de besoins accablants le temps nous apporte! Qui pourrait souffrir les distractions, les interruptions, les tristes nécessités du sommeil, de la nourriture, des autres besoins? Mais celles des tentations, des mauvais désirs, qui n'en sera honteux autant qu'affligé? *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?* (*Rom.* VII, 24.) O Dieu! que le temps est long, qu'il est pesant, qu'il est assommant! O Dieu éternel! tirez-moi du temps, fixez-moi dans votre éternité! En attendant, faites-moi prier sans cesse, et passer les jours et les nuits dans la contemplation de votre loi, de vos vérités, de vous-même, qui êtes toute vérité et tout bien. *Amen, amen.*

TROISIÈME SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA CRÉATION DE L'UNIVERS.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Dieu n'en est pas plus grand, ni plus heureux pour avoir créé l'univers

Recueilli en moi-même, ne voyant en moi que péché, imperfection et néant, je vois en même temps au-dessus de moi une nature heureuse et parfaite : et je lui dis en moi-même avec le Psalmiste : *Vous êtes mon Dieu; vous n'avez pas besoin de mes biens* (*Psal.* XV, 2) : vous n'avez besoin d'aucuns biens. *Que me sert*, dites-vous par votre prophète, *la multitude de vos victimes?* (*Isa.* I, 11.) Tout est à moi : mais je n'ai pas besoin de tout ce qui est à moi; il me suffit d'être, et je trouve en moi toutes choses. Je n'ai pas besoin de vos louanges : les louanges que vous me donnez vous rendent heureux, mais ne me le rendent pas, et je n'en ai pas besoin. Mes *œuvres me louent.* (*Psal.* XVIII, 2.) Mais encore n'ai-je pas besoin de la louange que me donnent mes œuvres : tout me loue imparfaitement, et nulle louange n'est digne de moi, que celle que je me donne moi-même en jouissant de moi-même et de ma perfection.

Je suis celui qui suis. (*Exod.* III, 14.) C'est assez que je sois; tout le reste m'est inutile. Oui, Seigneur, tout le reste vous est inutile, et ne peut faire aucune partie de votre grandeur : vous n'êtes pas plus grand avec tout le monde, avec mille millions de mondes, que vous l'êtes seul. Quand vous avez fait le monde, c'est par bonté et non par besoin. Il vous convient de pouvoir créer tout ce qui vous plaît : car il est de la perfection de votre être, et de l'efficace de votre volonté; non-seulement que vous soyez, mais que tout ce que vous voulez soit : qu'il soit dès que vous le voulez, autant que vous le voulez, quand vous le voulez. Et quand vous le voulez, vous ne commencez pas à le vouloir : de toute éternité vous voulez ce que vous voulez, sans jamais changer : rien ne commence en vous, et tout commence hors de vous par votre ordre éternel. Vous manque-t-il quelque chose, parce que vous ne faites pas tant de choses que vous pouvez faire? Tout cet univers que vous avez fait n'est qu'une petite partie de ce que vous pouviez faire, et après tout n'est rien devant vous. Si vous n'aviez rien fait, l'être manquerait aux choses que vous n'auriez pas voulu faire : mais rien ne vous manquerait, parce qu'indépendamment de toutes choses, vous êtes celui qui est, et qui est tout ce qu'il faut être pour être heureux et parfait.

O Père éternellement et indépendamment de toute autre chose! votre Fils et votre Esprit-Saint avec vous : vous n'avez pas besoin de société, en voilà une en vous-même éternelle et inséparable de vous. Content de cette infinie et éternelle communication de votre parfaite et bienheureuse essence, à ces deux personnes qui vous sont égales, qui ne sont point votre ouvrage, mais vos coopérateurs, ou pour mieux dire, avec vous un seul et même créateur de tous vos ouvrages; qui sont comme vous, non par votre commandement, ou par un effet de votre toute-puissance, mais par la seule perfection et plénitude votre être : toute autre communication est incapable de rien ajouter à votre grandeur, à votre perfection, à votre félicité.

II° ÉLÉVATION.

Avant la création, rien n'était que Dieu.

Puisque j'ai commencé, je continuerai de parler à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et cendre. (*Gen.* XVIII, 27.) Et de quoi vous parlerai-je, Seigneur? Par où puis-je mieux commencer à vous parler que par où vous avez vous-même commencé à parler aux hommes? J'ouvre votre Ecriture, et j'y trouve d'abord ces paroles : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre.* (*Gen.* I, 1.) Je ne trouve point que Dieu, qui a créé toutes choses, ait eu besoin, comme un ouvrier vulgaire, de trouver une matière préparée sur laquelle il travaillât, et de laquelle il fît son ouvrage. Mais, n'ayant besoin pour agir que de lui-même et de sa

propre puissance, il a fait tout son ouvrage. Il n'est point un simple faiseur de formes et de figures dans une matière préexistante; il a fait et la matière et la forme, c'est-à-dire son ouvrage dans son tout. Autrement son ouvrage ne lui doit pas tout, et dans son fond il est indépendamment de son ouvrier. Mais il n'en est pas ainsi d'un ouvrier aussi parfait que Dieu. Lui qui est la forme des formes et l'acte des actes, il a fait tout ce qui est selon ce qu'il est, et autant qu'il est; c'est-à-dire que, comme il a fait la forme, il a fait aussi ce qui était capable d'être formé, parce que cela même c'est quelque chose qui, ne pouvant avoir de soi-même d'être formé, ne peut non plus avoir de soi-même d'être formable.

C'est pourquoi je lis ainsi dans votre Ecriture toujours véritable : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre. Et la terre était inutile*, informe, *vide*, invisible, confuse : *et les ténèbres couvraient la face de l'abîme*, qui était la mer. *Et l'esprit de Dieu*, le Saint-Esprit en figure, selon la première signification de la lettre, un vent, un air que Dieu agitait, *était porté sur les eaux* (*Gen.* I, 2), ou posait sur elles. Voilà cette matière confuse, sans ordre, sans arrangement, sans forme distincte. Voilà ce chaos, cette confusion, dont la tradition s'est conservée dans le genre humain, et se voit encore dans les poëtes les plus anciens. Car c'est ce que veulent dire ces ténèbres, cet abîme immense dont la terre était couverte, ce mélange confus de toutes choses, cette informité, si l'on peut parler de cette sorte, de la terre vide et stérile. Mais en même temps tout cela n'est pas sans commencement, tout cela est créé de Dieu : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre.* Cet *esprit*, cet air ténébreux qui, *se portait sur les eaux*, venait *de Dieu*, et n'était fait ni agité que de sa main : en un mot, toute cette masse, quoique informe, était néanmoins sa créature ; le commencement et l'ébauche, mais toujours de la même main, de son grand ouvrage.

O Dieu ! quelle a été l'ignorance des sages du monde, qu'on a appelés philosophes, d'avoir cru que vous, parfait architecte et absolu formateur de tout ce qui est, vous aviez trouvé sous vos mains une matière qui vous était coéternelle, informe néanmoins et qui attendait de vous sa perfection ? Aveugles ! qui n'entendaient pas que d'être capable de forme, c'est déjà quelque forme ; c'est quelque perfection, que d'être capable de perfection : et si la matière avait d'elle-même ce commencement de perfection et de forme, elle en pourrait aussitôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement.

Aveugles, conducteurs d'aveugles, qui tombez dans le précipice, et y jetez ceux qui vous suivent ! (*Matth.* XV, 14) dites-moi, qui a assujetti à Dieu ce qu'il n'a pas fait, ce qui est de soi aussi bien que Dieu, ce qui est indépendamment de Dieu même? Par où a-t-il trouvé prise sur ce qui lui est étranger et indépendant de sa puissance : et par quel art ou par quel pouvoir se l'est-il soumis ? Comment s'y prendra-t-il pour le mouvoir ? Ou, s'il se meut de lui-même, quoique encore confusément et irrégulièrement, comme on veut se l'imaginer dans ce chaos, comment donnera la règle à ces mouvements, celui qui ne donne pas la force mouvante ? Cette nature indomptable échapperait à ses mains ; et ne s'y prêtant jamais tout entière, elle ne pourrait être formée tout entière selon l'art et la puissance de son ouvrier. Mais qu'est-ce après tout que cette matière si parfaite, qu'elle ait d'elle-même ce fond de son être ; et si imparfaite, qu'elle attende sa perfection d'un autre ? Son ornement et sa perfection ne sera que son accident, puisqu'elle est éternellement informe. Dieu aura fait l'accident, et n'aura pas fait la substance ? Dieu aura fait l'arrangement des lettres qui composent les mots, et n'aura pas fait dans les lettres la capacité d'être arrangées? O chaos et confusion dans les esprits, plus encore que dans cette matière et ces mouvements qu'on imagine éternellement irréguliers et confus ! Ce chaos, cette erreur, cet aveuglement était pourtant dans tous les esprits, et il n'a été dissipé que par ces paroles : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre :* et par celles-ci : *Dieu a vu toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes* (*Gen.* I, 1, 31) : parce que lui seul en avait fait toute la bonté : toute la bonté, encore un coup, et non-seulement la perfection et la fin, mais encore le commencement.

IIIᵉ ÉLÉVATION.

Dieu n'a eu besoin de trouver ni un lieu pour placer le monde, ni un temps pour y assigner le commencement de toutes choses.

Faible et imbécile que je suis, qui ne vois que des artisans mortels, dont les ouvrages sont soumis au temps, et qui désignent par certains moments le commencement et la fin de leur travail, qui aussi ont besoin d'être en quelque lieu pour agir, et de trouver une place pour y fabriquer et poser leur ouvrage ! Je veux imaginer la même chose, ou quelque chose de semblable, dans ce tout-puissant ouvrier qui a fait le ciel et la terre : sans songer, que, s'il a tout fait, il a fait le temps et le lieu ; et que ces deux choses, que tout autre ouvrier que lui doit trouver faites, font elles-mêmes partie de son ouvrage.

Cependant je veux m'imaginer il y a six ou sept mille ans, et avant que le monde fût, comme une succession infinie de révolutions et de moments entre-suivis, dont le Créateur en ait choisi un pour y fixer le commencement du monde : et je ne veux pas comprendre que Dieu, qui fait tout, ne trouve rien de fait dans son ouvrage, avant qu'il agisse : qu'ainsi avant le commencement du monde il n'y avait rien du tout que Dieu seul : et que dans le rien il n'y a ni succession, ni durée, ni rien qui soit, ni rien qui demeure, ni rien qui passe ; parce que le

rien est toujours rien, et qu'il n'y a rien hors de Dieu que ce que Dieu fait.

Elevez donc, Seigneur, ma pensée au-dessus de toute image des sens et de la coutume, pour me faire entendre dans votre éternelle vérité, que vous, qui êtes celui qui est, êtes toujours le même sans succession ni changement, et que vous faites le changement et la succession partout où elle est. Vous faites par conséquent tous les mouvements et toutes les circulations dont le temps peut être la mesure. Vous voyez dans votre éternelle intelligence toutes les circulations différentes que vous pouvez faire; et les nommant, pour ainsi dire, toutes par leur nom, vous avez choisi celles qu'il vous a plu, pour les faire aller les unes après les autres. Ainsi la première révolution que vous avez faite du cours du soleil, a été la première année; et le premier mouvement que vous avez fait dans la matière, a été le premier jour. Le temps a commencé selon ce qu'il vous a plu; et vous en avez fait le commencement tel qu'il vous a plu; comme vous en avez fait la suite et la succession, que vous ne cessez de développer du centre immuable de votre éternité.

Vous avez fait le lieu de la même sorte que vous avez fait le temps. Pour vous, ô Dieu de gloire et de majesté! vous n'avez besoin d'aucun lieu: vous habitez en vous-même tout entier. Sans autre étendue que celle de vos connaissances, vous savez tout; ou celle de votre puissance, vous pouvez tout; ou celle de votre être, de toute éternité vous êtes tout. Vous êtes tout ce qui est nécessairement; et ce qui peut ne pas être, et qui n'est pas éternellement comme vous, n'ajoute rien à la perfection et à la plénitude de l'être, que vous possédez seul. Qu'ajouterait à votre grandeur, quelque espèce d'étendue locale que ce soit? Rien du tout. Vous êtes dans vos ouvrages par votre vertu, qui les forme et qui les soutient; et votre vertu c'est vous-même, c'est votre substance. Quand vous cesseriez d'agir, vous n'en seriez pas moins tout ce que vous êtes, sans avoir besoin ni de vous entendre, ni d'être dans vos créatures, ni dans quelque lieu ou espace que ce soit. Car le lieu ou l'espace est une étendue; et un espace est une étendue, des proportions, des distances, des égalités, ne sont pas un rien; et si on veut que vous trouviez toutes faites ces distances, ces étendues, ces proportions, sans les avoir faites vous-même, on retombe dans l'erreur de ceux qui mettent quelque chose hors de vous qui vous soit nécessairement coéternel, et ne soit pas votre ouvrage.

O Dieu! dissipez ces fausses idées de l'esprit de vos serviteurs. Faites-leur entendre que sans avoir besoin d'être nulle part, ou de vous faire une demeure, vous vous étiez tout à vous-même; et que, lorsqu'il vous a plu, sans aucune nécessité, de faire le monde, vous avez fait avec le monde, et le temps et le lieu, toute étendue, toute succession, toute distance; et enfin que de toute éternité, et avant le commencement, il n'y avait rien du tout que vous seul; vous seul, encore une fois, vous seul n'ayant besoin que de vous-même. Tout le reste n'était pas; il n'y avait ni temps, ni lieu, puisque le temps et le lieu sont quelque chose; il n'y avait qu'une pure possibilité de la créature que vous vouliez faire, et cette possibilité ne subsistait que dans votre toute-puissance.

Vous êtes donc éternellement: et parce que vous êtes parfait, vous pouvez tout ce que vous voulez; et parce que vous pouvez tout ce que vous voulez, tout vous est possible; et il n'est possible radicalement et originairement, que parce que vous le pouvez.

Je vous adore, ô celui qui pouvez tout! et je me soumets à votre toute-puissance, pour ne vouloir éternellement que ce que vous voulez de moi, et ne me réserver de puissance que pour l'accomplir.

IVe ÉLÉVATION.

Efficace et liberté du commandement divin.

Dieu dit: Que la lumière soit; et la lumière fut. (*Gen.* I, 3.) Le roi dit: Qu'on marche, et l'armée marche; qu'on fasse telle évolution, et elle se fait; toute une armée se remue au seul commandement d'un prince, c'est-à-dire à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est, parmi les choses humaines, l'image la plus excellente de la puissance de Dieu; mais au fond que cette image est défectueuse! Dieu n'a point de lèvres à remuer; Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour en tirer quelque son; Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même; et tout ce qu'il veut éternellement s'accomplit comme il l'a voulu, et au temps qu'il a marqué.

Il dit donc: *Que la lumière soit; et elle fut; qu'il y ait un firmament, et il y en eut un; que les eaux s'assemblent, et elles furent assemblées; qu'il s'allume deux grandes luminaires, et ils s'allumèrent; qu'il sorte des animaux, et il en sortit* (*Gen.* I, 3, 6, 9, 14, 20, 24): et ainsi du reste: *Il a dit, et les choses ont été faites; il a commandé, et elles ont été créées.* (*Psal.* XXXII, 9.) *Rien ne résiste à sa voix* (*Judith.* XVI, 17): et l'ombre ne suit pas plus vite le corps, que tout suit au commandement du Tout-Puissant.

Mais les corps jettent leur ombre nécessairement, le soleil envoie de même ses rayons; les eaux bouillonnent d'une source comme d'elles-mêmes, sans que la source les puisse retenir; la chaleur, pour ainsi parler, force le feu à la produire; car tout cela est soumis à une loi et à une cause qui les domine. Mais vous, ô loi suprême, ô cause des causes! supérieur à vos ouvrages, maître de votre action, vous n'agissez hors de vous qu'autant qu'il vous plaît. Tout est également rien devant vos yeux: vous ne devez rien à personne; vous n'avez besoin de personne; vous ne produisez nécessairement que ce qui vous est égal; vous produisez tout le reste par pure bonté, par un

commandement libre; non de cette liberté changeante et irrésolue qui est le partage de vos créatures, mais par une éternelle supériorité que vous exercez sur les ouvrages, qui ne vous font ni plus grand ni plus heureux; et dont aucun, ni tous ensemble, n'ont droit à l'être que vous leur donnez.

Ainsi, mon Dieu, je vous dois tout. Je devrais moins à votre bonté, si vous me deviez quelque chose, si votre liberté était nécessaire. Je veux vous devoir tout; je veux être à vous de la manière la plus absolue et la plus entière; car c'est celle qui convient mieux à votre suprême perfection, à votre domination absolue. Je consacre à votre empire libre et souverain tout ce que vous m'avez donné de liberté.

Ve ÉLÉVATION.

Les six jours.

Le dessein de Dieu dans la création, et dans la description que son Saint-Esprit en a dictée à Moïse (*Gen.* I), est de se faire connaître d'abord comme le tout-puissant et très-libre Créateur de toutes choses; qui, sans être astreint à une autre loi qu'à celle de sa volonté, avait tout fait sans besoin et sans contrainte, par sa seule et pure bonté. C'est donc pourquoi lui qui pouvait tout; qui pouvait, par un seul décret de sa volonté, créer et arranger toutes choses; et par un seul trait de sa main, pour ainsi parler, mettre l'ébauche et le fini dans son tableau, et tout ensemble le tracer, le dessiner et le parfaire; il a voulu néanmoins suspendre avec ordre l'efficace de son action, et faire en six jours ce qu'il pouvait faire en un instant.

Mais la création du ciel et de la terre, et de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de Moïse, a précédé les six jours qui ne commencent qu'à la création de la lumière. Dieu a voulu faire et marquer l'ébauche de son ouvrage, avant que d'en montrer la perfection; et après avoir fait d'abord comme le fond du monde, il en a voulu faire l'ornement avec six différents progrès, qu'il a voulu appeler six jours. Et il faisait ces six jours l'un après l'autre, comme il faisait toutes choses; pour faire voir qu'il donne aux choses l'être, la forme, la perfection, comme il lui plaît, autant qu'il lui plaît, avec une entière et parfaite liberté.

Ainsi, il a fait la lumière avant que de faire les grands luminaires où il a voulu la ramasser; et il a fait la distinction des jours, avant que d'avoir créé les astres dont il s'est servi pour les régler parfaitement; et le soir et le matin ont été distingués, avant que leur distinction et la division parfaite du jour et de la nuit fût bien marquée; et les arbres, et les arbustes, et les herbes ont germé sur la terre par ordre de Dieu, avant qu'il eût fait le soleil, qui devait être le père de toutes les plantes; et il a détaché exprès les effets d'avec leurs causes naturelles, pour montrer que naturellement tout ne tient qu'à lui seul, et ne dépend que de sa seule volonté. Et il ne se contente pas d'approuver tout son ouvrage, après l'avoir achevé, en disant *qu'il était très-beau* et *très-bon;* mais il distingue chaque ouvrage en particulier, en remarquant que chacun est beau et bon en soi-même; il nous montre donc que chaque chose *est bonne* en particulier, et que l'assemblage en est *très-bon.* (*Gen.* I, 31; *ibid.*, 4 et seq.) Car c'est ainsi qu'il distingue la beauté du tout d'avec celle des êtres particuliers; pour nous faire entendre que si toutes choses sont bonnes en elles-mêmes, elles reçoivent une beauté et bonté nouvelle, par leur ordre, par leur assemblage, par leur parfait assortiment et ajustement les unes avec les autres, et par le secours admirable qu'elles s'entre-donnent.

Ainsi la création de l'univers, comme Dieu l'a voulu faire, et comme il en a inspiré le récit à Moïse, le plus excellent et le premier de ses prophètes, nous donne les vraies idées de sa puissance, et nous fait voir que, s'il a astreint la nature à certaines lois, il ne s'y astreint lui-même qu'autant qu'il lui plaît, se réservant le pouvoir suprême de détacher les effets qu'il voudra, des causes qu'il leur a données dans l'ordre commun; et de produire ces ouvrages extraordinaires que nous appelons miracles, selon qu'il plaira à sa sagesse éternelle de les dispenser.

VIe ÉLÉVATION.

Actes de foi et d'amour sur toutes ces choses.

Vous êtes tout-puissant, ô Dieu de gloire! J'adore votre immense et volontaire libéralité. Je passe tous les siècles, et toutes les évolutions et révolutions de la nature: je vous regarde comme vous étiez avant tout commencement et de toute éternité, c'est-à-dire que je vous regarde comme vous êtes: car vous êtes ce que vous étiez; la créature a changé; mais vous, Seigneur vous êtes toujours ce que vous êtes. Je laisse donc toute créature, et je vous regarde comme étant seul avant tous les siècles. O la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde! Que la terre était pauvre sous les eaux, et qu'elle était vide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits et de vertus différentes; avant la naissance des forêts; avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes et de fleurs; et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux! Que la mer était pauvre dans la vaste amplitude de son sein, avant qu'elle eût été faite la retraite de tant de poissons! Et qu'y avait-il de moins animé et de plus vide que l'air, avant que vous y eussiez répandu tant de volatiles? Mais combien le ciel même était-il pauvre, avant que vous l'eussiez semé d'étoiles, et que vous y eussiez allumé le soleil pour présider au jour, et la lune pour présider à la nuit! Que toute la masse de l'univers était informe, et que le chaos en était affreux et pauvre, lors-

que la lumière lui manquait ! Avant tout cela, que le néant était pauvre, puisque ce n'était qu'un pur néant ! Mais vous, Seigneur ! qui étiez, et qui portiez tout en votre toute-puissance : *Vous* n'avez fait qu'*ouvrir votre main, et vous avez rempli de bénédictions* (*Psal.* CXLIV, 16) le ciel et la terre.

O Dieu ! que mon âme est pauvre ! C'est un vrai néant d'où vous tirez peu à peu le bien que vous voulez y répandre ; ce n'est qu'un chaos, avant que vous ayez commencé à en débrouiller toutes les pensées. Quand vous commencez par la foi à y faire poindre la lumière, qu'elle est encore imparfaite, jusqu'à ce que vous l'ayez formée par la charité, et que vous, qui êtes le vrai soleil de justice, aussi ardent que lumineux, vous m'ayez embrasé de votre amour ! O Dieu ! soyez loué à jamais par vos propres œuvres. Ce n'est pas assez de m'avoir illuminé une fois; sans votre secours je retombe dans mes premières ténèbres. Car le soleil même est toujours nécessaire à l'air qu'il éclaire, afin qu'il demeure éclairé : combien plus ai-je besoin que vous ne cessiez de m'illuminer, et que vous disiez toujours : *Que la lumière soit faite.*

VIIe ÉLÉVATION.

L'ordre des ouvrages de Dieu.

Dieu a fait le fond de son ouvrage, Dieu l'a orné, Dieu y a mis la dernière main ; Dieu s'est reposé.

Quand il a fait le fond de son ouvrage, c'est-à-dire en confusion le ciel et la terre, l'air et les eaux, il n'est point dit qu'il ait parlé. Quand il a commencé à orner le monde, et à mettre l'ordre, la distinction et la beauté dans son ouvrage, c'est alors qu'il a fait paraître sa parole. Dieu a dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* (*Gen.* I, 3.) Et ainsi du reste.

La parole de Dieu, c'est sa sagesse ; et la sagesse commence à paraître avec l'ordre, la distinction et la beauté : la création du fond appartenait plutôt à la puissance.

Et cette sagesse, par où devait-elle commencer, si ce n'était par la lumière, qui, de toutes les natures corporelles, est la première qui porte son impression ? La sagesse est la lumière des esprits ; l'ignorance est comparée aux ténèbres. Sans la lumière tout est difforme, tout est confus; c'est elle qui la première embellit et distingue les objets par l'éclat qu'elle y répand, et dont, pour ainsi dire, elle les peint et les dore. Paraissez donc, lumière, la plus belle des créatures matérielles, et celle qui embellissez toutes les autres, et faites voir que votre auteur est toute lumière en lui-même ; que *la lumière est le vêtement dont il se pare.* « *Amictus lumine sicut vestimento* (*Psal.* CIII, 2) ; » que *la lumière qu'il habite est inaccessible* (*I Tim.* VI, 16) en elle-même, mais qu'elle s'étend, quand il lui plaît, sur les natures intelligentes, et se tempère pour s'accommoder à de faibles yeux : qu'il est beau et embellissant; qu'il est éclatant et éblouissant; lumineux, et par sa lumière obscur et impénétrable, connu et inconnu tout ensemble. Paraissez encore une fois, belle lumière, et faites voir que la lumière de l'intelligence prévient et dirige tous les ouvrages de Dieu. Lumière éternelle, je vous adore, j'ouvre à vos rayons mes yeux aveugles; je les ouvre et les baisse tout ensemble, n'osant ni éloigner mes regards de vous, de peur de tomber dans l'erreur et dans les ténèbres, ni aussi les arrêter trop sur cet éclat infini, de peur que, *scrutateur* téméraire *de la majesté*, je ne sois *ébloui par la gloire.* (*Prov.* XXV, 27.)

C'est à la faveur de votre lumière que je vois naître la lumière dans le monde; et que, suivant vos ouvrages, j'en vois croître peu à peu la perfection, jusqu'à ce que vous y mettiez une fin heureuse et digne de vous en créant l'homme, le spectateur et l'admirateur de tous vos ouvrages, et le seul qui peut profiter de tant de merveilles. Après cela que vous restait-il que le repos, pour montrer que votre ouvrage était parfait et qu'il n'y avait plus rien à y ajouter.

Béni, soyez-vous, ô Seigneur ! dans le premier jour de lumière, où parut la création de la lumière, et tout ensemble le symbole du jour que vous deviez sanctifier dans le Nouveau Testament, qui est le dimanche, où reluit tout ensemble, et la lumière corporelle dans cette parole : *Que la lumière soit faite* (*Gen.* I, 3), et la lumière spirituelle dans la résurrection du Sauveur, et dans la descente du Saint-Esprit, qui a commencé à faire naître dans le monde la lumière de la prédication apostolique.

Que ce soit donc là notre premier jour; que ce jour nous comble de joie; que ce soit pour nous un jour d'allégresse et de sanctification, où nous dirons avec David : *C'est ici le jour que le Seigneur a fait ; réjouissons-nous, et tressaillons d'aise en ce jour.* (*Psal.* CXVII, 24.) C'est le jour de la Trinité adorable : le Père y paraît par la création de la lumière; le Fils par sa résurrection, et le Saint-Esprit par sa descente sur ses apôtres. O saint jour ! ô jour heureux ! puisses-tu être toujours le vrai dimanche, le vrai jour du Seigneur, par notre fidèle observance, comme tu l'es par la sainteté de ton institution.

Voilà quel est notre premier jour. Mais n'oublions pas le sixième, où l'homme a été créé. Ne nous réjouirons-nous pas en ce jour de notre création ? Elle nous est devenue bientôt malheureuse : et peut-être a-ce été celui de notre chute; du moins est-il bien certain que celui de notre chute l'a suivi de près. Mais admirons le mystère : le jour où le premier homme, le premier Adam a été créé, est le même où le nouvel homme, le nouvel Adam est mort sur la croix. C'est donc pour l'Eglise un jour de jeûne et de deuil dans toutes les générations suivantes : jour qui est suivi du triste repos de Jésus-Christ dans le sépulcre, et qui pourtant est plein de conso-

lation par l'espérance de la résurrection future.

O homme, vois dans ce sixième jour ta perte heureusement réparée par la mort de ton Sauveur. Renouvelle donc en ce jour la mémoire de ta création, et la figure admirable de la formation de l'Église, par celle d'Ève notre mère, et la mère de tous les vivants.

O Seigneur! donnez-moi la grâce, en célébrant la mémoire des six jours de votre travail, de parvenir à celui de votre repos, dans un parfait acquiescement à vos volontés; et par ce repos de retourner à mon origine, en ressuscitant avec vous, et me revêtant de votre lumière et de votre gloire.

VIIIe ÉLÉVATION.

L'assistance de la divine Sagesse dans la création de l'univers.

Il n'y a ici qu'à lire ce bel endroit des Proverbes (*Prov.* VIII, 22, 23, 24, etc.), où la Sagesse incréée parle ainsi : *Le Seigneur m'a possédée*, m'a engendrée *au commencement de ses voies.* Je suis moi-même ce commencement, étant l'idée ouvrière de ce grand artisan, et le modèle primitif de toute son architecture. Il m'a engendré dès le commencement, et avant qu'il eût rien fait. Avant donc tous ces ouvrages j'étais, j'étais par conséquent de toute éternité, puisqu'il n'y a que l'éternité avant tous les siècles. *De toute éternité, j'ai été ordonnée*, selon la Vulgate : j'ai été le commandement et l'ordre même de Dieu, qui ordonne tout. *J'ai été fondée*, disent les Septante : j'ai été l'appui et le soutien de tous les êtres, et la parole par laquelle Dieu porte le monde. *J'ai eu la primauté, la principauté, la souveraineté sur toutes choses*, selon l'original hébreu. *J'ai été le commencement, et avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient pas encore, et moi j'étais déjà conçue*, déjà formée dans le sein de Dieu, et toujours parfaite. *Devant qu'il eût fondé les montagnes avec leur masse pesante: devant les collines et les coteaux, j'étais enfantée. Il n'avait point fait la terre ni les lieux habitables et inhabitables,* selon les Septante, ni *ce qui tient la terre en état, et ce qui l'empêche de se dissiper en poudre*, selon l'hébreu, selon la Vulgate, *les gonds et les soutiens* de ce lourd et sec élément. *J'étais avec lui*, non pas seulement quand il formait, mais encore *quand il préparait les cieux, quand il tenait les eaux en état, et les formait en cercle*, avec son compas : *quand il élevait les cieux; quand il affermissait la source des eaux*, pour couler éternellement et arroser la terre ; *quand il faisait la loi à la mer, et la renfermait dans ses bornes; quand il affermissait la terre sur ses fondements*, et la *tenait balancée* par un contre-poids : *j'étais en lui et avec lui, composant*, nourrissant, réglant et gouvernant toutes choses; *me réjouissant tous les jours*, et disant à chaque jour avec Dieu que tout était bon, *et me jouant* en tout temps; me jouant dans l'univers par la facilité, la variété et l'agrément des ouvrages que je produisais: magnifique dans les grandes choses, industrieuse dans les petites; et encore riche dans les petites, et inventrice dans les grandes. *Et mes délices étaient de converser avec les enfants des hommes*; formant l'homme d'une manière plus familière et plus tendre, comme la suite le fera paraître; car l'homme mérite bien sa méditation particulière, que nous ferons dans les jours suivants.

Cependant, admirons l'ouvrage de la sagesse de Dieu, assistante et coopérante avec sa puissance. Louons-le avec le Sage et mettons en abrégé toutes ses louanges, en disant encore avec lui : *Le Seigneur a fondé la terre avec sa sagesse; son intelligence a établi les cieux, les abîmes sont sortis sous sa conduite; et c'est par elle que la rosée s'épaissit en nuages.* (*Prov.* III, 19, 20.)

Concluons : Dieu a orné et ordonné le monde par sa parole; c'est dans l'ornement et dans l'ordre que l'opération de sa parole et de sa sagesse commence à paraître, lorsqu'il a mis la distinction et la beauté dans l'univers. Ce n'est pas que Dieu n'en ait fait le fond, comme l'ordre et l'ornement, par sa sagesse. Car, comme nous avons vu, si la sagesse seule pouvait ordonner et former le monde, elle seule pouvait aussi le rendre capable d'ordre et de forme. On attribue donc principalement à la parole et à la sagesse l'ordre et l'ornement de l'univers : parce que c'est où son opération paraît plus distincte et plus propre. Mais, au reste, il faut dire avec saint Jean : *Le Verbe était au commencement; par lui tout a été fait; et rien n'a été fait sans lui* (*Joan.* I, 1, 3.) *Par lui* donc *ont été faits le ciel et la terre avec tout leur ornement.* (*Gen.* II, 1.) Tout l'ouvrage de Dieu est plein de sagesse; et la sagesse nous en doit apprendre le bon usage.

Le premier bon usage qu'on en doit faire, c'est de louer Dieu par ses œuvres. Chantons-lui donc ici en actions de grâces le cantique des trois enfants; et invitant tous les ouvrages de Dieu à le bénir, finissons en nous y invitant nous-mêmes, et en disant par-dessus tout : *O enfants des hommes, bénissez le Seigneur! Qu'Israël bénisse le Seigneur : bénissez-le, vous qui êtes ses ministres et ses sacrificateurs : bénissez-le, serviteurs du Seigneur : âmes des justes, bénissez le : bénissez-le, ô vous tous qui êtes saints et humbles de cœur! louez-le et l'exaltez aux siècles des siècles. Amen.* (*Dan.* III, 82, 83, 84, 85, 86, 87.)

QUATRIÈME SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA CRÉATION DES ANGES, ET CELLE DE L'HOMME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La création des anges.

Dieu, qui est un pur esprit, a voulu créer de purs esprits comme lui : qui comme lui vivent d'intelligence et d'amour : qui le connaissent et l'aiment, comme il se connaît et s'aime lui-même : qui comme lui soient bienheureux en connaissant et aimant ce premier être, comme il est heureux en se connaissant et aimant lui-même : et qui par là portent empreint dans leur fond un caractère divin par lequel ils sont faits à son image et ressemblance.

Des créatures si parfaites sont tirées du néant comme les autres : et dès là, toutes parfaites qu'elles sont, elles sont peccables par leur nature. Celui-là seul par sa nature est impeccable, qui est de lui-même, et qui est parfait par son essence. Mais comme il est le seul parfait, tout est défectueux, excepté lui : *Et il a trouvé de la dépravation même dans ses anges.* (*Job* IV, 18.)

Ce n'est pourtant pas lui qui les a faits dépravés : à Dieu ne plaise ! Il ne sort rien que de très-bon d'une main si bonne et si puissante : tous les esprits sont purs dans leur origine, toutes les natures intelligentes étaient saintes dans leur création ; et Dieu y avait tout ensemble formé la nature et répandu la grâce.

Il a tiré de ses trésors des esprits d'une infinité de sortes. De ces trésors infinis sont sortis les anges : de ces mêmes trésors infinis sont sorties les âmes raisonnables, avec cette différence que les anges ne sont pas unis à un corps ; c'est pourquoi ils sont appelés des esprits purs : au lieu que les âmes raisonnables sont créées pour animer un corps ; et quoiqu'en elles-mêmes elles soient des esprits purs et incorporels, elles composent un tout qui est mêlé du corporel et du spirituel, et ce tout est l'homme.

O Dieu ! soyez loué à jamais dans la merveilleuse diversité de vos ouvrages. Vous qui êtes esprit, vous avez créé des esprits ! et en faisant ce qu'il y a de plus parfait, vous n'avez pas dénié l'être à ce qu'il y a de plus imparfait. Vous avez donc fait également et les esprits et les corps : et comme vous avez fait des esprits séparés des corps, et des corps qui n'ont aucun esprit, vous avez aussi voulu faire des esprits qui eussent des corps ; et c'est ce qui a donné lieu à la création de la race humaine.

Qui doute que vous ne puissiez et séparer et unir tout ce qui vous plaît ? Qui doute que vous ne puissiez faire des esprits sans corps ? A-t-on besoin d'un corps pour entendre, et pour aimer, et pour être heureux ? Vous qui êtes un esprit si pur, n'êtes-vous pas immatériel et incorporel ? L'intelligence et l'amour, ne sont-ce pas des opérations spirituelles et immatérielles, qu'on peut exercer sans être uni à un corps ? Qui doute donc que vous ne puissiez créer des intelligences de cette sorte ? Et vous nous avez révélé que vous en avez créé de telles.

Vous nous avez révélé que ces pures créatures *sont innombrables.* (*Hebr.* XI, 12.) Un de vos prophètes, éclairé de votre lumière et comme transporté en esprit parmi vos anges, en a vu *un millier de milliers qui exécutaient vos ordres : et dix mille fois cent mille qui demeuraient en votre présence* (*Dan.* VII, 10), sans y faire autre chose que vous adorer, et admirer vos grandeurs. Il ne faut pas croire qu'en parlant ainsi il ait entrepris de les compter. Cette prodigieuse multiplication qu'il en a faite par les plus grands nombres nous signifie seulement qu'ils sont innombrables, et que l'esprit humain se perd dans cette immense multitude. Comptez, si vous pouvez, ou le sable de la mer, ou les étoiles du ciel, tant celles qu'on voit, que celles qu'on ne voit pas : et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des anges. Il ne coûte rien à Dieu de multiplier les choses les plus excellentes : et ce qu'il y a de beau, c'est, pour ainsi dire, ce qu'il prodigue le plus.

O mon Dieu ! je vous adorerai devant vos saints anges : je chanterai vos merveilles en leur présence (*Psal.* CXXXVII, 1, 2) : et je m'unirai en foi et en vérité à cette immense multitude des habitants de votre saint temple, de vos adorateurs perpétuels dans le sanctuaire de votre gloire.

O Dieu ! qui avez daigné nous révéler que vous les avez faits en si grand nombre, vous avez bien voulu nous apprendre encore que vous les avez distribués en neuf chœurs ; et votre Ecriture qui ne ment jamais et ne dit rien d'inutile, a nommé *des anges, des archanges, des vertus, des dominations, des principautés, des puissances, des trônes, des chérubins, des séraphins.* (*Psal.* XC, 11 ; CIII, 4 ; *Matth.* XVIII, 10 ; *I Thess.* IV, 16 ; *Ephes.* I, 21 ; *Coloss.* I, 16 ; *Isa.* V, 2 ; XXXVII, 16.) Qui entreprendra d'expliquer ces noms augustes, ou de dire les propriétés et les excellences de ces belles créatures ? Trop content d'oser les nommer avec votre Ecriture toujours véritable, je n'ose me jeter dans cette haute contemplation de leurs perfections : et tout ce que j'aperçois, c'est que, parmi ces bienheureux esprits, les séraphins qui sont les plus sublimes et que vous mettez à la tête de tous les célestes escadrons les plus près de vous, n'osent pourtant lever les yeux jusqu'à votre face. Votre prophète, qui leur a donné six ailes,

pour signifier la hauteur de leurs pensées, leur en donne *deux pour les mettre devant votre face : deux pour les mettre devant vos pieds.* (*Isa.* VI, 2.) Tout est également grand en votre nature, et ce qu'on appelle la face, et ce qu'on appelle les pieds; il n'y a rien en vous qui ne soit incompréhensible. Les esprits les plus épurés ne peuvent soutenir la splendeur de votre visage : s'il y a quelque endroit en vous par où vous sembliez vous rapprocher d'eux davantage, et qu'on puisse par cette raison appeler vos pieds, ils le couvrent encore de leurs ailes, et n'osent le regarder. De six ailes, ils en emploient quatre à se cacher à eux-mêmes votre impénétrable et inaccessible lumière, et adorer l'incompréhensibilité de votre être; et il ne leur reste que *deux ailes pour voltiger* (*Ibid.*), si on l'ose dire, autour de vous, sans pouvoir jamais entrer dans vos profondeurs, ni sonder cet abîme immense de perfection, devant lequel ils battent à peine des ailes tremblantes, et ne peuvent presque se soutenir devant vous.

O Dieu ! je vous adore avec eux. Et n'osant mêler mes lèvres impures avec ces bouches immortelles qui font retentir vos louanges dans tout le ciel, j'attends qu'un de ces célestes esprits me vienne toucher du feu des charbons qui brûlent devant votre autel. Quelle grandeur me montrez-vous dans ces esprits purifiants! et vous me montrez cependant que ces esprits qui me purifient, sont si petits devant vous.

IIe ÉLÉVATION.

La chute des anges.

Tout peut changer, excepté Dieu. *Rien n'est immuable* (par soi-même) *parmi ses saints : et les cieux ne sont pas purs en sa présence.* (*Job* XV, 15.) *Ceux qu'il avait créés pour le servir n'ont pas été stables : et il a trouvé de l'impureté et de la dépravation dans ses anges.* (*Job* IV, 18.) C'est ce que dit un ami de Job : et il n'en est pas repris par cet homme irrépréhensible. C'était la doctrine commune de tout le monde, conformément à cette pensée : *Dieu*, dit saint Pierre (*II Petr.* II, 4), *n'a point épargné les anges pécheurs : mais il les a précipités dans les ténèbres infernales, où ils sont tenus comme par des chaînes de fer et de gros cordages, pour y être tourmentés et réservés aux rigueurs du jugement dernier.* Et Jésus-Christ a dit lui-même, parlant de Satan : *Il n'est pas demeuré dans la vérité.* (*Joan.* VIII, 44.)

Comment êtes-vous tombé du ciel, ô bel astre du matin (*Isa.* XIV, 12)? *Vous portiez en vous le sceau de la ressemblance, plein de sagesse et d'une parfaite beauté; vous avez été avec tous les esprits sanctifiés dans le paradis de votre Dieu, tout couvert de pierres précieuses*, des lumières et des ornements de sa grâce. *Comme un chérubin a des ailes étendues, vous avez brillé dans la sainte montagne de Dieu au milieu des pierreries embrasées : parfait dans vos voies dès le moment de votre création, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous.* (*Ezech.* XXVIII, 12, 13, 14, 15.) Comment s'y est-elle trouvée, par où y est-elle entrée? L'erreur a-t-elle pu s'insinuer au milieu de tant de clartés, ou la dépravation et l'iniquité parmi de si grandes grâces? Vraiment tout ce qui est tiré du néant en tient toujours. Vous étiez sanctifié, mais non pas saint comme Dieu : vous étiez réglé d'abord, mais non pas comme Dieu, dont la volonté est la règle d'un libre arbitre indéfectible. Une de vos beautés était d'être doué d'un libre arbitre; mais non pas comme Dieu, dont la volonté est la règle, et dont le libre arbitre est indéfectible. Esprit superbe et malheureux, vous vous êtes arrêté en vous-même : admirateur de votre propre beauté, elle vous a été un piége. Vous avez dit : Je suis beau, je suis parfait, et tout éclatant de lumière; et au lieu de remonter à la source d'où vous venait cet éclat, vous avez voulu comme vous mirer en vous-même. Et c'est ainsi que vous avez dit : *Je monterai jusqu'aux cieux, et je serai semblable au Très-Haut.* (*Isa.* XIV, 13, 14, 15) Comme un nouveau Dieu, vous avez voulu jouir de vous-même. Créature si élevée par la grâce de votre créateur, vous avez affecté une autre élévation qui vous fût propre, et vous avez voulu *vous élever un trône au-dessus des astres*, pour être comme le Dieu, et de vous-même, et des autres esprits lumineux que vous avez attirés à l'imitation de votre orgueil. Et voilà que tout à coup *vous êtes tombé*, et nous qui sommes en terre, nous vous voyons *dans l'abîme* au-dessous de nous. C'est vous qui l'avez voulu, ange superbe, et il ne faut point chercher d'autre cause de votre défection, que votre volonté propre.

Dieu n'a besoin ni de foudre, ni de la force d'un bras indomptable pour atterrer ces rebelles; il n'a qu'à se retirer de ceux qui se retirent de lui, et qu'à livrer à eux-mêmes ceux qui se cherchent eux-mêmes. Maudit esprit laissé à toi-même, il n'en a pas fallu davantage pour te perdre. Esprits rebelles qui l'avez suivi, Dieu, sans vous ôter votre intelligence sublime, vous l'a tournée en supplice : vous avez été les ouvriers de votre propre malheur; et dès que vous vous êtes aimés vous-mêmes plus que Dieu, tout en vous s'est changé en mal. Au lieu de votre sublimité naturelle, vous n'avez plus eu qu'orgueil et ostentation : les lumières de votre intelligence se sont tournées en finesses et artifices malins : l'homme, que Dieu avait mis au-dessous de vous, est devenu l'objet de votre envie : et dénués de la charité qui devait faire votre perfection, vous vous êtes réduits à la basse et malicieuse occupation d'être premièrement nos séducteurs, et ensuite les bourreaux de ceux que vous avez séduits. Ministres injustes de la justice de Dieu, vous l'éprouvez les premiers : vous augmentez vos tourments en leur faisant éprouver vos rigueurs jalouses : votre tyrannie fait votre gloire, et vous n'êtes capables que de ce

plaisir noir et malin, si on le peut appeler ainsi, que donne un orgueil aveugle et une basse envie. Vous êtes ces esprits privés d'amour, qui ne vous nourrissez plus que du venin de la jalousie et de la haine. Et comment s'est fait en vous ce grand changement? Vous vous êtes retirés de Dieu, et il s'est retiré : c'est là votre grand supplice, et sa grande et admirable justice. Mais il a pourtant fait plus encore, il a tonné, il a frappé ; vous gémissez sous les coups incessamment redoublés de sa main invincible et infatigable. Par ses ordres souverains, la créature corporelle, qui vous était soumise naturellement, vous domine et vous punit ; le feu vous tourmente ; sa fumée, pour ainsi parler, vous étouffe ; d'épaisses ténèbres vous tiennent captifs dans des prisons éternelles. Maudits esprits, haïs de Dieu et le haïssant, comment êtes-vous tombés si bas? Vous l'avez voulu, vous le voulez encore, puisque vous voulez toujours être superbes, et que, par votre orgueil indompté, vous demeurez obstinés à votre malheur.

Créature, quelle que tu sois, et si parfaite que tu te croies, songe que tu as été tirée du néant ; que de toi-même tu n'es rien ; c'est du côté de cette basse origine que tu peux toujours devenir pécheresse, et dès là éternellement et infiniment malheureuse.

Superbes et rebelles, prenez exemple sur le prince de la rébellion et de l'orgueil ; et voyez, et considérez, et entendez ce qu'un sentiment d'orgueil a fait en lui, et dans tous ses sectateurs.

Fuyons, fuyons, fuyons-nous nous-mêmes ; rentrons dans notre néant, et mettons en Dieu notre appui comme notre amour. *Amen, amen*

IIIe ÉLÉVATION.

La persévérance et la béatitude des saints anges. — Leur ministère envers les élus.

Il y eut un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, le dragon et ses anges combattaient contre lui, et la force leur manqua, ils tombèrent du *ciel, et leur place ne s'y trouva plus.* (*Apoc.* XII, 7, 8.)

Quel est ce combat? quelles sont les armes des puissances spirituelles? *Nous n'avons point à combattre contre la chair et le sang; mais contre des malices spirituelles qui sont dans les cieux... et dans cet air ténébreux* qui nous environne. (*Ephes.* VI, 12.)

Il ne faut donc point s'imaginer dans ce combat, ni des bras de chair, ni des armes matérielles, ni du sang répandu, comme parmi nous : c'est un conflit de pensées et de sentiments. L'ange d'orgueil, qui est appelé le dragon, soulevait les anges, et disait : Nous serons heureux en nous-mêmes, et nous ferons comme Dieu notre volonté. Et Michel disait au contraire ; *Qui est comme Dieu?* qui se peut égaler à lui ? d'où lui est venu le nom de *Michel* ; c'est-à-dire qui est comme Dieu? Mais qui doute, dans ce combat, que le nom de Dieu ne l'emporte? Que pouvez-vous, faibles esprits ; faibles, dis-je, par votre orgueil ? que pouvez-vous contre l'humble armée du Seigneur qui se rallie à ce mot : *Qui est comme Dieu?* Vous tombez du ciel comme un éclair ; et votre place, qui y était si grande, y demeure vide. Oh ! quel ravage y a fait votre désertion ! quels vastes espaces demeurent vacants ! ils ne le seront pas toujours, et Dieu créera l'homme pour remplir ces places que votre désertion a laissées vacantes. Fuyez, troupe malheureuse. *Qui est comme Dieu?* Fuyez devant Michel et devant ses anges.

Voilà donc le ciel purifié, les esprits hautains en sont bannis à jamais ; il n'y aura plus de révolte, il n'y aura plus d'orgueil, ni de dissension : c'est une Jérusalem, c'est une ville de paix, où les *saints anges* unis à Dieu, et entre eux, *voient éternellement la face du Père* (*Matth.* XVIII, 10); et, assurés de leur félicité, attendent avec soumission le supplément de leurs ordres qui leur viendront de la terre.

Saints et bienheureux esprits, qui vous a donné de la force contre cet esprit superbe, qui était un de vos premiers princes, et peut-être le premier de tous? Qui ne voit que c'est le nom de Dieu que vous avez mis à votre tête, en disant avec saint Michel : *Qui est comme Dieu?* Mais qui vous a inspiré cet amour victorieux pour le nom de Dieu? Ne nous est-il pas permis de penser que Dieu même vous a inspiré, comme il a fait aux saints hommes, cette dilection invincible et victorieuse qui vous a fait persévérer dans le bien; et de chanter en action de grâces de votre victoire, ce que dit à Dieu un de ses saints : « C'est à vous qu'ils doivent leur être; c'est à vous qu'ils doivent leur vie ; c'est à vous qu'ils doivent de vivre justes ; c'est à vous qu'ils doivent de vivre heureux (2619)? » Ils ne se sont pas faits eux-mêmes meilleurs et plus excellents que vous ne les avez faits ; ce degré de bien qu'ils ont acquis en persévérant leur vient de vous. Et, comme dit un autre de vos saints : « La même grâce qui a relevé l'homme tombé, a opéré dans les anges saints le bonheur de ne tomber pas : elle n'a pas délaissé l'homme dans sa chute : mais elle n'a pas permis que les anges bienheureux tombassent (2620). »

J'adore donc la miséricorde qui les a faits heureux en les faisant persévérants ; et, appelé par votre apôtre aux témoignages des *anges élus* (*I Tim.* V, 21) ; je reconnais en eux comme en nous votre élection en laquelle seule ils se glorifient. Car si je disais qu'ils se glorifient, pour peu que ce fût, en eux-mêmes, je craindrais, Seigneur (et pardonnez-moi si j'ose le dire), je craindrais, en les rangeant avec les déserteurs, de leur en donner le partage.

(2619) S. Aug.

(2620) S. Bern., serm. 22, *in Cantic*, n. 6.

Mais quoi donc, a-t-il manqué quelque chose aux mauvais anges du côté de Dieu? Loin de nous cette pensée! ils sont tombés par leur libre arbitre. Et quand on demandera, pourquoi Satan s'est-il soulevé contre Dieu? la réponse est prête : c'est parce qu'il l'a voulu. Car il n'avait point comme nous à combattre une mauvaise concupiscence qui l'entraînât au mal comme par force : ainsi sa volonté était parfaitement libre; et sa désertion est le pur ouvrage de son libre arbitre. Et les saints anges, comment ont-ils persévéré dans le bien? Par leur libre arbitre, sans doute, et parce qu'ils l'ont voulu. Car n'ayant point cette maladie de la concupiscence, ni cette inclination indélibérée vers le mal dont nous sommes tyrannisés, ils n'avaient pas besoin de la prévention de cet attrait indélibéré qui nous incline vers le bien, et qui est, dans les hommes enclins à mal faire, le secours médicinal du Sauveur. Au contraire, dans un parfait équilibre, la volonté des saints anges donnait seule, pour ainsi parler, le coup de l'élection; et leur choix que la grâce aidait, mais qu'elle ne déterminait pas, sortait comme de lui-même par sa propre et seule détermination. Il est ainsi, mon Dieu; et il me semble que vous me faites voir cette liberté dans la notion que vous me donnez du libre arbitre, lorsqu'il a été parfaitement sain.

Il était tel dans les anges; mais cependant ce bon usage de leur libre arbitre, qui est un grand bien, et en attire un plus grand encore, qui est la félicité éternelle, peut-il ne pas venir de Dieu? Je ne le puis croire; et je crois, si je l'ose dire, faire plaisir aux saints anges, en reconnaissant que celui qui leur a donné l'être comme à nous, la vie comme à nous, la première grâce comme à nous, la liberté comme à nous, par une action particulière de sa puissance et de sa bonté, leur a donné comme à nous encore, par une action de sa bonté particulière, le bon usage du bien, c'est-à-dire le bon usage de leur libre arbitre, qui était un bien, mais ambigu, dont on pouvait bien et mal user, que Dieu néanmoins leur avait donné; et combien plus leur a-t-il donné le bien dont on ne peut pas mal user, puisque ce bien n'est autre chose que le bon usage? Tout vient de Dieu; et l'ange, non plus que l'homme, *n'a point à se glorifier en lui-même* (*I Cor.* I, 29, 31) par quelque endroit que ce soit; mais toute sa gloire est en Dieu. Il lui a donné la justice commencée, et à plus forte raison la justice persévérante, qui est plus parfaite comme plus heureuse, puisqu'elle a pour sa récompense cet immuable affermissement de la volonté dans le bien, qui fait la félicité éternelle des justes.

Oui, saints anges, je me joins à vous, pour dire à Dieu que vous lui devez tout, et que vous voulez lui tout devoir, et que c'est par là que vous avez triomphé de vos malheureux compagnons; parce que vous avez voulu tout devoir à celui à qui vous deviez l'être, la vie et la justice, pendant que ces orgueilleux, oubliant ce qu'ils lui devaient, ont voulu se devoir à eux-mêmes leur perfection, leur gloire, leur félicité.

Soyez heureux, saints anges. Venez à notre secours. Périssent en une nuit, par la main d'un seul de vous, les innombrables armées de nos ennemis (*IV Reg.* XIX, 35; *Isa*, XXXVII, 36)! périssent en une nuit, par une semblable main, tous les premiers-nés de l'Egypte, persécutrice du peuple de Dieu! (*Exod.* XII, 29.)

Saint ange, qui que vous soyez, que Dieu a commis à ma garde, repoussez ces superbes tentateurs, qui, pour continuer leur combat contre Dieu, lui disputent encore l'homme qui est sa conquête, et vous le veulent enlever. O saint ange, puissant protecteur du peuple saint, *dont vous offrez à Dieu les prières comme un encens agréable!* (*Apoc.* VIII, 3.) O saint Michel, que je puisse dire sans fin avec vous : *Qui est comme Dieu?* O saint Gabriel, qui êtes appelé *la force de Dieu!* vous qui avez annoncé à Marie la venue actuelle du Christ (*Luc.* I, 26), dont vous aviez prédit à Daniel l'arrivée future (*Dan.* IX, 21, 22, 23, etc.), inspirez-nous la sainte pensée de profiter de vos prédictions O saint Raphaël! dont le nom est interprété *la médecine de Dieu!* guérissez mon âme d'un aveuglement plus dangereux que celui du saint homme Tobie : liez le démon d'impudicité, qui attaque les enfants d'Adam, même dans la sainteté du mariage (*Tob.* V, 17, 21, 27; VIII, 3; XI, 13, 14, 15); liez-le, car vous êtes plus puissant que lui, et Dieu même est votre force. Saints anges, tous tant que vous êtes *qui voyez la face de Dieu* (*Matth.* XVIII, 10), et à qui *il a commandé de nous garder dans toutes nos voies* (*Psal.* XC, 11), développez sur notre faiblesse les secours de toutes les sortes que Dieu vous a mis en main pour le salut de ses élus, *pour lesquels il a daigné vous établir des esprits administrateurs.* (*Hebr.* I, 14.)

O Dieu! envoyez-nous vos saints anges : ceux qui ont servi Jésus-Christ après son jeûne; ceux qui ont gardé son sépulcre, et annoncé sa résurrection (*Matth.* IV, 11; XXVIII, 2, 5); celui qui l'a fortifié dans son agonie (*Luc.* XXII, 43); car Jésus-Christ n'avait pas besoin de son secours pour lui-même, mais seulement parce qu'il s'était revêtu de notre faiblesse; et ce sont les membres infirmes que cet ange consolateur est venu fortifier en la personne de leur chef.

IVe ÉLÉVATION.

Sur la dignité de la nature humaine. — Création de l'homme.

Vous l'avez abaissé un peu au-dessous de l'ange : vous l'avez couronné d'honneur et de gloire : et vous l'avez préposé à tous les ouvrages de vos mains. (*Psal.* VIII, 6, 7.) C'est ce que chantait David en mémoire de la création de l'homme. Et il est vrai que Dieu *l'a mis un peu au-dessous des anges* : au-dessous; car uni à un corps, il est inférieur à

ces esprits purs : mais seulement un peu au-dessous; car comme eux il a la vie et l'intelligence, et l'amour; et l'homme n'est pas heureux par la participation d'un autre bonheur que de celui des anges : Dieu est la commune félicité des uns et des autres; et de ce côté, égaux aux anges, *leurs frères* (*Apoc.* XIX, 10; XXII, 9), et non leurs sujets; nous ne sommes qu'*un peu au dessous d'eux*.

Vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, selon l'âme et selon le corps. Vous lui avez donné la justice, la droiture originelle, l'immortalité, et l'empire sur toute la créature corporelle. Les anges n'ont pas besoin de ces créatures, qui ne leur sont d'aucun usage, n'ayant point de corps. Mais Dieu a introduit l'homme dans ce monde sensible et corporel, pour le contempler et en jouir. Le contempler, selon que David le venait de dire par ces mots : *Je verrai vos cieux qui sont l'œuvre de vos doigts : je verrai la lune et les étoiles que vous avez fondées* (*Psal.* VIII, 4) au milieu de la liqueur immense qui les environne, et dont vous avez réglé le cours par une loi d'une inviolable stabilité. L'homme doit aussi jouir du monde, selon les usages que Dieu lui en a prescrits; du soleil, de la lune et des étoiles, *pour distinguer les jours, les mois, les saisons et les années*. (*Gen.* I, 14.) Tout le reste de la nature corporelle est soumis à son empire; il cultive la terre et la rend féconde : il fait servir les mers à ses usages et à son commerce; elles font la communication des deux mondes qui forment le globe de la terre : tous les animaux reconnaissent son empire, ou parce qu'il les dompte, ou parce qu'il les emploie à divers usages. Mais le péché a affaibli cet empire, et ne nous en a laissé que quelques malheureux restes.

Comme tout devait être mis en la puissance de l'homme, Dieu le crée après tout le reste, et l'introduit dans l'univers, comme on introduit dans la salle du festin celui pour qui il se fait, après que tout est prêt, et que les viandes sont servies. L'homme est le complément des œuvres de Dieu : et après l'avoir fait comme son chef-d'œuvre, il demeure en repos.

Dieu honore l'homme : pourquoi se déshonore-t-il lui-même, *en se rendant semblable aux bêtes* (*Psal.* XLVIII, 13, 21) sur qui l'empire lui est donné?

Ve ÉLÉVATION.

Sur les singularités de la création de l'homme. — Première singularité dans ces paroles : « Faisons l'homme. »

Homme animal, qui te ravilis jusqu'à te *rendre semblable aux bêtes* (*Ibid.*), et souvent te mettre dessous et envier leur état, il faut aujourd'hui que tu comprennes ta dignité par les singularités admirables de ta création. La première est d'avoir été fait, non point comme le reste des créatures, par une parole de commandement : *fiat*, « *que cela soit :* » mais par une parole de conseil : *faciamus*, « *faisons*. » (*Gen.* I, 26.) Dieu prend conseil en lui-même comme allant faire un ouvrage d'une plus haute perfection, et pour ainsi dire d'une industrie particulière, où reluisît plus excellemment la sagesse de son auteur. Dieu n'avait rien fait sur la terre ni dans la nature sensible, qui pût entendre les beautés du monde qu'il avait bâti, ni les règles de son admirable architecture : ni qui pût s'entendre soi-même à l'exemple de son créateur; ni qui de soi-même se pût élever à Dieu, et en imiter l'intelligence et l'amour, et comme lui être heureux. Pour donc créer un si bel ouvrage, Dieu consulte en lui-même, et voulant produire un animal capable de conseil et de raison, il appelle en quelque manière à son secours, parlant à un autre lui-même, à qui il dit : *Faisons*, qui n'est donc point une chose faite, mais une chose qui fait comme lui, et avec lui; et cette chose ne peut être que son Fils et son éternelle sagesse, engendrée éternellement dans son sein, par laquelle et avec laquelle il avait à la vérité fait toute chose : mais qu'il déclare plus expressément en faisant l'homme.

Gardons-nous donc bien de nous laisser entraîner aux aveugles impulsions de nos passions, ni à ce que le monde appelle hasard et fortune. Nous sommes produits par un conseil manifeste; toute la sagesse de Dieu, pour ainsi dire, appelée. Ne croyons donc pas que les choses humaines puissent aller un seul moment à l'aventure : tout est régi dans le monde par la Providence : mais surtout ce qui regarde les hommes est soumis aux dispositions d'une sagesse occulte et particulière; parce que, de tous les ouvrages de Dieu, l'homme est celui d'où son ouvrier veut tirer le plus de gloire. Soyons donc toujours aveuglément soumis à ses ordres, et mettons là toute notre sagesse. Quoi qu'il nous arrive d'imprévu, de bizarre et d'irrégulier en apparence, souvenons-nous de cette parole : *Faisons l'homme;* et du conseil particulier qui nous a donné l'être.

VIe ÉLÉVATION.

Seconde distinction de la création de l'homme : dans ces paroles, « à notre image et ressemblance. »

Faisons l'homme à notre image et ressemblance. (*Gen.* I, 25.) A ces admirables paroles, élève-toi au-dessus des cieux, et des cieux des cieux, et de tous les esprits célestes, âme raisonnable, puisque Dieu t'apprend que, pour te former, il ne s'est pas proposé un autre modèle que lui-même. Ce n'est pas aux cieux ni aux astres, ni au soleil, ni aux anges mêmes, ni aux archanges, ni aux séraphins, qu'il te veut rendre semblable : *Faisons*, dit-il, *à notre image :* et pour inculquer davantage : *Faisons à notre ressemblance :* qu'on voie tous nos traits dans cette belle créature, autant que la condition de la créature le pourra permettre.

S'il faut distinguer ici l'image et la ressemblance; ou si c'est, comme on vient de le proposer, pour inculquer davantage cette vérité, que Dieu emploie ces deux mots à

peu près de même force, je ne sais si on le peut décider. Quoi qu'il en soit, Dieu exprime ici toutes les beautés de la nature raisonnable, et à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par sa grâce : entendement, volonté, droiture, innocence, claire connaissance de Dieu, amour infus de ce premier être, assurance de jouir avec lui d'une même félicité, si on eût persévéré dans la justice où l'on avait été créé.

Chrétiens, élevons-nous à notre modèle, et n'aspirons à rien moins qu'à imiter Dieu. *Soyez miséricordieux*, dit le Fils de Dieu, *comme votre Père céleste est miséricordieux*. (*Luc*. VI, 36.) Dieu est bon par sa nature ; il ne fait que le bien, et ne fait du mal à personne que forcé. Ainsi, *faisons du bien à tout le monde, et même à tous nos ennemis*, comme Dieu, *qui fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais, et pleut sur le champ du juste comme sur celui du pécheur*. (*Matth*. V, 44, 45.) Dieu est indulgent et s'apaise aisément envers nous, malgré notre malice : pardonnons à son exemple. Il est saint : *Soyez saints comme je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu*. (*Levit*. XIX, 2.) En un mot, il est parfait : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait*. (*Matth*. V, 48.) Qui peut atteindre à la perfection de ce modèle ? Il faut donc croître toujours, et ne se donner aucun repos, ni aucun relâche. C'est pourquoi saint Paul *s'avance toujours dans la carrière : oubliant ce qu*'il laissait *derrière, et ne cessant de s'étendre en avant* (*Philipp*. III, 13, 14) par de nouveaux et continuels efforts. Pesez toutes ces paroles, cet oubli, cette extension, cette infatigable ardeur. C'est au bout d'une telle course qu'on *trouve la couronne et le prix proposés par la vocation divine en Jésus-Christ*. Que nul Chrétien ne s'imagine être exempt de ce travail ; ou que cette perfection n'est pas pour lui. Cette voie demande, dit saint Augustin, *des gens qui marchent sans cesse ; elle ne souffre pas ceux qui reculent ; elle ne souffre pas ceux qui se détournent ; enfin elle ne souffre pas ceux qui s'arrêtent, pour peu que ce soit*. En quelque point qu'ils s'arrêtent, là les prend l'orgueil, là les prend la paresse : ils pensent avoir avancé, ou avoir fait quelque chose ; et dans ce relâchement, leur pesanteur naturelle les entraîne en bas, et il n'y a plus de ressource.

VII° ÉLÉVATION.

L'image de la Trinité dans l'âme raisonnable.

Faisons l'homme (*Gen*. I, 26) : nous l'avons dit, à ces mots l'image de la Trinité commence à paraître. Elle reluit magnifiquement dans la créature raisonnable : semblable au Père, elle a l'être : semblable au Fils, elle a l'intelligence ; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour : semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. Vous ne sauriez lui en rien ôter, sans lui ôter tout. Heureuse créature, et parfaitement semblable, si elle s'occupe uniquement de lui. Alors parfaite dans son être, dans son intelligence, dans son amour, elle entend tout ce qu'elle est, elle aime tout ce qu'elle entend : son être et ses opérations sont inséparables : Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence, et la vie de son amour. Elle ne dit comme Dieu qu'une parole, qui comprend toute sa sagesse : comme Dieu elle ne produit qu'un seul amour qui embrasse tout son bien : et tout cela ne meurt point en elle. La grâce survient sur ce fond, et relève la nature : la gloire lui est montrée, et ajoute son complément à la grâce. Heureuse créature, encore un coup, si elle sait conserver son bonheur ! Homme, tu l'as perdu. Où s'égare ton intelligence ? où se va noyer ton amour ? Hélas ! hélas ! et sans fin hélas ! reviens à ton origine.

VIII° ÉLÉVATION.

L'empire de l'homme sur soi-même.

Faisons l'homme à notre image et ressemblance, afin qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à toute la terre, et à tout ce qui remue ou rampe dessus. (*Ibid*.) Troisième caractère particulier de la création de l'homme : c'est un animal né pour le commandement : s'il commande aux animaux, à plus forte raison se commande-t-il à lui-même, et c'est en cela que je vois reluire un nouveau trait de la divine ressemblance. L'homme commande à son corps, à ses bras, à ses mains, à ses pieds ; et dans l'origine nous verrons jusqu'à quel point tout était soumis à son empire. Il lui reste encore quelque chose du commandement absolu qu'il avait sur ses passions. Il commande à sa propre intelligence, qu'il applique à quoi il lui plaît : à sa propre volonté par conséquent, à cause de son libre arbitre, comme nous verrons bientôt : à ses sens intérieurs et extérieurs, et à son imagination qu'il tient captive sous l'autorité de la raison, et qu'il fait servir aux opérations supérieures. Il modère les appétits qui naissent des images des sens ; et dans l'origine il était maître absolu de toutes ces choses. Car telle était la puissance de l'image de Dieu en l'âme, qu'elle tenait tout dans la soumission et dans le respect.

Travaillons à rétablir en nous-mêmes l'empire de la raison : contenons les vives saillies de nos pensées vagabondes ; par ce moyen nous commanderons en quelque sorte aux oiseaux du ciel. Empêchons nos pensées de ramper toujours dans les nécessités corporelles, comme font les reptiles sur la terre ; par ce moyen nous dominerons ces bas sentiments, et nous en corrigerons la bassesse. Ceux-là s'y laissent dominer, qui toujours occupés de leur santé, de leur vie mortelle, et des besoins de leurs corps, sont plongés dans la chair et dans le sang, et se remuent sur la terre à la manière des reptiles : c'est-à-dire qu'ils n'ont aucuns mouvements, que ceux qui sont terrestres et sensuels. Ce sera dompter

des lions que d'assujettir notre impétueuse colère. Nous dominerons les animaux venimeux, quand nous saurons réprimer les haines, les jalousies et les médisances. Nous mettrons le frein à la bouche d'un cheval fougueux, quand nous réprimerons en nous les plaisirs. Quelle nécessité de pousser plus loin la similitude, ni de nous appliquer celle des poissons? Nous pourrons dire seulement, que leur caractère particulier est d'être muets, de ne respirer jamais l'air, et d'être toujours attachés à un élément plus grossier. Tels sont ceux qui, possédés *du démon sourd et muet* (*Marc.* IX, 24), n'écoutent pas la prédication de l'Evangile, et sont empêchés par une mauvaise honte de confesser leurs péchés. Ils sont toujours dans des sentiments grossiers, et entrevoient à peine la lumière du soleil. Sortons de ces mouvements charnels, où nous nageons, pour ainsi parler, par le plaisir que nous y prenons ; nous exerçons une espèce de basse liberté, en nous promenant d'une passion à une autre, et ne sortant jamais de cette basse sphère, pour ainsi parler, ni de cet élément grossier. Quoi qu'il en soit, dominons en nous tout ce qu'il y a d'animal, de volage, de rampant. S'il se faut servir de notre imagination, que ce soit en l'épurant de toutes pensées corporelles et terrestres, et l'occupant saintement des mystères de Jésus-Christ, des exemples des saints, et de toutes les pieuses représentations qui nous sont offertes par l'Ecriture ; non pour nous y arrêter, mais pour nous élever plus haut, après en avoir tiré le suc, c'est-à-dire, les instructions dont nos âmes se doivent nourrir ; par exemple, des mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur, l'esprit de pauvreté, de douceur, d'humilité et de patience.

Pour donc corriger l'abus et l'égarement de notre imagination vagabonde et dissipée, il la faut remplir d'images saintes. Quand notre mémoire en sera pleine, elle ne nous ramènera que ces pieuses idées. La roue agitée par le cours d'une rivière, va toujours ; mais elle n'emporte que les eaux qu'elle trouve en son chemin ; si elles sont pures, elle ne portera rien que de pur : mais si elles sont impures, tout le contraire arrivera. Ainsi, si notre mémoire se remplit de pures idées, la circonvolution, pour ainsi dire, de notre imagination agitée, ne puisera dans ce fonds et ne nous ramènera que des pensées saintes. La meule d'un moulin va toujours ; mais elle ne moudra que le grain qu'on aura mis dessous : si c'est de l'orge, on aura de l'orge moulu ; si c'est du blé et du pur froment, on en aura la farine. Mettons donc dans notre mémoire tout ce qu'il y a de saintes et de pures images, et quelle que soit l'agitation de notre imagination, il ne nous reviendra, du moins ordinairement, dans l'esprit, que la fine et pure substance des objets dont nous nous serons remplis. Remplissons-nous de Jésus-Christ, de ses actions, de ses souffrances, de ses paroles. Pour donner plus d'un objet à nos sens, remplissons-nous des saintes idées d'un Abraham immolant son fils ; d'un Jacob arrachant à Dieu par un saint combat la bénédiction qu'il en espérait ; d'un Joseph laissant son habit entre les mains d'une impudique, pour en tirer son chaste corps : d'un Moïse, qui n'ose approcher du buisson ardent que le feu ne consume pas, et qui se déchausse par respect : d'un Isaïe qui tremble devant Dieu jusqu'à ce que ses lèvres soient purifiées : d'un Jérémie qui bégaye si humblement devant Dieu, et n'ose annoncer sa parole : des trois jeunes hommes dont la flamme d'une fournaise brûlante respecte la foi : d'un Daniel aussi sauvé par la foi des dents des lions affamés : d'un Jean-Baptiste prêchant la pénitence sous la haire et sous le cilice : d'un Saul abattu par la puissante parole de Jésus qu'il persécutait ; et de toutes les autres belles images des prophètes et des apôtres. Votre mémoire et votre imagination consacrées comme un temple saint par ces pieuses images, ne vous apporteront rien qui ne soit digne de Dieu.

Prenez garde seulement de ne laisser jamais votre imagination s'échauffer trop, parce qu'excessivement échauffée et agitée, elle se consume elle-même par son propre feu, et offusque les pures lumières de l'intelligence, qui sont celles qu'il faut faire luire dans notre esprit, et à qui l'imagination doit seulement préparer un trône, comme elle fit au saint prophète Ezéchiel, et aux autres saints prophètes ses compagnons, inspirés du même esprit.

IXᵉ ÉLÉVATION.

L'empire de Dieu exprimé dans celui de l'âme sur le corps.

On passe toute sa vie dans des miracles continuels qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps, et sans connaître aucun des organes de ses mouvements, je le tourne, je le remue, je le transporte où je veux, seulement parce que je le veux. Je voudrais remuer devant moi une paille, elle ne branle, ni ne s'ébranle en aucune sorte : je veux remuer ma main, mon bras, ma tête, les autres parties plus pesantes, qu'à peine pourrais-je porter si elles étaient détachées, toute la masse du corps ; les mouvements que je commande se font comme par eux-mêmes, sans que je connaisse aucun des ressorts de cette admirable machine : je sais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre, tout suit naturellement : j'articule cent et cent paroles entendues ou non entendues, et je fais autant de mouvements connus et inconnus des lèvres, de la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête : je lève, je baisse, je tourne, je roule les yeux : j'en dilate, j'en rétrécis la prunelle, selon que je veux regarder de près ou de loin ; et sans même que je connaisse ce mouvement, il se fait, dès que je veux regarder ou négligemment, et comme superficiellement, ou bien déter-

minément, attentivement, ou fixement quelque objet.

Qui a donné cet empire à ma volonté : et comment puis-je mouvoir également, ce que je connais, et ce que je ne connais pas ? Je respire sans y penser, et en dormant : et quand je veux, ou je suspends, ou je hâte la respiration, qui naturellement va toute seule : elle va aussi à ma volonté : et encore que je ne connaisse ni la dilatation ni le resserrement des poumons, ni même si j'en ai, je les ouvre, je les resserre, j'attire, je repousse l'air avec une égale facilité. Pour parler d'un ton plus aigu, ou plus gros, ou plus haut, ou plus bas, je dilate encore ou je resserre une autre partie dans le gosier, qu'on appelle trachée-artère, quoique je ne sache même pas si j'en ai une : il suffit que je veuille parler ou haut ou bas, afin que tout se fasse comme de soi-même : en un moment, je fais articulément et distinctement mille mouvements, dont je n'ai nulle connaissance distincte, ni même confuse le plus souvent : puisque je ne sais pas si je les fais, ou s'il les faut faire. Mais, ô Dieu ! vous le savez, et nul autre que vous ne sait ce que vous savez seul : et tout cela est l'effet du secret concert que vous avez mis entre nos volontés et les mouvements de nos corps : et vous avez établi ce concert inviolable, quand vous avez mis l'âme dans le corps pour le régir.

Elle y est donc, non point comme dans un vaisseau qui la contient, ni comme dans une maison où elle loge, ni comme dans un lieu qu'elle occupe : elle y est par son empire, par sa présidence, pour ainsi parler, par son action. Ainsi vous êtes en nous, et vous ne pouvez en être loin, puisque c'est *par vous que nous vivons, que nous nous mouvons, et què nous sommes.* (*Act.* XVII, 28.) Et vous êtes de la même sorte dans tout l'univers : au-dessus en le dominant ; au dedans en le remuant, et faisant concourir en un toutes ses parties ; au dessous, en le portant, comme dit Moïse, *avec vos bras. Il n'y a point de Dieu comme Dieu*, ajoute cet homme divin : *par son empire magnifique les vents vont deçà et delà, et les nuées courent dans le ciel* (*Deut.* XXXIII, 26, 27). Il dit aux astres, marchez : il dit à l'abîme et à la baleine : Rendez ce corps englouti : il dit aux flots : Apaisez-vous : il dit aux vents, soufflez, et mettez-moi en pièces ces gros mâts ; et tout suit à sa parole. Tout dépend naturellement d'une volonté : les corps et leurs mouvements dépendent naturellement d'un esprit et d'une intelligence toute-puissante : Dieu peut donner à la volonté, qu'il fait à l'image de la sienne, tel empire qu'il lui plaît ; et par là nous donner l'idée de sa volonté, qui meut tout et fait tout.

Rendons-lui l'empire qu'il nous donne : et au lieu de *faire servir nos membres à l'iniquité*, puisque c'est Dieu qui nous les soumet, *faisons-les servir*, comme dit saint Paul (*Rom.* VI, 19), *à la justice.*

Xe ÉLÉVATION.

Autre admirable singularité de la création de l'homme : Dieu le forme de sa propre main et de ses doigts.

Que la terre produise des herbes et des plantes : que les eaux produisent les poissons et les oiseaux : que la terre produise les animaux. (*Gen.* I, 11, 20, 24.) Tous les animaux sont créés par le commandement, sans qu'il soit dit que Dieu y ait mis la main. Mais quand il veut former le corps de l'homme, il prend lui-même *de la boue* (*Gen.* II, 7) entre ses doigts, et il lui donne sa figure. Dieu n'a point de doigts ni de mains : Dieu n'a pas plus fait le corps de l'homme que celui des autres animaux : mais il nous montre seulement dans celui de l'homme, un dessein et une attention particulière. C'est parmi les animaux, le seul qui est droit, le seul tourné vers le ciel, le seul où reluit, par une si belle et si singulière situation, l'inclination naturelle de la nature raisonnable aux choses hautes. C'est de là aussi qu'est venue à l'homme cette singulière beauté sur le visage, dans les yeux, dans tout le corps. D'autres animaux montrent plus de force ; d'autres plus de vitesse et plus de légèreté, et ainsi du reste : l'excellence de la beauté appartient à l'homme ; et c'est comme un admirable rejaillissement de l'image de Dieu sur sa face.

XIe ÉLÉVATION.

La plus excellente distinction de la création de l'homme dans celle de son âme.

Encore un coup Dieu a formé les autres animaux en cette sorte : *Que la terre, que les eaux produisent les plantes et les animaux* (*Gen.* I, 11, 20, 24) ; et c'est ainsi qu'ils ont reçu l'être et la vie. Mais Dieu, après avoir pris dans ses mains toutes puissantes la boue dont le corps humain avait été formé, il n'est pas dit qu'il en ait tiré son âme : mais il est dit, qu'il *inspira sur sa face un souffle de vie ;* et que *c'est ainsi qu'il en a été fait une âme vivante.* (*Gen.* II, 7.) Dieu fait sortir chaque chose de ses principes ; il produit de la terre les herbages et les arbres avec les animaux, qui n'ont d'autre vie qu'une vie terrestre et purement animale ; mais l'âme de l'homme est tirée d'un autre principe, qui est Dieu. C'est ce que veut dire ce souffle de vie, que Dieu tire de sa bouche pour animer l'homme. Ce qui est fait à la ressemblance de Dieu ne sort point des choses matérielles ; et cette image n'est point cachée dans ces bas éléments pour en sortir, comme fait une statue du marbre ou du bois. L'homme a deux principes ; selon le corps il vient de la terre, selon l'âme il vient de Dieu seul ; et c'est pourquoi, dit Salomon, pendant que le corps *retourne en la terre d'où il a été tiré, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.* (*Eccle.* XII, 7.) C'est ainsi qu'il vient de Dieu, non qu'il soit en Dieu en substance, et qu'il en sorte ; comme quelques-uns l'ont imaginé ; car ces idées sont grossières et trop corporelles ;

mais il est en Dieu, comme dans son seul principe, et sa seule cause; et c'est pourquoi on dit qu'il le donne. Tout le reste est tiré des éléments; car tout le reste est terrestre et corporel. Ce qu'on appelle les esprits dans les animaux, ne sont que des parcelles détachées, et une vapeur du sang: ainsi tout vient de la terre. Mais l'âme raisonnable, faite à l'image de Dieu, est donnée de lui, et ne peut venir que de cette divine bouche.

Hélas! hélas! *l'homme qui a été mis dans un si grand honneur*, distingué des animaux par sa création, *s'est égalé aux bêtes insensées, et leur a été fait semblable.* (*Psal.* XLVIII, 13, 21.)

CINQUIÈME SEMAINE.

SUITE DES SINGULARITÉS DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Dieu met l'homme dans le paradis, et lui amène tous les animaux pour les nommer.

Après avoir formé l'homme, Dieu commence à lui faire sentir ce qu'il est dans le monde, par deux mémorables circonstances: l'une, en lui plantant de sa propre main un jardin délicieux qu'on appelle paradis, où il avait ramassé toutes les beautés de la nature, pour servir au plaisir de l'homme et par là l'élever à Dieu qui le comblait de tant de biens: l'autre, en lui amenant tous les animaux comme à celui qui en était le maître, afin de lui faire voir que non-seulement toutes les plantes et tous les fruits de la terre étaient à lui; mais encore tous les animaux, qui par la nature de leurs mouvements semblaient moins sujets à son empire.

Pour le paradis, Dieu ordonna deux choses à l'homme: l'une *de le cultiver*, et l'autre *de le garder* (*Gen.* II, 15): c'est-à-dire d'en conserver la beauté; ce qui revient encore à la culture. Car au reste, il n'y avait point d'ennemi qui pût envahir ce lieu tranquille et saint: *Ut operaretur et custodiret illum.* Dieu apprenait à l'homme, par cette figure, à se garder soi-même, et à garder à la fois la place qu'il avait dans le paradis. Pour la culture, ce n'était pas cette culture laborieuse qui a été la peine de notre péché, lorsqu'il a fallu comme arracher dans la sueur de notre front, du sein de la terre, le fruit nécessaire à la conservation de notre vie: la culture donnée à l'homme pour son exercice, était cette culture comme curieuse, qui fait cultiver les fruits et les fleurs, plus pour le plaisir que pour la nécessité. Par ce moyen l'homme devait être instruit de la nature des terres et du génie des plantes, de leurs fruits ou de leurs semences: et il y trouvait en même temps la figure de la culture des vertus.

En amenant les animaux à l'homme (*Gen.* II, 19), Dieu lui fait voir qu'il en est le maître, comme un maître dans sa famille qui nomme ses serviteurs, pour la facilité du commandement. L'Ecriture, substantielle et courte dans ses expressions, nous indique en même temps toutes les belles connaissances données à l'homme, puisqu'il n'aurait pas pu nommer les animaux, sans en connaître la nature et les différences, pour ensuite leur donner des noms convenables, selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avait apprise.

C'est donc alors qu'il connut les merveilles de la sagesse de Dieu, dans cette apparence et cette ombre de sagesse, qui paraît dans les industries naturelles des animaux. Louons Dieu avec Adam, et considérons un moment toute la nature animale, comme l'objet de notre raison. Qui a formé tant de genres d'animaux, et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvements, toutes ces adresses, tous ces aliments, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertu, de pénétration, de sagacité et de violence? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons, ces rames naturelles, qui leur font fendre les eaux et les airs? Ce qui peut-être a donné lieu à leur Créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessein à peu près semblable; le vol des oiseaux semblant être une espèce de faculté de nager dans une liqueur plus subtile, comme la faculté de nager dans les poissons, est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. Le même auteur a fait ces convenances et ces différences: celui qui a donné aux poissons leur triste, et, pour ainsi dire, leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si divers, et leur a mis dans l'estomac et dans le gosier une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer, chacun à leur mode, les beautés de leur créateur. Qui n'admirerait les richesses de sa providence qui fait trouver à chaque animal jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille; mais au contraire que l'abondance y règne partout, excepté maintenant parmi les hommes, depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice.

Par la considération seconde, tous les animaux sont à l'usage de l'homme, puisqu'ils lui servent à connaître et à louer Dieu. Mais outre cet usage plus universel, Adam connut dans les animaux des propriétés par-

ticulières, qui leur donnaient le moyen d'aider par leur ministère celui que Dieu faisait leur Seigneur. O Dieu ! j'ai considéré vos ouvrages, et j'en ai été effrayé. Qu'est devenu cet empire, que vous nous aviez donné sur les animaux ? On n'en voit plus parmi nous qu'un petit reste, comme un faible mémorial de notre ancienne puissance, et un débris malheureux de notre fortune passée.

Rendons grâces à Dieu de tous les biens qu'il nous a laissés dans le secours des animaux ; accoutumons-nous à le louer en tout. Louons-le dans le cheval qui nous porte ou qui nous traîne; dans la brebis qui nous habille et qui nous nourrit; dans le chien qui est notre garde et notre chasseur; dans le bœuf qui fait avec nous notre labourage. N'oublions pas les oiseaux, puisque Dieu les a amenés à Adam comme les autres animaux ; et qu'encore aujourd'hui apprivoisés par notre industrie, ils viennent flatter nos oreilles par leur aimable musique ; et chantres infatigables et perpétuels, ils semblent vouloir mériter la nourriture que nous leur donnons. Si nous louons les animaux dans leur travail, et, pour ainsi dire, dans leurs occupations, ne demeurons pas inutiles; travaillons, gagnons notre pain chacun dans son exercice, puisque Dieu l'a mis à ce prix depuis le péché.

IIe ÉLÉVATION.

La création du second sexe.

En produisant les autres animaux, Dieu a créé ensemble les deux sexes; et la formation du second est une singularité de la création de l'homme.

Que servait à l'homme d'être introduit dans ce paradis de délices, dans tout un vaste pays que Dieu avait mis en son pouvoir, et au milieu des quatre grands fleuves dont les eaux traînaient des trésors : au reste sous un ciel si pur, que sans être encore obscurci par ces nuages épais qui couvrent le nôtre, et produisent les orages, il s'élevait de la terre par une bénigne chaleur, une vapeur douce qui se distillait en rosée, et qui arrosait la terre et toutes ses plantes? L'homme était seul, et le plus seul de tous les animaux ; car il voyait tous les autres partagés et appareillés en deux sexes : et, dit l'Ecriture, il n'y avait que l'homme, *à qui on ne trouvait point d'aide semblable à lui.* (*Gen.* II, 20.) Solitaire, sans compagnie, sans conversation, sans douceur, sans espérance de postérité, et ne sachant à qui laisser, ou avec qui partager ce grand héritage, et tant de biens que Dieu lui avait donnés, il vivait tranquille, abandonné à sa providence, sans rien demander. Et Dieu aussi de lui-même, ne voulant laisser aucun défaut dans son ouvrage, dit ces paroles: *Il n'est pas bon que l'homme soit seul : donnons-lui un aide semblable à lui.* (*Ibid.*, 18.)

Peut-être donc va-t-il former le second sexe, comme il avait formé le premier; non: il veut donner au monde dans les deux sexes, l'image de l'unité la plus parfaite, et le symbole futur du grand mystère de Jésus-Christ. C'est pourquoi il tire la femme de l'homme même, et la forme d'une côte superflue qu'il lui avait mise exprès dans le côté. Mais pour montrer que c'était là un grand mystère, et qu'il fallait regarder avec des yeux plus épurés que les corporels, la femme est produite dans une extase d'Adam; et c'est par un esprit de prophétie qu'il connut tout le dessein d'un si bel ouvrage, *Le Seigneur Dieu envoya un sommeil à Adam:* un sommeil, disent tous les saints, qui fut un ravissement et la plus parfaite de toutes les extases; et Dieu *prit une côte d'Adam, et il en remplit de chair la place.* (*Ibid.*, 21.) Ne demandez donc point à Dieu, pourquoi voulant tirer de l'homme la compagne qu'il lui donnait, il prit un os plutôt que de la chair ; car s'il avait pris de la chair, on aurait pu demander de même, pourquoi il aurait pris de la chair plutôt qu'un os. Ne lui demandons non plus ce qu'il ajouta à la côte d'Adam pour en former un corps parfait; la matière ne lui manqua pas : et quoi qu'il en soit, cet os se ramollit entre ses mains. C'est de cette dureté qu'il voulut former ces délicats et tendres membres, où dans la nature innocente il ne faut rien imaginer qui ne fût aussi pur qu'il était beau. Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine; et sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire, où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre.

Mon Dieu ! que de vains discours je prévois dans les lecteurs au récit de ce mystère! Mais pendant que je leur raconte un grand et mystérieux ouvrage de Dieu, qu'ils entrent dans un esprit sérieux, et, s'il se peut, dans quelque sentiment de cette admirable extase d'Adam, pendant laquelle il édifia, *il bâtit en femme la côte d'Adam* (*Gen.* II, 22): grave expression de l'Ecriture, pour nous faire voir dans la femme quelque chose de grand et de magnifique, et comme un admirable édifice où il y avait de la grâce, de la majesté, des proportions admirables, et autant d'utilité que d'ornement.

La femme ainsi formée est présentée *de la main de Dieu* au premier homme, qui ayant vu dans son extase ce que Dieu faisait: *C'est ici*, dit-il d'abord, *l'os de mes os, et la chair de ma chair : elle s'appellera* Virago, *parce qu'elle est formée de l'homme; et l'homme quittera son père et sa mère, et il s'unira à sa femme.* (*Ibid.*, 23, 24.) On peut croire, par cette parole, que Dieu aurait formé la femme d'un os revêtu de chair; et que l'os seul est nommé comme prévalant dans cette formation.

Quoi qu'il en soit, encore une fois, sans nous arrêter davantage à des questions curieuses, et remarquant seulement en un mot ce qui paraît dans le texte sacré ; considérons en esprit cette épouse mystérieuse, c'est-à-dire la sainte Eglise tirée, et comme

arrachée du sacré côté du nouvel Adam pendant son extase, et formée pour ainsi parler, par cette plaie, dont toute la consistance est dans les os et dans les chairs de Jésus-Christ, qui se l'incorpore par le mystère de l'Incarnation, et par celui de l'Eucharistie qui en est une extension admirable. Il quitte tout pour s'unir à elle : il quitte en quelque façon son Père qu'il avait dans le ciel, et sa mère la Synagogue d'où il était issu selon la chair, pour s'attacher à son épouse ramassée parmi les gentils. C'est nous qui sommes cette épouse ; c'est nous qui vivons des os et des chairs de Jésus Christ, par les deux grands mystères qu'on vient de voir. *C'est nous qui sommes*, comme dit saint Pierre (*I Petr.* II, 5), *cet édifice spirituel et le temple vivant du Seigneur*, bâti en esprit dès le temps de la formation d'Eve notre mère, et dès l'origine du monde. Considérons dans le nom d'Eve, qui signifie mère des vivants, et l'Eglise mère des véritables vivants, et la bienheureuse Marie la vraie mère des vivants qui nous a tous enfantés avec Jésus-Christ qu'elle a conçu par la foi. O homme ! voilà ce qui t'est montré dans la création de la femme, pour prévenir, par ce sérieux, toutes les frivoles pensées qui passent dans l'esprit des hommes au souvenir des deux sexes, depuis seulement que le péché en a corrompu l'institution. Revenons à notre origine ; respectons l'ouvrage de Dieu et son dessein primitif ; éloignons les pensées de la chair et du sang ; et ne nous plongeons point dans cette boue, pendant que dans le récit qu'on vient d'entendre, Dieu prend tant de soins de nous en tirer.

IIIᵉ ÉLÉVATION.

Dieu donne à l'homme un commandement, et l'avertit de son franc arbitre, et tout ensemble de sa sujétion.

Vous mangerez de tous les fruits du paradis, mais vous ne mangerez point de l'arbre de la science du bien et du mal : car, au jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort. (*Gen.* II, 16, 17) : la mort vous sera inévitable.

Eve fut présente à ce commandement, quoique, par anticipation, il soit rapporté avant sa production ; ou, en tout cas, il fut répété en sa présence, puisqu'elle dit au serpent : *Le Seigneur nous a commandé de ne point manger ce fruit.* (*Gen.* III, 3) : si ce n'est qu'on aime mieux croire qu'elle apprit d'Adam la défense de Dieu ; et que dès lors il ait plu à Dieu de nous enseigner que c'est un devoir des femmes *d'interroger*, comme dit saint Paul, *dans la maison et en particulier leurs maris* (*I Cor.* XIV, 35), et d'attendre d'eux les ordres de Dieu.

Quoi qu'il en soit, Dieu fait deux choses par ce commandement : il enseigne à l'homme premièrement son libre arbitre, et secondement sa sujétion.

Le libre arbitre est un des endroits de l'homme où l'image de Dieu paraît davantage. Dieu est libre à faire ou ne faire pas au dehors tout ce qui lui plaît ; parce qu'il n'a besoin de rien, et qu'il est supérieur à tout son ouvrage : qu'il fasse cent mille mondes, il n'en est pas plus grand ; qu'il n'en fasse aucun, il ne l'est pas moins. Au dehors le néant ou l'être lui est égal ; et il est maître ou de ne rien faire, ou de faire tout ce qui lui plaît. Que l'âme raisonnable puisse aussi faire d'elle-même, ou du corps qui lui est uni, ce qui lui plaît, c'est assurément un trait admirable, et une admirable participation de l'être divin. Je ne suis rien ; mais parce qu'il a plu à Dieu de me faire à son image, et d'imprimer dans mon fond une ressemblance quoique faible de son libre arbitre, je veux que ma main se lève, que mon bras s'étende, que ma tête, que mon corps tourne, cela se fait : je cesse de le vouloir, et je veux que tout se tourne d'un autre côté ; cela se fait de même. Tout cela m'est indifférent ; je suis aussi bien d'un côté que d'un autre ; et de tout cela il n'y en a aucune raison que ma volonté ; cela est, parce que je le veux, et je le veux, parce que je le veux ; et c'est là une dernière raison, parce que Dieu m'a voulu donner cette faculté ; et quand même il y a quelque raison de me déterminer à l'un plutôt qu'à l'autre, si cette raison n'est pas pressante, et qu'il ne s'agisse pour moi que de quelque commodité plus ou moins grande, je puis aisément ou me la donner, ou ne me la donner pas ; et je puis ou me donner ou m'ôter de grandes commodités, et si je veux, des incommodités et des peines aussi grandes. Et tout cela, parce que je le veux ; et Dieu a soumis cela à ma volonté, et je puis même user de ma liberté, jusqu'à me procurer à moi-même de grandes souffrances, jusqu'à m'exposer à la mort, jusqu'à me la donner ; tant je suis maître de moi-même, par ce trait de la divine ressemblance, qu'on appelle le libre arbitre. Et si je rentre au dedans de moi, je puis appliquer mon intelligence à une infinité d'objets divers, et à l'un plutôt qu'à l'autre, et à tout successivement, à commencer par où je veux ; et je puis cesser de le vouloir, et même vouloir le contraire, et d'une infinité d'actes de ma volonté, je puis faire ou celui-ci ou celui-là, sans qu'il y en ait d'autre raison, sinon que je le veux ; ou s'il y en a d'autre raison, je suis le maître de cette raison pour m'en servir ou ne m'en servir pas, ainsi que je le veux. Et par ce principe de libre arbitre, je suis capable de vertu et de mérite ; et on m'impute à moi-même le bien que je fais ; et la gloire m'en appartient.

Il est vrai que je puis aussi me détourner vers le mal, et mon œuvre m'est imputée à moi-même. Et je commets une faute dont je puis aussi me repentir ou ne me repentir pas ; et ce repentir est une douleur bien différente des autres que je puis souffrir. Car je puis bien être fâché d'avoir la fièvre, ou d'être aveugle, mais non pas me repentir de ces maux, lorsqu'ils me viennent malgré moi. Mais si je mens, si je suis injuste ou médisant, et que j'en sois fâché, cette dou-

leur est un repentir que je puis avoir et n'avoir pas : heureux, si je me repens du mal, et que volontairement je persévère dans le bien.

Voilà dans ma liberté un trait défectueux, qui est de pouvoir mal faire ; ce trait ne me vient pas de Dieu, mais il me vient du néant dont je suis tiré. Dans ce défaut je dégénère de Dieu qui m'a fait : car Dieu ne peut vouloir le mal ; et le Psalmiste lui chante : *Vous êtes un Dieu qui ne voulez pas l'iniquité.* (*Psal.* v, 5.) Mon Dieu, voilà le défaut et le caractère de la créature ! Je ne suis pas une image et ressemblance parfaite de Dieu, je suis seulement fait à l'image : j'en ai quelque trait ; mais par ce que je suis, je n'ai pas tout : et on m'a tourné à la ressemblance, mais je ne suis pas une ressemblance, puisqu'enfin je puis pécher. Je tombe dans le défaut par mille endroits, par l'imperfection, par la multiplicité, par la variabilité de mes actes ; tout cela n'est pas en Dieu, et je dégénère par tous ces endroits ; mais l'endroit où je dégénère le plus, le faible, et pour ainsi dire, la honte de ma nature, c'est que je puisse pécher.

Dieu dans l'origine m'a donné un précepte ; car il était juste que je sentisse que j'étais sujet. Je suis une créature à qui il convient d'être soumise ; je suis né libre, Dieu l'a voulu ; mais ma liberté n'est pas une indépendance : il me fallait une liberté sujette, ou si l'on aime mieux parler ainsi avec un Père de l'Eglise, une servitude libre sous un seigneur souverain : *Libera servitus :* et c'est pourquoi il me fallait un précepte pour me faire sentir que j'avais un maître. O Dieu ! le précepte aisé que vous m'avez donné d'abord ; parmi tant d'arbres et de fruits, était-ce une chose si difficile de m'abstenir d'un seul ? Mais vous vouliez seulement me faire sentir par un joug aisé, et avec une main légère, que j'étais sous votre empire. O Dieu ! après avoir secoué le joug, il est juste que je subisse celui des travaux, de la pénitence et de la mort que vous m'avez imposé. O Dieu ! vous êtes mon roi ; faites-moi ce que vous voudrez par votre justice, mais n'oubliez pas vos miséricordes.

IVᵉ ÉLÉVATION.

Sur l'arbre de la science du bien et du mal ; et sur l'arbre de vie.

On peut entendre que *Dieu avait produit de la terre tout arbre beau à voir, et agréable au goût ; et il avait mis aussi dans le milieu du paradis l'arbre de vie ; et l'arbre de la science du bien et du mal.* (*Gen.* II, 9.) Dieu pouvait annexer aux plantes certaines vertus naturelles par rapport à nos corps ; et il est aisé à croire que le fruit de l'arbre de vie avait la vertu de réparer le corps par un aliment si proportionné et si efficace, que jamais on ne serait mort en s'en servant. Mais pour l'arbre de la science du bien et du mal, comme c'était là un effet qui passait la vertu naturelle d'un arbre, on pourrait dire que cet arbre a été ainsi appelé par l'événement, à cause que l'homme en usant de cet arbre contre le commandement de Dieu, a appris la malheureuse science qui lui fait discerner par expérience le mal que son infidélité lui attirait, d'avec le bien où il avait été créé, et qu'il devait savoir uniquement s'il eût persévéré dans l'innocence.

On peut encore penser que la vertu de donner à l'homme la science du bien et du mal, était dans cet arbre une vertu surnaturelle semblable à celle que Dieu a mise dans les sacrements, comme dans l'eau la vertu de régénérer l'intérieur de l'homme, et d'y répandre la vie de la grâce.

Quoi qu'il en soit, sans rechercher curieusement le secret de l'œuvre de Dieu, il me suffit de savoir que Dieu avait défendu absolument et dès l'origine, l'usage de l'arbre de la science du bien et du mal, et non pas l'usage de l'arbre de vie. Voici ses paroles : *Mangez du fruit de tous les arbres du paradis, mais ne mangez point de celui de l'arbre de la science du bien et du mal.* (*Gen.* II, 16, 17.) Il n'y avait donc que ce seul fruit qui fût défendu, et celui de l'arbre de vie ne le fut qu'après le péché, conformément à cette parole : *Prenons garde qu'il ne mette encore la main sur l'arbre de vie, et qu'il ne vive éternellement.* (*Gen.* III, 22.)

O Dieu ! je me soumets à vos défenses ; je renonce à toute science curieuse, puisque vous m'en défendez l'usage ; je ne devais savoir par expérience que le bien : je me suis trop mal trouvé d'avoir voulu savoir ce que vous n'aviez pas voulu m'apprendre ; et je me contente de la science que vous me voulez donner. Pour l'arbre de vie, vous m'en aviez permis l'usage, et je pouvais être immortel avec ce secours, et maintenant vous me le rendez par la croix de mon Sauveur. Le vrai fruit de vie pend à cet arbre mystérieux, et je le mange dans l'Eucharistie de dessus la croix, en célébrant ce mystère, selon le précepte de Jésus-Christ, en mémoire de sa mort, conformément à cette parole : *Faites ceci en mémoire de moi* (*Luc.* XXII, 19) ; et celle-ci de saint Paul : *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain* céleste, *et que vous boirez de cette coupe* bénite, *vous annoncerez,* vous publierez, vous célébrerez *la mort du Seigneur.* (*I Cor.* XI, 26.) C'est donc ici un fruit de mort et un fruit de vie ; un fruit de vie, puisque Jésus-Christ a dit : *Vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts : mais quiconque mangera du pain que je vous donnerai ne mourra jamais.* (*Joan.* VI, 49, 50.) L'Eucharistie est donc un fruit et un pain de vie. Mais en même temps c'est un fruit de mort, puisqu'il fallait pour nous vivifier que Jésus *goûtât la mort pour nous tous* (*Hebr.* II, 9) ; et que rappelés à la vie par cette mort, *nous portassions continuellement en nos corps la mortification de Jésus* (*II Cor.* IV, 10), par la mort de nos passions, et en mourant à nous-mêmes et à nos propres désirs, *pour ne vivre plus qu'à celui qui est mort et ressuscité pour nous.* (*II Cor.* V, 15.) Pesons ces paroles et vivons avec Jésus-Christ, comme

lui *mortifiés selon la chair, et vivifiés selon l'esprit,* ainsi que disait saint Pierre. (*I Petr.* III, 18.)

V° ÉLÉVATION.

Dernière singularité de la création de l'homme dans son immortalité.

Nous ne comptons plus les admirables singularités de la création de l'homme, tant le nombre en est grand; mais la dernière est l'immortalité. O Dieu! quelle merveille! tout ce que je vois d'animaux autour de moi sont sujets à la mort; moi seul, avec un corps composé des mêmes éléments, je suis immortel par mon origine.

Je pouvais mourir cependant, puisque je pouvais pécher; j'ai péché, et je suis mort: mais je pouvais ne pas mourir, parce que je pouvais ne pas pécher, et que c'est le péché seul qui m'a privé de l'usage de l'arbre de vie.

Quel bonheur! quelle perfection de l'homme! Fait à l'image de Dieu, par un dessein particulier de sa sagesse; établi dans un paradis, dans un jardin délicieux où tous les biens abondaient, sous un ciel toujours pur et toujours bénin; au milieu des riches eaux de quatre fleuves; sans avoir à craindre la mort, libre, heureux, tranquille, sans aucune difformité ou infirmité, ni du côté de l'esprit, ni du côté du corps; sans aucun besoin d'habits, avec une pure et innocente nudité; ayant mon salut et mon bonheur en ma main, le ciel ouvert devant moi pour y être transporté quand Dieu voudrait, sans passer par les ombres affreuses de la mort. Pleure sans fin, homme misérable, qui as perdu tous ces biens; et ne te console qu'en Jésus-Christ qui te les a rendus; et encore dans une plus grande abondance.

SIXIÈME SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA TENTATION ET LA CHUTE DE L'HOMME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Le serpent

Le serpent était le plus fin de tous les animaux. (*Gen.* III, 1.) Voici dans la faiblesse apparente d'un commencement si étrange du récit de nos malheurs, la profondeur admirable de la théologie chrétienne. Tout paraît faible; osons le dire, tout a ici, en apparence, un air fabuleux; un serpent parle; une femme écoute; un homme si parfait et très-éclairé se laisse entraîner à une tentation grossière; tout le genre humain tombe avec lui dans le péché et dans la mort: tout cela paraît insensé. Mais c'est ici que commence la vérité de cette sublime sentence de saint Paul: *Ce qui est en Dieu une folie* (apparente) *est plus sage que la sagesse des hommes; et ce qui est en Dieu une faiblesse* apparente, *est plus fort que la force de tous les hommes.* (*I Cor.* I, 25.)

Commençons par la finesse du serpent, et ne la regardons pas comme la finesse d'un animal sans raison; mais comme la finesse du diable, qui, par une permission divine, était entré dans le corps de cet animal. Comme Dieu paraissait à l'homme sous une figure sensible, il en était de même des anges. Dieu parle à Adam, Dieu lui amène les animaux, et lui amène sa femme qu'il venait de tirer de lui-même; Dieu lui paraît comme quelque chose qui se promène dans le paradis. Il y a dans tout cela une figure extérieure, quoiqu'elle ne soit pas exprimée: et il était juste, l'homme étant composé de corps et d'âme, que Dieu se fît connaître à lui selon l'un et l'autre, selon les sens comme selon l'esprit. Il en était de même des anges qui conversaient avec l'homme en telle forme que Dieu permettait, et sous la figure des animaux. Ève donc ne fut point surprise d'entendre parler un serpent, comme elle ne le fut pas de voir Dieu même paraître sous une forme sensible; elle sentit qu'un ange lui parlait, et cependant il paraît qu'elle ne distingua pas assez si c'était un bon ou un mauvais ange, n'y ayant aucun inconvénient que dès lors *l'ange de ténèbres se transfigurât en ange de lumière.* (*II Cor.* XI, 14.)

Voilà donc de quoi s'élever à quelque chose de plus haut que ce qui paraît: et il faut considérer dans cette parole du serpent une secrète permission de Dieu, par laquelle l'esprit tentateur se présente à Ève sous cette figure.

Pourquoi il détermina cet ange superbe à paraître sous cette forme, plutôt que sous une autre; quoiqu'il ne soit pas nécessaire de le savoir, l'Ecriture nous l'insinue, en disant que, *le serpent était le plus fin de tous les animaux;* c'est-à-dire celui qui s'insinuait de la manière la plus souple et la plus cachée, et qui pour beaucoup d'autres raisons que la suite développera, représentait mieux le démon dans sa malice, dans ses embûches, et ensuite dans son supplice.

Les hommes ignorants voudraient qu'Ève, au lieu d'entendre le serpent, se fût d'abord effrayée, comme nous faisons à la vue de cet animal, sans songer que les animaux soumis à l'empire de l'homme, n'avaient rien d'affreux pour lui dans l'origine; au contraire, pour ainsi dire, rampaient devant lui, aussi bien que le serpent, par une marque divine comme imprimée sur sa face, qui les tenait dans sa sujétion. Le démon

n'avait donc garde de se servir de la forme du serpent pour effrayer Eve, non plus que pour la fléchir à ses volontés par une espèce de force : mais cet esprit cauteleux alla par adresse, et par les subtiles insinuations que nous allons voir.

Jusqu'ici il ne paraît rien que d'excellent dans la nature de l'homme, à qui tous les animaux paraissent soumis, et même ceux qui à présent nous font naturellement le plus d'horreur. Jésus-Christ a rétabli cet empire d'une manière plus haute, lorsqu'il a dit, racontant les prodiges que fera la foi dans ceux qui croient : *Ils dompteront les serpents ; et les poisons qu'ils boiront ne leur nuiront pas.* (*Marc.*, XVI, 18.) Ce miracle s'accomplira en nous d'une façon admirable, si parmi tant d'erreurs, tant de tentations, tant d'illusions, et pour ainsi dire, dans un air si corrompu, nous savons, avec la grâce de Dieu, conserver notre cœur pur, notre bouche simple et sincère, nos mains innocentes.

IIe ÉLÉVATION.

La tentation. — Eve est attaquée avant Adam.

Seigneur, faites-moi connaître les profondeurs de Satan, et les finesses malignes de cet esprit, à qui il vous a plu de conserver toute sa subtilité, toute sa pénétration, toute la supériorité naturelle du génie qu'il a sur nous, pour vous en servir aux épreuves où vous voulez mettre notre fidélité, et faire connaître magnifiquement la puissance de votre grâce.

Voici le premier ouvrage de cet esprit ténébreux. Sa malignité et sa jalousie le portent à détruire l'homme que Dieu avait fait si parfait et si heureux, et à subjuguer celui à qui il avait donné tant d'empire sur toutes les créatures corporelles ; afin que ne pouvant renverser le trône de Dieu en lui-même, il le renverse autant qu'il peut dans l'homme qu'il a élevé à une si haute puissance.

Nous avons donc à considérer par quels moyens il a réussi dans cet ouvrage, afin de connaître ceux par lesquels nous lui devons résister, et nous relever de notre chute ; c'est-à-dire relever en nous l'empire de Dieu abattu.

Nous étions à la vérité au-dessous de l'ange, mais comme nous avons vu, *un peu au-dessous* (*Psal.* VIII, 6) ; car nous lui étions égaux dans le bonheur de posséder le souverain bien ; et nous avions comme lui une intelligence et un libre arbitre aidé de la grâce, capable avec cette grâce de s'élever à cette bienheureuse jouissance. Nous pouvons donc aisément résister à Satan, qui l'avait perdue, et qui voulait nous la faire perdre. Quelque avantage qu'il eût sur nous du côté de l'intelligence, loin de pouvoir nous forcer, la grâce que nous avions, et qu'il avait rejetée et entièrement perdue par sa faute, nous rendait ses supérieurs en force et en vertu : ainsi il ne pouvait rien contre nous que par persuasion ; et c'était aussi ce qui flattait son orgueil, de soumettre notre esprit au sien par adresse, de nous faire donner dans les piéges qu'il nous tendait.

Le premier effet de cet artifice est d'avoir tenté Adam par Eve, et d'avoir commencé à nous attaquer par la partie la plus faible. Quelque parfaite que fût et dans le corps et encore plus dans l'esprit la première femme immédiatement sortie des mains de Dieu, elle n'était, selon le corps, qu'une portion d'Adam, et une espèce de diminutif. Il en était à proportion à peu près de même de l'esprit : car Dieu avait fait régner dans son ouvrage une sagesse qui y rangeait tout avec une certaine convenance. Ce n'est point Eve, mais Adam qui nomma les animaux : c'était à Adam et non point à Eve qu'il les avait amenés. Si Eve, comme sa compagne chérie, participait à son empire, il demeurait à l'homme une primauté qu'il ne pouvait perdre que par sa faute et par un excès de complaisance. Il avait donné le nom à Eve, comme il l'avait donné à tous les animaux, et la nature voulut qu'elle lui fût en quelque sorte sujette. C'était donc en lui que résidait la supériorité de la sagesse ; et Satan le vient attaquer par l'endroit le moins fort, et pour ainsi dire, le moins muni.

Si cet artifice réussit à cet esprit malicieux, il ne faut pas s'étonner qu'il le continue, et qu'il tâche encore d'abattre l'homme par les femmes, quoique d'une autre manière, parce qu'il n'avait point encore de concupiscence. Il suscita contre Job sa propre femme, et souleva contre lui cette ennemie domestique, pour pousser à bout sa patience. Tobie qui devait être après lui le modèle de cette vertu, eut dans sa maison une semblable persécution. Les plus grands rois sont tombés par cet artifice. Qui ne sait la chute de David et de Salomon ? Qui peut oublier la faiblesse d'Hérode, et la meurtrière de saint Jean-Baptiste ? Le diable, en attaquant Eve, se préparait dans la femme un des instruments les plus dangereux pour perdre le genre humain : et ce n'est pas sans raison que le Sage a dit qu'*elle avait assujetti les plus puissants, et donné la mort aux plus courageux.* (*Prov.* VII, 26.)

IIIe ÉLÉVATION.

Le tentateur procède par interrogation, et tâche d'abord de produire un doute.

Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu de manger de cet arbre ? Et un peu après : *Vous ne mourrez pas.* (*Gen.* III, 1, 2, 3, 4.) La suite de ces paroles fait voir qu'il voulait induire Eve à erreur ; mais s'il lui avait proposé d'abord l'erreur où il voulait la conduire, et une contradiction manifeste au commandement et à la parole de Dieu, il lui aurait inspiré plus d'horreur que de volonté de l'écouter : mais avant que de proposer l'erreur, il commence par le doute : *Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu ?* Il n'ose pas dire, il vous a trompés ; son précepte n'est pas juste, sa parole n'est pas véritable : il demande, il interroge, comme pour

être instruit lui-même, plutôt que pour instruire celle qu'il voulait surprendre. Il ne pouvait commencer par un endroit plus insinuant ni plus délicat.

La première faute d'Eve, c'est de l'avoir écouté, et d'être entrée avec lui en raisonnement. Dès qu'on a voulu la faire douter de la vérité et de la justice de Dieu, elle devait fermer l'oreille et se retirer. Mais la subtilité de la demande l'ayant rendue curieuse, elle entra en conversation et elle y périt. La première faute de ceux qui errent, ou par l'erreur de l'esprit, ou par la séduction et l'égarement de leurs sens, c'est de douter. Satan dit tous les jours, et aux hérétiques, et à tous ceux qui sont entraînés dans leurs voluptés et leurs passions, ce malheureux *pourquoi:* et s'il lui a réussi contre Eve avant la concupiscence et les passions, faut-il s'étonner qu'il ait des succès si prodigieux avec ce secours? Fuyons, fuyons : et dès le premier *pourquoi*, dès le premier doute qui commence à se former dans notre esprit, bouchons l'oreille ; car pour peu que nous chancelions, nous périrons.

IVe ÉLÉVATION.

Réponse d'Eve, et réplique de Satan qui se découvre.

Nous mangeons de tous les fruits du paradis ; mais pour l'arbre qui est au milieu, Dieu nous a défendu d'en manger le fruit, et d'y toucher, sous peine de mort. (*Gen.* III, 2.) Telle fut la réponse d'Eve, où il n'y a rien que de véritable, puisqu'elle ne fait que répéter le commandement et les paroles du Seigneur. Il ne s'agit donc pas de bien répondre, ni de dire de bonnes choses, mais de les dire à propos. Eve eût dû ne point parler du tout au tentateur, qui lui venait demander des raisons d'un commandement suprême, où il n'y avait qu'à obéir, et non point à raisonner. Combien de fois y est-on trompé? Tout en disant de bonnes choses, on s'entretient avec la tentation ; mais il faut rompre commerce à l'instant. C'était le cas, non de réciter, mais de pratiquer le commandement de Dieu, et se bien garder, sous prétexte de rendre raison au séducteur, de faire durer le temps de la séduction. Le Fils de Dieu nous a bien donné un autre exemple dans le temps de sa tentation. Les paroles de l'Ecriture qu'il allègue, ne sont pas un entretien pour raisonner avec le tentateur, mais un refus précis avec cette exécration : *Va-t'en, Satan* (*Matth.* IV, 10.) Au lieu qu'Eve curieuse veut raisonner, et entendre les raisonnements du serpent.

Aussi voit-il insensiblement augmenter ses forces. Comme il vit qu'Eve était éblouie de la nouveauté, et que déjà elle entrait dans le doute qu'il lui voulait suggérer, il ne garde plus de mesures, et lui dit sans ménagement : *Vous ne mourrez pas; car Dieu sait qu'au jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal.* (*Gen.* III, 4, 5.) Il insinuait par ces paroles que Dieu avait attaché au fruit de cet arbre une divine vertu, par où l'homme serait éclairé sur toutes les choses qui pouvaient le rendre bon ou mauvais, heureux ou malheureux. *Et alors*, dit-il, par une si belle connaissance, vous deviendrez si parfaits, que *vous serez comme des dieux.* De cette sorte, il flatte l'orgueil, il pique et excite la curiosité. Eve commence à regarder ce fruit défendu, et c'est un commencement de désobéissance : car le fruit que Dieu défendait de toucher, ne devait pas même être regardé avec complaisance. *Elle vit*, dit l'Ecriture, *qu'il était beau à la vue, bon à manger, agréable à voir* (*Gen.* III, 6) ; elle n'oublie rien de ce qui pouvait la satisfaire. C'est vouloir être séduite que de se rendre si attentive à la beauté et au goût de ce qui lui avait été interdit. La voilà donc occupée des beautés de cet objet défendu, et comme convaincue que Dieu était trop sévère de leur défendre l'usage d'une chose si belle, sans songer que le péché ne consiste pas à user des choses mauvaises par leur nature, puisque Dieu n'en avait point fait ni n'en pouvait faire de telles; mais à mal user des bonnes. Le tentateur ne manqua pas de joindre la suggestion, et, pour ainsi dire, le sifflement intérieur à l'extérieur; et il tâcha d'allumer la concupiscence qu'Eve jusqu'alors ne connaissait pas. Mais dès qu'elle eut commencé à écouter et à raisonner sur un commandement si précis ; à ce commencement d'infidélité, on peut croire que Dieu commença aussi à retirer justement sa grâce, et que la concupiscence des sens suivit de près le désordre qu'Eve avait déjà introduit volontairement dans son esprit. Ainsi elle mangea du fruit, et le serpent demeura vainqueur. Il ne poussa pas plus loin la tentation du dehors; et content d'avoir bien instruit et persuadé son ambassadeur, il laissa faire le reste à Eve séduite. Remarquez qu'il lui avait parlé non-seulement pour elle, mais encore pour son mari, en lui disant, non point, Tu seras; et, Pourquoi Dieu t'a-t-il défendu? Mais : *Vous serez comme des dieux:* et : *Pourquoi vous a-t-on fait cette défense.* Le démon ne se trompa pas en croyant que cette parole portée par Eve à Adam aurait plus d'effet que s'il la lui eût portée lui-même. Voilà donc par un seul coup trois grandes plaies. L'orgueil entra avec ces paroles : *Vous serez comme des dieux.* Celles-ci : *Vous saurez le bien et le mal*, excitèrent la curiosité. Et ces regards attentifs sur l'agrément et sur le bon goût de ce beau fruit, firent entrer jusque dans la moelle des os l'amour du plaisir des sens. Voilà les trois maladies générales de notre nature, dont la complication fait tous les maux particuliers dont nous sommes affligés, et saint Jean les a ramassés dans ces paroles : *N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que tout ce qui est dans le monde est, ou la concupiscence de la chair* (*I Joan.* II, 16), c'est-à-dire manifestement la sensualité, *ou la concupiscence des yeux*, qui est la curiosité, *ou* enfin l'ambition et *l'orgueil ré-*

pandu dans toute la vie, qui est le nom propre du troisième vice dont la nature et la vie humaine est infectée.

Ve ÉLÉVATION.

La tentation et la chute d'Adam.—Réflexions de saint Paul.

Eve prit le fruit et le mangea, et en donna à son mari qui en mangea. (*Gen.* III, 6.) La tentation et la chute d'Adam passe en ce peu de mots. Le premier et le plus beau commentaire que nous ayons sur cette matière, est celui-ci de saint Paul : *Adam n'a pas été séduit, et Eve a été séduite dans sa prévarication.* (*I Tim.* II, 14.) Il faut ici entendre en deux sens, qu'Adam ne fut point séduit. Il ne fut point séduit, premièrement, parce que ce n'est point à lui que s'attaqua d'abord le séducteur : secondement, il ne fut pas séduit, parce que d'abord, comme l'interprètent les saints docteurs, il céda plutôt à Eve par complaisance que convaincu par ses raisons. Les saints interprètes, et entre autres saint Augustin, disent expressément qu'il ne voulut point contrister cette seule et chère compagne : *Sociali necessitudini paruisse* (2621) : ni se laisser dans son domestique et dans la mère future de tous ses enfants une éternelle contradiction. A la fin néanmoins il donna dans la séduction : prévenu par sa complaisance, il commença lui-même à goûter les raisons du serpent, et conçut les mêmes espérances que sa femme, puisque ce n'était que par lui qu'elles devaient passer à tous ses enfants, où elles ont fait tous les ravages que nous voyons encore parmi nous.

Adam crut donc qu'il saurait le bien et le mal, et que sa curiosité serait satisfaite. Adam crut qu'il serait comme un dieu, auteur par son libre arbitre de la fausse félicité qu'il affectait, ce qui contenta son orgueil ; d'où tombé dans la révolte des sens, il chercha de quoi les flatter dans le goût exquis du fruit défendu. Qui sait si alors déjà corrompu, Eve ne commença pas à lui paraître trop agréable? Malheur à l'homme qui se peut plaire en quelque autre chose qu'en Dieu ! tous les plaisirs l'assiégent, et tour à tour ou tout ensemble ils lui font la loi. Quoi qu'il en soit, la suite va faire paraître que les deux époux devinrent un piége l'un à l'autre, et leur union qui devait être toujours honnête, s'ils eussent persévéré dans leur innocence, eut quelque chose dont la pudeur et l'honnêteté fut offensée.

VIe ÉLÉVATION.

Adam et Eve s'aperçurent de leur nudité.

Et aussitôt leurs yeux furent ouverts : et s'étant aperçus qu'ils étaient nus, ils se couvrirent de feuilles de figuier cousues ensemble, et se firent une ceinture : l'original porte : *un habillement autour des reins.* (*Gen.* III, 7.) Hélas ! nous commençons à n'oser parler de la suite de notre histoire, où il commence à nous paraître quelque chose qu'une bouche pudique ne peut exprimer, et que de chastes oreilles ne peuvent entendre. L'Ecriture s'enveloppe ici elle-même, et ne nous dit qu'à demi mot ce que sentirent en eux-mêmes nos premiers parents. Jusqu'ici leur nudité innocente ne leur faisait point de peine. Voulez-vous savoir ce qui leur en fait? Considérez comme ils se couvrent, et de quoi. Ce n'est point contre les injures de l'air qu'ils se couvrent de feuilles ; Dieu leur donna dans la suite des habits de peau pour cet usage, et *les en revêtit lui-même.* (*Ibid.*, 21). Ici ce n'est que des yeux et de leurs propres yeux qu'ils veulent se défendre. Ils n'ont besoin que de feuilles, seulement ils en choisissent des plus larges et des plus épaisses, que la vue puisse moins percer. Ils s'en avisent d'eux-mêmes, et c'est ainsi que *leurs yeux furent ouverts.* (*Ibid.*, 7) *:* non qu'auparavant ils fussent aveugles, comme l'ont cru quelques interprètes. S'ils l'eussent été, ni Adam n'eût vu les animaux ou Eve même qu'il nomma : ni Eve n'aurait vu ou le serpent ou le fruit. Dire donc que *les yeux leur furent ouverts*, c'est une manière honnête et modeste d'exprimer qu'ils sentirent leur nudité, et c'est par là qu'ils commencèrent en effet, mais pour leur malheur, à connaître le mal. En un mot, leur esprit qui s'est soulevé contre Dieu, ne peut plus contenir le corps auquel il devait commander. Et voilà, incontinent après leur péché, la cause de la honte que jusqu'alors ils ne connaissaient pas. Achevons, pour ne pas revenir à ce désordre honteux. Nous en naissons tous, et c'est par là que notre connaissance et notre conception, c'est-à-dire la source même de notre être, est infectée par le péché originel. O Dieu ! où en sommes-nous, et de quel état sommes-nous déchus !

VIIe ÉLÉVATION.

Enormité du péché d'Adam.

Qui pourrait dire combien énorme a été le crime d'être tombé, en sortant tout récemment des mains de Dieu, dans une si grande félicité, dans une si grande facilité de ne pécher pas? Voilà déjà deux causes de l'énormité ; la félicité de l'état d'où tout besoin était banni ; la facilité de persévérer dans ce bienheureux état, d'où toute cupidité, toute ignorance, toute erreur, toute infirmité était ôtée. Le précepte, comme on a vu, n'était qu'une douce épreuve de la sujétion, un frein léger du libre arbitre, pour lui faire apercevoir qu'il avait un maître, mais le maître le plus benin, qui lui imposait par bonté le plus doux et le plus léger de tous les jougs. Il est tombé néanmoins ; et Satan en a été le vainqueur. Quoiqu'on ait peine à connaître par où le péché a pu pénétrer, c'est assez que l'homme ait été tiré du néant, pour en porter la capacité dans son fond; c'est assez qu'il ait écouté, qu'il ait hésité pour en venir à l'effet.

A ces deux causes de l'énormité du péché

(2621) S. AUG., *De civit. Dei*, l. XIV, c. 11, n. 2.

d'Adam, ajoutons-y l'étendue d'un si grand crime qui comprend en soi les crimes, en répandant dans le genre humain la concupiscence qui les produit tous; par lequel il donne la mort à tous ses enfants qui sont tous les hommes, qu'il livre tous au démon pour les égorger, et coopère avec celui dont le Fils de Dieu a dit pour cette raison, qu'*il a été homicide dès le commencement.* (*Joan.* VIII, 44.) Mais s'il a été homicide, Adam a été le parricide de soi-même et de tous ses enfants qu'il a égorgés, non dans le berceau, mais dans le sein de leur mère, et même avant la naissance; il a encore égorgé sa propre femme, puisqu'au lieu de la porter à la pénitence qui l'aurait sauvée, il achève de la tuer par sa complaisance. O le plus grand de tous les pécheurs! qui te donnera le moyen de te relever d'une si affreuse chute; quel asile trouveras-tu contre ton vainqueur? A quelle bonté auras-tu recours? A la seule bonté de Dieu: mais tu ne le peux; et c'est là le plus malheureux effet de ta chute; tu ne peux que fuir Dieu comme on va voir, et augmenter ton péché. Craignons donc du moins dans notre faiblesse le péché qui nous a vaincus dans notre force.

VIIIe ÉLÉVATION.

Présence de Dieu redoutable aux pécheurs. — Nos premiers parents augmentent leur crime en y cherchant des excuses.

Comme Dieu se promenait dans le paradis (car pour les raisons qui ont été dites, nous avons vu qu'il apparaissait sous des figures sensibles), *ils en entendirent le bruit. Adam et Eve se cachèrent de devant la face du Seigneur, dans l'épaisseur du bois du paradis. Et le Seigneur Dieu appela Adam : Où es-tu? et Adam lui répondit : J'ai entendu dans le paradis le bruit de votre présence, et je l'ai redouté, parce que j'étais nu, et je me suis caché. Et Dieu lui dit : Mais qui t'a montré que tu étais nu, si ce n'est que tu as mangé du fruit que je t'avais défendu.* (*Gen.* III, 8, 9, 10, 11.)

Il est dit dans l'Ecriture que *Dieu se promenait à l'air durant le midi.* Ces choses en elles-mêmes, si peu convenables à la majesté de Dieu et à l'idée de perfection qu'il nous a donnée de lui-même, nous avertissent d'avoir recours au sens spirituel. Le midi, qui est le temps de la grande ardeur du jour, nous signifie l'ardeur brûlante de la justice de Dieu, lorsqu'elle vient se venger des pécheurs; et quand il est dit que Dieu dans cette ardeur se promène à l'air, c'est qu'il tempère par bonté l'ardeur intolérable de son jugement. Car c'était déjà un commencement de bonté de vouloir bien reprendre Adam; au lieu que, sans le reprendre, il pouvait le précipiter dans les enfers, comme il a fait l'ange rebelle. Adam n'avait pas encore appris à profiter de ces reproches, et comme à respirer à cet air plus doux : plein des terreurs de sa conscience, il se cache dans la forêt, et n'ose paraître devant Dieu.

Nous avons vu l'homme pécheur qui ne peut pas se souffrir lui-même; mais sa nudité ne lui est jamais plus affreuse, que par rapport, non point à lui-même, mais à Dieu, *devant qui tout est à nu et à découvert* (*Hebr.* IV, 13), jusqu'aux replis les plus intimes de sa conscience. Contre des yeux si pénétrants, des feuilles ne suffisent pas. Adam cherche l'épais des forêts, et encore n'y trouve-t-il pas de quoi s'y mettre à couvert. Il ne faut pas s'imaginer qu'il crut se soustraire aux yeux invisibles de Dieu : il tâcha du moins de se sauver de sa présence sensible qui le brûlait trop; à peu près comme feront ceux qui crieront au dernier jugement : *Montagnes, tombez sur nous : collines, enterrez-nous.* (*Luc.* XXIII, 30.) Mais la voix de Dieu le poursuit. *Adam, où es-tu?* Combien loin de Dieu et de toi-même! Dans quel abîme de maux, dans quelles misères, dans quelle ignorance, dans quel déplorable égarement!

A cette voix, étonné, et ne sachant où se mettre : *Je me suis caché*, dit-il, *parce que j'étais nu. Mais qui t'a dit que tu étais nu*, dit le Seigneur, *si ce n'est que tu as mangé du fruit défendu? Adam lui répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'a présenté du fruit, et j'en ai mangé.* (*Gen.* III, 10, 11, 12.) C'est ici que les excuses commencent; vaines excuses qui ne couvrent pas le crime, et qui découvrent l'orgueil et l'impénitence. Si Adam, si Eve, avaient pu avouer humblement leur faute, qui sait jusqu'où se serait portée la miséricorde de Dieu? Mais Adam rejette la faute sur la femme, et la femme sur le serpent, au lieu de n'en accuser que leur libre arbitre. De si frivoles excuses étaient figurées par les feuilles de figuier, par l'épaisseur de la forêt dont ils pensaient se couvrir. Mais Dieu fait voir la vanité de leur excuse. Que sert à l'homme de dire : *La femme que vous m'avez donnée pour compagne?* Il semble s'en prendre à Dieu même. Mais Dieu lui avait-il donné cette femme pour compagne de sa désobéissance? Ne devait-il pas la régir, la redresser? C'est donc le comble du crime, loin de l'avouer, d'en vouloir rejeter la faute sur sa malheureuse compagne, et sur Dieu même qui la lui avait donnée.

Ne cherchons point d'excuse à nos crimes : ne les rejetons pas sur la partie faible qui est en nous; confessons que la raison devait présider et dominer à ses appétits : ne cherchons point à nous couvrir : mettons-nous devant Dieu; peut-être alors que sa bonté nous couvrira d'elle-même, et que nous serons de ceux dont il est écrit : *Bienheureux ceux dont les iniquités ont été remises, et dont les péchés ont été couverts.* (*Psal.* XXXI, 1.)

IXe ÉLÉVATION

Ordre de la justice de Dieu.

Il faut ici distinguer l'ordre du crime d'avec l'ordre de la justice divine. Le crime commence par le serpent, se continue en

Eve, et se consomme en Adam; mais l'ordre de la justice divine est de s'attaquer d'abord au plus capital. C'est pourquoi il s'en prend d'abord à l'homme, en qui se trouvait dans la plénitude de la force et de la grâce, la plénitude de la désobéissance et de l'ingratitude. C'était à lui qu'était attachée la totalité de la grâce originelle; c'était à lui que les grands dons avaient été communiqués, et à lui qu'avait été donné et signifié le grand précepte : c'est donc par lui que Dieu commence; l'examen passe ensuite à la femme; il se termine au serpent, et rien n'échappe à sa censure.

Xᵉ ÉLÉVATION.

Suite des excuses.

Et Dieu dit à Eve, pourquoi avez-vous fait cela ? Elle répondit : Le serpent m'a trompée. (*Gen.* III, 13.) Mais pourquoi vous laissiez-vous tromper? N'aviez-vous pas tout ensemble votre libre arbitre et ma grâce ? Pourquoi avez-vous écouté? La conviction était facile; mais Dieu en laisse l'effet à la conscience d'Eve; et se tournant vers le serpent dont l'orgueil et l'obstination ne lui permettaient pas de s'excuser; sans lui demander *pourquoi*, ainsi qu'il avait fait à Adam et à Eve, il lui dit décisivement et tout court : *Parce que vous avez fait cela, vous serez maudit parmi tous les animaux : vous marcherez sur votre estomac, et la terre sera votre nourriture.* (*Gen.* III, 14.) Voilà trois caractères du serpent; d'être en exécration et en horreur plus que tous les autres animaux; c'est aussi le caractère de Satan, que tout le monde maudit : de marcher sur son estomac, de n'avoir que des pensées basses, et, ce qui revient à la même chose, de se nourrir de terre, c'est-à-dire, de pensées terrestres et corporelles, puisque toute son occupation est d'être notre tentateur, et de nous plonger dans la chair et dans le sang. La suite marque encore mieux le caractère du diable, qui le pousse à porter des plaies en trahison, et à attaquer par l'endroit le plus faible; c'est ce que Dieu explique par ces paroles : *Tu lui dresseras des embûches, et lui mordras le talon* (*Ibid.*, 15.) Comme donc les caractères du diable devaient être représentés par ceux du serpent, Dieu qui le prévoyait, le détermina à se servir de cet animal pour parler à Eve, afin qu'étant l'image du diable par ses embûches, il en représentât encore le juste supplice; en sorte que ces caractères que nous venons de marquer, convinssent au serpent en parabole, et au diable en vérité.

Considérez un moment comment Dieu atterre cet esprit superbe, enflé de sa victoire sur le genre humain. Quel autre en a remporté une plus entière? par un seul coup tout le genre humain devient le captif de ce superbe vainqueur. Vantez-vous de vos conquêtes, conquérants mortels : Dieu qui a humilié le serpent au milieu de son triomphe, saura vous abattre.

—

XIᵉ ÉLÉVATION.

Le supplice d'Ève, et comment il est changé en remède.

Le Seigneur dit à la femme : Je multiplierai tes calamités et tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur. (*Ibid.*, 16) La fécondité est la gloire de la femme; c'est là que Dieu met son supplice : ce n'est qu'au péril de sa vie qu'elle est féconde. Ce supplice n'est pas particulier à la femme. La race humaine est maudite; pleine, dès la conception et dès la naissance, de confusion et de douleur, et de tous côtés environnée de tourment et de mort, l'enfant ne peut naître sans mettre sa mère en péril; ni le mari devenir père sans hasarder la plus chère moitié de sa vie. Eve est malheureuse et maudite dans tout son sexe, dont les enfants sont si souvent les meurtriers : elle était faite pour être à l'homme une douce société, sa consolation, et pour faire la douceur de sa vie; elle s'enorgueillissait de cette destination; mais Dieu y mêle la sujétion, et il change en une amère domination cette douce supériorité qu'il avait d'abord donnée à l'homme. Il était supérieur par raison; il devient un maître sévère par humeur; sa jalousie le rend un tyran; la femme est assujettie à cette fureur, et dans plus de la moitié de la terre les femmes sont dans une espèce d'esclavage. Ce dur empire des maris, et ce joug auquel la femme est soumise, est un effet du péché. Les mariages sont aussi souvent un supplice qu'une douce liaison, et on est une dure croix l'un à l'autre, et un tourment dont on ne peut se délivrer; unis ou séparés on se tourmente mutuellement. Dans le sens spirituel, on n'enfante plus qu'avec peine; toutes les productions de l'esprit lui coûtent, les soucis abrégent nos jours; tout ce qui est désirable est laborieux.

Par la rédemption du genre humain, le supplice d'Eve se change en grâce. Sa première punition lui rendait sa fécondité périlleuse; mais la grâce, comme dit saint Paul, fait *qu'elle est sauvée par la production des enfants* (*I Tim.* II, 15.) Si sa vie y est exposée, son salut y est assuré, pourvu qu'elle soit fidèle à ce que demande son état, c'est-à-dire qu'elle demeure *dans la foi* conjugale, *dans un amour* chaste de son mari, *dans la sanctification* et la piété, comme naturelle à son sexe; bannissant les vanités de la parure et toute la mollesse, *par la sobriété*, la modération et la tempérance, comme ajoute le même saint Paul.

XIIᵉ ÉLÉVATION.

Le supplice d'Adam, et premièrement le travail.

Dieu dit à Adam : parce que tu as écouté la parole de ta femme. (*Gen.* III, 17, 18, 19.) C'est par où commence l'accusation : l'homme est convaincu d'abord d'une complaisance excessive pour la femme; c'est la source

de notre perte, et ce mal ne se renouvelle que trop souvent. Continuons : *Parce que tu as mangé du fruit que je t'avais interdit, la terre est maudite dans ton travail : tu ne mangeras ton pain qu'avec la sueur de ton visage;* et le reste. C'est par où commence le supplice ; mais il est exprimé par des paroles terribles : *La terre est maudite dans ton travail :* la terre n'avait point péché, et si elle est maudite, c'est à cause du travail de l'homme maudit qui la cultive : on ne lui arrache aucun fruit, et surtout le fruit le plus nécessaire, que par force et parmi des travaux continuels.

Tous les jours de ta vie. (*Gen.* III, 17, 18, 19.) La culture de la terre est un soin perpétuel qui ne nous laisse en repos ni jour ni nuit, ni en aucune saison : à chaque moment l'espérance de la moisson et le fruit unique de tous nos travaux peut nous échapper : nous sommes à la merci du ciel inconstant, qui fait pleuvoir sur le tendre épi, non-seulement les eaux nourrissantes de la pluie, mais encore la rouille inhérente et consumante de la nielture.

La terre te produira des épines et des buissons. (*Ibid.*, 18.) Féconde dans son origine et produisant d'elle-même les meilleures plantes, maintenant si elle est laissée à son naturel, elle n'est fertile qu'en mauvaises herbes ; elle se hérisse d'épines ; menaçante et déchirante de tous côtés, elle semble même nous vouloir refuser la liberté du passage, et on ne peut marcher sur elle sans combat.

Tu mangeras l'herbe de la terre. (*Ibid.*,18.) Il semble que dans l'innocence des commencements, les arbres devaient d'eux-mêmes offrir et fournir à l'homme une agréable nourriture dans leurs fruits ; mais depuis que l'envie du fruit défendu nous eut fait pécher, nous sommes assujettis à manger l'herbe que la terre ne produit que par force ; et le blé dont se forme le pain qui est notre nourriture ordinaire, doit être arrosé de nos sueurs. C'est ce qu'insinuent ces paroles : *Tu mangeras l'herbe*, et *ton pain te sera donné à la sueur de ton visage.* Voilà le commencement de nos malheurs : c'est un continuel travail qui seul peut vaincre nos besoins et la faim qui nous persécute.

Jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été formé, et que tu deviennes *poussière.* (*Ibid.*, 19.) Il n'y a point d'autre fin de nos travaux ni d'autre repos pour nous, que la mort et le retour à la poussière, qui est le dernier anéantissement de nos corps. Cet objet est toujours présent à nos yeux : la mort se présente de toutes parts : la terre même que nous cultivons nous la met incessamment devant la vue : c'est l'esprit de cette parole, L'homme ne cessera de *travailler la terre dont il est pris* (*Ibid.*, 23), et où il retourne.

Homme, voilà donc ta vie, éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant, jusqu'à ce qu'elle te reçoive toi-même et que tu ailles pourrir dans son sein. O repos affreux ! O triste fin d'un continuel travail !

XIII° ÉLÉVATION.

Les habits et les injures de l'air.

Et le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa femme, des habits de peaux, et il les en revêtit. (*Gen.* III, 21.) L'homme ne devient pas seulement mortel, mais exposé par sa mortalité à toutes les injures de l'air d'où naissent mille sortes de maladies. Voilà la source des habits que le luxe rend si superbes : la honte de la nudité les a commencés ; l'infirmité les a étendus sur tout le corps ; le luxe veut les enrichir, et y mêle la mollesse et l'orgueil. O homme ! reviens à ton origine : pourquoi t'enorgueillir dans tes habits ? Dieu ne te donne d'abord que des peaux pour te vêtir : plus pauvre que les animaux dont les fourrures leur sont naturelles : infirme et nu que tu es, tu te trouves d'abord à l'emprunt : ta disette est infinie ; tu empruntes de tous côtés pour te parer. Mais allons à l'origine, et voyons le principe du luxe : après tout il est fondé sur le besoin ; on tâche en vain de déguiser cette faiblesse en accumulant le superflu sur le nécessaire.

L'homme en a usé de même dans tout le reste de ses besoins, qu'il a tâché d'oublier et de couvrir en les ornant. Les maisons qu'on décore par l'architecture, dans leur fond ne sont qu'un abri contre la neige et les orages, et les autres injures de l'air : les meubles ne sont dans leur fond qu'une couverture contre le froid : ces lits qu'on rend si superbes, ne sont après tout qu'une retraite pour soutenir la faiblesse et soulager le travail par le sommeil : il y faut tous les jours aller mourir et passer dans ce néant une si grande partie de notre vie.

XIV° ÉLÉVATION.

Suite du supplice d'Adam. — La dérision de Dieu.

Et Dieu dit : Voyez Adam qui est devenu comme un de nous, sachant le bien et le mal : prenons donc garde qu'il ne mette encore la main sur le fruit de vie, et ne vive éternellement. (*Ibid.*, 22.) Cette dérision divine était due à sa présomption. Dieu dit en lui-même et aux personnes divines, et si l'on veut, aux saints anges : Voyez-moi ce nouveau dieu qui ne s'est pas contenté de la ressemblance divine que Dieu avait imprimée au fond de son âme ; il s'est fait dieu à sa façon : voyez comme il est savant, et qu'en effet il a bien appris le bien et le mal à ses dépens : prenons garde qu'après nous avoir si bien dérobé la science, il ne nous dérobe encore l'immortalité. Remarquons que Dieu ajoute la dérision au supplice. Le supplice est dû à la révolte ; mais l'orgueil y attirait la dérision. *Je vous ai appelés et vous avez refusé d'entendre ma voix : j'ai tendu le bras, et personne ne m'a regardé: vous avez méprisé tous mes conseils, vous avez négligé mes avis et mes reproches, et moi aussi à mon tour je rirai dans votre perte; je me moquerai de vos malheurs et de votre*

mort. (*Prov.* I, 24, 25, 26.) C'est, direz-vous, pousser la vengeance jusqu'à la cruauté ; je l'avoue : mais Dieu aussi deviendra cruel et impitoyable. Après que sa bonté a été méprisée, il poussera la rigueur jusqu'à tremper et laver ses mains dans le sang du pécheur. Tous les justes entreront dans cette dérision de Dieu : *Et ils riront sur l'impie, et ils s'écrieront : voilà l'homme qui n'a pas mis son secours en Dieu; mais qui a espéré dans l'abondance de ses richesses, et il a prévalu par sa vanité.* (*Psal.* LI, 8, 9.) Cette vanité insensée lui offrait une flatteuse ressemblance de la divinité même. *Adam est devenu comme un de nous :* il a voulu être riche de ses propres biens ; voyez qu'il est devenu puissant. Ainsi, ces redoutables et saintes dérisions de la justice divine suivies de celles des justes, ont leur origine dans celle où Dieu insulte à Adam dans son supplice. Jésus-Christ qui nous a mis à couvert de la justice de Dieu, lorsqu'il en a porté le poids, a souffert cette dérision dans son supplice : *S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui; que Dieu, qu'il se vante d'avoir pour père, le délivre.* (*Matth.* XXVII, 40, 42, 43.) C'est ainsi que lui insultaient les impies dans son supplice, mêlant à la cruauté l'amertume de la moquerie : de cette sorte il a expié la dérision qui était tombée sur Adam et sur tous les hommes.

C'est au milieu de cette amère et insultante dérision, que *Dieu le chasse du paradis de délices, pour travailler à la terre d'où il a été pris.* (*Gen.* III, 23.) Et voilà *à la porte de ce paradis délicieux un chérubin qui roule en sa main une épée de feu* (*Ibid.*, 24) : en sorte que ce même lieu, auparavant si plein d'attraits, devient un objet d'horreur et de terreur.

XVᵉ ÉLÉVATION.

La mort, vraie peine du péché.

Au jour que vous mangerez du fruit défendu, vous mourrez de mort. (*Gen.* II, 17.) Dans l'instant même vous mourrez de la mort de l'âme, qui sera incontinent séparée de Dieu, qui est notre vie, et l'âme de l'âme même. Mais encore que votre âme ne soit pas actuellement séparée de votre corps à l'instant même du péché, néanmoins à cet instant elle mérite de l'être : elle en est donc séparée quant à la dette, quoique non encore par l'effet : nous devenons mortels : nous sommes dignes de mort : la mort nous domine : notre corps dès là devient un joug à notre âme, et nous accable de tout le poids de la mortalité et de l'infirmité qui l'accompagnent. Justement, Seigneur, justement; car l'âme qui a perdu volontairement Dieu, qui était son âme, est punie de sa défection par son inévitable séparation d'avec le corps qui lui est uni ; et la perte que fait le corps par nécessité, de l'âme qui le gouverne et le perfectionne, est le juste supplice de celle que l'âme a faite volontairement de Dieu, qui la vivifiait par son union.

Justice de Dieu, je vous adore ! il était juste que composé de deux parties dont vous aviez rendu l'union immuable, tant que je demeurerais uni à vous par la soumission que je vous devais, après que je me suis soulevé contre vos ordres inviolables, je visse la dissolution des deux parties de moi-même auparavant si bien assorties, et que je visse mon corps en état d'aller pourrir dans la terre, et de retourner à sa première boue. O Dieu ! je subis la sentence, et toutes les fois que la maladie m'attaquera, pour petite qu'elle soit, ou que je songerai seulement que je suis mortel, je me souviendrai de cette parole : *Tu mourras de mort;* et de cette juste condamnation que vous avez prononcée contre toute la nature humaine. L'horreur que j'ai naturellement de la mort, me sera une preuve de mon abandonnement au péché : car, Seigneur, si j'étais demeuré innocent, il n'y aurait rien qui pût me faire horreur. Mais maintenant je vois la mort qui me poursuit, et je ne puis éviter ses affreuses mains. O Dieu ! faites-moi la grâce que l'horreur que j'en ressens, et que votre saint Fils Jésus n'a pas dédaigné de ressentir, m'inspire l'horreur du péché qui l'a introduite sur la terre. Sans le péché nous n'aurions vu la mort que peut-être dans les animaux : encore un grand et saint docteur (2622) semble-t-il dire, qu'elle ne leur serait point arrivée dans le paradis, de peur que les yeux innocents des hommes n'eussent été frappés de ce triste objet. Quoi qu'il en soit, ô Jésus ! je déteste le péché plus que la mort, puisque *c'est par le péché que la mort a régné sur tout le genre humain depuis Adam* (*Rom.* V, 12, 14) notre premier père, jusqu'à ceux qui nous verront arriver dans votre gloire.

XVIᵉ ÉLÉVATION.

La mort éternelle.

Mais la grande peine du péché, celle qui est seule proportionnée, c'est la mort éternelle : et cette peine du péché est enfermée dans le péché même. Car le péché n'étant autre chose que la séparation volontaire de l'homme qui se retire de Dieu, il s'ensuit de là que Dieu se retire aussi de l'homme, et s'en retire pour jamais, l'homme n'ayant rien par où il puisse s'y rejoindre de lui-même : de sorte que, par ce seul coup que se donne le pécheur, il demeure éternellement séparé de Dieu, et Dieu forcé par conséquent à se retirer de lui, jusqu'à ce que, par un retour de sa pure miséricorde, il lui plaise de revenir à son infidèle créature. Ce qui n'arrivant que par une pure bonté que Dieu ne doit point au pécheur, il s'ensuit qu'il ne lui doit autre chose qu'une éternelle séparation et soustraction de sa bonté, de sa grâce, et de sa

(2622) S. AUG., *Op. imperf. cont. Jul.*, lib. III, n. 147.

présence ; mais dès là son malheur est aussi immense qu'il est éternel.

Car que peut-il arriver à la créature privée de Dieu, c'est-à-dire de tout bien? Que lui peut-il arriver, sinon tout mal? *Allez, maudits, au feu éternel* (*Matth.* xxv, 41) : et où iront-ils ces malheureux repoussés loin de la lumière, sinon dans les ténèbres éternelles? Où iront-ils éloignés de la paix, sinon au trouble, au désespoir, au *grincement de dents?* Où iront-ils, en un mot, éloignés de Dieu, sinon en toute l'horreur que causera l'absence et la privation de tout le bien qui est en lui, comme dans la source? *Je te montrerai tout le bien* (*Exod.* xxxiii, 19), dit-il à Moïse, en se montrant lui-même. Que pourra-t-il donc arriver à ceux à qui il refusera sa face et sa présence désirable, sinon qu'il leur montrera tout le mal, et qu'il le leur montrera non-seulement pour le voir, ce qui est affreux ; mais, ce qui est beaucoup plus terrible, pour le sentir par une triste expérience. Et c'est là le juste supplice du pécheur qui se retire de Dieu, que Dieu aussi se retire de lui, et par cette soustraction le prive de tout le bien, et l'investisse irrémédiablement et inexorablement de tout le mal. O Dieu ! ô Dieu ! je tremble : je suis saisi de frayeur à cette vue. Consolez-moi par l'espérance de votre bonté : rafraîchissez mes entrailles, et soulagez mes os brisés, par Jésus-Christ votre Fils, qui a porté la mort pour me délivrer de ses terreurs, et de toutes ses affreuses suites, dont la plus inévitable est l'enfer.

SEPTIÈME SEMAINE.

SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Tous les hommes dans un seul homme, premier fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

Il a fait que toute la race humaine, venue d'un seul homme, se répande sur la terre. (*Act.* xvii, 26.) C'est ici une des plus belles et des plus remarquables singularités de la création de l'homme. Nous ne lisons point que les animaux viennent de même d'un seul, ni que Dieu les ait réduits d'abord à un seul mâle et à une seule femelle; mais Dieu a voulu que tant que nous sommes d'hommes répandus par toute la terre, dans les îles comme dans les continents, nous sortissions tous d'un seul mariage, dont l'homme étant le chef, un seul homme par conséquent est la source de tout le genre humain.

Le désir de nous porter tous à l'unité est la cause de cet ordre suprême de Dieu, et les effets en sont admirables.

Premièrement, Dieu pouvait donner l'être à tous les hommes, comme à tous les anges, indépendamment les uns des autres ; surtout l'âme raisonnable ne pouvant, comme incorporelle, dépendre par elle-même d'aucune génération. Néanmoins il a plu à Dieu que non-seulement le corps, mais encore l'âme dépendît selon son être de cette voie, et que les âmes se multipliassent autant que les générations humaines; et il a voulu encore que toutes les races humaines se réduisissent à la seule race d'Adam : en sorte que tous les hommes, et selon le corps et selon l'âme, dépendissent de la volonté et de la liberté de ce seul homme.

Vous portez deux nations dans votre sein (*Gen.* xxv, 23), disait Dieu à Rébecca. Quel spectacle! en deux enfants encore enfermés dans les entrailles de leur mère, deux grandes et nombreuses nations, et la destinée de l'une et de l'autre. Mais combien est-il plus étonnant de voir en Adam seul toutes les nations, tous les hommes en particulier, et la commune destinée de tout le genre humain!

Dieu avait fait l'homme si parfait, et lui avait donné une si grande facilité de conserver, et pour lui et pour toute sa postérité, le bien immense qu'il avait mis en sa personne, que les hommes n'avaient qu'à remercier cette divine bonté d'avoir renfermé en lui tout le bonheur de ses enfants qui devaient composer le genre humain. Regardons-nous tous en cette source : regardons-y notre être et notre bien-être, notre bonheur et notre malheur. Dieu ne nous voit qu'en Adam, dans lequel il nous a tous faits. Quoi qu'Adam fasse, nous le faisons avec lui, parce qu'il nous tient renfermés, et que nous ne sommes en lui moralement qu'une seule et même personne : s'il obéit, j'obéis en lui ; s'il pèche, je pèche en lui : Dieu traitera tout le genre humain comme ce seul homme, où il a voulu le mettre tout entier, l'aura mérité. J'adore, Seigneur, votre justice, quoique impénétrable à mes sens et à ma raison : pour peu que j'entrevoie ses règles sacrées, je les adore et je m'y soumets.

IIe ÉLÉVATION.

Le père récompensé et puni dans les enfants, second fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

Quand Dieu fit l'homme si parfait, quand il voulut faire dépendre de lui seul l'être et la vie de toutes les nations, de toutes les races, de tous les hommes particuliers jusqu'à l'infini, si Dieu voulait, il mit en même temps une telle unité entre lui et ses

enfants, qu'il pût être puni et récompensé en eux, comme il serait en lui-même, et peut-être plus. Car Dieu a inspiré aux parents un tel amour pour leurs enfants, que naturellement les maux des enfants leur sont plus sensibles et plus douloureux que les leurs, et qu'ils aiment mieux les laisser en vie que de leur survivre : de sorte que la vie de leurs enfants leur est plus chère que la leur propre. La nature, c'est-à-dire Dieu, a formé ainsi le cœur des pères et des mères, et ce sentiment est si intime et si naturel, qu'on en voit même un vestige et une impression dans les animaux, lorsqu'ils s'exposent pour leurs petits et se laissent arracher la vie, plutôt que d'en abandonner le soin.

Ce caractère paternel a dû se trouver principalement dans celui qui est non-seulement le premier de tous les pères, mais encore père par excellence, puisqu'il a été établi le père du genre humain. Après donc que dès l'origine et nouvellement sorti des mains de Dieu, il eut trangressé ce commandement si facile, par lequel Dieu avait voulu éprouver sa soumission et l'avertir de sa liberté, il était juste qu'il le punît, non-seulement en lui-même, mais encore dans ses enfants, comme étant une portion des plus chères de sa substance, et quelque chose qui lui est plus intimement uni que ses propres membres. De sorte que les enfants futurs de ce premier père, c'est-à-dire tout le genre humain, qui n'avait d'être ni de subsistance qu'en ce premier père, devinrent le juste objet de la haine et de la vengeance divine. Tout est en un seul, et tout est maudit en un seul : et ce père malheureux est puni dans tout ce qu'il contient en lui-même d'enfants depuis la première jusqu'à la dernière génération.

Si Dieu est juste à punir, il l'est encore plus à récompenser. Si Adam eût persévéré il eût été récompensé dans tous ses enfants, et la justice originelle eût été leur héritage commun. Maintenant ils ont perdu en leur père, ce que leur père avait reçu pour lui et pour eux; et privée de ce grand don, la nature humaine devient et malheureuse et maudite dans ses branches, parce qu'elle l'est dans sa tige.

Considérons la justice humaine : nous y verrons une image de cette justice de Dieu. Un père dégradé perd sa noblesse et pour lui et pour ses enfants, surtout pour ceux qui sont à naître ; ils perdent en lui tous leurs biens, lorsqu'il mérite de les perdre. S'il est banni et exclu de la société de ses citoyens, et comme du sein maternel de sa terre natale, ils sont bannis avec lui à jamais. Pleurons, malheureux enfants d'un père justement proscrit, race dégradée et déshéritée par la loi suprême de Dieu ; et, bannis éternellement autant que justement de la cité sainte qui nous était destinée dans notre origine, adorons avec tremblement les règles sévères et impénétrables de la justice de Dieu, dont nous voyons les vestiges dans la justice, quoique inférieure, des hommes. Mais voici le comble de nos maux.

IIIe ÉLÉVATION.

La justice originelle dont Adam a été privé pour lui et pour ses enfants, troisième fondement de la justice de Dieu dans le péché originel.

Dieu a fait l'homme droit et il s'est enveloppé dans plusieurs questions. (*Eccle.* VII, 30.) Cette droiture où Dieu avait d'abord fait l'homme consistait premièrement dans la connaissance. Il n'y avait point alors de question : Dieu avait mis dans le premier homme la droite raison, qui consistait en lumière divine, par laquelle il connaissait Dieu directement comme un être parfait et tout-puissant.

Cette connaissance tenait le milieu entre la foi et la vision bienheureuse. Car encore que l'homme ne vît pas Dieu *face à face*, il ne le voyait pourtant pas comme nous le faisons *à travers une énigme, et comme par un miroir.* (*I Cor.* XIII, 12.) Dieu ne lui laissait aucun doute de son auteur, des mains duquel il sortait ; ni de sa perfection, qui reluisait si clairement dans ses œuvres. Si saint Paul a dit *que les merveilles invisibles de Dieu, et son éternelle puissance et sa divinité sont manifestes dans ses œuvres à ceux qui les contemplent; en sorte qu'ils sont inexcusables de ne le pas reconnaître et adorer* (*Rom.* I 20), combien plus Adam l'eût-il connu ? L'idée que nous portons naturellement dans notre fond de la perfection de Dieu, en sorte que nous penchons naturellement à lui attribuer ce qu'il y a de plus parfait, était si vive dans le premier homme, que rien ne la pouvait offusquer. Ce n'était pas comme jusqu'à présent, que cette idée brouillée avec les images de nos sens se recule, pour ainsi dire, quand nous la cherchons : nous n'en pouvons porter la simplicité, et nous n'y revenons qu'à peine et par mille détours. Mais alors on la sentait d'abord; et la première pensée qui venait à l'homme dans tous les ouvrages et dans tous les mouvements qu'il voyait, ou au dedans, ou au dehors, c'est que Dieu en était le parfait auteur.

Par là, il connaissait son âme, comme faite à l'image de Dieu, et entièrement pour lui ; et au lieu que nous avons tant de peine à la trouver, et que nous la confondons avec toutes les images que nos sens nous apportent, alors on la démêlait d'abord d'avec tout ce qui n'était pas elle.

De cette sorte on connaissait d'abord sa parfaite supériorité au-dessus du corps, et l'empire qui lui était donné sur lui : en sorte que tout y devait être dans l'obéissance envers l'âme, comme l'âme le devait être envers Dieu.

Une si grande et si droite lumière dans la raison était suivie d'une pareille droiture dans la volonté. Comme on voyait clairement et parfaitement combien Dieu est aimable, et que l'âme n'était empêchée par aucune passion et prévention de se porter à lui, elle l'aimait parfaitement, et unie par son amour à ce premier être, elle voyait tout au-dessous d'elle, principalement son

corps, dont elle faisait sans résistance ce qu'elle voulait.

Nous éprouvons encore un reste de cet empire que nous avions sur nos corps. Nous emportons sur lui beaucoup de choses contre la disposition de la machine par la seule force de la volonté; à force de s'appliquer, l'esprit demeure détaché des sens, et semble ne communiquer plus avec eux. Combien plus en cet heureux état, sans aucun effort, et par la seule force de la raison toujours maîtresse par elle-même, tenait-on en sujétion tout le corps?

Il n'y avait qu'une dépravation volontaire qui pût troubler cette belle économie, et faire perdre à la raison son autorité et son empire. Quand l'homme s'est retiré de Dieu, Dieu a retiré tous ses dons. La première plaie a été celle de l'ignorance; ces vives lumières nous ont été ôtées: *Nous sommes livrés aux questions* (*Eccle.* VII, 30); tout est mis en doute, jusqu'aux premières vérités. La raison étant devenue si faible par faute de la volonté, à plus forte raison la volonté, qui avait commis le péché, s'affaiblit-elle elle-même. Le corps refusa l'obéissance à l'âme, qui s'était soustraite à Dieu. Dans le désordre des sens, la honte, qui n'était pas encore connue, se fit bientôt sentir: chose étrange! nous l'avons déjà remarqué; mais cette occasion demande qu'on repasse encore un moment sur ce triste objet.

Nos premiers parents ne furent pas plutôt tombés dans le péché, qu'ils connurent leur nudité; et contraints de la couvrir d'une ceinture, dont nous avons déjà montré l'usage, ils témoignèrent par là où la révolte et la sédition intérieure et extérieure s'était mise. *Comment avez vous connu*, et qui vous a indiqué *que vous étiez nus?* D'où vient que vous vous cachiez *dans l'épaisseur de la forêt* (*Gen.* III, 18), pour ne point paraître à mes yeux? Craigniez-vous que je ne trouvasse quelque chose de mal et de déhonnête dans mon ouvrage, moi qui ne puis rien faire que de bon, et qui en effet, en revoyant ce que javais fait, en avais loué la bonté! Etrange nouveauté dans l'homme, de trouver en soi quelque chose de honteux! Ce n'est pas l'ouvrage de Dieu, mais le sien, et celui de son péché. Et quels yeux craignait-il en se cachant? Ceux de Dieu, ceux de la compagne de son crime et de son supplice, les siens propres. O concupiscence naissante, on ne vous reconnaît que trop!

Mais quoi! disons en un mot que c'est de là que nous naissons. Tout ce qui naît d'Adam lui est uni de ce côté-là; enfants de cette révolte, cette révolte est la première chose qui passe en nous avec le sang. Ainsi, dès notre origine, nos sens sont rebelles: dès le ventre de nos mères, où la raison est plongée et dominée par la chair, notre âme en est l'esclave, et accablée de ce poids. Toutes les passions nous dominent tour à tour, et souvent toutes ensemble, et même les plus contraires. Dieu retire de nous les lumières, comme il avait fait à Adam, et encore plus. Ainsi nous sommes frappés de la plaie de l'ignorance et de celle de la concupiscence; tout le bien, jusqu'au moindre, nous est difficile; tout le mal, quelque grand qu'il soit, a des attraits pour nous.

Toutes les pensées de l'homme penchaient au mal en tout temps. (*Gen.* VI, 5.) Pesez ces paroles: *Toutes les pensées*, et celles-ci: *En tout temps.* Nous ne faisons pas tout le mal, mais nous y penchons; il ne manque que les occasions, et les objets déterminent: l'homme laissé à lui-même n'éviterait aucun mal. Ajoutez ces paroles qui précèdent: *La malice des hommes était grande sur la terre;* et celles-ci: *Mon esprit ne demeurera pas en l'homme, parce qu'il est chair.* (*Ibid.*, 3.)

Je l'avais fait pour être spirituel même dans la chair, parce que l'esprit y dominait: et maintenant il est devenu charnel même dans l'esprit (*Rom.* VII, 14, 15 seq.), que la chair domine et emporte. Cela commence *dès le ventre de la mère: « Erraverunt ab utero. »* (*Psal.* LVII, 4.) Dieu voit le mal dans sa source, *et il se repent d'avoir fait l'homme.* (*Gen.* VI, 6.) L'homme n'était plus que péché dès sa conception: *Je suis conçu en iniquité; ma mère m'a conçu en péché.* (*Psal.* L, 7.) Tout est uni au péché d'Adam, qui passe par le canal de la concupiscence. L'homme livré à la concupiscence la transmit à sa postérité, et ne pouvait faire ses enfants meilleurs que lui. Si tout naît avec la concupiscence, tout naît dans le désordre: tout naît odieux à Dieu: et *nous sommes tous naturellement enfants de colère.* (*Ephes.* II, 3.)

IVe ÉLÉVATION.

Les suites affreuses du péché originel par le chapitre XL *de l'Ecclésiastique.*

Il y a une grande affliction, et un joug pesant sur les enfants d'Adam, depuis le jour de leur sortie du sein de leur mère jusqu'au jour de leur sépulture dans le sein de la mère commune. (*Eccli.* XL, 1 seq.) Nos misères commencent avec la vie, et durent jusqu'à la mort: nul ne s'en exempte. Quatre sources intarissables les font couler sur tous les états et dans toute la vie, *les soucis, les terreurs, les agitations d'une espérance trompeuse, et enfin le jour de la mort.* Les maux qui viennent de ces quatre sources empoisonnent toute la vie. Tout en ressent la violence et la pesanteur, *depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à celui qui est abattu à terre et sur la poussière; depuis celui qui est revêtu de pourpre et des plus belles couleurs, jusqu'à celui qui est couvert d'une toile grossière et crue: on trouve partout fureur, jalousie, tumulte, incertitude et agitation d'esprit, les menaces d'une mort prochaine, les longues et implacables colères, les querelles et les animosités.* Quelle paix parmi tant de furieuses passions? *Elles ne nous laissent pas en repos pendant le sommeil. Dans le silence et la tranquillité de la nuit, dans la couche* où l'on se refait des travaux du jour, on apprend, ou expérimente un nouveau genre

de trouble. *A peine a-t-on goûté un moment les douceurs d'un premier sommeil, et voilà qu'il se présente* à une imagination échauffée *toutes sortes de fantômes et de monstres, comme si l'on avait été mis en sentinelle* dans une tour. On se trouble dans les visions de son cœur. *On croit être poursuivi par un ennemi furieux, comme dans un jour de combat ; on ne se sauve de cette crainte qu'en s'éveillant en sursaut; on s'étonne d'une si vaine terreur,* et d'avoir trouvé tant de périls dans une entière sûreté.

On a peine à se remettre d'une si étrange épouvante, et on sent que sans aucun ennemi on se peut faire à soi-même une guerre aussi violente que des bataillons armés. Les songes nous suivent jusqu'en veillant. Qu'est-ce que les terreurs qui nous saisissent sans sujet, si ce n'est un songe effrayant ? Mais qu'est-ce que l'ambition et une espérance fallacieuse, qui nous mène de travaux en travaux, d'illusion en illusion, et nous rend le jouet des hommes, sinon une autre sorte de songe qui change de vains plaisirs en des tourments effectifs? Que dirai-je des maladies accablantes, *qui inondent sur toute chair, depuis l'homme jusqu'à la bête, et cent fois plus encore sur les pécheurs?* Et où arrive-t-on par tant de maux, et à quelle mort? Laisse-t-on du moins venir la mort doucement et comme naturellement, pour nous être comme une espèce d'asile contre les malheurs de la vie? Non; l'on ne voit que des *morts cruelles, dans le combat, dans le sang, l'épée, l'oppression, la famine, la peste, l'accablement, tous les fléaux de Dieu; toutes ces choses ont été créées pour les méchants, et le déluge est venu pour eux.* Mais le déluge des eaux n'est venu qu'une seule fois : celui des afflictions est perpétuel, et inonde toute la vie dès la naissance.

Après cela peut-on croire que l'enfance soit innocente? O Seigneur! *vous jugez indigne de votre puissance de punir les innocents.* (*Sap.* XII, 15.) Pourquoi donc répandez-vous votre colère sur cet enfant qui vient de naître? A qui a-t-il fait tort? de qui a-t-il enlevé les biens? A-t-il corrompu la femme de son prochain? Quel est son crime? Et pourquoi commencer à l'accabler d'un joug si pesant? Répétons encore : *Un joug pesant sur les enfants d'Adam.* (*Eccle.* XL, 1.) Il est enfant d'Adam : voilà son crime. C'est ce qui le fait naître dans l'ignorance et dans la faiblesse, ce qui lui a mis dans le cœur la source de toutes sortes de mauvais désirs : il ne lui manque que de la force pour les déclarer. Combien faudra-t-il le tourmenter pour lui faire apprendre quelque chose? Combien sera-t-il de temps comme un animal? N'est-il pas bien malheureux d'avoir à passer par une longue ignorance, à quelques rayons de lumière? « Regardez, » disait un saint (2623), « cette enfance laborieuse, de quels maux n'est-elle pas opprimée? Parmi quelles vanités, quels tourments, quelles erreurs et quelles terreurs prend-elle son accroissement? Et quand on est grand, et même qu'on se consacre à servir Dieu, que de dangereuses tentations, par l'erreur qui nous veut séduire, par la volupté qui nous entraîne, par la douleur et l'ennui qui nous accable, par l'orgueil qui nous enfle! Et qui pourrait expliquer ce joug pesant dont sont accablés les enfants d'Adam; ou croire que sous un Dieu juste, on dût souffrir tant de maux, si le péché originel n'avait précédé? »

Ve ÉLÉVATION.

Sur un autre passage, où est expliquée la pesanteur de l'âme accablée d'un corps mortel.

Le corps qui se corrompt appesantit l'âme: et cette demeure terrestre rabat l'esprit qui voudrait penser beaucoup, et s'occuper de beaucoup de soins importants. *Nous trouvons difficile de juger des choses que nous avons devant les yeux ; mais qui pourra pénétrer celles qui sont dans le ciel?* (*Sap.* IX, 15, 16.) C'est pourtant pour celles-là que je suis né. Mais que je suis malheureux! je veux me retirer en moi-même, je veux penser, je veux m'élever à la contemplation dans un doux recueillement, et aux vérités éternelles : ce corps mortel m'accable; il émousse toutes mes pensées, toute la vivacité de mon esprit ; je retombe dans mes sens; et, plongé dans les images dont ils me remplissent, je ne puis retrouver mon cœur qui s'égare, et mon esprit qui se dissipe.

C'est cet état malheureux de l'âme asservie sous la pesanteur du corps, qui a fait penser aux philosophes que le corps était à l'âme un poids accablant, une prison, un supplice semblable à celui que ce tyran faisait souffrir à ses ennemis, qu'il attachait tout vivants avec des corps morts à demi pourris. Ainsi, disent ces philosophes, nos âmes vivantes sont attachées à ce corps, comme à un cadavre. Ils ne pouvaient concevoir qu'un tel supplice se pût trouver dans un monde gouverné par un Dieu juste, sans quelque péché précédent; et ils donnaient aux âmes une vie hors du corps avant la naissance, où, s'abandonnant au péché, elles fussent précipitées des cieux dans cette prison du corps. Voilà ce qu'on pouvait dire quand on ne connaissait pas la chute du genre humain dans son auteur. Les mêmes philosophes se plaignaient encore contre la nature, comme étant non pas une bonne mère, mais une marâtre injuste, qui nous avait formés avec un corps nu, fragile, infirme et mortel, et un esprit faible à porter les travaux, aisé à troubler par les terreurs, inquiet dans les douleurs, et enclin aux cupidités les plus déréglées. De dures expériences ont fait connaître à ces philosophes le joug pesant des enfants d'Adam; et, sans en savoir la cause, ils en sentaient les effets. Adorons donc ce Dieu

(2623) S. Aug., lib. IV, *Cont. Jul.*, cap. 16, n. 83.

qui nous en révèle les principes; adorons les règles sévères de sa justice, et acquiesçons en tremblant à la rigoureuse sentence du ciel.

VIe ÉLÉVATION.

Sur d'autres passages, où est expliquée la tyrannie de la mort.

Souvenez-vous que la mort ne tarde pas : connaissez la loi du sépulcre, et que rien ne vous la fasse oublier. *Elle est écrite* sur tous les tombeaux, et *dans tout le monde ; quiconque naît mourra de mort.* (*Eccli.* XIV, 12.)

C'est une loi établie à tous les hommes de mourir une fois; et après viendra le jugement. (*Hebr.* IX, 27.)

L'empire est donné au diable sur tous les mortels durant toute leur vie ; il tient *captifs sous la terreur de la mort tous ceux qui vivent asservis à cette* dure *loi.* (*Hebr.* II, 14, 15.)

Voilà deux terribles servitudes que nous amène l'empire de la mort. On ne peut avoir de repos sous sa tyrannie : à chaque moment elle peut venir, et non-seulement renverser tous nos desseins, troubler tous nos plaisirs, nous ravir tous nos biens; mais, ce qui est encore infiniment plus terrible, nous mener au jugement de Dieu.

On est pour ces deux raisons dans une éternelle et insupportable sujétion : l'on n'en peut sortir que par Jésus-Christ. *Celui qui croit en lui ne sera point jugé; celui qui n'y croit pas est déjà jugé.* (*Joan.* III, 18.) Sa sentence est sur lui, et à tout moment elle est prête à s'exécuter.

Tels sont les effets de la chute d'Adam et du péché originel. Comment pouvons-nous nous en relever ? C'est ce que nous avons maintenant à dire.

VIIe ÉLÉVATION.

Le genre humain enfoncé dans son ignorance et dans son péché.

Voici l'effet le plus malheureux, et tout ensemble la preuve la plus convaincante du péché originel. Le genre humain s'enfonce dans son ignorance et dans son péché. La malice se déclare dès la première génération. Le premier enfant qui rendit Ève féconde fut Caïn, malin et envieux. Dans la suite Caïn tue Abel le juste ; et le vice commence à prévaloir sur la vertu. Le monde se partage entre les enfants de Dieu, qui sont ceux de Seth, et les enfants des hommes, qui sont ceux de Caïn : la race de Caïn, qui eut le monde et les plaisirs dans son partage, est la race aînée. C'est dans cette race qu'on a commencé à se faire une habitation sur la terre : *Caïn bâtit la première ville et l'appela du nom de son fils Hénoch.* (*Gen.* IV, 17.) On commençait à vouloir s'immortaliser par les noms, et on semblait oublier l'immortalité véritable. Dans cette race, les filles commencent à se faire de nouveaux attraits : les enfants de Dieu s'y laissent prendre ; le plaisir des sens l'emporte : et ce sont les filles de ceux qu'on appelait les enfants des hommes, c'est-à-dire les enfants de la chair, qui attirent dans la corruption par leur beauté, par leur mollesse, par leurs parures, par leurs caresses trompeuses, ceux qui vivaient selon Dieu et selon l'esprit. C'est dans cette race que l'on commence à avoir deux femmes : Lamech épousa Ada et Sella. Le meurtre de Caïn s'y perpétua : Lamech dit à ses deux femmes, comme en chantant : *J'ai tué un jeune homme.* (*Gen.* IV, 23.) Cette qualité, et l'aveu qu'il avait fait à ses femmes de ce meurtre, font soupçonner que sa jalousie contre une jeunesse florissante avait donné lieu à ce meurtre. Quoi qu'il en soit, la race de Caïn continue à verser le sang humain : et non-seulement cette race prévaut, mais encore elle entraîne l'autre dans ses désordres. Tout est perdu ; Dieu est contraint de noyer le monde dans le déluge.

Ainsi la piété n'eut rien de ferme. Avant que de mourir, Adam la vit périr en quelque façon dans toute sa race, et non-seulement dans la postérité de Caïn, mais encore dans celle de Seth. Il est dit d'Enos, fils de Seth, qu'*il commença à invoquer le nom du Seigneur.* (*Gen.* IV, 26.) Dieu était en quelque sorte oublié : il fallut qu'Énos en renouvelât le culte, qui s'affaiblissait même dans la race pieuse.

Quelques-uns veulent entendre cette invocation d'Énos, d'un faux culte ; le premier sens est le plus naturel. Quoi qu'il en soit, il serait toujours vrai que le faux culte aurait bientôt commencé, même parmi les pieux et dans la famille de Seth.

Quelque temps après on remarque par deux fois comme une chose extraordinaire, même dans la race de Seth, qu'*Hénoch*, un de ses petits enfants, *marcha avec Dieu*, et que tout d'un coup *il cessa de paraître parmi les hommes, parce que Dieu l'enleva* (*Gen.* V, 22, 24), d'un enlèvement semblable à celui d'Élie, et le retira miraculeusement du *monde*, qui *n'était pas digne de l'avoir.* (*Hebr.* XI, 38.) Tant la corruption était entrée dès lors même dans la race de Seth, Hénoch était le septième après Adam, et Adam vivait encore : et cependant la piété dégénérait à ses yeux, et la corruption devenait si universelle, qu'on regardait comme une merveille, même parmi les enfants de Seth qu'Hénoch marchât avec Dieu.

L'apôtre saint Jude, par inspiration particulière, nous a conservé une prophétie d'Hénoch, dont voici les termes : *Le Seigneur va venir avec des milliers de ses saints* anges, *pour exercer son jugement contre tous les hommes, et reprendre tous les impies de toutes les œuvres de leur impiété, et de toutes les paroles dures et* blasphématoires *que les pécheurs impies ont proférées contre lui. C'est ainsi*, dit saint Jude, *que prophétisait Hénoch, le septième après Adam.* (*Judæ* 14, 15.) Quoique les hommes eussent encore parmi eux leur premier père qui était sorti immédiatement des mains de Dieu, ils tombèrent dans une es-

pèce d'impiété et d'athéisme, oubliant celui qui les avait faits : *et Hénoch commença* à leur dénoncer la vengeance prochaine et universelle que Dieu devait envoyer avec le déluge.

Les choses furent dans la suite poussées si avant, qu'il ne resta qu'une seule famille juste, et ce fut celle de Noé. Encore dégénéra-t-elle bientôt : Cham et sa race furent maudits ; la famille de Japhet, comme Cham et ses enfants fut livrée à l'idolâtrie. On la voit gagner peu à peu aussitôt après le déluge, la créature fut adorée pour le Créateur, l'homme en vint jusqu'à adorer l'œuvre de ses mains. La race de Sem était destinée comme pour succéder à celle de Seth d'où elle était née ; mais le culte de Dieu s'y affaiblit sitôt qu'on croit même que Tharé, père d'Abraham, était idolâtre, et qu'Abraham fut persécuté parmi les Chaldéens d'où il était, parce qu'il ne voulut point adhérer à leur culte impie. Quoi qu'il en soit, pour le conserver dans la piété, Dieu le tira de sa patrie, et le sépara de tous les peuples du monde sans lui permettre ni de demeurer dans son propre pays, ni de se faire aucun établissement dans la terre où il l'appelait. La corruption s'étendait si fort, et l'idolâtrie devenait si universelle, qu'il fallut séparer la race des enfants de Dieu, dont Abraham devait être le chef, par une marque sensible. Ce fut la circoncision : et ce ne fut pas en vain que cette marque fut imprimée où l'on sait, en témoignage immortel de la malédiction des générations humaines, et du retranchement qu'il fallait faire des passions sensuelles que le péché avait introduites, et desquelles nous avions à naître. O Dieu ! où en est réduit le genre humain ! Le sacrement de la sanctification a dû nous faire souvenir de la première honte de notre nature ; on n'en parle qu'avec pudeur, et Dieu est contraint de flétrir l'origine de notre être. Il faut le dire une fois, et, couverts de honte, mettre nos mains sur nos visages.

VIIIe ÉLÉVATION.

Sur les horreurs de l'idolâtrie.

Lisons ici les chapitres XIII et XIV du *Livre de la Sagesse*, sur l'idolâtrie. En voici un abrégé. Les sentiments des hommes sont vains ; parce que la connaissance de Dieu n'est point en eux, ils n'ont pu comprendre celui qui *était* par tant de beaux objets présentés à leur vue ; et regardant les ouvrages, ils n'en ont pu comprendre le sage artisan. (*Sap.* XIII, 24.) Appelant dieux et arbitres souverains du monde, ou le feu, ou les vents et l'air agité, ou l'eau, ou le soleil, ou la lune, ou les étoiles qui tournent en rond sur nos têtes, sans pouvoir entendre que si, touchés de leur beauté, il les ont appelés dieux, combien plus celle de leur Créateur leur devait paraître merveilleuse ! Car il est père du beau et du bon, la source de toute beauté, et le plus parfait de tous les êtres. Et s'il y a de la force dans ces corps qu'ils ont adorés, combien doit être plus puissant celui qui les a faits ? Car par la grandeur de la beauté de la créature, on pouvait voir et connaître intelligiblement le Créateur. Mais encore ceux-là sont-ils les plus excusables, puisqu'ils se sont égarés peut-être en cherchant Dieu dans ses œuvres qui les invitaient à s'élever vers leur principe. Quoiqu'en effet ils soient toujours inexcusables, puisque, s'ils pouvaient parvenir à connaître la beauté d'un si grand ouvrage, combien plus facilement en devaient-ils trouver l'auteur ? Mais ceux-là sont sans comparaison plus aveugles et plus malheureux, et leur espérance est parmi les morts, qui, trompés par les inventions et l'industrie d'un bel ouvrage, ou par les superbes matières dont on l'aura composé, ou par la vive ressemblance de quelques animaux, ou par l'adresse et le curieux travail d'une main antique sur une pierre inutile et sensible, ont adoré les ouvrages de la main des hommes. Un ouvrier dressant un bois pesant, reste du feu dont ils ont fait cuire leur nourriture, et le soutenant avec peine par des liens de fer dans une muraille, le peignant d'un rouge qui semblait lui donner un air de vie, à la fin vient à l'adorer, à lui demander la vie et la santé qu'il n'a pas, à le consulter sur son mariage et sur ses enfants, et lui fait de riches offrandes; ou, porte sur un bois fragile dans une périlleuse navigation, il invoque un bois plus fragile encore. (*Sap.* XIV, 1.) Un père affligé fait une image d'un fils qui lui a été trop tôt ravi, et pour se consoler de cette perte, il lui fait offrir des sacrifices comme à un dieu. (*Ibid.*, 15 seq.) Toute une famille entrait dans cette flatterie. Les rois de la terre faisaient adorer leurs statues; et n'osant se procurer ce culte à eux-mêmes, à cause de leur mortalité trop manifeste de près, ils croient plus aisément pouvoir passer pour dieux de plus loin. Telle a été l'illusion de la vie humaine ; emportés par leurs passions et par leur amour pour leurs rois, les hommes en ont adoré les statues, et donné au bois et à la pierre le nom *incommunicable* : ils ont immolé leurs enfants à ces faux dieux. Il n'y a plus rien eu de saint parmi les hommes. Les mariages n'ont pu conserver leur sainteté : les meurtres, les perfidies, les troubles et les parjures ont inondé la terre. L'oubli de Dieu a suivi, les joies publiques ont amené des fêtes impies; les périls publics ont introduit des divinations superstitieuses et fausses : on n'a plus craint de se parjurer, quand on a vu qu'on ne jurait que par un bois ou une pierre, et la justice et la bonne foi se sont éteintes parmi les hommes.

Il faut lire encore l'endroit de saint Paul (*Rom.* I, 20 seq.) dont voici le précis, et où il dit : Que les invisibles grandeurs de Dieu, son éternelle puissance et sa divinité paraissent visiblement dans ses créatures; et que cependant les plus sages, ceux qui en étaient les plus convaincus, lui ont refusé le culte

qu'ils savaient bien qu'on lui devait, et ont suivi les erreurs d'un peuple ignorant, qui changeait la gloire d'un dieu immuable en la figure des reptiles les plus vils, laissant évanouir toute leur sagesse, et devenus insensés, pendant qu'ils se glorifiaient du nom de sages. Ce qui aussi a obligé Dieu à les livrer à des passions et à des désordres abominables contre la nature, et à permettre qu'ils fussent remplis de tout vice, impiété, médisance, perfidie, insensibilité; en sorte qu'ils étaient sans compassion, sans affection, sans foi, parce que, connaissant la justice et la vérité de Dieu, ils n'ont pas voulu le servir, et ont préféré la créature à celui qui était le Créateur, béni aux siècles des siècles.

Ce déluge d'idolâtrie s'est répandu par toute la terre. L'inclination qu'y avaient les Juifs, que tant de châtiments divins ne pouvaient en arracher, montre la pente commune et la corruption de tout le genre humain. Ce culte était devenu comme naturel aux hommes. Et c'est ce qui faisait dire au Sage que les *nations* idolâtres *étaient méchantes par leur naissance; que la semence en était maudite dès le commencement; que leur malice était naturelle, et que leurs perverses inclinations ne pouvaient jamais être changées.* (*Sap.* XII, 10, 11.)

Un déréglement si étrange et à la fois si universel devait avoir une origine commune. Montrez-la-moi autre part que dans le péché originel, et dans la tentation, qui, disant à l'homme : *Vous serez comme des dieux* (*Gen.* III, 5), posait dès lors le fondement de l'adoration des fausses divinités.

HUITIEME SEMAINE.

LA DÉLIVRANCE PROMISE DEPUIS ADAM JUSQU'A LA LOI.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La promesse du libérateur dès le jour de la perte.

Ce fut le jour même de notre chute, que Dieu dit au serpent notre corrupteur : *Je mettrai une inimitié* éternelle *entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, elle brisera ta tête.* (*Gen.* III, 15.)

Premièrement, on ne peut pas croire que Dieu ait voulu effectivement juger ou punir le serpent visible, qui était un animal sans connaissance; c'est donc une allégorie où le serpent est jugé en figure du diable, dont il avait été l'instrument. Secondement, il faut entendre par la race du serpent les menteurs, dont il est le père, selon cette parole du Sauveur : *Lorsqu'il dit des mensonges, il parle de son propre fonds, parce qu'il est menteur, et père du mensonge.* (*Joan.* VIII, 44.) En troisième lieu, par *la race de la femme*, il faut entendre l'un de sa race, un fruit sorti d'elle qui brisera la tête du serpent. Car on ne peut pas penser que toute la race de la femme soit victorieuse du serpent, puisqu'il y en a un si grand nombre qui ne se relèvent jamais de leur chute. La race de la femme est victorieuse, en tant qu'il y a quelqu'un des enfants de la femme, par qui le démon et tous ses enfants seront défaits.

Il n'importe que, dans une ancienne version, cette victoire sur le serpent soit attribuée à la femme, et que ce soit elle qui en doive écraser la tête : *Ipsa conteret.* Car il faut entendre que la femme remportera cette victoire, parce qu'elle mettra au monde le vainqueur. On concilie par ce moyen les deux leçons : celle qu'on trouve à présent dans l'original, qui attribue la victoire au fils de la femme; et celle de notre version, qui l'attribue à la femme même. Et, en quelque manière qu'on l'entende, on voit sortir de la femme un fruit qui écrasera la tête du serpent et en détruira l'empire.

Si Dieu s'était contenté de dire qu'il y aurait une inimitié éternelle entre le serpent et la femme, ou avec le fruit qu'elle produirait, et que le serpent lui préparerait par derrière et à *son talon* de secrètes embûches, on ne verrait point la victoire future de la femme ou de son fruit. Mais puisqu'on voit que son fruit et elle briseraient la tête du serpent, la victoire devait demeurer à notre race. Or ce que veut dire cette race, ce fruit, pour traduire de mot à mot, cette semence bénie de la femme : il faut écouter saint Paul sur cette promesse faite à Abraham : *En* l'un de *ta race*, en ton fils, *seront bénies* et sanctifiées *toutes les nations de la terre* (*Gen.* XXII, 18); où le saint apôtre remarque qu'il ne dit pas : *Dans les fruits que tu produiras*, et dans tes enfants, *comme étant plusieurs : mais en ton fils, comme dans un seul*, et dans *le Christ.* « *Non dicit : Et seminibus, quasi in multis, sed quasi in uno; et semini tuo, qui est Christus.* » (*Galat.* III, 16.)

C'est donc en lui que toutes les nations seront bénies, toutes en un seul. Ainsi dans cette parole adressée au serpent : *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et son fruit*, on doit entendre que Dieu avait en vue un seul fils et un seul fruit, qui est Jésus-Christ. Et Dieu qui pouvait dire également, et devait dire plutôt qu'il mettrait cette inimitié entre le dragon et l'homme, ou le fruit de l'homme, a mieux aimé dire qu'il la mettrait entre la femme et le fruit de la femme, pour mieux marquer ce fruit béni, qui, étant né d'une Vierge, n'était le fruit que d'une femme : dont aussi sainte Elisa-

beth disait : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni le fruit de vos entrailles.* (*Luc.* I, 42.) Vous êtes donc, ô Marie ! cette femme qui par votre fruit devez écraser la tête du serpent. Vous êtes, ô Jésus ! ce fruit béni, en qui la victoire nous est assurée. Je vous rends grâces, mon Dieu, d'avoir ainsi relevé mes espérances. Et je vous chanterai avec David : *O mon Dieu ! ma miséricorde* (*Psal.* LVIII, 18.) Et encore: *Est-ce que Dieu retirera sa miséricorde à jamais? Dieu oubliera-t-il la pitié; ou dans sa colère tiendra-t-il ses miséricordes renfermées?* (*Psal.* LXXVI, 7, 8, 9, 10.) Non, Seigneur miséricordieux et bon, vous n'avez pu, si on l'ose dire, les retenir : puisque au jour de votre colère, et lorsque vous prononciez leur sentence à nos premiers parents et à toute leur postérité, il a fallu que vos miséricordes éclatassent, et que vous fissiez paraître un libérateur. Dès lors vous nous promettiez la victoire ; et pour nous la faciliter vous nous avez découvert la malice de notre ennemi, en lui disant : *Vous attaquerez par le talon* (*Gen.* III, 15) ; c'est-à-dire vous attaquerez le genre humain par l'endroit où il touche à la terre, par les sens : vous l'attaquerez par les pieds, c'est-à-dire par l'endroit qui le soutient : vous l'attaquerez non point en face, mais par derrière, et par adresse plutôt que par force.

Ce malheureux esprit nous attaque par les sens par où nous tenons à la terre, lorsqu'il nous en propose les douceurs, et il prend l'homme par la partie faible. Défions-nous donc de nos sens; et dès qu'ils commencent à nous inspirer quelque désir flatteur, songeons au serpent qui les suscite contre nous.

Mais voici encore une autre attaque : nous croyons être fermes sur nos pieds, et que l'ennemi ne nous peut abattre : *J'ai dit en moi-même, dans l'abondance* de mon cœur : *Je ne serai point ébranlé*, et je ne vacillerai *jamais!* (*Psal.* XXIX, 7.) C'est alors que l'ennemi me surprend, et qu'il m'abat. C'est alors qu'il faut que je dise avec David, que *le pied de l'orgueil ne vienne pas jusqu'à moi* (*Psal.* XXXV, 12) : que je ne m'appuie jamais sur ma présomptueuse confiance, qui me fait croire que j'ai le pied ferme, et qu'il ne me glissera jamais. Mettez, Chrétien, mettez votre force dans l'humilité ; ne la mettez pas dans vos victoires passées. Lorsque vous croirez vous être affermi dans la vertu, et pouvoir vous soutenir de vous-même, il vous renverse comme un autre saint Pierre, par cela même où vous mettez votre force, qui vous fait dire comme à cet apôtre: Moi, vous renoncer ! *Je donnerai ma vie pour vous.* (*Joan.* XIII, 37.) Au lieu d'écouter un courage présomptueux, reconnaissez votre faiblesse ; et l'ennemi vous attaquera en vain.

Mais voici le plus dangereux de tous ses artifices : il ne vous attaquera pas en face, mais subtilement par derrière ; il vous cachera ses tentatives; il vous inspirera, comme au pharisien, une fausse action de grâces : *Seigneur*, dit-il, *je vous rends grâces.* (*Luc.* XVIII, 11, 12.) Mais c'est ensuite pour vous occuper de vos jeûnes, de vos pieuses libéralités, de votre exactitude à payer la dîme, de votre justice qui vous met au-dessus des autres hommes : il vous attaque par derrière, et vous présentant en face l'action de grâces, en elle il vous insinue le plus fin orgueil. Il a bien d'autres artifices. Ce n'est qu'un doux entretien qu'il vous propose : Dieu est-il assez rigoureux pour défendre si sévèrement ces innocentes douceurs ? Je saurai me retenir, et je ne laisserai pas aller mes désirs. Il vous attaque par derrière, comme un habile ennemi ; il tâche de vous dérober sa marche et ses desseins ; vous périrez, et de l'un à l'autre vous avalerez le venin.

Lorsque vous le sentez approcher avec de telles insinuations, et qu'il tortille, pour ainsi parler, par derrière et autour de vous, alors, sans regarder trop les appâts trompeurs dont il fait un piége à votre cœur (car c'est peut-être d'abord ce qu'il veut de vous, pour ensuite vous pousser plus loin), jetez-vous entre les bras de celui qui en écrase la tête : regardez sa croix ; car c'est là que, dans la douleur et dans la mort, il a renversé l'empire du diable, et rendu ses tentations inutiles.

II[e] ÉLÉVATION.

La délivrance future marquée même avant le crime, et dans la formation de l'Eglise en la personne d'Eve.

Dieu n'avait point ordonné la chute d'Adam, à Dieu ne plaise ! mais il l'avait prévue, et avait trouvé bon de la permettre, dès qu'il le créa dans l'innocence. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait figuré dès lors Jésus-Christ en Adam, et l'Eglise dans Eve, lorsque, pendant son sommeil, il tira la femme de cette espèce de plaie qui fut faite dans son côté; de même que l'Eglise fut tirée du côté ouvert de Jésus-Christ, pendant qu'il dormait dans le repos d'une courte mort, dont il devait être bientôt réveillé, conformément à cette parole que l'Eglise chante à la résurrection de Notre-Seigneur : *Je me suis endormi, et j'ai été dans le sommeil ; et je me suis levé, parce que le Seigneur m'a pris en sa protection.* (*Psal.* III, 6.)

Ainsi la chute d'Adam n'était pas sans espérance; puisque, avec les yeux de la foi, il pouvait voir, dans celle qui avait donné occasion à sa perte, son espérance renaissante ; et dans la plaie du sacré côté de Jésus-Christ, la formation de l'Eglise, et la source de toutes les grâces. C'est pourquoi saint Paul applique à Jésus-Christ et à l'Eglise, ce que Adam dit alors à Eve : *Tu es l'os de mes os, et la chair de ma chair* (*Ephes.* V, 29, 30, 31 ; *Gen.* II, 23, 24) ; et le reste que nous avons observé ailleurs.

—

IIIᵉ ÉLÉVATION.

Adam et Eve figures de Jésus-Christ et de Marie. — L'image du salut dans la chute même.

O Dieu ! quelle abondance de miséricorde, et que les sujets d'espérance se multiplient devant nous ! puisqu'en même temps qu'un homme et une femme perdaient le genre humain, Dieu, qui avait daigné prédestiner un autre homme et une autre femme pour les relever, a désigné cet homme et cette femme jusque dans ceux qui nous donnaient la mort. Jésus-Christ est le nouvel Adam : Marie est la nouvelle Eve. Eve est appelée *mère des vivants* (*Gen.* III, 20), même après sa chute, comme l'ont remarqué les saints docteurs, et lorsque, à dire le vrai, elle devait plutôt être appelée la mère des morts. Mais elle reçoit ce nom dans la figure de la sainte Vierge, qui n'est pas moins la nouvelle Eve, que Jésus-Christ le nouvel Adam. Tout convient à ce grand dessein de la bonté divine. Un ange de ténèbres intervient dans notre chute : Dieu prédestine un ange de lumière, qui devait intervenir dans notre réparation. L'ange de ténèbres parle à Eve encore vierge : l'ange de lumière parle à Marie qui le demeura toujours. Eve écouta le tentateur, et lui obéit. Marie écouta l'ange du salut et lui obéit. La perte du genre humain, qui se devait consommer en Adam, commença par Eve : en Marie commence aussi notre délivrance; elle y a la même part qu'Eve a eue à notre malheur, comme Jésus-Christ y a la même part qu'Adam avait eue à notre perte. Tout ce qui nous a perdu se change en mieux. Je vois paraître un nouvel Adam, une nouvelle Eve, un nouvel ange : il y a aussi un nouvel arbre, qui sera celui de la croix, et un nouveau fruit sur cet arbre, qui détruira tout le mal que le fruit défendu avait causé. Ainsi l'ordre de notre réparation est tracé dans celui de notre chute : tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous; et tout ce qui avait été employé pour nous perdre, par un retour admirable de la divine miséricorde, se tourne en notre faveur.

IVᵉ ÉLÉVATION

Autre figure de notre salut dans Abel.

Dieu tourna ses yeux sur Abel, et sur ses présents, et ne regarda pas les présents de Caïn. (*Gen.* IV, 4, 5.) Dieu commence à écouter les hommes, et à recevoir leurs présents ; il est apaisé sur le genre humain, et les enfants d'Adam ne lui sont plus odieux ; Abel le juste est par sa justice une figure de Jésus-Christ qui seul a offert pour nous une oblation que le ciel agrée, et apaise son Père sur nous.

Mais Abel fut tué par Caïn, il est vrai ; et c'est par cet endroit-là qu'il devint principalement la figure de Jésus-Christ, qui, plus juste et plus innocent qu'Abel, puisqu'il était la justice même, est livré à la jalousie des Juifs, comme Abel à celle de Caïn. Car pourquoi est-ce que Caïn haïssait son frère? *Pourquoi*, dit saint Jean, *le fit-il mourir?* sinon *parce* qu'il était malin et jaloux, et *que ses œuvres étaient mauvaises, comme celles de son frère étaient justes.* (*I Joan.* III, 12.) De même les Juifs haïrent Jésus, et le firent mourir, comme il dit lui-même, parce qu'ils étaient mauvais, et qu'il était bon. (*Joan.* VIII, 40, 44; XV, 23-25.) Ce fut *par envie* qu'ils le *livrèrent* à Pilate, ainsi que Pilate le reconnaît lui-même. (*Matth.* XXVII 18.) Le diable, cet esprit superbe et jaloux de l'homme, fut l'instigateur des Juifs, comme il l'avait été de Caïn ; et leur ayant inspiré sa malignité, ils firent mourir celui qui avait daigné se faire leur frère, comme Caïn fit mourir le sien.

La mort d'Abel est donc pour nous un renouvellement d'espérance, parce qu'il est la figure de Jésus. Le sang d'Abel versé sur la terre cria vengeance au ciel contre Caïn : et quoique *le sang de Jésus-Christ jette un cri plus favorable* (*Hebr.* XII, 24), comme dit saint Paul, puisqu'il crie miséricorde; toutefois, par l'ingratitude et l'impénitence des Juifs, *le sang de Jésus fut sur eux et sur leurs enfants* (*Matth.* XXVII, 25), comme ils l'avaient demandé. Abel le juste est le premier des enfants d'Adam qui subit l'arrêt de mort prononcé contre eux : la mort faite pour les pécheurs commença par un innocent à exercer son empire ; et Dieu le permit ainsi, afin qu'elle eût un plus faible fondement : le diable perdit les coupables, en attaquant Jésus, en qui il ne trouvait rien qui lui appartînt. C'est ce que figura Abel ; et injustement tué, il fit voir, pour ainsi parler, que la mort commençait mal et que son empire devait être anéanti.

Prenons donc garde que *tout le sang innocent ne vienne sur nous, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, qui fut tué entre le temple et l'autel.* (*Matth.* XXIII, 35.) Nous prenons un esprit meurtrier, quand nous prenons un esprit de haine et de jalousie contre nos frères innocents ; et notre part est avec celui qui est *homicide dès le commencement* (*Joan.* VIII, 44) : non-seulement parce qu'il tua d'un seul coup tout le genre humain ; mais encore parce que, pour assouvir sa haine contre les hommes, il voulut d'abord verser du sang, et que la première mort fut violente ; et montrer, pour ainsi dire, par ce moyen, que nul n'échapperait à la mort, puisque Abel le juste y succombait. Mais Dieu tourna sa fureur en espérance pour nous, puisqu'il voulut que le juste Abel, injustement tué par Caïn, fût la figure de Jésus-Christ qui est le juste par excellence, et dont l'injuste supplice devait être la délivrance de tous les criminels.

Vᵉ ÉLÉVATION.

La bonté de Dieu dans le déluge universel.

Nous avons vu que les hommes une fois corrompus par le péché s'enfoncèrent dans leur corruption, jusqu'à forcer Dieu par leurs crimes à se repentir de les avoir faits, et à résoudre leur perte entière par le dé-

Juge universel. L'expression de l'Écriture est étonnante : *Dieu pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur : Je perdrai, dit-il, l'homme que j'ai créé* (*Gen.* VI, 6, 7) ; c'est-à-dire que la malice des hommes était si outrée, qu'elle eût altéré, s'il eût été possible, la félicité et la joie d'une nature immuable. Quoique la justice divine fût irritée jusqu'au point que marque une expression si puissante, Dieu néanmoins suspendait l'effet d'une si juste vengeance, et ne pouvait se résoudre à frapper. Noé fabriquait lentement l'arche que Dieu avait commandée, et ne cessait d'avertir les hommes durant tout ce temps de l'usage auquel elle était destinée. *Ils furent incrédules*, dit saint Pierre (*I Petr.* III, 20); et en présumant toujours, sans se convertir, *de la patience de Dieu qu'ils attendaient, ils mangeaient et buvaient jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche.* (*Matth.* XXIV, 38; *Luc.* XVII, 26, 27; Dieu différa encore (*Gen.* VII, 4, 10) sept jours le déluge tout prêt à fondre sur la terre, et donna encore aux hommes ce dernier délai pour se reconnaître.

Nous avons vu que la prophétie d'Hénoch, bisaïeul de Noé, avait précédé : Dieu ne pouvait, pour ainsi parler, se résoudre à punir les hommes, et il fit durer les avertissements de ses serviteurs près de mille ans.

A la fin le déluge vint, et l'on vit alors un terrible effet de la colère de Dieu; mais il voulut en même temps y faire éclater sa miséricorde, et la figure du salut futur du genre humain. Le déluge lava le monde, le renouvela, et fut l'image du baptême. *En figure de ce sacrement qui nous devait délivrer, huit personnes furent sauvées.* (*I Petr.* III, 20, 21.) Noé fut une figure de Jésus-Christ, en qui toute la race humaine devait être renouvelée. En cette vue il fut appelé Noé, c'est-à-dire consolation, repos; et lorsqu'il vint au monde, son père, Lamech dit prophétiquement : *Celui-ci nous consolera de tous les travaux de nos mains et de toutes les peines que nous donne la terre que Dieu a maudite.* (*Gen.* V, 29.) Dieu n'envoie point de maux, qu'il n'envoie des consolations; et résolu malgré sa colère à la fin de sauver les hommes, sa bonté reluit toujours parmi ses vengeances.

VIe ÉLÉVATION.

Dieu promet de ne plus envoyer de déluge.

Mettons-nous à la place de Noé, lorsqu'il sortit de l'arche avec sa famille. Toute la terre n'était qu'une solitude; les maisons et les villes étaient renversées : il n'y avait d'animaux que ce qu'il en avait conservé; des autres il n'en voyait que les cadavres. Sa famille subsistait seule, et l'eau avait ravagé tout le reste. En cet état figurons-nous quelle fut sa reconnaissance. Son premier soin fut de *dresser un autel à Dieu*, qui l'avait délivré, et tout le genre humain en sa personne. Il le chargea *de toutes sortes d'animaux purs, oiseaux et autres ; et il offrit à Dieu son holocauste* (*Gen.* VIII, 20), pour lui et pour sa famille, et pour tout le genre humain qui en devait renaître. Il ne dit pas en son cœur, par une fausse prudence : Il nous reste peu d'animaux, il en faut ménager la race; il savait bien qu'on ne perdait pas ce que l'on consacrait à Dieu, et que c'était au contraire attirer sa bénédiction sur le reste. *Son holocauste fut en bonne odeur devant Dieu, qui lui parla en cette sorte : Je ne maudirai plus la terre à cause des hommes.* (*Gen.* VIII, 21.) Et peu après : *Je ferai un pacte avec vous et avec tous les animaux. Je ne les perdrai plus par les eaux, et jamais il n'y aura de déluge.* (*Gen.* IX, 9, 10, 11, 12, 13.) L'arc-en-ciel parut dans les nues avec de douces couleurs; et soit qu'il parût alors pour la première fois, et que le ciel auparavant sans nuages eût commencé à s'en charger par les vapeurs que fournirent les eaux du déluge; soit qu'il eût déjà été vu, et que Dieu en fît seulement un nouveau signal de sa clémence, Dieu voulut qu'il fût dans le ciel un sacrement éternel de son alliance et de sa promesse. Au lieu de ces nuages menaçants qui faisaient craindre un nouveau déluge, Dieu choisit dans le ciel un nuage lumineux et doux, qui, tempérant et modifiant la lumière en couleurs bénignes, fût aux hommes un agréable signal pour leur ôter toute crainte. Depuis ce temps l'arc-en-ciel a été un signe de la clémence de Dieu. Lorsqu'on voit dans l'*Apocalypse* son trône dressé (*Apoc.* IV, 2, 3, 4,) l'iris fait un cercle autour de ses pieds, et étale principalement la plus douce des couleurs qui est un vert d'émeraude. C'était quelque chose de semblable qui parut aux soixante et dix vieillards d'Israël. Et lorsqu'il se montra à eux dans le trône de sa gloire, *on vit à ses pieds une couleur de saphir, comme lorsque le ciel est serein.* (*Exod.* XXIV, 10.) Quoi qu'il en soit, ce beau vert, et ce bleu céleste, sont un beau signal d'un Dieu apaisé, qui ne veut plus envoyer de déluge sur la terre. Le sacrifice de Noé, qui est celui de tout le genre humain, avait précédé, en figure du sacrifice de Jésus-Christ, qui était pareillement l'oblation de toute la nature humaine. La promesse de la clémence suivit; et ce fut le présage heureux d'une nouvelle race qui devait naître sous un visage bénin de son Créateur, et sous des promesses favorables.

O Dieu ! j'adore vos bontés. Accoutumez-moi à voir dans le ciel et dans toute la nature vos divins attributs. Qu'un ciel obscurci de nuages, comme courroucé, me soit une image de cette juste colère qui envoya le déluge; et qu'au contraire la sérénité, ou un reste léger de nuages, me fasse voir dans l'arc-en-ciel quelque chose de plus clément, et plutôt de douces rosées que de ces pluies orageuses qui pourraient encore ravager la terre, si Dieu, pour ainsi parler, n'en arrêtait la fureur.

Dieu ne veut que pardonner : c'est un bon père qui, contraint de châtier ses enfants à

cause de l'excès de leur crime, s'attendrit lui-même sur eux par la rigueur de leur supplice, et leur promet de ne leur plus envoyer de semblables peines. O Dieu miséricordieux et bon ! comment peut-on vous offenser ? Craignons toutefois, et n'abusons pas de cette bonté paternelle. Pour nous avoir mis à couvert des eaux, sa justice n'est pas désarmée, il a encore les feux en sa main, pour venger à la fin du monde des crimes encore plus énormes que ceux qui attirèrent le déluge d'eau.

VIIe ÉLÉVATION.

La tour de Babel. — Sem et Abraham.

Voici une suite de la promesse divine. Le genre humain fut ravagé, mais non pas humilié par le déluge. La tour de Babel fut un ouvrage d'orgueil : les hommes à leur tour semblèrent vouloir menacer le ciel qui s'était vengé par le déluge, et se préparer un asile contre les inondations, dans la hauteur de ce superbe édifice. Il entra dans ce dessein un autre sentiment d'orgueil : ***Signalons-nous***, disaient-ils, par un ouvrage immortel, ***avant que de nous séparer par toutes les terres.*** (*Gen.* XI, 4 seq.) Au lieu de s'humilier pendant que la mémoire d'un si grand supplice était encore récente, plus prêts à exalter leur nom que le nom de Dieu, ils provoquèrent de nouveau sa colère. Dieu les punit, mais non par le déluge ; et malgré leur ingratitude, il fut fidèle à sa promesse. La division des langues les força à se disperser ; et en punition de l'union que l'orgueil avait fait entre eux dans le commun dessein de se signaler par un ouvrage superbe, les langues se multiplièrent, et ils devinrent étrangers les uns aux autres.

Au milieu de votre colère, Seigneur, vous les regardiez en pitié, et touché de leur division, vous vous réserviez une semence bénie, où les nations divisées se devaient un jour rassembler. Incontinent après le déluge, vous aviez daigné bénir Sem, en disant : ***Que le Dieu de Sem soit béni, et que Chanaan en soit l'esclave.*** (*Gen.* IX, 26.) Ainsi, dans la division des nations, la trace de la vraie foi se conserva dans la race de ce patriarche, qui vit naître de cette bénie postérité Abraham, dont vous avez dit qu'***en sa semence toutes les nations seraient bénies.*** (*Gen.* XII, 3.) Les voilà donc de nouveau bénies, et heureusement réunies dans cette promesse. Toutes les nations qui se formèrent et se séparèrent à Babel, doivent un jour redevenir un même peuple. Vous prépariez un remède à la division des langues dans la prédication apostolique qui les devait réunir dans la profession de notre foi, et dans l'exaltation de votre saint nom. Ainsi dans l'élévation de la tour et de la ville de Babel, l'orgueil divisa les langages ; et dans l'édification de votre Eglise naissante, l'humilité les rassembla tous : ***Et chacun entendait son langage*** (*Act.* II, 6) dans la bouche de vos saints apôtres.

Unissons-nous donc, et parlons tous en Jésus-Christ un même langage : n'ayons qu'une bouche et qu'un cœur, sans fraude, sans dissimulation, sans déguisement, sans mensonges ; éteignons en nous tous les restes de la division de Babel. Prions pour la concorde des nations chrétiennes, et pour la conversion des nations infidèles. O Dieu ! qu'il ***n'y ait plus ni Juif, ni Grec, ni Barbare, ni Scythe; mais en tous un seul Jésus-Christ.*** (*Col.* III, 11.) Dieu béni aux siècles des siècles !

VIIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ plus expressément prédit aux patriarches.

Tout le genre humain se corrompait : ***Dieu laissa toutes les nations aller dans leurs voies***, comme dit saint Paul dans les Actes. (*Act.* XIV, 15.) Chacune voulait avoir son Dieu, et le faire à sa fantaisie. Le vrai Dieu, qui avait tout fait, était devenu le ***Dieu inconnu*** (*Act.* XVII, 23, 27), ***et quoiqu'il fût si près de nous*** par son opération et par ses dons, de tous les objets que nous pouvions nous proposer, c'était le plus éloigné de notre pensée. Un si grand mal gagnait, et allait devenir universel. Mais pour l'empêcher, Dieu suscita Abraham, en qui il voulait faire un nouveau peuple, et rappeler à la fin tous les peuples du monde pour être en Dieu un seul peuple. C'est le sens de ces paroles : ***Sors de ta terre, et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai ; et je ferai sortir de toi un grand peuple : et en toi seront bénies toutes les nations de la terre.*** (*Gen.* XII, 1, 2, 3.) Voilà donc deux choses : premièrement, ***Je ferai sortir de toi un grand peuple***, qui sera le peuple hébreu ; mais ma bénédiction ne se terminera pas à ce peuple : ***Je bénirai***, je sanctifierai ***en toi tous les peuples de la terre***, qui, participant à ta grâce, comme à ta foi, seront tous ensemble un seul peuple retourné à son Créateur, après l'avoir oublié durant tant de siècles.

Voilà le sens manifeste de ces paroles : ***En toi seront bénies toutes les nations de la terre.*** Dieu seul, interprète de soi-même, a expliqué ces paroles : ***In te benedicentur : En toi seront bénis tous les peuples de la terre;*** par celles-ci : ***In semine tuo : « Dans ta semence*** (*Gen.* XII, 3) ; » c'est-à-dire comme l'explique doctement et divinement l'apôtre saint Paul, ***dans un de ta race, dans un fruit sorti de toi*** (*Galat.* III, 16), au nombre singulier. En sorte qu'il y devait avoir un seul fruit, un seul germe, un seul fils sorti d'Abraham, en qui et par qui serait répandue sur toutes les nations de la terre la bénédiction qui leur était promise en Abraham. Ce fruit, ce germe béni, cette semence sacrée, ce fils d'Abraham, ***c'était le Christ***, qui devait venir de sa race. C'est pourquoi, comme remarque saint Paul, l'Ecriture parle toujours ***en*** singulier : ***Non dicit : Et seminibus : sed quasi in uno : et semini tuo, qui est Christus : « Non en plusieurs ; mais dans un seul de ta race. »*** (*Ibid.*) Et c'était aussi cette semence bénie, promise à la femme dès le

commencement de nos malheurs, par qui la tête du serpent serait écrasée, et son empire détruit.

La même promesse a été réitérée à Isaac et à Jacob. C'est pourquoi, après cela, Dieu a voulu être caractérisé par ce titre : *Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* (*Exod.* III, 6); comme qui dirait, le Dieu des promesses, le Dieu sanctificateur de tous les peuples du monde, et non-seulement des Juifs qui sont la race charnelle de ces patriarches, mais encore de tous les fidèles qui en sont la race spirituelle, et les vrais enfants d'Abraham, *qui suivent les vestiges de sa foi*, comme dit saint Paul. (*Rom.* IV, 12.) Et tout cela ne s'est accompli qu'en Jésus-Christ par qui seul le Dieu véritable, auparavant oublié parmi tous les peuples du monde, sans que personne le servît, si ce n'étaient les seuls enfants d'Abraham, a été prêché aux gentils, qu'il a ramenés à lui après tant de siècles.

C'est pourquoi, dans tous les prophètes, la vocation des gentils est toujours marquée comme le propre caractère du Christ qui devait venir pour sanctifier tous les peuples; et voilà cette promesse faite à Abraham, qui fait tout le fondement de notre salut.

Entrons donc dans cette divine alliance faite avec Abraham, Isaac et Jacob; et soyons les véritables enfants de la promesse. Entendons toute la force de cette parole : *Être enfants de la promesse, c'est être les enfants promis à Abraham.* Dieu nous a promis à ce patriarche : s'il nous a promis, il nous a donnés : s'il nous a promis, il nous a faits; car, comme dit l'apôtre saint Paul : *Il est puissant pour faire ce qu'il a promis :* non pour le prédire, mais pour l'accomplir, pour le faire. Nous sommes donc la race qu'il a faite d'une manière particulière enfants de promesse, enfants de grâces, enfants de bénédiction, peuple nouveau et particulier que Dieu a créé pour le servir : non pour porter seulement son nom, mais pour être un vrai peuple, agréable à Dieu, sectateur des bonnes œuvres; et comme enfants de miséricorde, choisis et bien aimés, aimant Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes, et étendant notre amour à toutes les nations et à tous les peuples, comme à ceux qui sont comme nous dans la destination de Dieu *enfants d'Abraham et héritiers des promesses.* (*Gal.* III, 29.) Voilà les richesses qui sont renfermées dans ce peu de mots : *En toi, dans un de ta race, seront bénies toutes les nations de la terre.*

IXᵉ ÉLÉVATION.

La circoncision.

On ne peut nier que la circoncision donnée à Abraham ne soit une grande grâce (*Rom.* III, 2), puisque c'est, comme dit saint Paul, *le sceau de la justice* (*Rom.* IV, 2, 11) dans ce patriarche, le gage et le sacrement de l'alliance de Dieu avec lui et toute sa race. Mais regardons toutefois ce que c'est que cette circoncision. C'est après tout une flétrissure, une marque dans la chair, telle qu'on la ferait à des esclaves. On ne marque pas ses enfants sur leur corps : on n'y marque que les esclaves, comme une espèce d'animaux nés pour servir. *Vous porterez mon alliance dans votre chair*, disait Dieu à Abraham. (*Gen.* XVII, 13.) Ecoutons, *dans votre chair :* c'est une marque servile et charnelle, plus capable de faire un peuple d'esclaves, que de faire un peuple d'enfants, ou, pour parler plus simplement, une famille. Sans doute Dieu destinait le genre humain à une plus haute alliance : et c'est pourquoi aussi il la commence avec Abraham avant la circoncision, quand il le tire de sa terre, et qu'il lui fait ses promesses : Abraham encore incirconcis *crut, et il lui fut imputé à justice.* (*Gen.* XV, 6.) Il n'était pas encore circoncis, et cependant il crut à Dieu, et il fut justifié par cette foi, et la circoncision lui fut donnée *comme le sceau de la justice de la foi qu'il avait reçue incirconcis.* (*Rom.* IV, 11.) Les enfants de la promesse lui sont aussi donnés en cet état : *Je multiplierai ta postérité : en toi seront bénies toutes les nations*, ou si l'on veut, *toutes les familles de la terre* (*Gen.* XII, 3), en prenant les nations pour des familles, puisqu'elles ne sont en effet que la propagation d'un même sang. Nous voilà donc tous ensemble, et tant que nous sommes de fidèles, bénis dans Abraham incirconcis. Pourquoi, sinon pour montrer qu'Abraham justifié avant sa circoncision, *est le père* dans ce même état *de tous ceux qui chercheront*, comme dit saint Paul (*Rom.* IV, 10, 11, 12), *dans notre père Abraham les vestiges de la foi qui l'a justifié, lorsqu'il était encore incirconcis? « Vestigia fidei, quæ est in præputio patris nostri Abrahæ, »* comme raisonne l'Apôtre.

Mais dans l'établissement de la circoncision, que veut dire cette parole : *Si un enfant n'est pas circoncis au huitième jour, son âme périra, et sera effacée du milieu de son peuple?* (*Gen.* XVII, 14.) Qu'a fait cet enfant de huit jours? et périrait-il sous un Dieu juste, si son âme était innocente? Race damnée et maudite, nous ne saurions recevoir aucune grâce du ciel, ni aucune espérance du salut, qui ne marque et ne présuppose notre perte. Nous recevons maintenant une meilleure et plus sainte circoncision, nous qui sommes régénérés par le baptême. Mais la promesse est accompagnée de malédiction contre ceux qui n'en seront point participants. *Si un homme ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.* (*Joan.* III, 5.) Confessons donc humblement que nous en étions naturellement exclus, et qu'il n'y a que la grâce qui nous y rétablisse. Reconnaissons notre perte, si nous voulons avoir part à la bénédiction du fils d'Abraham. Soyons, comme dit saint Paul (*Philipp.* III, 2, 3), *la véritable circoncision, en servant Dieu selon l'esprit ;* et en retranchant non *la chair*, mais les cupidités charnelles, c'est-à-dire la sensualité, en quelque endroit de notre âme et de notre co

qu'elle se rassemble. Car il nous est défendu *de vivre selon la chair. En la suivant, nous mourrons : mais si nous en mortifions les désirs et les actes, nous vivrons.* (*Rom.* VIII, 4, 12, 13.) Il faut donc non pas seulement les retrancher, mais les arracher, et les déraciner à fond autant qu'il nous est possible : autrement, avec un cœur partagé entre le sens et l'esprit, nous ne pouvons aimer Dieu *de toute notre puissance, de toute notre pensée, de tout notre cœur.* (*Luc.* X, 27.)

Xe ÉLÉVATION.

La victoire d'Abraham et le sacrifice de Melchisédech.

La figure de notre baptême a été donnée à Abraham : n'aura-t-il point celle de notre sacrifice? Il revient victorieux d'une bataille, où il a défait quatre grands rois qui avaient enlevé Lot et tout son bien (*Gen.* XIV, 14, 15 seq.), et au retour du combat, il trouve Melchisédech, dont l'Ecriture, contre sa coutume, n'explique point l'*origine*, ni *la naissance*, ni *la mort : sans père et sans mère, et rendu semblable au Fils de Dieu* (*Hebr.* VII, 1 seq.), qui est sans mère dans le ciel, et sans père sur la terre : sans naître ni sans mourir, il paraît éternel comme Jésus-Christ ; il est roi et pontife tout ensemble du Dieu très-haut, en figure du sacerdoce royal de la nouvelle alliance : son nom est Melchisédech, *roi de justice :* il est *roi de Salem, c'est-à dire roi de paix :* et ce sont des titres de Jésus-Christ. Abraham lui paye la dîme de toute sa dépouille, et il reconnaît l'éminence de son sacerdoce : lui qui portait en lui-même Lévi et Aaron qui devaient sortir de son sang, il humilie devant ce grand sacrificateur le sacerdoce de la loi ; et toute la race de Lévi, où celle d'Aaron était renfermée, paye la dîme en Abraham à cet admirable pontife. Abraham, qui se fait bénir par ses mains, se montre par là son inférieur : car *c'est une vérité sans contestation que le moindre est béni par le supérieur* (*Ibid.*, 7), et lui soumet en même temps tout le sacerdoce de la loi.

Mais quelle est la simplicité du sacrifice de ce pontife ! *Du pain et du vin font son oblation* (*Gen.* XIV, 18) ; matières pures et sans aucun sang, dans lesquelles Jésus-Christ devait cacher la chair et le sang de son nouveau sacrifice. Abraham y participe avant que d'être Abraham, et sans être encore circoncis. Ainsi c'est le sacrifice du peuple non circoncis, dont l'excellence est plus grande que des sacrifices de la circoncision. Allons donc avec la foi d'Abraham à ce nouveau sacrifice qu'Abraham a vu en son esprit, et dont il s'est réjoui : comme *il s'est réjoui de voir le Seigneur* (*Joan.* VIII, 56) qui devait naître de sa race.

Mais n'est-ce point là une vérité contraire à celle qu'on vient de voir? Si Jésus-Christ sort d'Abraham comme Lévi, il était en lui lorsqu'il s'humilia devant Melchisédech, et lui soumet Jésus-Christ même. Ce serait le soumettre à sa figure, à celui qui n'est que pour lui, et dont tout l'honneur est d'en être l'image. Mais de plus, qui ne sait que Jésus-Christ n'est pas dans Abraham, comme les autres? Fils d'une Vierge, et conçu du Saint-Esprit, quoique d'un côté il sorte véritablement d'Abraham, de l'autre il est au-dessus des enfantements ordinaires, et seul au-dessus de tous les hommes, il n'est soumis qu'à Dieu seul.

Mettons-nous tous en Abraham : soumettons-nous avec lui au véritable Melchisédech, au véritable roi de justice et de paix, *au véritable pontife, selon l'ordre de Melchisédech* (*Psal.* CIX, 3, 4), qui a été nommé tel par celui qui *l'a engendré de toute éternité.* Désirons avec ardeur de participer à son sacrifice, offrons-nous en lui, dans ce pain et dans ce vin de son oblation, dont, sans rien changer au dehors, il fait sa chair et son sang. Simples, humbles, obéissants, purs et chastes, mangeons, en simplicité, ce *pain* des anges, *des élus*, et enivrons-nous *de ce vin qui produit les vierges.* (*Zach.* IX, 17.)

XIe ÉLÉVATION.

La terre promise.

La terre de Chanam, promise à Abraham (*Gen.* XII, 7), n'était pas un digne objet de son attente, ni une digne récompense de sa foi. Aussi Dieu le tient-il dans ce pays là comme un étranger, sans *qu'il y eût un pied de terre, toujours sous des tentes* (*Act.* VII, 5), et sans aucune demeure fixe. (*Hebr.* XI, 9.) Ainsi vécurent les autres patriarches, ses enfants, *en se confessant étrangers et voyageurs sur la terre, et soupirant sans cesse après leur patrie. Mais si c'eût été une patrie* mortelle, *ils eussent songé à y retourner*, et à y établir leur domicile : *mais on voit qu'ils avaient toujours dans l'esprit le ciel*, où tendait leur pèlerinage : *et Dieu*, qui les y avait appelés, *se disait leur Dieu, parce qu'il leur avait destiné une cité* permanente (*Ibid.*, 13, 14, 15, 16), non point sur la terre, mais dans le siècle futur. La terre que Dieu leur promit en figure de ce céleste héritage, fut promise à Abraham avant la circoncision : par conséquent ce n'est point la terre que les Juifs charnels occupèrent, mais une autre qui était marquée pour tous les peuples du monde.

Marchons donc dans un esprit de pèlerinage dans la terre où nous habitons. Notre cœur se prend aisément à tout ce qu'il voit : mais dès que nous sentons qu'il commence à s'attacher et comme à s'établir quelque part, passons outre, *car nous n'avons point en ce lieu de cité permanente, mais nous en cherchons une à venir... dont Dieu est le fondateur et l'architecte.* (*Hebr.* XIII, 13, 14 ; XI, 10.) Il n'y a point ici d'appui ni de fondement, ni d'établissement pour nous. *Le temps est court*, dit saint Paul : *il ne nous reste plus autre chose à faire, sinon à ceux qui vivent dans le mariage, d'y vivre comme n'y vivant pas* (*I Cor.* VII, 29), et de n'être point attachés à une femme, encore qu'elle nous soit chère : c'est par les personnes chéries que doit commencer le détachement. *Que ceux qui pleurent* vivent aussi

comme ne pleurant pas; et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas (*I Cor.* VII, 30); car ni la douleur, ni la joie n'ont rien de fixe sur la terre. De même, *que ceux qui achètent* ne croient pas avoir acquis la possession d'une chose, sous prétexte qu'ils en auront fait une acquisition légitime; *qu'ils soient comme n'ayant point acheté;* car on ne possède rien, et ce mot de possession n'a rien de solide. Enfin, *que ceux qui usent de ce monde et de ses biens, soient comme n'en usant pas, parce que la figure de ce monde passe.* (*Ibid.*, 31.) Premièrement le monde, pour ainsi parler, n'est rien de réel: c'est une figure creuse; et secondement c'est une figure qui passe, une ombre qui se dissipe. Je ne courrai plus après vous, honneurs fugitifs, biens que je vais perdre, plaisirs où il n'y a que de l'illusion. *Vanités des vanités, et tout est vanité... Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme.* (*Eccle.* XII, 8, 13.)

XII° ÉLÉVATION.

Le sabbat.

Après le péché, il ne devait plus y avoir de sabbat, ni de jour de repos pour l'homme: nuit et jour, hiver et été, dans la semaille et dans la moisson, dans le chaud et dans le froid, il devait être accablé de travail. Cependant Dieu laissa au genre humain l'observance du sabbat établi dès l'origine du monde, en mémoire de la création de l'univers: et nous le voyons observé à l'occasion de la manne (*Exod.* XVI, 23, 26), comme une chose connue du peuple avant que la loi fût donnée, où l'observance en est instituée plus expressément. Car dès lors on connaissait la distinction du jour, ou les semaines établies: le sixième jour était marqué; le septième l'était aussi comme le jour du repos: et tout cela paraît comme une pratique connue, et non pas nouvellement établie: ce qui montre qu'elle venait de plus haut, et dès l'origine du monde. Dieu donc eut pitié dès lors du genre humain, et en lui donnant un jour de relâche, il montre en quelque façon que, touché de compassion, il modérait la sentence du perpétuel travail qu'il nous avait imposé.

Mais il ne faut pas se persuader que ce soit là tout le mystère du sabbat: Dieu y figurait le repos futur qu'il préparait dans le ciel à ses serviteurs. Car, comme Dieu, qui n'a pas besoin de repos, avait voulu néanmoins célébrer lui-même un repos mystérieux au septième jour; il est clair qu'il le faisait de la sorte pour annoncer de même à ses serviteurs, qu'un jour, et dans un repos éternel, il ferait cesser tous les ouvrages.

C'est la doctrine de saint Paul, qui nous fait voir dans l'ancien peuple, et dès l'origine du monde, dans une excellente figure, la promesse d'un bienheureux repos. (*Hebr.* III et IV.) L'Apôtre appelle David en confirmation de cette vérité, lorsqu'il remarque que ce grand prophète promet aux enfants de Dieu un nouveau repos, où *Dieu jure que les rebelles n'entreront pas.* (*Hebr.* IV, 3, 7; *Psal.* XCIV, 11.) *Si introibunt in requiem meam;* et en même temps un jour d'épreuve où nous apprendrons à obéir à sa voix, selon ce qui est dit dans le même psaume: *Aujourd'hui si vous écoutez sa voix n'endurcissez pas vos cœurs* (*Ibid.*, 8), autrement il n'y aura point de repos pour vous. Voilà donc deux jours mystérieusement marqués par le Seigneur, l'un pour obéir à sa voix, et l'autre pour se reposer éternellement avec lui: et c'est là *le* vrai *sabbat*, et le vrai repos qui *est laissé au peuple de Dieu.* (*Hebr.* IV, 9.)

Célébrons donc en foi et en espérance le jour du repos. Remontons à l'origine du monde et aux anciens hommes qui le célébraient en mémoire de la création. Et encore que dorénavant, et dans la nouvelle alliance, ce jour soit changé, parce qu'il y faut célébrer avec la résurrection de Notre-Seigneur, et dans le renouvellement du genre humain une création plus excellente que la première, apprenons que ce repos n'en est que plus saint. Car nous y voyons le vrai repos de Notre-Seigneur ressuscité, qui est entré dans sa gloire par les travaux de sa vie et de sa douloureuse passion, et en même temps le nôtre, par la vertu de sa vivifiante résurrection, où nos corps seront conformés au sien glorieux. Passons donc en espérance et en paix les jours du travail: souffrons et travaillons avec Jésus-Christ, pour régner aussi avec lui, et nous asseoir dans son trône, où il nous appelle. *Ces jours de travaux* sont *courts; et la gloire* qui nous en revient *sera éternelle.* (*II Cor.* IV, 17 seq.) Nous pouvons même par avance goûter ce repos par le moyen de l'espérance: *laquelle*, dit saint Paul (*Hebr.* VI, 19), *sert à notre âme*, et à notre foi, *comme d'une ancre ferme et assurée.* Et de même qu'au milieu des eaux et dans la navigation, l'ancre soutient un vaisseau, et lui fait trouver une espèce de sûreté et de port: ainsi parmi les agitations de cette vie, *assurés sur la promesse de Dieu confirmée par son inviolable serment* (*Ibid.*, 17), nous goûtons le vrai repos de nos âmes. Soutenons donc avec foi et avec courage les troubles de cette vie: jouissons, en espérance, du sacré repos qui nous attend: reposons-nous cependant en la sainte volonté de Dieu, et attachés à ce rocher immuable, disons hardiment avec saint Paul (*Rom.* VIII, 35, 36, 39): *Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ? Je suis assuré*, avec sa grâce, *que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a, ou de plus haut dans les cieux, ou de plus profond dans les enfers, ni aucune autre créature quelle qu'elle soit, ne sera capable de nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

N'est-ce pas là le repos que le même

Apôtre nous a promis; et ne le goûtons-nous pas dès cette vie ? Livrons-nous à Dieu en Jésus-Christ; et par une sainte soumission à celui qui seul nous peut tirer de tous nos maux, vivons en paix et en joie par le Saint-Esprit.

NEUVIÈME SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LA LOI ET LES PROPHÉTIES QUI PROMETTENT LE LIBÉRATEUR, ET LUI PRÉPARENT LA VOIE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Le peuple captif. — Moïse lui est montré comme son libérateur.

Avant que le peuple saint fût introduit à la terre promise, il fallait qu'il éprouvât un long exil, une longue captivité, une longue persécution, en figure de la sainte Eglise, qui est le vrai Israël de Dieu, qui ne peut être introduit à la céleste patrie que par la persécution, la captivité, et les larmes de l'exil.

L'Eglise, dans sa plus profonde paix, n'est guère sans son Pharaon, du moins en quelques endroits. Il vient quelque *nouveau roi sur la terre, qui ne connaît point Joseph* (*Exod.* I, 8), ni les gens pieux : et en général il est vrai, comme dit saint Paul, que *tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ doivent souffrir persécution* (*II Tim.* III, 12), en quelque sorte que ce soit : et, comme dit saint Augustin, que *celui qui n'aura point gémi comme voyageur et étranger, n'entrera pas dans la joie des citoyens.*

Il y a deux sortes de persécutions : l'une est ouverte et déclarée, quand on attaque ouvertement la religion : l'autre, cachée et artificieuse, comme celle de ce Pharaon, qui, jaloux de l'abondance du peuple de Dieu, en inspirait la haine à ses sujets, et cherchait des moyens secrets de le détruire : *Venez*, dit-il, *opprimons-le sagement* (*Exod.* I, 10, seq.), c'est-à-dire secrètement et finement. On ne forçait pas les Israélites à quitter leur religion, ni à sacrifier aux dieux étrangers : on les laissait vivre, et on ne leur ôtait pas absolument ce qui était nécessaire; mais on leur rendait la vie insupportable, en les accablant de travaux, et leur préposant des gouverneurs qui les opprimaient. On en vint à la fin pourtant à la persécution à découvert, et *on condamna leurs enfants mâles à être noyés dans le Nil* (*Exod.* I, 22); ce qui signifie en figure qu'on ne laisse rien de fort ni de vigoureux à un peuple qui n'a rien de libre, et dont on abat le courage en le faisant languir dans l'oppression.

Malgré cette oppression, Dieu ne laisse pas de conserver les gens vertueux dans son peuple, comme il fit des mâles parmi les Israélites : et, contre toute espérance, il leur naît même des libérateurs du sein des eaux, où ils devaient être noyés, à l'exemple de Moïse; de sorte qu'ils ne doivent jamais perdre l'espérance.

IIe ÉLÉVATION.

Deux moyens avec lesquels Moïse est montré au peuple.

La première chose que Dieu fit pour faire connaître à son peuple qu'il leur préparait un libérateur en la personne de Moïse, fut en permettant qu'il fût exposé au même supplice que les autres, et comme eux jeté dans le Nil pour y périr. (*Exod.* II, 3 seq.) Il en fut néanmoins délivré; comme Jonas, qui sortit des abîmes de la mer, et du ventre de la baleine qui l'avait englouti; et comme le Fils de Dieu, dont la résurrection ne put pas être empêchée par la profondeur du sépulcre, ni par les horreurs de la mort.

Dieu fait une seconde chose dans Moïse. Après lui avoir inspiré de quitter la cour de Pharaon et de la princesse sa fille, qui l'élevait comme son enfant dans les espérances du monde : *Quand Moïse fut crû*, dit l'Ecriture (*Ibid.*, 11), *il alla s'unir à ses frères;* c'est-à-dire, selon le Commentaire de Saint-Paul (*Hebr.* XI, 24, 25, 26, 27), qu'*étant devenu grand, il nia qu'il fût le fils de la fille de Pharaon; aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter le plaisir temporel et passager du péché; et trouvant de plus précieuses richesses dans l'ignominie de Jésus-Christ que dans les trésors de l'Egypte .., il abandonna l'Egypte avec foi, sans craindre la haine du roi* mortel, qui, au lieu d'être son père comme auparavant, *ne songeait plus qu'à le faire mourir.* (*Exod.* II, 15) Il prit en main la défense des Israélites par un instinct divin; il les vengea d'un Egyptien qui les maltraitait : et, comme remarque saint Etienne : *Il crut que ses frères entendraient que Dieu les devait sauver par sa main; mais ils ne l'entendirent pas* (*Act.* VII, 25), et il fallait, pour les sauver, qu'il en souffrît les contradictions, qui allèrent si avant, qu'elles le forcèrent à prendre la fuite. Ainsi la persécution vient de ceux qu'il devait sauver; et Dieu par ce moyen le montra au peuple comme leur sauveur, et l'image de Jésus-Christ.

Pasteurs, conducteurs des âmes, qui que vous soyez, ne croyez pas les sauver sans qu'il vous en coûte : admirez en Moïse les persécutions de Jésus, et buvez le calice de sa passion.

IIIᵉ ÉLÉVATION.

Moïse figure de la divinité de Jésus-Christ.

Le Seigneur dit à Moïse : Je t'ai fait le Dieu de Pharaon, et Aaron sera ton prophète. (*Exod.* VII, 1.) Le sauveur du peuple fidèle devait être un Dieu : Dieu même lui en donne le nom en singulier, ce qui n'a que cet exemple. Il dit ailleurs : *Vous êtes des dieux* (*Psal.* LXXXI, 6) ; ici, *Je t'ai fait un Dieu.* Une marque de divinité, c'est d'avoir des prophètes, qui pour cela sont appelés les prophètes du Seigneur : Aaron est le prophète de Moïse. Moïse est revêtu de la toute-puissance de Dieu : il a en main la foudre, c'est-à-dire cette baguette toute-puissante qui frappe les fleuves, et en change les eaux en sang : qui les frappe de nouveau, et les fait retourner à leur nature : qu'il étend vers le ciel, et répand partout des ténèbres épaisses et palpables ; mais qui, comme un autre Dieu, les sépare d'avec la lumière, puisque le peuple juif demeure éclairé, pendant que les Egyptiens, enveloppés d'une ombre affreuse et profonde, ne sauraient faire un pas. Cette puissante baguette fait bouillonner des grenouilles et des sauterelles, change en mouches insupportables toute la poussière de la terre, envoie une peste inévitable sur les animaux de l'Egypte, et opère les autres prodiges qui sont écrits dans l'*Exode.* (IV, V, VI, VII seq.)

Voilà donc Moïse comme un Dieu qui fait ce qu'il veut dans le ciel et sur la terre, et tient toute la nature en sa puissance. Il est vrai que Dieu limite son pouvoir : *Je t'ai fait*, dit-il, *le Dieu de Pharaon*; ce n'est pas un Dieu absolument, mais le Dieu de Pharaon ; c'est sur Pharaon et sur son royaume que tu pourras exercer cette puissance divine. Il n'en est pas ainsi du Sauveur du nouveau peuple, qui est appelé absolument *Dieu ; par qui tout a été fait* (*Joan.* I, 3) ; qui est appelé *au-dessus de tout Dieu béni aux siècles des siècles* (*Rom.* IX, 5), et ainsi du reste. Mais aussi ne fallait-il pas que le serviteur fût égal au maître? *Moïse était*, dit saint Paul (*Hebr.* III, 5, 6), *comme un fidèle serviteur dans la maison de Dieu, mais Jésus était comme le fils dans sa propre maison, qui est nous.*

Mais s'il y a eu dans Moïse, qui devait sauver le peuple fidèle, une lumière si manifeste de la divinité, et une si haute participation du titre de Dieu, faut-il s'étonner si la substance et *la plénitude de la divinité habite corporellement en Jésus-Christ* (*Col.* II, 9), qui en nous sauvant du péché devait nous sauver de tout mal? Pour achever la figure, Moïse qui était le Dieu de Pharaon, en était en même temps le médiateur; Pharaon lui disait : *Priez pour moi.* (*Exod.* VIII, 8.) Et à la prière de Moïse, Dieu détournait ses fléaux, et faisait cesser les plaies de l'Egypte. Ainsi Jésus, qui est *notre Dieu*, est en même temps *notre médiateur* (*I Tim.* II, 5 ; *Hebr.* IX; 13, 24), notre intercesseur tout-puissant, à qui Dieu ne refuse rien : *et il n'y a point d'autre nom par lequel nous devions être sauvés.* (*Act.* IV, 12.) Mettons donc notre confiance en Jésus, qui est tout ensemble et Dieu et médiateur, d'autant plus grand, et au-dessus de Moïse, que Moïse n'est Dieu que pour envoyer des plaies temporelles; et qu'il n'est médiateur que pour les détourner : mais *Jésus passe en bienfaisant et guérissant tous les malades.* (*Act.* X, 38.) Il ne déploie sa puissance que pour montrer ses bontés : et les plaies qu'il détourne de nous sont les plaies de l'esprit. Mettons-nous entre ses mains salutaires ; il ne demande autre chose, sinon qu'on le laisse faire : dès lors il nous sauvera ; et *le salut est son œuvre.* (*Psal.* III, 9.)

IVᵉ ÉLÉVATION.

La Pâque, et la délivrance du peuple.

Dieu établit en même temps deux monuments immortels de la délivrance de son peuple, dont l'un fut la cérémonie de la Pâque, et l'autre la sanctification des premiers-nés qu'il voulut qu'on lui consacrât. (*Exod.* XII, XIII.)

C'est qu'il devait envoyer la nuit son ange exterminateur, qui devait remplir toutes les familles des Egyptiens de carnage et de deuil, *en frappant de mort tous les premiers-nés depuis celui du roi qui était assis sur le trône, jusqu'à celui de l'esclave enfermé dans une prison, et de tous les animaux.* (*Exod.* XII, 29.) Après cette dernière plaie, les Egyptiens, qui craignirent leur dernière désolation, n'attendirent plus les prières des Israélites, mais les contraignirent à sortir. Pendant cette désolation des familles égyptiennes, auxquelles l'ange vengeur coupait la tête comme d'un seul coup, les Israélites furent conservés, mais par le sang de l'agneau pascal. *Prenez*, dit le Seigneur (*Exod.* XII, 5, 7 seq.), *un agneau qui soit sans tache*, en figure de la justice parfaite de Jésus. Il faut que, comme Jésus, cet agneau soit immolé, soit mangé : *Trempez un bouquet d'hysope dans le sang de cet agneau immolé : frottez-en les poteaux et le chapiteau avec le seuil de vos portes. Le Seigneur passera la nuit pour exterminer les Egyptiens; mais il passera outre, quand il verra à la porte des maisons la marque du sang.* Dieu n'avait pas besoin de cette marque sensible, pour discerner les victimes de sa colère : elle n'était pas pour lui, mais pour nous ; et il voulait nous marquer que le sang du véritable Agneau sans tache serait le caractère sacré qui ferait la séparation entre les enfants de l'Egypte, à qui Dieu devait donner la mort, et les enfants d'Israël, à qui il devait sauver la vie.

Portons sur nos corps, avec saint Paul, la mortification de Jésus (*II Cor.* IV, 10), et l'impression de son sang, si nous voulons que la colère divine nous épargne. Tout est prophétique et mystérieux dans l'agneau pascal. On n'en doit point briser les os, en figure de Jésus-Christ, dont les os furent épargnés sur la croix, pendant

qu'on les cassait à ceux qu'on avait crucifiés avec lui. Il le faut manger en habit de voyageur, comme gens qui passent, qui ne s'arrêtent à rien, toujours prêts à partir au premier ordre : c'est la posture et l'état du disciple de Jésus; de celui qui mange sa chair; qui se nourrit de sa substance; dont il est la vie, et selon le corps et selon l'esprit. *Mangez-le vite, car c'est la victime du passage du Seigneur* (*Exod.* XII, 11); il ne doit y avoir rien de lent ni de paresseux dans ceux qui se nourrissent de la viande que Jésus nous a donnée. Il en faut dévorer la tête, les pieds et les intestins : il n'en faut rien laisser ; tout y est bon et succulent; et non-seulement la tête et les intestins, qui signifient ce qu'il y a en Jésus de plus intérieur et de plus sublime, mais encore les pieds, c'est-à-dire ce qui paraît de plus bas et de plus infirme, ses souffrances, ses tristesses, ses frayeurs, les troubles de sa sainte âme, sa sueur de sang, son agonie : car tout cela lui est arrivé pour notre salut et pour notre exemple. N'ayez donc aucun doute sur sa faiblesse, ne rougissez d'aucune de ses humiliations : une ferme et vive foi dévore tout. Au reste, n'y cherchez point des douceurs sensibles ; cet Agneau doit être mangé avec des herbes amères et sauvages ; avec un dégoût du monde et de ses plaisirs ; et même, si Dieu le veut, sans ce goût sensible de dévotion, qui est encore impur et charnel. Tel est le mystère de la Pâque.

Faites encore, en mémoire de votre éternelle délivrance, une autre sainte cérémonie : *Consacrez au Seigneur vos premiers-nés* (*Exod.* XIII, 2), qu'il vous a sauvés. Offrez-lui les vœux, les prémices de votre jeunesse; chaque jour vos premiers désirs et vos premières pensées : car c'est lui qui les préserve de la corruption, et qui les conserve pures et entières. N'attendez pas la fin de l'âge, ni de la force, pour lui offrir de malheureux restes de votre vie, et les fruits d'une pénitence stérile et tardive. C'est ce que demande le Seigneur : l'Eternel, le Tout-Puissant ne veut rien de faible, ni de vieux.

Ve ÉLÉVATION.

La mer Rouge.

Le passage de la mer Rouge (*Exod.* XIV, 21, 22, 23) nous fait voir des oppositions à notre salut, qui ne peuvent être vaincues que par des miracles. On passerait aussitôt la mer à pieds secs, qu'on surmonterait ses mauvais désirs et son amour-propre : mer orageuse et profonde, où il y a autant de gouffres que de passions qui ne disent jamais : *C'est assez.* (*Prov.* XXX, 15, 16.) L'Egyptien périt où l'Israélite se sauve. L'Evangile est *aux uns une odeur de vie à vie, et aux autres une odeur de mort à mort.* (*II Cor.* II, 16.) L'Eglise se sauve à travers la mer Rouge, quand elle arrive à la paix par les persécutions, qui, loin de l'abattre, l'affermissent. Les méchants périssent sous les châtiments de Dieu, et les bons s'y épurent, comme dit saint Paul : pour les saints, la mer Rouge est un baptême; pour les méchants, la mer Rouge est un abîme et un sépulcre.

Délivrés des maux de cette vie, et passés comme à travers d'une mer immense à la céleste patrie, nous chanterons avec les saints le *cantique de Moïse, serviteur de Dieu* (*Apoc.* XV, 3); c'est-à-dire le cantique de la délivrance, semblable à celui que Moïse et tout Israël chantèrent après le passage de la mer Rouge (*Exod.* XV, 1); *et le cantique de l'Agneau* qui nous a sauvés par son sang, *en disant*, comme il est écrit dans l'*Apocalypse* (*Apoc.* XV, 3) : *Vos œuvres sont grandes et admirables, Seigneur Dieu tout-puissant; vos voies sont justes et véritables, Roi des siècles. Qui ne vous craindra, Seigneur, et qui ne glorifiera votre nom? parce que vous êtes le seul saint et le seul miséricordieux, toutes les nations viendront, et vous rendront leurs adorations, parce que vos jugements sont manifestés* dans la paix de votre Eglise, dans la punition exemplaire des tyrans ses ennemis, dans le salut de vos saints.

VIe ÉLÉVATION.

Le désert. — Durant le cours de cette vie on va de péril en péril, et de mal en mal.

En sortant de la mer Rouge, le peuple entra dans un désert affreux (*Exod.* XV, 22), qui représente tout l'état de cette vie, où il n'y a ni nourriture, ni rafraîchissement, ni route assurée; dans un sable immense, aride et brûlant, dont l'ardente sécheresse produit des serpents, qui tuent les malheureux voyageurs par des morsures mortelles. Tout cela se trouve dans cette vie : on y meurt de faim et de soif, parce qu'il n'y a rien ici-bas qui nous sustente et nous rassasie : on s'y perd, on s'y déroute ; comme dans une plaine vaste et inhabitée, où il n'y a ni vallon ni coteau, et où les pas des hommes n'ont point marqué de sentier. Ainsi, dans notre ignorance, nous allons errants en cette vie, sans rien avoir qui guide nos pas : nous y entrons sans expérience, et nous ne sentons notre égarement que lorsque, entièrement déroutés, nous ne savons plus par où nous redresser : nous tombons dans le pays *des serpents brûlants* (*Num.* XXI, 6), comme les appelle Moïse, c'est-à-dire dans nos brûlantes cupidités, dont le venin est un feu qui se glisse de veine en veine, et nous consume.

A ces quatre maux du désert, Dieu a opposé quatre remèdes. Il oppose la manne (*Exod.* XVI, 14, 15, 16) à la faim ; l'eau découlée de la pierre (*Num.* XX, 10, 11, 12), à la soif; aux erreurs durant le voyage, la colonne de nuée, lumineuse pendant la nuit (*Exod.* XIII, 21, 22); et aux serpents brûlants, le serpent d'airain (*Num.* XXI, 6, 8, 9) : toutes choses qui nous figurent Jésus.

Nous nous trouvons comme le prodigue dans une région où nous périssons faute de nourriture : les viandes de ce pays n'ont rien de solide. (*Exod.* XVI, 3, 14, 15.) Dieu

nous envoie la manne, qui est Jésus-Christ qui nous *donne la manne cachée... que personne ne connaît que celui qui en goûte.* (*Apoc.* II, 17). La manne cachée sont les consolations spirituelles; la manne cachée, c'est la vérité; la manne cachée, c'est le sacré corps de Jésus. Cette divine nourriture paraît *mince et légère* (*Num.* XXI, 5) à ceux qui n'ont pas la foi, et à qui rien ne paraît solide que ce qui est palpable, sensible et corporel; en sorte qu'ils croient ne rien avoir quand ils ne voient devant eux que les biens spirituels et invisibles : mais pour ceux qui ont le goût de la vérité, cette nourriture leur paraît la seule solide et substantielle : c'est *le pain du ciel* (*Joan.* VI, 31, 32 seq.), *le pain dont se nourrissent les anges* (*Psal.* LXXVII, 25) : *pain céleste*, qui n'est autre chose que Jésus-Christ qui est le Verbe du Père, sa raison, sa vérité, sa sagesse.

Outre la faim, nous avons la soif : et quoique, par rapport à l'esprit, la faim et la soif, qui ne sont autre chose que l'amour de la justice, semblent n'être qu'une même disposition, on y peut pourtant faire quelque distinction de la nourriture solide qui nous sustente, et de la liquide qui nous rafraîchit et tempère nos désirs ardents. Quoi qu'il en soit, nous trouvons ce doux rafraîchissement en Jésus-Christ, qui promet à la Samaritaine *une fontaine jaillissante à la vie éternelle* (*Joan.* IV, 13, 14), et à tout le peuple, *des sources*, ou plutôt *des fleuves d'eau vive* (*Joan.* VII, 38). *Si on les boit, on n'a plus de soif*, et tous les désirs sont contents. Ces sources intarissables, c'est la vérité, la félicité, l'amour divin, la vie éternelle qui se commence par la foi, et s'achève par la jouissance. Ces sources sont en Jésus-Christ; ces sources sortent de la pierre, du rocher frappé par la baguette de Moïse, c'est-à-dire d'un cœur sec et dur, touché de l'impulsion de la grâce. En un autre sens, ces sources sortent d'un rocher, qui est un des noms qu'on donne à Dieu, en lui disant : *Mon Dieu, mon rocher, mon soutien, mon refuge* (*Psal.* XVII, 3), la pierre solide sur laquelle je m'appuie. *Je mettrai dans Sion*, dit le prophète (*Isa.* XXVIII, 16), *une pierre inébranlable*, et celui qui *s'y appuiera par la foi ne sera point ébranlé.* Cette pierre, c'est Jésus-Christ : en s'appuyant sur lui on se soutient; en se heurtant contre lui, en s'opposant à sa volonté, à sa doctrine, à sa grâce, à ses inspirations aussi puissantes que douces, on se rompt, on se met en pièces, on tombe d'une grande chute, et on se brise. De cette pierre qui est Jésus-Christ, sortent les eaux de la grâce, les célestes consolations; et dans un amour chaste et pur, les divins rafraîchissements de la foi et de l'espérance. Moïse ne frappa qu'un seul rocher qui demeurait immobile (*Exod.* XVII, 6; *Num.* XX, 10, 11); mais les ondes qui en découlèrent suivaient partout un peuple qui jamais ne demeurait dans le même lieu. D'où vient cela? C'est, dit saint Paul (*I Cor.* X, 4), qu'il y avait *une pierre* invisible *et spirituelle*, dont la corporelle était la figure qui les suivait, les accompagnait, leur fournissait des eaux en abondance; *et cette pierre* invisible, *c'était Jésus-Christ.* Appuyons-nous sur cette pierre fondamentale, sur ce roc immobile; n'ayons de volonté que la sienne, ni de soutien que ses préceptes : un éternel rafraîchissement suivra notre foi.

Dans nos erreurs, nous avons pour guide cette colonne de lumière, ce Jésus qui dit : *Je suis la lumière du monde; qui me suit ne marche point dans les ténèbres.* (*Joan.* VIII, 12.) Dans toutes nos actions, ayons toujours Jésus-Christ en vue : songeons toujours à ce qu'il a fait, à ce qu'il a enseigné, à ce qu'il nous enseignerait à chaque pas s'il était encore au monde pour y être consulté; à ce qu'il enseigne à chaque moment par ses inspirations, par des reproches secrets, par les remords de la conscience, par je ne sais quoi qui nous montre secrètement la voie. Prends garde aux sens trompeurs; marche dans la voie nouvelle, qui est Jésus-Christ.

Contre les serpents brûlants, Dieu a élevé dans le désert le serpent d'airain, qui est Jésus-Christ en croix, comme il l'explique lui-même (*Joan.* III, 14); Jésus-Christ qui se présente à nous *dans la ressemblance de la chair de péché.* (*Rom.* VII, 3.) Qui le regarde à sa croix pour y croire, pour s'y appuyer, pour l'imiter et le suivre, ne doit craindre aucune morsure du péché. *Et élevé* de cette sorte, *il tire à lui tout le monde.* (*Joan.* XII, 32.) O Jésus exalté à la croix! tous les regards sont sur vous : le monde entier met en vous son espérance, le monde qui croit en vous, et que vous avez attiré.

Outre la céleste nourriture de la manne, on trouve encore dans le désert une autre sorte de nourriture. Le peuple charnel se dégoûtait de la manne (*Exod.* XVI, 12, 13; *Num.* XI, 4, 5, 6), et ne se contentait pas de ce pain du ciel : Dieu pouvait par une juste punition leur soustraire tout aliment, et les laisser dans la faim; mais il a une autre manière de punir les désirs charnels, en y abandonnant ceux qui les suivent, conformément à cette parole : Dieu les *livra aux désirs de leurs cœurs* (*Psal.* LXXX, 13), à leur concupiscence déréglée. *Ainsi il fit souffler un vent impétueux, qui d'au delà de la mer porta des cailles au désert, et les fit comme pleuvoir dans le camp.* (*Num.* XI, 31, 32.) C'est Dieu qui envoie les biens temporels comme les autres; car il est l'auteur de tout : mais souvent les biens temporels sont un fléau qu'il envoie dans sa colère. C'est ce qui est écrit de ces cailles, nourriture agréable aux sens, mais dont il est dit : *Les chairs en étaient encore dans leurs bouches et entre leurs dents; et voilà que la colère de Dieu s'éleva contre eux, et frappa le peuple d'une grande plaie.* (*Ibid.*, 33.) Qu'avait-il fait pour être puni de cette sorte? Il n'avait fait que se rassasier d'un bien que Dieu même avait envoyé : mais c'était un de ces biens corporels qu'il accorde aux désirs

aveugles des hommes charnels, pour les punir. Il punit ensuite cette jouissance déréglée; on ne voit de tous côtés que des sépulcres érigés à ceux qui ont satisfait leur concupiscence : ils en tirent leur nom, on les appelle *des sépulcres de concupiscence* (*Num.* XI, 34), parce qu'on y a été enterré en punition des concupiscences qu'on avait voulu contenter, en les rassasiant des biens que Dieu donne, à la vérité, aux sens avides : car tout bien, et petit et grand, et sensible et spirituel, vient de lui ; mais dont il ne veut pas qu'on s'assouvisse.

Ne nous laissons pas repaître à ces biens trompeurs : vrais en eux-mêmes, bons en eux-mêmes, puisque tout ce que Dieu fait est vrai et bon ; mais trompeurs et empoisonnés par le mauvais usage que nous en faisons. Nourrissons-nous de la manne. Si toutefois il nous arrive de perdre durant quelque temps le goût de cette céleste nourriture (car Dieu le permet souvent pour nous exercer et éprouver notre foi), n'en revenons pourtant pas aux désirs charnels : mais en attendant que Dieu réveille ce goût céleste, demeurons en humilité et en patience.

VIIe ÉLÉVATION.

La loi sur le mont Sinaï.

Quand Dieu voulut donner la loi à Moïse sur le mont de Sinaï, il fit quatre choses importantes. Il descendit au bruit du tonnerre et des trompettes. Toute la montagne parut en feu, et on y vit éclater la flamme dans un tourbillon de fumée. Dieu grava le Décalogue sur deux tables de pierre. Il prononça les autres articles de la loi d'une voix haute et intelligible, qui fut entendue de tout le peuple. (*Exod.* XIX, XX, XXIV, XXXI.)

Pour publier la loi évangélique, il renouvela ces quatre choses, mais d'une manière bien plus excellente. L'ouvrage commença par *un grand bruit :* mais ce ne fut ni la violence du tonnerre, ni le son aigu des trompettes, comme on l'entend dans un combat ; le bruit que Dieu envoya *fut semblable à celui d'un vent impétueux*, qui figurait le Saint-Esprit, et qui, sans être terrible, ni menaçant, *remplit toute la maison* (*Act.* II, 1, 2), et appela tout Jérusalem au beau spectacle que Dieu allait lui donner. *On vit un feu*, mais pur et sans fumée, qui ne parut pas de loin pour effrayer les disciples, mais dont la flamme innocente, sans les brûler ni entamer leurs cheveux, *se reposa sur leur tête.* (*Ibid.*, 3.) Ce feu pénétra le dedans, et par ce moyen la loi de l'Evangile fut doucement imprimée, non pas dans des pierres insensibles, mais dans un cœur composé de chair, et ramolli par la grâce. Il y eut une parole, mais qui se multipliait d'une manière admirable. Au lieu que sur la montagne de Sinaï Dieu ne parla qu'une seule langue, et à un seul peuple : dans la publication évangélique, qui devait réunir en un tous les peuples de l'univers dans la foi de Jésus-Christ et la connaissance de Dieu, dans un seul discours on entend toutes les langues, et *chaque peuple entendit la sienne.* (*Act.* II, 4 seq.) Ainsi Jésus établit sa loi bien autrement que Moïse. Croyons, espérons, aimons ; et la loi sera dans notre cœur. Préparons-lui des oreilles intérieures, une attention simple, une crainte douce qui se termine en amour.

De dessus du mont Sinaï, Dieu criait : *N'approchez pas ni hommes, ni animaux;* il y va de la vie : *et tout ce qui approchera mourra de mort.* (*Exod.* XIX, 12, 13, 20, 21.) Sur la sainte montagne de Sion, Dieu n'approche pas seulement sous la figure d'une flamme lumineuse, mais il entre au dedans du cœur; ce beau feu prend la figure d'une langue; le Saint-Esprit vient parler au cœur des apôtres; et de leur cœur doit sortir la parole qui convertira tout l'univers.

VIIIe ÉLÉVATION.

L'arche d'alliance.

Il n'y a point de nation qui ait des dieux s'approchant d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous. (*Deut.* IV, 7.) *Je serai au milieu d'eux, j'y habiterai, et je m'y promènerai* (*Levit.* XXVI, 11, 12), allant et venant, pour ainsi dire, et ne les quittant jamais. Ainsi le fruit de notre alliance avec Dieu, et de notre union avec lui, est qu'il soit, et qu'il habite au milieu de nous : et j'ajoute qu'il y habite d'une manière sensible. Ainsi habitait-il dans le paradis terrestre, allant et venant, et comme se promenant dans ce saint et délicieux jardin. Ainsi a-t-il paru visiblement à nos pères, Abraham, Isaac et Jacob ; ainsi a-t-il paru à Moïse dans le feu du buisson ardent. Mais depuis qu'il s'est fait un peuple particulier, à qui il a donné une loi et prescrit un culte, sa présence s'est tournée en chose ordinaire, dont il a établi la marque sensible et perpétuelle dans l'arche d'alliance.

Par sa figure elle est le siége de Dieu : Dieu repose sur les chérubins et dans les natures intelligentes, comme dans son trône. Aussi y a-t-il dans l'arche deux chérubins d'or qui couvrent de leurs ailes le propitiatoire (*Exod.* XXV, 10, 11, 18, 22), c'est-à-dire la plaque d'or fin qui est regardée comme le trône de Dieu. Il n'y paraissait dessus aucune figure, marque de l'invisible majesté de Dieu, pur esprit, qui n'a ni forme ni figure, mais qui est une vérité purement intellectuelle, où le sens n'a aucune prise. La présence de Dieu se rendait sensible par les oracles qui sortaient intelligiblement du milieu de l'arche entre les deux chérubins; l'arche en cet état était appelée *l'escabeau des pieds du Seigneur.* (*I Par.* XXVIII; *Thren.* II, 1.) On lui rendait l'adoration qui était due à Dieu, conformément à cette parole : *Adorez l'escabeau de ses pieds* (*Psal.* XCVIII, 5), parce que Dieu y habitait, et y prenait sa séance. C'était sur l'arche qu'on le regardait, quand on lui faisait cette prière : *Ecoutez-nous, vous qui gouvernez Israël, qui conduisez tout Joseph comme une brebis, qui êtes assis sur les ché-*

rubins. (*Psal.* LXXIX, 2.) Quand le peuple se mettait en marche, on élevait l'arche en disant : *Que le Seigneur s'élève, et que ses ennemis soient dissipés; et que ceux qui le haïssent prennent la fuite devant sa face.* (*Num.* X, 35; *psal.* LXVII, 2.) Quand on allait camper, on descendait l'arche, et on la reposait en disant : *Descendez, Seigneur, à la multitude de votre peuple d'Israël.* (*Num.* X, 36.) Dieu donc s'élève avec l'arche, et il descend avec elle : l'arche est appelée le Seigneur, parce qu'elle le représentait, et en attirait la présence. C'est pourquoi on disait aux anges, en introduisant l'arche en son lieu : *O princes! élevez vos portes; élevez-vous, portes éternelles, et le Seigneur de gloire entrera* (*Psal.* XXIII, 7, 9); et encore : *Entrez, Seigneur, dans votre repos, vous et l'arche de votre sanctification.* (*II Par.* VI, 41; *psal.* CXXXI, 8.)

Et tout cela en figure du Seigneur Jésus, dont saint Paul a dit : *Qui est celui qui est monté dans les cieux, sinon celui qui auparavant est descendu dans les plus basses parties de la terre?* (*Ephes.* IV, 9, 10.) Le même Seigneur Jésus, en montant aux cieux, laisse parmi nous son corps et son sang, et toute son humanité sainte dans laquelle sa divinité réside corporellement : et ce que l'ancien peuple disait en énigme, et comme en ombre, nous le disons véritablement, en regardant avec la foi le Seigneur Jésus : *Vraiment il n'y a point de nation dont ses dieux s'approchent d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous.* (*Deut.* IV, 7.)

C'est donc le caractère de la vraie Eglise et du vrai peuple de Dieu, d'avoir Dieu en soi. Aimons l'Eglise catholique, vraie Eglise de Jésus-Christ, et disons-lui avec le prophète : *Il n'y a que vous où Dieu est* (*Isa.* XLV, 14) : vous êtes la seule qui se glorifie de sa présence. Rendons-nous dignes de son approche, et pratiquons ce que dit saint Jacques : *Approchons-nous de Dieu, et Dieu s'approchera de nous.* (*Jac.* IV, 8.) Approchons-nous-en par amour, et il s'approchera de nous par la jouissance qui se commence en cette vie, et se consomme dans l'autre. *Amen, amen.*

IXe ÉLÉVATION.

Les sacrifices sanglants, et le sang employé partout.

Tout est en sang dans la loi, en figure de Jésus-Christ et de son sang qui purifie les consciences. *Si le sang des boucs et des taureaux sanctifie les hommes, et les purge selon la chair* (des immondices légales), *combien plus le sang de Jésus-Christ, qui s'est offert lui-même par le Saint-Esprit, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour faire que nous servions au Dieu vivant!* (*Hebr.* IX, 13, 14.)

L'Apôtre conclut de là que *Jésus est établi médiateur du Nouveau Testament par le moyen de sa mort.* (*Ibid.*, 15, 16, 17.) Ce qui prouve que la nouvelle alliance est un vrai testament : *A cause que comme le testament n'a de force que par la mort du testateur*, ainsi la loi et l'alliance de l'Evangile n'a de force que par le sang de Jésus-Christ.

De là vient aussi que l'Ancien Testament a été consacré par le sang des victimes, dont l'aspersion, après la lecture de la loi, fut faite sur le livre même, sur le tabernacle, sur tous les vaisseaux sacrés, et sur tout le peuple, en disant : C'est ici le sang du Testament que Dieu a établi pour vous. Ainsi toute la loi ancienne porte le caractère de sang et de mort, en figure de la loi nouvelle établie et confirmée par le sang de Jésus-Christ. C'est pourquoi, continue saint Paul, *dans l'ancienne loi tout est presque purifié par le sang, sans lequel il n'y a point de rémission de péchés.* (*Ibid.*, 18 seq.; *Exod.* XXIV, 8.)

Nous devons donc regarder les mystères de Jésus-Christ avec une sainte et religieuse horreur, en y respectant le caractère de mort, et encore d'une mort sanglante, en témoignage de la violence qu'il se faut faire à soi-même, à l'exemple de Jésus-Christ, pour avoir part à la grâce de la nouvelle alliance, et à l'héritage des enfants de Dieu.

Personne que le seul pontife ne pouvait entrer dans le Saint des saints où était l'arche, *et il n'y entrait qu'une fois l'année :* mais c'était en vertu du sang de la victime égorgée, *dans lequel il trempait ses doigts pour en jeter contre le propitiatoire, et expier le sanctuaire des impuretés qu'il contractait au milieu d'un peuple prévaricateur.* (*Exod.* XXX, 10; *Levit.* XVI, 2, 3, 14, 16; *Hebr.* IX, 7.) Ainsi ce qu'il y avait de plus saint dans la loi, qui était l'arche et le sanctuaire, contractait quelque immondice au milieu du peuple, et il fallait le purifier une fois l'année, mais le purifier par le sang. Purifions donc par le sang de Jésus-Christ le vrai sanctuaire, qui n'est pas fait de main d'homme, c'est-à-dire notre conscience; la vraie arche du Testament, et le vrai temple de Dieu, c'est-à-dire notre corps et notre âme : et ne croyons point pouvoir avoir part au sang de Jésus, si nous-mêmes nous ne répandons en quelque sorte notre sang par la mortification, et par les larmes de la pénitence.

Jésus, à qui le ciel était dû comme son héritage par le titre de sa naissance, *étant établi*, comme dit saint Paul, *l'héritier de toutes choses* (*Hebr.* I, 2), il y a voulu entrer pour nous comme pour lui. S'il n'avait à y entrer que pour lui-même, il n'aurait pas eu besoin d'y entrer par le sang d'un sacrifice : mais afin d'y entrer pour nous qui étions pécheurs, il a fallu nous purifier, et expier nos péchés par une victime innocente, qui était lui-même.

Il était donc tout ensemble *le pontife* qui nous devait introduire dans le sanctuaire, et *la victime* qui devait expier nos fautes; c'est pourquoi il n'est pas entré dans le sanctuaire par un sang étranger, mais *par son propre sang.* (*Hebr.* IX, 11, 12, 14, 24, 25.) *Pontife saint qui n'avait point à prier, comme celui de la loi, pour lui-même, pour ses ignorances et pour ses péchés; mais* seulement

pour les nôtres et *ceux du peuple* (*Hebr.* VII, 26, 27); il nous a ouvert la porte : victime innocente et pure, *il a pacifié par son sang le ciel et la terre* (*Col.* I, 20); *et pénétrant dans le ciel* (*Hebr.* IV, 14), il nous en a laissé l'entrée libre.

Entrons donc avec confiance dans cet héritage céleste : et nous souvenant de ce qu'il en a coûté à Jésus pour nous en ouvrir la porte, que nos péchés nous avaient fermée, ne nous plaignons pas de ce qu'il nous en doit coûter à nous-mêmes.

C'était à ce jour solennel où le pontife entrait dans le sanctuaire, qu'on offrait ces deux boucs, dont l'un était immolé pour le péché, et l'autre qu'on appelait *le bouc émissaire. Après que le pontife avait mis les mains sur lui, et en même temps confessé avec exécration et imprécation sur la tête de cet animal les péchés de tout le peuple, il était envoyé dans le désert* (*Levit.* XVI, 2, 5, 7), comme pour y être la proie des bêtes sauvages. Ces deux figures représentaient Notre-Seigneur, *en qui Dieu a mis les iniquités de nous tous.* (*Isa.* LIII, 6.) Chargé donc de tant d'abominations, il a été séquestré du peuple, et, comme remarque saint Paul, *il a souffert hors de la porte de Jérusalem* (*Hebr.* XIII, 12), comme excommunié de la cité sainte à cause de nos péchés qu'il portait. Mais c'était nous qui étions les véritables excommuniés, et l'anathème de Dieu. Sortons en humilité de la société sainte; et, pour nous délivrer de la malédiction qui nous poursuit, unissons-nous à celle de Jésus-Christ, *qui a été fait anathème et malédiction pour nous;* comme dit saint Paul (*Galat.* III, 13); *conformément à cette parole : Maudit celui qui a été pendu à une croix!* (*Deut.* XXI, 23.) Reconnaissons-nous exclus de tout bien et de toute la société humaine pour nos péchés : la croix, une mort douloureuse, et l'ignominie d'un honteux supplice, est notre partage. Quoi! en cet état nous pourrions nous plaindre d'être pauvres, méprisés, outragés, sans songer de quoi nos péchés nous ont rendus dignes? Nous sommes dignes de tout opprobre, de toute misère, pour avoir péché contre le ciel, et avoir été rebelles contre Dieu. Ne nous plaignons donc jamais des misères que Dieu nous envoie : mais *sortons hors du camp avec Jésus*, et allons nous unir à lui *portant ses opprobres* (*Hebr.* XIII, 13), assurés que ce n'est qu'en nous unissant à ses peines, à ses ignominies, à son anathème, à sa malédiction, que nous serons délivrés de la nôtre.

Xe ÉLÉVATION.

Le campement et la patrie.

Une des plus belles circonstances de la délivrance des Israélites, c'est qu'on ne logeait point dans les déserts où ils furent conduits; on y campait, on y était sous des pavillons (*Num.* I, 52; II, 34), et sans cesse on enveloppait et on transportait ces maisons branlantes. Figure du christianisme, où tout fidèle est voyageur. Gardons-nous bien de nous arrêter à quoi que ce soit : passons par-dessus : et toujours prêts à partir, toujours aussi prêts à combattre, veillons comme dans un camp. Qu'on y soit toujours en sentinelle. Dans les camps vulgaires il y a plusieurs sentinelles disposées, afin que toujours prêts à s'éveiller au premier signal, les soldats dorment un court somme, sans se plonger tout à fait dans le sommeil. Il y a plus, dans le campement de la vie chrétienne, chacun doit toujours veiller: chacun, en sentinelle sur soi-même, doit toujours être sur ses gardes contre un ennemi qui ne clôt point l'œil, *et qui toujours rôde autour de nous pour nous dévorer.* (*I Petr.* V, 8.) Ne nous fions point au repos qu'il semble quelquefois nous donner : avec lui il n'y a ni paix, ni trêve, ni aucune sûreté que dans une veille perpétuelle.

Ainsi donc campait Israël. Il supportait ce travail, pour enfin arriver à cette terre *coulante de miel et de lait* (*Num.* XIII, 28) tant de fois promise à leurs pères. C'était pour y introduire ce peuple que Moïse l'avait tiré de l'Egypte, et lui avait fait passer la mer Rouge. Mais, ô merveille de la divine sagesse! aucun de ceux qui s'étaient mis en marche sous Moïse pour arriver à cette terre, n'y entra, excepté deux. (*Num.* XIV, 22, 23, 30.) Moïse même ne la salua que de loin, et Dieu lui dit : *Tu l'as vue de tes yeux, et tu n'y entreras pas; et Moïse mourut* à l'instant *par le commandement du Seigneur.* (*Deut.* XXXIV, 4, 5.) Afin qu'on entre dans la terre promise, il faut que Moïse expire, et que la loi soit enterrée avec lui dans un *sépulcre inconnu aux hommes;* afin qu'on n'y retourne jamais, et que jamais on ne se soumette à ses ordonnances. L'ancien peuple qui a passé la mer Rouge, et qui a vécu sous la loi, n'entre pas dans la céleste patrie : la loi est trop faible pour y introduire les hommes.

Ce n'est point Moïse, c'est Josué, c'est *Jésus* (car ces deux noms n'en sont qu'un) qui doit entrer dans la terre, et y assigner l'héritage au peuple de Dieu. (*Ibid.*, 9; *Jos.* 1,2,5,6,7 seq.) Qu'avait Josué de si excellent, pour introduire le peuple à cette terre bénite, plutôt que Moïse? Ce n'était que son disciple, son serviteur, son inférieur en toutes manières; il n'a pour lui que le nom de *Jésus;* et c'est en la figure de *Jésus* qu'il nous introduit dans la patrie. Entrons donc, puisque nous avons Jésus à notre tête; entrons à la faveur de son nom dans la bienheureuse terre des vivants: *Je vais*, dit-il (*Joan.* XIV, 2), *vous préparer le lieu ;* j'assignerai à chacun le partage qui lui a été destiné: *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.* Jésus, *notre avant-coureur, est entré pour nous* (*Hebr.* IX, 24; IV, 11); et l'entrée nous est ouverte par son sang. *Dépêchons-nous donc d'entrer dans ce repos éternel* (*Hebr.* IV, 11) : dépêchons-nous; n'ayons rien de lent. *La voie qui nous est ouverte*, dit saint Augustin, *ne souffre point de gens qui reculent, ne souffre point de gens*

qui se détournent, ne souffre point de gens qui s'arrêtent : et si l'on n'avance toujours dans un si roide sentier, sans faire de continuels efforts, on retombe de son propre poids.

DIXIÈME SEMAINE.

ÉLÉVATIONS SUR LES PROPHÉTIES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Les prophéties sous les patriarches.

Encore que les prophéties éclatent principalement depuis le temps de David, elles ont une plus haute origine. Nous les avons vues sous Adam, nous les avons vues sous Abraham, Isaac et Jacob, *dans cette bénite semence en qui la bénédiction devait se répandre sur toutes les nations de la terre.* (*Gen.* XII, 3; XXII, 18.) Mais de ces trois patriarches avec qui l'alliance avait été faite, le dernier était réservé pour en développer tout le secret par ces paroles : *Le sceptre*, le gouvernement, la magistrature, *ne sera point ôté de Juda* (*Gen.* XLIX, 10) : sa tribu, qui sera un jour le seul royaume où la loi et les promesses seront accomplies, ne cessera point de vivre selon ses lois, et d'avoir ses *gouverneurs* et ses magistrats légitimes qui sortiront *de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé;* selon une autre leçon qui revient au même sens : *en qui l'accomplissement des promesses est réservé; et il sera l'attente*, l'espérance, le libérateur de *tous les peuples;* quatre lignes, où est renfermée toute l'histoire du peuple de Dieu, jusqu'à Jésus-Christ. Le caractère particulier qui en devait marquer le temps était la chute du royaume judaïque, destitué de son propre gouvernement ; et la suite nécessaire de la venue du Christ était marquée par la concurrence de la réprobation des Juifs, avec l'établissement de son empire parmi tous les peuples de l'univers.

Il adresse la prophétie à Juda. C'est à lui qu'il se restreint quand il veut parler du Christ futur ; et ce Christ que nous savions déjà qui devait sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, nous est désigné comme devant être le fruit de la tribu de Juda. Nous verrons ensuite que, dans la tribu de Juda, David est choisi pour en être le père, afin que Jésus, fils de David, auteur de la famille royale ; fils de Juda, qui est toujours à la tête du peuple de Dieu ; fils d'Abraham, en qui avait commencé l'alliance, pour encore remonter plus haut ; fils de Sem, béni au-dessus de ses deux autres frères, recueillît en lui, par la plus belle de toutes les successions, tous les titres de distinction et de bénédiction qui avaient jamais été, et sortît du plus pur et du plus beau sang qui fût au monde.

O Jésus ! que Jacob a vu en mourant, dans l'extrémité de sa vieillesse, avec une vue défaillante, puisse venir votre règne ; et puissions-nous augmenter le nombre de vos sujets véritables par notre sincère obéissance !

IIe ÉLÉVATION.

La prophétie de Moïse.

Quoique tout l'état de Moïse et de la loi soit prophétique dans son fond, comme on a vu, il y a encore sur Jésus-Christ une prophétie spéciale de Moïse; et la voici : *Dieu vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation, et du milieu de vos frères ; vous l'écouterez.* (*Deut.* XVIII, 15, 18, 20.) C'est un prophète particulier que Dieu promet à son peuple : un prophète *comme moi*, dit Moïse : un prophète *semblable à moi*, comme il ajoute dans la suite ; c'est-à-dire un prophète législateur. Car au reste il est écrit des autres prophètes : qu'*il ne s'en est jamais élevé comme Moïse.* (*Deut.* XXXIV.) Josué, qui lui succéda dans le gouvernement du peuple de Dieu, était beaucoup au-dessous de lui, non-seulement en prodiges et en puissance, mais encore en dignité : *ayant reçu l'esprit de sagesse, parce que Moïse avait mis les mains sur lui.* (*Ibid.*, 9.) On lui obéissait donc, non pas comme à un législateur, mais sur des faits particuliers. Il n'en est pas ainsi de ce prophète que Moïse annonce comme devant lui être semblable. Il dit de lui : *Vous l'écouterez;* qui est aussi la même chose que le Père éternel a dit de son Christ : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le.* (*Matth.* XVII, 5.)

Il y a donc deux prophètes d'un caractère particulier : le ministère de l'un devait succéder à celui de l'autre ; et il est dit singulièrement de chacun d'eux : *Ecoutez-le;* l'un médiateur de la loi ancienne; et l'autre médiateur de la nouvelle : autant différents entre eux que les deux lois qu'ils ont établies. Toutefois il y a entre eux quelque chose de commun : c'est qu'à la tête de chaque loi qui devait, pour ainsi dire, régner, il y a un prophète par excellence pour chacune; mais le dernier l'est, *d'autant plus qu'il est le fils;* au lieu que l'autre *était le serviteur.* (*Hebr.* III, 3, 5, 6.) Celui dont le ministère était passager, montre l'autre dont le ministère était éternel : aussi ne lui nomme-t-il point de successeur, et il lui remet pour toujours l'autorité et la prophétie. Que si l'on a écouté Moïse avec une crainte si religieuse, et si ceux *qui ont violé sa loi ont été punis de mort sans miséricorde, de quels supplices seront dignes ceux qui auront foulé aux pieds le Fils de Dieu*

(*Hebr*, x, 28, 29), et qui n'auront pas obéi à Jésus?

IIIᵉ ÉLÉVATION.

La prophétie de David.

Béni soit le nom et le règne de notre père David. (*Marc.* xi, 10.) *Béni soit le fils de ce saint roi* (*Matth.* xxi, 9; *Psal.* cxvii, 25), par qui nous vient la vie et le salut. Les psaumes de David sont un Évangile de Jésus-Christ tourné en chant, en affections, en actions de grâces, en pieux désirs. *C'est ici*, disait Jésus-Christ, *la vie éternelle, de vous connaître, ô Père céleste! qui êtes le vrai Dieu, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé.* (*Joan.* xvii, 3.) C'est par où commencent les psaumes. Le premier montre la félicité de celui qui regarde la loi de Dieu (*Psal.* i, 1, seq.): et ensuite, dès le second, on voit paraître Jésus-Christ: toutes les puissances du monde conjurées contre lui: Dieu qui s'en rit du plus haut des cieux, et qui, adressant la parole à Jésus-Christ même, le déclare *son fils qu'il engendre dans l'éternité.* (*Psal.* ii, 7.) C'est, dès le commencement, l'argument de tous les psaumes.

David l'a vu *dans le sein de son Père engendré avant l'aurore*, avant tous les temps: il a vu qu'il serait *son fils*, et en même temps *son Seigneur.* (*Psal.* cix, 1, 3, 4, 6, 7; *Matth.* xxii, 44.) Il l'a vu roi souverain: *régnant par sa beauté, par sa bonne grâce, par sa douceur, et par sa justice: perçant le cœur de ses ennemis* par une juste vengeance, ou celui de ses amis par un saint amour. Il l'a adoré dans *son trône éternel, comme un Dieu, que son Dieu a sacré par une divine onction* (*Psal* xliv, 3 seq.); père et protecteur des pauvres, *dont le nom sera honorable devant lui*, puissant auteur *de la bénédiction des gentils consacrés et sanctifiés en son nom* (*Psal.* lxxi, 1, 4, 14, 19); *prédicateur d'un* nouveau *précepte dans la sainte montagne de Sion.* (*Psal.* ii, 6.)

Il a vu toutes les merveilles de sa vie, et toutes les circonstances de sa mort: il il en a médité tout le mystère. (*Psal.* xxi, lxviii.) Il a maudit en esprit son disciple qui le devait vendre; et il en a vu l'*apostolat passé en d'autres mains.* (*Psal.* cviii, 8; *Joan.* xiii, 18; *Act.* i, 16, 20.)

Ses pieds et ses mains percés, avec son corps violemment étendu et suspendu, ont été le cher objet de sa tendresse (*Psal.* xxi, 16, seq.) David s'est jeté par la foi entre ses bras amoureusement étendus à un peuple contredisant. *Il a goûté le fiel et le vinaigre* (*Psal.* lxviii, 22; *Joan.* xix, 28, 29, 30.), qu'on lui a donnés dans sa soif. Il voit tout, jusqu'à l'histoire *de ses habits divisés, et de sa robe jetée au sort.* (*Psal.* xxi, 19 seq.) Il est touché des moindres circonstances de sa mort, et n'en peut oublier aucune. Il se réjouit en esprit de lui voir, après sa mort, *annoncer la vérité aux gentils dans la grande Eglise* (*Psal.* xxi, 32), où tous les peuples de l'univers devaient se réunir, où les pauvres comme les riches devaient être assis à sa table. Enfin il l'a suivi *au plus haut des cieux avec des captifs attachés à son char victorieux* (*Psal* lxvii, 18, 19; *Ephes.* iv, 8.) Il l'a adoré, *assis à la droite du Seigneur* (*Psal.* cix, 1, 5), où il a été prendre sa place.

O Jésus! les chères délices, l'unique espérance, et l'amour de notre père David! C'est principalement par cet endroit-là qu'il a été *l'homme selon le cœur de Dieu.* (*I Reg.* xiii, 14.) Sa tendresse pour ce cher fils, qui est le Fils de Dieu comme le sien, lui a gagné le cœur du Père éternel. S'il a tant pensé à Jésus souffrant dans toute sa vie, à plus forte raison y a-t-il pensé lorsqu'il a été sa figure en souffrant lui-même. S'il est si doux à ceux qui l'outragent, s'il est muet, sans réplique et sans défense; si, loin de rendre le mal pour le mal, il rend à ses ennemis des prières pour leurs imprécations; si ce bon roi s'offre à être la seule victime pour tout son peuple désolé par la main d'un ange, il en voyait l'exemple en Jésus. Faut-il s'étonner s'il a été si humble et si patient dans sa fuite devant Absalon? Ce fils obéissant le consolait des emportements et des fureurs de son fils ingrat et rebelle.

O Jésus! je viens avec David m'unir à vos plaies, vous rendre hommage dans le trône de votre gloire, me soumettre à votre puissance. Je me réjouis, Fils de David, de toute votre grandeur. Non, *vous n'avez point connu la corruption* (*Psal.* xv, 10; *Act.* ii, 31; xiii. 35), vous qui étiez par excellence *le saint du Seigneur.* (*Marc.* i, 24; *Luc.* i, 35.) *Vous avez su le chemin de la vie, la gloire et la joie vous accompagnent.* (*Psal.* xv, 10.) *Vous régnez aux siècles des siècles* (*Apoc.* xi, 15, 17), *et votre empire n'aura point de fin.* (*Luc.* i. 32, 33.)

IVᵉ ÉLÉVATION.

Les autres prophètes.

Nous avons expliqué ailleurs les oracles sacrés des prophètes sur Notre-Seigneur Jésus-Christ (2624). Je dirai ici en abrégé qu'ils ont tout vu: ses deux naissances: la première toute divine, *dès le jour de l'éternité:* le lieu marqué pour la seconde, dans *Bethléem* (*Mich.* v, 2; *Matth.* ii, 6): *une vierge qui le conçoit et qui l'enfante: un enfant qui nous est né: un fils qui nous est donné.* (*Isa.* vii, 14; *Matth.* i, 21, 22. 23.) *Enfant, homme* dès le premier jour; et tout ensemble *Dieu fort et tout-puissant* (*Isa.* ix, 6.) Reconnaissons avec Zacharie l'humble monture de ce *Roi juste*, clément et doux (*Zach.* ix, 9; *Matth.* xxi, 5), lorsqu'il fait son entrée dans sa ville royale. Considérons avec lui *les trente deniers pour lesquels il a été vendu*, et l'emploi de cet argent pour acheter *le champ d'un potier.* (*Zach.* xi, 12, 13; *Matth.* xxvii, 9, 10.) Tout s'accomplit en son temps. *Le pasteur est frappé, et le troupeau se dissipe. Les disciples se retirent*

(2624) *Disc. sur l'Hist. univ.*, IIᵉ partie: *La suite de la religion.*

chacun chez eux, et Jésus demeure seul (*Zach.* XIII, 7; *Matth.* XXVI, 31, 56.) On crache sur son visage, *et il ne se détourne pas pour éviter les coups et les infamies qu'on lui fait.* (*Isa.* L, 6.) *On le perce, et tout Israël voit les ouvertures des plaies qu'il lui a faites.* (*Zach.* XII, 10; *Joan.* XIX, 37.) Comme un autre Jonas, on le jette dans la mer pour sauver tout le vaisseau ; et comme lui *il en sort au bout de trois jours.* (*Jon.* II, 2; *Matth.* XII, 40; XVI, 4.)

A mesure que le temps approche, ses mystères se découvrent de plus en plus. Daniel compte les années où se devait accomplir son onction, ses souffrances, sa mort, suivie d'une juste vengeance, et de l'éternelle désolation de l'ancien peuple qui a méprisé le *Saint des saints.* (*Dan.* IX, 24 seq.; *Matth.* XXIV, 15.) Il voit en esprit *le Fils de l'homme à qui est donné un empire*, à qui nuls lieux, nuls temps ne donnent des bornes. Cet empire, le plus auguste qui eût été et sera jamais, *sera l'empire des saints du Très-Haut.* (*Dan.* VII, 13, 14, 15, 27, 28.) Daniel, étonné de sa grandeur, se trouble dans ses pensées, et conserve cette parole dans son cœur. Mais il faut que ce Fils de l'homme souffre une mort violente.

Isaïe nous apprend à goûter ses souffrances; il doit *porter nos péchés*, et par là s'acquérir l'empire, *et partager les dépouilles des forts;* et la cause de ses victoires, c'est qu'il s'est livré à la mort. *Il a été mis au rang des scélérats*, crucifié entre deux larrons : c'est le *dernier des hommes*, et tout ensemble le plus grand. Ce n'est point par force qu'il souffre la mort. *Il s'y est offert, parce qu'il l'a voulu. Il n'a point ouvert la bouche* pour se défendre ; *il est muet comme l'agneau sous la main qui le tond.* Le silence du Fils de Dieu parmi tant d'outrages et tant d'injustices, qui est le plus remarquable caractère du Fils de Dieu, a fait l'admiration de ce prophète. On le croit frappé de Dieu pour ses péchés, lui qui est l'innocence même; *mais c'est pour les nôtres qu'il souffre, et nous sommes guéris par ses blessures.* (*Isa.* LIII, 7 seq.) Les prières qu'il pousse vers le ciel, dans cet état de souffrance, sont le salut *des pécheurs* pour qui il *prie.* Une *longue postérité* sortira de lui, parce qu'il a volontairement souffert la mort : *Et son sépulcre*, d'où il sortira vainqueur et immortel, *sera glorieux.* (*Isa.* XI, 10.)

Ce seul passage si précis et si étendu, où les souffrances du Sauveur futur sont inculquées en tant de manières, suffisait pour animer tous les sacrifices et le culte de la loi, et mettre continuellement devant les yeux des vrais Israélites, qu'elle contenait sous ses ombres, la rémission des péchés par une mort volontaire, un sang salutaire qui les expiait, des plaies qui rétablissaient la santé de l'homme ; et dans tout cela un Sauveur aussi juste que souffrant, qui nous guérissait par ses blessures.

Combien plus doit-on se nourrir de ces plaies sacrées, de cette mort, et de ce sang innocent versé pour les pécheurs, depuis, comme dit saint Paul, que Jésus-Christ *a été crucifié à nos yeux ? O Galates insensés ! comment vous laissez-vous fasciner les yeux* (*Galat.* III, 1) après un tel spectacle? Accourez, peuples, à la croix de Jésus-Christ. Et puisque c'est vous qui lui avez tous donné la mort, venez, comme dit l'évangéliste après le prophète, venez, dis-je, *contempler celui que vous avez percé.* (*Zach.* XII, 10; *Apoc.* I, 7.)

Vᵉ ÉLÉVATION.

Réflexions sur les prophéties.

Les choses étant en cet état, la venue de Jésus-Christ étant préparée dès l'origine du monde, toute la loi, pour ainsi dire, en étant enceinte et toute prête à l'enfanter, Dieu laissa le peuple saint quatre à cinq cents ans sans prophètes et sans prophéties : voulant leur donner ce temps pour les méditer, et pour soupirer après le Sauveur. A la veille de faire cesser les prophéties, c'est-à-dire dans les temps de Daniel, d'Aggée, de Zacharie et de Malachie, il déclara les secrets divins plus clairement que jamais. C'est de quoi font foi principalement les Semaines de Daniel, où les temps de la venue et de la mort du Christ étaient exactement supputés. Aggée avait dit ces mémorables paroles à la gloire du second temple : *Encore un peu de temps.* Car, qu'était-ce que quatre cents ans et un peu plus, à comparaison de tant de milliers de siècles où le Sauveur avait été attendu : *Encore* donc *un peu de temps, et je remuerai le ciel et la terre; et le Désiré de toutes les nations viendra ; et je remplirai de gloire cette maison nouvellement rebâtie;* c'est-à-dire le second temple, *dit le Seigneur des armées, le Dieu tout-puissant.* (*Agg.* II, 7, 8, 9.) *L'argent est à moi, et l'or est à moi :* tout est en ma puissance; et si je voulais faire éclater cette maison en richesses même temporelles, je le ferais ; mais je lui prépare un autre éclat par la venue du *Désiré des nations. La gloire de cette seconde maison sera plus grande que celle de la première ; et j'établirai la paix dans ce lieu, dit le Seigneur des armées.* (*Agg.* II, 10.)

S'il faut regarder le temple par un éclat extérieur, la gloire du premier temple, sous le riche empire de Salomon, de Josaphat, d'Ezéchias et des autres rois, sera sans contestation la plus grande. Loin que le second temple eût le même éclat, ceux qui le rebâtissaient et qui avaient vu le premier, ne pouvaient retenir leurs larmes en voyant combien il lui était inférieur. Il est vrai que, dans la suite des temps, la gloire du second temple fut grande dans l'Orient. On y vit porter les présents des rois (*II Mach.* III, 1, 2, 3) ; et je ne sais si Hérode, qui le rebâtit, n'en égala pas la magnificence à celle de Salomon. Mais après tout, et quoi qu'il en soit, ce n'est pas là de quoi *remuer le ciel et la terre;* et un si grand mouvement se doit terminer à quelque chose de plus grand que des richesses terrestres. Voici donc *le grand mouvement du ciel et de la terre :* c'est que *le Désiré des*

nations, le Christ qui en est l'attente, *paraîtra* sous ce second temple. *Il viendra*, dit le saint prophète Aggée (*Agg.* II, 8); et où viendra-t-il? Un autre prophète l'explique dans le même temps : *J'envoie mon ange*, dit Malachie (*Malac.* III, 1), *au nom du Seigneur; et il préparera la voie devant ma face : et en ce temps viendra dans son temple le Seigneur que vous cherchez, et l'ange du testament* ou de l'alliance, *que vous désirez. Le voilà qui vient, dit le Seigneur.* Il n'y a plus rien entre deux : il n'y a plus de nouvel ouvrage, ni de nouvelles figures du Christ à venir, ni de nouvelles prophéties. Voici le dernier état du peuple de Dieu; et après cela il n'y a rien à attendre que le Christ qui entrera dans le second temple.

Ce n'est donc pas sans raison que le saint vieillard *Siméon* (*Luc.* II, 25, 26, 27), *qui attendait* avec tant de foi la venue du Christ et *la rédemption d'Israël*, fut amené *en esprit*, c'est-à-dire par inspiration, avec Anne la prophétesse, cette sainte veuve, dans le temple où le Seigneur allait entrer. C'est qu'alors s'allait accomplir la gloire du second temple, lorsque Jésus y devait venir pour y *établir la paix*, comme Aggée l'avait prédit.

Aux approches de ce temps heureux, toute la nature était en attente, tout le peuple vivait en espérance. S'il n'avait plus de prophètes, il vivait en la foi et dans les lumières des prophéties précédentes. Ceux qui étaient éclairés d'en haut appelaient celui qui les devait sauver de leurs péchés. Le Christ, à la vérité, leur était souvent montré comme un conquérant, qui les devait délivrer des mains de leurs ennemis qui les tenaient en captivité. Mais cette captivité et ces ennemis n'étaient d'un côté qu'une figure d'une captivité spirituelle, et de l'autre une punition de leurs péchés, qui leur attiraient tous ces maux et mettaient ce joug de fer sur leur tête : et enfin les frayeurs de leur conscience leur faisaient sentir que le grand mal dont ils devaient être délivrés était leurs péchés. C'est pourquoi ils reconnaissaient qu'ils avaient besoin *d'un Sauveur* qui les expiât : il leur fallait *un juste et un innocent*, qui fût la sainte victime qui les effaçât. *O ciel! envoyez votre rosée, et que les nues pleuvent le juste, que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur.* (*Isa.* XLV, 8.) Pour être Sauveur, il faut qu'il soit juste, d'une justice qui vienne du ciel, qui soit divine, infinie, et celle de Dieu même, afin que nous puissions l'appeler, après le prophète, *le Seigneur de notre justice.* (*Jer.* XXIII, 5, 6.) Ce juste, qui doit venir du ciel, doit aussi sortir de la terre; il faut qu'il joigne en sa personne le ciel et la terre, qu'il soit Dieu et homme tout ensemble : que, par une double naissance, il vienne tout ensemble, et du ciel *dans les jours de l'éternité*, et *de Bethléem* (*Mich.* V, 2) dans le temps, comme l'avait dit le prophète; et c'est ainsi que *dans peu de temps*, dans le dernier période du peuple de Dieu, ce grand Dieu *devait remuer le ciel et la terre.* (*Agg.* II, 7.)

Cependant tout se préparait à son arrivée. Le royaume de Juda vivait sous ses lois dans une parfaite liberté : peu à peu il se dégradait; et quand le temps approcha qu'il devait être détruit, il tombe entre les mains des étrangers. Un nouveau peuple se prépare au Christ futur; et on va voir toutes les nations venir en foule composer ce nouveau royaume, qui était sous *le Fils de l'homme, le royaume des saints du Très-Haut, qui ne devait point avoir de fin.* (*Dan.* VII, 13, 14, 27.) Nous touchons au dénoûment des mystères; et le Dieu-Homme va paraître.

Purifions nos cœurs pour le recevoir; songeons au malheur de ceux pour qui il était venu, et qui cependant n'ont pas voulu le connaître. Charnels, ambitieux, avares, quand Jésus est venu à eux, ils l'ont méconnu : ils l'ont mis à mort, parce que ces saintes paroles n'entraient point dans leurs cœurs. Purifions-nous donc pour le recevoir, de tous les désirs du siècle, en attendant son glorieux avénement : autrement tout est à craindre pour nous : sa venue nous sera funeste, et nous le crucifierons comme les Juifs.

VIe ÉLÉVATION.

L'apparition de Dieu d'une nouvelle manière, et ce que fait la venue du Christ promis.

De si haut qu'on reprenne l'histoire sacrée, on y trouve que Dieu apparaît en figure humaine aux patriarches, aux prophètes. Un des hommes que voit Abraham, et qu'il reçoit en sa maison, se trouve être le *Seigneur* même, Dieu même, *à qui rien n'est difficile*; qui donne un fils à Sara, quoique stérile; qui pardonne aux hommes; qui les punit selon les règles de sa bonté et de sa justice; à qui Abraham adresse ses prières comme à Dieu; qui parle lui-même comme Dieu; qui dispose de toutes choses avec une suprême autorité. (*Gen.* XVIII, 2, 3, 14, etc.) Ce Dieu qui apparaît à Abraham est souvent appelé ange, c'est-à-dire *envoyé.* (*Gen.* XXII, 11, 12, 15, 16 seq.) C'est un *envoyé*, pour l'amour de qui Abraham avait voulu immoler son fils unique; qui en accepte le sacrifice; qui renouvelle toutes les promesses à Abraham : c'est donc un ange, c'est un *envoyé* qui est de Dieu. C'est *l'ange du Testament* (*Malac.* III, 1), *l'ange du grand conseil*, et le Fils de Dieu lui-même, qui dès lors se plaisait à la forme d'homme qu'il devait prendre personnellement au temps marqué.

Le même apparaît à Isaac et à Jacob. Jacob le voit au haut d'une échelle; et il appelle le lieu où il est *la maison de Dieu, et la porte du ciel.* (*Gen.* XXVI, XXVIII, 12, 13, 16, 17, 18.) Il y dresse un autel à celui qu'il avait vu, et lui rend ses adorations. Jacob combat avec lui, comme avec un homme, et se glorifie d'*avoir vu Dieu face à face.* (*Gen.* XXXII, 24, etc.) Il reçoit l'ordre de lui dresser un autel; il l'invoque et il le

loue, comme celui *qui l'a regardé dans son affliction.* (*Gen.* XXXV, 1, 3.) Combat mystérieux, où Dieu veut bien s'égaler à l'homme, et que l'homme, aidé de Dieu, l'emporte contre Dieu même, et lui arrache, pour ainsi dire, sa bénédiction par une espèce de violence. (*Ibid.*, XXXII, 26.) Il apparaît de nouveau à Jacob, et se nomme le Dieu tout-puissant, et confirme toutes les promesses qu'il avait faites à Abraham et à Isaac. Tout cela en figure de celui qui s'est incarné pour nous, qui dès lors nous préparait ce grand mystère, le commençait en quelque façon, en faisait voir comme une espèce d'apprentissage et comme un essai : qui enfin a voulu, en la forme humaine, faire les délices de nos pères : qui, par un amour extrême, et, si l'on peut l'appeler ainsi, par une tendre passion pour notre nature, a fait aussi de son côté ses délices des enfants des hommes, et a voulu montrer par là qu'il est celui qui, *conçu et engendré dans le sein de Dieu comme sa sagesse éternelle, a mis plaisir à être avec eux.* (*Prov.* VIII, 22, 23, 31.)

Parcourons ici en esprit tous les endroits où le Dieu *trois fois saint* paraît avec une face et avec des pieds (*Isa.* VI, 1, 2, 3), où la gloire du Dieu d'Israël s'élève au-dessus du chariot (*Ezech.* I, 1 seq.), et se rend sensible, *où l'Ancien des jours apparaît avec sa tête et ses cheveux blancs comme neige* (*Dan.* VII, 1, 9, 13) : et croyons que toutes ces apparitions ou du Fils de Dieu ou du Père même, étaient aux hommes un gage certain que Dieu ne regardait pas la nature comme étrangère à la sienne ; depuis qu'il avait été résolu que le Fils de Dieu, égal à son Père, se ferait homme comme nous.

Toutes ces apparitions préparaient et commençaient l'incarnation du Fils de Dieu : l'incarnation n'étant autre chose qu'*une apparition de Dieu* (*I Tim.* III, 16) au milieu des hommes, plus réelle et plus authentique que toutes les autres : pour accomplir ce qu'avait vu le saint prophète Baruch, que *Dieu même, après avoir enseigné la sagesse à Jacob et à ses enfants, avait été vu sur la terre, et avait conversé parmi les hommes* (*Baruch* III, 37, 38) : qu'en cet état on lui dirait, comme faisait Isaïe : *C'est dans vous seul que Dieu est, et il n'est en aucun homme comme en vous ; Dieu n'est point sans vous ; vous êtes vraiment un Dieu caché, le Dieu d'Israël, le Sauveur.* (*Isa.* XLV, 14, 15.) *Le voilà*, nous disait Malachie (*Malac.* III, 1), *ce Seigneur que vous attendiez*, cet ange qui a apparu à Abraham et aux patriarches : *le voilà qui vient en personne*, *qui apparaît dans son temple.* Et remarquez qu'un autre ange le précède, *et lui prépare la voie ;* mais cet ange n'est point appelé le maître, le dominateur, *ni celui qui vient dans le temple*, comme dans un lieu qui est à lui ; *ad templum sanctum suum.* C'est Jean-Baptiste, le saint précurseur de Jésus-Christ, c'est, comme l'appelle le même prophète, un autre Elie qui vient préparer les hommes à recevoir Jésus-Christ, *de peur qu'à son arrivée le genre humain ne soit frappé d'anathème.* (*Malac.* IV, 5, 6.)

C'est par ces mots que finit le prophète Malachie. La prophétie finit avec lui : et en voilà le dernier mot. Ainsi le dernier des prophètes termine sa prophétie en nous désignant le premier prophète qui devait paraître après lui, et lui remet, pour ainsi parler, la prophétie et la parole.

Entrons ici dans l'esprit des Israélites spirituels, des Juifs cachés qui désiraient le Sauveur et se consolaient, dans cette attente, de tous les maux de cette vie. O Jésus ! vous êtes celui qui deviez venir. O Jésus ! vous êtes venu. O Jésus ! vous êtes encore venu au dernier jour, pour recueillir vos élus dans votre repos éternel ! O Jésus ! vous allez et venez sans cesse. Vous venez dans nos cœurs, et vous y faites sentir votre présence par je ne sais quoi de doux, de tendre et de souverain. Que l'esprit et l'épouse disent : *Venez : que celui qui a soif vienne.* Car Jésus vient en nous, quand aussi nous venons à lui. *Oui*, dit Jésus, *je viendrai bientôt. Ah! venez, venez, Seigneur* Jésus ! (*Apoc.* XXII, 17, 20.) Venez, le désiré des nations, venez, notre amour et notre espérance, notre force et notre refuge, notre consolation dans le voyage, notre gloire et notre repos éternel dans la patrie !

ONZIÈME SEMAINE.

L'AVÉNEMENT DE SAINT JEAN-BAPTISTE, PRÉCURSEUR DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Les hommes avaient besoin d'être préparés à la venue du Sauveur.

Quelle merveille, dit saint Augustin (2625) ! saint Jean n'était pas la lumière : *non erat ille lux;* mais il était envoyé pour rendre témoignage à la lumière : *Sed ut testimonium perhiberet de lumine.* (*Joan.* I, 8.) La lumière a-t-elle besoin qu'on lui rende témoignage? Faut-il que quelqu'un nous dise : Voilà le soleil ? Ce bel astre n'attire-t-il pas assez les regards, sans qu'on nous le montre au doigt ? Il est ainsi toutefois,

(2625) S. AUG., *In Joan.*, tract. 2, n. 7 et seq.

dit saint Augustin. *Jésus-Christ était le soleil, et saint Jean un petit flambeau ardent et luisant* (*Joan.* v, 35), comme l'appelle le Sauveur; et voilà que nous allons chercher le Sauveur par le ministère de Jean, et nous cherchons le jour avec un flambeau. La faiblesse de notre vue en est la cause. Le grand jour nous éblouirait, si nous n'y étions préparés et accoutumés par une lumière plus proportionnée à notre infirmité: *Tam infirmi sumus; per lucernam quærimus diem* (2626). Le monde est trop affaibli par son péché, pour soutenir dans toute sa force le bonheur que Dieu lui envoie. Confessons notre faiblesse et notre impuissance : c'est là le commencement de notre salut. Abaissons-nous vers saint Jean, et apprenons à élever peu à peu nos yeux faibles et tremblants à Jésus-Christ.

IIe ÉLÉVATION.

Quatre circonstances de la vie et de la mort de saint Jean, préparatoires à la vie et à la mort de Jésus-Christ.

Je découvre quatre choses dans saint Jean, par où il me prépare à Jésus-Christ : premièrement, sa conception et sa nativité : secondement, sa vie étonnante dans le désert, dès son enfance : troisièmement, sa prédication avec son baptême : quatrièmement, la persécution qu'on lui fait souffrir, sa prison et sa mort. Quatre mémorables circonstances de l'histoire de saint Jean Baptiste, que nous remarquerons chacune à sa place, pour nous préparer à voir la gloire du Sauveur.

Suivons donc le saint précurseur, et voyons-le devancer en tout et partout le Fils de Dieu, tant dans sa vie que dans sa mort. Il va être conçu et paraître au monde. Marchez devant lui, saint précurseur, et prévenez les merveilles de la conception et de la naissance de votre maître. Mon âme, sois attentive au grand spectacle que Dieu prépare à ta foi ! Seigneur, soyez loué à jamais pour les admirables préparations par lesquelles vous nous disposez à recevoir votre Christ !

IIIe ÉLÉVATION.

Première circonstance préparatoire de la vie de saint Jean-Baptiste : sa conception.

Mon Sauveur devait naître d'une vierge. Quelle plus belle préparation à ce mystère que de faire naître saint Jean-Baptiste d'une stérile ? Jésus-Christ ne devait avoir de Père que Dieu. Après Dieu, et sous sa puissance, que pouvait-on donner à saint Jean-Baptiste qui en approchât davantage, qu'un sacrificateur qui fût en même temps un saint? Ce fut le caractère de saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Il est dit de lui qu'il était *sacrificateur*, et encore sacrificateur *de la race d'Abia*, qui était la plus excellente. Sa sainteté répondait à celle de son ministère; et afin que tout se ressente ici de l'esprit de sainteté, ce fut durant l'exercice de sa fonction que Dieu lui envoya son ange pour lui annoncer la conception de saint Jean-Baptiste. (*Luc.* I, 5, 6 seq.)

Jésus-Christ devait avoir une mère vierge : c'était là sa prérogative. Et qu'y avait-il qui approchât davantage de cet honneur, que de naître d'une stérile, comme un autre Isaac, comme un Samson, comme un Samuel ? Ces enfants miraculeux de femmes stériles sont des enfants de grâce et de prières. Et c'est par là que fut consacrée la naissance de saint Jean-Baptiste, pour être l'avant-courrière de celle du Fils de Dieu.

Sainte Elisabeth était, comme son mari, d'une vie sainte et irréprochable devant Dieu et devant les hommes. (*Luc.* I, 5 seq.) Comme lui, elle était aussi fille d'Aaron et de la race sacerdotale, qui était, dans la tribu de Lévi, aussi distinguée que la tribu de Lévi était élevée parmi les tribus d'Israël. Tout relève la naissance de saint Jean-Baptiste ; et rien ne pouvait mieux préparer les voies au Messie qui devait venir.

Outre la stérilité d'Elisabeth, elle était, comme Zacharie, avancée en âge : tout s'opposait au fruit qu'elle devait porter. Seigneur, nous sommes stériles : accablés de la vieillesse d'Adam et des anciennes habitudes de la corruption, nous ne pouvons produire aucun fruit. Mais Dieu se plaît à tout tirer du néant.

La vertu ne vient jamais parmi les hommes que des lieux naturellement stériles : *Et où le péché abonde, c'est là que la grâce veut surabonder* (*Rom.* v, 20) : c'est à l'humilité à l'attirer. Confessons notre impuissance; et Jean, c'est-à-dire *la grâce et la colombe*, ou *le Saint-Esprit*, nous sera donné.

IVe ÉLÉVATION.

La conception de saint Jean-Baptiste, comme celle de Jésus-Christ, est annoncée par l'ange saint Gabriel.

Je suis Gabriel, un des esprits assistants devant Dieu, que le Seigneur vous a envoyé pour vous parler, et vous annoncer ces heureuses nouvelles. (*Luc.* I, 19.) Dieu destinait à ce saint archange une bien plus haute ambassade, puisqu'il devait annoncer l'enfantement d'une vierge ; mais afin de tout préparer et donner foi aux paroles de son ange, Dieu lui fit auparavant annoncer l'enfantement d'une stérile ; et avant que de promettre le Christ, il le chargea de promettre son saint précurseur.

Un des caractères des œuvres de Dieu est de prendre le temps convenable ; et c'est là un des traits des plus remarquables de sa sagesse. Zacharie était dans l'exercice le plus pur de la fonction sacerdotale, qui était celui d'offrir les parfums au dedans du temple, sur l'autel destiné à cette fonction ; et tout le peuple était au dehors en

(2626) S. Aug., *In Joan.*, tract. 2, n. 8.

attente du saint sacrificateur qui devait sortir du temple, après avoir accompli le ministère sacré. Ce fut à ce moment que l'ange du Seigneur lui apparut du côté droit de l'autel où il officiait. (*Ibid.*, 9.)

Le trouble dont il fut saisi à la vue de l'ange est l'effet de cette crainte religieuse dont l'âme est occupée, lorsque Dieu se rend présent par quelque moyen que ce soit. L'impression des choses divines fait rentrer l'âme dans son néant; elle sent plus que jamais son indignité : la frayeur qui accompagne ce qui est divin la dispose à l'obéissance.

Ne craignez point, lui dit cet ange. Comme le premier effet de la présence divine est la frayeur dans le fond de l'âme, le premier effet de la parole portée de la part de Dieu est de rassurer celui à qui elle est adressée. *Votre prière est exaucée, et votre femme concevra un fils.* (*Luc.* I, 13.) Il l'avait donc demandé à Dieu; et Jean, comme Samuel, fut le fruit de la prière. Mon âme, prie avec foi et persévérance, l'ange du Seigneur viendra ; une douce confiance se formera ; quelque lumière céleste apparaîtra dans le cœur, et *Jean*, qui est la grâce, en sera le fruit. Il faut demander; c'est un acte nécessaire de la soumission qu'on doit à Dieu ; c'est une reconnaissance de sa puissance et de sa bonté : la confiance, qui est le fruit d'un pur et fidèle amour, s'y fait ressentir; c'est-à-dire qu'elle fait ressentir Dieu.

Vous lui donnerez le nom de Jean. Le même ange dit à Marie : *Vous aurez un fils, et vous lui donnerez le nom de* Jésus (*Ibid.*, 31) : et l'imposition du nom de Jean qui est ordonnée par l'ange, est la préparation à un plus grand nom.

Cet enfant vous mettra dans la joie et dans le ravissement; et la multitude se réjouira à sa naissance. (*Ibid.*, 14.) C'est ce que l'ange promet, c'est ce que nous verrons bientôt accompli.

Il sera grand devant le Seigneur. (*Ibid.*, 15.) Le même ange, en annonçant Jesus-Christ, répète la même parole : *Il sera grand; mais il ajoute ; et il sera nommé le Fils du Très-Haut.* (*Ibid.*, 32.) Jésus sera grand comme le fils; Jean sera grand comme un serviteur, comme un héraut qui marche devant son maître, et inspire le respect à tout le monde. Jésus est grand par essence; et Jean sera grand par un éclat et un rejaillissement de la grandeur de Jésus. *Il ne boira point de vin, ni de tout ce qui peut enivrer; et il sera rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère.* (*Ibid.*, 15.) Commençons à voir dans Jean le caractère de la pénitence et de l'abstinence. Seigneur, je le reconnais ; c'est lui qui prépare les voies à Jésus, et la pénitence est sa vraie avant-courrière.

C'est aussi un caractère de Nazaréen, c'est-à-dire un caractère de saint, de s'abstenir du vin et de tout ce qui enivre. Tout ce qui flatte les sens et les transporte, est un obstacle à la sainteté : si vous évitez l'ivresse et la joie des sens, une autre ivresse vous sera donnée; comme Jean, vous serez rempli du Saint-Esprit, et transporté d'une joie céleste. Ne vous laissez donc point enivrer aux charmes des sens; n'attendez pas que le vin, que la joie du monde vous renverse entièrement la raison : dès que vous la goûtez, vous commencez à perdre le goût de la grâce, et vous êtes déjà tout troublé : une épaisse vapeur vous offusque les sens ; elle est douce, il est vrai ; mais c'est par là qu'elle est pernicieuse; tout se brouille dans notre cerveau ; et c'est hasard si nous ne tombons dans quelque étrange désordre. Fuyons, fuyons : *dès que le vin commence à briller et à pétiller dans la coupe, il nous trompe en flattant nos sens; mais à la fin il nous mordra comme une couleuvre, et son poison se portera jusqu'à notre cœur.* (*Prov.* XXIII, 31, 32.)

Ve ÉLÉVATION.

Suite des paroles de l'ange. — L'effet de la prédication de saint Jean-Baptiste est prédit.

Il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu (*Luc.* I, 16.) Hélas! étant déjà enfants d'Israël, avons-nous besoin d'être convertis? Ne devons-nous pas avoir conservé la grâce? Gémissons d'avoir besoin qu'on nous convertisse. Mais, hélas! notre état est bien pire, puisque même nous résistons à la grâce qui veut nous changer; et, plus durs que des pierres, nous ne voulons pas nous laisser convertir.

Le monde était dans un excès de corruption incompréhensible. La loi de Dieu n'était pas seulement méprisée, mais encore on répandait dans le peuple des maximes opposées. Il fallait un nouvel Elie pour émouvoir les pécheurs; il fallait le feu d'Elie pour purifier ces consciences gangrenées. Il lui fallait *l'esprit et la vertu d'Elie* (*Ibid.*, 17), l'efficace de ses discours et la merveille de ses exemples. Qui nous donnera un Elie pour nous convertir au Sauveur, *pour lui préparer les* cœurs par la pénitence, pour ramener l'ancienne discipline, et faire *que les pères* reconnaissent *leurs enfants*, par le soin qu'ils leur verront prendre de les imiter! Faisons revivre nos pères; ressuscitons la foi d'Abraham ; réveillons cette vigueur apostolique de l'ancienne Eglise. Venez, Elie; venez, prédicateurs de l'Evangile, avec une céleste ferveur; remuez, ébranlez les cœurs ; excitez l'esprit de pénitence; remplissez-nous de terreur à la vue du juge qui doit venir. Qu'on le craigne, afin qu'on l'aime.

O Dieu! l'incrédulité règne sur la terre. On n'est plus méchant par faiblesse; on l'est de dessein, on l'est par principes, par maximes. Envoyez-nous quelque Jean-Baptiste qui confonde l'erreur; qui fasse voir que les incrédules sont des insensés. *Ramenez-les à la véritable prudence, ces incrédules* (*Luc.* I, 17), et ces libertins de profession. La véritable prudence est de ne pas

se croire soi-même, et de pratiquer ce que dit le Sage : *Ne vous fiez pas à votre prudence.* (*Prov.* III, 5.) Mais, Seigneur, confondez aussi l'imprudence de ceux qui disent qu'ils croient, encore qu'ils ne fassent rien de ce qu'ils croient. *Ramenez donc les incrédules* de toutes les sortes *à la prudence des justes.* Les *justes* sont les seuls prudents, les seuls prévoyants, les seuls sages : ils ont la règle, ils la conservent; ils ne sont pas humbles en parole, et orgueilleux en effet; dévots par contenance, et en effet intéressés, vindicatifs, téméraires censeurs des autres, sans connaître, sans guérir leurs vices cachés.

VIe ÉLÉVATION.

Sur l'incrédulité de Zacharie.

Zacharie répondit : Comment saurai-je la vérité de ces paroles? Je suis vieux, et ma femme est déjà avancée en âge. (*Luc.* I, 18.) Stérile dans son meilleur temps, comment pourra-t-elle devenir féconde dans sa vieillesse?

L'incrédulité de Zacharie fut suivie d'une punition manifeste. L'ange lui déclara qu'il *serait muet.* (*Ibid.*, 20, 21, 22.) C'est un des endroits par où la prédiction de la conception du précurseur est inférieure à celle du maître, où il ne paraît que foi et obéissance. Dieu fit servir la faute et le châtiment du saint sacrificateur à la déclaration de son ouvrage : tout le peuple s'aperçut qu'il avait eu une vision dans le temple, et par le long temps qu'il y demeura contre la coutume, et parce que pour s'excuser, et aussi pour faire connaître l'œuvre de Dieu, il faisait signe, comme il pouvait, qu'il était devenu muet, pour avoir été incrédule à une céleste vision.

Profitons de cet exemple. Quand vous opérerez en moi pour me convertir, Seigneur, j'espérerai en votre grâce ; je ne dirai pas : Je suis stérile, je ne puis entreprendre un aussi grand ouvrage ; je ne serai pas de ceux dont parle saint Paul, *qui, désespérant d'eux-mêmes, se livrent à toutes sortes de désordres* (*Ephes.* IV, 19); mais je dirai au contraire avec cet apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* (*Philip.* IV, 13.)

Dieu est fidèle et véritable, quoique les hommes soient incrédules ; et leur incrédulité n'anéantit pas la promesse de Dieu. Celle qu'il fit faire à Zacharie eut un prompt accomplissement : Elisabeth devint grosse miraculeusement, et il est dit : *qu'elle se cacha cinq mois; parce que c'est là,* disait-elle (*Luc.* I, 24, 25), *ce que le Seigneur a fait en moi, lorsqu'il a voulu me tirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes* à cause de ma stérilité. Les grandes grâces demandent un grand recueillement pour être goûtées à loisir et dans le silence, et pour envoyer au ciel ses remercîments du fond de sa retraite. On ne laisse pas d'entrevoir qu'il entre dans celle d'Elisabeth durant cinq mois, et jusqu'à ce que sa grossesse parût, un secret dessein d'éviter les discours des hommes. Malgré le miracle qui rend féconde une stérile, la conception humaine a dans son fond quelque chose qu'il faut cacher, surtout dans un grand âge ; et l'on sait ce que dit Sara dans une occasion semblable. (*Gen.* XVIII, 10 seq.) Mais nous allons voir une conception où il n'y a rien que de saint, et à la fois de miraculeux. Il fallait que le maître fût conçu d'une manière plus haute que celle du précurseur ; et que le même ambassadeur, qui fut l'ange saint Gabriel, en portant à la sainte Vierge une parole plus excellente et plus relevée, eût aussi un succès plus sublime et plus merveilleux.

DOUZIÈME SEMAINE.

—

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'annonciation de la sainte Vierge. — Salut de l'ange.

Au sixième mois de la grossesse d'Elisabeth, l'ange Gabriel fut envoyé dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une vierge qu'un homme appelé Joseph, de la maison de David, avait épousée; et le nom de la vierge était Marie. (*Luc.* I, 26, 27.)

Dès que nous voyons l'ange saint Gabriel envoyé, nous devons attendre quelque excellente nouvelle sur la venue du Messie. Lorsque Dieu voulut apprendre à Daniel, *homme de désirs*, l'arrivée prochaine du *Saint des saints*, qui devait être *oint et immolé* (*Dan.* IX, 21 seq.), le même ange fut envoyé à ce saint prophète. Nous venons encore de le voir envoyé à Zacharie; et à son seul nom nos désirs pour le Christ du Seigneur doivent se renouveler par de saints transports.

Ce n'est pas dans Jérusalem, la ville royale, ni dans le temple qui en faisait la grandeur, ni dans le sanctuaire qui en est la partie la plus sacrée, ni parmi les exercices les plus saints d'une fonction toute divine, ni à un homme aussi célèbre par sa vertu que par la dignité de sa charge et par l'éclat d'une race sacerdotale, que ce saint ange est envoyé à cette fois. C'est dans une ville de Galilée, province des moins estimées, dans une petite ville dont il faut dire le nom, à peine connu. C'est à la femme d'un homme qui, comme elle, était à la vérité de la famille royale, mais réduit à un métier mécanique. Ce n'était pas une Elisabeth, dont la considération de son mari

faisait éclater la vertu. Il n'en était pas ainsi de la femme de Joseph, qui était choisie pour être la Mère de Jésus : femme d'un artisan inconnu, d'un pauvre menuisier. L'ancienne tradition nous apprend qu'elle gagnait elle-même sa vie par son travail ; ce qui fait que Jésus-Christ est appelé par les Pères les plus anciens : *fabri et quæstuariæ Filius*.

Ce n'est point la femme d'un homme célèbre, et dont le nom fût connu : *elle avait épousé un homme nommé Joseph ; et on l'appelait Marie*. Ainsi, à l'extérieur, cette seconde ambassade de l'ange est bien moins illustre que l'autre. Mais voyons le fond, et nous y découvrirons quelque chose de bien plus élevé.

L'ange commence par ces mots d'une humble salutation : *Je vous salue, pleine de grâces*, très-agréable à Dieu, remplie de ses dons : *le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes* (*Luc.* I, 28, 29.) Ce discours est d'un ton beaucoup plus haut que celui qui fut adressé à Zacharie. On commence par lui dire : *Ne craignez point*, comme à un homme qu'on sait qui a sujet de craindre ; et *vos prières*, lui dit-on, *sont exaucées*. Mais ce qu'on annonce à Marie, elle ne pouvait pas même l'avoir demandé, tant il y avait de sublimité et d'excellence. Marie, humble, retirée, petite à ses yeux, ne pensait pas seulement qu'un ange la pût saluer, et surtout par de si hautes paroles : c'est son humilité qui la jeta *dans le trouble*. Mais l'ange reprit aussitôt : *Ne craignez point, Marie*. (*Ibid.*, 30.) Il n'avait point commencé par là, comme on a vu qu'il fit à Zacharie : mais quand Marie eut montré son trouble causé par sa seule humilité, il fallut bien lui répondre : *Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur : vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils*. (*Ibid.*, 31.) Votre conception miraculeuse sera suivie d'un enfantement aussi admirable. Il y en a qui conçoivent, mais qui n'enfantent jamais ; qui n'ont que de stériles et infructueuses pensées. Mon Dieu, à l'exemple de Marie, faites que je conçoive et que j'enfante ! et que dois-je enfanter, sinon Jésus-Christ ? *Je vous enfante*, disait saint Paul (*Galat.* IV, 19), *jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous*. Tant que Jésus-Christ, c'est-à-dire une vertu consommée, n'est pas en nous, ce n'est encore qu'une faible et imparfaite conception : il faut que Jésus-Christ naisse dans nos âmes par de véritables vertus, et accomplies selon la règle de l'Evangile.

Cet homme que *Jésus aima* (*Marc*, X, 21 seq.), quand il le vit si bien parler du précepte de l'amour divin, n'avait encore pourtant qu'une simple et faible conception : et dès qu'il lui fallut quitter ses richesses qu'il aimait, il se retira avec larmes, et abandonna l'ouvrage où Jésus l'avait appelé. Celui qui voulait encore *aller ensevelir son père, avant que de suivre le Sauveur* (*Matth.* VIII, 21), ne l'avait conçu qu'à demi : et quand on l'a enfanté, on ne connaît ni d'excuse, ni de retardement. On ne se laisse non plus rebuter par aucune difficulté. Et quand Jésus-Christ nous dit : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* (*Ibid.*, 20), ceux qui cherchent encore un chevet et le moindre repos dans les sens, n'ont pas enfanté Jésus. Ce qu'ils regardent comme grand n'est qu'une imparfaite conception, un avorton qui ne voit jamais le jour.

IIe ÉLÉVATION.

La conception et l'enfantement de Marie. — Le règne de son Fils et sa divinité.

Vous concevrez et enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus, de Sauveur. *Il sera grand* (*Luc.* I, 31, 32) ; non pas à la manière de Jean, qui était grand comme le peut être un serviteur : mais celui-ci sera grand de la grandeur qui convient au Fils. Aussi l'appellera-t-on *le Fils du Très-Haut*. (*Ibid.*, 32.) Et ce ne sera pas par une simple dénomination ou par adoption, comme les autres qui sont appelés *enfants de Dieu*. Il sera le Fils de Dieu effectivement, le Fils unique, le Fils par nature : c'est pourquoi on lui en donnera le nom avec une force particulière. Il ne faut pas croire que ce soit un terme diminutif, de dire que Jésus *sera appelé le Fils de Dieu* (*Ibid.*, 35) ; autrement on pourrait dire de même que ce que dit l'ange, qu'Elisabeth *est appelée stérile* (*Ibid.*, 36), est une espèce de diminution de la stérilité : au contraire, il faut entendre une véritable et entière stérilité.

Croyons donc que Jésus *est appelé Fils*, parce qu'il l'est proprement, effectivement, naturellement, par conséquent uniquement, Dieu, en qui tout est parfait, devant avoir un Fils parfait, et par conséquent unique. Et c'est pourquoi *Dieu lui donnera le trône de David, son père* selon la chair. Ce trône que David même voyait en esprit, lorsqu'il disait : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Soyez assis à ma droite* (*Psal.* CIX 1 ; *Matth.* XXII, 43, 44) ; c'est *son Fils et son Seigneur* tout ensemble. Ce trône de David son père n'est que la figure de celui que Dieu, qui l'*a engendré avant l'aurore* (*Psal.* CIX, 3), lui prépare. *Il aura* donc *le trône de David son père, et il régnera éternellement dans la maison de Jacob*. (*Luc.* I, 33) Quel autre peut régner éternellement, qu'un Dieu à qui il est dit : *Votre trône, ô Dieu, sera éternel*, (*Psal.* XLIV, 7 ; *Hebr.* I, 8.) Et c'est pourquoi on ne verra point la fin de son règne.

O Jésus ! dont le règne est éternel, en verra-t-on la fin dans mon cœur ! Cesserai-je de vous obéir ? Après avoir commencé selon l'esprit, finirai-je selon la chair ! Me repentirai-je d'avoir bien fait ? Me livrerai-je de nouveau au tentateur, après tant de saints efforts pour me retirer de ses mains ? L'orgueil ravagera-t-il la moisson si prête à être recueillie ? Non ; il faut être de ceux dont il est écrit : *Ne cessez point de travailler, parce que la moisson que vous avez à re-*

cueillir ne doit point souffrir de défaillance. (*Galat.* VI, 9.)

IIIe ÉLÉVATION.

La virginité de Marie. — Le Saint-Esprit survenu en elle, son Fils saint par origine.

Dieu, qui avait prédestiné la sainte Vierge Marie pour l'associer à sa très-pure génération, lui inspira l'amour de la virginité dans un degré si éminent, que non-seulement elle en fit vœu, mais que même après que l'ange lui eut déclaré quel fils elle devait concevoir, elle ne voulut point acheter l'honneur d'en être la mère au prix de sa virginité.

Elle répond donc à l'ange : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme?* (*Luc.* I, 34) c'est-à-dire, j'ai résolu de tout temps de n'en point connaître. Cette résolution marque dans Marie un goût exquis de la chasteté, et dans un degré si éminent qu'elle est à l'épreuve, non-seulement de toutes les promesses des hommes, mais encore de toutes celles de Dieu. Que pouvait-il promettre de plus grand que son Fils, en la même qualité qu'il le possède lui-même; c'est-à-dire en la qualité de Fils? Elle est prête à le refuser, s'il faut perdre sa virginité pour l'acquérir. Mais Dieu, à qui cet amour acheva, pour ainsi dire, de gagner le cœur, lui fit dire par son ange : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira.* (*Luc.* I, 35.) Dieu même vous tiendra lieu d'époux; il s'unira à votre corps; mais il faut pour cela qu'il soit plus pur que les rayons du soleil. Le très-pur ne s'unit qu'à la pureté; il conçoit son Fils seul dans son sein paternel, sans partager sa conception avec un autre : il ne veut, quand il le fait naître dans le temps, le partager qu'avec une vierge, ni souffrir qu'il ait deux pères.

Virginité, quel est votre prix? Vous seule pouvez faire une Mère de Dieu; mais on vous estime encore plus qu'une si haute dignité.

Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira; et c'est pourquoi la chose sainte qui naîtra en vous sera nommée le Fils de Dieu. (*Ibid.*) *Qui nous racontera sa génération?* (*Isa.* LIII, 8.) Elle est inexplicable et inénarrable. Ecoutons néanmoins ce que l'ange nous en raconte par ordre de Dieu : *La vertu du Très-Haut vous couvrira.* Le Très-Haut, le Père céleste, étendra en vous sa génération éternelle : il produira son Fils dans votre sein, et y composera de votre sang un corps si pur, que le Saint-Esprit sera seul capable de le former. En même temps ce divin Esprit y inspirera une âme qui n'ayant que lui pour auteur, sans le concours d'aucune autre cause, ne peut être que sainte. Cette âme et ce corps, par l'extension de la vertu générative de Dieu, seront unis à la personne du Fils de Dieu, et dorénavant ce qu'on appellera le Fils de Dieu sera ce tout composé du Fils de Dieu et de l'homme. Ainsi, *ce qui sortira de votre sein sera* proprement et véritablement *appelé le Fils de Dieu.* Ce sera aussi une *chose sainte* par sa nature; *sainte :* non d'une sainteté dérivée et accidentelle, mais substantivement : *sanctum :* ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, qui seul est une chose sainte par nature. Et comme cette chose sainte, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, s'unira personnellement à ce qui sera formé de votre sang, à l'âme qui y sera unie, selon les lois éternelles imposées à toute la nature par son Créateur; ce tout, ce composé divin, sera tout ensemble le Fils de Dieu et le vôtre.

Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre : c'est la dignité de Mère de Dieu, qui enferme de si grandes grâces, qu'il ne faut ni tenter ni espérer de les comprendre par sa pensée. La parfaite virginité de corps et d'esprit fait partie d'une dignité si éminente. Car si la concupiscence, qui depuis le péché originel est inséparablement attachée à la conception des hommes, lorsqu'elle se fait à la manière ordinaire, s'était trouvée en celle-ci, Jésus-Christ aurait dû naturellement contracter cette souillure primitive, lui qui venait pour l'effacer. Il fallait donc que Jésus-Christ fût fils d'une vierge, et qu'il fût conçu du Saint-Esprit. Ainsi donc Marie demeure vierge, et devient mère; Jésus-Christ n'appellera de père que Dieu; mais Dieu veut qu'il ait une mère sur la terre.

Chastes mystères du christianisme, qu'il faut être pur pour vous entendre! Mais combien plus le faut-il être, pour vous exprimer dans sa vie par la sincère pratique des vérités chrétiennes!

Nous ne sommes plus de la terre, nous dont la foi est si haute; *et notre conversation est dans les cieux.* (*Philip.* III, 20.)

IVe ÉLÉVATION.

La conception de saint Jean-Baptiste prépare à croire la conception de Jésus-Christ.

L'ange continue : *Et voilà que votre cousine Elisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse, et c'est ici le sixième mois de celle qui était appelée stérile,* et qui, par-dessus la stérilité naturelle, avait encore celle de l'âge et de la vieillesse, *parce que rien n'est impossible à Dieu.* (*Luc.* I, 36, 37.) Marie n'avait pas besoin qu'on lui alléguât des exemples de la toute-puissance divine; et c'est pour nous, à qui le mystère de son annonciation devait être révélé, que l'ange apporte cet exemple. Dieu voulait néanmoins que la sainte Vierge connût la conception de saint Jean-Baptiste, à cause du grand mystère qu'il nous préparait par la connaissance qu'on lui donne de ce miracle.

Marie fut transportée en admiration de la puissance divine dans tous ses degrés. Elle vit que, par le miracle souvent répété de rendre fécondes les stériles, il avait voulu préparer le monde au miracle unique et nouveau de l'enfantement d'une vierge; et, transportée en esprit d'une sainte joie par la merveille que Dieu voulait opérer en

elle, elle dit d'une voix soumise : *Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.* (*Ibid.*, 38.)

Vᵉ ÉLÉVATION.

Sur ces paroles : « Je suis la servante du Seigneur. »

Dieu n'avait pas besoin du consentement et de l'obéissance de la sainte Vierge, pour faire d'elle ce qu'il voulait, ni pour en faire naître Jésus-Christ, et en former dans ses entrailles le corps qu'il voulait unir à la personne de son fils : mais il voulait donner au monde de grands exemples, et que le grand mystère de l'Incarnation fût accompagné de toutes sortes de vertus dans tous ceux qui y avaient part. C'est ce qui a mis dans la sainte Vierge, et dans saint Joseph son chaste époux, les vertus que l'Evangile nous fait admirer.

Il y a encore ici un plus haut mystère. La désobéissance d'Eve notre mère; son incrédulité envers Dieu, sa malheureuse crédulité à l'ange trompeur était entrée dans l'ouvrage de notre perte : et Dieu a voulu aussi, par une sainte opposition, que l'obéissance de Marie, et son humble foi entrât dans l'ouvrage de notre rédemption. En sorte que notre nature fût réparée par tout ce qui avait concouru à sa perte, et que nous eussions une nouvelle Eve en Marie, comme nous avons en Jésus-Christ un nouvel Adam, afin que nous puissions dire à cette Vierge avec de saints gémissements : Nous crions à vous, misérables bannis, enfants d'Eve, en gémissant et en pleurant dans cette vallée de larmes : offrez-les à votre cher Fils, et nous montrez à la fin ce béni fruit de vos entrailles que nous avons reçu par votre moyen.

C'est ici le solide fondement de la grande dévotion que l'Eglise a toujours eue pour la sainte Vierge. Elle a la même part à notre salut qu'Eve a eue à notre perte. C'est une doctrine reçue dans toute l'Eglise catholique par une tradition qui remonte jusqu'à l'origine du christianisme. Elle se développera dans toute la suite des mystères de l'Evangile. Entrons donc dans la profondeur de ce dessein : imitons l'obéissance de Marie : c'est par elle que le genre humain est sauvé, et que selon l'ancienne promesse, *la tête du serpent est écrasée.* (*Gen.* III, 15.)

VIᵉ ÉLÉVATION.

Trois vertus principales de la sainte Vierge dans son annonciation.

La sainte virginité devait être la première disposition pour faire une Mère de Dieu. Car il fallait une pureté au-dessus de celle des anges, pour être unie au Père éternel, pour produire le même Fils que lui. Il fallait aussi être disposée par la même pureté à recevoir la vertu d'en haut, et le Saint-Esprit survenant. Cette haute résolution de renoncer à jamais à toute la joie des sens, comme si on était sans corps ; c'est ce qui fait une vierge, et qui préparait sur la terre une mère au Fils de Dieu. Mais tout cela, ce n'était rien sans l'humilité. Les mauvais anges étaient chastes ; mais avec toute leur chasteté, parce qu'ils étaient superbes, Dieu les a repoussés jusqu'aux enfers. Il fallait donc que Marie fût humble, autant que ces rebelles ont été superbes, et c'est ce qui lui a fait dire : *Je suis la servante du Seigneur.* (*Luc.* I, 38.) Il ne fallait rien moins pour la faire mère. Mais la dernière disposition était la foi. Car il fallait concevoir le Fils de Dieu dans son esprit avant que de le concevoir dans son corps ; et cette conception dans l'esprit était l'ouvrage de la seule foi : *Qu'il me soit fait selon votre parole.* Par là donc cette parole entra dans la sainte Vierge comme une semence céleste : et la recevoir en soi, qu'était-ce autre chose que de concevoir le Verbe en esprit ?

Ayons donc une ferme foi, et espérons tout de la bonté et de la promesse divine. Le Verbe s'incorporera à nous, et par cette espèce d'incarnation nous participerons à la dignité de la Mère de Dieu, conformément à cette sentence du Sauveur : *Celui qui écoute la parole de Dieu et qui fait sa volonté, est mon frère, ma sœur et ma mère.* (*Luc.* VIII, 21.) Tel est donc le fondement de la gloire de la sainte Vierge. La suite développera d'autres effets de la prédestination de cette vierge, Mère de Dieu, et ce seront les effets du Verbe de Dieu en elle et en nous. Mais avant que de contempler les effets d'un si saint auteur, il faut auparavant en contempler la grandeur en elle-même.

VIIᵉ ÉLÉVATION.

Jésus-Christ devant tous les temps. — La théologie de saint Jean l'évangéliste.

Où vais-je me perdre, dans quelle profondeur, dans quel abîme ! Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connaissances ? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Evangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, d'un autre Jean que Jean-Baptiste, de Jean *enfant du tonnerre* (*Marc.* III, 17), qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque par un rapide vol fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des anges, des vertus, des chérubins et des séraphins, il entonne son évangile par ces mots : *Au commencement était le Verbe.* (*Joan.* I, 1.) C'est par où il commence à faire connaître Jésus-Christ. Hommes, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'annonciation de Marie. Dites avec moi : *Au commencement était le Verbe.* Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement ? C'est pour dire qu'au commencement, dès l'origine des choses, *il était :* il ne commençait pas, *il était :* on ne le créait pas, on ne le faisait pas, *il était.* Et qu'était-il? Qu'était celui qui sans être fait, et sans avoir de commencement, quand Dieu commença tout, était déjà ? Etait-ce une matière confuse que Dieu commençait à travailler, à mouvoir, à for-

mer? Non; ce qui était au commencement *était le Verbe*, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur : *sermo :* discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement ; mais discours où est substantiellement toute vérité, et qui est la vérité même.

Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je? Tais-toi, ma raison : et sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans effort humain, disons au dedans, disons par la foi, avec un entendement, mais captivé et assujetti : *Au commencement*, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, *était* celui qui est et qui subsiste toujours : *le Verbe*, la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu.

Il était, il subsistait; mais non comme quelque chose détachée de Dieu : car *il était en Dieu.* (*Joan.* I, 2.) Et comment expliquerons-nous *être en Dieu?* est-ce y être d'une manière accidentelle, comme notre pensée est en nous? Non : le Verbe n'est pas en Dieu de cette sorte. Comment donc? Comment expliquerons-nous ce que dit notre aigle, notre évangéliste: *Le Verbe était chez Dieu : apud Deum* : pour dire qu'il n'était pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant, comme étant en Dieu une personne, et une autre personne que ce Dieu en qui il est? Et cette personne était une personne divine : elle *était Dieu.* (*Ibid.*) Comment Dieu? Est-ce Dieu sans origine? Non : car ce Dieu est Fils de Dieu, est Fils unique, comme saint Jean l'appellera bientôt. *Nous avons*, dit-il, *vu sa gloire comme la gloire du Fils unique.* (*Ibid.*, 14.) Verbe donc qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu, qui en Dieu est une personne sortie de Dieu même et y demeurant; toujours produit, toujours dans son sein, ainsi que nous le verrons sur ces paroles : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris : « Le Fils unique qui est dans le sein du Père. »* (*Joan.* I, 18.) Il en est produit, puisqu'il est Fils : il y demeure, parce qu'il est la pensée éternellement subsistante. Dieu comme lui; car le Verbe était Dieu : Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu : *Dieu*, comme lui, *au-dessus de tout, béni aux siècles des siècles. Amen.* Il est ainsi, dit saint Paul. (*Rom.* IX, 5.)

Ah! je me perds, je n'en puis plus : je ne puis plus dire qu'*Amen; il est ainsi :* mon cœur dit : *Il est ainsi; amen.* Quel silence! quelle admiration! quel étonnement! quelle nouvelle lumière! mais quelle ignorance! Je ne vois rien, et je vois tout. Je vois ce Dieu qui était au commencement, qui subsistait dans le sein de Dieu; et je ne le vois pas. *Amen; il est ainsi.* Voilà tout ce qui me reste de tout le discours que je viens de faire, un simple et irrévocable acquiescement, par amour, à la vérité que la foi me montre. *Amen, amen, amen.* Encore une fois, *amen.* A jamais, *amen.*

VIIIᵉ ÉLEVATION.

Suite de l'Evangile de saint Jean.

Le Verbe au commencement était subsistant *en Dieu.* (*Joan.* I, 2.) Remontez au commencement de toutes choses; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez; allez au commencement du genre humain : *il était, hoc erat.* (*Ibid.*, 1.) Allez au premier jour, lorsque Dieu dit : Que la lumière soit; *il était, hoc erat.* Remontez. Elevez-vous avant tous les jours au-dessus de ce premier jour, lorsque tout était confusion et ténèbres : *hoc erat, il était.* Lorsque les anges furent créés dans la vérité, en laquelle Satan et ses sectateurs ne demeurèrent point : *il était, hoc erat. Au commencement*, avant tout ce qui a pris commencement, *hoc erat.* Il était seul, en son Père, auprès de son Père, au sein de son Père. *Il était*, et qu'était-il? qui le pourrait dire? *qui nous racontera*, qui nous expliquera *sa génération?* (*Isa.* LIII, 8.) *Il était :* car, comme son Père, il est *celui qui est* (*Exod.* III, 14); il est le parfait; il est l'existant, le subsistant, et l'être même. Mais qu'était-il? qui le sait? On ne sait rien autre chose, sinon qu'*il était;* c'est-à-dire qu'*il était;* mais qu'il était engendré de Dieu, subsistant en Dieu; c'est-à-dire qu'il était Dieu, et qu'il était Fils.

Où voyez-vous qu'il était? *Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait.* Concevons, si nous pouvons, la différence de celui qui était, d'avec tout ce qui a été fait. Etre celui qui était, et par qui tout a été fait, et être fait : quelle immense distance de ces deux choses! Etre et faire, c'est ce qui convient au Verbe : *être fait*, c'est ce qui convient à la créature. Il était donc comme celui par qui devait être fait tout ce qui a été fait, et sans qui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait? Quelle force, quelle netteté pour exprimer clairement que tout est fait par le Verbe! Tout par lui, rien sans lui : que reste-t-il au langage humain pour exprimer que le Verbe est le créateur de tout, ou, ce qui est la même chose, que Dieu est le créateur de tout par le Verbe? Car il est créateur de tout, non point par effort, mais par un simple commandement et par sa parole, comme il est écrit dans la Genèse (*Gen.* I, 3, 6, seq.), et conformément à ce verset de David : *Il a dit, et tout a été fait. Il a commandé, et tout a été créé.* (*Psal.* XXXII, 9.)

N'entendons donc point par ce *par* quelque chose de matériel et de ministériel. *Tout a été fait par le Verbe*, comme tout être intelligent agit et fait ce qu'il fait par sa raison, par sa pensée, par sa sagesse. C'est pourquoi s'il est dit ici, que *Dieu fait tout par son Verbe*, qui est sa sagesse et sa pensée, il est dit ailleurs que *la sagesse éternelle qu'il a engendrée en son sein, et qui a été conçue et enfantée avant les collines, est avec lui, or-*

donne et arrange tout, se joue en sa présence, et se délecte par la facilité et la variété de ses desseins et de ses ouvrages. (*Prov.* VIII, 22, 23 seq.) Ce qui a fait dire à Moïse que *Dieu vit ce qu'il avait fait* par son commandement, qui est son Verbe, qu'il en fut content, et *vit qu'il était bon et très-bon.* (*Gen.* I, 18, 21, 25, 31.) Où vit-il cette bonté des choses qu'il avait faites, si ce n'est dans la bonté même de la sagesse et de la pensée où il les avait destinées et ordonnées? C'est pourquoi aussi il est dit *qu'il a possédé*, c'est-à-dire qu'il a engendré, qu'il a conçu, qu'il a enfanté *sa sagesse*, en laquelle il a vu et ordonné *le commencement de ses voies.* (*Prov.* VIII, 22.) *Il s'est délecté en elle; il en a fait son plaisir;* et cette éternelle sagesse, pleine de bonté, et infiniment bienfaisante, a fait son plaisir, ses délices d'être, de converser avec les hommes. Ce qui s'est accompli parfaitement, lorsque le Verbe s'est fait homme, *s'est fait chair*, s'est incarné, *et qu'il a fait sa demeure au milieu de nous.* (*Joan.* I, 14.)

Délectons-nous donc aussi dans le Verbe, dans la pensée, dans la sagesse de Dieu. Ecoutons la parole qui nous parle dans un profond et admirable silence. Prêtons-lui l'oreille du cœur. Disons-lui comme Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.* (I *Reg.* III, 10.) Aimons la prière, la communication, la familiarité avec Dieu. Qui sera celui qui, s'imposant silence à soi-même, et à tout ce qui n'est pas Dieu, laissera doucement écouler son cœur vers le Verbe, vers la sagesse éternelle, surtout depuis qu'*il s'est fait homme, qu'il a établi sa demeure au milieu de nous?* En nous-mêmes, *in nobis*, dans ce qu'il y a de plus intime en nous, selon ce qui est écrit : *Il a enseigné la sagesse à Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé. Après il a été vu sur la terre, et a conversé avec les hommes.* (*Baruc.* III, 37, 38.)

Que de vertus doivent naître de ce commerce avec Dieu, et avec son Verbe! Quelle humilité! quelle abnégation de soi-même! quel dévouement! quel amour envers la vérité! quelle cordialité! quelle candeur! Que notre discours soit en simplicité et sans faste : *Cela est, cela n'est pas* (*Matth.* V, 37); et que nous soyons vrais en tout, puisque *la vérité a établi sa demeure en nous.* (*I Joan.* IV, 12.)

IXe ÉLÉVATION.

La vie dans le Verbe. — L'illumination de tous les hommes

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. (*Joan.* I, 4.) On appelle vie dans les plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Que cette vie est grossière! qu'elle est morte! On appelle vie, voir, goûter, sentir, aller deçà et delà, comme on est poussé. Que cette vie est animale et muette! On appelle vie, entendre, connaître, se connaître soi-même, connaître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par sa jouissance : c'est la véritable vie. Mais quelle en est la source? Qui est-ce qui se connaît, qui s'aime soi-même, et qui jouit de soi-même, si ce n'est le Verbe? En lui donc était la vie. Mais d'où vient-elle, si ce n'est de son éternelle et vive génération? Sorti vivant d'un Père vivant, dont il a lui-même prononcé : *Comme le Père a la vie en soi, il a aussi donné à son Fils d'avoir la vie en soi.* (*Joan.* V, 26.) Il ne lui a pas donné la vie comme tirée du néant; il lui a donné la vie de sa vive et propre substance; et comme il est source de vie, il a donné à son Fils d'être une source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence est la *lumière qui éclaire tous les hommes.* C'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence et toute lumière.

Cette lumière de vie a lui dans le ciel, dans la splendeur des saints, sur les montagnes, sur les esprits élevés, sur les anges; mais elle a voulu aussi luire parmi les hommes, qui s'en étaient retirés. Elle s'en est approchée; et afin de les éclairer, elle leur a porté le flambeau jusqu'aux yeux par la prédication de l'Evangile. Ainsi *la lumière luit parmi les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise.* (*Joan.* I, 5.) *Un peuple qui habitait dans les ténèbres a vu une grande lumière. La lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.* (*Matth.* IV, 16.)

La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. Les âmes superbes n'ont pas compris l'humilité de Jésus-Christ. Les âmes aveuglées par leurs passions n'ont pas compris Jésus-Christ, qui n'avait en vue que la volonté de son Père. Les âmes curieuses, qui veulent voir pour le plaisir de voir et de connaître, et non pour régler leurs mœurs et mortifier leurs cupidités, n'ont rien compris en Jésus-Christ, *qui a commencé par faire*, et qui après *a enseigné.* (*Act.* I, 1.) Les malheureux mortels *ont voulu se réjouir par la lumière* (*Joan.* V, 35), et non pas laisser embraser leurs cœurs *du feu que Jésus Christ venait allumer.* (*Luc.* XII, 49.) Les âmes intéressées, tout enveloppées dans elles-mêmes, n'ont pas compris Jésus-Christ, ni le précepte céleste de se renoncer soi-même. *La lumière est venue, et les ténèbres n'y ont rien compris.* Mais la lumière du moins l'a-t-elle compris? Ceux qui disaient : *Nous voyons* (*Joan.* IX, 39, 40, 41), et qui s'aveuglaient eux-mêmes par leur présomption, ont-ils mieux compris Jésus-Christ? Non; les prêtres ne l'ont pas compris; les pharisiens ne l'ont pas compris; les docteurs de la loi ne l'ont pas compris. Jésus-Christ leur a été une énigme. Ils n'ont pu souffrir la vérité, qui les humiliait, les reprenait, les condamnait; et à leur tour ils ont condamné, ils ont tourmenté, contredit, crucifié la vérité même.

Le comprenons-nous, nous qui nous disons ses disciples, et qui cependant voulons plaire aux hommes, nous plaire à nous-mêmes, qui sommes des hommes, et des

hommes si corrompus? Humilions-nous, et disons : La lumière luit encore tous les jours dans les ténèbres par la foi et par l'Evangile ; mais les ténèbres n'y ont rien compris ; et Jésus-Christ ne trouve point d'imitateurs.

Xe ÉLÉVATION.

Comment de toute éternité « tout était vie dans le Verbe. »

Il y a, dans ce verset de saint Jean, une variété de ponctuation qui se trouve non-seulement dans nos exemplaires, mais encore dans ceux des Pères. Plusieurs d'eux ont lu : *Ce qui a été fait était vie en lui : « Quod factum est in ipso vita erat. »* (*Joan.* I, 3, 4.) Recevons toutes les lumières que l'Evangile nous présente. Nous voyons ici que tout, et même les choses inanimées qui n'ont point de vie en elles-mêmes, étaient vie dans le Verbe divin, par son idée et par sa pensée éternelle.

Ainsi un temple, un palais, qui ne sont qu'un amas de bois et de pierres, où rien n'est vivant, ont quelque chose de vivant dans l'idée et dans le dessein de leur architecte. Tout est donc vie dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand architecte a fait le monde. Tout y est vie, parce que tout y est sagesse. Tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis en son rang. L'ordre est une espèce de vie de l'univers. Cette vie est répandue sur toutes ses parties; et leur correspondance mutuelle entre elles et dans tout leur tout est comme l'âme et la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu.

Apprenons à regarder toutes choses en ce bel endroit, où *tout est vie.* Accoutumons-nous à rapporter tout ce qui arrive à sa source. Tout est ordonné de Dieu. Tout est vie, tout est sagesse de ce côté-là. Dans tous les biens et dans tous les maux qui nous arrivent, disons : Tout est animé par la sagesse de Dieu ; rien ne vient au hasard. Le péché même, qui en soi est incapable de règle, puisqu'il est le dérèglement essentiel, et qui par cette raison ne peut venir de l'ordre de Dieu ni de sa sagesse, par sa sagesse est réduit à l'ordre, quand il est joint avec le supplice ; et quand Dieu, malgré le péché et son énorme et infinie laideur, en tire le bien qu'il veut.

Régnez, ô Verbe! *en qui tout est vie*, régnez sur nous. Tout aussi est vie en nous à notre manière. Les choses inanimées que nous voyons, lorsque nous les concevons, deviennent vie dans notre intelligence. C'est vous qui l'avez imprimée en nous, et c'est un des traits de votre divine ressemblance, de votre image, à laquelle vous nous avez faits. Elevons-nous à notre modèle; croyons que tout ce que Dieu fait, et tout ce qu'il permet, c'est par sagesse et par raison qu'il le fait et qu'il le permet. Agissons aussi en tout avec sagesse, et croyons que notre sagesse est d'être soumis à la sienne.

XIe ÉLÉVATION.

Pourquoi il est fait mention de saint Jean-Baptiste au commencement de cet Evangile.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, de qui le nom était Jean. (*Joan.* I, 6.) Ce commencement de l'évangile de saint Jean est comme une préface de cet évangile, et un abrégé mystérieux de toute son économie. Toute l'économie de l'Evangile est que le Verbe est Dieu éternellement : que dans le temps il s'est fait homme : que les uns ont cru en lui, et les autres non : que ceux qui y ont cru sont enfants de Dieu par la foi, et que ceux qui ne croient pas, n'ont à imputer qu'à eux-mêmes leur propre malheur. Car Jésus-Christ, qui est venu parmi les ténèbres, y a apporté avec lui dans ses exemples, dans ses miracles et dans sa doctrine, une lumière capable de dissiper cette nuit. Non content de cette lumière, comme les hommes, avec leur infirmité, n'auraient pu envisager cette lumière en elle-même, Dieu, pour ne rien omettre, et afin que rien ne manquât à leurs faibles yeux, pour les préparer à profiter de la lumière qu'il leur offrait, et les y rendre attentifs, a envoyé Jean-Baptiste, qui, n'étant pas la lumière, l'a montrée aux hommes, en disant : *Voilà l'agneau de Dieu*, voilà *celui qui est avant moi, et dont je prépare les voies* ; voilà *celui qui est plus grand que moi, et de qui je ne suis pas digne de délier les souliers.* (*Joan.* I, 27, 29.) Toute bonne pensée qui nous sauve a toujours son précurseur. Ce n'est point une maladie, une perte, une affliction qui nous sauve par elle-même : c'est un précurseur de quelque chose de mieux. Le monde me méprisera, on ne m'honorera pas autant que mon orgueil le désire. Je le méprise à mon tour; je m'en dégoûte. Ce dégoût est le précurseur de l'attrait céleste qui m'unit à Dieu. Cette profonde mélancolie où je suis jeté, je ne sais comment, dans les détresses de cette vie, est un précurseur qui me prépare à la lumière. Viendra tout à coup le trait divin, qui, préparé de cette manière, fera son effet. Les terreurs des jugements de Dieu, qui ne me laissent de repos ni nuit ni jour, sont un autre précurseur; c'est Jean qui crie dans le désert : Venez, Jésus, venez dans mon âme, et tirez-la après vous par un chaste et fidèle amour.

XIIe ÉLÉVATION.

La lumière de Jésus-Christ s'étend à tout le monde.

La véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde était au milieu de nous, mais sans y être aperçue. *Il était au milieu du monde*, celui qui était cette lumière ; *et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez soi*, dans son propre bien, *et les siens ne l'ont pas reçu.* (*Joan.* I, 9, 10, 11.) Les siens ne l'ont pas reçu ; en un autre sens, les siens l'ont reçu : les siens, qu'il avait touchés d'un certain instinct de grâce, l'ont reçu. Les pécheurs

qu'il appela, quittèrent tout pour le suivre. Un publicain le suivit à la première parole. Tous les humbles l'ont suivi, et ce sont là vraiment les siens. Les superbes, les faux sages, les pharisiens, qui sont à lui par la création, sont aussi les siens; car il les a faits; et il a fait comme Créateur ce monde incrédule qui n'a pas voulu le connaître. O Jésus! je serais comme eux si vous ne m'aviez converti. Achevez; tirez-moi du monde que vous avez fait, mais dont vous n'avez point fait la corruption. Tout y est curiosité, avarice, *concupiscence des yeux*, impureté et *concupiscence de la chair*, et *orgueil de la vie* (*I Joan* II, 16) : orgueil dont toute la vie est infectée. O Jésus! envoyez-moi un de vos célestes *pêcheurs* (*Matth.* IV, 19), qui me tire de cette mer de corruption, et me prenne dans vos filets par votre parole.

XIIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ de qui reçu, et comment.

Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom. (*Joan.* I, 12.) Croire au nom de Jésus-Christ, c'est le reconnaître pour le Christ, pour le Fils de Dieu, pour son Verbe qui était avant tous les temps, et qui s'est fait homme. Etre prêt à son seul nom, et pour la seule gloire de ce nom sacré, à tout faire, à tout entreprendre, à tout souffrir; voilà ce que c'est que croire au nom de Jésus-Christ. *Il a donné le pouvoir à ceux qui y croient d'être faits enfants de Dieu.* Admirable pouvoir qui nous est donné! il faut que nous concourions à cette glorieuse qualité d'enfants de Dieu, par le pouvoir qui nous est donné de le devenir. Et comment y concourrons-nous, si ce n'est par la pureté et simplicité de notre foi? Par ce pouvoir il nous est donné de devenir enfants de Dieu par la grâce, en attendant que nous le devenions par la gloire, et que nous soyons *enfants de Dieu, étant enfants de résurrection*, comme dit le Sauveur lui-même. (*Luc.* XX, 36.) Portons donc dignement le nom d'enfants de Dieu; portons le nom du Christ. Soyons des Chrétiens dignes de ce nom. Souffrons tout pour le porter dignement. *Que personne parmi nous ne souffre comme injuste, comme médisant, comme voleur*, ou de la réputation du prochain ou de ses biens; *mais si nous souffrons comme Chrétiens pour la gloire du nom de* Jésus, *si nous souffrons à ce titre, nous sommes heureux. Glorifions-nous en ce nom.* (*I Petr.* IV, 15, 16.) Portons courageusement, mais en même temps humblement, toute *la persécution* que le monde fait *à ceux qui veulent vraiment être vertueux.* (*II Tim.* III, 12.) Soyons doux et non pas fiers parmi les souffrances. N'étalons point un courage hardi et superbe; mais disons avec saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* (*Philip.* IV, 13.) C'est ce que doivent faire ceux à qui il a donné ce pouvoir céleste de devenir ses enfants.

XIVe ÉLÉVATION.

Comment on devient enfants de Dieu.

Ils ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. (*Joan.* I, 13.) Quoiqu'il nous ait donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, et que nous concourions à notre génération par la foi, dans le fond pourtant elle vient de Dieu, qui met en nous cette céleste semence de sa parole; non de celle qui frappe les oreilles, mais de celle qui s'insinue secrètement dans les cœurs. Ouvrons-nous donc à cette parole dès qu'elle commence à se faire sentir, dès qu'une suavité, une vérité, un goût, un instinct céleste commence en nous; et que nous sentons quelque chose qui veut être supérieur au monde, et nous inspirer tout ensemble et le dégoût de ce qui passe et qui n'est pas, et le goût de ce qui ne passe point et qui est toujours. Laissons-nous conduire; secondons ce doux effet que Dieu opère en nous pour nous attirer à lui.

Ce n'est point en suivant la chair et le sang que nous concevrons ces chastes désirs. Ce n'est point par le mélange du sang, par le commerce de la chair, par sa volonté et par ses désirs, ni par la volonté de l'homme, que nous devenons enfants de Dieu. Notre naissance est une naissance virginale. Dieu seul nous fait naître de nouveau comme ses enfants.

Disons donc avec saint Paul : *Quand il a plu à celui qui m'a séparé du monde, incontinent je n'ai plus acquiescé à la chair et au sang.* (*Galat.* I, 15, 16.) Je me suis détaché des sens et de la nature *incontinent. Incontinent :* la grâce ne peut souffrir de retardement; elle se retire des âmes languissantes et paresseuses. L'épouse fait la sourde à sa voix, et tarde à se lever pour lui ouvrir; elle court pourtant à la fin. (*Cant.* V, 2, 3, 5, 6.) Il n'est plus temps, il s'est retiré; rapide dans sa fuite autant qu'il était vif dans sa poursuite. *Tirez-moi, et nous courrons.* (*Cant.* I, 3.) Dès la première touche il faut courir, et ne languir jamais dans notre course.

XVe ÉLÉVATION.

Sur ces paroles : « Le Verbe a été fait chair. » Le Verbe fait chair est la cause de la renaissance qui nous fait enfants de Dieu.

Après avoir proposé toutes ces grâces des nouveaux enfants que la foi en Jésus-Christ donne à Dieu, saint Jean retourne à la source d'un si grand bienfait : *Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et y a fait sa demeure, et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité.* (*Joan.* I, 14.) Pour nous faire devenir enfants de Dieu, il a fallu que son Fils unique se fît homme. C'est par le *Fils unique* et naturel, que nous devions recevoir l'esprit d'adoption. Cette nouvelle filiation, qui nous est venue, n'a pu être qu'un écoulement et une participation de la filiation véritable et naturelle. Le Fils

est venu à nous, et nous avons vu sa gloire. *Il était la lumière* : et c'est par l'éclat et le rejaillissement de cette lumière que nous avons été régénérés. *Il était la lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde* : il éclaire jusqu'aux enfants qui viennent au monde, en leur communiquant la raison, qui, tout offusquée qu'elle est, est néanmoins une lumière, et se développera avec le temps.

Mais voici une autre lumière, par laquelle il vient encore éclairer le monde ; c'est celle de son Evangile qu'il offre encore à tout le monde, et jusqu'aux enfants qu'il éclaire par le baptême ; et quand il nous régénère, et nous fait enfants de Dieu, que fait-il autre chose que de faire naître sa lumière dans nos cœurs, par laquelle nous le voyons plein de grâce et de vérité : de grâce par ses miracles, de vérité par sa parole; de grâce et de vérité par l'un et par l'autre : car sa grâce, qui nous ouvre les yeux, précède en nous la vérité qui les contente. *Dieu, qui par son commandement a fait sortir la lumière des ténèbres, a rayonné dans nos cœurs pour nous faire voir la clarté de la science de Dieu sur la face de* Jésus-Christ. (*II Cor.* IV, 6.) Nous sommes donc enfants de Dieu, parce que nous sommes enfants de lumière. Marchons comme enfants de lumière. Ne désirons point la vaine gloire, ni la pompe trompeuse de la grandeur humaine. Tout y est faux, tout y est ténèbres. Le monde qui nous veut plaire n'a point de grâce. Jésus-Christ seul, *plein de grâce et de vérité* (*Joan.* I, 14), sait remplir les cœurs, et seul les doit attirer. *La grâce est répandue sur ses lèvres et sur ses paroles.* (*Psal.* XLIV, 3 ; *Luc.* IV, 22.) Tout plaît en lui, jusqu'à sa croix ; car c'est là qu'éclate son obéissance, sa libéralité, sa grâce, sa rédemption, son salut. Tout le reste est moins que rien. Jésus-Christ seul est *plein de grâce et de vérité*. C'est pour nous qu'il en est plein ; et tous *nous recevons tout de sa plénitude.* (*Joan.* I, 16.)

XVIᵉ ÉLÉVATION.

Comment l'être convient à Jésus-Christ, et ce qu'il a été fait.

Après avoir lu attentivement le commencement admirable de l'Evangile de saint Jean, comme un abrégé mystérieux de toute l'économie de l'Evangile, faisons une réflexion générale sur cette théologie du disciple bien-aimé. Tout se réduit à bien connaître ce que c'est qu'*être*, et ce que c'est qu'*être fait*.

Etre, c'est ce qui convient au Verbe avant tous les temps. *Au commencement il était, et il était* subsistant *en Dieu, et il était Dieu.* (*Ibid.*, 1.) Il n'est pas Dieu par une impropre communication d'un si grand nom, comme ceux à qui il est dit : *Vous êtes des dieux, et les enfants du Très-Haut.* (*Psal.* LXXXI, 6.) Ceux-là ont été faits dieux par celui qui les a faits rois, qui les a faits juges, qui enfin les a faits saints. Si Jésus-Christ n'était Dieu qu'en cette sorte, il serait fait Dieu, comme il est fait homme; mais non : saint Jean ne dit pas une seule fois qu'il ait été fait Dieu. Il l'*était* ; et *dès le commencement*, avant tout commencement, *il était Verbe*, et comme tel, *il était Dieu. Tout a été fait par lui.* (*Joan.* I, 3.) Le mot d'*être fait* commence à paraître quand on parle des créatures ; mais auparavant, ce qui était n'a pas été fait, puisqu'il était avant tout ce qui a été fait. Et voyez combien on répète cet *être fait. Par lui a été fait tout ce qui a été fait, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait.* On répète autant de fois de la créature qu'elle *a été faite*, qu'on avait répété du Verbe qu'*il était.* Après cela, on revient au Verbe : *En lui*, dit-on, *était la vie.* (*Ibid.*, 4.) Elle n'a pas été faite en lui ; elle y était comme la divinité y était aussi. Et ensuite : *La lumière était qui illumine tout homme.* (*Ibid.*, 9.) Le Fils de Dieu n'a pas été fait lumière ni vie. *En lui était la vie, et il était la lumière.* Jean-Baptiste *n'était pas la lumière.* (*Ibid.*, 8.) Il recevait la lumière de Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ était la lumière même. Et quand les hommes sont devenus enfants de Dieu, n'est-il pas dit expressément qu'*ils ont été faits enfants de Dieu?* (*Ibid.*, 12.) Mais est-il dit de même que le Fils unique a été fait Fils unique? Non. Il était Fils unique, et la sagesse engendrée et conçue dans le sein du Père, dès qu'il était Verbe ; et il n'a point été fait Fils, puisqu'il est tiré, non point du néant, mais de la propre substance éternelle et immuable de son Père

Il n'y a donc rien en lui avant tous les temps qui ait été fait, ni qui l'ait pu être. Mais, dans le temps, qu'a-t-il été fait? *Il a été fait chair.* (*Ibid.*, 14.) Il s'est fait homme. Voilà donc où il commence à être fait, quand il s'est fait une créature : dans tout le reste, *il était*, et voilà ce qu'il *a été fait*. De même (pour bégayer à notre mode, et nous servir d'un exemple humain) que si l'on disait de quelqu'un : Il était noble, il était né gentilhomme ; il a été fait duc, il a été fait maréchal de France. On voit là ce qu'il était naturellement, et ce qu'il a été fait par la volonté du prince. Ainsi, en tremblant et en bégayant comme des hommes, nous disons du Verbe qu'il était Verbe, qu'il était Fils unique, qu'il était Dieu ; et ensuite nous considérons ce qu'il a été fait. Il était Dieu dans l'éternité, il a été fait homme dans le temps. Et même saint Pierre a dit : *Dieu l'a fait Seigneur et Christ.* (*Act.* II, 32, 36.) Quant à sa résurrection, son Père lui a *donné la toute-puissance dans le ciel et dans la terre* (*Matth.* XXVIII, 18) : alors il a été fait Seigneur et Christ. Et s'il n'était Dieu qu'en ce sens, il aurait aussi été fait Dieu ; mais non : *Il était Dieu, et il a été fait homme.* Et en sa nature humaine élevée et glorifiée, *il a été fait Seigneur et Christ* : il a été fait sauveur et glorificateur de tous les hommes.

Ce langage est suivi partout : *Celui qui est venu après moi*, dit saint Jean-Baptiste, et que j'ai dû précéder en ma qualité de

son précurseur, *a été fait et a été mis devant moi, et m'a été préféré.* (*Joan.* I, 15, 30.) Sa gloire a été tout à coup faite plus grande que la mienne. En ce sens, *Il a été fait devant moi.* Mais pourquoi? *Parce qu'il était avant moi*, et sa gloire avant tous les temps au-dessus de toute la mienne, et de toute la gloire créée. Voyez, entendez. Il était naturellement plus que Jean, et c'est pourquoi il lui a été préféré. Cette préférence, pour ainsi parler, est une chose qui a été faite; mais qui n'aurait point été faite, si en effet Jésus-Christ, selon sa divinité, n'était plus grand que Jean, et qu'ainsi il lui fallait faire une gloire conforme à ce qu'il était.

Jésus-Christ, que dit-il de lui-même? *Avant qu'Abraham fût fait, je suis.* (*Joan.* VIII, 58.) Pourquoi choisir si distinctement un autre mot pour lui que pour Abraham, sinon pour exprimer distinctement qu'Abraham a été fait, et lui il était? *Au commencement était le Verbe.* On dira pourtant qu'*il a été fait*, quand on dira ce qu'il est devenu dans le temps comme fils d'Abraham; mais quand il faut exprimer ce qu'il était devant Abraham, on ne dira pas qu'il a été fait, mais qu'*il était.*

Et quand le même disciple bien-aimé dit dès les premiers mots de sa première Epître: *Ce qui fut au commencement* (*I Joan.* I, 1); où le *ce* doit être entendu substantivement, comme qui dirait: Ce qui était par sa nature et par sa substance, n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit: *Au commencement était le Verbe?* Et ensuite lorsqu'il ajoute: *Nous vous annonçons la vie qui était subsistante dans le Père, apud Patrem, et nous a apparu;* n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit dans son Evangile: *En lui était la vie, et le Verbe était* subsistant *en Dieu?* (*Ibid.*, 2, 4.) Toujours *apud.* Et pour parler conséquemment, que pouvait ajouter le même disciple bien-aimé, sinon ce qu'en effet il a ajouté: *Celui-ci, Jésus-Christ, était le vrai Dieu, et la vie éternelle: Hic est verus Deus, et vita æterna?* (*I Joan.* V, 20.)

Croyons donc l'économie du salut; et, comme dit le même disciple bien-aimé, *Croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous.* (*I Joan.* IV, 16.) Pour croire tous les mystères que Dieu a opérés pour notre salut, il ne faut que croire à son amour; à un amour digne de Dieu; à un amour où Dieu nous donne non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est. Croyons à cet amour, et aimons de même: donnons ce que nous avons, et ce que nous sommes; établissons-nous en celui qui *était*, en croyant ce qu'il a *été fait* pour nous dans le temps. *Ainsi*, dit saint Jean (*I Joan.* V, 20), *nous serons en son vrai Fils;* ou, comme lisaient les anciens Grecs, et comme a lu saint Athanase: *Afin que nous soyons dans le vrai, dans son Fils* (2627); dans le vrai, c'est-à-dire dans son Fils qui seul est vrai, qui seul est la vérité.

Taisez-vous, pensées humaines. Homme, viens te recueillir dans l'intime de ton intime, et conçois dans ce silence profond ce que c'est que d'être dans le vrai, d'éloigner de soi le faux. Quelle solidité! quelle vérité dans toutes nos actions et dans toutes nos pensées! Détestons tout ce qui est éloigné du vrai, puisque nous sommes dans le vrai, étant dans le Fils.

Répétons: *Au commencement était le Verbe:* au commencement, au-dessus de tout commencement était le Fils: *Le Fils, c'est*, dit saint Basile (2628), *un Fils qui n'est pas né par le commandement de son Père, mais qui par puissance et par plénitude a éclaté dans son sein: Dieu de Dieu, lumière de lumière, en qui était la vie, qui nous l'a donnée.* Vivons donc de cette vie éternelle, et mourons à tout le créé. *Amen, amen*

TREIZIÈME SEMAINE.

ONCTION DE JÉSUS-CHRIST. — SA ROYAUTÉ. — SA GÉNÉALOGIE. — SON SACERDOCE

—

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'onction de Jésus-Christ et le nom du Christ.

O Christ! ô Messie! ô vous qui êtes attendu et donné sous ce nom sacré, qui signifie l'oint du Seigneur! apprenez-moi, dans l'excellence de votre onction, l'origine et le fondement du christianisme. Et puisqu'il est écrit que *l'onction nous apprend tout;* et encore: que *nous avons l'onction, et* que *nous savons toutes choses* (*I Joan.* II, 20, 27): quand est-ce que cette onction nous doit enseigner, sinon lorsqu'il s'agit d'expliquer l'onction qui, vous faisant Christ, nous fait aussi Chrétiens par la communication d'un si beau nom?

O Christ! vous êtes connu de tout temps sous ce beau nom. Le Psalmiste vous a vu sous ce nom, lorsqu'il a chanté: *Votre trône, ô Dieu! est éternel: et votre Dieu vous a oint d'une huile ravissante.* (*Psal.* XLIV, 7, 8.) C'est vous que Salomon a célébré, en disant dans son divin cantique: *Votre nom est une huile, un baume répandu.* (*Cant.* I, 2.) Quand l'ange saint Gabriel a annoncé le temps précis de votre venue, il s'en est expliqué en disant: Que *le Saint des saints se*

(2627) ATHAN., tom. II.
(2628) *Orat. de Ed.*, hom. 25, tom. I; tom. II, hom. 15.

rait oint, et que *l'Oint ou* le Christ *serait immolé.* (*Dan.* IX, 21, 24, 25, 26.) Et vous-même, qu'avez-vous prêché dans la synagogue, lorsque vous expliquâtes votre mission? qu'avez-vous, dis-je, prêché que ce beau texte d'Isaïe : *L'esprit du Seigneur m'a envoyé, et c'est pour cela qu'il m'a oint?* (*Isa.* LXI, 1; *Luc.* IV, 18.)

Vous avez paru vouloir expliquer, par ce texte d'Isaïe, que vous êtes oint par le Saint-Esprit, et n'est-ce pas aussi ce qu'a enseigné votre apôtre saint Pierre au saint centurion Cornélius, lorsqu'il lui prêcha Jésus de Nazareth : *Et comment Dieu l'avait oint du Saint-Esprit et de puissance pour opérer des prodiges, et remplir toute la Judée de ses bienfaits?* (*Act.* X, 38.)

O Christ! encore un coup, faites-moi connaître, comme fit saint Pierre au saint centenier, comment votre Dieu vous a oint du Saint-Esprit; et rendez-moi participant de cette onction.

IIe ÉLÉVATION.

Comment le Saint-Esprit est en Jésus-Christ.

Le Saint-Esprit est en nous comme y venant du dehors, comme reçu par emprunt; il n'est point notre propre esprit; mais il est le propre esprit de Jésus-Christ : *Il prend du sien :* le Verbe divin le produit avec son Père; et quand il a été fait homme, il a produit ce Saint-Esprit, comme un esprit qui lui était propre, dans l'homme qu'il s'est uni. (*Joan.* XVI, 14; *Luc.* XXIV, 49; *Joan.* XV, 26.)

Ainsi, quand les hommes font des miracles par le Saint-Esprit, c'est en eux un esprit qui vient du dehors et par emprunt; mais, dit doctement et excellemment saint Cyrille d'Alexandrie, *Quand Jésus-Christ chasse le démon, et fait d'autres miracles par le Saint-Esprit, comme il l'assure lui-même, il agit par un esprit qui lui est propre, et qui est en lui comme dans sa source.*

De là vient qu'il l'a reçu avec une entière plénitude: *L'esprit ne lui est pas donné avec mesure* (*Joan.* III, 34), mais sans mesure et en plénitude parfaite, pour être répandu sur nous, et afin *que nous tous reçussions ce que nous avons de sa plénitude.* (*Joan.* I, 16.) Ce qui a fait dire à Isaïe : *Le Saint-Esprit se reposera sur lui* (*Isa.* XI, 2, 3); et selon une ancienne version : *Toute la source, toute la fontaine du Saint-Esprit descendra sur lui.*

Jésus donc est oint par le Saint-Esprit, comme l'ayant en lui par sa divinité, comme ayant reçu du Père qui est en lui la vertu de le produire; comme le donnant en propre à l'homme qu'il s'est uni en unité de personne. C'est ce qui a fait dire aux saints qu'il a été oint de la divinité; et c'était ce que voyait ce prophète, lorsqu'en disant qu'*il a été oint par son Dieu* (*Psal.* XLIV, 8), en même temps lui-même il l'appelle Dieu.

Telle est donc l'onction qui a fait le Christ. Ce n'est pas d'une huile matérielle qu'il a été oint, comme Elisée et les prophètes, comme David et les rois, comme Aaron et les pontifes. Quoique roi, prophète et pontife, il n'a pas été oint de cette onction, qui n'était qu'une ombre de la sienne. Aussi David a-t-il dit qu'*il était oint d'une huile excellente, au-dessus de tous ceux qui sont nommés oints* (*Psal.* XLIV, 8), en figure de son onction, parce qu'il est oint de divinité et du Saint-Esprit. C'est ainsi que Dieu l'a fait Christ. Et quand il nous a faits Chrétiens, de quel autre esprit a-t-il rempli son Eglise naissante; et par quel autre esprit a-t-il répandu le nom chrétien par toute la terre? Mais ne nous arrêtons pas à cette doctrine, quoique divine et nécessaire; faisons-en l'application que Dieu nous commande.

IIIe ÉLÉVATION.

Quel est l'effet de cette onction en Jésus-Christ et en nous.

Par cette onction divine Jésus-Christ est roi, pontife et prophète. Voilà ce qu'il est comme Christ; et il nous apprend aussi que comme Chrétiens, et par l'épanchement de son onction, nous sommes faits rois et sacrificateurs: *un sacerdoce royal*, comme dit saint Pierre. (*I Petr.* II, 9.) Et saint Jean dans l'*Apocalypse* (I, 6): *Jésus-Christ nous a faits rois et sacrificateurs de Dieu son Père.*

Ayons donc un courage royal : ne nous laissons point assujettir par nos passions; n'ayons que de grandes pensées; ne nous rendons point esclaves de celles des hommes.

Comme rois, soyons magnanimes, magnifiques; aspirons à ce qu'il y a de plus haut; mais aspirons, comme prêtres et sacrificateurs spirituels, à ce qu'il y a de plus saint. Chrétiens, nous ne sommes plus des hommes profanes; nous sommes ceux à qui il est dit : *Soyez saints, parce que je suis saint.* (*I Petr.* I, 16.)

Comment sommes-nous prophètes? Agissons par un céleste instinct; sortons de l'enceinte des choses présentes; remplissons-nous des choses futures: ne respirons que l'éternité. Quoi! vous vous faites un établissement sur la terre; vous voulez vous y élever; songez au pays où vous serez rois: *Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume.* (*Luc.* XII, 32.)

IVe ÉLÉVATION

Sur deux vertus principales que nous doit inspirer l'onction de Jésus-Christ.

Un des effets principaux de la foi chrétienne et de la sainte onction des enfants de Dieu, est la douceur : *Apprenez de moi*, dit Jésus lui-même, *que je suis doux et humble de cœur.* (*Matth.* XI, 29.) Isaïe avait prédit sa douceur par ces paroles que saint Matthieu lui a appliquées: *Voici mon serviteur que j'ai élu; mon bien-aimé où je me suis plu, et en qui j'ai mis mon affection. Je ferai reposer sur lui mon esprit; et il annoncera la justice aux nations.* (*Isa.* XLII, 1 seq.) Voilà un ministère bien éclatant : mais qu'il est doux en même temps, et qu'il est

humble! puisque le prophète ajoute, et après lui l'évangéliste : *Il ne disputera point, ni il ne criera point, et on n'entendra point sa voix dans les rues*, comme les esprits contentieux et disputeurs la font éclater au dehors. *Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore :* il n'ajoutera point, comme on fait ordinairement parmi les hommes, l'affliction à l'oppressé par des reproches amers. Voilà l'esprit de Jésus-Christ et le vrai esprit de Dieu, qui n'*habite pas dans un tourbillon, ni dans le souffle d'un vent violent qui renverse les rochers et les montagnes*, comme Elie semblait le penser en voulant tout exterminer et tout perdre : *Il n'habite pas dans la commotion et l'ébranlement, ni dans le feu qui le suit, mais dans le doux souffle d'un air léger et rafraîchissant.* (*III Reg.* XIX, 11, 12.)

Tel est l'esprit du Seigneur Jésus. Et c'est pourquoi, lorsque ses disciples voulaient dans l'esprit d'Elie et d'Elisée, faire descendre le feu du ciel sur les villes qui leur refusaient le passage, il leur disait avec sa douceur ineffable : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes* (*Luc.* IX, 55) : vous ne savez pas quel est l'esprit de votre religion et de la doctrine du Christ. Quelle fut sa douceur, lorsqu'il dit à celui qui le frappait : *Si j'ai mal dit, faites connaître le mal que j'ai fait ; et si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous?* (*Joan.* XVIII, 23.) Et ailleurs : *Race incrédule et méchante, jusqu'à quand serai-je contraint d'être parmi vous, et de souffrir vos injustes contradictions? Toutefois amenez-moi votre fils* (*Marc.* IX, 18; *Luc.* IX, 41), afin que je le guérisse. Et encore : *Femme, où sont vos accusateurs? Personne ne vous a condamnée? Je ne vous condamnerai pas non plus ; allez et ne péchez plus.* (*Joan.* VIII, 10, 11.)

Prenons donc l'esprit de douceur, comme le vrai esprit du christianisme : que l'onction du Saint-Esprit adoucisse notre aigreur et notre fierté. Ne prenons pas ces tons superbes et avantageux ; c'est faiblesse que de s'animer de cette sorte : la force est dans la raison tranquillement exposée : cette force manque, lorsqu'on a recours à cette force hautaine et contentieuse qu'on fait venir à son secours. Quand vous avez à combattre pour la vérité, songez que ce n'est point par d'aigres disputes que l'Evangile s'est établi, mais par la douceur et la patience, en imitant Jésus-Christ, *qui s'est laissé non-seulement tondre* (*Isa.* LIII, 7 ; *I Petr.* II, 21, 22, 23), mais encore écorcher, sans se plaindre. Ecoutez, dans les *Actes*, les prédicateurs de son Evangile, qui, condamnés par les Juifs : *Jugez vous-mêmes*, leur disaient-ils, *s'il faut vous écouter plutôt que Dieu : car pour nous, nous ne pouvons pas dissimuler ce que nous avons vu et ce que nous avons ouï.* (*Act.* IV, 19, 20.) C'est dans cet esprit qu'il faut parler à ceux à qui la vérité nous oblige de nous opposer; c'est ainsi que, sans disputer et sans se troubler, on les met visiblement dans leur tort. Voilà de vrais Chrétiens et de vrais imitateurs du Christ.

Ecoutez encore ce que dit dans le même endroit des *Actes* son innocent troupeau si injustement maltraité : *Seigneur, qui avez fait le ciel et la terre, regardez les menaces de nos ennemis, et donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute confiance, puisqu'il vous plaît d'étendre votre main pour faire de si grands prodiges par le nom de votre saint Fils* Jésus. (*Act.* IV, 24, 29, 30.) C'est ainsi qu'ils veulent parler *avec confiance* seulement, mais non pas avec amertume ni avec aigreur. Qui met sa confiance en Dieu ne la met pas dans la violence d'un ton aigre et impérieux : la victoire appartient à la douceur et à la patience ; et Isaïe, après avoir fait Jésus-Christ si humble, si patient et si doux, conclut enfin en disant qu'*il remportera la victoire; qu'il gagnera sa cause en jugement, et que les Gentils mettront en lui leur espérance.* (*Matth.* XII, 18, 21 ; *Isa.* XLII, 1 et seq.) Traitez donc avec douceur l'affaire de Dieu ; soyez de vrais Chrétiens, c'est-à-dire de vrais agneaux ; et sans murmure, sans bruit, sans avoir aucune teinture de l'esprit de contradiction, montrez autant de tranquillité que d'innocence. Ayez la douceur, et la patience sa fille : ces deux vertus sont les deux caractères propres de la piété chrétienne, et les deux fruits de l'onction de Jésus-Christ répandue sur nous.

Ve ÉLÉVATION.

La généalogie royale de Jésus-Christ.

Ce titre ne m'engage pas à traiter les difficultés ni les contradictions apparentes des deux généalogies de Jésus-Christ rapportées dans saint Matthieu (I, 1) et dans saint Luc (III, 23). La lecture que je fais ici de l'Evangile a un autre objet, et je remarquerai seulement :

En premier lieu, qu'il était notoire que Jésus-Christ sortait de la race de David : tout le monde l'appelait hautement et sans contradiction, *le fils de David.* (*Matth.* I, 20; IX, 27; XII, 23; XV, 22; XX, 30, 31; XXI, 9, 15; *Marc.* XI, 9, 10.) Sa généalogie était bien connue : *et il était manifeste* aux Hébreux mêmes *qu'il était de la tribu de Juda.* (*Hebr.* VII, 14.) Il n'était pas moins constant qu'il en sortait par David : saint Paul avance et répète, comme un fait qui n'était pas contredit, qu'*il est sorti du sang de David.* (*Rom.* I, 3 ; *II Tim.* II, 8.)

Si donc les évangélistes se sont attachés à marquer la descendance de Joseph, plutôt que celle de Marie, c'est qu'on savait qu'ils étaient de même race, et si proches parents, que tout le monde connaissait leur parenté. Aussi, dans l'ordre qui fut donné sous Auguste de faire écrire son nom dans le lieu de son origine, *Joseph fut à Bethléem avec Marie son épouse, pour se faire inscrire avec elle.* (*Luc.* II, 1, 3, 4, 5.) C'en est assez pour fermer la bouche aux esprits contentieux et contredisants, qui voudraient qu'on nous eût donné la généalogie de la sainte Vierge,

plutôt que celle de Joseph. C'était assez que tout le monde sût qu'ils étaient parents et de même race.

En second lieu, il est inutile de se tourmenter à concilier les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc. La loi qui ordonnait au cadet d'épouser la veuve de son aîné mort sans enfants, pour en faire revivre la tige, et lui donner une postérité (*Deut.* xxv, 5, 6), introduisait par nécessité parmi les Juifs deux sortes de généalogies, l'une naturelle et l'autre légale. Il y a beaucoup de raison de croire que saint Matthieu, qui se sert partout du mot d'*engendrer* (*Matth.* I, 2, 3, 4 seq.), l'a choisi pour marquer plus expressément la généalogie naturelle, plus propre à la désigner que le terme plus vague et plus général dont s'est servi saint Luc. (*Luc.* III, 23, 24.) Quoi qu'il en soit, le Saint-Esprit a voulu que nous sussions qu'en quelque sorte qu'on voulût compter la race de Jésus-Christ, il venait toujours de Juda et de David, et de la famille royale.

En troisième lieu, il fallait à la vérité que Jésus-Christ eût pour aïeux tous les rois de Juda sortis de David, afin de marquer au peuple que, vrai roi des Juifs, ce titre lui était comme héréditaire : mais toutefois l'humble Jésus, à qui Dieu avait destiné une noblesse royale, ne sort point de cette maison dans son grand éclat, mais dans le temps de sa décadence, où, déchue de la royauté, elle subsistait dans les plus vils artisans; par où aussi il devait paraître que son trône était d'une autre nature et d'une autre élévation que celui de ses ancêtres.

En quatrième lieu, il fallait aussi qu'il naquît de la tribu de Juda, de laquelle, comme le remarque saint Paul (*Hebr.* VII, 14), *Moïse n'a rien prononcé sur le sacerdoce.* Car le sacerdoce de Jésus-Christ devant être d'un autre ordre que celui d'Aaron, si Jésus-Christ était de son sang, on aurait cru qu'il aurait tiré son sacerdoce comme héréditaire de la famille d'Aaron; au lieu que, comme on va voir, il le devait tirer d'une autre origine.

En cinquième lieu, quoique Jésus-Christ dût descendre de Juda, et non de Lévi ni d'Aaron, il convenait qu'il y eût quelque parenté entre sa famille et celle d'Aaron; ce qui fait que la sainte Vierge était cousine d'Elisabeth, et que ces deux saintes parentes ont eu des ancêtres communs : par où il paraît qu'encore que le sacerdoce d'Aaron ne pût être celui de Jésus-Christ, il ne devait pas lui être entièrement étranger, et qu'il devait y avoir de l'alliance entre les deux.

En sixième lieu, pour en revenir à la famille royale, qui était proprement celle du Sauveur, il faut encore observer que, bien qu'il fût le Saint des saints, non-seulement il est sorti de rois pécheurs et méchants, mais encore que les seules femmes qu'on marque comme ses aïeules sont une Thamar, une Ruth Moabite, et sortie d'une race infidèle; et enfin une Bethsabée, une adultère (*Matth.* I, 3, 5, 6) : tout cela se fait pour l'espérance des pécheurs, dont Jésus-Christ ne veut pas être éloigné, et ne dédaigne pas le sang : mais il s'en montre le Rédempteur.

Apprenons à mépriser les hommes du monde, si enflés de l'antiquité souvent imaginaire de leur race, dont ils cachent avec tant de soin les endroits faibles. Ne mettons point notre gloire dans nos ancêtres, dont le plus grand nombre, et peut-être les plus renommés, augmente depuis si longtemps celui des damnés, et ne songeons point à nous illustrer par leurs noms maudits de Dieu. Glorifions-nous d'être ses enfants; unissons-nous au Fils de Dieu; et en disant avec saint Paul (*I Tim.* I, 15), *qu'il est le Sauveur des pécheurs*, ajoutons toujours avec cet apôtre, *desquels je suis le premier*; puisque chacun, d'un certain côté, est le plus grand et le premier, comme le plus ingrat de tous les pécheurs.

VIe ÉLÉVATION

Le sacerdoce de Jésus-Christ.

La race dont Jésus-Christ est sorti était vraiment la race royale, et il y a remis le trône d'une manière plus haute qu'il n'y avait jamais été. Mais en Jésus-Christ il n'y a point de race sacerdotale; il n'a ni prédécesseur, ni successeur : il a seulement des figures dont Melchisédech est la plus illustre, et la seule qui paraisse digne de lui. Il n'y a qu'à lire l'*Epître aux Hébreux*, et il n'y faut point de commentaire. On nous y montre tout d'un coup dans la *Genèse*, *Melchisédech sans père, sans mère, sans généalogie, sans commencement de ses jours, et sans qu'on en voie la fin* (*Hebr.* VII, 3) : ce n'est pas qu'il n'eût tout cela, ni qu'il faille donner dans l'erreur de ceux qui ont voulu que ce fût un ange. C'est assez pour être la figure de Jésus-Christ que tout cela ne soit point marqué, et qu'il paraisse seulement comme *sacrificateur du Dieu très-haut, pour offrir à Dieu du pain et du vin, et ensuite le présenter à Abraham, pour le bénir*, et en sa personne bénir comme supérieur tout le sacerdoce lévitique, *en recevoir la dîme* (*Gen.* XIV, 18, 19, 20; *Hebr.* VII, 1, 2, 4 seq.), comme un hommage qui était dû à l'excellence de son sacerdoce, et la recevoir en même temps de Lévi et d'Aaron lui-même, et de toute la race sacerdotale, puisqu'elle était en Abraham comme dans sa tige; et cette dîme n'est autre chose que la dépouille des rois vaincus, dont la défaite paraît n'être accordée à Abraham que pour honorer *Melchisédech, ce grand pontife, ce roi de justice, ce roi de paix, qui est l'interprétation de son nom et de la ville où il règne.* Dans toute la suite de l'histoire on ne dit pas un seul mot de Melchisédech, il n'y est marqué que pour cette divine fonction; et tout d'un coup, neuf cents ans après, David en voyant le Christ, qu'il appelle *son Seigneur, à la droite de Dieu* en grande majesté et puissance, *engendré du sein de Dieu devant l'aurore*, vainqueur de ses *ennemis* qui sont *à ses pieds*, vainqueur des rois, lui adresse ces

mots avec serment : *Vous êtes prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech* (*Psal.* CIX, 1, 2, 3, 4, 5), vous n'avez point de devancier ni de successeur : votre sacerdoce est éternel ; il ne dépend point de la promesse adressée à Lévi, ni à Aaron et à ses enfants. *Et voici*, conclut saint Paul, *dans un nouveau sacerdoce*, un nouveau service *et une nouvelle loi.* (*Hebr.* VII, 22 seq.)

Venez, Jésus, Fils éternel de Dieu, sans mère dans le ciel et sans père sur la terre ; en qui nous voyons et reconnaissons une descendance royale ; mais pour ce qui est du sacerdoce, vous ne le tenez que de celui qui vous a dit : *Vous êtes mon Fils : je vous ai aujourd'hui engendré.* (*Psal.* II, 7.) Pour ce divin sacerdoce, il ne faut être né que de Dieu ; et vous avez votre vocation *par votre éternelle naissance.* (*Hebr.* VII, 16.) Vous venez aussi *d'une tribu à laquelle Dieu n'a rien ordonné sur la sacrificature.* La vôtre a ce privilége *d'être établie par serment*, immobile, sans repentance et sans changement ; le Seigneur, dit-il, *a juré, et ne s'en repentira jamais. La loi de son sacerdoce est éternelle et inviolable.* (*Ibid.*, 13, 14, 20, 21, 24) Vous êtes seul ; vous laissez pourtant après vous des prêtres, mais qui ne sont que vos vicaires ; sans pouvoir offrir d'autres victimes que celle que vous avez une fois offerte à la croix, et que vous offrez éternellement à la droite de votre Père.

Ecoutons notre loi en la personne de Jésus-Christ, tant que nous sommes de prêtres du Seigneur. S'il a été dit à Lévi, à raison de son ministère sacré : Vous êtes mon *homme saint, à qui* j'ai *donné la perfection et la doctrine* (*Deut.* XXXIII, 8, 9), et que pour cela il doit *dire à son père et à sa mère : Je ne vous connais pas ; et à ses frères : Je ne sais qui vous êtes ; et il n'a d'enfants* que ceux de Dieu. Si c'est là, dis-je, la loi de Lévi et du sacerdoce mosaïque, combien pur, combien détaché de la chair et du sang doit être le sacerdoce chrétien, qui a Jésus-Christ pour auteur, et Melchisédech pour modèle ! Non, nous ne devons connaître d'autre emploi, d'autre fonction, ni avoir d'autre intérêt que celui de Dieu ; enseignant sa loi et ses jugements, et lui offrant continuellement des parfums pour l'apaiser. Si nous gardions cette loi de notre saint ministère, on ne verrait pas tous les jours envahir les droits et l'autorité du sacerdoce, qui sont ceux de Jésus-Christ. Dieu se rendrait notre vengeur, et cette prière de Moïse aurait son effet : *Seigneur*, aidez vos ministres ; *soutenez leur force ; protégez l'œuvre de leurs mains ; frappez le dos de leurs ennemis fugitifs ; et ceux qui les haïssent ne se relèveront jamais.* (*Ibid.*, 11.) Mais parce que, plus charnels que les enfants du siècle, nous ne songeons qu'à nous engraisser, vivre à notre aise, nous faire des successeurs, nous établir un nom et une maison : tout le monde entreprend sur nous ; l'honneur du sacerdoce est foulé aux pieds.

VIIe ÉLÉVATION.

Quelle a été l'oblation de Jésus-Christ ; et le premier acte qu'il a produit en entrant dans le monde.

Il a paru, dit saint Paul (*Hebr.* IX, 25, 26), *en s'offrant lui même pour victime.* C'est lui-même, c'est son propre corps, c'est son propre sang qu'il a offert à la croix ; c'est encore son propre corps et son propre sang qu'il offre dans le sacrifice de tous les jours ; et ce n'est pas sans raison que David, voyant en esprit le premier acte qu'il produirait en se faisant homme (*Psal.* XXXIX, 7, 8, 9), et saint Paul en interprétant cette prophétie (*Hebr.* X, 5, 6, 7), le font parler en cette sorte au moment qu'il entra dans le monde : *Vous n'avez point voulu*, dit-il, *d'hostie et d'oblation ; mais vous m'avez formé un corps ;* l'original porte : *Vous me l'avez approprié ; les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu ; alors j'ai dit : Me voici, je viens pour accomplir votre volonté, ô mon Dieu ! et ce qui a été écrit de moi à la tête de votre livre.* Par cette parole, Jésus-Christ se met à la place de toutes les victimes anciennes ; et n'ayant rien dans sa divinité qui pût être immolé à Dieu, Dieu lui donne un corps propre à souffrir, et accommodé à l'état de victime où il se met.

Dès qu'il eut commencé ce grand acte, il ne le discontinua jamais, et demeura dès son enfance, et dès le sein de sa mère, dans l'état de victime, abandonné aux ordres de Dieu, pour souffrir et faire ce qu'il voudrait.

Je viens, dit-il, *pour faire votre volonté, comme il a été écrit au commencement du livre : « in capite libri. »* Il y a un livre éternel, où est écrit ce que Dieu veut de tous ses élus ; et à la tête, ce qu'il veut en particulier de Jésus-Christ qui en est le chef. Le premier article de ce livre est que Jésus-Christ sera mis à la place de toutes les victimes, en faisant la volonté de Dieu avec une entière obéissance. C'est à quoi il se soumet : et David lui fait ajouter : *Mon Dieu, je l'ai voulu ; et votre loi est au milieu de mon cœur.* (*Psal.* XXXIX, 9.)

Soyons donc, à l'exemple de Jésus-Christ, en esprit de victime, abandonnés à la volonté de Dieu : autrement nous n'aurons point de part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste, et une victime entièrement consumée par le feu, laissons-nous réduire en cendres, plutôt que de nous opposer à ce que Dieu veut.

C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouve l'égalité et le repos. Dans la vie des passions et de la volonté propre, on pense aujourd'hui une chose, et demain une autre : une chose durant la nuit, et une autre durant le jour : une chose quand on est triste, une autre quand on est de bonne humeur : une chose quand l'espérance rit à nos désirs, autre chose quand elle se retire de nous. Le seul remède à ces altérations journalières, et à ces inégalités de notre vie, c'est la soumission à la sainte

volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changements qu'il opère au dehors, l'homme soumis à sa volonté est toujours le même. On n'a pas besoin de chercher des raisons particulières pour se calmer : c'est l'amour-propre ordinairement qui les fournit. La souveraine raison, c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu, sainte en elle-même, est elle seule sa raison.

Prenons garde néanmoins que ce ne soit par paresse, ou par une espèce de désespoir, et pour nous donner un faux repos, que nous ayons recours à la volonté de Dieu. Elle nous fait reposer, mais en agissant, et en faisant ce qu'il faut : elle nous fait reposer dans la douleur comme dans la joie, selon qu'il plaît à celui qui sait ce qui nous est bon. Elle nous fait reposer, non dans notre propre contentement, mais en celui de Dieu : le priant de se contenter et de faire toujours de nous ce qu'il lui plaira. Qu'importe de ce que nous devenions sur la terre? ***Il n'y a qu'une chose à vouloir ; c'est, Seigneur, d'habiter dans votre maison tous les jours de ma vie, pour y voir la volupté du Seigneur, y contempler son saint temple*** (*Psal.* XXVI, 4), et le louer aux siècles des siècles.

Commençons dès cette vie, et chantons avec David, ou plutôt avec Jésus-Christ, l'hymne de la sainte volonté : ***Me voici, Seigneur, et je viens pour accomplir votre volonté.*** (*Psal.* XXXIX, 8, 9.)

VIIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ est le sacrifice pour le péché. — Excellence de son oblation.

Mon Sauveur ! dans ce verset de David que vous prononçâtes en entrant dans le monde (*Psal.* XXXIX, 7, 8, 9), vous nous déclarâtes que vous vous mettiez, par la volonté de Dieu, à la place de toutes les victimes de l'ancienne loi. Vous n'êtes donc pas seulement un holocauste entièrement consumé par le feu de l'amour divin qui absorbe tout en lui-même ; mais vous êtes encore *la victime pour le péché* (*Levit.* XVI, 5, 6, 20, 21), sur laquelle on prononce tous les crimes : on l'en charge ; on les lui met sur la tête : on envoie, après, cette victime dans le désert : on la sépare de la société humaine : on l'excommunie. Ainsi a-t-on mis sur vous l'iniquité de nous tous : *Vraiment vous avez porté nos péchés.* (*Isa.* LIII, 4, 5, 6.) Il a fallu vous mener hors de la ville pour vous attacher à votre croix (*Hebr.* XIII, 11) ; et vous avez pris sur vous *la malédiction qui porte : Maudit est celui qui pend sur un bois* infâme. (*Deut.* XXI, 23; *Galat.* III, 13.)

Allons avec larmes confesser nos péchés sur Jésus-Christ. Mettons-les sur lui, afin qu'il les expie. Pleurons, pleurons les peines qu'ils lui ont causées : tâchons en même temps de le décharger d'un si pesant fardeau, en nous repentant de nos crimes pour l'amour de lui. O Jésus ! que je vous soulage : faites que je ne pèche plus, et que j'efface, par la repentance, mes péchés qui vous ont couvert de tant de plaies.

Brûlez-moi de ce *feu* que vous *êtes venu allumer sur la terre.* (*Luc.* XII, 49.) Consumez toutes mes inclinations par votre amour, et que je devienne cette pure flamme qui n'a que vous pour pâture : *Je viens, mon Dieu*, avec Jésus-Christ, *pour faire votre volonté.* (*Psal.* XXXIX, 7, 8, 9.) Heureux qui finit sa vie par un tel acte ! Nous la devions commencer par là comme Jésus-Christ. Finissons-la du moins en nous consommant dans la volonté de Dieu. *Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains* (*Psal.* XXX, 6; *Luc*, XXIII, 46.)

QUATORZIÈME SEMAINE.

LES EFFETS QUE PRODUIT SUR LES HOMMES LE VERBE INCARNÉ, INCONTINENT APRÈS SON INCARNATION.

—

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Marie va visiter sainte Elisabeth.

Aussitôt après que Marie eut conçu le Verbe dans son sein, *elle part et marche avec promptitude dans le pays des montagnes de Judée* (*Luc.* I, 39), pour visiter sa cousine sainte Elisabeth. Ne sentons-nous point la cause de cette promptitude, de cette élévation, de cette visite? Quand on est plein de Jésus-Christ, on l'est en même temps de charité, d'une sainte vivacité, de grands sentiments ; et l'exécution ne souffre rien de languissant. Marie, qui porte la grâce avec Jésus-Christ dans son sein, est sollicitée par un divin instinct à l'aller répandre dans la maison de Zacharie, où Jean Baptiste vient d'être conçu.

C'est aux supérieurs à descendre, à prévenir. Marie, qui se voyait prévenue par le Verbe descendu en son sein, pouvait-elle n'être pas touchée du désir de s'humilier, et de descendre à son exemple? Jésus devait être précédé par saint Jean au dehors ; mais au dedans, c'est Jésus qui le devait prévenir, qui le devait sanctifier. Il fallait que Jean reçût de Jésus la première touche de la grâce.

Si vous sortez, âmes saintes et cachées, que ce soit pour chercher les saintes, les Elisabeths qui se cachent elles-mêmes ; allez vous cacher avec elles : cette sainte société honorera Dieu, et fera paraître ses grâces.

Dans toutes les visites que nous rendons, imitons Marie ; rendons-les en charité ;

alors, sous une simple civilité, il se cachera de grands mystères ; la grâce s'augmentera ou se déclarera par l'humilité, par l'exercice d'une amitié sainte.

Cultivez, âmes pieuses, les devoirs de la parenté. Soyez amies, femmes chrétiennes, comme Marie et Elisabeth ; que votre amitié s'exerce par la piété ; que vos conversations soient pleines de Dieu : Jésus sera au milieu de vous, et vous sentirez sa présence.

Hommes, imitez aussi ces saintes et humbles femmes. O Dieu ! sanctifiez les visites ; ôtez-en la curiosité, l'inutilité, la dissipation, l'inquiétude, la dissimulation et la tromperie : faites-y régner la cordialité et le bon exemple.

IIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ moteur secret des cœurs. — Divers mouvements qu'il excite dans les âmes dont il s'approche.

Merveille de cette journée ! Jésus Christ est caché, et c'est lui qui opère tout : il ne paraît en lui aucun mouvement, il meut tout ; non-seulement Marie et Elisabeth, mais encore l'enfant qui est au sein de sa mère, agissent sensiblement. Jésus qui est en effet le moteur de tout, est le seul qui paraît sans action, et son action ne se produit que par celle qu'il inspire aux autres.

Nous voyons ici dans ces trois personnes sur lesquelles Jésus-Christ agit, trois dispositions différentes des âmes dont il approche. *D'où me vient ceci*, dit Elisabeth? (*Luc.* I, 43.) Elle s'étonne de l'approche de Dieu ; et n'en pouvant découvrir la cause dans ses mérites, elle demeure dans l'étonnement des bontés de Dieu. En d'autres âmes Dieu opère le transport, et de saints efforts pour les faire venir à lui : c'est ce qui paraît dans le tressaillement de saint Jean-Baptiste. Sa dernière opération est la paix dans la glorification de la puissance divine ; et c'est ce qui paraît dans la sainte Vierge. Voyons donc dans ces trois personnes si diversement émues, ces trois divines opérations de Jésus-Christ dans les âmes : dans Elisabeth, l'humble étonnement d'une âme de qui il approche : dans Jean-Baptiste, le saint transport d'une âme qu'il attire ; et dans Marie, l'ineffable paix d'une âme qui le possède.

IIIe ÉLÉVATION.

Le cri de sainte Elisabeth et son humble étonnement.

A la voix de Marie, et à sa salutation, *l'enfant tressaillit dans son sein ; et remplie du Saint-Esprit, elle s'écria :* ce grand cri de sainte Elisabeth marque tout ensemble et sa surprise et sa joie : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni* (*Luc.* I, 41, 42) : celui que vous y portez, est celui en qui toutes les nations seront bénies ; il commence par vous à répandre sa bénédiction. *D'où me vient ceci, que la mère de mon Seigneur vienne à moi ?* (*Ibid.*, 43.) Les âmes que Dieu aborde, étonnées de sa présence inespérée, le premier mouvement qu'elles font, est de s'éloigner en quelque sorte comme indignes de cette grâce. *Retirez-vous de moi, Seigneur*, disait saint Pierre (*Luc.* V, 8), *parce que je suis un pécheur.* Et le centenier : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.* (*Matth.* VIII, 8.) Dans un semblable sentiment, mais plus doux, Elisabeth, quoique consommée dans la vertu, ne laisse pas d'être surprise de se voir approchée par le Seigneur d'une façon si admirable : *D'où me vient ceci, que la mère de mon Seigneur*, et qui le porte dans son sein, *vienne à moi ?* Elle sent que c'est le Seigneur qui vient lui-même, mais qui vient et qui agit par sa sainte Mère. *A votre voix*, dit-elle, *l'enfant que je porte a tressailli dans mon sein.* (*Luc.* I, 44.) Il sent la présence du maître, et commence à faire l'office de son précurseur ; si ce n'est encore par la voix, c'est par ce soudain tressaillement : la voix même ne lui manque pas, puisque c'est lui qui secrètement anime celle de sa mère. Jésus vient à lui par sa mère et Jean le reconnaît par la sienne.

Dans cette dispensation des grâces de Jésus-Christ sur Elisabeth et sur son fils à la visitation de la sainte Vierge, l'avantage est tout entier du côté de l'enfant. C'est ce qui fait dire à un saint Père (2629) : *Elisabeth a la première écouté la voix, mais Jean a le premier senti la grâce. Elisabeth*, poursuit saint Ambroise, *a la première aperçu l'arrivée de Marie ; mais Jean a le premier senti l'avénement de Jésus. « Illa Mariæ, iste Domini sensit adventum. »*

Elisabeth, comme revenue de son étonnement, s'étend sur la louange de la sainte Vierge. *Vous êtes heureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit par le Seigneur sera accompli.* (*Luc.* I, 45.) Vous avez conçu vierge, vous enfanterez vierge : votre Fils remplira le trône de David ; et son règne n'aura point de fin.

Croyons donc, et nous serons bienheureux comme Marie : croyons comme elle au règne de Jésus-Christ et aux promesses de Dieu. Disons avec foi : *Que votre règne arrive.* (*Matth.* VI, 10.) Crions avec tout le peuple : *Béni soit celui qui est venu au nom du Seigneur ; et béni soit le règne de notre père David.* (*Marc.* XI, 9, 10.)

La béatitude est attachée à la foi. *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru. Vous êtes bienheureux, Simon, parce que ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé* la foi que vous devez annoncer, *mais que c'est mon Père céleste.* (*Matth.* XVI, 17.) Et où est cette béatitude de la foi ? *Bienheureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit s'accomplira.* (*Luc.* I, 45.) Vous avez cru, vous verrez : vous vous êtes liée aux promesses, vous recevrez les récompenses : vous avez cherché

(2629) AMBR., l. II *in Luc.*, n. 23.

Dieu par la foi, vous le trouverez par la jouissance.

Mettons donc tout notre bonheur dans la foi ; ne soyons donc point insensibles à cette béatitude ; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous la propose ; et la gloire de Dieu et sa volonté se trouvent dans notre béatitude. Ce qui est bienheureux est excellent en même temps : il est plus heureux de donner que de recevoir ; c'est-à-dire il est meilleur. On est bienheureux de croire ; il n'y a rien de plus excellent ni de meilleur que la foi, qui, appuyée sur les promesses, s'abandonne aux bontés de Dieu, et ne songe qu'à lui plaire. *Beata quæ credidisti.*

IVᵉ ÉLÉVATION.

Le tressaillement de saint Jean.

Quand l'âme dans son ignorance et ses ténèbres ressent les premières touches de la divine présence, après ce premier étonnement par lequel elle semble s'éloigner, rassurée par sa bonté, elle se livre à la confiance et à l'amour. Elle sent je ne sais quels mouvements, souvent encore confus et peu expliqués : ce sont des transports vers Dieu, et des efforts pour sortir de l'obscurité où l'on est, et rompre tous les liens qui nous y retiennent. C'est ce que veut faire saint Jean ; saisi d'une sainte joie il voudrait parler, mais il ne sait comment expliquer son transport. Jésus-Christ, qui en est l'auteur, en connaît la force ; et quoiqu'en apparence il ne fasse rien, il se fait sentir au dedans par un subit ravissement qu'il inspire à l'âme. Ame qui te sens saisie d'un si doux sentiment, s'il ne t'est pas encore permis de parler, il t'est permis de tressaillir !

Venez, Seigneur, venez me toucher d'un saint et inopiné désir d'aller à vous. Que ce désir s'élève en moi aujourd'hui à la voix de votre mère : faites-moi dire avec Elisabeth : *D'où me vient ceci ?* Faites-moi dire, elle est *heureuse d'avoir cru*, et je veux imiter sa foi. Faites-moi tressaillir comme Jean-Baptiste ; et enfant encore dans la piété, recevez mes innocents transports. Je ne suis pas un Jean-Baptiste, en qui votre grâce avance l'usage de la raison ; je suis un vrai enfant dans mon ignorance, agréez mon bégayement, l'*a*, *a*, *a*, de ma langue (*Jerem.* I, 6) qui n'est pas encore dénouée. C'est vous du moins que je veux ; c'est à vous seul que j'aspire, et je ne puis exprimer ce que votre grâce inspire à mon cœur.

Vᵉ ÉLÉVATION.

Le cantique de Marie : première partie.

Ces premiers transports d'une âme qui sort d'elle-même, et qui déjà ne se connaît plus, sont suivis d'un calme ineffable, d'une paix qui presse les sens, et d'un cantique céleste.

Mon âme glorifie le Seigneur ; et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. (*Luc.* I, 46 seq.) Que dirai-je sur ce divin cantique ? Sa simplicité, sa hauteur qui passe mon intelligence m'invite plutôt au silence qu'à parler. Si vous voulez que je parle, ô Dieu ! formez vous-même mes paroles.

Quand l'âme entière sortie d'elle ne glorifie plus que Dieu, et met en lui toute sa joie, elle est en paix, puisque rien ne lui peut ôter celui qu'elle chante.

Mon âme glorifie, mon âme exalte le Seigneur. Après qu'elle s'est épuisée à célébrer ses grandeurs, quoi qu'elle ait pensé, elle l'exalte toujours le perdant de vue, et s'élevant de plus en plus au-dessus de tout.

Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. Au seul nom de Sauveur, mes sens sont ravis ; et ce que je ne puis trouver en moi, je le trouve en lui avec une inébranlable fermeté.

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. Si je croyais de moi-même pouvoir attirer ses regards, ma bassesse et mon néant m'ôterait le repos avec l'espérance. Mais puisque de lui-même, par pure bonté, il a tourné vers moi ses regards, j'ai un appui que je ne puis perdre, qui est sa miséricorde, par laquelle il m'a regardée, à cause qu'il est bon et libéral.

Elle ne craint point après cela de reconnaître ses avantages, dont elle a vu la source en Dieu, et qu'elle ne peut plus voir que dans ce principe. *Et voilà*, dit-elle, *que tous les siècles me reconnaîtront bienheureuse.*

Ici étant élevée à une plus haute contemplation, elle commence à joindre son bonheur à celui de tous les peuples rachetés ; et c'est comme la seconde partie de son cantique.

VIᵉ ÉLÉVATION.

Seconde partie du cantique à ces paroles : « Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses. »

Celui qui seul est puissant a fait en moi de grandes choses : et son nom est saint : et sa miséricorde s'étend d'âge en âge, et de race en race sur ceux qui le craignent. (*Luc.* I, 49, 50.) Elle commence à voir que son bonheur est le bonheur de toute la terre, et qu'elle porte celui en qui toutes les nations seront bénies. Elle s'élève donc à la puissance et à la sainteté de Dieu, qui est la cause de ces merveilles.

Celui qui est seul puissant a fait en moi un ouvrage seul digne de sa puissance, un Dieu homme, une mère vierge, un enfant qui peut tout ; un pauvre dépouillé de tout, et néanmoins sauveur du monde, dompteur des nations, et destructeur des superbes.

Et son nom est saint : Dieu est la sainteté même : il est saint et sanctifiant : et quand est-ce qu'il le paraît davantage, que lorsque son Fils, qui est aussi celui de Marie, répand la miséricorde, la grâce et la sainteté, d'âge en âge, sur ceux qui le craignent ?

Si nous voulons participer à cette grâce, soyons saints ; et publions en même temps avec toutes les nations, que Marie est bienheureuse.

VIIe ÉLÉVATION.

Suite du cantique, où sont expliqués les effets particuliers de l'enfantement de Marie, et de l'incarnation du Fils de Dieu.

Pour expliquer de si grands effets, Marie en revient à la puissance de Dieu. *Il a*, dit-elle, *déployé la puissance de son bras : il a dissipé ceux qui étaient enflés d'orgueil dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de dessus le trône, et il a élevé les humbles.* (*Luc.* I, 51, 52.) Quand est-ce qu'il a fait toutes ces merveilles, si ce n'est quand il a envoyé son Fils au monde, qui a confondu les rois et les superbes empires par la prédication de son Evangile ? Ouvrage où sa puissance a paru d'autant plus admirable, qu'*il s'est servi de la faiblesse pour anéantir la force, et de ce qui n'était pas, pour détruire ce qui était, afin que, ne paraissant rien, nul homme ne se glorifie devant lui* (*I Cor.* I, 27, 28, 29); et qu'on attribuât tout à la seule puissance de son bras. C'est pourquoi il a paru au milieu des hommes comme n'étant rien. Et lorsqu'il a dit : *Je vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces mystères aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélés aux petits* (*Matth.* XI, 25), n'a-t-il pas véritablement confondu les superbes, élevé ceux qui étaient vils à leurs yeux et à ceux des autres ?

Marie elle-même en est un exemple : il l'a élevée au-dessus de tout, parce qu'elle s'est déclarée la plus basse des créatures. Quand il s'est fait une demeure sur la terre, ce n'a point été dans les palais des rois : il a choisi de pauvres mais d'humbles parents, et tout ce que le monde méprisait le plus, pour en abattre la pompe. C'est donc là le propre caractère de la puissance divine dans la nouvelle alliance, qu'elle y fait sentir sa vertu par la faiblesse même.

Il a rassasié les affamés, et il a renvoyé les riches avec les mains vides. (*Luc.* I, 53.) Et quand, si ce n'est lorsqu'il a dit : *Heureux ceux qui ont faim, car ils seront rassasiés* (*Matth.* V, 6) ; *Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim?* (*Luc.* VI, 25.) C'est ici qu'il faut dire avec Marie : Mon âme glorifie le Seigneur, et n'exalte que sa puissance, qui va paraître par l'infirmité et par la bassesse.

C'est là que l'âme trouve sa paix, lorsqu'elle voit tomber toute la gloire du monde, et Dieu seul demeurer grand.

VIIIe ÉLÉVATION.

Effets particuliers de l'enfantement de Marie dans les deux derniers versets de son cantique.

Les palais et les trônes sont à bas : les cabanes sont relevées : toute fausse grandeur est anéantie : c'est un effet général de l'enfantement de Marie dans toute la terre. Mais ne dira-t-elle rien de la rédemption d'Israël, et de ces brebis perdues de la maison d'Israël, pour lesquelles son Fils a dit qu'il était venu? Ecoutons la fin du divin cantique : *Il a pris en sa protection Israël son serviteur.* (*Luc.* I, 54.) Ce n'est point à cause des mérites dont se vantaient les présomptueux : au contraire il a abattu le faste pharisaïque, et les superbes pensées des docteurs de la loi ; il a reçu un Nathanaël, vrai Israélite, simple, sans présomption, comme sans fard et sans fraude : et voilà les Israélites qu'il a protégés, à cause qu'ils mettaient leur confiance non point en eux-mêmes, mais en sa grande miséricorde. *Il s'est souvenu des promesses qu'il a faites à Abraham et à sa postérité*, qui doit subsister *aux siècles des siècles.* (*Ibid.*, 54, 55.)

Heureux ! que Dieu ait daigné s'engager avec nous par des promesses. Il pouvait nous donner ce qu'il eût voulu : mais quelle nécessité de nous le promettre? Si ce n'est qu'il voulait, comme dit Marie, faire passer d'âge en âge sa miséricorde, en nous sauvant par le don, et nos pères par l'attente. Attachons-nous donc avec Marie aux immuables promesses de Dieu qui nous a donné Jésus-Christ. Disons avec Elisabeth : Nous sommes heureux d'avoir cru : ce qui nous a été promis s'accomplira. Si la promesse du Christ s'est accomplie tant de siècles après, doutons-nous qu'à la fin des siècles tout le reste ne s'accomplisse? Si nos pères avant le Messie ont cru en lui, combien maintenant devons-nous croire, que nous avons Jésus-Christ pour garant de ces promesses ! Abandonnons-nous à ces promesses de grâce, à ces bienheureuses espérances; et noyons dedans toutes les trompeuses espérances dont le monde nous amuse.

Nous sommes les vrais enfants de la promesse; enfants selon la foi, et non pas selon la chair (*Galat.* IV, 28 ; *Rom.* IX, 7, 8) : qui ont été montrés à Abraham, non point en la personne d'Ismaël, ni dans les autres enfants sortis d'Abraham selon les lois de la chair et du sang ; mais en la personne d'Isaac, qui est venu selon la promesse, par grâce et par miracles. Abraham a cru à cette promesse : *Pleinement persuadé, et sachant très-bien que Dieu est puissant pour faire ce qu'il a promis.* (*Rom.* IV, 20, 21.) Il ne dit pas seulement qu'il prévoit ce qui doit arriver, mais encore qu'il fait ce qu'il a promis; il a promis à Abraham des enfants selon la foi : il les fait donc. Nous sommes ses enfants selon la foi : il nous a donc faits enfants de foi et de grâce; et nous lui devons cette nouvelle naissance. Si Dieu nous a faits par grâce selon sa promesse, ce n'a point été pour nos œuvres, mais par sa miséricorde qu'il nous a produits et régénérés. Nous sommes ceux que voyait Marie, quand elle voyait la postérité d'Abraham : nous sommes ceux au salut de qui elle a consenti, quand elle a dit : *Qu'il me soit fait selon votre parole.* (*Luc.* I, 38.) Elle nous a tous portés dans son sein avec Jésus-Christ en qui nous étions.

Chantons donc sa béatitude avec la nôtre : publions qu'elle est bienheureuse; et aggré-

geons-nous à ceux qui la regardent comme leur mère. Prions cette nouvelle Eve qui a guéri la plaie de la première, au lieu du fruit défendu dont nous sommes morts, de nous montrer le fruit béni de ses entrailles. Unissons-nous au saint cantique, où Marie a chanté notre délivrance future. Disons avec saint Ambroise (2630) : *Que l'âme de Marie soit en nous pour glorifier le Seigneur, que l'esprit de Marie soit en nous pour être ravis de joie en Dieu notre Sauveur.* Comme Marie, mettons notre paix à voir tomber toute la gloire du monde, et le seul règne de Dieu exalté, et sa volonté accomplie.

IXᵉ ÉLÉVATION.

Demeure de Marie avec Elisabeth.

Marie demeura environ trois mois dans la maison d'Elisabeth : et elle retourna en sa maison. (*Luc.* I, 58.) La charité ne doit pas être passagère. Marie demeure trois mois avec Elisabeth : quiconque porte la grâce ne doit point aller en courant, mais lui donner le temps d'achever son œuvre. Ce n'est pas assez que l'enfant ait tressailli une fois, ni qu'Elisabeth ait crié : *Vous êtes heureuse;* il faut fortifier l'attrait de la grâce : et c'est ce qu'a fait Marie, ou plutôt ce qu'a fait Jésus, en demeurant trois mois avec son précurseur.

Regardons ce saint précurseur sanctifié dès le ventre de sa mère. Comme les autres il était conçu dans le péché ; mais Jésus-Christ a voulu prévenir sa naissance, et la rendre sainte. Il a voulu qu'il fît son office de précurseur jusque dans le ventre de sa mère. Il ne faut pas s'étonner si, dès le commencement de l'Evangile de l'apôtre saint Jean, on voit Jean-Baptiste si étroitement uni à Jésus. Jean-Baptiste, qui *n'était pas la lumière,* devait pourtant, et devait avant sa naissance, et dès le sein de sa mère, *rendre témoignage à la lumière* (*Joan.* I, 8) encore cachée. Il n'était pas la lumière : puisque conçu dans le péché, il attendait pour en sortir la présence du Sauveur.

Il y avait une véritable lumière qui illumine tout homme venant au monde (*Joan.* I, 9) : et c'est par cette lumière que Jean a été illuminé, afin que nous entendions, que s'il montre Jésus-Christ au monde, c'est par la lumière qu'il reçoit de Jésus-Christ même. O Marie! ô Elisabeth! ô Jean! que vous nous montrez aujourd'hui de grandes choses! Mais, ô Jésus! Dieu caché, qui sans paraître faites tout dans cette sainte journée, je vous adore dans ce mystère et dans toutes les œuvres cachées de votre grâce!

Savoir si la sainte Vierge vit la naissance de saint Jean, l'Evangile n'a pas voulu nous le découvrir. Elisabeth était dans son sixième mois, quand Marie la vint visiter : elle fut environ trois mois avec elle : elle était donc ou à terme ou bien près de son terme : et l'Evangile ajoute aussi, que *le temps d'Elisabeth s'accomplit* (*Luc.* I, 57) : insinuant, selon quelques-uns, qu'il s'accomplit pendant que Marie était avec elle : mais qui osera l'assurer, puisque l'Evangile semble avoir évité de le dire? Quoi qu'il en soit, ou Marie attachée à sa solitude, et prévoyant l'abord de tout le monde au temps de l'enfantement d'Elisabeth, le prévint par sa retraite : ou si elle est demeurée avec tous les autres, elle y a été humble et cachée, inconnue, sans s'être fait remarquer dans une si grande assemblée, et contente d'avoir agi envers ceux à qui Dieu l'avait envoyée. O humilité! ô silence qui n'a été interrompu que par un cantique inspiré de Dieu, puissé-je vous imiter toute ma vie!

QUINZIÈME SEMAINE

LA NATIVITÉ DU SAINT PRÉCURSEUR.

—

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

On accourt des environs.

Le terme d'Elisabeth étant accompli, les voisins et ses parents accoururent pour célébrer la miséricorde que Dieu avait exercée (en lui ôtant sa stérilité) *et s'en réjouir avec elle.* (*Luc.* I, 57, 58.) Les vraies congratulations des amis et des parents chrétiens doivent avoir pour objet la miséricorde que Dieu nous a faite : sans cela, les compliments n'ont rien de solide, ni de sincère, et ne sont qu'un amusement.

Dieu dispose avec un ordre admirable tout le tissu de ses desseins. Il voulait rendre célèbre la naissance de saint Jean-Baptiste, où celle de son Fils devait aussi être célébrée par la prophétie de Zacharie ; et il importait aux desseins de Dieu, que celui qu'il envoyait pour montrer son Fils au monde, fût illustré dès sa naissance : et voilà que, sous le prétexte d'une civilité ordinaire, Dieu amasse ceux qui devaient être témoins de la gloire de Jean-Baptiste, la répandre et s'en souvenir. Car *tout le monde était en admiration ;* et les merveilles qu'on vit paraître à la naissance de Jean-Baptiste, *se répandirent dans tout le pays voisin : et tous ceux qui en ouïrent le récit, le mirent dans leur cœur, en disant : Que pensez-vous que sera cet enfant? Car la main de Dieu est visiblement avec lui.* (*Luc.* I, 65,

(2630) AMBR., *in Luc.*, l. II, n. 26.

66.) Accoutumons-nous à remarquer que les actions qui paraissent les plus communes, sont secrètement dirigées par l'ordre de Dieu, et servent à ses desseins, sans qu'on y pense, en sorte que rien n'arrive fortuitement.

IIe ÉLÉVATION.

La circoncision du saint précurseur, et le nom qui lui est donné.

Le huitième jour on vint circoncire l'enfant ; et ils lui donnaient le nom de son père, Zacharie : mais Elisabeth répondit que son nom était Jean. On lui remontrait que personne n'avait ce nom dans leur parenté : et en même temps ils demandèrent par signes à son père quel nom il lui voulait donner ; et il écrivit sur des tablettes, que Jean était son nom. (*Luc.* I, 59, 60, 61, 62, 63.) On connut donc, par le concours du père et de la mère à lui donner ce nom extraordinaire dans la famille, qu'il était venu d'en haut : *Et tout le monde était étonné.* Le nom de Jean signifie grâce, piété, miséricorde ; et Dieu avait destiné ce nom au précurseur de sa grâce et de sa miséricorde.

Il paraît que Zacharie, à qui on ne parlait que *par signes* (*Ibid.*, 62, 64), n'était pas seulement devenu muet par son incrédulité ; mais que l'ange l'avait encore frappé de surdité : mais l'ouïe lui fut tout à coup rendue avec la parole, quand il eut obéi à l'ange, en donnant à son fils le nom de Jean. L'obéissance guérit le mal que l'incrédulité avait causé : à l'instant celui qui n'entendait que par signes, et ne parlait qu'en écrivant, *eut la bouche ouverte*, et entonna ce divin cantique.

IIIe ÉLÉVATION.

Le cantique de Zacharie. — Première partie : quels sont les ennemis dont Jésus-Christ nous délivre, et quelle est la justice qu'il nous donne.

Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël. (*Ibid.*, 68.) C'est, après être demeuré longtemps muet, une soudaine exclamation pour exprimer les merveilles qu'il avait été contraint de resserrer en lui-même, touchant le règne du Christ qui était venu, et qui bientôt allait paraître. C'est ce qu'il voit dans son transport ; et il voit en même temps la part qu'aura son fils à ce grand ouvrage, qui sont les deux parties de cet admirable cantique.

C'est pour la gloire de Jésus-Christ le témoignage d'un prêtre célèbre parmi le peuple, et aussi savant que pieux. C'est pourquoi toutes les paroles de son cantique ont de doctes et secrets rapports aux promesses faites à nos pères, et aux anciennes prophéties..

Il commence donc par bénir ce Dieu : *Parce qu'il a visité son peuple, et en a opéré la rédemption*, en lui envoyant son Fils, en qui *il nous a élevé un puissant Sauveur dans la maison de David son serviteur.* (*Luc.* I, 68, 69.) Voilà comme tout le monde connaissait que le Fils de Marie par elle sortait de David, et en héritait la royauté.

Le mot de *corne* dont il se sert, est un mot de magnificence et de terreur qui, dans le style de l'Ecriture, signifie la gloire, et en même temps une force incomparable pour dissiper nos ennemis. C'est ce qui devait faire le Sauveur sorti de David pour la rédemption du genre humain.

Le saint prêtre nous fait voir deux choses dans cette rédemption : la première, sont les maux dont elle nous affranchit ; et la seconde, sont les grâces qu'elle nous apporte.

Premièrement donc : *Il avait promis par la bouche de ses prophètes, qu'il nous délivrerait de nos ennemis et de ceux qui nous haïssent.* (*Ibid.*, 70, 71.) Quels sont les ennemis dont nous devons être délivrés ? Ce sont, avant toutes choses, les ennemis invisibles qui nous tenaient captifs par le péché, par nos vices et par tous nos mauvais désirs : ce sont là nos vrais ennemis, qui seuls aussi peuvent nous perdre. Jésus-Christ nous délivre aussi des ennemis visibles, en nous apprenant non-seulement à ne les craindre plus, mais encore à les vaincre par la charité et par la patience, selon ce que dit saint Paul (*Rom.* XII, 20, 21) : *Ne vous laissez pas vaincre par le mauvais, mais surmontez le mauvais par l'abondance du bien :* soigneux de gagner par la charité vos frères qui vous persécutent, *et entassant des charbons sur leurs têtes*, pour les échauffer et fondre la glace de leurs cœurs endurcis.

C'est ainsi que le Sauveur nous apprend à vaincre nos ennemis. Mais s'il faut qu'ils soient vaincus manifestement, Dieu les mettra à nos pieds d'une autre sorte, comme il y a mis les tyrans persécuteurs de l'Eglise : et si les Juifs avaient été fidèles à leur Messie, je ne doute pas que Dieu ne les eût tirés de leur servitude d'une manière éclatante, pour les faire marcher sans crainte, et servir Dieu en paix.

Quand donc Dieu fait prospérer son peuple contre les ennemis qui les oppriment, qu'ils regardent ces heureux succès comme une grâce du libérateur qui leur est venu, et qu'ils en profitent pour mieux servir Dieu : autrement, et s'ils en abusent pour mener une vie plus licencieuse, la paix n'est pas une paix sainte et chrétienne, mais un fléau de Dieu plus terrible que la guerre même.

Mais les véritables ennemis dont la défaite nous est promise par le Sauveur sont les démons, nos vainqueurs dès l'origine du monde, et nos convoitises, qui nous font la guerre dans nos membres, et nos péchés qui nous accablent, et nos faiblesses, qui nous tuent, et les terreurs de la conscience, qui ne nous laissent aucun repos. Voilà les vrais ennemis, les vrais maux dont Jésus-Christ nous délivre, *pour nous faire marcher sans crainte en sa présence.* (*Luc.* I, 74.)

Ce n'est pas assez de nous délivrer des

maux : le règne de Jésus-Christ nous apporte la sainteté, qui doit avoir deux qualités. La première est exprimée par ces paroles, *afin que nous servions en sainteté et en justice devant lui* (*Ibid.*, 75) : c'est-à-dire dans une parfaite et véritable sainteté qui ne soit point extérieure, et aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu. Car dans le règne de Jésus-Christ il ne s'agit pas de purifications extérieures, ni de vaines cérémonies, ni d'une justice superficielle (*Matth.* xv, xxiii) : il faut être saint à fond, se tenir sous les yeux de Dieu, faire tout uniquement pour celui qui sonde le fond des cœurs, et ne songer qu'à lui plaire. Ce n'est pas assez, et voici la seconde qualité de la vraie sainteté : il faut persévérer dans cet état; une vertu passagère n'est pas digne de Jésus-Christ. Ceux qui, transportés par la douceur d'une dévotion nouvelle, se retirent à la première tentation, sont ceux qu'il appelle *temporels* (*Marc.* iv, 16, 17), ou justes pour un certain temps, et non pour toujours. La preuve du vrai Chrétien est la persévérance; et la grâce que Jésus-Christ nous apporte est une grâce qui premièrement nous fait vraiment justes devant Dieu, et secondement nous fait justes, persévérants, marchant courageusement et humblement à la foi, sous les yeux de Dieu, durant toute la suite de nos jours.

Commençons donc une vie nouvelle sous le règne de Jésus-Christ : soyons justes à ses yeux, en exterminant pour l'amour de lui toute tache qui offenserait ses regards, et pratiquant une vertu ferme et sévère qui ne se relâche jamais, ni en rien.

IVᵉ ÉLÉVATION.

Sur quoi toutes ces grâces sont fondées.

Pour exercer sa miséricorde envers nos pères, et se souvenir de son alliance sainte, selon qu'il avait juré à Abraham notre père. (*Luc.* i, 72, 73.) Il semble qu'il fallait dire que Dieu exerçait ses miséricordes sur nous en mémoire de nos pères. Mais pour nous ôter davantage toute vue de notre propre justice, et nous faire mieux sentir que nous sommes sauvés par grâce, le saint prêtre aime mieux dire, qu'il exerce sa miséricorde envers nos pères qui lui ont plu, qu'envers leurs enfants ingrats : qu'il nous sauve par sa bonté, et non à cause de nos mérites; et pour satisfaire à sa promesse, plutôt qu'en ayant égard à nos œuvres qui sont si mauvaises.

Ce n'est pas qu'il ne faille croire que Dieu donne des mérites à ses saints ; mais c'est que ces mérites sont des grâces : c'est que la grâce qui nous les donne, nous est donnée sans mérite : on a des mérites, quand on est saint ; mais pour être saint, il n'y a point de mérite : la récompense est due après la promesse ; mais la promesse a été faite par pure bonté : la récompense est due encore une fois à ceux qui font de bonnes œuvres ; mais la grâce qui n'est point due, précède afin qu'on les fasse. Enfants de grâce et de promesse, vivez dans cette foi ; c'est là nouvelle alliance que Dieu a faite avec nous : *Que nulle chair ne se glorifie en sa présence ; et que celui qui se glorifie, se glorifie en Notre-Seigneur.* (*I Cor.* i, 29, 31.)

Vᵉ ÉLÉVATION.

Quel est le serment de Dieu, et ce qu'il opère.

Selon qu'il avait juré à notre père Abraham. (*Luc.* i, 73.) Je ne puis mieux exprimer les mystères de ce serment, que par ces paroles de l'Epître aux Hébreux (*Hebr.* vi, 13, 14, 17) : *Dans la promesse que Dieu fit à Abraham, n'ayant point de plus grand que lui par qui il pût jurer, il jura par lui-même*, comme il est écrit : *J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur ;* et ajouta : *Si je ne vous comble de bénédictions, et si je ne multiplie votre race jusqu'à l'infini* (*Gen.* xxii, 16, 17, 18) ; suppléez, je serai un menteur, moi qui suis la vérité même. *Abraham*, continue l'Apôtre (*Hebr.* vi, 15, 16, 17, 18), *ayant attendu avec patience, a obtenu l'effet de cette promesse : car comme les hommes jurent par celui qui est plus qu'eux, et que le serment* où ils font entrer la toute-puissance et la vérité de Dieu dans leur engagement, *est la plus grande assurance qu'ils puissent donner pour terminer tous leurs différends*, dont aussi le serment est la décision : *Dieu voulant aussi faire voir avec plus de certitude aux héritiers de la promesse, la fermeté immuable de sa résolution, a ajouté le serment* à sa parole : *afin qu'étant appuyés sur ces deux choses inébranlables, par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe* (c'est-à-dire sur la parole de Dieu, et sur le jurement qui la confirme), *nous ayons une puissante consolation, nous qui avons mis notre refuge dans la possession des biens proposés à notre espérance.*

Il ne faut point ici de commentaire; il n'y a qu'à écouter toutes ces paroles, et nous en laisser pénétrer. Prenons garde seulement, qu'en nous attachant à la promesse, nous ne présumions pas plus qu'il ne nous est permis : Dieu a promis à la pénitence la rémission des péchés; mais il n'a pas promis le temps de faire pénitence à ceux qui ne cessent d'en abuser.

VIᵉ ÉLÉVATION.

Seconde partie de la prophétie du saint cantique qui regarde saint Jean-Baptiste.

Et vous, enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut (*Luc.* i, 76); son prophète particulier et par excellence : prophète *et plus que prophète* (*Matth.* xi, 9), comme l'appelle le Sauveur, puisque non-seulement vous l'annoncerez comme celui qui va venir à l'instant, mais encore que vous le montrerez au milieu du peuple, comme celui qui est venu. (*Joan.* i, 15, 26, 27, 29 seq.) *Vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer ses voies.* (*Luc.* i, 76.) Voilà donc comme Zacharie appelle Jésus-Christ *le Très-Haut*, et, *le Seigneur*, c'est-à-dire dans un seul verset, il l'appelle par deux fois, *Dieu.* Voilà donc le caractère de la prophétie de saint Jean-Baptiste, marqué distinc-

lement par Zacharie, qui est de marcher devant le Seigneur pour lui préparer sa voie. Et ce caractère est tiré de deux anciennes prophéties ; l'une d'Isaïe (*Isa.* XL, 3 ; *Matth.* III, 3 ; *Marc.* I, 3 ; *Luc.* III, 4) : *Une voix est entendue dans le désert : Préparez la voie du Seigneur ; faites ses sentiers droits.* L'autre de Malachie en confirmation (*Malach.* III, 1 ; *Matth.* XI, 10 ; *Marc.* I, 2 ; *Luc.* VII, 27) : *J'enverrai mon ange ; mon envoyé paraîtra et préparera les voies devant moi ; et le Seigneur que vous cherchez viendra dans son temple.*

C'est ainsi que ce docte prêtre établit par les prophètes la mission de son fils, et le propre caractère de son envoi, qui est de préparer les voies du Seigneur : mais il nous va encore expliquer ce que c'est que préparer les voies du Seigneur : c'est, dit-il (*Luc.* I, 77), de *donner à son peuple la science du salut, pour la rémission de leurs péchés ;* qui est le propre ministère de saint Jean-Baptiste, dont saint Paul a dit dans les *Actes* après les évangélistes, que *Jean avait baptisé le peuple du baptême de pénitence; leur disant de croire en celui qui allait venir*, *c'est-à-dire en Jésus.* (*Act.* XIX, 4 ; *Matth.* III, 11 ; *Marc.* I, 4 ; *Luc.* III, 8 ; *Joan.* I, 26, 33.)

Venez donc apprendre la grande science, qui est la science du salut ; et apprenons qu'elle consiste principalement dans la rémission des péchés, dont nous avons besoin toute notre vie : en sorte que notre justice est plutôt dans la rémission des péchés, que dans la perfection des vertus.

C'est ce qui a fait dire à saint Paul, après David : *Bienheureux ceux dont sont remises les iniquités, et dont les péchés sont couverts ; bienheureux à qui le Seigneur n'impute point de péché* (*Rom.* IV, 7, 8 ; *Psal.* XXXI, 1, 2) : afin que nous entendions, que ne pouvant être sans péché, notre vraie science est celle qui nous apprend à nous purifier de plus en plus tous les jours, en disant avec David : *Lavez-moi de plus en plus de mon péché.* (*Psal.* L, 3.)

Cette science est en Jésus-Christ, dont il est écrit : *Mon serviteur en justifiera plusieurs dans sa science, et il portera leurs iniquités.* (*Isa.* LIII, 11.) Voilà donc en Jésus-Christ la vraie science de la rémission des péchés, dont il fait l'expiation par son sang, en les portant sur lui comme une victime ; mais Jean marche devant lui pour montrer au peuple que c'est en lui que les péchés sont remis.

Passons donc toute notre vie dans la pénitence, puisque la science du salut consiste dans la rémission des péchés ; et ne nous glorifions point d'une justice aussi imparfaite que la nôtre : non qu'elle ne soit véritable, et parfaite à sa manière ; mais parce que la plus parfaite en cette vie doit craindre d'être accablée par la multitude des péchés, si elle ne prend un soin continuel de les expier par la pénitence et par les aumônes. C'est la science que prêchait saint Jean, en criant dans le désert, et faisant retentir toute la Judée de cette voix : *Faites de dignes fruits de pénitence.* (*Matth.* III, 8.)

Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu (*Luc.* I, 78) : c'est uniquement par là que nous trouvons la rémission de nos péchés : c'est par là, poursuit Zacharie, que *l'Orient nous a visités d'en haut.* C'est là un des noms de Jésus-Christ qu'un prophète appelle en la personne de Zorobabel : *Un homme viendra , et son nom est l'Orient.* (*Zach.* VI, 12.) Ce prophète c'est Zacharie ; et Zacharie, père de saint Jean, en répète et en explique l'oracle. Jésus-Christ est le vrai Orient, lui *qui fait lever sur nous le vrai soleil de justice* (*Malach* IV, 2), comme disait Malachie : *Pour éclairer*, continue ici Zacharie, *ceux qui sont assis dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort ; pour dresser nos pas dans la voie de la paix.* (*Luc.* I, 79 ; *Isa.* IX, 1, 2.)

Encore qu'on ne vous parle que de la rémission de vos péchés, et qu'elle soit toujours nécessaire durant tout le cours de cette vie, ne croyez pas que la justice ne soit pas infuse dans vos cœurs par Jésus-Christ. Il n'a pris le nom d'Orient que pour nous montrer qu'il est, pour nous éclairer, une lumière naissante : *Il était la véritable lumière, qui éclaire tout homme venant au monde.* (*Joan.* I, 9.) Quand cette lumière commence à paraître, elle s'appelle Orient, et c'est un des noms de Jésus-Christ. Comme donc le soleil levant ne dissipe les ténèbres, qu'en répandant la lumière dont il embellit l'univers ; ainsi le vrai Orient, qui se lève vraiment d'en haut, lorsqu'il sort du sein de son Père pour nous éclairer, ne nous remet nos péchés qu'en nous remplissant de la lumière de la justice, par laquelle nous sommes nous-mêmes *lumière en Notre-Seigneur; car vous étiez*, dit saint Paul (*Ephes.* V, 8), *les ténèbres* mêmes : *mais à présent vous êtes lumière ;* non point toutefois en vous-mêmes, mais en Jésus-Christ qui vous apprend à marcher toujours les yeux ouverts, et à dresser incessamment vos regards vers lui, par une bonne et droite intention, dont s'ensuivra dans tout votre corps, dans toute votre personne, une lumière éternelle , et un flambeau lumineux dont vous serez éclairé.

Pour dresser nos pas dans le chemin de la paix. (*Luc.* I, 79.) O paix ! le cher objet de mon cœur : ô Jésus ! qui *êtes* ma *paix* (*Ephes.* II, 14), qui me mettez en paix avec Dieu, avec moi-même, avec tout le monde : *qui*, par ce moyen, *pacifiez le ciel et la terre.* (*Col.* I, 20.) Quand sera-ce, ô Jésus ! quand sera-ce que par la foi de la rémission des péchés, par la tranquillité de ma conscience, par une douce confiance de votre faveur, et par un entier acquiescement ou plutôt un attachement , une complaisance pour vos éternelles volontés, dans tous les événements de la vie, je posséderai cette paix qui est en vous, qui vient de vous, et que vous êtes vous-même ?

VII• ÉLÉVATION.

Saint Jean au désert de son enfance.

L'enfant croissait, et son esprit se fortifiait ;

et il était dans le désert, jusqu'au jour de sa manifestation dans Israël. (*Luc.* I, 80.) Ce que Dieu fait dans cet enfant est inouï. Celui qui dès le sein de sa mère avait commencé à éclairer saint Jean-Baptiste, et à le remplir de son Saint-Esprit, se saisit de lui dès son enfance; et il paraît que dès lors il se retira dans le désert sans qu'on puisse dire à quel âge. Que ne faut-il point penser d'un jeune enfant qu'on voit tout d'un coup après le grand éclat que fit sa naissance miraculeuse, disparaître de la maison de son père, pour être seul avec Dieu, et Dieu avec lui? Loin du commerce des hommes, il n'en avait aucun qu'avec le ciel; il se retire de si bonne heure d'une maison sainte, d'une maison sacerdotale, d'avec des parents d'une sainteté si éminente, élevés au rang des prophètes, dont il devait être la consolation; mais les saints n'en ont point d'autre que de tout sacrifier à Dieu.

Qui n'admirerait cette profonde retraite de saint Jean-Baptiste? Que ne lui disait pas ce Dieu qui était en lui, et pour qui dès son enfance il quittait tout? Que ne lui disait-il point dans ce silence, où il se mettait pour n'écouter que lui seul? *La langue*, dit saint Jacques (*Jac.* III, 6), *est la source de toute iniquité:* qui veut fuir le péché doit fuir la conversation. Ce fut l'esprit de saint Jean-Baptiste qui s'est perpétué dans les solitaires. Une voix fut portée à saint Arsène: *Fuis les hommes;* oui, si tu veux fuir le péché, et ne pécher point en la langue. Mais à qui cette parole a-t-elle été dite plutôt qu'à saint Jean-Baptiste poussé au dedans par le Saint-Esprit à se retirer dès son enfance dans le désert?

Tout le reste suivit. Cet homme, dès son enfance, d'une retraite et d'un silence si prodigieux, mène une vie si étonnante; n'ayant pour tout habit qu'*un rude cilice de poils de chameaux; une ceinture* aussi affreuse *sur ses reins; pour toute nourriture des sauterelles*, sans qu'on explique comment il les rendait propres à sustenter sa vie, *et du miel sauvage* (*Matth.* III, 4); et dans sa soif de l'eau pure. Le désert lui fournissait tout; et sans rien emprunter des villes ni des bourgades, il n'eut aucune société avec les hommes mauvais, dont il venait reprendre les vices et réprimer les scandales.

Cette vie rude et rigoureuse n'était pas inconnue dans l'ancienne loi. On y voit dans ses prophètes les nazaréens qui ne buvaient point de vin. (*Num.* VI, 1 seq.; *Jud.* XIII, 5, 7; *Thren.* IV, 7; *Amos* II, 11; *I Mach.* III, 49.) On y voit dans Jérémie (*Jer.* XXXV, 5, 6, 7 seq.) les réchabites, qui, non contents de se priver de cette liqueur, ne labouraient, ni ne semaient, ni ne cultivaient la vigne, ni ne bâtissaient de maison, mais habitaient dans des tentes. Le Seigneur les loue par son prophète Jérémie, d'avoir été fidèles au commandement de leur père Jonadab, et leur promet en récompense, que leur institut ne cesserait jamais. Les esséens, du temps même du Sauveur, en tenaient beaucoup. La vie prophétique qui paraît dans Elie, dans Elisée, dans tous les prophètes, était pleine d'austérités semblables à celle de Jean-Baptiste, et se passait dans le désert, où ils vivaient pourtant en société avec leur famille. Mais que jamais on se fût séquestré du monde, et dévoué à une rigoureuse solitude, autant et d'aussi bonne heure que Jean-Baptiste, avec une nourriture si affreuse, exposé aux injures de l'air, et n'ayant de retraite que dans les rochers (car on ne nous parle point de tentes ni de pavillons), sans secours, sans serviteurs, et sans aucun entretien: c'est de quoi on n'avait encore aucun exemple.

C'est une autre sorte de prodige, que Jean-Baptiste qui avait senti sur la terre le Verbe incarné dès le sein de sa mère, et à qui son père avait prédit qu'il en serait le prophète, et lui devait préparer les voies, ne quitta point son désert pour l'aller voir parmi les hommes. Il le connaissait si peu, qu'il fallut que le Saint-Esprit lui donnât un signe pour le connaître, quand le temps fut arrivé de le manifester au monde. Pousser la retraite jusqu'à se priver de la vue et de la conversation de Jésus Christ, c'est une sorte d'abstinence plus divine et plus admirable, que toutes celles que nous avons vues dans saint Jean-Baptiste. Il savait que le Verbe opère invisiblement, et de loin comme de près; il s'occupait de ses grandeurs qu'il devait prêcher: il l'adorait dans le silence, avant que de l'annoncer par sa parole; il l'écoutait au dedans; il s'enrichissait de son abondance, de sa plénitude, avant que d'apprendre aux hommes à s'en approcher. Que ne pensait-il point en attendant ce *Dieu*, que *personne n'avait vu; mais* que *son Fils unique qui était dans son sein* venait *annoncer?* (*Joan.* I, 18.) C'est ce que saint Jean devait prêcher; c'est ce qu'il contemple en secret; et ne demande à voir ce Fils unique, que dans le temps que Dieu le ferait paraître pour le montrer, et lui préparer les voies. Ainsi attaché aux ordres de Dieu, sans s'ingérer de quoi que ce soit, sans aucun empressement de paraître, il passa sa vie dans le désert jusqu'à ce que l'heure destinée de Dieu pour sa manifestation en Israël fût arrivée.

Mourez, orgueil humain; mourez, curiosité, empressement, désir de paraître: si vous voulez préparer la voie à Jésus, et l'introduire dans vos cœurs, mourez tous à la gloire humaine. Mourez-y principalement, solitaires sacrés, imitateurs de saint Jean-Baptiste et des prophètes; puissiez-vous aimer la vie séparée; quitter les villes; aimer le désert; vous en faire un dans les villes mêmes, et recevoir la bénédiction des enfants de Jonadab fidèles aux institutions de leur père! Mais nous, fidèles, soyons-le donc à plus forte raison aux commandements sortis de la bouche de Dieu. Si les réchabites, si les moines, ont avec raison tant de scrupule, tant de honte de

manquer à leurs règles, combien devons-nous trembler à manquer à la loi de Dieu, dit le Seigneur par la bouche de son prophète Jérémie! (*Jer.* XXXV, 13, 14 seq.)

SEIZIÈME SEMAINE.

LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE ÉLÉVATION

Songe de saint Joseph.

A quelle épreuve Dieu ne met-il pas les âmes saintes! Joseph se voit obligé à abandonner, comme une épouse infidèle, celle qu'il avait prise comme la plus pure de toutes les vierges (*Matth.* I, 18); et il était prêt à exécuter une chose si funeste à la pureté de la mère, et à la vie de l'enfant. Car ne pouvant être longtemps sans découvrir la grossesse de la sainte Vierge, que pouvait-il faire l'ayant aperçue, sinon de la croire une grossesse naturelle? Car de soupçonner seulement ce qui était arrivé par l'opération du Saint-Esprit, c'était un miracle dont Dieu n'avait point encore donné d'exemple, et qui ne pouvait tomber dans l'esprit humain.

Il était juste (*Ibid.*, 19), et sa justice ne lui permettait pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvait croire innocente. Tout ce qu'on pouvait espérer de plus doux de la bonne opinion qu'il avait conçue avec raison de sa chaste épouse, était, comme il le méditait, *sans la diffamer, de la renvoyer secrètement*. C'était, dis-je, ce qu'on pouvait espérer de plus doux; car pour peu qu'il se fût livré à la jalousie, qui est *dure comme l'enfer* (*Cant.* VIII, 6), à quel excès ne se fût-il pas laissé emporter! Sa justice même l'aurait flatté dans sa passion; et sous une loi toute de rigueur, il n'y a rien qu'il n'eût pu entreprendre pour se venger. Mais Jésus commençait à répandre dans le monde l'esprit de douceur, et il en fit part à celui qu'il avait choisi pour lui servir de père.

Joseph, le plus modéré comme le plus juste de tous les hommes, ne songea seulement pas à prendre ce parti extrême, et voulait seulement quitter en secret celle qu'il ne pouvait garder sans crime. Cependant, quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avait de sa chasteté et de sa vertu! de perdre celle qu'il aimait, et de la laisser sans secours en proie à la calomnie et à la vengeance publique! Dieu lui aurait pu éviter toutes ces peines, en lui révélant plus tôt le mystère de la grossesse de sa chaste épouse; mais sa vertu n'aurait pas été mise à l'épreuve qui lui était préparée; nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomptable de toutes les passions; et la plus juste jalousie qui fût jamais n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu.

Nous voyons par le même moyen la foi de Marie. Elle voyait la peine qu'aurait son époux, et tous les inconvénients de sa sainte grossesse; mais, sans en paraître inquiétée, sans songer à prévenir ce cher époux, ni à lui découvrir le secret du ciel, au hasard de se voir non-seulement soupçonnée et abandonnée, mais encore perdue et condamnée, elle abandonne tout à Dieu, et demeure dans sa paix.

Dans cet état, *l'ange du Seigneur fut envoyé à Joseph, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit.* (*Matth.* I, 20.) Quel calme à ces paroles! quel ravissement! quelle humilité dans Joseph! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connaissance.

Elle enfantera un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. (*Ibid.*, 21.) Pourquoi, *vous?* Vous n'en êtes pas le père; il n'a pas de père que Dieu; mais Dieu vous a transmis ses droits; vous tiendrez lieu de père à Jésus-Christ : vous serez son père en effet d'une certaine manière, puisque formé par le Saint-Esprit dans celle qui était à vous, il est aussi à vous par ce titre. Prenez donc avec l'autorité et les droits de père un cœur paternel pour Jésus. Dieu, *qui fait en particulier tous les cœurs des hommes* (*Psal.* XXXII, 15), fait aujourd'hui en vous un cœur de père : heureux, puisqu'en même temps il donne pour vous à Jésus un cœur de fils! Vous êtes le vrai époux de sa sainte Mère; vous partagez avec elle ce Fils bien-aimé, et les grâces qui sont attachées à son amour. Allez donc : à la bonne heure nommez cet enfant; donnez-lui le nom de Jésus pour vous et pour nous, afin qu'il soit notre Sauveur comme le vôtre.

IIe ÉLÉVATION.

Sur la prédiction de la virginité de la sainte Mère de Dieu.

Tout ceci a été fait pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par Isaïe : Voici qu'une vierge concevra dans son sein, et enfantera un fils; et vous *nommerez son nom Emmanuel :* c'est-à-dire, *Dieu avec nous.* (*Matth.* I, 22, 23, 24; *Isa.* VII, 14.)

C'est la gloire de l'Eglise chrétienne. Quelle autre société a seulement osé se vanter d'avoir pour instituteur le fils d'une vierge? Un si beau titre n'était jamais tombé dans l'esprit humain; et cette gloire était réservée au christianisme. Aussi est-ce la seule religion où la perpétuelle virginité a été en honneur; où elle a été consacrée à Dieu; où l'on a souffert toutes sortes de

persécutions et la mort même, plutôt que de consentir à un mariage humain. Jésus-Christ s'est déclaré l'époux des vierges; c'est lui qui a fait connaître au monde ces *eunuques spirituels*, autrefois prédits par les prophètes (*Isa.* LVI, 3, 4, 5; *Matth.* XIX, 12), mais qui n'ont paru que dans la religion chrétienne. Il a inspiré à son Apôtre, que la sainte virginité est la seule qui peut consacrer parfaitement à Dieu un cœur incapable de se partager. (*I Cor.* VII, 32, 33, 34, 35.) Fils d'une Vierge, vierge lui-même; qui a pris pour son précurseur Jean-Baptiste, vierge, et pour son disciple bien-aimé, saint Jean, vierge aussi selon toute la tradition chrétienne; dont les apôtres qui ont tout quitté, ont quitté principalement leurs femmes (ceux qui en avaient) pour le suivre; toujours par conséquent dans la compagnie et, pour ainsi dire, entre les mains de la continence : où il ne faut pas s'étonner si, comme la foi, la sainte virginité a eu ses martyrs. Aussi les persécuteurs mêmes ont reconnu la pudeur des vierges chrétiennes. « On les voyait, dit saint Ambroise (2631), affronter les supplices, et craindre les regards : *Impavidas ad cruciatus, erubescentes ad aspectus;* » au milieu des tourments et livrées aux bêtes farouches, et à des taureaux furieux qui les jetaient en l'air, soigneuses de la pudeur, méprisant les tourments et la vie, et n'ayant, pour ainsi parler, que le front tendre dans un corps de fer; dignes témoins, dignes martyrs de celui qui est tout ensemble Fils de Dieu, et fils d'une vierge.

Fils de Dieu, et fils d'une vierge. Ces deux choses devaient aller ensemble, afin qu'on pût dire en tout sens : *Qui comprendra sa génération?* (*Isa.* LIII, 8) toujours virginale, et dans le sein de son Père, et dans celui de sa mère. O Jésus! nous la croyons, si nous ne pouvons pas la comprendre. Elle nous apprend qu'il n'y a rien de plus incompatible que l'impureté et la religion chrétienne. Elevé parmi des mystères si chastes, qui peut souffrir de la corruption dans sa chair? Le seul nom de Jésus n'inspire-t-il pas la pureté? Qui peut seulement le prononcer avec des lèvres souillées? Mais qui peut approcher de son saint corps, l'unique fruit d'une mère vierge; si pur, qu'il n'a pu souffrir, ni en lui-même, ni en sa Mère même la sainteté nuptiale : qui peut, dis-je, approcher de ce sacré corps avec des sentiments impurs? ou ne pas consacrer son corps, chacun selon son état, à la pureté, après l'avoir reçu? Ministres sacrés de ses autels, soyez donc purs comme le soleil : Chrétiens en général, détestez toute impureté : vierges consacrées à Jésus-Christ, ses chères épouses, soyez jalouses pour lui, et ne laissez en vous aucun reste d'un vice qui a tant de secrètes branches. Mais si vous voulez être vierges de corps et d'esprit, humiliez-vous : n'aimez ni les regards ni les louanges des hommes : cachez-vous à vous-mêmes, comme une vierge pudique, qui, loin de se faire voir, n'ose pas seulement se regarder quoique seule : un regard sur vous-même, une complaisance, non-seulement pour cette fragile beauté qui pare la superficie du corps, mais encore pour la beauté intérieure, est une espèce d'abandonnement. Femmes chrétiennes, vierges chrétiennes, et vous dont le célibat doit être l'honneur de l'Eglise, soyez soigneux d'une réputation qui fait l'édification publique. Considérez Jésus-Christ, notre pontife, parmi tous les opprobres qu'il a soufferts, jusqu'à être accusé comme *un homme qui aimait le vin et la bonne chère* (*Matth.* XI, 19), il n'a pas voulu que sa pudeur ait jamais eu la moindre atteinte. On *s'étonnait de le voir parler en particulier à une femme* (*Joan.* IV, 27), qu'il convertissait, et avec elle sa patrie : et il agissait en tout d'une manière si épurée et si sérieuse, que, malgré la malignité de ses ennemis, son intégrité, de ce côté-là est demeurée sans soupçon. Pourquoi l'a-t-il voulu de cette sorte, si ce n'est pour nous; afin de nous faire voir combien nous devons être soigneux, autant qu'il nous est possible, de n'être pas seulement soupçonnés dans une matière si délicate, où le genre humain est si emporté, si malin, et si curieux?

IIIe ÉLÉVATION.

Encore sur la perpétuelle virginité de Marie.

Pourquoi, saint évangéliste, avez-vous dit ces paroles : *Et non cognoscebat eam donec peperit : « Et il ne l'avait pas connue, quand elle enfanta son fils premier-né?* (*Matth.* I, 25.) Que ne disiez-vous plus tôt qu'il ne l'a connut jamais, et qu'elle fut vierge perpétuelle? Les évangélistes disent ce que Dieu leur met à la bouche. Saint Matthieu avait ordre d'expliquer précisément ce qui regardait l'enfantement virginal, et l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe, qui portait qu'*une vierge concevrait et enfanterait un fils.* (*Isa.* VII, 14.)

Au reste, on ne peut penser sans horreur, que ce sein virginal où le Saint-Esprit avait opéré, dont Jésus-Christ avait fait son temple, ait jamais pu être souillé : ni que Joseph, ni que Marie même, aient pu cesser de le respecter. Avant sa conception et son enfantement, elle avait dit en général : *Je ne connais point d'homme* (*Luc.* I, 34) : saint Joseph était entré dans ce dessein; et y avoir manqué après un enfantement si miraculeux, c'eût été un sacrilége indigne d'eux, et une profanation indigne de Jésus-Christ même. Les frères de Jésus mentionnés dans l'Evangile, et saint Jacques qu'on appela frère du Seigneur, constamment ne l'étaient que par la parenté, comme on parlait en ce temps : et la sainte tradition ne l'a jamais entendu d'une autre sorte. Qui a jamais seulement pensé parmi les Chrétiens, que Jésus ne fût pas le fils unique de Marie, comme de Dieu? Si (ce qui est abo-

(2631) AMB., *De virg.*

minable à penser) il n'eût pas été son fils unique, lui aurait-il, en la quittant, donné un fils d'adoption? Et quand il dit à saint Jean : *Voilà votre mère;* et à elle : *Voilà votre fils* (*Joan.* XIX, 26, 27), ne montre-t-il pas qu'il suppléait, par une espèce d'adoption, ce qui allait manquer à la nature? Loin de la pensée des Chrétiens le blasphème de Jovinien, qui a été l'exécration de toute l'Eglise! Dieu a marqué aux évangélistes ce qu'ils devaient précisément écrire et ce qu'il voulait qu'on réservât à la tradition de son Eglise, pour l'expliquer davantage. Apprenons de là qu'il faut penser de Marie tout ce qu'il y a de plus digne et d'elle et de Jésus-Christ, quand même l'Ecriture ne l'aurait pas toujours voulu exprimer avec la dernière précision et netteté, et qu'il aurait plu à Dieu le laisser expliquer à fond à la tradition de son Eglise, qui a fait un article de foi de la perpétuelle virginité de Marie.

Quand est-ce qu'il a plu à Dieu de manifester au monde la merveille de l'enfantement virginal? Constamment ce n'a pas été durant la vie du Sauveur, puisqu'il lui a plu de naître et de vivre sous le voile du mariage : en quoi il a confirmé que le mariage était saint, puisqu'il a voulu paraître au monde sous sa couverture. On a donc prêché la gloire de l'enfantement virginal, quand on a prêché toute la gloire du Fils de Dieu : et en attendant, Dieu préparait à la pureté de Marie, en la personne de saint Joseph son cher époux, le témoin le moins suspect et le plus certain qu'on pût jamais penser.

IVe ÉLÉVATION.

Sur ces paroles d'Isaïe rapportées par l'évangéliste : « Son nom sera appelé Emmanuel. »

Son nom sera Emmanuel : Dieu avec nous. (*Isa.* VII, 14; *Matth.* I, 23.) Ce sont de ces noms mystiques que les prophètes donnent en esprit, pour exprimer certains effets de la puissance divine, sans qu'il soit besoin pour cela qu'on les porte dans l'usage. Si nous comprenons la force de ce nom, *Emmanuel,* nous y trouverons celui de Sauveur. Car qu'est-ce qu'être Sauveur, si ce n'est d'ôter les péchés comme l'ange l'a interprété? Mais les péchés étant ôtés, et n'y ayant plus de séparation entre Dieu et nous, que reste-t-il autre chose, sinon d'être unis à Dieu, et que Dieu soit avec nous parfaitement? Nous sommes donc parfaitement et éternellement sauvés, et nous reconnaissons en Jésus qui nous sauve, un vrai *Emmanuel.* Il est Sauveur parce qu'en lui Dieu est avec nous : c'est un Dieu qui s'unit notre nature : étant donc réconciliés avec Dieu, nous sommes élevés par la grâce jusqu'à n'être plus qu'un même esprit avec lui.

C'est ce qu'opère celui qui est à la fois ce que Dieu est et ce que nous sommes; Dieu et homme tout ensemble. *Dieu était en Jésus-Christ se réconciliant le monde, ne leur imputant plus leurs péchés* (*II Cor.* V, 19), et les effaçant dans ses saints. Ainsi Dieu est avec eux parce qu'ils n'ont plus leurs péchés.

Mais ce n'était rien, si en même temps Dieu n'eût été avec eux pour les empêcher d'en commettre de nouveaux. Dieu est avec vous dans le style de l'Ecriture, c'est-à-dire que Dieu vous protége; Dieu vous aide, et encore avec un secours si puissant que vos ennemis ne prévaudront pas contre vous. *Ils combattront*, disait le prophète (*Jer.* I, 19), *et ils ne prévaudront pas, parce que je suis avec vous.* Soyez donc avec nous, ô Emmanuel! afin que, si après le pardon de nos péchés nous avons encore à combattre ses pernicieuses douceurs, ses attraits, ses tentations, nous en demeurions victorieux.

Est-ce là toute la grâce de notre Emmanuel? Non, sans doute : en voici une bien plus haute, qui aussi est la dernière de toutes : c'est qu'il sera avec nous dans l'éternité, *où Dieu sera tout en tous* (*I Cor.* XV, 28) : avec nous, pour nous purifier de nos péchés : avec nous, pour n'en plus commettre : avec nous, pour nous conduire à la vie, où nous ne pourrons plus en commettre aucun. Voilà, dit saint Augustin (2632), trois degrés par où nous passons, pour arriver au salut que nous promet le nom de Jésus, et à la grâce parfaite de la divine union par notre Emmanuel : heureux, quand non-seulement nous n'aurons plus de péchés sous le joug de qui nous succombions; mais quand encore nous n'en aurons plus contre qui il faille combattre, et qui mettent en péril notre délivrance!

O Jésus! ô Emmanuel! ô Sauveur! ô Dieu avec nous! ô vainqueur du péché! ô lien de la divine union! j'attends avec foi ce bienheureux jour, où vous recevrez pour moi le nom de Jésus, où vous serez mon Emmanuel, toujours avec moi, parmi tant de tentations et de périls. Prévenez-moi de votre grâce, unissez-moi à vous; et que tout ce qui est en moi soit soumis à vos volontés.

Ve ÉLÉVATION.

Joseph prend soin de Marie et de l'enfant.— Voyage de Bethléem.

Après le songe de Joseph et la parole de l'ange, ce saint homme fut changé : il devint père; il devint époux par le cœur. Les autres adoptent des enfants : Jésus a adopté un père. L'effet de son mariage fut le tendre soin qu'il eut de Marie, et du divin Enfant. Il commence ce bienheureux ministère par le voyage de Bethléem; et nous en verrons toute la suite.

Que faites-vous, princes du monde, en mettant tout l'univers en mouvement, afin qu'on vous dresse un rôle de tous les sujets de votre empire? Vous en voulez connaître la force, les tribus, les soldats futurs,

(2632) S. Aug., *passim.*

et vous commencez, pour ainsi dire, à les enrôler. C'est cela ou quelque chose de semblable, que vous pensez faire : mais Dieu a d'autres desseins que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines. Son Fils doit naître dans Bethléem, humble patrie de David : il l'a fait ainsi prédire par son prophète (*Mich.* v, 2), il y a plus de sept cents ans; et voilà que tout l'univers se remue pour accomplir cette prophétie.

Quand ils furent à Bethléem, au dehors, pour obéir au prince qui leur ordonnait de s'y faire inscrire dans le registre public, et en effet pour obéir à l'ordre de Dieu, dont le secret instinct les menait à l'accomplissement de ses desseins : *Le temps d'enfanter de Marie arriva* (*Luc.* v, 4, 2), et Jésus, fils de David, *naquit dans la ville où David avait pris naissance.* (*Joan.* vii, 42.) Son origine fut attestée par les registres publics : l'empire romain rendit témoignage à la royale descendance de Jésus-Christ, et César, qui n'y pensait pas, exécuta l'ordre de Dieu.

Allons aussi nous faire écrire à Bethléem; Bethléem, c'est-à-dire *maison du pain :* allons y goûter le pain céleste, le pain des anges devenu la nourriture de l'homme : regardons toutes les églises comme étant le vrai Bethléem, et la vraie moisson du pain de vie. C'est ce pain que Dieu donne aux pauvres dans la nativité de Jésus, s'ils aiment avec lui la pauvreté, s'ils connaissent les véritables richesses. *Edent pauperes, et saturabuntur : « Les pauvres mangeront et seront rassasiés* (*Psal.* xxi, 27); » s'ils imitent la pauvreté de leur Seigneur, et le viennent adorer dans la crèche.

VIe ÉLÉVATION.

L'étable et la crèche de Jésus-Christ.

Dieu préparait au monde un grand et nouveau spectacle, quand il fit naître un roi pauvre : et il fallut lui préparer un palais et un berceau convenable. *Il est venu dans son bien : et les siens ne l'ont pas reçu.* (*Joan.* i, 11.) *Il ne s'est point trouvé de place* pour lui (*Luc.* ii, 7), quand il est venu, la foule et les riches de la terre avaient rempli les hôtelleries; il n'y a plus pour Jésus qu'une étable abandonnée et déserte, et une crèche pour le coucher. Digne retraite pour celui qui dans le progrès de son âge devait dire : *Les renards ont leurs trous, et les oiseaux du ciel,* qui sont les familles les plus vagabondes du monde, *ont leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* (*Luc.* ix, 58.) Il ne le dit pas par plainte; il était accoutumé à ce délaissement : et à la lettre, dès sa naissance, il n'eut pas où reposer sa tête.

C'est lui-même qui le voulut de cette sorte. Laissons les lieux habités par les hommes : laissons les hôtelleries où règnent le tumulte et l'intérêt : cherchez pour moi parmi les animaux une retraite plus simple et plus innocente. On a enfin trouvé un lieu digne du *délaissé*. Sortez, divin enfant; tout est prêt pour signaler votre pauvreté. Il sort comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil; sa mère est tout étonnée de le voir paraître tout à coup : cet enfantement est exempt de cris, comme de douleur et de violence : miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement : et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né, que d'être conçu d'une vierge.

Entrez en possession du trône de votre pauvreté. Les anges vous y viennent adorer. Quand Dieu vous introduisit dans le monde, ce commandement parti du haut trône de sa majesté : *Que tous les anges de Dieu l'adorent.* (*Hebr.* i, 6 ; *Psal.* xcvi, 7.) Qui peut douter que sa mère, que son père d'adoption ne l'aient adoré en même temps! C'est en figure de Jésus, que l'ancien Joseph fut *adoré de son père et de sa mère* (*Gen.* xxxvii, 9, 10, 11); mais l'adoration que reçoit Jésus est bien d'un autre ordre, puisqu'il est *béni et adoré comme Dieu au-dessus de tout, aux siècles des siècles.* (*Rom.* ix, 5.)

Ne pensez pas approcher de ce trône de pauvreté avec l'amour des richesses et des grandeurs. Détrompez-vous, désabusez-vous, dépouillez-vous, du moins en esprit, vous qui venez à la crèche du Sauveur. Que n'avons-nous le courage de tout quitter en effet, pour suivre pauvres le Roi des pauvres! Quittons du moins tout en esprit, et au lieu de nous glorifier du riche appareil qui nous environne, rougissons d'être parés où Jésus-Christ est nu et délaissé.

Toutefois il n'est pas nu : *sa mère l'enveloppe de langes* (*Luc.* ii, 7), avec ses chastes mains. Il faut couvrir le nouvel Adam, qui porte le caractère du péché, que l'air dévorerait et que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Couvrez donc, Marie, ce tendre corps; portez-le à cette mamelle virginale. Concevez-vous votre enfantement? N'avez-vous point quelque pudeur de vous voir mère? Osez-vous découvrir ce sein maternel? Et quel enfant ose en approcher ses divines mains? Adorez-le en l'allaitant, pendant que les anges lui vont amener d'autres adorateurs.

VIIe ÉLÉVATION.

L'ange annonce Jésus aux bergers.

Les bergers, les imitateurs des saints patriarches, et la troupe la plus innocente et la plus simple qui fût dans le monde, *veillaient la nuit* parmi les champs *à la garde de leurs troupeaux.* (*Luc.* ii, 8, 9.) Anges saints, accoutumés à converser avec ces anciens bergers, avec Abraham, avec Isaac, avec Jacob, annoncez à ceux de la contrée que le grand pasteur est venu ; que la terre va voir encore un roi berger, qui est le fils de David. *L'ange du Seigneur.* Ne lui demandons pas son nom, comme Manué : il nous répondrait peut-être : *Pourquoi demandez-vous mon nom qui est admirable?* (*Judic.* xiii, 17, 18.) Si ce n'est qu'il faille entendre que c'est le même ange qui vient d'apparaître à Zacharie et à la sainte Vierge. Quoi qu'il en soit, sans rien présumer où l'Evan-

gile ne dit mot, *l'ange du Seigneur se présenta tout à coup à eux : une lumière céleste les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte.* (*Luc.* II, 9, seq.) Tout ce qui est divin étonne d'abord la nature humaine pécheresse et bannie du ciel. Mais l'ange les rassura, en leur disant : *Ne craignez pas : je vous annonce une grande joie. C'est que dans la ville de David :* retenez ce lieu qui de si longtemps vous est marqué par la prophétie : *aujourd'hui vous est né le Sauveur du monde, le Christ, le Seigneur. Et voici le signe que je vous donne pour le reconnaître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche.* A cette marque singulière d'un enfant couché dans une crèche, vous reconnaîtrez celui qui est le Christ, le Seigneur : *Petit enfant qui est né pour nous, Fils qui nous est donné,* qui en même temps *est appelé l'admirable, Dieu, fort, le vrai fort d'Israël,* comme l'Ecriture l'explique ailleurs : *le père de l'éternité, le prince de paix.* (*Isa.* IX, 6.) Aussi, *au même instant se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, qui louait Dieu, et disait : Gloire à Dieu, et paix sur la terre.* (*Luc.* II, 13, 14.)

Remarquons ici un nouveau *Seigneur* à qui nous appartenons : un Seigneur qui reçoit de nouveau ce nom suprême et divin avec celui de Christ. C'est le Dieu qui est oint de Dieu, à qui David a chanté : *Votre Dieu, ô Dieu ! vous a oint; vous êtes Dieu éternellement.* (*Psal.* XLIV, 8.) Mais vous êtes de nouveau le Christ, Dieu et homme à la fois, et le nom du Seigneur vous est affecté, pour exprimer que vous êtes Dieu à même titre que votre Père : dorénavant, à l'exemple de l'ange, on vous appellera le Seigneur en toute souveraineté et hauteur. Commandez donc à votre peuple nouveau, vous ne parlez point encore, mais vous commandez par votre exemple : et quoi ? l'estime du moins et l'amour de la pauvreté ; le mépris des pompes du monde; la simplicité : l'oserai-je dire, une sainte rusticité dans ces nouveaux adorateurs que l'ange vous amène, et qui font toute votre cour, agréable à Joseph, à Marie et de même parure qu'eux, puisqu'ils sont également revêtus de la livrée de la pauvreté.

VIIIe ÉLÉVATION.

Les marques pour connaître Jésus.

Repassons sur ces paroles de l'ange : *Vous trouverez un enfant dans des langes, sur une crèche* (*Luc.* II, 12) : vous connaîtrez à ce signe que c'est le Seigneur. Allez dans la cour des rois, vous reconnaîtrez le prince nouveau-né par ses couvertures rehaussées d'or, et par un superbe berceau dont on voudrait bien faire un trône. Mais pour connaître le Christ qui vous est né, ce Seigneur si haut, que David son père, tout roi qu'il est, appelle son *Seigneur* (*Psal.* CIX, 1) : on ne vous donne pour signal que la crèche où il est couché, et les pauvres langes où est enveloppée sa faible enfance, c'est-à-dire qu'on ne vous donne qu'une nature semblable à la vôtre ; des infirmités comme les vôtres ; une pauvreté au-dessous de la vôtre. Qui de vous est né dans une étable ? Qui de vous, pour pauvre qu'il soit, donne à ses enfants une crèche pour berceau, Jésus est le seul qu'on voit délaissé jusqu'à cette extrémité : et c'est à cette marque qu'il veut être reconnu.

S'il voulait se servir de sa puissance, quel or couronnerait sa tête ! quelle pourpre éclaterait sur ses épaules ! quelles pierreries enrichiraient ses habits ! *Mais,* poursuit Tertullien (2633), *il a jugé tout ce faux éclat, toute cette gloire empruntée, indigne de lui et des siens; ainsi en la refusant, il l'a méprisée; en la méprisant, il l'a proscrite ; en la proscrivant, il l'a rangée avec les pompes du démon et du siècle.*

C'est ainsi que parlaient nos pères, les premiers Chrétiens : mais nous malheureux, nous ne respirons que l'ambition et la mollesse.

IXe ÉLÉVATION.

Le cantique des anges.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. (*Luc.* II, 14.) La paix se publie par toute la terre : la paix de l'homme avec Dieu par la rémission de ses péchés ; la paix des hommes entre eux ; la paix de l'homme avec lui-même par le concours de tous ses désirs à vouloir ce que Dieu veut. Voilà la paix que les anges chantent et qu'ils annoncent à tout l'univers.

Cette paix est le sujet de la gloire de Dieu. Ne nous réjouissons pas de cette paix, à cause qu'elle se fait sentir à nous dans nos cœurs ; mais à cause qu'elle glorifie Dieu dans le haut trône de sa gloire : élevons-nous aux lieux hauts, à la plus grande hauteur du trône de Dieu, pour le glorifier en lui-même, et n'aimer ce qu'il fait en nous que par rapport à lui.

Chantons dans cet esprit avec toute l'Eglise : *Gloria in excelsis Deo.* Toutes les fois qu'on entonne ce cantique angélique, entrons dans la musique des anges par le concert et l'accord de tous nos désirs. Souvenons-nous de la naissance de Notre-Seigneur qui a fait naître ce chant. Disons de cœur toutes les paroles que l'Eglise ajoute pour interpréter le cantique des anges ; nous vous louons : nous vous adorons : *Laudamus te : adoramus te ;* et surtout : *gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam :* nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire : nous aimons vos bienfaits, à cause qu'ils vous glorifient ; et les biens que vous nous faites, à cause que votre bonté en est honorée.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Le mot de l'original qu'on expli-

(2633) TERTULL., *De patientia*, c. 7.

que par la bonne volonté, signifie la bonne volonté de Dieu pour nous, et nous marque que la paix est donnée aux hommes chéris de Dieu.

L'original porte mot à mot : *Gloire à Dieu dans les lieux hauts : paix sur la terre : bonne volonté du côté de Dieu dans les hommes.* C'est ainsi qu'ont lu de tout temps les Eglises d'Orient. Celles d'Occident reviennent en chantant la paix aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire premièrement à ceux à qui Dieu veut du bien ; et en second lieu à ceux qui ont eux-mêmes une bonne volonté, puisque le premier effet de la bonne volonté que Dieu a pour nous est de nous inspirer une bonne volonté envers lui.

La bonne volonté est celle qui est conforme à la volonté de Dieu : comme elle est bonne par essence et par elle-même, celle qui lui est conforme, est bonne par ce rapport. Réglons donc notre volonté par celle de Dieu, et nous serons des hommes de bonne volonté, pourvu que ce ne soit pas par insensibilité, par indolence, par négligence, et pour éviter le travail ; mais par la foi, que *nous rejetions tout sur Dieu.* (*I Petr.* v, 7.) Les âmes molles et paresseuses ont plutôt fait en disant tout à coup : Que Dieu fasse ce qu'il voudra ; et ne se soucient que de fuir la peine et l'inquiétude. Mais pour être véritablement conforme à la volonté de Dieu, il faut savoir lui faire un sacrifice de ce qu'on a de plus cher ; et avec un cœur déchiré, lui dire : Tout est à vous, faites ce qu'il vous plaira : ainsi que le saint homme Job, qui ayant perdu en un jour tous ses biens et tous ses enfants, comme on venait coup sur coup lui en rapporter la nouvelle, se jetant à terre, adora Dieu, et dit : *Le Seigneur m'avait donné tout ce que j'avais ; le Seigneur me l'a ôté : il en est arrivé ainsi qu'il a plu au Seigneur : le nom du Seigneur soit béni.* (*Job* I, 21, 22.) Celui qui adore en cette sorte est le vrai homme de bonne volonté ; et élevé au-dessus des sens et de sa volonté propre, il glorifie Dieu dans les lieux hauts. C'est ainsi qu'il a la paix : il tâche de calmer le trouble de son cœur, non point à cause que ce trouble le peine, mais parce qu'il empêche la perfection du sacrifice qu'il veut faire à Dieu ; autrement il ne chercherait qu'un faux repos : et voilà ce que c'est que la bonne volonté.

La bonne volonté, c'est le sincère amour de Dieu ; et comme parle saint Paul : *C'est la charité d'un cœur pur, d'une conscience droite et d'une foi qui ne soit pas feinte.* (*I Tim.* I, 5.) La foi est feinte en ceux où elle n'est pas soutenue par les bonnes œuvres ; et les bonnes œuvres sont celles où l'on cherche à contenter Dieu, et non pas son humeur, son inclination, son propre désir. Alors, quand on cherche Dieu avec une intention pure, les œuvres sont pleines : sinon l'on reçoit de Jésus-Christ ce reproche : *Je ne trouve pas vos œuvres pleines devant mon Dieu.* (*Apoc.* III, 2.)

Xe ÉLÉVATION.

Commencement de l'Evangile

Le commencement de l'Evangile est dans ces paroles de l'ange aux bergers : *Je vous annonce*, de mot à mot, *je vous évangélise, je vous apporte la bonne nouvelle qui sera le sujet d'une grande joie* ; et c'est celle *de la naissance du Sauveur du monde.* (*Luc.* II, 10.) Quelle plus heureuse nouvelle que celle d'avoir un Sauveur ? Lui-même dans la première prédication qu'il fit dans la synagogue au sortir du désert, nous explique ce sujet de joie par les paroles d'Isaïe, qu'il trouva à l'ouverture du livre : *L'esprit du Seigneur est sur moi : c'est pourquoi il m'a consacré par son onction : il m'a envoyé annoncer l'Evangile aux pauvres, et leur porter la bonne nouvelle de leur délivrance ; pour guérir ceux qui ont le cœur affligé ; pour annoncer aux captifs qu'ils vont être mis en liberté, et aux aveugles qu'ils vont recevoir la vue ; renvoyer en paix ceux qui sont accablés de maux ; publier l'année de miséricorde et le pardon du Seigneur, et le jour où il rendra* aux gens de bien *leur récompense* (*Luc.* IV, 18, 19 ; *Isa.* LXI, 1, 2, 3), comme le châtiment aux autres.

Quelle joie pareille pouvait-on donner aux hommes de bonne volonté, et quel plus grand sujet de joie ? Mais n'est-ce pas en même temps le plus grand sujet de glorifier Dieu ? Et que peuvent désirer les gens de bien, que de voir Dieu exalté par tant de merveilles ? Voilà donc ce que c'est que l'Evangile : c'est en apprenant l'heureuse nouvelle de la délivrance de l'homme, se réjouir d'y voir la plus grande gloire de Dieu. Elevons-nous aux lieux hauts, à la plus sublime partie de nous-mêmes ; élevons-nous au-dessus de nous, et cherchons Dieu en lui-même, pour nous réjouir avec les anges de sa grande gloire.

XIe ÉLÉVATION.

Les bergers à la crèche de Jésus-Christ.

Après le cantique des anges, *les bergers se disaient les uns les autres : Allons à Bethléem. Et s'étant hâtés de partir, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche.* (*Luc.* II, 15, 16.) Le voilà donc, ce Sauveur qu'on nous a annoncé ! Hélas ! à quelle marque nous le fait-on connaître ? A la marque d'une pauvreté qui n'eut jamais sa semblable. Non, jamais nous ne nous plaindrons de notre misère : nous préférerons nos cabanes aux palais des rois : nous vivrons heureux sous notre chaume, et trop glorieux de porter le caractère du Roi des rois. Allons répandre partout cette bienheureuse nouvelle : allons partout consoler les pauvres en leur disant les merveilles que nous avons vues.

Comme Dieu prépare la voie à son Evangile ! chacun était étonné d'entendre ce beau témoignage de ces bouches aussi innocentes que rustiques. Si c'étaient des hommes célèbres, des pharisiens ou des docteurs de la loi, qui racontassent ces merveilles, le

monde croirait aisément qu'ils voudraient se faire un nom par leurs sublimes visions. Mais qui songe à contredire de simples bergers dans leur récit naïf et sincère? La plénitude de leur joie éclate naturellement, et leur discours est sans artifice. Il fallait de tels témoins à celui qui devait choisir des pêcheurs pour être ses premiers disciples et les docteurs futurs de son Eglise. Tout est, pour ainsi parler, de même parure dans les mystères de Jésus-Christ. Tâchons de sauver les pauvres, et de leur faire goûter la grâce de leur état. Humilions les riches du siècle, et confondons leur orgueil. Si quelque chose nous manque; et à qui ne manque-t-il pas quelque chose? aimons, adorons, baisons ce caractère de Jésus-Christ. Ne souhaitons point d'être riches : car que gagnons-nous? puisque après tout, quand nous aurons entassé dignités sur dignités, terres sur terres, trésors sur trésors, il faut nous en détacher, il en faut perdre le goût, il faut être prêt à tout perdre, si nous voulons être chrétiens.

XIIe ÉLÉVATION.

Le silence et l'admiration de Marie et de Joseph.

Nous avons vu les bergers s'en retourner glorifiant Dieu, et le faisant glorifier à tous ceux qui les écoutaient. Mais voici quelque chose encore de plus merveilleux et de plus édifiant : *Marie conservait toutes ces choses, les repassant dans son cœur.* Et dans la suite : *Le père et la mère de Jésus-Christ étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui.* (*Luc.* II, 19, 33). Je ne sais s'il ne vaudrait pas peut-être mieux s'unir au silence de Marie, que d'en expliquer le mérite par nos paroles. Car qu'y a-t-il de plus admirable, après ce qui lui a été annoncé par l'ange, mais après ce qui s'est passé en elle-même, que d'écouter parler tout le monde, et demeurer cependant la bouche fermée? Elle a porté dans son sein le Fils du Très-Haut : elle l'en a vu sortir comme un rayon de soleil d'une nuée, pour ainsi parler, pure et lumineuse. Que n'a-t-elle pas senti par sa présence? et si, pour en avoir approché, Jean dans le sein de sa mère a ressenti un tressaillement si miraculeux, quelle paix, quelle joie divine n'aura pas sentie la sainte Vierge à la conception du Verbe que le Saint-Esprit formait en elle? Que ne pourrait-elle donc pas dire elle-même de son cher Fils! Cependant elle le laisse louer par tout le monde; elle entend les bergers; elle ne dit mot aux mages qui viennent adorer son Fils; elle écoute Siméon et Anne la prophétesse; elle ne s'épanche qu'avec sainte Elisabeth, dont la visite avait fait une prophétesse; et sans ouvrir seulement la bouche avec tous les autres, elle fait l'étonnée et l'ignorante : *Erant mirantes.* Joseph entre en part de son silence comme de son secret, lui à qui l'ange avait dit de si grandes choses, et qui avait vu le miracle de l'enfantement virginal. Ni l'un ni l'autre ne parlent de ce qu'ils voient tous les jours dans leur maison, et ne tirent aucun avantage de tant de merveilles. Aussi humble que sage, Marie se laisse considérer comme une mère vulgaire, et son Fils comme le fruit d'un mariage ordinaire.

Les grandes choses que Dieu fait au dedans de ses créatures, opèrent naturellement le silence, le saisissement et je ne sais quoi de divin, qui supprime toute expression. Car que dirait-on, et que pourrait dire Marie, qui pût égaler ce qu'elle sentait? Ainsi on tient sous le sceau le secret de Dieu, si ce n'est que lui-même anime la langue, et la pousse à parler. Les avantages humains ne sont rien, s'ils ne sont connus, et que le monde ne les prise. Ce que Dieu fait, a par soi-même son prix inestimable que l'on ne veut goûter qu'entre Dieu et soi. Hommes, que vous êtes vains, et que vaine est l'ostentation qui vous presse à faire valoir aux yeux des hommes aussi vains que vous, tous vos faibles avantages! *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous un cœur pesant* et charnel? *jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, et vous plairez-vous dans le mensonge?* (*Psal.* IV, 3.) Tous les biens dont on fait parade sont faux en eux-mêmes, l'opinion seule y met le prix; et il n'y a de bien véritable que ce qu'on goûte seul à seul dans le silence avec Dieu. *Mettez-vous dans un saint loisir pour connaître que je suis Dieu. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.* (*Psal.* XLV, 11; et XXXIII, 9.) Aimez la retraite et le silence : retirez-vous des conversations tumultueuses du monde : taisez-vous, ma bouche, n'étourdissez pas mon cœur qui écoute Dieu, et cessez d'interrompre ou de troubler une attention si douce. *Vacate et videte : Vivez*, dit le Psalmiste, *dans un saint loisir, et voyez.* Et encore : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.* Et laissez parler en vous ce goût céleste: *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXIII, 9.)

DIX-SEPTIÈME SEMAINE.

SUITE DES MYSTÈRES DE L'ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST.

—

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La circoncision. — Le nom de Jésus.

Le huitième jour étant arrivé, auquel l'enfant devait être circoncis, il fut nommé Jésus. (*Luc.* II, 21.) Jésus souffre d'être mis au rang des pécheurs : il va comme un vil es-

clave porter sur sa chair un caractère servile, et la marque du péché de notre origine. Le voilà donc en apparence fils d'Adam comme les autres; pécheur et banni par sa naissance, il fallait qu'il portât la marque du péché, comme il en devait porter la peine.

Cependant au lieu d'être impur comme nous par son origine, par son origine il était saint, conçu du Saint-Esprit qui sanctifie tout, et uni en personne au Fils de Dieu, qui est le Saint des saints par essence. L'esprit qui nous sanctifie dans notre régénération est celui dont Jésus-Christ est conçu, dont sa sainte chair a été formée, et qui est infus naturellement dans son âme sainte : de sorte qu'il n'a pas besoin d'être circoncis : et il ne se soumet à cette loi que pour accomplir toute justice, en donnant au monde l'exemple d'une parfaite obéissance.

Cependant en recevant la circoncision, *il se rend*, comme dit saint Paul (*Galat.* v, 1, 2, 3 seq.), *débiteur de toute la loi*, et s'y oblige; mais pour nous, afin de nous affranchir de ce pesant joug. Nous voilà donc libres par l'esclavage de Jésus : marchons en la liberté des enfants de Dieu; non plus dans l'esprit de crainte et de terreur, mais dans l'esprit d'amour et de confiance.

Le nom de Sauveur nous en est un gage. Jésus nous sauve du péché, ainsi qu'il a été dit; et en remettant ceux qu'on avait commis, et en nous aidant à n'en plus commettre, et en nous conduisant à la vie où l'on ne peut plus en commettre aucun.

C'est *par son sang qu'il doit être notre Sauveur.* (*Hebr.* ix, 12, 14 seq.) Il faut qu'il lui en coûte du sang pour en recevoir le nom : ce peu de sang qu'il répand, oblige à Dieu tout le reste; et c'est le commencement de la rédemption. Je vois, ô Jésus! toutes vos veines rompues, toutes vos chairs déchirées, votre tête et votre côté percés; votre sang voudrait couler tout entier à gros bouillons; vous le retenez, et le réservez pour la croix. Recevez donc le nom de Jésus : vous en êtes digne, et vous commencez à l'acheter par votre sang. Recevez ce nom, *auquel seul tout genou fléchit dans le ciel, dans la terre et dans les enfers.* (*Philip.* ii, 10.) *L'Agneau qui répand son sang est digne de recevoir toute adoration, tout culte, toute louange, toute action de grâce.* (*Apoc.* v, 12.) *Et j'ai entendu toute créature et dans le ciel et sur la terre, et sous la terre, qui criaient d'une grande voix : Salut à notre Dieu.* (*Apoc.* vii, 10.)

Le salut vient de lui, puisqu'il nous envoie le Sauveur; salut à l'Agneau qui est le Sauveur lui-même : salut à nous qui participons à son nom : s'il est le Sauveur, nous sommes les sauvés, et nous portons ce glorieux nom devant qui tout l'univers fléchit, et les démons tremblent. Ne craignons rien, tout est à nos pieds; songeons seulement à nous surmonter nous-mêmes : il faut tout vaincre, puisque déjà nous portons le nom du vainqueur. *Prenez courage*, dit-il (*Joan.* xvi, 33), *j'ai vaincu le monde; et je mettrai dans mon trône celui qui remportera la victoire.* (*Apoc.* iii, 21.)

IIe ÉLÉVATION.

L'étoile des mages.

Voici les premiers fruits du sang de Jésus parmi les gentils.

Nous avons vu son étoile. (*Matth.* ii, 1, 2.) Qu'avait cette étoile au-dessus des autres, qui annoncent dans le ciel la gloire de Dieu? qu'avait-elle plus que les autres, pour mériter d'être appelée l'étoile du Roi des rois, du Christ qui venait de naître, et d'y amener les mages? Balaam, prophète parmi les gentils, dans Moab, et en Arabie, avait vu Jésus-Christ comme une étoile; et il avait dit : *Il se lèvera une étoile de Jacob.* (*Num.* xxiv, 17.) Cette étoile, qui parait aux mages, était la figure de celle que Balaam avait vue : et qui sait si la prophétie de Balaam ne s'était pas répandue en Orient et dans l'Arabie, et si le bruit n'en était pas venu jusqu'aux mages! Quoi qu'il en soit, une étoile qui ne paraissait qu'aux yeux, n'était pas capable d'attirer les mages au Roi nouveau-né; il fallait que l'étoile de Jacob et *la lumière du Christ* (*Luc.* ii, 32) se fût levée dans leur cœur. A la présence du signe qu'il leur donnait au dehors, Dieu les toucha au dedans par cette inspiration dont Jésus a dit : *Nul ne peut venir à moi si mon Père ne le tire.* (*Joan.* vi, 44.)

L'étoile des mages est donc l'inspiration dans les cœurs. Je ne sais quoi vous luit au dedans; vous êtes dans les ténèbres et dans les amusements, ou peut-être dans la corruption du monde; tournez vers l'Orient, où se lèvent les astres; tournez-vous à Jésus-Christ qui est l'Orient, où se lève comme un bel astre l'amour de la vérité et de la vertu. Vous ne savez encore ce que c'est, non plus que les mages; et vous savez seulement en confusion que cette nouvelle étoile vous mène au roi des Juifs, des vrais enfants de Juda et de Jacob : allez, marchez, imitez les mages. *Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus* (*Matth.* ii, 2) : nous avons vu et nous sommes partis à l'instant. Pour aller où? nous ne le savons pas encore : nous commençons par quitter notre patrie. Quittez le monde de même; le monde pour lequel la nouvelle étoile, la chaste inspiration qui vous ébranle le cœur, commence à vous insinuer un secret dégoût. Allez à Jérusalem, recevez les lumières de l'Église; vous y trouverez les docteurs qui vous interpréteront les prophéties, qui vous feront entendre les desseins de Dieu; et vous marcherez sûrement sous cette conduite.

Chrétien, qui que vous soyez qui lisez ceci; peut-être, car qui peut prévoir les desseins de Dieu? peut-être qu'à ce moment l'étoile se va lever dans votre cœur; allez, sortez de votre patrie, ou plutôt sortez du lieu de votre bannissement que vous prenez pour votre patrie, parce que c'est dans cette corruption que vous avez pris naissance. Dès le ventre de votre mère, accoutumé à la vie des sens, passez à une autre région;

apprenez à connaître Jérusalem, et la crèche de votre Sauveur, et le pain qu'il vous prépare à Bethléem.

IIIe ÉLÉVATION.

Qui sont les mages?

Les mages, sont-ce des rois absolus, ou dépendants d'un plus grand empire? ou sont-ce seulement de grands seigneurs, ce qui leur faisait donner le nom de rois selon la coutume de leur pays? ou sont-ce seulement des sages, des philosophes, les arbitres de la religion dans l'empire des Perses, ou, comme on l'appelait alors, dans celui des Parthes, ou dans quelque partie de cet empire, qui s'étendait par tout l'Orient? Vous croyez que j'aille résoudre ces doutes, et contenter vos désirs curieux; vous vous trompez; je n'ai pas pris la plume à la main pour vous apprendre les pensées des hommes : je vous dirai seulement que c'étaient les savants de leur pays, observateurs des astres, que Dieu prend par leur attrait, riches et puissants, comme leurs présents le font paraître; s'ils étaient de ceux qui présidaient à la religion, Dieu s'était fait connaître à eux, et ils avaient renoncé au culte de leur pays.

C'est à quoi doivent mener les hautes sciences. Philosophes de nos jours, de quelque rang que vous soyez, ou observateurs des astres, ou contemplateurs de la nature inférieure, et attachés à ce qu'on appelle physique, ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres: je ne veux pas dire que vous n'ayez de dignes objets de vos pensées; car de vérité en vérité vous pouvez aller jusqu'à Dieu, qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même, où subsistent les vérités que vous appelez éternelles, les vérités immuables et invariables, qui ne peuvent pas ne pas être vérités, et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en eux-mêmes, et néanmoins au-dessus d'eux-mêmes, puisqu'elles règlent leurs raisonnements comme ceux des autres, et président aux connaissances de tout ce qui voit et qui entend, soit hommes, soit anges. C'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences; mais ne vous y laissez point absorber. Ne présumez pas, et ne croyez pas être quelque chose plus que les autres, parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petitesses : vaine pâture des esprits curieux et faibles, qui après tout ne mène à rien qui existe; et qui n'a rien de solide, qu'autant que par l'amour de la vérité et l'habitude de la connaître dans des objets certains, elle fait chercher la véritable et utile certitude en Dieu seul.

Et vous, observateurs des astres, je vous propose une admirable manière de les observer. Que David était un sage observateur des astres, lorsqu'il disait : *Je verrai vos cieux, l'œuvre de vos mains, la lune et les étoiles que vous avez fondées!* (*Psal.* VIII, 4.) Figurez-vous une nuit tranquille et belle, qui dans un ciel net et pur étale tous ses feux. C'était pendant une telle nuit que David regardait les astres, car il ne parle point du soleil : la lune et l'armée du ciel qui la suit faisaient l'objet de sa contemplation. Ailleurs il dit encore : *Les cieux racontent la gloire de Dieu :* mais dans la suite il s'arrête sur le soleil. *Dieu a établi*, dit-il, *sa demeure dans le soleil, qui sort richement paré comme fait un nouvel époux du lieu de son repos* (*Psal.* XVIII, 2, 6, 8, 9 et seq.), et le reste; de là il s'élève à la lumière plus belle et plus vive de la loi. Voilà ce qu'opère dans l'esprit de David la beauté du jour. Mais dans l'autre psaume, où il ne voit que celle de la nuit, il jouit d'un sacré silence; et dans une belle obscurité il contemple la douce lumière que lui présente la nuit, pour de là s'élever à celui qui luit seul parmi les ténèbres. Vous qui vous relevez pendant la nuit, et qui élevez à Dieu des mains innocentes dans l'obscurité et dans le silence, solitaires, et vous, Chrétiens, qui louez Dieu durant les ténèbres, dignes observateurs des beautés du ciel, vous verrez l'étoile qui vous mènera au grand Roi qui vient de naître.

IVe ÉLÉVATION.

D'où viennent les mages?

D'où ils viennent? De loin ou de près? Sont-ils venus en ce peu de jours qui s'écoulent entre la Nativité et l'Epiphanie, comme l'ancienne tradition de l'Eglise semble l'insinuer? ou y a-t-il ici quelque autre secret? Sont-ils venus de plus loin, avertis peut-être avant la nativité du grand Roi, pour arriver au temps convenable? Qui le pourra dire, et que sert aussi que nous le disions? N'est-ce pas assez de savoir qu'ils viennent du pays de l'ignorance, du milieu de la gentilité où Dieu n'était pas connu, ni le Christ attendu et promis? et néanmoins guidés d'en haut, ils viennent à Dieu et à son Christ, comme les prémices sacrées de l'Eglise des gentils.

A la venue du Christ, le monde s'ébranle pour venir reconnaître le Dieu véritable, oublié depuis tant de siècles. *Les rois d'Arabie et de Tharsis, les Sabéens*, les Egyptiens, les Chaldéens, *les habitants des îles les plus éloignées, viendront* à leur tour *pour adorer Dieu, et faire leurs présents*] (*Psal.* LXXI, 9, 10, 11) au roi des Juifs. Apportez, provinces des gentils : *Venez rendre au Seigneur honneur et gloire; apportez-lui* (comme le seul présent digne de lui) *la glorification de son nom.* (*Psal.* XXVIII, 2.)

Pourquoi Dieu appelle-t-il aujourd'hui des sages et des philosophes? *Il n'y a pas plusieurs sages ni plusieurs savants : il n'y a pas plusieurs riches ni plusieurs nobles parmi vous*, disait saint Paul (*I Cor.* I, 26, 27, 28), *parce que Dieu veut confondre les savants et les puissants de la terre par les faibles, et par ceux qu'on estime fous, et ce qui est par ce qui n'est pas.* Il veut pourtant commencer par le petit nombre des sages gentils qui

viennent adorer Jésus, parce que ces sages et ces savants, dès qu'ils voient paraître l'étoile, et à sa première clarté, renoncent à leurs lumières pour venir à Jérusalem, et aux docteurs de l'Eglise, par où il faut arriver à ce que Dieu leur inspire de chercher. Soumettez, sages du monde, toutes vos lumières, et celles-là mêmes qui vous sont données d'en haut, à la doctrine de l'Eglise ; parce que Dieu, qui vous éclaire, vous veut faire humbles encore plus qu'éclairés.

Ve ÉLÉVATION.

Quel fut le nombre des mages?

On croit vulgairement qu'ils étaient trois, à cause des trois présents qu'ils ont offerts. L'Eglise ne le décide pas ; et que nous importe? C'est assez que nous sachions qu'ils étaient *de ce nombre connu de Dieu, du petit nombre, du petit troupeau que Dieu choisit.* (*Matth* VII, 14, 21 ; XX, 16 ; *Luc.* XII, 32.) Regardez la vaste étendue de l'Orient, et celle de tout l'univers : Dieu n'appelle d'abord que ce petit nombre ; et quand le nombre de ceux qui le servent sera augmenté, ce nombre, quoique grand en soi, sera petit en comparaison du nombre infini de ceux qui périssent. Pourquoi ? *O homme ! qui êtes-vous pour interroger Dieu* (*Rom.* IX, 20), et lui demander raison de ses conseils ? Profitez de la grâce qui vous est offerte, et laissez à Dieu la science de ses conseils, et des causes de ses jugements. Vous êtes tenté d'incrédulité à la vue du petit nombre des sauvés ; et peu s'en faut que vous ne rejetiez le remède qu'on vous présente : comme un malade insensé, qui dans un grand hôpital, où un médecin viendrait à lui avec un remède infaillible, au lieu de s'abandonner à sa conduite, regarderait à droite et à gauche ce qu'il ferait des autres. Malheureux ! songe à ton salut, sans promener sur le reste des malades ta folle et superbe curiosité. Les mages ont-ils dit dans leur cœur : N'allons pas ; car pourquoi aussi Dieu n'appelle-t-il pas tous les hommes? Ils allèrent, ils virent, ils adorèrent, ils offrirent leurs présents : ils furent sauvés.

VIe ÉLÉVATION.

L'étoile disparaît.

Soit que Dieu voulût faire connaître qu'il allait punir les Juifs ingrats par la soustraction de ses lumières ; soit que l'étoile qui conduisait au roi pauvre, et l'ange qui la guidait, ne voulût point se montrer où paraissait la pompe d'une cour royale et maligne ; soit que l'on n'eût pas besoin de lumière extraordinaire, où luisait comme dans son lieu celle de la Loi et des Prophètes : l'étoile que les mages avaient vue en Orient, se cacha dans Jérusalem (*Matth.* II, 9, 10), et ne reparut aux mages qu'au sortir de cette ville, qui tue les prophètes, et qui ne connut pas le jour où Dieu venait la visiter.

C'est ici encore une figure de l'inspiration. Elle se cache souvent : la lumière qui nous avait paru d'abord, se cache tout d'un coup dans les ténèbres : l'âme éperdue ne sait plus où elle en est, après avoir perdu son guide. Que faire alors ? Consultez, et écoutez les docteurs, qui vous conduiront par la lumière des Ecritures. L'étoile reparaîtra avec un nouvel éclat. Vous la verrez marcher devant vous plus claire que jamais : et, comme les mages, vous serez transportés de joie. Mais durant le temps d'obscurité, suivons les guides spirituels et les ministres ordinaires, que Dieu a mis sur le chandelier de la cité sainte.

VIIe ÉLÉVATION.

Les docteurs indiquent Bethléem aux mages.

La lumière ne s'éteint jamais dans l'Eglise. Les Juifs commençaient à se corrompre ; et le Fils de Dieu sera bientôt obligé de dire : *Gardez-vous bien de la doctrine des pharisiens, et des docteurs de la loi.* (*Matth.* XVI, 11, 12.) Cependant dans cet état de corruption, et à la veille de sa ruine, la lumière de la vérité devait luire dans la synagogue, et il devait être toujours véritable jusqu'à la fin, comme dit le même Sauveur, que *les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse: faites donc ce qu'ils enseignent* (tous ensemble et en corps) ; *mais ne faites pas ce qu'ils font.* (*Matth.* XXIII, 2, 3.) Tant il était véritable que la lumière subsistait toujours dans le corps de la Synagogue qui allait périr.

C'est ce qui parut à Jérusalem sur l'interrogation des mages. Les pontifes et les docteurs de la Loi allèrent d'abord au but sans hésiter. Le roi (c'était Hérode) les assembla pour les consulter : il faut répondre alors. Quand les rois, qui interrogent, seraient des Hérodes, on leur doit la vérité, lorsqu'ils la demandent ; et le témoignage en est nécessaire.

Le roi des Juifs, disent-ils (*Matth.* II, 2, 5, 6), *doit naître dans Bethléem. Car c'est ainsi qu'il est écrit dans le prophète Michée* (*Mich.* V, 2) : *Et toi, Bethléem, tu n'es pas la dernière entre les villes de Juda, car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël.* Il fallait avoir de la force pour oser dire à un roi si jaloux de la puissance souveraine, qu'il y avait un roi prédit au peuple, et que c'était lui qu'on cherchait ; de sorte qu'il était au monde : mais il fallait que la Synagogue, quelque tremblante qu'elle fût sous la tyrannie d'Hérode, rendît ce témoignage.

Voici encore une autre merveille. C'est à la poursuite d'Hérode que se fait cette authentique déclaration de toute la Synagogue. Hérode ne fut poussé à la consulter que par la jalouse fureur qu'il va bientôt déclarer : mais Dieu se sert des méchants et de leurs aveugles passions, pour la manifestation de ses vérités.

Il y a encore ici un autre secret. Dieu cache souvent ses mystères d'une manière étonnante. C'était un des embarras de ceux qui avaient de la peine à reconnaître Jésus-

Christ, qu'il paraissait Galiléen et que Nazareth était sa patrie. *Le Christ doit-il venir de Galilée? L'Écriture ne nous apprend-elle pas*, disent-ils (*Joan.* VII, 41, 42), *qu'il doit naître du sang de David, et même de la bourgade de Bethléem, où David demeurait?* Et Nathanaël, cet homme *sans fard, ce vrai Israélite*, ne fut-il pas lui-même dans cet embarras, quand on lui dit: *Nous avons trouvé le Messie: c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. Quoi!* répliqua t-il, *peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth?* (*Joan.* I, 45, 46, 47.) N'est-ce pas Bethléem, la tribu de Juda, qui nous doit donner ce Christ que vous m'annoncez? Quoique Jésus-Christ pût dès lors leur découvrir le lieu de sa naissance, nous ne lisons pas qu'il l'ait fait. Dieu veut que ses mystères soient cherchés.

Approfondissez humblement: ne vous opiniâtrez pas à rejeter Jésus-Christ, sous prétexte qu'un des caractères de sa naissance n'est pas encore éclairci. Si vous cherchez bien, vous trouverez que ce Jésus conçu à Nazareth, et nourri dans cette ville comme dans son pays, par une secrète conduite de la divine sagesse, est venu naître à Bethléem. Ainsi ce qui faisait la difficulté se tourne en preuve pour les humbles: et Dieu avait préparé cette solution de l'énigme, premièrement par le témoignage des bergers, mais dans la suite d'une manière plus éclatante à l'avénement des mages dans Jérusalem.

La demande qu'ils y firent hautement du lieu où devait naître le Christ, fut connue de tout le monde: *et tout Jérusalem en fut troublé, aussi bien qu'Hérode.* (*Matth.* II, 2, 3, 4, 5.) La réponse de l'assemblée des pontifes et des docteurs consultés par ce roi, ne fut pas moins célèbre; et le meurtre des innocents dans les environs de Bethléem fit encore éclater cette vérité. Accoutumons-nous aux dénoûments de Dieu. Quelle admirable consolation à ceux qui ne savaient pas que Jésus était né à Bethléem, quand ils virent cet admirable accomplissement de la prophétie! Avec quelle joie s'écrièrent-ils avec le prophète: *Vraiment, ô Bethléem! tu n'es* plus, comme auparavant, *la plus petite des villes, puisque* tu seras illustrée *par la naissance de celui qui doit conduire Israël!* (*Ibid.*, 6.) La postérité montrera l'étable ou, comme les païens l'appelaient, la caverne où était né le Sauveur du monde: et Celse, quoique gentil, en fait mention (2634). Cette petite bourgade demeurera éternellement mémorable; on se souviendra à jamais de la prophétie de Michée, qui tant de siècles auparavant a prédit qu'elle verrait naître dans le temps celui dont la naissance est éternelle dans le sein de Dieu: et, comme parle ce prophète, *celui dont la sortie* et la production *est de toute éternité.* (*Mich.* V, 2.)

Admirons comme Dieu sait troubler les hommes par de terribles difficultés, et en même temps les calmer d'une manière ravissante. Mais il faut être attentif à tout, et ne rien oublier: car tout est digne d'attention dans l'œuvre de Dieu: et l'œuvre de Dieu se trouve en tout, parce que Dieu répand partout des épreuves de la foi et de l'espérance. Commençons par croire, malgré les difficultés: car c'est ainsi que fit le bon et sincère Nathanaël, qui, sans attendre l'éclaircissement de la difficulté sur Nazareth, touché des autres motifs qui l'attiraient, dit à Jésus: *Vous êtes le Fils de Dieu: Vous êtes le roi d'Israël. Et* Jésus *lui dit: Vous verrez de plus grandes choses.* (*Joan.* I, 49, 50.) Parce que vous avez cru d'abord, dès la première étincelle d'une lumière quoique faible et petite encore, de bien plus grands secrets vous seront révélés.

VIIIᵉ ÉLÉVATION.

La jalousie et l'hypocrisie d'Hérode. — Sa politique trompée.

Siméon nous dira bientôt que Jésus est venu au monde, *afin que le secret caché dans le cœur de plusieurs fût révélé.* (*Luc.* II, 35.) Quel secret doit être ici révélé? Le secret des politiques du monde, le secret des grands de la terre, la jalousie secrète des mauvais rois, leurs vains ombrages, leurs fausses délicatesses, leur hypocrisie, leur cruauté: tout cela va paraître dans Hérode.

Au nom du roi qui était venu, et à qui il voyait déjà occuper son trône, touché par l'endroit le plus sensible de son cœur, il ne s'emporta point contre les pontifes qui avaient annoncé ce roi aux Juifs, ni contre les mages qui avaient fait la demande: en habile politique il va à la source, et conclut la mort de ce nouveau roi. *Allez*, dit-il aux mages, *informez-vous avec soin de cet enfant; et quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer à votre exemple.* (*Matth.* II, 8.) Le cruel! il ne songeait qu'à lui enfoncer un poignard dans le sein; mais il feint une adoration pour couvrir son crime.

Quoi donc! Hérode était-il un homme sans religion? Ce n'est pas là son caractère; il reconnaît la vérité des prophéties, et sait de qui il en faut attendre l'intelligence; mais l'hypocrite superstitieux se sert de ses connaissances pour sacrifier le Christ du Seigneur à sa jalousie.

Que de secrètes terreurs Dieu envoie aux âmes ambitieuses! Hérode n'avait rien à craindre de ce nouveau roi, dont *le royaume n'est pas de ce monde* (*Joan.* XVIII, 36): et lui qui donne le royaume du ciel, il ne désire point ceux de la terre. Mais c'est ainsi qu'il effraye les grands de la terre, si jaloux de leur puissance: et il faut que leur ambition soit leur supplice.

Mais en même temps Dieu se rit, du plus haut des cieux, de leurs ambitieux projets. Hérode avait poussé jusqu'au dernier point les raffinements politiques: *Allez, informez-vous soigneusement de cet enfant.* (*Matth.* II, 8.)

(2634) ORIG., *Cont. Cels.*, l. I, n. 51.

Voyez comme il les engage à une exacte recherche et à un fidèle rapport : mais Dieu souffle sur les desseins des politiques, et il les renverse. Jésus dit à un autre Hérode, fils de celui-ci, et qui comme lui craignait que le Sauveur ne voulût régner à sa place : *Allez, dites à ce renard* (à ce malheureux politique), *qu'il faut*, malgré lui, *que je fasse ce que j'ai à faire aujourd'hui, et demain; et que ce n'est qu'au troisième jour* (et à la troisième année de ma prédication), *que je dois être consommé* (*Luc*. XIII, 32, 33) par ma mort. Il est dit de même à son père : Il faut, malgré vos finesses et votre profonde hypocrisie, que cet enfant que vous voulez perdre par des moyens qui vous paraissent si bien concertés, il faut qu'il vive et qu'il croisse, et qu'il *fasse l'œuvre de son Père pour lequel il est envoyé*. (*Joan*. IV, 34.) Quand vous aurez trompé les hommes, tromperez-vous Dieu? Votre jalousie ne fera que se tourmenter davantage, quand elle verra hors de ses mains celui qui l'effraye. Que craignons-nous dans l'œuvre de Dieu? Les obstacles que nous suscitent les grands de la terre et leur fausse politique? Quand le monde sera plus fort que Dieu, nous devons tout craindre; tant que Dieu sera comme il est, *le seul puissant* (*I Tim*. VI, 15), nous n'avons qu'à marcher la tête levée.

IXe ÉLÉVATION.

Les mages adorent l'enfant, et lui font leurs présents.

Après que les mages se furent soumis aux prêtres et aux docteurs, et se furent mis en chemin, selon leur précepte : *L'étoile paraît de nouveau et les mène où était l'enfant*. (*Matth*. II, 9.) Fut-ce à l'étable ou à la crèche? Joseph et Marie y laissèrent-ils l'enfant? et ne songèrent-ils point, ou bien ne purent-ils point pourvoir à un logement plus commode? Contentons-nous des paroles de l'Evangile : *L'étoile s'arrêta sur le lieu où était l'enfant*. Sans doute, ou dans le lieu de sa naissance, ou auprès, puisque c'était là qu'on les avait adressés : et on doit croire que ce fut à Bethléem même, afin que ces pieux adorateurs vissent l'accomplissement de la prophétie qu'on leur avait enseignée. Quoi qu'il en soit, *Ils l'adorèrent et lui firent leurs présents*. (*Matth*. II, 11.)

Faisons les nôtres à leur exemple, et que ces présents soient magnifiques. Les mages offrirent avec abondance, et de l'or, et les parfums les plus exquis, c'est-à-dire l'encens et la myrrhe.

Recevons l'interprétation des saints docteurs, et que l'Eglise approuve. On lui donne de l'or comme à un roi : l'encens honore sa divinité; et la myrrhe son humanité et sa sépulture, parce que c'était le parfum dont on embaumait les morts.

L'or que nous devons offrir à Jésus-Christ, c'est un amour pur, une ardente charité, qui est cet or appelé dans l'*Apocalypse* (III, 18), *l'or purifié par le feu*, qu'il faut *acheter de* Jésus-Christ.

Comment est-ce qu'on achète l'amour? par l'amour même : en aimant on apprend à mieux aimer; en aimant le prochain et en lui faisant du bien, on apprend à aimer Dieu; et c'est à ce prix qu'on achète cet amour. Mais c'est lui qui commence en nous son amour, qui va sans cesse s'épurant au feu des afflictions par la patience.

Je vous conseille, dit Jésus-Christ, *d'acheter de moi cet or*. (*Ibid*.) Obtenez-le par vos prières : n'épargnez aucun travail pour l'acquérir. Joignez-y l'encens. Qu'est-ce que l'encens du Chrétien? L'encens est quelque chose qui s'exhale, qui n'a son effet qu'en se perdant. Exhalons-nous devant Dieu en pure perte de nous-mêmes, puisque celui *qui perd son âme la gagne*. (*Matth*. XVI, 25; *Luc* XVII, 33.) Celui qui renonce à soi-même; celui qui s'oublie, qui se consume lui-même devant Dieu, est celui qui lui offre de l'encens. Epanchons nos cœurs devant lui; offrons-lui de saintes prières qui montent au ciel, tout ensemble qui se dilatent dans l'air, et qui édifient toute l'Eglise. Disons avec David : *J'ai en moi mon oraison au Dieu de ma vie* (*Psal*. XLI, 9); j'ai en moi l'encens que je lui offrirai, et l'agréable parfum qui pénétrera jusqu'à lui. Ce n'est rien, si nous n'y ajoutons encore la myrrhe; c'est-à-dire un doux souvenir de la passion et de la sépulture du Sauveur : *ensevelis avec lui*, comme dit saint Paul. (*Rom*. VI, 4.) Car sans sa mort il n'y a point d'oblation sainte; il n'y a point de vertu ni de bon exemple.

Après avoir offert ces présents à Dieu, croirons-nous être quittes envers lui? non, puisqu'au contraire, en lui donnant ce que nous lui devons, nous contractons une nouvelle dette (2635). *Nous vous donnons*, disait David, *parmi ces riches offrandes, ce que nous avons reçu de votre main* (*I Paral*. XXIX, 14). Combien plus avons-nous reçu de sa main cet or de la charité; cet encens intérieur de notre cœur épanché dans la prière; cette pieuse et tendre méditation de la passion et de la mort de Jésus-Christ! Je le reconnais, ô Sauveur! plus je vous offre, plus je vous suis redevable : tout mon bien est à vous; et sans en avoir besoin, vous agréez ce que je vous donne, à cause que c'est vous-même qui me l'avez premièrement donné, et que rien n'est agréable à vos yeux, que ce qui porte votre marque et qui vient de vous.

Mais que donnerons-nous encore à Jésus-Christ? le mépris des biens de la terre. Que les mages sortirent contents de trouver le roi des Juifs, qu'ils étaient venus chercher de si loin, que l'étoile, que la prophétie leur avait montré; de le trouver, dis-je, ou dans son étable, ou dans un lieu toujours pauvre, sans faste, sans appareil! qu'ils retournèrent contents de l'usage qu'ils avaient fait de leurs richesses en les lui offrant! Offrons-lui tout dans ses pauvres :

(2635) S. AUG., serm. 299, *De nat. apost. Petr. et Paul.*, n. 3.

la partie que nous leur donnons de nos biens, est la seule qui nous demeure ; et par celle-là que nous quittons, nous devons apprendre à nous dégoûter, à nous détacher de l'autre.

Xe ÉLÉVATION.

Les mages retournent par une autre voie.

Après avoir adoré l'enfant, avertis en songe par un oracle du ciel de ne retourner plus à Hérode, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin. (*Matth.* II, 12.) Ainsi fut trompée la politique d'Hérode : mais Dieu veut en même temps nous apprendre à corriger nos premières voies ; et après avoir connu Jésus-Christ, de ne marcher plus par le même chemin. Ne nous imaginons pas qu'un changement médiocre nous suffise, pour changer les voies du monde dans les voies de Dieu *Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, dit le Seigneur.* Et voyez quel en est l'éloignement : *Autant que le levant est éloigné du couchant, autant mes pensées sont éloignées de vos pensées, et mes voies de vos voies.* (*Isa.* LV, 8, 9.) Ainsi pour aller par une autre voie, pour quitter la région des sens, et s'avancer par les voies de Dieu, il faut être bien éloigné de soi-même ; et la conversion n'est pas un petit ouvrage.

Nous avons, comme les mages, à retourner dans notre patrie. Notre patrie, comme la leur, est en Orient. C'est vers l'Orient que Dieu avait planté son paradis ; il nous y faut retourner. Dans quelle sainteté, dans quelle grâce, dans quelle simplicité l'homme avait-il été créé ! *Dieu l'avait fait droit et simple, et il s'est lui-même jeté dans des disputes infinies.* (*Eccle.* VII, 30.) Pourquoi tant contester contre Dieu ? *Crains Dieu et observe ses commandements : c'est là tout l'homme.* (*Eccle.* XII, 13.) Homme, ne dispute plus sur la nature de ton âme, sur les conditions de ta vie : craindre Dieu et lui obéir, c'est tout l'homme. Que cela est clair ! que cette voie est droite ! que cette doctrine est simple ! On devait l'apercevoir d'abord, et dès le premier regard se jeter dans cette voie. Pourquoi tant de laborieuses recherches ? c'est que l'homme, à qui Dieu avait d'abord montré son salut et sa vie dans son saint commandement, s'est laissé trahir par ses sens ; et la trompeuse beauté du fruit défendu a été le piége que l'ennemi lui a tendu : de là il s'est engagé dans un labyrinthe d'erreurs où il ne voit plus d'issue. *Revenez, enfants d'Israël, à votre cœur* (*Isa.* XLVI, 8) : connaissez votre égarement ; changez votre voie. Si jusqu'ici vous avez cru vos sens, songez à présent que *le juste vit de la foi.* (*Habac.* II, 4 ; *Rom.* I, 17.) Si jusqu'ici vous avez voulu plaire aux hommes, et ménager une fausse gloire, songez maintenant à glorifier Dieu à qui seul la gloire appartient. Si jusqu'ici vous avez aimé ce qu'on appelle les aises et les plaisirs, accoutumez-vous à goûter dans les maladies, dans les contradictions, dans toutes sortes d'incommodités l'amertume qui vient troubler en vous la joie des sens, et y réveiller le goût de Dieu.

DIX-HUITIÈME SEMAINE.

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE, AVEC LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Deux préceptes de la Loi sont expliqués.

La loi de Moïse ordonnait deux choses aux parents des enfants nouvellement nés. La première, s'ils étaient les aînés, de les présenter et les consacrer au Seigneur, dont la Loi rend deux raisons. L'une générale : *Consacrez-moi tous les premiers-nés ; car tout est à moi* (*Exod.* XIII, 2, 12, 15 ; *Num.* VIII, 17) : et dans la personne des aînés, tout le reste des familles m'est donné en propre. La seconde raison était particulière au peuple juif. Dieu avait exterminé en une nuit tous les premiers-nés des Egyptiens ; et épargnant ceux des Juifs, il voulut que dorénavant tous les premiers-nés lui demeurassent consacrés par une loi inviolable, en sorte que leurs parents ne pussent s'en réserver la disposition, ni aucun droit sur eux, qu'ils ne les eussent auparavant rachetés de Dieu, par le prix qui était prescrit. Cette loi s'étendait jusqu'aux animaux ; et en général tout ce qui était premier-né, ou, comme parle la Loi, *tout ce qui ouvrait le sein d'une mère* (*Lev.* XII, 2, 6), et en sortait le premier, était à Dieu.

La seconde loi regardait la purification des mères, qui étaient impures dès qu'elles avaient mis un enfant au monde. Il leur était défendu, durant quarante ou soixante jours, selon le sexe de leurs enfants, de toucher aucune chose sainte, ni d'approcher du temple et du sanctuaire. Aussitôt qu'elles étaient mères, elles étaient comme excommuniées par leur propre fécondité ; tant la naissance des hommes était malheureuse et sujette à une malédiction inévitable. Mais voici que Jésus et Marie venaient la purifier, en subissant volontairement et pour l'exemple du monde, une loi pénale, à laquelle ils n'étaient soumis qu'à cause que le secret de l'enfantement virginal n'était pas connu.

Dans cette purification les parents devaient offrir à Dieu un agneau ; et s'ils étaient pauvres et n'en avaient pas le moyen, ils pouvaient offrir à la place *deux tourte-*

relles, ou deux petits de colombe, pour être immolés, l'un en holocauste, et l'autre (selon le rit du sacrifice) *pour le péché.* (*Lev.* XII, 8.) Et voilà ce que portait la loi de Moïse, à l'opprobre perpétuel des enfants d'Adam et de toute sa race pécheresse.

IIe ÉLÉVATION.

La présentation de Jésus-Christ.

La première de ces deux lois paraissait manifestement avoir été faite en figure de Jésus-Christ, qui étant, comme dit saint Paul, *le premier-né avant toutes les créatures* (*Col.* I, 15), était celui en qui tout devait être sanctifié et éternellement consacré à Dieu. Unissons-nous donc en ce jour par la foi à Jésus-Christ, afin d'être en lui et par lui présentés à Dieu pour être son propre bien, et nous dévouer à l'accomplissement de sa volonté aussi juste que souveraine.

Nous savons que le premier acte de Jésus entrant au monde, fut de se dévouer à Dieu, et de se mettre à la place de toutes les victimes, de quelque nature qu'elles fussent, pour accomplir sa volonté en toute manière. Ce qu'il fit dans le sein de sa mère par la disposition de son cœur, il le fait aujourd'hui réellement en se présentant au temple, et se livrant au Seigneur comme une chose qui est à lui entièrement.

Entrons dans ce sentiment du Seigneur Jésus, et, uni à son oblation, disons-lui d'une ferme foi : O Jésus ! quelle victime voulez-vous que je sois ? Voulez-vous que je sois un holocauste consumé et anéanti devant votre Père par le martyre du saint amour ? Voulez-vous que je sois, ou une victime pour le péché, par les saintes austérités de la pénitence, ou une victime pacifique et eucharistique dont le cœur, touché de vos bienfaits, s'exhale en actions de grâces, et se distille en amour à vos yeux ? Voulez-vous qu'immolé à la charité je distribue tous mes biens pour la nourriture des pauvres, ou que, *frère sincère et bienfaisant* (*III Joan.* 5, 6), je donne ma vie pour les Chrétiens, me consumant en pieux travaux dans l'instruction des ignorants et dans l'assistance des malades ? Me voilà prêt à m'offrir, à me dévouer, pourvu que ce soit avec vous ; puisque avec vous je puis tout, et que je serai heureux de m'offrir par vous, et en vous, à Dieu votre Père.

Mais pourquoi ce premier-né est-il racheté ? Fallait-il racheter le Rédempteur ? Le Rédempteur portait en lui-même la figure des esclaves et des pécheurs : sa sainte mère ne le pouvait conserver en sa puissance qu'en le rachetant. Il lui fut soumis, il lui obéit, il la servit durant trente ans. Rachetez-le, pieuse mère ; mais vous ne le garderez pas longtemps : vous le verrez revendu pour trente deniers, et livré au supplice de la croix. Divin premier-né, soit que vous soyez racheté pour être à moi dans votre enfance ; soit que vous soyez vendu pour être encore plus à moi à la fin de votre vie : je veux me racheter pour vous de ce siècle malin ; je veux me vendre pour vous, et me livrer aux emplois de la charité.

IIIe ÉLÉVATION.

La purification de Marie.

Ne cherchons aucun prétexte pour nous exempter de l'observation de la loi. Par les termes mêmes de la loi de la purification, il paraît que la sainte Vierge en était exempte, n'ayant contracté ni l'impureté des conceptions ordinaires, ni celle du sang et des autres suites des vulgaires enfantements. Elle obéit néanmoins : elle s'y croit obligée pour l'édification publique, comme son Fils avait obéi par son ministère à la loi servile de la circoncision.

Ne cherchons aucun prétexte de nous dispenser des saintes observances de l'Eglise, de ses jeûnes, de ses abstinences, de ses ordonnances. Le plus dangereux prétexte de se dispenser de ce que Dieu demande de nous, est la gloire des hommes. Un fidèle vous dira : Si je m'humilie, si je me relâche, si je pardonne, on dira que j'aurai tort. Un ecclésiastique à qui vous conseillerez de se retirer durant quelque temps dans un séminaire, pour se recueillir et se redresser contre ses dissipations, vous dira : On croira qu'on me l'a ordonné par pénitence, et on me croira coupable. Mais ni Jésus, ni Marie n'ont eu ces vues. Jésus ne dit pas : On me croira pécheur comme les autres, si je subis la loi de la circoncision. Marie ne dit pas : On me croira mère comme les autres, et le péché comme la concupiscence mêlé dans la conception de mon Fils, comme dans celle des autres, ce qui fera tort, non tant à moi qu'à la dignité et à la sainteté de ce cher Fils. Elle subit la loi, et donne un exemple admirable à tout l'univers, de mettre sa gloire dans celle de Dieu, et dans l'honneur de lui obéir et d'édifier son Eglise.

IVe ÉLÉVATION.

L'offrande des deux tourterelles, ou des deux petits de colombe.

On offrira un agneau d'un an en holocauste pour un fils et une fille ; et un petit de colombe ou une tourterelle pour le péché : que si l'on n'a pas un agneau d'un an, et qu'on n'en ait pas le moyen, on offrira deux tourterelles ou deux petits pigeons, l'un en holocauste et l'autre pour le péché. (*Levit.* XII, 6, 8.) Dieu tempère sa loi selon les besoins ; sa rigueur, quoique régulière, est accommodante ; et il permet au pauvre, au lieu d'un agneau, qui dans son indigence lui coûterait trop, d'offrir des oiseaux de vil prix, mais agréables à ses yeux par leur simplicité et par leur douceur. Quoi qu'il en soit, il est constant que les tourterelles et les pigeons sont la victime des pauvres. Dans l'oblation du Sauveur l'Evangile excluant l'agneau, et ne marquant que l'alternative des colombes ou des tourterelles, a voulu expressément marquer que le sacrifice de Jésus-Christ a été celui des plus pauvres. C'est ainsi qu'il se plaît dans la

pauvreté ; qu'il en aime la bassesse; qu'il en étale les marques en tout et partout. N'oublions pas un si grand mystère ; et en mémoire de celui *qui étant* si *riche s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté* (*II Cor.* VIII, 9), aimons-en le précieux caractère.

« Pour moi, » disait Origène (2636); « j'estime ces tourterelles et ces colombes, heureuses d'être offertes pour leur Sauveur ; car il sauve et les hommes et les animaux (*Psal.* XXXV, 7), » et leur donne à tous leur petite vie. Allez, petits animaux et innocentes victimes, allez mourir pour Jésus. C'est nous qui devions mourir à cause de notre péché : sauvons donc Jésus de la mort, en subissant celle que nous avions méritée. Dieu nous en délivre par Jésus qui meurt pour nous : et c'est en figure de Jésus notre véritable victime, qu'on immole des animaux : ils meurent donc pour lui en quelque sorte, jusqu'à ce qu'il vienne ; et nous sommes exempts de la mort par son oblation. Une autre mort nous est réservée ; c'est la mort de la pénitence, la mort aux péchés, la mort aux mauvais désirs. Par nos péchés et nos convoitises nous donnons la mort à Jésus, *et nous le crucifions encore une fois.* (*Hebr.* VI, 6.) Sauvons au Sauveur cette mort seule affligeante pour lui. Mourons comme des tourterelles et des colombes, en gémissant dans la solitude et dans la retraite : que les bois, que les rochers, que les lieux seuls et écartés retentissent de nos cris, de nos tendres gémissements. Soyons simples comme la colombe, fidèles et doux comme la tourterelle, mais ne croyons pas pour cela être innocents comme le sont ces animaux ; notre péché est sur nous, et il nous faut mourir dans la pénitence.

Ve ÉLÉVATION.

Sur le saint vieillard Siméon.

Il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui : et il lui avait été révélé par le Saint-Esprit, qu'il ne mourrait point, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. (*Luc.* II, 25, 26.) Voici un homme admirable, et qui fait un grand personnage dans les mystères de l'enfance de Jésus. Premièrement, c'est un saint vieillard qui n'attendait plus que la mort : il avait passé toute sa vie dans l'attente de la céleste consolation. Ne vous plaignez point, âmes saintes, âmes gémissantes, âmes qui vivez dans l'attente : ne vous plaignez pas si vos consolations sont différées. Attendez : attendez encore une fois : *Exspecta : reexspecta.* (*Isa.* XXVIII, 10, 13.) Vous avez longtemps attendu, attendez, attendez encore. *Exspectans exspectavi Dominum.* (*Psal.* XXXIX, 2.) Attendez en attendant ; ne vous lassez jamais d'attendre. *Dieu est fidèle* (*II Thess.* III, 3), et il veut être attendu avec foi. Attendez donc la consolation d'Israël. Et quelle est la consolation du vrai Israël? C'est de voir une fois, et peut-être à la fin de vos jours, le Christ du Seigneur.

Il y a des grâces uniques en elles-mêmes, dont le premier trait ne revient plus ; mais qui se continuent ou se renouvellent par le souvenir. Dieu les fait attendre longtemps pour exercer la foi, et en rendre l'épreuve plus vive. Dieu les donne quand il lui plaît, d'une manière soudaine et rapide : elles passent en un moment ; mais il en demeure un tendre souvenir et comme un parfum : Dieu les augmente, mais il ne veut pas qu'on les rappelle comme de soi-même par des efforts violents : il veut qu'on l'attende toujours : et on ne se doit permettre que de doux et comme insensibles retours sur ses anciennes bontés. *Que ceux qui ont des oreilles pour entendre, écoutent.* (*Luc.* XIV, 35.) Telle sera, par exemple, une certaine suavité du Saint-Esprit : un goût caché de la rémission des péchés : un pressentiment de la jouissance future : une impression aussi efficace que sublime de la souveraine majesté de Dieu, ou de sa bonté et de sa communication en Jésus-Christ : d'autres sentiments que Dieu sait, et que saint Jean dans l'*Apocalypse* appelle *la manne cachée* (*Apoc.* II, 17), la consolation dans le désert, l'impression secrète dans le fond du cœur, du *nouveau nom de Jésus-Christ, que nul ne connaît que celui qui l'a reçu.* (*Ibid.*) C'est la consolation de Siméon dans ce mystère. Tous les fidèles y ont part, chacun à sa manière, et tous doivent le comprendre selon leur capacité.

O Dieu et Père de miséricorde ! faites-moi entendre ce nouveau nom de votre Fils : ce nom de Sauveur, que chacun de nous se doit appliquer par la foi, lorsque Dieu dit à notre âme : *Je suis ton salut !* (*Psal.* XXXIV, 3.) La voilà, la consolation de Siméon : voyons comme il y est préparé.

VIe ÉLÉVATION.

Dernière préparation à la grâce que Siméon devait recevoir. — Le Saint-Esprit le conduit au temple.

Il vint donc au temple par un mouvement de l'esprit de Dieu. (*Luc.* II, 27.) L'attente de Siméon était une préparation à la grâce de voir Jésus : mais cette préparation était encore éloignée. La dernière et la plus prochaine disposition, c'est qu'après avoir longtemps attendu avec foi et patience, tout d'un coup il sent dans son cœur une impulsion aussi vive que secrète, qui le pressait à ce moment d'aller au temple, sans qu'il sût peut-être distinctement ce qu'il y allait trouver : Dieu se contentant de lui faire sentir que ses désirs seraient satisfaits. *Il vint* donc *en esprit au temple* : il y vint par une secrète instigation de l'esprit de Dieu. Allons aussi en esprit au temple, si nous y voulons trouver Jésus-Christ. N'y allons point par coutume, par bienséance : *Les vrais adorateurs adorent Dieu en esprit et en vé-*

(2636) ORIGEN., in *Luc.*, hom. 14.

rité. (*Joan.* IV, 24.) C'est le Saint-Esprit qui les meut ; et ils suivent cet invisible moteur.

Le temple matériel, l'assemblée visible des fidèles, est la figure de leur invisible réunion avec Dieu dans l'éternité. C'est là le vrai temple de Dieu. Le vrai temple de Dieu, où il habite, c'est la sainte et éternelle société de ses saints, réunis en lui par Jésus-Christ. Ainsi, aller au temple en esprit, c'est s'unir en esprit à ce temple invisible et éternel, où Dieu, comme dit l'Apôtre, *sera tout en tous.* (*I Cor.* XV, 28.)

Allons donc en esprit au temple ; et toutes les fois que nous entrerons dans ce temple matériel, unissons-nous en esprit *à la sainte et éternelle Jérusalem* (*Hebr.* XII, 22) où est le temple de Dieu, où sont réunis les saints purifiés et glorifiés, qui attendent pourtant encore à la dernière résurrection leur parfaite glorification, et l'assemblage consommé de leurs frères qui manquent encore en leur sainte société, et que Dieu ne cesse de rassembler tous les jours.

Là donc on trouve Jésus-Christ, mais Jésus-Christ entier, c'est-à-dire le chef et les membres : mais il ne sera entier que lorsque le nombre des saints sera complet. Ayons toujours la vue arrêtée à cette consommation de l'œuvre de Dieu ; et nous irons en esprit au temple pour y trouver Jésus-Christ.

VIIe ÉLÉVATION.

Heureuse rencontre de Siméon et de Jésus.

Il vint en esprit au temple au moment que le père et la mère de Jésus l'y portaient, selon la coutume prescrite par la loi. (*Luc.* II, 27.) Heureuse rencontre, mais qui n'est pas fortuite ! heureuse rencontre de venir au temple au moment que Joseph et Marie y portaient l'enfant ! C'est pour cela que les anciens Pères grecs ont appelé ce mystère, *la rencontre.* Mais la rencontre parmi les hommes paraît au dehors comme un effet du hasard : il n'y a point de hasard, tout est gouverné par une sagesse dont l'infinie capacité embrasse jusqu'aux moindres circonstances. Mais surtout l'heureuse rencontre de Siméon avec Jésus porté dans le temple par ses parents, est dirigée par un ordre spécial de Dieu.

Dieu détermina le moment où l'on se devait rencontrer. Par quel esprit Jésus vint-il au temple? S'il est écrit, que *le Saint-Esprit le mena dans le désert* (*Luc.* IV, 1), ne doit-on pas dire de même que le Saint-Esprit le mena dans le temple; qu'il y mena aussi Joseph et Marie? Voici donc l'heureuse rencontre conduite par le Saint-Esprit ; le même esprit qui mena au temple Joseph, Marie et Jésus, y mena aussi Siméon. Il cherchait Jésus ; mais plutôt et premièrement Jésus le cherchait, et voulait encore plus se donner à lui, que Siméon ne voulait le recevoir.

Mettons-nous donc en état d'être menés par le même esprit qui mène Joseph, qui mène Marie, qui mène Jésus ; et pour cela dépouillons-nous de notre propre esprit ; car ceux qui sont conduits par leur esprit propre, ne peuvent pas être conduits par l'esprit de Dieu et de Jésus-Christ.

Mais qu'est-ce que cet esprit propre ? apprenons à le connaître. Cet esprit propre consiste dans la recherche de ses avantages, et l'esprit de Jésus-Christ consiste aussi à se réjouir des avantages, si l'on peut ainsi parler, et de la gloire de Dieu en Jésus-Christ.

Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je retourne à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi (*Joan.* XIV, 28) ; et que retourner à lui, c'est retourner à ma naturelle et originaire grandeur : c'est là se réjouir de la gloire et des avantages de Jésus-Christ. D'autres sont dévots dans la maladie, dans les grandes affaires du monde, afin qu'elles réussissent. Que de messes, que de prières, que de billets dans les sacristies, pour engager Dieu dans leurs intérêts, et le faire servir à leur ambition ! Ceux-là n'entrent pas au temple dans l'esprit de Jésus-Christ, et ne l'y rencontrent pas. Laissons là ces dévots grossiers : en voici de plus spirituels. Ce sont les apôtres, qui semblent se réjouir en Jésus-Christ même, et qui, touchés de sa douce conversation, ne peuvent se résoudre à le voir partir. Ce sont de faibles amis qui aiment leur joie plus que la gloire de celui qu'ils aiment. Ils quitteront l'oraison, pour peu qu'elle cesse à leur apporter ces délectations sensibles. Ce sont ceux que Jésus-Christ appelle *disciples pour un temps, qui reçoivent d'abord la parole avec joie, mais à la première tentation l'abandonnent !* (*Luc.* VIII, 13.) La vérités ne les règle pas, mais leur goût passager et spirituel.

Que dirons-nous de ceux qui viennent dire au Sauveur avec un mélange de joie sensible et humaine : *Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom?* (*Luc.* X, 17.) Ils semblent se réjouir de la gloire de Notre-Seigneur, au nom duquel ils rapportent cet effet miraculeux. Mais parce qu'ils y mêlaient par rapport à eux une complaisance trop humaine, Jésus-Christ leur dit : Il est vrai : *je vous ai donné ce pouvoir sur les démons : néanmoins ne vous réjouissez pas de ce qu'ils vous sont soumis; mais réjouissez vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel* (*Ibid.*, 19, 20) : et ce discours se termine à rendre gloire à Dieu de l'accomplissement de sa volonté : *Il est ainsi, mon Père, parce que ça été votre bon plaisir.* (*Ibid.*, 21.)

Ceux aussi dont parle saint Paul (*I Cor.* XIII, 2, 3), qui donneraient *tous leurs biens aux pauvres, et* leurs *membres mêmes au martyre,* ne seraient pas dépourvus de quelque joie, en faisant à Dieu ce sacrifice apparent : et néanmoins, s'ils *n'avaient pas la charité* et cette céleste délectation de l'accomplissement de la volonté de Dieu, ils *ne seraient rien.* Cherchons donc à nous réjouir en Jésus-Christ de ce qui a réjoui Jésus-Christ même; c'est-à-dire du bon plaisir de

Dieu, et mettons-y toute notre joie. Alors, guidés au temple par l'esprit de Jésus-Christ, nous le rencontrerons avec Siméon, et la rencontre sera heureuse.

VIIIe ÉLÉVATION.

Qu'est-ce que recevoir Jésus-Christ entre ses bras.

Il prit l'enfant entre ses bras. (*Luc.* II, 28.) Ce n'est pas assez de regarder Jésus-Christ; il faut le prendre, le serrer entre ses bras avec Siméon, afin qu'il n'échappe point à notre foi.

Jésus-Christ est la vérité : le tenir entre ses bras, c'est comprendre ses vérités; se les incorporer, se les unir, n'en laisser écouler aucune; les goûter, les repasser dans son cœur, s'y affectionner, en faire sa nourriture et sa force : ce qui en donne le goût, et les fait mettre en pratique.

C'est un défaut de songer seulement à la pratique : il faut aller au principe de l'affection et de l'amour. Lisez le psaume CXVIII, tout consacré à la pratique de la loi de Dieu. *Heureux ceux qui marchent dans la loi de Dieu.* (*Psal.* CXVIII, 1, 2 seq.) Mais que fait David pour cela? Il la recherche, il l'approfondit; il désire qu'elle soit sa règle; il désire de la désirer; il s'y attache par un saint et fidèle amour; il en aime la vérité, la droiture; il en chante les merveilles; il use ses yeux à la lire nuit et jour : il la goûte : elle est un miel céleste à sa bouche. C'est ce qui rend la pratique amoureuse et persévérante.

Combien plus devons-nous aimer l'Evangile! Mais pour aimer l'Evangile, il faut primitivement aimer Jésus-Christ, le serrer entre ses bras, dire avec l'Epouse : *Je le tiens, et ne le quitterai pas.* (*Cant.* III, 4.) Une pratique sèche ne peut pas durer; une affection vague se dissipe en l'air; il faut, par une forte affection, en venir à une solide pratique.

Ceux qui disent qu'il en faut venir à la pratique, disent vrai sans doute; mais ceux qui pensent qu'on en peut venir à une pratique forte, courageuse et persévérante sans l'attention de l'esprit et l'occupation du cœur, ne connaissent pas la nature de l'esprit humain, et ne savent pas embrasser Jésus-Christ avec Siméon.

IXe ÉLÉVATION.

Qu'est ce que bénir Dieu, en tenant Jésus-Christ entre ses bras.

Et il bénit Dieu, et il dit : Vous laisserez maintenant aller en paix votre serviteur. (*Luc.* II, 28, 29.) La bénédiction que nous donnons à Dieu, vient originairement de celle qu'il nous donne. Dieu nous bénit lorsqu'il nous comble de ses biens : nous le bénissons lorsque nous reconnaissons que tout le bien que nous avons vient de sa bonté; et que ne pouvant lui rien donner, nous confessons avec complaisance ses perfections, et nous nous en réjouissons de tout notre cœur.

Cette occupation naturelle de l'homme a été interrompue par le péché, et rétablie par Jésus-Christ; en sorte que par nous-mêmes ne pouvant bénir Dieu, ni rien faire qui lui soit agréable, nous le bénissons en Jésus-Christ : *en qui* aussi *il nous a* premièrement *bénis de toute bénédiction spirituelle*, comme dit saint Paul. (*Ephes.* I, 3.)

Pour donc bénir Dieu, il faut le tenir entre nos bras, qui est une posture d'offrande et un acte pour présenter à Dieu son Fils bien-aimé.

Par ce moyen nous rendons à Dieu tout ce que nous lui devons, et lui faisons une oblation égale, non-seulement à ses bienfaits, mais encore à ses grandeurs, en lui présentant un autre lui-même. Au reste nous pouvons l'offrir, puisqu'il est à nous, de même sang, de même nature que nous sommes; qui d'ailleurs se donne à nous tous les jours dans la sainte Eucharistie, afin que nous ayons tous les jours de quoi donner à Dieu qui nous donne tout.

L'effet dans nos cœurs de cette bénédiction, c'est de nous dégoûter de la vie et de tous les biens sensibles. Celui-là bénit Dieu véritablement, qui, attaché à Jésus-Christ qu'il présente à Dieu, et détaché de tout le reste, dit avec Siméon : *Laissez-moi aller en paix :* je ne veux rien, je ne tiens à rien sur la terre; ou bien avec Job : *Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté; tout ce que le Seigneur a voulu est arrivé, le nom du Seigneur soit béni.* (*Job* I, 21.) *A lui la gloire et l'empire* (*Apoc.* I, 6) : à nous l'humilité et l'obéissance. En quelque état que nous soyons, mettons Jésus entre Dieu et nous. Veux-je vous rendre grâces? Voilà votre Fils : vous ai-je offensé? Voilà votre Fils, mon grand propitiateur. Voyez les pleurs de ses yeux enfantins, c'est pour moi qu'il les verse. Qui en doute, puisqu'il a bien versé son sang? Recevez donc de mes mains le Sauveur que vous nous avez donné. C'est pour cela qu'il se met encore tous les jours entre nos mains. Mais soyons purs, soyons saints pour offrir à Dieu le Saint des saints. Levons à Dieu des mains pures; et allons en paix.

Xe ÉLÉVATION.

Le cantique de Siméon.

Le saint vieillard ne veut plus rien voir, après avoir vu Jésus-Christ. (*Luc.* II, 28.) Il croyait profaner ses yeux sanctifiés par la vue de Jésus-Christ; et il ne désire plus que d'aller bientôt au sein d'Abraham y attendre l'espérance du monde, et annoncer comme prochaine aux enfants de Dieu la consolation d'Israël.

En général, on ne doit souhaiter de vivre que jusqu'à tant qu'on ait connu Jésus-Christ. Mourir sans l'avoir connu, c'est mourir dans son péché; mais aussi quand on l'a connu et goûté par la rémission de ses péchés, qui pourrait aimer la vie et se repaître encore de ses illusions? La vie de l'homme n'est que tentation et tromperie. Les pompes, les grandeurs, les biens du monde, qu'est-ce autre chose

qu'*orgueil, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair* (*I Joan.* II, 19), un vain faste, une vaine enflure, un amusement dangereux, un piége, un attrait trompeur pour les faibles? *Fuyons, fuyons cette Babylone, pour n'être point corrompus par ses délices* (*Apoc.* XVIII, 4) : après avoir vu le vrai en Jésus, fuyons le faux qui est dans le monde.

Eh bien ! je laisserai le monde : je m'en irai contempler les œuvres de Dieu dans la retraite : je n'y trouverai pas ce faux que j'aperçois dans le monde : quelle consolation, puisque le vrai *y* est encore imparfait ! Les créatures peuvent être nos introducteurs vers Dieu : mais quand nous le pouvons voir lui-même, qu'avons-nous besoin des introducteurs ? Fermez-vous dorénavant, mes yeux, vous avez vu Jésus-Christ, il n'y a plus rien à voir pour vous.

C'est ainsi que le juste méprise la vie, et ne la supporte qu'avec peine. Mais alors, et quand Jésus-Christ devait paraître, on pouvait désirer la consolation de le voir et de lui rendre témoignage. Maintenant où pour le voir il faut mourir, la mort n'est-elle pas douce ? Si le saint vieillard a tant désiré de voir Jésus dans l'infirmité de sa chair, combien devons-nous désirer de le voir dans sa gloire ! Heureux Siméon ! combien de *prophètes*, combien *de rois ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu !* c'est ce que Jésus disait à ses disciples (*Luc.* x, 24); et il ajouta : *et d'ouïr ce que vous écoutez, et ne l'ont pas ouï !* Siméon n'écoutait pas sa parole, qui faisait dire à ses auditeurs, peut-être encore incrédules : *Jamais homme n'a parlé comme celui-ci* (*Joan*, VII, 46); et néanmoins il est ravi : combien plus le devons nous être, d'entendre sa sainte parole, et d'en attendre la dernière et parfaite révélation dans la vie future ! Siméon ne voit rien encore qu'un enfant où rien ne paraît d'extraordinaire; et Dieu lui ouvre les yeux de l'esprit, pour voir que c'est la *lumière* que Dieu prépare *aux gentils* pour les éclairer, et le flambeau pour les recueillir de leur dispersion : en même temps la *gloire d'Israël*, et celui où se réunissent ceux qui sont loin et ceux qui sont près : en un mot l'attente commune des deux peuples, comme Jacob le vit en mourant, lorsqu'il vit sortir de Juda celui *qui était l'espérance de tous les peuples de l'univers.* (*Gen.* XLIX, 10.)

Eclairez-nous, ô Sauveur ! *lumière qui éclairez tout homme venant au monde.* (*Joan.* I, 9.) Eclairez-nous, nous que votre Evangile a tirés de la gentilité : éclairez les Juifs encore endurcis; et qu'ils viennent confesser avec nous Jésus-Christ Notre-Seigneur. Qui verra cet heureux temps? Quand viendra-t-il? Bienheureux les yeux qui verront, après la conversion des gentils, la gloire du peuple d'Israël

XIe ÉLÉVATION.

Admiration de Joseph et de Marie.

Le père et la mère de l'enfant étaient en admiration de ce qu'on disait de lui. (*Luc.* II, 33.)

Nous avons déjà dit un mot de cette admiration : mais il faut tâcher aujourd'hui de la comprendre ; et, s'il se peut même, de la définir.

C'est donc, si je ne me trompe, un sentiment intime de l'âme qui, pénétrée et surmontée de la grandeur, de la magnificence, de la majesté des choses qu'elle entend, après peut-être quelque effort tranquille, pour s'en exprimer à elle-même la hauteur, reconnaît enfin qu'elle ne peut pas même concevoir combien elles sont incompréhensibles; supprime toutes ses pensées, les reconnaissant toutes indignes de Dieu ; et craignant de les dégrader en tâchant de les estimer, demeure en silence devant Dieu sans pouvoir dire un seul mot, si ce n'est peut-être avec David, qui s'écrie : *Tibi silentium laus* : « *Le silence seul est votre louange.* » (*Psal.* LXIV, 2 sec. Hebr.) C'est encore ce que voulait dire David : *Seigneur, Notre-Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre, parce que votre magnificence est élevée par-dessus les cieux.* (*Psal.* VIII, 6.) *Les cieux des cieux ne peuvent pas vous comprendre.* (*III Reg.* VIII, 27.) Il n'appartient qu'à vous seul de vous louer. Ainsi mon âme étonnée, confuse, interdite, demeure en silence devant votre face ; son étonnement se tourne en amour, mais dans un amour éperdu qui, sentant qu'on ne peut pas même vous aimer assez, se perd dans vos immenses grandeurs comme dans un abîme qui n'a point de fond, et comme une goutte d'eau dans l'océan.

Revenons à Joseph et à Marie. *Ils étaient en admiration de ce qu'on disait de lui.* (*Luc.* II, 33.) Pourquoi tant être en admiration ! Ils en savaient plus que tous ceux qui leur en parlaient. Il est vrai que l'ange ne leur avait pas encore annoncé la vocation des gentils. Marie n'avait ouï parler que du *trône de David* et de la *maison de Jacob.* (*Luc.* I, 32.) Elle avait senti toutefois, par un instinct manifestement prophétique et sans limitation, que *dans tous les temps on la publierait bienheureuse* (*Ibid.*, 48) : ce qui semblait comprendre tous les peuples comme tous les âges; et l'adoration des mages était un présage de la conversion des gentils. Quoi qu'il en soit, Siméon est le premier qui paraisse l'avoir annoncée : et c'était un grand sujet d'admiration.

Sans en tant rechercher les causes, le Saint-Esprit nous veut faire entendre une excellente manière d'honorer les mystères. C'est à la vue des bontés et des merveilles de Dieu, de demeurer devant lui en grande admiration et en grand silence. Dans ce genre d'oraison, il ne s'agit pas de produire beaucoup de pensées, ni de faire de grands efforts : on est devant Dieu; on s'étonne des grâces qu'il nous fait ; on dit cent et cent fois, sans dire mot avec David, *Quid est homo?* « *Qu'est-ce que l'homme que vous daigniez vous en souvenir?* » (*Psal.* VIII, 5.) Encore un coup : qu'est-ce que l'homme, que vous, vous qui êtes le Seigneur admirable par toute la terre, vouliez y penser ? Et on

s'abîme dans l'étonnement et dans la reconnaissance, sans songer à vouloir produire, ni au dedans, ni au dehors la moindre parole, tant que dure cette bienheureuse et très-simple disposition.

Il y a dans l'admiration une ignorance soumise, qui, contente, de ce qu'on lui montre des grandeurs de Dieu, ne demande pas d'en savoir davantage ; et perdue dans l'incompréhensibilité des mystères, les regarde avec un saisissement intérieur, également disposée à voir et à ne voir pas; à voir plus ou moins selon qu'il plaira à Dieu. Cette admiration est un amour. Le premier effet de l'amour, c'est de faire admirer ce qu'on aime, le faire toujours regarder avec complaisance ; y rappeler les yeux, ne vouloir point le perdre de vue. Cette manière d'honorer Dieu est marquée dans les saints dès les premiers temps. Elle est répétée plusieurs fois dans saint Clément d'Alexandrie. Mais quoi ! elle est de David, lorsqu'il dit : *Quam admirabile! quid est homo! quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine!* « *Que votre nom est admirable! qu'est-ce que l'homme! que vos douceurs sont grandes et innombrables!* » (*Psal.* VIII, 2, 5 ; XXX, 10.) C'est le cantique de tous les saints dans l'*Apocalypse : Qui ne vous craindra, Seigneur? Qui n'exaltera votre nom? car vous êtes le seul Saint.* (*Apoc.*, XV, 4.) On se tait alors, parce qu'on ne sait comment exprimer sa tendresse, son respect, sa joie, ni enfin ce qu'on sent de Dieu ; et c'est *dans le ciel et le silence d'environ une demi-heure* (*Apoc.* VIII, 1) : silence admirable, et qui ne peut durer longtemps dans cette vie turbulente et tumultueuse.

XIIᵉ ÉLÉVATION.

Prédictions du saint vieillard. Jésus-Christ en butte aux contradictions.

Cet enfant que vous voyez, est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël. (*Luc.* II, 34.) C'est ce qu'opère tout ce qui est haut et ce qui est simple tout ensemble. On ne peut atteindre à sa hauteur ; on dédaigne sa simplicité, ou bien on le veut atteindre par soi-même, et on ne peut, et on se trouble, et on se perd dans son orgueil. Mais les humbles cœurs entrent dans les profondeurs de Dieu sans s'émouvoir; et éloignés du monde et de ses pensées, ils trouvent la vie dans la hauteur des œuvres de Dieu.

Et il sera en butte aux contradictions des hommes (*Ibid.*) Siméon est inspiré de parler à fond à Marie, qui plus que personne a ces oreilles intérieures où le Verbe se fait entendre. Ouvrons l'Evangile, et surtout celui de saint Jean, où le mystère de Jésus-Christ est découvert plus à fond : c'est le plus parfait commentaire de la parole de Siméon. Ecoutons murmurer le peuple : *Les uns disaient : C'est un homme de bien; les autres disaient : Non, il trompe le peuple et abuse de sa crédulité. N'est-ce pas lui qu'ils voulaient faire mourir? Et il prêche et personne ne lui dit mot : les prêtres auraient-ils connu qu'il est le* Christ? *mais on ne saura d'où viendra le* Christ ; *et celui-ci, nous savons d'où il est venu.* (*Joan.* VII, 12, 25, 26, 27.) Et encore : *Que veut-il dire, qu'on ne peut aller où il va? Ira-t-il aux gentils dispersés, et s'en rendra-t-il le docteur? Les uns disaient : C'est le* Christ; *les autres disaient : Le* Christ *doit-il venir de Galilée? Ne sait-on pas qu'il doit venir de Bethléem! Il y eut donc sur ce sujet une grande dissension.* (*Ibid.*, 35 seq.) Et le voilà *en butte aux contradictions des hommes.*

Poursuivons : Jésus répète encore une fois : *Je m'en vais; et vous ne pouvez venir où je vais.* Où ira-t-il? *Se tuera-t-il lui-même* (*Joan.* VIII, 21, 22), afin qu'on ne puisse le suivre? Ce n'était pas seulement les infidèles et les incrédules qui contredisaient à ses paroles : ceux qui croyaient, mais non pas encore assez à fond ; aussitôt qu'ils lui entendirent dire cette parole, la plus consolante qu'il ait jamais prononcée : *La vérité vous affranchira*, s'emportèrent jusqu'à oublier leurs captivités si fréquentes, et jusqu'à lui dire : Vous nous traitez d'esclaves: *nous n'avons jamais été dans l'esclavage.* (*Ibid.*, 32, 33, 34 et seq.) Il leur fait voir leur captivité sous le péché, dont lui seul pouvait les affranchir. Ils ne veulent point s'apaiser; et de discours en discours, pendant que Jésus leur dit la vérité, ils s'emportent jusqu'à lui dire qu'il était *un samaritain possédé du malin esprit*, sans être touchés de sa douceur. L'entretien se finit par vouloir prendre des pierres pour le lapider.

Continuons. *Je donne*, leur dit-il, *ma vie de moi-même, et personne ne me la peut ôter* (*Joan.* X, 18); et il s'élève sur cette parole de nouvelles dissensions. *C'est un possédé, disaient les uns, c'est un fou; pourquoi l'écouter davantage? D'autres disaient : Ce ne sont pas là les paroles d'un possédé; un possédé rend-il la vue à un aveugle-né?* (*Ibid.*, 19. 21.) Les contradictions étaient fortes, les défenseurs étaient faibles; et le parti des contradicteurs devint si fort, qu'à la fin il met en croix l'innocence même. *Ils s'amassent pourtant autour de lui*, et avec une bonne foi apparente, ils lui disent : *Pourquoi nous faire mourir, et nous tenir toujours en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous ouvertement.* (*Ibid*, 24.) Il le leur avait dit tant de fois, et ses œuvres mêmes parlaient ; ce qui lui fait dire : *Je vous le dis et vous ne me croyez pas;* et quand je me tairais, *les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi.* (*Ibid.*, 25.) Ils ne l'en croient pas, et ils en reviennent à prendre des pierres pour le lapider : tant il était né pour essuyer les contradictions du genre humain.

On le chicanait sur tout. *Pourquoi vos disciples méprisent-ils nos traditions? Ils se mettent à table sans se laver.* (*Matth.* XV, 2.) Voici une chicane bien plus étrange : *Cet homme ne vient pas de Dieu : il fait des miracles, et il guérit les malades le jour du sabbat* (*Joan.* IX, 16.) Ils n'eussent pas *craint*

le jour du sabbat de retirer d'un fossé leur âne ou leur bœuf (*Luc.* XIV, 2, 3, 5) : mais guérir le jour du sabbat une fille d'Abraham, et la délivrer du malin esprit dont elle était opprimée, c'est un crime abominable. Faut-il s'étonner si on contredit sa doctrine et ses mystères, puisqu'on trouve mauvais jusqu'à ses miracles et à ses bienfaits ?

XIIIᵉ ÉLÉVATION.

D'où naissaient ces contradictions.

Vous êtes d'en bas, et je suis d'en haut. (*Joan.* VIII, 23.) Je viens apprendre aux hommes des choses hautes qui les passent; et les hommes superbes ne veulent pas s'humilier pour les recevoir.

Vous êtes du monde, et je ne suis pas du monde (*Ibid.*) Vous êtes charnels et sensuels; et ce que je vous annonce, qui est spirituel, ne peut entrer dans votre esprit. Il faut que je vous régénère, que je vous renouvelle, que je vous refonde ; car *ce qui est né de la chair, est chair* (*Joan.* III, 6); et on n'est spirituel qu'en renaissant et en renonçant à sa première vie.

La lumière est venue au monde; et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car celui qui fait mal, hait la lumière; et il ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient manifestées. (*Joan.* III, 19, 20.)

Voilà trois paroles du Fils de Dieu, qui contiennent trois raisons pour lesquelles les hommes n'ont pu le souffrir. Ils sont superbes, et ils ne veulent pas s'humilier pour recevoir les sublimités qu'il leur annonce; ils sont charnels et sensuels, et ils ne veulent pas se dépouiller de leurs sens pour entrer dans les choses spirituelles où il les veut faire entrer; ils sont vicieux et corrompus, et ils ne peuvent souffrir d'être repris par la vérité.

Vous me voulez faire mourir, dit le Sauveur, *parce que ma parole ne prend point en vous, et n'y trouve point d'entrée.* (*Joan.* VIII, 37.) Ainsi elle vous révolte, parce que vous ne pouvez pas y entrer. Comme jamais il n'y eut de vérité, ni plus haute, ni plus spirituelle, ni plus convaincante et plus vivement reprenante que celle de Jésus-Christ, il n'y eut jamais aussi une plus grande révolte, ni une plus grande contradiction. C'est pourquoi il en faut venir jusqu'à la détruire, jusqu'à faire mourir celui qui l'annonce. *Vous cherchez à me faire mourir, moi qui suis un homme qui vous dis la vérité.* Voilà le sujet de votre haine : *Vous ne connaissez pas mon langage.* Pourquoi? *parce que vous ne pouvez pas seulement écouter ma parole* (*Ibid.*, 40, 43) : elle vous est insupportable, parce qu'elle est vive, convaincante, irrépréhensible.

C'est la grande contradiction que souffre Jésus. Les hommes se révoltent contre lui, parce qu'ils ne veulent pas se convertir, s'humilier, se mortifier, combattre leurs cupidités et leurs passions. Ils aimeront quelquefois ses vérités, qui sont belles en elles-mêmes : quand elles se tournent en jugement, en répréhension, en correction, ils se révoltent contre lui et contre les prédicateurs qui prêchent les vérités fortes; et contre les supérieurs, contre les amis qui nous mettent nos défauts devant les yeux, et qui troublent le faux repos d'une mauvaise conscience. C'est de ce côté-là plus que de tous les autres que Jésus-Christ est *en butte aux contradictions;* et cet endroit est pour lui le plus sensible.

XIVᵉ ÉLÉVATION.

Contradictions des Chrétiens mêmes contre Jésus-Christ sur sa personne.

Je frémis, je sèche, Seigneur, je suis saisi de frayeur et d'étonnement ; mon cœur se pâme, se flétrit, quand je vous vois en butte aux contradictions, non-seulement des infidèles, mais encore de ceux qui se disent vos disciples. Et premièrement, quelles contradictions sur votre personne! Vous êtes tellement Dieu, qu'on ne peut croire que vous soyez homme ; vous êtes tellement homme, qu'on ne peut croire que vous soyez Dieu. Les uns ont dit : *Le Verbe est en Dieu* (*Joan.* I, 1) ; mais ce n'est rien de substantiel ni de subsistant : il est en Dieu comme notre pensée est en nous ; en ce sens il est Dieu comme notre pensée est notre âme : car qu'est ce que la pensée, sinon notre âme en tant qu'elle pense? Non, disent les autres; on voit trop que le Verbe est quelque chose qui subsiste : c'est un fils; c'est une personne : qui ne le voit pas par toutes les actions et toutes les choses qu'on lui attribue? Mais aussi ne doit-on pas croire que cet homme qui est né de Marie, sans être rien autre chose, est cette personne qu'on nomme le Fils de Dieu? Quoi! il n'est pas devant Marie ; lui qui dit, qu'il est *devant Abraham?* (*Joan.* VIII, 58) lui qui *était au commencement?* (*Joan.* I, 1, 2.) Vous vous trompez; il est évident, dit Arius, qu'il est devant que le monde fût : c'est dès lors une personne subsistante ; mais inférieure à Dieu, faite du néant comme le sont les créatures, quoique plus excellente. Tiré du néant? cela ne se peut : lui *par qui tout a été tiré du néant.* (*Ibid.*, 3.) Comment donc est-il fils? Un fils n'est-il pas produit de la substance de son père, et de même nature que lui? le Fils de Dieu sera-t-il moins fils, et Dieu sera-t-il moins père que les hommes ne le sont? Il serait donc fils par adoption comme nous? Et comment avec cela, *être Fils unique, qui est dans le sein du Père?* (*Ibid.*, 18.)

Arius, vous avez tort, dit Nestorius : le Fils de Dieu est Dieu comme lui; mais aussi ne peut-il pas en même temps être fait homme? Il habite en l'homme comme Dieu habite dans un temple par grâce : et si le Fils de Dieu est fils par nature, l'homme qu'il s'est uni par sa grâce, ne l'est que par adoption.

On s'oppose à cette perverse doctrine; on dit à Nestorius : Vous séparez trop; il faut unir jusqu'à tout confondre, et faire de deux natures une nature. Hélas ! quand finiront ces contentions ! Pouvez-vous croire, disent ceux-ci, qu'un Dieu puisse en effet se rabaisser jusqu'à être effectivement homme? La chair n'est pas digne de lui : il n'en a point, si ce n'est une fantastique et imaginaire. Imaginaire? dit l'autre; et comment donc a-t-on dit : *Le Verbe a été fait chair* (*Joan.* I, 14) : en définissant l'incarnation par l'endroit que vous rebutez? Il a une chair, et l'incarnation n'est pas une tromperie. Mais le Verbe lui tient lieu d'âme : ou bien, si vous voulez lui donner une âme, donnons-lui celle des bêtes quelle qu'elle soit; mais ne lui donnons point celle des hommes. Le Verbe est son âme, encore un coup; ou du moins il est son intelligence : il veut par sa volonté, et il ne peut en avoir d'autre. Est-ce tout enfin? Oui, c'est tout. Car on a tout contesté, le corps, l'âme, les opérations intellectuelles; et toutes les contradictions sont épuisées. Jésus est donc *en butte aux contradictions* de ceux qui se disent ses disciples? Car, disent-ils, le moyen de comprendre cela et cela? Mais Jésus avait prévenu les contradictions par une seule parole : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique.* (*Joan.* III, 16.)

Pour tout entendre, il ne faut qu'entendre son amour. *Dieu a tant aimé le monde!* Un amour incompréhensible produit des effets qui le sont aussi. Vous demandez des pourquoi à Dieu ? Pourquoi un Dieu se faire homme? Jésus-Christ vous dit ce pourquoi? *Dieu a tant aimé le monde.* Tenez-vous-en là; les hommes ingrats ne veulent pas croire que Dieu les aime autant qu'il fait. Mais le disciple bien-aimé résout leurs doutes, en disant : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous.* (*I Joan.* IV, 16.) Dieu a tant aimé le monde; et que reste-t-il après cela, sinon de croire à l'amour, pour croire à tous les mystères?

Esprits aussi insensibles à l'amour divin, que vous êtes d'ailleurs présomptueux ! le mystère de l'Eucharistie vous rebute? Pourquoi nous donner sa chair et s'unir à nous corps à corps pour s'y unir esprit à esprit? *Dieu a tant aimé le monde*, dit Jésus; et saint Jean répond pour nous tous : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous.* Mais il est incompréhensible? et c'est pour cela que je veux le croire, et m'y abîmer : il n'en est que plus digne de Dieu. Après cela il ne faut pas disputer, mais aimer; et après que Jésus a dit : *Dieu a tant aimé le monde*, il ne faudrait plus que dire : Le monde racheté a tant aimé Dieu.

XVe ÉLÉVATION.

Contradictions contre Jésus-Christ, sur le mystère de la grâce.

Voici encore un écueil terrible pour l'orgueil humain. L'homme dit en son cœur : J'ai mon franc arbitre : Dieu m'a fait libre, et je me veux faire juste; je veux que le coup qui décide de mon salut éternellement vienne primitivement de moi. Ainsi on veut par quelque coin se glorifier en soi-même. Où allez-vous, vaisseau fragile? vous allez vous briser contre l'écueil, et vous priver du secours de Dieu qui n'aide que les humbles, et qui les fait humbles pour les aider. Connaissez vous bien la chute de votre nature pécheresse; et après même en avoir été relevé, l'extrême langueur, la profonde maladie qui vous en reste ? Dieu veut que vous lui disiez : *Guérissez-moi* (*Psal.* VI, 3); car à tout moment je me meurs, et je ne puis rien sans vous. Dieu veut que vous lui demandiez toutes les bonnes actions que vous devez faire : quand vous les avez faites, Dieu veut que vous lui rendiez grâces de les avoir faites. Il ne veut pas pour cela que vous demeuriez sans action, sans effort; mais il veut qu'en vous efforçant, comme si vous deviez agir tout seul, vous ne vous glorifiiez non plus en vous-même, que si vous ne faisiez rien. Je ne puis : je veux trouver quelque chose à quoi me prendre dans mon libre arbitre, que je ne puis accorder avec cet abandon à la grâce. Superbe contradicteur, voulez-vous accorder ces choses, ou bien croire que Dieu les accorde? Il les accorde tellement, qu'il veut sans vous relâcher de votre action que vous lui attribuiez finalement tout l'ouvrage de votre salut; car il est le Sauveur, et il dit : *Il n'y a point de Dieu qui sauve que moi.* (*Isa.* XLIII, 10, 11.) Croyez bien que Jésus-Christ est Sauveur, et toutes les contradictions s'évanouiront.

XVIe ÉLÉVATION.

Solution manifeste des contradictions par l'autorité de l'Eglise.

Seigneur, vos mystères sont enveloppés de ténèbres. Vous avez répandu dans votre Ecriture des obscurités, vénérables à la vérité, mais enfin qui déconcertent notre faible esprit : je tremble en les voyant, et je ne sais par où sortir de ce labyrinthe. Vous ne savez par où en sortir! Mais Jésus a-t-il parlé obscurément de son Eglise? N'a-t-il pas dit qu'il la mettait sur *une montagne* (*Matth.* V, 14), afin qu'elle fût vue de tout le monde? N'a-t-il pas dit qu'*il la posait sur le chandelier, afin qu'elle luisît à tout l'univers?* (*Ibid.*, 15.) N'a-t-il pas dit assez clairement : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle?* (*Matth.* XVI, 18.) N'a-t-il pas assez clairement renvoyé jusqu'aux moindres difficultés, à la décision de l'Eglise, et rangé *parmi les païens et les péagers* (*Matth.* XVIII, 17) ceux qui refuseraient d'en passer par son avis? Et lorsque montant aux cieux on aurait pu croire qu'il la laissait destituée de son assistance, n'a-t-il pas dit : *Allez, baptisez, enseignez, et voilà que je suis avec vous* (enseignant ainsi et baptisant) *jusqu'à la fin des siècles?* (*Matth.* XXVIII, 19, 20.) Si donc vous avez des dou-

tes, allez à l'Église; elle est en vue; elle est toujours inébranlable, immuable dans sa foi; toujours avec Jésus-Christ, et Jésus-Christ avec elle. Disons ici encore une fois: *Dieu a tant aimé le monde*, que pour en résoudre les doutes il n'a point laissé de doute sur son Église qui les doit résoudre.

Mais combien de sociétés prennent le titre d'Église? Pouvez-vous vous y tromper. Ne voyez-vous pas que celle qui a toujours été; celle qui demeure toujours sur sa base; celle qu'on ne peut pas seulement accuser de s'être séparée d'un autre corps, et dont tous les autres corps se sont séparés, portant sur leur front le caractère de leur nouveauté; ne voyez-vous pas, encore un coup, que c'est celle qui est l'Église? Soumettez-vous donc. Vous ne pouvez! j'en vois la cause. Vous voulez juger par vous-même; vous voulez faire votre règle de votre jugement; vous voulez être plus savant et plus éclairé que les autres; vous vous croyez ravili en suivant le chemin battu, les voies communes: vous voulez être auteur, inventeur, vous élever au-dessus des autres par la singularité de vos sentiments; en un mot, vous voulez, ou vous faire un nom parmi les hommes, ou vous admirer vous-même en secret comme un homme extraordinaire. Aveugle, conducteur d'aveugles, en quel abîme vous allez vous précipiter, avec tous ceux qui vous suivront! Si vous étiez tout à fait aveugle, vous trouveriez quelque excuse dans votre ignorance. *Mais vous dites: Nous voyons*, nous entendons tout, et le secret de l'Écriture nous est révélé. *Votre péché demeure en vous.* (*Joan.* IX, 41.)

XVII° ÉLÉVATION.

L'humilité résout toutes les difficultés.

Pourquoi nous renvoyer à l'Église? Ne pouviez-vous pas nous éclairer par vous-même, et rendre votre Écriture si pleine et si claire qu'il n'y restât aucun doute? Superbe raisonneur! n'entendez-vous pas que Dieu a voulu faire des humbles? Votre maladie, c'est l'orgueil; votre remède sera l'humilité. Votre orgueil vous révolte contre Dieu, l'humilité doit être votre véritable sacrifice. Et pourquoi a-t-il répandu dans son Écriture ces ténèbres mystérieuses, sinon pour vous renvoyer à l'autorité de l'Église, où l'esprit de la tradition, qui est celui du Saint-Esprit, décide tout? Ignorez-vous, vous qui vous plaignez de l'obscurité des Écritures, que sa trop grande lumière vous éblouirait plus que ses saintes ténèbres ne vous confondent? N'avez-vous pas vu les Juifs demander à Jésus qu'il s'explique; et Jésus s'expliquer de sorte, quand il l'a voulu, qu'il n'y avait plus d'ambiguïté dans ses discours? Et qu'en est-il arrivé? Les Juifs en ont-ils été moins incrédules? Point du tout; la lumière même les a éblouis: plus elle a été manifeste, plus ils se sont révoltés contre elle, et, si on le veut entendre, la lumière a été plus obscure et plus ténébreuse pour leurs yeux malades, que les ténèbres mêmes.

Enfin, par-dessus toutes choses, vous avez besoin de croire que ceux qui croient doivent tout à Dieu; qu'ils sont, comme dit le Sauveur, *enseignés de lui*: « *docibiles Dei*; » de mot à mot, *docti a Deo* (*Joan.* VI, 45): qu'il faut qu'il parle dedans, et qu'il aille chercher dans le cœur ceux à qui il veut spécialement se faire entendre. Ne raisonnez donc plus: humiliez-vous. *Qui a des oreilles pour écouter, qu'il écoute* (*Matth.* XI, 15; XIII, 9 et seq.): mais qu'il sache que, ces oreilles qui écoutent, c'est Dieu qui les donne: *Aurem audientem, et oculum videntem, Dominus fecit utrumque.* (*Prov.* XX, 12.)

XVIII° ÉLÉVATION.

Contradictions dans l'Église par les péchés des fidèles, et sur la morale de Jésus-Christ.

Mais la contradiction la plus douloureuse du Sauveur est celle de nos péchés: de nous qui nous disons ses fidèles, et qui sommes les enfants de son Église. Le désordre, le dérèglement, la corruption se répand dans tous les états, et toute la face de l'Église paraît infectée. *Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a point de santé en elle.* (*Isa.* I, 6.) *Voilà, dit-elle, que mon amertume la plus amère est dans la paix.* (*Isa.* XXXVIII, 17.) « Ma première amertume, qui m'a été, » disait saint Bernard (2637), « bien amère, a été dans les persécutions des gentils; la seconde amertume, encore plus amère, a été dans les schismes et dans l'hérésie: mais dans la paix, et quand j'ai été triomphante, mon amertume très-amère est dans les dérèglements des Chrétiens catholiques. »

Que chacun repasse ici ses péchés: il verra par quel endroit Jésus Christ, durant tout le cours de sa vie, et dans son agonie au sacré jardin, a été le plus douloureusement contredit. Les Juifs, qui ont poussé leur dérision jusque parmi les horreurs de sa croix, ne l'ont pas percé de plus de coups, ni n'ont pas été *un peuple plus contredisant envers celui qui étendait ses bras vers eux* (*Isa.* LXV, 2; *Rom.* X, 21), que nous le sommes. Et si le cœur de Jésus pouvait être affligé dans sa gloire, il le serait de ce côté-là, plus que par toute autre raison. C'est vous, Chrétiens et Catholiques, c'est vous *qui faites blasphémer mon nom par toute la terre.* (*Isa.* LII, 5; *Rom.* II, 24.) On ne peut croire que ma doctrine soit venue du ciel quand on la voit si mal pratiquée par ceux qui portent le nom de fidèles.

Ils en sont venus jusqu'à vouloir courber la règle, comme les docteurs de la loi et les pharisiens: ils se font des doctrines erronées, de fausses traditions, de fausses probabilités: la cupidité résout les cas de conscience; et sa violence est telle, qu'elle contraint les docteurs de la flatter. O malheur! on ne peut convertir les Chrétiens,

(2637) S. BERN., serm. 33, *in Cant.*, n. 19.

tant leur dureté est extrême, tant les mauvaises coutumes prévalent ! et on leur cherche des excuses. la régularité passe pour rigueur; on lui donne un nom de secte : la règle ne peut plus se faire entendre. Pour affaiblir tous les préceptes dans leur source, on attaque celui de l'amour de Dieu : on ne peut trouver le moment où l'on soit obligé de le pratiquer; et à force de reculer l'obligation, on l'éteint tout à fait. O Jésus! je le sais, la vérité triomphera éternellement dans votre Église : suscitez-y des docteurs pleins de vérité et d'efficace, qui fassent taire enfin les contradicteurs ; et toujours en attendant que chacun de nous fasse taire la contradiction en soi-même.

XIXᵉ ÉLÉVATION.

L'épée perce l'âme de Marie.

Cet enfant sera en butte aux contradictions : et votre âme même, ô mère affligée et adorée ! *sera percée d'une épée.* (*Luc.* II, 34, 35.) Vous aurez part aux contradictions : vous verrez tout le monde se soulever contre ce cher Fils : vous en aurez le cœur percé; et il n'y a point d'épée plus tranchante que celle de votre douleur. Votre cœur sera percé par autant de plaies que vous en verrez dans votre Fils : vous serez conduite à sa croix pour y mourir de mille morts. Combien serez-vous affligée quand vous verrez sa sainte doctrine contredite et persécutée ! Vous verrez naître les persécutions et les hérésies : le miracle de l'enfantement virginal sera contredit comme tous les autres mystères, pendant même que vous serez encore sur la terre; et il y en aura qui ne voudront pas croire votre inviolable et perpétuelle virginité. Vous serez cependant la merveille de l'Eglise, la gloire des femmes, l'exemple et le modèle de toute la terre. Peut-on assez admirer la foi qui vous fait dire : ***Ils n'ont pas de vin;*** et : *Faites ce qu'il vous dira !* (*Joan.* II, 3, 5.) Vous êtes la mère de tous ceux qui croient, et c'est à votre prière que s'est fait le premier miracle qui les a fait croire.

XXᵉ ÉLÉVATION.

Les contradictions de Jésus Christ découvrent le secret des cœurs.

Il faut joindre ces paroles : *Cet enfant sera en butte aux contradictions*, à celles-ci : *Les pensées que plusieurs cachent dans leurs cœurs seront découvertes.* (*Luc.* II, 34, 35). Si Jésus-Christ n'avait point paru sur la terre, on ne connaîtrait pas la profonde malice, le profond orgueil, la profonde corruption, la profonde dissimulation et hypocrisie, du cœur de l'homme.

La plus profonde iniquité est celle qui se couvre du voile de la piété. C'est où en étaient venus les pharisiens et les docteurs de la loi. L'avarice, l'esprit de domination, le faux zèle de la religion les transportaient et les aveuglaient de sorte, qu'ils voulaient avec cela se croire saints et les plus purs de tous les hommes. Sous couleur de faire pour les veuves et pour tous les faibles esprits, de longues oraisons, ils se rendaient nécessaires auprès d'elles, et dévoraient leurs richesses; ils parcouraient la terre et la mer pour faire un seul prosélyte, qu'ils damnaient plus qu'auparavant, sous prétexte de les convertir : parce que, sans se soucier de les instruire du fond de la religion, ils ne voulaient que se faire renommer parmi les hommes, comme des gens qui gagnaient des âmes à Dieu ; et en se les attachant, ils les faisaient servir à leur domination et à l'établissement de leurs mauvaises maximes. (*Matth.* XXIII, 1, 2, seq.) Ils se donnaient au public comme les seuls défenseurs de la religion. Esprits inquiets et turbulents, qui retiraient les peuples de l'obéissance aux puissances, se portant en apparence pour gens libres qui n'avaient en recommandation que les intérêts de leurs citoyens; et en effet, pour régner seuls sur leurs consciences. Le peuple prenait leur esprit : et entraîné à leurs maximes corrompues, pendant qu'ils se faisaient un honneur de garder les petites observances de la loi, ils en méprisaient les grands préceptes, et mettaient la piété où elle n'était pas. S'ils affectaient partout les premières places, ils faisaient semblant que c'était pour honorer la religion dont ils voulaient paraître les seuls défenseurs : mais en effet, c'est qu'ils voulaient dominer, et qu'ils se repaissaient d'une vaine gloire. Les reprendre, et leur dire la vérité dont ils voulaient passer pour les seuls docteurs, c'était les révolter contre elle de la plus étrange manière. Aussitôt ils ne manquaient pas d'intéresser la religion dans leur querelle : et ils étaient si entêtés de leurs fausses maximes, qu'ils croyaient rendre service à Dieu, en exterminant ceux qui osaient les combattre.

Comme jamais la vérité n'avait paru plus pure, plus parfaite, plus victorieuse, que dans la doctrine et dans les exemples de Jésus-Christ, elle ne pouvait manquer d'exciter plus que jamais le faux zèle de ces aveugles conducteurs du peuple. Le secret de leurs cœurs fut révélé : on vit ce que pouvait l'iniquité, et l'orgueil couvert du manteau de la religion : on connut plus que jamais ce que pouvait le faux zèle, et les excès où se portent ceux qui en sont transportés. Il fallut crucifier celui qui était la sainteté même, et persécuter ses disciples : et Jésus leur apprend que ceux contre qui ils doivent être le plus préparés, sont les faux zélés, qui, entêtés du besoin que la religion, dont ils se croient les arcs-boutants, a de leur soutien, *croient rendre service à Dieu, en persécutant ses enfants*, dès qu'ils les croient leurs ennemis. Ainsi les pensées secrètes qui doivent être découvertes par Jésus-Christ sont principalement celles où nous nous trompons nous-mêmes, en croyant faire pour Dieu ce que nous faisons pour nos intérêts, pour la jalousie de l'autorité, pour nos opinions particulières. Car ce sont les pensées qu'on cache le plus, puisqu'on tâche même de se les cacher à soi-même. Observons-nous nous-mêmes sur

ces caractères; et ne croyons pas en être purgés, sous prétexte que nous ne les sentirions pas tous en nous-mêmes : mais tremblons, et ayons horreur de nous-mêmes, pour légère que nous paraisse la teinture que nous prendrons.

XXI° ÉLÉVATION

Anne la prophétesse.

« Il y avait une prophétesse nommée Anne, d'un âge fort avancé; car elle avait quatre-vingt-quatre ans. Elle avait vécu dans un long veuvage, n'ayant été que sept ans avec son mari; et passa tout le reste de sa vie dans la retraite, ne bougeant du temple, et servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans la prière. » Voilà encore un digne témoin de Jésus-Christ. « Elle survint au temple dans ce même instant, louant le Seigneur, et parlant de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. »(*Luc.* II, 36, 37, 38) Ce Seigneur qu'elle louait, visiblement était Jésus-Christ. Elle fut digne de le connaître et de l'annoncer, parce que détachée de la vie des sens, unie à Dieu par l'oraison, elle avait préparé son cœur à la plus pure lumière.

Saint Luc a voulu en peu de paroles nous faire connaître cette sainte veuve, et en marquer non-seulement les vertus, mais encore la race même, en nous apprenant qu'*elle était fille de Phanuël et de la tribu d'Aser :* afin que ces circonstances rappelassent le souvenir du témoignage de cette femme; ce qu'il ne fait pas de Siméon, qui peut-être était plus connu. Peut-être aussi qu'il fallait montrer que Jésus-Christ trouva des adorateurs dans plusieurs tribus, et entre autres dans celle d'Aser, à qui Jacob et Moïse n'avaient promis que *de bon pain, de l'huile en abondance*, et en un mot *des richesses dans ses mines de fer et de cuivre.* (*Deut.* XXXIII, 24, 25.) Mais voici en la personne de cette veuve, *les délices des rois et des peuples* (*Gen.* XLIX, 20); parmi les biens de la terre, changés en jeûnes et en mortifications. Quoi qu'il en soit, honorons en tout, et les expressions, et le silence que le Saint-Esprit inspire aux évangélistes.

XXII° ELEVATION.

Abrégé et conclusion des réflexions précédentes.

L'abrégé de ce mystère est, que Jésus s'offre, nous offre en lui et avec lui, et que nous devons entrer dans cette oblation, et nous y unir comme à la seule et parfaite adoration que Dieu demande de nous.

Les trois personnes qui se trouvent avec Jésus-Christ dans ce mystère, nous apprennent ce que nous devons offrir à Dieu.

La sainte Vierge lui offre et lui sacrifie le cher objet de son cœur, pour en faire ce qu'il lui plaira; c'est-à-dire son propre fils : elle voit la contradiction poussée à l'extrémité contre lui, et en même temps elle sent ouvrir la plaie de son cœur par cet épée qui la perce. Mères chrétiennes, aurez-vous bien le courage dans l'occasion de faire à Dieu avec elle une oblation semblable? Tant que nous sommes de fidèles, unissons-nous à la foi d'Abraham, et offrons à Dieu notre Isaac; c'est-à-dire ce qui nous tient le plus au cœur.

Siméon a immolé l'amour de la vie, et la laisse, pour ainsi dire, s'exhaler à Dieu en pure perte. Ne disons pas qu'il ne lui sacrifie qu'un reste de vie dans sa vieillesse : il n'a jamais désiré de vivre, que pour avoir la consolation de voir Jésus-Christ, et de lui rendre témoignage. Car ce n'était pas seulement une faible consolation des yeux que ce saint vieillard attendait : il désirait les sentiments que Jésus-Christ présent inspire dans les cœurs; il voulait l'annoncer, le faire reconnaître, en publier les merveilles, autant qu'il pouvait, aux Juifs et aux gentils; montrer au monde ses souffrances, et la part qu'y aurait sa sainte Mère. Après cela il voulait mourir; et l'on voit en lui dans tous les temps un parfait détachement de la vie. C'est ce qu'il nous faut offrir à Dieu avec le saint vieillard.

Et qu'immolerons nous avec Anne, sinon l'amour des plaisirs par la mortification des sens? Exténuons par le jeûne et par l'oraison ce qui est trop vivant en nous. Vivons avec cette sainte veuve dans une sainte désolation : arrachons-nous à nous-mêmes ce qui est permis, si nous voulons n'être point entraînés par ce qui est défendu. Déracinons à fond l'amour du plaisir. Le plaisir des sens est le perpétuel séducteur de la vie humaine : l'attention au beau et au délectable a commencé la séduction du genre humain. Eve prise par là commence à entendre la tentation qui lui dit, avec une insinuation aussi dangereuse que douce : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce qui est si plaisant et si flatteur? L'attention au plaisir éloigne la vue du supplice. On se pardonne tout à soi-même; et on croit que Dieu nous est aussi indulgent que nous nous le sommes. Vous n'en mourrez pas : vous reviendrez des erreurs et des faiblesses de votre jeunesse. Eve entraîne Adam : la partie faible entraîne la plus forte : le plaisir a fait tout son effet; il a rendu le péché plausible, et lui a fourni des excuses; il emmielle le poison; il affaiblit, il étouffe les remords de la conscience; il en émousse la piqûre, et à peine sent-on la grièveté de son péché, jusqu'à ce que dans les flammes éternelles ce ver rongeur se réveille, et par ses morsures éternelles nous cause un pleur inutile avec cet effroyable grincement de dents.

DIX-NEUVIÈME SEMAINE.

COMMENCEMENT DES PERSÉCUTIONS DE L'ENFANT JÉSUS.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Sur l'ordre des événements.

Après qu'ils eurent accompli tout ce que la loi ordonnait, ils retournèrent en Galilée dans la ville de Nazareth. (*Luc* II, 39.) Ce passage de saint Luc insinue que la sainte Vierge et saint Joseph demeurèrent avec l'enfant à Bethléem ou aux environs et proche de Jérusalem, jusqu'à ce qu'ils eurent accompli tout ce qui se devait faire dans le temple. Il y avait vingt ou vingt-cinq lieues de là à Nazareth, d'où ils étaient venus, et où était leur demeure : et il était naturel, pour éviter ce voyage, de demeurer dans le voisinage du temple.

Saint Luc qui nous a si bien marqué la retraite dans Nazareth, après l'accomplissement des saintes cérémonies, ne dit pas ce qui s'est passé entre deux, que saint Matthieu avait déjà raconté. (*Matth.* II, 12, 13, seq.) Cet évangéliste, après l'adoration des mages, soit qu'elle eût été faite à Bethléem ou aux environs, marque leur retour par un autre chemin, l'avertissement de l'ange à Joseph, la retraite en Egypte, la fureur d'Hérode, et le massacre des Innocents ; un second avertissement de l'ange, après la mort d'Hérode, qui bien constamment suivit de près la naissance de Notre-Seigneur ; et enfin un troisième avertissement du ciel pour s'établir à Nazareth. Voilà tout ce qui précède, selon saint Matthieu, l'établissement de la sainte famille dans ce lieu.

Ce temps, comme on voit, fut fort court : la sainte famille était cachée ; et Hérode attendait des nouvelles certaines de l'enfant par les mages qu'il croyait avoir bien finement engagés à lui en découvrir la demeure. (*Ibid.*, 8) Il était naturel qu'il les attendît durant quelques jours ; et pour ne point manquer son coup, sa politique, quoique si précautionnée, se laissa un peu amuser. Durant ce peu de jours, il fut aisé à Joseph et à Marie de porter l'enfant au temple sans se découvrir. Les merveilles qui s'y passèrent pouvaient réveiller les jalousies d'Hérode ; mais aussi furent-elles promptement suivies de la retraite en Egypte. Les politiques du monde seront éternellement le jouet de leurs propres précautions que Dieu tourne comme il lui plaît ; et il faut que tout ce qu'il veut s'accomplisse, sans que les hommes puissent l'empêcher, puisqu'il fait servir leurs finesses à ses desseins.

ᶜ ÉLÉVATION.

Premier avertissement de l'ange à Joseph : et la fuite en Egypte.

Les mages s'étant retirés, Dieu qui voyait dans le cœur d'Hérode ses cruelles dispositions, et le temps des grands mouvements qu'elles devaient exciter, les prévint par le message du saint ange, qui vint dire à Joseph durant le sommeil : *Levez vous; prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte : car Hérode va chercher l'enfant pour le perdre.* (*Matth.* II, 13.) N'y avait-il pas d'autre moyen de le sauver, qu'une fuite si précipitée ? Qui le peut dire sans impiété ? Mais Dieu ne veut pas tout faire par miracle ; et il est de sa providence de suivre souvent le cours ordinaire qui est de lui, comme les voies extraordinaires. ***Le Fils de Dieu est venu en infirmité.*** (*Hebr.* v, 2.) Pour se conformer à cet état, il s'assujettit volontairement aux rencontres communes de la vie humaine ; et par la même dispensation qui a fait que durant le temps de son ministère il s'est retiré, il s'est caché pour prévenir les secrètes entreprises de ses ennemis, il a été aussi obligé de chercher un asile dans l'Egypte.

Il y avait même un secret du ciel dans cette retraite ; et il fallait accomplir la prophétie d'Osée, qui disait : ***J'ai appelé mon Fils de l'Egypte.*** (*Ose.* XI, 1 ; *Matth.* II, 15)

Il est vrai que cet endroit du prophète, selon l'écorce de la lettre, avait rapport à la sortie d'Egypte du peuple d'Israël. Mais le Saint-Esprit nous apprend qu'il avait été de son dessein, que pour exprimer cette délivrance le prophète se soit servi d'une expression qui convient si expressément au Fils de Dieu, puisqu'il lui a dicté ces mots : ***Israël est un enfant, et je l'ai aimé. Et j'ai appelé mon Fils de l'Egypte.***

Allons à la source : Israël et toute sa famille était la figure du Fils de Dieu. l'Egypte durant la famine devait lui servir de refuge : après. elle en devait être la persécutrice : et Dieu la devait tirer de ce lieu de captivité pour la transporter dans la terre promise à ses pères, en laquelle seule elle devait trouver du repos. Tout cela leur arrivait en figure. La terre d'Egypte qui y devait être durant un temps le refuge du peuple d'Israël, devait aussi servir de refuge à Jésus-Christ ; et Dieu l'en devait retirer dans son temps. C'est donc ici une de ces prophéties qui ont double sens : il y en a assez d'autres qui ne sont propres qu'à Jésus-Christ : ici pour unir ensemble la figure et la vérité, le Saint Esprit a choisi un terme qui convînt à l'un et à l'autre ; et à regarder le terme précis, plus encore à Jésus-Christ, qu'au peuple d'Israël.

Allez donc en Egypte, divin Enfant. Heureuse terre qui vous doit servir de refuge contre la persécution d'Hérode, elle sentira un jour l'effet de votre présence. Dès à présent, à votre arrivée, les idoles sont ébran-

lées, et les démons qu'on y sert tremblent. Viendra le temps qu'elle sera convertie avec toute la gentilité. Jésus qui doit naître en Judée, sortira de cette terre pour se tourner vers la gentilité. Paul dira : *Puisque vous ne voulez pas nous écouter, et que vous vous jugez indignes de la vie, nous nous tournons vers les gentils.* (*Act.* XIII, 46.) Allez donc vous réfugier en Egypte, pendant que vous êtes persécuté en Judée : et découvrez-nous par votre Evangile le sens caché des anciennes prophéties, afin de nous accoutumer à le trouver partout, et à regarder toute la loi et la prophétie comme pleine de vous, et toujours prête, pour ainsi parler, à vous enfanter.

IIIe ÉLÉVATION.

Saint Joseph et la sainte Vierge devaient avoir part aux persécutions de Jésus-Christ.

Voici encore un mystère plus excellent. Partout où entre Jésus, il y entre avec ses croix, et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner. *Levez-vous*, lui dit l'ange, *hâtez-vous de prendre l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte.* (*Matth.* II, 13.) Pesez toutes ces paroles, vous verrez que toutes inspirent de la frayeur. *Levez-vous*, ne tardez pas un moment : il ne lui dit pas : Allez ; mais, *fuyez :* l'ange paraît lui-même alarmé du péril de l'enfant : « et il semble, » disait un ancien Père (3638), « que la terreur ait saisi le ciel avant que de se répandre sur la terre. » Pourquoi? si ce n'est pour mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de Joseph, qui ne pouvait pas n'être pas ému d'une manière fort vive, en voyant le péril d'une épouse si chère et d'un si cher fils.

Etrange état d'un pauvre artisan qui se voit banni tout à coup : et pourquoi? parce qu'il est chargé de Jésus, et qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né, lui et sa sainte épouse vivaient pauvrement, mais tranquillement, dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains ; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a point de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis, et ne se plaint pas de cet enfant incommode, qui ne leur apporte que persécution : il part : il va en Egypte, où il n'a aucune habitude, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa pauvre maison. L'on n'a pas Jésus pour rien, il faut prendre part à ses croix. Pères et mères chrétiens, apprenez que vos enfants vous seront des croix : n'épargnez pas les soins nécessaires, non-seulement pour leur conserver la vie, mais, ce qui est leur véritable conservation, pour les élever dans la vertu. Préparez-vous aux croix que Dieu vous prépare dans ces gages de votre amour mutuel ; et après les avoir offerts à Dieu comme Joseph et Marie, attendez-vous comme eux à en recevoir, quoique peut-être d'une autre manière, plus de peines que de douceur.

IVe ÉLÉVATION.

Le massacre des Innocents.

L'affaire pressait : les cruelles jalousies d'Hérode allaient produire d'étranges effets. Après avoir attendu durant plusieurs jours le retour des mages : *Voyant qu'ils s'étaient moqués de lui, il entra dans une extrême colère.* (*Matth.* II, 16.) Voilà ce que les politiques ne peuvent souffrir, qu'on ait éludé leurs habiles prévoyances : qu'on se moque d'eux en les rendant inutiles, et qu'on ait pu les tromper. *Il entra* donc *en fureur, et fit tuer tous les enfants à Bethléem et aux environs, depuis deux ans et au-dessous, suivant le temps* de l'apparition de l'étoile, *dont il s'était soigneusement enquis.* (*Ibid.*) Soit que les mages vinssent d'un pays si reculé dans l'Orient, qu'il leur fallût deux ans ou environ pour arriver au temps marqué, qui était celui de la naissance de Jésus-Christ ; que Dieu pour les préparer ait fait paraître son étoile longtemps auparavant sa naissance, pour s'ébranler vers la Judée et vers Bethléem, environ le temps qu'ils y devaient arriver ; soit enfin que la cruelle jalousie d'Hérode se soit étendue dans le massacre de ces innocents, au delà de l'âge du Sauveur, de crainte de le manquer, et lui en ait fait tuer plus qu'il n'en fallait. Un auteur païen, d'une assez exacte critique (3639), raconte que parmi les enfants de deux ans et au-dessous, qu'Hérode fit mourir, il s'y trouva un de ses enfants. S'il est ainsi, on voit par là que par un juste jugement de Dieu, les jalousies d'Etat qui tyrannissent les politiques, les arment contre eux-mêmes et contre leur propre sang ; et que la cruauté qui leur fait tourmenter les autres commence par eux. Quoi qu'il en soit, deux choses sont assurées : l'une, que le miracle de l'apparition de l'étoile servit de règle à Hérode, pour étendre son massacre ; l'autre, que celui qu'il cherchait fut le seul apparemment qui lui échappa.

Seigneur ! quels sont vos desseins? Votre étoile apparaissait-elle pour guider Hérode dans sa cruauté, comme les mages dans leur pieux voyage? A Dieu ne plaise ! Dieu permet aux hommes d'abuser de ses merveilles dans l'exécution de leurs mauvais desseins ; et il sait bien récompenser ceux qui sont persécutés à cette occasion. Témoins ces saints Innocents, qu'il a su mettre extraordinairement dans le rang et dans les honneurs des martyrs dans le ciel et dans son Eglise.

Alors donc fut accompli ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : Des cris lamentables furent entendus à Rama (dans le voisinage de Bethléem) *: des pleurs et des hurlements de Rachel, qui pleurait ses enfants, et ne voulut point se consoler de les avoir perdus.* (*Matth.* II. 17, 18 ; *Jer.* XXXI, 15.) Il attribue à Rachel les lamentations

(2638) CHRYSOL.

(2639) MACROB., *Sat.*, l. II, c. 4.

des mères d'autour de Bethléem, où elle était enterrée. Les gémissements de ces mères célèbres par toute la contrée ont mérité d'être prédits; et la mémoire en durait encore au commencement de l'Eglise, lorsque saint Matthieu publia son Evangile.

Où sont ici ceux qui voudraient, pour assurer leur foi, que les histoires profanes de ce temps eussent fait mention de cette cruauté d'Hérode, ainsi que des autres? Comme si notre foi devait dépendre de ce que la négligence ou la politique affectée des historiens du monde leur fait dire ou taire dans leurs histoires! Laissons là ces faibles pensées. Quand il n'y aurait ici que les vues humaines, elles eussent suffi à l'évangéliste pour l'avoir empêché de décrier son saint Evangile, en y écrivant un fait si public qui n'eût pas été constant. Encore un coup, laissons là ces folles pensées. Tournons nos voix et nos cœurs aux saints Innocents. Enfants bienheureux, dont la vie a été immolée à conserver la vie de votre Sauveur! si vos mères avaient connu ce mystère, au lieu de cris et de pleurs on n'aurait entendu que bénédictions et que louanges. Nous donc à qui il est révélé, suivons de nos cris de joie cette bienheureuse troupe jusque dans le sein d'Abraham. Allons la bénir, la glorifier, la célébrer jusque dans le ciel; saluons avec toute l'Eglise ces premières fleurs, et écoutons la voix innocente de ces bienheureuses prémices des martyrs. Pendant que nous les voyons comme se jouant de leurs palmes et de leurs couronnes, joignons-nous à cette troupe innocente par notre simplicité et l'innocence de notre vie; et soyons en malice de vrais enfants, pour honorer la sainte enfance de Jésus-Christ.

Ve ÉLÉVATION.

L'enfant revient de l'Egypte. — Il est appelé Nazaréen.

Hérode ne survécut guère aux enfants qu'il faisait tuer pour assurer sa vie et sa couronne. *L'ange apparut à Joseph* encore *en songe, et lui dit : Levez-vous, et retournez dans la terre d'Israël, parce que ceux qui cherchaient la vie de l'enfant sont morts. Il part;* et comme il pensait *à s'établir dans la Judée, il apprit qu'Archélaüs, fils d'Hérode, y régnait à la place de son père... il fut averti en songe* de... *s'établir dans Nazareth, pour accomplir ce qui avait été prédit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen* (*Matth.* II, 19 seq.) (c'est-à-dire saint). Le mot de Nazaréen contenait un grand mystère, puisqu'il exprimait la sainteté du Sauveur. On l'appelait ordinairement Jésus Nazaréen, comme il paraît par le titre de sa croix. (*Joan.* XIX, 19.) Saint Pierre l'appelle encore dans sa prédication à Corneille, Jésus *de Nazareth* (*Act.* X, 38), pour nous montrer qu'il était du dessein de Dieu, que le nom de Nazaréen, qui avait été donné à plusieurs en figure de Jésus-Christ, lui fût appliqué en témoignage de sa sainteté : et c'est une de ces prophéties que Dieu fait connaître par son Saint-Esprit aux évangélistes, pour marquer en Jésus-Christ le Saint des saints. Soyons saints, puisqu'il est saint. Soyons purs et séparés, puisqu'il est pur et séparé par sa naissance.

VI[e] ÉLÉVATION.

L'enfant Jésus, la terreur des rois.

Qu'avaient à craindre les rois de la terre de l'enfant Jésus? Ignoraient-ils qu'il était un roi, dont le *royaume n'est pas de ce monde?* (*Joan.* XVIII, 36.) Cependant Hérode le craint, le hait dès sa naissance : cette haine est héréditaire dans sa maison, et on y regarde Jésus comme l'ennemi de la famille royale. Ainsi s'est perpétuée de prince en prince la haine de l'Eglise naissante. Ainsi s'est élevée contre l'Eglise une double persécution : la première, sanglante comme celle d'Hérode; la seconde, plus sourde, comme celle d'Archélaüs, mais qui la tient néanmoins dans l'oppression et dans la crainte; et cette persécution, durant trois cents ans, ne s'est jamais ralentie.

Est-il possible que Jésus fût né, et son Eglise établie, pour donner de la jalousie et de la terreur aux rois? C'est que Dieu a condamné ces puissances si redoutables aux hommes, et en elles-mêmes si faibles, pour *trembler où il n'y a rien à craindre.* (*Psal.* XIII, 5.) Les maisons royales n'ont rien à craindre de ce nouveau roi, qui ne vient point changer l'ordre du monde et des empires. Ils craignent donc ce qu'ils ne doivent pas craindre; mais en même temps ils ne craignent pas ce qu'ils doivent craindre de Jésus, qui est, qu'il les jugera selon sa rigueur, dans la vie future, c'est ce qu'Hérode ni Archélaüs, ni les autres rois n'ont pas voulu craindre.

Tremblez donc, faibles puissances, pour votre vie, pour votre couronne, pour votre maison; tremblez, et persécutez ceux qui ne veulent à cet égard vous faire aucun mal. Tremblez, fier et cruel Hérode. Pour conserver une vie qui s'écoule, immolez les innocents. Pour affermir le sceptre dans votre maison, qu'on verra bientôt périr, munissez-vous contre le Sauveur : tenez ce divin enfant et toute sa sainte famille dans l'oppression. Hélas! que vous êtes faible, et que vous trouvez dans d'imaginaires terreurs un véritable supplice!

Et vous, Jésus, revenez d'Egypte dans la Judée : vous y naîtrez; vous en sortirez pour aller recueillir comme en Egypte la gentilité dispersée : à la fin vous reviendrez en Judée, pour y rappeler à votre Evangile les restes bénits des Juifs à la fin des siècles. (*Isa.* X, 22; XI, 5; *Rom.* IX, 27; XI, 5.)

—

VINGTIÈME SEMAINE.

LA VIE CACHÉE DE JÉSUS, JUSQU'A SON BAPTÊME.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

L'accroissement de l'Enfant, sa sagesse et sa grâce.

L'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. (*Luc.* II, 48.) Il y en a qui voudraient que tout se fît en Jésus-Christ par des coups extraordinaires et miraculeux. Mais par là Dieu aurait détruit son propre ouvrage; et, comme dit saint Augustin : S'il faisait tout par miracle, il effacerait ce qu'il a fait par miséricorde : *Dum omnia mirabiliter facit, deleret quod misericorditer fecit.* Ainsi il fallait que, comme les autres enfants, il sentît le progrès de l'âge. La sagesse même dont il était plein se déclarait par degrés, comme l'évangéliste nous le dira bientôt. Cependant dès le berceau et dès le sein de sa mère, il était rempli de sagesse. Sa sainte âme, dès sa conception unie à la sagesse éternelle en unité de personne, en était intimement dirigée, et en reçut d'abord un don de sagesse éminent au dessus de tout, comme étant l'âme du Verbe divin, une âme qu'il s'était rendue propre; en sorte que selon l'humanité même, *tous les trésors de sagesse et de science étaient cachés en lui.* (*Col.* II, 3.) Ils y étaient donc, mais cachés, pour se déclarer dans leur temps. *Et la grâce de Dieu était en lui.* Qui en doute, puisqu'il était si étroitement uni à la source de la sainteté et de la grâce? Mais le saint évangéliste veut dire, qu'à mesure que l'Enfant croissait, et commençait à agir par lui-même, il reluisait dans tout son extérieur je ne sais quoi qui faisait rentrer en soi-même, et qui attirait les âmes à Dieu, tant tout était simple, mesuré, réglé dans ses actions et dans ses paroles!

Aimable Enfant! heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère et le saint vieillard qui vous avait adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour fils; faire, soutenu de lui, vos premiers pas; dénouer votre langue, et bégayer les louanges de Dieu votre Père! Je vous adore, cher enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle, soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissait; soit que vous vous reposiez sur son sein et entre ses bras. J'adore votre silence; mais commencez, il est temps, à faire entendre votre voix. Qui me donnera la grâce de recueillir votre première parole? Tout était en vous plein de grâce; et n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture, j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous. La grâce de Dieu est en vous, et je la veux ramasser de toutes vos actions. Encore un coup, faites-moi enfant de simplicité et en innocence.

IIe ÉLÉVATION.

Jésus suit ses parents à Jérusalem, et y célèbre la Pâque.

Jésus-Christ en venant au monde, sans se mettre en peine de naître dans une maison opulente, ni de se choisir des parents illustres par leurs richesses ou par leur savoir, se contente de leur piété. Réjouissons-nous à son exemple, non point de l'éclat de notre famille, mais qu'elle ait été pleine d'édification et de bons exemples, et enfin une vraie école de religion, où l'on apprît à servir Dieu et à vivre dans sa crainte.

Joseph et Marie, selon le précepte de la loi, ne manquaient pas tous les ans *d'aller célébrer la Pâque dans le temple de Jérusalem.* (*Luc.* II, 11.) Ils y menaient leur cher Fils, qui se laissait avertir de cette sainte observance, et peut-être instruire du mystère de cette fête. Il y était avant que d'y être : il en faisait le fond, puisqu'il était le vrai Agneau qui devait être immolé et mangé en mémoire de notre passage à la vie future. Mais Jésus, toujours soumis à ses parents mortels durant son enfance, fit connaître un jour que sa soumission ne venait pas de l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond.

Il choisit, pour accomplir ce mystère, l'âge de douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paraître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et le progrès.

IIIe ÉLÉVATION.

Le saint Enfant échappe à saint Joseph et à la sainte Vierge.

Jésus a divers moyens de nous échapper. L'un est quand il retire sa grâce dans le fond; ce qu'il ne fait jamais que par punition, et pour quelque péché précédent : l'autre, quand il retire non pas le fond de la grâce, mais quelques grâces singulières, ou qu'il en retire le sentiment, pour nous exercer et accroître en nous ses faveurs, par le soin que nous prendrons à le rechercher.

La soustraction de Jésus qui échappe à sa sainte mère et à saint Joseph, n'est pas une punition, mais un exercice. On ne lit point, qu'ils soient accusés de l'avoir perdu par négligence ou par quelque faute; c'est donc une humiliation et un exercice.

Jésus s'échappe quand il lui plaît; son

esprit va et vient : et *l'on ne sait ni d'où il vient ni où il va.* (*Jean.* III, 8.) *Il passe*, quand il lui plaît, *au milieu de ceux qui le cherchent* (*Luc.* IV, 30), sans qu'ils l'aperçoivent. Apparemment il n'eut pas besoin de se servir de cette puissance pour échapper à Marie et à Joseph. Quoi qu'il en soit, le saint enfant disparut : et les voilà premièrement dans l'inquiétude, et ensuite dans la douleur, parce qu'*ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents et leurs amis avec lesquels ils le crurent.* (*Luc.* II, 43, 44.) Combien de fois, s'il est permis de conjecturer, combien de fois le saint vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avait eu du dépôt céleste ! Qui ne s'affligerait avec lui, et avec la plus tendre mère, comme la meilleure épouse qui fut jamais ?

Les charmes du saint enfant étaient merveilleux : il est à croire que tout le monde le voulait avoir ; et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe des voyageurs : car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête, faisaient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement : *et ses parents marchèrent un jour* sans s'apercevoir de leur perte.

Retournez à Jérusalem : ce n'est point dans la parenté ni parmi les hommes qu'on doit retrouver Jésus-Christ, c'est dans la sainte cité ; c'est dans le temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Père. En effet, *après trois jours* de recherche laborieuse, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint enfant se laissa enfin *trouver dans le temple.* (*Luc.* II, 44, 45, 46.)

IVe ÉLÉVATION.

Jésus trouvé dans le temple parmi les docteurs, et ce qu'il y faisait.

Il était *assis au milieu des docteurs : il les écoutait, et il les interrogeait ; et tous ceux qui l'écoutaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses.* (*Ibid.*, 46, 47.) Le voilà donc d'un côté assis avec les docteurs, comme étant docteur lui-même, et né pour les enseigner ; et, de l'autre, nous ne voyons pas qu'il y fasse comme dans la suite des leçons expresses. Il écoutait, il interrogeait ceux qui étaient reconnus pour maîtres en Israël, non pas juridiquement, pour ainsi parler, ni de cette manière authentique dont il usa lorsqu'il disait : *De qui est cette image et cette inscription* (*Matth.* XXII, 20) ? ou, *De qui était le baptême de Jean* (*Matth.* XXI, 25) ? ou : *Si David est le père du Christ, comment l'appelle-t il son Seigneur?* (*Matth.* XXII, 42, 43.) Ce n'était point en cette manière qu'il interrogeait ; mais, si je l'ose dire, c'était en enfant, et comme s'il eût voulu être instruit. C'est pour cela qu'il est dit qu'il écoutait, et répondait à son tour aux docteurs qui l'interrogeaient, *et on admirait ses réponses*, comme d'un enfant modeste, doux et bien instruit ; en y ressentant pourtant, comme il était juste, quelque chose de supérieur, en sorte qu'on lui laissait prendre sa place parmi les maîtres.

Admirons comme Jésus, par une sage économie, sait ménager toutes choses ; et comme il laisse éclater quelque chose de ce qu'il était, sans vouloir perdre entièrement le caractère de l'enfance. Allez au temple, enfants chrétiens ; allez consulter les docteurs ; interrogez-les ; répondez-leur, reconnaissez dans ce mystère le commencement du catéchisme et de l'école chrétienne. Et vous, parents chrétiens, pendant que l'Enfant Jésus ne dédaigne pas d'interroger, de répondre et d'écouter, comment pouvez-vous soustraire vos enfants au catéchisme et à l'instruction pastorale !

Admirons aussi avec tous les autres la prudence de Jésus ; une prudence non-seulement au-dessus de son âge, mais encore tout à fait au-dessus de l'homme, au-dessus de la chair et du sang ; une prudence de l'esprit. Nous pourrions ici regretter quelques-unes de ces réponses de Jésus, qui firent admirer sa prudence : mais en voici une qui nous fera assez connaître la nature et la hauteur de toutes les autres.

Ve ÉLÉVATION.

Plainte des parents de Jésus et sa réponse.

Ses parents *furent étonnés de le trouver parmi les docteurs* (*Luc.* II, 48), dont il faisait l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyaient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie ; car tout était comme enveloppé sous le voile de l'enfance ; et Marie, qui était la première à sentir la perte d'un si cher fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. Eh, *mon fils*, dit-elle (*Ibid.*), *pourquoi nous avez vous fait ce traitement? Votre père et moi affligés vous cherchions.* Remarquez : *votre père et moi :* elle l'appelle son père, car il l'était, comme on a vu, à sa manière ; père, non-seulement par l'adoption du saint Enfant ; mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douleur : ce qui fait dire à Marie, *votre père et moi affligés :* pareils dans l'affliction, puisque sans avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : *votre père et moi ;* et lui fait le même honneur que s'il était père comme les autres. O Jésus ! que tout est réglé dans votre famille ! Comme chacun sans avoir égard à sa dignité y fait ce que demande l'édification et le bon exemple ! Bénite famille, c'est la sagesse éternelle qui vous règle.

Pourquoi me cherchiez-vous? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père? (*Ibid.*, 49.) Voici donc cette réponse sublime de l'Enfant que nous avions à considérer : mais elle mérite bien une attention distincte et particulière.

VIe ÉLÉVATION.

Réflexions sur la réponse du Sauveur.

Pourquoi me cherchiez-vous? Hé quoi ! ne vouliez-vous pas qu'ils vous cherchassent ?

Et pourquoi vous retiriez-vous, sinon pour vous faire chercher ? Est-ce peut-être qu'ils vous cherchaient, du moins Joseph, avec un empressement trop humain ? Ne jugeons pas; mais concevons que Jésus parle pour notre instruction. Et en effet, il veut exclure ce qu'il y peut avoir de trop empressé dans la recherche qu'on fait de lui. Qui ne sait que ses apôtres, quand il les quitta, étaient attachés, comme on a vu, à sa personne d'une manière qui n'était pas autant épurée qu'il le souhaitait? Ames saintes et spirituelles, quand il vous échappe, quand il retire ses suavités, modérez un empressement souvent trop sensible : quelquefois il veut revenir tout seul : et s'il le faut chercher, ce doit être doucement, et sans des mouvement inquiets.

Ne saviez vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père? Est-ce qu'il désavoue Marie, qui avait appelé Joseph son père ? Non sans doute ; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupation. Croyons donc, avec une ferme foi, que Dieu est le Père de Jésus-Christ, et que sa volonté seule est sa règle en toutes choses; soit qu'il se montre, soit qu'il se cache, soit qu'il s'absente, ou qu'il revienne, qu'il nous échappe, ou qu'il nous console par un retour qui nous comble de joie.

La volonté de son Père était qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il était plein et qu'il venait déclarer, et tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devait regarder ses parents mortels sans suivre la chair et le sang, leur maître de droit, soumis à eux par dispensation.

VIIe ÉLEVATION.

La réponse de Jésus n'est pas entendue.

Et ils ne conçurent pas ce qu'il leur disait. (*Luc.* II, 50.) Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Evangile. On dit non-seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que voulait dire Jésus. Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu son Père, puisque l'ange lui en avait appris le mystère : ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritait, c'étaient ces affaires de son Père dont il fallait qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parlait ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse; elle demeura soumise : c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu, faire et dire des choses hautes et impénétrables : regardons-les, comme fit Marie, avec un saint étonnement, conservons-les dans notre cœur pour les méditer, et les tourner de tous côtés en nous-mêmes, et les entendre quand Dieu le voudra, autant qu'il voudra.

Jésus préparait la voie dans l'esprit des Juifs à la sagesse dont il devait être le docteur : il posait de loin les fondements de ce qu'il devait prêcher, et accoutumait le monde à lui entendre dire qu'il avait un Père dont les ordres le réglaient, et dont les affaires étaient son emploi. Quelles étaient en particulier ces affaires, il ne le dit pas, et il nous le faut ignorer jusqu'à ce qu'il nous le révèle, selon la dispensation dont il use dans la distribution des vérités éternelles et des secrets du ciel. Plongeons-nous humblement dans notre ignorance : reposons-nous y, et faisons-en un rempart à l'humilité. O Jésus ! je lirai votre Ecriture, j'écouterai vos paroles, aussi content de ce qui me sera caché que de ce que vous voudrez que j'y entende. Tournons tout à la pratique, et ne recherchons l'intelligence, qu'autant qu'il le faut pour pratiquer et agir. *Crains Dieu et observe ses commandements ; c'est là tout l'homme.* (*Eccle.* XII, 13.) *Celui qui fera la volonté de celui qui m'a envoyé, connaîtra si ma doctrine vient de Dieu.* (*Joan.* VII, 17.)

VIIIe ÉLÉVATION.

Retour de Jésus à Nazareth.—Son obéissance et sa vie cachée avec ses parents.

Et il partit avec eux, et alla à Nazareth. (*Luc.* II, 51.) Ne perdons rien de la sainte lecture; le mot de l'évangéliste est, qu'*il descendit avec eux à Nazareth.* Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. C'est peut-être mystiquement ce qu'il appelle *descendre*; mais quoi qu'il en soit, il est vrai que remis entre leurs mains jusqu'à son baptême, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole : est-ce là donc tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique ? Où sont ceux qui se plaignent, qui murmurent lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité ; disons mieux, à leur orgueil ? qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie, et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ. Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit de lui-même, qu'*il était venu pour servir.* (*Matth.* XX, 28.) Les anges furent obligés, pour ainsi dire, à le venir servir eux-mêmes dans le désert (*Matth.* IV, 11); et l'on ne voit nulle part qu'il eût des serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait lui-même à la boutique de son père. (*Matth.* XIII, 55; *Marc.* VI, 3.) Le dirai-je? il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa passion il laisse sa mère en garde à son disciple bien-aimé, qui la reçut dans sa

maison (*Joan.* XIX, 26, 27); ce qu'il n'aurait pas fait, si Joseph son chaste époux eût été en vie. Dès le commencement de son ministère, on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana (*Joan.* II, 1) : on ne parle point de Joseph. Un peu après on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa mère, ses frères et ses disciples (*Ibid.*, 12): Joseph ne paraît pas dans un dénombrement si exact. Marie paraît souvent ailleurs ; mais depuis ce qui est écrit de son éducation sous saint Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : *N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie ?* (*Marc.* VI, 3) comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avait vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve, et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux. *Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? N'avons-nous pas parmi nous ses frères Jacques et Joseph, Simon et Jude, et ses sœurs ?* (*Matth.* XIII, 55, 56.) On ne parle point de son père ; apparemment donc qu'il l'avait perdu : Jésus-Christ l'avait servi dans sa dernière maladie. Heureux père, à qui un tel fils a fermé les yeux ! Vraiment il est mort entre les bras et comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa mère pour la consoler, pour la servir : ce fut là tout son exercice.

O Dieu ! je suis saisi encore un coup. Orgueil, viens crever à ce spectacle : Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même, connu par cet exercice, sans qu'on parle d'aucun autre emploi, ni d'aucune autre action ! On se souvenait dans son Eglise naissante des charrues qu'il avait faites ; et la tradition s'en est conservée dans les plus anciens auteurs. Que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent et se réjouissent : Jésus-Christ est de leur corps : qu'ils apprennent en travaillant à louer Dieu, à chanter des psaumes et des saints cantiques : Dieu bénira leur travail, et ils seront devant lui comme d'autres Jésus-Christs.

Il y en a eu qui ont eu honte pour le Sauveur, de le voir dans cet exercice ; et dès son enfance ils le font se jouer avec des miracles. Que ne dit-on point des merveilles qu'il fit en Egypte ? Mais tout cela n'est écrit que dans les livres apocryphes. L'Evangile renferme durant trente ans toute la vie de Jésus-Christ dans ces paroles : *Il leur était soumis* (*Luc.* II, 51); et encore : *C'est ici ce charpentier, fils de Marie.* Il y a dans l'obscurité de saint Jean-Baptiste quelque chose de plus grand en apparence : il ne parut point parmi les hommes ; et *le désert fut sa demeure.* (*Luc.* I, 80.) Mais Jésus dans une vie si vulgaire, connu à la vérité, mais par un vil exercice, pouvait-il mieux cacher ce qu'il était ? Que dirons-nous, que ferons-nous pour le louer ? Il n'y a, en vérité, qu'à demeurer dans l'admiration et dans le silence.

IXe ÉLÉVATION

La vie de Marie.

Ceux qui s'ennuient pour Jésus-Christ, et qui rougissent de lui faire passer sa vie dans une si étrange obscurité, s'ennuient aussi pour la sainte Vierge, et voudraient lui attribuer de continuels miracles. Mais écoutons l'Evangile : *Marie conservait toutes ces choses en son cœur.* (*Luc.* II, 51.) L'emploi de Jésus était de s'occuper de son métier ; et l'emploi de Marie, de méditer nuit et jour le secret de Dieu.

Mais quand elle eut perdu son fils, changea-t-elle d'occupation ? Où la voit-on paraître dans les Actes, ou dans la tradition de l'Eglise ? On la nomme parmi ceux qui entrèrent dans le cénacle, et qui reçurent le Saint-Esprit (*Act.* I, 13, 14 ; II, 1, 2); et c'est tout ce qu'on en rapporte. N'est-ce pas un assez digne emploi, que celui de conserver dans son cœur tout ce qu'elle avait vu de ce cher Fils ? Et si les mystères de son enfance lui furent un si doux entretien, combien trouva-t-elle à s'occuper de tout le reste de sa vie ! Marie méditait Jésus ; Marie, avec saint Jean qui est la figure de la vie contemplative, demeurait en perpétuelle contemplation, se fondant, se liquéfiant, pour ainsi parler, en amour et en désir. Que lit l'Eglise au jour de son assomption glorieuse ? L'évangile de Marie, sœur de Lazare, assise aux pieds du Sauveur, et écoutant sa parole. (*Luc.* X, 39, 40.) Depuis l'absence du Sauveur, l'Eglise ne trouve plus rien pour Marie mère de Dieu dans le trésor de ses Ecritures, et elle emprunte pour ainsi dire, d'une autre Marie, l'évangile de la divine contemplation. Que dirons-nous donc à ceux qui inventent tant de belles choses pour la sainte Vierge ? Que dirons-nous ? si ce n'est que l'humble et parfaite contemplation ne leur suffit pas. Mais si elle a suffi à Marie, à Jésus même durant trente ans, n'est-ce pas assez à la sainte Vierge de continuer cet exercice ? Le silence de l'Ecriture sur cette divine Mère est plus grand et plus éloquent que tous les discours. O homme ! trop actif et inquiet par ta propre activité, apprends à te contenter, en te souvenant de Jésus, en l'écoutant au dedans, et en repassant ses paroles.

Xe ÉLÉVATION.

Comment nous devons imiter Jésus et Marie dans leur vie obscure.

Voici donc quel est mon partage : *Marie conservait ces choses dans son cœur.* (*Luc.* II, 51.) *Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.* Et : *Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire.* (*Luc.* X, 39, 42.) Orgueil humain, de quoi te plains-tu avec tes inquiétudes ? de n'être de rien dans le monde ? Quel personnage y faisait Jésus ? Quelle figure y faisait Marie ? C'était la merveille du monde, le spectacle de Dieu et des anges ; et que faisaient-ils ? De quoi étaient-ils ? Quel nom avaient-ils sur

la terre? Et tu veux avoir un nom et une action qui éclate? Tu ne connais pas Marie, ni Jésus. Je veux un emploi pour faire connaître mes talents qu'il ne faut pas enfouir. Je l'avoue; quand Jésus t'emploie et te donne de ces utiles talents, dont il te déclare qu'il te redemande compte. Mais ce talent enfoui avec Jésus-Christ, et caché en lui, n'est-il pas assez beau à ses yeux? Va, tu es un homme rempli de vanité, et tu cherches dans ton action, que tu crois pieuse et utile, une pâture à ton amour-propre.

Je sèche, je n'ai rien à faire, ou mes emplois trop bas me déplaisent; je m'en veux tirer, et en tirer ma famille. Et Marie et Jésus songent-ils à s'élever? Regarde ce divin charpentier avec la scie, avec le rabot, durcissant ses tendres mains dans le maniement d'instruments si grossiers et si rudes. Ce n'est point un docte pinceau qu'il manie; il aime mieux l'exercice d'un métier plus humble et plus nécessaire à la vie; ce n'est point une docte plume qu'il exerce par de beaux écrits; il s'occupe, il gagne sa vie; il accomplit, il loue, il bénit la volonté de Dieu dans son humiliation.

Et qu'a-t-il fait au seul moment où il s'échappa d'entre les mains de ses parents pour les affaires de son Père céleste? Quelle œuvre fit-il alors? si ce n'est l'œuvre du salut des hommes. Et tu dis : Je n'ai rien à faire, quand l'ouvrage du salut des hommes est en partie entre tes mains : n'y a-t-il point d'ennemis à réconcilier, de différends à pacifier, de querelles à finir, où le Sauveur dit : *Vous aurez sauvé votre frère?* (*Matth.* XVIII, 15.) N'y a-t-il point de misérable qu'il faille empêcher de se livrer au murmure, au blasphème, au désespoir? Et quand tout cela te serait ôté, n'as-tu pas l'affaire de ton salut, qui est pour chacun de nous la véritable œuvre de Dieu? Va au temple : échappe-toi, s'il le faut, à ton père et à ta mère; renonce à la chair et au sang, et dis avec Jésus : *Ne faut-il pas que nous travaillions à l'œuvre que Dieu notre Père nous a confiée?* (*Joan.* IX, 4.) Tremblons, humilions-nous de ne trouver rien dans nos emplois qui soit digne de nous occuper.

XIe ÉLÉVATION.

L'avancement de Jésus est le modèle du nôtre.

Peut-on dire d'un Jésus, du Fils de Dieu, d'un Homme-Dieu, à qui la sagesse même était unie en personne, qu'*il croissait en sagesse et en grâce, comme en âge, devant Dieu et devant les hommes?* (*Luc.* II, 52.) N'avons-nous pas vu, qu'en entrant au monde, il se dévoua lui-même à Dieu pour accomplir sa volonté, en prenant la place des sacrifices de toutes les sortes? (*Hebr.* X, 5, 6, 7.) N'est-il pas appelé, dès sa naissance, *le Sage, le conseil, l'auteur de la paix?* (*Isa.* IX, 6.) N'avait-il pas la sagesse dès le ventre de sa mère? Et n'est-ce pas en vue de cette sagesse accomplie que le prophète avait prédit comme une merveille, qu'*une femme environnerait un homme, virum* (*Jer.* XXXI, 22), enfermerait dans ses flancs un homme fait? Entendons donc que la sagesse et la grâce qui étaient en lui dans sa plénitude, par une sage dispensation, se déclaraient avec le temps et de plus en plus, par des œuvres et par des paroles plus excellentes devant Dieu et devant les hommes.

Parlons donc, non par impatience, ni par faiblesse, ni par vanité, et pour nous faire paraître : mais quand Dieu le veut : car Jésus dans son berceau n'a parlé ni aux bergers, ni aux mages qui étaient venus de si loin pour le voir. La sagesse humaine apprend beaucoup, si elle apprend à se taire. Aimons donc à demeurer dans le silence, quand Jésus est encore enfant en nous. Car s'il s'y formait tout d'un coup en son entier, l'Apôtre n'aurait pas dit : *Mes petits enfants, que j'enfante encore jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* (*Galat.* IV, 19.) Jusqu'à ce qu'il y soit formé, fortifions-nous avec Jésus : allons au temple interroger les docteurs : supprimons une sagesse encore trop enfantine : apprenons de Jésus, la sagesse même, que c'est souvent la sagesse qui fait cacher la sagesse.

Mais quel docteur pouvons-nous interroger, sinon Jésus, la sagesse même? En toutes choses, en toute affaire, en toute action, consultons la sagesse de Jésus, la lumière de sa vérité, la doctrine de son Evangile.

Le plaisir me trompe, et me fait croire innocent ce qui m'agrée : nous croyons en être quittes pour dire, avec Eve trop ignorante : *Le serpent m'a déçu.* (*Gen.* III, 13.) Mais si nous consultons la sagesse et la raison éternelles, nous verrons qu'elles maudissent ce serpent qui se glisse sous les fleurs et nous en fait connaître le poison. Les grands du monde nous flattent par leurs vaines et artificieuses paroles : vous croyez être quelque chose; et tout rempli de leur faveur, votre cœur s'enfle : ouvrez les yeux : consultez Jésus qui vous fera regarder et ouvrir vos mains vides. Où est cette imaginaire grandeur, et cette enflure d'un cœur aveuglé? C'est Jésus qui vous répond : écoutez-le avec ces docteurs, et admirez ses réponses.

Vous vous mêlez dans les grandes choses; vous croyez que tout le monde vous admire, et vous pensez devenir l'oracle de l'Eglise : consultez Jésus et la sagesse éternelle : examinez-vous sur ces grandes œuvres que vous aimez comme éclatantes, plutôt que comme solides et utiles : vous travaillez peut-être pour votre ambition, sous prétexte de travailler pour la vérité. Eh bien donc! je quitterai tout, et j'irai me cacher dans le désert. Arrêtez-vous, consultez Jésus : la vanité mène quelquefois au désert aussi bien que la vérité : on aime mieux mépriser le monde, que de n'y pas être comme on veut, et au gré de son orgueil. Que ferai-je donc? Faites taire toutes vos

pensées : consultez Jésus : écoutez la voix qui éclate sur la montagne : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le* : et : *Ils ne trouvèrent que Jésus seul.* (*Matth.* XVII, 5, 8.) Quand Jésus reste seul, et que, renonçant à vous-même, vous n'écoutez que sa voix, c'est lui qui répond ; et sa réponse vous édifie.

XIIe ÉLÉVATION.

Recueil des mystères de l'enfance de Jésus.

En ramassant dans son esprit avec Marie ce qu'on vient de voir de l'enfance de Jésus-Christ, on y voit les profondeurs d'une sagesse cachée, et d'autant plus admirable que, renfermée en elle-même, elle n'éclate en Jésus-Christ par aucun endroit. Il se déclare avec mesure : il suit les progrès de l'âge ; il paraît comme un autre enfant. S'il a fallu une fois marquer ce qu'il était, ce n'est que pour un moment : un intervalle de trois jours n'est pas une interruption de l'obscurité de Jésus : au contraire, une si courte illumination ne fait que mieux marquer le dessein précis de se cacher.

Si Jésus s'abaisse lui-même en se plongeant dans l'humilité d'un art mécanique, en même temps il relève le travail des hommes, et change en remède l'ancienne malédiction de manger son pain dans la sueur de son corps. Pendant que Jésus en se soumettant à cette loi prend le personnage de pécheur, il montre aux pécheurs à se sanctifier par cette voie.

Pendant que la sagesse divine prend un si grand soin de se cacher, toutes les conditions, tous les âges, et enfin toute la nature se réunit pour publier ses louanges. Une étoile paraît au ciel : les anges y font retentir leur musique : les mages apportent au saint Enfant la dépouille de l'Orient, et tous les trésors de la nature ; ce qu'elle a de plus riche dans l'or, ce qu'elle a de plus doux dans les parfums. Les sages du monde et les riches viennent l'adorer en leur personne, les simples et les ignorants en celle des bergers. Un prêtre aussi vénérable par sa vertu que par sa dignité prévient la lumière qui s'allait lever, et le reconnaît sous le nom d'Orient : sa femme se joint à une mère vierge pour le célébrer : un enfant le sent dans le sein de sa mère : d'autres enfants depuis l'âge de deux ans lui sont immolés, et ces victimes innocentes vont prévenir la troupe de ses martyrs. Si une vierge, si une femme l'ont honoré, une veuve prophétise avec elle, et une vieillesse consumée dans le service de Dieu veut s'exhaler : Siméon à qui l'Evangile ne donne point de caractère que celui d'un commun fidèle qui attend l'espérance d'Israël, se joint aux sacrificateurs et aux docteurs de la loi, pour reconnaître Jésus-Christ dans son saint temple : il prophétise les contradictions qui commencent à paraître. La manière d'honorer ces vérités nous est montrée dans une profonde considération qui nous les fait repasser en silence dans notre cœur. Que désirons-nous davantage ? et qu'attendons-nous pour célébrer les mystères de la sainte enfance et de la vie obscure du Sauveur ?

VINGT ET UNIÈME SEMAINE.

LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La parole de Dieu lui est adressée.

Verrons-nous donc bientôt paraître Jésus ? Nous le cachera-t-on encore longtemps ? Qu'il vienne : qu'il illumine le monde. Non : vous n'êtes pas encore assez préparé : sa lumière vous éblouirait : il faut voir auparavant saint Jean-Baptiste.

L'an quinze de l'empire de Tibère César, Ponce-Pilate étant gouverneur de Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe son frère l'étant de l'Iturée et du pays des Trachonites, et Lysanias de la contrée d'Abilas, sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. (*Luc.* III, 1, 2.) Elle lui est adressée comme aux anciens prophètes : l'esprit de prophétie se renouvelle et se fait entendre parmi les Juifs après cinq cents ans de silence; et les dates sont bien marquées selon le style de l'Ecriture.

Il n'était pas nécessaire que Jean fît des miracles pour autoriser sa mission et sa prophétie. Les autres prophètes n'en avaient pas toujours fait : la conformité avec l'Ecriture et la convenance des choses justifiaient leur envoi. La vie de saint Jean était un prodige perpétuel. Il était né sacrificateur, et sa mission tenait de l'ordinaire : on se souvenait des merveilles de sa conception et de sa naissance. Né comme Samson d'une mère stérile, comme lui il était nazaréen, c'est-à-dire consacré à Dieu dès qu'il vint au monde (*Judic.* XIII, 2, 3) : tout ce qui naissait de la vigne, ou qui peut enivrer, lui était interdit : sa retraite dans le désert était miraculeuse, et son abstinence étonnante : en se nourrissant de sauterelles, il prenait une nourriture vile, désagréable et légère, mais expressément rangée parmi les viandes permises par Moïse dans le *Lévitique* (XI, 21, 22, 23), où *les animaux qui avaient de longues cuisses, comme tout le genre des sauterelles, quoiqu'ils marchassent à quatre pieds, étaient séparés des volatiles impurs*, qui n'avaient pas cette distinction. Ainsi il vivait en tout se-

lon les règles de la loi : il prouvait son envoi par les prophètes précédents : et surtout la sainteté de sa vie, le zèle et la vérité qui régnaient dans ses discours, l'autorisaient parmi le peuple, et le faisaient paraître un nouvel Élie.

C'était en effet sous cette figure qu'il avait été annoncé par le prophète Malachie (III, 1) : et c'était un grand avantage au saint précurseur, non-seulement d'avoir eu un prophète qui le prédit si expressément, comme on a vu ; mais encore d'être figuré dans le prophète le plus zélé et le plus autorisé qui fût jamais, c'est-à-dire par Élie, que son zèle fit transporter au ciel dans un chariot enflammé.

Isaïe même l'avait annoncé comme celui *dont la voix préparait le chemin du Seigneur dans le désert.* (*Isa.* XL, 3 ; *Marc.* I, 2, 3.) Et quand on l'en vit sortir tout d'un coup, après y avoir passé toute sa vie dès son enfance, pour annoncer la pénitence dont il portait l'habit, et dont il exerçait avec tant d'austérité toutes les pratiques, le peuple ne pouvait pas n'être point attentif à un si grand spectacle.

Allons donc écouter avec tous les Juifs ce nouveau prédicateur de la pénitence, si saint, si admirable et si renommé par toute la contrée.

IIe ÉLÉVATION.

La prophétie d'Isaïe sur saint Jean-Baptiste, et comment il prépara la voie du Seigneur.

Comme il est écrit dans le livre des paroles du prophète Isaïe : La voix de celui qui crie dans le désert, préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers : aplanissez le chemin : toute vallée sera comblée, et toute montagne et toute colline abaissée et aplanie, et toute chair verra le salut qui vient de Dieu. (*Marc.* I, 2, 3 ; *Isa.* XL, 3, 4, 5 ; *Luc.* III, 4, 5.)

Deux moyens de préparer les voies au Christ qui nous sont montrés dans cet oracle d'Isaïe : l'un, qu'il devait *prêcher devant lui à tout le peuple d'Israël le baptême de la pénitence*, pour préparer son avénement, ainsi que saint Paul le dit dans les *Actes* (XIII, 24) : et l'autre, qu'il devait *montrer au peuple ce Sauveur*, comme il est encore porté dans le même sermon de l'Apôtre. (XIII, 25.)

Concevons donc ces deux caractères de saint Jean-Baptiste ; laissons-nous préparer par le grand précurseur à l'avénement du Sauveur des âmes.

IIIe ÉLÉVATION.

Première préparation par les terreurs de la pénitence.

La prédication de la pénitence a deux parties : l'une, de relever les consciences humiliées et abattues : c'est ce qu'Isaïe appelle *combler les vallées ;* l'autre, d'abattre les cœurs superbes, c'est ce que le même prophète appelle, *abaisser les montagnes et aplanir les collines.* Saint Jean fait l'un et l'autre, et pour commencer par le dernier, il abat les superbes, en disant aux pharisiens et aux saducéens : *Race de vipères, de qui apprendrez-vous à fuir la vengeance qui doit venir ? Faites donc de dignes fruits de pénitence... car la cognée est déjà à la racine des arbres.* (*Matth.* III, 7, 8.) Il ne s'agit pas d'un ou de deux : c'est une vengeance publique et universelle : *Tout arbre qui ne porte point de bon fruit sera coupé et jeté au feu.* (*Ibid.*, 10.) Toutes ces paroles sont autant de coups de tonnerre sur les cœurs rebelles. Et celles-ci où il parle de Jésus-Christ ne sont pas moins fortes : *Il a un van en sa main, et il purgera son aire, et il recueillera le bon grain dans son grenier, et il brûlera la paille d'un feu qui ne s'éteint pas.* (*Ibid.*, 12.)

Tout cela est préparé par ces premières paroles : *Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche.* (*Ibid.*, 2.) Le monde dans peu de temps verra paraître son juge ; plus il apporte de miséricorde, plus ses jugements seront rigoureux. Abaissez-vous donc, orgueilleuses montagnes, qui semblez vouloir menacer le ciel, abaissez vos superbes têtes. « Ce n'est pas, » dit saint Chrysostome (2640), « aux feuilles ni aux branches, mais à la racine que la cognée est attachée. » Il ne s'agit pas des biens du dehors, des honneurs et des richesses, qu'on peut appeler les feuilles et les ornements de l'arbre ; ni de la santé ou de la vie corporelle, que l'on peut comparer aux branches qui font partie de nous-mêmes : c'est à la racine, c'est à l'âme qu'on va frapper : il y va du tout, et le coup sera sans remède. Et ce ne sont pas seulement les plantes venimeuses et malfaisantes qu'on menace, c'est la paille, les serviteurs inutiles : ce sont les arbres infructueux que le feu brûlera toujours sans les consumer ; et pour périr à jamais, il suffit de ne porter pas de fruit. Car c'est alors que vient la rigoureuse parole du sévère père de famille, qui, visitant son jardin, prononce cette sentence contre le figuier stérile : *Car pourquoi occupe-t-il la terre ? coupez-le et le mettez dans le feu.* (*Luc.* XIII, 7.) Tremblez donc, pécheurs endurcis ; tremblez, âmes superbes et impénitentes, craignez cette inévitable cognée qui est déjà mise à la racine. Si le serviteur tonne ainsi, que fera le maître quand il aura pris la parole ? *Si ceux qui ont transgressé la loi de Moïse, sont inévitablement punis, quel traitement recevront ceux qui auront outragé le Fils de Dieu, méprisé sa parole et foulé son sang aux pieds ?* (*Hebr.* X, 28, 29.) Où nous-nous donc, race de vipères, qui ne produisons que des fruits empoisonnés ? Qui nous apprendra à éviter la colère du Tout-Puissant qui nous poursuit ? Où nous cacherons-nous devant sa face ? *Collines, couvrez-nous ; montagnes, tombez sur nos têtes.* (*Luc.* XXIII, 30.)

(2640) CHRYS., *in Matth.*, hom. 11, n. 3.

IVe ÉLÉVATION

La consolation suit les terreurs.

Pour moi, je vous donne un baptême d'eau, afin que vous fassiez pénitence : mais celui qui vient après moi, est plus puissant que moi; et je ne suis pas digne de lui porter ses souliers ; c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. (*Matth.* III, 11.) Si saint Jean nous inspire tant de terreur, s'il nous brûle par la frayeur du feu éternel, et de l'implacable colère de Dieu, un baptême lui est donné pour nous rafraîchir. Allons donc avec tout Jérusalem et avec toute la Judée, et avec tout le pays que le Jourdain arrose, allons écouter le prédicateur de la pénitence, et recevons son baptême pour nous y consacrer. Car ce n'est pas ici un de ces faibles prédicateurs qui prêchent la pénitence dans la mollesse; celui-ci la prêche dans le cilice, dans le jeûne, dans la retraite, dans la prière. Mais allons, en confessant nos péchés, non en général, ce que les plus superbes ne refusent pas ; mais confessons chacun en particulier nos fautes cachées, et commençons par celles qui nous humilient davantage. Prenons un confesseur comme Jean-Baptiste, sévère, mais sans être outré. Car que dit-il aux pécheurs en général ? *Que celui qui a deux habits, en donne à celui qui n'en a pas ; et que celui qui a de quoi manger en use de même.* (*Luc.* III, 11.) La colère de Dieu est pressante et redoutable : mais consolez-vous, puisque vous avez dans l'aumône un moyen de l'éviter. Partagez vos biens avec les pauvres : il ne vous dit pas de tout quitter; c'est bien là un conseil pour quelques-uns, mais non pas un commandement pour tous. Il ne nous accable donc pas par d'excessives rigueurs. Et que dit-il aux publicains, ces gens de tout temps si odieux ? les oblige-t-il à tout quitter? Non ; pourvu qu'ils *ne fassent rien au-delà des ordres qu'ils ont reçus.* (*Ibid.*, 12, 13.) Car la puissance publique peut imposer des péages pour le soutien de l'Etat : il lui faut laisser arbitrer ce que demandent les besoins publics, et s'en tenir à l'exécution sans vexer le peuple. Il ne dit non plus aux gens de guerre : Quittez l'épée, renoncez à vos emplois, mais : *Ne faites point de concussion : contentez-vous de votre solde.* (*Ibid.*, 14.) Le prince rendra compte à Dieu et des tributs qu'il impose, et des guerres qu'il entreprend : mais ses ministres, qui, sans inspirer de mauvais conseils, ne font qu'exécuter les ordres publics, sont à couvert aux yeux de Dieu par l'autorité de Jean. Jésus viendra donner les conseils de perfection : Jean s'attache aux préceptes : et sans prêcher aucun excès, il console tout le monde en ouvrant la porte du ciel aux emplois non-seulement les plus dangereux, mais encore les plus odieux, s'ils sont nécessaires, pourvu qu'on s'y renferme dans les règles.

(2641) *Conc. Trident.*, sess. 6, *de justif.*, c. 6.

Ve ÉLÉVATION.

Le baptême de Jean, et celui de Jésus Christ.

Je vous baptise dans l'eau ; mais celui qui vient après moi vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. (*Ibid.*, 16 ; *Matth.* III, 11.) Ce que Jésus-Christ explique lui-même à ses disciples, lorsqu'il leur dit en montant au ciel : *Jean vous a donné un baptême d'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit.* (*Act.* I, 5.) Saint Paul explique le baptême de Jean par ces paroles : *Jean-Baptiste a baptisé le peuple du baptême de la pénitence, en l'avertissant de croire en celui qui devait venir après lui, c'est-à-dire en Jésus.* (*Act.* XIX, 4.) Voilà donc deux différences de deux baptêmes : celui de Jean préparait la voie à Jésus-Christ, en montrant que c'était en lui, et non pas en Jean, qu'il fallait croire pour avoir la rémission des péchés ; et outre cela le baptême de Jean ne donnait ni le Saint-Esprit, ni la grâce, ni par elle le feu céleste de la charité, qui consume tous les péchés ; et cet effet était réservé au baptême de Jésus-Christ.

Quand saint Jean oppose l'eau de son baptême au feu de celui de Jésus-Christ; et quand Jésus-Christ explique lui-même que ce baptême de feu et du Saint-Esprit, est celui dont les disciples furent inondés au jour de la Pentecôte; on entend bien qu'il ne faut pas croire que le baptême de Jésus-Christ ne soit pas comme celui de Jean un baptême ; mais c'est que celui de Jean ne contenait qu'une eau simple, au lieu que l'eau que donnait Jésus était pleine du Saint-Esprit et d'un feu céleste ; c'est-à-dire de ce même feu du Saint-Esprit dont le déluge s'épancha sur toute l'Eglise dans le cénacle. C'est ce feu qui anime encore aujourd'hui l'eau du baptême, et qui fait dire au Sauveur, qu'*on n'a point de part à son royaume, si l'on ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit* (*Joan.* III, 5) : c'est-à-dire, dans le langage mystique, si l'on ne renaît de l'eau et du feu.

Voici donc la consolation des Chrétiens. L'eau du baptême de Jésus-Christ n'est pas une eau vide et stérile : le Saint-Esprit l'anime et la rend féconde ; en lavant le corps elle enflamme le cœur : si vous ne sortez du baptême plein du feu céleste de l'amour de Dieu, ce n'est pas le baptême de Jésus-Christ que vous avez reçu. La pénitence chrétienne, qui n'est autre chose qu'un second baptême, doit être animée du même feu. *Celui à qui on remet davantage, doit aussi*, dit le Sauveur (*Luc.* VII, 47), *aimer davantage.* Quand vous n'avez que les larmes que la terreur fait répandre, ce n'est encore que l'eau et le baptême de Jean. Quand vous commencez à aimer Dieu *comme l'auteur et la source de toute justice* (2641), Jésus commence à vous baptiser intérieurement de son feu ; et son sacrement achèvera l'ouvrage.

VIe ÉLÉVATION.

Quelle est la perfection de la pénitence.

Les chemins tortus seront redressés, et les raboteux seront aplanis (*Isa.* XL, 4; *Luc.* III, 3): ce sont les paroles d'Isaïe rapportées par saint Luc. C'est-à-dire qu'il faut que le cœur souffre la violence, si sa pénitence est sincère; car on n'est pas sans violence sous la bêche et sous le hoyau : il faut que le bois qu'on veut aplanir gémisse longtemps sous le rabot : on ne réduit pas sans travail les passions qu'on veut abattre, les habitudes qu'on veut corriger : il vous faut, pour vous redresser, non-seulement une main ferme, mais encore rude d'abord ; à mesure qu'elle avancera son ouvrage, son effort deviendra plus doux ; et à la fin tout étant aplani, le rabot coulera comme de lui-même, et n'aura plus qu'à ôter de légères inégalités, que vous-même vous serez ravi de voir disparaître, afin de demeurer tout uni sous la main de Dieu, et d'occuper la place qu'il vous donne dans son édifice. Les grands combats sont au commencement ; la douce inspiration de la charité vous aplanira toutes choses, et c'est alors, comme dit saint Luc (*Luc.* III, 6), que *vous verrez le salut donné de Dieu.*

Avant que ce salut parût au monde, Isaïe avait prédit que la pénitence devait paraître dans toute sa vérité, dans toute sa régularité, dans toute sa force. Avait-elle jamais mieux paru que dans la prédication de saint Jean-Baptiste ? et la sévérité de la vie s'était-elle jamais mieux unie avec celle de la doctrine ? Paraissez donc, il est temps, divin Sauveur : la voie vous est préparée par la prédication de la pénitence.

VIIe ÉLÉVATION.

Seconde préparation des voies du Seigneur, en montrant au monde Jésus-Christ.

Souvenons-nous que la préparation des voies du Seigneur a été mise en deux choses : dans la prédication de la pénitence et dans la désignation de la personne de Jésus-Christ. Nous avons vu la première : passons à la seconde.

Saint Jean annonce aux Juifs plusieurs choses de Jésus-Christ ; la première, qu'il allait venir ; la seconde, qu'il était déjà au milieu d'eux sans être connu ; la troisième, qui il était, et quelle était sa puissance.

Pour expliquer ce troisième point, il fallait que Jean commençât à se dépriser lui-même : *Je ne suis pas*, disait-il (*Act.* XIII, 25; *Matth.* III, 11 ; *Marc.* I, 7 ; *Luc.* III, 16 ; *Joan.* I, 27), *celui que vous croyez ; il en vient un après moi, qui est plus puissant que moi, et dont je ne suis pas digne de porter ni de délier les souliers.*

Ce n'était pas assez de parler ainsi en général ; il explique en quoi consistait cette prééminence de Jésus-Christ. Il la fait consister premièrement dans son éternelle préexistence : *Celui*, dit-il (*Joan.* I, 15, 24), *qui est venu après moi, a été mis devant moi, a été fait mon supérieur*, parce qu'il était devant moi de toute éternité. Il était, et ce qu'il était avant Jean de toute éternité, a été cause de l'avantage qu'il devait avoir sur lui dans le temps, et de ce qu'il a été fait son supérieur. La prééminence de Jésus-Christ consiste en second lieu dans sa plénitude : *Il est plein de grâce et de vérité* (*Joan.* I, 14) : car tout est en lui, et il est la source de la grâce : ainsi elle regorge de sa plénitude ; la grâce se multiplie en nous sans mesure. *Nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce* (*Ibid.*, 16) : une grâce en attire une autre : la grâce de la prière attire celle de l'action : la grâce de la patience attire celle de la consolation ; la grâce qui nous rend fidèles dans les moments, attire celle de la persévérance ; la grâce de cette vie attire celle de l'autre. *Moïse a donné la loi* (*Ibid.*, 17), qui était stérile, et ne consistait qu'en figures ; propre à nous déclarer pécheurs, et non pas à nous justifier ; propre à nous montrer le chemin, mais non pas à nous y conduire, ni à nous y faire entrer : *par Jésus-Christ est venue la grâce* qui nous fait agir ; *et la vérité*, au lieu des ombres. Enfin le dernier trait de prééminence en Jésus-Christ, c'est qu'il est *le Fils, et le Fils unique, et le Fils toujours dans le sein de son Père.* (*Ibid.*, 18.) Ce qui fait que la connaissance de Dieu se va augmenter, puisque c'est celui qui est dans son sein, qui nous en révélera le secret : *Jamais personne n'a vu Dieu : mais son Fils unique* va nous *découvrir le secret du sein paternel :* en sorte qu'*en le voyant*, nous *verrons son Père.* (*Joan.* XIV, 9.) Faut-il donc s'étonner, si Jean ne se reconnaît pas digne de lui délier ses souliers ? Si Jésus-Christ n'était qu'une créature, Jean en aurait-il parlé ainsi ? Qui jamais a ainsi parlé, ou d'Elie un si grand prophète, ou de Salomon, ou de David, de si grands rois, ou de Moïse lui-même ? Aussi n'étaient-ils tous *que des serviteurs : mais Jésus-Christ est le Fils unique.* (*Hebr.* III, 5, 6.) S'il est éternellement dans le sein du Père, il ne peut pas être d'une nature inférieure ou dégénérante : autrement il avilirait, pour ainsi parler, le sein où il demeure. Abaissons-nous donc à ses pieds : c'est le seul moyen de nous élever. Jean s'abaisse jusqu'à se juger indigne de déchausser son souverain : et Jésus pour le relever viendra bientôt recevoir de lui le baptême : et cette main qui se juge indigne de toucher les pieds de Jésus, « est élevée, » dit saint Chrysostome (2642), « au haut de sa tête, pour verser dessus l'eau baptismale. »

VIIIe ÉLÉVATION.

Première manière de manifester Jésus-Christ, avant que de l'avoir vu

Dieu avait déterminé à saint Jean-Baptiste deux temps où il devait faire connaître le Sauveur, dont le premier était avant que de l'avoir vu. Quelle merveille ! Un artisan

(2642) CHRYSOST., hom. 9, al. hom. 5 *in Matth.*, n. 5.

encore dans la boutique, et gagnant sa vie, est le sujet des prédications d'un prophète, plus que prophète, et si révéré, qu'on le prenait pour le Christ. C'était de cet homme dans la boutique que saint Jean disait : *Il y a un homme au milieu de vous que vous ne connaissez pas, et dont je ne suis pas digne de toucher les pieds.* (*Joan.* I, 26, 27.) Il est plus grand que Moïse : il donne la grâce, quand Moïse ne donne que la loi : il est devant tous les siècles, le Fils unique de Dieu, et dans le sein de son Père : nous n'avons de grâce que par lui ; cependant vous ne le connaissez pas, quoiqu'il soit au milieu de vous. Dans quelle attente de si hauts discours devaient-ils tenir le monde, et quelle préparation des voies du Seigneur ! On s'accoutumait à entendre nommer le Fils unique de Dieu, qui venait en annoncer les secrets ; mais, quoi ! c'était de ce charpentier qu'on parlait ainsi ! Qu'est-ce après cela que la gloire humaine ? qu'est-ce devant Dieu que la différence des conditions ? Jean ne l'avait jamais vu, et ne le connaît peut-être que par l'impression qu'il en avait ressentie au sein de sa mère ; elle se continuait, et il éprouvait que le Fils de Dieu était au monde par les effets qu'il faisait sur lui. Aussi confessait-il que *nous recevons tout de sa plénitude* (*Joan.* I, 16); et il sentait que c'était de là que lui venait à lui-même cette abondance de grâce. Mais il se prépare de plus grands mystères, Jésus va paraître au monde; et le premier qu'il va visiter, c'est Jean-Baptiste ; et si ce saint précurseur l'a si bien fait connaître, avant que de l'avoir vu, quelles merveilles nous paraîtront quand ils seront en présence !

VINGT-DEUXIÈME SEMAINE.

LE BAPTÊME DE JÉSUS.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Premier abord de Jésus et de saint Jean.

Pendant que saint Jean-Baptiste faisait retentir les rives du Jourdain, et toute la contrée d'alentour, de la prédication de la pénitence, et qu'on accourait de tous côtés à son baptême, où il en faisait attendre un autre plus efficace de la part du Sauveur qu'il annonçait, le Sauveur *vint lui-même de Galilée pour être baptisé de la main de Jean.* (*Matth.* III, 13)

Ce fut donc alors qu'arriva ce que Jean raconte ailleurs aux Juifs : *Je ne le connaissais pas.* (*Joan.* I, 31.) Il parle manifestement du temps qui avait précédé le baptême de Jésus-Christ : car il l'avait trop connu dans son baptême, et par des marques trop éclatantes, pour en perdre jamais l'idée. Mais ce fut lorsqu'il l'aborda la première fois que saint Jean-Baptiste pouvait dire : *Je ne le connaissais pas, mais je suis venu donnant le baptême d'eau, afin qu'il fût manifesté en Israël.* (*Ibid.*) Car, outre qu'en baptisant le peuple, Jean annonçait, comme on a vu, un meilleur baptême, il devait encore arriver que Jésus-Christ, en se présentant au baptême avec les autres, serait distingué par la manifestation que nous allons voir. *Ce fut* donc *alors que Jean rendit ce témoignage : J'ai vu le Saint-Esprit descendant du ciel, comme une colombe, et demeurant sur lui ; et je ne le connaissais pas : mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre le Saint-Esprit et demeurer sur lui, c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et je l'ai vu, et je lui rends ce témoignage, que c'est le Fils de Dieu.* (*Joan.* I, 32, 33, 34.)

Ainsi le Saint-Esprit descendu du ciel, et se reposant sur Jésus-Christ, devait être la marque pour le reconnaître. Cette marque fut donnée à tout le peuple au baptême de Jésus-Christ : mais saint Jean, qui était l'ami de l'époux, la vit avant tous les autres ; et reconnaissant Jésus-Christ dont il se trouvait indigne de toucher les pieds, *il ne voulait pas le baptiser.* (*Matth.* III, 14.)

Un des caractères de saint Jean, c'est l'humilité, qui paraît dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles : mais Jésus le devait surpasser en cette vertu comme en tout le reste; et on ne peut voir sans étonnement, que sa première sortie soit pour se faire baptiser par son serviteur. Et nous rougissons de la pénitence, pendant que Jésus, l'innocence même, se va initier à ce mystère, et ne sort de l'obscurité de son travail mécanique, que pour se mettre par le baptême, ne craignons point de le dire, au rang des pécheurs !

IIe ÉLÉVATION.

Jésus Christ commande à saint Jean de le baptiser.

Jésus-Christ venant au baptême avec tout le reste du peuple, *Jean l'en empêchait lui disant : C'est vous qui me devez baptiser ; et vous venez à moi !* (*Ibid.*) Ce qu'on ressent à cette parole d'humilité et d'étonnement est inexplicable. Répétons-la avec componction : ***Et vous venez à moi!*** et vous venez me soumettre cette tête sur laquelle je vois le Saint-Esprit reposé ! non, non, donnez-moi vos pieds, dont encore je ne suis pas digne ; et puisque c'est au baptême de votre sang que je dois tout, laissez-moi vous reconnaître. Mais Jésus lui dit : *Laissez-moi faire maintenant ; car il faut qu'en cette sorte nous accomplissions toute justice.* (*Ibid.*, 15.) L'ordre du ciel le demande, et la bien-

séance le veut : *Decet*, « *il est à propos* ; » il est bienséant.

C'était donc l'ordre d'en haut, que Jésus, la victime du péché, et qui devait l'ôter, en le portant, se mît volontairement au rang des pécheurs : c'est là cette justice qu'il lui fallait accomplir. Et comme Jean en cela lui devait obéissance, le Fils de Dieu la devait aux ordres de son Père *Alors Jean ne lui résista plus* (*Matth.* III, 16); et ainsi toute la justice fut accomplie dans une entière soumission aux ordres de Dieu.

Accomplissons aussi toute justice : ne laissons rien échapper des ordres de Dieu : allons à la suite de Jésus nous dévouer à la pénitence : souvenons-nous de notre baptême qui nous y a consacrés ; et puisqu'en effaçant le péché il n'en éteint pas les désirs, préparons-nous à un combat éternel, entrons en lice avec le démon, et ne craignons rien, puisque Jésus-Christ est à notre tête.

IIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ est plongé dans le Jourdain.

Jésus-Christ est donc caché dans les eaux, et sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état du pécheur ; il ne paraît plus ; le pécheur doit être noyé ; et c'est pour lui qu'étaient faites les eaux du déluge. Mais si les eaux montrent la justice divine par cette vertu ravageante et abîmante, elles ont une autre vertu ; et c'est celle de purifier et de laver. Le déluge lava le monde, et les eaux purifièrent et sauvèrent les restes du genre humain. Jésus-Christ plongé dans les eaux leur inspire une nouvelle vertu qui est celle de laver les âmes. L'eau du baptême est un sépulcre, *où nous sommes jetés* tout vivants *avec* Jésus-Christ ; *mais pour y ressusciter avec lui.* (*Rom.* VI, 2, 3, 4.) Entrons ; subissons la mort que notre péché mérite ; mais n'y demeurons pas, puisque Jésus-Christ l'a expié en se baptisant pour nous ; sortons de ce mystique tombeau, et ressuscitons avec le Sauveur pour ne mourir plus

N'oublions jamais notre baptême, où ensevelis dans les eaux nous devions périr ; mais au contraire, nous en sortons purs comme du sein d'une nouvelle mère. Toutes les fois que nous retombons dans le péché, nous nous noyons, nous nous abîmons : toutes les fois que par le recours à la pénitence nous ressuscitons notre baptême, nous commençons de nouveau à ne pécher plus. Où retournez-vous, malheureux ? ne vous lavez-vous que pour vous souiller davantage ? La miséricorde d'un Dieu qui pardonne vous sera-t-elle un scandale ? et perdrez-vous la crainte d'offenser Dieu, à cause qu'il est bon ? Quoique la pénitence soit laborieuse, et qu'on ne revienne pas à la sainteté perdue avec la même facilité qu'on l'a reçue la première fois ; néanmoins les rigueurs mêmes de la pénitence sont pleines de douceur. Ces rigueurs tiennent encore plus de la précaution que de la punition. Faites donc pénitence de bonne foi ; et songez qu'en vous soumettant aux chefs de l'Eglise, vous vous soumettez en même temps à toutes les précautions qu'on vous prescrira pour votre salut.

IVe ÉLÉVATION.

Manifestation de Jésus-Christ.

Vraiment il est véritable que *celui qui s'humilie sera exalté.* (*Matth.* XXIII, 12.) Jean s'humilie, et un Dieu l'exalte en le faisant, pour ainsi dire, son consécrateur pour se dévouer sous sa main à la pénitence. Mais Jésus s'humilie beaucoup davantage, puisqu'il se met aux pieds de Jean, plus que Jean ne voulait être au-dessous des siens, et qu'il le choisit pour le baptiser. Il est donc temps, ô Père éternel ! que vous glorifiiez votre Fils ? Et voilà *que Jésus s'élevant de l'eau, où* il s'était enseveli, *le ciel s'ouvre : le Saint-Esprit*, qui n'avait encore été vu que de Jean-Baptiste, *descend publiquement sur le Sauveur, sous la figure d'une colombe, et se repose sur lui.* (*Matth.* III, 16, 17.) En même temps une voix part d'en haut comme un tonnerre, et on entendit ces mots hautement et distinctement : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me plais.* C'est par là qu'était désigné le Fils unique : *C'est mon serviteur*, disait Isaïe (XLII, 1), *c'est celui que j'ai choisi, et en qui mon âme se plaît.* Mais ce serviteur est en même temps le Fils unique, à qui il est dit : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui* ; et encore : *Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore.* (*Psal.* II, 7 ; CIX, 3.) Mais ce qui était séparé dans la prophétie, se réunit aujourd'hui dans la déclaration du Père céleste : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me plais.* (*Matth.* III, 17.) Je m'y plais uniquement, comme dans celui qui est mon unique ; je me plais dans ses membres qu'il a choisis, parce que je me plais en lui : et je n'aime plus rien sur la terre que dans cet unique objet de ma complaisance.

Il nous vaut mieux d'être aimés de cette sorte, que si nous l'étions en nous-mêmes, puisque, quelque vertueux que nous puissions être, nos mérites bornés ne nous attireraient jamais du côté de Dieu qu'un amour fini : mais Dieu nous regardant en Jésus-Christ, l'amour qu'il a pour son Fils s'étend sur nous ainsi que le Fils le dit lui-même : *Mon Père, je suis en eux, et vous en moi ;... afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, ainsi que je suis en eux moi-même.* (*Joan.* XVII, 23, 24.)

Ve ÉLÉVATION.

La manifestation de la Trinité et la consécration de notre baptême.

Le Père céleste a paru sur la montagne où Jésus-Christ s'est transfiguré : mais le Saint Esprit ne s'y montra pas : le Saint-Esprit a paru dans celle où il descendait en forme de langue ; mais on n'y vit pas le Père : partout ailleurs le Fils paraît, mais seul : au baptême de Jésus Christ, qui donne naissance au nôtre, où la Trinité devait

être invoquée, le Père paraît dans la voix, le Fils en sa chair, le Saint-Esprit comme une colombe. Les eaux sont sanctifiées par cette présence : en la personne de Jésus-Christ toute l'Eglise est baptisée, et le nouvel Adam consacré dans ses trois puissances où consiste l'image de Dieu, ou, si l'on veut, dans ses trois actes principaux, la mémoire, l'intelligence et l'amour. La mémoire ou le souvenir est comme le trésor, la source et le réservoir des pensées : l'intelligence est la pensée intellectuelle elle-même : l'amour est l'union de notre âme avec la vérité qui est son objet. La vérité, c'est Dieu même. Disons avec le Prophète : *Je me suis souvenu de Dieu, et j'en ai été dans la joie.* (*Psal.* LXXV, 3.) Ne nous contentons pas de nous souvenir de ce que Dieu nous a déjà mis dans l'esprit; si par la foi il nous fait venir à l'intelligence, qui en est le fruit, et qu'il daigne ouvrir nos yeux spirituels pour pénétrer ses mystères, suivons cette impression, et épanchons-nous en amour et actions de grâces. *J'entrerai dans le sanctuaire du Seigneur ;* dans mon intérieur qui est son temple : *O Dieu! je me souviendrai de votre seule justice.* (*Psal.* LXX, 16.) Recevez toutes les pensées qui seront le fruit de ce souvenir. Que votre justice et votre vérité reluisent partout. Que j'aime votre justice, et que je vous serve avec un chaste amour; c'est-à-dire non par la crainte de la peine, mais par l'amour de votre justice. Père, je vous consacre tout mon souvenir : Fils, je vous consacre toute ma pensée : Esprit-Saint, tout mon amour se repose en vous : donnez-moi le feu de la charité; et que ce soit là le feu dans lequel je serai baptisé par la grâce de Jésus-Christ.

VIe ÉLÉVATION.

La généalogie de Jésus-Christ, par saint Luc.

Il y en a qui prétendent qu'à l'âge d'environ trente ans, avant que de commencer le ministère public d'enseigner le peuple, on était obligé de donner sa généalogie, et de la consigner dans le temple; et que c'est ce qui a donné lieu à saint Luc, marquant l'âge de Notre-Seigneur, de rapporter en même temps sa généalogie à l'endroit de son baptême : par où il se disposait à commencer son ministère. Quoi qu'il en soit, il faut toujours se souvenir qu'il n'était fils de Joseph qu'en apparence, *ut putabatur*, comme le remarque saint Luc (III, 23); et que de tous les côtés, en quelque sorte qu'on prît sa généalogie, ou selon la nature, ou selon la loi, il était toujours fils de David. Que s'il est vrai qu'il fallût ainsi rapporter sa race pour être admis au ministère d'enseigner; que ce soit un témoignage pour les Juifs, mais non pas une loi pour les Chrétiens qui ne comptent point d'autre race, ni d'autre naissance que celle du baptême, où ils sont tout d'un coup enfants de Dieu. Jésus-Christ a montré sa race pour lui et pour nous; il fallait qu'il vînt de David, d'Abraham et du peuple saint : mais nous qui sommes sortis de la gentilité, nous héritons des promesses, comme l'Apôtre nous enseigne (*Rom.* XII, 5; *Galat.* III, 26, 27, 28, 29), et sommes enfants d'Abraham et de David par Jésus-Christ, à qui nous nous sommes incorporés par la foi.

VINGT-TROISIÈME SEMAINE

LE JEUNE ET LA TENTATION DE JESUS-CHRIST.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Jésus poussé au désert en sortant du baptême.

Jésus, *plein du Saint-Esprit* qui s'était reposé sur lui sous la figure sensible d'une colombe, *quitta le Jourdain, et fut poussé par l'esprit dans le désert.* (*Luc.* IV, 1.) C'est-à-dire que tout en sortant du baptême, plein de l'esprit de gémissement, il alla, colombe innocente, commencer son jeûne, et pleurer nos péchés dans la solitude. Selon saint Matthieu, *il y fut conduit par l'esprit* (*Matth.* IV, 1); selon saint Marc, *il y fut jeté, emporté, chassé* (*Marc.* I, 12); selon saint Luc, *il y fut poussé.* Quoi qu'il en soit, nous voyons que par le baptême nous sommes séparés du monde, et consacrés au jeûne ou à l'abstinence, et à combattre la tentation. Car c'est ce qui arriva au Sauveur du monde aussitôt après son baptême.

La vie chrétienne est une retraite : *Nous ne sommes plus du monde, comme* Jésus-Christ *n'est pas du monde.* (*Joan.* XVIII, 14.) Qu'est-ce que le monde? si ce n'est, comme dit saint Jean, *concupiscence de la chair* (*Joan.* II, 16); sensualité, corruption dans ses désirs et dans ses œuvres; ou *concupiscence des yeux*, curiosité, avarice, illusion, fascination, erreur, et folie dans l'affectation de la science; et enfin, *orgueil* et ambition. A ces maux dont le monde est plein, et qui en fait comme la substance, il faut opposer la retraite, et nous faire comme un désert par un saint détachement de notre cœur.

La vie chrétienne est un combat : le démon à qui une âme échappe, *prend sept esprits plus mauvais que lui* (*Matth.* XII, 45), pour nous tenter avec de nouveaux efforts; et il ne faut jamais cesser de le combattre.

Dans ce combat, saint Paul nous apprend *une* éternelle *abstinence;* c'est-à-dire qu'il faut nous sevrer du plaisir des sens, et n'y

jamais attacher son cœur. *Car celui qui entre en lice dans le combat de la lutte, s'abstient de tout ; il le fait pour une couronne qui se fane et se flétrit en un instant : mais celle que nous voulons emporter est éternelle.* (*I Cor.* IX, 24, 25.)

C'est pour réparer et expier les défauts de notre retraite, de nos combats contre les tentations, de notre abstinence, que Jésus-Christ est poussé dans le désert : son jeûne de quarante jours figure celui de toute la vie, que nous devons pratiquer en nous abstenant des mauvaises œuvres et contenant nos désirs dans les bornes de la loi de Dieu. Ce doit être là le premier effet du jeûne de Jésus-Christ. S'il nous appelle plus haut, et qu'il nous attire, non pas simplement au renoncement par le cœur, mais encore à un délaissement effectif du monde, heureux d'aller jeûner avec Jésus-Christ, faisons notre félicité de son désert !

IIe ÉLÉVATION.

La quarantaine de Jésus-Christ, selon saint Marc.

L'évangéliste saint Marc, le plus divin de tous les abréviateurs, abrége en ces termes l'Evangile de saint Matthieu : *Il fut dans le désert quarante jours et quarante nuits ; et il était tenté du diable ; et il était avec les bêtes ; et les anges le servaient.* (*Marc.* I, 13.) Où l'on voit en même temps, comme dans un tableau, Jésus-Christ seul dans un désert, où le diable est son tentateur, les bêtes sa compagnie, et les anges ses ministres.

Pourquoi Jésus avec les bêtes, et quelles compagnes lui donne-t-on dans le désert? Fuyez les hommes, disait cette voix à un ancien solitaire. Les bêtes sont demeurées dans leur état naturel, et, pour ainsi parler, dans leur innocence; mais parmi les hommes tout s'est perverti par le péché. *Toute chair a corrompu ses voies.* (*Gen.* VI, 22.) On ne trouve parmi les hommes que dissimulation, infidélité, amitié intéressée, commerce de flatteries pour s'amuser les uns les autres, mensonge, secrètes envies avec l'ostentation d'une trompeuse bienveillance, inconstance, injustice et corruption. Fuyons du moins en esprit ; les bêtes nous seront meilleures que la conversation des hommes du monde.

Nous serons exposés à la tentation avec Jésus-Christ notre modèle, mais comme lui nous aurons aussi les anges pour ministres. A la lettre ils viennent servir le Sauveur dans le besoin où il voulut être après un si long jeûne ; mais en même temps nous devons nous souvenir qu'ils sont *esprits administrateurs pour ceux qui sont appelés au salut* (*Hebr.* I, 14) ; et qu'en l'honneur du Sauveur ils se rendent les ministres de ceux qui jeûnent avec lui dans le désert, qui aiment la prière et la retraite, et qui vivent dans l'abstinence de ce qui contente la nature, n'y donnant jamais leur cœur.

IIIe ÉLÉVATION.

Les trois tentations, et le moyen de les vaincre.

Après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim (*Matth.* IV, 2, 3) : car il avait bien voulu se soumettre à cette nécessité. Etant donc pressé de la faim selon la faiblesse de la chair qu'il avait prise, le diable profita de cette occasion pour le tenter : *Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pain ;* ou comme l'exprime saint Luc : *Dites à cette pierre qu'elle se change en pain.* (*Luc.* IV, 3.) Etrange tentation, de vouloir persuader au Sauveur qu'il se montrât le Fils de Dieu, et fît preuve de sa puissance pour satisfaire aux goûts et aux besoins de la chair. Entendons que c'est là aussi le premier appât du monde : il nous attaque par les sens, il étudie les dispositions de nos corps, et nous fait tomber dans ce piége. Telle est donc la première tentation, qui est celle de la sensualité.

La seconde tentation, ainsi qu'elle est rapportée par saint Matthieu, est d'enlever Jésus-Christ dans la cité sainte, et le mettre sur le haut du temple, en lui disant : *Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Que les anges ont reçu un ordre de Dieu pour vous garder dans toutes vos voies : ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vos pieds ne se heurtent contre une pierre.* (*Matth.* IV, 5, 6.) Nous éprouvons cette tentation, lorsque séduits par nos sens, sans craindre notre faiblesse, nous nous jetons, comme dans un précipice, dans l'occasion du péché, sous l'espérance téméraire d'un secours extraordinaire et miraculeux. C'est ce qui arrive à tous les pécheurs, lorsqu'ils méprisent les précautions qui font éviter les périls où l'on a souvent succombé : ce qui est tenter Dieu de la manière la plus insolente.

La troisième tentation vient directement flatter l'orgueil. Le démon nous élève sur une montagne, d'où il nous découvre tous les empires du monde, qu'il promet de nous donner, si nous l'adorons. (*Matth.* IV, 8.) Voilà comme il flatte la sensualité, la témérité et l'ambition : et voyez comme il sait prendre son temps : il attaque par le manger celui qui est comme épuisé par un si long jeûne ; il porte à une téméraire confiance en Dieu, celui qui vient de le contenter par le sacrifice d'un jeûne si agréable : et dans une peuve de vertu si étonnante, il tente, par l'ambition de commander à tout le monde, celui qui, se commandant si hautement à lui-même, mérite de voir le monde entier à ses pieds et gouverné par ses ordres.

Telles sont *les profondeurs de Satan.* (*Apoc.* II, 24.) Que *j'ai peur,* dit le saint Apôtre (*II Cor.* XI, 3), *qu'il ne nous déçoive par ses finesses, ainsi qu'il a séduit Eve !* Et encore (*II Cor.* II, 11) : *Ne nous laissons point tromper par Satan ; car nous n'ignorons point ses pensées, ses adresses, ses artifices ;* celu-

me il sait prendre le temps, et se prévaloir de notre faiblesse.

Nous n'avons à lui opposer que la parole de Dieu. A chaque tentation Jésus-Christ oppose autant de sentences de l'Ecriture. Lisons-la nuit et jour : passons notre vie à méditer la loi de Dieu : c'est le moyen d'opposer sa parole à notre ennemi, et de le renvoyer confus.

IVe ÉLÉVATION.

Quel remède il faut opposer à chaque tentation.

On oppose à la tentation des remèdes ou particuliers ou généraux.

Les remèdes généraux sont le jeûne, la prière, la lecture, la retraite, où est renfermé le soin d'éviter les occasions : à quoi on peut ajouter l'occupation et le travail.

Pour bien comprendre les remèdes particuliers, allons à l'école du Fils de Dieu, et voyons ce qu'il pratique.

A la tentation de la sensualité, et en particulier à celle de la faim, il oppose, qu'on ne vit pas seulement de pain ; que Dieu a envoyé la manne à son peuple pour le soutenir dans le désert ; qu'il n'y a donc qu'à s'abandonner à sa providence paternelle ; qu'il nourrit tous les animaux jusqu'aux corbeaux, jusqu'aux serpents, et jusqu'à un ver de terre, sans qu'ils sèment, ni qu'ils labourent ; qu'il ne faut point désirer le plaisir des sens ; que sa parole, que sa vérité est le véritable soutien et le nourrissant plaisir des âmes. Et tout cela est compris dans cette parole de l'Ecriture citée à cette occasion par le Sauveur : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de toute parole, ou de toute chose qui sort de la bouche de Dieu.* (*Matth.* IV, 4.)

A la seconde tentation Jésus-Christ oppose ces mots : *Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.* (*Ibid.*, 7 ; *Deut.* III, 16.) Celui qui entreprend des choses trop hautes, que Dieu ni ne lui ordonne, ni ne lui conseille, sous prétexte qu'il fera en sa faveur quelque chose d'extraordinaire qu'il n'a point promis, tente le Seigneur son Dieu. Il tente encore le Seigneur son Dieu lorsqu'il veut entendre par un effort de son esprit ses inaccessibles mystères, sans songer que *celui qui entreprend de sonder la majesté sera opprimé par sa gloire.* (*Prov.* XXV, 27.) Ceux-là donc tentent le Seigneur leur Dieu, et n'écoutent pas ce précepte : *Ne cherchez point des choses plus hautes que vous.* (*Eccli.* III, 22.) Celui aussi qui entreprend de grands ouvrages dans l'ordre de Dieu, mais le fait sans y employer des forces et une diligence proportionnée, tente Dieu manifestement, et attend de lui un secours qu'il n'a point promis. Il en est de même de celui qui se jette volontairement dans le péril qu'il peut éviter : car, s'il le peut, il le doit, et non par une téméraire confiance hasarder volontairement son salut. Celui qui dit par le sentiment d'un faux repos : Je m'abandonne à la volonté de Dieu, et je n'ai qu'à le laisser faire : au lieu d'agir avec Dieu et de faire de pieux efforts, flatte la mollesse, entretient la nonchalance, et tente le Seigneur son Dieu, qui veut que nous soyons coopérateurs de sa sagesse et de sa puissance. Dites-donc, en faisant ce que vous pouvez de votre côté, comme il l'ordonne : Je me repose sur Dieu, je le laisse faire : car alors on ne songe qu'à se tirer du trouble, de l'agitation, de l'inquiétude : autrement vous tentez Dieu, et vous vous jetez à terre du haut du pinacle, dans l'espérance de trouver entre deux les mains des anges.

Pourquoi opposer à la tentation de l'ambition ces paroles : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et le serviras seul?* (*Matth.* IV, 10 ; *Deut.* VI, 13 ; X, 20.) Les hommes ambitieux s'adorent eux-mêmes : ils se croient les seuls dignes de commander aux hommes, et de remplir les grandes places : ils ont une merveilleuse complaisance pour les conseils qu'ils ont imaginés pour y parvenir : ils se mettent au-dessus de tous les hommes, dont ils croient faire des instruments de leur vanité : tous ceux-là s'adorent eux-mêmes, et veulent que les autres les adorent. Ceux qui s'imaginent avoir ce que le monde appelle esprit supérieur ; qui, ravis de la prétendue supériorité de leur génie à manier les hommes et les affaires, croient s'élever au-dessus de tout le genre humain, s'adorent eux-mêmes, et se croyant les artisans de leur grandeur, les fabricateurs de leur fortune, les auteurs de leurs beaux talents, de leur habileté, de leur éloquence, ils disent : *Notre langue est de nous*, et nous nous sommes faits nous-mêmes : *Qui est au-dessus de nous?* (*Psal.* XI, 5.)

En s'adorant eux-mêmes, et en adorant leur propre orgueil, ils adorent en quelque sorte le diable qui l'a inspiré. Car le propre de ce superbe esprit est d'avoir voulu s'égaler à Dieu, et s'adorer lui-même ; et il règne sur ceux qu'il attire dans ses sentiments et dans ses révoltes.

Pourquoi Jésus-Christ ne dit-il rien à la vanterie du démon, qui se glorifie *d'avoir tous les empires en sa puissance, et de les distribuer à qui il lui plaît, avec toute la gloire qui y est attachée?* (*Luc.* IV, 6.) Il est vrai qu'en un certain sens il est le maître de l'univers, par le péché qu'il y a introduit, par le règne de l'idolâtrie qui était comme universel. Il est vrai encore qu'en remuant les passions et l'ambition des hommes, il donne des fondements à la plupart des conquêtes et des empires qui en ont été l'ouvrage : il n'est pas vrai, toutefois, qu'il donne les empires ; parce que ces violentes passions des hommes n'ont que l'effet que Dieu veut, et que c'est lui qui donne la victoire. Mais Jésus-Christ le laisse repaître de sa fausse gloire ; et content d'apprendre aux hommes à adorer Dieu, il leur apprend à la fois que par là ils renverseront le superbe empire du démon, déjà prêt à tomber à terre.

Ve ÉLEVATION.

De la puissance du démon sur le genre humain.

Quand Dieu créa les purs esprits, autant qu'il leur donna de part à son intelligence, autant leur en donna-t-il à son pouvoir : et en les soumettant à sa volonté, il voulut pour l'ordre du monde, que les natures corporelles et inférieures fussent soumises à la leur, selon les bornes qu'il avait prescrites. Ainsi le monde sensible fut assujetti à sa manière au monde spirituel et intellectuel : et Dieu fit ce pacte avec la nature corporelle, qu'elle serait mue à la volonté des anges, autant que la volonté des anges, en cela conforme à celle de Dieu, la déterminerait à certains effets.

Concevons donc que Dieu, moteur souverain de toute la nature corporelle, ou la meut, ou la contient dans une certaine étendue, à la volonté de ses anges. Parmi les esprits bienheureux il y en a qui sont appelés des vertus, dont il est écrit : *Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur ; bénissez le Seigneur,* vous (qu'il appelle) *ses vertus ou ses puissances.* (*Psal.* CII, 20, 21.) Et encore : *Anges du Seigneur, louez le Seigneur : Vertus du Seigneur, louez le Seigneur.* (*Dan.* III, 58, 61 ; *Psal.* CXLVIII, 2.) C'est peut-être de ces vertus ou de ces puissances qu'il est écrit : *Dieu sous qui se courbent ceux qui portent le monde.* (*Job* IX, 13.) Et quoi qu'il en soit, nous voyons dans toutes ces paroles une espèce de présidence de la nature spirituelle sur la corporelle.

Combien la force des anges prévaut à celle des hommes et des animaux, et quelle domination elle est capable d'exercer sur eux sous l'ordre de Dieu ; il l'a lui-même déclaré par le carnage effroyable que fit un seul ange dans toute l'Egypte, dont il fit mourir tous les premiers-nés, autant parmi les animaux que parmi les hommes (*Exod.* II, 4, 5 ; XII, 12, 23, 29 ; XIII, 15) ; et encore par celui qui se fit si promptement dans l'armée de Sennachérib qui assiégeait Jérusalem. (*IV Reg.* XIX, 35.)

On pourrait pourtant demander si Dieu conserve le même pouvoir aux anges déserteurs et condamnés : mais saint Paul a décidé la question, lorsque, pour exciter les fidèles à résister vigoureusement à la tentation, il les avertit que *nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre des princes et des puissances,* qu'il appelle encore, à cause de leur origine, *des vertus des cieux* (*Ephes.* VI, 11, 12), après même qu'ils en ont été précipités : pour nous montrer qu'ils conservent encore dans leur supplice la puissance comme le nom qu'ils avaient par leur nature. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque Dieu, qui les pouvait justement priver de tous les avantages naturels, a mieux aimé faire voir en les leur conservant, que tout le bien de la nature tournait en supplice à ceux qui en abusent contre Dieu. Ainsi l'intelligence leur est demeurée aussi perçante et aussi sublime que jamais ; et la force de leur volonté à mouvoir les corps, par cette même raison leur est restée, comme du débris de leur effroyable naufrage.

Que si l'on dit que la force de la volonté des anges venait de la conformité à la volonté de Dieu, qu'ils ont perdue, on ne songe pas que Dieu veut encore les faire servir de ministres à sa justice : et en cela leur volonté sera conforme à celle de Dieu ; parce qu'ils feront encore, par une volonté mauvaise, la même chose que Dieu fait par une volonté qui est toujours bonne.

Ainsi tous les avantages naturels sont demeurés aux démons pour leur supplice. Dieu leur a tout changé en mal, et leur noblesse naturelle, se tournant en faste, leur intelligence en finesse et en artifice, et leur volonté en partialité et en jalousie, ils sont devenus superbes, trompeurs et envieux, et réduits par leur misère au triste et noir emploi de tenter les hommes : ne leur restant plus, au lieu de la félicité dont ils jouissaient dans leur origine, que le plaisir obscur et malin que peuvent trouver des coupables à se faire des complices, et des malheureux à se donner des compagnons de leur disgrâce. Dieu nous veut apprendre par là quelle estime nous devons faire des dons naturels, de la pénétration, de l'intelligence et de la puissance : puisque tout cela reste aux démons, qui n'en sont ni moins malheureux, ni moins haïssables. Et leur pouvoir sur les hommes, loin de diminuer, s'est plutôt accru dans la suite par le péché, qui nous a faits leurs esclaves. Au commencement, Dieu avait mis l'homme au-dessous de l'ange, mais seulement, comme dit David, *un peu au-dessous.* (*Psal.* VIII, 6.) Mais par le péché, le diable, qui nous a vaincus, est devenu notre maître ; et nous, comme dit Jésus-Christ lui-même, *enfants du diable* (*Joan.* XIV, 34, 44), esclaves livrés à ce tyran, non-seulement nous ne saurions nous tirer de cette servitude, mais nous ne pouvons pas même faire de nous-mêmes le moindre effort pour en sortir ; en sorte que le démon est appelé par Jésus-Christ *le prince du monde.* (*Joan.* XII, 31 ; XIV, 30 ; XVI, 11.)

Ainsi notre délivrance ne consiste plus qu'en ce que cet esprit superbe, qui domine sur tous les esprits d'orgueil, ayant osé attenter d'une manière terrible contre la personne du Fils de Dieu, encore *qu'il n'y trouvât rien qui fût à lui : « in me non habet quidquam* (*Joan.* XIV, 30) : » par là a perdu son empire. Qui ne serait étonné de lui voir enlever le Fils de Dieu sur une haute montagne et sur le pinacle du temple ? Comment fut-il permis à cet esprit impur, non-seulement de toucher à ce corps innocent et virginal, mais encore de le transporter où il voulait, comme s'il en eût été le maître ? mais c'est là qu'il a perdu ses forces : il ne peut plus rien parce qu'il a voulu trop pouvoir. Le Fils de Dieu l'a vaincu en le laissant faire, et il a promis à ses fidèles d'anéantir sa puissance.

Cette promesse est contenue dans ces paroles de l'Apôtre : *Dieu est fidèle; et il ne permettra pas que vous soyez tentés par-dessus vos forces.* (*I Cor.* x, 13.) *Les anges saints viendront à votre secours.* (*Psal.* xc, 11, 12, 15, 16.) Vous avez *pour bouclier la foi* (*Ephes.* vi, 11), pour armes invincibles *le jeûne et la prière* (*Matth.* xvii, 20), et Jésus-Christ même pour soutien. Souvenez-vous seulement qu'il est dit de lui : *Il n'est pas demeuré dans la vérité; la vérité n'est pas en lui; il est menteur et père du mensonge* (*Joan.* viii, 44) : ce sont les paroles du Sauveur. Ainsi ayant perdu à jamais la vérité, il ne lui reste plus à vous proposer que le faux, l'illusion, la vanité même. Songez aussi que le même Sauveur a dit de cet esprit mensonger qu'il est *homicide dès le commencement.* (*Ibid.*) Il a tué nos premiers parents, *et par lui la mort est entrée.* (*Sap.* ii, 24.) Il vient donc encore à vous avec un esprit homicide : les plaisirs qu'il vous propose sont un poison ; ses espérances, un piége ; la vengeance où il vous anime, une cruauté contre vous-mêmes : et le couteau qu'il vous présente contre votre ennemi, plus contre vous que contre lui, vous percera le sein, pendant qu'il ne fera que lui effleurer la peau.

VIe ÉLÉVATION.

Comment Jésus Christ a été tenté.

Un saint Pape a remarqué (3643), et après lui tous les saints docteurs, que la tentation nous attaque en trois manières, par la suggestion, par la délectation et par le consentement. La suggestion consiste dans une pensée, soit que le démon la jette immédiatement dans l'esprit, soit que ce soit en nous proposant des objets extérieurs. Le démon n'a pas pu aller plus avant dans la tentation du Fils de Dieu : mais à notre égard, quand la pensée est suivie d'une complaisance volontaire, et que l'esprit s'y arrête, on doit croire que le consentement, *qui*, comme disait saint Jacques (*Jac.* i, 14, 15), *enfante la mort*, suivra bientôt.

Arrêtez donc la tentation dès le premier pas, qui est innocent, et qui a pu être dans le Fils de Dieu ; mais rejetez-la aussi de même. Car si vous lui laissez le moyen de vous chatouiller les sens, et si le démon, qui peut même, comme vous voyez, remuer les corps, se met à agiter les humeurs, quelle tempête ne s'élèvera pas dans votre intérieur ! Cependant Jésus dormira peut-être : réveillez-le donc promptement; réveillez la foi endormie; coupez court et rompez le premier coup. Prévenez le plaisir naissant, ou des sens, ou de l'ambition, ou de la vengeance : de peur que, se répandant dans toute votre âme, il ne l'entraîne trop facilement au consentement si artificieusement préparé.

VIIe ÉLÉVATION.

Le diable se retire, mais pour revenir.

Et après que toute la tentation fut accomplie, le diable se retira pour un temps. (*Luc.* iv, 13.) Il ne quitte donc jamais prise, quoique repoussé et vaincu : il revint plus d'une fois tenter Jésus-Christ ; et apparemment il fit de nouveaux efforts dans le temps de sa passion et à l'heure de sa mort, qui est le *temps* que plusieurs entendent dans cet endroit de saint Luc. Quoi qu'il en soit, nous devons entendre qu'il faut toujours veiller et se tenir prêt.

Il est naturel à l'homme de se relâcher après le travail. Jamais il ne fait si bon recommencer le combat, que lorsqu'après une pénible victoire on cesse d'être sur ses gardes : c'est alors qu'on périt. On se dit à soi-même : il faut se donner un peu de repos ; j'ai vaincu par un grand effort, qu'ai-je à craindre ? Les flots sont calmes, les vents apaisés, le ciel serein ; on s'abandonne au sommeil ; l'ennemi revient et reprend toutes les dépouilles qu'il avait perdues.

Mais croyons que le grand effort de la tentation est dans les approches de la mort : parce que premièrement c'est le temps de la décision ; et secondement, c'est le temps de la faiblesse. O Dieu ! jamais je ne suis plus faible ; tout s'émousse dans la vieillesse, et le courage plus que tout le reste : *Mon Dieu ! ne me délaissez pas dans le temps de ma défaillance.* (*Psal.* lxx, 9, 10, 11, 12.) Quand la force me manque, et que je n'ai point de ressource ni de courage, mes esprits sont offusqués; j'ai dans le cœur *une réponse de mort* (*II Cor.* i, 9) et de désespoir : Mon Dieu, aidez-moi. Voici le temps dont saint Luc disait : *Il le quitta jusqu'au temps* (*Luc.* iv, 13) : jusqu'au temps de défaillance et d'horreur, jusqu'au temps où, dans le dernier affaiblissement, les moments sont les plus précieux.

(3643) Greg. Magn., lib. i *In Evang.*, hom 16, num. 1.

VINGT-QUATRIÈME SEMAINE.

SUITE DU TÉMOIGNAGE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Jean déclare qu'il n'était rien de ce qu'on pensait.

Après les merveilles qui parurent au baptême de Jésus-Christ, il y a sujet de s'étonner qu'il disparaisse tout d'un coup, pour s'enfoncer dans le désert durant quarante jours et autant de nuits. Après cela il revint et commença de prêcher. Pendant

sa retraite dans le désert, et après, Jean continuait à lui rendre témoignage. Et ce fut alors que Jérusalem, étonnée de la prédication du saint précurseur, lui députa, pour ainsi dire dans les formes, des prêtres et des lévites du nombre des pharisiens, qui l'interrogèrent juridiquement. *Qui êtes-vous?* lui dirent-ils. Car ils en avaient conçu une si haute opinion, qu'ils ne crurent rien moins de lui, sinon qu'il était le Christ. Mais *il confessa, et ne le nia pas, et il confessa qu'il n'était point le Christ.* (*Joan.* I, 19, 20, 21.) Cette façon de parler de l'évangéliste fait entendre qu'il prenait plaisir à le répéter. Moi le Christ! Je ne le suis pas; non, encore un coup, je ne le suis pas. *Quoi donc! Etes-vous Elie? Non*, dit-il. Qu'il aime à dire ce qu'il n'est pas, et à se réduire dans le néant! *Etes-vous prophète? Non;* toujours non, et toujours non : ce n'est qu'un non partout; et Jean n'est rien à ses yeux. Il est pourtant *prophète, et plus que prophète* (*Matth.* XI, 9, 10, 14), et le plus excellent de tous les prophètes : *il est Elie* en vertu : et quoiqu'il ne le soit pas en personne, il est plus qu'Elie, puisque par la sentence de Jésus-Christ *il est plus grand que tous les prophètes.* Et quoiqu'il soit si excellent, il n'est rien. Il n'a rien à dire de lui-même. Il prend le côté qui est contre lui. Car en effet il n'est pas prophète comme les autres, pour prédire le Christ à venir, lui qui devait le montrer présent. *Qui êtes-vous donc?* (*Joan.* I, 22, 23.) Il faut parler : car ceux que l'on vous envoie doivent rendre compte au sénat de Jérusalem qui les avait députés à Jean. *Je suis la voix de celui qui crie.* Qu'est-ce qu'une voix? Un souffle qui se perd en l'air : je suis une voix, un cri, si vous le voulez : saint Jean s'exténue jusque-là. On en vient à tourner contre lui toutes ses réponses : *Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète?* (*Ibid.*, 25, 26.) *Je baptise*, il est vrai, *mais dans l'eau :* je ne fais que jeter sur les têtes pénitentes une eau stérile, et plonger les corps dans une rivière : *Mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas.* Le voilà donc encore une fois au-dessous des pieds de Jésus, *indigne de lui dénouer le cordon de ses souliers.* (*Joan.* I, 27.) Comme il se baigne dans l'humilité et dans le néant! Non, non, non, dit-il toujours. Faut-il dire quelque chose, ce n'est qu'une voix sans corps et sans consistance. Quelque grand qu'on soit, l'humilité qui ne peut mentir ne laisse pas de trouver moyen d'anéantir tous ses avantages. Apprenons à dire : Non; mais sincèrement, lorsqu'on nous loue; sans exagération, sans emphase, sans trop d'effort. Car souvent tout cet effort est un artifice pour nous attirer des louanges, ou du moins de l'attention du côté des hommes. L'humilité ne songe point à s'étaler. Un simple non, sec et court, qui détruit tout, lui suffit, parce que ce non, dans sa sécheresse et dans sa brièveté, cache tout, fait tout disparaître, jusqu'à l'humilité même.

IIe ÉLÉVATION.

Saint Jean appelle Jésus « l'Agneau de Dieu. »

Ceci, ce qu'on vient d'entendre, se passa en Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean donnait le baptême. Le lendemain Jean vit Jésus qui venait à lui : et il dit : Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde. (*Ibid.*, 28, 29.) Il faut bien entendre ce témoignage de saint Jean-Baptiste, où il découvre un grand secret de Jésus-Christ. Il le vit donc venir à lui : car il continua l'acte d'humilité qu'il avait fait, lorsque Jean, étonné de son abaissement, s'écria : *Je dois être baptisé par vous, et vous venez à moi!* Mais il fallait que Jésus honorât Jean qui lui rendait témoignage, et qu'il confirmât sa mission en allant à lui. Car si Jean devait faire connaître Jésus, Jésus aussi le devait faire connaître en son temps, d'une manière bien plus haute; et c'est un des mystères compris sous cette parole : *Laissez-moi faire; car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice* (*Matth.* III, 15), c'est-à-dire nous rendre l'un à l'autre le témoignage mutuel que nous nous devons. Jean donc, voyant Jésus venir à lui encore une fois, le montra à tout le peuple, en disant : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte le péché du monde.* (*Joan.* I, 29.) Tous les jours, soir et matin, on immolait dans le temple un agneau, et c'était là ce qu'on appelait le *sacrifice continu* (*Exod.* XXIX, 38, 39 seq.; *Num.* XXVIII, 3 seq.), ou perpétuel. Ce fut ce qui donna occasion à Jean de prononcer les paroles qu'on vient d'entendre : peut-être même que Jésus s'approcha de lui à l'heure où tout le peuple savait qu'on offrait ce sacrifice. Quoi qu'il en soit, dans ce témoignage qu'il rend au Sauveur, lui qui l'avait fait connaître comme *le Fils unique dans le sein du Père* (*Joan.* I, 14, 18), dont il venait déclarer les profondeurs, le fait connaître aujourd'hui comme la victime du monde. Ne croyez pas que cet agneau qu'on offre soir et matin en sacrifice perpétuel, soit le vrai agneau, la vraie victime de Dieu; voilà celui qui s'est mis *en entrant au monde à la place de toutes les victimes* (*Psal.* XXXIX, 7, 8; *Hebr.* X, 5, 6, 7) : c'est aussi celui qui est la victime publique du genre humain, et qui seul peut expier et ôter ce grand péché qui est la source de tous les autres, et qui pour cela peut être appelé *le péché du monde*, c'est-à-dire, le péché d'Adam, qui est celui de tout l'univers. Mais en ôtant ce péché, il ôte aussi tous les autres. Venez à lui, petits et grands, comme à celui qui vous purifie de tous vos péchés : *Car nous n'avons point été rachetés de nos erreurs par or ni par argent; mais par le sang innocent de Jésus-Christ comme d'un agneau sans tache, prévu et prédestiné devant tous les temps, et déclaré dans nos jours.* (*I Petr.* I, 18, 19, 20.) Baptisons-nous donc dans ce sang : je m'y suis baptisé moi-même, et dès le sein de ma mère j'en ai senti la vertu : je le montre donc aux autres, moi qui l'ai

connu le premier. Regardez-le, cet Agneau de Dieu qu'Isaïe a vu en esprit, lorsqu'il le représenta comme *l'agneau qui se laissera non-seulement tondre, mais* écorcher, pour ainsi parler, et *immoler sans se plaindre* (*Isa.* LIII, 7) : que Jérémie voyait, représentait en sa personne, lorsqu'il dit : *Je suis comme un agneau innocent qu'on porte au sacrifice.* (*Jer.* XI, 19.) Le voilà cet Agneau si doux, si simple, si patient, sans artifice, sans tromperie, qui sera immolé pour tous les pécheurs. Il a déjà été immolé en figure : et on peut dire en vérité qu'*il a été tué et mis à mort dès l'origine du monde.* (*Apoc.* XIII, 8.) Il a été massacré en Abel le juste : quand Abraham voulut sacrifier son fils, il commença en figure ce qui devait être achevé en Jésus-Christ. On voit aussi s'accomplir en lui ce que commencèrent les frères de Joseph. Jésus a été haï, persécuté, poursuivi à mort par ses frères : il a été vendu en la personne de Joseph, jeté dans une citerne, c'est-à-dire livré à la mort : il a été avec Jérémie dans le lac profond, avec les enfants dans la fournaise, avec Daniel dans la fosse aux lions. C'était lui qu'on immolait en esprit dans tous les sacrifices. Il était dans le sacrifice que Noé offrit en sortant de l'arche, lorsqu'il vit dans l'arc-en-ciel le sacrement de la paix; dans ceux que les patriarches offrirent sur les montagnes, dans ceux que Moïse et toute la loi offrait dans le tabernacle, et ensuite dans le temple : et n'ayant jamais cessé d'être immolé en figure, il vient maintenant l'être en vérité.

En le voyant donc comme l'*Agneau de Dieu*, saint Jean le voyait déjà comme nageant dans son sang. Nous l'avons en cet état dans l'Eucharistie : et encore que son sang n'y soit plus répandu avec violence, il y ruisselle dans le calice; il y coule dans nos corps et dans nos cœurs. Plongeons-nous dans le sang de cet agneau : *portons* ses plaies et sa *mortification en nos corps* (*II Cor.* VI, 9, 10) : toujours tué, toujours immolé, il veut encore l'être en nous comme dans ses membres.

IIIe ÉLÉVATION.

Jean fait souvenir le peuple de la manière dont il avait annoncé et connu Jésus-Christ.

Saint Jean avait toujours dit, avant même que Jésus-Christ parût au monde, qu'*il y avait quelqu'un dans le monde dont il n'était pas digne de toucher les pieds* (*Matth.* III, 11; *Marc.* I, 7; *Joan.* I, 23, 31); à qui son baptême *préparait la voie*, et n'était qu'un préparatoire; si l'on veut, un préliminaire d'un meilleur baptême que Jésus-Christ devait donner. Saint Jean répète ce témoignage, et fait ressouvenir le peuple de la marque miraculeuse de la colombe mystique à laquelle il l'avait connu. (*Joan.* I, 32, 33, 34.) Souvenons-nous donc de cette marque, et de tout ce qui parut ensuite dans le baptême de Jésus-Christ. Car c'est là primitivement que fut accomplie cette parole de Jésus-Christ : *Travaillez à la nourriture que le Fils de l'Homme vous doit donner; car son Père l'a marqué de son sceau* (*Joan.* VI, 27), l'a désigné, caractérisé, en sorte qu'on ne puisse plus le méconnaître. Souvenons-nous donc du caractère sacré de Jésus-Christ, des cieux ouverts, de la colombe descendue, et de la voix qui fut ouïe sur le Jourdain. *Portons nous-mêmes le caractère de Jésus-Christ.* (*I Cor.* XV, 49.) Qu'il soit l'objet de nos complaisances, comme il l'est de celles de son Père. *Entrons avec lui dans l'eau du baptême* (*Galat.* III, 27; *Rom.* VI, 4, 5, 6 seq.) : renouvelons les promesses du nôtre, et demeurons éternellement dévoués à la pénitence.

IVe ÉLÉVATION.

Saint Jean appelle encore une fois Jésus-Christ « l'Agneau de Dieu : » et ses disciples le quittent pour le Fils de Dieu.

Le lendemain Jean était avec deux de ses disciples; et regardant marcher Jésus (apparemment encore pour venir à lui), *dit : Voilà l'Agneau de Dieu. Et ses deux disciples l'entendirent comme il parlait ainsi, et ils suivirent Jésus.* (*Joan.* I, 35 seq.) Le temps que Jean devait demeurer en liberté était court, et il multiplie, comme on voit, coup sur coup son témoignage. *Voici,* dit-il encore une fois, *l'Agneau de Dieu :* et à l'instant deux de ses disciples se détachèrent de lui pour s'attacher à Jésus. Voilà donc Jésus devenu le maître des disciples de saint Jean : et on voit comment il lui préparait la voie.

Pendant qu'ils le suivaient, Jésus leur dit : Que cherchez-vous? Et ils répondirent : Maître, où demeurez-vous? (*Ibid.*, 38, 39.) (Car ils voulaient tout à fait se donner à lui.) *Et Jésus leur dit : Venez et voyez.* N'en croyez plus personne : venez et voyez vous-mêmes : car quand on vient et qu'on veut voir de bonne foi, on connaît bientôt. *Ils suivirent donc Jésus : ils virent où il demeurait, et ils passèrent avec lui le reste du jour; et il était environ la dixième heure du jour.* On conjecture de là que c'était à la fin de la journée, et à peu près le temps qu'on offrait le sacrifice du soir; ce qui donna une nouvelle occasion à Jean de répéter : *Voilà l'Agneau de Dieu.* (*Ibid.*, 29).

Allons donc à Jésus avec ces disciples, à l'heure de l'immolation. Voyons nous-mêmes où Jésus habite : et non contents de le voir par une stérile spéculation, achevons avec lui la journée. Heureuse journée, heureuse nuit, que l'on passe avec Jésus-Christ dans sa maison! Seigneur, où habitez-vous! *Dites-moi*, céleste Époux, *où vous habitez* (*Cant.* I, 6), *afin que j'y* aille aussi fixer ma demeure, et que mon âme errante et vagabonde *n'aille pas courir deçà et delà* avec d'autres que vous; car je ne veux point m'y arrêter, quoique peut-être ils se disent, ou qu'ils soient *vos compagnons.* Je ne veux m'attacher qu'à vous; et vos compagnons, même ceux qui marchent avec vous, me détourneraient de ma voie, si j'avais de l'attache pour eux. *O venez! ô voyez! ô demeurez!* Que ces paroles sont douces!

Et qu'il est doux de savoir où Jésus habite !

Ve ÉLÉVATION.

Saint André amène saint Pierre à Jésus-Christ.

Un de ses disciples qui avaient ouï ce témoignage de Jean, et qui avaient suivi Jésus, était André, frère de Simon Pierre. Il rencontra premièrement *son frère et il lui dit : Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire* l'Oint, et *le Christ ; et il l'amena à Jésus. Et Jésus* qui le connut au premier abord, et savait à quoi il le destinait, *lui dit en le regardant : Vous êtes Simon, fils de Jonas, vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire, Pierre.* (*Joan.* I, 40, 41, 42.) Il commence à former son Eglise : et il en désigne le fondement ; *vous vous appellerez Pierre.* Vous serez cet immuable rocher sur lequel je bâtirai mon Eglise. Quand un Dieu nomme, l'effet suit le nom : il se fit sans doute quelque chose dans saint Pierre à ce moment ; mais qui n'est pas encore déclaré, et qui se découvrira dans la suite. Car tout ceci n'était encore qu'un commencement : ni saint Pierre ne suivit entièrement Jésus-Christ; ni saint André ne demeura alors avec lui qu'un jour. Il suffit que nous entendions que les préparations s'achèvent, et que le grand ouvrage se commence, puisque les disciples de Jean profitent de son témoignage pour reconnaître Jésus, et lui amener d'autres disciples.

Quand nous trouvons la vérité, ne la trouvons pas pour nous-mêmes : montrons-la aux autres, en commençant par nos plus proches, comme saint André par son frère : soyons fidèles : nous ne savons pas qui nous amenons à Jésus : nous croyons lui amener un simple fidèle; mais celui que nous lui amenons est un Pierre : c'est le chef, c'est le fondement de son Eglise.

VIe ÉLÉVATION.

Vocation de saint Philippe. — Nathanaël amené à Jésus-Christ.

Le lendemain (*Ibid.*, 43) : ce n'est pas inutilement que la suite des jours est si bien marquée : l'évangéliste veut que l'on entende le prompt et manifeste progrès de l'œuvre de Dieu, et le fruit des préparations de saint Jean-Baptiste. *Le lendemain* donc *Jésus voulut aller en Galilée, et il rencontra Philippe, et lui dit : Suivez-moi.* (*Ibid.*, 44.) Il n'attend pas que celui-ci le cherche ; il le prévient. L'évangéliste remarque que *Philippe était de Bethsaïda, d'où étaient aussi André et Pierre;* pour nous faire entendre qu'ils se connaissaient les uns les autres, et s'entre-communiquaient leur bonheur. Car Philippe fit part du sien à Nathanaël qu'il trouva, *et lui dit : Nous avons trouvé celui que Moïse et la loi et les prophètes nous ont annoncé, Jésus de Nazareth, fils de Joseph.* (*Ibid.*, 45.) *Et Nathanaël,* qu'on croit être saint Barthélemi, *lui répondit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? Philippe lui dit : Venez et voyez.* (*Ibid.*, 46.) Ils s'amènent les uns les autres, mais à condition qu'ils s'instruiraient par eux-mêmes. Soyons comme eux attentifs à l'œuvre de Dieu ; allons et voyons. Ne nous en tenons pas si absolument à nos conducteurs, que nous n'éprouvions par nous-mêmes et ne goûtions Jésus-Christ, afin de lui pouvoir dire comme faisaient les Samaritains à cette femme : *Nous ne croyons plus maintenant sur votre récit; et nous avons connu par nous-mêmes que celui-ci est vraiment le Sauveur du monde.* (*Joan.* IV, 42.) Aussi cette femme leur avait-elle dit comme les autres : *Venez et voyez : et ils étaient venus, et ils avaient vu ; et ils avaient invité le Sauveur de demeurer dans leur ville ; et il y demeura deux jours* (*Ibid.*, 29, 42); et ils reconnurent le Sauveur du monde. Jean avait tout mis en mouvement, et il avait réveillé le monde sur le sujet de son Sauveur. Le bruit s'en était répandu de tous côtés ; et la femme samaritaine elle-même avait dit : *Je sais que le Christ vient;* il va paraître, *et nous apprendra toutes choses* (*Ibid*, 25) : tant on était attentif à sa venue.

VIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ se fait connaître par lui-même aux noces de Cana en Galilée.

Trois jours après on faisait des noces à Cana en Galilée ; et la mère de Jésus y était ; et Jésus y fut aussi convié. (*Joan.* II, 1.) Ce passage ne regarde point saint Jean-Baptiste, et appartient aux mystères de Jésus-Christ même ; ainsi nous en traiterons ailleurs, et ici nous voulons seulement montrer combien l'évangéliste est attentif à marquer la suite des jours. On voit qu'il voulait lier la manifestation de Jésus à ces noces, avec les témoignages de saint Jean-Baptiste. *Ceci*, dit-il, la députation à saint Jean, et sa réponse, *était arrivé en Béthanie. Et le lendemain Jean vit Jésus qui venait à lui.* Et *le lendemain Jean était encore là.* Et encore : *Le lendemain Jésus trouva Philippe.* (*Joan* I, 28, 29, 35, 43.) *Et trois jours après il se fit des noces.* Tout cela est lié ensemble dans l'ordre des jours ; on voit que l'évangéliste saint Jean nous veut faire suivre la manifestation de Jésus-Christ, premièrement par saint Jean-Baptiste, et ensuite par Jésus-Christ lui-même. C'est pourquoi il est écrit à la fin (*Joan.* II, 11) : *Ce fut ici le commencement des miracles de Jésus, et il manifesta sa gloire* (par lui-même); *et ses disciples crurent en lui;* non plus seulement par le témoignage de saint Jean-Baptiste, mais par lui-même et par les effets de sa puissance. Aussi ne voyons-nous pas que l'évangéliste s'attache depuis à marquer les jours, et il continue son histoire sans l'observer davantage. *Après cela*, dit-il (*Joan.* II, 12), *il vint à Capharnaüm, où il demeura peu de jours. Et après cela Jésus et ses disciples vinrent en Judée.* (*Joan.* III, 22.) Méditons tout : dans l'Ecriture, tout a son dessein et son mystère ; et s'il n'est pas toujours entièrement expliqué, c'est que Dieu veut qu'on le cherche.

—

VIIIe ÉLÉVATION.

Jésus-Christ baptise en même temps que saint Jean. — Nouveau témoignage de saint Jean, à cette occasion, lorsqu'il appelle Jésus-Christ l'Epoux.

Voici une autre sorte de témoignage de Jean. Pendant que Jésus et lui baptisent tous deux ensemble dans la Judée, et qu'on allait à l'un et à l'autre : *Il s'éleva une question entre les disciples de Jean et les Juifs sur la purification*, c'est-à-dire, sur le baptême. *Et les disciples de Jean lui vinrent dire : Maître, celui qui était avec vous au delà du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, baptise, et tout le monde va à lui.* (*Joan.* III, 22, 23, 24 et seqq.) Ils croyaient qu'étant venu lui-même à Jean pour s'en faire baptiser, on ne devait pas quitter Jean pour lui. Dieu permit cette dispute et cette espèce de jalousie des disciples de saint Jean-Baptiste, pour donner lieu à cette instruction admirable du saint précurseur : *L'homme ne peut rien avoir qui ne lui soit donné du ciel.* (*Ibid.*, 27.) Dans cette règle admirable, qu'il pose pour fondement, est la mort de l'amour-propre et de la propre élévation. L'amour-propre, à quelque prix que ce soit, et indépendamment de toute autre chose, ne songe qu'à s'élever; mais l'amour de Dieu, toujours humble, mesure son élévation à la volonté de Dieu, et ne voudrait pas même s'élever si Dieu ne le voulait; toute autre élévation lui deviendrait non-seulement suspecte, mais encore odieuse. Sur ce fondement, saint Jean continue : *Vous me rendez vous-mêmes témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ; mais je suis envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'Epoux qui est présent et qui l'écoute, est transporté de joie par la voix de l'Epoux. Et c'est par là que ma joie s'accomplit.* (*Ibid.*, 28, 29.)

Qui pourrait entendre la suavité de ces dernières paroles? Saint Jean nous y découvre un nouveau caractère de Jésus-Christ, le plus tendre et le plus doux de tous : c'est qu'il est l'Epoux. Il a épousé la nature humaine qui lui était étrangère; il en a fait un même tout avec lui : en elle il a épousé sa sainte Eglise, épouse immortelle qui n'a ni tache, ni ride. Il a épousé les âmes saintes qu'il appelle à la société, non-seulement de son royaume, mais encore de sa royale couche ; les comblant de dons, de chastes délices ; jouissant d'elles, se donnant à elles; leur donnant non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, son corps, son âme, sa divinité, et leur préparant dans la vie future une union incomparablement plus grande. Voilà donc comme *il est l'époux*, comme *il a l'épouse. Je vous ai*, dit-il, *épousé en foi.* (*Osee* II, 19, 20.) Donnez-moi votre foi, recevez la mienne. Je ne vous répudierai jamais, Eglise sainte ; ni vous, âme que j'ai choisie de toute éternité : jamais je ne vous répudierai. *Je vous ai trouvée*, dit le Seigneur, *dans votre impureté, je vous ai lavée, je vous ai parée, je vous ai ornée, j'ai étendu mon manteau, ma couverture sur vous, et vous êtes devenue mienne :* ET FACTA ES MIHI. (*Ezech.* XVI, 8, 9.) Epouse, prenez garde à sa sainte et inexorable jalousie : ne partagez point votre cœur, ne soyez point infidèle; autrement, si vous rompez le sacré contrat que vous avez fait avec lui dans votre baptême, quelle sera contre vous sa juste fureur!

Voilà donc le caractère de Jésus. C'est un époux tendre, passionné, transporté, dont l'amour se montre par des effets inouïs. Et quel est le caractère de Jean? Il est l'*ami de l'Epoux qui entend sa voix.* C'est ce qui ne lui était pas encore arrivé. Jusqu'ici il l'avait annoncé, ou sans le connaître, ou sans entendre sa parole ; maintenant, qu'après s'être fait baptiser par saint Jean, il a commencé sa prédication, saint Jean ravi de l'entendre, et qu'ainsi qu'il l'avait toujours désiré, le bruit de sa parole retentisse jusqu'à lui, il ne sait comment expliquer sa *joie.*

Telle doit être la joie du Chrétien à la voix de Jésus-Christ, à cette voix qui retentit encore dans son Evangile; à cette voix secrète et intérieure qui se fait entendre au fond du cœur, et qui se répand dans toutes les puissances de l'âme.

IXe ÉLÉVATION.

Suite du témoignage de Jean. — Sa diminution, et l'exaltation de Jésus-Christ.

Ecoutons; saint Jean continue : *Il faut qu'il croisse et que je diminue.* (*Joan.* III, 30.) Nous voulons bien peut-être que la gloire de Jésus-Christ s'augmente; mais que ce soit à notre préjudice et avec la diminution de la nôtre, le voulons-nous de bonne foi? Cependant c'est ce qu'il faut faire avec saint Jean, et il nous en donne les véritables raisons. C'est que Jésus-Christ *vient d'en haut :* c'est qu'il est par conséquent *au-dessus de tout :* c'est que *l'homme n'est que terre, et de lui-même ne parle que terre :* c'est que *Jésus-Christ est venu du ciel* (*Joan.* III, 31) ; et ainsi que notre gloire, si nous en avons, se doit aller perdre dans la sienne.

C'est ce que ne font point les maîtres de l'erreur, qui veulent se faire un nom et une secte parmi les hommes. C'est ce que ne font point les prédicateurs, lorsque voyant que Dieu en suscite d'autres avec plus de grâce et de succès, au lieu de se réjouir à la voix de l'Epoux, qui se fait entendre par qui il lui plaît, ils entrent dans de basses jalousies. Mais saint Paul disait : *Que m'importe, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, soit par occasion, soit en vérité?* (*Philip.* I, 18.) Pourvu donc qu'il entendît la voix de l'Epoux, de quelque bouche que ce fût, il était content. Décroissez donc sans peine ; voyez croître sans jalousie celui que vous voyez s'élever peut-être sur vos ruines : trop heureux d'avoir à vous perdre dans une lumière que l'Epoux allume ! Et vous, grands de la terre, qui voulez accroître votre nom, l'étendre à la postérité, faire tant de bruit

dans le monde, qu'il offusque le nom des autres, et même qu'on parle de vous plus que de Dieu, dites plutôt avec le Prophète et avec saint Jean : *Qu'est-ce que l'homme*, sinon *de la terre?* ou : *Qu'est-ce que le fils de l'homme*, si ce n'est *du fumier et de la boue?* (*Psal.* VIII, 5; CII, 14, 15; *Joan.* III, 31.) Et il veut avoir de la gloire! Terre et poussière, pourquoi vous glorifiez-vous? Mais de quoi vous glorifiez-vous? Que toute gloire humaine se taise, et *que la gloire soit donnée à Dieu seul!* (*I Tim.* I, 17.)

Parce que Jean a aimé cette gloire, et qu'il a sacrifié la sienne à Dieu et à Jésus-Christ, quelle gloire égale la sienne? Le Fils de Dieu lui rend ce qu'il veut perdre; et au lieu du témoignage des hommes qu'il a méprisé, il lui rend ce témoignage, *qu'il est le plus grand de tous les enfants des femmes* (*Matth.* XI, 11), parce qu'il a plus que tous les autres mortels sacrifié sa gloire au Fils unique de Dieu.

Pour nous donner part à cette gloire, Dieu mêle aux actions les plus éclatantes mille publiques contradictions; et ce qui est encore plus humiliant, mille secrètes faiblesses que chacun ne sent que trop en soi-même; afin que, laissant échapper la gloire humaine, nous n'ayons de joie ni de soutien qu'à voir croître celle de Dieu.

Xe ÉLÉVATION.

Autre caractère de Jésus-Christ découvert par saint Jean.

Il témoigne ce qu'il a vu et ce qu'il a ouï; et personne ne reçoit son témoignage. (*Joan.* III, 32.) Autre caractère de Jésus-Christ : plus son témoignage est authentique et original, moins on le reçoit : la trop grande lumière éblouit les faibles yeux; et ils sont faibles, parce qu'ils sont superbes : les yeux humbles, les yeux abaissés sont éclairés; et si Jésus n'est écouté de personne, c'est que personne aussi ne veut être humble.

Personne donc ne reçoit son témoignage : tout le monde par soi-même le rejette; et il y a tout un monde qui ne veut pas le recevoir; mais à travers cette opposition du monde opposé au témoignage de Jésus-Christ, ce témoignage se fait jour, et pénètre les humbles cœurs que Jésus prépare lui-même à l'écouter.

Un prédicateur zélé comme saint Jean-Baptiste, verra le témoignage de Jésus-Christ méprisé, et sa parole rejetée. Qu'il gémisse avec saint Jean et qu'il dise : *Il témoigne ce qu'il a vu et ce qu'il a ouï :* il a vu tout ce qu'il annonce dans le sein du Père, où il est vie et lumière; s'il déclare aux hommes les règles de la justice et les implacables jugements de Dieu, il les a ouïs dans le sein du Père où ils sont conçus et formés; *et personne ne reçoit son témoignage.*

Je ne vois point de fruit de sa parole que j'annonce, quoiqu'elle ne soit autre chose que le témoignage de Jésus-Christ répété par ses ministres : personne ne nous écoute, et nous ne voyons aucun fruit de notre Evangile.

Pleurons donc sur le malheur et l'aveuglement des hommes : pleurons sur le témoignage si certain de Jésus-Christ, mais que personne ne veut. Mais consolons-nous en même temps; car Dieu sait à qui il veut faire recevoir en particulier ce témoignage, qui paraît si rejeté et si méprisé par le public. Et pour preuve que ce témoignage, que personne ne reçoit, est néanmoins reçu de quelques-uns à qui Dieu prépare le cœur, saint Jean ajoute : *Celui qui reçoit son témoignage atteste que Dieu est véritable; car celui que Dieu a envoyé ne dit que des paroles de Dieu; parce que Dieu ne lui donne pas son esprit avec mesure.* (*Ibid.*, 33, 34.) Il est vrai en tout, et son témoignage ne se doit pas diviser. S'il est vrai en annonçant les miséricordes, les condescendances, les facilités, il est vrai en annonçant les rigueurs. *Personne ne reçoit son témoignage.* Les Athéniens en général méprisent en la bouche de saint Paul le témoignage de Jésus-Christ; mais Dieu parle en secret à Denis, aréopagite, et à une femme nommée Damaris. (*Act.* XVII, 18 seqq.) En une autre occasion, *il ouvre le cœur de Lydie, une teinturière en pourpre, pour écouter ce que disait saint Paul.* (*Act.* XVI, 14.) Dieu sait le nom de ceux à qui il veut se faire sentir. Ne vous découragez point, ô prédicateur! une seule âme, que dis-je? une seule bonne pensée, dans une seule âme, vous récompense de tous vos travaux.

Et vous, peuples, écoutez vos pasteurs, vos prédicateurs : attestez en les croyant que Dieu est véritable en tout, et qu'il ne donne point son esprit avec mesure à Jésus-Christ dans son Eglise, puisque tout vice y est repris, et que toute vérité y est enseignée.

XIe ÉLÉVATION.

Saint Jean explique l'amour de Dieu pour son Fils.

Le Père aime son Fils, et lui met tout entre les mains. (*Joan.* III, 35.) Heureux ceux que Dieu met entre les mains de son Fils, qu'il aime si parfaitement! Ceux qu'il met entre ses mains, ce sont ses fidèles, ses élus.

Qu'il les aime, puisqu'il les donne à son Fils! O amour du Père et du Fils! vous êtes ineffable, incompréhensible, et je me perds dans cet abîme. Je le connais un peu par ses effets, que Dieu aime son Fils qui est un autre lui-même, une autre personne, afin que son amour trouve où s'épancher, qui est le plaisir de l'amour; mais un en substance, de peur que l'amour ne s'écarte trop de sa source et ne perde la perfection et l'agrément de l'unité : *Tout m'est donné par mon Père, et nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils l'aura révélé.* (*Luc.* X, 22.)

O Jésus! faites-le-moi connaître. Mais je

ne sais quoi me dit dans le cœur que vous avez commencé de me faire cette grâce ; je commence à sentir, par une douce confiance, que je lui suis donné de votre main. Heureux de lui être donné d'une main si chère ! Le Père nous aime encore davantage en nous trouvant dans les mains de son Fils, et unis à lui. Aimons le Père qui nous donne au Fils : aimons le Fils qui nous reçoit de la main de son Père : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements.* (*Joan.* XIV, 15.) Gardons-les donc par amour, et gardons avant toutes choses le commandement de l'amour, qui fait garder tous les autres.

XIIe ÉLEVATION.

La récompense et la peine de ceux qui ne croient point au Fils. — Conformité du témoignage de saint Jean avec celui de Jésus-Christ.

Qui croit au Fils a la vie éternelle. (*Joan.* III, 36.) Le Fils est lui-même la vie éternelle. La foi est une nouvelle vertu qui renferme toutes les autres. Dieu donne un aimable objet à cette foi : c'est Jésus-Christ. En lui on aime toute vérité et toute vertu, comme dans la source et dans le modèle. *Qui ne croit point au Fils n'a* ni grâce, ni vérité, ni vertu : il ne voit *point la vie ; mais la colère de Dieu demeure sur lui.* Elle y était déjà : et l'homme *naît enfant de colère.* (*Ephes.* II, 3.) Elle n'y tombe donc pas, elle y demeure, et Jésus-Christ l'en pouvait ôter. Affreuse parole : *la colère de Dieu demeure sur lui.* Qui en pourrait porter le poids? Elle y demeure ; elle en fait son trône ; elle y règne ; et l'empire qu'elle y exerce est aussi terrible que juste : car, sans jamais lâcher prise, elle accable un malheureux criminel.

Ce témoignage est semblable à celui de Jésus-Christ : *Qui croit au Fils n'est point jugé :* car il a un moyen certain d'être justifié : *qui ne croit point au Fils est déjà jugé.* (*Joan.* III, 18.) Ce n'est pas par un nouveau jugement qu'il est jugé : le jugement qui était déjà se confirme et se déclare, et on périt dans son péché.

Nous avons ouï la prédication de saint Jean-Baptiste : un autre Jean, qui est l'apôtre et l'évangéliste, nous l'a racontée. Saint Jean-Baptiste sera bientôt arrêté : il le fut par Hérode, dont il reprenait l'inceste, un peu après le baptême et le jeûne de Jésus-Christ. Saint Matthieu marque expressément en ce temps l'avis que reçut Jésus-Christ de la prison de son précurseur. (*Matth.* XIV, 12.) Saint Luc parle aussi de cette prison, aux environs du baptême de Notre-Seigneur. (*Luc.* III, 19.) Il est marqué dans l'Evangile de saint Jean, qu'*au commencement du ministère* de Jésus-Christ, le saint précurseur *n'avait point encore été arrêté* (*Joan.* III, 24) : pour insinuer qu'il le fut bientôt après. Il va donc devenir précurseur d'une nouvelle manière, c'est-à-dire par sa prison et par sa mort, qui devance celle de Jésus et nous y prépare. Ainsi nous n'entendrons plus parler saint Jean-Baptiste : il annoncera le Sauveur d'une autre sorte.

VINGT-CINQUIÈME SEMAINE.

SUR LES LIEUX OU JÉSUS-CHRIST A PRÊCHÉ : ET POURQUOI DANS LA GALILÉE.

—

ÉLÉVATION UNIQUE.

Sur les lieux où Jésus devait prêcher.

Nous allons entrer dans le mystère de la prédication du Sauveur. Il y avait des lieux, il y avait des temps à prendre ; il y avait des matières : et tout était réglé par la Sagesse éternelle. Pour les lieux, il était déterminé qu'il ne prêcherait que dans la terre sainte, et aux Israélites. Toute cette terre s'appelait Judée : mais dans cette Judée, il y avait la partie où était Jérusalem, qui s'appelait Judée d'une façon plus particulière : il y avait la Galilée, qui était le royaume d'Hérode. Jésus devait aller partout, et éclairer tout ce pays de sa doctrine, de ses miracles et de ses exemples. Suivons-le partout, et entendons les raisons pourquoi il fait toutes choses, autant qu'il lui plaira de nous le découvrir. Apprenons, en attendant, que ce n'est point par caprice, ou par amusement et inquiétude, qu'il faut changer de lieu : et que tous nos voyages doivent être réglés par la raison, à l'exemple de ceux de Jésus-Christ.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

—

TROISIÈME PARTIE. — THÉOLOGIE MORALE.

FIN DU DEUXIEME TOME.

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

